
Wisconsin Historical Society
Founded 1849

# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

EN SIX VOLUMES

---

TOME CINQUIÈME


Wisconsin Historical Society
Founded 1849


Wisconsin Historical Society
Founded 1849

# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

EN SIX VOLUMES

---

TOME CINQUIÈME

PARIS. — IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cᵉ,
RUE DE SEINE, Nº 14.

# BIOGRAPHIE
## UNIVERSELLE

OU

# DICTIONNAIRE HISTORIQUE

CONTENANT

LA NÉCROLOGIE DES HOMMES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS
DES ARTICLES CONSACRÉS A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES
AUX BATAILLES MÉMORABLES
AUX GRANDS ÉVÉNEMENTS POLITIQUES
AUX DIVERSES SECTES RELIGIEUSES, ETC., ETC.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS

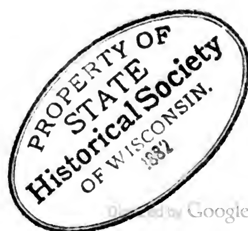
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES
DE PROFESSEURS ET DE BIBLIOGRAPHES

**NOUVELLE ÉDITION**

TOME CINQUIÈME

PARIS
FURNE ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS
39, QUAI DES AUGUSTINS

M DCCC XXXVIII



# BIOGRAPHIE

# UNIVERSELLE.



PLUVINEL (ANTOINE de), gentilh. du Dauphiné, né vers le milieu du 16e S., établit en France des *académies* d'équitation. Premier écuyer du duc d'Anjou (depuis Henri III), il le suivit en Pologne, et fut l'un des trois gentilsh. qui favorisèrent son évasion lorsqu'il revint en France prendre possession du trône. Après la mort de son maître, qui l'avait comblé de biens, il obtint de Henri IV la direction des gr. écuries, fut nommé gentilh. de la chambre, peu après sous-gouvern. du dauphin, fut envoyé comme ambassadeur en Hollande, et mourut à Paris en 1620. On a de lui le *Manége royal, où l'on peut remarquer le défaut et la perfection du cavalier en tous les exercices de cet art, fait et pratiqué en l'instruct. du roi* (Louis XIII), Paris, 1623, in-fol. avec fig., gravées par Crispin de Pas. René Menou de Charnizay fit reparaître cet ouvr. plus complet, conformém. au MS. de l'aut., en 1625, in-fol., sous ce titre : *Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval*. Cette édition a servi de base à toutes celles qui ont paru depuis.

PLUTON (mythologie), dieu des enfers, fils de Saturne et de Rhée, ne put être soustrait, comme ses frères, Jupiter et Neptune, à l'avidité de son père, qui le dévora; mais Jupiter, dignement secondé par Métis, fit prendre au vieux Saturne un breuvage de vertu singulière, auquel Pluton, qui pouvait passer pour mort à bon droit, dut l'avantage de revenir à la vie. Dans le partage de l'empire du monde, son lot fut le royaume des enfers, qu'il avait déjà visité. Il reparut plus d'une fois à la lumière du jour : une fois ce fut pour aller prendre parti dans la guerre de Troie, où il reçut une blessure, dont sa dignité infernale ne le préserva point, et qu'il ne put guérir sans le secours d'Esculape; une autre fois, ce fut pour enlever Proserpine, qui se jouait avec ses compagnes dans les prairies délic. d'Enna, en Sicile. Pluton, comme toutes les divinités dont on croyait avoir quelque chose à craindre, fut très honoré chez les Grecs et chez les Romains, qui lui élevèrent un gr. nombre de temples. La couleur noire était affectée aux victimes qu'on lui sacrifiait et à tous les emblèmes et les insignes de sa puissance. On célébrait à Rome des fêtes en son honneur, le 12 des calendes de juillet.

PLUTUS (mythol.), dieu des richesses, fils de Cérès et de Jason, comptait parmi les dieux infernaux, parce que les métaux précieux se tirent du sein de la terre, séjour ordinaire de ces divinités, et peut-être aussi pour d'autres raisons. Il déclara un jour à Jupiter qu'il ne voulait aller qu'avec les gens de bien; mais ce dieu le rendit aveugle, et depuis lors, on ne sait par quelle fatalité il fut toujours dans la société des méchants. On voyait à Athènes une statue de la Paix tenant Plutus dans son sein : c'est là une des allégories des anciens, auxquelles on ne peut reprocher de ne pas porter avec elles de sages leçons.

PLUYÈRES, horloger, né à Valenciennes et mort dans cette ville en 1775, est connu par une horloge d'un travail fort ingénieux. Elle marque la révolution du soleil, les signes du zodiaque, les mois et les travaux de chaque saison. Les diverses phases de la lune y sont peintes; un des rayons du soleil indique l'heure et le quantième du mois; un ange désigne les minutes et les secondes; les épactes y sont marquées par une étoile : son frontispice a 18 pieds de haut sur 8 de large, et est orné de plus. figures mécaniques, telles qu'un grenadier en faction, un coq, un squelette, un docteur en robe, et div. autres objets curieux.

POCCIANTI (MICHEL), religieux servite, né à Florence en 1535, mort en 1576, outre des *comment.* sur les Saintes-Écritures et quelq. opuscules ascétiques, a publ. : *Historia, seu Chronicon ordinis servorum B. M. V., ab anno* 1222, Florence, 1566, in-4. — *Le Ville de sette beati Fiorentini, fundatori del S. ordine de' servi*, etc., ib., 1589, in-8. — *Catalogus scriptorum florentinorum omnis generis*, etc., ibid, 1589, in-4, très rare.

POCHARD (JOSEPH), ecclésiastique, né en 1715 à la Cluse, bailliage de Pontarlier, mort à Besançon en 1786, professa la théologie pendant plus de 30 ans au séminaire de cette ville; et s'y fit une grande réputat. par ses talents et par ses vertus. C'est à lui qu'on doit la révision du *missel* et du *bréviaire* du diocèse, qui sont regardés comme des modèles en ce genre. Il a eu la plus gr. part à l'ouvr. intit. *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, et pour le gouvernement des paroisses*, Neufchâteau, 1772, souvent réimpr. L'édit. de Besançon, 1817, 2 vol. in-12, est précédée de l'éloge historique de l'aut.,

par Louis Rousseau, ancien curé de Lons-le-Saunier, tiré du *Journal ecclésiastique*, mai 1788.

POCOCK (ÉDOUARD), sav. théolog., né à Oxford en 1604, entreprit le voyage du Levant pour se perfectionner dans les langues orientales. De retour en Angleterre, il remplit une chaire d'arabe dans le collége de Baillol à Oxford, où il mourut en 1691. On a de lui des trad. lat. des *Annales* d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie, 1659, 2 vol. in-4; de l'*Histoire orientale* d'Albufarage, 1672, 2 vol. in-4; etc. — Une édit. du liv. intit. : *Porta Mosis*, 1655, in-4. — Des *comment.* sur Michée, Malachie, Osée et Joël, en anglais, 3 vol. in-fol. — Un *rec.* de lettres. — *Specimen historiæ Arabum*, 1650, in-4; et d'autres ouvr. impr. à Londres en 1740, 2 vol. in-fol. — POCOCK (Édouard), fils aîné du précéd., a publ. en 1671, de concert avec son père, un ouvr. arabe, intitulé *Philosophus autodidactus, sive Epistola Abu Jaafar ebn Tophail, de Hai ebn Yokdhan*, et avait préparé une édition arabe-lat. de la relation de l'Égypte, écrite au milieu du 12e S., par le médec. Abd-Allatif. Cette édit. parut à Tubingue, et a été réimpr. à Oxford en 1800. Sylvestre de Sacy a donné une excellente trad. franç. du même ouvr.

POCOCKE (RICHARD), célèbre voyageur, né à Southampton en 1704, partit pour l'Orient en 1737, revint en Angleterre en 1742, fut alors successivement évêque d'Ossory et de Meath, et mourut en 1765. Les circonstances les plus intéressantes de sa vie se trouvent dans ses *Voyages*, publ. sous ce titre : *a Description of East, and of some other countries*, Londres, 1741-45, 3 vol. in-fol., avec 179 pl. : trad. incomplétement en franç. par de La Flotte, Paris, 1772-73, 7 vol. in-12. On lui doit en outre div. *mémoires* dans les *Transactions philosophiques*, t. XLII, dans l'*Archæologia*, t. II, et quelques MSs. conservés au musée britannique.

POCQUET. — V. POQUET.

PODESTA (JEAN-BAPTISTE), orientaliste, était secrét. interprète et profess. à Vienne en 1674, il a publié plus. ouvr. qui furent vivem. critiqués dans le temps par Meninski. Le plus considérable est : *Cursus grammaticalis linguarum orientalium, arabicæ silicet, persicæ et turcicæ*, Vienne, 1687, 1703 : cet ouvr. très rare est peu connu. On lui doit encore la trad. lat. d'une *chronique turque* publ. à Nuremberg, 1672, in-12, sous ce titre : *Turcicæ chronicæ pars prima, continens originem ottomanicæ stirpis*, etc.

PODIEBRARD (GEORGE), roi de Bohême, né en 1420 d'une famille noble, avait été nommé régent à la mort d'Albert d'Autriche, dont le fils posthume Ladislas fut reconnu roi par les états; mais ce jeune prince étant mort en 1457, Podiebrard se fit élire roi par acclamat. en 1458; il remporta de gr. avantages sur les Moraves, et fut couronné en 1461. L'attachem. qu'il avait pour la secte des hussites le fit excommunier par Paul II. Il se révolta contre l'Église romaine, et persécuta les catholiques, qui prirent les armes et appelèrent Mathias Corvin, son gendre, pour le mettre sur le trône. Podiebrard mourut au milieu de ces troubles en 1471.

PODIKOVE ou PODOKOVE (JEAN), aventurier, né dans la Valachie, se fit une espèce de réputat. par son esprit turbulent et ambitieux. A la tête d'une troupe de gens de néant comme lui, il pénétra dans la Valachie, attaqua le vaivode Pierre, et le dépouilla de ses états; mais Christophe, de Transylvanie, étant venu au secours du prince détrôné, les rebelles furent obligés de prendre la fuite, et Podikove eut la tête tranchée à Varsovie en 1580.

PODSCHIVALOF (BASILE-SERGEÏEVITSH), écrivain russe, né en 1765 à Moscou, fils d'un simple soldat, fut placé au gymnase de cette ville, y fit de brillantes études, et s'éleva successivement par son mérite au rang de conseiller d'état. Après avoir coopéré à la rédaction de div. feuilles littéraires, il en créa lui-même une en 1794, sous le titre de *Passe-Temps utile et agréable*, dont le succès étendit sa réputation. Il a trad. en russe plusieurs ouvr. allem., notamment la *Psycologie* de Kampe, 1789, et les *Contes et Nouvelles* de Meisner, 1803.

POELENBURG (CORNEILLE), peintre, né à Utrecht en 1586, mort dans cette ville en 1660, fut élève d'Abraham Bloemaert, et dans un voyage qu'il fit à Rome imita la manière d'Elzheimer. Il étudia aussi les ouvrages de Raphaël; mais ne pouvant parvenir à dessiner correctement, il se borna à représenter la nature en petit, et y réussit. Le musée possède de cet artiste quatre paysages, dans deux desquels on voit des *Baigneuses*. Un 5e représente *Diane et Actéon* dans un lieu sauvage, entrecoupé de rochers et de touffes d'arbres; les trois autres tabl. de ce maître, qui sont au musée, représentent *Abraham et Sara*; un *Ange annonçant aux bergers la naissance du Sauveur*, et *plus. femmes nues*.

POELLNITZ (CHARLES-LOUIS, baron de), aventurier allemand, né en 1692, mort en 1775, changea plus. fois de religion, courut après la fortune dans presque toute l'Europe, fut plaisant salarié à la cour de Frédéric II, et se fit une sorte de réputat. par ses *Mémoires contenant les observations qu'il a faites dans ses voyages, et le caractère des personnes qui composent les principales cours de l'Europe*, Liége, 1734, 3 vol. in-8, qui eurent plus. édit. Encouragé par ce succès, il composa deux autres vol. intit. : *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg royale de Prusse*, mais ils ne parurent qu'en 1791. On lui attribue divers ouvr. anonymes, tels que : l'*Histoire secrète de la duchesse d'Hanovre, épouse de George Ier*, 1732, in-8. — *État abrégé de la cour de Saxe sous le règne d'Auguste III*, 1734, in-8. — *La Saxe galante*, 1737, in-8, etc. Tous les écrits de Poellnitz sont en français.

POERNER (CHARLES-GUILLAUME), chimiste, né à Leipsig en 1732, mort en 1796, a publ. un assez gr. nombre d'ouvr. estimables en latin et en allemand. Les plus connus sont les *Essais chimiques à l'usage de la teinturerie*, ib., 1772-73, 3 vol.

in-8. — *Guide de la teinturerie, surtout pour teindre les draps et les étoffes, tissus de laine*, ibid, 1785, in-4; trad. en franç. par ordre du gouvernem., sous ce titre : *Instruction sur l'art de la teinture*, 1791, in-8, revue par Berthollet et Desmarets.

POGGI (SIMON-MARIE), poète, né dans le Bolonais en 1685, entra dans l'ordre des jésuites et professa les belles-lettres au collége de Faenza, où il mourut en 1749. On a de lui : *Idomeneo*, trag., Rome, 1722. — *Rime di Nimeso Ergalico in morte del ser. Francesco I, duca di Parma*, etc., Parme, 1727. Outre l'*Idoménée*, on cite de lui d'autres tragédies, telles que : *Anténor, Agricola, Saül, Bajazet*, qui furent représentées; plus. *drames, comédies, pastorales*, etc.

POGGIANI (JULES), littérateur, né en 1522 à Suna, sur le lac majeur, mort en 1568, fut successivement précepteur du jeune Robert de Nobili, neveu du pape Jules III, secrétaire de différents prélats et enfin du card. Charles Borromée, dont il mérita la confiance. Poggiani remplit aussi les fonct. de secrét. de la congrégation nommée par le pape pour expliquer la doctrine du concile de Trente. Il revit et corrigea le texte du *catéch.* appelé communém. *ad Parochos*. C'est à lui qu'on doit l'édit. du *Bréviaire* publié sous le nom du pape Pie V, Rome, 1568, in-fol., rare. Il a mis en latin les *Actes* du prem. concile de Milan. Outre la trad. du traité de S. Chrysostôme, *de Virginitate*, Rome, P. Manuce, 1562, il a laissé celle d'une *harangue* et de quatre *lettres* d'Eschine, restées inédites. Les *lettres* et *harangues* de Poggiani ont été rassemblées par le sav. évêque d'Amelia, Graziani, et publiées par le P. Lagomarsini (*Epistolæ et Orationes*), Rome, 1756-62, 4 vol. in-4, avec un grand nombre de notes.

POGGIO BRACCIOLINI, connu en France sous le nom du *Pogge*, est l'un des écrivains qui ont le plus contribué à la renaissance des études classiques. Né en 1380 à Terra-Nova, près de Florence, il étudia les langues grecque et latine dans cette ville, sous Emmanuel Chrysoloras et Jean de Ravenne. Élevé par de tels maîtres, il se distingua bientôt, et, dès l'âge de 22 ans, obtint de Boniface IX un emploi de secrétaire apostolique, qu'il continua de remplir sous sept autres papes. Pendant la tenue du concile de Constance, le Pogge, envoyé dans cette ville, eut le bonheur d'y découvrir un gr. nombre de MSs. précieux, et passa de là en Angleterre pour y continuer ses recherches. De retour à Rome il y reprit ses fonct. de secrét., et renoua ses correspondances avec les hommes de lettres les plus distingués de l'époque. L'éloignement du pape Eugène IV le laissant encore une fois sans ressources, il prit le parti de revenir à Florence, où il trouva dans Cosme de Médicis un généreux protecteur. Las du célibat et d'une vie peu régulière, il se maria en 1435. Lorsque le pape Nicolas V monta sur le trône pontifical, il s'empressa d'appeler près de lui Poggio, auquel il rendit la place de secrétaire apostolique. La peste qui désola Rome à l'époque du jubilé de 1456, le contraignit d'aller avec sa famille chercher un asile en Toscane. La république de Florence l'appela bientôt à la charge de chancelier. Il mourut le 30 octobre 1359, à l'âge de 79 ans. Les Florentins lui élevèrent une statue. Le Pogge avait l'esprit satirique, beaucoup de licence dans les mœurs, et ces défauts lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. Ses principaux ouvr. sont : des *Oraisons funèbres* prononcées au concile de Constance; *Hist. de Florence*, en lat., de 1350 à 1455, que Recanati a publiée pour la première fois, 1715, in-4, avec des notes et la *Vie* de l'auteur; il y en avait dep. longtemps des versions italiennes : celle de son fils Jacques à Venise, 1476, in-fol., n'est pas commune; un traité *de Varietate fortunæ*, que l'abbé Oliva fit impr. pour la prem. fois à Paris, 1723, in-4; deux livres d'*épitres; Faceliæ*, dont il y a eu un gr. nombre d'édit. et de traduct.; les cinq prem. *livres* de Diodore de Sicile, trad. en latin, et d'autres ouvr. Parmi les livres des anciens que le Pogge a découvert, on compte ceux de Quintilien, qu'il trouva, dit-on, dans une vieille tour du monastère de St-Gall : une partie de l'*Asconius Pedianus*; les 13 prem. livres de *Valérius-Flaccus; Ammien-Marcellin*; un morceau *de Finibus et Legibus* de Cicéron; *Lucrèce, Manilius, Silius-Italicus*, etc. Jacques Lenfant a donné *Poggiana*, 1720, 2 vol. in-12.—POGGIO BRACCIOLINI (Giacomo), l'un des cinq fils du précédent, cultiva aussi les lettres avec quelq. succès. Il fut pendu à Florence en 1478, pour avoir trempé dans la conjurat. des Pazzi. On a de lui des traduct. ital. de l'*Histoire de Florence* de son père; de la *Vie de Cyrus*, dont son père avait laissé une version lat.; quelq. *Vies* d'emper. romains; un *Comment.* sur le *Triomphe de la Renommée*, poème de Pétrarque; la *Vie de Philippe Scholarius*, et quelques autres ouvr. — POGGIO (Gian-Francesco), autre fils du Pogge, fut chanoine de Florence et secrét. de Léon X. Il mourut en 1522, à l'âge de 79 ans. On a de lui un *Traité du pouvoir du pape et du concile*.

POHL (JEAN-CHRISTOPHE), médec., né en 1706 à Lobendau, près de Liegnitz, prit ses degrés à l'université de Leipsig, obtint en 1730 le titre de professeur extraordin., et enseigna successivem. de 1738 à 1780, époque de sa mort, la physiologie, la chirurgie, l'anatomie et la pathologie. Outre les dignités universitaires dont il fut revêtu, Pohl remplit divers emplois civils; ce qui ne l'a pas empêché de cultiver la littérat. médicale, et de publier un nombre considérable d'opusc. académ., dont on peut voir les titres au t. VI de la *Biogr. médic.* Nous nous bornerons à mentionner : *Dissertat. de vampyris*, 1732, in-4. — *Programma de hydrope saccato ab hydatidibus*, 1747, in-4. — *Dissertat. de caussis obstructionis lentæ*, 1768, in-4.—*Programma de lethalitate vulnerum lienis*, 1777, in-4. — *Programma de atrophiâ infantum*, 1780, in-4.

POHL (JEAN-EHRENFRIED), fils du précéd., né en 1746 à Leipsig, étudia la médec. à l'univ. de cette

ville, y fut reçu docteur en 1772, alla peu après suivre les cours de l'école de Strasbourg, puis la clinique des hôpitaux de Paris. Appelé en 1788 à Dresde comme prem. médec. de l'élect. de Saxe, il passa l'année suiv. profess. de pathologie à Leipsig, et mourut dans cette ville en 1800. Entre autres écrits, il a publié : *Animadvers. in structuram ac figuram foliorum in plantis*, 1711, in-4. — *Programma de analogiâ inter morbillos ac tussim convulsivam*, 1789, in-4.

POHL (Jean-Emman.), botaniste, né à Vienne en 1784, s'appliqua de bonne heure à l'étude des plantes, et s'était déjà fait connaître par un *Essai* sur la Flore de la Bohême, lorsqu'il fut désigné pour accompagner au Brésil l'archiduch. d'Autriche Léopoldine, mariée à D. Pédro. Dans cette expédit. il recueillit une collect. de plantes, remarquable par l'abondance et la beauté des échantillons. De retour à Vienne, il fut nommé conservat. du *Musée brésilien*, l'un des établissem. les plus curieux de cette capitale, et s'occupa de la publication des plantes inédites qu'il avait rapportées d'Amérique. Une mort prématurée, qui l'enleva en 1834, à 50 ans, ne lui permit pas d'achever ce bel ouvr. Il est intit. : *Plantar. Brasiliæ icones et descript. hactenùs ineditæ*, Vienne, 1827-32, 2 vol. in-fol., divisées en 8 fascicules, avec 200 pl.

POIDEBARD (Jean-Bapt.), sulpicien, ancien profess. de mathémat. au séminaire de St-Irénée à Lyon, né vers 1760 à St-Étienne, était curé de Myons (Dauphiné) au commencem. de la révolut., époque à laq. il suivit en Russie Imbert Colomès. Attaché bientôt au service du tzar comme ingén.-mécanicien, il s'illustra par l'invention ou le perfectionnem. d'une foule de procédés et de machines. La Russie ne lui fut pas seulement redevable de l'établissem. et de l'amériorat. de plusieurs de ses fabriques et manufactures ; il forma d'habiles élèves et instruisit un nombre considérable d'ouvriers en tous genres. On connait en France l'ingénieux moyen qu'il imagina pour la remorque des bateaux, et qu'il mit en œuvre sur le Wolga (*v.* le t. XXXIX, p. 314, de la *Revue encyclop.*). Tant de services demeurèrent sans récompense, et l'abbé Poidebard mourut dans un état voisin de l'indigence à Pétersbourg en 1824. Il a été impr. sur lui une *notice* dans les *Archives historiques du Rhône*, IV.

POILLY (François), graveur, né à Abbeville en 1622, mort à Paris en 1693, était aussi bon dessinateur que grav. habile. Toutes ses estampes sont au burin, à l'exception d'un portrait de Baronius, qu'il fit à l'eau forte pour être mis à la tête des *œuvres* de ce sav. cardinal. Louis XIV le nomma son graveur ordinaire : « en considération, dit ce monarque, de son expérience et des beaux ouvr. qu'il a mis au jour. » — Poilly (Nicolas), frère du précéd. et son élève, né en 1626, mort en 1696, s'est aussi fait un nom dans la gravure, le portrait a été sa princip. occupation. — Poilly (Jean-Bapt.), fils aîné de Nicolas, mort en 1728, membre de l'acad. de peinture, a gravé plus. belles estampes: *Suzanne accusée;* la *Madeleine chez le Pharisien*, d'après Lebrun ; l'*Adoration du veau d'or*, d'après Poussin, et le *Martyre de Ste Cécile*, sur les dessins du Dominiquin. — Poilly (François), frère du précéd., mort en 1723, grava à Rome le *Tableau de Ste Cécile donnant son bien aux pauvres*, d'après Dominiquin.

POINSINET (Antoine-Alexandre-Henri), aut. dramatique, né à Fontainebleau en 1735, fit représenter un gr. nombre de pièces à l'Opéra-Comique, dont quelq.-unes obtinrent du succès. La petite comédie du *Cercle, ou la Soirée à la mode*, qu'il fit jouer en 1764 au Théâtre-Français, fut généralem. goûtée et fait partie du *Répertoire*. Poinsinet avait parcouru l'Italie en 1760, et, parti pour l'Espagne en 1769, il se noya dans le Guadalquivir. Il était de l'acad. des Arcades et de celle de Dijon. Poinsinet a donné à l'Académie royale de musique l'opéra d'*Ernelinde*, dont la musique est de Philidor. On lui doit aussi quelq. *poésies*, entre autres un poème sur l'*Inoculation*, publié en 1757. Son ignorance des choses les plus communes, jointe à beauc. de crédulité et de présomption, le rendait le jouet de tous ceux qui voulaient s'en amuser.

POINSINET DE SIVRY (Louis), parent du précédent, littérat., né à Versailles en 1733, mort à Paris en 1804, s'adonna aux lettres avec assez de succès, et, s'il ne fut pas gr. poète, se montra du moins homme d'esprit, de goût et d'érudition. On a de lui : *les Égléides, ou Poésies amoureuses*, 1754, in-8.— *L'Émulation*, poème, 1756, in-8.— *Anacréon, Sapho, Moschus, Bion, Tyrtée*, etc., trad. en vers franç., 1758, in-12 ; 4e édit., augm., 1788, in-8.— *Le faux Dervis*, opéra-comique en un acte, 1757. — *Briséis*, tragédie, 1759. — *Caton d'Utique*, imité de Métastase, 1760. — *Pygmalion*, comédie, 1760.—*Ajax*, tragéd., 1762. — *Théâtre et œuvres diverses*, 1764, in-12.—*Théâtre d'Aristophane*, partie en prose et partie en vers, avec les *Fragments de Ménandre et de Philémon*, 1784, 4 vol. in-8. On lui doit encore : *l'Appel au petit nombre*, 1762, in-12. — *Origine des prem. sociétés des peuples, des sciences, des arts et des idiomes anciens et modernes*, 1769, in-8. — *Nouvelles recherches sur la science des médailles, inscriptions et hiéroglyphes antiques*, etc., 1778, in-4. — *Phasma, ou l'Apparition*, histoire grecq., 1772, in-8. — *Traduction franç.* du 91e livre de Tite-Live, 1773. — *Hist. naturelle de Pline*, trad. en franç., avec le texte, et accompagnée de notes, 1771-82, 12 vol. in-4.

POINTE (Noel), armurier de St-Étienne, fut député par le départem. de Rhône-et-Loire à la convention, où il vota la mort de Louis XVI. Il fut envoyé peu après en mission dans les départem. de la Nièvre et du Cher, y favorisa le parti démagogique, et provoqua ainsi les dénonciat. qui furent portées contre lui après le 9 thermidor. Des enquêtes commencées à ce sujet demeurèrent sans suite, et Noël Pointe fut employé sous le gouvernement directorial. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie le même attachem. aux doctrines politiq. qu'il

avait professées pend. la révolution, et mourut en 1825, à St-Foix, près de Lyon.

POINTIS (JEAN-BERNARD DESJEANS, baron de), chef d'escadre, né en 1635, se fit remarq. pour la première fois dans les campagnes qui eurent lieu contre les régences de Barbarie, de 1681 à 1686. Il commandait un vaisseau de ligne en 1690 lorsque l'amiral Tourville fit éprouver un échec aux flottes combinées d'Angleterre et de Hollande, entre l'île de Whigt et le cap Frehel. En 1696 le gouvernem. ayant résolu une expédit. contre Carthagène, dans la mer des Antilles, Pointis, qui en avait fortem. appuyé le projet, fut chargé de l'exécution, et on lui confia le commandem. d'une escadre composée de dix vaisseaux, d'une corvette et de plus. autres petits bâtiments. Une compagnie de capitalistes fit les frais de cet armement extraordin. à condition d'avoir part aux profits. Parti de Brest le 9 janv. 1697, il mouilla devant Carthagène le 12 avril, s'empara successivem. des forts et retranchem. qui défendaient les approches de la place par mer et par terre, et força le gouverneur espagnol de capituler le 2 mai. Au retour l'escadre française rencontra une flotte anglaise de 29 voiles. Pointis, qui n'avait que 7 vaisseaux et 3 frégates, dont plus de la moitié des équipages était malade, n'hésita point à se ranger en ordre de bataille, et réussit par une manœuvre hardie et à la faveur d'un brouillard à traverser la flotte ennemie. Ses vaisseaux s'étant dispersés, il crut prudent de ne point chercher à les rallier, combattit chemin faisant 6 vaisseaux anglais, et arriva à Brest le 29 juin (1697). En 1705 Pointis fut envoyé malgré lui pour assiéger Gibraltar, et, ainsi qu'il l'avait annoncé, ne réussit point dans cette entreprise hasardée, où il déploya toutefois sa bravoure et son intelligence ordinaires. Épuisé par de longues fatigues, il se retira du service bientôt après cette expédit., et mourut près de Paris en 1707. On a de lui : *Relation de l'expédition de Carthagène, faite par les Français en* 1697, Amsterdam, 1698, in-12, avec une carte et un plan. Cette relation, écrite avec simplicité, offre des détails curieux.

POIRET (PIERRE), écrivain mystique protestant, né à Metz en 1646, mort à Rhensburg, près de Leyde en 1719, a laissé entre autres ouvr. : *Cogitationes rationales de Deo, animâ et malo.—OEconomie divine*, 1687, 7 vol. in-8. — *La paix des bonnes âmes*, in-12. — *Les principes solides de la religion chrétienne*, etc., in-12. — *La théologie du cœur*, 2 vol. in-12. On lui doit une édition des *Œuvres de Mlle Bourignon*, avec une *Vie* de cette fille singulière, avec laq. il avait été lié et dont il ne parlait qu'avec enthousiasme. Il publia aussi plusieurs écrits de Mme Guyon et d'autres auteurs qu'il croyait conformes à ses idées. Poiret écrivit en outre sur la physique, et osa, dans son traité *de Eruditione*, Amsterd., 1707, 2 vol. in-4, attaquer Descartes. Cette témérité l'a fait comparer au serpent qui mord la lime. Niceron a donné dans ses *Mémoires* la liste complète des product. de cet écrivain.

POIRIER (don GERMAIN), sav. bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Paris en 1724, embrassa la vie monast. avant l'âge de 15 ans, professa de bonne heure la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre, devint garde des archives de l'abbaye de St-Denis, les mit dans un nouvel ordre, et acquit de vastes connaiss. dans l'histoire et dans la diplomatique. En 1762, il fut choisi pour travailler à la continuation du *Rec. des histor. de France;* aidé de D. Précieux, son confrère, il en publia le 11e vol. En 1765, il quitta sa congrégation par suite des troubles dont elle était agitée; mais il y rentra 10 ans après, et fut nommé, vers 1780, garde des archives de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et membre du comité établi pour préparer une collect. des diplômes et des chartes du royaume. Quelq. temps après, il fut admis à l'acad. des inscript. Pend. la révolut., Poirier fut attaché successivem. à la commission des monuments et à la commiss. temporaire des arts. Après l'incendie de la bibliothèque de St-Germain (1794), il veilla seul à la garde des MSs. que les flammes avaient épargnés, fut nommé (1796) sous-bibliothécaire à l'Arsenal, remplaça Le Grand d'Aussy à l'Institut en 1800, et mourut en 1803. On a de lui, outre le 11e vol. du *recueil* des historiens de France dont nous avons parlé, plus. *Mémoires*, entre autres : l'*Examen des différentes opinions des historiens anciens et modernes sur l'avénem. de Hugues Capet à la couronne de France*, t. L. du *recueil* de l'acad. Il a publ. avec Vicq. d'Azir : *Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver les objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement*, 1794, in-4. Son *Éloge* par Dacier, Paris, 1804, in-8, est inséré dans le prem. vol. du nouv. recueil des *mémoires* de l'acad. des inscriptions.

POIRSON (JEAN-BAPT.), né en 1761 à Vrécourt (Vosges), mort en 1831 à Valence (Seine-et-Marne), fut appelé à partager les travaux de Mentelle, et dressa sous sa direct. toutes les cartes qui portent le nom de ce célèbre géographe. Lui-même entreprit la construct. des cartes, en donnant à son travail plus de clarté, d'exactitude et de mérite manuel qu'on ne l'avait fait avant lui. La distribut. de la lettre fixa son attention, et on lui doit sur cet objet de notables améliorat. Il est auteur d'une *Géographie élément.* avec des cartes très soignées; des *Cartes de la statistique génér. de la France*, par Herbin, et, conjointem. avec Lapie, de l'*Atlas de Malte-Brun*, et du petit *Atlas de la jeunesse*. Mais les plus beaux titres de Poirson à la célébrité sont les magnifiques globes qu'il a confectionnés pour l'étude de la géographie.

POIS (ANTOINE LE), méd. et numismate, né à Nancy en 1525, d'une famille qui a produit plus. hommes de mérite, était très versé dans la connaissance de l'antiquité. Ses talents dans l'art de guérir lui valurent la place de prem. médecin du duc Charles III, et il mourut en 1578. On a de lui un ouvr. curieux intitulé : *Discours sur les médailles et gravures antiques, principalement ro-*

*maines*, etc., Paris, 1579, in-4, par les soins de son frère dont l'article suit. — Pois (Nicolas Le), né en 1527, mort en 1587, est regardé comme l'un des meilleurs médecins du 16e S. Il succéda à son frère dans la charge de prem. médecin du duc de Lorraine, et a laissé un ouvr. très savant intitulé : *De cognoscendis et curandis præcipuè internis humani corporis morbis, libri III; et de Febribus liber I*, 1580, in-fol.; 1585, in-8. Boerhaave en a donné une édition, Leyde, 1736, 2 vol. in-4, enrichie d'une belle *préface*, trad. en franç. par dom Calmet, et insérée dans la *Bibliothèque de Lorraine*. Cet ouvr. a été réimprimé, Leipsig, 1766, 2 vol. in-8. — Pois (Ch. Le), fils du précéd., né à Nancy en 1563, fut médecin des ducs de Lorraine Charles III et Henri II. Il engagea le duc Henri à établir à Pont-à-Mousson une faculté de médecine dont il fut créé doyen et prem. professeur, et il acquit autant de réputation dans l'enseignement de son art qu'il en avait déjà obtenu dans la pratique. Appelé par les magistrats de Nancy pour donner ses soins aux personnes attaquées d'une fièvre qui causait de gr. ravages, il en fut lui-même atteint, et mourut victime de son zèle en 1633. Indépendamment d'une traduct. lat. du traité de Louis Mercato : *Institutiones ad usum et examen eorum qui artem luxatoriam exercent*, Francfort, 1625, in-fol., on citera de lui : *Selectiorum observationum et consiliorum de prætervisis hactenùs morbis, affectibusque præter naturam, ab aquâ seu serosâ colluvie et diluvie ortis, liber singularis*, etc., 1618, Paris, 1633, in-4 : cet ouvr., qui assure à Le Pois la réputation d'un gr. et habile médecin, a été souvent réimprimé; la meilleure édition est celle qu'a donnée Boerhaave avec une *préface*, Leyde, 1733, in-4, et Amsterdam, 1768.

POISLE (Jean), conseiller au parlement, s'enrichit par des moyens illicites, et fut condamné, par arrêt du 19 mars 1582, à faire amende honorable, et déclaré incapable de tenir office royal de judicature. Il existe sur cette affaire deux livres assez rares, l'un : *Légende de M. Jean Poisle, conten. les moyens qu'il a tenus pour s'enrichir*; l'autre : *Avertissement et discours des chefs d'accusation*, etc., *avec l'arrêt*, 1582, in-8. — Poisle (Jacques), son fils, conseiller au parlement, mort en 1623, est auteur de quelques *poésies*, 1626, in-8. Il eut une fille, qui fut mère du maréchal de Catinat.

POISSENOT (Philibert), savant philologue, né à Jouve, près de Dole, au commencem. du 16e S., embrassa la vie religieuse dans la congrégation de Cluny, et obtint par ses talents la bienveillance de l'emper. Charles-Quint, qui lui confia plusieurs missions honorables. Nommé principal du collége de Dole, il fut en même temps revêtu du titre de vice-chancelier de l'université de cette ville, où il mourut en 1556. C'est à Poissenot qu'on est redevable de la publicat. de l'*Hist. de Guillaume de Tyr*, Bâle, 1549, in-fol. Il la dédia à Christ. Coquille, grand-prieur de Cluny, par une *épître* qui contient des détails curieux sur l'histoire littéraire du 16e S. — Poissenot (Bénigne), né à Langres vers l'année 1650, a publié : *l'Esté, contenant trois journées, où sont déduits plus. histoires et propos récréatifs, tenus par trois écoliers*, Paris, 1583, in-16. — *Nouvelles histoires tragiques*, Paris, 1586, in-16.

POISSON (Nicolas-Joseph), prêtre de l'Oratoire, né à Paris vers 1637, mort à Lyon en 1710, était aussi bon mathématicien que littérateur distingué. On a de lui : une *Somme des conciles*, Lyon, 1706, 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Delectus auctorum Ecclesiæ universalis, seu nova Summa conciliorum*, etc; des *remarques* estimées sur le *Discours de la méthode, la mécanique et la musique*, de Descartes. Il a laissé div. ouvr. MSs., entre autres : une *Relation* d'un voyage en Italie; un *Traité des bénéfices;* et un autre sur les *Usages et les cérémonies de l'Église*.

POISSON (Raimond), auteur et acteur comique, né à Paris, où il mourut en 1690, a laissé au théâtre la réputation d'un comédien inimitable par le naturel. On a de lui : *Lubin, ou le Sot vengé; le baron de la Crasse; le Fou de qualité; l'Après-Souper des auberges; les Faux Moscovites; le Poète basque; les Femmes coquettes; la Hollande malade; les Fous divertissants*, etc. Toutes ces pièces, dont aucune n'est restée au théâtre, ont été recueillies en 2 vol. in-12, Paris, 1743. C'est à tort qu'on a souvent répété que Poisson imagina le personnage de Crispin, puisque la comédie de *Crispin musicien*, par Hauteroche, est antérieure à ses princip. pièces. — Poisson (Paul), fils du précéd., né à Paris en 1658, fut pend. quelq. temps porte-manteau de Monsieur, frère de Louis XIV; mais ayant hérité du goût et du talent de son père pour le théâtre, il lui succéda en 1686 dans l'emploi de Crispin, et fit long-temps les délices du parterre. Il mourut à St-Germain en 1735, laissant plus. enfants (v. Gomez). — Poisson (Philippe), fils du précéd., né à Paris en 1682 : mort à St-Germain en 1743, embrassa aussi avec succès la profession de comédien; mais il ne resta que 5 ou 6 ans au théâtre, où il a donné dix comédies : *le Procureur arbitre; la Boite de Pandore; Alcibiade; l'Impromptu de campagne; le Réveil d'Épiménide; le Mariage par lettre de change; les Ruses d'amour; l'Amour secret; l'Amour musicien;* et *l'Actrice nouvelle*. Ces pièces, suivies de quelques poésies fugitives très médiocres, forment 2 vol. in-12, Paris, 1741, qui ont été réunis aux ouvr. de Raimond Poisson, 1743, 4 vol. in-12; le *Procureur arbitre* et *l'Impromptu de campagne* sont restés au théâtre. — Poisson (François-Arnoult), frère cadet du précéd., fut reçu au théâtre en 1723, et y obtint pendant 28 ans les plus grands succès. Il mourut en 1753, et eut pour successeur le fameux Préville.

POISSONNIER (Pierre-Isaac), né à Dijon en 1720, fut un des prem. qui ouvrit un cours de chimie à Paris. Reçu doct. à la faculté de médec. en 1746, il devint successivement associé libre de

l'acad. des sciences, membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, prem. médecin des armées, inspect.-général de la médecine dans les colonies, et mourut à Paris en 1798. Ses principaux ouvr. sont : *Essai sur le moyen de dessaler l'eau de mer*, 1763. — *Mémoire pour servir d'instruction sur les moyens de conserver la santé des troupes pend. les quartiers d'hiver.* — *Abrégé d'anatomie à l'usage des élèves en chirurgie des écoles de la marine royale*, 1783, 2 vol. in-12. Cet abrégé n'est que la rédaction des leçons de Courcelles, premier médecin de la marine à Brest. Sue a prononcé l'*éloge* de Poissonnier à la société de médecine en 1798, et on trouve une *Notice* sur ce médecin, par Lalande, dans le *Magasin encyclopédique*, 1778. — Poissonnier des Perrières, frère puîné du précéd., l'un des membres les plus zélés et les plus influents de la soc. royale de médecine, avait été d'abord médecin par quartier, puis consultant du roi. On a de lui : *Traité des maladies des gens de mer*, 1767, 1780, in-8. — *Traité des fièvres de l'île de St-Domingue*, 1780, in-8.

POIVRE (Pierre), intendant des îles de France et de Bourbon, né à Lyon en 1719, non-seulement fut un habile administrateur, mais un des hommes les plus désintéressés et les plus vertueux de son siècle. Son zèle ardent, ses immenses travaux et ses soins infatig. pour réparer les anc. désastres des îles de France et de Bourbon, lui méritèrent la reconnaiss. des colons parmi lesq. il demeura six ans. De retour en France en 1773, il y reçut le tribut d'éloges dû à ses services et à ses talents ; et obtint, avec le cordon de St-Michel, une pension de 12,000 liv. Il mourut en 1786, laissant de nombreux MSs., pleins de pensées utiles, de faits, d'observat. de tout genre, fruit de ses voyages et de ses méditations sur tout ce qui intéresse l'économie sociale. Les *Voyages d'un philosophe*, publ. sous son nom, sont un choix de fragments tirés de ces MSs. Ils ont eu un grand nombre d'édit.; celle de Paris, 1797, est précédée d'une *Notice* sur sa vie par Dupont de Nemours. L'acad. de Lyon mit au concours, en 1818, l'*éloge* de Poivre ; M. Torremberg, avocat, remporta le prix.

POIX (Louis de), capucin, de la maison de St-Honoré à Paris, né dans le diocèse d'Amiens en 1714, se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude des langues hébraïque, syriaque et chaldaïque, et conçut le plan d'une nouv. Bible polyglotte, plus parfaite que toutes celles qui existaient. Quelq.-uns de ses confrères entrèrent dans ses vues, et résolurent de partager ses travaux. L'abbé de Villefroy, savant orientaliste, devint le direct. de cette entreprise. L. de Poix rédigea, en 1768, un *mém.* à ce sujet, et mourut en 1782. Il a publ. avec ses confrères, Séraphin de Paris, Jérôme d'Arras, etc., les *Prières de Narsès, patriarche des Arméniens*, trad. en latin et en franç. — *Principes discutés pour faciliter l'intelligence des livres saints*, etc., 1755-64, 16 vol. in-12. — *Psalmorum versio nova*, etc., 1762, in-12. — *Nouvelle version des psaumes, faite sur le texte hébreu*, 1762, in-12. — *Essai sur le liv. de Job*, 1768, in-12. — *L'Ecclésiaste de Salomon*, trad. de l'hébreu, 1771, in-12. — Les *Prophéties d'Habacuc*, trad. de l'hébr., 1775, 2 vol. in-12. — Les *Prophéties de Jérémie*, etc., 1780, 6 vol in-12. — Les *Prophéties de Baruch*, 1788, in-12. Le P. de Poix et ses confrères avaient composé un *Dictionnaire arménien, latin, italien et français*, resté MS.

POLANO (Pierre), élu doge de Venise, après la mort de Michieli, en 1130, mourut en 1148. Les historiens le représentent comme un homme d'état prudent et ferme.

POLÉMON, philos. académique, né à Athènes, fut le success. de Xénocrate, ne changea rien à sa doctrine, et mourut vers l'an 272 avant J.-C. Ses ouvr. étaient sans doute déjà perdus au temps de Laërce, puisqu'il n'en donne pas les titres dans la *Vie* de ce philosophe. Polémon eut pour disciples Arcésilas, Cratès et Zénon, fondateurs de la secte stoïque.

POLÉMON Ier, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir Marc-Antoine, et le servit de tous ses moyens dans la guerre contre les Parthes. Lorsque la guerre s'alluma entre Octave et Marc-Antoine, Polémon fit marcher des troupes au secours de son protecteur ; mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie d'Antoine, il se réconcilia avec Octave, qui lui donna la souveraineté du Bosphore ; il la conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1 de J.-C. Il existe une médaille unique de ce prince, portant au revers une étoile avec la légende Βασιλεως Πολεμωνος Ευσεβους. — Polémon II, son fils, lui succéda, et fut reconnu par l'empereur Caligula, l'an 39 de J.-C.

POLÉMON (Ant.), célèbre sophiste, né à Laodicée dans le prem. siècle de l'ère chrét., d'une famille consulaire, ouvrit une école à Smyrne, et mérita par ses talents la bienveillance des emper. Trajan et Adrien. Mais il avait une telle vanité qu'il se croyait dispensé des moindres égards, même envers les princes et les rois. Il ne reste de lui que deux *déclamations*, qui ont été publiées pour la prem. fois en grec par Henri Estienne, avec les *harangues* d'Himérius et de quelques autres rhéteurs, Paris, 1567, in-4. Le P. Poussines en a donné une édit. séparée, avec une *version* latine, Toulouse, 1637, in-8. Philostrate, dans la *Vie de Polémon*, cite plusieurs autres *harangues* de ce sophiste ; et Fabricius en indique douze, dont il donne les titres dans la *Biblioth. græca*, édition de 1732.

POLÉMON, physiognomoniste, était Athénien, et antérieur à Origène, qui l'a cité dans le prem. livre de son ouvr. contre Celse. Il nous reste de lui un *Traité de physiognomonie*, publ. pour la première fois par Camille Péruscus à la suite des *Hist. diverses* d'Élien, Rome, 1545, in-4. Frédéric Sylburge l'a inséré depuis dans le 6e vol. des *OEuvres* d'Aristote. Nicolas Pétréius, de Corcyre, en a donné une *version* latine dans un *Recueil* de quelques *Opuscules* de Mélétius, d'Hippocrate, etc., Venise, 1552, in-4 ; cette version a été réunie au texte grec

dans l'édition des *Scriptores physiognomoniæ veteres*, Altenburg, 1780, in-8.

POLENI (GIOVANNI), célèbre physicien, antiq. et mathématic., né à Venise en 1683, mort à Padoue en 1761, fut membre de l'acad. des sciences de Paris et de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., parmi lesquels on cite : *De motu aquæ mixto libri II*, 1717, in-4. — *De castellis per quæ derivantur fluviorum latera convergentia*, 1718, in-4. — *Prælectio de mathesis utilitate*, 1720, in-4. — *Exercitationes vitruvianæ, seu commentar. criticus de Vitruvii architecturâ*, 1739, in-4, etc. — Une édit. de Frontinus, *De aquæ ductibus*, avec un *comment.*, Padoue, 1722, in-4. — Des *Suppléments* aux grands recueils de Grævius et de Gronovius, Venise, 1735, 5 vol. in-fol. On peut consulter : *Memorie per la vita, gli studj e costumi del sign. Giov. Poleni*, Padoue, 1762, in-4 ; son *Éloge* dans le *Recueil* de l'acad. des sciences, année 1763; et le t. XII des *Vitæ Italorum*, par Fabroni.

POLENTA (GUIDO NOVELLO DA), souverain de Ravenne dans le 14e S., conserva près de 50 ans l'autorité suprême, qu'il partageait avec ses deux fils Ostasio et Rambert ; il avait marié à Jean Malatesti, l'un des seigneurs de Rimini, sa fille Françoise que Dante a immortalisée, en peignant avec un charme inimitable son amour et ses malheurs, qu'il lui fait raconter à elle-même. Guido mourut en 1323. Il cultiva la poésie, et l'on trouve de ses *Rimes* dans le *Recueil* d'Allatius, dans la *Poetica* de Trissin, etc. — POLENTA (Ostasio Ier), fut seigneur de Ravenne et de Cervia de 1322 à 1346. Il poignarda son neveu Renaud, fils de Rambert, pour s'emparer de la souveraineté, fut l'allié des marquis d'Este et l'ennemi de l'Église, et mourut en 1346, asphyxié par la vapeur des charbons allumés dans son appartement. — POLENTA (Bernardino), fils aîné du précédent et son success. dans le gouvernement de Ravenne, fut en butte à la haine de ses frères Pandolfe et Lambert, qui s'emparèrent de lui par trahison, le jetèrent dans un cachot, et se firent proclamer seigneurs de Ravenne. Mais Bernardino, ayant été remis en possession de son gouvernement, se vengea de ses frères en les faisant mourir. Il devint un odieux tyran, et mourut détesté de ses sujets en 1359. — POLENTA (Guido II), fils et success. de Bernardino, fit oublier autant qu'il était en son pouvoir les cruautés de son père. Il embrassa, en 1382, le parti de Louis Ier d'Anjou. Parvenu à une vieillesse assez avancée, il fut dépossédé par ses trois fils, et jeté dans une prison obscure, où il mourut, on ne sait à quelle époque. — POLENTA (Obizzo, Ostasio II et Pierre), coseigneurs de Ravenne, fils et success. de Guido II, après avoir déposé leur père, étaient convenus de gouverner en commun; mais il paraît qu'Ostasio survécut peu à l'attentat par lequel il était parvenu au trône. Pierre étant mort aussi, Obizzo continua de régner jusqu'au 21 janvier 1431. — Son fils, Ostasio III de POLENTA, lui succéda; mais il ne tarda pas à être victime des querelles de ses voisins trop puissants. Les Vénitiens, dont il avait dû tour à tour embrasser et quitter la cause, devinrent ses ennemis les plus cruels; ils s'emparèrent de lui en 1441, et le firent mourir avec sa femme et son fils dans l'île de Candie, où ils avaient été transportés. Ainsi finit la maison de Polenta, après avoir régné 166 ans à Ravenne.

POLHEM (CHRISTOPHE), mécanicien, né en 1661 à Visby, en Gotland, mort en 1751, se distingua par un gr. nombre d'inventions aussi ingénieuses qu'utiles. Le canal de Trollhaetta, et le bassin de réparation de Carlscrona ont été établis d'après ses plans. Il était membre de l'acad. des sciences de Stockholm, à laq. il a fourni plusieurs *Mém.* intéressants.

POLI (MARTIN), chimiste, né à Lucques en 1662, mort à Paris en 1714, eut à Rome un laboratoire public de chimie qui fut très fréquenté. Ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint l'offrir à Louis XIV. Ce prince loua, dit-on, l'invent., donna une pension à l'auteur, et le titre de son ingénieur; mais, préférant l'intérêt du genre humain à son intérêt privé, il ne voulut point se servir du secret. On a de Poli : *Il triomfo degli acidi*, Rome, 1706, in-4.

POLIER (ANT.-LOUIS-HENRI de), né à Lausanne en 1741, d'une famille noble d'origine française, se rendit en Angleterre en 1756, et s'embarqua l'année suiv. pour l'Inde, où l'un de ses oncles commandait à Calcutta. A son arrivée il apprit que cet oncle venait d'être tué en défendant la place. Il entra au service de la compagnie anglaise, et dut à ses talents la place d'ingénieur en chef. Retardé dans son avancem. sur le prétexte qu'il n'était pas Anglais, il quitta le service de la compagnie pour passer à celui de divers princes indiens ; mais toujours contrarié par les agents anglais, il revint dans sa patrie en 1788, et quelq. années après s'établit en France. Pendant son séjour en Asie il avait étudié à fond la religion et l'histoire des Indous, et rapporté de ses voyages de nombreux MSs. dont on a tiré l'ouvr. intitulé : *Mythologie des Indous*, Paris, 1809, 2 vol. in-8. Polier, fixé dans une propriété qu'il avait achetée aux environs d'Avignon, y fut assassiné par des brigands, le 9 février 1795. La riche collection de peintures indiennes et de MSs. orientaux qu'il avait formée échappa heureusement au pillage, et la biblioth. du roi acquit de son fils ses MSs., au nombre de 42.

POLIGNAC (MELCHIOR de), card., né au Puy en Velay, en 1661, d'une très ancienne maison d'Auvergne, doit sa gr. célébrité à son mérite littéraire bien plus qu'à ses travaux politiq., quoiqu'il eût une grande capacité. Chargé d'abord d'importantes négociations à Rome en 1689, il fut nommé en 1693 ambassadeur en Pologne, et parvint à faire élire roi le prince de Conti en 1696. Cette élect. n'ayant point eu son effet, Louis XIV envoya l'abbé de Polignac en exil, et l'y retint pend. quatre années. Rappelé à la cour en 1702, il y reparut avec un nouvel éclat, fut nommé auditeur de Rote en 1706, plénipotentiaire en Hollande dans les années 1710,

1712 et 1713, et obtint à son retour, avec le chapeau de cardinal, le titre de maître de la chapelle du roi. Exilé de nouveau pendant la régence, il ne fut rappelé qu'en 1721. Il alla à Rome en 1724 pour l'élection de Benoît XIII, et y resta pendant 8 ans chargé des affaires de France. Il revint enfin en 1730 jouir du repos que semblait réclamer sa vieillesse, et mourut à Paris en 1741. Il avait été nommé archevêque d'Auch, en 1726, et fait commandeur des ordres du roi en 1728. Les honneurs littéraires s'étaient aussi accumulés sur sa tête. Après avoir remplacé Bossuet à l'Acad. franç. en 1704, il fut nommé membre de l'acad. des sciences en 1715, et des inscriptions en 1717. Son poème l'*Anti-Lucrèce* (*Anti-Lucretius, seu de Deo et naturâ, libri IX*), 1745, 2 vol. in-8, est son prem. titre; il a été trad. en franç. par Bougainville, 1749, 2 vol. in-8; et en vers ital., par F.-M. Ricci, 1767, 3 vol. in-4. « Brillant orateur dans les langues latine et franç., estimé comme poète (latin), le cardinal de Polignac s'occupait encore avec succès de physiq., de mathématiques et d'antiq. » On a son *Éloge* par de Boze (acad. des inscriptions), par Mairan (acad. des sciences); par le P. Charlevoix (*Mém. de Trévoux*, juin 1742); et sa *Vie* a été publiée par le P. Chrys. Faucher, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

POLIGNAC (Yolande-Martine-Gabrielle de POLASTRON, duchesse de), gouvernante des enfants de France, avait épousé en 1767 le comte Jules, depuis duc de Polignac, mort en Russie en 1817. Les grâces dont elle était douée, et la solidité de son esprit lui gagnèrent l'amitié de la reine Marie-Antoinette. Elle jouit du plus haut crédit auprès de cette princesse; mais bientôt l'envie et la calomnie se déchaînèrent contre elle; et lorsque la révolution éclata, on lui attribua une partie des maux qui pesaient sur la France. Obligée de se soustraire à la fureur populaire, Mme de Polignac se rendit à Vienne avec sa famille, et mourut dans cette ville le 9 décembre 1793, à l'âge de 44 ans.

POLINIÈRE (Pierre), physicien, né à Coulonces (Normandie) en 1671, vint à Paris suivre les cours de Varignon, et publia des *Éléments de mathémat.* en 1705. Entraîné vers l'étude de la physique et des autres sciences naturelles, il résolut de les ramener à l'expérience, suivant le système de Bacon et de Descartes, et il ouvrit à cet effet au collége d'Harcourt un cours de physique expérimentale. Les savants donnèrent de justes éloges à cette entreprise nouvelle, qui eut le plus gr. succès. Le duc d'Orléans, régent, et le jeune roi Louis XV, assistèrent successivem. aux leçons de Polinière, ainsi que toute la cour. Uniquem. occupé des progrès de la science, le professeur ne pensa jamais à ses intérêts particuliers, et mourut en 1734. Si on ne doit pas le placer parmi les hommes qui ont fait faire de grands pas à la physique, il faut du moins lui accorder le mérite d'avoir bien saisi les idées des autres, et de les avoir traduites en expériences. Il fut le prédécesseur de l'abbé Nollet, qui lui doit beaucoup. On a de Polinière, outre les *Éléments de mathématiq.*, qui sont peu estimés, un cours d'*Expériences de physique*, dont la 5e édit. parut en 1741, 2 vol. in-12.

POLITIEN ou POLIZIANO (Ange), célèbre littérateur, né en 1454 à Monte-Pulciano, professa avec un gr. succès la littérat. grecque et lat. à Florence, obtint par ses talents la faveur des Médicis, qui le comblèrent de biens, et mourut en 1494. On a de lui : *Hist. de la conjuration des Pazzi* (en latin), Florence, 1478, in-4; Naples, 1769, in-4; un livre d'*Épigrammes* grecques; la traduct. lat. de plus. poètes et historiens grecs; deux livres d'*Épîtres* latines; quelq. petits *Traités de philosophie;* des *Comment.* sur les *Pandectes* de Justinien; quatre *Poèmes* bucoliques, en latin; *Canzoni a ballo*, impr. avec celles de Laurent Médicis, Florence, 1568, in-4; *Stanze*, 1537, in-12; 1759, in-8, etc. Le rec. des *OEuvres* de Politien, Bologne, 1494, in-4, a été réimpr., Venise, 1498, in-fol.; Lyon, 1545, 2 vol. in-8; Bâle, 1553, in-fol., etc.—Quatre autres écrivains ont porté le nom de Poliziano. Bartholomeo, l'un des secrét. du pape Martin V, et contemporain de Léonard Arétin, du Pogge et de Francesco Barbaro, qui en ont parlé comme d'un littérat. connu alors par des poésies et d'autres product. — Giov.-Angelo, né aussi à Monte-Pulciano, et qui vint enseigner la logique à Poitiers vers le commencem. du 17e S.—Antonio-Lorenzo, qui, après avoir professé la logique à Pise, se fixa à Padoue en 1604, et publia un dialogue *De risu;* un traité *de Cœlis eorumque motibus*, et un livre *De naturâ logicæ.*—Giovanni-Maria, en latin *de Polluciis*, religieux carme, savant théologien, qui florissait vers 1490, a laissé : *Vita del B. Alberto da Trapani e i suoi miracoli*, publ. par Surius.—*Constitutiones carmelitarum*, Venise, 1499. — *Vexillum et mare magnum ord. carmeliti.*—*Orationes, Epistolæ, Sermones quadragesimales*, etc.

POLLAIUOLO (Antoine), peintre, sculpteur, orfèvre et graveur, né à Florence en 1426, mort en 1498, a laissé un gr. nombre d'ouvr. dans les différents genres qu'il avait embrassés. On cite de lui le portrait de *Poggio*, qu'il fit d'après nature, et le tableau de *St Sébastien*, dans la chapelle des Pucci; plus. bas-reliefs en argent pour l'autel de l'église de St-Jean à Florence, le *Mausolée* (en bronze) de *Sixte IV;* et comme grav. les pièces suiv., au burin : *Hercule étouffant Antée*, in-8; *Hercule emportant une colonne*, in-8; *Combat de dix hommes nus à l'épée*, estampe d'une gr. dimension en travers, et connue des amateurs sous le nom de *gli Ignudi*.

POLLICH (Jean-Adam), naturaliste né en 1740 à Lautern, mort en 1780, consacra dix années à parcourir le Palatinat pour recueillir tous les éléments d'une *Flore* qu'il publia sous ce titre : *Historia plantarum in Palatinatu electorali spontè nascentium*, etc., Manheim, 1776, 3 vol. in-8. Elle est très estimée. Il s'occupa aussi d'entomologie, et nous avons de lui : *Descript. de quelq. insectes non décrits par Linné, et qui se trouvent dans les environs de Weilbourg* (dans les *Mém.* de la soc. économique du Palatinat pour 1779). — *Descrip-*

*tio insectorum palatinorum* (nouv. Actes de l'académie des curieux de la nature, t. VII).

POLLINI (CIRO), botaniste et médecin, né en 1783 à Alagua dans la Lomelline, fit ses études à Pavie, et ne tarda pas à obtenir la chaire de botanique au lycée de Vérone. Ce fut là qu'il publia sa *Flore de Vienne*, ses *Éléments de botanique*, ses belles *Expériences sur la végétation*, et son *Catéchisme agricole*, qui lui valurent les plus honorables distinctions. Ce savant mourut le 1er février 1833, dans sa 50e année.

POLLION (CAÏUS-ASINIUS), l'un des plus célèbres orateurs de l'ancienne Rome, s'attacha d'abord à Pompée, comme tous les amis de la république; mais plus tard la nécessité le jeta, contre son inclination, dans le parti de César, qu'il suivit dans les champs de Pharsale. Après la mort de ce grand homme, il se rangea sous les drapeaux d'Antoine, qui lui donna le commandem. des légions stationnées dans les environs de Mantoue. Ce fut dans ce poste qu'il eut le bonheur de sauver Virgile, dont il devint le prem. protecteur. Nommé consul l'an de Rome 714 (40 ans avant J.-C.), il fut contraint, par les triumvirs, d'abdiquer la même année. Il fut envoyé cepend. contre les Dalmates révoltés, leur enleva la ville de Salone, et obtint à son retour les honneurs du triomphe. Bientôt, rebuté de servir Antoine, il cessa de prendre part aux affaires publiques. On présume que ce fut alors qu'il entreprit d'écrire l'hist. des guerres civiles. L'on sait qu'Horace tenta de le détourner de ce projet par une ode magnifique. Pollion recommença, sous Auguste, à fréquenter le barreau, et ouvrit une école de déclamation. Il mourut à sa maison de Tusculum, vers l'année 756 (la 3e de J.-C.), à l'âge de 80 ans. Il est le prem. qui ait établi dans Rome une bibliothèque ouverte au public. Outre l'*Hist. des guerres civiles de Rome en XXVII liv.*, il avait composé un gr. nombre de *harangues*, des *tragédies*, et un *livre* contre l'historien Salluste; mais il ne nous reste de lui que trois *lettres*, parmi celles de Cicéron. — POLLION (Trébellius), l'un des écrivains de l'*Hist. auguste*, florissait à Rome sous le règne de Constance-Chlore, vers l'an 300 de notre ère. Il avait composé l'hist. des empereurs depuis Philippe; mais il n'en reste qu'une partie qui comprend la fin du règne de Valérien, les *Vies* des 2 Gallien, celles des 30 tyrans qui se disputèrent tour à tour l'autorité sous ces princes, et enfin la *Vie* ou plutôt le *Panégyrique* de Claude-le-Gothique, aïeul de Constance. Malgré de gr. défauts, son *Hist.* est précieuse par une foule de détails qu'on chercherait vainem. ailleurs. On la trouve à la suite des *fragments* de J. Capitolin, dans le recueil des *Historiæ augustæ scriptores*.

POLLUCHE (DANIEL), historien, né à Orléans en 1689, d'une anc. famille, s'appliqua dès sa jeunesse à recueillir et étudier les monuments qui pouvaient servir à faire connaître ou illustrer sa patrie. Il avait conçu, et commençait à exécuter le plan d'un grand travail sur l'Orléanais; mais il ne put le terminer, et mourut en 1768. On a de lui: *Description de la ville et des environs d'Orléans*, avec des *remarq. histor.*, 1736, in-8. Beauvais de Préau, son neveu, en donna une édition sous le titre d'*Essais historiq. sur Orléans*, 1778, in-8, précéd. d'une *Notice* sur la vie de l'auteur, avec le *catalogue* de ses ouvrages, dont plus. sont restés inédits. Nous citerons encore de lui: *Dissert. sur une médaille de Posthume*, 1726, in-12. — *Description de l'entrée des évêq. d'Orléans*, 1734, in-8. — *Dissertat. sur le* Genabum (de D. Duplessis), avec des *remarq.* sur la Pucelle d'Orléans, 1750, in-8. — *Problème histor. sur la Pucelle d'Orléans*, 1750, in-8. Plusieurs *dissertat.* dans *le Mercure* et les *Mém.* de Trévoux.

POLLUX (JULIUS), grammairien et sophiste célèbre, né vers la fin du règne d'Adrien à Naucratis, en Égypte, vint à Rome s'initier, sous Adrien de Tyr, aux secrets de l'art oratoire, ou plutôt sophistique. Il balança bientôt la réputation de son maître, vit accourir à ses leçons une foule de disciples, et fut choisi par le sage Marc-Aurèle pour être un des institut. du jeune Commode. A la mort d'Adrien de Tyr, il fut honoré par son élève, devenu emper., de la chaire d'éloquence d'Athènes, que l'on n'avait coutume d'accorder qu'aux sophistes les plus distingués. C'est là que Pollux mourut à l'âge de 58 ans, peu de temps après la mort du prince, son protecteur. Il laissait un assez gr. nombre d'ouvr. dont Suidas nous a transmis les titres, mais parmi lesq. nous ne citerons que son *Lexique*, en X livres, dédié à Commode, et connu sous le nom d'*Onomasticon*. Ce liv., le seul du genre onomasticographiq., et le seul de Pollux que nous possédions, a eu plusieurs édit.; mais il n'en est qu'une dont on puisse se servir, c'est celle de Wetstein, faite par Lederlin et Hemsterhuys, Amsterd., 1706, 2 vol. in-fol. — POLLUX (Julius), histor. grec, souv. confondu avec le grammairien, lui est pourtant postér. de plus de deux siècles, puisqu'il florissait sous le règne de Valens, dans l'Orient. Il est auteur d'une *chronique* qui commence à l'origine du monde, et dont le texte a été mis au jour, pour la prem. fois, accompagné d'une version latine, par Ignace Hardt, sous ce titre: *Historia physica, seu chronicon ab origine mundi usque ad Valentis tempora, cum lectionibus variis et notis*, Munich, 1792, in-8 de 423 p. J. B. Bianconi en avait déjà donné une trad. lat., Bologne, 1779, in-fol. de 209 pag., sous ce titre: *Anonymi scriptoris historia sacra ab orbe condito ad Valentinianum*, etc.

POLO (MARCO), en franç. *Marc Paul*, voyageur vénitien, né vers 1250, est célèbre par la singularité de ses aventures, l'étendue des pays qu'il parcourut, et l'influence qu'eut la relation de ses voyages sur les progrès de la navigat. et du commerce. Fils d'un noble Vénitien qui avait embrassé la carrière du commerce et voyagé long-temps en Orient, il accompagna son père et son oncle dans une nouv. excursion qu'ils entreprirent en 1271. Après avoir séjourné en Tatarie et en Chine, parcouru l'Océan-Indien, visité plusieurs contrées de

l'Inde, de la Perse, de l'Asie-Mineure, Marc Paul revint à Venise avec sa famille en 1295, et reçut peu de mois après le command. d'une des galères de la flotte que la république venait d'équiper pour repousser l'agress. des Génois. Blessé et fait prisonn. dans cette campagne, notre voyageur fut conduit à Gênes, où, pour charmer les ennuis de sa captivité, il dicta à l'un de ses compagnons d'infortune la relat. de ses voyages. Après de longues et infructueuses sollicitations de sa famille, ayant enfin obtenu la liberté, il revint à Venise, s'y maria, et mourut vers l'an 1323. La *Relation* de ses voyages, écrite en 1298, et qui circula bientôt dans toute l'Europe, fut traduite en div. langues, et lue avec avidité dans le 14e S., bien qu'on y ajoutât peu de foi. Il existe un certain nombre de MSs., tant de l'original que des traduct., dans les principales bibliothèques de l'Europe. La traduct. latine parut in-4, S. D., mais probablem. à Rome ou à Venise en 1484. André Muller en donna une édit., Berlin, 1671, in-4, qui passe pour la meilleure. Les édit. en ital. ou en dialecte vénitien sont les plus nombreuses. La prem. fut publiée à Venise en 1496, in-8. La meilleure est celle qui parut à Venise en 1553 et 1583, in-fol., dans le tom. II de la *Collect.* de Ramusio. Il existe une trad. portugaise, deux espagnoles, trois allem., trois françaises; la meilleure et la plus récente est celle qui a été publiée en 1824, dans le tom. Ier du *Recueil de voyages et Mém. de la société de géographie*, précédés d'une *introduct.*, par M. Roux de Rochelle; enfin, sept traduct. angl., dont la meilleure est celle de M. Marsden, 1818, in-4.

POLOGNE (la), appelée anciennement Scythie d'Europe, n'eut point de rois avant le 6e S. de l'ère vulgaire. Ses habitants, jusque-là barbares et sans lois, étendirent leurs conquêtes, ou plutôt leurs brigandages, du Tanaïs à la Vistule, et du Pont-Euxin à la mer Baltique, et envahirent même la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Misnie, la Poméranie et les marches brandebourgeoises. Ils prirent le nom de Polonais vers 550; mais, à partir de cette époque, chaque siècle amena pour eux la perte de quelqu'une des provinces conquises par leurs pères. En 551, Leck, Lesko ou Lech, frère d'un duc de Bohême, entreprit de les arracher à leurs habitudes vagabondes, et y réussit. Gnesne, la prem. ville de Pologne, prit la place d'une forêt, et Leck devint, sous le titre de duc, le chef de la nation qu'il venait de créer. Il ne laissa point de postérité, et, après sa mort, le gouvernem. fut remis entre les mains de douze puissants seigneurs, dont l'administrat. ne fut pas sans gloire. Mais la mésintelligence de leurs successeurs détermina le peuple à élire Cracus ou Grack seul duc, l'an 700. L'empereur Othon III donna, en 999, le titre de roi à Boleslas, qui n'avait porté jusqu'alors que celui de duc, comme ses prédécesseurs, et qui crut devoir faire hommage à l'empire de sa nouv. couronne. Quelques années après, le pape Sylvestre II conféra aussi le titre de roi au prince polonais, prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Les peuples de Pologne mirent d'accord l'empire et le St-siége, en s'emparant de la puissance élective. Le gouvernement fut mixte, et les élém. qui le composèrent furent la monarchie et l'aristocratie. La masse de la nation n'y entra pour rien. Aussi, malgré le territoire considér. sur leq. elle s'étendait, cette républiq., dont les nobles étaient le seul appui, se trouva sans force intérieure, sans places de défense, presque sans armée, et livrée à des dissensions intestines qui la perdirent. L'Autriche, la Prusse et la Russie ouvrirent les yeux sur cette proie si riche, et en firent un prem. partage en 1772. Elles achevèrent leur ouvr. en 1796, malgré les génér. efforts des patriotes, dont Kosciusko fut le héros (*v.* CATHERINE II, FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, KOSCIUSKO et JOS. PONIATOWSKI). Les victoires et les promesses de Napoléon firent concevoir un moment aux Polonais, en 1806, l'espérance de sortir de l'état d'humiliation où ils étaient tombés; mais le traité de Tilsitt (9 juillet 1807) vint détruire toutes ces illusions. Aux termes de ce traité, la ville de Dantzig fut déclarée libre. Une portion des provinces, usurpées jadis par la Prusse, fut érigée en duché de Varsovie. Le reste de ces provinces fut annexé au nouv. royaume de Westphalie, créé pour Jérôme Bonaparte; mais, loin d'enlever à la Russie et à l'Autriche les provinces que les partages antérieurs leur avaient données, le traité accrut la part de la Russie, et maintint dans son intégrité celle de l'Autriche. Le duché de Varsovie, qui composa seul la nouvelle Pologne, fut donné à l'électeur de Saxe, et demeura réellement un département de la France. La guerre qui éclata en 1809 entre Napoléon et l'Autriche eut pour résultat de donner à la Pologne, par le traité de Vienne, un agrandissement sensible, mais non le bonheur ni la liberté. En 1812, lors de la guerre de Russie, les malheureux Polonais se levèrent de nouveau pour reconquérir leur indépendance, et implorèrent l'appui du conquérant, qui avait besoin d'eux et leur répondit par des promesses insignifiantes. Ils n'en montrèrent pas moins de zèle pour sa cause dans l'épouvantable déroute de 1813 (*v.* Joseph PONIATOWSKI). Ils espéraient sans doute que la fortune reviendrait se placer sous les drapeaux derrière lesquels eux-mêmes n'avaient jusque-là trouvé que de la gloire, et qu'enfin Napoléon s'acquitterait envers leur patrie de tout le sang qu'ils avaient versé pour lui. Les événem. de 1814, et le congrès de Vienne qui en fut la suite, leur firent expier cette confiance et ce dévouement. Par une résolut. arrêtée entre les puissances, le duché de Varsovie, à l'except. de quelq. provinces, fut réuni à l'empire de Russie; la portion du même duché accordée à la Prusse prit le nom de *grand-duché de Posen*. La propriété des salines de Wielieska fut cédée à l'Autriche; Cracovie fut déclarée ville libre et neutre sous la protect. des trois puissances. L'emper. Alexandre, devenu possess. à titre souver. de la plus gr. partie de ce malhereux état, qui prit la qualification

de royaume, devait, selon le traité de Vienne du 9 juin 1815, maintenir dans le nouv. royaume la *constitut. existante*, et lui laisser, comme état séparé des autres possessions de l'empire russe, une *administration distincte*. De plus, il avait annoncé qu'une *extension intérieure* serait donnée au roy. de Pologne, et d'avance il avait reçu à cet égard le consentem. de l'Autriche et de la Prusse. Enfin, par le même traité, une 3e condition était imposée en commun aux trois puissances, savoir : d'accorder une *représentat.* et des *institutions nationales* aux *autres* Polonais leurs sujets respectifs (c'est-à-dire, pour ce qui concerne la Russie, la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie et l'Ukraine). D'abord, et tant qu'Alexandre marcha dans la voie libérale où il prétendait diriger l'Europe, nulle plainte ne s'éleva contre l'inexécution des 2 dern. clauses; mais, bientôt débordé, l'autocrate recula à la vue des progrés de l'esprit de liberté, et dès-lors il s'appliqua avec mesure et habileté à étouffer chez ses nouv. sujets toute pensée d'indépendance. Son success. se lança plus hardim. dans les mêmes voies. Mais, outre que la violat. des garanties stipulées en faveur de la nationalité de leur pays entretenait une irritation très vive parmi les patriotes polonais, leur mécontentem. fut encore augmenté par les rigueurs qui signalèrent l'administrat. du prince Constantin, frère de l'autocrate et vice-roi de Pologne. La fermentation était au comble dans Varsovie lorsque, à la nouvelle de la révolut. qui venait de s'effectuer en trois jours à Paris, le gouvernem. russe, craignant avec raison la contagion de l'exemple, y dirigea des forces pour comprimer au besoin le soulèvem. des patriotes. Rapide comme l'éclair, l'insurrect. y éclata sur l'annonce même de ce déploiement de forces, qu'on disait être destiné à menacer la France. Dans la nouvelle lutte qu'elle soutint contre ses dominateurs, l'héroïque Pologne s'attendait à quelque chose de plus que la sympathie des peuples libres et des gouvernem. constitutionnels; mais l'histoire montrera un jour si la bonne volonté de ceux-ci ne fut point paralysée par l'ardeur indiscrète de ces libéraux cosmopolites qui, dans un langage plus que violent, sommèrent ces gouvernem. de remplir vis-à-vis des insurgés polonais l'engagement qu'eux-mêmes avaient pris de les secourir. On ne s'attend pas plus à trouver ici le tableau de cette mémorable insurrect., qui pour dix mois rendit à la Pologne une existence convulsive, qu'on ne peut espérer de nous le récit des faits milit. dont elle a laissé le brillant souvenir. Disons seulem. que, si la mémoire de Kosciuszko encore vivante dans la génération de 1830 y a fait surgir tant de héros, l'exemple de ces derniers finira par créer, dans une autre génération, des libérat. à la Pologne : en attendant, sa nationalité reste garantie par des traités que ne sauraient abroger ni les rescrits ni les ukases, pas même le *statut* prétendu *organique* du 26 févr. 1832 : or on sait que l'objet de ce statut, applicat. du droit de la victoire dans sa plus gr. extension, est d'effacer en Pologne jusqu'aux traces de nationalité, et que la terreur et les colonies milit. sont le régime par lequel on prétend opérer la fusion.

*Liste des ducs et rois de Pologne, avec les dates de leur avénement.* (*N. B.* Leur histoire ne commence à être assurée que vers le milieu du 9e S.)

DUCS.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 550 | Leck Ier. | 999 | Boleslas Ier. |
| 700 | Grack ou Cracus, Leck II. | 1025 | Micislas II. |
| | | 1037 | *Interrègne.* |
| 740 | Venda, reine. *Les douze palatins gouvernent.* | 1041 | Casimir. |
| | | 1058 | Boleslas II. |
| | | 1081 | Uladislas Ier. |
| 760 | Premislas ou Lesko Ier. *Interrègne.* | 1102 | Boleslas III. |
| | | 1138 | Uladislas II. |
| | | 1146 | Boleslas IV. |
| 804 | Lesko II. | 1173 | Micislas III, *déposé* |
| 810 | Lesko III. | 1177 | Casimir II. |
| 815 | Popiel Ier. | 1194 | Lesko V. |
| 823 | Popiel II. | 1200 | Micislas III, *rétab.* |
| | *Interrègne.* | 1200 | Lesko V, *rétabli.* |
| 842 | Piast. | 1202 | Uladislas III. |
| 861 | Ziemovit. | 1206 | Lesko V, *rétabli pour la 3e fois.* |
| 892 | Lescot IV. | | |
| 913 | Ziemomislas. | 1227 | Boleslas V. |
| 954 | Micislas Ier, *qui se fait chrét.* en 966. | 1279 | Lesko VI. |
| | | 1289 | *Interrègne.* |

ROIS.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1295 | Premislas II. | 1372 | *Interrègne.* |
| 1296 | Uladislas IV, *dép.* | 1374 | Henri d'Anjou. |
| 1300 | Venceslas III, *de Bohême.* | 1376 | Étienne Battori, *pr. de Transylvanie.* |
| 1304 | Uladislas IV, *rétab.* | | |
| 1333 | Casimir III, *le Gr.* | 1587 | Sigismond III, *roi de Suède.* |
| 1370 | Louis, *r. de Hongr.* | | |
| 1382 | *Interrègne.* | 1632 | Uladislas VII. |
| 1386 | Uladislas V Jagellon, *duc de Lithuanie*, et Hedwige. | 1648 | Jean-Casimir. |
| | | 1669 | Michel Ier. |
| | | 1674 | Jean Sobieski. |
| | | 1697 | Fréd.-Auguste Ier. |
| 1434 | Uladislas VI. | 1704 | Stanislas Ier. |
| 1445 | Casimir IV. | 1709 | Frédéric-Auguste, *rétabli.* |
| 1492 | Jean-Albert. | | |
| 1501 | Alexandre. | 1733 | Stanislas, *élu de nouv. Il abdique.* |
| 1506 | Sigismond Ier. | | |
| 1548 | Sigism. II Auguste. | 1733 | Fréd.-Auguste II. |

— (1764) Stanislas-Auguste. Il abdique en 1795, et la Pologne est partagée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. — (1807) Le duché de Varsovie, formant un cinquième de l'ancienne Pologne, est cédé par le roi de Prusse à Frédéric-Auguste III, roi de Saxe. — (1814) Par décision du congrès de Vienne, la Pologne est de nouveau érigée en roy. et placée sous l'autorité souveraine de l'emper. de Russie, à condition que sa nationalité demeure assurée sous de certaines garanties politiq., dont la violat. motive, en 1830, une révolution qui pour quelques mois rend l'indépendance à la Pologne. Après une lutte trop inégale et que l'héroïsme seul

peut prolonger, elle retombe, en 1831, sous la domination russe, mais sans préjudice, vis-à-vis des puissances de l'Europe, des condit. stipulées en sa faveur au congrès de Vienne.

POLTROT DE MÉRÉ (JEAN), gentilhomme de l'Angoumois, né vers 1525, suivit d'abord en Espagne le baron d'Aubeterre, et fit le métier d'espion pend. la guerre entre les deux nations. Il s'attacha ensuite à Soubise, devint un des plus zélés partisans du parti protestant, et se fit, en 1563, l'assassin du duc de Guise, alors au moment de réduire Orléans. Arrêté dès le lendemain, il fut livré au parlement, qui le condamna à être déchiré avec des tenailles ardentes, tiré à 4 chevaux et écartelé.

POLUS (RENAUD POLE ou POOL, plus connu sous le nom de), cardinal, archev. de Canterbury, légat apostolique, en Angleterre, né en 1500 à Stowerton-Castle, dans le comté de Stafford, était proche parent des rois Henri VII et Édouard IV. Henri VIII eut d'abord pour lui de l'amitié; mais Polus ayant écrit contre son changem. de religion, ce prince le persécuta, mit sa tête à prix, et fit condamner à mort sa mère, son frère, et plus. de ses amis. Le pape Paul III lui donna des gardes. A la mort de ce pontife, Polus eut beaucoup de voix pour lui succéder; mais il fut exclu par la brigue des vieux cardinaux. Après avoir été employé dans div. légations et avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le règne de la reine Marie, qui le fit archevêque de Canterbury et présid. au conseil royal. Cet illustre prélat mourut à Londres en 1558. On a de lui : *Pro unitate Eccles. ad Henricum VIII*, Rome, S. D., in-fol. — *Orazione della pace a Carlo V*, 1558, in-4. — *De concilio*, 1562, in-4. — *De summi pontificis officio et potestate*, 1569, in-8. — *Reformatio Angliæ*, 1556, 1562. — *Tractatus de justificatione*, 1569; enfin plus. *discours*. Sa *Vie* a été écrite en italien par Beccadelli. Le card. Querini en a donné une autre à la suite du recueil de ses lettres, Brescia, 1744-47, 5 vol. in-4; mais l'une et l'autre sont infér. à celle que Th. Philips a donnée en angl., 2e édit., Londres, 1769, 2 vol. in-8.

POLYBE, célèbre histor. grec, fils de Lycortas, chef de la ligue achéenne après Aratus et Philopœmen, fut désigné avec son père, l'an 181 av. J.-C., pour faire partie de l'ambassade qui devait être envoyée à Ptolémée-Epiphane. C'est sur ce fait, bien établi, que M. Daunou place la naissance de Polybe de 210 à 200 av. J.-C. Plutarque nous apprend qu'il fut formé aux fonct. publiques par les leçons et les exemples de Philopœmen, et qu'aux funérailles de ce gr. homme il porta l'urne qui renfermait ses cendres. Dans le seul ouvrage qui nous reste de Polybe on voit que, lors de la guerre qui éclata entre les Romains et Persée, roi de Macédoine, il fut d'abord d'avis, ainsi que son père, de garder la neutralité, et que néanmoins il prit, en 174, le commandem. d'un corps de cavalerie achéenne envoyée au secours des Romains. Plus tard, l'an 166, il vint à Rome avec mille de ses compatriotes, accusés, ainsi que lui, de s'être montrés peu dévoués à la cause des Romains dans cette guerre de Macédoine. Tandis que ses compagnons d'infortune étaient exilés et dispersés dans les villes d'Italie, il obtint seul la permission de rester à Rome, grâce aux bons offices des deux jeunes fils de Paul-Émile. Il s'attacha aux deux frères, surtout à Publius-Æmilianus-Scipion, le futur destructeur de Carthage et de Numance, et le forma, non comme pédagogue, mais comme ami, à toutes les vertus : ce témoignage lui a été rendu par plus. historiens. Il y avait près de 17 ans qu'il était à Rome, lorsqu'en sa faveur et par les sollicitations de son jeune ami auprès de Caton, les Achéens obtinrent enfin la liberté de retourner dans leur patrie (l'an 150). Polybe voyagea alors en Afrique, en Espagne, dans les Gaules, et sur les mers qui environnent ces contrées, dans le but de corriger les fautes des descript. publ. par les anciens, et d'offrir aux Grecs de plus sûres connaissances. On sait qu'en 137 et 146 il accompagnait Scipion au siége de Carthage, et qu'après la ruine de cette ville, il accourut d'Afrique en Grèce pour sauver, s'il était possible, sa patrie du désastre qui la menaçait; mais il n'arriva qu'après la prise de Corinthe. L'an 145, les députés ou intend. de Rome en Achaïe le chargèrent de parcourir les villes, de juger les différends qui s'y étaient élevés, d'accoutumer les habitants au régime politique et aux lois nouv. qu'on venait de leur imposer. Il s'acquitta de ces fonct. avec un zèle que ses concitoyens recompensèrent par des statues. On n'a guère que des données incertaines sur les autres événem. de sa vie. Lucien raconte ainsi sa mort : « Polybe, fils de Lycortas, Mégalopolitain, revenait de la campagne; il tomba de cheval, fut malade, et mourut à l'âge de 82 ans. » Sur 5 ouvr. qu'il avait laissés, 4 se sont perdus; ce sont : l'*Histoire de Numance*; la *Vie de Philopœmen*; des *Commentaires sur la tactique*, et un *Traité de l'habitation sous l'équateur*; celui qui nous est parvenu, mais seulem. en partie, est son *Histoire générale*. Des 40 livres dont se composait cet ouvr. nous ne possédons que les 5 prem., d'assez longs fragm. des 12 suiv., et ce que l'emper. Constantin-Porphyrogénète, au 10e S., avait fait extraire des autres. Les années 220 et 167 avant J.-C. sont les limites de l'espace qui s'y trouve parcouru; toutefois les deux prem. livres offrent en raccourci le tableau d'événements antérieurs à l'année 220. Ce qui distingue Polybe c'est que, plus que les autres historiens grecs, il s'attache à développer les faits et à montrer les rapports qu'ils ont entre eux, comme effets ou comme causes. Peu d'ouvr. de l'antiquité ont été plus populaires chez les modernes que ne l'est devenu celui de cet historien chez nous par le *Polybe français*, traduct. de dom Thuillier, commenté par le chev. Folard, et qui fut impr. pour la prem. fois à Paris de 1727 à 1730, en 6 vol. in-4. Les sav. estiment bien davantage l'édition donnée par Schweighæuser, Leipsig, de 1789 à 1795, 9 vol. in-8, la plus correcte en effet,

la plus complète et la plus riche en observations scientifiques. — POLYBE *de Cos*, disciple et gendre d'Hippocrate, auquel il succéda dans l'enseignem. de la médecine, florissait vers le milieu du 5e S. av. J.-C. On a réuni aux *œuvres* d'Hippocrate tous les traités qu'on attribue à Polybe, tels que les suivants : *De principiis aut carnibus.* — *De genitura.* — *De naturâ pueri.* — *De salubri diætâ libellus*, etc.

POLYCARPE (St.), évêque de Smyrne, se convertit au christianisme vers l'an 80. Ordonné évêq., vers l'an 96, par St Jean l'Évangéliste, auquel il s'était particulièrem. attaché, on dit qu'il vint à Rome, vers l'an 158, pour conférer avec le pape Anicet au sujet du jour où l'on devait célébrer la Pâque, et que, n'ayant pu s'accorder, ils continuèrent à suivre chacun l'usage de son Église. Il souffrit le martyre à Smyrne, l'an 167, sous Marc-Aurèle, selon une *Lettre* adressée aux chrétiens de Philadelphie par ceux de Smyrne, publ. avec une *épître* de St Polycarpe lui-même aux Philippiens, par Ittig, dans la *Bibl. PP. apostolicorum gr.-lat.*, Leipsig, 1699, in-8, et par Cotelier dans les *Patres ævi apostolici*. L'Église célèbre la fête de St Polycarpe le 26 janvier.

POLYCLÈS, sculpteur grec, vivait dans la 155e olympiade, 180 ans av. J.-C. Il était le fils d'un illustre sculpteur, Timarchidès, qu'il paraît avoir surpassé, si toutefois l'on peut lui attribuer, comme le pense Winckelmann, le bel *Hermaphrodite* Borghèse. Pline et Pausanias ont parlé plusieurs fois de Polyclès et de son frère Dionysius. — Un autre POLYCLÈS avait été le contemporain et l'émule de Céphisodore, de Léocharès, etc. : c'est tout ce qu'on sait de lui.

POLYCLÈTE, statuaire et architecte, est connu chez les modernes sous la dénominat. de *Polyclète de Sicyone*, quoiqu'il fût né à Argos (dans la 74e ou la 75e olympiade, 480 av. J.-C.). Élève d'Agéladas, il fut condisciple de Phidias et de Myron. Il vivait encore après le combat d'Ægos-Potamos, qui eut lieu la 4e année de la 93e olymp.; car Pausanias dit que *Polyclète d'Argos* exécuta un des trépieds de bronze que les Spartiates consacrèrent dans le temple d'Apollon de la ville d'Amiclès, en mémoire de leur victoire. On cite de lui : un jeune homme armé d'une lance, appelé *le Doryphore;* un guerrier saisissant ses armes, connu sous le nom de l'*Alexétère;* une figure nommée *l'Artémon* ou *le Périphorète;* et la statue colossale de Junon, placée, vers l'an 416 avant notre ère, dans le temple de cette déesse à Argos. Toutefois son chef-d'œuvre est le morceau qu'on appela *le Canon* ou *la Règle de l'art*, parce que Polyclète le fit pour démontrer les rapports de grandeur où la nature a établi la perfection des formes humaines. Il compléta son ouvr. en composant un traité des proportions qui constituent l'harmonie, et par conséquent la beauté du corps de l'homme. C'est la réunion de ces deux ouvr. qu'il appela lui-même *le Canon*. Plus. auteurs veulent que ce gr. statuaire ait aussi professé la peinture; mais il est certain du moins qu'il fut un très habile architecte. La plupart des écrivains de l'antiquité ont parlé de lui avec admiration; et il faut convenir qu'il est un des maîtres qui ont exercé le plus d'influence sur les progrès de l'art. Toutefois il ne nous est parvenu qu'une statue où l'on ait cru retrouver une copie d'un de ses ouvrages : elle représente un jeune athlète attachant sur son front la bandelette, signe de sa victoire. — POLYCLÈTE *d'Argos* ou POLYCLÈTE II, statuaire grec, élève de Naucydès, ne doit pas être confondu avec l'auteur de la statue colossale de Junon. A l'époque de la bat. d'Ægos-Potamos, qui eut lieu la 4e année de la 93e olymp., 405 ans av. J.-C., il devait être âgé au plus de 16 à 18 ans. On cite de lui particulièrem. une statue de *Jupiter-Philéus*, c'est-à-dire protecteur de l'amitié, élevée à Mégalopolis à l'époque de la fondat. de cette ville, qui date, comme on sait, de la 2e année de la 102e olymp., ou de l'an 371 avant J.-C. Un autre ouvr. qui ne l'honore pas moins est une statue de *Jupiter-Meilichius*, ou conciliateur, élevée dans la ville d'Argos, au plus tôt la 2e année de la 109e olympiade, ou 343 ans av. J.-C. L'époque où florissait ce second Polyclète se trouve ainsi fixée de la 94e à la 109e olympiade.

POLYCRATE, tyran de Samos, vivait au 6e S. av. J. C. Il sut retenir le peuple dans la soumission, tantôt par les fêtes et les spectacles, tantôt par l'éclat des conquêtes, et plus souv. encore par la violence et la cruauté. Toutes les années de son règne, toutes ses entreprises avaient été marquées par des succès; on raconte qu'Amasis, roi d'Égypte, s'alarma pour lui de cette prospérité continue, et l'avertit de craindre les retours de la fortune. Le monarque égyptien avait raison : pendant que Polycrate méditait la conquête de l'Ionie et de la mer Égée, l'un des satrapes de Cambyse parvint à l'attirer dans son gouvernement, et après l'avoir fait expirer dans des tourments horribles, il ordonna d'attacher son corps à une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos. Cet événement eut lieu vers l'an 524 av. J.-C. Polycrate protégea les lettres (*v.* ANACRÉON).

POLYDORE-VIRGILE ou VERGILE, historien, né à Urbin vers 1470, embrassa l'état ecclésiastiq., et professa les belles-lettres à Bologne. Ayant été chargé par le pape Alexandre VI d'aller en Angleterre recevoir le denier de St-Pierre, il fut en gr. faveur auprès des rois Henri VII et Henri VIII, et devint, en 1507, archidiacre de la ville de Wells. Il obtint la permission, en 1550, de retourner dans sa ville natale, où il mourut en 1555 au plus tard, Nous citerons de lui : *Anglicæ histor. lib. XXVI*, Bâle, 1534, in-fol.; Leyde, 1649 et 1651, in-8.. — *De inventoribus rerum lib. VIII : necnon de prodigiis lib. III*, Amsterdam, 1671, in-12, trad. en franç par Belleforest, Paris, 1576, 1582, in-8.

POLYEN, historien grec, né en Macédoine, exerçait la profess. d'avocat à Rome sous le règne de Marc-Aurèle : c'est tout ce qu'on sait de lui. Ses *Stratagèmes*, ou *Ruses de guerre*, en VIII liv., furent publ. pour la prem. fois en 1589 par Isaac

Casaubon. Pancrace Maasvicius en donna une édit., Leyde, 1690, in-8, reprod. par Samuel Mursinna, Berlin, 1756. La plus estimée de beaucoup est celle que l'on doit à Coray, Paris, 1809, in-8. Cet ouvr. a été trad. en franç. par D. Lobineau, qui y joignit des *notes*. Cette version a été publ. avec celle de Frontin, par d'Ablancourt, Paris, 1739, 2 vol. in-12. — Un autre Polyen, dont parle Cicéron dans ses *Questions académiques*, fut un habile géomètre qui finit par soutenir, avec Épicure, la fausseté de la science à laquelle il s'était appliqué la moitié de sa vie.

POLYGNOTE *de Thasos*, peintre grec, qui florissait vers la 90e olympiade, fut un des premiers qui firent prendre à l'art un développement remarquable : c'est sans doute ce que Théophraste a voulu exprimer en lui attribuant l'honneur d'avoir inventé la peinture : car cette assertion prise à la lettre serait fausse. On attribue à Polygnote la composition d'un noir, qu'il obtenait en brûlant le marc du raisin, et il est probable aussi qu'il faisait usage du procédé de l'encaustique ; mais ce qu'on admirait surtout dans ses ouvr., c'était le dessin et le beau caractère qu'il savait donner à ses figures. Plusieurs villes de la Grèce possédèrent de ses tableaux : mais c'était à Delphes, dans le portique appelé le Lesché, que se trouvaient les plus estimés. Il y avait peint, sur les murs mêmes de l'édifice, les plus terribles scènes qui suivirent la prise de Troie. Ces compositions immenses contenaient près de 200 figures.

POLYHISTOR (Alex.), ainsi surnommé à cause de sa vaste érudit., philos., géogr. et histor., florissait à Rome au temps de Sylla, environ l'an 85 av. J.-C., et périt dans un incendie de sa maison à Laurente. Il était affranchi de Corn.-Lentulus, et disciple de Cratès. De 42 ouvr. que citent de lui les anciens, il ne nous reste que des fragm. de son *Histoire des peuples de l'Orient*, ainsi que d'un *Traité sur les Juifs :* ces dern., conservés par Syncelle, ont été insérés par Eusèbe dans la *Prépat. évang*. — V. Solin.

POLYNICE (myth.), né de l'inceste d'OEdipe et de Jocaste, dut prétendre au trône de Thèbes après la mort de son père, qui avait décidé qu'il régnerait alternativem. avec Étéocle, son frère jumeau. Mais ces deux jeunes princes nourrissaient l'un pour l'autre une haine mortelle, qui, dit-on, avait commencé dans le sein même de leur mère. Étéocle, qui se trouva le premier possesseur du trône, n'en voulut pas descendre lorsque son terme fut expiré. Polynice alla chercher contre son frère des alliés parmi les étrangers, et lui fit cette guerre qu'on appela *des sept chefs devant Thèbes*. Les deux rivaux s'entretuèrent, et la mort même ne put éteindre leur ressentiment ; car leurs corps ayant été mis sur un bûcher commun, l'on vit, s'il faut en croire les poètes, la flamme se diviser en deux langues qui parurent se combattre. Créon, qui se trouva par cette double mort héritier du trône de Thèbes, recueillit les cendres d'Étéocle, mais fit jeter au vent celles de Polynice, qui avait attiré sur sa patrie une armée étrangère. Étéocle et Polynice ont fourni à Racine le sujet des *Frères ennemis*, remanié depuis par Legouvé.

POMBAL (Sébast.-Joseph CARVALHO MELHO, comte d'Oeyras, puis marquis de), le Richelieu du Portugal, né en 1699 au bourg de Soura, d'une famille noble, s'était déjà fait connaître par une singulière aptitude aux affaires, lorsqu'en 1739, il fut envoyé à Londres comme secrét. d'ambassade. Nommé six ans après ministre à Vienne, il y remplit avec succès la mission de raccommoder la cour impériale avec le St.-siége. Ce ne fut donc pas sans qu'il eût déjà fait ses preuves que Joseph Ier l'admit à sa confiance. D'abord secrét.-d'état au départem. des affaires étrangères (1750), puis disgracié au bout d'un mois par la brigue des envieux, qu'écrasait sa supériorité, il recouvra bientôt sa place dans les conseils du souver. Carvalho songea d'abord à consolider le trône contre les factions, les cabales et les complots dont il était entouré. En imprimant un mouvement salutaire à tous les ressorts du gouvernem., il avait rendu quelque vie à l'industrie et au commerce. La nation portugaise, délivrée du joug d'une abrutissante superstition, libre de la tyrannie féodale, allait enfin rivaliser de grandeur et de prospérité avec les plus puissants états de l'Europe, lorsqu'un effroyable tremblem. de terre bouleversa Lisbonne en 1755. Ce funeste événem., qui semblait devoir suspendre le développem. des vues patriotiq. du prem. ministre, concourut à faire ressortir davantage toutes les ressources de son génie. Malgré le découragem. et la stupeur où chaque citoyen est plongé, malgré la diversion que causent à son activité des bandes de malfait. et de brigands qu'il lui faut réprimer, il parvient à élever en peu de temps une ville superbe sur les décombres de la vieille Lisbonne. Une sédition éclate dans Porto ; il l'apaise, atteint et punit les coupables : enfin il réussit à saisir tous les fils de la conjuration qui a pensé coûter la vie à Joseph II, et établit un tribunal auquel n'échappe aucun des coupables, (quelq-uns il est vrai, entre autres le P. Malagrida, ne furent pas ouvertement déclarés criminels de lèse-majesté). Après avoir chassé du Portugal les jésuites, qu'il ose citer au tribunal des rois, il songe à faire respecter la nation au-dehors : la guerre est déclarée à l'Espagne ; un traité d'alliance est fait avec l'Angleterre ; les places fortes sont réparées, la discipline militaire affermie par des répress. exemplaires, enfin l'instruction publique, la législation, l'agriculture, le commerce, la navigation, l'industrie et les beaux-arts, tout reçoit une nouv. vie. On reproche toutefois à celui qui s'était montré un si grand homme d'état d'avoir imprimé à la marche du gouvernem. toute la violence de son caractère. Son despotisme, sa hauteur, sa cupidité, disent ses détracteurs les plus modérés, lui firent un gr. nombre d'ennemis : mais ce fut apparemment parmi les grands, dont il avait restreint les prérogatives ; parmi les jésuites, dont il avait démasqué violemment la tortueuse politiq., après avoir tenté de leur arracher

la dominat. du Paraguay, possess. dont la couronne n'était que titulaire. Ce n'est pas qu'il faille croire, comme le prétendent ses panégyristes, que Pombal ne fût mû, dans l'exercice de son vaste pouvoir, que par l'amour le plus pur du bien public; et que, s'il se montra l'inexorable destructeur des abus, s'il sacrifia des particuliers, des corporations entières, il n'entra dans ses desseins ni sentiments personnels d'animosité ou d'intérêt, ni velléité de faire briller sa force en écrasant les superbes. La trempe de son âme comportait au contraire de tumultueuses passions, l'ambition et l'orgueil; il les cachait à tous les yeux sous les dehors de la plus flegmatique impassibilité. Dans tous les cas, de bien terribles représailles vengèrent les torts que put avoir ce gr. ministre dans le cours de la dictature qu'il exerça sur le Portugal. Renvoyé du ministère aussitôt après la mort du monarque, il se trouva en butte à toutes les haines qu'avaient soulevées contre lui les princip. actes de sa vie politique; il fut mis en jugement « comme coupable d'une multitude de crimes atroces, » eut à répondre, relativement à l'affaire des jésuites, à des questions posées par eux dans de très longs interrogatoires; enfin une sentence le déclara criminel et digne d'un châtiment exemplaire. La reine Marie voulut bien le laisser survivre à l'ignominie dont elle souffrait que ses ennemis relevés l'accablassent, et l'on se borna à le reléguer à 20 lieues de la cour. Pombal mourut peu après, le 8 mai 1782. Parmi les ouvr. dont le ministère du marquis de Pombal a fourni le sujet, nous n'en citerons que deux qu'il faut mettre en parallèle : le prem. est *la Vita di Sebast.-Gius. de Carvalho*, etc., Florence, 1781, 4 vol. in-8 : c'est une diatribe de longue haleine contre ce grand homme d'état; elle a été trad. en franç. sous le titre de *Mém.*, etc., Paris, 1784, 4 vol. in-12; le second a pour titre : *Administration de D. Sébastien-Joseph Carvalho*, etc., 1788, 4 vol. in-12, c'est son apologie.

POMERANCE (CHRISTOPHE RONCALLI, surn. le chevalier *dalle*), peintre, né à Volterra en 1552, mort à Rome en 1626, a laissé plus. ouvr. très estimés, parmi lesq. on cite à Rome la *Mort d'Ananie et de Saphire*, à la Chartreuse; le *Baptême de Constantin* dans l'église de Latran; à Ancône un *St Augustin*, et un *St François en prière;* à Osimo une *Ste Palatia*, et le *Jugem. de Salomon*, dans le palais Galli. Cet artiste était membre de l'acad. de peinture de Paris, et l'on y conserve son portrait.

POMET (PIERRE), droguiste, né à Paris en 1658, avait rassemblé à grands frais de tous les pays des drogues dont il fit la démonstration au Jardin-des-Plantes, et publia le *Catalogue* sous ce titre : *Droguier curieux*, etc., 1695, 1705, in-8. Pomet mourut jeune en 1699. On a de lui : *Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des animaux, des minéraux*, etc., Paris, 1694, in-fol., réimpr. en 1735, 2 vol. in-4. Les curieux recherchent la prem. édit., à cause des planches.

POMEY (FRANÇOIS), jésuite, préfet des classes à Lyon, mort dans cette ville en 1673, a laissé divers ouvr. d'éducation, dont les principaux sont : *Dictionnaire franç. et latin*, 1664, in-4; réimpr. plus. fois sous le titre de *Dictionnaire royal.* — *Indiculus universalis*, franç.-latin, 1667, in-12, souvent réimpr. — *Panthæum mysticum, seu fabulosa deorum historia*, 1659, in-8 : la meilleure édit. est celle d'Utrecht, 1697, in-12, fig.; il a été trad. en franç. par Thénard, sous ce titre : *Méthode pour apprendre l'histoire des anciennes divinités du paganisme*, Paris, 1715, in-12. On a du même auteur quelq. ouvr. ascétiques, dont on trouve les titres dans la *Biblioth. soc. Jesu.*

POMMERAYE (JEAN-FRANÇ.), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né à Rouen en 1617, mort en 1687, a publ. : *Histoire de l'abbaye de St-Ouen de Rouen, de St-Amand et de Ste-Catherine* de la même ville, 1662, in-fol. — *Hist. des archevêques de Rouen*, 1667, in-fol. — *Hist. de la cathédrale de Rouen*, in-4. — *Recueil des conciles et des synodes de Rouen*, 1677, in-4. — *Pratique journalière de l'aumône*, in-12.

POMMEREUL (FRANÇOIS-RENÉ-JEAN de), officier-général et administrateur, né à Fougères en 1745, entra fort jeune dans l'artillerie, fut employé dans l'expédit. de Corse, et, parvenu au grade de lieutenant-colonel, fut envoyé dans le roy. de Naples pour y organiser l'artillerie sur le même pied qu'en France. A l'époque de la révolution, n'ayant pu obtenir des passeports pour rentrer dans les délais fixés, il fut inscrit sur la liste des émigrés, et ne parvint à se faire rayer qu'en 1796. Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, lui proposa le commandem. de son artillerie; mais il refusa. Cependant à son arrivée à Paris il reprit du service et fut nommé général de division. Après le 18 brumaire il entra dans l'administrat., fut fait préfet du département d'Indre-et-Loire, puis du Nord, et nommé en 1811 conseiller-d'état et direct.-général de la librairie. L'ordonnance du 24 juillet 1815 le força de quitter la France; mais il obtint la permission d'y rentrer en 1819, et mourut à Paris en 1823. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Hist. de l'île de Corse*, 1779. — *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*, 1781. — *Des chemins et des moyens les moins onéreux au peuple et à l'état de les construire et de les entretenir*, 1781. — *Manuel d'Épictète, précédé de réflexions sur ce philosophe et sur la morale des stoïciens*, 1783. — *Réflexions sur l'hist. de Russie par Lévesque*, 1783. — *Vues générales sur l'Italie et Malte dans leurs rapports politiques avec la république française et sur les limites de la France à la rive droite du Rhin*, 1797. — *Campagne du gén. Bonaparte en Italie*, 1797, in-8. Il a coopéré à l'*Art de vérifier les dates*, ou *Dictionn. géographique et historique de Bretagne;* au *Dictionn. des sciences morales, économiques et diplomatiques;* à l'*Encyclopédie méthodique.* M. Beuchot a consacré un article à Pommereul dans l'*Annuaire* de M. Mahul, 1823, page 229.

POMPADOUR (JEANNE-ANTOINETTE POISSON,

marquise de), né en 1722, était fille d'un boucher des Invalides, leq., convaincu de malversat., fut obligé de prendre la fuite. Elle reçut de sa mère une éducat. soignée, et épousa très jeune le neveu d'un fermier-général, nommé Lenormand d'Étioles. Sa beauté, sa grâce, ses talents, lui attirèrent bientôt les hommages d'un cercle nombreux; mais ceux qui le composaient n'étaient pas, en général, d'un ordre assez élevé, pour satisfaire l'ambition de Mme Poisson, et peut-être celle de sa fille. Celle-ci fut offerte adroitem. aux regards du monarque : toutefois ce ne fut qu'au bout de deux ans que Louis XV, après la mort de la duchesse de Châteauroux, eut sa prem. conversation avec la jeune Mme Lenormand, à un bal donné à l'hôtel-de-ville (déc. 1744). Cette entrevue fut suivie de plusieurs autres, tout-à-fait intimes; et le roi se crut bientôt entraîné par une nécessité irrésistible à un éclat qu'il n'avait pas prévu sans doute. Mme Lenormand, malgré tous les efforts que fit son mari pour la retenir, fut installée au château de Versailles, dans un appartem. très peu éloigné de celui du prince. Elle fut créée, par lettres-patentes de 1745, marquise de Pompadour, et prit les armes de cette ancienne famille du Limousin, qui s'était éteinte en 1722, et avec laq. la présente titulaire n'avait rien de commun. L'état de maîtresse reconnue du roi assura à la fille du boucher Poisson le rang qui était l'objet de tous ses désirs. Elle obtint, en outre, une pension de 240,000 fr., et plus tard la place de dame du palais de la reine (Marie Leckzinska). Alors elle vit à ses pieds ce qu'il y avait de plus élevé en France, même en femmes. Connaissant le caractère du monarque et l'aversion qu'il avait pour les affaires, son plus gr. soin fut d'empêcher qu'il ne sentît le poids du gouvernem. Elle se déclara la protectrice des lettres et des arts qu'elle avait cultivés dès son enfance; divers littérateurs, tels que Voltaire, Crébillon, etc., et beaucoup d'artistes lui durent des places ou des pensions. Elle fit nommer son frère direct.-général des bâtiments (*v.* Marigny); et il faut le dire aussi, elle eut une grande part à l'établissem. de l'école milit. et de la manufacture roy. de porcelaines. Au déclin de sa beauté, elle sut conserver sur Louis XV toute son influence. Elle nommait les ministres, les généraux; elle recevait les ambassad. et entretenait des correspondances avec les cours étrangères. Cédant aux volontés du duc de Choiseul, alors premier ministre, elle eut une assez grande part à l'abolition de l'ordre des jésuites. Le crédit de cette favorite diminua avant la fin de sa carrière. Atteinte d'une maladie de langueur, elle mourut à Versailles en 1764, à l'âge de 42 ans; sa faveur en avait duré vingt. Une *Vie de la marquise de Pompadour* parut en angl., à Londres en 1758, 2 vol. in-12, et eut 4 édit. : la traduct. franç. de cet ouvr., par La Place, n'a pas été publiée. Les *Mém. de Mme de Pompadour* (Liége, 1765, 2 vol. in-8), sont apocryphes; ceux intit. : *Mém. historiq. et anecdotes de la cour de France pend. la faveur de la marquise de Pompadour, ouvr. conservé dans les portefeuilles de la maréchale d'Estrées* (Paris, 1802, in-8), publ. par Soula, paraissent tirés d'une source plus authentique. Les *Lettres de Mme de Pompadour*, mieux écrites que les *Mémoires* de 1765, sont attribuées à Barbé-Marbois. Crawfurd a livré au public le *Journal d'une femme-de-chambre* (Mme du Hausset) *de Mme de Pompadour*, dans ses *Mélanges d'hist. et de littérat.*, etc., Paris, 1809, in-4; ce journal a été réimpr. dans la *Collection de Mém.* sur la révolution. On y trouve beauc. de détails curieux sur la favorite et la vie privée de Louis XV. Crawfurd tenait le MS. original de Senac de Meilhan, qui le devait lui-même à un ami du marquis de Marigny.

POMPÉE-LE-GRAND (Cnæus-Pompéius-Magnus), né l'an 648 de Rome, 106 ans avant J.-C., était à peine âgé de 20 ans lorsqu'il eut à défendre la mémoire de l'auteur de ses jours, et à repousser pour son propre compte une accusat. de péculat; mais on put prévoir dès-lors que ce jeune homme serait un jour l'idole du peuple romain. Il ne tarda pas à embrasser le parti de Sylla, et pour avoir des titres à sa reconnaiss., il forma trois légions complètes, battit les généraux partisans de Marius, qui tentèrent d'arrêter sa marche, contribua à pacifier la Gaule-Cisalpine, reprit la Sicile et alla porter en Afrique ses armes toujours victorieuses. Sylla, quoique d'abord effrayé de tant de succès, ne put s'empêcher de donner au jeune vainqueur le surnom de *Grand*. Il n'y avait pas là de quoi satisfaire l'ambition de Pompée, qui demanda le triomphe et l'obtint (l'an 81), malgré l'usage qui n'avait pas permis jusque-là d'accorder cet honneur à un simple chevalier. Après la mort du dictateur, dont il avait balancé l'influence, Pompée se fit envoyer en Espagne pour y détruire les restes du parti de Marius, et dut à l'assassinat de Sertorius l'avantage de terminer la guerre dangereuse qu'y soutenait cet habile capit. contre toutes les forces de Rome (*v.* Sertorius et Perpenna). De retour en Italie, il acheva de disperser les esclaves révoltés, obtint un second triomphe vers l'an 73 av. J.-C., et bientôt après, le consulat, à l'âge de 34 ans. Son but fut alors de se perpétuer dans le commandement, et il fit tout pour gagner la bienveillance du peuple, qui le chargea, malgré l'opposit. du sénat, de diriger la guerre contre les pirates de la Méditerranée : cette entreprise fut encore couronnée du succès, et terminée en peu de temps. Il parut tout simple au peuple de confier à un général toujours si heureux la conduite de l'expéd. contre Mithridate, et cette fois encore le peuple imposa ses volontés au sénat. Au reste tout le monde eut lieu de s'en applaudir; car la ruine du roi de Pont fut l'affaire d'une campagne, et Pompée sut profiter de sa victoire et du chemin qu'elle lui ouvrait en Asie pour rétablir Tigrane sur le trône d'Arménie, battre les Albaniens et les Ibériens, pénétrer dans la Colchide jusqu'à l'embouchure du Phase, réduire la Syrie en province romaine, soumettre une partie de l'Arabie, et reculer, en un mot, les bornes de la républ. au point que l'Asie-Mineure,

qui était la dern. de ses provinces, se trouva en occuper le centre. Il revint à Rome, qu'il pouvait asservir, et licencia son armée; mais il triompha avec une magnificence dont on n'a pas d'idée. A partir de cette époque, il acheva de s'éloigner du sénat, se livra à la faction populaire, et ce qui fut plus fâcheux pour lui et plus funeste pour la république, il se laissa entraîner, sans le savoir, à servir les projets de César, qui commença par le réconcilier avec Crassus, pour s'appuyer sur tous deux : ainsi fut formé le prem. triumvirat vers l'an 60 av. J.-C. Bientôt Pompée devint le gendre de César, et fut plus que jamais asservi aux volontés de cet ambitieux. Sa conduite le rendit odieux à tous les bons citoyens, et pour reconquérir leur estime, il contribua au rappel de Cicéron, qu'il avait abandonné aux fureurs de Clodius. Il obtint, par le crédit renaissant du gr. orateur, la surintendance des vivres, emploi dont il s'acquitta avec autant de succès que de zèle, et qui le rendit encore une fois maître de tout l'empire. Cepend. il avait ouvert les yeux déjà depuis long-temps sur les secrètes intentions de son beau-père : la mort de Julie, sa femme, et la défaite de Crassus rompirent les seuls liens qui unissaient encore les deux rivaux. Pompée, qui sentait combien il était difficile de balancer l'influence du vainqueur des Gaules, quoiqu'il affectât de le mépriser, se fit élire seul consul, ce qui était sans exemple, et se donna lui-même pour collègue Métellus-Scipion, devenu son beau-père. En se faisant ainsi conférer des pouvoirs extraordinaires, il autorisa les prétent. des amis de César, qui demandèrent qu'on le prorogeât dans son gouvernem., et qu'on lui permît de briguer le consulat, quoique absent. Bientôt l'orgueilleuse confiance de Pompée et l'ambit. de son rival rendirent une lutte entre eux inévitable. Pend. que César se préparait à la guerre avec une étonnante activité, Pompée s'amusait à donner des fêtes et à jouir sans fruit de sa popularité. A l'approche du vainqueur des Gaules, il quitte Rome, puis l'Italie, et s'enfuit précipitamm. en Grèce. Poursuivi par son rival, il évite d'abord soigneusement d'en venir à une action décisive, se trouve pourtant forcé d'attaquer les lignes ennemies, les bat et ne sait pas profiter de sa victoire. Il poursuit à son tour César jusqu'en Thessalie, avec l'intent. toutefois de ne point hasarder de bataille; mais il traînait à sa suite le sénat et tout ce que la république avait d'illustres personnages : il ne put supporter leurs sarcasmes ni résister à leur impatience, et joua dans les plaines de Pharsale l'empire du monde, qu'il perdit. Son mauvais destin le conduisit à la cour du jeune roi d'Égypte, Ptolémée, dont il avait été nommé tuteur par le sénat, dont il avait comblé le père de bienfaits, et qui le fit assassiner. On sait que la tête de ce grand et malheureux capitaine fut portée à César, qui ne put retenir ses larmes à la vue d'un tel présent. — Pompée (Cnæus-Pompéius), fils aîné du grand Pompée, se trouvait à Antioche lorsqu'il apprit la mort de son père (l'an 48 avant J.-C.). Il passa d'abord en Afrique, puis en Espagne, où il se vit bientôt à la tête de treize légions, dont son frère Sextus augmenta la force, en lui amenant un gr. nombre de vaisseaux. Aucun des lieuten. de César n'osait l'attaquer, et le dictat. lui-même fut obligé de quitter Rome pour venir se mesurer avec ce nouvel ennemi. Le jeune Pompée voulut en vain éviter une action générale : son redoutable adversaire le battit dans les plaines de Munda (l'an 45 av. J.-C.), et la tête du fils fut apportée, comme jadis celle du père, à l'heureux César, qui la fit exposer pend. un jour aux regards de l'armée et du peuple, pour qu'il ne restât point de doute sur la mort de ce digne héritier d'un gr. homme. — Pompée (Sextus), le plus jeune des fils de Pompée et héritier de ses talents comme de ses infortunes, osa ne point désespérer de son parti et s'occupa d'en rassembler les débris, tout en s'attachant les Celtibériens, chez lesq. il s'était réfugié. Cepend., quoiqu'il fût à la tête d'une petite armée qui se soutenait avec avantage contre les lieutenants de César, il n'avait acquis aucune importance réelle, lorsque l'assassinat du dictat. vint lui offrir l'occasion de jouer un gr. rôle. Après avoir obtenu du sénat le droit de revoir sa patrie, une forte indemnité pour la perte des biens de son père et le titre de command. maritime des provinces romaines, il vit le triumvirat se former et son nom porté sur les tables de proscription. Il jure alors de se venger, va soumettre la Sicile presque entière, dont il fait un asile aux proscrits, et déploie le plus beau caractère. Rien ne lui coûtait pour arracher à la mort les victimes des triumvirs; il tenait le long des côtes de l'Italie des barques pour recevoir les proscrits qui tentaient de s'échapper, et offrait pour la vie de chacun d'eux une prime plus forte que celle qui était présentée aux dénonciat. par l'infâme triumvirat. Il sut résister aux forces navales qu'Octave envoya contre lui; et pend. que les destinées du monde se décidaient encore une fois en Thessalie entre les assassins et les vengeurs de César, il conquit la Sardaigne et le reste de la Sicile. Enfin l'on fut obligé de lui demander la paix, et de lui accorder la possession tranquille de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile et de l'Achaïe, et le titre de consul. Mais Antoine s'étant rendu en Orient, la paix ne fut pas de longue durée entre le jeune Pompée et l'artificieux Octave. Celui-ci eut d'abord le dessous dans cette nouv. guerre; mais le génie militaire d'Agrippa assura le triomphe de son maître. Sextus se retira en Orient, où tour à tour il implora la commisération d'Antoine et tenta de se relever par les armes. Abandonné de ses troupes, il fut contraint de se rendre, fut transféré à Milet, et y fut égorgé quelq. jours après, sans doute par ordre d'Antoine.

POMPÉE (Trogue), histor. latin, dont les ouvr. sont perdus, dut vivre sous le règne d'Auguste, malgré l'opinion de quelq. chronologistes qui le placent au 2e S. de l'ère vulgaire, et le font contemporain de son abréviateur Justin. Il avait laissé une *Histoire universelle* en XLIV livres, depuis

Ninus jusqu'à Auguste, et lui avait donné le titre d'*Histoires philippiques*. L'abrégé de Justin nous dédommage trop peu de la perte de l'ouvr., perte à laquelle il a peut-être contribué (*v.* dans les *Comment. societ. Gotting.*, t. XV, la dissertation d'A.-H.-L. Heeren : *de Trogi Pompei ejusque epitomatoris fontibus et auctoritate*).

POMPEI (Jérôme), philologue et littérateur, né à Vérone en 1731, mort en 1788, a publ. : *Canzoni pastorali con alcuni idilli di Teocrito e di Mosco*, 1764, in-8. — *Nuove Canzoni pastorali*, etc., 1779. — *Raccolta greca* (traduct. de poésies grecq. anciennes, avec le texte), 1781. — *Eroidi d'Ovidio Nasone*, etc., 1785, in-8. — *Ipernestra, Callirhoe, Tamira* (tragédies). — *Le vite degli uomini illustri* (trad. de Plutarque), 1772. Les *OEuvres* de Pompei ont été publiées à Vienne, 1790, 4 vol. in-4, précédées de sa *Vie* en latin par le P. Fontana. On a son *éloge* (en ital.) par H. Pindemonte.

POMPIGNAN (Jean-Jacques Le Franc, marquis de), né à Montauban en 1709, exerça dans cette ville la charge d'avocat-général à la cour des aides, et succéda à son père dans la prem. présidence de la même cour. Il obtint ensuite une charge de conseiller d'honneur au parlement de Toulouse, distinction extraordinaire et unique : son goût pour les lettres lui fit quitter toute espèce de fonctions publiques, et il vint à Paris jouir des succès que lui avaient déjà mérités quelq.-uns de ses ouvr. Il avait débuté en 1734 par sa tragédie de *Didon* qui contient des beautés supérieures, et qui s'est conservée au *répertoire* quoiqu'elle ne reparaisse pas sur la scène. Les *Adieux de Mars*, petit drame en un acte, joué l'année suivante au Théâtre-Italien, obtint un succès mérité. Il publia en 1740 son *Voyage de Languedoc et de Provence* dans le genre de celui de Chapelle et de Bachaumont ; sa *Dissertation sur le nectar et sur l'ambroisie* offre un heureux mélange de goût et d'érudit. ; mais son prem. titre est le recueil de *Poésies sacrées et philosophiques, tirées des livres saints*, qui le place parmi nos poètes lyriques après Racine et Rousseau. Tant de titres lui ouvrirent les portes de l'Académie française en 1760 ; mais il se fit de nombreux ennemis à l'époque de sa récept. Le parti philosophique qu'il avait attaqué dans son discours se souleva tout entier contre lui ; il devint l'objet des plaisanteries et des sarcasmes les plus amers, et bientôt fatigué des tracasseries qu'on lui suscitait, il quitta Paris et se retira dans sa terre de Pompignan, où il mourut en 1784. Outre les ouvr. déjà cités, on a de lui : *Considération sur la révolut. de l'ordre civil et judiciaire survenue en* 1771. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 1784, 6 vol. in-8. — Pompignan (Jean-George Le Franc de), archev. de Vienne, frère du précédent, né à Montauban en 1715, se distingua par sa piété, son zèle, et par les différents écrits qu'il publia contre l'incrédulité. La province du Dauphiné le députa en 1789 à l'assemblée constituante. Bientôt après il entra au conseil, devint ministre de la feuille des bénéfices, et mourut à Paris en 1790. Outre ses *mandem.*, il a laissé, entre autres ouvr. : *Questions sur l'incrédulité*, 1753, in-12. — *La Dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1754, in-4, etc.

POMPONACE ou POMPONAZZI (Pierre), *Pomponatius*, né à Mantoue en 1462, fut reçu docteur en philosophie et en médecine à l'univ. de Padoue, et y professa la philosophie avec un grand succès, ainsi que dans les villes de Ferrare et de Bologne, où il mourut en 1524 ou 1526. Sa réputat. dans les sciences naturelles égala celle qu'il avait acquise en professant les principes d'Aristote, dont il voulut rétablir le règne en Italie. Aujourd'hui son nom n'est plus guère connu que par l'accusation d'impiété qui le poursuivit pendant sa vie. Dans son *Traité de l'immortalité de l'âme* (en latin), Bologne, 1516, in-8, il soutient qu'Aristote n'a point reconnu ce dogme ; que la raison toute seule pourrait le repousser ; mais que la révélation ne permet pas qu'on le rejette. Un autre passage, assez libre, du même livre, le fit brûler à Venise. Les *OEuvres* complètes de Pomponace ont été publ. à Venise, 1625, in-fol. : cette édit. est très rare. Le *Tr. de l'immortalité de l'âme* a été réimpr., Tubingue, 1791, in-8, avec la *Vie* de l'aut., par C.-G. Bardili.

POMPONE ou POMPONNE (Simon ARNAULD, marquis de), fils d'Arnauld d'Andilly, et neveu du célèbre Antoine Arnauld, né en 1618, fut employé, dès l'âge de 24 ans, en qualité de négociateur, conclut plus. traités en Italie, fut ensuite intend. des armées du roi à Naples et en Catalogne, ambassadeur en Suède et en Hollande, et devint ministre des affaires étrangères en 1671. La bienveillance et l'estime royale dont il jouissait dans cet emploi éminent, ne tardèrent pas à importuner Colbert et Louvois : ces deux ministres se réunirent pour l'éloigner, et y parvinrent en 1679 ; mais après la mort de Louvois (1691), M. de Pompone, que le roi avait toujours regretté au fond du cœur, se vit rappelé à la cour, et reprit sa place dans les conseils comme ministre d'état. Il mourut à Fontainebleau le 26 septembre 1699. — Pompone (Antoine-Joseph Arnauld, chevalier de), second fils du précéd., embrassa la carrière des armes, fut nommé colonel de dragons en 1689, et prépara au maréchal de Luxembourg le succès de la bataille de Fleurus, gagnée le 1er juillet 1690, en emportant deux redoutes élevées sur les bords de la Sambre. Il mourut à Mons en 1693. — (V. Arnauld et Bellièvre.)

POMPONIUS (Sextus), jurisconsulte romain, vivait, à ce que l'on croit, sous les règnes d'Adrien et de Marc-Aurèle. Il avait composé des traités sur différ. matières de jurisprud, dont il reste quelq. fragm. dans le *Digeste* : le plus remarquable est celui qui forme la seconde loi du titre de l'*Origine du droit*. J.-L. Uhle a donné en 1661 : *Collectio opusculorum ad hist. juris, et maximè ad Pomponii* Enchiridion *illustrandum pertinentium*, réimprimé en 1735, avec une préface de Heineccius qui renferme une *notice* sur la vie et les ouvrages de Pomponius. Les *fragments* de ce juriscons. ont été publiés par H.-T. Pagenstecher, Hanau, 1723;

Lemgo, 1750, in-4, et dans d'autres collect. plus récentes. — (V Méla.)

POMPONIUS-LÆTUS (Julius), savant napolitain, né en 1425 dans la Haute-Calabre, était de l'ancienne maison des San-Severini. Il reçut une brillante éducation, et, jeune encore, se rendit à Rome, où son érudition et son éloquence lui valurent de gr. succès, mais lui attirèrent en même temps des ennemis. Ceux-ci réussirent à le rendre suspect au pape Paul II, et plus tard l'accusèrent d'avoir pris part à une conspirat. contre ce pontife. Il fut arrêté à Venise, où il se trouvait alors, et transféré à Rome, où il passa plus. années, tantôt en prison, tantôt sous une surveillance très sévère. Après la mort de Paul II, Sixte IV et ensuite Innocent VIII se montrèrent très bienveillants pour Pomponius; c'est à cette époque que ce savant composa la plus grande partie de ses ouvr., et fut nommé à l'une des chaires du collége de Rome. Il mourut dans cette ville en 1497. L'originalité et l'exagérat. de quelques-unes de ses idées ne l'ont pas moins rendu célèbre que sa vaste érudition. Enthousiaste de Rome antique, il avait renfermé tous ses travaux, toutes ses connaissances dans le cercle de la républiq. et de l'empire. Il ne lisait que les auteurs de la plus pure latinité, traitant de barbares, non-seulem. les écrivains postérieurs, mais encore les traduct. de la Bible et les Pères de l'Église. Du reste sa vie fut simple, ses mœurs pures, et l'ambition n'occupa jamais sa pensée. Il a laissé : *De magistratibus, sacerdotiis et legibus Romanor.*; la meilleure édit. est celle de Rome, 1515, in-4.—*De romanæ urbis antiquitate*, 1515, in-4. — *Compendium historiæ romanæ ab interitu Gordiani usque ad Justinum III*, 1498 et 1500, in-4. — *Vita Statii et patris ejus*, dans l'*Histoire des poètes* de Lilio Giraldi. — *Varronis de linguâ latinâ lib.*, etc., 1498, in-4. — *De exortu machumedis*, dissertation insérée dans plus. recueils. — Deux traités *de Arte grammaticâ*, dont le second, abrégé du prem., a été seul impr., 1484, in-4. — Des édit. de Pline-le-Jeune, de Salluste et de quelques ouvr. de Cicéron. — Des *comment.* sur Quintilien, Columelle et Virgile. Sabellicus, Paul Jove et Vossius ont écrit la *Vie* de Pomponius-Lætus, sur lequel on peut consulter aussi le *Dictionnaire* de Chauffepié.

PONA (Jean), pharmacien de Vérone, n'est guère connu que par un ouvr. de botanique intit. : *Plantæ seu simplicia quæ in Baldo monte, et in viâ à Veronâ ad Baldum reperiuntur*, Vérone, 1595, in-4, 16 pl., avec une préface adressée à L'Écluse. — Pona (Franç.), médecin et littérat., neveu du précéd., né à Vérone en 1594, fut reçu docteur dès l'âge de 20 ans à Padoue, vint ensuite se fixer dans sa patrie, et se livra avec succès à la pratique de son art. On ignore l'époque de sa mort. Pona était historiogr. de l'emper. Ferdinand III, et membre de l'acad. des *Filarmonici* de Vérone, et des *Incogniti* de Venise. Nous citerons parmi ses nombr. écrits: *la Lucerna di Eureta Misoscolo, accadem. filarmonico*, in-4 : c'est un dialogue entre l'auteur et sa lampe, dans leq. il y a beaucoup d'esprit et d'idées ingénieuses; la *Cleopatra*, tragédie, 1635, in-12.

PONCE (Jean), surnommé *de Léon*, de la province où il naquit dans le 15e S., fut un des capitaines espagnols qui passèrent à St-Domingue après la découverte de cette île. Ayant rendu d'import. services pour la réduct. de la contrée du sud-est, il en fut nommé commandant, soumit ensuite Porto-Rico, dont il obtint le gouvernem., combattit les Caraïbes, découvrit les côtes de la Floride, et obtint du roi Ferdinand la permission d'y fonder une colonie (*v.* l'*Hist. de l'île de St-Domingue*, par le P. Charlevoix).

PONCE (Nicolas), né en 1745, et mort à Paris à 86 ans le 31 mars 1831, unissait à son talent comme graveur les connaissances d'un homme de lettres et d'un publiciste. Ses estampes sont nombreuses. On distingue particulièrem. une suite de 56 planches représentant le portrait et les traits princip. de la vie des *Illustres Français;* les *Ports de France*, avec un texte explicatif écrit par lui-même; les *Vues de St-Domingue*, dans l'hist. de cette colonie par Moreau de St-Méry; 75 pl. représentant les *Bains de Titus;* la *Guerre d'Amérique*, en 16 pl. publiées avec Godefroy; les 300 *Figures de la Bible* de Marillier; le *Portrait de la princesse de Salm*, etc. Ses ouvr. littér. et politiques ne sont pas moins nombreux : *Mémoire sur les causes qui ont développé l'esprit de liberté en France en* 1789, couronné par l'Institut en 1831; de l'*Influence des beaux-arts sur l'industrie commerciale;* de l'*Influence de la réforme de Luther; Considérations politiques sur le traité de Vienne; Dissertation sur les causes de la perfection de la sculpture antique; Traité des avantages de la charte; Mélanges sur les beaux-arts*, etc. La longue carrière de Ponce n'a été qu'une suite de trav. utiles.

PONCE-PILATE, *Pontius Pilatus*, gouvern. de Judée l'an 27 de J.-C., sous le règne de Tibère, a rendu son nom fameux en donnant l'ordre de mettre à exécution le jugem. porté par le conseil des prêtres contre J.-C. Ce magistrat, ne le regardant point comme coupable d'un délit qui concernât la loi des Juifs, voulut le renvoyer absous; mais sur l'accusat. de s'être fait roi des Juifs, titre supprimé par les Romains dep. la déposit. d'Archélaüs, Pilate interrogea Jésus. Sur sa réponse, dont il ne put comprendre le sens, il l'envoya, comme Galiléen, à Hérode, tétrarque de cette province, et celui-ci le lui renvoya sans prononcer de condamnation. Pilate voulant tirer avantage de ce renvoi pour faire valoir l'innocence de Jésus, proposa aux Juifs, à l'occasion de la délivrance accoutumée d'un prisonnier à la fête de la *Pâque*, de choisir entre un voleur appelé Barabbas, et Jésus, dont la doctrine était l'unique délit aux yeux du magistrat. Les Juifs par ce motif-là même préférèrent Barabbas. Le gouvern. crut apaiser leur haine en faisant flageller Jésus, et il le leur présenta sanglant et couronné d'épines, en disant : « *Voilà*

*l'homme! voilà votre roi!* » — « Qu'il soit mis en croix, s'écria la multitude! Nous n'avons point d'autre souver. que César! » Pilate, pressé entre sa conscience et les clameurs des Juifs, ne voulut pas toutefois prendre sur lui la condamnat. d'un innocent. Il se lava les mains devant le peuple, rendant les assistants responsables du sang qu'ils allaient verser, et il leur abandonna Jésus pour être crucifié. Eusèbe rapporte que le gouvern. de Judée informa Tibère des circonstances relatives à la vie, à la mort et au bruit de la résurrect. de J.-C., regardé comme un dieu par un gr. nombre de Gentils et de Juifs. Pilate, rappelé de son gouvernement l'an 37, fut, suivant une tradition, relégué par Caligula à Vienne, en Dauphiné, où il mourut l'an 40. Il existe sur le même personnage d'autres traditions moins vraisemblables et que nous croyons inutile de rapporter.

PONCELET (POLYCARPE), religieux récollet, savant agronome, né à Verdun, a fait des expériences très ingénieuses sur le froment et la farine. On a de lui : *Chimie du goût et de l'odorat, ou Principes pour composer à peu de frais les liqueurs à boire et les eaux de senteur*, Paris, 1755, in-8; cet ouvr. a eu plus édit. — *Principes génér. d'éducation*, 3 vol. in-12. — *La nature dans la format. du tonnerre et la reproduct. des êtres vivants*, 1766, in-8. — *Mém. sur les parties constituantes et les combinaisons particulières de la farine*, 1776, in-8. — *Hist. naturelle du froment*, 1779, in-8. C'est surtout à ces deux dern. ouvr. que Poncelet dut sa réputation.

PONCET DE LA GRAVE (GUILLAUME), littérat., né en 1725 à Carcassonne, acquit la charge de procureur-général au siége de l'amirauté de France, fut nommé censeur royal pour les ouvr. de jurisprudence maritime, et mourut à Paris vers 1800. On a de lui : *Abrégé chronologique de l'histoire de Paris*, inséré dans le *Mercure*, sept., oct. et nov. 1755. — *Projet d'embellissem. de la ville et des faubourgs de Paris*, 1756, in-12. — *État actuel des cours souver. de l'Europe*, 1769, in-12. — *Précis historique de la marine de France, depuis l'origine de la monarchie*, 1780, 2 vol. in-12. — *Mém. intéress. pour servir à l'hist. de France*, etc., 1788-90, 4 vol. in-12. — *Histoire générale des descentes faites, tant en Angleterre qu'en France, depuis Jules-César*, etc., 1799, 2 vol. in-8.

PONCHER (ÉTIENNE), né à Tours en 1446, s'éleva par son mérite aux plus hautes dignités. Il fut successivem. présid. aux enquêtes en 1498, évêque de Paris en 1503, garde-des-sceaux en 1512, et archev. de Sens en 1519. Les rois Louis XII et François I^er^ l'admirent dans leur conseil, et l'employèrent dans plus. négociat. import. Il mourut à Lyon en 1524. On a de lui des *Constitutions synodales*, publ. en 1514. — PONCHER (François), neveu du précéd., lui succéda dans l'archevêché de Sens; mais, loin de marcher sur ses traces, il devint criminel d'état, en cabalant contre la duchesse d'Angoulême, pour lui faire ôter la régence, et fut enfermé au château de Vincennes, où il mourut en 1532. Il a laissé des *Commentaires sur le droit civil*.

PONÇOL (HENRI-SIMON-JOSEPH ANSQUER de), jésuite, né à Quimper-Corentin en 1730, mort en 1783, a publ. : *Analyse des Traités des bienfaits et de la clémence de Sénèque, précédée d'une Vie de ce philosophe*, 1776, in-12. — *Code de la raison, ou Principes de la morale*, 1778. — Son frère, Théophile-Ignace ANSQUER DE LONDRES, né en 1728, est aut. des *Variétés philosophiques*, 1762, et édit. des *Sermons du P. Le Chapelain*.

PONIATOWA (CHRISTINE), fille d'un moine apostat de Pologne, née en 1610 à Lessen, petite ville de Prusse, se rendit fameuse par ses visions et ses extases. Ses révélations, qu'elle écrivit d'après l'ordre qu'elle disait en avoir reçu du ciel même, ont été trad. en latin par J. Amos Coménius, et publ. avec celles de Christophe Kotter et de Nicol. Drabicius, Amst., 1657 et 1665, in-4.

PONIATOWSKI (STANISLAS, comte de), père du roi Stanislas-Auguste de Pologne, né en 1678, fut le compagnon d'armes de Charles XII, et lui rendit les plus importants services. Il soutint aussi la cause de Stanislas; mais, forcé de se soumettre au roi victorieux (Auguste III), il entra tellement dans ses intérêts qu'il finit par mériter sa confiance. Chargé de plus. missions à la cour de France, il obtint en 1752 la dignité de castellan de Cracovie, qui lui donna le prem. rang parmi les sénateurs du royaume, et mourut dans ses terres en 1762. On lui attribue les *Remarques d'un seigneur polonais sur l'Histoire de Charles XII, roi de Suède*, par Voltaire, 1741, in-8. — PONIATOWSKI (Stanislas-Auguste). — V. STANISLAS. — PONIATOWSKI (le prince Joseph), surnommé le *Bayard polonais*, né à Varsovie le 7 mai 1763, était fils d'André Poniatowski, général d'artillerie au service de l'impératrice Marie-Thérèse, et neveu de Stanislas-Auguste, dern. roi de Pologne. Il fit ses prem. armes dans l'armée autrichienne, et y obtint un avancement rapide. Rappelé dans sa patrie en 1789, et nommé commandant en chef pend. la guerre de 1792, il sut communiquer à l'armée sa bouillante ardeur, et remporta des avantages à Zielenca et à Dublinska; mais une politique pusillanime et honteuse étant venue rendre inutiles les efforts de son courage, il déposa le commandem., et quitta sa malheureuse patrie, qu'il craignit d'exposer par une plus longue résistance. Ses compagnons d'armes lui offrirent avant son départ une médaille à son effigie, avec ces mots : *Miles imperatori*. La révolut., qui éclata en 1794, ramena le prince Poniatowski en Pologne. Il se contenta cette fois du commandem. d'une division sous les ordres de Kosciusko; mais bientôt l'issue désastreuse de cette dern. lutte des Polonais le força de s'expatrier de nouveau, et il ne reparut sur la scène politique qu'en 1806, à l'entrée des Français en Pologne. Un gouvernem. provisoire ayant été formé à Varsovie, Poniatowski devint ministre de la guerre, et dirigea ses prem. soins vers l'armée polonaise, qu'il organisa avec une gr. habileté; mais cette armée fut disséminée;

et, lorsqu'en 1809 le duché de Varsovie fut attaqué par l'archiduc Ferdinand avec 60,000 Autrichiens, Poniatowski, n'ayant que 8,000 Polonais à leur opposer, défendit pied à pied le sol de sa patrie, et se couvrit de gloire à la bataille de Razin, où il repoussa avec sa poignée de braves toutes les attaques de l'archiduc. Fidèle allié des Français, sa valeur ne se démentit point dans les funestes campagnes de 1812 et 1813. Nommé maréchal de France le 16 octobre sur le champ de bataille de Leipsig, quoiqu'il eût déclaré hautement qu'il ne voulait d'autre titre que celui de chef des Polonais, il jouit peu d'instants de cette nouv. distinction. Le 18, chargé de protéger la retraite de l'armée française, n'ayant avec lui que 700 hommes d'infanterie et 60 de cavalerie, il s'efforce de contenir les colonnes ennemies, reçoit une blessure, et parvient, malgré sa faiblesse, à traverser la Pleisse à la nage; mais, par une méprise funeste, le pont sur l'Elster avait été coupé par les Français eux-mêmes. Arrivé sur les bords escarpés de cette rivière, plus profonde que la première, Poniatowski s'arrête un instant : l'ennemi lui crie de se rendre; alors n'hésitant plus, il se jette dans les flots, et y disparaît. La mémoire de ce prince sera toujours chère aux Polonais, et doit l'être à toutes les nations qui estiment la loyauté et la valeur.

PONIATOWSKI (Stanislas, prince), né à Varsovie en 1754, mort à Florence le 23 févr. 1832, à 79 ans, était fils de Casimir, frère de Stanislas-Auguste, dern. roi des Polonais. Grand protecteur des lettres et des arts, qu'il cultivait lui-même, il s'était retiré à Florence après avoir défendu avec une énergique éloquence les intérêts de sa patrie dans les diètes de Pologne. Le premier, il avait donné l'exemple d'une utile réforme, en affranchissant les serfs de ses nombr. domaines.

PONS (Jacques), médecin de Lyon au 16e S., n'est guère connu que par le *Sommaire traité des melons*, Lyon, 1583, in-8; 1586, in-16, et 1580, in-12, ouvrage rare et recherché des curieux. — Un autre Pons (Claude), compatriote du précéd., est auteur d'un *Parallèle des vipères et herbes lyonnaises avec les romaines et candioles*, Lyon, 1632, in-8, etc.

PONS (Jean-François de), littérateur, chanoine de la collégiale de Chaumont, né à Marly en 1683, mort à Chaumont en 1733, fut intimement lié avec La Motte, qu'il défendit contre Mme Dacier. Il avait publ. divers opuscules, qui ont été réimpr. avec quelq. autres inédits, sous le titre d'*OEuvres de M. l'abbé de Pons*, Paris, 1738, in-12. — V. Ponte.

PONS (Jean-Louis), né à Peyre (Hautes-Alpes) le 25 déc. 1761, entra, en 1789, à l'observatoire de Marseille, dont, à la mort de Jacques, il devint le directeur. Doué d'un zèle infatigable, l'aspect du ciel lui était devenu si familier qu'il reconnaissait à prem. vue le moindre accident arrivé dans toute son étendue. De 1801 à 1809, il découvrit au moins 17 comètes. En 1819, Marie-Louise de Bourbon, duchesse de Lucques, le choisit pour diriger l'observatoire qu'elle avait fondé à Marlia. A sa suppression, en 1825, Léopold II, grand-duc de Toscane, le nomma directeur de l'observatoire de Florence; c'est là qu'il termina sa carrière en 1831, à 70 ans. Le nombre de comètes découvertes par Pons, en 26 ans, a été de 37, dont 23 à Marseille.

PONT DE VEYLE (Antoine DE FERRIOL, comte de), littérateur, frère aîné du comte d'Argental, né en 1697, acheta la charge de lecteur du roi, fut, pendant quelques années intend.-gén. des classes de la marine, et mourut à Paris en 1774. On a de lui quelq. comédies : *le Complaisant*, *le Fat puni* et *le Somnambule*. Cette dernière pièce, qui fait partie du *Répertoire*, est attribuée par La Harpe à Sallé et au comte de Caylus; mais il paraît que Pont de Veyle y eut beaucoup de part. Il a laissé un gr. nombre de *chansons et de pièces fugitives*, composées pour une société choisie dont il faisait les délices. Sa bibliothèque était considérable; le catalogue en a été imprimé in-8.

PONTANUS ou PONTANO (Jean-Jovien), écrivain élégant et fécond, né en 1426 dans l'Ombrie, s'établit à Naples, où son mérite ne tarda pas à lui donner de la célébrité. Il devint successivem. secrét. du roi Ferdinand Ier, précepteur du prince Alphonse, duc de Calabre, et, après avoir rempli plus. missions diplomatiques, prem. ministre du royaume. Mais plus tard, oubliant les devoirs que lui imposaient la reconnaissance et la fidélité, il trahit le roi Ferdinand II, petit-fils de son bienfaiteur, livra à Charles VIII, roi de France, les clefs de la ville de Naples, et perdit avec ses emplois la considération dont il avait joui jusqu'alors comme homme d'état. Il mourut en 1503. Pontanus a rendu de gr. services à la philosophie et aux lettres, et on doit le regarder comme le véritable fondateur de l'acad. qu'A. Beccadelli, dit Panormita, établit à Naples, d'après l'ordre du roi Alphonse, et qui reçut le nom d'*Académie de Pontanus*. On a de lui : des *poésies*, publ. par les Aldes, Venise, 1505, 1518, 2 vol. in-8, des ouvr. en prose, publ. par les mêmes impr., 1518-19, 3 pet. vol. in-4, édit. rare. Tous les ouvrages de Pontanus ont été réunis à Naples, de 1505 à 1512, 6 vol. in-fol. Il en existe une édit. de Bâle, 1556, 4 vol. in-8. Cette édit., quoique la plus complète, est peu recherchée. On trouvera, dans le t. VIII des *Mém.* de Niceron, les titres des ouvr. dont elle se compose. Le plus important est une *Hist.* (en lat.) *des guerres de Ferdinand II, roi de Naples, avec Jean d'Anjou*, en 6 liv., trad. en italien par un anonyme, Venise, 1524, in-8; et par J. Mauro, Naples, 1590, in-4. Robert de Sarno, oratorien, a publ. une *Vie* de Pontanus, en lat., Naples, 1761, in-4, dont Suard a donné une bonne analyse dans le t. Ier de ses *Variétés littéraires*.

PONTANUS ou DE PONTE (Pierre), grammairien, surn. *Cæcus brugensis* (l'aveugle de Bruges), né dans cette ville en 1480, perdit la vue à l'âge de trois ans, et n'en fit pas moins de rapides progrès dans les lettres. Après avoir enseigné la grammaire dans différentes villes de Flandres, il vint à Paris, et y ouvrit une école, qui fut très fréquentée.

On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvr., presque tous oubliés aujourd'hui. D. Liron, dans le t. III des *Singularités historiq.*, et Foppens, dans la *Biblioth. Belgica*, en citent plus. Nous mentionnerons : *Grammaticæ artis pars prima.* — *Pars secunda*, 1528-1529, 2 vol. in-4. — *Ars versificatoria*, 1506, in-4, souvent réimpr. dans le même format et in-8, et cependant très rare.

PONTANUS (Jacques), laborieux philosophe, né en 1542 à Bruck, en Bohême, entra chez les jésuites, professa les belles-lettres et publia plus. ouvrages élémentaires, qui, pendant plus d'un siècle, ont été suivis dans la plupart des colléges de l'Europe. Il mourut à Augsbourg en 1626. On a de lui : *Progymnasmata latinitatis*, etc., 1590. — *Institut. poeticæ.* — *Tyrocinium poetices.* — *Floridorum lib. VIII*, 4ᵉ édit., 1602. — *Colloquiorum sacror. lib. IV, cum notis*, 1609. — *Attica Bellaria*, etc., 1615-20. — *Philocalia, sive excerpta è sacris et profanis auctoribus*, 1626, in-fol. — Des traduct. lat. des *hist.* de J. Cantacuzène, de Théophylacte Simocatta; de la *Chronique* de G. Phranza, qui font partie de la *Byzantine;* d'un grand nombre d'écrits des PP. dans la *Bibliotheca magna Patrum;* des *comment.* très étendus sur Ovide ; un *Recueil de sentences* extraites de ses ouvr.; enfin une trad. latine de : l'*Histoire de la guerre des Hussites*, par Zacharie Théobaldus, 1621, in-fol.

PONTANUS (Jean-Isaac), histor. et philologue, né en 1571 à Elseneur, dans l'île de Seeland, fut un des disciples de Tycho-Brahé, et demeura trois ans avec ce célèbre astronome. Il prit ensuite la résolution de s'appliquer à la médecine, fut reçu docteur à Bâle en 1601, visita les provinces méridion. de la France, passa de là en Hollande, fut nommé professeur de physique et de mathématiq. au collége de Harderwick, et mourut en 1639, avec le titre d'historiographe du roi de Danemarck et des états de Gueldre. On a de lui, entre autres ouvr. : *Itinerarium Galliæ narbonensis, cum duplici appendice*, etc., Leyde, 1606, in-12, rare. — *Historia urbis et rerum Amstelodamensium*, Amsterd., 1611, in-fol. — *Originum francicarum lib. VI*, 1616, in-4. — *Rerum danicarum historia*, Amst., 1631, in-fol. — *Poematum lib. VI*, 1634. Des *Notes* sur Macrobe, Martial, Plaute, Florus, Sénèque, Tacite, Pétrone et Valère-Maxime, etc.

PONTAS (Jean), célèbre casuiste, né en 1638 dans le diocèse d'Avranches, mort en 1728, fut docteur en droit civil et en droit canon, et sous-pénitencier de l'église de Paris. Outre quelques ouvr. ascétiques, on a de lui : *Dictionnaire des cas de conscience*, 1715, 2 vol. in-fol., l'édit. la plus complète est celle de 1741, 3 vol. in-fol. Collot en a donné un *Abrégé*, 1764 et 1770, 2 vol. in-8.

PONTAULT. — V. Beaulieu.

PONTBRIANT (René-François DUBREUIL de), abbé de St-Marien d'Auxerre, né en Bretagne, fut, sinon le fondat. de l'œuvre des *Petits Savoyards*, au moins l'un des plus zélés promoteurs de cette institution, dont l'idée prem. appartient à l'abbé Ét. Joly, de Dijon, qui forma, vers 1665, à Paris, un établissement en faveur des pauvres enfants, lequel, repris ensuite par Cl. Héliot, ne put se soutenir après sa mort en 1681. Vers l'année 1737, l'abbé de Pontbriant, touché de l'abandon où se trouvaient les jeunes Savoyards, vint à leur secours, et leur consacra son temps, ses soins et sa fortune, jusqu'à sa mort en 1760. Il fut remplacé par l'abbé de Fénélon. On a de cet homme respectable : *Projet d'un établissement pour élever dans la piété les Savoyards qui sont dans Paris*, 1751 et années suiv., 4 part. in-8. — *Pélerinage du Calvaire sur le mont Valérien*, 1751, in-18. — *L'Incrédule détrompé, et le Chrétien affermi dans la foi*, 1752, in-8. — L'abbé de Pontbriant eut deux frères ecclésiastiques comme lui. L'un, promu en 1741, à l'évêché de Québec, mourut à Montréal en 1760. Le second, chanoine et grand-chantre de la cathédrale de Rennes, abbé commandataire de Lanvau, mort en 1767, a publ. : *Poème sur l'abus de la poésie*, couronné aux Jeux-Floraux en 1722. — *Sermon sur le sacre du roi*, 1722, in-4. — *Essai de grammaire française*, 1754, in-8. — *Nouv. vues sur le système de l'univers*, 1751, in-8.

PONTCHARTRAIN (Paul PHÉLYPEAUX, seigneur de), né à Blois en 1569, d'une famille qui a produit un grand nombre de magistrats et plus. ministres, fut, dès l'âge de 18 ans, admis dans les bureaux de Villerol, et devint bientôt très habile dans les affaires. Nommé secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, il mérita, par son zèle, la confiance de cette princesse, qui lui fit obtenir, en 1610, la place de secrét.-d'état. Il mourut en 1621. On a de lui des *Mémoires* concernant les affaires de France sous le règne de Marie de Médicis, avec un *Journal des conférences de Loudun*, La Haye, 1720, 2 petits in-8. — Pontchartrain (Louis Phélypeaux, comte de), chancel. de France, petit-fils du précéd., né en 1643, fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1660, nommé prem. président du parlem. de Bretagne en 1667, intend. des finances en 1687, secrétaire-d'état en 1690, et chancel. en 1699. Après avoir rendu de longs services à l'état, il se retira des affaires en 1714, et mourut dans son château de Pontchartrain en 1727. — Jérôme, comte de Pontchartrain, son fils unique, fut le père du comte de Maurepas.

PONTEDERA (Jules), né à Vicence en 1688, mort en 1757 à Padoue, directeur du jardin des plantes, avait professé avec succès la botaniq. Il fit de nombreuses excursions dans l'Italie pour y découvrir de nouv. plantes. Quoiqu'il fût antagoniste du système sexuel de Linné, ce gr. naturaliste ne lui en a pas moins consacré un genre des narcissoïdes, sous le nom de *Pontederia*. Il a publ. entre autres ouvr. : *Compendium tabularum botanicarum, in quo plantæ 272 ab eo in Italiâ nuper detectæ recensentur*, Padoue, 1718. — *Anthologia, sive de floris naturâ libri III, plurimis inventis observationibusque ac æneis tabulis ornati*, ibid., 1720. — *Antiquitatum latinar. græcarumque enarrationes, præcipuè ad veteris anni rationem atti-*

*nentes epistolis* 68 *comprehensæ*, ibid., 1740. — *Epistola ac dissert., opus posthumum in duos tomos distributum, præfatione et notis auctum à Jos.-Ant. Bonato*, ibid., 1791, 2 vol. in-4.

PONTIEN (St), pape, succéda à St Urbain Ier en 230, gouverna l'Église pend. cinq ans et deux mois, fut persécuté sous l'emper. Maximin et relégué dans l'île de Sardaigne, où il mourut.

PONTIER (Pierre), chirurg., né à Aix en 1711, mort en 1789, fut un des meilleurs anatomistes et opérateurs de son temps. Sa ville natale lui dut l'établissement d'une école de chirurgie, dont il fit, en 1768, les prem. frais et l'ouverture en qualité de prem. professeur.

PONTIER (Augustin), fils aîné du précéd., né à Aix en 1756, se fit recevoir médecin, et pratiqua quelq. temps son art avec succès; mais passionné pour les livres, il finit par renoncer à l'exercice de sa profession, obtint un brevet de libraire, et acquit une imprimerie dont il se servit pour reproduire quelq. opuscules rares, et pour continuer la *Collection des pièces piquantes et facétieuses de Caron*. Étant venu demeurer à Marseille, il fut associé à l'acad. de cette ville, et mourut en 1833, avec la réputat. d'un bibliographe distingué. Outre quelq. opuscules, parmi lesq. on distingue *Notice sur quelques poètes provençaux des trois derniers siècles*, il s'est occupé d'une *Bibliographie provençale* encore inédite.

PONTIS (Louis de), gentilhomme provençal, né en 1583 au château de Pontis, embrassa dès l'âge de 16 ans la carrière des armes, et parvint par son mérite et sa bravoure à l'emploi de maréchal de bataille. Après 54 ans d'honorables services, il se retira dans la maison de Port-Royal, où il mourut en 1670, à l'âge de 87 ans. On a sous son nom des *Mém.* curieux, publ. en 1676 et réimpr. plusieurs fois. L'édit. d'Amsterdam, Wolfgang, 1678, 2 vol. petit in-12, est recherchée des curieux parce qu'elle fait partie de la collect. des *Elzeviers* franç. Les *Mém. de Pontis* font aussi partie de la 2e série des *Mém. sur l'hist. de France*, publ. par MM. Petitot et Monmerqué.

PONTIUS ou DU PONT (Paul), célèbre grav., né à Anvers en 1596, a exécuté un grand nombre d'estampes d'après Rubens, van Dyck et autres maîtres. Parmi ses ouvr., dont on trouve le détail dans le *Manuel des amateurs de l'art* de Huber et Rost, on recherche surtout le *St Roch*, dont l'original fait partie du musée, et la belle estampe de *Tomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase de sang*.

PONTOPPIDAN (Éric-Éricson), théolog., poète et philol. danois, né en 1616 à Biergegard, dans l'île de Fionie, fut élevé sur le siége épiscopal de Drontheim, qu'il illustra par ses talents et par ses vertus, et mourut en 1678. On a de lui : *Epigrammatum sacrorum centuriæ III*, Copenhague, 1641, in-12. — *Paraphrasis metrica in cebetis tabulam*, Paris, 1642. — *Bucolica sacra*, Leyde, 1643, in-8. — *Theologiæ practicæ synopsis*, Sora, 1656, in-4. — Une *Grammaire danoise*, 1666, in-8. — Des *Méditations* et plus. ouvr. ascét. en danois. — Pontoppidan (Éric), évêq. de Bergen, en Norwége, petit-neveu du précéd., né en 1698, mort en 1764, a laissé un grand nombre d'écrits sur la théologie et l'hist., dont on trouve une notice détaillée dans la *Bibliogr. danoise* de Nyerup et Kraft. Les princip. sont, en allemand : *Tabl. du Danemarck anc. et moderne*, Brême, 1730, in-4. — *Hist. abrégée de la réformation de l'église danoise*, Lubeck, 1734, in-8. — En latin : *Marmora danica, seu inscriptionum per Daniam universam sylloge*, Copenhague, 1741, 2 vol. in-fol. — *Annales Ecclesiæ danicæ*, ibid., 1741 et 1752. — En danois : *Essai sur l'hist. naturelle de la Norwége*, 1754, 2 vol. in-4, trad. en angl. et en allem. — Pontoppidan (Jean-Louis), son frère, profess. de théol. à l'acad. de Soroe, puis prevôt de l'évêché d'Aalborg, en Jutland, mort en 1799, a laissé des *Sermons*, des *Discours* et des *Oraisons funèbres*. — Six autres aut. du même nom sont cités dans la *Biogr. danoise*.

PONTORMO (Jacopo CARRUCCI da), peintre, né en 1493, mort en 1558, visita tour à tour les écoles de Léonard de Vinci, d'Albertinelli, de Pietro di Cosimo et d'André del Sarto, dont il imita successivem. les différ. manières. Il acquit néanmoins une gr. réputation, et mérita d'être loué par Raphaël et Michel-Ange. On cite de lui à Florence le tabl. de *la Visitation*, dans le cloître des Servites, et divers autres à San-Michelino. Le musée possède de cet artiste une *Ste-Famille*, tabl. dans leq. il a introduit la seigneurie de Florence, et un *Portrait* présumé de *Giov. delle Corniole*, célèbre graveur.

PONTOUX (Claude de), médecin et littérateur, né en 1530, à Châlon-sur-Saône, où il mourut en 1579, a publ. : *Huitains franç.*, pour l'interprétat. et intelligence des fig. de l'anc. Testament, Lyon, 1570, in-8, avec des estampes sur bois. — *Gelodacrye amoureuse* (rec. d'aubades, chansons gaillardes, etc.), Paris, 1576, in-16. — *OEuvres*, etc., contenant environ 300 sonnets, etc., Lyon, 1579, in-16. On peut consulter pour plus de détails les *Mém.* de Niceron, t. XXXIV, et le t. XII de la *Bibliothèque franç.* de Goujet.

PONZ (Ant.), peintre et voyageur espagnol, né à Bexix (royaume de Valence) en 1725, mort en 1792, a laissé plus. tabl. estimés, et, malgré son ardeur pour la peinture, trouva le loisir de cultiver les lettres avec succès. Il a publ. : *Voyages en Espagne*, 1772 et suiv., 13 vol. in-8, traduit en allem. — *Voyages hors de l'Espagne*, 1785 et 1792, 2 vol. in-8, et divers autres écrits. — Moïse-Jayme Pons ou Ponz, peintre, né à Valls, près de Tarragone, vers la fin du 17e S., a laissé des tabl. qui font honneur à son talent, et qui se voient en grande partie dans la chartreuse dite *Scala Dei*.

PONZIO (Paul), sculpt., né à Florence dans le 16e S., connu en France sous le nom de *maître Ponce*, exécuta dans les châteaux de Meudon et de Fontainebleau une gr. partie des sculptures qui les décorent. On lui doit aussi le *tombeau* de Louis XII et d'Anne de Bretagne qu'on voit dans l'église de

St-Denis, et divers autres morceaux d'une grande beauté.

PONZONI, famille illustre de Crémone, dirigeait le parti gibelin dans cette ville, en opposition aux Cavalcabo, chefs du parti guelfe. Les Ponzoni parvinrent deux fois à la souveraineté dans leur patrie. — Frédéric Ponzoni, secrétaire du pape Alexandre IV, a laissé quelq. ouvr. de théologie. — Jacques Ponzoni, secrétaire du duc de Milan, mort en 1542, dans un âge très avancé, commenta Barthole, et donna un traité *De memoriâ locali*.

POOL (Rachel van), fille du célèbre anatomiste Ruysch, née à Amsterdam en 1664, acquit une gr. célébrité par son rare talent pour la peinture des fleurs, des fruits, des plantes et des insectes. Elle épousa, en 1695, Juriaen van Pool, peintre distingué, qui fut reçu avec elle memb. de la société acad. de La Haye. Ils obtinrent tous deux la protect. de l'électeur palatin, Jean-Guillaume, qui se plut à les combler de bienfaits et de marques de distinction. Rachel exerça son art jusque dans l'âge le plus avancé, sans que son talent se ressentît de sa vieillesse. Elle mourut le 12 octobre 1750, âgée de 86 ans. — Matthys ou Matthieu Pool, dessinat. et graveur, né à Amsterdam en 1670, a laissé plus. ouvr. très estimés.

POPE (sir Thomas), fondat. du collége de la Trinité à Oxford, né vers 1508 à Dedington, mort en 1559, occupa de gr. charges à la cour de Henri VIII et à celle de Marie, et se distingua par son habileté dans les affaires et surtout par la fidélité de ses principes.

POPE. — V. Blount.

POPE (Alexandre), né à Londres le 22 mai 1688, d'une famille catholique zélée pour la cause des Stuart. Son père vivait retiré près de ce Windsor, dont plus tard le poète célébra la forêt. Faible de santé, mal conformé, bossu même, le jeune Pope fut l'objet des tendres soins de sa mère, pour laq. il conserva toute sa vie la plus gr. affection; ce culte filial est déjà de la poésie, ce qu'il est bon de remarquer pour répondre à ceux qui voient en Pope le poète de l'esprit et jamais celui du cœur. Plus tard il connut aussi l'amour, et il fallait peut-être avoir été amoureux pour sentir et écrire l'*Épître d'Héloïse à Abailard*. Cependant le talent de Pope se ressent beaucoup de son éducat. toute classique; à 6 ans il lisait déjà les poètes grecs et latins chez un vieux prêtre catholique, où il était en pension; depuis il termina ses études élémentaires à Londres. Là, ayant été au spectacle, il avait improvisé au bout de quelq. jours une pièce sur un sujet grec. Rappelé à 12 ans dans la maison paternelle, la double influence des églogues de Virgile et de l'aspect des champs l'entraîna à la composit. de ses pastorales: c'étaient déjà les vers d'un poète exercé, quoiqu'il n'eût guère que 12 ans. A 16, il fit quelq. voyages à Londres, connut Congrève, Wicherley, Swift, etc., et publia son *Essai sur la critique;* Addison l'accueillit en protecteur, et inséra dans son *Spectateur* le beau poème du *Messie*, églog. sacrée. *La Boucle de cheveux enlevée* acheva sa réputation; ce poème héroï-comique a été souvent comparé au *Lutrin* de Boileau: les Anglais préfèrent *la Boucle* et les Français *le Lutrin;* ces deux ouvrages sont excellents dans leur genre. Plus tard, Pope se trouva plus activement engagé dans la vie des salons: à la manière dont il traduisit Homère on s'en aperçoit, comme aussi à la décorat. artificielle de son *Tibur* de Twickenham. L'homme d'esprit l'emporta sans doute sur le poète; mais son excuse est dans les mœurs de son temps, dont il fut l'expression. La correction et l'élégance sont des grâces que la poésie ne doit pas dédaigner, et sous le rapport du style Pope a fait école. Ses imitateurs maladroits ont pu décréditer sa manière; lui-même il en a fait peut-être une fausse applicat. à l'antique pensée d'Homère; mais toutes les fois qu'il est lui-même, Pope est poète, et grand poète. Il a admiré et commenté Shakespeare comme Homère; mais il l'a compris et n'a pas dû l'imiter dans un siècle si éloigné par ses idées de celui où écrivait l'Eschyle anglais. Peut-être aurait-il dû respecter de même l'originalité d'Homère. Son *Iliade*, du reste, car on dit l'*Iliade de Pope*, est un chef-d'œuvre de versification. Pope écrivit dans une époque de corrupt.: la conscience des hommes d'état, les grandes et petites perfidies des partis, qui le dégoûtèrent de la politique, le rendirent impartial plutôt que neutre dans les intrigues du temps. Parmi les beaux esprits et les critiques anglais, il dut trouver plus d'un envieux; lui-même, d'une santé délicate, maltraité de la nature, et par conséquent craintif, méfiant même, il devait se tenir sur la défensive contre les hommes en général, et attaquer même le prem. dans un moment d'humeur; il eut donc beaucoup d'ennemis, et quelq.-uns avaient été ses amis; mais ceux-ci en général le trouvèrent dévoué et fidèle dans leurs revers de fortune, témoin sa liaison avec le fameux Bolingbroke. Peut-être enfin ne faut-il chercher le secret de son goût pour la satire que dans l'irrésistible instinct de son talent; en effet il a excellé dans ce genre, et ses *Imitat. d'Horace* sont dignes de ce poète. Mais, outre ses combats partiels contre la sottise ou l'envie, Pope voulut renfermer tous ceux qui lui avaient déclaré ou à qui il avait déclaré lui-même la guerre dans une espèce de *Bedlam* poétique. Sa Dunciade (*Sotisiade*), composée dans ce but, offre des passages pleins de verve et d'esprit; mais ce poème est trop essentiellem. anglais pour plaire beauc. en France; le goût anglais lui-même peut lui adresser de justes critiques. Dans l'*Épître morale*, genre de composition plus élevé, Pope n'a de rival que Voltaire. Son *Essai sur l'homme* a mérité d'être traduit dans toutes les langues. On a légèrement cru y voir des principes irréligieux: le savant Warburton l'a défendu à ce sujet. Pope a écrit aussi élégamment en prose; ses *Lettres* sont naturelles et charmantes, et sa *Préface* de *l'Iliade* est une admirable composition. En parlant du succès des ouvrages de Pope, il faut y comprendre la partie mercantile; ils furent pour lui une source de richesses; les souscriptions à son *Iliade* conso-

lidèrent surtout sa fortune. Il mourut en philosophe et en chrétien le 30 mai 1744. Colardeau a imité heureusement l'*Épître d'Héloïse à Abailard*. Duresnel a paraphrasé en vers faciles l'*Essai sur l'homme*, que Fontanes et Delille ont traduit avec plus de précision ; quant à la traduct. complète de ses œuvres, elle abonde en contre-sens ridicules. Le talent de Pope a été récemm. un sujet de controverse littér. entre Byron, Campbell et M. Bowles; celui-ci a donné l'édition la plus complète de ses *OEuvres*, Londres, 1806, 10 vol. in-8.

POPELINIÈRE (LANCELOT VOISIN, seigneur de LA), historien, né vers 1540 dans le Bas-Poitou, d'une famille attachée aux opinions de Luther, joua lui-même un rôle important durant la guerre de religion, fut député en 1574 par les Rochellais à l'assemblée de Milhaud, eut l'année suiv. le commandement de l'expédition contre l'île de Ré, y tailla en pièces les troupes catholiq., et, en 1576, rédigea la protestation des religionnaires contre la décision des états de Blois. Exclusivem. voué aux travaux littéraires dep. le rétablissem. de la paix, il continua l'histoire des guerres civiles qu'il avait commencée; la modération et la franchise qu'il a mises dans ses récits ont fait croire aux uns qu'il avait abjuré la réforme; aux autres qu'il avait vendu sa plume aux catholiques. Quoi qu'il en soit, il mourut très pauvre à Paris en 1608. On a de lui : *La vraie et entière histoire des dern. troubles*, etc., Cologne, 1571, in-8; 3e édit., Bâle, 1579, 2 vol. in-8. — *Histoire de France, enrichie des plus notables occurences survenues ès provinces de l'Europe et pays voisins, etc., depuis l'an* 1550 (La Rochelle), 1581, 2 vol. in-fol.; 1582, 4 vol. in-8. *Les trois mondes*, Paris, 1582, in-4. — *L'Amiral de France*, ib., 1584, in-4. — *Hist. des histoires*, ib., 1599, in-8. — *Histoire de la conquête du pays de Bresse et de Savoie*, ib. et Lyon, 1601, in-8.

POPELINIÈRE ou plutôt POUPLINIÈRE (ALEX.-JEAN-JOSEPH LE RICHE de LA), financier, bel-esprit, mort en 1762 à 70 ans, s'est rendu célèbre par ses dépenses fastueuses, son amour pour les plaisirs et la protect. qu'il accorda aux lettres et aux beaux-arts. On a de lui : *Daira, histoire orient.*, Paris, 1760, in-8 (il a été tiré quelq. exempl. in-4); — *Mœurs du siècle*, ouvr. dans le genre du *Portier des chartreux :* un exempl., avec de superbes peintures, fut saisi par ordre du roi à la vente des livres de la biblioth. de La Popelinière.

POPHAM (sir HOME RIGGS), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar, d'une famille originaire d'Irlande, fut le 21e fils de sa mère, qui mourut en lui donnant le jour : son père, consul à Tétuan (roy. de Maroc), n'eut pas moins de 40 enfants de ses différentes femmes. Élevé par les soins de l'un de ses frères, jurisc. à Madras, il passa de l'univ. de Cambridge au service de mer comme simple matelot dans l'escadre de sir Thomson, et suivit plus tard ce commodore sur la côte d'Afrique en qualité d'intendant maritime. De retour en Angleterre à la mort de son patron, il offrit ses services à la compagnie des Indes, qui le chargea de div. commissions ; ce fut dans une expédit. entreprise par la compagnie, qu'il découvrit, en 1791, le passage du sud. Au commencem. des guerres de la révolut. franç., il eut un commandement dans l'armée du duc d'Yorck, puis fut nommé chef d'un corps de pêcheurs holland. dont il avait provoqué la format. Lorsq. les succès de Pichegru contraignirent les Angl. à évacuer la Hollande, Popham, alors capit, présida à l'embarquement des troupes; il présenta ensuite au gouvernem. le plan d'organisation d'un corps de marins destiné à résister à toute tentative d'invasion des Français, eut en récompense le commandem. d'une de ces compagnies créées en 1798, le conserva jusqu'à l'année 1800, et à cette époque repassa aux Indes à la tête d'une escadre de 4 vaisseaux. La compagnie, aux intérêts de laquelle il s'était montré fort dévoué, le fit nommer gouvern.-gén. de l'Inde et ambassad. auprès des états d'Arabie; et il la servit dès-lors plus utilement que jamais en ouvrant une correspondance régulière avec Houzser Mehemet-Pacha, vice-roi d'Égypte, en faveur de ses établissements en Asie. Cependant, lorsque Popham revint en Angleterre, il trouva le ministère changé, ainsi que le bureau de l'amirauté : les whigs, qui l'accusaient d'avoir employé son escadre dans des vues d'intérêt particulier, firent de sa conduite l'objet de longues enquêtes, dont l'unique résultat fut qu'il demeura sans emploi. Mais, comme dans cet intervalle il avait été élu représent. du bourg d'Yarmouth à la chambre des communes, il profita de sa position pour censurer à son tour l'administration ; et le nouveau changement qui y fut effectué en 1804, le fit remettre en activité : il obtint le commandement de l'*Antilope*, de 50 canons, et fut employé pour présider à l'essai d'un nouv. moyen de destruction des flottes. L'année suiv., il eut la direction de la partie maritime de l'expédit. contre le cap de Bonne-Espérance, qui bientôt fut au pouvoir des Anglais, et il contribua ensuite, sous les ordres du général Beresford, à l'aventur. tentative contre les Espagnols sur le Rio de La Plata. Le mauvais succès de cette échauffourée lui attira une sévère réprimande de la part de son gouvernem., sous les ordres de qui il avait commencé d'agir. Toutefois il n'en fut pas moins désigné plus tard pour commander en second, sous les ordres de l'amiral Gambier, la flotte armée pour surprendre la marine danoise, expédit. dont le succès lui valut des éloges et de nouv. distinctions. Il eut part, en 1809, comme contre-amiral, à l'infructueuse expédit. de lord Chatam contre Flessingue, et fut aussi employé durant la guerre de la Péninsule, où il commanda le *Vénérable*, vaisseau de 74 canons. Élevé en 1814 au rang de contre-amiral du Pavillon-Blanc, il accepta en 1819 le commandem. de la station de la Jamaïque, fut promu peu après au grade de contre-amiral du Pavillon-Rouge, et enfin alla commander la station des Indes-Occidentales, où il tenta vainement de ménager un accomodement entre le roi noir Christophe, et le général Boyer, présid. de la républiq.

d'Haïti. De retour en Angleterre en 1820, il mourut la même année à Cheltenham; il était membre de la société royale de Londres, chevalier de l'ordre du Bain, etc. La marine anglaise lui est redevable de div. perfectionnem., notamm. dans le système télégraphique; et il a publ. en angl., entre autres opusc. : *Descript. de l'île du prince de Galles*, etc., 1805, in-8. — *Règlem. et préceptes* (Rules and Regulation) *à observer sur les vaisseaux de S. M.*, 1805, in-8.

POPOFSKII (Nicolas-Nikititsch), poète russe, né vers 1730, excita l'enthousiasme du célèbre Lomonossoff par une traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope, et obtint par son intercession (en 1756) une place de professeur de philosophie à l'université de Moscou. Il devint ensuite recteur du gymnase de cette ville, et mourut prématurém. en 1760. Outre sa traduct. de l'*Essai sur l'homme* de Pope (St-Pétersbourg, 1757, 1787 et 1802), il a publ. d'autres traduct. de l'*Épître d'Horace aux Pisons*, et du livre de l'*Éducation* de Pope, impr. à Moscou, 1759 et 1788. Il a laissé de plus un disc. *De l'utilité et de l'importance de la philosophie*, et un autre au sujet du couronnement de l'impératrice Élisabeth, Moscou, 1756.

POPPÉE, *Poppæa Augusta*, impératrice romaine, fille de T.-Ollius et de la fameuse Sabina, eut tous les attraits de sa mère ainsi que ses penchants vicieux; mais elle y joignit un raffinem. de coquetterie dont l'ambition fut toujours le princip. mobile. Mariée d'abord à Rufus-Crispinus, préfet des cohortes prétoriennes, elle le quitta, bien qu'elle en eût un fils, pour épouser Othon, à qui elle ne tarda pas à être ravie par Néron, violemm. épris d'une femme dont son voluptueux favori lui avait si indiscrètem. vanté les charmes. Poppée mit tout en œuvre pour perdre Agrippine, et un nouv. crime la débarrassa d'Octavie, après que l'empereur eut répudié cette vertueuse princesse pour lui donner sa place. Déclarée auguste l'an 63, ainsi que la fille qu'elle venait de mettre au jour (Claudia, morte à 4 mois), elle se laissa égarer par l'ascendant qu'elle avait sur le cœur de son époux, au point de lui adresser un jour des railleries dont celui-ci fut tellement courroucé, qu'il lui donna dans le ventre un coup de pied qui l'étendit par terre, et elle mourut peu de jours après, l'an 65. Désolé de sa perte, Néron fit embaumer son corps, qui fut placé dans le tombeau des Jules, et il prononça lui-même son oraison funèbre. Poppée fut, dit-on, la prem. dame romaine qui fit usage du masque pour garantir ses traits du hâle; et elle faisait entretenir 500 ânesses dont le lait lui fournissait des bains en quelque lieu qu'elle se rendît. Il n'existe que fort peu de médailles de Poppée; elles sont de fabriq. grecq., et portent au revers la tête de Néron.

PORBUS (Pierre), peintre hollandais, né vers 1510 à Gouda, mort en 1583, a exécuté un grand nombre de tableaux et de portraits. Ceux de ses ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur sont un *St Hubert*, qui se voyait dans la grande église de Gonda, et un *Portrait du duc d'Alençon*, qu'il peignit à Anvers. — Franç. Porbus, son fils, né à Bruges en 1540, peignit le portrait avec une rare perfection, et manifesta un talent presque égal dans l'histoire et dans la peinture des animaux. Il fut reçu membre de l'acad. d'Anvers en 1564, et mourut en 1580. Parmi ses compositions, il faut distinguer *le Martyre de St George*. Ce tableau, qu'il peignit pour une confrérie de Dunkerque, a beaucoup souffert des corrections qu'y a faites, en le voulant restaurer, un méchant artiste anglais. — François Porbus, dit *le Jeune*, fils du précéd., né à Anvers en 1570, mort à Paris en 1622, surpassa son père dans le genre même où celui-ci excellait, et n'eut pas moins de talent dans le genre historique. C'est ce qu'attestent les deux tableaux qu'il fut chargé de peindre pour l'hôtel-de-ville de Paris, et dont Louis XIII est le princip. personnage. L'un de ses meilleurs ouvrages est le *Christ en croix entre les deux larrons*, exécuté pour l'abbaye de St-Martin de Tournai. Le Musée possède six tableaux de ce maître, dont deux d'histoire et quatre portraits. Ce sont une *Cène; St François en extase, recevant les stigmates;* le *Portrait en pied de la reine Marie de Médicis;* celui de *Guillaume du Vair;* et deux *Portraits de Henri IV*, d'une admirable exécution, et dont l'un sert de type à tous ceux que l'on fait de ce prince.

PORCACCHI (Thomas), littérat. et savant laborieux, né à Castiglione-Aretino en Toscane, vers 1530, visita d'abord les principales villes d'Italie, et s'établit en 1559 à Venise; il s'y lia intimement avec Gabriel Giolito, auquel il suggéra l'idée de publier la collection des historiens grecs et latins, trad. en italien; il surveilla lui-même l'impression de cette collect., et traduisit quelq.-uns des ouvr. qui devaient y entrer, dont il n'existait pas encore de version. Éditeur infatigable, il donna des réimpress. estimées d'un gr. nombre d'ouvr., tels que l'*Histoire de Milan*, par Bern. Corio; *le Roland furieux* de l'Arioste; *l'Arcadie* de Sannazar, et mourut à Venise en 1585. On a de lui : *Lettere di tredeci uomini illustri raccolte*, Venise, 1565, in-8, réimpr. trois fois. — *Paralelli ed esempli simili*, 1566, in-4. — *Il primo volume delle Cagioni delle guerre antiche*, 1566, in-4. — *La Nobiltà della città di Como*, 1569, in-4. — *Le Isole più famose del mundo*, 1572, 1604, in-fol., avec grav. — *Le Attioni d'Arrigo* (Henri) *III, re di Francia e di Polonia*, 1574, in-4, rare et recherché. — *Funerali antichi di diversi popoli e nationi*, 1574, in-4, fig. Les traductions données par Porcacchi dans les deux collections de G. Giolito, sont celles de Dictys de Crète et de Darès, de Justin, de Quinte-Curce et de Pomponius Méla.

PORCARI (Étienne), gentilh. romain, occupe une place dans l'hist. pour avoir, en 1453, conspiré contre le pape Nicolas V, dans le but de rendre la liberté à sa patrie. Dès sa jeunesse, il avait montré une admiration enthousiaste pour les héros de la Grèce et de l'ancienne Rome. Il conçut le dessein de soustraire sa patrie à la domination sacerdotale.

La souveraineté des papes lui paraissait une usurpation récente et notoire; et les vieillards de son temps lui rappelaient que la républiq. romaine avait été rétablie avec une espèce d'indépendance, tandis que le St-siége était fixé à Avignon. Exilé par Nicolas V, qui d'abord avait cherché à le gagner par des grâces, Porcari, secondé par son neveu et par plus. autres mécontents, trama une conjuration qui fut révélée par un traître. Il fut arrêté le 5 janvier 1453, et pendu avec neuf de ses principaux complices.

PORCHERON (dom Placide), bénédictin, né en 1652 à Châteauroux, mort à Paris en 1694, bibliothécaire de St-Germain-des-Prés, eut part à l'édit. des *OEuvres* de St Hilaire, et à la rédaction du *catalogue* des MSs. latins de la bibliothèq. royale. C'est à lui qu'on doit la prem. édition de l'anonyme de Ravenne : *Anonymi ravennatis, qui circa sæculum septimum vixit, de Geographiâ lib. V*, etc., Paris, 1688, in-8. J. Gronovius l'a publ. de nouv. à la suite de Pomponius Méla, avec une *préface* remplie d'invectives contre D. Porcheron.

PORCHETTI SALVAGIO, *de Silvaticis*, savant profess. d'hébreu, né à Gênes, entra dans l'ordre des chartreux, continua, au milieu d'une vie austère, l'étude de la langue hébraïque, qu'il avait commencée dans le monde, et mourut en 1315. Il a laissé : *Victoria adversùs impios Hebræos ex sacris litteris*, etc., Paris, 1620, in-fol., publ. par Giustiniani, év. de Nebbio. — *De entibus trinis et unis*, ouvr. resté inédit, ainsi que celui qui a pour titre : *De sanctissimâ virgine Mariâ* (v. la *Biblioth. hébr.* de Wolf).

PORCIE ou PORCIA, fille de Caton d'Utique et femme, en secondes noces, de Junius Brutus, se donna la mort après la perte de son époux, l'an 42 av. J.-C., en avalant, dit-on, des charbons ardents.

PORDAGE (Jean). — V. Jeanne de Leade.

PORDENONE (Jean-Antoine LICINIO REGILLO, dit Le), célèbre peintre d'histoire, né en 1483 à Pordenone, dans le Frioul, mort à Ferrare en 1540, fut comblé d'honneurs par Charles-Quint, qui lui accorda le titre de chevalier. On a de cet artiste divers tableaux, dont les amateurs font le plus gr. cas. On cite surtout son *St Laurent Giustiniani*, *environné de plus. autres saints.* Les peintures à fresque de Pordenone font encore l'ornement de plus. villes d'Italie. — Bernardino Licinio, égalem. surn. *le Pordenone*, parent du précédent et son élève, né au commencem. du 16e S., a laissé plus. ouvr. dans le style de son maître, et qui n'en sont pas indignes. — Jules Licinio, neveu et élève du Pordenone, né en 1500, mort à Augsbourg en 1561, peignit aussi plus. fresques fort estim. et fut surn. *le Romain* pour le distinguer des autres Licinio. — Jean-Ant. Licinio, son frère, plus connu sous le nom de *Sacchiense*, s'est fait aussi une assez gr. réputation ; mais ses ouvr. sont presq. ignorés.

PORÉE (Charles), célèbre jésuite, né en 1675 à Vendes, près de Caen, mort en 1741, fut nommé, en 1708, à la chaire de rhétoriq. du collége Louis-le-Grand, et s'y montra le digne successeur des Pétau, des Cossart. des La Rue et des Jouvancy ; peut-être même les a-t-il surpassés dans l'art de former les jeunes gens, auxquels il savait inspirer en même temps l'amour des lettres et celui de la vertu. « Les heures de ses leçons, dit Voltaire, qui fut son élève, étaient pour nous des heures délicieuses; et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout âge à de telles leçons : je serais revenu souvent les entendre. » La modestie du P. Porée égalait ses talents : il avait composé pour ses élèves des *plaidoyers* qui n'ont pas vu le jour; et il ne consentit jamais à donner au public des tragédies qui avaient obtenu le suffrage des connaisseurs. Ce fut malgré lui que parut, en 1735, un rec. de ses *Harangues latines*, 2 vol. in-12. Le P. Ch. Griffet en donna une nouvelle édition (1747, 3 vol. in-12), dans laquelle se trouvent plus. morceaux inédits. Le même édit. avait publ., en 1745, les tragédies du P. Porée ; elles sont au nombre de six : *Brutus; le Martyre de St Hermenigilde; la Mort de l'emper. Maurice; Sennacherib, roi d'Assyrie; Seby-Myrza, fils d'Abbas, roi de Perse ;* et *le Martyre de St Agapit.* En tête de ce vol. est une *Vie* de l'aut., en latin. Le P. Porée avait aussi composé des comédies ( *Fabulæ dramat.* ), qui ont été impr. en 1749. — Porée (Charles-Gabriel), frère du précédent, mort curé de Louvigni en 1770, à l'âge de 85 ans, a laissé, outre un gr. nombre de *Dissertat.*, *le Pour et le Contre de la possession des filles de Landes, diocèse de Bayeux*, Rouen, 1738, in-8. — *La Mandarinade, ou Histoire comique du mandarinat de l'abbé de St-Martin* (connu dans le 17e S. par sa crédulité ridicule), La Haye, 1738, 3 vol. in-12, rare. — *Lettres sur la sépulture dans les églises*, Caen, 1745, in-12. L'abbé Porée a travaillé aux *Nouvelles littéraires de Caen*, journal dont il a paru 3 vol. in-8, de 1742 à 1744.

PORION (Pierre-Joseph), évêque constitut., né en 1743 à Thièvres, diocèse de St-Omer, fut successivem. secrét. de Christ. de Beaumont, archevêque de Paris, profess. à La Flèche, puis à Arras, et curé de St-Nicolas-des-Fossés dans cette ville. Élu évêque du Pas-de-Calais, il renonça à ses fonctions en 1793, ainsi que la plupart des prêtres qu'il avait ordonnés, se fit défenseur officieux près les tribunaux, et fut quelque temps président de l'administrat. municip. de St-Omer. Il s'était marié à la fille d'un offic. irlandais nommé Prud'hov. En 1802, il vint se fixer à Paris, où il vécut dans l'obscurité, et mourut en 1830. On lui doit un *Commentaire de Lhomond*, et des *Corrigés de thèmes.* Il faisait des *vers latins* et *français*, qui ne lui procurèrent pas grande réputat., quoiqu'il eût chanté les div. gouvernem. qui se sont succédés pendant la révolution.

PORLIER (D. Juan-Diaz), surn. *El Marquesito*, maréchal-de-camp, capit.-général des Asturies, né vers 1775 à Carthagène en Amérique, entra de bonne heure au service de mer comme garde-marine; il assista au désastreux combat de Trafalgar, et demanda ensuite de l'emploi dans un régiment

d'infanterie royale lors de l'invas. des Français dans la péninsule. Parvenu en peu de temps au grade de colonel, il se fit autoriser à lever un corps de *guérillas*, se signala à leur tête en plus. occasions, et mérita par ses services le grade de maréchal-de-camp, ainsi que la capitainerie-générale des Asturies, que lui donna la régence. L'accueil flatteur qu'il reçut de Ferdinand VII, enfin replacé sur son trône (1814), ne le séduisit pas au point de lui faire voir sans douleur le renversement de la constitution, qu'il avait bravement défendue, ni les persécutions dont on accabla bientôt les patriotes. Peu disposé même à dévorer en silence l'indignat. qu'il éprouvait, il exhala ses plaintes dans ses entretiens avec ses amis ainsi que dans sa correspondance. La police intercepta l'une de ses lettres, et il fut jeté dans le fort San-Antonio, d'où il ne sortit qu'au bout de plus. mois, sur une permission qui lui fut accordée d'aller prendre les eaux d'Arteyro. C'est là que fut ourdi le fameux complot qui éclata dans la nuit du 18 au 19 septembre 1815 par la prise de Ste-Lucie, d'où Porlier, principal chef de cette hasardeuse entreprise, lança une proclamat. dans laq. il appelait aux armes ses concitoyens jaloux de reconquérir une liberté qu'ils avaient déjà payée au prix de tant d'efforts. Une junte provinciale de Galice s'institua sous sa présidence; elle lui décerna le titre de commandant-général de l'intérieur du royaume. Se croyant assez sûr de la coopérat. des troupes qui formaient la garnison de Santiago, il marche vers cette place; mais dans le seul intervalle d'une halte qu'il a fait faire à sa troupe, des émissaires, qu'a soudoyés le chapitre de Santiago, se mêlant parmi les soldats insurgés, en déterminent plusieurs, à force d'argent et de promesses, à trahir leur chef, qui bientôt est enlevé, conduit à la Corogne (26 sept.), livré à une commission militaire, et pendu comme traître (3 oct. 1815). Ainsi fut étouffé le prem. soulèvement excité en Espagne par la révolution qu'effectua à son retour le prince qui devait aux *cortès* la conservat. de son trône. Les restes de Porlier reçurent en 1820 une éphémère apothéose, qui leur fut décernée comme au prem. martyre de la liberté espagnole.

PORPHYRE, écrivain grec du 3e S., portait d'abord le nom de *Malchus*, c'est-à-dire *roi* dans la langue syriaque : celui de *Porphyre*, qui équivaut à *Purpuratus*, revêtu de la pourpre, lui fut donné, s'il faut en croire Eunape, par Longin. On place sa naissance à l'an 233 de J.-C. On ne s'accorde pas sur sa patrie; mais il faut peut-être croire, de préférence, qu'il était de Tyr, sur le témoignage d'Eunape, de Longin et de Jamblique. Il eut d'abord pour maître Origène, probablement à Tyr ou à Césarée en Palestine, et reçut ensuite, dans Athènes, les leçons du grammairien Apollonius, puis celles de Longin; il vint à Rome à l'âge de 20 ans, retourna ensuite en Asie ou en Égypte, puis revint à Rome en 263, et s'attacha comme élève à Plotin, dont il partagea les rêveries, recueillit les livres, et prêcha la doctrine. A partir de cette époque, il tomba dans une mélancolie profonde et dans un dégoût de toutes choses dont il ne fut jamais complétement guéri. Plus tard il se réconcilia avec la vie; mais ce fut pour converser avec les génies, dans le commerce desquels il trouvait, grâce à la magie platonicienne, d'ineffables délices au milieu des chagrins de ce monde. Il entendit même un oracle, chassa un mauvais démon, et finit par voir Dieu en personne. On a lieu de penser qu'il termina sa carrière en 303, 304 ou 305, à l'âge de 70, ou tout au plus de 72 ans. Il n'est pas facile de déterminer les lieux qu'il habita dans le cours des 30 et quelq. années qui précédèrent sa mort; on est seulem. assuré qu'il ne fit pas un continuel séjour à Rome. Les opinions sont bien contradictoires relativem. à sa croyance religieuse et à ses démêlés avec les chrétiens. Les uns l'ont supposé juif de naissance; ce qui est une erreur. St. Augustin croit, et l'histor. Socrate assure qu'il avait été chrétien; mais on persiste encore aujourd'hui à contester ce point. Tout ce que l'on peut croire, malgré les assertions contraires, c'est que Porphyre avait composé 15 livres pour combattre la religion chrétienne. Outre ces 15 livres, ses autres ouvr. perdus sont au nombre de 41. Quatre autres ouvr. du même écrivain se conservent MSs.; l'impression en a répandu 14 autres, parmi lesq. nous citerons : *la Vie de Pythagore*, publ. en grec à Altdorf en 1610, in-4; en grec et en latin, à Rome, en 1630, in-8; et à Utrecht, en 1707, in-4. — Un *Traité de l'abstinence de la chair des animaux*, publ. avec une *version* lat. et des *notes*, Cambridge, 1655, in-8; Utrecht, 1767, in-4. — 32 *Questions sur Homère*, impr. d'abord à Rome en 1518, in-4; puis à Venise chez les Aldes, en 1521, in-8; et plus. fois ensuite à Strasbourg, à Bâle, etc. On peut consulter, pour plus de détails, la *notice* d'Eunape, quelques lignes de Suidas, un travail considérable d'Holsténius, un *opuscule* de Burigny, à la tête de sa traduct. française du *Traité de l'abstinence*.

PORPORA (Nicolas), musicien, surnommé par les Italiens le *Patriarche de l'harmonie*, né à Naples en 1685, fut l'élève le plus distingué du célèbre Scarlati. Il débuta dans la composit. par l'opéra d'*Ariane*, représ. avec succès à Vienne, et ensuite sur les théâtres de Londres et de Venise. Cet opéra fut suivi de beaucoup d'autres, et Porpora n'avait pas encore 36 ans que déjà on connaissait de lui 50 partit. du même genre. Sa réputat. lui fit obtenir la direction de la chapelle électorale et du théâtre de Dresde. Plus tard il alla à Londres, où il trouva un rival qui avait pour lui l'opinion publique. Les Anglais, malgré les efforts du célèbre Farinelli en faveur du compositeur italien, dont il se glorifiait d'être l'élève, se prononcèrent pour Haendel, leur idole. Porpora se mit alors à cultiver un genre tout nouveau pour lui. Il publia des *sonates* de violon et de clavecin qui furent bien accueillis. Il mourut à Naples en 1767. Tous les ouvrages qu'il a composés pour le théâtre sont tombés dans l'oubli; mais on conserve aux archives du conservatoire de *la Pietà*, à Naples, plusieurs morceaux de musique sacrée de ce maître.

PORPORATI (Charles-Antoine), célèbre graveur, né à Turin en 1741, entra, quoique très jeune, dans le corps des ingénieurs-géographes de l'armée piémontaise, et vint ensuite à Paris, où il ne tarda pas à se faire un nom dans l'art de la gravure. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut le portrait de *Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne* (ce prince lui avait accordé une protection particulière, et il lui devait les prémices de son burin). *La petite Fille au chien*, qu'il grava ensuite, d'après le tabl. de Greuze, et la *Suzanne au bain*, d'après Santerre, vinrent mettre le sceau à sa réputation. De retour dans sa patrie, il devint professeur, et fut peu de temps après appelé à Naples pour y fonder une école. Il grava dans cette ville, d'après Raphaël, le tableau de la *Vierge au lapin*, et exécuta un petit *médaillon* au pointillé de la reine de France Marie-Antoinette, resté inédit. Le *Bain de Léda*, d'après le Corrége, fut le dernier ouvrage de Porporati, qui mourut à Turin en 1816. Il était membre de l'acad. de cette ville et de celle de Paris, où il avait été admis dès 1773.

PORQUET (Pierre-Charles-François), né à Vire en 1728, mort à Paris en 1796, fut précepteur de Boufflers, et ensuite aumônier de Stanislas, roi de Pologne. On a de lui diverses poésies, publiées dans l'*Almanach des Muses* (où il signait quelquefois le *Petit Vieillard*), dans le *Journ.* de Fréron, et dans quelq. autres recueils. Son *disc.* de réception à l'acad. de Nancy, prononcé en 1746, a été imprimé. On lui doit aussi des *Réflexions sur l'usure*. On trouve une *notice* très étendue sur l'abbé Porquet dans le *Magasin encyclopéd.*, 1807, t. II et III.

PORRO (Pierre-Paul), imprimeur, né à Milan vers la fin du 15e S., est un des prem. typographes qui aient employé des caractères arabes. Il impr. à Gênes, en 1516, le *Psautier pentaglotte*, qui est regardé, sous le rapport typographique, comme un chef-d'œuvre dont il n'existait pas de modèle.

PORRO (Jérôme), graveur, né à Padoue vers 1550, a exécuté les *Vues des îles les plus célèbres du monde*, de Porcacchi, les estampes des *Funerali antichi*, du même auteur; les *portraits* qui accompagnent la *Vie des Visconti, ducs de Milan*, par Scipion Barbuò Soncino; un *Recueil de statues antiques*, et les planches de l'édit., devenue très rare, du *Roland furieux*, Venise, 1548.

PORRO (François-Daniel), algébriste, né à Besançon en 1729, embrassa la règle des bénédictins dans la congrégat. de St-Vannes, où il prit le nom de *Donat*. Enlevé à la vie paisible du cloître par la révolut. de 1789, il n'en continua pas moins de s'appliquer à l'étude des mathémat., et mourut ignoré en 1795. Il a publié, en gardant l'anonyme: *Jeu de cartes harmonique et récréat.*, sans date (c'est un jeu au moyen duquel on peut composer de petits airs, par la simple distribution des cartes et leur arrangem. dans la progression numérique); *l'Algèbre selon les vrais principes*, 1789, 2 vol. in-8. Dom Porro expose dans cet ouvr. des principes opposés à ceux qui sont admis par les géomètres.

PORSENNA, roi d'Étrurie, n'est guère connu que pour avoir accueilli Tarquin chassé de Rome, et avoir tenté de le rétablir sur le trône, d'abord par la voie de la conciliation, ensuite par la force des armes. Il battit les Romains sur les bords du Tibre, et il serait peut-être entré à leur suite dans Rome, s'il n'eût été arrêté sur le pont Sublicius par P.-Horatius-Coclès. Il résolut alors de prendre la ville par la famine, et il était sur le point de réussir, lorsqu'effrayé de l'audacieuse entreprise et des menaces de Mutius-Scévola, il fit offrir la paix aux Romains. Un traité fut conclu, dans lequel on n'eut point égard aux prétentions des Tarquin. Clélie, jeune Romaine d'une noble famille, et l'un des otages donnés au roi étrusque, s'échappa de son camp, traversa le Tibre à la nage, et montra, par son exemple, combien il devait y avoir de courage dans ce peuple, calomnié par des tyrans déchus. Porsenna traita dès-lors les Romains en amis, et en reçut plus d'un témoignage de reconnaissance. Ayant échoué contre la ville d'Aricium, dont il faisait faire le siége par son fils Aruns, il vit ses troupes fugitives accueillies à Rome. Cepend. l'année suiv. (247 de Rome, 507 av. J.-C.), il fit de nouv. démarches pour décider les Romains à rétablir les Tarquins sur le trône, et n'y réussit point. Il abandonna alors ses indignes protégés, et, comme il ne se trouva plus mêlé à l'histoire de Rome, on ne sait sur lui rien d'important, à partir de cette époque, sinon qu'il favorisa les arts dans ses états.

PORSON (Richard), célèbre helléniste, professeur au collége de la Trinité de Cambridge, né à East-Ruston, dans le duché de Norfolk, en 1759, mort en 1808, a publié des *Analyses* du t. Ier de l'*Eschyle* de Schutz, de l'*Aristophane* de Brunck, de l'*Hermesianax* de Weston, et des *Monostrophes* de Huntingford, dans la *Revue littér.* de Maty, de 1783 et 1784; des *notes* à la fin d'une édition de la *Retraite des dix mille*, de Xénophon, 1786, in-4 et in-8. — 3 *Lettres sur la vie de Jonhson*, par Hawkins, dans le *Gentleman Magazine*, de 1787. —*Notes sur les commentaires de Toup sur Suidas, Hesychius* et autres lexicographes grecs, édit. d'Oxford, 1790. — *Letters to M. Archdeacon Travis, in answer to his defence of the three heavenly witnesses*, 1 *John*, v. 7, Londres, 1790, in-8 de 440 p. — *Virgilii opera, curante Heyne*, 1793, 4 vol. in-8. — *Analyse de l'Essai de R. Paine Knight sur l'alphabet grec*, dans le *Monthly Review*, de 1794.—*Æschyli tragœdiæ septem*, Glascow, 1795, in-fol. — *Euripidis Hecuba, græcè*, Londres, 1797 et 1811, in-8. — *Euripidis Orestes, græcè*, 1798 et 1808, in-8.—*Euripidis Phœnissæ*, 1799, 1811, in-8. — *Euripidis Medea*, Cambridge, 1801, 1812. — *Adversaria notæ et emendationes in poetas græcos, edentibus J.-H. Monck et C.-J. Blomfield*, 1812; Leipsig, 1815, in-8. — *Tracts and miscellaneous criticisms collected by Thomas Kidd*, Londres, 1815, in-8.— *Notæ in Aristophanem, quibus Plutum comœdiam præmisit P. P.*

*Dobree*, Cambridge, 1820, in-8.—*Photii Lexicon, è codice galeano* (*collegii Trinit. Cantabrig.*), *descripsit Ric. Porsonus*, 1822. Porson est l'un des critiq. du prem. ordre qu'a produits l'Angleterre.

PORTA (Joseph), peintre, né à Garfagnana en 1520, prit le surnom de *Salviati*, dont il fut l'élève, et le suivit à Venise, où il ne tarda pas à signaler son talent. La bibliothèque de St-Marc est ornée de diverses peintures à fresque de Porta, qui font honneur à son génie, et il ne se distingua pas moins par ses tableaux à l'huile. Il contribua à l'embellissement de la salle royale du Vatican, et reçut les applaudissements du pape Paul III et de toute la cour. Cet artiste était très versé dans les mathématiq. Il s'est aussi fait connaître comme bon graveur en taille de bois. Le musée possède de ce maître un tableau représentant *Adam et Ève chassés du paradis terrestre*.

PORTA (Jean-Bapt.), célèbre physicien, né à Naples vers 1540, fit d'excellentes études, voyagea ensuite pour acquérir de nouvelles connaissances, parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, visitant les bibliothèques, conversant avec les sav. et les artistes, et notant tout ce qui lui semblait remarquable. De retour à Naples, il devint l'un des fondateurs de l'acad. des *Otiosi*, et institua, dans sa propre maison, celle des *Secreti* (pour la découverte des secrets utiles à la médecine ou à la philosophie naturelle), que le pape Paul III crut devoir supprimer par une bulle, en défendant à Porta de se mêler à l'avenir d'arts *illicites*. Porta n'en continua pas moins de se livrer à l'étude des sciences physiques, dont il a contribué, plus qu'aucun autre de ses contemporains, à répandre le goût, et mourut à Naples en 1615. On lui doit la découverte de la chambre obscure, ainsi qu'un grand nombre d'expériences d'optique très curieuses, et il a laissé beauc. d'ouvrages, où, au milieu d'un grand nombre de puérilités et de bizarreries, on trouve des observat. très remarquables. Les principaux sont : *Magiæ naturalis lib. XX*, Naples, 1589, in-fol. (la 1re édit. de 1558 ne contient que 4 liv.); réimpr. à Leyde, 1644 et 1651, petit in-8; trad. en italien et en allem., et les 4 prem. livres seulem. en franç., Lyon, 1565, in-8, Paris, 1570, in-16; Lyon, 1630, in-12.—*De furtivis litterarum notis, vulgò de ziferis*, Naples, 1563, in-4 (c'est un traité des chiffres que l'on emploie pour cacher sa pensée en écrivant). — *Phytognomonica*, ibid., 1583 ou 1588, in-fol. — *De humanâ physiognomiâ lib. IV*, Vicus Acquensis (Sorrento), 1586, in-fol., fig. — *Villæ lib. XII*, Francfort, 1592, in-4. — *De refractione optices parte lib. IX*, Naples, 1593, in-4. — *Pneumaticorum lib. III*, etc., ibid., 1601, in-4. — *De cœlesti physignomoniâ lib. VI*, ibid., 1601, in-4. — *Ars reminiscendi*, ibid., 1602, in-4. — *De distillatione*, Rome, 1608, in-4, fig.; Strasbourg, 1609, trad. en allemand. — *De munitione lib. III*, Naples, 1608, in-4 (c'est un traité de fortifications). — *De aeris transmutationibus lib. IV*, ibid., 1609, in-4. — *Œuvres dramat.* (en italien, renfermant 14 comédies, 2 tragéd., et une tragi-comédie), Naples, 1726, 4 vol. in-12. Gabr. Duchesne a publié une *Notice hist. sur J.-B. Porta*, Paris, 1801, in-8 de 383 pag. Cet écrit n'est point exempt d'erreurs. On peut consulter avec fruit sur Porta la *Storia della letteratura*, de Tiraboschi.

PORTA (Jacques della), architecte, né à Milan vers 1530, s'occupa d'abord à faire des bas-reliefs de stuc, et étudia ensuite l'architect. sous Vignole. Ses talents dans cette partie lui valurent la place d'architecte de St-Pierre de Rome, et il fut choisi pour achever la coupole que son maître avait continuée après Michel-Ange. Il fit élever sur ses propres dessins la chapelle Grégorienne, le petit temple des Grecs, l'église de Notre-Dame *de' Monti*, et une partie de celle des Florentins. Aidé de Fontana, il acheva en 1590 la coupole de St-Pierre, et exécuta ensuite plus. autres monuments remarquables, entre autres *la Villa Aldobrandina*, son dernier ouvrage, qui reçut ensuite le nom de *Belvédère*. J. della Porta mourut à Rome à l'âge de 65 ans. — Porta (Guillaume della), neveu du précédent et sculpteur habile, a laissé à Rome plus. ouvrages qui font honneur à son talent. On cite surtout sa restaurat. des jambes du fameux *Hercule Farnèse*, qui se trouve maintenant à Naples, et le *Mausolée* du pape Paul III. — Le chev. Jean-Baptiste della Porta, parent et élève du précéd., né à Porlizza en 1542, mort à Rome en 1597, se fit connaître comme un des plus habiles sculpteurs de son temps. Il existe à Rome quelq.-uns de ses ouvrages, parmi lesq. on cite la statue colossale de *St Dominique*, dans l'église de Ste-Marie-Majeure, et surtout le groupe de *Jésus-Christ donnant les clefs à St Pierre*, dans l'église de Ste-Pudentienne. — Thomas della Porta, frère du précédent, et comme lui élève de Guillaume, donna les modèles des statues de *St Pierre* et de *St Paul*, que l'on coula en bronze, et qui furent placées sur les colonnes Antonine et Trajane. On a aussi de lui, dans l'église St Ambroise *al Corso*, un groupe qui représente *Jésus-Christ descendu de la croix et entouré de plusieurs saints personnages*.

PORTAL (Paul), chirurgien, né à Montpellier dans le 17e S., s'établit à Paris; il se consacra particulièrem. aux accouchem., acquit de la réputat. dans la pratique de cette branche importante de la chirurgie, et mourut en 1703. On a de lui : *Disc. anat. sur le sujet d'un enfant d'une figure extraordinaire*, Paris, 1671, in-12. — *La pratique des accouchem. soutenue d'un gr. nombre d'observat.*, ib., 1685; trad. en hollandais, Amst., 1690, in-8.

PORTAL (Antoine), prem. médecin consultant du roi, professeur au collége de France, membre de l'Institut, de l'acad. royale de médec., des acad. de Turin, etc., naquit en 1742 à Gaillac, au moment où Bordeu jetait à Montpellier les fondem. de sa gloire. Après ses prem. études, il se rendit dans cette ville. A 19 ans, il fut docteur; à 20, membre de l'acad. de Montpellier. Quand il arriva peu de temps après à Paris, Sénac, prem. médecin de Louis XV, le choisit pour donner une édition de son *Traité de la structure du cœur*. Tels furent les

succès de Portal, qu'il se vit recherché par Francklin, Buffon, d'Alembert, etc. En 1769, reçu à l'acad. des sciences, il se lia dès-lors avec tout ce que ce corps savant renfermait d'hommes illustres. Portal, qui le prem. a senti l'appui mutuel que la médec. et l'anatomie doivent se prêter, a publié un très gr. nombre d'ouvr., délaissés aujourd'hui, parce que leur auteur est resté pendant 40 ans étranger au mouvem. qui imprimait une marche nouvelle à la science; mais ces ouvr. n'en sont pas moins estimables. Nous ne citerons que son *Hist. de l'anatomie et de la chirurgie*, 1770-73, 7 vol. in-8. Les réformes heureuses que Portal fit subir à l'art de guérir, et son éloignem. pour tout système, ont porté leurs fruits et doivent recommander sa mémoire et son nom aux amis de la science et de l'humanité. Cet illustre doyen des médecins mourut à Paris le 22 juillet 1832, âgé de près de 90 ans, après avoir joui jusqu'au dern. moment de toutes ses facultés.

PORTALIS (Jean-Étienne-Marie), ministre-d'état, né au Beausset (Provence), en 1746, fut reçu avocat au parlem. d'Aix à l'âge de 21 ans, et dès son début se plaça parmi les jurisconsultes et les orateurs distingués de cette époque. Il publia plusieurs *mémoires* remarquables, et notamment une *Consultat. sur la validité des mariages des protestants en France*, qui fut impr. en 1770. Deux causes soutenues contre deux adversaires célèbres, Beaumarchais et Mirabeau, ajoutèrent encore à la réputat. de Portalis, qui bientôt fut placé, malgré sa jeunesse, à la tête de l'administrat. de sa province. Il justifia, par sa capacité dans les fonctions administratives, le choix qu'on avait fait de lui, et reparut ensuite au barreau avec un nouvel éclat. La modération et la mesure, qui formaient la base de son caractère, l'éloignèrent du rôle auq. l'auraient appelé ses talents à l'époque de la révolut., et il se retira à la campagne dès 1790. Les troubles du Midi et le commencem. des persécutions révolutionnaires lui firent chercher un asile à Lyon, d'où il se vit forcé bientôt de s'éloigner pour éviter une mort certaine. Arrivé à Paris dans les dern. mois de 1793, il y fut arrêté et ne recouvra sa liberté que plusieurs mois après la chute de Robespierre. Lors de l'établissem. de la constitution de l'an III, les électeurs du départem. de Paris nommèrent Portalis au conseil des anciens, où il se montra opposé au directoire, dont la politique ambiguë luttait contre la faiblesse de son institution. Il sollicita l'abrogation de plusieurs lois révolutionnaires, repoussa des mesures violentes proposées contre les émigrés et les prêtres non assermentés, se prononça contre le rétablissem. des sociétés populaires, appuya celui de la contrainte par corps en matière civile, et présenta un rapport lumineux sur le divorce. Inscrit sur la liste des proscrits au 18 fructidor (4 sept. 1797), il se réfugia en Allemagne, et ne revint en France qu'en 1800. Le gouvernem. consulaire le nomma presque aussitôt son commissaire près le conseil des prises. Portalis entra vers la fin de la même année au conseil-d'état, et, en août 1801, il fut chargé de la direct. de toutes les affaires concernant les cultes. Cette direct. fut convertie, en 1804, en ministère spécial, et la conservation de Portalis dans ce départem. obtint l'approbat. générale. Les différentes communions religieuses trouvèrent dans le nouveau ministre une sage modérat.; les séminaires furent réorganisés; les associations religieuses de femmes qui se consacrent au service des malades et des pauvres, à l'instruction gratuite des enfants, etc., furent autorisées, et les congrégat. des missions étrangères furent rétablies. Chargé, en juillet 1804, du portefeuille du ministère de l'intérieur, il exerça pendant plusieurs mois avec distinction ces fonctions importantes. En 1807, menacé de cécité, il subit une opération douloureuse, qui n'eut malheureusement qu'un succès trompeur. Il survécut peu de temps à cet accident, et mourut le 25 août de la même année. Toutes les églises de France, soit catholiq., soit protestantes, rendirent spontaném. des honneurs funèbres à sa mémoire; et, deux ans après, Bonaparte ordonna qu'il lui serait élevé une statue dans le conseil-d'état (elle a été exécutée par de Seine). Portalis était gr.-officier de la Légion-d'Honn., et membre de la seconde classe de l'Institut (Acad. franç.). Il prononça dans cette assemblée, en 1806, un *Éloge* de l'avocat-général Séguier, impr. deux fois dans la même année. On a de lui un *Traité* (posthume) *sur l'usage et l'abus de l'esprit philosoph. pend. le* 18e S., précédé d'une *notice* fort intéressante sur l'auteur, par son fils, 1820, 2 vol. in-8. C'est un ouvr. très remarquable par le style, par l'esprit de méthode, d'analyse et d'impartialité qui l'a dicté, et par la philosophie religieuse qui y règne.

PORTALLIER (Claude-Joseph), prêtre du diocèse de Belley, né en 1788 à Meximieux, mort à Bourg le 22 juillet 1851, exerça le ministère à Poncin, et fut employé dans les séminaires de Meximieux, d'Alix, de l'Argentière et de St-Irénée à Lyon. L'évêque de Belley ayant pris possession de son siége, chargea l'abbé Portallier de tous les soins relatifs à la format. du gr. séminaire de son diocèse, qu'il établit à Brou. Sa faible santé ne lui permettant pas de supporter les pénibles austérités de la vie de séminaire, il revint à Bourg, où il fut chargé de diriger le noviciat des sœurs de St-Joseph, pour lesq. il composa quelq. ouvrages. Cette congrégation, qui se consacre à tous les genres de bonnes œuvres, tient 7 hôpitaux et a 80 établissements dans le diocèse. Parmi les princip. ouvr. de l'abbé Portallier, on distingue le *Manuel des cérémonies lyonnaises* et le *Mois de Marie*. On lui doit une nouv. édit. de l'*Histoire de l'église de Brou*.

PORTE (Maurice de La), littérateur, né à Paris en 1530, mort en 1571, a le premier rassemblé les *Épithètes franç*. Le P. Daire, dont on a un nouv. recueil d'*Épithètes*, paraît n'avoir pas connu celui de La Porte, qui fut impr. à Paris en 1571, in-8, et a eu plusieurs éditions, également recherch. des curieux.

PORTE (Pierre de La), né en 1603, entra dès l'âge de 18 ans au service d'Anne d'Autriche, en qualité de porte-manteau ordinaire, et se dévoua entièrement aux intérêts et aux vues de cette princesse. Enveloppé en 1625 dans la disgrâce de la maison de la reine, il entra dans la compagnie des gendarmes commandée par le comte d'Estaing, et ce ne fut qu'en 1631 que le roi lui permit de reprendre ses prem. fonctions. Pendant cet espace de temps, La Porte n'avait pas cessé d'être l'intermédiaire secret des relations que la reine entretenait avec le roi d'Espagne, la gouvernante des Pays-Bas et la duchesse de Chevreuse. Soupçonné par le card. de Richelieu, il fut mis à la Bastille, et tout fut mis en usage pour lui arracher des aveux qui vraisemblablem. eussent perdu la reine : mais les promesses, les menaces, l'appareil de la question, la crainte même du supplice ne purent ébranler sa fidélité. Il sortit enfin de sa prison en 1638, et fut envoyé en exil à Saumur, où il resta jusqu'à la mort de Louis XIII. Rappelé ensuite à la cour, il devint prem. valet-de-chambre du jeune roi, et semblait devoir jouir d'une grande faveur auprès de la reine; mais un excès de zèle et de franchise le perdit dans l'esprit de cette princesse qui l'éloigna de la cour en 1653. La Porte mourut en 1680. On a de lui des *Mémoires contenant plus. particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, Genève, 1756, in-12, réimpr. dans la 2ᵉ série de la *Collection des mémoires relatifs à l'hist. de France*, par MM. Petitot et Montmerqué. — La Porte (Gabriel de), son fils, mort doyen du parlement de Paris en 1730, a laissé la relation d'un voyage qu'il fit en 1670, avec M. Arnoul, en Flandre, en Hollande et en Angleterre. Cet ouvr., qui n'a point été imprimé, présente, dit-on, plus. faits curieux.

PORTE (l'abbé Joseph de La), né à Béfort en 1713, mort à Paris en 1779, s'est fait connaître par un gr. nombre de compilations, dont quelq.-unes sont estimées. Outre la part qu'il prit aux *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, à l'*Année littér.*, au *Mercure de France*, et à *la France littéraire*, dont il publia seul le 1ᵉʳ *Supplément*, on a de lui : *Observat. sur la littérature moderne*, 1749 et années suiv., 9 vol. in-12. — *L'Observateur littér.*, 1758 et suiv., 18 vol. in-12. — *Calendrier histor. et chronologique des théâtres de Paris, depuis 1751 jusqu'à 1778*, 28 vol. in-24. — *Voyage au séjour des ombres*, 1749. — *L'Antiquaire*, coméd. en 3 actes et en vers, 1751, pièce à l'usage des colléges. — *Observations sur l'Esprit des lois*, 1755, in-12. — *L'École de la littérature*, tirée de nos meilleurs écrivains, 1763, 2 vol. in-12. — *Le portefeuille d'un homme de goût*, 1770, 3 vol. in-12. — *Le voyageur français*, 1765-95, 42 vol. in-12 (l'abbé de La Porte n'a rédigé que les 26 prem. vol. : les t. XXVII et XXVIII sont de l'abbé de Fontenay, et les suiv. de Domairon). — *L'Esprit de l'Encyclopédie*, 1768, 5 vol. in-12. — *Histoire littéraire des femmes franç.*, 1769, 5 vol. in-8. — *Anecdotes dramatiq.* (avec Clément de Dijon), 1775, 3 vol. in-8. — *Dictionnaire dramatique* (avec Champfort), 1776, in-8, et un grand nombre d'autres compilations, dont on trouve la liste dans *la France littéraire*, de Querard. — Porte (Sébastien de La), neveu du précéd., fut député du Haut-Rhin à l'assemblée législative, puis à la convention, où il vota la mort de Louis XVI, et fut ensuite employé dans différentes missions, où il se conduisit en fougueux démagogue. Néanmoins il se prononça contre Robespierre au 9 thermidor, et dans la suite il concourut aux mesures prises pour empêcher le retour de la terreur. Au conseil des cinq-cents, La Porte ne s'occupa guère que des finances, et, après la session, vécut dans l'obscurité. Il est mort en 1823. *L'Ami de la religion* (t. XXXV, p. 391), assure qu'à ses derniers moments il témoigna le plus sincère repentir de sa conduite pendant la révolution.

PORTE (Arnaud de La), né en 1737, entra à l'âge de 23 ans dans l'administrat. de la marine, et y déploya tant d'habileté qu'il obtint un avancem. rapide, et parvint à la charge d'intend.-général. Déjà la voix publiq. le désignait pour le ministère, lorsque la révolut. éclata. Il crut devoir alors se réfugier en Espagne; mais Louis XVI l'ayant nommé en 1790 intendant de la liste civile, avec les attributions du ministre de sa maison, La Porte, malgré ses trop justes craintes, n'hésita point à venir remplir un devoir sacré, et, se dévouant tout entier à l'infortuné monarque, il devint le dépositaire des secrets les plus import. de l'état, et fut chargé des correspondances les plus délicates. Mandé à la barre de l'assemblée nationale, après le départ du roi pour Varennes, il sut imposer aux factieux par sa noble fermeté, et refusa de faire connaître la lettre que son maître venait de lui écrire. Mais, après la funeste journée du 10 août, La Porte, resté fidèle à son poste, ne tarda pas à être désigné comme victime. Arrêté le 13, il fut condamné à mort, et subit son jugement le 28 avec résignation.

PORTE DU THEIL (François-Jean-Gabriel de La), sav. littérateur, né à Paris en 1742, suivit d'abord la carrière des armes, servit plus. années avec quelque distinction, et obtint la décoration de l'ordre de St-Louis. Retiré du service à la paix de 1763, il se livra tout entier à la culture des lettres, dont il s'était toujours occupé, même au milieu des fatigues et des hasards de la guerre. Il publia en 1770 une traduction de l'*Oreste* d'Eschyle, avec des *notes* judicieuses, et ce travail le fit admettre la même année à l'acad. des inscriptions. En 1775, il donna la traduct. des *Hymnes* de Callimaque, et l'année suiv. il partit, avec l'autorisat. du gouvernem., en qualité de membre du comité des *chartes*, établi pour la recherche des monum. historiques. Après un séjour de plus. années en Italie, il en rapporta 17 à 18 mille pièces, dont la plupart sont propres à jeter un nouveau jour sur l'hist. générale de l'Europe, dans les 13ᵉ et 14ᵉ S. Un grand nombre de ces pièces sont impr. dans le *Recueil des chartes, actes et diplômes relatifs à*

*l'histoire de France*. Il n'a paru de ce recueil, en 1791, que 3 vol. in-fol., dont les deux dern. sont entièrement dus à du Theil. Ce savant entreprit ensuite plus. travaux importants, fut nommé conservateur de la bibliothèque royale, et mourut en 1815, après une maladie longue et douloureuse. Outre les ouvr. cités plus haut, La Porte du Theil a publ., de concert avec Rochefort, une nouvelle édit. du *Théâtre des Grecs*, par le P. Brumoy, dans laquelle il a inséré sa traduct. d'Eschyle. Il a laissé incomplets et inédits plus. autres ouvr., tels que : un *comment.* sur Athénée; un nouv. recueil des *fragments* de Ménandre; un *voyage* pittoresque de Syrie et d'Égypte; une *traduct.* de Strabon, dont il était chargé, avec Gosselin et Coray. On a de lui un gr. nombre de *mém.* dans les recueils de l'acad. des inscript. et de l'Institut, et dans les *notices* des MSs. de la biblioth. du roi. Il avait fait imprimer une *traduct.* de Pétrone, avec le *texte;* mais, sur le point de livrer cet ouvrage au public (en 1800), il en brûla l'édit. entière, d'après les conseils de son ami et collègue Ste-Croix, qui lui représenta le scandale et le mal que produirait cette publicat.

PORTELANCE (de), auteur dramatique, né en 1732, mort en 1821, a publ. : *Antipater,* tragédie en 5 actes et en vers, Paris, 1755, in-8; cette pièce, jouée en 1751, fut si unanimement huée qu'elle donna lieu à une espèce de proverbe; lorsqu'on voulait parler d'une pièce très maltraitée du public, on disait qu'elle avait été *sifflée comme Antipater; le Temple de mémoire,* poème, 1753, in-12; avec Poinsinet, *Totinet*, opéra-comique, 1753, in-8; avec Patu, *les Adieux du goût; à Trompeur Trompeur et demi*, coméd. en 3 actes et en vers libres, représentée et imprimée à Manheim; avec l'abbé Regley et de Caux, *Journal des Journaux, ou Précis des principaux ouvr. périodiques de l'Europe*, Manheim, 1760, 2 vol. in-8. Depuis 1780, Portelance s'était retiré du monde; il vivait à la campagne, et était devenu aveugle vers la fin de ses jours.

PORTER (Miss Anna-Maria), romancière angl., reçut de sa mère une excellente éducation, et manifesta des disposit. si précoces qu'à 13 ans elle débuta dans la carrière littéraire par la publicat. d'un petit vol. intit. : *Contes sans art*, dans lesq. on pouvait déjà pressentir cet esprit facile et fertile en inventions qu'on retrouve dans ses autres productions. Les ouvrages qui suivirent furent des romans tels que : *Walsh Colville; Octavie; les Frères hongrois; don Sébastien, ou la Maison de Bragance; le Village de Mariendorpt*, etc., qui eurent beauc. de succès, et furent la plupart trad. en franç. Elle a publié aussi un petit volume de *ballades et de romances*. D'une santé très délicate et affaiblie par ses travaux, miss Porter n'a pu prolonger bien loin son existence, elle mourut à Bristol en juillet 1832.

PORTHAN (Henri-Gabriel), profess. d'éloquence à l'univ. d'Abo, conseiller de chanceller., membre de l'acad. roy. de Stockholm, né à Abo vers 1739, mort en 1804, est le sav. le plus remarq. que la Finlande ait encore produit. On a de lui : *Chronicon episcoporum finlandensium*, de Justen, avec des *notes* intéress. — *Dissertation académique sur la poésie des Finnois*, de 1761 à 1778. — *Historia bibliothecæ reg. acad. aboensis*, 1773 et suivantes, 23 nos in-4, recherchés des bibliographes. Le rec. des *mémoires* de l'acad. de Stockholm renferme de lui d'excellents *mém.* sur les peuples du Nord.

PORTHMANN (Jules-Louis-Melchior), imprimeur à Paris, mort en 1820 à l'âge de 29 ans, n'en avait que onze, dit-on, lorsqu'il composa un ouvrage intitulé : *Réflexions sur les dangers et la gloire attachés aux travaux littéraires*. Il donna ensuite : *Essai sur les persécutions que la religion catholique a éprouvées en France pendant la révolution*, 1805, in-8; mais cet ouvr. fut détruit par ordre du gouvernem. — *Éloge de Corneille par un jeune Français*, 1808, in-8. — *Manuel des pasteurs, ou Recueil des maximes et des écrits des SS. Pères, à l'usage des curés et des jeunes ecclésiastiques*, 1810, in-12. Cet ouvr. a eu trois édit.; l'auteur a été secondé, pour la partie théolog., par M. l'abbé Cotteret. — *Éloge historique de l'imprimerie*, 2e édit., 1810, in-8. — *La paix des ménages, ouvrage propre à prévenir, empêcher et même arrêter tous divorces, querelles et chagrins domestiques*, 1814, in-12. Porthmann a été le principal rédact. du *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, dep. le no CLV (5 juin 1812) jusques et compris le no CCCXXXVI. Ce journal, continué depuis 1814 sous le nom de *Nain-Jaune,* forme 21 vol. in-8, qui sont assez rares.

PORTICELLI (l'abbé Louis), sav. littérat., né en 1774 à Lonato-Pozzolo, fut en 1803 nommé professeur d'éloquence au collége de cette ville, et, lors de la réorganisat. de l'instruct. publ. en 1819 dans le roy. de Lombardie, pourvu de la charge import. de censeur et préfet de l'univ. de Brera à Milan. Il mourut dans cette ville en 1838. Outre des *Notes* sur *Dante, Sannazar* et *Lippi*, dans la collection des classiq. ital., on lui doit un *Traité des règles de la poésie*.

PORTIEZ *de l'Oise* (Louis), député à la convention par le départem. dont il prit le nom en 1792, vota avec la majorité dans le procès de Louis XVI. Quelques jours avant ce vote, il avait demandé que le procès fût porté au tribunal criminel de Paris. Après le 9 thermidor il se rangea du parti des modérés, qui était, dit-on, réellem. le sien, et fit décréter, le 8 juillet 1795, qu'il ne serait plus fait d'exécution sur la place de *la Révolution* (Louis XV). Envoyé en Belgique à la fin de la même année, il s'occupa avec beaucoup d'activité d'assurer la réunion de ce pays à la France, fut ensuite élu membre du conseil des cinq-cents, puis membre du tribunat, et, après la dissolut. de ce corps, devint profess. et directeur des écoles de droit de Paris. Il avait précédemm. professé l'hist. à l'école du Panthéon. Portiez mourut à Paris en 1810. Il a publié : *Code diplomat., contenant le texte de tous les traités conclus avec la république franç. jusqu'à la paix d'Amiens*, 1802-03.—*Essai*

*sur Boileau Despréaux*, 1804, in-8. — *Cours de législation administrative*, 1808, 2 vol. in-8, et quelq. autres écrits peu remarquables.

PORTLAND (William BENTINK, comte de). — V. Bentink.

PORTLAND (William-Henri CAVENDISH BENTINK, 3e duc de), arrière-petit-fils du prem. comte de Portland, qui fut favori de Guillaume III, né en 1738 à Oxford, fut appelé, en 1762, à la chambre des pairs, où il vota d'abord avec l'opposition. Nommé successivem. à plus. charges importantes, il devint, en 1783, prem. lord de la trésorerie; mais son ministère, appelé de *la coalition*, ayant été renversé la même année par le parti de la cour, Portland reprit sa place parmi les membres de l'opposit., et y resta jusqu'en 1792, époque où la révolut. franç., menaçant d'envahir tous les autres états, lui fit craindre pour la tranquillité de l'Angleterre. Il se réunit alors franchem. au ministère, avec plusieurs de ses collègues, afin de l'aider à surmonter les obstacles qui entravaient sa marche, et fut nommé chancelier de l'univ. d'Oxford, puis secrét.-d'état de l'intérieur et lord-lieut. du comté de Nottingham. Mais sacrifié aux convenances de Pitt, qui mit en sa place M. Addington, ce ne fut qu'en 1806, à la réorganisat. du ministère, que le duc de Portland redevint prem. lord de la trésorerie. Tourmenté depuis long-temps de la maladie de la pierre, ses souffrances l'obligèrent à donner sa démission en sept. 1809, et il mourut au mois d'octobre suiv. des suites de l'opération. Il a été l'un des nombr. écriv. auxq. on a successivem. attribué les fameuses *Lettres de Junius;* et l'on a publié, pour établir ce système, un volume intit.: *Letters to a nobleman, proving a late prime minister, the late duke of Portland, to have been Junius* (v. le *Montly Review*, sept. 1816, p. 111).

PORTUGAL (le), partie principale de la contrée désignée par les Romains sous le nom de *Lusitanie* (laquelle embrassait tout l'espace compris entre le Douro et la Guadiana, ainsi que l'Estremadure espagnole, la province actuelle de Salamanque, une partie de celles de Zamora, de Toro, de Valladolid, etc.), forme la lisière occidentale de la Péninsule hispanique, et s'étend le long de l'Océan entre les 37e et 42e degrés de latitude septentrionale. On conjecture que ce pays, ainsi que l'anc. Ibérie, fut colonisé par les Phéniciens. Durant la domination de Rome, son existence, qui ne fut pas sans quelque gloire, est marquée par la lutte que soutinrent ses habitants contre les vainqueurs du monde (v. Sertorius et Viriatus). Devenu successivement la proie des Suèves, des Alains et des Visigoths, après la chute de l'empire d'Occident, le territoire des Lusons ou Lusitains passa, au 7e S., sous la dominat. des Arabes. Toutefois il ne fit que peu de temps partie du khalyfat d'Espagne. Au bout de 35 années, les Visigoths reconquirent sur les Maures toute la Galice, ainsi que la province de Minho, qui prit le nom de *Portucalia*, de la ville de *Portocale* (aujourd'hui Porto), d'où est venu le nom de Portugal. Les deux siècles suivants sont remplis par les guerres des chrétiens contre les Maures. Des débris du khalyfat de Cordoue s'étaient formés plus. petits états. Les mahométans partageaient encore au 11e S., avec le roy. de Léon et de Castille, l'étendue de terrain qu'embrasse aujourd'hui le Portugal. Vers l'an 1093, Henri de Bourgogne, venu en Espagne avec son cousin Raymond pour combattre les infidèles, reçoit, pour prix de ses services, la main de la fille du roi de Castille, Alphonse VI (Thérèse), qui lui apporte en dot le comté de Porto-Gale, circonscrit alors aux deux provinces de Minho et de Tra-os-Montes, et accru bientôt d'une partie de la Beira, que le guerrier franc enlève aux Maures. Peu après la mort de son père, la comtesse Thérèse prit le titre de reine; mais Alphonse, son fils, mettant à profit le mécontentement qu'excitait parmi les grands l'immense crédit qu'accordait cette princesse à ses favoris, la dépouilla du gouvernem., et sanctionna son usurpation par la célèbre bataille d'Ourique, gagnée sur les Maures en 1139. Le succès de cette journée fut tel que la nation conféra par acclamation au vainqueur le titre de roi, titre que confirma solennellement une assemblée des états du roy., convoqués à Lamego. La sagesse des vues politiques d'Alphonse Ier, que les historiens nomment aussi Henriquez, répondit à sa haute valeur. Fondateur de la monarchie portugaise, il en promulga les lois fondamentales, et sa maison se maintint sur le trône jusqu'en 1580. A cette époque, le Portugal avait connu le plus haut degré de sa gloire. Il avait vu le glorieux règne de Denis-le-Libéral, égalem. surnommé le *Roi Laboureur*. Les importantes conquêtes que fit successivem. cette nation chevaleresque et aventureuse en Asie, en Afrique et en Amérique, avaient fait briller du plus vif éclat le trône d'Emmanuel, prince dont la gloire pâlit un peu devant celle des grands hommes qui la lui ont acquise, et dont plus. ne furent payés par lui que d'ingratitude (v. Albuquerque). Tandis que d'infructueux succès soutenaient encore la renommée portugaise dans les Indes, les germes de destruct. croissaient au sein du royaume dans une effrayante progression. Aux manœuvres des jésuites, aux bûchers de l'inquisition, se joignirent d'autres fléaux. Nous voulons parler des affreux tremblem. de terre qui eurent lieu pend. le règne de Jean III. Le jeune roi Sébastien, successeur de ce prince, n'eut pas plus tôt saisi le sceptre, qu'il se jeta dans une folle expédition contre les Maures d'Afrique. Il y trouva la mort à la fameuse journée d'*Alcazarquivir* (le 4 août 1578). Le cardin. Henri, après avoir vieilli dans le cloître, succède sur le trône ruiné de Portugal à l'infortuné Sébastien, que sa fougue imprudente a précipité vers sa perte, avant même qu'il ait songé à contracter un hymen. La couronne que Henri n'avait portée qu'un an devint, après sa mort, l'objet des prétentions de nombreux concurrents, dont les principaux étaient le prieur de Crato Antoine, bâtard de l'infant don Louis, et le roi d'Espagne Philippe II. Le premier avait pris le titre de roi de Portugal, lorsque le fils de Charles-

Quint trancha toute la question avec l'épée du duc d'Albe. Sous la domination espagnole, qui dura 53 ans, le Portugal fut traité en province conquise, mais encore menaçante. Enfin, dès que l'affaiblissement de ses vainqueurs lui permit de secouer un joug qu'ils avaient tout fait pour rendre plus odieux, la nation portugaise, depuis long-temps préparée, se souleva à la voix de plus. patriotes illustres (*v.* Pinto), et le duc de Bragance fut proclamé roi, sous le nom de Jean IV. Les vains efforts que fit l'Espagne pour reconquérir sa proie se prolongèrent jusqu'au-delà du règne de ce prince, durant leq. fut à peu près consommée la perte des possessions du Portugal dans l'Inde. Néanmoins, ce peuple généreux et brave devait bientôt, par l'influence monacale qui le dominait au-dedans et au-dehors, retomber dans la plus funeste langueur; et, pend. un demi-siècle, l'industrie, l'agriculture, le commerce et la navigation y furent comme paralysés. L'esprit national s'y effaçait de jour en jour durant cette période, qui n'est remplie que par des conspirations, par les scandales de la cour sous le règne de Pierre II, amant adultère d'Élisabeth de Savoie, avant de devenir l'époux de cette femme divorcée du malheureux roi Alphonse VI, son frère, enfin par des alliances et des traités ruineux, dont les efforts d'un ministre habile, le comte d'Ériceira, n'avaient pu être qu'un palliatif transitoire, et qui achevèrent de placer le royaume sous le monopole des Anglais. Au dévot Jean V succéda enfin Joseph I^er^, qui fut assez heureux pour apprécier le grand homme auquel son règne allait emprunter tout son lustre. Nous avons nommé Pombal, objet de jugements contradictoires, ministre loué avec tant d'emphase par quelq. écrivains, et si impitoyablem. déchiré par les nombreux ennemis que ne pouvait manquer de lui susciter le coup de mort qu'il a porté dans les deux mondes à la redoutable *compagnie de Jésus*. Nous avons parlé en son lieu de l'administration du marquis de Pombal; pour terminer ces faibles aperçus sur une grande hist., nous passerons à l'énumérat. des principaux faits qui saillent entre une infinité d'accidents secondaires. Une réaction quelq. peu tempérée suivit, sous le court règne de Marie, le mouvem. prodigieux qu'avait pu donner le génie de Pombal à la marche d'un état par lui relevé sur le dern. penchant de sa ruine. D'abord régent, puis roi, son fils Jean VI sut procurer au Portugal une véritable prospérité par son administration ferme et active. Mais l'époque était venue où les orages politiq. de la France allaient bouleverser aussi l'Europe. On a vu aux articles Jean VI, Junot et Masséna, le récit sommaire de l'invasion des Français dans cette partie de la péninsule, des cessions qui furent arrachées à la couronne portugaise par les traités de Badajoz et de Madrid, de l'émigrat. de la famille royale au Brésil, de l'érection de cette colonie en empire indépendant, enfin du retour de Jean à Lisbonne, délivré de l'occupat. française. En mourant, ce prince laissa le trône de Portugal à l'empereur du Brésil don Pedro, son fils aîné, et ce dern. a fait acte de souveraineté en donnant au Portugal (1826) une charte constitutionnelle en vertu de laq. la princesse dona Maria, sa fille, fut déclarée reine sous la condit. qu'elle épouserait son oncle don Miguel, lequel devait préalablem. jurer le maintien de ladite charte. Mais don Miguel, nommé lieut.-gén. du roy. pendant la minorité de la reine, convoqua les anciennes cortès, malgré la défense de son frère, et, déclaré roi (25 avril 1828), annula la constitut. donnée par don Pedro. Ce ne fut qu'en 1832 que don Pedro, parti de Belle-Ile avec une flotte, ayant opéré son débarquement sur la côte de Portugal, contraignit son frère à sortir du royaume. Il prit alors le titre de régent, rétablit la charte constitutionnelle, et fit reconnaître reine sa fille Maria II da Gloria, qui, malgré les efforts des partisans de don Miguel, occupe encore aujourd'hui le trône de Portugal (août 1839).

PORTUS (François), célèbre philologue, né dans l'île de Candie en 1511, professa la langue grecque à Modène, à Ferrare et ensuite à Genève, où il mourut en 1581. On a de lui des *corrections* sur la *Rhétorique* d'Aristote, et les *traités* d'Aphtonius, Hermogènes et Longin; sur Pindare et les auteurs lyriques grecs; sur l'Anthologie, sur Xénophon, Thucydide, etc. Il a trad. en latin le *traité* d'Apollonius d'Alexandrie; les *hymnes* et les *lettres* de Synésius; les *odes* de St Grégoire de Nazianze, et laissé des *remarques* et des *additions* pour le *Lexique* grec de Rob. Constantin, des *discours* et d'autres *opuscules*. — Portus (Æmilius), fils du précéd., né vers 1550 à Ferrare, mort en 1610 à Heidelberg, où il enseigna la langue grecque avec beauc. de succès, a publié : *Oratio de variarum linguarum usu, necessitate, præstantiâque*, etc., Cassel, 1601, in-4. — *Dictionarium ionicum græco-latinum quod indicem in omnes Herodoti libros continet*, Francfort, 1603, in-8, rare; ce petit dictionnaire a été réimpr. pour faire suite à l'édit. d'Hérodote, Oxford, 1809, in-8. — *Dictionarium doricum græco-latinum, quod Theocriti, Moschi, Bionis et Simiæ variorum opusculorum interpretationem continet*, ibid., 1604, in-8, rare. — *Pindaricum Lexicon*, Hanau, 1694, in-8, rare. — *De priscâ Græcorum compotatione*, Heidelberg, 1604, in-8. — *De Nihili antiquitate et multiplici potestate*, Cassel, 1609, in-4. Portus a donné des édit. annotées et corrigées de l'*Iliade*, des *tragédies* d'Euripide, de Pindare, d'Aristophane, de la *Rhétorique* d'Aristote, de Thucydide et de Xénophon; des *notes* sur Onosander; les traduct. lat. du *comment.* de Proclus sur la théologie de Platon; du *Dictionn.* de Suidas; de l'*Histoire* de Thucydide, et des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse.

PORUS, roi indien, n'est connu que par la guerre qu'il soutint contre Alexandre; toute son hist. doit paraître fort suspecte, lorsqu'on songe au peu de renseignem. que nous donnent sur lui les histor. du héros macédonien, Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien et Quinte-Curce. On ne connaît

ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort; les rois ses prédécesseurs sont ignorés, ainsi que son success.; son nom ne semble guère indien. Cependant on suppose que La-Hor, jadis Lo-Pore, était la capitale de ses états. On lui donne une stature gigantesque et un courage égal à la force de corps. Il se présente dans l'hist. en l'année 327 av. J.-C., et voici les actes que l'on peut lui attribuer avec le moins de défiance. Il se porte sur les bords de l'Hydaspe, en défend quelque temps le passage contre Alexandre et contre un prince indien, nommé Taxile, se voit tourné par les Macédoniens et perd contre eux une bataille décisive. Arrien raconte qu'amené devant Alexandre qui lui demanda : « Comment prétendez-vous que je vous traite? » Porus répondit : « En roi. » Les quatre historiens cités plus haut s'accordent à dire qu'il conserva son roy. et qu'il obtint, au moins autant que Taxile, les bonnes grâces du conquérant. — Un autre Porus, dont parle Arrien (p. 381 et 384 de l'édit. gr.-lat. de 1757, in-8), était gouverneur d'une province dans l'Inde, et seconda les Macédoniens contre le Porus dont l'art. précède. Plus tard, jaloux des faveurs prodiguées au vaincu, il se révolta contre le vainqueur, qui le réduisit et le livra au prince indien dont il aurait voulu la ruine.

PORZIO (Luc-Antoine), *Portius*, médecin, né près d'Amalfi (royaume de Naples) en 1639, enseigna la médec. à Rome, se rendit à Vienne pendant la guerre contre les Turks, à l'effet d'y observer les maladies propres aux milit., et consigna ses observat. dans un traité intit. : *De militis in castris sanitate tuendâ*, Vienne, 1685; réimpr. plusieurs fois à Naples et en Hollande. Il mourut à Naples en 1723. Tous ses ouvr. ont été publ. sous ce titre : *L.-A. Portii opera omnia medica, philosophica et mathematica*, etc., Naples, 1736, 2 vol. in-4.

POSIDONIUS, philosophe stoïcien, contempor. de Pompée et de Cicéron, était né à Apamée en Syrie. Il avait établi son école à Rhodes, lorsque le rival de César, revenant de Syrie, voulut entendre une de ses leçons. Le philosophe était alors tourmenté d'un fort accès de goutte; mais pour honorer son illustre visiteur, il crut devoir lui exposer les dogmes princip. de sa secte. La douleur le forçant de s'interrompre, il s'écria : « O goutte! tu ne me réduiras point à convenir que tu sois un mal! » Plusieurs savants critiques pensent qu'un Posidonius, astronome et mathémat., né, suivant quelq. biographes, à Alexandrie, n'est autre que le stoïcien dont parle Cicéron au 1er livre *de Naturâ deorum*, et qui fut son maître et son ami. Les ouvrages de Posidonius sont perdus; mais on en a quelq. fragments publiés sous ce titre : *Posidonii Rhodii reliquiæ doctrinæ, collegit atque illustravit J. Bake*, etc., 1810.

POSSE (C.-H., comte de), seigneur de Fogelvik, l'un des patriotes les plus éclairés de la Suède, mort en 1823, avait fait différents voyages dans les pays d'Europe pour recueillir des notions sur l'économie rurale et politique et sur la législation. On cite de lui : *Actes relatifs à la quest. de la responsabilité ministérielle de la diète de* 1823, Stockholm, in-8.

POSSELT (Ernest-Louis), histor. et publiciste allemand, né à Bade en 1763, après avoir achevé ses cours de droit et pris le degré de docteur à Strasbourg, obtint la chaire de droit et d'éloquence à Carlsruhe, et reçut le titre de secrét. privé du margrave. Les discours qu'il prononça dans les solennités du gymnase de Carlsruhe, sur des sujets nationaux, commencèrent sa réputation. En 1791 il obtint la place de bailli à Gerusbach. Les gr. événements qui se passaient en France avaient déjà fixé son attention. Il se déclara chaudement le partisan de la révolution, écrivit en latin l'histoire des prem. guerres des Français contre les coalisés, et commença la publication de l'*Almanach de l'hist. moderne*, Tubingue, 1792-1800, qui eut beaucoup de succès en Allemagne. Ce succès lui fit entreprendre les *Annales européennes*, 1795-1804, ouvrage périodique, l'un des meill. que l'on puisse consulter pour l'époq. qu'il embrasse; et en 1798 il se rendit à Tubingue pour rédiger le journal intitulé : *Weltkunde*, que la cour de Vienne supprima. Lié avec le général Moreau, Posselt le suivit à Strasbourg pour recueillir les docum. de l'hist. de la fameuse retraite de Bavière, qu'il inséra dans les *Annales européennes*, et qui fut trad. en français avec des notes. Posselt continua de correspondre avec Moreau; mais lorsque ce général fut arrêté, en 1804, et accusé de haute trahison, il craignit d'être impliqué dans la procédure, quitta Bade, erra de ville en ville, ne se croyant nulle part en sûreté, et son imaginat. se troubla à un tel point, qu'étant arrivé le 11 juin à Heidelberg, il s'élança d'un 3e étage sur le pavé, et expira quelq. heures après. Ses principaux ouvr. sont : *Hist. des ligues des princes allemands*, Leipsig, 1787. — *Histoire des Allemands*, ib., 1789-90, 2 vol. : ouvrage qui n'a pas été continué, mais auquel Pœlitz a ajouté un 3e vol. en 1805. — *Remarq. sur l'hist. secrète de la cour de Berlin par Mirabeau*, Carslruhe, 1789, in-8. — *Archives de l'hist., de la politique et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne*, 1790-1792, 2 vol. — *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, Carslruhe, 1792, trad. en franç. par Mauget. — *Histoire impartiale, complète et authentiq. du procès de Louis XVI*, 2 vol., dont le prem. seulem. fut réimpr. en 1802. — *Dictionnaire de la révolution franç., ou Recueil de notices biographiques*.

POSSEVIN (Antoine), célèbre jésuite, né à Mantoue en 1534, mort à Ferrare en 1611, fut envoyé, par le pape Grégoire XIII, dans les princip. cours de l'Europe pour des négociat. importantes, et montra dans ces div. missions autant d'habileté que de zèle. On a de lui un grand nombre d'ouvr.; les princip. sont : *Moscovia, seu de rebus moscoviticis*, etc., Wilna, 1586, in-8; réimpr. plusieurs fois avec des addit., : cet ouvr. est un des prem. qui aient paru sur l'empire de Russie. — *Bibliotheca selecta de ratione studiorum, ad disciplinas*

*et ad salutem omnium gentium procurandam*, Rome, 1593, 2 vol. in-fol.; nouv. édit. augmentée, Cologne, 1607, 2 vol. in-fol. — *Apparatus sacer*, Venise, 1603-1606, 3 vol. in-fol.; Cologne, 1607, 2 vol. in-fol. · très estimé. La *Vie de Possevin* a été publ. par le P. Nicol. Dorigny, 1712, in-12. — POSSEVIN (Jean-Bapt.), frère aîné du précédent, né à Mantoue en 1520, mort à Rome en 1549, avait du talent pour la poésie. On a sous son nom : *Dialogo dell' onore, nel quale si tratta a pieno del duello*, Venise, 1553, 1556, 1558, in-4, et 1564, in-8, avec des addit. d'Ant. Possevin, qui fut l'éditeur de cet ouvr. Ant. Bernardi, év. de Caserte, dans la préface de son *Traité contre le duel*, accuse J.-B. Possevin de plagiat, et les amis de ce dern. ont en vain essayé de le justifier de ce reproche. On a encore de lui quelques pièces de vers, entre autres la *paraphrase* d'une ode de Sapho dans les *Rime* d'Atanagi. — POSSEVIN (Jean-Bapt.), théol., neveu des précéd., a donné, outre une trad. ital. de l'*Hist. de la Moscovie* par son oncle, Ferrare, 1592, in-8, *Discorsi della vita e azioni di Carlo Borromeo, card.*, Rome, 1591, in-8. — *Dichiarazioni delle lettioni di tutti li matutini dell' anno del breviario romano*, Ferrare, 1592, 2 part. in-4, très rare. — *Hinni sacri del breviario romano, tradotti in lingua volgare*, Pérouse, 1594, in-4; Venise, 1699. — *Vite de' santi di Todi nelle quali si scuoprono l'antichità e grandezza di detta città*, Pérouse, 1597, in-4. — POSSEVIN (Antoine), autre neveu d'Antoine, exerçait la médecine à Mantoue. On a de lui : *Theoriæ morborum libri V carmine conscripti*, 1604, in-8. — *Gonzarum Mantuæ et Montisferrati ducum historia*, 1617, in-fol.; 1628, in-4 : il avait hérité des MSs de son oncle sur cette illustre famille. — *Belli montisferratensis Historia ab anno 1612 usque ad ann.* 1618, in-fol.

POSSIDIUS (St), célèbre disciple de St Augustin, fut élu, en 397, évêque de Calame en Numidie; mais cette contrée ayant été ravagée par les Vandales, il se retira à Hippone, où il recueillit les dern. soupirs de son illustre maître, dont il a écrit la *Vie* en y joignant le catalogue de ses ouvrages. Depuis la mort de St Augustin, Possidius vécut errant au milieu des ruines de sa patrie. On ignore le lieu et l'année où il termina ses jours. La *Vie de St Augustin* a été publiée à Naples en 1731, et à Augsbourg en 1734.

POST (FRANÇOIS), peintre et grav. à l'eau forte, né à Harlem en 1614, mérita par ses talents la protect. de Maurice de Nassau, et suivit ce prince dans l'expédit. qu'il fit au Brésil en 1636. A son retour, Post exécuta pour le château de Ryckadorp, près de Wassenaer, une suite de tableaux représentant des *Vues d'Amérique*. Cette collection dénote, dit-on, le plus rare talent. Il existe aussi de lui plus. estampes tres estimées, parmi lesq. on cite surtout quatre *Vues du Brésil*, datées de 1649, et qui sont extrêmem. rares. Cet artiste mourut en 1680.

POSTEL (GUILLAUME), célèbre visionnaire et l'un des hommes les plus savants de son siècle, né en 1510 à Dolerie, village du diocèse d'Avranches, obtint par son mérite la protection de François Ier, et fut envoyé en Orient, d'où il rapporta plus. MSs. précieux. Ce voyage lui valut à son retour la chaire de mathémat. et de langues orient. au collége de France; mais une lecture trop approfondie des ouvr. des rabbins, et la vivacité de son imaginat., ne tardèrent point à le précipiter dans les écarts qui troublèrent sa vie et le rendirent malheureux. Il se crut appelé par Dieu lui-même à réunir tous les hommes dans la loi chrétienne, par la parole ou par le glaive, sous l'autorité du pape et du roi de France, à qui la monarchie universelle appartenait de droit comme descendant en ligne directe du fils aîné de Noé. En conséquence il se rendit à Rome, persuadé que les jésuites, dont l'institut était alors naissant, consentiraient volontiers à le seconder dans ce qu'il nommait *la plus belle œuvre du monde*. Il se présenta à St Ignace, et fut admis dans la société; mais bientôt ses rêveries, auxq. on ne put le faire renoncer, l'en firent bannir sans retour, et peu de temps après il fut condamné à une réclus. perpétuelle. Il parvint cepend. à s'échapper et se réfugia à Venise, où il devint le directeur d'une béate, qu'il a rendue célèbre sous le nom de *Mère Jeanne*, et dont les visions achevèrent de l'égarer. Bientôt les nouv. absurdités qu'il débita le brouillèrent avec l'inquisit.; mais loin de fuir l'autorité de ce tribunal, il se constitua volontairem. prisonnier, provoqua lui-même l'examen le plus scrupuleux de ses doctrines, et fut enfin déclaré fou. Poursuivi ensuite par les huées de la populace, il fut obligé de quitter Venise, et partit de nouv. pour l'Orient, où il recueillit encore un gr. nombre d'ouvr. préc. qu'il rapporta en Europe en 1551. De retour à Paris il y reprit ses cours avec un succès prodigieux; mais un ouvr., fruit de ses visions, intitulé les *très merveilleuses Victoires des femmes*, qu'il publia vers 1553, le força encore de s'expatrier. Il parcourut l'Allemagne, l'Italie, fut partout poursuivi et malheureux, revint enfin à Paris en 1562, et y donna de nouv. des leçons publiq. Mais ses ennemis prétendirent qu'il continuait à débiter ses erreurs sur la trop fameuse Jeanne de Venise; il fut obligé de se rétracter pour obtenir la paix, et se retira en 1564 au monastère de St-Martin-des-Champs, où il mourut en 1581. Postel possédait à fond les langues orientales, une partie des langues mortes, presque toutes les vivantes, et se vantait de pouvoir faire le tour du monde sans truchem. François Ier et la reine de Navarre le regardaient comme *la merveille de leur siècle*, et Charles IX l'appelait son *philosophe par excellence*. Tous les ouvr. de ce savant sont rares et recherchés des curieux. Le P. Desbillon en a donné la liste à la suite des *Nouveaux éclaircissem. sur la vie de Postel*. Nous ne citerons ici que celui qu'il a intitulé : *De orbis terrarum concordiâ lib. IV*, Bâle, 1544, in-fol., que les savants regardent comme le principal et le plus raisonnable.

POSTHUME (M. CASSIANUS-LATINIUS *Posthumus*), emper., ou plutôt l'un des 30 *tyrans* qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien, dans le

3e S., était né dans une condition obscure. Il suivit très jeune la carrière militaire, s'éleva rapidement aux prem. emplois, et fut chargé par l'empereur Valérien du commandem. des légions stationnées dans les Gaules. Posthume contribua par ses conseils aux succès que Gallien remporta sur les Germains. Mais bientôt mécontent de ce prince qui avait laissé dans les Gaules son fils Salonnius, sous la direction de Sylvanus, il souleva, sous des prétextes d'ailleurs assez fondés, les troupes qu'il commandait, et se fit proclamer empereur en 257. Il marche aussitôt contre Salonnius, qui s'enferme avec son gouverneur dans Cologne; mais les habitants les livrent à Posthume qui les fait mettre à mort. Profitant de l'éloignement de Gallien, que les invasions des Barbares retenaient en Italie, il affermit son autorité qui s'étendait sur toutes les Gaules et sur une partie de l'Espagne, comme l'attestent les monum. : il augmenta le nombre de ses troupes, défit les Germains, les refoula au-delà du Rhin, et construisit sur ce fleuve une ligne de forteresses pour les tenir en bride. Cepend. Gallien, vainqueur en Italie, vint attaquer l'usurpateur des Gaules. Posthume, défait dans plusieurs combats, était sur le point de succomber, lorsq. son redoutable adversaire fut contraint de marcher en toute hâte vers Byzance, pour y apaiser une révolte des légions. Délivré de ce danger, Posthume battit une seconde fois les Germains. Il eut bientôt à recommencer la guerre avec Gallien, et sut s'en tirer avec bonheur. Mais les moyens qu'il avait employés pour parvenir à l'empire furent aussi dirigés contre lui. Lælius, un de ses lieuten., profitant de l'affect. des soldats, se fit proclamer emper. Posthume marcha contre le rebelle, l'assiégea dans Mayence, et prit cette ville; mais, ayant refusé de l'abandonner au pillage, il fut massacré par ses propres soldats, l'an 267, après un règne de 10 ans. Bréquigny a publ. dans le rec. de l'acad. des inscript., t. XXX, l'*Histoire de l'emper. Posthume, éclaircie par les médailles*. On a en effet un grand nombre de médailles de ce prince, en toutes sortes de métaux. Il prend sur quelq.-unes le titre de *Germanicus Maximus*. — POSTHUME ou POSTHUMUS, dit *le Jeune*, fils du précédent, avait été nommé par Valérien préfet des Voconces, ou selon d'autres, tribun d'une légion stationnée dans ce pays. Bréquigny croit qu'il périt avec son père, qui l'avait créé auguste. Selon Trébellius-Pollion, Posthume-le-Jeune avait composé 19 *harangues* ou *déclamations*. On les a confondues avec celles que nous avons sous le nom de Quintilien.

POSTHUMIUS (AULUS), dictateur romain, créé consul, avec T. Virginius, l'an de Rome 258 (496 av. J.-C.), fut nommé dictateur par son collègue pendant la campagne contre les Latins, remporta, sur ces derniers, une victoire complète, et fut honoré du triomphe à son retour à Rome. Pendant la bataille, Posthumius avait voué un temple à Castor; et c'est ce qui a donné lieu à la fable de l'apparit. de Castor et Pollux à ce dictateur, rapportée par Denys d'Halicarnasse.

POT (PHILIPPE), né en 1428, mort en 1494, était filleul et favori de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Il fut chargé par ce prince de div. missions importantes, et jouit également de la faveur de Louis XI, qui lui conféra l'ordre de St-Michel, le fit son premier conseiller et son chambellan, puis le nomma chevalier d'honn. du parlem. de Bourgogne et gouverneur de la province. Philippe Pot conserva ce titre sous Charles VIII, et mérita par sa douceur, sa sagesse et ses bienfaits, d'être nommé *le Père de la patrie*. Son éloquence le fit appeler *la Bouche de Cicéron*, et il passait pour un des hommes les plus accomplis de son temps. — Gui POT, frère aîné de Philippe, était père d'Anne Pot, qui épousa Guillaume de Montmorenci.

POTAMON, philosophe, né à Alexandrie, a passé pour le chef de la secte éclectiq. Diogène-Laërce, qui écrivait au commencement du 3e S., dit que Potamon venait de fonder récemment la secte dont nous venons de parler. Suidas fait vivre ce philosophe sous le règne d'Auguste. Quelques compilateurs modernes, et notamm. Deslandes, dans son *Histoire de la philos.*, placent à l'époque même de la venue de J.-C. les leçons de Potamon et la naissance de l'éclectisme. L'opinion la plus vraisemblable est que le philosophe d'Alexandrie vivait à la fin du 2e S. Quoi qu'il en soit, il ne nous reste aucun de ses écrits, et sa doctrine ne nous est connue que par la courte notice qu'en donne Diogène-Laërce. Diderot expose ainsi la doctrine de Potamon : « Il soutenait, en métaphysique, que nous avons dans nos facultés un moyen sûr de connaître la vérité, et que l'évidence est le caractère distinctif des choses vraies; en physique, qu'il y a deux principes de la product. génér. : l'un passif, ou la matière, l'autre actif, ou toute cause efficiente qui la combine. Il distinguait dans les corps naturels le lieu et les qualités; il réduisait toute la morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse qu'il était possible, ce qui, selon lui, excluait l'abus, mais non l'usage des biens et des plaisirs. »

POTEMKIN (GRÉGOIRE-ALEXANDROVITSCH), premier ministre et favori de l'impératr. Catherine II, né aux environs de Smolensk en 1736, d'une famille noble, mais pauvre, fut destiné d'abord à l'état ecclésiast., puis abandonna les études théologiq. pour la profess. des armes, plus conforme à ses goûts. Enseigne dans les gardes à cheval, il eut, le 28 juin 1762, jour où Pierre III fut renversé du trône, occasion de se faire distinguer par Catherine. Cette princesse, revêtue d'un uniforme, parcourait à cheval et l'épée à la main les rues de Pétersbourg; Potemkin remarqua qu'elle n'avait point de dragonne (insigne des grades militaires à partir du rang d'officier chez tous les peuples du Nord), et, détachant aussitôt la sienne, il s'empressa de la lui offrir avec un mouvement marqué de courtoisie auq. l'impératrice ne fut pas insensible. Ce ne fut toutefois qu'au bout de 8 années que, devenu lieutenant-général, et ayant fait en cette qualité et avec distinct. une campagne contre

les Turks, il parvint, à force de ruses et d'intrigues, à prendre sur sa souveraine un empire absolu. Potemkin (ce nom se prononce *Patiomkine*) était plus jaloux de conserver son crédit que de posséder le cœur de l'impératrice; il l'entoura de gens qui lui étaient dévoués, et, flattant avec art ses passions, il sut tirer profit de son inconstance en s'arrogeant le droit de la diriger dans le choix de ses amants. Les titres, les grades, les décorat., les dons de terres, de maisons, de rentes, furent dès ce moment prodigués à Potemkin; mais on lui doit cette justice de dire que sa reconnaissance et son attachement à sa souveraine, son zèle pour sa gloire ne se démentirent pas un instant. Son système tendait à réunir à l'empire russe la Turquie d'Europe et une partie de la Pologne. Rien ne fut négligé pour en assurer la réussite, et les événem. secondèrent à merveille ses vues. En 1783, une expédit., dont le résultat fut la réunion de la Crimée à la Russie, lui valut le surnom de *Taurique;* et, en 1787, placé comme feld-maréchal à la tête de la principale armée destinée à agir contre les Turks, il obtint des succès soutenus pend. tout le temps de la guerre, et emporta d'assaut Oczakof et Bender. Mais l'épuisem. que cette guerre avait amené dans les finances de l'état, et surtout l'éloignement prolongé de Potemkin, lui avaient fait perdre une grande partie de son crédit. Un nouveau favori (le comte Platon Zoubof), au choix duquel il n'avait pas contribué, régnait exclusivement sur le cœur de l'impératrice. Il n'ignorait pas ces circonst., et les inquiétudes qu'elles lui causèrent l'amenèrent en 1791 à Pétersbourg. Là, il apprit que l'impératrice s'était empressée d'envoyer au prince Repnin, successeur de Potemkin dans le commandem. de l'armée, de pleins pouv. pour traiter de la paix, et que ce génér., vainqueur des Turks, en avait déjà signé les préliminaires. Potemkin se flatta de pouvoir encore arrêter l'exécut. de ces pacifiq. projets, et il n'hésita pas à partir pour l'armée; mais arrivé à Yassy, il apprit que la paix était définitivement conclue. Irrité au dernier point, il reprit brusquement la route de Pétersbourg. Incommodé au moment de son départ, il sentit bientôt redoubler son mal, et mourut subitem. dans les bras de la comtesse Branitska, sa nièce, le 15 octobre 1791. On a cru que sa mort avait été l'effet du poison; mais il semble plus naturel de l'attribuer à une décomposition de sang dès long-temps préparée par son intempérance, et hâtée par ses derniers chagrins. C'est dans les *Mém.* de Ségur qu'il faut chercher le portrait moral de Potemkin, de cet homme dont le caractère offrait le mélange d'une ardeur très martiale, de l'activité et de la paresse, d'une gr. piété, de beaucoup de superstition et des mœurs les plus déréglées, de l'avarice avec la prodigalité, et qui, fier avec ses égaux, affable envers ses inférieurs, fit peu de bien à ses amis, peu de mal à ses ennemis, contribua beaucoup à la gloire du règne de Catherine, et rendit à sa patrie des services qu'elle ne saurait méconnaître sans ingratitude. Sa *Vie* a été écrite plusieurs fois en russe et en allemand; on en a une en français, Paris, 1807, in-8.

POTENZANO (Franç.), poète, peintre et grav., né vers le milieu du 16e S. à Palerme, visita successivement Naples, Rome et une partie de l'Espagne, devint membre de l'acad. de peinture de Florence, fut décoré de la couronne poétique par le vice-roi de Naples, M. A. Colonna, et mourut dans sa patrie en 1599. Outre des peintures et des estampes très estimées, on a de lui un rec. d'épitaphes et diverses poés. siciliennes, Naples, 1582, in-12, et un poème posthume, *la Destruttione di Gerusalemme*, en VIII chants, ib., 1600, in-8.

POTHIER (Robert-Joseph), l'un des plus célèb. juriscons. français, né à Orléans en 1699, s'aperçut de bonne heure que sa vocation était l'étude du droit, et s'y dévoua tout entier. Reçu conseiller au Châtelet de sa ville natale, il y devint plus tard conseiller au présidial, et n'eut point l'ambit. de s'élever plus haut; mais la chaire de droit français de l'université étant devenue vacante, il y fut appelé par d'Aguesseau. Il accepta ces nouv. fonctions comme un moyen d'être utile par l'enseignement d'une science qu'il aimait, et il offrit d'en partager les émoluments avec Guyot, l'un de ses compétiteurs, qui refusa. Pour apprécier dignem. Pothier, il faut le considérer comme jurisconsulte, comme professeur, comme magistrat et comme homme privé. Sous ce dernier rapport, il réunit toutes les vertus : désintéressement, modestie, pureté de mœurs, charité inépuisable, piété sincère et vive. Comme professeur, on doit louer en lui ce zèle avec lequel il encourageait ses élèves, tantôt par des secours pécuniaires, tantôt par des récompenses honorifiques propres à exciter leur émulation, et toujours par une infatigable complaisance. Il avait fondé dans sa maison des conférences particulières où venait se former toute la jeunesse des écoles, de la magistrature et du barreau. Magistrat, il présida souvent les audiences en l'absence des chefs de sa compagnie, dont il était le doyen et l'oracle. Une intégrité parfaite, un coup d'œil sûr, une fermeté de caractère inébranlable, n'étaient pas ses seules qualités; il montrait surtout une patience dans les affaires les plus minutieuses qu'on ne peut trop admirer, lorsqu'on songe qu'un esprit tel que le sien était naturellem. porté à donner la préférence à la théorie sur la pratique et au développement des doctrines sur les difficultés sans nombre de leur applicat. Il poussa même plus loin l'amour du bien public : son cabinet était devenu une sorte de tribunal privé d'où sortaient une foule de décisions respectées. Mais c'est comme jurisconsulte principalement qu'il a rendu des services impérissables, et ses princip. titres de gloire sont ses écrits. Au premier rang il faut placer son grand ouvrage des *Pandectes*. Il avait senti de bonne heure combien il était déplorable que l'étude du droit romain, si nécessaire même pour la connaissance des lois françaises, fût entravée par le désordre et la confusion qui règnent dans le recueil le plus important dû à Justinien. Il conçut le projet de rétablir dans un meilleur ordre

ces précieux monuments de la sagesse romaine, fut secondé par d'Aguesseau, et, après un trav. continu de douze années, fit paraître en 1748 le prem. vol. in-fol. des *Pandectes justiniennes, rédigées dans un nouvel ordre*. Les deux autres vol. furent publiés en 1749 et 1752. Ce qu'on a produit de savant et d'utile sur la jurisprudence du gr. peuple est si heureusement réuni dans l'ouvr. de Pothier, que la perte de tous les écrits antérieurs sur cette matière serait presque réparée par la seule conservation de ce vaste dépôt des connaissances législatives. Tant de trav. sur le droit romain n'empêchèrent pas l'infatigable juriscons. d'approfondir notre droit coutumier : c'est ce qu'attestent son introduction aux divers titres de la *Coutume d'Orléans* et les commentaires qui en accompagnent les articles, ainsi que son *Traité des obligations* et tous ceux sur les *Contrats*. Un caractère distinctif de ces ouvrages, et qui place leur aut. au-dessus de tous les juristes qui l'ont précédé, c'est un amour dominant du bon et du juste, une connaissance approfondie des lois divines et naturelles, et une habitude constante d'en faire dériver toute législation. Aussi, comme ils sont moins le recueil de ce que les lois offrent de positif que le développement des conséquences nécess. qui découlent des notions du juste et de l'injuste, ils devaient être et sont devenus la source de la nouvelle législation donnée à la France. Presque toujours ses expressions elles-mêmes ont été conservées par les rédacteurs du *Code civil*, surtout dans la matière des *Obligations* et des *Contrats*, la partie de ce code sans contredit la mieux faite. Ses écrits, après avoir servi si efficacement à recomposer nos lois, en sont restés le meilleur commentaire. Pothier mourut en 1772, et les regrets de ses concitoyens, ceux de l'Europe entière le suivirent au tombeau. Nous citerons de lui : *Pandectæ justinianeæ in novum ordinem digestæ*, Paris et Chartres, 1748-49-52, 3 vol. in-fol.; Lyon, 1782, 3 vol. in-fol.; Paris, 1818-21, 3 vol. in-fol. On a de ce grand ouvr. une trad. française, avec texte en regard, par Bréard-Neuville, revue et corrigée par M. Moreau de Montalin, avocat. — *Coutumes d'Orléans*, avec des notes, 1760, 3 vol. in-12; 1762, in-4. — *Traité des obligations*, Orléans, 1761, 2 vol. in-12; et avec des augment., 1764, 2 vol. in-12; réimpr. avec ses autres traités de droit franç., Orléans, 1781, 4 vol. in-4, par J.-M. Rouzeau-Montaut, sous ce titre : *Traités sur différentes matières de droit civil appliquées à l'usage du barreau et de la jurisprud. française*. Tous les ouvrages de Pothier, à l'exception de ses *Pandectes*, se trouvent réunis dans l'édition de M. Siffrein, Paris, 1821-23, 17 vol. in-8, et dans celle de 1826, qui a pour titre : *OEuvres de Pothier, revues sur les anciennes édit., classées dans l'ordre des matières du Code civil, précédées d'une dissertat. sur sa vie et ses écrits, et suivies d'une table de concordance*, par MM. Rogron et Firbach.

POTHIER (Remi), curé de Bétheniville et chan. de l'église de Laon, né à Reims en 1727, mort dans la même ville en 1812, se fit connaître par des idées bizarres, un caractère opiniâtre, un amour effréné de la dispute et une bonne opinion de lui-même qui se conçoit à peine. On pourra juger quel homme c'était que le curé Pothier, lorsqu'on saura que, selon lui, St Jean a prédit tout ce qui est arrivé et ce qui doit arriver à l'Église depuis J.-C. jusqu'au règne de l'Antechrist, lequel n'est pas éloigné, puisque Bonaparte en est le précurseur. Parmi ses écrits, nous ne citerons que son *Explication sur l'Apocalypse*, dont il fit paraître le *plan* en 1773, et dont il donna successivement plusieurs édit. à Douai, à Liége, à Augsbourg. Ce pitoyable ouvrage fut condamné à être brûlé et lacéré par la main du bourreau sur le réquisitoire de l'avocat-génér. Séguier, qui, par une singulière contradiction, le qualifia le chef-d'œuvre de l'extravagance humaine, et le représenta comme capable d'ébranler les empires.

POTHIN (St), évêque de Lyon, né vers la fin du 1er S., prêcha l'Évangile dans les Gaules sous le règne des empereurs Antonin et Marc-Aurèle. Il était presque nonagénaire et gouvernait l'Église de Lyon, lorsqu'il fut traîné par de vils délateurs devant le gouverneur de la Lyonnaise-Orientale, ainsi qu'un grand nombre d'autres chrétiens. Son âge et ses vertus ne purent lui faire trouver grâce devant son juge; il fut condamné à la torture et expira deux jours après. Eusèbe a détaillé le supplice de ce St prélat et de 45 autres chrét. dans son *Hist. de l'Église*. La fête de ces martyrs est fixée au 2 juin.

POTIER (Charles), célèbre acteur comique, né à Paris en 1775, d'une famille de robe, fut destiné d'abord à l'état militaire; mais à sa sortie des écoles, ses parents ruinés par la révolution n'ayant pu lui donner un état, il subit la loi de la réquisition, et fut enrôlé dans un bataillon d'où il sortit vers la fin de la terreur, à l'âge de 19 ans. De retour à Paris et entraîné vers la scène par un penchant irrésistible, il débuta successivem. sur plusieurs théâtres secondaires; mais ce fut en province que son talent prit le plus gr. essor. Rappelé à Paris en 1809, il y débuta au théâtre des Variétés, et, par la manière originale dont il remplit les rôles qui lui furent confiés, mérita l'accueil le plus flatteur. Quelques discussions d'intérêt avec les administrat. des Variétés le décidèrent à passer en 1817 à la Porte-St-Martin; mais il revint en 1824 au théâtre qu'il avait soutenu si long-temps, et il y fut accueilli en véritable enfant gâté. Il y joua pour la dern. fois le 11 avril 1827, et fit ses adieux au public en chantant avec beauc. d'émotion un couplet qui fut très applaudi. Cepend. il reparut au mois d'avril 1828 sur le théâtre des Nouveautés; mais l'âge et les infirmités l'obligèrent bientôt à une retraite définitive. Potier mourut à Paris en 1838. On peut sans exagérat. le mettre au rang des plus habiles et des plus gr. acteurs comiq. de son époque.

POTIER DE BLANCMESNIL (Nicolas), présid. au parlement de Paris, né dans cette ville en 1541,

se distingua par sa fidélité à Henri IV. Persécuté pendant les troubles de la Ligue, il était même sur le point de perdre la vie, lorsque Mayenne, qui conservait pour ce magistrat une vénération qu'on ne pouvait refuser à ses vertus, vint l'arracher au supplice. Potier alors, s'étant jeté aux pieds du duc, lui dit : « Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légit. souverain : je vous reconnaîtrai toute ma vie comme mon bienfaiteur; mais je ne puis vous servir comme mon maître. » Le duc, touché de sa noble franchise, le releva, l'embrassa, et lui permit de se rendre auprès de Henri IV. Honoré de la confiance de son souverain, Potier lui donna dans la suite de nouvelles preuves de dévouement. La reine Marie de Médicis récompensa ses services en lui donnant le titre de son chancelier. Il mourut en 1635, à l'âge de 94 ans. — Potier de Gesvres (Louis), frère puîné du précéd., obtint, en 1567, une charge de secrét. des finances, et, en 1578, celle de secrét. du conseil. Henri III l'employa dans les affaires les plus importantes. Nommé secrétaire-d'état en 1589, il contribua beaucoup à réconcilier son maître avec le roi de Navarre, et fut très utile à Henri IV pendant tout le temps que durèrent les troubles de la Ligue. Potier fut un des magistrats désignés pour instruire le procès de Biron. Il mourut en 1630, dans un âge avancé. — Potier de Novion (Nicolas), membre de l'Acad. franç., de la même famille que les précédents, né en 1618, fut d'abord conseiller au parlem., puis présid. en 1645, soutint les droits de sa compagnie contre la cour, joua un rôle dans les troubles de la Fronde, se réconcilia ensuite avec le cardinal Mazarin et rendit un arrêt sanglant contre les ennemis du ministre. Il fut appelé, en 1678, à la prem. présidence du parlement.; mais ayant abusé de son autorité, on le força de donner sa démission en 1689. Il mourut en 1697. — André Potier de Novion, son petit-fils, remplaça de Mesmes dans la prem. présidence en 1723, donna sa démission en 1724, et mourut en 1731. On lui attribue, du moins en partie, le *Mémoire pour le parlement contre les ducs et pairs, présenté à Mgr. le duc d'Orléans, régent.*

POTOCKI (Stanislas-Félix, comte), né en 1750, d'une des plus illustres et des plus opulentes familles de la Pologne, embrassa le parti de la Saxe à l'époque des troubles qui désolèrent son pays, il s'exila ensuite volontairem. dans la Gallicie, fit bâtir plus. villages dans les déserts de l'Ukraine, et s'occupa de la civilisat. des habitants de cette contrée. Rappelé de son exil, il devint un moment l'idole du peuple; mais sa fidélité ayant été soupçonnée à la cour, il la quitta de nouveau, et alla chercher de l'emploi dans l'armée russe. Appuyé par Catherine II, Potocki publia, en 1792, le fam. manifeste de Targowitz, auquel Stanislas-Auguste accéda, et le partage de la Pologne fut la suite de ce traité. Plus. écrivains prétendent que Potocki fut trompé sur le résultat de ses démarches, qui n'avaient pour but que d'obtenir la protection de la Russie, et qu'il quitta l'armée russe avec le double regret de voir son pays opprimé et d'avoir combattu dans les rangs de ses oppresseurs. Quoi qu'il en soit, lors de la révolution qui eut lieu à Varsovie en 1794, il fut déclaré traître à la patrie, condamné à mort et ses biens confisqués. Potocki, retiré alors en Amérique, s'indigna d'un pareil jugement, et, se croyant quitte désormais envers ses compatriotes, il redemanda du service à l'impératrice de Russie, fut nommé lieutenant-général, et revint jouir en Europe de tous les honneurs dont sa souveraine se plut à le combler. Il mourut en 1805, âgé à peine de 55 ans. — Potocki (Ignace, comte), gr.-maréchal de Lithuanie, cousin du précéd., né en 1751, fut employé dans les affaires publiques, et montra des vues entièrement opposées à celles du comte Félix. Nommé membre de la commission de l'instruct. publique, il introduisit un nouveau mode d'enseignem. dans les colléges, traduisit lui-même la *Logique* de Condillac, et entretint à ses dépens, plus. savants qu'il fit voyager. Lors de l'envahissement de la Pologne, Potocki, s'étant toujours montré en opposition avec le cabinet russe, fut persécuté, privé de ses dignités, de ses biens, et alla se réfugier en Saxe. — La victoire remportée par Kosciusko à Praclawice affranchit un instant la Pologne du joug des Russes. Potocki revint dans sa patrie, fut chargé d'organiser un gouvernement à Varsovie et se conserva le ministère des affaires étrangères. Mais ce triomphe fut de courte durée : fait prisonnier par les Russes à la prise de Varsovie. Il fut traîné en Russie et détenu dans la forteresse de Schlusselbourg jusqu'à la mort de l'impératrice Catherine II. Libre alors de se retirer en Gallicie, il y vécut dans la retraite, fut arrêté de nouveau en 1798, souffrit encore quelques mois de détention à Cracovie, et obtint enfin l'autorisation de retourner dans ses terres, où il mourut en 1809. — Potocki (Jean, comte), histor. polon., membre de l'acad. des sciences de Varsovie et de plusieurs sociétés sav. de l'Europe, a fait partie, en 1805, de la grande ambassade russe à la Chine, et a rapporté de ce pays de nombr. matériaux historiques, qu'il s'occupait de coordonner lorsqu'il mourut en Ukraine à la fin de 1815. Parmi les ouvr. qu'il a publ. on cite des *Recherches sur la Sarmatie;* une *Histoire primitive des peuples de la Russie;* enfin son *Voyage en Égypte*, pend. lequel il grava sur les pyramides du Kaire ce vers de Delille :

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

POTOCKI (le comte Stanislas), publiciste, littérateur et homme d'état, né en 1757 à Varsovie, de l'illustre famille des précéd., se consacra de bonne heure à la carrière publique. Élu nonce dans les diètes de 1776, 1786 et 1788, il y déploya des vues aussi sages que généreuses et patriotiq., et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établissement de la fameuse constitution du 3 mai, qui, plus opportune, eût rendu à l'état toute sa

splendeur et sa force. Lorsqu'après le dernier partage de la Pologne, Kosciusko tenta de rétablir l'indépendance nationale, le comte Potocki, qui, sous un prétexte de santé, s'était rendu à Carlsbad, y fut arrêté par ordre du gouvern. autrichien et envoyé au fort de Josephstadt, où, pend. huit mois que dura sa captivité, il eut du moins la consolation de voir à ses côtés un fils digne de tout son amour. Écarté depuis des emplois publics, il voulut servir encore son pays, et il en trouva le moyen en consacr. son savoir et ses riches revenus à faire fleurir les arts, les sciences et les lettres. Ces soins l'occupèrent tout entier jusqu'à ce que, Varsovie ayant été érigé en duché, il fut appelé aux dignités de sénateur palatin et de chef du conseil-d'état et des ministres. Celle de ministre des cultes et de l'instruction lui ayant été conférée plus tard par l'empereur, il se montra digne du choix dont il avait été l'objet par le zèle qu'il mit à s'acquitter des fonct. qui lui étaient dévolues. Il fut nommé en 1818 président du sénat, et mourut en 1821, laissant d'honorables monuments d'une vie utile et dignement remplie. Il avait formé dans son habitation de Villanow, près de Varsovie, une magnifique collection de tableaux, de vases étrusques, d'estampes, etc. Outre un assez grand nombre d'opusc. academ., tels que l'*Éloge d'Ignace Krasicki*, le comte Potocki a publ. une traduction polonaise de Winckelman, précédée d'un *Discours sur l'art chez les anciens*, en forme d'introduct. Nous citerons encore son ouvr. *De l'éloquence et du style*, en 4 vol.; un roman satirique intitulé : *Voyage à Ciemnogrode*, en 4 vol.; et les *Éloges de quelques grands hommes contemporains et des braves Polonais tués à la bataille de Raszyn en* 1809. Tous ces ouvr. sont en polonais, ainsi que plus. autres laissés MSs. par l'illustre aut. : ces dern. ont pour objet l'instruct. publ., l'examen de hautes questions de discipline ecclésiastique ou de politique.

POTT (Jean-Henri), chimiste, né en 1692 à Halberstadt, renonça aux études théologiq. pour se livrer à la médecine, fut reçu docteur en 1716, et après avoir pratiqué dans sa ville natale, puis à Halle, il se rendit à Berlin, où il mourut en 1777, professeur de chimie et directeur des pharmacies royales. Des querelles qu'il avait eues avec plus. membres de l'acad. de Berlin, où il avait été admis vers 1720, le déterminèrent à s'en retirer vers la fin de sa vie. C'est à lui que la Prusse dut la découverte d'une terre, aux environs de Berlin, propre à faire la pâte des porcelaines, il a également amélioré plus. procédés de chimie, tels que celui jusqu'alors usité pour rectifier l'éther sulfurique. Outre un gr. nombre d'observat. dans les *Miscellanea berolinensia*, ainsi que dans la *Bibliotheca dissertationum* de Halle, on a de lui, en lat. et en allem., plus ouvr. dont les princip. sont : *Exercitat. chymicæ, de sulphuribus metellorum, de auri pigmento, de salut. corpor. particulari,* etc., 1738, in-4. — *Observ. et animadvers. chymicarum.... collectio prima*, 1739; *secunda*, 1741, in-4. — *Animadversiones phys.-chemicæ circa varias hypotheses et experimenta Elleri*, 1756, in-4.

POTT (Percival), chirurgien, membre de la soc. royale de Londres, né dans cette ville en 1713, mort en 1788, possédait des connaissances très étendues et très variées. Comme praticien, il est un de ceux dont s'honore le plus l'Angleterre; et il a opéré dans la chirurgie anglaise une révolut. qui le place au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Il s'est également fait un nom honorable par ses travaux dans la littérature médicale. Nous citerons de lui : *Mémoire sur les tumeurs qui remplissent les os*, 1741. — *Traité des hernies*, in-8, 1756 et 1765. — *Mémoire sur une espèce particulière de hernie dans les enfants nouveau-nés, qui se présente quelquefois dans les adultes*, 1756, in-8. — *Observations sur la fistule lacrymale*, 1758, in-8. — *Observations sur les blessures et les contusions de la tête*, 1760 et 1768, in-8. — *Remarq. pratiq. sur l'hydrocèle*, 1762. — *Remarques sur la fistule à l'anus*, 1765. — *Méthode pour guérir l'hydrocèle à l'aide d'un séton*, 1772. — *Observations sur la cataracte, le polype du nez, le cancer du scrotum et sur différentes espèces de hernies*. — *Remarq. sur une sorte de paralysie des extrémités inférieur.*, 1779. Tous ces ouvr., publ. en un vol. in-4, ont été réimpr., en 1790, 3 vol. in-8. Ses *Œuvres chirurgicales* ont été trad. en franç., Paris, 1777 et 1792, 5 vol. in-8.

POTTER (Paul), célèbre peintre hollandais, né à Enkhuysen en 1625, mort en 1654, a laissé div. compositions d'un gr. mérite, parmi lesquelles on distingue comme son chef-d'œuvre un *Taureau de grandeur naturelle conduit par un berger*. Ce tableau, qui lui a mérité le surnom de *Raphaël des animaux*, appartient au roi des Pays-Bas. Le musée possède de ce maître deux autres tableaux : l'un représente *deux Chevaux attachés à l'auge devant la porte d'un cabaret;* et l'autre, *trois Bœufs et trois Moutons dans une prairie*. Paul Potter s'est fait aussi une réputation comme graveur à l'eau-forte. On peut voir le détail de ses estampes dans le *Manuel de l'amateur*.

POTTER (Jean), savant antiquaire, né à Wakefield, dans le comté d'Yorck, en 1674, devint en 1706 chapel. de la reine Anne; deux ans après fut pourvu de la chaire de théol. au collége de Christ à Oxford, monta en 1715 sur le siége d'Oxford, et en 1737 sur celui de Canterbury, et mourut à Lambeth en 1747. Ses princip. ouvr. sont une édit. de l'*Alexandre* de Lycophrone, Oxford, 1697 et 1702, in-fol. — *Archæologia græca*, 1698-99, 2 vol. in-8 en anglais. Cet ouvr. avait eu au moins 13 édit. jusqu'à celle de 1813. — *S. Clem. Alexandrini opera omnia quæ extant*, gr. et lat., 1715, 2 vol. in-fol. — *The theological Works*, 1753, 3 vol. in-8.

POTTER (Robert), helléniste et poète anglais, né en 1721, mort en 1804, se fit d'abord connaître par plus. petits poèmes qu'il publia en 1774, en un vol. in-8. Il donna, en 1777, la *trad.* d'Eschyle, 2 vol. in-8; celle d'Euripide, 1781, 2 vol. in-8,

réimpr. à Oxford en 1814; et enfin celle de Sophocle, 1788. Ces traduct. sont très estimées. On a encore de Potter un *Examen de quelq. passages des Vies des poètes par le docteur Johnson*, 1783, in-4, et une trad. de l'*Oracle concernant Babylone* et du *Chant triomphal d'Isaïe*, chap. 13 et 14, 1785, in-4.

POUCHARD (Julien), littérateur, né en 1650 près de Domfront, était très habile dans la connaissance de l'hébreu et des langues anciennes. Reçu à l'acad. des inscript. en 1701, il fit partie de la commission chargée de la rédact. du *Journ. des sav.*, fut professeur de grec au collége royal en 1704, et mourut en 1705. Il a laissé MS. *Histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre*. L'*Éloge* de Pouchard, par l'abbé Tallemant, se trouve dans le *Rec. de l'acad.*, t. 1er; le *Journal des sav.* (avril 1706) en contient un autre.

POUCHET (Louis-Ézéchiel), négociant, né à Gruchet en 1748, mort à Rouen en 1809, s'est rendu recommandable par son esprit inventif et par les améliorations qu'il a introduites dans les différentes branches de l'industrie manufacturière. Il faisait partie de la société d'émulat. de Rouen, de l'Athénée de Paris, était correspondant de la commission des poids et mesures, enfin membre du bureau consultatif du ministère de l'intérieur. Ses princip. ouvr. sont: *Clef de la langue espagnole*, 1786. — *Traité sur la fabrication des étoffes*, Rouen, 1788, in-8. — *Métrologie terrestre, ou Tables des nouveaux poids, mesures et monnaies de France*, Rouen, in-8, 4e édit., 1798. — *Mém. sur le nouveau titre des matières d'or et d'argent comparé à l'ancien*, 1798, in-8. — *Mémoire sur la mesure des superficies, etc., suivi du Sol du départem. de la Seine-Inférieure divisé en cantons, et les cantons divisés par les différentes qualités ou par les productions de leur territoire*, 1800, in-8. — *Mémoire sur la finesse du coton*, lu à la soc. d'émulation le 30 oct. 1801. — *Numérotage des cotons filés et des autres fils*, dans les *Annales des arts et des manufactures*, t. XXXVI.

POUGATSCHEW ou PUGATSCHEFF (Yemelka), simple cosaque, né en 1726 à Simoreisk sur le Don, conçut le hardi projet de se donner pour l'infortuné Pierre III, emper. de Russie, avec lequel il avait, dit-on, une extrême ressemblance. Étant passé dans la petite Russie, il se fit bientôt un assez grand nombre de partisans parmi les Cosaques, se mit à leur tête, en 1773, sous le nom du défunt emper., s'empara de plus. forteresses, et ses succès furent si rapides, qu'il put espérer un instant de se faire ouvrir les portes de Moscou, où les esclaves l'attendaient pour se ranger sous ses drapeaux. Son indécision lui ayant fait manquer cette importante conquête, il fut trahi par ses compagnons, qui le livrèrent pour cent mille roubles. Traîné à Moscou dans une cage de fer, il y périt dans les supplices le 10 janv. 1775. Pougatschew avait déployé le caractère le plus féroce dans le cours de ses expéditions, et l'impératrice Catherine II témoigna une vive satisfaction d'être délivrée de cet odieux rebelle. « Après Tamerlan, manda-t-elle à Voltaire, aucun scélérat n'a fait plus de mal à l'espèce humaine. » Mlle Adélaïde Hordé a publié un roman intit. : *Histoire de Pougatschew*, 1809, 2 vol. in-12.

POUGENS (Marie-Charles-Joseph de), membre de l'Institut (acad. des inscriptions), né à Paris le 15 août 1755, passait pour être le fils d'un prince. Dès l'âge de 7 ans, on lui enseigna la musique; il étudia aussi de très bonne heure l'art du dessin. Dans un séjour qu'il fit à Rome en 1776, il fut reçu de l'acad. ital. de peinture. Son morceau de récept., assez capital, a pour sujet *le Marchand d'esclaves*. Ce fut en mai 1777, dans cette ville, qu'il conçut l'idée de son *Trésor des origines et dictionnaire grammatical raisonné de la langue française*, sur un plan semblable à celui de Samuel Johnson, et même plus étendu. Il en a publié le *Specimen*, 1819, in-4. Les recherches qu'il fit au Vatican sur l'origine des langues sont immenses; malheureusement il fut arrêté dans sa carrière. Il eut la petite-vérole, et en resta aveugle, ce qui ne l'empêcha pas toutefois de s'occuper encore de littérat. A la révolut., Pougens, qui avait 10 mille livres de rentes sur le gr.-livre, perdit entièrem. sa fortune. Après avoir traduit de l'allemand les *Voyages de Forster sur les rives du Rhin, en Angleterre*, etc., se trouvant réduit à une détresse absolue, il entreprit le commerce de la librairie sans associé, sans nulle assistance, et n'ayant d'autres fonds qu'un assignat de 10 fr.; cependant il parvint, grâce à sa persévérance, à son activité, à élever une des prem. maisons de commission de Paris, et une imprimerie. Il unit son sort à miss Sayer, et en 1808 ayant entièrem. renoncé aux affaires, il vint habiter la vallée de Vauxbuins, près Soissons, où il vivait très retiré, et où, malgré l'extrême médiocrité de sa fortune, il faisait encore du bien. Il y mourut le 19 déc. 1833. En 1799 l'Institut l'avait reçu au nombre de ses membres. On lui doit une foule d'ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Récréation de philosophie et de morale*, Yverdun, 1784, in-12. — *La religieuse de Nîmes*, 1792, drame dans le genre déclamatoire et mensonger à la mode à cette époque contre les couvents. — *Vocabulaire de nouveaux privatifs français*, 1794, in-8. — *Les quatre Ages*, in 18. — *Contes du vieil Ermite de la vallée de Vauxbuins*, 1821, 3 vol. in-12. — *Archéologie française, ou Vocabulaire de mots anciens tombés en désuétude*, 1821-1825, 2 vol. in-8. — *Lettres sur divers sujets de morale*, 1826, 2 vol. in-12. L'école philosophique a perdu dans Pougens un de ses plus anc. disciples.

POUGET (Bertrand du), card.-légat en Italie, et chef du parti guelfe, de 1319 à 1334, était né en 1280 au château du Pouget dans le Querci. Revêtu par le pape Jean XXII, résidant alors à Avignon, de la plénitude de la puissance pontificale, il réussit à s'emparer de plusieurs états en Italie; mais n'ayant ni les vertus ni les talents propres à les lui conserver, il fut dépouillé de toutes ses

conquêtes, et mourut dans l'obscurité en 1351.

POUGET (François-Aimé), prêtre de l'Oratoire, docteur de Sorbonne et abbé de Chambon, né à Montpellier en 1666, vicaire de St-Roch à Paris, où il mourut en 1723, eut une grande part à la conversion de Lafontaine. Il en adressa la relation à l'abbé d'Olivet, et cette relation curieuse fut insérée dans le prem. vol. des *Mémoires de littérat.* du P. Desmolets, d'où elle a passé dans d'autres recueils. Le principal ouvr. du P. Pouget est le *Catéchisme de Montpellier;* l'édit. la plus recherchée est celle de Paris, 1702, in-4.

POUILLARD (Jacques-Gabriel), sacristain de la chapelle royale des Tuileries, mort à Paris en 1823, était né à Aix (Provence) en 1751. Destiné d'abord à la peinture, qu'il étudia sous un élève de Vanloo, il s'adonna ensuite avec une sorte de passion à la recherche des médailles et autres objets d'antiquités. Il prit en 1780 l'habit de capucin à Aix, et dès-lors, en continuant à se livrer aux études de son choix, il en dirigea l'objet vers l'intérêt de la religion. Ayant obtenu de ses supérieurs l'autorisation de passer à Rome, il était devenu, à l'époque où cette ville fut occupée par les Franç., sacristain de l'église de son couvent, dite de St-Martin-des-Monts. Cette église fut changée en hospice pour les blessés, et l'abbé Pouillard, en s'instituant leur prem. infirmier, leur consacra les soins de la plus ardente charité. Cette conduite le fit connaître du cardin. Fesch, qui, venu à Paris, l'appela à occuper dans cette capitale la place de conservat. d'un musée de tableaux et d'une bibliothèque qu'il se proposa de rendre publique. Mais auparavant le pieux et savant abbé dut remplir les fonctions de direct. du séminaire que son digne protect. venait de fonder dans le Bugey. Les preuves de reconnaissance et de dévouement qu'il donna à ce prélat en 1814 ne lui firent rien perdre de l'estime qu'il s'était justem. acquise, et on lui conserva ses emplois. Outre un certain nombre de *mémoires* et *dissertat.* insér. dans le *Magasin de Millin* (de 1806 à 1815), et dont Émeric David a donné le détail dans la *notice* qu'il a consacrée à ce sav. et pieux ecclésiast. (*Moniteur* du 23 août 1823), l'abbé Pouillard a donné entre autres opuscules un *Traité sur la tiare des papes*, et une *Dissertat.*, en ital., *sur l'antériorité du baisement des pieds des souverains pontifes, à l'introduction de la croix sur leurs pantoufles*, Rome, 1807. Il a laissé plus. ouvr. MSs.

POULAIN-DUPARC (Augustin-Marie), jurisconsulte, frère de Sainte-Foix, né en 1701 à Rennes, suivit la carrière du barreau, comme son père, Poulain de Belair, auteur d'une trad. abrégée du *Comment. d'Argentré* sur la coutume de Bretagne. L'étendue de ses connaissances l'appelèrent bientôt aux fonctions de l'enseignem., et il partagea sa vie entre les travaux de la consultation et ceux de la chaire de droit civil dans sa ville natale. Il fut l'émule de Pothier, qu'il égala comme professeur, mais il lui est resté inférieur comme écrivain. Il mourut à Rennes en 1782. On a de lui : *Observations sur les écrits du président Perchambault de la Bigotière. — Coutumes générales de Bretagne et usements locaux de cette province*, Rennes, 1745, et ann. suiv., 3 vol. in-4. — *Journal des arrêts du parlem. de Bretagne*, 5 vol. in-4. — *Principes du droit français*, 12 vol. in-12. Ces ouvrages sont classiques en Bretagne.

POULARD (Thomas-Just), évêque constitutionnel, né à Dieppe en 1754, vint à Paris en 1772, et fut admis au séminaire des Trente-Trois. Il ne tarda pas à se faire connaître comme prédicateur; il obtint des bénéfices et une cure dans le diocèse de Lisieux; mais il n'en resta pas moins à Paris, où il continua, jusqu'en 1789, à se livrer aux exercices de la prédicat. Nommé vicaire épiscopal de Seez en 1791, il revint à Paris après la terreur, fut fait curé d'Aubervillers, et assista en 1799 au concile comme député de la Haute-Marne. Élu quelq. temps après évêque constitutionnel de Saône-et-Loire, il se démit de son siége à la suite du concordat de 1802, et vécut depuis à Paris. Il est auteur des *Éphémérides religieuses*, pour servir à l'histoire ecclésiast. de la fin du 18[e] S. et du commencem. du 19[e], et il passe pour avoir composé un ouvr. sur l'*État actuel de la relig. en France*, dont le but était d'opérer une réunion. Un peu avant la révolut. de 1830, il publia un petit écrit qui avait pour titre : *Moyen de nationaliser le clergé de France*. Vers ce même temps, Poulard prêta son ministère épiscopal pour les actes les plus irréguliers et les plus condamnables : ainsi, il conféra tous les ordres à plus. jeunes gens sans examen, sans préparat., sans dispense. Il en ordonna deux avant la révolut. de juillet et trois en 1831; la dern. cérémonie eut lieu dans la chapelle de Châtel, et du nombre des ordonnés était l'abbé Auzou (qui vient de reconnaître ses erreurs, août 1839). Poulard mourut en *vrai constitutionnel* (ce sont les expressions de son testament) le 9 mars 1833. Il avait refusé le ministère du curé de sa paroisse, qui se présenta deux fois chez lui, et son corps fut porté directem. au cimetière.

POULLAIN DE GRANDPREY (Joseph-Clément), conventionnel, né en 1744 à Ligneville, près de Mirecourt, exerça la profession d'avocat dans cette ville jusqu'en 1770, époque à laq. il fut pourvu de l'office de procureur du roi au bailliage. Un an après il devint prevôt de Bulgnéville, et il l'était encore lorsque la révolution éclata. Chargé de rédiger le cahier de doléances du bailliage de Neufchâteau et les demandes du tiers-état de toute la Lorraine, il fut élu procur.-génér.-syndic du départem. des Vosges, lors de la prem. format. des administrat. populaires. En 1792, il fut élu député des Vosges à la convention, et, avant de rompre l'assemblée électorale qu'il présidait, il obtint d'elle l'improbation (consignée au procès-verbal) de la circulaire contenant l'apologie des massacres de septembre, adressée aux départements par la commune de Paris. Poullain fit partie de la commission des vingt-quatre, créée pour faire le dépouillement des papiers trouvés le 10 août aux

Tuileries dans l'armoire de fer, et il fut un des membres chargés de communiquer à Louis XVI ceux de ces papiers que l'on jugeait pouvoir être à sa charge. Son *Rapport* mécontenta les montagnards. Dans le procès du roi, il s'opposa d'abord à ce que la convention jugeât ce malheur. prince, puis il vota la mort, mais avec la réserve expresse du sursis et de l'appel au peuple. On le vit bientôt après appuyer le décret d'accusat. contre Marat; mais plus tard il employa une foule de démi-résistances et de petites ruses pour échapper aux fureurs révolutionn., et il atteignit ainsi le 9 thermidor. Il fut chargé presque aussitôt d'une mission à Lyon, qui ne fut signalée que par des mesures d'ordre et de pacificat. Dans le conseil des anciens et dans celui des cinq-cents, où il fut admis successivem., il vota constamment pour le directoire contre le parti dit de Clichy, et il prit une part active au coup-d'état du 18 fructidor. Le 2 brumaire an VI il fit, au nom d'une commission spéciale, un *Rapport* qui concluait à la confiscat. des biens des condamnés à la déportation. Président du conseil des cinq-cents en 1798, il se déclara contre le directoire lors de la loi du 22 floréal an VI, qui soumettait les élections à l'influence illégale du gouvernement, et contribua pour sa part à amener la crise du 30 prairial, qui procura au parti ultra-démocratique un triomphe éphémère. Il fut le président et plus. fois le rapporteur d'une commission chargée alors de présenter des mesures de salut public; mais il combattit avec énergie toutes les proposit. sur des changem. à la constitution. Son attachem. à cette constitut. le rangea parmi les adversaires du 18 brumaire; il fut à ce titre exclu du corps-législatif, et condamné à la déportation; mais quelq. mois après il fut nommé président du tribunal civil de Neufchâteau. En 1811 il fut fait présid. de chambre à la cour impériale de Troyes, place qu'il perdit en 1814. Il siégea durant les *cent-jours* à la chambre des députés, s'y rallia aux patriotes de 1789, et fut un de ceux qui signèrent, chez le président Lanjuinais, une protestation contre la violence qui les empêchait de continuer leurs délibérat. Après la seconde restaurat., bien que son vote au procès de Louis XVI eût été compté dans la minorité, il fut exilé. Rappelé en févr. 1818, il mourut à sa terre de Graux, près de Neufchâteau, en 1826.

POULLE (Louis), abbé de Nogent, célèbre prédicateur, né à Avignon, mort dans la même ville en 1781, à l'âge de 79 ans, s'est fait une gr. réputation dans la chaire, il a même été comparé à Massillon; mais le parallèle de ces deux orateurs, n'a pu être fait que par ceux qui prirent ses saillies et ses traits brillants pour de l'éloquence. On peut le comparer avec plus de justice à son contemporain, l'abbé de Boismont; ils offrent à peu près les mêmes beautés et les mêmes défauts. Peu empressé de jouir de la gloire d'aut., l'abbé Poulle n'avait jamais écrit ses discours; ce fut en 1776 que, cédant aux instances de son neveu, vic-général à St-Malo, il consentit à lui dicter onze de ses *sermons* conservés dans sa mémoire dep. 40 ans, et qu'il retoucha ensuite. Ils parurent à Paris en 1778, 2 vol. in-12, réimpr. dans la même ville en 1781, et à Lyon en 1818. L'*Éloge de l'abbé Poulle* a été publié à Avignon en 1783 par Sainte-Croix.

POULLET, voyageur français du 17e S., s'embarqua à Marseille, de compagnie avec un nommé Quiclet, qui a publié aussi une relation de ses courses, parcourut le Levant, l'Asie-Mineure, une partie de la Perse, la Syrie, l'Égypte, revint à Marseille, et alla ensuite en Italie. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié la relation de ses voyages sous ce titre : *Nouvelles relat. du Levant, qui contiennent diverses remarques fort curieuses, non encore observées, touchant la relig., les mœurs et la politique de plus. peuples, avec une descript. exacte de l'empire des Turks en Europe, et plus. choses curieuses remarquées pendant huit années de séjour*; et une *Dissertat. sur le commerce des Anglais et des Hollandais dans le Levant*, Paris, 1668, 2 vol. in-12, avec cartes et fig. Ce livre, malgré son titre pompeux, n'offre que très peu d'intérêt.

POULLETIER DE LA SALLE (Franç.-Paul-Lyon), fils de l'intend. de la généralité de Lyon, né dans cette ville en 1719, vint à Paris, s'y livra tout entier à l'étude de la médecine et au soulagement des malheureux, et établit dans les faubourgs trois hospices où les pauvres étaient soignés à ses dépens. Poulletier, lié d'une amitié intime avec Macquer, l'aida à rédiger son *Dictionnaire de chimie*, sans lui permettre de le nommer. Ce philanthrope mourut en 1788. Outre plus. MSs. relatifs aux différentes branches de la médec., il a laissé une bonne traduct. de la *Pharmacopée du collége roy. des médecins de Londres*, etc., 1761-71, 2 vol. in-4. Poulletier était associé libre de la soc. roy. de médecine.

POULLIN DE LUMINA (Étienne-Joseph), né à Orléans, négoc. à Lyon, mort en 1772, a publié : *Histoire de la guerre contre les Anglais dep.* 1745 *jusqu'à présent*, Genève, 1759-60, 2 vol in-8. — *Abrégé chronolog. de l'hist. de Lyon*, 1767, in-4. — *Histoire de l'Église de Lyon*, Lyon, 1770, in-4. — *Histoire de l'établissem. des moines mendiants*, 1767, in-8. — *Mœurs et coutumes des Français*, 1769, 2 vol. in-8.

POULTIER D'ELMOTTE (Franç.-Martin), né à Montreuil-sur-Mer en 1753, avait été milit., acteur au petit théâtre des élèves de l'Opéra, puis enfin professeur à Compiègne, sous la robe de bénédictin, etc., etc., lorsqu'il fut nommé membre de la convention par le départ. du Nord en 1792. A cette époque il était capit. de volontaires, et il obtint un avancem. assez brillant et fort rapide, sans négliger la carrière législative : car on le vit tour à tour membre du conseil des anciens, de celui des cinq-cents et du corps-législatif. Il fit partie de la chambre des représentants en 1815; mais il fut mis en surveillance, au second retour du roi, et forcé, en 1816, de quitter la France, pour avoir voté, dans le procès de Louis XVI, pour





POUSSIN.

Publié par Furne, Paris.

la mort, contre l'appel au peuple et le sursis. Il se retira dans les Pays-Bas, et mourut à Tournay en 1827. Durant le cours de sa vie politique, il avait montré assez de capacité et s'était honoré par quelque modération. Il ne manquait pas d'instruction ni de facilité : il a beaucoup écrit et sur beaucoup de sujets. Nous citerons de lui : des *Lettres sur le partage de la Pologne;* un *Essai sur les improvisateurs;* des *Lettres à dom Aubry sur l'origine des idées*, et un roman intitulé : *Victoire, ou les Confessions d'un bénédictin :* peut-être sont-ce les siennes.

POUPART (François), anatomiste et chirurg., né au Mans, mourut en 1708, membre de l'acad. des sciences. Les anatomistes ont donné son nom à l'arcade crurale, parce qu'il avait décrit ce prétendu ligament; toutefois sa descript. n'avait ni le mérite de l'exactitude ni celui de la nouveauté. Outre des *mémoires* et autres opuscules fournis au *Journal des savants* ou insérés dans le *Recueil* de l'acad., il a publié, sous le titre de *Chirurgie complète*, etc., Paris, 1695, in-12, une compilat. aujourd'hui sans intérêt. — Poupart (Vincent), né en 1729 à Leveroux, ses études terminées, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé curé de Sancerre, député de son ordre aux états-généraux en 1789, et mourut en 1796. On a de lui : *Histoire de Sancerre*, 1777, in-12; 2ᵉ édit., Bourges, 1838, in-8, augm. d'une notice sur l'auteur. — Poupart (Jean-Baptiste), littérat., né en 1768 à St-Dié, mort en 1827, bibliothécaire et membre de l'acad. de Lyon, a laissé une traduct. de *l'Art poétique d'Horace*, en vers français, dont le MS. est conservé dans le portefeuille de l'acad. de Lyon.

POUPET (Charles de), seigneur de la Chaux, né vers 1470 à Poligny, fut chambell. de Charles VIII, qu'il accompagna dans son expédition à Naples. Après la mort de ce prince, auquel il était resté fidèle, Poupet devint grand-bailli d'Aval, puis conseiller de la régence établie en Flandre pend. la minorité de Charles-Quint, et associé à celle du card. Ximenès en Espagne. Envoyé en ambassade à Rome, après la mort de Léon X, il contribua puissamm. à faire tomber le choix des cardin. sur le précepteur de Charles-Quint, et continua ensuite à être employé dans les affaires publiques. Il mourut à Poligny en 1529.

POUQUEVILLE (Franç.-Charles-Hug.-Laurent), historien, né en 1770 au Merlerault (Orne), après avoir terminé ses études à Caen, vint à Paris suivre les cours de médecine du célèbre profess. Dubois, qu'il accompagna dans l'expéd. d'Égypte. A son retour, pris par un corsaire barbaresque, il fut emmené en Morée, et subit dix mois d'une dure captivité à Tripolitza. Conduit en 1799 à Constantinople, il y fut renfermé au château des Sept-Tours, où il passa deux ans qu'il eut le bon esprit d'employer à étudier le grec moderne. Mis en liberté sur la réclamat. du gouvernem. franç., il revint à Paris en 1801, et, la même année, s'étant présenté pour recevoir le doctorat en médec., publia une thèse (*de Febre adeno-nevrosa, seu de peste orientali* (si remarquable qu'elle fut mentionnée dans le rapport du concours pour les prix décennaux. En 1805 parut son *Voyage en Morée, à Constantinople*, etc., 3 vol. in-8, dont le succès fixa sur lui l'attention du gouvernem. Nommé par l'empereur consul à Janina, il résida près du fameux Ali-Pacha jusqu'en 1815, et sut mériter sa confiance. Malgré les services qu'il avait rendus dans ce poste, il fut envoyé, lors de la restaurat., consul à Patras, où il fut en 1817 remplacé par son frère. De retour en France, il publia son *Voyage en Grèce*, 1820-22, 5 vol. in-8, réimpr. en 1826-27, en 6 vol. Cet ouvr., qui dut une partie de son succès aux circonstances, renferme des parties bien traitées, des descript. exactes et des aperçus utiles; mais l'auteur a beauc. profité des travaux de ses devanciers, et cela devait être. Il refondit en partie ce *Voyage* dans son *Hist. de la régénérat. de la Grèce, comprenant le précis des événements dep.* 1740, Paris, 1825, 4 vol. in-8. Admis peu de temps après à l'acad. des inscript., il se présenta plus. fois, mais vainem., à l'Acad. franç., et mourut à Paris en 1838. Indépendamm. des ouvr. cités dans le corps de cet article, Pouqueville a publié deux brochures sur la *Vie d'Ali-Pacha*, et sur la *Fin tragique d'Ali-Belen*, son visir; il a fourni *l'Hist. et la descript. de la Grèce* à l'*Univers pittoresque* (1835, in-8), et plusieurs *Mém.* au *Recueil* de l'acad. des inscriptions, nouv. série; enfin les articles politiq. qu'il a publ. dans les journaux dep. 1821 à 1830, presque tous relatifs à la Grèce, sont si nombr., que leur réunion formerait, dit-on, 8 vol. in-8.

POURCHOT (Edme), profess. de philosophie, né à Poilli, diocèse de Sens, en 1651, acheva ses études à Paris, professa ensuite la philosophie au collége des Grassins, et rendit d'importants services à l'univ., dont il fut syndic pend. 40 ans. Il en avait été sept fois recteur, et l'eût été plus souvent encore si sa modestie ne s'y fût opposée. Pourchot mourut aveugle en 1734. Il avait légué toutes ses épargnes à l'université, pour fonder, au collége des Grassins, une chaire de grec; et une bourse en faveur des pauvres étudiants de son pays natal. On a de lui : *Institutiones philosophiæ;* dont la 4ᵉ édit. fut donnée en 1734, in-4, 5 vol. in-12, et plus. *mémoires* pour l'université.

POURTALÈS (Jacq.-Louis de), négociant suisse, né en 1722, mort en 1814, se distingua par le noble usage qu'il sut faire de ses richesses et par l'étendue de ses vues commerciales. Après avoir établi des comptoirs dans toutes les gr. villes de l'Europe, il aida puissamment à développer l'industrie de son pays natal, créa la prospérité d'une population nombreuse, et fonda, à Neuchâtel, sa patrie, un hôpital où les pauvres sont reçus sans distinct. de religion ou de nation. Le roi de Prusse honora la mémoire de cet homme estimable en conférant, en 1814, à ses trois fils, le titre de comte.

POUSSIN (Nic.), l'un des plus célèbres peintres franç., et le chef de notre ancienne école, né aux Andelys en 1594, d'une famille noble, mais pauvre,

montra, dès sa prem. jeunesse, un goût très vif pour le dessin. Il vint à Paris à l'âge de 18 ans, et entra chez un peintre de portraits, puis chez un peintre d'histoire nommé Lallemant, mais ne fut réellem., comme le dit Voltaire, que l'élève de son génie. Raphaël et Jules Romain, dont il ne connut d'abord les chefs-d'œuvre que par des gravures, aidèrent beaucoup au développem. de ses heureuses disposit. Deux fois il entreprit le voyage de Rome, et deux fois la pauvreté le força de s'arrêter en route. Cependant il avait déjà peint des tableaux qui n'étaient pas sans mérite; mais il était payé, sans doute, d'après sa réputation à peine naissante, et d'ailleurs on sait qu'il poussa toujours le désintéressement jusqu'à l'insouciance, même aux plus beaux jours de sa gloire. Il eut le bonheur toutefois de connaître à Paris le cavalier Marin, qu'il alla rejoindre à Rome en 1624. Mais cet ami mourut bientôt, et le card. Barberini, auquel il avait recommandé l'artiste français, partit pour ses légat. de France et d'Espagne. Le Poussin se trouva ainsi encore une fois réduit aux seules ressources de son talent, qui le mettait à peine au-dessus de l'indigence. Il ne se découragea point, et eut même la force, dans une position si difficile, de lutter contre le mauvais goût des Italiens, qui préféraient alors l'école du Guide à celle d'Annibal Carrache. Pour se prémunir contre les séductions de la mode, et se former un style sévère et pur, on le vit étudier sans relâche l'antique, et y puiser ces inspirations poétiques et ce beau idéal qui devaient un jour caractériser si heureusement ses moindres tableaux. En même temps il épiait tous les secrets du mouvement dans la nature vivante; il remarquait les phénomènes de l'optique; il s'instruisait des théories de la perspective, de l'architecture; il assistait aux dissections de Nicolas Larche pour apprendre l'anatomie, et il s'inspirait de la lecture d'Homère, de Plutarque et surtout de la Bible. En 1629, il épousa une fille de Jacq. Dughet, son compatriote, chez lequel il avait été soigné pendant une maladie. Il n'eut point d'enfants de ce mariage; mais il adopta l'un des jeunes frères de sa femme, qui hérita de son nom et de son talent dans le paysage (*v.* Gaspard Dughet). Ce fut vers ce temps que le Poussin commença à être chargé de plus. travaux importants par la protect. du card. Barberini, revenu de ses ambassades. Il n'obtint point de gr. récompenses pécuniaires; mais il se fit connaître du chevalier del Pozzo, qui lui voua une amitié durable, occupa ou recommanda son talent, et lui ouvrit sa bourse et son cabinet d'antiquités. La réputat. de l'artiste ne tarda pas à s'étendre par de nouv. ouvr. dans toute l'Italie et jusqu'en France, d'où il lui arriva beaucoup de demandes. Entre autres personnages de distinct. pour lesquels il travailla, il faut citer M. de Chantelou, qui devint son ami. Bientôt le card. de Richelieu manifesta le désir de le voir rentrer dans sa patrie, et le roi Louis XIII lui adressa même à ce sujet une lettre, dans laq. il lui assurait le titre de son peintre ordinaire; mais il était réservé à M. de Chantelou de dissiper les irrésolutions de son illustre ami, et de l'emmener avec lui en France vers la fin de 1640. Le Poussin reçut l'accueil le plus gracieux du cardin. et du roi, qui lui confirma par un brevet la qualité de premier peintre ordinaire avec une pension de 3,000 livres et un logement au Louvre, et lui donna la direction générale de tous les ouvr. de peinture et d'ornem. des maisons royales. Tant d'honneurs éveillèrent l'envie de Vouet, qui conservait le titre de prem. peintre titulaire, de Le Mercier, prem. architecte, et de Fouquière, peintre flamand, qu'on appelait le *baron aux longues oreilles*, et le zèle que mit le grand artiste à poursuivre les embellissem. dont il était chargé au Louvre acheva d'exaspérer contre lui des hommes qui lui étaient si inférieurs par le talent. Las de lutter contre leur mécontentement et les tracasseries qui en furent la suite, il repartit pour Rome, en 1642, sous prétexte d'aller chercher sa femme et mettre ordre à ses affaires. On lui avait fait promettre de revenir; mais il se crut dégagé de sa promesse par la mort de Richelieu et de Louis XIII, et resta sur la terre étrangère, où il avait trouvé une patrie et une famille. Cepend. il ne renonça pas à travailler pour la France, et l'on peut dire que, par ses travaux et ses conseils, il contribua beaucoup à former Lesueur, Lebrun et Mignard, et fut le principal réparateur de l'art sous Louis XIV : aussi ce monarque lui conserva-t-il le titre et les honoraires de son premier peintre. En avançant dans la carrière, le Poussin devenait moins exclusivem. attaché à ce goût sévère, qu'il avait poussé quelquefois jusqu'à la dureté et à la sécheresse. On ne peut pas dire précisément qu'il changea sa manière; car il écrivait lui-même à M. de Chantelou qu'il se sentait, en vieillissant, plus animé que jamais du désir de régler ses pensées sur celles des anciens peintres grecs : mais son exécution devint plus moelleuse, sa composition plus riche. Il commença à traiter des sujets où les beautés de la nature pussent avoir une place, et ne montra pas moins de talent pour le paysage historiq. que pour l'histoire. Il imprima à tous ses ouvr., qui ne pouvaient être animés par un intérêt dramatique, un tel caractère de poétiq. mélancolie, qu'on ne les voit pas sans tomber dans une rêverie pleine de charmes : témoin ce paysage où, à travers les danses légères et les jeux folâtres d'une troupe de bergers livrés à la joie qu'inspirent la jeunesse et le printemps, on aperçoit une tombe que couronne un cyprès avec cette inscription : *Et in Arcadiâ ego* (*et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie*)! Cet illustre peintre, l'éternel honneur de la France, auquel tant de belles qualités étaient échues en partage, et dont les défauts ne viennent que de l'exagération de ces qualités mêmes, mourut à Rome en 1665; mais la plus gr. partie de ses ouvr. est en France. Le musée possède de lui 33 tableaux, tous de chevalet, à l'exception de cinq, dont les figures sont de grande proportion. Son tableau du *Déluge* est un des chefs-d'œuvre de la peinture. Félibien, qui, dans ses *Entretiens sur les vies des peintres*, a donné des

détails sur la vie et les principaux ouvr. du Poussin, nous dispense de prolonger inutilement cet article. Il est d'ailleurs une foule d'autres écrivains que l'on pourra consulter : Bellori, *Vite de' pittori*, etc., Rome, 1672, in-4. — Baldinucci, *Notizie de' professori*, 1728, in-4 (2e t.), etc. On lira avec intérêt une *Vie du Poussin* en tête de son œuvre par M. Castellan, 1811. Enfin, ceux qui voudront plutôt connaître l'homme que l'artiste, peuvent lire les *Lettres de Nic. Poussin* (Paris, 1824).

POUSSINES (Pierre), né en 1609 à Lausan, diocèse de Narbonne, embrassa la règle de St Ignace à l'âge de 15 ans, et professa les humanités, la rhétorique et les saintes-écritures à Toulouse. Appelé à Rome, en 1654, pour y continuer l'*Hist. de la société*, il fut ensuite désigné pour remplir la chaire de l'Écriture sainte au collége romain. L'affaiblissem. de sa santé lui fit désirer de revoir la France, et il mourut à Toulouse en 1686. On a de lui des traduct. lat. de quelq. hist. qui font partie de la *Bysantine*, les *Vies* d'un gr. nombre de saints de la Grèce, du Languedoc et de la Gascogne, insérées dans le recueil des *Bollandistes ;* une traduct. lat. des *Lettres* de St François-Xavier, et un gr. nombre d'ouvr., dont on trouve la liste dans la *Biblioth. soc. Jesu*. L'*Éloge historique* du P. Poussines par le P. Théod. Lombard a été inséré dans les *Mém.* de Trévoux, nov. 1750, et dans le *Dictionn.* de Moréri, édit. de 1759.

POUTEAU (Claude), chirurgien célèbre, né à Lyon en 1725, vint à Paris suivre les leçons de Morand, Petit et Ledran, et de retour à Lyon où il fut admis élève à l'Hôtel-Dieu, en devint chirurgien-major à l'âge de 22 ans, et acquit, au bout de quelques années, une grande réputation comme praticien, par la hardiesse des moyens qu'il employait dans les cas graves. Ayant quitté l'Hôtel-Dieu, il se livra plus particulièrement à l'exercice de la médec., et mourut en 1775. On a de lui des *Mélanges de chirurgie*, une *Dissertat. sur l'opération de la pierre*, et plus. autres écrits publ. par Colombier, sous le titre d'*OEuvres posthumes de M. Pouteau*, Paris, 1783, 3 vol. in-8.

POWEL (Édouard), ecclésiastiq., né en Angleterre vers la fin du 15e S., ayant été chargé par Henri VIII d'écrire contre les nouveaux réformés, publia : *Propugnaculum summi sacerdotii evangelici, ac septenarii sacramentorum numeri adversùs M. Lutherum, fratrem famosum, et wickleffistam insignem*, Londres, 1523, in-8. Cet ouvrage lui mérita de très gr. éloges ; mais Powel ayant ensuite écrit en faveur de la reine Catherine et de la suprématie du siége de Rome, la noble franchise avec laq. il s'exprimait excita à tel point le ressentim. de Henri VIII, qu'il ordonna sa mort. Il fut pendu à Smithfield, le 30 juin 1540, avec plus. autres victimes auxquelles on n'avait à reprocher, comme à lui, qu'un extrême attachem. à la religion de leurs pères.

POWNALL (Thomas), écriv. anglais, né à Lincoln en 1722, fut nommé en 1745, secrétaire de la commission pour le commerce et les colonies britanniques ; il passa ensuite en Amérique, y devint gouverneur de Massachusett-Bay en 1757, puis de la province de New-Jersey en 1759, et gouvern., capitaine-gén. et vice-amiral de la Caroline-Méridionale en 1760. Rappelé l'année suivante en Angleterre, il y obtint l'emploi de payeur-général de l'armée sous les ordres du prince Ferdinand. A la paix, il fut élu membre du parlem., et se montra fort opposé aux mesures qui amenèrent la guerre avec les colonies d'Amérique. Après avoir renoncé à la carrière parlementaire dès 1780, Pownall, qui ne s'occupait plus que d'économie politique et d'antiquités, mourut à Bath en 1805. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., dont les princip. sont : *Administr. des colonies anglaises*, 5e édit., Londres, 1774, 2 vol. in-8. — *Descript. topograph. des états du centre de l'Amérique anglaise*, 1770, in-fol., avec une carte. — *Mém. adressé aux souverains de l'Europe et de l'Atlantique*, Londres, 1780, in-8, trad. très infidèlement en franç. sous le titre de *Pensées sur la révolution d'Amérique*, 1781, in-8. — *Notices et descript. des antiquités de la province romaine de la Gaule*, etc., 1787, in-4, ouvrage très curieux. — *Descript. et explicat. de quelques antiquités romaines découvertes dans la ville de Bath*, 1796. — John Pownall, frère du précédent, mort en 1795, a inséré plus. articles dans l'*Archæologia*.

POYET (Guill.), chancelier de France, né à Angers vers 1474, exerça d'abord la profess. d'avocat, et fut regardé comme l'un des oracles du barreau de Paris. Choisi par Louise de Savoie, mère de François Ier, pour soutenir le procès qu'elle avait intenté au connétable de Bourbon, il plaida cette cause avec tant de succès, qu'il fut nommé avocat-général en 1531, trois ans après présid. à mortier, et pourvu de la dignité de chancel. en 1538. Mais ayant été accusé de malversations, d'abus de pouvoir, etc., il fut arrêté en 1542, privé en 1545, par arrêt du parlem., de toutes ses dignités, déclaré inhabile à exercer aucune charge, condamné à 100,000 fr. d'amende et à être emprisonné jusqu'à l'entier paiem. de cette somme. Il mourut au mois d'avril 1548. On peut consulter l'*Hist. du chancel. Poyet, par l'historiogr. sans gages et sans prétentions*, 1776, in-8. — Poyet (François), de la même famille, était prieur des dominicains d'Angoulême lorsque l'amiral Coligni s'empara de cette ville. Les hérétiques n'ayant pu l'entraîner dans leur parti, le noyèrent dans la Charente, après lui avoir déchiré le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes.

POYET (Bernard), architecte, né en 1742 à Dijon, reçut les leçons de Wailly, fit le voyage de Rome comme pensionnaire, et à son retour devint successivem. architecte de Mgr le duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché, de l'univ., du corps législatif, etc., membre de l'acad. d'architect., du conseil des bâtiments civils, et mourut en 1824, membre de l'acad. des beaux-arts. L'édifice consacré à la tenue des séances de la chambre des députés est un des principaux ouvrages de cet

artiste, dont la fécondité et la fougue d'imaginat. étaient extraordinaires. Malheureusem. il tomba dans la bizarrerie en voulant paraître original, et plusieurs de ses concept., empreintes d'ailleurs du cachet d'un talent distingué, furent avec raison considérées comme excentriques et inexécutables. Parmi les écrits qu'il a publiés, on citera : *Mém. sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785, in-4 : c'était l'île des Cygnes qu'il proposait pour y établir le nouv. Hôtel-Dieu, et il reproduisit ce plan en 1807, en 1822 et en 1824. — *Projet pour employer dix mille personnes, tant artistes qu'ouvriers, à la construction d'une place dédiée à la nation*, etc., 1791, in-8. — *Projet d'un monument à élever à la gloire de Napoléon Ier*, 1806. — *Hommage national destiné à consacrer l'époque fortunée du retour de S. M. Louis XVIII*, etc., 1816 et 1822, in-4. — *Mémoire sur le projet d'un édifice à construire au centre du grand carré des Champs-Élysées pour la réunion de la garde royale et de la garde nationale, ainsi que pour servir aux fêtes publiques*, 1816, in-4.

POYNTER (Guillaume), vicaire apostolique de Londres, fut élevé au collège anglais de Douai, où il était profess. au commencem. de la révolution. Enfermé avec plusieurs de ses compatriotes au château de Doullens, il ne recouvra sa liberté qu'après plus d'un an. De retour dans sa patrie, il devint en 1803 coadjut. de M. Douglas, évêq. et vic. apostolique du district de Londres, et fut sacré en qualité d'évêque d'Halie. Il eut plus. contestat., soit politiq., soit théologiq., dans lesq. il se conduisit toujours avec une prudente réserve, ce qui lui donna une gr. influence sur les catholiques de son pays. Depuis la restaurat., il vint à plusieurs reprises en France pour réclamer la restitut. des biens qui appartenaient à sa mission; mais il échoua dans ses efforts. En 1815 il alla à Rome, pour l'intérêt des catholiques anglais. Ce prélat mourut en 1827 dans un âge peu avancé. Il est auteur de plusieurs ouvr., dont un des plus remarquables est *le Christianisme, ou Preuves et caractères de la religion chrétienne*, trad. par M. Taillefer, 1828, in-12. Ses *Instructions* ont contribué à faire rentrer dans le sein de l'Église un grand nombre de protestants.

POZZI (Jean-Bapt.), peintre, né à Milan, mort à l'âge de 28 ans, sous le pontific. de Sixte-Quint, fut élève de Raffaellino da Reggio, et s'est beauc. approché du talent de ce maître. On cite de lui le *Chœur d'anges*, dans l'église du Jésus à Rome. — Pozzi (Étienne), autre peintre, né à Rome en 1708, mort en 1768, a mérité la réputat. d'un des meill. artistes de son temps. La *Mort de St Joseph*, dans l'église du Très-Saint-Nom-de-Marie, est regardé comme un de ses chefs-d'œuvre. — Joseph Pozzi, frère du précédent, se distingua dans l'art de la peinture, mais n'atteignit point la réput. de son aîné.

POZZO (Cassien del), commandeur de l'ordre de St-Étienne, né à Turin, mort vers la fin de 1657, s'est rendu célèbre par sa riche collection d'antiquités romaines, et par la noble protection qu'il accordait aux artistes. Poussin, dont il fut l'un des plus bienveillants protecteurs, lui a témoigné sa reconnaissance dans une foule de lettres insérées dans les *Lettere pittoriche*. Le chev. del Pozzo correspondait avec presque tous les littérateurs et les savants de l'Europe; il fut l'émule et l'ami de Peiresc, et mérita le glorieux surnom de *restaurateur de l'art antique*. Le détail de sa collection forme 23 vol. in-fol.

POZZO (André), jésuite, peintre et architecte, né à Trente en 1642, mort à Vienne en 1709, s'est fait une grande réputation pour ses connaissances dans la perspective. On estime les peintures dont il a orné la voûte de l'église St-Ignace à Rome. Il a publié : *Perspectives des peintres et architectes*, 1697-1700, 2 gros vol. en latin et en italien.

POZZO (Jérôme dal), célèbre architecte, né à Vérone en 1718, exerça son art avec une extrême habileté, et chercha par ses conseils et son exemple à remettre en honneur la manière des anciens. On a de lui : *De gli ornamenti dell' architectura civile, secondo gli antichi*. Cet ouvrage, plein d'érudition et de goût, a été adopté dans un cours publ. à Vérone. Pozzo était memb. associé des acad. roy. de Parme, et Clémentine de Bologne. — V. Fonte-Moderata et Mongiorgi.

PRADES (Jean-Martin de), prêtre, né vers 1720 à Castel-Sarrasin, doit l'espèce de célébrité qui s'est attachée à son nom à une thèse irrélig. qu'il soutint en Sorbonne, et qui causa le plus gr. scandale. Forcé de se réfugier en Hollande, il y fit paraître son *Apologie* (1752, in-8). S'étant ensuite rendu à Berlin, il y fut accueilli par Voltaire, et obtint par sa protection la place de lecteur du roi de Prusse, dont il eut le bonheur de gagner l'amitié. Mais les bienfaits dont ce prince le combla ne tardèrent pas à exciter la jalousie des courtisans. Pendant la guerre de 7 ans, l'abbé de Prades fut accusé d'être en correspond. avec un secrétaire du duc de Broglie, et de lui rendre compte des mouvem. de l'armée prussienne. Le roi reconnut plus tard l'innocence de l'abbé, qui n'en fut pas moins envoyé à Glogau, avec l'injonction de ne pas sortir de cette ville sans nécessité. Il s'était depuis quelque temps réconcilié avec l'Église par une rétractation solennelle des principes contenus dans sa thèse. Il fut nommé archidiacre du chapitre de Glogau, et mourut dans cette ville en 1782. On a de lui l'*Abrégé de l'histoire ecclésiast. de Fleury* (supposé), *traduit de l'anglais*, Berne (Berlin), 1767, 2 vol. p. in-8. La *préface* est du roi de Prusse.

PRADON, poète dramatique, né à Rouen, vint de bonne heure à Paris, où il suivit la carrière du théâtre avec succès, si l'on considère les triomphes trompeurs qui l'aveuglèrent lui-même; avec honte, si on le juge sur la réputation qui lui est restée. Une cabale violente, qui poursuivait alors Racine, eut l'idée de lui faire subir une indigne rivalité : sa *Phèdre* venait de paraître; deux jours après on fit jouer celle de Pradon, et cette pièce méprisable fut mise au-dessus des plus admirables chefs-

d'œuvre de la scène. Racine, trop sensible à cet affront, s'éloigna du théâtre, malgré les exhortat. courageuses de Boileau, qui, seul un instant, prit la défense de son illustre ami. Pradon mourut à Paris en 1698, à l'âge de 66 ans. Ses ouvr. sont : *Pyrame et Thisbé; Tamerlan, ou la Mort de Bajazet; Phèdre et Hippolyte*, 1677; *la Troade; Statira; Régulus*, la moins mauvaise de ses pièces; *Scipion-l'Africain; le Triomphe de Pradon*, 1684, in-12, le monument le plus ridicule que la fatuité littéraire ait pu produire. — *Nouv. remarques sur les ouvrages du sieur D...*, 1685, in-12. — *Le Satirique français expirant*, Cologne, 1689. — Plus. pièces de vers contre Boileau, et une comédie sur Racine, intitulée : *le Jugement d'Apollon sur la Phèdre des anciens*, jugement dans lequel Apollon n'est certainement pour rien. Niceron cite quelq. pièces de Pradon, aujourd'hui totalem. inconnues.

PRADT (DOMINIQUE DUFOUR de), anc. archev. de Malines, naquit en 1759 à Allanches en Auvergne, d'une famille de haute bourgeoisie. Après avoir terminé ses études, il fut reçu doct. en théologie en 1786. Grand-vicaire du cardinal de la Rochefoucauld, archev. de Rouen, et pourvu de l'archidiaconé de Grand-Court, il fut député par le clergé de Normandie aux états-génér. de 1789. Il défendit avec courage à l'assemblée constituante les principes religieux et monarchiques, et signa toutes les protestat. du côté droit. Après la session il se retira en Allemagne avec le card. de la Rochefoucauld, et s'établit à Munster, où il publia en 1798 un écrit remarq. : *Antidote au congrès de Rastadt*. Cet ouvr., qui révélait un talent prodigieux et une grande connaissance des intérêts des différ. états de l'Europe, fut suivi de *la Prusse et sa neutralité*, qui n'eut pas moins de succès. Le card. de la Rochefoucauld étant mort en 1799, et l'état de la France étant devenu plus calme, l'abbé de Pradt obtint sa radiation de la liste des émigrés, et, de retour à Paris, fut présenté par le général Duroc, son parent, au 1er consul qui l'accueillit avec bienveillance. Plus tard Napoléon le nomma son aumônier, et le fit évêque de Poitiers en 1805. Il accompagna la même année Napoléon à Milan, où il officia dans la cérémonie de son couronnement comme roi d'Italie. Il le suivit en 1808 à Bayonne, et parut prendre quelq. part aux négociat. qui amenèrent la chute des Bourbons en Espagne. Nommé en 1809 archev. de Malines, son chapitre refusa de le reconnaître. Il fut du nombre des évêques qui écrivirent en 1810 à Pie VII pour solliciter les dispenses de mariage que demandait Napoléon. En 1811 il fit partie de la commission chargée de préparer les objets qui devaient être soumis au concile, et fut nommé par l'empereur membre de la députation envoyée près du pape à Savone, au mois d'août de la même année. A son retour de Savone, il fut chargé par Napoléon, mécontent du card. Fesch, de remplir les fonct. de gr.-aumônier. Nommé en 1812 ambassadeur à Varsovie, il arriva dans cette ville au mois de juin, et ouvrit la diète polonaise par un discours qui ne satisfit personne. Napoléon ne tarda pas à se repentir du choix qu'il avait fait d'un prêtre pour une mission toute politique. L'archevêq. de Malines fut rappelé. Une disgrâce complète suivit la conférence qu'il eut à son retour avec l'emper. La gr.-aumônerie lui fut retirée, et il reçut l'ordre de se rendre dans son diocèse, avec défense d'en sortir. Il profita de l'entrée des alliés en France pour revenir à Paris, et publia plus. brochures en faveur des Bourbons, dans lesq. il se flatta d'avoir beaucoup contribué pour sa part à la restaurat. Nommé chancelier de la Lég.-d'Honn., il ne conserva pas long-temps cette dignité, qui convenait plus à un militaire qu'à un évêque, et se retira dans les montagnes de l'Auvergne, d'où il ne revint à Paris qu'après les *cent jours*. En 1816 il donna sa démission de l'archevêché de Malines, moyennant une pension de 12,000 fr. qui lui fut assurée par le roi Guillaume; il en obtint une autre de Louis XVIII comme ex-chancelier de la Légion-d'Honneur. Mais humilié de la nullité politiq. dans laquelle on le laissait, il se jeta dans l'opposition libérale, et publia pour occuper ses loisirs une foule d'écrits, empreints de l'esprit de parti et semés d'erreurs grossières, mais dans lesq. on est forcé de reconnaître une étonnante fécondité d'idées, un style brillant et plein d'images, et des rapprochem. très ingénieux. Traduit en 1820 dev. la cour d'assises, pour un pamphlet très violent contre la loi sur les élections, il fut défendu par M. Dupin et acquitté. Après deux tentatives infructueuses pour arriver à la députation, il fut enfin élu en 1827 à Clermont, et vint prendre place à la chambre à l'extrême gauche. Il espérait exercer une gr. influence à la chambre; mais il trouva trop froids et trop méticuleux les libéraux sur lesquels il avait compté pour faire triompher ses opinions, et il donna sa démission en 1828. Après la révolut. de juillet ses opinions se modifièrent encore. Il fit imprimer à Clermont en 1833 une brochure *sur la presse et le journalisme*, dans laquelle il appelle la royauté la sauvegarde des sociétés, et le journalisme l'auxiliaire de tous les perturbateurs. La même année il fit paraître un écrit intitulé : *De l'esprit actuel du clergé*, qui peut être regardé comme une sorte de rétractat. de ses anciens principes. L'abbé de Pradt, de retour à Paris, s'occupait à réunir des matériaux pour une *Histoire de la restauration*, lorsqu'il mourut d'apoplexie le 18 mars 1837. Il avait publ. quelq. semaines auparavant une brochure intit. : *Régnicide et Régicide*, dans laq. il montre la liais. intime qui existe entre le désordre religieux et le désordre politiq. Parmi ses nombr. ouvr. ou pamphlets, dont un grand nombre ont perdu l'intérêt que leur donnaient les circonstances, on distingue : *Antidote au congrès de Rastadt*, 1798, in-8. — *La Prusse et sa neutralité*, 1802, in-8. — *Les trois Ages des colonies, ou de leur état passé, présent et à venir*, 1801, 3 vol. in-8. — *De l'état de la culture en France, et des améliorat. dont elle est susceptible*, 1802, 2 vol. in-8. — *Hist. de l'ambassade dans le gr.-duché de Varsovie*, 1815, in-8. — *Du congrès de Vienne*,

4.

1815, 2 vol. in-8. — *Mémoires historiques sur la révolut. d'Espagne*, 3e édition, 1816, in-8. — *Les quatre Concordats, suivis de quelq. considérat. sur le gouvernement en général et sur l'Église en particulier*, 1818, 3 vol. in-8. — *Suite des quatre Concordats*, 1820, in-8. — *Du Jésuitisme ancien et moderne*, 2e édit., 1827, in-8.

PRÆPOSITIVUS, théolog., né à Crémone, fut chancelier de l'Église de Paris en 1206, et mourut, à ce qu'on croit, en 1209. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits dont les copies sont fort nombr. Il en existe en Italie, en Angleterre, et à la biblioth. du roi à Paris. Le plus remarq. est une *Somme de théologie*, dont on a imprimé quelques pages à la suite du *Pénitential* de Théodore.

PRÆTORIUS (MATTHIEU), théologien luthérien, né à Memel en Prusse, mort en 1707 à Weiherstadt en Poméranie, a publié : *Tuba pacis ad universas dissidentes in Occidente Ecclesias, seu Discursus theologicus de unione Ecclesiar.*, Amsterd., 1685 ; réimpr. plus. fois et trad. vers 1820 en allem. — *Orbis gothic.*, Oliva, 1684, 4 part. in-fol., curieux et recherché. — *Mars gothicus*, 1691, 1698, in-fol., suite du précédent. On lui doit aussi une *Hist. de Prusse*, demeurée inédite, mais dont on trouve quelques fragments dans l'*Erlœuterte Pressen*.

PRASLIN (CÉSAR-GABRIEL de CHOISEUL, duc de), né à Paris en 1712, remplaça son cousin, le duc de Choiseul, dans l'ambassade de Vienne, devint ministre des affaires étrangères, et signa le traité de 1763, qui termina la guerre de sept ans. Créé à cette époque duc et pair, il rendit au duc de Choiseul le portefeuille des affaires étrangères, et reçut celui de la marine, où il se distingua par son zèle. D'immenses travaux furent entrepris sous son administr. ; il agrandit et fortifia le port de Brest, répandit parmi les officiers un vif désir d'instruct., conçut le projet d'un nouveau voyage autour du monde, ne négligea aucun moyen pour le rendre utile à la navigation et aux sciences, et lorsque la disgrâce de son cousin entraîna la sienne, il laissa dans nos ports 70 vaisseaux de ligne, 50 frégates, et dans les magasins les bois et tous les matériaux nécessaires pour accélérer de nouvelles construct. Le duc de Praslin mourut en 1785 ; il était membre honoraire de l'acad. des sciences. Condorcet a publié son *Éloge*. — V. CHOISEUL.

PRATILLI (FRANÇOIS-MARIE), sav. et laborieux antiquaire, né vers 1710 à Naples, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Capoue, et mourut en 1770, âgé d'environ 60 ans. Outre une édition de l'*Historia principum longobardorum*, de Camille Pellegrini, Naples, 1749-54, 5 vol. in-4, augm. de plusieurs dissert. et de la *Vie* de l'auteur, on lui doit : *De' consolari della provincia della Campania dissertazione*, Naples, 1757. — *La Via Appia riconosciuta e descritta da Roma a Brindisi*, ibid., 1745, in-fol., et des lettres sur différents objets d'antiquité.

PRATO (JÉRÔME da), prêtre de la congrégat. de l'Oratoire d'Italie et savant philologue, né à Vérone vers 1710, mort en 1782, est principalement connu par son édition de l'*Histoire de Sulpice-Sévère*, Vérone, 1741-54, 2 vol. in-4, qui passe encore pour la meilleure. On lui doit en outre : *De chronicis libris ab Eusebio cæsariensi scriptis et editis ; accedunt græca fragmenta ex libro primo olim excerpta à Syncello*, 1750, in-8, et quelques opuscules dans la *Raccolta Calogoruna*.

PRATT (CHARLES), comte de Camden, pair et lord-chancelier d'Angleterre, né en 1713, entra jeune dans la carrière du barreau, fut nommé procureur-général en 1757, devint en 1762 premier juge des plaids communs, et eut souvent l'occasion de faire briller dans cet emploi les talents dont il était doué. L'affaire de Wilkes, qu'il exposa avec autant d'impartialité que d'éloquence, lui attira surtout une gr. popularité. Il fut dès-lors comblé d'honneurs par la ville de Londres, obtint le droit de bourgeoisie, et, créé pair en 1765, fut appelé l'année suivante aux fonctions de lord-chancelier. Parvenu à ce poste éminent, le comte de Camden sut se concilier l'estime générale par la sagesse de son administrat., ses connaissances approfondies des lois de son pays, et surtout par l'intégrité de son caractère ; mais s'étant montré en opposit. avec la cour, il reçut sa démiss. en 1770, et fut nommé ensuite président au conseil, emploi qu'il conserva jusqu'à la fin de sa carrière, si l'on en excepte le temps que dura le ministère dit de la *Coalition*. Il mourut en 1794.

PRATT (SAMUEL-JACKSON), écrivain anglais, né à St-Yves, comté de Huntington, en 1749, mort à Birmingham en 1814, a publié un grand nombre d'ouvrages qui se font remarquer par la délicatesse des sentiments et par la richesse de l'imagination. Les principaux sont : *Pensées libres sur l'homme, sur les animaux et sur la Providence*, contenant l'*Histoire de Benignus*, 1775-77, 6 vol. in-12 ; nouvelle édit., 1783, 4 vol. in-12. — *Le sublime et la beauté de l'Écriture, ou Essais sur des passages choisis des écrivains sacrés*, 1777, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimpr. — *Le village de Shenstone, ou le nouveau Paradis perdu*, Londr., 1780, 3 vol. in-12. — *Emma Corbett, ou les Malheurs d'une guerre civile*, ibid., 1781, 3 vol. in-12 : ce roman, qui a eu neuf édit., a été trad. en français par de Sausseul, 1783, 4 vol. in-12, et par Verta, 1789, 2 vol. in-12. — *Glanures faites dans le pays de Galles, en Hollande, en Westphalie*, 4e édition, 1798, 3 vol. in-8. — *Glanures faites en Angleterre*, Londres, 1799, 3 vol. in-8. Pratt avait aussi comme poète un talent très distingué. Parmi ses poés. on cite surtout : *le Triomphe de la bienfaisance*, 2e édit., 1786. — *La Sympathie ; les Pleurs du génie ; l'Humanité, ou les Droits de la nature*, 1788, et *les Tableaux de la chaumière*, 1803. On a aussi de lui plusieurs pièces de théâtre représentées avec succès.

PRAUN (PAUL, baron de), amateur des arts, né à Nuremberg en 1548, mort à Bologne en 1616, parcourut pendant 40 ans l'Italie et l'Allemagne pour satisfaire sa curiosité, et parvint à former une collection de tableaux digne d'un souverain, et qui a

été décrite par de Murr, 1797, in-8, avec 7 pl. Ce vol. est orné du portrait de Paul Praun. — Praun (George-André, baron de), parent du précédent, ministre d'état à Brunswick et savant numismate, né à Vienne en 1701, mort en 1786, est auteur de quelques ouvrages (en allemand), dont les principaux sont un *Traité des monnaies*, etc., Helmstadt, 1739, in-8, plus. fois réimpr. — *Collection numismatique de Brunswick-Lunebourg*, etc., 1747, in-4. — *Biblioth. brunsw.-luneb.*, etc., Wolfenbutel, 1744, in-8, rare. Il a publié en français : *Méditation sur l'excellence de la religion chrét.*, 1767, in-8.

PRAXAGORAS, médecin grec, né à l'île de Cos, fils de Néarque, fut l'un des dern. de la famille des Asclépiades qui acquirent quelque réputation dans l'art de guérir. Bien qu'il se soit écarté à quelques égards des principes d'Hippocrate, il n'en a pas moins rendu son nom immortel par d'importantes découvertes en anatomie et en patholog. Il est aussi le prem. qui ait observé les fièvres intermittentes pernicieuses, et qui ait reconnu que le pouls indique les variations de la force vitale dans les maladies. Le temps n'a respecté aucun des ouvr. qu'il avait composés.

PRAXILLA, poète, née à Sicyone, vivait, suivant Eusèbe, dans la 82e olympiade (450 ans avant J.-C.). Elle excella surtout dans la composit. des *Scolia*, sorte de poésie qui se chantait dans les festins, et s'exerça aussi dans le genre lyrique et dithyrambique. Il ne reste d'elle que cinq à six vers, insérés dans les *Fragm. poetar. græcorum*.

PRAXITÈLE, célèbre statuaire grec, qu'on croit natif d'Athènes, florissait dans les prem. années du 4e S. av. J.-C., c'est-à-dire dans la 111e olympiade, et par conséquent dut être contemporain d'Apelles et de Lysippe. Il mourut postérieurem. à la 3e année de la 123e olympiade, âgé d'environ 80 ans. Le nombre de ses ouvr. était considér. La célèbre Phryné, avec qui Praxitèle eut un long commerce de galanterie et même d'affection plus douce, ayant obtenu qu'il la laissât choisir une des productions de son ciseau, s'avisa, pour connaître celle dont il faisait lui-même le plus de cas, de l'alarmer par la fausse nouvelle que son atelier était en proie aux flammes. « Quel malheur pour moi! s'écria-t-il, si l'incendie n'a pas respecté mon *Satyre* et mon *Cupidon!* » La courtisane donna la préférence à ce dernier chef-d'œuvre, puis elle en fit hommage à la ville de Thespies, où il fut consacré dans un ancien temple de l'Amour. Transporté à Rome par ordre de Caligula, puis rendu aux Thespiens par l'empereur Claude, et de nouveau ravi à ceux-ci par Néron, ce Cupidon, qui était en marbre et avait les ailes dorées, fut détruit par l'incendie qui consuma les portiques d'Octavie, où le tyran l'avait fait placer. Le Satyre décora, dans Athènes, un temple situé sur la rue des Trépieds. Il faut parler maintenant des deux statues de Vénus qu'exécuta Praxitèle, et dont l'une illustra la ville de Cos, l'autre celle de Cnide : celle-ci était nue, celle-là drapée. La Vénus de Cnide passait, avec le Jupiter de Phidias, pour la production la plus achevée de la sculpt. grecque. Comme les chefs-d'œuvre dont nous avons parlé, les deux statues de Phryné, dont l'une, en bronze doré, orna le temple de Delphes, l'autre, en marbre, le temple de l'Amour à Thespies, semblent aussi être l'ouvrage de la jeunesse de Praxitèle; il décora plus tard les deux frontons du temple d'Hercule à Thèbes, et ces sculpt., qui vraisemblablement étaient en ronde bosse, et qui durent être exécutées dans la 2e année de la 116e olympiade, sont également mises au rang de ses compositions les plus achevées. Pline cite une foule d'autres ouvr. de Praxitèle; mais dans ce nombre il place une statue de Flore, divinité d'origine romaine inconnue aux Grecs du temps de Praxitèle. Le caractère de son talent était une vérité frappante dans l'imitation, une grâce, une finesse exquises dans les contours, enfin une admirable entente dans l'expression des émotions douces de l'âme. On ne connaît que des copies des ouvrages de Praxitèle; quelq.-unes ont été gravées dans le *Musée franç.* de MM. Robillard-Péronville et Laurent, ainsi que dans le *Musée des antiques* de M. Bouillon. Praxitèle eut deux fils, qu'il associa de bonne heure à ses travaux : le plus illustre fut Céphisodore (*v.* ce nom). Il forma en outre plusieurs élèves d'un très haut mérite, notamm. Pamphile, dont Pline cite une statue de Jupiter hospitalier, qui se voyait à Rome dans le jardin d'Asinius-Pollion. — Il y eut dans l'antiquité un autre Praxitèle, modeleur en argent, contemporain de Pompée, et dont les auteurs ne citent qu'une composition représentant *Boscius enfant, entouré dans son berceau par un serpent qui repose sur son sein.*

PRAY (George), savant et laborieux historien, né en 1723 dans le comté de Neytra en Hongrie, entra dans l'institut des jésuites, et fut successiv. chargé d'enseigner les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différents colléges. Il devint, à la suppression de son ordre, conservateur de la bibliothèque royale de Bude, historiogr. de Hongrie, et mourut à Pesth en 1801. Il a laissé un gr. nomb. d'ouvr. estimés, dont on trouve la liste dans le *Supplément* du P. Caballero à la *Bibl. soc. Jesu*, et dans la *Vie de G. Pray*, par Cl.-Michel Paitner. Nous citerons seulement: *Annales veter. Hunnor., Avarum et Hungarorum, ab anno* 210 *ante Christ. ad annum Christi* 997, Vienne, 1761, in-fol.— *Dissertationes historico-criticæ in annales veteres Hunnorum*, 1774, in-fol. — *Annales regum Hungariæ, ab anno Christi* 997, *usque ad annum* 1564, 1764-70, 5 vol. in-fol. — *Specimen hierarchiæ hungaricæ*, 1776-79, 2 vol. in-4. — *Historia regum Hungariæ stirpis austriacæ*, 1799, in-8. — *Hist. regum Hungariæ, cum notitiis prœviis*, etc., 1801, 3 vol. in-8.— *De sigillis regum et reginarum Hungariæ*, etc., 1805, in-4.

PRÉCIPIANO (Humbert-Guillaume de), archev. de Malines, né en 1626 à Besançon, d'une famille d'origine génoise, mort en 1711 à Bruxelles, s'est surtout rendu célèbre par le zèle qu'il mit à combattre les erreurs du P. Quesnel. Dès son entrée

dans la carrière ecclésiastique, Précipiano avait été pourvu de riches bénéfices. La dignité de haut-doyen du chapitre de Besançon lui fut conférée en 1661 par les chanoines, ses confrères; mais la validité de son élection ayant été contestée par le St-siége, il se hâta de résigner ces bénéfices entre les mains du chapitre, qui refusa de reconnaître J. de Wateville, nommé son successeur par la cour de Rome. En 1667, il fut député à la diète de Ratisbonne avec Ambroise-Philippe; et 5 ans après le ministère espagnol le manda à Madrid pour concerter quelques mesures propres à garantir la Franche-Comté d'une nouv. invas. des Français. Enfin l'entier dévouem. de Précipiano à la politiq. de D. Juan d'Autriche lui valut d'être nommé à l'évêché de Bruges. C'est alors que, pour obtenir ses bulles, il se résigna à la soumission envers le St-siége, et, après une confession juridique qu'il fit en 1679, l'absolution de Rome lui fut envoyée, et peu après sa confirmation dans la dignité épiscop. Deux ans plus tard il fut porté au siége archiépiscopal de Malines; et dès-lors telle fut son ardeur pour affermir les doctrines ultramontaines dans son diocèse, qu'il en vint à imaginer un formulaire plus exigeant que celui d'Alexandre VII. Un décret du St-office, en date du 26 janv. 1694, condamna rigoureusement ce nouveau formulaire; mais, le prélat refusant de se soumettre, Innocent XII adressa, le 6 février suivant, à tous les évêques de la Belgique un bref pour leur enjoindre d'abandonner les querelles, déjà trop prolongées, que les vues de Précipiano tendaient à faire revivre. Par un autre bref du 24 novembre 1696, le même pontife rappela, en termes assez durs, l'archevêq. de Malines à plus de soumission et surtout à une conduite plus modérée. Mais celui-ci, de concert avec les jésuites, n'en fit pas moins arrêter Quesnel à Bruxelles, où il s'était rendu clandestinement, et jeter, le 30 mai 1703, par un ordre du jeune roi d'Espagne, dans une prison, d'où il parvint heureusement à s'évader (*v.*, pour plus de détails sur ces faits, le tome 1er de l'*Hist. ecclés. du* 18e S.).

PRÉCY (Louis-Franç. PERRIN, comte de), né en 1742 à Semur, fut, dès le commencement de la révolution, l'un des plus zélés défens. de la cause monarch. Après avoir servi dans les guerres d'Allemagne de 1755 à 1762, et dans la campagne de Corse, il devint en 1783 commandant du bataillon de chasseurs des Vosges, refusa en 1791 le grade de colonel du régim. d'Aquitaine, pour se rapprocher du roi, et entra dans la garde constitutionnelle de Louis XVI en qualité de lieutenant-colonel. Cette garde n'ayant point tardé à être licenciée, le comte de Précy, sans qualité apparente, continua de veiller à la sûreté du monarque et de son auguste famille, et au 10 août 1792 il combattit dans les rangs des Suisses. C'est là que le roi, en quittant son palais pour n'y plus rentrer, s'écria, en apercevant ce serviteur dévoué : « *Ah! fidèle Précy!* » Ces paroles sont devenues la devise de sa famille, en vertu d'une autorisation de Louis XVIII. Après l'attentat du 21 janvier, le comte de Précy s'était retiré à Semur et y attendait l'occasion d'être utile à la cause monarchique, lorsque les Lyonnais lui offrirent le commandement de l'armée fédérale; il accepta et se rendit à Lyon; mais la défection de cette armée le réduisit bientôt à l'affreuse perspective d'un siége pour lequel rien n'avait été prévu. En vain il se hâta de chercher des secours au dehors; la place fut attaquée le 8 août 1793 par une armée de 40,000 hommes, avant qu'aucune de ses dispositions eût pu recevoir son effet. Cependant le 17 un message envoyé aux autorités promettait clémence et protection aux habitants, pourvu que dans une heure la ville ouvrît ses portes et livrât ses chefs. Ce message est remis au comte de Précy, qui s'empresse d'en donner connaissance au conseil de la cité. On sait que la réponse fut unanimement négative. Après deux mois de la plus vive résistance, le général lyonnais, à la tête de 700 hommes divisés en 3 corps, se décida à effectuer une sortie sous le feu des combatt.; sa troupe fut taillée en pièces, et il fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Caché pendant huit mois dans un souterrain, ce ne fut qu'après la chute de Robespierre qu'il put sortir de France. Pendant son séjour à l'étranger, le comte de Précy fut chargé de plus. missions diplomatiques, et s'en acquitta avec tout le zèle dont il était capable; mais il eut aussi à souffrir de nouvelles persécutions : arrêté en Prusse sur la demande du gouvernement consulaire, il ne recouvra sa liberté qu'après 18 mois de détent. Enfin il obtint de rentrer dans sa patrie en 1810, et vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Nommé alors lieuten.-général et décoré du Cordon-Rouge, il prit le commandement de la garde nationale de Lyon, où il fut accueilli avec enthousiasme, devint ensuite inspecteur honoraire des gardes nationales du Rhône, et se retira à Marcigni, où il mourut en 1820, à l'âge de 78 ans. — Pierre de Précy, neveu du précéd., mort en 1822 à Semur, est auteur d'un poème en IV chants, intitulé *les Martyrs*, dont *l'Ami de la religion et du roi* a rendu un compte détaillé, tome XXXI, page 95. Il avait composé plusieurs autres ouvr., entre autres un *Poème historique du monde*, un *sur les Stuarts*, un livre *de l'Influence du christianisme sur la civilisation des peuples*, etc.

PREISLER (Jean-Justin), peintre et graveur à l'eau forte, direct. de l'acad. de Nuremberg, où il naquit en 1698, a gravé les plus belles statues antiques de Rome, d'après Bouchardon, et la plupart des sujets que Rubens représenta sur les plafonds de l'église des Jésuites à Anvers. Il mourut en 1771. — George-Martin Preisler, son frère, né en 1700, mort en 1754, se distingua dans le même art, et fut l'un des plus habiles profess. de l'acad. de Nuremberg. On peut voir la liste de ses ouvr. dans le *Manuel de l'amateur*, de Rost. — Jean-Martin Preisler, second frère des précéd., né en 1715, fut appelé à Copenhague, où il devint grav. du roi et professeur à l'acad. de peinture. On cite de lui l'estampe de *David et d'Abigaïl*, d'après le Guide, et celle de la statue en bronze de *Frédéric V*,

par Sally. Il mourut à Copenhague en 1794. — Valentin-Daniel Preisler, autre frère des précéd., né en 1717, mort en 1765, grava à Zurich, sous le nom de S. Walch, le portrait de la plupart des bourgmestres de cette ville, d'après les dessins de Fuessli. — Jean-George Preisler, fils de Jean-Martin, cultiva aussi la gravure et fut reçu membre de l'acad. de peinture de Paris en 1787. Son morceau de réception fut sa belle estampe de *Dédale et Icare*. On trouve la liste de ses ouvrages dans le *Manuel de l'amateur* de Rost.

PRÉMARE (Joseph-Henri), savant jésuite français, s'embarqua à La Rochelle en 1698 pour aller prêcher l'évangile à la Chine, fut un des missionnaires qui ont fait le plus de progrès dans la littérature de cet empire, et celui qui a le mieux apprécié la théorie de la langue et des antiquités chinoises. Il mourut à la Chine vers 1735. On a de lui : *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le* Chou-King *et sur la mythologie chinoise*, publiées par Deguignes à la tête du *Chou-King*, trad. par le P. Gaubil ; un grand nombre d'autres ouvrages, dont trois, écrits en chinois, font partie des MSs. de la bibliothèque du roi. Trois lettres de ce savant jésuite ont été publiées dans le rec. des *Lettres édifiantes*, et une 4e dans les *Annales encyclopédiques*.

PREMIERFAICT (Laurent de), né dans le village du même nom, près d'Arcis-sur-Aube, mort en 1418, fut secrétaire du duc de Berri. On lui doit la première traduct. franç. du *Décaméron* de Bocace, publiée en 1534 ; celles des *Économiques* d'Aristote, des *œuvres* de Sénèque-le-Philosophe, et des *traités* de Cicéron sur l'*Amitié* et la *Vieillesse*. Ces derniers sont conservés dans la bibliothèque de Genève.

PRÉMONTVAL (André-Pierre Le GUAY de), littérateur, membre de l'acad. de Berlin, né à Charenton en 1716, enseigna d'abord avec succès les mathématiq. à Paris. Une avent. amoureuse le détermina à quitter la France ; emmenant avec lui sa maîtresse, qu'il épousa bientôt, il alla se fixer à Berlin, où il mourut en 1764, après avoir embrassé le protestantisme. On a de lui : *la Monogamie, ou l'Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8. — *Le Diogène de d'Alembert*, 1755, 2 vol. in-8. — *Préservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, Berlin, 1759-64, 2 vol. in-8. — *L'Esprit de Fontenelle*, La Haye (Paris) 1744, 1753, 1767, in-12. — *Du Hasard sous l'empire de la Providence*, 1754, in-8. — *Pensées sur la liberté*, in-8. — Plus. *mémoires* dans le recueil de l'acad. de Berlin, et divers autres opusc. mathématiques, philosophiq. et littéraires. — Prémontval (Marie-Anne-Victoire Pigeon de), femme du précéd., né à Paris en 1724, morte peu de temps après son mari, se distingua par son esprit et l'élégance de ses manières. Elle fut lectrice de la princesse Guillelmine de Prusse, et a publ. la *Vie* de son père sous ce titre : *le Mécaniste philosophe, ou Mémoires concernant la Vie et les ouvrages de Jean Pigeon*, La Haye, 1750, in-8.

PRESLES (Raoul de), appelé ailleurs Paul de Prayères, avocat du 14e S., fut attaché à Philippe-le-Bel en qualité de secrétaire, et rendit des services à la reine Jeanne de Navarre et à son fils Louis-le-Hutin. Accusé d'être le complice de Pierre Latilly, dans l'empoisonnem. de Philippe-le-Bel, il fut emprisonné et l'on confisqua ses biens ; mais son innocence ayant été reconnue, il rentra dans tous ses droits, fut nommé conseiller au parlem. en 1319, et mourut quelq. années après. Il avait consacré une partie de ses richesses à des fondat. pieuses et à l'établissement d'un collége à Paris, qui porta son nom jusqu'à la fin du 18e S. — Presles (Raoul de), fils naturel du précéd., cultiva, les lettres avec succès, et mérita les bontés de Charles V, qui le nomma maître des requêtes, et ajouta à cette faveur des lettres de légitimation. Ce fut par l'ordre de ce prince que Raoul traduisit en français la *Cité de Dieu* de St Augustin, impr. à Abbeville en 1486, 2 vol. in-fol., et réimpr. à Paris en 1531. C'est la prem. version française de cet ouvrage. On a encore de Presles un *Traité de la puissance ecclésiastique et séculière*. Il mourut en 1383, âgé de 67 ans.

PRESSAVIN (Jean-Baptiste), chirurg. de Lyon, embrassa les principes de la révolut. avec ardeur, fut élu député à la convention en 1792, vota la mort de Louis XVI, et se prononça contre l'appel et le sursis. C'était cependant un homme modéré, puisqu'il fut exclus de la société des jacobins, au mois de sept. 1793. Il ne passa pas de la convent. dans les conseils créés par la nouv. constitution ; mais en 1798 il fut député par le départem. du Rhône au conseil des cinq-cents. On ignore où et comment il termina sa carrière. On a de lui : *Tr. des maladies des nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs*, 1769, in-12 ; réimprimé sous le titre de *Nouv. traité des vapeurs*, etc., 1771, in-12 ; trad. en allem. — *Traité des maladies vénériennes*, etc., 1773, in-8. — *L'Art de prolonger la vie et de conserver la santé*, 1786, in-8 ; trad. en espagnol, Madrid, 1799, in-8.

PRESTET (Jean), prêtre de l'Oratoire, né à Châlon-sur-Saône, professeur de mathématiques à Angers, mort en 1690, avait publ. en 1675 des *Éléments de mathématiques*, dont la seconde édit., augmentée de moitié, parut en 1689, 2 vol. in-4. L'auteur suit dans cet ouvr. les traces de Descartes.

PRESTON (Guillaume), savant typographe et littérateur, né à Édimbourg en 1742, mort en 1818, fut pendant plus d'un demi-siècle attaché au gr. établissement de G. Strahan et de son fils, imprimeurs du roi à Londres, et ses talents, comme correcteur, furent souvent utiles aux célèbres auteurs de son temps. Il a publié : *Éclaircissements sur la franc-maçonnerie*, Londres, 1772 ; réimpr. pour la 13e fois en 1821, in-12. — *Calendrier du franc-maçon*. — *Chronique de Londres*, c'est un journal dont il fut l'éditeur et l'un des plus actifs collaborateurs. Il légua par son testament à la loge de l'*Antiquité*, une somme de 32,500 fr. consolidés, dont 12,500 furent affectés à une école de charité

pour les jeunes filles. — Un autre Preston (Guill.), né en Irlande, et mort en 1809, a laissé une trad. anglaise des *Argonautiques* de Valérius-Flaccus, 3 vol. in-12; des *Poésies*, 2 vol. in-18; et plus. articles de littérature insérés dans les *Transactions de la société irlandaise*, dont il était membre.

PRETEXTAT (St), évêque de Rouen dans le 6e S., maria Brunehaut avec Mérovée, son neveu, en 570; mais un concile, tenu à Paris l'année suivante, condamna cette union, et le prélat fut exilé dans une île de la Basse-Normandie. De retour dans son diocèse, il y fut assassiné par les ordres de la reine Frédégonde en 588.

PRETI, dit *Il Calabrese* (Mathias), peintre, né en 1613 à Taverna, petite ville du royaume de Naples, mort à Malte en 1699, fut élève du Guerchin. Ses talents lui valurent son admission dans l'ordre de Malte, et il obtint la commanderie de Syracuse, avec une pension considérable. La plupart des villes d'Italie possèdent des tableaux de cet artiste; ils sont aussi communs en Espagne, à Malte, en Allemagne et en France. Le musée possède un *St Antoine, abbé, visitant St Paul dans le désert*.

PREUSCHEN (Augustin-Théophile), conseiller ecclésiastique, né à Diethart en Basse-Hesse en 1734, mort en 1803, est considéré comme l'inventeur de la typométrie, dont il a rendu compte en allem. dans son *Précis de l'histoire typométrique*, Bâle, 1778, in-8, et dans un autre ouvr. intit. : *Monument consistant en une carte typométrique de la province de Sausenberg*, 1783. Il en avait déjà donné le prem. aperçu en franç. sous le titre d'*Essais préalables sur la typométrie, ou le moyen de dresser les cartes géographiques à la façon des imprimeurs*, Carlsruhe, 1776, in-8. On a encore de lui divers écrits sur la théologie, l'histoire et la politique, entre autres : *Monuments des anciennes révolutions physiques et politiques en Allemagne, surtout dans les contrées du Rhin*, Francfort, 1787, in-8; et le *Précis des principales révolut. des contrées du Rhin, sous les Romains et les Germains*, 1788.

PRÉVILLE (Pierre-Louis DUBUS dit), célèbre comédien, né à Paris en 1721, s'engagea d'abord dans une troupe de campagne, s'y fit remarquer, et obtint ensuite les plus gr. succès à Dijon, Rouen et Strasbourg. Il était direct. du spectacle de Lyon, lorsque les gentilsh. de la chambre l'appelèrent à Paris pour y débuter. Ce fut le 20 sept. 1753 qu'il parut pour la prem. fois sur le théâtre de la Comédie-Franç., où il remplaça Poisson, qu'il avait vu jouer plus. fois, et qu'il imitait à s'y méprendre : bientôt il le fit oublier, et réussit égalem. à la cour et à la ville. Il fit pend. 33 ans les délices de la capitale, surtout dans les rôles de La Rissole du *Mercure galant*, Turcaret, Sosie, Figaro, le Bourru bienfaisant, etc. Les regrets que le public lui manifesta au moment de sa retraite, qui eut lieu le 1er avril 1786, furent sa plus douce récompense. Il reparut encore deux fois sur le théâtre : la première en 1791, la seconde en 1794, et fut reçu avec le même enthousiasme, quoique à cette seconde rentrée on ne retrouvait plus en lui que les débris d'un grand talent. Il mourut à Beauvais en 1799. Le préfet du département de l'Oise fit élever un monument à sa mémoire. Préville était membre associé de l'Institut, depuis sa formation. Les *Mémoires de Préville* ont été publ. par Cahaïsse, 1812, in-8. On préfère l'édit. revue, corrigée et augmentée d'une *notice* par M. Ourry, 1823, in-8, qui fait partie de la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*.

PREVOST (Jean), médecin, né en 1585 à Dilsperg, près de Bâle, se destina d'abord à la carrière ecclésiastique, fut envoyé en Espagne par l'évêque de Strasbourg, afin d'y terminer ses études théologiq.; puis, ayant obtenu la permission de visiter l'Italie, il fit à Padoue la connaissance du célèbre Sassonia, dont les conseils le déterminèrent à se vouer à l'art de guérir. Mais, privé bientôt de la pension qu'il recevait de son protecteur, et, se trouvant réduit à l'indigence, il fit pour subsister des cours particuliers de rhétorique et de philosophie, et enfin trouva dans un gentilh. de Padoue un Mécène, qui pourvut généreusem. à ses besoins. Se consacrant dès-lors sans partage à l'étude de la médecine, il y fit de rapides progrès, et reçut le doctorat en 1607. Nommé 6 ans après interprète public d'Avignon, puis, en 1617, professeur de botanique et directeur du Jardin-des-Plantes, en remplacement d'Alpini, il obtint de plus la chaire de médecine-pratique, et remplit ces divers emplois jusqu'à sa mort, en 1631. Parmi ses ouvr., nous citerons : *De remediorum, tùm simplicium, tùm compositorum, materià*, 1611, in-12. — *De lithotomiâ, seu calculi vesicæ sectione, consultatio*, Ulm, 1618, in-4, avec les *observations* de Horst, 1638, avec le *Traité du calcul*, de Beverwyck. — *Medicina pauperum*, etc., Francfort, 1641, in-12. — *Opera medica posthuma*, 1651, 1656, etc., in-12.

PREVOST (René), curé de Saint-Maurice, près d'Amiens, né à Doullens en 1664, mort en 1736, a donné les *Fables de Phèdre, trad. en français, avec le latin à côté*, etc., 1702, in-12; 1728, 1776, même format. — Prevost (Claude), chanoine régulier et bibliothécaire de Ste-Geneviève, né à Auxerre en 1693, mort en 1752, avait fait d'abondantes collect. qu'il n'a point publiées, telles que : *Bibliothèque des chanoines réguliers; Vies des SS. chanoines, tant séculiers que réguliers; Histoire de toutes les maisons de chanoines réguliers; Histoire de l'abbaye de Ste-Geneviève*, d'où on a tiré presque tout ce qui se trouve sur cette maison dans le t. VII du *Gallia christiana*. Il a aussi fourni des matériaux à l'abbé Lebeuf, pour le catalogue des écrivains qui fait partie de l'*Histoire d'Auxerre*.

PREVOST (Isaac-Bénédict), physicien et naturaliste, né à Genève en 1755, mort à Montauban en 1819, est compté parmi les fondat. de l'acad. de cette ville, et était affilié à plus. autres sociétés savantes. On a de lui un ouvr. de peu d'étendue,

mais fort estimé. *Mémoire sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des blés, et de plus. autres maladies des plantes*, Paris, 1807, in-8. Il a de plus inséré un gr. nombre de *mém.* dans divers recueils scientifiques, et a laissé plus. ouvrages MSs.

PREVOST (Pierre), peintre, né à Montigni, près de Châteaudun, en 1764, mort en 1823, a porté au plus haut point de perfection le genre de peinture qu'il avait adopté, et peut, à ce titre, en être regardé comme le véritable créateur. Parmi ses panoromas, on distingue ceux de *Paris*, de *Rome*, de *Naples*, d'*Amsterdam*, de *Boulogne*, de *Tilsitt*, de *Wagram*, d'*Anvers*, de *Londres*, de *Jérusalem* et d'*Athènes*. Toutes ces belles compositions eurent un succès prodigieux, et quelq.-unes ont produit une illusion telle que des personnes non prévenues ont cru voir la réalité, surtout en considérant les ciels et les lointains. Prevost excellait aussi dans la gouache, et réunissait aux talents d'un gr. artiste toutes les qualités de l'honnête homme.

PREVOST (Pierre), littérat., né à Genève en 1751, après avoir terminé ses études, se fit recevoir docteur en droit, et vint à Paris où il fut accueilli par les hommes les plus distingués de l'époque, notamment par son compatriote J.-J. Rousseau. En 1780 il fut appelé en Prusse et nommé professeur de philosophie à l'académie noble de Berlin. De retour à Genève en 1784, il fut pourvu la même année de la chaire de belles-lettres, mais sa santé l'obligea de donner sa démission. En 1786 il devint membre du grand-conseil. Il rentra dans l'enseignement en 1793, fut nommé profess. de philosophie, puis en 1809 professeur de physique génér., obtint sa retraite en 1823, et mourut en 1839, âgé de 88 ans. Il était membre de l'acad. roy. de Prusse, des sociétés roy. d'Édimbourg et de Londres, et correspond. de l'Institut, etc. Il a trad. du grec les *Tragédies* d'Euripide, 1782, 4 vol. in-12, réimpr. dans le *Théâtre des Grecs*, édit. de Cussac, 1786; et de l'angl., les *Essais philosophiq.* d'Adam Smith; le *Cours de rhétorique*, de Hug. Blair; les *Éléments de philosophie de l'esprit humain* de Dugald Stewart; l'*Essai sur le principe de la population*, par Malthus; le *Voyage en Abyssinie* de Salt, etc. Indépendamment de ces traduct., qui toutes sont estimées, et de nombr. *articles* dans les journaux scientifiques ou dans les recueils des acad. dont il était membre, on lui doit plus. ouvr., parmi lesq. on distingue : *Essais de philosophie, ou l'étude de l'esprit humain*, 1804, 2 vol. in-8.—*Du calorique rayonnant*, 1809, in-8. — *Exposit. élément. des principes qui servent de base à la théorie de la chaleur rayonnante*, 1832, in-8. — *Traités de physique mécanique*, 1818, in-8. — *Notice sur la vie et les écrits de G.-Louis Lesage* (de Genève), 1805, in-8. — Des *Notices sur Louis Odier*, célèbre médecin, 1818, in-8; *sur Bénédict Prevost*, son parent, profess. de philosophie à la faculté protestante de Montauban, 1820, in-8.

PREVOST DE LA JANNES (Michel), magistrat et profess. de droit franç. à l'univ. d'Orléans, né dans cette ville en 1696, mort en 1749, a publié : *Coutumes d'Orléans, avec les notes de Fournier et de Dumoulin, et des observations nouvelles*, en commun avec Pothier et Jousse, Orléans, 1740, 2 vol. in-12. — *Les principes de la jurisprudence franç., exposés suiv. l'ordre des diverses espèces d'actions qui se poursuivent en justice*, Paris, 1750 et 1771, 2 vol. in-12; des *discours;* l'*éloge* de Delalande, et un gr. nombre de MSs.

PREVOST D'EXILES (Antoine-François), l'un des écrivains les plus féconds du 18e S., né en 1697 à Hesdin, petite ville d'Artois, essaya tour à tour de la vie religieuse et de la vie militaire, se trouva malheureux dans l'un et l'autre état, et finit cepend. par s'enchaîner au cloître dans l'abbaye St-Germain-des-Prés. Il voulut ensuite alléger ses chaînes; mais, ne pouvant y parvenir, il s'enfuit en Hollande, et, déterminé à faire ressource de ses talents, il y publia ses *Mém. d'un homme de qualité*. Le succès qu'obtint cet ouvrage ne fut pas moins utile à sa bourse qu'à sa réputation. Diverses raisons l'ayant engagé ensuite à passer à Londres, il y publia successivement : *Histoire de Cléveland, fils naturel de Cromwell; Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescot*, qui est regardée comme son chef-d'œuvre. Il entreprit en même temps une feuille périodique intitulée : *le Pour et le Contre*, qui fut très favorablement accueillie, et qu'il conduisit jusqu'au 20e volume. Les 4 prem. seulem. furent composés pendant son séjour en Angleterre; car, au milieu des succès que lui procuraient ses talents et les agréments de sa personne, Prevost ne tarda pas à sentir qu'il n'est de vrai bonheur qu'au sein de sa patrie, et sollicita la permission de rentrer en France, où il reparut en 1734, sous l'habit d'ecclésiastique séculier. Ce fut alors seulement qu'il jouit de la tranquillité qui l'avait fui depuis sa première jeunesse. Ses travaux littéraires se multiplièrent avec une incroyable rapidité. Outre *le Doyen de Killerine*, l'*Hist. de Marguerite d'Anjou*, celle d'une *Grecque moderne*, les *Campagnes philosophiques, ou Mém. de Moncal*, l'*Histoire de la jeunesse du commandeur de...*, celle de *Guillaume-le-Conquérant*, *la Vie et les lettres de Cicéron*, les *Voyages de Robert Lade*, les *Mém. d'un honnête homme*, il entreprit, en 1745, à la prière du chancelier d'Aguesseau, l'*Hist. gén. des voyag.*, qui fut continuée par Querlon et Surgy, et dont La Harpe a donné un *abrégé*, en 24 vol. in-8. L'infatigable abbé se délassait de ce vaste travail en naturalisant parmi nous les romans de Richardson, et en composant un gr. nombre d'ouvrages, qu'il serait trop long de citer ici. Parvenu à sa 67e année, il s'était retiré dans une petite maison qu'il avait à St-Firmin, près de Chantilly, résolu d'y vivre dans les pratiques les plus austères, et de consacrer sa plume à la religion, lorsqu'une mort tragique, arrivée le 23 nov. 1763, vint l'arracher à ses pieux desseins. Frappé d'apoplexie en traversant la forêt de Chan-

tilly, il fut trouvé sans mouvement au pied d'un arbre et transporté chez un curé voisin, où la justice fut appelée, selon l'usage. L'officier public, agissant alors avec une précipitation bien déplorable, ordonne à l'instant l'ouverture du prétendu cadavre. Au prem. coup de scalpel un cri déchirant de la victime révèle son existence, et frappe d'effroi les assistants. La main glacée de l'opérat. s'arrête; mais le coup mortel est porté, et le malheureux Prevost ne rouvre un moment les yeux que pour voir l'horrible appareil qui l'environne, et meurt à l'instant même. Les *OEuvres complètes* de cet écriv. forment plus de 170 vol.; ses *OEuvres choisies*, réunies à celles de Le Sage, forment 39 vol. in-8. On trouve en tête de cette édit. une *Notice sur Prevost*, par Bernard d'Héry.

PREVOST D'EXMES (François Le), né en Normandie en 1729, entra dans les gardes-du-corps du roi de Pologne, Stanislas, et se fit remarquer à la cour de Lunéville par une *Ode* qu'il envoya au concours de l'acad. de Nancy, et qui y obtint une mention honorable. Ayant quitté l'état militaire, il occupa successivement divers emplois, dont la perte le réduisit à vivre du produit de sa plume, et, après plus. années de peines et de travaux, il mourut en 1793 à Paris dans l'hôpital de la Charité. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : *les Thessaliennes, ou Arlequin au sabbat*, comédie en prose, 1752, in-12.— *Rosel, ou l'Homme heureux*, 1776, in-8; 1777, même format. — *Trésor de littérature étrangère*, 1784, in-12. — *Vies des écrivains étrangers, tant anc. que modernes*, 1781, 1787, 2 vol. in-8. Prevost d'Exmes a eu part à la rédaction des *Étrennes du Parnasse*, et à celle de plus. journaux littér.

PREVOST SAINT-LUCIEN (Roch-Henri), avocat, né à Paris en 1740, mort en 1808, a laissé, outre plus. pièces de théâtre non représentées : *Moyens d'extirper l'usure, ou Projet d'établissem. d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*, 1775, 1778, in-12 : c'est à ce livre que l'on attribue l'établissement du Mont-de-Piété. — *Principes élément. de la gramm.*, 1800, in-12, 4e édit., 1807. — *L'Arithmétique simple, démontrée en six leçons*, 4e édit., 1807. — *La Gramm. franc. et l'orthographe, apprises en huit leçons*, 12e édit., 1807. — *La Syntaxe franç. apprise en huit leçons*, 4e édit., 1807, in-12. Cet ouvrage et le précéd. ont été réunis sous le titre de *la Grammaire, l'orthographe et la syntaxe de la langue franç.*, 13e édit., 1807, 2 vol. in-12. On a du même aut. divers ouvrages de jurisprudence, d'économie politique, etc., dont on trouvera les titres dans la *France littéraire*, de Querard.

PRIAM (mythologie), dernier roi de Troie, fils de Laomédon, fut dans sa jeunesse emmené dans la Grèce par Hercule. Ayant été racheté, il monta sur le trône à la mort de son père, fortifia et agrandit la capitale de ses états, qu'il sut rendre florissants. Il épousa Hécube, et en eut 19 enfants, entre autres Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Politès, Polyxène, Créuse et Cassandre. La fin de son règne fut cruellement troublée par la guerre qu'excita l'enlèvement d'Hélène par Pâris. Il soutint un siége de dix ans; mais Hector étant enfin tombé sous les coups d'Achille, Troie fut prise, et Priam lui-même impitoyablement égorgé par Pyrrhus, fils d'Achille. On place cet événement vers l'an 1184 avant J.-C.

PRIDEAUX (John), évêque de Worcester, né en 1578, mort en 1650, fut, pendant un très grand nombre d'années, recteur du collége d'Exeter à Oxford, et professeur royal de théologie. On a de lui plus. ouvr., parmi lesquels on cite : *Tabulæ ad grammaticam græcam introductoriæ*, Oxford, 1608, in-4. — *Tirocinium ad syllogismum contexendum, necnon Heptades logicæ, sive monita ad ampliores tractatus introductoria*, impr. avec la gramm. grecque. — *Scholasticæ theologiæ syntagma mnemonicum*, Oxford, 1651, in-4. — Prideaux (Humphrey), sav. historien et antiquaire anglais, doyen de Norwich, né à Padstow en 1648, mort en 1724, a publié : *Marmora oxoniensia ex arundellianis, seldænianis aliisque conflata, cum perpetuo commentario*, Oxford, 1676, in-fol. — *Vie de Mahomet*, 1697, plus. fois réimpr., et trad. en français par Daniel de Larroque, Amsterdam, 1698, in-8, fig. — *Traité de l'origine du droit des dîmes* (en anglais), 1709. — *Hist. des juifs et des peuples voisins, depuis la décadence du royaume d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de J.-C.*, 1715, 1718, 6 vol. in-8, ouvr. qui eut en Angleterre un succès prodigieux, et dont il se fit dix à douze édit. dans l'espace de quelques années. L'une des plus estimées est celle de Londres, 1720. Deux anonymes (Brutel de La Rivière et du Soul) ont trad. cette hist. en français.

PRIESTLEY (Joseph), sav. théologien et célèbre physicien anglais, né à Fieldhead, près de Leeds, en 1733, s'est rendu non moins fameux par son zèle à propager les principes de la révolution, que par ses connaissances et ses découvertes. Ses opinions lui valurent le titre de citoyen français, et le firent même nommer député à la convention. Il ne put accepter ces fonctions; mais il se para du titre qui lui avait été accordé par les chefs de la république, et répandit un si gr. nombre d'écrits en leur faveur, qu'il s'attira des persécutions et fut obligé de se réfugier en Amérique, où il mourut en 1804. Les talents de Priestley, comme physicien et comme chimiste, ont puissamm. contribué aux progrès de la science, et l'ont placé au rang des premiers savants de l'Europe. La collect. de ses œuvres forme 70 vol. in-8, parmi lesquels nous citerons : l'*Histoire de l'électricité*, 1767; trad. par Brisson, 1771, 3 vol. in-12. — L'*Hist. et l'état actuel des découvertes relatives à la vision, à la lumière et aux couleurs*, 1772, in-4. — *Expériences sur les différ. espèces d'air*, 3 vol. in-8; trad. en français par Gibelin, 1777, 9 vol. in-12. — *Expériences sur les différ. branches de la philos. naturelle*, 3 vol. in-8. — *Essai sur le phlogistique*, trad. en franç. par Adet, 1798, in-8. — Des *Leçons sur l'hist.* — *Leçons sur l'art orat. et la critiq.* On

a publ. en 1806, en anglais : les *Mém. du docteur Priestley*, 2 vol. in-8, continués jusqu'à sa mort par son fils, Jos. Priestley, et *Observat.* sur ses écrits, par Th. Cooper et Wm. Christie. Sa *Vie*, par J. Corry, a paru en 1805, in-8. Son *Éloge historique* a été lu la même année, à l'Institut, par Cuvier.

PRIEUR *de la Marne*, conventionnel, était né vers 1760 à Châlons. Avocat dans cette ville à l'époque de la révolution, il en adopta les principes, fut député aux états-généraux par le tiers-état de son bailliage, siégea parmi les plus chauds défenseurs des nouvelles doctrines à l'assemblée constituante, et, entre autres mesures, provoqua la destruction des *Emblèmes de servitude* qui décoraient le piédestal de la statue de Louis XIV, sur la place des Victoires, puis l'émission d'une loi sévère contre les émigrants (29 mai 1791). Après le voyage de Varennes, qui lui servit de texte pour accuser Louis XVI, et mettre en doute le principe de son inviolabilité, Prieur fut envoyé en mission dans le départem. du Finistère. De retour à Paris et élu député à la convention, il fut envoyé commissaire à l'armée campée en Champagne, puis rentra au sein de l'assemblée, où, lors du procès du roi, il vota la mort sans appel et sans sursis. La modération relative qu'il mit dans sa conduite ultérieure, tant aux comités de défense générale et de salut public, dont il fut membre, que durant les missions qu'il remplit près des armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, puis dans les départem. de l'Ouest, lui suscita quelques démêlés avec les plus ardents démagogues; ce qui n'empêcha pas qu'il fût accusé plus tard d'avoir eu des relations avec les factieux qui, au 12 germinal an III (1er avril 1795), forcèrent l'entrée de la salle des séances de l'assemblée. Décrété d'accusation le 1er prairial (20 juin), il parvint à s'échapper, et passa dans la retraite plus. mois, au bout desquels la loi d'amnistie lui permit de reparaître. Depuis ce temps, Prieur reprit la profession d'avocat, et n'eut aucune part aux affaires publiques. Toutefois atteint par la loi contre les régicides, il fut obligé de sortir de France et de se retirer à Bruxelles, où il mourut en 1827.

PRIEUR-DUVERNOIS, dit *Prieur de la Côte-d'Or* (C.-A.), conventionnel, né le 22 déc. 1763 à Auxonne, fils d'un receveur des finances de cette ville, entra de bonne heure dans l'arme du génie. En 1791, député à l'assemblée législative par le départem. de la Côte-d'Or, il ne se fit pas remarquer pendant cette session. Après le 10 août, il fut chargé de se rendre à l'armée pour y proclamer les changements que l'anarchie avait amenés. Pendant qu'il remplissait cette mission, le même départem. le nomma membre de la convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel ni sursis. A l'époque des troubles que suscita la lutte des montagnards et des girondins, ceux-ci, vaincus au 31 mai, s'étaient réfugiés dans la Normandie. Prieur fut envoyé pour les poursuivre et pour rallier au parti de la convention les habitants du pays; mais il fut arrêté, ainsi que son collègue Romme, et détenu prisonnier à Caen jusqu'à la déroute qu'éprouva à Vernon l'armée départementale qui s'était déclarée contre la convention. De retour à l'assemblée, Prieur ne joua aucun rôle jusqu'au 14 août 1793, où il fut nommé membre du comité de salut public, avec Carnot, dont il était l'ami : il participa à tous les forfaits qui furent commis au nom de cette sanglante association, dans laq. il avait pour collègues Couthon et Saint-Just. Lui-même, avec Carnot, défendit ces monstres après le 9 thermidor. Prieur s'était chargé particulièrem. du matériel des 14 armées que la France avait alors sur pied; il avait aussi dans ses attribut. spéciales la fabricat. des poudres et salpêtres, pour laq. il sut inventer des procédés ingénieux au moyen desquels on se procura des produits suffisants pour les gr. besoins de cette époque. Élu présid. de la convent. le 1er prairial an II (20 mai 1794), il sortit du comité de salut public le 9 thermidor (27 juillet). Plus tard il proposa l'usage du calcul décimal et de l'unité des poids et mesures, ce que l'assemblée adopta dans cette même session. Prieur passa au conseil des cinq-cents, d'où il sortit en 1798. Quelques biographes lui attribuent la prem. idée de l'école polytechnique, dont d'autres font honneur à Carnot ou à Fourcroy. On dit aussi que c'est à lui qu'est dû en partie l'établissem. de l'Institut fondé dans les dern. jours de la convention. Prieur, retiré à Dijon, y créa une manufact. de papiers peints qui réussit. La loi de 1816 contre les régicides ne l'atteignit pas, parce qu'il n'avait accepté aucune fonct. publ. pend. les *cent-jours*, et il mourut paisible à Dijon en 1832. On lui doit : *Mémoire sur la nécessité et les moyens de rendre uniformes dans le roy. toutes les mesures d'étendue et de pesanteur*, 1790, in-8. — *Instruction sur le calcul décimal*, 1795, in-8. — *Rapport sur la loi du 18 germinal an IV*, 1795, in-8. — *Rapport sur les moyens préparés pour établir l'uniformité des poids et mesures*, 1796, in-8. — Plusieurs *mémoires*, *rapports* et *instructions* dans le *Journal de l'école polytechnique* et dans les *Annales de chimie*.

PRIÉZAC (Daniel de), jurisconsulte, né en 1590 dans le Bas-Limousin, professa pendant dix ans à la faculté de droit de Bordeaux, fut ensuite appelé à Paris par le chancelier Séguier, qui lui fit obtenir une place de conseiller-d'état ordinaire, devint membre de l'Acad. française en 1639, et mourut en 1662. Ses principaux ouvr. sont : *Vindiciæ gallicæ adversùs Alexandrum patricium Armachanum*, 1638, in-8, plus. fois réimpr., et trad. en franç. par Jean Baudoin, sous ce titre : *Défense des droits et des prérogatives des rois de France*, etc., Paris, 1639, in-8 : cet ouvr. avait été composé par ordre de la cour pour répondre au *Mars gallicus* de Jansénius. — *Discours politiques*, 1652 et 1654, 2 vol. in-4. — Deux livres de *Mélanges* (en latin), 1658, in-4, et des *Poésies*. — Salomon de Priézac, son fils, a publ. : *Icon Christinæ reginæ*, 1655, in-8. — *Hist. des éléphants*, 1650, in-12. — *Dis-*

*sertat. sur le Nil*, 1664, in-8, et div. autres ouvr.

PRILESZKY (Jean-Baptiste), savant jésuite, né à Prilevz, en Hongrie, en 1709, fut docteur en théologie, puis professeur de philosophie à l'univ. de Tyrnau, et enfin directeur du collége de Cassovie ou Kaschaw. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé plus. ouvr. relatifs à l'hist. ecclésiastique, parmi lesq. on distingue : *Acta sanctorum Hungariæ, ex J. Bollandi continuatoribus*, etc., Tyrnau, 1744. — *Notitia SS. Patrum qui duobus primis Ecclesiæ seculis floruerunt*, ibid., 1753, in-8. — *Acta et scripta S. Theophili, patriarchæ antiocheni*, etc., ibid., 1764, in-8. — *Acta et scripta S. S. Gregorii Neocæsariensis, Dionysii Alexandrini et Methodii Lycii illustrata*, ibid., 1766.

PRIMAT (Claude-Franç.-Marie), né à Lyon en 1747, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut nommé évêque constitutionnel de Cambrai en 1791, assista au concile des évêq. constitutionnels tenu à Paris en 1798, passa ensuite à l'évêché de Lyon, puis au siége archiépiscopal de Toulouse en 1802, après le concordat, devint membre du sénat en 1806, y siégea jusqu'à la restauration, et mourut à Toulouse en 1816. Il était membre de l'acad. de cette ville et de celle des Jeux-Floraux.

PRIMATICCIO (François), ou Le PRIMATICE, peintre et architecte, né à Bologne en 1490, se fit d'abord connaître par les beaux ouvr. en stuc qu'il exécuta dans le château du T. à Mantoue. Appelé par François I<sup>er</sup>, pour diriger les embellissem. du château de Fontainebleau, la jalousie qui se manifesta bientôt entre lui et Le Rosso, ou maître Roux, qui l'avait précédé en France, décida le roi à le renvoyer en Italie pour y recueillir quelques statues antiques dont il voulait enrichir la France. Le Rosso mourut, et Primatice, nommé intendant des bâtiments, revint avec un gr. nombre de statues et de bustes antiques, qui furent jetés en bronze et placés à Fontainebleau. Il embellit ce château par ses peintures, donna le plan de l'anc. château de Meudon, et exerça bientôt une grande suprématie sur les arts. C'est à tort cepend. qu'on lui attribue les dessins du tombeau de François I<sup>er</sup> à St-Denis. Des documents authentiques, tirés des archives de la chambre des comptes, prouvent que ce fut Philibert de Lorme qui donna le plan de ce beau monument. Le Primatice, comblé de faveurs et de richesses par François I<sup>er</sup>, Henri II et François II, mourut à Paris en 1570. Le musée possède deux tableaux de cet artiste : l'un représente *Scipion rendant à Allucius son épouse;* l'autre est une *Composit. allégoriq.* dont le sujet est inconnu.

PRIMEROSE (Jacques), médecin habile, mais systématique, né vers la fin du 16<sup>e</sup> S. à St-Jean-d'Angeli ou à Bordeaux, de parents écossais, fut reçu docteur à Montpellier en 1617, se rendit ensuite en Angleterre, où il exerça son art avec succès, et mourut vers 1660, laissant, entre autres ouvrages : *Exercitationes et animadversiones in librum de motu cordis et circulatione sanguinis adversùs G. Harveum*, Lond., 1630; Leyde, 1639, in-4. — *De vulgi erroribus in medicinâ libri IV*, Amsterdam, 1639, in-12; réimpr. plusieurs fois en Hollande, et trad. en anglais et en franç. — *Enchiridion medico-practicum*, 1650 et 1654, in-12. — *De morbis mulierum et symptomatis libri V*, Rotterdam, 1655, in-4. — *De febribus libri IV*, ibid., 1658, in-4. — *De morbis puerorum*, ibid., 1659, in-12.

PRIMUS (Marcus-Antonius), général romain, né à Toulouse, se déclara l'un des premiers pour Vespasien, et porta la guerre en Italie, à la tête des légions de la Pannonie, qu'il avait entraînées par son éloquence. Après s'être emparé d'Aquilée et de tout le pays jusqu'à Vérone, il prit Crémone d'assaut, livra cette ville au pillage, et marcha sur Rome, où ses soldats massacrèrent l'empereur Vitellius. Accueilli comme un libérateur, et décoré par le sénat des ornem. consulaires, Primus s'empara des richesses du palais impérial, et commanda pendant quelques jours en maître; mais l'arrivée de Mucien, favori de Vespasien, détruisit son autorité, et il ne tarda pas à s'éloigner d'une cour où le prince, qui avait été prévenu contre lui, ne fit aucun effort pour le retenir. Primus se retira dans le lieu de sa naiss., et y mourut vers l'an 99 de J.-C., à l'âge de 75 ans. On croit qu'il avait composé plus. ouvr.; mais on ne connaît de lui que 2 *Fragm.* conservés par Tacite.

PRINCE (Th.-Nic. Le), né à Paris en 1750, mort en 1818, est auteur de l'*Essai histor. sur la bibliothèque du roi*, Paris, 1782, petit in-12. Il a été éditeur avec Baudrais de la *Petite bibliothèque des théâtres*, avec des notices sur la vie et les ouvrages des auteurs, 1783 et années suivantes, environ 100 vol. petit in-12. — V. Leprince.

PRINGIS (M<sup>me</sup> de), morte dans les prem. ann. du 18<sup>e</sup> S., est auteur de plusieurs romans, tels que *Junie, ou les Sentiments des Romains*, etc., et d'une *Vie du P. Bourdaloue*, 1705, in-4.

PRINGLE (John), l'un des médecins les plus distingués du dern. siècle, né à Stickel-House, dans le nord de l'Angleterre, en 1707, fut nommé successivement professeur-adjoint de philosophie morale et de pneumatique à Édimbourg, médecin en chef des hôpitaux, et prem. médecin des armées, place où il rendit d'import. services par son zèle et son habileté. Il vint ensuite s'établir à Londres avec le titre de médecin du duc de Cumberland, devint premier méd. du roi, qui le décora du titre de baronnet, et mourut à Londres en 1782. On lui éleva un mausolée dans l'église de Westminster. Il était membre de la société roy. de Londres et des principales acad. de l'Europe. Les ouvr. de Pringle sont encore la plupart fort estimés, et doivent être surtout médités par les médecins militaires. Les principaux sont : *Dissertatio inauguralis de marcore senili*, Leyde, 1730, gr. in-8. — *Several accounts of the vitrum ceratum antimonii*. — *Observations of the nature and cure of hospital and goal fevers*, Londres, 1750, 1755, in-8. — *Experiments upon septic and antiseptic substances, with remarks relating to their use in the theory of medicine*. Ces expériences, insérées dans les *Trans-*

*actions philosoph.* de 1751, ont été publiées de nouveau avec *Observations on the diseases of the army*, Londres, in-8. Il en a paru plusieurs édit., la dern. en 1810. Les *Observ. sur les maladies des armées* ont été trad. en franç. par Larcher, Paris, 1755 et 1771, in-12. On cite encore de Pringle : *Discours sur quelques nouveaux procédés pour conserver la santé des marins*, Lond. 1776, in-4. Sa *Vie* a été écrite en anglais par Kippis. Vicq d'Azir et Condorcet ont fait son *Éloge*, l'un à la société royale de médecine, et l'autre à l'académie des sciences.

PRIOLO (Benjamin), né en 1602 à St-Jean-d'Angeli, descendait d'une ancienne famille de Venise qui a donné des doges à la république. Il s'attacha au duc de Rohan, alors au service des Vénitiens, qui l'employa dans diverses négociations et le conduisit dans la Valteline. Après la mort de ce seigneur, Priolo vint en France, où il fut attaché comme secrétaire au duc de Longueville. S'étant rangé du parti des mécontents pend. les troubles de la Fronde, il fut déclaré rebelle par un arrêt du parlement ; mais on le comprit ensuite dans l'amnistie, et il était chargé d'une miss. secrète pour Venise, lorsqu'il mourut à Lyon en 1667. On a de lui une histoire des guerres de la Fronde, sous ce titre : *Ab excessu Ludovici XIII, de rebus gallicis historiarum libri VII*, Charleville (Paris), 1665, in-4., qui a eu plus. édit., parmi lesquelles on distingue celles d'Utrecht, 1669, Elzevir, et de Leipsig, 1686. Il a laissé plusieurs autres ouvr. MSs. Sa *Vie* a été écrite en lat. par J. Rhodius, Padoue, 1662, et Paris, même année, in-4 de 6 pages.

PRIOR (Matthieu), poète et diplomate, né en 1664 à Winburn, dans le Middlesex, suiv. Johnson, à Winborne, dans le comté de Dorset, suiv. d'autres écrivains, était fils d'un menuisier qui exerçait sa profess. à Londres. Il dut sa fortune et son élévation au comte de Dorset, qui le plaça au collége de St-Jean, dont il devint membre, et le présenta ensuite au roi Guillaume, qui sut apprécier son zèle et ses talents. Nommé en 1690 secrét. d'ambassade à La Haye, il remplit successiv. le même emploi au congrès de Ryswick et près de la cour de France, où il eut à traiter plusieurs négociat. secrètes. En octobre 1712, Prior, qui avait accompagné lord Bolingbroke à Versailles, eut, après le départ de ce seigneur, le titre et les fonctions de ministre plénipotentiaire, et les conserva jusqu'en janvier 1715. A son retour en Angleterre, accusé injustement d'intrigues coupables, il subit une détention de deux années, et se retira ensuite à sa terre de Dowentsal, où il mourut en 1721. Les *OEuvres complètes de Prior* ont été publ. à Londres en 1733, 5 vol. in-12. Ses poés. offrent en général peu d'imagination, mais une grande correction, de l'esprit, de la facilité et beauc. d'art. Ses *Odes* ont été traduites en français par l'abbé Yart.

PRISCIEN, *Priscianus*, célèbre grammairien, né à Césarée vers la fin du 4e S., tenait en 525, à Constantinople, une école fameuse par le grand nombre d'élèves qu'elle avait produits. On n'a d'ailleurs presque point de détails sur sa vie. Il a laissé plus. écrits dont le principal est un traité de grammaire en XVIII livres, qui a servi de base à l'enseignement de la langue latine jusqu'à l'époq. de la renaissance des lettres. Imprimé pour la première fois à Venise en 1470, il l'a été 2 ans après dans la même ville ; il en existe une édit. de Rome, 1471, et deux de Venise, 1476. Les éditions postérieures ne sont point recherch. Putschius a publié dans les *Grammat. latinæ auctores antiqui* (Hanau, 1605, in-4) la plupart des ouvr. de Priscien, au nombre de sept. On attribue au même grammairien : *Expositio in Theophrastum de sensu, phantasiâ et intellectu ;* il a traduit en vers latins hexamètres le poème de Denys-le-Périégète. Une édition complète de Priscien, collationnée sur les MSs. anc., a été publiée par les soins de M. Khrel, sous le titre de *Prisciani cæsariensis opera*, Leipsig, 1819-20, 2 vol. in-8. — Théodore Priscien, méd. grec, vivait à Constantinople vers l'an 380. Il a laissé plusieurs ouvrages sur la diète, sur les maladies des femmes, etc.; trad. par lui-même en latin, et insérés dans les *Medici antiqui* des Aldes, Venise, 1547, in-fol.; réimprimés par les soins de J.-M. Bernhold, Anspach, 1791, in-8. — On connait plus. autres Priscien : un chef de révolte sous Antonin-le-Pieux ; un juriscons. sous Héliogabale ; un philosophe du temps de Symmaque l'orateur ; Priscien, dit *le Lydien*, que l'on croit être le véritable commentateur du traité de Théophraste *de Sensu*, etc. ; enfin deux évêques, dont un assista au concile de Constantinople en 381.

PRISCILLIEN, hérésiarque du 4e S., né en Espagne d'une famille noble, avait de l'esprit, de l'éloquence, des connaissances très étendues, et y joignit des mœurs austères. Séduit par quelq. manichéens, il eut l'ambit. de devenir chef de secte, et de donner son nom à celle qui commençait à s'établir dans son pays. Il usa de tous ses moyens pour la propager, et y employa son crédit et ses richesses. Aux erreurs du manichéisme, la nouv. doctrine réunissait celle des gnostiques, des sabelliens, et de quelques autres sectes récentes. En voici les principaux dogmes : l'âme humaine est de la même substance que la divinité ; chaq. partie du corps, divisé en douze portions, préside un des signes du zodiaque ; il ne faut point faire usage de la chair des animaux, parce qu'elle n'est point l'ouvrage de Dieu, mais des anges ; le démon n'a point été créé ; principe du mal, il est sorti du chaos et des ténèbres ; J.-C. n'a point pris la nature humaine ; il n'est né et n'a souffert qu'en apparence, etc., etc. Tout le midi de l'Espagne fut infecté de cette hérésie ; Idace, évêque de Mérida, la déféra au concile de Saragosse en 380. Priscillien, Elpidius et deux év., Instantius et Salvianus, y furent cités, et ne comparurent point ; mais un décret y condamna leur doctrine et excommunia Hygin, évêq. de Cordoue, qui, après avoir le premier dénoncé l'hérésie, en avait admis les sectat. à sa communion. Cette condamnation, au lieu d'intimider les nouveaux hérétiques, les irrita et les

rendit plus hardis. Priscillien résolut de se rendre à Rome près du pape Damase pour essayer de se justifier; mais il ne put, ainsi que les deux évêques Instantius et Salvianus, qui l'accompagnaient, obtenir une audience du pontife. Quelque temps après, l'empereur Maxime ordonna que Priscillien et ses princip. adhérents se présentassent à Bordeaux, devant un concile qui se tint en 384. Priscillien en ayant appelé à l'empereur, fut conduit à Trêves, où Maxime tenait sa cour. Les instances de St Martin, qui se trouvait alors dans la même ville, ne purent empêcher que Priscillien et plus. de ses partisans ne fussent condamnés à mort, et la sentence fut exécutée. Le priscillianisme domina encore long-temps en Espagne, et ne disparut entièrement qu'à la fin du 6e S.

PROBUS (M.-Aurélius-Valérius), emper. rom., né à Sirmium en Pannonie, dans le 3e S., d'une famille obscure, s'avança rapidement dans l'armée sous les règnes d'Aurélien et de Tacite, fut, après la mort du dernier, proclamé auguste par les soldats, et confirmé empereur par le sénat en 276. Il confina les Sarmates dans leurs déserts, vainquit les Isauriens, apaisa des troubles dans la Haute-Égypte, délivra la Gaule des ravages des Germains, pénétra chez ces Barbares, les réduisit à se soumettre aux conditions qu'il leur imposa, et défit Saturnius dans l'Orient, Bonose et Proculus dans les Gaules. Après tous ces succès, il parut à Rome en 281 avec toute la pompe d'un triomphateur. Ne voulant pas rester oisif pend. la paix, il employa ses soldats à couvrir de vignes les coteaux de la Gaule et de la Pannonie, et à opérer des dessèchements. Sa sévérité indisposa les légions, qui se révoltèrent comme il présidait à leurs trav. près de Sirmium, et le massacrèrent, en 282. Revenue presque aussitôt de son égarement, l'armée regretta Probus, et lui érigea un monument. On a quelques médailles de cet empereur.

PROBUS, grammairien latin du 2e S., composa plus. ouvrages, dont il ne reste que quelq. fragm. dans les *Grammat. lat. auct. antiqui* de Putschius.

PROCACCINI (Hercule), surnommé *l'Ancien*, peintre d'hist., né à Bologne en 1520, mort vers 1591, ouvrit à Milan, avec ses fils, une école qui est devenue célèbre et d'où il est sorti une foule d'élèves disting.— Camille Procaccini, fils aîné du précéd., né à Bologne en 1546, eut une fécondité d'invention surprenante, et se montra un des premiers artistes de son époque. C'est à Milan qu'il a exécuté ses ouvr. les plus considérables. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite les peintures de l'orgue de l'église métropolitaine, dans lesquelles il a représenté *David jouant de la harpe*, et quelques traits de la vie du roi-prophète. Cepend. Milan ne renferme rien de comparable au *Jugem. dernier*, dans l'église de St-Procolo de Reggio, qui passe pour une des plus belles fresques de la Lombardie. — Jules-César Procaccini, frère du précédent et le plus habile peintre de cette famille, né à Bologne en 1548, étudia spécialement les ouvrages du Corrége, et c'est un de ceux qui se sont le plus approchés de la manière de ce maître. On a de lui un gr. nombre de vastes composit, telles que le *Passage de la mer Rouge* dans l'église de St-Victor à Milan, et celles surtout qu'il a laissées à Gênes. Le musée possède un tabl. de ce maître, représent. la *Vierge, l'enfant Jésus, St François d'Assise, St Jean-Baptiste et Ste Catherine*. Jules-César mourut à Milan en 1626, la même année que son frère Camille. — Charles-Antoine Procaccini, le plus jeune des fils d'Hercule, s'adonna aussi à la peinture, et s'acquit de la réputation comme paysagiste et peintre de fleurs et de fruits. — Hercule Procaccini, surn. *le Jeune*, pour le distinguer de son aïeul, né à Milan en 1596, fut élève de Jules-César, son oncle, ouvrit une académie dans sa maison, et exerça une assez grande influence sur les artistes de sa ville natale; mais sa manière se ressentait de la décadence de l'art, et plusieurs de ses composit. ont été critiquées. Il mourut à Milan en 1676. — André Procaccini, peintre et grav. à l'eau forte, né à Rome en 1667, mort à St-Ildephonse en 1734, fut l'un des artistes choisis par Clément XI pour peindre les douze prophètes dans l'église de St-Jean-de-Latran. C'est de lui qu'est le *Daniel*, et cet ouvrage lui fit tant de réputat., qu'il fut appelé en Espagne, et y obtint le titre de peintre du cabinet du roi. Il a orné les palais royaux d'un grand nombre d'ouvr. fort estimés. On ignore si cet artiste était de la même famille que les précéd.

PROCIDA (Jean de), gentilhomme napolitain, chef de la conjuration contre les Français, connue sous le nom de *Vêpres siciliennes*, né vers l'an 1225, s'adonna d'abord à la médecine avec tant de succès, que ses talents lui valurent la faveur de l'emper. Frédéric II, et celle de ses fils Conrad IV et Manfred, qui le comblèrent de bienfaits. Dépouillé par Charles d'Anjou, il conçut contre ce prince et tous les Français une haine implacable, et forma le projet d'affranchir sa patrie du joug de ses oppresseurs, en faisant déférer la couronne à Pierre III, roi d'Aragon. Déguisé en cordelier, il parcourut les Deux-Siciles et diverses autres contrées, pour susciter des ennemis à Charles, et se rendit ensuite à Constantinople dans le but de solliciter de l'emper. Michel Paléologue des subsides qui servirent à compléter l'armem. du roi d'Aragon. De retour en Sicile, il en parcourut les différentes parties sous divers déguisem. pour exciter la haine de ses compatriotes contre les Français; et il attendait pour éclater une occasion qui ne pouvait tarder, lorsque l'insolence d'un soldat français hâta l'explosion qui eut lieu le lundi de Pâques 30 mars 1282. Procida fut depuis le conseiller fidèle des princes aragonais qui se succédèrent en Sicile, et parvint à une vieillesse très avancée. M. Casimir Delavigne a donné au second Théâtre-Français la tragédie des *Vêpres siciliennes* dont Procida est le personnage principal, et qui a obtenu le plus gr. succès.—V. Loria.

PROCLUS (St), patriarche de Constantinople, mort en 447, fut un des disciples de St Jean-Chrysostôme. On a de lui des *Homélies*, des *Épîtres*, etc.,

publ. en grec et en latin, Rome, 1630, in-4; insérées en lat. dans la *Biblioth. des Pères;* et trad. en franç. par N. Fontaine, à la suite de St Clément d'Alexandrie, Paris, 1696, in-8.

PROCLUS, philosophe platonicien, né, suivant l'opinion la mieux fondée, au commencem. du 5e S. à Constantinople, fut envoyé fort jeune à Alexandrie pour y suivre les leçons du grammair. Orion et du rhéteur Léonas, profess. renommés. Il étudia ensuite la philosophie éclectique ou syncrétique, sous Olympiodore, et les mathématiq. sous Héron, 2e du nom. A l'âge de 20 ans, il se rendit à Athènes, où Plutarque, fils de Nestorius, lui expliqua le *Phédon* de Platon, et quelq. livres d'Aristote. Proclus devint chef de l'école platonicienne d'Athènes après la mort de Syrianus, et écrivit un grand nombre de livres où il associait ses propres doctrines (mélange de platonicisme et d'aristotélisme) à celles d'Orphée, de Pythagore, de Plotin, de Porphyre et de Jamblique. Parmi les nombreux élèves qu'il forma, on distingue Asclépiodote, Zénodote, Hégius et Marinus, qui a écrit sa *Vie*, et qui lui succéda. Proclus mourut à Athènes vers l'an 487. L'opuscule de Marinus sur ce philosophe est moins une notice biographique qu'une sorte de panégyrique, calqué sur le système des vertus platoniques, non-seulement de celles qui sont connues sous le titre de *Cardinales*, mais encore de celles que l'école d'Alexandrie avait distinguées sous les noms de physiques, morales, théorétiques et théurgiques (M. Boissonnade a publ. une édit. correcte et très savante de cet opuscule en 1814). Proclus avait composé un gr. nombre d'ouvr., dont la plupart se sont perdus. Ceux qui nous restent, publ. d'abord dans divers recueils, ont été réunis et publ. par M. Victor Cousin, avec des comment., sous ce titre : *Procli philosophi platonici opera, è cod. MSs. biblioth. regiæ parisiensis*, etc., Paris, 1819-23, 5 vol. in-8; il faut y joindre celui qu'on doit aux recherches de M. Boissonnade, publié à Leipsig, 1820, in-8, sous le titre d'*Extraits des scholies de Proclus sur le Cratyle de Platon.* — Il y a eu plus. autres Proclus, Proculus ou Proclès. Fabricius en compte 25, la plupart antérieurs au philosophe platonicien. Nous n'en indiquerons que cinq : Eutychius Proclus, grammair. du 2e S., précepteur de l'emper. Antonin, qui le fit proconsul. — Proclus *de Naucrate*, mort dans le 3e S., profess. d'éloquence à Athènes, élève du sophiste Adrien, et maître de Philostrate, qui parle de lui. Il conserva, dit-on, jusqu'à l'âge de 90 ans, une mémoire plus gr. que celle de Simonide. — Proclus, préfet de Constantinople, sous Théodose, mis à mort en 389. Avait fait élever en 32 jours un obélisque dans l'Hippodrome. — Un autre Proclus, philosophe, qu'on a confondu avec le platonicien, interprétait les songes. Ce fut lui qui brûla une flotte de Vitalien, non avec des miroirs, mais avec du soufre, s'il faut en croire Jean Malalas. — Procope, Suidas, et d'après eux Banduri, parlent d'un Proclus, jurisconsulte, sous l'emper. Justin II, au 6e S., et auquel on éleva une statue, sur laquelle se lisaient six vers, recueillis au livre IV de l'*Anthologie.*

PROCOPE, historien grec, né à Césarée en Palestine vers le commencement du 6e S., se fit connaître à Constantinople par ses leçons d'éloquence et par quelq. plaidoyers, et entra dans la carrière des emplois publics. Il suivit Bélisaire en Asie, en Afrique et en Italie, comme secrétaire, et fut récompensé de ses services par le titre de sénat. et la charge de préfet de Constantinople en 562. Il paraît toutefois qu'il éprouva quelq. disgrâces. Voilà tout ce qu'on sait de sa vie. Il mourut à l'âge de plus de 60 ans, peu avant ou peu après la fin du règne de Justinien, à qui Justin-le-Jeune succéda en 565. Les savants modernes ont cherché à savoir si Procope était chrétien, et s'il a exercé la médec. Deux questions qui n'ont pas été complétement résolues. On trouve dans ses écrits des traces du christianisme, mais on n'a point de preuve positive qu'il ait été médecin. Ses *OEuvres* consistent en huit livres sur les guerres des Perses, des Vendales et des Goths. Un livre d'*Histoire secrète* et six *Discours* ou livres sur les édifices construits ou réparés sous les auspices de Justinien. Dans le premier de ces trois ouvr., Procope se montre le constant panégyriste de l'emper. Le second, intitulé *Anecdote, ou Histoire secrète*, est considéré quelquefois comme le 9e livre du précéd., auquel il apporte de singuliers correctifs. Quelq. critiques ont soutenu, sans motif légitime, que Procope n'était point l'aut. de cette product. scandaleuse : mais la honte d'une telle palinodie doit lui rester. Il était sans doute en disgrâce lorsqu'il l'écrivit. Quoi qu'il en soit, ce livre ne paraît pas complet, et l'on peut présumer que de nouvelles faveurs obtenues par l'auteur l'auront déterminé à l'interrompre. Son troisième ouvr., le *Traité des édifices*, est un panégyrique fastidieux, où il décrit les monuments impériaux, exalte la piété, la munificence de son prince, et mendie évidemment une récompense ou un pardon. L'édition la plus complète des *OEuvres* de Procope est celle du P. Maltret, grec et latin, 2 vol. in-fol., impr. au Louvre en 1662 et 1663, et faisant partie de la collection byzantine. On a des traduct. franç. des huit livres d'*Histoire* et des six livres des *Édifices*, par Martin Fumée, Paris, 1587, in-fol.; et de divers morceaux de rhétoriq., par le présid. Cousin, dans son *Hist. de Constantinople*, Paris, 1672, in-4 et in-12. — Procope *de Gaza*, rhéteur et théologien grec, né à Gaza, en Palestine, vers la fin du 5e S., exerçait sa profess. vers l'an 520, sous le règne de Justin Ier, et il prolongea sa carrière sous celui de Justinien. On ne sait rien de plus sur sa vie, quoique Choricius, son élève, lui ait consacré une *Oraison funèbre*, que Fabricius a publ. dans le tom. VIII de l'ancienne édit. de sa *Bibl. grecque.* Il nous reste de lui plus. ouvr., parmi lesq. nous citerons une *Explication des proverbes de Salomon*, qui se trouve MS. à la biblioth. du roi à Paris; un *Commentaire* sur Isaïe, publié en grec et en latin par J. Courtier, Paris, 1580, in-fol.; et des *Scholies*

sur les quatre livres des Rois et sur les deux livres de Paralipomènes, en grec, avec la traduct. lat. de Louis Lavater, ou plutôt de Hamberger, Leyde, 1620, in-4, et dans le rec. des *OEuvres* de Meursius, in-fol., t. VIII, col. 1-124.— Entre les autres Procope, au nombre de plus de dix, on peut distinguer : St Procope, martyr sous Dioclétien, au commencement du 4e S. ; — Procope d'Édesse, préfet en Palestine sous Anastase Ier, et dont Procope de Césarée fait mention dans le 5e livre des *Édifices ;* — Procope, diacre, auteur de quelques *Panégyriques* de saints, dont un, celui de St Marc, a été inséré dans la collection des bollandistes ; — Procope, prêtre, qui paraît être le véritable aut. d'un *Traité* sur les 12 apôtres et les 72 disciples de J.-C., souvent attribué à Dorothée, évêq. de Tyr ; — Procope, archevêque de Césarée en Cappadoce, qui prit parti pour Photius dans le concile tenu à Constantinople en 879.

PROCOPE COUTEAU (Michel COLTELLI, plus connu sous le nom de), littérat. et médecin, né à Paris en 1684, était fils de Franç. Procope, noble Palermitain, qui, le prem., établit en France un café où se réunirent bientôt les littérateurs et les nouvellistes. Destiné d'abord à l'état ecclésiastiq., il y renonça pour se livrer à l'étude de la médec.; mais son penchant à la dissipation ne lui permit guère de pratiquer cet art. Il mourut à Chaillot en 1753. On a de lui beaucoup de *Poésies fugitives* insérées dans les recueils du temps; *Arlequin Balourd*, comédie en 5 actes et en prose, jouée à Londres en 1719. — *L'Assemblée des comédiens*, comédie en 1 acte, 1724, non impr.; avec Romagnesi, *les Fées*, comédie, 1736.— *Pygmalion*, comédie, 1741 ; avec La Grange, *la Gageure*, et avec Guyot de Merville, *les deux Basiles, ou le Roman*, comédie, 1743. Il a publ. comme médecin quelq. écrits, entre autres l'*Analyse du système de la trituration de Héquet*, Paris, 1712, in-12.

PROCOPIUS (Démétrius), né à Moscopolis en Macédoine, florissait au commencement du 18e S. On a de lui un ouvr. fort estimé, ayant pour titre : *Énumération abrégée des savants grecs du siècle passé et de quelq.-uns du siècle présent*, publié en 1722 par Fabricius dans le 11e vol. de sa *Biblioth. græca*, avec une trad. lat.

PROCOPOVITSCH (Théophane), archevêque de Novgorod et présid. du synode, né à Kief en 1681, fut orphelin de bonne heure, et reçut sa première éducation par les soins d'un oncle, recteur de l'acad. de sa ville natale. Envoyé à Rome pour y terminer ses études théologiq., il y séjourna 3 ans, au bout desquelles il revint à Kief, où en 1704 il était devenu profess. de poésie. Une harangue qu'il prononça deux ans après devant Pierre-le-Grand lui valut la faveur de ce monarque, qui l'attacha à sa personne, et l'éleva graduellem. à la première dignité ecclésiastiq. de l'empire. Le prélat justifia le choix du tzar par le zèle qu'il mit à le seconder dans le grand œuvre de la civilisat. de ses peuples. Ce fut lui qui réforma l'instruction publiq., et il fut chargé de rédiger toutes les ordonnances et réglem. par lesq. l'empereur réorganisa le clergé russe. Novgorod lui dut la fondat. d'un séminaire et l'érect. de plus. beaux édifices publics. Il mourut en 1704, après avoir été appelé successiv. à sacrer l'impératrice Catherine Ire, Pierre II et l'impératr. Anne. Protecteur des lettres. Il avait formé l'une des plus considérables bibliothèq. qu'eût encore possédées la Russie. Les prédicat. russes considèrent comme un modèle son *Oraison funèbre* de Pierre-le-Grand, plus toutefois pour la logiq., la richesse et la clarté des idées, que par rapport au style, qui est saccadé et peu correct. Cette pièce, trad. en franç., se trouve dans le *Journal des savants* de déc. 1726. Procopovitsch écrivait mieux en latin que dans son idiome natal. Entre ses ouvr., nous ne parlerons que de deux qu'il a composés dans la prem. de ces langues ; les autres d'ailleurs ne sont que des *discours*, *sermons*, *oraisons funèbres*, *mém. polit.*, *pièces de vers*, etc., à peu près inintelligibles. Ses meill. ouvr. en latin sont : *Miscellanea sacra*, Breslau, 1745. — *Christiana orthodoxa doctrina de gratuitâ peccatoris per Christum, justificatione*, Breslau, 1768-69. — *Tractatus de processione Spiritûs sancti*, Gotha, 1772. — *Christianæ orthodoxæ theol.*, etc., Kœnigsberg, 1773.

PRODICUS, sophiste, né dans l'île de Céos, florissait environ 400 ans av. J.-C. Disciple de Protagoras, dont il égala l'éloquence, il vint ouvrir une école à Athènes, et y effaça bientôt tous les autres sophistes. Il partagea, avec Protagoras et Gorgias, l'honneur d'avoir mis en ordre et distribué par classes tous les sujets que les rhéteurs nomment *lieux communs*. Xénophon nous a conservé de lui une espèce d'apologue bien connue : c'est Hercule entre le vice et la vertu, figurés par deux femmes qui tâchent à l'envi de l'attirer. Il nous reste encore, dans l'*Axiochus* de Platon, l'extrait ou l'analyse d'une harangue dans laquelle Prodicus se proposait de rassurer ses auditeurs sur la crainte de la mort. Outre un *Traité des synonymes*, il avait composé sur les différ. parties de la rhétorique divers ouvr. dont on doit regretter la perte. Le sophiste de Céos, tourné en ridicule par Aristophane (dans *les Nuées* et *les Oiseaux*), finit par être traduit en justice, et condamné à boire la ciguë. Sa mort est postérieure de quelq. années à celle de Socrate, que l'on met au rang de ses disciples : ainsi l'on peut conjecturer qu'il mourut dans un âge avancé. (*V.* pour plus de détails la dissertation de G.-A. Cubæus intit. : *Xénophontis Hercules Prodicius et silii Italici Scipio, perpetuâ notâ illustrati, præmissâ de Prodico dissert.*, Leipsig, 1797, in-8.)

PRODROMUS. — V. Théodore.

PROISY D'EPPE (César de), littérat., né en 1788 dans le Soissonnais, d'une anc. et noble famille, mort magistrat à Marie-Galande en 1816, est aut. des ouvr. suiv. : *le Danger d'un premier amour, suivi de Thélaïre de Vernille et de l'Inconduite*, contes moraux, Paris, 1813, 2 vol. in-12, anonyme. — *Vergy, ou l'Interrègne dep.* 1792 *jusqu'à*

1814, poème en XII chants, 1814, in-8. — Le *Dictionnaire des girouettes*, 1815, in-8, trois édit.; dans les deux dern. l'auteur a profité de beauc. de docum. qui lui furent fournis par d'officieux inconnus. Proisy d'Eppe a inséré div. articles dans le *Nain rose*, dans le *Journal de Paris*, le *Mercure* et le *Journal des arts;* on trouve de lui des romances et poésies dans plus rec., et il a laissé MS. une comédie intit. : *le Mari prêt à se marier*, jouée à l'Odéon en 1815.

PROMÉTHÉE (mythol.), fils de Japet et de Clymène, et frère d'Épiméthée, eut l'ambit. de créer un homme. Il prit de l'argile, qu'il façonna, et à laq. il mêla une portion de chaque élément, en y ajoutant les passions de l'âme. Minerve vit cet ouvrage, l'admira, et offrit à l'artiste de lui donner tout ce qu'il y avait chez les dieux pour le rendre plus parfait. Prométhée, admis dans le ciel, approcha d'une roue du soleil une baguette, qui s'enflamma, et dont il se servit pour animer sa figure d'argile. Ce fut alors que Jupiter, pour se venger du téméraire, qui avait usurpé le privilége des dieux, créa Pandore, cette femme charmante qui devait répandre tous les maux sur la terre. Ce ne fut pas tout : le malheureux Prométhée fut enchaîné sur le Caucase, où un vautour lui dévora le foie, toujours renaissant, jusqu'à ce qu'Hercule vint le délivrer. Plus. savants se sont livrés à des conjectures sur cette fable. Bochart entre autres s'est efforcé de prouver que Prométhée est le même que le Magog de la Bible.

PRONY (Gaspar-Claire-François-Marie, baron de), sav. ingén., né en 1755 à Chamelet, près de Lyon, fils d'un ancien conseiller au parlement de Dombes, reçut une éducat. brillante, et fut admis en 1776 à l'école des ponts-et-chaussées. Il y remporta plusieurs prix; et, nommé sous-ingénieur en 1780, après avoir rempli ses fonctions dans différ. généralités, il fut appelé à Paris pour seconder Perronet et Chezy, trop avancés en âge pour pouvoir suffire à leurs nombr. travaux. Un mémoire sur la poussée des voûtes, dans leq. il réfuta solidement les injustes attaques dont venait d'être l'objet le pont de Neuilly, construit par Perronet, lui valut l'estime des savants les plus distingués, entre autres de Monge, qui voulut devenir son maître dans les parties les plus élevées de l'analyse. En 1785 il se rendit à Dunkerque avec Perronet pour la restauration du port, et tous deux allèrent passer ensuite quelq. temps en Angleterre. Il concourut en 1787 à la construct. du pont Louis XVI, dont il avait examiné les devis et projets avec le plus grand soin. Les talents et le zèle qu'il avait déployés dans cette construction lui valurent en 1791 le brevet d'ingénieur en chef à la résidence de Perpignan. Il désirait ne pas s'éloigner de Paris pour continuer son *Architecture hydraulique*, dont le 1^er^ vol. avait paru l'année précéd. : ses amis vinrent à bout de l'y fixer en le faisant nommer directeur-général du cadastre qui venait d'être décrété par l'assemblée constituante. Peu de temps après il fut chargé de dresser, d'après le nouveau système métrique, des tables logarithmiq. et trigonométriq. adaptées aux services de l'astronomie et de la géodésie. Ce travail gigantesque, pour leq. la vie d'un homme eût été insuffisante, il le termina, grâce à l'applicat. ingénieuse de la division du travail, dans l'espace de quelq. années, et les dix-sept vol. in-fol. qui renferment ses calculs, déposés à l'observatoire, ont déjà plus. fois été consultés utilem. par les astronomes français et étrangers. Après avoir rempli plus. missions dans l'intérieur, Prony fut nommé en 1798 inspect.-général, et quelques mois après direct. de l'école des ponts-et-chaussées, qu'il rendit bientôt digne de son ancienne réputation. A la création de l'école polytechnique, il avait été chargé d'y professer la mécanique. L'Institut, lors de sa format., s'était empressé de l'admettre au nombre de ses membres, dans la section des arts mécaniq., présidée par Monge. Bonaparte, à son retour d'Italie, voulut connaître Prony, et lui témoigna beauc. d'affection; mais ce gr. ingénieur ayant refusé de faire partie de l'expédit. d'Egypte, il lui retira son intimité, et ne lui laissa que son estime. Devenu maître de la France, il l'employa souv., mais il ne lui donna jamais aucune marque de faveur. Depuis 1805 à 1812, Prony fut envoyé trois fois en Italie, où il eut à s'occuper successivement de régulariser le cours du Pô, d'améliorer le port de Gênes et le golfe de la Spezzia, puis les ports d'Ancône, de Venise, de Pola, et enfin de l'assainissem. des marais Pontins. A la restaurat. Prony cessa ses fonctions de profess. à l'école polytechnique; mais il y resta attaché en qualité d'examinateur à vie. Il continua d'être chargé de différ. trav. importants dans plusieurs parties du royaume. Les projets qu'il présenta en 1827 pour régulariser le cours du Rhône au-dessus de Lyon, furent récompensés par le titre de baron. Prony mourut à Paris en 1839, membre des principales académies et sociétés scientifiq. de l'Europe. Outre un gr. nombre de mémoires import. dans les recueils de ces académies ou dans les journaux, ses principaux ouvrages sont : *Nouvelle architecture hydraulique*, 1790-96, 2 vol. grand in-4. — *Mécanique philosophique, ou Analyse raisonnée des div. parties de la science de l'équilibre et du mouvement*, 1800, in-4; cet ouvr. se joint au *Journal de l'école polytechnique*. — *Analyse de l'exposit. du système du monde par Laplace*, 1801, in-8. — *Recherches sur la poussée des terres*, 1802, in-4. — *Recherches physico-mécaniq. sur la théorie des eaux courantes*, 1804, in-4. — *Cours de mécaniq. concernant les corps solides*, 1815, 2 vol. in-4. — *Descript. hydrographiq. et historique des marais Pontins*, etc., 1813, in-4 et atlas. L'opinion des Romains sur cet important ouvr. est manifestée d'une manière bien honorable dans une lettre adressée à Prony par le pape Léon XII, avec une médaille d'or. — *Nouv. méthode de nivellement trigonométrique*, 1823, in-4.

PROPERCE (Sextus-Aurélius), poète élégiaq., naquit vers l'an de Rome 702 (52 av. J.-C.) à Me-

vania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolette. Fils d'un père proscrit avec les restes du parti vaincu, et même égorgé, dit-on, par l'ordre d'Octave, sur l'autel du *divin* César, le jeune Properce resté sans fortune, sans appui et sans autre ressource qu'un génie que lui-même ignorait encore, vint de bonne heure à Rome, et s'y livra d'abord à l'étude des lois et aux exercices du barreau. Mais quelq. vers échappés à sa muse, au milieu de travaux et d'études si peu poétiq., lui révélèrent le secret de son talent, et le signalèrent bientôt au patronage de Mécène et aux faveurs souveraines dont il était le judicieux et politique dispensateur. Il parait même que son protect. avait assez bien auguré de son génie pour ne pas craindre de lui imposer le fardeau d'une épopée, à condition toutefois qu'Auguste en serait le héros. Mais l'amour avait inspiré les prem. vers de Properce; il demeura fidèle à sa vocation, et l'amour reçut constamment les tributs de sa muse. La reconnaissance, il est vrai, mêla quelquefois le nom du bienfaiteur du poète à celui de sa maîtresse chérie, de cette Cynthia, qui partage avec Lesbie et Corinne l'immortalité que Parny et Bertin ont assurée depuis à leur Éléonore et à leur Eucharis. Nous avons de Properce quatre livres d'*élégies*, plus admirées sur parole que véritablement appréciées, parce qu'elles sont généralement peu lues. Cette lecture en effet est une étude, souvent même pénible; et tandis que Tibulle et Ovide attachent et rappellent sans cesse et sans effort le lecteur, Properce le repousse fréquemm., parce qu'il le fatigue et ne tarde pas à le décourager. C'est que Tibulle ne parle qu'au cœur: Ovide intéresse l'esprit, tandis que Properce ne s'adresse qu'à l'imaginat.; il la suppose aussi ornée que la sienne. Il faut être savant pour le goûter et même pour l'entendre; il suffit d'être sensible et d'avoir aimé pour retrouver dans Tibulle l'interprète fidèle de ses propres sensations. Une autre raison de la difficulté que présente Properce au commun de ses lecteurs, c'est l'état d'imperfection où se trouvait le manuscrit, d'après lequel il fut imprimé pour la prem. fois en 1472 ou 1473. En vain des savants tels que Turnèbe, Muret, Passerat et quelq. autres s'efforcèrent de rétablir un texte vicieux dans le principe et détérioré depuis par les prétendues corrections d'une critique plus hardie que judicieuse: en vain à des époques plus voisines de nous, Barth, Burmann II, Kuinoel, et tout récemment encore MM. Lachmann et Pottier, ont essayé de nous donner des édit. plus correctes: Properce est resté hérissé de difficultés qui tiennent d'une part aux causes que nous avons indiquées, et de l'autre au caractère particulier de son style. Ces difficultés toutefois n'ont pas semblé invincibles à un assez gr. nombre de traducteurs; et pour ne point sortir ici des bornes de notre littérature, elle compte, en prose: la traduction de Delongchamps, 1772, et réimpr. en 1802; celle de La Houssaye, 1785, de Piètre, 1801, et de J. Genouille, 1834, in-8, dans la *Bibl. lat.-franç.* de Panckoucke. Les *élégies* de Properce, réduites à trois livres, ont été trad. en vers par M. Mollevaut, Paris, 1821, et M. Denne-Baron en a donné une trad. plus complète égalem. en vers, Paris, 1825.

PROPIAC (Catherine-Joseph-Ferdinand GIRARD de), traduct. et compilat., né vers 1760, d'une famille noble de Bourgogne, s'était déjà fait connaître par quelques composit. musicales, lorsque, à l'époque de la révolution, il quitta la France et porta les armes dans l'armée *des princes*. Il passa à Hambourg presque tout le temps de son émigration, à laq. mit fin le 18 brumaire. Pourvu vers ce temps de l'emploi d'archiviste du départem. de la Seine, il consacra aux travaux littér. les amples loisirs que lui laissait cette place, et mourut en 1825, membre du comité de lecture du théâtre de la Gaîté et chev. de St-Louis. Outre plus. édit. arrangées des *Beautés de l'histoire de France*, par Durdent, et de plus. compilat. historiq. de sa façon sous le même titre alors en vogue, on citera de Propiac: *Nouveaux contes moraux d'Auguste Lafontaine*, trad. de l'allemand, 1802, 2 vol. in-12. — *Hist. de Gustave Wasa, roi de Suède, par d'Archenoltz*, 1803, 2 vol. in-8. — *Le Plutarque des jeunes demoiselles*, etc., 5ᵉ édit., 1821, 2 vol. in-12. — *Le Plutarque franç., ou Abrégé des vies des hommes illustres dont la France s'honore*, 1813, 2 vol. in-12. — *Dictionn. d'émulat. à l'usage de la jeunesse*, 1820, in-12. — *Les merveilles du monde*, etc., trad. de l'anglais, 1825, 2 vol. in-12, 2ᵉ édit. — *La sœur Ste Camille, ou la peste de Barcelonne*, roman historique, 1822, 2 vol. in-12, etc. Propiac a fourni quelq. *articles* à la *Biographie universelle*.

PROSPER (St), *d'Aquitaine*, né dans cette province en 403, cultiva avec succès les belles-lettres et la poésie. Après la mort de St Augustin, dont il partageait les opinions, il fit le voyage de Rome pour instruire le pape des progrès des semi-pélagiens, et sur l'invitat. du pontife il entreprit de réfuter la doctrine de ces hérétiques: c'est ce qu'il a fait dans son poème contre les ingrats. Il vint une seconde fois à Rome vers l'an 440, appelé par le pape St Léon-le-Grand, et acheva d'écraser le pélagianisme. On conjecture que St Prosper vivait encore en 463. Sa fête est célébrée par l'Église le 25 juin. Ses ouvr. ont eu un gr. nombre d'édit.: les meill. sont celles de Paris, 1711, in-fol., et de Rome, 1782 (c'est sur cette dern. qu'a été faite celle de Paris, 1760, ainsi que la traduct. franç., ibid., 1762, avec des *notes*). V. l'*Hist. littér. de France*, II, 378-406. — Prosper Tiro, poète, que l'on a souvent confondu avec le précéd., était né dans les Gaules, et peut-être même dans la province d'Aquitaine, vers la fin du 4ᵉ S. On a sous son nom une *chronique* impr. plus. fois à la suite de celle de St Prosper, dont elle n'est guère qu'un abrégé; mais elle en diffère par plus. passages qui semblent prouver que l'auteur partageait les erreurs du semi-pélagianisme. — Prosper *d'Afrique*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, florissait dans le 5ᵉ S. On présume qu'il se fixa en Italie. Il est aut. de divers ouvrages attribués à St Prosper

d'Aquitaine, et impr. dans le rec. de ses œuvres, tels que le *Traité de la vocation des Gentils*, etc.

PROSPER-ALPIN. — V. Alpini.

PROST (Jean-Claude), surn. *le capitaine Lacuson*, né à Longchaumois, près de St-Claude, fit la guerre de partisan pour l'Espagne en Franche-Comté, de 1635 à 1659. La terreur qu'il avait inspirée aux habitants de la Bresse jurassienne était si grande, qu'elle a perpétué jusqu'à nos jours une oraison par laquelle Dieu était prié de les préserver de deux fléaux : le capit. Lacuson et la fièvre. Cet aventurier défendit successivem., contre les armées de Louis XIV, les principaux châteaux du premier plateau du mont Jura, et alla mourir au siége de Milan, dans les rangs espagnols.

PROST (P.-A.), médec., né dans les environs de Lyon vers 1770, mort à Paris en avril 1832, a publ.: *la Médecine éclairée par l'observat. et l'ouverture du corps*, 1804, 2 vol. in-8. — *Essai physiologiq. sur la sensibilité*, 1805, in-8. — *Coup-d'œil physiologique sur la folie*, 1806, in-8. — *Deuxième coup-d'œil*, etc., 1807, in-8. — *Troisième coup-d'œil*, etc., 1807, in-8. Enfin il est aut. d'un gros volume sur *le choléra morbus*, publié en 1832.

PROST DE ROYER (Ant.-Franç.), lieuten.-général de police à Lyon, né dans cette ville en 1729, administrat. habile, magistrat désintéressé, était de son temps le seul homme à Lyon qui connût le droit public. Il mérita l'estime de ses concitoyens par ses vertus et par son dévouem. au bien public, et mourut dans l'indigence en 1784. On a de lui : *Lettre à l'archev. de Lyon, dans laquelle on traite du prêt à intérêt à Lyon, appelé dépôt de l'argent*, 1763, in-8 : Voltaire, à qui Prost avait envoyé son opuscule, l'a fait entrer dans un recueil intitulé : *les Choses utiles et agréables*, 1769-70, 3 vol. in-8. — *Lettre sur l'administrat. municipale de Lyon*, 1765, in-12. — *Dictionn. de jurispr. et des arrêts, par Brillon, nouvelle édit., augmentée des matières du droit naturel, du droit des gens*, etc., t. I-V, 1781-84, in-4, continué par Fr.-Arm. Riolz. On a encore de Prost : *Mém. sur la conservation des enfants*, 1778, in-8.

PROTADE (St), év. de Besançon dans le 7e S., se distingua par ses lumières autant que par son zèle évangélique. Le roi Clotaire II avait pour lui une grande vénération, et le consultait souvent. Il mourut en 624, le 10 févr., jour où l'Église célèbre sa fête. On a de lui un *rituel* qui continue d'être cité sous son nom, quoique les nombr. changem. qu'on y a fait depuis l'aient rendu un ouvrage entièrement neuf.

PROTAGORAS, sophiste grec, né à Abdère vers l'an 488 av. J.-C., exerça dans sa jeunesse le métier de portefaix. Démocrite ayant reconnu en lui de l'intellig. et de la sagacité, l'admit au nombre de ses disciples, et ne négligea rien pour cultiver ses dispositions. Protagoras enseigna, dans les environs d'Abdère, la grammaire, qui comprenait alors la rhétorique, la poésie et la musique, puis vint ouvrir une école dans Athènes. De nombreux audit. accoururent bientôt à ses leçons. Périclès y vint lui-même, et fut séduit par son éloquence et par la singularité de sa doctrine. Protagoras, mettant un prix à ses leçons, amassa de gr. richesses; selon Platon, il gagna plus lui seul que n'auraient pu faire Phidias et dix autres statuaires aussi habiles. Il avait l'imaginat. vive et féconde, une mémoire heureuse, une rare éloquence. Platon, dans son *Théétète*, donne le précis de la doctrine de ce sophiste. Devenu riche et indépendant, Protagoras visita les principales villes de la Grèce, passa dans la Sicile, et de là dans la Grande-Grèce, où, sur la demande des habitants de Thurium, il donna des lois à cette petite république. Revenu à Athènes en 420 avant J.-C., il y fut dénoncé comme impie et condamné à mort, où selon d'autres au bannissement. Après avoir erré quelq. jours dans l'Archipel, sur une frêle barque, il fit naufrage, et périt à l'âge de 70 ans. Il avait composé div. *traités* sur la rhétoriq., la physique et la politique; mais ses ouvr., dont Fabricius rapporte les titres (*Biblioth. gr.*, lib. II, ch. 23), furent brûlés par l'ordre des magistrats dans la place publique, de sorte qu'il n'en reste aucun. Diogène-Laërce a écrit la *Vie* de Protagoras, sur lequel on peut consulter encore avec fruit la *Dissertat. sur l'origine et les progrès de la rhétorique*, par Hardion, t. XV des *Mém.* de l'acad. des inscript.

PROTAIN (Jean-Constantin), architecte-dessinateur, né à Paris en 1769, entra comme élève à l'école de Chalgrin, 1er architecte et intendant des bâtim. de Monsieur au Luxembourg. Il était en 1794 profess. de dessin à l'école des mines; l'année suivante il fit le voyage de Constantinople, d'où il rapporta des vues et des plans. En 1798 il fut attaché comme architecte à l'expédit. d'Égypte, et devint membre de l'Institut du Caire. Lors de l'assassinat de Kléber, il fut blessé dangereusem. en cherchant à défendre le général. A son retour en France, il fut nommé contrôleur des bâtiments de Versailles, et plus tard décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Aux exposit. de 1836 et 1837, il présenta différ. *projets* remarquables : celui du *monument* à élever à Kléber sur une des places de Strasbourg; celui d'un bazar destiné à recevoir les produits de l'industrie franç.; et enfin un plan de *décoration* de la place Louis XV. Protain mourut le 27 déc. 1837.

PROTAIS et GERVAIS (Sts), fils de St Vital et de Ste Valérie, souffrirent le martyre au 1er S. Leurs corps furent trouvés à Milan en 386 par St Ambroise, qui les fit transporter dans la basilique qu'il venait de faire construire. C'est pend. cette translation qu'arriva le miracle d'un aveugle connu à Milan sous le nom de Sévère, qui recouvra la vue en touchant le brancard où étaient portées les reliques. Ce prodige contribua, dit-on, à l'extinction de l'hérésie dans Milan. La fête des deux saints est célébrée par l'Église lat. le 19 juin, jour de leur translat. L'Église grecque la célèbre le 14 octobre.

PROTÉE (mythol.), dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, ou, suivant d'autres mythologues,

de Neptune et de Phœnice, était chargé de conduire et de faire paître les troupeaux marins du dieu des eaux. Il avait la connaissance de l'avenir, et l'on accourait de toutes parts pour le consulter; mais il se cachait, et quand il était découvert, il usait du don qu'il avait reçu d'échapper à la vue des mortels indiscrets en prenant toutes sortes de formes. Il fallait lutter contre lui avec obstination pour lui arracher ses secrets. La fable conte qu'il apparut sous la forme d'un spectre à ses enfants, Tmolus et Télégone, géants d'une atrocité inouïe, et les corrigea de leur cruauté en leur faisant peur.

PROTOGÈNES, peintre grec, vivait à Rhodes vers la 112e olymp. (336 ans av. J.-C.). La nécessité le réduisit à peindre, pendant long-temps, des ornem. de vaisseaux, des décorat. intérieures, etc. Apelles, sachant que ses tableaux n'étaient ni recherchés ni payés, en acheta un 50 talents attiques. C'est alors que les compatriotes de Protogènes ouvrirent les yeux sur son mérite. Les écrivains de l'antiquité ont cité comme son chef-d'œuvre un tabl. d'*Ialysus*, chasseur et fondat. de Rhodes. Il employa, suiv. Pline, sept ans à le terminer, et Apelles en le voyant resta muet d'admiration. Il avait à représenter, dans cet ouvrage, un chien écumant de fatigue et de chaleur : vingt fois il avait recommencé la tête de cet animal sans pouvoir rendre l'effet qu'il se proposait : enfin le hasard le servit, au moment où, avec une éponge, il allait encore effacer son travail. Ses autres tabl. cités, sont les portraits de *Cydippe*, de *Tlépolème*, de *Philiscus*, acteur tragique, d'un *Athlète*, du roi *Antigone*, d'*Alexandre* et du *dieu Pan*. Sous le règne de Tibère on voyait à Rome des dessins et des esquisses de Protogènes, qu'on regardait comme des modèles de beau idéal. Le tableau d'*Ilyasus*, enlevé de Grèce et placé dans le temple de la Paix, périt dans un incendie. Suidas rapporte que Protogènes avait écrit deux livres, sur la peinture et sur les figures.

PROUDHON (Jean-Bapt.-Victor), sav. jurisconsulte, né en 1758 à Chasnans, départem. du Doubs, acheva ses études à l'univ. de Besançon, où il fut reçu doct. en 1789. Nommé profess. de législation à l'école centrale de cette ville, il fut, à la réorganisat. des écoles de droit, pourvu d'une chaire de la faculté de Dijon, dont plus tard il devint doyen, et mourut en 1838. Il était corresp. de l'Institut dans la classe des sciences morales, et membre des acad. de Besançon et Dijon. On a de lui : *Cours de législat. et de jurisprud. franç. sur l'état des personnes*, 1799, 2 vol. in-8, réimprimé en 1809 et 1810, 2 vol. in-8. — *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie*, 1823-25, 9 vol. in-8. Le *Traité des droits d'usage* a été réimprimé en 3 vol. in-8, avec une *préface* et des *notes* de M. Curasson, l'un des élèves les plus distingués du sav. profess. — *Traité de la distinction des lieux considérés par rapport au domaine public*, 1833, 5 vol. in-8. — *Traité de la distinction des biens considérés par rapport au domaine privé*, 1839, 3 vol. in-8, précédé de l'*Éloge* de l'auteur par M. Curasson, et d'un second *Éloge* prononcé à la conférence des avocats de Dijon par M. Lagier.

PROUSTEAU (Guillaume), jurisconsulte, né à Tours en 1626, mort professeur à Orléans en 1715, fut le fondateur de la bibliothèque publique de cette ville, et mérita, par le noble usage qu'il fit de sa fortune, le surnom de *Père des pauvres*. On a de lui : trois *Discours* lat. sur la pénitence, Orléans, 1680, in-8. — *Recitationes ad legem XXIII contractus ff. de regulis juris*, 1684, in-4. — *Éloge funèbre* (en latin) *de l'abbé Desmahis, chanoine d'Orléans*, in-12.

PROVANCHÈRES (Siméon de), médecin, né à Langres, vers 1540, obtint le titre de médecin du roi, fut député aux états-généraux de 1614, et mourut à Paris en 1617; mais ses restes furent rapportés à Sens, sa patrie adoptive. On a de lui : des *Traduct. de la chirurgie de Jacques Houllier*, Paris, 1576, in-16; et de la *Chirurgie de Fernel*, Toulouse, 1567, in-8. — *Le prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens, trad. du latin* (de Jean Ailleboust), *et accru de l'opinion du traducteur sur ledit problème*, 1582, in-8. — *Aphorismorum Hippocratis enarratio poetica*, 1603, in-8. — *Hist. de l'inappétence d'un enfant de Vauprofonde près Sens*, 1616, in-8. Cet ouvr. est recherché des curieux, mais il prouve que Provanchères était mauvais observateur, quoiqu'il eût la réputation d'un bon praticien. On lui doit encore une traduct. latine des *quatrains* de Pibrac, in-8.

PROVENCE (la), fut appelée par les Romains *Provincia*, parce que ce fut la prem. partie des Gaules réduite par eux en province romaine. Sous cette dénominat. se trouvaient compris, non-seulement la Provence proprem. dite, mais encore le Languedoc, le Dauphiné et la Savoie jusqu'à Genève. Vers le 11e S., on restreignit le nom de Provence au territoire renfermé entre la mer Méditerranée, le Rhône, la Durance et les Alpes. Les Romains pénétrèrent pour la prem. fois dans ce pays, à la sollicitation des Phocéens établis à Marseille, qui réclamaient leur appui contre les anciens habitants. Ceux-ci, vaincus par le consul Fulvius, 125 ans av. J.-C., furent soumis entièrement deux ans après par Sextus. La Provence, enlevée aux Romains par Euric, roi des Visigoths, fut transmise à Alaric, fils de ce prince, et passa sous la dominat. de Théodoric, roi des Ostrogoths, qui la laissa à sa fille Amalasonte et à son petit-fils Athalaric. Plus tard, les rois mérovingiens la voyant abandonnée des Ostrogoths, vaincus par Bélisaire, la partagèrent entre eux. Enfin, sous les Carlovingiens, elle fut possédée par Lothaire, qui la donna à son fils Charles, à titre de royaume, en 855. Ce royaume s'étant éteint environ cent ans après, plus. princes en jouirent alors sous le titre de comtes jusqu'à Charles III, roi de Sicile, après la mort duquel Louis XI, qui prétendait avoir été institué son héritier, s'empara de la Provence. Louis XI étant mort à son tour, René, duc de Lorraine, dont les droits sur la Provence étaient plus

légitimes, puisque le roi René était son aïeul maternel, les fit valoir; mais ce fut en vain. Une sentence arbitrale le débouta, et Charles VIII réunit à perpétuité la Provence à la couronne. Les recherches que l'on voudrait faire sur ce pays seront facilitées par le tableau suivant :

926 Bozon I^er, *prem. comte bénéfic.*
948 Boson II.
968 au plus tard Guillaume I^er.
992 Rotbold.
1008 Guillaume II, *premier comte propriétaire.*
1018 Geoffroi I^er, Bertrand I^er et Guillaume III.
*Premiers comtes héréditaires.*
1063 Bertrand II.
1090 ou 1093. Étiennette.
1100 Gerberge et Gilbert.
1112 Douce et Raimond Bérenger I^er.
1130 Béreng. Raimond.
1144 Raimond Bérenger II, dit *le Jeune.*
1166 Douce II, Alph. I^er, Raimond Bérenger III et Sanche.
1196 Alphonse II.
1209 Raimond Bérenger IV.
1245 Béatrix et Charles, *frère de St Louis, lequel devint, en 1266, roi de Sicile.*
1285 Charles II, *le Boiteux, roi de Naples et de Sicile.*
1309 Robert, *roi de Naples.*
1343 Jeanne, *reine de Naples.*
1382 Louis I^er, *duc d'Anjou, fils de Jean, roi de Fr., adop. par Jeanne.*
1384 Louis II.
1417 Louis III.
1434 René, dit *le Bon, fr. de Louis III, duc de Lorraine et de Bar, roi de Naples.*
1480 Charles III.
1481 Louis XI.
1486 *La Provence réunie à la Fr. par Charles VIII.*

PROYART (LIEVAIN-BONAVENTURE), historien, né en Artois vers 1743, embrassa l'état ecclésiast., et se distingua de bonne heure dans l'enseignem. Il était principal du collége du Puy, lorsque la révolution éclata : forcé de s'expatrier, il se rendit d'abord à Bruxelles, ensuite en Franconie, où il devint conseiller ecclésiast. du prince Hohenlohe-Bartenstein, et fut chargé spécialem. de la distribution des secours aux prisonniers franç., mission dont il s'acquitta avec le plus grand zèle. De retour en France, après le concordat de 1801, la publicat. d'un ouvr. intitulé : *Louis XVI et ses vertus*, qui parut en 1808, le fit renfermer à Bicêtre. Bientôt le chagrin et le dénûment des choses les plus nécessaires, pendant un hiver rigoureux, lui occasionnèrent une hydropisie de poitrine dont il mourut en 1808, à Arras, où ses amis avaient obtenu sa translation. On a de lui : l'*Écolier vertueux*, 5^e édit., 1778, in-12, ouvr. adopté dans presque toutes les écoles chrét. — *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique* (de 1766 à 1773), 1776, in-12, rédigée sur les Mémoires des missionnaires. — *Éloge du dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1779, in-8, qui a concouru pour le prix de l'acad. — *Vie du dauphin, père de Louis XVI*, 1780, in-12. — *Vie du dauphin, père de Louis XV*, 1783, 2 vol. in-8. — *Histoire de Stanislas I^er, roi de Pologne*, Lyon, 1784, 2 vol. in-12. — *De l'Éducation publique et des moyens d'en réaliser la réforme* (projetée dans la dernière assemblée génér. du clergé), 1785, in-12. — *La Vie de L.-F.-G. Dorléans de La Motte, évêque d'Amiens*, 1788, in-12. — *Le Modèle des jeunes gens dans la Vie de Claude Le Pèletier de Sousy*, 1789, in-12. — *Histoire de M^me Louise, fille de Louis XV.* — *Histoire de Marie Leczinska, reine de France.* — *Histoire de Maximilien Robespierre.* — *Louis XVI détrôné avant d'être roi.* — *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, Paris, 1808, 5 vol. in-8. L'édit. complète des *OEuvres* de l'abbé Proyart a été publiée, en 1819, par Méquignon fils aîné, en 17 vol. in-8 ou in-12.

PRUDENCE (AURÉLIUS-PRUDENTIUS-CLÉMENS), poète, né en Espagne, dans la province tarragonaise, en 348, exerça d'abord la profession d'avocat, puis fut nommé juge, ou, selon Tillemont, gouverneur de quelques villes, prit ensuite le parti des armes, et vint à la cour d'Honorius qui le revêtit d'une charge honorable. Il paraît qu'il tomba en disgrâce, et qu'il perdit toute sa fortune, puisqu'on le retrouve, vers l'an 410, retiré en Espagne dans une solitude où il passa le reste de sa vie dans la pratique des actes de piété et la culture des lettres; mais on ignore l'époque de sa mort. Il nous apprend lui-même qu'il avait 57 ans lorsqu'il prit la résolution de ne plus exercer que sur des sujets chrétiens son talent pour la poésie. On a de lui des *cantiques*, des *hymnes*, et quelq. écrits où il réfute des hérésies de son temps. Il existe un très grand nombre d'édit. des *poésies* de Prudence, dont on trouve la liste dans la *Biblioth. latina* et dans la *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis.* Ces mêmes œuvres font partie des *Poetæ christiani*, Venise, Alde, 1501-1502. Parmi les édit. postérieures au 16^e S., les plus recherchées sont celles de Hanau, 1613, in-8, avec des notes de différents auteurs; d'Amsterdam (Dan. Elzevier), 1667, in-12, avec les notes de Nic. Heinsius; de Paris (*ad usum delphini*), 1687, in-4, avec les notes d'Ét. Chamillart; de Cologne, 1701, petit in-8, faisant partie de la collect. *Variorum;* enfin de Parme (Bodoni), 1789, 2 vol. gr. in-8. On trouve la *Vie* de Prudence dans les *Mémoires* de Tillemont, t. X.

PRUDENT (JOS.-HIPPOL.-AUGUSTIN VAUCHOT, plus connu sous le nom de Père), capucin, né à Faucogney en 1743, mort en 1792, est aut. de *mémoires* et *dissertat.* couronnés par l'académie de Besançon; il obtint, en 1776, le prix d'éloquence par l'*Éloge de Nic. Perrenot, chancel. de l'emper. Charles-Quint;* celui d'histoire, en 1777, par une *Notice sur les monuments romains*, etc., imprim. dans le 1^er vol. des *Docum. historiques relatifs à la Franche-Comté*, et celui d'agriculture par une *Dissertation* sur les causes et les caractères d'une maladie qui affligeait plus. vignobles de la province. Cette dissertat., impr. par ordre du gouvernem. en

1778, in-8, fut vivem. critiquée par l'abbé Baverel; mais elle est citée avec éloge dans le *Théâtre d'agricult.* d'Olivier de Serres, édit. de 1804. On a encore du P. Prudent une *Vie de Ste Claire*, Paris, 1782, in-8; il a laissé plus. ouvr. MSs.

PRUDHON (Pierre-Paul), peintre, membre de l'Institut, né en 1760 à Cluny (Bourgogne), fils d'un maître maçon dont il était le 13e enfant, perdit son père étant encore en bas âge, et fut élevé gratuitem. à la célèbre abbaye de sa ville natale. Les surprenantes disposit. qu'il montra de bonne heure pour les arts fixèrent l'attent. des moines, qui sollicitèrent pour lui la protect. de l'évêque de Mâcon, M. Moreau. Ce prélat l'envoya à l'école de dessin que Desvosges venait de fonder à Dijon, et ses progrès justifièrent les espérances qu'il avait fait concevoir; mais l'ardeur et la vivacité d'imagination dont il était doué le jetèrent dans des écarts qui eurent sur le reste de sa vie une influence bien funeste. Il avait à peine 18 ans lorsqu'il se maria pour réparer les torts de l'amour, et cette union mal assortie devint pour lui la source d'amers chagrins; il en avait 23, lorsqu'ayant remporté le prix de peinture fondé par les états de Bourgogne, il se rendit à Rome, d'où il ne revint en France qu'en 1789. Après avoir lutté tant qu'il put contre les désordres de sa femme, un divorce le sépara enfin de celle dont la dissipation et l'inconduite pensaient le condamner à végéter toujours misérable, et presq. hors d'état d'élever sa nombreuse famille. Cependant l'expérience n'avait pu lui apprendre à maîtriser les mouvem. d'un cœur trop accessible aux séductions de l'amour. Une demoiselle Mayer, son élève, le fit presque aussitôt renoncer aux projets qu'il formait de vivre dans la solitude. Il contracta avec elle une liaison très étroite; mais ces fallacieux plaisirs ne pouvaient manquer d'être empoisonnés par des regrets. Sa maîtresse mit elle-même fin à ses jours, et le chagrin qu'il en ressentit lui porta le coup de la mort; il expira le 16 février 1823, après avoir pourvu à ce que sa dépouille fût placée au Père-Lachaise à côté de celle de sa maîtresse. M. Voyart a publié une *Notice historiq. sur Prudhon*, 1824, in-8, avec portr.; nous y renvoyons pour plus de détails, réduits à nous borner à citer ses princip. compositions : *l'Amour réduit à la raison*, et son pendant; *l'Innocence séduite par l'Amour* (gr. par Copia); le plafond du musée représentant *Diane implorant Jupiter; le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance céleste*, morceau capital exposé au salon de 1808, ainsi que *l'Enlèvement de Psyché par les Zéphyrs* (le prem. gravé par M. Roger, et le 2e par Muller); enfin *Zéphire se balançant sur la surface des eaux* (lithographié par Grevedon). Sa dern. composition fut *le Christ mourant sur la croix* que l'on voit au musée. On reproche avec fondem. à cet artiste de l'incorrect. dans le dessin, trop peu de variété dans ses airs de tête; mais ces défauts sont à quelques égards rachetés par le charme de sa composition et la beauté de son coloris.

PRUDHOMME (Louis), journaliste, né à Lyon en 1752, fut d'abord garçon de magasin chez un libraire de cette ville, puis relieur au Mans. Quelq. années avant la révolut. il vint habiter Paris, et, dès le commencem. des troubles, il se fit remarquer par un gr. nombre d'écrits de circonstances, et fut même plusieurs fois arrêté par suite de ses publications. Lui-même a dit que, dans l'intervalle qui s'écoula entre les prem. troubles du parlem. en 1787 et le 14 juillet 1789, il mit au jour plus de 1,500 pamphlets, tous destinés à préparer les événements. Ses *Litanies du tiers-état* et son *Avis aux gens de livrée sur leurs droits politiques*, furent distribués à plus de 100,000 exempl. dans les rues et dans les carrefours. Dès le lendemain de la prise de la Bastille parut le 1er numéro de son journal, intit. : *Les révolutions de Paris*, avec cette épigraphe : *Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux... Levons-nous.* Mais parmi les pamphlets qui parurent alors, quelques-uns lui ont été attribués à tort, tels que les *Crimes des reines de France*, 1791, in-8, dont Bérenger est l'auteur; les *Crimes des papes*, 1792, in-8, de La Vicomterie; les *Crimes des empereurs d'Allemagne*, 1793, in-8, de Bérenger, etc. Prudhomme changea d'opinion, et en 1793 il fut emprisonné comme royaliste; mais sa détention dura peu. Son journal ayant cessé de paraître, il quitta Paris, y reparut en 1797, et publia l'*Hist. générale des crimes commis pend. la révolution* (6 vol. in-8), dans laq. il s'attache à démontrer qu'il n'approuva jamais les massacres ni les proscriptions. Prudhomme exerça depuis la profess. de libraire. Parmi les grandes entreprises qu'il a exécutées on distingue son édition de *Lavater*, 1809, 10 vol. in-4 et in-8; les *Cérémonies religieuses*, par B. Picard, 1810, 13 vol. in-fol. C'était un compilateur infatigable, mais sans discernem. et sans goût. En 1810 il avait acheté de l'abbé Chaudon le droit de faire une édition de son *Dictionnaire;* il prétendit aussitôt interdire à tout autre libraire le droit de faire un *Dictionnaire historique* quelconque, et, comme la *Biographie universelle* commençait à paraître, il en traduisit l'éditeur devant les tribunaux, qui firent justice de sa ridicule prétention. Prudhomme mourut à Paris en 1830. Ses princip. ouvr. sont : *Géogr. de la républ. française en 120 départements*, 1793, in-8. — *Hist. générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la révolution*, 1798, 6 vol. in-8.—*Dictionnaire universel de la France*, 1805, 5 vol. in-4. — *Miroir de l'ancien et du nouv. Paris*, 1814, 6 vol. petit in-12. — *Voyage descriptif et philosophique de l'ancien et du nouv. Paris*, 1814, 2 vol. in-18. — *L'Europe tourmentée par la révolution en France, ébranlée par 18 années de promenades meurtrières de Napoléon Bonaparte, avec un tableau du nombre d'hommes qui ont péri pend. la révolution, et des milliards partagés par un petit nombre d'individus qui ont prêté tous les serments depuis* 1789, 1816, 2 vol. in-12. Prudhomme professe dans cet ouvr. le plus profond mépris pour le gouvernem.

de Bonaparte et pour toute la noblesse de sa création, parmi laq. il reconnaissait un si gr. nombre de ses anciens confrères les *sans-culottes*.

PRUSIAS I^er^, dit *le Boiteux* (χωλὸς), roi de Bithynie de 238 à 190 av. J.-C., était fils de Ziélas, mis à mort par les Gaulois. Son histoire est pleine d'incertitudes et de contradictions.

PRUSIAS II, roi de Bithynie, surnommé *Cunegos* (le chasseur), fameux par son dévouement servile au sénat romain, monta sur le trône vers l'an 190 av. J.-C., fit d'abord la guerre à Eumenès, roi de Pergame, et, secondé par Annibal, remporta plusieurs victoires sur mer et sur terre. Les Romains, alarmés de ces succès, enjoignirent à Prusias de leur livrer le célèbre général carthaginois, et le prince allait exécuter cet ordre, quand Annibal le prévint en s'empoisonnant. La lâcheté du roi de Bithynie l'a couvert d'un opprobre éternel. A l'époque du détrônement de Persée et de la destruct. du roy. de Macédoine, Prusias, beau-frère du roi déchu, vint à Rome se prosterner devant le sénat. Revêtu d'un costume abject, la tête rasée, il baisa le seuil de la porte, se déclarant l'affranchi de la république, saluant les sénateurs comme ses dieux sauveurs, demandant qu'on lui permît de sacrifier au Capitole, en l'honneur des succès de Rome, et qu'on voulût bien renouveler l'alliance contractée avec lui. Il finit en recommandant son fils Nicomède à la bienveillance du sénat, et ses demandes furent accueillies après une nouvelle guerre contre Attale, successeur d'Eumenès sur le trône de Pergame, et dans laquelle ce prince eut recours aux Romains, qui lui firent restituer ses états, envahis par les Bithyniens. Prusias, chassé de son palais et réfugié dans un temple, y périt sous les coups de son fils Nicomède, s'il faut en croire les historiens Diodore de Sicile, Justin, Appien et Zonare.

PRUSSE (la), long-temps habitée par des peuples idolâtres, fut conquise en 1283 par les chev. teutoniques, qui s'y établirent en souverains. Un grand-maître de cet ordre religieux et militaire, Albert de Brandebourg, eut l'adresse et le bonheur, au commencement du 16^e^ S., de faire passer le pouv. suprême de son ordre dans sa maison. Cette maison, d'où sont sortis les rois de Prusse, était celle de Hohen-Zollern, qui avait été investie en 1417 de l'électorat de Brandebourg par l'empereur Sigismond, et qui plus tard, du temps d'Albert-l'Achille, s'était divisée en 2 branches, les élect. de Brandebourg et les ducs de Prusse. Albert de Brandebourg, petit-fils d'Albert-l'Achille, profitant de la position avantageuse où le plaçaient sa haute dignité et la fermentation produite dans tout le Nord par les principes de Luther, traita directement avec les Polonais, en 1526, pour cette partie de la Prusse qui reconnaissait les lois des chev., et obtint qu'elle lui fût concédée, pour lui et pour ses descend., à titre de *duché séculier*, sous la condition d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Cet hommage ayant été rendu en 1569 par Joachim II, électeur de Brandebourg et cousin d'Albert, le premier duc de Prusse, conjointem. avec Albert-Frédéric, fils de ce prince, ce fut là le premier fondement des droits que les élect. de Brandebourg ont eus sur la Prusse. Albert-Frédéric étant mort sans enfants, les deux branches se réunirent dans la personne de Sigismond, électeur de Brandebourg, qui se déclara vassal et tributaire de la Pologne. Mais son petit-fils, Frédéric-Guillaume, dit *le Grand-Électeur*, mettant à profit la position fâcheuse des Polonais, leur arracha un traité (1656) par lequel il se trouvait affranchi de l'hommage, et se fit reconnaître en 1662 duc souverain et indépendant. Il fut convenu seulement que, si la branche élector. de Brandebourg venait à manquer, la Pologne rentrerait dans ses anciens droits sur la Prusse, qui serait alors possédée en fief par les branches cadettes de Brandebourg : mais le sort en avait ordonné autrement. L'emper. Léopold érigea le duché de Prusse en royaume (1701), en faveur de Frédéric I^er^, dont les armes ne lui avaient pas été inutiles. La Pologne ne consentit au nouveau titre donné à Frédéric qu'à condit. que ses droits demeureraient les mêmes, et le roi de Prusse ne fut reconnu en cette qualité par les puissances de l'Europe qu'en 1713. La Prusse n'était encore qu'un vaste désert. Elle fut défrichée, peuplée et embellie sous son second roi, Frédéric-Guillaume I^er^. Son fils, Frédéric II, l'un des plus grands hommes qu'on ait vus sur le trône, étendit ses états par des conquêtes, leur donna des lois et les enrichit par le commerce. Il eut pour success. son neveu, Frédéric-Guillaume II, qui commit bien des fautes, notamment celle de se déclarer le chef de la coalit. qui espérait rétablir en France le pouv. absolu, et détruire le nouv. ordre de choses fondé par la révolution. Enfin fut appelé au trône, par les droits de sa naiss., Frédéric-Guillaume III, qui règne encore en Prusse, mais dont les états ont été resserrés ou agrandis au gré de la conquête. Le traité de Tilsitt, le 8 juillet 1807, lui enleva la moitié de son territoire, qu'il ne recouvra que par le traité de Paris, le 30 mai 1814. La Prusse eut en outre par ce traité une partie des états du roi de Saxe, et sur les deux rives du Rhin, les duchés de Berg et de Westphalie, une partie de celui de Nassau, les principautés de Siegen et de Corvey, le comté de Dortmund, les ci-devant départements français de Rhin-et-Moselle, de la Roër, une partie de ceux de la Sarre et de l'Ourthe. Le royaume de Prusse a dès-lors été divisé en 5 grands départem. militaires : 1° province de Magdebourg et duché de Saxe; 2° Marches et Poméranie; 3° Prusse proprement dite; 4° Silésie et grand-duché de Posen; 5° grand-duché du Bas-Rhin.

PRYCE (William), médecin, né à Cornouailles, mort vers 1799, a complété les trav. de son compatriote Borlase par la composition de deux ouvr. importants. L'un est la minéralog. de sa province, *Mineralogia cornubiensis*, Londres, 1778, in-fol.; et l'autre, une *Gramm.* et un *Vocabulaire* de la langue de ce pays, 1790, in-4.

PRYNNE (William), jurisconsulte angl. et l'un

des plus infatigables écrivains qu'on puisse citer, né à Swanswick, près de Bath, en 1600, embrassa avec ardeur le parti des puritains, et s'éleva avec tant de violence contre le papisme et l'arminianisme, qu'il fut cité en 1633 devant la *chambre étoilée*, condamné à payer une amende de 5,000 liv., à être attaché au pilori en deux endroits différents, en perdant une oreille à chaque station, et à une prison perpétuelle. Il subit cette odieuse sentence avec courage; mais sa haine contre ses persécuteurs s'exhala par de nouveaux pamphlets, et l'on prétend qu'un second arrêt le condamna à être marqué sur chaque joue des lettres S. L., comme libelliste schismatique. Après plus. années passées dans les fers, Prynne recouvra sa liberté en 1640, fut élu membre du parlement, et déploya tout son zèle pour l'établissem. du presbytérianisme; mais son intérêt s'étant tourné vers le parti vaincu, il prononça un discours en faveur du roi, dont il voulait faire agréer les propositions, et alla expier dans un cachot sa généreuse opposition. Incapable de fléchir, même au sein de la captivité, il eut la hardiesse de braver Cromwell, et de publier contre lui divers écrits qui firent resserrer ses chaînes. Enfin la restauration le rendit à la liberté. Il fut nommé gardien des archives de la Tour de Londres, et mourut à Lincoln's-Inn en 1669. On a de cet écrivain 40 vol. in-fol. et in-8; mais ce gr. nombre d'ouvrages, où le défaut de jugement se fait souv. remarquer, n'aurait point sauvé son nom de l'oubli, s'il ne l'eût signalé par son dévouement, ses souffrances et son courage. Ses écrits les moins inconnus sont: *Exact chronological vindication*, etc., Londres, 1666-68, in-fol., rare. — *Observat. sur la 4e partie des Institutes des lois angl.*, par Coke, in-fol. — *Writs, ou Édits parlementaires*, 4 vol. in-4, et une édit. améliorée de l'*Abrégé des archives de la Tour* de sir Rob. Cotton, in-fol.

PSALMANAZAR (George), est le nom supposé d'un écriv. qui avilit la prem. partie de sa vie par la bassesse de ses actions, et qui ennoblit l'autre par d'utiles travaux. Dans les mém. qu'il a laissés il déclare que, par respect pour ses parents, il a voulu dérober à la postérité son véritable nom et le lieu de sa naissance. L'un et l'autre n'ont point été découverts, et ne le seront probablem. jamais. Né en 1679 dans le Midi de la France, il reçut une éducation distinguée; mais, loin d'en faire usage, il rampa successivement dans les condit. les plus abjectes, prit le masque du mensonge et de l'hypocrisie pour jouer tour à tour, dans div. contrées de l'Europe, le rôle d'un jeune catholique persécuté par un père protestant, celui d'un Irlandais poursuivi par ses compatriotes, et enfin celui d'un Japonais converti au christianisme. Pour accréditer cette dernière fable, il imagina un alphabet, une grammaire, une nouv. religion, s'habitua à écrire dans les caractères qu'il avait inventés, publia à Londres une *Relation de l'île de Formose*, où il prétendait être né, et cette relat., regardée comme authentique, réussit à tel point qu'elle eut un gr. nombre d'éditions, et fut traduite dans plusieurs langues. L'auteur, devenu l'objet d'un intérêt presque général, fut comblé de bienfaits, et vécut long-temps encore du fruit de ses impostures. Mais, arrivé à l'âge de 32 ans, la lecture de quelques livres religieux lui ouvrit enfin les yeux sur sa coupable conduite. Atteint par la honte et le remords, il s'attacha de bonne foi à la religion, et une nouv. carrière s'ouvrit devant lui. Ce fut alors qu'il devint l'un des principaux collaborateurs de l'*Hist. univ.*, publiée en Angleterre, à laquelle il a fourni la plus grande partie de l'histoire anc. Il consacra le reste de ses jours à ce grand ouvrage, et mourut à Londres en 1763. Ses *Mém.*, qu'il avait écrits à l'âge de 73 ans, pour être publiés après sa mort, ont paru à Londres sous le titre de *Mémoires de***, communément connu sous le nom de George Psalmanasar* (en anglais), 1764, in-8. Ce livre a été publié par mistress Sarah Rewalling, à qui l'auteur légua tout ce qu'il possédait, et qu'il appelle dans son testament son amie.

PSAMMÉNITE, roi d'Égypte, fils d'Amasis, succéda à ce prince l'an 525 av. J.-C., et eut d'abord à soutenir la guerre que Cambyse avait déclarée à son père. Défait dans une bataille sanglante, livrée sur la branche du Nil dite *Pélusiaque*, il se réfugia dans Memphis, y fut assiégé et fait prisonn.; mais le monarque vainqueur, touché de sa résignation, le traita avec honneur, et l'envoya ensuite à Suze avec six mille Égyptiens captifs. Accusé plus tard d'avoir tenté de faire soulever les Égyptiens, on lui fit boire du sang de taureau, et il en mourut. Il n'avait régné que six mois.

PSAMMIS, roi d'Égypte, appelé aussi par Jules Africain et par Eusèbe *Psammutis*, fils de Necos ou Nechao II, monta sur le trône l'an 599 av. J.-C., et mourut dans une expédit. contre les Éthiopiens en l'an 594.

PSAMMITIQUE, roi d'Égypte, monta sur le trône l'an 667 av. J.-C., et fut obligé d'abord de partager le pouvoir avec onze autres rois. C'est cette espèce de gouvernement que les Grecs ont désignée par le nom de *dodécarchie*, et qui dura pendant 15 ans. Psammitique régnait sur les contrées marécageuses et maritimes qui terminent l'Égypte du côté du Nord. Le commerce actif que ses sujets faisaient avec les Grecs et les Phéniciens l'ayant mis en relation avec beauc. de princes et de peuples étrangers, il fit venir des troupes mercen. de l'Arabie, engagea beaucoup de Grecs de l'Asie-Mineure à son service, et se trouva en état de résister à ses collègues, qui avaient pris les armes contre lui. Il les vainquit. Plusieurs périrent dans la bataille; les autres se retirèrent dans la Libye, renoncèrent à leurs états, et Psammitique devint ainsi seul souverain de l'Égypte. Il céda aux Grecs, ses auxiliaires, des terres et des habitations sur les rives du Nil, auprès de Bubaste, sur la branche pélusiaque, montra en toute occasion une extrême partialité envers les étrangers qui l'avaient si bien servi, s'occupa d'embellir Memphis, fit long-temps la guerre en Syrie, empêcha les Scythes de porter leurs armes en Égypte, et mourut, après un règne

de 54 ans, vers l'an 614 av. J.-C.—PSAMMITIQUE II, descendant du précédent, régnait en Égypte l'an 400 avant J.-C., mais seulement comme vassal du roi de Perse. Vers cette époque, Tamus, satrape de l'Ionie, se réfugia en Égypte avec sa flotte et ses trésors, redoutant la vengeance d'Artaxerce, parce qu'il avait pris part à la révolte de Cyrus-le-Jeune, frère de ce monarq. Les richesses de Tamus tentèrent la cupidité de Psammitique, qui fit périr le satrape avec toute sa famille, pour s'emparer de tout ce qu'il possédait. C'est là tout ce qu'on sait de ce roi d'Égypte. — Aristote nous a conservé le souvenir d'un autre PSAMMITIQUE, fils de Gordius ou Gorgias, frère de Périandre, tyran de Corinthe. On croit que Psammitique Ier, qui, selon Diodore de Sicile, avait fait élever ses enfants à la manière des Grecs, avait bien pu donner une de ses filles au frère de Périandre, et que c'est à cette circonst., assez vraisemblable, que le fils de Gordius ou Gorgias aurait dû le nom de Psammitique, celui de son aïeul maternel, comme on le pratiquait assez souvent chez les Grecs.

PSAMMUTHIS, roi d'Égypte, 3e de la première dynastie mendésienne, succéda, l'an 380 av. J.-C. à Achoris, dont il était sans doute le fils, et ne régna qu'un an. C'est tout ce que l'on sait de lui.

PSAUME (NICOLAS), en latin *Psalmeus*, savant prélat, né en 1518 à Chaumont-sur-Aire, dans le Barrois, se signala par son éloquence au concile de Trente, dans les années 1550 et 1562, fut nommé évêque de Verdun par le cardinal de Lorraine, déploya un grand zèle pour préserver son diocèse de l'hérésie, et mourut en 1575. Outre divers écrits relig. dont on trouve la liste dans la *Vie* de l'aut., par Roussel, insérée dans l'*Hist. de Verdun*, on lui doit un journal des opérations du concile de Trente, publié par Hugo, abbé d'Estival, dans son recueil intitulé : *Sacra antiquitatis monumenta*.

PSELLUS (MICHEL), le plus célèbre et le plus fécond des écrivains grecs du 11e S., était né à Constantinople d'une famille patricienne. Il étudia la philosophie, la théologie, les mathématiq., la médecine, et contribua beaucoup par son exemple à ranimer le goût des lettres et des sciences parmi ses compatriotes. L'empereur Michel-Stratiotique le fit sénateur et le députa vers Isaac Comnène, que le choix de l'armée appelait au trône de l'Orient en 1057. Psellus conserva la faveur de ce dern. prince et celle de Constantin-Ducas, qui lui confia l'éducation de son fils Michel, surnommé depuis *Parapinace*. Devenu le princip. conseiller de ce prince lorsqu'il monta sur le trône en 1071, il fut dépouillé de ses biens sous le règne de Nicéphore-Botoniate, et relégué dans un monastère, où il mourut vers 1079. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont Fabricius donne les titres dans le t. V de la *Biblioth. gr.* Nous nous bornerons à indiquer les suivants : *Paraphrasis in Aristotelis librum* περι Ἑρμηνείας *(de Interpretatione)*, Venise, 1503, in-fol., à la suite du *Comment.* d'Ammonius sur le même ouvrage. — *Commentarii in VIII libros Aristotelis de physicâ auscultatione*, 1554, in-fol., trad. par J.-B. Camozi : le texte grec est inédit.— *De lapidum virtutibus*, grec et latin, Toulouse, 1615, in-8; Leyde, 1745, in-8. — *De victûs ratione, deque facultatibus et succi qualitate, libri II*, traduction souvent réimpr. dans le 16e S. : le texte est encore inédit. — *De quatuor mathem. scientiis, arithmeticâ, musicâ, geometriâ et astronomiâ, compendium*, gr., Venise, 1532, in-8; nouv. édit. par G. Xilander, sous ce titre : *Perspicuus liber dequatuor mathem. scientiis*, avec une vers. latine, Bâle, 1556, in-8. — *De omnivariâ doctrinâ, capita et quæstiones ac responsiones 193 complectens*, publ. par Fabricius, avec une vers. lat., dans le tome V de la *Biblioth. græca*. — *De operatione dæmonum dialogus*, gr. et lat., 1615, in-8. — *Expositio (metrica) in Canticum canticorum*, publ. par Meursius, avec des notes, dans un rec. d'autres écrits sur le même cantiq., Leyde, 1617, in-4.— *Iambi in vitia et virtutes; anagoge in Tantalum et Circen, et allegoria de sphinge*, gr.-lat., Bâle, 1544, in-8. — *Synopsis legum versibus iambicis et politicis gr., cum notis et vers. lat. F. Bosquet*, Paris, 1632, in-8. Allatius a recueilli, dans le chapitre 30 de son traité *de Psellis et eorum scriptis diatriba*, tous les éloges prodigués à cet écrivain, qui a bien perdu de son anc. réputat.

PSINACHÈS, roi d'Égypte, 6e de la 3e dynastie des Tanites, successeur d'Osochor, régna 9 ans, depuis 1021 jusqu'à 1013 avant J.-C., et eut pour success. Psusennès II.

PSUSENNÈS Ier, roi d'Égypte, 2e de la 21e dynastie, successeur de Smendès (le même qu'Osymandias), régna pend. 40 ans, dep. 1077 jusqu'à 1037 avant J.-C., et eut pour successeur Nephercherès II. — PSUSENNÈS II, 7e et dernier roi de la même dynastie, régna 35 ans, et fut remplacé en 979 avant J.-C. par Sesonchosis (le même que le Sésac de la Bible), fondateur de la dynastie des Bubastites.

PSYCHÉ (mythol.), était une jeune fille d'une si rare beauté que l'Amour même en fut épris et voulut l'épouser. Elle fut exposée par ses parents, d'après un oracle d'Apollon, sur une haute montagne au bord d'un précipice. On l'avait parée de vêtem. funéraires, et l'on croyait qu'elle devait être livrée aux fureurs d'un monstre inconnu. Mais à peine amenée sur le lieu où elle devait attendre son sort, elle fut enlevée par Zéphire, qui la transporta dans un palais brillant d'or, et entouré de jardins magnifiques. Là, elle était servie à souhait par des personnes invisibles. L'Amour venait la visiter pend. la nuit et la quittait avant le jour, en lui recommandant de ne pas chercher à le connaître. Elle se résigna d'abord et obéit; mais une nuit, emportée par sa curiosité, elle alluma une lampe, et découvrit que son époux n'était autre que l'Amour même. Malheureusement une goutte d'huile tomba sur lui et le réveilla. Il s'enfuit aussitôt, non sans avoir reproché à Psyché son indiscrétion. Psyché, pour le retrouver, eut recours à Vénus. Elle ne pouvait plus mal s'adresser, car Vénus la soumit à plus. épreuves pénibles. L'Amour

se crut trop vengé, et obtint de Jupiter la permission de prendre pour épouse la belle Psyché, qui fut mise au nombre des déesses, et qui donna le jour à la Volupté. Comme le nom de Psyché est celui de l'âme (ψυχη) chez les Grecs, il serait facile de trouver dans cette fable une piquante allégorie et une leçon. En effet, cette jeune fille, qui voit tout son bonheur s'évanouir pour avoir voulu en connaître l'aut., n'a-t-elle pas été imaginée pour nous avertir que l'amour ne vit que de mystère et d'illusion, et que des amants doivent redouter, comme l'a dit un poète,

. . . . . Le coup-d'œil hasardeux
D'un examen fatal à tous les deux.

PSYCHRESTUS (Jacq.), médecin grec du 5e S., né à Alexandrie d'une famille originaire de Damas, apprit l'art de guérir sous Hésichyus, devint prem. médec. de l'emper. Léon, et excita au dern. point l'admirat. de la multitude par la certitude de son pronostic et par le succès de ses cures. On ne connaît aucun écrit de Psychrestus; mais on sait que ses contemporains eurent son nom en vénération, et lui consacrèrent des monum. comme à un autre Esculape.

PTOLÉMÉE Ier, surnommé *Soter*, l'un des compagnons d'Alexandre-le-Grand et le fondat. d'une nouvelle monarchie en Égypte, naquit vers l'an 360 avant J.-C., dans l'Éordée, province de la Mygdonie, qui faisait partie de la Macédoine. Il passait pour être fils de Philippe, et par conséquent frère d'Alexandre; mais le mari de sa mère se nommait Lagus, et tous ses descendants sont connus sous le nom de *Lagides*. Élevé avec le jeune Alexandre, il embrassa son parti avec ardeur, lorsque ce prince se brouilla avec le roi de Macédoine à l'occasion de la reine Olympias. Le fils de Philippe, à peine monté sur le trône (l'an 337 avant J.-C.), s'empressa de témoigner sa reconnaissance à Ptolémée, qui continua à le servir fidèlement, le suivit dans toutes ses expéditions, et lui sauva même la vie lors de la prise de la ville des Oxydraques. Après la mort de son maître (l'an 324 avant J.-C.), il songea à s'assurer une part des vastes conquêtes auxquelles il avait puissamment contribué. Il proposa même de partager l'empire. Son avis ne fut pas adopté, et l'on arrêta qu'Arrhidée, fils naturel de Philippe, serait reconnu roi à la condition de prendre le nom de Philippe, encore cher aux Macédoniens, et de partager la couronne avec Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine, et le prince qui pourrait naître de Roxane, femme aussi du conquérant. On confia la tutelle des rois à Perdiccas, et l'on procéda bientôt après au partage des provinces. Ptolémée obtint l'Égypte avec la Libye, ainsi que plus. parties de l'Arabie et de la Syrie limitrophes de l'Égypte. Le prem. soin du nouveau gouvern. fut de gagner le cœur des peuples confiés à son zèle, et il eut bientôt lieu de s'applaudir de cette sage conduite; car Perdiccas, qui tenta par de secrètes manœuvres de le dépouiller de son gouvernem., et qui en vint ensuite à une rupture ouverte, échoua dans toutes ses entreprises, et fut même assassiné (l'an 322 avant J.-C.) par ses soldats, dont Ptolémée sut grossir son armée. N'ayant plus dès-lors rien à craindre pour les provinces qui lui étaient échues, il voulut y en ajouter d'autres. Déjà il avait profité des dissensions civiles de Cyrène pour placer cette ville sous sa dépendance. Il se rendit maître de la Phénicie et de la Judée, pendant que son lieutenant Nicanor s'emparait de la Syrie. Cependant il évita, autant qu'il put, de prendre une part active aux guerres par lesquelles les success. du héros macédonien ensanglantaient l'Asie et l'Europe, et il aima mieux s'occuper d'embellir et de fortifier ses états. Mais il fut forcé, par l'ambition d'Antigone, d'entrer dans une ligue avec Séleucus, Cassandre et Lysimaque. Il obtint avec eux quelq. avantages; mais il perdit quelq.-unes de ses possess. en Phénicie et en Syrie, qui lui furent enlevées par Démétrius, fils d'Antigone. Il fit de gr. armem. pour les reprendre (l'an 312), et, après une victoire signalée, s'empara effectivem. de Sidon, de Tyr, de la Phénicie tout entière et de la plus grande partie de la Syrie. Mais Démétrius reçut des renforts, et la face des affaires changea complétem. Ptolémée prit le parti que lui dictait la prudence : il se retira en Égypte, disposé à s'y défendre. L'on ne vint point l'y chercher : il résolut alors de se diriger encore une fois sur l'Asie-Mineure; mais Démétrius le força de repasser la mer. Enfin une paix fut conclue, qui remplissait égalem. les vœux de toutes les parties belligérantes. Elle fut pourtant de courte durée. Ptolémée donna le premier le signal de la guerre l'an 310. Il s'assura, par une ruse indigne de son gr. cœur, la paisible possession de l'île de Cypre. L'année suivante, il se mit en mer avec des forces imposantes, et soumit plus. villes de l'Asie-Mineure et de la Grèce; mais une révolte le força de rentrer en Égypte. L'an 307, Démétrius, après avoir chassé des villes grecques les garnisons qu'y avait laissées le gouverneur de l'Égypte, s'empare de plusieurs places de l'île de Cypre, et de Salamine même, après avoir remporté, en vue de cette île, la plus brillante victoire navale. Ce fut alors qu'Antigone, assuré d'être invincible avec un tel fils, osa prendre le titre de roi. Ptolémée en fit autant (l'an 307) pour montrer que l'échec qu'il venait d'essuyer ne l'avait point découragé. Il y avait 17 ans qu'il régnait sur l'Égypte, dont il passait pour être seulement le gouverneur. Cet exemple trouva des imitateurs. L'année suiv., le nouv. roi d'Égypte se vit attaqué dans ses propres états par terre et par mer : Antigone et Démétrius songeaient à profiter de la victoire de Salamine. Mais leur rival sut se défendre, et fut d'ailleurs secouru par l'inondation du Nil. La guerre fut reprise, et continuée entre eux comme entre tous les successeurs d'Alexandre, mais avec une mollesse qui ne promettait pas de grands résultats. A la fin, les prétentions d'Antigone armèrent contre lui Lysimaque, Cassandre, Séleucus et Ptolémée (l'an 302). Une bataille décisive, livrée l'année suivante dans les plaines d'Ipsus, en Phrygie, fixa

sans retour les destinées des success. d'Alexandre. Antigone y périt, et Démétrius se retira dans Éphèse, avec quelq. débris de sa formidable puissance. Les vainqueurs se brouillèrent quand il fallut partager les provinces conquises. Séleucus étant passé dans le parti de Démétrius, Ptolémée s'unit avec Lysimaque, et reconquit une portion de l'île de Cypre, la plus grande partie de la Phénicie, et les autres provinces qui lui avaient appartenu en Syrie. Cependant la paix ne tarda pas à être conclue entre le roi d'Égypte et Démétrius. Elle fut troublée plus d'une fois par le caractère remuant de ce dernier, qui la viola enfin ouvertem., et, malgré quelques succès, se vit enlever successivement toutes ses possessions sur les côtes de la Phénicie et de l'Asie-Mineure. Depuis, Ptolémée cessa de prendre part aux événements qui agitaient encore le monde; mais c'est sans doute à cette époque qu'il termina les palais, les temples et les autres beaux édifices d'Alexandrie. Parvenu à un âge très avancé, il s'occupa de régler sa success. Il donna la préférence, sur tous ses enfants, à l'aîné de ceux qu'il avait eus de Bérénice, Ptolémée, surnommé depuis *Philadelphe*. Non content de l'avoir désigné pour son héritier, il voulut l'installer lui-même sur le trône. Il ne survécut que deux ans à son abdicat., et mourut l'an 283 avant J.-C., âgé d'environ 80 ans. Sous son règne, les savants et les philosophes abordèrent de tous les côtés en Égypte : l'accueil qu'il leur fit et le musée qu'il fonda donnèrent naissance à cette école d'Alexandrie, qui eut une si gr. influence sur les sciences et sur les lettres.

PTOLÉMÉE II, surnommé *Philadelphe*, né dans l'île de Cos, vers l'an 309 avant J.-C., avait environ 24 ans, quand son père, Ptolémée-Soter, lui céda la couronne, qu'il posséda 38 ans, 2 ans pendant la vie de son père, et 36 seul. Ses années royales comptèrent du 2 nov. 285 avant J.-C. au 24 octobre 247. Il n'eut point les vertus guerrières de son prédécesseur, mais ce fut, sans doute, un bonheur pour l'Égypte. On ne voit pas qu'il ait pris souvent part aux divisions et aux guerres des successeurs d'Alexandre; et quand il y fut entraîné malgré lui, il confia la conduite de ses armées à ses génér. Toutefois il sut maintenir la monarchie égyptienne dans le haut rang politique qu'elle devait à son fondateur, et il la fit jouir d'une prospérité que rien n'altéra. Il protégea les lettres et les sciences, voulut enrichir la bibliothèq. d'Alexandrie fondée par son père, et n'épargna ni les recherches ni les dépenses pour y réunir une immense quantité de monuments littéraires, qu'il fit acheter ou copier dans les pays les plus éloignés. Ce fut alors, si l'on en croit une tradition très ancienne et très répandue, que fut exécutée la prem. version des livres saints en langue grecque. Ce fait paraîtra vraisemblable si l'on réfléchit que, dès l'époque de la fondation d'Alexandrie, les juifs vinrent en grand nombre s'établir dans cette ville, qu'ils y obtinrent de grands priviléges sous Ptolémée-Soter, qu'ils s'y multiplièrent beaucoup, et que probablem. la langue grecque leur était devenue plus familière que celle de leurs ancêtres. Parmi la foule des poètes, des savants et des philosophes qui furent attirés à la cour du roi d'Égypte par ses bienfaits, on voyait Straton de Lampsaque, Théocrite de Syracuse, Callimaque, Lycophron de Chalcis et le fameux critique Zoïle. Pour ouvrir de nouveaux débouchés au commerce, Ptolémée fit rétablir le canal qui, sous les anciens rois, unissait le golfe Arabique à la Méditerranée, il employa ses navires à des voyages de découvertes et à des courses lointaines, et couvrit de colonies toute la côte occidentale du golfe Arabique et de la mer Érythrée. Plusieurs villes d'ailleurs s'élevèrent par ses ordres sur tous les points du royaume, et reçurent de lui les noms de *Bérénice* et d'*Arsinoé* : c'étaient ceux de sa mère et de sa sœur bien-aimée, dont il fit sa femme. La reconnaissance publique décora d'autres villes des noms de *Ptolémaïs* et de *Philadelphie*. Il y eut cependant plus. conspirat. sous son règne; mais elles ne furent suivies d'aucun résultat.

PTOLÉMÉE III, surnommé *Évergètes* (le bienfaisant), fils et success. du précéd., était âgé d'environ 36 ans quand il monta sur le trône : ses années royales comptèrent de l'an 247 avant J.-C. à l'an 222 ou 221, qui marque le commencem. du règne de Ptolémée-Philopator, son fils. A peine maître de la couronne, il fut engagé dans une guerre longue et opiniâtre contre le roi de Syrie Séleucus, dit *Callinicus*. Il croyait marcher au secours de sa sœur Bérénice, qui déjà avait péri victime de l'ambition du prince syrien. Quoique déçu dans son espoir, le roi d'Égypte n'eut pas lieu de se repentir d'avoir pris les armes; il soumit la Cilicie, l'Ionie, la Pamphylie et toute l'Asie-Mineure; puis, passant l'Euphrate, il conquit la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane et la Médie : enfin, sans les troubles qui le forcèrent de revenir dans son royaume, il aurait achevé la ruine de son ennemi. Celui-ci répara pendant ce temps-là ses affaires, et voulut recommencer la lutte; mais défait une seconde fois, il n'eut d'autre ressource que de former une ligue avec son frère Antiochus, surn. *Hiérax*, qui avait combattu contre lui pour les Égyptiens. Cette ligue eut pour résultat immédiat de faire signer à Ptolémée une trêve de dix années; mais les deux frères s'étant brouillés de nouveau, il profita de leurs sanglants débats pour ordonner plus. incursions dans la Syrie, et jusque dans la Mésopotamie, tandis qu'il maintenait l'Égypte dans une parfaite tranquillité, et qu'il se livrait en paix à tous les plaisirs. On ne peut le regarder toutefois comme un prince sans énergie et sans talent. Il conserva à la cour d'Alexandrie toute sa splendeur; il protégea les lettres et les sciences et ceux qui les cultivaient; il s'occupa de conserver et d'entretenir les établissem. commerciaux et milit. que son père avait fondés; en un mot, il fut le dernier de sa race qui se montra digne de régner. Voulant conserver l'influence que les rois ses prédécesseurs avaient eue dans la Grèce européenne, il se déclara d'abord le protecteur de la ligue des

Achéens, puis de Cléomènes, roi de Lacédémone, qu'il accueillit dans son malheur, et qu'il eût, sans doute, aidé à recouvrer ses états, si la mort ne l'eût empêché de secourir ce prince, qu'il estimait.

PTOLÉMÉE IV, surnommé *Philopator*, fils et successeur du précédent, occupa le trône pendant 17 ans : ses années royales comptèrent de l'an 222 ou 221 à l'an 205 avant J.-C., époque du règne de Ptolémée-Épiphanes, son successeur. Le ministre Sosibius, pour conserver sous lui toute l'influence dont il avait joui sous le règne d'Évergètes, l'éloigna des affaires, et entretint son goût déjà très prononcé pour la débauche. Le roi sacrifia successivement à l'ambit. de ce ministre son frère Magas et sa mère Bérénice. Plus tard, lorsque le malheureux roi de Sparte, Cléomènes, après avoir longtemps compté sur de vaines promesses de secours, se fut donné la mort, non sans avoir cherché à se venger de la mauvaise foi du prince égyptien, celui-ci insulta son cadavre, et fit ensuite égorger la mère, la femme et les enfants de l'homme auquel il avait donné l'hospitalité. Antiochus-le-Grand crut le moment favorable pour venger les affronts faits à ses prédécesseurs, les rois de Syrie, par les Ptolémée, et prit les armes. Il ne réussit point dans sa première tentative; mais une seconde expédit. fut plus heureuse. De deux lieutenants de Philopator, l'un passa dans les rangs ennemis, l'autre fut battu complétement. Le lâche roi d'Égypte, pendant ce temps, ne songeait qu'à ses honteuses voluptés. Ses ministres, Agathoclès et Sosibius, furent assez adroits pour amuser Antiochus par des négociations trompeuses, pendant qu'ils faisaient d'immenses préparatifs de guerre. Enfin il fallut en venir encore aux mains, et ils furent vaincus. L'an 216 avant J.-C., Ptolémée consentit avec peine à se montrer à la tête de son armée; mais ce fut pour se retirer d'un combat décisif à l'approche du danger. La victoire néanmoins le favorisa, et fit rentrer rapidement sous sa puissance les villes de la Palestine, de la Phénicie et de la Célésyrie, qui lui avaient été enlevées. Il se hâta de retourner à Alexandrie pour s'y replonger dans la débauche. Dès-lors il cessa de s'occuper des événem qui se passaient autour de lui : il ne donna plus signe d'existence, si ce n'est par quelques cruautés. Il persécuta les Juifs, parce qu'à son passage à Jérusalem, en revenant de son expédit., il n'avait pas été admis dans le *saint des saints* : il fit périr sa femme Arsinoé, qui était aussi sa sœur, pour complaire à une indigne maîtresse et pour se débarrasser d'un censeur incommode. Il mourut lui-même de maladie l'an 205 avant J.-C., n'étant encore qu'à la fleur de son âge.

PTOLÉMÉE V, surnommé *Épiphanes*, fils et successeur du précéd., monta sur le trône d'Égypte à l'âge d'environ 5 ans, et régna 24 ans. Ses ann. royales comptèrent de 205 à 181 av. J.-C., prem. année de Ptolémée-Philométor. Le vieux Sosibius conserva la principale part dans l'administrat. des affaires, et Agathoclès eut la tutelle du jeune prince; mais cet indigne tuteur devint bientôt l'objet de la haine générale, et l'on fut obligé d'accorder à la vengeance publique sa mort et celle de sa sœur Agathoclée, l'infâme maîtresse du dernier roi. Tlépolème, jeune homme qui avait été l'un des chefs de cette révolut., et qui se trouva porté par elle à la tête du gouvernement, ne tarda pas à se brouiller avec Sosibius, qu'il parvint à supplanter; mais il fut supplanté à son tour. Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, mettant à profit ces divisions, enleva à l'Égypte, tant par lui que par ses lieuten., un grand nombre de places importantes. Cepend., comme il se proposait d'attaquer les Romains, il fit la paix avec Aristoménès, le nouveau ministre de Ptolémée. L'Égypte n'en fut pas plus heureuse : des révoltes, des conspirations, troublèrent son repos, et la vie même du jeune roi fut menacée. Bientôt la défaite et la mort d'Antiochus débarrassa Ptolémée de la crainte des guerres étrang.; mais il brouilla tout dans l'intérieur de son royaume par son insouciance, sa tyrannie et sa cruauté. Il vit éclater de toutes parts des rébellions sérieuses et ne les apaisa qu'à force de sang. Enfin il fut empoisonné par ses courtisans à l'âge de 28 ans.

PTOLÉMÉE VI, surnommé *Philométor*, fils et successeur du précéd., était âgé de 5 ans environ quand il monta sur le trône. Ses années royales comptèrent de 181 à 146 avant J.-C. Sa minorité, grâce à la prudence de sa mère, Cléopâtre de Syrie, ne fut pas très orageuse. Il venait de prendre les rênes du gouvernem., lorsqu'il vit ses possess. hors de l'Égypte, et l'Égypte même, envahies par Antiochus-Épiphanes, roi de Syrie. Ce prince, dont il fut alors le prisonnier, le traita avec beaucoup d'égards; mais, pend. ce temps, les Alexandrins se donnaient un nouv. roi, Ptolémée, surnommé *Évergètes*, frère de Philométor. Une révolte des Juifs ayant forcé Antiochus de retourner en Asie, les deux frères, compétiteurs au trône d'Égypte, consentirent à le partager. Les ann. de ce double règne datent de 170 avant J.-C., la douzième année de Philométor répondant à la prem. d'Évergètes. Les Ptolémée auraient eu de la peine à résister à Antiochus; mais les Romains intervinrent comme médiateurs dans cette querelle, et firent restituer l'île de Cypre aux Égyptiens, qui furent obligés de renoncer en faveur du roi de Syrie à leurs prétent. sur les provinces asiatiques. Les deux frères, débarrassés ainsi de l'ennemi commun, ne tardèrent pas à se brouiller. On ignore les détails de la guerre qu'ils se firent : on sait seulement qu'Évergètes fut contraint de quitter l'Égypte, et d'aller à Rome implorer la protection du sénat, vers l'an 164 av. J.-C. A partir de cette époque, Philométor régna seul. Rome fit droit aux prières réitérées d'Évergètes, prétendit lui assurer la possession de l'île de Cypre, et retrancha son frère de l'alliance de la républiq.; mais Philométor se prépara à la guerre, la fit avec succès, et, maître de traiter Évergètes en ennemi, lui pardonna, et lui abandonna la Cyrénaïque et plus. villes de l'île de Cypre. L'Égypte jouit alors pend. plusieurs années d'une profonde paix, et se rétablit, sous l'heureux gouvernement

de son souverain, des maux qu'elle avait soufferts par les guerres civiles et étrangères. Philométor intervint néanmoins dans les démêlés du roi de Syrie, Démétrius Ier, avec un prétend. à la même couronne, Alexandre Bala, et seconda ce dernier avec succès. Bientôt il déclara la guerre à ce prince, auq. il avait contribué à faire donner la couronne, mais dont il croyait avoir à se plaindre; et, après lui avoir enlevé une partie de ses états, il s'unit à Démétrius, surnommé *Nicator*, fils et héritier des droits de Démétrius Ier. Il fut salué roi par les habitants d'Antioche; mais il n'osa pas ou ne voulut pas accepter cette nouvelle couronne, et eut le crédit de la faire placer sur la tête du jeune prince qu'il avait pris sous sa protection. Bientôt une bataille décisive fixa les destinées des deux rois de Syrie. Alexandre fut vaincu; mais Philométor périt peu de jours après, des blessures qu'il avait reçues dans cette journée. Il avait régné 35 ans.

PTOLÉMÉE, *Eupator*, fut le success. immédiat de Ptolémée-Philométor, son père. Le surn. d'*Eupator* (né d'un père illustre), donné au jeune prince, servirait seul à prouver quelle vénérat. les peuples avaient vouée à la mémoire du roi précédent. C'est sans doute en l'an 1.5 avant J.-C., aussitôt après la mort de son père, que Ptolémée fut proclamé, sous la tutelle de sa mère Cléopâtre. La première année fut certainement aussi la dernière de son règne éphémère, qui se perdit dans la durée de celui de son success., Ptolémée-Évergètes II. On verra dans l'article de celui-ci le peu de faits qui intéressent Ptolémée-Eupator.

PTOLÉMÉE VII, surnommé *Évergètes II*, était à Cyrène, où il régnait, lorsqu'il apprit la mort prématurée de son frère Philométor. Il s'empressa de réclamer la tutelle de son neveu, Ptolémée-Eupator, qui était déjà donnée à Cléopâtre, mère du jeune prince et veuve du dernier monarque. Une guerre s'ensuivit, qui fut bientôt terminée par une transact. entre les deux partis. On convint qu'Évergètes, en prenant la tutelle d'Eupator, épouserait la reine-mère : cette convent. fut exécutée; mais bientôt les peuples eurent lieu de s'en repentir. Le cruel Évergètes commença dès-lors à marquer chaque jour de sa puiss. par des meurtres continuels, parmi lesq. il faut compter celui de son pupille. Bientôt, las de Cléopâtre, qu'il n'avait épousée que pour se frayer le chemin du trône, et désirant s'unir à la fille de cette princesse, nommée aussi Cléopâtre, il fit violence à l'objet de sa criminelle passion, et répudia sa femme. On voit cependant que les deux Cléopâtres continuèrent à être nommées concurremment dans les actes publics, et que la mère avait toujours conservé le premier rang. Ce fait ne prouve rien en faveur du tyran, auquel il fut sans doute commandé par les circonst. On le voit reprendre aussitôt le cours de ses cruautés, et y mêler tous les excès de l'intempérance et de la plus honteuse débauche. Il n'était protégé contre la haine universelle que par l'estime que l'on portait à son sage ministre Hiérax, qui soutenait seul tout le fardeau du gouvernem. A la fin pourtant l'indignation publique se manifesta avec fureur, et le tyran n'eut que le temps de s'enfuir en Cypre avec Cléopâtre-la-Jeune. Cette révolution eut lieu dans la 17e année de son règne, depuis la mort de son frère. Lorsqu'il apprit que Cléopâtre la mère avait été mise à la tête des affaires, il fit égorger le fils qu'il avait eu d'elle, dans la crainte qu'elle ne l'élevât sur le trône. Cepend. il reconquit son royaume, et y jouit d'une paix qui ne fut presque point altérée, jusqu'à sa mort arrivée à la fin de l'an 117, ou au commencement de l'an 116 avant J.-C., 29 ans après la mort de son frère Philométor. Comme avant de régner seul en Égypte, il avait déjà été déclaré roi, et qu'il avait partagé le trône pendant six ans avec son frère, il compta ses années royales à partir de son premier avénement. Il faut donc donner à son règne une durée de 53 ans entiers, compris entre l'an 170 et 117 avant J.-C. Ce tyran abominable, on le remarque avec surprise, aimait les lettres, les cultivait même avec quelque succès, et protégeait les sav. Il augmenta beauc. la gr. bibliothèq. d'Alexandrie, fonda plus. établissements du même genre, et n'épargna aucune dépense pour se procurer, soit des origin., soit des copies de MSs. précieux. Il avait composé, au rapport d'Athénée, des espèces de *Mém.* ou de *Mélanges*, en XXIV livres, relatifs en gr. partie à l'hist. natur.

PTOLÉMÉE VIII, surn. *Soter II*, fils d'Évergètes II et de Cléopâtre, monta sur le trône, au gr. regret de sa mère, qui aurait préféré Alexandre, son second fils, et qui sut du moins se réserver le premier rang et une part importante dans l'administration. La mère et le fils comptèrent en même temps les années de leur double règne. Tous deux prirent part aux troubles de la Syrie : la mère secourut Antiochus-Grypus, tandis que le fils soutenait Antiochus-le-Cyzicénien, et s'attirait encore par cette conduite la haine de Cléopâtre, dont son respect, ses égards et sa docilité n'avaient jamais pu lui obtenir la bienveillance. L'injuste marâtre fit tant que le malheur. prince fut obligé de s'enfuir en Cypre, la dixième année de son règne, l'an 106 avant J.-C. Quelques années après il se retira de cette île dev. les troupes égyptiennes, et passa en Phénicie, et de là en Judée, où il battit complétement son frère Alexandre, qui avait pris sa place sur le trône d'Égypte. Cléopâtre conçut alors de vives inquiétudes, et ordonna un gr. armement de terre et de mer; mais le faible Ptolémée, qui n'avait point cessé de la respecter, malgré tant de persécut., voulut éviter de la combattre, et prit le parti de retourner en Cypre. Il y vivait tranquille, lorsq. sa mère lui rappela, par de nouveaux actes de fureur, que sa haine était éternelle, et le porta à se retirer encore une fois en Syrie. Il prit part aux troubles de ce pays, et attendit ainsi la révolution qui devait le rétablir sur le trône de ses ancêtres, vers l'an 88 avant J.-C., après la mort de Cléopâtre et l'expulsion du parricide Alexandre. Ptolémée-Soter possédait à bon droit l'affect. des Alexandrins, qui supputèrent les années de son

règne comme s'il n'avait jamais été interrompu, et ne tinrent aucun compte du temps où la dominat. de son indigne frère avait pesé sur leurs têtes. Soter, débarrassé bientôt de toute crainte par la mort de ce frère, fit reprendre à son royaume un rang honorable parmi les puissances de l'Orient, grâce surtout à l'état imposant de ses forces navales. Son second règne, après son retour à Alexandrie, fut de sept ans et six mois; ce qui, avec son premier règne et le temps de son exil en Cypre, forme un espace de trente-cinq ans et six mois, comptés, dans la liste des rois, pour trente-six ans, par la raison que sa fille Cléopâtre, veuve de Ptolémée-Alexandre Ier, qui lui succéda, n'occupa le trône que six mois environ. Les années royales de Ptolémée-Soter II sont donc comprises entre l'an 117 et l'an 81 avant J.-C.

PTOLÉMÉE IX, surnommé *Alexandre Ier*, était le 2e fils d'Évergètes II et de Cléopâtre, qui, après avoir tenté vainement de le placer sur le trône d'Égypte, parvint à lui faire donner l'île de Cypre avec le titre de roi, l'an 114 avant J.-C. Sept ans plus tard, l'an 107, elle put mettre à exécution son premier projet. Alexandre tint compte du temps qu'il avait administré son petit état de Cypre, et voulut que la première année de son nouv. règne en fût considérée comme la huitième. La mère et le fils ne vécurent pas long-temps en bonne intelligence : ce dern. prit le parti de se retirer en Cypre, préférant une vie tranquille au pouvoir, dont le dégoûtaient les cruautés de la reine. Cependant il se rapprocha d'elle, pour résister au légitime maître du royaume; mais, le danger passé, leurs divisions recommencèrent. A la fin, Cléopâtre résolut de faire périr ce fils trop peu docile, qui la prévint par un parricide, la 18e année depuis l'expuls. de Soter II. Resté seul maître du pouv., il ne le garda pas long-temps. Le mécontentement gén. le força de quitter Alexandrie, où il ne rentra plus, malgré ses efforts. Il fut tué dans une bataille navale. Il était, lorsqu'il fut détrôné, dans la 19e année de son règne en Égypte, et il y avait 27 ans qu'il avait reçu le titre de roi avec la couronne de Cypre.

PTOLÉMÉE X, surnommé *Alexandre II*, était fils d'Alexandre Ier. Lorsq. Ptolémée-Soter II était en Syrie, et menaçait l'Égypte d'une invasion, sa mère Cléopâtre avait envoyé dans l'île de Cos les enfants d'Alexandre Ier, avec ses trésors. Alexandre II était encore dans cette île quand son père fut tué, l'an 89 avant J.-C. Bientôt après, en 87, Mithridate, roi de Pont, s'étant rendu maître de l'île de Cos, emmena le jeune Alexandre, qui passa dans le camp de Sylla, l'an 84, et se mit sous sa protection. La mort de Soter II, arrivée en 81, laissant la couronne d'Égypte entre les mains de sa fille Bérénice, nommée aussi Cléopâtre, veuve d'Alexandre Ier, Sylla résolut de faire valoir les droits de son protégé, qui devait avoir alors une trentaine d'années, et qui était le dern. descend. mâle de la race des Ptolémée. Le jeune prince, déclaré roi par un décret du sénat, partit aussitôt pour Alexandrie, où il épousa la reine Bérénice-Cléopâtre, sa belle-mère. A peine était-elle devenue sa femme, qu'il la fit assassiner. Le peuple et les soldats, également indignés de sa cruauté, le massacrèrent dans le gymnase d'Alexandrie, après un règne de 19 jours, selon le témoignage formel d'Appien et de Porphyre. Leurs expressions sont trop précises pour laisser la moindre incertitude sur ce point. Les modernes qui ont soutenu une opinion différente ont été trompés par des passages de Cicéron et de quelq. autres auteurs, qu'ils ont mal entendus. Les règnes d'Alexandre II et de sa belle-mère Bérénice furent confondus, à cause de leur peu d'étendue, dans la 36e et dernière année de Soter II (82-81 avant J.-C.).

PTOLÉMÉE XI, surn. *Aulétès*, ou *le Joueur de flûte*, à cause de la passion désordonnée qu'il avait pour cet instrument, était fils naturel de Soter II. Ce fut là son seul titre pour obtenir la couronne, que lui déféra le peuple d'Alexandrie après la mort de Bérénice et d'Alexandre II. Il ne restait plus alors en Égypte aucun descendant légitime de la race des Lagides. Ptolémée, quoique très jeune encore, était probablement déjà en âge de régner par lui-même. Les Romains persistèrent à regarder son élévat. au trône comme non avenue, et le roy. d'Égypte comme dévolu à la république, en vertu du testam. réel ou supposé d'Alexandre II. Cependant ils ne prirent aucune mesure pour faire valoir leurs prétentions; plusieurs fois la question de savoir si l'on s'emparerait de cette proie si riche fut débattue dans le sénat, et presque aussitôt écartée par le crédit des amis qu'entretenait à Rome le prince égyptien. Enfin, à force d'argent, il parvint à se faire déclarer roi, l'an 59 av. J.-C., par le sénat, désormais l'arbitre des destinées du monde. Mais son frère, qui régnait à Cypre depuis qu'il possédait lui-même l'Égypte, ne tarda pas à être dépouillé de son petit état par un autre acte de la même volonté souveraine. Cette usurpation excita l'indignat. des Alexandrins, qui, après avoir essayé vainement de détacher le lâche Aulétès de l'alliance des Romains, se révoltèrent contre lui et le mirent dans la nécessité d'aller à Rome mendier des secours. Il y avait un an qu'il était reconnu par le sénat. Ses sujets, ignorant qu'il était passé en Italie et le croyant mort, placèrent sur le trône ses filles aînées, Cléopâtre-Tryphène et Bérénice. La prem. de ces deux princesses mourut après un an de règne environ, et la seconde ne régna pas plus de deux ans seule. Les trois années royales des filles d'Aulétès comptèrent de 58 à 55 av. J.-C. Il en résulte que ce monarque déchu fut absent de l'Égypte pend. trois ans environ. Pendant tout ce temps, il intrigua pour obtenir les moyens de recouvrer ses états. Plusieurs fois il fut sur le point de réussir; mais il était réservé à Gabinius, gouverneur de Syrie et lieuten. de Pompée, de faire rentrer ce prince en Égypte par la force des armes, l'an 55 av. J.-C. Le premier acte d'Aulétès fut de faire périr sa fille Bérénice, et avec elle les personnes les plus distinguées et surtout les plus riches de la ville, pour pouvoir payer les services

de Gabinius, qui avait agi sans l'autorisation du sénat et par l'espoir d'une brillante récompense. Ptolémée régna encore 3 ans environ. Ses années royales complèrent de 81 à 52 av. J.-C. Baudelot de Dairval a publié une histoire de ce prince, 1696, in-12.

PTOLÉMÉE XII, l'aîné des fils de Ptolémée-Aulétès, n'avait que 13 ans lorsqu'il succéda à son père, tandis que sa sœur, la fameuse Cléopâtre, appelée à régner conjointem. avec lui, avait déjà 17 ans, et se trouvait en âge de gouverner elle-même. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, celui-ci crut pouvoir compter sur Ptolémée et Cléopâtre, enfants d'un roi qu'il avait fait placer sur le trône par son lieuten. Gabinius. Cléopâtre répondit par des services importants à cette confiance du général romain; mais les tuteurs de son jeune frère, jaloux de la voir exercer son autorité en reine, excitèrent contre elle une sédition dans Alexandrie, et la forcèrent d'aller chercher en Syrie un asile et une armée. Ce fut dans ces circonstances qu'eut lieu la bataille de Pharsale, suivie bientôt après de la mort de Pompée, lâchement assassiné par les ordres du jeune Ptolémée, et de l'arrivée de César dans la capitale de l'Égypte. Ce dernier n'avait aucun motif honorable d'y prolonger son séjour; mais les vents contraires, ou plutôt sa passion pour Cléopâtre, l'y retinrent. Le faste qu'il y déploya et le désir qu'il manifesta de régler, comme seul arbitre, les différends du roi avec sa sœur Cléopâtre, mécontentèrent les Égyptiens, et bientôt il se vit assiégé dans ses quartiers à Alexandrie, par une populat. furieuse, à laquelle vint se joindre l'armée commandée par Achillas. César, ayant reçu quelq. renforts et obtenu sur ses ennemis de faibles avantages, entra avec eux en pourparlers, et crut acheter la paix en leur rendant leur roi, qu'il avait gardé juqu'alors dans une captivité honorable. Ce prince, à peine mis en liberté, s'abandonna à toute sa fureur contre les Romains, et la guerre recommença sur terre et sur mer. Il est probable que César aurait fini par succomber dans une lutte aussi inégale, si Mithridate de Pergame, fils du gr. Mithridate, ne fût venu, avec des forces imposantes, le tirer de cette position fâcheuse. Ce fut au tour du jeune Ptolémée de trembler pour sa couronne et pour sa vie. Il perdit l'une et l'autre en se noyant dans le Nil, après une défaite. Il avait compté quatre années révolues de règne (du 5 sept. 52 au 4 sept. 48 av. J.-C.), et mourut dans la 5e (entre le 4 sept. 48 et le 4 sept. 47).

PTOLÉMÉE XIII, frère et success. du précéd., était le 2e fils de Ptolémée-Aulétès. Il n'avait que 12 ans environ, quand il fut associé par César à Cléopâtre comme époux et comme roi. On pense bien qu'un si jeune souverain n'eut qu'un vain titre, et que tout le pouvoir resta entre les mains de sa sœur. En l'an 46 il firent tous deux le voyage de Rome, et y furent admis au nombre des alliés de la république. On ne sait rien de plus sur Ptolémée XIII, sinon qu'il mourut avant d'avoir pu prendre part aux affaires, dans la 8e année du règne de Cléopâtre, et dans la 4e du sien. Il fut empoisonné, dit-on, par les ordres de cette princesse. Ses années royales doivent être comptées de l'an 48 à l'an 44 av. J.-C.

PTOLÉMÉE XIV, connu sous le nom de *Césarion*, naquit l'an 47 av. J.-C., de l'union illégitime de Jules-César et de Cléopâtre. Les écrivains modernes ne l'ont pas admis au nombre des souverains de l'Égypte; mais ils ont eu tort. Les monuments s'accordent avec les témoignages de l'hist. pour lui donner le titre de roi, que sa mère obtint pour lui, l'an 42 avant J.-C., des triumvirs, héritiers et vengeurs de César. Marc-Antoine alla même jusqu'à le reconnaître publiquem. pour le véritable fils de César, prétendant que Cléopâtre avait été femme légitime du dictateur. En l'an 32 av. J.-C., le jeune prince fut déclaré *roi des rois;* mais l'année suiv., après la défaite et la mort d'Antoine, il fut conduit à Rhodes par son précepteur Théodore. Ramené de là en Égypte par cet homme perfide, il fut livré à Auguste, qui le fit périr l'an 30 avant J.-C. Césarion avait alors environ 18 ans.

PTOLÉMÉE, *Philadelphe*, fils d'Antoine et de Cléopâtre, fut déclaré par son père, l'an 32 avant J.-C., souverain de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie et de toutes les régions comprises entre l'Euphrate et l'Hellespont; mais il ne jouit jamais des états qui lui avaient été assignés, et fut bientôt enveloppé dans la mauvaise fortune d'Antoine. Cepend., comme le fils d'un triumvir était moins à craindre que celui d'un dictateur, il n'éprouva pas le sort de Césarion. Après avoir servi, avec son frère Alexandre et sa sœur Cléopâtre, au triomphe d'Auguste, il alla vivre en Numidie auprès du roi Juba, devenu son beau-frère. Ce prince ayant obtenu en échange de son royaume la Mauritanie tout entière, il paraît que les frères de sa femme l'y suivirent; mais, à partir de cette époque, il n'est plus parlé d'eux.

PTOLÉMÉE, roi de la Mauritanie, né de Juba II et de Cléopâtre-Sélène, fille de Marc-Antoine et de la fameuse Cléopâtre, monta sur le trône vers l'an 19 ou 20 de l'ère chrét., sous le règne de Tibère. Il ne se fit guère remarquer que par son goût pour les plaisirs et son attachem. pour les Romains, auxquels il fournit des secours dans leur guerre contre Tacfarinas. En récompense de ce service, il reçut du sénat, l'an 26, les ornem. triomphaux. Étant venu à Rome sous Caligula, il excita, par ses habillements magnifiques et par ses richesses, la jalousie et la cupidité de ce tyran, qui le fit assassiner. Les deux Mauritanies devinrent provinces romaines l'an 40. Ce ne fut cependant pas sans résistance; Édémon, un des affranchis de Ptolémée, voulut venger la mort de son souverain, et alluma une guerre qu'on eut bien de la peine à éteindre.

PTOLÉMÉE, fils naturel de Ptolémée-Soter II, fut reconnu roi de l'île de Cypre l'an 81 av. J.-C., dans le même temps que Ptolémée-Aulétès, son frère, montait sur le trône d'Égypte. Loin d'imiter

la prévoyance de celui-ci, en sollicitant l'alliance des Romains, il affecta au contraire envers la république un dédain qu'il ne tarda pas à expier. Il avait refusé de payer plus de deux talents pour le rachat de P. Clodius, tombé aux mains de pirates en se rendant de la Syrie en Cilicie. Relâché par eux sans rançon et devenu tribun du peuple, celui-ci, pour punir ce qu'il appelait l'avarice de Ptolémée, fit rendre un plébiscite prononçant la réduction de Cypre en province et la mise des biens du roi à l'encan. Caton, nommé quest. pour l'exécution de cet arrêt du peuple romain, s'efforça vainement de déterminer Ptolémée à résigner de bonne grâce son royaume. Ce prince préféra finir ses jours par le poison. Ses richesses furent envoyées à Rome, et l'île de Cypre fut annexée comme province au gouvern. de Cilicie.

PTOLÉMÉE, *Aloritès*, roi de Macédoine, fils naturel d'Amyntas III, dont il épousa la fille légitime, appelée Euryone, avait inspiré une violente passion à sa belle-mère Eurydice, qui mit tout en œuvre pour lui assurer le trône. Un premier complot fut ourdi par elle, dans ce but, du vivant même d'Amyntas, à qui Euryone le dévoila. Lorsq. la mort de son père eut appelé Alexandre II sur le trône, Ptolémée-Aloritès chercha encore à se créer un parti; mais un secours qu'envoyèrent au roi les Thébains réduisit les révoltés, et ce ne fut qu'après l'assassinat d'Alexandre (l'an 371 av. J.-C.) que Ptolémée réussit à se faire reconnaître roi, en enlevant à Perdiccas une partie de ses états, que lui avait aussi disputés Pausanias, prince de la famille royale. Ptolémée ne conserva l'autorité souveraine qu'environ 3 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Pélopidas, pris pour arbitre, déclara que la couronne appartenait à Perdiccas. L'histoire ne fait plus mention de Ptolémée-Aloritès, à partir de cette époque. On sait seulem. qu'il se soumit à la décision du général thébain, qui, pour prévenir de nouveaux troubles, emmena comme otages dans sa patrie Philoxène, fils de Ptolémée, et le jeune Philippe, frère de Perdiccas.

PTOLÉMÉE, surnommé *Apion*, c'est-à-dire *le Maigre*, roi de la Cyrénaïque, fils de Ptolémée-Évergètes II et d'Irène, sa maîtresse, fut, par le testam. de son père, mis en possession de la Cyrénaïque et de toute la partie de la Lybie dépendante de l'Égypte. Après un règne d'environ 20 ans, et dont on ignore les actes, il mourut l'an 96 avant J.-C., léguant ses états au peuple romain. Le sénat ne voulut point se prévaloir de ces disposit., et ce ne fut que pour y faire cesser des troubles sans fin, qu'environ 20 ans plus tard les Romains réduisirent en prov. les petites républiques de la Cyrénaïque.

PTOLÉMÉE, surnommé *Céraunus* ou *le Foudre*, roi de Macédoine, fils aîné de Ptolémée-Soter et d'Eurydice, quitta l'Égypte, où il se voyait réduit à la condition de sujet par la préférence que son père venait d'accorder aux enfants qu'il avait eus de Bérénice, et se rendit en Thrace auprès de Lysimaque, dont le fils aîné, Agathocle, était son beau-frère. Arsinoé, belle-mère de ce dernier prince, ayant réussi, par d'odieuses machinat., à le perdre dans l'esprit du roi, son père qui le fit mettre à mort, Ptolémée passa à la cour de Syrie (envir. l'an 284 av. J.-C.), avec sa sœur Lysandra, veuve d'Agathocle, les enfants qu'elle en avait eus, et Alexandre, son beau-frère consanguin. Ils furent accueillis avec honneur par Séleucus-Nicator, qui promit à Ptolémée-Céraunus de le placer sur le trône d'Égypte après la mort de son père. Ces circonstances devinrent le prétexte d'une guerre qu'à l'instigation de Ptolémée-Philadelphe, frère de Céraunus, le vieux Lysimaque déclara à Séleucus. On sait que le premier perdit la victoire et la vie dans les plaines de Couroupedium. Mais ce fut en vain que Céraunus réclama la promesse que lui avait faite le roi de Syrie. Outré de dépit, il se vengea de ses refus en le poignardant, et se fit proclamer roi, après avoir été ceindre le diadème à Lysimachie. Il défit ensuite Antigone-Gonatas, qui prétendait lui disputer sa proie, obtint un égal avantage sur un des fils de ce prince, ainsi que sur le roi d'Illyrie Monunius, et demeura tranquille possesseur de la Macédoine. Céraunus ne négligea rien pour affermir au-dehors sa puissance, qu'il cimenta au-dedans par des actes qui lui concilièrent l'affection des peuples. Il envoya un ambassadeur proposer à son frère l'oubli de leurs querelles, s'assura de l'alliance de Pyrrhus en lui donnant sa fille en mariage, et noua aussi habilement des relations amicales avec Antiochus et Antigone-Gonatas. Il put alors accomplir impunément les sanglants projets que la politique lui avait fait différer, et il immola sans pitié les fils de Lysimaque. Cepend. des hordes gauloises commençaient à porter l'épouvante au sein de la Thrace et de la Grèce. Le roi de Macédoine se croyant assez fort pour repousser ces conquérants nomades, traita avec fierté les ambassadeurs que lui avait envoyés Belgias, leur chef, et qui lui offraient la paix au prix d'un subside. Il refusa même un secours de 20,000 hommes que lui voulait envoyer le roi des Dardaniens. L'événement ne justifia point la présomption de Céraunus; car, peu de temps après, obligé d'accepter le combat, il vit ses troupes brusquem. assaillies par les Gaulois, et lui-même tomba percé de coups sur le champ de bataille l'an 280 av. J.-C. Il avait occcupé un an et 5 mois le trône de Macédoine, où monta après lui son frère Méléagre, qui ne s'y maintint que 2 mois.

PTOLÉMÉE, dynaste, et probablement grand-prêtre de Chalcidène, dans le mont Liban, régnait vers l'an 86 av. J.-C., ayant succédé à Mennéus, son père, l'un des petits souverains qui se partagèrent la Syrie après la chute des Séleucides. Ce fut pour réprimer les fréquentes incursions qu'il faisait sur le territoire de Damas, que les principaux citoyens de cette ville la placèrent sous l'autorité d'Aréthas, roi des Nabathéeus, le roi des Juifs Aristobule entreprit aussi, mais sans succès, de le combattre. En l'an 63, Ptolémée acheta l'alliance ou plutôt la protection de Pompée, vain-

queur de Mithridate, moyennant la somme de 1,000 talents (environ 6 millions), et plus tard il prit le parti de la famille d'Aristobule, que Pompée avait dépouillée de la souveraineté des Juifs, donna aux malheureux restes de cette famille un asile dans ses états. Son fils Philippion s'était épris d'Alexandra, l'une des filles d'Aristobule qu'il avait été chargé de conduire, ainsi que son frère Antigone et leur mère, d'Ascalon à la cour de Chalcidène : Ptolémée, qui conçut aussi pour cette princesse une violente passion, fit donner la mort à son fils pour épouser celle qu'il aimait éperdum. Il mourut vers l'an 41, après avoir, de concert avec Marion, tyran de Tyr, reconduit en Palestine Antigone, devenu son beau-frère. Il laissa sa souveraineté à son fils Lysanias, que Marc-Antoine fit mettre à mort l'an 36 avant J.-C., sous le prétexte qu'il avait pris parti pour les Parthes lors de l'expédition de Pacorus en Syrie. La Chalcidène fut alors donnée à Cléopâtre.

PTOLÉMÉE, prêtre égyptien, de la ville de Mendès, avait écrit une *Hist. d'Égypte* en III livres, que le temps n'a pas respectée, mais qu'on suppose avoir servi à St Clément d'Alexandrie. Ce Père, qui, ainsi qu'Eusèbe et Tatien, cite l'ouvrage de Ptolémée, ne nous a rien transmis touchant l'aut. On sait qu'il florissait antérieurement au règne de Tibère.

PTOLÉMÉE (CLAUDE), Κλαυδιος Πτολεμαιος, le plus célèbre, sinon le plus grand des astronomes de l'antiquité, dont le nom rappelle le système déchu de l'immobilité de la terre, florissait dans le 2e siècle de notre ère. Le lieu de sa naissance est inconnu (car c'est par méprise qu'on a cru qu'il était de Péluse), et les savants ne s'accordent même pas sur la question de savoir où il exécuta les travaux qu'il nous a transmis, bien qu'il semble certain que sa résidence habituelle était Alexandrie. Plus laborieux qu'homme de génie, ce grand mathématic. n'eut d'abord sans doute d'autre objet que celui de rassembler en un corps de doctrine tout ce que ses prédécesseurs avaient disséminé dans des traités spéciaux. Aussi c'est bien moins pour avoir fait faire à la science de notables progrès que pour l'avoir en quelque sorte rendue vulgaire, qu'il s'est acquis cette réputat. devant laq. pâlirent celles d'Hipparque et des autres grands astronomes, dont les écrits, uniquement destinés aux savants, lui avaient tant servi. Si l'un de ses titres à la reconnaissance de la postérité est de nous avoir conservé des fragm. de ces auteurs, il faut convenir qu'à cet égard même son mérite est singulièrement affaibli par le reproche qu'on n'a pas craint de lui adresser, d'avoir contribué à l'oubli où tombèrent les ouvrages de ses devanciers, dès qu'on crut que les siens en contenaient la substance. Dans son *Almageste* (tr. d'astronomie, qu'il avait lui-même intitulé *Syntaxe mathémat.*, monument précieux, puisqu'il renferme l'hist. de la science et toute la science même de ces temps), Ptolémée se vante d'avoir imaginé plus. instruments, dont il assure s'être servi pour atteindre à plus d'exactitude; mais il ne rapporte aucune de ses observat. Épuisant des calculs déjà faits avant lui, alors qu'ils conduisent à une solution évidente des proposit. qu'il a reproduites, il s'abstient de parler des observat. originales sur les points dont il a reconnu lui-même fautives ou insuffisantes les démonstrat., qu'il se résigne néanmoins à donner telles, sans en signaler les vices. Telles sont ses *Règles parallactiques*, où nulle part il n'évalue les diamètres apparents de la lune, dont les erreurs seraient sensibles à la vue, sans le secours d'aucun instrum.; telles sont ses *Tables solaires*, qu'il a évidemment copiées d'Hipparque; tel est son *Catalogue des étoiles*, emprunté du même, et qu'il a gâté en ajoutant à toutes les longitudes 2° 4' au lieu de 3° 41'. Enfin Ptolémée nous laisse ignorer en combien de parties il avait divisé le degré, et il ne donne le rayon ni de ses *armilles*, ni de son *quart-de-cercle*, ni même de son *astrolabe*. Outre l'*Almageste*, nous avons, sous le nom de Ptolémée, plusieurs autres ouvr., également importants, entre autres un livre de l'*Analemme*, où l'aut. traite de deux projections de la sphère sur un plan, et expose toute la théorie gnomomique des Grecs; un traité de l'*Optique*, le seul ouvrage des anciens où l'on trouve quelques traces de physique expérimentale (ce dern. ouvr., dont il existe deux MSs. à la biblioth. du roi, n'a pas encore été publié; le texte original en est perdu comme celui des précéd., dont nous n'avons que des traductions d'après l'arabe); huit livres de *géographie*, ouvrage précieux, comme le plus vaste dépôt des connaissances des anciens en cette science, enfin plusieurs livres d'astrologie judiciaire, dont le plus considérable, ayant pour titre *Tetrabible* ou *Quadripartitum*, a été commenté par Proclus-Diadochus. Léon Allacci a donné une traduct. lat. de cette paraphrase, et il en a été fait en 1635, chez les Elzevier, une jolie édition grecque-lat. Nous mentionnerons encore l'abrégé que fit Ptolémée de ses *Tables astronomiques*, et qu'il intitula *Tables manuelles*. Cet ouvrage, commenté par Théon d'Alexandrie et par plus. autres astronomes, a été publié pour la prem. fois en entier par l'abbé Halma, en 1822. Delambre a prouvé que c'est sans fondem. qu'on lui a attribué le curieux traité de project. stéréographiq., connu sous le titre de *Planisphère de Ptolémée*, et qui a été imprimé en lat., Bâle, 1536, in-4; Venise, 1558, même format. Les princip. édit. de ses ouvr. sont : *Almagestum ductu Petri Liechtenstein coloniensis Germani*, Venise, 1515, goth.; réimpr. à Paris, 1527, et Venise, 1528, in-fol. (*ed. Lucâ Gauric.*); en grec, avec le *Comment.* de Théon, Bâle, 1538, in-fol.; grec-français, par l'abbé Halma, Paris, 1813-15, 2 vol. in-4. — *Opera omnia*, etc., Bâle, 1541, ibid. (*ed. Schrekenfuchs*), 1551, in-fol. (cette collect. ne contient ni la *Géogr.*, ni le *Planisphère*, ni l'*Analemme*). — *De Analemmate, cum Frid. commandini comment.*, Rome, 1562, 1572, in-4. — *Liber quadripartiti*, etc., Venise, 1484, in-4; ibid., 1493, in-fol., et Prague, 1610, in-12, sous le titre de *Quadripartitum et centilo-*

*quium*; grec-latin, Bâle, 1533, in-8.— *Ptolemæus de hypothesibus planetarum*, *Procli sphæra*, Londres, 1620, in-4.— *Liber de apparentiis inerrantium*, 1630, in-fol., par les soins du P. Pétau. —*De judicandi facultate...*, *inscript. Canobi in Serapidis templo*, ibid., 1663, in-4. — *Geographia*, Vicence, 1475, in-fol.; Amsterdam, 1618; Lyon, 1535; Bâle, 1541; en grec, ib., 1533, in-4. Les *Harmoniques* de Ptolémée, impr. grec-latin, en 1682, in-fol., se trouvent au t. III des *OEuvres* de Wallis, Oxford, 1699.

PUBITSKA (Franç.), savant jésuite, né à Commotau, dans la Bohême, en 1722, mort en 1807, enseigna successivement la philosophie, la grammaire, la poésie, le grec, l'éloquence et l'histoire dans les colléges de son ordre. Ses ouvrages, peu connus en France, sont: *Series chronologica rerum slavo-bohemicarum, ab ipso indè Slavorum in Bohemiam adventu usque ad baptismum Borsivoi* (894) *ad nostra usque tempora*, Prague, 1758, 2e édit.; Vienne, 1768-69, in-4. — *Hist. chronologique de la Bohême*, en allem., Prague, 1770 et années suiv., 6 vol. in-4. — *De antiquissimis sedibus Slavorum*, Leipsig, 1771, in-4. — *Dissertatio de Venedis et Enetis*, Olmutz, 1772, in-8; Leipsig, 1773, in-4. Ces deux dissertat. ont été couronnées par la soc. littér. fondée par le prince Jablonowski.

PUBLICOLA (Publius-Valérius, surnommé), issu d'une famille sabine établie à Rome aux temps de sa fondat., fut avec Brutus l'un des fondateurs de la république romaine, et succéda à Collatin dans la dignité consulaire, après avoir fait échouer la conspirat. ourdie en faveur de Tarquin, et que lui avait découverte un esclave nommé Vindex. Il signala son entrée au consulat en abandonnant au pillage les richesses des Tarquins, dont les terres furent partagées entre les plus pauvres citoyens. Brutus ayant péri dans un combat, il prit le commandement de l'armée, acheva la défaite de l'ennemi, fit un grand nombre de prisonniers, et rentra dans Rome en triomphe. Cepend., comme il semblait ne pas songer à se donner un collègue, les murmures du peuple éclatèrent; pour tranquilliser les esprits, Valérius fit raser la maison qu'il habitait sur le mont Vélia, supprima les haches des faisceaux, ordonnant que les licteurs les baissassent devant le peuple, et restreignit l'autorité des magistrats, dont les jugements ne furent plus sans appel. La reconnaissance des Romains lui décerna le surnom de Publicola. Ce fut pendant son 3e consulat qu'eut lieu la guerre contre le roi d'Étrurie, qui prétendait rétablir Tarquin sur le trône (*v.* Porsenna); il la termina par le seul ascendant de ses vertus. Nommé consul une 4e fois, il défit les Sabins, et obtint encore les honneurs du triomphe. A la mort de cet illustre consulaire, l'état fut obligé de pourvoir aux frais de ses funérailles; les dames romaines portèrent un an son deuil. Plutarque, dans la *Vie* qu'il a écrite de Publicola, le met en parallèle avec Solon.

PUBLIUS-SYRUS, poète mimique, vivait vers l'an 45 av. J.-C.; né en Syrie, il fut amené esclave à Rome dès sa prem. jeunesse, et porta d'abord le nom de Syrus, à cause de son origine. Son maître lui fit donner une éducat. soignée, l'affranchit ensuite; et c'est alors qu'il reçut le nom de Publius. Il s'adonna à la composition des *mimes*, comédies burlesques, que les Grecs aimaient beaucoup, et qui ne consistèrent d'abord qu'en danses grotesques et en grimaces. Plus tard les acteurs joignirent à ces danses le burlesque de la comédie, c'est-à-dire ce qu'on appellerait de nos jours des scènes de parade, sans intrigue, sans liaison et sans dénouem. L'objet principal était de faire rire par le naturel avec lequel les acteurs imitaient les défauts et les vices de personnages connus. Publius-Syrus, à la fois auteur et acteur, après avoir obtenu de grands applaudissem. dans plusieurs villes d'Italie, vint à Rome pendant les fêtes que donnait Jules-César. Il porta un défi aux poètes qui travaillaient alors pour les jeux scéniques. Ceux-ci l'acceptèrent et furent vaincus. Jules-César lui accorda même la préférence sur Labérius, chev. romain, auteur alors fort en vogue. Publius-Syrus tempérait la licence des scènes mimiques par des traits nombreux de morale. Sénèque lui donne de grands éloges, et St Jérôme dit que les Romains lisaient ses product. dans leurs écoles. Des sentences morales de ce poète nous ont été conservées par Aulu-Gelle, Macrobe et Sénèque, et on les a plus. fois impr. à la suite de Sénèque ou des fables de Phèdre. La plus ancienne édit. est celle d'Érasme, Bâle, 1502, in-4, d'après un MS. de Cambridge. Les meilleures édit. sont celles de Gruter, d'Havercamp et de Zwinger. M. Levasseur en a publ. une nouvelle, Paris, 1811, in-8, avec des notes explicatives et une traduction littérale en prose. La plus récente et la plus complète est celle qu'a donnée J.-C. Orellius, Leipsig, 1822, in-8; avec les notes *Variorum* et la traduct. grecque de Scaliger.

PUCELLE (René), abbé de Corbigny, conseiller-clerc au parlem., né à Paris en 1655, était neveu, par sa mère, du maréchal de Catinat. Doué d'une gr. capacité pour les affaires, il acquit beauc. d'influence dans sa compagnie, et fut nommé membre du conseil de conscience après la mort de Louis XIV. Mais il ne tarda pas à se montrer en opposition avec la cour, et on le vit sans cesse lutter avec plus ou moins de succès contre la marche du ministère. Il mourut en 1745, doyen de sa compagnie. Ses *Discours*, publ. dans les rec. du temps, annoncent la plupart du talent et une extrême vigueur. On a aussi de lui des *Lettres* à M. Soanen, évêque de Senez, qui prouvent qu'il existait entre eux une grande conformité de sentiment.

PUFENDORF (Samuel), l'un des plus gr. publicistes et histor. du 17e S., naquit en 1632 à Chemnitz, bourg de la Misnie, où son père exerçait les fonctions de ministre luthérien. Nourri de bonne heure de la philosophie de Descartes, de la jurisprudence de Grotius, et de la méthode de Weigel, il fit paraître en 1660 un ouvr. intit.: *Elementa jurisprudentiæ naturalis methodo mathematicâ*, qui lui fit une telle réputation, que Charles-Louis,

élect. palatin, auquel il l'avait dédié, créa en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'Heidelberg. Pufendorf resta dans cette ville jusqu'en 1670; que Charles XI, roi de Suède, le fit son histor., et lui donna en même temps la charge de secrét.-d'état. Il s'attacha ensuite à l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, qui le nomma conseiller auliq., puis conseiller intime, et le chargea d'écrire l'histoire de son règne. Il mourut à Berlin en 1694. Nous citerons parmi ses nombreux ouvr. : *De jure naturæ et gentium lib. VIII*, Lund, 1672, in-4. — Id., *cum notis variorum à Gottl. Mascovio*, Leipsig, 1744; trad. en français avec des notes par Barbeyrac, Amsterdam, 1729, 3e édit., 1734, 2 vol. in-4. — *De officio hominis ac civis libri II*, Lund, 1673, in-8 : c'est l'abrégé de l'ouvr. précéd.; il a été réimpr. plus. fois; Barbeyrac l'a aussi trad. en franç. — *Severini Monzambani de statu imperii germanici*, 1660, souvent réimpr. depuis, trad. en plus. langues et notamm. en français, Amsterdam, 1669, in-12 : ce ne fut qu'après la mort de Pufendord qu'on acquit la certitude qu'il était l'aut. de cet ouvr. — *Dissertatio de fœderibus inter Sueciam et Galliam*, La Haye, 1708, in-8; trad. en franç., ibid., 1709. — *Georgii Castriotæ Scanderbegi historia*, Stade, 1684, in-12. — *Commentarii de rebus suecicis, ab expedit. Gustavi-Adolphi usque ad abdicationem Christinæ*, Utrecht, 1686, in-fol. — *De rebus gestis Caroli Gustavi, Sueciæ regis*, Nuremberg, 1695, 1729, 2 vol. in-fol. : c'est le plus estimé de ses ouvrages. — *De rebus gestis Friderici III, electoris, posteà regis, commentariorum lib. III*, Berlin, 1784. — *Einleitung zur geschichte der europæischenstaaten*, Francfort, 1682, in-8; trad. en franç. par Rouxel, 1710, et continué par Ohlenschlæger. La Martinière en a donné une continuation franç., Amsterd., 1722, reproduite avec l'ouvr. original, sous le titre d'*Introduct. à l'histoire générale et politique de l'univers*, édit. revue et augmentée par de Grâce, Paris, 1753 et suiv., in-4. — Isaïe Pufendorf, frère aîné du précéd., fut chargé de plus. missions diplomatiq. par les cours de Danemarck et de Suède, et acquit la réputat. d'un politique habile. Il fut pendant quelq. temps ministre de Suède à Paris, et il représentait la même puissance à Ratisbonne, lorsqu'il mourut en 1689. On a de lui : *Opuscula juvenilia*, publié par J.-P. Ludwig, avec une *Vie* de l'aut., Halle, 1700, in-8 : on y distingue une *Dissertat.* sur les lois saliques, et une autre sur les druides. On lui attribue aussi les *Anecdotes de Suède, ou Hist. secrète des changements arrivés dans la Suède sous le règne de Charles XI*, La Haye, 1716. — Frédéric-Isaïe de Pufendorf, de la même famille, vice-président du tribunal de Celle, mort en 1785, a publ. divers ouvr. sur le droit, entre autres : *De juridictione germanicâ*, Lemgo, 1740, 1786. — *Observat. juris universi*, 1744-76, 4 vol., 1780-84.

PUGET (Pierre), célèbre sculpteur, peintre et architecte, né à Marseille en 1622, s'appliqua de bonne heure aux beaux-arts, et se signala dès l'âge de 16 ans par la construction d'une galère. Il parcourut ensuite l'Italie, séjourna à Florence et à Rome, et revint dans sa patrie à l'âge de 21 ans. Ce fut alors qu'il inventa ces poupes colossales, ornées d'un double rang de galeries saillantes et de figures en bas-reliefs et en ronde-bosse, qui ont fait long-temps l'ornement des vaisseaux de toute l'Europe. Puget se fit aussi un gr. nom par les tableaux qu'il peignit dans les villes de Marseille, d'Aix, de Toulon, de Cuers et de la Ciotat; mais une maladie grave, dont il fut atteint en 1655, lui fit abandonner la peinture pour se livrer à la sculpture en marbre, dont il ne s'était point occupé jusque-là d'une manière suivie. La porte et le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon furent son premier ouvr. Ce monum. est entièrement de lui : il en a été l'architecte et le sculpteur. Il vint ensuite à Paris, où Fouquet, ayant entendu parler de son talent, conçut le projet de le charger de toutes les sculptures destinées à l'embellissem. de son château de Vaux-le-Vicomte, et le chargea en conséquence d'aller choisir en Italie de beaux blocs de marbre. Puget s'était rendu à Gênes lorsqu'il apprit la disgrâce du ministre. Les Génois le retinrent alors parmi eux, le comblèrent de biens et d'honneurs, et leur ville devint pour lui une seconde patrie. Il y exécuta la statue colossale du bienheur. *Alexandre Santi*; celle de *St Sébastien*, de l'église de Carignan : le groupe de l'*Assompt.* de l'hospice dit l'*Albergo*; la figure de la *Vierge* du palais Balbi; celle du palais Carréga; la statue de *St Philippe-Néri*; le tabernacle et les anges en bronze doré de l'église de St-Cyr, l'autel de Notre-Dame-des-Vignes; le groupe de l'*Enlèvem. d'Hélène* pour le palais Spinola, et fit pour le duc de Mantoue le magnifique bas-relief représent. aussi l'*Assomption*. Rappelé en France par Colbert, il fut nommé direct. de la décoration des vaisseaux à Toulon, et ce fut pendant son séjour dans cette ville, qu'il exécuta, entre autres ouvr., le groupe colossal de *Milon*, le grand bas-relief d'*Alexandre et Diogène*, et celui d'*Andromède* qui fut placé dans le parc de Versailles avec le groupe de *Milon*. La dern. product. de ce gr.-maître est le bas-relief représentant la *Peste de Milan*, qui se voit à Marseille dans la salle du conseil de la Santé. Il mourut dans cette ville en 1694, avant d'avoir pu mettre la dernière main à cet admirable ouvrage. L'acad. de Marseille proposa son *éloge* en 1801. Le prix fut décerné en 1807 à Émeric David. La même année l'administrat. municipale a fait élever en l'honneur de Pujet une colonne surmontée de son buste. — Puget (François), fils du précédent, architecte et assez bon peintre de portraits, mort en 1707, a laissé, entre autres ouvr., un tableau qui se voit au musée; il représente Lulli, Quinault et plus. autres poètes et artistes, au nombre desquels l'auteur s'est placé lui-même.

PUGET (Louis de), naturaliste et physicien, né à Lyon en 1629, mort en 1709, a publ. des *Observations sur la structure des yeux de div. insectes, et sur la trompe des papillons*, Lyon, 1706, in-8;

et des *lettres* sur l'aimant et sur des expériences faites avec le microscope. Il ne s'était pas borné à l'étude des sciences; il cultivait aussi les littérat. grecq. et latine, et avait trad. plus. *odes* d'Horace en vers franç. Son *Éloge*, par l'abbé Tricaud, est inseré dans le *Journal de Trévoux*, sept. 1710, p. 1575-1589.

PUGET ou PUGET-BARBANTANE (Paul-Franç.-Hilarion BIENVENU, marquis de), né à Paris en 1754, fut nommé en 1790 maréchal-de-camp, et employé en 1792 dans la 18e divis. militaire. Dans la discussion qui s'éleva entre les Marseillais et les soldats du régiment suisse d'Ernest, il se déclara pour les prem. et contribua au désarmement des militaires. Peu de temps après, destitué et traduit devant un conseil de guerre, il fut acquitté. Nommé commandant de la même division, il fut chargé de l'organisat. du comtat d'Avignon, ce qui lui valut le grade de lieuten.-gén. Ayant obtenu le commandement d'une division à l'armée des Pyrénées, il se distingua dès le commencem. de cette guerre; et lorsque le général Deflers fut mort, il eut provisoirement le commandement en chef de l'armée, sauva Perpignan par l'activité qu'il mit à organiser un nouveau corps d'armée à Salces, se distingna à Peirestorte, et empêcha l'ennemi de s'étendre dans le midi de la France. Différentes contrariétés le déterminèrent à donner sa démission. Bientôt arrêté à Toulouse et conduit à Paris, il n'obtint sa liberté qu'après le 9 thermidor, et vécut dans la retraite. Il en sortit pour prendre le commandem. successif des 2e, 9e et 8e divis. milit. Mais, dégoûté du despotisme de Bonaparte, il donna une 2e fois sa démission. En 1815, il vint habiter Paris où il mourut en 1828. Il avait publ. l'année précéd. ses *Mém. politiques*, in-8.

PUGIN (Auguste), né en France, passa jeune en Angleterre, où son talent pour le dessin lui mérita d'honorables suffrages, et le fit employer par div. artistes, entre autres par l'architecte Nash, qui l'occupa long-temps, et par le libraire Ackermann, de Londres, pour lequel il composa un gr. nombre de dessins dans le *Microscom*, 1808-1811, 3 vol. in-4. En 1813, il publia une série de *Vues d'Islington à Pentonville;* et de 1821 à 1823, il s'occupa de la publication de *Modèles d'architect. gothique*, 2 vol. in-4, dont les descriptions sont dues à M. E.-J. Wilson. De concert avec M. Britton, il donna, en 1824, ses *Illustrations architectoniq. des monuments publics de Londres*, 2 vol., et, avec le même archéologue, ses *Modèles des antiquités architectoniques des Normands*, 1825, in-4. Enfin, en 1829, il fournit les dessins de *Paris et ses environs* publiés par M. Ventouillac. Cet artiste habile venait de prendre des engagem. pour faire les dessins de plus. ouvr. d'antiquités, lorsqu'il mourut à Londres le 19 décembre 1832, dans un âge peu avancé.

PUISAYE (le comte Joseph de), lieut.-général, né à Mortagne, dans le Perche vers 1754, d'une famille titulaire de la charge hérédit. de gr-bailli d'épée de cette province, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique et placé au séminaire de St-Sulpice; mais ayant renoncé aux études théologiq. pour embrasser le parti des armes, il entra à 18 ans sous-lieutenant dans le régiment de Conti-cavalerie, puis passa dans un régiment de dragons avec le grade de capitaine, et enfin acheta une charge dans les Cent-Suisses de la maison du roi. Nommé en 1789 député aux états-généraux par la noblesse du Perche, il se réunit au tiers-état, après avoir été un des signataires de la protestat. du 19 juin, et pendant toute la durée de l'assemblée constituante, il vota avec les partisans de la régénération politique. En 1791 il fut fait maréchal-de-camp; plus tard il eut le commandem. de la garde nationale d'Évreux, et en 1793, s'étant fait adjoindre comme chef d'état-major au général Wimpfen, il commanda l'avant-garde de l'armée départementale de l'Eure, qu'écrasèrent les troupes de la convention à Pacy-sur-Eure (juin 1793). Le comte de Puisaye, dont la tête avait été mise à prix, se retira alors en Bretagne, y réorganisa la chouanerie, rallia à ses opérations plus. chefs, forma un conseil milit., et, revêtu des pleins pouvoirs du comte d'Artois, il reçut directem. de l'Angleterre et les dépêches et les secours d'argent pour la conduite des opérations projetées contre le gouvernement républicain. Dans la situation où l'on avait placé le parti royaliste, il lui fallait non-seulement accepter l'influence du cabinet de St-James, mais justifier encore d'une sorte d'empressem. à réaliser ses plans hostiles contre la France. Puisaye ne fut donc que trop conséquent lorsqu'il subordonna toutes ses opérations à ce principe. Cependant, venu secrètement à Londres en sept. 1794, il n'y fut accueilli par les émigrés qu'avec les plus défavorables préventions; et il ne fallut rien moins que toute son adresse pour faire face aux embarras et aux difficultés qu'on lui suscita. Il fut enfin revêtu de pouvoirs illimités par Monsieur, comte d'Artois, et au moyen de liaisons qu'il avait formées avec d'influents personnages de l'Angleterre, il réussit à déterminer le ministère à armer cette expédit. depuis si tristem. fameuse sous la dénomination de Quiberon, presqu'île sur les côtes de Bretagne, où elle échoua devant l'habileté du général Hoche et le courage des soldats républicains (*v.* Hervilly). Cette entreprise, dont le succès eût pu seul justifier la témérité, fut le tombeau du plus grand nombre des émigrés, et prépara la ruine des Vendéens. Puisaye, comprenant tout d'abord qu'il ne pouvait reconquérir l'influence qu'il avait perdue, donna sa démission et abandonna pour jamais les côtes de Bretagne. Revenu à Londres, il obtint des ministres anglais un établissem. dans le Canada; il s'y rendit accompagné de ceux d'entre ses officiers qui lui étaient restés attachés, et ce ne fut qu'après le traité d'Amiens qu'il reparut en Angleterre, où il se flatta en vain d'adoucir la rancune que lui conservaient les émigrés, par la publicat. de ses *Mém.*, etc., Londres, 1803 et suiv., 6 vol. in-8. Ainsi que nous l'apprend une *notice nécrologique* insérée dans la *Quoti-*

*dienne* du 17 décembre 1827, le comte de Puisaye, qui définitivement s'était fait naturaliser Anglais, vécut d'une petite pension que lui fit ce gouvernement; « car quoi qu'ait pu répandre la calomnie, il ne lui était rien resté de toutes ces sommes d'argent qui étaient passées par ses mains pour être réparties parmi les royal. insurgés de l'ouest, etc. » Ingénieux en distinctions, le parti auquel s'était attaché cet homme ardent et ambitieux l'a flétri d'une réprobation qui à quelq. égards venge un peu la morale commune. Puisaye mourut le 13 oct. 1827 à Hammersmith, près de Londres : il était gr.-croix de l'ordre royal et milit. de St-Louis.

PUISIEUX (Pierre BRULART, marquis de), fils du chancelier Brulart de Sillery, fut, dès l'âge de 17 ans, pourvu d'une charge de secrét.-d'état par la protect. de Nic. de Villeroi, dont il épousa la petite-fille. Envoyé en Espagne avec le titre d'ambassadeur extraordin. pour conclure le mariage de Louis XIII, il fut éloigné de la cour en 1616; mais il y fut rappelé l'année suiv., et continua d'être employé pendant la faveur du duc de Luynes. La reine Marie de Médicis l'éloigna du conseil en 1624; il soutint cette nouv. disgrâce avec beauc. de fermeté, passa le reste de sa vie dans la retraite, et mourut en 1640 à 57 ans.—V. Sillery.

PUISIEUX (Philippe-Florent de), littérateur, né à Meaux en 1713, mort en 1772, était avocat au parlement de Paris; mais il se livra moins à la jurisprudence qu'aux belles-lettres. On a de lui un très grand nombre de traduct. d'ouvr. anglais, parmi lesquelles on distingue quelques romans de Fielding; la *Grammaire géographique* de Gordon, 1748, in-8; — La *Grammaire des sciences philos.* de Benjamin Martin, 1749, 1764, 1777, in 8. — L'*Histoire navale de l'Angleterre* de Lediard, 1751, 3 vol. in-4. — *Éléments des sciences et des arts littér.* de Benjam. Martin.—*Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel* par Matthews, 1763, 4 vol. in-12. Il a en outre trad. du latin les *Consultations de médecine* de Hoffman, 1754-55, 4 vol. in-12. — Les *Observations physiques et chimiques* du même auteur, 1754, 2 vol. in-12; et les *Avis et préceptes de médecine* du docteur Mead, 1758; enfin de l'italien : *Recueil de pièces de médecine et de physique* par Cocchi, 1762, in-12; d'où on a extrait le *Régime de Pythagore*, 1762, in-8. — Puisieux (Madeleine d'Arsant de), épouse du précédent, née à Paris en 1720, morte dans un âge très avancé, cultiva aussi la littérature. On a d'elle : *Conseils à une amie*, 1749, in-12. — *Les Caractères*, 1750 et 1755, 2 vol. in-12, plusieurs romans et contes allégoriques. La Porte a donné une analyse très étendue des ouvr. de cette dame dans le t. V de l'*Hist. littér. des femmes franç.*

PUJOL (Alexis), médecin, né en 1739 au Pujol, près Béziers, d'un avocat, mort en 1804, exerça successivement à Bédarieux, puis à Castres. Après s'être fait une gr. réputation d'habileté, il aspira aux palmes académiq., et se mit souvent sur les rangs pour disputer les prix proposés par la société royale de médecine. Nous citerons parmi ses opuscules un *Essai sur les maladies de la face*, etc., Paris, 1787, in-12. — Une *Dissertat. sur les maladies de la peau, relativement à l'état du foie*, couronnée en 1786. — Un *Essai sur les inflammations chroniques des viscères*, qui valut à l'auteur une médaille d'or en 1791. Les divers écrits de Pujol, à l'exception du premier, ont été réunis, Castres, 1802, 4 vol. in-8. Ce recueil, assez froidem. accueilli, a été reprod. en 1823 par M. F.-G. Boisseau, avec quelq. addit. et une *notice* sur la vie et les travaux de l'auteur.

PUJOULX (Jean-Bapt.), littérateur, né à Saint-Macaire, en 1762, mort en 1821, se fit d'abord connaître par des articles de journaux, qui annonçaient du goût, de la facilité et des connaissances : il concourut successivem. à la rédaction du *Journal de la Littérature française et étrangère*, impr. à Deux-Ponts, à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, au *Journal de l'empire*, et composa, pour les différents théâtres, une foule de pièces, dont plus. obtinrent un succès mérité. Les principales sont : le *Souper de famille, ou les Dangers de l'absence*, comédie en deux actes et en prose, 1788 : l'auteur l'a mise en opéra sous le titre du *Rendez-vous supposé; l'École des parvenus*, comédie en un acte, mêlée de couplets : c'est la suite des *deux petits Savoyards; la veuve Calas à Paris*, comédie en un acte, mise en opéra et jouée sous le titre d'*une Matinée de Voltaire*, 1799; *les Modernes enrichis*, comédie en 3 actes et en vers libres, 1798; *les Noms supposés*, opéra comique en 2 actes, 1798; l'*Anti-Célibataire, ou les Mariages*, comédie en 5 actes et en vers, 1803. Parmi les autres ouvrages de Pujoulx on cite le *Livre du second âge*, 1800, in-8, plus. fois réimpr. — *Le naturaliste du second âge*, 1805, in-8. — *Promenade au Jardin-des-Plantes, à la ménagerie et dans les galeries du muséum d'histoire naturelle*, 1804, 2 vol. in-18. — *Leçons de physique de l'école polytechnique, sur les propriétés générales des corps*, 1805, in-8, fig. — *La botanique des jeunes gens et des gens du monde*, 1810, 2 vol. in-8, fig. — *Minéralogie à l'usage des gens du monde*, 1813, in-8. — *Louis XVI peint par lui-même, ou Correspondance de ce monarque*, précédée d'une *Notice* sur sa vie, 1817, in-8. Pujoulx a fourni divers articles à la *Biographie universelle* et à l'*Encyclopédie des Dames*, et a donné une nouv. édit. de la *Grammaire italienne* de Vénéroni avec des corrections.

PULCHÉRIE (Ælia-Pulchéria-Augusta), fille de l'empereur Arcadius et d'Eudoxie, née l'an 399 à Constantinople, fut déclarée Auguste à 15 ans, et dès-lors gouverna l'empire sous le nom de son frère Théodose. La sagesse précoce dont cette princesse était douée lui fit entrevoir quels dangers pourraient menacer l'autorité du jeune empereur, si elle ou ses sœurs venaient à se marier. Elle les détermina à faire, ainsi qu'elle-même, vœu de célibat. Mais les pratiques de piété auxquelles elle s'était consacrée ne la détournèrent point du soin du gouvernem. ; elle en dirigeait l'action sans éclat,

reportant à son frère tout l'honneur du bien qu'elle faisait. Malgré tant de sagesse, rehaussée encore par les plus douces vertus, Pulchérie n'échappa point aux traits de l'envie. Un moment disgraciée en 447, elle se vit obligée de quitter la cour de Théodose, qui bientôt la rappela. Après la mort de ce prince (450), elle fut unanimement proclamée impératr. de l'Orient, et pour consolider sa puissance, elle offrit à Marcien de partager son trône avec le titre d'époux, sous la condition qu'elle resterait fidèle à son vœu. De concert avec le nouvel empereur, Pulchérie continua de travailler au bonheur de ses peuples, et à sa mort, en 453, elle emporta des regrets unanimes. Cette princesse, qui avait construit un gr. nombre d'églises, fondé des couvents et doté beaucoup d'hospices, institua les pauvres ses héritiers. Les Grecs célèbrent sa fête le 13 sept. Un bref de Benoît XIV autorisa plusieurs communautés religieuses à honorer sa mémoire le 1er juillet. Outre les différ. agiographes, on peut consulter sur Pulchérie sa *Vie*, par le jés. Cotucci, Rome, 1754; le t. XV des *Mémoires* de Tillemont, et le 32e chapitre de l'*Hist. de la décadence de l'empire*, par Gibbon.

PULCI (Louis), né à Florence en 1432, est aut. d'un long poème héroï-comique, intit. : *Morgante Maggiore*, peu lu de nos jours, mais regardé comme le prem. monum. du genre de poésie auq. Berni a laissé son nom, uniquement parce qu'il y excellait. Pulci obtint la faveur de Laurent de Médicis, et fut l'ami de Politien. On croit qu'il mourut vers 1487. Outre *le Morgante*, dont les meilleures édit., sont celles de Venise, 1494, 1545, 1574, in-4; Florence (Naples), 1732, in-4, et Paris, 1768, 3 vol. in-12, on a de Pulci quelq. autres poésies et des *lettres* à Laur. de Médicis, surn. *le Magnifique*, qui ont été souv. réimpr.

PULGAR (Ferdinand de), historien espagnol, né à Pulgar, près de Tolède, en 1436, fut chargé de plus. missions import. sous le règne de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle de Castille, dont il devint l'historiographe, et mourut en 1486. On a de lui : *Cronica de los reyes catòlicos D. Fernando y doña Isabelle*, Saragosse, 1567, in-fol. C'est la prem. édition qui porte le nom de Pulgar; les précédentes portent celui d'Ant. Lebrixa, qui n'en est que le trad. Il en a paru à Valence, en 1780, une édit. collationnée sur les anciens MSs., in-fol. On doit encore à Pulgar : *Les grands hommes de la Castille*, en espagnol, Alcala, 1524, in-4, souvent réimpr.; et des *lettres*, qui ont été trad. en latin et en franç. On lui attribue une *Hist. de Gonzalve de Cordoue*, publiée à Alcala en 1584, et divers ouvrages MSs.

PULMANN (Théod. POELMANN, plus connu sous le nom de), savant philologue, né vers 1510 à Cranenbourg dans le duché de Clèves, fut pendant 16 ans correcteur dans l'imprimerie de Plantin à Anvers. On lui doit de bonnes édit. des *poésies* de Juvencus, d'Arator et Fortunat, de Virgile, Horace, Ausone, Lucain, Claudien, des *Satires* de Juvénal et Perse, de Suétone, etc. On ignore la date de sa mort; on sait seulement qu'il se rendit à Salamanque vers 1580, et l'on croit généralem. qu'il y mourut.

PULTENEY (William), comte de Bath, né en 1682 d'une anc. famille du comte de Leicester, débuta à la chambre des communes, sous le règne de la reine Anne, par une opposition fortement prononcée au ministère que cette princesse avait choisi parmi les torys en 1710. L'avénement au trône de George Ier (en 1714) lui valut son entrée au conseil privé, le poste de secrét. d'état de la guerre, et bientôt après celui de trésorier de l'épargne; mais la haine qu'il conçut contre Robert Walpole, dont il avait été l'ami, l'acharnement extrême qu'il mit à combattre toutes les mesures et les proposit. de ce ministre, enfin ses libelles, où il n'épargnait ni les sarcasmes, ni les accusations contre son ennemi, irritèrent à tel point le roi, qu'il le dépouilla en 1731 de toutes les commissions dont il avait été chargé. Cette disgrâce, loin de nuire à Pulteney dans l'opinion, ne fit au contraire qu'augmenter sa popularité; mais il la perdit lorsqu'en 1742, après la retraite de Walpole, qu'il n'avait cessé de poursuivre de sa haine, il fut replacé sur la liste du conseil privé, et obtint la pairie avec le titre de comte de Bath. L'influence dont il jouit le reste de sa vie à la cour le dédommagea sans doute des applaudissem. qu'il ne pouvait plus obtenir, et qu'il s'efforçait de dédaigner. Il mourut en 1764, emportant la réputat. d'un homme habile, mais non désintéressé. Outre ses pamphlets politiques, et divers articles dans *the Craftsman*, on a de lui des poésies assez estimées.

PULTENEY (Richard), médecin et botaniste distingué, membre de la soc. roy. de Londres, etc., né à Loughboroug en 1730, mort en 1801, fut pendant quelque temps méd. du comte de Bath, dont il était parent, et se fixa ensuite à Blandford, dans le comté de Dorset, où il acquit une gr. réputation. Outre plus. écrits sur l'antiquité, on a de lui : *Revue générale des écrits de Linné*, 1782, in-8. — *Essais sur les progrès de la botan. en Angleterre*, 1790, 2 vol. in-8. Ces deux ouvr. ont été traduits en franç., le prem. par Millin, 1789, et le second, par Boulard, 1809, 2 vol. in-8.

PUNT (Jean), peintre, graveur et comédien, né à Amsterdam en 1711, s'était déjà fait connaître dans la peinture et la gravure, lorsqu'il épousa vers 1733 Anne-Marie de Bruin, tragédienne fort distinguée, qui le décida à embrasser sa profess. Il débuta dans sa ville natale par le rôle de Rhadamiste, y obtint le plus brillant succès, et sa réputation surpassa bientôt celle de Duim, qu'il avait alors pour concurrent. La mort d'une épouse chérie le fit renoncer au théâtre deux ans après; mais les sollicitations de ses amis l'y ramenèrent en 1753. Il y reparut dans le rôle d'Achille, où il s'est lui-même peint et gravé, et le public le revit avec un nouvel enthousiasme. Punt s'était remarié en 1748. Il obtint en 1755 l'emploi lucratif de concierge du théâtre d'Amsterdam, et tout semblait lui sourire, lorsqu'il redevint veuf en 1771. Il prit une 3e femme,

Catherine Fokke, tragédienne célèbre; mais un an après ce nouveau mariage, en 1773, il fut complétement ruiné par l'incendie du théâtre, et se vit obligé d'accepter les offres que lui fit la ville de Rotterdam, où il fut abreuvé de dégoûts. Il se retira en 1777, et l'on négociait sa rentrée au théâtre d'Amsterdam, quand il mourut en 1779. Punt peignit avec succès l'hist., le paysage et le portrait, et l'on a de lui des estampes qui font honneur à son burin.

PUPIEN. — V. Maxime-Pupien.

PURCHAS (Samuel), né dans le comté d'Essex, en 1577, mort vers 1628, est principalem. connu par le célèbre rec. de voyages qui porte son nom. Chapelain de l'archev. de Cantorbéry et pourvu de plus. autres bénéfices, il employa sa fortune à acquérir la plus nombreuse collect. de voyages, tant impr. que MSs., qu'on eût vue jusqu'alors; et l'on doit à son zèle et à son érudition l'un des plus célèbres rec. en ce genre. Il en fit paraître le 1er vol. en 1613, sous le titre suiv.: *Purchas, is pilgrimages, or Relations of the world and the relig....*, in-fol. (ce vol. eut 4 édit., la dern., de 1626, est la meill.). Quatre autres vol. parurent sous ce titre : *Hakluythus posthumus, or Purchas, his pilgrims, containing a history of the world*, etc., Londres, 1625, in-fol. Purchas y a fait entrer tous les MSs. laissés par Hakluyt, et dont il avait fait l'acquisit. On a encore de lui : *purchas, his pilgrims or Microcosmos or the History of man*, 1727, in-8. C'est un rec. de méditations sur l'homme dans tous les âges et dans toutes les positions.

PURE (Michel de), abbé et homme de lettres, né à Lyon en 1634, mort à Paris en 1680, est bien plus connu par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses *Satires*, que par ses ouvr. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, des traduct. françaises des *Institutions* de Quintilien, 1663, 2 vol. in-4. — De l'*Hist. des Indes orientales et occidentales*, de J.-P. Maffée, 1665, in-4. — De l'*Hist. africaine*, de l'Ital. Birago, 1666, in-12. — De la *Vie de Léon X*, par Paul Jove, 1675, in-12, et quelques autres ouvr., dont le seul remarquable est la *Vie du maréchal de Gassion*, 1673, 3 vol. in-12.

PURI (David), philanthrope, né à Neufchâtel (Suisse), en 1709, était fils du fondateur de Purisbourg, dans la Caroline. S'étant fixé à Lisbonne, il amassa une fortune considérable dans le commerce de la joaillerie, et la consacra presque tout entière au bien de sa ville natale, à laquelle il légua 3 ou 4 millions, dont une moitié devait être employée à des œuvres de charité, et l'autre à l'embellissement de la ville. Ce vertueux citoyen mourut à Lisbonne en 1786; les magistrats de Neufchâtel, en reconaissance des bienfaits qu'il avait répandus sur sa patrie, ordonnèrent un deuil de quinze jours. Parmi les monuments dont il dota sa patrie, on cite l'hôpital portant sur la façade cette inscript.: *Civis pauperibus.*—Jean-Pierre Puri ou Purry, né aussi à Neufchâtel, et peut-être de la famille du précéd., a publ. des *Mém. sur le pays des Cafres et la terre de Pierre Nuitz*, Amst., 1718, in-8. Ils contiennent des notions curieuses sur ces contrées, que l'aut. avait parcourues lui-même, et qu'il se proposait de coloniser. Ses projets furent présentés à la compagnie des Indes en Hollande. — Samuel Puri, conseill.-d'état de Neufchâtel, publia un *mém.* pour justifier que le commerce des vins de cette principauté doit être libre dans les états de Berne, 1705, in-4, et a laissé un extrait MS. des *chroniques* de Neufchâtel. — Un colonel Puri, qui soutint J.-J. Rousseau contre le pasteur Montmollin, est auteur d'un *mém. justificatif* de sa propre conduite envers le gouvernem., 1767, in-8 et in-12. V. la *Biblioth. suisse* de Haller.

PURICELLI (Jean-Pierre), savant antiquaire, né à Gallarate, dans le diocèse de Milan, en 1589, embrassa l'état ecclésiast., et parvint à la dignité d'archiprêtre de la basilique de St-Laurent. Il signala son zèle et sa charité pendant la peste qui désola Milan en 1630, en se dévouant tout entier au service des malades, fut le seul des chanoines que la contagion épargna, et mourut en 1659, laissant un très gr. nombre d'ouvr., dont plus. sont conservés MSs. à la biblioth. ambrosienne.

PUSSORT (Henri), conseill.-d'état, né en 1615, était l'oncle de Colbert, et partagea sa haine contre Fouquet, dont il fut l'un des juges. Il se montra fort acharné à la perte du surintend. et opina pour la décapitat. Pussort travailla à la rédaction des *Ordonnances* de 1667 et 1670, pour la réformation de la justice et pour l'abréviation des procès. Il mourut à Paris, doyen du conseil, en 1697.

PUTHOD DE MAISON-ROUGE (Franç.-Marie), archéologue, l'un des 24 hérauts d'armes du roi Louis XVIII, né en 1757 à Mâcon, mort en 1820, membre de l'acad. de Villefranche, de celle des Arcades de Rome et du cercle des philadelphes, avait été d'abord gendarme du roi, puis, à l'époq. de la révolut., fut successiv., capit. de chasseurs dans la garde nationale parisienne, adjud.-gén. et colonel. Il présenta à l'assemblée constituante (4 oct. 1790), une pétition pour se faire autoriser à recueillir les inscript. et archives des couvents, et dès l'année suiv., il devint membre de la commission des monum. établie à la bibliothèque des Quatre-Nations. C'est à cette époq. qu'il entreprit la publication d'un ouvr. périodiq. ayant pour titre les *Monuments*, et dont il devait paraître 24 livraisons par an. Outre sa coopérat. au tr. *des Offices* de Guyot, dont il rédigea la partie milit., on lui doit encore : *Géographie de nos villages, ou Dictionnaire mâconnais*, Mâcon, 1800, in-8.

PUTSCHIUS (Élie), philologue, né à Anvers en 1580, doit être compté au nombre des savants précoces. Il fit sous d'habiles maîtres des progrès étonnants dans les langues et la littérature anc. Il parcourut ensuite l'Allemagne, s'arrêta quelque temps à Iéna et à Leipsig, et mourut à Stade en 1605, à l'âge de 25 ans. On a de lui : *Grammatic. latinæ auctores antiqui*, Hanau, 1605, 2 parties in-4 : ce volume, dédié à Joseph Scaliger et très recherché des amateurs, contient les écrits de 33 grammairiens, sur lesquels on peut consulter la

*Biblioth. latina* de Fabricius. Conrad Ritterhus a écrit la *Vie d'E. Putschius*, Hambourg, 1608, in-4; ib., 1726, in-8.

PUTTER (Jean-Étienne), l'un des plus célèbres publicistes de l'Allemagne, né en 1725 dans un bourg de Westphalie, étudia successivem. à Marbourg, Halle et Iéna, fut appelé comme profess. à Gottingue en 1746, y donna pend. plus de 50 ans des cours et des leçons pratiques de jurisprud., et devint en 1797 doyen de la faculté de droit, et mourut en 1807, après avoir publié un gr. nombre d'ouvrages, dont quelques-uns en latin, les autres en allemand, sur le droit public et l'hist. d'Allemagne, sur la procédure des tribunaux suprêmes de l'empire, sur le droit civil, etc. Nous citerons seulement les princip. : *Institutiones juris publici germanici*, Gottingue, 1602, 6e édit. — *Nova epitome processûs imperii supremor. tribunalium*, ibid., 1796, in-8. — *Manuel de l'hist. d'Allemagne*, ibid., 1772, 2 vol. in-8, 2e édition (en allemand). — *Développement historique de la constitution de l'empire germaniq.*, ib., 1798, 3 vol. in-8, 3e édit. — *Essai d'une hist. acad. des savants de l'université de Gottingue*, ibid., 1768-88, 2 vol. — *Littérature du droit publ. allem.*, ibid., 1781-83, 3 vol.

PUYSÉGUR (Jacques de CHASTENET, vicomte de), descendait d'une famille illustre de l'Armagnac, très en faveur à la cour de Navarre. Il fit ses prem. armes en 1617, parvint assez rapidement au grade de lieutenant-général, et prit part, pendant 41 ans de services, à 30 combats et à plus de 120 siéges, sans avoir reçu aucune blessure. Sujet fidèle, offic. plein de bravoure, il fut un des hommes les plus considérés de son temps, et mourut en 1682, à l'âge de 82 ans, sans avoir rien ajouté à la fortune qu'il tenait de ses ancêtres. On a de lui des *Mém.* qui s'étendent de 1617 à 1658, publiés par Duchesne, 1690, 2 vol. in-12; ils ont été réimpr. en 1747. Louis XIII y est représenté d'une manière plus favorable que dans la plupart des autres écrits contemporains. — Puységur (Jacques-François de Chastenet, marquis de), maréchal de France, chev. des ordres du roi, comte de Chessi, vicomte de Busanci, fils du précéd., né à Paris en 1655, entra au service en 1677, s'éleva de grade en grade par ses talents et sa valeur, et fut considéré comme un des hommes de guerre les plus expérimentés de son siècle. Louis XIV, qui en faisait grand cas et lui communiquait chaq. année ses projets de campagne, le chargea de plusieurs missions diplomatiques. Puységur eut une grande influence sur les événements qui consolidèrent, sous Philippe V, le trône d'Espagne dans la maison de Bourbon. Il fut nommé membre du conseil de guerre pendant la minorité de Louis XV, et remplissait les fonctions de command. en chef sur toutes les frontières des Pays-Bas, lorsqu'il reçut le bâton de maréchal en 1734. Il mourut en 1743, âgé de 88 ans. On a de lui : *l'Art de la guerre*, 1748, in-fol. et in-4 : cet ouvrage estimé a été traduit en allem. Le baron de Traverse en a publié un extrait en 1758, sous le titre d'*Études militaires*. — Puységur (Jacques-François-Maxime de Chastenet, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1716, mort en 1782, se distingua aussi dans la carrière des armes, et parvint jeune encore au grade de lieutenant-gén. On a de lui : *État actuel de l'art et de la science militaires à la Chine*, Londres (Paris), 1773, in-12. — *Du droit du souverain sur les biens du clergé et des moines*, 1770. — *Analyse et abrégé du Spectacle de la nature* de Pluche, Reims, 1772, 1786, in-12; et diverses brochures de circonstance. — Puységur (Antoine-Hyacinthe-Anne de Chastenet de), plus connu sous le nom de comte de Chastenet, second fils du précédent, né en 1752, entra de bonne heure au service de mer, où il obtint un avancement rapide. Réunissant des connaissances archéologiques à celles de marin, ce fut pour satisfaire son goût pour les antiquités qu'il demanda au roi d'Espagne, en 1772, la permiss. de pénétrer dans les cavernes servant de sépulture aux Guanches (anciens habit. des îles Fortunées, aujourd'hui îles Canaries), à Ténériffe. Il parvint, au péril de sa vie, à en extraire des momies très bien conservées, dont il enrichit les cabinets d'histoire naturelle de Paris et de Madrid. Le gouvern. français le chargea ensuite d'aller dresser les cartes de tous les débouquements de St-Domingue; et ce sont ces cartes qui servent encore à guider la navigat. dans les parages de cette colonie. Les services du comte de Chastenet l'eussent sans doute élevé aux prem. grades de la marine, si la révolution n'était venue l'arrêter dans sa carrière. Ayant émigré en 1791, il servit à l'armée de Condé, passa ensuite au service de l'Angleterre, puis à celui de Portugal, où il obtint, avec le grade de contre-amiral, la croix de l'ordre du Christ. Employé dans l'escadre stationnaire sur les côtes de Naples, il reçut à son bord, en 1793, le roi Ferdinand IV et sa famille, et les conduisit en Sicile. De retour en France en 1803, il ne reprit aucun service, et mourut en 1809, honoré de toute l'estime que ses qualités et ses talents lui avaient si justement acquise. Son ouvrage sur les débouquem. de St-Domingue, 1787, in-4, a été réimpr. par ordre du roi en 1821, gr. in-8. — Puységur (Pierre-Louis de Chastenet, comte de), fils du maréchal, né en 1727, suivit, comme ses ancêtres, la carrière des armes, et était parvenu au grade de lieutenant-général, lorsqu'aux approches de la révolut. il fut appelé au ministère de la guerre. Lorsqu'il donna sa démiss. en 1789, l'assemblée constituante déclara qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Dans la fameuse journée du 10 août 1792, il commandait une compagnie de gentilshommes qui se dévouèrent à la défense de la famille royale, et il ne passa en pays étranger qu'après la mort de l'infortuné monarq. De retour en France, il mourut à Rabasteins en 1807. Il était gr.-croix de l'ordre de St-Louis. — Jean-Auguste de Chastenet de Puységur, son frère, archevêque de Bourges, né en 1740, mort en 1815, fut député aux états-génér., et l'un des 30 évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes contre la constitution civile du clergé*.

Obligé de s'expatrier, il fut aussi un des signataires de l'*Instruction sur les atteintes portées à la religion*, publ. en 1798 par les évêques franç. émigrés.

PUYSÉGUR (Amand-Marie-Jacq. de CHASTENET, marquis de), fils du ministre de la guerre, né en 1752, entra à 16 ans dans l'artillerie, obtint à 27 le grade de colonel, fit la campagne d'Espagne en 1782, et remplit au siége de Gibraltar les fonctions de major de tranchée. Au commencement de la révolution, dont il embrassa les principes avec une sage modération, il passa du commandem. du régiment d'artill. de Strasbourg à celui de l'école de La Fère, avec le grade de maréchal-de-camp. En 1792, il donna sa démiss. pour se retirer dans ses foyers; et, sur l'accusat. portée contre lui d'entretenir une correspond. avec ses frères émigrés, il subit à Soissons une détention de deux années. Fixé enfin à sa terre de Busancy, il y ménagea un asile à quelq. illustres proscrits, fut nommé maire de Soissons après le 18 brumaire, se démit de cette magistrature en 1805, et mourut le 1er août 1825, dans son château de Buzancy, dont la restauration ne l'avait point fait sortir. Différ. traits d'un désintéressem. bien remarquable eussent suffi pour assurer un honorable souvenir au marquis de Puységur, s'il n'avait d'ailleurs rendu son nom célèbre en l'associant à l'histoire du magnétisme, dont il fut de bonne foi l'infatigable défenseur. De 1814 à 1825 il eut part aux trois recueils intit. : *Annales du magnétisme*, *Biblioth. magnétique* et *Archives du magnétisme*. On a en outre de lui : *Mém. pour servir à l'hist. et à l'établissement du magnétisme animal*, Paris, 1788, 1809, in-8. — *Du magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique*, 1807, 1809, in-8. — *Recherches, expériences et observations physiques sur l'homme dans l'état de somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, 1811, in-8; enfin un autre écrit sur le même sujet, avec ce titre : *les Vérités cheminent, tôt ou tard elles arrivent*, 1814, in-8. Puységur est de plus auteur des deux pièces suivantes : *l'Intérieur d'un ménage républ.*, vaudeville représenté le 15 nivôse an II, musique de Fay; et *le Juge bienfaisant*, comédie historiq. en 3 actes, 1799, in-8.

PUYVALLÉE (Philippe-Jacq. BENGY de), agronome, né en 1740 à Bourges, d'une famille distinguée, entra sous-lieutenant dans le régiment de la Vieille-Marine en 1763, fit la campagne de Corse, et donna sa démission pour se livrer exclusivem. à ses goûts pour l'agriculture. Député de la noblesse de Bony à l'assemblée constituante, il y vota constamm. avec le côté droit, combattit à la tribune le projet de diviser le royaume en départements, et parla en faveur du *veto* et des prérogatives inhérentes à la couronne. Après la session, il quitta la France, y rentra dès 1792, mais fut bientôt contraint de repasser à l'étranger, ce qu'il ne put faire qu'après avoir couru des dangers immin. L'amnistie accordée par le gouvernem. consulaire lui permit enfin de revoir sa patrie; mais il ne voulut accepter d'autre place du gouvernem. impérial que celle de memb. de la commiss. administr. des hospices de Bourges. A la restauration il fut nommé memb. du conseil-général du départem. du Cher, dont il fut cinq fois président, et à quelques autres titres honorifiques il joignit celui de président de la société d'agriculture du département. Puyvallée mourut à Bourges en 1823. Son *Éloge*, prononcé à la société d'agriculture par M. de Villesaison, a été imprimé par extrait dans le *Moniteur* du 21 avril 1824. On y donne l'analyse de l'écrit suivant de Puyvallée : *Essai sur la société religieuse en France et sur ses rapports avec la société politique, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours*, Paris, 1820, in-8.

PUYVERT (Bernard-Emmanuel-Jacques, marq. de), lieuten.-général, né dans le Midi vers 1770, entra au service à 16 ans, fut major en second du régiment de Guyenne à 21, émigra à la fin de 1790, et devint à Coblentz aide-de-camp du comte d'Artois. Dévoué à la monarchie, il était muni des pouvoirs de Louis XVIII pour le Midi de la France lorsqu'il fut arrêté à Belleville, près de Paris, le 12 mars 1804. A peine sorti de prison en 1812, il prit part à la conspirat. de Mallet. Arrêté de nouv., il fut enfermé à Vincennes, puis transféré au château d'Angers, où il resta jusqu'à la restauration. Élevé au grade de maréchal-de-camp et de lieut.-général, il reçut le commandem. de Vincennes en 1814. Lorsque les troupes de Bonaparte vinrent, à l'époq. du 20 mars, le sommer de rendre le château dont le roi lui avait donné la garde, il ne quitta ses fonctions qu'après une capitulat. dont il signa lui-même les conditions. Pendant les *cent-jours*, il organisa des volontaires royaux dans les départ. de l'Eure, d'Eure-et-Loire et de la Seine-Inférieure. Au retour du roi, il reprit ses fonct. de command. de Vincennes, qu'il conserva jusqu'à la révolution de 1830. En 1815, le département de l'Aude l'avait nommé membre de la chambre des députés; ses collègues l'ayant choisi pour questeur, il abandonna la moitié du traitement qui lui était alloué en cette qualité. Ses opinions étaient celles de la majorité, avec laq. il vota constamment; mais il ne fut pas réélu en 1816. Il mourut à Paris en 1832. Ses restes ont été déposés à Vincennes, où il avait été tour à tour prisonnier et gouverneur.

PUZOS (Nicolas), accoucheur, né à Paris en 1686, mort en 1753, membre de l'acad. de chirurgie, exerça son art pendant 30 ans avec un grand succès. Ses remarques pratiques, recueillies par Morissot-Deslandes, ont été publiées sous le titre de *Traité des accouchements*, etc., Paris, 1759, in-4. On trouve dans le 2e vol. des mém. de l'acad. un *Mém.* de Puzos *sur les pertes de sang qui surviennent aux femmes grosses, sur les moyens de les arrêter sans en venir à l'accouchement*, etc.

PYGMALION (myth.), sculpteur fameux de l'île de Cypre, conçut une passion brûlante pour une statue de Vénus qu'il avait modelée, et par ses prières réussit à toucher la déesse, qui anima le magnifiq. ouvrage. Pygmalion épousa alors l'objet

de son amour, qu'il nomma Euburnée, et en eut un fils appelé Paphus.

PYGMALION, roi de Tyr, succéda, l'an 874 av. J.-C., à Matgen, dont quelques savants supposent qu'il était fils (car il n'avait alors que 11 ans), et mourut après 47 ans de règne, l'an 827, dans sa 58e année. On a vu à l'article Didon que, fuyant la cour d'un frère qui par des vues de cupidité s'était fait le meurtrier de Sichée, son époux, cette princesse passa en Afrique et y fonda Carthage, vers l'an 882 avant notre ère. Mais l'adoption des renseignements chronologiques qu'on vient d'énoncer reporterait à l'an 867 la fondation de Carthage, et cette conjecture est la plus plausible. Il faut noter que les indications que nous ont transmises les anciens auteurs sur ces événements sont totalement divergentes; et il en est peut-être de l'émigration de Didon comme de la fable par laquelle les Grecs ont expliqué l'orig. de la citadelle de Byrsa (βύρσα, *peau de bœuf*). On peut croire d'ailleurs, pour concilier ces indications diverses, qu'avant l'émigrat. de Didon ou Élissa, d'autres établissements avaient été faits par les Phéniciens. C'est à la discussion de ces opinions contradictoires que Saint-Martin a consacré son savant article *Pygmalion* (t. XXXVI de la *Biogr. univ.*); mais il n'a pas jugé à propos d'examiner ni même de rapporter les renseignem., peut-être fabuleux, qu'on a sur la mort du roi de Tyr : Astarbé, digne épouse de ce prince cruel, l'empoisonna, dit-on; mais, impatiente de l'effet du breuvage, elle accéléra sa fin en l'étranglant.

PYLADE, célèbre pantomime, porta ce genre de spectacle au plus haut degré de perfection chez les Romains. Né en Cilicie dans le dern. siècle avant l'ère chrét., il forma, sous le règne d'Auguste, une troupe spéciale, qui ne s'occupait point de tragédie ni de comédie parlée, mais qui représentait ce que l'on appelle aujourd'hui des ballets ou des sujets tragiques, comiques et satiriques, exprimés par des danses ou gestes muets. Il ne faut point confondre les mimes ou pantomimes avec les poètes mimiq. (*v.* Labérius et Publius-Syrus). Les premiers exprimaient par le geste seul une fable, un poème entier, sans pouvoir tirer parti des mouvements du visage, car ils étaient masqués comme les autres comédiens: seulement leur masque était d'une forme plus agréable. Batylle, élève de Pylade, forma bientôt une autre troupe qui partagea avec la première les suffrages des Romains. Ces troupes rivales occasionnèrent deux factions qui appelèrent plus. fois l'intervent. de l'autorité impér. L'insolence de Pylade le fit bannir de Rome et d'Italie; mais les murmures du public ne tardèrent pas à obtenir son rappel. On ignore l'époque de sa mort. Les pantomimes furent chassés de Rome à différentes époques, sous Tibère, Néron, Domitien, Trajan, etc.; mais leur exil fut toujours temporaire. La manie pour ce genre de spectacle ne finit qu'à la chute de l'empire. On prétend avoir retrouvé l'inscription du tombeau de Pylade, et l'on cite trois autres pantomimes du même nom, ainsi qu'un musicien grec, né à Mégalopolis, dans le Péloponèse, et contemporain de Philopœmen.

PYLE (Thomas), ecclésiast. angl., né en 1674 à Stodey dans le comté de Norfolk, mort en 1756 à Swaffam, a publ. : *Paraphrase des actes des apôtres et de toutes les épîtres du Nouveau-Testament*, 2e édit., Londres, 1737; nouv. édit., 1765, 2 vol. in-8; trad. en allem. — *Paraphrase de l'Apocalypse avec des notes*, 1735; nouv. édit., 1795, in-8. — *Paraphrase des livres historiques de l'Ancien-Testament*, publ. de 1715 à 1725, et réunie sous un titre général en 1738, 4 vol. in-8. — Trois vol. de *Sermons* et divers autres écrits. — Philippe Pyle, le plus jeune des fils du précéd., mort en 1799, a publ. des *Sermons à l'usage du peuple*, parmi lesq. on en a impr. qui appartiennent à son père, 1789, 4 vol. in-8.

PYLÉMÈNES, nom commun à un gr. nombre de rois de Paphlagonie, dont la race se perpétua jusqu'au temps des Romains. Le prem. de ces rois, connu dans l'histoire, est mentionné par Homère, qui le range parmi les chefs venus au secours des Troyens, à la tête d'une peuplade de la Paphlagonie, appelée les Hénètes, et qui était presque entièrement anéantie au temps du géographe Strabon. Ce Pylémènes fut tué en combattant les Grecs sous les murs de Troie. — Un prince de ce nom, de la même race, vivait l'an 134 av. J.-C. L'histor. Eutrope le place au nombre des amis et des alliés de la républiq. romaine. — Un autre Pylémènes, qu'on croit fils du précédent, régnait en Paphlagonie à l'époque de la prem. guerre de Mithridate contre les Romains, l'an 88 av. J.-C. Allié de la république comme son père, il fut chassé de ses états par le roi de Pont, et rétabli plus tard par Pompée; mais il dut céder à la république toute la Paphlagonie maritime. Après la mort de ce prince, la portion de la Paphlagonie qu'il possédait fut réunie au territoire de la république : en lui s'éteignit la race Pyléménide.

PYM (John), né dans le comté de Sommerset en 1584, fut un des membres les plus remarquables de la chambre des communes sous le règne de l'infortuné Charles Ier. Il s'était déjà fait distinguer sous le règne de Jacques II, par une opposit. constante aux mesures de la cour. En 1726, il concourut à la rédaction de l'acte d'accusat. contre le duc de Buckingham. Partageant toutes les opinions des puritains, il avait formé le projet de passer en Amérique pour y fonder un gouvernem. où la liberté civile et religieuse fût plus respectée qu'en Angleterre; mais un ordre du conseil l'empêcha, ainsi que plusieurs autres mécontents, au nombre desquels se trouvait Cromwell, d'exécuter cette résolution. Il devint l'un des membres les plus actifs et les plus influents du parlement, dont le roi prononça la dissolution le 6 mai 1640. Renommé membre de celui qu'on a appelé le long parlem., Pym en défendit d'abord les doctrines et les intérêts avec une grande énergie; mais ensuite il se montra moins virulent dans ses attaques contre la cour, et fit même quelques ouvertures en faveur du roi. Ce nouveau système de conduite ayant di-

minué sa popularité, il se plaignit de l'inconstance du peuple à son égard : toutefois il jouissait encore d'un grand crédit dans son parti, lorsqu'il mourut à Derby-House en 1643, lieutenant dans l'armée parlementaire. Il fut enterré avec de grandes solennités dans l'abbaye de Westminster. On trouve dans les *Mémoires* de lord Clarendon des détails intéressants sur ce personnage.

PYNAKER (Adam), peintre, né près de Delff en 1621, mort en 1673, s'est acquis la réputat. d'un habile paysagiste. Le musée possède trois tableaux de ce maître : une *Tour, au pied de laquelle est une barque à l'ancre;* un *Paysage* dans lequel on voit un muletier arrêté à la porte d'une auberge, et un autre *Paysage* représentant des villageois qui gardent leurs troupeaux.

PYRAMIDES (la bataille des) fut gagnée le 20 juillet 1798 par les Français sur les Mamloucks, au village d'Embabé, en vue des antiques monum. dont cette journée a pris le nom. —V. Napoléon et Mourad-Bey.

PYRARD (Franç.), voyageur, né à Laval dans le 16e S., s'embarqua à St-Malo en 1601, sur un des deux navires qu'une compagnie de marchands avait armés pour chercher un chemin aux Indes-Orientales. Cette expédition relâcha successivem. aux îles Annobon, Madagascar et Comore, dans l'Océan-Indien. Le bâtiment sur lequel se trouvait Pyrard ayant fait naufrage sur les Maldives, ce voyageur et ses compagnons furent recueillis par les insulaires, et répartis sur plus. îles. Pyrard fut conduit à Malé, résidence du roi des Maldives, qui le traita fort bien. Il vivait depuis cinq ans dans cette île, lorsque les Maldives furent attaqués par la flotte du roi de Bengale. Le prince insulaire ayant été tué, Pyrard pria le vainqueur de le rendre à la liberté. Pris d'abord pour un Portugais, il fut maltraité et on voulut même lui ôter la vie; mais, reconnu pour Français, il fut traité plus humainem., et le chef de l'expédit. le prit, avec trois de ses compagnons, sous sa protection spéciale. Ils s'embarquèrent sur la flotte qui retournait au Bengale. Pyrard rendu à la liberté éprouva bientôt de nouv. infortunes. Les Portugais le firent prisonnier. Il servit, pendant 2 ans, comme soldat dans leurs troupes, fut détenu ensuite avec tous les étrangers qui se trouvaient à Goa, obtint sa liberté par l'entremise des jésuites qui résidaient dans cette dernière ville, en partit avec ses trois compagnons le 30 janvier 1610, et aborda les côtes de Galice au bout d'un an de traversée. Il quitta l'Espagne presque aussitôt pour revenir en France, et se rendit à Paris, où le récit de ses aventures lui valut la protect. de plus. personnages puissants. Ce fut d'après le conseil du président Jeannin, qu'il écrivit la relation de ses voyages, qui parut pour la prem. fois sous ce titre : *Discours du voyage des François aux Indes-Orientales, ensemble des divers accidents, adventures et dangers de l'autheur en plus. royaumes des Indes*, etc., Paris, 1611, in-8. Jérôme Bignon, avocat-général, obtint ensuite de Pyrard des renseignem. beaucoup plus amples que ceux qui étaient contenus dans ce *Discours;* ces matériaux furent remis à Bergeron, qui les publia sous ce titre : *Voyages des François aux Indes-Orientales, Maldives, Moluques et au Brésil, depuis* 1601 *jusqu'en* 1611, Paris, 1615, 2 vol. in-8, avec un vocabulaire des îles Maldives. On ignore l'époque de la mort de Pyrard. Long-temps après, Pierre Duval fit paraître *Voyage de Franç. Pyrard, de Laval, contenant sa navigation aux Indes-Orientales*, etc., *divisé en trois parties, nouv. édit., revue, corrigée et augm.*, etc., Paris, 1679, in-4 : l'édit. a omis le vocabulaire des Maldives; mais il a dressé une carte de ce voyage. La relation de Pyrard est une des plus exactes et des plus intéressantes que l'on puisse lire; et des voyageurs anglais, qu'un malheureux hasard avait jetés, de même que lui, sur les Maldives, ont confirmé son témoignage par leur récit. On trouve des extraits du voyage de Pyrard dans plus. rec. de voyages, écrits en franç. ou dans d'autres langues.

PYRGOTÉLÈS, vivait sous le règne d'Alexandre-le-Grand. Il paraît que la gravure en pierres fines était alors portée au plus haut degré de perfect., comme la peinture et la sculpture. Pline cite Pyrgotélès parmi les quatre plus habiles graveurs qui aient existé. Les pierres qui portent son nom sont les têtes d'*Alexandre* et de *Phocion*, et un *Hercule assommant l'hydre*.

PYRRHON, philosophe grec, chef de l'école ou de la secte qui a pris son nom (le pyrrhonisme), né à Élis, dans le Péloponèse, vivait vers l'an 336 av. J.-C. Il exerça la peinture dans sa jeunesse, suivit ensuite l'école de Mégare et les leçons du philosophe Anaxarque, qu'il accompagna dans la grande expédition d'Alexandre en Asie. De retour en Grèce, il obtint le droit de cité à Athènes, et acquit une grande réputat. de sagesse. Ses concitoyens l'élevèrent aux fonctions de grand-prêtre, et, par estime pour lui, exemptèrent d'impôts tous les philosophes. Il mourut dans un âge très avancé. Avant lui, le sage Anacharsis, Xénophane, Zénon, Démocrite, Métrodore, les sophistes Protagoras et Gorgias, et plus récemment les disputes de l'école de Mégare et les paradoxes des cyrénaïques, avaient semé les germes du scepticisme parmi les Grecs. Pyrrhon réduisit leurs doutes en corps de doctrine; et du scepticisme indirect des sophistes qui avaient enseigné que tout peut se soutenir, il tira cette conséquence que rien ne peut se démontrer. Il ne rejetait point la vérité; mais il déclarait seulement que les philosophes ne l'avaient point encore trouvée. Il voulait que le sage suspendît son assentiment, sans lui défendre de persévérer dans la recherche de la vérité. Il admettait comme un fait notre confiance involontaire dans les impressions des sens. Il reconnaissait la nécessité d'agir, l'autorité pratique du sens commun, celle des lois et des usages, celle de la morale, qu'il considérait comme écrite au cœur de l'homme, et comme la fin de toutes ses actions. Il n'affirmait rien et ne détruisait rien. La doctrine de Pyrrhon, suivant la judicieuse remarque de M. de Gérando,

au milieu du vague qu'elle présente, se rapproche plus de l'idéalisme que du doute absolu d'Arcésilas, fondé sur l'incompréhensibilité de toutes choses. La plus grande contradiction du pyrrhonisme, c'est de présenter le doute suspensif comme un état fixe, et de placer, dans cette situation inquiète et violente, le parfait repos de l'intelligence et de la volonté que les sceptiq appelaient le souverain bien. La *Vie* de Pyrrhon a été écrite par Sextus-Empiricus, qui a donné l'exposé le plus complet de la doctrine de ce philosophe. On la trouve aussi dans le recueil de Diogène-Laërce. Pyrrhon eut un grand nombre de disciples : mais leur enseignement fut individuel et isolé. Ils ne formèrent point une succession liée de philosophes, et furent rapidement éclipsés par la seconde et la troisième académie, où presque toutes leurs opinions ont été reproduites.

PYRRHUS (mythol.), fils d'Achille et de Déidamie, est surnommé *Néoptolème*, parce qu'il sortait à peine de sa prem. jeunesse lorsqu'il porta les armes au siége de Troie, où, suivant un oracle, sa présence devait décider du sort de cette ville héroïque. Comme son père, Pyrrhus poussa jusqu'à la férocité l'instinct des combats. Ayant vaincu et tué Euripyle, fils de Télèphe, il institua, dit-on, en mémoire de son triomphe, la danse appelée pyrrique, qui consistait à figurer par les gestes et par les mouvements du corps, soit les évolutions militaires, soit les combats corps à corps avec la lance et l'épée. Ce fut Pyrrhus qui entra le prem. dans le fameux cheval de bois que les Troyens eurent l'imprudence d'introduire dans leurs murs. Pendant l'horrible nuit qu'éclaira l'incendie de Troie, Pyrrhus se montra insatiable de carnage : non content d'avoir massacré le roi Priam, et précipité du haut d'une tour le petit Astyanax, fils d'Hector, il voulut encore immoler Polyxène aux mânes de son père. Il eut alors en partage Andromaque, qui devint sa femme. Plus tard il alla fonder un royaume en Épire, et fut tué au pied des autels par Oreste, furieux de ce qu'il avait fait son épouse de la belle Hermione, dont lui-même avait demandé la main au roi Ménélas, son oncle.

PYRRHUS, célèbre roi d'Épire dans le 3e S. av. J.-C., descendait, dit-on, de Pyrrhus, fils d'Achille, et d'Hercule par sa mère. Il règne beaucoup d'incertitude sur les premières années de la vie de ce prince; et, à vrai dire, son hist. ne commence qu'à la bataille d'Ipsus (301 avant J.-C.), dans laquelle il se distingua. Il était alors âgé de 15 ans, et combattait dans l'armée de Démétrius-Poliorcétès, son beau-frère, qui fut vaincu. Pyrrhus consentit à se rendre comme otage en Égypte, après le traité conclu entre les success. d'Alexandre. Il épousa dans ce pays la princesse Antigone, fille de la reine Bérénice; et cette alliance l'ayant mis en état de revendiquer ses droits sur l'Épire, il y entra avec des troupes et de l'argent, et fit d'abord un accord avec Néoptolème, qui s'était emparé de la couronne après la mort d'OEacide (père de Pyrrhus). Mais bientot ce collègue, qui voulait régner seul, ayant tenté de l'empoisonner, il le prévint, et le tua au milieu d'un festin. En l'an 291, Pyrrhus profita d'une maladie de Démétrius, son beau-frère, pour envahir la Macédoine, dont celui-ci s'était emparé. Les Macédoniens finirent par abandonner Démétrius, reconnurent Pyrrhus pour leur souverain, et s'en détachèrent au bout de 7 mois de règne pour se donner à Lysimaque. Pyrrhus fut contraint de retourner en Épire, et, quelq. années après, il accepta la proposition que lui firent les Tarentins de commander leur armée contre la république romaine. Le prudent Cynéas, après s'être efforcé vainement de le détourner de cette entreprise, fut envoyé par lui à Tarente avec 3,000 hommes d'infanterie; et le prince s'embarqua lui-même peu après avec 23,000 fantassins, 3,000 chevaux et 20 éléphants. Une partie de ces troupes fut submergée dans une tempête; toutefois le reste suffit à Pyrrhus pour marcher contre le consul Lævinus, qui s'avançait dans la Lucanie. L'armée romaine fut mise dans une déroute complète, et laissa 15,000 hommes sur le champ de bataille. Après cette victoire, Cynéas vint, au nom du roi, offrir la paix au sénat, qui répondit, d'après le conseil d'Appius Cæcus, « Que, si Pyrrhus voulait traiter, il devait commencer par sortir d'Italie. » Toutefois les sénateurs jugèrent convenable de négocier la rentrée des prisonniers; et cette mission fut confiée à C. Fabricius, qui conquit l'estime de Pyrrhus par ses vertus. Ce prince renvoya tous les prisonn. romains sans rançon, et reçut en échange un égal nombre de Samnites et de Tarentins, précédemment tombés au pouvoir des Romains. Fabricius, nommé consul, perdit une nouv. bataille contre le roi d'Épire, après une action prolongée durant deux jours et long-temps douteuse : ce qui fit dire à Pyrrhus : « Si nous remportons encore une pareille victoire, c'en est fait de nous. » Sur la demande des Siciliens, qui l'invitaient à venir défendre leur île contre les attaques des Carthaginois, le roi quitta bientôt après l'Italie, et chassa les agress. de la Sicile. S'étant brouillé ensuite avec les Siciliens, il retournait en Italie lorsque les Carthaginois attaquèrent sa flotte et lui prirent plus. vaisseaux. Toutefois il parvint à gagner Tarente avec 20,000 fantassins et 3,000 chevaux. Avec cette armée, renforcée d'un corps de Tarentins, il marcha à la rencontre des Romains; mais cette fois il fut battu sous les murs de Bénévent par le consul M.-Curius-Dentatus. Cette bataille fut la dernière que Pyrrhus livra en Italie; et cette même année (274 avant J.-C.) il retourna en Épire avec 8,000 fantassins et 500 cavaliers, restes de sa formidable armée. Ennemi du repos, et manquant d'argent pour payer et entretenir ses troupes, Pyrrhus attaqua ensuite Antigone, qui régnait alors sur la Macédoine, et soumit la plus grande partie de ce royaume; mais, entraîné bientôt par le roi Cléonyme dans une nouv. guerre contre les Spartiates, il fut tué au milieu d'une mêlée nocturne dans la ville d'Argos, dont il venait de s'emparer, l'an 272 avant J.-C. Pyrrhus a été regardé par les anciens

comme le plus célèbre des capit. après Alexandre-le-Grand; c'était aussi l'avis d'Annibal, qui pourtant l'a surpassé. Son histoire avait été écrite par Hiéronyme de Cardie; mais elle s'est perdue. Il y a lieu de croire que Plutarque, qui cite cet écrivain, s'est beaucoup aidé de son ouvrage pour composer la *Vie* de Pyrrhus, où il a rassemblé presque toutes les tradit. relatives à ce prince, vraies ou fabuleuses. J.-B. Jourdan a publ. une *Histoire de Pyrrhus, roi d'Épire*, Amsterd., 1749, 2 vol. in-12.

PYTHAGORE, célèbre philosophe, chef et fondateur de l'école qu'on a désignée sous le nom d'*école d'Italie*, paraît avoir vécu dans le 6e S. av. l'ère chrétienne. Les anciens auteurs ne s'accordent point sur le lieu de sa naissance; toutefois l'opinion la plus générale est que l'île de Samos fut sa patrie. Il prit des leçons de Phérécyde, et l'on présume qu'il fut admis aussi à l'école de Thalès et d'Anaximandre. Suivant l'usage des sages de ce temps, il entreprit de visiter les contrées que la renommée signalait alors comme jouissant des bienfaits de la civilisation et du trésor des connaissances. Il visita l'Égypte, et y séjourna longtemps; il parcourut la Phénicie, l'Asie-Mineure, visita les temples les plus célèbres de la Grèce, fut initié dans les mystères égyptiens, dans ceux de Bacchus, d'Orphée; et, s'il faut en croire Jamblique, ainsi que beaucoup d'autres auteurs, il alla jusque dans la Perse et dans l'Inde; quelques-uns même ont voulu le mettre en rapport avec les Hébreux et les Druides des Gaules. On doit croire que dans le cours de ses longs pélerinages, il étendit le cercle de ses connaissances, et s'exerça surtout à d'utiles comparaisons. Il fit des découvertes importantes dans les sciences mathématiq., et leur donna une forme méthodique, dont il ne paraît pas qu'elles fussent encore en possess. chez les différents peuples qu'il avait visités. De retour dans sa patrie, il enseigna d'abord la géométrie et l'arithmétique à Samos, et de là, selon le témoignage de Porphyre et de Jamblique, dans la plupart des îles de la Grèce, en propageant avec ces sciences une doctrine mystérieuse et sacrée dont il était le créateur. Étant passé dans la partie de l'Italie qu'on appelait alors la Grande-Grèce, Pythagore s'établit à Crotone. Là, cet homme extraordinaire, sans exercer aucune fonction publique, obtint, par l'influence de ses lumières et de sa vertu, un empire égal à celui des législateurs. On accourut en foule auprès de lui : les hommes les plus distingués se rangèrent au nombre de ses disciples. Il dirigea ses efforts vers la réforme et le perfectionnement des mœurs, et, par suite, des institutions sociales, « pensant, dit M. de Gérando, que le moyen le plus sûr pour conduire les peuples à la liberté est de les en rendre dignes; et que c'est en formant de bons magistrats qu'on prépare de bonnes lois, qu'on procure aux lois une bonne exécution et un salutaire empire. » Aussi un grand nombre de ses auditeurs furent-ils appelés aux principaux emplois publics dans les villes de la Grande-Grèce. Toutefois les passions et les intérêts ambitieux s'irritèrent contre les doctrines du philosophe, quelle que fût la réserve qu'il s'était imposée; on s'alarma des innovations qu'il introduisait; on s'effraya de la sévérité de ses préceptes De son vivant même, il vit éclater la persécution qui s'attacha à son école; et, suivant quelque auteur, il en aurait été personnellem. la victime. Il mourut vers l'an 500 avant J.-C. Le système de l'école fondée par ce célèbre philosophe, est développé dans l'ouvr. de M. de Gérando intit. *Histoire comparée des systèmes de philosophie, considérés relativement aux principes des connaiss. humaines*, 2e édit., Paris, 1822, 4 vol. in-8.

PYTHÉAS, astronome, géographe et navigateur, né à Marseille, vivait au commencem. du 4e S. av. J.-C., et passe pour le plus ancien écrivain qu'aient produit les Gaules. Citoyen d'une ville libre, dont le commerce était alors au plus haut degré de splendeur, il trouva les moyens de cultiver son goût pour les sciences; et s'appliquant surtout à la physique et à l'astronomie, il y fit des progrès qui fixèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. On conjecture que les magistrats, dans la vue d'étendre le commerce de la république, envoyèrent Pythéas faire, par mer, des découvertes dans le Nord, en même temps qu'Euthymènes allait explorer le midi. Après avoir passé les colonnes d'Hercule, longé les côtes de l'Espagne, de la Lusitanie, de l'Aquitaine, de l'Armorique, traversé le canal qu'on nomme aujourd'hui la Manche, Pythéas aborda l'île de Thulé, que l'on a cru être l'Islande, et que le savant Danville a jugé, peut-être avec plus de raison, devoir être une des îles Schetland, désignées aussi sous le nom de Thulé par les anciens. Dans un second voyage, que le même Danville et Gosselin n'admettent point, le navigateur marseillais aurait pénétré par le Sund dans la mer Baltique, et poussé jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme *le Tanaïs*, et qui serait, selon quelq.-uns, ou la Vistule, ou la Radaune, ou la Dwina. Il consigna ses découvertes dans deux ouvrages : le premier, intit. *Description de l'Océan*, contenait la relat. de son voyage de Gadès (Cadix) à l'île de Thulé; et le second, ayant pour titre *le Période*, ou *le Périple*, renfermait le récit de sa navigation dans la Baltique. Il ne reste de l'un et de l'autre que de courts fragments dans la *Géographie* de Strabon, et dans l'*Hist. naturelle* de Pline. Selon Hipparque, Pythéas apprit aux Grecs que l'étoile polaire n'était pas au pôle même, mais qu'elle formait avec trois autres étoiles voisines un quadrilatère dont le pôle était le centre. Il paraît aussi que ce savant navigateur fut le premier qui soupçonna la liaison du phénomène des marées avec le mouvem. de la lune. On peut consulter pour plus de détails sur Pythéas : le *Dictionnaire* de Bayle; les *Éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Pythéas*, par Bougainville (*Mémoires* de l'acad. des inscriptions, t. XIX); le *Mémoire* de J.-P. Murray, *de Pytheâ massiliensi*, publ. en 1775 dans les *nov. Comment. soc. Gotting.*, t. VI.

Le P. Hardouin a confondu Pythéas le Marseillais avec un orateur du même nom, contemporain et ennemi de Démosthène.

PYTHODORIS, reine de Pont, femme de Polémon Ier, gouverna seule pendant la minorité de son fils Polémon II. L'an 17 de notre ère, elle était veuve d'Archélaüs, dernier roi de Cappadoce (*voy.*, sur les médailles de cette princesse, un *Mém.* de l'abbé Belley, t. XXIV de l'acad. des inscriptions).

# Q

QUADRAT (St), disciple des apôtres, évêque d'Athènes vers 126, présenta en 131 à l'empereur Adrien, une *Apologie* en faveur des chrétiens, ce qui porta ce prince à faire cesser la persécution. Il est fâcheux qu'il ne reste de cette pièce qu'un court fragm. conservé par Eusèbe. C'est à tort que quelques critiques ont prétendu que Quadrat l'apolog. n'était pas le même que l'évêque d'Athènes.

QUADRI (JEAN-LOUIS), architecte, peintre de perspective et graveur, né à Bologne, mort en 1748, a publié : *Tavole gnomoniche per delineare gli orologj a sole*, 1733 et 1735. — *Tavole gnomoniche per regolare di giorno gli orologj di ruota*, etc., 1746. — *Tavole gnomoniche per le ore oltramontane*, 1743. — *Regole degli cinque ordini di architettura di messer Jacopo Barozzi di Vignola*, 1736. — *Regole della prospettiva pratica delineate in tavole*, 1744. La bibliothèq. de l'institut de Bologne possède plus. MSs. de Quadri; il serait à désirer qu'on les fit imprimer.

QUADRIGARIUS (QUINTUS-CLAUDIUS), historien romain, vivait du temps de Sylla, 80 ans av. J-C. Il peut être considéré comme le plus ancien des auteurs qui écrivirent les annales de la république. Ce qui reste de son histoire donne lieu de regretter ce qui en est perdu. Tite-Live et Aulu-Gelle citent fréquemment cet auteur, dont les fragm. ont été recueillis par Havercamp à la suite de son édit. de Salluste *cum not. varior.*, Amsterd., 1742, in-4.

QUADRIO (FRANÇ.-XAVIER), littérateur, né en 1695, à Ponte en Valteline, entra fort jeune chez les jésuites, et ne tarda pas à sentir qu'il n'avait aucune vocation pour l'état qu'il avait embrassé. Il s'y distingua néanmoins dans l'enseignem. et la prédicat., et se livra en même temps à div. compositions littéraires qui firent honneur à ses talents et à son érudition; mais voulant enfin se dégager de ses liens, il quitta l'habit de jésuite, se rendit en Suisse, vint à Paris, où il se lia avec le card. de Tencin et Voltaire, qui appréciaient son mérite, et retourna en 1748 en Italie, où le pape Benoît XIV, dont il avait obtenu la bienveillance, lui permit de se retirer dans le couvent des Barnabites de Milan. Il y mourut en 1756. Ses principaux ouvr. sont : *Della poesia italiana*, Venise, 1734, sous le nom de Giusep-Maria Andrucci. — *Della storia e della ragione d'ogni poesia*, 7 tom. in-4 : le prem. vol. parut à Venise en 1736, et fut réimpr. à Bologne en 1739; les suiv. sont de Milan, 1741-59. Ce vaste recueil, qui a exigé de Quadrio de longues et pénibles recherches, a mérité l'estime des littérat., et les Italiens le préfèrent généralement à celui de Crescembeni. — *Dissertazioni crit.-storiche intorno alla Rezia di quà delle Alpi, oggi detta Valtellina*, 3 tomes, Milan, 1755-56. On peut consulter sur la vie de cet écrivain la *préface* qu'il a mise en tête de cet ouvrage; la *Raccolta milanese* de 1756; les *Annali litterarj d'Italia*, et les notices sur les hommes illustres *della Comasca diocesi*, par le comte Giovio. — Joseph QUADRIO, médecin, né à Ponte en 1707, mort en 1757, était cousin du précédent, et l'un des élèves les plus distingués de Vallisnieri et de Morgagni. On a de lui quelques poésies et des ouvr. de médecine, tels que : *Uso, utilità e storia delle acque termali di Trescorio, nel territorio di Bergamo*, Venise, 1749. — *Nuovo metodo per curare il canchero coperto, e specialmente le ghiande scirrose*, ibid., 1750. — Un autre QUADRIO (Joseph-Marie), archiprêtre de Locarno, sur le lac Majeur, a publié en 1711, à Milan, une *Paraphrase* lyrique en vers italiens du *Stabat*, du *Dies iræ*, et de quelq. autres proses.

QUANZ (JEAN-JOACHIM), musicien, né en 1697 près de Gottingue, se distingua par son talent sur la flûte, donna des leçons de cet instrument au gr. Frédéric, qui prenait plaisir à exécuter souvent des duos avec lui, et se l'attacha par de nombr. bienfaits. Il mourut à Postdam en 1773. On a de lui : *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752, in-4, ouvr. qui eut plus. édit., et qui a été trad. en français et en hollandais. Quanz a composé en outre une *Suite de pièces à deux flûtes*, publ en 1729, et on lui doit d'avoir perfectionné cet instrument.

QUAKERS, TREMBLEURS ou AMIS, sont les noms divers d'une seule et même secte religieuse, très répandue en Angleterre et aux États-Unis, et qui, malgré sa foi en J.-C., n'admet aucun sacrement, pas même le baptême ni la cène. Quatre dogmes princip. sont la base de sa doctrine : 1° l'autorité civile ne peut exercer aucun droit sur la croyance religieuse; 2° les serments exigés par l'autorité civile sont illicites; on doit se borner à une simple déclarat. affirmative ou négative; 3° la guerre est une chose illégitime : aussi les quakers refusent-ils de porter les armes, de faire des réjouissances à l'occasion d'une victoire, etc.; 4° enfin, les ministres de l'Évangile doivent être nourris, entretenus, comme les apôtres, par des oblations volontaires et non par des convent., des arrangements qui leur assurent un salaire déterminé. Au reste,

tout quaker peut être reconnu *ministre*, sans formule de consécration quelconque, mais aussi sans acquérir aucun privilége ni traitement, s'il a prêché plus. fois de manière à se faire écouter avec intérêt; et tout individu de la société, sans distinction d'âge ni de sexe, peut prendre la parole dans les assemblées, dès qu'il se sent ou qu'il se croit inspiré du St-Esprit. On l'écoute, s'il a le talent ou le bonheur de se faire écouter, ou si un des *Amis*, inspiré à son tour, ne l'interrompt brusquement. Plus d'une fois un débutant a fermé ainsi la bouche à un ancien. Quelq.-uns de ces ministres, hommes ou femmes, font des excurs. lointaines, même d'Amérique en Europe et d'Europe en Amérique. Dans ce cas, ils sont munis par leurs frères, qui les ont entendus prêcher, d'un certificat de capacité. Quoi qu'on en ait dit, les quakers sont loin de regarder le culte public comme superflu, et ils ont même établi des mesures répressives contre ceux qui ne fréquentent pas assidûment les assemblées. Les hommes et les femmes ont séparément des assemblées périodiques de mois, de trimestres et d'années. Les dern. sont au nombre de sept: 1° celle de Londres, où les *Amis* d'Irlande envoient leurs représent.; 2° de la Nouvelle-Angleterre; 3° de New-York; 4° de Pensylvanie et Nouvelle-Jersey; 5° de Maryland; 6° de Virginie; 7° des Deux-Carolines et de la Géorgie. Nous ne parlerons point ici des choses qui ont pu rendre ridicule la secte des *Amis*. Qu'importent leurs gr. chapeaux, leurs marques extérieures d'austérité, leur habitude de tutoyer tout le monde? Ils ont bien racheté quelques singularités par les mœurs irréprochables, la probité, la philanthropie véritable et sans exagération, qui sont les traits distinctifs de leur caractère. Ainsi l'on n'oubliera jamais tout ce qu'ils ont fait pour hâter l'abolition de la traite des noirs. Non contents d'affranchir leurs esclaves, beauc. d'Amis leur tinrent un compte pécuniaire du temps passé à leur service. Dep. quelq. ann., les quakers, enrichis par le commerce et devenus aussi beaucoup plus nombreux, se sont un peu relâchés de leur sévérité primitive, et se sont divisés en *dry-quakers*, *quakers-secs*, ce sont les rigides, et en *wet-uakers*, *quakers-humides*, ce sont les mitigés, qui se plient aux usages du monde, qui consentent à faire la guerre, etc. Il n'a pas manqué de s'établir dans cette société des schismes comme dans toutes les autres; mais jusqu'ici sa doctrine n'a subi que des altérat. peu considérables. On trouvera des renseignements sur les quakers dans les ouvrages suivants: *the History of the people called quakers*, Londres, 1779, in-8. — *Portraiture of quaquerism*, *by* Th. Clarkson, New-York, 1806, 3 vol. in-8. — *Voyage dans les États-Unis d'Amérique, dans les années* 1795, 1796 et 1797, par Liancourt, Paris, an VII, 8 vol. in-8. — *Précis de l'histoire, de la doctrine et de la discipline des quakers*, Londres, 1790, in-18. — *États-Unis de l'Amérique à la fin du* 18ᵉ *S.*, Paris, 1802, 2 vol. in-8.

QUARIN (JOSEPH) premier médecin de l'emper. Joseph II, membre des sociétés de médecine de Copenhague, de Londres, de Venise et de Vienne, né dans cette dernière ville en 1733, s'est fait une grande réputation par ses talents, son zèle et ses soins infatigables pour le perfectionnement de l'instruction médicale dans sa patrie. Non-seulement il ouvrit des écoles de cliniq. qui ont servi de modèle à celles qui ont été formées depuis en France et en Italie; mais il travailla aussi sans relâche à l'améliorat. du système des hôpitaux, forma plus. établissem. en ce genre, et publia, dans l'intérêt de la science, diverses observations qui lui valurent les plus honorables suffrages. Nommé comte en 1797, il fut décoré en 1808 du cordon de l'ordre de St-Léopold, remplit six fois les fonct. de rect. de l'université, et mourut en 1814, environné de toute l'estime que lui avaient méritée ses utiles travaux. Les écrits de Quarin, dont plus. ont été trad. en franç., en angl. et en italien, présentent d'excellentes vues pratiq., et méritent d'être consultés; mais ils pèchent quelquefois par des divis. inexactes, et par des théories erronées qui régnaient au moment où ils ont été publiés. En voici la liste: *Tentamina de cicutâ*, Vienne, 1761, in-8. — *Methodus medendarum febrium*, 1772, in-8. — *Methodus medendi inflammationes*, 1774, in-8: ces deux dern. ouvrages ont été réimpr. en 1781, sous ce titre: *De curandis febribus et inflammationibus commentat.* — *Tractatus de morbis oculorum.* — *De Entomiâ noxâ et utili physico-medicè consideratâ.* — *Considérat. sur les hôpitaux de Vienne*, en allemand, 1784. — *Animadversiones practicæ in diversos morbos*, 1786, in-8; trad. en français par Sainte-Marie, sous le titre impropre d'*Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1807, in-8.

QUARLES (FRANÇ.), poète angl., né à Steward dans le comté d'Essex en 1592, vécut au milieu des troubles de l'Angleterre. Une pièce, qu'il intitula *le royal Prosélyte*, et son attachem. à la cause de Charles Iᵉʳ lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Dans une émeute, ses liv. furent pillés, ses MSs. enlevés, et cette perte hâta sa mort, arrivée en 1644. On a imprimé de lui en 1649 *la Vierge veuve*, avec quelques poésies sur des sujets religieux. — L'un de ses fils, Jean, cultiva la poésie, prit les armes pour Charles Iᵉʳ, et mourut de la peste à Londres, en 1665.

QUARRÉ (GUILLAUME), chirurg. de Paris, a publié: *Myographia heroico versu explicata*, Paris, 1638, in-4. C'est une descript. aussi bizarre qu'inexacte des muscles du corps humain. — QUARRÉ (Pierre), médecin, est auteur du livre intitulé *les Merveilleux effets de la nymphe de Santenay, au duché de Bourgogne, où il est sommairem. traité de son orig., propriété et usage*, Dijon, 1633, in-4.

QUARREY ou QUARRÉ (JEAN-HUGUES), écrivain ascétiq., né à Poligny en 1580, acheva ses études à Paris, et après avoir reçu le grade de docteur en Sorbonne, fut pourvu d'un canonicat dans sa ville natale; il s'en démit pour entrer dans la congrég. de l'Oratoire, obtint le titre de prédicateur du roi d'Espagne, et mourut à Bruxelles en 1656. Ses ou-

vrages, qui eurent beauc. de succès dans le temps, sont presque tous oubliés aujourd'hui. Nous citerons : *le Trésor spirituel*, Paris, 1636, in-8, souvent réimpr. — *Traité de la pénitence chrét.*, ib., 1648, in-12. — *Le Riche charitable*, Bruxelles, 1653, in-12. — *Direction spirituelle*, etc., ibid., 1654, in-8.

QUATREMAIRE (dom Jean-Robert), bénédict., né à Courzeraux, diocèse de Séez, en 1611, se signala dans la question sur l'auteur de l'*Imitation* par deux écrits très vifs en lat., 1640 et 1650, in-8, où il s'efforça d'établir, contre le P. Fronteau, les droits du prétend. Gerson, abbé de Verceil. Appelé par ses supérieurs à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, il en défendit les privilèges contre Launoy, dans deux dissertations publiées en 1657, in-8, et 1668, in-4. Il en publia une en 1659 pour défendre les droits de l'abbaye de St-Médard de Soissons. Étant à l'abbaye de Ferrières, en Gatinais, il tomba dans un creux d'eau et se noya, en 1671. On peut consulter la *Biblioth.* de D. Lecerf et l'*Histoire littéraire de la congrégat. de St-Maur,* par D. Tassin.

QUATTROFRATI (Franç.-Marie), jésuite, né à Modène en 1646, mort à Plaisance en 1704, a publié des *Sermons*, des *Panégyriques*, Plaisance, 1698. — *Lamentations de Jérémie*, trad. en ital., ibid., 1701. — Des poésies lat., Mantoue, 1706, in-4.— Les *Vies* de quelq. saints personnages, etc.

QUATTROMANI (Sertorio), littérateur, né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1551, mort vers 1616, a publié des *Rime*, des lettres, et autres opusc., et laissé MSs. plusieurs ouvr. dont on trouve les titres dans la *Biblioth. calabra* de Zavarronici.

QUEBOOREN (Crispin van den), grav., né vers 1603 en Hollande, s'est fait connaître par une suite de portr. estimés, entre autres de *Guillaume Ier*, prince d'Orange, de *Corneille Wirscher,* et du *cardin.-infant*, d'après van Dyck.

QUELLIN (Erasme), peintre, né à Anvers en 1607, étudia d'abord la philosophie avec succès, mais sans aucun goût, devint ensuite l'un des élèves disting. de Rubens, et mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont dans sa ville natale. — Il eut un fils nommé Jean Érasme, dont on conserve des tableaux dans des galeries d'Italie. — Artus Quellin, de la famille des précédents, né à Anvers en 1630, mort en 1716, a exécuté les belles sculpt. de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, qui ont été grav. par Hubert Quellin, de la même famille.

QUÉLUS (Jacq. de LEVIS, comte de), *mignon* de Henri III, mort entre les bras de ce prince le 29 mai 1578, d'une blessure qu'il reçut en se battant en duel avec d'Entragues. Henri lui fit élever un magnifique mausolée en marbre, avec cette épitaphe :

Non injuriam, sed mortem, patienter tulit.

QUÉNON (J.), professeur de seconde au collège Louis-le-Grand, mort à 54 ans en 1821, est auteur d'un *Dictionn. grec-franç.*, adopté par l'univers., 1807, 2 vol. in-8. Il avait eu pour collaborateur M. Thory, premier employé à la biblioth. du Roi. Quénon a laissé des matériaux pour un *Dictionn. franç.-grec.*

QUENSTEDT (Jean-André), théol., né en 1617 à Quedlimbourg, d'une famille patricienne, professa avec distinct. la philosophie à Wittemberg, fut nommé direct. du pensionnat du collége électoral, et, en récompense de ses services dans l'enseignement, obtint la prevôté de l'église de Tous-les-Saints. Il mourut en 1688, après avoir été marié trois fois. Outre plus de 60 dissert., dont on trouve les titres dans le 22e vol. des *Mém.* de Niceron, on a de lui un savant traité intitulé : *Sepultura veterum, seu Tractatus de antiquis ritibus sepulchralibus Græcorum, Romanor., Judæorum et christianorum*, Wittemberg, 1648, 1660, in-8. — *Antiquitates biblicæ et ecclesiasticæ*, ib., 1688, 1693, in-4. — *Dialogus de patriis illustrium doctrinâ et scriptis virorum omnium ordinum et usque ad annum* 1600, ibid., 1654 et 1691, in-4 : hist. littéraire indigeste et fautive (rare). — *Ethica pastorum et instructio cathedralis*, ib., 1708, 3e éd. — *Theologia didactico-polemica, sive Systema theolog.*, ib., 1685 et 1696, in-fol.

QUENTIN (St), regardé comme l'apôtre de la ville d'Amiens et du Vermandois, y souffrit, à ce que l'on croit, le martyre durant la persécution de Dioclétien, en 287.

QUER-Y-MARTINEZ (Joseph), botan. espagnol, né à Perpignan en 1695, fut d'abord employé en qualité de chirurgien-major, et profita des différ. voy. qu'il fit avec son régiment dans les provinces orient. de l'Espagne, sur les côtes d'Afrique, etc., pour recueillir un grand nombre de plantes et de graines, desquelles il forma dans la suite un jardin botanique, où il réunit en peu d'années plus de deux mille espèces. Cet établissement, le premier de ce genre en Espagne, donna l'idée à Charles III d'en créer un semblable dans le Prado; mais ce projet ne fut mis à exécut. que sous Ferdinand VI, en 1755. Quer, nommé alors professeur au jardin du roi, y propagea l'étude de la botaniq., et s'occupa en même temps d'un ouvrage intitulé : *Flora espanola, o historia de las plantas que se crian en España*, dont il fit paraître les 4 premiers vol. à Madrid en 1762, avec une dédicace au roi, une petite carte de la péninsule, et 188 pl. Quer fut le prem. Espagnol qui publia un trav. sur les plantes de son pays; mais il n'eut pas la satisfaction de le terminer. Il fut enlevé aux sciences en 1764. Ortega, continuateur de cette *Flore*, dont les deux derniers vol. parurent en 1784, fit précéder le 5e de l'*Éloge historique de Quer*.

QUERAS (Mathurin), doct. de Sorbonne, né à Sens en 1614, mort à Troyes en 1695, fut exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire et de souscrire à la censure contre Arnauld. On a de lui une *Dissertation* sur cette question : *Si le concile de Trente a décidé ou déclaré que l'attrition, conçue par les seules peines de l'enfer et sans amour de Dieu, soit une disposit. suffisante pour recevoir la rémission des péchés et la grâce*

*de la justification au sacrement de la pénitence*, Paris, 1685, in-8 : l'auteur y soutient la négative.

QUERBEUF ou QUERBOEUF (Yves-Mathurin-Marie de), jésuite, né à Landernau en 1726, mort en 1799 en Allemagne, où il s'était réfugié pendant la révolut., est principalement connu par la nouv. édition qu'il a publ. des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*, etc., 1780-83, 26 vol. in-12. — Des *Mémoires pour servir à l'hist. de Louis, dauphin de France*, 1777, 2 vol. in-12. — Des *Observat. sur le Contrat social de J.-J. Rousseau*, par le P. Berthier, 1789, in-12. — Des *Sermons* du P. de Neuville, 1776, 8 vol. in-12. On lui doit en outre la traduct. de l'*Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, par le P. Willermet, 1761, in-12, et un *Abrégé des principes de Bossuet et de Fénélon sur la souveraineté*, publié par l'abbé Émery, Paris, 1791, in-8. Il a laissé non terminée une édit. des *OEuvres de Fénélon*, 1787, 1792, 9 vol. in-4.

QUERCIA (Jacq. della), sculpteur, né à Sienne, où il mourut en 1418, est connu par plus. ouvr. dont il orna sa ville natale, et entre autres par une belle fontaine de marbre, construite sous sa direction, et qui lui fit donner le nom de *Quercia della fontana*.

QUERENGHI ou QUERENGI (Antoine), poète italien et latin, né à Padoue en 1546, mort à Rome en 1633, occupa des emplois importants sous les papes Clément VIII, Grégoire XV et Urbain VIII : Henri IV voulut l'attirer en France. On a de lui quelques ouvr. en prose peu remarq.; des *Poésies italiennes*, Rome, 1616, in-8, et *latines*, 1629, in-8, qui sont estimées. — Flavio Querenghi, neveu du précéd., fut camérier du pape Grégoire XV, refusa l'évêché de Veglia, fut appelé à Venise en 1624, pour y professer la morale, et mourut dans cette ville en 1646. On a de lui quelques écrits de morale, d'après les principes d'Aristote.

QUERINI (Angelo-Maria), cardinal et littérat., né à Venise en 1680, entra en 1698 chez les bénédictins de Florence. Entraîné par le désir d'étendre ses connaissances en littérature, après avoir visité l'Allemagne et la Hollande, il se rendit à Paris, y passa deux ans à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, se lia avec tous les savants de l'époque, et peu de temps après être rentré dans sa patrie, fut fait archevêque de Corfou, évêque de Brescia, et enfin cardinal en 1727. Il mourut à Brescia en 1759. Ses principaux ouvr. sont : *Primordia Corcyræ ex antiquissimis monumentis illustrata*, Brescia, 1738, in-4. — *Veterum Brixiæ episcoporum sancti Philastrii et sancti Gaudentii opera, necnon beati Ramperti et venerabilis Aldemani opuscula*, etc., ibid., 1738, in-fol. — *Specimen variæ litteraturæ, quæ in urbe Brixiâ ejusque ditione paulò post typographiæ incunabula florebat*, etc., 1739, in-4. Il a donné une édit. des *OEuvres* de St Éphrem, 1742, 6 tom. in-fol., en grec, en syriaque et en lat. Voltaire, dans sa correspondance, remercie Querini d'avoir trad. en beaux vers latins une partie de la *Henriade* et du *Poème de Fontenoy*. Ce prélat était correspondant de l'acad. des inscript. de Paris et de plus. académies étrangères. — Parmi les autres Querini, au nombre de plus de vingt, dont les biographes italiens ont conservé la mémoire, nous ne parlerons que de Lauro, né vers 1420 à Candie, où il mourut vers 1466. Professeur de philosophie à Venise, il y acquit une grande célébrité, vint ensuite occuper une chaire d'éloquence à l'univ. de Padoue, et prit part à plus. querelles littér. On a de lui des *Oraisons*, des *Lettres*, un livre contre les Juifs et un traité *De nobilitate*.

QUERLON (Anne-Gabriel MEUSNIER de), littérateur et traduct. estimable, né à Nantes en 1702, mort à Paris en 1780, a travaillé aux *Petites affiches de Province*, à la *Gazette de France*, au *Journal étranger* et au *Journal encyclopédique*. On a de lui un grand nombre d'opuscules, parmi lesq. nous citerons : les *Impostures innocentes*, 1761, in-12, c'est le recueil de plus. opuscules qu'il avait publ. dans sa jeunesse comme traduct. du grec, du latin et de l'ital. — Le *Testam. de l'abbé Desfontaines*, 1746, in-12. — Le *Code lyrique, ou Réglem. pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12, etc. Il a donné de bonnes édit. de *Lucrèce*, 1744, in-12; de *Phèdre*; des *Poésies d'Anacréon*; il a eu part à la *Continuation de l'hist. des voyages de l'abbé Prévost*, et trad. en franç. le *Poème de la peinture*, de l'abbé de Marsy. On trouve une *Notice* sur Querlon dans le *Nécrologe*, 1781, p. 301-16.

QUESNAY (Franç.), chef de la secte des *économistes*, médec. ordinaire de Louis XV, membre de l'académie des sciences, de la société royale de Londres, etc., né en 1694 à Merei près de Montfort-l'Amaury, exerça d'abord la chirurgie à Mantes, avec beaucoup de succès, et se fit connaître dans le monde médical par une réfutation du *Traité* de Silva *sur la saignée*. La Peyronie, prem. chirurg. du roi, ayant dès ce moment jeté les yeux sur lui pour remplir la place de secrétaire perpétuel de l'acad. de chirurgie, il en fut pourvu en 1737. La même année il fut nommé chirurgien ordinaire du roi et professeur royal aux écoles de chirurgie. Toutes ces faveurs se trouvèrent bientôt justifiées par la publicat. du prem. vol. des *Mém. de l'acad.*, dont la *Préface* est regardée comme un chef-d'œuvre en ce genre. Quesnay prit une part très active aux querelles qui s'élevèrent entre la faculté de médec. et le collége de chirurgie, et rédigea le plus gr. nombre des écrits qui parurent au nom de ses confrères pendant cette longue et mémorable dispute. De fréquents accès de goutte l'empêchaient depuis quelq. temps de se livrer à la pratique. Cependant il suivit Louis XV dans la campagne de 1744, et se fit recevoir docteur en médec. dans la faculté de Pont-à-Mousson. Peu de temps après, étant déjà médecin consultant, il acheta la survivance de la charge de médecin ordinaire du roi. Ce prince aimait à causer avec lui. Il l'appelait *le Penseur*, et en lui accordant des lettres de noblesse, il lui donna pour armoiries trois fleurs de pensée avec cette devise : *Propter cogitationem mentis*. Quesnay s'était occupé dès sa jeunesse du

sort des habitants des campagnes, et le désir de l'améliorer lui dicta les articles *Grains*, *Fermiers*, etc., dans l'*Encyclopédie*, ainsi qu'une foule de *Mém.* dans les *Journaux de physique et d'agricult.*, et dans les *Éphémérides d'un citoyen*. Ses idées furent accueillies par un grand nombre d'écrivains, qui, souvent outrèrent les conséquences de ses principes, ou les énoncèrent avec l'enthousiasme et l'obscurité des oracles. Quesnay mourut octogénaire en 1774, il était bon, franc, loyal et obligeant; mais ses manières avaient quelq. chose d'agreste et de tranchant qui effarouchait l'amitié. On a prétendu qu'il ressemblait physiquement à Socrate, ce qui n'est pas exact; mais on cite de lui plus. traits qui rappellent le caractère de ce philosophe. Outre de nombreux articles dans les différents recueils que l'on vient de citer, et la *Préface* du prem. vol. des *Mém.* de l'acad. de chirurgie, collection dans laquelle on distingue de lui quatre *dissertations sur les plaies à la tête et l'usage du trépan*, il a publ. : *Observations sur les effets de la saignée*, Paris, 1730 et 1750, in-12. — *Essai physique sur l'économie animale, avec l'art de guérir par la saignée*, ib., 1736 et 1747, 3 vol. in-12 : cet ouvr., qui a eu beauc. de vogue, n'est pas sans de grands défauts. — *Recherches critiques et historiques sur l'origine, les divers états et les progrès de la chirurgie en France*, ib., 1744, in-4 et 2 vol. in-12, reproduit sous ce titre : *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France*, Paris, 1749, in-4; à la fin de cet ouvr. curieux, on trouve l'*Index funereus* de Jean Devaux. — *Tr. de la suppuration*, ibid., 1749, in-12; trad. en allem. — *Traité de la gangrène*, ibid., 1749. — *Traité des fièvres continues*, ibid., 1753, 2 vol. in-12. — *La Physiocratie, ou Constitution naturelle des gouvernements*, ib., 1768, in-8 : cet ouvr., que La Harpe appelle l'Alcoran des *économistes*, a été publ. par Dupont de Nemours. — *Recherches philosophiques sur l'évidence des vérités géométriq., suivies d'un projet de nouveaux éléments de géométrie*, 1773, in-8 : cette product. de l'extrême vieillesse de Quesnay n'apprit qu'une chose, dit un de ses biographes, l'affaiblissement de sa tête. On cite encore de lui : *Observation sur la conservation de la vue; Observat. sur la psycologie, ou science de l'âme; Extrait des économies royales de Sully*. Ces trois ouvr. furent imprimés à Versailles, par ordre de Louis XV, qui en tira, dit-on, lui-même quelq. épreuves; mais ils ont été si soigneusem. séquestrés, qu'il n'en est pas resté un seul exemplaire à la famille de l'auteur. L'*Éloge de Quesnay*, par Condorcet, a été inséré dans le recueil de l'acad. des sciences. Le marquis de Mirabeau, l'un des plus gr. admirat. de Quesnay, et qui, dit-on, l'avait aidé dans la rédaction de quelques-uns de ses ouvr., a composé aussi son *Éloge*, d'un ridicule si rare que, s'il faut en croire La Harpe, les curieux l'ont conservé comme un modèle de galimatias. Il existe un 3e *Éloge de Quesnay*, par le comte d'Albon (1775, in-8), et inséré dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France. Le portrait de Quesnay a été gravé par Will, in-8 et in-fol., et par J.-Ch. François, à la manière noire. L'un et l'autre sont également recherchés. — QUESNAY DE SAINT-GERMAIN, petit-fils du précéd., mort en 1805, a publ. : *Projet d'instructions et pouvoirs génér. et spéciaux à donner par les communes des pays d'élection à leurs députés aux états-généraux, convoqués à Versailles pour le 21 avril 1789*, 1789, in-8.

QUESNÉ (FRANÇ.-ALEXANDRE), botaniste-cultivateur, né à Rouen en 1742, renonça au commerce, qu'il avait embrassé pour complaire à ses parents, et consacra dès-lors tout son temps à l'étude raisonnée de la botanique. Il recueillit un gr. nombre de plantes et d'arbustes exotiques qu'il sut acclimater, et mourut dans sa patrie en 1820. On a de lui une traduct. estimée de la *Philosophie botanique* de Linné, 1788, gr. in-8; divers *Mém.* sur la botanique, et plus. *Notices* insérées dans le *Rec.* annuel de la société d'émulation de Rouen.

QUESNEL (PASQUIER), théologien, né à Paris en 1634, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1657, devint direct. de l'institut. de Paris, et joua un gr. rôle dans les débats entre les jésuites et les jansénistes. Ce fut pour ses élèves, qu'il composa les *Réflexions morales*, dont la prem. partie fut impr. à Paris en 1671. Peu de temps après il donna une édit. des *OEuvres de St Léon*, pape, sur un ancien MS. de Venise (1675, 2 vol. in-4). L'archevêque de Paris (Harlay), instruit de l'attachement de Quesnel aux principes des jansénistes et de son opposit. à la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1681. L'assemblée générale de l'Oratoire ayant exigé en 1684 la signature d'un formulaire dressé en 1678 sur div. points de philosophie et de théologie, le P. Quesnel ne voulut point y souscrire, et se retira dans les Pays-Bas en 1685. Il alla joindre à Bruxelles Arnauld, dont il recueillit les derniers soupirs, et c'est là qu'il acheva ses *Réflexions morales*, ouvr. condamné par la constitut. *Unigenitus* en 1713. Les jésuites ayant obtenu un ordre de Philippe V pour le faire arrêter, il fut transporté dans les prisons de l'archevêché de Malines (v. PRÉCIPIANO). Remis en liberté en 1703, il alla former à Amsterdam quelques églises jansénistes, et mourut dans cette ville en 1719. Ses principaux ouvr., outre les *Réflexions morales*, 1694, sont : *Lettres contre les nudités*, 1686, in-12. — L'*Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*. — *Tradit. de l'Église romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace*, Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du sieur Germain, doct. en théologie. — La *Discipline de l'Église, tirée du Nouveau-Testament et de quelq. anciens conciles*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4. — *Causa arnaldina*, Hollande, 1690, in-8. — Sept *Mém.*, en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la constitution *Unigenitus*. — La *Souveraineté des rois défendue*, Paris, 1704, in-12. On lui doit aussi : *Solution de divers problèmes*, 1699, petit in-12. On trouve dans Moréri la longue nomenclature des

pièces relatives aux contestations dans lesquelles le P. Quesnel s'est engagé.

QUESNEL (Pierre), surnommé *Bénard*, ecclésiastique, mort à La Haye en 1774, est connu par l'*Hist. de la compagnie de Jésus*, dont les 4 prem. vol. ont été impr. à Soleure en 1740, in-12. Cette hist., qui l'occupa la plus grande partie de sa vie, était achevée depuis trois mois, lorsque, sentant approcher sa fin, il en fit brûler le MS., qui aurait formé 20 vol. in-12. Il ne put résister, dit-on, à quelques personnes qui lui en faisaient un cas de conscience. On a encore de l'abbé Quesnel *Extrait de l'Almanach du diable*, 1737, et *Almanach du diable*, 1738, in-12, pièces remplies d'anecdotes piquantes sur plus. gr. personnages. C'est à tort qu'on lui a attribué un ouvr. allégorique sur les affaires de la bulle *Unigenitus* intit. : *Hist. de don Ranucio d'Aletès*, Venise (Rouen), 1736, 2 vol. in-12 : ce roman est de Nicolas Hecquet, neveu du fameux médecin (*Biographie d'Abbeville*).

QUÊTANT (Franç.-Antoine), auteur dramatiq., né en 1733 à Paris, après avoir terminé ses études, se chargea de quelques éducat. particulières ; puis, dans un âge assez avancé, obtint une place, et mourut en 1823, après avoir été successivem. chef du bureau des lois, des hôpitaux, des prisons et de la commission des secours, adjoint au secrétariat de l'administration des hospices, et contrôleur de l'hospice des incurables. La liste de ses product. a été recueillie par M. Beuchot (*Bibliographie de la France*, 1823, p. 567-72), qui l'a fait suivre de curieuses recherches sur les théâtres de la Foire, où furent représentées les pièces de Quêtant. Nous nous bornerons à citer les deux seules qu'on joue quelquefois encore : *le Maréchal-ferrant*, opéra-comique, 1761, in-8; trad. en allemand, Francf., 1772, in-8; et *le Tonnelier*, 1765, in-8. Quêtant a donné quelques trad., et on trouve de lui divers opusc. dans le vol. intitulé : *Étrennes de la Cour-Neuve pour l'année* 1774. On peut consulter pour plus de détails la notice nécrolog. placée en tête du catalogue de sa biblioth., 1823, in-8.

QUÉTIF (Jacq.), dominic., né à Paris en 1618, fut depuis 1652 bibliothécaire de la maison de son ordre, rue St-Honoré, où il avait fait profession, et consacra son temps à l'étude jusqu'à sa mort arrivée en 1698. On a de lui une édition des *Opusc.* et des *Lettres de Pierre Morin ;* une nouv. édition du *Concile de Trente*, in-12; de la *Somme de St Thomas*, en 3 vol. in-fol.; des *Lettres de Savonarole*, avec sa *Vie*, par Pic de la Mirandole. Il laissa une *Bibliothèq.* des auteurs de son ordre, qui fut terminée par le P. Échard, son confrère; elle a pour titre : *Scriptores ordinis prædicator.*, Paris, 1719 et 1721, 2 vol. in-fol.

QUETINEAU (Pierre), général républ., né vers 1757 à Puy-Notre-Dame (Maine-et-Loire), commandait en Vendée la division de Bressuire, lorsque, par suite d'échecs partiels contre les troupes royales, il fut réduit à leur abandonner la place de Thouars. Accusé de trahison, il fut livré au tribunal révolutionn. de Paris, qui l'envoya à l'échafaud le 16 mars 1794. M^me^ de la Rochejacquelin, dans ses *Mém.*, le disculpe pleinement de l'injuste accusation dont il fut victime.

QUEVEDO DE VILLEGAS (D. Francisco), poète et littérat. espagn., qu'un critique moderne (M. de Sismondi, *Hist. de la littér. du Midi*), ose presq. mettre en parallèle avec Voltaire, sinon sous le rapport du goût ou du génie, du moins pour sa tournure originale d'esprit, l'universalité des connaissances et la fécondité, naquit à Madrid en 1580 d'une famille noble, et, de bonne heure orphelin, fut placé à l'univ. d'Alcala, où il fit de brillantes études. Versé dans les lang. savantes, possédant en outre l'arabe, l'hébreu, l'italien et le français, il avait étudié avec fruit la jurisprud. et la médecine, et s'était rendu habile dans les arts d'agrément, lorsque les suites d'un duel qu'il eut avec un grand seign. l'obligèrent à s'expatrier. Il suivit en Sicile le comte d'Ossuna, dont il se concilia la bienveillance par le zèle avec lequel il remplit div. fonctions que lui confia ce vice-roi; mais libre à peine de toute inquiétude relativem. à l'aventure fâcheuse qui le tenait éloigné de sa patrie, il se trouva impliqué dans la conspiration de Bedmar (*v.* ce nom) à Venise. S'étant sauvé en Espagne, il y partagea la disgrâce de son protecteur, fut arrêté en 1620, et ne parvint, au bout de 3 ans, à recouvrer sa liberté que pour être exilé de nouv. dans sa terre de Torre de Juan Abad. C'est là qu'il composa la plupart de ses poésies, qui durent nécessairement porter l'empreinte de la situation où il se trouvait réduit. Quevedo fut dans la suite autorisé à reparaître à la cour : il eut même le titre honorifique de secrétaire du roi, mais il refusa de rentrer dans les affaires. A 54 ans, il épousa une femme de haute naiss., qu'il perdit après quelq. années d'une paisible union, et ce malheur ne fut que le prélude de nouvelles infortunes. En 1641 il fut jeté dans un noir cachot comme prévenu d'avoir écrit une virulente diatribe contre l'administration du comte d'Olivarez, y languit oublié pendant 22 mois, vivant d'aumônes (ses biens avaient été confisqués), et ne fut remis en liberté qu'après la disgrâce du comte-duc, alors que le véritable auteur du libelle, aussi détenu, sortait également de sa prison. Quevedo mourut peu de temps après, en 1645. Ce fécond écrivain, celui de sa nation qui a le plus approché de Cervantes, a embrassé dans ses ouvrages tous les genres de littérature; mais il excellait surtout à manier la satire; et certes un vaste champ lui était ouvert de ce côté. Cependant, loin de planer, comme Voltaire, au-dessus des préjugés de ses contempor., Quevedo a non-seulement respecté tous ceux de la nation espagn., mais il a consacré quelques-uns de ses écrits à des objets peu dignes d'un philos. : telle est sa lettre (*Carta*, etc.) au roi de France Louis XIII, où il appelle toute la rigueur de ce monarque sur les protestants des Pays-Bas. Du reste, comme la plupart de ses MSs. furent dispersés lors de sa dern. détent., il est plus que probable que le gouvern. soupçonneux sous leq. il vivait n'eût pas manqué

d'anéantir ceux de ses écrits qui auraient eu trait à l'inquisition ou aux abus de la puissance sacerdotale, s'il se fût exercé sur ces matières. Mais on peut affirmer que telle n'a jamais été la pensée de Quevedo; sa *Politica de Dios*, son *Memorial por el patronato de St Iago*, etc., en font foi. Les plus connus d'entre ses autres ouvrages en prose sont : *los Suenos* (les Visions), Rouen, 1627; traduit en français par La Geneste et par l'abbé Berault. — *Historia y vida del gran Tacano*, etc., dont on a trois traductions : la plus récente, par Rétif de La Bretonne et d'Hermilly, est intit. *le fin Matois*, *ou Histoire du gr. Taquin*, La Haye (Paris), 1776, 3 part. in-12. Ses poésies, réunies par Gonzales de Salas, ont pour titre *el Parnasso español*, Madrid, 1648, 2 vol. in-4 : il en a été fait un choix, impr. à Paris en 1821, in-18, avec celles de Luis de Gongora. Les éditions plus ou moins complètes de ses œuvres sont assez nombreuses : nous nous bornerons à citer celles de Madrid, 1650, 3 vol. in-4 ; Sancha, 1791-94, 11 vol. in-8. — *Obras jocosas y poesias escogidas*, ib., 1796, 6 vol. in-12.— *Obras jocosas*, Madrid (Paris), 1821, 4 vol. in-18. — *Obras escogidas*, Barcelonne, 1798, 4 vol. in-8.— Les pièces satiriques ou burlesques, en prose, de Quevedo, ont été trad. en français par Raclotz, Bruxelles, 1698 et 1699, 2 vol. in-12. Don Paul-Antoine de Tarsia a donné en espagnol une *Vie* de Quevedo, Madrid, 1663, in-8. On peut aussi consulter avec fruit le tome II, p. 115, de l'*Histoire de la littérature espagn.* de Bouterweck, et l'ouvrage de M. Sismondi déjà cité. — Pedro de ALCANTARA de QUEVEDO, cardinal et évêque d'Orense en Galice, grand-cordon de l'ordre de Charles III, né en 1736 à Villa-Nova-de-Freno, dans l'Estramadure, mort en 1818, a mérité la reconnaissance de toutes les âmes génér., par la charité sans bornes et l'héroïque dévouement qu'il déploya envers les prêtres et nobles français émigrés, qui accoururent en foule dans son petit diocèse. Outre les aumônes habituelles qu'il faisait, on a évalué à plus de 80,000 francs par an ce qu'il consacrait à cette bonne œuvre. A l'époq. de l'invasion de la Péninsule par Napoléon, ce prélat se retira en Portugal, et il y resta jusqu'au retour de Ferdinand IV en 1814 ; dep., sa modestie et ses autres vertus apostoliques ne reçurent aucune atteinte des honneurs dont il fut comblé malgré lui.

QUIBERON (affaire de). — V. HERVILLY et PUYSAYE.

QUIÉTISTES. — V. MOLINOS et GUYON.

QUIÉTUS (FULVIUS), second fils de Macrin, fut fait tribun par Valérien. Son père, déclaré emper. en 261 par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'auguste, partagea son autorité avec lui et Macrin-le-Jeune, et lui laissa le soin de défendre l'Orient contre les Perses, pend. qu'il irait se faire reconnaître en Occident, où Gallien régnait. Quiétus se signala par ses talents militaires. Mais son père et son frère ayant été tués, Odenat, servit. jusqu'alors fidèle, lui enleva une partie de ses troupes et mit le siége dev. Émèse, où ce prince s'était renfermé. Les habitants le sacrifièrent à leur sûreté, l'an 262. Son règne n'avait duré que 17 mois.

QUILLARD (PIERRE-ANT.), peintre, né à Paris, mort à Lisbonne en 1733, travailla dans le goût de Wateau, son maître. Conduit par un médecin en Portugal pour dessiner les productions végétales de ce roy., il y obtint une pension du roi comme peintre de la cour. Ses principaux ouvrages sont les plafonds de l'appartem. de la reine à Lisbonne, et quelq. tabl. dans le palais du duc de Cadaval.

QUILLET (CLAUDE), un des meilleurs poètes lat. modernes, né en 1602 à Chinon (Touraine), étudia la médecine et la pratiqua pendant quelques ann. avec succès. S'étant rendu à Loudun pendant l'instruction de la procéd. touchant la prétendue possession des ursulines, il se rendit suspect par une imprud. au commissaire Laubardemont. La crainte d'être arrêté le détermina à partir pour Rome, où il prit l'habit ecclésiastique. Il devint secrétaire du cardinal d'Estrées, alors ambassad. de France près du St-siége, et put dans ses loisirs se livrer à la culture de la poésie. C'est alors qu'il commença son poème de la *Callipédie*. Il le termina à Paris, où il ne revint qu'après la mort du card. de Richelieu, et le fit imprimer à Leyde en 1655, in-4, sons le nom de *Calvidius Letus*, anagramme du sien. Il travailla ensuite à un poème en l'honn. de Henri IV, dont il laissa, par son testament, le MS. à Ménage, avec 500 écus pour le faire imprimer. Le légalaire garda l'argent et oublia le poème. Quillet mourut à Paris en 1661. Il ne reste de lui que la *Callipædia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione, poema didacticon*. L'édit. de Leyde est rare sans être recherchée. Celle de Paris, 1656, in-8, a souffert des retranchements; mais elle est augment. d'une *Épître à Eudoxe* et d'un éloge funèbre (*lugubre encomium*) du philosophe Gassendi. L'édition la plus estimée est celle de Londres, 1708, in-8. Le poème de Quillet a été traduit en franç. par Montheuault d'Égly, Paris, 1749, petit in-8; en vers français, par Lancelin de Laval, ib., 1774, in-12, et de nouveau en prose, par Caillau, Bordeaux, 1799, in-12, avec des variantes et une notice sur la vie de l'auteur. Coupé a inséré dans le tome XI des *Soirées littéraires*, la traduction du 4e livre, où l'auteur traite des soins que réclament les enfants nouveau-nés, et donne de sages préceptes que J.-J. Rousseau a développés depuis dans son *Émile*.

QUILLOT (CLAUDE), ecclésiast., né vers 1650, fils d'un artisan d'Arnay-le-Duc, a long-temps passé pour l'aut. d'une prétendue hérésie, nommée de son temps le *quillotisme*. Après avoir reçu les ordres sacrés, il s'était livré à la direction, et sa réputat. de piété lui avait donné un gr. nombre de pénitentes, parmi lesquelles se trouvaient des personnes les plus distinguées de Dijon. Ce succès lui fit d'abord des jaloux, et lui attira ensuite de grandes persécutions. On agitait alors la question du quiétisme : Quillot avait eu des relations avec plusieurs personnes prévenues de cette hérésie, et notamm. avec Mme Guyon, dont il avait distribué

ou fait distribuer plus. écrits, entre autres : *Moyen court de faire l'oraison*. Les dénonciations portées contre lui parurent si graves, que l'autorité ecclésiastique crut devoir les prendre en considération. La procéd. fut établie par-dev. l'official de Dijon. Quillot ne comparut point, et fut déclaré par sentence contumace, atteint et convaincu d'avoir tenu des disc. remplis des erreurs du quiétisme, d'avoir distribué des liv. suspects desdites erreurs, etc., pour raison de quoi on le condamna à une détent. de trois ans dans un monastère. Comme d'autres personnes étaient englobées dans cette sentence, l'autorité séculière en prit connaissance en ce qui la regardait. Quillot envoya divers mém. justificatifs, et, par arrêt du parlement, il fut mis *hors de cour*. Il se pourvut alors en révision contre la sentence de l'officialité, qui, par une nouvelle décis., le déchargea *à pur et à plein*. Après avoir repris ses fonctions, Quillot vécut dans la retraite. On ignore l'époque de sa mort. Le jugement solennel rendu en sa faveur ne fit point taire la haine qui l'avait poursuivi. Ses ennemis n'en persistèrent pas moins à faire de lui le chef d'une nouvelle secte, et firent paraître l'*Hist. du quillotisme ou de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quiétisme*, prétendu impr. à Zell, 1703, in-4 de 434 pages. On sait aujourd'hui que ce libelle, sans nom d'auteur, est l'ouvrage d'Hubert Mauparty, procur. au présidial de Langres. Un arrêt du parlement de Dijon ordonna qu'il serait lacéré et brûlé par la main du bourreau. Il est devenu très rare.

QUIN (James), célèbre acteur anglais, né à Londres en 1693, abandonna de bonne heure les études qu'il avait commencées à Dublin, et s'engagea à 21 ans dans une troupe de coméd. qui se formait dans cette ville, et où il fit sans beauc. de succès ses prem. débuts. Il vint ensuite à Londres, et fut admis dans la troupe de Drury-Lane. Il y fut constamment applaudi jusqu'en 1741, époque où débuta Garrick, son rival et son vainq. La carrière théâtrale de Quin finit en 1753. Dans les dernières ann. de sa vie il s'était lié avec Garrick, et ce fut au retour d'une visite qu'il lui avait faite qu'il mourut à Bath, le 21 janv. 1766. Quin était dans l'intimité de Thomson, de Pope et de plusieurs autres personnages remarquables de cette époque. Sans être fort lettré, il possédait à fond les meilleurs poètes de son pays. Comme acteur, il n'avait, dit-on, pas de rivaux dans les rôles de Falstaff, du Moine espagn., de sir John Brute, de Volpone; il déployait aussi un gr. talent dans ceux de Caton, de Pierre, de Coriolan, et dans tous les rôles où il fallait peindre un chagrin profond. Il existe une *Vie de Quin*, 1766, in-8. Davies a donné de gr. détails sur cet acteur dans la *Vie de Garrick*.

QUINAULT (Philippe), célèbre poète lyrique, membre de l'Acad. franç. et de celle des inscript., né à Paris en 1635, était fils d'un boulanger. Après avoir fait quelq. études, il eut le bonheur de s'attacher à Tristan-l'Ermite, auteur de *Mariamne*, qui, ayant reconnu en lui un goût décidé pour la poésie, encouragea ses dispositions, et l'associa à l'éducation qu'il donnait lui-même à son fils uniq. Tristan ne tarda pas à recueillir le fruit de ses soins : dès l'âge de 15 ans Quinault avait déjà composé plusieurs pièces de théâtre, et à 18 ans il débuta par sa comédie des *Rivales*, qui fut très applaudie. Il ne se laissa point éblouir par ce brillant succès : cédant aux sages conseils de ses amis, il entra chez un avocat pour se livrer à quelq. chose de plus solide que le théâtre; mais les études de sa nouvelle profession ne purent le détourner de son goût favori; et l'on vit se succéder chaq. ann. quelques pièces de sa composition. *L'Amant indiscret*, qu'il fit jouer en 1654, fut couvert d'applaudissements : cette pièce se distingue entre les comédies de Quinault par un style plus vif et plus comique, et l'on pense que Voltaire en a profité pour sa comédie de *l'Indiscret*. Après la mort de son bienfaiteur, auquel il avait à son tour prodigué les plus tendres soins, Quinault donna successiv. *la Comédie sans comédie; les Coups de l'amour et de la Fortune; la Mort de Cyrus*, tragédie en 5 actes; diverses autres pièces, et en 1661 la tragéd. d'*Agrippa, ou le faux Tibérinus*, qui fut jouée 2 mois de suite et reprise plus. fois. S'étant marié vers cette époque, Quinault prit le titre d'avocat en parlem., acheta une charge de valet-de-chamb. du roi, et fut pend. 3 ans plus occupé de son bonheur domestique que de la littérature. Il y revint en 1664, et fit paraître sa tragédie d'*Astrate*, qui attira une telle affluence de spectat. que les comédiens doublèrent le prix des places. Cette pièce, malgré la critique de Boileau, eut, avec *le faux Tibérinus*, l'honn. assez rare d'être jouée pend. 80 ans; mais le peu de réussite qu'elles eurent aux dernières reprises les a fait disparaître de la scène. Jusqu'alors notre poète n'avait encore rien produit qui fût vraiment digne de la postérité. Chez lui les succès amenaient les succès; car il est à remarquer qu'aucune de ses pièces ne fut mal accueillie, si ce n'est *Bellérophon*, son avant-dern. tragédie, qui tomba dès la première représentation. Mais sa comédie de *la Mère coquette*, représentée en 1665, raffermit sa réputation qui avait souffert quelque atteinte. *Pausanias*, qu'il fit jouer un an après, fut sa dern. tragéd. Enfin il s'essaya dans l'opéra; et quoiq. ses premières pièces en ce genre fussent loin de la perfection à laquelle il parvint ensuite, elles annonçaient du moins que Lulli, qui avait obtenu le privilége de l'Opéra, ne s'était pas trompé dans son choix en préférant Quinault aux autres poètes de son temps. L'alliance de ces deux talents éleva bientôt la scène lyrique française au-dessus de toutes les autres; mais avec cette différence que la musique du compositeur a passé de mode, tandis que les vers du poète seront toujours goûtés. Déjà gratifié par le roi d'une pension de deux mille liv., Quinault fut décoré du cordon de St-Michel, et continua d'élever la renommée de l'opéra français jusqu'en 1686, que parut *Armide*, son dernier ouvrage et son chef-d'œuvre. Depuis cette époq., cédant aux sentiments religieux que sa femme lui avait inspirés, il cessa de travailler pour le théâtre

et ne voulut plus composer que des vers pieux. Il mourut le 26 novembre 1688, à l'âge de 53 ans. La noblesse de ses sentiments, la bonté de son cœur, sa modestie et l'aménité de son caractère le firent regarder comme l'un des hommes les plus aimables de son siècle. Ses ouvrages lyriques sont : *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus; Cadmus; Alceste; Thésée; le Carnaval; Athys; Isis; Proserpine; le Triomphe de l'Amour; Persée; Phaéton; Amadis de Gaule; Roland; la Grotte, ou l'Églogue de Versailles; le Triomphe de la paix*, et *Armide*. Les *OEuvres* de Quinault ont été imprim. avec sa *Vie*, Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12. M. Crapelet a publié dans le format in-8 les *OEuvres choisies* de Quinault, précéd. d'une notice fort intéressante, Paris, 1824, 2 vol. in-8.

QUINAULT (Jean-Baptiste-Maurice), bon acteur comique, fut reçu au Théâtre-Français en 1712, et mourut en 1744. Son père avait commencé à jouer en 1695, et s'était retiré du théâtre en 1717. Quinault l'aîné était musicien. Il a fait, outre ses *Divertissem.*, la musique des *Amours des déesses*. — Quinault-Dufresne (Abraham-Alexis), frère du précédent, acteur tragique, débuta au Théâtre-Français en 1712. Il rétablit le vrai goût de la déclamat., qui s'était perdu depuis la retraite de Baron, et mourut en 1767. La tradit. de Quinault-Dufresne, dans plusieurs rôles, a servi long-temps de règle à ses successeurs. On trouve dans tous les dictionnaires dramatiques diverses anecdotes curieuses sur cet acteur, qui avait, dit-on, un orgueil démesuré. — Jeanne-Marie Dupré, connue sous le nom de M$^{lle}$ de Seine, femme du précédent, joua avec un égal succès les premiers rôles tragiques et comiq.; elle excella dans celui de Didon, qu'elle avait créé, se retira du théâtre en 1736, et mourut en 1759.

QUINAULT (Jeanne-Franç.), sœur des précéd., née à Paris à la fin du 17$^{e}$ S., joignit à la réputat. d'une excellente actrice celle d'une femme d'esprit pleine d'instruct. Après avoir débuté en 1718 par le rôle de Phèdre, se reconnaissant plus de vocat. pour la coméd., elle s'essaya dans les rôles de soubrette, et fut admise dans cet emploi. Elle décida le succès d'un gr. nombre de pièces par son talent flexible et son jeu piquant. Les auteurs s'empressaient de consulter son goût exquis, et ce fut d'après ses idées que La Chaussée composa *le Préjugé à la mode*. Voltaire lui lut sa tragédie de *Zaïre* et sa comédie de *l'Enfant prodigue*. Elle attirait chez elle les gens du monde et les gens de lettres, et elle devint l'intime amie du marquis d'Argenson et de d'Alembert, auquel elle laissa, dit-on, par testament, un diamant d'un grand prix et des MSs. précieux. Cette actrice aimable, après avoir quitté le théâtre en 1741, mourut en 1783. On trouve sur elle et sur ses relations avec Duclos (*v.* ce nom) de curieux détails dans les *Mém. de M$^{me}$ d'Épinay*, 1818, 3 vol. in-8. — Marie-Anne Quinault, sœur de la précédente, fut plus célèbre par sa beauté que par ses talents. Reçue à la Comédie-Française en 1715, elle quitta le théâtre en 1722, et mourut en 1791, âgée, dit-on, d'au moins 100 ans.— Françoise Quinault, sœur aînée des précédentes, plus connue sous le nom de M$^{lle}$ de Nesle, celui de son mari, fut reçue au Théâtre-Français en 1708, et mourut en 1713, âgée de 23 ans. On croit qu'elle aurait pu acquérir une grande réputation dans les deux genres dramatiques, sans sa fin prématurée.

QUINCY (Charles Sevin, marquis de), offic.-général, né vers 1660, signala sa valeur dans les guerres que Louis XIV eut à soutenir depuis 1676 jusqu'à la paix d'Utrecht, et obtint, en récompense de ses services, le grade de lieutenant-génér. d'artillerie. Il se distingua encore à la malheur. bataille d'Hochstedt (1704), où il reçut une blessure assez grave, et commanda en 1707 l'artill. sous les ordres du maréchal de Villars. L'ann. suiv., il fut employé à l'armée que dirigeait sur le Rhin l'élect. de Bavière. A la paix, il fut nommé lieutenant au gouvernement d'Auvergne, et consacra ses loisirs à la mise en ordre des matériaux qu'il avait recueillis dans ses campagnes. On croit que cet officier-gén. mourut en 1728. On a de lui un ouvrage assez estimé : *Hist. milit. du règne de Louis-le-Grand, roi de France*, etc., Paris, 1726, 8 vol. in-4, avec cartes et plans.

QUINCY (Jean), méd., mort à Londres en 1723, a publié en anglais : *Dictionnaire de physique*, 1719. — *Pharmacopée universelle*, 1721, in-8; trad. en français par Clausier, Paris, 1745, in-4.— *Pharmacopée chimique*, Londres, 1723, in-4. — Quincy (Josias), conseiller à la cour de justice de Boston, se signala en 1770 et en 1774 par son patriotisme, et mourut au cap Ann en 1775, à 31 ans. On a de lui : *Observat. sur l'acte du parlem. communément appelé le bill de Boston, avec des pensées sur la société civile et la levée des armées*, 1774, in-8. — Quincy (Edmond), mort en 1788 à l'âge de 83 ans, est auteur d'un *Traité de la culture du chanvre*, Boston, 1765, in-4.

QUINETTE (Nicolas-Marie), conventionnel, était procur. à Soissons, sa ville natale, en 1789. Nommé député à l'assemblée législative par le département de l'Aisne, il prit place au côté gauche, demanda en 1792 que les biens des émigrés fussent séquestrés, appuya vivement la motion de la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi, et fut membre de la commission chargée de surveiller et de diriger le gouvernement établi après le détrônement de l'infortuné Louis XVI. Réélu à la convention, Quinette fut un des premiers représentants du peuple envoyés aux armées. Plus tard il devint membre du comité de salut publ., et fut l'un des quatre commiss. envoyés à l'armée de Dumouriez pour faire arrêter ce général, qui le fit saisir lui-même et le livra au prince de Cobourg. Quinette fut échangé avec ses collègues, en 1795, contre Madame, fille de Louis XVI. Élu membre du conseil des cinq-cents en 1796, il en sortit l'année suiv., fut nommé ministre de l'intér. en 1799, et préfet de la Somme en 1800 sous le gouvern. consulaire. Il se montra sage administrateur, et fut désigné par le corps

électoral de son départem. candidat au sénat conservateur. Bonaparte le fit conseiller-d'état pour la section de l'intérieur, et créa pour lui une direct. générale de la comptabilité des communes et des hospices. En 1814, Quinette donna son adhésion à la déchéance de Napoléon, qui toutefois le nomma dans les *cent-jours* commissaire extraordin. dans les départements de la Somme et de la Seine-Inférieure, et membre de la chambre des pairs. Après la seconde abdicat. de Napoléon, Quinette fut appelé par Fouché à faire partie du gouvernem. provisoire. A la fin de 1815, il fut banni comme régicide, et se retira à Bruxelles, où il mourut en 1821. On ne cite de lui que le *Rapport* des représentants du peuple Camus, Bancal, Lamarque, Quinette et Drouet, sur leur détention, lu au conseil des cinq-cents, Paris, an IV (1796), in-8 de 206 pages.

QUINONEZ (François de), cardinal, né vers la fin du 15e S. dans le royaume de Léon, était fils du comte de Luna. Il entra de bonne heure dans l'ordre des cordeliers, fut élevé à la dignité de général en 1522, et devint membre du conseil de conscience de Charles-Quint. Chargé par Clément VII, alors prisonnier au château de St-Ange, de négocier son élargissement auprès de l'empereur, il eut de la peine à l'obtenir, mais réussit enfin. Le chapeau de card. fut la récompense de ce service signalé. Quinonez fut également honoré de la confiance de Paul III, devint en 1534 protecteur des francisc., évêque de Cauria en 1539, de Palestrine en 1540, et mourut à Veruli dans le mois de septembre de cette année. On a de lui : *Compilatio omnium privilegiorum minoribus concessorum*, Séville, 1530, in-fol. — *Breviarium romanum ex sacrâ potissimùm Scripturâ et probatis sanctorum historiis nuper confectum*, Rome, 1535, in-8; souv. réimpr. dans différ. villes, dans les formats in-4, in-8 et in-16. L'édition de Paris, 1679, in-8, dont aucun exemplaire ne fut mis dans le commerce, avait été faite pour l'usage particulier de Colbert, et porte le titre de *Breviarium colbertinum*. Le bréviaire de Quinonez, bien que revêtu de l'approbat. des papes Clément VII, Paul III, Jules III et Paul IV, n'obtint point celle de la Sorbonne. La censure de cette compagnie se trouve dans la *Collection des jugements*, etc., par d'Argentré, t. II, p. 121 et suiv. En 1568, le pape Pie V défendit la récitation de ce bréviaire par une bulle, et depuis lors il a cessé d'être en usage. Les reproches qu'on faisait à l'auteur étaient d'avoir omis le petit office de la Vierge, les antiennes, les répons, les capitules, les homélies, l'ordre et le nombre des psaumes, tels qu'on les lisait dans l'Église, etc., et surtout d'avoir tellem. abrégé la vie des saints dont on y fait l'office, qu'on ne peut être éclairé ni sur leurs vertus, ni sur les miracles que Dieu a opérés par leur ministère pour l'édification des fidèles. — Don Juan de Quinonez, de la famille du précéd., né en 1600 dans les environs de Tolède, mort en 1650, est auteur des ouvrages suivants : *Traité sur les langoustes et les sauterelles* (en espagnol), Madrid, 1620, in-4. — *El monte Vesuvio, ahora la montana de Soma*, ibid., 1622, in-4. — *Essai sur les Gitanos ou Bohémiens*, etc. (espagnol), ibid., 1628, in-4, et quelques autres écrits peu remarquables.

QUINTE-CURCE (Q.-Curtius-Rufus), aut. d'une *Hist.* d'Alexandre-le-Grand, paraît avoir vécu dans le premier siècle de notre ère. Entre les div. personnages du nom de *Curtius*, un seul, cité par Tacite et Pline-le-Jeune, pourrait avoir quelq. analogie avec l'historien d'Alexandre; mais ce n'est qu'une hypothèse. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était fils d'un gladiateur, qu'il devint quest., puis consul; qu'il obtint, l'an 47, les honneurs du triomphe, et qu'il mourut gouverneur en Afrique. Dans la liste des rhéteurs, dont, sur la foi d'un MS., l'on croit que Suétone avait écrit les notices, se lit le nom d'un autre Quintus-Curtius-Rufus, qui peut être aussi l'aut. de l'*Hist.* d'Alexandre. Dans tous les cas, on ne voit pas qu'aucun écrivain, antérieur au 12e S., ait connu l'ouvrage qui nous est parvenu sous le nom de Quinte-Curce. Les prem. qui l'aient cité sont Jean de Salisbury, Pierre de Blois, Jacques Vitri et Vincent de Beauvais. Quant aux MSs. de Quinte-Curce, on a prétendu en posséder plus., dont l'ancienneté remonte au 10e S. Les critiques ne sont pas moins partagés sur le mérite de l'*Hist.* d'Alexandre que sur l'époque où elle fut écrite. Mais cet ouvr., qui, dans le fait, ressemble assez à un roman, a d'incontestables droits à l'estime de ceux qui, justes appréciateurs des compositions historiq. de l'antiquité, n'y recherchent guère que de brillants récits, des peintures fortes et un style élégant et pur. Il se composait originairement de X livres, dont les 2 premiers sont perdus, ainsi qu'une part. du 5e et du 6e. Les éditions de Quinte-Curce, avec ou sans comment., sont innombrables. Plus de 150 mériteraient d'être citées; mais nous devons nous borner à indiquer, comme les plus anciennes, celles de Rome (1470) et de Venise (1470 ou 1471), in-4; et comme les plus estimées, les éditions publiées par les Juntes, par les Aldes et Elzevier (Leyde, 1633, in-12); celles de Strasbourg, avec les supplém. de Freinsheim, 1648, 2 vol. in-8, et 1670, in-4; *cum notis varior.* de Schrevelius; *ad usum delphini*, par le P. Tellier, 1678, in-4; de Leipsig, avec supplém., de Ch. Cellarius, et des cartes géographiq., 1688, in-12; de Dresde, 1700, in-12, avec les supplém. de Junker; de La Haye, 1708, in-8, avec le commentaire de Pitiscus, 1708, in-8; de Delft, 1724, in-4, par les soins de H. Snakenburg; de Londr., par Maittaire, 1716, in-12, et par Brindley, 1748, 2 vol. in-18; d'Hemlstadt, 1795—1802, 3 vol. in-8, par D.-J.-T. Cunze; de Leipsig, 1818, gr in-8, par J.-C. Coker; enfin l'édit. de Lemaire, 1822, 2 vol. in-8. L'*Hist. d'Alexandre* a été trad. plusieurs fois en français. La vers. de Beauzée, 1789, 2 vol. in-12, a effacé celles de Vaugelas et de l'abbé Mignot; mais elle a été surpassée à son tour par celle de M. M. Trognon, 1828, 3 vol. in-8, qui fait partie de la *Biblioth. lat.-franç.* de Panckouke. Entre autres ouvrages, on peut consulter sur Quinte-

Curce *Examen des hist. d'Alexandre*, par Sainte-Croix.

QUINTILIEN (MARCUS-FABIUS-QUINTILIANUS), célèbre rhéteur, né à Rome dans le 1er S. de l'ère chrét., était fils d'un avocat, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. Il règne, au surplus, une grande incertitude sur plus. circonstances de sa vie. Selon les calculs de Dodwell, Quintilien dut naître l'an 42, et mourir sous le règne d'Adrien. Il suivit Galba en Espagne, y enseigna la rhétoriq., y plaida des causes, revint en 68 à Rome, où il continua à donner des leçons, et reçut à cet effet un traitement public. On a de lui, sous le titre d'*Institutions oratoires*, le cours de rhétorique le plus complet que les anc. nous aient laissé. Des copies de cet important ouvr. existaient au moyen-âge. Celle que Le Pogge déterra, en 1419, au fond de l'abbaye de St-Gall, et une autre, possédée par Léonard Arétin, sont les sources de toutes celles qu'on a faites depuis. Les deux prem. édit. des *Institut. oratoires* parurent en 1470 à Rome, in-fol. Dix autres furent publiées dans le 15e S. Parmi les nombreuses édit. du 16e, on distingue celle des Aldes, 1514, in-4; de Vascosan, Paris, 1538, in-fol.; de Rob. Estienne, 1542, in-4; de Mamert-Patisson, 1580, in-8, revue par P. Pithou, qui y a joint des *variantes*, des *notes*, et 145 petites *déclamations* du même auteur (on n'en avait encore impr. que 136). Schrevelius, et après lui J.-Fréd. Gronovius, ont donné leurs soins à l'édit. qui parut en 1665, in-8, *cum notis variorum*. En 1715, Rollin publ., chez les Estienne, *Quintilien abrégé*, 2 vol. in-12, et Capperonnier donna, en 1725, une édit. in-fol., avec un choix de *notes* et quelques *observations* critiques. L'édit. de Mathias Gesner, Gottingue, 1738, in-4, est plus estimée. Les dernières édit. sont celles de Barbou, Paris, 1769, in-12; de Deux-Ponts, 1784, 4 vol. in-4; de Leipsig, 1798-1815, 4 vol. in-8. Les *Institutions oratoires* ont été trad. en français par Gedoyn, Paris, 1718, in-4, souvent réimpr. jusqu'en 1812, 4 ou 6 vol. in-12. M. Onizille en a donné une nouvelle traduct., 1829-33, 6 vol. in-8, qui fait partie de la *Biblioth. lat.-franç.* de Panckoucke. Il existe des traduct. du même ouvr., en ital., en anglais, en allem., en danois (du 10e livre seulem.), en espagnol. Le dialogue sur les orateurs, attribué à Quintillien, a eu plus. traducteurs franç., notamment Claude Fauchet, Dureau de La Malle, Chénier (dans ses *Fragm. de littérat.*). On doit consulter, sur la vie et les ouvrages de ce gr. rhéteur, les *Annales quintilianæ*, de Dodwell; le *Dictionnaire* de Bayle; la *Biblioth. latina* de Fabricius; les *Jugem. des sav.*, recueillis par Gilbert, et le *Lycée* de La Harpe.

QUINTILLUS (MARCUS-AURÉLIUS-CLAUDIUS), empereur romain, commandait un corps de troupes stationné près d'Aquilée, quand l'emper. Claude II, son frère, mourut en 270. Il prit alors le titre d'Auguste, qui lui fut confirmé par les légions d'Italie. Mais Claude, ne reconnaissant pas dans Quintillus la capacité nécessaire pour gouverner, avait, avant de mourir, recommandé à ses généraux d'élire Aurélien, dont la valeur éprouvée promettait un digne défenseur à l'empire, alors attaqué de toutes parts. En apprenant l'élection d'Aurélien, Quintillus réunit ses légions, et essaya de les gagner à sa cause. Cette démarche fut infructueuse. Abandonné par ses soldats, il rentra dans Aquilée, et se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne de 17 jours. On a de cet empereur des médailles en or, très rares, et en petit bronze, communes.

QUINTINIE (JEAN de LA), célèbre écriv. agronomique, né en 1626 à Chabannais, dans l'Angoumois, fit de très bonnes études à Poitiers, vint se faire recevoir avocat à Paris, et visita l'Italie, où il acquit une gr. théorie dans l'agriculture et le jardinage, qui étaient ses goûts dominants depuis l'enfance. De retour à Paris, il fit des essais et des expériences fructueuses, et ne tarda pas à être appelé par Louis XIV à Versailles, pour prendre soin des jardins. Il y développa un génie et une habileté qui lui valurent de nombreuses et éclatantes preuves de la généreuse gratitude du monarque, et qui lui ont mérité d'être compté parmi les personnages illustres du gr. siècle. La Quintinie mourut à Versailles en 1688, laissant un écrit qui long-temps a été le seul guide des jardiniers. Cet ouvrage, impatiemment attendu, parut en 1690, sous le titre d'*Instruction pour les jardins fruitiers et potagers, avec un traité des orangers; suivi de quelques réflexions sur l'agriculture, par le feu sieur de La Quintinie*, 2 vol. in-4. Les édit. suiv. sont ornées du portrait de l'auteur, de vignettes et de dix pl. On y trouve de plus un poème de Santeuil, intit. : *Pomona*, et une *idylle* de Ch. Perrault. La meilleure est celle de 1730, à laquelle on a joint un *Traité des arbres fruitiers* (par le méd. Venette), qui avait paru anonyme en 1685. Cet ouvrage a été trad. en anglais, en belge, en ital. Briquet a publié un *Éloge de La Quintinie*, dans les *Mém.* de la société d'agriculture de Niort, 1807, in-8. Déjà Charles Perrault l'avait placé dans la *Galerie des hommes illustres* du 17e S., qui parut en 1696; mais cette notice présente fort peu de détails, et n'est pas exempte d'erreurs.

QUINTUS ou COINTOS. — V. CALABER.

QUINTUS-ICILIUS. — V. GUISCHARDT.

QUINZANO (JEAN-FRANÇOIS CONTI, connu sous le nom de *Quintianus-Stoa*, poète lat. moderne, né au village de Quinzano, dans le Brescian, en 1484, étudia à Brescia la rhétorique, la langue grecque, la philosophie, les mathématiques et l'astrologie, fit un cours de jurisprudence même à Padoue, et s'adonna ensuite à la poésie. Étant passé en France, il y fut accueilli par le cardinal d'Amboise, qui le fit nommer précepteur du jeune duc d'Angoulême, depuis François Ier. Il retourna plus tard en Italie, pour occuper la chaire de belles-lettres de Padoue, fut couronné, comme poète, des mains de Louis XII, à Milan, suiv. l'usage pratiqué en d'autres villes d'Italie, passa à la chaire de b.-lettres de Pavie, et revint en 1513 à

Paris, où il fit imprimer plus. ouvr. François I[er] ayant porté de nouv. la guerre en Italie, Quinzano accompagna son illustre élève, reprit à Pavie ses fonctions de professeur, et se retira ensuite dans son lieu natal, où il mourut en 1557. On a de lui un très gr. nombre d'ouvr., dont on trouve la liste à peu près complète dans les *Memorie aneddote-critiche spettanti alla vita ed agli scritti di Gio. Francesco Quinzano-Stoa*, etc., par Joseph Nember, Brescia, 1777, in-8. Ce sont des *poésies* très variées, des *dissertations* grammaticales et littéraires, etc. Dans la jeunesse de Quinzano, ses condisciples lui avaient donné le nom grec *Stoa*, qui signifiait *Portique des muses*, parce qu'il versifiait avec une telle facilité, qu'il semblait ne vouloir parler qu'en vers. Le Père Léonard Cozzando a publié la *Vie* de ce poète, si abondant, Brescia, 1694.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (Pierre), littérateur, né à Arles en 1526, fut pourvu de l'évêché de Senez à son retour d'un voyage en Italie, en 1546. Mais un procès, dont dépendait toute sa fortune, l'empêcha de prendre possession de son siége, et il se rendit à Paris, où il mourut, avant d'avoir été sacré, en 1550. On cite de lui un panégyrique de la Provence, sous ce titre: *De laudibus Provinciæ libri III*, Paris, 1551, in-fol., très rare; trad. en français par Fr. de Claret, archidiacre de l'église d'Arles, Tournon, 1615 ou 1614, in-8. — Quiqueran de Beaujeu (Paul-Ant. de), brave marin, de la même famille, fut reçu chev. de Malte en 1637, et devint la terreur des Turks, qui, l'ayant pris dans un des ports de l'Archipel, lui firent subir une captivité de 11 ans, et rejetèrent toutes les proposit. qui leur furent faites pour sa rançon. Il parvint enfin à s'échapper des Sept-Tours, grâce à l'adresse et à l'audace de son neveu, Jacques de Quiqueran, qui s'était rendu à Constantinople, dans la ferme résolution de travailler à sa délivrance. De retour en France en 1671, le chev. de Beaujeu fut pourvu de la commanderie de Bordeaux, et vécut plus. années au sein de sa famille. — Quiqueran de Beaujeu (Honoré de), neveu du précédent, né à Arles en 1655, entra dans la congrégat. de l'Oratoire à l'âge de 17 ans, fut chargé de professer la théologie au collége d'Arles, puis à Saumur, obtint ensuite les succès les plus brill. dans les missions de l'Aunis et du Poitou, et mérita d'être nommé par Fléchier son gr.-vicaire à Nîmes. Il prévint dans cette ville une sédition qu'allait exciter la sévérité du maréchal de Montrevel, et contribua beaucoup à calmer l'agitat. des esprits, encore irrités par la révocat. de l'édit de Nantes. Il parut avec honneur, comme député du 2[e] ordre, dans les assemblées du clergé de 1693 et de 1700, fut nommé, en 1705, à l'évêché d'Oleron, et presque aussitôt à celui de Castres, et dès-lors ne sortit plus de son diocèse. Il s'occupa sans cesse d'améliorer le sort des fidèles confiés à ses soins, établit dans sa ville épiscopale un séminaire, et y fit bâtir à ses frais un hôpital. Il mourut à Arles en 1736. Outre une *Oraison funèbre de Louis XIV* (1715, in-4), qu'il prononça à St-Denis, on a de lui des *lettres* et des *Instructions pastorales*, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur les abus de la mendicité, etc. (v. son *Éloge* dans le t. XII, pag. 336-44, du *Recueil* de l'acad. des inscript., dont il était associé).

QUIRINI. — V. Querini.

QUIRINO (Pierre), voyageur vénitien du 15[e] S., nous a transmis des détails curieux et instructifs sur la Scandinavie, où il fut porté par un naufrage. Sa relat. a trouvé place dans la plupart des collect. de voyages, et M. Eyriès en a inséré la traduction dans l'*Hist. des naufrages*, 1816.

QUIROGA (Joseph), jésuite, né en 1707 à Lugo, en Galicie, étudia les mathémat. avec succès, fut admis à l'école de la marine, fit plusieurs voyages sur mer, prit ensuite l'habit de St Ignace, et obtint de ses supér. la permiss. de passer en Amérique pour y prêcher l'Évangile. Dans le même temps, il reçut du roi d'Espagne la commiss. de visiter la terre Magellanique, à l'extrémité de l'Amérique du Sud, de s'assurer des ressources que le pays pouvait offrir, et de déterminer des points convenables à l'établissem. de ports et de rades pour les bâtim. de commerce. Le résultat de cette mission ne fut pas aussi important qu'on était en droit de l'attendre du zèle du P. Quiroga. De retour en Europe, il se rendit à Rome pour y exposer l'état des missions dans le Paraguay, et mourut à Bologne en 1784. Le *Journal* de son voy., rédigé sur ses observat. et celles de ses compagnons, par le P. P. Loçano, a été impr. dans les *Pièces justificatives* de l'*Hist. du Paraguay*, par le P. de Charlevoix. On n'a de lui qu'un seul ouvr. : *Tratado del arte verdadero de navegar per circulo paralelo à la equinoxial*, Bologne, 1784. Plusieurs de ses MSs. sont conservés à Bologne.

QUIROS (Pedro-Fernandez de), l'un des grands navigateurs des temps modernes, né en Espagne vers le milieu du 16[e] S., voyagea d'abord pour le commerce. On a supposé mal à propos qu'il faisait partie de la prem. expédit. de Mendana, en 1567. Ce n'est que depuis 1595 qu'il appartient à l'histoire, car c'est en cette année qu'il accompagna Mendana dans sa 2[e] entreprise, en qualité de premier pilote. Il perdit cet illustre chef avant la fin du voyage, et le remplaça dans le commandem. Il parvint, malgré les plus gr. obstacles, à conduire à Manille les déplorables restes de la flotte, se rendit de là au Mexique, puis au Pérou, dont il pria le vice-roi, L. de Velasco, de lui fournir un nouvel armem., destiné à poursuivre les découvertes de Mendana. N'ayant rien obtenu, il alla présenter ses projets à Philippe III lui-même, à Madrid. Son principal objet était de rechercher un continent austral, dont il avait le prem. entrevu l'existence plus clairement; mais on a cru que le gouvernem. espagnol avait plutôt l'intention de faire tenter la route de l'Amérique en Espagne par les Indes-Orientales. Quoi qu'il en soit, Quiros se rendit au Pérou, muni d'un plein pouvoir, fit construire deux vaisseaux et une corvette, et appareilla de

Callao le 21 décembre 1605, faisant voile à l'ouest-sud-ouest. Il découvrit, entre autres îles, qui n'ont pas été toutes retrouvées, celles de l'*Incarnacion*, de la *Dezana*, qui depuis a été reconnues pour être l'*Osnabrugh* de Wallis, le *Boudoin* de Bougainville, et le *Maitea* de Cook; d'*Otaïti*, de la *Sagitaria*, de la *Gente-Hermosa*, de *Taumaco*. Dans cette dern., il obtint des renseignements qui le déterminèrent à se diriger vers le Sud. Il aperçut successivem. les îles de *Tucopia* et de *Nuestra-Señora-de-la-Luz*, et continua sa route vers le Sud. Le 26 avril 1606, plus. terres se présentèrent à sa vue, et, dans l'embarras du choix, il mit le cap sur celle qui gisait au sud-ouest de *Nuestra-Señora-de-la-Luz*, et qu'il appela *Tierra austral del Espiritu-Santo*. Le port où il aborda fut nommé *la Vera-Cruz*. Il est bien reconnu aujourd'hui que cette terre est la même que les Grandes-Cyclades de Bougainville et les Nouvelles-Hébrides de Cook. Quiros en prit possess. au nom de son maître, et fit voile pour le Mexique, où il arriva le 3 octobre 1606. De là, il se rendit à Madrid pour solliciter les moyens de poursuivre ses découvertes et d'établir une colonie sur la terre du St-Esprit; mais ce fut en vain qu'avec des couleurs dont deux siècles n'ont pu effacer ni la vérité ni la vivacité, il peignit à Philippe III les nombr. avantages de cette terre nouvelle; on ne mit à sa disposit. que des moyens peu proportionnés à la grandeur de ses desseins. Il partit cepend. pour Lima, avec l'intent. de tenter un nouv. voyage; mais il n'eut pas le bonheur d'y arriver, et mourut à Panama en 1614. Son mémoire à Philippe III fut publié en espagnol à Séville, 1610; en lat., à Amsterdam, 1613, sous ce titre : *Narratio de terrâ australi incognitâ, et de terrâ Samojedarum et Fingensiorum in Tartariâ*, in-4; et en français, à Paris, 1617, sous celui de *Copie de la requête présentée au roi d'Espagne par le capitaine Pierre-Ferdinand de Quir, sur la découverte de la cinquième partie du monde, appelée la* Terre australe incogneue, *et des gr. richesses et fertilité d'icelle*, in-12 de 16 pag. (*v.* pour les détails Fleurieu, *Découvertes des Franç. au sud-est de la Nouv.-Guinée*, in-4; Desbrosses, *Navigations aux terres australes*, t. Ier, liv. III, p. 306 et suiv. — Quiros (Théodore de), missionnaire, de l'ordre de St-Dominique, né en 1599 à Vivero, dans la Galice, s'embarqua pour les îles Philippines en 1637, et y consacra sa vie à l'instruct. et à la convers. des Indiens, dont il parlait la langue aussi bien que les naturels du pays. Il mourut en 1662, épuisé de fatigues. Il avait composé la *gramm.* et le *dictionn.* de la langue *tagala*, et traduit dans cette langue un *catéchisme* et plus. ouvr. ascétiques.—Quiros (Augustin de), jésuite, natif d'Andujar, inspecteur des missions de la Nouvelle-Espagne, mort à Mexico en 1622, à l'âge de 56 ans, a laissé des *commentaires* en lat., sur quelq. livres de la Bible, Séville, 1622, in-fol. — Quiros (Hyacinthe-Bernard de), dominicain espagnol, qui portait dans son ordre les noms d'Augustin-Thomas, apostasia et se rendit à Berne, où il obtint une chaire d'hist. ecclésiast. à l'univ. de Lausanne. Il y mourut en 1758. On connaît de lui une *Histoire de l'Église*, en allemand, Lausanne, 1756, in-fol.

QUITA (Domingos dos REIS), poète portugais, né le 6 janv. 1728, passa dans la misère les prem. années de son enfance, et n'eut d'abord d'autre instruction que celle qu'il acquit lui-même par la lecture des ouvr. du Camoëns et de Fr.-R. de Lobo. De malheureuses affaires de commerce avaient contraint son père à quitter le Portugal; Domingos, qu'il laissait sans ressource avec six autres enfants, entra à 15 ans en apprentissage chez un barbier. Cependant il avait pour la poésie un goût décidé; et en même temps qu'il suppléait à son défaut d'instruction par l'étude du français, de l'italien et de l'espagnol, il se livrait secrètement à la composition de quelques pièces, qu'enfin il s'enhardit à faire paraître, comme les *Essais d'un moine des Açores*. On remarqua, entre autres morceaux, un sonnet amoureux (*Benigno amor, os que te offendem*) qui décelait le germe de talents distingués, et les littérateurs voulurent connaître le jeune aut. Celui-ci trouva un protecteur et un ami dans le comte de Saô-Lourence; et bientôt, malgré son humble profession, il fut reçu parmi les membres de la société des Arcades, qui venait de se former à Lisbonne. Le tremblem. de terre qui renversa cette ville en 1755 priva Domingos du fruit de ses épargnes, et la brigue des envieux l'empêcha d'avoir part aux bienfaits de l'archevêque de Braga et du marquis de Pombal : mais, comme notre La Fontaine, il trouva les soins d'une généreuse hospitalité chez une amie, D. Theresa-Theodore de Alvieu, femme d'un médecin, et c'est dans sa maison que l'infortuné poète mourut en 1770, à peine âgé de 43 ans. Outre 5 tragédies, dont la meilleure est celle d'*Inès de Castro*, on a de lui beaucoup de *sonnets*, plusieurs *élégies*, des *pastorales*, *idilles*, etc. C'est surtout dans ce genre qu'il a excellé, et on peut le citer comme un modèle du genre pastoral. Le recueil de ses *OEuvres* forme 2 vol. in-8; il en a été fait deux édit. à Lisbonne.

# R

RABAN-MAUR, appelé quelquefois en latin *Hrabanus Magnentius*, né à Mayence vers 776, fut l'un des écriv. les plus féconds et les plus labor. de son temps. Destiné à la vie religieuse, il entra dès l'âge de 10 ans dans l'abbaye de Fulde, y fit ses prem. études, et alla se perfectionner à l'abbaye de St-Martin de Tours, où il professa ensuite la grammaire et la philosophie. Rival et contemporain de Jean Scot, il se distinguait par un savoir moins frivole et des qualités plus estimables. De retour à l'abbaye de Fulde, il fut ordonné prêtre en 814, et se livra à l'enseignement avec un tel succès que son école devint bientôt la plus célèbre de l'Allemagne. Élu abbé en 822, il réconcilia Louis-le-Débonnaire avec ses enfans, obtint en récompense de riches possessions dont il dota diverses maisons naissantes, entre autres l'abbaye d'Hirsange, et se démit ensuite de son titre pour aller vivre dans la solitude du Mont-St-Pierre; mais il en fut tiré cinq ans après pour occuper le siége de Mayence, et ce fut alors que ses talents parurent avec un nouvel éclat. Il composa divers ouvrages propres à l'enseignem., tint plus. synodes pour remédier aux abus qui s'étaient glissés dans les cloîtres, et fit de sages réglem. pour en prévenir le retour; mais l'hist. lui reproche une excessive sévérité envers Gotescalc, qu'il renvoya à Hincmar, archevêq. de Reims, son juge naturel, comme un hérétique qui devait être puni, et qui ne le fut que trop en effet (*v.* GOTESCALC). Une famine, qui désola le dioc. de Mayence en 850, fournit à l'évêque une occasion de montrer le zèle et la charité dont il était animé pour son troupeau. Ses revenus furent distribués aux pauvres, et il en nourrissait chaque jour trois cents à sa propre table. Il présida le concile assemblé dans sa ville épiscopale en 852, assista l'année suivante à celui de Francfort, et mourut à Winfeld en 856. Le nom de ce prélat se trouve inscrit dans plusieurs calendriers; mais l'Église ne lui rend point de culte public. On a de lui un grand nombre d'ouvrages recueillis à Cologne en 1627, 6 t. en 3 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires sur l'Écriture-sainte;* un *Traité de l'institution des clercs et des cérémonies de l'Église :* cet ouvr., l'un des plus import. de l'aut., a eu plus. éditions dans le 16e S.; un *Traité du calendrier ecclésiastiq. :* on y trouve la manière de discerner les années bissextiles et de marquer les indications; un *Livre sur la vue de Dieu, sur la pureté du cœur et la manière de faire pénitence; De universo, sive etymologiarum Opus;* des *homélies;* un *martyrologe;* le livre de la *Grammaire :* c'est un abrégé d'un ouvr. beaucoup plus ancien, attribué à Priscien de Césarée; un *Traité de l'invention des langues*, etc., et des poésies, parmi lesq. on distingue l'hymne *Veni, Creator.* On peut consulter l'*Hist. littér. de la France*, t. V; la dissertat. de J.-F. Buddæus, *De vitâ ac doctrinâ Rabani*, Iéna, 1724; et les *Annales littéraires*, Helmstadt, 1782.

RABARDEAU (MICHEL), jésuite, mort en 1649, n'est guère connu que par un ouvrage singulier, ayant pour titre : *Optatus Gallus benignâ manu sectus*, Paris, 1641, in-4. Il avance dans cet ouvr., qui fut condamné à Rome en 1643, que la création d'un patriarche en France, quand bien même elle aurait lieu sans l'intervent. du St-siége, ne serait point un acte schismatique.

RABAUT (PAUL), pasteur de l'église réformée de Nîmes, né à Bédarieux en 1718, s'est fait connaître par un dévouement sans bornes pour ses coreligionnaire et par un zèle ardent pour le maintien de sa croyance. Sa tête mise à prix, il osa, dit-on, se présenter devant le marquis de Paulmi, et lui remettre, en se nommant, un mémoire qu'il adressait en faveur des réformés. Étonné de tant de courage et d'une si noble confiance, le marquis voulut la justifier, reçut le mémoire, promit de le remettre au roi, tint parole, et, dès ce moment, les protestants furent beaucoup moins inquiétés. Paul Rabaut, qui avait toujours su échapper aux dangers qui l'environnaient lorsqu'il prêchait publiquement une doctrine proscrite par les lois du gouvernem., ne put se soustraire à l'incarcération sous le régime révolutionnaire : son troisième fils, Rabaut-Dupuis, ayant été obligé de se cacher en 1793, il fut arrêté comme père d'émigré, et ne fut mis en liberté qu'après le 9 thermidor. Il mourut peu après, en 1795. M. Pons, de Nîmes, a donné une notice sur P. Rabaut, à la suite de ses *Réflex. philosophiques et politiq. sur la tolérance relig.*, Paris, 1808, in-8.

RABAUT DE SAINT-ÉTIENNE (JEAN-PAUL), fils aîné du précéd., né à Nîmes en 1743, fut comme son père ministre protestant, embrassa comme lui la défense de ses coreligionnaires, et devint l'un des plus chauds partisans de la révolution. Nommé en 1789 député du tiers-état de la sénéchaussée de sa ville natale aux états-généraux, il avait tous les talents nécessaires pour s'y faire remarquer : l'un des premiers il monta sur la brèche, et eut la plus grande part aux délibérations de l'assemblée constituante. Après la session, rendu à la vie privée, il put réfléchir sur les suites inévitables de cette crise politique, et lorsqu'il fut nommé député à la convention par le départ. de l'Aube, il se montra l'ennemi le plus déclaré de l'anarchie, combattit avec force ceux qui voulaient que la convention jugeât le roi; et quand l'assemblée eut adopté cette funeste résolution, il vota pour l'appel au peuple, et ensuite pour la détention jusqu'à la paix et en

faveur du sursis. Membre de la commission que la Gironde avait fait établir pour surveiller les opérat. du tribunal révolutionnaire, Rabaut ne tarda pas à être enveloppé dans la proscription de ce parti. Mis hors la loi, il se réfugia d'abord dans les environs de Versailles, revint ensuite à Paris, et fut découvert chez un ami, qui paya de sa tête le généreux asile qu'il lui avait accordé. Arrêté le 4 décembre 1793, Rabaut fut livré au tribunal révolutionnaire et exécuté dès le lendemain. Ses princip. écrits sont : *Lettres à Bailly sur l'hist. primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8.— *Le vieux Cévenol, ou Anecdotes de la vie d'Ambroise Borely*, Lond., 1784, in-8, plus. fois réimpr. — *Lettre sur la vie et les écrits de Court de Gebelin*, 1774. — *Précis de l'histoire de la révolution française*, publié en 1791, et continué par M. Lacretelle. Rabaut avait coopéré à la rédact. de la *Feuille villageoise* et à celle du *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792. Une édit. de ses *OEuvres* a été publ. par Collin de Plancy, précéd. d'une *notice biogr.* 1826, 2 vol. in-8.—RABAUT-POMIER (Jacques-Antoine), frère du précéd., né à Nîmes en 1744, ministre protestant comme son frère, fut député par le départem. du Gard à la convention. Il y vota la mort du roi avec sursis, osa se plaindre de la tyrannie de la Montagne, et fut un des 73 députés arrêtés le 31 mai, et relâchés après le 9 termid. Rabaut fut sous-préfet de Vigan, et en 1803 un des past. de l'église réformée de Paris. Exilé en 1815 comme régicide, il fut rappelé deux ans après, et mourut à Paris le 16 mars 1820. On a de lui : *Napoléon libérateur, discours religieux*, 1810, in-8. — *Sermon d'actions de grâces sur le retour de Louis XVIII dans la capitale de ses états*, prononcé le 22 mai 1814. On a dit, et il paraît certain que Rabaut-Pomier eut la prem. notion de la vaccine avant que les Anglais eussent rien écrit sur cette découverte. Une lettre que lui adressait sir James Ireland, de Bristol, datée du 12 févr. 1811, atteste qu'il avait fait part de ses observat. à un Angl. dès l'année 1784, en présence de M. Ireland. — RABAUT jeune, surnommé *Dupuis*, frère des précéd. et négoc. à Nîmes, partagea les opinions de ses frères, et fut proscrit comme eux, en 1793, sous le titre de *fédéraliste*. S'étant soustrait à la persécution, il fut porté sur la liste des émigrés, et cette circonstance fit arrêter son père. Député du Gard au conseil des anciens, en 1797, il écrivit en faveur du directoire exécutif, quoiqu'il n'en approuvât pas toutes les mesures. Il se prononça à la tribune en faveur des émigrés du Bas-Rhin, de ceux d'Avignon et du comtat Venaissin, et s'éleva contre les jacobins du Midi. Passé au corps-législatif en 1799, il le présida en 1802, et c'est sous sa présidence que fut voté le consulat à vie. Il fut ensuite envoyé en mission dans le Midi. Au moment de son arrivée à Toulouse, on y allait fusiller un émigré, M. de Seguy, condamné par un conseil militaire. Rabaut-Dupuis, informé que des nullités existent dans le procès, prend sur lui de suspendre l'exécution, résiste au génér. commandant, qui réclamait impérieusem. la victime, et accepte toute la responsabilité à laquelle sa conduite pouvait donner lieu. Le 1er consul approuve cette conduite, le procès est revu et la victime sauvée. Rabaut-Dupuis obtint en 1805 la décorat. de la Lég.-d'Honneur, et fut nommé conseiller de préfecture à son retour dans sa ville natale, où il mourut en 1808, des suites d'une chute de cheval. On a de lui : *Détails historiq. et recueil de pièces sur divers projets qui ont été conçus, depuis la réformation jusqu'à ce jour, pour la réunion de toutes les communions chrétiennes*, 1806, in-8. — *Annuaire, ou Répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées*, Paris, 1807, in-8. Ce recueil a été continué sous le titre d'*Annuaire protestant*.

RABBE (ALPHONSE), né en 1786 à Riez (Basses-Alpes), mort à Paris le 1er janvier 1830, fit ses études à l'école centrale des Quatre-Nations, où il obtint en 1803 le prix d'honneur. Entré plus tard dans l'administrat. milit. de l'armée d'Espagne, il resta deux ans dans ce pays, dont il étudia la langue et la littérature, et revint à Paris, où il travailla à la partie historique du *Voyage pittoresque d'Espagne*, par M. de Laborde. En 1812, il écrivit un *Précis de l'histoire de Russie*, qui fait partie du *Tableau historique, géographique et moral de l'empire de Russie*, par Dumaze de Raymond. En 1813, Rabbe retourna en Provence, et en 1815, entra dans les rangs des royalistes, dont il défendit la cause par ses écrits. S'étant chargé d'une mission difficile, il fut arrêté sur la frontière de la Navarre ; mais il recouvra bientôt sa liberté, et se trouvait à Marseille lorsque le duc d'Angoulême y passa. Ne trouvant pas digne de lui une place que lui offrait le duc de Richelieu, il se fit recevoir avocat à Aix. En 1819 il se rendit à Marseille, où il publia une brochure intitulée : *De l'utilité des journaux politiques publiés dans les provinces*, et fit paraître en 1820 le *Phocéen*. Dès-lors il avait adopté les principes libéraux, et sa hardiesse à les soutenir le fit emprisonner plus. fois. De retour à Paris en 1822, il concourut au succès de l'*Album*, des *Tablettes universelles*, du *Courrier*, dont il devint rédacteur en chef. Rabbe est auteur de trois *Résumés* historiques, l'un d'Espagne, l'autre de Portugal, et le troisième de la Russie ; on lui doit aussi une *Hist. d'Alexandre Ier, empereur de Russie*, 2 vol. in-8, 1826, et la *Biographie universelle et portative des contempor.*, 1829, continuée par Boisjolin.

RABELAIS (FRANÇOIS), né vers l'an 1483, à Chinon, petite ville de Touraine, où son père était apothicaire, prit l'habit religieux chez les cordeliers de Fontenai-le-Comte, se fit remarquer par la diversité de ses connaissances, surtout dans les langues, et eut aussi des succès dans la prédication. Mais son humeur bouffonne s'accordait trop peu avec l'austérité de son état pour qu'il pût long-temps s'y maintenir. Une espièglerie sacrilége dont il se rendit coupable lui attira de la part de ses confrères un traitement fort rude, à la suite duquel il fut enfermé. Il résolut dès-lors de



RABELAIS.

Publié par Furne, Paris



RABELAIS.

[illegible] par [illegible]

secouer le joug qu'il s'était imposé; et, quoiqu'on lui eût obtenu de Clément VII la permission de passer dans l'ordre de St Benoît, au monastère de Maillezais, il n'en jeta pas moins le froc aux orties, et mena pendant quelq. temps une vie assez vagabonde. S'étant ensuite rendu à Montpellier, il y étudia la médecine, fut reçu docteur et publia une édit. latine de quelq. écrits d'Hippocrate. Un arrêt provoqué par le chancelier Duprat avait aboli les priviléges de la faculté de médecine de Montpellier. Cette faculté députa Rabelais auprès du chancelier pour plaider sa cause; il réussit, et, en reconnaissance de ce service, l'université décida que tout médecin appelé au doctorat se revêtirait désormais de la robe de Rabelais. Mais si, comme on le dit, cet usage subsiste encore, cette robe, qui a environ 300 ans, ne doit plus être qu'un lambeau. Après avoir exercé la médecine à Montpellier et à Lyon, Rabelais suivit à Rome le card. du Bellay, qu'il connaissait depuis sa jeunesse, et qui lui montra toujours de l'amitié. Ce fut bien plus sans doute au crédit de ce protecteur qu'il dut la nouv. bulle qui l'envoyait dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on allait faire un chapitre, qu'à ses saillies plus ou moins heureuses qui amusèrent beaucoup, dit-on, le pape et les cardinaux. Quoi qu'il en soit, de cordelier devenu bénédictin, de bénédictin médecin, et de médecin chanoine, Rabelais devint, en 1545, curé de Meudon, et ne parut pas plus appelé à cet état qu'à ceux qu'il avait abandonnés. On croit qu'il mourut vers 1553. Depuis environ 7 ans il avait mis la dernière main à son *Pantagruel*, ouvrage qui fut censuré par la Sorbonne et condamné par le parlement. Cette composition bouffone et satirique, où l'aut. décrit avec une gaîté cynique les mœurs de son siècle, où il dévoile avec un plaisir honteux les turpitudes de tous les rangs, où sont répandus à pleines mains l'esprit et l'érudition, les traits piquants et les sottises grossières, les ordures et les impiétés, a eu des prôneurs et des détracteurs également exclusifs; mais les bons esprits se sont placés entre les deux extrêmes, et ont adopté ce jugem. de Labruyère, dicté par la raison : « Où Rabelais est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire : c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, et il peut être le mets des plus délicats. » Parmi les éditions des *OEuvres de Rabelais*, on distingue celles des Elzevirs, 1663, 2 vol. pet. in-12; de 1711, 5 vol. pet. in-8, avec fig. et les remarques de Le Duchat et La Monnoye, réimpr. avec des remarques nouv. de Gueulette et Jamet l'aîné, 1732, 5 vol. in-12; avec de nouv. notes par Le Duchat et des fig. de B. Picart, Amsterdam, 1741, 3 vol. pet. in-4. — De l'Aulnaye en a publié deux édit., 1820, 3 vol. in-18; 1823, 3 vol. in-8; enfin MM. Esmangart et Éloi Johanneau ont publié les *OEuvres de Rabelais*, édition *variorum*, augmentée de *pièces inédites*, des *Songes drolatiques de Pantagruel*, ouvrage posthume, avec l'explication en regard, des remarques de Le Duchat, de Bernier, de Lemotteux, de l'abbé de Marsy, de Voltaire, de Ginguené, et un *Commentaire histor. et philologique*, Paris, 1823, 1825, 9 vol. in-8, fig. L'abbé Perau avait donné en 1752, *OEuvres choisies de Rabelais*, etc. On trouve à la fin une *Vie* de Rabelais. Jean Bernier avait déjà publ. : *Jugement et observations sur les OEuvres de Rabelais, ou le véritable Rabelais réformé*, Paris, 1797, in-12.

RABENER (Théophile-Guill.), moraliste allem., né à Wachau, près de Leipsig, en 1714, fit ses études au collége de Meissen et à l'université de Leipsig, montra de bonne heure un goût très prononcé pour la poésie, exerça pend. long-temps div. fonctions financières, et mourut à Dresde en 1771. On a de lui un assez gr. nombre d'écrits, pleins d'observat. fines et vraies, où il montre une gr. connaissance des hommes et de leurs travers, mais sans affections haineuses et misanthropiques. Tous ont été réunis sous le tit. d'*OEuvres*, dont la 11e édit. a paru à Leipsig, 1777, 6 vol. in-8, avec la *Vie* de l'auteur, par C.-R. Weisse. Ces ouvr. ont été trad., en totalité ou en partie, dans différentes langues: en angl. les *Lettres satiriques* (*satirical Letters*), Londres, 1757, 2 vol. in-8; en danois, en suédois et en hollandais, toutes ses œuvres. On a en franç. quelq.-unes des *Lettres satiriques*, dans le *Choix de poésies allemandes*, par Huber, tome IV. Ses *Satires* ont été trad. librement par Boispréaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 vol. in-12; et ses *Mélanges amusants, récréatifs et satiriques*, par M. N.-L.-F., ib., 1776, 4 vol. in-12. Cailleau a publ. : *Osaureus, ou le Nouvel Abeilard*, comédie trad. d'un MSs. allem. de Rabener, Berne (Paris), 1761, in-12.

RABIRIUS (C.), chevalier romain, accusé par Sabiénus d'avoir assassiné le tribun Apuléius-Saturninus, fut défendu par Cicéron, qui le fit absoudre. Cette défense fait partie des plaidoyers qui nous restent du célèbre orateur. — Un autre Rabirius, poète latin du siècle d'Auguste, avait composé, sur la guerre entre Octave et Antoine, un poème dont on trouve quelq. fragm. dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. — Rabirius, architecte romain, vivait au temps de l'empereur Domitien, qui l'employa à construire un palais et quelques autres édifices dont on voit encore des ruines.

RABOTTEAU (Pierre-Paul), littérateur, né en 1766 à La Rochelle, fut admis en 1788 à l'acad. de cette ville, vint 9 ans après se fixer à Paris, s'y fit connaître par quelques product., et remplit, sous le ministère de M. Decazes (1815-20), l'emploi de sous-chef d'une division du ministère de la police. Retiré plus tard dans sa ville natale, il y mourut le 21 octobre 1825. On cite de lui, entre autres compositions : *la Prise de la Bastille*, ode : 1790, in-8. — *L'Avare et son ami*, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudev., 1801, in-8, avec Radet. — *Lasthénie, ou une Journée d'Alcibiade*, id., 1802, in-8, avec La Chabeaussière. — *La Ville et le Village*, divert., 1802, in-8. — *Les Jeux de l'enfance*, poème, in-8, 1802 et 1805.

RABUTIN (Roger de BUSSY-). — V. Bussy

RACAGNI (Jean), religieux barnabite sous le nom de *Joseph-Marie*, né en 1741 à Tarazza, province de Voghera, mort en 1822, après avoir rempli 30 ans la chaire de physique dans les écoles de Brera, avait été nommé en 1801 l'un des 40 membres de la soc. ital., et en 1812 membre de l'institut du royaume d'Italie. Ce savant estimable a légué à l'acad. de Milan un prix annuel de 2,000 fr. pour l'élève qui se sera le plus distingué dans les sciences physiques. On ne cite de lui que quelq. *mém.*, un entre autres *sur les translations*, un autre *sur les propriétés des nombres*, enfin une *Théorie des fluides*, impr. en 1779.

RACAN (Honorat de RUEIL, marquis de), poète distingué, né en 1589 à la Roche-Racan, en Touraine, était fils d'un maréchal-de-camp. Il reçut une éducation toute militaire, et prit même une telle aversion pour la langue latine, qu'il ne put jamais, dit-on, retenir le *confiteor*. Ayant été nommé en 1605 page de la chambre du roi sous le duc de Bellegarde, dont l'épouse était sa cousine, il obtint un libre accès dans la maison de ce seigneur, où il connut Malherbe, dont il devint le disciple et l'ami. Il prit ensuite la carrière des armes, et s'y distingua. On lit dans la *Vie* de Malherbe, qu'à son retour de Calais, où il avait été envoyé au sortir des pages, Racan ayant consulté son maître sur le genre de vie qu'il devait choisir, Malherbe lui récita l'ingénieux apologue de Pogue, dont La Fontaine a tiré l'une de ses plus belles fables, *le Meunier, son Fils et l'Ane*. Cette réponse était peu faite pour décider Racan; aussi poursuivit-il pendant quelq. temps encore la carrière qu'il avait embrassée. Il parvint au grade de maréchal-de-camp, se maria, et consacra le reste de sa vie au culte des muses. Racan fut l'un des hommes les plus aimables et les plus galants d'une cour qui s'était formée à l'école de Henri IV. Son mérite et ses talents, comme poète, le faisaient généralement rechercher. Il contait avec grâce, et sa mémoire lui fournissait une foule de bons mots qui rendaient sa conversation très piquante; mais il avait la manie de tirer vanité de son ignorance, et d'affecter un gr. dédain pour les savants. Toutefois il ne dédaigna pas le titre d'académicien, qu'il obtint en 1635; mais il se proclama l'antagoniste des sciences dans un discours prononcé à l'Acad. franç., et qui a été imprimé depuis. Il mourut en 1670, ayant survécu aux hommes, aux mœurs, au langage même qui existaient à la cour dans sa jeunesse, et sans néanmoins que la réputat. qu'il s'était acquise eût souffert la plus légère atteinte. On a de lui : des *Bergeries*, Paris, 1628, in-8, ouvrage qui eut une grande vogue et qu'on lit encore avec intérêt. — *Lettres diverses* dans le rec. de Faret, Paris, 1627, in-8. — *Les sept Psaumes de la pénitence*, 1631, in-8. — *Poésies diverses*, dans les *Recueils de* 1621, 1627, 1633. — *Odes sacrées*, dont le sujet est pris des *Psaumes* de David. — *Dernières OEuvres et Poésies chrétiennes*, Paris, 1660. Coustelier a publ. à Paris, en 1724, une edit. des *OEuvres de Racan*, 2 vol. in-12; il y manque, entre autres pièces, une *Ode à Richelieu*, et les *Mémoires sur la Vie de Malherbe*.

RACHEL (Bible), seconde fille de Laban, eut du patriarche Jacob deux enfants, Joseph et Benjamin. Elle mourut en mettant au monde ce dernier. On montre encore sur la route d'Éphrata un monum. qu'on dit être son tombeau.

RACINE (Jean), le poète tragique le plus parfait dont s'honore la scène française, naquit à la Ferté-Milon le 21 déc. 1639, l'année même que Corneille faisait paraître *Horace* et *Cinna*. Orphelin de père et de mère dès l'âge de 3 ans, Racine fut d'abord envoyé au collége de Beauvais, puis à Paris au collége d'Harcourt, puis enfin à Port-Royal-des-Champs, et ce fut dans le commerce des hommes pieux et savants qui habitaient cette solitude, qu'il puisa le goût des bonnes lettres et les principes religieux qui ne l'abandonnèrent jamais. Son ardeur pour l'étude égalait sa docilité envers ses maîtres. Une fois pourtant cette docilité se démentit : surpris par Lancelot lisant le roman grec de *Théagène et Chariclée*, il eut la douleur de voir jeter ce livre au feu; un second exemplaire eut bientôt le même sort; il s'en procure un troisième, l'apprend par cœur, va ensuite le porter au maître, et lui dit : *Vous pouvez brûler encore celui-ci.* Cette désobéissance, d'un genre si nouveau, et qui ne pouvait avoir beaucoup d'imitateurs, fut sans doute aisément pardonnée. Le début de Racine fut une ode intitulée *la Nymphe de la Seine*, à l'occasion du mariage du roi. Chapelain, alors arbitre des réputations littéraires, fit valoir cette production auprès de Colbert, et le jeune auteur fut magnifiquement récompensé. Quatre ans plus tard, vers la fin de 1663, une autre ode, *la Renommée aux Muses*, dans laquelle il célébrait l'établissement des trois acad., lui valut une nouv. gratification, et, ce qui fut pour lui d'un bien plus grand avantage, elle lui fournit l'occasion de se lier avec Boileau, qui devint dès-lors son censeur et son meilleur ami. Un peu avant cette époque, Racine avait communiqué une tragédie de *Théagène et Chariclée*, tirée du roman grec qu'il avait tant aimé dans sa jeunesse; Molière n'en ayant pas été content lui donna le plan de *la Thébaïde*, et lui prêta cent louis pour en attendre le succès. Cette pièce fut assez bien accueillie; celle d'*Alexandre*, jouée l'année suiv. (1665), réussit complétement; mais rien encore dans ces deux ouvrages n'annonçait Racine; on dit même que Corneille, à la lecture d'*Alexandre*, lui conseilla de ne plus faire de tragédies. Enfin *Andromaque* paraît, et le grand poète tragique est révélé. Jusqu'alors imitateur de Corneille, Racine devient tout à coup créat. d'un nouv. genre de tragédie. Cependant sa supériorité a jeté l'effroi parmi tous les aspirants à la palme tragique. Déjà l'envie est sous les armes; elle veut faire expier au génie ce moment de triomphe. Lorsque *Britannicus* paraît, en 1669, cette tragéd. est reçue froidem., Boileau est presque le seul qui en reconnaisse les beautés. A *Britannicus* succéda *Bérénice*. Corneille et Racine traitèrent ce sujet à



RACINE.

Publié par Furne à Paris

l'insu l'un de l'autre, sur la demande d'Henriette d'Angleterre. Les deux *Bérénice* furent représent. sur la fin de 1670. Racine avait su déguiser l'extrême faiblesse du sujet par un style enchanteur et des beautés de détail inimitables; sa pièce fit verser des larmes, et le grand Corneille fut vaincu. *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, proclamée par Voltaire le chef-d'œuvre de la scène française, se succédèrent d'année en année, et valurent à Racine de nouv. succès, mais en même temps d'amères critiq., qui n'étaient pourtant encore qu'un faible essai des persécut. qu'on lui réservait. Ce fut en 1677, époque de la prem. représentat. de *Phèdre*, que l'odieuse cabale montée contre lui osa se mettre à découvert. Elle usa de tous ses moyens pour élever aux nues la *Phèdre* de Pradon, qui fut jouée trois jours après, et qui, à la honte du goût, eut tous les honneurs du triomphe. La reprise de sa pièce ne put faire oublier à Racine l'acharnement de ses ennemis; il renonça au théâtre à l'âge de 38 ans, c'est-à-dire dans toute la maturité de son génie, et chercha dans la religion, pour laq. son âme tendre était si bien faite, les consolations que le monde ne pouvait lui offrir. Il se maria bientôt, et les exemples d'une pieuse compagne, qui poussait l'indifférence des choses mondaines jusqu'à n'avoir jamais voulu lire les chefs-d'œuvre de son mari, achevèrent de le fortifier dans l'espèce de réforme qu'il avait embrassée. Ce ne fut qu'après un silence de 12 ans, en 1689, que, à la prière de Mme de Maintenon, il composa son *Esther*, non pour être jouée sur la scène française, mais dans la maison de St-Cyr. Cette pièce, qu'il appelle un *amusement d'enfants*, fut accueillie avec des transports d'admirat. L'aut. reçut du roi l'ordre de composer une nouv. tragédie tirée des livres saints, et il fit *Athalie*. Mais cet immortel ouvr., ce « chef-d'œuvre de l'esprit humain, » ainsi que l'appelle Voltaire, ne put être représenté; il fut joué seulem. deux fois à Versailles, sans théâtre et sans costumes, par les demoiselles de St-Cyr, et quand l'auteur l'eut fait imprimer, il fut tellem. en butte au dédain et à l'outrage, que, s'il faut en croire les mémoires du temps on en prescrivait la lecture par *pénitence* dans quelques sociétés de soi-disant beaux-esprits! Cet affront, plus cruel encore que le premier, et que Racine ne vit point réparer, lui porta le coup le plus sensible. En vain Boileau lui répétait : *Cette pièce est votre plus bel ouvrage; on y reviendra;* il ne crut point à ce retour, et peu s'en fallut qu'il ne pensât avoir survécu à son genie. Honoré de la faveur et de l'estime de son souverain, Racine cependant pouvait encore se consoler des injustices de son siècle, et surmonter peut-être la maladie dont il était atteint depuis long-temps; mais quelques années après, en 1697, il eut le chagrin de déplaire au roi, son bienfaiteur, par un mémoire sur des affaires d'état, qui fut surpris entre les mains de Mme de Maintenon. Le monarque ayant laissé échapper à cette occasion quelq. paroles sévères, Racine se crut disgracié, et depuis ce moment le mal fit chez lui des progrès beaucoup plus rapides. Il y succomba le 22 avril 1699, avant d'avoir atteint sa 60e année. Indépendamment des ouvrages déjà cités, nous avons de ce gr. poète : la comédie des *Plaideurs*, imitée des *Guêpes* d'Aristophane, et jouée en 1668; un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal;* des *Cantiques*; des *Lettres* et quelques *opuscules*.. Les édit. de son théâtre sont innombrables : nous indiquerons seulem. celles de Bodoni, 1813, 3 vol. in-fol., et de P. Didot l'aîné, an IX (1801-05), 3 vol. in-fol., le livre le plus magnifique que la typographie ait encore produit. Les meill. édit. des *OEuvres complètes de J. Racine* sont, sans contredit, celles que M. Aimé Martin a publiées, avec les *notes* de tous les commentat., Paris, Lefèvre, 1820, 1822 et 1825. — Racine (Louis), que Voltaire appelle *le bon versificateur Racine, fils du grand Racine*, né à Paris le 6 nov. 1692, fut privé de bonne heure des soins paternels, et fut confié au savant Rollin, alors principal du collége de Beauvais, qui se plut, ainsi que Mésenguy, à le diriger dans ses études et à le fortifier dans les principes de vertu qu'il avait puisés dans sa famille. Le jeune Racine, au sortir du collége, s'attacha à l'étude du droit, et se fit recevoir avocat; mais le penchant qu'il avait toujours eu pour la poésie le dégoûta bientôt de cette profession. En vain Boileau, qu'il consulta sur ses prem. essais, chercha-t-il à le détourner du commerce des muses; il entra comme pensionnaire dans la congrégation de l'Oratoire, et il y composa son poème de *la Grâce*, qui lui fit quelque réputat. Le jeune poète semblait avoir le dessein de renoncer au monde; mais le chancelier d'Aguesseau parvint à changer ses résolutions. Reçu à l'acad. des inscriptions en 1719, Racine partit pour Marseille en 1722, avec le titre d'inspect.-général des fermes, passa successivem. à Salins, à Moulins, à Lyon, où il se maria, et fut ensuite envoyé à Soissons. Sa retraite, qu'il obtint au bout de 24 ans de services, le ramena enfin à Paris, et lui permit de se consacrer aux lettres, qu'il n'avait jamais cessé de cultiver; mais la perte de son fils unique, jeune homme de la plus gr. espérance, qui périt dans le tremblement de terre de Lisbonne en 1755, vint le frapper d'un coup si sensible qu'il renonça dès-lors à ses occupat. favorites. Il mourut le 29 janv. 1763, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Racine était membre des acad. de Lyon, de Marseille et de Toulouse. Outre le poème de *la Grâce*, publié en 1722, on a de lui : *la Religion*, ouvrage estimable que La Harpe regarde comme un des meill. poèmes du second ordre, et dont les édit. multipliées ont suffisamm. prouvé le mérite; il a été traduit en vers anglais, en vers allem., deux fois en vers ital., et plus. fois en vers latins; des *odes* tirées des livres saints, des *Épîtres sur l'homme, sur l'âme des bêtes*, etc., adressées au chev. Ramsay et des poésies diverses, parmi lesquelles on distingue l'*Ode sur l'harmonie*. Il a encore publié des *Réflexions sur la poésie*, 2 vol. in-12; c'est à la fois un monum. de sa piété filiale

et un morceau de biographie du plus gr. intérêt. — Des *Remarques sur les tragéd. de Racine, avec un Traité de la poésie dramat. anc. et moderne*, Paris, 1752, 3 vol. in-12. — Une trad. du *Paradis perdu* de Milton, avec les *notes* et *remarques* d'Addisson. — Un *Discours sur le poème épique*, ibid., 1755, 3 vol. in-12. On a publié en 1784, sous le nom de Louis Racine, des *Pièces fugitives* que sa veuve et ses amis ont désavouées. Les *OEuvres* de cet aut. ont été recueillies en 1747 et en 1752, 6 vol. petit in-12; l'édit. de Paris, 1808, 6 vol. in-8, est précédée de l'*Éloge* de l'aut., par Le Beau.

RACINE (Bonaventure), théologien appelant, né à Chauny en 1708, se livra d'abord à l'enseignement, fut principal du collége de Rabasteins, se vit forcé de quitter cette place à cause de ses opinions jansénistes, devint plus tard chanoine d'Auxerre, et mourut à Paris en 1755. On a de lui quatre écrits de controverse relatifs aux disputes élevées en 1734 entre les appelants sur la crainte et la confiance; un *Abrégé de l'hist. ecclésiastiq.*, en 13 vol. in-12. Le temps l'empêcha de donner à cet ouvrage l'étendue qu'il désirait; les deux vol. qu'on y a ajoutés sont attribués à l'abbé Troia d'Assigny. Rondet en a donné une édit. augmentée, 1762-66, 13 vol. in-4. Des résumés en ont été imprimés en 2 vol. in-12.

RACLE (Léonard), architecte, né à Dijon en 1736, acquit, presque sans maître, des connaissances étendues dans les mathématiq. et dans les différentes branches de la physique. Il se fit connaître de Voltaire, qui le chargea des travaux qu'il avait entrepris à Ferney. Racle établit près de Versoix, et ensuite à Pont-de-Vaux, une manufacture de faïence, dirigea ensuite les travaux du canal de Pont-de-Vaux, qui joint la Reissouze à la Saône, et y fit construire un pont de fer, le prem. qu'on ait vu en France, mais qui n'a subsisté que peu d'années. On lui doit aussi le secret de cette espèce d'enduit, appelé par Voltaire *argile-marbre* parce qu'il en a le poli et la dureté. Racle mourut à Pont-de-Vaux en 1791. On a de lui : *Réflexions sur le cours de la rivière de l'Ain et les moyens de le fixer*, Bourg, 1790, in-8, et plusieurs autres écrits restés MSs. Amanton a publ. une *Notice sur Léonard Racle*, 1810, in-8.

RADAGAISE, l'un des chefs des Germains, n'est connu que par l'irrupt. qu'il fit en Italie au commencement du 5e S. A la tête d'une armée de 200,000 combattants, et suivi d'un nombre égal de femmes et d'enfants, il saccagea plus. villes et mit le siége devant Florence; mais, vaincu par Stilicon, général d'Honorius, il fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée en 404 ou 406.

RADBERT (Paschase), abbé de Corbie au 9e S., se distingua par sa vaste érudition et la variété de ses connaissances dans un temps où les lumières étaient encore peu répandues. Après sa mort, arrivée vers 865, il fut mis au nombre des saints. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Paris, 1618, in-fol., par le P. Sirmond. On y trouve : un *Commentaire sur l'évangile de St Matthieu;* trois livres d'*Expositions* du psaume 44 : *Eructavit cor meum*, etc.; cinq livres sur les *Lamentations de Jérémie;* le livre du *Sacrem. de l'Eucharistie; Vie de St Adelard, abbé de Corbie; Actes des SS. martyrs Rufin et Valérius; Vie de Vala, abbé de Corbie; Traité sur la foi, l'espérance et la charité*, et un *Traité* de l'enfantem. de la Vierge. On attribua en outre à Radbert des *Poésies* dont il nous reste peu de chose, et des traduct. du latin et du grec.

RADCLIFFE (Jean), médec. angl., né en 1650, à Wakefield, dans le comté d'York, se fit d'abord remarquer par ses talents à Oxford, où il fut reçu docteur en 1682. S'étant rendu à Londres, il y devint médecin de la cour, et y obtint une réputat. brillante; mais son esprit caustique et frondeur lui attira un grand nombre d'ennemis, et finit par déplaire au roi Guillaume. Ce prince le consultant un jour sur l'enflure de ses jambes, lui demanda ce qu'il en pensait. « Ma foi, répondit Radcliffe, je ne voudrais pas avoir ces jambes-là, quand vous me donneriez vos trois royaumes. » Cette saillie, au moins déplacée, acheva de le perdre; il fut congédié, et mourut en 1714, laissant une grande fortune, dont il avait consacré une partie à l'univ. d'Oxford pour la construction et l'entretien d'une riche bibliothèque de médec. et d'hist. naturelle. Il fut aussi, dans la même ville, le fondateur d'un observatoire d'une architecture très remarquable, et d'un hôpital qui attire à sa mémoire les bénédictions du pauvre. On a de lui : *Pratical disquisitions containing a complet body of prescriptions sitted for all diseases internal and external*, Londres, 1718, in-8, plus. fois réimpr. et trad. en allem.

RADCLIFFE (Anne), romancière angl., dont la vie, passée tout entière dans l'intimité domestique, fut aussi obscure que la réputat. de ses ouvrages a été brillante, naquit à Londres, en 1764, de parents estimables, qui prirent un soin particulier de son éducat. Mariée vers l'âge de 23 ans à William Radcliffe, gradué à l'univ. d'Oxford, et qui devint propriétaire et édit. de la *Chronique anglaise*, elle se livra dès-lors à la culture des lettres, et dès son troisième essai, *la Forêt, ou l'Abbaye de St-Clair*, se plaça au prem. rang des romanciers anglais. *Les Mystères d'Udolphe*, qu'elle composa, ou retoucha, dit-on, à son retour d'un voyage qu'elle fit en 1791 sur les bords du Rhin, et qui parurent en 1794, 4 vol. in-12, excitèrent un nouvel enthousiasme par les sombres beautés qu'on y trouve. On a dit qu'Anne Radcliffe avait la terreur dans son cœur et dans son esprit : elle semble en effet plutôt céder en écrivant à une imaginat. en délire qu'aux règles d'un art par lequel elle doit s'efforcer de plaire; mais elle a créé un genre dans lequel elle n'a pas encore été surpassée, et les critiques les plus sévères, sans approuver ce genre, n'ont pu s'empêcher de rendre hommage au talent qu'elle y a déployé. L'envie, excitée par les succès d'Anne Radcliffe, s'est plu à lui attribuer div. product. indignes d'elle, et l'on croit assez généralem. que

ce fut pour se soustraire à cette odieuse manœuvre qu'elle renonça tout-à-coup à écrire. *L'Italien, ou le Confessionnal des pénitents noirs*, trad. en franç. par Morellet, Paris, 1795, 3 vol. in-12, fut le dernier ouvr. qu'elle mit au jour. On a prétendu que dès-lors, sans cesse occupée des visions et des terreurs qu'elle avait décrites, sa raison s'était aliénée, et que l'aut. des *Mystères d'Udolphe* habitait la triste enceinte d'une maison de fous; mais cette ridicule supposition a été démentie par des personnes dignes de foi, et l'on sait que cette femme aimable et spirituelle mourut dans sa maison à Londres, le 7 février 1823, des suites d'un asthme spasmodique qui la faisait souffrir depuis 12 ans. Outre les ouvr. que l'on vient de citer, on a d'Anne Radcliffe : *les Châteaux d'Athlin et de Dunbayne*, Londres, 1789, 2 vol. in-12. — *Julia, ou les Souterr. du château de Mazzini*. — *Voyage en Hollande*, etc. Tous ces ouvr., souvent réimpr., ont été trad. dans plus. langues, et notamment en franç. Sir Walter Scott a consacré un art. détaillé à Anne Radcliffe dans sa *Biographie littéraire des romanciers célèbres*.

RADEGONDE (Ste), née en 519, était fille de Bertaire, roi d'une partie de la Thuringe. Elle fut emmenée prisonnière à l'âge de dix ans par Clotaire Ier, qui la fit instruire dans le christianisme et l'épousa. Ne pouvant se plaire à la cour, elle obtint six ans après la permission de se retirer dans l'abbaye de Ste-Croix, qu'elle avait fondée, et où elle passa sa vie dans des exercices de piété et de charité, protégeant encore les malheureux par le crédit qu'elle avait conservé sur l'esprit de son époux. Elle mourut le 13 août 587. Son testament et sa *Vie* se trouvent dans le *Recueil des conciles*, Poitiers, 1527, in-4. Le P. de Monteil a donné une nouv. *Vie* de Radegonde, Rhodez, 1627, in-12.

RADELGAIRE, prince de Bénévent, fils et successeur de Radelgise Ier, régna de 851 à 854, et s'efforça de réparer les désastres que son père avait attirés sur ses états. Son frère Adelgise lui succéda.

RADELGISE Ier, prince de Bénévent, avait été trésorier de Sicard, et fut désigné par le peuple, en 839, pour lui succéder; mais Siconolfe, frère du dern. duc, et Landolfe, prince de Capoue, s'étant opposés par les armes à cette élection, Radelgise appela à son secours les Sarrasins d'Afrique et de Sicile, soutint pendant dix années une guerre désastreuse, dans laquelle il fut tour à tour vainqueur et vaincu, et occasionna ainsi la ruine de ses états, dont il fut obligé d'abandonner la moitié à son adversaire. Resté maître des provinces situées sur la mer Adriatique, il mourut en 851, laissant pour success. Radelgaire son fils. — RADELGISE II, prince de Bénévent, fils d'Adelgise qui fut massacré en 879, recouvra le trône de son père en 881, mais ne sut point s'y maintenir. Chassé par le peuple en 884, il subit un exil de 12 ans, fut rétabli dans sa principauté en 896, et livré enfin, en 900, au prince de Capoue, Atenolfe Ier, qui fut reconnu pour souverain.

RADEMAKER (GÉRARD), peintre, né à Amsterdam en 1672, mort en 1711, a laissé un gr. nombre de tableaux, parmi lesq. on cite une *Vue perspective de l'église de St-Pierre de Rome*, et surtout le *Tableau allégorique de la régence d'Amsterdam*, qu'il a peint dans l'hôtel-de-ville de cette cité. — RADEMAKER (Abraham), peintre, né aussi à Amsterdam en 1675, mort en 1735, s'est fait beauc. de réputation dans le genre du paysage. Le musée possède de cet artiste un dessein à la plume, lavé à l'encre de la Chine, représentant l'*Hiver*. On lui doit un recueil fort estimé des *Vues les plus intéressantes des monuments de l'antiquité répandus dans les Provinces-Unies*. Ce recueil, composé de trois cents estampes, qu'il a dessinées et gravées, a été publié à Amsterd. en 1731, en un vol. in-4.

RADER (MATTHIEU), jésuite, né dans le Tyrol en 1561, professa la rhétorique dans div. colléges, et mourut à Munich en 1634. On a de lui des *Commentaires* sur Martial et sur Quinte-Curce, et des *Notes* sur trois trag. de Sénèque; des traduct. lat. de l'*Hist. du manichéisme* de Pierre de Sicile, des *Actes* du 8e concile œcuménique, des *OEuvres* de St Jean Climaque, du *Chronicon Alexandrinum* (Munich, 1615, in-4). Enfin il a publ. entre autres ouvr. : *Viridarium sanctorum ex menæis Græcorum collectum*, etc., Augsbourg, 1604-12, 3 part. in-8. — *Bavaria sancta*, 1615-24-27-28, 4 vol. in-fol., avec de belles gravures de Sadeler.

RADET (ÉTIENNE), général, né en 1762 dans la Lorraine, était colonel de la 24e légion de la gendarmerie, lorsqu'il présenta à Bonaparte, prem. consul, sur l'organisation de cette arme, un *Mém.* qui fut approuvé, et dont on le chargea d'exécuter les vues. Il fut à cet effet appelé à Paris, plus tard envoyé en Corse, et de là en Piémont, puis à Gênes. C'est à lui que fut confiée, en 1809, la triste mission d'enlever le pape Pie VII; mais il ne dépendit pas de ses prévenances et de ses soins que cet attentat eût moins d'amertume pour le St-Père, qu'il n'accompagna que jusqu'à Florence. Revenu à Rome, le général Radet reçut de l'emper. le titre de baron. Après la prem. restaurat., il cessa d'être employé activem.; mais s'étant rangé des prem. sous les drapeaux de Napoléon, au mois de mars 1815, il eut le commandem. de l'escorte chargée de conduire le duc d'Angoulême à Cette, où il s'embarqua. Au mois de juin, Radet fut nommé inspect.-gén. de la gendarmerie et grand-prevôt de l'armée. Remplacé dans ces fonctions après la retraite de l'armée sur les bords de la Loire, il fut arrêté à Vincennes en 1816, conduit à la citadelle de Besançon, et condamné à 9 ans de détent. par le conseil de guerre de la 6e divis. milit., comme ayant favorisé la reprise du trône par Bonaparte. Une ordonnance royale de déc. 1818 rendit la liberté au général Radet, qui mourut le 28 sept. 1825 à Varennes (Meuse).

RADONVILLIERS (CLAUDE-FRANÇOIS LYSARDE de), littérat., né à Paris en 1709, après avoir terminé ses études sous le P. Porée, prit l'habit de St Ignace; mais par les conseils du ministre Maurepas, il quitta les jésuites, et accepta la place de

secrét. du cardinal de la Rochefoucauld, qu'il accompagna dans son ambassade à Rome. Plus tard il fut nommé sous-précept. des enfants de France, conseiller-d'état, membre de l'Acad. française, et mourut à Paris en 1789. On a de lui : une *Idylle* sur la convalescence du roi. — Un *Traité sur la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-12. — Une comédie intit. *les Talents inutiles.* — Divers *Opuscules* composés pour l'éducation des enfants de France. — Quelq. *Traductions*, entre autres des 3 prem. livres de l'*Énéide* et des *Vies des hommes illustres*, par Cornélius-Népos; cette traduct. fut revue et terminée par M. Noël, qui a rec. et publ. en 1807 des *OEuvres diverses* de Radonvilliers, Paris, 3 vol. in-8. Il n'eut pas de success. à l'Acad. franç., et ce ne fut qu'en 1807 que le card. Maury paya un tardif hommage à la mémoire de son anc. confrère.

RADY-BILLAH (Abou'l-Abbas-Mohammed VIII al), 11e khalyfe abbasside de Bagdad, fut tiré de la prison où son oncle Caher-Billah l'avait fait enfermer, pour être mis à sa place l'an 322 de l'hég. (933 de J.-C.). Pressé de toutes parts par les div. usurpateurs qui avaient déjà démembré l'empire, le nouveau khalyfe créa la charge d'*émyr-al-omrah* (prince des princes) en faveur de l'un d'eux, et cette mesure acheva la ruine du khalyfat. Rady, forcé d'obéir au maître qu'il s'était donné, mourut d'hydropisie l'an 329 de l'hég. (940 de J.-C.), dans la 30e année de son âge et la 7e d'un règne à peu près semblable à ceux de nos rois fainéants.

RADZIWIL (Nicolas IV), issu d'une ancienne et noble famille de Lithuanie, se distingua par sa valeur brillante dans la guerre contre les chevaliers teutoniques, en 1557, et fut nommé gouverneur de la Livonie. Chargé de repousser les Russes, qui s'étaient emparés de la Lithuanie, il les défit complétement en 1565, et sa réputation de bravoure s'étendit alors dans toute l'Europe. Du milieu des camps, Radziwil se montra l'un des plus chauds partisans de la réforme, et ce fut dans son palais de Wilna que les réformés polonais tinrent leur premier synode, en 1557. Il poussa même l'ardeur de son zèle jusqu'à faire établir à Brzescie un atelier typographique, d'où sortirent div. ouvr. ascétiq., et une trad. de la *Bible* en polonais, qui lui coûta plus de trois mille ducats. Cette *Bible*, impr. en 1563, est très rare aujourd'hui, parce qu'un grand nombre d'exempl. ont été mutilés ou jetés au feu. Radziwil mourut en 1567. — Radziwil (Nicolas-Christophe), duc d'Olica et de Nieswitz, fils aîné du précéd., né en 1549, abjura le luthéranisme, et fit vœu, pendant une maladie grave dont il fut atteint à l'âge de 26 ans, d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte; mais, ayant embrassé la carrière des armes, il ne put remplir ce vœu qu'en 1582. De retour dans sa patrie en 1584, il devint maréchal de la cour, puis voïvode de Trozka et de Wilda, et mourut en 1616. On a de lui, en polonais, *Voyage à Jérusalem.* Ce livre offre des détails curieux sur la Terre-Sainte, l'Égypte et les autres contrées que l'auteur avait parcourues. Thomas Treller, custode de l'église de Warmie, en a donné une trad. lat. sous ce titre : *Ierosolymitana Peregrinatio illust. Pr. N. Ch. Radziwil*, etc. Brunsberg, 1601, in-fol., 2e édit., corrigée et augm., Anvers, 1614, in-fol. — Radziwil (Françoise), prem. femme de Michel-Casimir, palatin de Wilna, composa plus. pièces de théâtre qui ont été recueillies en 1751; un *Traité des devoirs du soldat chrétien*, 1747, in-12, et une *Instruction* à ses enfants. — La seconde femme du prince Michel-Casimir Radziwil se distingua aussi par son goût pour la poésie, et a laissé un recueil de vers sur div. sujets sacrés et profanes. — Ulric, prince de Radziwil, gr.-connétable de Lithuanie, cultiva la poésie, et publia plus. poèmes, entre autres celui qui a pour titre : *Des peines des hommes dans toutes les conditions de la vie* (en polonais), 1741, in-8. On peut consulter sur ce prince la *Biblioth. poetar. polonorum* de Zaluski. — Radziwil (Charles de), palatin de Wilna combattit avec un zèle infatigable pour l'indépendance de son pays, et obtint par son courage et ses immenses richesses une si grande influence dans les affaires publiq., qu'il fut surnommé le *Roi de la Lithuanie.* Il mourut en 1790, découragé par de nombreux revers; mais laissant encore une succession très opulente. — Radziwil (le prince Dominique), de la même famille, se distingua dans les campagnes de 1812 et 1813 en qualité de major des chevau-légers polonais de la garde. Un boulet de canon lui enleva son schakos à la bataille de Hanau, sans lui faire de blessure apparente; mais il mourut peu de jours après à peine âgé de 30 ans.

RÆMOND ou RÉMOND (Florimond de), né à Agen vers 1540, fut pourvu en 1572 d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et, quoiqu'il eût d'abord adopté les principes des calvinistes, il les combattit comme écrivain et comme juge, avec un zèle si ardent, qu'il se fit de nombreux ennemis parmi les partisans de la réforme. Il mourut en 1602. On a de lui : *Erreur popul. de la papesse Jeanne*, Paris, 1599, in-4, 5e édit. — *La Couronne du soldat, ou l'exhortation au martyre*, trad. du latin de Tertullien, Bordeaux, 1594, in-8. — *L'Anti-Christ*, Lyon, 1597, in-4. — *L'Hist. de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*, Paris, 1605, 8 vol. in-4, plus. fois réimpr., et continuée par Fr. Ræmond, l'un des fils de l'auteur. Cet ouvr. a été trad. en lat. et en allem., et Cl. Malingre en a donné une continuation.

RAEPSAET (Jean-Joseph), membre de l'acad. de Bruxelles et de l'institut des Pays-Bas, chev. du Lion-Belgique, ancien conseiller-d'état, etc., mourut à Oudenarde le 17 février 1832, dans un âge fort avancé. Son *Analyse des droits des Belges*, ses *Mémoires* académiques, ses *Dissertations* répandues dans les *Annales*, et ensuite dans le *Messager des sciences*, publiés à Gand; ses recherches curieuses sur les *Droits seigneuriaux*, et sur celui de *marquette* en particulier, sur les *inaugurations* des souverains des Pays-Bas, sur l'origine d'encaquer le hareng, et sur celle du

carnaval, annoncent des connaissances profondes.

RAFFENEL (Claude-Denis), né vers 1797, dans le départem. du Jura, d'un officier de marine, depuis commandant à La Rochelle, fut, au sortir de ses études, qu'il fit à Clermont en Auvergne, placé (1816) dans une maison de commerce, d'où il ne tarda pas à sortir pour se livrer à des spéculations aventureuses dans les mers du Levant. Un penchant irrésistible le portait vers ce genre d'instruction qu'on ne peut acquérir qu'au prix des dangers de lointains voyages; et, doué d'ailleurs d'une gr. aptitude pour les recherches sav., il coordonna à cet objet de prédilection la plupart de ses entreprises commerciales. Il avait parcouru déjà diverses contrées de l'Orient, lorsque, se trouvant dans les colonies du Sénégal à l'époque du naufrage de *la Méduse*, il fut exalté à tel point par la terrible merveille de cet événement, qu'il résolut de faire les plus hasardeuses incursions dans l'intérieur des terres, et en effet il passa plus. mois seul dans une cabane construite sur la lisière d'une forêt, et faillit y succomber à une maladie dont il fut atteint. Les curieux détails que, dans la suite, il donna à ses amis sur cette partie de ses voyages en Afrique, font regretter qu'il n'ait pu en rédiger la relation comme il se le proposait. Raffenel, qui, attaché à l'un des consulats du Levant, avait été témoin des premiers mouvements de la révolut. des Grecs, s'était voué dès-lors tout entier à leur cause. Il fonda à Smyrne, sous le titre de *l'Observateur oriental*, un journal qu'il voulait consacrer à l'intérêt du commerce des Francs, gravem. compromis par suite de l'insurrection. Mais il était au-dessus de ses moyens de soutenir seul ce *Journal*. Étant alors passé en Morée, il assista en quelque sorte aux événements qui signalèrent la première campagne de la révolut. des Hellènes. Cependant une maladie grave l'ayant obligé de revenir en France, il y fut accueilli par Lafayette, qui le chargea de diriger l'éducation de ses petits-fils, et, pendant deux ans qu'il occupa cet emploi, il en consacra les loisirs à la rédaction d'un ouvr. qui, le premier, intéressa la France en faveur de cette cause sainte dont il devait lui-même être un des généreux martyrs. Il venait de mettre la dernière main à quelq. autres écrits, lorsqu'en 1826 il s'embarqua pour aller porter les armes sous l'étendard des Grecs, dont le colonel Fabvier commandait déjà une cohorte disciplinée (les *tacticos*). Reçu avec une gr. distinction par ce chef, Raffenel, avec le simple titre de volontaire, se glorifia de partager les périls de la valeureuse nation que sa plume avait déjà si bien servie. Renfermé avec Fabvier dans le château d'Athènes, il y eut la tête emportée par un boulet le 27 janvier 1827. Les ouvr. de Raffenel sont : *Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à ce jour*, 1824, in-12. — *Résumé de l'hist. de la Perse depuis l'origine de l'empire des Perses jusqu'à ce jour*, 1825, in-18. — *Histoire complète des événements de la Grèce, depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour*, 2e édit. 1825, 3 vol. in-8, avec carte et portrait. — *Résumé de l'histoire du Bas-Empire*, 1826, in-18.

RAFFLES (Sir Thomas STAMFORD), fils d'un capitaine de marine marchande, naquit en mer à la hauteur de l'île de la Jamaïque le 6 juillet 1781. En 1805, il fut nommé sous-secrétaire du gouvernement de l'île du Prince-de-Galles. Il acquit une connaissance parfaite de tous les dialectes de la langue des Malais, et fut nommé, en 1811, gouverneur de l'île de Java. Il revint en Angleterre en 1816, et publia en 1817 son *Histoire de Java*, en 2 vol. in-4, ouvr. aussi curieux qu'instructif. A la fin de la même année, il fut envoyé à Bencoolen, dans l'île de Sumatra, avec le titre de gouverneur du fort de Marlborough, forma un établissem. anglais à Singapore, et fut contraint, par raison de santé, à se rembarquer pour l'Angleterre le 2 févr. 1824. Presque au sortir du port, le feu prit au navire: ceux qui s'y trouvaient se sauvèrent sur deux barques; mais sir Raffles perdit les matériaux qu'il avait amassés pour écrire une *Histoire de Sumatra, de Bornéo et d'autres îles* de cette mer. Ce navigateur mourut d'apoplexie dans les prem. jours de juillet 1826.

RAFFRON DE TROUILLET (Nicolas), né à Paris en 1709, à l'âge de 80 ans embrassa les principes de la révolut. avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Nommé en 1792 memb. de la convention, il vota avec la majorité la mort du roi, présida la prem. séance du conseil des cinq-cents comme doyen d'âge, en sortit le 20 mai 1797, et mourut à Paris en 1800.

RAGGI (Antoine), sculpt., surnommé *le Lombard*, né à Vicomorto en 1624, étudia sous l'Algarde à Rome, devint membre de l'acad. de St-Luc, et mourut en 1686, jouiss. d'une gr. fortune qu'il devait à ses trav. et à son économie, qualité beauc. trop rare dans les artistes. On voyait de lui à Paris, dans l'église des Carmes-Déchaux, une *Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus*.

RAGHIB-PACHA (Mohammed), gr.-visir de l'emp. ottoman, né vers l'an 1702, manifesta de bonne heure un goût très prononcé pour l'étude, ce qui lui valut le surnom de *Raghib* (studieux). Admis dans les bureaux de la Sublime-Porte, il remplit successivem. différ. emplois, fut nommé *mektoubjy-effendy* (secr.-gén. du gr.-visir) en 1736, et, l'année suiv., plénipot. au congrès de Niemirov, où il signa un traité avec le ministre de l'empereur d'Allemagne. Cette miss. lui valut ensuite la place de *reis-effendi* (secr.-d'état aux affaires étrang.). Élevé plus tard à la dignité de pacha à 3 queues, il eut successivem. les gouvernem. d'Aidin, d'Alep et de l'Égypte. En 1757, il fut appelé par le sultan Osman III au poste dangereux de visir-suprême, qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1768. L'Anglais Porter et le baron de Tott ont parlé avec éloge des talents, de l'habileté et du caractère de ce ministre; mais ils l'accusent de cruauté envers les hommes qui lui portaient ombrage. Louis Chénier, père des poètes, a dit de Raghib « qu'il était un des Turcs les plus éclairés de son temps, et celui

peut-être qui écrivait le mieux. » Avide des connaissances étrangères, il voulut avoir en langue turque une histoire de la Chine, qui ne fut achevée qu'après sa mort. On a de ce visir des mélanges en langue arabe, intit. *Sefinei-Raghib* (vaisseau des studieux) : ce sont des dissertat. théologiq. et philosophiq.; un rec. (*divan*) de *poésies;* un choix de *mots* remarquables et de *sentences;* un recueil de *lettres* sur des sujets diplomatiques et administratifs. Il fut le fondat., à Constantinople, de la bibliothèque qui porte son nom.

RAGIMBERT, roi des Lombards, était fils de Godebert, roi de Pavie. Son père ayant été massacré en 662 par Grimoald, duc de Bénévent, qui usurpa la couronne des Lombards, Ragimbert, qu'un serviteur fidèle avait sauvé, vit, au bout de quelq. années, son oncle Pertarite remonter sur le trône, et reçut de lui en fief le duché de Turin. En 701, Ragimbert prit les armes contre le petit-fils de son bienfaiteur, et se fit couronner roi avec son fils Aribert II. Mais il mourut la même année sans jouir du fruit de son ingratitude.

RAGOIS (Le) l'abbé, fut nommé, par la protection de M^me de Maintenon, précep. du duc du Maine. Ce fut pour l'éduc. de ce prince qu'il composa son *Instruct. sur l'hist. de France et sur l'hist. romaine*, 1684, in-12; réimp. un très grand nomb. de fois avec des *correct.* et des *addit.*, qui n'ont pas rendu l'ouv. meilleur. Moustalon l'a totalem. refondu dans l'édit. qu'il a publ. à Paris en 1820, 2 vol. in-12, augm. d'un *Abrégé de géogr.*, de l'*Hist. poétique*, etc., etc.

RAGOTZKY, ou plus exactem. RACOCZI (Franç.-Léopold), prince de Transylvanie, né en 1676, fut élevé à la cour de Vienne, et, parvenu à sa majorité, réclama une partie des biens enlevés à sa maison. Cette démarche le fit enfermer dans le château de Neustad, d'où il parvint à sortir quelq. temps après, déguisé en dragon. Réfugié parmi les mécontents de Hongrie, qui le nommèrent leur chef, il se distingua par son courage; mais, lorsque la Hongrie eut fait la paix avec l'empereur, Ragotzky, qui avait été proscrit et condamné à mort par la cour de Vienne, depuis son invasion, se retira d'abord en France et ensuite à Constantinople, où il fut traité avec de grands égards. Il mourut dans une retraite qu'il s'était choisie à Rodosto, sur les bords de la mer de Marmara, le 8 avril 1735. On a un ouvr. apocryphe, intit : *Testament politique et moral du prince Rogotzky*. Il avait composé plus. ouvr., entre autr., des *Méditat. sur l'Écriture-Sainte*, et des *Confessions*, qu'il cite plus. fois dans des *Mém.* insérés, par l'abbé Brenner, dans l'*Hist. des révolut. de Hongrie*. — Ragotzky (François), fils de George II, prince de Transylvanie, mort à Makowitz en 1676, est le véritable aut. de l'*Officium Ragotzianum*, qui est en usage dans presque toute la Hongrie.

RAGUEL (Bible), parent de Tobie, au fils duq. il maria Sara, sa fille, possédait de gr. biens à Ecbatane.

RAGUENET (Franç.), littérat. estimable, né à Rouen vers 1660, embrassa l'état ecclésiastiq., devint précepteur des neveux du card. de Bouillon, et mourut, à ce que l'on croit, en 1722. Outre deux discours envoyés au concours de l'Acad. franç., et dont l'un, intitulé *le Mérite et l'utilité du martyre*, obtint le prix en 1687, on a de lui : *Hist. d'Olivier Cromwell*, Paris, 1691, in-4, ou 2 vol. in-12. — *Monuments de Rome, ou Descript. des plus beaux ouvr. de peinture, de sculpture et d'archit., qui se voient à Rome et aux environs, avec des observations*, Paris, 1700; Amsterd., 1701, in-12. Cet ouvr. valut à l'aut. des lettres de citoyen romain; mais il fut moins heureux dans son *Parallèle des Français avec les Italiens, dans la musique et dans les opéras*, qu'il publia en 1702, in-12. Cet ouvr. souleva contre Raguenet tous les partisans du chant franç. On a encore de lui : l'*Hist. abrégée de l'Ancien-Testament*, et la *Vie de Turenne*.

RAGUET (Gilles-Bernard), littérat., né à Namur en 1668, vint fort jeune à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, devint prieur d'Argenteuil, fut employé, par le cardin. de Fleury, à l'éducat. de Louis XV, obtint ensuite la place de directeur spirituel de la compagnie des Indes, et mourut à Paris en 1748. On a de lui : *Hist. des contestat. sur la Diplomat. de dom Mabillon*, Paris, 1708, in-12; et une traduct. de la *Nouv.-Atlantide* de Bâcon, 1702, in-12. Il concourut au *Journal des savants*, de 1705 à 1721.

RAHAB (Bible), habitante de Jéricho, reçut et cacha dans sa maison les espions de Josué. En reconnaissance de ce service, elle fut exceptée, avec sa famille, de l'anathème prononcé contre tous les habitants de cette malheureuse ville. Après la prise de Jéricho, Rahab épousa Salmon, prince de Juda, dont elle eut Booz, l'un des ancêtres de David, et devint ainsi l'aïeule du Sauveur du monde.

RAHN (Jean-Rodolphe) bourgmestre de Zurich en 1644, est aut. d'un ouvr. qui fut trad. en franç., sous le titre de *Disc. véritable sur l'état des trois ligues communes des Grisons*, 1621, in-4, dont il parut un extrait, 1624, in-4. — Rahn (Jean-Henri), né à Zurich en 1622, fut bailli de Kybourg, et mourut dans sa patrie en 1676. On a de lui en allemand un *Traité d'algèbre*, Zurich, 1659, in-4. — Jean-Henri Rahn, fils du précéd., histor. et biogr., né à Zurich en 1646, mort en 1708, fut employé à diverses miss. et autres affaires d'état, et chargé du soin de la biblioth. de sa patrie. On a de lui : une *Histoire* (abrégée) *de la Suisse*, en allemand, Zurich, 1690, in-8, et plus. ouvr. MSs., parmi lesq. on distingue une *Biologia historico-helvetica*, renfermant les *notices* de 208 auteurs. — Jean-Henri Rahn, médec. de Zurich, et membre du gr.-conseil, né en 1709, mort en 1786, a publié : *Dissertat. de arcano tartari, sive terrâ foliatâ tartari*, Leyde, 1733, in-4, etc. — Jean-Henri Rahn, aussi médecin, de la même famille, né en 1749 à Zurich, fut nommé profess. de physique au Gymnase de cette ville, devint, en 1782, l'un des fondat. de l'institut médico-chirurgical, et eut part à plus. autres établissem. du même genre. Créé

comte palatin par l'élect. Charles-Théodore, il fut député à l'assemblée nationale helvét. en 1799, et mourut en 1812, laissant plus. ouvr. de médec., la plupart écrits en allem. — Jean-Conrad RAHN, médec., aussi de Zurich, né en 1737, mort en 1788 dans la même ville, avait été membre du gr.-conseil. Outre des traduct. allem. de quelq. *opusc.* de David Macbride, et div. *mém.* dans la *Collect.* de la société d'hist. naturelle de Zurich, on a de lui : *Dissertat. de aquis mineralibus fabariensibus, seu piperinis*, Leyde, 1757, in-4. — *Instruct. sur la connaissance et le traitem. de la dyssenterie*, en allem., Zurich, 1765, in-8. — RAHN (Jean-Henri-Guillaume), jurisc.-assesseur à un collége de l'univers. d'Helmstadt, né à Walbeck en 1766, mort en 1807, a laissé quelq. ouvr. de jurisprud., écrits en allemand.

RAIDEL (GEORGE-MARTIN), bibliographe, né à Nuremberg en 1702, embrassa l'état ecclésiastiq., et consacra sa vie à des recherches sav. Il aurait pu rendre de gr. services aux sciences et à la littérature, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée en 1741. On a de lui : *Commentatio critico-litteraria de Cl. Ptolemæi geographiâ, ejusque codicibus tàm manuscriptis quàm typis expressis*, 1737, in-4, ouvr. rempli d'érudition.

RAIEVSKI (ANDRÉ), mort à Koursk en Russie, a laissé plus. écrits, parmi lesquels on distingue des *Mémoires* (dans la langue) *sur les campagnes des années* 1813 *et* 1814, Moscou, 1822, 2 vol. in-8.

RAIMOND (St), né en 1175 au château de Peñafort, en Catalogne, d'une anc. et illustre famille, fit des progrès si rapides dans les sciences, qu'à 20 ans il fut en état d'ouvrir un cours gratuit de philosophie. S'étant rendu en Italie pour se perfectionner dans la connaissance du droit, il fut reçu doct. à Bologne, et pourvu d'une chaire qu'il remplit avec distinction. De retour en Catalogne, il fut élevé successivem. aux prem. dignités du chapitre de Barcelonne, prit ensuite la résolut. de s'ensevelir dans un cloître, et entra dans l'ordre des frères-prêcheurs en 1222, 8 mois après la mort de St Dominique. On le chargea de composer un rec. des cas de conscience pour l'instruct. des confesseurs. Il devint général de son ordre en 1238, se démit de cette place, deux ans après, pour reprendre ses travaux évangéliq., et mourut à Barcelone en 1275, dans sa 100ᵉ année. St Raimond a contribué à l'établissem. de l'inquisit. dans l'Aragon et dans les prov. méridionales de la France; mais il prenait, dit-on, le soin de ne placer dans les tribunaux du St-office que des hommes connus par leurs lumières et leur charité. L'Église célèbre sa fête le 23 janvier. Son recueil de *Decrétales* fut imprimé pour la prem. fois à Mayence, en 1473, in-fol. On a en outre de lui une *Summa de pœnitentiâ et matrimonio*, souv. réimpr. dans le 16ᵉ S.

RAIMOND. — V. RAYMOND.

RAIMOND (JEAN-ARNAULD), architecte, né à Toulouse en 1742, fils d'un entrepreneur qui lui donna les prem. leçons, vint à Paris, protégé par M. de Puymaurin, pour y perfectionner ses talents sous la direct. d'habiles maîtres, remporta le gr. prix d'architecture en 1767, et se rendit en Italie, où il consacra huit ans à l'étude des chefs-d'œuvre. De retour à Paris en 1775, il fut bientôt appelé à Montpellier pour y diriger les trav. de la place du Peyron, exécutée sur ses plans. Nommé membre de l'acad. en 1784, il fit partie de l'Institut à sa création, et mourut en 1811. Ce gr. artiste a donné beaucoup de plans; mais il y en a eu peu d'exécutés, et il n'a pu achever, selon son désir, un seul ouvr. qui pût donner une idée de son talent.

RAIMOND D'AGILES, chanoine du Puy, suivit en 1096, à la prem. croisade, son évêque, le célèbre Adhémar, et devint, pend. l'expédit., chapelain de Raymond, comte de Toulouse. Il a écrit une hist. de la croisade, intit. : *Historia Francorum qui ceperunt Jherusalem*, insér. dans le *Gesta Dei per Francos*, et trad. en franç. dans la *Collection de mémoires* publ. par M. Guizot, t. XXI.

RAIMONDI (MARC-ANTOINE), célèbre graveur, né à Bologne en 1488, reçut les leçons de F. Francia, et commença par contrefaire les estampes d'Albert Durer avec tant d'adresse, qu'on prenait ses copies pour des originaux. Étant venu à Rome, il y connut Raphaël, qui, charmé de ses disposit., le chargea de graver un sujet de Lucrèce, et ensuite ses plus beaux ouvr. Après le sac de Rome (1527), auquel il eut le bonheur d'échapper, il faillit perdre la vie, pour avoir gravé, d'après Jules Romain, les estampes obscènes qui accompagnaient les sonnets de l'Arétin, et Clément VII ne lui fit grâce qu'en considération de son talent. M.-A. Raimondi mourut en 1546, assassiné, suiv. Malvasia. La haute réputat. de Raphaël, qui, dit-on, retouchait souvent les planches de Raimondi, contribua beaucoup à la vogue que ce graveur a obtenue, et au prix excessif que l'on met encore à ses ouvr.; mais il ne peut être regardé comme un modèle à suivre. On ne trouve dans ses planches aucune variété de style, aucune entente du clair-obscur. En général il est sec, et n'offre point ce goût délicat qui caractérise un graveur habile. Toutefois il faut reconnaître en lui la précision du trait et la correction du dessin.

RAIMONDI (JEAN-BAPTISTE), savant orientaliste, né à Crémone vers 1540, passa plus. années en Asie, où il acquit une connaissance approfondie de l'arabe, de l'arménien, du syriaque et de l'hébreu. De retour en Italie, il fut chargé, par le card. Ferdinand de Médicis, de la direction d'un vaste atelier de typographie orientale, qui a été comme le berceau de la célèbre imprimerie de la Propagande. Raimondi ne borna pas ses soins à la surveillance de cet établissement. Il mit en ordre tous les livres orientaux recueillis dans le Levant pour le pape. Il s'occupa long-temps de l'exécut. d'une polyglotte plus complète que celles d'Alcala et d'Anvers; mais les fonds ayant manqué pour cette entreprise, il abandonna ce projet, qui devait, plus tard, recevoir son accomplissement en France. Par le conseil du card. Duperron, Raimondi consacra les dern. années de sa vie à la confection

d'une gramm. arabe, qu'il dédia, en 1610, au pape Paul V, et qui fut très répandue dans le Levant. On ignore l'époque de la mort de cet orientaliste.

RAINFROI ou RAGENFROI, seigneur français, célèbre dans les troubles qui préparèrent la fin de la première race, fut maire du palais sous Dagobert III et Chilpéric II, montra de l'activité pour défendre ce dernier prince, mais dut céder aux armes victorieuses de Charles-Martel. Retiré à Angers, dont Charles lui assura le comté pour sa vie seulement, il y mourut en 731. — RAINFROI ou RAGENFROI, évêque de Rouen, fut dépossédé de ce siége en 755 par Pépin, qui déjà lui avait ôté le gouvernement de l'abbaye de Fontenelle. — Un autre RAINFROI, secrétaire de Charles-le-Chauve, devint évêque de Meaux, et assista en 876 au concile de Pont-Ion. — On cite encore un RAINFROI, évêque de Cologne en 735, et qui occupa ce siége pendant plusieurs années.

RAINOLFE, premier comte d'Averse, était l'un des aventuriers normands qui s'établirent dans les parties de l'Italie qui forment aujourd'hui le roy. de Naples. Il obtint des maîtres de cette contrée et des empereurs l'investiture du comté d'Averse, fut reconnu indépend., et mourut en 1059, après un règne de 40 ans. Richard Ier, son neveu, lui succéda.

RAINSSANT (PIERRE), savant numismate, né à Reims en 1640, étudia d'abord la médecine avec beaucoup de succès. La découv. d'une urne remplie de médailles détermina son goût pour la numismatique, sans lui faire négliger sa profession, qu'il vint exercer à Paris. Ses connaiss. le firent nommer directeur du cabinet des médailles, et il fut admis l'un des premiers à l'académie des inscriptions. Se promenant un jour dans le parc de Versailles, il tomba par accident dans une pièce d'eau, et s'y noya, en 1689. On a de lui : *Dissert. sur l'origine de la figure des fleurs de lis*, 1678, in-4. — *Dissertation sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, 1684, in-4; trad. en latin et en italien. — *Explication des tableaux de la galerie de Versailles*, 1687, in-4, et quelques *Dissert.* dans le *Journal des sav.*

RAITSCH (JEAN), savant Servien, né en 1726 à Karlovitsch, mort en 1801 à Kovila, où il était archimandrite du couvent de St-Michel-Archange, a fait des recherches sur l'histoire ancienne de son pays. On lui doit une *Histoire des peuples slaves*, en slav., Vienne, 1794, 4 vol. in-8; une relat. de ses voyages et des *Fragm. pour servir à l'hist. de Servie.*

RAJALIN (THOMAS de), né en Finlande en 1673, fut d'abord simple matelot, s'éleva par son courage et ses talents jusqu'au grade d'amiral, et mourut en 1741, à bord d'un vaisseau faisant partie de la flotte de Carlscrona. Il a publ. en suéd. : *Instruct. du pilote*, 1730, in-4, et *Instruction sur l'architecture navale*, 1732, in-8.

RAKOUBAH, peischwah ou prince-régent des Mahrates, joua un rôle assez remarquable dans les événements qui se passèrent dans les Indes de 1772 à 1782. Après s'être emparé, au détriment de son neveu, de la puissance souveraine, déposé, abandonné par tous les chefs mahrates, il fut contraint de chercher un asile à Bombay, où il acheta par ses trésors et ses promesses la protection et le secours des Anglais, auxquels il fit cession de plus. places et portions de territoire. Mais les Mahrates opposèrent une résistance victorieuse à ses efforts, et les Anglais, ayant signé un traité de paix définitif, renoncèrent à soutenir Rakoubah, à qui l'on accorda 4 mois pour choisir sa résid. dans le pays. On ne dit point où ce chef se retira, et on ignore l'époque de sa mort.

RALEGH (WALTER), célèbre par ses découvertes dans le Nouveau-Monde, ses écrits, sa haute fortune et ses malheurs, naquit vers 1552 dans le Devonshire. Entré au service vers 1569, il gagna, par ses exploits sur terre et sur mer, l'estime de la reine Élisabeth, qui l'employa dans diverses négociations, et se plut à favoriser ses projets d'établissements en Amérique, en lui accordant de nombr. priviléges. Il découvrit la Virginie en 1584, y fonda une colonie, et bientôt l'introduction de nouvelles cultures, notamment celle du tabac, dont il propagea l'usage, attestèrent ses efforts pour la prospérité de son pays. Les combats qu'il livra ensuite aux Espagnols avec des vaisseaux équipés à ses frais, et les services qu'il rendit dans le parlem., dont il avait été élu membre, achevèrent de lui gagner la faveur de sa souver., qui le nomma successivement grand-sénéchal des duchés de Cornouailles et d'Exeter, surintendant des mines d'étain des comtés de Devon et de Cornouailles, lieutenant-général de cette dernière province, et enfin capitaine de ses gardes. Tant de richesses et de dignités accumulées sur la tête de Ralegh ne pouvaient manquer de lui susciter un gr. nombre d'envieux, parmi lesq. il lui fallut compter Leicester, et ensuite le comte d'Essex, plus redoutable encore; ce dernier parvint même à l'éloigner quelq. temps de la cour; mais la victoire que Ralegh obtint sur la fameuse flotte envoyée par l'Espagne pour envahir l'Angleterre, ses soins et ses travaux pour la découv. et la conquête de la Guiane, sa bravoure et son habileté comme marin dans l'expédition de Cadix, enfin ses talents comme orateur dans la chambre des communes, suspendirent les effets de la haine qu'il avait excitée. Cette haine n'osa même éclater qu'après l'avénement de Jacques Ier au trône. Ce fut alors que Ralegh expia bien cruellement les faveurs dont il avait joui sous le règne précéd. Dépouillé de tous ses emplois, et bientôt accusé de haute trahison, il fut arrêté en 1603, et condamné à mort par une commiss. dans laquelle figuraient ses plus grands ennemis. Cepend. cette terrible sentence était à peine prononcée que l'intérêt le plus vif remplaça l'animosité dont Ralegh avait été l'objet; on ne vit en lui qu'un héros injustement accusé : ses qualités éminentes, les services qu'il avait rendus, furent rappelés avec enthousiasme; un cri général s'éleva en sa faveur, et le roi fut obligé de faire suspendre l'exécution du

jugement. Transporté à la Tour le 15 décembre 1603, Ralegh y subit une longue captivité, dont le terme semblait ne pouvoir être amené que par son supplice. Il ne se laissa point abattre par sa destinée. La présence d'une épouse chérie, qui avait voulu partager sa prison, l'éducation de ses enfants, la culture des sciences et des lettres, lui offrirent non-seulement des consolations, mais des jouissances que ses ennemis lui eussent enviées peut-être; et lorsqu'au bout de 12 ans il recouvra la liberté, sa grande âme n'avait rien perdu de son énergie. Sorti de prison le 17 mars 1616, sans toutefois être relevé de la condamnat. qui pesait sur lui, Ralegh voulut mériter sa grâce entière par de nouveaux services, et entreprit une expédition pour la Guiane, où ses premières recherches lui donnaient l'espoir de trouver une mine d'or. Il mit à la voile le 28 mars 1617. Mais cette entreprise excita les alarmes des Espagnols; ils réussirent, à force d'intrig., à se procurer le plan de l'expédition, qui leur fut livré par la cour d'Angleterre elle-même, attaquèrent Ralegh avec des forces supérieures, et celui-ci, trahi par son propre gouvernement, et ensuite par ceux qui l'accompagnaient, revint en Europe, ayant à déplorer la perte d'un fils chéri, qu'il avait associé à sa fatale entreprise, et celle de toute sa fortune, qu'il n'avait pas craint d'exposer. Arrêté sur la route de Londres et lâchement sacrifié à une nation rivale qui demandait sa tête, il fut décapité quelq. jours après, le 29 octobre 1618, emportant avec lui les regrets et l'admirat. de toute l'Angleterre, qui reprocha hautement à Jacques I^er cette odieuse barbarie. Parmi les nombreux ouvrages sortis de la plume de Ralegh, on distingue son *Histoire du monde*, réimprimée pour la onzième fois en 1736, in-fol. Ses *OEuvres diverses* ont été publiées en 1751, 2 vol. in-8, avec une notice sur sa vie par le doct. Thomas Birch; mais cette édition a omis un assez grand nombre d'ouvr., soit impr., soit MSs., dont Arthur Cayley a donné la liste dans sa *Vie de Walter Ralegh*, 1805, 2 vol. in-4. — Carew RALEGH, fils du précédent, gouverneur de Jersey, mort en 1666, a publié un mémoire pour la défense de son père, et quelques pièces de vers.

RALLIER DES OURMES (JEAN-JOSEPH), conseiller d'honneur au présidial de Rennes, né en 1701, mort en 1771 près de Vitré, a publié dans différents recueils, tels que les *Mémoires des sav. étrang.*, l'*Encyclopédie*, etc., un assez gr. nombre d'articles presque tous relatifs à l'arithmétique, et a fourni plusieurs mémoires à la société d'agriculture de Bretagne, dont il fut un des premiers membres.

RALLIER (LOUIS-ANTOINE-ESPRIT), né en 1749 à Fougères, fit d'excellentes études, et entra dans l'arme du génie; envoyé à St-Domingue, il y fit exécuter plusieurs travaux d'art. A son retour en France il fut employé successiv. dans différentes divisions, et parvint au grade de capitaine. Après avoir été officier municipal et administrat. du district de Fougères, il fut député, en 1795, au conseil des anciens, et devint un des inspecteurs de la salle. Sorti de ce conseil en 1799, il fut réélu celui des cinq-cents, à la suite de la crise du 30 prairial. Il se montra favorable à la révolut. du 18 brumaire, et passa au corps-législatif, où il siégea jusqu'au 20 mars 1815; mais il n'accepta aucune fonction pend. les *cent jours*. En 1827, ses concitoyens l'ayant nommé député, il se fit remarquer par des opinions modérées et pacifiques. Rallier profita des loisirs que lui laissaient ses fonctions pour se livrer aux sciences et aux lettres. C'était d'ailleurs un homme bienfaisant. Il mourut à Fougères en 1827. Nous citerons parmi ses ouvr. : *Recueil de chants moraux et patriotiques*, 1799, in-12. — *Épître à la rime*, 1808, in-8. — *Mémoires sur les frittes de verres de l'Écosse*, 1809. — *OEuvres politiques et morales*, 1813. On le dit auteur de cinq *Tragédies* qui n'ont pas été représentées.

RAMAZZINI (BERNARDIN), médecin, né à Carpi en 1663, exerça successivem. son art dans sa patrie, à Modène, où il enseigna la médecine pend. 18 ans, puis à Padoue, où, malgré la cécité dont il fut frappé en 1705, il continua de professer jusqu'à sa mort en 1714. Il était membre des académies des *Dissonanti* de Modène et des Curieux de la nature, de la société roy. de Berlin et de l'acad. des Arcadiens de Rome. Sa *Vie* a été écrite par Michel-Ange Zorzi, parmi celles des *Arcadi illustri*, tome VI; par Fabroni, *Vitæ Italorum*, XIV, et par Tiraboschi dans la *Bibliotheca modenese*, tome IV. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine et de physiq, qui ont été recueillis à Londres en 1717, et à Naples en 1739, 2 vol. in-4. On y remarque une *Dissertation sur les maladies des artisans*, trad. en français par Fourcroy; et un *Tr. de la conservation de la santé des princes*, publié en 1711 par Ettmüller, avec des notes et une *Vie* de l'auteur.

RAMBAUD D'ORANGE, troubadour provençal, mort en 1773, a laissé environ trente pièces conservées à la bibliothèq. du roi. Raynouard en a publié quelques-unes dans le *Choix des poésies*, etc., et donné un nombre assez considérable de fragm. des pièces inédites, par la raison que ce troubad. étant l'un des plus anciens dont les ouvrages nous sont parvenus, il est d'autant plus curieux de les examiner pour étudier l'origine et la marche de la langue provençale. — RAMBAUD DE VACHÈRES, autre troubadour, suivit le marquis de Montferrat, son suzerain, dans la 3^e croisade, de 1188 à 1192. On a de lui 28 pièces. Raynouard en a publié quelq.-unes et de longs fragments des autres, avec une *Vie* assez étendue de ce troubadour, dans le t. V du *Choix des poésies*, etc. — Honorat RAMBAUD est auteur d'un ouvr. singulier et rare, qui a pour titre : *la Déclaration des abus que l'on commet en écrivant, et le moyen de les éviter et de représenter naïvement les paroles, ce que jamais homme n'a fait*, Lyon, 1578, in-8.

RAMBOUILLET. —V. ANGENNES et VIVONNE.

RAMBURES (DAVID, sir de), grand-maître des arbalétriers de France en 1411, rendit de gr. ser-

vices aux rois Jean, Charles V, Charles VI, et fut tué à la bataille d'Azincourt en 1415.

RAMEAU (Jean-Philippe), l'un des plus célèbres compositeurs français, né à Dijon en 1683, était fils d'un organiste qui cultiva soigneusem. ses dispositions pour le clavecin, et il acquit dès sa première jeunesse une grande habileté sur cet instrument. Ayant quitté sa ville natale à l'âge de 18 ans pour aller visiter l'Italie, il ne passa point Milan, et, de retour en France avec un directeur de spectacle qu'il suivit dans plus. villes du Midi, il vint ensuite à Paris, où il espérait que son talent lui fournirait les moyens de se faire connaître. Mais, révolté des obstacles que l'envie semblait vouloir lui susciter, il alla chercher en province des succès plus faciles, et ne revint dans la capitale qu'en 1722, apportant son *Traité sur l'harmonie*, qui devait fonder sa réputation, et qui lui obtint en effet celle d'un profond théoricien. Il crut alors que le théâtre lyrique pouvait lui offrir un autre genre de gloire et voulut s'y essayer; mais là, comme à son premier début, il rencontra des obstacles. On ne connaissait encore de lui que des motets, des cantates et quelq. fragm. mêlés de chant et de danse qu'il avait faits pour les pièces que Piron, son compatriote, donnait à l'Opéra-Comique, et aucun des poètes qui travaillaient pour le Grand-Opéra ne voulait lui confier un poème. Voltaire, appréciant son génie, lui donna sa tragédie de *Samson*. La musique, essayée chez La Poupelinière, excita l'admirat. des auditeurs; mais l'autorité défendit la représentation de la pièce, et Rameau se vit réduit à chercher un autre poème. L'abbé Pellegrin ne consentit à lui livrer sa tragédie d'*Hippolyte et Aricie* que sous caution, et exigea d'avance un billet de 500 livres. On rapporte, il est vrai, qu'après avoir entendu la répétition du premier acte, il courut plein d'enthousiasme vers le savant compositeur, et déchira son billet à l'instant même. Le succès qu'obtint l'opéra d'*Hippolyte*, représenté en 1733, fut pour Rameau le signal de nouveaux triomphes. Il avait alors 50 ans, et pendant trente ans encore il fit les délices de la scène lyriq., sans que son imagination perdît rien de son éclat. Ses nombreuses product., qui pour la plupart furent accueillies avec une admirat. toujours croissante, lui valurent d'honorables distinctions : le roi créa pour lui la charge de compositeur de son cabinet, lui donna des lettres de noblesse et le nomma chevalier de St-Michel. L'académie de Dijon le reçut au nombre de ses membres, et les magistrats de cette ville l'exemptèrent d'impôts, lui et sa famille, à perpétuité. Ce grand musicien mourut en 1764. Les composit. de Rameau, malgré les beautés qu'elles renferment, sont généralement moins goûtées aujourd'hui qu'elles ne le furent de son temps; mais comme théoricien, il n'a rien perdu de sa réputation : la découverte de la *basse fondamentale* suffirait pour la lui conserver. On a reconnu qu'il avait trouvé les lois de l'harmonie comme Newton celles du système du monde; et son nom, souvent associé à celui de ce grand homme, en reçoit une nouvelle illustration. Parmi les ouvr. de Rameau sur la théorie de son art, on cite son *Traité de l'harmonie*, 1722, in-4. — *Nouv. système de musique théorique*, etc., 1726, in-4. — *Génération harmonique*, 1737, in-8. — *Démonstrat. du principe de l'harmonie*, 1750, in-8. — *Erreurs sur la musique pratique de l'Encyclopédie*, 1755 et 1756. — *Code de musique pratique*, *et Nouv. réflexions sur le principe sonore*, 1760, in-4. Ses opéras sont : *Samson; Hippolyte et Aricie*, tragéd.; *les Indes galantes*, opéra-ballet; *Castor et Pollux*, tragéd.; *les Talents lyriques*, opéra-ballet; *Dardanus*, tragédie; *les Fêtes de Polymnie*, opéra-ballet; *la Princesse de Navarre*, comédie avec intermède; *le Temple de la Gloire*, opéra-ballet; *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour; Zaïs, Pygmalion*, *Naïs*, *Platée*, opéras-bouff.; *Zoroastre*, tragédie; *Acante et Céphise*, past.-héroïq.; *la Guirlande*, opéra-ballet; *Daphné et Églé; Lisis et Délie; la Naissance d'Osiris, ou la Fête de Pamylie; Anacréon; Zéphire; Nélée et Mirthis; Io; le Retour d'Astrée*, prologue; *les Surprises de l'Amour*, op.-ballet; *les Syburites; les Paladins*, comédie-ball. — Jean-François Rameau, neveu du précédent, né à Dijon en 1716, mort vers 1772, a laissé *le Maître à danser, qui enseigne la manière de faire tous les pas de danse*, 1748, in-8; et *la Raméide*, poème en V chants, 1766, in-8. On trouve quelq. détails assez curieux sur ce personnage dans un écrit posthume de Diderot, intitulé *le Neveu de Rameau*.

RAMEL (Pierre), général, né à Cahors en 1761, fut nommé, en 1791, député à l'assemblée législative, y vota constamment avec le côté monarchique, et s'opposa à la mise en accusation de La Fayette, dont il était l'ami. Chargé ensuite de concourir à l'organisation de l'armée des Pyrénées-Orientales, il y obtint le commandem. d'une lég. de cavalerie, se distingua en diverses occasions, et fut fait général de brigade en 1793; mais il avait été signalé comme modéré, par Jean-Bon-Saint-André, son ancien concurrent dans les élections de l'assemblée législative : un léger prétexte servit de base à une accusation, et l'infortuné Ramel, condamné à mort en 1794, fut exécuté à l'insu des troupes dont on craignait le soulèvement. — Trois de ses frères suivirent aussi la carrière des armes : l'un, capitaine au régim. de Wellesley (irlandais), fut massacré à Châlons, avec plus. officiers du même corps, pour avoir refusé de prêter le serment exigé des troupes après le 10 août 1792. Le plus jeune, officier de cavalerie, fut tué en 1795, sous les murs de Kehl, à côté de son frère qui commandait ce fort, et dont l'art. suit.

RAMEL (Jean-Pierre, frère des précédents, né à Cahors en 1770, était chef de bataillon à l'armée des Pyrénées, lorsque son frère fut traîné à l'échafaud; et il eût subi le même sort, si Dugommier n'était venu mettre un frein aux fureurs du terrorisme dans les départem. frontières du midi de la France. Rendu à la liberté, après une captivité de seize mois, Ramel fut nommé adjudant-général,





RAPHAEL.

Publié par Furne, Paris

fit la campagne du Rhin, sous les ordres de Moreau, et, nommé commandant du fort de Kehl, le défendit vaillamment. En 1797, il fut fait chef de la garde des deux conseils. On prétend que sa conduite offrit alors des disparates qui lui firent tort dans l'opinion de ses amis eux-mêmes, et qu'il n'obtint la confiance d'aucun parti. Proscrit au 18 fruct. et déporté à Cayenne, Ramel et ses compagnons d'infortune furent traités pend. le voyage, et après leur arrivée dans l'île de Sinnamari, avec une telle cruauté qu'ils n'eurent bientôt plus qu'à choisir entre l'évas. et la mort. Plus. s'étaient résignés, mais Ramel, Pichegru, Barthélemy, Dossonville, Aubry, Delarue, Willot et Le Tellier, résolus, au contraire, d'échapper à tout prix au sort affreux qui leur était réservé, se jetèrent la nuit dans un frêle esquif, sous la conduite d'un pilote qui se dévouait à leur salut, et après sept jours d'une navigation des plus périlleuses, parvinrent le 10 juin 1798 à prendre terre au fort de Monte-Krick, dans la colonie hollandaise de Surinam, où ils trouvèrent tous les secours de la plus généreuse hospitalité. Ramel s'embarqua bientôt pour l'Angleterre, où il fit paraître un *Journal sur les faits relatifs à la journée du* 18 *fructidor, sur le transport, le séjour et l'évasion des déportés*. Cet écrit, publ. en 1799, eut une gr. vogue; mais il valut à l'auteur un nouvel exil, et ce ne fut qu'après la journée du 18 brumaire qu'il lui fut permis de rentrer en France. Il reprit alors du service, fit plusieurs campagnes, devint maréchal-de-camp en 1814, et fut nommé commandant de la ville de Toulouse en 1815. Ramel conserva cette place après le second retour du roi et s'efforça de rétablir la tranquillité parmi les habitants; mais, ayant voulu désarmer les compagnies dites de *Verdets*, qui n'avaient ni existence avouée par le gouvernement ni organisation régulière, et qui prétendaient se maintenir malgré les ordres de l'autorité, il se vit tout à coup l'objet de l'animadvers. publique. Des forcenés avaient résolu sa perte; ils s'introduisent jusque dans son hôtel, le frappent de mille coups, et sortent pour proclamer leur horrible triomphe. L'infortuné Ramel survécut deux jours à cet attentat, et mourut le 17 août 1815, sans avoir voulu nommer ses assassins.

RAMELLI (Augustin), mécanicien, né vers 1531 dans le duché de Milan, fit de grands progrès dans les lettres, les sciences, et surtout dans les mathématiques. Ayant embrassé la profession des armes, il se signala dans plus. occasions, sous les ordres de Marignan, l'un des plus habiles généraux de Charles-Quint, et vint ensuite en France, où il fut bien accueilli par le duc d'Anjou, depuis Henri III, qui le nomma son ingénieur. Ce prince, devenu successivem. roi de Pologne et de France, ne cessa point de protéger Ramelli, et le fixa près de lui par une pension considérable. Cet habile ingénieur mourut en 1590. On a de lui un recueil intitulé *le Diverse ad artificiose machine*, etc., ital.-franç., Paris, 1588, in-fol., avec 195 pl., rare et recherché. Quelques-unes des machines décrites par Ramelli sont ingénieuses, mais elles seraient plus utiles si elles étaient plus simples.

RAMESSÈS ou RAMESÈS, RAMISÈS, RAMSÈS, RAMPSÈS et RAMESTÈS, nom commun à plusieurs rois des 18e et 19e dynasties égyptiennes, toutes deux appelées *Thébaines*, parce que les princes de ces dynasties résidaient à Thèbes dans la Haute-Égypte. Ce nom est celui qui se trouve le plus fréquemment inscrit en caractères hiéroglyphiques dans les cartouches royaux qui décorent les ruines des anciens monum. de Thèbes et d'autres villes égyptiennes, et sur les monum. de toute nature qui ornent les musées et les collect. particulières d'Europe. Les anciens auteurs font connaître sept rois du nom de Ramessès; mais parmi eux se trouve le 2e des princes connus sous la dénomination de *Sésostris*.—Ramessès Ier, 480e roi d'Égypte, succéda, l'an 1590 av. J.-C., à sa sœur Chencherès. Quelq. historiens le nomment aussi *Athoris* ou *Rathosis*. On ne connaît pas les événements de son règne. — Ramessès II, 484e roi d'Égypte, succéda, l'an 1554 avant J.-C., à Armaïs, que l'on croit être son frère, et ne régna que 16 mois. — Ramessès III, surn. *Miammoun*, fils du précéd., monta sur le trône l'an 1553 avant J.-C., régna pend. 66 ans et 4 mois, et mourut l'an 1487 av. J.-C. La *Description de l'Égypte*, publ. par les ordres du gouvernement franç., offre dans une suite de planches le détail de diverses parties du monument sépulcral élevé à Ramessès-Miammoun, dans la ville de Thèbes. Ce prince est aussi représenté plus. fois sur les murailles d'édifices à la construct. desquels il paraît avoir concouru, et dont on voit encore les ruines. On l'y voit monté sur un char de bataille, vainqueur d'ennemis qui fuient au loin devant lui. — Ramessès IV, fils du précéd., nommé Aménophis II par Manethon, monta sur le trône l'an 1487 avant J.-C. et régna 19 ans et demi. — Ramessès V, plus connu sous le nom de Sésostris (*v.* ce nom). — Ramessès VI, fils de Sésostris, 488e roi d'Égypte, ceignit la couronne en 1414 avant J.-C. Il est aussi nommé par quelq. histor. *Rampsès*, *Sésostris* et *Phéron*, nom qui, comme le *Pharaon* de l'Écriture, est une altération du mot égyptien *piouro* ou *phouro*, qui signifie roi. On attribue à ce prince l'érection de deux obélisques de la plus grande dimension, placés devant le temple du Soleil à Héliopolis. Il régna 66 ans, et eut pour successeur Amenophthis ou Menophrès, en 1349 av. J.-C. — Ramessès VII, succéda, en 1310 av. J.-C., à Menophrès, régna 20 ans, et eut pour success. Ammenemès IV en 1291.

RAMEY (Claude), statuaire distingué, né à Dijon en 1754, y reçut les prem. leçons de son art à l'école de dessin fondée par Devosges, et vint se perfectionner à Paris dans l'atelier de Gois. Ayant remporté le gr. prix de sculpture en 1782, il fut envoyé à Rome où il demeura trois ans, occupé d'étudier les chefs-d'œuvre de l'antique. De retour à Paris, il ne tarda pas à s'y faire connaître d'une manière avantageuse; mais étranger à l'intrigue, et ne sachant pas le secret de se faire valoir, il ne

fut admis à l'Institut qu'en 1817, époque où il avait déjà composé ses princip. ouvr. Il mourut à Paris en 1838, dans un âge avancé. Parmi ses nombr. product. on cite les statues de *Napoléon* en costume impérial; de *Sapho*, assise; du cardinal de *Richelieu*, dans la cour d'honneur du palais de Versailles; de *Blaise Pascal*, de *Scipion l'Africain*, à la chambre des pairs; du *prince Eugène de Beauharnais;* les *bustes* de plus. membres du sénat; plusieurs *bas-reliefs* sur l'arc de triomphe du Carrousel, au palais du Luxembourg, du Panthéon, etc.

RAMI-MÉHÉMET, gr.-visir de l'empire othoman au commencem. du 18e S., dut moins cette dignité à son génie comme homme d'état, qu'à ses talents pour la poésie, qui lui valurent la protection de Nabi-Effendi, célèbre poète et secrétaire du divan. Présenté par lui à quelq. grands de l'empire, Rami-Méhémet réussit à leur plaire, fut élevé à la charge de reis-effendi, travailla avec succès à la paix de Carlowitz en 1699, et parvint ainsi à mériter la faveur de Mustapha II, qui l'enrichit bientôt des dépouilles du grand-visir Daltaben. Mais le nouveau favori jouit peu de son triomphe : obligé de se cacher pend. la révolte de 1702, qui amena la déposition de Mustapha, il fut envoyé pacha en Égypte, au commencem. du règne d'Achmet III, et bientôt après condamné à mort. On prétend que la vue du fatal cordon lui causa un tel saisissem. qu'il expira au milieu des prières qu'on lui avait permis de faire avant son supplice.

RAMIRE II, roi de Léon, fils d'Ordono II, succéda en 927 à son frère Alphonse IV, qui avait abdiqué, et se distingua par sa valeur, sa prudence et sa modérat. Vainqueur dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures et ses autres ennemis, il prit Madrid en 931, remporta une célèbre victoire dans les plaines de Simancas en 939 contre Abdérame III, khalyfe de Cordoue, triompha ensuite des comtes de Castille, qui voulaient se soustraire à son autorité, et mourut en 950, après un règne de 33 ans, emportant les regrets de son peuple, dont il avait su mériter l'affection. — Son petit-fils, RAMIRE III, monta sur le trône en 967; mais ses cruautés et ses débauches l'en firent chasser en 980. Il mourut deux ans après sa déposition.

RAMIREZ DE CARION (EMMANUEL), muet de naissance, né en Espagne vers la fin du 16e S., inventa dans sa patrie, ou du moins y pratiqua seul de son temps, l'art d'apprendre aux muets à lire et même à prononcer quelq. mots. On a de lui : *Maravillas de naturaleza, en que se continen dos mil secretos de cosas naturales*, 1629, in-4.

RAMLER (CHARLES-GUILLAUME), poète et littérateur allem., né en 1725 à Colberg en Poméranie, de parents pauvres, fut élevé dans la maison des Orphelins de Stettin, puis placé dans celle de Halle, d'où il passa à l'univ. de la même ville. Dominé par son goût pour la poésie, il n'y cultiva que la littérat., et alla ensuite se fixer à Berlin, où ses talents lui obtinrent la place de profess. de logique et de b.-lettres au corps-royal des cadets. Les nombreuses *odes* qu'il publia successivem. à la louange de Frédéric II, lui acquirent des admirateurs, sans néanmoins lui valoir un seul regard de bienveillance de la part de son héros. Il est vrai qu'à cette époque la langue franç. l'emportait en Prusse sur la langue nationale, et que les poésies de Ramler étaient toutes en allem.; mais cette préférence exclusive cessa avec Frédéric, et le poète obtint alors toutes les faveurs que lui méritait son heureux talent. Outre une pension considérable qui lui fut accordée, il devint membre de l'acad. des sciences, et eut en 1787, conjointement avec Engel, la direct. du grand théâtre de Berlin. Sa mauvaise santé le força, en 1796, de renoncer à ce dern. emploi, mais il en conserva les appointem., et mourut en 1798. Ramler, sans égaler Klopstock et Lessing, participe un peu du mérite de l'un et de l'autre. Il n'a point l'élévation, l'abondance, la verve du prem.; néanmoins ces qualités ne lui sont pas étrangères. Ce qui peut lui manquer sous ce rapport est compensé par une régularité qui n'est point la raideur, et par des formes antiques. Il s'était attaché de préférence à Horace. On voit qu'il en était nourri : il l'imite sans cesse; mais il imite moins ses express. que ses tournures, sa marche et surtout son esprit. On ne trouve pas dans le disciple la légèreté, la grâce du maître; mais il en a souvent la noblesse. Parmi les poésies de Ramler, on cite surtout : *Ode sur le retour du roi; Prédilection de Glaucus; le Triomphe*, etc.; *Odes à la paix; sur un Boulet de canon; à la Concorde; à la Muse; Adieu aux héros; à Philibert; Amynte et Chloé; à son Médecin; à Lycidas; à Krause; le Chant du combat;* des *cantates;* une *idylle* sur le *mois de mai*, et des *chansons*, qui eurent beauc. de succès et que les meill. composit. d'Allemagne ont mis en musique. On a de lui en outre la trad. complète des *Odes* d'Horace, qui fut publiée à Berlin en 1800, 2 vol. in-8; celle du *Cours de belles-lettres* de Batteux, accompagnée de remarques, qui fut pend. long-temps le principal ouvr. classique des Allemands : la prem. édit. parut à Leipsig en 1758, 4 vol. in-8, la 5e en 1803. — *Extraits de Martial*, en latin et en allem., 5 part., ibid., 1787-91. — *Mythologie abrégée*, ibid., 1790, 2 vol. in-8; 2e édit., 1808. — *Extraits de Catule*, en latin et en allemand, 1793, in-8. — *Odes choisies d'Anacréon et les deux Odes de Sapho*. Ramler s'est consacré aussi à revoir et à corriger les ouvr. de plus. poètes de sa nation; mais ses corrections n'ont pas toujours été heureuses.

RAMMOHUN-ROY (le rajah), descendait d'une famille illustre et antique de brahmines, qui depuis plus d'un siècle avait quitté les fonctions du ministère des autels pour se livrer à des occupat. temporelles. Il étudia le persan et l'arabe, puis le sanscrit, suivant l'usage de la caste à laquelle il appartenait. A seize ans, il avait déjà composé un ouvrage sur le *Système d'idolâtrie des Hindous*. A 20 ans il commença à fréquenter les Européens et à étudier leurs mœurs et leurs lois. Cette étude lui fit donner la préférence à leur philosophie, et

dès-lors il ne cessa de combattre l'idolâtrie et la superstition de ses compatriotes, sans cepend. attaquer directement le brahmanisme. Ce ne fut qu'en 1830 qu'il put satisfaire son désir de visiter l'Europe. Il aborda en 1831 en Angleterre, au moment où on allait discuter le renouvellem. de la charte de la compagnie des Indes; il était chargé d'une mission du grand-mogol auprès du conseil privé. Rammohun-Roy, qui, comme il le disait lui-même, voyageait pour rechercher la vérité, écrivait et parlait dix langues, tant de l'Orient que de l'Europe. Il visita la France en 1832. Ce savant a publié des ouvr. en sanscrit, arabe, persan, bengali et anglais. Les plus beaux sont la traduct. des *Vedas*, et une *Grammaire*, en anglais, *de la langue bengali*. Il s'occupait encore de travaux importants quand la mort le frappa dans un âge peu avancé, le 29 sept. 1833, à Stapleton-Park, près Bristol.

RAMOND DE CARBONNIÈRES (le baron Louis-Franç.-Élisabeth), membre de l'Institut (acad. des sciences), etc., né à Strasbourg en 1755, fut d'abord attaché comme conseiller intime au card. de Rohan, et au mom. de la révolut. faisait partie de la maison milit. du roi. Déjà ses connaissances en physique et en géologie lui avaient donné rang parmi les savants les plus distingués; comme eux il adopta toutes les espérances que faisait naître le nouvel ordre de choses pour l'améliorat. de l'état social. Élu en 1791 député de Paris à l'assemblée législative, il s'y montra l'un des plus zélés défenseurs de la monarchie constitutionnelle, occupa souvent la tribune, et y développa des vues toujours grandes, fortes et généreuses. Ami sincère de la liberté légale, il se prononça contre la confiscation des biens de tout émigré qui ne serait point convaincu d'avoir porté les armes contre la France; il s'opposa également aux mesures de rigueur proposées contre les prêtres insermentés, insista sur la nécessité de laisser libre l'exercice de tout culte, et proposa de les salarier tous. Appuyant la pétition du gén. La Fayette à l'assemblée touchant les attentats du 20 juin, il lui donna le titre de *fils aîné de la liberté*. Réduit à la fuite, après le 10 août, il passa les jours de la terreur dans les Pyrénées, reparut après la chute de Robespierre, et fut nommé profess. d'hist. naturelle à l'école centrale du départem. des Hautes-Pyrénées. Député au corps législatif de 1800 à 1806, il obtint ensuite la préfecture du Puy-de-Dôme, et lors de la restauration fut nommé maître des requêtes en service ordin. (août 1815), puis conseiller-d'état en service extraordinaire (1818). Ramond mourut à Paris en 1827. Le *Moniteur* du 10 juin contient les *Discours* prononcés à ses obsèques. Outre différents mém. dans le *Recueil* de l'Institut, on a de lui: *Lettres de M. W. Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, trad. de l'angl. avec des augmentat., 1781, 2 vol. in-4. — *Observat. faites dans les Pyrénées*, etc., 1789, 2 vol. in-8. — *Opinions sur les lois constitutionnelles*, etc., 1791, in-8. — *Voyage au mont Perdu*, 1801, in-8. — *Mém. sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4. — *Lettres inédites* adressées à M. Roger La Cassagne, contenant un coup-d'œil général sur les Alpes et les Pyrénées, 1834, in-8.

RAMPALLE, littérat. médiocre du 17e S., dont Colletet parle cependant avec éloge dans son *Discours du poème bucolique*, mais que Brossette, l'abbé Goujet, et surtout Boileau, ont jugé moins favorablem., était, à ce que l'on croit, de la même famille que le P. Pierre de Saint-André. On ne connaît du reste aucune particularité de sa vie, si ce n'est qu'il fut attaché dans sa jeunesse à la maison de Tournon, et qu'il suivit à l'armée Louis de Tournon, tué devant Philisbourg. On a de lui: l'*Hermaphrodite*, poëme, imité de Jérôme Preti, Paris, 1639, in-4. — *Les événem. prodigieux de l'amour*, nouv. traduct. de l'espagn. de J. Perez de Montalvano, ib., 1644, 2 vol. in-8. — Des *Discours académiques*, ibid., 1647, in-8. — Des *Idylles*, ibid., 1648, in-4 et in-12. — *La Chiromance naturelle* de Romphile, trad. en franç., ibid., 1653, in-12. — Deux pièces de théâtre, *Bélinde*, tragi-coméd., Lyon, 1630, et *Ste Dorothée, ou la Suzanne chrétienne*, ibid., 1658.

RAMSAY (André-Michel de), littérat., né en 1686 à Ayr en Écosse, d'une ancienne et illustre famille, montra, dès sa jeunesse, un goût très vif pour les sciences, et s'appliqua surtout à l'étude des mathématiques et de la théologie. Les doutes qu'il conçut sur la vérité de la religion anglicane le déterminèrent à en faire l'examen. Ne pouvant dissiper ses inquiétudes, il se rendit en Hollande, où le ministre protestant Poiret ne put le convaincre, et ensuite en France, où l'illustre Fénélon réussit à lui faire embrasser la foi catholiq. Ramsay se fit d'abord connaître par quelq. *Opuscules* écrits en franç., fut nommé gouvern. du duc de Château-Thierry, puis du prince de Turenne, et chargé de l'éducation des princes anglais, fils du prétendant (Jacques III), réfugié à Rome. Des intrigues l'éloignèrent de cette petite cour, et, en 1730, il fit un voyage en Angleterre, où il fut admis à la soc. royale de Londres, et reçu docteur à l'université d'Oxford. A son retour en France, il devint intend. du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, et mourut à St-Germain-en-Laie en 1743. On a de lui: *Discours sur le poème épique*, en tête de l'édition du *Télémaque*, 1717, in-12, et réimpr. plus. fois depuis. — *Essai philosophique sur le gouvernem. civil*, Londres, 1721, in-12; ibid., 1722, in-8; réimpr. depuis sous le titre d'*Essai de politique*. — *Histoire de la vie de Fénélon*, La Haye, 1723, in-12, publ. en anglais la même année. — *Voyages de Cyrus*, 1727, 2 vol. in-8; cet ouvr. est moins un roman qu'un système d'éducat. pour un jeune prince. — *Hist. de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4 ou 4 vol. in-12. — *Poèmes* en anglais, Édimbourg, 1738, in-4. — Trois *Lettres* dans le *Journal des sav.*, 1726, 1727 et 1735; deux autres à Louis Racine; deux ouvr. posthumes en anglais, savoir: un *Plan d'éducation*, et *Principes philosophiques*

*de la religion naturelle et révélée*, etc., Glascow, 1749, 2 vol. in-4. — Charles-Louis Ramsay, probablement de la même famille, est connu par une *Tacheographie, ou l'Art d'écrire aussi vite que la parole*, qu'il publia en lat. dès 1678, et avec une version franç. (par A.-D.-G.), Paris, 1681, 1683, 1688, 1690, 1692, in-12, souvent réimpr. en Allemagne, et trad. en allem.

RAMSAY (David), médec. et histor. américain, membre du congrès des États-Unis pend. les ann. 1782, 1783, 1784 et 1785, exerçait la médec. avec succès à Charlestown, dans la Caroline-Méridionale, et fut assassiné en 1815 par un aliéné qu'il était allé visiter dans un hospice. On a de lui : *Hist. de la révolut. d'Amérique, en ce qui concerne la Caroline-Méridionale*, 1791, 2 vol. in-8, trad. en franç. — *Discours prononcé à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance américaine.* — *Revue des améliorations et de l'état de la médec. dans le 18e S.*, 1802, in-8. — *Vie de George Washington*, 1807, in-8, trad. en franç. en 1809 par un anonyme. — Ramsay (Jacques), chapelain dans la marine et vicaire de Teston, dans le comté de Kent, mort en 1789, à l'âge de 56 ans, a publ. des *Sermons* pour les marins et plus. *Traités* sur la traite des nègres.

RAMSDEN (Jessé), célèbre opticien, né en 1735 à Halifax, comté d'York, fut d'abord graveur, devint ensuite construct. d'instrum. de mathématiq., en perfectionna un grand nombre, et inventa une machine à diviser qui lui valut une gratificat. du bureau des longitudes. Mais c'est surtout dans la perfection de ses instruments astronomiq., qu'il faut chercher la preuve de ses talents. Ses quarts de cercle muraux sont surtout admirables et très recherchés. Ramsden fut reçu membre de la soc. royale en 1786, et mourut à Londres en 1800. La plupart des machines inventées ou perfectionnées par Ramsden ont été décrites dans les *Transact. philos.*, dans le *Journal des savants*, ou dans les *Éphémérides* de Milan.

RAMUS (Pierre LA RAMÉE, plus connu sous le nom de), philosophe célèbre et l'un des prem. qui tentèrent de substituer à l'autorité des anc. celle du raisonnem. et de l'expérience, né dans un village du Vermandois au 16e S., était fils d'un gentilhomme du pays de Liége qui, ruiné par les guerres, et réfugié en Picardie, vivait avec sa famille d'une exploitat. de charbon. D'abord gardien de troupeaux, Ramus vint à Paris, et entra comme domestique au collége de Navarre, où il fit, presque sans maître, de grands progrès dans les langues et la littérat. En suivant le cours de philosophie, il s'aperçut que la science que l'on décorait de ce nom n'était qu'un vain cliquetis de mots; et il s'éclaira sur les défauts de l'enseignem en lisant les écrits de Platon et de Xénophon, qui lui révélèrent la méthode de Socrate. Bientôt il se présenta pour recevoir le degré de maître ès-arts, et, prenant avec ses juges l'engagem. de démontrer qu'Aristote n'était point infaillible, il réduisit tous ses adversaires au silence. Encouragé par ce succès, il continua d'examiner à fond la doctrine, et spécialem. la logique d'Aristote. Il fit paraître en 1543 une nouv. *logique* et des remarques sur celle d'Aristote. C'est alors que tous les partisans de la routine se soulevèrent contre lui. On le dépeignit comme un impie et un séditieux qui préludait, par ses attaques contre Aristote, au renversem. des sciences et de la religion. Le parlement informa; mais le roi ayant évoqué l'affaire à son conseil, Ramus repoussa victorieusem. les reproches d'Ant. Govea, le plus fougueux de ses adversaires. Les juges, sous le prétexte de quelq. défauts de forme, lui proposèrent de recommencer la discussion; mais Ramus ne voulut point y consentir, et laissa, en quittant l'assemblée, le champ libre à ses ennemis. Le roi rendit un arrêt qui déclare Ramus « téméraire, arrogant et impudent, d'avoir réprouvé et condamné le train et art de logique reçu de toutes les nations; supprime ses ouvr. comme contenant des choses fausses et étranges, et lui défend d'enseigner ou d'écrire contre Aristote, sous peine de punition corporelle. » Ramus, supérieur à cette disgrâce, profita de ses loisirs pour se perfectionner dans les mathémat., et préparer une édit. des *Élém.* d'Euclide. En 1544, la peste ayant éloigné de Paris un gr. nombre d'étudiants, on conseilla à Ramus de donner des leçons de rhétorique au collége de Presles, et il y réunit bientôt de nombreux auditeurs. Nommé principal de ce collége, le parlem. le maintint dans cette place malgré la Sorbonne, qui voulait l'en expulser. L'année suivante, le roi Henri II annula l'arrêt qui défendait à Ramus d'enseigner la philosophie, et le nomma en 1551 profess. de philosophie et d'éloquence au collége de France. Ramus eut beaucoup de part aux débats qu'amenèrent les réformes dans la prononciation de la langue lat.; et, en 1562, il présenta au roi Charles IX un plan pour la réorganisation de l'université. Depuis long-temps, il partageait les opinions des protestants : après l'édit qui permettait à ces derniers le libre exercice de leur culte, il enleva de la chapelle du collége de Presles les images et les représentat. des saints. Cette imprudence ranima contre lui ses collègues, qui demandèrent son expulsion de l'université. Charles IX lui fit offrir un asile à Fontainebleau, et pendant son absence on pilla ses meubles et sa bibliothèque. De retour à Paris, en 1563, Ramus y reprit possess. de sa chaire au collége de France. Forcé, en 1567, par suite des événements, de se réfugier dans le camp du prince de Condé, il voyagea ensuite en Allemagne, où il refusa les offres qu'on lui fit pour le fixer, et revint en France en 1571. Il avait trop d'ennemis pour pouvoir échapper au massacre de la St-Barthélemi. Des assassins vinrent l'égorger dans son logement au collége de Presles, après avoir touché le prix de sa rançon, et jetèrent par la fenêtre son cadavre palpitant, qui fut traîné dans les rues par les écoliers, et souillé de toutes les manières. Ramus a publ. un gr. nombre d'ouvr. dont on trouve les titres dans les *Mém.* de Niceron, t. XIII et XX. Nous citerons seulem. : *Institutiones dialecticæ tribus libris dis-*

*tinctæ*, Paris, 1543, in-8; trad. en franç., ibid., 1555, in-4. — *Animadversiones in Dialecticam Aristotelis*, ibid., 1543, in-8. — *Arithmeticæ libri III*, ibid., 1555, in-4. — *In IV libros Georgicorum et in Bucolica Virgilii prælectiones*, ibid., 1555-56, 2 part. in-8, édit. rare. — *Ciceronianus*, ibid., 1556, in-8 (c'est la vie de l'orat. romain). — *Scholæ grammaticæ lib. II*, ibid., 1559, in-8. — *Grammatica lat.*, 1558, in-8. — *Grammatica græca*, etc., ibid., 1560, 1605, in-8. — *Gramere fransoeze*, 1562, in-8. — *Liber de moribus veterum Gallorum*, ibid., 1559 ou 1562, in-8; trad. en franç. par Michel de Castelnau. — *Liber de militiâ C. J. Cæsaris*, ibid., 1559, in-8. — *Comment. de religione christianâ lib. IV*, Francfort, 1576, in-8. — *Præfationes, epistolæ, orationes*, Paris, 1577, in-8. Théoph. Banosius, Th. Freig, Nicolas Nancel et Fréd. Lenz, ont écrit la *Vie* de Ramus.

RAMUSIO ou RAMNUSIO (Jean-Baptiste), historien, né à Venise en 1485, d'une ancienne famille originaire de Rimini, fut envoyé par la république en France, en Suisse et à Rome, et montra beaucoup de prudence et de sagacité dans ces différ. missions. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire du conseil des dix; et ayant donné sa démission dans les dernières années de sa vie, il se retira à Padoue, où il mourut en 1557. Il a publié une collect. de voyages sous le titre de : *Raccolta delle navigazioni e viaggi*, Venise, 3 vol. in-fol., impr. par les Juntes de 1550 à 1566. Ce recueil est regardé par les géogr. comme un ouvr. des plus importants, soit à raison des voyages que Ramusio avait faits lui-même, soit à raison de ses grandes connaissances dans l'histoire, la géogr. et les langues. Il avait laissé les matériaux d'un 4e vol.; mais son MS. périt dans l'incendie de l'imprimerie des Juntes, en 1557. Il faut, suiv. les biogr., pour avoir un exemplaire bien complet du recueil de Ramusio, choisir le premier volume de l'édition de 1563, le second de 1583, le troisième de 1565, en ajoutant à ce dernier un supplément de 3 pièces qui sont de l'édition de 1606. La plus grande partie des morceaux qui composent les premiers vol. ont été trad. en français, et forment le rec. de J. Temporal, intitulé : *Description de l'Afrique*, etc., Lyon, 1556, 2 vol. in-fol.

RANCÉ (Armand-Jean LE BOUTHILIER de), réformateur de la Trappe, né à Paris en 1626, eut pour parrain le card. de Richelieu, fit de brillantes études, acquit des connaiss. variées, embrassa l'état ecclésiastique, prit ses degrés en Sorbonne avec une grande distinction, et débuta avec succès dans la carrière de la prédication. Devenu à vingt-cinq ans maître d'une fortune considérable, doué d'une figure aimable, de beaucoup d'agréments et de qualités, l'abbé de Rancé se vit bientôt recherché dans le monde, et se livra sans réserve à toutes les séductions du plaisir. Ses liaisons avec le card. de Retz l'ayant perdu dans l'esprit du cardinal Mazarin, il se retira dans sa terre de Véret, où il continua de se livrer à ses divertissements habituels, qu'il savait toutefois fort bien concilier avec l'étude et les affaires. La mort de la duchesse de Montbazon, qu'il aimait tendrement, commença l'œuvre de sa conversion. Retenu encore dans le monde par d'anciens et de nouveaux engagements, il finit par aller chez un ami dans le Maine, pour y réfléchir sérieusement au parti qu'il devait prendre; après six semaines, il revint à Véret, congédia ses domestiques, vendit sa vaisselle et ses meubles pour en distribuer le prix aux pauvres, s'interdit jusqu'aux récréat. les plus innocentes pour ne s'occuper que de la prière et de l'étude des choses saintes, et se démit de tous ses bénéfices, à l'exception de l'abbaye de la Trappe, où il se retira en 1662 pour y vivre en abbé régulier. Son premier soin fut de chercher à rétablir l'ancienne discipline dans cette maison. La plupart des religieux ayant refusé de se soumettre à la réforme, il leur permit d'habiter un quartier séparé ou d'aller dans d'autres couvents. Pour lui il alla s'enfermer dans le monastère de Notre-Dame de Perseigne, et y prit en 1663 l'habit de l'étroite observance de Cîteaux. Il revint ensuite à la Trappe, où il jeta les fondements de cette réforme fameuse qui a illustré son nom. On vit renaître dans cette maison les pratiq. les plus austères. La prière, la lecture, le travail des mains, partagèrent tous les moments des religieux, auxquels l'étude même fut interdite comme une source de vaines disputes et de relâchement. L'abbé de Rancé voulut étendre sa réforme à quelques autres maisons, et fit à cet effet plus. voy. à Paris; mais ses démarches furent inutiles. Il se renferma dans son monast. pour n'en plus sortir, et mourut sur la paille et sur la cendre en 1700, après une réclusion de 33 ans. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Lettre sur le sujet des humiliations et autres pratiques de religion*, Paris, 1667, in-12. — *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique*, ib., 1683, in-4, ou 2 vol. in-12. — *La règle de St Benoît traduite et expliquée*, ibid., 1689, 2 vol. in-4. — *Réponse aux études monastiques* (de dom Mabillon), 1692, in-4. — *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de l'abbaye de la Trappe*, 1696, 4 vol. in-12. — *Conduite chrétienne*, adressée à Mme de Guise, 1697, in-12. — *Conférences ou instructions sur les épîtres et les évangiles*, 1699, in-12. — *Lettres de piété écrites à différ. personnes*, 1701-02, 2 vol. in-12. — *Réglements génér. pour l'abbaye de la Trappe*, 1701, 2 vol. in-12. L'abbé de Rancé avait publié dans son extrême jeunesse une édition d'*Anacréon*, Paris, 1639, in-8, dédiée au cardinal de Richelieu, avec des scholies insérées depuis par Maittaire dans son édition d'Anacréon, Londres, 1740, in-4. La *Vie* de Rancé a été écrite par Marsollier, le P. Lenain et par Meaupeou, curé de Nonancourt, Paris, 1700, in-12.

RANCHIN (François), médecin, né à Montpellier vers 1560, y fut reçu docteur en 1592, obtint une chaire en 1605, et devint chancelier de la faculté en 1612. Premier consul de Montpellier en 1629, lorsqu'une maladie pestilentielle ravagea cette ville, il rendit en cette occasion de grands services.

Dans la suite il fit restaurer et orner les écoles publiques, et mourut en 1641. On a de lui : *Questions franç. sur la chirurgie de Gui de Chauliac*, Paris, 1604, in-12. — *Opuscula medica utili jucundâque rerum varietate referta*, 1627, in-4. — *OEuvres pharmaceutiques*, 1623, in-12. — *Traités divers et curieux en médecine*, 1640.— *De morbis ante partum, in partu et post partum*, etc., 1645 et 1653, in-8.

RANÇONNIER (Jean), jésuite missionnaire, né dans le comté de Bourgogne en 1600, embrassa la règle de St-Ignace en 1619, partit en 1625 pour le Paraguay, et se rendit en 1632 chez les Itatines, qu'il convertit à la foi catholique. Il passa le reste de sa vie au milieu de cette peuplade, dont il fut l'apôtre et le législateur. On a du P. Rançonnier des lettres sur l'état des miss. dans le Paraguay, Anvers, 1636, in-8, fort rare.

RANDOLPH (Thomas), gentilhomme de Kent, né en 1523, mort en 1590, fut banni d'Angleterre sous le règne de Marie, et chargé d'ambassades et d'emplois considérables par la reine Élisabeth. Il a laissé une relation de son ambassade en Russie, qui se trouve dans le prem. vol. de la collect. des *Voy. d'Hacklüyt*, Londres, 1598.

RANDOLPH (Thomas), poète angl., né en 1605 dans le comté de Northampton, composa dès l'âge de 10 ans une histoire en vers *sur l'Incarnation de N. S.;* mais un amour désordonné du plaisir le conduisit au tombeau avant l'âge de 30 ans. Il a laissé diverses pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue *le Miroir des muses;* elles ont été recueill. par son frère, Robert Randolph, qui est lui-même auteur de quatre pièces de théâtre, et qui mourut vicaire de Donnington en 1671. — Un autre Thomas Randolph, ministre anglican, né à Oxford, mort en 1788, a laissé un rec. de sermons, 2 vol. in-8; un *Essai* sur l'esprit, et un *Disc.* sur le vœu de Jephté.

RANDON DE PULLY (Ch.-Joseph), comte, lieut.-général, né en 1751, mort à Paris le 30 avril 1832, entra au service milit. au sortir du collége. Lieuten.-colonel du régim. de cavalerie de royal-cravate, il en devint colonel le 5 févr. 1792, fut nommé, le 19 sept. de la même année, général de brigade, et le 8 mars 1793, général de division. Sous les ordres de Beurnonville, il fit la campagne de 1792, et contribua à l'occupation des hauteurs de Waren. Le 15 décembre, il s'empara, avec 1200 hommes de la montagne de Ham, qui était hérissée de canons et défendue par 3,000 Autrichiens. L'année suiv. il eut le commandem. du corps des Vosges. Après le 18 brumaire, nommé command. d'une division à l'armée d'Italie, il franchit le Spulgen avec hardiesse dans le mois de déc. 1800. L'année suivante il remplaça à Storo la division du général Rochambeau, et concourut à la prise de St-Alberto. Après l'armistice, il fut placé dans le Tyrol italien. Pendant la campagne de 1805, il se distingua surtout au passage du Tagliamonte à la tête d'une division de cuirassiers. En 1809 il prit part aux succès de la campagne d'Autriche. Enfin, en avril 1813, il eut le commandem. du prem. régim. des gardes d'honneur. Mis à la retraite à l'époque du licenciem. génér., en 1815, il fut replacé en disponibilité après la révolution de 1830, puis compris dans l'ordonnance du 5 avril 1832, qui donna la retraite aux lieuten.-gén. âgés de 65 ans. Bonaparte lui avait accordé, en 1809, le titre de comte, et Louis XVIII l'avait fait, en 1814, grand-officier de la Légion-d'Honneur.

RANFAING (Marie-Élisabeth de), connue sous le nom de *vénérable Mère Élisabeth de la croix de Jésus*, née à Remiremont en 1592, fonda en 1631 l'institut de Notre-Dame-de-Refuge en Lorraine, et mourut à Nancy le 14 janvier 1649, en odeur de sainteté. Sa *Vie* a été publiée par Boudon, sous le titre de *Triomphe de la croix en la personne de Marie-Élisabeth de la croix de Jésus*, Bruxelles, 1686, in-12: elle a été abrégée par le P. Frizon et par Collet.

RANGOUZE, écrivain franç. du 17e S., possédait à un haut degré l'art de multiplier les épîtres dédicatoires et de se les faire payer chèrement. Il en publia le recueil sous le titre de *Lettres héroïques aux grands de l'état*, Paris, 1645, in-8. Les pages de ce vol. n'étant pas numérotées, le relieur mettait celle que l'auteur voulait la première, pour que chaque personnage qui ouvrait le rec. se crût obligé de témoigner à l'auteur une reconnaissance plus particulière; ce manége rapporta à Rangouze, selon Costar, quinze ou seize cents pistoles dans l'espace de 8 mois. Bayle a recueilli dans son *Dictionnaire*, à l'art. Rangouze, les passages de Sorel, Costar et Mlle de Scudéry qui sont relatifs à cet écrivain.

RANNEQUIN, RENNEQUIN, dont le véritable nom est SWALM RENKIN, célèbre mécanic., né à Liége en 1644, était fils d'un charpentier. Quoiqu'il sût à peine lire, il avait dès sa jeunesse montré une si grande intelligence, qu'on l'avait constamment employé aux charpentes des machines en usage pour les épuisements des eaux souterr. Louis XIV ayant fait bâtir le château de Versailles, et voulant pourvoir d'eau cette roy. demeure, Colbert, après d'amples renseignements, s'adressa au chevalier Deville, propriétaire liégeois, dans le château duquel Renkin avait construit une machine à élever l'eau, du même genre que celle qu'il devait construire plus tard. Deville amena Renkin à Paris, et, après un essai satisfaisant fait au château de St-Germain en présence du roi, Renkin commença en 1675 la célèbre machine de Marli, qu'il termina en 1682 sous le ministère de Louvois. Cette machine, merveilleuse pour l'époq., a été remplacée dep. par une pompe à feu; elle a été décrite avec le plus grand soin dans un mém. publié en 1801 avec des pl. On en voit un petit modèle au Conservatoire des arts et métiers. Renkin mourut en 1708, âgé de 64 ans. C'est à tort qu'on a voulu faire partager au chev. Deville l'honneur de son invention. Deville fut le négociat. de l'affaire; mais la gloire de l'invention et de l'exécution appartient tout entière à Renkin.

RANTZAU (JOSIAS, comte de), maréchal de France, né dans le Holstein au 16e S., d'une anc. et illustre famille, entra fort jeune au service de Suède, et vint en France en 1635, à la suite du chancelier Oxenstiern. Ses manières ayant plu à Louis XIII, ce monarque le nomma maréchal-de-camp et colonel de deux régiments. Rantzau fut employé dans l'armée destinée à envahir la Franche-Comté, perdit un œil au siége de Dole, défendit la place de St-Jean-de-Lône assiégée par Galas, qui fut forcé de s'éloigner, fit ensuite toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne, sous les ordres du duc d'Orléans et du duc d'Enghien (le grand Condé), perdit une jambe et fut estropié d'une main au siége d'Arras, passa plus tard en Allemagne, revint en Flandre, où il assiégea et prit Gravelines en 1645, et reçut la même année le bâton de maréchal de France, après avoir promis d'abjurer le luthéranisme. L'année suivante il fut fait gouverneur de Dunkerque, prit les places de Dixmude et de Lens, et acheva de soumettre toutes les villes maritimes de la Flandre. Devenu suspect au card. Mazarin, il fut enfermé 11 mois à la Bastille. Rendu à la liberté, il mourut en 1650, d'une hydropisie qu'il avait contractée pendant sa détention. On a publié : *Relation de ce qui s'est passé à la mort de Josias, comte de Rantzau*, Paris, 1650, in-4. Il avait été tellement mutilé dans ses campagnes, qu'il ne lui restait plus qu'un œil, une oreille, un bras et une jambe ; et c'est ce qui donna lieu à l'épitaphe si connue de ce guerrier :

Du corps du gr. Rantzau, tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars, etc.

— Henri RANTZAU, de la même famille, né en 1526, mort en 1598, accompagna Charles-Quint au siége de Metz, fut nommé gouverneur du Holstein, se montra le protecteur des sciences et des lettres, et composa lui-même plus. ouvr.; mais il s'était surtout appliqué à l'astrologie, et croyait avoir fait d'importantes découvertes dans cette science chimérique. On a de lui : *Catalogus imperatorum, regum et principum qui artem astrologicam amârunt*, Anvers, 1580, in-12. — *De conservandâ valetudine*, Leipsig, 1576, in-8, souvent réimprimé. — *Horoscopographia* (ou Considérat. des choses invisibles), Strasbourg, 1585, in-4. — *Calendarium ranzovianum, tàm ad usum medicor. quàm astrologorum*, Hambourg, 1590, in-fol., rendu perpétuel en 1593. — *Genealogia ranzoviana*, 1585, in-4. — *Historia belli dithmarsici* (sous le nom de Chr. Cilicius), Bâle, 1570, et dans la *Chronique* d'Albert Krantz, 1593, in-fol. — *Epigrammata et carmina varia*, Leipsig, 1585, in-4. — *Commentarius bellicus, libris VI distinctus*, Francfort, 1595, in-4. — Un autre Henri ou Jean de RANTZAU, mort en 1672, à l'âge de 76 ans, a donné la relation d'un voyage qu'il avait fait à Jérusalem, en Égypte et à Constantinople, Copenhague, 1669, in-4. Cet ouvr., écrit en danois, a été réimpr. en allemand, Hamb., 1704, in-8.

RAOUL ou RODOLPHE, duc de Bourgogne, usurpa la couronne de France après la mort de Robert, son beau-père, qui s'en était emparé au détrim. de Louis d'Outremer, fils de Charles-le-Simple. Raoul était monté sur le trône du consentement de Hugues, son beau-frère, en 923, et mourut en 936. Sa mort fut suivie d'un interrègne.

RAOUL, ecclésiastiq. du 12e S., que la vigueur de son zèle ou le genre de son éloquence ont fait surnommer *l'Ardent*, naquit aux environs de Bressuire, et devint archidiacre de Poitiers. Attaché comme prédicat. au duc d'Aquitaine Guillaume IX, comte de Poitiers, il le suivit en 1101 dans sa malheureuse expédition de Palestine, où vraisemblablement il périt, ainsi que la majeure partie des 300,000 hommes qui composaient l'armée, et dont un bon nombre avaient pris les armes, enflammés par ses exhortations. Raoul possédait un vaste savoir, et il était particulièrement versé dans la connaissance des langues. On a de lui des *Homélies* lat., Paris, 1567, 2 vol. in-8, et Cologne, 1604. La première partie fut traduite en français par Frère Jean Robert, Paris, 1575, in-8; et la 2e, par Frère Eremen Capitis. On lui attribue d'autres ouvrages restés MSs.

RAOUL *de Caen*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, suivit en Palestine le célèbre Tancrède, l'un des chefs de la première croisade en 1096, et décrivit les exploits de ce héros dans une hist. publ. pour la première fois par Martène dans le tome III de ses *Anecdot.*, et depuis dans la gr. collection de Muratori. Écrite sur le théâtre même des événem. et sous les yeux de ceux qui y jouaient le princip. rôle, cette histoire contient des renseignem. qu'on ne trouve pas ailleurs. L'auteur ne manque pas de quelque critiq. ; et si son style se ressent du mauvais goût de l'époque, il offre çà et là des traits d'une naïveté simple et piquante, surtout dans les passages qui sont écrits en vers. L'ouvrage, en somme, se fait lire avec un intérêt particulier. M. Guizot l'a reproduit en français sous le titre de *Faits et gestes du prince Tancrède pendant l'expédition de Jérusalem*, dans le tome XXIII de sa collection des *Mém. relatifs à l'hist. de France*.

RAOUL DE DOMFRONT, patriarche d'Antioche en 1139, eut avec la cour de Rome des démêlés assez vifs au sujet des mesures que prescrivait Innocent II à tous les dépositaires de l'autorité spirituelle, pour réparer les atteintes qu'elle avait reçues par suite du schisme d'Anaclet. Raoul avait fait sa paix avec le St-siége lorsqu'il mourut empoisonné en 1142. — V. COUCY, PRESLE et GLABER.

RAOUX (JEAN), peintre, né à Montpellier en 1667, mort à Paris en 1734, fut le précurseur de Boucher dans ce genre faux et maniéré dont les grâces affectées dépravèrent pour si long-temps le goût de notre école. Elève de Ranc, puis de Bon Boullongne, il alla ensuite passer quelque temps en Italie, d'où il ne rapporta que de fausses idées sur les caractères distinctifs du beau et du grandiose. Le portrait en pied du grand-prieur de Vendôme suffit pour établir sa réputation. Après avoir refusé le titre de premier peintre du roi d'Espagne

Philippe V, il ne voulut pas briguer des succès sur une autre scène que celle où il avait débuté; et si plus tard il alla passer 8 mois en Angleterre, ce fut uniquement pour y peindre des portraits que l'engouem. de la vogue lui avait fait commander. Dessinateur plus médiocre que bon coloriste, il a surtout réussi dans le portrait, et l'on reconnait qu'il savait engencer ses fig. avec entente, qu'il saisissait la ressemblance avec bonheur : quant à l'expression, il n'en faut point chercher dans ses têtes. Il fit pour l'électeur palatin deux tabl. considérables : l'un représentant la *Continence de Scipion*, l'autre, *Alexandre malade, avec son méd. Philippe;* et il peignit ensuite pour le régent *Télémaque dans l'île de Calypso*. Raoux fut admis à l'acad. de peinture en 1717. Le sujet de son tabl. de réception était *Pygmalion et Galatée*.

RAPHAEL. — V. SANZIO.

RAPHELENG (FRANÇ.), sav. orientaliste, gendre du célèbre Christophe Plantin, né à Lanoy, près de Lille, en 1539, apprit l'hébreu et le grec, qu'il enseigna en Angleterre à l'époq. des guerres civiles. De retour dans les Pays-Bas, il entra comme correcteur dans l'imprimerie de Plantin qui, charmé de sa douceur et de sa capacité, lui fit épouser sa fille aînée Marguerite; il rendit de grands services à son beau-père, surtout pour l'impression de la fameuse Bible polygl. Plus tard Rapheleng, s'étant établi à Leipsig, fut nommé par l'univers. de cette ville professeur d'hébreu et d'arabe. Il y mourut en 1597. Ses principaux ouvrages sont des observat. et des corrections sur la paraphrase chaldaïq.; une *Grammaire hébraïque;* un *Lexicon arabe*, publié par Espénius, Leyde, 1613, in-4; un *Nouv.-Testament syriaque*, Anvers, 1575, in-4; un *Dictionnaire chald.*, qu'on trouve dans l'appareil de la Polyglotte. — Franç. RAPHELENG, fils aîné du précéd., s'est aussi distingué par son érudit. On a de lui : *Elogia carmine elegiaco in imagines quinquaginta doctorum virorum*, Leyde, 1587, in-fol. L'auteur n'avait alors que 21 ans. Il a donné divers morc. de poésies et des notes dans l'édition de Sénèque par Juste-Lipse.

RAPIZIO (GIOVITA), ou *Ravizza*, né près de Brescia en 1476, ouvrit une école de belles-lettres à Bergame en 1508, fut appelé à Vienne en 1524; puis à Venise, où il mourut en 1363, avec la réputation d'un très habile professeur. On a de lui : *De institutione puerili*, Venise, 1551. — *De numero oratorio, liber V, et carmina*, ibid., 1554. — *Paraphrasis in psalm. Davidis*, ibid., 1554. — *Oratio in funere Pauli Zanchii*, ibid., 1561. Le card. Querini a donné une *Notice* sur cet écrivain dans son *Specimen litterat. brixianæ;* mais le chancel. Ricci en a donné une plus étendue et plus exacte dans le tome Ier de sa *Biblioth. ecclés.*, Pavie, 1790.

RAPIN (NICOLAS), littérateur, né vers 1540 à Fontenay (Poitou), après avoir terminé ses études, se fit recevoir avocat au parlement. Pourvu de la charge de vice-sénéchal de Fontenay, il fut ensuite appelé à Paris par le président Achille de Harlay, qui lui procura la place de lieut. de robe-courte. Le zèle qu'il montra pour le service du roi Henri III lui ayant suscité de nombreux ennemis, il fut privé de son emploi et banni de Paris; mais il appela de ce jugement, et fut réintégré dans ses fonctions. Ayant embrassé le parti de Henri IV avec ardeur, il signala son courage à la bataille d'Ivry; il eut aussi beaucoup de part à la *Satire Ménippée* (v. P. LEROY). S'étant démis de sa place en 1599, il se retira à Fontenay; mais dans un voyage qu'il fit à Poitiers, il y mourut en 1608. Il avait composé div. poésies, qu'il chargea, par testament, ses amis Scévole de Sainte-Marthe et J. Gillot, de rassembler et de publier. Ce recueil parut sous le titre d'*OEuvres lat. et franç. de N. Rapin*, Paris, 1620, in-4. On y trouve deux livres d'épigrammes latines estimées, des élégies, des odes, des stances et des sonnets, des traductions ou imitat. en vers des *Satires* et *Épîtres* d'Horace, de l'*Art d'aimer* d'Ovide, des *Psaumes de la pénitence*, quelques écrits en prose. On doit encore à Rapin la trad. en vers du XXVIIIe chant de *Roland le Furieux*, Paris, 1572, in-12; et *les Plaisirs du gentilhomme champêtre*, pièce qui fait partie du recueil intitulé : *les Plaisirs de la vie rustiq.*, 1583. Rapin fut un des poètes qui essayèrent de composer en français des vers mesurés à la manière des latins.

RAPIN (RENÉ), jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687, fut littérateur, poète, théologien et controversiste; et, suivant l'express. originale de La Chambre, servant Dieu et le monde *par semestre*, il composa un gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels ses poés. latines, et son *Poème des jardins* surtout méritent seuls d'être disting. aujourd'hui. Ce poème fut reçu avec enthousiasme à une époq. où l'on s'occupait beaucoup de vers latins, et où les PP. Commire, La Rue, Vannières, etc., soutenaient dignement l'honneur du Parnasse romain moderne; il fut traduit en vers anglais par J. Evelyn fils; en ital. par le P. Giov. Pietro Bergantini, et en français par Gazon-Dourxigné, Paris, 1775. Cette traduction était oubliée, et l'on ne songeait guère plus à l'original, lorsque Delille publia ses *Jardins* en 1782. Cette circonstance, et peut-être le malin espoir de mettre un poète français aux pieds d'un jésuite, fit rechercher l'ouvr. du Père Rapin, et engagea sans doute Voiron et Gabiot à en donner une traduct. nouvelle. Sa supériorité bien reconnue sur la précéd. n'atteignit pas néanmoins l'objet proposé : Rapin et Delille restèrent à leur place respective, et conservèrent à juste titre la réputation de versificat. élégants, mais de poètes médiocres sous le rapport de l'invention. Les ouvrages littéraires en prose du P. Rapin se recommandent par la solidité de la critique et la pureté des doctrines; mais les idées en sont généralement communes, et le style, froid et sec, en est pourtant diffus. Aussi ne lit-on plus dep. long-temps, même au collége, ses *Comparaisons d'Homère et de Virgile, de Démosthène et de Cicéron*, non plus que ses *Réflexions sur l'éloquence et la poésie*.

RAPIN-THOYRAS (PAUL de), historien, né en 1661 à Castres, était neveu de Pellisson. Il se fit

d'abord recevoir avocat; mais, craignant d'être exclu des emplois de la magistrature comme protestant, il embrassa la profession des armes, se rendit en Angleterre en 1686, après la révocat. de l'édit de Nantes, passa ensuite en Hollande, où il fut admis dans une compagnie de jeunes gentilsh. français commandée par son cousin-germain. Peu de temps après, il suivit le prince d'Orange, dep. Guillaume III, obtint une lieutenance dans un régiment anglais, et devint aide-de-camp du génér. Douglas. Blessé au siége de Limerick, il ne put accompagner son patron en Flandre, mais fut nommé, sur sa réputation, gouverneur du jeune duc de Portland. Après avoir terminé cette éducation, il se retira à Wesel, où il mourut en 1725. On a de lui une *Hist. d'Angleterre*, La Haye, 1724, 8 vol. in-4, ouvrage qu'il composa pendant sa retraite, et pour lequel il avait recueilli d'immenses matériaux. Cette histoire, continuée depuis la mort de Charles Ier jusqu'à celle de Guillaume III par David Durand, a été réimprimée plus. fois. L'édition la plus complète et la meill. est celle de Lefebvre de Saint-Marc, La Haye (Paris), 1749 et ann. suivantes, 16 vol. in-4. On en a un *Abrégé*, par Falaiseau, La Haye, 1730, 3 vol. in-4 ou 10 vol. in-12, et Nicolas Tyndal l'a traduit en angl. Rapin a encore publ. une *Dissert. sur les whigs et les torys*, La Haye, 1717, in-8. — Philibert de Rapin, aïeul du préc., fut surintend. de la maison du prince de Condé. Envoyé à Toulouse de la part du roi pour y porter l'édit de pacificat. de 1558, il y fut arrêté par ordre du parlement, qui instruisit son procès, et le fit décapiter comme un des auteurs de la conjuration formée par les protestants pour s'emparer de cette ville. Les calvinistes furieux mirent le feu aux fermes et maisons de campagne des membres du parlem., et écrivirent sur les débris avec des charbons fumants : *Vengeance de Rapin*.

RAPP (Jean), lieuten.-général, pair de France, né à Colmar en 1772, entra au service dès l'âge de 16 ans, se distingua dans les premières guerres de la révolution, et devint aide-de-camp de Desaix, sous les yeux duq. il fit, dans les campagnes d'Allemagne et d'Égypte (1796-97), plusieurs actions d'éclat qui lui valurent successivem. sa promotion aux grades de chef-d'escadron et de colonel. Il assistait à la bataille de Marengo aux côtés de Desaix, quand cet illustre génér. y fut blessé à mort. Rapp avait eu déjà les occasions de s'initier aux grandes théories de la guerre; mais ce qui ne contribua pas moins que ses talents et sa valeur à le faire remarquer par le prem. consul, qui se l'attacha comme aide-de-camp, c'est qu'il y avait dans son caract. une certaine franchise germaniq. qu'apprécia toujours beaucoup Napoléon dans ceux qui l'approchaient, et particulièrement dans les militaires. Bientôt en possess. de toute la confiance du prem. consul, Rapp fut chargé d'aller en 1802 annoncer aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles politiq. Il força la diète d'accéder à cette intervention, reçut à son retour des marques de satisfact. du consul, qu'il suivit en Belgique, puis en Allemagne, et soutint avec éclat sa réputat. de valeur à la bataille d'Austerlitz, où, à la tête de deux escadrons de chasseurs de la garde, il mit en déroute la garde impériale russe et fit prisonnier le prince Repnin. Ce brillant succès, qu'il avait acheté par plusieurs blessures, lui valut le grade de général de divis. sur le champ de bataille. Toujours avide de gloire, Rapp ne se distingua pas moins dans les campagnes suiv., particulièrem. au combat de Golymin, où il eut le bras gauche fracassé; à celui d'Essling; enfin, en 1812, à la bataille de Mojaisck, où il fit des prodiges de valeur et eut un cheval tué sous lui. Après cette désastr. campagne, Rapp, dont l'activité avait à peine été ralentie par ses nouvelles blessures, reçut l'ordre d'aller reprendre le commandement de Dantzig, dont il avait été déjà gouverneur, et où il s'était acquis l'estime générale par la modérat. de sa conduite. Cette fois on l'y vit déployer toutes les ressources du génie militaire, tout le sang-froid et l'héroïsme du courage, pendant le siége qu'il eut à soutenir contre 60,000 combatt. qui employaient tour à tour la force et la ruse pour triompher de ses nobles efforts. Ce ne fut qu'après avoir lutté contre la famine et une épidémie cruelle, qui lui enleva les deux tiers de sa garnison, réduite alors à sept mille hommes, qu'il consentit à capituler. La faculté de rentrer en France avec armes et bagages avait été stipulée dans la convention conclue le 27 novembre 1813; mais la vaillante garnison de Dantzig fut conduite en Russie, et son général à Kiow. De retour à Paris en juillet 1814, Rapp y fut accueilli avec distinction par Louis XVIII, qui le créa chevalier de St-Louis, gr.-cordon de la Lég.-d'Honneur, et lui donna en 1815 le commandement du prem. corps d'armée destiné à arrêter la marche de Napoléon. Mais tous les moyens de résistance devaient céder à l'ascendant de l'empereur sur ses anciens compagnons de gloire : Rapp accepta le commandem. de la 5e division, fut nommé membre de la chambre des pairs et commandant en chef de l'armée du Rhin. Il fit face d'abord aux forces presq. triples à la tête desq. le prince de Wurtemberg vint l'attaquer (21 juin); puis, instruit que l'armée des alliés marchait sur Strasbourg, il se jeta dans cette place avec ce qui lui restait de sa troupe, désorganisée par la nouvelle de la défaite de Waterloo, et parvint à préserver l'Alsace de l'occupat. étrangère. Alors que Rapp fut obligé de remettre son commandement aux délégués de Louis XVIII, et qu'il fut question du licenciement, la troupe exigea le paiement de sa solde arriérée, et l'obtint en partie, malgré des ordres que Rapp ne put parvenir à faire exécuter. Le licenciement effectué, il se retira en Argovie, et ne rentra en France qu'en 1817. L'année suivante, il fut nommé membre de la chambre des pairs, où il fit partie du côté droit. Cette conduite lui valut de nouveaux témoignages de la faveur royale. Se trouvant dans le cabinet du roi au mom. où il apprit la mort de Napoléon, il n'essaya point de cacher sa sensibilité, et Louis XVIII lui dit que ses pleurs l'honoraient, et qu'il l'en esti-

mait davantage. Rapp mourut le 2 novembre 1821. On a publié sous son nom des *Mém.* auxquels il n'a eu aucune part directe, mais qui paraissent avoir été rédigés par M. Bulos, d'après des notes du général Belliard et de quelq. autres amis de Rapp.

RAS-WELLETA-SELASSE ou RAS-WALDER-SERLASSEY, vice-roi du Tigré (Abyssinie), né vers 1746, mort vers 1816, se fit remarquer, chez un peuple encore barbare, par l'étendue de ses conceptions, sa sagesse et sa générosité. Avant de s'élever à ce haut commandem., il s'était acquis un gr. renom en Abyssinie par ses exploits. En butte à des persécutions sous le règne du *ras* (prince) son prédécess., alors que lui-même était revêtu du titre de *balgudda* (protecteur des caravanes de sel), il alla rejoindre dans le désert une bande de ces mêmes pillards qu'auparavant il était chargé de réprimer. Ayant réussi à se former un parti assez puissant pour faire ouvertem. la guerre au ras, il resta vainqueur, et plaça sur le trône de Gondar un roi dont il devint le lieutenant pour la province du Tigré, qu'autrefois son père avait lui-même régie en qualité de gouvern. Il fit avec avantage, en 1807, la guerre contre les Gallas, dont, après une dernière victoire, 1,700 combattants laissés sur le champ de bataille furent mutilés, suivant la barbare coutume des Abyssins, qui veut que, en signe de triomphe, on apporte aux pieds du vainqueur un membre de chaque ennemi mort dans le combat. Le voyageur anglais Pearce, dont les relations MSs. ont servi de canevas au *Voyage en Abyssinie* publ. par H. Salt (trad. en franç. par Henry, 1816, 2 vol. in-8, et qui contient d'amples détails sur Ras-Welleta), avait assisté ce dernier dans son expédit. contre les Gallas.

RASCAS (Pierre-Ant.), sieur de *Bagarris* et du *Bourguet*, habile antiquaire, né vers 1567 à Aix en Provence, où il exerça d'abord la profession d'avocat, fut nommé, en 1601 ou 1602, maître des cabinets, médailles et antiquités de Henri IV, et rendit, dans cet emploi, de gr. services aux beaux-arts et à la science des antiquités. Il avait conçu le projet de composer l'hist. du roi par des médailles qui en retraceraient les faits les plus curieux; mais la mort du prince arrêta l'exécut. de ce projet, recueilli depuis par Colbert, et exécuté en l'honneur de Louis XIV. Rascas mourut à Aix en 1620. — Jean-Ant. de Rascas, jésuite, de la même famille, est auteur d'un poème intitulé: *Oculorum sermo* (le langage des yeux), Lyon, 1718, in-8.

RASCHE (Jean-Christophe), numismate, né en 1733 à Schorbda, dans le cercle saxon d'Eisenach, mort en 1805, était pasteur de Bas-Massfeld. On a de lui : *Hist. de Jean de Calais*, Francfort et Leipsig; 1755, 2 vol. in-8. — *Epistolarum obscur. virorum volumina omnia*, Francfort, 1757, 2 vol. in-8. — *Charlemagne, grand par ses efforts en faveur des écoles allem.*, Meiningen, 1760, in-4. — *L'Art de rédiger des lettres allem.*, 3e édit., Nuremberg, 1774, in-8. — *Continuat. du traité des proverbes de Sancho-Pansa*, 2e édit., Leipsig, 1777, in-8. — *Lexicon abruptionum quæ in numismatibus Romanorum occurrunt*, Nuremberg, 1777, in-8. — *Numismata rarissima Romanorum à Julio Cæsare ad Heraclium usque*, ibid., 1777, in-8. — *L'Anc. constitution de Rome*, ibid., 1778, in-8. — *La Connaissance des médailles antiques, d'après les principes de Jobert et de La Bastie*, ibid., 1778-79, 3 vol. in-8, fig. — *Lexicon univ. rei numariæ vet.*, etc., Leipsig, 1785-94, 6 tom. en 12 vol. in-8. Un *Supplém.* à ce dictionn., comprenant seulem. les neuf prem. lettres de l'alphabet, a paru en 2 vol. à Leipsig, 1802 et 1805. Rasche a fourni plus. morceaux au *Magasin historique* de Büsching, et à d'autres *Recueils* périodiques.

RASCHED-BILLAH (Abou-Djafar al Mansour Ier), 30e khalyfe abbasside, fut proclamé à Bagdad le 8 septembre 1135; mais, s'étant révolté contre le sulthan seldjoukide Mas'oud, son suzerain, il fut déclaré déchu du khalyfat en août 1136, et mourut l'année suiv. assassiné par ses esclaves, en cherchant à gagner Ispahan.

RASCHI (Rabbi-Salom. JARCHI). — V. Jarchi.

RASCHID. — V. Haroun-al-Reschid.

RASCHID-EDDIN, célèbre historien persan du 13e S., dont le véritable nom est *Fadhl-Allah ben Emad-Eddin-Aby'lkhaïr ben Aly Raschid-Eddin*, exerça d'abord la profession de médecin, et devint visir du sulthan Ghazan-Khan. Ce fut à la sollicitation de ce prince qu'il entreprit le grand ouvrage historique qui a fait sa réputation. Cet ouvr., intit. *Djami-al-Tewarikh*, c'est-à-dire *Collection des annales*, est regardé comme une des product. les plus importantes qui existent en persan. Outre ce grand ouvrage, Raschid a composé en arabe une espèce de *Somme théologiq. musulmane*, intit. : *Madjmou-Arraschidiah*, dont il existe un très bel exemplaire à la bibliothèq. du roi.

RASIS ou RHAZÈS. — V. Razi.

RASK (Érasme-Chrétien), profess. d'histoire et bibliothécaire de l'univ. de Copenhague, l'un des hommes les plus versés dans la littérature scandinave, surtout dans l'islandaise, et linguiste distingué, né en 1784 à Brendekilde, près d'Odensée en Fionie, de parents pauvres, étudia à Copenhague, passa quelques années en Islande, et fit plusieurs voyages scientifiques en Suède, en Finlande et en Russie. Doué d'une aptitude remarquable pour l'étude des langues, il s'appliqua avec succès, à l'aide des trésors enfouis dans la bibliothèq. de Copenhague, à remonter aux sources les plus anciennes de l'histoire du Nord. Son *Introduction à la connaissance de la langue islandaise ou de l'ancien Nord*, 1811; sa *Gramm. anglo-saxonne*, 1817; ses *Recherches sur l'origine de la langue islandaise*, 1818, ainsi que les précieux matériaux qu'il a fournis à plus. ouvr., entre autres au *Dictionnaire islandais* de Bjorn Haldorsen, Copenhague, 1814, prouvent les progrès qu'il avait faits dans ce genre d'étude. Il publia aussi en 1819 une *Gramm. de la langue sanscr.* Ce fut toujours dans le but de rechercher des témoignages histor. et d'approfondir l'étude des langues orientales qu'il entreprit, en 1820, un voyage en Perse, et qu'il passa de là à

Bombay, puis à Ceylan en 1822. Il rapporta à Copenhague 113 MSs. très rares et très précieux en zend, en pali, et autres langues anc. de l'Orient. A son retour, il publia plusieurs ouvr. d'un haut intérêt, tels que : *Table comparative des langues mères de l'Europe et du sud-ouest de l'Asie*, 1822. — *Grammaire de la langue des Frisons*, 1825. — *Sur l'Ancienneté et l'authenticité du zend et du zend-avesta*, 1826, etc. Ce savant, dont les recherches curieuses ont jeté tant de jour sur l'hist. de l'Europe ancienne, cessa de vivre au mois de nov. 1832 à Copenhague, à peine âgé de 48 ans.

RASLES ou RALLE (Sébastien), jésuite franç. fut envoyé comme missionnaire dans le nord de l'Amérique, et prêcha, vers la fin du 17ᵉ S., à Québec. Il fut tué en 1724 à Norridgewog, à l'âge de 67 ans, dans un combat contre les Indiens. On a de lui un *Dictionnaire* du langage abankis, in-4 de 500 pag., qui est maintenant à la biblioth. du collège d'Harward. Il y a deux *Lettres* de lui parmi les *Lettres édifiantes*.

RASORI (Jean), célèbre médecin, né à Parme en 1767, étudia la médecine à Florence, à Pavie et en Angleterre, passa quelq. temps à Paris dans les commencements de la révolut., et revint dans sa patrie, imbu des principes d'un affranchissem. politique absolu, et plein du désir de les propager. Il avait embrassé en Angleterre la nouv. doctrine médicale du doct. Brown, et dans le dessein de la substituer à celle qui était enseignée dans les écoles d'Italie, il publ. une trad. italienne des ouvrages du médecin anglais. Cette traduct. et les leçons de Rasori, nommé profess. de pathologie à Pavie, basées sur les mêmes principes, firent beaucoup de bruit dans les écoles, et trouvèrent un ardent censeur dans le professeur Vacca-Berlinghieri, de Pise, qui publia une réfutat. de la doctrine brownienne. Rasori fut obligé de quitter sa chaire. A l'entrée des Français en Italie, 1796, il se rendit à Milan, et y publia sous le titre de l'*Amico dellà libertà e dell' uguaglianza*, un journal dans leq. il ne ménagea point les profess. de Pavie, ses anc. collègues, et en général tous ceux qui ne partageaient point ses opinions médicales et républicaines. Il devint ensuite secrétaire du ministre de l'intérieur de la république cisalpine, emploi dont il fut forcé de se démettre en 1797. Il retourna alors à Pavie pour y professer la clinique interne et la médecine pratique. Le but dans lequel ses leçons étaient dirigées, la véhémence de ses attaques contre les médecins qui jusque-là avaient été la lumière et les oracles de l'école, excitèrent des réclamations sans nombre, et le renvoi du profess. fut demandé par une députat. d'étudiants au directoire cisalpin, qui n'eut garde de s'y refuser. Revenu à Milan, Rasori conçut le projet de fonder un nouveau système de médecine, le développa, et trouva un grand nombre de prosélytes parmi les jeunes gens; trois profess. en gr. réputat. se déclarèrent même ses partisans. Quand l'armée austro-russe reconquit le Milanais, en 1799, Rasori chercha un refuge à Gênes, où commandait Masséna. Il donna ses soins aux soldats français et à la population pendant l'épidémie de *typhus* qui se manifesta dans cette ville. Plus tard il publia l'hist. de cette maladie, et, après la bataille de Marengo, il revint à Milan, obtint la place de *proto-medico* (prem. médec.) du gouvernem., celle de médecin en chef de l'hôpital milit., et de profess. de cliniq. au grand hospice de *Santa-Corona*. En 1812, sur la dénonciation des dangers du système médical de Rasori, faite au public et à l'autorité par le doct. Ozanan dans un opusc. (*Cenni sulla teoria e pratica del contro-stimolo*) où la critique crut reconnaître des traces de la collaboration du professeur Moscati, le méd. en chef, trop incommode frondeur de la routine, fut destitué par le ministre de l'intérieur, et rentra dans la classe ordinaire des praticiens. Vers la fin de 1814, Rasori fut arrêté comme un des membres de la société des *carbonari* (v. ce mot), et renfermé dans la citadelle de Mantoue. Il ne recouvra sa liberté qu'au bout de deux ans : alors il reprit l'exercice de sa profession, et mourut en 1837. On connaît de lui : *Lettera al dottore Rubini*, etc., Pavie, 1793, in-8. — *Proluzione letta assumendo la scuola di patologia*, Milan, in-8. — *Rapporto sullo stato dell' università di Pavia*, in-4. — *Compendio della nuova dottrina medica di Brown, trad. dall' inglese*, 1795-1805, 2 vol. in-8. — *Analisi del preteso genio d'Ippocrate*, Milan, 1709, in-8. — *Zoonomia, ovvero leggi della vita organica dal prof. Darwing*, trad. de l'anglais, avec des *notes*, ibid., 1803, 6 vol. in-8. — *Storia della febre petecchiale di Genova*, ibid., 1803, in-8, souvent réimpr., et trad. en franç. par le docteur Fontaneilles, Paris, 1822, in-8, avec des *notes*. Rasori a trad. de l'allem. en italien le roman de Mᵐᵉ Pikler intitulé *Agatocle*, les *Lettres sur la mimique*, d'Engel, et quelques *Poésies* de Schiller et de Wieland. Selon la doctrine médicale de Rasori, dite *contro-stimolo*, le plus grand nombre des maladies dépendent d'une cause stimulante, quelq.-unes d'une cause débilitante. Plus ou moins intenses, ces causes produisent une diathèse sténique ou asténique qu'il faut combattre, celle-ci par des stimulants, celle-là par des contre-stimulants : ainsi la matière médicale se divise en deux classes.

RASPE (Rodolphe-Éric), sav. antiquaire, né à Hanovre en 1737, fut nommé profess. d'archéologie à Cassel, puis inspect. du cabinet des antiques et médailles, et membre du conseil; mais, un goût excessif pour la dépense l'ayant porté à se rendre coupable d'un vol considérable dans le cabinet commis à ses soins, il fut obligé de fuir en Angleterre, passa de là en Irlande, et y mourut en 1794. Ses princip. ouvr. sont : *OEuvres philosophiques, lat. et franç., de feu M. Leibnitz, tirées de ses MSs., qui se conservent dans la bibliothèque royale à Hanovre*, Amsterd., 1765, in-4. — *Mémoire pour servir à la plus ancienne histoire de Hesse-Cassel*, 1774, in-8. — *Voyage en Angleterre, sous le rapport des manufactures, des arts, de l'industrie*, etc., Berlin, 1785. — *An account of some german vol-*

*canos and their productions*, Londres, 1776. — *Essai critique sur les peintures à l'huile* (en anglais), Londres, 1781, in-4. — *A descriptive Catalogue of a general collection of ancient and modern engraved gems, cameos as well as intaglios*, etc., Londres, 1791, 2 vol. in-4, avec 57 pl. Cette explication des empreintes faites par Tassie a aussi été publiée en français sous le titre de : *Catalogue raisonné d'une collection générale de pierres gravées, antiques et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe*. Cet ouvr. est rare et recherché. On a de Raspe plus. traduct. en anglais d'ouvrages allemands.

RAST-MAUPAS (Jean-Louis), manufacturier et agronome, né en 1731 à La Voulte, dans le Vivarais, mort en 1821 à Lyon, membre de la société d'agriculture de cette ville, s'est fait connaître par quelques procédés ingénieux d'industrie, et particulièrem. par une espèce de greffe qui a conservé son nom. Rast-Maupas, à qui la révolut. avait fait perdre une partie de sa fortune, ne craignit pas d'en compromettre le reste en se portant caution pour les bons de subsistances milit. des Lyonnais insurgés contre la convention. Après le siége il fut proscrit, et ne reparut qu'au 9 thermidor; depuis il fut honoré de diverses fonctions publiques par la confiance de ses concitoyens. Outre un certain nombre de *mémoires* dont il a enrichi le portefeuille de la société d'agricult. de Lyon, on a de lui une brochure intitulée : *Observat. du C. Rast-Maupas* sur le mode de dessication des soies appelé *condition*, dont il était l'invent., Lyon, an VIII, in-4 (*v.* la *Notice* que lui a consacrée M. Grognier, p. 241-250 du *Compte rendu* de la soc. d'agricult. de Lyon, 1821, in-8).

RASTADT (congrès et traité de). La petite ville qui leur a donné son nom est située sur le Murg, dans le gr.-duché de Bade, à 2 milles de Carlsruhe; le château qui s'y trouve fut, jusqu'à 1771, la résidence favorite des margraves de Bade. Le prem. congrès de Rastadt, en 1713, eut lieu pour terminer la pacification de l'Autriche avec la France, à la suite de la guerre de la succession. L'archiduc, depuis empereur Charles VI, était, entre tous les confédérés de la *grande alliance*, le seul qui eût un intérêt immédiat à cette lutte provoquée, quant à l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, la Prusse, la Suède et la Savoie, soit par un esprit de rivalité ou de méfiance, soit par la jalousie ou par de vieilles rancunes contre Louis XIV. Ainsi, tandis que pour ceux-ci l'unique prétexte de la guerre pouvait être la réserve qu'avait faite le superbe monarque des droits éventuels de son petit-fils à la couronne de France, après qu'il l'eut établi sur le trône d'Espagne sous le nom de Philippe V, le compétiteur de ce dernier, loin de sentir son zèle attiédi par les désastres et l'humiliation de la France, n'y voyait qu'un gage de succès pour son entreprise. Voilà pourquoi il avait rejeté les conditions extrêmement avantageuses qui lui étaient proposées pour prix de son adhésion à la pacification d'Utrecht (11 avril 1713). Il ne soupçonnait pas devoir sitôt se repentir de ses refus. A peine les négociations de Rastadt avaient-elles suspendu les hostilités. C'était de part et d'autre le principal acteur de la lutte qui stipulait pour le souverain dont il commandait les forces : le maréchal de Villars y traitait pour la France, et le prince Eugène de Savoie pour l'Autriche. Mais ces deux guerriers, dignes d'être opposés l'un à l'autre, n'étaient pas moins faits pour s'entendre, et tous deux désiraient un prompt accommodem. On raconte qu'à l'ouverture des conférences le maréchal tint ce langage au prince : « Monsieur, nous ne sommes point ennemis : vos ennemis sont à Vienne, et les miens à Versailles! » Le fait est que la cour de Vienne s'obstinait à ne vouloir en rien se départir de prétentions qu'il dépendait aussi peu de son généralissime de faire prévaloir, que Villars n'était d'humeur à y adhérer, alors surtout qu'il commençait si heureusem. à rétablir les affaires de la France. Enfin il fallut bien prendre un parti après que le maréchal français eut franchi le Rhin, repris Landau sur le prince Eugène, forcé les lignes de Brisgaw, et pénétré dans Fribourg. Par le traité qui fut signé entre Villars et Eugène (5 mars 1714), la France conserva Strasbourg et l'Alsace; mais Louis XIV prenait l'engagement de rester neutre dans la guerre que l'Autriche allait poursuivre seule contre le roi d'Espagne, son petit-fils. Le traité de Rastadt ne fut ratifié que le 14 septembre suivant, au congrès de Bade. — Le deuxième congrès de Rastadt, ouvert le 9 déc. 1797 sous la médiation des cabinets de Prusse et d'Autriche, eut pour objet la pacificat. de la république française avec l'empire d'Allemagne. Au fond il ne s'agissait réellem. que de procurer l'exécution du plan dont le général Bonaparte avait jeté les bases dans une convention secrète ajoutée au traité de Campo-Formio, dans laq. la possess. de la rive gauche du Rhin était garantie à la république franç. moyennant la cession, qui serait faite au cabinet de Berlin, d'enclaves sur la rive droite, en dédommagem. de la perte du duché de Clèves, et à la cour de Vienne d'une partie du territoire de Venise à titre de compensation pour ce qu'elle avait perdu dans son imprudente lutte contre la France. Par-là, le directoire, qui méditait cette fameuse descente en Angleterre dont il fit tant de bruit et qui ne devait pas même être tentée, assurait sa frontière du nord en même temps qu'il intéressait à sa politiq. deux voisins ambitieux et jaloux. Dès le 1er déc. 1797 fut signée à Rastadt, entre Bonaparte et le plénipotent. autrichien, une nouvelle convention secrète par laq. le cabinet de Vienne s'engageait à retirer ses troupes au-delà du Danube jusqu'au Lecht, et à laisser prendre sur les milices de l'empire la place de Mayence et la tête du pont de Manheim par les Français, qui eux-mêmes devaient quitter la rive droite depuis Bâle jusqu'au-delà de Mayence en deçà du Mein. En sacrifiant ainsi à ses propres intérêts la cause des princes de l'empire, dont elle avait forcé le plus grand nombre à entrer dans la lutte, la cour de Vienne porta le premier

coup à cette vieille union germanique, qui ne devait pas tarder à se dissoudre. Les princes dépossédés maudirent sa lâche trahison, et pour la plupart ils cherchèrent un appui près du vainqueur; de leur côté les délégués du directoire au congrès de Rastadt firent, on peut le croire, peu d'efforts pour cacher le rôle qu'avait assumé l'Autriche. Et en effet, plus les princes dépossédés trouveraient d'odieux dans la conduite de l'empereur, plus il y avait de chances contre l'événem. d'une coalition, pour ne rien dire des avantages que trouverait le gouvernem. franç. à devenir médiateur entre les membres divisés de ce corps aristocratique, dont les doctrines politiques se trouveraient compromises, aux yeux des peuples les plus soumis, par l'exemple si manifeste de déloyauté qui partait du chef de l'empire. Malheureusem. l'agitation démagogique, un peu calmée en France, produisit son retentissem. dans beauc. de petits états pressés par les grandes puissances du nord. Craignant pour eux-mêmes la contagion de l'exemple, les états monarchiques prêtèrent l'oreille aux suggestions de l'Angleterre, et une nouv. coalition se forma, dans laquelle entra l'Autriche, alors que les négociations du congrès de Rastadt tiraient à leur fin. La guerre était rallumée (mars 1799); mais comme c'était avec l'empereur et non avec l'empire, ceux des membres de la confédérat. germanique que l'influence du cabinet autrichien n'avait pu porter à abandonner le congrès de Rastadt y demeurèrent assemblés; ils ne formaient guère que le tiers de la députation, et bientôt même ils se trouvèrent au milieu des baïonnettes autrichiennes par la retraite forcée de notre armée du Danube. C'est en cet état de choses que pour tirer vengeance des diplomates français, auxq. il se croyait en droit de reprocher des indiscrétions touchant la convent. secrète du 1er décembre 1797, et pour s'assurer en même temps de l'état des relations particulières avec la France de chacun des états encore représentés au congrès, le cabinet de Vienne conçut le monstrueux dessein de faire main-basse sur la personne et sur les papiers de nos agents accrédités à ce congrès, Jean Debry, Bonnier et Roberjeot. Le 28 avril 1799, l'ordre leur fut signifié par le colonel des hussards Széklers, en cantonnem. aux environs de Rastadt, de quitter cette ville sous les 24 heures. Instruits du danger qu'ils couraient, ils demandèrent à ce colonel une escorte qui leur fut refusée. Le soir même, à leur départ, les trois ministres français se virent assaillis à cinquante pas de la ville par un détachem. de ces hussards, qui les assassinèrent et se saisirent de leurs papiers. Bonnier et Roberjeot restèrent morts sur la place; Jean Debry, laissé aussi pour mort, se traîna tout sanglant à Rastadt, où la nouvelle de cet attentat souleva la plus profonde indignat. Une adresse y fut aussitôt rédigée par les membres du congrès, qui, en repoussant tout soupçon de complicité avec l'Autriche, dénoncèrent à l'indignation de l'Europe cette violat. du droit des gens, qui laissera peser à jamais sur ceux qui s'en rendirent coupables le reproche d'une cruauté inouïe entre les nations civilisées. — Sous le nom de *Rastadt* et *Niederbuhl* figure avec éclat dans nos fastes militaires une bataille gagnée, le 5 juillet 1796, par Moreau sur le général autrichien La Tour, à qui il fit environ 1,000 prisonniers.

RASTAL (JEAN), impr. anglais, mort à Londres en 1536, fut gendre du chancelier Thomas More ou *Morus*. On a de lui une comédie latine intitulée : *Natura naturata*; des *Canons astrologiques* en latin; une *Chronique des rois d'Angleterre*, et quelq. ouvrages ascétiques et de controverse entièrem. oubliés aujourd'hui. — Guill. RASTAL, son fils, jurisconsulte, fut prem. lecteur d'Édouard VI, passa en Hollande lors de la révolution religieuse arrivée dans son pays, revint dans sa patrie à l'avénement de la reine Marie, se retira de nouveau à Louvain sous le règne d'Élisabeth, et y mourut en 1565. On a de lui : un *Cartulaire*, Londres, 1534 et 1580. — *Table chronologiq. des rois d'Angleterre*, depuis la conquête, ibid., 1563, 1607, 1639, in-8. — *Les termes des lois anglaises : Recueil des statuts qui sont restés en vigueur depuis la grande charte*, ibid., 1559, 1583, in-fol.; et une *Vie* de Thomas Morus. — Un autre Guill. RASTAL, né à Glocester, fut obligé de se réfugier à Louvain, sous le règne d'Élisabeth, pour cause de religion; il alla ensuite à Rome, où le pape le nomma pénitencier, pour ceux de ses compatriotes que les persécutions ou le zèle religieux amenaient dans cette capitale. De Rome il se rendit à Augsbourg, où il entra dans l'ordre des jésuites, et devint recteur du collége d'Ingolstadt. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé quelques *Traités* de controverse.

RASTIGNAC (AYMERI CHAPT de), né dans le 14e S., d'une ancienne famille du Périgord, fut successivem. trésorier de l'Église romaine, évêque de Volterre, évêque et gouverneur de Bologne, et chancelier de l'université de cette ville. Il y établit les célestins et les camaldules, donna aux moines du Mont-Olivet l'église de St-Michel del Bosco, et bâtit en 1367 une grande partie de la Chartreuse. Créé prince de l'empire, il passa ensuite à l'évêché de Limoges, fut nommé gouvern. de la vicomté de ce nom, et mourut en 1390.—RASTIGNAC (Raimond CHAPT de), seign. de Messillac, lieut.-génér. de la Haute-Auvergne, et chev. de l'ordre du St-Esprit, de la même famille que le précéd., se distingua par sa valeur et sa fidélité pendant les troubles de la Ligue. Après avoir enlevé aux ligueurs plusieurs places fortes, il gagna la bataille d'Issoire, en 1590, battit Joyeuse à Villemur, en 1592, défit près de Limoges les rebelles connus sous le nom de *tard-venus*, et fut tué, en 1596, à La Fère, où il était allé pour conférer de quelq. affaires avec Henri IV. — RASTIGNAC (Louis-Jacques CHAPT de), de la même famille, né dans le Périgord en 1684, fut un prélat distingué par son savoir et sa charité. Évêque de Tulle en 1722, archev. de Tours en 1723, la belle conduite qu'il tint aux différentes

assemblées du clergé, les talents qu'il y développa, le firent choisir pour présider celles de 1745, 1747 et 1748. Il mourut en 1750, commandeur de l'ordre du St-Esprit. On a de lui différentes pièces qui se trouvent dans les *Procès-verbaux* du clergé; des *lettres*, des *mandements* et des *instructions pastorales;* enfin des *instructions pastorales sur la pénitence, la communion et la justice chrétienne.* — Rastignac (Armand-Anne-Auguste-Antoine-Sicaire de Chapt de), neveu du précéd., naquit dans le Périgord en 1726, et devint successivem. docteur en Sorbonne, abbé de St-Mesmin d'Orléans, prevôt de St-Martin de Tours, grand-archidiacre et gr.-vicaire d'Arles. Député aux états-généraux en 1789, il siégea constamm. au côté droit de cette assemblée, et composa, sur les matières qu'on y agitait, plusieurs écrits qui font autant d'honneur à son érudition qu'à la sagesse de ses principes. Ayant signé la protestat. de 1791 contre les actes de cette assemblée, l'abbé de Rastignac ne tarda pas à partager le sort des malheureuses victimes de cette époque. Enfermé à l'Abbaye en août 1792, il y fut massacré le 5 sept. Quelques instants avant de périr, ce respectable vieillard était monté avec l'abbé Lenfant dans la tribune de la chapelle, qui servait de prison à beauc. d'autres détenus. Après avoir annoncé à ceux-ci que l'heure fatale est arrivée, que le glaive des assassins les attend, les deux confesseurs les exhortent au courage par leur pieux exemple et leurs touchantes prières, leur donnent leur bénédiction, et vont ensuite recevoir la palme du martyre. On a de l'abbé de Rastignac : *Question sur la propriété des biens ecclésiastiques en France*, 1789, in-8.—*Accord de la révélat. et de la raison contre le divorce*, 1791, in-8. — Traduct. de la *Lettre synodale de Nicolas, patriarche de Constantinople, à l'emper. Alexis Comnène, sur le pouvoir des empereurs, relativement à l'érection des métropoles ecclésiastiques*, avec de savantes notes, 1790, in-8.

RASTIGNAC (Charles de CHAPT, marquis de), pair de France, mort en 1833 à sa terre de La Bachellerie, près Sariat (Dordogne), émigra au commencem. de la révolut., et se rendit en Russie, où il prit du service, et devint général-major. Il ne rentra en France que lors des événem. de 1814. Louis XVIII le nomma maréchal-de-camp le 14 juillet, et chev. de St-Louis le 16 août suiv. Le titre de chef d'état-major de la 1re division d'infanterie de la garde royale lui fut conféré le 9 septembre 1815. En 1816, il remplit dans le procès du gén. Lallemand les fonct. de juge, et, en 1817, il présida le collége électoral du départ. du Lot. Nommé alors à la chambre des députés, il y siégea constamment au centre. Il ne fut point réélu en 1824, mais entra à la chambre des pairs.

RATCHIS, roi des Lombards, fils de Pemmone, duc de Frioul, lui succéda dans ce duché en 737, devint roi des Lombards en 744, abdiqua en faveur d'Astolphe son frère, prit l'habit religieux, et alla se renfermer au couvent du Mont-Cassin, où une vigne qu'il cultivait conserva long-temps son nom. Ce prince avait de la valeur, et s'était couvert de gloire en plus. occasions; il sortit même de son cloître, après la mort de son frère, pour aller défendre les états qu'il avait volontairem. abandonnés; mais docile à la voix d'Étienne II, qui lui reprocha l'oubli de ses vœux, il retourna dans sa solitude, et n'en sortit plus. Sa femme Tasie, et sa fille Ratrude, que son exemple avait aussi dérobées au monde, fondèrent à Piombaruola, près du Mont-Cassin, un couvent de femmes où elles s'engagèrent par des vœux éternels.

RATCLIFF (Raoul), littérat. anglais, mort en 1553, établit un collége à Hitchin dans le comté d'Hérefort, où il professa avec un gr. succès. On a de lui des poëmes, des harangues pour les exercices de son collége, et des pièces de théâtre parmi lesquelles on cite : *Dives et Lazarus; l'Homme patient; l'Amitié de Titus et de Gésippus; le Mélibée de Chaucer,* comédies. Ses principales trag. sont: *les Afflictions de Job; Suzanne délivrée des vieillards*, et l'*Incendie de Sodôme.*

RATDOLT (Érhard), savant imprimeur, né à Augsbourg dans le 15e S., s'établit à Venise. L'art typographique lui doit plus. améliorations que l'on trouve dans un *Calendrier* qu'il imprima en 1476, petit in-fol., et dans les *Élém. d'Euclide* avec les commentaires de Campanus. Ratdolt mourut dans sa patrie en 1506.

RATHÈRE ou RATHIER, moine de l'abbaye de Lobles, mort à Namur en 974, fut trois fois évêq. de Vérone, et trois fois chassé de son siége épiscopal. Il avait eu le même sort à Liége. Son zèle contre les désordres du siècle était cause de ses disgrâces. Après avoir été exilé pour la 3e fois de Vérone, il vint en France où il obtint les abbayes de St-Amand, d'Aumond et d'Aunai. Pierre et Jérôme Ballerini ont donné une édition de ses *OEuvres*, Vérone, 1765, in-fol.

RATHLAUW (Jean-Pierre), chirurg. hollandais, s'est fait un nom comme accoucheur habile, et a imaginé deux forceps, l'un à cuillers brisées, l'autre au moyen duq. on peut introduire derrière la tête de l'enfant deux courroies de cuir pour le tirer à soi. Obligé, comme l'avait été Schilichting, de livrer le secret dont il était en possession, afin d'être admis comme praticien par le conseil des médec. d'Amsterdam, ville où il s'était établi au retour d'un de ses voyages en France et en Angleterre, il obtint son agrégation par la publicat. de l'opusc. suiv. en holland.: *le Fameux secret de R. Roonhuysen dans l'art d'accoucher, découvert et rendu public par ordre supérieur,* Amsterdam, 1747, in-8. On a encore de Rathlauw : *Lettre contenant quelq. remarques sur un ouvr. publ. par J. de V. et H. van der Poll*, ibid., 1754, in-8. — *Traité de la cataracte*, etc., ibid., 1752, in-8; trad. en français, Paris, 1753, in-8.

RATICH (Wolfgang), instituteur, né à Wulster dans le pays d'Holstein en 1571, mort à Erfurt en 1635, était animé d'un gr. zèle pour l'enseignem., et prétendit avoir trouvé une méthode à l'aide de laq. il pouvait apprendre aux élèves, dans l'espace

d'un an, le latin, le grec et l'hébreu. Plus. personnes puissantes secondèrent ses projets, mais ils n'eurent aucun résultat satisfaisant. On trouve un aperçu assez détaillé de la méthode de Ratich dans le *Polyhistor* de Morhof, qui prétend que ce procédé ne serait point à dédaigner, si l'on trouvait un précepteur doué d'assez de patience pour le mettre en pratique.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie, né en Picardie dans le 9ᵉ S., a écrit deux livres sur la *Prédestination;* un autre *de l'Enfantem. de J.-C.;* un *de l'Ame;* un *Traité contre les Grecs*, et un *Tr. du corps et du sang de J.-C.* Ce dern. ouvr. est le plus connu à cause des discussions auxquelles il a donné lieu entre les catholiques et les protestants qui ont voulu les uns et les autres l'interpréter en leur faveur. Il a eu 14 éditions; la prem. est de Cologne, 1532, in-8, et la plus récente d'Amsterdam, 1727, in-12, avec une traduct. française de Jacq. Boileau, le texte en regard, et deux dissertations très savantes.

RATSCHKY (JOSEPH-FRANÇ.), poète allem., né à Vienne en 1757, mort dans cette ville en 1810, exerça plus. emplois dans l'administrat. publique. On a de lui deux recueils de poésies div., publiés, le prem. en 1785, le second en 1805. Il rédigea l'*Almanach des muses viennoises*, depuis 1777 jusqu'en 1796.

RATTE (ÉTIENNE-HYACINTHE de), astronome, né à Montpellier en 1722, devint secrét. perpétuel de l'acad. des sciences de cette ville, et publia les *Mémoires* de cette société, de 1766 à 1778. Il a composé plus. *Mém.* de physique et de mathématiques, et a fourni au *Dictionn. encyclopédique* les articles *froid, glace, gelée.* Ratte succéda à son père dans la charge de conseiller à la cour des aides, fut choisi, après 1793, pour présider la *Société libre* qui remplaça l'ancienne académie, et nommé correspondant de l'Institut, mourut en 1805 âgé de 83 ans. Ses *Observat. astronomiq.* ont été recueillies par Flaugergues, son neveu.

RATTI (JEAN-AUGUSTIN), peintre, élève de Benoît Luti, né à Savone en 1699, mort à Gênes en 1775, a laissé plus. tabl. d'hist. qui font honneur à son talent. Il peignit aussi la fresque avec succès, mais c'est surtout dans les tableaux plaisants qu'il s'est le plus distingué. Ses *mascarades*, ses *disputes*, ses *danses* et ses *caricatures*, l'ont fait regarder, en ce genre, comme l'un des meilleurs artistes de l'Italie. Parmi ses tableaux d'hist., on cite une *Décollation de St Jean*, dans l'église de St-Jean à Savone, où l'on voit de lui plus. autres grandes composit. — RATTI (Charles-Joseph), fils et élève du précéd., né vers 1735 à Gênes, où il mourut en 1795, possédait aussi un talent remarquable, mais seulem. comme copiste. Mengs le fit nommer direct. de l'acad. de Milan, et se l'adjoignit, ainsi que Pompeo Battoni, pour peindre le palais royal de Gênes. Le pape Pie VI le nomma directeur de l'acad. *Ligustica*, et le fit chevalier. Outre plus. copies estimées, entre autres, celle de *St Jérôme* du Corrége, on a de Ratti divers écrits: *Vita del Cav. Raff. Mengs*, 1779. — *Istruzione di quanto può vedersi di più bello in Genova, in pittura, scoltura ed architettura*, Gênes, 1780, in-8. — *Delle vite de' pittori, scultori ed architetti genovesi:* cet ouvr. posthume de Soprani n'allait que jusqu'à l'année 1667; Ratti le continua et en donna une seconde édit. enrichie de notes. On a encore de lui: *Notizie storiche sincere intorno la vita e le opere del celebre pittore Antonio Allegri da Corregio*, Final, 1781, in-8, publ. sous le nom de Mengs, qui n'avait fait à cet ouvr. que quelques légères corrections.

RATTON (JACQ.), Français d'origine, né en 1726, alla fort jeune s'établir en Portugal, où il fut naturalisé, et pourvu de plus. emplois. Il y rendit de grands services en formant divers établissements utiles au commerce et à l'industrie; mais banni par la régence en 1809, il se retira en Angleterre, et vint terminer ses jours à Paris, où il mourut le 3 juillet 1820, à l'âge de 94 ans. Il a publ.: *Recordacões*, Londres, 1813.

RATZ DE LANTHENÉE (LE), mathématicien, originaire de Liége, et sur la vie duq. on n'a aucun détail, a laissé: *Élém. de géométrie*, 1738, in-8; ouvr. estimé. — *Lettres à M. de Voltaire sur son écrit int.:* Réponse aux objections contre la philosophie de Newton, 1739, in-8. — *Examen et réfutation de quelques opinions sur les causes de la réflexion et de la réfraction, répandues dans l'ouvrage de M. Banières contre la philosophie de Newton*, avec un *Essai sur l'impulsion appliquée aux phénomènes de la lumière et quelques autres attribués à l'attraction*, Paris, 1740, in-8. — *Nouveaux essais de physique*, ibid., 1750, in-12.

RAU (CHRISTIAN), *Ravius*, sav. orientaliste, né à Berlin en 1603, voyagea long-temps en Orient, d'où il rapporta des MSs. précieux. A son retour, il professa successivem. en Hollande, en Angleterre, à Kiel et à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1677. Parmi ses ouvr., dont on trouve la liste dans le *Trajectum eruditum* de Burmann, et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, nous citerons un *Plan d'orthographe et d'étymologies hébraïques*, Amst., 1646; une *Grammaire générale* des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe et éthiopique, Londres, 1650, et une traduct. latine des V, VI, VIIᵉ livres des *Coniques* d'Apollonius de Perge, d'après une version arabe, ibid., 1669. — RAU (Jean-Jacq.), chirurg. et anatomiste distingué, né en 1668 à Bade ou Baden, petite ville du cercle de Souabe, parcourut une partie de l'Europe et s'établit ensuite à Amsterdam, où il montra une grande habileté dans l'opérat. de la taille. Appelé en 1713 à la chaire d'anat. et de chirurgie de Leyde, il se fit un nom par ses dissections, et devint recteur de l'acad. de cette ville. On a de lui: *Epistolæ duæ de septo scroti ad Ruyschium*, Amsterdam, 1699, in-4. — *De methodo discendi anatomen*, Leyde, 1713, in-4. Ce médecin mourut en 1719. — RAU (Joachim-Juste), théolog. et orientaliste, profess. à Kœnigsberg, mort en 1745, a écrit en latin sur la philosophie de Justin, martyr, et

d'Athénagore, sur celle de Lactance, et a laissé une *Gramm. hébr.* en langue allem., Iéna, 1737.

RAU (Jean-Éberhard), théolog. et orientaliste distingué, profess. à Herborn et académicien de Berlin, né en 1695, mort en 1770, est aut. d'un grand nombre de *Dissertat.* et de *Harangues* académiques, qui font honneur à son érudition.—Son fils, Sebald Rau, profess. de langues orientales à Utrecht, né à Herborn en 1724, mort à Utrecht en 1818, a publ. plus. *Dissertat.* lat. qui sont aussi fort estimées. — Rau (Sebald-Foulques-Jean), chevalier de l'ordre de l'Union, membre de plus. sociétés sav., né à Utrecht en 1765, mort à Leyde en 1807, était fils du précéd., et se distingua de bonne heure par la connaissance des langues orientales et par son talent pour la poésie. Professeur à l'université de Leyde, et en même temps pasteur de l'église wallone de cette ville, il obtint les plus brillants succès dans la prédicat. et dans l'enseignement. On a de lui : *De eo quod jucundum est in studio theologico*, Leyde, 1788.—*De Jesu Christi ingenio et indole perfectissimis, per comparationem cum ingenio et indole Pauli apostoli illustratis*, 1798. — *De poeseos hebraicæ præ arabum præstantiâ, tàm veritatis quàm divinitatis religionis, in veteri codice sacro traditæ argumenta*, 1800. — *De poeticæ facultatis excellentiâ et perfectione, spectatâ in tribus poetarum principibus scriptore Jobi, Homero et Ossiano*, 1800. — *De naturâ optimâ eloquentiæ sacræ magistrâ*, 1806. —Trois vol. de *Sermons*. — Wolfgang-Thomas Rau, méd., né à Ulm, pratiqua avec succès à Giessen, et mourut en 1772. On ne connaît de lui que deux opuscules, l'un : *Dissertat. de nævis maternis*, Altdorf, 1741, in-4; l'autre en allem. sur la *Police médicale*, Ratisbonne, 1764, in-8. — Rau (Christian), profess. en droit à Leipsig, sa patrie, où il mourut en 1818 à l'âge de 74 ans, a laissé un assez grand nombre d'opuscules, presque tous en latin, parmi lesquels on cite : *De Claudio Tryphonino je. romano*, Leipsig, 1768.—*De variis saturninis jurecons.*, ib., 1791, in-4.

RAUCOURT (Françoise-Marie-Antoinette SAUCEROTTE), célèbre actrice, naquit en 1756 à Nancy, d'un comédien qui l'emmena en Espagne, où elle fut applaudie dès l'âge de 12 ans, dans plus. rôles tragiques. De retour en France vers 1770, elle remplit à Rouen celui d'Euphémie dans *Gaston et Bayard*, de de Belloy, et y obtint tant de succès, que peu de temps après elle fut mandée à Paris, où elle prit d'abord les leçons de Brizard, et débuta à l'âge de 16 ans dans le rôle de Didon. Son éclatante beauté, sa taille à la fois noble et gracieuse, son organe plein et sonore, enfin les heureuses dispositions qu'elle annonçait, produisirent une telle sensation, que ses débuts attirèrent pend. plus d'une année une foule extraordinaire, et qu'elle reçut à la cour et à la ville les témoignages d'intérêt les plus flatteurs. Cet enthousiasme universel céda cependant aux efforts de l'envie : ne pouvant attaquer le talent de la nouv. Melpomène, on attaqua ses mœurs, ou plutôt on lui prêta des travers odieux, et le public, toujours avide de scandale, accueillit par des sifflets celle dont il avait d'abord encensé les talents et les grâces. Mlle Raucourt disparut tout à coup en 1776, laissant ses camarades dans l'embarras pour une tragédie nouvelle, et ses créanciers fort désappointés. Elle parcourut successivem. plusieurs cours du nord, et ayant obtenu à son retour la protection de la reine pour sa rentrée au Théâtre-Français, elle y reparut en 1779, dans le rôle de Didon, et recouvra dès-lors son ancienne faveur. Attachée à la famille royale dont elle avait souvent éprouvé les bienfaits, Mlle Raucourt se prononça hautement contre la révolution, et fut comprise dans l'acte d'accusation, dressé en 1793, contre les comédiens français. Après une détention de six mois, elle rassembla plus. de ses camarades, et fonda un second théâtre, rue Louvois : mais cet établissement fut fermé par le directoire, et Mlle Raucourt ne rentra au théâtre qu'en 1799. Protégée ensuite par Bonaparte, qui aimait son talent profond et énergique, elle en obtint une pension considérable, et fut chargée d'organiser les troupes de comédiens qui devaient parcourir l'Italie. Elle alla y recueillir elle-même des applaudissements; et revint à Paris, où elle mourut en 1815. L'entrée de l'église St-Roch ayant été refusée à la dépouille mortelle de cette actrice, ce refus donna lieu à une scène des plus scandaleuses qui affligea sincèrement tous les gens sensés. On a représenté en 1782 à Paris un drame de Mlle Raucourt, intit. *Henriette*, en 3 actes et en prose.

RAULIN (Jean), prédicateur, né à Toul en 1443, entra en 1497 dans l'ordre de Cluny, et mourut à Paris en 1514. Ses ouvr. ont été recueillis à Anvers, 1612, en 6 vol. in-4; ils contiennent un comment. sur les ouvr. de *Logique* d'Aristote, des *lettres* et des *sermons*. La Fontaine a emprunté à Raulin le sujet de sa belle fable des *Animaux malades de la peste*, et Rabelais a tiré parti d'une historiette de cet aut. dans les chap. 9 et 27 de son *Pantagruel*.

RAULIN (Joseph), médecin, né en 1708 dans le diocèse d'Auch, exerça d'abord son art à Nérac, où son mérite fut méconnu; mais Montesquieu l'ayant attiré à Paris, il y jouit d'une grande réputation, fut comblé d'honneurs, et chargé par le gouvernem. de composer divers traités. Il mourut en 1784. Ses princip. ouvr. sont : *Traité des maladies occasionnées par les promptes variations de l'air*, 1752, in-12. — *Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid*, etc., 1756, in-12. — *Traité des affections vaporeuses du sexe*, 1759, in-12. — *De la conservation des enfants*, 1768, 2 vol. in-12. — *Traité des maladies des femmes en couches*, 1771, in-12. — *Instruct. succintes sur les accouchem.*, 1769, in-12. — *Traité de la phthisie pulmonaire*, 1784, in-8.

RAUWOLF (Léonard), surn. *Dasylycus*, médecin et botaniste distingué, né à Augsbourg, y exerça d'abord son art avec succès; mais son goût pour la botanique l'ayant porté à voyager, il parcourut successivem. la Syrie, la Judée, l'Arabie,

la Perse et l'Arménie, recueillit d'importantes observations sur ces diverses contrées, et un gr. nombre de plantes que l'on conserve dans la biblioth. de Leyde, et dont Gronovius a donné la description sous le titre de *Flora orientalis*. De retour dans sa patrie, en 1576, Rauwolf fut nommé médecin de l'archiduc d'Autriche, servit ensuite en Hongrie en qualité de chirurgien militaire, et mourut à Hatvan en 1596. Il a décrit et figuré lui-même 42 des plantes qu'il avait recueillies, dans un ouvrage intitulé : *eigentliche Beschreibung der Reyss, so er gegen aufgang in die Morgenlænder selbst volbracht*, Lauingen, 1582, in-4 : les descriptions et les figures ont été répétées par l'*Histoire générale de* Daléchamp. Les botanistes ont donné le nom de Rauwolf (*rauwolfia*) à un genre de plante de la famille des apocinées.

RAVAILLAC (François), qu'un grand crime pouvait seul tirer de son obscurité, naquit à Angoulême en 1578 ou 1579. Ruiné par un procès, il fut long-temps détenu pour dettes, et il paraît que ce fut pend. sa captivité qu'il eut ces funestes *visions* qui le portèrent dans la suite à priver la France du meilleur des rois. Fanatique, sombre et farouche, il entrait en fureur au seul nom d'un huguenot, et regardait Henri IV comme fauteur de l'hérésie. Dans un des voyages qu'il fit à Paris comme *solliciteur de procès*, il prit l'habit de *frère convers* chez les feuillants, fut renvoyé six semaines après comme visionnaire, et retourna à Angoulême, où bientôt il entendit dire que le roi allait faire la guerre au pape. Ce fut alors qu'il revint à Paris dans le dessein « de déclarer à S. M. les intentions où il était de le tuer, n'osant le déclarer à aucun prêtre ni à aucun autre, parce que l'ayant dit à S. M., il se serait désisté tout-à-fait de cette mauvaise volonté......., et avait cru qu'il était expédient de lui faire cette remontrance plutôt que de le tuer. » N'ayant pu arriver jusqu'au roi, il retourna dans sa ville natale *sans avoir confié à personne le dessein qu'il méditait*, et vécut pendant quelque temps moins tourmenté par ses *visions*. Mais le jour de Pâques il reprit à pied la route de la capitale, vola dans une auberge un couteau qu'il croyait propre à l'exécution de son crime. Il eut encore cependant quelque hésitation, et attendit que la reine fût couronnée, « estimant qu'il n'y aurait pas tant de confusion en France après le couronnem. » Enfin le 14 mai 1610, bien affermi dans son affreux dessein, il se rend au Louvre, suit la voiture du roi, arrêtée dans la rue de la Ferronerie par un embarras de charrettes, monte sur la roue de derrière, et frappe deux fois l'auguste victime qui expire à l'instant même sans que les seigneurs qui étaient présents aient vu d'où étaient partis les coups. *Chose bien surprenante!* dit l'Étoile. Quoi qu'il en soit, l'assassin, loin de fuir, resta immobile le couteau à la main. L'un des gentilsh. voulut le tuer d'un coup d'épée, mais le duc d'Épernon s'y opposa, disant qu'il fallait seulement l'arrêter. Ravaillac, interrogé, déclara formellement qu'il n'avait été induit par personne à entreprendre cet attentat, et persista jusqu'à son dernier moment dans cette dénégation. Il fut condamné, le 27 mai 1610, à être tenaillé avec versement d'huile bouillante, à avoir la main droite brûlée par le soufre, et à être écartelé.

RAVENNE (Jean de), né vers 1330 près de la ville dont il prit le nom, fut l'élève de Pétrarque, et l'un des restaurateurs des lettres en Italie. Après avoir voyagé pour perfectionner ses connaissances, il ouvrit une école à Bellune, ensuite à Udine et enfin à Florence, où il était encore en 1412. Il est sorti de son école un si gr. nombre de savants, qu'on l'a comparée au cheval de Troie, d'où sortirent les plus illustres Grecs. On conjecture que Jean de Ravenne mourut vers 1420. Il paraît que les ouvr. qu'on a sous son nom doivent être attribués à un autre Jean de Ravenne, chancelier de François de Carrare, et dont les biblioth. du Vatican, d'Oxford et de Paris possèdent plus. MSs. On peut consulter pour plus de détails la *Storia della letterat.* de Tiraboschi, et l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené.

RAVENNE (l'anonyme de). — V. Porcheron.

RAVESTEYN (Jean van), célèbre peintre hollandais, né à La Haye vers 1580, est auteur de trois tableaux que l'on voit dans les salles du jardin de l'Arquebuse de La Haye, et qui représentent les principaux officiers de cette confrérie. On lui doit aussi le tableau qui orne l'hôtel-de-ville, où sont représentés les onze magistrats en charge durant l'année 1636. — Son fils Arnauld van Ravesteyn, né à La Haye en 1615, se distingua aussi comme peintre de portraits, et fut nommé doyen des peintres de sa ville natale en 1662. — Nicolas van Ravesteyn, de la même famille, né à Bomel en 1661, mort en 1750, s'est fait également de la réputation dans le genre du portrait et a laissé plus. tabl. d'histoire très remarquables.

RAVISIUS-TEXTOR (Jean TIXIER de RAVISI), né vers 1480 à St-Saulge, dans le Nivernais, remplit avec distinct. la chaire de rhétorique au collége de Navarre, devint recteur de l'université en 1520, et mourut à Paris en 1524, il avait composé plus. ouv. qui ont long-temps été suivis dans la plupart des colléges de France, d'Allemagne et d'Italie. Les principaux sont : *Specimen epithetarum; de Prosodiâ libri IV; Synonyma poetica; Officina*, etc.; *cornucopiæ Epitome*, à la suite de l'*Officina* et séparément; *Epistolæ; Dialogi aliquot et Epigrammata*, in-8. Tous ces ouvr., aujourd'hui à peu près oubliés, ont eu de nombr. éditions.

RAVRIO (Antoine-André), fabricant de bronzes dorés, né en 1759 à Paris, où il mourut en 1814, joignait à une gr. habileté dans son art des connaissances dans les autres branches du dessin, et consacra, non sans fruit, ses loisirs aux lettres et à la poésie. C'est à son zèle philanthropique qu'une foule d'ouvriers, dont jusqu'alors la profession était des plus périlleuses, sont redevables des améliorations qu'elle a reçues. N'ayant pu réussir,

malgré de longs efforts, à découvrir un moyen d'obvier au funeste emploi du mercure dans la dorure des métaux, il fonda, par son testament, un prix de 3,000 fr. pour celui qui y parviendrait; ce prix a été décerné par l'acad. des sciences à M. d'Arcet en 1818. Ravrio était de la société académique des enfants d'Apollon et de celle des arts et de l'amitié. Outre un recueil de pièces fugitives qu'il fit imprimer pour ses amis sous ce titre : *Mes délassements, ou Rec. de chansons*, etc., 1810-12, 2 vol. in-8; il a donné des vaudevilles et autres pièces qui ont eu du succès, tels que *Arlequin journaliste*, 1797; *la Sorcière*, comédie, 1799; *la Maison des Fous*, 1801 (avec M. Châtillon); et *M. Giraffa, ou l'Ours blanc* (avec Desaugiers, Chazet et autres), 1807, in-8.

RAWENDY (Ahmed) sectaire du 2e S. de l'hég. (8e de J.-C.), produisit une nouv. doctrine sur la métempsycose, et se fit de nombreux partisans, connus sous le nom de *Rawendyéh*. Il mourut en 293 de l'hég., laissant plus. écrits, les uns en faveur de ses extravagants principes, et les autres sur la langue arabe, dans laquelle il a introduit quelques règles.

RAWLEGH ou RALEIGH (Walter).—V. Ralegh.

RAWLINSON (Christophe), savant anglais, né dans le comté de Lancastre en 1677, mort en 1732, a publ. une édit. de la traduct. saxonne de Boèce (*de Consolatione philosophiæ*), par le roi Alfred, Oxford, 1698, in-8, il était fort instruit dans l'ancienne littérat. du nord. — Rawlinson (Thomas) a mérité, par sa passion pour les livres, d'être cité par Addison, son contempor., dans le *Tatler*, sous le nom de *Tom Folio*. — Rawlinson (Richard), antiquaire, mort en 1755, fonda dans l'université d'Oxford un cours de langue saxonne, et laissa au collége de St-Jean, où il avait été élevé, une rente de 700 liv. sterl., indépendamment de plus. autres legs. On a de lui une *Vie de Anthony Wood*, Londres, 1711. — *The english Topographer*, etc., ibid, 1720. Il a eu une très grande part à l'*Histoire des antiquités, de Winchester*, 1715, in-8; *de Hereford*, 1717; *de Rochester*, 1723; *du Salisbury*, etc., 1719; et à l'*Hist.* du comté de Surry, par Aubrey.

RAY (Jean), *Raius*, l'un des plus sav. naturalistes du 17e S., fils d'un forgeron, naquit dans un village du comté d'Essex en 1628. Élevé au collége de la Trinité de Cambridge, il fit de rapides progrès dans les sciences et les lettres, fut professeur de grec à 23 ans, puis occupa successivem. une chaire d'humanités et une de mathématiques. Dans le même temps il se distinguait par des sermons et d'autres discours prononcés à la chapelle de son collége, et consacrait ses loisirs à des herborisations aux environs de la ville. En 1660, il se fit connaître comme botaniste, par la publication d'un *Catalogue* des plantes qu'il avait recueillies dans ses promenades autour de Cambridge pend. dix années. Il s'était fait une méthode pour reconnaître ces mêmes plantes; et il avait su éviter l'aridité d'un pareil ouvrage par des notes curieuses, non-seulement sur les plantes et leur anatomie, mais encore sur les autres parties de l'histoire naturelle, surtout celle des insectes. Il donna, en 1663, un premier supplém. à ce catalogue, et un second en 1685. Entré dans les ordres en 1660, Ray ne crut pas pouvoir adhérer à l'acte d'uniformité, rendu par le parlem. en 1662, et qui prescrivait à tous les ecclésiastiq. de souscrire à certaines propositions qui avaient pour but d'écarter les presbytériens. Ce refus d'adhésion le conduisit à résigner la place qu'il occupait à l'université de Cambridge, et dès-lors il s'attacha à un de ses élèves, Fr. Willoughby, qui avait, comme lui, un goût très prononcé pour l'histoire naturelle. Décidés à se consacrer uniquement à cette science, le maître et l'élève, associés à deux autres jeunes gens, visitèrent diverses parties de l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie et recueillirent d'immenses matériaux pour les ouvr. dont ils avaient conçu le plan. Ray s'attacha aux végétaux et aux animaux. De retour en Angleterre, Ray fut nommé, en 1667, membre de la société royale de Londres, et, après la mort de Willoughby, arrivée en 1672, se chargea de disposer en corps d'ouvr. les matériaux que ce dern. avait rassemblés sur le règne animal, et publia les deux ouvrages qui ont pour titre *Ornithologiæ libri III*, etc., et *Historiæ piscium lib. IV* (v. Willoughby). En 1677, il fit paraître son *Catalogue* des plantes de l'Angleterre (réimpr. en 1690, sous le titre de *Synopsis*, puis en 1696, 1724, et arrangé par Hill en 1760, d'après le système de Linné). Bien que d'une constitution faible, et malgré ses travaux continuels, Ray parvint à l'âge de 77 ans, et mourut en 1705 à Black-Nothy, son lieu de naissance. Plumier avait consacré à cet illustre botaniste le genre *jan-raya*, nom que Linné a changé en *rajana*, réuni d'abord à la famille des *asparaginées*, et dont on a formé ensuite, avec plus. autres, la famille des *smilacinées*. On a de Ray, outre les ouvr. déjà cités : *Methodus plantarum nova*, Londres, 1682, in-8. — *Stirpium europæarum extra Britannias nascentium sylloge*, 1696, in-8. — *Historia plantarum*, 1686-88-1704, 3 vol. in-fol. — *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, 1693, in-8.—*Synopsis methodica avium* et *Synopsis method. piscium*, 1713, in-8 (diverses espèces de poissons portent le nom de Ray, comme ayant été découvertes par lui). — *Historia insectorum*, 1710, in-4. — *Traité de la sagesse de Dieu manifestée dans les ouvrages de la création*, 1691, in-8. — Trois *Disc.* physico-théologiques sur le chaos, le déluge et la dissolut. du monde, souv. réimpr., et dont le premier a été trad. en franç., Utrecht, 1714, in-8. — Un rec. de *Proverbes* anglais, souv. réimpr. — *Nomenclator classicus*, composé pour les enfants de sir F. Willoughby, dont il dirigea l'éducat. — Quelques écrits polémiques sur la botanique. On doit encore à Ray une traduction des *Voyages* (scientifiques) de Rauwolf. Sa *Vie*, par Guillaume Derham, a été impr. à Londres, 1760, avec ce qui restait d'intéress. dans ses papiers.

RAY DE SAINT-GENIEZ (Jacq.-Marie), écriv. milit., né à St-Geniez en 1712, mort en 1777, avait servi avec distinct. dans les guerres d'Italie et d'Allemagne. On a de lui : *l'Art de la guerre pratiq.*, Paris, 1754, 2 vol. in-12. — *Hist. milit. de Louis XIII*, 1755, 2 vol. in-12. — *Hist. militaire de Louis-le-Grand*, 1755, 3 vol. in-12. — *L'Officier partisan*, 1763-66, 2 vol. in-12. — *Stratagèmes de guerre des Français*, 1769, 6 vol. in-12.

RAYMOND IV, dit *de Saint-Gilles*, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, né vers 1042, prit une grande part à la prem. croisade en 1096, et monta l'un des prem. à l'assaut de Jérusalem. Après la prise de cette ville, il refusa deux fois la couronne, continua de se distinguer par ses talents et sa valeur, et mourut en 1105 dans la forteresse de Châtel-Pélerin, qu'il avait fait bâtir près de Tripoli. Il eut pour success. son fils aîné, Bertrand, qui mourut trois ans après, et laissa ses états d'Occident à son frère, Alphonse-Jourdain, ainsi nommé parce que, étant né en Palestine, il avait été baptisé avec l'eau de ce fleuve. — Raymond V, comte de Toulouse, fils d'Alphonse-Jourdain, né en 1134, épousa Constance, fille du roi Louis-le-Gros, mais la répudia ensuite, malgré tous les efforts du pape pour les réconcilier. Il eut à défendre ses états contre Henri II, roi d'Angleterre, et contre Alphonse IV, roi d'Aragon ; mais il sortit victorieux de ces différentes luttes, et, par suite d'un traité avec le vicomte de Nîmes, il devint maître de cette ville, où il mourut vers la fin de 1194. — Raymond VI, dit *le Vieux*, fils et success. du précéd., né en 1156, est connu par les démêlés qu'il eut avec la cour de Rome au sujet des Albigeois, qu'il protégeait. Excommunié deux fois, il eut à soutenir des guerres sanglantes et désastreuses, et fut même dépouillé de ses états en faveur de Simon de Montfort ; mais sa hardiesse et son intrépidité le firent à la fin triompher de ses ennemis : il rentra dans ses domaines et sut s'y maintenir jusqu'à sa mort, en 1222. Marié 5 fois, le comte de Toulouse ne laissa que deux enfants légitimes, Raymond VII, qui lui succéda, et Constance, mariée à Sanche VIII, roi de Navarre. — Raymond VII, dit *le Jeune*, dernier comte de Toulouse, né à Beaucaire en 1197, se signala dès sa jeunesse par sa bravoure chevaleresque et par son ardeur à défendre les droits de son illustre maison. Partageant tour à tour les défaites et les succès de son père, comme lui il fut excommunié deux fois, n'en poursuivit par moins la guerre avec acharnement, triompha de Simon et d'Amaury de Montfort, et contraignit ce dernier à traiter avec lui. Mais affaibli par une si longue lutte, Raymond fit sa paix en 1228 avec la cour de France et avec le St-siége, et subit toutes les condit. qu'on voulut lui imposer. Il mourut à Milhaud en 1249, laissant ses domaines à Jeanne, sa fille unique, qui avait épousé en 1237 Alphonse, comte de Poitiers, frère de Louis IX.

RAYMOND (Joachim-Marie), général distingué par ses services dans l'Inde, naquit en 1755 à Sérignac, département du Tarn, s'embarqua en 1775 pour les Indes-Orientales, commença sa carrière militaire en 1777, sous les ordres de M. de Lallée, et devint chef du parti français à la cour de Nizam-Aly, soubah du Décan, qui lui donna, avec d'immenses revenus, le titre de moulouk ou prince du sang. Animé du noble désir d'être utile à sa patrie, le général Raymond n'usa de ses richesses et de sa haute faveur que pour assurer la prépondérance des Français dans cette belle partie de l'Inde, et il y serait parvenu si la mort n'était venue le surprendre au milieu de ses vastes projets, le 6 mars 1798. Cette mort ne parut pas natur., et fit soupçonner qu'une puissance rivale n'y était pas étrangère. — Raymond (le chev. de), colonel de la légion du Luxembourg au service de la Hollande, défendit en 1802 Colombo, dans l'île de Ceylan, contre les Anglais, et mourut en combattant.

RAYMOND (Jean-Michel), né à St-Vallier (Drôme) en 1756, se destina d'abord à la médec., et, après avoir reçu le grade de docteur à Montpellier, revint exercer son art dans sa ville natale. Mais entraîné par un goût passionné pour la chimie, il ne tarda pas à se rendre à Paris pour y suivre les cours de Fourcroy, de Vauquelin et de Bertholet, dont il fut le disciple et l'ami. De retour à St-Vallier, il venait d'y fonder un établissem. pour le blanchim. des toiles, lorsqu'un ordre du comité de salut public l'envoya dans les départ. du Midi, diriger avec le titre d'inspect.-gén. la fabricat. des poudres et salpêtres. En 1795 il revint à Paris suivre les cours de l'école normale, et, lors de la création de l'école polytechnique, il y fut attaché comme préparateur et répétit. de chimie. Un mémoire qu'il publia dans le *Journal des mines*, sur la nature et les propriétés de l'acide nitreux, obtint le suffrage des savants, et ses divers articles dans les *Annales de chimie* étendirent sa réputat. Il quitta l'école polytechnique pour recommencer ses expériences de blanchim. à St-Vallier. Forcé d'y renoncer encore une fois, il accepta en 1802 la place de professeur de chimie à l'école centrale de l'Ardèche ; et bientôt après il fut nommé, par le ministre de l'intérieur, à la chaire de chimie appliquée à la teinture que venait de fonder la ville de Lyon. En 1812 il reçut du gouvernem. un prix de 8,000 fr. pour la découverte d'une couleur, connue aujourd'hui sous le nom de bleu-Raymond. En 1815 il créa à St-Vallier une fabrique de produits chimiques, et en 1818 il quitta sa chaire à Lyon pour venir diriger lui-même cet établissem. Lors de l'exposition des produits de l'industrie en 1819, il reçut une médaille d'or et la décorat. de la Lég.-d'Honn. Ayant laissé la direction de ses affaires à son fils, il se retira dans sa campagne d'Érioux, qu'il avait ornée avec goût. Il mourut à St-Vallier en 1837. Il a publié : *Essai sur le jeu considéré sous le rapport de la morale et du droit naturel*, in-8. — *Souvenirs d'un oisif*, 1836, 2 vol. in-8, recueil piquant de ses souvenirs de ses premières études et de ses relat. avec les savants et les artistes.

RAYMOND DE VINARIO, ainsi appelé du lieu de sa naiss., *Vinarium* ou *Vinas*, petit village près de Béziers, vivait au 14e S., et fut l'un des médec. les plus renommés d'Avignon, où se tenait alors la cour des souverains pontifes. Contempor. de Guy de Chauliac, et comme lui successivement médec. de trois papes, il a décrit les mêmes pestes que cet homme célèbre, et en a laissé une hist. assez exacte, publiée à Lyon en 1552, in-16. Il y donne des détails sur les deux dern. pestes du 14e S., dont Guy de Chauliac n'avait pas parlé.

RAYNAL (GUILL.-THOMAS-FRANÇ.), l'un des philosophes les plus célèbres du 18e S., né en 1713 à St-Geniez, département de l'Aveyron, entra fort jeune chez les jésuites, et obtint des succès dans l'enseignement et dans la prédication. Mais, s'étant bientôt lassé d'un genre de vie qui ne s'accordait ni avec ses penchants ni avec ses opinions personnelles, il quitta la société, vint à Paris en 1747, et fut attaché pendant quelque temps à la paroisse de St-Sulpice en qualité de prêtre desservant; mais, renonçant ensuite aux pratiques du ministère, il prit le titre d'homme de lettres, se fit des amis, obtint la rédaction du *Mercure de France*, et fit paraître plusieurs ouvrages qui eurent alors beauc. de succès. Son *Histoire philosophique des établissements du commerce des Européens dans les deux Indes*, publiée en 1770, fut surtout accueillie avec le plus vif enthousiasme; mais on lui contesta le mérite d'en être le seul auteur, les morceaux les plus intéressants furent attribués à Diderot, et l'on prétendit avec raison que plusieurs autres écriv. y avaient également travaillé. Neuf années s'écoulèrent entre la première et la seconde édition de ce liv., dont l'auteur fut décrété par le parlement de Paris en 1781. Obligé de s'expatrier, il visita plus. cours étrangères, reçut partout un accueil distingué, et ne rentra en France que vers 1788. Quels que fussent les principes professés jusque-là par cet écrivain, il fut bien loin cependant d'adopter ceux de la révolution, et les désavoua hautement dans une lettre qu'il adressa à l'assemblée nationale le 31 mai 1791. Dépouillé de tout ce qu'il possédait, Raynal mourut à Chaillot en 1796, à l'âge de 83 ans. Outre l'*Hist. philosophiq.*, dont l'édit. la plus récente est de Paris, 1820, on a de lui : *Histoire du stathoudérat*, 1748, réimpr. en 1819. — *Hist. du parlement d'Angleterre*, 1750; les frères Baudouin ont réimprimé en 1820 cet ouvr. sous le titre d'*Histoire du parlement anglais*, par Louis Bonaparte, avec des notes de Napoléon. — *Anecdotes littéraires, historiques, militaires et polit. de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint à l'empire jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, 1753, 3 vol. in-12. — *Hist. du divorce de Henri VIII*, 1763. — *École milit.* — *Mém. historiq. de l'Europe*, 1772, 3 vol. in-8. — *Tableau et révolution des colonies anglaises dans l'Amérique-Septentr.*, 1781, 2 vol. in-12, et plus. autres écrits.

RAYNAL (JEAN), né à Toulouse en 1723, remplit les fonctions de capitoul, celles de subdélégué de l'intend. du Languedoc, devint membre de l'acad. de Toulouse, et mourut en 1807 à Argilliers. Il a publié une *Hist. de la ville de Toulouse*, 1759, in-4 : cette histoire n'est qu'une sèche abréviation des *Annales* de Germ. La Faille. — Franç. RAYNAL, frère du précédent, religieux de la congrégat. de St-Maur à Valombreuse, près de Florence, né à Toulouse en 1726, mort en 1810, a réuni les matériaux d'une excellente édition grecque des *Fables* d'Ésope; Furia les a mis à profit pour celle qu'il publia à Florence en 1809.

RAYNALDI (ODERIC). — V. RINALDI.

RAYNAUD (THÉOPHILE), jésuite, né vers la fin de 1583 à Sospello, dans le comté de Nice, mort à Lyon en 1663, se fit remarquer par son érudit., son zèle relig., et surtout par un esprit caustique qui lui attira des ennemis et des persécut. Il a laissé un très grand nombre d'ouvrages, dont quelq.-uns furent mis à l'*index*. On en trouve la liste dans le tome XXVI des *Mém.* de Niceron. Ils traitent presque tous de théolog.; mais la plupart sont futiles, satiriques ou singuliers. Cette immense collection a été rec. à Lyon de 1665 à 1669, en 20 vol. in-fol.

RAYNOUARD (FRANÇOIS-JUST-MARIE), littérat. très distingué, naquit en 1761 à Brignolles. Dès sa jeunesse il se fit remarquer par des qualités qui ne se montrent pas ordinairement dans le même homme, l'esprit des affaires et le goût de la poésie. Il se fit avocat dans le but de se procurer cette aisance qui assure au talent les loisirs dont il a besoin pour exécuter ses œuvres. Il embrassa la cause de la révolut., mais en détestant ses excès. La sympathie qu'il avait manifestée pour les girondins ne pouvait manquer de le signaler à leurs adversaires. Arrêté dans le fond de la Provence après le 31 mai, il fut conduit à Paris et jeté dans un cachot, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermid. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il retourna dans son pays exercer sa profess. Il revint à Paris en 1800, avec quelq. ouvr. qu'il avait composés dans les moments qu'il avait pu dérober aux trav. de cabinet. Sa tragédie des *Templiers*, jouée en 1805, obtint beauc. de succès. L'année précéd. il avait remporté le prix de poésie à l'Acad. franç. par un poème intitulé : *Socrate dans le temple d'Aglaure*, ouvr. moins remarquable peut-être par le talent que par la hardiesse des principes. En 1806 il fut nommé membre du corps-législatif; l'année suiv. il remplaça le poète Lebrun à l'Institut. En 1810 il fit jouer à St-Cloud, pendant les fêtes du mariage de Marie-Louise, la tragédie intit. : *les États de Blois*, qui déplut à Napoléon. La même année l'Institut ayant proposé la tragéd. des *Templiers* pour les prix décennaux, la distribut. de ces prix fut ajournée indéfinim. Réélu au corps-législatif en 1811, il fit partie de la commission chargée, à la fin de 1813, de faire un rapport sur l'état de la France. Ce rapport, rédigé par Lainé, fut suivi de la dissolut. du corps-législatif, qui ne put se réunir de nouveau qu'après la restauration. Raynouard s'y montra souv. opposé aux vues du gouvernem. royal, notamm. dans un rapport qu'il fit sur la répression des délits de la presse. Pendant les cent-

*jours* il fut nommé membre de la chambre des représentants et conseiller de l'université; mais il refusa ces deux fonctions. Peu de mois auparav. il avait remis au théâtre la tragédie des *Templiers*, qui ne fut pas moins bien accueillie du public que dans la nouveauté; mais les *États de Blois* n'obtinrent qu'un petit nombre de représentations. Maintenu, lors de la réorganisat. de l'Institut, sur la liste des membres de l'Acad. franç., il fut nommé la même année membre de l'acad. des inscript. Il remplaça Suard en 1817 dans les fonct. de secrét. perpétuel de l'Acad. franç.; il donna sa démission de cette place en 1827, pour se livrer avec plus de suite aux trav. philologiq. qu'il avait entrepris, et mourut en 1837. Son success. à l'Acad. franç. fut M. Mignet. Outre les ouvr. déjà cités, on a de lui: *Caton d'Utique*, tragédie, Paris, 1794, in-8, tiré à 40 exemplaires. — *Monuments historiq. relatifs à la condamnat. des chevaliers du Temple*, 1813, in-8. — *Choix de poésies originales des troubadours*, 1816-21, 6 vol. in-8, publicat. d'une haute importance, et qui a été accueillie avec empressement dans toute l'Europe. Le tome Ier contient la *Grammaire romane*, et le tome VI la *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine*, publ. l'une et l'autre séparém. — Nouv. *Choix de poésies des troubadours*, 1835-36, 2 vol. in-8. Ces deux vol., les seuls qui aient paru, contiennent: le prem. des *Recherches philologiq. sur la langue romane*, le *Résumé* de la grammaire, et différentes pièces inédites; le second, le *Lexique roman*, A-C. — *Histoire du droit municipal en France*, 1819, 2 vol. in-8. — Différents morceaux de *poésie*, des *rapports* à l'acad. sur les concours, et des *articles* import. dans le *Journal des savants*, dont il était un des rédact. dep. 1816.

RAZI (Mohammed Abou-Bekr ibn Zacaria), célèbre médecin arabe, né à Rey, dans le Khoraçan, vers le milieu du 9e S. (2e de l'hég.), se livra avec ardeur à l'étude de la médecine et de la philosophie, dirigea successivement les hôpitaux de sa patrie et de Bagdad, voyagea, suivant Léon-l'Africain, en Syrie, en Égypte, et jusqu'en Espagne, et mourut l'an 310 de l'hég. (923 de J.-C.), ou 10 ans plus tard, suivant quelq. auteurs. On a de lui de nombreux ouvr., dont on peut voir l'énumération dans la *Biblioth. hisp. arabica* de Casiri. Nous citerons seulement: *Havi, seu Continens, ordinatus et correctus per clar. doct. magistrum Hieron. Surianum*, Brescia, 1486, 2 vol. in-4; Venise, 1509, 2 vol. in-fol. — Un *Traité de la petite-vérole et de la rougeole*, publ. en latin d'après une vers. grecque, 1498 (la version grecque a été publ. par Robert Estienne en 1548), trad. en franç. par Séb. Colin, Poitiers, 1556. — *Ad Almansorem libri X*, Venise, 1510, in-fol. Plus. des ouvr. de Razi ont été trad. en hébr., et ces trad. sont indiquées dans la *Biblioth. hébraïq.* de Wolf.

RAZIAH ou RADHIAT-EDDYN, reine de Dehly, fille de Chems-Eddyn Iletmich, fut élevée au rang suprême par le choix de toute sa nation, l'an 634 de l'hégyre (1236 de J.-C.), et se rendit digne de cette distinction par ses qualités éminentes; mais son règne glorieux fut troublé par la jalousie de son frère Bahram, qui parvint à la détrôner, et la retint captive. Délivrée par le roi de Serhind, dont elle devint l'épouse, elle périt avec lui en combattant l'usurpateur.

RAZOUT (Louis-Nicolas), général, né en 1773 dans la Bourgogne, entra de bonne heure dans le régiment de la Sarre, devint aide-de-camp du général Joubert en 1796, fut nommé colonel en 1801, général de brigade en 1807, général de division en 1811, et chacun de ces grades fut la récompense de sa valeur et de ses talents militaires. Il fit successivement la guerre en Italie, en Allemagne, en Espagne, prit une part très active au siége de Saragosse, acquit de nouveaux titres de gloire dans la malheur. campagne de Russie, obtint en 1813 le titre de comte et celui de grand-officier de la Légion-d'Honneur, et mourut en 1820 à Metz, commandant de la 3e division.

RAZOUX (Jean), savant médecin, né à Nîmes en 1723, reçu docteur à Montpellier, acquit une gr. réputation dans la pratique de son art, et mourut dans sa patrie en 1798. Il s'était occupé dans sa jeunesse de recherches archéologiques, et avait projeté, avec le marquis de Rochemore, la publication d'un grand ouvrage sur les antiquités de sa patrie; mais l'exercice de la médecine le détourna de ce travail, et il se borna à publier, dans le rec. de l'acad. de Nîmes, trois *Mém. sur les Volces arécomiques*, *sur les consécrations des anciens*, etc., et *sur les grands chemins des Romains*. On a de lui: *Lettres physiques et anatomiq. sur l'organe du goût*, 1755. — *Lettre à M. Belletète sur les inoculations faites à Nîmes*, 1764, in-4. — *Tables nosologiques et météorologiques*, etc., 1767. — *Dissertatio epistolaris de cicutâ stramonio hyosciamo et aconito*, 1781, in-8. — *Mém. sur les épidémies*, 1786. Razoux était correspondant de l'académie des sciences, membre des sociétés de médec. de Montpellier et de Paris, secrétaire perpétuel de l'acad. de Nîmes.

RAZZI (Jean-Antoine), peintre, plus connu sous le nom de Cavalière Sodoma, né à Vergelli, village du pays de Sienne, en 1479, mort en 1554, a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite *l'Épiphanie*, que l'on voit à Sienne dans l'église de St-Augustin; la *Flagellation du Christ*, dans l'église de St-François; l'*Évanouissem. de Ste Catherine de Sienne*, peint à fresque dans une des chapelles de St-Dominique; enfin le *Sacrifice d'Abraham*. Le Sodoma a formé à Sienne d'habiles élèves, au nombre desq. on compte Mastro Riccio.

RÉ (Philippe), savant agronome, né à Reggio en 1763, fut professeur d'agriculture et de botanique à l'université de cette ville, dont il fut nommé recteur, puis membre de la régence de Modène lors de l'invasion des Français, rentra ensuite dans la vie privée, et mourut en 1817. On a de lui: *Elementi di agricoltura*, Parme, 1798, in-8; Venise, 1802, 4 vol. in-8; 3e édition, ibid., 1816. — *Elementi di economia campestre, ad uso del regno d'Italia*,

Milan, 1808, in-8.—*Dizionario ragionato de' lib. d'agricoltura, veterinaria e di altri rami d'economia campestre*, Venise, 1808-09, 4 vol. in-16. — *Flora Alestina*, et quelques autres écrits. Les *Annales encyclopédiques* (août 1817), contiennent une notice sur Philippe Ré, trad. du *Journal encyclopédique* de Naples.

RÉ (J.-Franç.), profess de botanique et de matière médicale à l'école vétérinaire de la Venerie, près Turin, mort le 24 novembre 1833, s'est fait connaître par plusieurs *Écrits* sur la médecine vétérinaire, par des *Additions* à la Flore du Piémont, etc. Bertero lui a dédié un nouveau genre de plantes américaines, sous le nom de *Reia.*

RÉAD (Marie), flibustière angl., était née vers 1680 d'un commerce illégitime, et fut obligée de cacher son sexe pour sauver l'honn. de sa mère, qui l'avait substituée à un garçon. Élevée comme tel, la jeune Marie en prit bientôt les goûts et les habitudes, se fit soldat dès l'âge de 13 à 14 ans, et se distingua en Flandre dans un régiment de cavalerie. Elle se maria ensuite avec un de ses camarades, et alla s'établir avec lui près de Breda: mais étant devenue veuve, elle reprit du service, s'embarqua pour l'Amérique, tomba au pouvoir des flibustiers, consentit à rester parmi eux, et fut condamnée à mort avec ses compagnons, à Port-Royal de la Jamaïque, le 16 novembre 1720; elle mourut avant l'exécution du jugement (*v.* l'*Hist. des flibustiers* d'Oexmelin).

RÉAL (André), conventionnel, président honoraire de la cour royale de Grenoble, où il était né en 1765, exerçait la profess. d'avocat avant la révolution. Présid. du directoire du district de cette ville, il fut élu, en 1792, député à la convention. Dans le procès du roi, il vota d'abord contre la compétence de l'assemblée; mais, la convention s'étant attribué le droit de juger Louis XVI, il appuya la proposition faite de n'ouvrir la discussion que trois jours après l'impression et la distribut. de la défense de ce prince. La proposit. ayant été rejetée, il demanda qu'au moins la discussion fût continuée jusqu'après l'impression. Lorsque l'on en vint à recueillir les suffrages, il déclara qu'il ne votait pas comme *juge*, mais comme *législateur*, et se prononça, par mesure de sûreté générale, pour la détention provisoire, sauf commutation en un exil dans un temps plus calme. Il ajouta qu'il *aimerait mieux que les droits dont Louis avait été revêtu repassassent sur sa tête* FLÉTRIE ET HUMILIÉE, *que de les voir réunis sur celle de tout autre Bourbon*. Du reste il vota pour l'appel au peuple et pour le sursis. Plus tard il fit plusieurs rapports au nom du comité des finances, dont il était membre, fut envoyé plusieurs fois en mission, défendit, à l'époque du 31 mai, Buzot, qui passait pour être le chef des Girondins, vota la suppress. du *maximum* et la levée du séquestre des biens des étrangers, enfin appuya la proposition faite de restituer les biens des condamnés. Envoyé, dans le mois de germinal an III, en mission près de l'armée des Alpes et d'Italie, son premier soin fut de mettre en liberté tous les ecclésiastiq. et les religieuses qui étaient emprisonnés pour opinion politique; mais lorsqu'il fut arrivé à Nice, il signala les mouvem. survenus à Toulon, à Aix et à Marseille, les comprima de concert avec le général Kellermann, et rendit compte à la convention des mesures qu'il avait prises. Ce fut Réal qui annonça les divers succès remportés par l'armée des Alpes au mont St-Bernard. Réélu en l'an IV (1796) par le départem. de l'Isère, il fit partie du conseil des cinq-cents, où il combattit la proposit. de percevoir l'impôt foncier en nature, démontrant que ce mode de perception était plus dispendieux, et par conséquent plus onéreux pour les contribuables. Nommé secrét. du conseil le 21 déc. 1795, il présenta peu de temps après un projet sur le régime hypothécaire, dont les principales disposit. sont consacrées par la loi du 18 brumaire an XI. Sorti du conseil par la voie du sort en mai 1797, il fut nommé presque aussitôt commissaire central de l'Isère; en 1801, juge à la cour d'appel de Grenoble, et en 1812 présid. de chambre de la même cour. Le 30 nov. 1815, Réal donna sa démission. Compris dans la liste des conventionnels qui devaient sortir de France, Réal réclama contre cette erreur, et une décision royale du 16 sept. 1819 déclara que la loi du 12 janvier ne lui était pas applicable. Il vécut dès-lors dans la retraite, et mourut à Grenoble en 1832.

RÉAL (Pierre-Franç., comte), préfet de police sous l'empire, né vers 1765 dans les Pays-Bas autrichiens, exerçait, en 1789, à Paris, les fonct. de procureur au Châtelet. Jeune alors et parlant avec une gr. facilité, il devint un des orateurs habiles de la société dite des *Amis de la constitution*, mais plus déplorablem. fameuse sous le nom de *Jacobins*. Il s'y lia avec Camille-Desmoulins et Danton. Ce dernier prit bientôt un ascendant funeste sur l'esprit de Réal, qui lui resta toujours attaché. Après la journée du 10 août, Danton, devenu ministre de la justice, fit nommer Réal accusateur public près le tribunal extraordin., créé le 17 de ce mois, pour instruire sur les faits relatifs à la révolut. qui venait de renverser le trône. Quand ce tribunal eut cessé ses fonctions, Réal devint substitut du procureur de la commune de Paris. Obéissant à l'impulsion que lui imprimaient les chefs de son parti, il se montra l'ennemi des députés de la Gironde. Il essaya depuis, dans l'exercice de ses fonctions à la commune, ainsi qu'à la tribune des jacobins, d'arrêter le cours des fureurs et des crimes des agents de Robespierre; mais son opposition tardive lui devint funeste. Enfermé après la mort de Danton dans la prison du Luxembourg, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor, et se fit ensuite défenseur officieux près les tribunaux. S'étant prononcé avec une grande véhémence contre les actes de plusieurs proconsuls de la convention, Carrier, le plus féroce d'entre eux, traduit à son tour devant le tribunal révolutionnaire alors régénéré, récusa des juges sous le seul prétexte qu'ils étaient influencés par Réal. Par compensation, celui-ci ne

crut pas devoir refuser son ministère aux membres du comité révolutionn. de Nantes, instruments des fureurs de ce même Carrier. Quoique chargés de crimes, ils furent tous acquittés, à l'exception de Pinard et de Grandmaison. A la fin de l'an III (1795), Réal entreprit la rédaction du *Journal de l'opposition*, et quelq. temps après celle du *Journal des patriotes de* 1789. L'année suivante, il fut nommé historiographe de la république. Ces occupations ne l'empêchèrent point de continuer à remplir les fonctions de défenseur. Il plaida avec quelque talent, devant la haute cour de Vendôme, la cause de Drouet et de ses coaccusés, prévenus de complicité dans la conspirat. de Babeuf contre le directoire; mais l'accusat. public Bailly, auquel il avait reproché d'avoir usurpé, dans son disc., le titre de commissaire national, lui fit, par jugement, ôter la parole. Réal avait défendu, avec la même chaleur, à Bruxelles, la cause de Tort de La Sonde, accusé de conspiration contre l'état et de complicité avec les émigrés. Quand les deux conseils forcèrent, le 30 prairial an VII (18 juin 1799), trois directeurs d'abandonner le timon de l'état, Réal fut nommé commissaire du directoire près le départem. de la Seine. Il offrit avec empressem. ses services au génér. en chef Bonaparte de retour d'Égypte, et prit une part très active à la révolut. du 18 brumaire, ainsi qu'aux changem. qui furent la suite de cette journée. Le 1er consul, reconnaissant, le nomma conseiller-d'état, et l'attacha à la section de la justice. En cette qualité, Réal employa tous ses moyens à accroître et à affermir l'autorité d'un seul, sacrifiant ainsi ses opinions. Nommé adjoint au ministère de la police générale, et ayant la ville de Paris dans ses attributions, il obtint, en mars 1804, un sursis à l'exécution du nommé Querelle, qui, pour racheter sa vie, promettait de faire des révélat. importantes, et qui découvrit en effet les projets de Georges Cadoudal contre Napoléon. La police ignorait encore l'arrivée des conjurés à Paris. Réal reçut peu de temps après la décorat. de command. de la Lég.-d'Honn. et 100,000 francs. Il aspirait, disait-on, au ministère de la police générale, et Fouché n'oublia point qu'on avait voulu le déposséder de cette place. Réal eut encore à cette époque des altercations assez vives avec le préfet de police de Paris, le conseiller-d'état Dubois, qui rivalisait avec lui de zèle. Après les événem. de 1814 et la rentrée du roi, Réal cessa d'être employé. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il fut nommé préfet de police en même temps que Fouché reprit le minist. de la police générale. Dans les derniers jours de juin 1815, il donna sa démission pour cause de maladie, et Fouché, qui était à la tête du gouvernement provisoire, le fit remplacer par M. Courtin. Au second retour du roi, Réal fut porté par le même ministre sur la liste des 38 qui, par ordonnance du 24 juillet 1815, devaient sortir de France. Il se retira d'abord dans le nouveau royaume des Pays-Bas, et se rendit ensuite aux États-Unis d'Amérique. Il acquit dans ce pays une propriété, et fonda un établissem. de distillerie en grand. Une ordonnance royale, rendue en 1818, l'autorisa à rentrer dans sa patrie. Son fils, qui s'était distingué par ses talents et sa valeur dans la carrière militaire, avait péri sur le champ de bataille. Il ne lui restait qu'une fille mariée au comte de Cessac. Le 29 juillet 1830, Réal fut un des prem. à venir offrir ses services à l'Hôtel-de-Ville de Paris : c'est le dernier trait de sa vie politique. Il mourut en mai 1834. Parmi les écrits connus de Réal, on cite : *Journal de l'opposition*, 1795, repris en 1796, in-8. — (Avec Méhée de La Touche) *Journal des patriotes de* 1789, depuis les dern. mois de 1795. — *Essai sur les journées des* 13 *et* 14 *vendémiaire*, 1796, in-8. — *Procès de Barthélemi Tort de La Sonde, accusé de conspiration contre l'état et de correspond. avec Dumouriez*, 1796, in-8.

RÉAL DE CURBAN (GASPAR de), grand-sénéchal de Forcalquier, né à Sisteron en 1682, mort à Paris en 1752, fut un des publicistes les plus éclairés de son temps. On a de lui : *la Science du gouvernem., ouvrage de morale, de droit et de politique, qui contient les principes du commandement et de l'obéissance*, etc., Aix-la-Chapelle (Paris), 1751-64, 8 vol. in-4. — RÉAL DE CURBAN (Balthasar de), neveu du précédent, connu sous le nom de *l'abbé de Burle*, né à Sisteron en 1701, mort à Paris en 1774, est auteur d'un écrit intitulé : *Dissertat. sur le nom de famille de l'auguste maison de France*, Paris, 1762, in-4. Cette pièce fait partie d'un rec. de mém. et dissert. sur le même sujet, publié à Amsterdam en 1769 par de Sozzi.

REALINO (BERNARDINO), jésuite, né à Carpi en 1530, mort à Lecce le 2 juillet 1616, en odeur de sainteté, avait publié dans sa jeunesse : *In nuptias Pelei et Thetidis catullianas commentarius ; item Adnotationes in varia scriptorum loca*, Bologne, 1551, in-4. On a de lui plus. autres écrits dont on trouvera la liste dans la *Bibl. soc. Jesu* et dans la *Bibl. modenese* de Tiraboschi. On a plus. *Vies* du P. B. Realino; la meilleure est celle de P. Fuligati, Viterbe, 1644, in-4, en italien; trad. en latin, Anvers, 1645, in-12.

RÉAUMUR (RENÉ-ANT. FERCHAULT de), l'un des plus ingénieux et des plus célèbres naturalistes et physiciens que la France ait produits, né à La Rochelle en 1683, se distingua dès sa jeunesse par la variété et la profondeur de ses connaissances. Venu à Paris en 1703, il y fut reçu de l'acad. des sciences en 1708, et se montra pendant près de 50 ans l'un des memb. les plus actifs et les plus utiles de cette compagnie. Ses travaux embrassant tour à tour les arts industriels, la physiq. générale et l'hist. naturelle, la France lui dut d'importantes découvertes sur ces diverses matières; mais aucune de ses laborieuses recherches n'eut plus d'influence sur l'industrie que celles qu'il fit sur le fer et sur l'acier, et qu'il publia en 1722 sous le titre de *Traité sur l'art de convertir le fer en acier, et d'adoucir le fer fondu.* Cet ouvrage, qui lui valut une pension de 1,200 liv. du régent, fut suivi de nouvelles observations sur la fabrication du fer-blanc, sur celle de la porce-

laine, enfin sur l'art de perfectionner les thermomètres. Celui qu'il fit connaître en 1731, et qui porte son nom, est devenu l'un des monuments les plus durables de sa gloire. Ses *Mém. pour servir à l'histoire des insectes*, dont il publia 6 vol. in-4, de 1734 à 1742, ne firent pas moins d'honneur à son génie, et sont encore étudiés avec intérêt. Il mourut des suites d'une chute, le 18 octobre 1757, à sa terre de La Bermondière, dans le Maine. Réaumur a laissé 138 portefeuilles remplis d'ouvrages complets ou commencés, d'observations, de mémoires, etc.

REBECCA (Bible), fille de Bathuel et femme d'Isaac, étant devenue enceinte de deux enfants jumeaux (Ésaü et Jacob), les sentit se battre dans son sein, et consulta Dieu à ce sujet. Il lui fut répondu que de ces deux enfants naîtraient deux peuples qui se feraient une guerre perpétuelle, et que le puîné demeurerait victorieux. Rebecca eut toujours de la prédilection pour Jacob, et ce fut elle qui lui suggéra le moyen de surprendre la bénédiction paternelle due à Ésaü par son droit d'aînesse.

REBECQUI (F.-Trophime), né à Marseille, adopta les principes de la révolut. avec chaleur, et, poursuivi à raison de la part qu'il avait prise aux premiers troubles, trouva dans Mirabeau un défens. Il devint membre de la prem. administration des chambres du Rhône, et fut député de ce départem. à la convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple, et ensuite pour la mort et contre le sursis. Mis hors la loi par suite de la journée du 31 mai, il s'enfuit à Marseille, et se mit à la tête des fédéralistes; mais lorsqu'il apprit que plus. de ses collègues proscrits comme lui avaient été exécutés à Bordeaux (juin 1794), il se noya dans la mer.

REBEL. — V. Francoeur.

REBENTISCH (Jean-Frédéric), chirurg. et botaniste allemand, n'est connu des biographes que par quelq. ouvrages assez import., entre autres : *Prodromus floræ neomarchicæ secundùm systema proprium*, etc., Berlin, 1804, in-8, avec 20 fig., accompagné d'une préface par Willdenow. — *Index plantarum circum Berolinum spontè nascentium*, etc., ibid., 1805, in-8.

REBOLLEDO (Bernardin, comte de), littérat. espagn., né en 1597 à Léon, d'une famille illustre, se distingua dans la carrière des armes, fut créé successivement comte de l'empire, gouverneur du Bas-Palatinat, capitaine-général de l'artillerie en Allemagne, ambassadeur du roi d'Espagne en Danemarck, et rendit dans ce dernier emploi d'importants services à son pays. Il mourut à Madrid en 1677, emportant la réputation d'un bon militaire, d'un habile négociateur, et d'un littérat. distingué. On a de lui : *Selvas militares y politicas*, Cologne (Copenhague), 1652, in-16. — *Selvas danicas*, ib., 1655, in-4. — *Selvas sagradas*, ib., 1657, et Anvers, 1661, in-4. — *La constantia victoriosa, egloga sacra, y los trenos*, ib., in-4. — *Ocios* (Loisirs), ibid., 1660, in-4. La meilleure édition des poésies de Robolledo est celle de Madrid, 1778, 4 vol. in-8.

REBOULET (Simon), historien, né à Avignon en 1687, entra dans l'ordre des jésuites, mais ne put y rester à cause de la faiblesse de sa santé, fut obligé plus tard, pour la même raison, de renoncer au barreau, et mourut en 1752. On a de lui : *Histoire de la congrégat. des Filles de l'Enfance*, 1734, 2 vol. in-12 : ce livre fut condamné au feu par le parlement de Toulouse. — *Mém. du chevalier de Forbin*, rédigés sur les MSs. de ce célèbre marin. — *Hist. du règne de Louis XIV*, Avignon, 1742-44, 3 vol. in-4 ou 9 vol. in-12. — *Histoire de Clément XI*, ib., 2 vol. in-4, supprimée à la prière du roi de Sardaigne, dont le père (Victor-Amédée) y est maltraité. Reboulet a laissé quelques ouvr. MSs. On trouve des détails sur cet auteur dans les *Mém. de littér.* de l'abbé d'Artigny.

REBOURS ou LEREBOURS (Guillaume), chev., seign. de Bertrand-Fosse, Châtillon, Prunelé, etc., né vers 1545, fut maître des requêtes de la reine Catherine de Médicis, et se distingua par sa fidélité et les services qu'il rendit à Henri IV pend. la rébellion de Paris. Il mourut en 1619, conseiller-d'état. — Rebours (Jean-Baptiste-Auguste Le), président au parlem. de Paris, né dans cette ville en 1746, était le cinquième descendant du précédent, et se montra, par ses vertus et par ses lumières, l'un des magistrats les plus distingués de son temps. Royaliste zélé, il fut traduit au tribunal révolut., et porta sa tête sur l'échafaud le 14 juin 1794. — Charles Le Rebours, mort en 1776, contrôleur-général des postes et direct. de la *Gazette du commerce*, commencée en 1765, a laissé : *Observat. sur les MSs. de feu M. Dumarsais, avec quelques réflexions sur l'éducat.*, et des mém. sur les moyens d'éclairer Paris et sur d'autres objets. — M.-Aug. Anel, sa femme, a un art. dans ce Dictionnaire au mot Lerebours.

REBUFFI (Pierre), jurisconsulte, né au village de Baillargues, près de Montpellier, en 1487, mort en 1557, enseigna successivement le droit dans sa ville natale, à Cahors, à Poitiers, à Paris, et finit par embrasser l'état ecclésiastiq. On a de lui plus. ouvrages sur le droit canon et le droit civil, qui ont été recueillis, Lyon, 1586, 5 vol. in-fol.

RECARÈDE Ier, 17e roi des Visigoths en Espagne, surnommé *le Catholique*, monta sur le trône en 586, et mérita par sa justice, sa modération et sa clémence, d'être mis au nombre des bons rois. Il combattit les Francs, fut leur vainqueur en plus. rencontres, travailla avec une extrême ardeur à l'établissement de l'Église catholique en Espagne, et mourut à Tolède en 601. Ce prince est le héros d'un poème latin du P. J. Mayre.

RECCHI (Nardo-Antonio), premier médecin du royaume de Naples au 16e S., s'est fait une sorte de réputation comme botaniste, parce que son nom figure en tête d'un ouvrage remarquable sur les plantes du Mexique, dont François Hernandès, médecin en chef du Nouveau-Monde, avait fourni les matériaux. Ce livre, auq. Recchi travailla par

ordre de Philippe II, a été publié à Rome en 1651, en 2 tomes in-fol., sous le titre de *Rerum medicinalium Novæ Hispaniæ thesaurus*, etc.

RÉCHABITES, secte juive qui eut pour fondat., sous le règne du roi Jéhu, Jonadab, fils de Réchab, et qui dura pend. trois ans. Les réchabites avaient la prétention d'observer rigoureusement la loi de Moïse. Ils s'abstenaient de vin, vivaient sous des tentes, ne cultivaient point la terre, et ne possédaient aucun bien en propre.

RECHENBERG (Adam), professeur de théologie à Leipsig, où il mourut en 1721 à l'âge de 79 ans, a publié des liv. de controverse, des édit. d'Athénagore, et des épîtres de Rolland Desmarêts, etc.; mais il est principalem. connu par son rec. intit. : *Historiæ nummariæ scriptores*, Leipsig, 1692, 2 vol. in-4, dans lequel il a réuni les traités numismatiques de Math. Host, J. Solden, Philippe Labbe et Guill. Budé.— Rechenberg (Charles-Othon), jurisconsulte, fils du précédent, mort en 1751 à Leipsig, où il avait le titre de conseiller, concourut à la rédaction des *Acta erudita Lips.*, et a publié plus. ouvr. de jurisprudence.

RECKE (Élisabeth-Charlotte-Constance, baronne de La), né en 1756 en Courlande, au château de Schœnburg, qui appartenait à son père, le comte de Medem, perdit sa mère dans les premières années de son enfance, et ne reçut qu'une éducation incomplète. Douée d'un esprit délicat, d'une âme tendre, passionnée et portée au mysticisme, elle se sépara, au bout de 6 ans de mariage, du comte de la Recke qu'elle avait épousé en 1771, et dont le caractère ne sympathisait guère avec le sien. Retirée à Mittau, ce fut là qu'elle eut occasion de connaître Cagliostro, qui exalta encore son imagination. L'affaiblissem. graduel de sa santé l'ayant contrainte de se rendre aux eaux de Carlsbad, la conversation des hommes sages et éclairés qu'elle rencontra dans cette ville dissipa le trouble cruel que cet imposteur avait jeté dans son âme. C'est en 1787 que parut son fameux ouvrage sur *Cagliostro*. Elle se rendit ensuite à Pétersbourg, où elle reçut l'accueil le plus favorable de l'impératrice Catherine; revint en Courlande; fit en 1806 un voyage en Italie, et, depuis 1818, vécut à Dresde au milieu d'un cercle d'amis; elle y mourut le 13 avril 1833, dans sa 77e année. Outre le livre que nous avons cité, on lui doit plusieurs ouvrages ascétiques et de piété, ainsi que la relat. de son *Voyage en Italie*, publiée à Berlin en 1815 et trad. en franç. par Mme de Montolieu; le 1er vol. de son *Histoire* parut en même temps que son *Voyage;* enfin son livre de *Prières et Méditations religieuses* a été publié en 1826.

RECLAM (François-Guillaume-Henri), né à Berlin en 1778, où son père exerçait des fonctions pastorales, fut initié aux prem. éléments de la religion, par sa mère, l'une des femmes les plus distinguées de son époque, et à laquelle on doit un recueil de pièces fugitives en français, pleines de goût et de délicatesse. Ses études théologiques achevées, il enseigna d'abord les principes de la religion dans les établissem. français d'éducation à Berlin; puis il remplit les fonctions du ministère dans quelq. familles françaises. Nommé prédicat. des chapelles françaises et professeur de philosophie au gymnase français de Berlin, il occupa ces deux places avec quelque éclat. Savant distingué, prédicateur persuasif, mais trop facile, Reclam mourut en 1833 à Prenglau.

RECORD (Robert), né dans le pays de Galles, professa d'abord les mathém. à l'univers. d'Oxford, fut ensuite reçu docteur en méd. à celle de Cambridge, et mourut en 1558, dans la prison du Banc-du-Roi, où il avait été mis pour dettes. Il est, dit-on, le premier Anglais qui ait écrit sur l'algèbre. Ses ouvrages (en angl.) sont : *Principes des arts*, dont la meilleure édition est de 1623, in-8. — *La Pierre à aiguiser les esprits*, Londres, 1557, in-4. — *Le Chemin de la science*, conten. les premiers principes de la géométrie. — *Le Château de la science, ou Explication de la sphère*, etc., 2e édit., 1596, in-8. — *L'Urinal de la médecine; Traité d'anatomie; l'Image d'une véritable république; Traité de l'Eucharistie, Traité de la confession auriculaire.*

RECUPERO (Alexandre), savant numismate, né vers 1740 à Catane en Sicile, quitta son pays à la suite d'une affaire fâcheuse, parcourut l'Italie sous le nom d'*Alexis Motta*, et parvint à rassembler une riche collection de médailles sur lesquelles il avait commencé un travail important, qu'il n'eut pas le temps de terminer, et mourut à Rome en 1803. On a de lui une lettre fort curieuse à M. de Saint-Vincens, dans le *Magasin encyclop.*, année 1797. Il a laissé plus. ouvr. MSs.— Recupero (dom Joseph), son frère, chanoine de la cathédrale de Catane, avait étudié avec un soin extrême les phénomènes de l'Etna, et se proposait d'en publier l'histoire, lorsqu'il mourut en 1787. On a de lui la *Carte oryctographique du mont Gibel.* On trouve des détails sur ce savant minéralogiste dans le *Voyage en Sicile* de Brydone (lettre VII), et dans les *Lettres sur la Sicile* de Sestini.

RECUPITO (Jules-César), jésuite napolitain, mort en 1647, a publié : *De vesuviano incendio*, Naples, 1632, in-4. — *Avviso del incendio del Vesuvio*, 1635, in-8. — *De novo terræ motu in universâ Calabriâ*, et quelq. écrits théologiq. dont on trouve les titres dans la *Biblioth. soc. Jesu.*

REDENHIELM (Jacq.), sav. antiquaire suédois, né en 1644 à Upsal, mort en 1691, a publié deux *sagas* islandais, ceux de *Torsten Wikingson* et de d'*Olof Trigwason*, Upsal, 1681 et 1691, avec des notes pleines d'érudition.

REDERN (Sigismond-Ehrenreich, comte de), gr.-maréchal de la cour de la reine douairière, mère de Frédéric II, et curateur de l'acad. des sciences de Berlin, né dans cette ville vers 1715, mort en Saxe en 1789, s'occupa de l'établissement d'une compagnie des Indes à Embden, dont il fut nommé présid. Ayant visité la cour de Russie et celle de France, il fut décoré, par Catherine II, de l'ordre de Ste-Anne, et Louis XV lui accorda des lettres

de naturalisation. On a de lui, dans le recueil de l'acad. de Berlin, plusieurs *Mém.* sur les terres australes.

REDHWAN (Fakr-el-Molouk), sulthan seldjoukide d'Alep, nommé Brodoan par les histor. des croisades, né dans le 5e S. de l'hég. (11e de J.-C.), fit périr deux de ses frères, en s'emparant du trône, combattit, mais sans succès, les princes ortokides, fut haï des musulmans à cause de son avarice, de ses injustices, et de son peu de zèle pour l'islamisme, dont il fit périr l'un des plus braves défenseurs, l'émir d'Hémèse, et mourut en 508 de l'hég. (1114 de J.-C.), après un règne de 20 ans.

REDI (Franç.), sav. naturaliste et prem. méd. des ducs de Toscane, Ferdinand II et Cosme III, né à Arezzo en 1626, mort en 1697, eut une grande part à l'édit. de 1691 du *Dictionn.* de la Crusca, et a publ. un grand nombre d'ouvr. littéraires ou scientifiq, entre autres : *Expériences sur la génération des animaux*, Florence, 1668, in-4; trad. en latin, Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12. — *Observations sur les vipères*, 1664; et en latin, 1678.— *Expériences sur les choses natur. qu'on apporte des Indes*, 1671, in-4; en lat., Amsterdam, 1685. Ses *Œuvres complètes*, Venise, 1712, 6 vol. in-8, ont été réimpr. plus. fois avec des addit. et des correct. L'édit. de Naples, 1741, 6 vol. in-4, passe pour la meilleure; celle de Milan, 1809, 9 vol. in-8, fait partie de la *Collect. des classiques ital.* Redi était de l'acad. des Arcadiens de Rome et des *Gelati* de Bologne.

REDI (Joseph), peintre, né à Florence en 1665, élève de Gabbiani, se distingua surtout par la correction et l'élégance de son style. Il refusa les offres brillantes que lui fit faire le tzar Pierre Ier pour l'attirer en Russie, et mourut dans sa patrie en 1726. Il a orné de ses ouvr. les palais du gr.-duc et les églises de Florence. L'Angleterre possède plus. tabl. capitaux de cet artiste, entre autres : l'*Apparit. de César à Brutus; Cincinnatus appelé à la dictature*, et la *Continence de Scipion*.

REDING (Aloys, baron de), landamman et gén. suisse, né en 1755, d'une ancienne famille du canton de Schwitz, se mit à la tête des milices de ce pays lors de l'invas. des Français, osa leur livrer bataille le 2 mai 1798, força leur ligne et parvint à les repousser de la plaine de Morgarten, où, en 1315, l'un de ses ancêtres, Rodolphe Reding de Biberegg, s'était illustré par une gr. victoire remportée sur les Autrichiens. Reding prit ensuite une part très active aux troubles qui agitèrent son pays, et devint, en 1801, chef du gouvernement central avec le titre de prem. landamman de l'Helvétie; mais les intrigues du parti qui lui était opposé l'ayant forcé de quitter cette charge, il se remit à la tête des confédérés du canton de Schwitz, défit plus. fois les troupes envoyées contre lui par le congrès, fut arrêté par ordre du général Ney, et ne recouvra sa liberté qu'après plus. mois de détention. Enfin les dissensions se calmèrent, et Reding, élu en 1803 landamman du canton de Schwitz, assista en cette qualité à la diète de Fribourg, en 1809. Après les désastres de la France en 1812 et 1813, il ne dissimula plus sa haine contre Napoléon, et l'on prétend qu'il ne fut point étranger au passage du Rhin effectué par les troupes alliées sur le sol de sa patrie. Il mourut à Schwitz en 1818. — Reding (don Théodore), parent du précédent, entra au service d'Espagne, fut nommé lieutenant-général, et se distingua en 1808, à Baylen, à Carderon et à Llinas, où pourtant il fut contraint à la retraite par Gouvion-Saint-Cyr. Ayant eu, le 24 février 1809, un nouvel engagement avec le même général, il reçut plus. blessures dont il mourut le 20 avril de la même année. — Plus. autres officiers de la même famille ont égalem. figuré avec honneur au service d'Espagne et de France. — Reding de Biberegg (Augustus), de la même famille, fut abbé d'Ensielden en 1670. On conserve de lui, dans la biblioth. de cette abbaye, 13 vol. in-fol. d'ouvr. de théologie scolastique; une *Apologie* de Baronius, in-fol., et des *Comment. sur le concile de Trente*, 6 vol. in-fol.

REDJEB-PACHA, séraskier ou gouvern.-général militaire de la Romélie, s'est acquis quelque célébrité dans l'histoire othomane par la catastrophe qui termina sa carrière. D'abord chef d'une bande de voleurs (*kleftès*) dans la Natolie son pays natal, Redjeb prit ensuite du service dans l'armée, et s'avança rapidem., plus par l'intrigue que par ses faits militaires. Élevé par Soliman III au commandement de la Romélie, un des postes les plus importants de l'empire, pendant la guerre de 1689, il se fit battre à Passarowitsch par le prince Louis de Bade, général en chef de l'armée autrichienne, et bientôt après, essuya sous les murs de Nissa, une nouv. défaite qui ouvrit la Bulgarie aux troupes impériales. Dans ces circonstances critiques, le sulthan ouvrit les yeux sur l'incapacité de son lieutenant et le fit étrangler. Cette mesure, très ordinaire en Turquie, présente toutefois une particularité remarquable. Le mandat de mort dont était porteur le capidgi-bachi, ou l'exécut. de la décision impériale, n'était point motivé sur l'impéritie, la désobéissance, la négligence, ou tout autre délit militaire du pacha; mais bien sur ce qu'il avait transgressé la loi du Koran, en recourant à la magie et à la divination, pratiques condamnées par le prophète.

REDON-BEAUPRÉAU (le comte de), né en Bretagne en 1737, entra jeune dans l'administrat. de la marine, fut successivem. commissaire en France et dans les colonies, contrôleur à Rochefort, puis intendant du port de Brest, il perdit cette place à la révolution, et fut incarcéré en 1793. Ministre de la marine sous le directoire exécutif, il devint membre du conseil-d'état après le 18 brumaire, entra en 1810 au sénat conservateur, fut nommé pair en 1814, et mourut en 1815, après avoir suivi pendant 54 ans la carrière de l'administration.

REED (Joseph), aut. dramatique, né en 1723 à Stockton, dans le comté de Durham, était fils d'un cordier, et suivit la profess. de son père, quoiqu'il fût dominé par un goût très vif pour les lettres. Il

les cultiva sans négliger le soin de sa corderie, amassa des richesses, eut des succès au théâtre, et mourut en 1787. On a de lui : *le Galant suranné*, comédie, 1745; *le Bureau d'enregistrement*, comédie, 1758; *Didon*, tragédie, jouée en 1767; *Tom Jones*, opéra, 1769; *les Imposteurs, ou Remèdes contre la crédulité*, tirés de *Gil-Blas*; un poème *sur la Mort de Pope; le Guide des marchands*, espèce de barême publié en 1762, in-12, fort usité en Angleterre; et quelq. autres ouvr. — Joseph Reed, président de l'état de Pensylvanie, mort en 1785, avait été aide-de-camp de Washington. On a de lui : *Remarques sur le discours du gouverneur Johnstone au parlement, avec des papiers authentiques relatifs à ces propositions*, 1779. — *Remarques sur une notice publiée dans le Gazetier indépendant, avec une courte adresse au peuple de la Pensylvanie*, 1785. — Reed (Isaac), savant critique, mort à Londres en 1807, a publié un recueil d'anciennes pièces de théâtre, connu sous le nom de *Recueil de Dodsley*, 1780, 12 vol. in-8; une édit. considérablement augmentée de la *Biographia dramatica*, 1782; des *notes* dans div. édit. de Shakespeare. Reed fut aussi, pendant un grand nombre d'années, l'éditeur de l'*European Magasine*.

REES (Abraham), né vers 1743 dans le nord du pays de Galles, d'un ministre du saint Évangile, fut d'abord professeur de mathématiques, à l'institution d'Hoxton, près de Londres, où lui-même avait terminé ses études, et après avoir rempli cette chaire pend. 20 ans, il passa professeur de théologie au collége d'Hacqueney, où il demeura jusqu'en 1795. Également recommandable par ses vertus pastorales et son vaste savoir, le docteur Rees mourut en 1825, avec la réputation d'un des savants les plus distingués de l'Angleterre. Le plus considérable et le plus connu de ses ouvrages, est le *The new Cyclopedia, or universal Dictionary of arts, sciences and litterature*, Londres, 1803 et suiv., 44 vol. gr. in-4, fig. Composé sur le plan de notre Encyclopédie et du Dictionnaire de Chambers, cet ouvr. jouit d'une haute estime en Angleterre, et dénote chez l'auteur un savoir immense.

REEVE (Clara), romancière, née vers 1725 à Ipswich, où elle mourut en 1803, était fille d'un ecclésiastique, qui l'initia dès l'enfance à l'étude des langues savantes et de l'histoire. Sa mère, devenue veuve, étant allée se fixer à Colchester, miss Clara l'y suivit avec deux de ses sœurs, et ce fut là qu'elle commença à se faire connaître (1772) par une traduct. angl. de l'*Argenis* de Barclay. Le succès qu'obtint ce début l'engagea à écrire d'original; et en 1777 parut son premier roman : *The Champion of virtute, gothic story*, souvent réimprimé sous le titre de *the old englisch Baron* (le vieux baron anglais). Cet ouvrage fut suivi d'un assez gr. nombre d'autres que nous nous dispenserons d'énumérer, et dont on peut voir la liste dans la *notice* qu'a consacrée Walter Scott à l'aut. dans la *Biogr. littéraire des Romanciers célèbres*. Suiv. l'illustre biogr. de miss Reeve, son *vieux Baron anglais*, trad. en franç. par La Place, qui est le meilleur ouvr. qu'elle ait publ., est aussi celui sur lequel repose exclusivement aujourd'hui sa réputation.

REGA (Henri-Joseph), médecin, né à Louvain en 1690, se distingua non-seulem. par ses talents, mais encore par son zèle pour les malheureux auxquels il consacra sa fortune et ses soins. Nommé conseiller-médecin de l'archid. Marie-Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas, il mourut en 1754, léguant une partie de son bien pour la fondation de deux bourses destinées aux étudiants en médecine, et plus. milliers de florins à la bibliothèque de l'université. On a de lui : *De Sympatiâ, seu de consensu partium corporis humani*, Harlem, 1721, in-12, et Leipsig, 1762, ouvr. savant qui lui fit beaucoup de réputation. — *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis Marimontensis in comitatu Hannoniæ*, Louvain, 1740, in-12, trad. en français par S.-A. Devillers. — *Dissert. med. chym. quâ demonstratur sanguinem humanum nullo acido vitiari*, ib., 1744, in-8.

REGANHAC (Géraud VALET de), littérateur, né à Cahors en 1719, mort en 1784, s'est particulièrement exercé dans le genre lyrique. Il était l'ami de Lefranc de Pompignan, et son confrère à l'acad. de Montauban. On a de lui : *Études lyriques d'après Horace*, 1775, in-8. — *Traduction des Odes d'Horace, avec des observations critiques, et poésies lyriques, suivi d'un discours sur l'ode, et de quelques autres pièces en prose*, Paris, 1781, 2 vol. in-12. Ce recueil contient plus. morceaux couronnés par l'acad. des Jeux-Floraux dans les années 1752, 1757 et 1758. — Son fils, couronné en 1787 par l'acad. de Montauban pour un *Éloge de J. Lefranc de Pompignan*, avait déjà publié en 1782 un *Éloge de Louis XII, père du peuple*.

REGEMORTES. Trois ingénieurs de ce nom se sont fait connaître par les travaux qu'ils ont exécutés. — Louis de Regemortes, Hollandais d'origine, travailla d'abord, sous Vauban, aux fortifications de Neuf-Brissach, fut chargé, en 1719, des projets et de l'exécution du canal de Loing qu'il rendit navigable dès 1723, et obtint trois ans après la direction générale du canal d'Orléans, auquel il fit de nombreuses améliorations. — Noël, fils du précédent, fut associé aux travaux de son père, lui succéda dans la direction des canaux d'Orléans et de Loing, et mourut vers 1790, âgé de 90 ans. Amateur de botanique, il a le premier introduit en France des boutures de peupliers d'Italie. — Louis, frère du précéd., prem. ingénieur des turcies et levées, entreprit en 1753, la construction du pont de Moulins, remarquable par sa beauté et surtout par les difficultés qu'il fallut vaincre pour le fonder solidement. Déjà plus. ingénieurs avaient échoué dans cette entreprise, et le succès qu'obtint Regemortes dans cette construction difficile lui valut une juste célébrité. Il mourut en 1776. On trouve le détail des moyens ingénieux qu'il a employés, dans sa *Description d'un nouveau pont de pierre construit sur l'Allier à Moulins*, Paris, 1771, in-fol.

RÉGGIO (Franç.), astronome, membre de plus. acad., né à Gênes en 1745, mort à Milan en 1804, embrassa la règle des jésuites dès l'âge de 15 ans; à la suppression de la société, il se livra tout entier à l'étude des mathémat. et de l'astronomie, devint le compagnon des travaux d'Oriani et de Cesaris, employés à l'observatoire de Brera, fut chargé en 1776 de déterminer la latitude et la longitude de Pavie et de Crémone, et d'établir la différence du méridien de ces deux villes avec celui de Milan. Reggio leva, de concert avec ses deux confrères, la carte des triangles de la Haute-Italie, terminée en 1794, et que les astronomes italiens se proposaient de joindre à ceux du Piémont et de la France. Ce laborieux savant a laissé une foule de *Mém.* et d'*Observat.*, la plupart insérés dans les *Éphémérides astronomiques* de Milan.

RÉGILLIEN (Quintus-Nonius-Regilianus ou Regalianus-Augustus), l'un des *trente tyrans* qui troublèrent l'empire sous Gallien, était Dace d'origine et parent, à ce qu'on croit, de Décébale, dont il avait hérité la valeur et les autres qualités. Il s'était élevé sous Valérien aux prem. emplois militaires, et avait déjà vaincu plus. fois les Sarmates, lorsque les peuples de la Mœsie, voulant s'affranchir du joug odieux de Gallien, le firent monter sur le trône qu'Ingénuus venait de perdre après un règne de quelq. mois. Celui de Régillien ne fut pas non plus de longue durée: élu emper. au commencem. de 261, il perdit la vie, selon Aurélius-Victor, dans un combat que lui livra Gallien en août 263; mais Trébellius-Pollion prétend que les Illyriens, d'accord avec les soldats légionnaires, le tuèrent dans l'espoir d'obtenir à ce prix leur pardon de Gallien. On a de Régillien quelques médailles, excessivement rares. Le cabinet du roi en possède quelques-unes en argent; mais leur antiquité n'est pas bien prouvée.

RÉGINON, abbé de Prum, et l'un des hommes les plus savants du 9e S., mort en 915 à Trèves, dans le monastère de St-Martin où il s'était retiré sur la fin de sa vie, a laissé une *Chronique* qui commence à J.-C., et s'arrête à l'an 907. Elle a été continuée par deux autres écrivains jusqu'à l'an 977. La prem. édit. est de Mayence, 1521, in-fol., Pistorius a inséré cette chronique dans le tome Ier des *Rerum germanic. scriptor.*, Francfort, 1583. On a encore de Réginon un *Recueil des canons des Latins,* dont Baluze a donné une édition intitulée: *De disciplinis ecclesiasticis et religione christianâ*, Paris, 1671, in-8, avec de savantes notes, et div. appendices. — *De harmonicâ institutione monitum*, c'est une lettre adressée à l'archevêque Ratbold, et qui a été publiée par Gerbert dans le t. Ier des *Scriptor. ecclesiast. de musicâ*. Tritheim parle des *Sermons* de Réginon, et d'un recueil de ses *Lettres* qui n'existent plus. On trouve la *Vie* de Réginon au t. VI de l'*Hist. littér. de la France*.

REGIO MONTANUS.—V. Muller.

RÉGIS (St Jean-François), né en 1597 dans le diocèse de Narbonne, entra dans l'Institut des jésuites, se dévoua au ministère de la prédicat. dans le Languedoc, fit un gr. nombre de conversions parmi les calvinistes, et mourut en 1640. Il fut canonisé par Clément XII en 1737. Sa *Vie* a été écrite en franç. par le P. d'Aubenton.

RÉGIS (Pierre-Silvain), philosophe cartésien, né dans l'Agenois en 1632, vint étudier la théologie à Paris en Sorbonne, prit du goût pour la philosophie de Descartes, dont il devint l'un des plus zélés partisans, et se rendit à Toulouse pour en propager les principes. Il obtint de grands succès dans cette ville, ainsi qu'à Montpellier, revint à Paris en 1680, et tint des conférences chez Lémery. Son école ayant été fermée par ordre de l'archevêque de Paris (de Harlay), il usa le reste de sa vie dans une polémique avec les adversaires du cartésianisme et avec Malebranche; il fut nommé membre de l'acad. des sciences lors de son renouvellem., et mourut en 1707. On a de lui, outre ses écrits polémiques sur le cartésianisme, et différ. *Lettres* à Malebranche: *Système de philosophie*, etc., Paris, 1690, 3 vol. in-4. — *L'Usage de la raison et de la foi*, etc., ibid., 1704, in-4. — *Discursus philosophicus in quo historia philosophiæ antiquæ et recentioris recensetur,* 1705, in-12. — Pierre Régis, médec., né à Montpellier en 1656, pratiqua son art dans cette ville jusqu'à la révocat. de l'édit de Nantes, et se fixa ensuite à Amsterdam, où il mourut en 1726. On a de lui, une édit. des *Opera posthuma* de Malpighi, 1697, et quelq. *Opusc.* de physique et de médecine, dont on peut voir les titres dans le t. VII des *Mém.* de Niceron.

RÉGIS (Jean-Baptiste), jésuite franç., missionnaire à la Chine et habile géographe, travailla avec plus. de ses confrères à la carte génér. de la Chine, et donna, sur la manière dont fut conduite cette importante opération, des détails qui nous ont été transmis par Duhalde, dans sa *Description de la Chine*. On a de Régis une traduct. lat. du *I-king*, à laquelle il a joint d'amples éclaircissements et de savantes *Notes*. La bibliothèque du roi possède une copie de ce précieux ouvrage. On sait que le P. Régis prit part, en 1724, aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'empereur Young-Tching, relativem. à la proscription du christianisme à la Chine; mais on ignore l'époque de sa mort, ainsi que celle de sa naissance. — Régis (Joseph-Charles de), jésuite et neveu du précéd., né à Istres en 1718, mort en 1777, est aut. de quelq. pièces de théâtre à l'usage des colléges (le *Lazare*, *Venance*, *Hercule*. *le Testament de l'avare*, *les Fêtes marseillaises*, etc.).

REGNARD (Jean-Franç.), l'un de nos meilleurs poètes comiq., né à Paris en 1647, était fils d'un marchand qui lui laissa une fortune assez considérable; il put ainsi, au sortir de ses études, se livrer à son goût dominant pour les voyages. Ayant gagné au jeu beaucoup d'argent pend. son séjour en Italie vers 1676 ou 1677, il se détermina à revenir en France, et peu après (1678) retourna dans le pays où le sort lui avait été si favorable. Ce fut alors qu'il rencontra cette Elvire dont il a tracé un portrait si flatteur dans son roman intitulé *la Pro-*

*vençale*. Cette dame, revenant en France avec son mari, décida Regnard à les accompagner. Dans la traversée le bâtiment fut pris par des corsaires algériens. Conduit à Constantinople avec la dame de ses pensées, ils y furent vendus. Esclaves du même patron, les deux amants souffrirent une captivité assez rigoureuse; mais on raconte que Regnard sut gagner les bonnes grâces de son maître en présidant à sa cuisine, et qu'il en obtint sa liberté et celle de la dame provençale, au moyen d'une somme de 12,000 livr., que sa famille lui avait fait remettre. De retour en France avec celle qu'il aimait, il était sur le point de l'épouser lorsque le mari, qu'on croyait mort, reparut tout à coup, et le força de s'en séparer pour jamais. Le chagrin lui fit prendre alors la résolution de courir le monde; il partit pour la Flandre, alla en Hollande, en Danemarck, en Suède et en Laponie, où l'accompagnèrent deux gentilshommes franç. Arrivés à Tornéo, ils s'embarquèrent sur le lac, le remontèrent de 7 à 8 lieues, parvinrent près d'une haute montagne, qu'ils gravirent jusqu'au sommet, découvrirent de là toute l'étendue de la Laponie et la mer septentrionale, et gravèrent sur un rocher une inscript. en vers lat., avec la date du 22 août 1681. Après avoir parcouru div. autres contrées, Régnard, fatigué enfin de cette vie errante, revint à Paris, acheta une charge de trésorier de France, et se livra dès-lors à la composit. de ses pièces de théâtre. Il mourut, en 1709, dans sa terre de Grillon, près de Dourdane. Ce poète, regardé généralem. comme notre second poète comique, quoiqu'il soit resté à une gr. distance de Molière, travailla successivem. pour le théâtre ital. et pour le théâtre franç. Ses princip. comédies sont : *le Joueur, les Ménechmes, Démocrite amoureux, le Distrait, les Folies amoureuses, le Retour imprévu, la Sérénade, le Légataire univ.* On a encore de lui : *le Carnaval de Venise*, joué à l'Opéra en 1699; des *Poésies div.; Voyage en Flandre, Hollande, Danemark, Suède, Laponie, Pologne, Allemagne*, imprimé pour la prem. fois en 1731; *la Provençale*, historiette; un *Voyage en Normandie*, en prose et en vers, et le *Voyage de Chaumont*, en 40 couplets. Parmi les nombreuses éditions des *OEuvres de Régnard*, on distingue celles de Lequien, 1820, 6 vol. in-8, et de Crapelet, avec *notes* et *variantes*, 1822-23, 6 vol. in-8; on trouve en tête des *Recherches sur les époques de la naissance et de la mort de Régnard*, par Beffara.

RÉGNAUD, dit de *Saint-Jean-d'Angély* (MICHEL-LOUIS-ÉTIENNE), naquit en 1760 à St-Fargeau, où son père remplissait les fonctions de président du tribunal et de subdélégué de l'intendance. Reçu avocat vers 1781, et nommé en 1782 lieutenant de la prevôté de la marine à Rochefort, il se fit remarquer par ses talents, fut élu député aux états-généraux par le tiers-état du bailliage de St-Jean-d'Angély, et apporta dans cette assemblée des opinions modérées qu'il manifesta à la tribune, et plus particulièrem. encore dans une feuille quotidienne, qu'il publiait sous le titre de *Journal de Versailles*. Plus tard cepend. on le vit quelquefois s'écarter un peu de cette modération; mais il se rallia ensuite de très bonne foi au parti qui voulait sauver la monarchie, et n'échappa aux proscript. du 10 août qu'en se condamnant à une réclusion volontaire. Découvert et arrêté à Douai en 1793, il ne recouvra sa liberté qu'après la chute de Robespierre, fut employé alors à l'armée d'Italie, y connut Bonaparte, s'attacha à sa fortune, et lui montra depuis un dévouem. sans bornes. Régnaud fut un de ceux qui contribuèrent à la révolution du 18 brumaire. Nommé conseiller-d'état, présid. de la section de l'intérieur, secrétaire de l'état de la famille impériale, comte de l'empire, procureur-général près de la haute cour, il s'acquitta de ces diverses fonctions avec une grande habileté. Défenseur obligé de tous les projets de son maître, Régnaud cependant était fort éloigné de les approuver toujours. Dès l'ouverture de la malheureuse campagne de Russie, il prévit la chute de Napoléon; mais il ne lui en resta pas moins fidèle, et refusa même, dit-on, les propositions qu'on lui fit alors pour embrasser la cause des Bourbons. Il suivit l'impératrice Marie-Louise à Blois lors de la prem. entrée des alliés à Paris, et ne reparut sur la scène politique qu'au retour de Bonaparte, en 1815. Il lui donna à cette époque de nouv. preuves d'attachement, en plaidant à la chambre avec chaleur les intérêts de son fils; mais, ayant échoué dans ses propositions, il passa en Amérique, et n'obtint de revenir à Paris qu'après quatre ans d'exil. Il y rentra mourant le 10 mars 1819, et expira quelques heures après son arrivée. Régnaud était membre de l'Acad. franç. depuis 1801. Il a coopéré, de 1789 à 1793, au *Journal de Paris*, avec Garat, Condorcet, Chénier, Lacretelle aîné et autres. Il a publié, en société avec Duquesnoy, l'*Ami des patriotes*, 1791, 4 vol. in-8.

REGNAULDIN (THOMAS), sculpteur, né à Moulins, mort à Paris en 1706, était de l'académie de peinture. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, les statues de l'*Automne* et de l'impératrice *Faustine*, et aux Tuileries le groupe représentant l'*Enlèvement de Cybèle par Saturne*, sous la figure du temps.

RÉGNAULT (GILBERT), seigneur de Veaux, zélé protestant, né vers le commencem. du 16e S., dans le Châlonais, obtint la charge de juge-mage de l'abbaye de Cluny, et en fut dépouillé, après 30 ans d'exercice, par le cardin. de Lorraine, qui le soupçonnait d'avoir livré aux protestants les reliques de son abbaye. Persécuté, obligé de fuir, Régnault n'échappa que par une espèce de miracle au massacre de la St-Barthélemi et aux assassins que Claude de Guise avait chargé de le tuer. Il a publié : *Légende de D. Claude de Guise, contenant ses faits et gestes depuis sa nativité*, 1581. Mais, selon de Thou et d'Aubigné, il n'aurait été que l'éditeur de cet ouvrage, qu'ils attribuent à Dagoneau, mort en 1580. On ignore l'époque précise de la mort de Régnault.

RÉGNAULT (NOEL), jésuite, né à Arras en 1683,

mort à Paris en 1762, remplit long-temps avec distinction la chaire de mathémat. au collége de Louis-le-Grand, et contribua, par ses écrits, à répandre en France le goût de la physique. On a de lui : *Entretiens physiques*, dont la meilleure édit. est de Paris, 1755, 5 vol. in-12; trad. en anglais et en ital. — *Origine anc. de la physique nouvelle*, ibid., 1734, 3 vol. in-12. — *Lettre d'un physicien sur la philosophie de Newton, mise à la portée de tout le monde, par M. de Voltaire*, ibid., 1738. — *Logique en forme d'entretiens, ou l'Art de trouver la vérité*, ibid., 1742, in-12. — *Entretiens mathématiques*, ibid., 1744, 3 vol. in-12.

REGNAULT (Jean-Bapt.), peintre d'histoire, né à Paris en 1754, fut emmené par son père aux États-Unis, et fit avant l'âge de 14 ans plusieurs voyages de long cours. Sa mère, devenue veuve, réclama le seul enfant qui lui restait, et s'empressa de le ramener en France. Pendant ses voyages il n'avait pas cessé de s'occuper de dessin. Un amateur éclairé des arts se déclara son protect. et le plaça dans l'atelier de Bardin, qui lui fit faire de rapides progrès. Il suivit son maître à Rome, où il se perfectionna par l'étude des chefs-d'œuvre, et, de retour à Paris, il y remporta le gr. prix en 1774, par un tableau dont le sujet est l'*Entrevue d'Alexandre et de Diogène*. Regnault retourna donc à Rome comme pensionnaire, et il y termina ses études de la manière la plus brillante. Les deux ouvr. les plus remarquables qu'il exécuta dans ce second voyage, sont le *plafond* de l'église du Jésus, et le *Baptême de J.-C.*, tableau qui fit dire à Raph. Mengs : « Voilà l'école italienne. » On voulut le retenir à Rome et à Marseille; mais il refusa les proposit. les plus avantageuses, et revint à Paris, précédé d'une réputat. méritée. Son tableau d'*Andromède et Persée* lui valut en 1782 le titre d'agrégé, et l'année suivante il fut reçu membre de l'acad., sur la présentat. de son tableau de l'*Éducation d'Achille*, que l'on voit maintenant au musée, et qui a été gravé par Bervic. Parmi ses autres productions très nombr., on distingue une *Descente de croix* destinée à la chapelle de Fontainebleau; le *Déluge*, dans leq. il n'est pas resté trop au-dessous du Poussin; et *Jupiter et Io*, tableau dans leq. l'auteur a déployé tout son talent. Pend. l'empire il fut chargé plus d'une fois de l'exécut. de gr. tableaux allégoriq.; mais le mérite du faire n'y rachète pas toujours la froideur du sujet. Cet artiste célèbre mourut à Paris en 1829. Parmi ses élèves on cite Guérin, Hersent, Blondel et Richaume.

RÉGNIER (Mathurin), poète satirique, neveu de l'abbé Desportes, né à Chartres en 1573, s'exerça de très bonne heure dans la satire, et son père essaya vainement de réprimer en lui un goût qu'il avait pour ainsi dire apporté en naissant. Tonsuré à l'âge de 11 ans, quoiqu'il fût sans vocation pour l'état ecclésiastique, il suivit à Rome le card. de Joyeuse, et passa dix années auprès de ce prélat, sans en obtenir aucune récompense. Il s'attacha ensuite au duc de Béthune, dont il fut beaucoup mieux traité, et ne tarda pas à être pourvu d'un canonicat et d'une pension de 2,000 livres sur l'abbaye de Vaux-de-Cernay, qui avait appartenu à son oncle. Régnier ne put cependant jouir long-temps de son heureuse situation. Livré depuis sa plus tendre jeunesse à un goût effréné pour le plaisir, des infirmités précoces furent le triste résultat de ses écarts, et il mourut à Rouen, en 1613, à peine âgé de 40 ans. Précurseur de Boileau dans le genre satirique, il eut, comme lui, l'avantage de voir beaucoup de ses vers devenir proverbes. Son style est à la fois plein d'enjouement, de naturel et de grâce, et quoiqu'il ait vieilli, « C'est encore » en ce genre, dit Palissot, un des meilleur modèles que l'on puisse étudier. » Mais malheureusement ce poète blesse trop souvent la décence, et il aurait un bien plus gr. nombre de lecteurs, s'il eût évité ce défaut, qu'il avait contracté en travaillant d'après les satiriques latins. Les *OEuvres* de Régnier se composent de 16 *satires*, 3 *épîtres*, 5 *élégies*, d'*odes*, de *stances*, d'*épigrammes*, etc. Les meilleures édit. sont celles de Viollet-le-Duc, 1821, in-18, et de Lequien, 1822, in-8, avec le *comment.* de Brossette.

RÉGNIER (Jacq.), médecin et poète latin, né à Beaune en 1589, mort en 1663, se fit de la réput. dans l'exercice de son art, et a laissé un poëme latin à la louange d'une dame, plusieurs comédies, et un recueil de fables intitulé : *Apologi Phædrii*, 1643, in-12 : c'est le seul de ses ouvrages qui fut imprimé.

RÉGNIER (Claude-Franç.), né en Auvergne en 1718, mort en 1790, embrassa l'état ecclésiastiq., et devint un des direct. du sémin. de St-Sulpice. On a de lui : *Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules*. Paris, 1778 à 1782, 6 vol. in-12. — *Tractatus de Ecclesiâ Christi*, Paris, 1789, 2 vol. in-8. — Régnier (dom), bénédictin de la congrégat. des exempts, a publié des sermons, 1761, 3 vol. in-12.

RÉGNIER (Claude-Ambroise), duc de Massa, né à Blamont, département de la Meurthe, en 1736, exerçait avec succès la profess. d'avocat à Nancy à l'époque de la révolut. Il en adopta les principes, fut nommé député à l'assemblée constituante, et, quoiqu'il se fût rangé du côté qui favorisait le plus les nouvelles théories, il ne s'occupa guère que de judicature et d'administration. Échappé aux proscriptions du 10 août, il vécut ignoré pendant le régime de la terreur, et ne reparut sur la scène politique qu'après le 9 thermidor. Nommé au conseil des anciens par son départem., il y fut tour à tour secrétaire et présid., s'opposa au rappel de Jean-Jacques Aymé au corps législat., fut aussi l'adversaire des prêtres déportés ou exilés de France, et fut un des défenseurs de la loi du 3 brumaire; mais il ne prit aucune part aux événements du 18 fructidor. L'un des coopérateurs du 18 brumaire, Régnier travailla à la nouvelle constitution, devint, après l'établissem. du consulat, membre du conseil-d'état dans la section des finances, et fit rétablir la marque pour les crimes de faux. Nommé en

1802 gr.-juge, ministre de la justice, il fut chargé en même temps de la police générale, et ce fut lui qui dirigea en 1804 toutes les poursuites contre George et Pichegru. Plus tard cependant le ministère de la police fut distrait de ses attributions. En 1813, il rendit aussi le portefeuille de la justice, fut nommé président du corps législatif, et remplit ces fonctions jusqu'à l'abdicat. de Bonaparte. Aussi frappé de la chute de son maître que de ses propres disgrâces, le duc de Massa mourut le 24 juin 1814. Son fils a succédé à son titre, et siége aujourd'hui à la chambre des pairs.

REGNIER (Edme), mécanicien, ancien conservateur du musée central d'artillerie, dont il avait formé le noyau, membre honoraire du comité consultatif des arts, contrôleur en chef des armes de la garde nationale, et memb. de plusieurs sociétés savantes, né en 1751 à Semur (Bourgogne), avait commencé ses études au collége de cette ville, quand sa mère, demeurée veuve avec onze enfants, dont il était l'aîné, fut réduite à le mettre en apprentiss. chez un arquebusier de Dijon, et le jeune homme sut s'honorer par plusieurs inventions utiles dans cette profession, qui le mit à même de soutenir sa mère, d'élever et établir ses frères et sœurs. La première production de son esprit inventif fut une *éprouvette*, pour essayer la force des poudres de chasse, machine qui le conduisit bientôt à imaginer l'instrument aujourd'hui si connu sous le nom de *dynamomètre* (mesure des forces). Ce fut lui qui, le premier, construisit des paratonnerres en Bourgogne. Il en avait établi six à Semur et ses environs, av. qu'il y en eût aucun à Paris. Franklin, à qui il présenta des échantillons de conducteurs mobiles, qu'il avait imaginé de substituer à ceux qu'avait originairement employés l'illustre Américain, applaudit à cette ingénieuse améliorat. Nous devons parler encore du *méridien sonnant* que dressa Regnier pour la ville de Semur, et sur lequel a été calqué l'appareil aujourd'hui populaire des *canons méridiens;* de sa fameuse *serrure à combinaison*, décrite dans l'*Encyclopédie méthodique*, et très perfectionnée dep. par l'inventeur; enfin de son *échelle à incendie*, qui obtint le premier prix dans le concours ouvert sur cet objet par l'Institut. Regnier mourut à Paris le 10 juin 1825. Outre les *Mém. explicatifs du dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen R.* (Regnier), 1798, in-4, on peut consulter sur ce mécanicien l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul.

REGNIER-DESMARAIS, ou plutôt DESMARETS (Franç.-Séraphin), grammairien et littérateur estimable, né à Paris en 1632, mort en 1713, était à peine âgé de 15 ans lorsqu'il traduisit la *Batrachomyomachie* d'Homère. Il suivit à Rome le duc de Créqui, et, s'étant perfectionné dans la lang. italienne, il composa des vers pleins de coloris et de grâce. L'académie de la Crusca de Florence prit même une de ses odes pour une production de Pétrarque, et, lorsque cette société fut désabusée, elle ne se vengea de son erreur qu'en adoptant le poète qui l'avait causée. Nommé trois ans après, en 1670, membre de l'Acad. franç., il y remplaça Mézeray en 1684 dans l'emploi de secrétaire perpétuel, et rédigea tous les mém. qui parurent au nom de cette compagnie dans le procès qu'elle eut à soutenir contre Furetière. On a de l'abbé Regnier une *Grammaire franç.*, dont la meilleure édition est celle de 1710, in-4; des poésies franç., latines, italiennes et espagnoles, réunies en 1708 en 2 vol. in-12; des traductions de la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, entreprise à la prière des jésuites et plus. fois réimpr.; des 2 liv. de la *Divination* de Cicéron, 1710, in-12; des *Entretiens sur les vrais biens et les vrais maux*, avec de bonnes remarq., 1721, in-12. — *Hist. des démêlés de la France avec la cour de Rome au sujet de l'affaire des Corses*, 1707, in-4, et div. autres écrits.

RÉGNIER-DESTOURBET (Hippolyte-François), littérat., né à Langres en 1804, mort à Paris en 1831, fut élevé au sein de son estimable famille, dans les principes de la religion, et songea même, pendant quelque temps, à embrasser l'état ecclésiastique. Cependant il fit son droit, remplit les fonctions de juge-auditeur au tribunal de Châlons-sur-Marne, mais donna sa démission à l'époque de la révolut. de 1830. Il n'avait encore que 21 ans, lorsqu'il publia une brochure sous ce titre : *Des jésuites en France*, 1825, in-8. Il y répondait aux reproches dont ces religieux étaient l'objet. Son *Histoire du clergé de France pendant la révolut.*, 1828, 3 vol. in-12, fut conçue dans les mêmes intentions. Vers le même temps il composa pour la *Biblioth. catholique* une *Histoire abrégée de la constitution civile du clergé*, 1828, in-8. C'est peut-être l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Régnier. Il avait aussi commencé pour la *Bibliothèque cathol.* une *Histoire de la révolut.*, qui n'a pas vu le jour. Ses *Septembriseurs* sont un ouvrage singulier, dans lequel il imagina de mettre l'histoire de ce temps-là sous la forme d'entretiens entre les jacobins. Ils furent suivis de quelques publicat. frivoles et de pièces de théâtre, telles que *Napoléon à Schœnbrunn*, *Charlotte Corday*, etc. Régnier fournit des *articles* à la *Revue de Paris* et au livre des *Cent-et-un*. Il est auteur de plus. romans, dont l'un intit. : *Louisa*, a obtenu quelq. succès.

REGRAS (D. Juan de), jurisconsulte et gr. orateur portugais du 14e S., avait étudié la science des lois en Italie sous Bartole. Créé chancel. en 1383 par le régent de Portugal (depuis Jean Ier), il concourut avec l'archevêq. de Brague, D. Laurenzo, l'évêque de Lisbonne, Jean-Alfonse d'Azambuja, et le connétable D. Nun.-Alvarez Pereira, à affermir la couronne sur la tête de l'illustre bâtard de D. Pèdre. Ce fut D. Juan de Regras qui, par le discours qu'il prononça aux états généraux assemblés à Coimbre pour l'élection d'un roi, détermina en faveur du gr.-maître les suffrages jusque-là partagés entre lui et les deux fils d'Inès de Castro, Jean et Denis. Ce morceau oratoire a été conservé par les historiens. Les ouvrages de droit de J. de Regras sont oubliés aujourd'hui.

RÉGULUS (Marcus-Atilius), célèbre par sa noble

conduite dans la première guerre puniq., descendait de l'illustre famille plébéienne Atilia. Élu consul l'an de Rome 287, il battit les Mamertins, s'empara de Brindes, et reçut les honn. du triomphe conjointem. avec son collègue Julius-Libon. Réélu l'année suivante, qui était la 9ᵉ de la prem. guerre puniq., il vainquit, de concert avec Manlius Vulso, son collègue, les Carthaginois, commandés par Amilcar et Hannon, sur la côte méridionale de la Sicile. Après cette bataille mémorable, dont Polybe a donné les détails, Régulus resta sur les côtes d'Afrique avec 40 vaisseaux, 500 caval. et 15,000 fantassins. Avec ces forces, il se rendit maître de plusieurs villes, remporta une victoire signalée près d'Adis, et s'empara de Tunis. Il offrit ensuite la paix aux Carthaginois, mais à des condit. telles, que le sénat de Carthage, ne pouvant y consentir, résolut de tenter encore la fortune des combats. Xantippe, habile capitaine placé à la tête de l'armée carthaginoise, présenta la bataille à Régulus. Celui-ci l'accepta, bien que ses forces fussent inférieures, surtout en cavalerie, fut vaincu et fait prisonnier. Après plusieurs années de captivité, le général romain accompagna les ambassadeurs que le gouvernem. punique envoyait à Rome pour négocier la paix. Il avait promis, si elle n'était pas conclue, de venir reprendre ses fers; mais il opina dans le sénat pour la continuation de la guerre, et même contre l'échange des prisonniers. Le disc. de Régulus détermina les sénateurs à rompre toute négociation, et, malgré le grand-pontife, qui voulait le dégager d'un serment extorqué par la violence, ce vertueux citoyen remplit sa promesse et repartit pour Carthage, où ses ennemis le firent périr au milieu des plus affreux supplices. Ces derniers faits sont rapportés par presque tous les auteurs latins; mais Polybe et Diodore de Sicile n'en font aucune mention. L'ambassade, le dévouement et la mort de Régulus occupent une grande partie du livre qui tient la place du XVIIIᵉ de Tite-Live dans les supplém. de Freinshémius. Ce sujet a été transporté sur la scène française par Pradon, par Dorat, et récemm. avec plus de succès par M. Arnault fils; sur le théâtre lyriq. ital. par Métastase. — L'hist. romaine mentionne encore douze personnages distingués de la famille Atilia, qui a subsisté jusque sous les empereurs.

REHFELD (Charles-Frédéric), né en 1733 à Stralsund, d'un ministre du St Évang., se destina d'abord aux études théologiques, puis y renonça pour se vouer à l'art de guérir. Promu au doctorat en 1756, après avoir suivi les leçons d'Hamberger, de Kaltschmid, de Fusch et de Wedel, il pratiqua quelques années dans sa ville natale, se rendit ensuite à Gripswald, où il obtint une chaire de médecine, la remplit 16 ans, et fut appelé en 1780 à la direction du collége de santé, rétabli par le gouvernement pour la Poméranie-Suédoise. Douze ans plus tard, il fut nommé premier médecin du roi, et mourut en 1794, laiss. un assez grand nombre d'opuscules académiques, dont on peut voir le catalogue au tome VI de la *Biogr.* du *Dictionn. des sciences médic.* Nous nous bornerons à mentionner: *Programma de partibus constituentibus humorum nostrorum*, Gripswald, 1766, in-4. — *Potissima summa genera morborum simplicium qui fluida corporis humani afficiunt demonstrata*, ib., 1766, in-4. — *Dissert. contenant en abrégé un traité mécanique et raisonné sur l'art de l'accouchement*, ibid., 1767, in-4. — *Morbi singularis epileptico-cataleptici opio potissimùm sanati hist.*, ibid., 1788, in-8.

REHNSCHOLD (Charles-Gustave), sénateur et feld-maréchal de Suède, né à Stralsund en 1651, fut un des génér. les plus disting. de Charles XII; il remplaça ce monarque, blessé à Pultava, dans le commandement de l'armée, fut fait prisonnier par les Russes, ne recouvra sa liberté qu'au bout de neuf ans, et mourut en 1722. Il avait assisté à 12 batailles rangées et à 30 combats. Son corps était couvert de blessures, et il périt des suites de celle qu'il avait reçue dans la poitrine pendant les campagnes de Pologne.

REICHARD (Henri-Godefroi), philologue, né à Schleiz en 1742, mort en 1801, fut pendant longtemps maître au collége de Grimma. On a de lui des dissertations philologiques, quelq. écrits élémentaires, plusieurs trad. lat. de l'allemand, des poésies latines, des éditions de Gémistus-Pletho et de Licophron, et une imitation en allemand de ce dernier auteur. — Jean-Jacques Reichard, né en 1743 à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1782, directeur du jardin de botaniq., avait suivi des cours de médec. à Goettingue. Outre une édition du *Species plantarum* de Linné, Francfort, 1778-80, in-8, on a de lui, entre autres ouvr.: *Flora mœno-francfurtana*, etc., ibid., 1772-78, 2 t. in-8; et *Sylloge opusculorum botanicor. cum adjectis annotat.*, ibid., 1782, in-8.

REICHARD (Henri-Auguste-Ottocar), directeur de l'administration de la guerre de l'état de Saxe-Gotha, et conseiller intime au même départem., né en 1751 à Gotha, où il mourut en octobre 1828, membre de plusieurs sociétés littér., eut jeune encore pour beau-père le conseiller intime de régence Rudolphe, qui lui fit donner sous ses yeux une brillante éducation. Après avoir suivi des cours de jurisprudence aux univ. de Goettingue, de Leipsig et d'Iéna, Reichard s'attacha plus spécialem. aux études littéraires, et fit de rapides progrès sous la direction de Gotter et de Klupfel. Il débuta par quelq. poésies insérées dans les *Almanachs des Muses*; puis il s'associa à la rédaction de div. rec. périodiques. Admis des prem. dans la société dramatique fondée à Gotha par Seyler, il entra dès-lors en liaison avec ce que la ville comptait d'aut. et d'amateurs distingués. Bientôt il prit rang parmi les premiers par quelq. pièces qui eurent du succès; et devint directeur du théâtre ducal, puis bibliothéc. du duc Ernest. Le théâtre de Gotha lui dut son prem. *Almanach*, et il fit paraître aussi un *Journal dramatique*, qui a conservé de l'importance par rapport à l'histoire de l'art chez les Allemands. Cependant, les relations de Reichard

avec les sav. s'étendant de plus en plus, il fonda la *Gazette scientifique de Gotha*, et s'associa à la rédaction du recueil intitulé *Olla podrida*, puis à celle du *Nouv. Mercure de France*, du *Journal de lecture*, et de la *Biblioth. des romans*. Il s'était égalem. affilié à diverses sociétés secrètes, dont le duc lui-même faisait partie, notamm. à celle des francs-maçons de Gotha, dans le sein de laquelle fut publié (en octobre 1825) un écrit sous le titre de *Jubilé de Reichard*. Vers le commencement du règne d'Émile-Léopold-Auguste, il entreprit de visiter avec sa jeune épouse l'intérieur de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la France. Diverses publicat. furent le fruit de ses excursions, entre autres son *Guide des voyageurs en Europe*, dont la 5e édit. parut à Weimar en 1807, 3 vol. gr. in-8, fig.; réimpr. l'année suivante, 4 vol. in-12, il a eu depuis plusieurs autres éditions. Son *Passager en voyage* (écrit en allem.), et les *Petits voyages*, en 8 vol., ont eu aussi une très gr. vogue. Reichard, tout partisan qu'il était des nouv. doctrines, n'en était pas moins fermem. attaché aux intérêts et aux prérogat. monarch. Il conserva toujours les bonnes grâces d'Émile-Léopold-Auguste, et fut aussi employé dans plus. affaires de l'état sous Frédéric IV, son successeur. *Voy.* pour la liste des ouvr. de Reichard, l'*Allemagne sav.* de Meusel. Les feuilles périodiq. de Gotha (oct. 1828) ont consacré plus. *Notices* à ce Nestor de la littérature allemande.

REICHARDT (Jean-Frédéric), compositeur, né à Kœnigsberg en 1752, mort en 1814, fut longtemps directeur de l'Opéra-Italien à Berlin, et eut ensuite la direction des théâtres français et allem. à Cassel. Outre ses compositions musicales, parmi lesquelles on compte le *Tamerlan* de Morel, et le *Panthée* de Berquin, on a de lui : *Lettres familières, écrites pendant un voyage en France en* 1792, 2 vol. in-8. — *Nouv. lettres familières pendant un voyage en France dans les années* 1803 *et* 1804, 3 vol. in-8. — *Lettres familières sur Vienne*, etc. Il rédigea, pendant les années 1804 et 1805, la *Gazette musicale* de Berlin. Reichardt était correspond. de l'Institut de France. — Chrétien Reichardt, agronome, né en 1685 à Erfurt, mort en 1775, a publié en allemand divers ouvr. sur l'agriculture et l'économie rurale. Nous nous bornerons à citer : *Lebendiges Krœuterbuch*, Erfurt, 1734, in-fol. — *La science de l'agriculture et du jardinage*, ibid., 1753-74, 6 tomes in-8; réimprimée par les soins de J.-V. Sikler, ib., 1802-03, 3 vol. in-8. — *Allerbeste art den hopfen anzulegen und zu bauen* (l'Art de cultiver le houblon), Dusseldorf, 1772-75, in-8.

REICHEL (Christophe-Charles), minéralog., né en 1724 à Dresde, mort vers 1755 à Meissen, peu de temps après y avoir été appelé comme médecin pensionnaire, s'était d'abord livré à l'étude de la minéralog., puis de la jurisprudence à l'université de Wittemberg. Il reçut en 1748 le titre de maître-ès-arts, et deux ans après prit le grade de docteur. On ne cite de lui que 3 opuscules en lat., dont l'un a pour titre : *Diatriba de vegetabilibus putrefactis*, Wittemberg, 1750, in-4. — Un autre Reichel (Abraham-Théophile), méd., né en 1712 à Bernstadt, mort à Albernsdof, près de cette ville, en 1762, n'a égalem. laissé que des opusc., entre autres : *Dissertatio de veris herbæ thee propriet. et viribus med.*, Erfurt, 1734, in-4.

REICHSTADT (Napoléon-François-Charles-Joseph BONAPARTE, duc de), fils de Napoléon et de l'impératrice Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, né à Paris le 20 mars 1811, mort le 22 juill. 1832, au château de Schœnbrunn, reçut à sa naissance les titres de prince impérial et de roi de Rome, qu'il fallut échanger à l'époque de la chute de son père contre le titre plus modeste de duc de Reichstadt, que lui donna l'emper. d'Autriche son aïeul. Emmené dans les états autrichiens en 1814, il y reçut dep. le commandem. d'un régim. de cavalerie. Quoiqu'il fût le point de mire de certaines ambitions, puisqu'après la 2e abdicat. de Bonaparte quelq. membres de la chambre des représentants avaient demandé qu'on le proclamât sous le nom de Napoléon II, et quoique ce nom, devenu un cri de ralliement, fût mêlé, surtout depuis la révolution de 1830, au cri de *vive la république*, le jeune prince, miné par une phthisie pulmonaire qui menaçait ses jours, dédaignait les espérances qu'on essayait de lui faire partager. Un jour qu'un flatteur lui dit en style oriental : *Fils du soleil, vous serez au moins planète ou comète... Eh! monsieur*, répondit-il, *laissez-moi mourir tranquille, c'est tout ce que je désire*. Le duc de Reichstadt ressemblait aux princes de la maison de Hapsbourg : visage allongé, front très haut, yeux très brillants; il avait la bouche et le menton de Napoléon et plusieurs de ses attitudes. Sa mère Marie-Louise, duchesse de Parme, quitta ses états d'Italie, pour recueillir son dernier soupir. Parmi les *Notices* qui ont paru sur le fils de Napoléon, nous citerons l'ouvrage que M. de Montbel lui a consacré sous ce titre : *Le duc de Reichstadt* : *Notice sur la vie et la mort de ce prince*, 2e édit., 1833, portrait et *fac-simile*.

REID (Thomas), professeur de philosophie morale à l'univers. de Glascow, où il mourut en 1796 à l'âge de 86 ans, eut une grande influence sur la direction des études philosophiques dans le nord de l'Écosse. Les écrits de ce sav. docteur, insérés dans les *Transactions philosoph.* de la société roy. d'Édimbourg, ont été réunis sous le titre de *Philosophie de Reid*, par son disciple Dugald Stewart, qui a publ. un mémoire sur sa vie et ses ouvrages. Les *Recherches* de Reid *sur l'entendem. humain, d'après les principes du sens commun*, publiées en 1763, ont été trad. en français et impr. à Amsterdam en 1768, 2 vol. in-12. Ses *OEuvres complètes* ont été publ. en français par Th. Jouffroy, Paris, 1828 et années suiv., 6 vol. in-8.

REIFFEINBERG (Frédéric de), jésuite, né en 1719 dans le pays de Trèves, mort en 1764, a publié la traduct. lat. de l'ouvr. de Scip. Maffei, sur la *grâce*, le *libre arbitre* et la *prédestination*, précédée de l'*éloge* de l'auteur et du *catalogue* de ses

ouvr., et suivie de la réfutation des critiq. qui en avaient paru, 1756; un *Rec. de poésies lat.*, avec une *Dissertat. sur le style lapidaire;* une *Apologie des jésuites*, en allem. — *Préceptes moraux*, en grec et en latin, suivis d'*Exemples tirés des meill. auteurs anciens et modernes*, 5 vol. in-8; *Histoire des jésuites du Bas-Rhin*, depuis 1550 jusqu'en 1626, 1764, in-fol. Le P. Reiffenberg avait été reçu à Rome de l'académie des Arcadiens, sous le nom de *Mirtisbius sapedonius.*

REIL (JEAN-CHRÉTIEN), médecin, né à Rhanden, dans l'Ost-Frise, en 1759, est un des écrivains qui ont le plus efficacement contribué au progrès de la médecine morale. Nommé profess. de thérapeutiq. à l'univ. de Halle et direct. de l'institut clinique, il fut appelé à Berlin pour y remplir une chaire de méd. à l'univ. nouvellem. fondée, et il y soutint sa réputat. Lors de la dern. coalit., il s'occupa d'une manière spéciale du perfectionnem. des hôpitaux militaires. Ses utiles travaux en ce genre lui méritèrent l'emploi de directeur-général des immenses hôpitaux dont les suites de la bataille de Leipsig nécessitaient la création; mais épuisé par l'étude et les veilles multipliées, Reil succomba aux atteintes du typhus le 12 novembre 1813. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., parmi lesq. on distingue : *Tractatus de polycholiâ*, Halle, 1782, in-8. — *Fragmenta metaschematismi-polycholiâ*, ib., 1783, in-8. — *Hist. de la maladie du profess. Goldhagen*, ib., 1788, allem. — *Memorabilia clinica medico-practica*, ib., 1790, 1795, 3 part.; seconde édit., 1798, in-8. — *Archives de physiologie*, 1795-1815, 12 vol. in-8. — *Exercitationum anatomicarum Fasciculus primus, de structurâ nervorum*, 1796, in-fol., avec pl. — *Pensées détachées sur l'application de la méthode psycologique au traitem. des aliénés*, dédiées au profess. Wagnitz, 1803, allem.; et, dans la même langue : *Pépinière pour l'instruct. et la formation des routiniers en médecine, comme besoin de l'état dans sa position actuelle*, 1804. Les différents *mémoires* de Reil, publiés à Vienne en 1811, ont été réimpr. à Halle en 1817.

REIMARUS (HERMANN-SAMUEL), sav. philologue, membre de l'acad. impériale de Pétersbourg, et de la plupart des sociétés littéraires d'Allemagne, né à Hambourg en 1694, remplit avec distinct. pend. 41 ans la chaire de philosophie à l'académ. de cette ville, et y mourut en 1768. Il était gendre du sav. J.-Alb. Fabricius, qu'il seconda dans ses travaux philologiques. Outre un recueil d'*opuscules*, 1725, in-4, on a de Reimarus : *de Vitâ et scriptis J.-Alb. Fabricii commentarius*, Hambourg, 1737, in-8. — *Epistola ad cardinal. Quirinum, quâ, occasione edendi Dionis Cassii, animadvers. nonnullas protulit*, ibid., 1746, in-4. — *Dissertatio de assessoribus synedrii magni LXX linguarum peritis*, ib., 1751, in-4. — *Traité des principales vérités de la religion naturelle*, en allem., ibid., 1754; 5e édition, 1781, in-8. — *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux, leur industrie et leurs mœurs*, 1760, 2 vol. in-12 : cet ouvr. estimable a été trad. en franç. par Reneaume de La Tache. On attribue à Reimarus les fameux fragm. publ. en 1774 et 1777 dans les nos 3 et 4 des *Mém. historiq. et littér. tirés de la bibliothèque de Wolfenbutel.* — REIMARUS (Jean-Albert-Henri), fils du précédent, né en 1729 à Hambourg, y exerça la médecine avec beaucoup de succès, et y devint profess. de physiq. et d'hist. naturelle. Il a enrichi de quelq. additions la 5e édit. de l'excellent ouvr. de son père, *sur les principales vérités de la religion naturelle*, et laissé plus. bons ouvr., presq. tous écrits en allem., et dont on peut voir l'énumération au t. VI de la *Biogr. méd.* Reimarus mourut dans sa patrie en 1801.

REIMMANN (JACQUES-FRÉDÉRIC), sav. et labor. bibliographe, pasteur de la ville d'Hildesheim, surintend. des églises et inspecteur des écoles luthériennes de cet arrondissement, mort en 1743 à l'âge de 75 ans, a laissé un gr. nombre de savants ouvr., parmi lesquels on cite *Exercitatio parergica de fatis studii genealogici apud Hebræos, Græcos, Romanos et Germanos*, Halberstadt, 1694, in-4. — *Hist. critiq. de la logique*, en allem., Francfort, 1699, in-8. — *Histor. litter. exotericæ et acroamaticæ particula, sive de libris genealogicis vulgatioribus et rarioribus commentatio*, Leipsig, 1710, in-8. — *Essai d'une introduction à l'hist. littéraire en général, et particulièrem. à celle de l'Allemagne*, Halle, 1708, 6 vol. in-8. — *Abrégé du catalogue des MSs. de la bibliothèque impér. de Vienne*, Hanovre, 1712, in-8. — *Idea systematis antiquitatis litterariæ generalis et specialioris, desiderati adhuc in republicâ eruditorum litterariâ*, Hildesheim, 1718, in-8. — *Hist. universalis atheismi et atheorum falsò et meritò suspectorum apud judæos, ethnicos, christianos*, etc., ib., 1725, in-8. — *Biblioth. hist. litterariæ critica, eaque generalis, hoc est, catalogi biblioth. auctoris systematico-critici tomus secundus*, ib., 1739, in-8. — *Hist. litteraria Babyloniorum et Sinensium*, Brunswick, 1741, in-8. Reimmann a donné le *Catalogue* raisonné de sa biblioth., 1731, in-8, de plus de 12 pages, et un *Supplément* publié par son fils en 1747. Il avait aussi composé des *Mémoires* sur sa vie, Brunswick, 1745.

REINA (FRANÇOIS), avocat milanais, né vers 1770 à Malgrate, près de Côme, mort dans la province de Mantoue le 12 nov. 1825, avait fait ses cours de droit à l'univ. de Pavie, où il reçut le doctorat. Les événem. qui, en 1796, changèrent la face de l'Italie, l'arrachèrent au barreau pour le lancer dans l'arène politique : partisan sincère autant que zélé des nouvelles doctrines, il fut nommé membre du gr.-conseil législatif de la république cisalpine. Exclu de ce corps par l'ambassad. franç. (Trouvé) à cause de son opposition aux mesures qu'on prétendait imposer au nom du directoire exécutif, il y fut rappelé par le général Brune, mais s'abstint d'y reparaître, et n'en subit pas moins la proscription lancée contre les partisans du gouvernem. républicain à l'époque des succès de Souvaroff. Déporté en Hongrie, il fut rendu à sa

terre natale par suite de la victoire de Marengo; il fit partie de la consulte qui se réunit en 1801 à Lyon, et, à son retour à Milan, devint membre du corps législatif et orateur du gouvernement. Replacé dans la vie civile par la politique de l'empereur et roi, Reina, qui avait toujours eu un goût très vif pour l'étude, et qui même cultivait avec distinct. plus. branches de la littérat., se voua tout entier au soin d'augmenter sa biblioth., l'une des plus considérables de l'Italie. Cet amateur enthousiaste n'a guère écrit que des opuscules académiques, tels que les *Éloges* de l'abbé Denina, de Muratori, et de Parini, dont il avait été l'élève. Il concourut à la *Collect. des classiques italiens*, dont il enrichit un grand nombre de vol. de notices et de remarques philologiques. C'est à ses soins qu'est due l'édit. des *OEuvres* de Parini, Milan, 1801, 6 vol. in-8, et 1825, 2 vol. in-8, dans la *Collect. des classiques*.

REINECCIUS ou REINECK (Reinier), professeur de littérat. et d'hist. à l'acad. de Helmstadt, mort dans cette ville en 1595, à l'âge de 54 ans, a laissé: *Methodus legendi... histor.*, Helmstadt, 1583, in-fol. — *Hist. julia*, 1594-95-97, 3 vol. in-fol. : ouvr. sav. et rare. — *La Chronique des margraves de Brandebourg, burgraves de Nuremberg*, en allemand, Wittemberg, 1580, in-4. — *Origines stirpis brandenburgicæ*, Francfort, 1581, in-fol. — *Annalium de gestis Caroli Magni, imperatoris, lib. V, opus auctoris incerti*, etc., Helmstadt, 1594, in-4. — *Hist. orient.*, Francfort, 1595 ou 1596, in-fol.; et quelq. autres écrits, parmi lesquels nous citerons seulement une courte *notice* sur sa vie (*Narratio de vitâ suâ*), dans les *Opuscula varia de Westphaliâ*, publ. par J. Goës, Helmstadt, 1668, in-4, et dans les *Memoriæ philosophorum* de Rollius, Leipsig, 1710, in-8.

REINECCIUS (Chrétien), philologue et théolog. allemand, recteur du gymnase de Weissenfels, et conseiller du consistoire, mort en 1752, à l'âge de 84 ans, a publ. un très grand nombre d'ouvrages, parmi lesq. nous citerons: *Disputatio de septem dormientibus*, Leipsig, 1702, in-4. — *Universæ de termino gratiæ peremptorio controversiæ Epitome*, 2 part., 1702-03, in-4. — *Pocockii notæ miscellaneæ*, 1705, in-4. — *Christiani, judæi conversi, der judische Glaube und Aberglaube, cum præfat. de conversione judæor.*, 1705. — *Concordia germanico-latina*, 1708, 1735, in-4. — *Biblia quadrilingua Novi Testamenti*, 1713, in-fol. — *Biblia hebraica ad optimas quasque editiones expressa*, etc., 1739, in-4. — *Vetus Testamentum græcum ex vers. LXX interpretum*, etc., 1730, plus. fois réimpr. — *Augustana confessio germanica et latina, cum versione græcâ Pauli Dolscii solutâ et Laur. Rhodomanni metricâ, addita quoque est exercitatio histor. de P. Dolscii versione græcâ*, 1730. — *Biblia sacra quadrilingua Veteris Testam.*, etc., 1748, 3 vol. in-fol.

REINEGGS (Jacq.), voyageur et aventurier allemand, né en 1744, était fils d'un barbier d'Eisleben en Saxe, nommé Ehlich. Il suivit d'abord la profession de son père; mais le désir de faire fortune l'ayant décidé à quitter son pays, il prit le nom de Reineggs, fut successivem. garçon barbier, étudiant en médecine à Leipsig, comédien à Vienne, médecin en Géorgie, et devint favori du prince Héraclius, qui l'éleva au rang de bey, et fit inscrire son nom en lettres d'or sur la fonderie auprès de Tiflis. Reineggs avait mérité ces honneurs en répandant chez les Géorgiens, les sciences qu'il avait acquises en Europe. Il y perfectionna la fabrication de la poudre et la fonte des canons, y créa une imprimerie, d'où sont sortis les *Principes d'économie politique* de son compatriote Sonnenfels, qu'il traduisit en persan, et que le prince Héraclius transporta dans la langue géorgienne; mais après s'être montré le bienfait. d'un pays où il avait trouvé un si honorable asile, Reineggs ne rougit point de le sacrifier à ses intérêts et à son ambition. Envoyé par Héraclius, en qualité de négociat. à la cour de Catherine II, il se fit l'agent secret de cette princesse, et la Géorgie perdit bientôt son indépendance. Reineggs obtint pour prix de sa trahison la charge de conseiller du collége impérial, de directeur des élèves en chirurgie et de secrét. perpétuel du collége impérial de médec. à Pétersbourg, où il mourut en 1793. On a de lui une *Histoire de la Géorgie*, publ. par Pallas, dans le t. II de ses *nordische Beytræge;* et une *Descript. historique et topographique du Caucase*, trouvée dans ses papiers, et publ. par Schrœder, Gotha, 1796, 2 vol. in-8.

REINÉSIUS (Thomas), méd., philologue, antiquaire, né à Gotha en 1587, mort à Leipsig en 1667, fut l'un des sav. étrangers qui eurent part aux bienfaits de Louis XIV. On a de lui un grand nombre d'ouvr., parmi lesquels on remarque: *De diis syris sive de numinibus comment. in Veteri Testamento memoratis syntagma*, Leipsig, 1625, in-4. — *De deo Endovellico ex inscriptionibus in villâ Vizosâ Lusitaniæ repertis commentatio parergica*, Altenbourg, 1637, in-4. — *Historoumena linguæ punicæ, errori populari arabicam et punicam esse eamdem opposita*, 1637, in-4. — *Variarum lectionum libri III priores, in quibus de scriptoribus sacris et profanis, classicis plerisque disseritur*, 1640, in-4. — *Defensio variarum lectionum contra censuram poetæ, L. (Laureati)*, Rostock, 1653, in-4. — *Inscriptio vetus Augustæ Vindelicor. eruta et comment. illustrata*, Leipsig, 1655, in-4. — *Ænigmati patavino OEdipus è Germaniâ, hoc est, marmoris patavini interpretatio*, ibid., 1661, in-4; Paris, 1667, in-4. — *De palatio lateranensi ejusque comitivâ commentatio parergica*, etc., Iéna, 1679, in-4. — *Syntagma inscriptionum antiquarum*, Leipsig, 1682, in-fol. — Des *Lettres* et beauc. d'autres écrits. La *Vie de Reinésius*, écrite par lui-même, et trouvée dans ses MSs., a servi aux *Notices* que Witten et Brucker, ont données sur ce savant.

REINHARD (Franç.-Volkmar), célèbre prédicateur, né en 1753, dans le duché de Sulzbach, mort à Dresde en 1812, fut successivem. profess.

de théologie et de philosophie à l'univ. de Wittemberg, prem. prédicateur de la cour de Saxe, conseiller ecclésiast., membre du consistoire suprême, et obtint par ses talents, sa vaste instruction, ses vertus et son zèle, une grande influence sur l'enseignement scolaire et religieux. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont les princip. sont: *Système de la morale chrét.* : les deux prem. vol. parurent en 1788 et 1789, le 3e en 1804, le 4e en 1810 et le 5e en 1815; les prem. vol. furent réimpr. plus. fois. — *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain*, 1781, 1798, 4e édit. : l'idée fondament. de cet ouvr. est peut-être plus clairem. exprimée dans le titre de sa dissertat. lat. : *Consilium benè merendi de universo genere humano ingenii supra hominem elati documentum*, 1780, in-4. — *Sermons*, 1786-1813, 39 vol. in-8. — *Lettres de F.-V. Reinhard, sur ses études et sur sa carrière de prédicateur* : trad. par Monod, 1816, in-8. — *Essai philosophique sur le merveilleux*, 1782, in-8. — *De l'importance des petites choses en morale*, Berlin, 1798. — *De præstantiâ religionis christianæ in consolandis miseris*, trad. en allem., par J.-S. Fest, 2e édit., 1798. — *Leçons de théologie dogmatique*, 4 édit., de 1801 à 1818. — Chrétien-Tobie-Éphraïm Reinhard, né en 1719 à Camenz dans la Lusace, alla suivre les cours de médecine à Francfort-sur-l'Oder, et après y avoir pris en 1745 le grade de docteur, vint s'établir dans la petite ville de Sagan, où il mourut en 1790, pourvu de plus. emplois lucratifs. Il a composé sur son art un assez gr. nombre d'ouvr., parmi lesq. nous nous bornerons à citer : *Untersuchung*, etc., c.-à-d. *Examen de cette question : Nos premiers parents Adam et Ève avaient-ils un nombril?* in-8. — *Carmen de plethorâ, morborum matre, non morbo*, Soran, 1758, in-8. — *De febre miliari lib. III, carmen*, Glogau, 1758, in-8. — *De hæmorrhagiâ pulmonum, carmen*, 1757, in-8, etc.

REINHART (Charles-Frédéric, comte), diplomate, né en 1761 à Babingen, dans le Wurtemberg, étudia d'abord la théologie dans le séminaire de Denkendorf et dans celui de Tubingue. Quelques pièces de vers qu'il publia dans sa jeunesse le firent remarquer par Gessner, par Wieland, par Schiller, et il fut nommé membre de l'acad. des sciences de Goettingue. Appelé à Bordeaux pour y remplir les fonct. de précepteur dans une famille protestante, il s'y trouva bientôt en relat. avec plus. hommes qui jouaient alors un rôle brillant à l'assemblée législative. Ce furent Vergniaud et Guadet qui le décidèrent à s'attacher au service de la France. Ses connaissances étendues en géographie le firent admettre à l'Institut dès sa création. Dans un voyage qu'il fit aux eaux de Carlsbad, il se lia avec Gœthe, et dès-lors il s'établit entre eux une correspondance littér. qui s'imprime en Allemagne. Reinhart, entré dans la carrière diplomatique, fut successivem. 1er secrétaire de légat. à Londres et à Naples, ministre plénipotentiaire près des villes anséatiques, chef de la 3e division au départem. des affaires étrangères, ministre à Florence, ministre des relations extérieures, plénipotentiaire en Helvétie, consul-gén. à Milan, plénipotentiaire près du cercle de Basse-Saxe, résident dans les provinces turques et commiss.-gén. des relat. commerciales en Moldavie, ministre près du roi de Wurtemberg, directeur de la chancellerie des affaires étrangères, et ministre près de la diète germanique et enfin à Dresde. Dans tous ses emplois il déploya les qualités d'un habile diplomate. Ses rapports étaient écrits avec abondance, facilité et finesse; mais ce même homme, qui écrivait à merveille, s'exprimait avec difficulté; c'était la seule qualité qui lui manquât pour être un diplomate accompli. Après la révolution de juillet il fut appelé à la chambre des pairs. Il mourut presque subitem. le 25 déc. 1837. Talleyrand prononça son *Éloge* à l'acad. des sciences morales et politiques.

REINHOLD (Charles-Léonard), métaphysicien, né en 1758 à Vienne, faisait son noviciat chez les jésuites au collége de St-Ange à l'époque de la suppression de cette société (1773); il passa l'année suivante chez les barnabites, et y occupa une chaire de philosophie. Ses talents l'ayant mis bientôt en relation avec plusieurs savants de Vienne, il fut associé à un journal philosophique qui s'y publiait, et ses nouvelles liaisons ne tardèrent pas à faire naître en lui la résolut. de quitter la carrière ecclésiastique. Ce fut sans doute pour briser plus brusquement les liens qui l'attachaient à sa profession que, s'étant rendu à Leipsig en 1783, il y publia une *Apologie de la réformation*. Il alla ensuite à Weimar, s'y lia avec Wieland, dont il devint le gendre, et avec qui il partagea la direct. du journal *le Mercure;* puis il fut appelé à remplir une chaire de philosophie à Iéna. Il la quitta en 1794 pour s'attacher à l'université de Kiel, et c'est dans cette ville qu'il mourut en 1823, entouré de l'affection de ses disciples et des faveurs du gouvernem. danois. Il avait reçu la décorat. de l'ordre de Danebrog et le titre de conseiller-d'état. Son fils, professeur de philosophie à Iéna, a donné en allemand une histoire de sa vie et de ses trav. littér., Iéna, 1825, in-8, ouvrage particulièrement intéressant parce qu'il renferme des lettres adressées à Reinhold par Kant, Fitche, Jacobi, Lavater et Ch. Villers : ces dern. sont écrites en français. Parmi les productions de Reinhold on distingue un *Essai* (en allemand) *pour concilier les discussions des philosophes*, Iéna, 1792-94, 2 vol. in-8; et des *Lettres sur la philosophie de Kant* (dont il était l'admirat. enthousiaste), Leipsig, 1796, 2 vol. in-8, aussi en allemand.

REINIER (Rodolphe-Jean-Joseph), archiduc d'Autriche, cardinal, archevêque d'Olmütz, né à Florence le 8 janvier 1788, était le dernier fils du grand-duc Léopold, depuis empereur. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut créé le 4 juin 1819 cardinal du titre de St-Pierre *in Montorio*, et archevêq. d'Olmütz, en Moravie. Il n'avait que 43 ans lorsqu'il mourut, le 23 juillet 1831, à Baden en

Autriche, emportant les regrets de ses diocésains, auxquels il était vivement attaché.

REINMAR *l'Ancien*, poète allemand, vivait à la cour du duc Léopold VII d'Autriche. Il l'accompagna en 1217 à la croisade en Palestine. Les pièces qui restent de ce poète offrent du naturel et du sentiment. On les trouve dans le recueil de Manesse, dont le MS. est à Paris à la bibliothèque du roi. — REINMAR *le Jeune*, qu'on croit être le fils du précédent, a aussi laissé des poés. qui ne sont pas sans mérite : elles se trouvent dans le même recueil.

REINOSO (ANTONIO-GARCIA), peintre, né à Cabra en Andalousie vers 1625, mort à Cordoue en 1677, fut élève de Sébastien Martinez, son compatriote. On trouve plus. tabl. de sa composition à Linarez, Martos et Andujar. On cite surtout, dans l'église des Capucins de cette dernière ville, la *Trinité* entourée d'un grand nombre de patriarches, avec St Michel et St George, armés. Cet artiste paraît avoir eu plus de facilité que de goût.

REISER (ANTOINE), né à Augsbourg en 1628, était pasteur de l'église luthérienne de Presbourg, lorsq. cette église embrassa le calvinisme en 1672. S'étant opposé à ce changement, il fut persécuté et obligé de se réfugier à Hambourg, où il mourut en 1686. Il a laissé plusieurs écrits théologiques qui sont oubliés aujourd'hui, mais qui ont fait quelq. bruit de son temps, parce qu'il prétendait que St Augustin, St Thomas d'Aquin, etc., avaient soutenu la doctrine de Luther, et que le docteur Launoy était un fort bon protestant. Le seul des ouvr. de Reiser que recherchent aujourd'hui les bibliophiles est son *Catal. des MSs. de la biblioth. d'Augsbourg*, publié en 1675, in-4.

REISKE (JEAN-JACQ.), savant philolog. et orientaliste, né en 1716 à Zoerbig, petite ville de Saxe, commença ses études à Halle, vint les continuer à Leipsig, passa en Hollande en 1738, se fixa à Leyde, où sa position l'obligea de se faire correcteur d'épreuves, tout en suivant les leçons d'Alb. Schultens, qui professait les langues orientales. Il eut bientôt la facilité de prendre une connaiss. exacte des MSs. orientaux de la bibliothèq. de Leyde, fut chargé de les ranger, de les numéroter et d'en faire un nouveau catalogue, plus approprié au service d'une bibliothèque publiq. Il reçut une indemnité pour ce travail. Son caractère indépendant lui fit refuser, en 1742, une place au collége de Campen; mais convaincu depuis que la philologie ne pouvait lui procurer une honnête existence, il résolut d'étudier la médecine, fut reçu docteur en 1746, et, vers la fin de la même année, quitta la Hollande, où il avait séjourné 8 ans, pour revenir à Leipsig, sans aucune perspective d'établissement. En 1747, il reçut le titre de profess. dans la faculté de philosophie, et l'année suiv. il fut nommé professeur extraordin. de langue arabe. Il obtint en 1758 la place de recteur du collége de St-Nicolas, et commença dès-lors à jouir d'une aisance et d'une tranquillité d'esprit qu'il n'avait pas encore connues. Le travail forcé auq. il se livra dans les dernières années de sa vie, pour la publicat. de son édit. des orateurs grecs, accéléra sa mort, arrivée en 1774. On a de lui les ouvrages suiv. (littérat. orient.) : *Abi Mohammed el Kasem Basrensis vulgo Hariri Concessus XXVI ragdah seu variegatus dictus..... cum scholiis arabicis et versione latinâ*, Leipsig, 1737, in-4. — *Tharaphæ Moallakah cum scholiis Nahas et versione latinâ*, Leyde, 1742, in-4. — *Miscellaneæ observationes med. ex Arabum monumentis, disputat. pro gradu doctoris*, ib., 1746, in-4; réimpr. à Halle, 1776, in-8. — *De principibus muhammedanis, qui aut ab eruditione, aut ab amore litterar. et litterator. claruerunt*, Leipsig, 1747, in-4.— *De Arabum epochâ vetustissimâ Sail ol Arem, id est ruptura cataractæ marebensis*, ibid., 1748, in-4.— *Abulfedæ annales moslemici*, ibid., 1754, in-4.— Une trad. allemande du poème arabe de Tograï intitulé : *Lamiat alarab*, Friedrichstadt, 1756, in-4. — *Abil Walidi Risalet seu epistolium arabicè et latinè cum notulis*, Leipsig, 1755, in-4. — *Rec. de quelques proverbes arabes, pris des bâtons et des verges* (allem.), 1758, in-4. — *De Actamo, philosopho arabico*, 1760, in-4.— — *Morceaux de poésies arabes* (allemand), 1765, in-4. — *Abulfedæ opus geographicum*, dans le recueil de Busching. — *Marai, des sohns Josephs...*, c'est-à-dire *Histoire des princes qui ont gouverné l'Égypte*, trad. de l'arabe de Maraï, fils de Joseph, inséré également dans le recueil de Busching. — *Prodidagmata ad Hagji chalyfæ librum memorialem rerum à mahummedanis gestarum*, etc., à la suite de la descript. de la Syrie d'Abou'lfeda, publiée par Koehler. — *J.-J. Reiske conjecturæ in Jobum et proverbia Salomonis*, etc., Leipsig, 1779, in-8. — *Lettres sur les monnaies arabes* (allem.), dans le *Repertorium*, etc., de Eichhorne. Ses ouvrages de littérature grecque et latine sont : *Constantini Porphyrogenetæ lib. II de cæremoniis aulæ byzantinæ*, grec et latin, Leipsig, 1751-54, 2 vol. in-fol. — *Animadversiones ad Sophoclem*, ibid., 1753, in-8. — *Animadversiones ad Euripidem et Aristophanem*, 1754, in-8. — *Anthologiæ græcæ à Constant. Cephala editæ, lib. III*, 1754, in-8, réimpr. à Oxford en 1764. — *Animadvers. ad græcos auctores*, 1757-59-61-63-66, 5 vol. in-8. — *M. Tullii Ciceronis Tusculanorum disputationum libri V*, 1759, in-12. — *De Zenobio, sophistâ antiocheno*, 1759, in-4. — *De quibusd. è Libanio repetitis argum.*, etc., 1759, in-4. — *De rebus ad scholam nicolaitanam lipsiensem pertinentibus expositio*, 1759, in-4. — *De linguarum veterum scientiâ, maximè necessariâ*, 1759, in-4.— *Theocriti reliquiæ cum scholiis gr.*, etc., 1766, 2 vol. in-4. — *Oratores græci*, de 1770 à 1775, 12 vol. in-8. — *Apparatus critici ad Demosthenem*, vol. I, II, III, etc., 1775, in-8. — *Indices operum Demosthenis*, 1775, in-8. — *Plutarchi quæ supersunt omnia*, grec-latin, 12 vol. in-8, de 1774 à 1782.— *Maximi Tyrii dissertationes è recensione Davisii*, etc., 1774-75, 2 vol. in-8. — *Dionysii halycarnacensis opera omnia*, gr.-lat., etc., 6 vol. in-8, de 1774 à 1777.—*Libanii sophistæ orationes et declamationes*, Altenbourg, 1783 à 1787, 4 vol.

in-8. — *Dionis Chrysostomi orationes*, etc., 1784, 2 vol. in-8. On a encore de Reiske des traductions allem. des harangues tirées de Thucydide, des discours de Démosthène et d'Eschine, etc.; un grand nombre d'articles dans les *Acta eruditorum*, les *Miscellanea lipsiensia*, et autres recueils. La *Vie* de Reiske, écrite par lui-même, a paru à Leipsig en 1783, en allem. — Ernestine-Christine Muller, femme du précéd., née à Kemburg en 1735, a mérité d'occuper une place distinguée dans les fastes de l'érudition. Mariée à Reiske en 1764, elle apprit le grec et le latin, et fut bientôt en état d'entendre les poètes et les orateurs. Elle s'associa dès-lors à tous les trav. de son mari, comme éditeur, commentateur et critiq. Elle copiait pour lui des MSs., les collationnait, mettait en ordre les matériaux recueillis, et partageait la lecture et la correction des épreuves. Reiske a exprimé à sa digne compagne toute sa reconnaiss. dans les mém. qu'il a écrits sur sa vie, et que Mme Reiske a complétés depuis 1770 jusqu'au décès de son mari. Alors elle retourna dans sa ville natale, où elle mourut en 1798.

REIZ (Jean-Frédéric), *Reitzius*, philologue, né en 1695 à Braunfels en Wetteravie, étudia la médecine et la littérature ancienne à Utrecht, devint maître au gymnase d'Amsterdam, puis co-recteur à Utrecht en 1724, professeur à l'univers. de la même ville en 1745, et y mourut en 1778. On a de lui des discours latins; une édition *De ambiguis, mediis et contrariis*, Utrecht, 1736, in-8; et plusieurs édit. d'ouvr. anciens et modernes. — Charles-Conrad Reiz, frère du précéd., profess. à Middelbourg, à Goës et à Gorcum, puis recteur du gymnase de Harderwick, mort en 1775, a publié, comme son aîné, des *discours* latins, une *Elegia de itinere zelandico*, et quelq. ouvr. peu remarquables. — Guillaume-Othon Reiz, leur frère cadet, né à Offenbach en 1702, fut profess. d'hist. à Middelbourg, et mourut en 1769. Il a publ.: *Belga græcisans*, Rotterd.. 1730, in-8. — *Annotationes sporades*, 1739, in-8. — *Variantes lectiones in Institut. Justiniani*, 1744-48. — *Theophili paraphrasis græca Institutionum*, La Haye, 1751, in-4, dans le tome V du *Thesaurus juris* de Meermann, *Basilicorum lib. IV inediti, nempè: 49, 50, 51 et 52.*

REIZ (Frédéric-Wolfgang), philol., né à Windsheim en 1733, mort en 1790, professa successivement à Leipsig la philosophie, le latin et le grec, enfin la poésie, et devint directeur de la bibliothèq. de l'univ. de cette ville. On lui doit : un poème latin sur les inventions du 18e S., *Seculum ab inventis clarum*, et une édition fort estimée d'Hérodote, qui parut à Leipsig en 1778, et a été réimprimée en 1807 et 1816. Il a donné d'excell. édit. classiques de la *Rhétorique* et de la *Poétique* d'Aristote (1772 et 1789), ainsi que de Perse (1789), du *Rudens* de Plaute, et a publié deux *Dissertat.* sur l'art métrique des anciens, Leipsig, 1791, in-8.

REJON DE SILVA (don Diego-Antonio), secrétaire-d'état de Charles III, né dans le royaume de Murcie en 1740, mort à Madrid en 1798, se distingua non-seulem. par ses talents comme homme d'état, mais encore par son goût pour les beaux-arts, qu'il protégea toute sa vie. On a de lui : *la Peinture*, poème en III chants, Ségovie, 1786, in-8; un *Dictionnaire des beaux-arts*, ibid, 1788; une traduct. du *Traité de la peinture* de Léonard de Vinci, et des III livres sur le même sujet par Alberti. Réjon était membre de l'acad. des sciences de Madrid.

RELAND (Adrien), savant orientaliste, né à Ryp, village de la Nord-Hollande, en 1676, obtint dès l'âge de 24 ans une chaire de philos. à Harderwick, et la quitta pour aller occuper celle de langues orientales et d'antiquités ecclésiastiq. à Utrecht, où il mourut en 1718, à peine âgé de 42 ans. Ses princip. ouvr. sont : *Palestina ex monumentis veteribus illustrata*, etc., Utrecht, 1714, 2 vol. in-4. — Cinq *dissertations* sur différ. sujets curieux et intéressants, 1706-1708, 3 vol. in-12. — *Introduct. à la langue hébraïque*, ib., 1710, in-8. — *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*, ib., 1741, in-8, 5e édit. — *De religione mahumedicâ*, ibid., 2e édit., 1717, in-8, trad. en français par David Durand, et en allem. — *De spoliis templi hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis*, ib., 1716, et une édit. d'Épictète. Reland fut encore éditeur d'un ouvr. posthume de son frère, Pierre Reland, avocat à Harlem, mort en 1715 : *Fasti consulares ad illustrationem codicis justinianei et theodosiani secundùm rationes temporum digesti*, etc., Utrecht, 1715, in-8.

RELY (Jean de), l'un des orateurs les plus distingués du 15e S., était le grand-oncle du célèbre jurisc. Baudouin. Né à Arras vers 1430, il embrassa l'état ecclésiast., fut pourvu d'un canonicat, devint successivem. chancelier et archid. de l'église de Notre-Dame, professeur de théologie, recteur de l'univ., et docteur en Sorbonne. Ce fut lui qui, en 1461, rédigea les remontrances présentées par le parlement à Louis XI, pour le maintien de la *Pragmatique-Sanction*. Ces *Remontrances*, écrites avec une énergie remarquable, ont été réimpr. plus. fois en franç. et en latin. Député par le clergé de Paris aux états-généraux de Tours, en 1483, et chargé de présenter à Charles VIII le résultat des délibérations de l'assemblée, Rely plut au jeune prince par son éloquence, devint son aumônier, bénit son mariage avec Anne de Bretagne, l'accompagna dans son expédit. à Naples, et fut chargé de plus. missions auprès du pape Alexandre VI. Il mourut évêque d'Angers en 1499. Ce prélat avait retouché, par ordre de Charles VIII, le style de la trad. des *livres historiaulx* de la Bible, par Guyart de Moulins, et la fit impr. à Paris vers 1495.

REMACLE (St), né dans l'Aquitaine, remplaça St Amand sur le siége épiscopal de Tongres en 650, et le quitta vers 660 ou 661 pour aller se renfermer dans le monastère de Stavelo qu'il avait fait fonder dans les Ardennes par Sigebert, roi d'Austrasie, et où il se plut à former un grand nombre de disciples, parmi lesquels on compte St Théodard,



REMBRANDT.



St Lambert et St Hubert, qui occupèrent successivement son siége. Il mourut l'an 675, dans un âge très avancé.

REMARD (Charles), bibliophile, né à Château-Thierry en 1766, mort à Paris en 1828, fit ses études aux colléges Louis-le-Grand et de Montaigu. Plus tard il ouvrit un magasin de librairie à Fontainebleau, et fut ensuite nommé bibliothécaire au château royal de cette ville. Nous citerons de lui deux ouvrages : *Le Guide du voyageur à Fontainebleau*, 1820, in-12; le second est un poème ordurier, en IV chants. Remard laissa MS. *Supplém. nécessaire aux œuvres de J. Delille, ou Examen général de ses différents poèmes originaux, et de ses traductions en vers*, dans lequel on met en évidence les emprunts innombrables qu'a faits ce poète à une foule d'auteurs qui ont traité avant lui les mêmes sujets. A.-A. Barbier en parle avec avantage dans son *Examen critique des dictionn. historiques*.

REMBRANDT (Paul), dit *van Ryn*, l'un des peintres les plus célèbres de l'école hollandaise, né près de Leyde en 1606, ne s'attacha ni à la correction du dessin ni au goût de l'antique, mais il réussit à rendre la nature avec la plus étonnante vérité, et il a été comparé aux maîtres de l'école vénitienne pour la fraîcheur et la vie de ses carnations. Ses tableaux, vus de près, sont raboteux, et il serait permis de croire, comme on l'a dit, qu'il travaillait quelquefois avec le couteau de sa palette au lieu de pinceau; mais de loin ils font un effet merveilleux par la magie des couleur, la naïveté et la force de l'expression. Sobry, dans sa *Poétique des arts*, dit que Rembrandt est le Shakespeare de la peinture, et Shakespeare le Rembrandt de la poésie. « Point de goût (dit-il en suivant le parallèle), mais tant de vérité! point de noblesse, mais tant de vigueur! point de grâce, mais tant de coloris! » Ce n'est pas seulement comme peintre que Rembrandt s'est rendu célèbre; il est compté au nombre des plus habiles graveurs, et ses estampes, où l'on remarque la même singularité de travail que dans ses tableaux, sont fort recherchées des connaisseurs. Il mourut à Amsterdam en 1674, laissant une belle fortune dont son avarice l'empêcha d'user. On prétend qu'il était si avide d'argent qu'il s'avisa un jour de quitter Amsterdam, et de se faire passer pour mort afin d'augmenter le prix de ses ouvr. Ce trait de sa vie a fourni le sujet d'une pièce intitulée : *Rembrandt, ou la Vente après décès*, jouée en 1800 au théâtre des Troubadours. On a de Rembrandt un assez gr. nombre de portraits, et plus. tabl. d'histoire, parmi lesquels il faut distinguer *Tobie et sa famille*, l'un des chefs-d'œuvre du musée, qui possède seize autres morceaux de ce maître; *le Samaritain*, *Jésus à Emmaüs*, *St Mathieu*, *le Philosophe en méditat.*, *le Ménage du menuisier*, *Vénus et l'Amour*, et des portraits, dont quatre de Rembrandt lui-même, à différ. époques.

REMER (Jules-Auguste), littérat., né à Brunswick en 1736, professa l'histoire avec beaucoup de succès, pendant 17 ans, à l'univ. d'Helmstadt, et mourut dans cette ville en 1804. On a de lui (en allem.) : *Manuel de l'histoire universelle*, Brunswick, 1783-84, 3 vol. in-8. — *Livre d'enseignem. de l'hist. universelle*, Halle, 1800, continuée par Voigtel jusqu'en 1810. — *Aperçu de la vie sociale en Europe jusqu'au commencement du 16e S.*, Brunswick, 1792. — *Archives américaines*, 1777, 3 vol. in-8. — *Petite chronique du royaume de Taloïaba*, 1777, in-8. — *Manuel de la politiq. des princip. états d'Europe*, 1786. Remer a continué l'*Histoire des principaux événements de l'Europe moderne*, par Kranse, dont les 5 premiers vol. avaient paru à Halle, 1789-98. Il publia le 6e et le 7e en 1802. Il a coopéré à la *Gazette de Brunswick*, depuis 1778 jusqu'en 1786, et au *Portefeuille historique*, de 1787 à 1788.

REMI (St), évêque de Reims, et l'apôtre des Francs, né vers 438 dans les environs de Laon, fit de rapides progrès dans les lettres, et, à l'âge de 22 ans, fut placé, malgré lui, dit on, sur le siége de Reims. Il s'occupa dès-lors avec un grand zèle des fonct. de son ministère. Il priait et méditait, il éclairait le peuple confié à ses soins. Ses vertus lui méritèrent la faveur de Clovis, alors même que ce prince professait un culte étranger; il parvint, avec le secours de la reine Clotilde, à le convertir au christianisme (*v.* Clovis). Remi, poursuivant son ouvrage, opéra un gr. nombre de conversions parmi les seigneurs francs, fonda des églises, les pourvut de pasteurs et de tous les objets nécessaires à la pompe du culte. On croit que ce prélat mourut en janvier 533, à l'âge de 95 ans. Il avait composé plus. écrits, entre autres des *sermons* dont Sidoine Apollinaire a eu connaissance. Mais il ne nous reste de lui que 4 *lettres*, insérées dans div. rec. des conciles et d'actes relatifs à l'histoire de France. Il existe un gr. nombre de *Vies* de St Remi. On en trouvera les titres et l'indicat. dans l'*hist. littéraire de France*, dans la *Gallia christiana*, et dans le *rec.* de Godescard. — Remi (St), évêq. de Lyon, né au commencem. du 9e S., était gr.-maître de la chapelle de l'empereur Lothaire, quand ce prince le chargea d'administrer le diocèse de Lyon, pendant la vacance du siége. Les suffrages réunis du clergé et du peuple le confirmèrent en 852; il présida le concile de Valence en 855, assista en 871 à celui de Douzi, près de Reims, en tint deux autres à Châlon-sur-Saône en 873 et 875, se servit de la faveur de Lothaire et de Charles-le-Chauve, pour obtenir la confirmat. des divers priviléges accordés à son église, et la restitution des biens dont elle avait été dépouillée pend. la guerre, et mourut en 875. On trouve le nom de ce prélat dans quelques martyrologes; mais il ne paraît pas que sa mémoire ait jamais été honorée d'un culte public. On a de lui : une *Réponse aux trois lettres* adressées à l'église de Lyon par Hincmar, archevêq. de Reims, Pardul, év. de Laon, et Raban-Maur, touchant la condamnation de Godescalc; un opusc. intitulé : *Résolution d'une certaine quest. touchant la condamnation générale des hommes par Adam, et la*

*délivrance spéciale des élus par J.-C.*; et un autre sur la nécessité de s'attacher *irrévocablement à la vérité de l'Écrit. sainte*, etc. Ces trois écrits sont insérés dans le 15e vol. de la *Bibl. magna Patrum*.

REMI *d'Auxerre*, ainsi appelé parce qu'il était moine de l'abbaye d'Auxerre, enseigna dans l'univ. de Paris, vers la fin du 9e S., et mourut vers l'an 908. On a de lui : une *Exposition de la messe*, et des *commentaires* sur les petits prophètes, sur les *Épîtres* de St Paul, sur le *Cantique des cantiques*, sur l'*Apocalypse*, etc., etc. Le commentaire sur les *Épîtres* de St Paul a été mal à propos attribué par quelq. éditeurs à St Remi, év. de Lyon.

REMI (Abraham), *Remmius*, poète latin, dont le nom était *Ravaud*, né en 1600 à Remi village du Beauvaisis, professa l'éloquence au collége royal, et mourut en 1646. On a de lui deux livres de poésies latines sous ce titre : *Poemata, ad christ. regem Ludovicum XIV*, Paris, 1645, in-12. Ce rec. est assez estimé. — Remi (Joseph-Honoré), né à Remiremont en 1738, embrassa l'état ecclésiastiq., et vint à Paris où il fréquenta les cours de droit et cultiva la littérat. Dans ses loisirs il concourut pour les prix proposés par l'Acad. française. Son *Éloge* de Fénélon, en 1771, fut jugé digne d'un accessit, et celui de Michel Lhôpital fut couronné en 1777; mais la faculté de théologie le censura. Chargé de la jurisprudence dans l'*Encyclopédie* méthodique, il rédigea le prem. vol. et était très avancé dans le second, lorsqu'il mourut en 1782. Ses autres ouvrages sont le *Cosmopolisme*, 1770; *les Jours, pour servir de correctif aux Nuits d'Young*, 1770; *le Code des Français*, 1771, 2 vol. in-12. L'abbé Remi avait travaillé quelque temps au *Mercure*.

RÉMOND (Franç.), jésuite, né à Dijon en 1558, professa successivem. la théologie et les lettres sacrées à Rome, à Parme, à Bordeaux et à Mantoue, et mourut dans cette ville en 1631. On a de lui : *Orationes XXI; Epigrammatum lib. II; de divinis amoribus Elegiæ VIII; Alexias Elegiæ VII* : ces différents ouvr. ont été réunis à Anvers en 1614, et à Rome en 1618, in-12; *l'Alexiade*, insérée dans les *Sacrarum elegiarum deliciæ*, Paris, 1648, a été trad. en français par Colletet; *panegyricæ orationes XV, de sancto Loyola; et XV de sancto Francisco Xaverio; Epitome vitæ eorum; una de S. Carlo Borromeo*, Plaisance, 1626, in-4.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE (Pierre), littérateur, censeur royal, membre de l'acad. de Berlin, né en 1699 à Paris, où il mourut en 1778, a fourni un gr. nombre d'articles à l'*Europe sav.*, à la *Gazette de France*, à laq. il travailla de 1733 à 1751, au *Mercure*, dont il fut pend. quelque temps le rédact. en chef, et a publié un *Mémoire sur le laminage du plomb*, Paris, 1731, plus. fois réimprimé; *le Comédien*, 1747 et 1825, in-8, ouvr. estimé, où l'on trouve des leçons pleines de goût sur l'art théâtral; un *Abrégé de l'hist. du président de Thou*, 1759, 10 vol. in-12; et deux comédies, *l'Amour au village* et *la Convention téméraire*, dans le *Mercure* de 1749.

RÉMOND DE SAINT-MARD (Toussaint), littérateur médiocre, né à Paris en 1682, mort en 1757, a laissé plus. ouvr. assez répandus de son temps, mais qu'on lit peu de nos jours. Ce sont : *Nouv. dialogues des dieux*, Paris, 1711, plusieurs fois réimpr. — *La Sagesse*, poème, 1712. — *Lettres galantes et philosophiq. de Mme de ***, suivies de son hist.*, 1721, in-12, nouv. édit., 1737. — *Examen philosophiq. de la poésie en général*, 1729, in-12. —*Réflexions sur la poésie en génér., sur l'églogue, la fable, l'élégie, la satire, l'ode, le sonnet*, etc., avec des *lettres* sur la décadence du goût, 1729, 1733, in-12.—*Réflexions sur l'opéra*, 1741, in-12. Les *OEuvres* de Rémond de Saint-Mard ont été publ. à La Haye (Paris), 1742, 3 vol., et 1751, 6 vol. in-12. — V. Montmort et Ræmond.

REMONDINI (Balthasar-Marie), évêque de Zante et de Céphalonie, né à Bassano, dans l'état de Venise, en 1698, mort en 1777, se distingua par son savoir, ses vertus, et surtout par son zèle pour le bien de son diocèse. Après avoir fait rétablir son église cathédrale, que des tremblem. de terre avaient presque entièrem. détruite, il l'enrichit de vases et d'ornem. précieux, y ramena les chanoines, fonda à ses frais un séminaire, avec plus. bourses pour les jeunes gens sans fortune qui se destinaient à l'état ecclésiast., détruisit les abus, et vécut au milieu de son troupeau, qu'il ne voulut jamais quitter, quoiqu'on lui eût offert un des plus riches évêchés des états romains. On a de ce prélat : *S. Marci monachi, qui sæculo quinto floruit, sermones de jejunio et de Melchisedech, qui deperditi putabantur, nunc primùm cum latinâ interpretatione prolati*, Rome, 1745, in-8.— *De Zacinthi antiquitatibus et fortunâ commentarius*, Venise, 1756, in-8; et plusieurs ouvr. MSs. —Remondini (Jean-Étienne), religieux somasque, originaire de Padoue, a publié une savante *Hist. de l'église de Nola en Campanie*, ital., Naples, 1747, 3 vol. in-fol.

RÉMUSAT (Pierre-François de), littérateur, né en 1755 en Provence, se réfugia à Smyrne en 1792, pour se soustraire aux premiers orages de la révolution, rentra en France en 1795, fut nommé en 1797 au conseil des anciens par le département des Bouches-du-Rhône, et y siégea du 1er prairial au 18 fructidor. Quoique son élect. fût alors annulée, il ne fut cependant pas du nombre des proscrits; mais, arrêté quelque temps après, il subit une détention de 22 mois dans la prison du Temple, et contracta pendant sa captivité une maladie de laq. il mourut à Marseille en 1803. On a publ. ses *Poésies diverses*, suivies du *Comte de Sanfrein, ou l'Homme pervers*, comédie en 3 actes et en vers, et d'un mémoire sur sa détention à la prison du Temple, Marseille, 1817, in-8. —Claire-Élisabeth-Jeanne Gravier de Vergennes, comtesse de Rémusat, nièce du comte de Vergennes, ministre sous Louis XVI, naquit en 1780, et épousa à seize ans M. de Rémusat, depuis préfet du palais impérial. Attachée elle-même à l'impératrice Joséphine en qualité de dame du palais, elle continua de faire partie de sa maison après 1809, suivit, depuis la

restaurat., son mari dans les diverses préfectures où il fut appelé, et mourut à Paris en 1821. Entre autres ouvrages qu'elle laissait MSs., se trouvait celui qu'a publié son fils en 1824, sous ce titre : *Essai sur l'éducat. des femmes*, Paris, in-8.

RÉMUSAT (JEAN-PIERRE-ABEL), un des plus illustres oriental. de l'Europe, né à Paris le 5 sept. 1788, mort dans cette ville le 5 juin 1832, étudia d'abord la médecine, et fut reçu docteur en 1814. Déjà il s'était adonné à l'étude des lang. chinoise, tatare et tibétaine, et en 1811, à peine âgé de 23 ans, il avait publ. son *Essai sur la langue et la littérature chinoises*, qui fixa sur lui les regards des savants. En 1814, ce fut pour lui qu'on créa au collége de France une chaire de langue chinoise. Nommé la même année membre de l'acad. des inscriptions, il en devint l'un des membres les plus laborieux et les plus utiles. La plupart de ses nombreux et excellents travaux ont eu pour objet tout ce qui pouvait éclairer l'histoire, les croyances religieuses, les systèmes philosophiques, l'histoire naturelle, la géographie, l'affinité des langues, la biographie, la littérature, les mœurs et coutumes des peuples de l'Asie. Nous citerons les articles très variés dont il a enrichi le *Journal des savants* et la *Biographie univers.*; son *Plan d'un dictionnaire chinois* (1814); la traduction du chinois du *Livre des récompenses et des peines* (1817); ses *Mémoires concernant les Chinois* (1820); ses *Mélanges asiatiques* (1825 et 1829); la trad. de div. romans chinois, et enfin sa *Gramm. chinoise*, courte et lumineuse analyse des règles d'une langue ardue, dont il parvint à rendre l'étude claire, simple et facile. Rémusat était initié à plusieurs des lang. les plus difficiles de l'Asie, à toutes les langues anciennes et modernes de l'Europe; malgré ses études sévères, c'était encore un homme de goût et d'esprit.

RENARD (SIMON), négociateur, né à Vesoul au commencem. du 16^e S., parvint aux prem. emplois sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne, et fut chargé de négociations très importantes ; mais, s'étant montré ingrat envers le card. de Granvelle, son plus zélé protecteur, il fut disgracié, et mourut à Madrid en 1575 dans un état voisin de l'indigence. Les *Ambassades* de Renard, 5 vol. in-fol., font partie de la collection des *Mémoires de Granvelle*, conservés à la biblioth. de Besançon.

RENARD (JEAN-AUGUSTIN), architecte, né à Paris en 1744, obtint le grand prix en 1773, partit pour Rome comme pensionnaire, et mérita d'être associé aux trav. de l'abbé de Saint-Non, qui s'occupait alors de son *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*. Les nombreux dessins que Renard fournit à ce bel ouvrage lui firent beaucoup de réputat. De retour en France, il fut nommé inspecteur des bâtiments du roi en 1784, et l'année suivante adjoint à son beau-père, Guillaumot, dans l'inspection générale des carrières, puis devint successivem. membre de l'acad. d'architect., l'un des trois inspecteurs de la grande voirie, et membre du comité de consultation des bâtim. de la couronne. Il mourut en 1807. Parmi ses différ. travaux, on distingue les deux grandes écuries que Louis XVI a fait bâtir à Sèvres et à St-Germain-en-Laie, et le comble vitré du salon d'exposit. du Louvre. Renard excellait surtout dans les décorat. intérieures, et il a exécuté beaucoup d'ouvr. en ce genre qui font honneur à son goût.

RENAU D'ÉLIÇAGARAY (BERNARD), célèbre marin, né dans le Béarn en 1652, entra fort jeune dans les bureaux de l'intendant de Rochefort, Colbert de Tervon, qui lui conseilla d'apprendre les mathématiques, science dans laquelle il fit des progrès rapides. Attaché ensuite au comte de Vermandois, amiral de France, il assista aux conférences dans lesquelles furent discutés les différents projets pour perfectionner la construction des vaisseaux, et y développa une méthode nouvelle qu'il fut chargé de mettre en pratique dans les ports, où, par ses soins, se formèrent bientôt d'habiles constructeurs. En 1680, lors de la querelle de la France avec Alger, Renau proposa de bombarder cette ville, et, son idée ayant été adoptée par le conseil, il reçut ordre de faire construire cinq galiotes à bombes, tant à Dunkerque qu'au Hâvre, et s'embarqua sur un de ces bâtiments pour rejoindre le reste de la flottille. Accueilli par une tempête affreuse pendant sa traversée du Hâvre à Dunkerque, il eut le bonheur d'échapper, arriva devant Alger, triompha de tous les obstacles, et amena la soumission de cette régence barbaresque. Renau fut ensuite employé dans l'expédit. contre Gênes, puis alla rejoindre Vauban en Flandre. Il le suivit devant Philipsbourg en 1688, prit la conduite du siége de cette place, et s'empara dans la même campagne de Manheim et de Frankendal. Il fut récompensé de ses services par le brevet de capitaine de vaisseau et d'inspecteur-général de la marine, sans cesser d'être employé sur terre. Il accompagna Louis XIV au siége de Mons, puis se rendit à Brest pour expliquer les nouv. manœuvres aux officiers de marine. Ceux-ci ayant refusé d'obéir à l'inspect., le ministre en fit casser plus., pour prévenir les suites de cette insubordinat. De Brest, Renau vint à Namur, que le roi assiégeait en personne, puis courut à St-Malo sauver cette ville, ainsi que 30 vaisseaux échappés du combat de La Hogue, et s'empara d'un vaisseau anglais de 76 canons. Il fit ensuite un voyage en Amérique pour l'exécution d'un grand dessein qu'il avait formé; mais la peste l'obligea de revenir en 1697, et plus tard il y retourna pour pourvoir à la sûreté des colonies françaises. Sur la demande du roi Philippe V, il se rendit en Espagne pour visiter les principales places du royaume et en réparer les fortifications, sauva l'armée des galions d'Amérique, réfugiés dans le port de Vigo, où les Anglais étaient venus les attaquer, assiégea Gibraltar en 1704, et peut-être aurait réduit cette forteresse importante, sans l'arrivée imprévue d'une flotte qui fit lever le siége. Après 5 ans de séjour en Espagne, Renau se vit contraint de revenir en France, avec une seule pistole dans sa bourse et le brevet de lieut.-général des armées

du roi catholique, dont il n'avait jamais touché le moindre appointem. Le duc d'Orléans, régent, le nomma son conseiller-d'état pour la marine, et le décora du gr. cordon de l'ordre de St-Louis; mais cet homme illustre ne jouit pas long-temps de ces distinct., et mourut en 1719. Il était membre de l'acad. des sciences dep. 1699. On a de lui : *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, Paris, imprimerie royale, 1689, in-8; et quelques *lettres* dans le *Journal des savants*. On peut consulter pour plus de détails son *Éloge*, par Fontenelle, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

RENAUD ou plutôt REGNAULD (Valère), *Valerius Reginaldus*, jésuite, né à Usie, bailliage de Pontarlier, professa successivem. la philosophie et la théologie à Bordeaux, à Pont-à-Mousson, à Paris, et enfin à Dole, où il attira pendant 40 ans une gr. affluence d'auditeurs, et où il mourut, en 1623, à 80 ans. On a de lui : *Praxis fori pœnitentialis*, Lyon, 1620, 2 vol. in-fol. St-François de Sales en recommande la lecture dans son *Avis aux confesseurs*, etc. — *De Prudentiâ et cœteris in confessario requisitis*, 1610, in-8, plus. fois réimpr. et trad. en franç. — *Tractatus de officio pœnitentis*, etc., 1618, in-12. — *Compendiaria praxis difficiliorum casuum conscientiæ*, 1618, in-12, plus. fois réimpr.; et trad. en franç. Pascal, qui nomme Renaud le *P. Reginald*, a tiré de ses ouvr. plus. propositions qu'il condamne.

RENAUD (Louis), dominic., doct. de Sorbonne, prédicat. du roi, né à Lyon en 1690, mort en 1771, est aut. d'un *discours* latin prononcé à Beauvais à l'occasion de l'exaltat. de Benoît XIII, en 1724; de l'*Oraison funèbre du maréchal de Villeroi*, impr. dans la *Description de sa pompe funèbre*, Lyon, 1630, et de l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, Paris, 1752, in-4. Les *sermons* du P. Renaud n'ont point été impr. — Renaud *de La Grelaye*, littérateur, né à Dijon en 1737, mort en 1809, a publ. : les *Tableaux de la nature*, 1775, in-8, réimpr., en 1781, sous le titre de *Promenade de Chloé; l'Ami des mœurs*, poème et épître, 1788, in-8; *les Soupers de Vaucluse*, 1789, 3 vol. in-12.

RENAUD (Jean-Baptiste-Lupicin), colonel d'artillerie, né à Montigny (Jura), en 1777, sortit de l'école polytechnique pour faire partie des armées de Sambre-et-Meuse, d'Espagne, d'Allemagne et du Rhin : on le rencontre en Prusse, en Pologne, en Bavière, à Iéna, à Eylau, à Dantzig, à Friedland, à Ratisbonne, à Essling, à Anvers, à Brienne, à Champ-Aubert, à Craon. Il remplit en outre plus. missions importantes à Berlin et ailleurs. Depuis la restauration, attaché au comité consultatif d'artillerie, il réunit en dernier lieu à ses utiles fonctions l'inspect. des forges de cette arme. Il mourut à Paris en 1827. On lui doit un livre estimé sur la *Fabrication de la poudre*, in-8.

RENAUDIE (Godefroi de BARRI, seigneur de La), dit *La Forest*, chef de la conjuration d'Amboise, né dans le 16e S., d'une ancienne famille du Périgord, fut banni pour crime de faux, se réfugia en Suisse, où il embrassa le calvinisme, et devint l'agent général du parti qui voulait renverser le pouvoir des Guises. Ayant obtenu de rentrer en France, il en parcourut les provinces méridionales, puis l'Allemagne et les Pays-Bas, parvint à former des liaisons avec un gr. nombre d'hommes marquants, et leur fit adopter ses projets. Ayant indiqué une assemblée à Nantes pour le 1er février 1560, il l'ouvrit par un discours que de Thou nous a conservé, et prétendit agir sous la direction d'un prince qui l'avait nommé son lieutenant, mais dont il ne lui était pas encore permis de révéler le nom. Le résultat de cette assemblée fut que les conjurés se réuniraient, et marcheraient sur Amboise, où se trouvait alors la cour; mais, leurs projets ayant été découverts, La Renaudie fut attaqué dans la forêt de Château-Renaud, et tué d'un coup d'arquebuse le 17 mars 1560. Son cadavre, porté à Amboise, fut attaché à une potence élevée au milieu du pont, avec cette inscription : *La Renaudie, dit La Forest, chef des rebelles.*

RENAUDIN (François-Antoine), médecin militaire, né au fort Louis du Rhin en 1729, obtint en 1765 la survivance du protomédicat de l'Alsace, dont il devint titulaire en 1777, et contribua par son zèle et ses talents au succès de l'école de l'hôpital milit. de Strasbourg. Nommé prem. médecin de l'armée commandée par le maréchal de Broglie, il devint prem. médecin consultant des camps et armées établis par l'ordonnance de 1781, et mourut à Paris en 1784. Il a publié, dans le 1er vol. du *Recueil de médecine des hôpitaux militaires*, une *topographie* de la ville de Strasbourg, et dans un *Mém.* qui fait partie du 2e vol., a étendu ses vues sur l'Alsace entière.

RENAUDOT (Théophraste), médecin et fondateur de *la Gazette* en France, né à Loudun en 1584, obtint, par le crédit du card. de Richelieu, l'office de commiss.-général des pauvres du royaume, celui de maître général des bureaux d'adresses, le privilége pour l'établissement de *la Gazette*, en 1631, et enfin l'autorisation d'établir une maison de prêt, où l'on prétend qu'il ne se contenta pas toujours de bénéfices légit. Ayant voulu joindre à tant de spéculations la vente de remèdes secrets, il se brouilla avec la faculté, qui demanda et obtint son interdiction; mais il n'en continua pas moins de distribuer ses remèdes jusqu'à sa mort, en 1653. Outre la *Gazette de France*, de 1631-1653, on a de lui : *Continuation du Mercure françois* de 1635. — *Abrégé de la vie et mort du prince de Condé*, 1647, in-4. — *La Vie et la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4, et la *Vie de Michel Mazarin*, 1648, in-4. — Ses deux fils, Isaac et Eusèbe, l'un mort en 1680, et l'autre en 1679, embrassèrent aussi la carrière médicale, et furent les continuateurs de la *Gazette*. Eusèbe a publié : *Spicilegium sive Historia medica mirabilis spicæ graminæ extractæ è latere ægri pleuritici qui eam ante menses duo incantè voraverat*, 1647, in-4. — *L'antimoine justifié et triomphant*, 1653, in-4, et quelq. autres écrits. Il fut prem. médecin de Mme la dauphine.

RENAUDOT (Eusèbe), sav. distingué, fils d'Eusèbe, dont il est question dans l'art. précéd., né à Paris en 1646, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua avec un égal succès à la théologie et aux langues orientales. Reçu membre de l'Acad.-franç. en 1689, il remplaça Quinault deux ans après à celle des inscript., fut nommé associé de *la Crusca* en 1700, et mourut en 1720, léguant à l'abbaye St-Germain-des-Prés les nombreux MSs. orientaux qu'il avait rassemblés, et qui sont passés depuis à la biblioth. du roi. Ses principaux ouvr. sont : une trad. latine (faite à 25 ans) des *Témoignages* des Églises d'Orient, écrits en grec vulgaire, en arabe, en cophte, en syriaque et en éthiopien, concernant leur croyance sur l'eucharistie (cette traduct. a été insérée dans le livre du doct. Arnauld, sur *la perpétuité de la foi*. — *Défense de la perpétuité de la foi, contre les monuments authentiques de la religion des Grecs, par Jean Aymon*, 1708, in-8. — *Gennadii, patriarchæ Constantinopolit. Homeliæ de eucharistiâ*, etc., etc., grec et lat. 1709, in-4. — *La perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'eucharistie*, t. IV, Paris, 1711, in-4. — *La perpétuité de la foi de l'Église sur les sacrements*, etc., 1713, 2 vol. in-4. — *Historia patriarcharum alexandrinorum jacobitarum*, etc., 1713, in-4. — *Lithurgiarum orientalium collectio*, 1716, 2 vol. in-4. — *Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans, dans le* 9e S., trad. de l'arabe, 1718, in-8. — *Jugement du public, particulièrement de l'abbé Renaudot, sur le Dictionnaire de Bayle*, Rotterdam, 1697, in-4; plus. *mém.* dans le *rec.* de l'acad. des incript., et quelq. autres MSs. conservés à la bibliothèque du roi.

RENAUDOT (Claude), historien, né à Vesoul vers 1730, mort à Paris vers 1780, consacra toute sa vie à la culture des lettres et de l'histoire, et a publ. : *l'Arbre chronologique de l'histoire universelle*, Paris, 1765, in-fol. — *Révolutions des empires, royaumes, républiques et autres états considérables du monde*, dep. la création, 1769, 2 vol. pet. in-8 — *Annales historiques et périodiques*, depuis le 1er sept. 1768 jusqu'à la fin d'août 1769, 1771. — *Abrégé de l'hist. généalogique de France*, 1779.

RENAULT (Aimée-Cécile), fille d'un marchand papetier de Paris, fut condamnée à mort en 1794 par le tribunal révolutionnaire, comme prévenue d'avoir voulu attenter à la vie de Robespierre. Exaltée par les assassinats juridiques qui se commettaient chaque jour sous ses yeux, cette infortunée, à peine âgée de 20 ans, s'était en effet présentée chez celui qui passait pour en être le principal auteur, non pour le tuer, mais « pour voir un tyran », disait-elle, et lui reprocher ses crimes. Ne l'ayant pas trouvé, elle n'en témoigna pas moins énergiquement sa haine, fut arrêtée et conduite à l'échafaud avec L'Admiral, qui avait voulu tuer Collot-d'Herbois le même jour qu'elle avait paru chez Robespierre. Les parents, les amis de cette fille imprudente, et un très grand nombre de personnes qui ne l'avaient jamais vue, furent accusés d'être ses complices, et subirent le même sort.

RENAZZI (Philippe-Marie), jurisconsulte, né à Rome en 1747, mort en 1808, a publ. plus. ouvr. de droit fort estimés, au nombre de 6 en latin, et de 8 en italien; mais on ne connaît en France que ses *Éléments de droit criminel*, Rome, 1773, 3 vol. in-8. Ce livre, qui a eu cinq édit. en Italie, a été trad. et commenté dans la plupart des langues de l'Europe.

RENÉ, comte d'Anjou et de Provence, duc de Lorraine et de Bar, roi de Sicile, arrière-petit-fils du roi Jean, né au château d'Angers le 16 janvier 1409, épousa en 1420 Isabelle de Lorraine, fille de Charles II, et fut chassé des états de son beau-père, dont sa femme avait hérité, par Antoine, comte de Vaudemont, qui le fit prisonnier en 1431. Il était encore dans la captivité, lorsque Louis III, son frère, lui laissa en mourant tous ses états. La reine de Naples Jeanne II, qui mourut peu de temps après, lui transmit égalem. tous ses droits au roy. de Sicile. Il obtint alors sa liberté, et alla prendre possession de ses nouveaux états; mais il ne fut pas plus heureux à Naples qu'il l'avait été en Lorraine. Il eut à soutenir contre le roi Alphonse plusieurs guerres désastreuses, dans lesquelles il échoua. Son fils unique, le duc de Lorraine, entreprit aussi inutilement la conquête de l'Aragon, qui appartenait légitimem. à René par sa mère Yolande. Bientôt de nouveaux malheurs, de nouv. pertes vinrent accabler cet infortuné monarque. Après avoir perdu les états dont il avait hérité, il vit descendre dans la tombe presque tous les objets chers à son cœur, et fut chassé du berceau de ses aïeux par Louis XI. Il se retira en Provence, où il fit fleurir les sciences, les arts et les lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès, et mourut à Aix en 1480, emportant les regrets des Provençaux, dont il avait fait le bonheur par sa justice, sa clémence, son inépuisable générosité, et par toutes les autres vertus qui caractérisent les gr. princes. Il fut surtout nommé *le Bon*, et sa mémoire est encore si chère au pays qu'il a gouverné, qu'une statue en marbre lui a été érigée, en 1823, sur une place de la ville d'Aix. On a de ce prince plus. tableaux, et des *poésies* remarquables pour le temps où elles ont été composées. Son MS. *sur les tournois* a été lithograpié, Paris, 1827, in-fol., planches color. M. Boisson de La Salle a donné un *Précis historiq. sur la Vie de René d'Anjou*, Aix, 1820, in-8; et en 1825 il a paru une *Hist. de René d'Anjou*, par le vicomte de Villeneuve-Bargemont, 3 vol. in-8, avec pl.

RENÉ II, duc de Lorraine. — V. Lorraine.

RENEAULME (Paul), médecin botaniste, né à Blois vers 1560, pratiqua son art à Paris, où il eut un procès à soutenir contre ses confrères, pour avoir publ. un *rec.* d'observations tendant à établir que les remèdes chimiques sont quelquefois d'un grand secours. Ayant succombé dans cette lutte, il fut obligé de s'engager à ne plus employer

les médicaments qui lui avaient réussi jusque-là dans sa pratique. Reneaulme mourut en 1624. On a de lui : *Ex curationibus observationes, qui videre est morbos tutò, citò et jucondè posse debellari*, Paris, 1606, in-8. — *Specimen historiæ plantarum*, 1611, in-4. — *La vertu de la fontaine de Médicis, près de St-Denis-les-Blois*, 1618, in-8. — Reneaulme de La Garanne (Michel-Louis), médecin, arrière-petit-fils du précéd., né à Blois vers 1675, fut reçu à l'acad. des sciences, comme botaniste, en 1699, et mourut en 1739. On a de lui un *disc.* prononcé lors de l'ouverture de l'école de chirurgie, et plusieurs *mémoires* sur la botanique, dans le *recueil* de l'acad. — Reneaulme (Paul-Alexandre), frère du précédent, né à Blois vers 1672, entra dans la congrégation des génovéfains, fut prieur de Theuvy, près de Chartres, et mourut en 1749. Il avait une vaste érudition, et se proposait de publier une *Biblioth. universelle*, dont il avait déjà préparé les 3 prem. vol. — On croit que l'état de sa santé ne lui permit pas d'accomplir ce gr. dessein, qui n'a été connu que par l'espèce de *prospectus*, inséré dans le *Journal de Verdun*, août 1788.

RENEAUME DE LA TACHE, naturaliste, né à Laon vers 1720, embrassa la profession des armes, obtint la croix de St-Louis, et se retira du service pour se livrer tout entier à l'étude des lettres et de l'hist. naturelle. Ce savant, dont on place la mort vers 1781, est principalem. connu par une excellente traduct. de l'ouvr. allemand de Reimarus : *Observat. physiques et morales sur l'instinct des animaux*, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12, qu'il a enrichi de *notes* pleines d'intérêt. Il fut l'un des rédacteurs du *Journal encyclopédiq.*, désigné quelquefois par le nom de *Journal de Bouillon*, parce qu'il s'imprimait dans cette ville, et le continuateur de la *Gazette des gazettes*.

RENÉE *de France*, duchesse de Ferrare, née à Blois, en 1510, de Louis XII et d'Anne de Bretagne, fut mariée en 1528 à Hercule II, duc de Ferrare, et lui apporta en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Douée d'une âme forte et d'un esprit aussi vif que pénétrant, cette princesse aimait avec passion les sciences et les lettres, et les cultiva avec un égal succès. Elle se plaisait à rassembler autour d'elle les hommes célèbres par leurs talents, et les comblait de bienfaits. Calvin, qui avait trouvé un asile à sa cour, et qu'elle aimait à consulter sur des matières de théologie, parvint à lui faire adopter ses principes. Marot, dont elle avait fait son secrétaire, ne contribua pas peu à la confirmer dans ses erreurs, et rien dès-lors ne put l'y faire renoncer. De retour en France en 1560, après la mort du duc, son époux, qu'elle avait irrité par son obstinat., elle manifesta hautement ses opinions, prit la défense du prince de Condé, et fit de son château de Montargis l'asile de tous les protestants qui voulaient s'y réfugier. Sommée par le duc de Guise de les lui livrer, et menacée d'un siége en cas de refus, elle répondit fièrement « qu'elle ne les livrerait pas, et que, si on osait attaquer son château, elle se mettrait la première sur la brèche pour voir si on aurait la hardiesse de tuer la fille d'un roi. » Renée mourut en 1575 à Montargis, qu'elle avait orné de plus. beaux monuments. Sa *Vie* a été publiée par Catteau, Berlin, 1781, in-8.

RENGGER (Albert), médec., né à Beugg, canton de Berne, en 1764, fit ses études à l'univ. de Lausanne, où il reçut le doctorat et pratiqua son art avec succès. Lors de la révolution suisse il fut nommé successiv. président de la haute cour criminelle (1798), puis ministre de l'intérieur de la nouv. république. En 1815 il fut député du canton d'Argovie au congrès de Vienne. Il mourut vers 1825, présid. de la soc. de physique de Lausanne. On a de lui plus. ouvr. en allem. et quelq. opusc. en franç., entre autres l'*Analyse de l'eau minérale de l'Alliaz*. — Son fils, médecin comme lui, né en 1795, s'embarqua le 1er mai 1818 pour l'Amérique avec son ami le docteur Lonchamps. Ils débarquèrent à Buénos-Ayres, et arrivèrent dans le mois de juin 1819 à l'Assomption. Rengger parcourut la plupart des contrées de l'Amérique-Méridionale, séjourna plusieurs années au Paraguay, revint en Suisse au mois de mars 1826, et continua à se livrer à son goût pour l'histoire naturelle et pour les voyages. Ainsi au commencem. de 1832 il était à Naples, où il tomba malade : c'est avec peine qu'il put revenir dans sa patrie. Il mourut à Arrau en 1822. Ce savant a laissé plus. ouvrages, notamm. : *Essai historique sur la révolution du Paraguay et le gouvernem. dictatorial du doct. Francia*, Paris, 1827, in-8, trad. en espagnol par D.-J.-G. Pagès. — Une *Histoire des mammifères du Paraguay*, et une *Description* encore inédite des contrées américaines qu'il avait parcourues.

RENKIN (Swalm). — V. Rannequin.

RENNEFORT (Urbain SOUCHU de), voyageur franç., avait été trésorier des gardes-du-corps du roi. Cette place ayant été supprimée, il obtint celle de secrét. du conseil souverain de la France-Orientale qui devait être établi à Madagascar, et s'embarqua le 7 mars 1665, à Brest, sur un des vaisseaux destinés à cette expédition. On aborda le 10 juillet, et l'on prit possession, au nom du roi, du fort et du comptoir que le maréchal de La Meilleraie possédait déjà dans cette île. Rennefort, s'étant bientôt brouillé avec les membres du conseil pour des affaires d'intérêt, sollicita la permission de quitter la colonie, et se rembarqua, le 26 février 1666, sur un bâtiment en si mauvais état, que l'on ne croyait pas à la possibilité de son retour en France. Il parvint cepend. en vue de l'île Guernesey sur les côtes de Normandie ; mais il eut le malheur d'être pris par les Anglais. Rennefort obtint sa liberté l'année suiv., revint à Paris, et fit d'inutiles efforts pour être employé de nouv. par la compagnie des Indes, qui ne l'indemnisa même pas des pertes qu'il avait éprouvées à son service. On ignore l'époque de la mort de ce voyageur ; mais on a de lui : *Relat. du prem. voyage de la compagnie des Indes-Orientales en l'île de Mada-*

*gascar ou Dauphine*, Paris, 1668, in-12. — *Hist. des Indes-Orientales*, ibid., 1688, in-12. On trouve dans ces deux ouvr. de bons matériaux pour l'hist. du commerce franç. dans les Indes, et des notices assez exactes sur Madagascar.

RENNEL (James), géographe célèbre, né en 1742 à Chudleigh dans le Devonshire, mort à Londres en 1830, entra dans la marine comme midshipmann ou officier du tillac. En 1761 il s'était déjà distingué à la prise de Pondichéry : cinq ans après il servait dans l'Inde comme officier du génie. Il acquit de la réputat. dans la guerre sanglante qui assura aux Anglais la possession de la presqu'île de l'Inde, mérita l'estime de lord Clève. Une blessure grave le força de quitter le service avec le grade de major : il revint en Angleterre, où il s'adonna surtout à la géographie. Sa *Carte du banc et du courant du lac Lagullas* lui valut la place d'ingénieur-géographe-général pour le Bengale. En 1781 il publia l'*Atlas* de ce pays, et une *Notice sur les cours du Gange et du Brahma-Soutra*, qui parut dans les *Transact. philosophiques*. Rennel, s'occupant ensuite plus spécialem. de la géographie comparée, se montra exact comme Cellarius, profond comme d'Anville. Nous citerons parmi ses travaux : *Descript. histor. et géograph. de l'Hindoustan*, traduit par Boucheseiche, 1800, 3 vol. in-8 et atlas. — *Système géographiq. d'Hérodote*, 1800, 1816. — *Observations sur la topographie de la Troade*. — *Éclaircissem. sur l'expédition de Cyrus-le-Jeune et la retraite des dix mille*. Rennel s'acquit beaucoup de gloire par sa *Carte de l'Hindoustan* et le *Mémoire* qui l'accompagne, ainsi que par ses *Recherches sur l'intér. de l'Afrique*. C'est lui qui rédigea le *Voyage de Hornemann*. Il donna plusieurs *Notices* pour compléter l'ouvr. du docteur Vincent sur le voyage de Néarque. On affirme qu'il laisse MS. un *Traité sur les courants de l'océan Atlantique*, avec des cartes très détaillées. Les restes de Rennel ont été déposés dans l'abbaye de Westminster.

RENNEVILLE (René-Auguste-Constantin de), écrivain plus connu par ses malheurs que par ses ouvr., né à Caen en 1650, fut long-temps protégé par M. de Chamillart, qui lui donna plus. emplois lucratifs ; mais la faveur même dont il jouissait auprès de ce ministre, en excitant l'envie, devint la source de tous ses maux. Quelques bouts rimés qu'il avait faits pendant un séjour en Hollande, où il s'était retiré pour suivre la religion calviniste, furent remis au marquis de Torcy (*v.* Colbert). Ils étaient injurieux pour la France, et valurent à Renneville des réprimandes sévères ; mais il fut bientôt l'objet d'une dénonciat. plus sérieuse. Accusé d'une correspondance criminelle avec les puissances étrangères ; il fut mis à la Bastille en 1702, et, après une captivité de 11 ans, il n'obtint sa liberté que pour être banni de France avec défense d'y rentrer. On croit qu'il mourut vers 1724. On a de lui : *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissem. et aux progrès de la compagnie hollandaise des Indes-Orientales*, Amsterd., 1702-05, 5 vol. in-12. — L'*Inquisit. franç., ou Hist. de la Bastille*, ibid., 1715, in-12 ; trad. en plus. langues et réimpr. en 1724, 5 vol. in-12. — *Cantiques de l'Écriture-sainte, paraphrasés en sonnets*, Amsterdam, 1715, in-8. — *Œuvres spirituelles*, ib., 1725, in-8, et quelques autres ouvr. qui n'ont pas vu le jour.

RENNEVILLE (Sophie de), née vers 1771, morte à Paris en 1822, a publié plus. ouvr. d'éducation qui ont eu du succès. Elle a en outre concouru, avec M^mes Beaufort d'Hautpoult, Dufresnoy, etc., à l'*Athénée des dames*, et à l'ouvr. intit. *Amusem. de l'adolescence*. Parmi les product. très nombreuses de cette dame on distingue : *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison St-Clair*, 4e édit., 1818, in-12. — *Stanislas, roi de Pologne, roman historiq., suivi d'un abrégé de l'histoire de Pologne et de Lorraine*, 3e édit., 1812, 3 vol. in-12. — *Galerie des femmes vertueuses, ou Leçons de morale à l'usage des jeunes demoiselles*, 3e édit., 1817, in-12. — *Vie de Ste Clotilde, reine de France*, 1809, in-12. — *Contes à ma petite fille*, etc., 4e édition, 1817. — *La Mère gouvernante*, 2e édit., 1817. — *Le Retour des vendanges, contes moraux*, etc., 2e édit., 1820, 4 vol. in-18. — *Zélie, ou la Bonne fille*, 4e édit., 1817. — *La Fée gracieuse*, etc., 1813. — *La Fée bienfaisante*, etc., 2e édit., 1817. — *Conversation d'une petite fille avec sa poupée, suivie de l'Hist. de la poupée*, 4e édit., 1817. — *Le Précept. des enfants, ou le Livre du second âge*, 7e édit., 1818, in-12. — *Coutumes gauloises, ou Origine de la plupart de nos usages*, 1819, in-12. — *Galerie des jeunes vierges, ou Modèles des vertus qui assurent le bonheur des femmes*, 2e édit., 1822, in-12. — *Les jeunes Personnes*, 2e édit., 1822, 2 vol. in-12. — *Nouvelle Mythologie des demoiselles*, 1821, 2 vol. in-18.

RENNIE (John), ingénieur et mécanicien, né en Écosse, au comté de Lothian, en 1761, mort à Londres en 1822, a enrichi sa patrie d'un grand nombre de monum. dont un seul eût suffi pour faire sa réputat. Parmi les immenses travaux qu'il a exécutés, on cite surtout la jetée ou *breakwater* de Plymouth, le pont en fer de Southwark, le pont de Waterloo, sur la Tamise, le canal de Lancastre, les *docks* (bassins d'entrepôts pour les vaisseaux marchands), que Londres compte parmi ses ornements, et les arsenaux royaux de Portsmouth, Chatam et Sheerness. Ce dern. surtout frappe d'admiration les personnes les plus étrangères à l'architecture hydraulique. M. Dupin, de l'acad. des sciences, a publié la description de ce magnifique arsenal dans son *Voyage de la Grande-Bretagne*, où il donne sur Rennie une *Notice* fort intéressante qui a beauc. contribué à faire connaître en France le mérite de ce grand ingénieur.

RENOU (Ant.), secrét. perpétuel de l'ancienne acad. de peinture, né en 1731 à Paris, se fit d'abord connaître par un tableau représentant *Jésus parmi les docteurs*, qui lui valut son agrégation à l'acad. en 1766. Celui de l'*Aurore*, qu'il composa pour la galerie d'Apollon, le fit recevoir en 1781.

Après la supress. de l'acad., Renou fit partie des écoles spéciales de peinture comme secrétaire et comme surveillant des études. Il mourut à Paris en 1806. Outre les tableaux déjà cités, il en a exécuté plusieurs : *Agrippine débarquant à Brindes avec l'urne contenant les cendres de Germanicus;* une *Annonciation* qui se voyait à St-Germain-en-Laye; un plafond pour l'Hôtel-des-Monnaies de Paris; et un autre qui n'existe plus au théâtre Favart. Comme littérat., on lui doit *Térée et Philomèle*, trag. jouée en 1773, mais qui n'eut aucun succès; la trad. en vers du poëme de Dufresnoy sur *la Peinture;* celle de la *Jérusalem délivrée*, et enfin la *Lettre du marin*, et celle de *M. Bonnard, marchand bonnetier*, au sujet d'une exposit. au Louvre.

RENOMMÉE (mythol.). Les anciens représentaient cette divinité sous la figure d'une jeune fille avec des ailes remplies d'yeux, d'oreilles, de bouches et de langues, sonnant de la trompette.

RENTI (Gaston-Jean-Baptiste), né en 1611 dans le diocèse de Bayeux, d'une anc. famille originaire d'Artois, se fit remarquer de bonne heure par une piété fervente, qui lui inspira le goût de la vie religieuse. Retenu dans le monde par le vœu de ses parents, il embrassa la carrière des armes, et mérita les éloges de Louis XIII pend. les guerres de Lorraine; mais, dédaignant les faveurs, il se démit de tous ses emplois, se retira dans ses terres, et consacra dès-lors la meilleure partie de son revenu au soulagem. de tous les malheureux que sa bienfaisance put atteindre. Non content de les chercher autour de lui, il étendit ses libéralités jusque sur les côtes d'Afrique, où il fit racheter un gr. nombre de chrétiens, se dévoua souvent dans les hôpitaux au service des malades, et contribua à l'établissement des frères cordonniers (*v.* Buche), dont il fit les prem. fonds. Cet homme de bien mourut à Paris en 1649. Sa *Vie*, publ. par le P. de St-Jure, 1651, in-4, a été réimpr. plus. fois in-12.

RENZI (Ant.), littérat., né dans la Toscane, mort à Florence en 1823, à 43 ans, fut un des collaborateurs de l'*Anthologie* florentine, et publia de belles édit. de l'Arioste et du Dante, avec de sav. *notes*. Il a de plus fait paraître une réfutation de la *Corinne* de Mme de Staël, en ce qui touche les reproches adressés à l'Italie.

REPELAER VAN DRIEL (Okker, chevalier), ministre-d'état du royaume des Pays-Bas, et depuis du nouv. roy. de Belgique, né à Dordrecht en 1759, fut nommé en 1794 commissaire-général de l'administration des vivres de l'armée hollandaise. Malgré son opposition à l'ordre de choses qui succéda au stathouder, sa probité était tellement reconnue qu'une indemnité lui fut accordée pour les sommes que l'état lui devait, d'après le compte qu'il rendit. En 1795, il fut mis en jugem. comme prévenu de correspondance avec les princes de la maison d'Orange. M. van Maanen, alors ami de la révolut., depuis procur. impérial de Bonaparte, et ensuite ministre du roi des Pays-Bas, requit, en sa qualité de fiscal du gouvernem., la peine de mort contre Repelaer, que le tribunal condamna seulem. à cinq années de détention. Rendu à la liberté, ce ne fut qu'après la paix d'Amiens (1802) que ses concitoyens le nommèrent député au corps-législatif. Pendant le règne de Louis Bonaparte, il devint membre du conseil-d'état, et présenta en cette qualité au corps-législatif les projets des nouv. codes; mais, lorsque la Hollande fut réunie à l'empire français, Repelaer se retira des affaires. En 1813 il travailla de tous ses efforts à la révolut. qui devait rétablir la maison d'Orange; aussi fut-il nommé directeur-général du Waterloote (administrateur des digues, des ponts-et-chaussées); il devint ensuite commiss.-général pour l'instruction publique, les arts et les sciences, se démit de ses fonct. en 1817, et eut le titre de ministre-d'état, avec une pension de 10,000 florins. Nommé membre de la commission secrète d'état, il occupait encore cette place en 1824. Il paraît que, malgré son attachem. à la maison d'Orange, Repelaer accepta, après la révolution de 1830, la place de caissier-général du roy. de Belgique, et mourut en 1832.

REPNIN (Nicolas-Vasiliewitsch, prince), feld-maréchal russe, né en 1734, était fils du prince de ce nom, qui, sous Pierre-le-Grand, commanda un corps d'armée contre Charles XII, et neveu du comte Panin, principal ministre de Charles II. Il fit ses prem. armes sous les drapeaux français, en qualité de volontaire, pendant la guerre de sept ans, et fut ensuite envoyé par Pierre III à la cour de Berlin, où les attentions dont il fut l'objet lui donnèrent, selon Rulhière, une haute opinion de la puissance russe. Choisi par Catherine, en 1764, pour aller en Pologne appuyer l'élect. de Stanislas Poniatowski, il se flatta de régner sous le nom de ce prince, et contribua puissamm. à le faire monter sur le trône. La mort de Kayserling, qu'il remplaça dans les fonctions d'ambassadeur, ne put que fortifier ses ambitieux projets : il prétendit dès-lors dicter des lois à la Pologne, se brouilla avec le nouveau monarque, fit endurer à la noblesse tous les dédains d'un orgueil intraitable, et devint l'objet de l'animadversion publique. Mais la haine d'un peuple qu'il voulait asservir était la moindre de ses inquiétudes. Soutenu par 40,000 Russes, que Catherine avait mis à sa disposition, tant dans l'intérieur que sur les frontières de la Pologne, il y fomenta l'anarchie et la guerre civile; et, après avoir répandu sur les affaires la plus horrible confusion, il les abandonna à son successeur, en 1768, pour se rendre à l'armée, où il se distingua comme guerrier et comme négociateur, et fut nommé ambassadeur à Constantinople. Envoyé à la tête d'une armée de 30,000 hommes sur les frontières de la Gallicie pour terminer les différends survenus entre Marie-Thérèse et Frédéric II, il signa, comme plénipotentiaire-médiateur, le traité de Teschen en 1779. Durant les campagnes de 1789 à 1791, contre les Turks, Repnin défit, près d'Ismaïl un corps considérable d'Othomans, les chassa l'année suiv. des bords de la Solska, et fit le blocus d'Ismaïl. En 1791, à la tête de 40,000 Russes, il mit en déroute plus de 100,000 Othomans, com-

mandés par le gr.-visir Youçouf, et signa les préliminaires de la paix à Galacz, le 11 août, même année. Mais les brillants succès qu'il venait d'obtenir ne pouvaient manquer d'exciter l'envie et le ressentiment de Potemkin. Cet orgueilleux favori obtint la disgrâce d'un rival qu'il commençait à redouter, et ce fut alors que Repnin, irrité contre l'injustice de sa souveraine, forma cette société de mécontents connus sous le nom de *martinistes*, dont la plupart des membres furent exilés en Sibérie. Repnin, loin de partager le sort de ses affiliés, fut traité avec les plus grands ménagements, et obtint même le gouvernement de la Lithuanie, où se trouvait l'infortuné Stanislas, dont il avait provoqué la ruine après avoir été le prem. instrument de son élévat. Lors de l'invasion qui amena les dern. démembrem. de la Pologne, Repnin obtint le commandement des armées russes; mais ce commandement lui ayant été enlevé par Souvaroff, il accepta les fonctions de ministre de Catherine en Pologne, et ce fut d'après ses insinuations, ou plutôt d'après son ordre que le faible monarque signa son abdication. Élevé sous Paul I[er] au rang de feld-maréchal, Repnin fut envoyé à la cour de Berlin pour y négocier la 2[e] coalition contre la France; mais n'ayant pu décider la Prusse à rompre sa neutralité, il fut, dit-on, disgracié pour avoir échoué dans cette mission, et avoir pris pour secrét. un Français nommé Aubert, qui s'esquiva avec une partie des papiers et des secrets de la légation. Repnin mourut à Moscou en 1801, laissant un fils, le prince Nic. Repnin, qui s'est distingué dans la campagne de 1812, a été nommé en 1814 administrat.-général de la Saxe, et depuis gouverneur-général de Pultawa.

REQUENO Y VIVÈS (Vincent), sav. jés. espagnol, né à Calatraho en 1743, mort à Tivoli en 1811, a publ. : *Saggio sul' ristabilimento dell' antica arte de' greci e de' romani pittori*, Venise, 1784, in-4, Parme, 1787, 2 vol. in-8. — *Principi progressi, perfezione, perdità e ristabilimento dell' antica arte di parlare da lungi in guerra*, etc., Turin, 1790, in-8. — *Scoperta della chironomia, ossia dell' arte di gestire colle mani*, Parme 1797, in-8. — *Saggi sul' ristabilimento dell' arte di dipengere all' encausto dagli antichi*, ib., 1798, 2 vol. in-8, avec un *Appendice* impr. à Rome en 1806. — *Saggio sul' ristabilimento dell' arte armonica de' greci e romani cantori*, ibid., 1798, 2 vol. in-8. — *Medallas ineditas antiguas existentes en el museo de la real sociedad aragonesa*, Saragosse, 1800, in-4. — *Tamburo, stromento di prima necessita per regolamento delle truppe, perfezionato*, Rome, 1807, in-8. — *Osservazioni sulla chirotipografia, ossia antica arte di stampare a mano*, ibid., 1810, in-12.

REQUESENS (Louis de ZUNIGA Y), grand-commandeur de Castille, et l'un des plus braves capitaines espagnols du 16[e] siècle, signala plus. fois sa valeur sous D. Juan d'Autriche, qu'il suivit dans son expédition contre les Turks. Il passa ensuite du gouvern. du Milanez à celui des Pays-Bas, où son prédécess., le duc d'Albe, avait allumé la guerre par son injustice et ses cruautés. Obligé de continuer cette guerre désastreuse, et n'ayant pu calmer ni la révolte des habitants, ni l'insubordination des troupes espagnoles qui ravageaient le pays par leurs brigandages, Requesens mourut à Bruxelles en 1576, d'une fièvre violente que lui avait occasionnée l'embarras de sa situation; et les malheureuses provinces dans le gouvernem. desq. il eut don Juan pour success., demeurèrent dans la plus affreuse anarchie.

REQUIER (Jean-Bapt.), littérat., né en Provence en 1715, mort en 1799, débuta par une *ode* sur la convalescence de Louis XV, qui lui mérita un accessit à l'acad. de Marseille. Il fut ensuite chargé de la traduct. des *Mémoires secrets* de Vittorio Siri, dont il a laissé 24 vol. in-12, après avoir donné la traduction du *Mercure* du même auteur, en 18 vol. in-12. On a encore de lui : une *Vie de Peiresc*, 1770, in-12. — L'*Esprit des lois romaines*, trad. du latin de Gravina, 1776, 3 vol. in-12. — Les *Hiérogryphes*, dits *de Horapolle*, trad. du grec, Paris, 1779, in-12, et beaucoup d'autres ouvrages dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de Ersch.

RESENDE (Lucius-André), le restaurateur des lettres dans le Portugal, né à Évora en 1498, embrassa l'état ecclés., et s'appliqua avec tant de succès à l'étude des langues, de la littérature anc. et de la théologie, qu'il se fit de bonne heure une gr. réputation, non-seulement dans sa patrie, mais dans les div. contrées qu'il parcourut pour étendre ses connaissances. De retour en Portugal, il y devint gouverneur des infants, travailla avec ardeur à la réforme des études dans le roy., et ouvrit lui-même une école d'où sont sortis des savants et des littérat. distingués. Il mourut en 1573, laissant plus. ouvr. histor. fort estimés, et des poésies qui eurent dans le temps beaucoup de succès. Les *OEuvres de Resende* ont été réunies à Cologne en 1600, 2 vol. in-8, excepté les deux écrits suiv. : *De verborum conjugatione comment.*, 1540, in-4. — *Vida do infante D. Duarte*, 1789, in-8, publ. par l'acad. de Lisbonne. — Resende (Garcie de), historiogr. du Portugal, est auteur d'une *Vie* du roi Jean II, suivie de celle de l'infante Béatrix de Savoie, et de quelq. autres pièces, Évora, 1554; réimpr. plusieurs fois à Lisbonne, entre autres en 1662, in-fol.

RESENIUS (Pierre), prof. de morale et de jurisprudence à Copenhague, où il mourut en 1688, à l'âge de 63 ans, a publ. : deux *edda* (rec. de poésies) des Islandais, 1665-73, 4 parties in-4, dont Mallet a donné une traduct. franç. — *Inscript. hafnienses lat., danicæ et germanicæ*, 1668, in-4, rare et recherché. — *Jus aulicum regum norwagorum et danorum island. danicè et lat., cum annotat.*, ib., 1773, in-4. — La *Chronique de Frédéric II, roi de Danemarck*, ib., 1680, in-fol. en danois. — *Jura antiqua civitatum Daniæ hafniensis et ripensis*, lat., danois et allem., 1683, in-12. — Le *Recueil des lois civiles et ecclésiastiq.*

*de Christian II, roi de Danemarck*, ibid., 1684, in-4, en danois.

RESNEL DU BELLAY (Jean-François du), abbé de Sept-Fontaines, membre de l'Acad. française et de l'acad. des inscript., né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761, s'est fait connaître par des traductions en vers des *Essais sur la critique et sur l'homme*, de Pope, publ. en 1730 et 1737. On a encore de lui un *panégyrique de St Louis*, et divers *mém.* dans le Recueil de l'acad. des inscript.

RESNIER, né vers 1757, mort en 1807, fut successivem. sous-bibliothécaire de la Mazarine, envoyé de la république française, à Genève, puis archiviste des relations extérieures, et enfin memb. du sénat conservat. en 1800. Il avait été pendant long-temps l'un des rédacteurs du *Moniteur*, et a donné au théâtre de la rue Favart, avec Desprez et Piis : *la Bonne Femme*, ou *le Phénix*, parodie d'Alceste, en 2 actes et en vers, mêlée de vaudevilles, 1776. — *L'Opéra de province*, nouv. parodie d'Armide, 1777 ; et avec Piis : *le Compliment de Clôture*, donné à la suite des *Trois Sultanes*, 1778.

RESSEGUIER (Clément-Ignace de), bailli de Malte, mort dans cette île en 1797, à l'âge de 73 ans, se fit remarquer à la cour de Louis XV par un esprit malin et satirique qui lui attira plus. disgrâces. Un quatrain sanglant contre Mme de Pompadour le fit mettre à la Bastille, d'où il ne sortit qu'à la sollicitat. de son frère, conseiller au parlem. de Toulouse; il fut ensuite renfermé au château d'If, pour avoir publié *le Voyage d'Amathonte*, Londres, 1750, in-8 de 73 p. : cet ouvr. fut supprimé; l'exempl. de M. Berryer, lieut. de police, renfermait une 2e partie qui n'a jamais été impr. Resseguier est aut. d'un poème épique inédit sur *la Prise de l'île de Rhodes*, et d'une *Lettre à Linguet* (du 20 mai 1766), dans laquelle il répond aux allégat. de cet écrivain contre l'ordre de Malte.

RESTAURANT (Raymond), méd., né au Pont-St-Esprit, exerça son art avec succès à Nîmes, et publ. plusieurs écrits où perce un respect profond pour les décisions d'Hippocrate. Outre des trad. franç. et lat. de quelq.-uns des traités de ce père de la médec., il a publ. : *Monarchia microcosmi*, Orange, 1657, in-4. — *Figulus exercitat. med. de principiis fœtûs*, ib., 1657, in-8. — *Magnus Hippocrates Cous redivivus*, Lyon, 1681, in-12, dont Haller parle avec éloge.

RESTAUT (Pierre), grammairien, né à Beauvais en 1696, vint de bonne heure à Paris, et fut chargé de quelq. éducat. particulières au collége de Louis-le-Grand. Il se livra ensuite à l'étude de la jurisprudence, se fit recevoir avocat au parlem., puis aux conseils du roi en 1740, et mourut en 1764. Comme jurisconsulte, Restaut a composé plus. *mém.* écrits avec clarté et précision. Mais l'ouvr. qui lui fait le plus de réputat. est sa *Grammaire française*, publ. en 1730, et à laq. il ajouta, en 1732, un tr. de versificat. Cet ouvr., dont il donna un abrégé en 1732, eut 9 édit. du vivant de l'aut., et fut long-temps le seul livre élémentaire sur la langue française; mais ceux qui ont paru depuis l'ont éclipsé. Restaut a revu la 4e édit. du *Traité de l'orthographe franç. en forme de dictionnaire*, Poitiers, 1764, in-8; et on lui doit une traduct. de la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12. C'est une satire allégorique du gouvernem. des jésuites, plus. fois réimpr., notamm. en 1824 par M. le baron d'Hénin de Cuvillers. On trouve dans quelq. exempl. une gravure qui a été supprimée. La *Monarchie des Solipses* a été attribuée à Scoti et à Inchofer; mais on ne peut rien affirmer à ce sujet (*v.* la dissertat. de J.-G. Knesebke *de Autoritate libelli de Monarchiâ Solipsorum*, 1812, in-8).

RESTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), écriv. fécond et spirituel, mais cynique et bizarre par système, né en 1734 au village de Sacy, en Bourgogne, vint jeune à Paris, où l'indigence et des goûts licencieux lui firent contracter des liaisons et des habitudes avilissantes qu'il conserva toute sa vie, et qui pourtant ne l'empêchèrent pas de vouloir s'ériger en réformat. Quelq. succès, et surtout un amour-propre excessif, lui ayant persuadé qu'il était au moins l'égal de Voltaire, et bien supérieur à Buffon, qu'il appelle *une Taupe*, il crut pouvoir lutter contre J.-J. Rousseau, dont il affectait toutes les singularités, et fit paraître en 1772, en opposition à l'*Émile*, les *Lettres d'une fille à son père*, qu'il regardait comme *un chef-d'œuvre de sensibilité, un tissu de lumières et de vertu*, et le plus beau présent qu'il pût offrir à la postérité. Ce *modeste* auteur, appelé quelque part le *Rousseau du ruisseau*, mourut à Paris en 1806, aussi oublié que la plupart de ses ouvr., dont nous ne citerons que les principaux : *le Pornographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de réglement pour les prostituées*, Londres, 1769, in-8. — *La Femme dans les trois états, de fille, d'épouse et de mère*, Paris, 1773, 3 vol. in-12. — *L'École des pères*, ib., 1776, 3 vol. in-12. — *Le Paysan perverti*, ib., 1776, 4 vol. in-12. — *La Paysanne pervertie*, ibid., 1776, 4 vol. in-12. — *Le nouvel Abailard, ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*, 1778, 4 vol. in-12. — *La Vie de mon père*, 1779, 2 vol. in-12 (c'est le meilleur ouvr. de l'auteur). — *La Malédiction paternelle*, 1779, 3 vol. in-12. — *Les Contemporaines*, 1780 et ann. suiv., 42 vol. in-12. — *Les Nuits de Paris, ou le Spectateur nocturne*, 1787, 4 vol. in-12. — *Les Provinciales*, 1789-1794, 12 vol. in-12. — *Le Drame de la vie*, 1793, 5 vol. in-12. — *Le Cœur humain dévoilé*, 16 vol. in-12. — *La Philosophie de M. Nicolas*, 1796, 3 vol. in-12.

RESTOUT (Jean), peintre ordinaire du roi et direct. de l'acad., né à Rouen, où il mourut en 1768, à l'âge de 76 ans, était fils d'un peintre distingué, nommé Jean comme lui et neveu de Jouvenet, dont il suivit les leçons. On a de Restout plus. vastes composit., où il a quelquefois outré les défauts de son maître, mais où il a aussi déployé une imagination féconde et un talent remarquable. Ce sont le tableau de *St.-Paul imposant les mains à Ananie;* le plafond de la biblioth. de Sainte-Geneviève; *la Présentation de la Vierge*,

qu'il fit pour sa ville natale; les tableaux de *Flore* et de *Bacchus*, au château de Fontainebleau, et celui qui a pour sujet *la Confiance d'Alexandre dans son médecin Philippe*, au Grand-Trianon. — RESTOUT (Jean-Bernard), fils du précéd., cultiva aussi la peinture, et fut reçu de l'acad.; mais ayant embrassé les principes de la révolution, il quitta sa palette pour siéger parmi les membres de la municipalité qui s'installa le 10 août 1792, fut chargé le soir même de l'arrestation de M. de La Porte, intendant de la liste civile, et de Thierry, valet-de-chambre de Louis XVI. Accusé d'avoir pris part aux dilapidations qui eurent lieu au garde-meuble de la couronne, il fut renfermé à St.-Lazare, où il subit une captivité de 15 mois, et mourut en 1796. On a de cet artiste quelques tableaux bien inférieurs à ceux de son père.

RESTY (JUNIUS-ANTOINE, comte de), né en 1755, dans la républiq. de Raguse, dont il devint gonfalonier en 1797, mort en 1814, a laissé un rec. de poésies latines, publ. après sa mort, in-8 (*v.* le *Journal des savants* de 1817). — Un autre RESTY ou RESTI (Giugno), mort en 1735, a donné quelq. pièces de vers et une *Hist. de Raguse*, en italien.

RETZ (ALBERT DE GONDI, plus connu sous le nom de maréchal de), né en 1522, à Florence, d'une famille ancienne, fut amené fort jeune en France, à la suite de Catherine de Médicis, et obtint un avancem. rapide à la cour, où il sut cacher son avidité et son ambition sous l'apparence du plus noble désintéressem. Employé aux armées et dans plus. missions importantes, son adresse le servit encore mieux que ses talents, et il obtint successivem. la faveur de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Il mourut en 1602, chargé d'ans et de biens, dit l'Estoile, mais laissant une réputation fort équivoque. Le maréchal de Retz passe, avec Tavannes, pour avoir conseillé le massacre de la St.-Barthélemi; et on l'accuse d'avoir fait périr Loménie dans sa prison, pour s'emparer de ses dépouilles. — RETZ (Pierre de GONDI, cardinal de), frère du précéd., né à Lyon en 1533, embrassa l'état ecclésiastiq. au sortir de ses études, et fut égalem. protégé par Catherine de Médicis. Nommé évêque de Langres en 1565 et transféré sur le siége de Paris en 1570, il fut successivem. chancelier et gr.-aumônier de la reine Élisabeth d'Autriche, chef du conseil de Charles IX, et, après la mort de ce prince, administrateur des domaines d'Élisabeth, emploi dont il s'acquitta avec une exacte probité. La faveur dont il jouissait n'ayant pas diminué sous Henri III et sous Henri IV, Gondi fut chargé, sous ces deux princes, de plus. missions importantes auprès du St.-siége, et les remplit, sinon avec talent, du moins avec beauc. de prudence et de zèle. Il mourut en 1616, et eut pour success. Henri de Gondi, son neveu.

RETZ (JEAN-FRANÇ.-PAUL de GONDI, card. de), petit-neveu des précéd., né à Montmirail en 1614, de Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères de France, fut destiné dès sa naissance à l'épiscopat, et eut St Vincent de Paul pour précept. Peu disposé d'abord à profiter des leçons de son illustre maître et encore moins à seconder les projets de sa famille, il essaya de s'y soustraire en se livrant sans réserve et avec le plus gr. éclat à tous les égarements de la jeunesse. Mais n'ayant pu, même à force de scandale, échapper à l'Église, il résolut d'y obtenir des succès. Se livrant avec ardeur à l'étude de la théologie, il se fit bientôt une réputation si brillante, que Louis XIII en mourant le désigna pour la coadjutorerie de Paris. Ce choix ayant été confirmé par la régente, Gondi entra dans ses fonctions archiépiscopales avec une ferme résolution de remplir scrupuleusement tous ses devoirs extérieurs, « et d'être aussi homme de bien pour le salut des autres qu'il pourrait être méchant pour lui-même » (*v.* ses *Mém.*, pag. 85). Déjà ses talents, sa popularité et les aumônes considérables qu'il faisait adroitem. répandre, lui avaient gagné l'esprit public; il s'empara de celui du clergé, et bientôt son influence devint telle, que Mazarin en prit de l'ombrage et le traversa dès-lors dans tous ses projets. Loin cependant de craindre un ennemi si redoutable, Gondi s'attacha au contraire à exciter sa haine, et mit constamm. sa gloire à lui être opposé. « Esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, dit le président Hénault, il aimait l'intrigue pour intriguer, » et lui-même nous apprend que *le nom de chef de parti, qu'il avait toujours honoré dans les vies de Plutarque*, était dep. long-temps l'objet de son ambition. Les circonstances fâcheuses dans lesquelles se trouvait alors la cour n'étaient que trop favorables à ses projets; il sut habilement en profiter, se mit à la tête des mécontents, répandit l'or à pleines mains, précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans les séditions, brava Mazarin, lutta contre Condé, joua tour à tour auprès de la reine le rôle d'ennemi et de conciliateur; et, lorsqu'il eut allumé tous les feux de la discorde, il fit la paix par ambit., comme il avait fait la guerre, obtint le chapeau de card., et alla expier au château de Vincennes tous les maux qu'il avait causés. Moins abattu de sa disgrâce qu'animé du désir de la vengeance, Gondi supporta sa prison avec une rare fermeté. Il obtint d'être transféré au chât. de Nantes, et c'est de là qu'il s'échappa, à la vue même de ses gardes, pour revenir à Paris tenter de nouveaux événements; mais une chute de cheval l'ayant forcé de renoncer à ce premier projet, il se réfugia en Espagne, passa de là à Rome, assista au conclave, y soutint sa dignité, décida l'élection d'Alexandre VII, parcourut ensuite la Hollande et les Pays-Bas, et quoiqu'il y fût poursuivi par la haine du favori victorieux, « il semblait encore, dit Bossuet, le menacer de ses tristes et intrépides regards. » Rentré en France en 1661, le cardin. de Retz fit sa paix avec la cour en renonçant à son archevêché, dont il était depuis long-temps titulaire par la mort de son oncle, et obtint en dédommagement l'abbaye de St-Denis. Il retourna deux fois à Rome pour l'élection de Clément IX et celle de Clément X; mais ce furent les derniers actes de sa vie politique. Renonçant tout

à coup à l'intrig. « comme si, dit encore Hénault, toute sa vanité d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit et des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge, » il vécut dans la retraite, y pratiqua toutes les vertus qui caractérisent l'homme de bien, acquitta toutes ses dettes, qui s'élevaient à plus de quatre millions, voulut deux fois renoncer à la pourpre, qu'il *reconnaissait avoir trop chèrement achetée*, et mourut le 24 août 1679, emportant les regrets de ses nombreux amis, et les bénédictions de tous les infortunés dont il avait tant de fois soulagé la misère. Parmi les ouvrages qui nous restent du cardinal, ses *Mém.* tiennent sans contredit le prem. rang. « Ils sont écrits, dit Voltaire, avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. » Ils parurent pour la prem. fois en 1717, et furent souvent réimpr. depuis avec les *Mémoires* de Joly et de la duchesse de Nemours (6 vol. in-12). On les retrouve dans la 2e série des *Mém. relatifs à l'histoire de France*, avec notices, par MM. Petitot et Montmerqué. On cite encore de lui la *Conjuration de Fiesque*, qu'il composa à 18 ans, et qu'il traduisit en grande partie de l'italien de Mascardi. Richelieu, en lisant cet ouvr., prévit que l'auteur serait un esprit turbulent et dangereux. Musset Pathay a publié en 1807 des *Recherches historiques sur le card. de Retz*.

RETZ (Gilles de Laval, seigneur de). — V. Laval.

RETZIUS (Anders-Jahan), professeur d'histoire naturelle et de chimie à Lunden, ville de la Scanie, où il avait fondé une société physiographiq., et où il mourut en 1821, membre de 31 sociétés sav., était né en 1747 à Christianstadt. Entre autres ouvrages on cite de lui : *Observationes botanicæ, sex fasciculis comprehensæ*, Leipsig, 1779-91, in-fol., avec 19 pl. color. Les *Mém.* de l'acad. de Stockholm, pour 1822, contiennent sa notice biographique.

REUCHLIN (Jean), philologue, né à Pforzheim en 1455, avait une connaissance approfondie des langues latine, grecque et hébraïque, et obtint la réputation d'un des plus savants hommes de son temps. Il brilla successivement en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie, fut employé par le duc Ebherard Ier dans plusieurs négociat. importantes, obtint le titre de comte palatin, et devint ensuite triumvir de la ligue de Souabe. Mais un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne lui ayant suscité de cuisants chagrins, il se retira à Tubingue, y enseigna le grec et l'hébr., et mourut à Stuttgard en 1522, laissant un gr. nombre d'ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans la *Biographie* des sav. de Tubingue, par C.-F. Schnurrer, Ulm, 1792, in-8. Les principaux sont : *Liber de verbo mirifico*, Lyon, 1522, 1552, in-16. — *Scenica progymnasmata*, 9e édit., Leipsig, 1515, in-4. — *Oratio ad Alexandrum VI, pont.-max., pro Philippo, Bavariæ duce*, Venise, 1498, in-8 et in-12. — *Liber congestorum de arte prædicandi*, 1504, in-4. — *Rudimenta hebraica*, 1506, in-fol. — *Lexicon hebraicum*, 1512, in-8 : c'est le prem. livre hébreu imprimé en Allemagne. — *Defensio contra calumniatores suos colonienses*, Tubingue, 1513 et 1514, in-4. — *De arte cabalisticâ libri III*, Haguenau, 1530, in-fol. Reuchlin passe pour avoir introduit le premier en Allemagne les représentat. dramatiq. dans les colléges. J.-H. Mai a composé une *Vie* de Reuchlin, en lat., Dourlach, 1787, in-8.

REUILLY (Jean de), correspond. de l'Institut, né en 1780 d'une famille noble de Picardie, fut chargé d'une mission en Russie en 1802, suivit en 1803 le duc de Richelieu à Odessa, et entreprit ensuite le voyage de la péninsule taurique, guidé par les conseils du célèbre Pallas, qui lui avait tracé son itinéraire. De retour en France, Reuilly fut nommé successivement membre de la Lég.-d'Honneur, audit. au conseil-d'état, sous-préfet à Soissons, et passa plus tard à la préfecture de l'Arno, avec les titres de baron et de maître des requêtes; mais il jouit peu de ces diverses faveurs : une maladie de poitrine, suite d'une blessure qu'il avait reçue dans un duel, l'enleva en 1810, à peine âgé de 30 ans. Son *Voyage en Crimée et sur les bords de la mer Noire, pend. l'année* 1803, Paris, 1806, in-8, est le prem. ouvrage qu'un Français ait publié sur cette contrée. Il est accompagné d'une carte, de planches et de vignettes, et enrichi des notes de Pallas. On doit encore à Reuilly : *Description du Thibet, d'après la relation des lamas tongouses établis parmi les Monghols, trad. de l'allemand avec des notes*, Paris, 1818, in-8; et une *Notice sur les travaux agricoles de MM. J. Brayer et Danzé* (*Magasin encyclopédique*, 1807). On croit qu'il avait composé un mémoire sur les relations commerciales de l'Inde avec l'Europe par le continent, et sur la possibilité d'une expédit. par terre en Asie; mais cet ouvr., remis, dit-on, alors au chef du gouvernement, n'a pas été publié.

REUSNER (Nicolas), jurisconsulte, poète et compilateur, né en 1545 à Lemberg en Silésie, fut revêtu de la dignité d'assesseur de la chambre impériale de Spire, et nommé professeur à l'acad. de Strasbourg, où il remplit pend. plus. ann. la chaire des institutes, passa ensuite à celle d'Iéna, dont il fut deux fois recteur, obtint la couronne poétique de l'empereur Rodolphe II, qui le créa comte palatin, et fut député de l'électorat de Saxe en 1595, à la diète de Pologne. Il mourut à Iéna en 1602, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont plus. sont oubliés, même en Allemagne. Nous ne citerons ici que ceux qui peuvent encore fixer l'attention des curieux. Ce sont : *Descriptio oppidi Lavingæ ad Danubium*, 1567, in-4. — *Principum et ducum Venetorum liber*, 1579, in-8. — *Polyanthea, sive Paradisus poeticus*, Bâle, 1579, in-8 : cette compilation, divisée en VII livres, contient le verger, le parterre, la métairie, le jardin, la volière, le vivier et la grotte. — *Hodæporicorum, sive Itinerum totius ferè orbis libri VII*, 1580, in-8, très rare. — *Ænigmatologia, seu Sylloge ænygmatum et gryphorum convivalium*, Strasbourg, 1589, in-8. — *Anagrammatographia*, Iéna, 1602, in-8. — *Narrationes rerum mirabilium in Pannoniâ sub*

*Turcarum imperatoribus, usquè ad annum* 1800 *gestarum*, Francfort, 1605, in-4.—REUSNER (Élie), antiquaire et historien, frère du précédent, professa la philosophie à Iéna, et mourut dans cette ville en 1612, à l'âge de 57 ans. On a de lui : *Genealogicon romanum de familiis præcipuis regum, principum, cæsarum, imperatorum, consulum*, etc., Francfort, 1590, in-fol. — *Opus genealogicum cathol. de præcipuis familiis imperatorum, regum, principum, aliorumque orbis christiani procerum*, ibid., 1592, in-fol.— *Ephemerides, sive Diarium in quo et epitome omnium fastorum et annalium tàm sacrorum quàm profanorum*, etc., ibid., 1592, in-4. — *Genealogia regum, electorum, ducum...., qui origines suas à Witteckindo deducunt*, Iéna, 1577, in-fol. — Jérémie REUSNER, frère des deux précédents, conseiller du prince de Leignitz, a laissé un traité *de Usurpationibus*. — Deux autres Jérémie REUSNER, jurisconsultes, nés aussi à Lemberg, l'un mort en 1594, l'autre en 1652, ont composé quelq. ouvr.

REUSS (JÉRÉMIE-DAVID), sav. philologue, né en 1750 dans le duché de Schleswig, fut admis comme employé, en 1782, à la bibliothèque de Goettingue, dont il devint en 1814 conservateur en chef. De 1785 à 1827 il occupa dans la même ville la chaire d'histoire générale et spéciale de la littérature. Son grand âge l'obligea de se démettre de ses fonctions, et il mourut en 1837, à 87 ans. On a de lui : *Repertorium commentation. à societatib. litterar. editarum*, 1801-20, 20 vol. in-4. Cet ouvr. d'une haute importance valut à l'auteur une réputation européenne. — *L'Angleterre savante*, de 1770 à 1790, Berlin, 1791, 10 vol. in-8, *continuée* jusqu'en 1803, 6 vol. in-8. — *Description des MSs. et des livres remarquables de la biblioth. de l'univ. de Tubingue*. — Plus. autres écrits bibliographiq.

REUVENS (JEAN-ÉVERARD), jurisconsulte, né à Harlem en 1763, obtint les charges les plus élevées dans la hiérarchie judiciaire, et, lors de la réunion de la Hollande, fut nommé conseiller à la cour de cassation. Rappelé en Hollande après les événem. de 1814, il y devint présid. d'une des cours d'appel de La Haye. Il mourut à Bruxelles en 1816, victime, dit-on, d'un noir complot dont toutes les circonstances ne sont pas connues. Ce jurisc. est considéré comme le principal auteur du nouv. code criminel du royaume des Pays-Bas. Son fils, professeur à l'université de Leyde, jouit d'une réput. littéraire très distinguée.

REVAI (NICOLAS), professeur de littérature à l'univers. de Pesth, mort dans cette ville en 1807, est l'un des écrivains qui ont le plus contribué à répandre en Hongrie l'esprit de recherches et de critique qui distingue aujourd'hui les savants de ce pays. Ses ouvr. ont été recueillis à Raab en 1787; on estime ses *Antiquités hongroises*, et sa grammaire, qui a pour titre : *Elaboratior grammatica hungarica ad genuinam patrii sermonis indolem fideliter exacta*, etc., Pesth, 1805, 2 vol. in-4.

REVELLIÈRE-LÉPAUX (LOUIS-MARIE), membre du directoire exécutif, né en 1753 à Montaigu, petite ville de Vendée, dont son père fut maire pendant 30 ans, se destina d'abord au barreau et fut reçu avocat au parlement de Paris en 1775. Mais son peu d'aptitude à cette carrière le détermina bientôt à y renoncer; il se maria à une demoiselle Boyleau de Chandoiseau, qui lui inspira le goût de la botanique, dont plus tard il ouvrit un cours public à Angers. Cependant la révolut. approchait; il en embrassa les principes avec ardeur, fut nommé d'abord syndic de sa commune, puis député aux états-généraux, et dans la part qu'il eut aux premiers débats de l'assemblée constituante, il laissa percer une tendance très prononcée pour les opinions républicaines. La session terminée, il devint membre de l'administration de son département, fut ensuite appelé aux fonct. de juré près la haute cour d'Orléans, et de retour à Angers au mois d'août 1792, il y fut nommé memb. de la convention. Outre les tournées patriotiques qu'il fit dans le département de Maine-et-Loire avant d'aller siéger à la nouvelle assemblée, Revellière avait donné d'autres gages de dévouement au parti républic., en coopérant à la création d'un club et à la rédaction d'un journal dans ce sens. Ce fut lui qui, par représailles contre le manifeste de Brunswick, fit adopter le décret portant « que la nation française viendrait au secours de tous les peuples opprimés qui voudraient recouvrer leur liberté; » et bien qu'au 18 mai 1791 il n'eût pas balancé à prédire que « le jour où la France cesserait d'avoir un roi elle perdrait sa liberté et son repos pour être livrée au despotisme effrayant des factions, » il n'en vota pas moins, dans le procès de l'infortuné Louis XVI, pour la mort et contre le sursis et l'appel au peuple. Antagoniste de Danton dans la séance du 11 mars 1793, où celui-ci s'efforça d'entraîner l'assemblée à choisir des ministres dans son sein, Révellière, dont la stature était grêle et contournée, réussit, par une énergique improvisation et par son attitude impassible en présence des sicaires dont on avait encombré la salle, à reculer de quelques jours le dernier triomphe de l'anarchie en relevant les girondins abattus. Il ne les défendit pas avec moins de courage au jour où fut prononcée leur proscription (*v.* GENSONNÉ, GUADET, etc.), et plus tard il ne dut son propre salut qu'à l'espèce de dédain qu'inspira l'état d'épuisement et de délabrement où l'avaient réduit ses efforts pour se faire entendre au milieu du tumulte des séances. Lorsque le comité de sûreté génér. lança contre lui un mandat d'arrêt, il se réfugia d'abord auprès de M. Bosc, puis dans la maison de M. Buire, son ancien collègue à la constituante. Revellière vint rejoindre à Paris sa femme et sa fille dès que la chute de Robespierre lui permit de reparaître. Rappelé à la convention (mars 1795), son prem. acte fut de s'opposer à la mise hors la loi de l'anc. présid. du comité de sureté générale, par qui sa proscription avait été naguère prononcée. Membre de la commission des douze, il fut chargé de soutenir div. parties du plan de constitution de l'an III, et fut l'un des derniers présidents de la convention, où

il combattit avec vigueur les anarchistes qu'on désignait sous le nom de *Queue de Robespierre*. Étant entré au conseil des anciens, il en fut élu à l'unanimité président, et, sur 218 votants, obtint 216 suffrages pour la candidature au directoire, dont il fit partie à sa création avec Barras, Letourneur, Rewbell et Sieyes. Revellière parait y avoir plus particulièrement exercé l'action de résistance, indispensable pour l'équilibre. Sur les sollicitations de plusieurs membres des deux conseils, il donna sa démission lors des événements du 30 prairial, et rentra dans la vie privée. A la création de l'Institut, nommé membre de la classe des sciences morales et politiques, il y lut, quelque temps av. le 18 fructidor, des *Réflexions sur le culte, les cérémonies civiles et les fêtes nationales*, et le mode de religion qu'il y préconisait devint le symbole de foi de la *théophilanthropie*. Lorsque les pratiques de cette religion devinrent la proie du ridicule, on ne manqua pas de traîner aussi sous ses verges l'homme à qui était imputée la création de cette secte : à tort ou à raison c'était Revellière qu'on en avait fait le grand-prêtre. Celui-ci, qui avait continué d'assister aux séances de l'Institut, aima mieux renoncer au fauteuil académique que de prêter le serment de fidélité à l'empereur. Retiré alors aux environs d'Orléans, il y vécut obscur, et revint plus tard habiter Paris, où il n'eut un dern. rapport avec l'autorité que pour refuser les offres d'une pension qui lui furent faites de la part du gouvernement impérial, sous la seule condit. qu'il en ferait la demande. Il se trouva compris dans la loi d'amnistie lors de la seconde restaurat., comme n'ayant occupé aucun emploi dans les *cent-jours*, et il mourut le 27 mars 1824. Outre des *Mém.* de sa vie, qu'il avait dictés à son fils pour être publiés à une époque donnée après sa mort, et les *Réflex. sur le culte*, etc., dont il a été parlé plus haut, Paris, an V, in-8, et trad. en allemand, 1797, in-8, il a laissé quelq. opuscules, dont M. Mahul a recueilli les titres dans l'*Annuaire nécrolog.*

REVEL (Jean), dessinat., né à Paris en 1684, mort à Lyon en 1751, est l'inventeur des points rentrés qui, mélangeant les couleurs claires avec les obscures, les rendent plus douces, et c'est encore lui qui a trouvé le secret de placer les ombres du même côté, et de produire de vrais tabl. sur les étoffes. Cet artiste était fils de Gabriel Revel, peintre qu'employait Lebrun.

REVER (Marie-François-Gille), correspondant de l'Institut, membre des sociétés d'agriculture et de médecine, des acad. de Rouen, de Caen, de Nantes, de la soc. des antiquaires de Normandie, né à Dol (Ille-et-Villaine) en 1753, entra au séminaire St-Sulpice, professa ensuite les mathémat. à Angers et la philosophie à Dol, et devint enfin curé de Couteville. Emprisonné un moment à l'époque de la révolution, il fut nommé en 1790 administrateur du départem. de l'Eure, puis député à l'assemblée législative, et en 1796 membre du jury d'instruction qui devait former l'école centrale de l'Eure, dont il fut bibliothécaire. Attaché enfin en qualité de commissaire du gouvernem. à l'administration du départem., il donna bientôt sa démission pour se retirer à Couteville, où il mourut en 1828. Rever est auteur de divers *Mémoires* sur l'instruction publique, l'agriculture, l'histoire naturelle, etc. Il avait plus de 40 ans lorsqu'il commença l'étude des antiquités de la Normandie. Son *Mémoire sur les ruines du vieil Évreux*, 1827, remporta la grande médaille d'or de l'Institut. M. Amand Fresnel a publié une *Notice biographiq. et littéraire sur F. Rever*, 1830.

REVIUS (Jacq.), principal du collége théologique de Leyde en 1642, assista au synode de Dordrecht, fut nommé réviseur de la *Bible* qui porte le nom de cette ville, et mourut à Leyde en 1658, à l'âge de 72 ans. On a de lui : *Belgicarum ecclesiarum doctrina et ordo*, grec et latin, Leyde, 1623, in-12. — *Épîtres françaises des personnages illustres et doctes à Scaliger*, Harderwyck, 1624, in-12. — *Historia pontificum romanorum*, Amsterdam, 1632, in-12.—*Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4.—Une *Hist. de Deventer*, en lat., 1661, in-4, et quelq. autres écrits de peu d'importance.

REWBELL (Jean-Bapt.), l'un des membres du directoire exécutif, né à Colmar en 1746, était bâtonnier de l'ordre des avocats d'Alsace lors de la convocation des états-généraux. Député à cette assemblée par le tiers-état de sa province, il s'y montra, dès son début, l'un des plus chauds partisans de la révolution, prit part à toutes les délibérations qui devaient amener l'affaiblissement du pouvoir et par suite la ruine de la monarchie, provoqua la spoliation des princes étrangers possessionnés en Alsace, poursuivit les nobles et les prêtres, et fut l'un de ceux qui sollicitèrent avec le plus d'ardeur une loi contre l'émigrat. Nommé après la session procureur-syndic du Haut-Rhin, il fut ensuite député à la convention, et y devint l'un des accusateurs de Louis XVI; mais envoyé à Mayence, peu avant l'époque du jugement, il ne coopéra au vote de mort que par son adhésion. Quels que fussent les principes politiq. de Rewbell, il recula devant le règne de la terreur, et se tint à l'écart pendant presque toute la durée de cette funeste époque; mais s'il désapprouva les crimes de Robespierre, il ne fut pas non plus du nombre des hommes courageux qui osèrent l'attaquer, et il ne se prononça hautement contre les jacobins qu'après la journée du 9 therm. Devenu membre du comité de sûreté générale, bientôt après président de la convention, Rewbell fit successivem. partie du comité de salut public et du conseil des cinq-cents, entra enfin au directoire, dont le premier il fut président, et exerça alors une grande influence dans toutes les délibérations politiques; mais son arrogance et l'opiniâtreté de ses opinions ne tardèrent pas à lui faire un gr. nombre d'ennemis, et lorsqu'il sortit du directoire en 1799, pour entrer au conseil des anciens, il se vit attaqué de toutes parts, et les plus graves inculpations pesèrent sur lui. Il eut le talent de dissiper l'orage; mais il fut exclu des affaires après le 18 brumaire,

et mourut dans l'obscurité en 1810, âgé de 64 ans.

REWICZKY (Charles-Émerance de REVISSINYE, comte de), homme d'état et célèbre bibliophile, né en Hongrie en 1737, était très versé dans le grec et le latin, et possédait la plupart des langues vivantes de l'Europe. Envoyé successivem. en Pologne, en Prusse et en Angleterre, par la cour d'Autriche, il se distingua dans ses div. missions, autant par la franchise et la noblesse de son caractère que par ses talents diplomatiques; mais la faiblesse de sa santé l'ayant forcé de renoncer aux affaires, il se livra exclusivement à la culture des lettres, et mourut à Vienne en 1793. Le comte de Rewiczky avait formé une des bibliothèq. les plus précieuses de l'Allemagne, qu'il vendit à lord Spencer, après en avoir publié le catalogue sous ce titre : *Bibliotheca græca et latina, complectens auctores ferè omnes Græciæ et Latii veteris, cum delectu editionum*, etc., Berlin, 1784, 1794, in-8. On a du comte Rewiczky, une trad. en vers latins d'un poème persan; et il a trad. en franç. le *Tr. de tactique* d'Ibrahim Effendi, Vienne, 1769, in-12.

REY (Jean), né à Bugue, dans le Périgord, prit ses degrés en médecine, mais négligea la pratique de son art pour se livrer à l'étude de la chimie et de la physique, et mourut en 1645. Il a publ. des *Essais sur la recherche de la cause pour laquelle l'étain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine*, Bazas, 1630, in-8. Cet ouvrage, peu connu du vivant de l'aut., a été reproduit par Gobet, avec plus. additions, Paris, 1777, in-8. Rey a été l'un des précurseurs de la théorie actuelle de la chimie pneumatique. Il fut lié avec le P. Mersenne.

REY (Jean-Bapt.), musicien, né à Langerte en 1734, après s'être fait quelq. réputat. dans le midi de la France, vint, en 1776, à Paris, où il obtint l'emploi de maître d'orchestre à l'opéra, et fut breveté maître de musique de la chambre du roi, avec une pension de 2,000 livres. La révolut. lui enleva ce dern. avantage; mais il continua d'être attaché à l'Opéra, et n'a cessé, pend. 33 ans, de contribuer à sa prospérité. Rey a composé et restauré plus. ouvrages restés au théâtre, et a achevé l'opéra d'*Arvire et Évélina* de Sacchini. Il mourut en 1810. Napoléon l'avait nommé chef d'orchestre de sa chapelle.

REYBAZ (Étienne-Salomon), ministre protestant, né à Vevai en 1739, obtint à Genève de brillants succès dans la prédication; mais les troubles politiques de 1782, l'ayant forcé à s'éloigner, il vint à Paris, et y résida presque toujours jusqu'à sa mort, en 1804. Reybaz fut, dit-on, l'un des nombreux collaborateurs de Mirabeau, et remplit le poste difficile de représentant de Genève près de la république franç. Plus tard il concourut de ses conseils et de ses lumières à la rédaction des articles organiques du culte protestant, qui firent partie de la loi du 12 germinal an X (2 août 1802). Reybaz a publ. : une *Épître à J. Balmat* pour revendiquer en faveur de ce villageois de Chamouni l'honneur d'avoir atteint le premier le sommet du Mont-Blanc, le 8 août 1786 : Saussure n'y monta que l'année suiv. — Une *Ode à M. Necker*, 1788, in-8. — Des *Sermons*, avec des *Hymnes analogues à chaque sermon*, et une *Lettre sur l'art de la prédication*, Paris, 1801, 2 vol. in-8; et dans l'*Année littéraire* de 1777 une *Lettre sur la déclamat. théâtrale*.

REYDELET (Jean-Jules-Maxime-Benoît), capit. de frégate, né en 1750 à Dombier, départem. de l'Ain, entra dans la marine en 1768, et ne tarda pas à s'y faire remarquer par une valeur brillante qui lui valut le grade de lieutenant de vaisseau. Il passa en cette qualité sous les ordres de l'amiral Truguet en 1792; mais ayant été envoyé en parlementaire pour sommer le commandant sarde d'évacuer la presqu'île de Sant-Antiogo, cette mission faillit causer sa perte par la trahison du commandant qui, après avoir feint de consentir à une capitulat., s'empara de lui malgré les vives réclamat. de l'amiral, le fit amarrer à la bouche d'un canon, et menaça d'envoyer ses débris vers la flotte française à la prem. hostilité. Abandonné forcément à son ennemi, le malheureux Reydelet fut traîné pendant 5 jours de ville en ville, exposé à tous les outrages de la populace, et jeté ensuite dans un cachot profond, d'où il ne sortit que pour être conduit à Cagliari, ou de nouv. persécut. l'attendaient : il essaya en vain de s'y soustraire en s'échappant du milieu de ses gardes. Accablé par le nombre, il dut céder à la force, et fut reporté mourant dans sa prison; mais ayant été transféré dans l'île de Corse, il recouvra enfin sa liberté, rentra en France, fut élevé au grade de capitaine de frégate, devint l'un des commandants de la flotille de Boulogne, et mourut en 1807, à 57 ans.

REYHER (Jean-Georges), profess. de médecine à l'univ. de Kiel, né dans cette ville en 1757, mort en 1807, est aut. de plus. ouvr., dont on trouve la liste dans la *Biogr. médic.* Tous sont en allem., à l'exception des deux dissertat. : *De venenis*, Kiel, 1782, in-4; et *Programma de diætâ neonatorum ac lactescentium*, ib., 1797, in-8. — Un autre Reyher (Samuel), probablem. de la même famille, mort à Kiel en 1714, conseiller du duc de Saxe-Gotha, et membre de la soc. royale de Berlin, a publ. une trad. d'Euclyde, en allem.; un ouvr. intit. *Mathesis biblica;* et une *Dissertat.*, en allem., sur les inscriptions de la croix de J.-C., et sur l'heure de son crucifiement.

REYMOND (Henri), évêque de Dijon, né en 1737 à Vienne, en Dauphiné, était curé dans sa ville natale lorsqu'il publia, de 1776 à 1781, divers écrits qui le mirent en opposition avec le haut clergé. Nommé évêque de l'Isère en 1793, il fut emprisonné pend. la terreur, recouvra sa liberté après le 9 thermidor, et fut quelque temps sans vouloir reprendre ses fonctions. Il assista néanmoins au concile de 1797, et fut chargé de publier les actes de cette assemblée. Promu au siége de Dijon en 1802, il refusa, en 1814, de faire chanter un *Te Deum* pour le retour du roi, publ. en 1815 une lettre pastorale en faveur de Napoléon, fut

mandé à Paris en 1816, et publia pour sa justification un *mémoire* dans la *Chronique religieuse*. De retour dans son diocèse en 1817, ce prélat y mourut subitem. en 1820, âgé de 83 ans. Ses écrits sont : *Droit des curés et des paroisses*, 1776, in-8. Ce livre fut supprimé par arrêt du parlement de Grenoble ; mais il a été réimprimé en 1791, 3 vol. in-12.—*Mémoire à consulter pour les curés à portion congrue du Dauphiné*, 1780. — *Droit des pauvres*, 1781. — *Analyse des principes constitutifs des deux puissances*. — *Adresses aux curés*. — *Mandements et lettres pastorales*.

REYNAUD (Marc-Antoine), curé de Vaux, au diocèse d'Auxerre, né vers 1717 à Limoux, en Languedoc, mort à Auxerre en 1796, a publié un assez gr. nombre d'écrits qui peuvent se diviser en quatre classes, ceux en faveur de l'appel et des objets qui s'y rattachent ; ceux contre la philosophie naissante ; ceux contre les *convulsions* et les *secours ;* et ceux contre la constitution civile du clergé. On trouve sur cet écrivain une *Notice* très détaillée dans l'*Ami de la religion*, t. XXXV, avec la liste de ses ouvr., qui n'offrent aujourd'hui que bien peu d'intérêt.—Reynaud (C.-A.-B.), maire du Puy, fut député de la Haute-Loire à l'assemblée législative et à la convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Envoyé en mission dans son départem., il fit exécuter tous les décrets rendus pend. le régime de la terreur ; cependant il se prononça pour le 9 thermidor, et fut l'un des commiss. chargés d'examiner la conduite de Carrier. Après la session, Reynaud devint membre du conseil des anciens, et mourut en 1796.

REYNEAU (Charles-René), oratorien, habile géomètre, associé libre de l'acad. des sciences, né à Brissac, dans l'Anjou, en 1656, professa d'abord la philosophie à Toulon et à Pézénas, fut ensuite chargé de remplir la chaire de mathématiques à Angers, où il obtint pendant 22 ans les plus grands succès, et mourut à Paris en 1728. On a de ce sav. : *l'Analyse démontrée*, 1708, 1736, 2 vol. in-4. — *Science du calcul des grandeurs en général, ou Éléments de mathématiques*, 1714-35, 2 vol. in-4. le second vol. fut publ. par le P. Mazières. Quelq. biographes lui attribuent à tort *la Logique ou l'Art de raisonner :* ce petit traité est du P. Noël Regnault.

REYNIER (Jean-Louis-Ebnezer), général, etc., né à Lausanne en 1771, s'était appliqué aux sciences exactes, et se destinait au génie civil lorsque la révolut. vint lui ouvrir la carrière des armes. Il s'enrôla comme simple canonnier ; mais ses talents lui valurent peu de temps après l'emploi d'adjoint à l'état-major ; et ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de Belgique en 1792. Élevé au grade d'adjud.-général, il contribua en 1793 aux succès de l'armée du Nord, devint général de brigade pendant la conquête de la Hollande en 1794, et se distingua au passage du Wahal. Choisi, lors des préliminaires de la paix avec la Prusse, pour fixer la démarcation des cantonnements, Reynier donna dans cette occasion une idée très avantageuse de ses connaissances, et ne se fit pas moins remarquer ensuite dans l'emploi de chef de l'état-major-gén. de l'armée du Rhin sous les ordres de Moreau. Son habileté se déploya surtout aux divers passages du Rhin, aux batailles de Rastadt, de Néresheim, de Friedberg, de Biberach et au siége de Kehl. Écarté pend. quelque temps du service par l'intrigue, il y rentra lors de l'expédition d'Égypte, contribua à la victoire des Pyramides, et occupa ensuite la province de Charkié, où son intégrité, sa modération et sa prudence lui gagnèrent l'estime d'un peuple difficile à soumettre. Dans la campagne de la Syrie, Reynier passa la premier le désert avec sa division, culbuta l'avant-garde ennemie, fit le siége d'El-Arisch, battit complétement 20,000 Turks qui venaient à sa rencontre, fit le siége d'Acre, et fixa la victoire à la bataille d'Héliopolis en enfonçant l'élite des janissaires. Après l'assassinat de Kléber, qui l'avait envoyé commander dans le Kélioubeh, Reynier revint au Kaire, et c'est là que commencèrent ses prem. plaintes contre Menou, dont il souffrait impatiemm. l'autorité. L'inimitié de ces deux chefs ne pouvait manquer de nuire à leurs opérations, et par conséquent au salut de l'armée. L'approche des Anglo-Turks ne put même les réunir, et la perte de la bataille livrée le 20 mars 1800 sous les murs d'Alexandrie fut le triste résultat de leurs divisions. Arrêté par ordre de Menou, et conduit à Paris, Reynier y fut très mal reçu du prem. consul. L'ouvrage qu'il publia sur l'Égypte et le duel qu'il eut ensuite avec le général Destaing, achevèrent sa disgrâce. Il fut exilé de Paris en 1803 ; mais l'utilité de ses services le fit rappeler en 1805. Il obtint alors le commandement d'une partie de l'armée d'Italie, fit la conquête des Calabres, où il se concilia tous les esprits par sa conduite honorable, devint ministre de la guerre à Naples, alla ensuite cueillir de nouveaux lauriers à Wagram, où il commanda le corps des Saxons, passa de là en Espagne, y rendit de nouv. services, et soutint sa réputat. dans la campagne de Russie, en 1812, à la tête du 7e corps d'armée sous les ordres du prince Schwartzenberg. Reynier se signala de nouveau en 1813, à Bautzen, Gorlitz, et au combat de Dennevitz, où il eut la gloire de sauver l'armée par l'habileté de ses manœuvres. La bataille de Leipsig, où il fut abandonné par le corps saxon qu'il commandait, fut le terme de sa carrière militaire. De retour à Paris après cette affaire désastreuse, il y mourut en 1814, à peine âgé de 44 ans. On a de lui : *De l'Égypte après la bataille d'Héliopolis, et considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays*, Paris, 1804, in-8 : cet ouvr., qui fut trad. en angl., a été réimpr. en 1828 sous le titre de *Mémoires de Reynier*, précédés d'une *notice* par M. Bulos, dans la 2e série des *Mémoires sur la révolut. française*. — *Conjectures sur les anc. habitants de l'Égypte*, ib., 1804, in-8. — *Sur les sphinx qui accompagnent les pyramides*, 1805, in-8.

REYNIER (Jean-Louis-Antoine), naturaliste et agronome, frère du précéd., né en 1762 à Lausanne,

après quelq. voyages en Hollande et dans diverses provinces de la France, s'établit dans le Nivernais, où il avait acquis un domaine. Il rejoignit son frère en Égypte, et peu de temps après obtint du général en chef le titre de directeur des revenus de l'armée expéditionn. et du mobilier national. Après le départ de Bonaparte pour la France, Reynier fut appelé par Kléber au comité administratif, et sous le gouvernem. de Menou, il fut chargé de le direct. des finances qui remplaça ce comité. Revenu dans son domaine après la malheureuse issue de l'expédition d'Égypte, il fut appelé au bout de quelq. années par Joseph Bonaparte à la charge dangereuse et difficile de commissaire royal dans la Calabre. Il devint, sous Joachim Murat, surintendant-général des postes du royaume de Naples, et ne quitta quelques mois ce haut emploi que pour réorganiser l'administrat. des forêts avec le titre de direct.-gén. Les événem. de 1814 l'ayant écarté de toutes fonctions, il alla se fixer dans le canton de Vaud, y accepta l'intendance des postes cantonnales, et partagea dès-lors ses instants entre les devoirs de cette charge et les travaux scientifiques. Il mourut en 1824 à Lausanne. Le général La Harpe lut à la société cantonnale des sciences naturelles, sa *notice biographique*, 1825, in-8 de 15 pag. Outre un certain nombre d'*articles* dans l'*Encyclop. méthodique* (Dictionn. d'agriculture); la *Décade égyptienne*; la *Décade philosophique* (an X-XIII); la *Revue philosophiq.* et la *Feuille du canton de Vaud*, Reynier a publ. plus. ouvr., entre autres : *Du feu et de quelques-uns de ses princip. effets*, in-8, 1787, 2e édit., 1790. — *Mémoire pour servir à l'hist. physique et naturelle de la Suisse* (avec le profess. Struv., 1788, in-8, t. Ier. — *Le Guide du voyageur en Suisse*, etc., 1791, in-12. — *Considérations sur l'agriculture de l'Égypte et sur les améliorations dont elle est susceptible*, réimpr. dans le t. IV des *Mémoires sur l'Égypte*. — *De l'Égypte sous la domination des Romains*, 1807, in-8. — *Précis d'une collection de médailles antiques* (qu'il avait formée), etc., 1818, in-8; enfin des *Traités de l'économie publique et rurale* de plus. peuples anciens, collection très savante.

REYNOLDS (WILLIAM), théologien anglais, né près d'Exeter, dans le Devonshire, après avoir montré beaucoup de zèle pour le protestantisme, embrassa la religion catholique, reçut les ordres sacrés, et mourut en 1594 en odeur de sainteté, à Anvers, où il avait obtenu une cure. On a de lui : *Réfutation de Guillaume Whitaker*, Paris, 1583, in-8.—*De justâ republ. christ., in reges impios et hæreticos auctoritate*, ouvr. que d'autres attribuent à Guill. Rose. — *Traité du sacrement de l'Eucharistie*, ib., 1593, in-8. — *Calvino-Turcismus*, ouvr. terminé par Gifford, ib., 1597, Cologne, 1603, et plus. autres écrits moins import.

REYNOLDS (sir JOSUÉ), célèbre peintre angl., présid. de l'acad. roy. des arts, mourut à Londres en 1792, à l'âge de 69 ans, est regardé comme le fondat. de l'école anglaise. C'est surtout dans le portrait qu'il a excellé. Au mérite de l'invention, à un goût exquis, à une facilité heureuse, il joignait une richesse et une harmonie de couleur qui lui assignent un rang distingué parmi les peintres de portraits des autres écoles, et lui donnent incontestablem. le prem. parmi ceux de sa nation. On élève à plus de 240 le nombre des ouvr. qu'il a exposés. Reynolds s'est aussi fait remarquer comme écrivain. Les *discours* qu'il a composés sur la peinture sont des chefs-d'œuvre d'élégance, d'énergie et de discussion. Ils ont été trad. en franç. par Jansen en 1788, et réimpr. en 1806, 2 vol. in-8.

REYRAC (FRANÇOIS-PHILIPPE DULAURENS DE), né en 1734 au château de Longeville, dans le Limousin, d'une famille qui s'était illustrée par les armes, entra, dès l'âge de 16 ans, dans la congrégation des chanoines réguliers de Chancelade, et s'annonça bientôt dans la chaire par une éloquence douce et persuasive, une pureté de style et une sévérité de goût qui lui valurent des succès. Le panégyrique de St-Louis, qu'il prononça à Toulouse et à Bordeaux, lui ouvrit les portes des acad. de ces deux villes. Mais le jeune orateur avait su vaincre un gr. défaut de mémoire et une extrême timidité qui lui parurent des obstacles insurmontables; il renonça à la prédicat., et vint, en 1765, se fixer à Orléans, où il fut nommé prieur-curé de la paroisse de St-Maclou. C'est là que, livré tout entier aux devoirs du ministère et à la culture des lettres, il fit admirer ses vertus modestes, et qu'il créa ces riantes composit. qui lui ont acquis une réputat. que le temps a peu diminuée. Il mourut à Orléans en 1782. Son *Éloge*, par Bérenger, a été publié dans cette ville en 1783. On a de l'abbé Reyrac : *Épître au comte de Vareilles* (son oncle) *sur le vrai bonheur de l'homme*, 1758. — *La Vertu*, ode à M. le duc de Mortemart, 1759. — *Lettres sur l'éloquence de la chaire*, 1760. — *Disc. sur la poésie des Hébreux*, 1760. — *Les charmes de la vie privée*, 1761, in-12. — *Poésies tirées des Stes Écritures*, 1770, in-8. — *Hymne au soleil*, Orléans, 1777, in-12, ouvr. en prose poétique, trad. en plus. langues, souvent réimpr., et augm. de différ. morceaux du même genre et de quelques poésies fugitives. Les *OEuvres de Reyrac*, conten. seulem. ses écrits en prose poétique et quelques vers choisis, ont été publ. à Paris en 1796 et en 1800, in-8.

REYRE (JOSEPH), ecclésiastique, né à Eyguières (Provence) en 1735, mort en 1812, s'est fait de la réputat. comme prédicat. et comme écrivain. Parmi ses nombr. ouvr., dont la plupart sont consacrés à l'instruction de la jeunesse, on cite : *le Mentor des enfants, ou Recueils d'instructions, de traits d'histoire et de fables nouvelles, propres à former l'esprit et le cœur des enfants*, in-12, 14e édit., 1821. — *L'École des jeunes demoiselles*, 2 vol. in-12, 6e édit., 1813. — *Anecdotes chrétiennes*, in-12, 3e édit., 1819. — *Le Fabuliste des enfants*, 4e édit., 1812. — *Année pastorale*, 1813, 3 vol. in-12.

REYS (ANTONIO DOS), littérateur portugais, né en 1690, près de Santarem, entra dans la congrégat. de l'Oratoire à Lisbonne, y remplit des charges

importantes, et mourut dans cette ville en 1738, laissant un gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels on cite des *poésies latines;* la *Vie de Ferdinand de Menezes*, en latin; une *Introduction au recueil des meilleurs poètes portugais;* et une édit. du *Corpus illustrium poetarum lusitanorum qui latinè scripserunt.*

REZZANO (François), ecclésiastique, né à Côme en 1731, mort en 1780, a publié: *Il libro di Giobbe, esposto in poesia italiana con annotazioni*, Rome, 1760, et Nice, 1781; cette traduct. passe pour son chef-d'œuvre.—*L'Anima meditante;* et *il Trionfo della Chiesa*, Venise, 1778.

REZZONICO (Ant.-Jos.), comte de La Torre, sav. littérat., naquit à Côme en 1709, d'une famille féconde en hommes de mérite, et qui s'honore d'avoir donné un pape à l'Église (Clément XIII). Après s'être distingué dans les armes en Espagne et en Italie, Rezzonico fut nommé gouverneur de la citadelle de Parme, et se livra sans réserve à la culture des lettres, qu'il n'avait jamais négligée, même au milieu des camps. Il mourut en 1785. On cite de lui: *De supposititiis militaribus stipendiis Benedicti Odescalchi, qui pontifex maximus, anno* 1676, *Innocentii XI prœnomine fuit annuntiatus*, Côme, 1742, in-fol., où l'auteur s'attache principalem. à démontrer la fausseté des anecdotes que plus. histor. ont rapportées sur la jeunesse de ce pontife. — *Ludovico Adamato, Galliar. et Navarr. regi christianissimo ob minorem fortissimamque Balearium à Gallis expugnat. musarum Epinicia*, etc., Parme, 1757, in-4. — *Disquisitiones plinianæ, in quibus de utriusque Plinii patriâ, scriptis, codicibus, editionibus atque interpretibus agitur*, ib., 1763-67, 2 vol. in-fol. Cet ouvr. est regardé par tous les savants comme un trésor d'érudit. et un modèle de bonne critique. On a encore de Rezzonico des *discours* prononcés dans les diverses sociétés littér. dont il était membre; et *Versi sciolti*, ib., 1774, in-4, conten. 15 sonnets, 7 odes anacréontiques et 4 petits poèmes.

REZZONICO (Aurelio), de la même famille, né à Côme en 1723, entra dans l'institut des jésuites, et se distingua dans la prédication. Après la dissolution de sa société, il fut pourvu d'un canonicat et de la dignité de pénitencier dans sa ville natale, et y mourut en 1777. On a de lui: *Orazione panegir. in lode di santa Cattarina, vergine e martire*, 1762. — *Orazione detta in Cremona per i felici successi dell' armi austriache*, 1764. — *Orazione sacra detta nella sala del senato di Lucca*, 1769.

RHADAMANTE (mythol.), fils de Lycaste, roi de Lycie, ou, selon une autre version, fils de Jupiter et frère de Minos, fut placé, après sa mort, juge aux enfers, avec ce même Minos et Éaque.

RHADAMÉADIS régnait dans le Bosphore-Cimmérien au commencement du 4e S. de notre ère. L'existence de ce prince ne nous a été révélée que par quelques médailles d'un travail fort barbare, observées pour la prem. fois par M. le colonel Stempkowsky, qui a publié sur ce sujet une *Notice* insérée dans les *Antiquités grecques du Bosphore-Cimmérien* de M. Raoul-Rochette.

RHADAMISTE, fils de Pharasmane, roi d'Ibérie, avait épousé Zénobie, fille de Mithridate, son oncle, roi d'Arménie. Cette alliance ne l'empêcha point d'attaquer son beau-père, et de le faire périr par trahison pour s'emparer de ses états. Attaqué lui-même ensuite par Artaban, roi des Parthes, il se vit forcé de se retirer auprès de son père Pharasmane. Celui-ci le fit assassiner, sous le prétexte qu'il avait conspiré contre lui, vers l'an 54 de J.-C., sous le règne de Néron.

RHAY (Théodore), jésuite, né en 1603, dans le duché de Clèves, fut précept. des jeunes ducs de Juliers et de Neubourg, ensuite recteur du collége de Duren, et mourut dans cette ville en 1671. On a de lui: *Descriptio regni Tibeti*, Paderborn, 1658, in-4. — *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg, 1663, in-4. — *Animæ illustres Juliæ Cliviæ, etc., è monumentis redivivæ*, ibid., 1663, in-4, et deux ouvr. de controverse en allem.

RHEA-SILVIA (mythol.), fille de Numitor, roi d'Albe, fut contrainte par Amulius, qui avait détrôné son père, à se faire vestale. Mais ayant été visitée par le dieu Mars, elle devint mère de Rémus et Romulus, qui, dans la suite tuèrent l'usurpateur, et remirent leur aïeul en possession de sa couronne.

RHÉE (mythol.), la même que Cybèle (*v.* ce nom).

RHEEDE (Henri-Adrien DRAAKENSTEIN van), gouverneur hollandais au Malabar, dans le 17e S., prit soin de rassembler et fit dessiner et peindre, à ses frais, les plantes les plus remarquables des contrées qu'il eut à parcourir, et en forma un des plus beaux ouvrages qu'on eût encore vu. Cet immense recueil parut à Amsterdam, de 1678 à 1703, en 12 vol. in-fol., sous le titre de *Hortus malabaricus*, avec 794 planches. Gasp. Commelin donna la table de l'ouvr. sous le titre de: *Flora malabarica.* On ignore la date et le lieu de la mort de Rheede. Les 2 prem. vol. de l'*Hortus malabaricus* ont été trad. en hollandais, et le prem. seulem. en angl. par J. Hill, in-4. Plumier a consacré à ce botaniste un genre de la famille des *guttifères*, sous le nom de *van Rheedia*.

RHEITA (Antoine-Marie SCHYRLE de), relig. capucin, né en Bohême vers la fin du 16e S., mort à Ravenne en 1660, s'est distingué par ses connaissances en mathématiques et en astronomie. On lui est redevable de la lunette astronom. actuelle à quatre verres convexes, et du télescope binocle que Montucla croit trop négligé. Ses ouvr. sont: *Oculus Enoch et Eliæ, sive Radius sidereo-mysticus*, Anvers, 1645, 2 part. in-fol., fig., rare. — *Fasciculus sacrarum deliciarum, sive indulgentiæ stationum urbis à Paulo V concessæ*, ibid., 1646. Il a laissé MS. un *commentaire* sur la *Genèse* et une *explicat. de l'Apocalypse.* Le P. Rheita crut avoir découvert cinq nouv. satellites autour de Jupiter, et s'empressa de faire hommage de cette découverte au pape Urbain VIII; mais on re-

connut bientôt que c'étaient des étoiles du Verseau.

RHÉMÉTALCÈS Ier, roi de Thrace, frère de Cotys IV, succéda l'an 7 av. notre ère, à son neveu Rhescuporis II, dont il avait eu la tutelle et qui périt dans la guerre contre les Besses. Quelques années après il se joignit avec ses frères aux armées d'A.-Cæcina-Sévérus et de Silvanus-Plautius, pour repousser les Dalmates et les nations pannoniennes qui s'étaient révoltées, vainquit leur chef, et parvint à les chasser de la Macédoine. Ce prince mourut vers l'an 10. Plus. monuments nous apprennent qu'il portait les prénoms romains de *Caïus-Julius*, qu'on suppose lui avoir été donnés par Auguste, et qu'il avait été nommé archonte *éponyme* par les Athéniens. Ses états furent partagés entre Rhescuporis III, son frère, et son fils Cotys V. On a quelq. médailles de ce prince. — RHÉMÉTALCÈS II, obtint, l'an 19 de J.-C., la couronne dont son père Rhescuporis III avait été privé par Tibère, en punition du meurtre de Cotys V. Il ne régna d'abord que sur la partie de la Thrace qui avait appartenu à Rhescuporis; mais les services qu'il rendit à Tibère et à Caligula lui valurent les états du fils de Cotys V, qui reçut en échange la Petite-Arménie. Ce prince mourut victime de la jalousie de sa femme, l'an 46, la 6e année du règne de Claude, et la Thrace fut alors réunie à l'empire. Il existe une médaille de Rhémétalcès, portant au revers l'image de Caligula. Les légendes sont en grec. —RHÉMÉTALCÈS, roi du Bosphore-Cimmérien, vivait vers le milieu du 2e S., et eut, à ce qu'il paraît, un compétiteur nommé Eupator, qui régna après lui. Les dern. médailles de ce Rhémétalcès portent la date de l'an 450 de l'ère pontique (150 de J.-C.).

RHÉNANUS (BÉATUS), l'un des philologues qui ont le plus contribué à répandre le goût des lettres en Allemagne, né à Schlettstadt en 1485, voyagea pour perfectionner ses connaissances, fut lié avec les sav. les plus distingués de son temps, et mourut à Strasbourg en 1547. On a de lui un grand nombre d'édit. avec des *notes*, des *comment.* et des *dissertations*, entre autres, la première de *Paterculus*; celles de *Tertullien*, d'*Eusèbe* et des aut. de l'*Hist. ecclésiastiq.*; de *Maxime de Tyr*, de *Tacite*, de *Tite-Live*, de *Quinte-Curce*, de *Pline-le-Naturaliste*, etc. On lui doit en outre *Illyrici provinciarum utrique imperio, cùm romano tùm constantinopolitano servientis descriptio*, Paris, 1602, in-8, dans la *Notitia dignitatum imperii*; *Rerum Germanicarum libri III*, ouvr. savant et plein de recherches curieuses, publié à Bâle en 1531 et 1551, in-fol., précédé de la *Vie* de l'aut., par Sturm, suivi de différ. pièces inéd., et réimpr. plus. fois depuis. On peut consulter sur Rhénanus le tome XXXVIII des *Mémoires* de Niceron.

RHENFERD (JACQUES), savant orientaliste, né à Mulheim en 1654, professa pend. près de 30 ans les langues orientales et la philologie sacrée à Franeker, où il mourut en 1712. On a de lui un gr. nombre de *dissertat.* sur des objets de médiocre importance, dont on trouve la liste dans les *Mém.* de Niceron, tome Ier.

RHESCUPORIS Ier, prince thrace, qui possédait toute la région maritime située à l'orient du Strymon jusqu'à la Chersonnèse de la Thrace, prit une part active dans les guerres civiles entre César et Pompée, et dans celle des triumvirs contre Brutus et Cassius. Il secourut Pompée en lui amenant 200 cavaliers d'une valeur éprouvée, et il en offrit ensuite 3,000 à Brutus; mais lorsque les triumvirs furent victorieux, son frère Rhascus, qui était à dessein resté sous leurs drapeaux, lui obtint sa grâce, et, à dater de cette époque, il n'est plus question de lui dans l'histoire. — RHESCUPORIS II, fils de Cotys IV, et peut-être petit-fils du précéd., était mineur lorsqu'en l'an 16 avant notre ère, il monta sur le trône, sous la tutelle de son oncle Rhémétalcès, avec un de ses frères dont le nom est inconnu. Le règne de ces deux jeunes princes ne fut pas heureux : attaqués plusieurs fois par les Besses, peuple de la Thrace qui avait conservé son indépendance, ils périrent l'un et l'autre dans les combats et eurent Rhémétalcès Ier pour successeur. — RHESCUPORIS III, frère de Rhémétalcès Ier, s'étant joint avec ce prince aux armées de Tibère, contre les Dalmates et les nations pannoniennes, contribua par sa valeur à les repousser de la Macédoine, et obtint en récompense de ses services la moitié du royaume de son frère lorsque celui-ci mourut vers l'an 10 de notre ère. Cotys V, fils de ce prince, eut en partage l'autre moitié; mais l'ambitieux Rhescuporis la lui envia bientôt, et le fit assassiner pour s'emparer de l'entière souveraineté. Tibère informé de ce crime poursuivit le coupable, le dépouilla de ses états en l'an 19, et ordonna de le mettre à mort dans la prison d'Alexandrie, d'où il avait tenté de s'échapper. — RHESCUPORIS est le nom de plusieurs rois du Bosphore-Cimmérien, dont les médailles seules nous ont révélé l'existence. — RHESCUPORIS Ier vivait, à ce qu'on croit, au commencem. du 1er S. de notre ère, et fut le père de Sauromates Ier. — RHESCUPORIS II (Tibérius-Julius), success. et sans doute fils de Sauromates Ier, régna sur le Bosphore dep. l'an 17 de J.-C. jusqu'en l'an 38, et eut pour successeur Polémon II. — RHESCUPORIS III succéda, à ce qu'il paraît, à Cotys II. On n'a de ce prince qu'une seule médaille en or, qui date de l'an 84. Il eut pour success. Sauromates II.— RHESCUPORIS IV remplaça Sauromates III sur le trône du Bosphore vers l'an 212, et cessa de régner vers l'an 229. Cotys V lui succéda. — RHESCUPORIS V régna peu de temps après Cotys V, vers l'an 235, et l'on croit qu'il partagea l'empire avec un certain Ininthimeyus, dont il existe des médailles, et qu'il eut pour successeur Sauromates V, son fils. — Rhescuporis VI, petit-fils du précéd. et successeur de Sauromates VI, régna depuis l'an 317 jusqu'en 328. Quelques médailles, observées pour la première fois par M. le colonel Stempkowsky, nous apprennent que du temps de ce prince régnait aussi dans le Bosphore un autre roi nommé Rhadaméadis.

RHESE ou RICE. — V. J. DAVIES.

RHIGAS, l'un des plus ardents promoteurs de l'insurrect. grecque, naquit vers 1753 à Velestina, en Thessalie, et se distingua de bonne heure par son ardeur pour l'étude, l'activité de son esprit et la variété de ses moyens. Il se rendit jeune encore à Bucharest, ville qui offrait alors de nombr. ressources aux littérat. et aux sav., et, quoiqu'il dût s'y livrer à des opérat. commerciales pour assurer son indépendance, il n'en mit pas moins de zèle à se perfectionner dans l'étude des langues anciennes et modernes, des sciences et de la géographie comparée, et devint en même temps poète et musicien. Rhigas joignait à ces diverses connaissances un dévouement sans bornes pour sa belle et malheureuse patrie. Révolté du joug sous leq. il la voyait gémir, il résolut de l'en affranchir en formant une grande société secrète qui l'aiderait à soulever la Grèce entière contre la Porte. Ce projet hardi devint dès-lors le but de toutes ses actions, et il parvint en effet, par son activité, son énergie et son éloquence persuasive, à entraîner dans cette ligue, non-seulem. l'élite de sa nation et plusieurs étrangers de distinction, mais des Turks mêmes, et notamment le fameux Passwan-Oglou. Ce prem. succès lui suggéra l'idée d'aller s'établir à Vienne, où se trouvaient beaucoup de riches Grecs, qui pouvaient étendre ses ressources et donner à sa correspondance secrète un nouveau degré d'activité. Il exécuta ce projet, et, tout en s'occupant de grossir le nombre de ses affiliés, il publia un journal pour l'instruction de ses compatriotes, fit paraître un *Traité de la tactique milit.*, un *Traité élément. de physique à l'usage des gens du monde*, et traduisit en grec moderne le *Voyage du jeune Anacharsis*, et *la Bergère des Alpes*, de Marmontel. Ces divers ouvrages furent accueillis en Grèce avec empressement; mais ce qui valut à l'auteur une réputation vraiment populaire, ce furent ses poésies patriotiq., si propres à enflammer le courage de ses compatriotes, et à leur inspirer la plus forte haine contre leurs oppresseurs. Parmi ces pièces, on cite surtout son imitation de *la Marseillaise*, que les Grecs chantent encore en marchant au combat, et sa chanson montagnarde, regardée comme un modèle en ce genre. Rhigas fit aussi une grande *Carte de la Grèce*, en 12 feuilles, gravée à Vienne, dans laquelle il a désigné par les noms actuels et les noms anc. tous les lieux célèbres dans l'histoire. Cette carte, contenant un grand nombre de médailles antiques, fit beaucoup de réputation à l'aut., qui pouvait se promettre de nouveaux succès, si la plus noire trahison n'eût provoqué sa perte. Dénoncé au gouvernement autrichien comme auteur d'écrits séditieux, il fut arrêté et livré à la Porte avec huit autres Grecs. En vain lui et ses compagnons demandèrent-ils pour toute grâce d'aller mourir au sein de leur patrie, on leur fit prendre le chemin de Constantinople, et les gardes qui les escortaient ayant craint que ces victimes ne leur fussent enlevées par Passwan-Oglou, les précipitèrent dans le Danube, et leur épargnèrent ainsi le supplice qui les attendait. Tous les journaux de l'Europe ont retenti de cet événement, arrivé en 1798.

RHO (Jean), jésuite, né à Milan en 1590, se fit une gr. réputat. comme prédicateur dans les principales villes d'Italie, et mourut à Rome en 1662, laissant plus. recueils de *sermons*, deux *carêmes*, des *panégyriq.*, des ouvr. ascétiques, et quelques *opusc.*, dont on trouve la liste dans la *Bibl. soc. Jesu*, et dans l'ouvr. d'Argelati. — Rho (Jacques), frère du précédent, né à Milan en 1593, embrassa aussi la règle de St Ignace, et partit en 1620 avec le P. Trigaut pour se rendre à la Chine, où cependant il ne put pénétrer d'abord à cause des persécutions qui venaient d'y éclater contre les chrétiens. Forcé de s'arrêter à Macao, il eut occasion de se rendre utile aux habitants, en leur apprenant à se servir de l'artillerie contre les Hollandais, et ce service lui ouvrit l'entrée du pays où il devait signaler son zèle et ses talents. Parvenu en 1624 dans la province de Chan-si, il y prêcha l'Évangile avec un tel succès que sa réputation s'étendit jusqu'à la cour, où il fut appelé quelques années plus tard pour y donner des soins au *Calendrier impérial*. Très versé dans la langue chinoise, le P. Rho s'occupa de ce travail avec le P. Adam Schall, et tous deux obtinrent la faveur du souverain, qui voulait les combler d'honneurs et de biens. Ils n'en acceptèrent qu'une somme qui leur servit à faire bâtir une église, et continuèrent à s'occuper avec un nouv. zèle de leurs travaux apostoliq. Le P. Rho mourut à Pé-king en 1638, laissant la réputat. d'un gr. prédicat. et d'un écrivain laborieux et distingué. La plupart de ses ouvrages, les uns sur l'astronomie et les autres sur des matières de piété, sont en langue chinoise. On en trouve la liste dans la *Bibl. soc. Jesu*, et dans Argelati.

RHODE (Jean), *Rhodius*, méd. laborieux et sav. antiquaire, né à Copenhague vers 1587, mort à Padoue en 1659, a donné : *Notæ et Lexicon in Scribonium Largum, de compositione medicamentorum*, Padoue, 1655, in-4. — 3 *Centuries d'observations médicinales*, ibid., 1657, in-8, et plusieurs autres ouvr. en latin, pleins d'érudition. On trouve une *notice* sur cet auteur dans les *Mém.* de Niceron, t. XXXVIII.

RHODES (Alexandre de), jésuite, né à Avignon en 1591, partit pour les Indes en 1618, séjourna d'abord à Goa et à Macao, y apprit les langues en usage dans ces contrées, et passa ensuite à la Cochinchine et au Tonquin, où il travailla avec ardeur à répandre la foi chrétienne. Diverses persécutions vinrent cependant troubler ses travaux, et le forcèrent à s'éloigner pour préserver sa vie. Il revint en Europe; mais, toujours animé du même zèle, il sollicita la permission d'aller établir une nouv. mission en Perse, et y mourut en 1660. On a de lui : *Dictionarium annamiticum, lusitanum et latinum*, Rome, 1651, in-4. — Un *Cathéchisme tonquinois et latin*, ibid., 1652, in-4. — En ital. : *Hist. du royaume de Tonquin, et des gr. progrès que la prédicat. de l'Évangile y a faits*, ib., 1650, in-4; trad. en franç., Lyon, 1651. — *Relation de*

*la mort glorieuse de St. André de Cochinchine*, ibid., 1652, in-8, trad. en franç. — *Relat. de la mort du P. Antoine de Rabini et de ses compagn. martyrisés au Japon*, ibid., 1652, in-8, trad. en franç. — En français : *Relation des progrès de la foi au royaume de Cochinchine*, Paris, 1652, in-12. — *Sommaire de divers Voyages et Missions apostoliques de* 1618 *à* 1653, ibid., 1653, in-12. — *Divers Voyages et Missions en la Chine et autres royaumes de l'Océan, avec le retour en Europe par la Perse et l'Arménie*, ibid., 1653, in-4. — *Relation de ce que les PP. de la compagnie de Jésus ont fait au Japon en* 1649, ibid., 1655, in-12. — *Relation de la nouv. miss. en Perse*, 1659, in-12. — Bernard Rhodes, de la même compagnie, se distingua aussi par son zèle dans les missions. Habile chirurgien, il gagna la confiance de l'empereur de la Chine, et le suivait dans tous ses voyages. Il mourut à la Chine en 1714, à l'âge de 70 ans.

RHODES (chevaliers de). — V. Malte.

RHODIGINIUS (Cælius), philologue italien, qui s'appelait Louis *Ricchieri*, mais qui est plus connu sous le nom latinisé du lieu de sa naiss., né à Rovigo vers 1450, professa la littérat. grecque et latine avec distinction dans plus. villes de l'Italie, notamment à l'académie de Milan, et mourut en 1525, laissant plus. ouvr., dont le principal est : *Antiquarum Lectionum libri XVI*, Venise, Alde, 1516, in-fol. Cette édit. rare et recherchée est incomplète. Celle de Bâle, 1550, in-fol., publ. par les soins de Camille Ricchieri, neveu de l'auteur, et de J.-M. Goretti, contient 14 livr. de plus. Elle a été réimpr. à Francfort en 1666.

RHODOMANN (Laurent), recteur de l'acad. de Wittemberg, mort en 1606, âgé de 60 ans, s'est fait une gr. réputation dans l'enseignement, et est considéré comme l'un des restaurateurs de la lang. grecque en Allemagne. Outre des traductions lat. fort estimées de Quintus-Calaber, et des *fragm.* de l'*Hist.* de Memnon, tirés de la *Biblioth.* de Photius et de Diodore de Sicile, on a de lui un gr. nombre de poëmes grecs et lat., dont les plus recherchés sont : *Vita Lutheri græco carmine descripta et latinè reddita*, Ursel, 1579, in-8, rare. — *Il felda Hercynia descripta carmine græco et latino*, Francfort, 1581, in-8, rare. — *Anonymi Poetæ græci : Argonautica ; Thebaica, sive Bellum ad Thebas Beoticas de regno OEdipi, Thebani ; Troica, sive Bellum trojanum, et Ilias parva, carmine heroico-græco : necnon Arion dictione doricâ. Troicis subjicitur narratio de bello trojano, excerpta ex Constantini Manassis Annalibus scriptis carmine græco-politico, et tunc græcè adhùc ineditis*, Leipsig, 1588, in-8. Rhodomann, ne voulant pas s'avouer l'auteur de ces poëmes supposés, les fit publier par Mich. Neander. On cite encore de lui : *Poesis christiana, palestinæ seu Historiæ sacræ, libri XI, gr. et lat.*, Francfort, 1589, in-4, rare. La *Vie de Rhodomann* a été publ. par Ch.-H. Lang, ibid, 1741, in-8.

RHOUPEN I$^{er}$, surnommé *le Grand*, fondateur de la dynastie arménienne qui régna dans la Petite Arménie et dans la Cilicie du temps des croisades, était parent de Kakig II, roi d'Arménie, qui fut d'abord captif de Constantin-Monomaque, et fut ensuite massacré par les Grecs. Forcé, pour échapper aux maux qui accablaient son pays, de se réfugier dans les parties les plus difficiles du mont Taurus, Rhoupen parvint à y rassembler un corps assez considérable d'Arméniens, combattit vaillamment à leur tête, et parvint ainsi à conquérir son indépend. Il mourut en 1095, et eut pour successeur son fils, Constantin I$^{er}$, qui avait partagé ses dangers et ses exploits. — Rhoupen II, 8$^{e}$ prince armén. de la Cilicie, neveu de Mleh (app. Mélier par les Occid.), que les Armén. firent mourir à cause de sa tyrannie et de ses cruaut., monta sur le trône en 1174, et se disting. par sa douceur, sa bonté et sa justice. Il eut cependant plus. guerres à soutenir ; mais, ayant rendu la paix à ses états, il en donna le gouvernem. à son frère Léon, et se retira en 1185 dans le monastère de Trazarg, où il prit l'habit relig., et mourut peu de jours après. — Rhoupen, nommé *Rupin* par les histor. européens, était fils de Raymond, comte de Tripoli, fils aîné de Bohémond III, pr. d'Antioche, et d'Alix, fille de Rhoupen II, prince de la Petite-Arménie. Appelé par le droit de sa naissance à gouverner Tripoli et Antioche, le jeune Rhoupen fut dépouillé de tous ses biens par Bohémond, son oncle et son tuteur, et se vit obligé d'aller chercher un asile en Arménie, où régnait alors Léon, son grand-oncle, dont il était hérit. présomptif. Ce prince prit plus. fois les armes pour la défense de son petit-neveu, et parvint enfin, en 1216, à lui faire rendre son héritage. Mais Rhoupen ne se vit pas plus tôt en possess. de la couronne d'Antioche, qu'il voulut y joindre celle de son généreux bienfait., et fit tous ses efforts pour l'en dépouiller. Tant d'ingratitude ne resta pas impunie. Poursuivi de nouv. par Bohémond, et abandonné par Léon, indigné de sa perfidie, Rhoupen essaya en vain, après la mort de ce prince, de s'emparer de l'Arménie. Il fut vaincu par le baron Constantin, prince du sang des Rhoupeniens, et fut mis à mort avec ses partisans.

RHYNE (Guillaume Ten), méd. et naturaliste distingué, né à Deventer vers 1640, s'était acquis déjà de la réputat. lorsqu'il fut nommé, en 1673, médecin de la compagnie hollandaise des Indes-Orientales. Après s'être arrêté quelq. temps au cap de Bonne-Espérance, pour y observer les productions du pays et les mœurs des Hottentots, il se rendit dans l'île de Java, où bientôt ses talents et son zèle pour la propagat. des sciences lui valurent une grande célébrité. Outre le cours d'anatomie et de médec. qu'il ouvrit à Batavia, il fit dans l'île de Java et dans les autres îles de la Sonde des herborisations qui produisirent d'abond. récoltes de plantes inconnues en Europe, où il s'empressa de les envoyer. Rhyne fit aussi le voyage du Japon, et s'y attira la bienveillance de l'empereur en le guérissant d'une maladie grave. De retour à Batavia, il y fut l'un des collaborat. de Rheede pour

l'*Hortus malabaricus*. Rhyne joignit à son titre de médecin de la compagnie des Indes celui de memb. du conseil de justice de cette compag. On ignore l'époque de sa mort. Ses ouvr. sont : *Meditationes in magni Hyppocratis textum XXIV de veteri medicinâ*, Leyde, 1672, in-12. — *Excerpta ex observationibus japponicis de fructice thee, cum fasciculo rariorum plantarum*, Dantzig, 1678, in-fol., à la suite du *Plantarum exoticarum centuria prima*, de Jac. Breyn. — *Dissertatio de Arthritide, mantissa schematica de acupuncturâ.* — *Orationes tres : de chimiæ et botanicæ antiquitate et dignitate; de physiognomiâ, et de monstris, singula ipsius auctoris notis illustrata*, Londres, 1683, in-8. — *Schediasma de promontorio Bonæ Spei et de Hottentotis*, Schaffhouse, 1686, in-12; Bâle, 1710.

RHYZÉLIUS (André), évêque de Lindkœping, en Suède, aumônier de Charles XII, et membre de la société roy. des sciences d'Upsal, mort vers l'an 1755, à l'âge de 78 ans, s'est distingué par une connaiss. approfondie des langues anciennes et par celle des antiquités de son pays, sur lesquelles il a laissé plus. savants ouvr., écrits pour la plupart en suédois.

RIAMBOURG (Jean-Bapt.-Claude), écriv. philosophe, né à Dijon en 1776, fils du greffier en chef du présidial, fut orphelin de bonne heure; et, chef de famille avant sa quinzième année, en remplit les devoirs avec une précosité de sagesse toute virile. Admis à l'école polytechnique lors de sa création, il se lassa bientôt d'un enseignem. tout matériel, et donna sa démission. Il résolut alors d'étudier l'architect.; mais il s'en dégoûta comme des mathématiques, et suivit les leçons de l'acad. de législat. Reçu avocat en 1806, il se fit distinguer bientôt par ses plaidoiries; mais le danger où se trouve l'avocat d'accepter de mauvaises causes sans le savoir, ne tarda pas à l'éloigner du barreau. Juge-auditeur en 1808 au tribunal d'appel de Dijon, sa réputation grandit dans ces fonctions en apparence peu brillantes; et lorsqu'en 1812 il fut nommé conseiller à la cour impériale, le suffrage public confirma ce choix. Sous la restauration, procureur-gén. à la cour de Dijon, puis en 1818 président de chambre, ce fut alors que, sans rien relâcher de ses devoirs, il consacra ses loisirs à l'étude de la philosophie. Son prem. écrit fut une broch. impr. en 1820 sous le titre de *Principes de la révolution franç. dessinés et discutés.* C'est l'œuvre d'un homme profondément religieux. En 1827, il remporta le prix proposé par la société catholique des bons livres, et son ouvr. intit. : l'*École d'Athènes*, fut impr. en 1830. Après la révolut. de juillet il donna sa démiss., vécut dès-lors dans la retraite, et mourut d'apoplexie à Dijon en 1836. Il était membre de l'acad. de cette ville dep. 1816, et les *Mémoires* de cette société contiennent de lui plus. morceaux. Ses *OEuvres philosophiques* ont été recueillies par MM. Th. et S. Foisset, Paris, 1837, 3 vol. in-8, précédés d'une notice intéress. sur l'auteur, par M. Th. Foisset.

RIARIO (Pierre), neveu du pape Sixte IV, né dans le 15e siècle, fut nommé successivem. cardinal de St.-Sixte, patriarche de Constantinople, archevêq. de Florence et légat du St-siége dans toute l'Italie, acquit d'immenses richesses, et se signala dans ses voyages, et surt. dans ses festins, par une magnific. fastueuse qui surpassait tout ce qu'on avait vu de son temps en ce genre. En 1473, il acheta la ville et la principauté d'Imola, de Taddéo Manfredi, pour le prix de 40,000 ducats, en investit son frère Jérôme, et mourut en 1474. — Riario (Jérôme), frère du précéd. et second neveu de Sixte IV, embrassa la carrière militaire, et obtint, avec la princip. d'Imola, le commandem. de l'armée pontificale. Une ambition démesurée lui ayant fait entreprendre d'envahir les petits états qui avoisinaient le sien, il fit la guerre à Laurent de Médicis, qui voulait s'opposer à ses desseins, se rendit maître, en 1480, de la principauté de Forli, attaqua le duché de Ferrare, défit le duc de Calabre, qui était venu au secours d'Hercule Ier d'Este, fit néanmoins sa paix avec ce dern., tourna ensuite ses armes contre les barons romains, et réussit à s'emparer de plus. forteresses qui appartenaient aux Colonne. Mais, tandis que Riario poursuivait ainsi ses conquêtes, la mort de Sixte IV vint tout-à-coup le livrer presque sans défense à la haine des Romains. Forcé de se retirer dans ses états, il y fut en butte à de nombr. ennemis, et mourut assassiné en 1488. Riario avait été marié avec Catherine Sforce, fille naturelle du duc de Milan, et en avait eu un fils nommé Octavien, qui dut au courage de sa mère la conservation de sa principauté. — Un neveu des précéd., Raphaël Galeotto, connu sous le nom de card. *Riario*, reçut la pourpre à la mort du card. Pierre en 1477, et fut impliqué dans la conjuration du cardinal Petrucci sous Léon X, qui lui pardonna. Il mourut à Naples en 1521.

RIBADENEIRA (Pierre), jésuite, né à Tolède en 1527, fut admis par St Ignace au nomb. de ses disciples, avant même que sa compagnie eût reçu l'approbat. du St-siége, et se distingua par sa piété et son zèle pour l'institut naissant, qu'il propagea en France, dans les Pays-Bas, en Italie et en Espagne. Il mourut à Madrid en 1611, à l'âge de 84 ans. On a de lui : les *Vies de St Ignace*, du *P. Lainez*, d'*Alph. Salmeron* et de *St François de Borgia*, Madrid, 1594, in-fol. — Une *Histoire du schisme d'Angleterre*, Valence, 1588, in-8., trad. en latin. — La *Fleur des vies des saints*, Madrid, 1599-1610, 2 vol. in-fol., plus. fois réimpr., et trad. en franç. — La *Biblioth. des écrivains jés.*, Lyon, 1609, in-8, et plus. autres ouvrages.

RIBALLIER (Ambroise), docteur de Sorbonne, né à Paris en 1722, fut successivem. procureur et gr.-maître du collége Mazarin, eut, en sa qualité de syndic de la faculté de théologie, plus. discussions à soutenir contre les jansénistes et les philosophes, et fut très maltraité des uns et des autres. Il mourut à Paris en 1785. On a de lui : *Lettre d'un docteur à un de ses amis au sujet de Bélisaire*, 1768, in-12. — *Lettre à l'auteur du Cas*

*de conscience sur la réforme des réguliers* 1768, in-12. — *Essai hist. et critiq. sur les priviléges et exemptions des réguliers*, 1769. — Un frère de Riballier, employé des fermes à Soissons, a composé quelq. ouvr. cités dans le *Dictionn. des anon.* de M. Barbier.

RIBALTA (Francisco), peintre, né à Castellon-de-la-Plana en 1551, mort à Madrid en 1628, a enrichi Valence, Tolède, Ségorbe, St-Ildefonse, Madrid et plus. autres villes d'Espagne, d'un gr. nombre de tableaux remarquables, non-seulement par le talent de la composit. et le bon goût du dessin, mais aussi par un air de noblesse et de grandiose peu ordinaire aux artistes de sa nation. On cite de lui une *Cène* et un *St-Pierre*. — Juan Ribalta, fils et élève du précéd., atteignait à peine sa 18e année lorsqu'il exécuta, avec une perfect. bien rare à cet âge, le magnifiq. *Calvaire de San-Miguel de los Reyes*. Il fit ensuite, pour don Jacques de Vich, 31 *portraits* des hommes célèbres nés à Valence; mais, enlevé aux arts avant l'âge de 30 ans, il ne put achever cette belle collect., que Jacques de Vich légua au monastère de St-Jérôme, avec les figures de *St Pierre*, de *St Jacques*, du *bon larron*, de *St Augustin*, de *St Sébastien*, de *St Isidore*, et deux autres tableaux représentant, le premier un *Plat de poissons*, le second des *Mendiants jouant aux cartes*, tous ouvr. du même artiste. Il y joignit une *Ste Cécile*, peinte par les deux Ribalta, père et fils, dont on a souvent confondu les productions. On remarque cependant dans celles du dernier une touche plus légère et une couleur plus suave.

RIBAS (Joseph de), officier-général au service de Russie, né vers 1735 à Naples, d'une famille originaire d'Espagne, fut banni d'Italie pour quelques intrigues, et se réfugia à Livourne, où était alors Alexis Orloff, commandant la flotte russe destinée à s'emparer de la jeune Tarakanoff, fille de l'impératrice Élisabeth, que le prince Radziwill avait soustraite aux malheurs de sa famille, mais qu'il avait ensuite abandonnée à Rome dans le plus cruel dénûment. Accueilli par Orloff, dont il pouvait se faire un puissant protecteur, Ribas n'hésita pas à le seconder dans l'enlèvem. de la jeune princesse, et alla chercher auprès de Catherine II le prix de ce honteux exploit. Placé à son arrivée à St-Pétersbourg au corps des cadets, en qualité d'offic. instructeur, il fut chargé ensuite d'accompagner dans ses voy. le fils que l'impératrice avait eu de Grégoire Orloff, obtint à son retour un régiment de carabiniers, bientôt après le grade d'amiral de la flottille destinée, en 1790, à favoriser l'attaque de Kilia et d'Ismaël, eut la plus gr. part au succès de cette entreprise, se signala de nouv. en 1791, fut nommé l'un des trois commissaires chargés de traiter de la paix avec les Turks au congrès de Jassy, et tomba ensuite dans l'obscurité. On ignore l'époque de sa mort.

RIBAS Y CARASQUILLAS (Jean de), dominic., né à Cordoue en 1612, mort en 1687, acquit de la réputation comme prédicateur et comme directeur des études dans l'Andalousie. Outre des sermons et des opuscules ascétiques, l'abbé Goujet lui attribue : *Teatro jesuitico, apologetico discurso, con saludables y seguras doctrinas necesarias à los principes y senores de la tierra*, Coimbre, 1654, in-4; trad. en hollandais, Amsterdam, 1683, in-8, et *Barragan Botero*. Ces deux ouvrages sont dirigés contre les jésuites; le premier surtout, publié sous le nom du *doctor Francescon*, est la satire la plus virulente que l'on connaisse sur cette société. Elle fut supprimée par l'inquisit., et Ribas la désavoua; mais l'abbé Goujet persiste à la lui attribuer (*v.* le *Moreri*, édition de 1759).

RIBAULT (Jean de), navigateur, né à Dieppe, fut chargé par l'amiral Coligny d'aller fonder une colonie dans la Floride. Il partit le 18 févr. 1562, et attérit au bout de deux mois près d'un cap qu'il appela le *cap Français*. Se dirigeant ensuite vers le Nord, il découvrit plusieurs fleuves auxquels il donna les noms des rivières de France, en trouva un dont l'embouchure lui offrait un hâvre pour ses vaisseaux, l'appela *Port-Royal*, et fit bâtir sur une île une redoute qui fut nommée *Charles-Fort*. Après y avoir laissé une garnison, Ribault continua sa route vers le nord-est, revint à Dieppe en 1565, et retourna presque aussitôt en Amérique. Il arriva le 28 août au fort Caroline, dont il se proposait d'augmenter les ouvrages, lorsqu'une escadre espagnole parut avec l'intent. de l'attaquer. La bonne contenance de la garnison força l'ennemi à la retraite; mais Ribault ayant voulu le poursuivre, essuya une tempête furieuse, perdit ses vaisseaux, et tomba ensuite avec ses compagnons au pouvoir des Espagnols, qui les massacrèrent avec la dernière barbarie. On rapporte même qu'ils écorchèrent le malheureux Ribault et envoyèrent sa peau en Europe. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Hist. de la Floride*, publiée par Bazanier, Paris, 1586, in-8 (*v.* l'art. Laudonnière).

RIBERA (Anastase-Pantaléon de), poète castillan, né à Saragosse en 1580, mort en 1629, fut pend. quelque temps admis au nombre des beaux esprits qui composaient en grande partie la cour de Philippe IV. L'enjouem. de son caractère, ses saillies ingénieuses et la nature de son talent pourraient le faire appeler le *Scarron* de l'Espagne. Ses poésies furent imprimées à Saragosse en 1634, et à Madrid en 1646, 2 vol. in-8.

RIBES (Anne-Arnaud de), colonel du génie, né à St-Félix en 1731, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans l'art de la fortificat.; il était parvenu au rang de lieutenant-colonel, lorsq. la révolution éclata. Envoyé en 1793 à l'armée des Pyrénées-Orientales, on dut à ses savantes dispositions la prise de Collioure, Figuères et Roses en 1794 et 1795. Il alla ensuite diriger les fortificat. de l'île d'Elbe, et acquit une nouv. gloire en 1808, au siége de Roses, où il triompha pour la seconde fois de la difficulté des lieux et de la résistance des assiégés. Le colonel Ribes mourut en 1811.

RIBIER (Guill.), conseiller-d'état, président du bailliage de Blois, né vers 1575, fut député aux

états-généraux en 1614, et mourut en 1663. On a imprimé sous son nom : *Lettres et mém. d'état sur les règnes de François Ier, Henri II et François II*, Blois, 1666, 2 vol. in-fol. — RIBIER (Jacques), frère du précédent, conseiller au parlem. de Paris en 1591, a publié : *Mém. des chanceliers et gardes-des-sceaux de Paris*, 1629, in-4; et un *Disc. sur le gouvernement des monarchies*, 1630, in-4. — RIBIER (César), curé de Larajasse, mort à Lyon, sa patrie, en 1826, est auteur d'un opusc. qui a paru après sa mort sous le titre de *Paradis sur la terre, ou le Chrétien dans le ciel par ses actions; méditations*, etc., Lyon, 1827, in-18. On a une notice sur cet ecclésiastique, 1826, in-8 de 24 pages.

RIBIT (JEAN), *Ribitius*, philologue, que Fabricius dit Savoisien, et auquel Conrad Gesner donne le titre de Français, remplaça ce dernier dans la chaire de grec au collége de Lausanne vers 1541, et s'y acquit de la réputation. On lui doit des trad. latines de quelques opusc. de Xénophon; une édition grecque de Lucien, avec une préface latine, Bâle, 1545, 2 vol. in-8; la trad. latine d'un rec. de sentences tirées des Pères grecs, par Antoine, surnommé *Mélissa* : Gesner publia cette vers. avec celle qu'il avait faite lui-même d'un rec. du même genre, sous ce titre : *Sententiarum sive capitum theologicorum præcipuè ex sacris et profanis lib. tom. III*, Zurich, 1546, in-fol. On a encore de Ribit : *Explanatio loci ad Hebræos VII : Lex nihil perfecit*, Bâle, 1554, in-8. — *Disputatio an Judas cœnæ Domini interfuerit*, ibid., 1555, in-8; et un *Rec.* de lettres, la plupart en latin, et le reste en grec et en français.

RIBOUTTÉ (FRANÇ.-LOUIS), auteur dramatique, né à Lyon en 1770, mort à Paris en mars 1834, y exerça les fonct. d'agent de change, puis se voua à l'étude des lettres, en se réservant néanmoins quelq. opérat. de finances. Il a donné au Théâtre-Français : l'*Assemblée de Famille*, comédie en 5 actes et en vers, 1808, in-8. Cette pièce concourut en 1810, pour le gr. prix de première classe de l'Institut; le *Ministre anglais*, comédie en 5 actes et en vers, 1812, in-8 : cette pièce fut moins favorablement accueillie; *la Réconciliation par ruse*, 1818. Riboutté ne fut pas épargné par la critique; parmi plus. épigrammes, plus ou moins piquantes dirigées contre lui, on cite celle-ci :

Riboutté dans ce monde a plus d'une ressource :
Il spécule au théâtre, et compose à la bourse.

RICARD (DOMINIQUE), littérat. distingué, né à Toulouse en 1741, embrassa l'état ecclésiastique, fut professeur d'éloquence au collége d'Auxerre, et, après la suppression de cet établissem., vint à Paris, où il se chargea de l'éducat. du fils du président de Meslay. Ce fut alors qu'il entreprit une nouv. trad. des *OEuvres complètes* de Plutarque, travail immense qui l'occupa le reste de sa vie. Ricard mourut en 1803. Sa trad. des *OEuvres* de Plutarque forme 30 vol. in-12, publiés successivement : les *OEuvres morales* (17 vol.) en 1795; les *Vies des hommes illustres* (13 vol.), de 1798 à 1803. Cette traduct. très estimée a été réimpr; l'édition des *Vies*, publiée par M. Dubois, 1827 et années suivantes, 15 vol. in-4, avec des cartes, des bas-reliefs et des port., est un chef-d'œuvre typogr. On doit en outre à Ricard un poème de la *Sphère*, Paris, 1796, in-8 : ce fut lui qui créa en 1795 le *Journ. de la relig. et du culte cathol.*, continué sous le titre d'*Annales philosophiques, morales et littér.* On lui doit aussi la publicat. des *Traités sur la superstition et sur l'enthousiasme*, ouvr. posth. de l'abbé Pluquet. Il a laissé MSs. plusieurs trad. du grec et du latin et quelques opuscules en vers et en prose.

RICARD (FRANÇOIS-LOUIS-CHARLES de), né à Toulouse en 1761, mort le 20 avril 1832, fut destiné à l'état ecclésiastique, et remplit beaucoup de fonctions gratuites et de bienfaisance avec zèle et modestie. Deux fois député de la Haute-Garonne, il était à la chambre un ardent défenseur des intérêts de l'agriculture, et y votait avec le côté droit.

RICARDO (DAVID), l'un des économistes les plus célèbres du 19e S., né à Londres en 1772, mort en 1823, a publié : *Essai sur le haut prix du lingot* (bullion), *preuve de la dépréciation des billets de banque*, 4e édit., 1811, in-8. — *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817, in-8, 3e édition, 1821; trad. en franç., 1819, 2 vol. in-8. — *Essai sur l'influence du bas prix du blé sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8. — *Projet d'un papier-monnaie économiq. et sûr*, 1816 et 1818. — *Sur les prohibitions en agricult.*, 1822, in-8; et, dans le *Supplément* de l'*Encyclop. britannica*, un art. sur le système d'amortissem.

RICARDOS-CARRILLO (don ANTONIO), général espagnol, né à Séville en 1748, d'une famille illustre, entra dès l'âge de 15 ans dans le corps des gardes espagnoles, se trouva aux expédit. d'Alger et de Gibraltar, où il se distingua par une valeur brillante, occupa ensuite plusieurs emplois importants, et était parvenu à celui de capitaine-génér. de la Catalogne, lorsque la guerre éclata contre la France en 1793. A la tête d'une armée qu'il avait rassemblée à la hâte, Ricardos entra sur le territ. français, prit le fort des Bains et celui de Bellegarde, se signala au combat de Trullas, et arriva bientôt sous les murs de Perpignan. Mais ayant éprouvé plusieurs échecs, il fut contraint à la retraite, et se rendit à Madrid, pour y concerter de nouveaux plans de campagne, et demander des renforts que la malveillance d'un ministre l'empêcha d'obtenir. Accusé de lenteur, des clameurs s'élevèrent contre lui de toutes parts; il rejoignit cependant l'armée, mais il n'y arriva que pour être témoin de ses revers, et sa disgrâce suivit de près cet événement. Retiré dans une de ses terres près de Séville, il y mourut en 1798.

RICAUT (PAUL), diplomate angl., fut d'abord secrétaire du comte Winchelsea, qu'il suivit dans son ambassade extraordinaire à Constantinople, et devint ensuite consul à Smyrne, où il rendit de gr. services au commerce anglais. A son retour en Angleterre il fut nommé secrétaire des provinces

de Leinster et de Conaught, en Irlande, et reçut en même temps le titre de conseiller privé et de juge de l'amirauté. La révolution qui précipita du trône les Stuart lui fit perdre ces divers emplois; mais il fut pourvu dès 1690 de la charge de résident près des villes anséatiques. Il retourna dans sa patrie en 1700, et y mourut la même année. Outre une trad. anglaise de l'*Histoire du Pérou*, par Garcilaso de la Vega, 1688, in-fol., du *Criticon* de Balth. Gracian, et une continuat. des *Vies des papes*, par Platina, on a de Ricaut: *Histoire de l'état présent de l'empire othoman*, Londres, 1669, souvent réimpr., et trad. dans presque toutes les langues de l'Europe, en français par Briot, Paris, 1670, in-4, et par Bespier, Rouen, 1677, 2 vol. in-12. — *Hist. des trois dern. emper. turks*, dep. 1623 jusqu'en 1679, Londres, 1680, in-fol.; trad. en franç. par Briot, Paris, 1683, 4 vol. in-12. — *Hist. des Turks, depuis* 1679 *jusqu'en* 1699, et continuée par le traduct. anonyme jusqu'en 1704, Amsterd., 1709, 3 vol. in-12: ces trois ouvr. ont été publ. en franç. sous le titre d'*Histoire de l'empire othoman*, La Haye, 1700, 6 vol. in-12. On a encore de Ricaut: *Hist. de l'état présent de l'Église grecque et de l'Église arménienne*, Londres, 1678, in-12; trad. en français par Rosemond, 1692, 1696, 1710, in-12.

RICCATI (VINCENT de), jésuite, né à Castel-Franco en 1707, était fils du comte Jacques Riccati, l'un des mathématic. les plus distingués d'Italie, et fut son disciple dans la science où il s'acquit lui-même tant de réputation. Envoyé par ses supérieurs à Bologne, il y professa pendant 35 ans les hautes mathématiques avec un gr. succès, et fut en même temps chargé de surveiller les cours des fleuves dans le Bolonais et dans les états vénitiens. Les travaux qu'il fit exécuter sur le Reno, le Pô, l'Adige et la Brenta, prévinrent le retour des débordements. En reconnaissance de cet important service, les Bolonais firent frapper une médaille d'argent en son honneur, et les Vénitiens une d'or, du prix de mille livres, qui lui fut offerte en 1774. Il mourut dans sa ville natale en 1775, laissant plus. ouvr., parmi lesquels on distingue: *De usu motûs tractatorii in constructione æquationum differentialium commentarius*, Bologne, 1752, in-4. — *Opuscula ad res physicas et mathematicas pertinentia*, Lucques, 1757-72, 2 vol. in-4. — *Institutiones analyticæ collectæ*, Bologne, 1765-1767, 3 vol. in-4; Milan, 1775. — RICCATI (le comte JOURDAIN de), frère du précéd., mort à Trévise en 1790, âgé de 81 ans, fut mathématicien, architecte et musicien distingué. On a de lui un *Traité sur les cordes vibrantes*, et quelq. autres ouvrages.

RICCÉ (le vicomte de), né vers 1757, émigra au commencement de la révolut. En 1814 il reçut la croix de St-Louis, fut nommé préfet de l'Orne, et reprit au second retour du roi, ses fonctions administrat., qu'il avait abandonnées pendant les *cent jours*. En 1817, il passa à la préfecture de la Meuse, et fut transféré en 1819 à celle du Loiret, qu'il conserva jusqu'à l'époque où il obtint sa retraite. Élu député du Loiret dans le mois de juillet 1830, il fit partie de la chambre qui, s'attribuant le pouvoir constituant, offrit le trône au duc d'Orléans. Pend. la session de 1830-1831, il siégea au centre gauche: ne fut pas réélu aux élections générales de 1831, et mourut en nov. 1832.

RICCI (MATTHIEU), célèbre jésuite, né à Macereta, dans la Marche-d'Ancône, suivit dans les Indes le P. Valignan, missionnaire déjà renommé, et fut choisi par les jésuites de Goa avec les PP. Roger et Passio, pour fonder une mission à la Chine. Il se fit d'abord connaître dans la province de Canton, par plus. bons ouvr. écrits en chinois, et par une mappemonde, où, pour se conformer aux idées d'un peuple ignorant et vain, qui croyait que la Chine était au milieu du monde, il la plaça au centre de la carte. Ses divers travaux, sa tolérance et son zèle avaient donné de lui une haute opinion; mais quelle que fût la disposition des esprits à son égard, toutes ses tentatives pour être présenté à la cour jusqu'alors infructueuses, l'avaient même exposé à plusieurs dangers. Enfin en 1600, il s'y introduisit sous le titre d'ambassadeur chargé de présents, tels qu'une horloge, une montre à sonnerie, etc., qu'il offrit à l'emper. au nom des Portugais. Ces divers objets, qui avaient pour le monarque chinois tout l'attrait de la nouveauté, valurent au P. Ricci un accueil des plus favorables. Bientôt ses talents achevèrent de lui gagner la faveur impériale, et dès-lors il ne lui fut pas difficile de remplir les instruct. qu'il avait reçues. Plusieurs conversions éclatantes devinrent comme le signal de nouv. triomphes, et l'établissement des missionnaires obtint tout l'accroissem. dont il était susceptible. Le P. Ricci mourut à Pé-king en 1610, à l'âge de 58 ans. On lui doit, outre quinze ouvr. de géométrie et de morale religieuse, composés en chinois, des *mémoires* d'après lesquels le P. Trigault a publié, sous ce titre: *De christianâ expeditione apud Sinas*, l'histoire de l'établissem. et les prem. années de la mission de la Chine (Augsbourg, 1615, in-4). Le P. D'orléans a, d'après cet ouvr., rédigé la *Vie du P. Matt. Ricci*, Paris, 1693, in-12.

RICCI (JEAN-BAPT.), peintre, né à Novare en 1545, mort à Rome en 1620, exécuta sous le pontificat de Sixte-Quint et sous celui de Clément VIII, plus. travaux qui firent honneur à son talent, remarquable surtout dans la peinture à fresque. Il existe encore div. composit. de cet artiste à Rome et dans d'autres villes des états de l'Église. — RICCI (Camille), peintre, né à Ferrare en 1580, fut élève d'Hippolyte Scarsella, et saisit si bien sa manière qu'il devint difficile de distinguer les ouvrages du maître de ceux de l'élève. Ricci cultiva aussi avec succès la sculpture, l'architecture et la musique, et serait devenu un des prem. artistes de son temps, si la mort ne l'eût enlevé avant l'âge de 40 ans. On voit encore de lui à Ferrare, plus. composit. qui annoncent la fécondité de son talent. — RICCI (Antoine), surnommé *Barbalunga*, peintre, élève du Dominiquin, né à Messine en 1600, mort en 1649,

imita avec bonheur la manière de son maître, et forma lui-même un gr. nombre d'habiles élèves, parmi lesq. on cite Maroli, Gabriello et Scilla. Cet artiste, l'un des plus distingués de la Sicile, a laissé à Monte-Cavallo et dans sa ville natale, plus. tabl. qui semblent de la main de Zampieri lui-même.

RICCI (Sébastien), peintre, né à Cividale-di-Belluno en 1660, mort à Venise en 1734, voyagea en France, en Allemagne, en Angleterre et en Flandre, et se rendit ainsi familier le style des plus habiles maîtres. Il a laissé un grand nombre de composit. qui lui valurent une réputat. presque universelle. Parmi les plus remarquables on cite le tabl. qu'il fit à Londres pour l'hôpital de Chelsea; la demi-coupole où il a peint l'*Ascension de J.-C.;* le *Massacre des Innocents*, à l'école de la Charité à Venise; l'*Enlèvem. des Sabines*, à Rome; à Bergame, *St Grégoire priant la Vierge en faveur des âmes du purgatoire;* à Vienne, plus. plafonds dans le palais de l'emper., et une *Assomption de la Vierge*, dans l'église de St-Charles. Le musée possède de cet artiste une allégorie, représentant les *Amours servant la France, et un génie portant le diadème.* C'est son tableau de récept. à l'acad. de peinture, où il fut admis en 1718.—Marc Ricci, neveu du précéd., mort à Venise en 1726, à l'âge de 50 ans, fut un des plus habiles paysagistes de l'école vénitienne. Il aida son oncle dans l'exécut. de plus. grands ouvr., et a laissé diverses product. qui font honneur à son talent. Parmi les élèves qu'il a formés, on cite Dominique et Joseph Valeriani, François Zuccherelli et Joseph Zaïs.

RICCI (Laurent), gén. des jésuites à leur suppression par le pape Clément XIV, naquit à Florence en 1703, d'une famille noble et anc. Novice à 15 ans, il sortit de la maison professe de Rome pour aller enseigner la rhétoriq., puis la philosophie à Sienne; rappelé dans la capitale d'Italie, il devint successivem. directeur spirituel au séminaire, puis au collége Romain, et secrét. de son ordre après la nominat. du P. L. Centurioni au généralat. A la mort de celui-ci (1758), Laurent Ricci fut désigné son success. C'était un mom. difficile : l'orage qui bientôt devait disperser les jésuites les avait déjà frappés aux lieux de leur plus absolue domination; Pombal envoyait contre eux au Paraguay un armement considérable. On a vu à l'article de ce ministre quelles accusat. motivaient les premiers coups qui furent portés à la redoutable soc. Les griefs ne manquèrent nulle part pour justifier son bannissem. des div. états où elle avait étendu ses ramifications; mais une semblable mesure allait nécessiter de longs efforts de la part de l'autorité politique, qui comprenait enfin le péril dont la menaçait incessamm. une corporation indépendante d'elle par ses statuts et dominatrice sur tous par ses attributions. A-t-on, pour perdre les jésuites, exagéré malignem. l'influence qu'ils avaient exercée jusqu'alors? La direction de l'enseignem., celle des consciences et un pouvoir absolu en matière de législation spirituelle, faisaient-ils bien réellem. de cette société une puissance à part dans l'état (car, pour son entière et exclusive dévotion aux ordres d'un chef unique, elle n'est pas contestable)? S'il fut long-temps permis de mettre en doute cette question, on peut croire qu'elle est aujourd'hui résolue. En décelant la vitalité inhérente à leur institut par les efforts au prix desquels ils sont parvenus à se remontrer à la face de l'Europe, les jésuites n'ont plus également laissé de doute sur la force incommensurable qu'ils tiennent de la condit. essentielle de leur soc. « Que l'ordre demeure ce qu'il est, disait Laurent Ricci, ou bien qu'il cesse d'être! » Sans doute alors ce prévoyant général pensait qu'entre la nécessité de subir une modification funeste aux destinées de son ordre et celle de le voir dispersé, mieux valait se courber sous le plus violent de ces coups et attendre des temps meilleurs (*v.* Pie VII). Ce fut sous l'influence de la même idée que Laurent Ricci dicta sa déclaration écrite au château de St-Ange, où il avait été relégué avec six assistants et plus. membres de la société dissoute après le bref de Clément XIV, et où il mourut en 1775. Dans cette déclaration il protesta, 1° que la compagnie de Jésus n'avait donné aucun lieu à sa suppression; 2° qu'en son particulier il ne croyait pas avoir mérité l'emprisonnement et les rigueurs dont il avait été l'objet; 3° enfin qu'il pardonnait sincèrement aux auteurs de ces persécut. La *Vie* du P. Ricci a été écrite par Caraccioli, La Haye, 1776, in-12.

RICCI (Scipion), évêque de Pistoie et de Prato, petit-neveu du précédent, né à Florence en 1741, s'est rendu célèbre par sa longue opposition au St-siége, et les réformes qu'il fit introduire dans les états autrichiens et dans le grand-duché de Toscane. Favorisé par le gr.-duc Léopold, il ouvrit à Pistoie, en 1786, un synode pour procéder régulièrement aux nouv. doctrines qu'il voulait établir; mais ces doctrines ayant encouru la désapprobat. du pape et de la majorité du clergé, l'évêque de Pistoie ne tarda pas à être en butte à l'animadversion publique, et se vit forcé de donner sa démission. Plus tard, en 1799, il subit un emprisonnement pour s'être déclaré en faveur des décrets de l'assemblée constituante et des Français qui avaient momentaném. occupé la Toscane. Rendu à la liberté, il signa, en 1805, une formule d'adhésion entière, tant aux bulles contre le jansénisme qu'à la bulle *Auctorem fidei*, à laquelle il avait précédemment refusé de se soumettre, et se réconcilia ainsi avec le St-siége. Ce prélat mourut en 1810. On a publ. en 1824 à Bruxelles un ouvrage fort curieux intit. *Vie et mém. de Scipion Ricci*, par de Potter, 4 vol. in-8 : réimpr. en 1825 à Paris, avec des changem., par l'abbé Grégoire et Lanjuinais.

RICCIO (Barthélemy NÉRONI, plus connu sous le nom de Mastro), peintre siennois du 16e S., fut élève d'Antoine Razzi ou *le Sodoma*, dont il épousa la fille, et soutint, après lui, la réputat. de son école. Il fut de plus architecte de la républiq. de Lucques.

RICCIO (Dominique), surnommé *Brusasorci*, peintre, né à Vérone, où il mourut en 1567, à

l'âge de 73 ans, étudia les chefs-d'œuvre du Giorgion et du Titien, et parvint, dans plus. de ses compositions, à s'approcher beaucoup de leur manière. Il excella surtout dans la peinture à fresque, et l'on regarde comme son chef-d'œuvre celle dont il orna une des salles du palais Ridolfi à Vérone. Elle représente la *Cavalcade du pape Clément VII et de l'emper. Charles-Quint dans Bologne.*—Son fils Félix Riccio ou Brusasorci-le-Jeune, né à Vérone en 1540, mort en 1605, apprit les éléments de son art de Jacq. Ligozzi, et se fit une gr. réputation dans la peinture. On a de lui plus *madones* avec des enfants Jésus et de petits anges de la plus rare beauté, et divers sujets peints sur marbre qui annoncent le talent d'un gr. maître. Ses portraits sont aussi fort estimés. Le musée possède de cet artiste *une Ste Famille.*—Cécilia Riccio ou Brusasorci, sœur du précéd., possédait aussi un gr. talent pour le portrait.—Jean-Baptiste Riccio ou Brusasorci, frère des précéd., élève de Paul Véronèse, fut employé par Charles-Quint, et vécut à sa cour, jouissant de l'estime due à son talent.

RICCIOLI (Jean-Bapt.), jésuite et l'un des plus sav. astronomes du 17e S., né à Ferrare en 1598, mort à Bologne en 1671, a laissé un assez grand nombre d'ouvr., dont on trouve la liste dans la *Biblioth. soc. Jesu*, et parmi lesq. nous citerons: *Almagestum novum, astronomiam veterem novamque complectens*, Bologne, 1651, 2 vol. in-fol. —*Astronomia reformata*, ibid., 1665, 2 t. in-fol. — *Geographiæ et hydrographiæ reformatæ libri XII*, ibid., 1661, in-fol. Ces trois ouvr., fruit d'une vaste érudit. et de savantes recherches, sont estimés. — *Chronologia reformata et ad certas conclusiones redacta*, ibid., 1669, 3 part. in-fol. L'abbé Barotti a inséré une bonne *Notice* sur la vie et les ouvr. du P. Riccioli, dans ses *Memorie istoriche de' letterati ferraresi* (Ferrare, 1793, t. II, p. 270 et suiv.).

RICCOBONI (Louis), né à Modène en 1674 ou 1677, embrassa fort jeune la carrière du théâtre et s'y distingua dans l'emploi des amoureux ou *Lelio*, nom sous lequel il fut long-temps connu. Chef d'une troupe à 22 ans, il entreprit de substituer aux farces qui déshonoraient alors la scène italienne la comédie régulière, et fit jouer quelq. pièces traduites ou imitées de Molière; mais cette réforme n'ayant point été goûtée, Riccoboni se lassa des obstacles, vint en France avec sa troupe, s'associa le fameux Dominique, et obtint de nombreux succès. Rappelé en Italie en 1729, par le duc de Parme, il fut nommé intendant des menus plaisirs et inspect. des théâtres établis dans les états de ce prince; mais la mort lui ayant enlevé, en 1731, son illustre protecteur, il revint à Paris, renonça au théâtre par des motifs de religion, se consacra alors uniquem. à la culture des lettres, et mourut en 1753. Outre des traduct. en prose de *Manlius* et de *Britannicus*, et en vers d'*Andromaque*, on a de lui un recueil de comédies ital. qu'il composa dans sa jeunesse et dont quelq.-unes eurent du succès: ce rec. fut publ. sous le titre de *Nouv. Théâtre italien*, Paris, 1718, 2 vol. in-12. —Un poème intit.: *Dell' arte representativa, capitoli sei*, Londres (Paris), 1728, in-8.—*Hist. du théâtre italien*, depuis la décadence de la comédie lat., Paris, 1728-31, 2 vol. in-8.—*Observat. sur la comédie et sur le génie de Molière*, 1736, in-12. —*Pensées sur la déclamation*, 1737, in-8.—*Réflexions et critiques sur les différents théâtres de l'Europe*, avec des *Pensées sur la déclamat.*, 1738, in-8.—*De la réformat. du théâtre*, 1743; réimpr. en 1767, avec l'*Essai* de Bussonier *sur les moyens de rendre la comédie utile aux mœurs.*—Riccoboni (Hélène-Virginie Baletti), connue aussi sous le nom de *Flaminia*, née à Ferrare en 1686, femme du précéd., se distingua non-seulement au théâtre par la variété de ses talents, mais se fit aussi un nom dans les lettres, et mérita par div. composit. poétiques d'être admise dans les acad. de Rome, de Ferrare, de Bologne et de Venise. Ayant suivi son mari en France, elle y partagea ses succès, et se retira du théâtre, à son exemple, pour vivre dans la pratique des vertus chrét. Elle mourut à Paris en 1771. Mme Riccoboni a donné deux pièces de théâtre qui n'eurent aucun succès; mais on cite d'elle une *Lettre* pleine d'observations judicieuses au sujet de la nouvelle traduct. de la *Jérusalem délivrée*, par Mirabeau, et dont celui-ci profita pour améliorer son travail.

RICCOBONI (Ant.-Franç.), fils des précédents, né à Mantoue en 1707, suivit aussi la carrière du théâtre; mais il y eut beaucoup moins de succès que dans ses compositions dramatiq., dont plus. attirèrent long-temps la foule au Théâtre-Italien. Malheureusem. quelq. connaissances en chimie lui persuadèrent qu'il réussirait à trouver le gr. œuvre, et lui firent souvent négliger les lettres pour se livrer à de vaines expériences qui n'aboutirent qu'à le ruiner. Marié avec la femme la plus spirituelle de son siècle, il jouit des succès qu'il lui vit obtenir, en fut tendrem. aimé, et ne fit rien cependant pour la rendre heureuse. Il mourut à Paris en 1772. Outre quelq. pièces de vers, une *Satire sur le goût*, et le *Conte sans R*, insérés dans les rec. du temps, Riccoboni a donné un assez grand nombre de *comédies*, parmi lesq. nous ne citerons que celles qui sont restées au théâtre italien jusqu'à sa suppression. Ce sont: (avec Romagnesi) *les Comédiens esclaves*, en 3 actes, 1726; *les Amusements à la mode*, en 3 actes et en vers, 1732; le *Conte de Fée*, en un acte, 1735;—seul: *le Prétendu*, comédie en 3 actes et en vers, 1760; *les Caquets*, comédie en 3 actes et en prose, trad. ou imitée de Goldoni: cette pièce a été reprise avec succès au théâtre Louvois en 1802; *les Amants de village*, comédie en 2 actes et en vers, 1764. On a du même aut. l'*Art du théâtre*, Paris, 1750, in-8; réimpr. en 1752, avec les *Pensées sur la déclamation*, de Riccoboni père.—Riccoboni (Marie-Jeanne Laboras de Mézières), femme du précéd., née à Paris en 1714, annonça dès sa jeunesse ce goût exquis et cette supériorité de talents qui l'ont rendue si justem. célèbre. Actrice à 20 ans, par nécessité, elle eut

peu de succès à la scène, et ne trouva pas non plus de bonheur dans son union avec Riccoboni, dont elle eut souvent à déplorer les infidélités. Abreuvée de dégoûts et d'amertumes, ce fut alors que pour se distraire elle se livra à la culture des lettres, et produisit ces charmants ouvr. qui la placèrent, dès son début, au prem. rang parmi nos meilleurs romanciers. *L'Hist. du marquis de Cressy*, et les *Lettres de Julie Catesby*, publ. en 1758 et 1759, obtinrent un tel succès que l'on douta d'abord qu'une femme pût en être l'auteur : Palissot ne contribua pas peu, dans sa *Dunciade*, à répandre ce soupçon; mais il se rétracta, et Mme Riccoboni put jouir pleinement de son triomphe. S'étant retirée du théâtre en 1761, elle vécut du produit de ses ouvr. et d'une petite pension que lui faisait la cour; mais cette dernière ressource lui ayant été enlevée à la révolut., elle passa ses dern. jours dans un état voisin de l'indigence, et mourut à Paris en 1792, à l'âge de 78 ans. Les autres ouvr. de Mme Riccoboni sont : les *Lettres de miss Fanny Butler*, où l'on a prétendu voir l'hist. de ses propres chagrins. — *Ernestine*, regardée par La Harpe comme le *diamant* de l'aut., et qui a fourni le sujet d'un drame lyrique, joué aux Italiens en 1777. — *Amélie*, traduite librement et abrégée du roman de Fielding : Mme Riccoboni donna cette traduct. comme le résultat de l'étude qu'elle venait de faire de l'anglais, avec le seul secours d'une grammaire et d'un dictionnaire — La *Suite de Marianne*, ouvr. de Marivaux. — L'*Hist. de miss Jenny Level*, 1764. — *Lettres de la comtesse de Sancerre*, 1766; trad. en angl. — *Lettres d'Élisabeth-Sophie de Vallière*, 1772. — *Lettres de milord Rivers*. Ce fut par ce dern. ouvr., qui obtint un succès mérité, que Mme Riccoboni fit en quelque sorte ses adieux aux lettres. Ses autres product. sont de peu d'importance. Ses *OEuvres complètes* parurent en 1786, 8 vol. in-8 : la plus belle édit. est celle de 1818, 6 vol. in-8, fig.; celle de 1826, 9 vol. in-18, est précédée d'observations par La Harpe, Grimm et Diderot.

RICH (James-Claudius), résident d'Angleterre à Bagdad en 1807, joignait à une connaissance approfondie des langues orient., et particulièrem. de l'arabe, le goût des recherches d'antiquité; il travailla pendant 12 ans à réunir une collection de MSs. orientaux, de médailles précieuses, de cylindres, de pierres gravées et de monum. babyloniens, qu'il recueillit lui-même dans ses nombr. excursions. Ses observations scientifiques et littér. ont été publ. dans le *Recueil des mines de l'Orient;* il en a paru une traduction franç., Paris, 1818, in-8, sous le titre de *Voyage aux ruines de Babylone, orné de six* (quatre) *gravures, suivies d'une dissertat. sur la situation de Pallacopa, par J. Raymond, anc. consul à Bassora*. Rich, après divers voyages et de nombr. découvertes, poussa ses recherches jusque dans les cantons les plus reculés du Kurdistan, et mourut à Schiraz, du *cholera*. Le *Journal des savants*, mai 1821, avril 1822, contient des *extraits* intéress. de deux *lettres* du résident anglais à Sylvestre de Sacy.

RICHARD Ier, roi d'Angleterre, surn. *Cœur-de Lion*, second fils de Henri II et d'Éléonore de Guienne, naquit à Oxford en 1157, et annonça dès sa plus tendre jeunesse ce courage héroïq., cet esprit altier, turbul. et impétueux qui remplirent sa vie de tant d'agit., et lui valurent tour à tour le blâme et l'admiration de ses contempor. Fils ingrat, il fit la guerre à son père pour lui arracher sa couronne; mais il ne l'eut pas plus tôt obtenue en 1189, qu'il se repentit de sa conduite, et abandonna ses états pour aller combattre les infidèles. D'accord avec Philippe-Auguste, Richard s'embarqua pour les côtes de la Syrie, s'empara de l'île de Cypre, dont le prince Isaac lui avait refusé l'entrée, se rendit ensuite au camp de Ptolémaïs, et poursuivit les travaux du siége avec une telle activité que la ville tomba enfin au pouvoir des armes chrétiennes. Resté seul à la tête des croisés, après le départ du roi de France, ce fut alors que Richard montra dans tout son jour cette violence de caractère qui le faisait haïr de ses égaux et le rendait si redoutable à ses ennemis. Il fit massacrer 2,500 captifs, parce que Saladin avait refusé de remplir les condit. qui lui avaient été imposées à la reddit. de Ptolémaïs. Marchant ensuite sur Ascalon, il se couvrit de gloire à la bataille qui fut donnée près d'Assor. Mais, malgré ses brillants exploits, il ne put cepend. gagner la confiance des croisés, et il augmenta le mécontentem. général en ne pressant pas le siége de Jérusalem, qu'il n'osait attaquer en présence de l'armée musulmane, et que les soldats de la croix brûlaient de conquérir. Dans les vifs débats qui s'élevèrent alors, les Français restés en Palestine se séparèrent des Anglais, et la position de Richard devint des plus critiques; mais loin de se laisser abattre par les difficultés, il entreprit de nouv. combats, obtint chaque jour de nouv. triomphes, et força enfin ses ennemis à l'admiration. Ce fut surtout à Jaffa qu'il montra ce merveilleux courage qui rendit son nom si fameux. Débarqué dans cette ville avec 400 albalétriers et 10 chevaux seulement, il attaque les musulmans, les met en fuite, les poursuit jusque dans la plaine où campait l'armée de Saladin, forte de 15,000 cavaliers, range ses compagnons, soutient le prem. choc, attaque à son tour, et obtient la victoire. Malgré cette valeur brillante, célébrée par les Arabes eux-mêmes, Richard cepend. dut quitter la Terre-Sainte sans l'avoir conquise. Débarqué sur les côtes de Dalmatie, il crut, à la faveur d'un déguisem., pouvoir traverser les terres de Léopold, duc d'Autriche, qu'il avait grièvement offensé au siége d'Acre; mais ayant été reconnu, son ennemi le fit charger de chaînes et le livra à l'empereur Henri VI, qui, après lui avoir fait subir une longue captivité, exigea, dit-on, une rançon de 250,000 marcs d'argent. Rendu enfin à son royaume, Richard le trouva déchiré par la faction qu'y avait excitée son frère Jean : il la dissipa, et tourna ensuite ses armes contre Philippe-Auguste qui avait aussi profité de sa longue absence pour former div.

entreprises sur la Normandie. Après plus. combats les deux monarq. se réconcilièrent; mais Richard, ayant vainement réclamé un trésor découvert par le comte de Limoges dans le châtau de Chalus, vint mettre le siége devant cette place, et y fut atteint d'un coup de flèche, dont il mourut peu après en 1199, à l'âge de 42 ans.

**RICHARD II**, roi d'Angleterre, né à Bordeaux en 1366, était fils du célèbre Édouard, prince de Galles, surn. *le Prince-Noir,* alors gouvern. de la Guyenne (*v.* Édouard). Déclaré héritier présompt. de la couronne par son aïeul, Édouard III, le jeune Richard lui succéda en 1377; mais à peine était-il monté sur le trône, sous la tutelle de ses oncles, qu'il se vit entouré de nombreuses factions, contre lesq. il lutta en vain pend. toute la durée de son règne. Sa faiblesse, ses dépenses excessives au milieu des calamités publiques et son défaut de moyens achevèrent de le perdre dans l'esprit de la nation. Jeté dans les fers par le duc d'Herefort, fils du duc de Lancastre, qui usurpa la couronne sous le nom de Henri IV (*v.* ce nom), l'infortuné monarque déclara qu'il était « indigne de régner, » et mourut assassiné dans sa prison en 1400.

**RICHARD III**, roi d'Angleterre, né en 1452, porta d'abord le titre de duc de Glocester. S'étant emparé du pouv. à la mort de son frère Édouard IV, il obtint par adresse la garde des deux fils de ce prince, Édouard V et le duc d'York, les fit conduire à la Tour de Londres sous prétexte de leur sûreté, et mit alors tout en œuvre pour usurper la couronne. Il l'obtint le 22 juin 1483, et donna, dit-on, presq. aussitôt l'ordre barbare de faire périr les 2 jeunes captifs. Ce crime est révoqué en doute par quelq. écrivains, entre autres par Horace Walpole, qui eut l'honneur d'avoir Louis XVI pour traducteur. Quoi qu'il en soit, Richard, après cet horrible attentat, se fit couronner une sec. fois dans la cathédrale d'York, et proclama son fils prince de Galles. Mais tandis qu'il prenait ses mesures pour perpétuer la royauté dans sa famille, le comte de Richemont, aidé d'un parti puissant, débarquait en Angleterre pour la lui disputer. En vain Richard fit décapiter le duc de Buckingham et quelq. autres partisans du comte; obligé de combattre ce dangereux rival, et bientôt abandonné des siens, il périt les armes à la main en 1485, et la couronne dont il avait orné son casque fut placée à l'instant même sur la tête du vainqueur qui régna sous le nom de Henri VII. On doit à M. J. Rey des *Essais historiq. et critiq. sur Richard III*, Paris, 1818, in-8, qu'on peut consulter avec fruit.

**RICHARD**, comte de Cornouailles et de Poitou, n'est pas placé par les histor. au nombre des empereurs d'Allemagne, quoique des docum. authentiq. prouvent qu'il en a réellem. exercé tous les droits pendant l'espace de 15 ans. Né en 1209, de Jean Sans-Terre et d'Isabelle d'Angoulême, il se distingua d'abord en Guyenne, où il avait été envoyé par Henri III, son frère, et s'embarqua pour la Palestine, où il se montra digne héritier du nom et de la valeur de Richard-Cœur-de-Lion, son oncle. Obligé cependant de quitter comme lui la Terre-Sainte sans avoir triomphé des infidèles, il revint dans sa patrie et rendit de nouv. services à Henri III, dans la guerre que ce prince eut à soutenir contre les Français. Ce fut à la suite de ces div. expéditions, et au milieu des factions qui déchiraient l'empire germanique, que Richard fut choisi, par une partie des électeurs, pour régner au préjudice de l'infortuné Conradin, qu'on avait résolu de dépouiller. Couronné à Aix-la-Chapelle en 1257, Richard se signala par sa magnificence, ses libéralit., ses talents et la sagesse de son administrat. Mais les troubles d'Angleterre l'ayant forcé d'y retourner plus. fois pour combattre les rebelles, il fut fait prisonnier en 1264 par Simon de Monfort, et ne recouvra sa liberté qu'après 14 mois d'une captivité très rigoureuse. De retour en Allemagne en 1268, il abolit plus. impôts, facilita le commerce, répandit ses bienfaits avec un rare discernement, et mourut en 1272, laissant la réputat. d'un des plus gr. princes de son temps. Nous avons deux *Hist. de Richard*, en allemand.

**RICHARD Ier**, comte d'Averse et prince de Capoue, succéda vers 1059 à Asclitin son père, et reçut du pape Nicolas II l'investiture de la ville et de la principauté de Capoue, que possédait Pandolfe V. S'étant rendu maître de Capoue en 1062, Richard conquit Gaëte l'année suiv., fit plusieurs excursions dans le duché de Rome, se réconcilia ensuite avec le St-siége, aida Robert Guiscard dans la conquête de Salerne, entreprit le siége de Naples, et avait déjà réduit cette ville à de dures extrémités, lorsqu'il mourut en 1078. Ce prince fut renommé par sa bravoure, sa douceur et sa justice. Il eut pour successeur Jordan Ier, son fils, qu'il avait associé à son gouvernem. et à toutes ses entreprises. — Richard II succéda à Jordan Ier en 1091; mais les habitants de Capoue, fatigués du joug des Normands, le chassèrent avec tous ses compatriotes, et il fut contraint de recourir à la protection du grand-comte de Sicile et de Roger, duc de Pouille, pour vaincre leur rébellion. Richard II rentra dans Capoue en 1098, mais comme vassal de Roger, auquel il avait dû faire l'hommage-lige de sa principauté, et mourut en 1105 sans postérité.

**RICHARD Ier**, surnommé *Sans-Peur*, duc de Normandie, n'était âgé que de 10 ans lorsqu'il succéda, en 943, à son père, Guillaume *Longue-Épée*, assassiné par Arnoul, comte de Flandre. Tombé par surprise au pouv. de Louis, dit *d'Outre-Mer*, qui voulait le dépouiller de ses états, le jeune prince dut sa liberté au dévouem. d'Osmond, son gouverneur, et fut ensuite secouru par Aigrold, roi de Danemarck, et Hugues-le-Grand, qui battirent les troupes de Louis, le firent prisonnier et le forcèrent à jurer la paix. Othon Ier, roi de Germanie, et Thibaud, comte de Blois, qui s'armèrent ensuite contre Richard, n'eurent pas un meilleur succès. Débarrassé de tous ses ennemis par sa valeur et la fidélité de ses alliés, il fit fleurir les lettres, l'agricult. et le commerce dans ses états,

contribua beauc. à faire placer sur le trône Hugues-Capet, et mourut à Fécamp en 996.

RICHARD II, dit *le Bon*, duc de Normandie, fils et success. du précéd., régna jusqu'en 1027, époque de sa mort. Les commencem. de son règne furent troublés par le soulèvement du peuple qui se plaignait des prétentions de la noblesse, et il eut ensuite plus. guerres à soutenir contre Guillaume, comte de Hiesmes, son frère naturel, le roi d'Angleterre, et Eudes, comte de Chartres et de Blois; mais Lagman et Olaüs, rois de Suède et de Danemarck, étant venus à son secours, il rétablit la paix dans ses états et mérita l'amour des peuples par ses belles qualités. Richard II fut l'allié le plus fidèle du roi Robert, et l'accompagna dans plus. expéditions, où il signala son courage, ce qui lui valut le nom d'*Intrépide*. Il eut pour success. Richard III, son fils aîné, qui mourut, après un règne de quelques mois, empoisonné, dit-on, par son frère Robert, dit *le Magnifique* ou *le Diable*. — V. ROBERT.

RICHARD (MARTIN), peintre, né à Anvers à la fin du 16ᵉ S., était venu au monde avec un bras gauche seulement. Malgré cette mutilation, il acquit un talent remarquable comme paysagiste. On estimait ses tabl., qu'il ornait de belles fabriques. Le célèb. van Dick faisait grand cas de cet artiste, et voulut avoir son portrait. Richard mourut en 1636, âgé de 45 ans. — Son frère, David RICHARD, s'appliqua aussi à la peinture, mais avec beauc. moins de succès.

RICHARD (CLAUDE), jésuite, né à Ornans, dans le comté de Bourgogne, en 1589, mort en 1664, fut nommé par le roi d'Espagne, Philippe IV, prof. de mathématiq. au collége qui venait d'être fondé à Madrid, et occupa cette chaire pendant 40 ans, avec autant de zèle que de succès. On lui doit : une édition des *OEuvres d'Archimède*, avec des *notes*, Paris, 1626, in-fol., ou 1646. — *Commentarius in omnes libros Euclidis*, Anvers, 1645, in-4. — *Comment. in Apollonii Pergæi conicorum libros IV*, ibid., 1655, in-fol., fig. — *Ordo novus et reliquis facilior, tabularum sinuum et tangentium*, dont on ne connaît ni la date ni le format. Il fut aussi l'invent. d'une montre magnétique au moyen de laquelle on connaiss. l'heure dans toutes les parties de la terre.

RICHARD (JEAN), né à Verdun en 1639, mort à Paris en 1719, avait étudié la théol. avec succès, et il consacra toute sa vie, quoiqu'il fût laïc et marié, à la composit. de sermons et de prônes, ou à des compilations utiles à ceux qui se livrent à la carrière de la prédicat. On a de lui : *Discours moraux* en forme de *sermons*, 1685, 5 vol. in-12, qui furent suivis d'autres *Disc. moraux* en forme de *prônes*. — *Éloges historiques des saints*, 1665, 4 vol. — *Dictionn. moral, ou la Science universelle de la chaire*, Paris, 1700, 6 vol. in-8; réimpr. en 8 vol. in-12. Il est éditeur des *Sermons* de Fromentières, des *Prônes* de Joly, des *Discours* de l'abbé Boileau, et a donné un vol. de *Panégyriques choisis*.

RICHARD (RENÉ), historien, né à Saumur en 1654, entra de bonne heure dans la congrég. de l'Oratoire, devint doyen du chapitre de Ste-Opportune, à Paris, et mourut en 1727. On a de lui plus. ouvr. qui annoncent pour la plup. un esprit faux et singulier. Les principaux sont : *Parallèle du card. de Richelieu et du card. Mazarin*, Paris, 1704 et 1716, in-12. — *Maximes chrétiennes*, et le *Choix d'un bon directeur*, ouvr. composés pour les Dˡˡᵉˢ de St-Cyr. — *Vie de Jean-Ant. Le Vachet*, 1692, in-12. — *Hist. de la vie du P. Jos. du Tremblay, capuc. employé par Louis XIII*, etc., 1702, 2 part. in-12 : dans cet ouvr. l'auteur a peint le P. Joseph comme un saint; il en a fait un portr. fort différent dans le liv. intit. : *Le Véritable P. Joseph, capucin, contenant l'histoire-anecdote du card. de Richelieu*, Rouen, 1704, in-12, réimpr. en 1750. Pour mieux se déguiser, l'abbé Richard fit une critique de ce dernier ouvr., qu'il donna sous le titre de : *Réponse au livre intitulé* le P. Joseph, etc., 1704, in-12.

RICHARD (CHARLES-LOUIS), dominicain, né en 1711 à Blainville-sur-l'Eau, en Lorraine, s'était fait connaître par un grand nombre d'écrits, où il s'attachait à la défense des principes religieux, lorsque la révolution éclata. S'étant prononcé avec force contre le serment exigé des prêtres, il fut obligé de se réfugier en Belgique où il continua de publier divers opuscules analogues à ses opinions. Il fut découvert à Mons en 1794, et traduit devant une commission milit. qui le condamna à mort comme aut. d'un écrit intitulé : *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, avec les Français qui ont tué leur roi*. Le P. Richard subit son jugement avec tout le calme de la vertu. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionn. universel des sciences ecclésiast.*, Paris, 1760 et ann. suiv., 6 vol. in-fol. — *Analyse des conciles génér. et particuliers*, 1772-77, 5 vol. in-4. — *Observations modestes sur les pensées de d'Alembert*, etc., 1774. — *Annales de la charité*, 1785, 2 vol. in-12, etc., etc. — Jean-Pierre RICHARD, prédicateur, né en 1743 à Béfort, mort à Paris en 1820, chanoine de la métropole, était entré à 17 ans au collége des jésuites de Colmar, où il fit sa profession. Après la suppression de la société, il habita successivem. plus. villes de la Lorraine; et, revenu à Paris vers 1786, se fit bientôt connaître assez pour être chargé trois ans après de prêcher à la cour le sermon de la Pentecôte. Il parvint à se soustraire aux persécutions sans prêter aucun serment ni sans émigrer; dès 1800 il recommença ses prédications et les continua jusque dans sa vieillesse avec un égal succès. On a recueilli les *Sermons* de l'abbé Richard, Paris, 1822, 4 vol. in-12, portraits.

RICHARD (LOUIS-CLAUDE-MARIE), botaniste, né à Versailles en 1754, était fils du jardinier du roi à Auteuil, homme fort instruit, et neveu du directeur des jardins de Trianon, où se trouvaient alors réunies les productions les plus belles et les plus rares des deux hémisphères. Ce fut là que le jeune Richard, dont les dispositions avaient été

cultivées de très bonne heure, prit le goût de la botanique, et résolut de se consacrer à l'étude de cette science. Pressé par sa famille de choisir l'état ecclésiastique, où l'archevêque de Paris lui promettait sa protection, il résista à toutes les instances, et s'échappa même, dit-on, de la maison de son père pour venir à Paris se livrer sans contrainte à sa science favorite. Les dures privat. auxq. il fut soumis dans les prem. temps, loin d'ébranler sa vocation, ne firent, pour ainsi dire, qu'augmenter en lui l'ardeur du travail : possédant déjà à un haut degré le talent du dessin, il se mit à donner des leçons qui, non-seulem. lui procurèrent de l'aisance, mais le mirent bientôt à même de faire des économies; et il poursuivit alors l'étude des sciences naturelles avec un tel succès, qu'en 1781 l'acad. des sciences le proposa au roi pour un voyage dans la Guiane française et aux Antilles. Louis XVI, qui connaissait Richard dès son enfance, approuva le choix de l'acad., et promit de récompenser le jeune naturaliste à son retour, en lui donnant une place analogue à ses goûts. Heureux d'une mission qui était depuis long-temps l'objet de tous ses vœux, Richard s'embarqua pour Cayenne, y fit un séjour de quelq. mois, parcourut ensuite une grande partie de la Guiane, la Martinique, la Guadeloupe, la Jamaïque, St-Thomas et la plupart des îles situées à l'entrée du golfe du Mexique, et amassa ainsi les plus riches collect. en tous genres. Mais huit ans passés dans ces courses à la fois instructives et périlleuses épuisèrent sa santé et ses ressources pécuniaires : en vain il écrivit en France pour obtenir le remboursement de ses frais, toutes ses demandes restèrent sans réponse : on était alors en 1789; et lorsqu'il revint dans sa patrie pour y réclamer la récompense due à ses services, il n'y trouva que des maux à déplorer, et fut long-temps réduit à un état de gêne que le délabrem. de sa santé rendait encore plus cruel. Enfin un autre ordre de choses vint améliorer la position de cet estimable sav. : nommé à la chaire de botanique et quelq. années plus tard membre de la prem. classe de l'Institut, section de zoologie et d'anatomie comparée, il s'acquit bientôt une gr. réputat. dans l'enseignem., et publia plus. *Mém*. qui ont puissamm. contribué aux progrès de la botaniq. L'influence qu'il a exercée dans cette science se fera sentir surtout par les travaux de ceux qui se sont pénétrés de ses principes et qui marchent sur ses traces. Richard mourut en 1821, honoré de l'estime des sav. les plus distingués de l'Europe. Il était membre correspondant de la société roy. de Londres et chevalier de la Légion-d'Honneur. Outre les écrits qu'il a publiés dans les *Mém*. de l'Institut, dans les *Annales du muséum*, et dans div. autres recueils scientifiq., on a de lui : *Dictionn. élémentaire de botanique*, 1800, in-8, édit. presque entièrement refondue du travail de Bulliard.— *Démonstration botaniq., ou Analyse du fruit considéré en général*, 1808, in-8. Cet ouvr., très remarquable par son extrême concision et les idées exactes qu'il renferme, a été trad. dans plus. langues. Richard a laissé un fils qui parcourt aujourd'hui la même carrière avec beaucoup de succès.

RICHARD (Gabriel), missionnaire, né à Saintes en 1764, descendait de la famille de Bossuet par sa mère. Du séminaire d'Angers, il vint à la solitude à Issy, pour entrer dans la congrégation de St-Sulpice. Ordonné prêtre en 1791, il fut envoyé l'année suivante aux États-Unis par l'abbé Émery. On le destinait à professer les mathématiques au collége naissant de Baltimore; mais, au bout de trois mois, M. Carrol, évêque, qui avait sous sa juridiction tous les catholiques des États-Unis, l'envoya à Kaskaskias, territoire des Illinois, où il y avait une colonie d'anciens Canadiens français. Richard y resta depuis le 14 déc. 1792 jusqu'au 22 mars 1798, qu'il partit avec MM. Levadoux et Dilhet pour le Détroit, la ville la plus importante du Machigan. Cette ville ayant essuyé, le 1er juin 1805, un incendie qui consuma l'église, il parvint à en construire une nouvelle en pierres, qui a 116 pieds de long sur 60 de large. En 1819 il se procura une presse et des caractères, et commença un recueil périodique, en franç., sous le titre d'*Essais du Machigan;* mais l'éloignem. des catholiques et l'irrégularité du service des postes empêchèrent le succès de cette publication. Sa presse fut long-temps la seule dans le Machigan, et elle servit sous sa direction pour divers objets. Dans la guerre des États-Unis avec l'Angleterre, en 1812, les Anglais firent Richard prisonnier, et l'envoyèrent à Sandwich dans le Haut-Canada, où il parvint à sauver quelq. prisonniers qui étaient tombés entre les mains des Indiens, et qui allaient périr dans les tourments. A son retour au Détroit, on manquait de blé; il trouva moyen de s'en procurer, qu'il distribua gratuitement aux plus nécessiteux. En 1817 il entreprit de bâtir une chapelle en pierres au Détroit; c'est la chapelle Ste-Anne, que le défaut de fonds empêcha de continuer sur le plan primitif. En 1823, il fut élu député au congrès; c'est le prem. ecclés. qui ait eu cet honneur. Son traitement lui fournissait les moyens d'aider les catholiques et d'achever les églises dont il avait entrepris la construction. Le choléra ayant éclaté en 1832 à la ville du Détroit, Richard fut victime de son zèle. On a des *Lettres* de lui dans le t. III des *Annales de la propagation de la foi*.

RICHARD D'ARMAGH ou RADULPHE, Irlandais, nommé dans sa patrie *Fitz-Ralph*, fut successivem. profess. de théol., doyen de Litchfield, chancelier de l'univ. d'Oxford en 1333, et devint archevêque d'Armagh en 1347. Il soutint la juridiction des évêq. et des curés contre les religieux mendiants qui l'accusèrent d'hérésie, et fut cité à Avignon, où il mourut en 1360, sans avoir terminé ce différend. On a de lui quelques écrits dont les principaux sont : *Defensio curatorum adversùs mendicantes*, Paris, 1496.— *De audientiâ confessionum*.— Un *Traité contre les erreurs des Arméniens*, Paris, 1512, in 8.— Des *Sermons*.

RICHARD DE CIRENCESTER, historien anglais,

bénédictin dans le monastère de St-Pierre à Westminster, où il mourut en 1401, est aut. d'un ouvr. sur l'état ancien de la Grande-Bretagne, long-temps oublié, mais que Ch.-Jul. Bertram, professeur de langue angl. à l'acad. de marine de Copenhague, publia dans cette ville en 1757, en y joignant ce qui nous reste de Gildas et de Nennius, sous ce titre : *Britannicarum gentium hist. antiq. scriptores III, Ricardus Corinensis, Gildas Badonicus, Nennius Banchorensis*, etc. On en a donné une seconde édit. en 1809, où le texte est accompagné d'une traduct. angl. On cite aussi de Richard de Cirencester : *Historia ab Hengistâ ad ann.* 1348.

RICHARD DE NOVES, troubadour provençal du 13e S., était, selon quelq. historiens, de la noble famille de Noves, qui fut celle de la belle Laure, et, selon d'autres, de la famille de Barbantane. On a de lui quelq. pièces, parmi lesquelles se trouve une imitat. d'un sirvente de Sordel, son contemporain, dans lequel il distribue le corps de Blacas à div. princes, ce qui amène des allusions satiriq.

RICHARD DE SAINT-VICTOR, théolog. écossais du 12e S., vint étudier à Paris, où il se fit chanoine régulier dans l'abbaye de St-Victor, et fut prieur de ce monastère. Il mourut en 1173 avec une gr. réputat. de savoir et de vertu. Ses *OEuvres* ont été publ. pour la prem. fois à Venise, 1506 (on en connaît six autres édit.) : elles renferment 32 opuscules, écrits sans méthode, sans critique, sans logique et sans goût.

RICHARDOT (FRANÇOIS), évêque d'Arras, né à Morei, bailliage de Vesoul, en 1507, embrassa la vie religieuse chez les augustins de Champlitte, où il se fit bientôt remarquer par son éloquence, son érudit. et ses vertus. Après avoir professé la théologie à Tournai et à Paris, il visita l'Italie, se lia avec les savants les plus distingués de l'époque, et vint à Ferrare, où la duchesse Renée de France l'accueillit avec toute la bienveillance qu'elle montrait aux hommes de talent qui visitaient sa cour. Mais, devenu par-là même suspect au duc de Ferrare, Richardot éprouva diverses persécut. de la part de ce prince, et fut même renfermé au château de Rubiera, d'où il ne sortit qu'après s'être pleinem. justifié par deux lettres adressées au duc et qui ont été conservées. S'étant immédiatement après rendu à Rome, Richardot y fut relevé des vœux monastiq., rentra en France, et vint à Besançon, où il combattit avec succès les progrès de l'hérésie, et obtint plus. dignités ecclésiastiques. Appelé dans le diocèse d'Arras par le cardinal de Granvelle, il fut choisi par la gouvernante des Pays-Bas (Marie, reine douairière de Hongrie) pour prononcer, en présence de Philippe II et de sa cour, l'*Éloge funèbre* de Charles-Quint, et ne démentit point dans cette occasion la haute réputat. qu'il s'était acquise. Richardot succéda bientôt après sur le siége épiscopal d'Arras à Granvelle, qui passait à l'archevêché de Malines, et ce fut alors qu'il put se livrer à toute l'ardeur de son zèle pour les progrès de la religion, des sciences et des lettres. L'établissem. d'une université dans la ville de Douai, où il se plaisait souvent à expliquer lui-même aux élèves les passages les plus difficiles de l'Écriture, le disc. remarquable, sur les études ecclésiastiq., qu'il prononça au concile de Trente, où il avait été député par le roi d'Espagne, enfin ses instructions pastorales, prouvent évidemment que ce prélat était un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de son temps. Tout annonce aussi que son âme était supérieure à la crainte : on raconte qu'un jour pendant qu'il prêchait à Armentières, un furieux osa lui tirer un coup de fusil, et que, sans être ému de cet attentat, il rassura son auditoire, et continua son discours avec autant de force et de chaleur qu'il l'avait commencé. Richardot mourut en 1574. Ses princip. ouvr. sont : *Oraisons funèbres* de l'empereur Charles-Quint, de Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, et de Marie, reine d'Angleterre, Anvers, 1558, in-fol., très rare.— *Oraisons funèbres* de la reine d'Espagne, Mme Élisabeth de France, et de l'infant don Carlos, Anvers, 1569, in-8.— Des *Sermons* et des *Discours* prononcés au concile de Trente, au synode de Cambrai et à l'académie de Douai, et qui ont été recueillis et publiés avec l'*Oraison funèbre* de ce prélat, sous ce titre : *Rev. et eloquent. viri D. F. Richardoti orationes latinæ*, Douai, 1608, in-4.

RICHARDOT (JEAN GRUSSET, plus connu sous le nom de), présid. du conseil privé des Pays-Bas, et neveu du précéd., fut employé dans diverses négociations import. : il signa le traité de Vervins en 1598, prépara le traité d'alliance entre le roi Jacques et l'Espagne, eut beaucoup de part à la trêve de douze ans qui rendit le calme aux Pays-Bas, et mourut à Bruxelles en 1609, âgé de 69 ans. On a de lui plus. *Lettres*, dans les *Négociations* de Jeannin. — Jean RICHARDOT, fils aîné du précéd., évêque d'Arras, puis de Cambrai, membre du conseil privé des Pays-Bas, mérita la confiance de son souverain, et mourut en 1614, dans un âge peu avancé.

RICHARDSON (JONATHAN), peintre, né à Londres en 1665, mort en 1745, ne commença, dit-on, l'étude de son art qu'à l'âge de 30 ans, et y fit néanmoins de si rapides progrès, qu'il obtint bientôt la réputation d'un des meilleurs peintres de portraits des trois royaumes. Ayant fait un voyage en Italie, pour y recueillir des tableaux et des dessins des grands maîtres, ainsi que des objets d'arts, il en forma une riche collection, dont il rédigea la description, qu'il publia en 1722, sous son nom et celui de son fils qu'il avait associé à tous ses travaux, mais qui obtint beaucoup moins de succès. Richardson joignait au talent de la peinture et à une connaissance approfondie des beaux-arts, quelque mérite comme écrivain ; il a laissé plus. ouvr. parmi lesquels on cite un *Traité de peinture et de sculpture*, publ. à Londres en 1719 sous le nom des deux Richardson, père et fils ; et trad. en franç. par A. Rutger-le-Jeune, Amsterd., 1728, 4 vol. in-8 en 3 t. ; des *notes* sur le *Paradis perdu* de Milton, 1734, in-8, etc.

RICHARDSON (SAMUEL), célèbre romancier, né en 1689 dans le comté de Derby, était fils d'un pauvre menuisier, qui ne put lui faire donner qu'une instruction très ordinaire, et l'envoya en apprentissage chez un imprimeur, où le jeune Samuel resta pendant sept ans dans les fonctions les plus obscures. Son applicat. à ses devoirs, son amour pour l'étude, la régularité de ses mœurs, enfin l'intelligence dont il était doué, le firent triompher de tous les obstacles. Il devint le gendre de son maître, obtint des lettres de citoyen de Londres, et se vit bientôt à la tête d'une imprimerie considérable. Jusque-là cependant rien n'annonçait encore qu'il dût faire gémir la presse pour son propre compte. Des préfaces, des épîtres dédicat. composées pour les libraires dans le temps de sa mauvaise fortune, avaient été les seuls essais de sa plume, et il était âgé de 53 ans lorsqu'il fit paraître sa *Paméla*, qui, après avoir eu une vogue extraordinaire, devint l'objet des plus amères critiques. Richardson essaya de répondre à ses censeurs par sa *Pamela in high life*, appelée par les Français la *Paméla mariée*. Malheureusem. cette production, bien inférieure à la prem., fut loin d'atteindre au but qu'il s'était proposé. Il resta 8 années sans donner au public aucun signe de vie; mais *Clarisse Harlowe* et *sir Charles Grandison*, qu'il publia successivem., obtinrent, malgré tous les défauts qu'on peut leur reprocher, un succès si éclatant, qu'il surpassa ses espérances, et Richardson fut placé dès-lors au rang des meilleurs romanciers. Il mourut, en 1761, honoré de l'estime publique, qu'il avait su mériter par ses talents, sa bienfaisance et l'extrême simplicité de ses mœurs. Outre les ouvrages qu'on vient de citer, et qui ont été trad. en franç. par l'abbé Prevost et Letourneur, il a publié : les *Négociat. de sir Thomas Roe;* une édit. des *Fables* d'Ésope, avec un *Comment.*; des *Lettres familières*, etc. Il a paru en 1804 une *Correspondance de Samuel Richardson*, précédée d'une *Notice bioprahiq. et critiq.*, par mistress Barbauld. Celle que lui a consacrée sir Walter Scott (t. 1er de sa *Biographie littér. des romanciers célèbres*) est pleine de curieux détails.

RICHARDSON (WILLIAM), agron. irland., recteur de Clonfekle, dans le comté d'Antrim, où il mourut en 1820, à l'âge de 80 ans, consacra une partie de sa vie à la culture d'une espèce de fourrage, le *florin-grass*, qui croît en abondance dans les marécages de l'Irlande, dans les fondrières et dans les prairies arrosables, et qui peut être d'un gr. rapport. Richardson a donné plus. *traités* sur la propagat. de cette plante; un *mémoire* sur un monument connu sous le nom de *la Chaussée des géants*, dans les *Transact. philos.*, et différents *opusc.* envoyés à la société roy. de Londres.

RICHAUD (HYACINT.), anc. maire de Versailles, où il mourut en 1827 à 70 ans, doyen du conseil de préfect., et membre de la société d'agriculture, avait rempli div. fonctions administratives. Maire de Versailles au 9 sept. 1792, journée si tristem. célèbre dans les annales de la révolution par le massacre des prisonn. d'Orléans, il se mêla à ces infortunés pour les couvrir de son écharpe, et il ne dépendit pas de lui qu'il n'y eût d'autre sang de répandu que le sien. Pendant l'horrible boucherie de la geôle de Versailles, il ne put, en affrontant vingt fois la mort, dissiper le rassembl. des furieux que lorsqu'il ne leur restait plus à immoler que 12 victimes, les seules qu'il leur put arracher. (*Voy.*, pour un plus ample récit de cette belle action, le *Moniteur* du 10 juin 1827, p. 931.)

RICHAUD-MARTELLI (HONORÉ-ANTOINE), aut. dramatique, né en 1751 à Aix en Provence, fut destiné par ses parents à la carrière du barreau, et pend. quelque temps exerça la profess. d'avocat. Mais il abandonna bientôt la jurisprudence pour s'engager dans une troupe de province, où il obtint des succès dans la comédie, et joua d'abord les amoureux, puis les premiers rôles et les pères. On le vit briller successiv. sur les théâtres de Lyon, de Bordeaux et de Marseille, où on le considérait comme le premier sujet de la scène comique, après Molé et Fleury, ses contemporains. Richaud mourut à Marseille en 1817. On a de lui : *Fables nouv.*, Bordeaux, 1788, in-12. — *Les deux Figaros*, comédie en 5 actes, Paris, 1799, in-8, restée au répertoire. — *L'Intrigant dupé par lui-même*, coméd. en 4 actes, 1802, in-8.

RICHE (CLAUDE-ANTOINE-GASPAR), médecin-natural., né à Chamelet, près de Lyon, en 1762, se distingua de bonne heure par ses succès dans l'étude des sciences, et fut reçu doct. à la faculté de Montpellier en 1787 avec la plus gr. distinction. A son arrivée l'année suivante à Paris, il y fut accueilli par les savants, entre autres Vicq d'Azir, et devint la même année membre de la soc. philomatique, dont il fut le 1er secrét. Il fit partie, comme naturaliste, de l'expédit. destinée à la recherche du malheureux La Pérouse, et qui avait pour chef d'Entrecastaux, s'embarqua en 1791 sur la frégate l'*Espérance*, et, après un voyage de deux années, pendant lesq. ses recherches enrichirent l'histoire naturelle des plus précieuses découvertes, il revint à l'île de Java, chargé de riches collections en tous genres qu'il se promettait de rapporter dans sa patrie; mais elles lui furent enlevées par les Hollandais, avec qui la France était alors en guerre. La perte de ces trésors scientifiq., qui lui avaient coûté tant de peines et de fatigues, et qu'il réclama vainement avec les plus vives instances, fut pour Riche un tel sujet de regret, que sa santé, déjà très affaiblie, en reçut une atteinte dont il ne put se relever. Il revit la France, mais ce fut pour y mourir, immédiatement après son arrivée, en 1797. Les papiers relatifs à son voyage et ses observations ont été très utiles pour la relation du voyage d'Entrecastaux. Riche est auteur d'un gr. nombre de *mém.* insérés dans le recueil de la soc. philomatique, et qui ont obtenu les suffrages de tous les sav. Cuvier a prononcé l'*Éloge* de Riche.

RICHE (LE), juriscons., né vers 1730 (probablement à Paris), se fit d'abord connaître dans le procès qu'eut à soutenir Mme de Wateville, ab-

besse de Château-Châlons, pour le maintien de sa juridiction. Il s'établit l'avocat de cette dame, et publia : *Mém. et Consultat. pour servir à l'hist. de l'abbaye de Château-Châlons*, Lons-le-Saunier, 1765, in-fol., et Besançon, 1766, in-8. Le Riche prit aussi la défense de Fantet, libr. à Besançon, accusé d'avoir vendu des livres philosophiques, et envoya le *mém.* qu'il avait fait pour son client à Voltaire, qui l'en remercia par une lettre très flatteuse (5 sept. 1766), impr. dans la *Correspondance* de ce gr. écrivain.

RICHEBOURG (Gilles PORCHER de LISSONAY, comte de), pair de France, né en 1753 à la Châtre (Berry), se destinait à la médecine lorsque, la révolution survenant, il fut élu maire de sa ville natale, commissaire du roi près le tribunal de ce district, député suppléant de l'Indre à l'assemblée législative (sept. 1791), et ne prit séance, comme titulaire, qu'à la convention, où, dans le procès du roi, il vota pour l'appel au peuple et le sursis. Muet par prudence et par raison jusqu'au 9 thermidor, il fut depuis employé avec beaucoup d'activité, tant en missions qu'au comité de législation, dont il fut souvent le rapporteur. Nommé au cons. des anciens par les deux départements de l'ancien Berry, il continua d'y concourir à la réparation des bouleversem. causés à la France par de si longs orages. La vigueur de son opposition à quelq. mesures du directoire détermina sa réélect. au même conseil par le départ. du Gard, et l'abrogation de cette élection par le pouvoir exécutif au 18 fructidor. Porcher, qui fit ensuite partie pendant quelq. temps de la commission administrat. des hospices de Paris, fut réélu au conseil des anciens en 1799. Il devint membre du sénat conservat. à son organisat., signa l'acte de déchéance de Napoléon (1814), entra à la chambre des pairs, et, n'ayant point été compris dans celle des *cent-jours*, y avait repris place lors du procès du maréchal Ney, où il fut un des 14 juges qui votèrent pour la simple déportat. Le comte de Richebourg siégea depuis parmi les défenseurs des libertés légales, et mourut le 10 avril 1824 à 70 ans. Son *éloge* a été pron. par Boissy d'Anglas à la chambre des pairs, où il a eu son fils pour successeur. Il a été réimpr. en 1816, chez Ch. Baudouin, un *Rapport fait*, par Porcher (le 26 mai 1793), *à la convention nationale, au nom de son comité de législation, sur les différents mandats qui ont été décernés par le comité de surveill. des étrangers, de la sect. de l'Unité*, etc. — V. Bourdot.

RICHELET (César-Pierre), grammairien, né en 1631 à Cheminon, en Champagne, mort à Paris en 1698, était de l'académie des beaux-esprits qui se réunissait chaq. mois chez l'abbé d'Aubignac. Ses connaissances et ses talents lui valurent quelques amis illustres dont il aimait à se vanter; mais en même temps son humeur caustique lui suscita un bien plus gr. nombre d'ennemis, qui se vengèrent amplement des injures qu'ils en avaient reçues. Outre quelq. pièces de vers dans les *recueils* du temps, Richelet a publ. : *Dictionnaire des rimes, dans un nouv. ordre*, Paris, 1667, in-12; ibid., 1692 (ce ne sont que de nouvelles édit. corrigées et augmentées du *Dictionn.* de Frémont-d'Ablancourt; il a été depuis réimpr. un gr. nombre de fois; l'édition la plus récente est celle de 1799, in-8, revue par Wailly; Philippon-de-la-Madeleine en a donné un *Abrégé*, qui forme le t. XV de la *Petite Encyclopédie poétique ; la Versification française, ou l'Art de bien faire et tourner les vers*, 1671, in-12. — *Dictionnaire franç., contenant l'explication des mots, plusieurs nouvelles remarques sur la langue franç., ses expressions propres, figurées et burlesques*, Genève, 1680, in-4. Cet ouvrage, plein d'obscénités et de traits satiriques, exposa l'auteur à de vives censures. On en a fait depuis de nombr. édit. L'abbé Goujet, qui en donna une à Lyon (1759 ou 1760), en a élagué les articles les plus répréhensibles, et en a fait paraître en même temps un *Abrégé*, refondu depuis par Wailly. — *Les plus belles Lettres des meilleurs aut. franç.*, avec des *notes*, Lyon, 1687, souv. réimpr. — *Les Commencements de la langue française, ou Grammaire tirée de l'usage et des bons auteurs*, Paris, 1694, in-12. — *La Connaissance des genres français, tirée de l'usage*, 1694. — Une traduct. franç. de l'*Histoire de la Floride*, de Garcias Laso, et quelq. ouvrages restés MSs.

RICHELIEU (Armand-Jean du PLESSIS, cardin., duc de), premier ministre sous Louis XIII, né à Paris en 1585, était le plus jeune des 3 fils de Fr. du Plessis, seigneur de Richelieu (*v.* Plessis), et de Suzanne de La Porte. Il fut d'abord destiné à la carrière des armes; mais, ayant été appelé à remplacer son frère Alphonse (*voy.* l'article suiv.) sur le siége épiscop. de Luçon, il se livra avec une extrême ardeur à l'étude de la théologie, fut reçu doct. à 20 ans, et en avait à peine 22 accomplis, lorsqu'il fut sacré à Rome en 1607. Les prem. temps de son épiscopat parurent entièrem. consacrés à la conversion des hérétiques et au bien de son diocèse; mais, ayant été député aux états-généraux en 1614, ses vues ambitieuses commencèrent à se montrer. Il s'attacha particulièrement à la reine-mère, devint son aumônier, puis secrétaire-d'état de la guerre et des affaires étrangères; il n'hésita pas à quitter ce poste éminent pour s'associer aux disgrâces de la reine qu'il suivit à Blois, s'établit médiateur entre elle et son fils, fut écarté pend. quelque temps des affaires sans rien perdre de sa faveur; et, rappelé bientôt, il obtint le chapeau de cardinal en 1622. Jusque-là cepend. Richelieu, protégé par Marie de Médicis, n'avait fait aucun progrès dans l'esprit du roi, et son entrée au conseil éprouvait de gr. obstacles; mais, étant parvenu à les vaincre, tout céda dès-lors à cette volonté qui, pend. 18 ans, subjugua la France et le roi. Nommé premier ministre et surintend. de la navigation et du commerce, il résolut de combattre les protestants, délivra l'île de Ré par l'habileté de ses manœuv., se mit à la tête des troupes et fit le siége de La Rochelle, dont il se rendit maître en 1628; il s'occupa ensuite de la pacificat.



RICHELIEU.



du Languedoc, prit successivement Nîmes, Castre, Usez et Montauban, reçut partout l'hommage des vaincus, leur offrit la paix, et partit ensuite pour l'Italie, où il se signala par de nouv. exploits. Cette dern. guerre, entreprise malgré la reine-mère, devint le prétexte de sa rupture avec le cardinal, dont l'influence commençait à l'inquiéter. Secondée par les courtisans, elle parvint à arracher au roi la promesse de l'éloigner dès que la guerre d'Italie serait terminée; mais Richelieu, averti à temps, se montre à Versailles, reprend tout son ascendant sur l'esprit de son maître, et de ce jour (11 novemb. 1630), appelé la *journée des dupes*, devient maître absolu. Le garde-des-sceaux Marillac et le maréchal son frère, sont arrêtés, et perdent tous deux la vie, l'un en prison, l'autre sur l'échafaud. Bassompierre commence à la Bastille un séjour qui ne doit finir qu'à la mort du ministre. Tous les partisans de la reine sont poursuivis avec acharnement. Elle-même n'est point à l'abri des persécutions, et se voit bientôt forcée de quitter la France. Gaston, frère du roi, a pris aussi la fuite; mais il rentre à main armée, et tous les complices de sa rébellion sont condamnés à perdre la vie. Le duc de Montmorency est au nombre des victimes. Au milieu de ces sanglantes exécutions, le cardinal-ministre ne se montre pas moins occupé des affaires du dehors. Après avoir combattu les protestants en France, il traite avec Gustave, chef de leur confédération, lui envoie des troupes, et livre ainsi l'Allemagne à d'effroyables calamités. Dans le dessein de s'emparer des Pays-Bas et de la Franche-Comté, il entame la guerre avec les Espagnols. Mais cette fois le succès ne répond pas à son attente : des clameurs s'élèvent contre lui de toutes parts; le roi se montre accessible au mécontentem. populaire; de nouveaux complots se forment contre le ministre. Il doit être assassiné; mais Gaston ne veut point donner le signal convenu, et Richelieu, ressaisissant alors le pouvoir, combat ses ennemis avec une nouvelle assurance. Il sème la division dans les cours étranger., fomente les troubles d'Angleterre comme ceux d'Allemagne, maîtrise les souverains par sa politique ténébreuse, ose braver l'épouse de son roi, et force la reine-mère, la veuve de Henri-le-Grand, sa bienfaitrice enfin, à vivre sur une terre étrangère dans l'indigence et l'isolement (*v.* Marie de Médicis). Cepend. les haines se multiplient, et Louis XIII lui-même, fatigué du joug qu'il n'a porté depuis 15 ans que dans l'intérêt de l'état, ne s'oppose plus que faiblem. aux ennemis de Richelieu. Deux factions partagent la cour : les *royalistes* et les *cardinalistes*. Cinq-Mars, 2e fils du maréchal d'Effiat, est à la tête des prem. Gaston et le duc de Bouillon sont ligués avec lui, et bientôt un traité secret a lieu avec l'Espagne; mais ce traité est révélé au cardinal malade à Narbonne. Bouillon, Cinq-Mars et son ami de Thou sont arrêtés par ses ordres, et les deux dern. meurent sur l'échafaud. Le roi apprit en même temps cette catastrophe sanglante et la nouvelle de la paix de Perpignan. Richelieu se fit ramener de Lyon à Paris dans une espèce de chambre portée par ses gardes la tête nue. On abattait des pans de murailles pour faire entrer cette machine dans les villes lorsque la dimension des portes s'y refusait. Ce fut ainsi qu'il revit le roi. Mais déjà l'épuisement de ses forces annonçait sa fin prochaine. Il fit alors toutes ses dispositions avec le calme qu'il avait coutume de mettre dans les occupations ordinaires, déclara « qu'il n'avait jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'état; qu'il laissait le royaume au plus haut degré de gloire, recommanda Mazarin et les autres ministres, et mourut le 4 décemb. 1642. La succession que laissait Richelieu était plutôt celle d'un prince que d'un ministre. Il légua au roi un million et demi en espèces, le fameux Palais-Cardinal (aujourd'hui le Palais-Royal), qu'il avait fait construire. Jamais homme d'état n'avait étalé tant de faste. Sa maison effaçait de beauc. celle du roi. Ses gardes l'accompagnaient ordinairem. jusqu'à la porte de la chambre du monarque. Les princes du sang lui cédaient la droite, et il conservait son fauteuil devant la reine. Mais si un orgueil excessif le rendit avide d'honneurs et de richesses, il n'en fut pas moins constamment occupé de la gloire de l'état. « Il fit jouer à son monarque, dit Montesquieu, le second rôle dans la monarchie et le prem dans l'Europe; il avilit le roi, mais il illustra le règne. » Le tombeau de ce ministre fut placé dans l'église de la Sorbonne, qu'il avait rebâtie avec une magnificence royale. Il fonda aussi le collége du Plessis et l'Académie française, dont il voulut être le chef et le protect. On a de lui plus. écrits, parmi lesq. on cite : *Les principaux Points de la foi cathol. défendus*, Poitiers, 1617, in-8. — *Instruct. du chrét.*, ibid., 1621, in-8, souvent réimpr., et trad. en basque et en arabe. — *La Méthode la plus facile et assurée pour convertir ceux qui sont séparés de l'Église*, Paris, 1651, in-fol. — *La Perfection du chrét.*, Paris, 1646, in-4. Cet ouvr., qui a eu plus. édit., donna lieu à des rapprochem. très piquants entre les maximes qu'il contient et la conduite de l'auteur. — *Mémoires sur les événem. du règne de Louis XIII*, publ. sous le titre d'*Hist. de la mère et du fils*, dans les *Mém. relat. à l'Hist. de la France*, 2e série, 1823. — *Testam. polit. du card. de Richelieu*, dont la meillenre édit. est de 1764. — *Journ. de M. le cardinal de Richelieu... durant le gr. orage de la cour en 1630 et 1631, tiré des Mém. écrits de sa main*, 1649, in-8. La meilleure édit. est celle d'Amst., 1664, 2 vol. in-12. On a plus. *Vies* du card. de Richelieu (*v.* Aubry, Jean Leclerc et René Richard). M. A. Jay a publ. une très bonne *Hist. du ministère du cardinal de Richelieu*, 1815, 2 vol. in-8.

RICHELIEU (Alphonse-Louis du PLESSIS de), frère aîné du précéd., connu sous le nom de card. de Lyon, fut nommé évêque de Luçon à la mort de Jacques du Plessis, son oncle; mais, préférant les austérités du cloître aux dignités de l'Église, il résigna ce bénéfice à son frère, et alla s'enfermer aux Chartreux, où il demeura 21 ans. Arraché malgré lui à cette solitude, où il comptait finir ses

jours, il fut nommé archev. d'Aix, passa en 1628 sur le siége de Lyon, reçut un an après le chapeau de cardinal, devint grand-aumônier de France, et bientôt après commandeur de l'ordre du St-Esprit. Il fut envoyé à Rome, en 1635, pour y terminer les différends qui s'étaient élevés entre la France et le St-siége, et s'acquitta de cette mission avec autant de zèle que d'habileté. Étant retourné dans son diocèse au moment où une maladie pestilentielle y faisait les plus grands ravages, ce saint prélat, loin de fuir le danger, donna dans cette circonstance les preuves de la plus ardente charité, en se dévouant lui-même au service des malades. Il mourut en 1653 à l'âge de 71 ans. Sa *Vie*, en latin, par l'abbé de Pure, a été publ., 1653, in-12.

RICHELIEU (LOUIS-FR.-ARMAND DU PLESSIS), maréchal de France, né, en 1696, d'Armand-Jean Vignerod, duc de Richelieu, général des galères, et d'Anne-Marguerite d'Acigné, était petit-neveu des précéd., et semblait destiné, par ses succès à la cour, à la guerre, dans les négociations, et surtout en amour, à donner un nouveau genre de célébrité à un nom que son gr.-oncle avait rendu historique. Passionné pour tous les plaisirs dans l'âge où d'autres ne connaissent encore que ceux de l'enfance, le duc de Fronsac (c'est le nom qu'il porta d'abord), fut marié à 14 ans avec M$^{lle}$ de Noailles, qu'il ne pouvait souffrir, et parut aussitôt à la cour, où ses qualités brillantes produisirent la plus vive sensation. Filleul de Louis XIV et de la duchesse de Bourgogne, il fut surtout comblé des bontés de cette princesse, qui l'appelait sa *jolie poupée*. Mais bientôt la jolie poupée parut aux yeux des courtisans un adroit séducteur, capable de tout entreprendre. Ils interprétèrent avec malice les innocentes préférences dont il était l'objet, et le vieux duc de Richelieu, pour mettre fin à des interprétations qu'il ne croyait pas sans danger, sollicita pour son fils une lettre de cachet, et le conduisit à la Bastille, où il espérait qu'un séjour d'une année pourrait être favorable au développement de sa raison. Protégé par M$^{me}$ de Maintenon contre la sévérité paternelle, le duc de Fronsac alla faire ses prem. armes sous Villars, dont il fut l'aide-de-camp pend. la fameuse campagne de 1712, et se distingua par une valeur si brillante, que Louis XIV lui prédit que, s'il continuait, il était destiné à de grandes choses. La mort de ce prince vint détruire les espérances de Richelieu, et il ne se fit guère remarquer sous la régence que par l'éclat et la multiplicité de ses aventures galantes, le nombre de duels dont il fut le héros, et l'intimité de ses relations avec les ennemis du duc d'Orléans, qui le fit mettre deux fois à la Bastille. Rendu à la liberté par le dévoûment de M$^{lle}$ de Valois, et délivré, par la mort du cardinal Dubois et du régent, de tous les obstacles à son ambition, il fut nommé ambassadeur à Vienne en 1725, et, quoiqu'il ne connût, dit-on, aucune des règles de la diplomatie, il remplit cette mission avec tant de succès, qu'il obtint dès-lors un assez gr. crédit dans les affaires. L'envie cepend. essaya d'accréditer sur lui des bruits aussi absurdes qu'injurieux. On prétendit qu'au lieu de s'occuper à Vienne des intérêts de la France, il s'adonnait aux sciences occultes, et qu'il avait offert un sacrifice humain au diable et à la lune ; mais ces stupides calomnies tombèrent d'elles-mêmes ; et Richelieu, de retour à Paris en 1729, y fut accueilli avec distinction par Louis XV, qui bientôt lui donna toute sa confiance. Les mémoires du temps reprochent à Richelieu d'avoir abusé de l'ascendant qu'il avait obtenu sur le jeune monarque pour corrompre ses mœurs; mais, s'il fut en effet le complaisant de son maître, il se montra du moins jaloux de sa gloire, et parvint à en acquérir beaucoup lui-même dans les différentes guerres qui eurent lieu sous le règne de ce prince, il se distingua particulièrement au siége de Kehl, à celui de Philisbourg, passa ensuite en Languedoc avec le titre de lieut.-gén., y calma la fermentat. des esprits par un heureux mélange de douceur et de fermeté, détermina, en 1741, les états de cette province à offrir au roi un régiment de dragons, se signala de nouveau, en 1743, à la malheur. journée de Dettingen, où son régiment fut taillé en pièces en protégeant la retraite de l'armée, et contribua puissamm., en 1745, au succès de la bataille de Fontenoy, où il avait suivi Louis XV en qualité d'aide-de-camp. Nommé l'année suiv. à l'ambassade de Dresde, il réussit dans cette mission difficile, alla cueillir de nouv. lauriers à Gênes, où sa statue pédestre fut placée à côté des hommes illustres de cette république, et obtint à son retour le gouvernem. de Guienne et Gascogne. Plus que jamais en possession de la faveur de son maître, il sut lui donner quelquefois les conseils d'une politique vigour., et fit adopter le projet d'une expédit. sur l'île de Minorque, où il se couvrit de gloire par la prise du Port-Mahon. Moins heureux dans le Hanovre, il fut rappelé après la convention de Closter-Seven en 1757, et revint chargé des dépouilles de l'ennemi, se consolant, dit-on, de sa disgrâce par l'accroissement de sa fortune. Là se termine la carrière militaire et politique de Richelieu. Alors âgé de 61 ans, mais ayant conservé tous les vices brillants de sa jeunesse, il ne se montra plus occupé que de plaisirs et d'intrigues. Partageant son temps entre son service de prem. gentilh. de la chambre à Versailles et son gouvernement de Guienne, il jouit jusque dans l'âge le plus avancé de tous les avantages de la jeunesse, se maria pour la 3$^{e}$ fois à 84 ans, et mourut en 1788 sans avoir éprouvé aucune souffrance, et sans que rien l'eût averti de sa fin prochaine. Ses cendres reposent dans l'église de la Sorbonne à côté de celles de son gr.-oncle. « Richelieu fut véritablem. l'homme de son siècle, dit un écriv.; il en eut toute la corruption et toutes les qualités brillantes. Bon militaire, habile diplomate, adroit courtisan, avare fastueux, il donna dans tous les excès, fut toute sa vie aimé des femmes, et chercha bien plus auprès d'elles le scandale que le plaisir. » Ses aventures galantes ont fourni le sujet de plus. pièces de théâtre, entre autres du drame en cinq

actes et en prose de M. Alex. Duval, intitulé le *Lovelace français*. Il est aussi le héros de deux ouvr., où le vrai se mêle à bien des fables, mais qui n'en eurent pas moins une gr. vogue. Ce sont : *Mémoires du maréchal de Richelieu, pour servir à l'histoire de la cour de Louis XIV, de la minorité et du règne de Louis XV*, Paris, 1790, 4 vol. in-8 ; 1793, 9 vol. in-8 (le fils du maréchal a désavoué ces *mém.*).—*Vie privée du maréch. de Richelieu, contenant ses amours et intrigues*, etc., 1790, 1792, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est suivi de plus. *lettres* originales et de *mémoires* particuliers, écrits par Richelieu lui-même. « C'est, dit un critique, Alcibiade racontant ses exploits galants, et tenant une école de plaisir et de volupté. » Richelieu avait été reçu de l'Acad. franç. à l'âge de 24 ans; il fut nommé membre honoraire de celle des inscript. en 1732. Toute sa vie il fut lié avec Voltaire, et, dit-on, eut recours à sa plume, lorsque, directeur de l'acad. en 1748, il fut obligé de complimenter le roi au sujet de la paix.

RICHELIEU (ARMAND-EMMANUEL DU PLESSIS, duc de), petit-fils du précéd., duc et pair, ministre d'état sous Louis XVIII, chevalier des ordres du roi et de plus. ordres étrangers, membre de l'Académie franç. et de l'acad. des beaux-arts, etc., né à Paris en 1766, porta d'abord le nom de comte de Chinon, puis celui de duc de Fronsac, jusqu'à la mort de son père, arrivée en 1791. Élevé au collége du Plessis, fondé par son arrière-gr. oncle, il y obtint de brill. succès, voyagea ensuite en Italie, et remplit à son retour, auprès de Louis XVI, les fonctions de prem. gentilh. de la chambre. Nos troubles politiques l'ayant forcé de s'expatrier, il se réfugia d'abord en Allemagne, où l'empereur Joseph II lui fit un accueil honorable. Il passa de là en Russie, prit de l'emploi dans les armées de Catherine II, se distingua au siége d'Ismaïl en 1790, et obtint de la tzarine, en récompense de sa valeur, le grade de général-major, l'ordre de St-George de 4e classe, et une épée à poignée d'or. Accueilli avec une gr. faveur à Pétersbourg, le duc de Richelieu put y être utile aux princes français exilés. Il devint leur négociateur auprès des div. puissances, et fut nommé l'un des six command. des corps d'émigrés à la solde de l'Angleterre. Il se trouva en cette qualité au siége de Valenciennes, en 1793; mais, le succès n'ayant pas répondu à son attente, et son zèle, devenant désormais superflu, il retourna en Russie, où régnait alors Paul Ier. Le commandem. d'un régiment de cuirassiers lui avait été confié par la protection du grand-duc Alexandre. On le lui ôta bientôt après, sous prétexte qu'il avait conduit ce régiment au secours d'un village incendié sans en avoir reçu l'ordre. Forcé de s'éloigner après cette disgrâce, le duc ne revint à Pétersbourg qu'après l'avénement d'Alexandre Ier, qui se plut à le combler de marques de distinction. La paix de 1801 permit enfin au duc de Richelieu de revoir le sol de sa patrie. Il vint y recueillir les débris de son ancienne fortune, qu'il distribua aux créanciers de son père et de son aïeul, et sollicita sa radiation de la liste des émigrés; mais, n'ayant pas voulu promettre de quitter le service étranger, ainsi que l'exigeait le premier consul, il repartit pour la Russie, et fut nommé en 1803 gouvern. civil et milit. d'Odessa, capitale des provinces bornées par la mer Noire, où Catherine avait fondé une colonie dont elle avait confié l'administrat. au prince Potemkin. Le duc de Richelieu obtint, comme ce favori, une autorité sans bornes, et ne s'en servit que pour le bonheur et la prospérité des peuples. A son arrivée à Odessa, cette ville ne renfermait que 4,000 habit.; en 1805, elle en comptait déjà plus de 20,000, et, en 1815, leur nombre s'élevait à 35,000. Les plus sages mesures concoururent à faire fleurir cette contrée, où des habitations tristes et malsaines firent place, par ses soins, à des constructions élégantes et commodes. Le commerce y eut bientôt un port où affluent aujourd'hui les vaisseaux de toutes les nations, dont il a si bien su mériter l'amour et la reconnaissance. De retour en France en 1814, Richelieu reprit auprès de Louis XVIII ses fonct. de prem. gentilh. de la chambre. Il suivit ce prince à Gand en 1815, revint avec lui à Paris, et fut appelé à la présidence du conseil des ministres, ayant le départem. des affaires étrangères. Il signa en cette qualité le traité du 20 nov. 1815, et mérita les suffrages universels par la noble fermeté et l'habileté qu'il déploya dans cette circonstance. Jaloux de réparer les maux qui pesaient alors sur la France, il apporta dans tous les actes de son administration un zèle éclairé, un dévouement sans bornes, et justifia ainsi la confiance dont il avait été investi. S'étant rendu au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818, il y fut l'objet des égards les plus marqués de la part des souverains et de leurs ministres; mais ils lui proposèrent d'adopter quelques modificat. au système politique qui régnait en France, et, soit que sa sagesse ne crût pas devoir les adopter, ou que les difficultés de div. nature qu'il trouva à son retour à Paris lui parussent insurmontables, il ne tarda pas à demander sa démission, et fut remplacé par M. Decazes. Plus. récompenses accompagnèrent la retraite de M. de Richelieu. Le roi le nomma gr.-veneur, le décora du cordon du St-Esprit, et les deux chambres, interprètes des vœux de la nation, le gratifièrent d'un consentement unanime, à titre de *récompense nationale*, d'une rente de 50,000 fr. Il accepta cette récompense par déférence pour la volonté du roi et le vote des chambres; mais il en consacra le produit à la fondation d'un hospice dans la ville de Bordeaux, où il se trouvait alors. Délivré du fardeau des affaires, il parcourut une partie de l'Italie, la Suisse et la Hollande, et revint à Paris bien décidé à jouir enfin de la liberté dont il avait été privé pend. si long-temps. Il n'avait pu cependant se défendre d'accepter la mission de se rendre en Angleterre pour y féliciter, au nom de Louis XVIII, George IV sur son avénem. au trône, et il était sur le point de partir lorsque, le 14 février 1820, fut commis l'attentat qui plongea toute la France dans

le deuil (*v.* Berri). Forcé de céder à la volonté du monarque, qui le rappelait au ministère, le duc de Richelieu reprit les rênes du gouvernement, sans néanmoins se charger d'aucun département particulier, et réunit tous ses efforts pour lutter contre la gravité des circonstances. Mais, à l'ouverture de la session (nov. 1821), les partis les plus opposés de la chambre s'étant rapprochés dans le désir commun de renverser le ministère, M. de Richelieu, n'ayant en vue que le bien et la tranquillité de son pays, n'hésita pas à donner sa démission, quoique cette fois elle parût lui coûter quelque peine. Il mourut peu après le 17 mai 1822, emportant l'estime et les regrets de ses contemporains. Richelieu joignait à une grande simplicité de mœurs un désintéressement et une loyauté si généralement connus, que le duc de Wellington disait de lui : *La parole du duc de Richelieu vaut un traité*. Après avoir exercé pendant 11 ans un pouvoir absolu dans la Nouvelle-Russie, et avoir été deux fois en France à la tête du ministère, sa fortune se composait, dit-on, de 12,000 fr. de rentes. Son *Éloge* a été prononcé à l'Acad. franç. par Dacier, son successeur, et par M. Villemain, qui répondit au nouvel académicien; il le fut à la chambre des pairs par M. le cardinal de Bausset.

RICHEMONT (Artus de BRETAGNE, duc de), connétable de France, né en 1393, second fils de Jean V, duc de Bretagne, se distingua sous le règne de Charles VII par ses talents, sa bravoure et sa fidélité. Ennemi des Anglais, il les combattit avec acharnement, parvint à les chasser de la Normandie, fit cesser les rébellions, fut le réformateur de la milice franç., et institua les compagnies d'ordonnance, qui ont fait long-temps la force des armées et les ont mises sur un pied fixe. Devenu souverain par la mort de Jean VI, son frère, il ne voulut point quitter le titre de connétable qu'il avait obtenu en 1424, disant qu'il voulait honorer dans sa vieillesse une charge dont il s'était honoré toute sa vie. Il mourut à Nantes en 1458.

RICHER (Edm.), syndic de la faculté de théolog. de Paris, né en 1560, mort en 1631, s'est rendu célèbre par un écrit intitulé : *De ecclesiasticâ et politicâ potestate*, qui fut l'objet de nombr. disputes, et lui suscita des tribulations qui durèrent autant que sa vie. Cet écrit, publié en 1611, in-4, et plusieurs fois réimprimé, a été inséré dans la *Monarchia* de Goldast. On a encore de Richer une *Apologie de Gerson*, et une édition des *OEuvres* de ce célèbre chancelier de l'université de Paris (*v.* Gerson); une édition et une trad. française du livre du *Manteau* de Tertullien, 1660. — *Obstetrix animorum*, Leipsig, 1693, in-4, et quelq. autres livres de grammaire. — *Vindiciæ doctrinæ majorum de auctoritate Ecclesiæ in rebus fidei et morum*, Cologne, 1683, in-4.—*De potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4. — *L'Histoire de son syndicat*, Avignon (Paris), 1753, in-8. — *De optimo academiæ statu*, 1603, in-8, et quelq. ouvrages restés inéd. La *Vie* de Richer a été publiée, Amsterdam, 1715, in-12.

RICHER (Henri), littérateur, né en 1685 à Longueil, dans le pays de Caux, fut d'abord destiné au barreau, et se fit recevoir avocat au parlement de Rouen. Mais, un goût irrésist. pour les lettres l'ayant détourné de cette carrière, il vint s'établir à Paris, y obtint quelques succès par ses talents, et y mourut en 1748. On a de lui la trad. en vers des *Églogues* de Virgile, 1717, in-12 (cette version est fidèle, mais faible et sans coloris; elle a été réimpr. en 1736, précédée d'une *Vie* de Virgile). — *Les huit premières Héroïdes d'Ovide, mises en vers français*, 1723, in-12. — Un rec. de *Fables*, dont la dernière édition est de 1748, in-12. « L'invention de ces *Fables*, dit Sabatier, n'est pas heureuse; la narrat. en est froide, mais le style simple, clair et facile. » Selon quelques critiques, Richer a plus approché de La Fontaine que tous ses prédécesseurs. On a encore de lui la *Vie de Mécénas*, avec des notes historiq. et critiq., Paris, 1746 ou 1747, in-12. — Deux tragédies, dont l'une, *Sabinus et Éponine*, fut jouée 7 fois, et l'autre, *Coriolan*, ne fut pas représentée. Il a laissé MSs. la trad. complète des *Héroïdes* et la *Vie de Scipion-l'Africain*, pour laq. il avait fait de nombreuses recherches.

RICHER (Franç.), jurisconsulte, né à Avranches vers 1718, mort à Paris en 1790, s'est distingué par l'étendue et la variété de ses connaiss. Outre des éditions des *Arrêts notables des différ. tribunaux du royaume*, par Augeard, Paris, 1756, 2 vol. in-fol.; des *Lois ecclésiast.* d'Héricourt, 1756, in-fol.; du *Dictionn. portatif de mythologie*, par de Claustre, 1765, 2 vol. in-8; de l'*Esprit des lois*, 1767, 4 vol. in-12, avec une préface où il réfute les remarques d'un anonyme (*v.* Elie Luzac); des *OEuvres* de Montesquieu, 1767, 3 vol. in-4, et du *Rec. des arrêts* du premier président Lamoignon, 1783, 2 vol. in-4, on a de lui : *Traité de la mort civile*, 1755, in-4. — *Examen des principes d'après lesquels on peut apprécier la réclamation attribuée à l'assemblée du clergé*, 1760, in-12 (cette brochure est relative à l'excommunication des comédiens).— *De l'autorité du clergé et du pouvoir du magistrat sur l'exercice des fonctions du ministère ecclésiastique*, 1767, 2 vol. in-12. — *Causes célèbres et intéressantes*, Amst. (Paris), 1772-88, 22 vol. in-12. — Richer (Adrien), historien, frère du précéd., né à Avranches en 1720, mort à Paris en 1798, a publié la continuation de l'*Hist. moderne*, dep. le 13e vol. (*v.* Marsy). — *Nouv. abrégé chronolog. de l'hist. des emper.*, 1754 ou 1769, 2 vol. in-8.—*Vies des hommes illustres, comparés les uns avec les autres, dep. la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours*, 1756, 2 vol. in-12.— *Essai sur les gr. événem. par les petites causes, tiré de l'hist.*, 1758, in-12. — *Nouvel essai sur les gr. événements*, etc., Amsterd. (Paris), 1759, in-12. —*Théâtre du monde*, 1775-88, 4 vol. in-8.— *Vies des plus célèbres marins*, 1784-89, 13 vol. in-12, auxquels l'auteur a joint dep. deux nouveaux vol. intitulés : *les Fastes de la marine franç.*, *Vies* de J. d'Estrées, maréchal de France, et de Victor

d'Estrées, son fils, Paris, 1786, in-12.— *Caprices de la fortune, ou Vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs, et de ceux qui ont essuyé ses plus terribles revers dans les temps modernes*, 1786-89, 4 vol. in-12. — *Abrégé chronol. de la révolut. franç.*, continué par Brument, ibid., 1798, 2 vol. in-16.

RICHER D'AUBE (Franç.), jurisconsulte dont parle Rulhières dans son poème sur les *Disputes*, né à Rouen en 1686, était neveu de Fontenelle à la mode de Bretagne. On a de lui un ouvr. assez médiocre, intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1743, in-4, dont il prétendait que Montesquieu s'était beaucoup servi pour composer l'*Esprit des lois*. Il mourut à Paris en 1752, à l'âge de 66 ans.

RICHER-SÉRISY, journaliste, né à Caen vers 1764, vint fort jeune à Paris, et s'y fit d'abord remarquer par quelques opusc. en prose et en vers qui annonçaient de la facilité et du talent. S'étant lié à l'époque de la révolution avec Camille Desmoulins, dont pourtant il ne partageait pas les principes, il devint suspect à Robespierre, fut arrêté pendant le règne de la terreur, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor (1794). Ce fut alors qu'il fit paraître son journal intitulé *l'Accusateur public*, dans lequel il attaquait avec véhémence le gouvernement républicain, et qui prit assez d'influence sur l'opinion publique pour que l'auteur fût en butte à de nombreuses dénonciat. Poursuivi plusieurs fois devant les tribunaux, et condamné enfin à la déportat., il eut le bonheur, à Rochefort, d'échapper à ses gardiens, se réfugia en Espagne, de là en Angleterre, où il fut honoré, dit-on, de la protection des princes français, et mourut à Londres en 1803. *L'Accusateur public* se compose de 35 nos; le 13e, qui devait contenir les événements de la journée du 13 vendém., n'a point paru, et Richer-Sérisy n'en avait même rien écrit.

RICHERI (Charles-Alexandre de), archevêque d'Aix, né en 1739 à Allons (Haute-Provence), fit sa théologie au séminaire de St-Sulpice, et fut pourvu de bonne heure d'un canonicat de la métropole d'Aix. Sa piété l'entraina bientôt à la Trappe : mais les austérités de cette maison étaient au-dessus de ses forces. Obligé de revenir au séminaire, puis à Aix, il devint l'un des gr. vic. de l'év. de Senez. Pendant la révolut. il se retira à Rome, où il logeait au couvent des Olivétains. Il eut des relations avec Mesdames, tantes du roi. En 1816 il fut choisi, avec M. de Latour, pour accompagner leurs corps à Paris. Dès 1801, il était revenu en France; mais il n'avait voulu accepter aucune fonction sous l'empire. Nommé en 1817 à l'évêché de Fréjus, il ne fut sacré qu'en 1823. Appelé à succéder à M. de Bausset sur le siége d'Aix en 1829, il mourut dans cette ville le 25 novembre 1830.

RICHERY (Joseph de), contre-amiral, né en 1757 à Alons (Basses-Alpes), s'embarqua comme mousse à l'âge de neuf ans. Élève en 1774, il parvint au grade d'enseigne en 1778, fit sur le vaisseau l'*Hector* la campagne d'Amérique, et se distingua surtout à la prise de Newport, en détournant les brûlots anglais dirigés sur l'escadre française; il fit la glorieuse campagne de l'Inde sous les ordres du bailli de Suffren, fut chargé de diverses miss. dans les mers d'Asie et de Chine, et remit à son retour au ministre de la marine des cartes, des plans et des mém. intéress. sur les contrées qu'il avait parcourues. En récompense, il obtint le grade de lieutenant, et fit encore trois campagnes dans l'Inde en cette qualité. Nommé capitaine de vaisseau en 1793, et deux ans après contre-amiral, il prit le commandement d'une escadre destinée à aller détruire les établissements anglais de Terre-Neuve; mais, ayant rencontré près du cap St-Vincent un riche convoi qui faisait route pour l'Angleterre, il l'attaqua, lui enleva un vaiss. de guerre et 30 bâtiments, conduisit ces prises à Cadix, où il les vendit au profit de ses équipages, et remit ensuite à la voile. Arrivé le 28 août 1796 devant le grand banc de Terre-Neuve, il ruina tous les établissements de pêche que les Anglais avaient dans la baie de Bull, aux Iles de St-Pierre, de Miquelon et au Labrador, s'empara en outre d'environ 80 bâtiments, qu'il détruisit après en avoir retiré les objets les plus précieux, et ramena son escadre à Rochefort, où il rentra le 5 novembre de la même année. Ce port ayant été bloqué peu de temps après par les Anglais, Richery parvint à en sortir glorieusem., et arriva à Brest assez à temps pour faire partie de l'expédition d'Irlande, dans laq. il eut le commandement d'une division. On sait que le mauvais succès de cette expédition fut attribué par les Anglais eux-mêmes aux éléments. De retour en France, le contre-amiral, dont la santé était déjà fort altérée par les fatigues, obtint un congé pour aller se reposer dans sa ville natale, et y mourut en 1799, honoré de toute l'estime que lui avaient méritée ses talents et sa valeur.

RICHEY (Michel), né en 1678 à Hambourg, où il mourut en 1761, y professa pendant 50 ans l'histoire et le grec avec tant de réputation, que la société patriotique de cette ville fit frapper une médaille d'argent à son effigie. Il cultiva aussi la poésie allemande avec succès. L'une de ses pièces, qui a pour sujet le retour de Charles XII, regardée comme un chef-d'œuvre, lui valut de la part de la comtesse de Lœwenhaupt, Suédoise, une couronne de laurier, une plume d'argent, une coupe ciselée et du vin de palmier. Richey, de concert avec Weichmann et d'autres littérateurs, entreprit le premier en Allemagne un ouvrage dans le genre du *Spectateur anglais*. Cette feuille, vivement critiquée, mais imitée dep. est intitulée *le Patriote*. On a encore de lui : *Gallorum quorumdam de Germanorum ingeniis judicia iniquitatis convicta*, Stade, 1705, in-4. — *Polymnemonis, seu memoriæ diviniorис exempla plus centum ex variâ historiâ præsertim eruditorum deprompta*, 1706-11, 4 part. — *De optimis subsidiis ad comparandum latinè scribendi facultatem*, Iéna, 1710. — *Flavii Junii Andriensis centum veneres seu lepores*, Hambourg, 1714, in-8. Toutes les poésies de Ri-

chey ont été recueillies par Weichmann dans sa collection des poëtes de la Basse-Saxe. — Richey (Jean), fils du précédent, licencié en droit, syndic de Hambourg auprès de la cour d'Autriche, mort à Vienne en 1758, a fait insérer dans la *Biblioth. raisonnée*, tome IX, une *Apologie* de la ville de Hambourg contre l'*Hist. de Charles XII* de Voltaire.

RICHMANN (George-Guillaume), physicien, né en Livonie en 1711, occupa l'emploi de précepteur des enfants du comte Ostermann en Russie, et dut à la protection de cet homme d'état d'être nommé dès l'âge de 24 ans adjoint à l'acad. des sciences de Pétersbourg. Il obtint en 1745 la chaire d'histoire naturelle dans cette capitale, et ce fut en exerçant les fonctions de cette place qu'il répéta les essais de Franklin, d'attirer la foudre le long d'une barre de fer, et de construire des paratonnerres. On raconte qu'il avait dressé une longue barre dans un lieu élevé, et, à chaque orage, il ne manquait pas de se placer tout à côté, ayant soin seulement de s'éloigner lorsqu'il jugeait que ce conducteur commençait à se trop charger de matière électrique; mais, le 26 juillet 1753, la foudre étant tombée sur la barre, il fut frappé au front par une boule de feu échappée de cette barre, et tomba raide mort à côté du graveur Sokolow, témoin de ce funeste accident. La mort singulière de Richmann a donné matière à un grand nombre d'écrits, parmi lesq. on cite la *Notice* (de Hanow) *sur la mort célèbre et mémorable du profess. Richmann*, et la dissertat. de B. Hoffmann *de Mortalitate circa electricitatis experimenta, præsertim fulmina.*

RICHMOND (Charles-Lennox, duc de), homme d'état, né en 1736, était petit-fils de Charles Lennox, fils naturel de Charles II et de Louise de Keroualle, duchesse de Portsmouth, dame française, créée par Louis XIV duchesse d'Aubigny. Il hérita en 1750 des gr. biens et des titres de son père, fut admis en 1756 dans la chambre haute du parlem. britannique, et s'attacha au parti des whigs, sans néanmoins prendre part aux contestations politiq. qui signalèrent la fin du règne de George II. Uniquement occupé alors de la gloire militaire, le duc de Richemond obtint le commandem. d'un régim. d'infanterie sur le contin., et se distingua en 1759 à la bataille de Minden. Mais, de retour dans sa patrie, il débuta en 1763 dans la carrière politiq., en combattant avec autant de talent que de hardiesse les mesures adoptées par lord Bute et son successeur, George Greenville; il devint secrétaire-d'état dans l'administration qui avait pour chef le duc de Rockingham, et lorsque cette administrat. fut renversée, il lutta de nouveau contre celles qui lui succédèrent. Nommé en 1781 présid. des délégués de toutes les sociétés constitutionnelles de la Grande-Bretagne, qui insistaient pour une réforme parlementaire, il montra, quoique sans succès, le zèle le plus ardent pour atteindre ce but. Créé en 1782 grand-maître d'artillerie, le duc de Richmond remplit ce poste jusqu'en 1795, eut ensuite le commandement d'un régiment de la garde à cheval, et mourut en 1806 sans postérité. Cet homme d'état aimait les arts avec passion, et fit pour les encourager un noble usage de sa fortune. Il ne se borna pas à mettre à la disposition des artistes un vaste appartement à White-hall; mais il l'orna d'une collection de plâtres, d'après les meilleures statues antiques et les bustes qui se trouvaient à Rome et à Florence, y entretint de bons maîtres, et faisait chaque année distribuer des prix aux élèves qui s'étaient le plus distingués.

RICHMOND (Charles Lennox, duc de), neveu et héritier du précédent, né en 1764, joignait à des talents milit. et à un esprit cultivé des avantages extérieurs si remarquables, qu'on ne le désignait ordinairement à la cour d'Angleterre que sous le nom du *beau Lennox*. Par suite d'une intrigue galante, il se battit en duel avec le duc d'York, et lui effleura la tête d'une balle; mais cette aventure ne nuisit point à son avancem., car il était déjà lieutenant-général et chev. de l'ordre de la Jarretière, lorsqu'il succéda à la pairie de son oncle, et il devint alors successivement gouverneur de Plymouth, lord-lieutenant du comté de Sussex et grand-sénéchal de Chichester. Intimem. lié avec le prince de Galles (depuis George IV), il lui offrit souvent les ressources financières dont ce prince eut si fréquemment besoin avant de monter sur le trône. Le duc de Richmond étant venu en France après la restauration, Louis XVIII lui fit restituer le duché d'Aubigny, situé dans le Cher, qui avait appartenu à sa famille et qu'il avait perdu pendant la révolution. De retour en Angleterre, il fut nommé en 1818 gouverneur-génér. du Canada, et s'y rendit aussitôt; un accident funeste l'enleva l'année suivante à sa nombreuse famille, dont il faisait le bonheur par ses qualités aimables. Jouant un jour avec un renard privé, atteint d'hydrophobie sans qu'on s'en doutât, il en reçut une légère morsure, et mourut quelques jours après dans des tourments affreux.

RICHTER (Charles-Frédéric), past. de Schneeberg en Saxe, où il mourut en 1806, à l'âge de 33 ans, est auteur d'un *Essai historique et critiq. sur la dynastie des Arsacides et Sassanides*, d'après les renseignements fournis par les Persans, les Grecs et les Romains, Leipsig, 1804, in-8; et d'une *Explicat. de tous les passages du Vieux et du Nouv.-Testam. qui ont été attaqués comme inintelligibles et erronés*, 1805-08, 2 vol. in-8. — Richter (Charles-Frédéric), que l'on confond quelquefois avec le précéd., était prédicateur à l'église Neuve de Berlin, et mourut dans cette ville en 1805, à l'âge de 51 ans. On a de lui: *Rec. de serm. pour les fêtes relig.*, Dantzig, 1787, in-4; et *Rec. de serm. sur les évangiles des dimanches et des fêtes*, 1794, 3 vol. in-8. — Richter (Auguste-Gottlob), chirurgien distingué, né à Zœrbig dans la Saxe en 1742, reçut à 22 ans le doctorat à l'université de Goettingue, où il vint occuper, après deux années consacrées à des voy., une chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, en 1812. Ses ouvrages, qui lui assignent une place honorable parmi les bons obser-

vateurs du dernier siècle, et qui, en Allemagne, servent de guide aux jeunes médec., mériteraient d'être plus répandus en France. Les plus considérables sont: *Observ. chirurg. fasciculi*, Goettingue, 1770-80, 3 part. in-8. — *Biblioth. chirurgicale*, 1771-97, 15 vol. in-8. — *Traité des hernies (dem brüchen)*, Goettingue, 1777-79, 2 t. in-8; ibid., 1785; trad. en franç. par J.-C. Rougemont, Bonn, 1788, in-4. — *Éléments de chirurgie*, Goettingue, 7 t., de 1782 à 1804, réimpr. plus. fois.— *Remarques de chirurgie et de médecine*, ibid., 1790; Linz, 1794, in-8. Le fils de l'auteur en publia un 2ᵉ vol. en 1813, et c'est par ses soins aussi que parut l'ouvrage posth., *Spezielle Terapie*, Berlin, 1813-20, 7 tomes in-8. — RICHTER (Chrétien-Frédéric), d'abord médecin, puis ecclésiastique, né en 1676 à Sorau (Basse-Lusace), mort en 1711, s'était particulièrem. adonné à la chimie. Le plus répandu de ses ouvrages a pour titre : *Connaiss. de l'homme (Erkenntniss des menschen)*, etc., in-8, Leipsig, 1708, 1712, 1715, 1719, 1722, 1725. — George-Théophile RICHTER, né en 1694 à Schneeberg dans la Misnie, mort en 1773, avait pris en 1720 le grade de docteur à Kiel, où il donna ensuite des leçons publiq. S'étant attaché en 1728, comme médecin, à l'évêque de Lubeck, depuis roi de Suède sous le nom d'Adolphe-Frédéric II, il le suivit dans quelq. voyages, et, de retour en Allemagne, fut présenté au roi George II, qui l'honora du titre de son médecin, après l'avoir appelé d'abord à remplir une chaire à l'université de Goettingue, récemment fondée. Richter n'a guère publié que des opuscules académiq., recueillis par J.-C.-T. Ackermann, sous le titre d'*Opuscula medica*, 1780-81, 3 t. in-4.

RICHTER (OTTO ou CHARLES-FRÉD.), voyageur russe, né à Dorpat en 1792, s'adonna de bonne heure à l'étude des antiquités et des lang. orient., et, après divers voyages en Allemagne, en Suisse et en Italie, il se rendit à Constantinople. De là il passa en Égypte avec M. Lidmann, secrét. de l'ambassade suédoise, et tous deux poussèrent leur voyage jusqu'en Nubie, d'où ils rapportèrent une riche moisson de dessins, de notes et d'observations. S'étant embarqués pour Jaffa, ils se rendirent à Jérusalem; mais M. Lidmann, rappelé à Constantinople, fut obligé de quitter Richter dans cette ville, et celui-ci parcourut seul la Palestine, la Syrie, l'Asie-Mineure, et revint à Constantinople, chargé de nouv. collections. L'empereur de Russie l'ayant attaché à son ambass. de Perse, il se rembarqua pour l'Asie; mais sa santé ne put résister aux fatigues de ce nouv. voy.; il mourut en 1816, à peine âgé de 24 ans. M. Ewers, son ancien maître, à qui ses collections et MSs. furent envoyés, a publié : *Otto Griedrich von Richter's Wallfharten im Morgenlande*, Berlin, 1822, in-8, avec atlas in-fol. — Guillaume-Michel RICHTER, professeur émérite et présid. de la société des sciences physico-méd. de l'université de Moscou, sa ville natale, où il mourut en 1822, à 74 ans, membre de plusieurs sociétés savantes, méd. de l'empereur, du conseil-d'état, et décoré de plusieurs ordres, avait, au sortir de ses cours (1786), voyagé en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande, et reçut en 1788 le doctorat à l'univ. d'Erlangen. Attaché comme professeur à l'université de Moscou, il y enseigna jusqu'en 1819, et, après une longue maladie, mourut en 1822. Le plus remarquable de ses ouvr. est une *Hist. de la médec. en Russie*, écrite en allem., Moscou, 2 t. en 3 vol. in-8, 1813-15. Il s'était surtout distingué par son habileté dans l'art des accouchements.

RICHTER (JEAN-PAUL-FRÉD.), littérateur allem., également connu sous ses prénoms *Jean-Paul*, né en 1763 à Wunsiedel dans la Franconie, étudia à l'université de Leipsig la théologie, qu'il abandonna pour se vouer aux sciences et aux lettres; et, après s'être fait connaître par quelq. product. qui décelaient le germe d'un talent distingué, il revint en 1784 auprès de son père, pasteur à Schwartzenbach. Ses talents le firent admettre dans la société de personnes influentes, et le duc de Hilbourghausen, entre autres, dont il fréquentait la maison, lui fit accepter le titre de conseiller aulique. Richter épousa à Berlin la fille d'un des principaux employés du gouvernement (Caroline Meyer), puis vint s'établir avec elle (1798) à Weimar, où sa réputation s'accrut par les nouv. productions qu'il mit au jour. Le prince primat Dalberg lui assura en 1802 une pens. considérable, qui lui fut continuée par le roi de Bavière. Libre ainsi des inquiétudes qui trop souvent poursuivent l'homme de lettres, il vint couler doucement sa vie à Baireuth, où ses instants furent partagés entre le trav., les plaisirs de la famille et le commerce de l'amitié. Cet homme aimable, autant que spirituel et bon, eut une fin bien digne de toute sa vie; il s'éteignit paisiblement le 14 novembre 1825, entouré de l'estime publique, et emportant la réputation d'un des écriv. les plus honorables de l'Allemagne. Quoiqu'il eût perdu la vue dans les derniers mois de sa vie, il n'avait point abandonné ses occupations littéraires. Outre les matériaux de différents ouvrages ébauchés qu'il a laissés MSs., on a de lui un nombre d'écrits assez considérable, dont il préparait une édition complète. Plus. de ses ouvr., sous la forme de romans, roulent sur des sujets de philosophie et de psychologie. Nous citerons les principaux : *les Procès groenlandais*, Berlin, 1783.— *Choix fait parmi les papiers du diable*, 1788. — *L'Hespérus*, 1795. — *Quintus Fixlein*, 1796 et 1800. — *Entretiens biographiques amusants sur le crâne d'une géante.* — *La Vallée de Campan*, 1797. — *Palingénésie*, 1798. — *Titan*, de 1800 à 1803. — *Les Années d'un écolier (Flegeljahre)*, 1803 à 1805. — *Introduction à l'esthétique*, 1814, 2ᵉ édit. — *Levana, ou Leçons d'éducat.*, 1807, 1814, etc. Ses *Œuvres* ont été trad. en français par Philar. Chasle, 1834-35, 4 vol. in-8. M. de Lucenay lui a consacré une *Notice* dans la *Revue encyclop.*, tome XXIX.

RICIMER, général romain, d'origine suève, était par sa mère petit-fils de Vallia, roi des Goths, et

se signala par ses talents, ses conquêtes et ses crimes. Deux fois vainqueur des Vandales, il parvint rapidement aux premiers emplois militaires, fut décoré par le sénat du titre de patrice, obtint une autorité sans bornes, et fut nommé consul en 459. Mais dévoré par l'ambit., et ne voulant avoir de maîtres que de son choix, il détrôna Avitus, fit assassiner Majorien, donna le trône à Libius-Sévère, dont la nullité ne pouvait lui porter aucun ombrage, et fut alors réellement chef de l'empire. Une brillante victoire qu'il remporta sur les Alains en 463 vint ajouter encore à son indépendance, et s'il ne prit pas la pourpre, c'est qu'il craignit que sa qualité d'étranger ne le rendît odieux. Enfin, en 467, Léon Ier appela Anthémius au trône d'Occid., sous la condition qu'il donnerait sa fille en mariage à Ricimer. L'ambitieux Suève consentit à ce traité; mais bientôt, ne pouvant se contenter des honneurs dont il était comblé, il suscita des ennemis à son beau-père, se sépara de lui, vint l'assiéger dans Rome, le fit égorger, et donna la couronne à Olybrius, chef des légions que Léon envoyait au secours d'Anthémius (v. Olybrius). Ricimer ne jouit pas long-temps des fruits de ce nouv. crime: il mourut 40 jours après son beau-père, en 472.

RICIUS (Paul), médecin et théologien allemand du 16e S., juif d'origine, s'appliqua à l'étude de la médecine, après avoir embrassé le christianisme, et fut nommé médecin de l'empereur Maximilien. Ce ne fut cependant pas dans l'art de guérir que Ricius acquit le plus de réput., mais bien comme théologien. Aucun de ses ouvrages, dont la collection a paru à Augsbourg en 1541, in-fol., ne roule que sur la médecine. On lui doit cependant une édition d'*Albucasis*, 1519, in-fol.

RICOLD DE MONTECROIX, nommé par quelq. auteurs *Richard* ou *Riculd*, et, par une lecture fautive de ce dernier nom, *Bicul* et même *Bieulx*, naquit à Florence dans le 16e S., et embrassa la vie religieuse dans l'ordre des dominicains. Animé d'un grand zèle pour la propagation du christianisme, il passa en Asie pour y prêcher l'Évangile, alla jusque chez les Tatares, et laissa une relation de son voyage, écrite en latin, dont on possède une trad. française à la biblioth. du roi. Cet ouvr. a été fort utile pour l'histoire des relat. politiques des chrétiens avec les Tatares dans le 13e S. (v. *Mém. de l'acad. des inscript.*, t. VI, 1820). On a encore de Ricold une *Réfutation de l'Alcoran*, dont il existe aussi des copies à la biblioth. du roi, et quelq. autres opuscules; mais son *Voyage* est le seul de ses ouvr. qui mériterait d'être imprimé.

RIDLEY (Nicolas), né en 1500 dans le comté de Northumberland, fut élevé sous le règne d'Édouard VI à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres; mais ayant apostasié sous Henri VIII, il fut mis en jugem. à l'avénement de Marie, et fut brûlé à Oxford en 1555. On a de lui quelq. ouvr. de controverse.

RIDLEY (Gloster), théolog. et littérateur, de la famille du précéd., né en 1702 à bord du vaisseau *le Gloster*, d'où il prit son nom de baptême, eut de bonne heure le goût des lettres et du théâtre. Son prem. ouvr. fut une tragédie intit. : *Jugurtha*, qu'il joua lui-même en société; mais les succès qu'il obtint en ce genre ne purent le détourner de l'état ecclésiast. qu'il s'était promis d'embrasser. Il obtint successivem. les cures de Weston, en Norfolk; de Poplar, en Middlesex; de Rumford, en Essex; une prébende dans la cathédrale de Salisbury, et il mourut en 1782, après avoir obtenu la réputat. d'un prédicat. distingué. On a de lui : la *Vie de l'évêque Ridley*, 1763, in-4. — *Examen de la vie du card. Pole, par Philips*, 1765.—Deux petits poèmes, l'un, *Jovi Eleutherio, ou Offrande à la liberté;* l'autre, *Psyché*, inséré dans le 3e vol. du recueil de Dodsley. On a publié une suite de ce dernier poème, sous le titre de *Melampus*, que l'auteur avait laissé MS. — L'un de ses fils, Jacques Ridley, mort en 1765, a composé les *Contes des Génies*, et quelq. autres ouvrages, et sa fille miss Évans, a publié un roman en 2 vol.

RIDOLFI (Laurent), homme d'état florentin, jouissait d'un gr. crédit dans la république, lorsqu'elle fut attaquée en 1425 par Philippe Visconti, duc de Milan. Déjà plus. défaites des Florentins annonçaient leur prochain asservissement, et les Vénitiens, témoins de leur ruine, ne songeaient point encore que la balance de l'Italie allait être détruite pour jamais. Mais Ridolfi, introduit dans leur sénat, leur fit sentir si énergiquem. le danger d'une telle inertie, qu'ils résolurent à l'instant de se joindre aux Forentins. Le duc de Milan fut arrêté dans le cours de ses usurpations, et Ridolfi eut ainsi la gloire d'avoir sauvé sa patrie.

RIDOLFI (Charles), peintre et écrivain, né en 1602 à Lonigo, territoire de Vicence, mort en 1660, a composé plus. tableaux estimés, parmi lesq. on cite une *Visitation*, dans l'église de Tous-les-Saints, à Venise. On a de lui, comme écrivain : *Vie de Jacques Robusti, surnommé Tintoret*, Venise, 1642, in-4. — *Vie de Charles Cagliari* (fils de Paul Véronèse), ibid., 1646, in-4. — Et les *Vies des peintres vénitiens*, 1648, 2 vol. in-4, sous ce titre : *le Maraviglie dell' arte, ovvero delle vite de pittori veneti, e dello stato, ove sono raccolte le opere insigni, i costumi, e ritratti loro*. Cet ouvr., rédigé avec autant d'exactitude que de solidité, valut à l'auteur, de la part de la république de Venise, une chaîne et une médaille d'or, et le fit nommer, par le pape Innocent X, chevalier de l'Éperon-d'Or. — Il ne faut pas le confondre avec Claude Ridolfi, de Vérone, mort à 84 ans, à Corinaldo, en 1644. Celui-ci, élève de Dario Pozzo, travailla sous Paul Véronèse, et devint l'émule des Bassans. On cite parmi ses composit. une fort belle *Déposition de croix* à Rimini, et une *Gloire de l'ordre de St-Benoît*, dans l'église de Ste-Justine.

RIEDEL (Jean-Christophe), médecin, né à Erfurt en 1709, y professa la philosophie, les mathématiques et l'anatomie, et obtint ensuite à l'univ. de cette ville une chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, en 1757. On a de lui quelques *Dissertations* médicales, dont les plus import. ont été insérées

dans les *Actes* de l'acad. des curieux de la nature, et de l'acad. de Mayence. — RIEDEL (Frédéric-Juste), écrivain allem., né en 1742 près d'Erfurt, fut d'abord profess. de philosophie à l'université de cette ville, et se rendit ensuite à Vienne, où il enseigna l'hist. des beaux-arts à l'acad. impériale; s'étant fait destituer par son inconduite, il devint lecteur du chancelier Kaunitz, et mourut fou à l'hôpital de St-Marc en 1785. On a de lui quelques ouvrages parmi lesquels on cite une *Théorie des beaux-arts et des lettres*, qui eut deux édit. : *le Solitaire*, ouvr. périodique, et un *Mémoire* sur la musique de Gluck.

RIEDESEL (JOS.-HERMAN), baron de Eisenbach-sur-Altenbourg, né en 1740, mort en 1785, fut ministre de Frédéric II à la cour de Vienne, et assista en cette qualité au congrès de Teschen. Ayant le goût des beaux-arts, il parcourut l'Italie, la Sicile et le Levant, publia à son retour en Europe: *Voyage dans la Sicile et la Grande-Grèce*, Zurich, 1771, in-8; trad. en franç. avec des notes par Frey des Landres, 1773, in-12. Cet ouvrage intéressant fut suivi des *Remarques d'un voyageur moderne au Levant*, Amsterdam (Stuttgard), 1773, in-8. Elles offrent des détails curieux sur le climat du Levant, sur la peste, etc. On a publié à Paris, en 1802, une nouvelle édit. des *Voyages en Sicile, dans la Grande-Grèce et au Levant*, par Riedesel, suivis de *l'Histoire de la Sicile*, par le Nowaïri, trad. par Caussin.

RIEDESEL (FRÉDÉRIQUE-CHARLOTTE-LOUISE, baronne de), né à Brandebourg en 1746, fille du ministre prussien Massow, mérite d'être mise au nombre des femmes qui se sont distinguées par leur courage et la supériorité de leur esprit. Mariée à 17 ans avec le lieuten.-colonel de Riedesel, qui fut chargé en 1777 de conduire en Amérique les troupes brunswickoises, au service de l'Angleterre, elle le suivit avec trois enfants en bas âge, et supporta non-seulem. avec courage les périls et les fatigues de la guerre, mais encore partagea volontairem. la captivité de son mari. Pend. le cours de cette guerre, elle écrivit un grand nombre de lettres, où elle trace avec autant de précision que d'énergie la marche des événements, l'esprit qui anime les deux partis et les résultats qu'elle attend de cette gr. lutte. Attachée à la cause britannique, Mme de Riedesel ne se montre pas toujours juste envers les Américains, mais on trouve dans ses lettres des détails curieux. Elles ont été publiées en 1799, par son gendre, le maréchal de la cour de Prusse, Henri comte de Reuss, et réimpr. en 1801, sous le titre de *Voyage de mission en Amérique; Lettres de Mme de Riedesel*. L'auteur, de retour en Europe en 1783, perdit son mari qui était devenu général, et fixa son séjour à Berlin, où elle mourut en 1808. Elle avait établi à Brunswick une distribution d'aliments pour les pauvres. A Berlin elle fut l'un des soutiens de l'institution des orphelins militaires.

RIEDINGER (JEAN-ÉLIE), peintre d'animaux, né à Ulm en 1695, alla s'établir à Augsbourg, et s'y fit une gr. réputation dans le genre qu'il s'était choisi. Il s'est aussi distingué comme graveur. On a de lui une collect. considérable d'estampes, où toutes les espèces d'animaux sont représentées avec une rare perfection. Cet artiste mourut en 1767. On peut voir dans le *Manuel de l'amateur* la liste de ses compositions les plus remarquables. — Ses deux fils, Martin-Élie et Jean-Jacques RIEDINGER, furent aussi d'habiles graveurs. Le prem. surtout a déployé beaucoup de talent dans la manière de représenter les insectes.

RIEGGER (JOSEPH-ANTOINE-ÉTIENNE, chev. de), jurisconsulte, obtint, en 1764, la chaire de droit ecclésiast. au collége Thérésien, à Vienne, passa en 1765 à celle de droit civil à Fribourg, et devint conseiller et professeur de droit public à Prague. Nommé, par Joseph II, inspecteur des études et rapporteur de la censure, il seconda les vues de son souverain avec autant de zèle que de talents, et contribua puissamm. au changem. qui s'opéra dans le système des études. Il quitta cet emploi en 1782 pour s'attacher au prince de Schwartzenberg, entra dans l'administration de Bohême, et mourut en 1795, laissant plus. ouvr. estimés, parmi lesquels on cite : *Des fondations pour les étudiants en Bohême*, 1787. — *Archives de l'histoire et de la statistique de Bohême*. — *Esquisses d'une géographie statistique de la Bohême* : ces ouvr. sont en allemand. — *Bibliotheca juris canonici*, Vienne, 1761, 2 vol. in-8. — *Historia juris romani*, Fribourg, 1766, 1771, in-8. — *Opuscula ad historiam et jurisprudentiam præcipuè ecclesiasticam illustrandam*, Ulm, 1774, in-8. — Plus. *dissertat.* dans les *Amœnitates litter. friburgenses*. Une *notice biogr.* sur l'auteur et sur son père, qui s'est aussi distingué dans la jurisprudence, a été publiée en 1797, par Wond de Grunwald.

RIEGO Y NUÑEZ (RAPHAEL del), le principal auteur de la révolution espagnole de 1820, né à Tuña, dans les Asturies, en 1785, s'enrôla en 1808 dans les milices espagnoles qui se levèrent pour repousser l'invasion de Napoléon, et fut fait offic. dans le régiment des Asturies. Prisonnier dans les prem. affaires, il fut amené en France, où la lecture d'ouvr. de philos. ou de politique l'initia aux idées libérales, dont plus tard il devait être l'un des champions parmi ses compatriotes. Rendu à son pays par les événem. de 1814, il n'y rentra qu'après avoir visité l'Allemagne et l'Angleterre, reprit du service et fut fait lieuten.-colonel dans le régim. des Asturies. Lorsqu'en 1819 la portion de ce corps qu'il commandait fut dirigée vers Cadix, pour s'y embarquer avec les troupes destinées à soumettre les colonies d'Amérique, Riego, qui s'était affilié au complot tramé par les colonels Quiroga, Arco-Arguero et Lopez-Baños, en devint le chef après leur arrestat. par le comte de l'Abisbal. Le 1er janvier 1820 il proclame la constitution au village de Las Cabezas-de-San-Juan, où est stationné son bataillon, court à Arcos, où il entraîne un autre bataillon, et fait prisonn. le comte de Calderon, qui venait de remplacer Abisbal, dont

la cour se méfiait, avec tout l'état-major; se réunit à Quiroga, que le roi d'Espagne venait de mettre en liberté à Alcala-de-las-Gazules, et de concert avec Quiroga, qu'il fait reconnaître chef de l'expédition, il tente de s'emparer de la Cortadura, langue de terre qui unit Cadix au continent. Après des tentatives dont l'unique résultat fut la prise de l'arsenal de la Canara, Riego, qui commençait à craindre le refroidissement de l'enthousiasme qu'avaient excité ses prem. succès, prit la résolution désespérée d'entreprendre une invasion dans l'intérieur du roy. A la tête de 1,500 hommes, il se porte vers Algésiras, et traverse toute l'Andalousie; mais poursuivi jusqu'à Malaga par O'Donnel, et là, maltraité dans un combat qu'il n'a pu éviter, il allait être abandonné de presque tous les siens lorsqu'il apprend (mars 1820) qu'enfin la constitution, proclamée à la Corogne et à Madrid, vient d'être acceptée par le roi. Ce prince ne dédaigna pas de prodiguer des marques de sa bienveillance à Riego, dont la marche jusqu'à Madrid eut une sorte de solennité triomphale. Il fut créé maréchal-de-camp, puis capit.-général de l'Aragon. Cepend. une réaction eut bientôt lieu dans la marche du gouvernem.; elle fut hautem. improuvée par Riego, qui fut exilé à Lérida, pour n'avoir point empêché un mouvem. démocratiq. d'éclater à Sarragosse. Cette disgrâce, dont il arrêta les suites en publiant un mém. justificatif de sa conduite accrut à tel point la popularité de Riego, que son nom devint parmi les *communeros* un cri de ralliement. Les élections de 1822 le portèrent aux *cortès;* il en fut aussitôt nommé président, et s'acquitta de ses fonct. avec plus de talent qu'on ne l'eût espéré. Il faut dire aussi que, comblé des marques de l'admiration générale, il s'en montra digne surtout par sa modération et sa modestie. Une réaction nouv. vint arrêter le cours des projets de réforme que méditait le parti constitutionnel: la garde du roi s'insurgea, et fournit prétexte à l'intervention étrangère. A l'approche de l'armée française, Riego vota, conformément à un article exprès de la constitution, la suspension provisoire de l'autorité royale en même temps que celle de l'assemblée des *cortès*, qui furent l'une et l'autre remplacées par une régence durant la translation du gouvernement de Séville à Cadix. Envoyé pour remplacer le gén. Zayas dans le commandem. des troupes stationnées à Malaga; il y débarqua le 17 août, réunit aussitôt 3,000 hommes, qu'il conduisit vers les cantonnem. de Ballesteros, fit arrêter ce général par ses soldats après s'être assuré qu'il trahissait la cause des *cortès*, mais se vit lui-même obligé de renoncer à son entreprise par l'arrivée d'une divis. française. D'échecs en échecs il se replia vers Jaën, espérant gagner les montagnes; l'ennemi ne lui en laissa pas le temps: un autre corps français, parti d'Andujar, le vint placer entre deux feux. Les siens se débandèrent; il fut grièvement blessé, et ne parvint qu'avec peine à échapper à ses vainqueurs: plus heureux sans doute si alors il fût tombé entre leurs mains. L'infortuné général, accompagné de deux officiers, l'un espagnol, l'autre anglais, erra pendant deux jours sans guide à travers les sentiers les moins fréquentés; et bientôt après un ermite de la Torre-de-Pedro-Gil et un habitant de Vilches, que la nécessité l'avait obligé de prendre pour conducteurs, le livrèrent avec ses compagnons à l'alcade d'Arquillos, qui les fit conduire garrottés à la Caroline. Dirigé sur la réclamation d'un offic. franç. vers le quartier-général d'Andujar, Riego fut livré presque aussitôt aux agents du parti dont il avait si généreusem. mérité l'implacable haine. On l'envoya à Madrid pour être jugé, et il est digne de remarque qu'on se contenta, pour le condamner, du fait qu'il avait voté la suspension du roi à Cadix. Nous ne souillerons pas les pages de ce livre par le récit des sauvages insultes dont fut abreuvé ce malheureux avant d'expirer sous les genoux d'un bourreau le 5 nov. 1823, aux cris de *vive la religion!* etc. On a publ.: *Mem. of the life of D. Raphael del Riego, by a spanish officer,* Londres, 1823; et *Procès du général R. del Riego*, précédé d'une *Notice biogr.*, Paris, 1823, in-8.

RIEM (Jean), agronome, né en 1739 à Frankenthal sur le Rhin, où son père était recteur, fut couronné en 1768 par l'académie de Manheim pour une *Dissertat. sur l'éducqtion des abeilles dans le Palatinat*, 3e édit., 1795, in-8. Il fonda ensuite à Kaiserslautern une société d'apiologie, qui prit un accroissement rapide, et fut transférée à Heidelberg, sous le nom de société physico-économique; mais diverses tracasseries le firent renoncer à sa direct. Étant passé en Prusse, il fut envoyé en Silésie en qualité d'inspect. des ruches, publia divers *mém.* qui lui méritèrent de nouvelles couronnes, devint conseiller de mission en 1788, et mourut à Dresde en 1807. On a de lui: *l'Art d'épargner le bois*, Manheim, 1775. — *Encyclopédie mensuelle pratico-économique*, Leipsig, 1785 et années suiv. — *Mélanges de traités d'économie*, Dresde, 1786, in-8. — *Rec. choisi d'écrits économiques*, 1790 et ann. suiv. — *Système agricole d'Arndt et de Riem*, Leipsig, 1792. — *Traité général des tourbières*, Dresde, 1794, in-8. — *L'ensemble de la culture des grains*, Hof, 1800, in-8. — *Cahiers économiq. et vétérinaires*, Leipsig, 1797, 8 livr.; des *trad.* et un assez gr. nombre de *dissertat.* dans plus. ouvr. périodiques.

RIENZO ou RIENZI (Nicolas GABRINO de), tribun de Rome au 14e S., était fils d'un cabaretier nommé Lorenzo, qui, malgré l'obscurité de son état, le fit élever avec soin, et ne négligea rien pour favoriser les heureuses disposit. qu'il tenait de la nature. Ses progrès rapides dans l'étude des lettres, son esprit ardent, son imagination brillante, ne tardèrent pas à être remarqués, et déjà on le comptait au nombre des orateurs distingués de son temps, lorsque Pétrarque fut couronné à Rome en 1340. Il se lia d'amitié avec le poète, et ce fut dans l'étude commune de l'antiquité qu'ils échauffèrent mutuellem. leurs sentiments républicains. Sauver Rome de l'affreuse anarchie dans laquelle elle était

plongée, devint dès-lors l'objet unique de l'ambition de Rienzo. Déjà son éloquence persuasive s'était emparée de l'esprit du peuple : bientôt il lui montra avec énergie tous les maux dont il était accablé, lui en indiqua le remède, et le porta enfin à changer la face du gouvernement. Cette révolut. s'opéra sans secousse, sans tumulte, par le seul empire de la parole. Ayant rassemblé, le 20 mai 1347, une foule immense devant l'église de St-Jean-de-la-Piscine, Rienzo la conduisit au Capitole, accompagné de l'évêque d'Orvieto, vicaire du pape, et se fit décerner le titre de tribun et de libérateur de Rome, qu'il voulut partager avec le prélat. Il s'occupa ensuite de rétablir l'ordre, fit plus. réglements sages, envoya des députés dans les cours étrangères, et parvint enfin à rendre à sa patrie la paix et l'abondance dont elle avait été privée depuis si long-temps. Investi d'une autorité sans bornes, entouré de la reconnaissance de ses concitoyens, Rienzo put jouir alors du fruit de ses nobles efforts ; mais, si son esprit lui avait suggéré de grandes choses à la vue des calamités publiq., il ne put long-temps se soutenir au même degré d'élévation : son âme fléchit sous le poids de tant de gloire; il devint tout-à-coup arrogant et présomptueux ; et le libérateur de Rome n'en fut bientôt plus que l'oppresseur. Attaqué par les nobles qu'il avait traités sans aucun ménagement, abandonné par le peuple, dont il avait dissipé les ressources, il se vit forcé de fuir, et se réfugia en Bohême ; mais Clément VI l'y poursuivit, et le fit ramener à Avignon comme un criminel. La mort de ce pontife et le crédit de Pétrarque le sauvèrent du supplice. Ayant repris toute son influence sous Innocent VI, il parvint à rentrer dans Rome au double titre de tribun et de sénateur, et il fut encore l'idole du peuple. Mais non éclairé par l'expérience, il abusa plus que jamais du pouvoir qui lui était confié, méconnut les services, exerça des vengeances, multiplia les impôts, souleva contre lui le peuple entier, et fut assassiné au Capitole, où il s'était réfugié dans une émeute en 1354. La *Vie* de Rienzo a été écrite en italien, 1624, in-4 ; en français par le P. Ducerceau, Paris, 1733, in-12, et par Dujardin, sous le nom de Boispréaux, ibid, 1743, in-12; en allem. par un anonyme, et par Schiller au commencement de son *Histoire des rébellions*. On peut consulter aussi sur Rienzo, Muratori, *Rerum italicarum*, t. XVIII. Laignelot, dép. conventionnel, fit jouer sans succès en 1791 une tragédie, *Rienzi*. Cette pièce, impr. en 1805, fut saisie par la police. M. Gustave Drouineau, plus heureux que son devancier, a donné au théâtre de l'Odéon, en 1826, une nouvelle tragédie intit. : *Rienzi*, qui a obtenu du succès.

RIES (Ferdinand), musicien, né en 1784 à Bonn en Prusse, étudia l'harmonie sous Beethoven, Saliéri et l'abbé Stadler. Pianiste et compositeur, il obtint les plus brillants succès en Russie, en Angleterre, en Suisse, en Italie, et enfin à Francfort-sur-le-Mein, où il termina ses jours en 1838. On a de lui des *symphonies* à grand orchestre savamm. travaillées; deux *opéras : Die Rauber-Braut* (la fiancée du brigand) *et Lieka, ou la sorcière de Gyllensteen*, dont les airs sont devenus populaires en Angleterre; un oratorio : *le Triomphe de la foi*; et des œuvres en tout genre qui dépassent le nombre de six cents. Parmi les papiers de Ries on a trouvé un MS. contenant sur la vie de Beethoven et la composition de ses princip. ouvr. des détails curieux et tout-à-fait inconnus.

RIETER (Henri), peintre, né à Winterthour, en 1751, mort prof. de dessin à l'école de Berne en 1818, à l'âge de 67 ans, possédait un talent distingué pour le paysage. Lié avec Aberli, il l'accompagna dans ses excursions, dont l'objet était de reproduire les sites les plus pittoresques de la Suisse, et continua ensuite la collection de cet artiste. L'œuvre de Rieter se compose de 10 paysages dans le format adopté par Aberli, et de 8 autres plus grands gravés à l'eau forte et coloriés, au nombre desq. se trouve la fameuse cascade de Giessbach, auprès du lac de Brienz, que l'on regarde comme un ouvr. parfait. Un des fils de Rieter a continué la collect. des paysages d'Aberli et de son père, sur lequel on trouve une *notice* dans la *Feuille annuelle* de la soc. des artistes, Zurich, 1819.

RIEUX (Jean de), maréchal de France, servit glorieusement sous Charles VI, défit les Anglais qui ravageaient la Bretagne en 1404, et mourut en 1417, à l'âge de 75 ans. — Pierre de Rieux, seigneur de Rochefort, fils du précéd., fut nommé maréchal de France en remplacem. de son père, en 1417. Destitué de cette dignité par la faction bourguignonne, il se jeta dans le parti du dauphin (depuis Charles VII), défendit la ville de St-Denis contre les Anglais en 1435, leur reprit Dieppe et leur fit lever le siége de Harfleur en 1437. Mais, en revenant de cette expédit. il tomba au pouvoir de Guillaume Flavi, capitaine de Compiègne, dévoué aux Anglais, et périt de misère dans la prison de cette ville, l'an 1439. — Jean de Rieux, petit-neveu du précéd., suivit François, duc de Bretagne, dans la guerre dite *du bien public*, en 1464, devint maréchal de Bretagne et lieut.-général des armées du duché, et eut la tutelle d'Anne de Bretagne. Il suivit ensuite Charles VIII dans la malheureuse expédit. de Naples, fut nommé par Louis XII commandant du Roussillon, et mourut en 1518, âgé de 71 ans.

RIEUX, l'un des principaux chefs des ligueurs, s'est rendu célèbre par ses exploits et par ses crimes. Attaqué en 1591 par le duc d'Épernon, dans le château de Pierrefonds, dont il avait le commandem., avec une troupe de bandits échappés au supplice, il défendit vaillamment la place, força le duc à la retraite, et alla ensuite au secours de Noyon, assiégé par Henri IV. Cette ville fut forcée de se rendre; mais le roi refusa de comprendre Rieux dans la capitulation, à raison des brigandages dont il s'était rendu coupable, et envoya le maréchal de Biron pour l'assiéger une seconde fois dans le château de Pierrefonds, où il s'était retiré. Le maréch. ne fut pas plus heureux dans cette entreprise que ne l'avait été le duc d'Épernon, et l'audace de Rieux s'en augmenta à tel point, qu'il osa bientôt former

le projet de s'emparer de la personne du roi. S'étant posté en embuscade dans la forêt de Compiègne, où Henri devait passer en revenant de chez la marquise de Beaufort, il eût infailliblement consommé son crime, si le monarque, averti par un paysan, n'eût pris la fuite vers Senlis. Après une tentative aussi hardie, Rieux acquit une nouvelle importance parmi les ligueurs, et se promettait de nombreux succès, lorsqu'il tomba enfin au pouvoir des troupes royalistes. Conduit à Compiègne, il y fut condamné à être pendu, et subit son jugement vers la fin de 1593.

RIFFAUT-DES-HÊTRES (JEAN-RENÉ-DENIS), ancien administrat.-général (et depuis régisseur) des poudres et salpêtres, né vers 1754, à Saumur, mort à Paris en 1827, avait commencé par être commissaire des poudres à Ripault, établissement qu'il porta à un haut degré de prospérité par l'amélioration ou la découverte de divers procédés de fabrication. Après avoir passé plus de 50 années de sa vie dans les emplois administratifs, il en consacra le reste aux occupations scientifiques et littéraires. Outre plusieurs *Manuels* faisant partie de la collection Roret (ceux du peintre en bâtiment, du brasseur, du teinturier, et deux de chimie, dont l'un traite de *la chimie amusante*), il a publ. diverses trad. de l'angl., etc. Nous citerons de lui : *Système de chimie*, trad. de l'anglais de Thomson, avec des observat. de Berthollet, 1809, 9 vol. in-8; 2e édit., d'après la 5e de l'ouvr. anglais, 1818, 4 vol. in-8. —*Supplément* à l'ouvr. précéd., 1822, in-8, contenant les addit. faites par l'auteur dans une 6e édit. publ. à Londres en 1821. — *Traité de l'art de fabriquer la poudre à canon* (avec Bottée de Toulmont), Paris, 1812, in-4, et atlas de 40 pl., trad. en div. langues. — *L'Art du salpêtrier* (avec le même), ibid., 1813, in-4. — *Dict. de chimie sur le plan de celui de Nicholson*, trad. d'André Ure, sur la 9e éd. angl., ibid., 1822-24, 4 vol. in-8, avec 14 pl. M. C.-F. Vergnaud-Romagnesi a publ., dans le t. VII des *Annales de la société roy. d'Orléans*, une *Notice* très détaillée sur Riffaut-des-Hêtres, et l'on trouve la liste complète de ses ouvr. dans les *Annales biogr.*, 1827, in-8.

RIGA (PIERRE de), poète que l'on confond quelquefois avec Pierre Comestor et Pierre-le-Chantre, était, selon Dupin, natif de Vendôme. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut d'abord chanoine et chantre de Ste-Marie de Reims, et finit par prendre l'habit de chanoine régulier dans l'abbaye de St-Denis de la même ville. On croit généralement qu'il mourut vers 1209; cependant quelq. biographes reculent sa mort jusqu'en 1263. Pierre de Riga est regardé comme le plus savant doct. de son temps. Il a paraphrasé, en vers de différ. mètres, la plus grande partie des livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Ce poëme, qui annonce un talent très remarquable pour l'époque où il fut composé, est intit. : *Aurora, ou Bibliotheca*. On en trouve quelques fragm. dans les *Commentarii* d'Oudin, et dans la *Biblioth.* de Fabricius. Gasp. Barth a inséré dans ses *Adversaria*, 31, cap. 15, le *livre d'Esther;* mais c'est le seul que l'on connaisse impr. tout entier. Il existe un très gr. nombre de MSs. de l'*Aurora :* la biblioth. du Roi en possède 15.

RIGAUD (HYACINTHE), peintre de portraits, surnommé *le van Dyck* de la France, direct. de l'académie, etc., né à Perpignan en 1659, était fils et petit-fils de peintres, et eut de bonne heure du goût pour la même profession. Envoyé à Montpellier, il suivit les leçons de Ranc, peintre de portraits dans la manière de van Dyck, surpassa bientôt son maître, et vint, en 1681, exercer son art à Paris, où il obtint bientôt les plus éclatants succès. Il peignit successivement *Monseigneur devant Philisbourg*, *Philippe V*, *Louis XIV* et *Louis XV*, avec un tel talent, que sa réputation devint européenne. Sa ville natale, voulant lui donner une marque d'estime, le mit au rang de ses nobles, et Louis XV, en confirmant cette nomination, y ajouta le cordon de St-Michel et des pensions. Rigaud mourut en 1743. Ses tableaux sont répandus dans les principales contrées de l'Europe, dont il a peint les souverains et les plus illustres personnages. Le musée possède de cet artiste les portraits de Bossuet, de Lebrun, de Mignard, de Mansard, de Desjardins, etc., ses protecteurs et ses amis, et trois tabl., la *Présentation au temple*, *St André appuyé sur la croix*, *et un intérieur de famille*. Son œuvre, gravé par les plus habiles artistes, se compose de plus de 200 portraits historiés.

RIGAUD (ANT., baron), maréchal-de-camp, etc., né en 1758, entra au service au commencem. de la révolut., dont il fit toutes les campagnes, devint colonel du 25e de dragons, fut nommé command. de la Légion-d'Honneur après la bataille d'Austerlitz, et gén. de brigade en 1809. Conservé en activité par le roi, Rigaud, qui, au mois de mars 1815, commandait la subdivision de Châlons (Marne), fut un de ceux qui s'employèrent avec le plus de zèle pour favoriser le retour de Napoléon. Tandis que le maréchal Victor, arrivé en hâte le 20 mars, réglait à Châlons les préparatifs d'un mouvem. en avant, Rigaud fit prendre les armes à ses troupes, les informa de l'approche rapide de Napoléon vers Paris; et, aux cris de *vive l'empereur!* foula aux pieds, en leur présence, les décorations du lys et de St-Louis, qu'il avait reçues du roi. Tels sont les faits qui, un peu moins d'un an plus tard, motivèrent le jugement du 2e conseil de la 1re division, condamnant Rigaud à mort par contumace. Celui-ci, prisonnier du général russe Czernitscheff au mois de juillet 1815, avait été envoyé à Francfort : la capitulation de Paris lui rendit la liberté; mais il n'eut garde de reparaître en France. Après avoir erré quelq. temps, il s'embarqua de Hollande, avec sa famille, pour les États-Unis, et mourut à la Nouvelle-Orléans en 1821.

RIGAULT (NICOLAS), *Rigaltius*, philologue, né à Paris en 1577, se fit remarquer dès sa première jeunesse par son application et ses progrès rapides dans l'étude des lettres. Une satire ingénieuse, intit. *Funus parasidicum*, qu'il composa à l'âge de 19 ans,

lui ayant gagné l'amitié du président de Thou, il obtint par sa protection la place de garde de la biblioth. du roi, vacante par la mort de Casaubon, et devint successivement conseiller au parlem. de Metz, procureur-général de la chambre souveraine de Nancy, et enfin intendant de la province de Toul, où il mourut en 1654, avec la réputation d'un bon magistrat et d'un savant distingué. Outre des *trad.* latines d'Onosander, d'Artemidore et de quelques anc. aut. onéirocritiques, on lui doit des édit. enrichies de notes, de Phèdre, de Martial, de Juvénal avec la satire de Sulpicia, de Tertullien, de Minutius Félix, de St Cyprien et de Commodien. Dans une de ses observations sur Tertullien, il prétendit prouver que les laïques ont droit de consacrer l'eucharistie, en cas de nécessité, lorsqu'ils ne peuvent recourir aux ministres ordinaires de l'Église. Le savant évêque d'Orléans, l'Aubespine, lui prouva la fausseté de cette assert., et Rigault se rétracta. Dans un endroit de son commentaire sur Tertullien, il prétendit prouver, contre l'opinion générale, que J.-C. était d'une figure commune, parce que, n'ayant voulu ni des honneurs, ni des richesses, il avait dû aussi renoncer aux avantages de la figure. Ce fut pour réfuter ce paradoxe que le P. Vavasseur composa sa dissertat. *de Pulchritudine Christi*. Parmi les autres ouvr. de Rigault on cite : *Asini aurei Asinus, sive de scaturigine Onocrenes*, 1596, in-12, très rare. — *Satyra Menippea, somnium; Biberii curculionis parasiti mortualia apta ad ritum prisci funeris; accessit Asinus*, etc., Poitiers, 1596, in-8; 3e édit., 1601, plus. fois réimpr. depuis dans div. collections de pièces satiriques, et dans le tom. 1er de l'*Histoire de Montmaur*, contre lequel cependant cette satire n'avait pas été composée, puisque ce fameux parasite n'était pas encore connu lors de sa publicat. — *Glossarium tacticum mizobarbarum; de verborum significatione quæ ad Novellas impp. qui in Oriente post Justinianum regnaverunt, de re militari, constitutiones pertinent*, Paris, 1661, in-4, rare et curieux. — *Vita S. Romani, archiep. Rothomagensis*, Rouen, 1609, 1652, in-8. — *Rei accipitrariæ scriptores nunc prim. editi*, Paris, 1612, in-4, rare et rech. — *Rei agrariæ, sive finium regundorum scriptores cum observat.*, 1613, 1614, in-4. — *La Continuat. de l'hist. de de Thou*, en III liv., comprenant les années 1607 à 1610. — *De Lege venditionis dictâ*. — *Observatio duplex ad legem Curabit Præses, cod. de actione empti*, Toul, 1664, in-4. — *De modo proposito fænori observatio*: ib., 1645, in-4. — *Observatio de populis fundis, seu de statu et conditione populorum, qui fundi facti esse dicebantur lege Juliâ de civitate romanâ*, ib., 1651, in-4. — *Vita P. Puteani*, Paris, 1652 ou 1653, etc. On trouve, dans les *Hommes illustres qui ont paru en France pendant le 18e S.*, une *notice* sur Rigault par Perrault, et son portrait gr. par Edelinck.

RIGBY (Édouard), méd., né vers 1747, mort en 1821, maire de Norwich, habitait depuis 1762 cette cité, où il avait rempli successivem. les fonctions d'alderman et de shériff (1802-1805), et où il fonda une société médicale de bienfaisance. Au mois d'août 1815, sa 2e femme, qui déjà l'avait rendu père de 8 enfants, dont les deux aînés étaient jumeaux, mit au monde 3 garçons et 1 fille, dont aucun ne vécut plus de 3 mois. Voulant consacrer le souvenir de cette fécondité extraordinaire, la municip. de Norwich la fit mentionner sur les registres de la cité ; et elle vota au Dr Rigby et à sa femme un bassin d'argent de la valeur de 25 guinées, sur lequel furent gravés les noms des quatre jumeaux. Cet honorable magistrat a publ. en angl., entre autres ouvr. : *Sur une hémorrhagie utérine*, 1775, in-8, plus. fois réimpr. — *Observations chimiques sur le sucre*, 1788, in-8. — *Rapport du comité de Norwich sur les maisons de travail*, 1788, in-8. — *Nouveaux faits*, etc., relatifs à la même administrat., 1812, in-12. — Enfin une trad. des *Lettres écrites d'Italie, par Lullin de Châteauvieux à Pictet, sur l'agricult. de cette contrée*, 1817, 2 vol. in-12.

RIGNOUX (Antoine, baron), maréchal-de-camp, né le 17 février 1771, embrassa la carrière des armes en 1791, devint chef de bataillon en 1806, et se signala tellement à Eylau qu'il fut nommé sur le champ de bataille colonel du 103e régiment. Après avoir fait les campagnes de Prusse et de Pologne, il passa à l'armée d'Espagne, et se distingua à la bataille d'Occana (18 nov. 1809), et au combat de Pozo-Alcon. Dans les montagnes de Ronda, il surprit les Espagnols et fit mettre bas les armes à un corps nombr. dont il ramena 600 prisonniers. En juin 1815 il remplit les fonctions de chef d'état-major du 8e corps de l'armée des Pyrénées. Mis à la demi-solde, puis à la retraite, il se retira dans ses propriétés à Villenave-d'Ormon, à une lieue de Bordeaux, et il y mourut en 1832. Il avait été nommé chev. de la Lég.-d'Honn. le 14 juin 1804, lors de la première promotion, officier en 1810, et commandeur en 1813. Louis XVIII lui avait donné la croix de St-Louis en 1814.

RIGNY (Henri, comte de), vice-amiral, naquit en 1782 à Toul (Meurthe). Entré fort jeune dans la marine, il fit partie de l'expédition d'Égypte, et plus tard de celle de St-Domingue, assista au blocus de Porto-Ferrajo, et visita les côtes de la Corse et de l'Espagne. En 1806 les marins de la garde ayant été incorporés dans la grande armée, de Rigny prit une part glorieuse aux journées d'Iéna, de Pultusk, et aux siéges de Stralsund et de Gaudens, où il fut gravem. blessé. Pendant la campagne de 1808 en Espagne, il fut attaché comme aide-de-camp à l'état-major du maréchal Berthier, et se trouva à la bataille de Rio-Seco et au combat de Sommo-Sierra. Parvenu, en 1816, au grade de capitaine de vaisseau, il fut, pendant les années suiv., chargé de div. missions dans les mers du Levant et s'en acquitta avec autant d'humanité et de prudence que de courage et de fermeté. Rentré à Toulon au mois de juin 1824, dès l'année suivante il reprit la mer. Le grade de contre-amiral qui lui fut conféré en 1825, lui permit de prendre une part encore plus directe aux

affaires; dans la lutte opiniâtre entre les grecs et les ottomans, il déploya comme marin ou comme négociat. une gr. habileté. La victoire de Navarin, à laq. il contribua puissamm., lui valut, en 1827, les croix des ordres du Bain et de St-Alexandre-Newski, avec le grade de vice-amiral, et peu de temps après il fut nommé préfet maritime à Toulon. Depuis 1830, de Rigny, successivem. ministre de la marine, membre de la chambre des députés, ministre des affaires étrangères et ambassadeur à Naples, remplit avec honneur ces emplois élevés, et mourut en 1835.

RIGOLEY DE JUVIGNY (Jean-Antoine), littér., membr. de l'acad. de Dijon, conseiller honoraire du parlem. de Metz, mort à Paris en 1788, dans un âge avancé, était originaire de Bourgogne, d'une famille de robe, et non, comme l'a prétendu Grimm, de la plus basse extraction. Ayant suivi le barreau, il prit la défense de Travenol, violon de l'Opéra, que Voltaire poursuivait pour avoir colporté des libelles contre lui, et chercha depuis à rabaisser ce gr. poëte, en le mettant fort au-dessous de Crébillon. Telle fut la cause de l'inimitié que lui montrèrent les philosophes, et des louanges exagérées que lui donnèrent leurs antagonistes : les uns le représentèrent comme un ignorant plein de vanité et de ridicules, les autres comme un littérat. très instruit, plein de goût, et comme un habile critique. On a reconnu depuis que ces jugements si contradictoires sont égalem. faux. Les ouvr. de Rigoley prouvent en effet qu'il n'était dépourvu ni d'instruction, ni de talent; mais son style est dénué de chaleur et de vie; et, comme critique, il a souvent manqué de goût et d'équité. Outre quelq. *factums,* on a de lui : *Cause célèbre, ou Mémoire pour l'âne de Jacques Féron, blanchisseur à Vanvres :* ce mém., contre les philosophes, fait partie du tome second des *Causes amusantes*, recueillies par Robert Estienne, *Mémoire historique sur la vie et les ouvr. de La Monnoye*, en tête des *Œuvres choisies* de cet aut., édit. de 1769. — Une nouv. édition des *Bibliothèq. françaises* de Lacroix du Maine et Duverdier, 1772, 6 vol. in-4, précédée d'un *Discours sur le progrès des lettres en France*, réimprimé à part sous ce titre : *De la décadence des lettres et des mœurs depuis les Grecs et les Romains jusqu'à nos jours*, Paris, 1787, in-4 et in-8. Rigoley a publ., en 1776, un édit. des *œuvres* de son compatriote Piron, qu'il appelait le plus gr. poëte du siècle.

RIGORD (Rigordus, Rigoltus ou Rigotus), hist. du moyen-âge, mort vers 1207 à l'abbaye de St-Denis, où il avait embrassé la vie religieuse, a écrit en latin l'hist. du roi de France Philippe II, auquel il donna le premier le surnom d'*Auguste*. Cette histoire, fort estimée pour son exactitude, contient une suite chronologique de nos rois. Elle a été continuée par Guill. le Breton (*v.* Guillaume), et publ. par Pithou : *Historiæ Francorum scriptores*, 1596, in-fol.; par André Duchesne dans le t. V des *Scriptorum francorum coœtanei*, et par Brial dans le t. XVII du *Recueil des hist. de France :* on trouve la trad. de cet ouvr. dans le t. XI de la *Collection des Mémoires sur l'histoire de France*, par M. Guizot. Le *Recueil* de l'acad. des inscript., t. VIII, contient un *Mém. sur la vie de Rigord*, par Sainte-Palaye.

RIGORD (Jean-Pierre), antiquaire, membre de l'acad. de Marseille, où il était né en 1656, occupa div. emplois dans la marine, et profita des fréquents voyages auxquels l'obligeaient ses fonctions pour rassembler un gr. nombre de médailles et d'antiques. Cette collect., ainsi que sa biblioth., furent acquises après sa mort, en 1726, par le président Lebret, archéol. distingué. On a de Rigord : *Lettre à Graverol sur une médaille du dieu Pan*, 1689. — *Dissert. histor. sur une médaille d'Hérode Antipas*, 1689, in-4. — *Lettre sur une ceinture de toile trouvée en Égypte autour d'une momie*, 1704. — *Dissertat. sur l'origine des langues et de l'écriture*, 1704, et quelq. *opuscules* dans les *Mémoires de Trévoux* et *le Mercure*. — Rigord, neveu du précéd., jésuite, est aut. de l'*Illustre Pélerin*, 1673. — Un autre de ses neveux, également jésuite, mort en 1739, a laissé : *Connaissances de la mythologie par demandes et par réponses*. — Cet ouvr., publ. après la mort de l'auteur, et réimpr. en 1743 et 1748, a eu depuis plus. autres édit. — Un 3e jésuite du même nom, Louis Rigord, qu'on croit de la même famille que les précédents, mort à Malte, sa patrie, en 1807, était de l'acad. des Arcadiens, de Rome, où il avait publ. en 1774 une trad de Catulle en vers italiens.

RIMINI (les seigneurs de). — V. Malatesti.

RINALDI (Odoric), histor., né à Trévise en 1595, embrassa en 1618 l'institut de l'Oratoire d'Italie dans la maison que cette compagnie avait à Turin, et où le card. Baronius avait composé ses *Annales ecclésiastiques*. Choisi par ses supérieurs pour continuer ce grand ouvrage, Rinaldi en composa 10 vol., dont 7 parurent de son vivant, et les 3 autres après sa mort. Les *Annales ecclésiastiques* se trouvèrent ainsi portées à 22 vol., qui allaient jusqu'en 1665; mais, tout en rendant justice au mérite du continuateur, les sav. jugèrent son travail fort au-dessous de celui de Baronius. Rinaldi a publ. à Rome, 1669, in-fol., et 1670, 3 vol. in-4, un *abrégé* de cet ouvr. Ses talents, sa vaste érudit. et ses vertus lui méritèrent le titre de supérieur-général de sa compagnie, et des témoignages d'estime de tous les papes qui vécurent de son temps. Il mourut en 1671, après avoir passé 53 ans dans l'exercice du ministère, et laissant une somme considérable à l'archiconfrérie de Rome, en faveur des pélerins. — On connaît deux architectes italiens du même nom : le premier, Jérôme, né à Rome en 1570, mort en 1650, enrichit sa patrie et quelques autres villes de beaux édifices. On cite entre autres le palais ducal à Parme, le palais Pamphile à Rome, et le collége de Ste-Lucie à Bologne. — Charles Rinaldi, fils du précéd., né en 1611, mort en 1641, a construit le palais de l'acad. de France à Rome.

RINCON (Antonio de), peintre de portraits et d'hist, ,né à Guadalaxara vers 1446, mort en 1500, étudia son art à Rome, et y obtint tant de succès

qu'il est regardé par quelques auteurs comme le fondateur de l'école espagnole. C'est surtout dans le portrait qu'il acquit le plus de réputation. Il fit ceux du roi Ferdinand-le-Catholique et de la reine Isabelle que l'on voit encore à Tolède, dans l'église de San Juan de los Reyes, et obtint, en récompense de son talent, le titre de gentilhomme de la chambre et celui de chev. de St-Jacques. Plusieurs des composit. de cet artiste ont été consumées dans l'incendie qui détruisit le palais de Pardo en 1608.

RINGE (CHRISTOPHE-GODEFROI), peintre allem., plus connu par les bizarreries de son caractère que par les productions de son pinceau, né en 1715 à Bernboug, fut envoyé à Cœthen, auprès d'un de ses parents qui était peintre de la cour, et lui succéda dans cet emploi. Possédé par la manie des découvertes, il conçut l'idée d'une voiture qu'il prétendait mettre en mouvem. par un mécanisme, et obtint que le prince d'Anhalt-Cœthen assistât à l'expérience publique qu'il allait en faire. Le prince y consentit; mais en voyant les efforts inutiles de l'inventeur pour faire marcher sa voiture, il ne put s'empêcher de dire qu'il était *un fou;* et ce mot désespéra le pauvre Ringe à tel point, qu'il abandonna sa place, et vécut depuis dans une misère profonde, ne se montrant plus que pour signaler ses bizarreries. On le trouva mort, en 1797, dans une malheureuse cabane dont il avait fait son habitation. On a publ. à Halle une *notice* sur la vie de ce singulier personnage.

RINGMANN (MATHIAS), gramm. et littér., plus connu sous le nom de *Philesius-Vogesigena*, né à Schlettstadt vers 1482, fut attaché d'abord, en qualité de professeur de gramm. latine, au gymnase de St-Dié, et retourna ensuite dans sa ville natale, où il ouvrit une école qui avait déjà acquis une gr. réputation, lorsqu'il fut enlevé aux lettres en 1511, à peine âgé de 29 ans. On a de lui : *Passio Domini nostri Jesu-Chr. ex evangelistarum textu quàm accuratissimè deprompta,* Strasb., Knobloch, 1508, in-fol., ornée de 26 estamp., très rare. — *Grammatica figurata, octo partes orationis secundùm Donati editionem et regulam Remigii, ità imaginibus expressæ, ut pueri jucundo chartarum ludo faciliora grammaticæ præludia discere et exercere queant*, St-Dié, 1500, in-4; cet ouvr., excessivement rare, n'est guère connu que par la *Descript.* qu'en a donnée Oberlin dans le *Magasin encyclopédique*, 5e ann., t. V. — *Instructio in cartam itinerariam Martini Hilacomili, cum luculentiori Europæ ipsius enarratione*, Strasb., Gruninger, 1511; et plus. pièces de vers, in-4.

RINK (FRÉDÉRIC-THÉODORE), orient. et profess. de théologie à Kœnigsberg, mort en 1811, a laissé un assez gr. nombre d'*opusc.* sur la philosophie; mais il est surtout connu par un discours, *de linguarum orientalium cum gr. mirâ convenientiâ*, 1788, in-4, et par l'édit. d'un traité de Makrizi, avec une traduction latine, Leyde, 1790, in-4, sous le titre de *Macrisi Historia regum islamiticor. in Abyssiniâ, unà cum Abulfedæ descriptione regionum nigritarum.* Rink publia l'année suivante un second fragment plus considérable de la géographie d'Aboul'feda, sous ce tit. : *Albulfedæ tabulæ quædam geographicæ et alia ejusdem argumenti specimina*, Leipsig, 1791, in-8; mais il n'y joignit pas la traduct., attendu qu'il en existait déjà une de toute la géographie d'Aboul'feda, par Reiske, dans le *Magasin de géograph.* de Büsching.

RINMANN (SUENON), minéralogiste, né à Upsal en 1720, mort à Eskilstuna en 1792, occupa plus. emplois supérieurs dans l'administrat. des mines, et mérita par ses talents d'être décoré de l'ordre de Gustave Vasa. Outre plus. *dissertations* dans le recueil des Mém. académiques de Suède, on a de lui : *Anledning til staal och jarn foradlings forbættring* (Instruction dans l'art de perfectionner l'acier et le fer), Stockholm, 1772. — *Forsok til jernets historia* (Essai de l'hist. du fer), ibid 1781, 2 vol. in-8. — *Bergverks Lexicon* (Dictionn. des mines), ibid., 1788, 2 vol. in-4, avec 1 vol. de grav. Les deux prem. ouvr. ont été trad. en allemand.

RINUCCINI (OTTAVIO), poète florentin, est considéré comme un de ceux qui ont le plus contribué à renouveler le drame lyrique, connu des anciens. Après avoir obtenu d'éclatants succès dans sa patrie, il vint en France à la suite de Marie de Médicis, et fut comblé des faveurs de Henri IV, qui le nomma gentilh. de sa chambre. Mais s'étant bientôt lassé de l'étiquette d'une cour étrangère, le poète retourna dans sa patrie, et y mourut en 1621. Outre ses drames lyriques, parmi lesq. on cite : *Daphné, Eurydice* et *Ariane à Naxos*, dont le monologue a été regardé plus d'un siècle après comme un chef-d'œuvre, on a de Rinuccini un grand nombre de poésies fugitives, pleines de grâces et de sentiment. Le recueil en parut à Florence en 1622, in-8. Ses deux prem. drames, impr. déjà séparement, font partie de ce vol.; mais on n'y trouve pas l'*Ariane*, publ. en 1608, in-4. La *Daphné* a été réimpr. plus. fois; entre autres à Florence en 1810, in-4. Cette édit., que l'on doit à L. Clasio, contient une *lettre* curieuse et des variantes. On peut consulter sur Rinuccini l'*Histoire litt. d'Italie*, par Ginguené, VI, 450 et suiv.

RIOJA (PIERRE SOTO DE), poète espagnol, né à Grenade vers 1590, mort à Madrid en 1658, exerça d'abord la profess. d'avocat à Valladolid ainsi qu'à Madrid, puis quitta le barreau, prit les ordres et obtint un canonicat. On a de lui *Desengaños de Amor*, Madrid, 1625, in-8. — *El Carro de Phaeton*, ibid., 1659, in-8, plus. fois réimpr. — Et des *Poésies légères*, publ. séparém. Lope de Vega a fait l'*Éloge* de Rioja dans son *Laurel de Apolo*. — RIOJA (Dominique de La), sculpt., mort à Madrid vers 1656, exécuta pour une église de cette ville un St-Pierre fort estimé, et pour le palais du roi plus. belles statues en bronze.

RIOLAN (JEAN), doyen de la faculté de Paris, né à Amiens en 1539, mort en 1605, défendit avec chaleur la doctrine hippocratique contre les innovations des chimistes de cette époque. On a de ce savant médecin une foule d'ouvrages aujourd'hui

complétem. oubliés; mais les curieux recherchent encore son *Discours sur les hermaphrodites*, 1614. — RIOLAN (Jean), fils du préc., né à Paris en 1577, fut nommé en 1613 profess. royal d'anatomie et de botanique, et dut à ses travaux une gr. célébrité qui lui fit obtenir la place de prem. médecin de Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Profitant de l'influence que lui donnait ce titre, il sollicita et obtint la format. d'un jardin de botanique (aujourd'hui le Jardin-du-Roi), dont Gui de La Brosse donna le terrain. La reine-mère ayant été exilée, Riolan la suivit dans sa disgrâce, lui prodigua ses soins jusqu'à son dernier soupir, revint à Paris, où il mourut en 1657, à l'âge de 80 ans, après avoir subi deux fois l'opération de la taille. Riolan fut ainsi que son père un homme d'un grand savoir: on peut toutefois lui reprocher une admirat. trop exclusive pour les anciens, et partant la manie de déprécier tout ce qui était nouveau. Parmi ses nombr. ouvr. on distingue: *Comparatio veteris med. cum novâ*, etc., 1605, in-12. — *Disputatio de monstro Lutetiæ 1605 nato*, 1605, in-12 — *Gigantomachie*, id., une réponse à cet ouvr. ayant paru sous le titre de *Monomachie*, etc., Riolan publia: *l'Imposture découverte des os humains supposés et faussement attribués au roi Teuto-Bochus*, 1614, in-8, et enfin sa *Gigantologie : Discours sur la grandeur des géans*. — *Osteologia ex veterum et recentiorum præceptis descripta*, 1614, in-8. — *Discours contre les hermaphrodites*, 1614, in-8. —*Anthropographia*, 1618, in-8, 1626, in-4, 1649, in-fol.: la dernière édition, qui renferme tous les travaux anatomiques de Riolan, est terminée par une table due à Guy Patin: c'est à cet ouvrage que Riolan doit la réputat. dont il jouit encore aujourd'hui comme anatomiste. — *Curieuses recherches sur les escholes en médecine de Paris et de Montpellier*, in-8.

RIOUFFE (HONORÉ), littérateur, né à Rouen, en 1764, avant terme, embrassa la cause de la révolution, suivit en 1793 le parti de la Gironde, fut incarcéré pend. la terreur, devint ensuite membre du tribunat, en fut élu présid. et plus. fois secrétaire, et passa en 1804 à la préfecture de la Côte-d'Or, puis, en 1808, à celle de la Meurthe. Après les désastres de la campagne de Russie, les hôpitaux de Nancy étant encombrés de malades affectés du typhus, Riouffe qui regardait comme un devoir de sa place de leur prodiguer des consolations et des secours, contracta cette maladie, dont il mourut le 30 nov. 1813. On a de lui: *Poème sur la mort du duc de Brunswick*, 1787, in-8. — *Mémoires d'un détenu pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre*, an III, in-8. — *Quelques chapitres*, 1795, in-8. — *Oraison funèbre de J.-B. Louvet*, Paris, 1798, in-4, où il se montre zélé partisan de la république. Riouffe a laissé MSs. quelques fragments de traduct. de Platon et de Pope, un commentaire sur le *Werther* de Gœthe, des *Notes* sur Aristote et Xénophon, et quelq. *mém.* particuliers. M. Berr a donné une *Notice sur Riouffe*: on en trouve une autre de M. Pariset en tête des *Mém. d'un détenu* dans la *Collect. des mémoires relatifs à la révolution*.

RIPAULT (LOUIS-MADELEINE), sav. philologue et antiquaire, naquit à Orléans en 1775. Neveu de l'académicien Ripault-Désormeaux, il fut à 15 ans pourvu d'un bénéfice; mais, en ayant été privé par la révolution, il renonça à l'état ecclésiastique pour s'adonner au commerce de la librairie, et vint à Paris, où bientôt il fut porté, par les relat. qu'il contracta avec les gens de lettres, à se jeter dans la même carrière. L'un des rédacteurs de la *Gazette de France*, dirigée alors par Fiévée, et dont le 18 fructidor vint interrompre la publicat., il fut présenté par Pougens pour faire partie de l'expédition d'Égypte, et devint bibliothécaire de Bonaparte; il mit beaucoup de zèle dans ses fonct., qu'il continua de remplir près de l'empereur, et y ayant renoncé volontairem., il eut pour successeur, en 1807, Barbier. Ripault s'était retiré au sein de sa famille à La Chapelle-St-Mesnin (près d'Orléans), où l'étude charma le reste de ses jours, qu'il finit dans sa solitude en 1823. Outre des matériaux considérables, fruit des recherches qu'il avait faites, dans le but d'arriver à la solution des problèmes hiéroglyphiques, sur les langues sémitiq., l'arabe, l'éthiopien, le cophte, le syriaque et les divers dialectes de l'hébreu; il a laissé: *Descript. abrégée des principaux monuments de la Haute-Égypte*, 1800, in-8; trad. en allem., 1801. — *Marc-Aurèle, ou Hist. philos. de l'emper. Marc-Antonin*, etc., Paris, 1820, 4 vol. in-8, avec cartes. — *Tite-Antonin-le-Pieux*, résumé historique, *Marc-Aurèle-Antonin*, sommaire historique, etc., 1823, in-8, abrégé du précédent.

RIPERT-MONTCLAR (JEAN-PIERRE-FRANÇ., marquis de), procur.-génér. au parlem. de Provence, né à Aix en 1711, fut appelé, dès l'âge de 22 ans, à remplir ce poste important qu'avait occupé son père, et où lui-même s'est illustré. Profondément versé dans l'étude du droit public, il déposa la preuve de ses connaissances dans une foule de mémoires et de réquisitoires sur des objets d'une haute importance. Les secours à dispenser aux véritables indigents, l'administration des maisons de dépôt, la police des collèges, la marine, la maréchaussée, la liberté du commerce des grains occupèrent successivem. sa plume. Mais ce fut principalem. dans ses mémoires sur les finances qu'il déploya toute l'étendue de son génie et la profondeur de ses vues. Sur ces div. sujets nos économistes modernes n'ont souvent fait que reproduire ses idées. Consulté par M. de Machaut, contrôleur-général des finances, sur tous ses plans, il combattit de toute sa force l'impôt du vingtième, dont l'enregistrement amena bientôt la disgrâce du ministre. Sa place fut offerte à Ripert-Montclar qui la refusa; mais, sujet fidèle, il n'en continua pas moins de travailler au moyen de restaurer les finances. Les religionnaires étaient l'objet d'une odieuse persécution: il osa se déclarer en leur faveur, et fit paraître ce fameux mémoire sur le mariage des protestants, où, en faveur de la justice

et de l'humanité, il s'éleva contre les lois iniques qui vouaient à l'ignominie les fruits de leurs unions. Genève rendit un public hommage à l'intégrité de ce magistrat en le choisissant pour arbitre entre les deux partis qui la divisaient. Louis XV ayant, par suite d'une mésintelligence avec la cour de Rome, fait occuper Avignon et le comtat en 1768, Montclar, de concert avec le comte de Rochechouart, commandant de l'expédit., prit possession de ce territoire autrefois démembré de la Provence. L'année suiv. il publia un *mémoire* pour établir la souveraineté du roi sur cette enclave. Cet exposé fut d'un gr. secours aux orateurs qui reproduisirent depuis la même question à la tribune de l'assemblée constituante. Montclar eut à soutenir de longues luttes contre le clergé. Il multiplia ses réquisitoires contre les brefs du pape et les mandem. des évêques; mais ce fut surtout contre les jésuites qu'il déploya toute l'énergie de son caractère et toute l'activité de son zèle. Son *Compte-rendu* des constitutions de cette société, chef-d'œuvre d'éloq. qui retentit dans l'Europe entière, les réquisitoires où il l'attaquait, plus substantiels que ceux de La Chalotais, ne leur sont point inférieurs en force. Montclar montra la même chaleur au sujet du refus des sacrements et des autres actes de l'assemblée du clergé de 1765. Cet inflexible exercice de son ministère, les éloges que lui donnèrent entre autres Voltaire, qui l'appelle *l'oracle et la gloire du parlement de Provence*, le firent adopter comme un adepte de la secte philosophique, et par suite indisposèrent contre lui un certain nombre de parlementaires. On lui reprocha la sévérité de ses procédés envers le président d'Éguilles. Mais le temps a fait justice de ces clameurs. A la suppression des parlements, Montclar se retira dans sa terre de St-Saturnin; il y mourut en 1773, et peu de temps après (16 mars), on fit insérer dans la *Gazette de Cologne* une prétendue rétractation de sa conduite au lit de mort. La famille du défunt l'a démentie solennellement, entre autres dans un écrit fort curieux, publié par un de ses membres (le général comte Élie de Ripert), ayant pour titre : *Lettre d'un gentilhomme du diocèse d'Apt à M.....*, in-8, 40 p. : les jésuites s'efforcèrent d'en détruire tous les exemplaires, mais il en reste encore quelques-uns. La fausseté de la prétendue rétractation est encore constatée dans un recueil intitulé : *Pièces justificatives concernant la déclaration des sentiments faussement attribués à M. de Ripert-Montclar, procureur-général au parlement de Provence*, Londres, 1773. « Tous les écrits de Ripert-Montclar, dit un de ses panégyristes, portent l'empreinte du génie : c'était le Poussin pour la composition et Rubens pour le coloris. » *Son Compte-rendu des contestations des jésuites*, a été réimpr. plus. fois : on le trouve en 2 parties in-12, 1762, ou in-8. On a encore de lui : *Mémoire pour le procureur-général du parlement de Provence, servant à établir la souveraineté du roi sur Avignon et le comtat vénaissin*, 1769, in-4, et 2 part. in-8, même date ; ouvr. devenu extrêmement rare, le fond de l'édit. a été mis au dépôt des affaires étrangères. — *Mémoire théologique et politique au sujet des mariages clandestins des protestants en France*, 1755, in-8; et divers ouvr., des plaidoyers, des réquisitoires très recherchés, mais si rares qu'il est presque impossible de les trouver. On fait espérer une réimpression des *OEuvres complètes* de ce grand magistrat.

RIPPERDA (JEAN-GUILLAUME de), célèbre aventurier, né vers la fin du 17e S. dans la province de Groningue, était d'une famille noble. Ayant embrassé la profession des armes, il était parvenu au grade de colonel d'infanterie, lorsqu'en 1715 il fut chargé d'une mission à la cour d'Espagne. Son esprit insinuant lui gagna la confiance de Philippe V; ce prince le chargea de conclure avec l'empereur un traité d'alliance et de commerce, et, en récompense de ce service, lui donna la grandesse et le titre de duc. Peu de temps après il fut fait ministre secrétaire-d'état des affaires étrangères et joignit à ce départem. l'administrat. de la guerre et des finances. Disgracié en 1726, Ripperda fut renfermé au château de Ségovie, s'évada en 1728, et passa du Portugal en Angleterre et en Hollande. Là l'ambassad. de Maroc l'ayant engagé à se rendre auprès de Muley Abdallah, son souverain, il suivit ce conseil, et, après être retourné au protestantisme qu'il avait abjuré en Espagne, il embrassa l'islamisme pour captiver le dey, et prit le nom d'*Osman*. A la tête d'une partie de l'armée des Maures, il remporta quelques avantages sur les Espagnols; mais battu devant Ceuta, malgré la prudence et la valeur dont il avait fait preuve, il encourut la disgrâce du dey, qui le dépouilla de ses titres et le fit enfermer. Ce fut pend. sa captivité qu'il forma le plan d'un nouv. système religieux. Mais obligé de quitter Maroc en 1734, également méprisé des chrétiens et des mahométans, Ripperda mourut de chagrin à Tétuan en 1737. On peut consulter le *Mercure* de décembre 1737; *le Pour et Contre* de l'abbé Prevost; *Vie du duc de Ripperda*, par M. P. M. B., Amsterdam, 1739. — *Memoirs of the duke of Pipperda*, Londres, 1739, in-8. — *Vida del duque de Ripperda*, Madrid, 1740, 2 vol. in-8.

RIQUET (PIERRE-PAUL de), seigneur de Bonrepos, célèbre ingénieur, né à Beziers en 1604, descendait de Gérard Arighetti, qui, proscrit de Florence pour avoir servi la faction des Gibelins, vint s'établir en Provence vers 1268. Riquet forma l'utile projet du canal de Languedoc pour la communication de la Méditerranée et de l'Océan; il eut la gloire de l'exécuter, et touchait au moment de terminer son opérat., lorsqu'il mourut à Toulouse en 1680. — RIQUET (Jean-Mathias), son fils, maître des requêtes et président à mortier au parlement de cette ville, mit la dernière main aux travaux de ce canal, dont la navigation fut établie en 1681. On évalue la première dépense de construction à 17 millions, qui en représenteraient aujourd'hui 34, et ce ne fut guère qu'en 1724 que ce magnifique ouvr. produisit un revenu aux héritiers de Riquet. Les détails du canal de Languedoc ont été gravés

en 1771 par Garipuy, 15 feuilles in-fol. M. Dondé-Crépiau, a publ. à Toulouse en 1825 un *Éloge* de P.-P. Riquet, in-8. — RIQUET DE BONREPOS (Pierre-Paul), comte de Caraman, fils cadet de l'auteur du canal de Languedoc, à l'achèvement duquel il concourut, se signala par sa valeur à la bataille de Fleurus sous le maréchal de Luxembourg, ainsi qu'au siége de Namur. Nommé lieuten.-général en 1702, il servit pend. toutes les autres campagnes jusqu'en 1704, et devint lieutenant-colonel des gardes en 1705. Cette même année il assura la retraite de l'armée de Louvain, se fit remarquer à la bataille de Ramillies, entra dans Menin, où, investi pend. 39 jours, il obtint une capitulation honorable après 18 jours de tranchée ouverte. Le comte de Caraman assista encore aux batailles d'Oudenarde en 1708 et de Malplaquet en 1709. L'année suivante il se retira du service, et mourut en 1730, à l'âge de 84 ans, sans laisser de postérité.

RISBECK ou RIESBECK (GASPAR), littérat., naquit en 1750 à Hoechst, près de Francfort. Son père, riche négociant, le destinait à la magistrature ; mais sentant un dégoût invincible pour l'étude des lois, il se livra exclusivement à la culture des lettres, et s'enrôla dans la secte des *génies par excellence*. Bientôt la passion des voyages entraîna Risbeck dans des dépenses excessives ; il dissipa en peu de temps sa fortune, et fut réduit pour subsister à se mettre aux gages des libr. S'étant établi à Saltzbourg, il continua les *Lettres sur les moines*, attribuées à M. de la Roche, et publia 2 vol. qui eurent encore plus de succès que le prem. Toujours dominé par le goût des voyages, Risbeck visita la Suisse, et se fixa quelq. temps à Zurich, où il coopéra à la rédact. du *Journal politique*, et donna un édit. des *Lettres de Coxe sur la Suisse*, et son *Voyage en Allemagne*, 1783, 2 vol. in-8, qui fut trad. en franç. et en anglais. Malgré les instances de Gessner et de Lavater, il quitta Zurich pour se retirer dans la petite ville d'Arau, où il mourut en 1676, à peine âgé de 36 ans, au moment où il mettait la dernière main à une *Histoire d'Allemagne*, où l'on remarque la même énergie et la même indépendance que dans ses deux prem. ouvr. Cette *Histoire*, publ. à Zurich en 1787, a été continuée par le profess. Milbiller, 1788-89, 2 vol. in-8. Le prince Boris de Galitzin a publ. dans le *Mercure* d'août 1788 une *notice* fort intéress. sur cet écrivain.

RITCHIE (JOSEPH), voyageur angl., né à Otley dans le Yorkshire, était secrétaire du consulat anglais à Paris, lorsqu'il entreprit en 1819 un voyage par le nord de l'Afrique, d'où il devait chercher à pénétrer jusqu'à Tombucton ; mais il mourut à Mourzouck 8 mois après son départ. Le capitaine Lyon, l'un de ses compagn. de voyage, revint en Europe, et publ. à Londres en 1821 la *Relation* de cette expédition.

RITSON (ISAAC), littérat. anglais, né en 1761 près de Penrith, étudia la médecine à Édimbourg, où il vivait en rédigeant des thèses pour ses condisciples et en composant alternativem. des vers et des articles de médecine pour le *Monthly-Review*, Il mourut de chagrin à Islington en 1789, laissant une *Hymne à Vénus*, in-4. — La préface de la *Descritp. des lacs*, par Clarke ; et une traduct. en vers de la *Théogonie* d'Hésiode. — RISTON, (Joseph), critique et bibliographe, né 1752 dans le comté de Durham, mort en 1803 à Hoxton, dans une maison d'aliénés, a donné : *Observations sur les trois volumes de l'hist. de la poésie anglaise*, par Warton. — *Remarques critiques sur le texte et les notes de l'édit. de Shakespeare* (par Steevens), 1784, in-8 ; sur l'édition donnée par Reed, 1786, et sur celle de Malonne, 1790. — *Biographia poetica*, catalogue des poètes anglais du 12ᵉ au 16ᵉ S., avec de courtes notices sur leurs ouvr. — *Essai sur l'abstinence des aliments tirés du règne animal, comme devoir moral pour l'homme* ; c'est la production d'un cerveau dérangé. Ritson a publ. des recueils de *chansons* angl. et écossaises, et divers poèmes.

RITTENHOUSE (DAVID), astronome, né en 1732 à Germantown, dans la Pensylvanie, devint, sans le secours d'aucun maître, l'un des plus habiles mathématiciens des États-Unis, fit un gr. nombre d'observat. astronomiq. très importantes, et après avoir rempli avec intégrité la charge de trésorier de la Pensylvanie, et celle de directeur des monnaies des États-Unis, eut l'honneur de succéder à Franklin dans la présidence de la société philosophique de Philadelphie, où il mourut en 1796. Les travaux de ce savant sont inscrits dans les *Transactions de la soc. américaine*. Son *Éloge* a été publ. par Rusch, 1797, in-8.

RITTER (JÉRÉMIE-BENJAMIN), chimiste, né en 1762 à Hirschberg en Silésie, mort en 1807, directeur de la société pharmaceutique de Berlin, était attaché à la manufacture de porcelaine de cette ville, et membre de plus. sociétés savantes. Entre autres ouvr. il a publ. en allem. : *Sur les nouveaux objets de la chimie*, Breslau, 1791-1802, 2 cah. in-8. — *Éléments de la stœchpométrie, ou Art de mesurer les éléments chimiq.*, ib., 1792-94, 3 vol. in-8. Ritter a rédigé les vol. III et VI, et le *Supplément* du *Dictionn. de chimie*, commencé par Bourguet, et préparé la 3ᵉ édit. du *Dictionnaire chimique* de Macquer. Il a en outre coopéré à plus. journaux de physique et de chimie. — Jean-Guill. RITTER, physic., né en 1776 à Samitz en Silésie, étudia la méd. à Iéna, et s'occupa de bonne heure d'expériences galvaniques, qui lui ouvrirent en 1804 les portes de l'acad. de Munich. Sa mort prématurée, arrivée en 1810, par suite d'intempérance, laissa un vaste champ aux physic., qui continuèrent les recherches où il avait apporté une vivacité d'imagination qui le fit souvent conclure au-delà de ce que prouvaient les expériences. On a de ce savant : *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weymar, 1798, in-8. — *Contribut. à la connaissance plus particulière du galvanisme*, Iéna, 1801-02, 2 vol. in-8. — *Mém. physico-chimiques*, Leipsig, 1806, 3 vol. in-8. — Les autres travaux de Ritter sont répandus dans le *Magasin pour l'hist. naturelle* de Voigt, les *Annales physiques* de Gilbert, le *Jour-*

*nal de chimie* de Gehlen et autres rec. périodiques. Vers la fin de sa vie, il publia des *Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien*, espèce d'autobiographie, où il fait connaître diverses circonstances de sa vie, et la manière dont il se jugeait lui-même, Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8. — Ritter (Jean-Jacq.), médecin, né en 1714 à Berne, mort en 1783 au village d'Ober-Paylau en Silésie, prit le bonnet de docteur à Bâle en 1737, et après div. voyages se fixa dans sa ville natale, où long-temps il se partagea entre la pratique de son art et l'enseignement des mathématiq. En 1758 il y fut nommé directeur du théâtre anat. Devenu 2 ans après médecin du Landgrave de Hesse-Hombourg, il fut ensuite nommé médecin pensionné de Lauterbach, et remplit seulem. pendant l'année 1747 une chaire de médecine et d'anat. à l'université de Franeker. Outre un certain nombre d'*observat.* ou *mémoires* dans les actes de l'acad. des Curieux de la Nature, et dans d'autres recueils périodiques, il a publ. en allem. et en latin divers opuscules peu importants.

RIVAL (Almar Du), *Rivallius*, jurisconsulte, né vers le milieu du 15e S. à St-Marcellin en Dauphiné, remplit avec distinction la charge de conseiller au parlem. de Grenoble. Il est auteur d'un ouvr. d'érudit. intit. : *Civilis histor. juris, sive in XII Tabularum leges commentarior. lib. V.* — *Histor. item juris pontificii liber singularis*, Mayence, 1527, 1529, in-8. On conserve parmi les MSs. de la Biblioth. du Roi, une *Histoire du Dauphiné* par Durival jusqu'à l'année 1535, elle a pour titre : *De Allobrogibus libri IX*, in-fol.

RIVALS (Jean-Pierre), peintre, né en 1625 à la Bastide d'Anjou, d'une anc. famille de Toulouse, étudia à Rome la perspective et l'architect. avec un tel succès que le Poussin se l'associa dans la composit. d'études de fabriques pour plus. de ses tableaux. Rappelé à Toulouse par son père, il fut nommé peintre et architecte de la ville, qu'il enrichit de plus. beaux tableaux, la plupart détruits pendant la révolut. Il mourut en 1706. — Antoine, fils et élève du précéd., né à Toulouse en 1667, vint se perfectionner à Paris et ensuite à Rome, où il remporta le prix de peinture décerné par l'acad. de St-Luc. De retour dans sa ville natale, il occupa la place de son père, qu'il surpassa par l'invention et la correction du dessin, mais auquel il fut inférieur pour la beauté du coloris. Il enrichit Toulouse de ses ouvrages, et contribua par ses leçons et ses libéralités à la fondat. de l'acad. de peint., sculpture et architecture de cette ville, où il mourut en 1735. — Barthélemy, graveur, était cousin et élève d'Antoine, sur l'œuvre duquel il travailla. — Jean-Pierre, fils d'Antoine, mort en 1785, suivit la même carrière que son père. Ses ouvr. ornaient la chartreuse de Saix, de Toulouse et l'hôtel du gr.-prieur de Malte, dans cette ville. Il a publ. une *Analyse des ouvr. des peintres, sculpteurs*, etc., *qui sont dans l'hôtel-de-ville de Toulouse*, 1770, in-8, et un recueil in-fol. des *Morceaux d'antiquités* de son cabinet, qu'il fit graver par ses élèves et dont il fit présent à l'académie.

RIVARD (Dominique-François), mathémat., né en 1697, à Neufchâteau en Lorraine, mort en 1778, remplit pendant 40 ans la chaire de philosophie au collége de Beauvais. On doit à ce savant modeste et laborieux l'introduction de l'enseignement des mathématiq. dans l'université de Paris. On a de lui entre autres ouvrages des *Éléments de mathématiq.*, 1740, in-4, excellents pour l'époque, et souv. réimpr. — *Traité de la sphère*, 1741, in-8. — Abrégé du *Traité de la sphère et du calendr.*, 1745 in-8; l'édit. de 1798, in-8, a été publ. par Lalande. — *Nouv. Traité de gnomonique*, 1742, 1746, in-8. — *Trigonométrie rectiligne et sphérique*, in-8. — *Élem. de géométrie*, etc. — *Mémoires sur les moyens de perfectionner les études publiques et particulières*, 1769, in-12. — *Institutiones philosophiæ ad usum scholarum accommodatæ*, 1778-1780, 4 vol. in-12 : c'est le recueil des leçons de Rivard, publiées par dom Moniotte son ami.

RIVAROL (Ant., comte de), né en 1754, à Bagnols en Languedoc, vint vers 1775 à Paris, où un esprit brillant et satirique, une verve d'ironie intarissable, une belle figure jointe à beaucoup d'aisance et de grâces dans les manières, l'avaient déjà mis en vogue dans les salons, lorsqu'il publia le *Discours sur l'universalité de la langue française*, qui partagea le prix proposé par l'acad. de Berlin en 1785. L'aut. fut nommé l'année suiv. membre de cette acad., et le grand Frédéric lui écrivit « que depuis les ouvrages de Voltaire, il n'avait rien lu de mieux que ce discours. » Plusieurs critiques ont jugé depuis cette production avec plus de sévérité, et ont reproché à l'auteur d'avoir parlé beauc. trop légérem. des littératures étrangères, dans lesquelles il n'était évidemment pas aussi versé que dans l'italienne. La trad. *de l'Enfer*, de Dante, qu'il avait publ. la même année et avec le même succès, a perdu de son prix aux yeux des connaisseurs. Enfin, se livrant à son goût naturel pour la satire, qu'il maniait avec habileté, il fit la guerre aux écrivains de son temps, dans un ouvr. intit. : *le Petit Almanach de nos gr. hommes*, 1788, in-12. Ce livre, plus. fois réimpr. et toujours avec un nouveau succès, fit à Rivarol un grand nombre d'ennemis; mais ne leur répondant que par de nouvelles épigrammes, il mit presque toujours les rieurs de son côté. Nos troubles politiques étant venus donner une autre direction à son talent, il l'employa en faveur de la monarchie, et rédigea, de concert avec Peltier, Champcenets, etc., le journal intitulé : *les Actes des apôtres*. Obligé de s'expatrier, il se réfugia à Hambourg, où il coopéra pendant quelque temps à la rédaction du journal politique et littéraire intit. : *le Spectateur du Nord*. De Hambourg il passa à Berlin, où il fut très bien accueilli du monarque et du prince Henri, et c'est dans cette ville qu'il mourut en 1801. Outre les ouvr. déjà cités, on a de Rivarol : *Parodie du Songe d'Athalie*, 1787, in-8, qui a eu plusieurs éditions. — Deux *Lettres* à Necker, l'une sur *l'Importance des opinions religieuses*, l'autre, sur *la Morale*, etc. — *Lettre à*

*la noblesse française*, 1792, in-8. — *De la Vie politique de M. de Lafayette*, 1792, in-8. — *Prospectus du nouveau Dictionn. de la langue française, suivi d'un discours sur les facultés intellect. et morales de l'homme*, Hambourg, 1797, in-8. — Des *poésies* etc. Dussault, dans ses *Annales littéraires*, dit « que cet écrivain n'eut peut-être un vrai talent en aucun genre, mais que son esprit actif et flexible se pliait à tous les genres. » On a publié en 1808 : l'*Esprit de Rivarol*, 2 vol. in-12, avec portr.; ce livre avait déjà paru en 1802, sous le titre de : *Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol*. Ses *œuvres* ont été recueillies par Fayol et Chénedollé, 1808, 5 vol. in-8. On a réimprimé dans la *Collection des mémoires sur la révolution*, le *Tableau des travaux de l'assemblée constituante*, que cet écrivain avait publ. en 1798. — RIVAROL (Louise MATHERFLINT), d'origine angl., femme du précéd., morte à Paris en 1821, sut trouver dans l'étude des consolations contre les chagrins qui traversèrent sa vie. Elle a trad. : *Appel des wighs modernes aux wighs anc.*, d'Edmond Burke, 1791, in-8. — *Effets du gouvernement sur l'agricult. en Italie, avec une notice de ses différents gouvernements*, 1797, in-8. — *Encyclop. morale*, avec l'*Appendice* de Dodsley, trad. aussi par Mlle Dupont, depuis Mme Brisot, sous le titre de : *Morale de tous les âges*; *le Couvent de St-Dominique*, 1801, in-8. — *Notice sur la vie et la mort de M. de Rivarol, en rép. à ce qui a été publ. dans les journaux*, 1802, in-8. — RIVAROL-ÉTIENNE (Jean-Auguste, vicomte de), neveu des précéd., et fils d'un maréchal-de-camp dont on a quelques ouvrages, était capitaine-adjudant-major au 4e régim. de la garde royale, lorsqu'il mourut à Paris en 1825, à 37 ans, d'une inflammation cérébrale. Cet officier, de beaucoup d'espérance, avait publié une *Notice histor. sur la Calabre* (où il avait fait la guerre) *pendant les dernières révolutions de Naples*, 1817, in-8. — Un *Disc. sur la vie et les ouvr. de Rollin*, 1819, in-8. Il a laissé imparfaite une *Hist. de St Louis*.

RIVAULT (DAVID), sieur de *Flurance*, littérat., né à Laval, vers 1571, d'une famille noble du Poitou, embrassa d'abord la carrière militaire, fut nommé en 1604 gentilhomme de la chambre du roi, et, en 1612, conseiller d'état et précept. du jeune roi Louis XIII. Ce prince, pendant une leçon, s'étant emporté jusqu'à le frapper, Rivault donna sa démission. Réconcilié plus tard avec le roi, il mourut à Tours en 1616, en revenant d'accompagner Mme Élisabeth, mariée au roi d'Espagne. On a de lui : *Les États èsquels est discouru du prince, du noble et du tiers-état, conformément à notre temps*, Lyon, 1595, in-12. — *Discours du point d'honneur, touchant les moyens de le bien connaître et pratiquer*, Paris, 1599, in-12. — *Les Éléments d'artillerie*, concernant tant la théorie que la pratique du canon, 1605, in-8; 2e édition, augmentée de l'*Invention, description et démonstration d'une nouvelle artillerie qui ne se charge que d'air et d'eau pure, et a néanmoins une force incroyable; plus d'une nouvelle façon de poudre à canon, très violente, qui se fait d'or, par un excellent et rare artifice, non communiqué jusqu'à présent*, ibid., 1608, in-8. On voit que l'idée d'appliquer l'or fulminant aux armes à feu, tenté de nos jours comme une nouveauté, remonte au moins au règne de Henri IV. — *Lettre à Mme la maréchale de Fervacques, contenant un bref discours du voyage en Hongrie de feu le comte de Laval, son fils*, ibid., 1607, in-12. — *L'Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe :* « La sagesse de la personne embellit sa face, » 1608, in-12. — *Minerva armata, sive de conjungendis litteris et armis*, Discours que Rivault prononça dans un voyage qu'il fit à Rome pour son admission à l'acad. des Humoristes. — *Le Dessein d'une académie et de l'introduction d'icelle en la cour*, 1612, in-8. — On doit encore à Rivault une édit. des *œuvres* d'Archimède avec une trad. lat. et des notes, Paris, 1615, in-fol., reproduite en 1646 avec des corrections par le P. Richard, et plus. opuscules offrant un résumé de quelq. leçons données au prince.

RIVAUTELLA (ANTOINE), bibliogr. et archéologue, né en 1708 dans le Piémont, mort en 1753, a publié de concert avec Jean-Paul Ricolvi, son condisciple et son ami : *Marmora Taurinensia, dissertationibus et notis illustrata*, Turin, 1743-1747, 2 vol. in-4, très estimé. — *Il Sito dell' antica città d'Industria scoperto ed illustrato*, ibid., 1747, in-4. — *Cartolario d'Ulx*, 1753, in-4. Il a eu part à la *Notice* des MSs. de la bibliothèque de l'univ. de Turin, dont il avait été conservateur.

RIVAZ (PIERRE-JOSEPH de), mécanic. distingué, né en 1711 dans le Bas-Valais, d'une famille noble, mort à Moutiers (Savoie) en 1772, a fait dans les arts plus. découv. utiles, dont il est fait mention dans le Recueil de l'acad. des sciences et dans le *Traité d'horlogerie* de Lepaute. Comme écrivain il a laissé plus. ouvrages historiq. très remarquables. Ses *Éclaircissements sur le martyre de la légion thébéenne*, ont été publ. par son fils, vic.-général à Dijon, Paris, 1779, in-8. Le *Journal des savants*, d'avril 1780 et de juin 1781, a donné l'analyse de cet ouvr. important dans lequel l'auteur a présenté de nouveaux fastes des empereurs Dioclétien et Maximien, conciliés avec les monuments anciens. On trouve dans *l'Art de vérifier les dates*, 1787, III, 612, le Précis des *Recherches critiques et historiques* de Rivaz *sur la maison de Savoie*. Enfin la famille de cet écrivain possède un recueil qu'il avait fait de chartes et de documents authentiques sur l'histoire du royaume de Bourgogne, du 7e au 11e S., avec des notes.

RIVE (JEAN-JOSEPH), sav. bibliographe, né en 1730 à Apt en Provence, embrassa l'état ecclésiastique, professa la philosophie au collége de St-Charles à Avignon, et obtint ensuite la cure de Molléges, près d'Arles, qu'il quitta en 1767, pour venir à Paris, où le duc de la Vallière lui confia le soin de sa riche biblioth. Rive l'augmenta de plus. livres précieux, et acquit la réputation d'un homme fort habile en bibliographie et en histoire

littéraire ; mais plein d'amour-propre, il inventa pour exprimer ce genre d'habileté le nom de *Bibliognoste*, qu'il n'hésita pas à s'appliquer, et cherchait en toute occasion à montrer sa science par d'amères disputes avec les hommes de lettres qui s'occupaient du même genre d'étude. Lorsque des savants agitaient devant le duc de la Vallière quelq. question obscure d'histoire bibliographique, il les menaçait pour les mettre d'accord de leur lâcher *son dogue;* c'est ainsi qu'il appelait Rive, qui n'était jamais de l'avis de personne. La duchesse de Châtillon, héritière de cette biblioth, chargea Debure et Vanpraet d'en dresser le catalogue. Rive, fâché que ce choix ne fût pas tombé sur lui, s'en vengea par de mordantes critiques contre ces deux savants, qui y répondirent avec une modérat. et une justesse qui le réduisit au silence. Ayant été nommé bibliothécaire à Aix, Rive se trouvait dans cette ville quand la révolution commença ; et quoiqu'il n'en approuvât peut-être pas les principes, il se déchaîna contre l'archevêque qu'il appelait le *mitrophore* Boisgelin, compromit plusieurs citoyens estimables, poursuivit l'avocat Paschalis, dont on l'accuse même d'avoir causé la mort ; et l'on ne sait où il se serait arrêté, si une attaque d'apoplexie ne l'eût conduit au tombeau en 1792. Parmi ses nombreux ouvr., nous nous bornerons à citer : *Éclaircissements sur les cartes à jouer,* Paris 1780, in-12, ouvr. dans lequel il attribue l'invention des cartes aux Espagnols : Dupuy a prouvé le contraire dans le *Journal des savants* (août 1780). — *La Chasse aux bibliographes et antiquaires mal advisés*, Londres (Aix), 1788 et 1789, 2 vol. in-8. — *Chronique littéraire des ouvr. imprimés et MSs. de l'abbé Rive*, 1791, in-8. M. Morénas, son neveu et possess. de ses ouvr. inédits, a publié en 1817, *Notice des ouvr. impr. et MSs. de l'abbé Rive.*

RIVE (PIERRE-LOUIS de LA), peintre de paysages, né à Genève en 1753, mort dans cette ville en 1815, y avait suivi les leçons du chev. Fassin. Après avoir perfect. son talent en Italie, il parcourut la Suisse et la Savoie, copiant les sites les plus pittoresques. Parmi ses nombreux tableaux que l'on voit en Allemagne, en Angleterre et en Russie, on cite une *Vue du Mont-Blanc*, prise de Salanches, dans le cabinet du prince Galitzin à Pétersbourg, et une riche composit. d'un ton chaud et vigoureux, donnée par l'auteur à la société genevoise pour l'encouragement des arts, et qui est placée dans le lieu de ses séances.

RIVET (ANDRÉ), ministre protestant, né à St.-Maixent en 1572, mort en 1651, professa à Leyde depuis 1619 jusqu'en 1632, époque à laquelle il fut mis à la tête du collége des nobles à Breda. Ses nombreux ouvrages, recueillis en 3 vol. in-fol., Leyde, 1651-1660, contiennent divers *traités* et *commentaires* sur l'Écriture sainte et les Pères, des livres de morale et de piété parmi lesquels on estime surtout une *Instruction chrétienne contre les spectacles*, et plus. traités de controverse remplis souvent des injures les plus grossières. — Guillaume, sieur de CHAMPVERNON, frère du précédent, né en 1582, mort en 1651, avait des connaissances moins étendues, mais plus d'ordre et de modération dans l'esprit. On a de lui : un *Traité de la justification* et une *Défense de la liberté ecclésiast.*, contre la primauté du pape, en lat.

RIVET DE LA GRANGE (ANTOINE), savant bénédictin, né à Confolens dans le Poitou, en 1683, fut appelé à Paris par ses supérieurs pour y travailler à l'hist. des hommes illustres de l'ordre de St-Benoît ; mais cet ouvr. n'ayant pas été continué, il conçut le projet d'un travail beauc. plus étendu et d'une utilité plus générale : c'était l'*Histoire littéraire de la France*, qui lui a mérité une si juste réputation. Avant de l'entreprendre, dom Rivet ne resta pas étranger aux querelles théologiq. de son temps. Non content d'une vive opposition à la bulle *Unigenitus*, il se chargea de revoir et d'achever le *Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*, qu'il fit impr. en 1723, in-4, et encourut ainsi la disgrâce de ses supérieurs qui le reléguèrent dans le monastère de St-Vincent du Mans, où il passa les 30 dernières années de sa vie. C'est dans ce lieu qu'il composa son *Hist. littéraire de la France*, dont le I^er^ tome parut en 1733. Il finissait le IX^e^ lorsqu'il mourut en 1749. Les tomes X et XI, impr. en 1756 et 1759, sont dus à dom Clémencet, et le tome XII, en 1763, à dom Clément. Les vol. XIII, à XIX ont été rédigés sur le même plan par une commission spéciale prise dans le sein de l'Institut, et l'ouvrage se continue. L'*Éloge* histor. de D. Rivet se trouve en tête du 9^e^ vol. publ. par dom Taillandier, en 1750.

RIVIÈRE (LAZARE), habile médec., né en 1589, à Montpellier, fut reçu docteur dans la faculté de cette ville en 1611, y obtint en 1622 une chaire qu'il occupa pendant 33 ans, et mourut en 1655, laissant plusieurs ouvr. qui ont obtenu l'estime générale, et dont Haller a donné l'analyse dans sa *Biblioth. de méd. pratique*, en leur rendant la justice qu'ils méritent. Les principaux sont : *Quæstiones medicæ XII pro cathedrâ regiâ vacante*, Montpellier, 1621, in-4. — *Praxis medica*, Paris, 1640 ; La Haye, 11^e^ édition, 1670, in-8 ; Lyon, en franç., 2^e^ édit., 1702, trad. en anglais et plus. fois réimpr. Bernard Verzascha a donné à Bâle, 1663, in-4, un édit. estimée de cet ouvr. auquel il a fait quelques changements et ajouté des formules. — *Observationes medicæ et curationes insignes*, Paris, 1646, in-4 ; Lyon, 5^e^ édit., 1659. — *Methodus curandarum febrium*, Paris, 1648, in-8, plus. fois réimprimé. — *Institutiones medicæ*, Leipsig, 1655, in 8, ouvr. qui a eu aussi un gr. nombre d'édit. Les œuvres de Rivière (*Riverii opera omnia*, Lyon, 1663, in-fol.) ont été très souvent réimpr.

RIVIÈRE (l'abbé LOUIS BARBIER de LA), né à Montfort-l'Amaury, près de Paris, fut professeur au collége du Plessis, et ensuite aumônier de l'évêque de Cahors, qui lui obtint la même place auprès de Gaston, duc d'Orléans. Ses intrigues et ses lâches complaisances pour le cardinal Mazarin, auquel il découvrait les secrets de ce prince, lui valurent de riches abbayes, et enfin l'évêché de

Langres, qui emportait le titre de pair. Peu satisfait de sa fortune, La Rivière voulut être cardinal; mais il ne put y parvenir. Cependant quelques personnes croient qu'il venait d'être promu à cette dignité, lorsqu'il mourut à Paris, en 1670. On s'est égayé sur le compte de cet abbé d'un caractère vil et méprisable, par des épigrammes satiriques. La Monnoye en rapporte deux dans son édition du *Menagiana*, tome Ier, p. 320.

RIVIÈRE (Guillaume), chimiste et natural., né en 1655 à Montpellier, exerça l'art de guérir avec quelq. succès, et se chargea d'un travail étendu sur les eaux minérales du Languedoc. On lui doit quelq. observations d'hist. nat., des recherches sur la ciguë et l'ivraie, et une analyse de l'opium: le tout impr. dans le recueil de la soc. royale des sciences de Montpellier dont il était membre. Rivière mourut en 1734 à la Verune. Son *Éloge*, par Gauteron, est inséré par extrait dans les *Éloges des acad. de Montpellier*, Paris, 1811, in-8.

RIVIÈRE (Bon-François), théolog. appelant, plus connu sous le nom de *Belvert*, né à Rouen en 1714, mort à Paris en 1781, a publié sur des matières de théologie et de controverses un grand nombre d'écrits anonymes. Les principaux sont: *Dissertations théologiques et canoniques sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence*, 1755, in-12. — *Dénonciation de la doctrine des ci-devant soi-disant jésuites, aux archevêques et évêques*, 1767, in-12. — *Cinq lettres sur la distinction de religion naturelle et de religion révélée*, etc., 2 vol. in-12 (très rares). — *Six lettres d'un théologien, où l'on examine la doctrine de quelq. écrivains modernes contre les incrédules*, 1776, 2 vol. in-12. — *Dissertation sur la nature et l'essence du sacrifice de la messe*, 1779, in-12. — *Défense de la dissertation, ou Réfutation de quatorze écrits* (dirigés contre sa doctrine), 1781, 3 vol. in-12. — *Exposition succincte et comparaison de la doctrine des anciens et des nouveaux philosophes*, 1787, 2 vol. in-12.

RIVIÈRE (abbé de La). — V. Barbier (Louis).

RIVIÈRE (MERCIER de La), économ., né vers 1720 d'une famille de finance, fut pourvu en 1747 d'une charge de conseiller au parlement de Paris, et peu de temps après fut nommé intendant de la Martinique. A son retour, il devint un des plus zélés disciples de Quesnay, et fit plusieurs voyages dans le but de propager la doctr. des économistes. Il fut témoin des malheurs de la révolution qu'il avait prédite, en indiquant les moyens qu'il croyait propres à la prévenir; mais il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions, et mourut vers 1794. On a de lui: *l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, Paris, 1767, in-4, ou 2 vol. in-12: c'est l'exposé des principes des économistes. — *L'Intérêt général de l'état, ou la Liberté du commerce des blés, démontrée conforme au droit naturel*, 1770, in-12. — *De l'Instruction publique*, 1775, in-8. — *Lettre sur les économistes*, 1787, in-8: c'est une apologie de leurs principes. — *Lettre à MM. les députés composant le comité des finances dans l'assemblée nationale*, 1789, in-8: il y adopte les principes de Necker. — *Essai sur les maximes et les lois fondamentales de la monarchie française*, ou canevas d'un code constitutionnel pour servir de suite à l'ouvr. intitulé: *Les Vœux d'un Français*, 1789, in-8. — *Palladium de la constitut. politique, ou Régénération morale de la France*, 1790, in-8. — *L'Heureuse nation, ou Relation du gouvernement des Féliciens, peuple souverainement libre et heureux sous l'empire absolu des lois*, 1792, 2 vol. in-8. C'est à tort que l'on a attribué ces deux derniers ouvr. et la lettre au comité des finances à l'un de ses homonymes. Mercier de La Rivière a été l'un des collaborateurs du *Journal d'agriculture*.

RIVIERE (Mathias PONCET de La), évêque de Troyes, né à Paris en 1707, essuya de vifs désagréments dans son diocèse, se démit de son siége et mourut à Paris, doyen de St-Marcel, en 1780. Outre des *Lettres pastorales* et un *Discours sur le goût*, inséré dans le Rec. de l'acad. de Nancy, dont ce prélat était membre, on a de lui: les *Oraisons funèbres* de la reine de Pologne (1742), de Mme Anne-Henriette de France (1752); de Mme Louise-Élisabeth, duchesse de Parme, (1760); de la reine de France, Marie-Leckzinska (1768); et du roi Louis XV (1772). Le *sermon* qu'il prononça pour la prise d'habit de Mme Louise aux Carmélites de St-Denis, est estimé: il en a paru une trad. espagnole. Ses oraisons funèbres, peu lues aujourd'hui, renferment de véritables beautés.

RIVIÈRE (Charles-François, marquis, puis duc de), lieuten.-général et pair de France, né à la Ferté-sur-Cher en 1765, était officier dans les gardes-françaises. Au commencem. de la révolut. il rejoignit à Turin le comte d'Artois (Charles X), qui le fit son aide-de-camp et le chargea de différentes missions dans la Vendée. Il accompagna ce prince en 1795 dans son expédit. de l'Ile-Dieu, et s'associa à presque toutes les entreprises des royalistes. Arrêté en 1804 avec Pichegru, George, etc., il fut condamné à mort par le tribunal criminel du départem. de la Seine; mais sa peine fut commuée sur les instances de l'impératrice Joséphine, et après avoir subi quatre ans de détention au fort de Joux, il fut déporté. Rentré en France en 1814, il fut nommé maréchal-de-camp et ambassadeur à Constantinople. Les vents le retenaient encore à Marseille, lorsqu'il apprit le débarquem. de Bonaparte, contre leq. il tenta de soulever la populat. du Midi. Réfugié en Espagne durant les *cent-jours*, il ne reparut à Marseille qu'après la nouvelle du désastre de Waterloo. Il fut presque aussitôt créé pair, confirmé dans le grade de lieuten.-général, et chargé du commandem. de la Corse. Il trouva une partie de cette île livrée à une insurrection, qu'il termina par de promptes mesures. Informé que Murat cherchait un asile dans les environs d'Ajaccio, il fit faire des recherches si actives, que celui-ci quitta la Corse et alla tenter contre Naples l'expédition insensée dans laquelle il perdit la vie. Remplacé dans son commandem. de la Corse en

1816, il partit pour son ambassade de Constantinople. Taxé de négligence ou d'incapacité au sujet du tarif de douanes qu'il avait souscrit, et dénoncé pour ce fait à la chambre des députés en 1819, il se rendit à Paris sur les ordres du gén. Dessolles, alors ministre des affaires étrangères; mais il n'eut pas besoin de se justifier, et retourna à Constantinople, d'où il fut rappelé définitivement à la fin de 1820. Il fut mis quelque temps après à la tête de la compagnie des gardes-du-corps de Monsieur, dont il conserva le commandem. lorsqu'elle fut devenue, par la mort de Louis XVIII, la 5e compagnie des gardes-du-corps du roi. Il avait été créé duc et nommé gouverneur du duc de Bordeaux, quand il mourut en 1828, laissant la réputation d'un homme vertueux. On a publié des *Mémoires posthumes*, *lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort de C.-F., duc de Rivière*, Paris, 1829, in-8, attribués à M. de Naylies, officier-supérieur des gardes-du-corps du roi.

RIVIÈRE (Pierre-Franç.-Toussaint La), prêtre, né à Séez (Orne) en 1762, était, en 1790, vicaire-général. Nommé profess. à l'école centrale du Calvados, il remplit avec succès la chaire qui lui était confiée. Cependant il ne fut point employé dans l'univ. à sa réorganisation, et ce ne fut qu'en 1818 qu'il obtint la chaire de philosophie à Clermont. Appelé ensuite à Paris pour suppléer Laromiguière, il devint plus tard proviseur du collège royal d'Orléans. Après avoir rempli cette place pendant sept ans, il fut nommé en 1827 inspecteur de l'acad. de Strasbourg, et mourut à Montargis en 1829. Il avait été pendant 14 ans secrétaire de l'acad. de Caen, et il a publié, en cette qualité, 3 vol. des *Mémoires* de cette société. On a de lui : une *Grammaire élémentaire lat.-franç.*, et une *Nouvelle logique classique*.

RIVINUS (André), médec. et philologue, né en 1600 à Halle, en Saxe, d'une famille patricienne, s'appelait *Bachmann* avant qu'il eût latinisé son nom, suiv. l'usage reçu parmi les gens de lettres de cette époque. Après avoir étudié la médecine à Iéna, il visita la France, la Hollande, l'Angleterre, et, à son retour, se fit recevoir docteur à Leipsig, en 1644. Nommé en 1655 à la chaire de physiologie, il ne la remplit pas long-temps, car il mourut l'année suivante, à l'âge de cinquante-six ans. Marié trois fois, Rivinus eut de ses deux dernières femmes une fille et neuf garçons, dont le troisième s'est rendu célèbre comme médecin-naturaliste. Outre un grand nombre d'éditions d'aut. grecs et latins, il a laissé des thèses de médec. et de philosophie, des dissertations philologiques, et plus. pièces de vers. — Auguste-Quirinus Rivinus, botaniste distingué, fils du précédent, né à Leipsig en 1652, alla étudier la médecine à Helmstadt, où il fut reçu docteur en 1676. De retour dans sa ville natale, il y pratiqua l'art de guérir avec un grand succès, fut nommé professeur de physiologie et de botanique en 1691, doyen de la faculté en 1709, et mourut en 1723. Ses *Dissert. medicæ*, 1710, in-4, renferment d'excellentes observations et quelques découvertes anatomiques, entre autres celle qu'il fit en 1679 des canaux excréteurs des glandes sublinguales. Mais c'est principalement comme botaniste que Rivinus a rendu son nom célèbre. Dans son *Introductio ad rem herbariam*, 1690, in-fol., plusieurs fois réimpr., il a établi le premier une classification des plantes d'après la forme de la corolle, et a introd. dans la philosophie de la science de grandes améliorations que l'autorité de Linnée a dep. sanctionnées. Le P. Plumier a donné le nom de *Rivina* au genre qu'il forma d'un arbuste de la famille des atriplicées, qui, comme l'a dit Linnée, étant toujours vert et portant à la fois des feuilles, des fleurs et des fruits, est digne du plus *florissant* botaniste de son temps. — Jean-Auguste Rivinus, fils du précédent, né à Leipsig en 1692, reçu docteur en 1717, et mort en 1725, a traduit en allem. l'ouvrage de son père : *de Peste lipsiensi*, et publ. : *Dissertatio de morbis ab acido, seu noxâ acidi in corpore humano*, Erfurt, 1720, in-4.

RIVOIRE (Ant.), jésuite, né à Lyon en 1709, mort dans cette ville vers 1789, a publ. : *Traités sur les aimants artificiels*, 1752, in-12. — *Nouv. principes de perspective linéaire*, avec un *Essai sur le mélange des couleurs* de Newton, 1757, in-8, trad. de l'anglais. — *Histoire métallique de l'Europe, ou Catalogue des médailles modernes du cabinet de M. Poulhariez*, 1767, in-8. — *Vie de St Castor, év. d'Apt*, 1768, in-12. La bibliothèq. de Lyon possède quelques MSs. de Rivoire, et son *Éloge*, par M. Jars.

RIZA (Aly), huitième iman de la race alyde, né à Médine l'an 148 de l'hég. (765 de J.-C.), se rendit si recommandable par ses vertus, que le khalyfe Al-Mamoun le fit surnommer *l'Agréable à Dieu*, le choisit pour son gendre, et le déclara son successeur, l'an 201 (817). Cette mesure excita la révolte des Abbassides, qui firent secrètement empoisonner Aly Riza l'an 203 (818), à Thous, dans le Khoraçan. Sa sépulture est en grande vénération chez les Persans et chez tous les peuples mahométans de la secte d'Aly.

RIZI (François), peintre et architecte, né à Madrid en 1608, mort en 1685, fut élève de Vincent Carducho. Dans ses nombreux ouvrages, la facilité dégénère presque toujours en incorrection. Les fresques qu'il exécuta dans le couvent de St-Antoine des Portugais et les décorations du théâtre du Retiro mirent le sceau à sa réputation comme improvisateur en peinture. — Le Frère Jean Rizi, frère du précéd., né à Madrid en 1595, après avoir peint dans sa patrie un grand nombre de tableaux d'église, se rendit à Rome dans un âge fort avancé pour y étudier les chefs-d'œuvre de l'art, et peignit quelques tableaux au Mont-Cassin. Charmé de ses vertus religieuses, dont l'exercice de son art ne l'avait jamais détourné, le pape lui conféra un évêché, dont sa mort, arrivée en 1675, l'empêcha de prendre possess. Jean l'emporta sur son frère par la pureté et la correction du dessin. Il a composé un *Traité de la peinture*, dédié à la duchesse de Bedjar, dont il fut le maître.

RIZZIO ou RICCIO (DAVID), secrétaire et favori de Marie Stuart, naquit dans la première moitié du 16e S. à Turin, d'un ménétrier qui le forma à sa profession. Quelques talents naturels dont il était doué l'aidèrent à se faire connaître du comte de Moretto; et ce seigneur, nommé vers 1562 ambassadeur de Savoie près la cour d'Écosse, emmena avec lui l'obscur joueur de harpe qu'attendait un rôle plus relevé. La jeune reine était, comme on sait, passionnée pour les arts d'agrément; elle voulut avoir pour l'un de ses choristes Rizzio, qui chantait avec grâce et avait une belle basse-taille. S'il faut en croire quelq. écrivains, l'agréable Piémontais était ford laid et bossu. Quoi qu'il en soit, ses talents, qui ne se bornaient pas à celui de la musique, flattèrent à tel point la sensible Marie, que bientôt elle l'admit dans sa plus intime confidence. La faveur de Rizzio était parvenue au plus haut point, lorsqu'un complot fut tramé contre ses jours par plusieurs seigneurs écossais dévoués à Henri Darnley, époux de la reine; ils le frappèrent de 56 coups de poignard dans l'appartement même de cette princesse, alors (1566) enceinte de Jacques VI, et dont les ressentiments ne purent être apaisés par le supplice de plus. des assassins.

ROA (MARTIN de), jésuite, né à Cordoue vers 1563, embrassa la règle de St-Ignace à l'âge de 15 ans, s'éleva par ses talents aux premiers emplois de la société, qu'il abdiqua pour se livrer à l'étude de l'hist. et des antiquités, et mourut à Montillo en 1637, laissant un assez gr. nombre d'écrits, dont les principaux sont : *Singularium locorum et rerum S. Scripturæ libri VI*, etc., Lyon, 1667, in-8, édition recherchée. — *De accentu et rectâ in græcis, latinis, barbaris pronunciatione*. — *De Cordubæ principatu*, etc., Lyon, 1617, in-4; trad. en espagnol par l'aut., Cordoue, 1636, in-4, avec des additions. — *Del estado de las almas en purgatorio*, Séville, 1624, trad. en latin et en italien. — *Malaga, su fundacion, su antiguedad*, etc., 1627, in-4. — *Hist. de la muy antigua y noble ciudad de Ecija*, 1629, in-4, etc.

ROBBÉ DE BEAUVESET (PIERRE-HONORÉ), poète satirique et licencieux, né à Vendôme en 1714, vint à Paris à la suite de quelques disgrâces dans sa province, et y eut des démêlés assez vifs avec Piron, au sujet d'un trait piquant que celui-ci lança contre Robbé dans sa préface de la *Métromanie*. La muse caustique de Robbé ayant osé s'exercer sur Louis XV, faillit l'envoyer à la Bastille; mais il se hâta de remplacer la satire par une apologie, et le prince, croyant alors que le poète avait été calomnié, lui accorda une pension. Protégé par Mme Dubarry, que ses vers amusaient, il le fut aussi par la duchesse d'Olone, qui lui laissa par testament une somme de 15,000 liv., en le désignant comme un littérateur distingué. Il mourut à St-Germain en 1794. On a de lui : *le Débauché converti*, satire, 1756, in-12. — *Épître du sieur Rabot, maître d'école de Fontenoi* (sur cette mémorable bataille), 1745, in-8.—*Satire sur le goût*, 1752, in-8. — *Mon Odyssée, ou Journal de mon retour en Saintonge*, poème en IV chants, 1760, in-12. — *Satire au comte de...* (Bissy), 1776, in-8, où il se déchaîne contre Piron, Palissot, Voltaire, Sabatier, etc. — *Les Victimes du despotisme épiscopal*, poème en VI chants : ces victimes sont les religieuses de Ste-Claire, d'Orléans, qui ne voulurent point accepter la bulle *Unigenitus*.—*OEuvres badines* (ou plutôt ordurières), Paris, 2 vol. in-18. — Des *odes*, des *épîtres*, etc. Le prince de Ligne eut le mauvais goût de mettre les épigrammes de Robbé au-dessus de celles de Rousseau.

ROBBIA (LUCA DELLA), sculpteur florentin, inventeur des terres cuites émaillées, fut, ainsi que son frère Augustin et son neveu André, au nombre des artistes qui secondèrent Donatello et Ghiberti, dans le renouvellem. de la sculpture opéré en Italie au 15e S. Luca paraît avoir concouru à l'exécution des bas-reliefs des portes du Baptistère de Florence, et l'on voit de lui, à San-Miniato, un médaillon en terre cuite émaillée, représentant une *Vierge* à mi-corps tenant l'Enfant-Jésus. Les figures d'*enfants* en demi-relief, exécutées sous le portique de l'hôpital des Innocents à Florence, appartiennent à André. Ces deux morceaux inédits ont été gravés dans l'*Histoire de l'art par les monuments*, de Seroux d'Agincourt.

ROBECK (JEAN), né à Calmar en Suède, en 1672, montra de bonne heure un goût très prononcé pour les méditations ascétiques, passa en Allemagne vers 1704, se convertit à la religion catholique, et embrassa la règle de St Ignace. Ses supérieurs le chargèrent de missions à Vienne et à Rome, et il se proposait d'aller remplir les fonct. de missionnaire en Suède, lorsque le gouvernem. s'opposa à son retour dans ce pays. Il vécut ensuite, pend. 9 ans, dans une retraite obscure, et se précipita dans le Weser en 1739. On a de lui une apologie du suicide, sous le titre de : *J. Robeck exercitatio philosophica de morte voluntariâ philosophorum et bonorum virorum*, etc. Brême, 1736, in-4, avec des notes réfutatives, par Funck, édit. de l'ouvr. : le *Dictionnaire* de Chauffepié en donne un long extrait.

ROBERJOT (CLAUDE), né à Mâcon en 1753, était curé de cette ville lorsque la révolut. éclata. Il en adopta les principes, se maria, fut élu député suppléant à la convention, mais n'y vint, comme titulaire, qu'après le règne de la terreur. Nommé représentant du peuple à l'armée de Pichegru, il s'y conduisit avec modération, fit à son retour un rapport fort bien rédigé sur les provinces de la Belgique, et contribua à faire prononcer leur réunion à la France. Élu membre du conseil des cinq-cents, il devint, en 1797, ministre plénipotentiaire près des villes anséatiques, assista dans la même qualité au congrès de Rastadt, et périt, à la suite de ce congrès, sous les coups de 60 assassins, portant, dit-on, l'uniforme des hussards autrich. appelés *Szecklers*, qui assaillirent sa voiture le 28 août 1799, à un quart de lieue de la ville, d'où il lui avait été enjoint de se retirer ce jour même avec ses collègues. L'un d'eux, Bonnier, mourut

aussi victime de cet affreux attentat, dont les auteurs n'ont jamais été légalement connus. On a de Roberjot quelq. *Mém.* et *Lettres* sur l'agriculture, impr. dans div. recueils.

ROBERT (St), abbé de Molême et fondateur de l'ordre de Cîteaux, naquit dans la Champagne en 1024, et mourut en 1110. L'Église célèbre sa fête le 29 avril. On lui attribue des *sermons*, des *lettr.*, et les prem. chap. d'une *Chronique de Cîteaux*, publiée à Cologne en 1614, in-8; mais les continuateurs de D. Rivet pensent qu'il n'existe aucun ouvrage dont on puisse le regarder comme auteur.

ROBERT DE COURTENAI, empereur latin de Constantinople, succéda à son père, Pierre de Courtenai, l'an 1219, et fut couronné dans la basilique de Ste-Sophie en 1221. Obligé de soutenir la guerre contre Vatace, qui, après s'être fait déclarer emper. de Nicée, étendait ses conquêtes dans la Thrace, Robert, sollicita les secours du pape et des princes chrétiens; mais il fut vaincu, et manquant de courage pour réparer ses pertes, il fut réduit au territoire de Constantinople. Robert avait délaissé Eudoxie, fille de Lascaris, pour épouser la fille d'un gentilh. d'Artois qui était promise à un chev. bourguignon. Celui-ci, outré qu'on pût lui préférer un emper., réussit à s'emparer de son infidèle et de sa mère, jette cette dernière dans les flots, coupe à l'autre le nez et la bouche, et l'abandonne sur le rivage. Épouvanté d'une si cruelle vengeance, à laq. les barons applaudirent, Robert s'enfuit de sa capitale, et mourut peu après dans l'Achaïe en 1228. On trouve la *Vie* de ce prince, par Ducange, dans la 3e partie de l'*Histoire de Constantinople*.

ROBERT, dit *le Bref* et *le Débonnaire*, emper. d'Allemagne, né en 1352, était fils de Robert-le-Tenace, comte palatin, et fut élu emper. en 1400, après la déposition de Wenceslas. Pour flatter les Allemands qui regrettaient le Milanais, il voulut rendre cette province à l'empire, et entreprit la guerre contre les Visconti; mais il fut vaincu. Robert se fit un gr. nombre d'ennemis en se déclarant, pendant le gr. schisme qui désolait l'Église, pour l'anti-pape Grégoire XII. Il mourut en 1410 à Oppenheim, après avoir partagé ses états entre ses fils, dont le cadet, Étienne, fut la tige de la maison de Bavière actuellem. régnante. L'emper. Robert est fondateur de l'univ. d'Heidelberg.

ROBERT, dit *le Fort*, comte d'Anjou, est regardé comme la tige de l'auguste maison qui règne aujourd'hui sur la France; mais les historiens ne sont pas d'accord sur son origine. Les uns le font descendre de Witikind, héros saxon; d'autres, et c'est l'opinion la plus généralement adoptée, de St Arnould, par Childebrand, frère de Charles Martel; Boulainvilliers, d'un prince allemand ou saxon, nommé Richard; enfin Legendre, d'Ansprand, roi des Lombards. Appelé par sa valeur et sa naissance au gouvernem. du duché de Paris, Robert fut mis en possess., par Charles-le-Chauve, de la portion de l'Anjou connue sous la dénominat. de comté d'*Entre-Maine*, préserva long-temps cette province des ravages des Barbares, et fut tué en 866, en combattant les Normands, qui s'étaient avancés vers la Loire. Eudes, son fils aîné, partagea le trône de France avec Charles, dit *le Simple*. On trouve dans la *Biblioth.* du P. Le Long, t. II, l'indication de tous les ouvr. publ. pour établir la généalogie de Robert-le-Fort; Foncemagne en a donné l'analyse dans le tome XX des *Mém.* de l'académie des inscriptions. On peut aussi consulter l'*Histoire généalogique de la maison de France*, 1822, in-4, par M. de Fortia-d'Urban. — ROBERT, second fils du précéd., se fit chef de parti après la mort d'Eudes son frère, qui avait régné sur la France-Occidentale (*v.* EUDES), et parvint à se faire élire roi dans une assemblée tenue à Soissons en 922, par les seigneurs qui méconnaissaient l'autorité de Charles-le-Simple; mais il périt l'année suivante dans une bataille que lui livra ce prince. Robert est père de Hugues-le-Grand et aïeul de Hugues-Capet.

ROBERT, roi de France, surnommé *le Sage* et *le Dévot*, parvint au trône en 996, après la mort de Hugues-Capet, son père, qui, dès l'année 988, l'avait associé à la royauté. Ami de la paix, non par indolence, mais par le désir de rendre son peuple heureux, ce prince, pendant un règne de 35 ans, n'entreprit qu'une seule fois la guerre pour défendre ses droits sur le duché de Bourgogne, dont il devint paisible possess., et mit tant de sagesse et de loyauté dans sa conduite envers les gr. vasseaux, que loin de lui disputer ses états, ils le choisirent, au contraire, pour médiateur dans tous leurs différ. Heureux comme souverain, Robert ne le fut pas dans sa vie privée. Il avait épousé Berthe, veuve d'Eudes Ier, comte de Blois, qui était sa parente à un degré prohibé par l'Église, et il profitait, pour ne pas s'en séparer, des embarras que le pape éprouvait à Rome; mais Grégoire V y eut à peine établi son autorité, qu'il déclara le mariage nul, et excommunia le monarque, qui fut non-seulem. obligé de renoncer à l'épouse qu'il aimait, mais d'en prendre une autre, Constance, fille du comte d'Arles et de Provence, qui le rendit excessivem. malheureux par son caractère altier et turbulent. Ce prince, si digne de l'amour de ses sujets, mourut à Melun en 1031. Il avait eu de son union avec Constance quatre fils : Hugues, qui mourut avant lui, en 1026; Henri Ier qui lui succéda; Robert, chef de la prem. branche royale des ducs de Bourgogne; et Eudes, qui ne reçut point d'apanage.

ROBERT Ier, roi d'Écosse. — V. BRUCE.

ROBERT D'ARTOIS, surn. *le Bon* et *le Vaillant*, né en 1216, était le 3e fils de Louis VIII, et frère de St Louis, qui érigea en sa faveur l'Artois en comté-pairie, l'an 1237. Grégoire IX, pendant sa querelle avec Frédéric II, offrit à St Louis l'empire pour Robert; mais, sur l'avis des seigneurs franç. assemblés pour délibérer sur cette proposition, elle ne fut pas acceptée. Robert suivit St Louis en Égypte; ce fut lui qui engagea, avec plus de bravoure que de prudence, le combat de Mansourah,

en 1250. Son impétuosité renversa tout ce qui s'opposait à ses efforts, et la victoire fut complète, mais ayant voulu poursuivre les fuyards, il fut attaqué à son tour, et tomba percé de coups, après avoir vu périr à ses côtés les braves qui s'étaient dévoués à sa fortune.

ROBERT II, comte d'Artois, surnommé *le Bon* et *le Noble*, fils posthume du précédent, accompagna St Louis dans la seconde croisade en 1270, et vengea la mort de son père sur les Sarrasins, dont il laissa 5,000 sur la place. Il châtia les rebelles de Navarre, mena, après les Vêpres siciliennes, un puiss. secours à son oncle Charles Ier, roi de Naples, fut régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II, défit les Aragonais en Sicile, les Anglais près de Bayonne, en 1296, et remporta, en 1297, à Furnes, une éclatante victoire sur les Flamands, auxquels il enleva leurs princip. chefs, qu'il fit conduire à Paris précédés de son étendard. Mais Robert paya cher cette conquête. Son fils unique, Philippe, avait été blessé à mort à ses côtés pendant le combat, et lui-même tomba en 1302, près de Courtray, avec l'élite de l'armée française, sous les coups des ennemis qu'il avait traités avec tant de mépris. Ce prince était un des plus gr. capit. de son siècle; mais il manquait du sang-froid nécessaire pour diriger une action, et sa vaillance ne fut souv., comme celle de son père, que de la témérité. Il laissa le comté d'Artois à sa fille Mahaut, qui le porta en dot à Othon, duc de Bourgogne. — ROBERT III, petit-fils du précéd., né en 1287, de Philippe, disputa le comté d'Artois à sa tante Mahaut, mais fut débouté de ses prétentions par trois arrêts rendus en 1302, 1309 et 1318. Il reçut en dédommagement la terre de Beaumont-le-Roger qui, ayant été érigée en pairie, lui donnait dans l'état le même rang qu'il aurait eu par la possession de l'Artois; mais, aveuglé par l'ambition, il ne voulut point renoncer à ses prétentions sur ce comté, et les renouvela sous Philippe de Valois son beau-frère, en produisant de nouv. titres qui se trouvèrent faux. Le roi essaya vainem. de le détourner de cette fatale poursuite; il persista, et la comtesse Mahaut étant morte de poison au milieu de ces débats, il fut non-seulement accusé de ce crime, mais encore d'avoir voulu faire assassiner le roi lui-même, qui le bannit en 1331. Réfugié en Angletere, Robert, pour se venger de Philippe de Valois, engagea Édouard III à prendre le titre de roi de France, auquel il avait précédemment renoncé par une promesse solennelle, et devint ainsi la cause des guerres qui affligèrent le royaume pend. un siècle. Lieutenant d'Édouard III, roi d'Angleterre et de France, le coupable Robert vint attaquer son pays, mais il fut complétement défait à Vannes en 1343, par Charles de Bourbon, surnommé *la Fleur des chevaliers*. Grièvement blessé, Robert se traina cepend. jusqu'aux vaisseaux anglais, et alla, dit-on, expirer dans les bras d'Édouard, auquel il recommanda de ne jamais renoncer à ses prétentions sur la France. — JEAN D'ARTOIS, comte d'Eu, fils de Robert III, servit utilement la France contre les Anglais et les Flamands, et mourut en 1381. — Son fils, PHILIPPE D'ARTOIS, connétable de France, causa par son imprudence la perte de la bataille de Nicopolis, et mourut prisonnier des Turks en 1397, laissant un fils, Charles d'Artois, mort sans postérité en 1472, après s'être signalé par sa valeur.

ROBERT D'ANJOU, roi de Naples, 3e fils de Charles II, succéda à son père en 1309, à l'exclusion de Charobert, son neveu, par la protection des papes auprès desquels il se maintint toute sa vie dans la plus grande faveur. Ambitieux par caractère, mais sage et adroit dans sa politique, ce prince tenta peu la fortune par ses propres armes, et sut habilement profiter de toutes les divisions qu'il excitait chez les autres puissances pour s'enrichir de leurs dépouilles. La ville de Gènes s'étant donnée à lui en 1318, il la défendit contre les seigneurs gibelins de la Lombardie, et renouvela le projet qu'avait formé son gr.-père de s'emparer de la Sicile; mais ayant échoué deux fois dans cette entreprise, et dégoûté d'ailleurs de l'ambition par la mort de son fils unique, le duc de Calabre, il ne fut plus occupé que de contenir la turbulence de ses sujets, et mourut en 1343, après un règne de 34 ans. Ce prince aimait les lettres, et se glorifiait plus, dit-on, des titres de poète et de philosophe que de celui de roi. Pétrarque et Boccace trouvèrent à sa cour une utile protection. Les poésies toscanes du roi Robert ont été publiées à Rome en 1642, par Ubaldini. On a de lui deux *lettres* trad. du latin en toscan par Villani, et un *office* de saint Louis, évêque de Toulouse.

ROBERT DE BAVIÈRE (le prince), amiral d'Angleterre. V. RUPERT.

ROBERT dit *le Vieux*, 3e fils du roi Robert, obtint en 1032, de son frère Henri Ier, roi de France, le duché de Bourgogne, et fut le chef de la prem. branche royale des ducs de ce nom, laquelle dura jusqu'en 1361. Il mourut en 1075, après avoir signalé l'extrême violence de son caractère par plusieurs révoltes contre son père et le meurtre de Dalmace, seigneur de Semur-en-Auxois, son beau-père. — ROBERT II était le 3e fils de Hugues IV, qui l'institua son successeur, et lui donna l'investiture du duché de Bourgogne. Chargé de diverses missions importantes sous Philippe-le-Hardi et Philippe-le-Bel, Robert signala plus. fois son zèle pour la défense des droits de la couronne, et surpassa en richesses, en puissance et en crédit, tous les princes de sa race qui l'avaient précédé. Il épousa en 1279 la princesse Agnès, fille de St Louis, et mourut en 1305. Son fils Hugues V, son success., gouverna sous la tutelle de sa mère. Il mourut en 1315 sans postérité.

ROBERT Ier, dit *le Magnifique* ou *le Diable*, duc de Normandie, 2e fils de Richard II, succéda, en 1027 ou 1028, à son frère Richard III, dont on l'accusa d'avoir abrégé les jours par le poison. Il eut dans les commencem. de son règne à réprimer

les fréquentes révoltes de ses gr. vassaux; mais, doué d'autant d'activité que de valeur, il parvint à les réduire; il rétablit dans ses états Baudouin IV, comte de Flandre, dépouillé par son propre fils, soutint les droits de Henri I^er, roi de France, qui lui fit en récompense la cession du Vexin, et replaça sur le trône d'Angleterre Alfred et Édouard ses cousins, que Canut, roi de Danemarck, venait d'en exclure. Respecté de ses voisins, aimé de ses sujets, Robert eut pu jouir en paix du fruit de ses exploits : mais, ayant voulu expier les fautes ou les erreurs de sa jeunesse, il entreprit un pèlerinage à Jérusalem, laissant partout des traces de sa munificence, et fut empoisonné à son retour à Nicée, en 1035, par d'infidèles serviteurs qui voulaient, dit-on, s'emparer de ses trésors. Robert ne s'était point marié; mais il avait un fils naturel, Guillaume-le-Conquérant, qui lui succéda et fut depuis roi d'Angleterre. — ROBERT II, dit *Courte-Cuisse* ou *Courte-Botte*, duc de Normandie, prit les armes contre son père, Guillaume-le-Conquérant, pour l'obliger à lui abandonner le duché de Normandie qu'il lui avait promis avant la conquête de l'Angleterre, et eut le malheur de le blesser, sans le connaître, dans un combat qu'ils eurent corps à corps sous les murs du château de Gerberoi, où Robert s'était réfugié. Obligé, après ce crime involontaire dont il implora vainem. le pardon, de fuir la vengeance paternelle, il ne reçut l'investiture du duché de Normandie qu'après la mort de Guillaume, en 1087. Il voulut alors disputer à son frère, Guillaume-le-Roux, le sceptre d'Angleterre; mais, n'ayant pu décider ses grands vassaux à le seconder, et s'étant montré injuste envers Henri, le plus jeune de ses frères, qui cependant lui était resté fidèle, il fut attaqué par Guillaume dans ses propres états, et n'obtint la paix qu'en lui cédant plusieurs places. Robert était l'un des hommes les plus faibles et les plus légers dans sa conduite, mais en même temps l'un des plus vaillants dans les combats. Ayant pris part à la croisade de 1096, il se couvrit de gloire à la prise d'Antioche, et monta l'un des premiers à l'assaut de Jérusalem. Il revint en Europe, après avoir refusé, par indolence, le trône de David, et s'arrêta en Italie, où il épousa Sybille, fille de Geoffroi, duc de Conversano, et passa une année entière au milieu des fêtes et des plaisirs, sans s'occuper du soin de ses états qui furent sans cesse livrés, sous son gouvernement, aux désordres de l'anarchie et aux ravages de la guerre civile. Son frère Henri s'étant emparé du trône d'Angleterre à la mort de Guill. (*v.* HENRI I^er), Robert tenta vainem. de revendiquer ses droits; il obtint, il est vrai, en dédommagem. une pension de 300 marcs; mais bientôt Henri, rompant ce traité, vint attaquer la Normandie en 1105, s'en rendit maître, et retint son frère prisonnier au château de Cardiff, dans le Clamorgan, où le malheur. Robert mourut en fév. 1134, après une détent. de 28 ans, laissant, de son mariage avec la princesse Sybille, un fils nommé Guillaume, qui reçut en apanage, de Louis-le-Gros, le Vexin franç.

ROBERT GUISCARD, duc de la Pouille (*Apulia*), le plus illustre des aventuriers normands qui fondèrent le royaume de Naples, était le 4^e fils de Tancrède de Hauteville, qui, chargé d'une nombr. famille, envoya, en 1035, ses trois fils aînés en Italie pour y chercher fortune par la voie des armes. Ils avaient déjà réussi à s'emparer d'une partie de l'Apulie, lorsque Robert les joignit en 1053. Aussi astucieux que brave et entreprenant, il s'empara bientôt de l'autorité, pénétra dans la Calabre, et répudia sa femme Albérade, dont il avait eu un fils, pour épouser Sigelgaite, fille de Guaimar IV et sœur de Gisolfe II, prince de Salerne. Il obtint, vers 1057, du pape Nicolas II, le titre de duc de Pouille et de Calabre, et fit avec Roger, son plus jeune frère, la conquête de la Sicile. Ayant dépouillé son beau-frère de la principauté de Salerne, et Pandolfe VI de celle de Bénévent, il fut excommunié par Grégoire VII, mais il se réconcilia promptement avec ce pontife, auquel il fit hommage des duchés de Pouille et de Calabre, en se reconnaissant son vassal. Robert, dont l'ambition était insatiable, forma le projet de détrôner l'emper. grec, et ayant rassemblé une flotte considérable s'empara en 1081 de Corfou, Butrinto et la Vallone, mit le siége devant Durazzo dont il se rendit maître, battit Alexis Comnène, et le força de s'enfuir à Constantinople. Obligé de repasser l'Adriatiq. pour venir défendre ses états menacés par les rebelles et par Henri IV, emp. d'Allemagne, il sortit triomphant de cette nouv. lutte, et s'empressa de marcher à la défense de Rome, où Grégoire VII, son allié, était assiégé dans le château St-Ange par Henri IV. Ce prince n'ayant point osé l'attendre, Robert entra dans Rome sans aucune résistance. Il n'en livra pas moins cette cité au plus affreux pillage, et emmena le pape Grégoire à Salerne. Voulant réaliser son projet sur la Grèce, il rassembla une nouv. flotte, fut partout victorieux, et se croyait sûr du succès, lorsqu'il mourut en 1085, laissant deux fils, Bohémond et Roger, qui se disputèrent sa succession (*v.* BOHÉMOND et ROGER). Guillaume de la Pouille et Geoffroi Malaterra ont écrit tous deux l'*Histoire* de Robert Guiscard.

ROBERT I^er, prince de Capoue et comte d'Averse, était fils de Jordan I^er et frère de Richard II, qui s'était réduit à n'être que le premier vassal du duc de la Pouille. Robert lui succéda en 1116, et ne chercha point à recouvrer son indépendance. Il fut cependant, en 1110, le protecteur du pape Paschal II, mais en 1118, il rendit hommage à Gélase II, et mourut en 1120. Son fils Richard III ne lui ayant survécu que deux jours, la principauté de Capoue passa à Jordan II, 3^e fils de Jordan I^er. — ROBERT II, prince de Capoue et comte d'Averse, fils de Jordan, auquel il succéda en 1127, forma la résolut. de s'affranchir du joug imposé à ses trois prédécesseurs. Ayant rassemblé les barons normands dont Roger II, nouveau roi de Sicile, avait violé tous les priviléges, Robert fit la guerre à ce prince de concert avec Rainolfe, comte d'Alife, et

remporta une brillante victoire, en 1132, sur l'armée royale. Mais les gentilh. normands, qui d'abord avaient vaillamment combattu pour leur délivrance, se lassèrent bientôt de cette guerre civile; ils redoutaient d'ailleurs la vengeance de Roger, et Robert se vit contraint d'aller implorer le secours des puissances étrangères. Il réunit à sa cause tous les ennemis du schismatique Anaclet : l'emper. d'Allemagne, le pape Innocent II et les Pisans envahirent de concert l'Italie-Méridionale, et Robert fut rétabli dans sa principauté. Mais lorsque ses alliés furent retournés dans leurs états, les siens furent livrés au plus affreux pillage. Cet infortuné prince erra long-temps de pays en pays, et parvint enfin à obtenir l'appui de Frédéric-Barberousse, nouvel empereur des Romains, qui le rétablit dans l'héritage de ses pères en 1155. Roger II venait de mourir, et son fils, Guillaume I[er], n'avait opposé à Robert qu'une faible résistance; mais s'étant emparé de sa personne l'année suiv., il le fit périr misérablement dans les prisons de Palerme, après lui avoir fait arracher les yeux.

ROBERT (Nicolas), peintre en miniature et graveur à la pointe, né à Langres vers le commencement du 17[e] S., mort en 1684, excella surtout dans la peinture des fleurs, des plantes, des animaux et des insectes, et fit pour Gaston d'Orléans une magnifiq. collect. en ce genre, qu'on voit aujourd'hui au cabinet du roi. Il travailla aussi à la collection des plantes de l'acad. de Paris, et laissa différents recueils de dessins qui font le plus grand honneur à son talent.

ROBERT (Hubert), peintre, né à Paris en 1733, annonça dès sa jeunesse un talent si remarquable pour le dessin, que ses parents, qui d'abord le destinaient à l'état ecclésiastique, consentirent à le laisser partir pour Rome, où, pendant 12 années, ses crayons retracèrent tous les riches aspects et les plus précieux monuments de l'Italie. De retour à Paris en 1767, Robert y fut reçu membre de l'acad. à l'unanimité des suffrages, et peu de temps après, il fut nommé garde des tableaux du roi et dessinateur de tous les jardins royaux. La révolut. le priva de ces places, et lui ravit même sa liberté. Enfermé à Ste-Pélagie, ce fut pendant son séjour dans cette prison qu'il dessina le portr. de Boucher, que cet infortuné poète envoya à sa femme au moment d'être traîné à l'échafaud. Robert, rendu à la liberté au bout de dix mois de détention, se consola par le travail des maux qu'il avait soufferts, et fut nommé en 1800 conservateur du musée du Louvre. Il mourut subitement dans son atelier en 1808. On a de cet artiste un grand nombre de compositions, où l'on remarque, outre la majesté et la variété des sites, des groupes de figures parfaitement dessinées, et toutes portant les costumes des différentes époques que représentent ces tabl. Parmi ceux-ci on distingue une *Vue du pont du Gard*, le *Tombeau de Marius*, le *Temple de Vénus*, la *Maison-Carrée de Nîmes*, l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*, l'*Escalier de Bernin*, au Vatican, les *Catacombes de Rome*, les *Ruines du château de Meudon*, des *Bains publics*, etc. Le musée possède deux compositions de cet artiste. Robert a fourni les projets du parc de Méreville, des bains d'Apollon dans le parc de Versailles, et de la réunion des galeries du Louvre aux Tuileries. On trouve dans le *Magasin encyclopéd.* une *Notice* sur ce peintre par Vigée.

ROBERT (Franç.), géographe, né en 1737 à La Charmèle, près de Châlon-sur-Saône, s'était fait connaître par plusieurs ouvrages utiles, lorsq. la révolution éclata. Il en embrassa les principes, et fut nommé successivement maire, administrateur du départ. de la Côte-d'Or, et, en 1797, membre du conseil des cinq-cents, où il se montra beauc. plus modéré que l'on ne devait l'attendre d'après sa conduite antérieure. Son élection ayant été annulée par suite de la journée du 18 fructidor, il se retira dans son département, où il reprit ses occupations laborieuses. Ayant fait un voyage en Allemagne, il tomba malade, et mourut à Heiligenstadt, en Saxe, en 1819. Il était membre de l'académie de Berlin et de l'instit. de Bologne. On a de lui : *Géographie élémentaire à l'usage des colléges*, 12[e] édition, 1817, in-12. — *Mémoire présenté à l'académie de Lyon sur la manière de diriger à volonté les machines aérostatiques*, 1784, in-8. — *Voyage dans les treize cantons suisses, les Grisons, le Valais*, etc., 1789, 2 vol. in-8, trad. en allemand. — *Description historique, physique et géographique de la France divisée en départements*, 1790, in-4. *Traité de la sphère, avec l'exposition des différ. systèmes astronomiques et un précis du système physique de Descartes*, 2[e] édit., 1801, in-12. — *Mélanges sur différents sujets d'économie politiq.*, 1801, in-8. — *Dictionnaire géographique, d'après le recès du congrès de Vienne, le traité de Paris du 20 novembre 1815, et autres actes publics les plus récents*, 1818, 2 vol. in-8, réimpr. en 1820. Robert a fourni à l'*Encyclop. méthodique* le *Dictionnaire de géographie moderne*, 3 vol. in-4.

ROBERT (Pierre-Franç.-Jos.), conventionnel, né en 1763 à Gimnée, près de Givet, avocat, puis professeur de droit public à Paris, s'était jeté dans la carrière des lettres après avoir épousé M[lle] Kéralio. Le *Mercure national*, dont il entreprit la publication avec elle, lui valut quelq. crédit. D'abord secrétaire de Danton, il fut élu député de Paris à la convention, et y vota la mort du roi. En 1793 il fut envoyé en mission à Liége, mais fut rappelé presque aussitôt; il alla dep. se fixer à Bruxelles, où il se fit distillateur, et y mourut en 1826. Entre autres ouvr., il publia : *Mém. sur le projet d'établissement d'une société de jurispr.*, 1790, in-8. — *Le républicanisme adapté à la France*, id. — *Opinion concern. le jugem. de Louis XVI*, 1792, in-8.

ROBERT *d'Auxerre* ou *de St-Marien* (abbaye de l'ordre de Prémontré, près de cette ville), florissait à la fin du 12[e] S. et au commencem. du 13[e]. Il était chanoine de la cathédrale d'Auxerre, sous l'épiscopat de Hugues Desnoyers, et il entra vers 1205 dans l'ordre des prémontrés, où il mourut en 1212. On a de lui une *Chronique* fort estimée, qui

fut continuée après lui par un de ses confrères, et que Nic. Camusat, chanoine de Troyes, publia sous ce titre : *Chronologia ab orbis origine ad annum Christi* 1220, *cum appendice ad annum* 1223, 1508, in-4. — Un autre ROBERT, aussi religieux de St-Marien, et prieur de N.-D., cure dépendante de l'abbaye, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Tradition de l'église d'Auxerre*, impr. en 1719.

ROBERT (LOUIS-BENOIT, baron), né en 1772 à Menerbes, départem. de Vaucluse, entra dans un bataillon de volontaires en 1792, comme capit., et servit sous Dumouriez, Custine, Houchard, Jourdan et Pichegru. Nommé colonel du 117e de ligne, et, en 1811, général de brigade, son nom devint inséparable de toutes les grandes actions accomplies par l'armée d'Aragon, tels que les siéges de Saragosse, Lérida, Tortose, Tarragone, l'assaut du fort du col Balaguer, la victoire de Sagonte, la prise de Valence, etc., et enfin la défense de Tortose, qui mit le sceau à sa réputation. Rentré dans ses foyers, il ne les quitta que pend. le ministère du maréchal St-Cyr. La mort vint le frapper à l'âge de 59 ans, en 1831.

ROBERT (LÉOPOLD), peintre célèbre, né à la Chaux-de-Fonds, près de Neuchâtel, en 1794, fut destiné par sa famille au commerce; mais son goût pour les beaux-arts lui fit abandonner cette carrière. Il vint en 1810 à Paris étudier la gravure en taille douce sous Girardet, et plus tard il fréquenta l'atelier de David. De rapides progrès lui méritèrent dès l'année 1814 le second gr. prix de gravure; l'année suiv. il concourut dans l'espérance d'obtenir le prem. prix; mais le comté de Neuchâtel ayant été rendu à la Prusse, il n'avait plus le droit d'exposer son ouvrage. Néanmoins il ne perdit pas courage, et se remit à l'étude de la peinture avec une nouvelle ardeur. Lors de l'exil de David en 1816, Robert se hata d'aller retrouver sa famille; et décidé à vivre désormais de son talent, il fit à Neuchâtel un assez grand nombre de portraits qui attirèrent sur lui l'attention des amateurs. En 1818 il se rendit en Italie pour y perfectionner son talent par l'étude de cette belle et chaude nature. Presque tous les tableaux qu'il composa depuis cette époque sont consacrés à la reproduction de quelques scènes de la vie italienne. *L'Improvisateur napolitain*, exposé au salon de 1824, plaça Robert à un rang distingué; sa *Madone de l'arc*, appréciée des amateurs, lui ouvrit les premiers salons de Rome et de Florence. Son tableau des *Moissonneurs*, envoyé en 1831 à l'exposition du Louvre, est la plus belle de ses compositions; ses *Pêcheurs napolitains*, quoique d'un mérite incontestable, n'obtinrent pas le même succès. Ce fut son dernier tableau; il le composa à Venise. C'est dans cette ville que le désespoir de ne pouvoir s'unir à une personne pour laquelle il avait conçu une violente passion, le porta à se donner la mort le 20 mars 1835. Mme de Valdahon, née de Saporta, a publié *Léopold Robert*, roman histor., Auxerre, 1835, in-8.

ROBERT D'ARBRISSEL. — V. ARBRISSEL.

ROBERT DE LINCOLN, surnommé *Great-Head* (Grosse-Tête), en latin *Capito*, né vers la fin du 12e S. dans le comté de Suffolck, se distingua de bonne heure par ses connaiss. dans les langues anciennes et modernes, la philosophie et la littérat. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint en 1235, par la protection de Simon de Montfort, le siége épiscopal de Lincoln, et eut plusieurs démêlés avec les moines et Innocent IV. On lui reproche d'avoir repris avec un zèle trop amer les vices et les déréglements des ecclésiastiq., qu'il eût peut-être ramenés plus aisément par la douceur et la persuasion; mais il n'en est pas moins considéré comme l'un des hommes les plus savants et les plus vertueux de son siècle. Il mourut en 1253, laissant un gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels on cite : *Testamentum XII patriarcharum, filiorum Jacob, è græco in lat. versum*, Augsbourg, 1483; Paris, 3e édit., 1549, in-12, réimpr. dans plus. recueils. — *Commentarii in libros posteriorum Aristotelis*, Venise, 1494, in-fol., ibid., 4e édit., 1552. — *Summa semper libros physicorum*, ibid., 1500, in-fol. — *Opuscula varia*, ibid., 1504. — *Compendium sphæræ mundi*, ib., 1508 ou 1518. — *De correctione legalium*, Londres, 1652, in-12; 1658, in-8. — Des *Sermons*, quelq. *opuscules*, et *cent une lettres* insérées dans le recueil de Brown : *Fasciculus rerum expetendarum*. On peut consulter sur Robert la *Bibl. med. latinit.*, avec les aut. cités par Fabricius.

ROBERT DE SAINT-VINCENT (PIERRE-AUGUSTIN), conseiller au parlem., né en 1725 à Paris, mort en 1799 à Brunswick, eut, pendant 42 ans qu'il exerça ses fonctions de magistrat, une part importante à toutes les gr. discussions et décisions du parlem., notamment aux appels comme d'abus, et à la suppress. des jésuites. Il avait été quatre fois exilé, de 1753 à 1787; mais c'est à tort qu'on a répandu qu'il le fut de nouveau après la séance roy. du 24 nov. de cette année, où il prononça un discours énergique, rapporté presque en entier dans les *Annales franç.* de M. Sallier (1815, p. 123). Ayant émigré à l'époque de la révolution, il se trouva sur la terre étrangère en butte à quelques vengeances de la part des membres dispersés, mais toujours influents, de la société à la dissolut. de laq. il avait puissamm. contribué. Louis XVIII se fit le défenseur de ce magistrat, qu'un prince ecclésiast. d'Allemagne voulait bannir à cause de ses principes religieux. Après la restaurat., le roi accorda de nouveaux témoignages d'estime à la mém. de Robert de Saint-Vincent, en appelant aux fonctions de conseiller à la cour de cassation son fils (le vicomte Pierre-Antoine) qui l'avait suivi dans l'émigration.

ROBERT DE VAUGONDY (GILLE), géographe ordinaire du roi Louis XV, né à Paris, où il mourut en 1766 à l'âge de 78 ans, a contribué, par son zèle et par ses ouvrages, aux progrès de la géographie en France. Outre une *Géographie sacrée et historique de l'Ancien et du Nouv.-Testament*, Paris, 1747, 3 t. en 2 vol. in-12, dont le fond est

de l'avocat Sérieux, et où Robert a inséré plus. dissertat. de Nicolas Sanson, son aïeul, et de Guill. Sanson, son oncle, on a de lui : *Petit Atlas*, contenant 203 cartes, 1748, 2 vol. in-8. — *Atlas portatif*, in-4 obl., de 54 cartes. — *Gr. Atlas universel*, 1758, in-fol., renfermant 108 cartes, parmi lesq. on cite celle de Bretagne : les anciens exempl. de cet ouvr. sont préférés aux derniers. On cite encore de ce géographe : *Atlas complet des révolutions du globe*, offrant, en 66 cartes, la distribution géographique du monde civilisé à autant d'époques différentes. La dernière répond à l'an 1640. L'ouvrage n'a pas été publié, et le cuivre n'existait plus en 1775. On n'en connaît qu'un seul exempl.; mais on croit que cet *Atlas* a servi de modèle à Picaud de Nantes pour ses *Révolutions de l'univers*, publiées en 1763. — Robert de Vaugondy, fils du précéd., né à Paris en 1723, mort en 1786, fut associé de bonne heure aux travaux de son père, et mérita aussi par ses talents la place de géographe ordinaire du roi. Stanislas, roi de Pologne, lui accorda le même titre, et le fit recevoir de l'acad. de Nancy. Il fut ensuite nommé censeur royal, et obtint une pension sur la cassette du roi. Outre plusieurs *Mémoires* lus à l'acad. des sciences sur diverses questions géographiq., deux gr. *globes*, l'un céleste et l'autre terrestre, sur lesquels il ajouta, de 1764 à 1774, les découvertes les plus récentes des navigateurs, et div. cartes pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, l'*Esprit des lois*, la *Bible* de Vence, l'*Hist. des terres australes* de de Brosses, le *Mém. sur le voyage de Hannon* par Bougainville, le *Tacite* de Brotier, etc., on cite de lui : *Essai sur l'histoire de la géographie*, Paris, 1755, in-12 : c'est la préface du *Grand atlas universel* publié par son père, et auquel il eut beaucoup de part. — *Tablettes parisiennes*, contenant le plan de la ville et des faubourgs de Paris, avec une *dissertation* sur ses agrandissements, 1760, in-8. — *Les promenades des environs de Paris*, en 4 cartes, avec un plan de Paris, précédées d'une description abrégée et historique, 1761, in-8. — *Cosmographie, ou Description du ciel en deux hémisphères calculés et construits pour 1763*, 1764, in-4. — *Institutions géographiques*, 1766, in-8. — *Descript. et usage de la sphère armillaire, suivant le système de Copernic*, 1771, in-4. — *Mémoire sur les pays de l'Asie et de l'Amérique situés au nord de la mer du Sud*, 1774, in-4. — *Mém. sur une question de géogr. pratique*, 1775, in-4, dont Bonne a publié l'*Examen* en 1777. — Enfin une *Géographie ancienne*.

ROBERT-SORBON. — V. Sorbon.

ROBERTI (Jean), jésuite, né en 1569 à St-Hubert, dans les Ardennes, mort à Namur en 1651, professa la théologie à Douai et dans plus. colléges de l'Allemagne. On a de lui : *Dissertatio de superstitione*, Trèves, 1614, in-16. — *Quatuor Evangelia, historiarum et temporum serie vinculata*, grec et latin, Mayence, 1615, in-fol. — *Tractatûs novi de magneticâ vulnerum curatione anatome*, Louvain, 1615, in-8. — *Historia sancti Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4. — *Sanctorum quinquaginta jurisperitorum elogia*, Liége, 1632, in-12. — *Vita sancti Lamberti, episcopi Tungrensis*, 1633, in-8, trad. en franç., et quelq. écrits polémiques. On doit encore à Roberti la publicat. d'un poème dont l'auteur, qui vivait au moyen-âge, est resté inconnu : *Contemptus mundi, versu rythmico*, 1618, in-8.

ROBERTI (Jean-Baptiste), littérat., né à Bassano en 1719, entra dans l'ordre des jésuites, et professa pendant 18 ans la philosophie à Bologne avec un tel succès, qu'il compta parmi ses admirateurs les hommes les plus distingués de son temps. Il mourut dans sa ville natale en 1786, laissant un gr. nombre de poésies et d'ouvr. en prose qui sont restés fort au-dessous de la réputat. qu'il avait acquise de son vivant. « Ils décèlent une belle âme, dit un de ses biographes; mais si l'on peut en citer plusieurs comme des monuments de piété, il serait difficile d'en présenter un seul comme modèle de style. Roberti était trop poète quand il maniait la prose, sans l'être assez pour faire de bons vers. Il se laissait conduire par son imagination, qui l'entraînait hors des limites du goût, et à force de répandre des fleurs sur son chemin, il finissait par l'embarrasser. » Ses principaux ouvr. sont : *Orazione in lode delle arti del disegno*. — *Duo discorsi sopra le fasce de bambini*. — *Trattatello sulle virtù piccole*. — *Sopra il predicare contro gli spiriti forti*. — *Del legger libri di metafisica e di divertimento*. — *Quatro opuscoli sopra il lusso*. — *Della probità naturale*. — *Sopra l'umanità del secolo XVIII, con una lettera sopra il traffico de' negri*. — *Istruzione cristiana ad un giovane cavaliere*. — *XXXVI Lezioni sulla fine del mondo* — *Dell' amore verso la patria*. — *CII Favole Esopiane, cun un discorso intorno all' apologo*. Les *OEuvres* de Roberti ont été réunies, Bologne, 1782-87, 9 vol. in-8, et Bassano, 1797, 15 vol. in-16. Son petit-neveu, Jean-Bapt., fils de Tiberio Roberti, en prépara une nouvelle édit. plus complète que les précéd., ornée d'une *Notice* sur sa vie, par Mareschi, et de son *Éloge*, par le comte de Giovio.

ROBERTIS (Denis de), né à Borgo-San-Sepolcro, près de Florence, vers la fin du 13e S., se distingua dans l'ordre des augustins par la variété de ses connaissances. Il était à la fois savant théologien, habile orateur, poète et astrologue. Il vint à Paris, où il obtint de gr. succès dans l'enseignement et la prédication. On rapporte que Villani, prince de Florence, l'ayant consulté sur l'issue de la guerre que Castruccio Castracani, tyran de Lucques, avait entreprise contre les Florentins, il lui répondit : « Je vois Castruccio mort, et la fin de la guerre. Vous serez maître de Lucques par le secours d'un chevalier qui a du rouge et du noir dans ses armes, mais avec beaucoup de peine, de dépense et de honte pour votre république, et vous en jouirez peu. » Cette prédiction s'étant accomplie dans tous ses points, la réputation de Robertis s'en augmenta. Pétrarque, dont il était

l'ami, le consulta pour se guérir de sa passion pour Laure. A son retour dans sa patrie, le savant visita le poète dans sa retraite de Vaucluse, et continua d'entretenir avec lui une correspondance active. Attiré à Naples par Robert d'Anjou, Robertis fut logé dans le palais même de ce prince, qui aimait à jouir de sa conversat.; il fut nommé ensuite à l'évêché de Monopoli; mais il mourut peu après, en 1342, emportant l'estime et les regrets de tous les hommes distingués de son temps.

ROBERTSON (THOMAS), sav. théolog. et grammairien, appelé la *fleur* et *l'ornement* de l'université d'Oxford, obtint plus. dignités ecclésiast. sous les règnes d'Édouard VI, de Marie, d'Élisabeth, et mourut sous celui de Jacques Ier, après avoir embrassé le catholicisme. On a de lui : *Annotationes in lib. Guill. Lilii de lat. nominum generibus, de verborum Præteritis, Supinis*, etc.; *de Nominibus heteroclitis; de Verbis defectivis*, etc.; *De Arte versificandi; Résolution de plus. questions touchant les sacrements*. Tous ces ouvr. ont été publiés à Bâle en 1532, en 1 vol.

ROBERTSON (WILLIAM), lexicographe, mort en 1686, a laissé plusieurs ouvr. qui lui font honneur. Ce sont : *Splier, Tchillim, id est liber psalmorum et Threni Jeremiæ, cum notis masbreticis*, Cambridge, 1685, in-12 (cette édit. est tout en hébreu sans traduction). — *Thæsaurus linguæ græcæ in epitomen sive compendium redactus*, ib., 1676, in-4 (Jos. Hill prétend avoir augmenté cet édit. de 80,000 mots). — *Thesaurus linguæ sanctæ, sive concordantiale Lexicon hebræo-lat.-biblicum*, Londres, 1680, in-4, rare et très estimé. — *Manipulus linguæ sanctæ et eruditorum*, 1686, in-8. — *Index alphabeticus hebræo-biblicus*, 1683, in-8. Leusden l'a traduit en latin.

ROBERTSON (WILLIAM), l'un des meilleurs historiens modernes, né en 1721 à Borthwick, en Écosse, montra dès sa prem. jeunesse un goût très vif pour l'étude, il embrassa la carrière ecclésiast. au sortir de l'univ. d'Édimbourg, se livra à la prédication, et fit bientôt remarquer dans ses discours cette grande érudition, cet esprit de méthode, de recherche et d'examen qui forment le caractère distinctif de son talent comme histor. Chef d'une nombreuse famille, dont il était l'unique soutien à la mort de son père, Robertson languit assez longtemps dans un état de gêne presque voisin de la misère; mais, nommé successivement chapelain ordin. du roi, principal du collége d'Édimbourg, et historiographe d'Écosse, joignant les émolum. de ces différentes places aux produits des édit. d'un premier ouvr., dont nous parlerons bientôt, il eut son existence assurée, et se livra avec une nouv. ardeur à la composition d'autres ouvr. qui lui ont acquis une réputation méritée. Il mourut en 1793, comblé des témoignages d'estime de ses concitoyens et de tous les hommes éclairés des autres pays. On doit à Robertson : *Hist. d'Écosse sous les règnes de Marie Stuart et de Jacques VI*, etc., Londres, 1759, in-4, et souvent réimpr. Cette histoire, plus recherchée en Angleterre qu'en France, a été traduite par Besset de La Chapelle, Paris, 1772, 1784, 3 vol. in-12; et par M. Campenon, ibid., 1821, 3 vol. in-8. — *Hist. de Charles-Quint*, Londres, 1769, 3 vol. in-4 (ouvrage très remarquable, et dont l'*Introduction*, est un chef-d'œuvre), trad. en français par Suard, etc., Paris, 1771, 2 vol. in-4; 1778, 6 vol. in-12, et 1822, 4 vol. in-8. — *Histoire de l'Amérique*, Londres, 1777, 2 vol. in-4, très souvent réimprimée, et dont l'édition de 1780 est la plus recherchée, parce qu'elle contient les 9e et 10e liv. qui avaient été impr. séparément, et qu'il faut joindre aux éditions précédentes; trad. en français par Eidous, Maëstricht, 1777, 4 vol. in-12; par Suard et Jansen, Paris, 1778, 2 vol. in-4 (cette traduction a été réimpr. en 1827, 4 vol. in-8, avec des *notes* de MM. de Humboldt et de La Roquette). — *Recherches hist. sur l'Inde*, 1790, 1799, in-4; trad. en franç., Paris, 1792, in-8. — Les *OEuvres de Robertson* ont été publiées à Londres, 1794, 8 vol. in-4 ou 10 v. in-8; et la trad. franç., Paris, 1822, 12 vol. in-8.

ROBERTSON (JOSEPH), littérat., né à Knippe, dans le comté de Westmoreland, en 1726, embrassa la carrière ecclésiast., se fit d'abord connaître par quelques *sermons*, cultiva ensuite la littérat., devint l'un des collaborat. les plus actifs du *Critical Review*, et mourut dans le comté de Lincoln en 1802. On a de lui : *Introduction to the study of polite literature*, 1782, in-12. — *The Parian Chronicle, or the Chronicle of the arundelian marbles*, etc., 1788, in-8. — *An Essay on the Education of young ladies*, 1788. — *Essay on the Nature of the english verse*, etc., 1799. — Une traduct. de *Télémaque*, avec des *notes*, et une *Vie de Fénélon*, 1795. Robertson a publié : les *Sermons* posthumes de Gregory Sharpe. — Le *Discourse on government* d'Algernon Sydney, avec des *notes* hist., in-4. — Les *Commentarii de morbis quibusdam*, de Chifton, Wintingham, 1781.

ROBERTSON (ÉTIENNE-GASPAR), aéronaute et physicien, né à Liége en 1762 ou 1763, fut destiné à l'état ecclésiast.; mais lorsqu'il eut terminé ses études, Vilette, l'un de ses compatriotes, ami de l'abbé Nollet, fit naître en lui le goût des sciences, dans lesquelles il obtint de rapides succès. Lorsque la Belgique fut réunie à la France, il fut nommé à la chaire de physique du départem. de l'Ourthe. Dans le même temps il offrit à l'académie des sciences un miroir d'Archimède, auquel il avait adapté un mécanisme au moyen duq. la main d'un enfant pouvait faire coïncider à un même foyer mille miroirs plans, et en varier la distance à volonté. La réputation qu'il ne tarda pas à acquérir lui mérita, à l'époque où Volta vint à Paris pour y enseigner la véritable théorie du galvanisme, d'y être appelé pour faire une expérience qui démontrait l'identité du fluide électrique avec le fluide galvanique. Robertson a enrichi la physique d'appareils nouveaux, et il a exécuté dans les principales villes de l'Europe, 59 voyages aérostatiques qui lui ont acquis une immense célébrité. Ses voyages aériens avaient un noble but,

l'étude des phénomènes atmosphériques. Le prem. il parvint à diminuer le volume du parachute; cette invention, d'abord fort imparfaite, a depuis été perfectionnée. Toujours zélé pour les progrès de la science, il parcourut l'Allemagne et la Russie, visita le Portugal et les côtes d'Afrique, et suivit le comte Golonwnin dans son ambassade à la Chine pour offrir à l'empereur l'expérience d'une ascension aérostatique dans son palais. Sur la fin de sa vie il se retira aux Batignolles, faubourg de Paris, où il est mort en 1837. Il a fourni des articles à différents journaux, et il a publié : *La Minerve, vaisseau aérien destiné aux découvertes, et proposé à toutes les académies de l'Europe*, Vienne, 1804; Paris, 1820, in-8. — *Mémoires récréatifs, scientifiq. et anecdotiques*, Paris, 1830-34, 2 vol. in-8, dans lesq. on trouve l'historique de ses nombr. expériences.

ROBERVAL (Gille Persone de), géomètre, membre de l'acad. des sciences, né en 1602 dans le village dont il porte le nom, au diocèse de Beauvais, mort en 1675, fut nommé en 1631 profess. de philosophie au collége de *Maître Gervais*, à Paris, obtint 18 mois après la chaire de mathématiques, fondée par Ramus, au Collége-Royal, et la conserva toute sa vie, malgré ses nombreux concurrents. Il s'était fait une méthode géométrique qui lui servait à résoudre les problèmes les plus difficiles. On lui doit l'invent. des lignes courbes auxq. Torricelli a donné le nom de *robervaliennes*, qu'elles ont conservé; mais on lui reproche de s'être souvent montré injuste envers ses rivaux, et surtout d'avoir voulu contester à Descartes la gloire de ses inventions analytiq., et même son savoir géométrique. La plupart des écrits de Roberval, publ. par Gallois, son ami, dans le *Rec. de divers ouvr. de mathématiq. et de physique des membres de l'acad. des sciences*, 1693, in-fol., ont été réimpr. depuis dans le tome VI des *Mém.* de l'anc. acad.

ROBESPIERRE (Maximilien-Isidore), personnage fameux dans les annales sangl. de notre révol., né à Arras en 1759, fils d'un avocat au conseil supérieur d'Artois, embrassa la même profess., et y avait obtenu des succès lorsqu'il fut nommé, en 1789, député aux états-génér. Il eut d'abord très peu d'influence dans cette assemblée, et ne s'y fit guère remarquer avant le mois de juillet que par un discours dans lequel il établit qu'il y a des circonstances où le secret des lettres doit être violé. Courtisan assidu de Mirabeau, qui ne tarda pas à le mépriser, il s'en éloigna dès qu'il l'eut supplanté dans la faveur populaire, et devint alors l'oracle de la démagogie, qui lui décerna le titre d'*incorruptible*, comme à Péthion celui de *vertueux*. Pendant le reste de la session Robespierre prit part à toutes les discussions, et prononça plus. discours, plus fougueux qu'éloquents, sur la liberté de la presse, sur les conspirations supposées de la cour, contre la loi martiale, etc. Comme il n'avait encore aucun système arrêté, on le vit tour à tour, véritable tartufe politique, caresser les jacobins, défendre le prince de Condé et M. de Lautrec; soutenir que « le régime monarchique était le seul qui convînt à la France; » parler des prêtres et des émigrés avec modérat., et, dans la discussion du code criminel, demander l'abolition de la peine de mort, *loi de sang, inventée par la tyrannie, et qui tendait à altérer le caractère national, à entretenir des préjugés féroces*... Toutes ces jongleries n'augmentèrent pas son crédit dans l'assemblée; mais il en acquérait une immense sur le peuple, dont il savait à propos flatter les passions. Applaudi avec transport par une multitude égarée, il s'établit son apologiste, encouragea ses révoltes, et prépara ainsi les scènes sanglantes qui allaient bientôt remplir la France de deuil et d'effroi. En mars 1791, il parla sur la législation des colonies, et combattit Barnave, qui proposait de laisser l'initiative aux colons. Ce fut dans cette circonstance qu'il fit entendre cette funeste exclamation : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe!* Après l'arrestation de la famille royale à Varennes, Robespierre demanda des couronnes civiques pour ceux qui avaient empêché la fuite de l'infortuné monarque, et soutint qu'il devait être soumis, ainsi que la reine, aux formes ordinaires de la justice, la reine, *comme simple citoyenne*, le roi, *comme fonctionnaire responsable envers la nation*. Il demanda en outre que Monsieur, frère du roi, fût poursuivi, et dès-lors il essaya, mais sans succès, de faire adopter cette monstrueuse maxime, que tout citoyen pouvait être mis en accusation sans preuves et sur de simples indices. Il se prononça ensuite contre l'inviolabilité du roi, qu'il dénonça comme un traître et comme un tyran, et fut porté en triomphe à la fin de la session par une troupe de forcenés qui l'appelaient *l'ami du peuple, le défenseur de la liberté*. Nommé accusateur public près le tribunal criminel de la Seine, Robespierre, secondé par Péthion, maire de Paris, et Danton, substitut du procureur de la commune, obtint alors une autorité dont il usa bientôt pour remplir la capitale d'une foule d'aventuriers, et forcer les honnêtes gens de s'en éloigner. Les malfaiteurs, absous dès qu'ils étaient *patriotes*, trouvaient auprès du triumvirat asile et protection, et ce fut ainsi que se forma cette masse d'assassins qui bientôt alla s'abreuver du sang des victimes désignées à ses fureurs. Toutefois Robespierre n'était pas sans inquiétude sur les résultats de la lutte engagée entre la monarchie et la révolte. On parlait de guerre, et ce mot seul effrayait sa lâcheté. Il mit donc alors une sorte de modérat. dans sa conduite, et même exprima des opinions presque modérées dans un journal intitulé *le Défenseur de la constitution*. Après la journée du 10 août 1792, pendant laquelle il eut soin de se tenir à l'écart, il reprit une partie de son audace; mais, laissant aux plus hardis le soin de lui frayer la route, il ne prit aucune part active aux massacres de septembre. Élu premier député de Paris à la convention, il faillit succomber sous le parti girondin qui l'accusait de vouloir s'élever à la dictature; mais, sorti victorieux de cette lutte dangereuse, et ne dissimulant

plus ses projets sanguin., il se réunit à Danton pour demander que *Louis Capet* fût jugé sur-le-champ, que *sa femme* fût traduite au tribunal criminel, que leur fils restât enfermé jusqu'à la paix, et se déclara ensuite contre l'appel au peuple et le sursis. Le crime était à peine consommé, que les divisions et les haines se multiplièrent à l'infini. Chacun des régicides, poursuivi par les remords, mais plus agité encore par l'ambition, prétendait s'emparer du pouvoir : Robespierre sentit qu'il fallait profiter de ce moment de crise pour imprimer la terreur, et s'élever ensuite sur les ruines de tous les partis. Pour fixer les destinées de la république, « il faut, dit-il, tenir le glaive levé sur les conspirat., exterminer les aristocrates, prendre des mesures contre les émigrés, et purger les armées de l'esprit aristocrat. qui s'était introduit dans les états-maj. » Ce fut en effet par nos généraux qu'il commença le cours de ses assassinats. Dumouriez, averti à temps, fut assez heureux pour échapper au danger qui le menaçait; mais Houchard, Custine, Biron, Beauharnais et une foule d'autres n'eurent pas ce bonheur. La journée du 31 mai 1793 ayant mis Robespierre en possess. d'un pouvoir immense, il provoqua l'envoi au tribunal révolut. de la reine et de Mme Élisabeth, et bientôt étendit ses proscriptions à tous les rangs, à tous les âges, à tous les partis. La France entière fut inondée de sang, et l'auteur de tant de maux put dire avec raison que « la républ. s'y était glissée au milieu des cadavres. » Ce fut pendant cet épouvant. régime qu'il lut un rapport à la convention sur les moyens de rétablir la morale, et qu'il voulut bien reconnaître l'existence de Dieu et l'immort. de l'âme. Il fit en conséquence décréter des fêtes publiques qui furent consacrées à la nature, au genre humain, à la liberté, à l'égalité, à la république, etc., etc. Celle à l'Être-Suprême fut célébrée la prem. On éleva sur la terrasse des Tuileries un échafaudage sur le sommet duq. fut placé le fauteuil de Robespierre, alors présid. de la conv. Tous ses collègues, rangés autour de lui sur des bancs infér., semblaient ainsi reconnaître sa puissance. La foule était immense. Elle espérait entendre sortir de la bouche de Robespierre l'ordre d'arrêter l'effusion du sang; mais il n'annonça que de nouv. proscriptions, et le découragement rentra dans tous les cœurs. Toutefois le tyran était plus près de sa chute que les circonstances ne semblaient l'annoncer. Ses imprudentes menaces envers ses collègues, dont il avait déjà envoyé un grand nombre à l'échafaud, finirent par réveiller le courage des plus timides. Certains de leur perte, ils voulurent au moins essayer de se sauver par un coup d'audace, et ce coup fut porté le 9 thermidor de l'an II (27 juillet 1794). Une coalition formée en secret, et réunie dans une discussion inattendue, ôta à Robespierre tout moyen de défense. Il voulut parler, mais sa voix fut étouffée par ce cris répété : *A bas le tyran !* Ce fut alors à qui lui porterait les derniers coups. Décrété d'arrestation avec plusieurs de ses adhérents, au nombre desquels étaient son frère, Couthon, Saint-Just, Lebas, etc., il fut conduit à la prison du Luxembourg, d'où cependant il parvint à s'échapper pour se rendre à la maison commune. Là, environné de ses amis, qui juraient de le défendre, et pouvant encore disposer de la garde nation., commandée par Henriot, il se crut un moment victorieux, et pouvait l'être en effet, s'il n'eût laissé le temps à la conv. d'envoyer contre lui la force armée. Alors effrayé du danger qui le menaçait, et ne voulant pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis, il essaie de se détruire d'un coup de pistolet; mais la balle lui fracasse la mâchoire et sort par l'oreille. Il fut transporté, baigné de sang, dans la salle du comité de salut public, où il resta pendant plus. heures étendu sur une table, en proie aux plus horribles souffrances, et livré aux dern. outrages de la part de ses ennemis. Il souffrit tout avec une tranquillité stoïque, et fut conduit à l'échafaud le lendemain 10 thermidor, avec vingt-deux de ses complices. Soixante-dix membres de la commune et du tribunal révolutionn. périrent les deux jours suiv. Le sang ne cessa de couler que le 13, et plusieurs détenus ne durent leur salut qu'à un retard de quelques heures (*v.* ROCHAMBEAU). « De tant de misérables qui se souillèrent dans ce temps-là par d'atroces brigandages, Robespierre, dit un de ses biographes, a laissé le nom le plus abhorré. Cependant il ne faut pas croire qu'il fût l'auteur de tous les crimes dont on a chargé sa mém. Parmi ses collègues des comités, et surtout parmi ceux qui furent envoyés dans les départements et aux armées, plus. portèrent la cruauté bien au-delà des instruct. et des ordres qu'il leur avait donnés, et dans ce nombre il en est qui, après avoir contribué à le renverser, se sont présentés, encore tout couverts de sang et de dépouilles, comme défenseurs de la justice et de l'humanité. On peut dire que, semblable à ces anim. impurs que quelq. peuples de l'antiquité chargeaient de toutes les iniquités d'une nation, Robespierre a été accusé, après sa chute, de tous les crimes de ses complices, et même de ses ennemis. Il est constant que ce fut lorsqu'il s'éloigna des comités, quelques semaines avant sa mort, que la terreur fut portée au plus haut degré, et que les exécutions se multiplièrent avec une épouvantable rapidité. Il est égalem. sûr que son intention était d'y mettre fin. C'est moins à sa générosité, sans doute, qu'à sa politique qu'il faut attribuer cette résolution; et s'il n'osa pas l'avouer hautem., c'est parce qu'il craignait l'opposition de ceux qui le renversèrent, et qui s'apprêtaient à l'accuser de *modérantisme*, s'il leur en avait fourni l'occasion. » Parmi les écrits de Robespierre, on cite : *Playdoyer pour le sieur Vissery* (au sujet des paratonn.), dans lequel on remarque un éloge pompeux du malheur. prince, dont il fut depuis le juge et l'assassin, 1783, in-8. — *Disc. sur les peines infamantes*, couronné par la société royale de Metz, 1785, in-8. — *Éloge de Gresset*, qui concourut pour le prix proposé par l'acad. d'Amiens, 1785, in-8 (cet écrit respire les plus sages principes, l'amour du roi et des institu-

tions monarchiq. et religieuses). —*Éloge de M. Dupaty*, président à mortier au parlem. de Bordeaux, 1789, in-8. — *Le Défenseur de la constit.*, journal publ. depuis avril 1792 jusqu'en 1793, et une trentaine de *disc.*, *opinions*, *rapports*, etc., insérés dans les journaux du temps. Outre une foule de pamphlets publiés sur Robespierre, on cite : *Conjurat. de Robespierre*, par Montjoie, 1794, in-8. — *Mémoires d'un détenu pour servir à l'hist. de la tyrannie de Robespierre*, par Riouffe, 1795, in-8. — *La Vie et les Crimes de Robespierre*, par Dessesarts, 1798, 2 vol. in-12. —*Rapport de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices*, par Courtois, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, rédigé par Laya, depuis membre de l'Acad. franç., a été réimprimé sous le titre de : *Papiers inédits trouvés chez Robespierre, supprimés ou omis par Courtois, précédé du Rapport de ce député à la convent.*, 3 vol. in-8. On trouve dans le *Mémorial de Ste-Hélène* et dans la *Relation* du doct. O'Meara, des choses assez curieuses sur ce personnage, si malheureusem. célèbre. Sa mort est le sujet d'une tragédie de Serieys, 1801. — ROBESPIERRE (Augustin-Bon-Joseph), frère du précéd., connu sous la dénomin. de *Robespierre-le-Jeune*, obtint au commencement de la révolut. la place de procur. de la commune d'Arras, fut ensuite élu député de Paris à la convent., où il siégea constamment à côté de son frère, et fut envoyé deux fois en mission à l'armée d'Italie. De retour à Paris peu de temps avant le 9 therm., il s'efforça, mais inutilement, de rétablir la paix parmi les jacobins, où il voyait que Maximilien était sourdement menacé, et, lorsque celui-ci fut décrété d'arrestat., il demanda à partager son sort, « comme il avait, dit-il, partagé ses vertus. » Quelques membres parurent touchés de son dévouement fraternel; mais la majorité accepta, et il fut décrété d'arrestat., quoiqu'il n'eût pris aucune part aux débats qui avaient eu lieu précédemm. Quand son frère se fut tiré un coup de pistolet, il se jeta par une croisée pour ne pas lui survivre; mais, n'ayant eu que la cuisse cassée, il fut porté le lendemain à l'échafaud. Il était âgé de 30 ans.

ROBILANT (ESPRIT-BENOÎT NICOLIS de) lieutenant-général d'infanterie, commandant en chef du corps royal du génie militaire de Sardaigne, sav. chimiste et minéralogiste, membre de l'académie de Turin, etc., né dans cette ville en 1724, mort en 1801, était fils du comte Joseph Nicolis de Robilant, homme fort instruit dans toutes les parties de l'art milit. et de l'architect. civile, et dont on a un traité int. *la Science de la guerre*. Élève du célèbre Bertola, surn. le *Vauban* du Piémont, et du commandeur Vincenti, le jeune Robilant se distingua d'abord, en qualité d'officier d'artillerie, dans la guerre que son souverain entreprit en 1742, de concert avec la reine de Hongrie, pour repousser les Espagnols qui voulaient envahir la Lombardie; il fut employé avec succès à la défense, notamm. de la forteresse de Demont, qu'il sauva par son courage et sa présence d'esprit de l'explosion du magasin à poudre; il alla ensuite recueillir en Allemagne les connaiss. nécessaires à l'exploitation des mines du Piémont, dont il fut nommé à son retour inspect.-général. En cette qualité, il rendit d'éminents services à sa patrie, et fut le créateur d'une nouv. branche d'étude, de recherches et de travaux, qui exercèrent une gr. influence sur le développem. des richesses minéralogiques. Robilant organisa aussi, à la prière de Clément XIV, l'exploitat. des mines dans les états romains. Il donna en 1786 un nouveau système monétaire en Piémont, et reçut la même année, en récompense de ses nombreux services, la grand'croix de l'ordre de St-Maurice-et-Lazare et une commanderie, l'emploi de prem. ingénieur, avec le grade de lieut.-gén., le commandem. suprême du corps royal du génie milit., enfin le titre de prem. ingén. et de chef du corps civil des édiles. Ces différ. faveurs ne ralentirent pas le zèle de Robilant, et, quoique retenu dans son cabinet par une paralysie aux jambes, il ne cessa de contribuer par ses instructions au bien du service, que lorsque son pays fut envahi par les armées françaises. Le recueil des *Mémoires* de l'acad. de Turin contient de lui : *Essai géographiq.*, suivi d'une *Topographie souterraine minéralogique*, et d'une *Docimasie des états du roi en terre-ferme*, avec une *Carte géographique et topographique; Expériences sur le platine; Descript. du duché d'Aoste*, suivie d'un *Essai sur deux minières des anciens Romains*, et d'un *Supplément à la théorie des montagnes et des mines; Journaux des expériences et observat. métallurgiques et docimastiques; Machine pour passer à la filière les lames d'épées, baïonnettes et couteaux*. Il a publié : *De l'utilité et de l'importance des voyages dans son propre pays*, petit in-fol. avec pl., et un *Mémoire sur les procédés employés à l'hôtel des Monnaies pour améliorer les traitem. métallurgiq.*

ROBILANT (JEAN-BAPTISTE NICOLIS, comte de), ministre de la guerre et inspect.-général du génie de Sardaigne, neveu du précéd., entra au service en 1775, dans la légion des campements, commandée par son père, qui en était le créateur, passa dans le corps du génie, devint aide-de-camp et chef d'état-major du duc de Montferrat, fit avec beaucoup de distinction les campagnes de 1792 à 1796, et reçut en récompense la décoration de l'ordre militaire de Savoie et les titres de premier écuyer et de prem. gentilh. de la chambre du duc de Montferrat. Lorsque les armées françaises se furent emparées du Piémont, le comte de Robilant vécut dans la retraite; et ne reprit du service qu'à la rentrée du roi de Sardaigne dans ses états. Nommé général-major, il commanda pendant les *cent-jours*, en 1815, le cordon d'observation de Savoie, suivit ensuite le mouvement des troupes étrangères, fut par *intérim* gouverneur de Grenoble, reçut du roi de France la croix de St-Louis, et de l'empereur d'Autriche celle de St-Léopold, devint successivement directeur de l'acad. royale militaire, ministre de la guerre en 1817, lieuten.-général et inspect.-général du génie, et mourut

en 1821, emportant l'estime et les regrets de ses compatriotes.

ROBIN (Jean), que Tournefort met au nombre des plus savants botanistes de son temps, né vers 1550, établit à ses frais un jardin, dans lequel il élevait des plantes rares pour procurer des modèles nouveaux aux brodeuses de la cour. Il introduisit en France ce bel arbre auquel on donna successivement le nom d'*acacia robinia*, de *pseudo-acacia*, enfin de *robinia*. Ce botaniste fut nommé garde du Jardin-des-Plantes, fondé à Paris par la faculté de médecine. Il a publié : *Catalogus stirpium, tàm indigenarum quàm exoticarum, quæ Lutetiæ coluntur*, Paris, 1601, plus. fois réimpr. — *Le Jardin du roi Henri IV, ou Recueil de fleurs gravées par Pierre Vallet, brodeur du roi, et décrites par J. Robin*, avec une *préface*, 1608, petit in-fol., plus. fois réimpr. — Vespasien Robin, frère ou fils du précéd., lui fut associé dans la direction du Jardin-des-Plantes, et y professa la botanique. Ce fut lui qui, en 1634, y planta le prem. robinier, qui existe encore aujourd'hui. On ignore l'époque de la mort de ces deux botanistes.

ROBINET (Jean-Baptiste-René), labor. écriv., né à Rennes en 1735, embrassa d'abord la vie religieuse chez les jésuites. Rentré dans le monde, il cultiva les lettres, et ne tarda pas à mettre au jour un ouvr. qui fit dans le temps quelque bruit, à cause des opinions singulières qu'il renferme. Ce livre, intit. : *De la nature*, Amsterdam, 1761-68, 4 vol. in-8, ne fut pas condamné par l'autorité; mais l'abbé Baruel et le P. Richard le réfutèrent, l'un dans quelq. lettres des *Helviennes*, l'autre dans un ouvr. qui a pour titre : *La nature en contraste avec la religion et la raison*. De retour à Paris en 1778, Robinet fut nommé censeur royal et secrét. particul. du ministre Amelot. A l'époque de la révolut. il perdit tous ses emplois et se retira dans sa province, où il vécut ignoré, ne s'occupant que de ses devoirs envers sa famille. Il mourut dans sa ville natale en 1820, après avoir signé une rétractation des principes de l'église constitutionnelle, qu'il avait adoptés. Outre sa coopération à divers recueils et l'ouvr. déjà cité, auquel il faut joindre : *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être*, 1768, in-8, on a de lui : *Considérations sur le sort et les révolutions du commerce d'Espagne*, 1761, in-8. — *Grammaire française*, extraite des meilleurs grammairiens, 1762, in-8. — *Grammaire anglaise*, 1764, réimpr. en 1774, in-12. — *Parallèle de la condition et des facultés de l'homme, avec la condition et les facultés des autres animaux*, Bouillon, 1769, in-12. — *Les Vertus*, réflexions en vers, Rennes, 1814, 2 vol. in-12. Il a trad. de l'anglais, de Hume, les *Essais de morale, ou Recherches sur les principes de la morale*, 1760, in-12, et plus. romans de différ. auteurs; de l'italien, de Nicolas Donato, *l'Homme d'état*, avec des addit., 1767, 3 vol. in-12. Robinet fut éditeur des *Lettres secrètes de Voltaire*, Genève (Amst.), 1765, in-8 : il mit sur le frontispice les lettres initiales L. B., pour qu'on attribuât cette publicat. à La Baumelle; du *Dictionnaire anglais et français* de Chambaud, 1776, 2 vol in-4, avec des addit. et des correct.; du 13e vol. de la *Collection académique;* du *Supplém. à l'Encyclopédie;* et du *Dictionn. universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique*, Londres (Paris), 1777-83, 30 vol. in-4. L'*Annuaire nécrologique*, de M. Mahul, t. I, contient une *Notice* sur Robinet; et l'on trouve sur lui un article assez curieux dans l'*Ami de la religion et du roi*, t. XXIV, p. 367.

ROBIN-HOOD. La vie aventureuse et le courage personnel de ce fameux *outlaw* (proscrit), son adresse à tirer de l'arc, l'espèce de justice rétributive qu'il exerçait en dépouillant le riche et en donnant au pauvre, ont rendu son nom très populaire. C'est un héros de chronique et de tradition qui appartenait probablem. à la classe du peuple, quoiqu'on ait voulu en faire un fils de comte. Le roman d'*Ivanhoe* de Walter-Scott l'a fait connaître en France autant qu'en Angleterre, où l'on chante encore les ballades qu'il a inspirées. Il vivait sous le règne de Richard-Cœur-de-Lion, et son asile était dans la grande forêt de Sherwood (comté de Nottingham). La troupe d'*outlaws*, dont il était le chef, avait ses lois particulières, sa hiérarchie et même son culte : le frère Turck en était le chapelain, et le lieutenant de Robin-Hood était connu sous le nom de *Little John* (Petit-Jean). Pour apprécier l'histoire de cette troupe de bandits, il faut se rappeler que, depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume, les lois normandes sur la chasse punissaient les braconniers par la perte des yeux et la castration : la crainte de ce double supplice, pire que la mort, forçait les malheureux qui l'avaient encouru à se réfugier dans les bois, pour l'éviter. Toute leur ressource pour vivre devenait le métier même qui les avait mis hors la loi (*outlawed*) et celui de détrousser les passants. La plupart de ces braconniers appartenaient à la population saxonne dépossédée par la conquête. Piller un riche seigneur normand, c'était presque reprendre le bien de leurs pères : cette circonstance parfaitem. expliquée par le roman épique d'*Ivanhoe* empêche la postérité comme jadis le peuple de confondre les *outlaws* avec les voleurs ordinaires. Robin-Hood mourut en 1247 des mains d'une religieuse à qui, dit-on, il s'était adressé pour se faire saigner et qui lui ouvrit à dessein l'artère radiale. Il a paru en 1827 un roman anglais int. : *Robin-Hood*, traduit en français par Mme Daring. M. Defauconpret a publié l'année suivante un autre roman dont ce même personnage est le héros, 3 vol. in-12.

ROBINS (Benjamin), savant mathématicien, né à Bath en 1707, de parents quakers, donna dès l'âge de 20 ans une démonstration du *Traité des quadratures* de Newton, qui lui mérita son admission à la société royale de Londres. Il soutint ensuite div. discussions géométriques qui étendirent sa réputation, et fit un voyage dans la Flandre-Française pour y examiner les places fortes. Em-

ployé à son retour comme publiciste par un comité de la chambre des communes, il fut pendant quelque temps détourné de ses travaux; mais il les reprit bientôt avec une nouvelle activité, et publia à Londres en 1742, le fruit de ses recherches et de ses expériences multipliées, dans un ouvrage intitulé : *Nouveaux principes d'artillerie*, contre lequel s'élevèrent d'abord quelques objections, mais qui obtint ensuite l'approbation générale, et fut trad. dans plus. langues, notamment trois fois en français. Euler en donna une traduct. allem., 1745, avec un *commentaire*. Les expériences de l'auteur, répétées en 1746 et 1747 devant la société royale, lui méritèrent une médaille d'or. Il fut en 1747 appelé par le prince d'Orange à concourir à la défense de Berg-op-Zoom; mais cette place étant tombée au pouvoir des Français peu de jours après son arrivée, il retourna dans sa patrie, fut nommé en 1749 ingén.-gén. de la compagnie des Indes-Orient., et s'embarqua pour l'Inde où il arriva dans le courant de l'été 1750. Son premier soin fut de donner des plans pour les réparat. de Madras et du fort St-David; mais il n'eut pas le temps de les voir exécuter : le changem. de climat lui causa une maladie dont il mourut en 1751. Outre les travaux dont on vient de parler, on doit à Robins le *Voyage autour du monde*, de l'amiral Anson, publ. en 1748, in-8, sous le nom de Richard Walter. Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Les ouvr. mathématiques de Robins ont été recueillis et publiés à Londres en 1761, 2 vol. in-8, précédés d'une *Notice* sur sa vie par le docteur Wilson.

ROBINSON (Robert), théologien anglais, de la secte des baptistes, né en 1735 dans le comté de Norfolk, mort à Birmingham en 1790, se fit quelq. réputat. dans la chaire; mais les anglicans lui reprochent la versatilité et l'intolérance de ses opinions. On a de lui : *Défense de la divinité de N. S. J.-C.*, 1776. — *Plan de lecture d'après les principes de la non-conformité, pour l'instruction des cathéchumènes*, 1778. — *Catéchisme politique*. — Des *Disc.*, une *Hist. du baptisme*, et des *Recherches ecclésiastiques*.

ROBINSON (Marie Darby), surnommée *la Sapho anglaise*, née à Bristol en 1758, de parents honnêtes, épousa à l'âge de 15 ans un étudiant du collége de Lincoln, qu'elle ruina par ses dépenses frivoles, et se fit comédienne pour se soustraire à la pauvreté qui l'assiégeait. Une beauté parfaite, des grâces, de l'esprit, une expression vive et touchante, lui assurèrent bientôt d'éclatants succès dans les grands rôles tragiques. Elle jouait surtout avec un rare talent celui de Perdita, du *Winter's Tale* (*le Conte d'hiver*) de Shakespeare, et ce fut dans ce rôle qu'elle captiva le cœur du prince de Galles, dont elle devint la maîtresse en titre. Enrichie par les bienfaits de son auguste amant, Mme Robinson quitta le théâtre, et forma bientôt une liaison intime avec Fox. Elle vint sur le continent vers 1783, et, s'il faut en croire ses mém., écrits par elle-même et continués par un de ses amis, elle fut recherchée à Paris par les plus illustres personnages, sans que sa vertu succombât aux dangereuses séductions dont elle était entourée. De retour dans sa patrie après 5 ans d'absence, Mme Robinson se livra sans partage à la culture des lettres, et y obtint des succès plus durables que ceux que lui avait valus sa beauté. Elle mourut en 1800 dans le comté de Surrey. Ses princip. ouvr. sont : *Poésies*, 1775, 2 vol. in-8, réimpr. en 3 vol. même format. — *Sonnets légitimes*, avec des pensées sur des sujets poétiques et des anecdotes sur Sapho; *Monodie* à la mémoire de la reine de France; *Monodie* à la mém. de sir Josué Reynols; *les Mœurs modernes*, satire en II chants; trois *poèmes*; *Pamphlet anonyme* en faveur de la reine de France; *Réflexions sur la condition des femmes*, etc.; des pièces de théâtre; un assez grand nombre de romans, dont les plus répandus sont : *Vincenza*, *la Veuve*, *Angelina*, *Hubert de Sevrac*, trad. en français; des pièces de théâtre qui n'ont eu qu'un succès momentané; et ses *Mém.*, trad. par Bertin, Paris, 1802, in-8, avec portrait. Mme Robinson écrivait avec beauc. de facilité. Son poëme : *Ainsi va le monde*, fut composé, dit-on, en 12 heures Elle a laissé une fille à laquelle on doit *le Tombeau de Berthe*, roman en 2 vol.

ROBINSON (Anastasie.) — V. Péterborough.

ROBISON (John), mathématicien écossais, né en 1739 à Boghall, dans le comté de Stirling, s'étant appliqué de bonne heure à l'étude des sciences, s'embarqua pour Québec vers l'âge de 19 ans, en qualité de profess. de mathématiques du fils aîné de l'amiral Knowles. Il suivit son élève sur le *Royal-William*, avec un grade équivalent à celui d'aspirant; il acquit des connaissances si étendues dans l'art de la navigat., qu'il put ensuite traiter cette partie dans l'*Encyclop. britannique*, et, pendant trois ans qu'il passa sur ce vaisseau, il fit d'utiles observat. dans la rivière St-Laurent, sur les mouvements de l'aiguille magnétique correspondants à l'apparition d'une aurore boréale, rendit d'importants services pendant le siége de Québec, et entreprit en 1762 le voyage de la Jamaïque pour faire l'essai des montres d'Harrison. Dégoûté de la carrière maritime par le chagrin que lui causa la mort de son élève, naufragé sur le *Peregrin*, Robison accepta la chaire de chimie à l'université de Glasgow. En 1770, l'amiral Knowles l'emmena comme secrétaire en Russie; il y obtint par ses talents l'emploi d'inspecteur-génér. du corps des cadets, revint ensuite à Édimbourg, où il fut nommé professeur de philosophie, et mourut en 1805 avec la réputation d'un savant très distingué. Outre les articles de marine, la 3e édition de l'*Encyclopédie britannique* contient de lui les articles mathématiq. et philosophie, imprimés séparément sous le titre d'*Éléments de philosophie mécanique*, 1822, 4 vol. grand in-8 ou petit in-4. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage contre la franc-maçonnerie, à laquelle pourtant il avait été affilié. L'abbé Baruel en a tiré parti dans ses *Mémoires sur le jacobinisme*.

**ROBOAM** (Bible), roi de Juda, fils de Salomon et de Naama, femme ammonite, succéda à son père vers l'an 975 avant J.-C. Le peuple, irrité des abus qui s'étaient introduits sous le règne de Salomon, en demanda la réforme, et la diminut. des impôts. Roboam hésitant à redresser ces griefs, dix des tribus se soulevèrent, et élurent pour roi Jéroboam. Le fils de Salomon leva 180,000 hommes dans les tribus de Juda et de Benjamin, les deux seules qui reconnussent son autorité, se flattant de faire rentrer les tribus révoltées dans le devoir; mais le prophète Semeïas lui défendit d'entreprendre cette guerre impie. Tant que le roi de Juda marcha dans la voie du Seigneur, ses états furent florissants; mais lorsq., à l'exemple de son père, il se livra aux plaisirs et toléra que le peuple sacrifiât sur les hauts lieux, Dieu permit à Sesac, roi d'Égypte, d'envahir le royaume et de s'emparer de Jérusalem, dont le temple fut dépouillé de toutes les richesses qu'y avait déposées Salomon. Alors Roboam s'humilia devant l'Éternel, et s'empressa de rétablir le vrai culte. Ce prince faible mourut l'an 958 avant J.-C. Abias, l'un de ses fils, fut son successeur.

**ROBORTELLO** (Franç.), philolog., moins connu par ses travaux que par ses querelles avec les sav. les plus illustres de son temps, naquit en 1516 à Udine, dans le Frioul, d'une famille noble. D'abord professeur de belles-lettres à Lucques, puis à Pise (1538-48), il fut ensuite choisi par le sénat de Venise pour remplacer Bapt. Egnasio, trop vieux pour continuer ses leçons, et en 1552 il alla occuper à l'université de Padoue la chaire de lettres grecq. et lat., devenue vacante par la mort de Buonamici. On le retrouve occupant le même emploi à Bologne en 1557, et c'est là que, chargé de prononcer l'oraison funèbre de l'emper. Charles-Quint, il demeura, dit-on, arrêté dès l'exorde, par un manque de mémoire. L'école avait déjà retenti de ses querelles avec Sigonius; il retrouva cet antagoniste à Padoue, où il fut appelé en 1560, et l'inconvenance de leurs débats devint telle que le sénat de Venise se crut obligé d'imposer silence aux deux champions. A la mort de Robortello survenue en 1567, ses élèves, qui le chérissaient, honorèrent sa mémoire par de magnifiq. funérailles. On doit regretter que ce sav. ait perdu dans de vaines querelles un temps qu'il eût pu mieux employer qu'à écrire contre des hommes qui assurément lui étaient supérieurs, tels qu'Érasme, Paul Manuce, Muret, H. Estienne, etc. Toutefois les lettres lui sont redevables de services réels. Outre de bonnes édit. de plusieurs classiques grecs, entre autres de la *Poétique* d'Aristote, de la *Tactique* d'Élien, des *Tragéd.* d'Eschyle et du *Traité du sublime* de Longin, il a publié différ. ouvrages cités par Fabroni, t. II de son *Histoire de l'univ. de Pise*, ainsi que dans les *Mém.* de Niceron, t. XLII. Les principaux sont : *De historicâ facultate*, etc., Florence, 1548, in-8 : recueil devenu rare de div. pièces presque toutes reproduites par Gruter dans le tome II du *Thes. crit.* — *De vitâ et victu populi romani sub imperatoribus Cæs. Augustis*, Bologne, 1559, in-fol., etc.

**ROB-ROY** (Robert le Rouge ou le Roux), Robert Macgregor Campbell, plus connu sous le nom de *Rob-Roy*, a reçu une illustration nouvelle du romancier national de l'Écosse. Le nom du clan Macgregor ayant été proscrit par un acte du parlement en 1662, Rob-Roy prenait quelquefois le nom de son protect. le duc d'Argyle (Campbell), comme son fils James, protégé par la famille du duc de Perth, prit plus tard celui de Drummond. Un acte de 1775 a annulé l'acte de 1662, par leq. la législature écossaise avait mis hors la loi un clan dont le plus gr. crime était d'avoir eu le dessous dans le système d'hostilités héréditaires qui armait de temps immémorial les unes contre les autres certaines tribus de la Haute-Écosse : de même sans prétendre légitimer les déprédations auxquelles les Highlanders (habitants des montagnes) soumirent long-temps leurs voisins des Lowlands (basses terres), on doit faire la part des habitudes antiq. d'un peuple divisé en deux races distinctes, les vainqueurs et les vaincus, ceux-ci retranchés derrière le rempart des montagnes et protestant par leurs mœurs contre la civilisation saxone, comme par leurs incursions contre la conquête du sol. Telle est la véritable origine du *blacken-mail* (en écossais, tribut du voleur), et qui, aux yeux des Gaëls, n'était qu'une suite de justes représailles. Au temps de Rob-Roy ce système avait déjà subi plus d'une modificat. essentielle, et dep. Jacques V la loi étendait son action répressive au-delà des monts Grampiens, sur les clans de la Haute-Écosse, dont la constitution, modifiée elle-même en quelq. points différait encore beaucoup de la féodalité proprement dite. Si Rob-Roy eût été un brigand ou un voleur ordinaire, il n'eût pas, à l'époque de 1743, expiré paisiblement dans son lit, à l'âge de 80 ans, et reçu des honneurs publics à ses funérailles, à si peu de distance des garnisons de Sterling, de Glascow et de Dumbarton : il n'eût pas fréquenté impunément ces villes pendant sa vie, ainsi qu'Édimbourg et Pert, quoique en certaines circonstances il ait encouru des arrêts de proscription qui l'obligeaient à quelq. précautions sans doute. Le fait est que ses déprédations furent presque exclusivement dirigées contre le duc de Montrose, son ennemi personnel, qui n'invoquait pas toujours la loi dans sa cause, quoiqu'il dénonçât un jour Rob-Roy au parlem., étant lui-même infidèle à son nom et partisan du gouvernement nouveau : leurs querelles n'étaient cependant pas d'une nature politique, puisque le duc d'Argyle, whig non moins ardent, prêtait secours à Rob-Roy. Cet homme, dont le nom est populaire en Écosse comme les noms des héros des âges poétiques, naquit vers l'année 1660 : il était le second fils de Donald Macgregor de Glengyle, et d'une sœur de Campbell de Glenlyon, qui avait présidé au fameux massacre de Glencoe. Il épousa lui-même une Campbell (Hélène), de la famille de Glenfalloch. Le commerce des bestiaux était une

branche lucrative d'industrie, qui le devint davantage encore quand l'union des royaumes favorisa l'introduct. des bœufs des highlands en Angleterre. Comme tous les cadets de famille, Rob-Roy pouvait sans déroger devenir un *drover* (conduct. de bestiaux). Il fut heureux dans ce trafic, et acheta, du fruit de ses profits, des terres sur les bords du Loch-Lomond. Le duc de Montrose s'associa alors avec lui, et ils mirent en commun chacun 10,000 marcs, somme considérable dans un temps où le prix d'un bœuf ne dépassait pas 20 schell.; mais cette fois une concurrence jalouse trompa les calculs de Rob-Roy : le duc voulut exiger la restitut. entière des 10,000 marcs qu'il avait avancés : son associé s'y refusa ; la discuss. se prolongea jusqu'en 1715, époque à laquelle le comte de Mar leva l'étendard de l'insurrection en faveur des Stuart : Rob-Roy, en zélé jacobite, combattit et acheva de se ruiner dans cette guerre civile. Quand le gouvernement eut le dessus, le duc de Montrose crut pouvoir impunément se rendre justice à lui-même contre son associé *rebelle*, en confisquant les domaines qui lui restaient. Mais Rob-Roy qui n'avait plus rien à perdre en appela à sa claymore : à la tête d'une bande recrutée parmi les membres de son clan, il attaqua les facteurs du duc et fit main-basse sur toutes ses rentes, mais en respectant la vie de ses agents et leur donnant même un reçu de chaque somme qu'il leur ravissait. Voilà tout le secret des grandes déprédat. de Rob-Roy : le duc de Montrose et lui se firent long-temps cette guerre de représailles avec des succès divers. Une garnison anglaise fut logée à Inversnaid, près du Loch-Lomond et du hameau d'Aberfoyle, où était le clachan (la demeure) de Rob-Roy. Mais tour à tour fugitif et vainqueur, le Macgregor, soutenu quelquefois à propos quoique secrètement par le duc d'Argyle, déjoua toutes les mesures prises pour l'arrêter. Cette vie tumultueuse ne l'empêcha pas d'élever ses enfants en gentilshommes, et ils se montrèrent jacobites zélés comme leur père. L'un d'eux, James Drummond, avait autant de talent et d'adresse que de courage. Après avoir servi la cause de Charles-Édouard et s'être long-temps caché, il fut pris et jeté en prison, d'où il s'échappa pour se réfugier en France : là il s'honora en refusant d'y jouer le rôle d'espion qu'on lui proposait en croyant séduire sa misère par des propositions brillantes ; mais il accepta sans rougir les faibles secours que put lui donner le malheureux prétendant. A ses délits politiques on avait associé une accusation particulière : il avait épousé une veuve qu'on prétendit avoir été enlevée par force ; son frère Robert, complice de ce prétendu rapt, fut moins heureux, et périt de la main du bourreau en 1653. Outre le roman de *Rob-Roy* (t. XX-XXII de l'édit. franç. des *OEuvres* complètes de Walter-Scott, in-12), celui de *la Légende de Montrose* (t. XXXI-XXXII, id.) nous fait connaître le clan de Macgregor sous le nom des enfants du brouillard (*children of the mist*). On a publié différ. *Notices* sur Rob-Roy, plus ou moins empreintes de merveilleux : nous avons dû préférer l'explication la plus naturelle des faits en nous contentant de les indiquer.

ROBSON (George), né à Durham, manifesta dès sa plus tendre enfance un goût décidé pour le dessin. Après avoir gagné quelque argent à donner des leçons à Londres, il partit pour l'Écosse, et là, habillé en berger montagnard, et les *OEuvres de Walter-Scott* dans sa valise, il parcourut avec ravissement, en artiste, les plus beaux sites de ce pays, qu'il reproduisit à l'aquarelle, avec une vigueur d'exécut. et une intelligence remarquables. Depuis 1815, ses ouvr. dans ce genre jouissaient d'une célébrité méritée, et c'est au milieu de ses succès que la mort le surprit en 1833, encore à la fleur de l'âge et dans tout l'éclat de son talent.

ROCABERTI (Jean-Thomas), de Perelada, sur les frontières du Roussillon et de la Catalogne, né en 1624, mort à Madrid en 1699, archev. de Valence et inquisit.-gén., s'est montré l'un des plus zélés défenseurs des doctrines ultramontaines. Entré de bonne heure dans l'ordre de St-Dominique, après y avoir rempli près de dix ans une chaire de théologie, il devint successivem provincial d'Aragon (1666) et 4 ans après général de l'ordre. Il se signala dans l'exercice de cette dignité en faisant fleurir la discipline et les études. A sa sollicitation la cour romaine béatifia ou canonisa plus. relig. de cet ordre, et quantité d'ouvr. de dominicains encore inédits virent le jour par ses soins. Ce fut en récompense de tant de zèle que le roi d'Espagne Charles II, après l'avoir revêtu de la dignité archiépisc. (1676), lui conféra deux fois celle de vice-roi de Valence. Tous ses ouvr. ont pour objet d'appuyer les droits du St-siége. Les principaux sont : *De romani pontificis auctoritate*, Valence, 1693-94, 3 vol. in-fol., ouvr. condamné par arrêt du parlement de Paris le 20 déc. 1695. — *Bibliotheca pontificia maxima*, 21 vol. in-fol., etc.

ROCCA ou ROCCHA (Ange), antiquaire et philologue, né en 1545 à Rocca-Contrata, dans la Marche-d'Ancône, prit à 7 ans l'habit des ermites de St-Augustin à Camerino, fut appelé en 1579 à Rome comme secrétaire du vicaire-général de cet ordre, obtint 6 ans après, de Sixte V, l'emploi de surveillant de l'imprimerie du Vatican, avec une riche abbaye, et fut en même temps admis dans la congrégation instituée pour réviser la Bible. En 1595 Rocca fut fait sacristain de la chapelle apostolique, et dix ans plus tard revêtu du titre d'évêque de Tagaste *in partibus*. Il mourut à Rome en 1620, laissant une riche collection de livres, dont il fit don au couvent de son ordre, et qui, sous le nom de *Biblioth. angélique*, fut le prem. établissement de ce genre rendu public dans la capitale du monde chrétien. Le P. Niceron a donné (t. XXI de ses *Mém.*) le titre des ouvr. de Rocca, au nombre de 41; ils ont été réunis sous ce titre : *A. Roccæ opera omnia, tempore ejusdem auctoris impressa, necnon autographa, et Romæ in Angelicâ biblioth. originaliter asservata*, etc.,

Rome, 1719, 2 vol. in-fol. Le plus recherché des ouvr. qui composent ce recueil est les *Osservazioni intorno alle bellezze della lingua lat.*, Venise, Aldes, 1576, 1580 et 1590, in-8.

ROCCA (Albert-Jean-Michel), chev. de la Légion-d'Honn., ancien lieuten. au 2e régiment de hussards, fit avec ce corps les campagnes de Prusse et d'Espagne, et reçut dans cette dernière guerre de graves blessures qui l'obligèrent à quitter le service. Vers 1811 retiré à Genève, dans sa famille, il y était l'objet d'un intérêt très vif, tant par ce qu'on racontait de ses prouesses militaires que par le contraste de son âge avec sa démarche chancelante, résultat de ses blessures. Ce fut alors qu'il s'éprit d'une violente passion pour Mme de Staël, qui se décida à l'épouser secrètement. La lecture du testament de cette dame (14 juillet 1817) révéla cette union : Mme de Staël y autorisait ses enfants à la rendre publique, ainsi que la naissance d'un fils qui en était provenu. Accablé de chagrin, Rocca vint alors habiter Hières en Provence; il y mourut le 30 janvier 1818, jour où il entrait dans sa 31e année. Le titre d'époux d'une femme aussi célèbre que Mme de Staël n'est pas le seul qui recommande le nom de Rocca : on a de lui : *Mémoire sur la guerre des Français en Espagne*, 1814, in-8. — *Campagne de Walcheren et d'Anvers en* 1809, 1815, in-8 : ces deux ouvr. ont été réimpr. ensemble, Paris, 1817, in-8 de 366 pag. Il a laissé inédite une nouvelle intit. : *le Mal du pays*.

ROCH (St), né vers 1295 à Montpellier, d'une famille honorable, portait, dit-on, sur la poitrine, en venant au monde, une croix de couleur pourpre, présage de la piété ardente qui devait l'animer. Orphelin à 20 ans, il distribua aux pauvres la portion de ses biens dont il put disposer, et s'achemina, sous l'habit de pélerin, vers l'Italie, alors ravagée de la peste. Se dévouant au service de ceux qui étaient attaqués de ce fléau, il lui fut donné d'en délivrer successivem. diverses villes. Cependant la contagion l'atteignit lui-même à Plaisance, et de peur que quelqu'un des hommes charitables dont il reçut d'abord les soins dans l'hôpital de cette ville ne gagnât son mal, il alla se cacher dans une solitude voisine d'où il fut tiré par un gentilhomme appelé Gothard, dont le chien l'avait découvert dans sa retraite, et qui parvint à le rendre à la santé. Roch revint alors dans sa patrie, en proie aux fureurs de la guerre. Pris pour un espion, il fut jeté dans un cachot, où il finit ses jours le 16 d'août 1327, après avoir supporté avec une admirable patience sa longue et injuste captivité. Les hagiogr. ne nous apprennent point l'époque de la canonisat. de ce saint; mais il ressort de plus. anciens calendriers des 14e et 15e S., que dès ce temps sa mémoire était honorée par l'Église. On a une *Vie* de St Roch par F. Diedo peu estimée : les curieux préfèrent sa *légende* publ. en latin au commencement du 16e S. par J. de Pins, évêque de Rieux.

ROCH (Jean-Chrétien-Fréd.), libraire et journaliste, né en 1773 à Pening (comté de Schœnburg), se destina d'abord à la carrière théol., fit ses études à Leipsig, puis s'y établit. Après avoir dirigé quelque temps *l'Indicateur littér.* (*Allgemeiner deutscher anzeiger*), il en acquit la propriété, ainsi que celle du *Journ. des fabriq.*, etc., et consacra toutes ses ressources à ces entreprises, dont le succès ne répondit point à son attente. Désespéré du mauvais état de ses affaires, il se noya en 1801. L'*Indicateur littér. annuel* forme 6 vol., de 1796 à 1801. Roch a publié des *Matériaux pour servir à l'hist. de la librairie*, 1795, etc.

ROCHAMBEAU (Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur, comte de), maréchal de France, né en 1725 à Vendôme, dont son père était gouvern., fut d'abord destiné à l'état ecclésiast., puis à la mort de son frère aîné (1742) entra dans le régiment de cavalerie de Saint-Simon avec le grade de cornette. Il s'y distingua pendant la guerre d'Allemagne, fut fait capit. dans la campagne de 1744, et l'année suiv. aide-de-camp du duc d'Orléans, et, en 1747, colonel du rég. de La Marche (infanterie). Blessé à la bataille de Laufeld, il fut présenté peu de temps après à Louis XV. En 1748 il eut, avec le comte de Périgord, le commandem. alternatif des grenadiers réunis de l'armée d'Outre-Meuse, et se signala au siége de Maestricht. Il fut nommé brigadier d'infanterie en 1756, après l'expédition de Minorque, dont son régim. avait fait partie, servit ensuite en Allemagne, toujours avec la même distinction, fut blessé au combat de Clostercamp en 1760, obtint, l'année suiv., le grade de maréchal-de-camp, fut fait, à la paix, major-général et inspect. de l'infanterie d'Alsace, et reçut plus tard le cordon rouge ainsi que l'inspection de la Bretagne et de la Normandie. En 1780 il fut nommé lieuten.-général, et quelq. temps après commandant d'un corps de 6,000 hommes que le gouvernement envoyait comme auxiliaire aux États-Unis d'Amérique. Débarqué à Rhode-Island, il arrêta de concert avec Washington le nouveau plan de campagne, sut retenir à New-York le général anglais Clinton, contribua à faire rétrograder lord Cornwallis, et prit, avec le général en chef américain, des dispositions telles, que ce même lord, cerné dans la ville d'York, fut réduit à signer la célèbre capitulation du 19 oct. 1781, où un corps de 8,000 Anglais mit bas les armes, livrant à ses adversaires 214 pièces de canon et 22 drapeaux. Cet événem. décisif fit prendre au parlem. la résolut. de renoncer à toute entreprise offensive, et amena la paix qui fut signée le 1er juin 1783. Le congrès américain témoigna sa reconnaissance à Rochambeau, en lui donnant deux pièces prises sur l'armée anglaise, et en le recommandant ainsi que ses troupes à la faveur du roi. Louis XVI fit en effet l'accueil le plus distingué au général à son retour en France, lui donna le cordon bleu, le gouvernem. de la Picardie, toutes les grâces, gratifications qu'il demanda pour ses officiers et ses soldats, et joignit bientôt le gouvernem. de l'Artois à celui de la Picardie. Nommé membre de la

seconde assemblée des notables en 1788, Rochambeau vota pour la double représentation du tiers-état; il fut envoyé en Alsace lors des troubles de cette province, puis investi du commandement de l'armée du Nord, où il s'efforça vainement de rétablir l'ordre parmi les troupes et dans l'administration militaire. En 1791 il refusa le ministère de la guerre, que lui offrait, au nom de roi, M. de Montmorin. Louis XVI, après avoir accepté la constitution, éleva Rochambeau, sur la présentat. de l'assemblée nationale, à la dignité de maréchal (28 déc.). Celui-ci, conservant toujours le commandem. de l'armée du Nord, renouvela ses tentatives pour arrêter les désordres qui se multipliaient. Contrarié dans ses vues et même dénoncé à l'assemblée législative, il obtint, le 7 mai 1792, un décret qui réparait, par des termes honorables pour lui, l'injustice dont il avait à se plaindre; mais le 15 du mois suiv., il se retira dans sa terre près de Vendôme, avec la résolut. de ne plus se mêler des affaires publiques. Emprisonné sous le règne de la terreur et mis sur la liste des condamnés, il allait monter dans la fatale charrette qui menait le vertueux Malesherbes au supplice, lorsque le bourreau trouvant, dit-on, qu'elle était trop pleine, repoussa le vieux guerrier, en lui disant que son tour viendrait plus tard. La chute de Robespierre sauva Rochambeau. Il fut mis en liberté et termina tranquillem. dans ses foyers son honorable carrière. En 1803, il fut présenté à Bonaparte, qui lui fit l'accueil le plus distingué, le nomma grand-officier de la Lég.-d'Honneur, et lui donna une pension comme anc. maréchal. Il mourut en 1807. Dans les dern. années de sa vie, il s'était occupé de la rédact. de ses *Mémoires*, qui n'ont paru qu'en 1809, 2 vol. in-8, avec une préface de Luce de Lancival; le *Voyage dans l'Amérique-Septentrion.*, par l'abbé Robin, 1782, in-8, contient des détails curieux sur la campagne de Rochambeau aux États-Unis. — ROCHAMBEAU (Donatien-Marie-Joseph de VIMEUR, vicomte de), fils du précéd., né au château du même nom en 1750, embrassa l'état militaire dès l'âge de 12 ans, fut nommé, en 1779, colonel du régiment de Royal-Auvergne, suivit son père en Amérique, et eut part aux succès de l'expédit. Il devint maréchal-de-camp en 1791, et lieutenant-général l'année suiv., en même temps qu'il était appelé au commandement des Iles du Vent. Débarqué à St-Domingue, il soumit quelq. bandes de nègres révoltés, et se rendit à la Martinique au commencem. de 1793. Il eut à combattre l'anc. gouverneur, M. de Behague, qui, à la tête des colons royalistes, s'était joint aux Anglais pour chasser les républicains. Rochambeau força les Anglais de se rembarquer, et déjoua leurs tentatives sur la Guadeloupe et Ste-Lucie. En 1794, attaqué par les Anglais au Fort-Royal, il soutint 49 jours de siége, et capitula n'ayant plus avec lui qu'environ 300 hommes, la plupart malades ou blessés. Il fut nommé, en 1796, gouverneur-général de St-Domingue; mais bientôt après son arrivée, ayant à lutter contre les officiers qui commandaient sous lui et contre l'administration civile, il fut destitué et renvoyé en France. Après l'établissem. du gouvernem. consulaire, il fut employé à l'armée d'Italie en 1800, et chargé de la défense de la tête du pont du Var. Il fit la campagne suivante sur la Piave et dans le Tyrol, passa ensuite à St-Domingue avec l'expédition commandée par le génér. Leclerc, et, après la mort de ce dern., prit le commandem. en chef, à titre d'ancienneté; mais n'ayant plus sous ses ordres que les tristes débris d'une armée moissonnée par la fièvre jaune, dont il fut lui-même attaqué, il dut se renfermer dans la ville du Cap. Là, ne recevant presque plus de secours, il capitula avec les noirs, et se remit, le 30 nov. 1803, lui et les faibles restes de l'expédit., à la discrétion du commodore anglais qui croisait devant le port. Les troupes françaises furent conduites à la Jamaïque et de là en Angleterre, où Rochambeau séjourna jusqu'en 1811 qu'il revint en France par suite d'un échange. En 1813, il reçut le commandement d'une division du 5e corps de l'armée d'Allemagne, se distingua à Bautzen, ainsi que dans plusieurs autres actions, et fut tué à la bataille de Leipsig le 18 octobre.

ROCHE (JACQUES de), spadassin, né en 1595 dans le Gévaudan, défendit le château de Villefont, sa patrie, contre le duc de Rohan, et lui en fit lever le siége en 1621. Ce même château ayant été pris l'année suiv., il le reprit et tua de sa main l'officier qui y commandait. Toutefois ces exploits lui ont acquis moins de célébrité que sa réputat. de grand querelleur. Il prenait part à tous les duels dont il était informé, et dans lesq., suivant l'usage du temps, les témoins se battaient. Il allait chercher ces sortes d'affaires dans les provinces voisines et jusqu'en Bretagne.

ROCHE (PIERRE-LOUIS LEFEBVRE de LA), littérateur, né en Normandie vers 1740, entra dans l'ordre de St-Benoît, et devint curé de Gremonville dans le pays de Caux. Lié très intimement avec Helvétius, le philosophe lui légua ses papiers. Se trouvant à Paris dans les prem. journées de la révolution, il se fit remarquer par son zèle. Il continua de fréquenter la maison de Mme Helvétius, qui ne l'oublia point dans son testament. Lefebvre mourut en 1806. On a de lui : *Confrérie ou Société de Notre-Dame auxiliatrice, érigée au pays de Caux*, 1779, in-16. — *Essai de traduction de quelques odes et de l'Art poétique d'Horace*, 1788, tiré à 50 exempl. — Une édit. des *OEuvres d'Helvétius*, Paris, 1795, 14 vol. in-18. — Une édit. des *OEuvres compl. de Montesquieu*, 1795, 12 vol. in-18. — *De l'Art poétique, épître d'Horace aux Pisons*, trad. en vers, 1798, in-18 : on trouve à la suite des *Pensées sur l'art poétique*, extr. des MSs. d'Helvétius, et des *Conseils de Voltaire à Helvétius* sur la composition et le choix d'une épître morale.

ROCHE (SOPHIE de LA), dame auteur, née à Kaufbeuren (Souabe) en 1730, fille d'un médecin nommé Guttermann, fut initiée dès son jeune âge

à la littérature, par son père, et étonna bientôt la société par l'étendue de ses connaissances et la sûreté de son goût. Elle épousa un conseiller de l'électeur de Mayence, dont le nom Frank Lichtenfels avait été transformé par le ministre Stadion en celui de *La Roche*. Après avoir cultivé les lettres avec succès pend. une gr. partie de sa vie, Mme de La Roche mourut à Offenbach en 1807. Entre autres ouvrages, on a d'elle : *Mlle de Sternheim*, Leipsig, 1771, 2 vol. in-8; trad. en français par Mme de La Fite, La Haye, 1773, 2 vol. in-12. — *Les Caprices de l'amour et de l'amitié*, 1772, in-8. — *Eugénie, ou la Résignation*, trad. par Mme Polier, 1795, in-12. — *Lettres à Mina, ou Conseils pour former son esprit et son cœur*, trad. par Catel, 1798, 3 v. in-12, et quelq. autres ouvr.

ROCHE-AYMON (CHARLES-ANTOINE de LA), card. et archev. de Reims, né en 1692, à Mainsac, dans le diocèse de Limoges, d'une ancienne famille, fut, au sortir de ses études, nommé év. (*in partibus*), Placé en 1729 sur le siége épiscopal de Tarbes, il passa en 1740 à l'archevêché de Toulouse, et à celui de Narbonne en 1752. Le roi le nomma grand-aumônier de France en 1760, et archev. de Reims en 1762. Après la disgrâce de M. de Jarante, en 1771, il devint ministre de la feuille des bénéfices, et la même année cardinal; il dut toutes ces faveurs à son caractère souple, à son esprit conciliant. Ce fut lui qui administra les sacrements à Louis XV, au lit de mort, qui baptisa le duc de Berri, depuis Louis XVI, qui le maria en 1770, et lui donna l'onction royale en 1775. Il mourut en 1777, doyen des évêques français et revêtu de toutes les dignités et honneurs auxq. un prélat pouvait aspirer.

ROCHECHOUART-MORTEMART (MARIE-MADELEINE-GABRIELLE-ADÉLAÏDE de), abbesse de Fontevrault, née à Paris en 1645, était sœur du duc de Vivonne, de Mme de Montespan et de la marquise de Thianges. Nommée en 1670, chef et générale de l'ordre de Fontevrault, elle donna dans l'abbaye, chef-lieu de cet ordre, l'exemple de toutes les vertus. Parlant et écrivant en français de la manière la plus remarquable, elle possédait plusieurs autres langues vivantes. Elle mourut en 1704, laissant quelq. opuscules, dont on ne connaît guère que le morceau intitulé : *Question sur la politesse, résolue par Mme l'abbesse de F....*, ins. dans le *Rec. de div. écrits*, de St-Hyacinthe, Bruxelles (Paris), 1736. Cette dame avait traduit, entre autres ouvr. anciens, une partie du *Banquet de Platon*, nommément le *Discours d'Alcibiade*. L'abbé Anselme a publ. l'*Oraison funèbre* de Mme de Rochechouart, Paris, 1705, in-4.

ROCHECOTTE (FORTUNÉ GUYON, comte de), général royaliste, né en 1769 dans la Bassse-Touraine, fut élevé à l'école militaire, entra ensuite comme officier dans le régiment du Roi, quitta la France en 1791, joignit l'armée de Condé, et fit les campagnes de 1792-93-94. Il revint en France en 1795 avec le comte de Bourmont qui allait se réunir aux royalistes en Bretagne. Rochecotte voulut d'abord joindre Charette dans le Poitou; mais ayant appris que ce chef venait de traiter avec le gouvernement républicain, il se rendit dans le Maine où il conçut le projet de former une nouv. insurrect.; il fit un voyage à Paris, où il eut une entrevue avec quelq. agents du roi. Sur ces entrefaites la trêve ayant été rompue entre les insurgés et les républicains, il revint dans le Maine, et rejoignit Charette en février 1796. Peu de temps après, ayant reçu le brevet de commandant en chef dans le Maine, il s'occupa d'y former un rassemblement, et refusa de souscrire à la pacification générale proposée et en très grande partie opérée par le général Hoche. Il reçut alors de nouvelles instructions des agents du roi, établit une chaîne de correspondance dans les provinces du Maine, du Perche, etc., pour se trouver en mesure de relever le parti royaliste au prem. signal, et fit plus. voyages à Paris pour s'y concerter avec les agents du roi; il se rendit ensuite près de Louis XVIII, alors à Blakenbourg, et de retour en France contribua à l'évasion du commodore Sidney Smith, détenu au Temple. Malgré toutes les précautions qu'il prenait pour dérouter les recherches de la police, pendant ses fréquents voyages à Paris, des agents apostés l'arrêtèrent sur le Pont-Royal, le 29 juin 1798, et s'emparèrent de lui après qu'il en eut tué un et blessé deux autres. Conduit à l'état-major de la place, il refusa de répondre aux interrogatoires, et fut transféré dans les prisons de l'Abbaye, d'où il fut traduit devant une commission militaire. Le même jour, il fut fusillé derrière le mur d'enceinte de Paris, près du Champ-de-Mars. Alphonse Beauchamp a publié les *Mémoires du comte de Rochecotte*, rédigés sur ses papiers et sur les notes de quelq.-uns de ses officiers, Paris, 1819, in-8. On en trouve l'analyse dans les *Victoires et conquêtes*, etc.

ROCHE-FLAVIN (BERNARD de LA), savant jurisconsulte, né en 1552, à St-Cernin en Rouergue, fut successivem. conseiller au parlement de Toulouse, ensuite de Paris, devint, en 1581, premier président à la chambre des requêtes de Toulouse, puis conseiller-d'état, et mourut en 1627. On a de lui un *Traité sur les treize parlements de Paris*, condamné par arrêt du parlement de Toulouse en 1617, et qui a eu plusieurs édit.; un *Rec. d'arrêts notables du parlement de Toulouse*, dont la 2e édit., augm. des observat. de F. Graverol, est de 1626. Il avait entrepris, sur l'invitation des états du Languedoc, des *Mémoires des antiquités, singularités et choses les plus remarquables de Toulouse et autres lieux du ressort du parlement;* mais il n'a paru de cet ouvrage qu'une brochure in-12, sans frontispice, contenant le Ier liv. et une partie du 2e. Ce fragm. est devenu très rare.

ROCHEFORT (GUILLAUME de), chancel. de France, né dans le 15e S. au bourg du château du même nom, près de Dole, d'une noble et ancienne famille du comté de Bourgogne, fut admis de bonne heure dans le conseil du duc Philippe-le-Bon. Il accompagna le fils de ce prince, Charles, comte de Charolais, dans ses prem. expéditions, et nommé par lui, lorsqu'il devint duc de Bourgogne, maître des

requêtes, fut chargé de div. négociations en Italie. Après la mort de son maître, tué devant Nancy (*v.* CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE), il fut député vers Louis XI pour traiter du mariage de l'héritière de Bourgogne avec le dauphin. Le roi, connaissant les talents du négociateur, voulut l'attacher à son service, et lui proposa le gouvernement du Blésois, avec une place dans son conseil. Rochefort accepta, devint chancelier de France en 1483, et jouit de la confiance de Louis XI jusqu'à la mort de ce monarq. Il fut confirmé dans l'office de chancelier par Charles VIII, présida en cette qualité les états-généraux à Tours, et mourut en 1492. On peut se faire une idée de ses talents et de son caractère d'après ses *discours* aux états de Tours, que l'histoire nous a conservés. — Guy de ROCHEFORT, frère puîné du précédent, et, comme lui, chancelier de France, après avoir été l'un des conseillers de Charles-le-Téméraire, fut nommé par Louis XI conseiller au nouveau parlement que ce prince institua à Dijon, et en devint prem. président en 1482. Député par Charles VIII à l'assemblée d'Amiens, en 1494, il s'y distingua par la sagesse de ses vues et son esprit de modération. A la mort du chancelier Briçonnet, Charles VIII donna sa charge à Guy de Rochefort, qui y fut confirmé par Louis XII. Ce fut ce magistrat qui fit créer, en 1497, le grand-conseil. Plein de zèle pour les intérêts de la couronne, il les soutint avec énergie, et sans blesser en rien les lois de l'équité. Il mourut en 1507. On trouve à la suite du rec. de *Lettres* de Fauste Andrelin un petit *poème* latin à la louange de Guy de Rochefort.

ROCHEFORT (GUILLAUME de), savant littérat., né à Lyon en 1731, fit ses études à Paris, et obtint à 19 ans une place assez lucrative dans les fermes. L'isolement auquel il était condamné dans le lieu de sa résidence (Cette, en Languedoc) lui fit apprendre l'anglais et l'italien, afin de lire les poëmes du Tasse, de l'Arioste et de Milton, dans leur langue. Possédant déjà le grec, il entreprit de traduire en vers franç. l'*Iliade* d'Homère, et en publia quelq. chants qui lui méritèrent des encouragements flatteurs. Ce succès le décida à donner la démission de sa place pour venir, en 1762, s'établir à Paris, et s'y livrer entièrem. à son goût pour les lettres. En 1766, il fit paraître la traduction entière de l'*Iliade*, qui, bien que jugée sévèrement, lui ouvrit les portes de l'acad. des inscriptions. La traduct. de l'*Odyssée*, qui suivit d'assez près celle de l'*Iliade*, ne fut pas mieux accueillie du public. Rochefort voulut ensuite s'essayer dans le genre dramatiq.; il composa trois tragédies (dont une seule, *Électre*, fut jouée sur le théâtre de la cour, sans être représentée à Paris), un opéra, et une comédie qui ne réussit point. Il mourut en 1788. Ses ouvr. sont l'*Iliade* et l'*Odyssée d'Homère*, trad. en vers, avec des remarq., Paris, 1772-77, 5 vol. in-8, nouv. édition, impr. royale, 1781-82, 2 vol in-4. — *Pensées diverses contre le système des matérialistes*, à l'occasion du *Système de la nature* (par d'Holbach), 1771, in-12. — *Hist. critique des opinions des anciens et des systèmes des philosophes sur le bonheur*, 1778, in-8. — *Ulysse*, tragédie, 1781, in-8. — *Électre*, tragédie, 1782, in-8. — *Chimène*, tragéd.-opéra, 1783, in-8. — *Les Deux Frères*, coméd., 1780, in-8. — *Traduct. complète du théâtre de Sophocle*, 1788, 2 vol. in-8. On a de Rochefort plusieurs *Mémoires* dans le Recueil de l'acad. des inscript. Il a travaillé au *Journal des savants*.

ROCHEFOUCAULD (FRANÇOIS de LA), card., né à Paris en 1558, était fils de Charles de la Rochefoucauld, comte de Randan, qui mourut en 1562, des suites d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Rouen. Il fit ses études chez les jésuites au collége de Clermont, voyagea ensuite en Italie, où il rechercha les savants, visita les bibliothèques, et rapporta en France une ample collect. d'auteurs grecs et latins. A 26 ans, il fut nommé par Henri III à l'évêché de Clermont. La France était alors livrée aux fureurs de la Ligue. Il ne paraît pas que le nouvel évêque y prît part; toutefois il hésita quelque temps à reconnaître Henri IV, et ne fit sa soumission que lorsque ce prince eut abjuré la religion réformée. Henri sollicita plus tard pour le prélat le chapeau de cardinal, qui fut accordé par Paul V en 1607. Sous le règne de Louis XIII, la Rochefoucauld passa du siége de Clermont à celui de Senlis. Envoyé ambassadeur à Rome, il y resta quatre ans, et à son retour, il assista aux états-généraux de 1614. Il proposa et appuya de tous ses moyens la récept. des décrets du concile de Trente, toutefois avec la réserve des libertés de l'Église gallicane et des immunités du royaume. En 1618 il succéda au card. Duperron dans la charge de grand-aumônier de France, fut nommé l'année suiv. abbé de Ste-Geneviève, devint présid. du conseil-d'état en 1622, se démit deux ans après de cette place et de celle de son évêché de Senlis, pour ne plus s'occuper que de la réformation des ordres religieux, dont Grégoire XV et le roi Louis XIII l'avaient chargé, et mourut à l'abbaye de Ste-Geneviève en 1645, sous-doyen du sacré collége. « Le card. de la Rochefoucauld, dit un biographe, avait été imbu, dès sa première jeunesse, des principes ultramontains, qui étaient ceux des jésuites, ses premiers maîtres, et il en était demeuré partisan. » On lui doit l'établissement de la congrégation de Ste-Geneviève, connue sous le nom de *Congrég. de France*. Sa *Vie* a été écrite en franç. par le P. de la Morinière, 1646, in-4; et en latin par le P. Rouvière, jés. 1645, in-8.

ROCHEFOUCAULD (FRANÇOIS VI, duc de LA), célèbre moraliste, né en 1613, était fils de François V, prem. duc de La Rochefoucauld, et neveu du card. dont l'article précède. Son éducation première fut négligée; mais son heur. naturel y suppléa. Doué d'un esprit observateur, il étudia les hommes au milieu des troubles civils, et prit une part active aux intrigues de la cour, vers la fin du ministère de Richelieu, et pendant la minorité de Louis XIV. Possédant de grands avantages personnels, aussi galant que spirituel, il était appelé naturellement à jouer un rôle dans la bizarre guerre de la Fronde, où les dames exercèrent une si grande in-

fluence, et sa liaison avec la duchesse de Longueville l'y engagea sans réserve. Lorsque cette guerre fut terminée, rentré dans le sein de la vie privée, il consacra à l'amitié et à des soins plus en harmonie avec la douceur de son caractère, des jours occupés jusque-là par l'amour et l'intrigue. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville, par la naissance, l'esprit et la politesse. Deux femmes justem. célèbres par les plus aimables qualités, M[mes] de la Fayette et de Sévigné, furent les amies dévouées du fougueux amant de la duchesse de Longueville, pour laquelle il avait emprunté au poète Duryer cette devise si connue :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois : je l'aurais faite aux dieux.

Ce fut à cette époque que la Rochefoucauld composa ses *Mémoires* et ses *Maximes*. Après avoir été tourmenté pendant les dix dernières années de sa vie par les plus violents accès de goutte, il mourut à Paris en 1680. Les *Mémoires* de La Rochefoucauld, publiés pour la prem. fois en 1662, sous le titre de *Mém. de la régence d'Anne d'Autriche*, ont été souvent réimpr., mais d'une manière incomplète. La 1[re] partie, qui sert d'introduction, a paru pour la prem. fois dans l'édit. publ. par M. Renouard, 1817. Les *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, impr. d'abord en 1665, ont été commentées, revues ou mises en ordre par La Roche en 1737, par Suard en 1778, par l'abbé Brotier en 1789, par Fortia d'Urban en 1796, par M. Aimé Martin en 1822, in-8, etc. Les *OEuvres de la Rochefoucauld*, édit. compacte de 1818, in-8, avec une *notice* sur sa vie et ses ouvr. par M. Depping, contiennent, outre ses *Mémoires* et ses *Maximes*, plus de trente *lettres* inéd. Celle de 1825, in-8, est précédée d'une *Notice biogr. et litt.* par M. le comte Gaëtan de La Rochefoucauld.

ROCHEFOUCAULD (Frédéric-Jérôme de ROYE de La), card. du titre de Sainte-Agnès, né en 1701, était fils de François II de la Rochefoucauld, lieut.-général. Pourvu de bonne heure de plus. bénéfices, il fut successivem. vic.-gén. de Rouen, archevêque de Bourges, abbé-général de Cluny, et cardin. en 1747. L'année suiv. il fut envoyé ambassadeur à Rome, et réussit dans les négociations dont il était chargé. Il présida l'assemblée du clergé en 1750 et 1755, et le roi lui confia cette même année la feuille des bénéfices. Nommé peu de temps après grand-aumônier de France, le card. de la Rochefoucauld ne jouit pas long-temps de cette nouv. dignité, et mourut en 1757.

ROCHEFOUCAULD (Louis-Alexandre de La), duc et pair de France, membre de l'assemblée constituante, né vers 1733, était fils du duc d'Enville (*v.* plus bas). Possesseur d'une gr. fortune, il cultiva de bonne heure les sciences et les arts, et s'en montra le protecteur. Sa maison, ainsi que celle de la duch. d'Enville sa mère, était ouverte aux savants et aux hommes les plus distingués dans la littérat. et l'économie politiq. D'abord membre de l'assemblée des notables, puis député de la noblesse de Paris aux états-généraux de 1789, le duc de la Rochefoucauld, partisan des principes modérés de la révolut., fut de la minorité de la noblesse qui se réunit le 25 juin au tiers-état. Il plaida avec chaleur la cause de l'affranchissement des noirs, et parla égalem. dans la plupart des questions politiq. et financières pendant le cours de l'assemblée constituante. Devenu membre de l'administration du département de Paris, il fit ses efforts pour le maintien de la constitution de 1791 que l'on cherchait à ébranler; mais il n'éprouva que des contrariétés, et ne put empêcher le désordre. Lors de la catastrophe du 10 août. La Rochefoucauld quitta la capitale; mais des assassins allèrent le chercher à Gisors où il s'était retiré, et le massacrèrent le 14 septemb. même année. — Jean-Bapt.-Fréd. de la Rochefoucauld, duc d'Enville, père du précéd., né en 1707, entra de bonne heure dans la marine, et s'y fit remarquer par ses talents et son zèle. En 1745 il fut envoyé dans les mers de l'Amérique-Septentrionale, avec une escadre de 14 vaisseaux de ligne, pour essayer de reprendre Louisbourg ou de ruiner le colonie anglaise d'Annapolis. Mais cette expédit. ayant été dispersée par une violente tempête, quelq.-uns des vaisseaux périrent, d'autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et le duc d'Enville, déjà malade, mourut accablé de chagrins sur le rivage de Chibouctou, près de la place où les Anglais ont bâti depuis la ville d'Halifax, aujourd'hui capitale de la Nouvelle-Écosse.

ROCHEFOUCAULD (Dominique de La), card. et archevêq. de Rouen, né en 1713 dans le diocèse de Mende, était d'une branche pauvre et ignorée que découvrit M. de Choiseul, évêque de Mende, dans une de ses visites pastorales. Ce prélat en instruisit l'archevêq. de Bourges, F.-J. de la Rochefaucauld, qui se fit un devoir de retirer de l'obscurité cette portion de sa famille. Ayant appelé auprès de lui le jeune Dominique, il le plaça d'abord au séminaire de St-Sulpice, et le fit ensuite son grand-vicaire. L'abbé de la Rochefoucauld, nommé archevêque d'Albi en 1747, fut membre des assemblées du clergé de 1750 et 1755, abbé de Cluny en 1757, et transféré deux ans après au siége de Rouen. En 1778, il fut déclaré cardinal sur la présentation du roi, et il présida les assemblées du clergé de 1780 et de 1782. Député aux états-généraux, et présid. de la chambre du clergé, il vota avec la majorité pour la séparation des trois ordres, ne se réunit au tiers que sur l'invitation expresse du roi, eut part depuis à toutes les mesures adoptées par le clergé, et refusa le serment. Sorti de France après le 10 août 1792, il habita successivem. Maestricht, Bruxelles, Munster, et mourut dans cette ville en 1800. — La Rochefoucauld-Bayers (Franç.-Joseph de), né en 1735, d'une autre branche que le précédent, fut nommé évêque de Beauvais en 1772. Député du bailliage de Clermont (Beauvoisis) aux états-généraux de 1789, il y professa les principes de la majorité de son ordre; enfermé aux Carmes après le 10 août 1792, il y fut massacré avec son

frère, dont l'article suit. — Pierre-Louis de la Rochefoucauld-Bayers, né en 1744, fut agent général du clergé en 1775, et évêque de Saintes en 1782. Député du clergé aux états-généraux de 1789, il fut l'un des signataires de la protestat. du 12 sept. 1791. Après le 10 août, mu par un sentiment de pure amitié fraternelle, et sans qu'il existât contre lui aucun ordre d'arrestation, il alla joindre l'évêq. de Beauvais dans la prison des Carmes, et subit le même sort. La veille de leur martyre, ces deux respectables victimes de la fureur révolutionnaire avaient prescrit à leurs gens d'affaires d'acquitter sans délai tout ce qu'ils pouvaient devoir. — Marie-Charlotte de la Rochefoucauld, sœur des précéd., née en 1732, se voua de bonne heure à la vie religieuse, devint abbesse du Paraclet, puis de Notre-Dame de Soissons en 1778, fut emprisonnée pendant le régime de la terreur, et mourut à Soissons en 1806, presque dans l'indigence, après avoir donné l'exemple des vertus chrétiennes, et surtout de la plus entière résignation.

ROCHEFOUCAULD-BAYERS (le baron de La), d'une branche cadette, naquit au château de Boislivière. Voué de bonne heure à la profession des armes, il était déjà renommé comme un habile officier lorsque la révolution de 1789 vint l'arrêter dans sa carrière. Il alla se réfugier auprès des trois Condé, obtint le grade d'aide-major-général de la cavalerie et de chef d'état-major-général, et fit toutes les campagnes de cette petite armée. Rentré en France en 1802, il devint suspect à la police impériale, fut arrêté, en 1804, comme prévenu de correspondance avec Louis XVIII, et subit une détention de 9 mois. Sous la restaurat., il fut pair de France, lieut.-général, directeur-général du dépôt de la guerre, inspecteur-gén. de cavalerie, gouverneur de la 12e division militaire (Nantes), commandeur de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, du Grand-Prieuré de Russie, command. de l'ordre de St-Lazare, grand'croix de l'ordre de St-Louis, et chev. commandeur de l'ordre du St-Esprit. Il mourut à Paris en 1834.

ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (Franç.-Alex.-Frédéric, duc de la), long-temps connu sous le nom de duc de Liancourt, né en 1747, fut attaché comme grand-maître de la garde-robe à Louis XV, remplit ensuite les mêmes fonctions auprès de Louis XVI, et, lors de la convocat. des états-gén., fut élu par la noblesse du bailliage de Clermont en Beauvoisis. Quoiqu'il eût de bonne heure embrassé les nouv. idées politiq., et qu'il les professât hautement, il n'avait voulu se charger qu'avec l'agrément du roi de la mission de député; et il attendit de même que ce prince eût ordonné la réunion des deux premiers ordres au tiers-état pour prendre place à l'assemblée constituante parmi les plus zélés soutiens de la cause populaire. La loyauté de son caractère était appréciée du prince, qui cédant à ses conseils rappela Necker au ministère, et se rendit à l'assemblée pour y annoncer l'opportune concession qu'il faisait à l'opinion dominante. Le duc de Liancourt avait prouvé déjà en maintes occasions son profond attachement à la personne et à la fam. du monarque ; il s'était tenu à ses côtés dans les moments les plus difficiles, et bien qu'on ne l'eût pas admis dans la confidence du voyage de Varennes, il n'en défendit pas avec moins de chaleur l'inviolabilité royale dans toutes les discussions dont cet événement fut le prétexte. Après les événem. du Champ-de-Mars, il devint un des membres les plus actifs du club des Feuillants. Retiré à Liancourt après la clôture de l'assemblée constituante, il fut bientôt appelé, en sa qualité de lieutenant-général, au commandem. de Rouen (1792). Tout dans cette ville fut disposé pour offrir un sûr asile au roi après les attentats du 20 juin; mais la cour rejeta les propositions de M. de Liancourt, dont le plan, s'il eût été suivi, eût peut-être épargné à la France de bien amers regrets. La révolut. du 10 août amena sa destitution, et il n'échappa que par une prompte fuite aux fureurs des anarchistes, qui n'eussent pas manqué de lui faire expier son attachement au roi et à la constitution. Il s'embarqua au Hâvre, parvint en Angleterre, et se fixa dans la petite ville de Bury, d'où, après un séjour d'environ 18 mois, il se rendit en Amérique. Le temps de sa proscription fut employé par M. de Liancourt à s'instruire soigneusem. de ce qu'il était possible d'emprunter pour son pays aux institutions des divers états de l'Union, qu'il parcourut en tous sens jusqu'à l'année 1798, époque à laq. il revint en Europe. Lorsque la nouv. révolution du 18 brumaire lui permit de rentrer en France, il avait dans le même but visité la Hollande, le nord de l'Allemagne et le Danemarck. Dès 1780, il avait fondé dans sa propriété de Liancourt le noyau de cette célèbre école des *Arts et métiers*, transférée à Compiègne, ensuite à Châlons, avec une succursale à Angers, puis enfin à Toulouse, et qui fut si florissante sous sa direction. Rentré en possession de cette partie de ses biens, il y rétablit des manufactures, devenues bientôt très importantes. Elles fournirent, ainsi que d'autres établissements qu'il fonda successivement, de l'occupation aux indigents, et un asile aux enfants trouvés que lui-même allait chercher dans les hôpitaux. C'est au château de Liancourt que furent faits les prem. essais de la vaccine, et c'est de là que se répandit dans toute la France cette précieuse découverte. Appelé à siéger à la chambre des pairs lors de la prem. restauration, le duc de Liancourt prit le titre de duc de la Rochefoucauld, qu'il avait hérité de son cousin, assassiné à Gisors en 1792 (v. plus haut). Pendant les *cent-jours* il fut député du départ. de l'Oise au corps législatif, et l'année suiv. il reprit sa place à la chambre des pairs, où il continua de signaler l'indépendance de ses principes et la sagesse de ses vues. Entre autres fonctions gratuites que son zèle philanthropiq. lui avait fait accepter, il remplissait celle de membre du conseil spécial des prisons. Lorsque l'administrat., choquée de l'indépendance des représentations de ce conseil, lui donna une nouvelle organisation (juillet 1823), elle en exclut le duc de la Roche-

foucauld, qui, peu de jours après, par suite d'une lettre qu'à ce sujet il avait adressée dans les journaux au préfet de police, fut destitué de ses places également gratuites d'inspect.-général du conservat. des arts et métiers, de membre du conseil-général des prisons, du conseil-général des manufactures, du conseil d'agricult., du conseil-général des hospices de Paris, et du conseil-gén. du département de l'Oise. Le duc de la Rochefoucauld était encore président du comité pour la propagation de la vaccine : ce comité fut changé au mois d'août suivant, et il cessa d'en faire partie. Cette disgrâce n'enlevait à l'impassible patriarche du libéralisme que des moyens de signaler plus efficacement sa bienfaisance, son zèle patriotique et sa philanthropie, vertus qu'on peut encore exercer indépendamm. des places honorifiques. Aussi, lorsqu'il termina son honorable carrière, le 27 mai 1827, emporta-t-il les regrets d'un nombre considérable de personnes de toutes classes, dont il avait été l'ami ou le bienfaiteur. Une grande affluence de jeunes élèves de l'école des arts et métiers se pressa à son convoi ; ils voulurent porter en pompe ses restes jusqu'au cimetière ; mais la police intervint dans cette touchante solennité, et il en résulta un scandale déplorable qui compromit gravement la responsabilité de l'administration, dont il accusait au moins l'imprévoyance. La pairie de M. le duc de la Rochefoucauld a passé à M. le duc d'Estissac, son fils aîné. Un de ses autres fils, M. le comte Frédéric-Gaëtan de la Rochefoucauld, a publié en 1827 une *Vie du duc de la Rochefoucauld-Liancourt*, 1 vol. in-8. Les ouvr. de la Rochefoucauld sont : *Plan du travail du comité pour l'extinction de la mendicité, présenté à l'assemblée nation.*, 1790, in-4. — *Travail des comités de mendicité*, 1790, in-8. — *Des prisons de Philadelphie*, 1796, in-8, 4e édit., Paris 1819. — *Voyage dans les États-Unis d'Amérique* (de 1795 à 1798), 8 vol. in-8. — *État des pauvres, ou Hist. des classes travaillantes de la société en Angleterre* (extrait de l'ouvr. anglais de Morron), 1800, in-8. — *Notes sur l'impôt territorial de l'Angleterre*, 1801, in-8. — *Notes sur la législation angl. des chemins*, 1801, in-8. — *Système anglais d'attraction*, par Joseph Lancastre, 1815, in-8.

ROCHE-GUILHEM (de La), romancière, avait pris pour modèle Mlle de Scudéry. Élevée, à ce que l'on croit, dans la religion protestante, elle habita Paris jusqu'à la révocat. de l'édit de Nantes, et se retira en Hollande, où elle mourut en 1710. Ses ouvr. sont : *Astérie ou Tamerlan*, Paris 1675, 2 vol, in-12 (roman attribué par erreur à Mme de Villedieu par quelq. biographes). — *Histoire des guerres civ. de Grenade*, trad. de l'espagnol, 1683, 3 vol. in-12. — *Le grand Scanderberg*, nouvelle, 1688, in-12. — *Zingis*, hist. tartare, in-12, insérée dans un rec. d'*Hist. tragiques et galantes*, 1715, 3 vol. in-12. — *Nouvelles historiq.*, 1692, in-12. — *Amours de Néron*, 1695, 1713, in-12. — *Arioviste*, hist. romaine, 1696 ou 97, in-12 — *Hist. des Favorites*, in-12. — *L'Amitié singulière*, 1708. — *Dernières œuvres, contenant des hist. galantes*, 1708, in-12. — *Aventures grenadines*, 1710, in-12. Tous ces ouvr. sont assez mal écrits, mais ne manquent pas d'intérêt.

ROCHEJACQUELEIN (Henri de La), l'un des plus illustres chefs de l'insurrection vendéenne, né près de Châtillon-sur-Sèvre (Poitou) en 1773, était fils du marquis de la Rochejacquelein, colonel du rég. de Royal-Pologne (cavalerie). Élevé à l'école militaire, il avait 16 ans à l'époque de la révolut., et ne suivit point son père dans l'émigration. Appelé en 1790 à faire partie de la garde constitutionnelle du roi, il quitta Paris après le 10 août, et se retira dans la terre de Clisson, auprès du marq. de Lescure, son parent et son ami. Unis par les mêmes sentiments, à peu près du même âge et ayant les mêmes intérêts, ils ne tardèrent pas à prendre une part active aux tentatives déjà commencées dans leur province pour le rétablissem. de la monarchie, dont la ruine semblait consommée par le crime du 21 janvier 1793. L'insurrection avait éclaté dans le départem. de la Vendée, lorsque les habitants des paroisses voisines de Châtillon vinrent demander au jeune la Rochejacquelein de se mettre à leur tête. Il accepte sans hésiter ce commandem., joint Bonchamp et d'Elbée qui étaient déjà sous les armes, et apprend qu'une division de l'armée républicaine menace les propriétés de sa famille ; il court à la rencontre des assaillants, et bientôt renforcé par de nouv. pelotons d'insurgés, il harangue ainsi sa troupe : « Je suis encore bien jeune, sans expérience ; mais je brûle de me rendre digne de vous commander. Allons chercher l'ennemi : si je recule, tuez-moi ; si j'avance, suivez-moi ; si je meurs, vengez-moi. » Les Vendéens répondent par des acclamations, attaquent les républicains retranchés dans le village des Aubiers, les dispersent et s'emparent de leur artillerie. La Rochejacquelein, s'avançant ensuite sur Châtillon et sur Tiffauges, se réunit aux autres rassemblem. royalistes, et partage avec eux les munitions qu'il vient d'enlever. Le 2 avril il prit part au combat de Beaupréau, à la suite duquel les troupes républic. se retirèrent au-delà de la Loire ; il contribua puissamment à la prise de Thouars, partagea la défaite des royalistes à la première bataille de Fontenay, assura, par une charge heureuse, le succès qu'ils obtinrent peu de jours après sur le même terrain, enleva le camp retranché de Varrins le 7 juin, et pénétra un des prem. dans Saumur, qui tomba au pouvoir des Vendéens. A la bataille de Luçon, il commandait l'aile droite, où il préserva l'armée vendéenne d'une déroute complète, couvrit sa retraite, puis répara cet échec le 4 sept. à Chantonay. Lorsque la concentration des troupes républicaines eut mis de nouveau la Vendée en péril, la Rochejacquelein, ainsi que Lescure et Stofflet, tentèrent de couvrir Châtillon, mais sans succès. L'armée royale perdit la bataille de Chollet, et le torrent de fuyards entraîna la Rochejacquelein jusqu'à Beaupréau. Alors le jeune guerrier s'occupa de couvrir et d'assurer la retraite. Laissant

une forte arrière-garde dans la ville, il lui donna l'ordre de s'y défendre le plus long-temps possible, et de se porter ensuite rapidement sur les bords de la Loire. A St-Florent, la Rochejacquelein s'opposa opiniâtrém. au passage du fleuve par l'armée vendéenne, mais il fut bientôt forcé de céder au vœu de la masse qui croyait trouver son salut sur la rive droite. A Varades, Lescure blessé à mort désigna son ami comme le seul capable de rendre le courage aux Vendéens. Tous les autres chefs le proclamèrent, à l'unanimité, généralissime. La modestie du jeune héros le portait à refuser cet honneur; mais les acclamations de l'armée confirmèrent le choix de ses chefs. Les Vendéens se mettent en marche pour une expédition sur les côtes de Bretagne, dispersent un corps républic. qui couvrait Laval, livrent ensuite bataille, entre cette ville et le bourg d'Antrain, à l'armée commandée par le général Léchelle, et remportent un avantage signalé. Dans ces circonstances, la Rochejacquelein déploie les talents d'un capitaine expérimenté. L'armée royale se présente ensuite devant Granville, attaque cette place sans succès, bat une seconde fois les républicains sur la route d'Antrain, en se retirant vers la Loire, occupe successivement Laval et La Flèche, échoue dans son attaque d'Angers, et se voit forcée de tourner le dos au fleuve qu'elle espérait pouvoir repasser. La Rochejacquelein la dirige alors sur le Mans, dont il se rend maître. Mais cette ville devient le tombeau des troupes roy. qui y sont attaquées et forcées par les républicains. Le généralissime, à la tête de quelq. cavaliers, réussit à gagner la route de Laval, pousse jusqu'aux Ancenis où il espère traverser la Loire, se jette avec Stofflet et un autre officier dans un batelet, atteint la rive gauche du fleuve, s'enfonce dans l'intér. du pays, pénètre jusqu'à Châtillon, se retranche ensuite avec 7 à 800 Vendéens dans la forêt de Vezin, y passe le reste de l'hiver, inquiétant les communications des républicains, et périt dans une rencontre au bourg de Nouaillé, le 4 mars 1794. Ainsi fut terminée la courte mais glorieuse carrière de la Rochejacquelein, qui semblait, par son caractère, appartenir aux temps héroïques de la chevalerie. Généralissime à 22 ans, il triompha seize fois, en dix mois, avec une armée qui venait d'être créée, et dont une partie des soldats n'avait d'autre arme que des bâtons ou des ustensiles d'agricult. On trouve de gr. détails sur Henri dans les *Mémoires* de M^me^ la marq. de la Rochejacquelein, épouse de celui dont l'art. suit. — Louis DUVERGIER, marq. de LA ROCHEJAQUELEIN, frère puîné du précédent, né en 1777 à St-Aubin de Baubigné (Poitou), avait 12 ans lorsque la révolution éclata. Il suivit son père en Allemagne, fit ses prem. armes dans le régiment autrichien de La Tour, passa ensuite au service de l'Angleterre, fit deux campagnes dans l'île de St-Domingue, rentra en France en 1801, et épousa la veuve du marquis de Lescure. Sous les régimes consulaire et impérial il vécut retiré dans ses terres, épiant l'occasion de servir avec fruit la cause pour laquelle son frère avait si dignement succombé. Dès le mois de mars 1813, il se concerta avec un agent du roi Louis XVIII; et lorsque le parti royaliste eut pris, par le concours de ses démarches actives, une consistance à Bordeaux, il fut député près du duc d'Angoulême, alors à St-Jean-de-Luz, pour offrir au prince l'hommage de cette ville. A la restaurat., La Rochejaquelein fut nommé commandant des grenadiers royaux de la garde, et lors de la catastrophe du 20 mars 1815, il protégea la retraite du roi jusqu'à Gand. De cette ville il passa en Angleterre, à l'effet d'y solliciter des secours pour la Vendée, obtint des armes, des munitions et quelques subsides, débarqua sur la côte de St-Gilles, et souleva une partie des habitants. Dans une réunion qui eut lieu à Palluau, la Rochejaquelein fut reconnu général en chef par MM. Sapinaud, de Suzannet, d'Autichamp, et quelq. autres chefs de l'ancienne Vendée. Mais la dissidence naquit bientôt entre ces mêmes chefs, par suite des propositions qui leur furent faites, au nom du gouvernem., de suspens. d'armes et de pacification. La Rochejaquelein était auprès de l'amiral anglais qui commandait la croisière sur cette partie des côtes de France, lorsqu'il apprit qu'une colonne royaliste était déjà licenciée, et que deux autres se retiraient dans l'intérieur du pays. Dans le même temps le général Travot s'avançait avec un fort détachement de troupes impériales vers Ste-Croix-de-Vic, où allait s'opérer un nouveau débarquem. d'armes, de munitions, etc., pour l'armée vendéenne. La Rochejaquelein, n'écoutant que son dévouem., presse ce débarquem., qu'il protége avec une poignée de paysans insurgés; puis il s'avance au-devant de ses adversaires, et rencontre au village de Mathes une avant-garde commandée par le général Estève. Pendant l'action, il est atteint d'une balle dans la poitrine, et expire sur le champ de bataille. Sa mort achève la déroute des Vendéens. A son retour à Paris, Louis XVIII créa le fils aîné de la Rochejaquelein pair de France. Auguste de la Rochejaquelein, frère de Henri et de Louis, qui avait accompagné ce dernier dans la Vendée et avait été blessé près de lui au combat de Mathes, obtint le commandement du 1^er^ régiment des grenadiers à cheval de la garde royale.

ROCHELLE (BARTHÉLEMI LA), acteur comiq., né à Paris en 1748, après avoir joué quelque temps en province, obtint, en 1782, l'ordre de débuter au Théâtre-Français, dans l'emploi de valet, fut admis comme sociétaire en 1787, et mourut d'une maladie de cœur en 1807. Il a créé et joué avec succès différents rôles de son emploi dans des comédies modernes; ceux où le public le voyait avec le plus de plaisir étaient les valets fourbes et audacieux. Il imitait aussi très plaisamment l'accent gascon et le baragouin des étrangers.

ROCHEMORE ou ROCHEMAURE (JACQUES de), littérat., né à Lunel vers 1520, d'une famille ancienne, cultiva les lettres avec succès, ainsi que sa seconde épouse, Marguerite de Cambis, s'attacha particulièr. à la littérat. espagnole, et mourut

vers 1571. On a de lui : *le Favori de Court, contenant plus. advertissements et bonnes doctrines pour les favoris des princes et autres seigneurs et gentilshommes qui hantent les courts*, trad. de l'espagnol, Lyon, 1556; Anvers, 1557, in-8. — *Les Quatre derniers livres des propos amoureux, dont les quatre prem., par l'injure du temps, ont été perdus et ne se trouvent, contenant les discours et mariage de Clitophant et de Leucippe*, trad. de l'espagn., 1556, in-16. — Louis de Rochemore, de la même famille, chef de la branche de Gallargues, fut chargé de plus. négociat. par Henri IV. Il est question de ce personnage dans l'*Histoire* du présid. de Thou, qui le désigne sous le nom de *Rupemorus*. — Rochemore (J.-B.-Louis-Timoléon, marq. de), de la même branche, né en 1695, mort en 1740, s'est fait connaître par plusieurs pièces de vers gracieuses, dont une est citée avec éloge par Voltaire. — Alexandre-Henri-Pierre, marquis de Rochemore, neveu du précédent, né à Nîmes vers 1725, mort en 1790, secrét.-perpét. de l'acad. de cette ville, a publié quelq. *odes* et *mém.* sur les anciens Volces arécomiq., et sur Nîmes, capitale de ces peuples, extrait d'un grand ouvrage sur les antiquités de Nîmes, entrepris avec le docteur Razoux. Il a laissé plus. opuscules MSs., en vers et en prose. — Pierre-Joseph de Rochemore, frère du précéd., nommé évêque de Montpellier à la suite du concordat de 1802, refusa d'en remplir les fonctions, aimant mieux garder un poste moins élevé, et mourut à Nîmes en 1811, regretté de ses concitoyens.

ROCHEPOSAI (Henri-Louis CHATEIGNER de La), évêque de Poitiers, naquit en 1577 à Tivoli près de Rome. Son père était alors ambassadeur du roi Henri III, près du pape Grégoire XIII. Il eut pour maître Jos. Scaliger, un des savants les plus distingués de son temps. Destiné à l'état ecclésiast., il prit les quatre ordres mineurs à Rome, la prêtrise à Paris, et succéda en 1611, sur le siége de Poitiers, à Geoffroi de St-Belin. C'est sous son épiscop. qu'eut lieu à Loudun, ville de son diocèse, le fameux procès d'Urbain Grandier. Il défendit Poitiers contre le prince de Condé qui voulait s'en emparer en 1614, après s'être brouillé avec la cour. Ce prélat mourut d'apoplexie en 1651. On a de lui un *Recueil des axiomes de philosophie et de théologie; Exercitationes ad diversos Scripturæ libros*, Poitiers, 1640, in-fol. (ces commentaires avaient été d'abord publ. séparém.). — *Nomenclator S. R. E. cardinalium qui ab anno* 1000 *comment. sunt*, Rouen, 1653, in-4. — *Dissertationes ethicæ politicæ*.

ROCHESTER (Jean WILMOT, comte de), seign. anglais, célèbre par son esprit et ses aventures romanesques, né en 1648 dans le comté d'Oxford, était fils du comte de Rochester, plus connu sous le nom de Henri Wilmot, qui prit une part notable aux guerres civiles sous le règne de Charles Ier, et qui mourut avant la restaurat. de 1660. Le jeune Rochester fit un voyage en Italie, au sortir de ses études, et de retour en Angleterre fut présenté à la cour de Charles II. Il n'avait encore que 18 ans. Doué d'une figure remarquable, d'une politesse exquise, d'une conversation spirituelle, d'une maturité de goût et de talent peu commune à son âge, il eut un début brillant, obtint d'abord la faveur du roi, et voulut la justifier par ses services. Dans la guerre maritime entreprise contre la Hollande, pend. l'hiver de 1665, il acquit une réputation de bravoure qu'il ne démentit point dans la campagne suivante, mais qu'il ternit singulièrement, après son retour à Londres, en refusant de se battre avec lord Mulgrave (d'autres disent avec Buckingham), qui se croyait offensé par lui. Son caractère caustique et médisant lui attira de nombreux ennemis; et Charles II, qui n'était pas lui-même épargné par son favori, le bannit souvent de sa présence, mais l'adroit et spirituel courtisan avait le secret de se faire toujours pardonner. Pendant ces exils momentan., Rochester recherchait dans Londres, au sein des différ. classes de la société, des moyens de distraction conformes aux principes de perversité qu'il afficha toute sa vie. Usé par ses débauches et des excès de tous genres, il mourut en 1680, dans la 33e année de son âge, après avoir montré, dans ses derniers moments, quelques remords de sa vie passée. On a de lui quelq. pièces de vers qui ont été recueillies et publiées après sa mort, par Jonhson, puis réunies avec celles de Roscommon, de Dorset, etc., Londres, 1739, 2 vol. in-12. Il a été publié plusieurs édit. des *Œuvres* de Rochester, en 1771, 1774 et 1821, toutes en 2 vol. in-12.

ROCHON (Alexis-Marie), astronome, né à Brest, en 1741, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastiq., et obtint un bénéfice; mais entraîné par sa passion pour les sciences exactes et les voyages, il ne fut jamais que clerc tonsuré. Nommé en 1765 biblioth. de l'acad. royale de marine, établie dans sa ville natale, et correspond. de l'acad. des sciences, il obtint l'année suiv. le titre d'astronome de la marine, et s'embarqua en cette qualité, sur un vaisseau qui transportait à Maroc le général Breugnon, ambassadeur extraordin. auprès du sulthan, et le consul Chénier qui allait y résider comme agent général de la nation française. Rochon fit quelques observat. curieuses tant à Cadix, où il relâcha, qu'à Maroc, et détermina plusieurs longitudes par les distances de la lune au soleil et aux étoiles. En 1768, le gouvernem. chargea Rochon d'aller reconnaître les îles et les écueils qui séparent les côtes de l'Inde des îles de France et de Bourbon. Il s'acquitta de cette mission avec succès. Après avoir reconnu l'île de Madagascar, dans l'intérêt des sciences, des arts et du commerce, il explora les rescifs, les écueils et les îles au nord de l'Ile-de-France, traversa les Maldives, prolongea la côte du Malabar, et prévint (dans les parages de Ceylan) la perte de la corvette sur laquelle il était embarqué, et de sa conserve, en indiquant la position de la *petite basse*, et en faisant connaître au capitaine le danger qu'il courait. Rochon, dans la traversée pour revenir en France, s'étant arrêté à la Corogne, reçut en présent, du capitaine-général

de la Galice, un grand lingot de platine, ce qui le mit à même de s'occuper plus tard de ce métal précieux pour la fabricat. des miroirs de télescopes et d'autres instruments nautiques. En 1771, il accompagna M. de Kerguelen dans l'expédit. confiée à ce dernier; mais peu satisfait des procédés de ce command. à son égard, il n'alla point au-delà de l'Ile-de-France. De retour à Brest en 1772, ses services le firent créer, deux ans après, conjointement avec l'académic. J.-B. Leroy, garde du cabinet de physique et d'optique du roi, établi au château de la Muette. Rochon dans ce poste tranquille, dirigea ses recherches sur les instruments d'optique. Ses connaissances variées et son zèle infatigable lui firent confier de nouvelles missions en Bretagne, dans le Berri et le Nivernais. Il obtint la place d'astronome-opticien de la marine en 1787, fut envoyé à Londres en 1790, au sujet du nouveau système de poids et mesures qu'on voulait introduire en France, fut nommé, la même année membre de la commission des monnaies, et chargé, en 1792, d'examiner les différents projets proposés pour le dessèchem. des eaux stagnantes de la Seine à Neuilly, près de Paris. Dépouillé de toutes ses places à cette même époque, Rochon se retira dans sa ville natale, où il continua de s'occuper, avec la même application, de travaux d'utilité publique. Il inventa des gazes métalliques en fil de laiton et de fer, recouvertes d'un enduit solide et transparent, pour la construct. des fanaux de soute employés dans les vaisseaux. Il forma en 1795, à Brest, un atelier pour la fabrication des lunettes nécessaires à la marine, qui en fut bientôt pourvue d'excellentes, grâce à ses soins. Cette même année, Rochon fut compris au nombre des savants destinés à former l'Institut. Il proposa, en 1796, de construire un observatoire au port de Brest, et il en fut nommé le prem. direct. En 1802, il vint à Paris, reçut la permission de s'y fixer, et obtint un logement au Louvre. Continuellement occupé du progrès des sciences, malgré les infirmités de la vieillesse, il mourut en 1817. On a de lui : *Opuscules mathém.*, 1768, in-8, renfermant quelq. *mémoires* adressés à l'acad. des sciences, et plus. autres. — *Recueil de mémoires sur la mécanique et sur la physique*, 1783, in-8.—*Nouveau Voyage à la mer du Sud*, rédigé d'après les plans et les journ. de M. Croset, 1783, in-8. — *Voyages à Madagascar et aux Indes-Orientales*, 1791, in-8; 1802, 3 vol. in-8; nouv. édition sous le titre de : *Voyage aux Indes-Orientales et en Afrique... avec une dissertation sur les Iles-de-Salomon*, 1807, in-8; traduits en allemand et en angl. — *Aperçu... des avantages qui peuvent résulter de la conversion du métal de cloches en monnaie coulée*, etc., 1791, in-8 de 23 pages. — *Compte rendu des expériences*, etc., suite de l'opuscule précéd., in-8. — *Essai sur les monnaies anciennes et modernes*, 1792, in-8. — Des *Mém.* lus à l'Institut, de 1800 à 1812, *sur la construct. des verres lenticulaires et achromatiques; sur les marées; sur la navigation intérieure; sur une lunette faite avec un prisme de cristal d'Islande; sur le gaz de fil de fer; sur l'art de multiplier les copies; sur la construction d'un micromètre prismatique; sur l'emploi des gazes métalliques; sur l'emploi du mica pour l'éclairage; sur un moyen de rendre potable l'eau de mer*, etc. Delambre a lu une *notice* sur Rochon, dans la séance publique de l'acad. des sciences du 16 mars 1818.

ROCHON DE CHABANNES (MARC-ANTOINE-JACQUES), auteur dramatique, né à Paris en 1730, débuta par deux ou trois opéras-comiques assez médiocres, et donna ensuite au Théâtre-Français plusieurs comédies, dont quelq.-unes eurent du succès. Deux sont restées au répertoire : *Heureusement*, dont le sujet est tiré d'un conte de Marmontel, et *les Amants généreux*, imitat. de *Minna* de Lessing. Il travailla plus tard exclusivem. pour le Grand-Opéra, et mourut en 1800. On a de lui, outre son *Théâtre* (1786, 2 vol. in-8) : *la Noblesse oisive*, 1756, in-12. — *Satire sur les hommes*, 1758, in-12. — *Discours philosophique et moral*, en vers, 1768, in-12. — *Le Duel*, comédie non représentée, 1779, in-8. — *Observations sur la nécessité d'un second Théâtre-Français*, 1780, in-12, de 47 pages. La Harpe a porté un jugem. trop sévère sur Rochon de Chabannes, dans son *Cours de littérature*.

ROCHOW (FRÉDÉRIC-ÉVERARD de), chanoine et dignitaire du grand chapitre de Halberstadt, né à Berlin en 1734, suivit d'abord la carrière militaire, fut officier de cavalerie, et fit quelques campagnes de la guerre de sept ans; mais des blessures qu'il reçut en 1757 l'obligèrent de quitter le service. Retiré dans ses terres, il acquit, sans maître, une grande connaissance du latin et des langues modernes, des notions étendues sur l'économie politique et rurale, l'histoire naturelle et l'hist. politique, s'occupa en même temps du bien-être de ses paysans, établit des écoles sur ses domaines pour l'instruction de la jeunesse, composa lui-même plusieurs traités élémentaires, et mourut en 1805 dans une de ses habitations, près de Postdam. On a de lui, outre quelques livres élémentaires d'éducation, un ouvrage en allemand sur l'histoire de ses écoles, 1795, in-8. Le mode d'instruct. de ce philanthrope a quelque rapport avec celui de Pestalozzi.

ROCKINGHAM (CHARLES-WATSON WENTWORTH, marquis de), homme d'état, né en 1730, succéda à son père, premier marquis de Rockingham, dans ses titres et dans ses dignités en 1750. Exerçant par son immense fortune et par ses qualités privées une grande influence dans le parti whig, il fut placé en 1765 à la tête du ministère, avec les fonctions spéciales de premier lord de la trésorerie. Il eut d'abord à s'occuper des affaires d'Amérique, et prit dans ces circonstances épineuses un parti mitoyen qui ne satisfit personne. Plusieurs de ses principaux partisans, entre autres Pitt, ayant déserté sa cause, il quitta le minist. en juillet 1766. L'année suivante il refusa les propositions qui lui furent faites sous le ministère du duc de Graf-

ton, se réconcilia en 1770 avec lord Chatam (Pitt), qui avait été son successeur immédiat, et agit de concert avec lui pour repousser les mesures proposées par lord North, alors à la tête du cabinet. Après la chute de ce dernier (1782), le marquis Rockingham fut replacé à la tête de l'administration, avec le titre de premier lord de la trésorerie; mais sa mort, arrivée le 1er juillet de la même année, amena la dissolution de ce nouv. ministère. Passionné pour la constitution anglaise, élevé dans les principes des whigs, dont il fut long-temps considéré comme le chef, Rockingham avait conçu dès son enfance l'opinion qu'il était nécess., pour la prospérité de l'Angleterre, que le gouvernem. fût confié à ce parti, et c'est dans ce sens qu'il dirigea tous ses actes politiques, où d'ailleurs il ne fit point preuve de talents transcendants.

ROCOLES (Jean-Bapt. de), historien médiocre, né à Béziers en 1630, entra d'abord dans l'ordre de St-Benoît, où il s'appliqua à l'étude des langues anciennes et de l'histoire. Ayant obtenu sa sécularisation, il se fit recevoir docteur en droit canonique, et obtint les titres de conseiller et aumônier du roi, avec la charge d'historiographe, et un canonicat de la collégiale de St-Benoît. Mais vers la fin de 1672, par une résolut. subite, il partit pour Genève, muni de lettres de recommandat. du ministre Claude et de Bayle, et y embrassa le culte réformé. S'étant rendu à Berlin l'année suivante, il y fut bien accueilli par l'élect. de Brandebourg, qui lui donna le titre de son historiogr. avec une pension. Ennuyé bientôt de son séjour à Berlin, il demanda la permission de se retirer à Leyde, où il se mit aux gages des libraires, et ouvrit un cours de droit. Après la prise de Nimègue, en 1678, Rocoles revint en France et rentra dans l'Église romaine; mais, n'ayant pu recouvrer ses emplois, il ne tarda pas à retourner en Hollande pour y professer de nouv. la religion réformée. Enfin, lassé de sa vie aventureuse, ayant perdu la femme qu'il avait épousée pend. son séjour à Berlin, il revint une seconde fois en France en 1685, obtint le pardon de ses erreurs, fut rétabli dans son canonic., et mourut à Paris en 1696. On a de lui : *Introduction génér. à l'histoire*, 1662, 1672, 2 vol. in-12. — *Dialogues de Luxembourg*, ouvrage cité par Bayle, mais dont on ne connaît ni la date ni le format. — *Abrégé de l'histoire d'Allemagne*, 1679, in-12. — *Histoire véritable du calvinisme*, etc., 1683, in-12. — *Les Amours d'Antiochus*, 1683, in-12. — *Les Imposteurs insignes*, etc., 1683, in-12, fig., rare. — *Vie du sulthan Gemes* (Zizim), *frère de Bajazet*, 1683, in-12. — *Vienne assiégée deux fois par les Turks, en 1529 et 1683*, etc., 1684, in-12, fig. — *La fortune marâtre de plus. princes et grands seigneurs de toutes les nations, depuis deux siècles*, 1684, in-12, fig., rare et recherché. — *Ziska, le redoutable aveugle*, etc., etc., 1685, in-12. Rocoles a publié une édit. du *Monde* de Davity, et laissé des trad. d'Hérodote et de Tacite, ainsi qu'une *Vie* (en lat.) de Joachim Rouaut, maréchal de France.

RODE (Christian-Bernard), peintre et graveur, né à Berlin en 1725, vint à Paris prendre des leçons de Carle Vanloo et de Restout, passa ensuite quelque temps en Italie, revint en Allemagne, se livra au genre de l'histoire et du portrait, devint direct. de l'académie des arts de Berlin, et mourut en 1797. On a de lui quelques tableaux assez remarquables qui ornent plusieurs églises de Berlin, des peintures à fresque dans le palais de Sans-Souci, des portr., etc.; mais c'est surtout comme graveur à l'eau forte qu'il a obtenu de la réputat. Son œuvre en ce genre se compose d'environ 150 pièces, dont on trouve l'indication dans le *Manuel de l'amateur* de Huber et Rost. — Jean-Henri Rode, frère du précéd., né à Berlin en 1727, étudia l'art de la gravure à Paris sons J.-G. Wille, revint ensuite dans sa patrie, grava plus. planches d'après les dessins de son frère, et mourut prématurément en 1759.

RODE (Pierre), l'un des plus célèbres violonistes français, né à Bordeaux en 1774, reçut les prem. leçons de Viotti, et, après s'être fait entendre dans plus. concerts à Paris, visita les capitales de l'Europe. Il obtint les plus brillants succès en Hollande, à Hambourg, à Berlin, en Angleterre, en Russie. De retour en France, il fut nommé professeur de violon au Conservatoire, et mourut à Bordeaux le 25 nov. 1833. Ses *Concertos* de violon, ses *Airs* variés et ses *Quatuors* sont des composit. remarquables par l'élégance et la grâce des idées.

RODELLA (Jean-Baptiste), littérateur et biographe, né en 1724 dans le Brescian, embrassa l'état ecclésiastique, fut secrétaire du comte Mazzuchelli, et son collaborateur dans les *Scrittori d'Italia*, etc. Après la mort de son bienfaiteur, pour se distraire du chagrin qu'il en ressentait, il écrivit sa *Vie* (*Vita, costumi e scritti*, etc., 1766, in-8), qu'il publia sous le nom de *Nigrelio accademico agiato*, puis s'occupa de rédiger 4 vol. in-fol. de *Notices biographiq.*, dont la publicat., avec celle de deux volumes de Mazzuchelli restés inéd., complète l'histoire des écrivains italiens jusqu'au milieu du 18e S. Ce laborieux biographe mourut à Brescia en 1794. On a de lui, outre les écrits déjà cités, plus. ouvr., tous publiés sous des noms supposés. Ce sont quelques traités ascétiques traduits du français, des sonnets et des lettres, dans la *Raccolta calogerana;* des notices biographiq., publ. séparément; un opuscule extrêmem. rare, intitulé : *le Venticinque novelle di dom Tragino della Bastia di Britheinopoli per Simone Piscopio*, 1781, in-16. Il a laissé MSs. les *Éloges des dames brescianes.* On trouve la liste détaillée de ses ouvr. à la suite de son *Éloge*, par le P. J. Gussago, 1804, in-8.

RODERIC ou RODRIGUE, dernier roi des Visigoths en Espagne, fils de Théodefred, duc de Cordoue, à qui le roi Witiza avait fait crever les yeux, se révolta contre ce dern., le vainquit, et fut proclamé roi à sa place vers l'an 710. Aucun aut. contemporain n'a écrit son hist., et il peut être permis

de croire que les malheurs de l'Espagne, à l'époq. du règne de Roderic, provinrent moins de sa conduite personnelle que des vices et de la tyrannie de Witiza, de la vengeance de ses fils, de son frère Oppas, archevêq. de Séville, et du comte Julien, son beau-frère, gouverneur de Ceuta. Dans cette hypothèse, l'histoire de Caba ou Florinde, fille du comte Julien, outragée par Roderic, serait une fable. Nous suivrons, dans le récit succinct de la catastrophe qui rendit les Maures maîtres de la plus grande partie de l'Espagne, la vers. des historiens arabes de préférence à celle des historiens espagnols, qui, dans leur ressentiment national, se sont attachés à flétrir la mémoire du monarque visigoth jusque dans ses dern. moments. Les partisans de Witiza ayant engagé dans leur querelle les Arabes, conquérants de l'Afrique-Septentrion., ceux-ci débarquèrent sur la côte d'Algésiras au mois d'avril 711, sous la conduite de Tarik-ben-Zeyad, et prirent position sur la montagne Calpé, aujourd'hui Gibraltar. Un prem. corps de troupes composé de l'élite de la cavalerie espagn., envoyé contre eux par Roderic, ayant été mis en déroute par la cavalerie musulmane, le prince visigoth s'avança bientôt lui-même à la tête de 80 à 90,000 hommes. La bataille eut lieu sur les bords de la rivière Lethe (dep. Guadalète), le 17 juill. 711, et dura 3 jours. Dans la dern. journée, Tarik ayant reconnu Roderic au luxe de ses vêtements et à la pompe de son entourage, fondit sur lui, et le perça d'un coup de lance. Furieux de la mort de leur prince, les chrétiens disputèrent encore la victoire avec tant d'acharnement, qu'elle ne devint complète pour les musulmans que le 26 juillet, après neuf jours de combats et de carnage. Tarik, après avoir coupé la tête de Roderic, la fit embaumer et l'envoya à Mousa, gouverneur d'Afrique, qui s'empressa de transmettre, avec la relation de la bataille, le trophée qui en attestait le succès. Ce récit diffère un peu de celui des historiens espagnols, qui font fuir Roderic pend. l'action pour aller cacher sa honte et ses remords dans une retraite obscure, où il termina sa déplorable existence. M. Robert Southey a publié sur la catastrophe de ce prince (célébrée au 14e S. dans plusieurs romances espagnoles qui ont été traduites et publiées en 1822 par M. Abel Hugo) un poëme intitulé : *Roderic, dern. roi des Goths*, trad. en français par Bruguière, 1821, in-8. Ce même sujet a été mis sur la scène par M. Guiraud, sous le titre du *Comte Julien*, tragédie, 1823, in-8.

RODERIC, évêque de Zamora. — V. RODRIGUEZ.

RODERIQUE (JEAN-IGNACE de), né à Malmedi en 1697, entra dans l'ordre des jésuites, le quitta au bout de 8 ans, fit plusieurs voyages dans l'intér. de la France, puis vint à Cologne, où il épousa une veuve qui possédait le privilége de la *Gazette* française de cette ville. Cette feuille prospéra sous la direction de Roderique, qui mourut en 1756. On a de lui : *Dissertationes de abbatibus, origine abbatiarum inter se unitarum Malmundariensis et Stabulensis*, etc., etc., Wurtzbourg, 1727, in-fol., ouvrage polémique contre dom Martène et Ursin Durand. — *Dissertatio tertia*, etc., sur le même sujet, Cologne, 1731, in-fol. — *Coloniensis Ecclesiæ de suæ metropoleos origine*, etc., ib., 1731, in-4. — *Historiæ universalis institutiones*, Louvain, 1734, in 8. — *Correspondance des savants*, ouvr. périodique publié en 1743, in-12, et qui n'a pas existé au-delà de cette année.

RODIER (MARC-ANTOINE), jurisconsulte, né à Carcassonne en 1701, mort en 1778, était avoc. au parlem. de Toulouse, et suivit long-temps le barreau de cette ville. On a de lui : *Questions sur l'ordonnance de Louis XIV du mois d'avril* 1667, 1761, 1769, in-8. — *Rec. des édits, déclarations, arrêts du conseil et arrêts du parlement de Toulouse depuis* 1667, *concernant l'ordre judiciaire*, 1766, 2 vol. in-8.

RODIER, sous-gouverneur de la banque, né à Lyon, entra de bonne heure dans la maison Delessert. Lorsque le 9 thermidor eut rendu quelque sécurité aux bons citoyens, il vint reprendre sa place dans cette maison, et y resta jusqu'en 1804. Le gouvern. s'étant occupé d'organiser la banque de France sur des bases plus larges et plus solides, Bonaparte, alors 1er consul, l'appela à la place de sous-gouverneur, qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 1832; il était âgé de 69 ans.

RODNEY (GEORGE BRIDGE), amiral anglais, né à Londres en 1717, entra de très bonne heure dans la marine royale, fut lieutenant de vaisseau à 25 ans, capitaine en 1747, se distingua la même année dans un combat contre une escadre française, fut nommé en 1749 commandant en chef de la station et de l'île de Terre-Neuve, devint contre-amiral en 1759, s'empara en 1761 des îles St-Pierre, la Grenade, Ste-Lucie et St-Vincent, fut promu en 1770 au grade de vice-amiral des escadres blanche et rouge, et l'année suivante obtint celui d'amiral. Il fit ensuite un voyage en France pour réparer le désordre que des dépenses extraord., faites pour obtenir son élection au parlem., avaient mis dans ses finances. Fixé aux environs de Paris, il y vécut pendant quelq. années dans l'obscurité. A son retour à Londres en 1779, il reçut le commandem. d'une flotte de 20 vaisseaux destinée à agir contre les Antilles. Plus heureux contre les Espagnols que contre les Français, Rodney, dans un engagement qu'il eut avec don Juan Langara, en février 1780, lui prit 8 vaisseaux. Il soutint sa réputat. dans les autres opérat. maritimes qui eurent lieu de 1780 à 1782, et le 9 avril de cette dern. année, il remporta un avantage signalé dans l'action qu'il engagea avec la flotte française, sous les ordres du comte de Grasse. Cinq vaisseaux, au nombre desquels était l'amiral, restèrent au pouvoir des Anglais, et ce succès eut encore pour résultat d'assurer au gouvernem. britannique la supériorité navale, d'où dépendait la conservat. des colonies qui lui restaient aux Iles du Vent. Au retour de Rodney en Angleterre, les deux chambres lui votèrent des remercîments, le nommèrent baron, pair, et lui assignèrent une pension de 2,000 livres

sterl., reversible à ses héritiers. Cet amiral mourut à Londres en 1792.

RODOALD, roi des Lombards, succéda à Rotharis, son père, en 652, et fut tué au commencem. de l'année 653 par un Lombard dont il avait outragé la femme. Il n'a régné que cinq mois.

RODOGUNE. — V. Démétrius II *Nicator*.

RODOLPHE Ier, fondateur de la monarchie autrichienne, né en 1218, fils du comte de Habsbourg (Albert-le-Sage), fut élevé dans les camps de l'emper. Frédéric II, dont il était parent et excella de bonne heure dans tous les exercices militaires. Son père étant mort dans la Palestine en 1240, il hérita seul, comme aîné, du landgraviat de la Haute-Alsace, du bourgraviat de Rheinsfeld, et concurremm. avec ses deux frères, de quelques domaines dans la Souabe et dans le Brisgau, et du comté de Habsbourg, situé en Suisse, dans la partie nord du canton de Berne. Cet héritage le mit à même de lever un corps d'aventuriers, avec leq. il fit la guerre à plus. seigneurs, ses voisins, dont il avait à se plaindre. Il servit ensuite sous Ottocare, roi de Bohême, et fut engagé dans d'autres hostilités, tant en Suisse qu'en Alsace. Dans ces temps d'anarchie et presque de barbarie, Rodolphe se fit singulièrement remarquer par une conduite bien opposée à celle des autres grands seigneurs. Il purgea les routes des brigands qui les infestaient, et protégea les habitants des villes contre les vexations de la noblesse. C'est ainsi qu'il sut se concilier la confiance des républiques voisines de ses états. Les cantons d'Uri, d'Underwald et de Schweitz le choisirent pour protecteur et pour chef. Il fut nommé préfet et général du canton de Zurich, et battit en cette qualité les troupes d'une confédération puissante formée contre ce même canton, et dont le comte de Tockenbourg était un des principaux chefs. La réputation qu'il avait acquise fixa sur lui le choix des électeurs de l'empire germanique qui l'élurent le 29 sept. 1273, roi des Romains. Les ambassadeurs d'Ottocare, l'un des candidats, protestèrent contre cette élection; mais Rodolphe s'empressa de demander et obtint du pape Grégoire X la confirmation des droits qui lui étaient conférés par son élection et son couronnem., en souscrivant aux condit. qu'Othon IV et Frédéric II avaient juré d'observer, en renouvelant toutes les donations faites au St-siége par les empereurs, et en promettant de marcher en personne contre les infidèles. Le nouveau roi des Romains et le pape eurent, à Lausanne, une entrevue, où ils terminèrent les négociations, et s'unirent par les liens de l'amitié. Rodolphe prit l'engagement de se rendre à Rome, l'année suiv. pour y recevoir la couronne impériale. A l'issue de l'entrevue ce prince et ceux qui l'accompagnaient prirent la croix. Cependant Ottocare, sommé de faire hommage pour ses fiefs au nouveau chef de l'empire, répondit avec dédain, ne donnant à Rodolphe que le titre de comte. La diète d'Augsbourg irritée somma le fier roi de Bohême de restituer le duché d'Autriche, la Carinthie et la Carniole qu'il avait usurpés, et de rendre hommage pour le reste de ses états. Ce prince, persistant dans ses refus, viola les lois des nations en faisant mettre à mort les hérauts qui lui notifièrent le décret de sa mise au ban de l'empire. Rodolphe, secondé par la plupart des princes et encore plus par le mécontentement des états autrichiens, défit d'abord Henri, duc de Bavière, le plus puissant allié d'Ottocare, le contraignit à renoncer à cette alliance, et s'avança sans rencontrer d'obstacle jusque sous les murs de Vienne. Le manque de vivres et la fatigue de ses troupes ne permirent pas au roi de Bohême de secourir la capitale de l'Autriche. Le gouverneur capitula après cinq semaines de résistance, et Ottocare se vit réduit à demander la paix, à faire hommage et à recevoir de son heureux concurrent l'investiture pour la Moravie, la Bohême et les autres états qui lui restaient. Rodolphe établit sa résidence à Vienne et se concilia l'affection de la noblesse autrichienne; mais voulant récompenser ceux qui l'avaient aidé dans sa conquête, il imposa de fortes contribut. à ses nouv. sujets et demanda un subside au clergé. Le mécontentement que ces mesures excitèrent enhardit le roi de Bohême à tenter de recouvrer ce qu'il avait perdu. Rodolphe fit d'abord quelques démarches pour éviter une rupture, puis se prépara à soutenir une lutte que l'animosité d'Ottocare rendait inévitable. Plusieurs princes, gagnés par ce dernier, gardèrent la neutralité ou se déclarèrent contre l'emper., qui de son côté conclut une alliance offensive et défensive avec Ladislas, roi de Hongrie. Le roi de Bohême s'avança en Autriche et menaça Vienne, dont les habitants proposèrent à Rodolphe de capituler. Mais ce prince, en confirmant leurs priviléges, obtint d'eux qu'ils se défendraient jusqu'à la dernière extrémité. Ayant reçu quelques renforts, notamm. un corps de troupes hongroises, après avoir forcé le roi de Bohême de lever son camp et lui avoir offert une réconciliat., il livra, le 26 août 1278, la mémorable bataille où Ottocare perdit la vie. L'empereur s'empara ensuite de la Moravie et pénétra dans la Bohême. Mais affaibli par le départ des Hongrois, il écouta les propositions que lui fit Othon, marquis de Brandebourg et neveu d'Ottocare, qui se disposait à défendre ce royaume, à la tête d'une armée nombreuse. Venceslas, fils du feu roi, fut reconnu roi de Bohême. Délivré de ses plus formidables ennemis, Rodolphe s'occupa de garantir à sa maison la possession des états autrichiens; mais ce ne fut pas sans peine qu'il y réussit. Après une nouvelle guerre en Bohême contre Othon de Brandebourg, régent de ce royaume pendant la minorité de Venceslas, en Suisse contre le comte de Savoie, Philippe, Rodolphe, parvenu à un âge assez avancé, voulut faire placer la couronne impériale sur la tête d'Albert, le seul fils qui lui restât. Ayant convoqué à cet effet une diète à Francfort en 1291, il espérait que les services qu'il avait rendus à l'Allemagne engageraient les électeurs à ne point abandonner la coutume, suivie presque toujours jusqu'alors, de laisser la dignité

impériale dans la même maison ; mais ils le refusèrent, sous le prétexte qu'il ne pouvait y avoir, dans le même temps, deux rois des Romains, et remirent la nomination à une autre diète. Rodolphe mourut à Germesheim le 15 juillet 1291, dans la 19e année de son règne. Ce prince, d'une taille gigantesque (près de 7 pieds), avait des manières séduisantes, une dévotion assez éclairée pour le temps, et le pouvoir ne changea pas ses inclinations bienveillantes. Élevé dans les camps, et constamm. livré aux travaux de la vie militaire, il n'avait pas eu le loisir de cultiver les lettres, et cependant il se montra le protect. des sciences et des arts. Il était parvenu par son courage, ses talents et sa persévérance, à jeter les fondements de cette puissance colossale que les princes de sa maison ont possédée dans la suite. Rodolphe s'était marié deux fois, et il est, suivant l'opinion du P. Barre (*Journal des savants*, mars 1752), la tige de toutes les maisons souveraines de l'Europe, existantes au milieu du 18e S. L'histoire de cet emper. n'a été bien éclaircie que dans le recueil publié par l'abbé de St-Blaise, Gerbert, sous ce titre: *De translatis Habspurgo austriacorum principum*, etc., 1772, in-4.

RODOLPHE II, empereur d'Allemagne, né à Vienne en 1552, était fils de Maximilien II et de Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint, et fut élevé, ainsi que son frère l'archiduc Ernest, à la cour de Philippe II. Couronné roi de Hongrie en 1572, de Bohême et des Romains en 1575, il monta sur le trône impérial à la mort de son père en 1576, et joignit à ces états l'archiduché d'Autriche. Après avoir confirmé les priviléges que Maximilien II avait accordés aux protestants de l'ordre équestre, il contraignit ceux qui faisaient leur résidence à Vienne de se rassembler pour leur culte dans un seul local qui ne pouvait contenir qu'eux, défendant aux bourgeois des villes de fréquenter les temples des réformés; et il ordonna qu'à l'avenir aucun ministre n'exercerait ses fonctions qu'après avoir obtenu l'autorisation du prince. Le refus des états de se conformer à ces défenses détermina Rodolphe à prendre des mesures rigoureuses, et à rendre au culte catholique la supériorité dans ses états. Il en résulta des troubles tant en Autriche que dans les Pays-Bas et en Alsace. Rodolphe ayant fixé sa résidence à Prague, gagna l'affection de ses sujets de Bohême, qui lui fournirent de grands secours contre les Turks. Il fut aussi puissamm. aidé dans cette guerre par Sigismond Battori, après que ce prince de Transylvanie se fut détaché du parti des Turks. Plus tard Rodolphe eut à soutenir une nouvelle guerre contre ce même Battori, ensuite contre Moïse Tekely, et finit par rester en possession de la Transylvanie. Dans le même temps, la guerre continuait en Hongrie entre les Autrichiens et les Turks. L'empereur avait perdu la confiance des habitants de ce royaume, où le soulèvement devint général. Les troupes impériales furent battues. Étienne Botskaï, oncle de Sigismond Battori, et prem. magnat de la Haute-Hongrie, secondé par une armée othomane qu'Achmet II avait envoyée dans la Transylvanie, en chassa les Autrichiens, fut proclamé roi des Hongrois par le grand-visyr le 10 août 1605, et ses troupes pénétrèrent jusqu'en Moravie. Au milieu de ces calamités, Rodolphe, entouré d'astrol., d'alchimistes, de peintres, de graveurs, de mécaniciens, etc., montrait la plus grande insouciance. S'étant laissé enlever par son frère Mathias la Hongrie, l'Autriche et la Bohême, il devint hypocondriaque, impatient et colère jusqu'à l'excès. La diète d'Allemagne déclara qu'il était nécessaire d'élire un roi des Romains, et comme Rodolphe, en reconnaiss. cette nécessité, cherchait à gagner du temps, les élect. s'assemblèrent de leur propre autorité. Accablé par le chagrin, cet empereur mourut le 20 janvier 1612, dans la 37e année de son règne, à Prague, où son frère lui avait permis de conserver sa résidence. Son prédécess. l'avait placé dans l'alternative d'une tolérance tacite ou d'une intolérance déclarée. Les sentiments relig. que lui avait inculqués sa mère, et qui avaient acquis une nouv. force pend. son séjour à la cour d'Espagne, lui firent prendre le dern. parti; et de là le peu d'appui qu'il trouva chez les princes protestants. Ce prince, faible et incapable comme souverain, avait une gr. connaissance des langues tant anciennes que modernes, du goût pour la peinture, les arts mécaniques, la botanique, la zoologie et la chimie. Il attira à sa cour Ticho-Brahé, Keppler, et beaucoup d'autres savants et artistes d'un mérite éminent. Il forma de belles collections en antiq., en tableaux, pierres précieuses, etc., dont les pièces principales font maintenant partie du magnifique cabinet de Vienne. L'hist. de Rodolphe II a été publ. par le P. Brachel sous le titre de *Fama austriaca*, Cologne, 1627, in-fol., et par G. Londorp dans sa continuation de Sleidan.

RODOLPHE Ier ou RAOUL, roi de la Bourgogne-Transjurane, né dans le 9e S, était fils de Conrad II, comte d'Auxerre, et ensuite comte ou duc de la Rhétie, province formée d'une partie de la Suisse, entre le mont Jura et les Alpes rhétiq. Associé dès 886 au gouvernem., Rodolphe profita des troubles qui suivirent la déposition de l'emper. Charles-le-Gros pour se rendre indépendant, prit le titre de roi, et se fit sacrer en 888 à St-Maurice dans le Valais. Arnoul, roi de Germanie, après avoir vainem. tenté de contraindre Rodolphe à lui faire hommage, reconnut son indépendance en 894. Le nouv. roi enrichit les églises de ses états, accrut l'autorité des ecclésiastiq., et mourut en 912. — RODOLPHE II, fils du précéd., succéda à son père du consentem. des grands du royaume, déclara la guerre en 919 à Burchard, duc de Souabe, fut battu près de Winterthur, et contraint d'accepter la paix que le duc lui offrit à des conditions honorables. Appelé par les Italiens, mécontents de Bérenger, Rodolphe franchit les Alpes en 922, et s'avança sans obstacle jusqu'à Pavie, où Renobert, archev. de Milan, le couronna roi d'Italie. Toutes

les villes reconnurent son autorité; mais Bérenger ayant rassemblé quelques troupes gagna sur lui la bataille de Firenzuola. La mort de ce même Bérenger rendit bientôt après Rodolphe paisible possesseur de la Haute-Italie. Ce prince était revenu dans ses états de Bourgogne, lorsqu'il fut obligé de passer de nouveau les Alpes pour repousser les Hongrois, qui fuirent d'abord à son aspect. Dans le même temps les Sarrasins ayant fait une irruption dans la Bourgogne-Transjurane, s'emparèrent d'Avenche, et les Hongrois, revenant sur leurs pas, pénétrèrent aussi dans ce pays. D'autre part, Hugues, comte de Provence, songeant à faire valoir ses droits à la couronne d'Italie, avait engagé, par les intrigues de sa sœur Ermengarde, plusieurs seigneurs lombards dans son parti. Dans cette position critiq., Rodolphe vient assiéger Ermengarde dans Pavie; la princesse lui fait demander une entrevue, et le roi s'y étant rendu sans méfiance, elle s'empare de sa personne, l'oblige à licencier son armée et à renoncer à ses droits sur l'Italie, et lui permet ensuite de retourner en Bourgogne. Rodolphe y leva des troupes dans l'intention de reconquérir ce qu'il venait de perdre; mais changeant bientôt de dessein, il se jeta sur l'Allemagne, et se fit céder la ville de Bâle, avec son territoire. En 933 les seigneurs lombards rappelèrent ce prince par suite de nouveaux mécontentem. contre leur roi Hugues, qui détourna l'orage en cédant à son rival une partie du comté de Provence. A la suite de cette cession, Rodolphe prit le titre de roi d'Arles et de Bourgogne, et agrandit encore ses états d'un duché vers le Rhin, dont Henri-l'Oiseleur lui donna l'investiture. Ce prince mourut en 937, et eut pour success. Conrad, son fils, dit *le Pacifique*. — RODOLPHE III, dit *le Pieux* ou *le Fainéant*, succéda à Conrad en 993 ou 994, et fut le dernier roi de la Bourgogne-Transjurane. Le règne de ce prince faible ne présente qu'une suite de troubles et de révoltes. Pour y mettre un terme, il avait cédé son royaume à l'emper. Henri II, dit *le Boiteux;* mais les gr. vassaux lui contestèrent le droit de faire cette cession, qui entraîna une guerre de plus. années. Ce prince mourut à Lausanne en 1032. L'emper. Conrad, dit *le Salique*, se mit alors en possession du roy. de Bourgogne, qui devint un fief de l'empire. Ce royaume n'avait duré que 134 ans.

RODRIGUEZ ou SANCHEZ DE AREVALO, en latin *Rodericus Sancius*, évêque de Zamora, l'un des plus savants prélats de son siècle, était né en 1404, dans le diocèse de Ségovie, d'une ancienne famille de la Vieille-Castille. Après avoir fait ses études à Salamanque, il y reçut le doctorat, et fut retenu pour professer le droit dans cette école déjà célèbre. Ayant renoncé bientôt à l'enseignement pour se consacrer à l'état ecclésiastique, il devint successivement archidiacre de Trevino, doyen du chapitre de Léon et de Séville. Ses services dans plus. négociations dont le chargea le roi de Castille furent récompensés par l'évêché d'Oviédo, et par les places de chapelain du roi, d'auditeur et de membre du conseil royal. Il fut envoyé à Rome pour féliciter sur son élect. Calixte III, qui le retint près de lui. Paul II, à son avénem., nomma Rodriguez gouv. du chât. St-Ange, et l'appela successivement aux siéges épiscopaux de Zamora, de Calahorra et de Placentia. Ce prélat mourut à Rome en 1470. On a de lui : *Speculum vitæ humanæ* (ce traité de morale, oublié aujourd'hui, mais qui eut un grand succès dans les 15ᵉ et 16ᵉ S., a été impr. pour la prem. fois à Rome, 1468, grand in-4, et bien souv. depuis; l'édition la plus récente est celle de Francfort 1683, in-8; il a été traduit en franç. par Jul. Macho et P. Farget, Lyon, 1477 et 1482, in-fol., très rare). — *Compendiosa Historia hispanica* (Rome, 1470), gr. in-4.—*Liber de origine ac differentiâ principatûs imperialis et regalis*, etc., Rome, 1521, in-8 : l'aut. y exalte la suprématie du pape sur tous les souver. — Une *Épître* (en latin) au cardin. Bessarion sur l'invas. de l'île de Négrepont par les Turks, in-4, sans date, et plus. autres ouvr. conservés dans les bibliothèq. de Rome, et dont les titres se trouvent dans le *Dictionnaire* de Prosper Marchand.

RODRIGUEZ (ALPHONSE), écrivain ascétique, né à Valladolid en 1526, embrassa à l'âge de 19 ans la règle de St Ignace, après avoir fait ses études à l'université de Salamanque. Professeur des basses classes de cette ville, où il eut parmi ses disciples le P. Suarès, il devint ensuite rect. du collége de Monterey, en Galice, où il professa en même temps la théologie morale. Après avoir exercé pendant 30 ans les fonctions de maître des novices, il fut député à Rome par la province d'Andalousie, et s'y fit remarquer dans la 5ᵉ assemblée générale de la société. De retour en Espagne, il reprit ses fonct. de maître des novices, et mourut à Séville en 1616. On ne connaît de lui que l'ouvr. intitulé : *La Pratique de la perfection chrétienne* (en espagnol), Séville, 1614, in-4, souvent réimpr. Cet écrit estimable, mais beaucoup trop loué par ceux qui osent le placer à côté de l'*Imitation de J.-C.*, a été trad. en latin et dans presque toutes les langues de l'Europe. Il en existe 6 vers. franç., dont les meill. sont : celle qu'on attribue aux solitaires de Port-Royal, et celle de Regnier-Desmarets, Paris, 1688, 3 vol. in-4, plusieurs fois réimpr., en 4 vol. in-8, ou 6 vol. in-12. — Un autre Alphonse RODRIGUEZ, jésuite, né à Ségovie en 1630, mort dans l'île Maïorque en 1617, a composé plus. ouvrages ascétiques dont la plupart sont restés inédits.

RODRIGUEZ (JEAN), auquel on donne quelquefois le surnom de *Giram* ou *Girão*, missionn., né à Alcouche, près de Lisbonne, en 1559, mort en 1633, prit l'habit de St-Ignace en 1576, et partit en 1583 pour le Japon, où il passa plus. années à apprendre la langue du pays. Il fut en état de prêcher l'Évangile en 1593, remplit plusieurs fois les fonct. d'interprète auprès de l'empereur Taïkosama, et fut excepté formellement de la proscription générale prononcée contre les missionnaires. Son séjour le plus habituel était la ville de Nangasaki, où il s'occupa d'exposer dans une *Grammaire* les prin-

cipes de la langue japonaise. Cet ouvr., traduit du portugais sur le MS. de la biblioth. du Roi, par M. C. Landresse, a été publié en 1825, in-8. Outre l'ouvrage dont nous venons de parler, et qui a pour titre : *Arte da lingoa de Iapao*, on a du P. Rodriguez plus. *lettres* écrites entre les années 1604 et 1625, et insérées dans le rec. des *Litteræ japonicæ*. — Plusieurs missionnaires du nom de Rodriguez ont encore figuré au Japon. Nous citerons entre autres le P. Jérôme Rodriguez, jés., directeur de la miss., en 1620, qui envoya le premier missionn. au pays d'Yezo, et le P. Augustin Rodriguez, francisc., qui fut envoyé des Philippines, en 1594, avec des présents pour Taïkosama.

RODRIGUEZ (Antoine-Joseph), bénédictin, né à Mérida, dans l'Estramadure, en 1705, acquit des connaissances très étendues dans la théologie, le droit, l'histoire, ainsi que dans les sciences physiques et natur. Il s'éleva l'un des prem. contre les préjugés qui régnaient dans les univ. espagnoles, et contribua beaucoup à faire abandonner les catégories d'Aristote pour adopter un système d'enseignem. plus conforme au progrès des lumières. Ce savant religieux mourut à Madrid en 1781. On a de lui : *Palestra critico-medica*, Madrid, 1735 et années suiv., ouvr. dans lequel il dévoile l'ignorance, le charlatan., la mauvaise foi des empiriques, et fait sentir la nécessité d'astreindre à des examens rigoureux ceux qui prétendaient exercer l'art de guérir. — *Traité de théologie et de droit canoniq.*, 1760, in-4. — *Démonstration des fondements de la religion chrét.*, 1762, in-8. — *Dissertation sur le grand problème de la respiration*, 1763, in-8. — *Dissertation sur la règle de St Benoît*, 1764, in-8. — *Dissertation sur l'origine, la discipline et le gouvern. de l'ordre monastique*, 1766, in-8. — *Traité de théologie morale et de droit civil*, 1788, 4 vol. in-4. Tous ces ouvr. sont en espagnol.

RODRIGUEZ (D. VENTURA), architecte, mort à Madrid en 1785, est regardé en Espagne comme le restaurateur de son art, qui, depuis la mort de Villalpandos, Toledos, Herreras et Moras, était singulièrement dégénéré. Il a laissé un gr. nombre de beaux édifices à Madrid dont il était le premier architecte. Il était direct. de l'acad. royale de San-Fernando, membre de celles de St-Luc de Rome, de St-Charles de Valence, et de la société royale économique de Madrid. — Herman Adrien, connu sous le nom de Rodriguez, né à Anvers en 1618, peintre, prit l'habit de jés. à Madrid, et y mourut en 1669. On voit de lui, dans le réfectoire du collége royal de cette ville, six tableaux représentant différ. scènes tirées de l'Écriture sainte.

ROE (Thomas), voyageur et diplomate, né vers 1560 dans le comté d'Essex, suivit de bonne heure la carrière des affaires publiq., fut créé chev. par Jacques Ier, et envoyé en Amérique par le prince Henri, fils aîné de ce monarque, pour y faire des découvertes. Au retour de son voyage, la compagnie anglaise des Indes jeta les yeux sur lui pour l'envoyer en ambassade auprès du grand moghol. Roe, présenté à ce prince en 1616, en fut bien accueilli, et profita de cet accueil pour obtenir, malgré les contrariétés que lui suscitèrent l'hérit. du trône et les courtisans, un firman ou ordre impérial qui accordait aux Anglais la protection et la liberté de commerce qu'il avait eu ordre de solliciter. De retour en Angleterre, il fut élu membre du parlem., et, l'année suiv., envoyé à Constantinople comme ambassadeur. Il fut employé ensuite à plus. autres négociations importantes, devint chancel. de l'ordre de la Jarretière, membre du conseil privé, et mourut en 1644. La *Relation* de sa mission près du grand moghol a été donnée par Purchas dans le tome I de son Recueil, et Thévenot en a inséré la trad. dans le Ier volume de sa Collection. On a encore de Roe : *Relation véritable et fidèle de ce qui s'est passé à Constantinople concernant la mort du sultan Osman*, etc., *adressée au roi et au prince*, Londres, 1621, in-4. — *Négociations de sire Thomas Roe pendant son ambassade près de la Porte-Othomane, de 1621 à 1623 inclusivement*, etc., ibid., 1640, in-fol. Il avait recueilli à Constantinople beaucoup de MSs. grecs et orientaux, dont il fit présent en 1628 à la Bibliothèque bolédienne. Plusieurs auteurs ont dénaturé le nom de *Roe*, en l'écrivant *Rhoe* et *Rowe*.

ROEBER (Frédéric-Auguste), médec. pensionné et membre du collége de santé de la ville de Dresde, où il naquit en 1765, et mourut en 1801, s'était spécialement adonné à la méd. vétérinaire. Entre autres opuscules en allemand, on a de lui : *Nouv. Remarques sur la nature et le traitement du vertigo du cheval*, Leipsig, 1794, in-8.

ROEBUCK (John), médec., né à Sheffield, dans le comté d'York, en 1718, étudia les sciences médicales à Édimbourg et à Leyde, où il fut reçu doct. en 1743, puis vint s'établir à Birmingham, où il exerça son art avec distinction. Attaché à la science de la chimie, alors naissante en Angleterre, il se proposa d'en étendre l'utilité, en la faisant servir au progrès des arts et des manufactures, et s'associa avec un autre chimiste, nommé Garbet, pour établir un vaste laborat. Le succès ne tarda pas à répondre à ses espérances. Il établit en 1749 une fabrique d'acide sulfuriq. à Preston-Pans, en Écosse, qui lui valut promptem. une fortune considérable, et lui fit, après d'autres découvertes, abandonner la pratique de la médec. pour se livrer uniquement à des travaux qui avaient plus d'attrait pour lui. Dès-lors il fixa sa résidence en Écosse, y forma d'autres établissements, notamment une fonderie de fer; mais en cherchant de nouv. aliments à l'activité de son génie, il ne fut pas heureux dans l'exploitat. des vastes mines de charbon et de sel du duc d'Hamilton à Borrowstouness. Il engloutit dans cette entreprise les bénéfices des précédentes, sa fortune et de fortes sommes empruntées, qu'il ne put jamais rendre. Les 20 dernières années de sa vie se passèrent dans la gêne et le dénûment, ne subsistant, lui et sa famille, que d'une modique pension qu'il devait à la généreuse indulgence de ses créanciers, et qui cessa à sa mort, en 1794. L'Écosse doit à Roebuck une partie de la

prospérité industrielle dans laquelle elle se trouve de nos jours. On n'a de ce savant que les opuscules suivants : *Comparaison de la chaleur à Londres et à Édimbourg*, lue à la soc. royale de Londres en 1775. — *Expériences sur les corps ignés*, 1776. — *Observations sur la maturité du bled*, lues à la soc. royale d'Édimbourg en 1784, et deux *pamphlets* politiques.

**ROEDERER** (Jean-George), médecin distingué, né à Strasbourg en 1726, suivit les cours de la faculté de cette ville, et fut reçu doct. en 1750. Bientôt après il parcourut la France, l'Angleterre, la Hollande, pour étendre et perfectionner ses connaissances, et, de retour dans sa patrie, il se livra plus spécialem. aux travaux que nécessite la pratique de l'art des accouchements. Il y acquit une si grande réputation, que Haller le fit appeler en 1754 à Goettingue, pour occuper la chaire de professeur d'accouchements. Il y forma d'habiles élèves, et revint ensuite à Strasbourg, où il mourut prématurément en 1763. On a de lui : *De artis obstetriciæ præstantiâ*, 1751, in-4. — *Elementa artis obstetriciæ in usum prælectionum academicarum*, 1753, in-8, réimpr. en 1759 et 1763, traduit en franç. par Leprieur en 1765. — *Demonstrationes anatomicæ observationum medicarum de suffocatis saturâ*, 1755, in-4. — *Icones uteri humani*, 1759, in-fol. — *Opuscula medica, sparsim priùs edita, nunc demùm collecta, aucta et recusa*, 1764, in-4. — *Traité de la maladie muqueuse*, trad. du latin par Le Prieur, 1806, in-8. Cet ouvrage est une product. pathologique du 1er ordre ; la description de la maladie et de ses principales nuances est admirable, mais le traitement est la partie défectueuse (*v. la Biographie médicale*).

**ROEDERER** (Pierre-Louis, comte de), pair de France, né en 1754 à Metz, était conseiller au parlement de cette ville. Nommé en 1789 député aux états-généraux, il adopta les principes de la révolution, sans en approuver les excès. Il provoqua l'abolit. des ordres monastiques, s'opposa à ce que la religion catholique fût déclarée religion de l'état, et vota pour toutes les mesures qui tendaient à faire passer l'autorité dans l'assemblée, sans prévoir les résultats que devait entraîner l'affaiblissement du pouvoir royal. Après la session de l'assemblée constituante, il fut nommé procureur-syndic du départem. de Paris. Dans la journée du 10 août 1792, il décida le roi à chercher un asile au sein de l'assemblée législative. Accusé d'avoir dans cette circonstance trahi le peuple, la commune insurgée lança contre lui un décret d'arrestat., et les scellés furent mis sur ses papiers. Il parvint à se dérober aux recherches des agents de la commune, et, caché dans Paris, il osa, pend. les débats du procès de Louis XVI, publier dans le *Journal de Paris*, dont il était un des propriétaires, une suite d'articles favorables à l'auguste accusé, qu'il ne tint pas à lui de sauver. Malgré les gages qu'il avait donnés à la révolution, il aurait été infailliblement une des victimes de la terreur, s'il n'eût pas gardé un silence prudent pend. le règne du terrible comité de salut public. Après le 9 thermidor il se tint encore quelque temps à l'écart, ne voulant pas choquer les partis, et craignant de se compromettre sans aucune utilité pour lui ni pour les autres. A l'organisation des écoles centrales en 1796, il fut nommé profess. d'économie politique, et, peu de temps après, il fit partie de l'Institut, classe des sciences morales. Ayant concouru puissamm. au 18 brumaire, il fut nommé sénateur, conseiller-d'état, et prit une gr. part à la discussion du code civil. En 1802 il fut chargé de présenter au corps-législatif le projet de loi pour l'établissement de la Lég.-d'Honn., et d'en développer les motifs. Envoyé par le sénat à Naples en 1806, pour féliciter Joseph Bonaparte sur son avénement au trône, il resta près de ce prince, qui le nomma son ministre des finances. Il quitta Naples avec Joseph, mais il ne voulut pas le suivre en Espagne. En 1810 il fut fait ministre secrét.-d'état du gr.-duché de Berg. En 1813, au moment de la prem. invasion, il fut envoyé en qualité de commiss. extraordin. à Strasbourg, pour y prendre les mesures que nécessiteraient les circonstances, et, lorsqu'il ne douta plus du retour des Bourbons, il invita dans une proclamat. les citoyens à se réunir autour du trône. Resté sans emploi, il fut appelé par Napoléon à la chambre des pairs pend. les *cent-jours*. Mais le second retour du roi le fit disparaître de la scène politique, et il fut même rayé de la liste de l'Institut en 1816. La révolut. de 1830 le tira de la retraite où il s'était confiné. Il rentra en 1832 à la chambre des pairs, où il parut souvent à la tribune, et devint membre de la nouv. classe de l'Institut, qu'il avait contribué beauc. à faire rétablir. Il mourut à Paris au mois de décembre 1835, à 82 ans. C'était un homme d'esprit et un écrivain très distingué, mais qui malheureusem. n'a publié que des brochures de circonstance. Parmi ses ouvr. on distingue : *En quoi consiste la prospérité d'un pays? Quelles sont les causes qui peuvent y contribuer le plus efficacem.?* 1787, in-8. — *Du gouvernement*, 1795, in-12. — *Des fugitifs franç. et des émigrés*, 1795, in-8. — *Des institut. funéraires convenables à une république qui permet tous les cultes et n'en adopte aucun*, 1796, in-8. — *Journal d'économie publique, de morale et de politique*, 1796 et ann. suiv., 5 vol. in-8. — *Mémoire d'économie publique*, etc., faisant suite au précéd., 1799, in-8. — *De l'usage à faire de l'autorité publique dans les circonstances présentes*, 1799, in-8. — *Des sociétés particulières, telles que clubs, réunions*, etc., 1799, in-8. — *De la philosophie moderne et de la part qu'elle a eue à la révolut. franç., ou Examen de la brochure publiée par Rivarol sur la philosophie moderne*, 1799, in-8. — *Opuscules mêlés de littérature et de philosophie*, 1800, 1802-04, 3 vol. in-8. — *La première et la seconde année du consulat de Bonaparte*, 1802, in-8. — *Le Marguillier de St-Eustache*, comédie, 1819, in-8. — *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de Louis XII, le père du peuple*, 1820, in-8. — *Louis XII et François Ier, ou Mémoires pour servir à une nouvelle*

*hist. de leur règne*, 1825, 2 vol. in-8.—*Le diamant de Charles-Quint*, comédie, 1827, in-8.—*La mort de Henri IV, fragm. d'histoire, dialogue*, etc., 1827, in-8. — *Chronique de 50 jours, du 20 juin au 10 août 1792*, 1832, in-8. — *L'Esprit de la révolution de 1789, suivi d'une notice sur la terreur*, 1831, in-8. — *Fragments de div. mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France*, 1834, in-8. — *Adresse d'un constitutionnel aux constitutionnels*, 1835, in-8.

ROEHL (Lambert-Henri), astronome, né vers 1730 dans le Mecklenbourg, devint profess. à l'université de Greifswald en 1762, et enseigna la science astronomiq. jusqu'à sa mort, en 1790. On a de lui : *Observat. sur les passages de Vénus sur le soleil*, 1768, in-8. — *Introduction aux sciences astronomiques*, 1768-79, 2 vol. in-8. — *Précis de l'art du pilotage*, 1788, in-8 (ces ouvr. sont en allemand). Il a traduit dans la même langue la *Descript. physique du globe* de Bergmann, et la *Descript. mathématiq. du globe* de Mallet. On a encore de lui plus. *mémoires* et *notices* concernant l'astronomie et les mathématiques.

ROELAS (Paul de Las), peintre, émule de Murillo et de Fernandez-Navarette, né à Séville en 1560, était d'origine flamande. Son père, qui le destinait à l'état ecclésiast., étonné de ses grandes dispositions pour le dessin, se décida à l'envoyer en Italie, où il entra dans l'atelier de Titien, et devint l'un des meilleurs élèves de ce maître. De retour à Séville, il prit les ordres, mais sans quitter la peinture. Il mourut dans sa patrie en 1620. Ses composit. les plus remarquables sont : un *St Jean-Baptiste ;* un *St Jean l'Évangél. ;* une *Assomption ; St Ignace de Loyola ; St Ignace, martyr ; la Ste Famille ; l'Adoration des mages ; St Joachim ; St Joseph*, et l'*Apothéose de St Isidore*, son chef-d'œuvre. Tous ces tableaux se trouvent dans différentes églises de Séville. Madrid en possède plus. autres dans l'église de St-Philippe-le-Réal.

ROEMER (Olaus), astronome, né à Copenhague en 1644, apprit les mathématiques sous Bartholin, y fit des progrès rapides, et fut chargé de classer les manuscrits de Tycho-Brahé. Il fut amené en France par l'astronome Picard en 1672, et placé près du dauphin pour lui enseigner les mathémat. Admis peu de temps après à l'acad. des sciences, il exposa dans un *mém.* la théorie du mouvement progressif de la lumière et la mesure de sa vitesse. Il annonça le premier le temps que la lumière met à parvenir du soleil jusqu'à nous, et cette découverte est aujourd'hui son principal titre à la célébrité. En 1681, il fut rappelé en Danemarck pour y professer les mathématiq. à l'univ. de Copenhague, et devint bientôt direct. des monnaies, puis inspecteur des arsenaux et des ports du royaume. En 1687, il visita l'Allemagne et l'Angleterre, la France et la Hollande, pour étudier les divers procédés des arts et des manufactures dont il enrichit sa patrie. Il fut nommé conseiller d'état en 1707, et bientôt après premier magistrat de Copenhague, où il mourut en 1710. Il avait laissé beaucoup de MSs. dont la plupart ont été détruits dans l'incendie de l'Observatoire de Copenhague, en 1728. On a de lui quelq. *mém.* et div. *observ.* dans le Recueil de l'acad. des sciences de Paris, tomes VI et X. Horrebow, disciple et successeur de Rœmer, a publié l'histoire des découvertes de ce savant, et la descript. des instruments qui composaient son cabinet, dans l'ouvr. intitulé *Basis astronomiæ*. Condorcet a donné l'*Éloge* de Rœmer dans le *Recueil* de ceux des membres de l'académie des sciences, tome I, p. 167-77. — Roemer (Jean-Jacques), botaniste, né en 1761 à Zurich, où il mourut en 1819, direct. du Jardin-des-Plantes de cette ville, y avait exercé la médecine avec distinction. Entre autres ouvrages estimés, on a de lui : *Partûs naturalis brevis expositio*, 1786, in-4. — *Genera insectorum Linæi et Fabricii, iconibus illustrata*, 1789, in-4. — *Sylloge opusculor. argumenti med. et chirurgici*, etc., 1790, in-8. — *Archives botaniques*, en allem., 1796-97, in-4. — *Flora Europeæ inchoata*, 1797-1810, in-8, ouvrage orné de belles planches, mais non achevé. — *Collectanea ad omnem rem botanicam spectantia*, Zurich, 1809, in-4.

ROENTGEN (David), ébéniste et mécanicien, né à Hernhut en 1745, d'une famille morave, était établi à Neuwied, lorsqu'il fut appelé en Russie par l'impératrice pour y exécuter différents meubles dont elle se proposait d'orner ses palais. Il y séjourna plusieurs années, fut généreusem. récompensé de ses travaux, et revint à Neuwied, où il mourut en 1807. Cet artiste joignait à ses talents d'ébéniste et de mécanicien celui de facteur d'instruments de musique. On voit au palais de l'Ermitage des pendules de son invent. qui sont autant de chefs-d'œuvre. On peut consulter pour plus de détails l'*Appendice à la vie de Catherine II*, par Castera.

ROEPEL (Conrad), peintre, né à La Haye en 1679, fixé par raison de santé à la campagne, prit un goût particulier pour le dessin des fleurs, et devint un des plus habiles peintres en ce genre. S'étant rendu à la cour de l'élect. palat., il fut comblé des bienfaits de ce prince, qui lui commanda un grand nombre de tableaux. A son retour en Hollande, il put à peine suffire aux demandes qu'on lui adressait de toutes parts. Il était directeur de La Haye, lorsqu'il mourut en 1748. Ses tableaux ne sont pas moins recherchés que ceux de van Huysum, et le prix n'en a jamais baissé.

ROESEL (Auguste-Jean), peintre et naturaliste, né en 1705 à Augustenbourg, près d'Arnstadt, s'établit en 1725 à Nuremberg, pour y peindre la miniature et exercer l'art de la gravure. Après avoir fait des portraits et gravé diverses planches pendant plusieurs années, il se prit d'un goût très vif pour l'étude des insectes, et s'y livra presque exclusivement avec un grand succès. Ayant pris des leçons chez un opticien, il construisit pour son usage un très bon microscope. Ayant publié son trav. et ses observations sur les insectes, les grenouilles, les rainettes et les crapauds, Rœsel étudiait et dessinait les araignées, les scorpions, les

lézards et les salamandres, lorsqu'il mourut en 1759. On a de lui : *Amusements mensuels sur les insectes* (en allemand), Nuremberg, 1746-61, 4 vol. in-4, avec pl. — *Hist. naturelle des grenouilles de ce pays* (allemand et latin), ib., 1758, in-fol.; 1800, 1801, in-8, avec pl. Rœsel avait pris le nom de *Rosenhof*, après avoir reçu des lettres de noblesse.

ROESLER (Christian-Fréd.), professeur d'hist. à l'université de Tubingue, né à Canstadt dans le Wurtemberg en 1736, mort vers 1800, est connu par sa *Chronica medii ævi, argumenta generaliora, auctoritate celebriora, usu communiora, post Eusebium atque Hieronymum res sæculor. IV, V et VI exponentia*, Tubingue, 1798, in-8. Cet ouvrage avait d'abord paru sous la forme de dissert. académiques successivem. mises au jour de 1787 à 1793.

ROESLIN (Eucher), médec. allemand du 16e S., avait grécisé son nom, suivant l'usage des érudits du temps, et n'est appelé dans ses écrits qu'*Eucharius Rhodion*. On a de lui des éphémérides de 1533 à 1551; un traité *de Partu hominis et quæ circa ipsum accedunt*, Francf., 1532, in-8, réimprimé plus. fois et trad. en franç., 1540, in-12. — *Kræuterbuch von aller kreuter, gethier*, etc. (Livre de plantes, ou Herbier conten. toutes les plantes, animaux et métaux utiles à la médecine, etc.), Francfort-sur-le-Mein, 1533-35-36, in-fol.; augm. d'une 4e partie, 1569. Suivant Roeslin lui-même, cet ouvrage n'est autre chose que l'*Hortus sanitatis* du méd. J. Cuba, dont il avait corrigé le texte sur l'invitation du libraire Egenolph, qui avait entrepris d'en donner une édit. améliorée.

ROESSIG (Charles-Gottlob), profess. de philosophie et du droit naturel et des gens, né à Mersbourg en 1752, mort à Leipsig en 1806, a publié des compilations utiles sur l'économie rurale et politique; nous ne citerons que les principales : *Essai d'une histoire de la science économico-politique dans les temps modernes, surtout au* 16e S., Leipsig, 1781, in-8. — *Police concernant l'eau*, 1789-99, 2 vol. in-8. — *Manuel pour les amateurs de plantations anglaises*, 1790-96, 2 vol. in-8. — *Principes du droit naturel et des peuples, du droit public et civil*, 1794, 2 vol. in-8. — *Police concernant la cherté des grains*, 1802, 2 vol. in-8. — *Littérat. moderne concernant la police et la science administrative*, 1802, 2 vol. in-8. — *Rêveries dans le domaine de la police et de la politique*, 1806, in-8. Roessig a publié aussi des *monographies* des roses, œillets, tulipes, jacinthes et du pavot; des traités sur les prairies, etc.; tous ces écrits sont en allemand.

ROESTRAETEN (Pierre), peintre, né à Harlem en 1627, s'adonna d'abord au portr., passa en Angleterre, où il fut bien accueilli par Lely, peintre célèbre dans le même genre, qui lui conseilla, pour éviter une concurrence nuisible à tous deux, de peindre des sujets de nature morte. Roestraeten suivit cet avis, s'en trouva bien, et n'a été surpassé par personne dans le genre nouv. qu'il avait adopté. Il mourut à Londres en 1698. Ses tableaux représentent ordinairement des instrum. de musique, des vases de porcelaine, des cristaux, de la vaisselle d'or et d'argent, etc.

ROGER, surnommé *le Grand-Comte*, conquérant de la Sicile, était le 12e fils de Tancrède de Hauteville. Appelé en Sicile par son frère Robert-Guiscard, il y arriva vers l'an 1058, 23 ans après l'aîné de ses frères, Guillaume Bras-de-Fer. Ayant demandé à Robert la commission d'aller soumettre la Calabre, il en acheva la conquête, à laquelle son frère avait déjà travaillé pendant quatre ans. Roger entreprit ensuite la conquête de la Sicile, passa dans cette île avec 160 chevaliers en 1061, battit les habitants de Messine, fit un butin considérable, prit des renseignements sur l'état de l'intérieur du pays, et revint en Calabre pour y réunir une armée. Aidé dans ce dessein par son frère, Roger déroba son passage aux Sarrasins, qui s'étaient mis en état de défense, et surprit Messine tandis que la flotte sarrasine observait celle de Robert. Celui-ci ayant battu de son côté ses adversaires, les deux frères s'étendirent jusqu'à Girgenti (Agrigente), s'emparèrent de Traïna, et repassèrent le détroit à l'approche de l'hiver. Roger, après s'être marié sur le continent, retourna seul en Sicile avec une poignée de guerriers; mais la mollesse et la lâcheté des Sarrasins semblaient rendre facile la poursuite de ses conquêtes. Il établit son quartier-général à Traïna, où il fut bientôt assiégé par les musulmans, appelés par les habitants grecs qui préféraient leur domination à celle des Normands. Roger soutint dans cette place les dernières extrémités de la faim et de la misère. Mais au bout de quatre mois, le froid ayant forcé une partie des assiégeants de se retirer, Roger surprit les autres dans une sortie, leur tua beaucoup de monde, et ravitailla sa forteresse. Il repassa ensuite en Calabre pour y chercher du renfort, et à son retour il remporta de nouvelles victoires. Obligé en 1070 de porter des secours à son frère qui assiégeait Bari, il ramena son armée victorieuse devant Palerme, qui capitula après 5 mois et demi de siége, en janvier 1072. Roger reçut alors de son frère l'investiture de la Sicile, avec le titre de comte; mais la souveraineté de Palerme et de Messine fut réservée au duc de la Pouille. La conquête de l'île ne fut terminée qu'en 1089, par la prise de Girgenti et de Castel-San-Giovanni. Roger, à cette époque, était devenu chef de sa famille, par la mort de son frère Robert-Guiscard, arrivée en 1085, et avait secoué le joug de son neveu Roger, duc de la Pouille. Comme son frère, il embrassa le parti des papes, et les soutint de toutes ses forces contre l'emper. Henri IV. Ce fut en reconnaiss. de cet appui qu'Urbain II créa en 1098 Roger et ses success. légats apostoliques en Sicile, avec tous les droits du St-siége. Roger mourut en 1101, laiss. deux fils, encore très jeunes, sous la tutelle de la comtesse Adélaïde de Montferrat, sa femme en 3es noces. L'aîné, Simon, étant mort vers 1113, eut pour successeur son frère Roger, dont l'article suit.

ROGER II, comte et premier roi de Sicile, né en 1093, développa dans l'art de gouverner une grande habileté et un rare courage. Il sut réunir dans un même intérêt les peuples qu'il commandait, musulmans, grecs et catholiques, séparés par leur langue, leurs mœurs, leurs préjugés, sans affection pour leurs dominateurs, sans habitude de subordinat. A leur tête il repoussa les débarquem. des Africains, et les conduisit à leur tour à Malte et en Afrique. Vers 1120, il commença à étendre son autorité en Calabre, province soumise à son cousin Guillaume, duc de la Pouille, et réussit à se faire céder, avec cette même province, tout ce que ce dern. possédait encore en Sicile. Guillaume étant mort sans enfants en 1127, Roger se présenta devant Salerne, et demanda, comme le plus proche héritier du défunt, aux habitants de cette ville de le reconnaître pour souverain. Les Salernitains y consentirent moyenn. la concession de plus amples priviléges que ceux qu'ils possédaient déjà. D'autres villes suivirent cet exemple; mais le pape Honorius II s'avança pour réunir au St-siége la Pouille et la Campanie, autres parties de l'héritage du duc Guillaume. Plusieurs barons allemands, espérant jouir de plus d'indépend. sous l'autorité du pape, prirent le parti d'Honorius. Roger, qui était retourné en Sicile, repassa le détroit en 1128, prit Tarente, Otrante, Brindes, Città-d'Oria, et marcha contre l'armée pontific., qu'Honorius conduisait lui-même. Les deux armées, séparées par le fleuve Bradano, s'observèrent pend. 40 jours, au bout desquels le pape, cédant le premier, ouvrit des propositions que Roger accepta. Honorius accordait à Roger l'investit. des duchés de la Pouille et de Calabre, et, dans le courant de l'année suivante, tous les barons et les villes qui avaient pris les armes furent forcés de se soumettre. En 1130, l'Église romaine étant divisée par un schisme, Anaclet II et Innocent II, élus simultanément, cherchèrent à se fortifier, chacun de son côté, par des alliances avec les princes voisins. Anaclet, pour s'attacher Roger, lui offrit la couronne royale, et, par suite du traité conclu entre eux, ce dernier se fit couronner à Palerme comme roi de Sicile. Réunissant en 1131 le roy. entier des Deux-Siciles, par la soumission d'Amalfi et de Naples, qui se gouvernait depuis long-temps en république sous la protection de l'empire d'Orient, Roger ne montra point dans le gouvernement de ses nouveaux états les talents et les qualités qui l'avaient rendu cher aux Siciliens; et le reste de son règne ne fut qu'une longue lutte entre l'autorité royale et les barons normands, les villes lombardes et les colonies ou républiques grecques qui voulaient recouvrer leur liberté. Il laissa envahir le royaume de Naples par l'emper. Lothaire; et ce ne fut qu'après le départ de ce prince qu'il reparut à Salerne pour recouvrer ce qu'il avait perdu. Après avoir employé 12 ans à raffermir sa puissance dans l'Italie-Méridionale, Roger tourna son ambit. vers des conquêtes plus éloignées. Ses flottes désolèrent les côtes de l'Afrique et de la Grèce en 1146 et 1147. Il s'empara de Corfou, saccagea Céphalonie, Corinthe, Thèbes, Athènes et Négrepont, fit transporter en Sicile beaucoup d'agriculteurs et d'ouvriers grecs, qui introduisirent à Palerme et de là dans tout l'Occident, la culture du mûrier, l'art de filer et de tisser la soie. Il s'empara en Afrique de plus. villes qu'il rendit tributaires. Ses lieutenants soumirent ensuite à ses armes, dans cette même contrée, les places de Bugia, Tsona, Tunis et plus. autres. Roger II termina sa carrière en 1154. Après avoir perdu successivem. quatre des cinq fils issus de son premier mariage, il avait épousé en 3^es noces Béatrix, fille du comte de Rhétel, et en avait eu une fille nommée Constance, qui, survivant à son frère et à son neveu, porta l'héritage de la maison de Tancrède de Hauteville dans la maison de Souabe (*v.* Henri VI, emper., et Constance). — Un autre Roger, cousin du précédent, succéda à Robert-Guiscard, son père, et fut duc de la Pouille de 1085 à 1111. Il eut d'abord des démêlés avec Bohémond, son frère aîné; et lorsque celui-ci laissa le champ libre en partant pour la Terre-Sainte, où il fonda la principauté d'Antioche, Roger vit bientôt son influence éclipsée par celle toujours croissante du grand-comte Roger de Sicile, son oncle. Le duc Roger, mort en 1111, eut pour successeur son fils Guillaume.

ROGER (Abraham), pasteur protestant, s'embarqua vers 1640 pour les Indes-Orient., et resta près de dix ans attaché comme ministre ou aumônier à une factorerie holland. sur la côte de Coromandel. Il acquit des notions précieuses sur la croyance et le culte des Indous, et, de retour en Hollande, communiqua ses notes à un profess. de Leyde. Avec le secours de ce savant il fit paraître une *Hist.* de la religion des Brahmes, 1651, in-4; trad. en allemand, Nuremberg, 1663, in-8, fig. Abr. Roger mourut vers 1670. Son livre est le premier qui ait fait connaître en Europe la relig. des Indous. On en a une trad. franç. par Th. Lagrue, médecin, sous ce titre : *le Théâtre de l'idolâtrie ou la Porte ouverte pour parvenir à la connaiss. du paganisme caché*, etc., Amst., 1670, in-4, fig.

ROGER (Eugène), religieux récollet, visita de bonne heure une partie de l'Europe, plus. lieux en Afrique, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie, une partie de la Grèce continentale, les îles de l'Archipel et plus. autres de la Méditerranée. Il séjourna 5 ans en Palestine, quitta ce pays en 1634, s'occupa, à son retour en France, de rédiger les observat. qu'il y avait faites, et mourut à Ruel en 1638. Sa relation ne fut publiée que long-temps après sa mort, sous ce titre : *la Terre-Sainte, ou Description topographique des saints lieux et de la terre de promission, avec un traité de quatorze nations différentes qui l'habitent, leurs mœurs, croyance, cérémonie et police*, Paris, 1664, in-4, fig.

ROGER DE COLLERYE, ecclésiastique, né à Paris, mort vers l'an 1540, fut secrét. de l'évêque d'Auxerre, et présid. d'une société facétieuse, établie dans la même ville et dont le chef prenait le titre d'*Abbé des fous*. On a de lui un assez grand

nombre d'*opuscules* facétieux en prose et en vers, qui ont été réunis sous le titre d'*OEuvres*, Paris, 1536, petit in-8, assez rare. On trouve dans le *Mercure de France*, nos de déc. 1737 et juin 1738, *le Réveil de Roger-Bontemps, ou Lettre écrite au sujet de maître Roger de Collerye;* et il a été représenté en 1809, sur le théâtre du Vaudeville à Paris, une pièce intit. *Roger-Bontemps, ou la Fête des fous*, par MM. Favart fils et H. Dupin.

ROGER-MARTIN, mathématicien et physicien, né en 1741 à Stadens, dans le Languedoc, fut d'abord professeur de philos. au collége royal de Toulouse. Ayant adopté les principes de la révolut., il fut nommé en 1795 membre du conseil des cinq-cents, où il se fit remarquer par la modération de ses opinions, et fit plus. rapports sur les contributions, sur l'instruction publique, etc. Il fit partie du corps-législatif lors de l'établissem. du gouvernement consulaire, rentra ensuite dans l'instruct. publique, et mourut en 1811, secrét. perpétuel de l'académie des sciences de Toulouse. On a de lui : *Éléments de mathématiques*, 1781, in-8. — *Deux Mémoires sur les principes du calcul différentiel.* — Des *Observations sur une foudre ascendante.* — Un *Mémoire sur l'éolipyle*, etc., dans le *Recueil* de l'académie de Toulouse.

ROGERS (Woode), navigat. angl., était officier dans la marine royale, lorsque des armateurs du port de Bristol le choisirent pour commander une expédition en course dans le grand Océan. Ayant sous ses ordres deux gros navires bien armés, Roger mit à la voile le 1er août 1708, s'avança dans le sud jusqu'au 61° 53' de latitude australe, et atterit le 1er février 1709 à l'île de Juan-Fernandez, où les Anglais trouvèrent un de leurs compatriotes, qui y vivait seul depuis 4 ans et 4 mois. L'expédition s'approcha ensuite des côtes du Pérou, fit beauc. de prises sur les Espagnols, s'empara de Guyaquil, mit cette ville à contribution, et enleva ensuite un galion de Manille. Après s'être arrêté quelq. temps sur la côte de la Californie, et avoir touché successivem. à Guam, à Batavia, au cap de Bonne-Espérance, l'expédit. était de retour sur la côte d'Angleterre le 2 oct. 1711. Rogers fut nommé, en 1717, gouvern. de l'île de la Providence, une des Lucayes, et eut sous ses ordres une escadre, avec laquelle il donna la chasse aux pirates qui infestaient ces parages. Il fit bâtir ensuite un fort dans l'île, et arma des navires pour commercer avec les Espagnols dans le golfe du Mexique. On ignore l'époque de sa mort. La relation de son expédit. parut à Londres sous ce titre : *Croisière autour du monde*, 1712, 1726, in-8, avec cartes et fig. : elle a été trad. en franç., Amst., 1716, in-12, cartes et fig.

ROGGEWEEN ou ROGGEVIN (Jacob), né en 1669 dans la Zélande, passa de bonne heure à Batavia, navigua quelq. ann. dans les mers de l'Inde, devint conseiller de la cour de justice de la colonie, puis fut nommé command. de trois vaisseaux équipés pour la découv. des terres australes. Cette escadre, partie du Texel, le 16 juillet 1721, fut séparée par un coup de vent, à 40° de latitude sud. Roggeween découvrit par le parallèle du détroit de Magellan, une grande île à laquelle il imposa le nom de Belgique-Australe, mais qui n'était autre qu'une des îles Malouines, reconnues quelques années auparavant par des navigateurs de St-Malo. Après avoir inutilem. cherché une terre qu'il nomme *Auke's Magellan*, ce navigat. passa le détroit de Le Maire, s'éleva dans le sud jusqu'au 62° et demi, rencontra beaucoup de glaces, se dirigea ensuite vers le nord, longea les côtes du Chili, toucha à l'île de Mocha et à celle de Juan-Fernandez, où il rallia le navire qui s'était séparé de son escadre, découvrit l'île de Pâques, visitée dep. par Cook et La Pérouse, parvint dans la mer mauvaise de Schouten, perdit un de ses bâtim. et prit connaissance de quelques îles, courut les plus gr. dangers au milieu d'un groupe de ces mêmes îles, en découvrit une nouvelle qu'il nomma *la Récréation*, atteignit, après une longue traversée, les côtes de la Nouvelle-Bretagne, et arriva à Batavia, où il croyait se reposer. Mais les officiers de la compagnie des Indes, accusant Roggeween et ses compagnons de contravention au privilége de cette même compagnie, les firent arrêter et embarquer comme des criminels pour la Hollande, où ils arrivèrent le 11 juillet 1723. La compagnie d'Occident prit leur défense, et intenta un procès à la compagnie des Indes-Orient., qui fut condamnée à restituer les bâtiments dont elle s'était saisie, et à payer des dommages-intérêts considérables. Roggeween passa le reste de sa vie dans le repos; et on ignore l'époque de sa mort. On a trois relations de son voyage : une en hollandais, Dort, 1728, in-4; la 2e en allemand, Leipsig, 1738; la 3e, trad. de la 2e, a pour titre : *Histoire de l'expédition de trois vaisseaux envoyés par la compagnie des Indes-Occidentales des Provinces-Unies aux terres australes en* 1721, par M. de B. (Behrens), 1739, 2 vol. in-12.

ROGET DE BELLOGUET (Mansuy-Dominique, baron), lieut.-général, né en 1760, mort à Remelfing près Sarreguemines (Moselle), à 72 ans, en 1832, embrassa la carrière milit. à 17 ans. Adjudant-génér. le 15 janvier 1795, général de brigade le 7 mai 1799, et de division le 30 déc. 1806, il obtint en 1808 le commandem. de la 3e division milit. (Metz). Il occupa ce poste jusqu'en 1814, époque où il fut admis à la retraite, comptant plus de 40 années de service. Il était commandeur de la Lég.-d'Honneur depuis la création de cet ordre en 1802.

ROHAN (Henri, duc de), prince de Léon, chef du parti protestant en France sous Louis XIII, était né au château de Blein en Bretagne l'an 1579, de René II, vicomte de Rohan. Henri, contribua plus que tout autre à l'illustration de sa famille, l'une des plus anciennes de la monarchie. Élevé dans les principes de la réforme, il fut présenté à la cour de Henri IV, à l'âge de 16 ans, fit ses premières armes sous ce monarque, et se signala à ses côtés au siége d'Amiens. Lorsque l'édit de Nantes eut achevé de pacifier le royaume, Rohan voyant la carrière des armes momentanément fermée à son

ambition, résolut de visiter les différentes cours de l'Europe, et parcourut succesivem. l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie. De retour en France, il fut nommé duc et pair en 1603, et épousa Marguerite de Béthune, fille du gr. Sully. En 1605, Henri IV lui donna la charge de colonel des Suisses et Grisons. La mort de ce monarque lui causa la plus vive douleur, qu'il a exprimée dans ses mémoires. A cette époque les protestants, menacés de perdre les garanties qui leur avaient été données par l'édit de Nantes, tinrent de fréquentes assemblées. Rohan se rendit à celle de Saumur en 1611, avec son beau-père, et s'y fit remarquer par sa fermeté, sa pénétration et son éloquence. Dès-lors il fut regardé comme le plus zélé des seigneurs calvinistes. Gouverneur de St-Jean-d'Angély, il se fortifia si bien dans cette place, que Marie de Médicis dut renoncer au dessein de la lui enlever. Après le traité de Ste-Menehould en 1614, Rohan parut se rapprocher de la cour, et donna même à la reine régente de sages avis pour étouffer la révolte du prince de Condé; mais le dépit de voir ses conseils négligés et le refus qu'on lui fit de la survivance du gouvernem. de Poitou, dont son beau-père était investi, le jetèrent bientôt dans le parti du prem. prince du sang. Chargé d'arrêter le duc de Guise qui conduisait à la frontière la princesse Élisabeth de France, promise au roi d'Espagne, et qui devait amener à Bordeaux l'infante promise à Louis XIII, Rohan ne put accomplir cette entreprise par la défection d'une partie des seigneurs sur lesquels il comptait, et s'assura seulement de Libourne, ainsi que de quelques autres villes de Guienne. Après le traité de Loudun en 1616, il revint à la cour, se réconcilia avec Marie de Médicis, qui lui accorda la survivance du gouvernem. de Poitou, et ne se mêla point aux seigneurs mécontents qui formèrent un nouv. parti pour renverser Concini. Il combattit même dans l'armée roy. contre le duc de Mayenne, et contribua à la prise de Soissons. L'année suiv., il servit en Italie sous le maréchal de Lesdiguières. De retour en France, il s'entremit sans succès, auprès du duc de Luynes, en faveur de la reine-mère. Les calvinistes, alarmés de la résolut. qu'avait prise Louis XIII de rétablir la religion catholique dans le Béarn, s'étant rassemblés à La Rochelle en 1620, Rohan s'opposa d'abord aux propositions extrêmes qui rendaient la guerre civile inévitable; mais la majorité l'ayant emporté, il se prépara à soutenir une prise d'armes qu'il avait voulu prévenir. Après avoir soulevé et mis en état de défense plus. places de la Guienne, il se porta sur Montauban, que le roi assiégeait, refusa les proposit. que le duc de Luynes lui fit au nom du monarque, et força celui-ci de lever le siége après avoir perdu 8,000 hommes. Dès ce moment, chef véritable du parti protestant, il eut à soutenir la guerre la plus difficile; mais il triompha de la plupart des obstacles qui lui furent opposés. La cour lui fit parler d'accommodem. par Lesdiguières, et pend. la négociat. qui eut lieu au Pont-St-Esprit, les poursuites contre les protest. ne furent point discontinuées; mais Rohan s'était mis en mesure; et le traité signé le 19 oct. 1622 fut tout à l'avantage des calvinistes; l'édit de Nantes fut confirmé. Rohan, suivant la cour pour demander l'entière exécution de ce traité dont on commençait à mal observer les conditions, fut arrêté à Montpellier par ordre du gouverneur; le roi le fit bientôt relâcher. La guerre ayant recommencé, il reprit les armes et rejeta les offres avantageuses que lui fit la cour pour le gagner. Après deux ou trois campagnes, assez heureuses pour le parti calviniste, Richelieu, menacé par une puiss. cabale, désirant se délivrer de l'embarras de cette guerre, fit de nouvelles propositions, et la paix fut encore signée en 1626. Rohan s'occupa, pend. l'année qui suivit, de fortifier son parti en Languedoc. Les hostilités ne tardèrent pas à recommencer, il déploya de nouveaux talents dans cette 3e guerre civile. Après les plus glorieux efforts, Rohan, dans la situation la plus critique, refusa encore les conditions brillantes qu'on lui offrit pour faire son accommodem. particulier, et força la cour à céder : une 3e paix générale fut signée le 27 juillet 1629, aux conditions du rétablissem. de l'édit de Nantes, de la restitution des temples aux calvinistes, d'une abolition de tout le passé pour Rohan et Soubise, son frère. Après ce traité il se retira à Venise, où le sénat le combla d'honneur. C'est pend. son séjour dans cette ville qu'il rédigea ses *Mémoires*, et qu'il écrivit ou rassembla une partie de ses *Discours politiques sur les affaires d'état*, etc. Après la malheureuse journée de Valeggio, les Vénitiens le choisirent pour général; mais le traité de Cherasco (19 juin 1631) ne permit point au duc d'exercer ses talents militaires. Fixé momentaném. à Padoue, il employa ses loisirs à composer son *Parfait capitaine*, et son *Traité de la corruption de la milice ancienne*. Ce fut aussi vers ce temps qu'il négocia avec la Porte othomane, par l'entremise du patriarche grec Cyrille Lucar, pour que le gr.-seigneur lui donnât l'investiture du royaume de Chypre, moyennant une somme de 200,000 écus, et un tribut annuel de 20,000. La mort du patriarche fit cesser cette négociation. Sur ces entrefaites le roi de France écrivit à Rohan, dans les termes les plus flatteurs, pour lui annoncer qu'il lui confiait les intérêts des Grisons, inquiétés depuis plus. années par la révolte de la Valteline, et qui avaient réclamé les secours de la France, dont ils étaient les alliés. Il accepta cette mission, et les Vénitiens ne le virent partir qu'avec regret. Nommé général des lignes grises, avec une poignée de soldats, il développa dans cette guerre sur un terrain semé de tant de difficultés, un talent remarquable, qui n'a point été surpassé dans ces dern. temps. En 1632, le duc de Rohan fut nommé ambassadeur extraordin. de France près du corps helvétique; mais bientôt un ordre du roi, dont on n'a jamais su le motif, vint lui enjoindre de retourner à Venise. Rappelé en France, il fut chargé, après beauc. d'incertitude de la part du ministère, de faire définitivem., en 1635, la conquête de la Valteline. Voici comment il analyse lui-même dans

ses *Mémoires* cette glorieuse expédition. « Je me saisis de la Valteline, et la conservai par quatre combats généraux, où les armées de l'empereur et du roi d'Espagne qui se présentèrent pour m'en chasser, furent défaites. » L'année suiv., il s'empara des trois vallées du Milanez; mais mal secondé par le duc de Savoie, il fut obligé de ramener son armée dans la Valteline, d'où le cardinal de Richelieu, son ennemi secret, ne tarda pas à le faire rappeler. Se défiant du prem. ministre, Rohan prit prétexte de sa santé pour s'arrêter à Genève; mais il reçut bientôt l'ordre de se retirer à Venise. Au lieu de se rendre à cette destination, il alla chercher un asile au camp du duc de Saxe-Weimar, son ami. Celui-ci voulut lui déférer le commandem. de son armée; Rohan le refusa, et dans la bataille qui eut lieu devant Rhinfeld le 28 févr. 1638, il reçut, étant à la tête du régim. de Nassau, une blessure, dont il mourut le 13 avril suivant. Telle fut la fin de ce gr. capitaine, dont la fermeté dans les desseins était égale à son activité. Son corps fut transporté à Genève, où on lui érigea un superbe mausolée. Voici la liste des ouvr. qu'il a laissés : *Mémoires sur les choses advenues en France, depuis la mort de Henri-le-Grand jusqu'à la paix faite avec les réformés au mois de juin* 1629, 1644, 2 vol. in-12, souvent réimpr., et insérés dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France,* de Petitot. — *Recueil de quelques discours politiques sur les affaires d'état depuis* 1610 *jusqu'en* 1629, réimpr. plus. fois. — *Traité de la corruption de la milice ancienne, et des moyens de la remettre dans son ancienne splendeur.* — *Le Parfait capitaine*, 1636, in-4. — *Les intérêts des princes*, déd. au card. de Richelieu, Cologne, 1666, in-12. — *Traité du gouvernem. des treize cantons.* — *Voyage fait en* 1600 *en Italie, Allemagne, Angleterre, Pays-Bas*, etc., 1646, in-12. — *Mémoires et Lettres de Henri de Rohan, sur la guerre de la Valteline*, publ. pour la prem. fois, d'après différents MSs. authentiques, par Zurlauben, 1758, 3 vol. in-12. Fauvelet-Dutoc a publ. l'*Histoire du duc Henri de Rohan*, 1667, in-12; et la *Vie* de ce gr. capitaine se trouve dans l'*Histoire des hommes illustres de France*, par l'abbé Pérau, continuateur de d'Auvigny. — ROHAN (Tancrède de), fils putatif du précéd., né à Paris, suiv. les explicat. données par la duch. de Rohan, sa mère, en 1630, fut baptisé secrètem. sous son seul prénom, dans la crainte que le duc de Richelieu ne le fît enlever, pour qu'il fût élevé dans la religion catholique. Obligée de quitter Paris, en 1636, la duchesse envoya son fils en Normandie, d'où il fut enlevé, à l'instigation de la princesse Marguerite de Rohan, sa sœur, qui craignait que ce frère ne lui enlevât un jour l'immense succession de son père et de sa mère, pour être conduit en Hollande, où il fut mis successivement en pension chez un maître d'école et chez un marchand mercier, de Leyde. La duch. de Rohan, après un délai de quelques années, ayant réclamé son fils auprès du magistrat de Leyde, le jeune Tancrède vint à Paris en 1645. La duch. ne tarda point à le reconnaître légalem., et se pourvut devant le parlement pour lui assurer l'état et les biens de son père. Marguerite de Rohan, alors mariée au comte de Chabot, qui par suite de cette union avait obtenu le titre de duc de Rohan, forma, avec son mari, toutes les opposit. juridiques à cette reconnaissance. La duchesse douairière, voyant que la brigue contre elle était la plus forte, ne comparut point dans ce grand procès et laissa porter contre son fils un jugement par défaut. La cause n'en fut pas moins plaidée par les avocats des parties adverses, et, sur le réquisitoire de l'avocat-général Omer Talon, il fut fait défense au nommé Tancrède de se dire fils et héritier du feu duc de Rohan. Celui-ci continua d'habiter Paris, y vécut dans l'aisance, jouissant de toute la tendresse de sa mère, reçu dans les maisons distinguées où l'on reconnaissait ses prétentions, et attendant sa majorité pour revenir contre l'arrêt prononcé contre lui. Lors des troubles de la Fronde, Tancrède entra comme volontaire dans l'armée du parlem., fut blessé d'un coup de pistolet dans une embuscade près de Vincennes, et mourut le lendemain 1er fév. 1649. Un grand nombre de personnes plaignirent le sort de cet infortuné jeune homme, auquel le duc de la Rochefoucauld, dans ses *Mémoires*, donne le titre de duc de Rohan, ajoutant « qu'il se montra digne de la vertu de son père. »

ROHAN (ANNE de), sœur du duc Henri, née vers 1584, ne montra pas moins de courage que ses frères Rohan et Soubise pour la défense du calvinisme, et soutint avec une rare constance toutes les calamités du siége de La Rochelle, où elle s'était renfermée. Ayant refusé, ainsi que sa mère, d'être comprise dans la capitulation, elle resta prisonnière de guerre et fut conduite au château de Niort. Rendue à la liberté, elle vint habiter Paris, et y mourut en 1646. Elle faisait des vers d'une manière très distinguée pour son temps, et connaissait parfaitem. la langue hébraïque.

ROHAN (LOUIS, prince de), plus connu sous le nom de chevalier de Rohan, né vers 1635, fils de Louis de Rohan, septième du nom, prince de Guémené, duc de Montbazon, etc., déshonora par sa conduite l'illustre maison dont il sortait. Nommé grand-veneur de France en 1656, après la mort de son père, et plus tard colonel des gardes, il montra une grande bravoure dans différentes campagnes; mais ses aventures galantes eurent bien plus d'éclat que ses faits milit. Perdu de dettes, méprisé à la cour, il se laissa entraîner par un homme aussi débauché que lui dans une conspiration contre la sûreté de l'état. Arrêté ainsi que son complice, La Truaumont, et plusieurs autres, il fut mis à la Bastille, condamné, et exécuté le 27 novembre 1674. On peut consulter sur ce personnage les *Mém.* du marquis de La Fare, les *Lettres* de Bussy-Rabutin, les *Mémoires* pour ou contre la duchesse de Mazarin, et les *Mémoires* de Beauvau. — Marie-Éléonore de ROHAN, cousine du précédent, prit l'habit relig. dans le couvent des bénédictines de Montargis en 1645, devint abbesse de la Trinité, puis de Mal-

noue, près Paris, et mourut au monastère de St-Joseph, dans cette ville, en 1681, à l'âge de 53 ans. On a d'elle quelques ouvrages de piété, dont le plus remarquable a pour titre : *Morale du Sage*, in-12 : c'est une paraphrase des *Proverbes*, de l'*Ecclésiaste* et de la *Sagesse*.

ROHAN (Armand-Gaston de), cardinal, évêque de Strasbourg, né à Paris en 1674, était le 5e fils du prem. prince de Soubise, de la branche de Rohan-Guémené. Il succéda sur le siége de Strasbourg, en 1704, au cardinal de Fürstenberg, dont il était le coadjuteur depuis 3 ans, fut décoré de la pourpre romaine en 1712, et devint gr.-aumôn. de France l'ann. suiv. Cette même année, il fit, dans l'assemblée générale du clergé, le rapport pour l'acceptat. de la constitut. Admis dans le conseil de régence en 1722, il y prit place après les princes. Il avait déjà fait le voyage de Rome pour assister au conclave de 1721; il y retourna pour ceux de 1724, de 1730, de 1740, et mourut à Paris en 1749. On a de lui des lettres et instructions pastorales, des mandements, et un *Rituel* de Strasbourg. — Rohan (Armand de), plus connu sous le nom de *card. de Soubise*, pet.-neveu du précéd., né à Paris en 1717, porta d'abord le nom de prince de Tournon, puis celui d'abbé de Ventadour, devint coadjuteur de son grand-oncle à l'évêché de Strasbourg, fut fait cardinal en 1747 par Benoît XIV, devint évêque de Strasbourg, gr.-aumônier après la mort du card. de Rohan, en 1749, et mourut à Saverne en 1756. Il était membre de l'Académie française. — Armand-Jules de Rohan, cousin du cardinal Armand-Gaston, né en 1695, fut nommé archev. de Reims en 1722, sacra Louis XV le 25 octobre de la même année, reçut le chapeau de cardinal, et mourut en 1762. — Louis-Constantin de Rohan, frère du précéd., né en 1697, chev. de Malte, fut nommé capitaine de vaisseau en 1720, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, devint aumônier du roi, puis évêque de Strasbourg, reçut le chapeau de cardinal en 1761, et mourut à Paris en 1779.

ROHAN (Louis-René-Édouard, prince de), cardinal, évêque de Strasbourg, né en 1734, fut d'abord connu sous le nom de prince Louis. Voué à l'état ecclésiastique, il commença par être évêque de Canope (*in partibus*), puis coadjuteur de son oncle, Louis-Constantin, au siége de Strasbourg. Après la disgrâce du duc de Choiseul, il obtint l'ambassade de Vienne. Arrivé dans cette ville en janvier 1772, il fut froidement accueilli par l'impératrice Marie-Thérèse, et crut effacer l'impression de cette défaveur, en déployant à la cour d'Autriche le plus grand luxe; mais ce vain éclat, pour le soutien duquel il contracta des dettes énormes, n'en imposa point à Marie-Thérèse, qui fit témoigner son improbation à l'ambassadeur et demanda son rappel, motivé sur la conduite scandaleuse qu'il tenait. Toutefois il ne fut rappelé qu'après la mort de Louis XV. Tel était le crédit de la maison de Rohan-Guémené, que, malgré le froid accueil fait au prince-évêque de Strasbourg par Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, au retour de son ambassade, il n'en fut pas moins nommé successivement grand-aumônier de France, abbé de St-Waast (bénéfice de 300,000 fr. de revenu), proviseur de Sorbonne et administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts. A la même époque, il obtint, sur la demande du roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, le chapeau de cardinal. Écrasé de dettes, malgré toutes les ressources que lui offraient ses emplois, le prince de Rohan se montra aussi peu délicat dans ses liaisons que dans ses plaisirs. Un charlatan, Cagliostro, et une aventurière, Mme La Motte, devinrent ses confidents les plus intimes. Fasciné par les prestiges de ces deux imposteurs, il se chargea d'acheter, au nom de la reine, au joaillier de la cour, Bœhmer, un collier du plus gr. prix, dont Marie-Antoinette avait refusé l'acquisition l'année précédente, et, à cet effet, il remit au même joaillier un écrit portant promesse de payer en quatre termes égaux, de six mois en six mois, une somme de 1,600,000 liv. Cet écrit, apostillé à chaque article du mot approuvé, était signé *Marie-Antoinette de France*. Cette fausse signature était l'ouvr. d'un nommé Retaux de Villette, complice des deux intrigants dont nous avons parlé plus haut. Le collier fut confié à la dame La Motte, qui s'était chargée de le remettre à la reine, et qui déclara que cette princesse l'avait reçu avec le plus vif plaisir. Le cardinal attendait chaq. jour l'effet des promesses que lui avait faites la prétendue confidente de Marie-Antoinette; mais la dame La Motte et Cagliostro, après avoir dépecé le bijou, avaient envoyé le sieur La Motte en Angleterre pour vendre les diamants qui le composaient. Le jour du premier paiement à faire sur le billet de 1,600,000 livres arrive : Bœhmer, ne recevant pas la somme promise, croit devoir écrire à la reine; une explication sérieuse entre celle-ci et le joaillier révèle le marché conclu par le cardinal. Rohan, mandé dans le cabinet de Louis XVI, est interrogé par ce monarque en présence de la reine, avoue qu'il a été cruellem. trompé, et montre une prétendue lettre de la reine à Mme La Motte, pour lui donner la commission d'acheter le collier. Les questions et les observations multipliées qui lui sont faites portant un trouble extrême dans les idées du cardinal, le roi a la bonté de lui permettre de se recueillir dans une pièce voisine, et de mettre par écrit ce qui lui reste à dire. Au bout d'un quart d'heure, Rohan ayant remis au roi un écrit aussi peu clair que ses réponses, le roi le fit arrêter par un lieutenant des gardes-du-corps. C'était le 15 août, jour de l'Assomption. L'arrestation du grand-aumônier, revêtu de ses habits pontificaux et sur le point d'exercer ses fonctions, produisit un éclat qui fut blâmé par une grande partie de la cour, où la famille du card. avait beauc. d'amis et de partisans, ainsi que dans le parlement, auquel le roi renvoya cette affaire. Le corps épiscopal voulait que, selon les priviléges du clergé, l'évêque de Strasbourg fût jugé par ses pairs; et le pape Pie VI, dans un bref adressé au roi, prétendit qu'en sa qualité de cardinal, Rohan ne fût pas livré à des juges laïcs. Le parlem. n'en commença pas moins la procédure, qui dura plus

d'un an, et le 31 août 1786, cette cour souveraine, malgré les conclusions de l'avocat-général Joly de Fleury, déchargea le cardinal de toute accusation. Quatre heures après sa sortie de la Bastille, Rohan reçut l'ordre de remettre au roi sa démission de gr.-aumônier, sa décoration de l'ordre du St-Esprit, et de partir en exil pour l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne. Il avait obtenu la permission de rentrer dans son évêché de Strasbourg, lorsqu'il fut élu député du clergé du bailliage de Haguenau aux états-généraux. Admis dans l'assemblée des trois ordres, réunis sous le nom d'assemblée constituante, le 23 juillet 1789, malgré l'espèce de refus qu'il avait fait quelque temps auparavant de venir prendre séance dans la chambre de son ordre, il prêta le serment civique. Mais ensuite il se sépara des partisans de la révolution et quitta l'assemblée pour rentrer dans son diocèse. Bientôt il fut accusé d'entretenir des correspondances avec les émigrés rassemblés sur la rive droite du Rhin, d'intriguer à la diète de Ratisbonne, et d'exciter les fidèles de son diocèse à la désobéissance aux lois nouvelles. Le président de l'assemblée constituante lui écrivit pour lui enjoindre de revenir à son poste; il répondit par l'offre de sa démission, qui ne fut point acceptée. Quelques mois après il déclara au procur.-syndic du départem. du Bas-Rhin qu'il ne pouvait pas établir la constitution civile du clergé dans son diocèse, qu'il protestait et protesterait dans toutes les occasions contre les atteintes portées à la discipline de l'Église. En 1791, un décret de l'assemblée nationale lui ordonna de rendre ses comptes comme administrat. de l'hôpital des Quinze-Vingts, et bientôt après un décret d'accusation fut proposé contre lui par Victor de Broglie, en raison de sa conduite contre-révolutionnaire sur la rive droite du Rhin, où il s'était retiré. Cette dernière proposition fut rejetée, attendu que Rohan avait la qualité de prince de l'empire. Dep. ce temps son nom cessa d'être prononcé dans les assemblées franç. Privé de la plus grande partie de ses revenus, le cardinal, menant une vie modeste et frugale, se consacra tout entier à l'administration de son diocèse, réduit alors à la rive droite du Rhin. Il se démit de l'évêché de Strasbourg lors du concordat de 1801, et mourut à Ettenheim en 1803. On peut consulter sur ce personnage les *Mémoires* de Besenval, de Mme Campan, de l'abbé Georgel; l'*Hist. du 18e Siècle*, par Lacretelle, et le *Rec. de pièces concernant l'affaire du fameux collier*.

ROHAN-CHABOT (Louis-François-Auguste, duc de), prince de Léon, cardinal du titre de la Ste-Trinité au Mont-Pincius, né à Paris en 1788, était fils d'Alex.-Louis-Auguste de Rohan-Chabot: sa mère était une Montmorenci. La révolut. obligea ses parents à se retirer en Angleterre; mais ils rentrèrent de bonne heure en France. Après avoir été attaché à la princesse Borghèse, le jeune duc devint successivement chambellan de la reine de Naples et de l'empereur. Dans cette cour toute guerrière, il ne craignit pas de se montrer franchement pieux. Il alla en 1812 à Fontainebleau pour y recevoir la bénédiction de Pie VII, alors prisonnier de Bonaparte. Il se rendit ensuite en Italie, d'où il ne revint qu'en 1814. Sous la restauration il entra dans les compagnies rouges, et, quand ce corps fut dissous, il obtint le grade de colonel. S'il était l'un des plus élégants seigneurs de la cour de Louis XVIII, il en était aussi l'un des plus vertueux. La perte d'une femme chérie (Mlle de Sérent), le rapprocha encore de la religion, qui seule pouvait adoucir cette blessure cruelle. A l'époque des *cent-jours*, il suivit le duc d'Angoulême dans le Midi, puis en Espagne. De retour en France il perdit son père, prem. gentilh. de la chambre (8 févr. 1816), auquel il succéda dans son titre de duc et pair. Louis XVIII voulait l'unir à une princesse de Saxe; mais il préféra entrer au sémin. de St-Sulpice (1819), et reçut la prêtrise (1822). Nommé peu après gr.-vic. de Paris, puis archev. d'Auch (1828), il fut placé sur le siége de Besançon en 1829, et ne quitta son diocèse que pour aller à la chambre des pairs en 1829 et 1830. Il était déjà décoré du *Pallium* lorsqu'il fut promu au cardinalat dans le consistoire du 5 juillet 1830. Il se trouvait à Paris à l'époque de la révolut.: obligé de prendre la fuite, il fut maltraité à Vaugirard, et ne put qu'avec peine continuer sa route. Il se rendit d'abord à Fribourg, puis à Rome, où il resta jusqu'au moment où, le choléra menaçant d'envahir son diocèse, il revint partager les dangers des fidèles confiés à ses soins. Les outrages dont il fut l'objet ne le firent pas renoncer à cette démarche dangereuse. Déjà en 1829 il avait parcouru une partie de son diocèse; il en visita alors une autre partie. C'est en exerçant son ministère qu'il fut atteint à Chenecey (village près Besançon) du mal auquel il succomba le 8 févr. 1833. Le duc de Rohan n'a laissé d'autres écrits que ses *Mandements* et ses *Lettres pastorales*. Il publia cepend., sous le titre de *Manuel*, un livre de prières, véritable chef-d'œuvre de piété, d'onction et de sagesse. Les embellissements qu'il fit à sa cathédrale et ceux qu'il préparait encore, attestent son goût et son amour pour les arts. Son testament n'est pas seulem. une œuvre de bienfaisance, c'est encore un acte religieux: la fabrique de St-Jean, l'école des enfants de chœurs, ses success., le séminaire, les pauvres, personne n'a été oublié dans ses legs d'une munificence presque royale. Il parut une *Notice nécrologique sur le duc de Rohan*, in-12 et in-18. M. l'abbé de Margueryc (aujourd'hui évêque de St-Flour) prononça son oraison funèbre à la cathédrale.

ROHAULT (Jacq.), physicien, né à Amiens en 1620, vint étudier la philosophie à Paris, et s'attacha particulièrem. à la partie démonstrative et mécanique de la physique. Éclairé par la doctrine de Descartes sur la méthode à suivre dans l'applicat. des principes, il devint l'un des plus zélés sectat. de ce philos. Il ouvrit des conférences publiq., et de ses leçons, appuyées de nombr. expériences et mises en ordre, il composa un traité de physiq., le meill. qui eût paru jusqu'alors, et qui a joui long-temps d'une grande estime. La réputation de Rohault lui

attira des envieux. Il fut accusé, comme Descartes, de faire de l'homme une machine, parce que, dans son explication de l'économie animale, la fonction n'était pas séparée de l'organe. Rohault se justifia par un écrit intit. : *Entretiens sur la philosophie;* mais cet ouvrage ne fit qu'aigrir ses advers., qui le traitèrent d'hérétique. Le chagrin qu'il ressentit de cette accusation le fit tomber malade, et il mourut en 1675, après avoir fait sa profession publique de catholicité, démarche nécess. pour obtenir d'être administré par son pasteur. La *Physique* de Rohault fut publ. pour la première fois, Paris, 1671, in-4, et en 1682, avec des addit., 2 vol. in-12. Ses *Entretiens sur la philosophie,* 1671, ont été réimpr. en 1673 et 1675. Ses *OEuvres* mathématiques posthumes parurent en 1682, in-12.

ROHDICH (Frédéric-Guillaume), général prussien, né à Postdam en 1719, entra de très bonne heure au service comme sous-officier, fit la guerre de sept ans avec distinction, obtint le grade de capitaine, devint colonel en 1771, général-major en 1779, après la guerre de Bohême, directeur de la maison des orphelins militaires et commandant de Postdam, lieutenant-général en 1786, présid. du collége de guerre à Berlin, enfin ministre de la guerre, général en chef d'infanterie, et mourut à Berlin en 1786. Heinsius a inséré un *Éloge* de Rohdich dans les *Mémoires de la marche de Brandebourg,* 1796.

ROHR (Jules-Bernard de), laborieux compilat., né vers 1690 au château d'Elstenwerde, en Saxe, mort en 1742, après avoir occupé une prébende dans le chap. protestant de Mersbourg, et l'emploi de conseiller dans l'administ. de cette ville, a publ. environ 30 compilat., dont il a donné le catalogue en 1735, sous le titre de *Notice,* etc. Les principales sont : *Code complet d'économie domestique,* 1716-1732, 2 parties in-4. — *Droit ecclésiastiq. complet de la Haute-Saxe,* 1723, in-4. — *Hist. natur. des arbres et arbustes croissant spontanément en Allemagne,* 1732, in-folio.

ROI. — V. Leroi, Leroy et Roy.

ROKES (Henri), peintre, surnommé *Zorg,* né à Rotterdam en 1621, fut d'abord élève de David Téniers, puis suivit les leçons de Guillaume Breytenweg, et conserva dans ses compositions quelque chose de la manière qu'on a depuis appelée des *conversations.* Il mourut en 1682. On cite de lui une *Foire à l'Italienne,* et un *Marché aux Poissons.* Malgré les succès qu'il obtint dans son art, il ne voulut point quitter la profession de son père qu'il avait d'abord embrassée, et continua d'être jusqu'à sa mort patron ou conduct. de barque.

ROKN-ED-DAULAH (Abou-Aly-el-Haçan), 2e prince de la dynastie des Bowaïdes, fut le prem. de sa branche qui régna dans Ispahan, que lui céda son frère Aly-Imad-ed-Daulah en 323 de l'hég. (935 de J.-C.). Il agrandit ses états par la conquête de plus. autres villes de Perse, et eut à soutenir une longue guerre contre les princes samanides qui régnaient dans le Khoraçan et dans la Transoxane. Aly-Imad-ed-Daulah étant mort sans enfants en 338 de l'hég., Rokn-ed-Daulah devint régent du roy. de Chyraz et de la Perse-Méridion., dont son propre fils Adhad-ed-Daulah était devenu héritier ; et il mourut l'an 366 de l'hég. (976). Les historiens orientaux ont fait l'éloge de Rokn-ed-Daulah, qui, selon eux, réunissait les qualités d'un grand prince aux vertus d'un sage, et qui fut, dans sa vieillesse, l'arbitre et l'oracle des princes contemporains.

ROKN-EDDYN-SOLEIMAN, 7e sulthan seldjoukide d'Anatolie, partagea l'empire, après la mort de son père Kilidj-Arslan II, avec ses frères, et ne réserva pour son lot que quelq. places maritimes ; mais il n'en conserva pas moins, comme eux, le titre de sulthan. Il s'empara, après la mort de son frère, Cothb-Eddyn-Melik-Chah, d'une partie de ses états, qu'un autre de ses frères Mas'oud lui disputait, attaqua Gaïath-Eddyn, son frère aîné, sulthan d'Iconium, le dépouilla de ses états, traita d'abord avec l'emper. grec Alexis Comnène, puis lui fit la guerre sous le prétexte que ce prince avait voulu le faire assassiner, et mourut l'an 600 de l'hég. (1203). Les histor. orientaux le représentent comme un prince perfide, cruel, irréligieux ; et les histor. du Bas-Empire le nomment *Racratin.*

ROKN-EDDYN-KHOURSCHAH, 8e et dern. prince de la dynastie des Ismaëlides ou Batheniens de Perse, succéda à son père Ala-Eddyn-Mohammed, par un parricide, l'an 653 de l'hég. (1255), et fit alliance avec les princes du Ghylan, pour se fortifier contre les Tatares-Monghols, déjà maîtres d'une partie de la Perse ; il n'en perdit pas moins le reste de ses états, se rendit à Houlagou, frère du grand khan Mangou, et fut mis à mort sur les bords du fleuve Djihoun l'an 655 de l'hég. Houlagou fit périr dans le même temps les femmes, les enfants et les parents de ce malheur. prince. Ainsi furent anéanties la race de Kia-Buzurk-Oumyd et la secte des Molaheds, plus connus sous le nom d'Assassins. — V. Haçan-ben-Sabbah.

ROLAND, prétendu neveu de Charlemagne, est célèbre dans les anciens romans de chevalerie, qui le font périr à la bataille de Roncevaux en 778. Une ancienne tradit. nous a conservé le souvenir d'un chant guerrier sous le nom de ce paladin, autrefois en usage dans les armées françaises (sous la 2e et une partie de la 3e race), dont le texte s'est perdu, mais dont l'idée principale a été reproduite par Tressan dans la *Biblioth. des romans.* Depuis M. Alex. Duval, de l'Acad. franç., et Rouget de Lisle, aut. du fameux chant dit des *Marseillais,* ont traité le même sujet.

ROLAND (Jacques), chirurgien à Saumur dans le 17e S., est auteur de deux ouvr. curieux et recherchés : *Orchitomologie, ou Traité de l'amputation des testicules,* Saumur, 1615, in-12. — *Aglossostomographie, ou Description d'une bouche sans langue, laquelle parle et fait naturellem. ses autres fonctions,* 1630, petit-in-8.

ROLAND (l'un des princip. chefs des camisards (v. Cavalier ou Cavelier), né dans le diocèse d'Alais, servit d'abord quelque temps dans un rég. de dragons, puis, lors de l'insurrection des calvi-

nistes dans les Cévennes, forma une troupe à la tête de laquelle il se signala pendant 2 ans, par les entreprises les plus audacieuses et par sa résistance opiniâtre aux forces nombreuses dirigées contre lui. Pour se donner plus de dignité, il s'attribua les titres de comte et de généraliss. des protestants de France. Trahi par un de ses officiers, qui le fit surprendre dans un château à trois lieues de Castelnau, il était parvenu à gagner la campagne, lorsqu'il fut atteint d'un coup de feu qui l'étendit mort le 14 mars 1704. Son corps fut brûlé sur la place de Nîmes, et les cendres jetés au vent.

ROLAND (Philippe-Laurent), statuaire, né en 1746 dans les environs de Lille, vint à Paris à l'âge de 15 ans, et fut adressé au sculpteur Pajou, qui l'employa dans les travaux d'ornement du Palais-Royal et de la salle de spectacle de Versailles. Après un séjour de quelques années dans l'atelier de ce maître, qui lui faisait dégrossir le marbre de ses figures, Roland, ayant amassé assez d'argent pour faire à ses frais le voyage d'Italie, se rendit à Rome, où il résida pendant 5 ans. A son retour à Paris, ses progrès furent appréciés par Pajou qui le produisit et le détermina à se présenter à l'acad. Roland fut agréé, en 1779, sur une figure de *Caton d'Utique*, et reçu académicien en 1781, sur une figure de *Samson*. Vers cette époque, il fut chargé par le directeur-général, M. d'Angivilliers, de la statue du *Grand-Condé*, et s'occupa ensuite de plus. autres travaux qui lui firent beaucoup d'honneur. En 1792, Roland exécuta le modèle colossal en plâtre de la statue de *la Loi*, qui fut placée sous le péristyle du Panthéon. Lors de la créat. de l'Institut, il devint membre de la classe des beaux-arts. En 1799, il fut chargé de l'exécution d'une partie des sculptures intérieures du palais du Luxembourg et des Tuileries, et y travailla pendant cinq ans. Il exécuta depuis la statue de *Bonaparte*, qui devait être placée dans la salle des séances publiq. de l'Institut, celle de *Tronchet*, un des *bas-reliefs* de la cour du Louvre, la statue en pied de *Minerve*, placée au-devant du péristyle du palais du corps-législatif, une figure de *Bacchante* en bronze, etc. Son chef-d'œuvre est la statue d'*Homère chantant sur sa lyre*, placée dans une des pièces du rez-de-chaussée du Louvre, consacrée aux productions les plus remarquables de l'école française. Roland mourut en 1816 d'une attaque d'apoplexie. Il était profess. de l'acad. royale de peinture et de sculpture.

ROLAND. — V. Rolland d'Erceville.

ROLAND DE LA PLATIÈRE (Jean-Marie), né à Villefranche, près de Lyon, en 1732, d'une famille distinguée de magistrat., quitta de bonne heure la maison paternelle dans l'intention de passer aux Indes; il abandonna ce projet pour raison de santé, entra dans l'administrat. des manufactures, et y fut nommé d'abord inspect. ordinaire, puis inspecteur-général. Il exerçait cette place à Lyon à l'époque de la révolution. S'étant prononcé pour le parti populaire, il devint membre de la municipalité de cette ville, et fut nommé député extraordinaire près de l'assemblée constituante, pour lui faire part de la situation critique de cette cité, où les fabriques étaient alors en souffrance, et 20,000 ouvriers sans pain. Il arriva à Paris avec sa femme, au mois de février 1791. Pendant son séjour, qui fut de 7 mois, Roland fréquenta les princip. chefs du parti populaire, et se fit agréger à la société des jacobins. De retour à Lyon, après avoir obtenu tout ce que cette ville pouvait désirer, il y fonda un *club* semblable à celui de Paris, où il revint au mois de décemb. de la même année (1791), pour y faire valoir ses droits à une retraite et travailler à la continuation du *Dictionnaire des manufactures*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*. Il renoua dès-lors ses relations avec Brissot, Vergniaud, Buzot et autres députés de l'assemblée législative opposés à la cour, et lorsque le roi intimidé crut pouvoir sortir d'embarras en prenant des ministres dans ce parti d'opposition, Roland fut appelé au ministère de l'intérieur. Sa raideur naturelle, ses principes rigides ne purent le maintenir long-temps dans ce poste difficile. Renvoyé du ministère, il en donna avis à l'assemblée nationale qui approuva sa conduite. Après la catastrophe du 10 août, Roland fut rappelé au ministère et fit partie du conseil-exécutif provisoire. Il poursuivit les membres de la commune de Paris devant l'assemblée, après les massacres de septembre, et réclama leur destitution avec énergie. Cette démarche lui mit à dos les révolutionnaires, qui n'étaient plus régis que par Robespierre, Marat et Danton. Ce dern. était le collègue de Roland au conseil-exécutif. Cependant s'ouvrit la session de la convention. Roland, nommé député du départ. de la Somme, préféra, d'après les conseils de sa femme, rester au ministère. Il y tint ferme tant qu'il put espérer d'y être soutenu par le parti modéré de l'assemblée; mais ce parti, accusé de vouloir former une fédération pour détacher de Paris les départements, n'ayant pas la majorité, Roland présenta sa démission, et rendit de sa gestion des comptes tels qu'aucun ministre n'en avait encore fournis. Une commission fut nommée pour les examiner et en faire le rapport. Roland ne put obtenir la liberté de quitter Paris. Après la fameuse journée du 31 mai, l'ex-ministre, prévenu que le comité révolutionn. de la section allait le faire arrêter, s'évada, sortit de Paris, et alla chercher un asile secret à Rouen. Il y resta pendant 5 mois; mais, à la nouvelle du supplice de sa femme (*v.* Mme Roland), il lui fut impossible de survivre à celle qu'il avait tant aimée. Sorti de sa retraite le 15 nov. 1793, il suivit la route de Paris, et, à 4 lieues de Rouen, s'étant assis sur le bord d'un fossé contre un arbre, il s'enfonça dans la poitrine un fer qu'il avait dans sa canne. On a de Roland : *Mémoire* sur l'éducat. des troupeaux, etc., 1779, 1783, in-4. — *L'Art du fabricant d'étoffes de laine*, etc., 1780-83. — *L'Art du fabricant de velours de coton*, 1780-83. — *L'Art du tourbier*, 1783 (ces trois dern. traités font partie des *Arts et Métiers*, publ. par l'acad. des sciences, in-folio). — *Dictionn. des manufactures et des arts qui en dépendent*, 3 vol. in-4, faisant partie de

l'*Encyclopédie méthodique*. — *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, en 1776-78, Amst., 1782, 6 vol. in-12, réimpr. en 1801. — *De l'influence des lettres dans les provinces*, etc., 1786. On lui doit encore, outre beauc. d'*opuscules*, de *lettres*, de *rapports*, publ. pend. son administrat., *le Financier français*, et un *Recueil d'idées patriotiques*, Paris, 1789, in-8.

ROLAND (MANON-JEANNE PHILIPON), femme du précéd., né à Paris en 1754, fille d'un graveur en taille douce, reçut une éducation soignée, fit des progrès rapides dans le dessin, la musique et l'histoire, et montra de bonne heure un caractère décidé. A 9 ans, elle lisait les *Vies* de Plutarque, et c'est dans ce livre qu'elle puisa, d'après son propre aveu, « les idées qui la rendaient républicaine, sans qu'elle songeât à le devenir un jour. » Les idées religieuses la dominèrent ensuite, et elle entra chez les dames de la congrégat., au faubourg St-Marcel. Un commerce de lettres avec une de ses compagnes fut l'origine de son goût pour écrire. De retour dans la maison paternelle, elle reprit ses premiers exercices, fit des extraits de ses lectures, et étudia la physique et les mathématiq. Ayant perdu sa mère, elle se chargea, à l'âge de 21 ans, de tous les détails du ménage de son père, partageant son temps entre ces soins domestiques, la lecture et des écrits sur la philosophie. Une liaison fondée sur l'estime prépara son mariage avec Roland, qui d'abord essuya un refus du graveur Philipon. A son retour d'Italie, Roland fit une nouvelle démarche, et l'emporta sur plus. rivaux, malgré une grande disproportion d'âge. S'occupant, pendant la prem. année de son mariage, de la rédaction de ses traités sur les arts, il fit de sa femme son copiste et son correcteur d'épreuves, tâche dont elle s'acquitta dignement. Mme Roland suivit ensuite son mari dans ses diverses résidences, lui fit obtenir par ses démarches celle de Lyon, et voyagea avec lui en Angleterre et en Suisse. Comme son mari, elle embrassa avec ardeur les principes de la révolution, prit part avec lui à la rédaction du *Courrier de Lyon*, et y donna la descript. de la fédération lyonnaise du 30 mai 1790, avec tant de talent que ce numéro fut vendu à plus de 60,000 exempl. Ayant accompagné Roland à Paris en 1791, elle fréquenta les séances de l'assemblée et des jacobins, et reçut chez elle en soirée, quatre fois par semaine, les députés les plus marquants du côté gauche de la législative. Le charme qu'exerçait son esprit contribua beaucoup à faire entrer son mari dans le ministère. Ce fut elle qui rédigea la lettre que Roland fit remettre à Louis XVI, à l'occasion du décret contre les prêtres que le monarque refusait de sanctionner, lettre qui causa la disgrâce de son mari. Avant le 10 août, Mme Roland, plus que jamais liée avec les chefs du parti républic., entre autres avec Barbaroux, connut par ce dern. le plan de la conjuration qui tendait à renverser le trône et à nommer une convention qui décréterait la république. Mais, après la chute du trône, le parti qui voulait gouverner, et auq. appartenaient Roland et sa femme, se trouva bientôt aux prises avec les désorganisateurs et les anarchistes. Mme Roland, qui avait excité son mari à s'élever contre les fauteurs des massacres de septembre, fut signalée comme une intrigante. Mandée à la barre de la convention pour répondre à une dénonciation calomnieuse, elle força au silence ses ennemis par les grâces de son éloquence. Convaincue enfin de la faiblesse de son parti, elle porta son mari à donner sa démission, et favorisa sa fuite après le 31 mai. Elle aurait pu le suivre, mais son courage naturel la décida à affronter la persécut. Elle fut arrêtée, conduite dans les cachots de l'Abbaye le jour même de l'évasion de son mari, et peu de temps après transférée à Ste-Pélagie. Refusant de seconder ses amis dans le plan qu'ils avaient formé pour son évasion, elle attendit avec une résignation philosophique qu'elle puisait dans la lecture de Tacite, le sort que lui réservait un gouvernement sur la nature duquel elle ne se méprenait point. Accusée de correspondance avec les députés proscrits, elle fut transférée à la Conciergerie le jour même de l'exécution de Brissot et des députés de la Gironde (1er octobre 1793). M. Chauveau-Lagarde étant venu pour se concerter avec elle sur sa défense, elle lui présenta un anneau, en lui disant : « Ne venez point demain au tribunal : ce serait vous perdre sans me sauver. Acceptez ce seul gage que ma reconnaissance puisse vous offrir ;... demain je n'existerai plus. » Elle parut en effet le lendemain devant le tribunal de sang, et entendit avec un calme qui tenait presque du contentement sa sentence de mort. Placée sur la fatale charrette, elle encourageait un autre condamné, M. La Marche, dont la résignation était loin d'égaler la sienne. Arrivée sur la place où était dressé l'échafaud, elle s'inclina devant la statue de la Liberté, disant : « O liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » et conservant toute la sérénité de ses traits sur l'échafaud même, elle reçut le coup mortel le 8 nov. 1793. Mme Roland écrivait facilement et avec grâce non-seulement dans sa langue, mais encore en anglais et en italien. Nous avons dit qu'elle participa aux travaux scientifiques et politiques de son mari. Elle composa de plus dans sa prison, au milieu des chagrins et des inquiétudes de toute espèce, des *Mémoires* fort remarquables, qui ont prouvé que son talent aurait pu s'élever facilement jusqu'à l'histoire. Le style en est énergique, la diction toujours attachante et pleine de chaleur. Mme Roland s'est peinte tout entière dans cet ouvr., qui fut imprimé pour la prem. fois par les soins de Bosc, son ami, sous le titre d'*Appel à l'impartiale postérité*, Paris, 1795, in-8. Il existe plus. éditions de ces curieux *Mém.*, qui font partie des *OEuv. de loisir et Réflex. diverses*, publ. par Champagneux, Paris, 1800, 3 vol. in-8, et de la *Collect.* des frères Baudouin. On trouve en tête de cette édition une *Notice* sur Mme Roland, par F. Barrière, qui reconnaît dans sa *préface* devoir à la bienveillance éclairée de MM. Van-Praet et A.-A. Barbier plus. documents historiq. sur Mme Roland, et les *mémoires*, *rapports* et *discours* de son mari, réimpr. à la suite.

**ROLANDER** (Daniel), naturaliste suédois, né dans la province de Smoland vers 1720, fut élève de Linné, passa dans la Guiane-Holland en 1734, fit des observat. de zoologie et de botanique autour de la baie de Paramaribo, et sur les rivières qui débouchent dans celle de Surinam, et revint à Stockholm, en 1756, avec un journal de ses observations et un herbier considérable, il passa ensuite en Danemarck, où il vendit le MS. de son voyage et son herbier à deux profess. de Copenhague, et retourna dans sa patrie, où il mourut obscurément vers 1776. Le MS. et les collect. de ce naturaliste, achetés plus tard par le gouvernem. danois, sont déposés au jardin roy. de botanique à Copenhague. On trouve dans les *Mémoires* de l'acad. de Suède (années 1750-55), plus. *dissert lat.* zoologiques de Rolander, auq. J.-W. Hornemann a consacré une *Notice* dans le *Recueil* de la société scandinave (1811, 2e cahier). M. Brunn-Neergaard a donné un *abrégé* de cette notice dans le t. VI des *Annales des Voyages*.

**ROLANDINO**, historien latin, né à Padoue en 1200, occupa une chaire de rhétorique dans cette ville, où il exerçait en même temps la profession de notaire, qu'il tenait de son père, et mourut en 1276. On a de lui : *de Factis in Marchiâ Tarvisanâ*, ouvr. historiq. qui embrasse la période dans laquelle les Ezzelins (*v.* Romano), exercèrent leur tyrannie sur cette province, dep. l'année 1118 jusqu'à 1260. Cette chronique, publ. pour la prem. fois à Venise en 1636, dans un *recueil* d'écrits du même genre rassemblés par Félix Osio, a été reproduite par Muratori dans le t. VIII de sa collect. des *Scriptor. rerum italicarum*.

**ROLANDO** (Luigi), célèbre anatomiste piémontais, mort le 20 avril 1831, à 56 ans, était l'un des membres les plus distingués de l'acad. de Turin. Professeur d'anatomie à l'univ., directeur et créateur du nouveau musée anatomique, il a donné en Piémont une vive impulsion aux études médicales et chirurgicales. Ses travaux nombreux sur le cerveau, son *Traité d'anatomie*, etc., l'ont mis au nombre des anatomistes les plus distingués de notre époque. Ses *Inductions physiologiq. et pathologiq. sur différ. espèces d'excitabilité et d'excitem.*, etc., ont été trad. en français par A.-J.-L. Jourdain et Boisseau, Paris, 1822, in-8.

**ROLDAN** (Pierre), sculpteur, né à Séville en 1624, voyagea en Italie, et résida long-temps à Rome, revint ensuite en Espagne, et enrichit de ses ouvr. Madrid et sa patrie, où il mourut en 1700. On compte plus de 50 statues de ce maître à Séville. La plus remarquable est celle de *Jésus crucifié*, que l'on voit dans l'église de St-Bernard. — Louise Roldan, fille du précéd., née en 1654, se distingua dans le même art que son père, l'aida dans plus. de ses ouvr., fut appelée à Madrid sur sa réputation par Philippe IV, et y mourut en 1704. On admire d'elle un beau groupe, placé dans l'église de St-Bernard à Séville, qui représente la *Foi* entourée de *St Michel, St Augustin, St Thomas et St Jean-l'Evangéliste*. On voit aussi plus. de ses ouvrages au palais de l'Escurial.

**ROLEWINCK** (Werner), chartreux, né en 1425 à Laer, en Westphalie, d'où il est surn. quelquefois *Laerius* ou *Larensis*, prit l'habit de St-Bruno à l'âge de 22 ans, se livra à l'étude avec ardeur, composa un très grand nombre d'écrits, dont Trithème a recueilli les titres, et mourut en 1502. De tous ses ouvrages, les quatre suivants existent seuls dans nos bibliothèques : *Paradisus conscientiæ*, Cologne, 1475, in-fol. (l'auteur n'est indiqué que par sa qualité de chartreux). *Quæstiones theol. XII*, même date et même format. — *De laude Westphaliæ, sive de moribus et situ..., lib. III*, in-4, 1re édit, sans date ni lieu d'impr.; 2e édit., Cologne, 1514, réimprimé, 1602 et 1639, in-8, et dans la collection des *Scriptores Brunswick*, de Leibnitz, avec une *notice* des travaux de Rolewinck. — *Fasciculus temporum*, Cologne, 1474 et 1475, souv. réimpr. depuis, trad. en flam., en allemand et en franç. La plus ancienne des traduct. franç. a été impr. à Lyon, 1483, in-fol., et reproduite dans le même format à Paris, 1505 et 1513, sous le titre de *Fleurs des temps passés*. Le *Fasciculus*, abrégé de chronique universelle, est le plus important des ouvr. de Rolewinck; il a servi long-temps de manuel historiq. à une multitude de lecteurs. Il a été continué de 1484 à 1514 par Jean Linturius. Depuis 1532, cette chronique a été remplacée par celle de J. Carion ou de Melanchthon, et par celle de Sleidan.

**ROLFINK** (Werner), médecin, né à Hambourg en 1599, fit ses études à Wittemberg et à Leyde, voyagea ensuite en Angleterre, en France et en Italie, suivit les cours des professeurs de médecine de l'univ. de Padoue, et fut reçu docteur dans la même ville en 1625. De retour en Allemagne, il professa l'anatomie, la chirurgie et la botanique à Iéna, et mourut dans cette ville en 1673. On a de lui un très gr. nombre d'*opusc.* et de *dissertations* sur des sujets de médecine, d'anatomie, de chirurgie, de botanique et de chimie, dont on trouve la liste complète dans la *Biogr. médicale*. L'univ. d'Iéna dut à Rolfink l'établissem. d'un jardin botanique, d'un amphith. d'anatomie et d'un laboratoire de chimie.

**ROLIN** (Nicolas), chancelier de Bourgogne, né à Autun vers la fin du 14e S., fut créé maître des requêtes en 1419 par le duc Philippe-le-Bon, qui le chargea de poursuivre la punition des meurtriers de son père, Jean-sans-Peur, et lui confia ensuite les sceaux de Bourgogne. Rolin se montra le protecteur des lettres, et établit l'univ. de Dole. Il joignait à une érudition et une éloquence peu commune une gr. fermeté de caractère. Il eut part à tous les traités de son temps, ainsi qu'à la rédact. de la coutume de Bourgogne, se maintint pendant 40 ans dans la plus haute faveur, et mourut à Autun en 1461. — Jean Rolin, l'un des fils du précédent, cardinal, fut d'abord et successivem. protonotaire, conseiller du duc de Bourgogne, confesseur du dauphin (depuis Louis XI), évêque de Châlons, puis d'Autun, et fut revêtu de la pourpre romaine par le pape Nicolas V. Après avoir occupé le siége

d'Autun pend. près de 50 ans, il mourut à Auxerre en 1483.

ROLLAND D'ERCEVILLE (Barthélemi-Gabriel), président au parlem. de Paris, né en 1734, entra de bonne heure dans la magistrature et se fit remarquer par son zèle ardent pour la destruct. des jésuites. Devenu président, il partagea la disgrâce du parlement en 1771, reprit ses fonctions lors du rétablissem. de ce corps, au commencem. du règne de Louis XVI, fut enveloppé dans les proscriptions du régime de la terreur, et mourut sur l'échafaud révolutionn., en 1794, avec plus. de ses collègues. On a de lui : *Lettres d'un magistrat à Morenas, sur son Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1754, in-12. — *Compte rendu des papiers trouvés chez les jésuites*, 1770, in-4 de 118 p. — *Dissertation sur la question si les inscriptions doivent être rédigées en franç. ou en latin*, 1782, in-4. — *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois*, 1787, in-12. — *Recueil de plus. des ouvr. de M. le présid. Rolland*, Paris, 1783, in-4. On y trouve la liste des colléges de tous les jésuites en France.

ROLLE (Reinhard-Henri), né en 1683 dans le comté de La Mark, fut d'abord recteur et profess. de philos. au gymnase de Dortmud, professa ensuite la théol. à Giessen, et mourut surintendant ecclésiastique, membre du consistoire et prédicat. de la même ville en 1768. On lui doit : *Bibliotheca nobilium theologorum*, 1709. — *Breviarium logicæ sacræ*, 1709. — *Breviarium metaphysicæ sacræ*, 1709. — *Memoriæ philosophorum, oratorum, poetarum, historicor. et philologorum, à Lutheri reformatione ad nostra usque tempora*, 1710. — *Salomo à scepticismi crimine defensus*, 1710. — *De Autodidactis*, 1711, in-4. — *Prælectiones metaphysicæ sacræ*, 1714, in-8. — *Nova litteraria westfalica ad annum* 1718, 1718. — *Lineamenta logicæ seu philosophiæ rationalis*, 1719. — *Metaphysicæ*, 1721. — *Theologiæ naturalis*, 1722. — *Ethicæ*, 1725. — *Memoriæ tremonienses*, etc., 1729, in-4. — *Vindiciæ librorum Ecclesiæ lutheran. symbolicor.*, in-4. — *Tractatio præliminaris de Westfalorum in rem Germaniæ aliarumque terrar. litterar. meritis*, 1730, in-4.

ROLLE (Henri), magistrat anglais, né dans le 17e S., d'une ancienne famille du comté de Devon, qui prétendait descendre de Rollon, premier duc de Normandie, fut nommé juge de la cour du banc du roi en 1645, conserva ce poste pendant toute la durée de l'usurpation, et mourut en 1655. On a de lui : un *Rapport fait à la cour du banc du roi*, impr. en 1675, 2 v. in-fol., en franç., et *an Abridgment of cases and resolutions of the law*. — Rolle (Denis), de la même famille, né en 1725, s'est acquis quelque célébrité par sa philanthropie. Ayant acheté, en 1766, un vaste terrain dans la Floride-Orientale, il enròla un gr. nombre d'individus pour y fonder une colonie; mais la plupart de ses enrôlés succombèrent sous les effets du climat, et les autres se dispersèrent. Resté seul dans son établissement, après avoir perdu dans cette entreprise près d'un million, il se vit réduit à s'enrôler comme simple matelot sur un bâtiment qui faisait voile pour l'Angleterre. De retour dans sa patrie, où il avait conservé de gr. propriétés, il devint membre de la chambre des communes et schériff de son comté. Après deux sessions, il se retira dans ses terres pour se consacrer tout entier à l'agriculture et à la bienfaisance, et mourut en 1797. On a de lui quelques livres d'instruction élémentaire pour les écoles des pauvres qu'il avait fondées, et plusieurs *opuscules*, dans l'un desquels il donne quelques détails sur son séjour en Amérique. — Michel Rolle, mathématicien, né en 1652 à Ambert (Auvergne), mort en 1719, membre de l'acad. des sciences, était venu à Paris à 23 ans sans autre ressource qu'une belle plume, et avait d'abord fait métier d'expéditionnaire ou copiste. Entre autres ouvr. sur la science qu'il professa, il a publ. un *Traité d'Algèbre*, 1690, in-4.

ROLLI (Paul-Antoine), poète italien, né en 1687 à Todi (dans l'Ombrie), fut un des élèves du célèbre Gravina, fit de grands progrès dans la littérature, cultiva spécialem. la poésie, et fut conduit en Angleterre par un seigneur de ce pays, pour y donner des leçons de littérature italienne au prince de Galles. Il se fixa à Londres, et lorsque l'âge lui rendit nécessaire un climat plus doux, il revint en Italie, s'établit à Rome, et y mourut en 1767. Outre d'excellentes édit. des *Satires* de l'Arioste, de la trad. de *Lucrèce* (de Marchetti), des *Poésies* de Berni, du *Décameron* de Boccace, publiées à Londres de 1716 à 1737, on lui doit : *le Paradis perdu* de Milton, en vers *sciolti*, Londres, 1735, in-fol. — *Les ruines de l'anc. Rome,* de Bonaventure Overbeeck, 1739, in-8. — Les *Odes* d'Anacréon, en vers *sciolti*, 1739, in-8. — Les *Bucoliques* de Virgile, 1742, in-8. — La *Chronologie* de Newton, 1757, in-8. Les poésies (*rime*) de Rolli, 1717, in-4, ont eu de nombr. édit. avec des augmentat., tant en Angleterre qu'en Italie. L'édit. de Venise, 1753, 3 part. in-8, est l'une des plus complètes. Rolli a publié l'*Examen de l'Essai sur la poésie épique* par Voltaire (en angl.)., 1728, in-8; trad. en franç. par l'abbé Antonini, 1728, in-12.

ROLLIN (Charles), célèbre recteur de l'université de Paris, né dans cette ville en 1661, était fils d'un coutelier qui le destinait à suivre sa profess.; mais un bénédictin de la maison des Blancs-Manteaux, qui prenait intérêt au jeune homme, lui fit obtenir une bourse à l'université. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collége du Plessis, Rollin étudia pend. 3 ans la théologie en Sorbonne, devint professeur de seconde au même collége du Plessis en 1683, profess. de rhétorique en 1687, puis obtint l'année suiv. la chaire d'éloq. au collége royal. Au bout de dix années de professorat, il quitta l'enseignem. pour se livrer à l'étude, ne retenant que la chaire d'éloquence au collége royal, mais seulement à titre de survivance et sans émoluments. Nommé rect. de l'université en 1694, et continué pendant deux ans de suite, il montra qu'il connaissait toute l'étendue des devoirs que

cette place lui imposait. Il défendit avec chaleur les priviléges de l'université et ceux du rectorat. Il devint ensuite coadjuteur ou principal du collége de Beauvais. Après 15 ans d'exercice de cette place, Rollin, dénoncé comme partisan de la doctrine de Port-Royal, reçut ordre de quitter son poste. C'est alors qu'il s'occupa des ouvrages qui ont assuré sa réputation. Malgré l'assiduité persévérante qu'il mit à ses travaux, il jouit constamm. d'une santé vigoureuse presque jusqu'à sa mort, arrivée en 1741. Ses ouvrages sont : *Traité des études*, Paris, 1726, 4 vol. in-12. — *Histoire ancienne*, 1730-38, 13 vol. in-12. — Les 5 prem. vol. de l'*Histoire romaine*, continuée par Crévier. Une belle édition de ces trois ouvrages a été réimpr. à Paris, 1745, 16 vol. in-4. On lui doit aussi une édit. de *Quintilien*, 1715, 2 vol. in-12. Les *opusc.* de Rollin ont été recueillis et publiés par Rob. Estienne, 1771, 2 vol. in-12. M. Berville a remporté le prix proposé par l'Acad. franç. en 1818, pour un *Éloge* de Rollin. Cet *Éloge* est en tête de l'édition de ses *OEuvres*, accompagnées de *notes* et *d'observations* historiq., par M. Letronne, Paris, 1821, 30 vol. in-8, et *atlas*. Lequien a publié, de 1820 à 1827, une édit. de Rollin, en 30 vol. in-8, avec des *notes* sur les principales époques de l'*Histoire romaine* et de l'*Histoire ancienne*, par Guizot.

ROLLON, ROLF, ROU, RAOUL, HAROUL ou ROBERT, premier duc de Normandie, et le plus illustre des chefs de ces hordes normandes qui envahirent et dévastèrent une partie de la France au 9e et au 10e S., était fils de Rogwald, prince ou seigneur de la Norwége-Septentrionale, que ses richesses et son caractère belliqueux avaient rendu redoutable aux rois de Danemarck. Distingué entre tous les guerriers de sa nation par sa stature colossale, par sa force et son audace, le jeune Rollon avait entrepris plus. courses maritimes, et s'était fait bannir de la Norwége par le roi Harold, lorsqu'il conçut le dessein d'aller conquérir une nouv. patrie sous un climat plus doux que celui du Nord. Ayant rassemblé dans la Scanie un gr. nombre de Danois et de Norwégiens, il les embarqua sur ses bâtim. de course. Il fit voile d'abord vers l'Écosse, passa ensuite en Angleterre, où ses compatriotes étaient déjà établis, y fit quelq. expéditions qui eurent pour résultat d'augmenter ses richesses et la confiance de ses soldats, et de contracter une alliance intime avec Alfred-le-Grand. S'étant rembarqué bientôt après, il alla descendre en Frise, attaqua et vainquit le duc de Radebode et le comte de Hainaut, soumit le pays à un tribut, vint aborder sur les côtes de la Neustrie vers l'an 876, remonta la Seine avec sa flotte, et s'avança jusqu'à Rouen, précédé par la terreur de son nom. Francon, archevêque de cette ville, jugeant toute résistance inutile, vint lui offrir la soumission des habitants. Maître de Rouen, Rollon en fit relever les murailles et les tours, et cette ville devint plus tard le point central de sa domination. Continuant sa marche, il défit sur les bords de l'Eure une armée commandée par Renaud, duc d'Orléans, et s'empara de Meulan. Dans un second engagem., le duc Renaud est tué sur le champ de bataille. Rollon prend ensuite part à toutes les autres expéditions des Normands en France, notamment au fameux siége de Paris, en 886. De là il va saccager Bayeux et le pays Bessin, puis revient à Paris, qu'il quitte de nouveau pour aller brûler Évreux. Il repasse en Angleterre pour secourir le roi Alfred, son allié, et reparaît en France 3 ans après. Son armée, grossie par une foule d'aventuriers, pénètre à la fois par la Loire, la Seine et la Garonne. Les villes de Nantes, d'Angers et du Mans tombent au pouvoir des Normands, qui, repoussés devant Tours, parcourent l'Orléanais, la Bourgogne, l'Auvergne, et dévastent ces provinces. Toutefois quelq. seigneurs entreprennent d'arrêter ce torrent. Le duc Richard, en Bourgogne, le comte Eudes, en Beauce, résistent avec avantage aux armes de Rollon. Celui-ci, furieux d'avoir échoué devant Chartres, se vengea par d'affreux ravages. Le roi Charles, dit *le Simple*, au lieu de seconder les efforts de quelques généreux vassaux, aime mieux acheter la paix. Il fait proposer à Rollon la province de Neustrie en toute propriété, avec le titre de duc, sous la condition d'un simple hommage à la couronne, et la main de sa fille Giselle, sous la condit. d'embrasser le christianisme. Rollon accepta ces propositions; mais comme la Neustrie, ravagée depuis un siècle par les Normands, se trouvait inculte et presque déserte, il demanda qu'on joignît à cette province un pays cultivé, d'où il pût alimenter sa colonie. Après une longue hésitation, il obtint la cession de la Bretagne, en 911, par un traité signé à St-Clair-sur-Epte. C'est dans ce même lieu que Rollon rendit son hommage au roi, en refusant toutefois de fléchir le genou et de lui baiser le pied; mais cet acte étant prescrit par l'usage, Rollon en chargea l'un de ses officiers, qui, par maladresse ou par insolence, leva si haut le pied du roi, qu'il le fit tomber à la renverse. Après son investiture, Rollon se fit baptiser à Rouen par l'év. Francon. Paisible possesseur de la Normandie, il ne s'occupa plus qu'à consolider par de sages réglements une domination établie par les armes, et fut le seul prince de son temps qui mérita le titre de législateur. La plupart des Normands s'étant fait baptiser à son exemple, Rollon se déclara le protecteur du christianisme, combla de bienfaits les ministres du culte, créa des évêchés, releva les églises détruites, fonda et dota richement plusieurs monastères, et établit (en 914) une cour suprême de justice (connue sous le nom de l'échiquier), tribunal ambulant, composé d'évêques, de seigneurs et de citoyens exercés dans la connaissance des lois, et renommés par leur intégrité. Un magistrat, appelé grand-sénéchal, révisait d'abord les jugem. rendus par les tribunaux subalternes, et un arrêt en dernier ressort était prononcé par la cour de l'échiquier. Les Bretons ayant refusé en 913 de rendre hommage à Rollon, il marcha contre eux, et les réduisit au devoir. Il paraît que, fatigué du pouvoir, il abdiqua quelq. temps après en faveur de son fils Guillaume, dit *Longue-Épée*, et passa

dans la retraite les dernières années de sa vie. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque de la mort de ce prince. Les uns la placent en 917, et d'autres en 932, en reportant son abdication à l'an 927. Les lois de ce conquérant législateur ont servi de base à la coutume de Normandie, et presque toutes ont été en vigueur jusqu'à nos jours. On sait que son nom invoqué, même plus. siècles après sa mort, était un ordre exprès aux magistrats d'accourir pour réprimer la violence, et de là est venu sans doute l'usage de cette formule judiciaire appelée *clameur de haro*, si célèbre dans les tribunaux de Normandie.

ROLT (Richard), écrivain anglais, né en 1724, à Shrewsbury, mort en 1770, a laissé un grand nombre d'ouvr. qui ne sont pour la plupart que des compilations. Voici la liste des princip. : *Dictionnaire du commerce*, in-fol., avec une *préface* du doct. Johnson. — *Vie des réformateurs*, in-fol., ouvrage recherché à cause d'une belle suite de portraits *in mezzo tinto*. — *Vie de John, comte de Crawfurd*, in-4. — *Hist. de la guerre de* 1739 *à* 1748, 4 vol. in-8. — *Le Visiteur universel*, en société avec Christ. Smart, in-8. — *Relation des voyages du capitaine Northall en Italie*, 1766, in-8. — *Hist. d'Angleterre*, 4 vol. in-8. — *Histoire de France*, in-8. — *Hist. de l'Égypte*, 4 vol. in-8. — *Histoire de la Grèce*, 6 vol. in-8. — *Histoire de l'île de Man*, ouvrage posthume, 1773, in-8. — *Pièces choisies de feu R. Rolt*, 1772, petit in-8.

ROMAGNESI (Jean-Antoine), acteur et auteur dramatique, né en 1690 à Namur, d'une famille d'origine italienne, mort à Fontainebleau en 1742, excellait dans les rôles d'ivrogne, de Suisse et d'Allemand. Ses pièces ne sont pour la plupart que des sortes de parades, mais offrent quelq. verve comiq., et les bouffonneries en étaient très divertissantes. On en a publié un choix en 1774, 2 vol. in-8.

ROMAIN (St), l'un des fondateurs de l'abbaye de St-Claude, né à Isernore, dans le Bugei, vers le commencement du 5e S., entra de bonne heure dans le monastère d'Ainai, à Lyon, obtint ensuite la permission de se retirer au milieu des gorges du mont Jura, où il construisit une cellule, et défricha un petit terrain susceptible de culture. Son frère Lupicin étant venu le joindre quelq. années après, ils bâtirent dans le voisinage quelques monastères et d'autres établissements qui furent l'origine de la ville actuelle de St-Claude. Les deux frères gouvernèrent ensemble ces div. monastères. St. Romain mourut vers l'an 460, et fut enterré au monastère de *la Baume*. Sa fête est marquée au 28 février.

ROMAIN (Gallesin, pape sous le nom de), successeur d'Étienne VI, occupa 4 mois le siége pontifical, où, à sa mort, le 8 février 898, il fut remplacé par Théodore II. L'histoire se tait complétement sur le compte de ce pape; et l'on n'a pas même de certitude sur la date de son élection. Lenglet-Dufresnoy le traite d'usurpateur.

ROMAIN Ier, surn. *Lecapène*, emper. d'Orient, né en Arménie vers la fin du 9e S., d'une famille obscure, embrassa de bonne heure la profession des armes, et eut le bonheur de sauver la vie à l'emper. Basile dans une bataille, ce qui lui valut un avancement rapide. Il parvint, sous le règne de Léon-le-Philosophe, successeur de Basile, aux premières dignités militaires. Nommé gr.-amiral sous Constantin-Porphyrogenète, il obtint, de concert avec Léon Phocas, de grands avantages sur les musulmans ou Sarrasins. A son retour à Constantinople, le peuple le salua du titre de tuteur du jeune Constantin, qui venait de succéder à son père. Romain fit épouser sa fille Hélène à ce prince, et s'empara tellem. de son esprit, qu'il fut bientôt associé à l'empire. Couronné en 919, Romain ne tarda pas à se saisir de toute l'autorité, s'associa, dès l'année suiv. Christophe, son fils aîné, et peu de temps après créa césars deux autres de ses fils. En 927, il conclut la paix avec les Bulgares, et maria sa petite-fille à leur roi pour s'assurer un secours contre les autres ennemis de l'empire. La douleur qu'il ressentit de la mort prématurée de Christophe (931), lui ayant inspiré la résolution de rendre le trône à Porphyrogenète, ses deux autres fils, Étienne et Constantin, le prévinrent, en le reléguant dans une île de la Propontide; mais accusés bientôt par leur sœur d'avoir voulu attenter aux jours de Porphyrogenète, son mari, les deux césars furent dépouillés de la pourpre, et enfermés à leur tour dans un monastère. Romain mourut dans son exil en 948. On a de lui des médailles en or et en argent; elles sont rares.

ROMAIN II, dit *le Jeune*, petit-fils du précéd., emper. d'Orient, né en 939, fut associé de bonne heure à l'empire par son père Constantin-Porphyrogenète; mais, impatient d'occuper un trône dont ses vices le rendaient indigne, excité d'ailleurs par Théophanon, sa femme, il le fit empoisonner. Devenu seul maître de l'empire par un parricide, il exerça peu le pouvoir qu'il avait tant ambitionné. Passant sa vie à la chasse ou dans l'intérieur de son palais avec les vils ministres de ses plaisirs, il mourut après 4 ans de règne, en 963, d'épuisement. ou, selon quelq. historiens, du poison que lui fit prendre sa femme. Celle-ci, déclarée régente, favorisa l'élévation de Nicéphore-Phocas à l'empire, et l'épousa avant l'expiration de son deuil. On n'a de médailles de Romain II qu'en grand et moyen bronze, assez rares.

ROMAIN III, surn. *Argyre*, empereur d'Orient, né dans le 10e S., d'une ancienne et illustre famille, fut appelé de bonne heure au sénat par sa naissance, et s'y fit distinguer par une conduite honorable. Il menait une vie paisible, lorsque Constantin IX le choisit pour son successeur à l'empire, lui fit répudier sa femme, et lui fit épouser Zoé, sa fille. Romain monta sur le trône en 1028, prit des mesures pour ramener la prospérité dans ses états, et leva en même temps des troupes pour repousser les Barbares. Vaincu par les Turks en 1030, il changea de caractère, et s'aliéna le cœur de ses sujets par sa violence. Les succès qu'il obtint ensuite sur les musulmans ne lui rendirent pas

l'affection des peuples qu'il avait opprimés. Zoé, sa femme, livrée à une intrigue criminelle avec un homme obscur, conçut le projet de se délivrer d'un époux déjà sur le retour de l'âge; elle l'empoisonna, et, le poison lui semblant agir trop lentement, le fit étouffer dans un bain en 1034 : le jour même de sa mort, elle fit monter sur le trône son amant Michel IV, dit *le Paphlagonien*. On ne connait aucune médaille de Romain III.

ROMAIN IV, surn. *Diogène*, empereur d'Orient, fils d'un sénateur, qui avait fini ses jours dans l'exil sous le règne de Romain-Argyre, pour avoir trempé dans une conspiration, conçut le dessein de s'emparer du trône. Eudoxie, veuve de Ducas, le fit arrêter et condamner à mort; mais, ayant eu la curiosité de voir le coupable, frappée de sa bonne mine et de son air guerrier, elle forma la résolution de le sauver et de l'épouser. Ayant commué la peine de Romain en un exil, elle ne tarda pas à l'associer au trône, en lui donnant sa main le 1er janv. 1068. Le premier soin du nouvel emper. fut de lever une armée, à la tête de laquelle il alla combattre les Turks. Après trois campagnes glorieuses contre les musulmans, il les força de repasser l'Euphrate. Dans une quatrième, il entreprit de délivrer l'Arménie du joug musulman, et vint faire le siége de Malakzerd avec une armée nombreuse; mais le sultan Alp-Arslan accourut à sa rencontre à la tête de 40,000 hommes aguerris, qui taillèrent en pièces les troupes grecq. Romain, tombé au pouvoir des vainqueurs, fut amené devant le sulthan, qui l'accueillit avec une bienveill. inattendue : il obtint sa liberté moyennant une rançon d'un million de pièces d'or et un tribut annuel de 60,000. En arrivant sur les frontières de ses états, Romain apprit qu'une révolution avait eu lieu à Constantinople, et que Michel, fils de Ducas, était sur le trône. Décidé à combattre pour recouvrer sa couronne, il fut trahi par ses propres soldats, et livré au gouverneur d'Arménie, qui lui fit crever les yeux, et le relégua dans l'île des Princes, où il mourut, en 1061, des suites du traitement cruel qu'il avait éprouvé. On a de cet empereur des médailles en or et en bronze.

ROMAIN (ADRIEN), né en 1561 à Louvain, étudia l'art de guérir à Cologne, visita les plus célèbres écoles d'Italie, accepta en 1593 une chaire de mathématiques à Wurtzbourg, et, devenu veuf, embrassa la carrière ecclésiastique. Après avoir parcouru encore l'Allemagne, la Pologne, la Russie-Rouge, professant tour à tour les deux sciences dont il avait embrassé l'étude, il vint se fixer à Mayence, où il mourut en 1615. Entre autres ouvr., on cite de lui : *Uranographia de cœlorum ordine et numero*, 1591, in-4. — *Theatrum urbium*, etc., 1595, in-4. — *Phytologia, sive Theses de plantis quatenus medicis materiam subministrant remediorum*, 1598, in-4. — *Canon triangulorum sphæricorum*, 1609, in-4. — *De formatione corporis humani in utero*, 1615.

ROMAIN DE HOOGHE. — V. HOOGE.

ROMAN (JEAN-HELMICH), né à Stockholm en 1694, passa à Londres en 1714 pour y prendre des leçons du célèbre Haendel et de Pepusch, et, de retour en Suède, fut placé à la tête de la musique du roi. Il entreprit un nouv. voyage en 1735, s'arrêta quelque temps en Angleterre, visita la France et l'Italie pour connaître les plus célèbres compositeurs de l'époque. Il composa lui-même un grand nombre de morceaux de musique pour les fêtes de la cour et pour les églises luthériennes, fut reçu membre de l'acad. des sciences de Stockholm, et mourut en 1769. On trouve dans le *Rec.* de la société savante dont nous venons de parler deux *Mémoires* de Roman, l'un sur une méthode de blanchir la toile, l'autre sur l'aptitude de la langue suédoise à la musique d'église.

ROMAN (JEAN-JOSEPH-THÉRÈSE), littérateur, né à Avignon en 1726, se lia d'une amitié durable avec l'abbé Arnaud au séminaire de cette même ville, vint à Paris à l'âge de 25 ans, fut attaché comme desservant à la paroisse de St-Méri, et employa les loisirs que lui laissait ce modeste emploi à la culture des lettres. Nommé vicaire-général du diocèse de Vence, il acheta, non loin de la fontaine de Vaucluse, un petit domaine, où il consacrait à des travaux littéraires tous les moments qu'il pouvait dérober aux occupat. de son état. Il accompagna plus tard lord Fitz William, pair d'Irlande, dans ses voyages, parcourut avec lui l'Italie, l'Allemagne, la Prusse, la Russie, la Suède, le Danemarck, la Hollande et l'Angleterre, revint en Provence, rapportant un grand nombre d'observat. des pays qu'il avait visités, et mourut dans son domaine en 1787. On a de lui, outre quelques pièces de vers, dans les recueils du temps : *la Mort d'Adam*, tragédie traduite de Klopstock, 1762, in-12. — *L'Inoculation*, poème en IV chants, 1773, in-8. — *Le Génie de Pétrarque*, imitation en vers de ses plus belles poésies, etc., 1778, in-8.— *Mémoires historiques et inédits sur les révolut. arrivées en Danemarck et en Suède pend. les ann.* 1770-71-72, etc., publ. par Aug. Couvret, 1807, in-8 : l'édit. a placé en tête une *Notice* sur la vie et les ouvr. de l'abbé Roman. — *Les Échecs*, poème en IV chants, Paris, 1807, in-16. M. Couvret, également éditeur de cet ouvrage, l'a fait précéder de *Recherches historiq. sur le jeu des échecs*.

ROMANA (don PEDRO CARO Y SUREDA, marq. de La), général espagn., né en 1761 à Palma, dans l'île Majorque, fut conduit en France à l'âge de 10 ans pour recevoir, au collége de l'Oratoire à Lyon, une première éducat. soignée, qu'il alla continuer à l'univers. de Salamanque, puis au séminaire des Nobles à Madrid. Nommé garde-marine dès 1775, il n'alla qu'en 1778 en remplir les fonctions à l'école de Carthagène. En 1779, il parvint au grade d'officier, fut choisi pour adjudant ou aide-de-camp par le génér. don Ventura Moreno, servit avec disdinction sur les chaloupes canonnières et sur les batteries flottantes au siége de Gibraltar, et, à la paix de 1783, se retira à Valence pour y perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles : il voyagea dans le même but en France et en Alle-

magne. A son retour il fit quelques courses en mer, et fut élevé en 1790 au grade de capit. de frégate. Lors de la guerre entre la France et l'Espagne, La Romana passa dans le service de terre, fut employé sous les ordres de son oncle don Ventura Caro, qui commandait l'armée espagn. sur la frontière des Pyrénées-Occidentales, obtint le commandem. d'un corps de chasseurs d'environ 2,000 hommes, et prit part aux événem. les plus remarquables des campagnes de 1792 et 1794 dans cette partie du théâtre de la guerre. Il passa ensuite à l'armée de Catalogne sous les ordres du comte de La Union, fut élevé au grade de maréchal-de-camp, envahit la Cerdagne franç. au mois de mai 1795, et fut presque aussitôt obligé d'évacuer ce pays, par suite du traité de Bâle. A cette époque, La Romana obtint le grade de lieutenant-général. Les Anglais s'étant emparés de l'île Minorque en 1798, il fut chargé de la reprendre; mais cette expédition n'eut pas lieu par suite d'un revers qu'éprouva l'escadre espagn. à Trafalgar. En 1800, il fut appelé au commandem. génér. de la Catalogne, puis à faire partie du conseil suprême de la guerre. En 1807, Napoléon ayant obtenu que la cour d'Espagne mît à sa disposition un corps de 14,000 hommes de ses meilleures troupes pour être placé en observation du côté du Hanôvre, et fermer aux Anglais les embouchures du Weser et de l'Elbe, le prince de la Paix (Emmanuel Godoï) fit choix de La Romana pour le commander. Ces troupes, placées sous le commandem. suprême du maréchal Bernadotte, agirent avec les Français contre la Poméranie, et, après la paix de Tilsitt, reçurent l'ordre de se rendre dans les îles danoises, en Seeland, Jutland et Fionie, où elles furent cantonnées. La Romana était en Fionie lorsque Bernadotte lui intima l'ordre de Napoléon, de prêter serment au nouv. roi Joseph, et de le faire prêter à ses troupes. Dans la position délicate où il se trouvait, il crut devoir céder, en prêtant un serment conditionnel et subordonné au vœu de la nation espagnole; mais, informé de l'état des affaires en Espagne, il se décida de voler à la défense de son pays. Étant entré en négociation avec le contre-amiral Keats, qui commandait en second la flotte anglaise dans ces parages, tout en feignant de se rendre aux raisons de Bernadotte, qui se plaignait amèrement du serment conditionnel prêté par les troupes espagn., il informa celles-ci de la situation réelle de leur pays, les invitant à se concentrer dans les îles de Fionie et de Langeland, afin d'être prêtes à être embarquées. Le secret gardé sur ce mouvement fut tel, que presq. toutes les troupes arrivèrent le même jour au rendez-vous. Il y manqua seulement celles stationnées en Seelande, qui avaient été désarmées et enfermées dans l'arsenal de Copenhague, et deux escadrons, qui éprouvèrent le même sort dans le Jutland. Après avoir occupé la place de Nyborg en Fionie, et avoir conclu avec le gouverneur de Langeland une convent. par laq. celui-ci s'engageait à fournir toutes les provisions que l'île pourrait procurer, La Romana fit embarquer ses Espagnols, au nombre de près de 10,000, à bord de bâtiments caboteurs danois, qui se trouvaient à Nyborg et Langeland, et lui-même les rejoignit avec son état-major à Gothembourg. Laissant le commandem. au comte de San-Roman, il se rendit à Londres pour s'entendre avec les ministres anglais au sujet des subsides indispensables pour les opérations futures. Il n'arriva en Espagne qu'après la bataille d'Espinosa, gagnée le 11 nov. 1808 par le maréchal Victor sur le général Blacke, et où les troupes venues de Danemarck, débarquées le 9 octobre à Santander, furent presq. toutes taillées en pièces. La Romana, nommé par la junte command. en chef des provinces du nord de l'Espagne, réunit les débris de l'armée battue à Espinosa, et s'efforça d'inspirer une nouvelle énergie aux habitants des Asturies, de la Galice et du roy. de Léon. Après plusieurs engagem. avec les Français, réduit à un faible corps de 6,000 hommes mal aguerris, et les Anglais s'étant rembarqués à Corogne, La Romana se vit obligé de faire la guerre en partisan. Relevant l'esprit national par des proclamations énergiq., et donnant l'exemple du courage et de la patience à supporter les fatigues de tout genre, il réussit à harasser les troupes franç. en Galice et dans les Asturies. Appelé ensuite à occuper une place dans la junte centrale, il donna des conseils sages qui ne furent point exécutés. Rentré en activité quelque temps après la défaite des troupes espagnoles à Ocana (18 nov. 1809), il parut en Castille avec 25,000 hommes, se porta en Estramadure, fut appelé par lord Wellington à renforcer l'armée anglo-portugaise menacée par Masséna, arriva en Portugal dans les prem. jours de janvier 1811, et mourut le 23 dans la ville de Cartaxo, après une courte maladie. On trouve, dans la *Collection complémentaire des mémoires relatifs à la révolution* (Paris, 1824, 3ᵉ livraison, 2 t. in-8), le *Journal* de La Romana, depuis le commencement d'août jusqu'au 5 sept. 1808, et la correspondance officielle du contre-amiral Keats avec l'amiral Saumarez, La Romana, le gouvern. danois de Langeland, etc.

ROMANELLI (Franç.), peintre, né à Viterbe en 1617, suivit d'abord les leçons du Dominiquin, puis de Piètre de Cortone, dont il imita si bien la manière, que Piètre le chargea, avec un autre élève distingué, de peindre en son absence les appartements du palais Barberini. Le généreux et magnifique cardinal prit Romanelli en affection, et cet artiste étant tombé malade d'excès de trav., il l'envoya à Naples pour rétablir sa santé. Ce fut dans cette ville que, par les conseils de Berni, Romanelli changea sa manière, et se forma un style plus gracieux dans les formes, mais moins savant que celui de P. de Cortone. Après la mort d'Urbain VIII, le cardinal Barberini étant venu en France, recommanda Romanelli au cardinal Mazarin, qui s'empressa de l'appeler à Paris, et le chargea de trav. considérables. Louis XIV, satisfait de ces divers ouvrages, en récompensa l'aut. avec munificence. Des raisons de santé obligèrent Romanelli de retourner en Italie, où il exécuta un gr. nombre de

tableaux pour des églises et des particuliers. Il se disposait à revenir en France, où on lui proposait de grands avantages, lorsqu'il mourut à Viterbe en 1662. On cite parmi ses composit. les tableaux qui décorent quatre des salles du rez-de-chaussée du Louvre, et font partie du musée des antiques; un *St Laurent*, dans l'église du dôme de Viterbe; la *Présentat. au temple*, dans l'église de la chartreuse de Rome. Le musée possède de cet artiste : *Vénus versant le dictame sur la blessure d'Énée.*— Urbain ROMANELLI, fils du précéd., né à Viterbe en 1638, étudia d'abord sous son père, puis à l'école de Ciro-Ferri, et mourut en 1682. On voit plus. de ses tabl. dans les cathédrales de Velletri et de Viterbe.

ROMANELLI (DOMINIQUE), antiquaire, né en 1756, dans les Abruzzes, se livra de bonne heure à l'étude des antiquités du pays, explora les ruines de Pompéi, de Pestum et d'Herculanum, devint membre de la société Pontiana et de l'institut d'encouragement de Naples, et mourut dans cette ville en 1819. On a de lui : *Scoverte patrie di città distrutte e di altre antichità della regione Frentana*, Naples, 1805, 2 vol. in-8. — *Voyage à Pompéi, Pestum et Herculanum*, 1811, in-8; 2e édit., augmentée d'un *Voyage à Pouzzoles*, 1817, 2 vol. in-8. — *Antica topografia istorica del regno di Napoli*, 1815, 3 vol. in-4. — *Guide de Naples*, 3 vol. in-12. — Une *Descript. de l'île de Capri*, in-8. — Une autre du *Mont-Cassin et de ses environs*, in-8. — Plus. articles dans le *Giornale enciclopedico di Napoli*, de 1808 à 1816, et dans d'autres feuilles périodiques du temps.

ROMANI (GIOVANNI de'), médec. et chirurg. de Crémone vers la fin du 15e S., passe pour avoir le prem. pratiqué le mode d'extract. de la pierre dit la taille au *grand appareil*, à cause du gr. nombre d'instrum. qu'exige son exécut. Quelq. biographes fixent à l'an 1520 l'époque où il imagina ce procédé : ce qui est certain, c'est que Mariano Santo, qui l'a décrit dans son traité *De lapide renum*, Rome, 1535, déclare avoir appris ce procédé de Giov. de' Romani.

ROMANINO (GEORGE), peintre, né à Rome vers 1501, après avoir commencé à étudier le dessin dans sa patrie, passa à Venise, et fit de gr. progrès dans la peinture. Il alla ensuite se fixer à Brescia, où ses ouvr. lui acquirent une grande réputation. Beaucoup d'autres villes voulurent avoir de ses tableaux, et il fut appelé en France par Catherine de Médicis pour travailler aux embellissem. du vieux Louvre. On ignore l'époque de sa mort. La plupart des églises, des couvents et des palais de Brescia, sont ornés de ses peintures à fresque et à l'huile.

ROMANO (ECCELIN ou EZZELINO da), surnommé *le Bègue*, né au commencem. du 12e S., était fils d'Albéric de Romano, et petit-fils d'un Eccelin à qui l'emper. Conrad II avait donné quelques fiefs dans la Marche-Trévisane. Eccelin Romano accompagna en 1147 Conrad III à la seconde croisade, revint ensuite en Italie, s'associa à la ligue lombarde, fut un des deux recteurs de cette ligue, qui signèrent en 1175, avec Frédéric Barberousse, un compromis qui fut le prem. acheminement à la paix de Constance. Eccelin mourut quelque temps après. — Ezzelino ou Eccelin II da ROMANO, surn. *le Moine*, fils du précéd., recueillit la succession de son père vers 1180, et fut regardé, en raison de ses richesses et des nombreux châteaux forts qu'il possédait sur les monts Euganéens, comme le premier citoyen ou protect. des républiques voisines. D'abord chef d'un parti dans la noblesse contre celui des comtes de Vicence, il transporta ce même parti dans la faction des gibelins, qui commençait à s'introduire en Italie. Exilé de Vicence lui et sa famille, ainsi que sa faction, Eccelin ne quitta cette ville qu'après une vigoureuse résistance, et non sans en avoir incendié une partie. Il y fut bientôt rappelé par l'entremise des Véronais, et en fut chassé de nouveau en 1197. Il accompagna plus tard l'emper. Othon IV à Rome, et, à son retour, reçut le gouvernem. de Vicence, avec le titre de vicaire impérial. Après avoir régi quelq. temps ses états en paix, il les partagea entre ses deux fils, Eccelin III et Albéric, et, se retirant du monde, il se livra aux pratiques de dévotion les plus rigoureuses, ce qui lui valut le surnom de *Moine*, et mourut vers l'an 1235. — Ezzelino ou Eccelin III da ROMANO, fils aîné du précéd., fut investi par son père en 1215 de la principauté de Bassano, de Marostica et de tous les châteaux situés sur les monts Euganéens. Comme son père et son aïeul, il fit servir à sa grandeur l'esprit de la noblesse, et se montra plus zélé que tous ses égaux pour le parti gibelin. Élu capitaine du peuple et podestat de Vérone, il obtint de l'emper. Frédéric II, en 1236, des soldats pour former une garnison destinée à réprimer les mouvem. populaires. La même année, Frédéric ayant pris et pillé Vicence, en donna le gouvernem. à Eccelin, qui, en 1237, se fit encore livrer, au nom de l'empereur, la ville de Padoue, plus riche et plus puissante que les deux qu'il possédait déjà. Après avoir, pend. deux ans, usé de toute son adresse pour détruire les restes de l'esprit public, il fit trancher la tête, à Padoue, aux nobles dont le crédit lui portait ombrage, et fit périr sur l'échafaud ou dans un bûcher les bourgeois qui témoignaient encore quelque attachem. à la liberté. Il étendit ensuite ses conquêtes dans la Marche-Trévisane, et prit sur les Padouans émigrés les châteaux d'Agna et de Brenta, en faisant mettre à mort ceux qui les gardaient. L'empereur, dont il avait épousé une fille naturelle, le nomma vicaire impérial dans tous les pays situés entre les Alpes de Trente et le fleuve Oglio. Dès-lors Eccelin se livra plus que jamais aux excès de la tyrannie, et la mort de Frédéric, arrivée en 1250, le délivra du seul frein qui pût le retenir encore. Mais les peuples soumis à son odieux pouvoir trouvèrent enfin des vengeurs. Alexandre IV, en montant sur le trône pontifical, publia une croisade contre Eccelin. Le marquis d'Este, le comte de San-Bonifacio, les républiques de Venise, de Bologne et de Mantoue prirent les armes, et réussirent à s'emparer de Padoue en 1256. A cette nouvelle, Eccelin

fit enfermer dans l'amphitéâtre de Vérone tous les Padouans, au nombre de 11,000, puis, les partageant en petites troupes, les immola tous sans exception. La lutte entre les croisés et Eccelin dura deux ans, pendant lesquels il réussit à s'emparer de Brescia. Mais s'étant brouillé, à cette occasion, avec deux seigneurs ses alliés, Palavicino et Buoso de Doura, ceux-ci se réunirent à ses adversaires. Eccelin ayant traversé l'Oglio et l'Adda, cherchait à s'emparer de Monza et de Trezzo; mais, d'une part, le peuple et les guelfes de Milan lui opposèrent une armée nombr., tandis que Palavicino, à la tête des Crémonais, et le marquis d'Este avec les troupes de Ferrare et de Mantoue, coupèrent la retraite au tyran, en s'emparant du pont de Cassano sur l'Adda. Eccelin essaya d'abord de forcer le passage, fut repoussé et blessé. Ayant tenté de traverser la rivière au gué, ses troupes se débandèrent sur l'autre bord, en même temps que ses ennemis s'avançaient par le chemin de Bergame. Entouré d'une poignée de soldats, il résistait encore, lorsqu'il fut blessé de nouveau, renversé de cheval et fait prisonn. par un homme dont il avait mutilé le frère. Les chefs de l'armée défendirent qu'on outrageât le vaincu, et firent appeler des chirurgiens pour le soigner; mais, furieux de sa défaite, il déchira ses plaies, et mourut à Soncino le 27 sept. 1259, 11ᵉ jour de sa captivité, à l'âge de 66 ans. Il en avait régné 34. Eccelin III da Romano fut un des plus féroces tyrans de l'Italie, au moyen-âge. Sa *Vie* a été écrite par Maurisio, Monaci et Rolandini. — ROMANO (Albéric da) régnait à Trévise pendant que son frère Eccelin III tyrannisait le reste de la Vénétie. Moins féroce, mais plus dissimulé, il feignit d'être brouillé avec Eccelin, de s'attacher même au parti guelfe pour avoir des intelligences parmi les ennemis de son frère et pour semer entre eux la défiance et la discorde. Après la mort d'Eccelin, il fut chassé de Trévise et se retira dans les monts Euganéens; mais assiégé par les guelfes au château de San-Reno, et obligé de se rendre à discrét., il fut mis à mort, lui, sa femme, ses fils et ses deux filles. On peut consulter sur toute cette famille la *Storia degli Eccelini*, par J.-B. Verci, 1779, 3 vol. in-8.

ROMANZOFF (PIERRE-ALEXANDROVITSCH, comte de), général russe, né vers 1730, d'une ancienne et illustre maison, embrassa fort jeune la carrière des armes, il débuta, en 1761, par la prise de Colberg, fut chargé, dans la campagne de 1769, du commandement du 2ᵉ corps d'armée, destiné à envahir la Bessarabie, remplaça le prince Galitzin dans le commandem. en chef, et remporta deux victoires signalées sur les Turks et les Tatares, dans la campagne de 1770, dont les résultats furent la reddit. des places d'Ismaïloff, de Kilia, d'Akierman, de Bender, la prise de Braïlow, et la possession de toute la rive gauche. L'année suivante Romanzoff assiégea et prit Giurgewo. Les hostilités furent suspendues en 1772, et pendant les trois prem. mois de 1773, par suite de négociat. entre la Russie et l'Autriche, et plus tard entre la Russie et la Turquie; mais lorsque les deux congrès furent rompus sans aucun résultat, Romanzoff, passa le Danube en juin, obtint quelques avantages sur des corps turks détachés; mais échoua dans son objet principal, qui était la prise de Silistrie, et fit repasser le Danube à son armée pour rentrer en quartier d'hiver. Dans la campagne suiv., après avoir passé de nouveau le fleuve, Romanzoff bloqua le gr.-visir dans son camp de Schumla, et lui intercepta tout secours de vivres. En cette circonstance critique, le visir ayant demandé un armistice, Romanzoff exigea la conclusion immédiate du traité, aux condit. qu'il prescrivit; et ce traité fut signé sur un tambour dans la tente même du feld-maréchal russe, à Kaïnardji, le 21 juillet 1774, jour anniversaire de la paix du Pruth. L'impératrice récompensa magnifiquem. Romanzoff, et voulut qu'il prît le surnom de *Zadonaïskoï* (Transdanubien). Lorsque la guerre recommença entre la Russie et les Turks, à la fin de 1787, le maréchal Romanzoff reçut le commandement de la 2ᵉ armée (la prem. était sous les ordres de Potemkin), rassemblée dans l'Ukraine, et destinée, en couvrant les opérations de la prem., à agir de concert avec les Autrichiens. Pendant la campagne de 1788, Romanzoff demeura inactif; et, dégoûté des contrariétés que lui faisait essuyer l'orgueilleux et jaloux Potemkin, il se démit de son commandem., l'année suiv., pour se retirer dans une de ses terres en Ukraine, où il passa les dern. années de sa vie, et où il mourut en 1796. Paul Iᵉʳ fit élever une pyramide en son honneur sur la place du palais de marbre, à Pétersbourg, et l'emper. Alexandre lui a fait ériger une statue, avec cette inscription :

*Aux victoires de Romanzoff.*

On trouve des détails intéressants sur cet illustre maréchal dans les *Mémoires secrets sur la Russie*, par Masson.

ROMAS (de), physicien, né à Nérac vers le commencement du 18ᵉ S., étudia d'abord la jurisprudence, et fut pourvu d'une charge au présidial de sa ville natale. Ses fonctions ne l'empêchèrent point de cultiver les sciences, principalem. la physique. Il fut admis à l'académie de Bordeaux, et mourut à Nérac en 1776. Ce fut lui qui fit en France le prem. essai du cerf-volant électrique, et il rendit compte de cette expérience à l'acad. des sciences dont il était correspondant. On a de ce physicien un *Mém. dans lequel on démontre que plus un corps électrisable, isolé, est élevé au-dessus de la terre, plus le feu de l'électricité est abondant*, dans le *Rec.* des sav. étrangers, t. II. — *Mém. sur les moyens de se garantir de la foudre dans les maisons*, etc., 1776, in-12.

ROMBERG (ANDRÉ), musicien, né en 1767 dans un bourg entre Brême et Osnabruck, reçut, dès l'âge de 6 ans, des leçons de son père sur le violon, et fit des progrès si rapides, que l'année suiv., il joua dans un concert public. Il se fortifia dans la composition, soit pend. les voyages qu'il fit, dès l'âge de 8 ans, en Hollande, en France, dans le

midi de l'Allemagne, en Italie, soit durant ses engagements à la chapelle de Munster, à celle de l'électeur de Cologne et à Hambourg. Il vint à Paris en 1784, se fit entendre au concert spirituel, excita l'intérêt de Philidor, et de Viotti, qui lui donna des leçons et des conseils. Il y revint en 1800, et composa pour le théâtre Feydeau un opéra *don Mendove*. En 1802 Romberg s'établit à Hambourg, puis fut appelé, en 1815, à Gotha, pour y remplir la place de maître de chapelle du duc. Il mourut dans cette ville en 1821. On a de lui de nombreux ouvr., la plupart publ. en Allemagne, et qui consistent en *symphonies, ouvertures, quintetti, quatuors, sonates, pots-pouris, trios, duos, fantaisies, polonaises, sérénades*, etc., pour la partie instrumentale; et, pour la partie dramatique, en 7 *opéras*, 6 *poèmes* d'après Schiller, plus. *cantates*, 6 *morceaux* de chant à 4 voix d'hommes, 9 *morceaux* à 3 voix, sans accompagnem., un gr. nombre de canons, 2 *Te Deum*, et d'autres morceaux d'église, etc. — Bernard ROMBERG, cousin du précéd., a porté à un degré de perfection, inconnu jusqu'à lui, l'exécution sur le violoncelle. Il accompagna André dans la plupart de ses voyages, et partagea avec lui l'admirat. des amateurs, surtout en Italie, où les deux artistes obtinrent le succès le plus éclatant.

ROMBOUTS (THÉODORE), peintre, né à Anvers en 1597, fut élève de Janssens, et possédait déjà un talent réel lorsqu'il se rendit en Italie, en 1617, pour y étudier les chefs-d'œuvre de l'art. Les ouvrages qu'il exécuta à Rome établirent sa réputat., et bientôt il put à peine satisfaire aux travaux qui lui étaient commandés. Appelé à Florence par le gr.-duc de Toscane, il y exécuta plus. gr. compositions historiq. que le prince lui paya généreusem. Malgré ses succès en Italie, il revint se fixer dans sa patrie, où il mourut en 1637, ou 1640 selon Weyermans. Jamais ses ouvr. n'étaient plus soignés que lorsque son animosité contre Rubens guidait ses pinceaux; et c'est à cette disposition de son âme que l'on doit les tableaux de *St François recevant les stigmates*, le *Sacrifice d'Abraham*, et *Thémis avec ses attributs*, qui sont les chefs-d'œuvre de cet artiste. Parmi ses autres product., on cite la *Descente de croix*, que l'on voit dans l'église de St-Bavon à Gand. Les qualités de Rombouts sont la correction du dessin, la force et la beauté de l'express., la chaleur du coloris, la largeur et la facilité de la touche.

ROME, la ville par excellence, la maîtresse, puis la merveille du monde, a été pendant plus de dix siècles la capitale du plus puissant des empires. On divise communém. l'histoire de Rome ancienne en trois périodes, la 1re comprenant les temps fabuleux et obscurs de son établissem. et de sa soumission à des rois, la 2e l'héroïque époque de la république, et la 3e celle de l'empire et de la décadence. Suivant la tradit. accréditée, ce fut l'an 753 avant notre ère que Romulus traça la prem. enceinte de Rome, alors amas informe de cabanes où des pâtres grossiers et des malfaiteurs, qui l'avaient accepté pour chef, tenaient enfermés leurs bestiaux ou leur butin. Ce Romulus, ayant triplé l'étendue de son territoire, soit en incorporant à sa bande un plus grand nombre d'individus fixés aux alentours de son parc, soit en réduisant par la force ses voisins à abandonner leurs demeures, finit par établir parmi les siens une sorte de constitution; et ce fut sur de telles bases que s'éleva plus tard la puissance romaine. Le peuple naissant obéit successivem. à six autres *régisseurs* (*reges*) ou rois, dont on fixe le règne comme il suit :

| | av. J.-C. | | av. J.-C. |
|---|---|---|---|
| Numa-Pompilius. | 715 | Tarquin-l'Ancien. | 616 |
| Tullus-Hostilius. | 673 | Servius-Tullius. | 578 |
| Ancus-Marcius. | 640 | Tarquin le-Superbe. | 534 |

Les Romains supportaient impatiemment le joug de l'orgueilleux Tarquin, lorsque son fils, en outrageant Lucrèce, leur fournit le prétexte d'une révolution. Proposée par Junius Brutus, l'abolition de la royauté fut décrétée par le peuple l'an 509 avant J.-C., et la république se constitua, gouvernée par le conseil permanent des anciens ou sénat, dont l'institution remontait à Romulus, et deux chefs électifs et temporaires, qu'on appela d'abord préteurs, puis consuls. Engagée dès son berceau dans les guerres contre Porsenna et les fils du dernier Tarquin, la république dut son salut à l'inflexible persévérance du peuple, à la valeur des chefs et des soldats, à l'héroïsme des Coclès, des Scévola, etc. Mais l'état ne fut pas plus tôt affranchi des plus imminents périls, qu'il s'y éleva des dissensions intestines: ce fut pour parer au danger de ces troubles civils qu'on établit la dictature (l'an 500 av. J.-C.), puis les tribuns du peuple (495); et par suite de ces mesures l'état put, même au sein des agitations, poursuivre avec succès des guerres contre ses voisins, les Véiens, les Èques, les Volsques, et agrandir son territoire soit par la conquête, soit par les colonies. En l'an 451 fut créée une commission suprême de magistrats, les décemvirs, chargés d'incorporer à la législat. tout ce qu'offraient d'applicable aux mœurs romaines les sages réglem. que Solon avait tracés pour la Grèce. On a vu à l'article d'App. Cl. CRASSINUS comment fut renversée la puissance tyrannique des décemvirs, trois ans après la publication des 12 Tables des lois. Les événem. les plus remarquables qui signalèrent la durée du gouvernem. républicain à Rome sont, après les longues guerres qu'il soutint avec avantage mais sans résultat décisif contre les diverses peuplades du Latium, l'invasion des Gaulois, la prise et le sac de Rome par Brennus, dont Camille eut seul la gloire de délivrer sa patrie (390); la soumission de tout le Latium (338) celle des Samnites, des Étrusques; la conquête de la Grande-Grèce, malgré les efforts de Pyrrhus, puis celle de presque toute l'Italie : les trois guerres puniques (*v.* le mot CARTHAGE), dont la prem. (264) livra la Sicile aux Romains, la seconde (218) l'Espagne, et la troisième (149) toute l'Afrique; les guerres de Macédoine (206-147) qui les rendirent maîtres de toute la Grèce; la conquête

de la Syrie sur Antiochus-le-Grand (188); la guerre de Jugurtha (111); les victoires de Marius sur les Cimbres et les Teutons (101); la guerre de Mithridate et la conquête de toute l'Asie-Mineure (88-64); la réduct. des Gaules par César (59-49); les troubles civils excités, d'abord par les Gracques (133), puis par la rivalité de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, d'Antoine et d'Octave, troubles qui se terminèrent par l'anéantissem. de la république. Octave resté seul maître substitua au gouvernem. républicain une nouv. monarchie sous la dénomination d'empire, l'an 31 av. J.-C., et régna le premier sous le nom d'Auguste. Il commence une série d'empereurs qui se succédèrent dans l'ordre suivant :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Auguste. *Av. J.-C.* | 31 | Émilien, Valérien et Gallien. | 254 |
| Tibère. *De J.-C.* | 14 | Claude II. | 268 |
| Caligula. | 37 | Aurélien. | 270 |
| Claude. | 41 | Claude-Tacite. | 275 |
| Néron. | 54 | Florien, Aur.-Probus. | 276 |
| Galba. | 68 | Aur.-Carus, Carin, Numérien. | 282 |
| Othon, Vitellius, Vespasien. | 69 | Dioclétien, Maximien-Hercule. | 284 |
| Titus. | 79 | Constance-Chlore, Galère. | 304 |
| Domitien. | 81 | Constantin-le-Grand avec Licinius. | 306 |
| Nerva. | 96 | Le même seul. | 323 |
| Trajan. | 98 | Constantin II, Constance II, Constant. | 337 |
| Adrien. | 117 | Julien. | 361 |
| Antonin-le-Pieux. | 138 | Jovien. | 363 |
| Marc-Aurèle, Sévérus. | 161 | Valentinien I$^{er}$, Valens. | 364 |
| Commode. | 180 | Gratien. | 367 |
| Pertinax, Didius-Julianus, Pescennius-Niger. | 193 | Valentinien II. | 375 |
| Septime-Sévère (resté seul). | 193 | Théodose. | 379 |
| Caracalla. | 211 | Honorius. | 395 |
| Opilius-Macrin et Diadumène son fils. | 217 | Valentinien III. | 424 |
| Héliogabale. | 218 | Avitus | 455 |
| Alexandre-Sévère. | 222 | Majorien. | 457 |
| Maximin, Gordien I$^{er}$. | 235 | Libius-Sévère. | 461 |
| Gordien II, Pupien, Balbin. | 237 | Athémius. | 467 |
| Gordien III. | 238 | Olybrius. | 472 |
| Philippe. | 244 | Glycérius. | 473 |
| Messius-Décius. | 249 | Julius-Népos. | 474 |
| Hostilien, Trébonius Gallus, Volusien. | 251 | Romulus-Augustule. | 475 |

Après ce dern., Odoacre, roi des Hérules, s'empara de Rome, et mit fin à l'empire romain. Les emper. d'Orient, et particulièrem. Justinien, firent quelq. efforts pour le relever, mais ils ne purent y réussir. —Voyez, pour la Rome moderne, les articles ITALIE et PAPES, et pour ses principales révolut. les mots GUELFES et GIBELINS, PÉTRARQUE, RIENZO, Alex. BERTHIER, PIE VII, etc.

ROMÉ DE LISLE (JEAN-BAPT.-LOUIS), physicien et minéralogiste, né à Gray en 1736, partit pour les Indes, après avoir fait ses études à Paris, fut fait prisonnier à la prise de Pondichéri par les Anglais, et revint en France en 1764. Ayant acquis dans son voyage quelq. notions d'histoire naturelle, il résolut de consacrer ses loisirs à l'étude de cette science, fut admis au nombre des élèves de Sage, dont il devint l'ami, et s'étant appliqué spécialement à la minéralogie, en ouvrit un cours qui fut très fréquenté. Étant parvenu à se former un beau cabinet, il en laissa la libre disposition aux curieux. Désirant faciliter la réforme projetée dans le système des poids et mesures de la France, il entreprit de comparer avec celles de Paris toutes les mesures de superficie et de capacité; sa vue, affaiblie par une longue suite d'observat. minutieuses, acheva de se perdre dans les recherches et les immenses calculs que nécessita ce nouveau travail métrologique. Louis XVI, instruit de sa triste position, lui assigna une pension de 400 livres sur sa cassette. Romé mourut en 1790. Outre un gr. nombre de *mémoires* dans le *Journal de physique*, et plusieurs *catalogues* d'hist. natur., on a de ce savant : *Essai de cristallographie*, 1772, in-8; trad. en allem. — *Lettre à Bertrand sur les polypes d'eau douce*, 1766, in-12 de 50 pages. — *Description méthodique d'une collect. de minéraux*, 1773, in-8.—*L'action du feu central bannie de la surface de la terre*, etc., 1779, 1781, in-8. — *Cristallographie, ou Description des formes propres à tous les corps du règne minéral dans l'état de combinaison saline, pierreuse ou métallique*, avec fig et tabl. synoptiq. de tous les cristaux connus, 1783, 4 vol. in-8. — *Des Caractères extérieurs des minéraux*, 1785, in-8 et in-4. — *Métrologie, ou Table pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens, et principalement à déterminer la valeur des monnaies grecques et romaines*, ibid., 1789, in-4; trad. en allem. Lamétherie a publ. une *notice* sur Romé de Lisle dans le *Journal de physique*, avril 1790.

ROMEGAS (MATHURIN D'AUX-LESCOUT), chev. de Malte, né dans le 16$^e$ S., de la famille d'*Aux* ou *Auch*, l'une des branches cadettes de la maison d'Armagnac, entra dans l'ordre en 1547, se rendit de suite à Malte, et se signala bientôt par ses exploits contre les mahométans. Il purgea la Méditerranée des pirates qui l'infestaient, et contribua plus que tout autre chevalier à enflammer l'orgueil et la colère de Soliman. En effet, les succès de la marine maltaise décidèrent ce prince à entreprendre le siége de Malte, si mémorable par les forces immenses qu'y déployèrent les Othomans, et par la résistance invincible des chevaliers. Après la levée du siége, Romegas, qui avait joué un rôle brillant, rejoignit son parent le maréchal de Montluc, qui faisait alors la guerre aux protestants en Guienne. Nommé général des galères de la religion, dès que la Guienne fut pacifiée, il alla prendre possession de ce poste. Quelque temps après, la négligence ou la faiblesse du grand maître ayant fait prononcer son interdict. par le conseil, Romegas fut élu, d'une voix unanime, lieut.-général du magistère. Le pape ayant évoqué cette affaire, le grand-maître et le

lieut.-général se rendirent à Rome, où Romegas mourut presque aussitôt son arrivée en 1581. Le chef de l'ordre le suivit au tombeau peu de jours après. On trouve des détails sur Romegas dans les *Hist. de Malte* par Jean Beaudouin, et par l'abbé de Vertot.

ROMILLY (Jean), horlog., né à Genève en 1714, joignit la théorie à la pratique de son art. Il concourut, avec son gendre Corencez, à l'établissem. du *Journ. de Paris*, qui commença avec l'ann. 1777. Outre les observat. météorologiq. placées en tête de cette feuille, il y a inséré div. articles, entre autres, une *lettre* où il démontre l'impossibilité du mouvem. perpétuel. Il mourut en 1796. On lui doit divers perfectionnements dans la fabrication des montres. —*Jean*-Edme Romilly, fils du précéd., fut admis au ministère évangéliq. en 1763, devint trois ans après pasteur de l'église française à Londres, retourna ensuite à Genève pour cause de santé, et mourut en 1779, desservant à Sacconai. On a de lui des *Sermons sur div. textes de l'Écriture sainte*, publ. par Juventin, Genève, 1780, 2 vol. in-8, et les articles *Vertu* et *Tolérance* dans le *Dictionn. encyclopédique*.

ROMILLY (Samuel), juriscons., né à Londres vers 1758, descendait d'une famille protestante, sortie de France à la révocation de l'édit de Nantes, et à laquelle appartenaient les deux Romilly de l'article précéd. Son père vint se fixer en Angleterre, où il exerça la profess. de joaillier. Après avoir terminé ses études, il fut reçu avocat. Ses talents et sa bonne conduite lui attirèrent bientôt une nombreuse clientelle. Voyageant pour rétablir sa santé, affaiblie par ses travaux, il se trouvait en France à l'époque des prem. troubles révolutionnaires, et il se lia particulièrement avec Mirabeau. Il alla ensuite à Genève, parcourut la Suisse, et revint en Angleterre pour reprendre ses occupations au barreau. Il acquit une fortune considérable, et se fit remarquer autant par ses talents, que par son attachem. aux principes des whigs. Lorsque Fox et lord Grenville furent mis à la tête du ministère en 1806, Romilly fut choisi pour occuper le poste d'avocat (*sollicitor*) général, nommé membre de la chambre des communes, et créé peu après chevalier. La mort de Fox, arrivée la même année, ayant amené la dissolut. du ministère, Romilly perdit sa charge, et se plaça sur les bancs de l'opposition. Ayant long-temps médité sur la réforme du code criminel, il proposa dans la session de 1808 quelques changements dans les disposit. relatives aux vols ordinaires; il voulait aussi qu'on prît de nouv. mesures pour améliorer le sort des accusés qui ne sont que prévenus. Lors des troubles qui eurent lieu à Nîmes en 1815, il prononça plus. discours dans la chambre des communes pour que le gouvernement anglais intervînt en faveur des protestants du midi de la France; mais ses motions furent écartées par la majorité. Ayant perdu sa femme en 1818, il ne put résister à la douleur que lui causait cet événement, et se donna la mort trois jours après, le 2 nov. Dans sa carrière législative, Romilly s'était montré constamment le partisan très prononcé d'une réforme parlementaire, de l'émancipation des catholiques d'Irlande, et s'était élevé plus. fois contre l'*alien-bill*. On a de lui : *Observations sur les lois c. iminelles, en ce qui concerne les peines capitales*, 1810, in-8. — *Objections au projet de créer un vice-chancelier d'Angleterre*, 1812, in-8. — *Disc. à la chambre des communes sur l'article du traité de paix relatif au commerce des esclaves*, 1814, in-8. Benj. Constant a publ. son *Éloge*, 1819, in-8.

ROMME (Charles), géomètre, né à Riom vers 1744, vint achever ses études à Paris, et reçut des leçons d'astronomie de Lalande, qui lui procura la place de professeur de navigation à l'école de Rochefort. Il imagina, en 1771, une méthode pour mesurer les longitudes en mer, fit plus. observat. intéressantes, fut nommé, en 1778, correspondant de l'acad. des sciences, devint plus tard corresp. de l'Institut, membre de la Légion-d'Honneur, et mourut à Rochefort en 1805. On a de lui : *Mémoire où l'on propose une nouvelle méthode pour déterminer les longitudes en mer*, 1777, in-8, de 22 pag. —*L'Art de la mâture des vaisseaux*, 1778. — *L'Art de la voilure*, 1781 ; et dans la *Description* des arts et métiers, *l'Art de la marine, ou Principes et Préceptes généraux de l'art de construire, d'armer*, etc., *les vaisseaux*, 1787, in-4. — *Dictionn. de la marine française*, 1792, 1813, in-8. — *Modèle de calculs pour déterminer en mer.... la longitude et la latitude d'un vaisseau*, 1800, in-4, de 22 pag. —*Dictionnaire de la marine anglaise*, 1804, 2 vol. in-8. — *Tableau des vents, des marées, des courants sur toutes les mers*, 1806, 2 vol. in-8. On doit en outre à Romme la traduction des *Recherches* faites de 1765 à 1771, par ordre de S. M. britannique pour rectifier les cartes et perfectionner la navigat. du canal de Bahama, 1787, in-8. —*Description* des moyens proposés pour suppléer en mer à la perte du gouvernail d'un vaisseau, etc., 1769, in-8. — Romme (Gilbert), frère du précéd., né en 1750, s'appliqua à l'étude des mathématiq., et se rendit en Russie, où il devint instituteur du jeune comte Strogonoff. De retour en France, il adopta avec chaleur les principes de la révolution, et fut nommé député à l'assemblée législative, puis à la convent. par le départ. du Puy-de-Dôme. Il figura peu dans la première de ces assemblées; mais dans la seconde, ce fut lui qui fit supprimer la place de direct. de l'académie de France à Rome, et la maison d'éducat. à St-Cyr. Il fut ensuite chargé d'une mission dans le Calvados, revint à Paris après le 31 mai, fit le rapport sur l'invention du télégraphe (*v.* Chappe), et adopter le nouv. calendrier, dont Lalande lui avait fourni le plan, et auquel avait concouru Fabre d'Églantine. Lors du procès de Carrier, Romme, membre de la commission chargée d'examiner la conduite de ce proconsul, en fut le rapporteur, et conclut, malgré son opinion personnelle, pour le décret d'accusat. En juin 1795, à la suite du mouvement qui avait amené dans le sein de la convention une populace soulevée, demandant à grands cris *du pain et la constitution de*

1793, Romme, l'un des fauteurs de cette insurrection, fut livré à une commission qui le condamna à mort avec plusieurs de ses collègues le 18 de ce mois. Ils étaient six, et se poignardèrent après avoir entendu leur condamnat. Trois seulement expirèrent sur-le-champ, et Romme fut du nombre. Les trois autres furent traînés tout sanglants à l'échafaud. On connait de lui l'*Annuaire du cultivateur*, Paris, an III (1795), in-8.

ROMNEY (George), peintre, né en 1734 dans le comté de Lancaster, fils d'un fermier, annonça dès son enfance les plus heureuses dispositions pour les arts. Il imitait tous les objets qui lui tombaient sous la main, et c'est ainsi qu'il se fabriqua un violon qu'il garda toute sa vie. Il dessinait des portraits, même de mémoire. Son père, après avoir contrarié long-temps ses goûts naturels, lui ayant permis de suivre sa vocation, il devint en peu de temps un des plus habiles peintres de portraits de l'Angleterre. Il voyagea en France et en Italie, revint se fixer à Londres, où il partagea la vogue avec Gainsborough et Reynolds, deux autres peintres alors très renommés, acquit une fortune assez considérable, se retira à la campagne en 1799, et mourut en 1802. Romney s'exerça dans le genre historique, et l'on cite avec éloge son *Naufrage* tiré de *la Tempête* de Shakespeare; sa *Cassandre*, d'après le *Troïlus et Cressida*, du même poète, et le portrait de *Shakespeare enfant*. Ces trois tabl. se trouvent dans la galerie de Boydell à Londres.

ROMPCROISSANT (Jean DOUET de), essayeur des monnaies, né en 1587, probablement à Paris, n'est connu que par des *opuscules* sur divers sujets, qui décèlent en leur auteur un esprit inventif. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé : *Proposition d'une écriture universelle, admirable pour ses effets*, 1624, in-4 de 47 pag. — *Avis au Roi pour ôter le moyen de contrefaire ses monnaies, et de rogner et diminuer les bonnes*, etc., 1634, in-8. — *Discours au Roi sur le surhaussement des monnaies* du mois de mars 1636, in-8. — *Remontrance générale sur la grande utilité publique de l'augmentat. du prix des monnaies*, 1636, in-8. — *Continuation* des écrits précédents sur les monnaies, 1639, in-8. — *Discours sur les machines de victoires et conquêtes*, 1637, in-8 de 131 pages. — *La France guerrière, ou moyens assurés pour trouver aisément et avec très grande facilité autant et plus de gens de guerre que le roi n'en désirera soudoyer et entretenir, sans augmentation de solde ni d'appointements*, 1643, in-4 de 156 pag. — *La France guerrière*, 7e partie, 1644, in-4 de 158 p. — *Anagrammes sur l'auguste nom de S. M. Louis XIV*, 1651, in-4. — *L'Oracle français*, suite d'anagrammes, etc., 1651, in-4.

ROMUALD (St), fondateur de l'ordre de camaldules, né à Ravenne vers 956, dédaigna de bonne heure les plaisirs du monde en aspirant au calme de la retraite. Ayant été témoin d'un duel où son père, Sergius, tua son adversaire, effrayé de ce sanglant spectacle, il courut s'enfermer dans le monastère de Classe, où il passa quarante jours dans la prière et dans les larmes, et demanda ensuite à l'abbé de l'admettre au nombre de ses religieux. L'abbé, craignant de fâcher le père de Romuald, le renvoya à plus. reprises; mais, voyant la persistance du jeune néophyte, il finit par le revêtir de l'habit monastique. Les austérités auxquelles se livrait Romuald, et ses remontrances à ses confrères provoquèrent ceux-ci à se débarrasser d'un censeur importun. Il prévint leur complot en se retirant dans une solitude près des lagunes de Venise, où il se mit sous la direction d'un ermite. Quelq. temps après, le doge Pierre Orseolo, ayant pris la résolut. de quitter le monde, se retira dans un monastère de Catalogne, emmenant avec lui quelq. pieux personnages, au nombre desq. était Romuald, qui s'établit non loin de ce même monastère, dans lequel il refusa d'entrer. Peu à peu se forma dans sa nouv. solitude un couvent dont il fut le prem. supérieur. Étant repassé en Italie pour affermir son père Sergius dans le dessein de renoncer au monde, il fut forcé par l'emper. Othon d'accepter la direction de l'abbaye de Classe, où il était entré dans sa jeunesse, et où ses principes austères soulevèrent de nouveau contre lui les religieux. Il alla déposer aux pieds d'Othon les marques de sa dignité, et, après avoir erré quelq. temps dans diverses solitudes, il résolut d'aller prêcher l'évangile en Hongrie. Étant tombé malade en route, il n'accomplit point ce dessein, mais fonda ou réforma quelq. monastères en Allemagne, et se rendit à Rome à la prière du pape Sylvestre II, qui lui demandait des conseils pour le gouvernement de l'Église. Il habita quelq. années une solitude dans les environs de Rome; et, en 1005, l'emper. Henri II lui fit don du monastère du mont Amiate, en le priant d'y placer des religieux. Quatre ans après (1009), Romuald érigea près d'Arezzo le célèbre monastère de Camaldoli, qui donna son nom à l'ordre des camaldules. Il y demeura plus. années renfermé dans une étroite cellule, et pratiquant les austérités les plus rigoureuses. Les besoins de son ordre l'ayant forcé de sortir de cette retraite, il mourut à Val-de-Castro, dans la marche d'Ancône, en 1027. L'Église célèbre la fête de ce saint le 7 février. On a deux *Vies* de St Romuald en lat., dans le *Rec.* des bollandistes. On peut consulter sur les camaldules l'*Histoire des ordres religieux*, par Hélyot, t. V et les *Annales camaldulenses* de J.-B. Mittarelli.

ROMUALD Ier, duc de Bénévent, succéda en 662 à son père Grimoald, lorsque celui-ci se fut emparé du royaume de Lombardie. Il eut d'abord à soutenir l'attaque de l'empereur grec Constant, qui, étant débarqué à Tarente, avait cru l'occasion favorable pour envahir le duché de Bénévent, d'où Grimoald avait emmené avec lui presque toutes les troupes, en se rendant dans l'Italie-Septentrionale. Assiégé par les Grecs dans Bénévent en 663, Romuald opposa une vive résistance, qui donna le temps à Grimoald d'arriver à son secours et de forcer Constant à la retraite. En 668, Romuald enleva aux Grecs les places de Tarente et de Brindes. On

croit qu'il mourut en 677. Il eut pour successeur Grimoald II, son fils. — ROMUALD II succéda en 702 à son père Gisolfe, deuxième fils de Romuald Ier, et s'empara en 717 de la ville de Cumes, appartenant aux Grecs et faisant partie du duché de Naples. Le pape Grégoire II donna des subsides à Jean, duc de Naples, et le mit en état de recouvrer Cumes. Romuald II mourut, à ce que l'on croit, en 731, et eut pour successeur Gisolfe II, son fils.

ROMULUS, prétendu fils de Mars et fondat. de Rome, est un de ces personnages adoptés par l'histoire, mais dont la vie appartient presque tout entière à la fable. Suivant la tradit. vulgaire, descendant d'Énée, prince troyen, Romulus, ainsi que son frère Rémus, étaient nés de Mars et de Rhéa-Sylvia, prêtresse de Vesta, vers l'an 770 av. J.-C. Amulius, oncle de Rhéa, ayant usurpé la couronne d'Albe sur son frère Numitor, père de cette même princesse, confia à l'un de ses officiers la mission de faire périr les deux fils qu'elle avait eus de Mars, et qui pouvaient un jour venger leur aïeul détrôné. L'officier se contenta d'exposer les deux enfants sur la rive du fleuve. Une louve les allaita jusqu'à ce que Faustulus, chef des bergers du roi, les recueillit et se chargea de les élever. Rémus ayant été enlevé par des brigands et conduit à Amulius, Romulus, pour délivrer son frère, osa, à la tête de quelques bergers, attaquer l'usurpateur. Amulius fut tué, et Numitor, redevenu roi d'Albe, reconnut ses petits-fils. Ceux-ci conçurent le dessein de fonder une ville à l'endroit où ils avaient été exposés, et s'associèrent à cet effet des bergers et tout ce que le Latium renfermait de gens sans asile. La division se mit bientôt entre les deux frères. Chacun d'eux avait son parti. On en vint aux mains, et Rémus périt dans le combat, ou, selon d'autres versions, fut tué de la propre main de son frère. Romulus fut proclamé roi en l'an 753 av. J.-C., et jeta les fondements de Rome. La populat. de cette ville naissante, ne s'élevant, suivant les traditions, qu'à 3,000 hommes de pied et 300 de cavalerie, Romulus, pour l'augmenter, ouvrit un asile à tous les hommes libres ou esclaves qui se présenteraient. Comme ses nouv. sujets n'avaient point de femmes, et que les peuples voisins en refusaient à ces aventuriers, Romulus résolut de leur en procurer par la ruse. Il invita à une fête solennelle les habitants des cantons à l'entour, et, pendant qu'ils y assistaient sans défiance, une partie de ses sujets armés se jetèrent au milieu de l'assemblée et enlevèrent les filles. Les peuples offensés commirent l'imprudence d'attaquer les Romains séparément. Romulus les défit l'un après l'autre, enrichit sa ville naissante de leurs dépouilles, les incorpora aux vainqueurs, et leur accorda le droit de cité. Les Sabins de Cures, s'étant mis en mouvement les derniers, se rendirent maîtres de la citadelle de Rome, qui depuis fut le Capitole. Un second combat était engagé quand les Sabines, épouses des Romains, s'interposèrent entre les combattants, et leur firent tomber les armes des mains. La paix fut conclue; mais le roi de Rome se vit contraint de partager son trône avec Tatius, roi des Sabins. Ils régnèrent ensemble pendant quelques années. Tatius ayant été assassiné, Romulus, conserva seul le pouvoir, et se livra de nouveau à son goût pour la guerre. Fier de ses succès sur les peuples voisins, et voulant régner arbitrairement, il devint l'objet de la haine du sénat, qu'il avait créé. Un jour, en faisant la revue de ses soldats, il disparut, et on répandit le bruit qu'il avait été enlevé au milieu d'un orage, et admis au rang des dieux. Ce fut un sénateur, Proculus-Volésus, qui annonça ce miracle, dont il disait avoir été témoin. Ce récit n'empêcha pas de croire que Romulus avait été massacré par les sénateurs, qui avaient emporté sous leurs toges ses membres déchirés. On suppose que ce prince avait alors 57 ans dont il avait régné 37. La diversité des témoignages des historiens, porte à croire que tout le récit de la vie de Romulus n'est qu'une fable empruntée, une histoire arrangée après coup. De judicieux critiques nient l'existence de ce personnage, et démontrent que son nom était même ignoré à Rome avant le milieu et même la fin du 5e S. On peut lire sur Romulus l'*Histoire grecque* de Hullmann, et son traité *De consualibus;* l'*Histoire de la république romaine*, par Ferguson; la *Chronologie des anciens royaumes corrigée*, par Newton; l'ouvrage de Hooke, traduit et publié en franç. par son fils, sous le titre de *Discours et réflexions critiq. sur l'hist. et le gouvernem. de l'ancienne Rome.*

RONCAGLIA (CONSTANTIN), théolog., né à Lucques en 1677, entra dans la congrégat. des clercs réguliers, professa pendant plus. années la théologie et la philosophie avec distinction, et mourut en 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvr., dont le plus considérable est le suiv. : *Natalis Alexandri historia ecclesiastica Veteris Novique Testamenti, notis et animadversionibus aucta et illustrata,* 9 vol. in-fol., réimpr. à Naples et à Paris (Venise), 1740, 18 vol. in-4. On trouve une *Notice* sur ces écriv. dans l'ouvr. de Sarteschi : *De scriptoribus congregationibus clericorum regularium.*

RONALDS (HUGH), né à Brentford en 1759, n'avait pas atteint sa 14e année, lorsqu'il se trouva chargé, par la mort de son père, de conduire les vastes établissem. agricoles que celui-ci possédait. Dès-lors adonné à l'horticulture et à la botanique, ces deux sciences devinrent pour lui l'objet de toutes ses études. Ses travaux sur les *Différentes variétés de brocolis*, son magnifique ouvrage sur les *pommes et les pommiers*, attestent ses connaissances, son goût, et surtout l'excellente direction qu'il avait su donner à son établissement. Ce pépiniériste distingué mourut dans sa ville natale en 1833, à 73 ans.

RONCALLI-PAROLINO (FRANÇ.), médec., né à Brescia en 1692, acquit beaucoup de réputat. par sa pratique et ses ouvr., devint médecin de la cour d'Espagne, s'occupa beauc. aussi de numismatiq., et mourut dans sa patrie en 1763. Ses principaux ouvr. sont : *Examen chymico-medicum de aquis brixianis*, etc., 1722. — *Historiæ morborum, observationibus auctæ, clarissimorum virorum con-*

*sultationibus illustratæ*, 1741, fig.—*Europæ medicina à sapientibus illustrata*, etc., 1744.—*In variolar. incisionem declamatio epistolaris*, 1759. On trouve une *Notice* détaillée de la vie et des ouvrages de ce médecin dans les *Elogj di Bresciani*, de Brognoli, et dans le *Dictionn. de médec.* d'Éloy.

RONDANI (Franç.-Marie), peintre, né à Parme vers 1490, fut élève du Corrège, et l'aida dans les peintures de l'église de St-Jean dans la même ville. Son tabl. de *St Augustin et St Jérôme*, dans l'église des Augustins de Parme, rappelle à un tel point la manière de son maître qu'on le lui a quelquefois attribué. Rondami mourut vers 1548. Il existe un petit nombre de ses tableaux dans quelq. galeries d'Italie.

RONDELET (Guillaume), médecin naturaliste, né à Montpellier en 1507, ne commença ses études qu'à l'âge de 18 ans, il fit de rapides progrès dans les lettres, acheva son cours de philosophie à Paris, revint à Montpellier étudier la médecine, puis alla s'établir au Pertuis, petite ville de Provence, pour y pratiquer son art. N'ayant pu réussir à se faire une clientelle, et forcé pour subsister de donner des leçons de grammaire, il retourna bientôt à Paris, et accepta une place d'instituteur d'un jeune gentilhomme. Après quelq. années, il alla pratiquer la médecine dans une petite ville d'Auvergne, et revint à Montpellier, il y prit le bonnet de doct. en 1537, et fut pourvu d'une chaire à l'université. Attaché comme médecin au cardinal de Tournon, il l'accompagna dans ses missions aux Pays-Bas et en Italie, visita Venise, Parme, Plaisance, Padoue, Bologne, revint en 1551 à Montpellier, et ne quitta presque plus cette ville jusqu'à sa mort, arrivée en 1566. Rabelais l'a désigné dans son *Pantagruel* sous le nom de *Rondibilis*. On a de lui : *De piscibus marinis lib. XVIII, in quibus vivæ piscium imagines expositæ sunt*, Lyon, 1554.—*Universæ aquatilium historiæ pars altera! cum veris ipsorum imaginibus*, ib., 1555, in-fol. Ses écrits de médecine, aujourd'hui presque entièrem. oubliés, ont été recueillis par J. Croquer, Polonais, sous le titre d'*Opera omnia medica*, avec des *Corrections*, Genève, 1628, in-8. Un de ces écrits, le traité *De morbo gallico*, a été traduit en franç. par Étienne Maniald, Bordeaux, 1576, in-8. Laurent Joubert a publié la *Vie* de Rondelet en lat. On trouve aussi des *Notices* sur ce médecin dans l'*Hist. de la faculté de Montpellier*, par Astruc.

RONDELET (Jean), architecte, né à Lyon en 1743, mort à Paris le 25 sept. 1829, fit ses études au collége des jésuites de sa ville natale. Les leçons de Loyer développèrent en lui le goût de l'architecture, et il devint l'un des élèves les plus distingués du célèbre Soufflot. Chargé de l'inspection des travaux de l'église Ste-Geneviève, il fut ensuite désigné par son maître pour les continuer : Soufflot n'avait pu faire construire que le portail, la nef, les bas côtés et les tours de cet édifice ; après sa mort, en 1780, Rondelet commença le dôme. Les critiques avaient décidé que l'exécution en était impossible : cependant, par les soins de Rondelet, on vit s'élever la double colonnade et la triple coupole qui couronnent ce monument. En 1783, il fit, sous les auspices du gouvernem., un voyage en Italie dans le but de faire des recherches relatives à la construction. Ses observations servirent de base à la composition de son *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*, ouvr. fort estimé, dont la meilleure édit. est celle de 1802-17, 5 vol. gr. in-4, avec pl. Il publia ensuite divers *Mémoires* sur la *Reconstruction de la coupole de la halle aux blés*, sur la *Marine des anciens*; le *Commentaire de Frontin sur les aquéducs de Rome*, avec une addition, etc. Il participait à la direction de tout ce qui s'exécutait en France sous la surveillance de la commission des travaux publics en 1794 et 1795 : à cette époque il contribua à la formation de l'école polytechniq., et particulièrem. à l'organisat. de toute la partie relative aux trav. civils et aux écoles d'applicat. Il était aussi profess. à l'école royale des beaux-arts et membre de l'Institut. On trouve dans l'*Encyclopédie méthodique* un gr. nombre d'*articles* de cet architecte.

RONDELLI (Geminiano), mathématic., né dans le duché de Modène en 1652, fut bibliothécaire de l'université de Bologne, y occupa successivem. les chaires de philosophie, de mathématiques, de fortifications et d'hydraulique, dirigea les travaux destinés à arrêter les débordem. du Pô, près de Ferrare, et mourut en 1735. On a de lui : *Aquarum fluentium mensura novà methodo inquisita*, Bologne, 1691, in-4.—*Planorum et solidorum Euclidis elementa, facilioribus demonstrationibus explicata*, 1693, in-4.—*Urania, custode del tempo : varie considerazioni, intorno al computo della denominazioni degle anni*, etc., 1700, in-8.—*Universale trigonometria lineare, o logaritmica*, 1705, in-4.—*Sex priora Euclidis elementa, quibus accesserunt undecimum et duodecimum*, 1719, in-4.

RONDET (Laurent-Étienne), né à Paris en 1717, fils d'un libraire, montra de bonne heure une gr. ardeur pour le travail, et concourut à plus. grandes entreprises, notamment à la *Bibliothèq. historiq. de la France* du P. Lelong, à l'édit. de la *Bible* de 1748, avec l'abrégé des *Comment.* de dom Calmet, auquel il joignit des *Notes* et des *Dissertations*. Il fut toute sa vie attaché au parti des appelants. L'austérité de son régime altéra sa santé, et il mourut d'une attaque de paralysie en 1785. On peut consulter sur ses travaux le *Journal ecclésiastiq.* de 1786. Ce sont, pour la plupart, des édit. d'ouvr. de grammaire, d'hist. ecclésiastique, de controverse religieuse, de livres critiques ou liturgiques, dont on trouvera les titres dans la *France littér.* de Quérard. On lui doit aussi quelq. *Opuscules* ascétiques et de critique religieuse.—Rondet (André-Louis), né en 1761 à Lyon, où il mourut en 1822, teneur de livres, est aut. des *Observat. sur le rapport attribué à M. le duc d'Otrante* (v. Fouché), 1815, in-8.

RONDINELLI (Franç.), littérat., né à Florence en 1589, mort dans la même ville en 1665, fut bibliothécaire du gr.-duc Ferdinand II, et l'ami des

savants et des artistes. On a de lui : *Relazione del contagio stato in Firenza negli anni* 1630 *et* 1633, Florence, 1634, in-4, réimpr. en 1714, et quelq. *Notices biographiques*. On peut consulter pour des détails les *Elogj degli uomini illustri toscani*, tome IV, p. 401.

RONNESSE (Auguste-Jérémie), bibliophile, né vers 1730 à Paris, fut, en 1794, nommé par la commission temporaire des arts conservat. du dépôt littéraire des arts, et plus tard employé à la bibliothèque de l'Arsenal. Il mourut en 1821. On a de lui : *Projets sur les sépultures*, Paris, an IX, in-8. — *Réflexions d'un Français sur cette quest. :* Les inscriptions des monuments français doivent-elles être mises en latin ou en français? Paris, 1819, in-8. Ces réflexions sont dirigées contre les principes développés par Petit-Radel dans le rapport qui précède son ouvrage *Fasti Napoleonei*.

RONQUILLO (Rodrigue), alcade de Zamora, né vers la fin du 15e S., fut envoyé à Ségovie par le card. Adrien, régent du royaume, avec des troupes pour étouffer la révolte des Castillans, qui avaient pris les armes dans le but d'obtenir le rétablissem. de leurs anciens priviléges. Secourus par le célèbre don Juan de Padilla, les Ségoviens culbutèrent l'armée de Ronquillo, et prirent ses bagages, ainsi que sa caisse mi lit. Destitué de sa place par suite de cet échec, Ronquillo y fut rétabli par l'empereur Charles-Quint, qui connaissait sa fidélité. La perte de la bataille de Villalor ayant entraîné la ruine du parti des *communeros*, Ronquillo fut chargé de juger les principaux chefs de cette ligue, qui périrent tous dans les supplices. Cette sévérité lui valut l'entière faveur de Charles-Quint, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1545.

RONSARD (Pierre de), célèbre poète, né en 1524 dans le Vendômois, entra de très bonne heure au service du duc d'Orléans, fils de François Ier, en qualité de page, fut ensuite attaché dans le même emploi à Jacques Stuard, roi d'Écosse, venu en France pour épouser la princesse Marie de Lorraine. Ronsard suivit son nouveau maître en Écosse, et y passa trois ans. De retour en France, il rentra au service du duc d'Orléans, qui l'employa dans quelques affaires secrètes en Irlande, en Zélande et en Écosse. Il accompagna Lazare de Baïf, envoyé par François Ier à la diète de Spire, et, bientôt après, suivit en Piémont de Langey. Dans ces différents voyages, Ronsard acquit la connaissance de plusieurs langues. Une surdité qui lui survint fut la première cause de ses études littéraires. Il s'enferma au collége de Coqueret, suivit pendant cinq ans les leçons de Jean Dorat, d'Adrien Turnèbe, acquit une grande connaissance de la langue grecque, et traduisit en vers le *Plutus* d'Aristophane. Ses premières poésies eurent le plus grand succès. Il fut couronné aux Jeux-Floraux, et, au lieu du prix accoutumé, l'églantine, les magistrats de Toulouse lui décernèrent une Minerve d'argent massif, et rendirent un décret par lequel il était proclamé le *Poète français* par excellence. Ronsard, ébloui de sa fortune, se regarda dès-lors comme le législateur du Parnasse. Voulant tout régler, il brouilla tout, « Et, comme l'a dit Boileau, sa muse en français parla grec et latin. » Il affecta tant d'érudition dans ses vers, qu'il se rendit souvent inintelligible et presque toujours ridicule. Toutefois aucun poète ne fut ni plus loué ni mieux récompensé. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Charles IX lui montra surtout une affection toute particulière. Ce prince ne voyageait point sans lui, voulait qu'il partageât son logement, et comme Ronsard avait embrassé l'état ecclésiast., il put ajouter à ses pensions plus. riches bénéfices. La goutte et d'autres infirmités accélérèrent la vieillesse de ce poète. Il passa ses dern. années retiré du monde, et mourut dans un de ses prieurés, près de Tours, en 1585. Le roi lui fit faire un service solennel à Paris, deux mois après sa mort. Ronsard était aussi vain de sa naissance et de ses bonnes fortunes que de ses vers. Après avoir obtenu pend. sa vie tous les honneurs et toutes les distinctions auxquels il pouvait prétendre, ce poète, par un triste retour, « était tombé, dès les premières années du règne de Louis XIII, dans un mépris plus cruel que l'oubli. Il n'avait mérité ni son élévation, ni sa chute. » Il s'exerça dans tous les genres de poésie. Le premier il composa des odes, et fit passer dans notre langue l'hymne et l'épithalame. Ronsard publia lui-même une édition de ses *OEuvres*, Paris, 1567, 4 vol. in-4. Binet en donna une 2e, 1587, 10 vol. in-12, et une 3e parut, ibid., 1604, 10 tomes, souv. reliés en 5 vol. in-12. On joint aux deux dernières un vol. intit. : *Recueil des œuvres retranchées*, 1617. Les *OEuvres* de Ronsard ont été réimprimées à Paris, 1609, 1623, 2 vol. in-fol., 1629-1630, 10 tomes ou 5 vol. in-12. De tant de vers et de tant de volumes, les auteurs des *Annales poétiques* n'ont pu recueillir que 3 petites pièces, où il y aurait encore à retrancher.

RONSIN (Charles-Philippe), né en 1752 à Soissons, cultiva la littérature, et débuta dans les premières années de la révolution, dont il se montra l'un des plus fougueux partisans, par faire représenter sur un des théâtres de Paris une tragédie en 5 actes, intit : *la Ligue des fanatiques et des tyrans*, pièce détestable sous le double rapport du style et des principes politiques, mais qui eut du succès et obtint un assez grand nombre de représentations. Elle fut suivie de quelques autres. Ronsin s'était fait remarquer au *club des cordeliers*, lorsque le ministre de la guerre, Bouchotte, le choisit, en avril 1793, pour l'un de ses adjoints. Peu de temps après, il fut nommé général de l'armée révolutionn. par le comité de salut public, et envoyé dans la Vendée pour combattre l'insurrect. de ce malheureux pays. Il remplit cette mission en dévastat., et vint rendre compte à la barre de la convention, déclara que, depuis que cette assemblée avait mis la terreur à l'ordre du jour, le peuple s'était élevé à la hauteur de la révolut., et fit le récit succinct des horreurs auxquelles il avait participé. Ces révélations produisirent un tout autre effet que celui qu'il en attendait. Il fut mis en arrestation avec Vincent, autre

adjoint du ministre de la guerre, non moins violent et non moins sanguinaire que lui. Remis en liberté quelque temps après sur les sollicitations de ses amis, Collot-d'Herbois, Carrier et Danton, il ne put échapper à Robespierre, qui, pour frapper plus sûrement Danton, crut devoir d'abord se défaire de ceux qui pouvaient défendre ce redoutable adversaire. Fouquier-Tainville reçut l'ordre de faire arrêter Ronsin, et quelques jours après, le 24 mars 1794 il fut mis à mort, sans autre forme de procès, et sans que ses amis du club des cordeliers fissent la moindre démarche pour le sauver. Plus. de ses pièces ont été réunies sous le titre de *Théâtre de Ronsin*, Paris, 1786, in-12. Barbier lui attribue la traduction de la *Chute de Ruffin*, 1780, in-8.

RONTHO (Matthieu), poète lat. moderne, né en Grèce de parents vénitiens, prit l'habit religieux chez les olivetains, passa sa vie dans un couvent de cet ordre, à Sienne, et mourut en 1443. Il avait essayé de traduire en vers latins la *Divina Comedia* du Dante, et l'on conserve des copies de cette version dans plusieurs bibliothèques d'Italie. On a encore de lui : une *Vie* du pape Alexandre V, en mauvais latin, dans le tome IV des *Miscellanea* de Lucques. — La *Storia dell' invenzione e traslazione de sacri corpi di san Maurelio e del beato Alberto*, tous les deux évêques de Ferrare.

ROOKE (Laurent), astronome et géomètre, né en 1623 dans le comté de Kent, fut successivem. adjoint au profess. d'astronomie du collége Wadham à Oxford, profess. titulaire, puis profess. de géométrie au collége de Gresham, et forma en 1660 le prem. noyau de la société roy. de Londres; mais il ne vécut pas assez long-temps pour voir cette société constituée par une charte. Il mourut en 1662. On a de lui : *Observationes in cometam qui mense decembri anno* 1652 *apparuit*, impr. dans les *Leçons sur les comètes* du doct. Seth Ward. — *Direction pour les marins qui vont aux Indes* (en anglais) dans les *Transact. philosophiq.* — *Manière d'observer les éclipses de lune.* — *Disc. concernant l'observation des satellites de Jupiter*, dans l'*Hist. de la soc. royale.* — *Description d'une expérience faite avec de l'huile dans un long tube*, lue à la soc. royale en 1662.

ROOKE (George), amiral anglais, de la même famille, né en 1650, entra de bonne heure dans la marine, ne tarda pas à s'y distinguer par son habileté autant que par sa valeur, fut capitaine de haut bord, commodore, contre et vice-amiral, prit une part glorieuse au combat de La Hogue, fut chargé du commandem. des flottes anglaise et hollandaise, unies dans une expédition contre Cadix, et s'empara en 1702 de plusieurs vaisseaux de guerre et galions espagnols dans le port de Vigo dont il avait forcé l'estacade. A son retour en Angleterre, il fit partie du conseil privé En 1704, il commanda l'expédition dans le cours de laquelle la forteresse de Gibraltar fut enlevée par surprise aux Espagnols, et soutint ensuite un combat indécis contre la flotte française commandée par Tourville Ce fut sa dernière campagne. Retiré dans sa terre du comté de Kent, il y mourut en 1708, laissant une fortune très médiocre. « Ce que je possède, disait-il dans les dernières années de sa vie, n'a pas coûté une larme à un marin, ni un denier à l'Angleterre. »

ROONHUYSEN (Henri de), habile chirurgien, célèbre surtout comme accoucheur, florissait à Amsterdam vers le milieu du 17e S. Inventeur d'un instrument qui a gardé son nom, le *levier*, pour les cas d'enclavement de la tête au détroit du bassin, il se serait acquis par cette découverte des droits à la reconnaissance de tous les hommes généreux, si une cupidité condamnable ne l'eût porté à en garder le secret. Livré à prix d'argent à un petit nombre de praticiens, ce secret ne fut rendu public qu'en 1753, après la mort de de Bruyn, par Wischer et van de Poll, qui l'achetèrent des hérit. de ce praticien. Outre une trad holland. du traité de J. Ruff (*de Tumoribus quibusd. phlegmaticis*, etc.), Amsterdam, 1662, in-8. Il a laissé dans la même langue : *Remarques chirurgic. touchant les maladies des femmes*, 1663, in-8, dont il publia une suite sous le titre de *Historische Heilkuren*, 1672, in-8. Ces deux ouvr. ont été trad. en allemand et en anglais.

ROORE (Jacques de), peintre, né à Anvers en 1686, fut élève de van Opstal, qui le jugea digne de faire pour la cour de France une copie du *St Cristophe* de Rubens, à laquelle le maître n'eut que peu de choses à retoucher. Il se fit ensuite connaître par de jolis tableaux dans le genre de van Orby et de Teniers, et il n'avait que 19 ans, quand il fut admis dans le corps académique des peintres d'Anvers. Il exécuta plus. beaux ouvr. pour plusieurs villes de Flandre et de Hollande, pour de riches particuliers, et mourut en 1747. On cite particulièrem. son tableau du *Capitole assiégé par Brennus*, qu'il composa pour M. Fagel, et les peintures qu'il exécuta dans l'hôtel de M. Hasselaer, échevin d'Amsterd., entre autres sa *Pandore au conseil des dieux*, représ. sur le plafond de la salle principale. Roore réussissait admirablem. dans la restauration et la retouche des anciens tableaux.

ROOS (Jean-Henri), peintre, né en 1631 à Otterburg dans le Palatinat, fut élève d'un peintre d'hist. nommé Julien Dujardin, puis d'Adrien de Bie; il s'adonna au genre du paysage et des animaux, peignit aussi le portrait, voyagea en France, en Italie, en Angleterre, dans une partie de l'Allemagne, et se fixa ensuite à Francfort, où il mourut en 1685. On a de sa main de belles eaux fortes, au nombre de 23, représentant deux suites d'animaux et trois paysages. Ses tabl. sont plus estimés pour le dessin que pour la couleur. — Théodore Roos, frère du précédent, né à Wesel en 1638, fut aussi élève d'Adrien de Bie. Il travailla quelq. temps avec son frère, se fixa ensuite à Manheim, et mourut en 1698. Il s'était plus particulièrement attaché au genre du portrait, et il avait obtenu le titre de prem. peintre de plus. princes d'Allemagne. — Philippe Roos, 2e fils de Jean-Henri, né à Francfort en 1655, fut l'élève de son père, qui l'envoya en Italie pour perfectionner ses études. Il se fixa à Rome et y

mourut en 1705. Les Italiens, qui le nomment *Rosa di Tivoli*, le regardent comme leur plus habile peintre d'animaux et de paysages. La plupart de ses compositions sont en Italie et très recherchées des amateurs. Le musée possède de lui : un *Mouton dévoré par un loup* (le paysage est peint par Tempeste). — Jean-Melchior Roos, frère du préc., né à Francfort en 1659, voyagea en Italie, et vint se fixer à Nuremberg, où il peignit pendant quelq. temps le portrait et l'hist. ; mais ensuite il s'adonna exclusivement, comme son père et son frère, au genre du paysage et des animaux, et mourut dans sa ville natale en 1731. Sa manière, moins séduisante que celle de Philippe, réussit mieux en Allemagne. Il peignit dans un seul cadre, pour le landgrave de Hesse-Cassel, tous les animaux de la ménagerie de ce prince, et ce tableau est regardé comme son chef-d'œuvre. On connaît de lui un dessin à l'eau forte, représentant un *Taureau debout, vu de face*. — Joseph Roos, petit-fils de Philippe, né à Vienne en 1728, soutint la réputation de sa famille. Fixé pendant plus. années à Dresde, il y exécuta un gr. nombre de tableaux, fut reçut membre de l'acad. électorale, passa ensuite à Vienne, où il obtint la direction de la galerie impériale, peignit plus. paysages dans le château de Schœnbrunn, et mourut vers 1790. On a de lui plus. suites de paysages et d'animaux à l'eau forte, qui ne le cèdent en rien aux eaux fortes de son aïeul Jean-Henri.

ROOSE (Nicolas de LIEMACKER, plus connu sous le nom de), peintre d'histoire, né à Gand en 1575, fut élève de Marc Gueraert et d'Otto Venius, qui fut aussi le maître de Rubens. Il fit des progrès rapides, et Venius l'envoya à Paderborn, où le prince-évêque lui fit exécuter plus. tableaux. Revenu dans sa patrie, sa réputation lui fit obtenir un grand nombre de travaux. Il fut élu deux fois chef ou doyen des peintres de Gand, et mourut en 1646. Ce peintre le cède peu par la vigueur et l'éclat de son coloris à Rubens, dont les conseils ne lui furent pas sans utilité. Parmi ses composit. : on cite : *la Chute des anges; le Samaritain charitable; St. Nicolas, élevé à l'épiscopat; le Jugement dernier*, et *le Mystère de la Ste. Trinité*. Ces tableaux ornent diverses églises de Gand.

ROOSE (Théodore-George-Auguste), médec. et professeur d'anatomie, né à Brunswick en 1771, fit ses études à Gœttingue, et y reçut le bonnet de docteur. Il devint ensuite secrétaire du conseil de santé, conseiller du duc de Brunswich, et mourut prématurém. en 1803. Outre plus. livres classiques destinés à servir de guide à ses leçons, on a de lui : *Principes de médecine légale*, Brunswick, 1802, et *Manuel pour les médecins et les chirurgiens légistes*, dont la 3e édit. parut en 1804, et qui a été trad. en franç. par le docteur Marc. Le docteur Formey (de Berlin), a recueilli et publié quelques-uns de ses MSs., sous le titre de *Mélanges de médecine, tirés de la succession de M. Roose*, Francfort, 1804, in-8.

ROPER (Will.), avocat-gén. du roi Henri VIII, né dans le comté de Stafford, mort en 1544, fut gendre du célèbre Thomas More, dont il a écrit la *Vie*, impr. pour la prem. fois en 1712. — Roper (Marguerite), sa fille, posséda le grec et le latin, et traduisit de cette dern. langue en angl. l'ouvrage de son gr.-père, intitulé : *Exposé de la passion de notre Sauveur*, et du grec en latin l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. — Roper (John), théologien, né dans le comté de Berk vers la fin du 15e S., fut successivem. profess. de philosophie et de théologie au collége de la Madeleine à Oxford, se déclara contre le divorce de Henri VIII, et mourut en 1534. On a de lui : *Tractatus contra doctrinam Lutheri*, composé par l'ordre du même Henri VIII.

ROQUE (Gilles-André de La), héraldiste, né en 1597 à Cormelles, près de Caen, embrassa l'état ecclésiastique; mais ennuyé du célibat, il obtint de la cour de Rome une dispense pour se marier. S'étant livré à l'étude de l'histoire, il s'attacha spécialement à la partie généalogique, acquit une gr. érudit. en ce genre, et mourut en 1686 à Paris, où il s'était fixé depuis long-temps. On a de lui : *Lettres aux intéressés en l'histoire des maisons nobles de Normandie*, 1653, in-fol. — *Éloge de la maison de Bellièvre*, 1653, in-fol. — *Histoire générale des maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-fol., fort rare (ce n'est qu'un fragment de cette histoire générale, qui n'a point été continuée). — *Histoire généalogique de la maison d'Harcourt*, avec les preuves, Paris, 1662, 4 vol. in-fol. — *Traité singulier du blason*, 1673, 1681, in-12. — *Traité du ban et arrière-ban, de son origine et de sa convocation*, 1676, in-12. — *Traité de la noblesse et de ses différentes espèces*, 1678, in-4, réimpr. à Rouen, 1720 et 1734. — *Traité de l'origine des noms, des surnoms et de leur diversité*, Paris, 1681, in-12, rare. — *Le blason des armes de la maison royale de Bourbon et de ses alliances*, 1626, in-fol., de 121 f., curieux et très rare.

ROQUE (Jean-Paul de La), né à Albi dans le 17e S., entra chez les jésuites, en sortit au bout de quelq. années, vint à Paris, et succéda en 1675 à l'abbé Galbois dans le privilége du *Journal des savants*. Il fit paraître en 1680 le *prospectus* d'un *Journal ecclésiastique*, dont le chancelier Séguier empêcha la publication, et quelq. temps après un autre ouvr. périodique, intitulé : *les Journaux de médecine, ou les Observations des plus fameux médecins, chirurgiens et anatomistes de l'Europe, tirés des journaux étrangers ou des mémoires particuliers*. Il n'en fut publié qu'un seul vol. in-12. Paris, 1683. On lui doit encore des *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, 1690, in-12. — Une *Histoire du Languedoc, avec des pièces et chartes du trésor de S. M., des registres de la chambre des comptes*, etc., Paris, 1683, in-4. — Ce n'est que le *prospectus* d'un ouvr. qui n'a pas été exécuté.

ROQUE (Jean de La), né à Marseille en 1661, étudia dans sa jeunesse les langues orientales, fit plus. voyages dans le Levant, vint ensuite se fixer à Paris près de son frère, qui avait obtenu le privilége du *Mercure*, et mourut dans cette ville en

18.

1745, après avoir contribué à l'établissement de l'acad. de Marseille, dont il fut l'un des premiers membres. On connaît de lui : *Voyage de l'Arabie-Heureuse*, fait de 1708 à 1710, etc., Paris ou Amst., 1716, in-12, fig., trad. en italien. — *Voyage fait par ordre du roi dans la Palestine vers le gr. émyr, chef des princes arabes du désert*, etc., Paris, 1717; Amst., 1718, in-12, fig., trad. en anglais. — *Voyage de Syrie et du mont Liban*, etc., Paris, 1722; Amst., 1723, 2 vol. in-12. — *Voyage dans la Basse-Normandie, et Description du mont St-Michel*, inséré dans le *Mercure* (du mois de nov. 1726 au mois de juillet 1733). — *Lettre sur le projet d'établir à Marseille une acad. des sciences et belles-lettres*, dans les *Mémoires* de Trévoux, janv. 1717. On attribue encore à La Roque les *Lettres critiq. de Hadgi-Mehemet effendi*, contre les *Mémoires* du chevalier d'Harvieux, publ. par Labat; mais il est reconnu que ces *Lettres* sont de Petis de La Croix. — Antoine de la Roque, frère du précéd., né à Marseille en 1672, voyagea aussi dans le Levant, entra à son retour dans les gendarmes de la garde du roi, eut la jambe emportée à la bataille de Malplaquet, obtint la croix de St-Louis, et plus tard le privilége du *Mercure*, dont il publia 321 volumes. Il mourut à Paris en 1744. Outre les nombreux articles qu'il a insérés dans le *Mercure*, et 2 *lettres* dans le *Journal de Trévoux*, on a de lui 2 opéras, *Médée et Jason*, *Théonoé* (avec l'abbé Pellegrin), mis en musique par Salomon.

ROQUE (Matthieu et Daniel de La). — V. Larroque.

ROQUELAURE (Antoine, baron de), maréchal de France, né dans le 16e S., d'une ancienne famille de la province d'Armagnac, fut d'abord destiné à l'état ecclésiast.; mais ses parents, à la mort de l'aîné de ses frères, lui firent embrasser la profession des armes. Il suivit le parti de Henri de Navarre, devint lieutenant de ses gardes, et, lorsque ce prince monta sur le trône de France, fut récompensé de sa fidélité et de ses services par la charge de gr.-maître de sa garde-robe et par le collier de l'ordre du Saint-Esprit. Il osa l'un des premiers conseiller à Henri IV de se séparer de la belle Gabrielle d'Estrées. Il était dans le carrosse du roi, lorsque ce grand prince fut assassiné par Ravaillac. Après ce cruel événement, Roquelaure se retira dans son gouvernement de Guyenne, où il fit rentrer plus. villes dans le devoir. Il fut créé maréchal par Louis XIII en 1615, et mourut subitem. à Lectoure en 1625, dans sa 82e année. — Roquelaure (Gaston-Jean-Baptiste, marquis, puis duc de), fils du précéd., né en 1617, entra de bonne heure au service, fut blessé et fait prisonnier au combat de la Marfée en 1641, et l'année suiv., à la bataille de Honnecourt. Nommé maréchal-de-camp, il servit aux siéges de Gravelines, de Bourbourg et de Courtrai, et obtint, en récompense de sa belle conduite, le grade de lieutenant-génér. Pendant la guerre de la Fronde, il assista au siége de Bordeaux, et fut blessé à l'attaque du faubourg St-Séverin. Créé duc et pair en 1652, il fut disgracié peu de temps après pour avoir dit au prince de Condé qu'il regrettait de n'avoir pas pris parti pour lui; mais le card. Mazarin le rappela bientôt. Il fut employé à la conquête de la Franche-Comté, à celle de la Hollande, au siége de Maestricht en 1673, et mourut gouvern. de Guienne en 1683. De même que son père, auq. il succéda dans la charge de grand-maître de la garde-robe, il avait une gr. gaîté de caractère, ainsi qu'un esprit fécond en saillies. Il existe un volume de plates bouffonneries, sous le titre de *Momus français, ou les Aventures divertissantes du duc de Roquelaure*, publ. pour la prem. fois à Cologne, 1727, in-12, et souv. réimpr. Cette compilation fait partie de la *Biblioth. bleue*. — Ant.-Gaston-Jean-Baptiste, duc de Roquelaure, fils du précédent, entra de bonne heure dans la carrière milit., servit avec distinction dans presque toutes les guerres du règne de Louis XIV, devint gouvern. du Languedoc, pacifia les Cévennes en 1709, repoussa l'année suiv. les Anglais, qui s'étaient emparés du port de Cette, reçut en 1724 le bâton de maréchal de France, et mourut à Lectoure en 1738, à l'âge de 82 ans. Avec lui s'éteignit la maison de Roquelaure. Il n'avait laissé que 2 filles, l'une mariée au duc de Rohan-Chabot, et l'autre au prince de Pons.

ROQUELAURE (Jean-Armand de BESSUEJOULS de), archevêq. de Malines, naquit en 1721 dans le diocèse de Rhodez, d'une famille noble du Rouergue, qui y possédait une terre du même nom. Destiné à l'état ecclésiastiq., il fut reçu doct. en théologie en 1747, devint évêque de Senlis en 1754, premier aumônier du roi en 1764, et conseill.-d'état en 1767. Il fut admis à l'acad. française en 1770 à la place de Moncrif. Ce prélat ne quitta point la France pendant la révolution; il ne put éviter d'être incarcéré sous le régime de la terreur; mais il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions. Ayant envoyé la démission de son siége en 1801, il fut nommé l'année suiv. archevêque de Malines, fut remplacé en 1808 par l'abbé de Pradt, et nommé chanoine de St-Denis. Il vint se fixer à Paris, où il mourut en 1818 à l'âge de 97 ans. On ne connaît aucune production de ce prélat académicien. Le *discours* prononcé à ses funérailles par Daru est inséré dans les *Annales encyclopédiq.*, juin 1818.

ROQUES (Pierre), théolog. protestant, né dans le Languedoc en 1685, fit ses études à Lausanne et à Genève, devint ministre et prédicat. du saint Évangile, fut nommé en 1710 pasteur de l'église franç. à Bâle, partagea son temps entre les devoirs de son état et la culture des lettres, et mourut en 1748. Outre différents morceaux dans la *Biblioth. germanique* et le *Journal helvétique*, on lui doit de nombreux ouvr., dont il suffira de citer: *Le Pasteur évangélique, ou Essai sur la nature et l'excellence du saint ministère*, Bâle, 1723, in-4, trad. en allemand, en holland. et en danois. — *Éléments des vérités historiq., dogmatiques et morales*, etc., 1728, in-12. — *Lettres écrites à un protestant de France*, au sujet du mariage des réformés et du baptême de leurs enfants dans l'Église rom., 1730, 1735, in-12.

— *Le vrai Piétisme*, 1731, in-4, trad. en allemand. — *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte*, 1734, in-8, plusieurs fois réimpr. — *Les Devoirs des sujets*, expliqués en quatre discours, 1737, in-12. — *Traité des tribunaux de judicature*, etc. La *Vie* de P. Roques a été écrite par Frey, 1784, in-4.

RORARIO (Jérôme), littérat., né en 1485 à Pordenone, dans le Frioul, fit son cours de droit à Padoue; mais, passionné pour les lettres, il n'éprouva que du dégoût pour la jurisprudence. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, ses talents le firent connaître à la cour de Rome. On lui confia plusieurs missions importantes. Il fut légat du pape Clément VII en Hongrie, ensuite de Paul III en Pologne, et mérita la bienveillance de ces deux pontifes. Après avoir passé plus. années à Rome dans la société des sav. et des plus illustres prélats, il se démit de ses emplois, revint habiter sa ville natale, et y mourut en 1556. On ne connaît de lui que deux opuscules : *Quòd animalia bruta sæpè ratione utantur meliùs homine* (rapporté d'Italie par Gabr. Naudé, et publié à Paris, 1648, in-8; Amsterd., 1654 et 1666, in-12; Helmstadt, 1728, in-8). — *Oratio pro muribus adversùs Nicol. Bortii edictum*, 1548, et dans le prem. volume des *petits Écrits choisis* de J.-G. Estor, 1732, in-8.

ROSA (Salvator), peintre et poète, né en 1615 à l'Arenella, village des environs de Naples, fut destiné par son père, pauvre arpenteur, à la carrière du barreau, et placé chez les Pères somasques, pour y recevoir les éléments de l'instruction. De bonne heure un penchant irrésistible l'entraîna vers la peinture, et, sans soutien à la mort de son père, qui laissait dans l'indigence une famille nombreuse, il suivit sa vocation, mais sous les plus fâcheux auspices, n'ayant reçu que quelques leçons d'un méchant artiste nommé Gréco, son oncle maternel. D'abord employé par Fr. Fracanzani et Aniello Falcone, il reçut ensuite d'utiles conseils de l'Espagnolet. Il travaillait depuis quelq. temps pour les brocanteurs de Naples, lorsque Lanfranc, appelé dans cette ville par les jésuites pour décorer l'église du *Gesu nuovo*, vit avec surprise, gisant devant une échoppe, un assez bon tableau du jeune Salvator, qu'il acheta en en faisant l'éloge. Les suffrages de ce grand maître ne tardèrent pas à profiter au pauvre Salvator, dont les ouvrages furent dès-lors un peu mieux appréciés des revendeurs. L'illustre élève des Carraches voulut voir le *Salvatoriello*, lui commanda quelq. paysages, et, applaudissant à ses succès, lui fit sentir la nécessité de visiter Rome. Ce fut en 1635 que Salvator s'y rendit pour la prem. fois; mais, par suite des fatigues et des privations qu'il affronta pour satisfaire sa curiosité, il contracta une maladie qui bientôt l'obligea de revenir respirer l'air natal. Quelq. années se passèrent avant qu'une nouvelle occasion lui fût offerte de revoir la capitale des beaux-arts, et presque tout ce temps fut employé par lui à peindre des batailles, genre qu'il aimait de prédilection, comme offrant une plus libre carrière à son imaginat. irritée et chagrine. Enfin une place lui fut promise dans la maison du card. Brancaccio, et il s'achemina vers Rome. L'âge et l'étude avaient alors mûri son talent, et il retira plus de fruit de ses visites pendant ce second voyage. Lorsque son patron fut appelé au siége épiscopal de Viterbe, il le suivit dans cette ville, où, entre autres ouvr., il exécuta pour l'église de la Mort le tableau de *St Thomas mettant le doigt dans les plaies du Sauveur :* ce chef-d'œuvre de difficulté vaincue était sa prem. composit. sur une grande échelle. Las de sa condit. trop dépendante, il reparut un instant à Naples, où régnait despotiquement sur le domaine des arts une mesquine cabale de bréteurs (v. Corenzio, etc.). Outré de se voir l'objet d'un insultant mépris de la part de ceux dont peut-être il n'eût pas manqué d'affronter les menaces, il s'achemina vers Rome. On était alors aux approches du carnaval de 1639. Il vint à l'esprit de Salvator de tirer parti des mascarades pour se faire connaître; et il réussit en effet, sous le déguisement d'un charlatan, à acquérir une réputation que n'avaient pu lui faire ses pinceaux. Il n'était pas en lui de s'arrêter en si beau chemin : réunissant quelques jeunes gens en troupe de comédiens, il débuta avec eux sur un petit théâtre de société, et en peu de temps ses représentations attirèrent tout ce qu'il y avait de mieux dans Rome. Le moment vint de frapper un grand coup. Il s'y hasarda; et, dans un prologue qu'il avait composé pour une des pièces les plus applaudies de son spectacle, il mêla à de sages critiques sur le mauvais goût de la scène italienne de ce temps quelq. sorties très acerbes contre d'assez mauvaises farces récemment représentées au Vatican sous la direction du Bernin, alors le régulateur suprême des beaux-arts à Rome. Salvator avait pu prévoir le péril où l'engageait cette attaque : on répondait à ses saillies par de violentes injures, et le zèle seul de ses admirateurs le put soustraire à la vengeance des hommes puissants qu'il n'avait pas craint d'affronter. Connu dès-lors à la fois comme peintre, poète, musicien et acteur, il se vit recherché et fêté de toutes parts : sa fortune ne resta pas en arrière de sa réputation, et bientôt il put satisfaire le bizarre caprice d'aller étaler son opulence dans la ville où naguère, obscur associé aux travaux de Falcone, il lui restait à peine, après avoir vendu un tableau, de quoi acheter une nouv. toile. C'est pendant ce dern. séjour qu'il fit à Naples qu'éclata l'insurrection populaire par laquelle l'humble pêcheur Masaniello fut porté au pouvoir suprême. Sous le nom de *Compagnie de la mort* s'était aussitôt montrée dans la ville une troupe presque toute composée d'artistes, réunis par Falcone pour tirer vengeance du meurtre commis sur un de ses parents par un soldat espagnol. La chute de Masaniello compromit toute l'école napolitaine, dont les membres se dispersèrent à l'arrivée de D. Juan d'Autriche et du vice-roi espagnol. Pour Salvator, qui ne s'était pas montré l'un des moins chauds partisans de la révolution, il se sauva à Rome, emportant de sa terre natale une indignation plus profonde que jamais. Aussi les premières créat. de son pinceau sous cette sombre influence, et notamm. le fameux tableau de *la Fortune distri-*

*buant aveuglément ses faveurs* (aujourd'hui en Angleterre, chez le duc de Beaufort), lui attirèrent-elles de vifs désagréments. Pour se soustraire aux persécut. que lui préparaient les ennemis qu'il avait soulevés contre lui, il se rendit à Florence, où il fut bien accueilli par le card. Jean-Charles de Médicis. Là de nouvelles compositions ajoutèrent encore à sa renommée, et le charme de ses entretiens attira autour de lui les beaux esprits, dont la réunion donna naissance à l'acad. *de' Percossi*. Mais, encore plein de véhémentes inspirations qui, avant son départ de Rome, lui avaient dicté sa satire *la Babylone*, il en composa de nouvelles sur le même ton : celles de *la Musique*, de *la Poésie*, de *la Peinture*, de *la Guerre*, se succédèrent à peu d'intervalle. Enfin il mit la dern. main à son poëme de *l'Envie*, la dernière et la plus violente de ses satires. Cette composition l'éleva au-dessus des atteintes de ceux qui contestaient l'originalité de ses poésies précédentes; et comme peintre, il confondit aussi les dédains affectés de ses rivaux en exposant à Rome la fameuse *bataille* qui lui avait été commandée par le légat apostolique près la cour de France pour être offerte à Louis XIV (1652). Ce tabl. orne encore notre musée, avec la *Pythonisse d'Endor évoquant l'ombre de Samuel en présence de Saül; le jeune Tobie tirant à lui le poisson monstrueux*, et deux autres de ses compositions. Désormais fixé à Rome, Salvator y jouit enfin sans traverses du rang que lui assignaient ses talents, et il mourut en 1673, après avoir exécuté beaucoup d'autres ouvrages capitaux, tels que l'*Ombre de Pythagore* apparaissant à ses disciples; le même payant des pêcheurs pour qu'ils rendent à la mer les poissons dont leurs filets sont chargés.—*L'Ombre de Catilina* redemandant à ses conjurés le serment fatal, etc. Ce gr. artiste se distingue moins par la grâce et la correction que par une entente parfaite des gr. effets de couleur, beaucoup d'art dans la disposition de ses groupes, et surtout par une singulière énergie de touche et une verve bouillante. Il a lui-même gravé à l'eau forte plus. de ses tableaux. C. Antonini en a gravé une collect. publ. sous le titre de *Serie di 85 disegni in varie grandezze*, Rome, 1780, in-fol. La prem. édit. des *satires* de Salvator Rosa est d'Amsterd., 1719, in-8; la meilleure est celle qu'a donnée l'abbé Salvini, Florence, 1770. Outre ses biographes nationaux Baldinucci, Passeri, Pascoli, Salvini, etc., on peut consulter l'ouvrage de lady Morgan, *Vie et Siècle de Salvator Rosa*, 1824, 2 vol. in-8, trad. en français (par M[lle] Sobry), 1825, 2 vol. in-8 ou in-12 : l'auteur a placé à la fin de son liv. des *lettres* familières de ce grand peintre.

ROSALBA (la donna CARRIERA, plus connue sous son prénom de), peintre en pastel, morte aveugle en 1757 à Venise, âgée d'environ 85 ans, s'était élevée à un haut degré de perfection dans le genre de peinture qu'elle cultiva. Ses tableaux furent recherchés dans toute l'Europe, et elle fut appelée en France et dans les divers états d'Allemagne pour y exécuter des portraits; la galerie de Dresde en possède 157. Plus. graveurs ont reproduit ses ouvr., notamment Duflos, Larmessin et Lépicié.—Jeanne CARRIERA, sa sœur, morte en 1737, eut aussi de la réputat. comme peintre au pastel et en miniature.

ROSCHMANN (ANT.), historien, né vers 1710 dans le Tyrol, fut d'abord secrét. de l'univ. d'Inspruck. Ses talents l'ayant fait promptement connaître, il obtint la charge honorable d'historiographe des écrits du Tyrol, et joignit à ce titre ceux de bibliothécaire et de surintendant des archives de sa province. Il mourut vers 1765. Parmi les écrits qu'il a publ., et sur lesquels on peut consulter le t. IV de la *Bibiboth. histor. suisse* de Haller, nous citerons : *Veldidena urbs antiquissima, Augusti Colonia... è tenebris eruta et vindicata*, etc., Ulm, 1745, in-4.— *La vie de St Valentin, apôtre du Tyrol*, ibid., 1746, in-4, en allem. — *Bella romanorum in rhætiâ*, etc., Vienne, 1783, in-fol.— Cassien-Ant. ROSCHMANN, qu'on croit fils du précéd., mort en 1806, archiviste à Vienne, a publ. : une *Hist. du Tyrol*, 1792-1802, 2 part. in-8. On a encore de lui des *Poésies* et une tragédie de *Sirminde*, in-8.

ROSCIUS (QUINTUS), célèbre acteur, né dans le territoire de Lanuvium, vers l'an de Rome 625, mort dans un âge très avancé, s'était adonné à l'art de la déclamation, et il y acquit bientôt une telle renommée, qu'on désignait par son nom quiconque excellait dans un art. Il déploya sur la scène d'admirables talents, particulièrement dans la pantomime, et tel fut le degré de perfection auquel il porta cet art, qu'il réussissait à rendre par ses gestes les nuances les plus délicates de la pensée. Cicéron, qui s'honora d'avoir reçu les leçons de Roscius, nous a conservé sur lui de piquants détails, il rapporte le prodige qui illustra le berceau de ce grand acteur, et qui fournit à Praxitèle le sujet du seul de ses ouvr. dont le souvenir nous soit parvenu. On connaît le plaidoyer de Cicéron pour Roscius contre C. Fannius Cherea. *Voy.* au tome IV des *Mém.* de l'acad. des inscript. les recherches de l'abbé Fraguier sur la vie de Roscius qu'il ne faut pas confondre avec un autre personnage du même nom, qui, proscrit par Sylla, fut aussi défendu par Cicéron.

ROSCOE (WILLIAM), célèbre historien anglais, principalement connu par ses *Vies de Laurent de Médicis* et *de Léon X*, mort à Liverpool en 1830, dans un âge très avancé, était né dans une des classes inférieures de la société. Il ne dut qu'à lui-même les progrès qu'il fit dans l'étude des classiques, tant anciens que modernes. Procureur, avoc., plus tard banquier à Liverpool, il fut, pendant un espace de temps fort court, l'un des représent. de cette ville au parlement; mais, adversaire zélé de la traite des noirs, il perdit les bonnes grâces des électeurs, dont un parti puissant se trouvait intéressé dans cet horrible trafic. Roscoe fut très lié avec les princip. chefs du parti whig. Il a publié plusieurs écrits relatifs à des questions politiques, entre autres une *Lettre à H. Brougham sur la réforme de la représentation du peuple dans le parlement*, etc.

**ROSCOMMON** (DILLON WENTWORTH, comte de), poète anglais, né vers 1633, dans le royaume d'Irlande, que gouvernait alors le prem. comte de Strafford, son oncle, fut envoyé en Angleterre pour continuer ses études sous le doct. Hall, évêque de Norwich, puis vint en France (1642) suivre les leçons de Bochard, et voyagea ensuite en Italie. Après la restauration, Charles II lui donna un emploi à la cour; mais il ne tarda pas à retourner en Irlande, et y devint capitaine des gardes du duc d'Ormond. Plus tard il résigna cette place en faveur d'un officier qui lui avait rendu un important service, en l'aidant à mettre en fuite des voleurs qui l'avaient attaqué de nuit au sortir d'une maison de jeu. Les liaisons que Roscommon avait contractées à la cour d'Angleterre ne tardèrent pas à le rappeler à Londres : pourvu d'une place dans la maison de la duchesse d'Yorck, il épousa la veuve du colonel Courteney, fille du comte de Burlington, se lia dès-lors plus étroitement avec Dryden, et commença aussi à se livrer sérieusement à des entreprises littéraires que sa mort vint interrompre en 1684. Ses *poésies*, peu nombr., ont été réunies à celles des comtes de Rochester, Dorset, etc., 2 vol. in-12, et reproduites par Johnson dans sa collect. des poètes anglais.

**ROSE** (STE), ainsi appelée à cause de la fraîcheur de son teint, naquit en 1586 à Lima, d'une famille originaire d'Espagne, et reçut au baptême le nom d'Isabelle. Supérieure aux atteintes de la mauvaise fortune, elle passa à 16 ans de la maison du trésorier Gonzalvo, où elle servait comme domestique, dans le tiers-ordre de St Dominique, et elle mourut le 24 août 1617. Le P. Hansen, dominicain, a écrit la *Vie* de cette sainte, dont l'Église honore la mémoire le 30 août. Le P. Paul Oliva prononça son panégyrique le jour de sa canonisation (par Clément X), en 1671.

**ROSE** (GUILL.), naquit en 1542 à Chaumont en Bassigni, d'une famille noble. Ses succès dans la chaire lui ayant valu les places de prédicateur et d'aumônier de Henri III, il poussa jusqu'au dern. point envers ce prince l'oubli des convenances. Lors du carême de 1583, il lui reprocha fort aigrement de s'être montré en masque pend. les jours gras. Henri III ne répondit que par un présent de 300 écus, et une réprimande légère, aux indiscrètes sorties de son prédicateur, qui cette année fut fait grand-maître du collége de Navarre, et l'année suiv. évêque de Senlis. Vers ce temps, une intrigue amoureuse du nouveau prélat avec la fille du président Nully eut le plus fâcheux éclat, et diminua son impudence. Il la fit éclater avec une violence effrénée, dès le commencement des troubles de la Ligue, et les turpitudes de sa conduite ne l'empêchèrent pas d'exercer, par ses sermons, assez d'influence sur les Parisiens, pour qu'on ait pu le considérer comme un de ceux qui contribuèrent le plus à les maintenir dans la révolte contre Henri IV. Aux invectives qu'il lançait du haut de la chaire contre ce prince, il ne craignit pas de mêler une apologie de Jacq. Clément, dont il prétendit justifier le régicide par des passages des Livres saints. Après la soumission de Paris, Rose fut du nombre des séditieux à qui Henri IV fit enjoindre d'en sortir; mais il n'usa d'une grâce dont il était si peu digne que pour se livrer à de nouv. fureurs. Il en vint jusqu'à prôner qu'il fallait recommencer la Ligue. Ses nouvelles menées ayant provoqué contre lui une enquête juridique, il fut condamné par arrêt du parlement du 5 sept. 1598, à désavouer les discours qu'il avait tenus contre la personne du roi, ainsi que les notes injurieuses qu'il avait écrites à la marge du libelle de Louis Dorléans : *Expostulatio adversùs unum ex sociis*, etc.; l'arrêt le condamna en outre à une amende de 100 écus applicables à la nourriture des prisonniers, et défense lui fut faite de retourner avant un an dans son diocèse. Ce frénétique prélat mourut en 1602 à Senlis, et il lui fut érigé dans le chœur de la cathédrale, par les soins de son neveu, qui était aussi son success., un tombeau avec une épitaphe où l'on osait faire de sa prétendue piété et de ses vertus pastorales un insolent éloge. C'est à Rose qu'est généralem. attribué l'audacieux libelle : *De justâ reipubl. christ. in reges impios et hæreticos auctoritate* (Paris, 1590, in-8, Anvers, 1592), où, au milieu d'atroces calomnies, sont exaltées les coupables doctrines des Suarez et des Escobar.

**ROSE** (TOUSSAINT) d'abord secrét. particulier de Mazarin, puis secrétaire du cabinet de Louis XIV et présid. à la chambre des comptes de Paris en 1661, mort en 1701 à 90 ans, membre de l'acad. franç., avait surtout à un haut degré le talent de se rendre agréable au monarque, qu'il savait flatter adroitement. Il imitait parfaitem. son écriture, et parmi les *lettres* qui passent pour être de la main du grand roi, plus. ne sont en réalité que l'ouvr. du secrét. Ce fut sur ses représentat. que Louis XIV rendit, en 1667, la déclaration en vertu de laquelle l'acad. devait dorénavant être admise, comme les différents corps de la magistrature, à l'honneur de haranguer S. M. dans les circonstances importantes. Bien que Rose fût un de ces académ. dont l'abbé d'Olivet renonça à écrire la notice, tant il trouvait le sujet aride, il a néanmoins trouvé place dans le rec. de d'Alembert, qui lut à la séance publiq. du 25 août 1778, l'*Éloge* qu'il lui avait consacré. — Jean-Bapt. ROSE, ecclésiast., né en 1714 à Quingey (Franche-Comté), où il mourut en 1805, avait embrassé dans ses études, l'histoire, la minéralogie, les mathématiques et l'astronomie. Laborieux et sans ambition, il eut une vie longue et paisible : elle ne fut point troublée par la révolution, dont il vit, comme tant d'autres, les commencements avec joie, y attachant l'espoir d'une régénérat. profitable à tous. Quoique le seul bénéfice qu'il possédât fût une chapelle de sa ville natale, il sut trouver dans sa modeste condit. les moyens de satisfaire son goût pour les livres et de soulager les pauvres, dont il se montrait le père autant que l'appui. Parmi ses ouvr. on distingue : *Traité élément. de morale*, 1767, 2 vol. in-12. — *Morale évangélique comparée à celle des sectes et des philos*, 1772, 2 vol. in-12. — *Mém. sur*

*les états-généraux et provinciaux des Francs et des Bourguignons*, 1788, in-8. — *L'Esprit des pères, comparés aux plus célèbres écriv. sur... la philosophie et la religion*, 1790, 3 vol. in-12 : cet ouvr., qu'on regarde comme le meilleur de l'auteur, a été reproduit en 1823, avec une courte *Notice* sur Rose par M. Grappin, qui, en 1810, avait déjà lu son *Éloge* à l'acad. de Besançon.

ROSE (KUNZ ou CONRAD de LA), fou en titre de l'emper. d'Allemagne Maximilien I<sup>er</sup>, tenta de dissuader ce prince, encore archiduc, de se rendre à Bruges, où il avait convoqué les états de Flandre afin de comprimer l'insurrection qui y était imminente; il le suivit dans cette ville, mais, loin de s'y arrêter, passa immédiatem. à Middelbourg, près du duc de Bavière Christophe; et lorsque, comme il l'avait prévu, les rebelles eurent fait l'archiduc prisonnier, il parvint à s'introduire près de lui sous un habit de franciscain, qu'il le conjura d'endosser pour s'enfuir à l'aide de ce déguisem., tandis qu'il resterait en sa place. Ferdinand rejeta l'offre de La Rose; mais ce ne fut pas la seule occas. qu'il eut d'éprouver son dévouem. ingénieux. On trouvera sur La Rose des particularités curieuses; ainsi que le détail de ses saillies les plus remarquables, dans l'*Hist. des bouffons de cour*, par Flœgel.

ROSE-CROIX (les frères de la), secte d'illuminés, qui croyaient deviner les mystères de la nature à l'aide d'une lumière intérieure, s'établirent en Allemagne vers l'an 1590. Partisans de la magie, de la cabale et de l'alchimie, les frères ont disparu avec ces prétendues sciences, et leur nom est devenu le synonyme de charlatan. Les princip. écriv. de cette secte furent Michel Maïer et Rob. Fludd.

ROSELL (ANT.-GRÉG.), professeur de mathématiques au collége royal de Madrid, mort en 1794, était né en 1731 à Mataro, en Catalogne, et avait rempli les fonctions de commiss. des guerres. Entre autres ouvr. élément., encore estimés en Espagne, il a laissé : *Géométrie à l'usage des enfants*, 1784, in-8. — *Eléments de mathématiq.*, 1785, in-4. — *Traité d'éducat. conforme aux principes de la religion chrét.*, etc., 1787, 2 vol. in-8, etc.

ROSELLI (ANT.), jurisconsulte, que ses contemporains surnommèrent le *Monarque de la sagesse*, né vers 1380 à Arezzo, mort à Padoue en 1466, fut chargé par les papes Martin V et Eugène IV de div. négociat. avec l'emper. Sigismond et le roi de France. Un refus qu'il essuya de la part d'Eugène IV, à qui il avait demandé le chapeau de cardinal, l'irrita à un tel point qu'il abandonna la cour de Rome pour venir occuper une chaire de droit canon à Padoue; et c'est là que, dans son ressentiment, il écrivit son traité *De monarchiâ*, qui fut condamné par le concile de Trente. Outre cet écrit, devenu très rare, on en connaît de lui plus. autres impr. dans la collect. des *Tractati magni*. L'*Oraison funèbre* de Roselli, par Barozzi, a été impr. à Padoue en 1719. On peut consulter pour plus de détails les *Elogi degli Toscani*, t. III, p. 7; le *Magazzino Toscano* de Flori, t. III, p. 458, et Pancirole *De claris legum interpret.*, chap. 56, livre 3.

ROSEMBERG (FRANÇOIS-TOUSSAINT FORBIN DE JAMSON, comte de), de la même famille que le cardinal Janson et le chef d'escadre Forbin, né à Paris en 1654, fut destiné à la carrière des armes. Contraint de se soustraire à la rigueur des lois après un duel dans lequel il avait tué son adversaire, il passa en Allemagne, où il fut employé dans div. campagnes contre les Turks. Lorsque l'empereur Léopold eut déclaré la guerre à la France, le comte de Rosemberg rentra dans sa patrie, où ses offres de services furent facilem. agréées, et il fut employé sous Catinat dans l'armée du Piémont en qualité de major d'un régim. allemand. Blessé fort grièvem. au combat de la Marsaille (1693), et retrouvé parmi les morts après cette action, où il avait vaillamm. combattu, il fut transféré pour recevoir des soins chez les jésuites de Pignerol, qui lui inspirèrent la résolut. de se consacrer à Dieu. Son rétablissem. fut plus prompt qu'il n'avait été permis de l'espérer. Il donna sa démission à la paix de Ryswick, mais il ne songeait plus aux pieux desseins qu'il avait formés, lorsqu'une maladie grave les lui vint rappeler. Massillon, qu'il avait choisi pour direct., lui conseilla, sinon d'embrasser la vie religieuse s'il ne s'y sentait appelé par son goût, du moins d'aller passer quelques jours à la Trappe pour s'y recueillir. S'étant préparé à ce voyage par la lecture des ouvr. de l'abbé de Rancé, le comte de Rosemberg ne se vit pas plus tôt au milieu des pieux cénobites, qu'il sollicita son admission parmi eux, et après un an du plus rigoureux noviciat, il prononça ses vœux dans les dern. jours de 1703, sous le nom de frère Arsène. Ses progrès dans la voie de perfection furent si rapides qu'il fut bientôt compté au nombre des religieux les plus recommandables de son couvent; et lorsque le gr.-duc de Toscane voulut introduire dans ses états la réforme de Cîteaux, le frère Arsène fut du nombre des trapistes qu'on lui envoya. Il mourut en 1710 à l'abbaye de Buon-Solazzo, l'exemple et l'édificat. de ses confrères. D. Alexis Davia a écrit sa *Vie* en ital.; et il en a été fait deux traduct. franç. 1711, l'une par Ant. Lancelot, in-12, l'autre par Drouet de Maupertuy, t. III du recueil intit. : *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe.*

ROSEMONDE ou ROSAMONDE, maîtresse du roi d'Angleterre Henri II, née vers le milieu du 12<sup>e</sup> S., était fille de lord Walter Clifford, d'une illustre maison encore subsistante. Pour garantir celle qu'il aimait des ressentim. jaloux d'Éléonore de Guienne, sa femme, Henri fit construire à Woodstock une espèce de labyrinthe, au fond duquel Rosemonde vécut long-temps en sûreté, et où elle donna à son royal amant deux fils, Richard *Longue-Épée* et Geoffroi, qui dans la suite devint archevêq. d'York. Les chroniques expliquent de diverses manières la fin tragique de la belle Rosemonde : ce qui est certain, c'est qu'elle avait cessé de vivre en 1173, peu après qu'Éléonore, mettant à profit le départ de Henri, que la révolte de ses fils obligeait à passer la mer, fut parvenue jusqu'à son mystérieux asile, soit en s'y introduisant de vive force, et en traver-

sant les allées tortueuses du jardin à l'aide d'un peloton de fil, soit, comme d'autres le prétendent, en y arrivant par un chemin souterrain qu'elle aurait creusé dans une distance de plus de cinq milles, du cloître de Gostow jusqu'aux jardins de Woodstock. Plusieurs poètes ont célébré les amours de Henri II et de Rosemonde; Addison en a fait le sujet d'un opéra; et chez nous M. Brifaut a publ. un joli poème de *Rosemonde* en III chants (*v.* la dissertation qu'a placée Hearne à la fin de l'*Histoire d'Angleterre* de G. Le Petit). M.-E. de Bonnechose a donné au Théâtre-Français, en 1826, une tragédie de *Rosemonde*, in-8.

ROSEN (Grégoire, baron), lieuten.-gén. russe, entra au service sous-officier en 1789. Sa valeur et ses talents lui valurent un rapide avancement pendant les guerres contre les Français. Il faisait partie de l'armée russe qui dut occuper Paris en 1814, après la capitulation. Commandant le 6e corps dans la campagne de Pologne en 1831, il prit part aux combats des 19 et 20 févr., garda en mars la route de Praga pour assurer les communications avec la Russie, fut mis en déroute le 31 du même mois, à Groschow, et mourut en 1832.

ROSEN DE ROSENSTEIN (Nicolas), médecin suédois, né en 1706 près de Guttemberg, mort en 1773, étudia successivement à Lund et à Upsal, et reçut le grade de docteur à Harderwych après avoir voyagé en Allemagne, en France et en Hollande. Adjoint à la faculté d'Upsal en 1731, il eut trois ans après le titre de médec. du roi, remplaça Rudbeck dans la chaire d'anatomie en 1740, et fut anobli en 1762. Ce médecin, qui fut l'un de ceux qui concoururent à accréditer le système (déchu depuis) des maladies vénériennes déguisées ou larvées, s'est acquis un plus juste titre de célébrité en contribuant à propager en Suède la pratique de l'inoculation. On a de lui, outre un assez gr. nombre d'*Opuscules* acad. en latin, divers ouvr. parmi lesquels il faut distinguer son *Traité des maladies des enfants*, 1764, 1771, in-8, trad. dans presque toutes les langues de l'Europe, notamm. en franç. par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1780, in-8; et sa *Pharmacie domestique et de voyage*, 1765, in-8, publ. l'année suiv. à Leipsig en allem. — C'est en l'honneur de son frère, aussi médec. et botaniste, que Thunberg a donné à une plante de la famille des composées le nom de *Rosenia*.

ROSENBERG (Giustiniana-Wynne, comtesse des Ursins et de), née à Venise en 1730 d'un père anglais, devint la femme de l'ambassad. de l'impératrice Marie-Thérèse près la république. Après avoir perdu son époux, elle chercha des consolat. dans la culture des lettres, et mourut à Padoue en 1791. Son principal ouvr. est : *les Morlaques*, dédié à Catherine II, 1788, 2 vol. in-4. Parmi ses autres écrits, nous ne citerons que les *Pièces morales et sentimentales, écrites d'une campagne sur le rivage de la Brenta*, 1785, in-12.

ROSENFELD (Alexandre de), né dans la Carinthie, fixa sur lui l'attention par sa prétendue découverte d'un préservatif contre la peste. Venu à Tripoli pour affaires de commerce, il y avait acheté, d'un gardien de pestiférés, le secret de ce spécifique, consistant en une poudre produite par la dessiccat. et le broiement de chairs cariées et d'os d'individus morts de la peste. Après beaucoup de vains efforts pour accréditer son préservatif en Autriche, il obtint du gouvernement d'être envoyé à Constantinople pour en prouver l'efficacité d'une manière éclatante; il fut conduit, pour subir la quarantaine, à l'hôpital des pestiférés grecs de Péra, et là, plein d'une aveugle confiance en la vertu de son arcane, il se soumit lui-même aux plus téméraires épreuves, se frottant les bras et les mains avec du virus empesté, etc. Cepend. il était, sans mésaventure, parvenu à la veille du jour où expirait sa quarantaine; l'internonce autrichien avait convoqué pour le lendemain (19 janvier 1816) les médecins des diverses ambassades d'Europe; mais avant ce terme Rosenfeld éprouva les prem. symptômes de la maladie : le 20 la peste se déclarant avec une extrême violence, l'enleva en quelques heures. On ne trouva dans les papiers de Rosenfeld rien de relatif à son spécifique.

ROSENHANE (Shering, baron de), sénateur de Suède, né en 1609 dans la province de Sudermanie, fut successivem. gouvern. d'Ostrogothie (1636), envoyé de la régence suédoise à Munster pendant les négociations qui précédèrent la paix de Westphalie (1642), et 5 ans après ambassad. de la reine Christine à Paris. De retour en Suède, il entra au sénat, et fut ensuite nommé gouverneur de Stockholm, ville qui lui dut bientôt beauc. d'embellissements, de constructions et d'établissem. publics. Rosenhane remplit encore plus. négociat. importantes, et mourut à sa terre de Torp en 1663, laissant des *Mém.* sur sa vie qui ont été impr. dans le t. II de la *Nouvelle biblioth. suédoise*. On a de lui, entre autres ouvr. : *Observ. polit. super nuperis galliæ motibus*, 1649. — Le baron de Rosenhane (Shering), descendant du précéd., secrétaire d'état et commandeur de l'ordre de l'Étoile-Polaire sous Charles XIII, né en 1754 au château de Torp, où il mourut en 1812, avait débuté dans la carrière des emplois publics par une modique place d'expéditionnaire à la chancellerie; il devint ensuite prem. secrét. du cabinet, puis conseiller de chancellerie (1792), rentra dans la vie privée en 1801, fut, en 1803, nommé réviseur de la banque et du trésor, et en 1810 direct. de l'ordre équestre. Après la révolut. qui précipita Gustave IV du trône, Rosenhane appelé de nouv. aux affaires, prit une part active aux conférences des diètes d'OErebro en 1810 et 1812. Outre un éloge du baron de Lejonhufvud, etc., imprimé dans la collection des *Mém.* de l'acad. des belles-lettres et d'histoire, on a de lui : *Esquisse de la vie du roi Gustave-Adolphe*, 1780, pour faire suite à l'ouvr. de Berch; et *Mém. sur le conseil royal de Suède*, etc., Stockholm, 1791. Son *Éloge* par le secrét.-d'état Bergstedt, se trouve au t. X des *Mém.* de l'acad. de Stockholm. — Gustave Rosenhane, de la même famille, président d'une cour judiciaire à Dorpat dans le 17e S., passe pour

le prem. Suédois qui ait composé des sonnets. Il en a publ. un recueil à Stockholm en 1680 sous le nom de *Vendredi*, et l'année suiv. il fit impr. un traité *De republicá glaciali*.

ROSENHEIM (LOUIS-RODOLPHE), naquit à Zutphen en 1758; son père était officier-major au service de Suède, et à l'âge de 6 ans le fils fut nommé officier. En 1774, il vint en France dans le régiment d'infanterie Royal-Suédois. Il était déjà capitaine en 1787, lorsque le maréchal de Salis l'appela à Naples pour l'organisation militaire; en 1789, il fut nommé major et ensuite brigadier-génér. Les Français ayant occupé Naples en 1799, il émigra en Toscane et servit ensuite sous le génér. Souvarow contre les Français. Parti pour la Sicile en 1800, après la bataille de Marengo, il fut nommé par Ferdinand IV maréchal-de-camp, commandeur de ses ordres et organisateur de la milice provinciale En 1815, Rosenheim fut promu au grade de lieutenant-génér., et en 1826 admis à la retraite. Il mourut à Naples le 5 mars 1834.

ROSENMULLER (JEAN-CHRÉTIEN), célèbre anatomiste, né en 1771 à Hessberg, près de Hildburghausen, d'un ecclésiastiq. protestant, surintend. et membre du consistoire de Leipsig, et connu en Allemagne par d'utiles écrits, fit par ses soins des études très solides, et après avoir pris à Leipsig le grade de maître-ès-arts, il alla suivre des cours de médecine à Erlangue. C'est à cette époque qu'il découvrit près du village de Muggendorf la caverne naturelle qui a conservé son nom. Attaché comme prosecteur au théâtre anat. de Leipsig en 1794, il obtint 3 ans après le grade de docteur, fut nommé en 1799 médecin de la garnison, et en 1802 devint profess. d'anatomie et de chirurgie à l'univ. de la même ville, où il mourut en 1820. Outre plusieurs *articles* dans le *Dictionn.* de Pierer, dans les *Mém.* de la soc. physico-méd. d'Erlangue ainsi que dans divers recueils périodiques, et des traduct. allem., d'après l'anglais, de quelq. *traités* d'anatomie, on a de Rosenmüller, plus. ouvr. en latin et en allemand; les principaux sont : *Quædam de ossibus fossilibus animalis cujusdam, hist. ejus et cognitionem accuratio rem illustrantia*, Leipsig, 1794, in-4; trad. en allem. par l'auteur, 1795, in-8. — *Organorum lachrymalium partiumque externarum oculi humani descript. anat.*, 1797, in-4. — *Atlas anatomico-chirurg.*, en allem., Weimar, 1805-1812, 3 part. in-fol ; impr. aussi en latin, ouvr. précieux dont l'aut. a lui-même dessiné les planches, qui ont été gravées par Schrœter. — *Manuel d'anatomie*, 3e édition, 1819, in-8. — *Compendium anatomiæ in usum lectionum*, 1819, in-8.

ROSIÈRES (FRANÇ. de), archidiacre de Toul, né en 1534 à Bar-le-Duc, d'une ancienne famille, mort en 1607, avait été pourvu, par la faveur du cardin. de Guise, de plus. riches bénéfices, et du titre de conseiller du duc de Lorraine : client d'un tel patron, il s'en montra bien digne par le zèle fougueux qu'il déploya dans les déplorables machinations de la Ligue. Enfermé à la Bastille pour avoir fabriqué une généalogie fabuleuse de la maison de Lorraine, qu'il mettait au-dessus de la famille régnante, Rosières obtint sa grâce de Henri III en démentant à genoux devant ce prince, en plein conseil, les allégat. injurieuses dont il s'était rendu coupable, « crime, dit-il, qui méritait la mort. » Il eut plus tard des démêlés assez vifs avec son évêque au sujet de la juridiction qu'il prétendait exercer à titre de gr. archidiacre du diocèse de Toul, et il alla plaider sa cause devant le pape. Ses ouvr. sont : *Stemmata Lotharingiæ ac Barri ducum*, etc., Paris, 1580, in-fol. : c'est ce livre, supprimé par le parlem., qui conduisit l'auteur à la Bastille.—*Sommaire recueil des vertus morales, intellectuelles et théologales*, 1571, in-8. — *Six livres de politique*, 1574, in-4. — *Oratio panegyrica ad Clementem VIII*, etc., 1596, in-4. — *Oratio panegyrica ad perpetuam memoriam assumptionis Pauli papæ V*, 1605, in-4, etc. — Enfin 6 *Catéchèses*, in-fol., MSs.

ROSILY-MESROS (FRANÇOIS-ÉTIENNE, comte de), vice-amiral, né en 1748 à Brest, fils d'un chef d'escadre, admis à 14 ans dans le corps des gardes-de-marine, devint en peu de temps enseigne, lieutenant et capit. Il était en 1771 embarqué sur un des bâtim. de la divis. aux ordres de Kerguelen; abandonné en pleine mer par suite d'un coup de vent qui avait éloigné la chaloupe avec laq. il était allé à la découv., il parvint non sans peine à gagner les côtes de la Nouvelle-Hollande. Après un voyage qu'il fit à l'âge de 25 ans vers la Notasie et dans les mers australes sur la corvette *l'Ambition*, il visita les ports d'Angleterre, et en rapporta plusieurs procédés utiles, entre autres les *pompes à chaînes* destinées à prévenir la submersion des bâtiments en cas de voie d'eau (1774). Pend. la guerre d'Amérique, lorsque M. de la Clocheterie, commandant *la belle Poule*, soutint contre la frégate angl. *l'Aréthuse* le mémorable combat qui fut le commencem. des hostilités, Rosily commandait le lougre *le Coureur*, armé seulement de 8 pierriers de deux. Avec une aussi faible embarcat., il n'hésite pas à attaquer le cutter anglais *l'Alerte*, armé de 14 canons de six, l'arrête et, par cet acte de dévouement sauve *la belle Poule* des dangers d'une double lutte, à laquelle elle eût certainement succombé. Cette action héroïq. lui valut la croix de St-Louis (1779). Vers la fin de 1782 il se réunit à Suffren, qui plaça Rosily au poste difficile d'éclaireur de l'armée, dans lequel il le maintint jusqu'à la paix. Voulant faire tourner ses loisirs au profit des sciences, il ne tarda pas à prendre le commandem. de *la Vénus*, avec laquelle il alla explorer les côtes de la mer des Indes. Son principal but dans cette expédition, était de corriger les cartes du *Neptune oriental*, sur lesq. il avait été plus que personne à même de reconnaître de graves erreurs. Ce fut pendant ce voyage, qui dura sept années, que ce marin recueillit les précieux matériaux d'après lesquels il rédigea le *Supplément au Neptune oriental*. Dans le cours de ce travail, Rosily fit un emploi fort judicieux des *Horloges marines* de Ferdinand Ber-

thoud, pour déterminer les longitudes des principaux points des côtes de la mer des Indes et de la Chine ; et, si les méthodes employées aujourd hui avaient été connues de son temps, il aurait fourni les documents les plus complets sur les côtes qu'il a parcourues. Lorsque les prem. nouvelles de la révolution française arrivèrent dans l'Inde, il eut besoin de tout l'ascendant qu'il avait acquis pour maintenir la discipline à son bord ; il revint dans sa patrie avec la frégate *la Méduse*, et enrichit le dépôt de la marine des documents hydrographiq. qu'il rapportait de son expédit. Nommé contre-amiral le 1er janv. 1793, il fut vice-amiral le 22 septembre 1796. En 1795, il fut fait direct. du dépôt général de la marine, et il en remplit les fonctions jusqu'en 1827, qu'il demanda à être remplacé. C'est à lui qu'est due l'organisat. définitive du corps des ingénieurs hydrographes de la marine, et ce fut sur sa proposition que l'on fit commencer en 1819, par des ingénieurs de ce corps, la reconnaissance des côtes de France, vaste travail dont le *Pilote français* doit être le principal résultat. Rosilly remplit dans cet intervalle plus. missions d'une haute importance. Ainsi, il fut choisi en 1805 pour aller prendre à Cadix le commandem. de la flotte combinée de France et d'Espagne. Cette belle armée, composée de 33 vaisseaux de ligne, lorsqu'il en reçut le commandement, se trouva réduite, par le désastre de Trafalgar, à cinq vaisseaux français. Les faibles débris que Rosily était parvenu à réunir tombèrent au pouvoir des Anglais le 14 juin 1808 ; mais, avant de succomber, ils essuyèrent pendant trois jours le feu de nombreuses batteries de terre et de mer. En 1812, il présida le conseil de guerre qui condamna le capit. Saint-Cricq à trois ans de détention, et le 5 févr. 1813, il fut nommé président du conseil des constructions navales En 1816 il fut nommé associé libre de l'académie des sciences. Mis au cadre de réserve le 1er mai 1831, et à la retraite le 1er mai 1832, il mourut le 14 nov. même année. Il comptait près de 70 ann. de service sans interruption.

ROSIN (Jean), en allem. *Roszfeld*, antiquaire, né en 1551 à Eissenach, dans la Thuringe, renonça à l'enseignem. pour la carrière évangélique, fut attaché en 1592 à la cathédrale de Naumbourg comme prédicateur, et mourut en 1626. Outre des éditions de la *Chroniq.* de W. Drechsler, avec une *Continuation* dep. 1550, et d'un recueil de divers *Opuscules* de Luther (1696, in-8), on a de lui : *Antiquitat. romanarum corpus absolutissimum, ex variis script. collectum*, Bâle, 1583, in-fol. ; plus. fois réimpr., notamm. par les soins de Sam. Pitiscus, Utrecht, 1701, et de J.-Fréd. Reitz, Amsterdam, 1743, in-4. — *Itinerum sive legat. Sigism. baronis Herbestenii Fasciculus, carm. hexametro*, en tête des *Comment.* de Herberstein, et dans l'*Hodœporicon* de Nic. Reusner. — *Exempla pietatis illustris, seu vitæ trium Saxoniæ ducum Friderici III Sapientis, Johannis Constantis, et Johannis Friderici Magnanimi*, Iéna, 1602, in-4. La *Vie* de Rosin en allem., par J.-G. Fischer, est à la suite de celle de J. Avenarius, Naumbourg, 1708, in-8.

ROSINI (Charles-Marie), savant archéologue, né à Naples en 1749, fit ses prem. études sous les jésuites, et passa ensuite au séminaire. Ses rapides progrès dans la littérature classique sous les célèbres professeurs Ignarra et Martorelli lui méritèrent, à l'âge de 20 ans, une chaire de grec et de latin ; et lorsque l'archevêq. de Naples voulut, par une organisat. mieux entendue, relever les études de son gr. séminaire, il lui en confia la direction. Admis à l'acad. archéologique d'Herculanum, et chargé de l'explication des *Papyrus*, à force de patience et de zèle, il se mit en état d'en commencer, quelques années après, la publication. Malgré la préoccupation causée par des études si difficiles et si variées, Rosini ne négligea point les sciences sacrées ; aussi lorsque son maître Ignarra fut nommé précepteur du prince héréditaire, il fut désigné pour le remplacer dans la chaire de théologie. Nommé en 1792 chanoine de la cathédrale de Naples, il fut, cinq ans après, élevé sur le siége épiscopal de Pouzzol. Lors de la conquête de Naples en 1806 par les Français, Rosini fut fait gr.-aumônier et conseiller-d'état, et, au retour du roi Ferdinand, en 1815, il fut nommé président à vie de la société royale, grand-maître de l'université, directeur de l'instruction publique, et enfin membre de la consulte d'état. Rosini mourut en 1837. Outre quelques dissertat. littéraires et une méthode pour étudier la langue grecque, il a publié : *Dissertatio isagogica ad Herculanensium voluminum explanationem*, Naples, 1797, in-fol. Dans cet ouvrage important, l'auteur parle des éruptions du Vésuve qui engloutirent Herculanum, Pompéia et Stabia, et remontant à l'origine de ces villes célèbres, dont suivant lui les Phéniciens furent les fondateurs, il en trace l'hist. par les monuments avec une érudition et une critique admirables. — *Herculanensium voluminum quæ supersunt*, ibid., 1793-1823, 3 vol. in-fol. Collection rare et très recherchée des savants.

ROSMONDE, femme d'Alboin, premier roi des Lombards, était fille de Cunimond, roi des Gépides. En faisant la conquête des états de Cunimond, Alboin le tua, et, dans l'ivresse du triomphe, il envoya son crâne à Rosmonde, l'invitant à boire avec son père. Indignée de cet outrage, elle fit assassiner Alboin par un soldat qu'elle avait gagné en s'abandonnant à lui, et par un gentilhomme lombard nommé Almachilde, qu'elle épousa ensuite, et avec qui elle se réfugia à Ravenne pour se soustraire à la vengeance des Lombards. Bientôt l'exarque Longin lui ayant offert de la prendre pour femme et de la faire régner sur toute l'Italie, pourvu qu'elle lui livrât ses trésors, elle songea à se défaire d'Almachilde : elle lui présenta au sortir du bain une coupe empoisonnée, que celui-ci l'obligea d'achever après l'avoir vidée à demi ; et tous deux périrent dans des douleurs affreuses. Ces faits ont été plus. fois reproduits sur la scène, notamm. par Alfieri, et chez nous par Baro, par

Chrét. Descroix, par Taconnet, et plus récemment par M. Ampère fils : cette dern. tragédie, a été reçue au Théâtre-Français en 1824.

ROSNY (Ant.-Jos.-Nic. de), romancier et aut. dramatique, né à Paris en 1771, mort en 1814, membre de plus. acad. et sociétés littéraires, commença ses études à l'école militaire de Rebais, et suivit quelque temps la carrière des armes. Retiré jeune encore avec le grade de capitaine, il obtint un emploi dans les bureaux du ministère de l'intérieur, et, pressé par une avidité singulière de célébrité, il épuisa sa vie en efforts pour en acquérir : il ne trouva pas même la fortune pour prix d'une aussi active énergie, bien qu'il se fût fait successivem. libraire pour débiter ses ouvr., et direct. d'un théâtre de boulevard pour faire jouer ses pièces. Il a publ. lui-même la *Notice des différents ouvr. qui composent la collect. complète* de ses *OEuvres diverses*, 4 p. in-18; elle a été reproduite plus complétem. dans la *France littér.* de Querard. Nous nous bornerons à mentionner : *les Infortunes de La Galetière pendant le régime décemviral*, 4e édit. 1800, 2 vol. in-8. — *Vie de Florian*, 1797, in-8. — *Théâtre*, 1798, 2 vol. in-18. — *Le tribunal d'Apollon*, etc., an VIII (1800), 2 vol. in-18; ouvr. calqué sur celui de Rivarol (le Petit Almanach des grands hommes). — *Le Bonheur rural, ou Tableau de la vie champêtre*, en XII livres, 1801, in-8. — *Hist. de la ville d'Autun*, etc., 1802, in-4, avec 8 pl. : l'aut. conçut le plan de ce livre pend. un séjour qu'il fit dans cette ancienne ville, où il avait été appelé à remplir un emploi transitoire, comme plus tard il imagina d'écrire après avoir découvert, dans les archives du ministère, les matériaux recueillis par les bénédictins de la congrégat. de St-Maur (v. Rivet), *le Tableau littéraire de la France pendant le 13e S.*, etc., 1809, in-8. — *Journal central des acad. ou sociétés savantes*, ann. 1810 et 1811, Valenciennes, in-8, feuille mensuelle dont la publicat. était une excellente idée. — V. Sully.

ROSSELI (Annibal), religieux franciscain du 16e S., né dans la Calabre, enseigna successivem. la théologie à Todi, puis à Cracovie. On a impr. de lui : Cologne, 1630, des *Commentaires*, 6 vol. in-fol., sur le *Pœmander ou Pasteur*, ouvr. publié en grec sous le nom d'Hermès. Le *Comment.* de Rosseli avait paru pour la prem. fois en 1578.

ROSSELLI (Cosme), l'un des derniers artistes de l'anc. école florentine, né en 1416 à Florence, où il mourut en 1484, est principalem. connu par le *Miracle du St-Sacrement*, qu'on voit dans l'église de St-Ambroise. Il fut un des peintres que Sixte IV chargea de décorer la chapelle Sixtine, et malgré le mauvais goût de ses composit., il fut le plus magnifiquement récompensé de tous les artistes qui, dans le même temps, travaillèrent à orner la chapelle pontificale. On voit de lui au musée un tabl. peint sur bois, et provenant de l'église supprimée de Ste-Madeleine de Pazzi à Florence; c'est la *Vierge présentant son Fils à l'adorat. des Anges, de Ste Madeleine et de St Bernard*. C. Rosselli fut le maître de Pietro di Cosimo, dont on voit aussi au musée un *Père éternel, couronné d'une tiare et entouré de la milice céleste*. — Matteo Rosselli, autre peintre florentin, né en 1578, mort dans sa ville natale en 1650, travailla successivem. sous Grég. Pagani et sous Dom. Cresti de Passignano, mais se forma surtout par l'étude des anc. maîtres. Attaché successivem. au duc de Modène et au gr.-duc de Toscane Cosme II, il exécuta pour les palais de ces princes beaucoup de fresques magnifiques, et ayant plus tard ouvert une école, il surpassa, dans l'enseignem., la réputat. que lui avaient mérité ses ouvr., que distinguent surtout une gr. pureté de dessin, beauc. d'harmonie et de grandiose. La *Naissance de J.-C.*, que possède l'église de St-Gaëtan, passe pour son chef-d'œuvre, et l'on fait aussi un gr. cas de son *Crucifiement de St André* dans l'église de Tous les Saints : ce dernier tableau a été gravé. Le musée possède de lui deux tableaux : *la Vierge et les Anges apportant des fleurs et des fruits à l'enfant Jésus, assis sur les genoux de Saint Joseph* ; et *le Triomphe de David sur Goliath*.

ROSSELLI (Cosme), dominicain, prédicateur et savant distingué, mort en 1578 à Florence, sa patrie, laissa MS. l'ouvrage suiv., qui fut publié par Damian Rosselli, son frère : *Thesaurus artificiosæ memoriæ, concionatoribus, philosophis, medicis, juristis*, etc., *perutilis*, Venise, 1579, in-4, fig. en bois. Fabricius, qui dans le liv. IV, ch. VI de sa *Biblioth. latine*, donne la liste des auteurs qui ont traité la même matière, a omis d'indiquer le *traité* de Rosselli. — Étienne Rosselli, antiq. de la même famille, né en 1598, mort en 1664, a laissé, entre autres compilations histor., un *Sepultuario fiorentino*, et une *Chronique de son temps* (de 1643 à 1663). *Voy.* le t. IV, pag. 406, des *Elogj di uomini illustri toscani*.

ROSSET (François de), poète et romancier provençal, né vers 1570, mort postérieurem. à 1630, avait connu de bonne heure la passion des vers, et brilla d'abord parmi les lettrés de son pays. Mais, étant venu à Paris, il se vit avec surprise l'objet de beaucoup moins d'adulations; ce fut même en vain qu'il adressa une *épître* à Malherbe pour lui demander son amitié. Outre une édition des *Quinze joyes du mariage*, etc., ouvrage d'un anonyme du 15e S., Rouen, 1604, in-12, et des trad. depuis long-temps oubliées du *Don Quichotte* et des *Nouvelles* de Cervantes, de *Roland furieux*, de *Roland l'amoureux*, et enfin de la *Vie de St Philippe de Neri* de Galloni, on cite de lui : *les Douze beautés de Phyllis*, etc., Paris, 1604, in-8. — *Le Roman des chev. de la Gloire*, etc., ibid., 1612 ou 1613, in-4, reproduit en 1616 sous un nouveau titre : *Histoire des amants volages de ce temps*, 1617 ou 1619, in-8. — *L'admirable hist. des chevaliers du Soleil*, trad. du castillan, 1620-26, 8 vol. in-8. — *Histoires tragiques de notre temps*, Lyon, 1621, in-8, etc. — Joseph Rosset, habile sculpteur, né en 1706 à St-Claude, où il mourut en 1786, avait eu, comme le Pujet, la gloire de se former sans maître,

Ce fut par un buste de Voltaire qu'il commença à être connu au loin, et en peu de temps un nombre considérable de copies lui en furent commandées. Cet artiste travaillait avec la même dextérité toutes sortes de matières, et il a exécuté en ivoire beaucoup de vierges et autres sujets religieux d'un faire exquis, et d'une telle hardiesse que Falconet en voyant un St-Jérôme, produit de son ciseau, prononça que l'auteur avait certainem. étudié au moins dix ans en Italie les ouvr. des gr. maîtres. M. de Villette a consacré une *Notice* à ce sculpteur.

ROSSET (Pierre-Fulcran de), conseiller à la cour des aides de Montpellier, sa patrie, mort à Paris en 1788, est aut. de : *l'Agriculture, ou les Géorgiques franç.*, 1774-1783, 2 part. in-4, fig. Ce poëme, dans lequel on trouve quelq. descriptions remarq., a été réimpr. à Lausanne, 1806, in-12.

ROSSI (Pierre de), gén. italien du 14e S., descendait d'une famille qui, après avoir été longtemps à la tête du parti guelfe à Parme, s'était vue réduite, par l'ambition et l'inhabile politique du card. légat Bertrand du Pouget, à faire cause commune avec les gibelins. Rétabli dans sa patrie par Jean, roi de Bohême, Pierre de Rossi acquit de ce prince en 1333 les villes de Parme et de Lucques, conjointem. avec ses cinq frères ; mais ces seigneuries leur furent extorquées deux ans après par Mastino de la Scala, qui envoya Pierre en otage à Vérone. Celui-ci, qui dans les guerres précédentes s'était distingué par une bravoure à toute épreuve, par des talents militaires et beaucoup de qualités non moins solides que brillantes ; saisit avec empressem., pour se venger de son oppresseur, l'occasion que lui offrit en 1336 la guerre déclarée à ce dern. par les Florentins et les Vénitiens réunis. Se dérobant à ses gardes, il vient offrir ses services aux Florentins, qui le placent à la tête de leur armée, réussit, avec des forces très inférieures, à tenir l'ennemi en échec, et enfin s'empare de Padoue, le 13 août 1337, après la plus brillante campagne. Là se bornèrent ses succès ; il fut tué peu de jours après au siége de Monselice. Les Florentins donnèrent le commandem. de leurs troupes à Massilio, frère de Pierre ; et, par le traité qui termina cette guerre l'année suiv., la famille Rossi fut rétablie à Parme.

ROSSI (Antonio), peintre que Lanzi place en tête des peintres de l'école vénitienne, né vers la fin du 14e S. à Zoldo, dans le duché de Padoue, fut le prem. maître du Titien. On cite de lui, en détrempe, trois tableaux représent. des sujets de dévotion remarquables surtout par le fini et la couleur : celui dont on fait le plus de cas est une gr. composition dans la manière de Jacq. Bellini, partagée en six compartiments. Les deux autres ornent l'église paroissiale de Selva et l'une des chapelles de l'église de Cadore. — Propertia de Rossi, née à Bologne vers 1495, cultiva de bonne heure tous les beaux-arts, notamm. la sculpture, dans laq. elle s'exerça d'abord en exécutant, sur des noyaux de fruits, de pet. sujets d'une extrême délicatesse et d'une disposit. parfaitem. entendue. On cite entre autres la *Passion de J.-C.*, sculptée sur un noyau de pêche, et dont les nombreuses figures étaient variées avec art. Enhardie par le succès de ces petits ouvrages, elle entreprit des travaux plus importants, fit pour la façade de l'église de St-Pétrone deux statues en marbre, et mit le sceau à sa réputation en exécutant divers autres morceaux qui lui furent commandés par le sénat de Bologne. Également habile dans les diverses branches de la science du dessin, Propertia, dont l'esprit, l'amabilité et les grâces rehaussaient les talents, se vit recherchée par tout ce que Bologne avait de plus distingué. Un mariage qu'elle avait contracté de bonne heure ne la préserva point des troubles de l'amour : elle devint éprise d'un jeune homme qui ne répondit point à sa passion, et ce fut dans la vue d'éterniser son malheur qu'elle produisit son dern. ouvr., le bas-relief en marbre de *Joseph rejetant les offres de la femme de Putiphar*. Elle mourut épuisée après avoir terminé ce magnifique morceau, où elle s'est représentée avec l'objet de sa funeste passion ; c'est le sujet d'un tableau exposé en 1821 par M. Ducis, neveu du poète. — Jean-Ant. de Rossi, né à Rome en 1616, devint habile architecte, sans autre étude que la contemplation des chefs-d'œuvre qu'offre sa patrie, où il mourut en 1695, après l'avoir enrichie de nouv. chefs-d'œuvre d'architecture, tels que le palais d'Este (aujourd'hui de *Rinuccini*), ceux d'Assalti et Muti, au bas du Capitole, l'hôpital *delle Donne* à St-Jean-de-Latran, l'église de St-Pantaléon. N'ayant jamais appris le dessin, il était obligé d'emprunter une main étrangère pour exprimer les pensées qu'il concevait, circonstance qui permet de croire qu'il eût poussé plus loin le grandiose avec les secours de l'étude qui lui manquaient. Il consacra, par son testam., à des fondat. de bienfaisance une partie de la fortune qu'il avait acquise. — Rossi (Muzio), peintre, né à Naples en 1626, mort prématurém. en 1651, avait reçu les leçons du Stanzioni et du Guide. Il a orné la chapelle de Bologne de peintures, dont Crespi a donné le catalogue. — Mathias de Rossi, architecte, né en 1637 à Rome, où il mourut à 58 ans, d'une rétent. d'urine, succéda dans la place d'architecte de St-Pierre, au cavalier Bernin, son maître, qu'il avait accompagné dans quelq.-uns de ses voyages, notamment à Paris, où il partagea ses travaux et les honneurs qui en furent la récompense. Créé chev. du Christ par Innocent XII, il fut chargé en 1695, année de sa mort, d'aller porter remède aux ravages qu'avaient faits les eaux de la Chiana. Ses principaux ouvr. sont le mausolée de Clément X, la façade de l'église de Sta-Galla, etc. — Pascal de Rossi, dit *il Pasqualino*, né à Vicence en 1641, a peint, tant à Rome qu'à Fabriano, et dans div. galeries, des *scènes de jeux*, des *concerts*, des *conversations*, et autres petits sujets dans le genre flamand, et il a particulièrem. déployé son talent dans différ. tableaux d'hist. sacrée, exécutés dans le goût de l'école romaine pour le palais royal de Turin. — Angelo de Rossi, sculpt., élève de Ph.

Parodi, né en 1671 à Gênes, mort en 1715, membre de l'acad. de St-Luc, avait été appelé à Rome pour décorer la chapelle de St-Ignace et l'église du Jésus; il a eu aussi beaucoup de part au mausolée d'Alexandre VIII, à St-Pierre. — Ant. Rossi, né en 1700 à Bologne, où il mourut à 53 ans, a exécuté beaucoup de tableaux d'église. Brizzi et l'Orlandi le chargèrent souvent d'orner de petites figures leurs paysages et tableaux d'architecture.

ROSSI (Jérôme), *Rubeus* ou *de Rubeis*, histor., né à Ravenne en 1539, annonça de bonne heure de rares dispositions pour les lettres, passa du collége de la Sapience à l'univ. de Padoue, où il fut reçu (1561), docteur en philosophie et en médec., et, de retour dans sa patrie après diverses excursions, se livra simultaném. à l'art de guérir et aux travaux littéraires. Nommé médecin du sénat après avoir été admis, par une honorable exception, au conseil où siégeait déjà son père, il fut envoyé en 1604 comme député de la république auprès de Clément VIII, qui, pour le retenir près de sa personne, lui donna vainement le titre de son médec. Rossi qu'aucune offre n'avait pu déterminer à se fixer loin de sa patrie, y termina ses jours en 1607, entouré d'une très haute considération. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur a pour titre : *Historiarum Ravennatum lib. X ab ejus fondat.*, etc., Venise, Alde, 1572, in-fol., impr. aux frais du sénat de Ravenne: quelq. exempl. ont paru sous le titre de *Hist. de Gothis et de Longobardicis*. Parmi les autres composit. de Rossi, citées au nombre de 38 par Ginanni dans les *Scrit. ravennati*, t. II, p. 320, et par Tiraboschi, *Stor. della lett. ital.*, VII, 1012, nous nous bornerons à citer : *Vita Nicolai papæ IV*, Pise, 1761, publ. par les soins du P. Ant.-Fel. Mattei. — *De distilat. liber*, etc., Ravenne, 1582, in-4, plus. fois réimpr. — *De melonibus disputat.*, Venise, 1607, in-4, etc.

ROSSI (Bastiano de), dit l'*Inferrigno* (en latin *Ferreus*), l'un des fondateurs de l'académie de *la Crusca*, dont il fut le prem. secrét., est bien moins connu par ses ouvr. que par l'animosité avec laq. il déprécia les talents et le mérite du Tasse. Camillo-Pellegrini, dans un *dialogue* sur la poésie épique, n'avait pas balancé à placer la *Jérusalem* au-dessus du *Roland* de l'Arioste : Salviati répondit aux allégations de l'admirateur du Tasse par une diatribe dont Rossi surpassa la virulence dans un autre écrit, et bientôt la dispute devint générale (*v.* la *Vita del Tasso* par Serassi, édition de Rome, p. 330 à 363; le t. IV des *Querelles littéraires*, par Irailh, etc.). Outre plus. édit. du Vocabulaire de *la Crusca* et une méchante édition de la *divina Commedia di Dante*, Florence, 1595, in-8, etc., B. Rossi a donné entre autres opusc. : *Descrizione del magnif. apparato de' maravigliosi intermedj fatti per la commedia* (la *Pellegrina* de Girol. Bargagli) *rappresentata in Firenze nelle nozzi di Ferdin. Medici e M. Cristina di Lorena*, etc., 1589, in-4.

ROSSI (Jean-Victor), en grec latinisé *Janus Nicius Erythræus*, biographe et philologue, né à Rome en 1577, mort en 1647, apprit les lettres chez les jésuites, suivit les leçons de droit de Lépide Piccolomini, et après avoir manqué par sa mauvaise fortune divers emplois honorables, fut réduit à vivre sous le patronage du card. Peretti. Ce prélat étant mort (1629), Rossi, résolu de consacrer le reste de sa vie à l'étude, se retira dans une solitude sur le mont Onuphre, d'où il fut arraché par le card. Chigi, depuis Alexandre VII, qui eut pour lui tous les soins de l'amitié. Les ouvr. de Rossi, bien qu'aujourd'hui peu recherchés, lui donnent rang parmi les bons latinistes modernes; on en peut voir les titres dans le tome XXXIII, des *Mém.* de Nicéron, et à la suite de sa *Vie*, que Ch. Fischer a mise en tête d'un édit. des *Epistolæ ad diversos* de cet estimable humaniste. Il nous suffira de mentionner *Orationes*, etc., in-8, Rome, 1603; Cologne (Amst.), 1649, par les soins de Barthold Nibus. *Eudemiæ lib. VIII*, Leyde ou Amst., Elzev., 1637, petit in-12; Cologne (Amst.), 1645; ibid., 1740, in-8, avec une *préface* de Chr. Fischer. — *Dialogi*, Paris, 1642, in-8; Cologne (Amst.), 1645-49, 2 vol. in-8. — *Pinacotheca imaginum illustrium virorum qui, auctori superstite, diem suum obierunt*, ibid., 1643-48, 3 parties in-8; Leipsig, 1712; Wolfenbuttel, 1729, etc. — Ottavio Rossi, littérat. et archéol., né en 1770 à Brescia, où il mourut en 1630, avait fort jeune rempli à Padoue une chaire de philosophie, dont il se demit en 1591 pour se livrer à la recherche des objets d'antiquité dans sa province natale, dont il a laissé en MSs. une *Hist.* incomplète. Ses principaux ouvr. impr. sont: *Rime amorose, lugubri, eroiche, morali, sacre e varie*, Brescia, 1612, in-12. — *Memorie bresciane*, etc., ibid, 1693, in-4; 2e édit., revue et augmentée par Fort. Vinacessi, trad. en latin par Duker, et insérée par Burmann au tome IV, 2e partie du *Thes. antiq. Ital.*; *Elogj ist. de' Bresciani illustri*, ibid., 1620, in-4, rare. — *Lettere*, etc., ib., 1621, in-8, etc. (*v.* son *Éloge* par Ghilini et par Tomasini). — Quirico Rossi, prédicateur et poète, né en 1696 près de Lonigo, mort à Parme en 1760, avait embrassé à 35 ans l'institut des jésuites à Bologne, et expliqué pendant plusieurs années l'Écriture sainte dans cette ville, à Modène et à Parme. Ses ouvr., qui ont tous été réimpr. à Venise, sont : *Lezioni sacre*, Parme, 1758, 4 vol. in-4. — *Saggio di poesie ital.*, ibid., 1761, in-4, reprod. en gr. partie au tome LII du *Parnasse ital.* — *Prediche quaresimali*, ibid., 1762, in-4. — *Panegirici, discorsi e quaresimale dette alla corte di Parma*, 1764, in-4.

ROSSI (Nicolas), savant bibliophile, né à Florence en 1711, vint à Rome à l'âge de 20 ans, s'attacha au cardinal Falconieri, qui lui fit embrasser l'état ecclésiast., obtint ensuite une riche chapelle à la nomination de la famille Corsini, sous le patronage de laquelle il s'était placé, et libre de suivre son penchant pour l'étude et pour la recherche des livres précieux, il parvint, au moyen de ses économies, à se former l'une des plus nombreuses collections d'auteurs classiq. impr. dans le 15e S. Après sa mort, en 1785, la biblioth. de Rossi

fut achetée 13,000 écus rom. par le duc Barthél. Corsini, qui la réunit à celle du card. Néri, son oncle, pour en faire jouir le public. P. Palearini a publié le *catalogue* de cette bibliothèque, précédé d'une *Vie* de l'abbé Rossi, en latin, Rome, 1786, in-8. Outre différ. morceaux de poésie et de prose impr. dans div. recueils, on doit à ce sav. modeste une bonne édit. des *OEuvres* de Jean de La Casa, Rome, 1759-63, 2 vol. in-8, avec deux *préfaces* et div. pièces inédites. Il avait préparé des matériaux pour une édit. de l'*Aminte* du Tasse. — Ignace de Rossi, jésuite, né en 1740 à Viterbe, mort en 1824 au collége romain, où il s'était empressé de se joindre à ses confrères après le rétablissement de l'institut par Pie VII, avait professé l'hébreu dans l'univ. Grégorienne à Rome pend. 30 années, et enseigné les humanités à Spolète, à Macerata et à Florence. On trouve sur lui une *Notice*, tome XLIII, page 309 de l'*Ami de la religion et du roi*. On connaît d'Ignace de Rossi : *Commentat. Laërtianæ*, Rome, 1788, in-8. — *Etymologiæ ægyptiacæ*, ib., 1808, in-4.

ROSSI (l'abbé D. Jean-Bernard), célèbre orientaliste, né à Castelnuovo-Canavese en 1742, fit ses études à Turin, où il prit le doctorat en théologie, et fut nommé en 1769 professeur à l'univ. de Parme. Il mourut dans cette ville en 1831. La précieuse collection de MSs. qu'il avait formée a été achetée par l'archiduchesse Marie-Louise pour la biblioth. publique; il publia 48 ouvrages et laissa 80 MSs. Nous citerons : *Variæ lectiones Veteris Testamenti*, 1784, 4 vol. — *Della lingua propria di Cristo*, 1772. — *De hebraicæ typographiæ origine ac primitiis*, 1776. — *De typographiâ hebraico ferrariensi*, 1780. — *L'Ecclésiaste di Salomon*, 1809, in-12. — *Dell' arte di bene interpretar la sacra Scrittura*, 1819.

ROSSIGNOL (Jean-Ant.), né en 1759 à Paris, y était ouvrier orfévre avant la révolution. Il réussit à se donner quelque importance en figurant parmi les vainqueurs de la Bastille. Les rassemblements populaires, les clubs, les émeutes furent le théâtre où il gagna son prem. grade militaire. Nommé en 1793 lieut.-colonel de la 35e division de la gendarmerie, il fut envoyé dans la Vendée. Biron, indigné des concussions et des atrocités de tous genres auxquelles il se livrait, le fit arrêter; mais il ne tarda pas à expier cet acte de rigueur envers un homme aussi haut dans la faveur des plus forcenés démagogues (v. Biron). Rossignol le remplaça comme général en chef de l'armée dite des *Côtes-de-la-Rochelle*, et fut chargé de poursuivre la guerre de la Vendée. D'une part son impéritie, de l'autre le courage désespéré qu'inspirait aux Vendéens l'atroce brutalité de sa conduite, firent qu'il n'éprouva bientôt que des échecs dans cette guerre déplorable; aussi fut-il destitué à diverses reprises, et n'eut-il jamais d'ascendant sur les soldats ni sur les chefs placés sous ses ordres. Enfin son incapacité devenant de plus en plus choquante, on le fit passer à un commandement moins important, où il fit encore assez de fautes pour motiver l'accusation portée contre lui à la convent. par le député Philippeaux, qui lui reprochait les désastres de cette guerre (1793-94.) Enveloppé dans la disgrâce du parti terroriste au 9 thermidor (v. Robespierre), et encore une fois destitué, il eut à répondre aux incrimin. les plus horribles; mais, par suite des vicissitudes révolutionn., il échappa par l'amnistie du 4 brumaire (26 oct. 1795) à la sentence dont il était menacé. Cependant, réduit à sa nullité native, il voulut en sortir par le rôle d'agent d'insurrection qui l'avait une prem. fois tiré de l'obscurité; il se jeta dans la faction de Drouet et Babeuf. Arrêté dans la nuit du 11 au 12 mai 1796 dans le lieu même où s'assemblaient les conjurés, il fut traduit devant la haute cour de Vendôme; il s'évada de prison, fut déclaré contumace et digne de l'échafaud. Il reparut sur la scène après le 18 fructidor (septemb. 1797), et on le vit figurer comme général à la tête des troupes que ce même directoire, contre lequel il avait naguère conspiré, lançait à la poursuite de Pichegru et des membres proscrits des deux conseils. La révolut. du 18 brumaire le replaça parmi les suspects; inscrit sur la prem. liste de déportation, il ne fut saisi qu'après l'explosion de la machine infernale (v. Carbon, George Cadoudal et Saint-Régent), attentat dont on le crut sans fondement l'un des complices. Ce fut ainsi une grande singularité dans la destinée de ce démagogue, flétri de tant de justes accusations, de subir la peine qu'elles lui méritaient, atteint par une accusation injuste. Embarqué sur la corvette *la Flèche*, il fut porté aux îles Seychelles, et de là transféré à l'île d'Anjouan, où, au mois d'avril 1802, il succomba sous l'influence des chaleurs pestilentielles.

ROSSIGNOL (Jean-Joseph), jésuite, né en 1726 dans la Val-Louise (diocèse d'Embrun), enseigna dans div. colléges de son institut, à Marseille, à Wilna, à Milan et à Turin, puis occupa quelque temps la place de directeur de l'observat. de Wilna, ville où il aida le P. Boscowich dans la publicat. de ses *OEuvres*, et depuis la suppression des jésuites il professa 10 ans les mathémat. et la physique au collége des Nobles à Milan, qu'il quitta pour revenir dans sa patrie. Sa vive opposition à la constitution civile du clergé l'obligea de quitter de nouveau la France. Revenu en Italie, il y trouva un généreux protecteur dans le comte de Melzi, son ancien élève, depuis vice-président de la république ital. L'abbé Rossignol, dont la plus gr. passion était d'écrire sur toutes sortes de sujets, ne quitta plus, pour ainsi dire, la plume à partir de cette époque, et à sa mort, en 1815, le nombre des *opusc.* qu'il avait écrits s'élevait à plus de 100. Outre beaucoup de *thèses* de théol., de philos., de mathém., physiq., astron., etc., on cite parmi ses écrits (recueil en 32 vol. in-8, Milan, 1803, 1806 et suiv.) : *Élém. de géométrie*, Milan, 1774, in-12; trad. en angl., 1781, in-8. — *Théorie des sensations*, Milan, 1774; Embrun, 1777, in-12. — *Vues philosophiques sur l'Eucharistie*, ibid., 1776, in-8 : cet écrit, où l'auteur a prétendu expliquer physiquement le mystère dont il traite, a fait suspecter sa foi par les rédact.

du *Journal ecclésiast.* — *Vues sur le mouvement*, 1777, in-12. — *Traité sur l'usure*, in-12. — *Des Mémoires sur les finances du Piémont*, etc. M. le vic. Colomb de Batines promet une *Notice détaillée sur Rossignol.*

ROSSIGNOLI (BERNARDIN), jésuite piémontais, né à Orméa, diocèse d'Alba, enseigna pendant 11 ans les humanités et la théolog. à Milan, eut successivement la direction de plus. colléges de son ordre, et remplit les fonct. de provincial à Rome, à Venise et à Milan. Il mourut recteur du collége de Turin en 1613. Parmi ses ouvr. ascétiques, on disting. les suiv. : *De disciplinâ christ. perfectionis libri V*, Ingolst., 1600, in-4 ; trad en franç. par Robert Charpentier, Paris, 1706, in-8. — *De actionibus virtutis libri II*, Venise, 1603, etc. Cet estimable relig. est devenu plus particulièrem. célèbre pour avoir le prem. fait connaître dans une *lettre* à Possevin, son confrère, le fameux MS. du livre *De Imitatione Christi*, portant le nom de l'abbé Jean Gersen; il l'avait trouvé dans la maison des jésuites d'Arone, d'où il avait inféré que ce MS., devant provenir de la bibliothéq. des bénédictins, à qui jadis appartenait le monastère, était nécessairem. l'ouvr. d'un religieux de cette congrég. C'est sur ce fondement, renversé depuis par la déclaration que fit le jésuite génois André Maïolo d'avoir apporté ledit MS. de sa maison paternelle en 1579, et de l'avoir laissé aux jésuites d'Arone, qu'est demeurée établie l'allégation encore soutenue par quelq. auteurs que l'*Imitat. de J.-C.* serait l'ouvr. d'un Jean Gersen, Italien et moine de St-Benoît, et non du chancel. Gerson. Mais cette contestation a été singulièrem. réduite par M. Gence dans ses *Considérations sur l'auteur de l'Imitation*, en réponse aux assertions renouvelées de Bern. Rossignoli par Napione et Cancellieri, en 1808, 1809 et 1811. Cet opuscule fait suite à la *Dissertat.* d'A.-A. Barbier *sur les trad. franç. de l'Imitat. de J.-C.* — Il ne faut pas confondre avec le précéd. Charles-Grég. ROSSIGNOLI, jésuite, né en 1631 à Borgo-Manero, dans le Novarese, mort en 1707, et dont les div. écrits ont été recueillis par Baglioni, précédés de sa *Vie*, Venise, 1723, 3 vol. in-4. — Un 3e ROSSIGNOLI (Pierre-Franç.) est mentionné comme jés. et comme auteur par le P. Caballero (*Bibl. script. S. J. suppl.*, pag. 45), qui n'indique ni l'époque de sa mort ni les titres de ses ouvrages.

ROSSLYN (ALEX. WEDDERBURN, comte de), gr.-chancelier d'Angleterre, né en 1733, fils aîné de Pierre Wedderburn, l'un des membres du collége de justice d'Écosse, se rendit à 20 ans à de Londres, où il parut avec éclat au barreau en 1757, et 6 ans plus tard fut nommé au conseil du roi. Porté vers cette époque au parlement, il y siégea pendant 3 ans parmi les soutiens du parti populaire, se décida ensuite à embrasser la cause du ministère, et obtint successivement les charges d'avocat-gén. (janvier 1771), de procur.-général (juillet 1778), puis de présid. à la cour des plaids communs. Cette dignité, qui lui fut conférée comme récompense du zèle qu'il avait mis à réprimer la terrible insurrection qui, en 1780, menaçait de bouleverser la capitale, fut suivie bientôt de celle de pair, avec le titre de baron Loughborough. Nommé en 1788 prem. commissaire pour la garde du grand-sceau, il suivit la même année dans le parti de l'opposition lord North, son ancien ami ; et ce ne fut qu'en 1793 que, frappé des dangers dont l'influence de notre révolut. menaçait le trône, il se rallia franchement à Pitt avec plus. autres membres des deux chambres qui jusqu'alors s'étaient montrés opposés à la politique de ce ministre. Lord Loughborough, fait grand-chancelier d'Angleterre la même année, occupa ce poste éminent jusqu'en 1801, qu'il le résigna ; et, retiré des affaires, il continua de jouir auprès de la cour d'un très gr. crédit jusqu'à sa mort, survenue en 1805. On cite de lui des *Observations sur l'état des prisons d'Angleterre et sur les moyens de l'améliorer*, 1793, in-8. Quoiqu'il soit assez peu ménagé dans les fameuses *Lettres de Junius*, il est un de ceux à qui l'on a attribué cet ingénieux pamphlet.

ROSSO (Rosso del), peintre, appelé communément *Maître Roux*, né en 1496 à Florence, joignit à des talents supérieurs dans les div. branches du dessin, des connaissances variées en littérat. et en poésie, et une certaine habileté comme musicien, Dédaignant la manière des écoles de son temps, il se forma par les seules forces de son génie en étudiant le fameux carton de Michel-Ange et les ouvr. des anciens maîtres, notamment du Parmesan. Plus. beaux ouvr. l'avaient mis en vogue dans toute l'Italie lorsque, fait prisonnier par les Allemands au sac de Rome en 1527, et dépouillé de tout ce qu'il possédait, il chercha successivem. un refuge à Borgo-San-Sepolcro, à Arezzo et à Venise, où il exécuta de nombr. ouvrages. Sur le bruit de sa renommée, François Ier lui confia la direct. des travaux d'art qui s'exécutaient à Fontainebleau. C'est sur les dessins de cet artiste que fut construite la gr. galerie du château, qu'il orna de peintures, de frises et de riches ornements en stuc. Ces ouvr., détruits aujourd'hui pour la plupart, lui valurent un des canonicats de la Ste-Chapelle. Le crédit dont jouissait le Rosso excita l'envie de ses confrères ; il ne vit pas lui-même sans déplaisir les succès du Primatice, qui venait aussi d'être appelé en France. L'animosité des deux rivaux s'envenimait de jour en jour, lorsqu'un accident fâcheux délivra ce dernier de son émule. Désespéré d'avoir injustement accusé de vol son ami Pellegrino, dont l'innocence fut reconnue après qu'il eut subi la torture, le Rosso, pour se dérober au déshonneur, mit fin à sa vie en avalant du poison l'an 1541. Une gr. entente du clair obscur, beaucoup de hardiesse et de variété dans la disposition des groupes, mais trop peu de vérité dans l'imitation de la nature, sont, avec le grandiose, la fougue d'imagination et une couleur brillante, les principaux traits de sa manière. On cite comme ses principales compositions, outre les fresques dont il avait orné le château de Fontainebleau, et que le Primatice ne tarda pas à faire détruire sous prétexte d'agrandir les bâtim. qu'elles

décoraient, l'*Assomption de la Vierge*, dans le cloître de *la Nunziata*, à Florence; *la Transfiguration*, à Citta di Castello; *la Vierge accompagnée de plus. saints*, au palais Pitti; une *Descente de croix*, inachevée, à l'oratoire de St-Charles; le même sujet dans l'église de Ste-Claire à Borgo-di-San-Spolcro, etc. Le Musée possède de lui la *Visitat. de la Vierge*, un *Christ au tombeau*, et *Mars et Vénus servis par l'Amour et les Grâces*, dessin à la plume sur papier brun, rehaussé de blanc. La gravure a reproduit la plupart des composit. de cet artiste, à qui l'on reproche avec fondement d'être tombé parfois dans la bizarrerie en visant à l'originalité.

ROSSO (GIUSEPPE del), architecte, né à Rome en 1760, mort à Pise le 22 déc. 1831, manifesta dès sa plus tendre jeunesse, à Florence où il faisait ses études, un goût décidé pour l'architecture. Répondant à l'appel de l'acad. des inscript. de Paris, il publia, à 24 ans, un *Mémoire* remarquable *sur l'architecture des Égyptiens et sur son imitation par les Grecs*. De retour à Rome, il se lia d'amitié avec Léonardo dei Veigni, restaurateur de l'architecture, et d'Agincourt qui s'occupa d'en écrire l'hist. par les monuments. Rome, Sienne, Parme et Florence furent successivem. décorés de bâtiments construits sur ses plans. Sous le rapport de l'érudition, ses *Notices archéologiq., historiq.* et *théoriq.*, au nombre de plus de 50, et qui toutes attestent un savoir étendu, un jugement sûr, un goût exquis, suffiraient seules à sa réputation. Mais nous citer. encore avec éloge ses *Exercices sur la volute du chapiteau ionique*, 1818, et son excell. *Traité d'architecture*, 1818, qui toutefois n'a point paru sous son nom.

ROSSOTTO (ANDRÉ), bibliographe, né vers 1610 à Mondovi, où il mourut en 1667, était entré à 17 ans dans l'ordre des feuillants, et, chargé de div. missions par ses supérieurs, avait passé à Rome la plus gr. partie de sa vie. Au nombre de ses ouvr., dont on peut voir la liste au tome XXV des *Mém.* de Niceron, on distingue : *la Virtù trionfante ed il vitio depresso, dialoghi morali*, Gênes, 1661, in-12. — *Axiomata veræ et sacræ philos.*, ibid., 1660, in-12. — *Syllabus scriptorum Pedemontii*, etc., Mondovi, 1667, in-4 : ce dernier ouvr., principal fondem. de la réputation de Rossotto, est resté, quoique fort imparfait, le catalogue le plus complet de la spécialité qu'il embrasse.

ROSTAING (JUST-ANT.-HENRI-MARIE GERMAIN, marquis de), lieuten.-génér., etc., né en 1740 au château de Vauchette près de Montbrison, mort au même lieu en sept. 1826, avait fait ses prem. armes en qualité de cornette dans le régiment de Caraman, sous les ordres du maréchal de Broglie, pendant la campagne de 1760 en Allemagne, et en 1769 il entra comme aide-major dans la prem. compagn. des mousquetaires. Nommé colonel du régiment de Gatinois (ou Royal-Auvergne) en 1778, Rostaing, qui s'était signalé quelques années auparavant à la prise de la Martinique et à l'attaque de Ste-Lucie, trouva de nouv. occasions de déployer sa valeur dans la guerre d'Amérique, et obtint le grade de maréchal-de-camp en récompense de sa belle conduite à la prise d'York. Député du Forez à l'assemblée constituante, peu de temps après il fut fait lieutenant-général. Improuvant les excès de la révolution, dont il avait d'abord goûté les principes avec une sage modérat., il ne quitta point la France: retiré dans ses terres, il ne put que faire des vœux pour les princes que son âge et ses infirmités ne lui avaient point permis de suivre sur la terre étrangère; mais c'était les servir encore que de s'occuper à soulager l'infortune des malheureux, dont il a emporté les regrets au tombeau.

ROSTAN (CAMILLE), ministre protestant, né à Marseille en 1774, mort le 5 déc. 1833 à Paris, parcourut le Levant de 1792 à 1798, fut, en 1799, nommé profess. de botaniq. et d'hist. naturelle au Jardin des Plantes de Marseille, et rédigea en même temps une feuille religieuse et philosophiq. Mais ce qui l'occupa toute sa vie, ce fut la création et le soin des établissements de bienfaisance, et surtout la propagation de sa secte. Chancelier du consulat à la Havane en 1825, il y prêcha sa doctrine, ainsi qu'aux États-Unis. De retour en France, il ouvrit à Paris un nouveau temple et un cours de philosophie chrétienne; il dépensa dans cette folle entreprise tout ce qu'il avait économisé en Amérique. Il avait publié en 1821 le prospectus d'un ouvr. religieux intitulé *le Chant du Coq;* mais les souscript. lui firent défaut, et l'ouvr. est resté inédit.

ROSTGAARD (FRÉDÉRIC de), sav. danois, né en 1671 au château de Kraagerop en Sélande, manifesta de bonne heure du goût pour la recherche des MSs., entreprit pour son instruction div. voyages en Hollande, en Italie et en France, et, de retour en Danemarck (1699), obtint successivem. les emplois d'archiviste à Copenhague, de conseiller de justice, de directeur de la compagnie des Indes, de bailli, puis, pensionné par le roi, il reçut en 1735 le titre de conseiller de conférence. Il mourut en 1745 au lieu de sa naiss., après avoir formé plus. collect. de MSs. et de livres, dont l'une fut par lui vendue à l'enchère en 1726, une autre léguée à l'univ. de Copenhague, ainsi qu'une imprimerie persane et arabe. Outre la découverte ou la publication de plus. ouvr. oubliés ou trop peu connus, on lui doit quelq. opusc., tels que : *Projet d'une nouv. méthode pour dresser le catal. d'une biblioth. selon les matières,* Paris, 1798, in-fol.; réimpr. en 1728, avec des augmentat., dans le *Sylloge aliquot script. de benè ordinandi biblioth.* publ. par J.-D. Koeler. Il a de plus laissé MSs. un *Dictionn. danois-latin* et un *Thes. geneal. familiarum nobilium Daniæ.* On trouvera d'amples détails sur les services qu'il a rendus aux lettres par ses investigations, dans la *Notice* qui lui a été consacrée aux tomes VI et VIII de la *Biblioth. danoise*, notice dont lui-même avait fourni les matériaux.

ROSTOPCHIN (le comte THÉODORE), lieut.-gén. russe, né en 1763 à Livna (gouvern. d'Orel), d'une famille anc., prit de bonne heure le parti des armes, et lieuten. dans la garde impériale à 21 ans, il

quitta peu après le service pour voyager. Il séjourna assez long-temps à Berlin, où ses qualités aimables lui concilièrent l'affection du comte Romanzoff. Porté en un instant à un haut degré de faveur au commencement du règne de Paul Ier, il subit dans la suite des disgrâces de peu de durée, à cause de la hardiesse avec laquelle il ne craignait pas d'émettre ses opinions. Ce ne fut que dep. l'avénem. d'Alexandre qu'il resta tout-à-fait comme exilé sur ses terres. Néanmoins, venu à Moscou à l'époque de l'invasion des Français (1812), on lui confia le commandement important de cette ville. De quelq. manière qu'on juge les moyens auxquels recourut sa population pour éviter le joug du vainqueur, il faut convenir que le succès en a du moins justifié la violence (v. Moskwa.) S'il n'épargna ni les insinuations ni l'exemple même pour déterminer les princip. habitants de Moscou à brûler leurs maisons, pour que l'*ennemi ne pût trouver où reposer sa tête*, il n'est nullement avéré que ce soit par ses ordres que fut allumé l'incendie qui réduisit cette anc. capitale en cendres. S'étant démis de ses fonctions en 1814, le comte de Rostopchin n'eut depuis aucune part aux affaires publiques, il vint en 1817 à Paris, retourna 8 ans après à Moscou, et c'est là qu'il mourut le 12 février 1826. Même avant qu'il eût publié l'écrit qui a pour titre : *la Vérité sur l'incendie de Moscou*, Paris, 1823, in-8, un biographe franç. (tome V, page 247 de la *Biogr. des hommes vivants*) avait imprimé une apologie fort louangeuse de ce général russe, et l'avait présenté comme un des hommes les plus polis et les plus spirituels de notre temps.

ROSWEYDE (Héribert), jés. et sav. agiographe, né en 1569 à Utrecht, professa les lettres sacrées dans cette ville, puis à Anvers, où il mourut en 1629, d'une fièvre maligne qu'il gagna en administrant un pénitent qui en était atteint. Passionné pour les recherches historiq. et les antiquités ecclésiastiques, il explora la plupart des biblioth. de la Belgique, faisant des extraits de toutes les anciennes chartes qu'il parvenait à découvrir. Outre de bonnes édit. du traité *De contemptu mundi et laude eremi* de saint Eucher, des *OEuvres* de saint Paulin, du *Martyrol. rom.*, augmenté de celui de saint Adon, etc., ce pieux et savant religieux a publ. : *Fasti sanctorum quorum Vitæ in Belgio MSs. asservantur*, Anvers, 1607, in-8 ; ouvr. qui a fourni à Bollandus le *specimen* et le plan des *Acta sanctorum*. — *Vitæ Patrum, seu de vitâ et de verbis seniorum libri X, histor. erem. complectans*, ibid., in-fol., 1615, 1617, 1618. — *Vindicia Kempenses adversùs Constantium Cajetanum, ord. S. Benedicti*, avec une *Vie* de Kempis, ibid., 1617, 1621, in-12 : c'est, de l'aveu de M. Gence (v. les art. Gerson, Rossignoli, etc.), un des écrits les plus solides, sinon les plus concluants qu'ait enfantés la controverse qui long-temps a partagé les critiques sur le véritable auteur du livre *de Imitat. Christi*, que le P. Rosweyde prétend appartenir à Kempis. — *Chronicon canonicor. reg. ord. Windeshemensis, auct. Joh. Buschio*, etc., 1621, in-8, etc.

ROTA (Bernardin), poète, né en 1509 à Naples, d'une famille illustre origin. d'Asti, suivit fort jeune dans les camps son père, qui s'était attaché à la fortune de Charles VII ; et, quittant l'épée pour la plume, il s'exerça dans la poésie lat. et ital. Trop servile imitateur de Pétrarque, qu'il avait pris pour modèle, et à la hauteur duq. il ne pouvait s'élever, Rota composa beauc. d'*élégies*, de *sylves*, de *sonnets*, d'*épigrammes*, etc. ; mais ces product. auraient à peine sauvé son nom de l'oubli, si à son tour il n'eût en quelque façon créé un genre de poésie dans son idiome, les *Éclogues marines* (*piscatorie*), genre où, il est vrai, Sannazar avait débuté avant lui, mais en langue latine et dans un cadre plus étroit. Ce fut en 1560 que, pour la prem. fois, parurent ces *Piscatorie*, Naples, in-8. Toutes les autres compositions de B. Rotta, déjà publ., furent réunies à ces dernières dans une édit. complète, Venise, 1567, in-8. La dern. édit. de ses *OEuvres*, faite sous ses yeux, parut en 1572 à Naples, ville où l'auteur mourut 3 ans après, probablement du regret que lui causa la perte de sa femme, Porzia Capèce, qu'il a chantée avec moins d'inspirat., mais non moins d'amour que l'amant de Laure l'objet de ses éternelles plaintes. La meilleure édit. des *OEuvres de B. Rotta*, due à Mazio, est de Naples, 1726, 2 vol. in-8. — Vincent Rota, né en 1703 à Padoue, où il mourut en 1785, avait embrassé l'état ecclés., ce qui ne le détourna point de la cult. des beaux-arts, dont il alliait le goût à celui des vers. Il fut lié avec Tartini, et ce compositeur habile ne dédaignait point de le consulter. Outre huit pièces de théâtre, dont cinq impr. à div. époques, et trois inéd., il a laissé : *l'Incendio del tempio di S. Antonio di Padova*, poème en VI chants, Rome, 1749, in-4 ; Padoue, 1753. — Une trad. rimée des *Psaumes*, en ital. — Des *Dialogues* et des *Épîtres*, en latin, etc. Fr. Fansagoa publ. sous l'anonyme des *Memorie intorno alla vita ed agli ameni studj dell' abbate Vinc. Rota*, Padoue, 1798, in-8.

ROTA (Martin), dessinat. et graveur au burin, né vers 1520 à Sabenico, en Dalmatie, ou, selon d'autres, dans la province de Sabine, travailla successivement à Rome et à Venise, et mourut postérieurement à 1577, date de l'une des pièces qui composent son œuvre, au nombre de plus de 80. Outre les *portraits des emper. romains* de Jules César à Alexandre Sévère, celui de *Henri IV*, etc., on y remarque surtout deux *Résurrections*, l'une in-4, l'autre gr. in-fol. ; *la Bataille de Lépante ; le Jugem. dernier*, d'après Michel-Ange, et deux autres pièces sur le même sujet, de sa composit.

ROTA (Michel-Ange), médec., que son ardente charité a fait surnommer *le Médecin des pauvres*, né à Venise en 1589, reçut le doctorat à Padoue, et revint exercer son art avec un brillant succès dans sa ville natale, où il mourut en 1662. Outre un recueil de consultations et quelq. comment. sur Hippocrate, on a de lui : *De peste venetâ anni 1630, 1634*, in-4. — Jean-Franç. Rota, professeur de chirurgie à Bologne, sa patrie, où il mourut en 1558, a laissé : *De introducendis Græcorum me-*

*dicam. lib.*, Bologne, 1553, in-fol. — *De tormentariorum vulnerum nat. et curatione liber*, ibid., 1555; Francfort, 1575, et Anvers, 1583, in-4 : ce dern. ouvr. fit trop long-temps autorité parmi les praticiens.

ROTA (Jean-Bapt.), littér., né à Bergame, où il mourut en 1786, avait fait sur les antiquités et l'hist. de sa patrie de longues recherches qu'il a consignées dans la dissertat. *Del origine di Bergamo, pria città degli Orobi e poscia de' Cenomani*, etc., Venise, 1750, reproduite au tome XLIV de la *Raccolta Calogeriana;* le même rec. contient, t. XLIII, *Dissert. sopra un antico marmo collato nel museo di Verona;* il laissa MS. : *Dell' origine e della storia antica di Bergama*, publ. par l'abbé Salvioni, Bergame, 1804, in-4. On lui doit en outre de bonnes édit. des *Rime* de Guidoccioni (1753) et de Vittoria Colonna (1760) : à cette dern. est jointe une *Vie* de la marquise de Pescara, dont il est auteur.

ROTARI (Pierre), né à Vérone en 1707, mort en 1764 à Pétersbourg, où il avait été appelé en qualité de peintre de la cour, s'était fait une fortune considérable par les beaux ouvr. qu'il exécuta, notamm. à Vienne et à Dresde. Quoique ses tabl. pèchent par le coloris, l'entente et l'harmonie, qui en forment le trait principal, leur donnent un gr. prix aux yeux des connaisseurs. Outre *le Repos en Égypte*, que possède la galerie de Dresde, et le magnifique tableau (*le Voile*) qu'il peignit pour l'impératrice-reine, on connaît de lui, entre autres compositions : une *Annonciation* à Guastalla, un *St Louis* et surtout une *Nativité de la Vierge* à Padoue. Rotari avait reçu le titre de comte. Cet artiste a gravé à l'eau forte, et avec succès, entre autres sujets, le portrait de *Ph. Baldinucci*, un *St François adorant la croix*, et la *Nativité de la Vierge*, trois pièces de sa composit., ainsi que sept autres d'après Balestra, son maître. Plus. grav. ont reproduit ses tableaux, notamm. le Zuccha, Canale et Camerata.

ROTGANS (Luc), poète hollandais, né à Amsterdam en 1645, montra de bonne heure un goût spécial pour la poésie lat. Il prit le parti des armes en 1672, entra au service comme enseigne, et quitta cette carrière dès 1674. Après la paix de Nimègue, il fit un voyage en France, retourna ensuite dans sa patrie, et mourut en 1710. On a de lui un poème en VIII chants dont le héros est Guillaume III, roi d'Angleterre; deux tragédies, *Enée et Turnus*, *Sylla*, qui eurent beaucoup de succès; sa tragédie de *Sylla* devait faire partie du tome II des *Chefs-d'œuvre du théâtre hollandais;* un poème descriptif en II chants intit. *la Kermesse, ou la Foire hollandaise ;* et des *Poésies mêlées* publ. après la mort de l'auteur.

ROTHARIS, roi des Lombards, régna de 636 à 652. Il était monté sur le trône par le choix de la reine Gondeberge, veuve d'Arioald. Rotharis, alors duc de Brescia, était déjà marié; mais il répudia sa femme pour contracter ce second hymen. Investi du pouvoir suprême, il persécuta les grands qui s'étaient opposés à son élévation, et n'épargna pas non plus la reine, à laquelle il devait sa couronne. Il la tint renfermée dans le palais, dépouillée des ornements de la royauté, tandis qu'il vivait publiquement avec des maîtresses. Mais, au bout de cinq ans, Clovis II, roi de France et parent de Gondeberge, s'étant prononcé en faveur de cette princesse, elle recouvra sa liberté et les honneurs dus à son rang. Rotharis fit en 641 la conquête de Gênes et de toute la côte de la Ligurie; il s'empara aussi de quelq. parties du Frioul restées entre les mains des Grecs, remporta une victoire signalée en 642 sur l'exarque de Ravenne, et lui accorda la paix à des condit. onéreuses. Il publ. en 643 un code ou recueil de lois lombardes qui devint la base de la législat. italienne, et mourut en 652, laissant la couronne à son fils Rodoald. Le code de Rotharis se trouve dans le *Recueil* de Lindenbrog.

ROTHELIN (Charles d'ORLÉANS de), littérat., né à Paris en 1691, descendait du brave Dunois qui sauva la France sous Charles VII. Orphelin à 9 ans, il fut élevé par les soins de la comtesse de Clère, sa sœur aînée, et destiné à l'état ecclésiast. Il avait achevé son cours de théologie et reçu le bonnet de docteur, lorsqu'il se lia de l'amitié la plus intime, malgré la différence d'âge, avec le cardinal de Polignac. Il l'accompagna à Rome en qualité de conclaviste, resta un an en Italie, y visita les bibliothèques, les monuments d'antiquités et les cabinets des curieux, revint en France avec une collect. de médailles, et forma en peu de temps un des beaux cabinets de l'Europe. En 1728, l'abbé de Rothelin fut élu membre de l'Acad. française, et en 1732 il devint membre honoraire de l'acad. des inscriptions. Ce fut à lui que le cardinal de Polignac remit en mourant le poème de l'*Anti-Lucrèce*, en le priant de l'examiner, et même de le supprimer, s'il ne le jugeait pas digne d'être publié. L'abbé de Rothelin, atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau, n'épargna ni soins ni veilles pour mettre l'œuvre de son ami en état de paraître, et sentant ses forces s'affaiblir après ce travail, il confia le MS. à Lebeau, en le chargeant de le faire imprimer. Il mourut en 1744. L'abbé de Rothelin, outre plus. *Traités* de théol., des *Dissertat.* sur les différends entre l'Église lat. et l'Église grecque, inéd., a laissé quelques *Disc.* ou *Harangues* dans le *Rec.* de l'Acad. française, des *Observat. et détails sur la collection des grands et petits voyages*, Paris, 1742, in-4 et in-8 de 42 pages, réimpr. avec des addit. dans la *Méthode pour étudier la géographie* de Lenglet-Dufresnoy, édit. de 1768. L'*Éloge* de Rothelin, par Fréret, se trouve dans le *Recueil* de l'acad. des inscript.

ROTHENBOURG (Frédéric-Rodolphe, comte de), gén. prussien, né en 1710 au château de Netkau, fut élevé en France, où il avait un cousin, maréchal-de-camp, et entra lui-même au service de cette puissance. Il fit, avec les Espagnols, comme volont., une campagne contre les Maures d'Afrique, et eut part à la prise d'Oran. De retour en France il se fit catholique, servit en Alsace sous le maré-

chal de Berwick, puis sous le maréchal d'Asfeld, et fut nommé colonel en 1734. A l'avénem. de Frédéric II au trône de Prusse, il entra au service de ce prince, devint général-major en 1741, se distingua à la bataille de Choltusiz, et fut envoyé en France pour négocier l'alliance contre l'empereur; il rejoignit ensuite l'armée prussienne, fut nommé lieuten.-gén. en 1745, se signala au combat de Hohenfriedberg, à la bataille de Sorr, où, étant malade, il se fit porter en litière, et fut chargé de poursuivre le prince Charles de Lorraine. Il mourut aux eaux de Pyrmont en 1751.

ROTHSCHOLZ (Frédéric), libraire, né en 1687 dans la Basse-Silésie, s'établit à Nuremberg, après avoir été commis dans plus. maisons de librairie, fit un gr. nombre d'entreprises littér., surtout en ouvr. à gravures, et fut lui-même un écrivain très fécond. Il entretenait une correspondance très active avec les sav. et hommes de lettres allem. Rothscholz mourut en 1736. Nous indiquerons les principaux ouvr. dont il fut aut. et édit. : *Icones erudit. acad. altdorfinæ*, 1721, in-fol.—*Nouveau salon de gravures où l'on trouve les portraits de savants, d'artistes célèbres et de quelq. femmes*, 1er cahier, 1722, in-fol. — *Icones consiliariorum reipublicæ*, 1723, in-fol. — *Icones virorum omnium ordinum eruditione meritorum*, 1725, 1731, in-fol.—*Mém. pour servir à l'hist. des sav.* (allem.), 1725-26, 3 vol. in-8.—*Bibliotheca chemica rothscholziana*, 1725-33, en 5 part., publ. sous div. tit. — *Designatio omnium dissertationum inauguralium altdorfinarum*, 1728, in-4.—*L'Europe sav., ou Notice des universités, acad., gymnases*, etc. (en allem.), 1728, in-4. — *Veterum sophorum sigilla et imagines magicæ, è J. Trithemi MS. erutæ, cui accessit catalog. libror. rariorum magico-cabalistico-chymicorum*, 1732, in-8. — *Théâtre chimique allemand*, 1732, 3 vol. in-8. — *Court essai d'une histoire ancienne et moderne des libraires*, 2 vol. in-4.

ROTROU (Jean de), l'un des créat. du théâtre français, né à Dreux en 1609, d'une anc. et honorable famille de Normandie, cultiva la poésie presque au sortir de son enfance. A 19 ans il avait obtenu deux succès au théâtre. Dans ses pièces, il s'était proposé de purger la scène des situat. hasardées, des facéties par trop grivoises, de la licence de mœurs qui régnaient alors dans toutes les compositions dramatiques; mais, sans le vouloir, et presque sans le savoir, il se laissa entraîner sur le chemin qu'avait suivi ses devanciers. Son imagination se tourna d'abord vers le théâtre espagnol, dont les *imbroglios*, entremêlés de longues tirades déclamatoires, étaient alors très en vogue. Le cardinal de Richelieu, ayant eu l'occas. de connaître le jeune poète, voulut l'associer aux écrivains qui s'étaient chargés de sa gloire littéraire. A l'époque où parut le *Cid*, il était déjà connu par quelques pièces imitées de l'espagnol, par une trag. imitée de Sophocle, et par trois coméd. imitées de Plaute. Corneille, son aîné de 3 ans, mais éminemm. modeste, l'appelait son *père;* et cependant les chefs-d'œuvre de Rotrou, *Cosroès* et *Venceslas*, furent précédés par les représentat. du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, d'*Héraclius* et de *Rodogune*. Rotrou, plus noble que le poète Mairet, eut le courage de proclamer, sur la scène même de ses triomphes, toute la supériorité de Corneille dans une tirade épisodique de sa tragédie de *Saint-Genest*. En 1650, une maladie épidémique se déclara inopiném. à Dreux. Rotrou, qui y remplissait la charge de lieutenant-criminel et civil, était alors à Paris; à cette nouvelle, il accourt, malgré les représentat. de son frère, est atteint par le fléau dévastateur, et meurt trois jours après, le 27 juillet 1650, à peine âgé de 41 ans. Il avait composé plus de 40 pièces de théâtre. Les grandes études lui manquaient; mais il avait deviné quelq.-uns de ces mystères de l'art que Corneille pratiquait dans ses ouvr. *Venceslas* est son seul et vrai titre à la gloire dramatiq. Marmontel et Colardeau ont pris soin de rajeunir cette tragédie; mais le prem. a eu tort de remplacer le dénoûment par un autre qui est tout-à-fait antidramatiq. « Ce qui a manqué à Rotrou, dit Laya, ce n'est pas le goût de la belle imitation : il avait le sentim. du beau, et il aspirait à le rendre; mais c'est l'instrum. qui lui manquait. Il se servait pour écrire d'une langue qui n'était pas faite; il n'avait point assez de génie pour donner à cette langue, comme l'avait fait Malherbe, et comme le fit plus tard Corneille, ces tours et cette cadence qui depuis, avec une élégance et une pureté d'expressions soutenues, distinguèrent Racine d'avec ses contemporains et ses successeurs. » Trente-cinq des pièces de Rotrou, comédies et tragédies, ont été impr. séparém. de 1631 à 1650, in-4 et in-12. On a encore de ce poète : *l'Inconnu et véritable ami de MM. de Scudéry et Corneille*, 1637, in-8 de 7 pag. — *Dessein du poème de la grande pièce des machines de la naissance d'Hercule, représentée sur le théâtre du Marais*, 1650, in-4. Rotrou a eu quelq. part à *l'Aveugle de Smyrne*, tragi-comédie, 1638, in-4; et à la *Comédie des Tuileries*, 1638, in-4, impr. sous le nom des cinq. aut. (Boisrobert, P. Corneille, Rotrou, Colletet et L'Étoile) employés à rimer les pièces dont le card. de Richelieu leur donnait le sujet. Il n'existe qu'une édit. in-8 des *OEuvres de Rotrou*, Paris, 1820-22, 5 vol. in 8. On regrette que M. Viollet-Leduc, de qui sont les *Notices historiques et littéraires* placées en tête de chaque pièce, ait supprimé les *arguments* de l'auteur, ainsi que les *Épîtres dédicatoires*, et qu'il n'ait pas toujours respecté le texte. Aucune acad. n'avait encore proposé son éloge, lorsque l'Institut donna *la Mort de Rotrou* pour sujet du prix de poésie qui fut décerné en 1811 à Millevoye.

ROTTENHAMER (Jean), peintre, né à Munich en 1566, reçut d'abord les leçons d'un peintre médiocre, alla ensuite à Rome, s'y fit connaître par de petites composit. sur cuivre, qu'il finissait avec soin, puis se hasarda à peindre un gr. tableau représentant la *Gloire des saints*. Encouragé par le suffrage des artistes romains, il alla étudier les coloristes à Venise, et suivit particulièrement le

Tintoret. Les grands tableaux qu'il peignait ne lui firent pas négliger ses petites peintures sur cuivre, et il en tira un grand profit. De retour en Allemagne, il se fixa à Augsbourg, exécuta pour l'emper. Rodolphe, le duc de Mantoue et pour des églises, div. tableaux, entre autres une nouvelle composition de sa *Gloire des saints*, qui passe pour son chef-d'œuvre, et se voit encore dans l'église de Ste-Croix, à Augsbourg. Dans ses tableaux sur cuivre, il aimait à peindre des nymphes et autres sujets analogues, et il confiait ordinairem. l'exécution des fonds et des paysages à Breughel de Velours et à Paul Brill. Rottenhamer mourut à Augsbourg en 1604. Le musée possède de cet artiste deux tableaux : *le Christ portant sa croix* et la *Mort d'Adonis*.

ROUARIE (ARMAND TAFFIN, marquis de LA), gentilh. breton, né en 1756 au château de la Rouarie en Bretagne, entra au service en qualité d'officier dans les gardes-françaises. Ayant encouru la disgrâce du roi par suite de quelques désordres de jeunesse, il fut renvoyé des gardes, alla se renfermer au monastère de la Trappe, et en sortit pour passer en Amérique, où il servit la cause de l'indépendance à la tête d'une légion. De retour en France, il rentra dans l'armée, se déclara le champion de la noblesse et du parlement de Bretagne, fut un des douze députés envoyés au roi en 1787 pour réclamer la conservation des priviléges de la province, et fut renfermé à la Bastille par suite de cette mission. Rendu à la liberté, il se prononça contre la double représentation du tiers aux états-génér., devint le chef des mécontents de Bretagne, et forma le plan d'une association royaliste pour s'opposer aux innovations. Il fit à cet effet un voyage à Coblentz, obtint des princes français l'approbation de son projet, et, de retour en Bretagne, en prépara l'exécution. Des réglements militaires et civils furent délibérés dans des réunions secrètes; des chefs d'arrondissem. eurent sous eux des agents secondaires chargés d'organiser les div. paroisses qui leur étaient confiées. La Rouarie, l'âme de ce vaste complot, y consacrait ses veilles et sa fortune; mais bientôt, devenu suspect aux nouvelles autorités, il fut surveillé, son château fut fouillé à l'improviste : il réussit à s'échapper par des souterrains, ainsi que plus. de ses affidés. Plus tard, la conjuration ayant été dévoilée, des émissaires du gouvernement provisoire, établi après le 10 août 1792, furent envoyés en Bretagne pour arrêter la Rouairie. Ce dern., vivement poursuivi, avait trouvé un asile au château de Laguyomarais : il y fut atteint d'une maladie mortelle, et expira le 30 janvier 1793, dans des excès de délire et de désespoir que lui causait la nouvelle de la mort du roi sur l'échafaud. On peut consulter sur la conjuration de la Rouarie l'*Histoire de la guerre de la Vendée*, par Alph. Beauchamp, tome 1er, livre II.

ROUBANE (BASILE-GREGORIEWITSCH), conseill. de collége et littérat. russe, né en 1739 dans la Petite-Russie, mort à Pétersbourg en 1795, directeur des écoles d'Ekaterinoslaf, et membre de plus. sociétés sav., avait été prof. à l'acad. de Kief, puis à l'univ. de Moscou. Outre des traduct., ainsi que div. publications hebdomadaires faites à Moscou de 1769 à 1773, telles que : *Ni Ceci ni Cela*, *la Fourmi laborieuse*, et *l'Ancien et le Moderne*, on a de lui les ouvr. suiv. écrits en russe : *Choix d'inscriptions*, 1771. — *Histoire abrégée de la Petite-Russie*, 1773. — *Almanach des curieux*, de 1775 à 1780. — *Description de la Petite-Russie*, 1777. — *Le Courrier général et Guide ou Routier complet*, 3e édit., 1793. — *Le canon des Pâques*, 1779. — *Monument royal, ou Dictionnaire historique des souverains et souveraines de la Russie*, 1780. — *Description de la ville de Moscou*, 1782.

ROUBAUD (PIERRE-JOS.-ANDRÉ), littérat., né à Avignon en 1730, montra dès son jeune âge les plus heureuses dispositions. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Paris, où son caractère, son esprit et ses qualités lui acquirent de nombreux amis. Il débuta dans la carrière littéraire par un *Essai* sur les synonymes qui fut bien accueilli du public. Attaché au système des économistes, il devint l'un des chefs les plus zélés de cette secte, et en partagea les succès et les disgrâces. Recherché et repoussé tour à tour par le gouvernem., il fut exilé en 1775 avec l'abbé Baudeau. Rappelé l'année suiv. il obtint une pension de 3,000 fr. sur les économats. Il ne cessa de se livrer, depuis cette époque, à de nouv. travaux économiq. et littér., et mourut à Paris en 1792. L'abbé Roubaud a publié, avec Le Camus, le *Journal du commerce*, Bruxelles, 1759-62, 24 vol. in-12; avec Dupont de Nemours, Quesnay, le marq. de Mirabeau et autres, le *Journal de l'agricult., du commerce et des finances*, de 1764 à 1774; avec Ameilhon, le *Journal d'agriculture, commerce, arts et finances*, depuis janvier 1779 jusqu'en décembre 1783, 15 volumes in-12. On lui doit les ouvrages suiv. : *Le Politique indien, ou Considérations sur les colonies des Indes-Occident.*, 1768, in-8. — *Représentations aux magistrats sur la liberté du commerce des grains*, 1769, in-8. — *Récréations économiq., ou Lettre au chev. Zanobi*, etc., 1770, in-8 (c'est une réfutat. du *Dialogue sur le commerce des bleds*, par l'abbé Galliani). — *Hist. de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1770 à 1775, 15 vol. in-12, ou 5 vol. in-4. — *Nouv. synonymes français*, 1785, 4 vol. in-8. Cet ouvr. obtint en 1786 le prix d'utilité de l'Académie franç. Il en parut une 3e édit., considérablement augmentée par un des neveux de l'auteur, sous le titre de *Synonymes français*, Paris, 1796, 4 vol. in-8. Cet ouvr. abrégé a été réimpr. avec ceux de Gerard, Beauzée, etc., dans le *Dictionnaire des synonymes français*, Paris, 1801, 3 vol. in-12, et 1810, 2 vol. in-12. — ROUBAUD (Jos.-Marie), frère du précéd., né à Avignon en 1735, vint se fixer à Paris après la dispersion de son ordre, retourna dans sa patrie pour rédiger le *Journal d'Avignon*, dont le roi avait rétabli le privilége, revint à Paris et y mourut en 1797. Il a composé des *discours*, des *sermons* et autres écrits qui n'ont pas été impr., et il a traduit de l'italien les *Vies* des BB. Laurent de

Brindes et Benoît Labre; cette dern. a été publ. à Paris, 1784, in-12. — ROUBAUD DE TRESSÉOL, frère du précéd., né à Avignon en 1740, avait embrassé la profess. d'avocat; mais son goût pour la littér. l'éloignant du barreau, il vint à Paris en 1765, et y mourut en 1788. On a de lui des *Discours* sur divers sujets, publ. en 1773, 1775 et 1776, in-8. — *Lettres sur l'éducation des militaires*, 1777, in-12. — *Fables librem, trad. de l'anglais*, 1777, in-12. — *Opusc. sur la manière dont les naturels de l'Amérique font la guerre*, 1777, in-12. — Une édit. des *OEuvres de Desmahis*, d'après les MSs. de l'auteur, 1778, 2 vol. in-12. — Quelques *pièces de vers* dans div. journaux et rec. en 1778.

ROUBILLAC (LOUIS-FRANÇ.), sculpt., né à Lyon, passa vers 1725 en Angleterre, époque où le sculpteur Rysbrach jouissait déjà de toute sa réputat. Il se fit peu remarquer jusqu'au moment où il fut chargé d'exécuter plusieurs bustes destinés à décorer le collége de la Trinité à Dublin. Sa réputation s'accrut progressivement par l'exécution de plusieurs monum. funèbres et de diverses statues érigées à d'illustres personnages. Il mourut à Londres en 1762. On cite parmi les nombreuses productions de son ciseau les *tombeaux* du duc d'Argyle (à Westminster), du duc et de la duchesse de Montague, les *statues* de Haendel, de George I^er^, de Charles, duc de Sommerset, de Newton, de George II, une belle *fig. de la Relig.* placée dans un petit temple à Gopsal, ville du comté de Leicester. Lord Chesterfield disait que Roubillac était vraiment un statuaire, et que les autres n'étaient que des tailleurs de pierre.

ROUBIN (GILLE de), poète, né près du Pont-St-Esprit, entra de bonne heure dans la carrière militaire, devint capitaine au régiment de Guise, et fit plus. campagnes. Ayant pris sa retraite, il vint se fixer à Arles, et mourut vers 1712, dans un âge très avancé. Ses *poésies* ont été publiées par son fils sous le titre d'*OEuvres mêlées de feu Roubin*, Toulouse, 1716, in-12.

ROUBO (JACQ.-ANDRÉ), habile menuisier, né à Paris en 1739, reçut par les soins de son père, qui exerçait la même profession, une éducat. soignée. Il apprit les mathémat., la mécanique et le dessin, et en fit une heureuse applicat. à la menuiserie. En 1769, il présenta à l'acad. des sciences un traité de l'*Art du menuisier*; et, sur le rapport des commiss. nommés pour l'examen de cet ouvr., l'acad. décida qu'il ferait partie du *Recueil* des descriptions des arts et métiers. Les talents de Roubo lui firent confier l'exécution d'un grand nombre de travaux importants, tels que la coupole de la Halle-aux-Blés, le berceau qui couvre la Halle-aux-Draps, etc. Il mourut en 1791. Par une distinct. spéciale, l'arrêt du conseil d'état qui lui avait accordé la maîtrise le dispensait d'acquitter les droits d'usage. Sa veuve reçut de la convention un secours de 3,000 fr. par décret du 4 sept. 1795. On a de lui : *l'Art du menuisier*, 1769-75, 4 vol. in-fol., précédé d'*Élém. de géométrie* mis à la portée des ouvriers; le texte est accompagné de nombreuses planches, toutes d'après les dessins de l'auteur. — *Traité de la construction des théâtres et des machines théâtrales*, 1777, in-fol de 67 pag. et 10 planches. — *L'Art du layetier*, 1782, in-fol. de 27 pag. avec 7 pl. dessinées et gravées par l'auteur.

ROUCHER (JEAN-ANTOINE), poète, né à Montpellier en 1745, fit ses études chez les jésuites, et voulut d'abord embrasser l'état ecclés.; mais étant venu à Paris pour suivre les cours de la Sorbonne, le goût de la poésie, l'amour de l'indépendance et les séduct. du monde le firent renoncer à ce projet. Il se lia avec plus. littérateurs de l'époque, tels que Berquin, Dussieux, Imbert, etc., et s'essaya dans la carrière poétique, par quelq. pièces fugit. qui eurent du succès. Un poème à l'occasion du mariage du dauphin, depuis Louis XVI, lui valut la protection du ministre Turgot, qui lui donna une place de receveur des gabelles à Montfort-l'Amauri. Roucher employa les loisirs que lui laissait cette charge à la composition d'un poème intit. *les Mois*, qu'il publia en 1779, avec un grand luxe d'impression, et qui fut vivement critiqué par La Harpe, ainsi que par plus. autres gens de lettres jaloux des éloges prodigués à l'auteur dans les salons où il en avait lu un gr. nombre de passages avant de le livrer à l'imprim. Une cabale se forma pour fermer à Roucher les portes de l'acad.; mais le poète se consola des critiques et des intrigues de ses adversaires par l'amitié que lui portaient bon nombre de gens de bien. A l'époque de la révolut., Roucher en adopta les principes avec modérat.; mais, quand il eut été témoin des excès de 1792 et 1793, il n'hésita point à manifester une opposit. vigoureuse, et aima mieux être victime que complice. Arrêté une prem. fois, il fut remis en liberté d'après les démarches actives que fit en sa faveur un ami courageux; mais ce ne fut pas pour long-temps. Roucher, dont le domicile fut violé au milieu de la nuit par les agents de la terreur, pouvait s'échapper, il ne voulut point compromettre son ami, qui avait répondu de lui, et se laissa conduire dans la prison de Ste-Pélagie. Il y séjourna plus de 7 mois, travaillant à une nouv. édit. de sa traduction de l'ouvr. d'A. Smith, intit. *de la Richesse des nations*, qu'il avait publ. en 1790. Prévenu qu'il allait passer en jugement, il fit faire son portrait par un artiste, son compagnon d'infortune, et écrivit au bas ces vers touchants adressés à sa femme, à ses enfants et à ses amis :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

Le même jour, 6 août 1794, il fut transféré à la Conciergerie. Le lendemain il parut devant le sanglant tribunal, et à 5 heures du soir il mourut sur l'échafaud avec 37 autres victimes. M. Lacretelle, dans son *Hist. de la révolut.*, parle de Roucher en ces termes : « Une imaginat. brillante, audacieuse, l'avait distingué parmi les hommes de lettres; une âme sensible et forte le rendait cher à tous les gens de bien. » On a de Roucher : *les Mois*, Paris, 1779, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-12; réimpr. en 1826

avec *Notice*, par M. Brissot-Thivars, 2 vol. in-12, et, en 1827, 2 vol. in-32. Les lacunes qui se trouvaient dans les anc. éditions sont remplies dans les nouvelles. — *De la Richesse des nations*, trad. de l'angl. d'Adam Smith, Paris, 1790, 4 vol. in-8 (cette traduction, peu estimée, a été réimpr. en 1795). — *Consolations de ma captivité, ou Correspondance de Roucher*, etc., publ. en 1797, en 2 part. in-8, par M. Fr. Guillois, gendre de l'auteur. — Des *poésies* dans les journaux du temps et dans l'*Almanach des Muses*, de 1772 à 1787. — Quelques *lettres* dans les journaux; des articles politiques dans le *Journal de Paris* en 1790 et 1791. Roucher a coopéré, avec Dussieux, etc., à l'édition de la *Collection des mémoires relatifs à l'Hist. de France*, publ. par Duchesnay, 1785 et années suiv., 67 vol. in-8, et à la *Biblioth. des Dames*. Il a laissé plus. ouvr. inédits, que sa fille (Mme Guillois), se propose de publier. On trouve une *Notice* sur Roucher dans la *Décade philosophique* et dans le *Bulletin* de la société de Montpellier, par M. Carrion de Nizas.

ROUDEGHY (ABOU'L-HAÇAN), anc. poète persan, vivait sous le règne du prince sassanide Naser-ibn-Ahmed, dans le 10e siècle de l'ère chrét. (4e de l'hég.). Il jouit, dit-on, d'une gr. faveur auprès de ce même prince, et composa plus de 100 volumes de poésies, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous, mais dont on trouve des fragm. dans le *Tarikh guzideh* (Chronique choisie), et dans d'autres ouvr. On sait qu'il avait mis en vers persans le livre de *Calila et Dimna*, plus connu sous le nom de *Fables de Bidpay*.

ROUELLE (GUILLAUME-FRANÇOIS), chimiste, né en 1703 près de Caen, manifesta de bonne heure un goût décidé pour la botanique et l'histoire naturelle. C'est en étudiant la pharmacie à Caen qu'il conçut une gr. passion pour la chimie. Ses faibles moyens pécuniaires ne lui permettant pas d'avoir un laboratoire garni de tous les ustensiles nécessaires, il pria un chaudronnier de lui prêter son atelier, et ce fut là qu'il commença ses manipulations. Il vint ensuite à Paris, entra chez un pharmacien allemand, Spitzley, qui avait succédé à Lémery, y passa 7 ans, entremêlant ses travaux pharmaceutiques et chimiques avec l'étude de la botanique et de l'histoire naturelle. C'est alors qu'il eut occasion de se faire connaître de MM. de Jussieu. Enfin, il s'établit à Paris comme apothicaire, et commença en même temps des cours particuliers de chimie, qui furent bientôt suivis par un grand nombre de personnages distingués, tant français qu'étrangers. Sa réputation lui valut en 1742 la place de profess. de chimie au Jardin royal des Plantes, et il fut appelé 2 ans après à une place de membre-adjoint du l'acad. des sciences. Après avoir enrichi le *Recueil* de cette société d'un grand nombre de *mémoires* sur la science qu'il professait, il mourut en 1770, accablé d'infirmités qu'il avait contractées dans ses opérations chimiques. Rouelle a formé des élèves d'une grande distinction, tels que son frère, dont l'article suit, Darcet père, Cadet, Macquer, Sage, etc., et il doit être placé, suiv. Vicq-d'Azir, au rang des hommes extraord., qui ont brillé dans la carrière des sciences. Avant lui on ne connaissait de chimie en France que les principes routiniers de Lémery. Les seuls ouvrage de Rouelle sont les *mémoires* dont nous avons parlé. Il avait commencé un cours complet de chimie, que ses infirmités l'empêchèrent d'achever. — ROUELLE (Hilaire-Marin), dit *le Jeune*, frère du précéd. et son élève, né en 1718, fut aussi un habile chimiste, et prit part à toutes les opérations dont Guillaume-François fut chargé. Renfermé dans le laboratoire de celui-ci, Rouelle-le-Jeune négligea long-temps sa fortune et sa réputat. Enfin, sur les instances de son frère et de plus. amis, il se détermina à lire à l'acad. des sciences deux *mém.* où il exposait de nouv. découvertes chimiq. qu'il avait faites, et, de 1773 à 1779, il publ. dans div. journaux, particulièrem. dans celui de médecine, une suite d'autres *mém.* fort intéressants. Ce sav. modeste mourut à Paris en 1779. Il avait succédé à son frère dans la place de démonstrat. au Jardin-du-Roi; mais il n'avait point été admis à l'acad. On a de lui un *Tableau de l'analyse chimique*, publ. en 1774.

ROUGÉ (BONABES de), chevalier breton, se distingua dans le 14e S. par son attachement à la France, avant que la Bretagne devint partie intégrante du royaume. Dans la guerre qui éclata vers 1341 entre le comte de Montfort et Charles de Blois, Rougé, faisant ses premières armes, embrassa la cause de Charles, en faveur duquel s'était déclaré le roi de France. Il réunissait les connaiss. et l'habileté d'un négociateur à la bravoure guerrière. Après la bataille d'Auray, qui assura le duché de Bretagne au comte de Montfort, il quitta ce pays, et se dévoua tout-à-fait au service du roi Jean, dont il devint l'un des chambellans et conseillers. Il combattit à la funeste journée de Poitiers (1356), fut fait prisonn. avec le roi, et conduit en Angleterre. Il fut ensuite un des otages que Jean eut à fournir pour sa rançon, et Charles V récompensa ses services par le don de plusieurs terres dans l'Anjou et la Touraine. Bonabes de Rougé mourut en 1377, sans avoir pu recouvrer l'héritage de ses pères, qui avait été confisqué en Bretagne; mais dans le traité de Guerrande, en 1381, qui termina les différends entre la France et la Bretagne, Charles V fit stipuler la restitution du château de Derval à la famille de Rougé. — Jacques de ROUGÉ, marquis du Plessis-Bellière, de la famille du précédent, né vers la fin du 16e S., se distingua au siége de La Rochelle, où il assistait comme colonel en 1628. Il défendit ensuite opiniâtrément Armentières, dont il avait été nommé gouverneur, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Parvenu au grade de lieuten.-général, il se signala encore dans plus. campagnes, fit partie de l'aventureuse expédition destinée à placer le duc de Guise sur le trône de Naples, fut blessé en débarquant sur la plage de Catellamare, et mourut peu de jours après dans cette ville, en 1654.

ROUGEMONT (FRANÇ.), jésuite, né à Maëstricht en 1624, professa d'abord les humanités dans les

colléges de son institut, puis fut envoyé comme missionnaire dans l'Inde. Débarqué à Macao après beaucoup de traverses, il y resta quelque temps pour se préparer aux travaux de l'apostolat, et se rendit ensuite dans la province chinoise qui lui était assignée. Une persécution contre les chrétiens s'étant élevée en 1664, Rougemont fut conduit avec la plupart de ses confrères à Pé-king, où il resta détenu pend. plusieurs années. Rendu à la liberté, il reprit le cours de ses prédicat., et les continua jusqu'à sa mort, en 1676. On a de lui : *Hist. tartarico-sinica ,complectens ab anno* 1660 *usque ad annum* 1668, Louvain, 1673, in-8. Il avait envoyé cet ouvr. en Europe pour le faire imprimer ; mais le P. Sébastien de Magalhaens ayant eu connaiss. de son MS., le traduisit en portugais, et publia sa version un an avant l'impression de l'original, à Lisbonne, 1672, in-4. Le P. Rougemont a composé deux ouvr. moraux et relig. en langue chinoise, et a eu part à la paraphrase latine des ouvrages de morale de Confucius, publ. par le P. Couplet.

ROUGEMONT (Joseph-Claude), chirurgien, né en 1755 à St-Domingue, fit ses cours à Dijon sous Maret et Hoin, vint en 1774 à Paris, où il remplit l'emploi de démonstrateur sous Desault, et fut attaché en 1781 à l'hôpital militaire de Brest. Appelé deux ans après par l'électeur de Cologne en qualité de médecin, il obtint une chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Bonn, passa lors de sa suppress. à Hildesheim, se rendit ensuite à Hambourg, et mourut à Cologne en 1818. Outre une traduction française du *Traité des hernies* de A.-G. Richter, et plusieurs morceaux académiques en allemand, tels que des discours d'ouverture, etc., on a de lui, entre autres ouvr. : *Biblioth. de chirurgie du Nord*, Bonn, 1788-89, in-8. — *Manuel des opérations chirurgic.* (en allem.), ibid., 1793, Francfort, 1797, in-8. — *Traité des maladies héréditaires*, 1794, in-8.

ROUGEMONT (George de), procureur-général et l'un des quatre présidents du conseil de Neuchâtel, sa patrie, né en 1758, entra de bonne heure dans la carrière des emplois publics. Possédant à un haut degré les qualités qui constituent l'homme d'état, il acquit une influence considérable dans le gouvernement de la principauté, et ce fut en gr. partie par ses efforts patriotiques qu'elle échappa à une dissolution politique, qui plus d'une fois l'a menacée dep. les dern. années du 18e S. jusqu'aux événem. de 1814. A cette dern. époque, Neuchâtel fut définitivem. incorporé à la Suisse, sans toutefois cesser de reconnaître la souveraineté de la maison de Brandebourg, dont cette petite principauté a depuis plus d'un siècle appris à bénir le sceptre. L'un des dern. actes de la carrière publiq. de Rougemont fut de solliciter en 1815, auprès des ministres du roi de Prusse, alors à Paris, diverses modifications aux actes qui avaient réglé l'état intérieur de la principauté de Neuchâtel, et suivant Hereau (*Revue encyclopédique*, p. 285 et suiv.), ce petit pays est peut-être celui d'Europe où la liberté civile existe avec le plus de plénitude et de mesure. Rougemont mourut en 1825 à St-Aubin, près de Neuchâtel.

ROUGET DE LISLE (Joseph), homme de lettres et compositeur, naquit en 1760 à Lons-le-Saunier (Jura). A l'époque de la révolution, dont il adopta les principes, il était officier du génie. L'*Hymne des Marseillais*, dont on lui doit les paroles et la musique, et qu'il composa lors de la déclaration de guerre à l'Autriche, fut répétée en un instant d'un bout de la France à l'autre, et retentit bientôt dans toute l'Europe. Tandis que ce chant conduisait nos armées à la victoire, l'auteur fut jeté dans les cachots de la terreur, et ne dut la vie qu'au 9 thermidor. Il se rendit alors, avec Tallien, à l'armée des Côtes-de-l'Ouest, et fut blessé à Quiberon. Il n'avait reçu de la république aucune récompense, et Bonaparte le tint dans une constante défaveur. Pendant la restauration il vécut dans la retraite, cherchant à se faire oublier. Ce ne fut qu'après 1830 qu'il obtint une pension de 1,500 fr. et la décoration de la Lég.-d'Honneur. Il mourut à Choisy-le-Roi en 1836. Outre l'*Hymne des Marseillais*, on a de lui : *Essais en vers et en prose*, 1797, in-8, fig. et musique. — *Cinquante chants français*, 1825, in-4. — *Macbeth*, tragédie lyriq., 1827, in-8. — Une *Relation du désastre de Quiberon* dans le tome II des *Mémoires* de Tours, et quelques morceaux en vers dans les *Recueils*. Son *Éloge*, par M. Gindre de Mancy a été lu à la Société d'émulation du Jura. Son médaill. a été sculpté par le fameux David. Une souscription est ouverte pour lui élever un monument à Lons-le-Saunier.

ROUGET, frère du précéd., né à Lons-le-Saunier en 1770, partit en qualité de lieutenant lors de la prem. réquisition, servit en Hollande en 1807, et accompagna le général Dandels à Batavia. De retour en France en 1810, et nommé maréchal-de-camp, il commanda plusieurs subdivisions, et mourut à Dijon en 1833.

ROUGNAC (Bruno d'ARBAUD de), né à Beaucaire en 1771, servit pendant plus. années en qualité d'officier de cavalerie, se retira dans sa ville natale, dont il devint le prem. magistrat, et mourut en 1747. On a de lui : *Relation de ce qui s'est passé entre le roi et M. le comte de Belle-Isle au sujet de l'échange de la ville de Beaucaire*, etc., 1723, in-8. Il avait composé un grand nombre d'autres écrits qui n'ont point été publiés.

ROUGNON (Nicolas-François), médecin, né en 1727 à Morteau, petite ville de Franche-Comté, prit ses degrés à la faculté de Besançon, vint ensuite à Paris pour suivre les cours des plus habiles professeurs, exerça quelque temps la médecine à Noyon, revint ensuite à Besançon, s'y fit recevoir doct., obtint une des chaires de la faculté, la place de médecin en chef des hôpitaux, et acquit une réputation qui s'étendit en Allemagne et jusqu'en Angleterre. Il mourut en 1799. Outre plus. *mém.* dans les *Recueils* de l'académie de Besançon, on a de lui : une *Lettre au doct. Lorry*, 1768, in-8. — *Codex physiologicus*, 1776, in-8. — *Considerationes pathologico-semeioticæ de omnibus corporis*

*humani functionibus*, 1786-87, 2 vol. in-4. — *Observations sur les divers avantages que l'on peut tirer de la pomme-de-terre*, 1794, in-8. — *Médecine préservatrice et curative, générale et particulière, ou Traité d'hygiène et de médec. pratique*, 1799, 2 vol. in-8. M. Marchant a publié sur lui une *Notice historique*, Besançon, in-8, insér. au t. VII des *Mém. de médec. milit.*

ROUHAUT (Pierre-Simon), prem. chirurgien du roi de Sardaigne, mort en 1740, professa la chirurgie à l'univ. de Turin. Outre plus. *mémoires* dans les recueils des acad. de Turin et de Paris, on a de lui : *Traité des plaies de tête*, Turin, 1720, in-4. — *Osservazioni anatomico-fisiche*, ibid., 1724, in-4. — *Réponse à la critique d'un mém.* (de l'aut.) *sur la circulat. du sang dans le fœtus du corps hum., par M. Winslow*, 1728, in-4.

ROUILLÉ (Pierre-Julien), jésuite, né à Tours en 1681, entra dans la carrière de l'enseignement après avoir achevé son noviciat, professa successivem. les humanités, la philosophie et les mathématiques pendant 22 ans, dans divers colléges, et mourut à Paris en 1740. On n'a de lui qu'un *Discours sur l'excellence et l'utilité des mathématiq.*, prononcé à l'ouverture des cours du collége de Caen, ib., 1716, in-4 ; mais il a aidé les PP. Catrou et Brumoy dans la rédact. de l'*Histoire romaine* et de l'*Histoire des révolutions d'Espagne*, laissée imparfaite par le P. d'Orléans, et terminée par le P. Brumoy. Rouillé a eu part aussi à l'*Examen du poème de la Grâce* (par Louis Racine), Bruxelles (Paris), 1723, in-8, et il dirigea le *Journal de Trévoux* depuis déc. 1733 jusqu'en 1737.

ROUILLÉ (Antoine-Louis), comte de Jouy, ministre-d'état, né en 1689, d'une anc. famille de robe, fut d'abord conseiller au parlem. de Paris, et successivem. maître des requêtes (1717), intendant du commerce (1725), et direct. de la librairie, avant d'être appelé au ministère de la marine, en 1749. Il quitta ce portefeuille en 1754 pour celui des affaires étrangères, donna sa démiss. en 1757, resta dans le conseil du roi, fut nommé gr.-maître et surintendant-général des postes, et mourut en 1761. Si sa carrière administrative fut sans éclat, Rouillé a laissé du moins la réputat. d'un ministre homme de bien. Il avait été reçu en 1751 membre honor. de l'acad. des sciences, et son *Éloge*, par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le *Recueil* de cette société. — Rouillé du Coudray (Hilaire), parent du précédent, mort à Paris en 1729, âgé de 77 ans, fut d'abord procur.-gén. de la chambre des comptes, devint ensuite direct. des finances, puis conseiller-d'état. Il avait, dit-on, beauc. d'érudition histor. et littér., une gr. capacité, mais des mœurs très licencieuses qui, malgré la morale plus que relâchée du régent, forcèrent ce prince à le renvoyer du conseil.

ROUILLÉ DE MESLAY, de la famille des précédents, conseiller honor. au parlement de Paris, mort en 1715, légua par son testament à l'académie des sciences un capital de 125,000 liv., pour en employer le revenu à récompenser les sav. qui s'occuperaient de la recherche de la quadrature du cercle et d'autres découv. dans les mathématiq. Ce testam. fut attaqué par l'héritier de Rouillé ; mais l'académie obtint la mise en possession du legs, qui lui fut confirmé par arrêt du parlement. — Antoine-Jean Rouillé de Meslay, fils du précéd., mort en 1725, à l'âge de 29 ans, fut introduct. des ambassadeurs.

ROUJOUX (Prudence-Guillaume, baron de), né à Landernau en 1779, après avoir achevé ses études à l'école polytechnique, fut attaché en 1800 à l'état-major du contre-amiral Lacrosse, envoyé en qualité de capitaine-général à l'île de la Guadeloupe pour y rétablir l'ordre. Il dressa une carte milit. de l'île, et fut, à son retour en France, chargé de commissions importantes. Une statistique du département de Saône-et-Loire, dont son père était préfet (1802), le mit en rapport avec le ministre de l'intérieur, qui lui confia en 1806 la sous-préfecture de Dole (Jura), et plus tard celle de St-Pol. Nommé en 1812 préfet du Ter (Catalogne), il donna tous ses soins à l'assainissement de la ville de Girone, qu'un long siége avait livré à toutes les calamités. Il y fut atteint du typhus, et n'échappa qu'avec peine à ses ravages. L'année suiv. il joignit à l'administration de son départem. celle du départem. de la Sègre. Rentré en France en 1814, il ne fut pas employé par le gouvernem. royal ; mais pendant les *cent-jours* il fut nommé préfet des Pyrénées-Orientales. A la seconde restauration, rendu à la vie privée, il s'occupa exclusivem. de littérature. Après la révolut. de 1830 il fut nommé préfet du Lot ; mais il conserva peu de temps cette place, et revint à Paris, où il reprit ses travaux littéraires, et mourut en 1836. Il a publié : *Essai d'une histoire des révolutions arrivées dans les sciences et les beaux-arts, depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours*, Paris, 1811, 3 vol. in-8. — *Prophétie de St Césaire, évêque d'Arles au VI^e S., et fragment de l'histoire de la ville d'Is*, ibid., 1814, in-8. — *Don Manuel*, anecdote espagnole, ibid., 1820, 2 vol. in-12. — La traduct. de l'*Hist. d'Angleterre*, par Lingard, ibid., 1825, 12 vol. in-8 ; 2^e édit., 1833. — *Dictionnaire classique italien-français et français-italien*, etc., ib., 1826, 2 vol. in-8. — *Le monde en estampes, ou Géographie des cinq parties du monde*, etc., ibid., 1828, in-8 obl., avec 44 pl. — *Histoire des rois et ducs de Bretagne*, ibid., 1828-29, 4 vol. in-8. — *Précis histor. sur la maison de Polignac*, ibid., 1830, in-8. Roujoux avait entrepris une nouvelle édition de l'*Abrégé des voyages de La Harpe, augmenté d'un extrait des voyages les plus récents* (1833), mais il n'en a paru que quelques volumes.

ROULLET (Jean-Louis), grav. au burin, né à Arles en 1645, reçut les prem. leçons de son art de J. Lenfant, passa ensuite à l'école de François de Poilly, et égala bientôt ce dernier maître par la pureté et l'élégance de son travail. Il voyagea ensuite en Italie, où il séjourna deux ans, pend. lesq. il grava div. morceaux d'après plus. peintres célèbres ; il revint en France avec la réputation d'un

des plus habiles graveurs de son temps, et mourut à Paris en 1699. Il a gravé égalem. bien le portrait et l'histoire. Dans le prem. genre, on cite un portrait à mi-corps de *Louis XIV en habit militaire*, d'après Largillière, et un autre de *Colbert*, imitant le bas-relief. Ses pièces historiques les plus remarquables sont: *les trois Maries au tombeau de J.-C.*, d'après Annibal Carrache; *Ste Claire*, d'après Auguste Carrache; *la Vierge à la grappe* et *la Visitation*, d'après Mignard. On trouvera la description détaillée de l'œuvre de cet artiste dans le *Manuel des amateurs* de Rost et Huber.

ROULLIARD (SÉBASTIEN), avocat, né à Melun, vint à Paris en 1588, et suivit le barreau avec succès. Son éloquence judiciaire avait tous les défauts du temps, c.-à-d. qu'il y développait une érudition fatigante, surchargeant ses discours de citations étrangères à la cause, puisées presque toujours, non dans les lois et les jurisconsultes, mais dans tous les auteurs sacrés et profanes, grecs ou latins. Roulliard se livra à l'hist. et à la littérature avec aussi peu de goût, et mourut à Paris en 1639. On a de lui un grand nombre d'ouvr., la plupart publiés sous des titres singuliers et bizarres. Nous n'indiquerons que ceux qui sont encore recherchés des curieux, soit à cause de leur originalité, soit pour leur rareté: *Capitulaire*, etc. (*factum* en faveur du baron d'Argenton, dont la femme voulait faire casser le mariage sous prétexte d'impuiss.), Paris, 1600, in-12, réimpr. avec augmentat., 1603 et 1604. — *Synoptique*, aliàs *Arctitude de la femme*, mém. sur un procès entre un mari et sa femme, in-8 de 71 pages, S. D., rare et curieux. — *Les reliefs forenses*, 1607, in-8, 1616, 2 part. en un vol. in-4, très rare. — *Traité de l'antiquité et privilège de la Ste-Chapelle*, 1606, in-12. — *Le grand aulmonier de France*, 1607, in-8, assez curieux. — *Parthenie, ou Hist. de l'église de Chartres*, etc., 1609, in-8, on y trouve des citations d'un poëme des *Miracles de la Vierge* par *Johan-le-Marcheant* (1262), qui serait inconnu sans les extraits qu'en a donnés Roulliard. — *La magnifique doxologie du festu*, 1610, in-8, très recherché. — *Dicæologie, ou Défense de G. de Monconys*, 1620, in-4. — *Les gymnopodes, ou de la Nudité des pieds, disputée de part et d'autre*, 1624, in-4, très rare. — *Li-Huns en Sang-Ters, ou Discours de l'antiquité et des privilèges du monastère de Li-Huns* (Lions-en-Santerre), près Roye, en Picardie, 1627, in-4, très rare. — *Histoire de Melun*, etc., 1628, in-4. — *Le lumbifrage de Nicodème Aubier*, Éleutères, année embolismale, petit in-8 de 50 feuillets. C'est le plus rare et le plus recherché des ouvrages de Roulliard. On peut consulter Niceron, *Mémoires*, tom. XXVII.

ROUMIANTSOF (le comte NICOLAS-PETROVITSCH), chancelier de l'empire russe, ne nous est connu que comme ayant fait imprimer à ses frais les ouvrages suivants, relatifs à l'hist. de Russie: *Collection des ordonnances des souverains russes*, 2 vol. in-fol., Moscou, 1813, 1819. — *Lois du grand prince Jean-Vassilievitsch, et, entre autres, le Code dit Soudebnik*, ibid., 1819 (ces deux ouvr. ont été mis en ordre par MM. Kalaïdovitsch et Stroïef). — Des trad. russes des *Recherches pour servir à l'éclaircissement de l'histoire de Russie de Lerberg*, par Jasikof, 1818; des *Services rendus par Catherine II à la science des langues*, par Adelung, 1816; et de *Sigismond, baron de Herberstein, représenté sous le rapport de ses voyages en Russie*, par le même, 1818. — Un *Dictionn. des écrivains de l'Église gréco-russe*, par Eugène Bolkhotnikof, archevêque de Pskof, 1818. — Un rec. d'*anciennes Poésies russes, réunies par Kirscha-Danilof*, 1818. — L'*Histoire de Léon, diacre*, tirée des MSs. de la bibliothèq. du roi à Paris en 1819, et publiée par M. Hase, traduite en russe par M. Popof, 1820. En 1813, le chancel. Roumiantsof fit un fonds de 25,000 roubles pour la meill. édit. de Nestor. Des savants distingués ont été employés à ses frais, jusqu'au moment de sa mort, dans les archives de la Russie et des pays étrangers, à la recherche des antiquités relatives à l'hist. de Russie. MM. Hase et Saint-Martin étaient chargés de ce soin à la biblioth. du roi à Paris.

ROUMOFSKII (ÉTIENNE-JACOVLEWITSCH), conseiller-d'état russe, membre de l'administrat. supérieure des études, et curateur à l'univ. de Casan, né en 1734, mort en 1812, avait étudié les sciences mathématiq. à Berlin sous Léonard Euler, de 1754 à 1756. L'acad. des sciences de St-Pétersbourg l'envoya en 1761 à Selenginsk, et en 1769 à Kola, pour observer le passage de Vénus devant le soleil. On lui doit un gr. nombre de travaux astronomiques insérés dans les actes de l'acad. Il a trad. en russe les *Lettres sur diverses matières philosophiques et physiques* d'Euler, 3 vol.; et les *Annales* de Tacite, 1808, 4 vol.

ROURICK ou RURIK, fondat. de l'empire russe, était de la tribu des Varaigues, nom donné aux pirates des bords de la mer Baltique. Les habitants de Novogorod-la-Grande, exposés aux incursions de leurs voisins, se mirent sous la protection de Rurik et de ses deux frères, qui s'étaient déjà signalés par leur bravoure. Ces chefs varaigues fixèrent leur résidence sur les frontières de la république pour contenir ses ennemis. Rurik bâtit, près du lac Ladoga, une ville qui en prit le nom, et l'entoura d'un rempart en bois et en terre. Bientôt il résolut d'assujétir le peuple qu'il s'était engagé à défendre. Vadim tenta de soustraire ses compatriotes au joug du tyran; mais il périt dans une bataille l'an 865. Le féroce Rurik fit massacrer tous ceux qu'il crut capables de s'opposer à ses desseins. Ayant agrandi ses états des terres possédées par ses deux frères, morts sans postérité, il en distribua une partie à ses principaux officiers, et fixa le siége de son empire naissant à Novogorod, qu'il entoura d'un rempart comme Ladoga. Rurik passa le reste de ses jours dans une paix profonde; il mourut en 879, après 17 ans de règne, laissant un fils en bas âge, nommé Igor, sous la tutelle d'Oleg, son parent; mais les Slaves, qui commençaient à être connus sous le nom de Russes, ne

voulant point obéir à un enfant, décernèrent le pouvoir à Oleg, qui ne le transmit à Igor qu'après un règne de 33 ans.

ROUSOUDAN, reine de Géorgie, de la race des Pagratides, née au commencem. du 13e S., est célèbre dans les fastes de l'Orient par sa gr. beauté et ses qualités éminentes. Elle succéda, l'an 1222, à son frère George Lascha. A son avénem. au trône, la Géorgie était à peine remise de l'irruption des Monghols dans les parties occidentales de l'Asie. Les gr. voulurent pourvoir à la conservat. de la race roy. en donnant un époux à la reine, et décidèrent qu'elle se marierait à un étranger issu du sang des rois. Leur choix se fixa sur le fils du schah Moghith-Eddin-Thoghril, de la race des Seldjoukides, qui régnait à Arzroum, dans le voisinage de la Géorgie. Ce jeune prince renonça au musulmanisme en épousant Rousoudan; mais celle-ci, mécontente de l'époux qu'on lui avait imposé, le fit enfermer dans une forteresse, et se livra dès-lors à des penchants désordonnés, sans perdre de vue toutefois la gloire de son royaume. Elle eut à soutenir une guerre longue et désastreuse contre le sulthan du Kharizm, Djelal-Eddin, qui, après avoir envahi et ravagé à plus. reprises la Géorgie, sans pouvoir s'emparer d'aucun lieu fortifié, fut obligé de se retirer. Rousoudan contracta ensuite un second mariage, sans cesser d'être convoitée par plus. princes des états voisins, au nombre desq. était Djelal-Eddin, dont les refus de la reine de Géorgie ranimaient sans cesse les fureurs. Après de nouvelles guerres, Rousoudan, abandonnée par ses sujets, voyant ses états partagés entre son fils et son neveu, protégés l'un et l'autre par des princes monghols, ne démentit point le courage dont elle avait déjà donné tant de preuves. Renfermée dans la forteresse d'Ousaneth, où elle était venue chercher un asile, elle s'empoisonna pour s'épargner la honte et la douleur de subir le joug des Monghols, et mourut en 1248, après un règne de 27 ans. On a des monnaies de cette princesse, avec des légendes géorgiennes et arabes, où elle est nommée *le Roi des rois, la Reine Splendeur du monde, de l'état et de la religion, Rousoudan, fille de Thamar, l'OEil du Messie.*

ROUSSEAU (Jacq.), peintre, né à Paris en 1630, étudia tous les genres, et réussit principalement dans la perspective et l'architect. Il fit un voyage en Italie, s'y maria avec la sœur de Swanevelt, bon paysagiste, et, de retour en France, fut chargé par Lebrun de peindre plus. morceaux d'architecture dans l'hôtel Lambert, les décorations de la salle consacrée aux représentat. des opéras de Lulli dans le château de St-Germain, et de gr. tableaux de perspective et d'architect. dans le château de Versailles. Reçu membre de l'acad. en 1662, il donna pour morceau de récept. un grand paysage orné d'architect. Il en était conseiller, lorsqu'il se vit exclu de cette société et forcé de quitter la France, comme protestant, par suite de la révocat. de l'édit de Nantes. Il se retira en Angleterre, et mourut à Londres en 1693. Il a gravé à l'eau-forte, d'après ses composit., six paysages ornés d'une belle architecture et de jolies figures, et, d'après le Carrache, quelq. sujets tirés de la collect. de Jabach.

ROUSSEAU (l'abbé), médec., né dans le 17e S., embrassa la vie religieuse dans l'ordre des capucins. Se destinant aux missions de l'Abyssinie, il résolut d'étudier la médecine et la pharmacie dans l'espoir de se rendre plus utile à ses confrères. Colbert lui fit donner un logement au Louvre, où il eut toutes les facilités pour suivre ses études et préparer ses remèdes chimiques. Quelq.-uns de ces remèdes le mirent en réputat. sous le nom de *capucin* du Louvre. Le roi lui fit expédier des patentes de médecin et le brevet de son envoyé dans le Levant; mais il paraît que Rousseau avait alors renoncé à ses missions. Il se retira d'abord dans un couvent de son ordre en Bretagne, passa peu de temps après dans l'ordre de Cluny, exerça la médecine sous le nom d'abbé Rousseau, et mourut en 1696. Le frère de cet empirique, nommé Grangerouge, recueillit ses MSs., et les publia sous ce titre: *Secrets et remèdes éprouvés, avec plusieurs expériences nouvelles de physique et de médecine*, Paris, 1697, 1708, in-12, ouvr. entièrem. oublié aujourd'hui.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), le prem. de nos poëtes lyriques, naquit à Paris le 6 avril 1670, d'un cordonnier qui jouissait d'une honnête aisance et qui eut l'ambition d'élever ses deux fils au-dessus de son état. Tous deux répondirent à son attente: l'un, connu à Paris sous le nom de *P. Léon*, fut un prédicateur distingué, et l'autre *l'Horace de la France;* mais, s'il faut en croire les tradit. assez généralement répandues, ce dernier aurait eu la faiblesse de rougir de son origine, et n'aurait même pas craint, dans l'ivresse de ses prem. succès, de renier l'honnête artisan auquel il devait, avec la vie, le bienfait de l'éducat.; mais cette accusat. n'a d'autre garant que la véracité un peu suspecte des ennemis de Rousseau. Nourri d'excellentes études, formé à l'école de nos grands maîtres, et possédant au plus haut degré le génie des vers, il aspira de bonne heure à occuper une place que laissait vacante la mort de Racine et la vieillesse de Boileau: heureux si, plus fidèle à l'imitation de ces grands hommes, dont il se proclamait le disciple, il n'eut recherché, comme eux, qu'une gloire irréprochable. Voulant plaire à la fois aux dévots et aux libertins, qui d'ailleurs étaient souvent les mêmes personnages, il reproduisait pour les uns dans un langage plein de pompe et d'élégance les cantiques du roi-prophète, et renouvelait pour les autres, avec un talent dont il faut déplorer l'abus, les obscénités de Marot: c'était alternativem., comme on l'a dit:

Pétrone à la ville,
Et David à la cour.

Cependant les brillants débuts de Rousseau lui avaient attiré, avec la faveur des plus illustres personnages, des distinctions littéraires dont sa jeunesse pouvait se glorifier. Déjà membre de l'a-

cadémie des inscript., il était désigné par les suffrages du public pour remplacer Boileau à l'Acad. franç., et l'on ne doutait même pas qu'il n'obtînt en même temps la pension de ce grand poète qui du reste ne pouvait avoir de plus digne héritier; mais une malheureuse querelle dans laq. l'engagea son esprit naturellement satiriq., vint pour jamais troubler le cours d'une vie jusque-là si prospère. Long-temps trompé sur sa vocat. qui ne l'appelait point au genre dramatiq., Rousseau s'était obstiné à y briguer des succès, et donna plus. pièces, comédies et opéras, qui presque toutes tombèrent dès la première représentat. La comédie du *Flatteur* seule se soutint jusqu'à la dixième; mais ces chutes multipliées, loin d'élairer l'aut., ne firent qu'irriter son amour-propre. Il fréquentait le *café Laurent*, où se rassemblait chaque jour une soc. d'hommes de lettres, parmi lesq. se trouvaient La Motte, Crébillon, Saurin, etc. Rousseau y était plus craint que désiré, et quelq.-unes de ses productions y avaient été l'objet des plus amères critiques: il n'en fallait pas plus pour qu'il attribuât à cette société toutes ses disgrâces dramatiq. Le succès éclatant que venait d'obtenir l'opéra d'*Hésione* (de Danchet), donné concuremm. avec sa comédie du *Capricieux* qui tomba dès la 1re représentat., acheva de l'exaspérer. Il fit, sur un air du prologue de cet opéra, cinq couplets plus que mordants contre les aut. des paroles, de la musique et du ballet. Ces couplets, qui furent suivis d'un grand nombre d'autres, soulevèrent à tel point contre lui les habitués du café Laurent, qu'il cessa de le fréquenter. Les choses en restèrent là pend. quelq. années; mais en 1710 de nouveaux couplets plus infâmes que les prem. vinrent mettre le comble à la haine que Rousseau avait excitée. Un militaire nommé La Faye, cruellem. insulté dans ces couplets, maltraita publiquem. celui qu'il en regardait à tort ou à raison comme l'auteur. Rousseau porta plainte, et fut attaqué lui-même en calomnie. Il en résulta un prem. procès qui se termina par un désistem. réciproque; mais ce n'était point assez pour Rousseau. Diffamé publiquem., il voulait une réparation solennelle et juridique. Il crut que Saurin, l'un de ses ennemis les plus violents, était le véritable aut. des couplets, osa le signaler comme tel à l'autorité, et produisit un témoin qui se trouva faux. L'accusé, s'étant alors facilem. lavé de l'imputat., prit à son tour le rôle d'accusateur, et Rousseau, poursuivi comme libelliste et suborneur de témoins, fut condamné le 7 avril 1712, par un arrêt du parlement, à un bannissement perpétuel. Telle fut l'issue de cette déplorable et ténébreuse affaire sur laquelle le temps n'a répandu aucune lumière satisfaisante. Amar-Durivier pense que « ni Saurin ni Rousseau ne furent coupables du crime dont ils s'accusèrent mutuellem., et qu'il le faut attribuer à quelq. méchant et obscur ami du scandale et du trouble, qui se sera fait un affreux plaisir de lancer furtivem. ce brandon de discorde au milieu d'hommes déjà désunis et aigris les uns contre les autres. » Rousseau, qui n'avait point attendu la fin du procès pour s'exiler, réclama vainem. contre ce rigoureux arrêt. En 1716 on lui proposa des lettres de rappel; mais ce n'était point une grâce, c'était une justice éclatante qu'il voulait obtenir. Il refusa, « préférant, la condition d'être malheureux avec courage à celle d'être heureux avec infamie. » Sa réputat. lui valut un accueil honorable du comte de Luc, ambassadeur en Suisse, et qu'il suivit à Vienne; mais les distinctions flatteuses dont il fut l'objet ne purent adoucir l'amertume de ses chagrins. Une entrevue qu'il eut à Bruxelles avec Voltaire vint exciter entre eux une animosité qui ne finit qu'avec leur vie, et donna lieu de part et d'autre à beauc. d'épigrammes qui font bien moins l'éloge de leur talent que la critique de leur caractère. En 1738, Rousseau voulut revoir la France, et fit *incognito* un voyage à Paris, sans que l'autorité parût s'apercevoir de cette infraction. Il repartit néanmoins au bout de peu de mois pour Bruxelles, où dès longtemps il avait fixé sa demeure, et mourut dans cette ville, le 17 mars 1741, en protestant solennellement qu'il n'était pas l'aut. des trop fameux couplets. Lefranc de Pompignan a consacré à Rousseau une des plus belles odes dont s'honore notre poésie, et Piron lui fit cette épitaphe :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau :
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie
Et trente ans digne de pitié.

Parmi ses ouvrages, on estime surtout : ses *psaumes*, où l'on retrouve l'onction des livres saints; ses *odes*, qui, à l'exception d'un petit nombre, sont autant de chefs-d'œuvre; ses *cantates*, genre nouveau, dont la création lui appartient, et dans leq. il est resté sans rival; ses *épigrammes*, souvent réprouvées par la pudeur, mais toujours avouées par le goût, et où il se montre véritablement inimitable par la franchise et la vivacité du trait, la concision des tours, la justesse et l'énergie de l'expression, enfin par cet art si peu commun de ne jamais dire un mot inutile. Il n'en est pas ainsi de ses *allégories* et de ses *épîtres*, compositions froides et insipides, où l'on rencontre cependant encore quelques morceaux qui rappellent le talent du poète; mais ces morceaux sont très rares, et peu de lecteurs osent prendre la peine de les chercher. Son théâtre, à l'exception du *Flatteur*, ne soutiendrait pas l'examen de la critique et grossit inutilement le recueil de ses *OEuvres complètes*, qui ont été, ainsi que ses *OEuvres choisies*, fréquemment réimprimées. La 1re édition avouée par l'auteur est celle de Soleure, 1712, in-12. M. Didot l'aîné a publié, pour l'éducation du dauphin, les *Odes, Cantates* et *Poésies diverses*, 1790, gr. in-4 : les tomes XL et XLI de sa *Collect. des meilleurs écrivains français* se composent des *OEuvres choisies*: une édition de ces mêmes *OEuvres choisies* avait paru en 1808 avec des notes du poète Lebrun. Amar a publié en 1820 les *OEuv. complètes de J.-B Rous-*



J. J. ROUSSEAU.



*seau*, avec un *Commentaire historiq. et littéraire*, précédé d'un *Nouvel Essai sur la vie et les écrits de l'auteur*, 5 vol. in-8 ; cette édition, très estimée, renferme une partie de la *Correspondance* de Rousseau. Enfin le même critique a donné les *OEuvres poétiques* de J.-B. Rousseau, avec un excellent *Commentaire*, 1824, 2 vol. in-8, qui font partie de la belle *Collection des classiques français*, publiée par Lefèvre.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), naquit à Genève le 28 juin 1712, et quoiqu'il eût en naissant coûté la vie à sa mère, son enfance n'en fut pas moins environnée, nous dit-il, des plus tendres soins. Son père, horloger, était un homme simple et bon qui songea bien moins à cultiver les rares dispositions dont il le voyait doué qu'à lui épargner les contrariétés de son âge : Jean-Jacques ne se rappelait pas comment il avait appris à lire; mais il se souvenait que ses premières lectures avaient été des romans, et que les émotions précoces qu'il y puisa lui « donnèrent sur la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion ne purent jamais bien le guérir. » Aux romans succédèrent néanmoins quelques bons livres, parmi lesq. se trouvaient les *Vies* de Plutarque, dont il fit dès-lors sa lecture favorite. Sa jeune imagination se passionnait pour les grands caractères de l'antiquité; mais il n'avait pas un guide, pas un ami qui songeât à réduire pour lui des tableaux plus grands que nature aux proportions de la vérité et à la mesure de notre temps. Son père, obligé de quitter Genève, le mit en pension à Bossy, chez le ministre Lambercier, d'où il sortit au bout de deux ans, à peu près aussi ignorant qu'il y était entré. Un oncle maternel qui s'était chargé de lui l'envoya copier des actes dans l'étude d'un greffier de Genève; mais celui-ci ayant déclaré qu'il était « inepte et bon tout au plus à pousser la lime, » il fut placé dans l'atelier d'un graveur, homme grossier, qui lui rendit odieux ses devoirs d'apprenti. Là Jean-Jacques apprit non-seulem. à mentir pour éluder la sévérité du maître, mais il apprit à dérober pour imiter ses compagnons. Lassé d'une contrainte qui tendait à l'abrutir, il quitta subitement son nouvel état, son pays et sa famille, pour reconquérir son indépendance, et alla à tout hasard demander l'hospitalité à l'abbé de Pontverre, curé de Confignon en Savoie. Cet ecclésiastique, espérant lui faire abjurer le protestantisme, l'accueillit avec empressement, et l'envoya ensuite à Annecy, où il savait que son dessein serait puissamment secondé. C'est là que Rousseau, n'ayant encore que 16 ans, vit pour la première fois cette Mme de Warens, qui joue un si gr. rôle dans l'hist. de sa vie. En protégeant un jeune étranger dénué de ressource et d'appuis, la baronne de Warens était loin de pressentir qu'elle s'oublierait jusqu'à devenir son amante; elle prévoyait encore moins que l'homme comblé de ses bienfaits, et dépositaire de tous les secrets de son âme, avilirait un jour sa mémoire en mêlant gratuitement à l'éloge de ses charmes et de ses vertus les révélat. les plus scandaleuses. Par sa médiation et aux frais de l'évêque d'Annecy, Jean-Jacq. fut envoyé à Turin pour y être instruit dans le catholicisme, qu'il embrassa bientôt après, quoiqu'il ne pût « se dissimuler que changer de religion pour avoir du pain ne fût l'action d'un bandit. » Sorti de l'hospice des catéchumènes, où il avait séjourné environ deux mois, et n'ayant retiré d'autre avantage de sa prétendue conversion qu'une modique somme de vingt francs, il entra au service de la comtesse de Vercellis, et ce fut dans cette maison qu'il commit une faute dont le souvenir, au bout de quarante ans, pesait encore sur sa vie, et qu'il voulut expier en en faisant l'aveu public. Cette faute, d'après son récit, était de s'être approprié un vieux ruban, et, plus encore, d'avoir chargé de ce vol une jeune servante qui fut renvoyée ainsi que lui, et dont il s'accuse d'avoir ainsi causé le malheur. La fortune cependant paraît un moment lui sourire : placé chez le comte de Gouvon, premier écuyer de la reine de Sardaigne, de l'emploi de laquais il passe à celui de secrétaire, et chacun dans cette maison se plaît à le combler de bontés; mais son inconstance natur. l'empêche d'en profiter. S'échappant de Turin, comme il s'est échappé de Genève, il revoit Mme de Warens, dont les sages conseils réveillent en lui les goûts honnêtes qu'il avait perdus en quittant la maison paternelle, entre au séminaire dans l'intention de se faire prêtre, et est rendu peu de temps après à sa bienfaitrice comme n'étant propre à rien. Cette femme généreuse ne se rebute pas; elle l'accueille en mère, dirige ses idées, ses lectures, et lui fait apprendre la musique dans l'espoir que ce talent pourra lui offrir une utile ressource. Séparé ensuite, par diverses circonstances, du seul être qui s'intéressât véritablem. à lui, Rousseau parcourt la Suisse avec un prétendu évêque grec qui faisait des collectes pour le St-Sépulcre, et auquel il sert d'interprète; mais le quêteur et le truchement sont arrêtés à Soleure. L'ambassad. de France, à qui le jeune Genevois raconte ingénument ses aventures en témoignant son vif désir d'aller rejoindre à Paris celle qu'il appelle sa *chère maman*, lui donne une petite somme avec des recommandations capables de le faire valoir dans la capitale. Mais ce voyage, dont Rousseau se promet de si brillants avantages, n'est pour lui qu'une distraction stérile. Sa bienfaitrice a quitté Paris pour aller se fixer à Chambéri. Il se remet sur ses traces, se rend à Lyon où il espère en avoir des nouvelles, et dans cette ville est réduit à coucher plusieurs fois sur un banc à la belle étoile, faute d'argent pour payer un gîte. Enfin il rejoint Mme de Warens, et oublie bientôt dans le joli séjour des Charmettes tous les maux qu'il a soufferts. Les champs, l'étude et l'amitié réalisent pour lui tous les rêves de bonheur qui jusqu'alors ont abusé son imagination. Des lectures plus suivies, des méditations plus savantes fixent peu à peu ses idées. Il explore successiv. Locke, Malebranche, Descartes, Montaigne, la *Logique de Port-Royal*, les *Éléments de mathématiques* du P. Lamy. Mais une maladie grave vient tout à coup

l'arracher pour jamais à cette heureuse situation. Obligé d'aller consulter les médec. à Montpellier, il quitte ses champs et son amie, et la trouve au retour engagée dans des liens indignes d'elle. Quoique Rousseau ne se fût point piqué pendant son voyage d'une fidélité à toute épreuve envers Mme de Warens, il ne put cepend. supporter sans une amère douleur l'idée de son inconstance. Le séjour des Charmettes lui devint odieux, il fallut le quitter et se rendre à Lyon, où l'attendait une place de précepteur chez M. de Mably, grand-prevôt de cette ville. Après un an de travaux à peu près stériles dans cette carrière, Rousseau abandonna ses disciples, persuadé qu'il ne parviendrait jamais à les bien élever, et vint à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis et l'espoir d'une rapide fortune, fondé sur une méthode nouvelle qu'il avait découverte de noter la musique par chiffres; mais cette méthode, combattue par Rameau, fut jugée impraticable, et l'inventeur lui-même ne tarda pas à y renoncer. Repoussé comme musicien, Rousseau eut du moins l'occasion de faire d'utiles connaissances, et dut à leurs recommandations l'emploi de secrétaire de M. de Montaigu, ambassad. à Venise. Ce fut pend. son séjour dans cette ville, où les aventures se multiplièrent pour lui, que son goût pour la musique italienne devint une véritable passion. Cepend. l'opéra des *Muses galantes*, qu'il acheva à son retour, ne fut pas admis aux honneurs de la représentation. Il contenait des morceaux remarquables, déparés par des fautes grossières, et Rameau déclara que l'auteur n'était qu'*un petit pillard sans talent et sans goût*. On voit par le dépit que Jean-Jacques en éprouva, jusqu'à quel point ce beau génie s'ignorait lui-même, et on lui pardonne d'avoir regardé comme un prodige le hasard qui vint tout à coup lui révéler son talent, et lui faire prendre un vol si élevé. Ce fut à l'âge de 37 ans, dans l'été de 1749, qu'allant visiter son ami Diderot, détenu à Vincennes à cause de sa *Lettre sur les Aveugles*, il lut dans le *Mercure*, qu'il avait emporté pour se distraire, la question proposée par l'acad. de Dijon: *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.* « Si jamais quelque chose, dit Rousseau, a ressemblé à une inspiration, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture; tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières, et ma tête prise par un étourdissem. semblable à l'ivresse; une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation qu'en me relevant je vis mes vêtements mouillés de mes larmes sans avoir senti que j'en répandais. » Revenu de son extase, il écrit au crayon la prosopopée de *Fabricius*, qu'il s'empresse de montrer à Diderot. Celui-ci l'engage à donner l'essor à ses idées et à concourir pour le prix. Rousseau se met à l'œuvre, et compose cette brillante déclamation qui a tant fait de bruit, et qui fut comme le signal de sa révolte contre son siècle. Le prix lui ayant été décerné par l'acad. de Dijon, « cette nouvelle acheva de mettre en fermentation dans son cœur le premier levain d'*héroïsme* que la lecture de Plutarque y avait mis dès son enfance.. » Il résolut d'être libre, de briser les fers de l'opinion; et, pour préluder à ce nouveau rôle, il retrancha de sa table et de sa mise le peu de luxe qu'il s'était permis jusque-là. Renonçant aussi à l'emploi de caissier qu'il avait obtenu chez M. de Francueil, fils de M. Dupin, parce que la garde d'un trésor troublerait son sommeil, il se fit annoncer comme copiste de musique à dix sols la page, et sa résolut. fit un tel bruit, qu'il eut bientôt plus de pratiques qu'il n'en voulait. Le brill. succès qu'obtint ensuite le *Devin du Village*, qu'il fit jouer à Fontainebleau en 1752, acheva de le mettre en vogue. Le roi lui-même voulut voir l'auteur; mais le philosophe songeant à l'embarras dans lequel il va se trouver pour faire un remercîment au monarque, s'échappe au moment de la présentation, et vient se réfugier à Paris pendant que ses protecteurs le cherchent à Fontainebleau. L'année suiv. l'acad. de Dijon, qui avait des droits au souvenir de Rousseau, mit au concours un sujet qui devait tenter sa plume. C'était l'*origine de l'inégalité des conditions*. Pour méditer cette question qui lui offrait l'occasion d'exposer ses principes favoris, il court s'enfoncer dans la forêt de St-Germain, et c'est dans ce lieu, où il croit « retrouver, dit-il, l'image des premiers temps dont il allait fièrement tracer l'histoire, » qu'il compose cette sombre et véhémente satire de la société humaine, dont la dédicace est regardée comme un chef-d'œuvre de diction, de convenance et de profondeur. Ayant eu occasion de retourner à Genève, Rousseau y révoqua solennellement l'abjuration qu'il avait faite à Turin, et fut bien tenté de se fixer pour jamais parmi ses concitoyens; mais le voisinage de Voltaire le détourna de ce projet, et il revint à Paris. Ce fut alors que Mme d'Épinay, qui possédait auprès de Montmorenci le château de la Chevrette, lui fit bâtir, à son insu, dans une position qu'il affectionnait, la petite maison si connue sous le nom de *l'Ermitage*. « Mon ours, lui dit-elle, voilà votre asile; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre. » Il accepta, non sans quelques difficultés, et alla s'y installer avec ses deux *gouverneuses*. C'est ainsi qu'à trop juste titre ses amis et lui appelaient la mère et la fille Levasseur. Cette dernière, qu'il avait trouvée en 1745 dans le petit hôtel de St-Quentin, rue des Cordiers, poussait, s'il faut l'en croire, la stupidité jusqu'à ne pouvoir compter par ordre les mois de l'année, ni les heures sur un cadran; et cependant, même après que fut venu le temps où il dut rougir d'une telle liaison, il se laissait encore dominer par cette fille. Si du moins à défaut des plus faibles dons de l'intelligence elle eût été douée de l'instinct d'amour maternel que la nature accorde aux êtres privés de raison, elle eût épargné au philosophe, qu'elle rendit père, et qui plus tard l'épousa, le remords et la honte d'avoir abandonné ses enfants à la pitié

publique. Ce fut en 1756 que Jean-Jacques alla avec Thérèse et sa mère se fixer à l'Ermitage, et c'est aussi dans ce lieu qu'il se livra à la composit. des divers ouvrages qui le placèrent au premier rang des écrivains modernes. Bientôt une passion brûlante vint répandre de nouvelles amertumes sur sa vie. Il ne put voir sans en être épris la comtesse d'Houdetot, belle-sœur de Mme d'Épinay, quoiqu'il sût qu'un ancien attachem. la liât à Saint-Lambert. Le résultat de ce fol amour fut sa rupture avec Mme d'Épinay, Diderot et presque tous ses autres amis. Les accusant tous de trahison, il se crut dès-lors environné de piéges et d'embûches, quitta l'Ermitage, et alla s'établir à Montmorenci au milieu de l'hiver, dans une chambre dont le plancher pourri tombait en ruines. C'est là que Rousseau reçut la visite du maréchal de Luxembourg, qui, voulant désarmer ce fier ennemi des supériorités sociales, l'obligea d'accepter un logement au château de Montmorenci, où il eut la liberté de vivre selon ses goûts. La *Nouvelle Héloïse* parut en 1759, et le succès qu'obtint cet ouvrage surpassa les espérances mêmes de l'auteur, qui disait : « Quiconque n'idolâtre pas ma Julie ne sait pas ce qu'il faut aimer; quiconque n'est pas l'ami de Saint-Preux n'est pas le mien. » Cependant Rousseau travaillait depuis plusieurs années à un livre plus sérieux, à un *Traité d'éducation*, dont il avait révélé le projet et le but dans la dern. partie de la *Nouvelle Héloïse*. Voyant qu'on avait toléré dans sa Julie une espèce de dévotion paradoxale, il espéra qu'un *vicaire savoyard* « avouant que l'Évangile parlait à son cœur » pourrait proclamer impunément une religion sans culte et une morale sans dogmes. Toutefois, malgré les justes reproches qu'on peut faire à l'*Émile*, cet ouvrage n'est pas moins considéré comme le plus beau monument de la gloire de Rousseau. C'est là surtout que le génie du grand observateur s'est montré avec une haute supériorité. « Ce n'est pas que là comme ailleurs, a dit M. Villemain, Rousseau ne soit fort souvent imitateur; mais c'est là tout à la fois qu'il a répandu le plus d'idées neuves et le mieux orné les idées des autres; c'est là surtout qu'il a prodigué ces ressources et ces trésors du génie oratoire.... Locke a fait un ouvrage sur l'éducation : presque toutes les idées de Locke sont dans Rousseau. Dans Locke elles sont raisonnables, dans Rousseau elles sont toutes-puissantes.... Nous avait-on en effet passionnés avant lui pour le bonheur de l'enfance? Nous avait-on attendris pour le maillot, s'il est permis de parler ainsi? Avait-on trouvé des expressions pleines de vie pour conseiller aux mères de nourrir leurs enfants? Avait-on fait verser des larmes de sympathie pour un jeune homme de quinze ou seize ans, qu'on élève souvent si mal, et auquel on reproche si durement les fautes qu'on lui fait faire? Voilà des passions nouvelles, des intérêts jusque-là négligés, que l'âme ardente de Rousseau conçoit et réalise par la parole. » L'*Émile*, imprimé en Hollande en 1762, excita au moment de sa publication une fermentation qui aurait dû faire pressentir à l'auteur le sort qui l'attendait. Mais les épreuves de cet ouvrage ayant été envoyées en France sous le couvert de M. de Malesherbes, directeur de la librairie, qui les corrigeait lui-même, Rousseau, sous un tel patronage, et comptant d'ailleurs sur la faveur publique, se croyait à l'abri de toute persécution, et vivait dans une sécurité parfaite, lorsque le prince de Conti le fait avertir qu'il est décrété de prise de corps par le parlement : le maréchal de Luxembourg facilitant sa fuite, Rousseau veut passer en Suisse; mais à peine arrivé à Iverdun, il apprend que l'*Émile* vient d'être brûlé à Genève par la main du bourreau, et que l'auteur y est comme à Paris décrété de prise de corps. Menacé par le sénat de Berne, notre philosophe trouve enfin un asile dans la principauté de Neuchâtel, et obtient l'agrément du roi de Prusse pour se fixer au village de Motiers-Travers, où le gouverneur, milord Maréchal, lui assure une petite pension viagère. C'est alors que, par une bizarre fantaisie, Jean-Jacques adopte le costume arménien, et que, renonçant aux lettres, il se met à faire des lacets, travaillant devant sa porte comme les femmes du village et causant avec les passants. Il ne put cependant laisser sans réponse le mandement de l'archevêque de Paris qui venait d'anathématiser l'*Émile*, et il publia la *Lettre à M. de Beaumont*, bien supérieure de style et de logique aux *Lettres écrites de la Montagne*, qu'il composa ensuite contre les ministres de Genève, et qui suscitèrent contre lui de nouveaux orages. Le pasteur de Montmollin voulut en effet l'excommunier, et ameuta à tel point contre lui la populace de Motiers, qu'il fut encore une fois obligé de fuir. Il trouva un asile dans l'île de St-Pierre, située au milieu du lac de Bienne; mais au bout de quelq. semaines, et dans une saison rigoureuse, un ordre du sénat de Berne vint tout à coup l'arracher aux paisibles occupations que déjà il s'était créées dans cette solitude, et le forcer de quitter le territoire dans les vingt-quatre heures. David Hume, l'historien anglais, lui procura les moyens de passer en Angleterre, et lui rendit d'importants services, sans négliger aucune des précautions nécessaires pour ne pas blesser un caractère aussi ombrageux et que le malheur aigrissait chaque jour davantage. Rousseau commençait à reprendre ses occupations favorites dans une maison de son goût et de son choix, située près de Wootton, dans le Derbyshire, lorsqu'un nouv. incident lui fit voir « toute l'Angleterre conjurée contre lui, et David Hume, avec ses complices, occupés à le faire périr à Wootton, de douleur et de misère. » La cause de cette alarme et de la bruyante querelle qui en résulta, était une prétendue *Lettre du roi de Prusse*, dans laquelle la manie du philosophe genevois de se croire persécuté du monde entier, était tournée en ridicule. Hume était étranger à cette plaisanterie, mais Horace Walpole, qui plus tard s'en avoua l'auteur, était son ami. Rousseau, qui d'ailleurs n'aimait pas l'Angleterre, quitta cette contrée en 1767, après un séjour de seize mois, et revint en France, où l'empressement avec lequel il fut accueilli eût dû le

guérir pour jamais de ses sombres chimères. Le prince de Conti lui ayant offert un asile à son château de Trye, près de Gisors, Jean-Jacques y vécut pendant quelque temps sous le nom de *Renou;* mais il s'y crut bientôt environné d'espions, et le quitta pour aller herboriser dans les environs de Lyon, de Grenoble, de Chambéry, et parut enfin vouloir se fixer à Monquin, à une demi-lieu de Bourgoin, où il épousa sa Thérèse en 1768. Après un an de séjour dans ce lieu, et plus que jamais poursuivi par ses tristes visions, il prit tout-à-coup la résolution de revenir à Paris, où ses amis obtinrent, en 1770, que sa présence serait tolérée par l'autorité. Ce fut à la fin de 1772 et à la prière d'un noble polonais, le comte de Wielhorski, que Rousseau écrivit ses *Considérations sur le gouvernem. de la Pologne*. Son incurable monomanie lui dicta ensuite quelq. *Dialogues* dans lesquels il fait son apologie avec une verve et une fraîcheur de style qui n'accusent pas les glaces de l'âge. On peut en dire autant de ses *Rêveries*, dont la dern., restée incomplète, est consacrée au douloureux souvenir de M^me^ de Warens, qui depuis long-temps avait cessé de vivre, et que tant de vicissitudes n'avaient pu bannir de sa pensée. Cet homme, qui a pu dire avec tant de vérité, *je ne suis fait comme aucun de mes semblables*, mourut le 3 juillet 1778, à Ermenonville, dans une terre de M. de Girardin. Div. personnes, qu'on ne saurait toutes suspecter de malveillance pour Rousseau, ont été induites, par la préoccupation des disparates de sa vie, à faire aussi un problème de la cause de sa mort; elles l'accusèrent d'avoir attenté à ses jours, appuyant cet accusat. de détails qui semblaient devoir lui donner quelq. consistance. Mais le procès-verbal des médecins et div. témoignages, non moins authentiques, ont prouvé que la mort de Rousseau fut naturelle, et cette opinion est aujourd'hui presque généralement admise. Il fut enterré dans l'île des Peupliers à Ermenonville; on y lit encore sur l'ancien tombeau de Jean-Jacques l'inscription suivante qui était sa devise :

VITAM IMPENDERE VERO.

Mais le 11 octobre 1794, ses cendres en furent enlevées, malgré les vives réclamations de M. de Girardin, pour être déposées dans les caveaux du Panthéon, où elles sont encore avec celles de Voltaire. Sur son cercueil on lit :

*Ici repose l'homme de la nature et de la vérité.*

« Le caractère moral de cet homme célèbre, dit un de ses biographes, semble échapper à l'analyse. C'est un composé d'éléments si contradictoires qu'on est toujours étonné de les trouver réunis dans le même individu. Rousseau est néanmoins l'un des écrivains qui a le mieux peint son âme dans ses ouvrages, surtout dans sa *Correspondance familière*. Il gagne à être pris sur le fait dans les épanchements de l'amitié, et, sous ce rapport, il a un grand avantage sur les autres philosophes. L'enthousiasme de ceux que Grimm appelle les *dévots de Jean-Jacques*, en a fait un homme accompli; une prévention contraire lui a prêté des traits hideux : il faut bien avouer les vices d'un homme qui s'est largement diffamé lui-même; mais on ne saurait lui contester quelques vertus dignes des temps antiques. Simple dans ses goûts, ennemi d'un vain luxe, sobre et désintéressé, il aima mieux manquer du nécessaire que d'acheter du superflu au prix de son indépendance. Dans le temps que ses livres enrichissaient presque tous les libraires de l'Europe, il buvait de l'eau à l'un de ses repas pour se ménager de boire à l'autre un peu de vin pur. Avec une âme ardente et irrascible, il ne connut point la jalousie et les petites vengeances si familières aux gens de lettres. Conspué par Voltaire, il lui rendit justice, et put le haïr sans jamais l'insulter. Doué d'une santé faible mais assez uniforme, il passe pour avoir été malade imaginaire, ce qui s'accorde mal avec son antipathie contre la médecine. Le travail lui était pénible, surtout dans le cabinet. Le mouvement de la promenade, l'aspect des champs et des forêts rendaient sa composition plus facile et plus féconde. Il était merveilleusem. inspiré par le souvenir des lieux qui avaient été le théâtre des principaux événements de sa vie. Son imagination ne tarissait pas à décrire les Charmettes et l'île St-Pierre. Un arbre, un ruisseau, un rocher, témoins de son bonheur, obtenaient de lui une reconnaissance qu'il refusa trop souvent aux bienfaits des hommes. » Outre les ouvrages déjà mentionnés, et sa *Botanique* (ouvrage orné de 65 pl. en couleurs, d'après les dessins de Redouté, Paris, 1805, in-fol. ou in-4, et dont il a paru chez Dupont, en 1825, une nouvelle édit.), Rousseau avait médité des *Institutions politiques*, dont il publia seulement le résumé devenu si fameux sous le titre de *Contrat social*. Dans son premier discours, il s'était élevé contre la littérature, dans le *Discours sur l'Inégalité des conditions*, il se déclara contre la civilisation; et dans le *Contrat social*, contre toute organisation politique existante. Cet ouvrage se réduit tout entier à cette idée, qu'il n'y a de souveraineté que la souveraineté de tous, que cette souveraineté est toute puissante, c'est-à-dire toute justice; qu'elle ne peut se tromper, ou du moins que, se trompât-elle, son action doit être irrévocablement exercée; cette souveraineté ne peut être aliénée, ni partagée, ni représentée. Ce système subversif de toutes les doctrines politiq. sur lesquelles repose la paix des nations, fut le code des conventionnels qui firent placer le buste de l'auteur dans le lieu de leurs séances. Mais de tous les ouvrages auxquels Rousseau a attaché la célébrité de son nom, ses *Confessions* sont sans contredit le livre le plus singulier que nous ayons eu en ce genre. « C'est, comme l'a remarqué M. Villemain, à l'époque où beaucoup de convenances sociales tombaient, où la société était usée, où elle se refaisait et se gâtait, où elle espérait ce qu'elle n'avait pas, où elle souhaitait autre chose que ce qu'elle avait; c'est à une époque de malaise et de fatigue social qu'un pareil livre a pu naître. L'esprit

le plus original n'aurait pu le faire seul; il fallait que le siècle en fît partie..... L'éloquent évêque d'Hippone, St Augustin, fit également des *Confessions*, livre curieux, original, de voyages et de rêveries, l'un des plus singuliers qu'on ait écrits, et qui nous explique le problème de l'ancien monde mourant et renaissant, de la vieille société politiq. radotant, et de la société chrétienne, si pleine de vie et de raison, que le fer des Barbares avait pu arrêter un instant, mais qui se releva sous une forme nouvelle. De même, au 16e S., à une époque de rénovation moins complète, moins hardie, Montaigne a fait aussi des espèces de *Confessions;* seulement Montaigne est un esprit supérieur et insouciant qui se moque ou se vante même de ses faiblesses. St Augustin a écrit par componct., par enthousiasme religieux, par une inquiète ardeur d'imagination. Montaigne a écrit par suffisance gascone: sa confession n'est pas un acte d'humilité, c'est un acte de vanité; il se vante de certaines faiblesses, de certains caprices, comme il se vante d'avoir la gravelle, maladie, dit-il, qui ne prend qu'aux personnes de haut lignage. Mais cette vanité de Montaigne est sceptique, insouciante. Rousseau a aussi écrit par orgueil, par un orgueil malade et troublé : ce n'est pas le repentir, ce n'est pas la componction chrétienne, c'est le remords de l'honnête homme fier, qui craint de s'être avili, qui remonte sur le passé, et qui cependant trouve une espèce de satisfaction orgueilleuse à montrer qu'au moins, s'il eut la faiblesse de pécher, il a la force d'avouer ce qu'il a fait, tandis que les autres hommes le cachent; ainsi, c'est dans la publicité de la faute que sa vanité en a trouvé la compensation. ....... Tel fut donc Rousseau : publiciste hasardeux, bizarre, erroné, souvent rétrograde et dangereux dans les conséquences qu'il n'avait pas prévues; moraliste inégal, mais admirable parce qu'il est plein d'enthousiasme et d'éloquence; habile controversiste, écrivain d'un coloris et d'un éclat presque inimitables..... Maintenant si nous cherchons ce qu'il a ajouté au trésor des idées nationales, comment il a enrichi la langue, quelle est son originalité, il me semble que ce sont deux choses : c'est le sentiment, le goût profond de la nature, de la nature vraie et prise sur le fait, ramassée dans les champs et dans les bois, si l'on peut parler ainsi, et en même temps le pathétique familier, le pathétique réfléchi de soi-même, cette mélancolie à la fois égoïste et passionnée, qui a fait la gloire de plusieurs écrivains de notre siècle : ce sont là les deux caractères, les deux types distincts du génie de Rousseau. En effet, avant lui vous voyez une littérature éminemment régulière et sociale, une littérature qui, en quelque sorte, fait partie de la hiérarchie même des pouvoirs de la société, qui était inspirée par une situation, par une dignité qui se liaient à toutes les convenances.... De même que Bossuet et Racine, avec leur gravité, leur élévation, leur pompe, ont quelque chose d'assorti et de relatif à la personne de Louis XIV, de même que Boileau était né poète naturel de ce prince, régulier comme lui; de même, Voltaire était le poète, l'écrivain de cette cour licencieuse, corrompue, gardant les abus dont elle se moque, profitant des choses qu'elle ne croit plus. Il n'en est pas ainsi de Rousseau; il y a en lui quelque chose de solitaire, d'individuel, d'étranger; il parle de lui; il arrive d'ailleurs. » De toutes les éditions des *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*, on distingue celles de Lefèvre, avec notes de Petitain, 1819-20, 22 vol. in-8; de Lequien, 1821-22, 22 vol. in-8; de Dalibon, avec notes d'Auguis, 1825 et années suiv., 25 vol. in-8. Mais la meilleure et la plus complète est celle que l'on doit à Musset-Pathay, 1824 et années suiv., 20 vol. in-8, auxq. on joint les *Œuvres inédites*, 2 vol. in-8. On a publié à Bruxelles, dans le format in-18, une prétendue réimpression de l'édit. de Musset; mais au lieu d'en suivre le texte, on s'est servi très maladroitement pour les prem. volumes de l'édition publiée par Auguis. On peut consulter sur J.-J. Rousseau l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par Musset-Pathay, 1821, 2 vol. in-8, 1827, in-8. On a retranché de cette édition, diminuée et augmentée, la *Biographie des contemporains de J.-J. Rousseau, considérés dans leurs rapports avec cet homme célèbre*. Voyez aussi la *Notice des principaux écrits relatifs à la personne de J.-J. Rousseau*, par Barbier, dans les *Annales encycloped.* de Millin, 1818, tome IV, page 1, et avec correct. et augment. dans les édit. de Lequien et de Lefèvre.

ROUSSEAU (PIERRE), écrivain médiocre, né à Toulouse en 1725, prit le petit collet, et le quitta bientôt pour venir chercher fortune à Paris, où il fut chargé de la rédaction du *Journal des affiches*, publié par Boudet, et fit jouer en même temps plus. comédies, qui obtinrent alors quelque succès, mais dont aucune n'est restée au théâtre. S'étant ensuite rendu à Liége, il obtint, par la protect. de l'élect. palatin, un privilége pour y imprimer le *Journal encyclopédique*, auquel travaillèrent l'abbé Prevost, Morand, Prévost de La Caussade, Querlon, Raneaulme, Robinet, Chamfort, etc., et qui parut de 1756 à 1793. Mais cette feuille périodique ayant déplu aux théologiens de Louvain, Rousseau se vit en butte à beaucoup de tracasseries, et fut obligé de transporter ses presses à Bruxelles, puis à Bouillon, où il mourut en 1785. On a de lui : *la Coquette sans le savoir* (avec Favart); *la Rivale suivante; l'Année merveilleuse; la Ruse inutile; les Méprises; la Mort de Bucéphale*, tragédie burlesq.; *l'Étourdi corrigé, ou l'École des Pères*, comédie en 3 actes et en vers, jouée aux Italiens en 1750, mais non impr.; *l'Esprit du Jour*, comédie en 3 actes et en vers, 1754, in-8; *le Faux-Pas, ou Mém. vrais ou vraisemblables de la baronne de* ***, 1755, 2 part. in-12; *Hist. des Grecs ou de ceux qui corrigent la fortune au jeu*, 1758, 3 vol. in-12; réimpr. en 1773, sous le titre d'*Hist. des fripons*, in-12; *Journal de jurisprudence*, pour les mois de janvier à décembre 1763, Bouillon, 12 cahiers in-8. Pierre Rousseau, pour n'être pas confondu avec Jean-Baptiste ou Jean-

Jacques, se faisait appeler *Rousseau de Toulouse*. Cette précaution, aussi inutile que ridicule, lui valut une épigramme, dont son amour-propre ne dut point s'accommoder.

ROUSSEAU (George-Louis-Claude), chimiste, né en 1724, dans le diocèse de Vurzbourg, professa avec distinction la chimie, l'histoire naturelle et la médec. à l'université d'Ingolstadt. Il mourut dans cette ville en 1794, laissant plus. ouvr., dont les principaux sont : *de l'Influence réciproque de la physique et de la chimie sur la prospérité de l'état*, 2e édit., Nuremberg, 1771, in-8.—*Défense de la chimie contre les préjugés de notre temps*, Ingolstadt, 1774, in-4.—*Traité des sels*, 1781, in-8. —*Souvenirs relatifs à la physique, la médecine et la police, pour ses auditeurs*, 1789, in-8; et des *Mém.* insérés dans divers recueils scientifiques.

ROUSSEAU (Jean-Franç.-Xavier), diplomate, naquit en 1738 à Hispahan, de Jacques Rousseau, joaillier genevois, cousin germain de Jean-Jacq., qui était passé en Asie, en 1705, à la suite de l'ambassade française, et y était devenu chef des joailliers de la couronne de Perse. Élevé dans le catholicisme par les jésuites d'Hispahan, il fit chez eux de bonnes études, et se familiarisa de bonne heure avec les diverses langues de l'Orient; il apprit égalem. la plupart de celles de l'Europe, se livra ensuite à des opérations commerciales fort étendues, et quitta sa ville natale pour aller à Bassora remplir les fonctions de sous-chef de comptoir de la compagnie franç. des Indes. Chargé en 1773 des affaires de France en Perse et dans le pachalik de Bagdad, Rousseau paya les dettes de Pyrault, son prédécesseur, secourut les malheureux Français venus de l'Inde, envoya, à ses frais, des vivres à la colonie de Mahé, rendit de grands services aux missions d'Hispahan, de Bassora et de Bagdad, et fut en récompense, créé, par le pape Clément XIV, chev. de l'Éperon-d'Or. Lors de la prise de Bassora par Sadek-Khan, frère du régent de Perse, il sut maintenir la tranquillité des Français, protégea la liberté des habitants et sauva la vie au gouvern. turk; mais, obligé de quitter une ville successivement livrée à tous les fléaux, il se détermina à passer en France, arriva au mois de déc. 1780, et fut accueilli à la cour avec beaucoup de distinct. Sa parenté avec le célèbre écriv. qui venait d'être enlevé aux lettres, son costume oriental et celui de sa femme qui l'avait suivi dans ce voyage, attirèrent sur lui l'attention générale, et le firent rechercher dans tous les cercles. Étant reparti en 1782, il fut chargé des consulats réunis de Bassora et de Bagdad, et donna de nouv. les plus grandes marques de zèle dans ces doubles fonctions que les événem. de la révolution n'interrompirent pas. Mais l'invasion de l'Égypte ayant allumé la guerre, en 1798, entre la France et la Porte othomane, Rousseau, ne voulant point désavouer sa patrie adoptive, fut retenu pendant 11 mois dans la plus dure captivité. Nommé en 1802, par le gouvernem. consulaire, agent-gén. et diplomate à Bagdad, il ouvrit, en 1804, des communicat. avec la Perse, et prépara à la cour de Téhéran la mission de MM. Jaubert et Romieu. Il mourut en 1808, doyen des consuls au Levant. On lui doit divers *Mém. sur le commerce du golfe Persique et de Bassora, sur la peste de cette ville, et sur sa prise par les Persans, sur les révolut. de Perse, les Wahabis*, etc. Son fils a publ. son *Éloge historique*, 1810, in-8, dans leq. il cite dix-sept autres de ses ouvr. restés MSs. : on y remarque une *Traduction des chefs-d'œuvre de Racine*, en arménien.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste-Louis-Xavier), fils du précédent, naquit en décembre 1780 sur le coche d'Auxerre, pendant un voyage que son père et sa mère faisaient à Paris, où il fut baptisé. Il était encore au berceau lorsque son père l'emmena dans le Levant. C'est à Bagdad et à Bassora qu'il fit lui-même son éducat. Il fut nommé consul de France à Bassora en 1805, puis second secrétaire de l'ambassade franç. à Teheran en 1807. L'ann. suivante, consul-général à Halep, il fut appelé en 1814 avec le même titre à la résidence de Bagdad, et en 1824 nommé consul-général à Tripoli. Dans ce nouveau poste il eut l'occasion de montrer une gr. fermeté, et s'y maintint jusqu'à sa mort en 1831. Correspondant de l'acad. des inscript. et de l'acad. de Marseille, il s'est constamm. occupé des progrès de la géographie de l'Orient, et a publ. plusieurs. ouvr. parmi lesq. on distingue : *Descript. du pachalick de Bagdad*, suivie d'une *Notice sur les Wahabis*, Paris, 1809, in-8. — *Mélanges d'hist. et de littérature*, 1817, in-8. — *Notice histor. sur la Perse ancienne et moderne*, 1818, in-8. —*Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme*, 1818, in-8. Il a laissé, sous le titre d'*Encyclopédie orientale*, un dictionnaire qui devait comprendre l'histoire, la mythologie, la géographie et la littérature des divers peuples, tant anc. que modernes, de l'Asie et de l'Afrique. La mort de l'auteur ne lui a pas permis de la terminer.

ROUSSEAU (Jean), sénat. sous Napoléon, né en 1740 à Vitri-les-Reims, était fils d'un riche vigneron. Ayant terminé ses études, il entra dans la congrégat. de l'Oratoire, et fut ensuite chargé de quelq. éducat. particulières. Il travailla quelq. temps au journal de Genève, et rédigea le discours préliminaire du *Résumé général des cahiers des divers bailliages*, 1789, 3 vol. in-8. Député suppléant de Paris à la convention en 1792, il n'y prit séance qu'après le procès de Louis XVI. Étant passé au conseil des anciens, il combattit les élect. de St-Domingue, appuya, en 1797, la résolut. contre les nobles, et fit insérer dans le *Moniteur* une *lettre*, où il prétendait démontrer l'intelligence qui avait existé entre les chefs de l'émigration et les révolutionn. S'étant prononcé en faveur du 18 brum., il devint successivem. sénat., comte et commandeur de la Lég.-d'Honn., et mourut à Châtillon, près Paris, en 1813, à l'âge de 73 ans.

ROUSSEAU (Samuel), imprimeur et compilat., mort à Londres en 1820, était, dit-on, neveu de Jean-Jacques. D'abord employé par l'éditeur du *Gentleman's magazine* (Nichols) à recueillir des

inscript. et autres monum. d'antiquité, il travailla ensuite comme ouvrier imprimeur, dans le même temps qu'il se livrait avec succès à l'étude de plus. langues orientales. Il essaya d'élever une imprimerie; mais n'ayant point réussi dans cette entreprise, il fut réduit à demeurer comme compilat. aux gages des libraires, et publia un certain nombre d'ouvr. sans y mettre son nom. Nous citerons de lui : *Fleurs de littérature persane*, avec une trad. anglaise, 1801, in-4.—*Dictionnaire de la loi mahométane*, etc., en anglais, Londres, 1802, in-12. —*Persian ad english vocabulary*, 1802, in-8.— *The Book of Knowledge*, etc., 1803, in-4.—*An essay on punctuation*, 1813, 1815, 1818, in-12, plagiat du traité de Robertson sur la même matière.

ROUSSEAU DE RIMOGNE (JEAN-LOUIS), né en 1720 dans les Pays-Bas, mort à Rimogne en 1788, possédait une connaissance approfondie de l'exploitation des mines, et mérita par ses services d'être nommé baron du St-empire. Après de nombreuses recherches sur les houillères dans la province du Forez et dans le comté de Namur, il acquit en 1779 l'ardoisière de Rimogne, en Champagne, qui était sur le point d'être abandonnée, et y fit de telles améliorations, que cet établissem., dirigé depuis par ses fils, est devenu l'un des plus précieux en ce genre.

ROUSSEAU DE LA COMBE. — V. LACOMBE.

ROUSSEL (GUILLAUME), bénédictin de la congrégation de St-Maur, mort à Argenteuil en 1717, à l'âge de 59 ans, a publié une traduct. française des *Lettres de St Jérôme*, réimpr. en 1713, 3 vol. in-8; et un *Éloge* du P. Mabillon. Il se proposait d'écrire *l'Hist. littér. de la France*, et avait déjà rassemblé quelq. matériaux, qui furent réunis par D. Rivet.

ROUSSEL (PIERRE), médecin-philosophe, né en 1742 à Dax, dans les Landes, mort à Châteaudun en 1802, fut reçu doct. à Montpellier, et vint ensuite à Paris, où il se lia de la plus étroite amitié avec Bordeu. Il pratiqua pendant quelque temps la médecine avec succès; mais doué d'une sensibilité beaucoup trop vive, il renonça à l'exercice de son art pour se livrer tout entier à la théorie, et composa divers ouvr., où l'on remarque un vrai talent d'observat. et toutes les qualités d'un excellent écrivain. Indifférent à la gloire littér. comme à la fortune, Roussel se dérobait aux éloges et ne cherchait que la retraite. Il fut comparé à La Fontaine, dont il avait, dit Alibert, l'ingénuité, la bonhomie, la grâce, la paresse, les distractions, la galanterie et l'innocente malice. Outre un grand nombre d'articles dans le *Journal des beaux-arts*, la *Clef du cabinet des souverains*, le *Journal des savants*, etc., on a de lui : *Éloge de Bordeu*, in-8, réimpr. à la tête de l'ouvr. de ce sav. praticien *sur les maladies chroniq.* — *Système physique et moral de la femme*, Paris, 1775, 1783, in-12 : ce livre, souvent réimpr. et trad. en allem., est le principal titre de Roussel à la célébrité. L'édit. la plus récente est celle de Paris, 1820, in-8. Celles qui ont été publ. depuis la mort de l'auteur sont précédées de son *Éloge* par Alibert, et de son portrait en médaillon couronné par des femmes. On y a réuni la première partie du *Système physique et moral de l'homme*, la seule que Roussel ait composée; un *Essai sur la sensibilité*; une *Notice sur Mme Helvétius*; *Doutes historiques sur Sapho*, et une *Note sur les sympathies*, qu'il avait rédigée à l'occasion des *Lettres* de Mme de Condorcet sur le même sujet. Roussel avait profondém. médité les écrits de Stahl sur la médec., et se proposait d'en donner un extrait. Ce trav., qui reste à faire, aurait un vernis de nouveauté que peu de personnes soupçonnent.

ROUSSEL (PIERRE-JOSEPH-ALEXIS), né à Épinal vers 1750, mort à Paris en 1815, fut d'abord avocat, puis commis principal de la gr. chancellerie de la Légion-d'Honneur. On a de lui : *Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, Paris, 1793, 2 vol. in-8; plus. fois réimpr. — *Correspondance amoureuse de Fabre-d'Églantine*, 1796, 3 vol. in-12.— *Correspondance de L.-P.-J. d'Orléans*, 1800, in-8 ou 2 vol. in-18. — *Le Château des Tuileries, ou Récit de ce qui s'est passé dans l'intérieur de ce palais depuis sa construct. jusqu'au* 18 *brumaire de l'an VIII*, 1802, 2 vol. in-8, ouvr. plein de détails romanesq. — *Correspondance secrète de plus. personnages illustres à la fin du* 18e *S.*, 1802, in-8. — *Annales du crime et de l'innocence, ou Choix des causes célèbres, anc. et modernes, réduites aux faits historiques* (avec Plancher-Valcour), 1813, 20 tom. in-12; et plus. ouvr. restés MSs. parmi lesquels on cite des *Mémoires de Louis XVI*, en 3 vol. in-8.

ROUSSELET (GILLE), célèbre graveur au burin, né à Paris en 1614, se forma sur la manière de Corneille Bloemaert, et le surpassa même quelquefois. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite surtout : *la Sainte famille; la Victoire de St Michel sur Satan*, d'après Raphaël; *Éliézer abordant Rebecca; Moïse échappé à la mort*, d'après le Poussin; *l'Annonciation; Quatre travaux d'Hercule; David terrassant Goliath*, d'après le Guide; *le Christ au tombeau*, d'après le Titien; un autre *Christ*, d'après Lebrun. Hubert et Rost, dans leur *Manuel des amateurs de l'art*, ont donné une liste des ouvr. les plus remarquables de Rousselet, dont on fait monter l'œuvre à plus de 334 pièces. Cet artiste mourut en 1686.

ROUSSELET (GEORGE-ÉTIENNE), jésuite, né à Vesoul en 1582, mort à Valence, dans le Dauphiné, en 1634, s'est distingué dans l'enseignement et la prédication, et a laissé : *les Lys sacrés, ou Parallèle du lys de St Louis et des autres rois de France*, Lyon, 1631, in-4.—ROUSSELET (François), médec.-alchimiste, de la même famille, a publié : *la Chrysospagirie, ou de l'Usage et vertu de l'or*, Lyon, 1582, in-8. Lenglet-Dufresnoy fait mention de cet ouvrage, devenu très rare, dans la *Bibliothèque des alchimistes*.— ROUSSELET (Claude-François), augustin réformé, né à Pesmes, bailliage de Gray, en 1725, mort à Besançon en 1807, fut l'un des prem. membres de la société d'émulation de Bourg, où il lut plus. morceaux qui font hon-

neur à son érudition. On cite de lui un ouvr. de peu d'étendue, mais plein de recherches curieuses, intit. : *Histoire et description de l'église royale de Brou, élevée à Bourg-en-Bresse, par Marguerite d'Autriche, entre les années* 1511 *et* 1536, Paris, 1767; Lyon, 1788, in-12; 3e édition, 1828, in-12, avec une lithographie.

ROUSSET (François), médecin de la faculté de Montpellier, fut attaché au prince de Savoie, et obtint le titre de médecin du roi. Doué d'une grande sagacité chirurgicale, il fit d'utiles observations, et imagina un des procédés les plus méthodiques et les plus ingénieux pour exécuter l'opération de la taille hypogastrique. On a de lui : *Traité nouveau de l'hystérotomotokie ou enfantement césarien*, Paris, 1581, in-8 : cet ouvr., plus. fois réimpr., fut trad. en latin par G. Bauhin. Cet ouvrage fit du bruit et méritait d'en faire. Rousset doit être regardé comme le prem. qui ait tenté l'opérat. césarienne, du moins sur les femmes vivantes (*v.* l'*Hist. de la faculté de Montpellier*, par Astruc).—*Brevis apologia pro partu cœsareo in dicacis cujusdam chirurguli theatralem intestivam*, ib., 1598, in-8.

ROUSSET DE MISSY (Jean), publiciste et compilateur, membre des acad. de Berlin et de Pétersbourg, naquit à Laon en 1686. Ayant partagé les malheurs de sa famille, persécutée lors de la révocation de l'édit de Nantes, il fut obligé d'aller chercher, à 18 ans, un asile en Hollande; il y prit du service dans la compagnie des cadets français à la suite des gardes des états-génér., et se distingua notamment à la bataille de Malplaquet. S'étant dégoûté de la carrière des armes, il ouvrit à La Haye, pour la jeune noblesse, une école qu'il dirigea long-temps avec succès, et devint propriétaire du *Mercure historiq. et politiq.*, auquel il donna une grande vogue par les traits satiriques qu'il y lança contre le ministère français, s'associa pour la rédaction de ce journal plus. réfugiés, entre autres La Barre de Beaumarchais, auquel il rendit d'importants services, que celui-ci ne paya dans la suite que par des injures. Cependant Rousset ne s'occupait pas exclusivem. de son journal; plus. ouvr. qu'il publia étendirent sa réputat. en Allemagne et dans le Nord. Ses *mém.* sur la vie de Pierre-le-Grand lui valurent même de la cour de Russie le titre de conseiller de chancellerie impériale. Naturalisé en Hollande, et voulant y prendre part aux affaires publiques, Rousset embrassa la cause du prince d'Orange, et publia divers pamphlets contre les magistrats, qui le firent arrêter; mais cette disgrâce ne fut que passagère. Rendu peu de temps après à la liberté par le prince dont il s'était montré le plus chaud partisan, et qui venait d'être proclamé stathouder, Rousset fut nommé son historiographe et conseiller extraordin. Il eût pu jouir paisiblement de ces faveurs, si un esprit naturellement frondeur et turbulent ne l'eût fait se jeter dans une nouvelle faction, connue sous le nom de *doelisten*, qui s'était établie pour demander la réforme des abus. Ayant échoué dans sa folle entreprise, et poursuivi par la colère du prince, son bienfaiteur, Rousset fut obligé de fuir à Bruxelles, où l'on croit qu'il mourut en 1762. Indépendamm. de la part qu'il prit au *Mercure historique* et à d'autres feuilles périodiq., on a de lui : *Descript. géographique, historique et politique du roy. de Sardaigne*, 1718, in-12.—*Histoire publique et secrète de la cour de Madrid depuis l'avénement de Philippe V à la couronne*, 1719, in-12.—*Histoire du cardinal Alberoni*, trad. de l'espagnol, 1719, in-8; 1720, 2 vol. in-12. — *Histoire du prince Eugène, du duc de Marlborough et du prince d'Orange*, 1729, 1747, 3 vol. in-fol.; le prem. vol. avait été publié en 1725 par J. Dumont : cet ouvr., amèrement critiqué par le prince de Ligne, n'est guère recherché que pour les plans et les estampes. —*Mém. du règne de Pierre-le-Grand*, par Iwan Nestesuranoj (anagr. de Jean Rousset), 1725; Amsterd., 1728 et 1740, 5 vol. in-12 : cette 3e édit. est augm. des *Mémoires du règne de l'impératrice Catherine*, impr. séparém. en 1727 et 1729. — *Recueil historique d'actes, négociations, mémoires et traités de paix*, depuis la paix d'Utrecht jusqu'au second congrès de Cambrai (1748), La Haye, 1728-52, 25 vol. in-12. — *Les intérêts présents des puissances de l'Europe*, 1733-35, 4 vol. in-4; réimpr. à Trévoux, 1734 et suiv., 17 vol. in-12. — *Hist. de la success. aux duchés de Clèves, Berg et Juliers*, etc., Amst., 1738, 2 vol. in-8. — *Supplément au corps diplomatique* de J. Dumont, avec le *Cérémonial des cours de l'Europe*, 1739, 5 vol. in-fol. — *Mémoires instructifs sur la vacance du trône impérial, sur les droits des électeurs*, etc., sous le nom supposé de baron de D....., Amsterd., 1745, 2 vol. in-8. — *Histoire des guerres entre les maisons de France et d'Autriche*, avec des remarques, 1742; nouv. édit., 1748, 4 vol. in-12 : Rousset donne comme l'aut. de cet ouvr. un moine de l'abbaye de St-Hubert, nommé Saumery, qui fut pendu à Liége. — *Déduction des droits de la maison électorale de Bavière aux roy. de Hongrie et de Bohême, à l'archid. d'Autriche*, etc, La Haye, 1743, 2 vol. in-12. — *Le chevalier de St-George réhabilité dans la qualité de Jacques III*, Amsterd, 1745, in-8. — *Mémoires sur le rang et la préséance des souverains de l'Europe et de leurs ministres*, 1747, in-4. — *Relation historique de la grande révolution arrivée dans la république des Provinces-Unies, en* 1747, *avec une généalogie des diverses branches de la maison de Nassau*, S. D. Rousset a été en outre l'édit. d'un gr. nombre d'ouvr. qu'il serait trop long de citer.

ROUSSIER (Pierre-Joseph), né à Marseille en 1716, mort vers 1790 à Écouis, où il était chanoine, a laissé quelques ouvr. de musique, qui n'ont de prix aux yeux des gens de l'art que parce qu'on y trouve toutes faites des recherches qui demanderaient beaucoup de temps et de peine. Tel est entre autres son *Mémoire sur la musique des anciens*, 1770, in-4.

ROUSSY (Jean de), de l'acad. de la Rochelle et aumônier de la cathédrale de cette ville, a publié : *Aurélia, ou Orléans délivré*, poème latin, trad.

en français, 1738, in-12. — *Le Cantique des cantiques, Idylle prophétique, Psaume XLIV, et la célèbre prophétie d'Emmanuel, fils de la Vierge, aux chapitres VII, VIII et IX d'Isaïe, interprétés sur l'hébreu dans le sens littéral*, La Rochelle, 1747, in-8. La prem. de ces productions, écrite en prose poétique, et non en vers, comme l'a dit, par erreur, Lenglet-Dufresnoy, est devenue fort rare, parce que l'auteur, voué dans sa vieillesse à la plus haute dévotion, eut des scrupules sur les tableaux qu'il y avait tracés, et en fit acheter tous les exemplaires pour les livrer aux flammes. Né à Vigan, il mourut à La Rochelle en 1777, âgé de 72 ans.

ROUSTAM-PACHA, était fils d'un paysan, et s'éleva, par son seul mérite, à la dignité de grand-visyr de Soliman-le-Grand, dont il épousa la fille. Son zèle, son habileté, dans le gouvernem. de l'état, lui donnèrent une autorité sans bornes; mais il souilla sa gloire en se liguant avec la perfide Roxelane, sa belle-mère, contre le prince Mustapha, et ne craignit point de tremper ses mains dans le sang de ce héros si digne du trône et de l'amour des peuples (*v.* MUSTAPHA). Ce crime atroce, dont Soleyman ne fut que l'instrument aveugle, causa la retraite momentanée du grand-visir; mais cette courte disgrâce, qu'il avait, dit-on, conseillée, loin d'affaiblir sa puissance, ne fit que l'augmenter, et lui donner sur son maître un nouvel ascendant. Il mourut vers 1560, et eut pour succes. Aly-Pacha.

ROUSTAN (ANTOINE-JACQUES), ministre protestant, mort en 1808 à Genève, où il était né en 1734, fut successivem. régent d'une des prem. classes du collége de cette ville, pasteur de l'église helvétiq. à Londres, et s'acquitta de ces diverses fonctions avec autant de zèle que de capacité. On a de lui : *Défense du christianisme considéré du côté politique*, où il réfute quelques paradoxes du *Contrat social* de J.-J. Rousseau, dont il était néanmoins le sincère admirateur et l'ami. — *Discours sur les moyens de réformer les mœurs.* — *Examen des quatre beaux Siècles de Voltaire.* — *Dialogue entre Brutus et César aux Champs-Élysées* : ces quatre opuscules furent réunis, en 1764, sous le titre d'*Offrande aux autels et à la patrie.* — *L'Impie démasqué.* — *Lettres sur l'état présent du christianisme*, Londres, 1768. — *Réponse aux difficultés d'un déiste*, ibid., 1772. — *Examen critique de la seconde partie de la profession de foi du vicaire Savoyard*, ouvr. publié en 1776 : ce fut surtout à cause de cet examen que Rousseau fut persifflé par Voltaire dans ses *Remontrances des pasteurs du Gévaudan.* — *Catéchisme raisonné de la relig. chrétienne*, 1783, in-8. — *Abrégé de l'histoire universelle*, 1776, 9 vol. in-8 ou in-12.

ROUSTEM, héros fam. dans les annales poétiques de la Perse, mais qui paraît avoir été confondu avec divers personnages du même nom, vivait, selon l'opinion la plus généralem. adoptée, au 6[e] S. de notre ère, dans la province de la Perse-Orientale nommée Sedjestan, dont il était seigneur, et fut vainqueur d'Isfendiar, héritier de la couronne, qui voulait le forcer d'embrasser la doctrine de Zoroastre. Roustem conserva l'indépendance de ses états; mais ayant entrepris une expédition contre l'Inde, il y périt victime de la perfidie d'un de ses frères, nommé Scheghad, et le roi de Perse vengea alors sur sa famille la mort d'Isfendiar, non moins illustre que Roustem, dans les souvenirs héroïq. des Persans.

ROUSTEM, général persan, gouvern. de l'Atropatène ou Aderbadagan, au 7[e] S. de notre ère, fut l'un des dern. défenseurs de l'indépendance de son pays. Fils de Feroukhzad, gouvern. du Khoraçan, qu'Arzoumidokht, fille de Chosroès II, fit périr, quoiqu'elle lui dût la couronne, il s'arma pour venger le meurtre de son père, détrôna Arzoumidokht, lui fit donner la mort, appela à l'empire le prince Feroukhzad, et le remplaça peu de jours après par Iezdedjerd III, le dernier des rois de la race des Sassanides qui ait occupé le trône de Perse. Roustem jouit sous ce prince de la plus haute faveur et la justifia par sa fidélité et ses nobles efforts pour le salut de sa patrie; mais n'ayant pu parvenir à la sauver du joug des Arabes, il périt les armes à la main, en 1636, dans les champs de Kadesiah, où sa valeur avait long-temps disputé la victoire, et la Perse fut alors pour jamais asservie.

ROUSTEM BEYG, 5[e] prince de la dynastie turcomane d'Akkoïounlou, ou du Mouton-Blanc, était fils de Maksoud-Beyg, petit-fils d'Ouzoun-Haçan. S'étant joint à quelq. princes de sa famille contre Baïsangar, son cousin, il le chassa du trône de Perse l'an 896 de l'hég. (1491 de J.-C.), et se montra digne de régner par sa valeur et ses talents; mais attaqué en 902 (1496) par Ahmed, qui voulait à son tour s'emparer de la couronne, il succomba par la trahison d'une partie de son armée, et fut mis à mort par ordre du vainqueur.

ROUTH (BERNARD), jésuite irlandais, né en 1695, vint fort jeune en France, et y publia divers ouvr. qui annoncent un critique judicieux et un savant distingué. Étant passé dans les Pays-Bas après la suppression des jésuites, il y devint confesseur de la princesse Charlotte de Lorraine, et mourut à Mons en 1768. On a prétendu que le P. Routh et le P. Castel, son confrère, appelés en 1755 auprès de Montesquieu, pour lui offrir les dern. consolat. de la relig., avaient voulu, après sa mort, s'emparer de ses MSs.; mais ce fait a été formellem. démenti par Suard, qui assista aux dern. moments de l'illustre aut. de *l'Esprit des lois*. On a du P. Routh : *Vers sur le mariage du roi* (Louis XV), 1725. — *Lettres critiques sur les voyages de Cyrus*, par Ramsay, 1728, in-12. — *Relat. fidèle des troubles arrivés dans l'empire de Pluton, au sujet de l'histoire de Sethos, en quatre lettres écrites des Champs-Élysées à l'abbé Terrasson*, Amsterd., 1731, in-12. — *Lettres critiq. sur le Paradis perdu et reconquis de Milton*, Paris, 1731, in-12 : elles ont été reproduites à la suite de la traduct. du *Paradis perdu* de Dupré de Saint-Maur, édit. de 1765. — *Recherches sur la manière d'inhumer des anciens, à l'occasion des tombeaux de Civaux en Poitou*, Poitiers, 1738,

in-12, rare. A la suite de cet ouvr. on trouve des observations sur le *Campus vocladensis*. L'auteur a été en outre l'un des princip. rédact. du *Journal de Trévoux*, de 1739-43, et a donné le 21e vol. de l'*Histoire romaine* des PP. Catrou et Rouillé. Routh se proposait de terminer cet ouvr., mais d'autres occupat. l'en empêchèrent. Le vol. qu'il publia, en 1748, contient le règne de Caligula et une partie de celui de Claude.

ROUX (Augustin), médec. distingué, né à Bordeaux en 1726, de parents peu aisés, se livra à l'étude de la médecine malgré toutes les difficultés de sa position, et mérita par ses courageux efforts l'estime et la protect. de ses profess., notamm. du doct. Barbot, qui lui prêta en 1756 la somme nécessaire pour se faire recevoir docteur. Recommandé par Montesquieu, Roux vint cette même année à Paris, où il fut chargé de l'éducation de M. d'Héricourt, depuis conseiller au parlement, et se lia avec les savants les plus distingués. Les devoirs de sa place ne l'empêchèrent pas de se livrer à des trav. propres à le faire connaître. Ayant appris l'anglais, il coopéra à la trad. des *Transact. philosophiq.*, concourut, avec Morin, à la rédact. des *Annales typographiq.*, dont il devint ensuite propriétaire, fut reçu doct. de la faculté de Paris en 1760 et succéda en 1762 à van der Monde, dans la rédact. du *Journal de médecine*, auquel il sut donner un intérêt et une importance que cette feuille n'avait point eus jusqu'alors. Lié avec le baron d'Holbach, Roux fut attaché, sur sa présentation, à la manufacture des glaces de St-Gobin, et rendit de grands services à cet établissem.; mais obligé de le quitter pour se soustraire à diverses contrariétés qu'on lui suscita, il revint à Paris, fut pourvu, en 1771, de la chaire de chimie qui venait d'être créée à la faculté de médecine, et la remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1776. Outre les travaux déjà cités, on a de lui une traduct. de l'*Essai* de Whyts *sur la vertu de l'eau de chaux pour la guérison de la pierre*.—Avec le baron d'Holbach : *Recueil des mémoires les plus intéressants de chimie et d'histoire naturelle, contenus dans les actes de l'acad. d'Upsal et dans les Mémoires de l'acad. de Stockholm*, 1764, 2 vol. in-12. — Seul : *Essai sur les fièvres*, de Huxham, 1765, in-8. — *Recherches historiques et critiques sur les différents moyens employés pour refroidir les liqueurs*, Paris, 1758, in-12. Roux a eu part à la traduct. de l'*Embryologie sacrée* (v. Cangiamila), et à celle des *OEuvres* de Henckel, auxq. il a joint le *Tableau de l'analyse végétale*, extrait des leçons de Rouelle. On a encore de lui : *Nouvelle encyclopédie portative, ou Tableau génér. des connaissances humaines*, 1766, 2 vol. in-8, et il a laissé MS. une trad. des *Leçons de chimie médicale et pharmaceutique* de Lewis, d'après celle de Newmann. *L'Éloge de Roux*, par Darcet, parut dans le *Journal de médecine*, janv. 1777, et il a été tiré à part à un très grand nombre d'exemplaires.

ROUX (Jacques), membre de la commune de Paris, était, avant la révolution, prêtre, habitué dans la paroisse de St-Nicolas. Ayant embrassé les principes de la démagogie, il en devint le plus ardent apologiste, se fit l'un des auxiliaires de Marat, et mérita, par l'exaltat. de sa haine pour la royauté, d'être désigné l'un des commissaires chargés de la police du Temple. Il fit souffrir à Louis XVI et à sa famille toutes sortes de cruautés. Un jour l'infortuné monarque, tourmenté par un violent mal de dents, le priait de lui faire venir un dentiste. « Ce n'est pas la peine, répondit le farouche gardien, en lui faisant un geste qui indiquait le supplice de la guillotine, dans peu vos dents seront réparées. » Ayant brigué l'affreuse mission de conduire le roi à l'échafaud, Roux refusa de se charger d'un paquet que ce prince adressait à la convention, et vint se vanter de *n'avoir pas quitté Capet des yeux jusqu'à ce qu'il eût vu tomber sa tête*..... Marat ayant excité le peuple à piller les magasins d'épiceries, Roux dirigea les excès du 25 février 1793; mais il fut censuré par la section des Gravilliers, dont il faisait partie, et se vit chasser de la barre de la convention, où ses principes avaient indigné jusqu'à Robespierre. Dénoncé pour de nouveaux crimes, il fut traduit devant le tribunal de police correctionnelle, qui se déclara incompétent, et le renvoya au tribunal révolutionn., où il fut condamné à mort le 15 janvier 1794. Lorsque ce misérable eut entendu son arrêt, il se frappa de cinq coups de couteau, et fut transporté baigné de sang à Bicêtre, où il expira. — Un autre prêtre du même nom (Louis), député de la Haute-Marne à la convention, donna dans les mêmes excès; atteint en 1815 par la loi contre les régicides, il mourut à Huy en 1817, après avoir publ. la rétractat. de ses erreurs.

ROUX-FAZILLAC (Pierre), conventionnel, était chev. de St-Louis avant la révolution. Nommé administrateur du département de la Dordogne, il fut ensuite élu à l'assemblée législative et à la convention. Dans ces deux assemblées, il fit plus. rapports sur l'éducat., sur les postes et sur l'état des armées. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort. Envoyé en mission dans son départem., il en devint administrateur sous le gouvernement directorial. Destitué en l'an VI, il fut plus tard chef de divis. au ministère de l'intérieur, et se retira ensuite des affaires. Il vécut à Périgueux dans l'obscurité jusqu'en 1816, qu'il fut atteint par la loi contre les régicides. Il se réfugia en Suisse, ne rentra en France qu'après la révolution de juillet, et mourut à Nanterre près de Paris en 1833. Roux-Fazillac a publ. : *Recherches historiques sur l'homme au masque de fer, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier*, 1801. — *Histoire de la guerre d'Allemagne pendant les années 1756 et suiv., entre le roi de Prusse et l'impératrice d'Allemagne et ses alliés*, 1803, 2 vol. in-8. Cet ouvrage a été en partie traduit de l'anglais, et en partie composé sur la correspondance des officiers français qui ont fait la guerre de la succession.

ROUYER (Claude-Marie), juriscons., né vers 1745 à Paris, où il mourut en 1810, est aut. d'un

assez gr. nombre d'écrits, dont on trouve les titres dans la *France littéraire* de Querard. Les princip. sont : *Coutumes générales et locales du pays et duché de Bourbonnais, commentées et expliquées*, Moulins, 1779, in-4. — *Recueil de pensées sur la morale, la religion, la politique*, 1802, in-8. — *Bréviaire à l'usage de tous les peuples*, etc., *suivi d'un projet de constitution*, ouvr. anonyme, 1814, in-8. — *Coup-d'œil sur l'acte additionnel aux constitutions de l'empire*, etc., 1815, in-8. — *Essai sur les moyens de réunir tous les esprits*, etc., 1815 (oct.), in-8.

ROUZET (Franç.-Léon), médecin, né en 1795 à Toulouse, resta de bonne heure orphelin, et dut au généreux intérêt d'un ami de sa famille l'éducation qu'il reçut. Se voyant à la veille d'être enlevé aux études médicin. par la conscription, il sollicita l'emploi de chirurgien-aide-major, fit en cette qualité les campagnes de 1812 et 1813, puis reparut aux écoles à la paix, et en 1818 vint prendre le bonnet de docteur à Montpellier. Il ouvrit ensuite dans cette ville un cours d'anat. pathologique, vint bientôt après fonder à Paris un journal qui, sous le titre de *Revue médicale*, eut pour but primitif de relever la gloire de l'école de Montpellier, et de discuter les nouvelles doctrines physiol. du doct. Broussais. Déjà le talent et l'activité de Rouzet commençaient à donner un certain crédit à la *Revue médicale*; ce journal, destiné à régulariser les théories, et à conduire par un sage éclectisme à la recherche de vérités nouvelles, était devenu le centre de réunion d'un certain nombre de méd.-philosophes, lorsque son princip. fondat. fut forcé, par les préludes d'une maladie de poitrine, à en abandonner la direction. Il succomba à la fleur de l'âge le 10 août 1824. Son *Éloge histor.*, par M. Berard, 1824, in-8 de 25 pag., est impr. dans la *Revue médicale*, où Rouzet eut pour continuat. le doct. Dupot, son ami. Outre ses *Recherches et Observations sur le cancer*, 1818, in-8, un *Éloge de Lapeyronie*, qui obtint l'accessit au concours proposé par la société de médec. pratique de Montpellier, mais qui n'a pas été impr., on cite de Rouzet deux *Traités* et une *Hist.* philos. de la médecine, laissés imparfaits. Il publia simultaném. l'année de sa mort deux éditions annotées de la *Doctrine générale des maladies chroniques*, etc., de Dumas (2 vol. in-8); et des *Consultations et Observations* (inédites), du même, in-8 : le prem. de ces ouvr. est accomp. d'un disc. préliminaire de l'éditeur. — Rouzet de Folmon (Jacques-Marie), oncle du précéd., né en 1743 à Toulouse, était avocat dans cette ville avant la révolution, il fut nommé successivem. député à l'assemblée *législative*, command. des gardes nationales du Midi, et membre de la convention, où il vota, dans le procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. Étranger aux violences révolutionnaires, Rouzet osa s'établir le défenseur de ceux qu'on proscrivait, et arracha plus. victimes à l'échafaud. Ce fut lui qui, après le 9 therm., obtint que la duchesse d'Orléans fût transférée de la prison du Luxembourg dans une maison de santé. Ayant suivi cette princesse en Espagne, il fut honoré de toute sa confiance, et lui resta attaché jusqu'à sa mort, en 1820. Il est auteur d'un ouvrage *sur les domaines de la couronne*, impr. en 1787, et de l'*Explication de l'énigme du roman intitulé :* Histoire de la conjurat. de L.-P.-J. d'Orléans, Veredisthad (Paris), sans date, 4 vol. in-8 : cet ouvr., très rare, a été impr. aux frais de Mme la duch. d'Orléans; mais il n'a point été mis en vente.

ROVÈRE (Jean de La), prince de Sinigaglia et de Mondavio, préfet de Rome, était fils d'un pêcheur de Savone, dont le frère fut élevé au pontificat, en 1471, sous le nom de Sixte IV. Tiré de l'obscurité par son oncle, il épousa la fille de Frédéric, duc d'Urbin, et mourut sans avoir fait parler de lui, mais laissant un fils qui donna plus d'éclat à son nom. — Rovère (Franç.-Marie Ier de La), fils du précéd., succéda en 1508 à Gui d'Ubaldo, son oncle maternel, dans le duché d'Urbin, et se distingua par ses talents militaires et son goût pour les lettres, qu'il se plut à propager dans ses états. Chargé du commandem. de l'armée que son oncle, le pape Jules II, envoyait contre les Vénitiens, le duc d'Urbin se signala par diverses conquêtes; mais l'armée pontificale ayant ensuite éprouvé quelques revers, François de' Alidosi, card. de Pavie, en profita pour essayer de le perdre dans l'esprit de Jules II, et parvint en effet à le faire disgracier. Le duc se vengea de son ennemi en le poignardant, et subit un procès criminel qui le dépouilla de toutes ses dignités. Il rentra en grâce et reprit le commandem. de l'armée, avec laquelle il soumit toute la Romagne et une partie des états de Ferrare; mais Léon X, ayant succédé à Jules II, s'empara à son tour du duché d'Urbin et des seigneuries de Pesaro et de Sinigaglia pour en enrichir les Médicis, et le prince dépossédé fut obligé d'aller chercher un asile auprès du marquis de Mantoue, dont il avait épousé la fille, Léonore (ou Élisabeth) de Gonzague, aussi distinguée par l'étendue de son savoir que par ses grâces. Ce ne fut qu'en 1520, après la mort de Léon X, que le duc d'Urbin parvint à reconquérir ses états, dont il assura dès-lors l'indépendance et le bonheur. Ce prince mourut en 1538, et l'on crut assez généralement qu'il avait été empoisonné à la suggestion de Pierre-Louis Farnèse, fils du pape Paul III, qui prétendait au duché de Camerino. — Rovère (Gui d'Ubaldo II de La), duc d'Urbin, fils du précédent, ne se signala que par ses prodigalités et par son amour pour les plaisirs. Dépouillé par le St-siége du duché de Camerino, que sa première femme, Julie de Varno, lui avait apporté en dot, il ne sortit de son indolence que pour punir avec la plus grande sévérité ses sujets révoltés, et mourut en 1574, après avoir épousé en secondes noces Victoire, fille de Pierre-Louis Farnèse, soupçonné d'avoir fait empoisonner François-Marie Ier. — Rovère (François-Marie II de La), dernier duc d'Urbin, fils du précédent, hérita de sa faiblesse, mais se distingua du moins par son amour pour les sciences qu'il cultiva avec succès, et auxquelles il accorda une généreuse protection. Son règne n'offre

aucun événement remarquable, mais en revanche sa vie privée fut excessivement agitée par les désordres de son fils unique, Frédéric Ubaldo, qui se couvrit de honte aux yeux des peuples, et mourut en 1623, après avoir épousé Claude de Médicis, fille de Ferdinand Ier, qu'il laissa enceinte. Cette princesse mit au monde une fille qui fut exclue du duché d'Urbin, parce que son grand-père abdiqua en faveur du St-siége. Il ne tarda pas à se repentir de cet acte de faiblesse, arraché à sa vieillesse; mais il ne put s'en rétracter, et mourut en 1631, âgé de 82 ans, ne laissant à sa petite-fille que les biens particuliers de la maison de la Rovère. Ce prince est auteur de plus. ouvrages qui ont été impr., et ce fut à sa magnificence que le naturaliste Aldrovandi dut les moyens de former son magnifique musée.

ROVÈRE (Joseph-Stanislas), né vers 1748 à Bonnieux, village du comtat venaissin, était, dit-on, fils d'un riche aubergiste qui lui fit donner une éducat. soignée. Un esprit souple, adroit et ambitieux, le rendait propre à l'intrigue; mais trouvant son nom trop roturier pour réussir dans le monde, il se fit une généalogie, se présenta à Aix sous le nom de marquis de Fonvielle, acheta la charge de capitaine des gardes suisses du vice-légat d'Avignon, et la vendit bientôt après pour payer ses dettes. En 1789, il cabala pour se faire nommer député de la noblesse de Provence aux états-gén.; mais n'ayant pu réussir, il déserta le parti auquel il s'était d'abord attaché, et fut nommé lieut.-général de Jourdan, qui commandait l'armée vauclusienne, occupée à faire le siége de Carpentras. Rovère parut à la barre de l'assemblée législative pour y faire l'apologie du massacre de la Glacière, et ce fut à ses démarches que les assassins durent l'amnistie qui leur fut accordée. Enfin il vint à bout de se faire nommer député des Bouches-du-Rhône à la convention, où l'un de ses premiers actes fut de demander la mise en accusation du général Montesquiou. Dans le procès de Louis XVI, Rovère vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis, fut ensuite nommé membre du comité de sûreté générale, et prit part à la révolution du 31 mai. Envoyé en mission dans le Midi, il y organisa révolutionnairement, avec son collègue Poultier, le tribunal criminel du départ. de Vaucluse, voulut faire mettre en jugement une centaine de Marseillais faits prisonniers par les troupes républicaines, et, n'ayant pu parvenir à les faire condamner, il ordonna l'arrestat. de leur défenseur (M. Moureau), et l'envoya à Paris devant le tribunal révolutionn. Jusque-là zélé partisan de Robespierre, dès qu'il le vit abattu, Rovère devint son ennemi le plus acharné, et se prononça avec force contre les jacobins. Nommé secrét., puis président de la convention, il fit ensuite partie du conseil des anciens, où il se montra constamment en opposition avec le direct.; mais les nouvelles opinions qu'il manifestait ne pouvaient manquer de lui attirer beaucoup d'ennemis. Dénoncé comme provocat. des réactions qui avaient eu lieu à Lyon et dans le Midi, il fut accusé de s'être vendu aux puissances étrangères, et, sous ce prétexte, compris dans les proscript. du 18 fructidor. Déporté à la Guyane, il mourut en 1798, dans les déserts de Sinamari. — Son frère, Franç.-Régis Rovère, évêq. constitutionnel d'Avignon, est mort en 1820, dans un état de démence.

ROVIGO (Anne-Jean-Marie-René SAVARY, duc de), lieuten.-gén., né en 1774 au village de Marc, en Champagne, entra en 1790 sous-lieuten. dans le régiment de Royal-Normandie (cavalerie), et fut appelé en 1794 à l'état-major de l'armée du Rhin. Il se trouvait au passage de ce fleuve, sous les ordres de Moreau, et s'y distingua par sa bravoure. A la bataille de Friedberg, chargé de conduire la colonne de droite de notre infanterie, il tourna la gauche de l'ennemi, et contribua puisamment au succès de cette journée. L'ann. suivante, Desaix le mit à la tête des troupes de sa division, qui devait de nouveau tenter le passage du Rhin, et sa valeur fut récompensée par le grade de lieuten.-colonel. Il suivit Desaix en Égypte en qualité d'aide-de-camp, commanda les troupes de débarquement à Malte et à Alexandrie, et, de retour de cette expédition, l'accompagna en Italie avec le grade de colonel. Après la bataille de Marengo, le 1er consul le fit un de ses aides-de-camp. Il ne tarda pas à recevoir en outre le commandement d'une légion d'élite de la gendarmerie, destinée à la garde du consul. Nommé peu de temps après général, il fut envoyé en 1805 à l'empereur de Russie, avant et après la bataille d'Austerlitz. En 1806, il accompagna Napoléon en Prusse. Après la bataille d'Iéna, Savary, avec un corps de flanqueurs, fit capituler en rase campagne un régiment entier de hussards. L'emper. l'envoya de Berlin commander les troupes qui devaient entreprendre le siége de Hameln et Nienbourg, sur le Weser; il fit capituler ces deux places, et leurs garnisons, fortes de 3,000 hommes, se rendirent prisonnières. Cette expédit. terminée, Savary rejoignit l'empereur à Varsovie. Au mois de janvier 1807, lorsque se préparaient les mouvem. de l'armée pour la bataille d'Eylau, Napoléon lui donna le commandem. du 5e corps, à la place du général Lannes, atteint d'une grave indisposition. Après Eylau, l'armée russe s'étant portée sur Varsovie, pour intercepter les communications, Savary lui livra la bataille à Ostrolinka, le 16 févr. 1807, et la défit complétement. Cette action lui valut le gr. cordon de la Lég.-d'Honn. Au mois de juin suiv., l'emper. lui donna le commandem. d'une brigade d'infanterie de la garde à la tête de laq. il combattit à Heilsberg et à Friedland. Ce fut alors qu'il reçut le titre de duc de Rovigo, et le gouvernem. de la Vieille-Prusse. Après la paix de Tilsitt, le 8 juillet 1807, il fut envoyé à St-Pétersbourg; par suite des nouvelles liaisons formées entre la France et la Russie, cette dernière puissance déclara la guerre à la Suède et à l'Angleterre. Le duc de Rovigo, rappelé en 1808, fut envoyé en Espagne, où, après l'avénem. du roi Joseph, il commanda en chef les troupes franç., et présida la junte espagnole de Madrid. Après l'installation du nouveau souverain, il

rejoignit Napoléon, qu'il accompagna aux conférences d'Erfurt, retourna en Espagne avec lui, et en revint de même, pour l'ouverture de la campagne de 1809 contre l'Autriche. Les troupes autrichiennes avaient commencé les hostilités par une irrupt. en Bavière, et Napoléon, voulant se mettre en communication avec le corps de Davoust, que, par une fausse interprétat. de ses ordres, on avait laissé à Ratisbonne, chargea le duc de Rovigo de porter au maréchal des ordres d'où dépendait le succès de ses opérations, et la bataille d'Eckmühl fut gagnée. La paix de Vienne ayant ramené Rovigo à Paris en 1810, Napoléon lui confia le ministère de la police, qu'il remplit jusqu'au mois de mars 1814. Quelque active que fût sa surveillance, le complot du général Mallet, tramé dans l'intérieur des prisons, ne lui fut point connu. A 7 heures du matin, le duc de Rovigo fut arrêté dans son lit, et conduit à la prison de la Force, où sa détent. dura quelq. heures. En 1814, le duc de Rovigo fit partie du conseil de régence. Après l'abdicat. de l'emper., il vécut éloigné des affaires jusqu'au retour de l'île d'Elbe. Alors Napoléon le nomma pair de France, et prem. inspect. de la gendarmerie. Lorsq. Napoléon quitta Paris pour la dern. fois, le duc de Rovigo l'accompagna jusqu'à Rochefort, et même sur le *Bellérophon ;* mais on ne lui permit pas de le suivre à Ste-Hélène. Conduit par les Anglais à Malte, il parvint à s'évader, et se retira à Smyrne. Ayant appris qu'il avait été condamné à mort par un conseil de guerre à Paris, il se présenta devant ses juges en 1819 pour purger sa contumace, et, acquitté à l'unanimité le 27 déc. par le 1er conseil de guerre, il fut, par suite de ce jugem., rétabli dans ses grades et honneurs. Mis à la retraite, puis disgracié complétement, il obtint, à la fin de 1831, le commandement en chef de nos établissem. à Alger; mais une maladie cruelle le força de revenir à Paris, où il mourut au mois de juin 1833, à 59 ans. Le duc de Rovigo avait établi l'exercice du culte catholique à Alger, en lui concédant la plus belle mosquée. Un *Mémoire* publié par lui en 1824, sur la catastrophe du duc d'Enghien, a suscité d'autres écrits. Les *Mém. du duc de Rovigo pour servir à l'histoire de l'emper. Napoléon*, Paris, 1828, 2 vol. in-8, resteront, dans le grand nombre d'ouvr. de ce genre, comme l'un des plus curieux, sinon des plus sûrs à consulter.

ROVIRA DE BROCANDEL (Hippolyte), peintre espagnol, né en 1693 à Valence, où il mourut fou dans l'hôpital de la Miséricorde en 1765, a laissé un assez grand nombre de tableaux remarquables, parmi lesquels on cite surtout le *Médaillon de St François de Regis*, qu'il peignit pour l'église de St-Étienne de Séville.

ROWE (Nicolas), poète dramatiq. anglais, né en 1673 à Listle-Bedfort, fut créé poète lauréat à l'avénement de George Ier, et quelque temps après secrétaire du conseil du prince de Galles. Il mourut à Londres en 1718. On a de lui des tragéd., dont la plupart obtinrent un brillant succès. Ce sont : *la Belle-Mère ambitieuse, Tamerlan, la belle Pénitente, Ulysse, le Prosélyte royal, Jeanne Grey* et *Jeanne Shore : Calixte, ou la Belle pénitente*, imitée par Collardeau et depuis par Andrieux, fait partie, ainsi que *Jeanne Shore*, des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrang. Jeanne Shore*, a été imitée deux fois en franç., par M. Liadières, et peu de temps après par M. Népom. Lemercier. *Tamerlan* a été trad. par La Place, et la *Belle-Mère ambitieuse* par Mme Vasse, et ces trad. sont impr. dans le *Théâtre anglais*. Les *OEuvres* dramatiques de Rowe ont été recueillies à Londres en 1733, 3 vol. in-12. On lui doit encore une édit. des *OEuvres* de Shakespeare, avec la *Vie* de ce poète, ainsi qu'une trad. de la *Pharsale* de Lucain, et le poème de la *Callipédie* de Quillet.

ROWE (Thomas), littérat., que l'on croit de la même famille que le précéd., né à Londres en 1687, mort en 1715, était très versé dans l'histoire grecq. et romaine, et avait entrepris de donner une suite aux *Hommes illustres* de Plutarque. Les *Vies* qu'il a compos., publ. à Londres en 1728, in-8, sont celles d'Énée, de Tullus-Hostilius, d'Aristomène, de Tarquin-l'Ancien, de Luc.-Junius-Brutus, de Gélon, de Cyrus et de Jason. Elles ont été trad. en franç. par l'abbé Bellenger, et réunies à la version de Plutarque par Dacier, et aux édit. modernes de celle d'Amyot. Rowe s'est fait aussi de la réputat. comme poète. Ses meilleures pièces ont été recueillies avec les *OEuvres mêlées* de sa femme, Londres, 1739. — Rowe (Élisabeth Singer), femme du précéd., né en 1674 à Ilchester, dans le Sommersetshire, cultiva les lettres et les arts avec un égal succès, et joignit en même temps à une beauté parfaite toutes les vertus qui caractérisent la vraie piété. Restée veuve après cinq ans de la plus heureuse union, elle renonça au monde, où pourtant elle était généralem. admirée, pour se retirer dans le lieu de sa naissance, où elle mourut en 1737, vivement regrettée de ses amis et des indigents, dont elle était la bienfaitrice. On a de cette dame : l'*Hist. de Joseph*, en vers anglais. — *L'Amitié après la mort*, en 20 lettres des morts aux vivants, Londres, 1728. — *Lettres morales et amusantes*, mêlées de prose et de vers, ib., 1729-33, 3 part. in-8; trad. en franç. avec l'ouvr. précéd., Amst., 1740, 2 vol. in-12. — *OEuvres mêlées*, en prose et en vers, 1739, 2 vol. in-8, dans lesq. on trouve plusieurs pièces de Th. Rowe, et des recherches intéressantes sur la vie des deux époux.

ROXANE, fille d'Oxyarte, satrape de Perse, était un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, et la laissa, en mourant, enceinte de six mois. Cette princesse ambitieuse craignant que Statira, veuve comme elle d'Alexandre, ne devînt un obstacle à ses projets de grandeur, forma l'affreux projet de la faire périr avec sa sœur, veuve d'Éphestion, et fut aidée par Perdiccas dans ce double attentat. Roxane accoucha d'un fils qui reçut le nom d'Alexandre, et fut reconnu héritier du trône; mais Cassandre, qui obtint le gouvernem. de la Macédoine et de la Grèce, pendant la minorité du jeune prince, le fit périr ainsi que sa mère,

et ce double crime resta impuni. Roxane est le sujet d'une tragi-comédie, impr. sous le nom de Desmarets de St-Sorlin, mais à la composit. de laq. on croit que le cardin. de Richelieu eut beaucoup de part.

ROXAS (Simon de), religieux de l'ordre de la Trinité, né à Valladolid en 1552, se fit une grande réputat. de vertu par ses bonnes œuvres et l'austérité de sa vie. Élisabeth de France, fille de Henri IV et femme de Philippe IV, l'ayant choisi pour son confess., le fit résider dans son palais, où il conserva scrupuleusem. toutes les habitudes du cloître, et fut en grande vénération. Il mourut à Madrid en 1624, après y avoir fondé la maison que son ordre possède en cette ville. Clément XIII le béatifia en 1766.

ROXBURGH (Guillaume), médecin et natural. anglais, botaniste en chef de la compag. des Indes, membre de la société linnéenne, mort à Édimbourg en 1814, fit un assez long séjour à Calcuta, où il a considérablement enrichi le jardin botanique que la compagnie des Indes venait d'y fonder, et s'est fait une réputation distinguée par l'utilité de ses travaux et son zèle pour la propag. de la science. Outre plusieurs observat. dans divers recueils périodiques, on a de lui : *Plants of the coast of Coromandel*, publ. à Londres par l'ordre et sous la direction de sir Jos. Banks, 1795-98, 3 vol. format atlant. — *Description botanique d'une nouvelle espèce de swietenia ou mahogani*, dont l'écorce peut remplacer le quinquina comme fébrifuge, 1797, in-4. — *Essai sur l'ordre naturel des scitamineæ*, Calcuta, in 4. Alexandre Beatson a inséré dans sa *Description de l'île de Ste-Hélène* une liste alphabétique des plantes trouvées sur cette île, par Roxburgh. On a donné le nom de *roxburghia* à une plante qu'il a décrite et figurée le premier, et qui par sa beauté a mérité le nom spécifique de *gloriosoïde*.

ROXELANE, épouse de Soliman-le-Grand, empereur des Turks, et mère de Djihan-Ghir, de Bajazet et de Sélim II, joignait à une rare beauté beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition. Sortie de l'esclavage pour monter au rang d'impératrice, elle sut profiter avec une grande habileté de l'ascendant qu'elle avait obtenu sur l'esprit du sulthan pour renverser tout ce qui s'opposait à ses projets de grandeur, et le grand-visir Ibrahim fut sa première victime. Ennemie implacable de Bosphorone, mère de Mustapha, fils aîné de Soliman, et voulant d'ailleurs assurer le trône à l'un de ses fils, elle jura la perte de ce prince, et parvint en effet, aidée par son gendre Roustan-Pacha, à persuader au faible Soliman que son fils aîné était coupable de trahison, et l'infortuné Mustapha fut livré à ses bourreaux (v. Mustapha). Roxelane oubliant ensuite tout ce qu'elle devait à son époux, suscita un imposteur sous le nom du jeune prince qu'elle venait de sacrifier, espérant que cette trame odieuse serait profitable à son fils Bejazet, seul objet de son affection; mais la fidélité du gr.-visir Achmet l'empêcha d'atteindre le but de ce nouveau forfait. Elle mourut en 1557, sans avoir rien perdu de l'amour de Soliman, qui s'était constamment aveuglé sur la perversité de son cœur.

ROY (George Le), l'un des avocats les plus célèbres de son temps, né à Paris, en 1656, d'une famille distinguée, mérita par ses talents, ses lumières et ses vertus, la confiance de plus. souverains, notamment de Louis XIV, qui l'employa dans diverses affaires importantes. Louis XV, pour le récompenser des services qu'il avait rendus à l'état, lui accorda en 1719 des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus flatteurs. Il mourut bâtonnier des avocats, en 1747. — Son neveu, Le Roy de Vallières, s'est également fait un nom au barreau. Il mourut en 1737.

ROY (Pierre-Charles), poète, né à Paris en 1683, se livra de bonne heure à son goût pour les lettres, et avait déjà obtenu de nombreux succès dans les lices académiques, lorsqu'il débuta dans la carrière que Quinault avait rendue si difficile pour ses successeurs. Nourri de la lecture d'Ovide et familiarisé avec les plus heureux détails de la mythologie, il sut, dit Palissot, s'approprier avec art les pensées de son modèle, et donna plus. pièces qui lui firent de la réputation. *Callirhoé* et *Sémiramis*, représentées en 1712 et 1718, sont restées dans la prem. classe de nos tragédies-opéras. Roy réussit aussi dans l'opéra-ballet, et donna à la Comédie-Française une pièce imitée de Plaute, intitulée *les Captifs*, qui fut également très bien accueillie. Ces divers succès, qui lui avaient valu plusieurs distinctions honorables, semblaient devoir lui promettre une place à l'Acad. franç.; mais, quoique ce fût le principal objet de son ambition, il s'en ferma les portes par ses satires contre les membres de cette compagnie. Ce fut des suites d'une bastonnade que lui fit donner le comte de Clermont, contre lequel il avait aussi exercé sa verve satirique, qu'il mourut, en 1764. Outre les pièces déjà citées, on a de ce poète 4 autres opéras : *Philomèle*, *Bradamante*, *Hippodamie* et *Créüse*; 11 ballets, parmi lesq. on distingue ceux des *Élém.* et des *Sens*; plusieurs *Intermèdes*, des *Églogues*, des *Odes galantes*, des *Pièces mêlées*, plusieurs *poèmes*, etc., etc. Le rec. de ses *Œuvres* a été publié à Paris en 1727, 2 vol. gr. in-8. Le *Nécrologe* de 1766 contient l'*Éloge* de Roy, par Palissot.

ROYE (Guy de), archevêq. de Reims, était fils de Matthieu, gr.-maître des arbalétriers de France, d'une illustre maison de Picardie qui s'est fondue dans celle de la Rochefoucauld. Nommé chanoine de Noyon, puis doyen de St-Quentin et auditeur de Rote, il se distingua par ses talents à la cour des papes d'Avignon, s'attacha ensuite au parti de Clément VII et à celui de Benoît XIII, devint successivem. évêque de Verdun, de Castres et de Dol, archev. de Tours, puis de Sens, et fut transféré en 1390 sur le siége de Reims. Un concile œcuménique ayant été indiqué à Pise en 1409, il s'y rendait avec quelques autres prélats, lorsqu'en passant à Voltri, bourg à cinq lieues de Gênes, un homme de sa suite prit querelle avec un habitant

et le tua. Ce meurtre excita un soulèvement au milieu duquel l'archevêq. de Reims, qui s'était montré à la foule dans l'espoir de l'apaiser, reçut dans la poitrine un trait d'arbalète, dont il mourut peu après. Ce prélat aimait les lettres, et les protégea. C'est à lui qu'on doit la fondation du collége de Reims à Paris, et on lui attribue un ouvrage latin intitulé : *Doctrinale sapientiæ*, qui n'a pas été imprimé, mais qui fut traduit en français sous ce titre : *le Livre de sapience, traduit du latin par un religieux de Cluny pour les simples prêtres, qui n'entendent le latin ni les Écritures*, Genève, 1478, in-fol., goth., plusieurs fois réimpr. dans le 15e siècle.

ROYE (François de), juriscons., fils d'un conseiller au présidial d'Angers, mort dans cette ville en 1686, se fit une grande réputation comme professeur de droit, et a laissé plusieurs ouvr., parmi lesquels on distingue *de Jure patronatûs*, Angers, 1667, in-4, réimprimé à Nantes en 1743, et *de Missis dominicis eorumque officio et potestate*, Angers, 1672, in-4 ; Leipsig, 1744, et Venise, 1772, in-8.

ROYEN (Adrien van), médecin et profess. de botanique à Leyde, remplaça Boerhaave, en 1738, dans la direction du Jardin-des-Plantes de cette ville, qu'il enrichit considérablement. On a de lui : *Dissertatio botanico-medica inauguralis, de anatome et œconomiâ plantarum*, Leyde, 1728, in-4. Ce petit traité, où l'auteur a reproduit en grande partie les théories de Grew et de Malpighi, contient des observations qui lui sont propres, et peut être regardé comme l'un des plus importants qui aient paru entre l'époque de ces deux gr. physiologistes et celle de Linné : *Oratio, quâ jucunda, utilis ac necessaria medicinæ cultoribus commendatur doctrina botanica, habita* 9 *maii* 1729, etc., *de amoribus et connubiis plantarum carmen elegiacum*, 1732, in-4. — *Floræ leydensis Prodromus*, etc., 1740, in-8. — *Elegia cùm botanices professionem poneret*, 1754. Linné a nommé *Royena* un genre de la famille des plaqueminiers.

ROYER (Joseph-Nicolas-Pancrace), musicien, né en Savoie en 1705, vint à Paris à l'âge de 20 ans, et y acquit de la réputation par son goût pour le chant et par son talent sur l'orgue et le clavecin. Nommé chef d'orchestre de l'Opéra, il devint successivem. maître de musique du dauphin et des enfants de France, musicien ordinaire, puis maître de musique et compositeur de la chambre du roi, obtint le privilége du concert spirituel, où il attira une affluence prodigieuse, fut nommé inspecteur-général de l'Opéra, et mourut en 1755, laissant quelques opéras, oubliés aujourd'hui, et un grand nombre de pièces de clavecin, fort estimées de son temps, mais dont le mérite ne peut plus être apprécié. — Royer, ancien audit. au conseil-d'état, mort en 1826, directeur-général de l'intérieur de la Martinique, était né en 1784 à Pontailler-sur-Saône. Amanton, qui lui a consacré une courte *notice* dans le *Journal de Dijon* du 24 janv. 1827, présente le chev. Royer comme un homme de beaucoup d'esprit. On trouve sur lui une autre *notice* dans la *Gazette de la Martinique*.

ROYER-COLLARD (Antoine-Athanase), profess. à la faculté de Paris, membre de l'acad. de médecine, etc., né en 1768 à Sompuis, près de Vitry-le-Français, mort à Paris le 27 nov. 1825, professa les humanités dans la congrég. de l'Oratoire à Lyon, puis, à l'époque de la révolution, fonda dans cette ville un journal, *le Surveillant*, dans lequel il combattit avec force les doctrines démagog. Un modeste emploi dans l'administrat. des vivres à l'armée des Alpes le déroba à une mort certaine aux temps de la terreur. Il avait 27 ans, et était déjà père de famille, lorsqu'il vint suivre à Paris les cours de médecine. Il reçut le grade de docteur en 1802, et dès l'année suiv. il publ., sous le titre de *Biblioth. médicale*, un recueil qui, au jugement de M. F.-G. Boisseau (tome VII, pag. 66 de la *Biographie médicale*), a été le meilleur des journaux de médec. aussi long-temps qu'il l'a enrichi de ses articles. Nommé médecin en chef de la maison d'aliénés de Charenton (1806), profess. de médecine légale à la faculté de Paris (1816), il fut quelque temps chargé d'un cours de médecine mentale, et depuis 14 ans il occupait la place d'inspect.-général lorsqu'il en fut privé, par suite de la réorganisation de la faculté de Paris, en 1823. Outre sa thèse inaug., imprimée sous le titre d'*Essai sur l'Amenorrhée*, 1802, in-8, div. articles dans le *Bulletin de l'Athénée de médecine*, dans le grand *Dictionnaire des sciences médicales*, et dans le *Journal des Débats*, on lui doit : *Rapport au ministre de l'intérieur sur les ouvrages envoyés au concours sur le croup*, 1812, in-4, réimprimé dans le *Précis analytiq. du croup*, par Bricheteau, 1825, in-8, et trad. en allemand par le docteur Albert de Brême, l'un des auteurs qui partagèrent le prix (12,000 fr.). Indépendamm. d'une ample *Notice nécrologique* dans le *Journal des Débats* du 6 déc. 1825, on peut consulter : *Disc. prononcé sur la tombe de M. Royer-Collard, au nom de l'acad. roy. de médecine, par M. de Lens*, in-4 ; id., *au nom de la section de médecine, par M. Adelon*, in-4. — *Paroles de regrets, au nom de l'Athénée de médecine, par M. le doct. Jolly, son secrét.-gén.*, in-4.

ROYOU (Thomas-Marie), journal., beau-frère de Fréron, né à Quimper vers 1741, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut nommé chapelain de l'ordre de St-Lazare, obtint à Paris la chaire de philosophie du collége Louis-le-Grand, qu'il remplit pend. 20 ans avec honneur, et coopéra successivem. à la rédaction de l'*Année littéraire*, au *Journal de Monsieur*, qui parut de 1778 à 1783, et à l'*Ami du roi*, destiné à combattre les principes de la révolution, et qui fut supprimé le 4 mai 1792. Poursuivi pour cette feuille, l'abbé Royou, atteint d'une maladie grave, se réfugia chez un ami, et y mourut le 21 juin suiv. C'était un homme d'un esprit caustique, mais instruit et laborieux. On connaît de lui : *le Monde de verre réduit en poudre, ou Analyse et réfutation des Époques de la nature*, par Buffon, 1780, in-12 (cette critique avait déjà paru dans

l'*Année littér.*, 1779, tome VIII). — *Mémoire pour Mme de Valory*, 1783. — *Étrennes aux beaux esprits*, 1785 ou 1786, in-12.

ROYOU (Jacques-Corentin), historien, né vers 1745 à Quimper, embrassa la profession d'avocat, et vint en 1791 à Paris, attiré par son frère pour coopérer à la rédaction de l'*Ami du roi*. Échappé comme par miracle aux proscript. révolutionn., il fit paraître en 1796 un autre journal intit. : le *Véridique*, puis l'*Invariable*, qui fut proscrit au 18 fructidor. L'auteur, déporté à l'île de Ré, ayant obtenu du directoire sa radiat. de la fatale liste, se fit recevoir avocat près des tribunaux de Paris, et ne tarda pas à jouir d'une juste considération comme jurisconsulte. Il concourut en 1798 à la défense de Brotier et La Ville-Heurnois, accusés de conspirat., et contribua beauc. à les sauver de la mort. A la restauration il fut nommé censeur dramatique; il obtint en 1821 une pension sur la cassette du roi, et mourut en 1828. On a de lui deux tragédies : *Phocion*, joué avec quelque succès en 1817, et *la Mort de César*, en 1825, avec moins de faveur; une comédie en vers, *le Frondeur*, représentée au Théâtre-Français; mais il est plus connu par ses abrégés historiq., dans lesq. il se montre partisan de la puissance royale, mais en même temps adversaire des envahissem. du clergé; en voici les titres : *Précis de l'hist. ancienne d'après Rollin*; 1802, 4 vol. in-8; 3e édit., 1826. — *Histoire romaine, dep. la fondat. de Rome jusqu'à Auguste*, 1806, 4 vol. in-8; 2e édit., 1826. — *Hist. des empereurs romains depuis Auguste jusqu'à Constance-Chlore*, 1808, 4 vol. in-8; 2e édit., 1824. — *Hist. du Bas-Empire*, 1803, 4 vol. in-8; 2e édit. 1814. — *Hist. de France, dep. Pharamond jusqu'à la 25e année du règne de Louis XVIII*, 1819, 6 vol. in-8. — *Développement des princip. causes et des principaux événements de la révolut.*, etc., 1823, in-8. C'est une suite de l'*Hist. de France*. Royou a travaillé à l'*Observateur des colonies*, journal publié en 1819 et 1820, et qui parut d'abord sous le titre de *Défenseur des colonies*.

ROZE (Nicolas, connu sous le nom de chevalier), l'un des héros qui s'illustrèrent pendant la peste de Marseille en 1720 et 1721, était né dans cette ville en 1671. Il signala d'abord son courage en Espagne, à la tête de deux compagnies levées à ses frais pour la défense de Philippe V, et reçut de Louis XIV, en récompense de ce noble dévouem., la croix de St-Lazare et plusieurs gratifications. Envoyé ensuite en qualité de consul à Modon en Morée, il y demeura plusieurs années, et revint dans sa patrie au moment même où la peste allait y répandre ses plus affreux ravages. Bravant alors tous les dangers pour secourir ses concitoyens, Roze élève à ses frais un hôpital dans le quartier de la Rive-Neuve, dont il avait été nommé commissaire-général, y recueille tous les malades atteints de la contagion, préside lui-même à la distribution des secours, étend son héroïq. sollicitude aux malades isolés, leur porte des remèdes, les rassure par son sang-froid, se met à la tête d'une bande de forçats, parcourt les rues, fait enlever les cadavres des pestiférés, donne lui-même l'exemple, et, comme le vertueux Belsunce, dont il est le digne émule (*v.* Belsunce), il est respecté par l'épouvantable fléau, et jouit encore pendant plusieurs ann. de la reconnaissance des Marseillais. Le chev. Roze mourut en 1733 sans postérité. Son *Éloge historique*, prononcé le 16 avril 1820 à l'acad. de Marseille, par M. Paul Autran, a été imprimé en 1821, grand in-8 de 26 pages, avec un beau portr. gravé par Massard d'après le dessin d'Aubert.

ROZE (Nicolas), music., né à Bourgneuf, diocèse de Châlons, en 1745, mort à Saint-Mandé près Paris en 1819, embrassa l'état ecclésiastique, et, dès qu'il eut reçu les ordres, fut nommé maître de chapelle à Beaune. En 1769 il fit exécuter dans cette ville une messe qui commença sa réputation comme compositeur. En 1775 il vint occuper à Paris la place de maître de chapelle des SS.-Innocents; mais il donna sa démission en 1779; et, n'ayant pu se faire agréer à la chapelle du roi, il partagea son temps entre la composition et les soins qu'il donna à ses élèves, parmi lesquels il suffit de nommer Lesueur; il eut le bonheur d'échapper à la proscription des ecclésiastiques et refusa la maîtrise de la chapelle impériale. Il présenta à l'Institut, en 1814, une méthode de plain-chant, qui fut adoptée par les maisons d'éducat. Ses *OEuvres* consistent principalement en messes et en motets, dont plus. sont devenus classiques. Il les légua par testament au Conservatoire, dont il avait été nommé bibliothécaire en 1807. Laborde a publié le *Système d'harmonie* de l'abbé Roze, dans son *Essai sur la musique*, t. III, p. 475-483.

ROZÉE (Mlle), née à Leyde en 1632, morte en 1682, excella dans l'imitation de la peinture, en employant, au lieu de couleurs à l'huile et à la gomme, des soies de diverses nuances qu'elle appliquait brin à brin sur l'étoffe avec tant de précision et de talent, qu'il fallait y regarder de très près pour s'assurer que ce n'était pas une peinture à l'huile. Son habileté extraordinaire en ce genre la fit surnommer *la Magicienne*, et ses ouvr. furent tellement recherchés, que l'un d'eux, représentant un *Vieux tronc d'arbre chargé de mousse et orné encore de quelques feuilles*, fut vendu 500 florins. La galerie de Florence possède de cette artiste un tableau que l'on met au rang des objets les plus précieux que renferme cette collection.

ROZIER (François), agronome célèbre, membre de l'académie de Lyon, était né dans cette ville en 1734. Après avoir achevé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique; mais son goût le portait vers les sciences naturelles, et, sorti du séminaire, il abandonna la théologie pour se livrer exclusivem. à l'exploitat. d'une ferme que son frère possédait en Dauphiné. Dans ses studieux loisirs, il lut les ouvrages de Columelle, de Varron et d'Olivier de Serres, s'appliqua en même temps à la botaniq., et publia, de concert avec Latourette, son ami et son compatriote, les *Démonstrations élémentaires de botanique*, Lyon, 1766, 2 vol. in-8, qu'il desti-

nait à l'instruct. des élèves de l'école vétérinaire fondée par Bourgelat, et où il venait d'être nommé professeur. Cet ouvrage, éminemment utile, eut plusieurs éditions, et fonda la réputation de l'abbé Rozier, qui fit ensuite un voyage à Paris, où il fut d'abord attaché à la rédaction du *Journal de physique*, fondé par Gautier d'Agoty depuis quelques ann. Devenu propriét. de ce journal, il lui donna une nouv. forme, et le continua sous le titre d'*Observ. sur la physiq., sur l'hist. natur. et sur les arts*. Sous sa direct., cet ouvr. obtint un plein succès, et se trouva placé au rang des mémoires publ. par les sociétés savantes de l'Europe. L'utilité des travaux de l'abbé Rozier avait attiré sur lui l'intérêt du roi de Pologne, Stanislas-Auguste. Ce prince, n'ayant pu le décider à venir dans ses états créer une école d'agriculture, daigna le recommander à la cour de France, et lui obtint le riche prieuré de Nanteuil-le-Haudouin. Rozier remit alors la rédaction du *Journal de physique* à son neveu Mougez le jeune, et s'établit dans un petit domaine qu'il acheta près de Béziers, pour y faire de nouvelles expériences. Ce fut alors qu'il entreprit la composition de son *Cours complet d'agriculture*, 10 vol. in-4, dont 9 seulement lui appartiennent. Le 10e, dû tout entier à de nouveaux collaborateurs, ne fut publié qu'en 1798. Quelques tracasseries l'ayant obligé de vendre sa ferme, il revint à Lyon en 1788, et fut aussitôt mis à la tête de la pépinière de la province et chargé d'un cours verbal. La révolution le priva du bénéfice qui faisait toute sa fortune; cepend. il en adopta les principes, et, quoiqu'il eût jusque-là marqué de l'éloignement pour l'exercice du ministère, il accepta la cure de St-Nizier. Il périt pend. le siége de Lyon, d'une bombe qui l'écrasa dans son lit, la nuit du 29 septembre 1793. Outre les ouvrages que l'on vient de citer, on a de lui : *Mém. sur la manière de se procurer les différentes espèces d'animaux, et de les envoyer des pays que parcourent les voyageurs*, Paris, 1774, in-4. — *Nouvelle table des articles contenus dans les mém. de l'académie des sciences de Paris, depuis* 1666 *jusqu'en* 1770, 1775-76, 4 vol. in-4. — Plusieurs *Mémoires sur la manière de brûler et de distiller les vins, sur la culture de la navette et du colza, sur les moulins et les pressoirs à huile d'olive, sur le rouissage du chanvre*, couronnés par l'académie de Lyon.

ROZIÈRE (LOUIS-FRANÇ. CARLET, marquis de LA), milit. distingué, né en 1733 au Pont-d'Arche, près Charleville, se distingua de bonne heure par ses talents. Il fit ses premières armes en Italie et en Flandre, passa en 1752 aux Indes-Orient., en qualité d'ingénieur, avec le savant abbé de La Caille, fut nommé à son retour aide-de-camp du comte de Revel, puis aide-maréchal-général-des-logis de l'armée auxiliaire de France destinée pour la Bohême, et se signala dans la guerre de sept ans par plusieurs faits d'armes qui lui firent une gr. réputation de bravoure, et lui méritèrent l'estime de ceux mêmes qu'il avait combattus. Employé ensuite à la reconnaissance des côtes d'Angleterre et de France, il s'acquitta de cette miss. avec autant de zèle que de talent, et produisit, pour la défense des provinces d'Aunis et de Saintonge, et particulièrement pour les ports de Rochefort et de Brest, des projets qui furent approuvés par le roi. Il dressa en 1778 un plan de descente en Angleterre, et fut promu au grade de maréchal-de-camp en 1781. Émigré en 1791, il fut mis à la tête des bureaux de la guerre établis à Coblentz, et passa ensuite au service du Portugal, où il fut nommé command. de l'ordre du Christ et inspect.-général des frontières et côtes du roy. Il mourut à Lisbonne en 1808. On a de lui : *Stratagèmes de guerre*, Paris, 1756, in-12, faible ouvrage de sa jeunesse. — *Campagne du maréchal de Créqui en Lorraine et en Alsace en* 1677, 1764, in-12. — *Campagne de Louis, prince de Condé, en Flandre, en* 1674, 1765, in-12. — *Campagne du maréchal de Villars et de Max.-Emm., électeur de Bavière, en Allemagne, en* 1703, 1766. — *Campagne du duc de Rohan dans la Valteline, en* 1635, *précédée d'un discours sur la guerre des montagnes*, avec une carte pour l'intelligence de la campagne. — *Traité des armes en général*, 1764. Il a dressé en outre une *Carte de la Hesse*, en 4 feuilles, gravée en 1761; la *Carte des Pays-Bas catholiques*, et celle du *Combat de Senef*, et a laissé un assez grand nombre d'ouvr. inédits, parmi lesquels se trouve l'*Hist. des guerres de France sous Louis XIII, Louis XIV et Louis XV*. L'*Encyclop.* contient de lui plusieurs articles, notamm. *Pique* et *Mousqueterie*.

ROZIMON (CLAUDE de LA ROZE, sieur de), comédien de la troupe de Molière, a publ. sous le faux nom de Dumesnil : *Vies des saints pour tous les jours de l'année, recueillies des SS. PP., des aut. ecclésiastiques, de plusieurs martyrologes et du bréviaire romain*, 1680, 2 vol. in-4. Ce comédien fut privé de la sépulture ecclésiastique. Baillet fait observer, dans ses *Auteurs déguisés*, édit. in-12, p. 513, qu'elle lui eût été probablement accordée, s'il avait été reconnu pour l'auteur d'une *Vie des saints*.

RUAR (MARTIN), né à Krempe, dans le Holstein, en 1588, mort en 1657, ministre des sociniens de Dantzig, après avoir été quelque temps recteur du collége de Cracovie, avait voyagé dans la plupart des pays de l'Europe, et embrassé dans ses études le droit naturel, le droit public, l'histoire et les dogmes de toutes les sectes. D'abord luthérien, puis socinien, il demeura toujours attaché à ce dernier parti, malgré les tentatives de George Calixte, et aima mieux perdre son patrimoine que d'y renoncer. On lui doit des notes sur le catéchisme des sociniens de Pologne, dans les éditions de 1665 et 1680, et 2 vol. de *Lettres* pleines d'anecd. curieuses, Amsterd., 1677-81, in-8. Ces lettres ont été réimprim. à la suite de l'hist. du *Crypto-Socinianisme* de Zeltner, Leipsig, 1729, in-4.

RUAULT (JEAN), littérateur, né vers 1580 à Coutances, se rendit, jeune encore, fort habile dans les langues grecque et latine, dans l'hist., la géographie et les antiquités. Il enseigna les humanités

d'abord à Rouen, puis dans différents colléges de Paris, fut nommé deux fois recteur de l'univers., succéda en 1629 à Frédéric Morel dans une chaire de belles-lettres au Collége-Royal, et mourut en 1636. Outre une *Vie de Plutarque*, ainsi qu'une édit. de ses *OEuvres* (Paris, 1624), on a de cet écrivain, plus érudit qu'homme de goût : un *Rec.* de poésies latines, Paris, 1610, in-12. — *Controverse sur les duels* (en latin), ibid., 1625, in-8. — *Oraison funèbre d'Achille de Harlay*, id., ibid., 1616, in-4. — *Preuves de l'histoire du royaume d'Yvetot*, 1631, in-4, rare et recherché.

RUBBI (André), ex-jésuite, né en 1739 à Venise, où il mourut en 1810, professa les b.-lettres au collége des Nobles à Brescia, et, lors de la dispersion de son ordre, retourna dans sa patrie, où il s'occupa de travaux littéraires. Compilateur infatigable, il a publié quelques dissert. sur des questions d'antiquité; un recueil d'éloges, dont 6 sont de lui; une collection des poètes classiq. italiens, et une autre des poètes classiques de toutes les nations, trad. en italien, avec des notices sur chaque auteur; un *Journ. d'antiquités sacrées et profanes*, en italien, 1793, in-8. — Un *Epistolario*, ou choix de lettres inédites de divers auteurs, Venise, 1795-96, 2 vol. in-4. — *Il Genio lett. d'Europa*, rec. périodiq., etc. Outre ces publications, il a donné, entre autres opuscules : *I Giorni dell' anno, consecrati alla passione di Gesù-Cristo*, Parme, 1793, in-12. — *Il Genio nautico e militare, canti II*, poème à la louange d'Angelo Emo, amiral vénitien qui bombarda Tunis en 1774. Enfin Rubbi a surveillé des éditions des *OEuvres* de Muratori et de Maffei, publ. à Venise (voy., pour plus de détails, le *Supplément* à la *Biblioth. scriptor. soc. Jesu*, du P. Caballero). — *Letteratura veneziana del secolo XVIII*, et le tome LVI du *Parnaso italiano*, où Rubbi a lui-même consigné les renseignem. qui le concernent.

RUBEIS (Jean-Bernard-Marie de), dominicain, né vers 1686, d'une famille distinguée de Cividal del Friuli, entra dans l'ordre des Frères-prêcheurs à 17 ans, vint étudier au couvent de San-Miniato en Toscane la philosophie, qu'il alla professer ensuite à Venise au monastère des *Zattere*, puis suivit, en qualité de théologien, une ambassade extraordinaire de la république auprès de la cour de France. De retour à Venise, il reprit ses études et s'occupa d'accroître la bibliothèq. de son couvent, dont le soin lui avait été confié, et qui devint dans la suite une des plus considérables de la ville par la générosité d'Apostolo Zeno. Ayant été désigné par le cardinal Delfino pour aller soutenir à Rome les droits du patriarcat d'Aquilée, que l'on parlait d'abolir, le P. Rubeis s'y refusa, et continua de partager son temps entre l'étude et les pratiques de piété. Il mourut à Venise en 1775, à 88 ans. Ce laborieux écrivain a publié, outre une dissertat. lat. sur St Thomas d'Aquin, une édition des *OEuvres* de ce docteur, Venise, 1745-60, 28 vol. in-4. — Plusieurs dissertat. sur le schisme, les monuments et les prétentions de l'église d'Aquilée, et sur la doctrine et les ouvrages de quelques évêq. ou chefs de parti. Des livres dogmatiq., savoir : *De peccato originali, ejusque naturâ, et traduce et pœnâ*, 1757, in-4. — *De charitate, virtute theol., ejusque naturâ*, etc., 1758, in-4. — *Lettera al P. Barberi, sopra il sistema della grazia del P. Migliavacca*, dans les *Novelle lettere fiorent.*, 1751, in-8. Fabroni, dans le tome II des *Vitæ Italorum*, et les rédact. du *Giornale de' letterati d'Italia*, Modène, 1776, donnent sur Rubeis, de plus amples renseignements.

RUBENS (Pierre-Paul), le plus célèbre peintre de l'école flamande, naquit à Cologne le 29 juin 1577. Jeune encore, il se distingua dans ses études, qu'il vint achever à Anvers à la mort de son père, en 1587. Bientôt il fut placé, en qualité de page, chez la comtesse de Lalain; mais, entraîné par un goût invincible pour la peinture, il sollicita et obtint de sa mère la permission de cultiver cet art. Il prit des leçons d'Adam van Ort, qu'il abandonna presque aussitôt pour fréquenter l'école d'Otto Vænius. Supérieur à ses deux maîtres après quatre années d'études, il partit pour l'Italie en 1600, et se rendit d'abord à Venise, où l'attiraient les tabl. du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret. Sur la réputat. que lui firent ses prem. ouvrages, le duc de Mantoue s'empressa de l'appeler à sa cour, lui offrit un logement dans son palais, et lui donna le titre de gentilhomme, le chargea d'une mission pour la cour d'Espagne, et le combla de présents à son retour. Rubens se rendit alors à Rome, où il ne tarda pas à se faire connaître. Il alla ensuite à Florence, où il étudia les chefs-d'œuvre de la statuaire antique, à Bologne, pour y voir les ouvrages des Carrache, et revint à Venise. Sa prédilect. pour les gr. coloristes de cette école le porta à prolonger son séjour dans cette ville, et il acheva de s'y perfectionner. Néanmoins il revint à Rome, où plus. tableaux lui furent commandés, et de là se rendit à Milan, où il dessina la *Cène* de Léonard de Vinci. A son arrivée à Gênes, il fut environné d'honneurs et de distinctions, y exécuta plus. ouvrages, et recueillit les plans des plus beaux palais de cette ville. Au milieu de ces travaux il apprend que sa mère est dangereusement malade; il part sur-le-champ; mais en route il reçoit la nouvelle que sa mère a cessé de vivre. Il se retire dans l'abbaye de St-Michel, près de Bruxelles, et s'y livre sans distraction à sa douleur et au soin d'élever un monument à celle qui lui avait donné le jour. L'archiduc Albert et son épouse Isabelle l'appelèrent à la cour de Bruxelles, lui donnèrent une pension considérable et la clef de chambellan. Ces faveurs empêchèrent Rubens de retourner en Italie; mais il continua de résider à Anvers. Il y acheta une maison spacieuse, qu'il orna et fit disposer pour ses travaux. En 1610, il épousa Isabelle Brant, nièce de la femme de son frère aîné, Philippe Rubens. Dès-lors il exécuta un gr. nombre d'ouvrages, la plupart destinés à des églises ou à des abbayes. L'acad. de peinture d'Anvers l'admit bientôt dans son sein. En 1620, Marie de Médicis le fit venir à



ou chefs
*peccato*
*pœná*,



RUBENS.

Paris pour lui confier l'embellissem. de son palais du Luxembourg. Rubens exécuta ces tableaux dans son atelier d'Anvers, et revint à Paris pour les mettre en place. Cette suite de tableaux représente l'histoire allégoriq. de la reine depuis sa naissance jusqu'à sa réconciliation avec son fils, Louis XIII. Marie de Médicis proposa encore à Rubens de peindre une galerie parallèle, destinée à consacrer les hauts faits de Henri IV, son époux. L'artiste commença les esquisses ; mais la disgrâce de la reine en empêcha l'exécution. Rubens avait plus d'un genre de mérite. Le duc de Buckingham lui ayant témoigné le désir de voir cesser la mésintelligence des couronnes d'Angleterre et d'Espagne, il se chargea de communiquer ses intentions à l'infante Isabelle, veuve alors de l'archid. Albert, et la princesse l'envoya au roi d'Espagne, Philippe IV, pour continuer cette négociation. Frappé du mérite de Rubens, le roi le fit chev., et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé. Rubens revint à Bruxelles rendre compte à l'infante de cette ouverture ; il passa ensuite en Angleterre avec les instructions du roi catholique, et la paix fut conclue au désir des deux puissances. Charles I^er^ le fit chevalier en plein parlem., et à son départ lui donna l'épée qu'il avait à son côté, lui fit présent d'un diamant qu'il avait à son doigt et d'un cordon enrichi de diamants, et lui mit au cou une riche chaîne ornée de son portrait. Lorsqu'il revint à Bruxelles, l'archiduchesse lui confia une nouv. mission pour le roi d'Espagne. Ce souverain le reçut avec les plus grands honneurs, lui donna la clef d'or, lui confirma le titre de chev, et le congédia comblé de présents et avec de nouv. instruct. De retour en Belgique, il regagna sa maison d'Anvers, y reprit ses trav., et, en 1630, il épousa en secondes noces Hélène Froment. Bientôt l'archiduchesse Isabelle le chargea d'une commiss. secrète auprès des états de Hollande, qui lui faisaient la guerre. Rubens eût encore réussi dans cette négociation, sans de fatales circonstances et sans les intrigues d'autres négociateurs. Rappelé alors à Bruxelles, il se tint éloigné de tous les embarras de cour, qui néanmoins ne le détournèrent jamais de son art. N'ayant pu, à cause d'un accès de goutte, assister à l'entrée du prince Ferdinand à Anvers, il reçut sa visite. Déjà son atelier avait été honoré de la présence de plus. souverains. On s'empressait de rendre hommage à ses vertus et à ses talents. Étranger à tout sentiment d'envie, Rubens faisait un noble usage de la fortune qu'il avait acquise. Durant ses deux dern. années, de violentes douleurs de goutte l'empêchèrent de tenir le pinceau. Il mourut le 30 mai 1640, et fut inhumé dans l'église St-Jacques d'Anvers. Ce gr. artiste possédait une figure et des manières nobles, une conversation brillante. Il travaillait avec une telle facilité que pendant qu'il composait il se faisait lire les plus beaux passages des poètes anc. et modernes. Il peignait tous les genres, inventait facilem., exécutait avec célérité. Ses ouvrages, connus par la gravure, s'élèvent à près de 1,500. On l'a vu souvent faire plusieurs esquisses du même sujet, et toutes différ. Suivant l'impétuosité de sa pensée et la reproduisant avec chaleur, il sacrifiait l'exactitude du trait à la magie de la couleur, et son suprême mérite consiste dans le grandiose de l'effet, dans l'enthousiasme et la variété de sa composition ; peut-être a-t-il été trop prodigue d'allégories, qui ne se devinent pas toujours. Le musée possède 43 tabl. de ce maître, dont 24 faisaient partie de la galerie Médicis au Luxembourg. Les plus célèbres sont : *la Fuite de Loth ; l'Adoration des Mages ; la Fuite en Égypte ; la Vierge aux anges ; le Denier de César ; Jésus sur la croix*, et le magnifiq. *portrait de J. Richardot*, président du conseil de Flandre. Quelques villes de France possèdent encore des tableaux de Rubens ; ce sont : Lyon, Nancy, Lille, Toulouse, Dijon, Bordeaux, Marseille, Tours, Grenoble et Nantes. Cet artiste eut un gr. nombre d'élèves, dont la plupart le secondèrent dans ses travaux. On cite van Dyck, Diepenbeck, Wildens, Sneyders, van Mol, van Tulden, Jacq. Jordaens, Érasme Quellinus et Gérard Séghers. Les princip. graveurs qui se sont exercés sur ses ouvr. sont : Lucas Wosterman, les frères Bolswert, Paul Pontius, Vischer et van Schuppen. Outre ses peintures, Rubens a laissé : *Palazzi antichi e moderni di Genova*, 1622, in-fol., 139 pl. — Un *Traité de la peinture*, 1622. — L'*Architecture ital.*, Amsterd., 1754, in-fol. R. Hecquet a publié un *Catalogue* des estampes gravées d'après lui, Paris, 1751, in-12 ; et sa *Vie* a été écrite par J.-F.-M. Michel, Bruxelles, 1771, in-8.

RUBENS (Albert), l'un des fils du précédent, né à Anvers en 1614, se passionna de bonne heure pour l'antiquité, et fit des progrès rapides dans les langues, l'histoire et la numismatique. Nommé secrétaire d'état à Bruxelles, il refusa d'autres emplois, afin de s'abandonner plus tranquillement à son goût pour l'étude. Il vivait heureux au milieu de ses livres et de ses amis, et environné de l'estime publique, lorsque ses jouissances furent empoisonnées par la mort de son fils unique, auquel sa femme survécut très peu de temps. Il ne put supporter des coups aussi terribles. Il mourut le 1^er^ octobre 1657. Rubens avait confié ses MSs. à Gevartius, son ami le plus intime, qui les communiqua à Gronovius et à Grævius. Ce dern. publia le recueil des dissertat. d'Albert Rubens, Anvers, 1665, in-4, sous ce titre : *De re vestiariâ veterum, præcipuè de lato clavo lib. II.* On trouve en outre dans ce vol. : *Diatribe de gemmâ tiberianâ ; De gemmâ augustâ ; De urbibus Neocoris ; De natali die Cæsaris Augusti*, etc. La plupart des dissertat. de Rubens ont été recueillies dans le *Thesaurus antiquit. romanar.* de Gronovius. Rubens a laissé d'autres ouvr., savoir : *Regum et imperatorum romanorum numismata*, Anvers, 1654, in-4. — *De vitâ Fl. Manlii Theodori V. C. liber*, Utrecht, 1694, in-12 ; on trouve de lui deux *Lettres* à Nicolas Heinsius, dans le *Sylloge epistolarum* de Burmann, contenant des *Notes* et des *Variantes* sur les textes de Claudien et d'Ovide.

RUBENS (Philippe), frère aîné du peintre, né à Cologne en 1574, fit ses études au gymnase d'Anvers, et, à la fin de ses cours, devint secrét. du président Richardot, qui le chargea de surveiller l'éducation de ses enfants. Il suivit avec eux les leçons de Juste Lipse, et accompagna l'aîné en Italie. Il reçut à Rome le laurier doctoral de la faculté de droit. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, le card. Ascagne Colonne le nomma son bibliothécaire. Rappelé en 1609, par le sénat d'Anvers, pour occuper la place de secrét.-d'état, que Boschius laissa vacante, il mourut prématurément en 1611. A beaucoup d'érudit., Rubens joignait des qualités très estimables. On a de lui : *Electorum lib. II, in quibus antiqui ritus, emendation.*, etc., Anvers, 1608, petit in-fol. Il avait découvert, dans la bibliothèq. du card. Colonne, un MS. contenant les *Homélies* de St Astère, évêque d'Amasée. Il les traduisit en latin, et Jean Brants publia cette version sous ce titre : *S. Asterii, episcopi Amaseæ, homeliæ, gr. et lat., nunc primùm editæ; accedunt carmina Phil. Rubenii, narrationes et epistolæ selectiores*, ibid., 1615, in-4. Ce vol., décrit dans l'*Apparatus litterarius* de Freytag, tome I, p. 86-91, est précédé de la *Vie* de Rubens.

RUBINI (Pierre), médec., né à Parme en 1760, fut d'abord destiné à l'état de forgeron, qu'exerçait son père; mais il se décida bientôt pour la médecine, et l'étudia avec ardeur. Reçu docteur à l'univ. de Parme, il fréquenta le grand hôpital de cette ville, où il se forma au traitem. des malades, et devint médecin pensionné d'un petit village nommé Compiano. Quelque temps après il accepta la mission de visiter aux frais de son gouvernem., les principales univ. de l'Europe, se rendit d'abord à Pavie, où il suivit les leçons du célèbre Frank, passa ensuite à Montpellier, à Lyon, à Paris, à Édimbourg, et se mit en relat. avec les plus habiles professeurs de ce temps. De retour à Parme, il fut nommé profess. de clinique médicale à l'université de cette ville. En 1804, il concourut à la fondat. de la société de médecine et de chirurgie instituée à Parme sur le plan de celle d'Édimbourg, dont il était membre. Il appartenait à plus. autres académ. En 1816, l'archiduchesse Marie-Louise le nomma son médec. consultant et *archiâtre* de Parme. Il mourut en 1819, laissant plus. ouvr., dont quelq.-uns se trouvent dans les *Mémoires* de la société italienne. Nous citerons, entre autres, ses *Riflessioni sulle febbri chiamate gialle e su' cantagj in genere*, Parme, 1805, in-8. — *Riflessioni sulla malattia communemente denominata crup*, ibid., 1813, in-8. — *Discours sur les progrès de la vaccine dans le départem. du Taro*, en 1812, dans la *Notice sur les progrès de la vaccine*, etc., ibid., 1813, in-8. Il existe des écrits inédits du professeur Rubini, parmi lesquels on cite des *Lezioni di clinica medica;* un *Disc.* inaugural prononcé à l'univ. de Parme en 1795; *De studiorum commodis atque periculis*, et sous le titre de *Storie di malattie*, in-fol., une histoire des traitem. faits par l'aut. L'*Éloge historique de Rubini*, par M. Pezzana, bibliothécaire à Parme, 1822, in-8, se trouve dans le t. XIX des *Mém.* de la soc. ital. des sciences.

RUBRUQUIS (Guillaume de RUYSBROECK, dit), cordelier, né dans le Brabant, fut envoyé en Tatarie, l'an 1253, par St Louis, avec Barthélemi de Crémone, religieux du même ordre, pour prêcher l'Évangile. Arrivé au campement du khan Batou, il essuya quelques railleries, et fut obligé de se rendre auprès du Khakan ou grand khan Mangou. Ce dern. accueillit Rubruquis, lui accorda plus. audiences, le questionna souvent sur les usages et les mœurs des Francs, leurs richesses, leur religion, etc. Il voulut même que les missionnaires disputassent en sa présence avec des prêtres nestoriens et des imans qui se trouvaient à sa cour; mais ces conférences furent sans résultat. Mangou les congédia ensuite avec une lettre pour le roi de France. Rubruquis revint seul par le désert qu'il avait déjà traversé, rencontra Sartak, gendre du khan Batou, qui lui fit présent de deux habits, l'un pour lui-même, et l'autre pour le roi de France. Le missionnaire ne retrouva pas ce prince dans la Terre-Sainte, et reçut l'ordre d'aller résider au couvent d'Acre. Avant de se rendre à sa destination, il adressa à St Louis une lettre en mauvais latin, contenant une relat. de son voyage. Hakluyt en a publié une partie en anglais dans sa *Collection*, t. I, p. 71-93. Purchas en fit une nouvelle version, qu'il inséra dans son *Recueil*, et que P. Bergeron traduisit de l'anglais en franç., Paris, 1629, in-8. Van der Aa reproduisit cette version dans le *Recueil de voyages faits principalem. en Tatarie*. L'abbé Prévost en a donné l'extrait dans l'*Hist. des voyages*, t. XXVI, édit. in-12. La relat. de Rubruquis est pleine de détails curieux sur les usages des Monghols, exacte et écrite de bonne foi.

RUBYS (Claude), histor., né à Lyon en 1533, fit ses études à Paris et à Toulouse, où il reçut le grade de doct. en droit, et de retour dans sa ville natale, exerça la profession d'avocat. Nommé conseiller au présidial, puis au parlem. de Dombes, il fut ensuite investi des fonctions municipales à Lyon, devint en 1565, et demeura, pend. 30 ans, procur.-général de la communauté. L'un des plus fougueux partisans de la Ligue, il contribua beaucoup à soulever Lyon contre l'autorité royale, et, après la soumission de cette ville, forcé de s'éloigner, il se retira à Avignon, où il resta 6 ans. Il reconnut ses erreurs, et, sur la recommandat. du chancelier Bellièvre, il put revenir dans sa ville natale, où il mourut au mois de septembre 1613. Rubys a laissé beaucoup d'ouvrages tombés dans l'oubli. Nous citerons seulem. : *Comment. et déclarations sur le texte des priviléges, franchises et immunités octroyés par les rois de France aux consuls, échevins et habitants de Lyon*, 1573, in-fol. — *Sommaire, explicat. et comment. des articles de la coutume du duché de Bourgogne*, 1580, in-4. — *Hist. véritable de la ville de Lyon, contenant ce qui a été obmis par Champier, Paradin et autres*, 1604, in-fol. — *Histoire de l'ancienne extraction, source et origine de la maison royale de France,*

1613, in-8, etc. On trouve des détails sur Rubys dans *les Lyonnais dignes de mémoire*, t. I, p. 424, et dans la *Notice* sur cet aut., par Bouhier, dans *l'Histoire des commentat. de la coutume de Bourgogne*, p. 17.

RUCCELLAI (Bernard), *Oriccellarius*, allié des Médicis, né à Florence en 1449, obtint la charge de gonfalonnier de justice, fut ambassad. à Gênes, à Naples et en France, et exerça plus. emplois durant les petites révolutions qui agitèrent Florence. Dans le cours de sa carrière politique, sur laquelle pèsent les reproches d'ambiguïté, de partialité, d'inconstance, il se montra toujours fidèle aux lettres, les protégea avec munificence, et ajoutait ainsi aux éloges que lui méritait sa vie privée. A la mort de Laurent de Médicis, il se déclara le protecteur des néoplatoniciens de Florence, leur fit bâtir un palais, et décora magnifiquement les jardins réservés à leurs conférences, jardins restés célèbres en Italie sous le nom d'*Orti Oriccellarii*. Il mourut dans sa ville natale le 7 octobre 1514, et fut enterré dans l'église de Ste-Marie-Nouvelle, dont il avait achevé la façade, commencée par son père. Son principal ouvr. est le livre *De urbe Româ*, ouvrage remarquable par l'élégance et la précision, et qui ne vit le jour qu'au 18e S., dans les *Rerum italicar. scriptores florentini*, t. II, p. 755. On lui doit encore un livre *De bello italico* (Londres, Brindley, 1724, in-4), et un petit traité anonyme sur les *Magistratures rom.*, Leipsig, 1752, etc. Ruccellaï connaissait parfaitem. les finesses de la langue lat., et, à cet égard, il a fait preuve d'habileté dans ses ouvrages.

RUCCELLAI (Jean), 4e fils du précédent, né en 1475 à Florence, partagea l'exil des Médicis. Rappelé avec eux en 1515, lorsque Léon X, son parent et du même âge que lui, fut élu pape, il se démit bientôt des charges que la dernière révolut. avait réunies sur sa tête, embrassa l'état ecclésiastique, accepta une place éminente dans la maison du pontife, et le suivit à Bologne, lorsqu'il alla conclure le concordat avec François Ier. C'est dans ce voyage que Ruccellaï offrit à la cour papale une fête pompeuse, et donna le spectacle de deux tragédies, les premières que la scène moderne ait connues (*Sophonisbe*, du Trissin, et *Rosmonde*, dont il est l'auteur). Peu après, il vint en France en qualité de nonce, et le roi lui témoigna beaucoup de bienveillance; mais Léon X s'étant ligué avec Charles-Quint, Ruccellaï fut rappelé à Rome, où l'opinion générale lui déférait le chapeau de cardinal. Mais, à la nouvelle de la mort du pape, il s'arrêta à Florence, et fut chargé d'aller porter au nouveau pontife les félicitat. de cette républiq. Clément VII le nomma protonotaire apostolique et gouverneur du château St-Ange, charge de confiance qui lui assurait la pourpre, que cependant il n'obtint jamais. Il mourut en 1525. Ruccellaï cultiva les muses italiennes avec succès, et laissa plusieurs ouvr. : *la Rosmonde*, tragédie, 1525, in-8, plusieurs fois réimpr. — *Oreste*, autre tragéd., publiée en 1723 dans le *Teatro italiano*, recueil dont le sav. Maffei, fut l'édit. — *Les Abeilles*, poème didactiq., publié en 1539, in-8, par les soins de Trissin, ami et rival de Ruccellaï. Ce dernier ouvrage a été traduit en franç. par Pingeron, 1770, in-12, et par Crignon, 1786, in-12. On a donné à Padoue une édit. complète des *OEuvres de Ruccellaï*, 1772, in-8.

RUCHAT (Abraham), théolog. protestant, historien et littérat., né, vers 1780, dans le canton de Berne, étudia les langues orientales, et, se destinant à l'enseignement, concourut, en 1701, pour la chaire de grec et d'hébreu à l'acad. de Lausanne. Peu de temps après il obtint la cure d'Aubonne. En 1721, il fut nommé profess. de belles-lettres à Lausanne, et promu 12 ans plus tard à la chaire de théolog. Il mourut dans cette ville en 1750, après s'être fait remarquer par sa modestie, son savoir, son amour du travail, son obligeance et son caractère communicatif. Il était l'ami de Bochat, de Bourguet, de Haller, etc. On a de lui beaucoup de dissertations et d'ouvrages, entre autres : *Grammatica hebraica, novo methodo digesta*, Leyde, 1707, in-8. — Un *Abrégé de l'Histoire ecclésiast. du pays de Vaud*, Berne, 1707, in-8, livre plein d'invectives contre les catholiques. — *Les Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 vol. in-12, 75 planch., sous le nom de *Gottlieb Kipseler*. Cet ouvrage, réimprimé en 1730 à Amst., 4 vol., avec des *augmentations*, eut encore d'autres éditions, Bâle, 1765, 4 vol. in-12; Neuchâtel, 1778, 2 vol. in-4, 81 pl. Nous citerons aussi de Ruchat son *Histoire de la réformat. de la Suisse*, de 1516 à 1556, dans les églises des 13 cantons, Genève, 1727, 6 vol. in-12; reproduits avec un nouveau *frontispice*, en 1740. Cet ouvrage fut mis à l'index en 1732, à Rome, où ses *Délices de la Suisse* avaient déjà été conndamées à la sollicitation du nonce du pape à Lucerne. On vient de donner à Lausanne (1838-39) une nouv. édit. de l'*Histoire de la réformation de la Suisse*, augm. de la continuat., dont le MS. était conservé à la bibliothèque de Berne. — *Traité des poids, des mesures et des monnaies dont il est parlé dans la Ste Écriture, réduits aux poids, mesures et monnaies de Berne, Genève, Lausanne*, etc., 1743, in-8. On remarque parmi les ouvr. inédits de Ruchat, une *Histoire générale de la Suisse, depuis l'origine de la nation helvétique jusqu'en* 1516, 5 v. in-4, dont le MS. autographe se conserve dans la biblioth. de Berne. Haller en a donné une longue *Notice* dans sa *Bibliothèq. d'histoire suisse*. En 1748, Ruchat travaillait encore à cet ouvr., qu'il avait commencé en 1707. On trouve dans le *Journal helvétique*, mai 1751, un *Éloge de Ruchat*, par J.-Alph. Rosset, rect. de l'acad. de Lausanne, avec une *Notice* incomplète de ses ouvrages.

RUCHS, historiographe du roi de Prusse, profess. d'histoire à l'université de Berlin, membre de l'acad. de cette ville, né en 1780 à Greifswald, dans la Poméranie-Suédoise, mort en 1820 à Livourne, où il était venu pour rétablir sa santé, s'est fait dans sa patrie une réputation par plusieurs ouvrages, au nombre desquels on distingue : son *Histoire de Suède*, en 4 vol., publiée à Greifswald. — *L'Essai*

*d'une histoire de la religion, du gouvernement et de la civilisation de l'ancienne Scandinavie*, 1801. — Une *Statistique de la Finlande* (1809), etc.

RUDBECK (Jean), né en 1581, fut nommé profess. à Upsal au commencem. du règne de Gustave-Adolphe. Ce prince l'éloigna de l'univ., ainsi que Jean Mesnius, pour mettre fin à leur dispute. Il nomma Rudbeck son aumônier, et, satisfait de sa conduite et de ses talents, il le promut à l'évêché de Vesteras. Rudbeck serait parvenu à l'archevêché d'Upsal, sans un livre intitulé *Privilegia quædam doctorum*, etc., qu'il publia en 1636, et que le sénat fit défendre comme dangereux. Il mourut en 1646, laissant plusieurs ouvr. Il a dirigé l'édit. de la Bible de Gustave-Adolphe, 1618.

RUDBECK (Olaus), sav. suédois, fils du précédent, né en 1630 à Vesteras ou Arosen, dans le Westermanland, montra de bonne heure de rares dispositions pour les sciences. Il apprit dans ses loisirs le dessin et la musique, se rendit fort habile dans la mécanique, et, à l'âge de 10 ans, il exécuta une horloge en bois citée comme un chef-d'œuvre. Après ses humanités, il s'adonna à la médecine, surtout à l'anatom., et découvrit, de 1649 à 1650, les vaisseaux lymphatiques, qu'il nomma conduits hépatico-aqueux, et le réservoir du chyle. La reine Christine, dont il avait reçu une somme considérable, l'ayant engagé à voyager, il visita les principales acad. d'Allemagne et de Hollande, s'arrêta à Leyde pour s'y perfectionner dans l'histoire naturelle, et, de retour en Suède, fixa sa résidence à Upsal, où il établit à ses frais, en 1657, un jardin botanique, agrandi depuis par son fils, et ensuite par Linné. Le comte de la Gardie lui montra beaucoup de bienveillance, le remboursa de ses dépenses, et lui fit obtenir à l'université d'Upsal, dont il était chancelier, la chaire de botanique et d'anatomie. Bientôt Rudbeck en fut nommé rect., et l'année suiv. curateur perpét. Malgré ses nombreuses occupations, il cultiva l'architecture et la musique, étudia l'histoire de Suède, et composa sur l'origine et les antiquités de ce pays un ouvr. immense, qu'il faisait imprimer chez lui. Le 4e volume était sous presse quand l'incendie d'Upsal, au mois d'avril 1702, détruisit son atelier, ses magasins, ses MSs. et les planches qu'il avait fait graver pour un traité de botanique. Accablé de chagrin, il résigna sa place à son fils, et mourut le 7 septemb. de la même année. Son *Oraison funèbre*, prononcée par Jean Herberg, profess. en théologie à l'univ. d'Upsal, est insérée dans la *Memoria virorum in Suecià eruditissimorum rediviva*, Rostoch, 1730, in-8. En 1753, la société des sciences d'Upsal fit frapper une médaille en l'honneur de Rudbeck. On a de ce savant plus. ouvrages, entre autres : *Exercitatio anatomica exhibens ductus novos hepaticos aquosos et vasa glandularum serosa*, Arosen, 1653, in-4, fig.; 1654, in-12; insérée dans la *Messis aurea*, de Sybald Hemsterhuys, dans la *Bibl. anatomica*, de Jacq. Manget, et dans la *Disputat. selectæ anatom.*, de Haller. — Un *Catalogus plantarum horti academiæ upsalensis*, 1658, in-8, et avec des additions, 1685, in-8. — *Atlantica, sive Manheim vera Japheti posterorum sedes et patria*, etc., 1675 et années suiv., 4 vol. in-fol., avec un *Atlas*. Le 4e vol., dont l'impression n'a point été terminée, est si rare que l'on n'en connaît en France que des exemplaires MSs. On a annoncé une nouv. édit. de l'*Atlantica*, mais elle n'a point paru. On doit encore à Rudbeck le recueil des *Lois westrogothiques*, avec la traduct. lat. de J. Loccenius, et les *notes* de Ch. Lund, in-fol., etc.

RUDBECK (Olaus), médecin et philologue, fils du précéd., qu'il égala par la variété de ses connaissances, naquit vers 1670 à Upsal. Reçu docteur en médec. à l'acad. de cette ville, il fut chargé en 1689, par le roi Charles XI, de visiter la Laponie. Outre des minéraux, il y recueillit 50 espèces nouv. de plantes, indiquées dans les *Mémoires* de l'acad. de Stockholm pour les années 1720 et 1722. Rudbeck parcourut ensuite l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. Ayant perdu dans l'incendie d'Upsal une partie de ses MSs. et les planches de son gr. *Traité de botanique*, il se trouva, par suite de cet événement, hors d'état de publier le *Trésor polyglotte*, ouvr. qu'il avait entrepris pour démontrer l'analogie des langues et leur filiat. En 1720, Rudbeck fonda, de concert avec Éric Benselius, la soc. des sciences à Upsal. Il mourut en 1740, laissant entre autres enfants l'habile médecin et botaniste Jean-Olaüs. Outre 12 vol. in-fol. de ses dessins de plantes conservés au musée de l'acad. de Stockholm, on a de Rudbeck des *dissertat.* citées par Haller (*Bibl. botan.*, tom. I, p. 632-33); et d'autres ouvr. entre lesq. on distingue : *Nova Samoland, sive Laponia illustrata et iter per Uplandiam, cum fasciculo vocum lapo-hebraicarum*, 1701, in-4, fig. : ce n'est que la prem. partie de l'ouvr. dont la suite a péri dans l'incendie d'Upsal. — *Campi Elysii liber primus graminum, juncorum, cyperorum*, etc., *fig. continens*, 1702, in-fol., 130 pl. grav. en bois. — *Liber secundus, nomina et figuras bulbosarum plantarum continens*, 1701, in-fol., qu'il publia d'abord pour satisfaire à l'impatience des amateurs de fleurs. Jacq.-Edw. Smith ayant trouvé 35 pl. du prem. livre dans le cabinet de Linné, dont il avait fait l'acquisit., les publia sous ce titre : *Reliquiæ rudbeckianæ, sive Camporum Elysiorum libri primi quæ supersunt*, Londres, 1789, in-fol.; il y ajouta un appendice de plus. figures que Rudbeck n'avait pas publiées. Ce savant a composé aussi un *Specimen usûs linguæ gothicæ in eruendis atque illustrandis obscurissimis quibusvis S. Scripturæ locis; additâ analogiâ linguæ gothicæ cum sinicâ*, 1717, in-4. — *Thesauri linguarum Asiæ et Europæ harmonici prodromus*, in-4, réimprimé par Wolf, dans la *Bibl. hebraica*, pag. 1475, etc. J. Ihre a publ. l'*Oraison funèbre* de Rudbeck, Upsal, 1741, in-4, et son *Éloge* se trouve dans les *Acta soc. reg. scient. upsaliensis* pour 1740. Sous le nom de *Rudbeckia*, Linné a consacré à la mémoire des deux Rudbeck une plante vivace de l'Amérique septentr. de la famille des corymbifères.

RUDDIMAN (Thomas), érudit angl., né en 1674

dans le comté de Banff en Écosse, devint en 1695 maître de l'école publique de Lawrencekirk, obtint 7 ans après la place de bibliothéc. de la faculté des avocats à Édimbourg, l'occupa jusqu'en 1752, et mourut en 1757. Il avait établi en 1715, avec son frère, une imprimerie, et il contribua, en 1718, à la fondat. de la première soc. littéraire d'Écosse. Ruddiman a publié la paraphrase du *Cantique des cantiques* par Johnston, 1709, et le *Glossaire* (1711) joint à l'édit. in-fol. de la trad. angl. de l'*Énéide*, par Gawin Douglas. On lui doit plus. ouvr., entre autres des *Rudiments de la langue latine*, 1714, devenus classiq. dans les écoles écoss., et dont il se fit 15 édit. du vivant de l'auteur. — *Buchanani opera*, avec des notes, 1715, 2 vol. in-fol. — *Defense* de la version des psaumes, par Buchanan, contre les objections de M. Mann. — Des *Observat. critiq.* sur le comment. de la Pharsale de Lucain, par Burman, et des écrits polémiques sur quelq. points de l'histoire d'Écosse. Il a impr. un *Nouv.-Testament* grec, 1740, in-12, réimpr. en 1750, et une édit. élégante et correcte de Tite-Live, 1752, 4 vol. in-12. Il fut l'éditeur du *Mercure calédonien*.

RUDEL (Geoffroy), peintre de Blaye, troubadour du 12e S. devint amoureux de la comtesse de Tripoli sur ce qu'il entendit rapporter de sa charité envers les pèlerins, et la célébra dans ses vers. Le désir de voir la comtesse lui fit prendre la croix; mais il tomba malade dans la traversée, et fut transporté mourant à Tripoli. La comtesse, informée de l'arrivée du chevalier, s'empressa d'aller le voir; mais il expira dans ses bras, remerciant Dieu de l'avoir vue; elle le fit enterrer dans la maison du Temple, et prit elle-même le voile quelques jours après. Raynouard a publié des fragm. de Geoffroy Rudel dans le tome III du *Choix de poésies des troubadours*. Rudel est le héros d'un poème de Lautier.

RUDENSCHOELD (Charles, comte de), sénateur de Suède, né en 1698 à Abo, fit ses études à Upsal, et, entré dans la carrière diplomatiq., fut nommé en 1732 ministre en Pologne. Il travailla, de concert avec l'ambassadeur de France, le marquis de Monti, pour faire élire Stanislas. Ce prince s'étant retiré à Dantzig à l'arrivée des Russes, Rudenschœld le suivit avec Monti, et passa ensuite à Stralsund, d'où il fut rappelé en Suède; il fut envoyé en 1739 ministre à Berlin. Frédéric II étant monté sur le trône, il gagna sa confiance, et, chargé de négocier en 1744 le mariage d'Alphonse-Frédéric, prince royal de Suède, avec Louise-Ulrique, sœur du roi de Prusse, il s'acquitta très bien de cette mission. Après la paix de Dresde, Frédéric, qu'il avait aidé de ses avis, lui donna des marques de sa munificence. Rappelé en Suède quelq. années après, Rudenschœld devint ministre des affaires étrangères, ensuite chancel. de la cour, puis sénateur. Éloigné du sénat en 1765, il refusa la retraite que Frédéric lui offrit à Postdam, rentra dans le sénat en 1769, et en sortit de nouveau en 1771. Depuis il s'adonna à la littérat., fut nommé chancelier de l'université d'Upsal, remit plus. mém. à l'acad. de Stockholm, dont il était membre, et mourut le 10 juin 1783. — Ulric Rudenschœld, son frère, conseiller de commerce et membre de l'acad. des sciences de Stockholm, a laissé plusieurs *mém.* et un *discours* sur l'*Aménagement des bois*.

RUDING (Roger), ministre angl., né à Leicester en 1751, mort en 1820, vicaire de Malden, dans le comté de Surrey, et membre de la soc. des antiquaires de Londres, est aut. de quelq. ouvr.; les plus importants sont : *A proposal for restoring the ancient constitut. of the mint* (sur le rétablissement de l'anc. système de monnayage), 1799, in-8. — *Annals of the coinage of Britain*, etc., 1817, 4 vol. in-8.

RUDLOF (Fréd.-Auguste), littérateur, mort à Schwerin en 1822, à 72 ans, rédigeait depuis 1776 *l'Almanach politique de Mecklenbourg-Schwerin*. Outre div. opuscules sur la législat. et la politique de son pays, il a écrit une *Hist. du Mecklenbourg*, restée imparfaite.

RUDNAY (Alexandre de), prélat hongrois, né en 1760, à Szent-Retestz ou Ste-Croix, fut fait en 1816 évêq. de Transylvanie ou Weissembourg, et en 1819 transféré à l'archevêché de Gran ou Strigonie, auquel sont attachés les titres de légat du St-siége et de primat de Hongrie. Il tint à Presbourg, en 1822, un concile national, où l'on fit des réglem. sur la discipline, sur l'éducation dans les séminaires et sur divers autres points. Ce concile demanda le rétablissement des jésuites. Rudnay, créé cardinal *in petto* par Léon XII, le 2 octobre 1826, ne fut déclaré que le 15 déc. 1828, et mourut en 1831. Il avait fait commencer à Gran la construction d'une magnifique cathédrale, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Ce cardinal prenait les titres de chancelier, de conseiller-d'état et de président de la commission ecclésiastique.

RUDOLPHI (Charles-Asmond), naquit en 1771 à Stockholm. Laissé dans l'indigence par la mort de son père, qui était prédicateur, il commença le cours de ses études au gymnase de Stralsund, puis étudia la médec. à l'univ. de Greifswald, où il trouva dans le célèbre profess. Veigel un ami et un second père. Ce fut par lui qu'il fut initié à toutes les sciences naturelles. La botan. et la zoologie, ainsi que l'anatomie des plantes et des animaux, firent surtout l'objet de ses recherches, et ses progrès furent si rapides, qu'il ne tarda pas à devenir lui-même professeur dans l'université où il était entré naguère comme écolier. Le gouvernement suédois ayant désiré fonder une école vétérinaire en Poméranie, jeta les yeux sur Rudolphi, le fit voyager dans divers pays, et le nomma directeur de l'établissement. Son *Voyage en Allemagne, en Hollande et en France*, a paru à Berlin en 1804 et 1805. L'étude approfondie de l'anatomie l'avait conduit à des recherches étendues sur les vers intestinaux, sur lesquels il a publié son *Entozoa, seu historia naturalis vermium intestinalium*, Amsterdam, 1808-10, 3 vol., véritable ouvrage classiq. sur une partie peu connue avant ses travaux, et qui lui assura une réputation européenne. En 1810, appelé à professer la médecine à l'université de Berlin, et

nommé directeur du muséum de cette ville, etc., ce fut là qu'il trouva un théâtre digne de ses talents. En 1817 il fit un voyage en Italie; en 1820, il donna un *Supplément* à son ouvrage sur les vers, et vendit à l'empereur sa collection de ces animaux, qui est unique dans le monde par sa richesse; en 1821, parurent les 1res livraisons de sa *Physiologie*, qu'il laissa incomplète. Attaqué, par suite de ses trav., d'une maladie du foie, ce savant succomba en 1832 à Berlin, à l'âge de 61 ans.

RUE (Charles de La), jésuite, né à Paris en 1643, mort en 1725, signala, dès 1667, son goût pour la poésie, par un chant en vers lat., sur les conquêtes de Louis XIV, que P. Corneille mit en vers franç. Ayant demandé la permiss. d'aller prêcher l'évangile dans les missions du Canada, ses supérieurs ne voulurent point y consentir, mais l'engagèrent en même temps à cultiver ses dispositions pour la chaire. Il suivit ce conseil et prêcha avec succès dans les provinces, à Paris et à la cour. Des prédicateurs de son siècle il était celui qui débitait le mieux, et néanmoins, il pensait qu'on devait affranchir les prédicat. de l'usage d'apprendre par cœur. Envoyé au milieu des Cévennes, il ramena plus. calvinistes à la foi catholiq., et la fit respecter par les autres. Ses principaux ouvr. sont: *Carminum lib. IV*, Paris, 1668; Anvers, 1693; l'édit. de Virgile, *ad usum delphini*, avec des notes estim., 1682, in-4, souv. réimpr. en 3 vol. in-12 ou in-8; et une édit. d'Horace avec des notes et une interprétation; des *Panégyriques et oraisons funèbres*, 4 vol. in-8; des *Sermons* de morale (un *Avent* et un *Carême*), 4 vol. in-8, réimpr. en 4 vol. in-12. On a cité comme son chef-d'œuvre le sermon des *Calamités publiques*: d'autres critiques préfèrent ceux du *Pécheur mourant* et du *Pécheur mort*. Le P. de La Rue a composé des pièces de théâtre qui méritèrent l'approbat. de Corneille : *Lysimachus* et *Cyrus*, en vers latins, et *Sylla*, en vers franç. On lui attribue *l'Andrienne* et *l'Homme à bonnes fortunes*, comédie publ. sous le nom de Baron, son ami.

RUE (D. Charles de La), bénédictin de St-Maur, né à Corbie en 1684, entra, jeune encore, à l'abbaye de St-Faron de Meaux, et se signala par son applicat. au travail. D. Montfaucon l'ayant déterminé à se charger de l'édit. des *OEuvres* d'Origène, La Rue en publia les 2 prem. vol. en 1733. Mais la mort de son ami, D. Vincent Thuilier, lui causa un tel chagrin qu'il ne put, malgré son zèle, surveiller entièrement l'impression du 3e vol. Atteint d'une paralysie résultant de la fatigue, il mourut le 5 octobre 1739. Le *Mercure* du mois de décembre de la même année contient son *Éloge*.—D. Vincent de La Rue, bénédictin, neveu du précéd., dont il partagea les travaux, naquit en 1707. Il publia le dern. vol. de l'édit. d'Origène en 1759, et continua l'ouvr. commencé par son oncle *sur les antiquités ecclésiastiq.*; mais il ne put l'achever, et mourut à l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1762. C'est lui qui a terminé l'édit., commencée par D. Pierre Sabathier, de l'anc. version lat. de la *Bible*, connue sous le nom de *Versio vetus italica*, Reims, 1743-49, 3 vol. in-fol.

RUE (Pierre de La), né en 1693 dans la ville de Middelbourg, pour laq. il fut conseiller en la cour des comptes du comté de Zélande, publia en hollandais des recherches sur les hommes célèbres de cette contrée; il y consacra deux ouvr. : *la Zélande littéraire*, divisée en trois parties, savoir: écrivains, savants et artistes, 1734, in-4; réimpr. en 1741, avec un rec. d'épigrammes ou d'inscript. en vers, sur les villes et bourgs de la Zélande, publ. déjà en 1731; *la Zélande politique et milit.*, 1736, in-4. La Rue cultivait aussi la poésie hollandaise; il a laissé des amplificat. rimées du symbole des apôtres et de l'oraison dominicale; une traduct. des *Sonnets* de Drelincourt; des *Poésies* édifiantes, bibliques, etc.

RUE (Gervais de La), savant antiquaire, né en 1751 à Caen, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé profess. d'hist. à l'univ. de cette ville. La révolution l'obligea de se réfugier en Angleterre; mais l'étude des antiquités charma pour lui les ennuis de l'exil. De retour dans sa ville natale, il continua de s'y livrer aux sav. recherches d'archéologie qui ont fait sa réputat. Les nombr. documents qu'il avait recueillis dans les bibliothèq. et archives publiq. de l'Angleterre, sur les écrivains du moyen-âge, et particulièrem. sur nos anciens poëtes-romanciers et prosateurs, le mirent à même de publier des ouvr. estimés sur cette partie alors peu connue de notre littérature. Il mourut à Cambes, près de Caen, en 1835, membre de la soc. des antiquaires de Londres, de l'acad. de Caen, et correspondant de l'Institut royal de France. On a de lui : *Recherches historiq. sur la prairie de Caen*, 1804, in-8. — *Recherches sur les ouvr. des bardes de la Bretagne armoricaine du moyen-âge*, 1815, in-8. — *Essais historiq. sur la ville de Caen et son arrondissement*, 1820, 2 vol. in-8 ou in-4, fig. — *Recherches sur la tapisserie représentant la conquête de l'Angleterre par les Normands, et appartenant à l'église de Bayeux*, 1824, in-4, fig. — *Essais historiq. sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*, Caen, 1834, 3 vol. in-8. On lui doit encore : *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Philippe de Than et de Simon Dufresne, trouvères normands du XIIe S.* (*Magasin encyclopédique*, année 1799, tome Ier). — *Réflexions sur les leçons faites par Chénier, à l'Athénée, sur l'anc. histoire de la langue franç.* (*Mercure*). — *Mémoire sur le commerce de Caen, dep. le XIe S. juqu'à la prise de cette ville par les Anglais en 1417* (*Recueil de la soc. d'agriculture de Caen*, tom. Ier). — Enfin plus. *Mémoires* insérés dans les tom. XIII et XIV du *Recueil* de la société des antiquaires de Londres. L'abbé de la Rue a laissé MS. entre autres ouvr. : l'*Hist. militaire de la Basse-Normandie au moyen-âge*, dont on promet la publication. Son *portrait* a été gravé par Hoopood, in-8.

RUEL (Jean), *Ruellius*, méd. érudit, né à Soissons en 1479, apprit seul le latin et le grec, et tra-

duisit ou composa des ouvr. utiles à son art et à la botanique. Étant devenu veuf, il entra dans l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat à Notre-Dame de Paris, et mourut dans cette ville en 1539. Ruel a laissé une version latine du *Traité de matière médic.* de Dioscoride, impr. par Henri Estienne en 1516, et réimpr. avec le texte grec qu'y joignit Goupil, 1543, in-8. Il publ. aussi une version latine du recueil intit. : *Ex apsyrto et aliis collectis veterinariæ medicinæ libri II*, Paris, Sim. Colines, 1530, in-fol. Mais il doit surtout sa réputat. à l'ouvr. *De naturâ stirpium*, gr. in-fol. de 900 pag., Paris, 1536; Bâle, 1537, 1543, 1573, petit in-fol.; Venise, 1538, in-8. Le P. Plumier a consacré à la mémoire de Ruel le genre *ruellia*, de la famille des acanthacées, qui comprend des plantes aqueuses des pays équatoriaux.

RUELE (Mariano), carme déchaussé, né à Roveredo en 1699, mort dans le couvent de cette ville en 1772, avait entretenu des correspondances avec plus. savants hommes de son temps, notamment avec Apostolo Zeno. Après avoir rempli div. emplois dans son ordre, entre autres celui de bibliothécaire, il fut attaché en qualité de théologien au cardinal Alv. Cienfuegos, et chargé plus tard de mettre en ordre les archives des PP. bénédictins à Subbiaco. Outre quelq. dissertat. sur des points d'hist., on cite de lui : *Tre saggi della biblioth. italica carmelitana*, etc. (*v.* pour plus de détails le t. II des *Lettere* de Gagliardi, Brescia, 1755; et les *Notes* de Zeno dans la biblioth. de Fontanini).

RUELLE (Joseph-René), habile teneur de livres, né à Lyon, fut admis en 1801 à l'Athénée de commerce, et mourut en 1803. On lui doit: *Traité des arbitrages de France*, 1769, in-8; réimpr. en 1792. — *Nouvelle méthode* pour opérer les changes de France avec toutes les places de sa correspondance, 1777, in-8. — *L'Art de tenir les livres en parties doubles*, 1800 ou 1805, in-4.

RUELLE (Mme), morte le 24 juillet 1831 à Crespy, dans sa centième année, était née le 25 févr. 1732, et s'était mariée à 28 ans : elle devint veuve en 1793. Voyageant à cheval pend. une nuit d'hiver, elle tomba dans l'eau, et cette chute lui causa une maladie d'environ 8 ans : elle en avait alors 40. A 75 ans, elle supporta deux fortes maladies, qui se succédèrent à quelq. mois de distance. Parvenue à sa 89e année, elle tomba dans sa cave par la trappe, et se cassa la jambe. La guérison fut prompte et n'eut aucune suite fâcheuse. Elle conserva toutes ses facultés jusqu'à ses dern. instants. Ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants sont au nombre de 50. Son existence peut être citée comme un phénomène.

RUFFI (Ant. de), histor., né en 1607 à Marseille, y fut pourvu d'une charge de conseiller à la sénéchaussée, et la remplit avec beauc. d'intégrité. Croyant un jour n'avoir pas examiné avec assez d'attent. un procès dont il était rapporteur, il indemnisa la partie qui avait succombé, et rembourse les frais. En 1654, il fut récompensé par une place de conseiller-d'état, et mourut en 1689. On a de lui : l'*Hist. de la ville de Marseille*, depuis sa fondat., 1642, in-fol.: son fils en a publ. une 2e édit., revue, augm. et enrichie d'inscriptions, sceaux et monnaies, 1696, 2 vol. in-fol.—*L'Hist. des comtes de Provence*, dep. 934 jusqu'en 1480, 1655, in-fol. —*La vie de Gaspar de Simiane, chevalier de La Coste*, 1655, in-12.—*L'Hist. des généraux des galères*, insérée, par le P. Anselme, dans *l'Hist. des gr. officiers de la couronne*. La 2e édit. de *l'Hist. de Marseille*, renferme un *Éloge* de Ruffi, par Pierre-Antoine de Pascal, son neveu, religieux de l'abbaye de Toronet.

RUFFI (Louis-Ant. de), fils du précédent, né à Marseille en 1657, acquit de bonne heure des connaissances étendues dans les antiquités de la Provence. En 1695, il fut exilé à Castelnaudary sur une dénonciation calomnieuse; mais bientôt son innocence fut reconnue. C'est pendant cette disgrâce qu'il publia la 2e édit. de *l'Hist. de Marseille*, par son père; il voulait aussi en donner une de *l'Hist. des comtes de Provence*, mais le temps lui manqua. Il s'occupait de réunir des docum. sur l'origine des anciens souverains de Provence, et sur l'histoire ecclésiastiq. de Marseille, lorsqu'en 1720 une apoplexie le réduisit à une nullité complète. La peste qui désola Marseille, cette même année, ayant retardé sa guérison, il languit quelq. temps, et mourut le 26 mars 1724. Ruffi était très habile à déchiffrer les vieux titres et les chartes; il fournit au P. Lelong des notes et des renseignem. pour la *Bibliothèq. historiq. de la France*, et au P. de Sainte-Marthe pour la *Gallia christiana*. On a de lui des *Dissertations historiq. et critiq. sur l'origine des comtes de Provence, du Venaissin, de Forcalquier, et des vicomtes de Marseille*, 1712, in-4.— *Hist. de St Louis, évêque de Toulouse, et celle de son culte*, 1714, in-12.—*L'Histoire des évêques de Marseille*, 2 vol. in-4, MSs. Le P. Bougerel a fait un *Éloge* de Ruffi, publ. dans le t. II de la *Bibliothèque franç.* de du Sauzet; dans le t. Ier de la *Continuat. des mémoires de littérat.*, par le P. Desmolets, et dans le t. Ier des *Mém.* de Niceron.

RUFFIN (Pierre-Jean-Marie), diplomate, né en 1742 à Salonique, où son père exerçait les fonct. de prem. drogman de la nation franç., vint de bonne heure à Paris, où il fut initié dans les langues orientales par Pétis de La Croix, Legrand, Cardonne, etc. Envoyé à Constantinople en 1758, il y obtint l'estime du comte de Vergennes, alors ambassad., qui le recommanda vivement au ministère. Ruffin fut placé, en qualité d'interprète du roi, à la suite du baron de Tott, chargé d'une mission près du khan de Crimée, Crym-Guéraï. Après la mort du prince tatare en 1770, Tott laissa la direction des affaires à l'habile interprète, qui suivit le nouveau khan dans son expédit. contre la Russie, fut fait prisonnier et détenu quelq. temps à la citadelle de Pétersbourg. Après son élargissem., il fut renvoyé à Constantinople, avec le titre d'interprète du roi près de la Porte. Rappelé à Paris (1774), pour y remplir les fonctions de secrét. interprète du roi pour les langues orientales, il fut chargé,

jusqu'en 1779, de toute la correspondance avec la Turquie, les régences de Barbarie et les puissances de l'Inde, et conduisit plus. affaires difficiles avec succès, il fut récompensé, en 1784, par la chaire de turk et de persan au collége royal, et en 1788, par des lettres d'annoblissem. En 1794, il retourna à Constantinople, comme prem. secrétaire d'ambassade et prem. secrét.-interprète. Il eut même officiellem. le titre de chargé d'affaires en l'an VI; mais l'Égypte ayant été envahie par nos armées pendant qu'il occupait ce poste éminent, il fut mis aux Sept-Tours par ordre du divan. Ruffin recouvra sa liberté en 1801, et quoique sans caractère public, il eut assez d'influence auprès des ministres turks pour protéger ses compatriotes. Plus tard il seconda utilem. le colonel Sébastiani et le général Brune dans les négociat. qui amenèrent le rétablissement de la bonne intelligence entre la Porte et la France. Nommé conseiller d'ambassade en 1804, et prem. secrét. de légation en 1805, il contribua à obtenir du reys-effendi que les titres de *padischah* et d'*imperator* fussent employés à l'égard de Bonaparte dans les communicat. officielles du divan. Ruffin, qui n'avait pas cessé d'être attaché à l'ambassade de France sous les div. ministres envoyés par le gouvernement impérial, se trouvait chargé d'affaires, en l'absence de l'ambassad., lors du retour de Bonaparte de l'île d'Elbe en 1815. Il reçut l'ordre d'arborer le drapeau tricolore au palais de l'ambassade, et il l'arbora. Tombé dans la disgrâce, après le second retour des Bourbons, il resta quelque temps à Constantinople simple particulier, mais toujours environné de l'estime des nations franques et de la vénération des Turks eux-mêmes. Enfin on lui rendit justice, et il reprit les titres dont on l'avait privé. Il mourut à Constantinople en 1824, après 66 ans de service diplomatiq. Pour donner une idée des travaux de cet utile citoyen, il faudrait passer en revue toutes les affaires que la France eut à traiter avec la Turquie pendant plus d'un demi-siècle : il avait acquis la plus gr. influence auprès de tous les musulmans éclairés par la manière dont il parlait la plupart des langues orientales et surtout le turk et le persan. On ne connaît que sa traduct. en arabe de *l'Adresse de la convent. au peuple franç., du 18 vendém. an III*, Paris, 1795, in-fol. de 24 pag.; mais on sait qu'il existe de lui, au dépôt des affaires étrangères, plus. *Mémoires* sur des sujets importants. On peut consulter : *Notice historique sur M. Ruffin*, par M. Bianchi, Paris, 1825, in-8.

RUFFINI (Paul), médec. et mathématic., né en 1765 à Valentano, dans le duché de Castro, s'adonna à la pratique de la médec.; mais les sciences exactes furent son étude de prédilection et la principale source de sa célébrité. Choisi par le gouvernement de Modène, pour remplir la chaire d'analyse et celle de mathématiq. élémentaires, il les perdit toutes deux lors de nos victoires en Italie et ne les reprit qu'en 1799. A partir de cette époque il ne fit qu'ajouter à sa réputat. par de nouv. travaux, que le duc de Modène et les acad. de l'Italie se chargèrent de récompenser, en lui conférant de nouv. places et des honneurs multipliés. Il mourut en 1822. Nous citerons de lui : *Teoria generale dell' equazioni, in cui si dimostra impossibile la soluzione algebraica dell' equazioni generali di grado superiore al quarto*, Bologne, 1798, 2 vol. in-8. — *Dell' immaterialità dell' anima*, Modène, 1806, in-8. — *Algebra e sua appendice*, 1807-08, 2 vol. in-8. — Plus. *Mém.* insérés pour la plupart dans le *Rec.* de la *société ital.*

RUFFO (Fabrice), surn. en Italie le *Général-cardinal*, né à Naples en 1744, d'une famille ancienne dont le chef porte le titre de Baronello, fut destiné comme cadet à l'état ecclésiastiq., se rendit à Rome et plut à Pie VI, qui le nomma son trésorier-général. Devenu cardinal-diacre de Ste-Marie *in Cosmedino* le 21 févr. 1784, il retourna à Naples, et le roi lui donna l'intendance du château de Caserta. Il s'y livra d'abord à l'agriculture; mais l'armée française s'étant emparée des états du pape, et ayant forcé le roi de Naples à se retirer en Sicile, le cardinal l'y suivit. Il s'était opposé à la guerre, et les désastres de l'armée napolitaine avaient justifié ses craintes. Acton, alors premier ministre, craignant qu'il ne s'emparât de l'esprit de la reine et du roi, chercha à l'éloigner. Il le proposa comme propre à déterminer en Calabre une insurrection préparée depuis long-temps par le parti royaliste, afin de forcer les Français à évacuer le royaume de Naples. Le card. ne fut point la dupe de l'intrigant Acton; mais, doué de beaucoup d'énergie, il se chargea de cette périlleuse mission dans l'espoir de rétablir le roi sur le trône de ses ancêtres. Muni de pleins pouvoirs, il partit avec cinq hommes d'escorte. Bientôt il en eut 500; enfin il parvint à former une armée de 25,000 hommes bien déterminés, avec lesq. il se porta d'abord sur Monteleone, où s'étaient enfermés les républicains des contrées environnantes. Cette ville, attaquée avec vigueur et défendue avec courage, fut forcée de se rendre à discrétion et livrée au pillage. Le card. ne marcha plus que de victoire en victoire jusqu'aux portes de Naples, où il pénétra avec le secours des Russes, après avoir conclu avec la junte napolitaine une capitulation, d'après laquelle les patriotes devaient être embarqués et envoyés à Marseille. Il écrivit à la cour pour l'engager à des sentiments de modération; mais la capitulat. ne fut point observée par les Anglais débarqués avec le général Nelson, et il périt un grand nombre de personnes victimes des haines politiq. Le cardinal, qui voulut vainement s'opposer à ces exécutions, tomba dans la disgrâce. Cependant le roi, revenu de son erreur, nomma Ruffo ministre plénipotentiaire à la cour de Rome. Après l'enlèvem. du saint-père, Bonaparte le fit venir à Paris, lui donna la croix d'Honneur, et sembla le distinguer des autres cardinaux. Ne s'étant pas montré assez docile aux volontés du vainqueur, il fut exilé à Bayeux, près de Sceaux. Il assista néanmoins au mariage de l'empereur, et ne partagea point les nouvelles rigueurs dont furent frappés les autres cardinaux. A la restauration de

1814, il retourna à Rome, où Pie VII l'accueillit avec bienveillance. Il revint ensuite à Naples, où il fut mal reçu du roi, qui lui devait sa couronne. Remis en possession de ses biens, il se livra à des opérations agricoles, et ne rentra au conseil qu'en 1821, après le rétablissement du pouvoir absolu. Il mourut à Naples le 13 décembre 1827, avec la réputation d'un homme habile et plein d'énergie. Ruffo ne fut jamais que cardinal-clerc; il ne reçut pas l'ordre de la prêtrise. On a de lui plusieurs ouvrages en italien sur les *Manœuvres des troupes* et les *Équipements de la cavalerie*, sur les *Fontaines*, les *Canaux*, et sur les *Mœurs de différentes sortes de pigeons*. — RUFFO-SCILLA (Louis), cardinal-archevêque de Naples, né à St-Onuphre, dans le diocèse de Milet, en 1750, fut créé cardinal le 23 févr. 1801 par le pape Pie VII, qui le nomma, le 9 août 1802, archevêque de Naples; il mourut en 1832, doyen des cardinaux-prêtres.

RUFIN, ministre de Théodose et d'Arcadius, condamné par ses forfaits à une honteuse immortalité, naquit d'une famille obscure, vers le milieu du 4e S., à Éluse, capit. de cette partie de l'Aquitaine, qu'on nommait alors Novempopulanie (aujourd'hui Eause dans l'Armagnac). S'étant glissé à la cour de Théodose, on ne sait comment il eut bientôt gagné la confiance de l'empereur, devint l'ami de Symmaque, abusa même le vertueux St Ambroise, et parvint au poste éminent de grand-maître du palais. Il eut bientôt une occasion d'essayer le déplorable ascendant qu'il avait pris sur son prince. En 390 une sédit. ayant éclaté dans Thessalonique, Théodose en fit massacrer 7,000 habitants, et Rufin fut un des perfides conseillers qui durent s'attribuer une grande part dans cette sanglante exécut. Les remords du faible empereur, auquel Ambroise refusa l'entrée de l'église, ne nuisirent en rien à la puissance toujours croissante de l'indigne favori. Enhardi par l'impunité, il fit assassiner Promote, le sauveur de l'empire, en 391, obtint le consulat l'année suivante, et, pour usurper la dignité de préfet du prétoire, se porta l'accusateur, le juge et par conséquent le meurtrier de Tatien, alors en possession de cette charge, et de son fils Proculus. La mort de Valentinien II et l'absence de Théodose, qui voulut venger son jeune collègue, laissa Constantinople aux mains d'Arcadius, ou plutôt de Rufin, devenu son tuteur. Il faut voir dans Claudien les exécrables attentats qui signalèrent l'administ. de ce nouvel arbitre de l'empire. Le tableau que retrace le poète, et que l'on pourrait croire un jeu de son imaginat., est d'une vérité que l'histoire a confirmée. C'était dans le même temps (394) que l'infâme ministre bâtissait une église et un monastère, et célébrait la pompe de son baptême avec une solennité incroyable. Pour couvrir tant de dépenses où l'avait entraîné l'ostentation de sa piété sacrilége, il recommença avec une nouvelle perversité ses exactions et ses injustices; et l'on devait s'y attendre. Cependant ce fut après la mort de l'empereur, en 395, qu'il donna un libre essor à tout ce qu'il y avait de cruel et de bas dans sa nature dépravée. Demeuré maître de l'Orient, sous Arcadius, tandis que Stilicon gouvernait l'Occident sous Honorius, il forma le projet, au milieu de toutes ses atrocités, de faire son gendre d'Arcadius, pour se rapprocher du trône; et il aurait sans doute réussi, s'il n'eût eu l'imprudence de s'absenter un moment de la cour. L'eunuque Eutrope s'insinua dans la confiance de l'empereur et lui persuada d'épouser Eudoxie, pupille de ce Promote qui avait péri victime d'un lâche assassinat. Rufin arrive, voit les préparatifs des noces qu'il croit devoir réaliser ses espérances, et n'est désabusé que le jour de la cérémonie. Furieux, il appelle les Barbares dans l'empire dont il commence ainsi le démembrement. En vain Stilicon forme le projet d'en ajourner la ruine, et vient avec les forces réunies de l'Occident et de l'Orient, présenter la bataille à Alaric, roi des Goths, dans les plaines de Thessalie. Un ordre d'Arcadius, sollicité ou plutôt dicté par Rufin, détache les troupes de l'Orient de la noble cause qu'elles allaient protéger. Ce fut là le dernier crime de l'infâme favori, qui avait tant abusé de sa fortune. L'armée indignée, à peine rentrée dans Constantinople, l'immola sous les yeux d'Arcadius, qui peut-être allait avoir la faiblesse de l'associer à l'empire. Jamais conspirat., conduite par plus de mécontents, ne le fut avec un plus grand mystère. Du corps de Rufin, mis en lambeaux, il ne resta rien de reconnaissable que sa tête et sa main droite, qui furent portées en triomphe devant le peuple. On peut consulter sur ce monstre les *lettres* de Symmaque et de St Ambroise, Suidas, le livre V de Zosime, le livre XV de Nicéphore, etc.

RUFIN (TYRANNIUS), prêtre d'Aquilée, né à Concordia, dans le Frioul, fit une partie de ses études avec St Jérôme, dans un couvent d'Aquilée, et fut d'abord l'ami le plus intime de ce grand homme, qu'il alla rejoindre en Orient en 374. Il y fut enveloppé dans la persécution des catholiques par les ariens, et plus tard, lorsque Théodose-le-Grand rendit la paix à l'Église, il vint fonder à Jérusalem un couvent sur le mont des Oliviers. Ce fut dans cette ville qu'après 25 ans de la plus étroite amitié, il se brouilla avec St Jérôme pour des querelles religieuses qui auraient dû leur rester à tous deux étrangères. On parvint à les réconcilier: ils se promirent l'oubli du passé; mais leur réconciliation ne fut pas de longue durée, et ils recommencèrent bientôt à s'attaquer plus ou moins directement dans leurs écrits. Rufin, qui de Jérusalem vint s'établir à Rome, passa en Sicile vers l'an 408, et y mourut septuagénaire, deux ans plus tard. Nous citerons de lui: *Eusebii cæsariensis Historia ecclesiastica è græc. lat. reddita, interprete Rufino*, Utrecht, 1474, in-fol., *edit. princ.*; Rome, 1476, in-folio. — *Origenis homiliæ in Genesim, Exodum, Leviticum, Numeros, Jesum Nave et librum Judicum, divo Hieronimo interprete*, Venise, Alde, 1503, in-fol. Ce n'est pas St Jérôme qui a traduit ces homélies en latin, comme l'édit. l'a supposé, mais Rufin, dont le nom a été rétabli dans l'édition des *OEuvres* d'Origène, donnée par Génebrard à Paris,

1574, in-fol. — Un autre Rufin, plus connu sous le nom de *Rufin-le-Syrien*, fut aussi très lié avec St Jérôme. Il se déclara contre Origène dont il avait été un ardent sectateur. On le croit auteur de quelq. ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Libellus fidei, continens XII anathematismos*, imprimé dans le livre Ier de l'*Historia pelagiana*, Padoue, 1673, et parmi les *OEuvres* de Marius Mercator, Paris, 1673.

RUFUS (Publius-Rutilius), consul, né vers l'an 150 avant notre ère, se rendit très habile dans la langue grecque, dans la science du droit, et cultiva aussi avec succès l'éloquence et la philosophie. Suivant la coutume des Romains, il passa quelq. temps, sous les armes et mérita l'amitié de Scipion, qu'il suivit au siége de Numance. Nommé tribun du peuple, au retour de cette expédition, il remplit les devoirs de sa charge avec beaucoup de zèle et de fermeté. Au sortir du tribunat, il rendit de gr. services, comme lieutenant de Métellus, dans la guerre des Numides. Élu consul tout d'une voix, l'an de Rome 647 (av. J.-C. 105), il sut réparer les fautes de son collègue Cnéius-Mallius, que défirent les Cimbres, en formant avec la plus gr. promptitude une armée nouvelle que Marius trouva toute prête à son entrée au consulat, et avec laquelle il sauva la république. L'an 554 (98 av. J.-C.), Rufus suivit, en qualité de lieutenant, Q.-Mutius-Scévola, proconsul d'Asie, et fit tous ses efforts pour réprimer les concussions dans cette malheureuse province : ce qui n'empêcha pas qu'à son retour il ne fût condamné comme spoliateur. Mais cet arrêt injuste a été cassé par la postérité. Ce vertueux citoyen abandonna Rome (l'an 92 av. J.-C.), pour se retirer dans la province qu'il avait administrée. Son exil fut un véritable triomphe. Il termina ses jours à Smyrne, paisible et honoré; mais on ne sait précisém. à quelle époque. On l'a comparé à Socrate, et ses vertus le rendaient digne d'un tel parallèle. Il avait écrit plus. ouvr. qui sont perdus. Nous ne connaissons de lui que trois *décisions* dans le *Digeste*. Sa *Vie*, composée d'après plusieurs écriv. de l'antiquité, fait partie des *OEuvres posthumes* de Glatigny, 288-308. — Rufus (Caïus-Musonius), philosophe stoïcien, né sous le régne de Tibère à Volsinium (aujourd. Bolsena), dans l'Étrurie, ouvrit à Rome une école très fréquentée. Relegué dans l'île de Gyare, il obtint son rappel, au plus tard, lorsque Vitellius parvint au trône des Césars. Il fut exilé de nouveau par Domitien. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Ses *Reliquiæ et apophtegmata* ont été publ. *cum annotat.*, par J. Venhuizen Peerlkamp, Harlem, 1822, in-8. On trouve un extrait de sa *Vie*, par Burigny, dans le *Recueil* de l'acad. des inscript. t. XXXI, *Hist.*, pag. 131-38. — Rufus Festus, appelé aussi *Sextus Rufus*, hist. latin, qui florissait l'an 370, a laissé : *de Historiâ romanâ Libellus*, dont la meilleure édit. est celle de M. Guill. Muennich, Hanovre, 1815, in-8. — *De Regionibus urbis Romæ*, Cet opuscule, qui est peut-être d'un autre Rufus, a eu plus. édit., il a été reprod. par M. Guill. Muennich, avec un comment. A la suite du précéd., D. F. Moller a publié : *Dissert. de Sexto Rufo*, Altdorf, 1687, in-4.

RUFUS, médecin grec, né à Éphése, fut, suivant Tzetzes, attaché à Cléopâtre en qualité de médecin; mais Suidas le fait postérieur de plus d'un siècle à cette princesse, et dit qu'il vivait sous le règne de Trajan, vers l'an 110 de notre ère. Il avait écrit sur la matière médic. un ouvr. en vers hexamètres, en 4 livres, dont il n'est resté que des fragments, recueillis par Alde dans son édit. de Dioscoride. Outre ces fragm., on a de Rufus un *Traité d'anatomie*, un autre sur les maladies des reins et de la vessie, et un fragment sur les purgatifs. Le tout a été imprimé collectivem. par les soins de Jacq. Goupil, Paris, 1554, in-8. L'éditeur reproduisit la même année, avec des corrections, une version latine des œuvres de Rufus, par J.-F. Crasso, qui avait été publiée à Venise, 1552, in-4, avec celle des ouvr. d'Aretée. Le même Crasso en donna une autre édition (Venise, 1554, in-4). Insérées plus tard par H. Estienne dans les *Medici principes*, les œuvres de Rufus ont été plus. fois reproduites, entre autres, à Bâle, 1581, in-4, et en grec et en latin, par les soins de Will. Rinch, Londres, 1726, in-4.

RUGENDAS (George-Philippe), peintre, né à Augsbourg en 1666, perfect. son talent à Vienne et en Italie, et revint se fixer dans sa ville natale, où il fut chargé de l'exécution d'un gr. nombre de tableaux, et oú il mourut en 1742. Ses ouvr. sont répandus tant dans son pays que dans la Flandre, la Hollande, l'Allemagne et la Suède. Il a mérité un rang honor. parmi les peintres de batailles. Il s'est également exercé dans la gravure à l'eau forte et à la manière noire.

RUGGIERI (Constantin), philologue, né en 1714 à St-Arcangelo, près de Ravenne, mort en 1766 à Rome, où il avait été appelé à diriger l'imprimerie de la *Propagande*, a laissé plus. ouvr. Un des plus importants est l'*Histoire* sacrée et profane de Bologne, écrite par ordre de Benoît XIV, et dont l'institut de cette ville acheta les MSs. après la mort de l'auteur. Il était bien propre à traiter de pareils sujets par l'étude qu'il avait faite des antiquités du moyen-âge qui avaient rapport à l'hist. ecclésiast.

RUHL (Philippe-Jacques), conventionnel, avait étudié la théologie à Strasbourg, et occupait une place de recteur à Durckheim, lorsqu'il eut l'occasion de faire un travail utile pour le comte régnant de Leiningen-Dachsbourg ou Linange, qui le fit conseiller aulique, lui confia l'administrat. de ses finances et le mit à la tête de sa chancellerie. Ruhl ne put être retenu par tant de faveurs sur un aussi petit théâtre, et dès que la révolution éclata en France, il y accourut. Il devint successivement administrateur du départem. du Bas-Rhin, député à l'assemblée législat. en 1791, à la convent. en 1792, et siégea toujours à l'extrême gauche, où il se fit remarquer par des motions d'une grande violence. Il était en mission lorsque Louis XVI fut condamné; mais ses discours pour justifier la mort de ce malheur. prince peuvent faire présumer quel aurait été

son vote. Sur la fin de 1793, il fut porté à la présid., et nommé en 1794 membre du comité de sûreté génér. Ce fut lui qui, se trouvant à Reims en mission, brisa la sainte-ampoule devant le peuple et en envoya les débris à la convent. Son dévouement à Robespierre faillit lui être funeste, lorsqu'arriva le 9 thermid. Peu de temps après (le 20 mai 1795), s'étant joint à la multitude qui s'introduisit dans le sein de la convent., il fut arrêté, mis en accusat., et s'ôta la vie pour ne pas la perdre sur un échafaud.

RUHNEKEN (David), en latin *Ruhnkenius*, l'un des plus célèbres philologues et des meilleurs critiques du 18e S., né en 1723 à Stolpe, dans la Poméranie-Prussienne, étudia le droit, l'histoire, l'éloquence et les antiquités à Wittemberg, avec une ardeur infatigable, alla ensuite apprendre la langue grecque à Leyde, sous Hemsterhuys, qui devint son ami, et qui, plus tard, le fit nommer son adjoint à la chaire de grec. Ruhneken, qui était parti pour visiter les principales bibliothèques de l'Europe et en examiner et collationner les MSs., reprit le chemin de la Hollande, et ouvrit son cours en 1757. Il le continua quatre ans avec beaucoup de succès, et après la mort d'Oudendorp (1761), il fut élu profess. d'éloquence et d'histoire. Nommé en 1774 conservat. de la bibliothéq. de l'académ., il l'enrichit d'un grand nombre de livres et de MSs. précieux. Il mourut en 1798. A une mémoire prodigieuse il joignait beaucoup de sagacité, d'esprit et de jugement. Son érudit. était immense, et personne n'a mieux écrit que lui en latin, depuis la renaissance des lettres. On lui doit des *notes* sur plus. auteurs anciens, et un gr. nombre d'éditions. Il a laissé, en outre, quelques *opuscules*, dont il a publié lui-même le recueil sous ce titre : *Opuscula oratoria, philol., crit., nunc primùm conjunctim edita*, Leyde, 1807, in-8 (*voy.* la *Vie de Ruhneken*, par Dan. Wyttenbach, Leyde, 1799, in-8 de 295 pages).

RUHS (Frédéric), historien allem., né dans la Poméranie-Suédoise en 1780, fut long-temps professeur à l'univ. de Greifswald; mais les victoires des Français le forcèrent, en 1810 et 1811, d'aller chercher ailleurs de l'emploi. Après avoir erré quelq. temps, sans occupation fixe, il fut appelé à Berlin, pour y professer l'histoire : l'acad. le reçut au nombre de ses membres, et le gouvernem. le nomma son historiographe. Dans un voyage qu'il fit en Italie pour rétablir sa santé, il mourut à Livourne en 1820. Nous citerons de lui : *Essai d'une histoire de la religion, de la constitut. et de la civilisat. de l'ancienne Scandinavie*, Gœttingue, 1801. — *Histoire de Suède*, 1801-1810, 4 vol. — *La Finlande et ses habitants*, Leipsig, 1809.

RUINART (Thierri), savant bénédictin, né à Reims en 1657, prit l'habit de St-Benoît en 1674, et ne tarda pas à se faire apprécier comme un des sujets les plus distingués de son ordre. Dom Mabillon fit de lui son collaborat. dans les immenses travaux qu'il avait entrepris, et dom Ruinart répondit à cette marque de confiance de son savant confrère par l'attachement le plus tendre. Lorsqu'il eut perdu ce maître ou plutôt ce père, il ne fit plus que vivre à demi. Au retour d'un voyage qu'il avait fait en Champagne pour amasser des mémoires, il tomba malade dans l'abbaye de Hautvilliers, où il mourut en 1709. Nous citerons de lui : *Acta primor. martyrum sincera et selecta, ex libris cùm editis tùm MSs. collecta*, etc., Paris, 1689, in-4; Amst., 1713, in-fol.; Vérone, 1731, in-fol.; trad. en franç. par Drouet de Maupertuy, Paris, 1708, in-8; 1739, 2 vol. in-12; et 1825, 3 vol. in-8. — *Hist. persecutionis vandalicæ in duas partes*, etc., Paris, 1694, in-8. — *Sancti Georgii Florentii Gregorii, episcopi turonensis, opera omnia, necnon Fredegarii scholastici epitome et chronicum cum suis continuatoribus et aliis antiquis monumentis*, ib., 1699, in-fol.

RUISDAEL (Jacq.), célèbre peintre de paysage et de marine, né en 1636 à Harlem, où il mourut en 1681, étudia beaucoup les ouvr. de Berghem, dont le talent avait de grands rapports avec le sien. La nature fit le reste, sans qu'il eût besoin de sortir de son pays. Comme il ne dessinait pas la figure avec autant de perfection que le paysage, il empruntait la main de Wouwermans, de van der Velde, de van Ostade, et surtout de Berghem. Parmi ses tableaux les plus renommés, on cite sa *Chasse au cerf*, qui se trouve dans la galerie du roi de Saxe à Dresde. Le musée du Louvre possède de lui six tableaux : dont l'un, connu sous le nom de *Coup de soleil*, jouit surtout d'une gr. célébrité; le second représente une *Tempête;* le troisième un *Paysage au fond duquel on voit un village situé près d'un bois;* le quatrième une *Forêt coupée par une rivière dans laquelle des bestiaux viennent s'abreuver;* le cinquième une *Tempête;* et le sixième un *Paysage*, dans lequel on remarque un chemin avec un chariot attelé de deux chevaux. — Ruisdael (Salomon), frère du précéd., né à Harlem en 1616, mort en 1670, peignit aussi le paysage, mais avec peu de talent, et c'est, pour ainsi dire, au nom qu'il porte qu'il doit sa réputation.

RULAND (Martin), médecin de l'empereur Rodolphe II, mort à Prague en 1602, à 70 ans, était né à Freysingen, dans la Haute-Bavière, et avait d'abord occupé une chaire de médecine au gymnase de Lavingen. Parmi ses ouvr., dans la plupart desquels il préconise la réforme de Paracelse, et se livre au plus grossier empirisme, nous nous bornerons à mentionner : *Medicina practica recens et nova, continens omnes totius humani corporis morbos per alphab. ordinem collectos*, Strasbourg, 1564, in-8; ibid., 1567, 1625, et Hanau, 1610, in-12. — *Curat. empiricarum et hist. centuriæ X*, Bâle, 1578; réimpr. plus. fois. — *Secreta spagyrica..... cum scholiis Ehrenfridi Hagendornii*, Iéna, 1676, in-12. — Martin Ruland, fils du précéd. et médecin comme lui, né en 1569 à Lavingen, fut d'abord médec. ordinaire de la ville de Ratisbonne, puis admis au nombre des médec. de l'empereur Rodolphe II, et mourut à Prague en 1611. Quoique plus éclairé ou de meilleure foi que son père, il donna aussi dans les rêveries de Paracelse. Ses princip. ouvr. sont : *Nova et omni memoriâ omninò inaudita hist. de aureo dente, qui nuper in*

*Silesià puero cuidam septenni succrevisse animadversus est*, Francfort, 1595, in-8. — *De perniciosâ luis Hungaricæ tecmarsi et curatione*, 1597, in-8; réimpr. plus. fois.

RULHIÈRE (Claude-Carloman de), historien et poète, né à Bondi, près de Paris, en 1735, entra au service en sortant du collége, et fut quelque temps aide-de-camp du maréchal de Richelieu en Guienne. Ses succès brillants dans la haute soc., lui valurent bientôt des protecteurs; il devint le secrét., puis l'ami du baron de Breteuil, qui l'emmena à Pétersbourg en 1760; il se trouva ainsi placé dans la position la plus convenable pour observer la révolution de 1762. Cette gr. catastrophe, qui délivra Catherine II d'un époux incommode et la plaça sur le trône, frappa vivement Rulhière, et fit de lui un historien. De retour en France en 1765, il fixa ses souvenirs sur le papier; mais son ouvrage resta MS. entre les mains de la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu. En 1768, on le chargea d'écrire, pour l'instruct. du dauphin (depuis Louis XVI), l'histoire des troubles qui agitaient la république de Pologne, et, en 1771, on attacha à ce travail une pension de 6,000 liv., dont il a joui jusqu'à sa mort. Sa réputat. commençait à s'étendre dans le public, grâce surtout à l'insert. de son discours en vers sur les *Disputes* dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. Le bruit que faisait dans le monde son hist. de la révolut. de Russie, quoique toujours inédite, alarma l'impératrice, qui ne put obtenir, ni par les séductions ni par les menaces, la suppression de ce livre, présumé si redoutable. L'auteur promit seulem. d'attendre, pour le livrer à l'impress., le décès de Catherine. Après un voyage qu'il fit, en 1776, dans div. états de l'Allemagne, il ne s'occupa plus guère, jusqu'en 1787, que de son hist. des troubles de la Pologne. Ce fut en cette année 1787, qu'il fut admis à l'Acad. franç. Il devait cet honneur surtout à son hist. de la révolution de Russie, encore inédite; car ses 200 vers sur les disputes étaient presque son seul titre public, et peu de personnes connaissaient l'ouvr., bien plus important et alors assez avancé, qu'il avait entrepris sur la Pologne. Il se déclara contre la révolut. de 1789, quoiqu'il eût toujours réclamé, avec les philosophes, des améliorations dans le système social; mais il ne voulait que des réformes partielles et lentes, et s'effrayait à la vue de ce mouvem. rapide et général qui menaçait de bouleverser la France. On croit que le chagrin abrégea ses jours. Quoi qu'il en soit, il mourut presque subitement en 1791. Nous avons parlé du seul de ses essais poétiq. qui ait obtenu un succès durable. Il existe trois édit. de ses *Poésies diverses*. La 1re est sans date, mais de 1801 ou 1802, in-8; la 2e de 1808, in-8; la 3e fait partie du t. II de ses *OEuvres*, recueillies en 1819. Parmi ses ouvrages en prose, nous citerons : *Éclaircissem. historiq. sur les causes de la révocat. de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestants en France, depuis le commencem. du règne de Louis XIV, jusqu'à nos jours* (1788), *tirés des différentes archives du gouvernement*, 2 vol. in-8. — *Hist., ou Anecdotes sur la révolut. de Russie en l'année* 1762, Paris, 1797, in-8; 1807, 1819, avec *l'Hist. de l'anarchie de Pologne et du démembrem. de cette républiq.*, 1807, 4 vol. in-8 et in-12; ibid., avec une *Notice* sur Rulhière par M. Daunou, 1819, 4 vol. in-8. Auguis a donné en 1819 les *OEuvres div. de Rulhière*, en 2 vol., et sous le titre d'*OEuvres posthumes*, une nouvelle édit. de *l'Hist. de l'anarchie de Pologne* et des *Anecdotes sur la révolut. de Russie*.

RULMAN (Anne), né en 1583 à Nîmes, où il mourut vers la fin de 1639, se distingua comme avocat, puis comme assesseur criminel en la prévôté générale de Languedoc. Quoique protestant, il contribua beaucoup à la soumission de sa ville natale, et reçut de Louis XIII d'honorables témoignages de satisfaction et de confiance. Le seul de ses ouvrages qui ait été imprimé est un recueil de *Harangues et plaidoyers*, 1612, in-8. Il a laissé en outre une relat. des troubles religieux de cette époque, sous le titre d'*Hist. secrète des affaires du temps, depuis le siége de Montpellier* (1622) *jusqu'à la paix dernière* (1626), *avec la suite jusqu'à l'année présente* (1627). On peut encore voir un ouvr. de lui, à la bibliothèque du roi, sur les antiquités de sa province. Il est intit. : *Récits des anc. monum. qui paraissent encore dans les départem. de la prem. et seconde Gaule narbonaise, et la représentation des plans et perspectives des édifices sacrés et profanes*, etc. C'est une mine mal exploitée, mais précieuse.

RUMFORD (Benjamin THOMSON, plus connu sous le nom de comte de), physicien célèbre, né en 1753 dans un petit canton, nommé autrefois Rumford et maintenant Concord, dépendant de l'état de New-Hampshire, manifesta de bonne heure de grandes dispositions pour les sciences exactes; mais il était pauvre, et la carrière pour laquelle il avait tant de vocat. était alors bien stérile en Amérique. Il eut le bonheur d'épouser à l'âge de 19 ans une riche veuve, et put suivre ses goûts. La guerre de l'indépendance vint le forcer de prendre un parti. Il crut devoir se jeter dans celui de la métropole, et fut enveloppé dans ses revers. Mais ayant été chargé de porter à Londres la nouvelle de l'évacuation de Boston par les Anglais (1776), il y fut nommé en 1780 sous-secrét.-d'état. Déjà, depuis 2 ans, il était membre de la société royale, et son séjour dans la capitale de la Grande-Bretagne ne fut pas perdu pour les sciences. Cependant il retourna en Amérique avec le grade de chef d'escadron, et se distingua dans le parti qu'il avait embrassé et qui devait succomber. Rendu à la vie civile par la paix, Thomson résolut d'aller offrir ses services à l'emper. d'Allemagne dans la guerre contre les Turcs. En passant par Munich, il alla voir l'électeur régnant, Charles-Théodore, qui le retint auprès de lui, l'éleva par degrés au rang de conseiller-d'état et de lieutenant-général de ses armées, et finit par lui remettre l'administrat. de la guerre et la direction de la police. Thomson introduisit d'utiles réformes dans l'armée, parvint à

abolir la mendicité dans toute la Bavière, qui jusque-là avait souffert de ce fléau plus qu'aucun autre état de l'Europe, et s'occupa surtout de fournir du travail aux classes indigentes, et de leur offrir, avec le moins de frais possible, une nourriture saine, agréable et abondante. On lui doit le prem. établissem. des soupes économiques et des foyers qui portent son nom. Ce noble usage qu'il fit des sciences doit rendre à jamais sa mémoire chère à tous les amis de l'humanité. Toutefois, il faut le dire, cet homme, qui a fait beaucoup de bien aux hommes, ne les aimait ni ne les estimait. Ses découvertes sont dues plutôt aux calculs du mathématicien et aux froides réflexions de l'administrateur, qu'aux mouvements généreux du philanthrope. L'élect. de Bavière ne fut pas ingrat. Il le créa comte de Rumford et le nomma son ambassadeur à Londres (1798); mais d'anciens usages, dont le ministère anglais ne voulut pas se départir, privèrent le nouveau comte de l'avantage de remplir ce poste, qu'il avait surtout ambitionné. Pendant son séjour à Londres, car il s'y était rendu avec l'espoir d'y être accrédité comme ambassad., il contribua beaucoup à fonder l'institution royale de Londres, et fit les fonds de 2 prix, l'un en Angleterre et l'autre en Amérique, pour encourager de nouvelles recherches sur la chaleur. Lorsqu'il apprit la mort de l'électeur, il retourna à Munich, mais pour régler ses affaires et rendre compte de son administrat. Il vint se fixer en France, y épousa la veuve du célèbre Lavoisier (depuis long-temps il était veuf lui-même), et mourut presque subitement, en 1814, dans sa maison d'Auteuil. Ses expériences, ses trav. et ses découvertes, d'abord publiés en anglais, soit séparément, soit dans les *Transact. philosophiques*, ont été, pour la plupart, trad. en franç. par M. Pictet, dans la *Biblioth. britanniq.*, et les princip. ont été réunis sous le titre d'*Essais politiq., économiq. et philosophiq.*, Genève, 1798, 2 vol. in-8, fig. Ce recueil contient 9 *Mém. ou Essais*. On y ajoute le 10e *Essai*, publié en 1799, et les 5 suiv. en 1806. Nous citerons encore de Rumford : *Mém. sur la chaleur*, Paris, 1804, in-8. Une des promenades de Munich est ornée d'un monument à la mémoire de Rumford.

RUMINAVI, curacas ou grand du Pérou, fut le ministre des cruautés de l'usurpateur Atahualpa, après la mort duquel il s'empara du trône de Quito par des moyens dignes de sa férocité. Sa tyrannie fut de courte durée. Attaqué par Sébastien Benalcazar, et forcé de prendre la fuite après avoir fait étrangler toutes ses femmes, il erra quelq. temps dans des lieux inhabités, et périt misérablement en 1534.

RUMPF (George-Éverard), *Rumphius*, médec. et botaniste, né en 1626 à Solm, en Allemagne, fit d'abord un voyage en Portugal, où il demeura 3 ans. A peine de retour, il s'embarqua pour les Indes-Orientales, et en 1654 il se trouvait dans les possessions hollandaises des îles de la Sonde. Nommé par la compagnie, au service de laquelle il s'attacha, consul et prem. marchand à Amboine, il se trouva placé ainsi au centre de la contrée la plus riche en product. naturelles, et il ne négligea rien pour les étudier et les faire connaître à l'Europe. Ce fut surtout à l'hist. naturelle des plantes qu'il s'appliqua. Il avait des connaissances très bornées en botanique; mais il y suppléa par ses recherches opiniâtres et par les renseignem. qu'il tira des naturels du pays. Il était maître d'une collect. précieuse, et il songeait à la rapporter en Europe, lorsque, par suite des fatigues et plus encore de l'intempérie des saisons, il fut attaqué d'une goutte sereine, qui le priva de la vue. Il avait alors 42 ans, et ce devait être en 1669. Résigné à ne plus revoir la terre natale, il resta à Amboine, et obtint des directeurs de la compagnie un ou deux secrétaires, qu'il employa à mettre une sorte de régularité dans ses descriptions déjà faites, et à établir avec des savants qui se trouvaient alors dans les Indes une correspondance assez étendue, qui a été recueillie par Michel-Bernard Valentyn sous le titre de *India litterata*. Quant à son travail, si malheureusement interrompu, il parvint à le recomposer, non sans de grandes contrariétés, et lorsqu'il mourut, en 1693, il ne put emporter avec lui l'espoir consolant que son nom, ses études et ses malheurs seraient connus de la postérité. Ce ne fut que 48 ans après sa mort que son travail fut publié par Jean Burmann, sous le titre d'*Herbarium amboinense* (Herbier d'Amboine, renfermant un grand nombre d'arbres, arbustes, herbes et plantes, tant terrestres qu'aquatiques, qu'on trouve dans l'île d'Amboine, écrit en holland. par George-Éverard Rumpf, trad. en latin et accompagné d'observat. par J. Burmann), Amsterd., 1741-55, 7 vol. in-fol. On y a joint un *Index* de 22 p., impr. en 1769. Un autre ouvr. de Rumpf, moins important, avait paru long-temps auparavant. C'est son *Cabinet des raretés d'Amboine*, qui porte en holland. ce titre : *Amboinsche rariteitkamer*, etc., Amsterd., 1705, in-fol., avec 60 pl., réimpr. en 1741.—Christ.-Constantin Rumpf, médecin de l'électeur palatin Frédéric V, a publié, avec des *Corrections* et un *Supplément*, l'ouvrage de J.-A. Schmitz, intitulé : *Med. pract. compendium*, Paris, 1660, in-12; Utrecht, 1682.

RUNEBERG (Éphraïm-Otto), direct. du corps des ingénieurs en Finlande, né près de Stockholm en 1722, mort en 1770, fut chargé par le roi de Suède de faire lever les cartes de la Finlande, d'y établir un cadastre et d'y créer des canaux de navigation. On cite de lui des *Observat. sur la manière de dresser les cadastres*; des *Dialogues sur l'âme et ses facultés*, et plus. *Mém.* dans le recueil de l'acad. des sciences de Stockholm, dont il était membre.

RUNG (Philippe), littérateur, né vers 1750, en Angleterre, passa fort jeune sur le continent, et, après avoir visité les princip. états de l'Europe, s'établit en Allemagne. Il accepta la place de profess. de langue angl. à l'université de Halle, et mourut dans cette ville en 1823 à 70 ans. Entre autres écrits il a publié : *Dictionnaire biographique des Juifs*

*et des Juives qui se sont distingués dans la carrière des lettres*, Leipsig, 1817.

RUNIUS (JEAN), poète suédois, né dans la province de Vestrogothie en 1679, mort à Stockholm en 1713, montra plus de facilité et d'imaginat. que de goût et de pureté. On a recueilli ses poésies sous le titre de *Dudaïm*, Stockholm, 1714, 2 vol. in-4. Elles ont été réimpr. avec un 3ᵉ vol., ib., 1733.

RUNJET-SINGH, roi de Lahor, né en 1762 dans cette capitale, d'une tribu obscure, fut privé des avantages de l'éducat.; mais il avait reçu de la nature ce que l'éducat. ne donne pas toujours, beaucoup d'intelligence et de sagacité. Il se fit remarquer par sa valeur dans plus. combats contre les Anglais, et ses compatriotes le nommèrent leur chef. Parvenu au pouvoir, il conçut le projet de relever la nation des Sicks opprimée, et de soustraire la partie de l'Inde qu'elle habite à la domination anglaise. Politique habile autant que bon général, il agrandit ses états par des empiètements successifs, et se trouva maître en peu de temps du Pundjab, du Moultân, du Cachemyr, du Peishaver et d'une partie de l'Afghanistan. Par les négociat. et par les armes soumit les petits feudataires qui désolaient le pays des Sicks; il rétablit l'empire des lois, et se fit bientôt aimer d'un peuple qu'il avait régénéré. Allié naturel de tous les ennemis de la puissance britannique dans l'Inde, il sut les faire servir à propos à ses desseins, et seul de tous les radjahs il maintint constamm. son indépendance. Runjet-Singh, soumettant volontiers son jugement à celui des hommes éclairés, accueillit dans ses états les Européens instruits; il confia l'instruct. de ses armées au général franç. Allard, qui n'eut pas de peine à y établir la discipline et la tactique de l'Europe. Ce prince mourut en 1839, laissant le trône à son fils aîné, Carrack-Sing, héritier de ses talents comme de ses vues pour l'affranchissement de l'Inde. — V. ALLARD, au supplément.

RUNNINGTON (CHARLES), avocat, né en 1751 dans le comté d'Hertfort, fut placé à 17 ans dans le cabinet du juriste Morgan, qu'il aida dans la compilation d'un recueil de lois anglaises; et, agrégé en 1774 à la corporat. du *Temple*, il s'y fit bientôt une réputat. honor. comme pratic. et comme professeur. Chargé de soutenir l'action judiciaire intentée par Fox contre le haut-bailli de Westminster, à l'occasion de la conduite de ce dernier dans les élections de 1784, il se concilia, par les talents qu'il déploya dans cette circonstance, l'estime de l'illustre chef du parti wigh, qui le destinait à un emploi éminent, lorque la mort lui enleva ce protecteur. Runnington continua d'exercer la profession d'avocat jusqu'en 1812, qu'il fut nommé juge de paix du comté de Sussex. Appelé trois ans après aux fonct. de commissaire du roi pour l'assistance des débiteurs insolvables, il les résigna en 1819, et mourut en 1821 à Brighton, après avoir publié, outre diverses éditions annotées d'ouvrages de jurisprudence de Mat. Hale, de Gilbert et d'Ow. Ruffhead, un écrit ayant pour tit.: *Hist. principles and practice of the legal remedy by ejectement and the resulting action for mesne process.*, 1795, in-8.

RUPERT (le prince ROBERT de BAVIÈRE, plus connu sous le nom de), né en 1619, de Frédéric V, électeur palatin, et d'Élisabeth, fille aînée de Jacques Iᵉʳ, roi d'Angleterre, fut obligé, dès le berceau, d'accompagner son père dans l'exil, et reçut une éducation toute militaire. Au commencement des guerres civiles qui désolèrent l'Angleterre, il vint offrir ses services à Charles Iᵉʳ, fut mis à la tête d'un corps de cavalerie, et dans plus. rencontres obtint sur les troupes parlementaires des avantages dont son impétuosité l'empêcha trop souvent de profiter. Créé chevalier de la Jarretière, et nommé pair d'Angleterre, sous les titres de comte d'Holderness et de duc de Cumberland, il justifia ces récompenses par de nouveaux exploits, prit Bristol, fit lever le siége de Newark, dissipa les parlementaires qui la bloquaient, et marcha rapidement au secours d'York, vivement pressée par l'armée combinée de Manchester, de Leven et de Fairfax. Il força ces trois généraux à se retirer; mais, trop indocile aux conseils de la prudence, il voulut leur livrer bataille, et fut défait complétement à Marston-Moor. Il eut encore à se reprocher d'avoir, par sa bouillante ardeur, décidé la bataille de Naseby (14 juin 1645). L'on sait combien cette affaire désastreuse fut décisive pour le malheureux Charles Iᵉʳ. Après la déroute, Rupert se retira dans Bristol, qu'il ne tarda pas à rendre à Fairfax. Indigné de cette dern. faute, le roi révoqua tous ses pouvoirs, et lui envoya un passeport pour sortir de l'Angleterre. Il y rentra peu de temps après la mort du prince, et, ayant obtenu le commandement de la flotte anglaise, il fit voile pour l'Irlande, afin d'y relever la cause royale. Poursuivi par les forces supérieures du parlement, il erra quelque temps sur la mer, se soutenant des prises qu'il faisait sur les Anglais ou sur les Espagnols, et vint enfin en France avec sa flotte, que Charles II vendit au cardinal Mazarin. Lors de la restaurat. de 1660, Rupert se rendit en Angleterre, où il fut comblé d'honneurs par le nouveau roi. En 1665 il commandait, sous le duc d'York, la flotte anglaise, et il contribua puissamment au gain de la bataille navale qui se donna le 3 juin contre les Hollandais. L'année suiv. il eut le commandement en chef de la flotte, conjointement avec le duc d'Albemarle, et dans plus. actions dont l'issue resta indécise, il déploya la plus grande intrépidité et un talent non moins remarquable. En 1679, il fut nommé membre du nouveau conseil-privé; depuis il mena une vie tout-à-fait retirée, s'occupant d'expériences de chimie et de physique, et s'exerçant à la pratique des arts mécaniques. On lui dut plusieurs inventions import., entre autres, celle de la gravure en demi-teinte. Le prince Rupert mourut dans son hôtel de Spring-Garden en 1682, et fut enterré dans la chapelle de Henri VII.

RUPPHRECHT (FRIED.-CARL), né à Oborzenn, cercle de Rezat en Bavière, en 1779, mort à Bamberg le 25 oct. 1831, se distingua comme peintre de portraits et de paysages, comme graveur à l'eau

forte et sur bois, et enfin comme architecte. Ses ouvrages dans ces genres divers sont nombreux et attestent son bon goût, ainsi que les études profondes qu'il avait faites dans les arts qu'il cultivait. Son portefeuille était un des plus riches de l'Allemagne. Sa mémoire était une véritable encyclopédie de tout ce qui avait été publié sur les beaux-arts dans toutes les parties du monde.

RUSBROCK (JEAN), ainsi appelé du lieu de ce nom, où il naquit, entre Bruxelles et Halle, en 1294, eut quelque célébrité dans son temps comme un des maîtres de la vie spirituelle. Dès l'âge de 15 ans, il quitta l'étude des lettres humaines pour se livrer à de pieuses spéculations, dont il avait puisé le goût dans les livres allégoriques de l'Écriture, et plus encore dans les ouvrages attribués à St Denis-l'Aréopagite. Devenu sexagénaire, après avoir rempli long-temps les fonctions de vicaire de l'église de Ste-Gudule à Bruxelles, il se retira avec ses disciples les plus dévoués à Groendal (Vauvert), où il réforma, s'il ne fonda, un monastère de chanoines réguliers, dont il fut le premier prieur. Il mourut en 1381, plein de jours, et qualifié de contemplatif par excellence, d'illuminé et de divin. De ses ouvr. mystiques, écrits dans son propre idiôme, et dont la collect. fut traduite en latin par Surius (Cologne, 1552, 1609 et 1692), nous citerons seulement *de Nuptiis, vel de Ornatu nuptiarum spiritualium, libri III*, qui a été publié en flamand, en latin et en allemand.

RUSCA (LOTHAIRE ou LOTTIÈRE), chef du parti guelfe à Côme, parvint à y consolider son pouvoir, et, malgré les efforts des Vitani, ses rivaux, s'y fit reconnaître pour souver. en 1284. Cette petite souveraineté se conserva long-temps dans sa famille.

RUSCA (F. DOMINIQUE), général, né en 1761 à Dolceacqua, dans le comté de Nice, exerçait la médecine à Monaco lorsqu'éclata la révolution franç., dont il embrassa les principes avec ardeur. Il fut banni de son pays, et ses biens furent confisqués. Dès-lors il fut irrévocablem. attaché au parti dans lequel il s'était jeté. Placé dans l'état-major de l'armée républicaine qui envahit l'Italie en 1794, il lui rendit de très grands services par sa bravoure, non moins que par sa connaiss. parfaite des lieux. Il fut fait adjud.-général et employé à l'armée des Pyrénées-Orient., sous Scherer (1795). Après la paix de Bâle, il suivit le même général en Italie, et n'y démentit pas sa réputat. Élevé au grade de général de brigade, il passa sous les ordres de Bonaparte (1796), et mérita, par de nouveaux exploits, le grade de général de divis., et divers commandem. dans l'intérieur de l'Italie. On le vit successivem., sous Championnet et sous Macdonald, combattre toujours avec la même valeur; mais il fut fait prisonnier après la sanglante bataille de la Trebia, et ne rentra en France qu'après celle de Marengo. Le prem. consul lui donna en 1802 le commandement milit. de l'Ile d'Elbe; mais il le lui retira en 1805, et le laissa sans emploi jusqu'en 1809. A cette époque il eut le commandement d'une divis. sous les ordres du prince Eugène Beauharnais, et se distingua dans le Tyrol, sur le Haut-Adige, dans la Carniole et dans tous les postes qui lui furent confiés. A la paix de Vienne, il cessa encore une fois d'être employé; mais à la fin de 1813, au moment où les alliés pénétraient en France, il fut command. de Soissons; et se fit tuer en défendant courageusement cette ville contre des forces supér. (1814).

RUSCA (ERNEST), né à Milan en 1801, étudia la médecine à l'univ. de Pavie, où il fut reçu docteur et bientôt membre assistant à la clinique, répétiteur de pathologie et de matière médicale. En 1831, le gouvernement impérial le nomma membre de la commission des médecins lombards, établie pour prévenir la contagion du choléra asiatique qui dévastait la Gallicie, la Hongrie et Vienne. Envoyé dans ces contrées pour étudier cette maladie terrible, il publia son *Istruzione sul metodo di assistere coloro che venissero attaccati del cholera-morbus*, in-8, 1833. Employé ensuite par le gouvernem. au grand hôpital de Milan, il publia le *Manuel des infirmiers assistants*, 1833. Il venait de publier la *Clinique médicale d'Andral*, lorsqu'il mourut le 27 mars 1834.

RUSCELLI (JÉRÔME), né à Viterbe vers le commencement du 16e S., vécut quelque temps à Rome où il fonda l'acad. *dello Sdegno*, et vint ensuite habiter Rome où il fut correcteur dans l'imprimerie de Valgrisi, tandis que Dolce remplissait les mêmes fonct. chez Giolito. Il fut en correspondance avec plusieurs illustres personnages de son temps, et mourut en 1566. Outre des édit. peu estimées du *Décameron* de Boccace 1552, in-4, de *Pétrarque*, 1554, in-8, de *Roland* de l'Arioste, 1560, gr. in-4, et de différents *Recueils* de poésies et de lettres, on lui doit entre autres : *del Modo di comporre in versi, nella lingua italiana, con un pieno ed ordinato rimario*, Venise, 1559, in-8 : c'est un dictionnaire de rimes que l'on réimpr. encore en Italie. — *Della Perfezzione delle donne.* — *Geografia di Tolomeo, trad. dal greco*, 1561, in-4; 1599, in-fol. — *Commentarj della lingua italiana*, *lib. VII*; 1576, in-4.

RUSCONI (JEAN-ANTOINE), n'est guère connu que par une trad. ital. de Vitruve. Elle ne parut qu'en 1590, après la mort de l'auteur, qui probablem. eut lieu après l'ann. 1587. Elle est intitulée : *dell' Architettura di Gio. Antonio Rusconi, con centosessanta* (il y en a même plus) *figure, designate dal medesimo, secondo i precetti di Vitruvio, e con chiarezza e brevità dichiarate, lib. X*, Venise, Giolito, 1590, in-fol.

RUSH (BENJAMIN), célèbre médecin, naquit en 1745 dans la Pensylvanie, d'une famille qui s'y était établie lors de sa colonisat. Après avoir fait de brill. études, il se voua à l'art de guérir, comme offrant à la fois une carrière à son goût pour les sciences, et un moyen de satisfaire le besoin qu'il éprouvait de soulager ses frères. Il vint achever ses cours à l'univers. d'Édimbourg, y prit le grade de docteur en 1668, et, de retour en Amérique, fut installé l'année suiv. dans la chaire de chimie du collége de médecine nouvellem. établi à Philadelphie, chargé

d'enseigner à l'université de la même ville les institutions de médecine et la clinique. Ses talents et son profond savoir donnèrent beauc. d'éclat à ce cours. Nul profess. n'a formé dans les États-Unis un plus grand nombre de bons médecins. Représentant de sa province au congrès général où fut proclamée l'indépend. de l'Amérique (1776), Rush l'année suiv. fut nommé chirurgien-général de l'hôpital milit. central; il échangea peu après cet emploi pour celui de médecin, qu'il abandonna presque aussitôt, et il mourut en 1813, estimé de tous pour ses vertus et pour ses rares talents. Parmi ses ouvr. on distingue : *an Inquiry into the effects of public punishments upon criminals and upon society*, Philadelphie, 1787, in-8. Les vues de l'aut. furent adoptées en gr. partie par le gouv., qui réserva la peine de mort pour les seuls crimes de meurtre au prem. degré. — *Médical Inquiries and Observat.*, ibid., 1789-1800, 5 vol. in-8; trad. en allemand par C.-F. Michaelis, Nuremberg, 1787-1800, in-8. — *An Inquiry into the effets of spirituous liquors on the human body*, etc., Philadelphie, 1790, 1791 et 1805, in-8.—*Essays litterary, moral and philosophical*, ibid., 1798, in-8. — *A Treatise upon the diseases of the mind*, ibid, 1812, in-8. — Il existe plus. *Éloges* de Rush en angl. et en français.

RUSHWORTH (Jean), compilateur, né dans le Northumberland vers 1607, fut nommé en 1640 adjoint du secrétaire-greffier de la chambre des communes, emploi qui l'initia davantage aux affaires publiques, dont il avait déjà fait une étude spéciale. Il signa le *Covenant* en 1643. Thom. Fairfax, son proche parent, devenu général des forces du parlement, le prit pour secrét. Rushworth représenta cinq fois la ville de Berwick-sur-la-Tweed au parlement du protecteur Richard, au parlement qui fut appelé réparateur (*healing parliament*), à celui de 1678, à celui qui suivit immédiatement, enfin à celui d'Oxford, lors de la dissolut. duquel il se retira, pour vivre dans une obscurité complète, à Westminster. Il passa les six dern. années de sa vie à Southwark, où il avait été emprisonné pour dettes, et où il mourut en 1690. On a de lui : *Historical Collections of private passages in state, weighty matters in law, and remarkable proceedings in parliament*. La 1re partie, qui s'étend de 1608 à 1629, a été publiée en 1659. La 2e partie parut en 1680, la 3e en 1692, et la 4e et dern., qui va jusqu'en 1648, parut en 1701. La collection entière forme 7 vol. in-fol, qui furent réimpr. en 1721, avec le procès du comte de Strafford, qui comprend tout le 8e vol.

RUSSEL (William), 5e comte et 1er duc de Bedford, né en 1614, fut membre du long parlement, qui se réunit à Westminster le 3 novemb. 1640, et manifesta quelque opposit. aux mesures de la cour, ce qui lui valut d'importants commandements dans l'armée destinée à agir contre le roi. Après avoir arrêté dans sa marche et contrarié dans tous ses desseins le général royaliste, marquis d'Hertford, il sauva l'armée parlementaire à la bataille d'Edge-Hill, où il commandait la réserve de la cavalerie. Cependant il fut un des seigneurs qui, lassés de la guerre civile, parlèrent de paix dans la chambre haute. Cette proposition n'ayant pas été accueillie par la chambre des communes, lord Bedford entra au service du roi; mais il fut blessé dans son amour-propre par d'imprudents courtisans, et il retourna dans son ancien parti, celui du parlement, qui le tint quelque temps en prison et ses biens en séquestre. Il fut rétabli dans tous ses droits; mais il ne prit aucune part aux affaires publiques jusqu'en 1660, époque où les lords manifestèrent l'intention de rendre le trône à Charles II. Lors du couronnement de ce prince (1661), ce fut le comte de Bedford qui porta le sceptre de saint Édouard. Après l'avénement de la maison d'Orange au trône d'Angleterre, il fut successivement nommé membre du conseil privé, lord-lieuten. du comté de Middlesex, marq. de Tavistock, duc de Bedford, et mourut en 1700, plein de jours et comblé d'honneurs.

RUSSEL (William, lord), fils du précédent, naquit en 1639. Après avoir terminé son cours d'études à l'univ. de Cambridge, il voyagea sur le continent, et entretint avec un de ses institut., resté auprès de ses frères puînés, une correspondance qui atteste la haute capacité de l'esprit profondém. religieux du jeune voyageur. De retour à Londres en 1659, il passa deux années dans le sein de sa famille, se préparant, par des études suivies, à la carrière des fonctions publiques. La restauration eut lieu en 1661, et William Russel fut nommé membre de la chambre des communes; mais il fut aussi admis à la cour, où son père, le comte de Bedford, jouissait d'une faveur méritée, et il ne put résister toujours aux séductions dont il fut assailli dans cette cour voluptueuse. Une rivalité d'amour l'entraîna même dans un duel, où il reçut une blessure grave. Il se déroba bientôt à ce tourbillon, et épousa, en 1669, Rachel Wriothesly, seconde fille du comte de Southampton, et veuve de lord Vaughan, qui lui fit trouver le bonheur dans le calme des vertus domestiques. Plein de candeur, ennemi de toute intrigue, étranger ou plutôt supérieur à toute vue d'ambition personnelle, il garda long-temps le silence dans le parlement, et peut-être serait-il sorti de la vie sans avoir joué aucun rôle politique, si le danger que coururent à la fois la liberté et la religion de son pays n'était venu réveiller l'énergie naturelle de son caractère, qui, suivant la belle express. d'un de ses biographes, *ne devait plus s'endormir que sur l'échafaud*. Le ministère dit de *la cabale*, qui fit exiler le vertueux comte de Clarendon, ne dissimulait guère ses projets, qui étaient d'enchaîner les libertés anglaises, de rendre le parlement *nul*, le roi absolu et l'Angleterre catholique. Les coupables dépositaires de l'autorité royale, Clifford, Arlington, Buckingham, Ashley, Lauderdale, songeaient à opérer ce déplorable changement avec l'aide de la France. Mais Louis XIV n'était pas disposé à faire rien pour rien, et, quoique la cause de l'absolutisme fût un peu la sienne, *il voulait se*

faire payer pour son intervention. Il fallut donc que Charles II s'engageât à le secourir dans la guerre contre la Hollande, et à embrasser publiquement la religion catholique aussitôt que les affaires de son royaume auraient pris assez de consistance pour le lui permettre. Ce fut à ces conditions qu'il obtint à son tour la promesse d'un subside de 5 millions. Enfin l'Angleterre apprit qu'elle était en guerre avec la Hollande (27 mars 1672). Le parlement fut convoqué, et le roi, à l'ouverture de la session, dit qu'il était décidé à maintenir son acte de tolérance religieuse; mais les communes, qui pouvaient avoir dès-lors deviné les résolutions ultérieures dont le traité secret venait de faire une obligation pour le monarque, déclarèrent, dans leur adresse, que *les lois pénales en matière ecclésiastique ne pouvaient être suspendues que par un acte du parlement*. On vit surgir en cette occasion une opposition compacte, à la tête de laq. se montrait William Russel. Le faible Charles II recula devant l'adresse des communes, et protesta qu'il n'avait jamais eu l'intention d'altérer aucune loi. *La cabale* fut dissoute, et l'opposition s'empressa de voter un subside, se contentant d'émettre un vœu pour la paix et pour le licenciement de l'armée. Le roi promit, et prorogea le parlement. Trois mois après il le rappela pour de nouveaux subsides, sans lui donner les garanties promises. Un cri général retentit dans les communes pour le *redressement des griefs* et sur les *dangers que courait la religion protestante*. Elles furent subitem. prorogées, puis rappelées encore au bout de trois mois, parce qu'on avait besoin d'elles. Ce fut à l'ouverture de cette session que Russel prononça son fameux discours sur l'état de la nation. Après des débats prolongés, auxquels ce vertueux citoyen continua de prendre la part la plus active, le parlement fut prorogé. La guerre toutefois avait cessé, et c'était là un grand sujet de satisfaction pour le peuple anglais; mais le comte de Danby, devenu prem. ministre, se jeta ouvertement dans le système déplorable qui avait si mal réussi à *la cabale*. Russel sollicita une accusation en forme contre le ministre, et vit sa motion repoussée par les communes. Cependant les choses allaient toujours en empirant. Le parlement était tour à tour prorogé et rappelé, suiv. les craintes ou les besoins de chaque jour. Ce fut dans ces circonstances que fut imaginée la *conspirat. papiste*, fable atroce et ridicule, dont le but était de donner plus d'énergie aux défenseurs de la relig. protestante, et de les pousser à quelque acte de violence. Russel, égaré par son ardente dévotion et par les perfides insinuations d'Ashley, comte de Shaftesbury, l'un des plus dangereux ennemis du roi et des catholiques, dep. sa sortie du ministère, se laissa aller trop facilement à croire qu'il y avait eu réellement une conspirat. Il fit la motion que le duc d'York, dont on connaissait l'aversion pour la religion protestante, fût écarté, non-seulement des conseils du roi, mais de sa présence. D'autres membres de la chambre des communes dirent qu'il était temps de discuter le droit de succession. Le roi, effrayé pour son frère et pour lui-même, prononça (25 janvier 1679) la dissolution du parlement. Les nouvelles élections furent contraires à la cour, et Russel reparut à la tête de l'opposit. L'effervescence croissant à chaque moment, le roi se créa un nouveau conseil privé, composé de 30 membres, parmi lesquels figurait Russel. Ce sujet loyal, sachant allier son obéissance au roi à l'amour des libertés publiques, voulait seulement un statut qui apportât quelque restriction à l'exercice de certaines fonctions royales, si la royauté était dévolue à un successeur catholiq. D'autres voulaient exclure positivem. le duc d'York. Toute la session fut employée à discuter si l'on adopterait un bill de *limitation* ou un bill d'*exclusion*. Rien ne fut décidé, et le parlem. fut encore prorogé (27 mai 1679). Russel ne put contenir son indignation dans les bornes de sa réserve ordinaire, et se prononça de plus en plus contre *la succession papiste* et contre ce qu'il appelait, avec tant d'autres, *le complot papiste*. Cependant le parlement, qui devait se réunir le 26 janv. 1680, fut prorogé ce jour même jusqu'au 11 novembre suivant. Russel alors se retira du conseil, et, peu de jours après, il se laissa entraîner devant le grand jury de Westminster, pour y soutenir l'accusation intentée par l'audacieux Shaftesbury contre le duc d'York; comme *papiste récusant*. Le grand jury fut dissous à son tour; mais l'exaspération des esprits fut portée à son comble, et le duc fut bien obligé enfin de partir pour l'Écosse. Le lendemain de son départ, le parlem. fut convoqué, et son énergie fut d'autant plus grande, qu'elle avait été long-temps contenue. Un bill d'*exclusion* fut adopté dans la chambre des communes à une grande majorité, et Russel, qui l'avait fortem. appuyé, le porta aux pairs, qui le rejetèrent. Toute réconciliat. devenait impossible désormais entre les communes et le roi. Le parlement fut encore prorogé (10 janv. 1681), puis rappelé bientôt pour obtenir des subsides; mais cette fois il fut convoqué à Oxford, non à Londres. Il ne tarda pas à être dissous encore pour avoir renouvelé le bill d'*exclusion*. Le duc d'York revint de l'exil, et les abus furent plus criants que jamais. Des conspirateurs subalternes, qu'on appelait avec raison *les hommes de Shaftesbury*, manquèrent assassiner le roi sur la route de New-Market. Russel fut accusé d'avoir pris part à leur criminel dessein. Il n'avait cependant jamais eu avec eux aucune relation intime; seulement il s'était trouvé avec l'un d'eux par hasard, pendant un quart d'heure, chez un marchand de vin de la cité, où l'avait mené Monmouth, et où l'on parla, avec trop d'audace peut-être, des affaires publiques. C'était sur cet unique fondement que pouvait être appuyée l'accusation dirigée contre le plus honnête homme de l'Angleterre. Il n'en fut pas moins traduit à la barre d'*Old-Baily* le 13 juillet 1683. Toutes les formes furent violées dans ce procès infâme. Il fut déclaré le jour même, sans désemparer, *coupable de haute trahison*, et sa sentence lui fut lue le lendemain.

Huit jours s'écoulèrent entre sa condamnation et son exécution. Le roi évita de voir lady Russel, pour ne point pardonner. Quant à l'illustre condamné, il mourut avec le calme et la sérénité d'âme qu'on devait attendre d'un homme tel que lui : ce fut le 21 juillet 1683, dans la 44e année de son âge. Il avait remis aux shérifs sur l'échafaud un discours écrit, dans lequel il s'exprimait avec force sur le droit de résistance. Une heure après sa mort, son discours imprimé courait dans toutes les rues, et les deux ecclésiast. qui l'avaient assisté, Tillotson et Burnet, furent inquiétés par le pouvoir. La ruine totale des Stuart fut le signal de la réparation de ce gr. assassinat juridique. Le second acte du parlement, après le couronnement de Guillaume III, fut de proclamer l'innocence de Russel. Le roi s'associa à cet acte de justice, en nommant le vieux comte de Bedford membre du conseil privé et duc (*v.* la *Vie de William Russel*, par son petit-fils, Londres, 1819).

RUSSEL (Edward), comte d'Orford, amiral anglais, né en 1651, était gentilhomme de la chambre du duc d'York (depuis Jacques II), lorsque son parent William Russel fut décapité. Exaspéré par cet événement, qu'il attribuait au prince, il se démit de son poste; et son mécontentement étant devenu plus vif par la conduite de Jacques II, il seconda la révolution de 1688, qui plaça le prince d'Orange sur le trône. Nommé membre du conseil privé sous le nouveau gouvernem., il obtint bientôt le commandem. d'une flotte considérable; en 1692 il fut chargé d'empêcher le débarquement que Louis XIV voulait faire opérer pour réintégrer Jacques II, et, renforcé par la flotte hollandaise, il gagna cette fameuse bataille de La Hogue, dans laquelle l'amiral de Tourville fut imprudemm. engagé par les ordres du cabinet français. On reprocha à Russel de n'avoir pas profité de sa victoire, et d'avoir agi en haine du comte de Nottingham, qui lui transmettait les ordres de l'amirauté. Jugeant bien différemm. sa conduite, la reine fit frapper, en mémoire du combat de La Hogue, 30,000 médailles qui furent distribuées aux matelots de l'expédition, et les communes votèrent des remercîments à Russel. La censure résolue contre lui par la chambre des pairs fut abandonnée après plus discussions dans les deux chambres. En 1693, de concert avec plusieurs personnages mécontents de Guillaume, il entretint avec Jacques II une correspondance qui n'eut aucun résultat. Chargé d'empêcher la réunion des flottes de Brest et de Toulon, il arriva trop tard pour y mettre obstacle. Nommé ensuite amiral commandant en chef et capitaine-général des vaisseaux de S. M. britannique dans les mers fermées et dans la Méditerranée, il se rendit sur les côtes de la Catalogne, força Tourville à s'éloigner, empêcha les Français, déjà maîtres de Palamos et d'Ostalrich, de s'emparer de Barcelone, et cette expédition, manquée par les discussions de Russel avec le vice-roi de Catalogne, se borna à la délivrance de Barcelone et au bombardement sans résultat de Palamos. L'amiral anglais quitta bientôt ces parages pour découvrir et combattre Tourville; mais, n'ayant pas réussi, il rentra en Angleterre. En 1695, il fut encore chargé d'aller s'opposer à un nouveau projet d'invasion formé par Jacques II; en 1697, Guillaume III le créa pair de la Grande-Bretagne, et lui donna le titre de baron de Shingey, de vicomte de Barfleur et de comte d'Orford. Il encourut le ressentim. des communes lors du traité de partage de l'Espagne, conclu en 1708 entre la France, l'Angleterre et les États-Généraux; il fut aussi accusé d'avoir reçu des dons exhorbitants de la couronne, et de s'être rendu coupable de divers abus dans l'approvisionnement de la flotte sous ses ordres. Dans ces conjonctures, Russel dut son acquittement aux discussions qui s'élevèrent entre les deux chambres: celle des pairs le renvoya de toute accusation. Porté de nouveau, sous la reine Anne, à la tête de l'amirauté par le parti des whigs, il quitta ce poste à l'époque de la disgrâce des amis de Marlborough et du triomphe des torys. Depuis, il n'a rien fait de remarquable. Il mourut, sans enfants, le 26 nov. 1727.

RUSSEL (Alexandre), médecin et voyag., né en Écosse, fut nommé, en 1740, médec. du comptoir anglais d'Alep, s'acquit une gr. réputation, et sut inspirer au pacha une confiance dont il usa pour sauver quelq.-uns de ses compatriotes condamnés à mort. De retour en Angleterre, il devint direct. de l'hôpital de St-Thomas de Londres, et fut admis à la société royale. Il mourut en 1770, laissant une *Hist. naturelle d'Alep et du pays voisin*, Londres, 1755, in-4, réimprimée en 1794 (2 vol. in-4, avec 16 pl.) par les soins de son frère : cette histoire a été traduite dans la plupart des langues de l'Europe. Puisieux en a inséré un extrait dans les *Voyageurs modernes*, Paris, 1760, 4 vol. in-12. La société royale et la société médicale durent à Russel d'importants *mémoires*. — Patrice Russel, frère du précéd., auquel il succéda comme médec. du comptoir d'Alep, eut, de 1760 à 1762, de nombreuses occasions de faire des observations sur la peste. Après un long séjour en Orient, où il acquit aussi une grande facilité de parler l'arabe, il revint en Angleterre, et y mourut le 2 juillet 1805. On a de lui : *Traité de la peste*, 1791, in-4. — *Notice sur les serpents de l'Inde*, Londres, 1796, in-fol. (46 pl. color.), et un *Supplément* publié en 1800. — *Descriptions et figures de deux cents poissons recueillis sur la côte de Coromandel*, 1802, 2 vol. in-fol. — Russel (William), littérat., né en 1746 dans le comté de Midlothian, en Écosse, mort en 1794, avait été d'abord correcteur, puis prote d'imprimerie. En 1780, il fit un voyage à la Jamaïque, et 12 ans après il fut reçu docteur ès-lois à Cambridge. Parmi ses ouvrages, on remarque une *Histoire d'Amérique*, Londres, 1779, in-8.— Une *Histoire de l'Europe moderne*, 1779-84, 5 vol. in-8, ouvr. qui s'arrêtait d'abord à la paix de 1763, et que Coote a continué jusqu'à la paix d'Amiens. Renneville en a traduit la 1re partie, 1789, 2 vol. in-8.— Une *Hist. de l'Europe ancienne*, 1793, 2 vol. in-8. On doit encore à Russel une trad. de l'*Essai*

*sur les femmes* de Thomas, des *Poésies* et des *Essais* insérés dans les journaux. — Un autre Russel (George), théolog. angl., né en 1728 à Minorque, mort en 1767, avait étudié à Oxford. On a publié de lui, en 1769, 2 vol. in-8 de *Poésies* (*poetical Works*, etc.). — V. Bedford (Francis Russel, duc de).

RUSSIE (l'empire de) s'étend en Europe et en Asie des bords de la Baltique et de la mer Noire jusqu'au détroit de Behering. Une partie seulement de cet immense pays était connue des Romains; c'est celle qui, voisine de la mer Noire, de la Thrace et de la Pannonie, était occupée par les *Scythes* et les *Sarmates*. Ces peuples disparurent à l'époque de l'irruption des Barbares orientaux sur l'empire romain. A leur place parurent les *Slaves*, habitants primitifs de la Russie-Septentrionale, et qui peut-être avaient avec les Scythes une origine commune. Ils fondèrent plusieurs petites républiques indépendantes, qui, par leur rivalité et leurs dissensions intestines, fournirent bientôt aux *Normands-Waraigues* l'occasion d'une conquête facile. Un aventur. de cette nation, *Rurik*, appelé au secours des *Novogorodiens*, en guerre avec leurs voisins, asservit les uns et les autres, et fonda en 864 cette monarchie russe, aujourd'hui si puissante et si formidable. Oleg, success. de Rurik, en étendit les bornes jusqu'aux rives de la mer Noire, en établit le siége à Kief, et porta ses armes jusque sous les murs de Constantinople. Un autre de ses descendants, Vladimir I$^{er}$, embrassa en 988 la religion chrétienne-grecque, que beaucoup de ses sujets professaient déjà. Les sciences et les arts s'introduisirent en Russie avec le christianisme, et bientôt cet état n'eut rien à envier aux plus florissantes des nations voisines. Mais, en apanageant chacun de leurs enfants, les gr.-ducs, ou textuellem. *gr.-princes* (*veliki-knias*), amenèrent le partage de la Russie en un grand nombre de petits états sur lesquels ils n'exerçaient qu'une suzeraineté purem. nominative. Affaiblis par des guerres civiles, ils ne purent opposer qu'une faible résistance aux Mongbols, qui envahirent la Russie vers 1224, et l'assujétirent au joug le plus dur et le plus humiliant. Tenus à l'investiture du khan de la Grande-Horde, les gr.-ducs virent, sans pouvoir l'empêcher, sans avoir même le droit de s'en plaindre, leurs sujets persécutés, les caisses de l'état pillées, les monuments publics détruits, les arts et les sciences bannis de la Russie. Le gr.-duc Dmitri Joannowitsch osa le prem. résister aux volontés de ces Barbares, et ébranla leur puissance par la victoire qu'il remporta sur les bords du Don en 1380. Jean III Vassiliewitsch affranchit enfin la Russie, en 1450, de l'esclavage sous lequel elle avait gémi pendant deux siècles. Mais sa prospérité ne devait pas être de longue durée. L'extinct. de la race masculine de Rurik, en 1598, amena de nouveaux troubles intérieurs, un interrègne et une anarchie complète dont les Suédois et les Polonais profitèrent pour dicter des lois à la Russie et lui enlever plusieurs provinces. Elle dut enfin son salut au patriotisme du prince Pojarskoï et du marchand Minine. Le jeune Michel Theodorowitsch Romanof, descendant de Rurik par les femmes, fut élevé sur le trône des tzars en 1612, et dès-lors commença pour la Russie une suite de progrès de toute espèce dont l'hist. n'offre pas un second exemple, et qui a amené ce pays au point de splendeur où nous le voyons aujourd'hui. Nous n'entrerons point ici dans le détail des événem. arrivés depuis cette époque, trop récents pour être ignorés de nos lecteurs, et que le cadre de cet ouvr. ne nous permet pas de reproduire. On sait que c'est Pierre I$^{er}$ qui a rompu les barrières religieuses, morales et politiques, qui séparaient encore son empire du reste de l'Europe, et que les plans de ce grand homme ont été suivis par ses successeurs avec une constance et une habileté dignes du succès qui a couronné leurs efforts. C'est aux armes de Pierre-le-Grand que la Russie doit la réunion de la Livonie, de l'Esthonie, de Narva, de Wibourg et d'Azof. D'immenses améliorations intérieures, la conquête de la Crimée et des pays limitrophes, le démembrem. de la Pologne ont signalé le long et glorieux règne de Catherine II. Nous avons été témoins des événem. qui, pend. celui d'Alexandre, ont reculé les limites de la Russie au Nord jusqu'à Torneo, au Midi jusqu'au Pruth et au Danube, et lui ont procuré, avec l'acquisition du nouveau royaume de Pologne, la prépondérance dans les affaires de l'Europe. La mort de ce monarque, ami de la paix et de l'humanité, a paru un instant compromettre la tranquillité de la Russie, bientôt raffermie par la sagesse et la fermeté du jeune monarque qui préside aujourd'hui aux destinées de cet empire. Ses armées victorieuses punissaient une imprudente agression et plantaient leurs drapeaux sur les murs d'Érivan, pendant que l'administration intérieure occupait sa sollicitude et lui donnait l'occasion de nombreuses améliorations, véritables bienfaits pour ses sujets. Aujourd'hui (décembre 1839) l'Europe attend avec une anxiété mêlée d'espoir les conséquences de la présence des flottes anglaise et française dans les Dardanelles; et si le sultan doit continuer de régner à Constantinople, ou si les immenses possessions des Turks en Europe doivent agrandir encore l'empire russe.

*Les souverains de la Russie se sont succédé dans l'ordre suivant :*

GRANDS-DUCS.

| | |
|---|---|
| Rurik. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | m. en 879 |
| Oleg. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 912 |
| Igor I$^{er}$ Rurikowitsch (ou fils de Rurik). | 945 |
| Sviatoslaf I$^{er}$ Igorewitsch. . . . . . . . . | 972 |
| Jaropolk I$^{er}$ Sviatoslawitsch. . . . . . . | 980 |
| Vladimir I$^{er}$ Sviatoslawitsch. . . . . . . | 1015 |
| Sviatopolk I$^{er}$ Jaropolkowitsch. . . . . . | 1019 |
| Jaroslaf I$^{er}$ Vladimirowitsch. . . . . . . | 1054 |
| Isiaslaf I$^{er}$ Jaroslawitsch. . . . . . . . . | 1078 |
| Vsevolod I$^{er}$ Jaroslawitsch. . . . . . . . | 1093 |

Sviatopolk II Isiaslawitsch. . . . . . . . 1113
Vladimir II Vsevolodowitsch Monomaque. 1129
Mstislaf Ier Vladimirowitsch. . . . . . . 1132
Jaropolk II Vladimirowitsch. . . . . . . 1139
Vsevolod II Olgowitsch. . . . . . . . . . 1148
Isiaslaf II Mstislawitsch. . . . . . . . . 1154
Viatscheslaf, Rostislaf et David paraissent successivement sur le trône en. . . . . 1155
George Ier Vladimirowitsch, surn. *Dolgoroukii* (aux longues mains). . . . . . 1157
Isiaslaf III Davidowitsch. . . . . . . . . 1159
Rostislaf Ier Mstislawitsch. . . . . . . . 1167
Mstislaf II Isiaslawitsch, dépossédé de la suprématie en. . . . . . . . . . . . 1169
André Ier Georgievitsch (précédemm. duc de Vladimir) reconnu gr.-duc en 1170, meurt en. . . . . . . . . . . . . . . 1174
Michel Ier Georgievitsch. . . . . . . . . . 1177
Vsevolod III Georgiewitsch. . . . . . . . 1212
George II Vsevolodowitsch. . . . . . . . 1237
Jaroslaf II Vsevolodowitsch. . . . . . . . 1247
Sviatoslaf II Vsevolodowitsch. . . . . . . 1249
André II Jaroslawitsch. . . . . . . . . . 1252
Alexandre Ier Jaroslawitsch, surnommé *Nefskii* (le Nevien). . . . . . . . . . 1263
Jaroslaf III Jaroslawitsch. . . . . . . . . 1272
Vassilii (Basile) Ier Jaroslawitsch. . . . 1276
Dmitri (Démétrius) Ier Alexandrowitsch. 1294
André III Alexandrowitsch. . . . . . . . 1304
Michel II Jaroslawitsch. . . . . . . . . . 1319
George III Danielowitsch. . . . . . . . . 1324
Dmitri II Michaelowitsch. . . . . . . . . 1326
Alexandre II Michaelowitsch. . . . . . . 1328
Ivan (Jean) Ier Danielowitsch, surnommé *Kalita* (la Bourse). . . . . . . . . . . 1340
Siméon Ier Ivanowitsch, dit *le Superbe*. . 1353
Ivan II Ivanowitsch. . . . . . . . . . . . 1359
Dmitri III Constantinowitsch, déposé en. 1362
Dmitri IV Ivanowitsch, surn. *le Donien*, meurt en. . . . . . . . . . . . . . . 1389
Vassilii II Dmitriewitsch. . . . . . . . . 1425
Vassilii III Vassiliewitsch, dit *le Taciturne*. . . . . . . . . . . . . . . . . 1462
Ivan III Vassiliewitsch (prend le prem. le titre de *tzar* (monarque). . . . . . . . 1505
Vassilii IV Ivanowitsch. . . . . . . . . . 1534

TZARS.

Ivan IV Vassiliewitsch, dit *le Sévère*. . . 1584
Feodor (Théodore) Ier Ivanowitsch. . . 1598
Boris Feodorowitsch Godounof. . . . . . 1605
Feodor Borissowitsch Godounof, après six mois de règne, est détrôné par l'imposteur Otrepief sous le nom de Dmitri, qui règne jusqu'en. . . . . . . . . . . 1606
Vassilii Ivanowitsch Schouiskii. . . . . . 1610
(Interrègne de 1610 à 1613. — V. l'art. des faux Démétrius.)
Michel III Feodorowitsch Romanof, mort en. . . . . . . . . . . . . . . . . . 1645
Alexis Ier Michaelowitsch. . . . . . . . . 1676
Feodor II Alexiewitsch. . . . . . . . . . 1682
Pierre Ier et Jean V Alexiewitsch règnent ensemble jusqu'en. . . . . . . . . . . 1689

EMPEREURS ET IMPÉRATRICES.

Pierre Ier ou le Grand, meurt en. . . . . 1725
Catherine Ire Alexiewna. . . . . . . . . . 1727
Pierre II Alexiewitsch. . . . . . . . . . 1730
Anne Ire Ivanowna. . . . . . . . . . . . 1740
Élisabeth Ire Petrowna. . . . . . . . . . 1761
Pierre III Feodorowitsch. . . . . . . . . 1762
Catherine II Alexiewna, surn. *la Grande*. 1796
Paul Ier Petrowitsch. . . . . . . . . . . 1801
Alexandre Ier Paulowitsch. . . . . . . . 1825
Nicolas Ier Paulowitsch, emper. régnant.

RUSTICI (Jean-Franç.), sculpt., né dans le 15e S. à Florence, mort, à ce qu'on croit, à Paris vers 1540, avait appris les élém. de son art sous André Verrocchio, qui comptait alors parmi ses élèves Léonard de Vinci. Venu en France en 1528, Rustici y exécuta plusieurs travaux importants pour François Ier. On cite, comme ses principaux ouvr., les statues en bronze de *Léda*, d'*Europe*, de *Vulcain* et de *Neptune*.

RUTGERS (Jean), *Janus Rutgersius*, poète et philologue, né à Dordrecht en 1589, de parents nobles, eut pour prem. maître Vossius, termina ses études en France, et prit à Orléans le grade de licencié en droit. Il était avocat à La Haye, lorsqu'en 1614 il suivit à Stockholm l'ambassadeur de Suède; plus tard, il accompagna en Livonie le chancelier Oxensterna, qui le présenta lui-même à Gustave-Adolphe, alors en guerre contre les Russes. Ce prince lui conféra le titre de conseiller-d'état, et le nomma son plénipotentiaire pour continuer les négociat. que la Suède avait entamées avec la Hollande, et que Rutgers termina heureusement. En 1619, le roi le fit inscrire sur le livre de la noblesse, et lui donna un collier d'or d'une grande valeur. Au milieu de ses fonctions, Rutgers cultiva toujours les lettres. Revenu pour la cinquième fois en Hollande, il mourut à La Haye en 1625, à 36 ans. Outre des *Notes* sur plus. classiq. latins, on a de lui : *Variorum lectionum lib.*, etc., Leyde, 1618, in-4. — *Poemata*, ibid., 1653, in-12, à la suite des *Poésies* de Nicol. Heinsius, son neveu : ces poésies, en assez petit nombre, sont précédées de la *Vie* de l'auteur, écrite par lui-même jusqu'à 1623, et qui avait déjà paru par les soins de Guill. de Goës, aussi son neveu, Leyde, 1646, in-4; cette vie a été insérée dans les *Vitæ selectæ eruditissimorum virorum*, Breslau, 1711, in-8. On doit encore à Rutgers des *Lectiones venusinæ*; ce sont des remarques sur Horace publ. par Burmann dans une édit. de ce poète, Utrecht, 1699, in-12, et *Glossarium græcum nunc penitùs restitutum, origini suæ vindicatum atque annotationibus illustratum*, Wittemberg, 1729, in-8, publiée par Fréd. Strum.

RUTH, fille d'Églon, roi de Moab (suivant les Talmudistes), fut recherchée en mariage par Mabalon, le plus jeune des fils d'Élimelech et de

Noémi, lorsque la famine qui désolait le pays d'Éphrata força celle-ci de venir chercher un asile dans la Moabitide. Devenue veuve, Ruth ne voulut point se séparer de sa belle-mère. Elles quittèrent ensemble Moab, et arrivèrent à Bethléem au temps de la moisson. N'ayant d'autre ressource pour subsister, avec sa belle-mère, Ruth alla glaner dans les champs, surtout dans celui de Booz, homme très riche et de la même famille qu'Élimelech. Ayant appris qui elle était, Booz la fit traiter avec toutes sortes d'égards et de bontés; bientôt même il l'épousa en vertu de la loi du *léviat*, comme étant son proche parent. Ruth donna à Booz un fils nommé Obed, qui fut aïeul de David. On n'est point d'accord sur l'auteur du livre qui renferme l'histoire de Ruth, livre qui est en même temps la peinture la plus fidèle des mœurs champêtres de ces temps reculés. Jahn (dans son *Introduct. ad lib. sacr. vet. Fœd.*, p. 238) en place la composit. sous les derniers rois de Juda. Richard Bernard a écrit, sur les événem. racontés dans ce livre, un traité curieux intitulé *la Récompense de Ruth*, Londres, 1628, in-12. L'églogue de *Ruth* par Florian remporta le prix de poésie à l'Acad. franç. en 1784. M. l'abbé Labouderie a fait impr. à Paris, en 1824, in-8, une trad. en patois auvergnat du livre de Ruth, avec le texte hébreu en regard.

RUTH D'ANS (PAUL-ERNEST), ecclésiastiq., né en 1653 à Verviers, ville du pays de Liége, vint à Paris, et s'y lia étroitement avec Arnauld, qui fut depuis son conseil et son ami. Il assista à la mort de ce docteur, et apporta son cœur à la communauté de Port-Royal-des-Champs. Exilé dans les Pays-Bas en 1704 par lettres de cachet, il fut poursuivi comme janséniste par l'archevêq. de Malines Précipiano, et se rendit à Rome pour se justifier. Il sut gagner la confiance du pape Innocent XII, qui le nomma protonotaire apostolique, et voulut qu'il se fît recevoir docteur en théologie au collége de la Sapience. Clément XI le traita moins favorablement. Ruth d'Ans mourut à Bruxelles en février 1728, aumônier de la duchesse de Bavière, chanoine de Ste-Gudule à Bruxelles, et doyen de la cathédrale de Tournai. Outre div. écrits oubliés aujourd'hui, on lui doit le 10e et le 11e vol. de *l'Ann. chrét.* de Le Tourneux (*v.*, pour les détails des querelles de Ruth d'Ans avec les chan. de Tournai, *l'Hist. de Tournai*, par Goutrain, édit. in-4, et la *Flandria illustrata* de Sanderus).

RUTHERFORTH (THOMAS), théolog. anglais, né en 1712 à Papworth-Éverard, dans le comté de Cambridge, mort en 1771, archidiacre d'Essex, a laissé, entre autres ouvr. : un *Système de philosophie naturelle*, 1748, 2 vol. in-4. — Un *Disc. sur les miracles*, 1751, in-8. — Des *Institutes de droit naturel*, 1754, 2 vol. in-8.

RUTHVEN (WILLIAM), comte de Gowrie, fils aîné du lord Ruthven qui figura au prem. rang parmi les meurtriers de David Rizzio (*v.* MARIE STUART), avait été engagé dans ce complot par son père, qui mourut en Angleterre quelq. années après ce tragique événement. William Ruthven fut du nombre des gentilshommes qui, ligués dans le double but de venger la mort de Darnley et de ravir à Bothwell un pouvoir usurpé, obligèrent Marie à signer, au château de Lochleven, où on l'avait reléguée après qu'elle se fut remise aux mains des confédérés, son abdicat. en faveur de Jacques VI, encore enfant, et à désigner le comte de Murray pour régent du royaume. Environ 14 ans plus tard, lorsque le supplice de Morton, success. de celui-ci, eut fait tomber le pouvoir aux mains de James Stewart d'Ochiltree, devenu comte d'Arran, et que ce favori eut mis le comble au mécontentement public par l'effronterie et la révoltante turpitude de ses menées, il se forma une nouvelle ligue parmi les lords : ils résolurent de s'emparer de la personne du monarque, moyen extrême sans lequel il paraissait impossible de renverser la toute-puissance des indignes dépositaires de son autorité. Le comte de Gowrie fut l'âme de ce complot. Ayant rassemblé le comte de Marr, le lord Lyndsay, le tuteur de Glamis et autres seigneurs, dans son château de Ruthven, il y attira le roi sous prétexte d'une partie de chasse (23 août 1582), et l'y retint, tandis que les lords insurgés s'emparaient du gouvernem. Cependant Jacques parvint bientôt à recouvrer sa liberté : marchant avec des forces considérables contre les lords, il les dispersa, et fit prisonnier le comte de Gowrie, qui sur-le-champ fut jugé et mis à mort. — Ce fut, dit-on, pour venger la mort de W. Ruthven que, long-temps après, ses deux fils, JOHN et ALEXANDRE, rentrés en faveur auprès de Jacques VI, qui avait remis le premier en possession des titres et du domaine de Gowrie, machinèrent, pour s'emparer de la personne du roi, cette fameuse conspiration dont le temps n'a pu encore éclaircir complétem. le mystère, et qui, de quelq. manière qu'on la raconte (car les récits des histor. sont tout-à-fait contradictoires), demeure un des plus singuliers événem. de l'hist. d'Écosse. Au mois d'août 1600, le roi, suspendant une partie de chasse à laquelle il se livrait dans le parc de Falkland, suivit à Perth Alexandre Ruthven, entra avec lui à Gowrie-House, où sa présence inopinée parut causer une très gr. surprise au comte John, et à peine Jacques avait-il pris quelq. rafraîchissements, que, laissant à table les seigneurs de sa suite et son hôte, il passa dans une pièce voisine comme pour visiter, avec le maître de Ruthven, les curiosités du château. Cepend. peu d'instants s'étaient écoulés quand, une alarme se répandant parmi les gens du roi, on entendit celui-ci crier par la fenêtre d'une tour, où il semblait se débattre contre un assassin, *à la trahison! au secours!* La confusion fut extrême, et les deux Ruthven, périrent sous les coups des gens du roi, qui, lui-même, sain et sauf, donna de cet événem. l'explication sur laq. seule repose le reproche de trahison fait aux deux victimes. Sir Walter Scott a admis l'hypothèse de leur culpabilité dans le récit de la conspirat. de Gowrie, t. III, chap. V de son *Hist d'Écosse*. L'aut. du roman de *St-Johnstoun, ou le Dernier comte de Gowrie*, 1824, 4 vol. in-12, a

présenté sous un tout autre point de vue cette fameuse conjuration, qui, suivant lui, fut l'œuvre de Jacques VI.

RUTILIUS (BERNARDIN), protégé et commensal du cardin. Nicolas Ridolfi, naquit à Cologna et mourut à Venise vers 1537. On a de lui : *Decuria in quâ varii auctorum veterum loci emendantur, habenturque annotationes in Ciceronis epistolas familiares*, Venise, 1528, in-4; réimpr. à Bâle avec l'ouvrage suiv. : *Veterum jurisconsultorum Vitæ*, Rome, 1535, in-8; Lyon et Strasbourg, 1558; Bâle, 1537, in-4. Rutilius avait entrepris d'autres ouvr., auxquels il ne put mettre la dern. main.

RUTILIUS-NUMATIANUS (CLAUDIUS), maître des offices et préfet de Rome au commencement du 5e S., était né à Toulouse ou à Poitiers, et vivait sous Honorius. Non moins distingué par son esprit que par ses talents, il écrivit avec goût, à cette époq. de décadence, et sut s'attacher aux bons modèles. Il reste de lui un poème en vers élégiaques où, sous le titre d'*Itinerarium*, il décrit le voyage qu'il fit vers 417 ou 420 de Rome dans les Gaules. On prétend que la prem. édition en fut donnée à Naples, par Summontius; mais personne ne l'a jamais vue. Celle de Bologne, 1520, fut publiée par les soins de J.-B. Pio. Celle d'Almeloveen (Amsterd., 1687), avec des *notes*, avait été reproduite par Burmann dans ses *Poetæ minores;* celles de Damm (Brandebourg, 1760); de Kapp (Erlang, 1786); de J.-G. Gruber, Nuremberg, 1804, in-8; et enfin de Wernsdorff, dans le tome V des *Poetæ minores*, sont toutes estimées. Lefranc de Pompignan a trad. en prose le *Voyage de Rutilius*. — Il ne faut pas confondre avec le précéd. RUTILIUS-LUPUS (Publius), qui, sous les règnes d'Auguste et Tibère, écrivit un traité *De Figuris sententiarum. et elocutionis*, qui n'est autre chose qu'une traduct. abrégée de l'ouvr. du rhéteur Gorgias sur la même matière. David Ruhnkenius en a donné une bonne édition, Leyde, 1768, in-8.

RUTINFELD (SAMUEL BUTSCHKY de), gentilhomme silésien, né à Ilnisch, prétendit rectifier et perfectionner la langue et l'orthographe allem., et à cet effet établit à Schweidnitz des presses pour l'impression de ses ouvrages : ce sont, entre autres : *Venus-Kantzeley* (la chancellerie de Vénus), 1644, in-12. — *Der hochdeutsche Schlüssel* (la clef allem. pour l'écriture et l'orthographe), 1648, in-12. — *Wohlgebauter Rosenthal*, Nuremberg, 1679, in-8. On peut voir dans Adelung (supplém. au *Dictionnaire* de Joecher), les titres des 9 autres ouvr. de Rutinfeld.

RUTLEDGE (JOHN), gouv. de la Caroline-Méridionale, se montra constamment l'un des plus ardents défenseurs de la liberté de son pays, fut successiv. président du premier congrès (1776) et command. en chef de la colonie. Il perdit cette dernière charge en 1778, pour avoir refusé son adhés. à la constitut.; mais il fut revêtu l'année suiv. du gouvern. prov. de la Caroline, où il fut remplacé par John Mathews en 1782 et mourut en 1800. — RUTLEDGE ou RUTLIGE (le chev. James), Anglais, né vers 1750, fut élevé à Paris, et s'étant fait connaître par quelques product. agréables, se lia bientôt avec les littérat. les plus spirituels de l'époque. Il embrassa les principes de la révolut., et figura parmi les démagogues les plus exaltés. Il était l'ennemi déclaré de Necker et du général La Fayette. Poursuivi comme ayant pris part à un complot contre la convent., il mourut en prison vers la fin de 1796. Il est auteur de plus. ouvr., tels qu'un *Essai sur le caractère et les mœurs des Français comparées à celles des Anglais*, Londres, 1776, in-12. — *Le Bureau d'esprit*, comédie en 5 actes, 1777, in-8, contre la société de Mme Geoffrin. — *Essai politique sur l'état actuel de quelques puissances*, Londres, Genève, 1777, in-8. — *Le Valet-de-chambre financier, ou Mémoires de M. de Provence*, Londres et Paris, 1788, 2 vol. in-12. — *La Vie de Necker, direct.-général des finances*, 1789, in-8, etc.

RUTY (le comte CHARLES-ÉTIENNE-FRANÇ.), lieuten.-gén. d'artillerie, etc., né en 1774 à Besançon, embrassa jeune le parti des armes. Nommé chef de bataillon en Égypte, il fut employé plus tard à l'armée du Nord, puis à celle d'Espagne, où il se signala particulièrement au siége de Ciudad-Rodrigo et aux affaires de Santa-Marta et de Villalba. Le général Ruty fut appelé en 1814 à faire partie du comité de la guerre. Au mois de mars de l'ann. suiv., il eut le commandement de l'artillerie de l'armée destinée, sous les ordres du duc de Berri, à arrêter Napoléon dans sa marche sur Paris. En 1816, il fit partie du conseil de guerre chargé de juger le général Grouchy, et depuis fut fait successivem. inspect.-gén. d'artillerie sur les côtes de l'Océan, direct.-gén. des poudres, membre du conseil-d'état, et enfin pair de France (mars 1819). Il mourut à Paris en 1828.

RUVIGNY (HENRI de), gentilh. français, né en 1647, était agent général de la noblesse protestante lorsque, forcé de s'expatrier par suite de la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Angleterre, et y obtint, avec des lettres de naturalisation, le titre de comte de Galloway, sous lequel il est surtout célèbre par la mauvaise fortune qu'il rencontra constamment dans les champs de bataille. Placé en 1690 à la tête d'un régim. de cavalerie légère tout composé de réfugiés français, il déploya beaucoup de valeur à la journée de Nerwinde, où seul il soutint le choc de la gendarmerie franç., et peu après il obtint le commandement en chef des troupes britanniques en Piémont, avec le titre d'ambassadeur près du duc de Savoie. Ce prince ayant abandonné la cause des alliés pour faire sa paix avec la France (1696), le comte de Galloway, de retour en Angleterre, fut créé par la reine Anne généralissime de ses troupes en Portugal durant la guerre de la succession d'Espagne. Deux échecs successifs, et indépendants de son habileté ou de son courage, la perte de la bataille d'Almanza (1707) et la mauvaise issue de celle de Gudina (17 mai 1709), où le gén. espagnol Bay le réduisit à une déroute complète, le firent rappeler de son commandement, et il n'échappa aux tentatives que firent les pairs d'Angle-

terre pour le perdre totalement qu'en publiant des mémoires justificatifs, d'où il résulta que tout le blâme devait être imputé à l'infidèle ministre Sunderland, gendre de Marlborough, dont il avait été obligé de suivre les instructions. Mais s'il parvint ainsi à sauver son honneur, qu'on avait voulu compromettre, il n'en éprouva pas moins la vengeance de Marlborough, qui lui fit retirer la charge de colonel des gardes à cheval hollandaises. Peu de temps après l'avénement de George Ier (1715), Galloway fut nommé *lord-justicier* d'Irlande, fonctions dont l'importance cessa l'année suiv., par la nomination du vicomte de Townshend à la vice-royauté de cet état. Galloway mourut en 1720.

RUY-DIAZ DE GUZMAN, né au Paraguay en 1554, avait le commandement en chef de la province de Guayara, lorsqu'ayant refusé de reconnaître la suprématie de l'Assomption, capitale de tout le pays, il essuya des intrigues, des procès, et fut obligé d'aller se justifier devant l'audience royale, dans la province de Los Charcas. C'est là qu'il écrivit de mémoire son *Argentina, ou Hist. de la découverte et de la conquête de la rivière de La Plata jusqu'en* 1575. Ce MS., qui ne fut conservé que par les copies que l'auteur en avait répandues, a servi de base à tout ce qu'on a écrit depuis sur le même sujet.

RUYSCH (Frédéric), célèbre anatomiste, né en 1638 à La Haye, vint suivre à Leyde les leçons de van Horne, alla plus tard prendre le bonnet de docteur à Franeker, et, de retour dans sa ville natale, y commença sa réputation en prenant la défense de ses maîtres, insolemment attaqués par le docteur Bils, prof. d'anatomie à Louvain. Nommé, en 1665, profess. d'anatomie à Amsterdam, Ruysch se livra plus que jamais à cette science, qui fut l'occupation de presque toute sa vie. Il porta à un haut degré de perfection la méthode de Swammerdam, d'injecter les cadavres avec des cires colorées. Ses injections parvenaient jusqu'aux dernières ramifications des vaisseaux capillaires les plus déliés, et chaque partie injectée conservait un degré de consistance, de souplesse, de couleur, de délicatesse, presque voisin de l'état naturel. De plus, ses préparations n'exhalaient aucune odeur désagréable, et n'éprouvaient aucune altérat. Ce système d'injection lui facilita la découverte de la structure intime des diverses parties du corps humain. Ruysch voyait ses occupat. se multiplier : outre sa chaire d'anatomie, il exerçait les fonctions de médecin-légiste près les tribunaux, était chargé de l'instruction des sages-femmes, se livrait à la pratique de la médecine, et enfin professait la botanique. Dans cette dern. partie, son génie avait pris le même essor que dans l'anatomie; il disséqua avec adresse et conserva un grand nombre de végétaux exotiques. Son cabinet était fort curieux. Il fut visité en 1698 par le tzar Pierre. A son second voyage en 1717, le monarque russe acheta la collection de Ruysch, et la fit transporter à St-Pétersbourg, où l'on en conserve encore une partie. Quoique octogén., Ruisch en recommença une autre qu'il exécuta avec une égale perfect. Membre associé des acad. des sciences de Paris et de Pétersbourg, de la soc. royale de Londres et de l'acad. des Curieux de la nature, Ruisch, jusqu'au bout de sa carrière ne trouva de plaisir que dans le travail. Il mourut le 22 février 1731, emportant avec lui le secret de ses belles injonctions. Nous citerons parmi ses ouvr. : *Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis et lacteis, cui accesserunt Observationes anat. rariores*, fig., La Haye, 1665, in-8; Leyde, 1687, in-12; 1720, in-4. — *Observationum anatomico-chirurgicarum centuria; accedit catalogus rariorum quæ in museo Ruyschiano asservantur*, Amst., 1691, in-4, fig.; 1771, in-4, etc. Il en a été publ. une édit. complète sous ce titre : *Opera omnia anatomico-medico-chirurgica*, Amsterdam, 1737, in-4. Le cabinet de Ruisch fut vendu publiquem. après sa mort. Le roi de Pologne en acheta une gr. partie. Jean Admiraal, peintre, grava et fit paraître, en 1738, à Amst., des dessins posthumes de Ruysch, représentant div. sujets anatomiques sous leurs couleurs natur. J.-F. Schreiber a fait, dans son *Hist. vitæ et meritorum Fred. Ruysch* (Amst., 1732, in-4), un exposé méthodique des découvertes de Ruysch. Fontenelle a prononcé, à l'acad. des sciences, l'*Éloge* de ce sav. —Ruysch (Henri), son fils, mort avant lui à Amst. en 1727, était, dit-on, un habile méd. et un botaniste distingué. Toutefois, il n'est guère connu que pour avoir été l'éditeur du *Theatrum animalium*, 1718, 2 vol. in-fol.—Rachel, sœur de Henri, née en 1664 à Amsterd., où elle mourut en 1750, avait étudié la peinture des fleurs sous van Aelts, qu'elle ne tarda pas à surpasser. Elle consacra tous ses ouvr. à l'électeur palatin.

RUYTER (Michel), célèbre amiral hollandais, né à Flessingue en 1607, s'embarqua comme mousse, à l'âge de 11 ans, devint ensuite matelot, puis contremaître et pilote. Les connaissances et l'étonnante activité qu'il montra dans ces dern. emplois le firent bientôt élever au rang d'officier, et en 1635 il fut nommé capitaine de vaisseau. Il fit huit campagnes aux Indes, et, en 1645, il commandait, en qualité de contre-amiral, l'escadre envoyée par la Hollande au secours des Portugais contre les Espagnols. Deux ans après, il attaqua, devant le port de Salé, cinq grands corsaires algériens, qu'il coula bas. Les habitants de Salé, témoins du combat, voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans leur ville, monté sur un cheval richement harnaché, et menant à sa suite les capitaines vaincus. Au commencement de 1652, Ruyter commanda l'escadre envoyée contre l'Angleterre. Ayant rencontré l'escadre aux ordres de sir George Ayscue, il en résulta un combat très vif : le succès fut indécis, mais l'amiral hollandais réussit à sauver un convoi de 50 voiles qu'il escortait. L'année suivante, Ruyter, commandant une des divisions de l'armée navale sous les ordres de Tromp, le seconda dans les trois combats qu'il soutint contre l'armée anglaise, commandée par Blake. Les régences d'Afrique ayant donné de nouv. sujets de plainte aux Hollandais en 1655, Ruyter, chargé de les châtier, entra dans la Médi-

terranée, avec trois gros vaisseaux, et détruisit un grand nombre de corsaires d'Alger et de Tunis. En 1659 il fut envoyé au secours du roi de Danemarck, livra deux combats à la flotte suédoise, et fut deux fois vainqueur. En récompense de ce service signalé, le monarque danois l'anoblit et lui accorda une pension. A son retour en Hollande, Ruyter fut nommé vice-amiral, et, en 1664, il reçut le commandement de l'escadre qui, conjointement avec celle de sir John Lawson, fut chargé d'une nouv. expédit. contre les Barbaresques. Après cette campagne, il eut ordre d'aller reprendre les établissem. hollandais de la côte d'Afrique, dont les Anglais s'étaient emparés en pleine paix. Il remplit promptement cette mission, et s'empara même, par forme de dédommagement, de quelques-uns des établissements anglais, et d'un certain nombre de bâtiments. Ayant fait voile ensuite pour l'Amérique, il tenta de s'emparer de la Barbade, mais inutilement. Lorsque Charles II eut déclaré la guerre aux Hollandais, en 1665, Ruyter commanda l'armée navale qui fut envoyée contre celle du prince Rupert, et ne démentit point sa haute renommée. L'année suiv., l'amiral Tromp étant venu se joindre à Ruyter, ils attaquèrent l'armée anglaise; mais cette fois ils furent battus. Ruyter déploya dans le combat sa valeur et ses talents ordinaires; mais obligé de céder au nombre, il parvint, non sans des pertes considérables, à sauver une partie de son escadre. Pendant les négociations qui eurent lieu pour la paix, en 1667, Ruyter, arrivé le 16 juin avec son escadre à l'embouchure de la Medway et de la Tamise, s'empara du port de Shreness, et, après avoir brûlé tous les bâtiments qui s'y trouvaient, remonta la Tamise, détruisit encore un grand nombre de bâtiments, et répandit la terreur jusque dans Londres. En 1671, Ruyter fut élevé au grade de lieut.-amiral-général, et reçut le commandement d'une armée de 72 vaisseaux. L'armée navale de France, sous les ordres du comte d'Estrées, était forte de 30 vaisseaux, celle d'Angleterre de 53. Ces deux flottes réunies rencontrèrent, au mois de juin 1672, l'armée de Ruyter sur les côtes de la Hollande, et manœuvrèrent pour l'attirer au combat; mais l'amiral sut l'éviter. Informé que l'armée combinée avait été mouiller à Soults-Bay, Ruyter résolut de l'y surprendre. Il se présenta devant la baie, et ayant remarqué que les deux escadres étaient à l'ancre à une grande distance l'une de l'autre, et très près de la côte, il attaqua vivement les Anglais, qui étaient les plus proches de lui. L'avantage resta aux Hollandais dans cet engagement, que la nuit fit cesser. Le lendemain, l'amiral d'Estrées voulut recommencer le combat; mais le vent étant devenu favorable à l'armée combinée, Ruyter ne voulut pas s'exposer à un 2e engagem., et fit route pour la Zélande. L'année suiv., avec 50 vaisseaux, il tenta d'empêcher la jonction des deux escadres française et anglaise; et, dans cette campagne, la valeur et la conduite furent tellement égales de tous les côtés, que la victoire resta toujours indécise. L'amiral hollandais fut chargé, en 1674, d'une expédition contre la Martinique qui ne réussit point. L'année suiv. il fut envoyé, avec 24 vaisseaux, au secours de Messine; mais cette ville était déjà occupée par les Français, et Duquesne commandait une escadre de 30 vaisseaux dans ces parages. Les deux armées se rencontrèrent par le travers du golfe de Catane. Celle de Ruyter s'était renforcée de 4 vaisseaux espagnols. L'action s'engagea; en peu d'heures un gr. nombre de vaisseaux furent hors de combat, de part et d'autre; celui que montait Ruyter était de ce nombre. Ayant reçu deux blessures très graves, cet homme intrépide n'en continuait pas moins de donner ses ordres; mais voyant cinq de ses vaisseaux près de tomber, ainsi que le sien, au pouvoir des Français, il donna le signal de la retraite, et parvint à entrer dans le port de Syracuse, où il mourut de ses blessures, le 26 avril 1676. Son corps fut porté à Amsterd., où les états-génér. lui firent élever un superbe mausolée. La cour d'Espagne lui avait donné le titre de duc; mais les patentes n'étant arrivées qu'après sa mort, ses enfants les refusèrent, tenant plus à conserver le nom glorieux de leur père qu'à porter un titre inutile chez un peuple républicain.

RUYVEN (Pierre van), peintre hollandais, né en 1650, mort en 1718, élève de J. Jordaens, occupe un rang distingué parmi les peintres d'hist. de son pays. Ses compositions sont variées et abondantes. On voit de lui, dans le château de Loo, de superbes plafonds et plus. tableaux très estimés. Lorsque Guillaume III, roi d'Angleterre, fit son entrée à La Haye, Ruyven fut chargé de faire exécuter les arcs de triomphe et les autres embellissements qui servirent dans les fêtes célébrées à cette occasion.

RUZZINI (Charles), doge de Venise, succéda en 1732 à Sébastien Mocenigo. Il avait auparavant exercé les emplois les plus importants de la république. Tranquille spectateur de la guerre qui eut lieu en Italie sous son règne, il mourut en 1735, et eut pour successeur Louis Pisani.

RYCKIUS (Théodore), philologue, né en 1640 à Arnheim, capitale de la Gueldre, au sortir de ses études, visita l'Angleterre, la France, l'Italie, et, de retour en Hollande, fut nommé profess. d'hist. à l'univ. de Leyde, chaire qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1690. On lui doit la publication des *notes* et *corrections* de Lucas Holstenius sur le liv. *de Urbibus* d'Étienne de Byzance, Leyde, 1679, 1684 ou 1692, in-fol.—Une bonne édit. de *Tacite*, ibid., 1687, 2 vol. in-12, enrichie de *notes*. — *De palingenesiâ litterarum in terris nostris*, Iéna, 1703, in-4. On trouve des *lettres* de ce philologue parmi les *Epistolæ illustr. virorum*, dans les *Opera posthuma* de P. Frantz.

RYCQUIUS ou RYCKE (Just), littérat. et antiq., né à Gand en 1587, publia à l'âge de 19 ans, sous le titre de *Prælulia poetica*, le recueil des essais poétiques qu'il avait composés dans le cours de ses études. Il visita l'Italie, séjourna quelque temps à Rome, où il fréquenta les savants et les littérat., revint ensuite en Flandre, embrassa l'état ecclé-

siastique, repassa plus tard en Italie, et fut nommé profess. à l'académie de Bologne, où il mourut en 1627. On a de lui, outre des *vers*, des *harangues* et des *panégyriques* dont on trouve les titres dans la *Biblioth. belgica* de Foppens : *Primitiæ epistol. ad Italos et Belgos centuria prima*, Cologne, 1610. — *Centuria secunda*, Louvain, 1615, 2 vol. in-8. — *Syntagma de anno seculari jubilæo et annis solemnibus diversarum nationum*, Anvers, 1615, in-8.—*De Capitolio romano veteri commentarius*, Gand, 1617, in-4 ; Leyde, 1669, in-12, fig.

RYDELIUS (André), docteur en théologie et évêque de Lund, en Suède, né à Linkœping en 1671, enseigna la théologie et la philosophie dans la ville dont il obtint ensuite le siége épiscopal. Il mourut en 1738, en se rendant à Stockholm pour assister à la diète. On a de lui : un *Cours de philosophie*, en suédois, 1718, et réimpr. en 1737.— *Grammatista philosophans.* — *Sententiæ philos. fundamentales.*—*Orationes acad.*— Des *mandem.* et des *sermons*, en suédois. — Magnus Rydelius, son frère, né en 1676, mort en 1742, professa l'hist., l'éloquence et la théologie avec succès. On a de lui plus. *dissertat.* latines.

RYE (Ferdinand de LONGWI, dit de), archevêque de Besançon, né en 1556, descendait d'une anc. maison du comté de Bourgogne. Après avoir servi quelq. temps dans les Pays-Bas, il embrassa l'état ecclésiast., se rendit à Rome, et fut pourvu par Sixte V de l'archevêché de Besançon, après la mort du card. de Granvelle ; il fit beaucoup d'embellissements utiles dans son diocèse. Chargé, de concert avec le parlement, du gouvernement du comté de Bourgogne, il contribua à la défense de Dole, assiégé en 1636 par le prince de Condé, et mourut le 20 août de la même année, épuisé par les fatigues qu'il avait éprouvées pend. ce siége.

RYFF (Jacques), chirurg. à Zurich vers 1550, a été présenté par Garengeot et Lafaye comme aut. de la découverte de la circulation du sang ; mais c'est sans autre fondement que des passages fort obscurs de ses ouvr., remplis d'ailleurs de contes absurdes. Le moins mauvais a pour titre : *Libellus de tumoribus quibusdam*, Zurich, 1556, in-4 ; Amsterdam, 1662, in-8. Un critique a cru reconnaître que Riff a emprunté à Roesslin presque tout ce qu'offre de passable son traité *De conceptu et generat. hominis*, etc., Zurich, 1554, in-4 ; Francfort, 1580 ; ibid., 1587, in-8.

RYLAND (Guill.-Wynne), grav., né à Londres en 1732, selon Chalmers, apprit le dessin du sculpteur Roubilliac et la gravure de Ravenet. Il obtint un prix à Paris pour une figure dessinée d'après nature, et fut reçu membre de l'académie de peinture à Rome. De retour en Angleterre, il acquit une grande réputation par les portraits de plusieurs personnages éminents, et ouvrit à Londres un magasin de gravures. Mais la fureur du jeu dérangea sa fortune. Ayant fait deux fausses lettres de change au nom de la compagnie des Indes, Ryland, poursuivi par la police, essaya de se couper la gorge, se manqua, fut arrêté, traduit devant la cour d'*Old-Bailey*, à Londres, condamné à mort, et pendu en 1783. L'œuvre de cet artiste est très considérable. Parmi ses product., on cite : le *Portrait du roi George III*, en pied, d'après Ramsay ; le *Portrait de lord Bute*, d'après le même, et celui de la *reine d'Angleterre ; Antiochus et Stratonice*, d'après Piètre de Cortone ; l'*Intérieur d'une taverne de campagne*, d'après Brankenberg ; une *Mère et ses trois enfants*, d'après van Dyck, etc.

RYMER (Thomas), histor., né dans le nord de l'Angleterre vers 1630, fut élevé à l'université de Cambridge, il cultiva d'abord la littérat., et publia des *remarques* sur le théâtre anglais dans le 17e S., sous ce titre : *The traged. of the last age considered and examined*, Londres, 1678, in-8. Ayant succédé, en 1692, à Shadwell, dans la place d'historiographe de la couronne, il s'occupa dès-lors sans relâche d'examiner et de classer les archives de la Tour de Londres, fit, par l'ordre de la reine Anne, un choix des pièces renfermées dans ce dépôt, et les publia dans leur ordre. Ce précieux recueil, connu sous le titre d'*Actes de Rymer*, est intitulé : *Fœdera, conventiones, litteræ et cujuscumque generis acta publica inter reges Angliæ et alios quosvis imperatores, reges, pontifices, etc.... ab anno* 1101 *ad nostra usquè tempora, habita et tractata*, Londres, 1704 et suiv., 20 vol. in-fol. Rymer mourut en 1713, pendant l'impression du 15e vol. Il avait préparé les deux suivants, dont le 17e contient la table générale, et qui ont été publ. par Robert Sanderson. Les 3 dern. vol. n'ont paru que de 1726 à 1735, et forment une suite qui conduit ce recueil jusqu'à l'année 1654. W. Holmes en a publié une 2e édit., tirée seulem. à 150 exempl., Londres, 1727-35, 2 vol. in-fol. ; et le libraire Neaulme en fit paraître une 3e, La Haye, 1739-45, 20 vol. in-4 ou 10 vol. in-fol., augmentée des *lettres* latines de Marie Stuart, adressées à des princes étrangers ; d'un *Traité de l'état et gouvernement du royaume d'Angleterre ;* d'une *table* de 60 vol. d'actes inédits, recueillis par Rymer, et conservés dans la biblioth. Cottonienne ; enfin de l'*Abrégé des actes de Rymer*, par Rapin-Thoyras, avec l'abrégé des trois vol. supplém. de Sanderson, par un anonyme.

RYSBRACH (Jean-Michel), sculpteur, né à Anvers en 1694, mort en 1770, a passé la plus grande partie de sa vie en Angleterre, où il a exécuté, entre autres ouvr., des bustes de plus. personnages contemporains et les monuments élevés à la mémoire de Marlborough et de Newton.

RYVES (Élisa), dame anglaise, née vers le milieu du 18e S., de parents irlandais distingués, fut (s'il faut s'en rapporter à son dire) privée de son état par l'habileté coupable de quelques hommes de loi, et se vit réduite à recourir à sa plume pour se procurer des moyens d'existence. Chargée, par le propriétaire d'un journal, de rédiger les articles politiques, elle travailla depuis à la partie historique et polit. de l'*Annual register*. Ces travaux ne lui procurant que très peu de ressources, elle

crut pouvoir trouver plus de profit à traduire, et s'appliqua dans ce but à l'étude du franç. Bientôt elle fit paraître en anglais le *Contrat social*, la *Lettre de Raynal à l'assemblée nationale*, et l'*Examen des constitutions des principaux états de l'Europe*, par Delacroix. Dans le même temps elle remplissait les feuilles périodiq. d'*odes* et de pièces fugitives. Elle composa aussi une tragédie et plus. comédies, dont une, *la Dette d'honneur*, bien que reçue aux deux princip. théâtres de Londres, ne fut pas plus représentée que les autres. Élisa Ryves mourut vers 1800, dans la misère et l'obscurité. Elle a esquissé son caractère et sa vie dans un petit volume intit. : *l'Ermite de Snowden*.

RZEWUSKY (Wenceslas), grand-général de Pologne, né en 1705, d'une des plus anc. familles de ce royaume, reçut une éducation sévère, fit d'excellentes études, et voyagea dans les principales contrées de l'Europe. De retour en Pologne, il fut mis à la tête de la chancellerie, et acquit bientôt, par une lecture suivie, la connaissance des lois et des usages qui régissaient son pays. S'étant prononcé, en 1733, pour Stanislas Leckzinski, dont la France appuyait les droits au trône, il s'exila volontairem., et ne revint en Pologne que lorsque Stanislas l'eut relevé de ses serments. Créé général de la couronne par le roi Auguste III, Rzewusky rétablit la discipline dans l'armée, et améliora le sort du soldat. Employant ses courts loisirs à la culture des sciences et de la littérat., il composa deux tragéd. tirées de l'hist. de son pays, *Wladislas* et *Zolkewischi*, et les fit représenter sur son théâtre particulier sous le nom d'un de ses fils. Lorsque Stanislas Poniatowski fut élu roi de Pologne, en 1767, Rzewusky, qui n'approuvait pas ce choix dicté par la Russie, ayant adhéré par écrit à la protestation de l'assemblée de Radom, fut arrêté, à la demande de l'ambassadeur russe, et conduit à Smolensk, puis à Kalouga, où il resta prisonnier pendant 6 ans. Au bout de ce terme, il obtint la permission de revoir sa patrie, et se retira dans une de ses terres, malgré les instances du roi pour le retenir à sa cour. Réintégré, peu de temps après, dans l'emploi de grand-général de la couronne, il s'en démit presque aussitôt; mais il fut obligé d'accepter la dignité de castellan de Cracovie, qui lui donnait le prem. rang au sénat. Rien ne put cependant le déterminer à quitter sa retraite, et il y mourut en 1779. On a de lui, en lat., un gr. nombre de pièces de vers, des *discours*, des *lettres*, des *dissertations* sur le droit public de la Pologne; en polonais sept *Discours sur la religion*, un *Cours de rhétorique*, des *Tablettes chronologiques*, un *Nouvel art poétique*, les deux tragéd. dont nous avons déjà parlé, deux comédies, *le Fâcheux* et *le Capricieux*, des traduct. des *odes* d'Horace, des *psaumes*, etc. On trouve une *Notice* sur Rzewusky, ornée de son portrait, dans la *Galerie universelle* du comte de La Platière, 7[e] livraison.

# S

SA ou SAA (Emmanuel), jésuite portugais, né en 1530 à Villa de Conde, embrassa dès l'âge de 15 ans la règle de St Ignace, et dévoua toute sa vie à l'affermissem. de sa société. Pie V le choisit pour travailler à l'édit. de la Bible vulgate. Le Père Sa, fondat. du séminaire de Milan, mourut dans la maison professe d'Arone en 1596. Outre une *Vie*, en MS., *du P. Texeda*, général de la soc., il a laissé : *Scholia in quatuor evangelia*, Anvers, 1596, in-4. — *Notationes in totam sacram script.*, Anvers, 1598, in-4. — *Aphorismi confessariorum*, Douai, 1627, in-24.

SAA *do Miranda*, poète portugais, né à Coimbre en 1495, professa le droit dans cette ville; mais, abandonnant bientôt sa chaire, il visita l'Espagne et l'Italie, s'adonna tout entier à son goût pour les lettres, et ne revint dans sa patrie qu'avec une réputation méritée. Il mourut en 1558. On a de lui : des *pastorales*, des *épîtres*, des *sonnets*, des *chansons*, et deux *comédies* en prose, *les Étrangers*, et *dos Villalpandios*, impr. à Lisbonne, 1530 et 1622, et avec ses *poésies*, ib., 1595.

SAAD-EDDYN MOHAMMED, (ben Haçan), histor. turc très renommé, mort en 1008 de l'hég. (1600), est plus connu sous le nom de Khodjah-Effendy. Son livre, *Tadj-al Tawarikh* (la couronne des histoires), comprend le règne de tous les sulthans jusqu'au douzième. Il a été traduit en italien par Vincent Brattuti, sous le titre de *Cronica dell' origine e progressi degli Ottomani*, Vienne, 1646, prem. partie, et Madrid, 1652, deuxième partie. Il en existe une traduct. latine par Kollar; mais l'impression en a été arrêtée à la 77[e] feuille. La bibliothèq. royale de Paris possède 7 exemplaires MSs., plus ou moins complets, de cette histoire. Le *Journal asiatique* contient la trad., par M. Grangeret de La Grange, de *l'Hist. de la prise d'Abydos*, par Saad-Eddyn.

SAAD IBN ABOU WAKKAS, né à la Mekke, fut l'un des officiers de Mahomet les plus dévoués. Il est cité comme le prem. qui fit couler le sang pour propager l'islamisme. Saad fonda la ville de Koufah, et se rendit maître de la capitale de la Perse. Il mourut dans la 55[e] année de l'hég. (675 de J.-C.).

SAADI, le plus célèbre des poètes persans, naquit à Schiraz. L'absence de documents ne permet pas de préciser l'époque de sa naissance, et il faut s'en rapporter à la tradition qui le fait mourir âgé de 102 ans, en 1296 (de l'hég. 691). Les historiens partagent ainsi sa vie : 30 ans employés à l'étude, le même nombre en voyages ou dans les armées, et 30 autres dans une pieuse retraite qu'il se bâtit

près des murs de Schiraz, où l'on visite encore son tombeau. Dès sa jeunesse il s'était livré aux exercices spirituels : on assure qu'il fit quatorze fois à pied le pèlerinage de la Mekke. Dans une guerre contre les croisés, en Syrie, ayant été fait prisonnier, il fut racheté par un habitant d'Alep, dont il épousa la fille. Ce mariage ne fut pas heureux, le caractère de Saadi lui méritait un meilleur sort; il était bon, enjoué, spirituel; il blâmait également l'exagération et l'indifférence religieuse. Il fut honoré de son vivant, et ses écrits ont perpétué sa mémoire. Le *Gulistan*, le plus célèbre de tous, est un recueil en prose et en vers de préceptes moraux et politiq., de sentences, de traits d'esprit, d'épigrammes, d'anecdotes piquantes racontées dans un style élégant, pompeux, moins figuré cependant que celui des autres poètes orientaux. *Le Bostan*, à peu près dans le même genre, mais plus sévère quant aux principes religieux, est tout en vers; il comprend 10 livres. *Le Pend-namèh, ou les Conseils*, petit poème moral, et les *Conseils aux rois*, écrits en prose, complètent les œuvres de Saadi, que les Persans nomment la *salière des poètes*. Le rec. en a été imprimé à Calcuta, 1791, 2 vol. in-fol. Le *Gulistan* a été trad. en franç. par André Duryer, sous le titre de *Gulistan, ou l'Empire des roses*, Paris, 1634; par d'Aligre, Paris, 1704, in-12; par l'abbé Gaudin, Paris, 1791, in-8; en latin, avec des *Notes*, par Gentius, et réimpr. plus. fois, Amsterdam, 1651, 1655, 1680 et 1688; en allem. par Olearius, avec fig., Slesvig, 1660; en anglais, avec le texte, par Gladwin, Calcuta, 1806, in-4, réimpr. à Londres, 1808 et 1809, 2 vol. in-8. On doit une autre version anglaise à James Dumoulin, Londres, 1807, in-4. *Le Bostan* a été trad. en allemand, Hambourg, 1696, in-fol.; et le *Pend-namèh* l'a été en angl., Calcuta, 1788, in-8. Langlès a donné une *Notice* sur Saadi et sur ses *OEuvres* dans le *Magasin encyclopédique*, 1796, t. II. On doit à Mir Schir Ali Afsous une traduct. en langue hindoustane de *Gulistan*, Calcuta, 1802, 2 vol. in-8, impr. sous la direct. de M. Gilchrist.

SAADIAS-GAON, célèbre rabbin, né en 892 dans le Faïoum en Égypte, acquit de bonne heure parmi les siens une gr. réputation de savoir et de vertu, il fut mis à la tête de l'acad. ou réunion théologiq. et littéraire juive, établie dep. long-temps à Sora, près de Babylone (d'où lui vint son surnom de *Gaon*, titre affecté aux chefs de ces sociétés), et mourut en 941 ou 942. On a de ce savant rabbin une traduct. en langue arabe de *l'Ancien-Testam.*, dont plus. livres, tels que le Pentateuque et les prophéties d'Isaïe, ont été insérés dans les Polyglottes de Paris et de Londres, ou publ. séparém. avec des *Préfaces* et des *Notes*. — *Comment. sur le Cantique des Cantiques*, Constantinople, avec deux autres *Comment.*, S. D.; Prague, 1609, in-4. — *Comment. sur Daniel*, en hébreu, dans les Bibles rabbiniq. de Venise, de Bâle et d'Amsterdam. — *Sepher emunoth* (livre des articles de foi), divisé en 10 traités, écrit en arabe, et trad. en hébreu par Juda ben Saül Aben Tibbon, Constantinople, 1562; Amsterdam, 1628, in-8; trois autres traités sur le même sujet, trad. en latin sous les titres de *Quæsita ac responsa de resurrectione mortuorum*, de *Quæsita et responsa legalia*, et de *Tractatus de mundo et immundo*, etc. — *Tikkun* (constitut.), ouvr. composé de 2 poèmes inédits. — *Sepher Jelzira*, en arabe, traduit en hébreu, et impr. avec l'original, Mantoue, 1592, in-4. — *Sepher Goraloth* (livre des sorts), Amsterd., 1701; Giessen, 1714, in-8; et plus. autres livres ou traités, sur lesq. on peut consulter la *Biblioth. judaica*, le *Dizionario istorico* de Rossi, et la *Biblioth. hebræa* de Wolff.

SAARSFIELD, général espagnol, né vers 1785 à Madrid, descendait d'une noble famille irlandaise qui suivit Jacques II dans son exil après le siége de Limerick. Il embrassa jeune la carrière des armes, servit dans la guerre de l'indépend. et ne tarda pas à acquérir sous le duc de Wellington la réputat. d'un excellent officier. Son mérite le fit parvenir promptem. aux prem. grades; en 1827 et en 1832 il eut le commandem. d'une armée d'observation sur les frontières du Portugal. A la mort de Ferdinand VII, on s'attendait à le voir se déclarer pour don Carlos; mais un message que lui adressait ce prince ne lui ayant pas été remis, il considéra l'infant comme ayant fait cession tacite de ses droits, et fit son serment à la reine Christine. Chargé par le nouveau gouvernem. de comprimer une insurrection qui venait d'éclater à Bilbao et à Vittoria, il réussit dans cette double expédit., et cependant, par suite d'une intrigue de cour, fut presque immédiatem. éloigné du commandement. Outré de cette disgrâce si peu méritée, il vint à Pampelune, et refusa depuis de reprendre du service. La solitude dans laquelle il vivait ne put le soustraire à une fin tragique. Au mois d'août 1837 il périt assassiné par des soldats dans une de ces insurrections si communes en Espagne depuis l'avénement d'Isabelle au trône.

SAAS (Jean), sav. bibliographe, né à St-Pierre de Franqueville en 1703, embrassa l'état ecclésiastique, et devint successivem. l'un des secrét. de l'archevêché de Rouen, curé de St-Jacques-sur-Dernetal, bibliothéc. du chapitre métropolitain, chanoine, membre de l'acad. de Rouen, et mourut en 1774. On lui doit des édit. de plus. ouvr., entre autres, du *Nouveau dictionn. historiq. portatif* (de Chaudon), corrigé et augmenté de plus. art., 1769, 4 vol. in-8, un gr. nombre d'*Opusc.*, parmi lesq. on distingue : *Notice des MSs. de la biblioth. de l'église métropolitaine de Rouen*, 1746, in-12 : Dom Tassin critiqua vivement l'ouvr. de Saas, qui répondit par une *Réfutat. de l'écrit du P. Tassin*, 1747, in-12. — *Lettres d'un académicien à M*** sur le catalogue de la bibliothèq. du roi*, 1749, in-12, très rare. — *Lettres* (au nombre de sept) *sur l'Encyclopédie*, pour servir de supplém. aux sept vol. de ce Dictionnaire, 1764, in-8. — *Errata du Mémorial alphabétique des livres qui composent la bibliothèque de l'ordre des avocats au parlement de Normandie*, 1765, in-8, très rare. L'*Éloge* de Saas,

par Cotton Deshoussayes, a été impr. à Paris, 1776, in-8 de 55 pages. On y trouve, p. 22, l'indication des *Mém.* communiqués par l'abbé Saas à l'acad. de Rouen.

SAAVEDRA FAXARDO (DIÉGO de), historien et homme d'état, né en 1584 à Algezarès (bourg de Murcie), fut d'abord secrét. du card. Gaspar Borgia, qu'il remplaça comme ambassad. d'Espagne à Rome; et, pendant 34 ans, il remplit des fonctions diplomatiques en Suisse, en Allemagne, et enfin au congrès de Munster. De retour à Madrid en 1646, il obtint une place au conseil des Indes; mais il se retira peu de temps après dans le couvent des Augustins, où il mourut en 1648. Ses compatriotes lui avaient donné le surnom de *Tacite espagnol*, que le temps ne lui a pas confirmé. On a de cet écrivain : *Idea de un principe politico christiano*, Munster, 1640, in-4, fig. (les édit. postérieures ont été mutilées). Ce recueil de maximes politiq., trad. en lat. par l'auteur lui-même, l'a été en ital. par Cerchiari, Venise, 1648, in-4, et en franç. par Rou, Paris, 1668, 2 vol. in-12. — *Juicio de artes y ciencias*, Madrid, 1655, réimpr. sous le titre de *Republica literaria*, Alcala, 1670, ouvr. renfermant une critique ingénieuse des ridicules des gens de lettres, et dont il existe plusieurs édit.; celle de 1788 est précédée d'une *Notice* sur la vie et les écrits de l'auteur. Il en existe une traduct. française par François Grasset, Paris, 1770, in-12. Les *OEuvres complètes de Saavedra* ont été recueillies, Anvers, 1677-78, in-fol., fig.; Madrid, 1789-90, 11 vol. in-8. Dans ces éditions *la Corona gotica, castellana*, etc., que l'auteur n'avait conduite que jusqu'à la mort de Rodrigue, en 716, est continuée par Nuñez de Castro jusqu'à la mort de Henri II, en 1379.

SABACO, prince éthiopien, fit la conquête de l'Égypte dans le 8e S. avant l'ère chrét. On ignore les circonstances et les événem. politiq. qui amenèrent cette invasion et qui favorisèrent les succès du prince éthiopien. Il devint le fondateur d'une nouvelle dynastie, qui fut la 25e des races royales qui occupèrent le trône des Pharaons. On place en 737 le commencem. du règne de Sabaco, ainsi nommé dans Manéthon, mais appelé Taraca dans la Bible. La durée de la dynastie éthiopienne en Égypte fut assez courte; elle ne fournit pas trois rois à ce pays, et s'éteignit au bout de 39 ou 40 ans. Sabaco, après un règne de 12 ans, laissa la couronne à Sevechous, en 726.

SABADINO DEGLI ARIENTI (JEAN), littérat., né à Bologne au 15e S., essaya d'écrire dans le genre de Boccace; mais il n'en a point la correct., et il l'a surpassé en licence. Ses contes, composés aux bains de la *Porretta*, ont été publiés sous le titre de *Settanta novelle dette le Porretane, con moralissimi documenti*, Bologne, 1483, in-fol., très rare; réimpr. à Venise, 1531, et à Vérone, 1540. Sabadino a laissé quelq. MSs., dont un, qui se trouve à la bibliothèq. de Modène, est intit. : *Trattato di consolazione, ad Egano Lambertini, lontan dalla patria*. Fantuzzi, donne des renseignements assez étendus sur cet écrivain dans ses *Notizie degli scrittori bolognesi*.

SABAR-JESU, était un nom fort commun parmi les chrétiens de la secte nestorienne, et il fut porté par plus. personnages distingués. — SABAR-JESU Ier, 32e patriarche nestorien, avait écrit une *Hist. de l'Église*, dont il ne reste qu'un fragment dans la bibliothèq. vaticane. Il mourut en 604, vénéré dans toute la Syrie, où sa mémoire est célébrée le premier dimanche d'octobre. — SABAR-JESU II, 50e patriarche nestorien, est célèbre par ses ordonnances contre le relâchem. des études. Il mourut en 836. — SABAR-JESU III, 68e patriarche nestorien, mort en 1072. — SABAR-JESU IV, 75e patriarche nestorien, mort en 1223. — SABAR-JESU V, success. du précéd., mort en 1556. — SABAR-JESU, écrivain souvent cité par les aut. syriens, vivait dans le 7e S. Il n'est rien resté des ouvr. qu'il avait composés.

SABATAI-SEVI, faux messie, né à Smyrne en 1625, séduisit et exaspéra la nation juive, occupa l'Europe de son imposture, et faillit à causer une révolution sérieuse dans l'Orient. Amené devant Mahomet IV, il ne put soutenir son rôle, et finit par embrasser l'islamisme, seule punition que le sulthan lui infligea pour la réparation de tant de scandale. Il mourut en 1676. *Le Théâtre de la Turquie*, par Lefebvre, *l'Hist. de l'empire ottoman*, par l'abbé Mignot, et *l'Hist. des sectes*, par Grégoire, contiennent des détails curieux sur cet imposteur et ses partisans.

SABATIER (ANDRÉ-HYACINTHE), littérateur médiocre, né à Cavaillon en 1726, vint perfectionner ses études à Paris. Chargé de l'éducat. d'un fils du prince de Soubise, il professa ensuite l'éloquence au collége de Tournon, les belles-lettres à l'école centrale du Var, et mourut à Avignon en 1806. On a de lui des *odes*, des *épîtres*, quelques *opuscules* de circonstance, des *discours* académiques, une *tragédie*, un *opéra*, etc. L'édit. la plus complète de ses *OEuvres* est celle d'Avignon, 1779, 2 vol. in-12. On peut consulter, pour plus de détails, les *Siècles littéraires* de Desessarts, t. VI et VII, et la *France littéraire* d'Ersch.

SABATIER (RAPHAEL-BIENVENU), savant chirurgien, né à Paris en 1732, fut reçu maître ès-arts à 17 ans, membre de l'acad. de chirurgie à 20, et à 25 chirurgien en chef adjoint des Invalides, sous Morand, qui lui donna sa nièce en mariage et dont il devint le successeur. Il publia bientôt des *recherches*, des *dissertations*, des *mémoires* qui attestèrent son double talent, comme professeur et comme écrivain. Nommé démonstrat. royal de chirurgie, membre de l'acad. des sciences, censeur royal et commissaire de l'acad. de chirurgie pour la correspondance, son activité lui donna le temps de publier, avec *notes*, des édit. du *Traité de chirurgie* de La Motte, et de l'*Abrégé d'anatomie* de Verdier. Enfin il mit au jour, en 1796, un *Traité de médecine opératoire*, ouvrage d'une vaste érudition, et dont le succès fut universel. Il fit partie de l'Institut dès sa création. Napoléon se l'attacha comme chirurgien consultant. Sabatier mourut en

1811. Une *Notice nécrolog.*, par Suard (*Moniteur* de 1811, nº 221), et son *Éloge histor.*, par Percy, 1812, in-4 et in-8, contiennent des détails sur la vie de ce chirurgien. Le *discours* prononcé sur sa tombe par Pelletan a été égalem. imprimé.

SABATIER (Antoine), critique, né à Castres en 1742, prit l'habit ecclésiast., le quitta pour se lier avec les princip. philosophes, notamm. Helvétius, et se déclara contre eux pour se mettre aux gages du ministère, dont il obtint plusieurs pensions en 1789. Il émigra sans y être contraint, trafiqua de sa plume en Angleterre et en Allemagne comme il avait fait en France, flatta Napoléon, dont il n'obtint rien, et ne put revenir à Paris qu'en 1814. Ses importunités lui firent accorder une pension; mais, ne la trouvant pas assez forte, quoiqu'elle fût de 3,500 fr., il déclama contre ses bienfaiteurs, et mourut dans la misère en 1817. Il avait du savoir, de l'esprit, et une prodigieuse facilité pour le travail. Sa polémique et ses autres écrits formeraient une collection considérable. Le seul de ses ouvr. dont on se souvienne encore est intitulé : *Les trois siècles de la littérature française, ou Tableau de l'esprit de nos écrivains, depuis François Ier jusqu'en* 1772. Cet ouvrage, dont l'édit. la plus recherchée est celle de 1779, 4 vol. in-12, fit beaucoup de bruit dans le temps, à raison des traits hardis qu'il contient contre les écrivains les plus célèbres de l'époque; mais le style en est souvent incorrect et les jugements hasardés. Pour les autres écrits de l'abbé Sabatier, on en trouve la liste assez étendue dans la *France littéraire* de Querard. — A. Sabatier, ancien administrateur du départem. de la Seine et ancien préfet de la Nièvre, mort à Paris en 1820, est auteur de div. opusc., parmi lesquels on distingue : *Tableaux comparatifs des dépenses et des contributions de la France et de l'Angleterre, suivis de considérations sur les ressources des deux états, servant de réfutation à l'ouvr. de M. Gentz*, 1805, in-8. — *Des banques, de leur influence pour faciliter la circulation des capitaux*, etc., 1817, in-8. — *De la dette publique et de la nécessité de réduire les fonds d'amortissement*, etc., 1820, in-8.

SABBAGH (Michel), orientaliste, né à St-Jean-d'Acre vers 1784, de parents catholiques, se prononça pour les Franç. lors de l'expéd. d'Égypte, et se mit au service du général en chef. Lors de l'évacuat. de l'Égypte il vint en France, fut employé à l'imprimerie royale, puis à la biblioth. du roi, et mourut en 1816. Il a publié en arabe : *Hommage au grand-juge, ministre de la justice, visitant l'imprimerie de la république*, 1803. — *Vers à la louange du souver. pontife Pie VII*, 1805, in-fol., avec une version latine. — *La Colombe messagère, plus rapide que l'éclair*, 1805, in-8, avec une traduct. franç. et des *notes*, par Sylvestre de Sacy. — *Vers à l'occasion du mariage de Napoléon*, 1810, in-fol. — *Cantique sur la naissance du roi de Rome*, 1811, in-4. — *Cantique de félicitations à S. M. Louis XVIII*, avec une traduct. franç. de M. Grangeret de La Grange, 1814, in-4. Il a laissé MSs. une *Hist. des tribus arabes du désert*, et une *Histoire de la Syrie et de l'Égypte*, etc. On trouve une *Notice* sur Michel Sabbagh dans l'*Anthologie arabe*, de M. Humbert.

SABBATHIER (dom Pierre), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né à Poitiers en 1682, fut associé aux travaux littér. de D. Ruissart, puis du P. Massuet, s'occupa seul de recueillir l'ancienne version de l'Écriture-sainte appelée *Italique*, ou commune, que St Augustin préférait à toutes les autres, et mourut après avoir achevé ce travail, en 1742. Son ouvr. fut publié l'année suiv. sous ce titre : *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ, seu vetus Italica, et cætera quæcumque in codicibus MSs., et antiquorum libris reperiri potuerunt*, etc., Paris, 1743, 3 vol. in-fol.

SABBATHIER (François), littérat., né à Condom en 1735, professa pendant 16 ans au collége de Châlons. En 1763, l'acad. de Berlin lui accorda un prix pour son *Essai histor. et critique sur l'origine de la puissance temporelle des papes*, 2e édit., augm., 1765, in-12. Associé de l'Institut et membre de plus. acad., Sabbathier mourut en 1807. On lui doit des compilations utiles, entre autres : *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes*, Paris, 1766-1815, 37 vol. in-8 (le 37e est de Sérieys). — *Rec. de dissertat. sur divers sujets de l'histoire de France*, 1770, in-12. — *Les mœurs, coutumes et usages des anc. peuples*, 1770, in-4; 1771, 3 vol. in-12; trad. en allem. — *Exercices du corps chez les anciens*, 1772, 2 vol. in-8.

SABBATI (Liberato), botaniste ital. du 18e S., dont on ignore le lieu de la naissance et l'époque de la mort, fut conservateur du jardin botanique de Rome. On a de lui un catalogue rangé d'après la méthode de Tournefort, intit. : *Collectio plantarum quæ luxuriantur in agro romano*, Rome, 1754, in-4. — *Hortus romanus*, 1772-78, 5 vol. gr. in-fol. Ses continuateurs, après avoir donné les vol. 6 et 7, en 1784, abandonnèrent l'ouvrage, qui n'a point été terminé. Chaque vol. contient 100 pl. avec la description. C'est à peu près les deux tiers de la méthode de Tournefort.

SABBATINI (André), peintre napolitain, né à Salerne vers l'an 1480, vint à Rome à 25 ans, et se mit au nombre des élèves de Raphaël; il retourna ensuite dans sa patrie, où il exécuta, ainsi qu'à Naples et à Gaëte, de nombreuses et belles compositions sur toile et à fresque, et mourut en 1545. Ses *madones* surtout sont très estimées. Le musée possède un de ses tabl. représentant la *Visitation*. — Lorenzo Sabbatini, appelé aussi *Lorenzino* de Bologne, lieu de sa naissance, travailla aux embellissements du Vatican, exécuta plusieurs belles compositions que l'on voit dans div. églises de Rome, et mourut jeune encore en 1577. Le musée possède un de ses tabl., représentant *Jésus debout sur son berceau, soutenu par la Vierge, et montrant le ciel au jeune St Jean-Baptiste, qui lui offre une croix de jonc.*

SABBATINI (le P. Louis-Antoine), dit *Sabbatini*

de Padoue, franciscain et maître de chapelle, élève du P. Martini pour le contre-point, mort à Rome en janv. 1809, est aut. des ouvrages suiv. : *Vera idea delle musicali numeriche segnature*, Venise, 1799, in-4. — *Elementi teorici e pratici di musica*, Rome, 1790, in-4. — *Trattato delle fughe musicali*, Venise, 1802, 2 vol. in-4, fig.

SABELLICUS (Marc-Antoine), historien, né dans la campagne de Rome en 1436, mort à Venise en 1508, a laissé des *notes* et des *comment.* sur Pline-le-Naturaliste, Tite-Live, Horace, etc., et plus. ouvrages, entre autres : *Historia rerum venetarum, ab urbe conditâ ad obitum ducis Marci Barbadici*, Venise, 1487, in-fol., dont on a deux traduct. ital. — *Rapsodiæ historiarum enneades*, ibid., 1498 et 1504, in-fol. — *Epistolæ familiares necnon orationes et poemata*, 1502, in-fol. Le recueil complet de ses *OEuvres* a été publié, Venise, 1560, 4 vol. in-fol.

SABELLIUS, célèbre hérésiarque du 3e S., né à Ptolémaïde, fut disciple de Noet, et poussa plus loin la hardiesse de ses innovations. Assimilant les trois personnes de la Ste Trinité aux actions diverses d'un même principe, il trouvait dans l'essence unique de Dieu, le Père, en tant qu'il est Créateur de toutes choses, et qu'il a, dans son éternité, ouvert aux hommes la voie du salut; le Fils, en tant qu'il a revêtu la forme humaine dans le sein de la Vierge, pour les racheter en souffrant sur la croix; enfin, le St-Esprit, en tant qu'il répand dans l'âme du pécheur l'efficace de la grâce. Condamnées par plus. conciles, notamm. par celui d'Alexandrie, en 261, les hérésies de Sabellius ne laissèrent pas que de trouver en Italie et dans la Mésopotamie beauc. de sectateurs, qu'on désigna sous le nom de *Sabelliens*. St Denis d'Alexandrie a écrit un traité contre ce novateur.

SABINIEN, pape, succéda à St Grégoire en 604. On a peu de détails sur sa vie. Quelques écrivains rapportent que, dans un moment de disette, il fit ouvrir les greniers de l'Église, mais pour en vendre le blé au peuple, qui murmura beaucoup de cette opérat. fiscale. Ce pontife voulut aussi faire brûler les écrits de son prédécesseur, St Grégoire, dont il jalousait la renommée. Il mourut en 606, et eut pour success. Boniface III.

SABINUS (Aulus), poète du siècle d'Auguste, fut l'ami d'Ovide et son émule. Il ne reste de lui que trois épîtres ou héroïdes, qui font partie de l'édit. d'Ovide dans la biblioth. des classiq. latins.

SABINUS (Masurius), jurisconsulte célèbre du temps de Tibère, fut autorisé le premier à donner des consultations écrites. Ses élèves prirent le nom de *Sabiniens*. Il ne reste de ses ouvrages que les fragments qu'en a recueillis Riccoboni, dans son livre *de Historiâ*, Venise, 1568, in-8. — Sabinus (Cœlius), autre jurisconsulte, souvent cité par Ulpien, vivait sous Vespasien. — Sabinus, ami de Pline-le-Jeune, qui lui soumettait ses écrits avant de les publier, avait suivi la carrière des armes, et habitait la ville de *Firmum*, aujourd'hui Fermo, dans la marche d'Ancône.

SABINUS (Julius). — V. Éponine.

SABLIER (Charles), littérateur, né à Paris en 1693, mort en 1786, s'est essayé dans presque tous les genres; il a donné lui-même une courte *Notice* sur sa vie et sur ses ouvrages, insérée dans le *Journal encyclopédique*, tome VIII, pag. 330-35. Ami de La Chaussée a publié une édition de ses *OEuvres*, précédée d'une *Vie* de l'aut., 1763, 5 vol. in-12. L'ouvrage le plus important de Sablier est un *Essai sur les langues en général, sur la langue française en particulier*, etc., Paris, 1777 ou 1781, in-8.

SABLIÈRE (Antoine RAMBOUILLET de La), fils d'un riche financier, nommé seulem. *Rambouillet*, et n'appartenant nullement à la famille d'Angennes de Rambouillet, fut le mari de la dame que les vers de La Fontaine et son amitié pour ce poète ont rendue célèbre. La Sablière, un des hommes les plus aimables et les plus spirituels de son temps, mourut en 1680, âgé d'environ 65 ans. Ses poésies fugitives ont été recueillies sous ce titre : *Madrigaux de M. D. L. S.*, Paris, Barbin, 1680. La même année une seconde édit. parut en Hollande chez les Elzevirs. Depuis il en a été fait plusieurs autres à Paris. La plus récente, 1825, in-12, fait partie de la *Collection des petits classiques français*, publ. par M. Ch. Nodier. — Mme de La Sablière avait, de plus que son mari, une instruction profonde. Elle savait plus. langues, les mathématiq., la physique et l'astronomie. Les hommes illustres de l'époque composaient sa société, et elle s'est immortalisée par sa généreuse hospitalité à l'égard de Bernier et de La Fontaine. Ses dern. années furent consacrées au soulagem. des pauvres, et elle mourut en 1693. Quelq. *Pensées chrétiennes* de cette dame ont été imprimées plus. fois à la suite des *Pensées* de La Rochefoucauld. — Sablière (Nicolas de La), fils des précédents, s'est fait connaître comme un des hommes les plus instruits de son temps. La *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe*, t. VI, 1re partie, contient une de ses *Lettres à Bayle*, auquel on sait d'ailleurs qu'il a communiqué des *remarques* critiques. Ce fut lui qui publia la prem. édit. des *Madrigaux* de son père.

SABOLY (Nicolas), poète provençal, né vers 1660 à Monteux, près de Carpentras, embrassa l'état ecclésiastique, devint bénéficier et maître de musique du chapitre de St-Pierre d'Avignon, et mourut en 1724. Il a laissé un recueil fort estimé de *Noëls*, Avignon, 1699, 1724, in-12, plus. fois réimprimé.

SABOUREUX DE LA BONNETERIE (Charles-Fr. ou Louis), avocat au parlem. de Paris, né vers 1725, mort en 1781, a donné la *traduct.* des anc. ouvrages latins relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire, avec *notes*, Paris, 1771-75, 6 vol. in-8. Il avait aussi traduit, par ordre du dauphin, les *Constitut. des jésuites*, 1762, 3 vol. in-8 et in-12. On trouve de curieux renseignem. sur cet ouvrage dans la 2e édit. du *Dictionnaire des anonymes*, no 20,115. C'est par erreur que quelques biographes lui attribuent le *Manuel des*

*inquisiteurs*. Cet ouvrage est de l'abbé Morellet.

SABUNDE, SEBON, SABONDE ou DE SEBONDE (RAIMOND), né à Barcelone, professait, vers l'an 1430, à l'université de Toulouse, la médecine, la théologie et la philosophie scolastique. Les détails de sa vie sont restés ignorés; mais on sait qu'il mourut en 1432. On a de lui : *Theologia naturalis, sive liber creaturarum*, Deventer, 1487; Strasb., 1496, in-fol.; Nuremberg, 1502; Paris, 1509, 1647; Lyon, 1526, 1540, 1648, in-8; trad. en français par Montaigne, Paris, 1569, 1581, 1611; Rouen, 1603, 1641; Tournon, 1605, in-8. Montaigne composa en outre une *Apologie de Raimond de Sebonde*, qui forme le chap. le plus long de ses *Essais*. — *De naturâ hominis dialogi, sive viola animæ*, Cologne, 1501, in-4; Lyon, 1568, in-16. C'est un abrégé de l'ouvr. précédent. Il en existe deux traduct. franç., par D.-Ch. Bleudecq, Arras, 1600, in-16, et par J. Martin, Paris, 1566, in-8. On a encore un autre abrégé de la *Théologie naturelle* de Sabunde, par J. Amos Comenius, sous ce titre : *Oculus fidei, theologia naturalis, sive liber creaturarum*, etc., Amsterd., 1661, in-8. Sabonde avait composé plus. autres ouvrages, restés ensevelis dans la poussière de quelques biblioth.

SACCHETTI (FRANCO), conteur italien, né à Florence vers 1335, d'une ancienne famille, se fit remarquer dès sa jeunesse par des vers dignes de Pétrarque. Il remplit avec honneur les prem. magistratures et trouva le loisir de cultiver les lettres, mérita plus tard d'être cité comme un modèle pour le style par les académic. de la Crusca. On croit qu'il mourut vers 1410. On a de lui des *Contes* (*Novelle*) dans le genre de Boccace, dont il fut l'ami, publ. pour la prem. fois à Naples sous la rubrique de Florence, 1724, 2 vol. in-8. Un autre ouvr. de cet auteur, *la Battaglia delle Vecchie e delle Fanciulle*, Bologne, 1519, in-8, a été réimpr. dans cette ville en 1819, gr. in-8, sur un MS. de la biblioth. Magliabecchi. Cette édit., dont il existe des exempl. sur vélin, est très estimée. On peut consulter pour plus de détails, la *Storia degli scrittori fiorentini* de Negri, et la *Vie* de Sacchetti en tête de ses *Novelle*, par Battori.

SACCHI (ANDRÉ), peintre, né à Rome en 1598, fut le dern. élève de l'Albane, et mourut en 1661. On le cite pour la simplicité et le naturel de ses compositions. Presq. tous les tableaux qui restent de lui sont très estimés. Le musée en possède un seul, le *Portr. de St Bernard*. — SACCHI (Charles), peintre, né à Pavie en 1616, mort en 1705, passe pour bon coloriste. Il a gravé à l'eau forte quelques belles estampes d'après le Tintoret et Paul Véronèse. — SACCHI (Pierre-François), né à Pavie un peu avant 1460, mort vers 1526, fut renommé pour la perspective. Le musée possède son tableau représentant *les quatre Docteurs de l'Église, St Augustin, St Grégoire-le-Grand, St Jérôme et St Ambroise, assis autour d'une table de marbre blanc*. — Un autre SACCHI, né à Casal vers la fin du 16e S., fut élève de Moncalvo, et surpassa son maître. On voit plus. de ses tableaux dans les églises de Casal.

SACCHI (JUVÉNAL), barnabite, né à Milan en 1726 et mort en 1789, s'adonna à la musiq., étudia profondément le système des anciens, et composa plusieurs ouvr. que l'on cite pour une saine critiq. et une vaste érudition. Les principaux sont : *Del numero e delle misure delle corde musiche e loro corrispondenze*, Milan, 1761, in-8. — *Della divizione del tempo nella musica, nel ballo e nella poesia*, etc., 1770, in-8. — *Della natura e perfezione dell' antica musica de' Greci*, etc., 1778, in-8. — *Delle quinte successive nel contrappunto*, etc., 1780, in-8. On lui doit encore les *Vies* de Farinelli et de Bened. Marcello, en italien.

SACCHINI (FRANÇOIS), jésuite, né en 1570 à Paciono, près de Pérouse, professa d'abord la rhétorique à Rome. Il travailla ensuite pendant 19 ans à l'*Hist. de l'Institut de St Ignace*, dont le P. Orlandini avait publié le prem. vol., et la continua jusqu'aux prem. ann. du gouvernem. du P. Aquaviva. Il mourut en 1625. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Libellus de ratione libros cum profectu legendi*, etc., Ingolstadt, 1614, in-16, et Leipsig, 1711, in-8; trad. en français par Durey de Morsan, sous ce titre : *Moyen de lire avec fruit*, 1785, in-12. — *Protrepticon ad magistros scholarum inferior. soc. Jesu*, etc., Dillingen, 1626, in-12.

SACCHINI (ANT.-MARIE-GASPARD), musicien, né à Naples en 1735, d'une famille pauvre, fut admis au conservatoire de Ste-Marie de Lorette, où il étudia sous Durante. Ses progrès extraordin. dans la composit. lui procurèrent de bonne heure un engagem. pour Rome, et ses ouvr. dramatiq. ne tardèrent pas à justifier sa précoce renommée. Appelé à la direction du conservat. de l'*Ospedaletto* à Venise, il se fit remarquer par la majesté de ses chants religieux. Il parcourut ensuite l'Allemagne et la Hollande, y obtint de nombreux succès, et vint enfin en Angleterre, où il fit jouer à Londres les opéras de *Montezuma*, de *Persée* et du *Cid*. Arrivé à Paris, devancé par sa réputation, les beautés dont brille son opéra de *la Colonie* ne purent suspendre la guerre ridicule des gluckistes et des piccinistes (*v.* GLUCK et PICCINI). Mais Joseph II, qui visitait alors la France, prit Sacchini sous sa protection, et le fit apprécier à la cour. Cet habile compositeur obtint de faire représenter à l'Opéra *Renaud, Chimène, Dardanus*, enfin *OEdipe à Colonne*, resté le modèle des drames lyriques. Cependant, malgré le charme entraînant de ses compositions, il se trouvait encore en butte à ces factions music., si souv. de mode en France. Ses ennemis parvinrent même à faire retirer *OEdipe* du répertoire. Indigné, Sacchini se disposait à retourner en Angleterre, lorsqu'une maladie, aggravée par les chagrins, le conduisit prématurém. au tombeau. Il mourut à Paris le 7 octobre 1786, âgé seulement de 51 ans. Son *Éloge*, par Framery, *Journ. encycl.* de Bouillon, du 15 déc., contient la *Notice* de ses partit.

SACHEVERELL (HENRI), théologien anglais, né à Marlborough vers 1672, obtint une gr. célébrité par la hardiesse ou la bizarrerie de ses opinions. Mais son meilleur titre est l'amitié d'Addison, qu

lui dédia son poème des *Adieux aux muses.* Reçu docteur à l'univ. d'Oxford, il fut nommé en 1705 recteur de l'église de Southwark, et c'est là qu'il prêcha les sermons qui l'ont rendu célèbre. Il y défendait la doctrine de l'obéissance passive. Il s'élevait contre la tolérance et les dissidents (*non-conformistes*) déclarant que l'Église était dangereusement attaquée par ses ennemis et mal défendue par ses prétendus amis, et exhortant le peuple à revêtir l'armure de Dieu pour la défendre. Ces serm., exaltés par l'esprit de parti, furent imprim. à plus de 40,000 exempl., et répandus dans tout le roy. Traduit devant la chambre des pairs, Sacheverell se défendit avec beaucoup d'adresse. Le procès dura trois semaines; la reine Anne fut présente aux débats. La chambre le déclara coupable à la majorité de dix-sept voix : trente-quatre pairs protestèrent contre cette décision. Il lui fut défendu de prêcher pendant trois ans, et ses sermons furent brûlés par la main du bourreau. Ce fut à la crainte des excès auxquels le peuple aurait pu se porter qu'on dut en partie la douceur de cette sentence, que les amis du prédicateur considérèrent comme une victoire, et qu'ils célébrèrent par des feux de joie et des illuminations. Pendant sa suspension, Sacheverell, promu à un bénéfice dans le pays de Galles, alla en prendre possession avec une pompe et une magnificence tout-à-fait extraordin. Les magistrats des villes par où il passait allaient au-dev. de lui, et le traitaient en prince. En 1713, la reine lui conféra le rectorat lucratif de St-Andrew's-Holborn, et la chambre des communes désira qu'il voulût bien prêcher devant elle. En 1716, il fit imprimer avec une préface les discours prononcés par W. Adams devant l'université d'Oxford. Depuis on n'entendit plus parler de lui jusqu'à sa mort, en 1724. L'évêque Gilbert Burnet a peint Sacheverell « comme un homme audacieux et insolent, ayant peu de relig., de vertu, de savoir ou de bon sens. »

SACI (Louis-Isaac LEMAISTRE de), l'un des solitaires de Port-Royal, né à Paris en 1613, était frère puîné d'Ant. Lemaistre. Son nom de Saci n'est autre chose que l'anagramme d'Isac, pour Isaac, l'un de ceux qu'il avait reçus au baptême. Après avoir fait ses études au collége de Beauvais avec le célèbre Arnauld, il embrassa l'état ecclésiastique; mais il ne voulut recevoir la prêtrise qu'à 35 ans. Appelé alors à la direction des religieuses de Port-Royal, il adopta ce monastère et lui consacra tout son bien, à l'exception d'une faible pension qu'il partageait avec les pauvres. En 1661 il essuya les persécutions dirigées contre les solitaires de Port-Royal, accusés de jansénisme. Caché dans Paris, il y fut arrêté et conduit à la Bastille, où il resta 3 ans. Il y commença la traduction de la Bible, ouvrage qui l'occupa presque entièrement le reste de sa vie, et qu'il ne put achever. Il mourut en 1684, éloigné de Port-Royal, qu'il avait été contraint de quitter une seconde fois. Son caractère et ses talents l'ont fait estimer de tous ses contemporains, entre autres de Racine. Dans sa jeunesse, il avait cultivé la poésie. Sa *Vie* a été retracée dans le *Nécrologe de Port-Royal.* Il a publié le *Poème de St Prosper contre les ingrats*, trad. en vers, Paris, 1646, et en prose, ibid., 1650 : les édit. suiv. réunissent les deux versions. — Les *Fables de Phèdre*, trad. en français, Paris, 1647, in-12. — Les *Comédies de Térence* (*l'Andrienne, les Adelphes, le Phormion*), ib., 1647, in-12.— *L'Office de l'Église*, en fr., 1650, in-12. — *Les Enluminures du fameux almanach des jésuites,* poème en vers libres, 1654, in-8. —*L'Imitation de J.-C.*, trad. en franç., 1662, in-8 et in-12, sous le nom de Beuil, prieur de St-Val. Quoique plus élégante que fidèle, cette trad. a eu plus de 150 édit.— La trad. des IV[e] et VI[e] liv. de l'*Énéide*, 1666, in-4. — *Le Nouveau-Testament*, 1667, 2 vol. in-8, traduct. connue sous le nom de *Nouveau-Testam. de Mons*, condamnée par Clément IX, et à laquelle prirent part Arnauld, Lemaistre, Nicole et le duc de Luynes. — Enfin la *Ste Bible*, latin et franç., avec des explicat., Paris, 1672 et suiv., 32 vol. in-8, terminée par Th. du Fossé, et réimpr. plusieurs fois dans tous les form.

SACKEN (le baron), général russe, né dans la Livonie, entra de bonne heure au service, se distingua dans les guerres contre les Turks et les Polonais, et parvint promptem. aux prem. grades. En 1799 il fut fait prisonnier à la bataille de Zurich et conduit à Nancy, dont les habitants l'accueillirent avec une bienveillance qu'il n'oublia jamais. Rentré en Russie il continua d'être employé dans toutes les guerres contre la France et la Turquie. Lors de la retraite de Moscou en 1812, il commanda un corps d'armée chargé d'observer les Autrichiens en Pologne. En 1813 il prit la forteresse de Czentuchaw, sur la Vistule, et contribua beauc. au succès de la bataille de Kalzbach. Après la bataille de Bautzen il se porta sur l'Elbe, et servit de réserve au général York lorsqu'il attaqua les Français près de Wartenbourg. Il prit ensuite part aux opérations qui suivirent la journée de Leipsig, et passa le Rhin le 1[er] janv. 1814. Son corps, qui faisait partie de l'armée sous les ordres du maréchal Blucher, se dirigea sur Pont-à-Mousson. Il se signala au combat de Brienne, fut repoussé à Montmirail, et combattit encore à Craon et à Laon. Après la capitulation de Paris il en fut nommé gouverneur le 1[er] avril, et s'acquit par la loyauté de son caractère et sa modération l'estime des habitants de cette capitale. En quittant Paris il reçut du conseil-général une épée, en témoignage de sa reconnaissance, et le roi Louis XVIII accompagna d'une lettre le don qu'il lui fit de son portrait enrichi de diamants. Appelé par l'emper. Alexandre au conseil-d'état, il remplaça en 1818 Barclay de Tolly dans le commandem. en chef du 1[er] corps de l'armée russe. Il acquit dans ce poste de nouveaux droits à l'estime, et mourut en 1837.

SACKVILLE (George GERMAIN ou GERMAINE, vicomte), homme d'état anglais, né en 1716, était le 3[e] enfant de Lionel Cranfield, premier duc de Dorset. Il suivit la carrière militaire, fut un des adjudants du roi George II dans la campagne de 1743, et fit les campagnes suivantes sous le duc de Cum-

berland. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, nommé membre de la chambre des communes, il s'y fit remarquer dans plus. circonstances. Il accompagna en Irlande son père, lord-lieuten. de ce royaume, revint avec lui en Angleterre, et se rangea du côté de l'opposit., dont il devint bientôt l'un des chefs. Après la retraite de lord Chatam, en 1757, le ministère offrit à Sackville le commandem. d'une expédition contre Rochefort; mais il le refusa. Il fut employé dans d'autres expéditions, et commanda en chef l'armée angl. en Allemagne sous le prince Ferdinand. Sa conduite à la bataille de Minden lui ayant attiré de grandes mortifications de la part du prince, il demanda son rappel, et, à son arrivée en Angleterre, fut attaqué par une multitude de pamphlets qui l'accusaient d'insubordination et de lâcheté. Il ne put obtenir d'abord de se justifier devant une cour martiale, et fut privé de ses emplois; mais en 1760, trad. devant le tribunal dont il avait sollicité la formation, il montra beaucoup de fermeté et même de hauteur dans sa défense; néanmoins il fut déclaré coupable d'avoir désobéi aux ordres du prince Ferdinand, et incapable de servir le roi dans aucun emploi militaire quelconq. Cette sentence fut immédiatement confirmée par le monarque. A l'avénement de George III, Sackville obtint la permission de reparaître à la cour, et fut pourvu d'un emploi lucratif, mais inférieur, dans le ministère. En 1774, il fut réélu membre de la chambre des communes, et défendit l'administrat. de lord North, dont il partagea la disgrâce en 1782. Peu de temps avant, il avait été élevé par le roi à la pairie, sous les titres de baron de Bolebrook et de vicomte Sackville. Il mourut en 1785. Son fils aîné est devenu 3ᵉ duc de Dorset.

SACOMBE (Jean-François), médec.-accoucheur, né à Carcassonne vers 1760, fut reçu doct. à Montpellier, vint professer à Paris en 1790, et y fit beaucoup de bruit, autant par la nouveauté de ses systèmes que par les accusations qu'il dirigeait contre les médecins et physiologistes de son temps. Il se montrait surtout l'antagoniste de l'opération césarienne. Baudelocque obtint contre lui un jugement qui le déclarait calomniateur. Obligé de prendre la fuite, il voyagea, cherchant partout le bruit. De retour en France vers 1807, il publia des opusc. sur son art, ainsi que des pamphlets, qui lui suscitèrent de nouv. poursuites, et mourut en 1822. Ses principaux ouvrages sont : *le Médecin-accoucheur*, Paris, 1791, in-12; trad. en allemand. — *Avis aux sages-femmes*, 1792, in-8. — *La Luciniade, ou l'Art des accouchements*, poème didact. en VIII chants, 1792, in-8, réimpr. plusieurs fois, augmenté de deux chants. — *Plus d'opération césarienne*, 1798, in-8. Dans son écrit intitulé : *Résurrect. du docteur Sacombe*, 1818, in-8, il donne des détails sur sa vie et ses ouvrages. Le docteur Demangeon a publié : *Examen critique de la doctrine et des procédés du citoyen Sacombe, en contradict. avec les autres accoucheurs*, etc., 1799, in-8.

SACONAY (Gabriel de), théologien, né dans le Lyonnais, mort en 1580, s'est fait connaître par ses écrits contre les protestants. Outre une traduction de trois sermons du P. Louis de Grenade, et quelq. traités de controverse, oubliés aujourd'hui, on a de lui : *De la providence de Dieu sur les rois de France*, etc., Lyon, 1568, in-4. — *Traité de la vraie idolâtrie de notre temps*, ibid., 1568, in-8. — *Discours des premiers troubles advenus à Lyon* (en 1562), etc., 1569, in-8, rare. — *La Généalogie et la fin des huguenaux, et découverte du calvinisme*, etc., 1572, in-8, ouvrage recherché à cause des estampes dont il est orné.

SACRELAIRE (Isaac), médec., né à Sedan vers 1680, mort en 1745, a publié : *Proverbes de Salomon, trad. du latin de Schultens*, Leyde, 1762, in-4. — *Le Livre de Job, trad. du lat. de Schultens*, Leyde, 1748, in-4. Il a été, de 1729 à 1732, l'un des collaborateurs du *Journal littéraire* publié à La Haye, 24 vol. in-8.

SACROBOSCO (Jean de), astronome, ainsi appelé du nom latin de son lieu de naissance, en anglais *Holywood*, dans le comté d'York, après avoir achevé ses études à Oxford, vint à Paris, où il se fit une grande réputation par ses connaissances en mathématiq., et mourut dans cette ville en 1256. Son opuscule *de Spherâ mundi*, qui pendant 400 ans a fait autorité dans les écoles, est entièrement oublié aujourd'hui ; la première édition, Ferrare, 1472, in-4 de 24 feuilles, est très rare. Outre ce traité, on a de Sacrobosco : *De anni ratione, sive de Computo ecclesiastico*, publ. par Mélancthon à la suite du *Tr. de la Sphère*, Wittemberg, 1588, in 8. On cite encore du même astronome un opuscule, *de Algorismo*, MS.

SACROVIR (Julius), jeune Éduen, fut le principal auteur de la révolte des Gaules sous Tibère. Il osa concevoir l'espérance d'affranchir sa patrie de la dominat. romaine, fit part de son projet à Julius-Florus, qui exerçait une grande influence dans la Belgique, et se concerta avec lui sur les moyens d'exécut. Défait par C.-Silius dans une plaine près d'Autun, il se donna la mort pour ne pas être livré au vainqueur, l'an 21 de l'ère chrét. J. Rosny publia un poëme en prose intit. : *Junius Sacrovir, ou le dernier des Éduens*, 1803, 2 vol. in-8.

SACY (Louis de), littérateur, né à Paris en 1654, embrassa la profession d'avocat, se fit connaître au barreau par ses talents et sa probité, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. Il fut reçu à l'Acad. franç. en 1701, et mourut en 1727. On a de lui la trad. des *Lettres* de Pline; les 4 premiers livres parurent à Paris, 1699, in-12, et les autres en 1701. Cette traduction élégante et fidèle a été souvent réimpr. Une édit., revue et corrigée par M. Jules Pierrot, fait partie de la *Bibliothèque lat.-française* de Panckoucke. La traduct. de Sacy du *Panégyriq. de Trajan*, 1709, réimpr. plusieurs fois, ne se sépare plus de celle des *Lettres* de Pline. Adry en a donné une bonne édition, Paris, 1808, 3 vol. in-8, avec une notice sur la vie et les ouvr. du traduct. On doit encore à Sacy : *Traité de l'Amitié*, 1703, souvent réimpr. — *Traité de la Gloire*, 1714. — *Mém., Factums et Harangues*, 1724, 2 vol.

in-4. Le *Catal.* de la biblioth. du roi lui attribue l'*Hist. du marquis de Clèmes et du chev. de Pervannes*, Paris, 1716, in-12; mais ce roman est de son fils. Montesquieu, successeur de Sacy à l'Acad. française, y prononça son *Éloge*.

SACY (ANTOINE-ISAAC-SYLVESTRE, baron de), célèbre orientaliste, né en 1758 à Paris, fut orphelin dès l'âge de sept ans, et fit ses études dans la maison maternelle. Conseiller à la cour des monnaies en 1781, il fut élu en 1785 associé *libre* de l'acad. des inscriptions, et s'empressa de communiquer à cette sav. compagnie les prem. résultats de ses travaux. En 1791, nommé par le roi l'un des commiss.-généraux des monnaies, il se démit de cette place au mois de juin 1792, et, ne prévoyant que trop les maux prêts à fondre sur la France, alla chercher un asile dans les environs de Paris, où il eut le bonheur de vivre oublié pendant la terreur. A la création de l'école spéciale des langues, il y fut chargé de l'enseignem. de l'arabe; mais l'obligation imposée alors à tous les fonctionnaires publics de prêter serment de haine à la royauté l'empêcha d'accepter cette place; il refusa également d'entrer alors à l'Institut. Mais lors de la réorganisation de ce corps par le gouvernem. impérial, il fut compris dans la classe d'hist. et de littérat. ancienne. En 1808 une chaire de persan ayant été créée au collége de France, il fut, quoique absent, désigné pour la remplir. La même année, élu par le département de la Seine membre du corps-législatif, il y siégea jusqu'en 1814. Nommé par le Roi en 1815 recteur de l'acad. de Paris, puis membre de la commission d'instruct. publique, il se démit de cette place en 1822, ne voulant pas prêter son appui aux mesures proposées alors par le gr.-maître de l'université. Après la révolut. de 1830, créé pair de France, il vota dans toutes les questions importantes dans le sens du gouvernement, et mourut en 1838, laissant la réputat. d'un des hommes les plus savants de son siècle. Il avait formé plusieurs élèves distingués, entre autres Abel Rémusat, Saint-Martin, Champollion, Humbert de Genève, etc. Il était membre ou associé de la plupart des acad. de l'Europe. Fondateur de la soc. asiatique, il en fut élu chaque année président, et prit la part la plus active à ses travaux ainsi qu'à ceux de l'Institut, à la rédact. du *Journal des sav.*, etc., Ses princip. ouvrages sont : *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse et sur les médailles des rois de la dynastie des Sassanides*, etc., 1793, in-4. Cet ouvrage commença la réputat. de l'auteur. — *Principes de grammaire générale*, 1799, in-12; 5e édit., 1815, in-12. — *Lettre à Chaptal au sujet de l'inscript. égyptienne du monument trouvé à Rosette*, 1802, in-8. — *Chrestomathie arabe*, 1806, 3 vol. in-8; 2e édit., augm., 1825-27, 3 vol. in-8. — *Relat. de l'Égypte* par Abadalatiff, trad. et enrichie de notes, 1810, in-4. — *Grammaire arabe, à l'usage de l'école spéciale*, 1810, 2 vol. in-8. — *Calila et Dimna, ou Fables de Bidpai*, arabe et français, 1816, in-4. — *Mém. d'histoire et de littérat. orientale*, 1818, in-4. — *Les séances de Hariri*, publ. en arabe avec un commentaire choisi, 1822, in-fol.

SADALÈS, nom commun à deux rois des Thraces-Odrysiens, qui régnèrent dans le 1er S. av. J.-C. Le 1er vivait l'an 81 : Cicéron en fait mention dans son premier discours contre Verrès. — Le second, dévoué à Pompée, combattit César à Pharsale, et se retira dans ses états, où il mourut l'an 42 av. J.-C.

SADE (HUGUES de), dit *le Vieux*, chef d'une anc. famille de Provence, n'est guère connu que par la beauté de sa première femme, Laure de Noves, et par son opulence, qui lui permit de donner, en 1355, 200 florins d'or pour la réparat. du pont que St Bénézet avait fait bâtir à Avignon en 1177. — SADE (Paul de), fils du précéd., fut ministre de la reine Yolande d'Aragon et évêque de Marseille. Il assista au concile de Pise en 1409, et mourut en 1433. — SADE (Hugues III, ou *Hugonin* de), 3e fils de Hugues et de Laure, est la souche des trois branches de la maison de Sade, connues sous les noms de Mazan, d'Eiguières et de Tarascon. — SADE (Jean de), fils aîné du précéd., habile jurisconsulte et magistrat célèbre, vivait dans la première moitié du 15e S. — SADE (Elzéar de), frère du précéd., écuyer et échanson de l'anti-pape Benoît XIII, obtint de Sigismond, pour les services rendus à l'empire par lui et les siens, la permission d'ajouter l'aigle impériale à ses armes. — SADE (Pierre de), exerça le premier, de 1565 à 1568, l'emploi de viguier triennal de Marseille, institué par Charles IX. C'était une place éminente; celui qui l'occupait marchait escorté de 20 archers. — SADE-MAZAN (Jean-Baptiste de), évêque de Cavaillon, mort en 1707, âgé de 75 ans, a laissé, entre autres ouvrages, des *Réflex. chrét. sur les Psaumes*, etc., Avignon, 1698, in-8. — SADE (Joseph-David, comte de), né dans la seigneurie d'Eiguières en 1684, passa avec honn. par tous les grades militaires, défendit Antibes contre les Austro-Sardes, et mourut maréchal-de-camp en 1761. — SADE (Hippolyte, comte de), de la branche de Tarascon, entra de bonne heure dans la marine, se distingua au combat d'Ouessant, fit la guerre d'Amérique comme chef d'escadre, et mourut sur mer en 1780. — SADE (Jacques-François-Paul-Alphonse de), 3e fils de Gaspar-François, marquis de Sade, né en 1705, avait été vicaire-général de Toulouse et de Narbonne, lorsqu'il fut chargé d'une mission à la cour par les états de Languedoc. Il resta plus. années à Paris, employant ses loisirs à recueillir les notes nécessaires pour le travail qu'il méditait, et se retira ensuite à Saumane, près de Vaucluse, où il se livra entièrement à son goût pour les lettres. Il y mourut en 1778. On a de lui *Remarques sur les premiers poëtes français et les troubadours*. — *OEuvres choisies de Fr. Pétrarque*, trad. de l'ital. et du latin, avec des *mémoires sur sa vie*, etc., Amst., 1764, 3 vol. in-4. Cet ouvrage, devenu rare, est plein de recherches curieuses. — SADE (Jean-Bapt.-Franç.-Joseph, comte de), frère aîné du précéd., gouvern. héréditaire des ville et château de Vaison pour le pape, prit du service dans le régim. de Condé, fut chargé par le card. de Fleury de plus. missions diplomatiques, aban-

donna les charges qui l'attachaient au pape pour se fixer en France, et devint lieut.-général des provinces de Bresse, Bugey, Gex, etc. Il mourut en 1767, laissant à sa famille un recueil d'anecdotes et de documents curieux sur la guerre de 1741 à 1746. — Sade (Donatien-Alphonse-François, marq. de), fils du précéd., né à Paris en 1740, embrassa la carrière milit. Revenu à Paris après la guerre de sept ans, il épousa une demoiselle de Montreuil, fille d'un présid. de la cour des aides, et termina là, en 1766, les seules années de sa longue carrière que l'honneur puisse avouer. Le libertinage le plus criminel, qu'il soutint bientôt par les écrits les plus dépravés, appelèrent sur sa personne la malédict. de sa famille, le mépris public et les vengeances de la justice. Échappé à la peine de mort, prononcée contre lui par le parlement d'Aix en 1772, il passa 29 années de sa vie dans 11 prisons différentes, et mourut à Charenton en 1814. Nous ne donnerons point les titres des monstrueux ouvrages du marq. de Sade, qui ne sont déjà que trop connus. — Sade (Louis-Marie de), fils aîné du précéd., né à Paris en 1767, eut pour parrain le prince de Condé, et pour marraine la princesse de Conti. Il embrassa le parti des armes, et, comme pour racheter un nom que son père avait compromis, se montra constamment plein d'honneur et d'humanité. Émigré au commencement de la révolution, il rentra en France dans l'année 1794, et se fit graveur pour vivre indépendant, il reprit du service en 1806, se distingua à Iéna, à Friedland, et mourut assassiné sur une grande route en 1809. Il avait publié le premier volume d'une *Histoire de la nation française*, Paris, 1805, in-8.

SADEK-KHAN (Mohammed), prince persan, de la dynastie Zend, et frère aîné du célèbre Kerim-Khan, sous le règne de son frère gouverna le Farsistan avec sagesse, fit la guerre aux Turks avec talent et bravoure, et leur reprit Bassora en 1776, après un siége de treize mois. A la mort de Kerim 1779, une sanglante division ayant éclaté entre les membres de la famille régnante, Sadek combattit d'abord l'usurpateur; il voulut ensuite s'emparer lui-même du trône, fut vaincu et mis à mort par son neveu en 1781.

SADELER (Hans ou Jean), graveur au burin, né à Bruxelles en 1550, mort à Venise en 1610, fut le chef d'une famille qui s'est rendue célèbre dans l'art de la gravure. Son œuvre se compose d'un gr. nombre de morceaux remarquables dont on trouve le détail dans le *Manuel des amateurs de l'art*, d'Hubert et Rost. — Sadeler (Just), fils du précéd., a gravé dans la manière de son père, sans atteindre à la même célébrité. — Sadeler (Raphaël), frère de Hans et son élève, né à Bruxelles en 1555, aurait égalé son maître s'il ne s'était livré à un trop gr. nombre de travaux; néanmoins on cite de lui des ouvrages remarquables. Il mourut à Venise en 1616. — Sadeler (Raphaël), fils du précédent, ne s'est montré qu'un graveur de second ordre. — Sadeler (Égidius ou Gille), neveu de Hans et de Raphaël, et leur élève, né à Anvers en 1570, obtint une réputat. supérieure à celle de ses oncles: on l'a surnommé le *Phénix de la gravure*. Le détail de son œuvre est dans le *Manuel de l'amat.*, d'Hubert et Rost. Il mourut à Prague en 1629. — Sadeler (Philippe), fils du précéd. et son élève, est resté fort inférieur à son père. — Sadeler (Marc), second fils de Gille, n'est connu que comme édit. des ouvr. de son père.

SADOC, fondat. de la secte des sadducéens, vivait, suivant le Talmud, vers l'an 248 avant J.-C. Il avait eu pour maître, ainsi que Baïthus ou Baïthocus, son co-doctrinaire, Antigone de Socho, successeur de Simon-le-Juste, dans la chaire du sanhedrin de Jérusalem. Antigone enseignait qu'il fallait honorer Dieu, non comme des mercenaires qui n'agissent que par l'espoir du gain, mais comme des serviteurs généreux qui remplissent leurs devoirs sans aucun motif de récompense. De cette doctrine Sadoc et Baïthus conclurent qu'il n'existait ni paradis ni enfer. Tel fut, suivant quelques docteurs talmudistes, l'origine du sadducéisme. L'historien Joseph expose ainsi cette doctrine (*Guerre des Juifs*, chapitre 12): « Les sadducéens nient absolument le destin, et croient que, comme Dieu est incapable de faire du mal, il ne prend pas garde à celui que les hommes font. Ils disent qu'il est en notre pouvoir de faire le bien ou le mal, selon que notre volonté nous porte à l'un ou à l'autre; et que, quant aux âmes, elles ne sont ni punies ni récompensées dans un autre monde. Autant les pharisiens sont sociables et vivent en amitié avec les autres, autant les sadducéens sont d'une humeur si farouche qu'ils ne vivent pas moins rudem. entre eux qu'ils feraient avec des étrangers. » Il faut ajouter à cet exposé que les sadducéens rejetaient la résurrect. des morts et l'existence des anges; car cela leur est formellement reproché dans le Nouveau-Testament.

SADOLET (Jacques), cardinal et l'un des écrivains les plus distingués du 16e S., né à Modène en 1477, était fils d'un savant jurisconsulte, mort à Ferrare en 1512, auquel Tiraboschi a consacré une *Notice* assez étendue dans la *Bibl. modenèse*. Il fit de rapides progrès dans les langues grecque et latine, la poésie, l'éloquence et la philosophie. Étant allé à Rome pour perfectionner ses connaissances, il devint secrétaire du card. Oliv. Caraffa; Léon X étant parvenu au trône pontifical, le choisit avec Bembo pour remplir les mêmes fonctions. Ce pontife lui conféra ensuite l'évêché de Carpentras. Sadolet perdit son emploi de secrét. sous Adrien VI, mais il y fut rétabli par Clément VII, qu'il voulut vainement détourner d'accéder à la ligue formée contre Charles-Quint. Il quitta Rome en 1527, après le sac de cette ville, et se rendit dans son diocèse, où il signala son zèle pastoral par des actes multipliés de bienfaisance et la fondation de plus. écoles. Rappelé à Rome par Paul III, il fut créé cardin. en 1536, suivit le pape en 1538 à Nice, où Charles-Quint devait avoir une entrevue avec François Ier, et contribua beauc. à la trêve qu'arrêtèrent ces deux princes. Il fut ensuite envoyé près de François Ier, pour l'engager à la paix, et ce monarque essaya

vainement de le retenir près de lui par les offres les plus brillantes. Après avoir partagé le reste de sa vie entre ses devoirs et la culture des lettres, Sadolet mourut à Rome en 1547. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr. littéraires, théologiq. et philosophiques qui ont été réunis, et dont l'édition la plus complète est celle de Vérone, 1737 et ann. suiv., 4 vol. in-4. On peut recourir pour plus de détails à la *Biblioth. modenèse* de Tiraboschi, t. IV. — Jules SADOLET, frère du card., né vers 1494, cultiva aussi les lettres, fut chanoine de l'église San-Lorenzo à Rome, et mourut prématurém. en 1521. — Paul SADOLET, cousin germain du cardin., né à Modène en 1508, fut d'abord coadjuteur, puis évêq. de Carpentras, occupa, à trois reprises différentes, le poste de recteur ou gouvern. du comtat Venaissin, et mourut en 1572. On a de lui des *lettres* et des *poèmes latins*, qui ont été rassemblés par l'abbé Costanzi dans l'*Appendice* du t. V de son édit. des *Lettres* du cardinal Sadolet, Rome, 1767.

SADYATES, roi de Lydie, grand-père de Crésus, entreprit, dans le 7e S. av. J.-C., une longue guerre contre les Milésiens, qui ne fut terminée que par Alyattes, son fils et son success. Il mourut après un règne de 11 ans.

SAGARD-THÉODAT (GABRIEL), religieux récollet, partit de Paris en 1624 pour aller prêcher la foi au Canada, où il resta pendant 2 ans, et revint en France, où il mourut vers 1650. On a de lui : *Grand Voyage au pays des Hurons, situé en Amérique, vers la mer Douce, et derniers confins de la Nouvelle-France, dite* Canada, etc., Paris, 1632, in-12. L'auteur en donna une 2e édit. sous le titre d'*Hist. du Canada et Voyages que les Frères mineurs y ont fait pour la conversion des infidèles*, etc., avec des addit., ibid., 1636, in-12. Ces ouvrages sont divisés en IV livres; le 2e renferme bien des particularités assez nouvelles sur les mœurs des Sauvages.

SAGE (JOHN), évêque de l'anc. église épiscopale d'Écosse, né en 1652, consacré en 1705, mort en 1711, est auteur de divers écrits, tels que : *an Account of the late establishment of presbyterian government*, etc., Londres, 1693, et *The fundamental Charter of Presbytery*, ibid., 1695.

SAGE (BALTHASAR-GEORGE), chimiste, né en 1740 à Paris, d'un pharmacien de cette ville, fit ses études au collége des Quatre-Nations, suivit les cours de physique de l'abbé Nollet, puis ceux de chimie de Rouelle, qu'il remplaça en 1770 à l'acad. des sciences, et pourvu 8 ans après d'une chaire de minéralogie expérimentale, créée pour lui à la Monnaie, il fut encore nommé par le ministre Calonne directeur de l'école des mines, fondée en 1783. Loin d'applaudir aux triomphes rapides de la nouv. école de chimie et de joindre ses efforts à ceux de Lavoisier, Guyton-Morveau, Chaptal, pour agrandir le domaine de la science, Sage s'indignait à l'idée d'en recommencer l'étude sur de nouveaux frais. Dans cette disposition chagrine, il dut aussi naturellement se montrer l'ennemi des innovations politiques. Sa haine absolue pour les réformes avait ce double motif qu'en ruinant les riches et puissants protecteurs sous le patronage desquels il avait pris l'habitude des prodigalités, la révolut. élevait en outre aux honneurs et au pouvoir les hommes qui, par leurs découvertes, l'avaient laissé si loin derrière eux. La place de directeur de l'école des mines lui fut retirée. Il resta même quelque temps emprisonné à l'époque de la terreur. Mais, plus heureux que Lavoisier, il sortit de cette gr. crise sociale, dont les symptômes ne l'avaient point séduit, parce qu'il les avait jugés, comme les révolutions scientifiques, avec l'instinct de l'égoïsme. Replacé, sous le directoire, à la tête du cabinet de minéralogie de l'hôtel des Monnaies, il montra pour les nouvelles théories de Haüy le même dédain que pour celles des régénérateurs de la chimie, et, par suite de cette obstination stationnaire, il fut encore écarté de l'enseignement à la réorganisat. du corps des mines. Sans le funeste accident qui le priva de la vue en 1805, Sage eût peut-être, au moyen des traitements qu'il ne cessa de recevoir depuis sa retraite, vécu moins misérablement dans le sein de l'étude ; mais cette cruelle infirmité le laissant trop en présence avec ses souvenirs, il fut depuis lors aigri constamment par le regret des heureux jours qu'il avait passés dans un état plus brillant de fortune. Il mourut en 1824 membre de l'Institut. Le roi l'avait décoré en 1817 du cordon de St-Michel. Il a écrit sur lui-même plusieurs *Notices biographiques* fort détaillées (Paris, 1818, 1820, 1824, in-8). Nous ne reproduirons pas la liste de ses nombreux ouvr., que l'on trouve dans la *France littéraire* de Querard. Les principaux sont : *Examen chimique des différentes substances minérales*, etc., 1769, in-12, trad. en allem. par l'abbé G. Schrader, Gœttingue, 1772, in-8, avec *notes* de J. Beckman. — *Éléments de minéralogie docimastique*, 1772, in-8 ; 1777, 2 vol. in-8 ; trad. en allemand avec des *notes* de N.-C. Leske, Leipsig, 1775, in-8, et en italien, Sienne, 1786. — *Expériences propres à faire connaître que l'alcali volatil-fluor est le remède le plus efficace dans les asphyxies*, etc., 3e édit., 1778, trad. la même année en allem. à Strasbourg, en espagnol à Madrid par Ortega, et en anglais à Londres par Forster. — *Description méthodique du cabinet de l'école royale des mines*, 1784, in-8. — *Supplément*, 1787. — *Exposé sommaire des principales découvertes faites dans l'espace de 50 années par B.-G. Sage*, 1813, in-8. — *Énumération des découvertes minérales faites pendant l'espace de 60 années*, 1819, in-8, etc. Le *Journal de physiq.* et le *Recueil de l'acad. des sciences* contiennent plusieurs *mém.* et articles de ce chimiste.

SAGE (HERVÉ-JULIEN LE), relig. prémontré, né à Uzel (Bretagne) en 1757, entra dans l'abbaye de Beauport à l'âge de 20 ans, et fut en 1785 nommé prieur-curé de Bequeho par M. Le Mintier, évêque de Tréguier. Lors des contestations sur le serment, il publia une *Lettre d'un curé qui ne jurera pas à un curé qui a juré ;* elle était adressée à l'un de ses confrères, Delaunoy, prieur-curé à Châtelaudren, et membre de l'assemblée constituante. Obligé de

quitter la France, il passa en Belgique et trouva un asile dans la célèbre abbaye de Tongerloo. L'invas. des armées franç. le contraignit de fuir jusqu'en Silésie, où l'abbé de St-Vincent de Breslau lui offrit une retraite et l'envoya plus tard à Czanowantz, direct. d'un monastère de chanoinesses régulières. C'est là qu'il entreprit la *traduct.* d'un ouvrage de Hammer. En 1802, rentré en France, il reprit la direction de son ancienne paroisse de Boquebo, et fut ensuite nommé chanoine de St-Brieuc. Son goût le portant vers la prédicat., il se fit entendre successivem. dans les villes un peu importantes de Bretagne. Il s'était proposé de ne jamais sortir de sa province, et il ne s'écarta de cette règle qu'en 1808 en faveur de Bordeaux, où il était demandé par le vénérable d'Aviau. Il mourut en 1832 du choléra. Il avait fait imprimer en 1806 un *Discours pour l'établissement du séminaire de St-Brieuc*. L'*Exposition de la morale chrétienne*, qu'il publia sans nom d'auteur en 1817, 2 vol. in-12, est la traduction de l'ouvrage allem. du P. Hammer, bénédictin. Cette *Exposition* ne formait que la suite d'un ouvr. dogmatique qui devait avoir pour titre : *Manuel du catholique instruit des vérités et des devoirs de la religion*. Un passage du livre, en faveur du prêt de commerce, fut attaqué par l'abbé Pagès dans sa *Dissertation sur le prêt*. Le Sage adressa à ce sujet une *Lettre* à l'*Ami de la religion*, insérée dans le n° 680. Peu après, il publia une *Lettre à M. Pagès, ou Observations modestes*, St-Brieuc, in-8 de 19 pag.; mais le ton de cette lettre est peu digne de la gravité du sujet. On lui doit encore une petite *Note sur M. le Clech*, curé de Plouha, son ami. Il a laissé des *Mémoires* sur l'état de son diocèse qui ne méritent pas l'impress. Ses *Lettres* sur les causes de la révolution et sur l'émigration de l'auteur offrent peu d'intérêt.

SAGHANY (AHMED BEN MOHAMMED AL), astronome arabe, vivait à Bagdad au 4e S. de l'hég. Directeur de l'observatoire que le sulthan Chérif-ed-Daulah avait fait élever dans ses jardins, il avait perfectionné les anc. instrum. d'astronomie, et en avait inventé de nouveaux. Les biographes arabes lui ont donné le surnom d'*Asterlaby*, à cause de son talent dans la construction de l'astrolabe. Il mourut l'an 379 de l'hég. (989 de J.-C.).

SAGITTARIUS (GASPAR), archéologue et historien, né en 1643 à Lunebourg, embrassa l'état ecclésiastiq., qu'exerçait son père. Nommé profess. d'hist. à Iéna, il obtint le titre d'historiographe des ducs de Saxe, et mourut en 1694. On a de lui des ouvr. de théologie, d'archéologie et d'histoire (au nombre de 67), dont on trouve la liste dans les *Mém.* de Niceron et dans le *Dictionn.* de Moreri. Nous nous bornerons à citer ceux qui ne sont pas tout-à-fait tombés dans l'oubli : *Nucleus historiæ germanicæ*, Iéna, 1675 et 1682, in-12; traduit en franç. par Rocoles. — *Introductio in historiam ecclesiasticam*, etc., ibid., 1694, in-4; c'est le plus important des écrits de l'aut., il peut être encore consulté avec fruit. — Gaspar SAGITTARIUS, père du précédent, pasteur à Lunebourg, mort en 1667, a laissé quelq. écrits, cités par Ludovici, dans son *Historia rectorum*, t. Ier. — Thomas SAGITTARIUS, oncle de l'historien et frère du précéd., mort en 1621, rect. du gymnase de Breslau, a publ. quelq. *Dissertat.* sur des sujets bizarres, entre autres, *Qui fiat quod multi abhorreant ab esu casei*. — Jean-Christophe SAGITTARIUS, fils du précéd., né en 1617, fut profess. d'hist. et de poésie à Iéna, et prédicat. de cour à Altenbourg, où il mourut en 1689. On a de lui un grand nombre de dissertat., dont les plus importantes ont été recueillies sous le titre d'*Otium Ienense*, 1671, in-4. Il a traduit en allem. les ouvr. latins de Luther. — Son fils, Paul-Martin SAGITTARIUS, mort en 1694, se distingua par son goût pour la numismat. et les recherches historiques. On a de lui six dissertat., *De nummis Saxoniæ ducum*, Altenbourg, 1769 et ann. suiv., in-4, et *Syllabus monetæ cupreæ Saxoniæ*, inséré par Mencke dans ses *Scriptor. rerum germanicar.*, t. II. — Dideric SAGITTARIUS, de la famille des précédents, né en 1642, profess. de poésie et bibliothécaire à Brême, mort en 1707, n'est connu que par quelq. programmes académiq. — Jean-Helfrich SAGITTARIUS, de la même famille, publia en 1745 à Francfort un écrit en allem., pour prouver qu'un malade chrétien ne peut pas, en conscience, consulter un médecin juif, etc. — Le nom de cette famille était *Schütze*, qui, suivant l'usage des érudits des 16e et 17e S., a été latinisé en *Sagittarius*.

SAGREDO (JEAN), histor., né à Venise, vers 1616, d'une famille patricienne, occupa de hauts emplois dans l'administrat. de la république, qu'il représenta comme ambassadeur près de Cromwell et de Louis XIV. Piqué de n'avoir pas été élu doge après la mort de son frère Nicolas Sagredo, revêtu de cette dignité, il se retira dans une propriété sur les bords de l'Adriatique, et consacra ses loisirs à la rédaction d'une *Hist. des Turks*, qui obtint un grand succès. Le doge Morosini tira Sagredo de sa retraite, et le fit nommer en 1691 provédit.-gén. des mers du Levant. On ignore l'époque de la mort de cet historien. Son ouvrage intit. : *Memorie istoriche de' monarchi ottomani*, Venise, 1677, in-4, a été trad. en franç., Paris, 1724 et 1732, 6 vol. in-12. Sagredo avait composé un *Traité de l'état et du gouvernement de Venise*, dont l'impression fut défendue par la commission du sénat.

SAHAG Ier, 10e patriarche d'Arménie, de la race roy. des Arsacides de Perse, est regardé comme le père de la littérat. arménienne. Il mourut en 441, dans un âge très avancé, après 51 ans de patriarcat. — SAHAG II, patriarche en 510, mort en 515, eut pour success. Christophe II. — SAHAG III, patriarche en 677, trahi par un agent du khalyfe, fut captif pendant 10 ans à Damas, et mourut en 705 au moment où il était rappelé à ses fonctions. — SAHAG IV, neveu du patriarche Melchisédech, voulut succéder à son oncle au mépris du peuple et du clergé, qui lui opposaient un compétiteur de leur choix. Il s'appuya tour à tour, mais en vain, des autorités turques et persanes, et mourut méprisé en 1639. — SAHAG V, surnommé *Ahakin*, était mé-

tropolite d'Arzroum, lorsqu'on l'appela au patriarcat en 1755. Ayant refusé de prendre part aux querelles du clergé arménien, il fut déposé, et mourut bientôt après en 1760.

SAHAG I[er], prince de la race des Pagratides, connétable de l'Arménie-Orientale, alors érigée en royaume sous Khosrou III, se distingua par de nombreux exploits, et mourut en 391.—SAHAG II, surnommé *Asbied*, tenta de délivrer l'Arménie du joug des Persans, et périt victime de son patriotisme vers 484. — SAHAG III, patricien et gouvern. de l'Arménie pour le khalyfe de Bagdad, s'occupa de maintenir la paix dans sa patrie et de réparer les maux que la guerre y avait causés. Il fut assassiné en 770 par un chef arabe. — L'hist. d'Arménie mentionne encore un grand nombre de personnages distingués du même nom.

SAHEB-IBN-ABAD (ABOU'L-CACEM-ISMAEL), célèbre visir de la Perse, né vers 940, est cité, par les auteurs orientaux, comme un *ministre inimitable* par ses hautes vertus. Sa bibliothèque était, dit-on, composée de 117,000 volumes, qu'il faisait porter par 400 chameaux, lorsqu'il entreprenait un voyage. Il mourut en 995, laissant un *Traité de l'art poétique*, une *Hist. des visirs*, et quelques pièces de vers, conservées par Abou'l Fedha et par Elmacin.

SAHOUDJY ou SAHOU-RADJAH, 3[e] et dern. souverain des Mahrattes, fils de Sambadjy, lui succéda en 1689. Il profita des troubles de l'Hindoustan pour s'affranchir du tribut jusqu'alors payé au souver. de ce vaste empire, et recula, par des conquêtes, les limites de ses états. A sa mort, arrivée vers 1740, ses lieutenants se partagèrent l'empire mahratte, en lui donnant la forme qu'il conserve encore maintenant. L'héritier légitime du trône fut relégué dans la forteresse de Sattarah.

SAILER (JEAN-MICHEL), prélat allemand né en 1752 à Aresing, fit ses études à l'univ. de Landshut, et devint chanoine de Ratisbonne. Dans ses loisirs il cultiva les lettres sacrées, et publia un assez gr. nombre d'opusc., dont le plus connu est l'*Esprit et la force de la liturgie catholique*. Il se rendit éditeur, en 1821, des *Sermons* de Winkelhofer. En 1822, nommé coadjut. de Ratisbonne, il occupa ce siège peu de temps, et mourut en 1832, à 80 ans. On a reproché à Saïler une *Circulaire* à l'occasion du jubilé de 1825; elle pourrait néanmoins être interprétée favorablem. Au contraire, on a cité avec éloge une *Lettre pastorale* adressée à son clergé le 15 avril 1832, six semaines avant sa mort. Cette *Lettre* annonce un prélat en qui les lumières s'alliaient à la piété.

SAINCTES (CLAUDE de), controversiste, né dans le Perche en 1525, entra à 15 ans dans l'ordre des chanoines réguliers de St-Augustin. Reçu docteur en théologie, il attaqua avec véhémence les disciples de Calvin, et acquit une telle réputat. comme controversiste, qu'on l'appela en cette qualité au colloque de Poissy, au concile de Trente, aux états de Blois et au concile de Rouen. Il embrassa le parti de la Ligue, fut nommé évêque d'Évreux en 1575, souleva son diocèse contre l'autorité royale, et vendit ses biens pour salarier les factieux. Henri IV le fit arrêter et conduire devant le parlement de Normandie, qui le condamna à mort pour avoir approuvé l'assassinat de Henri III, et enseigné qu'on pouvait tuer son success.; mais le roi commua sa peine en une prison perpétuelle. Il mourut dans le château de Crèvecœur en 1591. Ses ouvr, les plus connus sont: *Liturgiæ sive missæ SS. Patrum Jacobi apostoli, Basilii magni, J. Chrysostomi.—De ritu missæ et eucharistiæ*, Paris, 1560, in-fol., en grec et en lat., rare. — *Déclarat. d'anciens athéismes de la doctrine de Calvin et de Bèze contre les prem. fondem. de la chrétienté*, 1567, in-8, rare. — *Discours sur le saccagem. des églises catholiques par les hérétiques anciens et nouveaux calvinistes, en 1562*. — *Traité de l'ancien naturel des Français en la religion chrétienne*, 1567, in-8. — *De rebus eucharistiæ controversis, libri X*, 1575, in-fol.

SAINT-AIGNAN (FRANÇOIS, PAUL, PAUL-HIPPOLYTE, ducs de). — V. BEAUVILLIER.

SAINT-ALBAN (RICHARD DE BURGHO, plus connu sous le nom de), noble irlandais, né en 1565, était le 4[e] comte de Clanricard, il se distingua par sa fidélité à la couronne d'Angleterre sous le règne d'Élisabeth, contribua puissamm. à étouffer l'insurrect. suscitée dans son pays par O'Neill, comte de Tyrone, et jouit de la faveur de Jacques I[er], qui le créa pair anglais avec les titres de baron de Sommerhill et de vicomte de Tunbridge. A ces titres, Charles I[er] ajouta ceux de vicomte de Galloway et de comte de Saint-Alban. Il mourut dans un voyage à sa terre de Sommerhill, dans le comté de Kent, vers la fin de 1637. — Son fils ULICK est plus connu sous le nom de comte de Clanricard.

SAINT-AMAND (JEAN de), chanoine de Tournay vers la fin du 12[e] S., fut l'un des principaux professeurs de la faculté de Paris, et un laborieux compilateur et comment. d'Hippocrate et de Galien. Ses travaux en ce genre n'ont pas été publ.; mais on a de lui: *Expositio sive additio super antidotarium Nicolai*, Venise, 1537, 1589, in-fol.; et deux *Traités* sur la matière médicale. En 1395 ses *Concordances* étaient conservées dans les archives de la faculté de Paris.

SAINT-AMANS (JEAN-FLORIMOND BOUDON de), né en 1748 à Agen, après des études fort négligées prit du service dans un régim. qui fut envoyé aux Antilles; et là, après avoir joué et perdu son argent, il se livra avec ardeur à la lecture. De retour dans sa famille en 1773, il eut le courage d'étudier le grec et le latin, afin de pouvoir se livrer avec fruit à sa passion pour les sciences naturelles, qui ne cessèrent plus de l'occuper. Nommé en 1791 commiss. du roi pour la format. du départem. de Lot-et-Garonne, il fut ensuite élu vice-président, puis président de l'administrat. centrale de ce département. Il fut destitué en 1793 pour s'être prononcé contre le 31 mai. A la création des écoles centrales, il fut nommé profess. d'hist. naturelle à l'école de son département. Plus tard il reprit sa

place à l'administrat. municipale d'Agen, et lors de l'établissem. des conseils-génér. en 1800, il fut élu président de celui de Lot-et-Garonne, et l'a été sans interruption jusqu'à sa mort en 1831. Ses princip. ouvr. sont : *Traité des prairies artificielles*, 1797, in-8.—*Philosophie enthomologique*, 1799, in-8. — *Voyage agricole*, etc., *dans les Landes*, 1818, in-8.—La *Flore agenoise*, 1819, in-8. Son parc de St-Amans, délicieux séjour, est en quelque sorte la pépinière de tout ce qu'on peut cultiver en pleine terre sur les bords de la Garonne.

SAINT-AMANT (MARC-ANT. GÉRARD, sieur de), né à Rouen en 1594, fils d'un officier de marine, n'eut qu'une éducation fort négligée; mais, en parcourant l'Europe comme soldat ou comme voyageur, il apprit plus. langues vivantes, et devint ce qu'on appelle un homme du monde. Attaché au comte d'Harcourt, il le suivit dans ses campagnes, et vanta ses exploits. Nommé l'un des prem. membres de l'Acad. franç., il obtint de ne pas prononcer le discours de récept. d'usage, à la condit. qu'il rédigerait les mots comiques du Dictionnaire, tels que *burlesque* et *grotesque*. Ce trait peint l'aut., que Boileau frappa de son fouet satirique. Saint-Amant, poète fécond, et souvent grossier, n'en fut pas moins aimé et recherché des gr. de son époque; il est vrai qu'il lisait fort bien ses vers, qu'il était bon musicien et aimable convive. Il mourut en 1660. Ses poésies div. ont été impr. plus. fois, par parties, sous le titre d'*OEuvres du sieur de Saint-Amant*, dans les formats in-4 et in-12. Le morceau principal est le poéme de *Moïse*, que quelq. vers de *l'Art poétique* de Boileau ont pu seuls tirer de l'oubli.

SAINT-AMOUR. — V. AMOUR.

SAINT-ANDRÉ (le maréchal de). — V. ALBON (Jacques d').

SAINT-ANDRÉ (JEAN-BON), né à Montauban, en 1749, de parents calvinistes, exerçait les fonctions du ministère évangélique en 1789; il embrassa les principes de la révolut. avec ardeur, et se fit bientôt remarquer parmi les hommes les plus exaltés de cette époque. Député à la convent. par le département du Lot, il approuva les mesures atroces ordonnées par la commune de Paris, et devint un des ennemis les plus prononcés du parti *de la Gironde*. Dans le procès du roi il vota sa mort, en rejetant l'appel au peuple et le sursis. Ce fut lui qui désigna et fit nommer Robespierre membre du comité de salut public. Envoyé à Brest pour surveiller les travaux et diriger les opérations de la marine, il parvint en peu de temps, par des mesures violentes, à créer une armée navale assez puissante. Au mois de mai 1794, s'étant embarqué sur la flotte qui sortit pour protéger l'arrivage d'un convoi de farines achetées en Amérique, il assista au fameux combat du 1er juin, et s'occupa plus, dit-on, du salut du vaisseau qu'il montait, que d'appuyer l'exécution des dispositions de l'amiral. Après le 9 therm., Jean-Bon Saint-André manifesta des opinions modérées, et s'occupa particulièrem. de finances. Il ne fit point partie des conseils législatifs qui succédèrent à la convention, et fut envoyé par le directoire consul-général à Smyrne, où il fut arrêté par les Turks lors de l'expédit. d'Égypte. Rendu à la liberté en 1801, il fut chargé par Bonaparte, prem. consul, de l'organisation des quatre nouveaux départem. sur la rive du Rhin. S'étant acquitté de cette mission avec beaucoup d'intelligence, il fut nommé successivem. membre de la Légion-d'Honneur, baron et préfet à Mayence, où il mourut, en 1813, du *typhus*, dont il avait été atteint en donnant ses soins aux nombreux prisonniers et aux blessés que les événem. de la guerre avaient entassés dans cette ville. Outre ses *disc.*, *rapports*, etc., insérés dans le *Moniteur* et autres collect., on a de lui : *Arrêtés concernant la marine française*, etc., Brest, 1794, in-8.— *Journal sommaire de la croisière de la flotte de la républ. commandée par le contre-amiral Villaret*, in-8.

SAINT-ANGE (ANGE-FRANÇ. FARIAU, plus connu sous le nom de), né à Blois en 1747, manifesta de bonne heure son penchant pour la poésie, et obtint la protect. du ministre Turgot, qui lui donna un emploi dans les finances. A la révolut., Saint-Ange n'en adopta point les principes; mais se trouvant, en 1794, sans ressource et sans appui, il accepta un modique emploi dans l'agence de l'habillement des troupes. Bientôt après, à la réorganisation des écoles, il fut nommé successivement professeur de grammaire et de belles-lettres dans l'une des écoles centrales de Paris; l'état de sa santé le força plus tard de demander un suppléant, et il conserva son traitement. A l'établissement de l'univ. impériale, il fut placé, avec Delille, Larcher et autres, sur le tableau des profess. de l'académie de Paris. Il devint membre de l'Institut (Acad. franç.), et mourut, quelq. mois après sa réception, le 8 décembre 1810. Saint-Ange a trad. en vers franç. *les Métamorphoses*, *les Fastes*, *l'Art d'aimer*, *le Remède d'amour*, quelques *Élégies* et *Héroïdes* d'Ovide. Ces div. traduct., impr. d'abord séparém., ont été réunies sous le titre d'*OEuvres complètes de Saint-Ange*, corrigées sur les MSs. de l'aut., Paris, 1823, 9 vol. in-12. Le tome premier contient les *Mélanges de poésies* de l'aut., précédés d'une curieuse *Notice* sur sa vie et ses ouvr. On doit encore à Saint-Ange : *l'École des pères, ou l'Heureux échange*, comédie en 5 actes et en vers, 1782, in-8, non représentée. Il fut l'éditeur des *Mém. de Chabanon*, son ami, impr. en 1795, sous ce titre : *Tableau de quelq. circonstances de ma vie*.

SAINT-AUBAN. — V. AUBAN.

SAINT-AUBIN (AUGUSTIN), grav., né à Paris en 1736, apprit le dessin sous la direction de son frère aîné, peintre, et l'art de la gravure chez Étienne Fessard, puis chez Laurent Cars. Ses prem. productions le firent admettre à l'acad. de peinture en 1771, et il mourut en 1807. On a de lui peu d'estampes dans le genre historique; mais il a gravé, d'après ses dessins ou d'après différents maîtres, plus de trois cents portraits des hommes les plus célèbres, en gr. partie ses contemporains. On lui doit aussi beaucoup de vignettes traitées avec goût

et esprit, et la collection des *pierres gravées* du cabinet d'Orléans. — Un autre Saint-Aubin, acteur et mari de la célèbre actrice de ce nom, était aussi graveur. Il mourut à Paris vers 1820.

SAINT-AUBIN (Camille), publiciste, né dans le duché de Deux-Ponts vers 1755, professa le droit public en Allemagne et vint en France au commencement de la révolution. Il ouvrit à Sens une école de langues vivantes, et plus tard obtint une chaire de législation aux écoles centrales de Paris. Membre du tribunat en 1800, il fit partie de l'opposition, qui fut éliminée deux ans après. Depuis il publia de nombreuses brochures sur les finances et l'économie politique, et mourut pauvre en 1820. Outre ses brochures qui n'ont que peu d'intérêt, et dont ou trouve la liste dans la *France littéraire* de Querard, on lui doit une traduction des *Lois pénales* de Bentham, imprimée à la suite du *traité* de Beccaria, traduit par Morellet, 1797, in-8. C'est par erreur qu'on lui a attribué une relat. du *Siége de Dantzig*, publiée sous le nom anagrammatisé de *Nibuatnias*, Paris, 1818, in-8. Cet ouvr. est d'un autre Saint-Aubin, auteur de quelq. compilations. — Henri-Michel Guedier de Saint-Aubin, docteur et biblioth. de Sorbonne, né à Gournay en 1695, mort en 1742, a laissé, entre autres ouvr., une concordance de l'Ancien et du Nouveau-Testam., intit. : *Histoire sainte des deux alliances*, Paris, 1741, 7 vol. in-12.

SAINT-AUBIN (Gilbert-Charles de). — V. Legendre.

SAINT-AULAIRE (Franç.-Jos. de BEAUPOIL, marquis de), né dans le Limousin en 1643, entra de bonne heure au service, parvint au grade de lieut.-génér., et vint se fixer à Paris. Il avait plus de 60 ans lorsqu'il se fit connaître comme poète. Il avait d'abord hasardé, sous le voile de l'anonyme, quelques vers qui furent attribués au marquis de La Fare. Admis en 1706 à l'Acad. française, il y remplit plusieurs fois les fonctions de direct. avec beaucoup de dignité; il partageait ses loisirs entre la société de la marquise de Lambert et celle que réunissait la duchesse du Maine à Sceaux. On connaît le madrigal qu'il fit *impromptu* pour cette princesse. Il mourut en 1742, presque centenaire. Ses vers, épars dans différentes collections, n'ont jamais été recueillis.

SAINT-CHAMOND (Claire-Marie MAZARELLI, dame de), née en 1731 à Paris, où elle mourut vers 1804, s'était livrée de bonne heure à la culture des lettres. Elle concourut, en 1765, pour le prix proposé par l'Acad. française sur l'*Éloge* de Sully, et son ouvrage, imprimé l'année suiv., in-8, n'est guère au-dessous de celui de Thomas, qui fut couronné. On a de M$^{me}$ de Saint-Chamond un *Éloge de R. Descartes*, 1769, in-8. — Un roman intitulé : *Camédris*, 1765, in-12. — *Les Amants sans le savoir*, comédie en 3 actes et en prose, 1771, in-12. Une *Lettre de J.-J. Rousseau à Servan*, 1784, in-12.

SAINT-CLOST (Perros de), ou *Pierre de Saint-Cloud*, qui vivait au commencem. du 13$^{e}$ S., est célèbre par son *Roman du Renard*, poème allégorique et critique d'environ deux mille vers, et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Jacquemars Giélée en a donné une suite ou une imitation; d'autres écrivains y ont fait des additions sous le nom de *Branches*. Legrand d'Aussy dans sa *Notice des MSs.*, de Bure et van Praet dans le *Catalogue de La Vallière*, t. II, donnent l'analyse et l'historique de ce roman fameux. La traduction la plus récente du *Roman du Renard* a été publ. à Bruxelles, 1739, in-8, fig. On l'a reproduite à Paris sous le titre des *Intrigues du cabinet des rats*, 1786, in-8, avec 22 pl.

SAINT-CONTEST (Dominique-Claude BARBERIE de), originaire de Normandie, né en 1668, mort en 1730, après avoir été conseiller au Châtelet et au parlement de Paris, intendant des armées et de plus. provinces, conseiller-d'état et envoyé diplomatique, n'a guère d'autre recommandation historique que son emploi de rapporteur dans le procès des princes du sang contre les princes légitimés, sous le régent (*v.* les *Mém. du duc de Saint-Simon*). — Saint-Contest (François-Dominique Barberie, marquis de), fils du précéd., parcourut la même carrière que son père, et parvint au ministère des affaires étrangères, mais n'administra que sous l'influence de M$^{me}$ de Pompadour et du maréchal de Noailles. Il mourut en 1754.

SAINT-CYRAN (Jean DUVERGIER de HAURANNE, connu sous le nom d'abbé de), théolog. célèbre, né à Bayonne en 1581, après avoir terminé ses humanités et sa philos., alla suivre les cours de théolog. de l'univ. de Louvain, où il se lia bientôt avec Jansénius. De retour en France, il passa quelq. temps à Bayonne avec son nouvel ami, suivit dans son diocèse l'évêque de Poitiers, La Rocheposay, qui lui résigna en 1620 l'abbaye de St-Cyran. Au bout de quelques années de séjour à Poitiers, il revint à Paris, où il se livra à la direction, et s'acquit une réputation de piété et de savoir qui lui attira un gr. nombre de disciples dans les classes les plus distinguées. Mais s'il avait de chauds partisans, il avait aussi de puissants ennemis. Il avait attaqué les jésuites dans la personne du P. Garasse. On le dépeignit au card. de Richelieu comme un homme dangereux. Ce ministre, qui, n'étant encore qu'évêque de Luçon, avait été lié avec Saint-Cyran, accueillit d'autant mieux les plaintes portées contre lui, qu'il avait lui-même quelq. sujets de mécontentement. L'abbé fut arrêté et conduit au donjon de Vincennes en 1638. Bien qu'on n'eût rien trouvé dans ses papiers qui pût donner lieu à une accusation sérieuse, il ne sortit de cette prison d'état qu'à la mort du cardinal-ministre en 1642; mais il jouit peu de temps de sa liberté, et mourut le 11 octobre 1643. On a de lui : *Question roy. et sa décision*, où il est montré en quelle extrémité le sujet est obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne propre, Paris, 1609, petit in-12. — *Apologie pour M. de La Rocheposay, év. de Poitiers*, 1615, in-8. — *La Somme des fautes et faussetés contenues en la Somme théologique du P. Garasse*, Paris, 1626, in-4. — *Avis de tous les*

*savants et amateurs de la vérité, touchant la réfutation de la somme du P. Garasse*, *Réfutation de l'abus prétendu et découvert de la véritable ignorance du P. Garasse*. — *Petrus-Aurelius*, composé par Saint-Cyran et son neveu de Barcos, pour la défense de la *hiérarchie* ecclésiast., 1631, in-fol., réimpr. aux frais du clergé de France en 1641 et 1646. — *Lettres touchant les disposit. à la prêtrise*, 1647, in-12. — *L'annonce chrétienne et l'annonce ecclésiastique, ou Tradition de l'Église touchant la charité envers les pauvres*, 1651, 2 vol. in-12.— *La vie de la Ste Vierge*, etc. (sous le nom de Granval), 1664, in-12; Lyon, 1688, in-8. — *Considérations sur la mort chrétienne*, in-12. — *Théologie familière, ou Brèves explications*, et quelq. *traités de dévotion*, avec l'explication des cérémonies de la messe, et la raison de la suspension du St-Sacrement dans les églises. — *In infandum Henrici IV funus*, en vers latins, dans le recueil de pièces composées sur la mort de ce prince.— *Lettres spirituelles*, écrites en prison, plus. fois réimpr. (Vallon de Beaupuis a publié un *Rec. de maximes* extraites de ces lettres, Paris, in-18). On lui a attribué divers ouvr. du P. Seguenot, de l'Oratoire, de la mère Agnès de Saint-Paul (Arnauld), et d'Antoine Arnauld. Lancelot a publié des *Mém. touchant l'abbé de Saint-Cyran*, Cologne (Utrecht), 1738, 2 vol. in-12.

SAINT-DIDIER. — V. LIMOJON.

SAINTE-BEUVE (JACQUES de), casuiste, né à Paris en 1613, fit ses cours en Sorbonne, dont il devint un des professeurs, et perdit sa chaire pour avoir refusé de souscrire à la censure du docteur Arnauld; mais le clergé le fit son théolog., et lui donna une pension; il vivait dans Paris aussi retiré que s'il eût été dans un désert; mais il avait ouvert un cabinet de consultations, auq. on affluait de toutes parts. Il mourut en 1677. — Son frère, connu sous le nom de PRIEUR de SAINTE-BEUVE, a publié un *recueil* de ses décisions, Paris, 1689-92-1704, 3 vol. in-4, plus. fois réimpr.

SAINTE-CROIX ou SANTA-CROCE (PROSPER de), cardinal, né en 1513, fut successivem. avocat consistorial, auditeur de Rote, évêque de Chisame, dans l'Ile de Candie et nonce en Allemagne, en Portugal, en Espagne et en France. Pendant cette dern. nonciature la reine Catherine de Médicis le fit entrer au conseil du roi, et lui procura l'archevêché d'Arles. De retour à Rome sous le pontificat de Pie V, il reçut le chapeau de cardinal, fut nommé évêque d'Albe, et mourut en 1589. Ce fut lui qui, à son retour de Portugal, fit connaître en Italie la plante du tabac, qu'on appela d'abord l'herbe de *Santa-Croce*. On a de lui : *Epistolæ*. — *Decisiones Rotæ romanæ*. — *Constitutiones laneæ artis à Sixto V in urbe erectæ*. — *De civilibus Galliæ dissentionibus commentariorum lib. III*, depuis 1547 jusqu'en 1567, insérés dans le t. V de la grande collect. de dom Martène. — 50 *Lettres* en italien et en français, sur les affaires de France, publ. par Aymon dans son *Recueil des synodes des églises réformées*.

SAINTE-CROIX (GUILLAUME-EMMANUEL-JOSEPH GUILHEM DE CLERMONT-LODÈVE, baron de), savant écrivain, né à Montmoiron, dans le comtat Venaissin, en 1746, suivit d'abord la carrière militaire; mais, au bout de quelques années, entraîné par sa passion pour l'étude, il renonça à tous les avantages que lui promettait sa profession pour se consacrer aux lettres; il obtint plus. prix au concours de l'acad. des inscriptions, et cette savante compagnie l'admit en 1777 au nombre de ses associés libres étrangers. Les événem. survenus dans le comtat pendant la révolut. ayant forcé Sainte-Croix à fuir, il vint se fixer à Paris, fut reçu membre de l'Institut en 1802, et mourut en 1809. Ses principaux ouvr. sont : *Examen critique des historiens d'Alexandre* (ouvr. couronné en 1772 par l'acad. des inscript.), Paris, 1775, in-4; cette prem. édit. ne doit être considérée que comme un essai; dep. l'auteur refondit son ouvrage et le publia en 1804, in-4, avec des addit. qui le rendent le principal monum. de son érudition. — *L'Ezour-Vedam, ou Ancien comment. du Vedam..*, revu et publié avec des *observat.* prélimin., des *notes* et des *éclaircissements*, Yverdun, 1778, 2 vol. in-12. — *De l'état et du sort des colonies des anciens peuples*, Philadelphie (Paris), 1779. — *Observat. sur le traité de paix conclu à Paris le 10 févr.* 1763 *entre la France, l'Espagne et l'Angleterre*, Amsterd., 1780, in-12. — *Mém. pour servir à l'hist. de la relig. secrète des anciens peuples, ou Recherches historiques sur les mystères du paganisme*, Paris, 1784, in 8; 2e édition, corrigée et augm., 1817, 2 vol. in-8. — *Des anciens gouvernem. fédératifs et de la législat. de Crète*, Paris, an VII (1798), in-8. On doit encore à Sainte-Croix la publicat. des *OEuvres diverses de J.-J. Barthélemi*, Paris, an VI (1798), 2 vol. in-8. Il a enrichi le *Recueil* de l'acad. des inscript. d'un gr. nombre de *Mémoires*. On peut consulter la *Notice* sur sa vie et ses ouvr., par Silvestre de Sacy, et celle que M. Boissonnade a donnée dans le *Journal de l'empire* du 6 avril 1809.

SAINTE-CROIX. — V. CHARPY, PONCE et SANTA-CRUZ.

SAINTE-FOIX (GERMAIN-FRANÇ. POULAIN de), littérat., né à Rennes en 1698, fut d'abord mousquetaire, puis lieutenant de cavalerie, et quitta la profession des armes pour se livrer à la littérature, sans renoncer toutefois à ses habitudes milit. Son caractère caustique et querelleur lui a laissé la réputation d'un bretteur. Écriv. spirituel et fécond, mais peu soumis aux règles consacrées, il a donné au théâtre une vingtaine de pièces. *L'Oracle* est la seule qui soit restée au *Répertoire*. Ses *Lettres turques*, publ. sous le titre de *Lettres de Nedim Coggio*, 1732, in-12, ont eu quelque vogue. On ne lit plus guère que ses *Essais sur Paris*, 1754, réimpr. plus. fois. Nommé historiogr. de l'ordre du St-Esprit, il en publia l'*Histoire*, 1767; 2e édit., 1774, 2 vol. in-12. Il mourut en 1776. Ses *OEuvres* ont été recueillies, 1778, 6 vol. in-8, précéd. de son *Éloge historique*.

SAINTE-MARIE (FRANÇ. ANNET DE MIOMANDRE de), né dans la Marche, entra dans les gardes-du-

corps (compagnie de Luxembourg). Dans la nuit du 5 au 6 oct. 1789, une foule de forcenés, parvenus à pénétrer dans le château de Versailles, cherchaient la reine dans tous les appartements, et poussaient des cris de mort. Déjà un garde, qui était à la porte de cette princesse, était tombé sous leurs coups. Sainte-Marie prend sa place et barre avec son mousqueton la porte de la chambre où ils voulaient entrer. En même temps il entr'ouvre un des battants, et s'écrie: *Sauvez la reine.* Ils se jetèrent aussitôt sur lui et le terrassèrent. « L'un d'eux, dit Hue, écartant la foule, et mesurant froidement la distance, déchargea sur ce garde-du-corps un coup de crosse si violent que le chien du fusil resta enfoncé dans sa tête. Il demeura sans connaissance. Les bandits le crurent mort, et l'abandonnèrent après l'avoir volé. » Sainte-Marie avait sauvé la reine; aucune blessure n'était mortelle. Lorsqu'il fut guéri, il fut reçu de la manière la plus distinguée par le roi, qui détacha de son habit la croix de St-Louis pour l'en décorer. Il émigra en 1791, fit la campagne de 1792 dans les gardes-du-roi, et après le licenciement de ce corps passa comme officier dans le régim. de Castries, à la solde de l'Angleterre, et en garnison à Jersey; il mourut des suites de ses blessures en 1796. — Son frère, Miomandre de Saint-Pardoux, émigré, rentra en France comme agent de la maison de Bourbon, devint en 1811 conseiller à la cour royale d'Angers, fut en 1830 nommé conseiller honor., et figurait encore dans l'Almanach royal en 1835.

SAINTE-MARIE. — V. Honoré.

SAINTE-MARTHE. Nom d'une famille illustre par le gr. nombre de ses membres qui ont marqué dans la théologie, les sciences et les lettres, et dans les emplois publics. Dreux-Duradier, dans sa *Biblioth. du Poitou*, en mentionne 45. Voici les princip.: Sainte-Marthe (Charles de), le second des 12 enfants de Gaucher de Sainte-Marthe, médecin de François Ier, professait la théologie à Poitiers vers 1537. Accusé d'hérésie, il dut son salut à la protection de Marguerite de Valois. Il mourut à peine âgé de 45 ans. Un seul de ses écrits lui a survécu; c'est l'*Oraison funèbre* de sa bienfaitrice, en latin, Paris, 1550, in-4, trad. en français par l'auteur, et publié l'année suiv. — Sainte-Marthe (Gaucher II de), son neveu, né à Loudun en 1536, changea son nom de *Gaucher* en celui de *Scévole*, suivant l'usage des sav. d'alors. Il défendit avec le plus grand zèle les droits de Henri III aux états de Blois, et occupa sous Henri IV plus. charges de finances. Deux fois maire de Loudun, il fut nommé *Père de la patrie* pour avoir sauvé cette ville du pillage, et il y mourut en 1623. Son *oraison funèbre* fut prononcée par le fameux Urbain Grandier. Il a publié: *Gallorum doctrinâ illustr..... Elogia*, etc., 1598, in-8. — Un recueil de *poèmes* latins, dans leq. on distingue *la Phœdotrophie* (art d'élever les enfants à la mamelle), 1587, in-8, souvent réimpr. — Des *poésies* franç. — Des *OEuvres mêlées*, en lat. et en français, Paris, 1573, in-4. — Sainte-Marthe (Abel de) ou Scévole II, fils aîné du précéd., né à Loudun en 1566, vécut sous quatre règnes. Louis XIII le fit conseiller-d'état et garde de la biblioth. de Fontainebleau. Il mourut en 1652, laissant des *poésies*, des *discours* et des *plaidoyers*: ces dern. sont imprimés avec ceux de Corberon, Paris, 1693, in-4. — Sainte-Marthe (Abel II de), fils du précéd., mort octogénaire en 1706, était doyen de la cour des aides et garde de la biblioth. de Fontainebleau. On a de lui un *disc.* rempli de recherches curieuses sur cette bibliothèque, in-4. — Sainte-Marthe (Scévole III et Louis de), frères jumeaux, fils du prem. Scévole, nés à Loudun en 1571, annoncèrent le même penchant pour l'étude, travaillèrent aux mêmes ouvr., et obtinrent les mêmes succès. Le présid. de Thou a déclaré qu'il leur devait des documents précieux. Louis XIV les nomma conseill.-d'état et historiographes de France. Scévole III mourut en 1650, et Louis en 1656. Ils ont laissé: *Histoire généalogiq. de la maison de France*, Paris, 1627-28, 2 vol. in-fol.; nouv. édit., plus ample, mais non terminée, 1647; il faut réunir les deux édit. pour avoir l'ouvr. complet. — *Histoire généalogiq. de la maison de Beauvais*, ibid., 1626, in-fol. — *Gallia christiana*, 1656, 4 vol. in-fol. — Sainte-Marthe (Pierre de) ou Scévole IV, fils de Scévole III, né à Paris en 1618, obtint la survivance de son père comme historiographe du roi, et continua ses recherches généalog. — Son frère, Nicolas-Charles, l'aida dans ce travail, qui valut aux deux frères le brevet de conseiller-d'état. Charles mourut en 1662, et Scévole en 1690. Ce dernier a laissé de nombreux MSs. Parmi ses ouvr. impr., nous citerons le *Traité historique des armes de France et de Navarre*, 1673, in-12. — Sainte-Marthe (Abel-Louis de), frère des précéd., né à Paris en 1621, fréquenta d'abord le barreau; il entra depuis dans la congrégat. de l'Oratoire, dont il devint le 5e gén., et concourut avec ses frères à l'*Histoire généalogique* et au *Gallia christiana*; il passe même pour avoir le plus enrichi ces ouvr. Louis XIV lui accorda sa confiance pour la conversion des protestants. Mais soupçonné de jansénisme, il fut contraint de se démettre du généralat des oratoriens, et mourut peu de temps après dans la retraite, en 1697. On peut voir dans le tome V de la *Bibliothèque de Poitou*, la *notice* de ses *poésies* latines. — Sainte-Marthe (Claude de), de la même famille, né à Paris en 1620 et mort en 1690, partagea les persécut. de ses confrères de Port-Royal. Il a écrit leur *Défense*, 1667, la *préface* de leur *apologie* et plus. ouvr. de piété. — Sainte-Marthe (Denis de), de la même famille, né à Paris en 1650 et mort en 1725, fut général de la congrégat. de St-Maur. Il a publ. un grand nombre d'ouvr., dont plus. sont remarquables par leur érudition, entre autres: *Traité de la confession auriculaire*, Paris, 1685, in-8. — *Réponse aux plaintes des protestants*, 1688, in-12. *Vie de Cassiodore*, 1694, in-12. — *Histoire de St Grégoire-le-Grand*, 1697, in-4, qu'il traduisit en latin dans son édit. des *OEuvres* de ce saint.

SAINTE-PALAYE (Jean-Bapt. de La Curne de),

savant littérat., né en 1697 à Auxerre, fit d'excellentes études, fut reçu membre de l'acad. des inscript. en 1724, et se livra spécialement à des recherches sur l'histoire de France. La lecture qu'il faisait des vieux romanciers, pour y chercher des traces des mœurs de nos ancêtres, le conduisit à explorer l'origine de la chevalerie, et il publia ses observat. dans une suite de *Mémoires* pleins d'intérêt et d'érudition. Dans le but d'accroître ses collections, il visita les plus riches dépôts de la France, et fit deux voyages en Italie. C'est ainsi qu'il parvint à recueillir 4,000 *notices* de MSs. franç., ainsi que des copies exactes des plus anciens monuments de notre langue. Ses travaux dans ce genre le firent admettre à l'Acad. française en 1758. Il était déjà des acad. de La Crusca, de Florence, de Dijon et de Nancy. Il mourut du chagrin que lui causa la perte de son frère jumeau, en 1781. On a de lui un grand nombre de *Mémoires* dans le Recueil de l'acad. des inscript. Ceux qu'il a donnés sur la chevalerie ont été publiés séparém. sous ce titre : *Mém. sur l'anc. chevalerie, considérée comme un établissement polit. et milit.*, Paris, 1759-81, 3 vol. in-12 : ces *mém.* ont été réimpr. en 1826, 2 vol. in-8, avec une *Introduct.* et des *notes historiq.*, par M. Charles Nodier. On doit encore à Ste-Palaye : *Lettre* sur le projet d'une place pour la statue du roi (Louis XV). — *Lettre à Bachaumont* sur le bon goût dans les arts et dans les lettres, 1751, in-12. Les MSs. laissés par Sainte-Palaye forment plus de 100 v. in-fol., dont 40 ont été acquis pour le roi. On trouve une *Notice* sur cet écriv. dans le *Nécrol.*, mars, 1782.

SAINTES (Claude de). — V. Sainctes.

SAINT-ÉVREMOND (Charles MARGUETEL de SAINT-DENIS, seigneur de), littér., né en 1613, près de Coutances, fut homme de cour, écrivain spirituel, quelquefois profond, et jouit pendant sa vie d'une réputation extraordin., due autant à sa conversation brillante et caustique qu'au propre mérite de ses *opuscules*, qui ne furent jamais imprimés de son aveu. Les libraires tâchaient de s'en procurer des copies ; et, lorsqu'ils ne pouvaient y parvenir, ils lui attribuaient les ouvrages d'auteurs obscurs ; de là ce mot connu : *Faites-moi du Saint-Évremond.* Une lettre satiriq., sur la paix des Pyrénées, lui fit encourir la disgrâce de la cour, et, pour éviter la Bastille, il s'exila en Angleterre en 1662, et y resta jusqu'à sa mort, en 1703. Il avait brillé à Londres, comme à Paris, au sein des prem. sociétés. Charles II et Guillaume III le recevaient dans leur intimité. Il faisait le charme des cercles de la duchesse de Mazarin, qui était venue partager son exil. Enfin on louait encore son esprit, lorsqu'il était nonagénaire. Ses principaux écrits sont : *Observations sur Salluste et sur Tacite ; Observations sur les divers génies du peuple romain ; Réflexions sur la tragédie et la comédie ; Disc. sur les belles-lettres et la jurisprudence ;* un *Parallèle de Condé et de Turenne.* La prem. édition complète et authentique de ses *OEuvres* a été publiée à Londres, 1705, 3 vol. in-4, par Desmaiseaux et Silvestre, avec une *Vie* de l'auteur. La plus estimée est celle d'Amst., 1726, 7 vol. in-12. Desessarts a publié : *OEuvres choisies de Saint-Évremond*, 1804, in-12. On a l'*Esprit de Saint-Évremont* (par Deleyre), précédé d'une *Notice* sur cet écriv., 1761, in-12.

SAINT-FAL (Étienne MEYNIER, dit), célèbre acteur, d'une famille honorable, né à Paris vers 1760, fut entraîné de bonne heure par l'amour du théâtre, et reçut des leçons de Préville. Ayant résisté aux vœux de ses parents, qui désiraient lui voir embrasser une autre carrière, il changea de nom et alla débuter à La Haye ; mais après avoir joué 4 ou 5 ans tant dans cette ville qu'à Bruxelles et Lyon, il revint à Paris. En 1782 il parut pour la prem. fois sur le Théâtre-Français dans le rôle de Gaston de *Gaston et Bayard*, et peu de temps après fut reçu pensionnaire, puis sociétaire. A force de travail, Saint-Fal était parvenu à se former un genre de déclamation adapté à ses moyens, et à dissimuler ainsi les défauts de sa voix naturellem. rauque et voilée ; du reste il avait de la dignité dans le port et dans la physionomie, et ses mouvements ne manquaient pas de grâce. Il obtint en 1824 sa représentation de retraite ; il était alors le doyen des comédiens français et le dernier qui restât de cette réunion admirable de grands talents dont on n'a plus que le souvenir. Éloigné de la scène dep. cette époque, Saint-Fal mourut en 1835.

SAINT-FLORENTIN (Louis PHÉLIPEAUX, comte de), fils du marquis de la Vrillière, né en 1705, occupa pendant 52 ans plusieurs ministères, notamment celui de la maison du roi, auquel on avait réuni les affaires génér. de la religion protestante. Louis XV, pendant la guerre de Flandre (1744), le chargea de la direction intérieure du royaume, et le créa duc en 1770. A l'avénement de Louis XVI, il fut obligé de prendre sa retraite. L'acad. des sciences et celle des belles-lettres l'avaient nommé membre honoraire. L'opinion publique ne lui fut jamais favorable. On l'accusait de prodigalités, de mœurs trop faciles, et surtout d'avoir abusé des lettres de cachet. Il mourut en 1777. Son nom est resté à une rue de Paris où il avait fait bâtir un superbe hôtel.

SAINT-GELAIS (Octavien de), évêq. d'Angoulême, né à Cognac vers 1466, a trad. en vers français plus. parties de Virgile et d'Ovide, et laissé quelques poëmes, ouvrages de sa jeunesse, tels que *la Chasse d'amours*, 1509, in-fol. ; *le Séjour d'honneur*, Paris, 1526, in-4, et le *Trésor de la noblesse*, ibid., in-4. Il mourut en 1502. — Saint-Gelais (Jean de), son frère, a écrit une *Histoire de France*, de 1270 à 1510, publiée par Th. Godefroy, Paris, 1622, in-4.

SAINT-GELAIS (Mellin de), poëte et music., né à Angoulême en 1491, fils natur., selon les uns, et, selon d'autres, neveu d'Octavien, fut aimé de François Ier, qui lui donna l'abbaye de Reclus, diocèse de Troyes, et le nomma bientôt après aumônier du dauphin. Il était l'ami de Marot, qu'il a quelquefois égalé. On lui attribue l'introduct. dans notre poésie du *sonnet* et du *madrigal*, imités des Italiens. Il mourut en 1558. Sa trad. en prose de

la *Sophonisbe* du Trissin, représentée à Blois en 1559, fut imprimée à Paris, in-8. Son *Histoire de Genièvre*, imitée de l'Arioste, et terminée par Baïf, ne parut qu'en 1572. La plus récente édition de ses *poésies* lat. et franç. est de 1719, Paris, Coustelier, in-12. On trouve des détails sur sa vie dans la *Bibliothèque franç.* de l'abbé Goujet, t. II.

SAINT-GENIS (Auguste-Nicolas de), avocat au parlement et audit. des comptes, né à Vitry-le-Français en 1741, et mort en 1808, légiste, s'occupa de législat. latine pend. la prem. moitié de sa carrière, et d'agronomie dans sa retraite de Pantin. Il avait recueilli la collect. des ordonnances royales depuis le commencement de la monarchie, où il se proposait de puiser les matériaux d'un *Dictionnaire des lois*. Elle fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque du conseil d'état. On a de lui : *Défense des droits du roi contre les prétentions du clergé*, etc., 1785, in-4, et quelques *Mémoires* assez import. dans les *Annales de l'agricult. française*, par M. Tessier. Une *Notice* sur sa vie et ses travaux, publ. en 1808 par M.***, a été reproduite avec des *additions*, par Barbier, dans les *Annales encyclopédiques*, 1817, t. III, pag. 59.

SAINT-GEORGE (Le chevalier de), né à la Guadeloupe, en 1745, fils du fermier-général de Boulogne et d'une négresse, fut amené fort jeune en France, et déploya dès son enfance une aptitude extraordinaire pour les arts d'agrément, sans toutefois négliger les études sérieuses. Il devint très remarquable dans la danse, la musique, l'équitation, et dans l'escrime ne connut point de rival. La richesse de sa taille et la beauté de ses formes, la grâce et la vivacité de son esprit, enfin une grande bonté de caractère et beaucoup de générosité ajoutaient à tous ses talents : aussi obtint-il de brillants succès dans le monde. D'abord mousquetaire, puis capitaine des gardes du duc de Chartres (duc d'Orléans), dont il était le protégé et le confident, il figura dans les prem. mouvements de la révolution, et leva un corps de chasseurs à cheval à la tête duquel il fit ses prem. campagnes à l'armée du Nord. Arrêté pendant la terreur comme suspect, il recouvra la liberté après le 9 thermidor, et mourut en 1799 d'un ulcère vésical négligé. Il avait composé les *partitions* de plusieurs opéras-comiques, qui n'ont pas eu de succès. On y remarquait de la délicatesse, mais point d'imagination. Il a été plus heureux dans ses *œuvres* légères et détachées. Plusieurs ont eu de la vogue, entre autres le *Menuet* qui porte son nom. La Boessière, le fils, en tête de son *Traité de l'art des armes*, a donné une *Notice histor.* sur Saint-George. On peut aussi consulter la *Correspond.* de Grimm, ann. 1776, 1777, 1778.

SAINT-GÉRAN. — V. Guiche.

SAINT-GERMAIN (Claude-Louis, comte de), ministre de la guerre sous Louis XVI, était né en 1707 près de Lons-le-Saunier. Il entra d'abord chez les jésuites et suivit la carrière de l'enseignement; mais il l'abandonna bientôt pour accepter une sous-lieutenance dans le régiment où son père était colonel. Le désir d'un prompt avancement lui fit prendre du service en Allemagne, où, distingué et protégé du prince Eugène, il devint feld-maréchal-lieuten. Rentré en France par l'entremise du maréchal de Saxe, il se distingua dans les guerres de Flandre et de Prusse, rallia l'armée après la malheureuse affaire de Rosback, protégea la retraite de Minden, et eut une gr. part au succès de Corbach. Malgré sa conduite héroïque et sans doute à cause de son caractère ombrageux, il s'était fait des ennemis. Il quitta de nouveau la France, demanda du service au Danemarck, et fut bientôt feld-maréchal-génér., chargé de réorganiser l'armée. Sa sévérité ayant déplu au gouvernement, il prit sa retraite et vint habiter l'Alsace, où il s'occupa de travaux agricoles. La faillite d'un banquier de Hambourg, chez lequel il avait placé sa fortune le laissa tout-à-coup sans ressources. Les officiers allemands au service de France se réunirent pour lui offrir une pension : cette action généreuse déplut au ministre; mais forcé de céder au cri public il fit comprendre Saint-Germain pour 10,000 liv. dans l'état des pensions assignées sur la cassette du roi. Il rédigea des *Mém.* sur le système milit., et les envoya au maréchal du Muy, qui les oublia; mais, à la mort de ce ministre, Turgot en eut connaissance, et fit appeler Saint-Germain au ministère de la guerre (en 1775). Le courrier qui lui porta cette nouvelle le trouva labourant son champ. Ses formes et son austérité soulevèrent la noblesse, qui toutefois ne put lui contester de grands talents, des vues droites et élevées. L'armée lui dut la suppression de la peine de mort contre les déserteurs; mais elle lui reprocha l'introduction de la discipline allemande. On ne citait plus que ses coups de plat de sabre. Il avait blessé l'honneur franç. On lui prêta bientôt toutes les fautes de ses collègues au ministère. Il donna sa démission en 1777, se retira sans fortune, obtint de Louis XVI une pension de 40,000 liv., et mourut en 1778. Il a laissé des *Mémoires*, Amst., 1779, in-8. Sa *Correspond. avec Pâris-Duverney*, Londres, 1789, 2 vol. in-8, est précéd. de sa *Vie*. Barbier en attribue la rédact. à l'abbé de La Montagne. Le baron de Wimphen a publ. en 1780, *Comment. sur les mémoires de Saint-Germain*. Une *Notice* sur Saint-Germain, par Abry-d'Ancier, a été insérée dans les *Mémoires* de la société d'émulation du Jura, 1822.

SAINT-GERMAIN (le comte de), aventurier fameux dont on n'a jamais su le véritable nom ni l'origine, était doué de beaucoup d'esprit, d'un vaste savoir et d'une éloquence facile. Il prétendait avoir vécu dans les temps reculés, et posséder tous les secrets possibles. Sa fortune mystérieuse consistait en pierres précieuses et en argent comptant. Lié avec tout ce que la cour avait de plus distingué, il fut même admis dans l'intimité de Louis XV. On le croyait fils d'un juif portugais. Il mourut obscur en 1784. Les *Mémoires* de Mme du Hausset, ceux du baron de Gleichen, Grosley (*OEuvres inédites*), donnent des détails curieux sur ce précurseur de Cagliostro. On croit que les ressources pécuniaires de ce charlatan, assez considérables pour en im-

poser au vulgaire, venaient de ce qu'il était employé comme espion par différents ministres.

SAINT-GILLES (Jean de), connu aussi sous les noms de *Jean de Saint-Alban* ou de *Joannes Anglicus*, docteur en théologie et en médec., né vers 1168, professa en France avec éclat, et devint premier médecin de Philippe-Auguste. L'estime qu'il avait pour les frères prêcheurs le détermina à leur donner sa maison près de St-Jacques, d'où ils ont été nommés *Jacobins*. Il mourut vers 1255, laissant quelques écrits théologiq. On lui attribue, comme méd., le traité *de Formatione corporis*, et *Prognosticæ et praticæ medicinales*.

SAINT-HUBERTI (Antoinette-Cécile CLAVEL, plus connue sous le nom de), célèbre actrice de l'Opéra, était née vers 1756 à Toul, ou, selon d'autres, à Thionville, Strasbourg ou Manheim. Cette incertitude provient de ce que, fille d'un militaire, elle le suivit en div. pays. L'attention ne put se porter sur elle que lorsqu'elle eut commencé à déployer ses talents en Allemagne. Son début à l'Opéra est de 1777. Alors pauvre et sans protect., elle y fut d'autant moins remarquée, qu'elle n'était pas jolie. Gluck seul sut l'apprécier. Douée d'un esprit juste et d'une sensibilité exquise, elle réunit bientôt à un degré encore inconnu les qualités de la comédienne et de la cantatrice. Aucune autre n'a pu jusqu'à présent lui être comparée, surtout dans la *Didon* de Piccini. L'Opéra lui doit la réforme des costumes, si long-temps ridicules sur tous nos théâtres. Intimement liée avec le comte d'Entraigues, elle le suivit dans l'émigrat., et devint son épouse en 1791. Tous deux furent assassinés à Londres en 1812, événem. qu'on attribue à leurs relations politiq. sur le continent. — V. Entraigues.

SAINT-HURUGE (le marquis de), était né dans le Mâconnais vers 1750. Il suivit d'abord la carrière milit., puis voyagea dans diverses parties de l'Europe, dissipant son patrimoine. A son retour en France, il fut enfermé au château de Dijon, pour une affaire d'honneur, et ensuite à Charenton par lettres de cachet qu'avait sollicitées sa famille, en punit. de son inconduite. Ayant obtenu sa liberté en 1784, il passa en Angleterre, où il resta jusqu'à la révolution. Il reparut à Paris en 1789, se mit à la tête des groupes du Palais-Royal, et prit part à tous les mouvements populaires qui eurent lieu depuis le 13 juillet de la même année jusqu'au 10 août 1792. Dans l'intervalle, il fit quelques voyages en Angleterre, où sa présence causait toujours un grande sensat. Comme il appartenait au parti de Danton, après la chute de ce chef, il fut renfermé au Luxembourg; mais il en sortit après le 9 thermidor. Il resta dès-lors dans l'obscurité, ne fut employé ni sous le directoire ni sous Bonaparte, et mourut à Paris vers 1810.

SAINT-HYACINTHE (Hyacinthe CORDONNIER, plus généralem. connu sous le nom de THEMISEUIL de), littérat., né à Orléans en 1684, obtint la protection du neveu de Bossuet, dont la bienveillance accrédita le bruit calomnieux que Saint-Hyacinthe était le fruit d'un mariage secret de l'évêque de Meaux avec M^lle^ de Mauléon. Entré au service comme officier de cavalerie, il fut fait prisonnier à la bataille de Hochstett (1704), et conduit en Hollande. Renvoyé sur parole, il passa quelq. années à Troyes dans les meilleures sociétés, dont il faisait les délices par son enjouement. N'ayant pu être employé en France, il avait résolu d'aller offrir ses services à Charles XII. La défaite de Pultawa, qu'il apprit en débarquant à Stockholm, fit avorter son projet. Il revint en Hollande, où il se perfectionna dans les langues anciennes, et apprit l'ital., l'anglais et l'espagnol; mais il épuisa toutes ses ressources, et fut forcé de contracter des dettes. Obligé de quitter la Hollande à la suite d'une intrigue amoureuse, il revint à Troyes où il donna des leçons d'italien à la nièce d'une abbesse; mais il s'oublia près de son écolière. Les parents s'en aperçurent et un décret de prise de corps l'obligea de retourner en Hollande. Il s'adjoignit alors à plus. savants et littérat., tels que s'Gravesande, Sallengre, Prosper Marchand, etc., pour la rédaction d'un *Journal littéraire*, dont il avait conçu le plan pendant son prem. séjour, et dont le succès fut promptem. assuré. Saint-Hyacinthe publia dans le même temps quelques ouvr. intitulés : *le Chef-d'œuvre d'un inconnu*. Cette critique ingénieuse et piquante de l'abus de l'érudition, frappa le pédantisme d'un coup dont il ne s'est jamais relevé. En 1722 il se rendit en Angleterre avec une demoiselle protestante qu'il y épousa malgré l'opposition de la famille de cette demoiselle. Flatté de l'accueil qu'il reçut à Londres, il résolut de s'y fixer; il quitta cependant cette ville en 1734 pour venir à Paris; mais il ne tarda pas à s'y ennuyer et se retira dans un bourg près de Breda, où il mourut en 1746. Ses ouvr. sont : *le Chef-d'œuvre d'un inconnu, poème heureusem. découvert, et mis au jour par le doct. Chrysost. Mathanasius*, La Haye, 1714, in-12; souv. réimpr. L'édition la plus complète est celle qu'a publiée Leschevins, Paris, 1807, 2 forts vol. in-8, avec une *Notice* sur la vie et les ouvr. de Saint-Hyacinthe. — *Lettre à M^me^ Dacier* sur son liv. des Causes de la corruption du goût, La Haye, 1715, in-12, très rare. — *Mém. littér.*, ibid., 1716, in-8. — *Entretiens*, etc., 1719, in-12. Cet écrit est relatif à la conspirat. du marquis de Cellamare. — *Lettres écrites de la campagne*, 1721, in-8. — *Lettre critique sur la Henriade*, Londres, 1728, in-8. — *Mém. concernant la théolog. et la morale*, Amsterd., 1732, in-12. — *Histoire du prince Titi*, 1735, 3 vol. in-12. — *La conformité des destinées*, et *Axiamire, ou la Princesse infortunée*, nouvelles, 1736, in-12. — *Recherches philosophiques sur la nécessité de s'assurer par soi-même de la vérité*, etc., 1743, in-8. Saint-Hyacinthe a travaillé au *Journal littéraire*, La Haye, 1713 et années suivantes, 24 vol. in-12; à l'*Europe sav.*, 1718-20, 12 vol., et a publié des édit. du *Traité du poème épique*, du P. Le Bossu, et des *Réflexions nouv. sur les femmes*, de M^me^ Lambert.

SAINT-JORRI (Pierre Du FAUR de), en latin

*Petrus Faber*, jurisconsulte, né à Toulouse en 1540, était proche parent du célèbre Pibrac. Après avoir suivi à Bourges les leçons de Cujas, qui lui témoigna beaucoup d'estime et d'affection, il fut nommé maître des requêtes, puis conseiller au parlem. de Toulouse. Député par sa compagnie aux états de Rouen, il montra tant de fermeté dans sa conduite, que Henri IV lui donna la place de premier présid. du parlem. de Toulouse, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1600. Ce magistrat mérita par son érudition les éloges de Scaliger, de Juste Lipse et des autres savants de son siècle. Nous citerons de lui : *Commentarius de regulis juris antiqui*, Lyon, 1566, in-fol. — *Semestrium liber primus, secundus et tertius*, Paris, 1570-95, 3 vol. in-4. — *Dodecamenon, sive de Dei nomine et attributis*, Paris, 1588, in-8. — *Agonosticon, sive de re athleticâ ludisque veterum*, Lyon, 1590, 1595, in-4, réimpr. dans le t. VIII du *Thesaurus antiquitatum græcar.* de Gronovius.

SAINT-JOSEPH (PIERRE FOGLIA, plus connu sous le nom de P. MATTHIEU de), missionnaire, né près de Capoue en 1617, étudia la médecine et fut reçu docteur à l'âge de 21 ans ; mais en 1639 il prit l'habit monastique dans l'ordre des carmes-déchaussés à Naples, et fut envoyé dans les missions d'Orient; il débarqua en Syrie, passa 46 ans tant dans cette contrée que dans d'autres provinces d'Asie, et mourut à Taffa, près de l'embouchure de l'Indus en 1691. Il avait acquis une grande connaissance des langues orientales, et perfectionné, par des observat. nombreuses, son savoir en médecine et en botanique. Cajetan a donné une *Notice* sur sa vie dans l'*Istoria botanica* de Zanoni. — Isidore de SAINT-JOSEPH, carme, né à Douai, mort à Rome en 1666, définiteur-général de son ordre, avait d'abord enseigné la théologie et la philosophie dans les Pays-Bas. Il fut ensuite appelé comme profess. de controverse dans la capitale du monde chrétien, et devint consulteur du St-office. Entre autres ouvr., on cite de lui : *Vita et epist. spirituales Joannis à Jesu Mariâ, carmelitæ*, Rome, 1649, in-24. — Une *Histoire des carmes de la congrégat. d'Italie*, publiée par le P. Pierre de Saint-André, 1671, 2 vol. in-fol. — V. ANGE de SAINT-JOSEPH.

SAINT-JULIEN (PIERRE de), historien, né vers 1520 au château de Balseure, développa de bonne heure son goût pour les recherches d'hist.; ayant embrassé l'état ecclésiastiq., il devint protonotaire apostolique, et parcourut la France et l'Italie, visitant les bibliothèq. et les archives des maisons religieuses, notamment celles de la Bourgogne, et les cabinets des curieux. Adversaire déclaré du protestantisme, il embrassa le parti de la ligue avec chaleur, et mourut en 1593 à Châlon-sur-Saône, doyen du chapitre. On a de lui la traduct. de deux *opuscules* de Plutarque, 1546, in-8. — *De l'origine des Bourguignons, et antiquité des états de Bourgogne*, etc., 1581, in-fol. — *Gemelles, ou Pareilles recueillies de divers auteurs, tant grecs, lat. que français*, 1584, in-8. — *Mélanges historiques, ou Recueil de diverses matières, la plupart paradoxales et néanmoins vraies*, 1589, in-8. On lui attribue : *Discours par lequel il apparaîtra que le royaume de France est électif et non héréditaire*, 1591, in-8 de 61 pages, production d'un ligueur outré. Il a laissé quelques MSs. cités par Niceron et par Papillon (*Biblioth. de Bourgogne*), et conservés à la biblioth. du roi.

SAINT-JULIEN (LOUIS-GUILLAUME BAILLET, baron de), littérat., né vers 1720 à Paris, mort en 1780, a publié div. opuscules, parmi lesquels on distingue : *Réflexions sur quelques circonstances présentes* (Exposition des tableaux au Louvre), 1748, in-12. — *La peinture*, poème, 1755, in-12; 1756, in-8. — *Satires nouvelles et autres pièces*, 1754, in-8. — *OEuvres mêlées*, 1758, in-12. — *Manière d'enluminer l'estampe posée sur la toile*, 1773, in-8. — *L'art de composer et faire des fusées volantes et non volantes*, 1775, in-8.

SAINT-JURE (JEAN-BAPTISTE de), écrivain ascétique, né à Metz en 1588, fut admis à l'âge de 16 ans dans l'institut des jésuites, et se consacra particulièrem. à la direction des consciences; il fut du nombre des jésuites qui passèrent en Angleterre sous Charles I^er^, et revint à Paris, où il mourut en 1657. On a de lui quelq. ouvr. ascétiques, écrits dans un style suranné, mais qui ont été retouchés quant au style, et souvent réimpr. à Lyon et à Paris depuis 1820; dans ce nombre on citera : *De la connaissance et de l'amour du fils de Dieu*, 1837, 8 vol. in-8 ou in-12. — *L'homme religieux*, 1836, 2 vol. in-8. — *L'homme spirituel*, 1836, 2 vol. in-8, etc. Sa *Vie de M. de Reuty*, 1651, in-4, a été trad. en italien et en anglais, et reproduite par P. Poiret, pasteur protestant, sous ce titre : *le Chrétien réel*, Cologne, 1791, in-12.

SAINT-JUST (ANTOINE-LOUIS-LÉON de), l'un des membres les plus fameux de la convent., était né en 1768, vraisemblablem. à Blesancourt, et venait à peine de terminer ses études à Soissons, lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec ardeur, comme la plupart des jeunes gens de cette époque, et fut nommé député du département de l'Aisne à la convention. Il débuta dans cette assemblée par un disc. sur la question si Louis XVI devait être mis en jugem. (13 nov. 1792), et s'appuyant des exemples de l'hist. de Rome et d'Angleterre, il prétendit que le roi devait être jugé, non comme *citoyen*, mais comme *ennemi*, comme *rebelle*, et que tout Français avait sur lui le droit que Brutus avait eu sur César. Saint-Just devait prendre nécessairem. la part la plus active à la condamnat. du monarque : aussi vota-t-il la mort sans appel et sans sursis. Dans le même temps, le juge imberbe discutait à la tribune les questions les plus importantes et les plus difficiles de la politique et de l'administration. Il avait un plan formé, comme on le voit par ses discours, et, jugeant mieux que ses collègues de la position où ils se trouvaient, il voulait concentrer le pouvoir dans la convention, et imposer à l'Europe par la terreur. Ce fut lui qui proposa à ses collègues de diriger eux-mêmes les

opérations milit., ou du moins de s'en faire rendre compte par le ministre de la guerre. Il appuya le projet présenté par Dubois de Crancé sur l'organisation de l'armée, en s'efforçant toutefois de soumettre le milit. au pouvoir législatif. Plus tard, il développa un projet de constitution, et fut adjoint, pour cet objet, au comité de salut public. Il eut une grande part au mouvem. qui renversa le parti de la *Gironde*, le 31 mai 1793, et ce fut lui qui fit le rapport sur les proscriptions qui suivirent cette journée. Membre du comité de salut public, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à augmenter les pouvoirs de ce nouveau gouvernement. Les Autrichiens ayant forcé les lignes de Weissembourg, et l'armée du Rhin se trouvant alors dans une position très critique, Saint-Just fut envoyé en Alsace avec Lebas, et tous deux prirent les mesures les plus rigoureuses. En rendant compte de cette mission à l'assemblée, Robespierre s'exprimait ainsi : « Saint-Just a rendu les services les plus éminents, en créant une commission populaire qui s'est élevée à la hauteur des circonstances, en envoyant à l'échafaud tous les aristocrates municipaux, judiciaires et militaires. Ces opérat. patriotiques ont réveillé la force révolutionnaire...... » A son retour à Paris, Saint-Just, lié avec Robespierre dep. 1791, devint de plus en plus son confident intime. Il fut nommé présid. de la convention le 19 févr. 1794, et il acquit dès-lors la plus grande influence dans le gouvernem. « Osez, dit-il un jour dans un rapport au nom du comité de salut public, osez : ce mot renferme toute la politique de notre révolution... Ceux qui font des révolut. à moitié ne font que se creuser des tombeaux. » Il se chargea de faire les rapports contre ses collègues Danton, Lacroix, Hérault de Séchelles, Chabot, etc. Les décrets qu'il provoquait ne donnaient pas lieu à la plus légère discussion, même dans les comités auxquels il les soumettait. A la fin d'avril (1794), il fut envoyé à l'armée du Nord, alors sur la Sambre, et il y mit, comme à l'armée du Rhin, la terreur à l'ordre du jour. Accouru à Paris peu de temps av. le 9 therm., pour seconder les desseins de Robespierre, il le défendit presq. seul à la tribune. Il partagea sa proscript., et périt avec lui sur l'échafaud le 10 thermid. (28 juillet 1794). On a de Saint-Just : *Organt*, poème en XX chants, 1789, 2 vol. in-8. Quelques exempl. renferment une clef imprimée. — *Mes passe-temps, ou le nouvel Organt de* 1792 (poème lubrique en XX chants), *par un député à la convent.*, Paris, 1792, 2 part. in-8. — *Rapports faits à la convention* sur les personnes incarcérées; sur les factions intérieures et de l'étranger ; contre Danton, Fabre d'Églantine, Lacroix, Phélippeaux, Camille Desmoulins, etc.; sur la police génér., etc., les crimes des factions, etc., etc., réimpr. en 1834, in-8, sous le titre d'*Œuvres de Saint-Just*, précéd. d'une *Notice* critique sur sa vie et orné de son portrait. — *Fragments sur les institutions républicaines* (Besançon), in-8; réimpr. en 1831, avec une préface de M. Ch. Nodier.

SAINT-JUST (GODARD D'AUCOURT de), littérateur, fils de Godard d'Aucourt, ferm.-général, dont on a quelq. ouvr. frivoles ou licencieux, naquit à Paris en 1770. Ayant fait de bonnes études, il chercha dans la culture des lettres un utile délassement, et composa plus. opéras, parmi lesq. on distingue le *Calife de Bagdad*, 1801, et *Jean de Paris*. Ces deux pièces font partie du rec. de ses ouvr. dramat., qu'il a publ. sous le titre d'*Essais littér.*, Paris, 1826, 2 vol. in-8. Il mourut dans sa ville natale en 1826.

SAINT-LAMBERT (CHARLES-FRANÇOIS, marquis de), poète français, né en 1717 à Vezelise en Lorraine, d'une famille noble, mais pauvre, fut voué de bonne heure à la carrière militaire ; il entra dans le corps des gardes lorraines ; mais après la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, il s'attacha au roi Stanislas ; et c'est à la cour de ce prince qu'il connut la marquise du Châtelet, avec laquelle il vécut dans l'intimité. Après la mort de cette dame, il vint à Paris, et se lia particulièr. avec Duclos, Diderot, Grimm, Rousseau, et les autres philosophes. Il vendit la charge d'exempt des gardes-du-corps de Stanislas, après avoir obtenu un brevet de colonel au service de France, fit en cette qualité les campagnes de 1756 et 1757, et renonça ensuite à l'état militaire, où il s'était peu fait remarquer, pour se consacrer exclusivement aux lettres. Les lectures qu'il fit dans plus. cercles de quelq. poésies fugitives et des fragments d'un poème sur les Saisons, auquel il travaillait, le placèrent dès-lors au nombre des poètes à la mode. Il devint dans le même temps un des collaborat. de l'Encyclopédie. En 1769 il publia son poème des *Saisons*, qui fut accueilli avec enthousiasme par le parti philosophique. Ce poème lui ouvrit les portes de l'Acad. française, où il fut reçu le 23 juin 1770. Jusqu'à sa destruction, Saint-Lambert se montra fort assidu aux séances de l'académie ; mais pendant les orages révolutionnaires il se retira dans la vallée de Montmorency, où il possédait (à Eaubonne) une habitation voisine de celle de Mme d'Houdetot, avec laquelle il avait depuis long-temps contracté une liaison intime. Il sortit de cette retraite en 1800, pour assister aux réunions qui eurent lieu dans le but de reconstituer l'Acad., et mourut en 1803. Outre son poème des *Saisons*, ses *Poésies fugitives*, ses *Contes*, ses *Fables orientales* et ses *articles* dans l'Encyclopédie, on a de lui : *Mémoire sur la vie de Bolingbroke*, 1796, in-8. — *Principes des mœurs chez toutes les nations, ou Cathéchisme universel.* Cet ouvr., auquel l'aut. travailla pendant plus de 40 ans, achevé dès 1788, ne fut publié, par parties successives, que de 1798 à 1801, 5 vol. in-8, sous le titre d'*Œuvres philosophiques de Saint-Lambert.* Quoiqu'il n'eût eu presque aucun succès, il fut cependant désigné par le jury comme digne du grand prix de morale, en 1806 ; ce choix ne contribua pas peu, dit-on, à jeter du ridicule sur cette distribution de prix à laquelle Napoléon renonça.

SAINT-LAURENT (le baron de), lieut.-général d'artillerie, né à Dunkerque en 1763, s'était distingué pendant les difficiles et glorieuses campagnes

de l'empire. Cet officier-général avait été pendant long-temps directeur d'artillerie à Metz, puis commandant de l'école de La Fère et inspect.-général du corps de l'artillerie. Il fut mis à la retraite en 1816, et mourut en 1832 à St-Mandé, près de Paris.

SAINT-LEU (HORTENSE-EUGÉNIE DE BEAUHARNAIS, duchesse de), née à Paris en 1783, était fille d'Alex. vicomte de Beauharnais, mort sur l'échafaud révolutionnaire, et de Joséphine Tascher de la Pagerie, mariée en secondes noces au général Bonaparte. A l'âge de trois ans elle fut conduite par sa mère en Amérique, d'où elle ne revint en France qu'au commencem. de la révolution pour pleurer sur les maux de sa famille. Le 9 thermidor lui rendit sa mère, jetée en prison pendant la terreur, et le mariage de Mme de Beauharnais avec le vainqueur de l'Italie ne tarda pas à lui ouvrir une carrière brillante, mais qui ne devait être rien moins qu'heureuse. Douée de beauc. d'esprit et de tous les agréments de son sexe, les dons qu'elle avait reçus de la nature furent développés par une habile institutrice, Mme Campan, et lorsque le 18 brumaire eut amené le consul Bonaparte aux Tuileries, Hortense devint l'ornem. de la nouvelle cour. Elle se vit bientôt recherchée en mariage par les hommes de France les plus distingués. Bonaparte lui fit épouser son frère Louis, qu'elle n'aimait pas, et pour leq. elle n'eut jamais de sympathie. Hortense quitta Paris malgré elle, pour suivre son époux que la volonté de Napoléon venait de faire roi de Hollande. A peine arrivée à La Haye, elle eut le malheur de perdre son fils aîné, que Napoléon avait eu l'intention, en l'adoptant, de déclarer son successeur; et le vif chagrin qu'elle éprouva de cette perte acheva de lui rendre insupportable le séjour de la Hollande. L'état de sa santé l'obligea de revenir en France. Elle fut le triste témoin du divorce de sa mère et du nouveau mariage de Napoléon avec Marie-Louise, et, renvoyée en Hollande pour tâcher de déterminer Louis à se plier aux volontés de son frère; elle ne put y réussir. Dépouillée de sa couronne, elle se livra dans le prem. moment au plus violent désespoir; mais elle ne tarda pas à rappeler son courage, et se consola en disant « qu'elle aurait plus de temps pour faire de la musique. » Séparée de son mari, qui s'était réfugié en Allemagne, son hôtel à Paris devint le centre de la société la plus aimable et la plus spirituelle; mais il n'était pas dans sa destinée d'être long-temps calme et heureuse. Au mois de mai 1813, étant aux eaux d'Aix en Savoie, elle vit tomber dans un précipice son amie intime, Adèle Auguié, qu'elle avait mariée au général Brac, et ce cruel événem. acheva de détruire sa santé déjà languissante. Lors de l'invas. des alliés, elle s'opposa de tout son pouvoir au départ de l'impératrice pour Blois, et ne quitta Paris que la veille du jour où les alliés y entrèrent. L'empereur Alexandre lui rendit plus. visites à la Malmaison, et ce fut à l'influence de ce prince qu'elle dut l'érection par Louis XVIII de son apanage en duché de St-Leu. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, lui fit un crime d'être restée à Paris et d'avoir accepté des bienfaits de la restauration. Après le désastre de Waterloo, elle n'hésita pas à s'identifier au sort de l'empereur. « Il m'a, disait-elle, toujours traitée comme son enfant. je serai toujours pour lui une fille dévouée et reconnaissante. » Obligée de quitter Paris, elle gagna la Suisse, où elle eut beaucoup de peine à trouver un asile. Elle obtint enfin la permission de se fixer sur les bords du lac de Constance. Ce fut pendant l'hiver de 1816 qu'elle y rédigea ses *Mémoires*. En 1817 elle acquit dans le canton de Thurgovie le château d'Arenenberg, qu'elle s'occupa d'embellir. La même année elle passa l'hiver à Augsbourg, où elle acheta égalem. une maison. Elle avait trouvé le repos et consacrait ses loisirs à l'éducation de son second fils. En 1825 elle obtint d'aller à Rome, où elle habita la *villa* appartenant à sa belle-sœur, la princesse Borghèse; mais elle continua de venir passer l'été à Arenenberg, où elle vivait encore plus à son gré. La révolution de 1830 lui fit concevoir l'espérance qu'elle pourrait revenir en France avec ses deux fils, dont pour rien au monde elle n'aurait voulu se séparer; mais cette illusion, elle ne la conserva pas long-temps. Des mouvem. insurrectionnels se préparaient en Italie; il était bien difficile que ses fils n'y prissent aucune part, et peut-être ne fit-elle pas tout ce qu'elle put pour les en détourner. L'entrée des troupes autrichiennes dans les états de l'Église dissipa les insurgés. Ses deux fils, signalés comme les chefs ou les princip. instigateurs de ces mouvem., reçurent l'ordre de quitter l'Italie. Hortense conçut le projet de les conduire en Angleterre en passant par la France. Sur ces entrefaites l'aîné de ses fils, Napoléon, mourut de la rougeole à Pezaro; mais il lui fallut oublier cette amère douleur, pour songer au fils qui lui restait. Arrivée à Paris, elle descendit à l'hôtel de Hollande, et s'empressa d'écrire au roi, qui chargea Casimir Périer, présid. du conseil, d'aller la voir. « Je sais bien, lui dit-elle, que j'ai transgressé une loi; vous avez le droit de me faire arrêter; ce serait juste. — Juste, non, répondit le ministre, mais légal. » La maladie de son fils l'obligea de prolonger son séjour à Paris, d'où elle partit le 6 mai pour Londres. Elle quitta l'Angleterre au mois d'août, et traversa la France; mais elle évita de passer par Paris. En 1834 elle fit publier un extrait de ses *Mémoires*, que l'on peut regarder comme un factum en faveur de la dynastie de Napoléon. Cepend. elle combattit les projets de son fils, qui, cédant aux instigations de quelq. militaires, alla se faire proclamer à Strasbourg le 30 octobre 1836. Aussitôt qu'elle sut qu'il était arrêté avec ses adhérents, quoique souffrante, elle quitta sur-le-champ Arenenberg pour aller demander sa grâce; mais elle n'alla point jusqu'à Paris : ses vœux furent aussitôt exaucés que formés. Elle voulait le suivre en Amérique; mais elle n'avait pas assez de forces pour entreprendre un si long voyage. Elle mourut le 5 oct. 1837, et fut inhumée, comme elle l'avait demandé, près de sa mère, à Ruel.

SAINT-LO (Alexis de), né en Normandie, d'une famille protestante, embrassa le catholicisme, et peu de temps après entra dans l'ordre des capucins; il alla prêcher l'Évangile en Afrique et en Amérique, et mourut à Rouen en 1638, après avoir donné le récit de ses travaux apostoliq. dans un ouvr. intitulé : *Relation du voyage au Cap-Vert*, 1637, in-12. C'est la prem. citation écrite en franç. où l'on trouve des détails sur les nègres qui habitent entre le Sénégal et la Gambie.

SAINT-LUC (François d'ESPINAY de), l'un des plus braves capitaines du 16e S., était issu d'une ancienne famille de Normandie. Il obtint la faveur de Henri III, qui le nomma gouverneur du Brouage et de la Saintonge. Ayant eu l'indiscrétion de révéler à sa femme une intrigue amoureuse du monarque, et craignant son ressentiment, il s'enfuit à Brouage où il charma ses loisirs par la culture des lettres. Plus tard il suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas, et revint ensuite à Brouage, qu'il défendit contre les protestants. Fait prisonnier à la bataille de Coutras, il resta fidèle au parti de Henri IV, et servit ce prince avec zèle. Il fut chargé de négocier avec le duc de Brissac, son beau-frère, pour la reddition de Paris, et entra dans cette ville avec les premiers détachem. de l'armée royale. Henri IV récompensa ses services par plusieurs commandem. importants, par le collier du Saint-Esprit et par la charge de grand-maître de l'artillerie. Saint-Luc fut tué au siége d'Amiens en 1597. — Saint-Luc (Timoléon d'Espinay de), fils du précéd., né vers 1580, accompagna Sully dans son ambassade en Angleterre, et se signala depuis dans la guerre contre les Rochellois révoltés. Nommé vice-amiral, il obtint plus tard, en échange du gouvernement du Brouage, qu'il avait hérité de son père, le titre de lieutenant-général de la Guienne, reçut le bâton de maréchal en 1628, et mourut à Bordeaux en 1644.

SAINT-MARC (Charles-Hugues LEFEBVRE de), littérat., né à Paris en 1698, entra d'abord au service comme sous-lieuten., et prit ensuite le petit collet; mais déçu dans ses espérances, il se vit forcé, pour vivre, de se charger de quelques éducations particulières. Se livrant en même temps à la littérature, il fit représenter *le Pouvoir de l'amour*, drame lyriq. qui eut quelque succès. Entraîné vers des études plus sérieuses, il donna des édit. avec des notes, et composa quelques écrits qui décèlent des connaissances étendues et variées; il mourut en 1769. Les éditions qu'il a publ. sont : *Mém. de Feuquières*, 1736. — *La Médecine des pauvres*, par Hecquet, 1745. — *Histoire d'Angleterre*, de Rapin-Thoyras, 1745-1749, 16 vol. in-4. — *OEuvres de Boileau*, 1747, 5 vol. in-8. — *OEuvres de Pavillon*, 1750; de *Chaulieu*, 1751. — *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, 1755. — *Poésies de Malherbe*, 1757, in-8. — *Poésies de Lalanne, de Montplaisir de Saint-Pavin et de Charleval*, 1759, 4 part. en 2 vol. in-12. Son ouvr. le plus important est l'*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie, depuis la chute de l'empire d'Occident*, Paris, 1761-70, 6 vol. in-8. Il a rédigé les tom. XVII, XVIII, et partie du XIXe du *Pour et le Contre*. On trouve une *Notice* sur Saint-Marc dans le *Nécrologe*, année 1770.

SAINT-MARC (Jean-Paul-André des RASINS, marquis de), poète lyriq., né dans la Guienne en 1728, entra de bonne heure dans les gardes françaises, et quitta le service par suite d'un accident. Encouragé par le poète Dorat, il s'essaya dans le genre lyrique, et fit représenter sur le théâtre de l'Opéra plus. pièces, telles que *la Fête de Flore*, *Adèle de Ponthieu*, *le Langage des fleurs*, etc., qui obtinrent quelq. succès. Ce fut lui qui composa les vers récités sur le Théâtre-Français en 1778, lorsque le buste de Voltaire y fut couronné. Il mourut à Bordeaux en 1818. Ses *OEuvres* ont eu plus. éditions : la plus complète est celle de Paris, 1789, 3 vol. in-8, avec portr. et vignettes.

SAINT-MARD. — V. Remond.

SAINT-MARTIN (Michel de), personnage plus connu par ses ridicules que par ses écrits, né à Saint-Lô en 1614, était le fils d'un marchand qui s'étant enrichi, avait acheté des lettres de noblesse, et se faisait appeler sieur de *La Mare du Désert*, *marquis de Miskon* (terre située, selon lui, dans le Canada). Héritier de la fortune et de la vanité de son père, il embrassa l'état ecclésiastiq., visita l'Italie, et reçut à Rome le double titre de doct. en théologie et de protonot. apostolique. A son retour il s'établit à Caen, et fut élu recteur de l'université de cette ville. Sa vanité, plus que sa bienfaisance, le portèrent à fonder plus. établissem. de charité dans sa ville natale, et à orner de statues et de bas-reliefs les églises ainsi que les principales places de Caen. Il ambitionna aussi le titre de protect. des lettres et fit les fonds de plusieurs prix; mais ces démarches pour obtenir la considération publique ajoutaient encore à ses ridicules; il était constamment le jouet des plaisants et des mystificateurs, et mourut en 1687. Il a laissé des *opusc.* peu dignes d'être connus, qui sont cités, au nombre de 21, dans le *Dictionnaire de Moréri*, édit. de 1759. On trouvera des détails sur ce personnage dans le *Menagiana*, le *Fureteriana*, les *Mélanges de Vigneul de Marville* (v. Argonne), et l'*Histoire de la Bastille*, par Renneville. Les curieux doivent lire surtout *la Mandarinade, ou Histoire du mandarinat de l'abbé de Saint-Martin*, par C.-G. Porée (La Haye, 1738, 3 vol. in-12, avec son portr. en carricature). C'est une mystification dont il avait été l'objet, dans le genre de la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*.

SAINT-MARTIN (Jean-Didier de), missionnaire, né à Paris en 1743, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et devint direct. du séminaire de St.-Louis. Reçu docteur en théologie en 1772, il partit la même année pour la Chine, entraîné par son goût pour les missions étrangères. Arrivé à Macao, ses supérieurs lui assignèrent la province de Sse-Tchouan. Il y apprit assez bien l'idiome du pays pour prêcher en chinois, et publier dans la même langue une traduction du livre de l'*Imitation*. En 1784, il fut nommé coadjuteur du vicaire apostolique de la province, et sacré évêque de Ca-

radre *in partibus*. Il partagea l'année suiv. la persécut. qu'éprouvèrent un certain nombre de missionnaires, se retira quelque temps à Manille, puis revint en 1789 dans la province de Sse-Tchouan, dont il fut nommé, trois ans après, vicaire apostolique. Il termina sa carrière dans ce poste difficile en 1801. Il a composé ou traduit en chinois plus de 50 ouvr. de piété, entre autres le *Catéchisme de Montpellier*. Dix-huit de ses *lettres* sont insérées dans les trois premiers vol. des *Nouvelles lettres édifiantes*, et M. l'abbé Labouderie en a publié 23 autres, avec une *Notice biogr.* et des *notes*, Paris, 1722, in-8. On y a joint un *Essai sur la législat. chinoise*, par M. Dellac, avocat.

SAINT-MARTIN (Louis-Claude de), dit le *Philosophe inconnu*, né à Amboise en 1743, d'une famille honorable, puisa de bonne heure dans la lecture du livre intit. l'*Art de se connaître soi-même*, par J. Abbadie, les principes de philosophie, de morale et de religion qu'il professa toute sa vie. Destiné par ses parents à la magistrature, il étudia le droit; mais préférant la profession des armes, qui lui laissait plus de loisirs pour s'occuper de méditations, il entra lieut. dans le régim. de Foix, à l'âge de 22 ans; mais il ne tarda pas de donner sa démission. C'est alors qu'il se fit initier à la secte dite des *martinistes*, du nom de Martinez Pasqualis, qui en était le chef. Il n'en adopta point entièrement les idées, mais ce fut par-là qu'il entra dans la voie du *spiritualisme*. Plus tard il exposa cette doctrine dans ses ouvr., et notamment dans son tableau naturel des rapports entre Dieu, l'homme, etc. Dans les associations de div. nuances qui se succédèrent à l'école de Martinez, il suivait les réunions où l'on s'occupait d'exercices qui annonçaient, suivant son expression, des *vertus actives*. Il regardait comme étant d'un ordre *sensible inférieur* celles où l'on s'occupait du *magnétisme somnambulique*, mais il y croyait. Il eut l'occasion de se lier avec l'astronome Lalande; mais la différence des opinions rompit bientôt cette liaison. Il eut aussi des rapports avec J.-J. Rousseau, dont il regardait la misanthropie comme un excès de sensibilité. Pour lui, il aimait les hommes comme meilleurs au fond qu'ils ne paraissaient être. La musique instrumentale, des promenades champêtres, des conversations amicales, étaient les délassem. de son esprit, et des actes de bienfaisance, ceux de son âme. Il voyagea, comme Pythagore, pour étudier l'homme et la nature, et pour confronter le témoignage des autres avec le sien. Il n'émigra point à l'époque de la révolution, dans laquelle il reconnaissait les *desseins terribles de la Providence*, comme il crut voir plus tard un *grand instrument temporel* dans Bonaparte. Expulsé de Paris comme noble, en 1794, il revint en Touraine, où il passa les temps les plus difficiles sans être inquiété pour ses opinions, et fut désigné par le district d'Amboise élève aux écoles normales. De retour à Paris, il y publia successivem. une partie des écrits que nous indiquerons ci-après, faisant de temps à autre de petites excursions en province pour visiter quelques amis. Il mourut en 1804 au village d'Aunay (près de Paris), où il était allé voir le sénateur Lenoir de La Roche, avec lequel il était lié depuis long-temps. Saint-Martin a beauc. écrit, et ses livres ont été commentés et traduits principalement dans les langues du nord. Son but dans tous ses ouvrages est non-seulem. d'expliquer la nature par l'homme, mais de ramener toutes nos connaissances au principe dont l'esprit humain peut être le centre. Il s'efforce de démontrer que le *spiritualisme* n'est pas simplem. la *science des esprits*, mais celle de Dieu. Voici la liste de ses ouvr.: *Des erreurs et de la vérité*, etc., Édimbourg (Lyon), 1775, in-8: c'est le premier et le meilleur de tous ses écrits; la métaphysiq. n'en est pas très claire, et ce fut peut-être par cela même que ce livre lui fit beaucoup de partisans; une *suite* publ. en 1784, in-8, a été signalée par Saint-Martin comme frauduleuse. — *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, 1782, in-8, trad. en allem. ainsi que le précéd. — *L'homme de désir*, 1790, in-8; nouv. édit., revue et corrigée, 1802, in-12. — *Eccè homo*, 1796, in-12. — *Le nouvel homme*, 1796, in-8. — *De l'esprit des choses, ou Coup-d'œil philosophique sur la nature des êtres*, etc., 1800, 2 vol. in-8. — *Lettre à un ami, ou Considérations politiques, philosophiq. et religieuses, sur la révolution française*, 1795, in-8. — *Éclair sur l'association humaine*, 1797, in-8. — *Réflexions d'un observateur sur la question proposée par l'Institut: Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple?* 1798, in-8. — *Discours en réponse au citoyen Garat, professeur d'entendement humain aux écoles normales, sur l'existence d'un sens moral*, etc., dans la *Collection des débats des écoles normales*, tome III. — *Essai sur cette question proposée par l'Institut: Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées?* 1799, in-8. — *Le Crocodile, ou la Guerre du bien et du mal*, etc., poème épico-magique en CII chants, etc., en prose mêlée de vers, 1799, in-8. — *Le ministère de l'homme-esprit*, 1802, 3 part. in-8; trad. de J. Bœhm, formant à peu près le tiers des *OEuvres* de cet illuminé. Ses *OEuvres posthumes*, 1807, 2 vol. in-8. M. Gence a publié en 1824 une *Notice biographique* sur Saint-Martin, in-8 de 28 pag.

SAINT-MARTIN (Louis-Pierre de), né à Paris en 1753, embrassa l'état ecclésiastique, et prêcha en 1786 le panégyrique de St Louis devant l'Académie française. Depuis, ayant embrassé les principes de la révolution, il abandonna son état pour épouser une femme divorcée, et peu de temps après profita lui-même de la loi du divorce. Juge au tribunal de cassation, il fit partie de la commission chargée de recueillir les monuments des arts en Italie. Occupant en 1814 la place de conseiller à la cour d'appel de Liége, il fut continué dans ses fonctions par le roi des Pays-Bas, et mourut en 1819. Le clergé liégeois lui refusa la sépulture; mais les francs-maçons lui rendirent les derniers devoirs avec une pompe extraordinaire. Voyez: *Honneurs funèbres*

*rendus à la mém. du vénér. Frère de Saint-Martin*, Liége, 1819, in-8. On a de lui : *Réflexions en réponse à celles de l'abbé d'Espugnac, touchant Suger et les établissements de St-Louis*, avec des notes, 1786, in-8.

SAINT-MARTIN (Jean-Antoine de), orientaliste, né à Paris en 1791, cultiva principalem. l'arménien, le géorgien et les autres idiomes asiatiques peu connus en Europe. A la formation de la *Société des antiquaires* (1814), il en devint membre, puis secrétaire; mais peu après il donna sa démission. Depuis (1820), il fut reçu à l'acad. des inscriptions. Nommé bibliothécaire de l'Arsenal, il fut en même temps inspecteur de la typographie orientale à l'imprimerie royale. Pendant les *cent-jours*, il refusa son vote à l'acte additionnel. Plus tard, lorsque Daunou, Andrieux et Thurot allaient être privés de leurs chaires au collége de France, il se rendit secrètem. auprès du ministre de l'instruct. publique, et fit tellem. valoir leurs droits qu'ils conservèrent leurs emplois et leurs traitements, à l'exception de Thurot, qui fut seul l'objet d'une suspension momentanée. En 1830, privé de sa place de bibliothécaire à l'Arsenal et de la pension qu'il avait justement obtenue, Saint-Martin fut repoussé de la chaire d'hist. du collége de France. Il mourut en 1832, du choléra. Le gouvernem. donna une pension à sa veuve. Saint-Martin a publié beaucoup de *Mémoires* dans le recueil de l'Institut. Depuis plusieurs années il avait choisi la *Chronologie* pour objet spécial de ses études. Parmi ses *articles* dans la *Biographie universelle*, nous citerons ceux de *Khosrou*, d'*Iezdegerd* et d'*Hormisdas*. Il a fait des rectifications et des additions importantes à l'*Histoire du Bas-Empire*. En 1822, il fit paraître une *Notice sur le zodiaque de Danderah*, où il réfute avec talent les folles conjectures de Dupuis. Ses autres ouvrages sont : *Mémoire historique et géographiq. sur l'Arménie*, 1818-20, 2 vol. in-8.— *Mémoire sur l'hist. et la géographie de la Mésène et de la Charamène*, avec quelq. observat. sur les médailles des rois de ce pays situé près de l'embouchure de l'Euphrate, 1818, in-8. Saint-Martin avait été l'un des fondateurs de *l'Universel*, journal qui a cessé de paraître en 1830, et dirigeait le *Journal asiatique*, qu'il a enrichi d'un gr. nombre d'articles. Sa mort laisse presque abandonnée une partie neuve et importante de la philosophie orientale, d'où il avait su tirer de précieux résultats.

SAINT-MAURIS (Jean de), jurisconsulte, né à Dole vers la fin du 14e S., professa le droit à l'université de cette ville avec beaucoup d'éclat. Beau-frère de Granvelle, chancelier de Charles-Quint, il fut appelé au conseil-d'état de Bruxelles, et nommé ambassadeur en France. Retiré à Dole, il y mourut en 1555. On a de lui : *Utilissima simul ac doctissima repetitio legis unicæ*, Lyon, 1538, in-4. — *Tractatus de restitutione in integrum*, Paris, 1548, in-4. Dunod a fait son *Éloge* dans la préface du *Tr. des prescriptions*. La bibliothèq. de Besançon possède les *Mém. de l'ambassade de Saint-Mauris*. — Saint-Mauris (Jean-Baptiste de), colonel au service de l'empire, arrière-petit-fils du précédent, contribua beauc. au succès de la bataille de Prague, en 1620. Labbey de Billy a donné la généalogie de cette famille dans l'*Hist. de l'université du comté de Bourgogne*.

SAINT-MAURIS (Prudent de), jurisconsulte, né aussi à Dole, mais d'une autre famille, s'acquit une grande réputation au barreau par ses lumières et son éloquence, fut député plus. fois en Flandre et en Allemagne pour les intérêts de sa province, et mourut dans sa ville natale en 1584. On a de lui : *la Pratique et le style judiciaire observés au comté de Bourgogne*, réimprimé plusieurs fois, Boyvin en a donné une édition revue et corrigée, Dole, 1627, in-4.

SAINT-MÉARD (Franç. JOURGNIAC de), chev. de St-Louis, né en 1745 à Bordeaux, était avant la révolution capitaine dans le régiment du Roi, alors en garnison à Nancy. Lorsqu'en 1790 les troupes stationnées dans cette ville se mirent en insurrection contre leurs officiers, Saint-Méard, qui jouissait de la confiance des soldats, fut proclamé leur commandant général, et parvint non sans peine à retarder pendant trois jours les scènes sanglantes que devait amener l'absence de toute subordinat. Le régiment du Roi ayant été licencié, Saint-Méard revint à Paris, et prit une part active à la rédaction de diverses feuilles royalistes, notamm. du *Journal de la cour et de la ville*. Arrêté après le 10 août 1792, il était à l'Abbaye lors des massacres de septembre, auxquels il échappa comme par miracle. Dans une brochure intitulée : *Mon agonie de trente-six heures*, et qui fait partie des *Mém. relatifs à la révolution*, il a consigné d'intéressants détails sur cette sanglante catastrophe. Il dut en gr. partie à ses saillies gascones son salut aux jours de la terreur. Depuis il continua de fréquenter les salons littéraires, s'associant aux publications des écriv. avec qui il avait entretenu des liaisons. Les habitués de la boutique du libraire Desenne lui avaient donné le titre de *président et général en chef de la société univ. des Gobemouches*, et il se plut à le conserver. Il mourut en 1827.

SAINT-MICHEL (Alexis de), né à Lorient en 1795, débuta dans la carrière des lettres par une pièce de vers couronnée à l'acad. d'Orléans, et fit paraître, en 1816, un petit poème intit. : *la Guerre de Rhura;* en 1820, il donna un autre petit poème intitulé : *Fingal*, dont quelq. fragm. ont été insérés dans l'*Almanach des muses*, et cités avec éloge. On lui doit encore : *la Vierge de Groa*, poème, 1822, et plusieurs autres pièces de poésie. Son principal ouvr. est une traduct. complète en vers des *Poésies d'Ossian ;* elle est inédite. Saint-Michel est mort à la fleur de l'âge vers 1827.

SAINT-MORYS (Étienne BOURGEVIN-VIALART, comte de), officier-général, né à Paris en 1772, fils d'un conseiller au parlement, suivit son père dans l'émigrat., prit du service dans l'armée des princes, et voyagea ensuite dans le nord de l'Europe, où il s'occupa des sciences naturelles. Rentré en France en 1803, il fut compromis dans

la conjuration de George Cadoudal, emprisonné à la Force, et bientôt après rendu à la liberté. En 1814 il obtint du service dans la maison militaire du roi, et suivit ce prince à Gand en 1815. A son retour, il eut avec le colonel Barbier Dufay une altercation assez vive pour des affaires d'intérêt, et il succomba dans le duel qui en fut la suite, au mois de juillet 1817. Sa veuve a publié un *Mém. et consultation* sur cette affaire qui a fait beauc. de bruit, sans toutefois donner lieu à des poursuites judiciaires. On a de lui : *Voyage pittoresque de Scandinavie*, Londres, 1802, in-4. — *Tableau littér. de la France au 18e S.*, 1809, in-8. — *Description d'un monument romain trouvé à Paris*, et quelques autres morceaux dans le tome II des mémoires de l'acad. celtique. — *Réflexions d'un sujet de Louis XVIII*, etc., 1814, in-8. — *Proposition d'une seule mesure pour dégrever la dette de l'état*, etc., 1816, in-8. — *Mém. sur les moyens de rendre utiles les friches et côtes incultes en les plantant*, 1810, in-8.

SAINT-NON (Jean-Claude RICHARD, abbé de), amateur zélé des beaux-arts, né à Paris en 1727, fils d'un receveur-général des finances, embrassa l'état ecclésiastique, et acquit une charge de conseiller-clerc. Exilé à Poitiers lors des discussions sur la bulle *Unigenitus*, il charma les ennuis de sa retraite par la culture des arts. Il revint à Paris, passionné pour le dessin, et profita d'une circonstance favorable pour donner sa démission de la place de conseiller. Devenu libre, il voyagea en Angleterre, puis en Italie, séjourna quelque temps à Rome, et visita le royaume de Naples en compagnie de Robert et de Fragonard. Après une absence de trois années, il revint en France, mit en ordre les dessins qu'il avait recueillis, et s'occupa de les graver lui-même par un procédé dont il devait la connaissance à Lafosse. Il publia d'abord la suite des *Vues* de Rome, en 60 pl.; et le succès qu'elle obtint l'encouragea dans le projet de publier le voyage pittoresque de l'Italie. De nouveaux peintres partirent sous la direction de Denon pour compléter la galerie des vues et des monuments de cette belle contrée. Saint-Non se chargea de diriger les artistes de Paris qui devaient coopérer à ce grand ouvr., et il y mit une telle activité que le *Voyage de Naples et de Sicile* fut achevé de 1777 à 1786, 5 vol. gr. in-fol. Il avait sacrifié à cette entreprise sa fortune et celle de son frère. Il mourut en 1791. On trouve dans le *Manuel des curieux*, par Huber et Rost, le *Catalogue des eaux fortes* gravées par Saint-Non, et de ses *estampes* au lavis en noir et en brun. Brizard a donné une *Notice sur Saint-Non*, Paris, 1792, in-8 de 36 p., assez rare.

SAINT-OLON. — V. Pidou.

SAINTONGE ou SAINCTONGE (Louise-Geneviève GILLOT, femme), était fille de Mme de Gomez. Elle naquit en 1650, et mourut à Paris en 1718. On lui doit deux opéras, *Didon*, 1693, et *Circé*, 1694; *poésies* (pastorales, élégies, comédies, etc.), 2e édit., Dijon, 1714, 2 vol. in-12. — *La Diane de Montemayor, mise en nouveau langage*, réimpr. en 1699 et 1733. — *Histoire secrète de don Antoine, roi de Portugal, tirée des Mém. de Figueredo*, Paris, 1696, in-12, réimpr. la même année en Hollande.

SAINT-PARD (Pierre-Nicolas van BLOTAQUE, plus connu sous le nom de), jésuite, né en 1734 à Givet-St-Hilaire (diocèse de Liége), entra à 10 ans au collége de l'ordre à Dinan, vint faire son noviciat à Paris, et, après avoir professé successivem. dans div. colléges, se trouvait à Vannes lorsque fut rendu exécutoire l'arrêt du parlement de Bretagne contre la compagnie de Jésus. La même mesure s'effectuait à Paris au moment où il vint y chercher asile; et c'est alors que, changeant de nom d'après les conseils de l'archevêque, M. de Beaumont, il fut par sa protection employé dans la paroisse de St-Germain-en-Laye. De 1775 à 1790 directeur des religieuses de la Visitation de la rue St-Antoine, il ne quitta point la France pendant la révolution, et reprit l'exercice public du ministère assez tôt pour encourir quelq. emprisonnements. Après le concordat de 1801, il fut nommé chanoine honoraire par M. de Belloy. Fixé depuis sur la paroisse St-Jacques, il se livra avec zèle à la prédication et à la direction, et mourut plus que nonagénaire en 1824. On trouve une *Notice sur l'abbé de Saint-Pard*, t. XLII, p. 198, de l'*Ami de la religion et du roi;* elle a été reproduite en tête de l'édit. de 1825 du *Livre des élus, ou Jésus crucifié*, par le P. de Saint-Jure, revu et corrigé par M. l'abbé *** (Saint-Pard), in-12. Nous ne citerons de ses div. publicat. que *l'Ame chrétienne*, etc., 1774, in-12, et l'*Exercice sur l'amour pénitent*, etc, 1819, in-16. Il a laissé quelq. MSs.

SAINT-PAUL. — V. Barletti et Charles.

SAINT-PAVIN (Denis SANGUIN de), poète, né à Paris, était fils d'un présid. au parlem., et parent du chancelier Séguier. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de l'abbaye de Livri, dont il fit bientôt une retraite voluptueuse, où il se livrait sans retenue à un libertinage de mœurs et d'esprit inexcusable, surtout dans sa profession. Boileau l'attaqua dans ses vers. Saint-Pavin changea de conduite vers la fin de sa vie, et mourut en 1670. On a de lui des poésies (sonnets, épigrammes, épîtres et rondeaux), impr. dans le recueil intitulé : *Poésies choisies de MM. Corneille, Boisrobert*, etc., Paris, 1655, et dans le *Recueil des plus belles pièces des poètes français*, etc., Paris, 1692, 5 vol. in-12. Lefebvre de Saint-Marc en a donné une édit. en 1759, in-12, qui renferme aussi les *poésies* de Charleval.

SAINT-PERAVI (Jean-Nicolas-Marcellin GUERINEAU de), né à Janville (Orléanais) en 1732, publia d'abord des *opusc.* politiques et des compilations sur l'agricult., puis des *poésies fugitives*, dont les plus remarquables ont été réunies aux *Morceaux choisis de La Condamine et de Pezai*, Paris, 1810, in-18. Pensionné du prince-évêq. de Liége, il se fixa dans cette ville, et y mourut en 1789. Il avait travaillé au *Journal d'agriculture et du commerce*, par Quesnay, Dupont, Mira-

beau, etc. On cite encore de lui un petit roman satirique et allégoriq. intit. : *l'Optique, ou le Chinois à Memphis*, 1763, in-12; et le *discours* d'ouverture prononcé à la société d'émulat. de Liége, dont il avait été nommé membre-orateur, Liége, 1779, in-8.

SAINT-PHILIPPE. — V. BACCALAR Y SANNA.

SAINT-PIERRE (EUSTACHE de), bourgeois de Calais, que le chroniqueur Froissard a offert à l'admirat. des siècles comme s'étant dévoué pour sa patrie, ne fut au contraire qu'un homme pusillanime. Il s'opposa de toute son influence à une dern. défense de la ville, et se présenta en effet devant Édouard III, la corde au cou, accompagné de plus. autres bourgeois de Calais; mais on ne peut se refuser de croire à ses intelligences secrètes avec le roi d'Angleterre, lorsqu'on voit ce prince le combler presque aussitôt d'honneurs, et le déléguer comme surveillant de ses intérêts auprès des Calaisiens fidèles à la France. « Eustache mourut en 1371. Des lettres du 29 juillet même année nous apprennent que les biens qu'il avait à Calais furent confisqués sur ses héritiers attachés à leur maître légitime. Édouard rendit à leur nom tout l'éclat que ces mêmes dons, acceptés par Eustache, avaient pu lui enlever. » Ainsi s'explique Brequigny, dont les laborieuses recherches ont éclairci ce point historique, dans les *Mémoires* de l'acad. des inscript., t. XXXVII. Hume et Voltaire avaient déjà élevé des doutes sur le dévouement d'Eustache; le président Hénault avait gardé le silence sur le dévouem. des bourgeois de Calais. M. Walkenaer a réparé cette lacune dans l'édit. de l'*Abrégé chronologique*, etc. Toutefois le buste d'Eustache de Saint-Pierre, par Cortot, a été donné à la ville de Calais en 1819.

SAINT-PIERRE (CHARLES-IRÉNÉE CASTEL, abbé de), publiciste, né à St-Pierre-Église (Basse-Normandie) en 1658, était cousin-germain du maréchal de Villars. Prem. aumônier de la duchesse d'Orléans, qui lui fit donner l'abbaye de Tiron, il vécut en sage parmi les grands, et chercha par sa complaisance à s'en faire aimer pour les rendre favorables aux projets qu'il méditait dans l'intérêt de l'humanité. C'est au congrès d'Utrecht, où il avait accompagné l'abbé de Polignac, qu'effrayé de la difficulté des travaux diplomatiq., il conçut son projet d'une *paix perpétuelle*. Le card. Dubois disait : c'est le *rêve d'un homme de bien;* et ce mot, heureux et vrai, est resté à la plupart des spéculations morales de l'abbé de Saint-Pierre. Admis à l'Acad. franç. en 1695, il en fut exclu le 5 mai 1718 pour avoir jugé sévèrement Louis XIV, à qui il refusait le surnom de *Grand;* son exclusion, provoquée par le card. de Polignac, fut prononcée par 23 académiciens; il n'y eut qu'une seule boule pour l'absolution, et ce fut celle de Fontenelle. Le fauteuil resta vacant jusqu'à la mort de Saint-Pierre, et Maupertuis, son successeur à l'Académie, n'eut pas la permission d'y faire son éloge. Ce fut seulem. 32 ans après sa mort que le tribut dû par ce corps à l'un de ses membres fut acquitté par d'Alembert. L'abbé de Saint-Pierre avait vainement demandé à se justifier; il ne témoigna aucun ressentim. contre ses confrères qui l'avaient abandonné, et continua le reste de sa vie à écrire librement, à faire du bien et à croire à la perfectibilité humaine. La langue française lui doit les mots *bienfaisance* et *gloriole*, et, de ses nombreux projets, il eut le bonheur d'en voir adopter un dans quelques provinces, celui qui remplaçait la taille arbitraire par la *taille tarifée*. Ses principaux ouvrages sont : *Projet de paix perpétuelle*, Utrecht, 1713, 3 vol. in-12. — *Mémoire pour perfectionner la police contre les duels*, 1715, in-4. — *Discours sur la polysynodie*, 1718, in-4, et 1719, in-12. — *Mém. pour les pauvres mendiants*, 1724, in-8. — *Projet pour perfectionner l'éducat.*, 1728, in-12. — *Projet pour perfectionner l'orthographe des langues de l'Europe*, 1730, in-8, rare. — *Discours sur la différence du grand homme et de l'homme illustre*, dans les *Mém. de Trévoux*, janvier 1736. — *Annales politiques*, 1757, 2 vol. in-8. Le recueil de ses princip. opuscules a été publié sous le titre d'*Ouvrages de politique et de morale*, 1738-41, 18 vol. in-12. J.-J. Rousseau a donné l'analyse du *Projet de paix perpétuelle* et du discours sur la *Polysynodie*.

SAINT-PIERRE (JACQUES-HENRI BERNARDIN de). — V. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

SAINT-PREST ou SAINT-PRÊT (JEAN-YVES de), conseiller au gr.-conseil, né dans le 17e S., fut directeur des archives aux affaires étrangères et de l'académie politique créée dans ce ministère en 1710, en faveur des jeunes gens qui se destinaient à la carrière diplomatique. Il mourut en 1720. Un travail important qu'il avait composé pour cette académie, et qui fut dérobé par un des élèves, a paru sous ce titre : *Histoire des traités faits entre les diverses puissances de l'Europe, dep. le règne de Henri IV jusqu'à la paix de Nimègue en* 1676, Amsterd., 1726, 2 vol. petit in-fol.

SAINT-PRIEST (FRANÇ.-EMMANUEL GUIGNARD, comte de), né à Grenoble en 1735, fut admis fort jeune dans la maison du roi, fit la campagne de 1760 et la suivante en Allemagne sous les maréch. de Broglie et de Soubise, servit en Espagne avec le prince de Beauvau, fut ensuite ministre plénipotentiaire à Lisbonne. En 1768, nommé à l'ambassade de Constantinople, il s'y distingua par ses talents comme diplomate, et profita de son ascendant sur le cabinet russe pour hâter la conclusion de la paix entre cette puissance et la Turquie. Pendant un séjour de 15 années dans l'Orient, il conçut et rédigea le projet d'une expédition en Égypte qui, dit-on, a été fort utile au direct. et à Bonaparte. Remplacé à Constantinople par Choiseul-Gouffier, il fut chargé quelq. temps de l'ambassade de Hollande, et prit enfin place au conseil du roi. La révolution commençait. Après la prise de la Bastille, Louis XVI lui confia le départem. de l'intérieur. Cité d'abord comme un des ministres patriotes, l'opinion publique, si variable à cette époque, se prononça bientôt contre lui. Sur une

24.

lettre de Lafayette, qui lui annonçait le projet des grenadiers de la garde nationale parisienne de se rendre à Versailles, il crut devoir y appeler le régiment de Flandre. Dans les fameuses journées des 5 et 6 octobre, il donna le conseil au roi de repousser la force par la force, et d'envoyer, à tout événement, la famille royale à Rambouillet. Son avis ne prévalut point, et quoique dès-lors il fût sans influence au ministère, il ne laissa pas d'être chaque jour en butte aux accusations de l'assemblée et des citoyens. Il brava l'orage jusqu'à la fin de 1790, qu'il donna sa démission. Depuis on le vit tour à tour en Prusse, en Suède, en Russie, en Autriche, défendre la cause des Bourbons. Chargé de la correspondance politique de Louis XVIII, il accompagna ce prince à Vérone, à Blakenbourg, à Mittau, et rédigea le contrat de mariage de la fille de Louis XVI avec le duc d'Angoulême. Lorsqu'il ne lui fut plus permis d'espérer le succès de ses démarches, il sollicita sa rentrée en France; mais la pension qu'il recevait de la Russie, et les emplois militaires qu'y occupaient ses trois fils, apportèrent un obstacle insurmontable à son retour dans sa patrie, où il ne reparut qu'en 1814; l'ann. suiv. une ordonnance roy. le créa pair de France. Il mourut octogénaire dans une terre aux environs de Lyon, en 1821, laissant des *Mémoires*. On a de lui un *Examen des assemblées provinciales*, Paris, 1787, in-8. Son *éloge*, prononcé à la chambre des pairs par de Sèze, est inséré au *Moniteur* du 14 juin 1821. — SAINT-PRIEST (Guillaume-Emmanuel, comte de), fils aîné du précéd., né à Constantinople en 1776, apprit le turc, le grec et l'allemand dans ses prem. années, et reçut ensuite à Paris une éducat. brillante. Émigré avec son père, il servit dans l'armée de Condé, prit ensuite du service en Russie, où il parvint aux prem. grades, assista à la bataille d'Austerlitz, mais le corps qu'il commandait n'y prit aucune part. Dans la guerre de 1806 il eut une jambe cassée; il combattit les Turks en 1810, et servit dans les dern. campagnes contre Napoléon, emporta de vive force la ville de Reims, et mourut des suites de ses blessures, à Laon en mars 1814.

SAINT-RAMBERT (GABRIEL de), philosophe cartésien, né à Pontarlier, fut lié avec J.-B. Rousseau, qui le cite plus. fois honorablement dans sa *Correspondance*, et mourut dans les Pays-Bas vers 1720. On a de lui : *Nouveaux essais d'explications physiques du prem. chapitre de la Genèse*, Utrecht, 1713, in-8.

SAINT-RÉAL (CÉSAR VICHARD, abbé de), historien, né à Chambéry en 1639, d'une famille distinguée dans la magistrature, fut envoyé jeune à Paris, où il étudia chez les jésuites. Distingué par son esprit, il brilla dans le monde, s'attacha à la belle Mancini, duchesse de Mazarin, l'accompagna à Londres, et contribua beauc., avec Saint-Évremont, à l'éclat de ses cercles, qui ressemblaient à des réunions académiques. Son goût pour l'étude ne tarda pas à le ramener à Paris, où il s'ensevelit dans la retraite, ne vivant qu'avec ses livres et quelq. amis des lettres. Au retour d'un voyage en Savoie, il fut chargé par son souverain, qui l'avait nommé son historiographe, de suivre des négociations importantes; il soutint aussi quelq. disputes avec le fameux Arnaud, dont les partisans l'accusèrent de socinianisme. En 1692, il retourna dans sa patrie, et mourut à Chambéry la même année. L'élégance et la pureté de son style ont beaucoup aidé à la formation de la langue française. Ses principaux ouvr. sont : *De l'usage de l'histoire*, Paris, 1671. — *Don Carlos, nouvelle historique*, 1672, in-12. — *Histoire de la conjuration des Espagnols contre la république de Venise*, 1618 et 1674. — *Discours sur la valeur*, Cologne, 1688, in-12. Ses *OEuvres* ont été impr. plus. fois; la dern. édit. est de l'abbé Pérau, Paris, 1757, 8 vol. in-12. Ses *OEuvres choisies* l'ont été par M. Ch. Malo, précédées d'une *Notice* sur la vie de l'auteur, Paris, 1819, in-8.

SAINT-REMY (PIERRE SURIREY de), né vers 1650 dans les envir. d'Alençon, embrassa de bonne heure la carrière milit., acquit des connaiss. très étendues dans l'arme de l'artillerie, qu'il avait choisie, devint officier-général, et mourut à Paris en 1716. On a de lui : *Mém. d'artillerie*, Paris, 1697, 1707, 2 vol. in-4; 1745, 3 vol. in-4, fig. Cette édit., que l'on doit à Guill. Le Blond, est la meilleure et la plus complète; l'ouvr. a vieilli, mais on peut le consulter encore utilem., surtout pour l'histoire de l'art.

SAINT-ROMUALD. — V. GUILLEBAUD.

SAINT-SAPHORIN (ARMAND-FRANÇOIS-LOUIS DE MESTRAL de), diplomate, né au pays de Vaud en 1738, vint jeune à Copenhague, et s'étant fait connaître avantageusem., fut employé par la cour de Danemarck dans différentes affaires import. Après avoir été chargé d'affaires à Dresde, il fut envoyé en Pologne, en Russie, en Espagne et en Autriche. Il mourut à Vienne en 1805. Amateur éclairé des arts, il avait formé une collection fort estimée de tableaux et de gravures.

SAINT-SILVESTRE (JUSTE-LOUIS DU FAURE, marquis de), lieut.-général, né à Paris en 1627, d'une ancienne famille du Vivarais, dont était sorti Faur de Pibrac, l'aut. des *Quatrains*, fut d'abord page des rois Louis XIII et Louis XIV. Il accompagna le duc de Beaufort dans l'expédit. de Candie en 1669, déploya autant de talent que de bravoure sous Turenne et sous Catinat, devint maréchal-de-camp, prit une grande part au succès de Staffarde, s'illustra dans la guerre d'Espagne en 1693, fut fait lieuten.-génér., et mourut à Valence en 1719, doyen des officiers-généraux. Sa correspond. avec Louis XIV, Turenne, Catinat, etc., est conservée par sa famille. — Un de ses descendants, SAINT-SILVESTRE (Charles-François DU FAURE, marquis de), lieut.-colonel du génie, né en 1752, dans le Vivarais, fut député de sa province aux états-généraux de 1789, vota avec la minorité, et mourut en 1818. Il a légué par son testam. à son héritier, fixé dans les Pays-Bas, 58 ouvr. MSs. sur l'hist. de l'Europe, ainsi que des notes prises jour par

jour sur l'assemblée constituante. — Un de ses parents, Nicolas-Hubert-Maurice Du Faure, mort en 1811, présid. du tribunal de Dinan-sur-Meuse, a publié plusieurs brochures sur la révolution du Brabant, ainsi qu'un ouvr. intit. : *la Religion et la politique rappelées à leur centre commun*, etc., Namur, 1804.

SAINT-SIMON (Louis de ROUVROY, duc de), né à Paris en 1675, d'une anc. famille qui prétendait descendre des comtes de Vermandois, fut tenu sur les fonts de baptême par Louis XIV et Marie-Thérèse d'Autriche. Il entra de très bonne heure au service, fit ses prem. armes sous le maréchal de Luxembourg, se trouva au siége de Namur, à la bataille de Fleurus et à celle de Nerwinde, succéda à son père dans le gouvernem. de Blaye et dans ses titres de duc et pair, et borna sa carrière au grade de mestre-de-camp de cavalerie. La diplomatie et l'observation des mœurs de la cour occupèrent le reste de sa vie. Appelé au conseil de régence par le duc d'Orléans, il devint l'âme du parti qui se forma dans le sein de la cour contre le parlement, qu'on accusait de vouloir abaisser la pairie, et contre les princes légitimés qui voulaient s'élever au-dessus d'elle. Les ennemis qu'il s'attira dans ces circonst. signalèrent assez justement l'extrême petitesse de sa vanité nobiliaire, qui s'alliait mal en effet à l'esprit et au savoir qu'on lui reconnaissait presque généralem. En 1721, il fut envoyé en Espagne par le duc d'Orléans, pour négocier le double mariage du jeune roi Louis XV avec une infante, et d'une fille du régent avec le prince des Asturies. Sa mission remplie, il revint en France avec le titre de grand-d'Espagne, qui est resté dans sa famille. A la mort du duc d'Orléans, Saint-Simon perdit beaucoup de son crédit; il finit par se retirer dans une de ses terres, où il composa ses *Mémoires*, et mourut à Paris en 1755. Plusieurs copies de ces *mémoires* restèrent long-temps dans les mains de son frère, évêq. de Metz, et ce n'est qu'en 1788 qu'il en parut un abrégé, 3 vol. in-8. L'année suiv., on y joignit 4 vol. de supplément. Soulavie en donna une édit. plus complète, Strasbourg, 1791, 13 vol. in-8. Une nouv. édition plus méthodique, mieux ordonnée, mais égalem. incomplète, a été publiée par M. F. Laurent, Paris, 1818, 6 vol. in-8. Enfin M. le marquis de Saint-Simon, un de ses descendants, en a donné une édit. *d'après le MS. original de la main de l'aut.*, 1829-30, 21 vol. in-8, dont un de table. — Saint-Simon (Charles-François Vermandois de Rouvroy Sandricourt de), né à Paris en 1727, fut d'abord grand-vicaire de l'évêque de Metz, frère du duc de Saint-Simon, son parent. Il visita l'Italie pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises dans ses études, et, à son retour, fut nommé év. d'Agde. C'est dans cette résidence qu'il rassembla la collection la plus complète de livres ecclésiastiques, les meill. édit. des auteurs grecs et latins, et une suite nombr. d'ouvr. d'antiquités, principalement sur les peuples du Nord. Son érudition le fit admettre, en 1785, à l'acad. des inscriptions. Persécuté pendant la révolut., il vint chercher un asile à Paris; mais il ne put échapper aux proscriptions. Détenu comme suspect pendant plus. mois, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 25 juillet 1794. Sa biblioth., restituée à sa famille, fut acquise par le médecin Barthez, qui l'a léguée à l'école de médecine de Montpellier. On trouve une *Notice* sur ce prélat dans le *Magasin encyclopéd.*, 1808, t. V, p. 377-84. — Maximilien-Henri de Saint-Simon, né vers 1720, entra de bonne heure au service, fut aide-de-camp du prince de Conti dans les guerres d'Italie, se livra ensuite à son goût pour la littérature, voyagea pour perfectionner les connaiss. qu'il avait acquises, se retira vers 1758 dans une terre près d'Utrecht, et y mourut en 1799. On a de lui : *Des jacinthes, de leur anatomie, reproduction et culture*, Amst., 1768, in-4, fig. L'auteur était passionné pour les fleurs, notamment pour les jacinthes, dont il avait réuni plus de 2,000 variétés. — *Histoire de la guerre des Alpes, ou Campagne de 1744*, etc., ibid., 1769, in-fol.; 1770, in-4. — *Hist. de la guerre des Bataves et des Romains*, d'après César, Tacite, etc., ibid., 1770, gr. in-fol., fig. — *Essai de traduction littérale et énergique* (de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, et d'une partie du 2e livre de la *Pharsale*), Harlem, 1771, in-8, réimpr. à Amsterdam, 1793, in-8. — *Temora*, poème d'Ossian, trad. d'après l'édit. de Macpherson, Amsterd., 1774, in-8. — *Les Nyctologues de Platon*, Utrecht, 1784, 2 part. in-4. — *Absurdités spéculatives*, S. D., gr. in-4. — *Mémoire, ou l'Observat. véridique sur les troubles actuels de la France*, Londres, 1788, in-8. — *Essai sur le despotisme et les révolutions de la Russie*, 1794, in-8.

SAINT-SIMON (Claude-Henri, comte de), fondateur de l'école politico-philosophique, dite *Industrielle*, né en 1760 à Paris, de la même famille que les précéd., se déclara de bonne heure partisan de ces idées libérales qu'embrassèrent avec le même zèle les jeunes seigneurs les plus distingués de la cour de Louis XVI. Il avait eu d'Alembert pour précepteur. Entré au service en 1777, il partit deux ans après pour l'Amérique, servit dans la guerre de l'indépendance sous Bouillé, puis sous Washington, et fut fait prisonnier en 1782 avec de Grasse. De retour en France l'année suiv., il fut nommé colonel du régim. d'Aquitaine. Ayant quitté la carrière milit. en 1789, il se jeta dans des spéculations sur les domaines nationaux, mais ne prit aucune part au mouvement révolutionn. Lorsque sous la terreur un mandat d'arrêt fut lancé contre lui par suite d'une ressemblance de nom, il alla se constituer prisonnier pour que son hôte ne fût pas inquiété, et ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor (27 juillet 1794), après onze mois de détention. En 1807, ayant liquidé ses opérat. financières, Saint-Simon résolut d'entreprendre le bizarre apostolat qui fut l'unique affaire du reste de sa vie. Il réalisa les débris de sa fortune, et pour refaire, comme il le disait, son éducation, passa dix ann. à se mettre au courant des div. branches

de la science, nouant dans ses voyages en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie, d'intimes relations avec les savants les plus renommés. Toutefois il avait, dès 1807, exposé dans son *Introduct. aux travaux scientifiq. du 19e S.*, 2 vol. in-4, les idées fondament. de son système. Devant nous borner à une esquisse succincte de la doctrine philos. de Saint-Simon, nous croyons pouvoir la définir une sorte de quakérisme sans spiritualité ni pratiques extérieures. Basée sur cette croyance que la destinée de l'homme est de produire, par le travail, cette théorie qui dans l'application est nécessairement circonscrite au cercle matériel de l'*utile*, fait de l'industrie le but définitif de la société humaine, et des industriels la classe supérieure de la société. L'imperturbable constance avec laq. Saint-Simon poursuivit la propagation de sa doctrine ne fut qu'un instant suspendue par le dépit qu'il ressentit en voyant le peu de crédit qu'elle obtenait. Il avait dissipé en expériences scientifiques ou industrielles des sommes hors de toute proportion avec ses ressources : la lassitude ou le dégoût donnant tout à coup une direction funeste à son excessive activité d'imagination, il résolut de se délivrer de la vie, et se tira un coup de pistolet; la perte d'un œil fut le seul résultat de cette tentative. Réduit désormais à un état de fortune extrêmement modique, il réussit mieux à persuader de la sincérité de son dévouem. aux intérêts de l'humanité, et il compta bientôt de nombr. disciples. Cet homme extraordin., l'un des plus hardis penseurs de son époque, a vu, pour prix de tant d'efforts, fructifier les germes de sa doctrine, qui, pour être au fond une utopie, n'est pas sans applications utiles. Il mourut à Paris le 19 mai 1825. On trouvera sur Saint-Simon quelq. détails dans le *Globe* du 4 juin 1825, et dans la *Revue encyclopédique* d'avril 1826 (t. XXX, p. 281). Parmi ses ouvrages, dont on trouve la liste détaillée dans la *France littér.* de Querard, les plus importants sont : *De la réorganisation de la société européenne*, etc., 2e édit., Paris, 1814, in-8. M. Aug. Thierry, si connu depuis par ses travaux histor., a eu quelq. part à cet ouvrage de Saint-Simon, dont il fut l'élève le plus illustre. — *L'industrie, ou Discussions politiques, morales et philosophiq., dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépend.*, ib., 1817 et 1818, 4 vol. in-8 : c'est un recueil de morc. impr. isolément, et dont plusieurs appartiennent aux élèves de Saint-Simon : la hardiesse des idées qui y sont émises sur le gouvernem. représentatif et sur la morale porta plus. des riches patrons, sous les auspices desquels ce recueil était publié, à en refuser officiellement la dédicace. — *Du système industriel*, ibid., 1821-22, 2 parties in-8. — *Catéchisme des industriels*, 1824, 3 cahiers in-8 : le 3e est de M. Aug. Comte. — *Nouveau christianisme, dialogue entre un conservateur et un novateur*, 1825, in-8. Saint-Simon avait entrepris de publier divers recueils ou feuilles périodiq, telles que *le Politique*, 1819, 12 cahiers in-8, et *l'Organisateur*, dont la prem. livraison, publ. en 1819, donna lieu à une poursuite devant la cour d'assises : l'auteur fut acquitté par la déclaration du jury. On annonçait une édit. complète de ses ouvrages. M. Olinde Rodriguez, alors chef de la religion saint-simonienne, en a publié 2 vol., 1832, in-8; mais il est à présumer que cette entreprise n'aura pas de suite.

SAINT-URSIN (Marie de), méd., né à Chartres en 1763, fut reçu docteur à l'université de Caen, devint prem. médec. de l'armée du Nord en 1793, et bientôt après inspecteur-général au conseil de santé. S'étant fixé à Paris en 1800, il releva l'anc. *Gazette de santé*, qui prit une nouv. vie entre ses mains. La guerre l'ayant rappelé aux armées, il fut fait prisonnier; mais les Russes le traitèrent avec distinction. De retour en France (1815), il accepta la place de premier médecin de l'hôpital militaire de Calais, et mourut dans cette ville en 1818. On a de lui : *l'Ami des femmes*, Paris, 2e édition, 1804. *Manuel populaire de santé*, ibid., 1808, in-8. — *Étiologie et thérapeutique de l'arthritis et du calcul*, etc., 1816, in-8. — Une traduction de Giannini, *de la Goutte et du rhumatisme*, avec des notes, 1810, in-12. — Des *Stances sur la naissance du roi de Rome*, 1811, in-4. Saint-Ursin a fourni des articles à l'*Épicurien français*; et on lui attribue une *Lettre du docteur Aphlopharmaque à son ami le docteur Botanophile*, 1810, in-8. On trouve une *Notice* sur ce médecin dans les *Annales encyclop.*, t. V, p. 138.

SAINT-VINCENS. — V. Fauris.

SAINT-VINCENT (Grégoire de), géomètre, né à Bruges en 1584, alla continuer ses études en Italie, entra dans l'institut des jésuites à Rome, et devint l'un des disciples du P. Clavius, auquel il succéda dans la chaire de mathématiques avec une grande réputation. Appelé à Prague par l'empereur Ferdinand II, il fut blessé pendant le siége de cette ville par les Suédois, et perdit tous les ouvr. qu'il avait composés sur la science qu'il professait. Il passa en Espagne pour donner des leçons de mathématiq. à don Juan d'Autriche, puis revint dans les Pays-Bas, et mourut bibliothécaire de la ville de Gand, en 1667. On a de lui : *Theses de cometis*, 1619, in-4. — *Theoremata mathematica scientiæ staticæ*, etc., 1624, in-4, fig.— *Opus geometricum quadraturæ circuli et sectionum coni*, 1647, in-fol. On y trouve beaucoup de vérités géométriq., ainsi que des découvertes importantes et curieuses. — *Opus geometrium ad mesolabum per rationum, proportionalitatumque novas proprietates*, 1668, in-4. On peut consulter pour des détails l'*Hist. des mathématiq.* par Montucla, tome II. M. Quetelet a publié une *Notice biographique* sur ce savant religieux dans les *Annales belgiques*, avril 1821, tome VII.

SAINT-VINCENT (le vicomte John JERVIS de), amiral anglais, etc., né en 1734 à Meaford, était fils de sir John Jervis, conseiller de l'amirauté. Il entra à 10 ans au service de mer, qu'il quitta après la paix de 1748, pour venir passer quelque temps à

Paris. De retour dans sa patrie lorsque recommencèrent les hostilités (1756), il reprit du service, fut fait capit. de vaisseau, et employé dans les Indes-Occident. Il commandait le *Foudroyant* au mémorable combat d'Ouessant (27 juillet 1778), gagné par le comte d'Orvilliers sur la flotte anglaise, et lorsque par suite de cet événement l'amiral Keppel eut été trad. devant un conseil de guerre, il concourut à le justifier en rendant une justice éclatante à sa conduite. En 1782 il s'empara du *Pégase*, qui escortait une flotte française, et cinq ans après il obtint en récompense de nouveaux services le grade de contre-amiral. Devenu membre du parlement, il parut en 1790 dans les rangs de l'opposition. En 1793, commandant en chef des forces navales de l'Angleterre, il fut chargé de l'expédition contre la Martinique, et cette île, ainsi que les autres colonies françaises, tomba bientôt en son pouv., mais non sans une vive résistance. Ces brillants succès furent encore surpassés par ceux qu'il obtint en 1797 sur la flotte espagn. commandée par l'amiral don Juan Cordova, auquel il prit 14 vaisseaux de ligne dans le combat du 14 févr. Comblé des plus honorables distinctions, Saint-Vincent (c'était le nom du cap où il avait défait les Espagnols) vit échouer ses tentatives devant Cadix par la belle défense de l'amiral Massaredo. Après avoir remis à Nelson une grande partie de ses forces avec ordre d'aller détruire à Aboukir la flotte française qui venait de conduire en Égypte Bonaparte et son armée (1799), il continua de commander soit dans la Méditerranée, soit dans l'Océan, pendant les deux années suivantes; mais à div. reprises il chargea de son commandement d'autres amiraux, sous le prétexte du mauvais état de sa santé. Lorsqu'une insurrection éclata sur la flotte mouillée à la hauteur de Cadix, il la comprima en faisant saisir, juger et exécuter dans le plus bref délai les promoteurs de cette sédition. Il résigna le poste d'amiral au mom. où Pitt reprit la direct. du ministère (1805); mais moins d'un an après il avait remplacé lord Cornwallis dans le commandem. de la flotte du Canal. En 1806 il sortit honorablement d'une accusat. de négligence dans ses fonctions de premier lord de l'amirauté; mais l'année suivante il encourut le blâme public pour s'être élevé contre le bill d'abolition de la traite des noirs et en avoir voté le rejet. La dernière circonst. remarquable de sa carrière politique fut son improbation, en 1810, de l'expédition de sir John Moore, qu'il prétendit flétrir en annonçant qu'elle aurait pour résultat de rendre inévitable la paix avec la France. Vétéran des beaux jours de la marine anglaise, lord Saint-Vincent mourut en 1823, entouré de la considérat. due aux brillants services qu'il avait rendus à son pays.

SAINT-VINCENT. — V. Robert.

SAISSY (Jean-Antoine), médecin, né en 1756 aux environs de Grasse, mort en 1822 à Lyon, était fils d'un laboureur aisé qui le destinait aux travaux manuels de l'agriculture, et jusqu'à 22 ans il n'eut d'autre instruction que celle qu'il ajouta par la lecture aux premières notions qu'avait pu lui transmettre l'instituteur de son village. Sa vocation pour l'art de guérir fut déterminée par la lecture d'ouvrages de médecine que le hasard avait fait tomber entre ses mains. Il vint faire ses prem. cours à Paris, se rendit ensuite à Lyon, où il fut reçu chirurg.-interne du grand Hôtel-Dieu (1783), et chargé de préparer les leçons de Dussaussoy. Vers le même temps il obtint plusieurs prix d'anatomie-physiologiq. Admis plus tard au collége des chirurgiens de Lyon, il ne tarda pas à être nommé par la compagnie royale d'Afrique médecin et chirurgien-major de ses comptoirs sur les côtes barbaresques. Après avoir rempli cet emploi pendant quelques années avec beaucoup de distinction, il revint à Lyon, et continua d'y pratiquer la médecine, science aux progrès de laquelle il n'est pas demeuré étranger. Outre ses *Recherches expérim., anat., chimiq., etc., sur la physique des animaux mammifères hybernants, notamm. les marmottes, les loirs*, etc., Lyon, 1808, in-8, ouvrage couronné par l'Institut, il a composé sur les maladies de l'oreille, sur sa physiologie et ses affections pathologiques, un bon traité dont quelques fragments ont été imprimés au tome XXVIII du *Dictionnaire des sciences médicales*, et d'autres couronnés en 1814 par l'académie de Bordeaux (v. pour plus de détails les pages 208-13 du *Compte-rendu des trav. de la société d'agricult. de Lyon, par Grognier*, 1822, in-8).

SAITER ou SEITER (Daniel), peintre, né à Vienne en 1674, fut envoyé à Venise pour y suivre les leçons de Charles Loth, acheva ses études à Rome, et concourut avec d'autres artistes disting. à l'embellissement du palais Quirinal, sous Innocent X. Appelé à Turin, il orna de ses ouvrages les palais et établissements royaux. Cet artiste mourut en 1705. On cite parmi ses meilleures composit. une *Notre-Dame de douleur*, dans la galerie de la cour, et la coupole du grand hôpital, une des plus belles fresques que possède la ville de Turin.

SAIX (Ant. du), *Saxanus*, né à Bourg en 1515, et mort en 1579, fut précepteur et ensuite aumôn. du duc de Savoie, qui l'envoya en ambassade auprès de François I^er^. Il a laissé plus. ouvrages, tant en prose qu'en vers, recherchés à cause de leur rareté. Nous citerons entre autres : *l'Esperon de discipline pour inciter les humains aux bonnes lettres*, Paris, 1532, in-4; 1538, in-16. — *Petit fatras d'un apprentif, surnommé* l'Esperonnier de discipline, Paris, 1537, in-4; Lyon, 1538, in-8, etc. — *Le blason de l'église de Brou*, Lyon, S. D., in-8. — *La touche naïve pour éprouver l'ami et le flatteur*, etc., Lyon, 1537, in-8. — *L'Opiate de sobriété*, etc., ibid., 1555, in-8, écrit en vers. — *Marquetis de pièces diverses*, etc., ib., 1559, in-4.

SALA (Ange), médecin, né à Vicence, quitta sa patrie pour cause de religion, et pratiqua son art successivem. à Zurich, à La Haye et à Hambourg. Bien supérieur à la plupart des médecins de son temps, encore qu'il se soit montré l'admirateur de Paracelse, il a également attaqué avec les armes de l'ironie le charlatanisme des adeptes de la science

occulte et l'orgueilleuse suffisance des galénistes. A une époque où la transmutation des métaux et la recherche de la panacée univers. étaient le principal objet de la chimie, il a enrichi cette science de plus. observations importantes. Le duc de Mecklenbourg le revêtit du titre de son médec., et l'on conjecture qu'il mourut à Gustrow vers 1640. On a le recueil de ses ouvrages : *Opera medico-chimica quæ exstant omnia*, Francfort, 1647, in-4, réimpr. plus. fois. Les plus remarquables sont : *Tractatus duo de variis, tùm chymicorum, tùm galenicorum erroribus in præparat. medicinali commissis*, Francfort, 1602, in-4. — *Anatomia vitrioli, in duos tractatus divisa*, Genève, 1609, in-12.— *Ternarius bezoardicorum hermeticorum, bezoardicor., laudanor.*, trad. en français, Leyde, 1616, in-8.—SALA (Jean-Dominique), né vers 1575 à Padoue, y professa la médecine de 1607 à 1644, époque de sa mort.— Son principal ouvr. est : *Ars medica in quà methodus et præcepta omnia medicinæ curatricis et conservatricis explicantur*, Padoue, 1614, 1641, 1659, in-4 ; Venise, 1620, même format.

SALA (NICOLAS), composit. italien, élève de Léo, fut profess. et maître de chapelle à Naples, et mourut presque centenaire en 1800. Il avait consacré presque toute sa vie à rassembler les matières d'un grand ouvr. que le gouvernem. napolitain fit imprimer avec luxe en 1794, sous le titre de *Regole del contrappunto pratico*, in-fol. Cet ouvr., devenu extrêmem. rare par suite de l'enlèvement et de la dispersion des planches dans les troubles de Naples en 1799, se retrouve, en partie dans les *Principes de composition des écoles d'Italie*, Paris, 1809, 3 vol. in-fol.

SALA (VITALE), peintre d'histoire, né en 1803 à Cérunsco, fut élève à Milan des plus célèbres professeurs de l'acad. de Brescia, et particulièrem. de Mezzola; il mourut dans cette ville en 1835. Parmi les tableaux de sa composition, on admire : *l'Arrestation de Barnabo Visconti ; le départ d'Attilius-Régulus ; la bataille de Landviano*, et plus. tableaux d'église.

SALADIN, ou plutôt SALAH-EDDYN (MALEK-NASSER-YOUÇOUF), sulthan d'Egypte et de Syrie, était né à Tekrit, sur le Tigre, en 1137 (532 de l'hég.), d'une famille de guerriers au service des princes de Mésopotamie et d'Alep. Ses prem. années se passèrent dans l'obscurité; il avait 30 ans lorsqu'il suivit en Égypte son oncle qui allait combattre à la fois les Francs et les Égyptiens. Il commandait le centre de l'armée à la bataille de Baboin; et il eut une grande part au succès de cette journée: il fit également preuve d'une grande habileté au siége d'Alexandrie. Peu de temps après il remplaça son oncle dans le visirat. Une fois parvenu au pouvoir, il ne songea plus qu'à s'en montrer digne. Aussi prudent que brave, il déjoua les projets de ses ennemis sans être obligé de recourir à des moyens presq. toujours odieux. Lorsque le moment fut venu, il prononça l'abolition du khalifat d'Égypte, et reçut le titre de *restaurateur de l'autorité du commandeur des croyants*. Bientôt puissant par ses conquêtes, proclamé *sulthan d'Egypte et de Syrie*, il fonda des colléges et des hospices ; il fortifia les villes, notamment celle du Kaire, où l'on voit encore les restes des travaux qu'il avait ordonnés. Après avoir pris les mesures les plus propres à affermir son autorité, il revint à son ancien projet d'expulser les Francs de la Palestine. Les chrétiens réunirent une armée de 50,000 hommes ; mais, malgré des prodiges de valeur, ils furent complétem. défaits à la bataille de Tibériade en 1187. Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, fut au nombre des prisonniers. Saladin tua de sa main Renaud de Châtillon, grand-maître des Templiers, en expiation de son entreprise sacrilége sur la Mekke ; il fit massacrer tous les templiers et les hospitaliers, par la raison que leur vœu les engageait à combattre l'islamisme; les autres croisés furent esclaves ou payèrent rançon. Mais à la nouvelle de ce désastre, l'Europe se souleva ; Philippe-Auguste et Richard d'Angleterre arrivèrent en 1191 avec des forces prodigieuses (*v.* au mot CROISADES), et l'année suiv., arrêtés dans leurs succès par leurs propres divisions, ils forcèrent du moins le sulthan à consentir une paix de trois ans : Richard et Saladin ne se la garantirent que sur leur parole, les autres chefs la signèrent. Chaque parti gardait ses positions. Tranquille sur ses états, Saladin se disposait à conquérir l'Asie-Mineure, l'Arménie, la Perse ; il annonçait même l'intent. de porter le Koran au centre de l'Europe, lorsqu'il mourut en 1193, laissant l'Orient dans la consternation, et emportant les regrets même de ses ennemis par ses vertus, sa loyauté, son courage ; on s'accorde surtout à louer sa généreuse humanité, après les combats, et sa magnificence dans les relations politiques. Les historiens contemporains donnent à sa vie les couleurs brillantes du roman ; mais des détails positifs, qui feront apprécier son ambition et son fanatisme sans diminuer sa gloire, sont renfermés dans l'ouvr. de M. Renaud, *Extraits d'auteurs arabes*, etc., formant le 4e vol. de la *Biblioth. des Croisades*, de Michaud. — SALADIN (Melik-el-Nasser-Youçouf), sulthan d'Alep, arrière-petit-fils du précéd., né en 1229 (627 de l'hég.), tâcha de marcher sur les traces de son bisaïeul, dont il avait l'humanité, l'esprit et l'instruction ; mais, guerrier malheureux, après avoir tenté de reconquérir l'Égypte sur les Mamloucks, il périt à l'âge de 32 ans, assassiné par des chefs tatares. Avec lui finit, après soixante et quelq. années, la race du grand Saladin, qui avait partagé ses nombreux états entre les trois premiers de ses dix-sept fils.

SALADIN (JEAN-BAPTISTE-MICHEL), conventionnel, né en Picardie vers 1760, avocat à Amiens en 1789, devint juge dans la même ville lors de l'établissement des nouvelles autorités. En 1791, député du départem. de la Somme à l'assemblée législat., il fut réélu l'ann. suiv. à la convention où il vota la mort du roi sans sursis et sans appel; plus tard il se rapprocha des girondins, et, signataire de la protestation du 6 juin, il partagea le sort des 73 qui

furent exclus de la convention, où ils ne rentrèrent qu'après le 9 thermidor. L'un des rapporteurs de la commission des 21, chargée de faire connaître la conduite des comités et de leurs agents pend. la terreur, il ne leur épargna pas les reproches, et fit décréter d'arrestation Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Barrère et Vadier. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il fit partie de la réunion dite de *Clichy;* et, condamné à la déportation le 18 fructidor, il sut se soustraire à cette mesure, fut rappelé sous le gouvernement consulaire, comme tous les proscrits, reprit alors la profession d'avocat à Paris, où il mourut en 1812.

SALAMON (Louis-Siffren-Joseph), évêque de St-Flour, né d'une famille noble à Carpentras en 1759, vint très jeune à Paris, où il acheta une charge de conseiller-clerc au parlement. En 1791, il était correspondant du cabinet de Sa Sainteté. En juillet 1792, conduit à l'Abbaye, il dut à son sang-froid d'échapper aux massacres de sept. Lorsqu'il fut sorti de prison, il continua sa correspondance avec le pape. Poursuivi par les terroristes, il vécut long-temps caché dans les environs de Paris. Sous le directoire, traduit en justice et menacé de la déportat., il fut néanmoins acquitté. Le pape Pie VII le nomma, en 1806, évêque *in partibus* d'Orthosia en Carie. Le roi lui donna, en 1814, la place d'auditeur de rote. Après un séjour de trois ans à Rome, Salamon revint à Paris, fut nommé, en 1817, évêq. de Belley, en 1820 évêque de St-Flour, et mourut dans son diocèse en 1829. On a publié, en 1815, des *Lettres de Rome,* attribuées à ce prélat et adressées à M. de Talleyrand-Périgord, grand-aumônier. L'*Ami de la religion* paraît admettre que Salamon était affilié aux templiers.

SALATIS, fut le premier des rois pasteurs qui subjuguèrent l'Égypte à la tête de leurs tribus *nomades*, que l'on croit avoir appartenu à la grande nation des Scythes, 2340 av. J.-C., et dominèrent sur cette contrée pendant plus de cinq siècles. Josephe, dans son traité contre *Appion*, livre Ier, et Eusèbe dans sa *Préparation évangélique,* livre X, rapportent un passage de Manéthon sur ce conquérant, qui mourut, après un règne de 19 ans, en l'an 2322.

SALAZAR Y MARDONES (don Pedro de), historien espagnol du 16e S., sur lequel on n'a que des renseignem. très incomplets, était né dans le roy. de Grenade, selon quelq. biographes, ou, suiv. d'autres, à Madrid, ville dans laquelle il passa, du reste, une grande partie de sa vie, occupé de travaux littéraires ou exerçant divers emplois honorables. Il mourut vers 1570. On a de lui : *Coronica del emperador D. Carlos V*, etc., Séville, 1552, in-fol., goth. — *Historia en que se cuentan muchas guerras sucedidas entre christianos y infieles, desde el año* 1545, etc., Naples, 1552, in-fol.; nouv. édit., continuée jusqu'en 1565, Medina del Campo, 1570, in-fol. Ces deux ouvr. sont rares et recherchés.

SALAZAR Y MENDOZA (Pedro de), historien espagnol, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, était chanoine de Tolède, et vivait dans le 17e S. Il a écrit la *Vie* du duc Jean Tavera et celle du cardinal d'Espagne. On a encore de lui : *Origen de las dignidades*, etc., 2e édit., augm., Madrid, 1657, in-fol. — *Coronica de la casa de los Ponces de Leon*, Tolède, 1620, in-4. — *Monarquia de España*, Madrid, 1770-71, 3 vol. petit in-fol. — Un autre Salazar (Pedro de), relig. franciscain, provincial de son ordre en Castille, inquisit. de la foi en 1612, a publié : *Coronica de la fundacion y progresso de la provincia de Castilla de la orden de San-Francisco*, Madrid, 1612, in-fol.

SALE (Antoine de La), l'un des romanciers les plus célèbres du 15e S., né en 1398 à Tours, suiv. quelq. biographes, mais plus probablem. dans le comté de Bourgogne, dut à ses qualités aimables d'être attaché à la cour de Provence, sous les règnes de Louis III et de René d'Anjou, puis à celle de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, où il se lia avec le dauphin de France, depuis Louis XI. Il mourut vers 1462. On connaît de lui : l'*Hystoire et plaisante chronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines...*, impr. avec l'*Histoire de Floridan et de la belle Ellinde* (par Rasse de Brinchamel), et l'*Extrait des chroniques de Flandres*, Paris, 1517, petit in-fol., goth., rare et recherché; 1523, in-4, goth.; 1528, 1533, in-4; Paris, J. Trepperel, S. D., in-4; ces éditions sont également rares et recherchées; la *Chronique du petit Jehan de Saintré* a été réimpr. séparém., et Gueulette en a donné une édit., Paris, 1724, 3 vol. in-12, avec une préface et des notes curieuses; le comte de Tressan l'a rajeunie dans un extrait réimpr. plus. fois séparém., et inséré dans le recueil de ses *OEuvres.* — *La chronique et la généalogie des comtes d'Anjou, de la maison de France*, etc., Paris, 1517, in-4, réimpr. dans l'ouvrage suiv. du même auteur : *la Salade, laquelle fait mention de tous les pays du monde*, etc., ib., 1521, in-fol., fig., est un mélange de morale, d'histoire, de géographie et de politique. — *La Sale*, traité de morale, divisé en chapitres; il en existe deux copies à la biblioth. du roi, l'une in-fol. sur vélin, l'autre in-4 sur pap.

SALE (George), savant anglais, né vers 1680, mort à Londres en 1736, fut un des principaux membres de la société formée dans cette ville pour la publicat. de l'*Histoire universelle*, à laquelle il coopéra, principalem. par des articles relatifs aux Orientaux. Il a travaillé au *General dictionary*, 10 vol. in-fol. On lui doit une traduct. angl. du *Coran*, réimpr. plus. fois; l'édit. la plus récente est de 1801, 2 vol. in-8; les *Observations historiq. sur le mahométisme* qui la précèdent ont été trad. en franç. et publ. en tête d'une nouv. édit. de la version du *Coran* d'André Duryer, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-8.

SALERNE (Franç.), médec., naturaliste, né à Orléans, mort en 1760, a été le collaborateur d'Arnault de Nobleville dans la rédaction de l'*Histoire naturelle des animaux*, de la *Description abrégée des plantes usuelles*, et enfin de la partie zoolo-

gique de la continuation du *Tractatus de materiâ med.*, laissé imparfait par Ét.-Fr. Geoffroy (v. Arnault et Geoffroy). On lui doit en outre une trad. française de l'*Ornithologie* de J. Ray, ou plutôt de Willoughby, Paris, 1767, in-4, ouvr. auquel il a joint un gr. nombre de descript. et de remarques. La collect. de l'acad. des sciences contient aussi un *Mémoire* de Salerne sur les maladies causées par le seigle ergoté.

SALES (Louis, comte de), frère du saint évêque de Genève, né en 1577 dans le Chablais, fit de gr. progrès dans les lettres et la philosophie, en même temps qu'il se formait à la pratique des vertus chrétiennes par les exemples et les leçons de son illustre frère, alors prevôt du chapitre d'Annecy. Il accompagna en Italie le président Ant. Favre, chargé d'une négociation avec le St-siége; et, de retour en Savoie, il mit ce pays à l'abri des agressions des troupes espagn., stationnées en Franche-Comté. Il négocia ensuite avec le parlem. de Dole un traité qui mit fin à cette lutte, fortifia la ville d'Annecy, et la défendit contre Louis XIII, qui vint l'assiéger en personne en 1630. Après avoir passé le reste de sa vie dans les exercices d'une piété fervente, il mourut en 1654. Sa *Vie* forme la seconde partie de l'ouvr. intit. : *la Maison naturelle de St François de Sales*, Paris, 1669; elle est suivie du *Recueil de ses mémoires*. Une autre *Vie du comte L. de Sales*, a été publiée par le P. Buffier, Paris, 1718, 1737, in-12; trad. en ital. par le marquis Orsi, Padoue, 1720, in-8. — Charles de Sales, fils du précédent, né à Thorens en 1625, entra dans l'ordre de Malte en 1643, se signala dans plusieurs campagnes contre les Turks, contribua à la défense de Candie en 1650, et devint gouvern. de St-Christophe et des autres îles adjacentes, au nom de son ordre. Ces îles ayant été cédées à la France en 1665, C. de Sales en resta gouvern. pour Louis XIV, avec le titre de vice-roi, et périt l'ann. suiv. en repoussant les Anglais, qui avaient attaqué St-Christophe.

SALES. — V. Delisle, François (St) et Salles.

SALFI (François), littérat., né le 1er janv. 1759 à Cosenza, dans la Calabre-Inférieure, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la philosophie et des lettres, et débuta par un *Essai des phénomènes anthropologiques relatifs aux tremblem. de terre arrivés dans les Calabres en* 1783 : c'était l'histoire de l'homme, considéré sous l'influence extraordin. de ces phénomènes, comme Boulanger l'avait envisagé sous celle du déluge, des volcans, etc. Cet ouvrage mit Salfi en relation avec quelq. savants de Naples. S'étant fixé dans cette capitale, il y publia div. écrits qui lui valurent une commanderie. C'étaient un *Mémoire économique*, pour rectifier l'administrat. de l'hôpital de Cosenza; une *Allocution* adressée au pape sous le nom d'un de ses cardinaux, au sujet des démêlés de la cour de Naples avec le pape; *Réflexions sur la cour de Rome; Vœux d'un citoyen adressés à son roi*. Salfi fournit aussi quelq. morceaux à l'édit. qu'on faisait alors à Naples des *Principes de législation universelle*, par Schmidt, et les art. des philosophes et des auteurs ecclésiastiq. au *Dictionnaire biographique* qu'on imprimait dans la même ville. Dans le même temps il travaillait pour le théâtre, et fit représenter les tragédies de *Conradin* et le *Sceptre de Tecmesse; Médée* et *Idoménée*, scènes lyriques; l'opéra de *Saül*, etc. S'étant jeté dans les idées nouvelles, il fut obligé de quitter Naples, et se retira d'abord à Gênes, d'où plus tard il se rendit à Milan. Lorsque les Français pénétrèrent en Italie, il concourut à la rédaction de quelq. journaux. Le gouvernem. de Brescia le nomma secrétaire du comité de législation; il fut ensuite secrétaire du comité de l'instruction publique, puis membre et secrétaire du nouveau gouvernement de Naples en 1799. En 1800, il revint à Milan, et fut nommé l'année suiv. inspecteur des grands théâtres, professeur d'idéologie et d'histoire à l'univ. de Brera. On lui confia en 1807 la chaire de diplomatie, et en 1811 celle de droit public. A cette époque il publia l'*Éloge d'Antoine Serra*, des *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, un *Disc. sur la maçonnerie*, satire de la maçonnerie moderne; la tragédie de *Pausanias*, pleine d'allusions aux événements; la traduct. en vers italiens du *Fénélon* de Chénier et des *Templiers* de Raynouard; un petit poème intit.: l'*Iramo*, etc. Lors de la dissolution du royaume d'Italie, il rentra dans sa patrie, où il reçut une pension et un emploi dans l'université. Mais, ses principes politiques contrastant avec le nouv. ordre de choses, il vint à Paris, où il consacra ses dern. années à la culture des lettres; il y mourut en 1832, du choléra. Ses princip. ouvr. sont : *Disc. sur l'histoire des Grecs*, Paris, 1817. — *Résumé de l'hist. de la littérat. italienne*, 1826, 2 vol. in-12. — *Essai histor. et critique sur la comédie italienne*, 1829, in-12. — *Continuat. de l'hist. littér. d'Italie*, de Ginguené, 1834-35, 4 vol. in-8. Il était l'un des collaborateurs de la *Revue encyclopédique* et de la *Biographie universelle*.

SALGAR, appelé aussi SANKAR (Modhafer-Eddyn), fondateur de la dynastie des Salgarides, en Perse, appartenait à la tribu turkomane du Salgaris, établie dans le Farsistan, et dont son père, Maudoud-al-Salgari, était un des chefs. Salgar se révolta contre le neveu du sulthan Mas'oud-Abou'l Fethah, gouvern. de cette province, et parvint à l'en expulser. On a peu de détails sur ce prince : on sait seulem. qu'il affermit sa dominat. dans le Farsistan, qu'il embellit la ville de Chyras de plusieurs monum., et qu'il mourut l'an 556 de l'hég. (1161 de J.-C.). — Zenghy-al-Salgari, frère du précéd., lui succéda, et fut confirmé dans la possession de ses états par le sulthan Melik-Arslan. Schondjah-Saad, fils de Zenghy II, lui succéda, fit la conquête du Kerman, s'empara d'Ispahan, régna 29 ans avec gloire, et mourut en 628 de l'hégire (1231 de J.-C.). — Son fils, Aboubekr-al-Salgari, eut un règne égalem. glorieux. Il triompha de tous ses ennemis, protégea les lettres, et mourut en 658 (1260 de J.-C.). — Le onzième et dern. souver. de la dynastie des Salgarides, fut la prin-

cesse Abesch ou Aischah-Khatoun, petite-fille d'Aboubekr. Le khan des Monghols, Houlagou, ayant déposé et fait périr Seidjouk-Chah en 662 de l'hég., mit cette princesse sur le trône du Farsistan, en lui donnant pour époux un de ses fils, Mangou-Timour. En elle finit la dynastie des Salgarides, après avoir duré 120 ans. Les princes de cette maison avaient pris le titre d'*atabeck*, qui leur était commun avec d'autres princes contemporains.

**SALIAN** (Jacques), jésuite, né en 1557 à Avignon, embrassa la règle de St-Ignace à 27 ans, professa les humanités, l'écriture et la théologie morale dans div. colléges, devint recteur de celui de Besançon, fut ensuite appelé à Paris par ses supérieurs, et mourut dans cette ville en 1640. On a de lui quelq. ouvr. ascétiques sur la *crainte* et sur l'*amour de Dieu*, etc. — *Annales ecclesiastici Veteris Testamenti*, etc., Paris, 1641, 6 vol. in-fol. : c'est l'édit. la plus complète; l'auteur avait donné lui-même un abrégé de cet ouvrage, Cologne, 1635, in-fol. — *Enchiridion chronologicum sacræ et profanæ historiæ*, 1638, in-12 : c'est une espèce de sommaire des *Annales ecclesiastici*.

**SALICET** ou **SALICETI** (Guillaume), en latin *de Saliceto* ou *Placentinus*, médecin, né à Plaisance, au commencem. du 13e S., embrassa l'état ecclésiastique, sans renoncer à l'étude de l'art de guérir. Ses connaiss. physiologiq., anatomiq. et chimiques le placèrent au-dessus des autres praticiens. A l'exemple des Grecs et des Arabes, il employa le fer et le feu dans les cas de chirurgie, au lieu des topiques, usités de son temps. Il trouva une nouvelle méthode pour l'extraction de la pierre, et décrivit le prem. la maladie des enfants connue sous le nom de *lactescence* ou *croûtes lactées*. Sa réputation le fit appeler dans les princip. villes d'Italie, et après avoir professé long-temps à Vérone, il mourut dans cette ville en 1280. On a de lui : *Liber in scientiâ medicinali*, etc., Plaisance, 1475, in-fol. — *Cyrurgia*, ibid., 1476, in-fol., souv. réimpr. : trad. en ital. et en franç., par Nic. Prevot, Lyon, 1492; Paris, 1506, in-4.

**SALICETI** (Natale), archiâtre (prem. médec.) pontifical, né en 1714 à Oletta en Corse, fut successivement profess. d'anat. au grand gymnase, prem. médec. assistant, puis principal de l'hospice du St-Esprit, à Rome, où il mourut en 1789. Les prem. académies d'Italie, la société roy. de médecine de Paris et celle des Curieux de la nature d'Allemagne le comptaient au nombre de leurs correspondants. On a de lui des consultat. médicales et quelq. opuscules sur des questions d'hygiène, où l'on trouve, au jugem. des critiques italiens, une grande érudition, jointe à un style élégant. Il avait formé une riche bibliothèque dont le catalogue a été imprimé.

**SALICETI** (Christophe), né à Bastia en 1757, était avocat au conseil supérieur de Corse. Député aux états-généraux de 1789, il sollicita et obtint la réunion de cette île à la France. Membre de la convention, il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis, et fut ensuite chargé de plus. missions dans le Midi, où il eut pour collèg. Barras et Fréron. Sous le directoire, commiss. du gouvernement à l'armée d'Italie, il s'attacha au général Bonaparte, qu'il était chargé de surveiller, et prit une part active aux négociat. dont le résultat fut l'armistice avec le pape. Député de la Corse au conseil des cinq-cents, il s'y prononça pour le directoire et concourut au 18 fructidor. Au 18 brumaire, porté par Sieyes sur la liste des proscrits, il en fut rayé par le prem. consul. Le nouveau gouvernem. lui confia successivement des missions en Corse, à Lucques, à Gênes. Enfin Joseph Bonaparte ayant été placé sur le trône de Naples, Saliceti l'y suivit comme ministre de la police générale, et fut aussi chargé quelque temps du portefeuille de la guerre. Murat ne voulut point se soumettre à l'influence qu'il exerçait sous son prédécess., mais Napoléon le fit conserver dans les conseils de son beau-frère, qu'il surveillait du moins, n'ayant pu les diriger. Actif, ambitieux et prompt dans ses résolutions, dévoué sans réserve aux partis comme aux hommes qu'il servait, Saliceti se fit un si grand nombre d'ennemis à Naples, qu'une conjuration se forma pour faire sauter son hôtel pendant qu'il était ministre de la police, et il n'échappa à l'explosion que par une circonstance fortuite. A sa mort, en 1809, on crut généralement qu'il avait été empoisonné; mais l'ouverture de son corps prouva que de tels soupçons n'étaient nullement fondés.

**SALINAS Y CORDOVA** (Bonaventure de), né à Lima vers la fin du 16e S., fut vicaire-général de l'ordre des franciscains dans la Nouvelle-Espagne, la Floride, les Philippines et les îles du Japon, et mourut à Rome en 1653. On a de lui : *Memorial de las historias del Nuevo Mundo del Perù*, etc., Lima, 1630, in-4; 2e édit., Madrid, 1639. — Diego de Salinas y Cordova, frère du précéd. et franciscain comme lui, fut historiographe de son ordre dans l'Amérique-Méridion. Il a publié la *Vie de D. Francisco Solano*, Lima, 1630, et Madrid, 1643, in-4. — *Epitome de la Historia de la provincia de los doce apostolos en la provincia del Perù*, Lima, 1651, in-fol.

**SALINGUERRA**, chef du parti gibelin à Ferrare, en 1200, et rival d'Arco VI, marquis d'Este, chef du parti guelfe, se fit remarquer dans cette longue lutte, où des trahisons réciproques accoutumaient chaque parti à ne respecter aucun serment. Il périt après 1240, octogén., dans les prisons de Venise, où il avait été traîné par les guelfes, qui avaient feint de traiter avec lui pour se saisir de sa personne.

**SALINS** (Hugues de), médecin, né à Beaune en 1632, mort à Meursault en 1710, fut secrét. du roi en la chambre des comptes de Dole, et employa une partie de sa vie à des recherches sur l'antiquité de sa ville natale, qu'il prétendait être la *Bibracte* des Éduens. Les magistrats de Beaune refusèrent d'imprimer aux frais de la ville le volumineux travail du médecin-archéologue, qui dut se borner à publier plus. dissertations sur ce sujet. — J.-B. de Salins, frère du précédent et médecin comme lui,

est aut. d'une *Défense du vin de Bourgogne contre le vin de Champagne, par la réfutation d'une thèse soutenue à l'école de méd. de Reims.* Hugues donna une 2[e] édition de cet ouvrage, Luxembourg (Dijon), 1704, in-8, et en publia la même année une trad. latine.

SALIS, anc. famille de la Suisse, qui a joui de quelques droits de souveraineté dans le pays des Grisons, et dont la généalogie a été imprimée sous ce titre : *Stemmatographia rhæticæ familiæ Salicæorum, vulgò* A SALIS, *ex authenticis documentis deducta*, Coire, 1782, in-fol. (tiré à 36 exempl.). Cette famille a produit plusieurs personnages distingués dans les sciences et les armes. Baptiste SALIS, religieux cordelier, se fit connaître au 15[e] S. par une somme de cas de conscience, connue sous le titre de *Summa baptistiniana*, Rome, 1479, in-fol., réimpr. plusieurs fois. — Rodolphe-Baptiste de SALIS publia en 1617 *de Proditione angl. pyrio-pulvureâ*, Bâle, in-4. — Jean-André de SALIS, jurisconsulte du 17[e] S., est auteur de *Discorsi politici*, que Zurlauben cite avec estime. — Ulysse, baron de SALIS, appelé par Haller (*Bibl. helv.*) le *Polybe des Grisons*, né en 1594, était fils d'Hercule de Salis, connu comme négociateur. Entré d'abord au service de la républiq. de Venise, il se fit remarquer au siége de Gradisca. Les troubles de la Valteline l'ayant rappelé dans son pays natal, il y obtint le grade de colonel. Plus tard, il conduisit une compagnie de gardes-suisses au siége de La Rochelle, où il se distingua, puis il fut employé dans la guerre de la Valteline sous le duc de Rohan, et s'y signala par sa bravoure, sa droiture et sa fidélité. Étant passé à l'armée des Pays-Bas, il reçut le brevet de maréchal-de-camp, et rejoignit l'armée d'Italie. Nommé gouvern. de Coni, il réduisit plusieurs places voisines, prit part aux siéges de Nice, Tortone, etc., obtint sa retraite en 1643, pour cause de santé, et se retira dans son château de Marschlins, où il mourut en 1674. Ses *Mém.*, qu'il écrivit en ital. dans les loisirs de sa retraite, sont conservés dans sa famille, et forment 2 vol. in-fol. — Rodolphe de SALIS, colonel au service de France, se distingua en 1674, à la bataille de Senef, en 1677, au siége de Valenciennes, fut nommé maréchal-de-camp en 1688, et mourut en 1690. — Pierre de SALIS, homme d'état, fut chargé en Angleterre et en Hollande de plusieurs négociat., dont il publia la relation en 1713, in-4 de 32 pages, en allemand. Il mourut en 1749. J.-G. de Rota a publié son oraison funèbre, *de Funere Salicæi*, etc., Lindeau, 1749, in-4. — Pierre II de SALIS fut président de l'état des Grisons. Sa *Vie* a été publiée en allemand par P. Kind, curé et profess. à Coire, 1780, in-4. — Raoul de SALIS, baron d'Haldenstein, né en 1750, mort en 1781, s'occupa beaucoup de recherches sur sa patrie. On a de lui des *Vers sur la mort du grand Haller*, 1778, in-8. — *Essai de chansons grisonnes* (en allem.), Coire, 1781, in-12. Il a laissé MSs. des ouvrages plus importants, tels que *Rhætia illustrata*, etc.; *Rhætia litteraria*, etc.; un *Voyage dans la Haute et Basse-Engadine* (en allemand). — Rodolphe de SALIS de Soglio a publié en allemand une *Histoire de la langue romansche* (ou grisonne), Coire, 1776, in-8. — Rodolphe-Antoine-Hubert, baron de SALIS, né en 1732, servit en France, y devint maréchal-de-camp, puis lieuten.-général, reçut la grand'croix de l'ordre du Mérite-Militaire, fut ensuite appelé dans le royaume de Naples par le ministre Acton, pour y réorganiser l'armée nationale, se retira dans sa patrie en 1790, leva pour l'Autriche, en 1799, un régiment à la solde de l'Angleterre, et mourut en 1807. — Rodolphe de SALIS, baron de Zitzers, né en 1736, entra au service de France. Aide-major du régiment des gardes-suisses, il se trouvait aux Tuileries à la journée du 10 août 1792, et fut du petit nombre des serviteurs dévoués qui, ne voulant point abandonner Louis XVI tant qu'il courait quelque danger, l'accompagnèrent à l'assemblée législative. Arrêté quelq. jours après, il fut conduit à la prison de l'Abbaye, et massacré le 2 septembre. — Jean-Bapt. de SALIS, né en 1737, montra toute sa vie un caractère fort exalté. Après avoir exercé plusieurs fonctions publiques, il se rendit à Vienne, pour y travailler à l'adoption de ses plans, qui avaient pour but la réunion des diverses communions chrétiennes. Ayant reçu l'ordre de quitter les états autrichiens, il passa quelque temps dans les cours de Bavière, de Bade et de Naples, où il prit le titre de prince de Chiavenna, et revint mourir dans sa patrie en 1795. Il a publié quelq. *pamphlets* en allemand et en ital., relatifs à ses projets. — Charles-Ulysse de SALIS, né en 1728, exerça plusieurs emplois dans son pays. Accusé d'avoir fait arrêter en 1792 de Semonville, à son passage chez les Grisons, et d'avoir livré cet ambassadeur aux Autrichiens, il prit la fuite. On instruisit son procès; il fut condamné à mort et ses biens furent confisqués. Il se retira à Vienne, et y mourut en 1800. On a de lui plus. écrits contenant des recherches savantes. Nous citerons : *Mémoires pour servir à la connaissance de l'histoire naturelle et de l'économie domestique des Deux-Siciles*, Zurich, 1790, 2 vol. in-8. — *Fragments de l'hist. polit. de la Valteline*, etc., 1792, 4 vol. in-8. — *Voyage en div. prov. du royaume de Naples*, 1793. — *Journ. pour les ligues grises*, 1799, 6 cah. formant 1 vol. in-8. — *Archives historico-statistiques pour les Grisons*, 1799, 3 vol. in-8. — *Œuvres posthumes*, Whinterthur, 1803-1804, 2 vol. in-8. — *Galerie des malades souffrant du hemweh* (mal du pays), 2[e] édit., 1804, 3 vol. in-8. En tête du 3[e] vol. est une *Notice biographique* sur l'aut., par Charles-Ulysse, l'un de ses fils. — SALIS (Jean GAUDENZ, baron de), né en 1762 à Seewis, entra d'abord capitaine dans la garde suisse, au service de France, puis passa au service de Savoie, qu'il quitta quand les Français envahirent ce pays. Retiré avec le titre d'inspect.-général des milices de la Suisse, il s'adonna avec succès à la poésie. Sa muse a, comme celle de Thompson, Haller et Kleist, observé la nature dans ses plus aimables détails; il égale ces poètes en originalité et en imagination. Chez lui, la force est

unie à la grâce. Mathisson a donné, en 1793, à Zurich, une édit. des *Poésies* de Salis, réimprimée en 1821 avec des pièces nouv., et depuis encore. Ce poète est mort à Malans en 1833, âgé de 71 ans. — SALIS-SAMADE (le baron de), de la même famille, né vers 1755, était fils du colonel du régim. suisse de ce nom. Entré de bonne heure au service, il était parvenu au grade de major dans le régiment de Château-Vieux, lors de l'affaire de Nancy, en 1790 (*v.* DÉSILES et MALSAIGNE), et sa fermeté le fit respecter dans cette circonstance critique. Nommé lieuten.-colonel au régiment Diesbach, il eut une nouvelle occasion de déployer sa fermeté à l'époque du massacre du général Théobald Dillon, en 1792. Après le licenciem. des troupes suisses, le 8 sept. de la même année, il se retira dans sa patrie. Ayant conservé quelque intérêt en France, il y revint en 1803, et mourut d'une maladie épid. à Montargis.

SALISBURY (JEAN PETIT, dit de), moine anglais du 12e S., ainsi nommé du lieu de sa naissance, vint très jeune en Bretagne suivre les leçons d'Abeilard, puis, en 1137, se rendit à Paris pour y achever ses études, et se mit bientôt à même d'enseigner quelques-unes des sciences auxquelles il s'était livré. De retour en Angleterre après 12 ans d'absence, il prit les ordres et demeura quelque temps attaché à l'église de Canterbury, il revint en France, passa de là en Italie, et fut accueilli avec distinction par les papes Eugène III et Adrien IV. Rentré de nouv. en Angleterre, il s'attacha comme secrétaire au célèbre archevêque de Canterbury, Thomas Becket, dont il partagea la proscript. Pendant les 7 années que dura son exil, Jean de Salisbury, qui eut occasion de se faire connaître du pape Alexandre III, venu comme lui en France pour y chercher un asile, remplit auprès de ce pontife les fonctions de secrét. Il avait enfin rejoint son prem. patron, lorsque celui-ci fut assassiné aux pieds des autels (*v.* BECKET). La réputation de savoir et de piété de Jean de Salysbury le fit élire en 1176, par le clergé et le peuple de Chartres, pour leur évêque. Trois ans après le nouveau prélat assista au concile de Latran. Il mourut dans son diocèse en 1180. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, et qui décèlent une érudit. surprenante pour cette époque, nous nous bornerons à mentionner : *Polycration, sive de Nugis curalium et Vestigiis philosophorum libri VIII*, Cologne, vers 1475, réimpr. à Leyde, 1639; à Amst., 1664, in-8, et dans la *Bibliotheca Patrum;* traduit plus. fois en français, notamment par Mézerai, sous le titre de *Vanités de la cour*, Paris, 1640, in-4 : cette traduction est de la plus gr. rareté. — *De Membris conspirantibus*, poème publ. par André Rivinus, Leipsig, 1655, in-8, à la suite d'un autre poème de Fulbert de Chartres. — *Vita Sti Anselmi*, dans l'*Anglia sacra* de Henri Warthon. — *Vita atque Passio Sti Thomæ Cantuariensis archiepisc. et martyris;* on en trouve l'abrégé dans le *Quadrilogus*, recueil de quatre *Vies* de St Thomas, par quatre auteurs différents. — *Epistolæ* (au nombre de 302), Paris, 1611, in-4. — On trouve quelques-unes de ces lettres dans div. recueils, notamm. dans le XVIe vol. du *Nouveau Recueil* des histor. de France. Sainte-Croix a donné une *Notice* sur la vie et les écrits de J. de Salisbury, dans les *Archives littér.*, t. IV. Il en existe une autre plus curieuse et plus exacte, par M. Pastoret, dans l'*Hist. littér. de la France*, tome XIV. — Jean de SALISBURY, jésuite angl., né vers 1575 dans le comté de Cambridge, admis à 30 ans dans l'institut, fut nommé provincial de son ordre en Angleterre, et mourut en 1625. Il avait fait plus. missions dans le pays de Galles, et l'on a de lui des traductions, en langue galloise, d'ouvr. ascétiq. et de controverse, entre autres du *Cathéchisme* de Bellarmin, Saint-Omer, 1618, in-8. — William SALISBURY, écrivain gallois, né dans le comté de Dambigh, mort vers 1530, est cité par Wood comme auteur de div. ouvr., notamment d'un *Dictionnaire anglais et gallois*, impr. en 1547, in-4.

SALIVAHANA, roi de l'Inde-Méridionale, dont le nom est resté célèbre sans qu'on ait conservé sur sa personne aucun détail historique. On sait seulem. qu'il est le fondateur d'une ère appelée *Saka*, encore en usage dans toute l'Inde et dans l'île de Java. Elle commence à l'an 78 de J.-C.

SALIVET (LOUIS-GEORGE-ISAAC), né à Paris en 1737, mort dans la même ville en 1805, fut successivement avocat au parlement, accusateur-public près des tribunaux criminels du département de la Seine, juge de paix, chef de bureau dans l'administration générale des armes portatives, employé au ministère de la justice, et professeur de droit romain à l'acad. de législation. Dans les loisirs que lui laissait le trav. du cabinet, il cultivait les lettres et les arts, et en s'amusant il exécutait sur le tour des pièces de mécaniq. remarquables par leur perfection. On lui doit de bonnes éditions de plus. liv. classiq., entre autres des *Vies de Plutarque*, trad. par Dacier, Paris, 1778, 12 vol. in-8, avec des notes; il a joint des notes franç. aux *OEuvres* de Virgile, qui font partie du *Cours d'étude* à l'usage de l'école milit. Il a fourni quelques articles sur les arts au *Dictionnaire encyclopédique*, et c'est le véritable auteur du *Manuel du tourneur*, donné sous le nom de Bergeron, Paris, 1792-96, 2 vol. in-4, et dont la 2e édition a été refondue et augmentée par P. Hamelin-Bergeron, ib., 1816, 3 vol. in-4.

SALLE (ROBERT DE LA), voyageur, né à Rouen dans le 17e S., passa ses premières années chez les jésuites; mais, ayant été déshérité par sa famille en raison de ses engagements, il alla chercher fortune au Canada vers l'an 1670. Informé de la découverte qui venait d'être faite du Mississipi, notre aventurier pensa que ce fleuve devait avoir son embouch. dans le golfe du Mexique, et qu'en le remontant on pourrait trouver quelque facilité de pénétrer à la Chine ou au Japon par le nord. Ayant communiqué ses vues au comte de Frontenac, gouvern. du Canada, celui-ci lui conseilla de retourner en France pour s'aboucher avec le gouvernement. Seignelay, ministre de la marine, accueillit les projets de La Salle, et lui fit obtenir, avec des lettres de noblesse, la concession d'un territoire près du lac Ontario,

et un pouvoir très étendu pour le commerce et la continuation des découv. A son retour au Canada, La Salle, malgré des contrariétés sans nombre, put exécuter une partie de ses desseins. Il navigua sur le Mississipi, prit possession du pays des Akansas, reconnut l'embouchure du fleuve, qu'il remonta jusqu'au pays des Illinois, et se rendit ensuite à Québec. Quelq. mois après il retourna en France pour y rendre compte de son expédit. Le ministre Seignelay approuva le projet de reconnaître par mer l'embouchure du Mississipi, et de former un établissem. sur ce point. La Salle éprouva de grandes contrariétés dans cette entreprise. Toutefois, loin de se laisser abattre, il redoubla de courage et de résolut.; mais, après avoir exploré une partie des côtes du golfe du Mexique, il fut tué dans une de ses courses, le 20 janvier 1687, par trois scélérats qui faisaient partie de sa troupe. On a publié, d'après les papiers du sieur Joutel, l'un de ceux qui l'avaient accompagné dans son expédition, le *Journal historique du dernier voyage que feu M. de La Salle fit dans le golfe du Mexique pour trouver l'embouchure et le cours de la rivière du Mississipi*, Paris, 1723, in-12, avec carte.

SALLE (JEAN-BAPT. DE LA), fondat. des écoles chrétiennes, né à Reims en 1651, acheva ses études au séminaire de St-Sulpice à Paris. Dès l'âge de 16 ans il avait été pourvu d'un canonicat du chapitre de Reims. Prêtre en 1678, il se consacra dès-lors tout entier à l'institut. des Frères des écoles chrét., fit dans ce but un gr. nombre de voy. en France, essuya beauc. de persécutions, fonda une maison professe de ce nouvel ordre à St-Yon, près de Rouen, et mourut au même lieu en 1719. On a de lui deux ouvr. qu'il composa pour l'instruct. des enfants qui fréquentent les écoles chrét., et dont les édit. sont très multipliées : *les Devoirs du chrétien envers Dieu et les moyens de s'en acquitter*, in-12, et la *Civilité chrétienne*, in-8. La *Vie* de J.-B. de La Salle a été imprimée à Rouen, 1733, 2 vol. in-4. Le P. Garreau en a publié une autre, 1760, in-12.

SALLE (PHILIPPE DE LA), dessinateur et machiniste, né à Seissel en 1723, apprit les éléments du dessin d'un peintre lyonnais nommé Sarabat, et prit ensuite des leçons de Boucher. Son projet était de se rendre à Rome pour s'y perfectionner; mais en passant à Lyon il y fut retenu par un fabricant qui se l'associa, et dès-lors il porta dans les manufact. de cette ville de nombreux perfectionnements. Ses dessins pour les étoffes, exécutés à la navette, furent admirés pour la vérité et la ressemblance des figures (on cite surtout les portraits de Louis XV et de l'impératrice Catherine). C'est à lui qu'on dut l'idée des étoffes en soie pour meubles. Il inventa la navette volante, dont il fit l'essai au château des Tuileries devant Louis XVI. En 1775 il reçut le cordon de St-Michel, avec une pension de 6,000 fr., et en 1783 la grande médaille d'or destinée à récompenser les découvertes les plus utiles au commerce. Ses ateliers ayant été pillés et ses machines détruites pendant le siége de Lyon, en 1793, il vendit ses meubles et ses effets les plus précieux pour reconstruire de nouvelles machines. Ce respectable artiste perfectionna, dans les dernières années de sa vie, le tour et le moulin à soie, et mourut en 1804. La ville lui avait accordé un logem. dans un de ses bâtim., et il y avait fait transporter son cabinet.

SALLE (ANT.-CHARLES-LOUIS, comte de LA), général de divis., né à Metz en 1775, était entré comme officier dans le régiment d'Alsace dès l'âge de onze ans; mais à l'époque de la révolution, il renonça à un grade qu'il devait uniquement au privilége, et, voulant le mériter par lui-même, il entra simple soldat dans un régiment de chasseurs. Pour le récompenser d'une action d'éclat qu'il fit à l'armée du Nord, on voulut lui donner les épaulettes. Il les refusa, et ce ne fut qu'à l'âge de 19 ans, après de nouveaux services, qu'il se crut digne d'un honn. dont les insignes avaient été, pour ainsi dire, le jouet de son enfance. Toute la vie de La Salle répondit à ces nobles débuts. La première campagne d'Italie le vit grandir rapidement, et lorsque s'ouvrit cette aventureuse expédition d'Égypte, il put se montrer avec avantage sur un nouveau terrain. Entre autres combats où il se distingua, il faut citer celui de Salahyeh, le premier où la cavalerie franç. lutta contre les Mamlouks sans le secours de l'infanterie. Il quitta l'Égypte après la convention d'El-Arych, et vint se créer de nouveaux titres d'honn. en Italie, puis en Allemagne. Nommé général de brigade à Austerlitz et général de division un peu plus tard, il eut dès-lors une réputation éclatante parmi les meilleurs généraux de cavalerie de cette époque, si féconde en hommes remarquables. Il ne se démentit point en Espagne, et nous regrettons de ne pouv. rappeler ici tous ses faits d'armes. De retour en Allemagne en 1809, il prit une part active à cette glorieuse campagne, et périt à Wagram, au moment où la victoire se déclarait pour les Français. Il n'avait que 34 ans, et il ne lui restait d'autre honneur à ambitionner que le bâton de maréchal.

SALLE (ANTOINE DE LA). — V. SALE.

SALLE DE L'ÉTANG (SIMON-PHILIBERT de LA), agronome, né à Reims en 1700, acquit une charge de conseiller au présidial, fut député par le conseil de ville à Paris, et y mourut en 1765. On a de lui : *des Prairies artificielles*, Paris, 1756, in-8, réimpr. en 1758 et 1762. — *Manuel d'agriculture pour le laboureur, le propriétaire et le gouvernem.*, Paris, 1764, in-8, fig. Cet ouvr. fut réfuté par Delamarre dans la *Défense de plusieurs ouvrages sur l'agriculture, ou Réponse au livre intit.* Manuel d'agriculture, etc.

SALLÉ (JACQ.-ANT.), jurisconsulte, né à Paris en 1712, fut reçu avocat en 1736; mais forcé de renoncer à la plaidoirie, il travailla dans le silence du cabinet à plusieurs ouvrages qui lui ont fait une réputation méritée. Il était lié avec les littérateurs et les artistes les plus célèbres de son temps, et mourut d'hydropisie en 1778. On a de lui : *l'Esprit des ordonnances de Louis XV*, Paris, 1759, 3 vol. in-12 ou un vol. in-4. — *L'Esprit des ordonnances de Louis XIV*, 1758, 2 vol. in-4. — *Traité des fonctions des commiss. du Châtelet*, 1760, 2 vol. in-4.

— *Nouveau code des curés*, 1780, 4 vol. in-12. On trouve dans le *Nécrologe* de 1778 une *Notice* sur Sallé, par Forestier, son gendre. Elle a été reprod. en tête du 4e vol. de son *Code des curés*.

SALLÉ-DE-CHOUI (Étienne-François, baron), conseiller-d'état, était, à l'époque de la révolut., avocat du roi à Bourges, et fut, en 1789, élu député aux états-généraux. Il y proposa, le 26 janv. 1790, de priver les religieux du droit de cité. Cette proposition, combattue par Regnauld de Saint-Jean-d'Angély, n'eut pas de suite. Il s'éleva peu de jours après contre les brigands qui incendiaient les châteaux. A la suite d'un rapport sur les troubles d'Hesdin, il proposa d'improuver la conduite des officiers municipaux, et du ministre de la guerre La Tour-du-Pin, à l'égard des cavaliers du régim. de Royal-Champagne, insurgés contre leurs chefs, et que ce dernier avait licenciés; il fut d'avis de les incorporer dans la maréchaussée. Rentré dans ses foyers après la session, il échappa au régime de la terreur, devint, en 1800, président du tribunal d'appel du Cher, et passa, en 1811, à la cour impériale de Bourges, en qualité de prem. président, adhéra, en 1814, à la déchéance de l'empereur, et continua d'exercer les fonctions de prem. présid. de la cour royale. Nommé en 1827 conseiller-d'état en service extraordinaire, il perdit ce titre ainsi que la présidence en 1830, et mourut à Bourges en 1832.

SALLENGRE (Albert-Henri), littérateur, né à La Haye en 1694, d'une famille de réfugiés, fut reçu de bonne heure avocat de la cour de Hollande. Il vint en France après le traité d'Utrecht, et séjourna quelque temps à Paris pour visiter les bibliothèq. et les savants. Il fit un second voyage en France en 1717, passa en Angleterre en 1719, et fut reçu membre de la société royale de Londres. De retour à La Haye, il fut attaqué de la petite vérole, et mourut en 1723, commiss. des finances des États-Généraux. On a de lui : *l'Éloge de l'ivresse*, 1714, in-12, réimpr. plus. fois, et publ. par Miger, Paris, an VI (1798), in-12, avec des augmentations si considérables, que cette édition peut être considérée comme un nouveau liv. — *Histoire de P. de Montmaur*, 1715, 2 vol. in-8 (v. Montmaur). — *Mém. de littérature*, 1715-17, 4 part. en 2 vol. in-12. — *Poésies de La Monnoye*, La Haye, 1716, in-8. — *État présent de l'Église romaine*, etc., traduit de l'anglais de Richard Steel (qui lui-même l'avait traduit de l'italien d'Urbano Cerri), 1716, in-8. — *Discours sur la vie et les ouvrages de Meziriac*, à la tête de l'édit. des *Commentaires sur les épîtres d'Ovide*, 1716, 2 vol. in-8. — *Novus thesaurus antiquitatum romanarum*, 1716-19, 3 vol. in-fol. C'est une suite à l'ouvr. de Grævius. — *Essai d'une hist. des Provinces-Unies pour l'année* 1621, etc., ouvrage posthume, 1728, in-4. Sallengre a eu part au *Journal de La Haye*, 1713-22, et au *Chef-d'OEuvre d'un inconnu*, de Saint-Hyacinthe.

SALLES (Jean-Baptiste), né en Lorraine vers 1720, exerçait la médecine à Vézelise, lorsqu'il fut nommé par le tiers-état de la ville de Nancy l'un des députés aux états-généraux. Partisan modéré des principes de la révolution, il défendit avec chaleur l'inviolabilité royale, lors de l'arrestat. de Louis XVI à Varennes. Membre de la convention, il fut du parti de la Gironde, et dans le procès du roi vota l'appel au peuple (il avait proposé le premier cette mesure), la détention jusqu'à la paix et le sursis à l'exécution. Proscrit au 31 mai et mis hors la loi le 28 juillet suiv., il erra quelq. temps en Normandie, en Bretagne, en Guienne, fut arrêté le 19 juin 1794 à Bordeaux, chez le père de son collègue Guadet, et périt le lendem. sur l'échafaud.

SALLIER (Claude), philologue, né à Saulieu en 1685, fit de bonnes études à Dijon, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Paris, où il fut chargé d'une éducation particulière; il employa ses loisirs à se perfectionner dans la connaissance des langues classiq., à apprendre l'hébreu, le syriaque, et à se rendre familiers les meilleurs écriv. italiens, espagnols et anglais. Admis à l'acad. des inscriptions en 1715, il obtint en 1719 la chaire d'hébreu au collége royal, et fut nommé secrét.-interprète du duc d'Orléans. En 1721, il remplaça Boivin dans la charge de garde des MSs. de la biblioth. du roi, et, en 1729, il fut élu membre de l'Acad. française. Ce savant mourut en 1761. Il était membre des sociétés royales de Londres et de Berlin. On ne connait de lui aucun ouvr. important; mais il a enrichi le *Recueil* de l'acad. des inscriptions d'une foule de morceaux du plus gr. intérêt, parmi lesquels nous citerons : des *remarques* ou des *corrections* sur des tragédies de Sophocle et d'Eschyle, sur différents opusc. de Plutarque, sur des passages de Platon, Euripide, Longin, Suidas, Cicéron et d'autres auteurs grecs et latins, des traduct. de quelq. *odes* de Pindare et de quelq. écrits de Platon; des *recherches* historiques et biographiq. sur plusieurs personnages anciens et modernes. Le t. XXXI de ce *Recueil* contient son *Éloge*, par Lebeau.

SALLO (Denis de), sieur de la Coudraye, conseiller au parlement, né à Paris en 1626, acquit de bonne heure la réputat. d'un magistrat non moins distingué par ses lumières que par son intégrité. Les devoirs de sa charge ne l'empêchaient point de cultiver la littérature et l'histoire avec ardeur. Il conçut l'idée du *Journal des savants*, dont le privilége lui fut accordé sous le nom du sieur de Hédouville, et s'associa pour la rédaction plusieurs de ses amis déjà connus dans les lettres. Le 1er numéro parut le 5 janvier 1665, et cette feuille continua de paraître toutes les semaines. L'entreprise eut d'abord un gr. succès; mais la critique, bien que décente et raisonnée, souleva la foule des auteurs. Le nonce du pape près de la cour de France s'étant plaint d'un article sur l'inquisition, Sallo perdit son privilége, et refusa de reprendre son journal avec un censeur. Le privilége fut alors donné à l'abbé J. Gallois. Sallo venait d'obtenir du ministre Colbert un emploi dans les finances, où il aurait pu rétablir sa fortune que son extrême obligeance avait dérangée, lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1669. On a de lui quelq. opuscules qu'il

avait rédigés sur la demande de Colbert, et parmi lesquels nous citerons : *Traité des légats* à latere, à la suite de l'*Origine des cardinaux du St-siége*, Cologne (Paris), 1665, 1669, in-12. — *Des noms et surnoms : Mémoire sur la question de savoir si l'on doit nommer la reine Marie-Thérèse d'Espagne, ou bien Marie-Thérèse d'Autriche*, t. III du *Recueil de pièces d'hist. et de littérature*, par Granet. Sallo a laissé un recueil MS. de notes et d'extraits, formant 9 vol. in-fol., dont 7 sur l'histoire et 2 de mélanges. Il n'avait publié que les 13 prem. numéros du *Journal des savants*. Le trait suivant du conseiller Sallo prouve que la bonté de son cœur égalait son savoir. Attaqué pendant la famine de Paris, en 1662, dans une petite rue détournée, par un malheureux qui lui demanda sa bourse; il la donna et fit suivre le voleur par son laquais, qui le vit acheter un pain chez un boulanger, et le porter ensuite à ses enfants affamés. Le lendemain, Sallo se rend au domicile de cet homme, qui se croit perdu. C'était un pauvre cordonnier, sans ouvrage, chargé d'une nombreuse famille : « Rassurez-vous, lui dit Sallo, je ne viens pas pour votre perte. Voilà 30 pistoles que je vous donne; achetez du cuir et travaillez pour donner du pain à vos enfants. »

SALLUSTE (Caïus-Sallustius-Crispus), histor. latin, naquit à Amiterne, ville considérable du pays des Sabins, l'an de Rome 668, sous le 7e consulat de Marius, et le 2e de Corn.-Cinna. Sa famille était plébéienne et sans illustration; mais il n'en fut pas moins élevé avec le plus grand soin. Toutefois la culture des lettres et l'étude de la philosophie ne développèrent en lui que le germe des talents. Sa jeunesse fut marquée par des profusions insensées et par des actions licencieuses; mais il paraît certain que l'on a beaucoup exagéré ses torts et ses dérèglements. Lorsque son âge lui permit d'aspirer aux charges, il obtint celle de questeur, qui donnait l'entrée au sénat, et, quelque temps après celle de tribun du peuple, et il se livra aux agitations politiques avec une ardeur qui ne diminua rien de la licence de ses mœurs. Il fut même noté d'infamie et dégradé du rang de sénateur par les censeurs Appius-Pulcher et Pison. Ce fut alors, à ce qu'on croit, qu'il écrivit la conjuration de Catilina. A peine vivait-il dans la retraite depuis deux ans, lorsque ses idées ambitieuses se réveillèrent, excitées par les hardis projets de César, dont il avait toujours été l'un des chauds partisans. Il l'alla joindre dans son camp, fut par son crédit nommé de nouveau questeur, par cette place rentra dans le sénat, et fut ensuite élevé à la préture. Ce fut en cette qualité qu'il conduisit en Afrique une partie des légions de César. Après la bataille de Thapsa, il eut, avec le titre de proconsul, le gouvernem. de la Numidie, et il revint à Rome avec des richesses immenses. Accusé de concussions, mais absous par César, après la mort du dictateur il jugea qu'il ferait bien de ne plus compromettre sa tranquillité dans les affaires publiques. Il fit construire sur le mont Quirinal une maison magnifique et de vastes jardins, où il rassembla à grands frais tout ce qu'il put trouver de précieux en statues, peintures, vases, etc. C'est de ces jardins, qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluste*, qu'on a tiré une grande partie des plus belles antiques qui nous restent. Il passa les 9 dern. années de sa vie au milieu de toutes les jouissances d'un luxe acquis par les déprédations, et mourut en 718 (av. J.-C. 35), sous le consulat de Cornificius et du jeune Pompée, dans la 51e année de son âge. Il nous reste de lui deux ouvr. entiers, la *Conjuration de Catilina*, qu'il écrivit après son exclusion du sénat, et la *Guerre de Jugurtha*, qu'il composa en 709, après son retour d'Afrique. Il avait écrit une *Histoire romaine*, qui contenait les événements passés entre le *Catilina* et le *Jugurtha*, mais il n'en reste que des fragments. Les deux écrits que nous avons sont deux chefs-d'œuvre bien capables de nous dédommager de cette perte. Il nous reste à faire mention de ses *Lettres à César sur le gouvernement de l'état*. Tout y respire la flatterie, l'esprit de parti et la passion. D'ailleurs on y retrouve beaucoup d'énergie et un juste discernem. des causes de la corruption nationale. Eusèbe Salverte les a publ. séparément, avec une traduction estimée, in-18. Quant à la déclamation si virulente contre Cicéron, tout le monde s'accorde à penser que Salluste n'en est point le véritable auteur. Parmi les édit. de cet historien qu'on estime le plus, nous citerons celles d'Elzevir, 1634, in-12; *cum notis variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8, *ad usum delphini*, 1679, in-4; Cambridge, 1710, in-4; Paris, Barbou, 1744 et 1761, in-12; celle de M. J.-L. Burnouf, 1821, in-8, dans la collection de Lemaire; on trouve en tête une *Notice littéraire sur les principales éditions et traduct. de Salluste en diverses langues*, par Barbier; celle de M. Planche, 1825, 2 vol. in-12, dans la collect. intit. : *Auteurs classiq. latins, avec des comment.*, et enfin celle de Th. Burette, 1835, in-8, qui fait partie de la *Nova scriptor. latin. bibliotheca*, dont l'édit. est M. Charpentier. Parmi les traduct. de Salluste, on cite le P. Dotteville, Beauzée, Dureau de La Malle, M. Mollevault et M. Durozier, dont la traduct., 1829-33, 2 vol. in-8, fait partie de la *Collection des classiq.* de Panckouke.

SALLUSTE (Secundus-Sallustius-Promotius), surnommé *le Philosophe*, né vers le commencem. du 4e S., d'une famille patricienne, suivit avec distinction la carrière des emplois publics, et fut nommé préfet des Gaules par l'emper. Constance; ses talents lui méritèrent la bienveillance de Julien, qui l'emmena dans l'Orient, et le choisit pour son collègue au consulat en 363. Après la mort de Julien, Salluste refusa la couronne que les soldats voulaient lui décerner, et favorisa l'élection de Valentinien. L'époque de sa mort n'est point connue. On lui attribue l'opusc. grec intit. : *Traité des dieux et du monde*, publié pour la prem. fois, avec une *version* latine d'Allatius et des *notes* de Holstenius, par Gabr. Naudé, Rome, 1638, in-12, recueilli dans les *Opuscula mythologica*, Cam-

bridge, 1671, Amsterdam, 1688, in-8, et trad. en français par Formey, Berlin, 1748, in-8, et dans le *Philosophe payen*, 1759, 2 vol. in-12.

SALLUSTE, le dern. des philosophes cyniques, était né au 6e S. dans la ville d'Émèse en Syrie. Après avoir suivi les leçons du sophiste Eunoius, il fréquenta les écoles d'Alexandrie, vint à Athènes se mettre sous la discipline de Proclus, et, désabusé de tous les systèmes, retourna à Alexandrie avec le dessein d'attaquer sans ménagem. les vices des sophistes et leur doctrine. Renonçant dès-lors aux plaisirs, et même aux simples commodités de la vie, il abandonna tout ce qu'il possédait, et prit le costume de Diogène et de Cratès. On le vit parcourir les rues et les places publiques, enseignant à braver la douleur, à mépriser les richesses, combattant en toute occasion les principes des sophistes, et n'épargnant pas plus les platoniciens que les autres. Quelques critiques lui attribuent le traité *des Dieux et du monde;* mais Brucker (*Histor. philosoph.*) a démontré que cet opuscule appartient au Salluste de l'article précédent. — Il y a eu d'autres écrivains du nom de Salluste, sur lesq. les curieux peuvent consulter la *Biblioth. gr.* de Fabricius, t. XIII, p. 644.

SALM-KIRBOURG (Frédéric III, wild et rhingrave de), né à Limbourg en 1746, descendait de l'ancienne maison des comtes du Rhin. Après avoir visité les princip. états de l'Europe, il fixa sa résidence ordinaire à Paris, où l'hôtel qu'il y a fait bâtir est devenu le palais de la Lég.-d'Honn. La correspondance de Mme du Deffant donne une idée peu favorable de la jeunesse de ce prince. En 1787, il voulut jouer un rôle dans la révolut. de Hollande, et s'étant présenté comme dévoué aux intérêts de la France, Calonne lui fit donner le brevet de maréchal-de-camp, avec un traitem. de 40,000 fr., dont il se fit compter le capital. Il partit alors, et rendit sa conduite équivoque aux yeux de tous les partis; on put surtout lui reprocher d'avoir abandonné aux Prussiens, sans coup férir, la ville d'Utrecht, qu'il s'était chargé de défendre avec 8,000 hommes. Revenu en France, il affecta d'embrasser le parti populaire, prit du service dans la garde nationale parisienne, encourut les plaisanteries des écrivains de l'époque, et ne put échapper aux proscriptions révolutionnaires; il périt sur l'échafaud en 1794. Sa sœur, la princesse Amélie de Hohenzollern, fit faire des recherches pour retrouver son corps. Cette action touchante a fourni à Treneuil le sujet d'un poème élégiaque : *Amélie, ou l'héroïsme de la piété fraternelle*, Paris, 1807 et 1808.

SALMANASAR, roi d'Assyrie, est célèbre dans l'hist. sainte pour avoir détruit le royaume d'Israël, et emmené en captivité au-delà de l'Euphrate la plus grande partie de la nation juive. On croit qu'il était fils de Theglath-Phalasar, et qu'il monta sur le trône vers l'an 730 av. J.-C. Pour s'assurer la possession du pays qu'il avait conquis sur les Juifs, il y établit des colonies, et les nouveaux habitants joignirent à leur culte l'adoration du Dieu d'Israël. Leurs descendants, mêlés avec quelq. Juifs restés ou rentrés dans le pays, furent appelés *samaritains*. Ce nom ne vient pas, comme on pourrait le croire, de la ville de Samarie, qui ne fut fondée que plus tard, mais d'un mot syriaque et hébreu qui signifie *les gardiens*. Après la ruine du royaume d'Israël, Salmanasar étendit ses conquêtes en Syrie; mais il ne put soumettre la ville de Tyr, alors gouvernée par un roi nommé Élulæus. On ignore quelle fut la durée du règne de Salmanasar, qui eut pour successeur son fils Sennacherib.

SALMERON (Alphonse), théologien, l'un des fondateurs de la société de Jésus, né à Tolède en 1515, fit ses études à l'univ. d'Alcala, et vint achever ses cours de philosophie et de théol. à Paris. Il y fut apprécié par St Ignace, qui le choisit pour un de ses coopérateurs dans l'établissem. de sa société. Salmeron parcourut successivement l'Italie, l'Allemagne, la Pologne, les Pays-Bas et la France, signalant partout son talent pour la controverse. Le pape récompensa son zèle en le nommant nonce-apostolique en Irlande, et l'un des orateurs du St-siége au concile de Trente. Salmeron mourut à Naples en 1585, supérieur de son ordre dans ce royaume. On a de lui des *comment.*, des *questions* et des *dissertations* sur les Évangiles, les Actes des apôtres et les Épîtres canoniques, Madrid, 1547-1602, 16 tom. en 8 vol. in-fol. Le P. Ribadeneira a publié la *Vie du P. Salmeron*.

SALMON (Jean), poète, surnommé *Maigret*, en latin *Macrinus*, né à Loudun en 1490, d'une famille pauvre, obtint par ses talents d'illustres protecteurs, et après avoir été secrét. du card. Bouhier, archevêque de Bourges, fut précepteur des enfants du duc René de Savoie, et valet-de-chambre de François Ier. Il quitta la cour dans les dernières années de sa vie, pour se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1557. De son temps il reçut le surnom d'*Horace français*, qu'il mérita jusqu'à un certain point par un grand nombre de pièces de vers latins élégantes et faciles. Ses *poésies* ont été réunies, Paris, Simon de Colines, 1530, in-8. On a aussi une édit. des *odes*, ibid., 1537, in-8. — Charles Salmon, fils du préc., élève de Ramus et précept. de Catherine de Bourbon, sœur d'Henri IV, fut enveloppé, comme calviniste, dans le massacre de la St-Barthélemi. Il savait très bien le grec, et composait aussi des vers latins.

SALMON (Nathaniel), savant antiq. anglais, né vers 1680, après avoir achevé ses études à l'univ. de Cambridge, obtint une cure dans le comté d'Hertford, et abandonna l'état ecclésiastique pour se livrer à l'exercice de la médec. La pratique de cet art et l'étude des antiquités partagèrent le reste de sa vie. Il mourut en 1742. On a de lui, en angl. : *Description des stations des Romains dans la Gr.-Bretagne*, d'après leur itinéraire, Londres, 1721, in-8. — *Description des antiquités romaines dans les comtés de l'intérieur de l'Angleterre*, ib., 1726, in-8. — *Histoire du comté de Hertford, avec la description de ses anciens monum.*, etc., ibid., 1728, in-fol., fig. — *Vies des évêq. anglais*, etc. (de 1660

à 1668), ibid., 1733, in-8. — *Les antiquités de Surrey*, ibid., 1636, in-8. — *Les antiquités du comté d'Essex*, ib., 1740, in-fol., fig. — Thomas Salmon, frère aîné du précéd., mort en 1743, avait longtemps résidé dans l'Inde. On a de lui : *Hist. moderne, ou État présent de toutes les nations*, Londres, 1731 et années suiv., 32 vol. in-8 (il y a aussi une édition en 3 vol. in-fol, et l'on en a fait divers abrégés et plus. continuations); trad. en allemand, Altona, 1733-39, 7 vol. in-4. — *Le guide de l'étranger aux universités d'Oxford et de Cambridge*, etc., 1748, in-8, et quelques autres écrits historiq. peu remarquables. — Thomas Salmon, père des deux précéd., est, suiv. Gough, l'auteur de la *Nouvelle notice histor. sur l'ordre de St-George*, Londres, 1704, et ne doit pas être confondu avec Thomas Salmon, auteur d'un *Essai sur l'avancement de la musique*, Londres, 1672. — William Salmon, d'une autre famille, a laissé : *le Parfait médecin, ou la Boutique du droguiste ouverte à tout le monde*, in-8 de 1207 pages. — *Le grand Herbier anglais*, Lond., 1711, 2 vol. in-fol. — *Polygraphice*, 10e édit., 1701. Il était un empyrique qui eut beaucoup de vogue dans son temps.

SALMON (François), docteur en théologie, né à Paris en 1677, fut associé à la maison de Sorbonne, en devint bibliothéc., et mourut en 1736. On a de lui : *Traité de l'étude des conciles*, Paris, 1724, in-4, réimpr. à Leipsig, in-8. Ce docteur était fort érudit. Le catalogue de sa bibliothèq. (*Bibliotheca salmonia*), Paris, 1737, in-12, est précédé de son *Éloge*.

SALMON (Urbain-Pierre), médec., né à Beaufort dans le Maine vers 1767, fut reçu docteur à Angers en 1790, et servit ensuite dans les armées, soit comme chirurgien, soit comme médecin. Atteint d'un accès de mélancolie, il s'ôta la vie en 1805. On a de lui : *Topographie médicale de Padoue*, 1797, in-8 de 68 pag. — *Mém. sur un fragment de basalte volcanique, tiré de Borghetto*, Rome, 1800, in-8. — *Lettre sur la nature des monts Euganéens et la théorie des laves compactes*, Vérone, 1801, in-8. Desgenettes a publié une *Notice* sur ce médecin dans la *Revue philosophique*, janvier 1807.

SALMON (Robert), mécanicien, né en 1763 à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, mort à Woburn-Abbey en 1821, était fils d'un charpentier constructeur, et n'avait reçu qu'une première éducation très limitée. Il commença par être copiste dans l'étude d'un homme de loi, fut ensuite employé par M. Holland, entrepreneur de bâtiments, à la restauration du palais de Carlton-House, et fut enfin chargé, par le duc de Bedford, de la direction de ses vastes domaines, en qualité de conducteur des travaux. La singulière aptitude dont il était doué lui fit imaginer une foule de procédés, de machines ou d'instruments, dont il a lui-même donné la descript., tant dans les *Transact.* de la société des arts de Londres que dans des brochures isolées; la plupart lui valurent des brevets d'invention. Nous citerons, parmi les plus remarquables, un *piége à homme*, pour prendre, sans les maltraiter gravement, les braconniers et autres déprédateurs des bois; un procédé pour transporter sur une toile neuve les tableaux peints sur les murs ou boiseries endommagées; une machine à pêcher les objets tombés au fond des eaux les plus hautes; enfin un nouv. bandage pour les hernies, appareil ingén. dont l'idée lui fut suggérée par une incommodité qu'il éprouvait lui-même, et au sujet duquel il a publié un opuscule intitulé : *Analysis of the general construction of trusses*, 1807, in-8.

SALMON (don Emmanuel-Gonzalez), homme d'état espagnol, remplaça en 1826 Zéa-Bermudez en qualité de premier ministre, avec le portefeuille des affaires étrangères. Il signa le 30 déc. 1828 un traité qui accordait à la France un capital de 80 millions à titre de dédommagem. des frais de la campagne de 1823, et mourut à Madrid en 1832. C'était nn homme sage et modéré.

SALNOVE (Robert de), né dans le Poitou sur la fin du 16e S., et mort vers 1670, fut d'abord page de Henri IV, puis officier dans la maison de Louis XIII; il s'attacha ensuite à Victor-Amé Ier, et passa 18 ans en Piémont comme gentilh. de la chambre. Revenu en France, il y fut conseiller du roi et lieuten. de la grande louveterie. Il s'était occupé de la chasse pend. une grande partie de sa vie. On a de lui : *la Vénerie royale*, Paris, 1655, in-4; réimprimée en 1665, même format, et plus tard in-12 : cet ouvr. curieux est terminé par un *Dictionn.* des termes de vénerie.

SALOMÉ, princesse juive, de la famille d'Hérode, est célèbre dans le Nouveau-Testament par la mort de St Jean-Baptiste, qu'elle obtint de son oncle, Hérode Antipas. Elle avait cédé en cette circonstance aux instigations de sa mère Hérodiade, irritée de ce que St Jean avait blâmé son commerce criminel avec son beau-frère. Le second mari de Salomé, Aristobule, petit-fils d'Hérode-le-Grand, fut fait roi de la Petite-Arménie par Néron, l'an 54 de J.-C. Cette princesse mourut vers 72. Une médaille unique, découverte par Cousinery, offre, d'un côté la tête d'Aristobule avec la légende presque effacée qui exprimait son nom; au revers est le portr. de Salomé avec la légende lisible : Βασιλισσης Σαλωμης (*la reine Salomé*). Cette médaille est reproduite dans l'*Iconographie grecque* de Visconti, t. III, p. 511.

SALOMON, 3e roi des Juifs, fils de David et de Bethsabée, naquit l'an 1033 av. J.-C. Le nom de Salomon, ou *Pacifique*, lui fut donné par son père, et celui de Jedidiah, qui signifie *aimable au Seigneur*, par le prophète Nathan. Il fut sacré du vivant de David, et lorsque la mort de ce prince lui eut livré le pouvoir souverain, il débuta par faire périr Adonias, son propre frère, dont un parti nombreux avait soutenu les prétentions au trône. D'après les dernières recommandat. de son père, il se débarrassa aussi de Joab, fils de Sarvia, et de Séméi, fils de Géra. Après ces exécutions, le règne de ce prince s'affermit, dit l'Écriture. Il épousa la fille d'un roi d'Égypte, appelé *Vaphrès* par Eupo-

lème. Très peu de temps après, Salomon, qui avait alors 20 ans, alla sacrifier à Gabaon, et la nuit suivante le Seigneur lui apparut en songe, et lui promit de lui accorder ce qu'il lui demanderait. Il lui demanda la sagesse, et Dieu, satisfait de tant de modération, voulut lui donner en outre les richesses, la puissance et la gloire. Le jeune prince ne tarda pas à fournir des preuves d'une sagesse qui parut merveilleuse. On sait avec quelle heureuse habileté il parvint à reconnaître la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient, en ordonnant que cet enfant fût partagé entre elles. Au milieu de la paix profonde dont jouissaient ses états, il bâtit un temple au Seigneur sur le modèle du tabernacle; il y consacra des sommes énormes qui en firent l'édifice le plus magnifique qu'on eût vu jusqu'alors. Ce temple, commencé l'an 480 depuis la sortie des enfants d'Israël de l'Égypte, la 4e année du règne de Salomon, au mois de zio, le second de l'année sacrée, fut achevé au bout de sept ans et demi, au mois de bul, qui était le 8e de l'année sacrée. Salomon, ayant ainsi prouvé sa reconnaissance au Dieu dont il tenait la sagesse, se bâtit plusieurs palais d'une étonnante richesse. Il fit aussi élever des murailles autour de Jérusalem, fonda, embellit ou fortifia plusieurs villes, soumit à un tribut les misérables restes des nations qui avaient jadis possédé la Judée, étendit les relations commerciales de ses sujets, et rendit son roy. florissant au-dedans et redoutable au-dehors. Parmi les monarques qu'attira près de lui sa haute réputation, l'Écriture-Sainte distingue la reine de Saba ou du Midi, qui vint le visiter, vraisemblablement à l'époque où le temple fut achevé. Il n'est pas très facile de dire quel était son royaume : c'est l'Égypte, c'est l'Arabie, c'est l'Ethiopie, ou tout autre pays de l'Afrique ou de l'Asie, selon les div. faiseurs de système. On l'appelle Nicaulis, Candace, Maqueda, Belkiss, Nitocris; on va jusqu'à dire qu'elle eut de Salomon un fils, qui régna en Abyssinie. L'Écriture nous apprend seulement que le roi des Juifs et la reine de Saba se firent réciproquement des présents très riches, et que cette dernière s'en retourna ravie d'admiration et de joie. Cependant Salomon ne put résister toujours aux séductions qui l'environnaient, et il s'égara, comme parle Bossuet, dans les passions qui ont perdu tant de rois. Il eut jusqu'à 700 femmes et 300 concubines, prises parmi les nations avec lesquelles la loi défendait aux Juifs de s'allier, et il s'abandonna, pour leur plaire, au culte des idoles. La volupté, en dégradant son cœur, obscurcit sa raison même, et son règne ne fut plus qu'une longue suite de turpitudes. Il put prévoir, dans ses derniers jours, que son royaume après lui serait divisé, et ce fut au milieu des craintes et des remords qu'il expira, à l'âge de 58 ans. Il en avait régné 40. Nous avons de lui : *Sir Hasirim* (Cantique des cantiques), en VIII chap. (Ce livre passe assez généralem. pour avoir été composé à l'occasion du mariage de Salomon avec la fille du roi d'Égypte, et il est certain qu'il a tout l'air d'un épithalame, et que l'on y trouve même des images d'une naïveté un peu trop patriarcale); *Misle* (Proverbes), en XXXI ch., qu'on a comparés aux *Maximes* de Pythagore, de Lokman et de quelq. autres philosophes de l'antiquité, mais qui valent mieux, sans contredit; *Coheleth* (Ecclésiaste), en XII ch. (ce livre, malgré sa morale fortem. épicur., a été inséré dans le canon de l'Église); une *prière* dans le 3e *Livre des Rois*, ch. VIII, vers 23-53; et enfin les *Psaumes* 72 et 127. On n'est pas certain toutefois que ces *psaumes* soient de lui, et on ne lui attribue plus guère aujourd'hui que les livres de *la Sagesse* et de l'*Ecclésiaste*. L'abbé de Choisy a donné une *Vie de Salomon*, tant soit peu romanesque, Paris, 1687, in-8. Parmi les histoires, ou plutôt les romans, tant en prose qu'en vers, des Orientaux, sur ce prince, le type de la sagesse asiatique, nous citerons le fameux livre composé par Ferdoucy, et intitulé *Solimon Nameh*. On pourra consulter avec fruit le *Tableau général de l'empire othoman*, par d'Ohsson, t. I, p. 184, in-8, si l'on veut avoir une idée de la vénération des peuples de l'Asie pour celui qu'ils appellent le glorieux *Soleiman* ou *Soliman ben Daoud*.

SALOMON, fils d'André Ier, roi de Hongrie, né vers 1045, fut couronné dès l'âge de 5 ans; mais un traité antérieur assurait le trône à son oncle Béla. Il ne put donc succéder à son père, et après la mort de Béla, il fut encre obligé de défendre ses droits contre ses cousins-germ., Geysa et Ladislas. Vainqueur une fois, il régna, et mourut détrôné en 1100. On le cite dans l'histoire pour avoir le premier fait usage de canons, au siége de Belgrade, en 1073.

SALOMON Ier, duc de la Bretagne armorique, succéda à Conan, son aïeul, vers 421, et changea son nom teuton de *Guithol* ou *Withol* en celui sous leq. il est connu. Ayant voulu réformer les mœurs de ses sujets, il périt dans une émeute vers 434. Deux de ses fils, Grallon et Andren, lui succédèrent l'un après l'autre. — SALOMON II, duc de Bretagne, 4e fils de Hoël III, lui succéda en 612 au préjudice de son frère aîné Judicaël, à qui toutefois il laissa le trône, étant mort sans postérité vers 632. — SALOMON III, duc de Bretagne, n'obtint la couronne de son père Rivallon qu'après la mort de l'usurpateur Noménoé, son oncle, en 851. Guerrier cruel, il prit une part active aux troubles de son époque, s'allia à Charles-le-Chauve contre les Normands, et leur reprit la ville d'Angers en 872. Après avoir ajouté à la puissance et aux honneurs des ducs de Bretagne, il voulut abdiquer en faveur de son fils Wigon, leq. fut aussitôt assassiné par son beau-frère, Pasquitène; et Salomon III, eut le même sort, en 874.

SALOMON, savant arménien du 13e S., né à Khelath, fut évêque de Bassora. Un de ses ouvr., *l'Abeille*, en syriaq. *Debourito*, jouit d'une grande réputat. dans l'Orient. C'est une explication scientifique de l'Ancien et du Nouveau-Testament. La bibliothèque vaticane en possède deux exempl.

SALONINE (PUBLIA-LICINIA-JULIA-CORNÉLIA-SALO-

NINA), impératrice romaine, femme de Gallien, qui l'avait épousée 10 ans au moins avant son avénem. à l'empire, c'est-à-dire vers l'an 243, s'est rendue aussi célèbre par ses vertus que son mari le fut par ses vices. On n'a aucun renseignement sur sa naissance; seulement on conjecture qu'elle était d'origine grecque. Lorsque Gallien, pour s'assurer l'appui des Marcomans, eut admis à l'honneur de sa couche Pipa, fille de leur roi, Salonine, malgré tous les charmes de sa rivale, conserva sur le faible empereur l'ascendant que lui avaient acquis sa prudence et ses vertus. L'état lui fut redevable des plus hauts services, et le peuple de Rome apprit à bénir son humanité et sa munificence, ainsi que les utiles efforts qu'elle fit toujours dans les circonstances critiques, soit pour déterminer son époux à des mesures de rigueur contre les Barbares, soit pour animer le courage des soldats, dont sa présence au camp garantissait la fidélité. Elle périt devant Milan, en 268, avec Gallien et le plus jeune de ses fils, Quintus-Julius-Saloninus-Galliénus, depuis peu déclaré auguste. Protectrice des arts et des lettres, qu'elle-même cultivait, elle éleva dans Rome un temple à la déesse de l'Abondance (*Segetia*), et honora Plotin d'une bienveill. particulière. M. Mionnet, dans son livre du *Degré de rareté des médailles romaines*, a décrit les médailles en tous métaux qu'on a de Salonine et de l'aîné de ses fils, Publius-Licinius-Cornélius-Saloninus-Valérianus-Augustus, tué à 15 ans par ordre de Posthume en 257 ou 259, suivant Brequigny (*Mémoires* de l'acad. des inscript., t. XXII, p. 262).

SALUCES (THOMAS II, 7e marquis de). Une guerre civile, suscitée par son oncle Mainfroi, lui arracha la couronne en 1341. Il la recouvra en 1355, et mourut 2 ans après, laissant ses états à *Frédéric*, dont la postérité subsiste encore en Piémont. — SALUCES (THOMAS, 9e marquis de), né vers 1350, soutint égalem. des guerres qui mirent plus d'une fois sa souveraineté en danger. Il mourut en 1416. Pendant un assez long séjour qu'il fit en France, il composa le *Voyage du chevalier errant*, ouvrage bizarre, moitié prose, moitié vers, et ayant pour objet les affaires du temps. Il a été impr. à Anvers, 1557. M. d'Igliano a donné sur ce roman une *notice* dans les *Mém.* de l'acad. de Turin, t. XXVIII, année 1823. — SALUCES (Louis Ier, 10e marquis de), fils et successeur du précédent, et gouv.-général de la Savoie et du Piémont, sous Amédée VIII, mérita le surnom de *Pacificateur* pour avoir réconcilié Venise et les Florentins avec Philippe-Marie Visconti, seigneur de Milan. On lui doit l'idée et les gr. travaux de la route creusée au-dessous du mont Viso, à l'effet d'établir une communication entre le Piémont et la France. Il mourut en 1475. — SALUCES (Louis II, 11e marquis de), fils du précéd., né en 1438, voulut s'affranchir de l'hommage au duc de Savoie, et, avec un secours de seize cents hommes, qu'il obtint de la France, soutint dans sa capitale un siége mémorable en 1486; mais le duc de Savoie, s'étant allié à plusieurs princes d'Italie, réunit 30,000 hommes sous le commandement du maréchal de Miolans, et s'empara de presque tout le marquisat, dont il ne fut dépossédé qu'en 1490. Le marquis de Saluces suivit Louis XII dans la guerre d'Italie, et mourut à Gênes en 1504, avec la réputation d'un bon politique, d'un guerrier brave, mais malheureux. Il cultiva les lettres, protégea les savants, et fonda une académie. On a de lui : *l'Art de la chevalerie selon Végèce*, Paris, 1488. — SALUCES (Michel-Antoine, 12e marq. de), fils du précéd.; continua les guerres d'Italie sous Louis XII et François Ier, qui le nomma son lieutenant-général et amiral de Guienne. Il s'était trouvé aux affaires les plus glorieuses. Il avait dirigé l'av.-garde à la bat. de Marignan, et commandé l'armée franç. dans le roy. de Naples. Il mourut en 1529. — SALUCES (Jean-Louis, 13e marquis de), fils aîné du précéd., fut enfermé par un ordre du roi de France, qui donna le marquisat à son frère cadet, François, et ce dern., mort en voulant reconquérir la plénitude de ses droits contre la Savoie, laissa la couronne à Gabriel, son frère puîné; mais les mêmes dispositions politiques de la France le firent aussi reléguer au château de Pignerol, et la maison de Saluces perdit une souveraineté qui datait de 4 siècles. Le marquisat de Saluces fut cédé à la Savoie par Henri IV, par le traité de Lyon, en 1601.

SALUCES DE MENUSIGLIO (JOSEPH-ANGE, comte de), né à Saluces en 1734, de l'ancienne maison de ce nom, est un des hommes qui ont provoqué et soutenu le renouvellement des sciences physiques dans le dern. siècle. D'abord page du roi de Sardaigne, puis officier d'artillerie, il débuta par des travaux mathématiques qui fixèrent l'attention des savants; il réussit, par ses efforts, à consolider l'académie naissante de Turin, érigée en académie royale par Victor-Amé III en 1783, et dont il fut élu président. La chimie, la physique et la mécanique lui furent en partie redevables de leurs rapides progrès. Au prem. rang de ses découvertes on doit citer sa Théorie de la combustion, ses procédés en teinture, sa machine à filer la soie par la vapeur, etc. Lors de la guerre de la révolut. il fut chargé du commandem. général de l'artillerie piémontaise, puis revêtu de hautes fonctions civiles, notamment dans l'instruct. publique, qu'il dirigea avec une haute sagesse. Sous l'empire il fut créé commend. et chancel. de la 17e cohorte de la Lég.-d'Honneur. Il mourut en 1810. On a du comte de Saluces dix-sept *Mémoires*, tous d'une haute importance, dans le recueil de l'acad. des sciences de Turin. — *Lettre sur la conversion de l'acide vitriolique en acide nitreux*, in-4. — *Memoria sulla discomposizione, del sale ammoniaco*, dans le tome I du rec. de la *Società italiana*, Vérone, 1782. — *Sur l'Extraction et la Purification du nitre*, etc., dans le 4e vol. de l'acad. impér. de Turin. Il a laissé de nombreux ouvr. inédits, parmi lesq. on remarque : *Expériences sur differ. espèces d'air; Analyse des scorpions*, etc.; *Observations sur les meilleurs procédés pour gaufrer les indiennes et pour teindre les étoffes de soie*, etc.; *Réflexions politiques sur l'état du Piémont depuis la paix de* 1796. On a deux

*Éloges* en ital. du comte de Saluces, l'un par Grossi, 1813, in-8; l'autre par Paroletti dans les *Vite e ritratti dei Piemontesi illustri*, 1822, in-fol.

SALUTATO (LIN-COLUCCIO-PIERIO), l'un des restaurat. des lettres en Italie, était né en 1330 dans un bourg de Toscane. Emmené par son père à Bologne, il s'y livra dès sa jeunesse à l'étude des anc. auteurs, et parvint, en confrontant les MSs., à en corriger les textes avec autant de goût que d'érudition. Nommé chancelier de Florence en 1375, à l'époque où la république était déchirée par les factions, il exerça cet emploi avec honneur et sagesse jusqu'à sa mort, en 1400. Ses poésies latines eurent un tel succès que les Florentins conçurent le dessein de lui décerner la couronne de poète; mais n'ayant pas pu le couronner vivant, ils lui rendirent cet honneur après sa mort, et l'état lui éleva un superbe mausolée. De ses nombr. écrits, un seul a été impr.: *De nobilitate legum et medicinæ*, Venise, 1542. Ses *lettres* sont conservées à la bibliothèque de Florence. Le savant Lami en a publ. une partie: *Lini-Colucii Salutati Epistolæ*, 1742. Le recueil des illustres *Poeti italiani*, et les *Excursus litterarii per Italiam*, contiennent quelques-unes de ses *poésies*.

SALVA (FRANÇOIS), médec., né Tortose en 1747, est le prem. qui introduisit l'usage de l'inoculation en Catalogne, où il la pratiqua avec succès, mais non sans combattre les préjugés et la superstition. Un prem. prix lui fut décerné par l'école de médecine de Paris, pour un mémoire indiquant un *Procédé de rouissage et blanchissage du chanvre sans danger pour la santé*. Il inventa une manière de voyager sans chevaux, au moyen de plans inclinés, et l'acad. des arts de Barcelone, sur l'expérience qu'il en fit en 1801, déclara que ce procédé pouvait être utile dans le pays des plaines. Il mourut vers 1808. Outre plusieurs *mémoires* et *réflexions* en faveur de l'*inoculation*, on a de lui: *Dissertation sur l'influence du climat dans la guérison des maladies*, Barcelone, 1777, in-8. — *Dissertation sur la salubrité des fruits*, ibid., 1777. — *Description d'une nouvelle machine pour filer le chanvre et le lin* (avec Santpons), imprimée à Barcelone, puis à Madrid, 1784, par ordre de Charles III.

SALVAGE (JEAN-GALBER), méd., né à St-Flour en 1772, mort en 1813, profess. de clinique à l'hôpital du Val-de-Grâce, avait pris ses degrés à Montpellier; d'abord attaché à un régiment en qualité de chirurgien, il fut ensuite employé dans les hôpitaux militaires, et donna en maintes occasions des preuves de dévouem. et d'habileté. Ses utiles travaux à l'hôpital d'instruct. lui ont acquis des droits à la reconnaiss. publique. Il a publié: *l'Anatomie du gladiateur combattant*, Paris, 1802, gr. in-fol., 22 pl., dont 15 color.

SALVATOR-ROSA. — V. ROSA.

SALVERTE (ANNE-JOSEPH-EUSÈBE BACONNIÈRE), né en 1771 à Paris, fit ses études au collége de Juilly, et, destiné à la magistrature, acquit vers la fin de 1789 une charge d'avocat du roi au Châtelet. En 1792 il entra dans les bureaux du ministère des affaires étrangères; mais, forcé de donner sa démission en 1793, il fut admis peu de temps après à l'école des ponts-et-chaussées, où il professa l'algèbre. Au 13 vendémiaire, il fut condamné à mort par contumace, comme ayant présidé la section du Mont-Blanc; mais dès qu'il se présenta pour être jugé, il fut acquitté. Dégoûté des affaires publiques, il se consacra dès-lors à la culture des lettres et de l'histoire, et publia successivem. plusieurs ouvr. qui décèlent un penseur profond et un écriv. exercé. En 1807 il concourut pour le prix proposé par l'Institut: *le Tableau littéraire de la France au 18e siècle*, et son travail obtint une mention. Marié récemment en 1815, il alla passer avec sa femme cinq années à Genève, et, de retour en France, ne tarda pas à s'associer aux publicistes qui tentaient d'éclairer la marche et le développem. des nouv. institutions. Pressé par ses amis politiques de se mettre sur les rangs pour la députat., il s'y refusa long-temps, et ce ne fut qu'en 1828 qu'il vint siéger à la chambre comme député du 3e arrondissem. de Paris. Il s'y prononça avec la minorité du côté gauche pour le rétablissement de la garde nationale, dissoute par une ordonnance royale, et pour la mise en accusat. du ministère qui avait provoqué cette mesure. En 1829, il fut un des premiers à adopter la mesure du refus de l'impôt dans le cas où la charte serait violée, et vota l'adresse qui amena la dissolut. de la chambre. Réélu en 1830, il se trouvait dans le départem. de l'Aube au moment de la révolution. Arrivé à Paris le 29 juillet au soir, il proposa dès le 31 de prendre pour base des institut. fondamentales à donner à la France, la déclaration de la chambre des représentants en 1815; mais cette proposit. fut écartée. Il s'opposa tant qu'il le put à la révision précipitée de la charte, et, dès que la chambre fut constituée, demanda la mise en accusation des ministres signataires des ordonnances du 25 juillet. Pend. l'instruct. du procès, la suppression de la peine de mort ayant été mise en avant, il combattit cette proposition avec force. Il appela l'attention du gouvernem. sur la Vendée, appuya l'exil éternel de la branche aînée des Bourbons, et demanda que la duchesse de Berry fût mise en jugement. Réélu une seconde fois en 1831, il échoua dans sa candidature en 1834, où il avait pour concurrent M. Thiers; mais quelq. mois plus tard il reprit sa place sur les bancs de l'opposit., et il y siégeait encore lorsqu'il mourut en 1839. Salverte a concouru puissamm. à propager l'enseignement mutuel et les caisses d'épargne. Il était membre libre de l'acad. des inscript. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue: *Romances et poésies*, 1798, in 8. — *Éloge philosophique de Diderot*, 1801, in-8. — *Tableau littéraire de la France au 18e S.*, 1809, in-8. — *Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, 1824, 2 vol. in-8. — *Des sciences occultes, ou Essai sur la magie, les prodiges et les miracles*, 1829, 2 vol. in-8. — *De la civilisation: Venise, Raguse*, 1835, in-8, fragm. d'un gr. ouvrage dont l'auteur s'est

long-temps occupé, mais qu'il ne paraît pas avoir terminé.

SALVI (TARQUINIO), peintre italien, est auteur d'un tableau du *Rosaire*, qui porte la date de 1573, et qu'on voit à Rome, dans l'église des Ermites. — SALVI (Jean-Bapt.), son fils et son élève, fut surnommé *le Sassoferrato*, du lieu de sa naiss.. Il est beaucoup plus célèbre que son père. Trois de ses tableaux sont au musée : *le Sommeil de l'enfant Jésus*, *la Vierge transportée au Ciel par les chérubins*, et une *Tête de vierge*. Né en 1605, il mourut à Rome en 1685. — SALVI (Nicolas), architecte, né en 1699, à Rome, où il mourut en 1751, a exécuté dans cette ville, sur ses propres dessins, la *Fontaine de Trevi*.

SALVIANI (HIPPOLYTE), natural., né dans l'Ombrie en 1514, professa la médec. à Rome, fut l'un des médecins du pape Jules III, et mourut en 1572, Il s'était beaucoup occupé de l'hist. des poissons; et, sur l'invitation du card. Cervini, il entreprit et publ. : *de Piscibus libro II, cum eorumdem figuris œre incisis*, Rome, 1554, 1593, in-fol., fig.; Venise, 1600, 1602, in-fol., fig. On lui doit encore : *de Crisibus ad Galeni cens.*, Rome, 1558, 1589, in-8. — Quelq. poèmes et comédies, dont une intit. *la Ruffiana*, a été souvent réimpr. — Salluste SALVIANI, fils du précéd., médecin et profess. comme lui, a publ. : *de Calore naturali, acquisito et febrili, lib. II*, Rome, 1586, in-8. — *De urinarum defferentiis, causis et judiciis, lib. II*, ibid., 1587, in-8. — *Variarum lectionum de re medicâ lib.* ib., 1588, in-8.

SALVIATI (JEAN), évêque de Ferrare et cardin., né à Florence en 1490, était petit-fils de Laurent-le-Magnifique et neveu de Léon X, il remplit pour le St-siége plusieurs missions diplomatiques, l'une entre autres auprès de Charles-Quint, à l'effet de négocier la délivrance de François I^er^. Protecteur éclairé des savants et des artistes, il favorisa surtout François de' Rossi, jeune peintre, qui plus tard prit le nom de son Mécène (*v.* plus bas). Cet illustre prélat mourut à Ravenne en 1553. — SALVIATI (Bernard), évêque de Clermont et cardinal, frère du précéd., né à Florence sur la fin du 15^e^ S., entra jeune dans l'ordre de Malte, et s'étant signalé dans diverses expéditions contre les Barbaresques, devint général des galères de la religion. Son nom fut la terreur des musulmans; il ravagea Tripoli et Scio, prit Coron et Modon, etc. Ayant quitté l'ordre pour embrasser l'état ecclésiastique, il suivit en France Catherine de Médicis qui le fit son premier aumônier. On le compta parmi les députés du clergé aux états-généraux de 1557. Il mourut à Rome en 1568. — SALVIATI (Léonard), philologue et orateur, né à Florence en 1540, de la même famille, mort en 1589, est connu surtout par son acharnement contre le chef-d'œuvre de Tasse, alors malade et prisonnier. Il a beaucoup écrit. Ses *Orazioni* ont été impr. en 1575, in-4. La trad. des *Annales* de Tacite, par G. Dati, Florence, 1582, in-4, contient un de ses discours, dans lequel il examine cette question : *Pourquoi fut-il facile à Rome de devenir libre, et lui fut-il impossible de recouvrer la liberté quand elle l'eut perdue*, etc.? Des détails sur sa vie et sur ses ouvr. sont contenus dans l'*Orazione* que lui a consacrée P.-Francesco Cambi, 1590, in-4. — SALVIATI (François, ou Cecco Rossi de'), peintre célèbre, né à Florence en 1510 et mort dans cette ville en 1563, avait été le protégé du cardinal Jean Salviati, dont par reconnaiss. il prit le nom; il a enrichi de ses ouvr. plusieurs galeries de Florence, Rome, Venise, etc. Le musée du Louvre possède deux de ses tableaux : *Adam et Ève chassés du paradis terrestre*, et l'*Incrédulité de St Thomas*. — SALVIATI, le jeune peintre. — V. PORTA (Joseph).

SALVIEN, *Salvianus*, prêtre de Marseille, né à Cologne ou à Trèves vers la fin du 4^e^ S., reçut une éducation soignée, et se rendit habile dans les lettr. sacrées. Ayant épousé Palladie, fille d'Hypace, nourrie dans les croyances du paganisme, il la convertit à la foi chrétienne, et après en avoir eu une fille, Auspiciole, il résolut de vivre dans un état de continence qu'il croyait devoir être agréable à Dieu, mais qu'improuva très vivement son beau-père. Obligé de se soustraire au courroux d'Hypace, Salvien se sauva avec sa femme et sa fille, après avoir vendu ses biens dont il distribua le prix aux pauvres; il embrassa la vie religieuse, et se rendit près de St Eucher, dont il instruisit les deux fils dans les lettres. Dès l'année 430 il était ordonné prêtre, et s'était fait un nom par ses talents et sa piété. De nombreuses homélies et instruct., qu'il a composées à la demande des prélats des Gaules, lui ont mérité le surn. de *Maître des évêques;* mais il n'a jamais occupé lui-même la chaire épiscopale, comme l'ont cru quelq. auteurs. Salvien mourut dans un âge avancé vers 484. Tous les ouvr. qu'il avait écrits ne nous sont point parvenus : ceux que le temps a respectés ont eu plus. édit., soit isolément et avec d'autres ouvr., soit collectivem. La plus estimée est celle qu'a donnée Baluze, Paris, 1684, in-8. Le P. Amable Bonnet, de l'Oratoire, et le jésuite Mareuil, ont publ. chacun une traduct. des *OEuvres* de Salvien. Le traité *de Gubernatione Dei*, son plus célèbre ouvr., avait été déjà trad. par N. de Beaufremont, par P. Duryer et par Drouet de Maupertuy.

SALVINI (ANTOINE-MARIE), laborieux philologue, né à Florence en 1653, fut nommé profess. de grec à 23 ans, et se rendit promptement familiers les anc. auteurs. Membre des acad. des *Apatisti* et de la *Crusca*, il en devint l'oracle, et, après une longue vie consacrée entièrem. à l'étude, mourut en 1729. On a de lui : des *discours*, des *commentaires*, des *traductions*, quelq. *poésies*, etc. Lami, *Memorabilia ital.*, tome I^er^, donne des détails sur sa vie et sur ses ouvr. — SALVINI (Salvino), frère du précédent, né à Florence en 1667, et mort en 1751, fut successivement censeur, consul et archi-consul de l'acad. de la *Crusca*, qui lui dut d'importantes recherches sur les travaux et l'illustrat. de ses membres. Parmi ses écrits les plus estimés, on cite : *Fasti consolari del' academia Fiorentina*, 1717, in-4. Ses autres ouvrages sont mentionnés dans le

tome IV des *Elogj degli uomini illustri toscani*.

SALVINO *degli Armati*, inventeur des lunettes, naquit à Florence, vers le milieu du 13e S., d'une famille depuis long-temps honorée des emplois publics. La découverte qui fait sa célébrité lui ayant été contestée, plusieurs *dissertat.* ont été publ. à ce sujet, entre autres : *Trattato degli occhiali da naso*, par Manni, Florence, 1738, in-4; et Redi, *Lettera intorno all' invenzione degli occhiali*, t. II de ses *OEuvres*, Venise, 1742, in-4.

SALVOLINI (François), orientaliste, naquit en 1809 à Faenza. Après avoir fait ses premières études à l'université de Bologne, il s'occupa, sous la direction de Mezzofanti, de la littérature orientale, dans laquelle il fit de rapides progrès, qui lui acquirent une réputation bien méritée. On cite son *Analyse de l'inscription de Rosette*, ouvrage malheureusem. inachevé; ainsi que l'*Explication des inscriptions de l'obélisque de Louqsor*. Ce sav. est mort en 1838.

SALZMANN ou SALTZMANN (Jean-Rodolphe), profess. de méd. à la faculté de Strasbourg, mort à 83 ans en 1656, médecin ordinaire de cette ville et doyen du chapitre de St-Thomas, a laissé un certain nombre d'opuscules publ. de 1611 à 1651, et dont quelques-uns ont été recueillis par Théd. Wynandts sous le titre de *Varia observata anat.*, Amst., 1669, in-12. — Jean Salzmann, médecin de Strasbourg, né en 1679, mort en 1738, avait été promu en 1708 à la chaire d'anatomie de cette ville, et il fut le prem. qui y ouvrit un cours de chirurgie. On a de lui beauc. d'opuscules publ. à Strasbourg, de 1683 à 1737, et dont la *Biogr. médic.* (tome VII, pag. 88-89), cite les titres.

SALZMANN (Frédéric-Zacharie), jardinier, né en 1730, exerça sa profession dans la plupart des pays de l'Europe, et mourut à Postdam en 1801. La société de la Marche de Brandebourg, dont il était membre, a recueilli plus. de ses *mémoires*. Il a donné en outre : *Promologia, ou Science des fruits*, Postdam, 1774 et 1793, in-8. — *Instruction sur la manière de traiter pendant toute l'année les végétaux potagers et les herbes à épices*, Berlin, 1781 et 1786, in-8. — *Art des Hollandais d'obtenir des végétaux précoces*, ib., 1783 et 1786, in-8.

SALZMANN (Chrétien-Gotthilf), ministre protestant et institut., né près d'Erfurt en 1744, adopta pour l'éducation les principes de Rousseau et de Basedow. Chargé de l'enseignement de la religion dans le célèbre *philanthropinum* de Dessau, il ne tarda pas à se brouiller avec les professeurs, et fonda lui-même à Schnepfenthal, terre qu'il avait achetée dans le pays de Gotha, une maison d'éducation dont sont sortis des hommes de mérite. Il mourut en 1811. L'institut de Schnepfenthal subsiste entre les mains de ses descendants. En 1772 il avait publ. avec beaucoup de succès le *Messager de Thuringe*. Outre ses *discours* et autres écrits sur l'éducat., on a de lui un roman sentimental, *Carl de Carlsberg*, 6 vol., de 1781 à 1783. Une *Notice* sur sa vie et ses ouvr., par son gendre Ausfeld, a été analysée dans le *Mercure de la Roër*, 31 déc. 1813.

SAMAH (Ben-Melik-al-Khaulany al), 6e émir ou gouverneur arabe de l'Espagne en 718 (100 de l'hég.), se signala par la protect. qu'il accorda aux sciences et aux arts, ainsi que par la sagesse de son administrat.; mais, après avoir assuré la tranquillité dans la Péninsule, il voulut conquérir les belles provinces de la France, subjugua tout le pays de Carcassone jusqu'à Toulouse, assiégea cette ville et fut tué sous ses murs le 11 mai 721, dans une bataille mémor. qui lui fut livrée par Eudes, duc d'Aquitaine.

SAMANI (Abou-Ibrahim-Ismael al), prince persan, fondateur de la dynastie des Samanides, né en 847, mourut en 907, après avoir réuni le Khoraçan et le Thabaristan à ses états, qui ne comprenaient que la Transoxane. Les auteurs orientaux louent son équité, son amour pour les sciences, ses vues politiques et commerciales, et font de sa vie une sorte de *cyropédie*. Sa dynastie, qui dura plus d'un siècle, se montra digne d'un tel chef, ainsi que le témoignent quelq. médailles, expliquées par les Orientalistes Adler et Frœhn.

SAMANIEGO (Félix-Marie), poète, né à Bilbao en 1742, mort à Madrid en 1806, membre de l'acad. roy. de cette ville, a été surnommé le *La Fontaine espagnol*. Ses *Fables* en vers, *à l'usage du royal séminaire de Bassongado*, ont été imprim. à Bilbao, puis à Madrid, 1787, 2 vol. in-8.

SAMBIASI (François,), jésuite, né à Cosenza (Naples), en 1582, s'embarqua en 1609 pour les Indes, devint supérieur-général des missions à la Chine, et mourut dans ce pays en 1649. Il avait obtenu la confiance de l'empereur Houng-kouang, qui le revêtit de la dignité de mandarin. La langue chinoise lui était si familière, qu'il écrivit en cet idiome 2 vol. in-fol. : *De animâ triplice, vegetativâ, sensitivâ et spirituali*. On en conserve un exempl. dans la biblioth. de la société à Rome. Il existe encore de lui deux autres traités *de Somno* et *de Picturâ*, mentionnés dans Southwell, *Bibl. script. soc. Jesu*, p. 252.

SAMBIN (Hugues), architecte, élève de Michel-Ange, né à Dijon, orna cette ville de plus. monuments remarq., et fit paraître sous la protection de Chabot, gouvern. de Bourgogne, son *OEuvre de la diversité des termes dont on use en architecture*, Lyon, 1572, in-fol., avec 36 pl. en bois.

SAMBLANÇAY. — V. Beaune.

SAMBUCUS (Jean), sav. littérat. et antiquaire, né en 1531 à Tyrnau (Hongrie), égala, suivant de Thou, les princes dont on vante le plus la générosité à l'égard des lettres. Pendant 22 ans il visita les princip. états de l'Europe et recueillit un grand nombre de médailles, portraits, MSs. précieux, etc., qui ont passé dans la biblioth. impériale. Accueilli par l'emper. Maximilien II qui le créa son historiographe, il ne fut pas moins estimé de l'empereur Rodolphe, et mourut à Vienne en 1584. Sambucus a laissé des notes et des comment. sur plus. écriv. de l'antiquité, ainsi que des traduct., des dissertat. histor., etc. On trouve sa *Vie* avec son portr. dans la *Biblioth.* de Boissard et dans l'*Acad.* de Bullard,

**SAMMARTINO** (Matthieu), comte de Vischè, poète et grammairien piémontais, né en 1494, contribua par ses ouvrages à fixer la langue italienne : quelques auteurs le regardent comme l'inventeur de la poésie *pescatoria*. On a de lui : *Pescatorie ed Egloghe*, Venise (vers 1540), in-8. — *Osservazioni grammaticali e poetiche della lingua italiana*, Rome, 1555, in-8.

**SAMON**, né à Sens selon les uns, et selon d'autres à Soignies (Hainaut), au 6e S., avait d'abord été marchand. Dans un voyage qu'il fit pour son commerce chez les Esclavons, il leur persuada de s'affranchir de la tyrannie des Huns, et montra tant de valeur et de prudence dans l'exécution de ce projet, que la reconnaiss. publique le porta sur le trône. Il gouverna les Esclavons pend. 36 ans, et montra, dans le rang où la fortune l'avait élevé, les qualités et les vertus d'un grand homme.

**SAMONICUS** (Quintus-Sérénus), poète et médecin, fut tué dans un festin par ordre de Caracalla. Son fils, vécut dans l'intimité d'Alexandre-Sévère. L'un et l'autre furent des hommes savants. Le prem. réunit une biblioth. de 62,000 vol., qui fut léguée par son fils à Gordien III son disciple. Quant au poème qu'on leur attribue, c'est un rec. de préceptes curatifs pour toutes les maladies, une espèce de *Médecine des pauvres*, compilation de sages conseils et de fables absurdes, comme celle qui donne au mot *abracadabra* la vertu de guérir certaine fièvre. Il en a été fait un grand nombre d'édit. sous ce titre : *De medicinâ præcepta saluberrima*. Les meilleures sont celles de Padoue, 1750, 2 vol. in-8, avec deux *Lettres de Morgagni sur Samonicus*, et celle de Leipsig, 1786, in-8, avec des *notes* et des *comment.*, etc. d'Ackermann.

**SAMPIÈTRO**, célèbre capit. corse, né à Bastelica, vers 1501, fut nommé par François Ier command.-général des Italiens au service de France. Il s'était couvert de gloire par la défense de Fossano (1536), et avait pris une gr. part aux siéges de Coni et de Landrecies, à la bataille de Cérisoles, etc. Il renouvela le projet d'arracher la Corse aux Génois, en intéressant la France dans son entreprise. Une flotte lui fut accordée sous le commandement du maréchal de Termes; mais la paix de 1555, au moment où il venait de délivrer sa patrie, la fit retomber sous le joug des Génois, et le mit en péril. Échappé à la mort, il chercha de nouveaux secours en Turquie, et, ne pouvant réunir une armée, il débarqua en Corse avec 25 hommes, et vit accourir à lui un gr. nombre de ses concitoyens. Le succès allait couronner son héroïsme, lorsqu'il fut assassiné par un de ses officiers, en 1567. Les Génois ne trouvèrent pas d'autre moyen de se défaire d'un ennemi assez implacable pour avoir froidement étranglé sa femme, parce qu'elle avait eu l'idée d'implorer le sénat en sa faveur à l'époque où sa tête était mise à prix. Son fils est connu sous le nom de maréchal Ornano (*v.* ce nom).

**SAMPSICÉRAMUS**, prince arabe, régnait à Émèse (Syrie). Pompée le soumit l'an 63 avant J.-C., mais il conserva ses états, et deux de ses fils, Iamblique Ier et Alexandre, lui succédèrent. — Sampsicéramus II, petit-fils du précédent, occupait le trône d'Émèse sous le règne de Claude, en 43. — Sampsicéramus, qu'on suppose de la même famille, était en 258 gr.-prêtre de Vénus à Émèse; il se mit à la tête des tribus arabes pour combattre le roi de Perse Sapor Ier, et le contraignit d'abandonner la Syrie.

**SAMSAM-ED-DAULAH** (Abou-Kalindjar-al-Marzaban), prince Bowaïde, était le 2e fils du célèbre Adhad-el-Daulah, et lui succéda dans la dignité d'émir-el-omrah; il fut reconnu à Bagdad en 982 (de l'hég. 372); mais les guerres civiles traversèrent son règne. Son frère aîné lui fit crever les yeux, et l'un de ses cousins l'assassina de sa propre main en 998. Le règne très court de son frère Abou'l-Fawares-Chyrzick n'est remarquable que par la construction d'un observatoire à Bagdad.

**SAMSON**, juge d'Israël, fils de Manué, de la tribu de Dan, naquit vers l'an 1155 av. J.-C., il fut élevé en *Nazaréen*, c'est-à-dire qu'il fut consacré au Seigneur dès sa naissance, qu'on laissa croître sa chevelure, de laquelle devait dépendre sa force, et qu'il s'abstint de vin et de toute autre liqueur fermentée. A l'âge de 18 ans, il s'éprit d'une fille des Philistins, et l'épousa. En allant voir sa fiancée, il rencontra un lionceau et le tua; quelq. jours après repassant dans le même lieu, il trouva que des abeilles avaient déposé du miel dans la gueule du lion. Dans le festin qui précéda son mariage, et auquel avaient été invités 30 jeunes Philistins, Samson leur proposa cette énigme : *La douceur est née de la force*. Trente robes et autant de tuniques devaient être données à celui qui la devinerait. Les conviés eurent recours à la fiancée de Samson, et en obtinrent le mot. Samson, indigné de l'indiscrétion de celle qu'il avait choisie pour sa compagne, tua 30 Philistins, et porta leurs vêtements à ceux qui avaient expliqué son énigme. Après cette expédition, il retourna chez son père, et, pendant ce temps, sa femme contracta un autre mariage. Il résolut alors de se venger de la parjure sur toute la nation. Il prit 300 renards qu'il lia deux à deux par la queue, y attacha des flambeaux allumés, et les lâcha dans les blés des Philistins, qui furent consumés. Les Philistins, pour apaiser un ennemi si redoutable, brûlèrent sa femme avec son père; mais Samson continua de leur faire la guerre. Cependant il fut livré par les Juifs eux-mêmes à la nation qu'il semblait vouloir anéantir. Ce fut alors que, rompant ses liens, il assomma mille Philistins avec une mâchoire d'âne. L'Écriture nous dit qu'après un tel exploit il eut soif, et que le Seigneur, auq. il demandait à boire, fit sortir de l'eau d'une des grosses dents de la mâchoire. A dater de cette époque, Samson exerça 20 ans la judicature en Israël; mais, malheureusement pour lui, dans un âge où ses passions devaient être amorties, il se passionna pour une femme de la vallée de Sorec, nommée Dalila, à laquelle il eut l'imprudence de révéler le secret de sa force. Cette femme s'entendait avec ses ennemis pour le trahir, et elle lui fit raser la tête

pendant qu'il sommeillait. A son réveil, il tomba sans défense entre les mains des Philistins, qui lui crevèrent les yeux et l'emmenèrent prisonnier à Gaza. Dans une fête qu'ils donnèrent en l'honneur de Dagon, leur idole, ils firent venir Samson pour s'amuser de sa faiblesse et de ses infortunes; mais ils se trompaient. La force commençait à lui revenir avec les cheveux, et il fit crouler sur lui et sur ses ennemis le temple où ils étaient réunis en très gr. nombre. Cet événem. eut lieu l'an 1117 av. J.-C. Plus. écrivains n'ont vu dans le récit de tant de merveilles que des allégories dont on pouvait tirer parti pour édifier la piété : c'est peut-être là ce qu'il y a de plus raisonnable à croire, car l'apôtre St Paul nous apprend que *toutes choses arrivaient en figures aux Israélites*. Quand on prononce le nom de Samson, il est impossible de ne pas citer Voltaire, qui en a fait l'éternel sujet de ses plaisanteries, notamm. dans la *Bible enfin expliquée*.

SAMUEL (*qui est établi de Dieu*), juge et prophète d'Israël, naquit dans la petite ville de Ramatha, sur la montagne d'Éphraïm, vers l'an 1155 av. J.-C. Comme il était de la tribu de Lévi, il fut présenté de bonne heure au grand-prêtre Héli, qui l'accepta pour le service du Seigneur. La parole divine était alors rare et précieuse, et depuis longtemps on n'avait pas entendu de prophéties. Héli vieillissait, et ses fils, par leurs turpitudes, éloignaient les Hébreux de la religion de leurs pères. Dieu parla au jeune Samuel, et lui dit qu'il avait résolu la ruine de cette coupable famille. Dès-lors Samuel parut évidemment inspiré, et, à l'âge de 40 ans, après les désastres de la maison d'Héli, il fut établi juge d'Israël. Il conseilla à son peuple de renoncer aux idoles, et de se purifier par les jeûnes et les sacrifices. Le peuple fut docile à ses avis, et obtint du Seigneur la victoire sur les Philistins. Parvenu à un âge avancé, Samuel se déchargea de la judicature sur ses deux fils, Joël et Abja, qu'il établit à Bersabée; mais ceux-ci marchèrent dans les voies de l'iniquité, et révoltèrent par leur conduite tous les anciens d'Israël, qui prirent le parti de demander un roi, comme en avaient toutes les autres nations. Cette proposition déplut à Samuel, qui néanmoins, après avoir expliqué au peuple quels seraient les droits et l'autorité d'un roi, consentit à sacrer le jeune Saül. Le nouveau prince ne tarda pas à mécontenter celui auquel il devait le souverain pouvoir, en offrant lui-même l'holocauste. Samuel alors lui annonça que son règne ne subsisterait pas, et que le Seigneur choisirait un autre roi selon son cœur. Cependant, il s'adoucit un peu quand il vit que ce roi maudit avait vaincu les Amalécites. Il alla même le trouver, le reconnut de nouveau pour le chef d'Israël, et lui ordonna de marcher sur les restes d'Amélec, pour anéantir cette race malheureuse. Saül ayant épargné le roi Agag, l'inflexible Samuel vint lui reprocher cet acte de clémence comme un crime, lui déclara qu'il était irrévocablement réprouvé, et se fit présenter le monarque amalécite, qu'il coupa en morceaux, dit l'Écriture. Dieu lui ordonna de sacrer David, et il obéit. Ce fut après lui avoir frayé le chemin du trône, qu'il mourut à Ramatha l'an 1057 avant J.-C., à l'âge de plus de 98 ans. Tout le monde a lu dans la Bible que l'ombre de Samuel, évoquée par la pythonisse d'Endor à la sollicitation de Saül, apparut à ce prince pour lui prédire encore une fois sa funeste destinée. On attribue à Samuel : le *Livre des juges*, en XXI ch.—*Ruth*, en IV ch.—*Samuel, ou le prem. Livre des rois*, jusqu'au ch. XXIV. On lui a aussi attribué un *Livre du droit du roy.*, et quelq. autres pièces apocryphes.

SAMUEL D'ANI, docteur arménien du 12e S., a composé une hist. univ. dans le genre de la *Chronique* d'Eusèbe, qui se termine à l'année 1177. La traduct. lat., par le doct. Zohrab, en a été publiée sous ce titre : *Samuelis presbyteri Aniensis temporum usque ad suam ætatem ratio è libris historicorum summatim collecta*, etc., Milan, 1818, in-4. M. Maï a coopéré à cette édition. Un MS. de la *Chronique* de Samuel est à la bibliothèq. du roi, sous le n° 96.

SAMUS ou SAMÉS, roi de Comagène (Syrie), 2 siècles av. l'ère chrét., n'est connu que par les médailles; une monnaie de ce prince que Pellerin reçut d'Alep, en 1751, révéla son existence; elle est expliquée dans un *Mémoire* de l'abbé Belley, intitulé : *Observat. sur une médaille du roi Samus, prince jusqu'à présent inconnu*, t. XXVI du *Rec.* de l'acad. des inscriptions. On peut aussi consulter l'*Iconographie grecque* de Visconti, t. II.

SANADON (NOEL-ÉTIENNE), jésuite, né à Rouen en 1676, mort à Paris en 1733, bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand, a donné des traduct. et imitat. de poëtes grecs, des poésies latines fort estimées, etc. Ses princip. ouvr. sont : *Poésies d'Horace disposées suivant l'ordre chronolog.*, trad. en franç., avec des *remarques* et des *dissertat.* critiq., Paris et Amsterdam, 1728, 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12. — Traduction du *Pervigilium Veneris*, Paris, 1728, in-12. — *Carminum libri IV*, Paris, 1715, in-12. Son *Éloge* se trouve dans le *Mercure* de déc. 1733. — Son oncle, Nicolas SANADON, jés., né aussi à Rouen, et mort en 1720, est auteur d'ouvr. de piété. — SANADON (David DUVAL), parent des précéd., né à la Guadeloupe en 1748, fut élevé en France, et, devenu l'un des plus riches colons de St-Domingue, embrassa l'état militaire. Il combattit les Anglais sous les ordres du comte de Grasse, en 1781; de 1784 à 1789, il défendit en France les intérêts des colonies; de retour à St-Domingue, il fut témoin des premiers désastres des colons, se hâta de revenir en France, et fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes. Il mourut en 1816. On a de lui un gr. nombre d'écrits, entre autres : *Réclamations et observat. des colons sur l'idée de l'abolition de la traite et de l'affranchissement des nègres* (anonyme), 1789.—*Tableau de la situation actuelle des colonies, présenté à l'assemblée nationale en* 1789, 3e édit., 1814. — *Hommage de la Neustrie au gr. Corneille*, poème héroï-lyrique, 1811.

SANATROCES, nom commun à un grand nombre de princes parthes ou arméniens de la race des Arsacides, qui régnèrent dans les 2 prem. siècles de l'ère chrét., mais dont l'histoire, très obscure, ne peut être l'objet que de dissertat. grammaticales et numismatiques. D'après l'historien Josèphe, on voit que plus. d'entre eux embrassèrent le christianisme à sa naissance. On retrouve encore un *Sanatrocès*, en arménien *Sanatrouk* ou *Sanadroug*, au commencement du 4e S.

SAN-CARLOS (JOSEPH-MICHEL DE CARVAJAL Y VARGAS, duc de), grand d'Espagne de 1re classe, né à Lima en 1771, vint en Espagne à 14 ans, entra au service comme colonel en second du régim. de Majorque, et se distingua au siége d'Oran. Il fit en 1793 la guerre en Catalogne, et partit comme volontaire avec l'escadre dirigée sur Toulon. Son courage lui valut le grade de colonel titulaire et le brevet de brigadier. Il fit en cette qualité la guerre dans le Roussillon, et servit sous les ordres du comte de La Union, son oncle, qui repoussait les attaques de Dugommier. Nommé maréchal-de-camp et chambellan du prince des Asturies, il fut à 25 ans promu à la dignité de gouverneur de ce prince et des infants. Plus tard il devint majordome de la reine, et en 1805 grand-maître de la maison de Charles IV. Revêtu en 1807 de la vice-royauté de Navarre, il fut exilé après le procès de l'Escurial, et se retira à Alfaro jusqu'au moment où Ferdinand monta sur le trône. Celui-ci le fit gr.-maître de sa maison et membre de son conseil privé. Il accompagna ce prince à Bayonne, puis à Valançay; mais les voyages fréquents qu'il fit alors à Paris alarmèrent la police impériale, et il fut envoyé en surveillance à Lons-le-Saunier. Cet exil de 5 ans fut adouci par l'étude, qui déjà lui avait ouvert les portes de l'acad. de Madrid. Il annonça le premier à Ferdinand VII qu'il était libre : les insignes de la Toison-d'Or que le roi portait alors furent la récompense de sa fidélité. A son arrivée en Espagne il fut fait prem. ministre secrétaire-d'état : mais, quoiqu'il eut fait séparer le trésor de la couronne de celui de l'état, continuer les trav. commencés, rétablir les académies et la banque St-Charles, il se vit contraint de donner sa démission, et fut nommé ambassadeur à Vienne, puis à Londres. Pendant les troubles qui agitèrent l'Espagne en 1821, il vint chercher un asile à Bordeaux, puis à Genève. Lorsque la constitution des cortès eût été renversée, il rentra en Espagne, fut ambassad. en France, puis ambassad. extraordin. pour assister au sacre de l'emper. Nicolas. Il avait repris depuis un an ses fonctions d'ambassadeur auprès du roi de France, lorsque la perte d'une de ses filles lui donna le coup de la mort en 1828.

SANCASSANI (DENYS-ANDRÉ), médecin et littér., né en 1659 dans l'état de Modène, prit le grade de docteur à Bologne en 1677, puis vint se former à la pratique au grand hospice de Florence. Après avoir exercé son art avec succès dans diverses villes dont les academ. s'empressèrent de se l'associer, il s'établit à Commachio, et mourut dans cette ville en 1739. Non moins distingué par ses connaiss. littér. et par son goût pour la poésie que par son habileté dans les diverses branches de l'art de guérir, il a écrit un assez grand nombre d'ouvr., et de plus il a coopéré à la *Biblioteca volante* de Cinelli. Sa *Vie* a été écrite plus. fois en italien. La meilleure et la plus récente est celle qu'a publ. Cavalieri en 1781. Eloy, dans son *Dictionnaire de médecine*, et Mazzuchelli, dans les *Scritt. d'Italia*, ont donné le catalogue de ses écrits. Les principaux sont : *Il chirone in campo, o siasi vero e sicuro modo di medicar li ferite nell' armate*, Ferrare, 1708, in-8; Venise, 1729. — *Aforismi gen. della cura delle ferite col modo del Magati*, Venise, 1713, in-8 (v. MAGATI). — *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome, 1731-33-37-38, 4 t. in-fol.

SANCERRE (LOUIS de), connétable de France, né vers 1342, était issu d'une famille déjà célèbre par le grand nombre de guerriers qu'elle avait produits. Son père ayant été tué à la bataille de Créci (1346), il fut élevé, par l'ordre de Philippe de Valois, avec les enfants de son fils, le duc de Normandie. A 17 ans, étant au siége de Melun avec le dauphin (Charles V), il mérita l'approbat. de Duguesclin, et de ce moment leur amitié fut inaltérable. Nommé maréchal en 1369, il fit ces campagnes fameuses dans lesquelles furent reconquis le Poitou, la Saintonge et partie de la Guienne. C'est alors qu'il se lia avec Duguesclin et Clisson par un *vœu d'armes* qui les engageait à *vuider* cette dern. province, occupée par les Anglais dep. 50 ans. Deux de ces héros étaient borgnes, Sancerre et Clisson. Nommé connétable par Charles VI en 1397, il acheva de chasser les Anglais du Périgord et du comté de Foix. Il mourut en 1402, et fut enterré à St-Denis.

SANCHE Ier, roi de Navarre, surn. *Garcias* et *le Restaurateur*, monta sur le trône en 886, battit souvent les Maures, et leur enleva la province de Rioja, qu'il peupla de chrétiens; il s'était précédemment rendu maître de la Basse-Navarre. En 919, il se retira dans un monastère, laissant le gouvernement à son fils Garcia, lequel perdit toutes les conquêtes de son père. Mais Sanche, vieux et infirme, reparut à la tête de ses troupes en 921, et sa victoire sur Abdérame lui fit presque aussitôt recouvrer et ses états et ses nouvelles possessions. Il mourut en 926. — SANCHE III, surnommé *le Grand*, roi de Navarre, succéda l'an 1100 à son père, Garcia II, dit *le Trembleur*. Aussi brave que prudent, il sut par sa politiq. consolider les conquêtes qu'il avait faites par les armes. Il repoussa les Maures loin de ses frontières, contracta des alliances avec les princes chrét., ses voisins, et réunit à sa couronne l'Aragon, le royaume de Léon et la Castille; mais à sa mort, en 1035, il partagea ses états entre ses quatre fils, et affaiblit ainsi lui-même la puissance qu'il avait fondée. Comme roi de Castille, il portait le nom de Sanche Ier. — SANCHE II, roi de Castille, dit *le Fort*, fils aîné de Ferdinand Ier, leq., en 1065, avait aussi partagé ses états entre ses enfants, voulut réunir les domaines dont il se croyait frustré et rester seul maître de la Péninsule. Heureux dans

les guerres qu'il entreprit, il avait encore l'avantage de compter le fameux Cid parmi ses chev. Mais il fut arrêté dans ses projets par la trahison d'un officier, qui le tua en 1072. — SANCHE IV, roi de Castille et de Léon, mérita dans sa jeunesse le surnom de *Brave*. Mais impatient de régner, il se révolta contre son père, Alphonse X, qui mourut de chagrin en 1284. Il se fit alors couronner dans la cathédrale de Tolède, et parvint à force d'énergie à comprimer les mécontents; mais il eut à soutenir des guerres intestines pendant presque tout son règne. Il tourna ses armes en 1273 contre les Maures, et leur enleva la place de Tarifa, importante par ses relations maritimes. Il mourut en 1295. — SANCHE VII, roi de Navarre, commença à régner en 1194. Il est surnommé *l'Enfermé* par quelques historiens qui prétendent qu'il passa plusieurs années sans sortir de son palais de Tudela, et *le Fort*, à cause de la vigueur avec laquelle, à la bataille de Tolosa, en 1212, il brisa à coups de hache les grilles qui entouraient le quartier du prince arabe. Mort octogén. en 1234 et sans enfants, il légua ses états à Thibaud, comte de Champagne, son neveu.

SANCHÈS ( ANT.-NUNEZ-RIBEIRO ), médecin, né à Peñameçor (Portugal) en 1699, vint étudier à Leyde sous le célèbre Boerhaave, qui plus tard l'apprécia assez pour le placer parmi les trois docteurs que l'impératrice Catherine lui avait demandés (1731). Cette princesse le nomma son premier médecin et conseiller-d'état. Il quitta la Russie en 1747, et se fixa à Paris, où il mourut en 1783. A de gr. connaissances dans les sciences il joignait celle de toutes les langues de l'Europe, et portait dans l'histoire un grand talent d'observation et de critique. Il légua ses MSs., formant 27 vol. in-fol., au doct. Andry, son ami. Il a publié : *Dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne*, Paris, 1750, in-8, et 1753, in-12. — *Examen historique sur l'apparition de la maladie vénér. en Europe*, etc., Lisbonne ( Paris), 1774, in-8. Il est aut. de l'art. de l'*Encyclop.* sur la même maladie. Andry a publié un *Précis historique* sur sa vie en tête du catalogue de ses livres, Paris, 1783.

SANCHEZ ( FRANÇ.), savant grammairien, né à Las Brozas (Estramadure) en 1523, et mort en 1601, est regardé comme le restaurat. des lettres en Espagne. Juste Lipse l'en nommait l'*Hermès*. Il a enrichi de notes plus. auteurs classiques, et publié des traités de rhétorique, des grammaires grecque et lat., etc. Celui de ses écrits qui a obtenu le plus de succès est la *Minerva, seu de causis linguæ lat.*, dont l'édition la plus récente est de Leipsig, 1801-1804, 2 vol. in-8. Ses ouvr., excepté ce dern., ont été recueillis en 4 vol. in-8, Genève, 1766, précéd. d'une *Vie* de l'auteur, par Grégoire Mayans.

SANCHEZ (THOMAS), jésuite, né à Cordoue en 1550, mort direct. du noviciat à Grenade en 1610, a publié plusieurs ouvr. de morale, entre autres les fameuses *Disputationes de sacro matrimonii sacramento*, dont l'édit. la plus recherchée est celle de Martin Nutius, Anvers, 1607, in-fol. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 1740, Venise, 7 vol. in-fol. On trouve de curieux détails sur Sanchez dans le *Dictionn.* de Bayle et dans les *Remarq.* de Joly.

SANCHEZ ( FRANÇ.), médecin et profess. de philosophie, né à Tuy (Portugal), suivit les cours de la faculté de Montpellier, et obtint une chaire à Toulouse, où il mourut âgé en 1632. Ses *OEuvres* ont été recueillies sous ce titre: *Opera medica; his juncti sunt tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1636, in-4, précéd. d'une *Vie* de l'auteur, par R. Delassus, son disciple.

SANCHEZ ( THOMAS-ANT. ), savant bibliographe, né à Burgos en 1732, mort à Madrid en 1798, avait été bibliothéc. des rois Charles III et Charles IV. Outre plus. éditions de classiques espagnols, on lui doit : *Collection de poésies castillanes antér. au 15e S., précédée de mémoires relatifs à la vie du prem. marquis de Santillane*, Madrid, 1775 et suivantes, 5 vol. in-8. — *Apologie de Cervantes*, etc., ib., 1788, in-8. — *Lettre adressée à D. Josef Berni, sur sa dissert. en faveur du roi D. Pierre-le-Cruel*, ib., 1788, in-8.

SANCHEZ (le docteur PIERRE-ANT.), théologien, né à Vigo (Galice) en 1740, et mort en 1806, se fit non moins connaître par son humanité que par son savoir : aussi fut-il surnommé *le Père des malheureux*. Il a beaucoup écrit. Ses principaux ouvrages sont: *Mémoire sur les moyens d'encourager l'industrie en Galice*, 1782, in-8. — *Annales sacri*, Madrid, 1784, 3 vol. in-4. — *Histoire de l'Église d'Afrique*, ibid., 1784, in-8. — *Traité de la tolérance en matière de relig.*, ib., 1785, 3 vol. in-4. — *Disc. sur l'éloquence sacrée en Espagne*, Madrid, 1788, in-8. — *Summa theologiæ sacræ*, ib., 1789, 4 vol. in-4.

SANCHEZ DE AREVALO. — V. RODRIGUEZ.

SANCHO (IGNACE), littérateur nègre, naquit en mer dans l'année 1729, et fut baptisé à Carthagène (Nouvelle-Grenade). Sa mère ne put supporter le changement de climat, et son père se suicida pour échapper à l'esclavage. Conduit en Angleterre, où le nom de *Sancho* lui fut donné à cause de sa prétendue ressembl. avec l'écuyer de don Quichote, il plut au duc de Montagu, qui favorisa ses disposit. studieuses, et, après une vie tant soit peu vagabonde, il obtint une telle réputation d'esprit et de vertu, que Fuller a dit que *c'était l'image de Dieu taillée dans l'ébène*. Sterne fut son ami. Il mourut en 1780. On cite de lui des poésies, deux pièces de théâtre, une *Théorie de la musique*, et des *Lettres*, publiées en 1782, 2 vol. in-8, précédées de sa *Vie*. Grégoire lui a consacré une *Notice* dans sa *Littérature des nègres*.

SANCHONIATHON, auteur phénicien, natif de Tyr ou de Béryte, vivait sous le règne de Sémiramis, selon les uns, peu de temps après Moïse, selon les autres, du temps de la guerre de Troie ou peu auparavant, suivant d'autres encore. Saint-Martin a cru trouver, dans le peu qui nous a été conservé de cet auteur, des raisons suffisantes d'affirmer qu'il vivait dans le 14e S. avant notre ère. Tous les titres des ouvrages de Sanchoniathon ne nous ont pas été conservés; mais on sait qu'il

en avait composé trois principaux : un *Traité de la physique d'Hermès*, une *Théologie égyptienne*, et une *Histoire, ou Théologie phénicienne*. Ce dernier ouvr. avait été traduit en grec par un certain Herennius-Philon, natif de Byblos, en Phénicie, qui vivait au 2[e] S. C'est de cette traduct. que nous viennent les fragments de Sanchoniathon qui nous restent encore. Par malheur, on n'est pas sûr que la copie ait reproduit fidèlem. tout l'original et rien que l'original. On a même de fortes raisons de penser le contraire.

SAN CONCORDIO (Bartolommeo da), religieux dominic., né près de Pise en 1262, d'une illustre famille, a laissé plus. ouvr., entre autres : *Ammaestramenti degli antichi;* cette trad. de l'ouvr. intit. : *De documentis antiquor*, est citée par l'acad. de la Crusca au nombre des *Testi di lingua*. L'édit. qu'en a donnée Manni, 1734, in-4, avec le texte latin et des renseignem. sur l'auteur, est fort estimée. Il en a été fait une bonne réimpression, Brescia, 1817, in-8; sa trad. de *Salluste*, Florence, 1790, in-8, n'est pas moins appréciée pour son élégance et sa fidélité. Le savant édit. Gio. Cioni l'a fait précéder de lumineux mémoires sur Bart. de Sanconcordio, dont un ouvr. inédit se trouve à la bibliothèque ducale de Florence : *Degli ammaestramenti ò istituti de' santi Padri*.

SANCROFT (William), prélat anglais, né en 1616 à Fresingfield, en Suffolk, perdit en 1649, par sa résistance à l'acte de conformité, une bourse qu'il avait au collége de Cambridge, et, après la restauration, fut promu successivem. à div. offices. Depuis 1677, il occupait le siége archiépiscopal de Cantorbéry, lorsque son refus de prêter de nouv. serment, en 1688, le fit suspendre de ses fonctions, dont il ne tarda pas à être totalem. dépossédé. Il se retira alors dans son pays natal, et y mourut en 1693, après avoir disposé d'une grande partie de sa fortune en faveur des pauvres et de divers établissements publics, notamm. du collége Emmanuel de Cambridge. Parmi les ouvr. dont il est auteur, on cite : *Modern politics, taken from Machiavel, Borgia*, etc., *by an Eye-Wittness*, 1652, in-12. — 19 *familiar Letters*, etc. Ses MSs, que l'évêque Tanner avait déposés à la bibliothèque bodléienne, ont été recueillis et publ. par le rév. John Gutch, sous le titre de *Miscellaneous tracts relating to the history and antiquities of England and Ireland*, Oxford, 1781, 2 vol. in-8.

SANCTÈS PAGNINUS. — V. Pagnino.

SANCTIUS (François). — V. Sanchez.

SANCTORIUS (Sanctorius), ou *Santorio* (Santori), célèbre médecin, né à Capo d'Istria en 1561, mourut en 1636 à Venise, où le collége des médecins fait prononcer annuellement son *éloge* en reconnaissance d'un legs qu'il lui fit par son testament. Parmi ses ouvrages, qui ont été recueillis à Venise, 1660, 4 vol. in-4, on distingue : *Ars de staticâ medicinâ*, Venise, 1614; souvent réimpr.; l'édit. de Paris, 1770, in-12, est accompagnée de *notes* et *comment.* par Lorry. Sa *Vie* a été écrite en lat., par A. Capelli, 1750, in-4.

SANCY (Nicolas HARLAY de), né en 1546, fut successivem. conseiller au parlem. et maître des requêtes, capit. des cent-suisses, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, et enfin surintendant des finances, charge qu'il transmit à Sully. On le vit ensuite combattre au siége d'Amiens. Son habileté comme ministre se montra surtout dans sa négociation avec les Suisses, dont il obtint à la fois des hommes et de l'argent. Quant à l'inconstance qui lui fit abandonner et reprendre le catholicisme, il répondait qu'un sujet doit toujours être de la religion de son prince. Il mourut octogén. en 1629. Par suite de ses opérat. financières, un diamant de la couronne a gardé son nom de *Sancy*. On a de lui un *Discours sur l'occurrence des affaires*, in-4, curieux. Les *Mémoires* de Villeroi contiennent plusieurs de ses *Remontrances* à Marie de Médicis. — Achille de Harlay, baron de Sancy, 2[e] fils du précédent, né en 1581 à Paris, mort évêq. de St-Malo en 1646, parut avec quelque distinct. au barreau, puis fut pourvu à 20 ans de trois riches abbayes et nommé évêque de Lavaur. Ayant quitté la carrière ecclésiastique pour celle des armes à la mort de son frère aîné, tué au siége d'Ostende en 1601, il fit quelq. campagnes en Italie et en Espagne, voyagea ensuite en Angleterre, en Flandre, en Hollande et en Allemagne, fut nommé vers 1610 ambassad. à Constantinople, et se signala dans cette mission en défendant avec succès les jésuites, qu'on accusait d'avoir ourdi un complot contre le sulthan. Impliqué dans de mauvaises affaires pour la part qu'il avait prise, en 1617, aux tentatives faites en faveur de l'usurpateur Mustapha contre le jeune Osman, son pupille. Sancy demanda son rappel, et, de retour en France (1619), il entra dans la congrégation de l'Oratoire. Après l'avoir employé d'abord à former divers établissem., le P. Bérulle le mit à la tête des douze prêtres de sa congrégation qui composaient la chapelle de la reine d'Angleterre, dont lui-même était le confess. (1625). Cependant, forcé dès l'année suiv. de renoncer à la mission qui lui était confiée, Sancy revint en Angleterre avec le maréchal de Bassompierre, et, au prix des plus gr. efforts, obtint la liberté des ecclésiastiques français accusés de prosélytisme. Il remplit peu après une autre mission près du duc de Savoie. Ce fut pour le dédommager du sacrifice qu'il fit en renonçant aux prétentions qu'il pouvait avoir à remplacer Bérulle dans le généralat de l'Oratoire, qu'il fut porté à l'évêché de St-Malo (1631). Dans ce nouv. poste il présida les états de Bretagne (1634). Il fut un des quatre évêques chargés de procéder contre les prélats du Languedoc qui avaient trempé dans la conspiration de Montmorency, puis l'un des juges de René de Rieux, évêque de St-Pol, prévenu d'avoir favorisé l'évasion de la reine-mère, et enfin l'un des commiss. du clergé de 1635 qui provoquèrent la déclaration de nullité du mariage de Gaston d'Orléans avec la princesse de Lorraine. Son opposition aux vues du card. de Richelieu, lui fit perdre beaucoup de son crédit. Ce prélat, fort érudit, avait formé pendant

son séjour à Constantinople une collection de MSs. qu'il légua à la biblioth. de St-Honoré. Outre div. *opuscules* qui lui son attribués, on cite de lui : une *ode* à la louange d'Ant. Leclerc de Laforêt, en tête des *Comment.* de ce jurisconsulte sur les lois romaines, Paris, 1603, in-4, et une *Relation* des persécutions dirigées contre les catholiq. en Angleterre par le duc de Buckingham, dans le *Mercure français* de 1616.

SAND (Christophe), ou *Sandius*, célèbre socinien, né à Kœnigsberg en 1644, professa ses principes avec un éclat qui entraîna la ruine de son père, conseiller de l'élect. de Brandebourg, et son propre exil en Hollande, où il mourut à 36 ans. Il avait exercé l'emploi de correct. à Amsterdam, et cette circonstance avait favorisé la publicat. de ses ouvr. assez nombr., et parmi lesquels on remarque : *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, 1668, in-12; réimpr. en 1776, in-4, avec des *additions* et une *préface* du père de l'auteur. On y joint un *Append.*, 1678, in-4, contenant des *corrections* et *additions*, avec deux *lettres* de Samuel Gardiner. Paquot a donné dans ses *Mémoires*, t. III, la liste de vingt-un ouvr. MSs. de Sand.

SAND (Charles-Louis), l'assassin de Kotzebue, né en 1795 à Wunsiedel, dans le pays de Bareuth, fils d'un anc. conseiller de justice prussien, s'annonça comme un jeune homme doux, studieux et rangé, et fit avec succès ses études à l'école de Hof, puis au gymnase de Ratisbonne. Il était venu suivre à l'univ. de Tubingen les cours de théologie d'Erchenmager, lorsqu'en mars 1815, le retour de Napoléon à Paris rappelant l'Europe aux armes, il s'enrôla dans un corps de volont. Sand reprit ses études au rétabliss. de la paix, et vint les continuer à Erlang, où il se distingua par son assiduité parmi les disciples de M. Kaiser. Il partageait à un haut degré l'enthousiasme patriotique de la jeunesse allemande, que les gouvernants avaient su exploiter dans la crise de 1813, mais qui, depuis les gr. événements des deux années suiv., était devenu un sujet d'alarme pour l'autorité. Disposé par son tempéram. à pousser jusqu'au fanatisme la plus noble des passions, Sand trouva sa raison impuissante contre l'indignation qu'allumèrent dans son âme, déjà exaltée, les sarcasmes et l'insult. raillerie avec lesq. Kotzebue s'évertuait à travestir les principes que lui-même avait autrefois professés. Ce qui concourut à irriter davantage encore ce jeune fanatique, c'est qu'il devenait notoire que Kotzebue dégradait son talent jusqu'à le faire servir à ravaler la nation germanique tout entière, et à provoquer des persécut. qu'il entretenait par des rapports. Résolu à se dévouer pour ce que son imagination troublée identifiait avec une vengeance sacrée de l'honneur national, Sand se rendit à Manheim au mois de décemb. 1818, et, le 23 de ce mois, il exécuta son horrible dessein sur Kotzebue, qu'il poignarda avec un sang-froid qui suffirait, à défaut d'autre témoignage, pour attester le dérangement total de ses idées. L'assassin se frappa lui-même à plusieurs reprises avec l'arme encore fumante du sang de Kotzebue. L'espoir qu'on eut de lui trouver des complices fit donner les plus amples informations à son procès ; mais elles furent sans résultat, et le coupable subit sa sentence avec une fermeté qu'il n'avait pu puiser que dans l'absurde mais intime conviction d'avoir bien mérité de son pays, dont il considérait sa victime comme le plus dangereux ennemi. On peut consulter la *Notice* sur Sand dans les *Annales biograph.*, 1826, 2e part., pag. 278 et suiv.

SANDBY (Paul), graveur anglais, né en 1732 à Nottingham, mort en 1809, s'est fait dans sa patrie une grande réputation d'habileté par les planches qu'il a exécutées dans le genre de l'*acqua-tinta*. — Thomas Sandby, son frère, mort en 1798, était profess. d'architect. à l'acad. royale de Londres.

SANDE (Jean van den), histor. et jurisconsulte, né à Arnheim (Gueldre), mourut en 1638, membre du conseil supér. de la Frise. Comme historien, on lui doit : *Continuation* (en holland.) *de l'Histoire belgique* d'E. Reydam, 1650, in-fol. — *Abrégé de l'Histoire des troubles des Pays-Bas*, *depuis* 1666, Leeuwarde, 1651, in-12; trad. en lat. sous ce titre : *Leo Belgicus seu belgicarum historiarum Epitome*, Utrecht, 1652, in-12, fig. Il a laissé comme jurisconsulte : *Decisiones frisicæ; de actionum Cessione; de prohibitâ rerum Alienatione;* un commentaire sur le titre *de Regulis juris :* ces ouvr., impr. d'abord séparém., ont été réunis, Bruxelles, 1721, in-fol. Cette édit., la plus estimée, contient des *Commentaires sur les coutumes féodales de la Gueldre et du Zutphen*, par Fréd. Sande, frère aîné de Jean, et mort consul d'Arnheim.

SANDEN (Henri de), profess. de médecine et de physique à Kœnigsberg, sa ville natale, mort en 1728 à 56 ans, a publ., outre six *dissertat.* lat., imprim. à Kœnigsberg de 1696 à 1721, un livre *de Prolapsu uteri inversi ab excrescent. carneo-fungosâ in fundo ejus interno, ex potu infusi crepitûs lupi enata*, Leipsig, 1722, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec Chrétien-Bernard de Sanden, auteur d'une dissertat. *De cutis exterioris morbis*, Halle, 1740, in-4.

SANDER (Antoine), historien, né à Anvers en 1586 et mort en 1664, a laissé 42 ouvr. devenus très utiles aux écriv. qui depuis se sont occupés de l'histoire des Pays-Bas ; mais on peut se borner à citer : *Flandria illustrata*, etc., Cologne (Amst.), 1641-44, in-fol. ; réimpr. à La Haye, 1730 ou 1735, 3 tom. in-fol. — *Chorographia sacra Brabantiæ*, etc., Bruxelles, 1650, 2 vol. in-fol., fig. ; réimpr. à La Haye, 1726, 3 vol. in-fol. Quarante ouvr. MSs. de ce laborieux écrivain sont indiqués dans les *Mém.* de Paquot.

SANDERS ou SAUNDERS ou SANDERUS (Nicolas), théologien, né à Charlewood (Surrey) vers 1527, professa le droit canon à l'univers. d'Oxford, vint à Rome pour y embrasser l'état ecclésiastiq., et assista au concile de Trente en qualité de secrét. du cardinal Hosius. Nonce en Irlande, où il joua un rôle comme ultramontain, il y mourut en 1580. La controverse et la morale religieuse ont fait l'objet

de ses écrits, parmi lesquels on cite : *De origine et progressu schismatis anglicani libri III*, imprim. plus. fois, et trad. en franç. par Maucroix, Paris, 1678, 2 vol. in-12.

SANDERS (Robert), littérat. angl., né en 1727, à Breadalbane (Écosse), et mort en 1783, vécut obscur et malheureux, travaillant souv. aux ouvr. des autres, et voyant les siens publiés avec succès sous d'autres noms, tels que le *Complet voyageur anglais*, que plus. personnes s'attribuèrent. Il est auteur d'une *Histoire romaine* en forme de lettres d'un seigneur à son fils, 2 vol. in-12; de l'*Almanach de Newgate*, 1764, 5 vol. in-8, avec grav., et du roman satir. de *Gaffer Grey-Bear*, 4 v. in-12.

SANDERSON. — V. Saunderson.

SANDES (Arthur), né à Listowel, dans le comté de Kerry, embrassa la cause des insurgés de l'Amérique-Méridionale. Depuis 1818, il accompagna Bolivar dans toutes ses campagnes. Ce fut surtout aux batailles de Pantano, de Vaigas, de Boyaca, de Carabobo, de Bombana et d'Ayacucho, qu'il déploya les talents d'un brave soldat et d'un officier habile. A la première de ces batailles, le 25 juillet 1819, jour de la naissance du Libérateur, il reçut deux blessures très dangereuses en chargeant à la tête d'un régim. léger dont il était le major, et eut un cheval tué sous lui. Quoique mourant, Sandes ne voulut pas quitter le poste de l'honneur. Après la victoire d'Ayacucho, fait général sur le champ de bataille, il vécut depuis dans une honorable retraite, mais dévoré par une cruelle maladie, il y succomba le 8 sept. 1832.

SANDINI (Antoine), histor., né en 1692 dans le Vicentin, embrassa l'état ecclésiast., et mourut en 1750. On lui doit : *Historia apostolica*, etc., Padoue, 1731, in-8; réimpr. en 1754, avec correct. et augment. — *Historiæ familiæ sacræ*, etc., sec. édit., ibid., 1755, in-8. — *Vitæ pontific. romanor.*, etc., 3e édit., Ferrare, 1754, 2 vol. in-8. — *Disputationes historicæ ad vitas pontificum*, etc., ibid., 1755, in-8; c'est une suite de l'ouvr. précéd.

SANDJAR (Abou'l-Hareth-Moez-Edyn, ou Moghaït-Eddyn), sulthan des sulthans, le 6e des souverains seldjoukides de Perse, naquit en 1086 (de l'hég. 479) à Sandjar, dont il a gardé le nom. Les aut. orientaux exaltent ses vertus, son savoir, son courage, et le surn. le second Alexandre. Il livra dix-neuf batailles rangées, et n'en perdit que deux; mais, comme il arrive souvent, elles furent désastreuses : la sec. lui coûta quatre ans d'une captivité qui ne cessa que par un hardi coup de main de ses émirs. A sa mort, arrivée en 1157, après un règne de 62 ans, la domination des Seldjoukides cessa dans le Khoraçan; il ne laissait point d'hérit.

SANDOVAL (fray Prudentio de), histor. espagn., évêque de Pampelune, né à Valladolid vers 1560, et mort en 1621, s'est livré à la recherche des antiquités civiles et religieuses de sa patrie; il a aussi écrit sur l'ordre de St Benoit, dont il était membre, mais les ouvr. qui l'ont fait connaître sont : *Hist. de la vida y hechos del imperador Carlos V*, Valladolid, 1604, 2 vol. in-fol., et Anvers, 1681. — *Historia de los reyes de Castilla y de Leon*, etc., de 1037 à 1134, Pampelune, 1634, in-fol.; c'est la continuat. de la *Corònica* d'Amb. Morales.

SANDRANS (Joseph de CARDON, baron de), député de la noblesse de Bresse aux États-Génér. de 1789, où il siégea à l'extrême droite, avait servi 15 ans officier dans le régiment de Rohan-Rochefort. Après sa carrière législative il fut président de l'administ. municipale de son départ., et mourut près de Sandrans (Ain) en 1797.

SANDRART (Joachim), peintre et biographe, né à Francfort (Mein) en 1606, mort à Nuremberg en 1688, a joui, comme artiste, de la faveur des souverains; mais sa réputation comme peintre ne s'est point maintenue, tandis que ses ouvr. sur les arts sont toujours très recherchés; ce sont : *Teutsche academie*, etc., Nuremberg, 1675-79, 2 vol. in-fol. — *Iconologia deorum*, etc. (en allem.), ibid., 1680, in-fol., fig. — *Admiranda sculpturæ veteris*, etc., ibid., 1680, in-fol., fig. — *Romæ antiquæ et novæ theatrum*, etc., ib., 1684, in-fol., fig. — *Romanorum fontinalia*, etc., ibid., 1685, in-fol.; une nouv. édit. de ses ouvr. a été publ. par Volkmann, Nuremberg, 1769-75, 8 part. in-fol.

SANDYS (George), voyag. et poète, né à York en 1577, mourut à Boxley (Kent) en 1643. Dryden et Pope le considèrent comme ayant ajouté des beautés à la poésie angl. par ses traduct. et paraphrases des *Métamorph.* d'Ovide, de l'*Énéide*, des *Psaumes*, du *Cantique des cantiques*, etc.; mais c'est surtout à son *Voyage* qu'il doit sa célébrité. Impr. à Londres en 1615, in-fol., avec fig., il était à sa 7e édition en 1673; son titre est : *Relation d'un voyage commencé en 1610, contenant la descript. de l'empire turk, de l'Égypte, de la Terre-Sainte, des parties écartées de l'Italie et des îles adjacentes.* — Sandys (Edwin), père du précéd., archevêque d'York, mort en 1588, s'était fait connaître par son *Europæ speculum, ou État de la religion dans l'Occident*, souv. réimprimé.

SANÉ (Alexandre-Marie), greffier de la justice de paix du 12e arrondiss. de Paris, mort en 1818 à 45 ans, s'était adonné avec succès à l'étude des langues espagnole et portug. On a de lui : *Tableau histor., topogr. et moral des peuples des 4 parties du monde, comprenant les lois, les coutumes et les usages de ces peuples*, 1801, 2 vol. in-8. — *Poésie lyrique portugaise, ou Choix des Odes de Franç. Manoel* (v. ce nom). — *Histoire chevaleresque des Maures de Grenade, trad. de l'espagnol de Gines Peres de Hita*, avec *notes* histor. et littér., et précédée de réflexions sur les musulmans d'Espagne, 1819, 2 vol. in-8. — *Nouvelle Grammaire portugaise*, 1810, in-8.

SANÉ (le baron), membre de l'acad. des sciences et le plus habile ingénieur des construct. maritimes que la France ait vu naître, était uni d'amitié avec Borda. Ces deux hommes célèbres mirent en commun leur expérience, leur savoir et leurs talents pour perfectionner l'art des constructions navales. Ce fut dans ces travaux que brilla surtout le génie de Sané, et la marine française se rappelle encore

le sentiment d'enthousiasme que fit éclater la vue du vaisseau *l'Océan*, navire à trois ponts, admirable par l'élégance de ses formes, le plus facile à manœuvrer et le meill. voilier qu'on eût construit en Europe. C'est encore à Sané qu'on doit l'introduction dans la marine française des constructions sur un modèle uniforme des vaisseaux de chaque rang, introduction qui procura à nos flottes tous les genres de supériorité qu'on peut désirer. Sané, simple et modeste, semblait ignorer sa gloire. Ce fut Bonaparte qui le proposa pour la section de mécanique de l'académie des sciences. Le Vauban de la marine, ainsi que le nomme l'aut. de son *Éloge funèbre*, mourut à l'âge de 77 ans, le 12 août 1832.

SANGALLO (Julien de), célèbre architecte, né à Florence en 1443, fils d'un archit. nommé François Giamberti, reçut le nom de *San Gallo* d'une des portes de Florence, aux environs de laquelle il avait construit un monastère, et le transmit à ceux de ses parents qui embrassèrent la profession des arts. Parmi ses constructions, commandées en partie par Laurent-le-Magnifique, on comptait plusieurs chefs-d'œuvre; les principales sont : le palais de Poggio à Cajano, les fortifications de la ville d'Ostie, le dôme de Notre-Dame-de-Lorette, à Rome, etc. Il mourut à Florence en 1517. — Sangallo Ant. Giamberti de), son frère, né dans la même ville, et mort en 1534, se distingua aussi dans l'architect. C'est lui qui par l'ordre d'Alexandre VI, transforma le mausolée d'Adrien, à Rome, en la forteresse nommée le château de St-Ange. — Sangallo (Ant.), né vers 1482 à Mugello (territ. de Florence), neveu et élève des précédents, devint plus célèbre qu'eux. Il prit des leçons du Bramante, et le seconda dans ses travaux. Léon X l'adjoignit, après la mort de Bramante, aux architectes chargés d'exécuter la basilique de St-Pierre. On lui doit le fameux puits d'Orvietto, qui n'avait point de modèle, mais d'après lequel on en a fait un à Chambord, et un autre à Turin. L'Italie est couverte de ses ouvrag. Il mourut en 1546. — Sangallo (Ant.-Baptiste Gobbo), son frère, architecte estimé, traduisit Vitruve, qu'il enrichit de *notes* savantes et de précieux dessins; mais son travail n'a pas été publié. — Sangallo (Bastiano da), neveu des précédents, né à Florence en 1481, dut à sa manière de disserter sur les arts le surn. d'*Aristotile*. Il étudia la peinture sous Pierre Perugin, et apprit du Bramante les secrets de la perspective, à laquelle il s'adonna particulièrem. Ses décorat. ornaient les théâtres, et ses perspectives ornaient les rues de Florence, où elles produisaient une complète et vive illusion, notamm. lors de l'entrée de Charles-Quint dans cette ville. Il mourut en 1551.

SAN-GIORGIO (Benevenuto da), chroniq. italien, né dans le Montferrat vers 1450, d'une famille illustre, porta les armes comme chev. de St-Jean-de-Jérusalem. Il remplit ensuite quelques missions diplomatiq., partagea la régence de son pays avec la princesse Marie, veuve du marquis de Montferrat, et mourut vers 1525. Il a laissé : *de Origine guelphorum et gibelinorum*, etc., Bâle, 1519. — *Chronique du Montferrat* (en ital.), plusieurs fois réimpr., notamment par J. Vernazza, Turin, 1780, in-4; cette édit., corrigée et augmentée, est précédée d'une *Notice* sur l'auteur.

SAN-GIOVANNI (Ercole-Maria di), peintre, surnommé l'*Ercolino du Guide*, était né vers la fin du 16ᵉ S. à Bologne; il copiait les tableaux de son maître à un tel point d'exactitude et de perfection, qu'un jour, ayant enlevé du chevalet de ce célèbre artiste un ouvr. moitié achevé, il le remplaça par une copie que le Guide termina sans s'apercevoir de la substitution. Ses propres compositions avaient un mérite analogue à ses copies; mais il mourut fort jeune. — San-Giovani (Jean Manozzi di), gr. peintre, né près de Florence en 1590, élève de Matthieu Rosselli, mourut âgé seulem. de 48 ans, laissant un nombre considérable de fresques, dont plus. sont des chefs-d'œuvre. On cite entre autres à Florence, au palais Pitti : *les Sciences et les Arts chassés de la Grèce, et recueillis par Laurent de Médicis*. Ses tableaux à l'huile sont moins estimés. Son fils Garzia, s'est distingué dans le même art.

SANIN (Joseph), fondateur et premier abbé du monastère de Volokolamsk, né en 1440, mort en 1516, a été placé au rang des saints par l'Église russe. Les biblioth. du Synode et de St-Alexandre Nefskii, à St-Pétersbourg, et de Ste-Sophie, à Novgorod, possèdent en MSs. son *Histoire de l'origine, des progrès et des conséquences de l'hérésie dite* judaïque, qui s'était étendue en Russie dans le 15ᵉ S.; et 15 discours supplémentaires sous le titre de *l'Éclaireur*. On en trouve un extrait dans les t. XIV et XVII de la *Bibliothèq. anc. de Russie*.

SANLECQUE (Jacques de), célèbre typogr., né dans le Bourbonnais en 1573, vint jeune à Paris, et porta les armes pour la Ligue. Élève de G. Lebé, il a gravé des caractères de musique avec une perfection remarquable pour son temps; c'est lui qui a fondu les caractères syriaque, samaritain, chaldaïque et arabe de la *Bible polyglote* de Lejay. Il mourut en 1648. — Sanlecque (Jacques de), son 3ᵉ fils, partagea ses travaux dans la fonte des caractères de musique. L'un des hommes les plus érudits de son temps, il ne put se préserver des préjugés de ses comtemporains, et eut la faiblesse d'étudier la scolastique et l'astrologie judiciaire. On prétend qu'il embrassa le protestantisme à la sollicitation de son frère aîné, Henri, qui, après avoir été valet-de-chambre de Charles Iᵉʳ, était revenu en France lors des troubles d'Angleterre. Jacques mourut en 1659, laissant trois fils. — Sanlecque (Louis de), poëte, fils aîné du précéd., né à Paris en 1652, chanoine de Ste-Geneviève et prieur de Garnai, se fit d'abord connaître par des *poésies* lat., et publia depuis des *satires* en vers franç. qui auraient eu plus de succès si elles n'avaient pas paru dans le même temps que celles de Boileau; les plus connues ont pour objet les ridicules des faux dévots. Il a aussi composé des *épîtres, sonnets, madrigaux*, etc. Ses *poésies*, publ. sans son aveu, n'ont été recueillies qu'après sa mort, arrivée en 1714; il en parut alors plus. édit., notamment à Harlem

(Lyon), 1726. Elles ont été impr. à la suite du *Bolæana*, Amsterd., 1742, in-12. — Des deux autres fils de Sanlecquc, l'un, qui mourut jeune, savait le latin, le grec et l'hébreu à l'âge de 7 ans; l'autre, Jean, suivit la profession de son aïeul, et mourut en 1716, laissant ses ateliers à un dern. Sanlecque, mort en 1778.

SANMICHELI (MICHEL), célèbre architecte, né à Vérone en 1484, émule du Bramante et des Sangallo, embellit et fortifia les villes de Venise et de Vérone, dans lesquelles on admire encore plus. de ses travaux. Il est l'inventeur des bastions angulaires, adoptés après lui par tous les ingénieurs. Les magnifiques tombeaux du Bembo et de Contarini, à Padoue, sont les dern. ouvrages de ce grand artiste, qui mourut à Vérone en 1559. On peut consulter, relativement à sa vie, à ses travaux et aux dessins qu'il a laissés : *Selva, Elogio di Sanmicheli*, Rome, 1814, in-8. — *Capella della famiglia Pellegrini*, etc., Vérone, 1816, in-fol., 50 pl.

SANNAZAR (JACQUES), poète célèbre, naquit à Naples en 1458. Protégé par les princes aragonais qui régnaient alors dans sa patrie, il fit le charme de leurs fêtes dans la prospérité, et pendant les jours d'infortune, il leur conserva un inviolable et courageux attachement. L'illustre Gonzalve de Cordoue, qui conquit Naples, ne put décider le poète à célébrer sa victoire. La poésie ital. lui doit de touchantes élégies, et il dota la poésie lat., par ses églogues *Pescatorie*, d'un nouveau genre à peine soupçonné des Grecs et entièrement inconnu des Latins. Il mourut en 1530. Ses *OEuvres* en langue ital. ont été recueillies, Padoue, 1723, in-4, avec une *Vie* de l'aut., par Crispo Gallipoli. Ce vol. contient l'*Arcadia*, pastorale en prose, mêlée de vers, dont 60 édit. avaient été publ. dans le 16e S. seulement, et qui a été traduite en franç. par J. Martin, Paris, 1544, in-8; des *sonetti*, *canzoni*; quelques *lettres*, etc. Ses *OEuvres* en latin, recueillies aussi, Padoue, 1719, in-4, avec une *Vie* de l'aut. par J.-A. Volpi, contiennent le *de Partu Virginis*, poëme en III chants, qui lui coûta 20 ans de travail, et lui mérita le surnom de *Virgile chrétien; Salices et lamentatio de morte Christi*; et cinq *églogues*. Colletet a trad. le *de Partu* sous ce titre : *Couches sacrées de la Vierge*, Paris, 1646.

SAN PIETRO. — V. SAMPIETRO.

SANSAC (LOUIS PREVOT de), né à Cognac en 1486, dut le commencement de sa fortune à d'heureuses circonstances que seconda son propre mérite. Jeune, il inspira de l'intérêt à Guill. de Montmorency, qui le plaça près de son fils Anne, depuis connétable; et plus tard François Ier se plut à le favoriser, comme ayant vu le jour dans la même ville que lui. Après avoir enseigné l'équitation à l'héritier de Montmorency, plus jeune que lui d'environ 10 années, il l'accompagna à la défense de Mézières. Ayant ensuite obtenu le commandement d'un corps de 16,000 hommes, qui se porta sur le Milanez, il se trouva à l'assaut de Novarre, au combat de Vigevano, à l'attaque du Pas-de-Suze, à la retraite de Rebec (1524), et enfin à la bataille de Pavie, où, intrépide comme son prince, il éprouva le même sort; mais, plus heureux, il parvint à s'échapper, et, revenu en France, fut chargé de la correspond. de la reine-mère avec le monarque captif. Le zèle de Sansac lui mérita la reconnaissance de François Ier, qui le nomma l'un des gouverneurs de ses enfants, charge qu'il exerça aussi sous Henri II. On le revit encore combattre en Italie, se couvrir de gloire par sa longue et brillante défense de La Mirandole (1554), et, pour la prem. fois, recevoir une blessure à la bataille de Dreux (1562) : il avait alors 76 ans, et s'était trouvé à quinze siéges et à onze batailles rangées. Il mourut à Cognac en 1566.

SAN-SEPOLCRO (fra LUCA DI BORGO). — V. PACCIOLI.

SAN-SEVERINO (ROBERT), vaillant capitaine du 15e S., s'attacha d'abord au duc de Milan, François Sforza, et le trahit pour servir Louis-le-Maure, à qui il livra la ville de Tortone en 1479. Bientôt trompé à son tour par ce prince, il prit du service dans les états de l'Église, puis chez les Vénitiens, et mourut en combattant pour eux en 1487. — Ses trois fils, revenus à Louis-le-Maure, furent faits prisonn. avec lui par les Français à Novare (1500).

SANSEVERINO (FERRANTE), 4e prince de Salerne, né à Naples en 1507, suivit Charles-Quint en Allemagne, en Flandre, et se fit admirer par sa bravoure dans la guerre d'Afrique. De retour en Europe, il commanda l'infanterie ital. à la bataille de Cérisoles (1544), et sauva Milan de l'invasion des Français. A Naples, il déploya la plus gr. activité pour empêcher l'établissem. de l'inquisition; mais peu après, en même temps qu'on lui intentait un procès sur les droits de sa principauté, il reçut un coup de feu porté par une main inconnue. Les priviléges des barons ne lui permettaient pas de rechercher le coupable, d'autant plus que lui-même, quelq. années auparavant, avait employé le même expédient contre le marquis de Pulignano, leq. était mort sur le coup. Il se retira à Venise, puis en France, où, pour se venger de ses ennemis particuliers, il négocia, de concert avec Henri II et la Porte, une guerre contre le roy. de Naples. Ayant échoué dans son projet, il se rendit secrètement en Toscane, où il tenta d'exécuter par un complot ce qu'il ne pouvait accomplir avec une armée; il ne fit que des victimes. Pour lui, revenu en France pend. les guerres civiles, il embrassa le parti des protestants, et mourut à Avignon en 1568, depuis long-temps dépouillé de ses biens, et condamné à la peine capitale en Italie. Il ne laissait point d'enfants. Ce prince avait aimé les lettres; on lui doit d'avoir protégé la jeunesse du Tasse. On trouve des détails sur sa vie dans Ammirato, *Famiglie nobili napol.*, etc.

SANSEVERINO (DOMINIQUE), méd., né en 1707 à Nocera (Naples), mort en 1760, fut appelé par Charles III pour constater l'imbécillité de son fils aîné l'infant don Philippe. L'histoire du Vésuve avait été l'objet de ses recherches; mais, outre quelq. *Mémoires académiques*, on n'a de lui que

*De fibrarum sensibilitate atque irritabilitate*, impr. dans un *Recueil*, etc., Bologne, 1757. — *Lezione su d'un vitello a due teste*, sans aucune indication.

SANSEVERO (RAIMOND DE SANGRO, prince de), né à Naples en 1710, avait dès le collége exercé son esprit ingénieux en composant le modèle d'un théâtre mobile qui fut approuvé par Michetti, célèbre architecte. Interrogé sur la source de ce talent, pour leq. on ne lui connaissait aucune étude analogue, il répondait qu'Archimède lui avait apparu en songe; néanmoins il continua de montrer la plus grande justesse de raisonnement. Ses qualités de grand d'Espagne et de chambellan du roi l'appelaient dans la carrière des armes; il leva un régiment à ses frais, et se distingua à la bataille de Velletri (1744). Mais bientôt, revenu à ses occupat. favorites, il parut plutôt inventer les sciences que les étudier. On lui doit des procédés nouv. et des découvertes curieuses en peinture, en mécanique, en hydraulique, dans l'art du lapidaire, etc. Il avait dans son palais une imprimerie, un laboratoire de chimie et une fabrique de cristaux. Les ingénieurs ont profité de son système de fortification; le maréchal de Saxe et le grand Frédéric ont adopté son plan de tactique pour l'infanterie. Il frappa d'étonnement toute la ville de Naples en faisant marcher sur la mer une voiture à quatre roues sans qu'on pût deviner le moyen qui la faisait surnager. Bjoernstaehl, dans ses *Lettres à Gjorwel*, parle beaucoup de cette singulière construction; et Lalande, dans son *Voyage* consacra un chapitre entier à une invention de Sansevero pour fixer le pastel. Il cultivait aussi les lettres, et composait pour ses tableaux des inscriptions grecques, syriaques, hébraïques et arabes. Cet homme étonnant mourut en 1771, membre des académ. florentine et de la Crusca. Outre quelq. écrits polémiq., on a de lui: *Pratica più agevole e più utile di esercizj militari per l'infanteria*, 2e édit., Rome, 1760, in-fol., fig. — *Lettres à l'abbé Nollet sur des expériences chimiques*, 1753. — *Dissertation sur une lampe antique*, etc. (suite du précéd.), ibid., 1756, in-8. Parmi ses MSs., on cite: *l'Anti-Tolando* (origines juives); *Dialoghi critici sulla vita di Maometto*.

SANSON (NICOLAS), géographe, né à Abbeville en 1600, était l'aîné des fils de Nicolas Sanson, qu'on peut justement regarder comme le créat. de la géographie en France, puisque, livré à cette science par un goût exclusif, il voulut que ses enfants s'y livrassent à son exemple, et que celui dont nous parlons a le prem. exécuté de bonnes cartes. Le jeune Sanson, sortant de ses études, et comptant à peine 16 ans, avait déjà dressé une carte de l'ancienne Gaule, supérieure à celle d'Ortelius et de G. Mercator. Ses travaux et ses succès se suivirent avec une extrême rapidité, et lui méritèrent la protection du card. de Richelieu. Admis auprès de Louis XIII, il lui donna des leçons de géographie, et devint successivement ingénieur militaire pour la Picardie, géographe ordinaire du roi et conseiller d'état. Il mourut en 1667, laissant d'excellents élèves, d'abord ses trois fils, puis son neveu Duval, et enfin le père du célèbre Guill. Delisle. Ses *cartes* et ses *livres*, très précieux pour l'époque, ayant été rectifiés et de beaucoup surpassés depuis, il suffit d'en indiquer le *Catalogue*, 1702, in-12. — SANSON (Nicolas), son fils aîné, qui paraissait devoir ajouter aux connaissances de son père, fut tué d'un coup de mousquet, à 22 ans, en défendant le chancelier Séguier dans la journée des Barricades (27 août 1648). — SANSON (Adrien et Guillaume), frères du précédent, héritiers du titre de géographes ordin. du roi, furent dignes de leur père. Outre les cartes et les ouvr. mentionnés dans le *Catalogue* déjà cité, on a de Guillaume plus. écrits insérés dans le *Journ. des savants* de 1697. Adrien cultivait aussi les lettres; un de ses *sonnets* a été recueilli dans la *Récréation historique* de Dreux du Radier. Guillaume mourut en 1703, et Adrien en 1718. — SANSON (Pierre MOULARD), leur neveu et success., mort en 1730, laissa lui-même à son neveu, Robert de Vaugondy, le fonds des livres et cartes géographiques.

SANSON (JACQUES), carme déchaussé, cousin des précéd., né en 1596 et mort en 1665, s'est principalem. attaché à l'hist. de sa province, et entre autres ouvr. a publié: *Histoire ecclésiastiq. de la ville d'Abeville*, etc., Paris, 1646, in-4. — *Histoire généalogiq. des comtes de Ponthieu*, etc., ibid., 1657, in-fol. Il a laissé MSs. *Histoire ecclésiastiq. du diocèse d'Amiens*, les *Vies des saints* de ce dioc., et *Chronique des carmes déchaussés de France*.

SANSOVINO ou TATTI (JACQUES), sculpteur et architecte, né à Florence en 1479, étudia les arts sous Contucci du Mont-Sansovino, dont il conserva le nom. Comme sculpteur on ne met au-dessus de lui que Michel-Ange; mais comme architecte, rival souvent heureux des Paladio, des Sangallo, des Sanmicheli, sa réput. fut compromise par la chute d'un monument qu'il avait élevé à Venise. Cette ville, Rome et Florence possèdent plus. de ses chefs-d'œuvre; on admire surtout à Venise ses quatre évangélistes, son tombeau de l'archevêque de Cypre, ses bas-reliefs du pavillon Lozzetta, ses statues colossales de Mars et Neptune, etc. Il conserva son génie jusqu'à la fin de sa longue carrière, et mourut en 1570. — SANSOVINO (François), son fils, né à Rome en 1521, mourut en 1586. Destiné par son père à devenir aussi l'un des ornements du siècle de Léon X, il trompa cet espoir en abandonnant les arts pour les lettres, et ne fut qu'un écriv. médiocre. Parmi ses ouvr. on cite: *Del governo de' regni e delle republiche antiche e moderne*, Venise, 1561, in-4; trad. en français par F.-N.-D. Const., 1618, in-8. — *Dell' arte oratoria*, Venise, 1561, in-4. — *Istoria dell' imperio e origine de' Turchi*, ibid., 1568. — *Venezia descritta*, ibid., 1604, in-4. Il a donné des traductions, des recueils, etc. Niceron, tom. XXII, donne des détails sur les nombreux ouvr. de cet écrivain, qui lui-même avait préparé sa *Notice* dans son *del Segretario*, Venise, 1568, in-8, souvent réimpr.

SANTA-CRUZ (don ALVAREZ DE BASSANO, marquis de), célèbre amiral espagnol sous Charles-Quint, chassa les Barbaresques de la ville d'Oran, enleva Tunis à Barberousse, dispersa les pirates de Tétouan, et reçut trois blessures à la fameuse bataille de Lépante. Mais il ternit sa gloire par sa cruauté à l'égard des Portugais qui avaient tenté de s'opposer à l'usurpat. de Philippe II; il fit précipiter tout vivant dans la mer le commandant Strozzi, et massacrer ses autres prisonn., la plupart Français, envoyés pour soutenir les droits de dom Antoine. Il mourut en 1887.

SANTA-CRUZ DE MARZENADO (don ALVAR DE NAVIA-OSORIO, vicomte de PUERTO, marquis de), naquit vers 1687, d'une illustre maison des Asturies. Colonel de milices dès l'âge de 15 ans, il se distingua pour la cause de Philippe V en Espagne et en Sicile, et, maréchal-de-camp en 1718, il commanda les Castillans en Sardaigne. Il fut ensuite ambassadeur d'Espagne à Turin, puis au congrès de Soissons en 1727, et enfin à la cour de France, et se montra non moins habile diplomate qu'il avait été bon capitaine. La guerre d'Afrique lui donna une nouvelle occasion de déployer sa bravoure; il y fut gouverneur d'Oran, et fut, dans une sortie, massacré par les Maures en 1732. On a de lui : *Réflex. milit.*, Turin, 1724 et suiv., 10 vol. in-4; trad. en français par Vergy, Paris, 1735, 11 vol. in-12. Un *Abrégé* de cet ouvr., par le gén. espagn. Contreras, a été publié en 1786. — *Calculs milit.*, Paris, 1730, in-4. Ce vol., le prem. d'un autre ouvr. que l'auteur n'eut pas le loisir de terminer, se trouve quelquefois à la suite des *Réflexions milit.* Il n'a point été trad. en franç. Un extrait de l'*Éloge* de Santa-Cruz a été inséré dans les *Mémoires de Trévoux*, déc. 1733. — Sa fille, Irène QUIROS DE NABIA, montra beauc. de talent pour la poésie latine. Les *Mémoires de Trévoux*, mars 1742, contiennent une pièce de cette dame sur l'arrivée de l'infant don Philippe en Italie.

SANTANDER (CHARLES-ANTOINE LASERNA de), savant bibliographe, né à Colindres (Biscaye) en 1752, était neveu de don Simon de Santander, ancien secrét. du roi d'Espagne, établi à Bruxelles. A l'âge de 20 ans il vint rejoindre cet oncle, qui lui légua sa riche biblioth., achetée d'abord 80,000 fr. par un amateur, mais qui, transportée à Paris en 1809, y fut vendue en détail un plus haut prix. En 1795 il fut nommé conservat. de la bibliothèq. de Bruxelles, qui par ses soins est devenue l'une des plus belles de l'Europe. Cette ville lui est aussi redevable de l'établissem. d'un jardin botanique et d'un musée de tableaux. L'Institut de France le comptait parmi ses correspondants. Il mourut à Bruxelles en 1813. On a de lui : *Catalogue des livres de la biblioth. de don Simon de Santander*, Bruxelles, 1792, 4 vol. in-8, reproduit en 1803 avec un vol. de *Supplém.*, contenant entre autres : *Observations sur le filigrane du papier employé dans le 15e S.; Mémoire sur l'origine et le premier usage des signatures et des chiffres dans l'art typographiq.* Ce catalogue est très estimé des amateurs. — *Note additionnelle à l'extrait de l'instruction sur la manière d'inventorier les dépôts littér.*, an III (1794), in-8. — *Dictionnaire bibliographique choisi du 15e S.*, avec un *Essai sur l'origine de l'imprimerie*, etc., Paris, 1805-07, 3 vol. in-8. — *Mémoire historique sur la bibliothèq. publique dite de Bourgogne*, etc. (celle de Bruxelles), ibid., 1809, in-8.

SANTA-ROSA (SANTORRE, comte de), ministre de la guerre des états sardes pendant l'insurrect. de l'Italie (1821), naquit à Savillano en 1783. Encore enfant lorsque les commencem. de notre révolution ranimèrent des souvenirs de gloire dans sa patrie, il connut l'enthousiasme de la liberté avant de la pouvoir comprendre. Soldat à 11 ans, il grandit pendant les rapides commotions politiq. qui n'enfantèrent que l'asservissem. des modernes Liguriens, Parthénopéens, Cisalpins, etc. Parvenu à un grade supérieur, il y renonça pour embrasser la carrière de l'administrat., et y occupa bientôt des emplois distingués. Lorsque dans les prem. mois de 1821, les Piémontais, entraînés par l'exemple de l'Espagne et de Naples, voulurent proclamer la constitution des *cortès*, Santa-Rosa fut l'un des principaux chefs de la conjuration. L'annonce de l'approche d'une armée allemande ayant déterminé la prem. explosion du complot, le roi Victor-Emmanuel aima mieux abdiquer la couronne que d'encourir l'animadversion du cabinet autrichien en se prêtant aux vœux de son peuple. En l'absence du duc de Genevois, frère de Victor-Emmanuel, la régence fut dévolue au même prince de Carignan, qui la veille était le chef des conspirat. Après quelque incertitude de sa part, la constitut. fut proclamée. Mais tandis que les constitutionnels s'agitaient pour réunir leurs forces, on apprit l'évasion du régent; et des protestations du duc de Genevois arrivant de Modène, et, pour ainsi dire, du camp autrichien, dans les principales villes du royaume, achevèrent de décourager le partisans de la constitution. Santa-Rosa seul agissait : mais ce fut en vain qu'il expédia des courriers sur tous les points pour mettre les troupes en mouvement sur Alexandrie, Verceil, Gênes et Novare. A peine se trouvaient-elles rassemblées sur les frontières de la Lombardie pour marcher au secours des Napolitains, qu'on apprit leurs prem. revers. Sur ces entrefaites, le prince de Carignan fit signifier à Santa-Rosa de remettre au chev. de l'Escarène le portefeuille de la guerre; mais il refusa d'obéir, et redoubla d'efforts à mesure que les conjonctures devenaient plus critiques. Enfin la défection des troupes napolitaines venait de perdre la cause de la liberté italienne. Santa-Rosa, par sa constance énergique, soutint quelque temps encore l'ardeur de son parti en Piémont. L'exécution de ses ordres pouvait gagner à la cause populaire les troupes royales envoyées à Turin sous les ordres du comte de la Tour, pour écraser les volontaires nationaux. Mais il fallut céder au nombre; à peine les chefs du parti vaincu purent-ils en recueillir quelques débris. De Gênes, où il reçut l'hospitalité avec ce

qui restait des siens, Santa-Rosa parvint à s'évader. Frappé d'une sentence de mort, séparé de sa femme et de ses enfants, il erra quelq. temps sans asile, et, dit M. Cousin (dédicace *à la mémoire du comte Santorre de Santa-Rosa*, en tête du 4e vol. de sa trad. des *OEuvres de Platon*), trouvant la persécution où il était venu chercher un abri, arrêté, jeté dans les fers, incertain s'il ne serait pas livré à son gouvernem., c'est-à-dire à l'échafaud, cet infortuné, dont le destin était de périr pour la cause qu'il n'avait pu faire triompher dans sa patrie, alla combattre pour l'affranchissement des Hellènes. Il mourut les armes à la main, le 9 mai 1825, dans l'île de Sphactérie, près de Navarin. On a de lui un écrit intit. : *De la révolution piémontaise*.

SANTE (GILLE-ANNE-XAVIER de LA), poète lat., né près de Rhedon (Bretagne) en 1684, embrassa la règle de St Ignace, et professa successivem. la rhétorique dans plus. colléges avec distinction. Parmi ses élèves, au collége Louis-le-Grand, on cite Turgot et Lemierre. Il avait débuté dans les lettres par un poème latin (*Ferrum*) fort remarquable. Depuis il composa des panégyriques et des oraisons funèbres, des poésies françaises, et même des vaudevilles qui eurent du succès, tels que *le Sauvage à la foire; le Montreur de lanterne magique*, etc. Il mourut à Paris en 1762. On a de lui: *Orationes*, Paris, 1741, in-12, 2e édit. — *Musæ rhetorices*, etc. (recueil de ses vers et de ceux de ses élèves qu'il a retouchés), réimpr. plus. fois, notamm. en 1805, par les soins d'Amar.

SANTE-BARTOLI (PIETRE). — V. BARTOLI.

SANTEN (LAURENT van), poète latin et philologue, né à Amsterdam en 1746, et mort à Leyde en 1798, embrassa dans les troubles de la Hollande la cause des patriotes, à laquelle il consacra quelq. pièces de vers. Membre de l'administration municipale de Leyde, puis curateur de l'univ. de cette ville, il marqua son passage dans cette place par div. améliorations. Il publia des morceaux d'Homère et quelq. *hymnes* de Callimaque, trad. en latin, et des échantillons de ses remarques sur Catulle et Properce. Un état habituel de maladie l'empêcha de terminer plus. ouvr. Le recueil complet de ses *poésies latines* a été publ. en 1801, in-8, par M. Jacob-Henri Hoeufft, précédé d'une biographie très étendue de l'auteur.

SANTERRE (JEAN-BAPT.), peintre, né à Magny en 1651, mort à Paris en 1717, étudia sous Bon Boullongne. Sans atteindre au premier rang qu'il n'ambitionnait pas, il a mérité une place distinguée dans l'école française. Son tabl. de *Suzanne*, maintenant au musée, lui ouvrit les portes de l'académie en 1704. *Adam et Ève*, la *Madeleine* et *Ste Thérèse en extase*, que Louis XIV avait fait placer dans une chapelle de Versailles, sont des morceaux très estimés des artistes. Sa couleur est bonne et son dessein correct. Il excellait surtout dans les études de femmes.

SANTERRE (CLAUDE), brasseur du faubourg St-Antoine, né en 1752, s'est acquis, dès le principe de la révolution, une célébrité trop fameuse; la source en fut dans le travers martial qui le possédait, ainsi que dans la facile influence qu'un homme entreprenant exerce sur la foule. L'habitude qu'il avait de commander dans ses ateliers, il l'exerça sur le quartier populeux dont il était un des principaux membres, et concourut à la créat. de la garde nationale, dont il fut élu chef de bataillon. C'est lui faire beauc. plus d'honneur qu'à lui n'appartient, que de lui supposer des relations intimes avec les chefs du parti d'Orléans. L'enlèvement des armes dans les arsenaux, la prise de la Bastille, l'émeute du Champ-de-Mars pour provoquer la déchéance du roi, l'insurrect. du 20 juin 1792, et enfin le combat du 10 août, tels sont les déplorables événem. auxq. Santerre prit une part active à la tête d'une troupe d'hommes indisciplinés. La commune de Paris, immédiatem. après l'assassinat du chev. Mandat, le nomma général de la garde nationale; c'est en cette qualité qu'il accompagna Louis XVI lors de sa traduct. du Temple à la barre de la convention, pour l'instruct. de son procès, et qu'il le conduisit à l'échafaud, où, par un roulement de tambours, il empêcha le roi de parler au peuple. Peu de temps après il obtint le commandem. d'un corps d'armée dans la Vendée : son inexpérience et ses défaites le couvrirent de ridicule; la déroute de Coron, attribuée en grande partie à ses mauvaises disposit., détermina le comité de salut public à le rappeler. Jeté en prison, il en sortit au 9 thermidor, et voulut reparaître dans quelques émeutes; mais sa popularité était perdue. Au 18 brumaire on lui prêta des intentions hostiles contre Bonaparte; mais le directeur Moulin, son parent, attesta qu'il n'aurait pas pu soulever quatre hommes dans les faubourgs. Il mourut en 1808, propriétaire d'un vaste terrain dans l'enclos du Temple où a été bâtie la Rotonde.

SANTES-PAGNINUS. — V. PAGNINO.

SANTEUL (JEAN de), l'un des poètes latins modernes les plus célèbres, né à Paris le 12 mai 1630, fit ses prem. études à ce collége de Ste-Barbe, d'où sont sortis et sortent encore tous les jours des élèves distingués. De Ste-Barbe il passa au collége de Louis-le-Grand, et termina, sous le P. Cossart, des études si bien commencées. Un maître aussi habile ne tarda pas à reconnaître ses heureuses disposit pour la poésie; il les cultiva, les perfectionna avec zèle, et Santeul, encore écolier, était déjà, parmi ses condisciples, un poète fameux; sa réputation naissante ne tarda pas à franchir l'enceinte du collége, et son petit poème, *la Bulle de savon*, révéla son talent au public. Bientôt des productions plus importantes, par le fond du sujet et le mérite de l'exécution, attirèrent sur lui tous les regards; mais pour se dérober en quelque sorte à l'importunité d'une renommée prématurée, Santeul alla chercher dans le cloître de St-Victor le silence et le loisir dont il avait besoin. C'est de cette retraite que sortirent d'abord ces admirables inscriptions qui firent si long-temps l'ornement des fontaines publiques de

Paris. Mais peu après une carrière plus digne de son talent s'ouvrit pour Santeul ; il n'y trouva de rival que Coffin, dont les *hymnes* partagent avec celles du poète victorin l'honneur d'avoir été adoptées par l'Église catholique. Si l'on retrouve moins fréquemm. dans celles du célèbre profess. les caractères de l'enthousiasme lyrique, la hardiesse de style et les écarts même du genre, elles se distinguent par une onction douce et pénétrante, par une latinité plus constamm. pure, et surtout par une merveilleuse application des pensées, souvent même des paroles de l'Écriture. En un mot, peut-être Santeul est-il plus poète ; mais Coffin paraît plus religieux. Ce n'est pas que le chanoine régulier démentît par sa conduite la vocat. de sa muse ; mais, poète dans toute la force du mot, il en eut quelquefois les caprices, les bizarreries, et si l'on veut même les ridicules : il en résultait nécessairement bien des écarts, bien des disparates, qui pouvaient nuire au religieux de St-Victor, mais qui n'altérèrent jamais en lui les qualités qui font l'honnête homme et le bon ecclésiastiq. ; c'était les torts de son imaginat., qui ne furent jamais ceux de son cœur. L'originalité de son tour d'esprit le faisait, au moins autant que son génie, rechercher de tout ce qu'il y avait alors d'élevé en France par les dignités, le rang ou les talents. Le duc de Bourbon, le petit-fils du gr. Condé, avait pour lui une affection toute particulière, mais qui devint malheureusem. bien fatale à l'homme illustre qui en était l'objet. Santeul avait suivi le prince aux états de Bourgogne : ce fut à la suite de l'un des grands repas, donnés dans ces circonstances solennelles, qu'il se sentit tout à coup saisi d'une violente colique, qui l'emporta le 3 août 1697, à l'âge de 67 ans. On a prétendu que, pour animer encore sa gaîté naturelle, quelq. convives s'étaient permis la cruelle plaisanterie de mêler dans son vin du tabac d'Espagne. Mais de pareilles anecdotes ne sont pas de celles que l'on doive croire légèrem. ; elles ont besoin d'autres preuves qu'une tradition populaire, et d'une autre autorité que les *Mémoires* de Saint-Simon. Il est bien plus vraisemblable que des veilles extraordinaires et l'assiduité au travail achevèrent d'enflammer un sang naturellement vif et bouillant, et furent seules la cause d'une fin prématurée et si déplorable. L'édit. la plus complète des poésies de Santeul est celle de 1729, publ. en 3 vol. in-12, par A.-F. Bilhard. Il faut y joindre les *Hymni sacri*, in-12, 1698. On ne doit tenir aucun compte d'un recueil des prétendus *bons mots* de Santeul, méprisable compilation d'anecdotes apocryphes, recueillies dans la seule intention de faire du bruit et du scandale. Le *Santoliana* de l'abbé Dinouart mérite plus de confiance ; mais on y trouve cependant des anecdotes suspectes.

SANTI (George), professeur de chimie et d'hist. naturelle à l'université de Pavie, mort en 1822 à Pienza, sa patrie, avait été, sous le gouvernem. impériale, inspecteur des études et chef du jury médical à Florence. Son ouvrage le plus connu est un *Voyage au Montamiata et dans le Siénois*, en ital., Pise, 1795, in-8 ; trad. en français par Bodard, Lyon, 1802, 2 vol. in-8. On cite encore son traité sur le *Laurus nobilis*, et une *Analyse* chimiq. des eaux thermales de Santo-Juliano, près de Pise.

SANTORELLI (Ant.), profess. de médecine à Naples, où il mourut en 1653, était né à Nola vers 1581. On a de lui : *Antepraxis med. in libros XXI distributa*, etc., Naples, 1622, 1633, in-4 ; ibid., 1651, in-fol. — *Postpraxis med., seu de medicando defuncto lib. I*, ibid., 1629, in-4. — *De sanitatis naturâ, lib. XXIV*, ib., 1643, in-fol.

SANTORINI (Jean-Dominique), gr. anatomiste, né à Venise vers 1681, mort dans la même ville en 1737, avait étudié à Pise sous Malpighi, Bellini et Delfini, et obtenu dès l'âge de 25 ans une haute réputation. Sa *Vie*, par un de ses fils, a été insérée dans le *Diarium* du P. Orteschi. On a de lui : *Opuscula medica de structurâ et motu fibræ*, etc., 1705, réimpr. plus. fois, notamment en 1740, Venise, in-8. — *Observat. anatomicæ*, 1724, réimpr. à Leyde, 1739, in-4, fig. — *Istoria d'un feto estratto delle parti deretane*, Venise, 1727, in-4. — *Istruzione alle febbre*, 1734, in-4. — *Anatomicæ XVII tabulæ quas nunc primùm edit atque explicat Mich. Girardi, parmensis professor*, etc., Parme, 1775, in-fol., analysé par Haller dans la *Biblioth. anatomica*. Voyez pour plus de détails le t. VII, pag. 92 de la *Biogr. médicale*.

SANTOS (Jean dos), missionn. portug. de l'ordre de St-Dominique, mort en Afrique en 1622, a publ. dans sa langue maternelle : *l'Éthiopie-Orientale, ou Histoire véritable des choses remarquables arrivées en Orient*, 1609, in-fol. ; abrégée et trad. en franç. par Gaëtan Charpy, Paris, 1684, in-12. — — Santos (Manuel dos), histor., né à Orentão en 1672, et mort en 1740, a écrit (en portugais) plus. parties de la *Monarchie portugaise* ; mais la 8e seulement a été publ., Lisbonne, 1729, in-fol. Elle contient l'hist. de Ferdinand et celle de Jean Ier, jusqu'en 1385.

SANTPONS (François), médecin et chirurg., né en 1723 à Balbastro (Aragon), et mort à Barcelone en 1797, obtint en 1787 le prem. prix à l'école de médecine de Paris, pour un *Mémoire sur les causes des maladies des hôpitaux*, et reçut la même année le diplôme d'associé correspondant. Il était déjà membre de plusieurs académies. Il avait été le collaborat. de Salva dans la *Description d'une machine pour filer le chanvre et le lin*, etc., Madrid, 1784. C'est surtout dans les accouchements qu'il s'est montré fort habile. Sous sa direction se formèrent des sages-femmes. Il a laissé plusieurs écrits estimés.

SANUDO (Marc), né en 1153, d'une illustre famille vénitienne, combattit d'abord avec les Français pour expulser du trône de Constantinople l'usurpat. Murzuffle, et fonder un nouv. empire sur les ruines de celui des Grecs. Baudouin, comte de Flandre, en fut le chef ; mais les Vénitiens, jaloux de sa puissance, autorisèrent leurs capitaines à s'emparer des îles de l'Archipel. Sanudo remplit

avec succès les vues du sénat, en se rendant maître des Cyclades et des Sporades, et notamm. de Naxos, en 1207. Mais il en demanda pour lui-même l'investiture à l'empereur Henri, frère de Baudouin, qui, flatté de cet hommage, le créa prince de l'empire et *duc de l'Archipel*. Son ambit. s'agrandit alors, et, secrètem. favorisé par les Génois, il enleva Candie à ses compatriotes. Proclamé roi de cette île, il en fut bientôt chassé par l'amiral Tepolo, et vint mourir en 1220 dans le château de Naxie, qu'il avait fait construire. — SANUDO (Ange), son fils, né en 1194, conserva la souveraineté de Naxos, porta le titre de duc de l'Archipel, et se distingua par sa bravoure dans la guerre entre les princes grecs et latins. Il mourut à Naxie en 1254. — SANUDO (Marc), 3e duc de l'Archipel, fils du précédent, gouverna avec sagesse et fermeté, fit disparaître de Naxos quelq. restes de paganisme, et s'unit à l'empereur Baudouin contre Paléologue. Il mourut en 1263. — SANUDO (Guillaume), son fils, 4e duc de l'Archipel, se joignit aux croisés pour rétablir l'empire latin, mais finit, comme les Vénitiens, par traiter avec Paléologue. Il mourut vers 1284. — SANUDO (Nicolas), 5e duc de l'Archipel, fils du précéd., maintint l'alliance de son père avec les Grecs, et se distingua par une brillante valeur dans la guerre des Vénitiens contre les Génois. Fait prisonn., il n'obtint sa liberté que sous la condit. de ne plus porter les armes contre Gênes. Alors il se mit à la poursuite des Turks, parcourut avec deux vaisseaux les côtes de l'Asie, rentra dans Naxie avec des prises importantes. Il mourut âgé de 46 ans, sans postérité. — SANUDO (Jean), frère et success. du précédent, 6e duc de l'Archipel, fut un prince pacifique qui céda aux menaces d'un frère cadet, en lui abandonnant une partie de ses états. Bientôt après il maria sa fille au prince du Négrepont, qui lui succéda dans la souveraineté de Naxos. Le P. Robert Saulger, missionnaire, a donné une *Histoire des anciens ducs de l'Archipel*, Paris, 1698, in-12.

SANUTO (MARINO), dit *Torsello* ou l'*Ancien*, noble vénitien, qui vivait au commencement du 14e s., embrassa la cause des chrétiens d'Orient, fit jusqu'à cinq voyages dans la Palestine, et, de retour en Europe, en parcourut les princip. états dans l'unique but d'engager les princes chrétiens à former une nouv. croisade. Tous ses efforts furent inutiles. Ses conseils aux Vénitiens pour s'emparer de l'Égypte ne furent pas mieux accueillis. Il a décrit les pays de l'Afrique et de l'Asie qu'il avait visités, en indiquant les moyens qu'il croyait propres à y soutenir la guerre avec succès; cet ouvrage, *Liber secretorum fidelium crucis*, publ. par J. Bongars en 1611, Hanau, in-fol., fait partie du 2e vol. des *Gesta Dei per Francos*. — SANUTO (Marino), dit *le Jeune*, de la même famille, né à Venise en 1466, mourut en 1535, historiographe de la république et membre de la prem. academ. vénitienne. C'est à lui qu'Alde Manuce a dédié son édit. des *Œuvres de Politien*, en 1498. Entre autres ouvr. il a laissé : *De adventu Caroli, regis Franciæ, in Italiam adversùs regnum neapolitanum, anno 1494*. Il en existe une copie à la biblioth. du roi. Le *Dictionnaire historiq.* de Bassano donne des détails sur les ouvr. de Sanuto, dont il est aussi parlé dans l'*Histoire de Venise*, par Daru, tom. VI. — SANUTO (Livio), géographe vénitien, né vers 1530, mourut âgé de 56 ans, avant d'avoir pu porter sa *Cosmographie* au point de perfection où il était capable de la conduire. Les cartes qu'il y a jointes sont supérieures à toutes celles qu'on avait alors. Il avait inventé des instruments qui donnaient plus de précision aux observat. astronomiques. On a peu de renseignements sur sa personne. C'est surtout pour l'Afrique que son ouvr. est estimé, quoique incomplet. Il a été imprimé sous le titre de *Geographie de Livio Sanuto, partagée en XII livres*, etc., Venise, 1588, in-fol., avec *tables* et *avertissement*, par Jean-Ch. Saraceni. On lui attribue aussi quelques *poésies*.

SANVITALI (FRÉDÉRIC), mathématicien, né à Parme en 1704, et mort à Brescia en 1761, entra jeune dans la soc. de Jésus, et professa l'éloquence, la littérat. et même la théologie dans différents colléges; mais c'est comme mathématicien qu'il s'est fait une réputation. Parmi ses ouvrages, on cite : *Arithmeticæ elementa explicata et demonstrata in usum adolescentium*, Brescia, 1750, in-8. — *Compendiaria arithmeticæ et geometricæ elementa*, 1756, in-8. — *Elementi d'achitettura civile*, 1765, in-4, posthume.

SANZIO (RAPHAEL DE' SANTI, nom italianisé en celui de), le plus grand des peintres modernes, le créateur de l'école romaine, et l'heureux émule de Michel-Ange, qui ne lui dispute le premier rang que comme dessinateur, naquit à Urbin, dans l'état de l'Église, en 1483. Il reçut les premières leçons de son père, Jean Sanzio, artiste médiocre, mais qui sut juger les dispositions de son fils. Placé de bonne heure dans l'atelier du Pérugin, il fut enlevé, dès l'âge de 17 ans, par une circonstance propice, à la tutelle où l'eût pu retenir plus longtemps sa juste reconnaiss. pour ce maître. Quelques affaires ayant appelé Pérugin à Florence, Raphaël fit pendant son absence div. excursions aux environs de Pérouse. Il y était conduit par le *démon de la peinture*, désormais son seul guide. Au point de départ du jeune artiste dans la brillante carrière qu'il devait parcourir appartiennent les tableaux du *San-Nicolo da Tolentino agli Eremitani*, du *Christ en croix*, peint pour l'église St-Dominique à Città di Castello, et le *Sposalizio*, ou Mariage de la Vierge, daté de 1504. C'est vers ce temps que le Pinturicchio s'associa Raphaël pour peindre, dans la bibliothèque (devenue la sacristie) de la cathédrale de Sienne, les faits mémorables du pontificat de Pie II. Avant que fût totalem. achevé ce travail, auq. il avait eu la princip. part, Raphaël se rendit à Florence pour y étudier les beaux restes d'antiquités que possédait le palais des Médicis. Ce n'était point la première fois qu'il visitait cette ville; de 1503 à 1504 il l'avait habitée quelq. mois, et dep. il y était venu encore après un voyage à

Urbin. Ceci répond aux allégat. de Vasari (*Vite di piu eccellenti pittori*, etc.), qui prétend que dans son voyage de Sienne à Florence, Raphaël eut pour but d'étudier les cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange (*v.* Vinci). Ce n'est que 2 ou 3 ans plus tard que ces magnifiques dessins furent rendus publics, et que purent avoir lieu, entre les deux grands artistes chargés concurremm. par le sénat de peindre la salle du conseil, les débats fameux qui tinrent en balance le suffrage de tout ce que Florence comptait d'artistes ou d'amateurs. Au reste, s'il n'avait été dans la nature du talent de Raphaël de savoir se rendre propre les qualités de tous sans imiter personne, Léonard était assurém. celui de ses contemporains qu'il eût plus volontiers pris pour modèle; et nous ne voyons pas qu'on ait taxé l'immortel *peintre des Vierges* de lui avoir emprunté quoi que ce soit. Raphaël, rappelé à Urbin par la mort de son père et de sa mère, y séjourna peu de temps; il quitta pour la dern. fois cette ville en 1505, ainsi que l'atteste une inscription placée sur la façade de la maison où il avait vu le jour. Pendant les trois années suiv., il travailla tantôt à Florence et tantôt à Pérouse; les ouvrages qu'il y exécuta sont rangés parmi ceux qu'on rapporte à la 2ᵉ période de son beau talent, encore loin toutefois de son apogée. Aux qualités qu'il avait acquises à l'école du Pérugin, c'est-à-dire l'entente parfaite de la perspective et une gr. pureté de dessin, se joignaient déjà une touche plus large, plus de grâces dans le coloris et de vigueur dans les teintes, qualités dont il était redevable à l'étude des peintures de Masaccio et aux conseils qu'il avait échangés avec les plus habiles maîtres de Florence, notamment Frà Bartolomeo di San-Marco. Il faut citer ici comme type de cette gradation ascendante de son talent la *Déposition du Christ dans le tombeau* que l'on voit à Rome au palais Borghèse, la *Vierge*, surn. *la Belle Jardinière* (musée royal de Paris), et l'*Assomption* peinte pour le monastère de Monte-Lucci. Si jusque-là Raphaël dut à son génie ses progrès toujours croissants, on peut supposer qu'il trouva un puissant véhicule dans l'ambition d'égaler les deux gr. maîtres dont il dut voir les cartons alors qu'ils firent l'admirat. de tout Florence. De telles pensées l'occupaient effectivem. lorsque, sous les auspices du Bramante, son parent et l'architecte de Jules II, il fut appelé à Rome (1508) pour peindre les salles du Vatican. Accueilli avec une extrême bienveillance par le pontife, qui le chargea immédiatem. de décorer de fresques la salle *della Segnatura*, Raphaël y exécuta ses quatre gr. compositions, la *Dispute du St-Sacrement*, l'*École d'Athènes*, le *Parnasse* et la *Jurisprudence*. Trois ans au plus suffirent à l'achèvement de ces immenses travaux, empreints encore de l'accroissement progressif de ses forces. Durant la même période de temps, Michel-Ange se tenait enfermé et inaccessible dans la chapelle Sixtine, dont il était chargé de peindre la grande voûte. Lorsqu'ensuite ce dern. recueillait les tributs d'admirat. de Rome entière accourant pour contempler cette immense peinture, Raphaël, comme pour entrer plus directement en lice avec lui, résolut de s'exercer sur les mêmes sujets qu'avait traités Michel-Ange avec un si brillant succès. De cette lutte sortirent les sybilles et les prophètes peints par Raphaël à l'église Santa-Maria della Pace. Mais loin d'imiter son émule, il sembla, au contraire, n'avoir choisi son terrain que pour le vaincre plus sûrement; et en effet la beauté majestueuse, le grandiose de ses têtes, la noblesse aisée et natur. de leurs poses accusèrent le point faible de Michel-Ange. Il s'éleva plus haut encore dans deux tabl. qu'il acheva peu après : la *Galathée*, peinte pour Aug. Chigi, et sa fameuse *Vierge* dite de *Foligno*, actuellem. à Dresde. Reprenant ses travaux du Vatican, il commença à en peindre la 2ᵉ salle. Ici il nous devient impossible de signaler tout le luxe de talent et de galanterie qu'il a déployé dans cette série de peintures : en l'honneur de ses Mécènes, il y travestit les faits récents en des événem. anciens par d'adroites allusions que décèlent les seules figures principales, c'est-à-dire d'admirables portraits. Dans le nombre de ses tableaux allégoriques se distinguent l'*Héliodore chassé du temple*, et l'*Ange délivrant St Pierre*. L'époque de la mort du Bramante (1514) a été prise pour marquer le dern. terme de la 2ᵐᵉ manière de Raphaël. Devenu pour ainsi dire le centre de réunion de ce que les arts comptaient de sujets plus disting. à Rome, entouré d'une école florissante et de collaborat. jaloux de s'associer à toutes ses entreprises, il dirigea l'achèvement de la Cour-des-Loges (au Vatican), dont le Bramante n'avait fait que planter les fondations. Trois étages ou rangs de galeries y furent destinés à recevoir un genre nouv. de décorat. où lutteraient de richesse, d'élégance et de variété les peintures histor. et symboliq., les arabesques et les sculptures en stuc (dont Jean d'Udine avait récemment retrouvé le secret). On conçoit qu'il eût été impossible à Raphaël d'entreprendre tant de travaux si vastes sans le secours de beauc. d'hommes habiles, sans l'aide de ses élèves; aussi, parmi les peintures du Vatican dont nous n'avons pas encore parlé (les dern. furent terminées en 1519), ne cite-t-on guère comme étant totalem. de lui que l'*Incendie de Borgo-Vecchio*. Il faut parler maintenant des nombr. portr. dus au pinceau de Raphaël : on a vu qu'il en a groupé un gr. nombre dans ses fresques : indépendamm. de ceux-là, on en compte plus de vingt-cinq à l'huile, entre lesq. il faut distinguer ceux des papes Jules II et Léon X; des cardinaux de Rossi et de Médicis; de Castiglione; de Bindo Altoviti; celui de Jeanne d'Aragon, et le sien propre. Leur gr. caractère atteste jusqu'à quel point Raphaël savait allier le vrai au beau idéal, ou à telle expression que se proposait sa touche vigoureuse. Entre les autres tableaux qui appartiennent à sa 3ᵉ manière se rangent le *Spasimo di Sicilia*; la *Vierge à la Perle* que l'on voit au musée de Madrid; deux autres *Vierges* dites *aux Poissons* et *aux quatre Pères de l'Église*; *saint Jean dans le Désert*, l'un des plus beaux nus qu'ait fait Raphaël, etc.,

Il travaillait à son magnifique tabl. de la *Transfiguration*, lorsqu'à la suite d'une courte mais violente maladie, provenant d'échauffem. ou d'abattement, causé, dit-on, par un abus des plaisirs de l'amour, il mourut à 37 ans, le 7 avril 1520, jour du vendredi saint, celui où il avait aussi reçu la vie. On raconte que sa fin fut hâtée, sinon causée par la maladresse des médecins qui, mal instruits des causes de sa fièvre, lui firent administrer une saignée qui acheva de l'épuiser. Ses restes furent déposés à l'église de Ste-Marie de la Rotonde (le Panthéon), dans une chapelle dédiée à la Ste-Vierge, dont il avait prescrit la fondat. par son testament. La prem. disposition de cet acte de ses dernières volontés, qu'il fit lorsque sa fin était prochaine, fut de pourvoir à ce que sa maîtresse eût de quoi vivre honorablem. Jules Romain, le plus célèbre de ses élèves et le principal héritier de sa fortune, fut chargé d'achever le tabl. de la *Transfiguration*, qui est à la fois le chef-d'œuvre de Raphaël et de la peinture. Joignant à une belle figure, à de nobles manières un esprit vif et élevé, il avait de plus un grand fonds de modestie. On sait que Léon X le voulut décorer de la pourpre romaine, et que François I[er], qui lui commanda presque tous les tableaux que le musée possède actuellem. de ce gr. artiste, n'avait pas moins d'estime pour lui que d'admirat. Riches de pensées, d'une ordonnance noble, gr. et empreinte de cette majesté qui n'exclut point la grâce, les composit. de Raphaël se distinguent par l'heureuse disposition des groupes, la variété des attitudes, par la beauté des draperies, une vigueur sans exagérat. et une naïveté exempte de froideur. Il a surtout excellé dans la peinture des *Vierges;* et l'on ne surpassera jamais l'expression de cette beauté céleste qu'a réalisés son pinceau sous tant d'aspects divers. Ses tableaux de chevalet sont très rares, et ses dessins, gravés par Marc-Antoine, sont extrêmem. recherchés. Parmi ses biographes, un seul peut être cité désormais : c'est M. Quatremère de Quincy, à qui l'on doit l'*Histoire de la vie et des ouvr. de Raphaël*, Paris, 1824, in-8. Le musée possède 14 tableaux de ce gr. maître : Une *Sainte-Famille*, datée de 1518; *la belle Jardinière; le Sommeil de Jésus; St Michel terrassant le démon; la Vierge et l'enfant Jésus; St Michel combattant des monstres; St George combattant un dragon; la Vierge, l'enfant Jésus et St Joseph; l'Abondance*, modèle pour une fontaine; des *Portraits*, dont ceux de Raphaël lui-même et de son maître d'armes, de Jeanne d'Aragon, vice-reine de Sicile, et de Balth. Castiglione, l'auteur du *Courtisan*.

SAPHO, ou plus exactement SAPPHO, la plus célèbre de toutes les femmes qui ont cultivé la poésie, mérita d'être appelée la *dixième Muse*, et le jugement de l'antique Grèce, qui l'avait mise au rang de ses prem. poètes, a été confirmé par la postérité. Cependant tout ce qui nous a été conservé de ses ouvr. se réduit à quelques fragments, auxquels il faut joindre un *hymne* à Vénus et l'*ode* fameuse trad. en lat. par Catule, et en franç. par Boileau et Delille. Ces deux pièces sont écrites en strophes et en vers *saphiques;* car ce fut elle qui enrichit la poésie grecque de ce mètre lyrique si harmonieux, qu'Horace a fait passer avec succès dans la poésie latine. Elles ont été publ. avec une version lat., par Wolf, Hamb., 1733, in-4, et par H.-F.-M. Vogler, Leipsig, 1810, in-8; mais le texte le plus estimé est celui qui fait partie du 1[er] numéro du *Museum criticum*, Cambridge, 1813, in-8. La vie de Sapho est pleine d'incertitudes. On sait qu'elle naquit à Mytilène, dans l'île de Lesbos, vers l'an 612 avant J.-C. Elle se maria, perdit son époux, et ne songea plus alors qu'à la gloire. Les dames lesbiennes et plus. étrangères étudièrent la poésie à son école et furent tendrem. aimées d'elles : de là ces bruits injurieux qui coururent sur son compte et que l'envie s'empressa d'accueillir et de répandre. On ne croit plus aujourd'hui qu'elle ait été l'amante de Phaon, ni qu'elle ait fait le saut de Leucade. Elle fut malheureuse sans doute, mais ce ne fut pas l'amour qui causa ses malheurs. Il est probable qu'entraînée par Alcée dans une conspiration contre Pittacus, qui régnait à Lesbos, elle fut bannie de Mytilène, avec ce poète et ses partisans. La Sicile lui offrit un asile pendant sa vie et une statue après sa mort. On croit qu'elle avait aimé Anacréon, et le poète Harmésianax l'assure.— Sapho d'*Érésos*, a long-temps été confondue avec Sapho de Mytilène; mais on a une preuve incontestable de son existence, dans une médaille antiq. apportée de la Grèce par Allier-d'Hauteroche, qui a établi d'une manière satisfaisante les points suivants : que deux femmes, du nom de Sapho, ont eu pour patrie l'île de Lesbos; que l'une, qui cultiva la poésie avec un gr. succès, était de Mytilène, et que l'autre, célèbre courtisane, était d'Érésos; que la Sapho d'Érésos fut la seconde dans l'ordre des temps, et que c'est à elle qu'il faut attribuer cette passion pour Phaon, qui eut pour elle une si déplorable issue. Déjà Visconti avait soupçonné que l'épisode de Phaon et la catastrophe de Leucade appartenaient plutôt à la seconde qu'à la première Sapho.

SAPHON, général carthaginois, fils d'Asdrubal, florissait vers l'an 450 av. J.-C. Il pacifia la Mauritanie et l'Espagne, gouverna ce dern. pays pendant sept ans, et mérita la réputation d'administrat. habile et de grand capitaine. L'ombrageuse Carthage lui retira le commandem. de la péninsule ibérique pour le partager entre Himilcon, Hinnon et Giscon fils d'Amilcar, et cousin de Saphon.

SAPIÉHA (Léon), gr.-chancelier du roy. de Lithuanie, né en 1557, se distingua égalem. comme négociat., guerrier et jurisconsulte. Les trêves conclues avec les tzars en 1584 et en 1600 avaient été son ouvr. : lors de la reprise des hostilités en 1609, il contribua aux glorieuses batailles qui forcèrent les Russes à abandonner Smolensk, Novogorod et Czernichef. En 1625, il commandait en chef l'armée lithuanienne qui reprit la Courlande à Gustave-Adolphe. Du rapprochement et de la combinaison qu'il fit des lois de son pays, aidé de quelq. juris-

consulles étrangers, il composa les *Statuts du gr.-duché de Lithuanie*, qu'il dédia à Sigismond III, dont il avait favorisé l'élect. après la mort du roi Étienne Bathori, son prem. protect. Il mourut en 1635, laissant une mém. vénérée. Le prem. vol. de la *Biographie polonaise*, publ. à Varsovie en 1805, contient une *Vie* détaillée de cet homme illustre, avec une collection curieuse des *lettres* que lui avaient adressées les personnages les plus considérables de son époque.

SAPINAUD (Charles-Henri, comte de), lieutenant-général, né en 1760 au château de Sourdy, dans le Bas-Poitou, était officier au régiment de Foix à l'époque de la révolution. Ses frères, aussi officiers, allèrent servir dans l'armée de Condé. Mais il se rendit dans la Vendée, et combattit sous les ordres de son oncle, le chev. de Sapinaud de La Verrie. Il prirent les Herbiers après un combat meurtrier, le 12 mars 1793, et Mortagne le 24. Le 29, le chev. de la Verrie gagna la bataille de St-Vincent, et, tué quatre mois après à la tête de son avant-garde près du pont Charron, fut remplacé par son neveu. Sapinaud, investi du commandem. à Savenay, vit périr son père à ses côtés. Bientôt il reçut de Monsieur, depuis Charles X, qui avait débarqué sur les côtes du Poitou, des armes d'honneur et le brevet de lieuten.-général. Confirmé dans son grade en 1814, il réunit une seconde fois en 1815 les Vendéens, et rentra dans sa retraite après le retour des Bourbons, sans avoir jamais rien sollicité. Sapinaud fut membre du conseil-général de la Vendée, puis député, et enfin pair de France. Il mourut dans son château de Sourdy en 1829. Cinq de ses frères et deux de ses cousins-germains, officiers avant la révolution et portant le même nom, servirent la même cause. L'un deux a traduit les *Psaumes* en vers français.

SAPOR. — V. Schapour.

SARA, sœur consanguine et femme d'Abraham, à qui elle fut unie à l'âge de 20 ans, était née vers l'an 2000 av. J.-C. Elle suivit son époux (*v.* Abraham), dans ses div. voyages, et sa beauté excita partout une vive admirat. Sara avait plus de 65 ans lorsqu'elle inspira de l'amour à Pharaon-Apophis, roi d'Égypte, et plus de 80 quand Abimélec, roi de Gerare, se passionna pour elle. Mais Dieu ne permit point qu'ils attentassent à sa chasteté. Une postérité nombr. avait été promise aux deux époux par le Seigneur, et jusque-là cepend. Sara demeurait stérile. Enfin à 90 ans, lorsqu'elle n'espérait plus en la promesse divine, elle enfanta Isaac. C'est à quelq. années de là qu'elle décida Abraham à chasser de sa maison l'esclave Agar, qu'elle-même avait souhaité qu'il admît à sa couche, et qui l'avait rendu père d'Ismaël. Sara mourut à 127 ans. L'Église lui rend un culte particulier le 19 mai. D'Herbelot, dans sa *Biblioth. orient.*, a recueilli quelques-uns des contes dont Sara est l'objet dans les livres sacrés des musulmans.

SARACINO ou SARACENI (Carlo), peintre, né en 1585 à Venise, d'où on l'a aussi nommé *Veneziano*, fut élève du Caravage. Il a exécuté des fresq. pour le Vatican, et parmi ses tableaux très estimés, que l'on voit en Italie et surtout à Rome, on distingue : *St Burose* et *le Martyre d'un évêque* dans l'église de l'*Anima*. Le musée de Lille possède un tableau de ce maître, représent. *la Fuite en Égypte*. Saracino mourut en 1625.

SARAI, jeune Circassienne, dont l'esprit et la beauté avaient séduit Achmet III, avant qu'il obtînt le trône, fut mariée deux fois, et néanmoins conservée pure à ce prince. A son avénem., Achmet ne put la faire rentrer au sérail sans braver les lois qui le régissent; mais elle devint secrètement sa favorite; et, après avoir passé pour la femme du fils de son prem. médec., elle fut réputée celle de Méhémet-Baltadji, gr.-visir, à l'époque de la paix de Pruth. Saraï dut ainsi à de hautes circonstances politiq. de laisser un souvenir dans l'histoire : elle était la protectrice de Charles XII.

SARASA (Alphonse-Antoine de), jésuite, né à Nieuport (Flandre) en 1618, et mort à Anvers en 1667, est aut. d'un ouvr. fort estimé de Leibnitz, de Wolf, etc., intitulé : *Ars semper gaudendi, demonstrata ex solà consideratione divinæ Providentiæ et per adventuales conciones exposita*, Anvers, 1664-67, 2 part. in-4; réimpr. plus. fois, et trad. en allem. Il en existe un abrégé en franç. sous ce titre : *l'Art de se tranquilliser dans les événem. de la vie*, réimprimé plus. fois in-8 et in-12.

SARASIN. — V. Sarrasin.

SARASINS ou SARACÈNES (les), qu'on croit avoir été, dans l'origine, une tribu nomade de l'Arabie-Déserte, ont pris leur nom de Sara, femme d'Abraham, s'il faut s'en rapporter aux conjectures de quelq. savants. Mais, pour apprécier le mérite de cette étymologie, il faudrait examiner en détail les fables que racontent les auteurs orientaux et les commentat. du Koran touchant la marâtre d'Ismaël. Au temps des empereurs d'Orient, les Saracènes étaient une horde guerrière qui se rendit souvent redoutable. Mahomet les rangea parmi ses prosélytes. Ils cessèrent de former une tribu distincte du moment que, sous l'étendard du prophète, ils se furent répandus dans l'Afrique-Septentrionale et peu à peu sur presque toute l'extrémité méridionale de l'Europe : le nom de Sarasins demeura cepend., mais comme qualification générique employée par les chrétiens pour désigner tous les musulm. qu'ils eurent à combattre, soit en Palestine (*v.* le mot Croisades), soit sur les côtes d'Italie, en Espagne, devant Malte, etc.

SARAZIN (Jacques). sculpt., né à Noyon en 1590, étudia les élém. de son art à Paris, sous Guillain père; mais, jeune encore il partit pour l'Italie, où ses brillantes disposit. lui méritèrent la protection éclairée du card. Aldobrandini, et l'amitié et les conseils du Dominiquin, qui l'employa pour décorer plus. monuments. Il resta dix-huit ans à Rome. A son retour en France, accueilli du cardinal de Richelieu, et bientôt l'ami du peintre Vouet, qui lui donna sa nièce en mariage, il fut chargé d'un gr. nombre de travaux, la plupart cités comme des chefs-d'œuvre. Sans rival dans la sculpture, il vou-

lut aussi devenir peintre; mais il ne réussit point. On lui doit, de concert avec Lebrun, Testelin et quelq. autres, le projet de l'acad. de peinture, qui qui fut établie en 1655, et dont, le premier, il fut nommé recteur. Il mourut en 1660. Ses principaux ouvr. sont, en Italie, les statues d'*Atlas* et de *Polyphème*; à Lyon, celles de *St Jean* et de *St Bruno*; à Paris, les *quatre Anges* du maître-autel de St-Nicolas-des-Champs, le modèle des *huit Cariatydes groupées* du pavillon de l'Horloge au Louvre; le *Mausolée du card. de Bérulle* et celui de *Henri de Bourbon*, son chef-d'œuvre, orné de quatre statues représentant : la *Religion*, la *Justice*, la *Piété* et la *Force*, et de 14 bas-reliefs en bronze.

SARBIEWSKI ou SARBIÉVIUS (Mathias-Casimir), poète lyrique lat., surn. l'*Horace polonais*, né en 1595 au duché de Masovie, dans le château dont il porte le nom, embrassa la règle de St Ignace à Wilna, et fut chargé d'y professer la rhétorique. Ayant obtenu la permission de faire un voyage à Rome pour y terminer ses études, il y fut accueilli par le pape Urbain VIII, qui le chargea de revoir les hymnes du Bréviaire. De retour en Pologne, il continua d'y professer la rhétoriq. et la philosophie. Charmé de son mérite, le roi Ladislas le nomma son aumônier, et lui donna un logement dans son palais, où il mourut prématurém. en 1640. Il avait donné lui-même plus. édit. de ses poésies qui consistent en *odes*, *épisodes*, *dythyrambes*, etc ; l'édit. de Barbou, 1759 ou 1791, in-12, est estimée. On lui doit encore la *Lochiade*, poème en XII liv., ainsi nommé d'un héros polonais, et plus. opusc. en prose. L.-G. Langbein a publ. une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, Dresde, 1753, in-8, et 1754, in-4.

SARCHIANI (Joseph), né en 1746 à San-Cassiano Toscane), élève du célèbre helléniste Ricci, lui succéda comme professeur à Florence. Sous l'administration de Léopold, il s'occupa d'économie politique, et pendant la révolution on lui confia la direction des archives diplomatiques de Toscane. Membre de l'acad. de la Crusca, il travaillait à recueillir des matériaux pour une nouv. édit. de son *Dictionn.*, lorsqu'il mourut en 1821. Outre quelq. articles dans le *Giornale de' Letterati*, ainsi qu'une trad. ital. inéd. du traité de Pelagonius sur *l'Art vétérinaire*, on a de lui : *Ragionamenti sul commercio*, etc., Florence, in-8. — *Memorie economiche*, *politiche*, ibid. — *Trattato d'agricoltura di Soderini*, 1811, in-4, avec une savante préface de l'éditeur.

SARCONE (Michel), médecin, né en 1732 à Terlizzi (Pouille), et mort en 1797, eut deux gr. occasions de montrer son talent d'observat., l'épidémie de Naples en 1764, et le tremblem. de terre des Calabres en 1783. Il rédigea l'histoire de ce dern. événem. à la demande de l'acad. royale des sciences de Naples, qui l'avait nommé son secrét. perpétuel. Outre un *opuscule* contre l'abbé Galiani, qui avait cherché à jeter du ridicule sur l'académie napolitaine, il a publ. : *Istoria ragionata de' mali osservati in Napoli*, etc., 1764, in-8; trad. en franç. par Bellay, 1804, 2 vol. in-8. — *Trattato del contagio del vajuolo*, etc., 1770; — *Scrittura med. legale*, 1787.

SARDAIGNE (la), île de la Méditerranée, au sud de la Corse, dont elle n'est distante que d'environ 6 lieues marines par la pointe la plus septentrionale, est un de ces pays dont on peut dire qu'ils survivent à leur histoire. Ce n'est pas que les insulaires de la Sardaigne aient été jamais un peuple florissant par son industrie ou ses hauts faits. Mais si leur destinée fut d'être toujours subjugués par des nations conquérantes, au moins passaient-ils autrefois, aux yeux de leurs dominateurs, pour une proie digne d'être disputée ou défendue. On sait que les 2,000 lieues carrées qu'embrasse la surface de la Sardaigne ont nourri jusqu'à douze ou treize cent mille individus; et aujourd'hui sa population ne s'élève guère qu'à quatre cent mille âmes. La fable qui rapporte sa prem. colonisation à Sardus, fils d'Hercule, est au moins un indice de son ancienneté. Les Phéniciens, les Troyens, les Grecs, y établirent successivem. des colonies. Elle tomba ensuite au pouvoir des Carthaginois qui n'y maintinrent pendant 3 siècles leur domination que par une odieuse tyrannie et une guerre presque continuelle contre les insulaires, et qui furent enfin chassés de cette possession importante par les Romains lors de la première guerre punique. La fertilité de la Sardaigne fut d'un tel prix pour le peuple-roi que plus. de ses écrivains l'ont nommée *la Nourrice de Rome*, *la Favorite de Cérès*, *la Mère des troupeaux*. Les insulaires n'en demeuraient pas moins sous un dur esclavage. Ils ne firent que changer de maîtres après la décadence de l'empire : les Vandales, les Goths, les Maures s'emparèrent successivem. de la Sardaigne; elle fut enlevée à ces derniers par les Génois, à qui bientôt les Pisans la disputèrent avec opiniâtreté. La lutte dont cette île était l'objet entre les deux républiques rivales fut tout-à-coup terminée par le pape Boniface VIII, qui, suivant un droit qu'il s'était arrogé, en investit le roi d'Aragon don Pèdre IV. Après s'être emparé de la Sardaigne (1354), ce prince y mit en vigueur les institut. qui régissaient déjà son roy., c'est-à-dire ce mode de gouvernem. représentatif que repoussent encore aujourd'hui quelq. monarques d'Europe comme une innovation dangereuse. Ainsi, dès le 14e S., florissait dans ce petit état, à peine compté parmi les nations modernes, une constitution associant le pouvoir souverain au droit imprescriptible des peuples. Malheureusem. il manquait un autre principe de vitalité au gouvernement de la Sardaigne, alors que le peuple, ainsi que le clergé et la noblesse, était représenté dans les *cortès* ou assemblées des états : elle était morcelée par une conséquence du système de l'hérédité féodale, et formait quatre souverainetés distinctes ou *judicats* (v. Éléonore d'Arborée). Cette division, qui nécessairement amenait des luttes fréquentes, empêcha le développement de toute force nationale. D'ailleurs, après la fusion des divers

royaumes de l'Espagne, la Sardaigne ne fut plus qu'une annexe de cette couronne. Elle fut gouvernée par des vice-rois espagnols jusqu'en 1706, et enlevée à cette époque par les Anglais, qui, alliés à l'archid. Charles dans la guerre de la succession d'Espagne, la rangèrent sous l'autor. de ce prince. Onze ans après elle fut reconquise à Philippe V, par une flotte qu'Albéroni équipa à cet effet; et enfin, en août 1720, elle fut consignée au roi de Sicile Victor-Amédée II (*v.* ce nom) par le prince d'Ottaiano, qui l'avait reçue des Espagnols au nom de l'emper. Charles VI. C'est alors que la Sardaigne fut instituée en roy. On a depuis (en vertu de l'accession de Charles-Emmanuel III aux préliminaires du traité d'Aix-la-Chapelle, 30 mai 1748), compris sous le titre d'*états sardes* ou roy. de Sardaigne, la réunion en une même souveraineté de l'île de Sardaigne, de la Savoie, du Piémont, du Montferrat, la principauté d'Oneilla, le marquisat de Saluces et le fief de Langhes. Le règne de Victor-Amédée III a été signalé par sa lutte impuissante contre la république franç., dont il se fit bientôt l'allié, et par l'état de délabrem. où, à sa mort, il laissa le roy. Les mains de Charles-Emmanuel IV n'étaient point assez vigoureuses pour le relever sur le penchant de sa ruine; il lui répugnait d'ailleurs de faire aucune concession à l'esprit du temps, et il fut entraîné par une révolution qu'il eût pu diriger. Réduit pour toute souveraineté à l'île de Sardaigne, il y put apprendre, par la lutte que soutinrent ses sujets d'Italie contre les Français, combien le patriotisme est puissant pour sa propre défense. Cependant les Piémontais, qui peut-être fussent parvenus à relever le trône de leur roi sans le secours des Austro-Russes (*v.* SOUVAROF), ne trouvèrent que résistance à ce dessein de la part de l'Autriche, leur alliée. Plus tard la bataille de Marengo décida du sort du Piémont. Bonaparte y établit une sorte de gouvernem. provis.; et dès que la famille de Savoie eut perdu son unique protecteur par la mort de l'empereur Paul I[er], un décret fut rendu, qui réunissait à la France ses possessions d'Italie. Quant à l'île de Sardaigne, elle demeura paisible et oubliée sous l'autorité de Victor-Emmanuel, frère et successeur de Charles-Emmanuel. Le royaume de Sardaigne fut reconstitué après les grands événements de 1814. Outre son île, Victor-Emmanuel eut en partage, après le congrès de Vienne, tout le Piémont et le territoire de Gênes. On peut lire à l'article SANTA-ROSA quelq. détails sur la révolut. de 1821, qui détermina Victor-Emmanuel à abdiquer en faveur de son frère, Charles-Félix. On peut consulter pour les détails spéciaux à l'île de Sardaigne : *Storia di Sardegna*, par D.-Jos. Manno, Turin, 1825, in-8. — *Histoire de Sardaigne*, par M. Mimaut, Paris, 1825, 2 vol. in-8. — *Voyage de Sardaigne* de 1819 à 1825, par Albert de La Marmora, 1826, in-8.

SARDANAPALE, roi d'Assyrie, est présenté par l'histoire comme un prince dont personne n'égala jamais la lâcheté et la mollesse; mais on s'est habitué trop facilement à ne rien trouver en lui que de blâmable. L'histoire elle-même, sans le vouloir, l'a réhabilité, en quelque sorte, par le récit de ses dern. moments. Peut-être les vices de Sardanapale furent-ils, en grande partie, ceux de son époque, de son rang et de son pays, peut-être n'en eût-on point parlé sans la gr. catastrophe qui le tira de l'obscurité où il languissait, et le mit en évidence avec tous les désordres de sa vie, mais aussi avec son courage vraiment admirable. Sardanapale était le success., et peut-être le fils d'Acrazanès. Lorsqu'il monta sur le trône de Ninive, en l'an 836 av. J.-C., l'autorité qui lui échut, quoique très affaiblie, était encore reconnue dep. l'Hellespont jusqu'à l'Indus. L'hist. n'a laissé de détails que sur ses désordres et sur les événements qui précédèrent sa ruine et celle de l'empire d'Assyrie. Arbacès ou Varbak, prince mède, fut appelé, comme général des troupes de sa nation, à faire le service auprès de la personne du monarque. Plein de confiance dans les paroles d'un certain Bélésis, prêtre chaldéen et habile astrologue, qui lui avait prédit qu'un jour il porterait la couronne, il accéléra l'accomplissement de la prophétie, en faisant révolter les Mèdes, les Perses et les Babyloniens. Bientôt il se vit à la tête de 400,000 combattants, et dès-lors il ne borna plus ses projets à détrôner Sardanapale, il résolut d'arracher l'empire de l'Asie aux Assyriens. Sardanapale se réveilla de sa longue ivresse, et gagna sur les révoltés trois batailles, où il fit preuve de beaucoup de valeur et d'habileté; mais il fut vaincu à son tour dans une attaque de nuit, et contraint de se renfermer dans Ninive. Il y résista deux ans à toutes les forces de son empire soulevé contre lui. La 3[e] année, le Tigre, en se débordant, renversa une partie des murailles de la ville, et ouvrit une large brèche aux assaillants. Pour ne pas tomber vivant entre leurs mains, il fit élever, dans l'une des cours de son palais, un bûcher d'une hauteur considér., y plaça ses trésors, ses ornem. royaux, ses femmes et ses eunuques, y mit lui-même le feu, et périt ainsi avec tout ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, l'an 817 av. J.-C., la 20[e] année de son règne. Il avait cessé de vivre lorsque Ninive fut prise.

SARDI (GASPAR), historien, né à Ferrare en 1480, mort en 1564, a laissé plusieurs ouvrages inédits, conservés à la bibliothèque de Modène. Ceux qu'il avait publiés sont : *Epistolarum liber, varià, reconditàque historiarum cognitione refertus*, Florence, 1549, in-8. — *De triplici philos. commentariolus*, ib. — *Libro delle Storie ferranesi*, Ferrare, 1556, in-8, réimpr. en 1646. — SARDI (Alexandre), son fils, né à Ferrare vers 1520, se distingua par son érudit. profonde et par sa critiq. judicieuse, et mourut en 1588. Outre de nombr. ouvr. MSs. à la biblioth. de Modène, parmi lesq. on cite une *Histoire anc. univ.*, en XL liv., et l'*Histoire d'Italie*, de 1534 à 1559, on a de lui : *De ritibus ac moribus gentium liber III*, Venise, 1557, réimpr. la même année à Mayence avec deux nouv. liv. — *De numis tractatus, in quo antiqua pecunia romana ac gr., metitur*, etc, Mayence,

1579, in-4; Padoue, 1648, et Londres, 1675. — *Antiquorum numinum et heroum origines,* Rome, 1775, in-4, avec une *Vie* de l'aut. Barotti, *Memorie de' letterati ferraresi*, donne des détails sur les deux Sardi.

SARISBERIENSIS (Joannes). — V. Salisbury.

SARMIENTO (le P. Martin), savant bénédictin, né à Ségovie en 1692, mort à Madrid en 1770, occupa successivement dans la capitale de l'Espagne des chaires de philosophie, de morale et de théologie, et se distingua en même temps par son talent comme prédicateur. Chargé par le gouvernem. de donner son avis sur le *Théâtre critique et universel* du P. Feijoo, il osa l'approuver, compta dès-lors les mêmes ennemis que l'aut., et publia l'*Apologie du Théâtre crit.,* Madrid, 1732. Ses *OEuvres posthumes*, dans lesq. on remarque des *Mémoires pour l'histoire de la poésie et des poètes espagnols*, ont été publ. en 1775, Madrid, 4 vol. in-8.

SARMIENTO DA GAMBOA (Pierre), navigateur, né en Galice, avait fait avec succès, en 1579, un voyage du Pérou au détroit de Magellan. L'année suiv., Philippe II lui confia la conduite d'une expédition considérable pour le même pays, où il prétendait avoir aperçu des contrées superbes, couvertes de villes, d'édifices, etc. Malheureux dans la traversée, il parvint à former quelq. établissements qui n'eurent aucune stabilité, et lui-même, fait prisonnier par les Anglais, mourut peu après dans la disgrâce, avec la réputation d'un voyageur romanesque. Le *récit de son expédition* a été inséré dans l'*Histoire des Moluques,* par Argensola (liv. III), et impr. (en espagn.), Madrid, 1768, in-4.

SARNELLI (Pompée), né en 1649 à Polignano (Naples), et mort en 1724, évêque de Bisceglia, était un écrivain médiocre. Ses princip. ouvr. sont : *Parafrasi elegiaca de' sette salmi penitenziali*, Naples, 1672, in-4. — *Bestiarum Schola ad homines erudiendos*, etc., Césène, 1680, in-12. — *Guida de forestieri nella cita di Napoli,* Naples, 1685, in-12, réimpr. plus. fois avec addit. et correct., et trad. en franç., ibid, 1706, in-12. — *Lettere ecclesiastiche*, ib., 1686 et suiv., réimprimées à Venise, 1716, 9 vol. in-4.

SARON. — V. Bochart.

SAROU-TAKI-KHAN (Mirza), fils d'un boulanger devenu prem. ministre du sofy de Perse, était né vers 1565 dans la ville de Tauris, qu'il avait quittée par aversion pour l'état de son père. Il fut d'abord soldat à Ispahan, puis secrét. d'un de ses chefs. Accusé d'avoir abusé d'un jeune garçon, il fit lui-même le sacrifice auq. on l'avait condamné, et plaçant les preuves de son repentir sur un bassin d'or, il les présenta au roi Chah-Abbas-le-Grand. Ce prince apprécia le courage, l'esprit et le malheur du coupable, et, le tirant de l'abjection, le plaça sur la route de la faveur en l'attachant au service de son administrat. Déployant bientôt les vertus et les qualités d'un homme d'état, il obtint successivem. le maniem. des finances, les charges de visyr du Mazenderan, de gouvern. de Ghilan avec le titre de khan, de surintendant des domaines de la couronne, et enfin de premier ministre des deux successeurs du gr. Chah-Abbas. Son système politiq. l'a fait comparer, par Chardin, au cardinal de Richelieu, dont il était le contemporain. Il périt à l'âge de 80 ans (1645), victime des ennemis que sa sévérité lui avait faits à la cour. Abbas II fit mourir ses assassins. Les aventures de ce célèbre eunuque ont fait l'objet d'un roman intit. : *Sarou-Takhi et Alibek,* Lorient (Paris), 1752, in-12.

SARPI (Pierre), plus connu sous le nom de *Frà Paolo*, religieux servite, naquit à Venise en 1552. Il est peu d'hommes chez qui les facultés intellectuelles se soient plus développées ; aucune science ne lui fut étrangère, et son érudition, protégée par une mémoire prodigieuse, il l'embellissait par son éloquence. A dix-sept ans il soutint à Mantoue des thèses de théologie et de philosophie en 309 art. Ordonné prêtre à 22 ans, il se rendit à Milan, où St Charles Borromée le consultait sur des cas de conscience. En 1585, nommé procureur-génér. de son ordre, les fonctions de sa charge l'obligèrent à faire plusieurs voyages qui le mirent en relation avec les hommes les plus disting. A son retour à Venise, resté quelque temps sans mission, il s'occupa d'anatomie et d'astronom. Mais en 1597 il fut rappelé à Rome par les affaires de son ordre. Le pape Paul V, peu de temps après son avénement au pontificat, ayant menacé de jeter un interdit sur Venise, Sarpi publia sur ce projet un violent écrit contre le St-siége. La républiq. le nomma son théolog. consulteur, et depuis, ayant donné des preuves de sa rare capacité pour les affaires d'état, il fut créé conseiller du *tribunal des dix*. L'assassinat commis sur sa personne en 1607 révéla le prix que Venise attachait à son existence : le sénat leva sa séance aussitôt qu'il en apprit la nouvelle ; on fit venir de Padoue le célèbre chirurg. Fabrice d'Aquapendente ; le traitement eut lieu aux frais de l'état ; on doubla les honoraires du théologien consulteur, à qui un logement fut offert dans le palais. Frà Paolo voulut rester dans sa cellule, toujours occupé des affaires secrètes du gouvernem. La haine qu'il avait conçue contre Rome le portait à séparer Venise de la communion cathol., et, s'il eût vécu plus long-temps, sa patrie aurait sans doute embrassé la réforme. Il termina sa carrière en 1623, et sa mort, comme celle d'un souverain, fut notifiée à toutes les puissances de l'Europe. De ses nombreux ouvr. les plus connus sont : *Traité de l'interdit*, etc., Venise, 1606, in-4 ; trad. en franç. par Amelot de La Houssaye dans son *Hist. du gouvernement de Venise.* — *Opinione del Padre Puolo servito, come debba governarsi la repubblica*, etc., Venise, 1681, in-12 ; réimpr., Londres, 1788, in-8 ; trad. en franç. par l'abbé de Marsy, sous ce titre : *le Prince de Frà Paolo, ou Conseils politiques*, etc., Berlin, 1751, in-12. — *Histoire du concile de Trente*, Londres, 1619, in-fol. ; réimpr. souvent et traduit en franç. par divers auteurs, entre autres le P. le Courayer, Londres, 1736, 2 vol. in-fol. On a plus. édit. des *OEuvres* de Frà Paolo ; la plus complète est celle

de Naples, 1790, 24 vol. in-8. Sa *Vie*, attribuée à son fidèle compagnon, le Frère Fulgence Micanzio, publ. en ital., Leyde, 1646, in-12, a été traduite en français, Leyde, Elzevir, 1662, et Amsterdam, 1664, in-12.

SARRABAT (NICOLAS), jésuite, profess. royal de mathématiques à Marseille, né en 1698 à Lyon, mort en 1737 à Paris, où il était venu pour les affaires de sa compagnie, remporta trois prix à l'académie de Bordeaux en 1727, pour une nouvelle hypothèse sur les variations de l'aiguille aimantée, et les deux années suivantes, pour les mém. sur la cause de la salure de mer, et sur celle de la variat. des vents. Couronné trois fois à la même acad., il reçut l'invitation de ne pas se présenter de nouv. dans la lice « pour ne pas décourager les autres concurrents. » Cepend. il lui envoya, sous le nom supposé de *La Baisse*, une *Dissertation sur la circulation de la sève dans les plantes*, 1733, in-12; mais le prix ne fut point donné. M. Dupetit-Thouars a relevé la singulière méprise dans laquelle était tombé l'auteur, en avançant « qu'une branche d'oranger entée en fente sur un pied de jasmin porte des fleurs qui tiennent plus de la fleur du jasmin que de celle de l'oranger. »

SARRASIN (JEAN-ANTOINE), médec. de la faculté de Montpellier, né à Lyon vers la fin du 16e S., est principalem. connu par l'édition qu'il a donnée de la *Matière médicale* de Dioscoride, en grec et en latin, Francfort, 1598, in-fol. On a en outre de lui : *De peste commentarius*, Genève, 1571 ; Lyon, 1572 et 1589. — Michel SARRASIN, missionnaire, né en 1659 à Nuits, mort vers 1736 à Québec, cultiva la médecine avec distinct. On ne connaît de lui que quelques opuscules insérés dans divers recueils, entre autres une *Hist. du castor*, dans les *Mém.* de l'acad. des sciences, celle du *mus alpinus* dans le *Journal des savants*, et des remarques sur l'érable à sucre, dans l'*Hist. de l'acad. des sciences*.

SARRASIN (JEAN-FRANÇ.), poète et littérateur, né à Hermanville, près de Caen, en 1603, et mort à Pezenas en 1654, mena une vie assez aventur., quoiqu'il eût d'abord été protégé du ministre Chavigny, puis secrétaire des commandem. du prince de Conti. Ses écrits, qu'il n'eut pas le temps de perfectionner, attestent un esprit ingénieux. Les principaux sont : *Histoire du siége de Dunkerque; Vie d'Atticus*, traduct. de Cornélius-Népos ; *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux; la Pompe funèbre de Voiture*, mélange gracieux de prose et de vers ; *Défaite des bouts-rimés*, poëme en IV ch., plein de malice et de gaîté ; *Orbilius Musca, sive Bellum parasiticum*, satire en vers contre Montmaur ; *Poésies diverses*, parmi lesquelles on distingue une ode sur la bataille de Lens. Pellisson, qui lui a consacré une épitaphe, a composé un discours sur ses œuvres, inséré dans la prem. édit. donnée par Ménage, 1657, in-4, très souv. réimpr. en 2 vol. in-12. Les *OEuvres choisies de Sarrasin* font partie de la *Collection des pet. classiq. franç.* publ. en 1826 par M. Ch. Nodier. L'édition de ses poésies, Caen, 1824, in-8, est peu correcte.

SARRASIN (JACQ.). — V. SARAZIN.

SARRAU (CLAUDE), en lat. *Sarravius*, conseill. au parlement, né en Guienne sur la fin du 16e S., mort à Paris en 1651, laissant la réputat. d'un magistrat intègre et d'un érudit profond, était en correspondance avec les savants les plus distingués, Grotius, Freinsheim, Samuel Petit, Vossius, Saumaise, etc. La reine de Suède, Christine, l'avait nommé son correspond. à Paris, et il négocia pour cette princesse l'acquisit. de la biblioth. de Mesmes. Un choix de ses lettres, publié par son fils Isaac sous ce titre : *Sarravii epistolæ, opus posthum.*, Orange, 1654, in-8, a été réimpr. par Burmann à la suite des *Lettres de Marquard Gudius*, Leyde, 1711, in-4. On a des *Notes* de Sarrau sur *Perroniana*, édit. de 1740. Enfin on lui attribue la *Préface* du rec. de Grotius, *Epistolæ ad Gallos*, 1648, in-12.

SARTAK, prince monghol, arrière-petit-fils de Djenguys-Khan, et fils de Batou, souver. de Mangou, fut chargé par son père de suivre les négociations entamées par Guillaume Rubruquis, ambassad. de St Louis en Tatarie. Il traita les chrétiens avec tant d'égards et de générosité, que l'on put croire qu'il s'était fait chrétien lui-même; mais il paraît que cette protection n'était que le résultat de l'indifférence des princes monghols pour toutes les religions, et surtout de leur politiq. contre les musulmans. On peut consulter les curieux *Mém.* d'Abel Rémusat *sur les relations politiques des princes chrétiens avec les empereurs monghols*, Paris, 1824.

SARTI (MAUR), savant camaldule, né à Bologne en 1709, mort en 1766, avant d'avoir achevé l'hist. de l'université de Bologne, dont l'avait chargé Benoît XIV, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres : *De antiquâ Picentum civitate Cupra Montana*, etc., Iesi, 1748, in-8. — *De veteri casulâ diptychâ*, Faenza, 1753. — *De claris archigymnasii bononiensis professoribus*, etc., Bologne, 1769-71, 2 vol. in-fol., fig. Le premier était sous presse quand l'aut. mourut, et l'ouvr. fut achevé par le P. Fattorini. — SARTI (Joseph), composit., né à Faenza en 1730, avait acquis à 26 ans une réputat. qui le fit appeler par le roi de Danemarck; mais son génie parut s'éteindre dans ce pays. Revenu en Italie, il obtint les plus grands succès à Venise et à Milan. Parmi ses opéras on citait *Giulio Sabino*. L'impératr. Catherine voulut alors le posséder; il se rendit à ses offres brillantes, et de nouvelles œuvres, notamm. une *Armide*, lui méritèrent d'être élevé au rang de la noblesse russe. On cite comme une bizarrerie l'effet de plusieurs canons braqués dans une cour, et tonnant avec son orchestre un *Te Deum* qu'il fit exécuter pour la prise d'Okzakow. Il mourut à Pétersbourg en 1802.

SARTI. — V. SCARSELLA.

SARTIGES (BERTRAND de), chev. du Temple, né vers 1260 au château de son nom, près de Mauriac en Auvergne, obtint, pour prix de ses exploits contre les infidèles, la riche commanderie de Carlat, qui était en outre une place très forte. Lors du procès des templiers, après avoir été interrogé

par Aubert Aysselyn, évêque de Clermont (1309), devant lequel il soutint l'innocence de l'ordre sans être ébranlé par la crainte des tortures, il fut conduit à Paris, et là, il fut un des quatre principaux chevaliers désignés par l'ordre lui-même pour le représenter et le défendre (1310). Il remplit cette miss. sacrée avec un courage et une persévérance que ses ennemis respectèrent, parce qu'ils ne purent imaginer contre lui aucune charge personn. On croit qu'il passa en Allemagne, où il fut admis dans l'ordre teutonique, et où il termina sa carrière. — Charles-Gabriel-Eugène, vicomte de Sartiges, de la même famille, mort à Lyon le 9 juill. 1827, en se rendant de son château de la Prugne, près de Clermont, aux eaux de Baraduc, était né en 1772 au chât. de Sourniac, près de Mauriac (Haute-Auvergne), et avait d'abord servi dans la marine (1787-1805). Transféré après la restauration de la sous-préfecture de Gannat, qu'il occupait depuis 1807, à la préfect. de la Haute-Loire, il tenta d'organiser dans ce départem. une résistance sérieuse au retour de Napoléon (mars 1815), et fut mis en surveillance à Clermont pend. les *cent-jours*. Rétabli dans sa préfecture au Puy lors de la rentrée de Louis XVIII, il fut écarté de ses fonctions sous le ministère Decazes, à cause de son opposition ouverte aux principes polit. du gouvern. A l'occasion de cette disgrâce (1819), Sartiges reçut de gr. éloges dans le *Conservateur*, t. II, p. 132.

SARTINE (Ant.-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de), ministre, né à Barcelone en 1729, d'une famille franç., avait été conseiller au Châtelet de Paris, lieutenant criminel et maître des requêtes, lorsqu'en 1759 il remplaça Bertin comme lieuten.-général de police. Il se rendit célèbre dans cet emploi par sa finesse et sa vigilance, qualités indispensables dans un tel ministère, puis aussi par sa prudence, son humanité, ses vues d'intérêt publ.: l'espionnage, très actif sous son administrat., devenait moins odieux par l'habileté qui le déguisait. L'assainissement et la sûreté de Paris furent l'objet de sa sollicitude. On lui dut l'établissem. du mode d'éclairages par réverbères, en remplacem. d'ignobles lanternes (1768). Il fit construire la Halle-au-Blé, où son nom est conservé par une des rues qui environnent ce monument. Il fonda une école gratuite de dessin en faveur des ouvriers. Pour arrêter les crimes que la passion du jeu faisait commettre dans des réunions secrètes, il laissa s'ouvrir des maisons de jeu publiques, plus aisém. surveillées par la police. La récompense de sa gestion pendant quinze ans fut le titre mérité de conseiller-d'état; mais l'ann. suivante (1774), le lieutenant de police, qu'avait remplacé Lenoir, fut appelé au ministère de la marine, où il eut à conduire la guerre d'Amérique. Il y apporta de la probité, de l'ordre; mais il ne put s'y montrer marin, et de même qu'une faveur l'avait élevé à ce poste, une disgrâce l'en fit descendre en 1780. Il eut pour successeur le marquis de Castries. La révolut. le surprit dans la retraite : pour en éviter le choc, il se retira en Espagne, et mourut à Tarragone en 1801. Outre ses discours comme magistrat, il a laissé son nom au *Réglement* de 1780, sur la salubrité des vaisseaux. — Son fils, maître des requêtes, périt sur l'échaf. en 1794, à l'âge de 34 ans.

SARTO (André del). — V. André.

SARYTCHEF (G.), amiral russe, hydrographe général de l'empire, membre de l'acad. impériale des sciences, etc., mort à Pétersbourg en 1833, entra au service en 1780, et accompagna Billing dans son voyage, dont il a laissé une *Description*. Depuis 10 ans il travaillait à une *Histoire de tous les ports russes*, que l'on peut espérer de voir publier.

SASSI ou SAXIUS (Joseph-Ant.), savant philologue, antiquaire et bibliogr., né à Milan en 1675, mort en 1751, recteur du collège Ambrosien et conservateur de la bibliothèque Borromée, concourut à plusieurs entreprises littér., notamm. au *Rerum italicarum scriptores*. On cite parmi ses ouvrages : *De studiis litterariis Mediolanensium antiquis et novis prodromus*, Milan, 1729, in-8. — *Archiepiscoporum mediolanensium series historico-chronologica ad criticæ leges et veterum monumentorum*, etc., ibid., 1755, 3 t. in-4, avec une *Vie* de l'aut. par Th. Oltrocchi.

SATURNE (mythol.), ou le Temps, fils du Ciel et de Vesta, succéda à son père, quoiqu'il eût un frère aîné que la fable nomme Titan; mais s'il lui fut permis de régner, ce fut à condit. qu'il dévorerait ses enfants mâles aussitôt après leur naissance. Il ne demandait pas mieux que de tenir parole; mais Rhée, sa femme, lui déroba Jupiter, Neptune et Pluton, qu'elle remplaça par trois pierres emmaillotées. Titan, informé de la supercherie, arma contre son frère, le vainquit et le jeta en prison. Jupiter, devenu grand, vainquit à son tour le vieux Titan, et rendit le trône à Saturne; mais c'était pour s'y placer bientôt lui-même. Saturne, détrôné par son fils, se retira en Italie, et y resta caché pend. quelq. temps, ce qui fit appeler cette contrée *Latium*, du mot *latere*, se cacher. Appelé par Janus, roi du pays, à partager les soins du gouvernem., il donna des lois et inspira l'amour de la vertu aux hommes à demi sauvages qui lui étaient confiés : son règne fut l'âge d'or que les poètes ont chanté. On raconte qu'il se consolait parfois des ennuis de la couronne avec la nymphe Philyre, de laquelle il eut le centaure Chiron. Saturne, tel que nous le représentent la fable et la peinture, est un vieillard, ayant quatre ailes et tenant une faux à la main : quelquefois on lui donne un sablier ou un aviron, deux emblèmes qui nous indiquent que tous nos instants sont comptés et que nous glissons rapidement sur cette mer de la vie. Nous avons vu plus haut qu'il devait dévorer ses enfants; la fable ajoutait qu'il avait mutilé son père : c'était encore une allégorie; son père était le temps passé, ses enfants figuraient les siècles à venir, et il était lui-même le temps présent, né de l'un pour anéantir les autres. Nous ne dirons qu'un mot des saturnales, fêtes instituées en son honneur. Tout le monde sait que c'était une époque de licence, où l'on ne pouvait vaquer à aucune affaire, où les

esclaves, abusant vite d'une indépendance de sept jours (du 15 au 21 déc.), disaient impunément à leurs maîtres tout ce qu'ils voulaient et les raillaient en face sur leurs défauts.

SATURNIN, *Saturninus* (Lucius-Apuléius), créature de Marius, auquel il s'attacha par ambition ainsi qu'en haine des patriciens, contre lesq. il avait des motifs de mécontentem., appartenait lui-même à une famille distinguée de Rome, et dans sa jeunesse avait rempli à Ostie les fonctions de questeur qui lui furent retirées par le sénat sous prétexte de négligence. Nommé tribun du peuple, il invoqua le salut de la patrie pour faire accepter à Marius un 4e consulat que celui-ci briguait secrètement. Deux ans plus tard, dans le but de l'appuyer contre Métellus-le-Numidique, son concurrent pour un 6e consulat, il employa l'intrigue et la violence pour se faire continuer dans le tribunat, et n'y réussit que par le massacre de Nonnius, sur qui déjà se portaient les suffrages. Élu tumultuairem., il proposa de faire distribuer aux citoyens indigents les terres reconquises par Marius sur les Cimbres. L'opposit. de Métellus à ce plébiscite fournit un prétexte pour l'envoyer en exil, et Marius eut encore le dessus. Cependant l'audace de Saturninus ne connaissait plus de frein; il prétendit porter Glaucias au consulat, que briguait Memmius : ce dernier fut aussi immolé. Mais cet attentat mit le comble à l'indignation qu'avait excitée parmi les nobles la turbulence de Saturninus; ils se réunirent en armes contre lui et son complice, les réduisirent à se réfugier au Capitole avec leurs satellites, et ils y furent si étroitement bloqués par Marius lui-même, que la disette d'eau les obligea de se remettre aux mains du consul, en qui ils espéraient trouver un protecteur. On ignore quelles étaient effectivement les vues de Marius sur Saturninus et Glaucias; mais ce qui est certain, c'est qu'ils ne tardèrent pas à être massacrés par le parti qu'avait si fort animé contre eux leur ardeur démagogiq., l'an av. J.-C. 97 (654 de Rome). L'une des plus tyranniques lois que fit adopter Saturninus pendant son tribunat, est celle qui déclarait traître à la patrie quiconque oserait contredire ou même interrompre un tribun faisant au peuple quelq. propositions. — Publius-Sempronius-Saturninus, l'un des 30 tyrans qui disputèrent l'empire à Gallien, fut revêtu de la pourpre l'an 263 par les légions dont Valérien lui avait donné le commandem., et massacré par ceux qui l'avaient élevé sur le pavois, vers l'an 267. Trébellius-Pollion, qui loue l'affabilité et les autres vertus de ce prince, ne fait pas connaître quelle part de l'empire lui était échue.

SATURNIN (Sextus-Julius-Saturninus), d'origine gauloise, se distingua d'abord comme orat., et dut ensuite à ses exploits dans les Gaules, en Espagne et en Afrique, d'occuper un rang élevé dans l'armée sous Aurélien et sous Probus. Les habitants d'Alexandrie l'ayant salué empereur, il hésita un moment à recevoir la pourpre, qu'enfin il prit, disant : « Par ma démarche d'aujourd'hui, je ruine tout le passé. » En effet, après quelques mois d'une puissance tourmentée par la crainte, il fut abandonné de ses troupes, et massacré dans Apamée par les soldats de Probus, dont il avait refusé le pardon (280). — Un autre Saturnin, vivant sous Constance ou Julien (360-363), prit aussi la pourpre dans les Gaules, ainsi que le témoigne, non l'histoire, mais une médaille publiée par Banduri, et dont l'authenticité est contestée par Mionnet, *Traité de la rareté des médailles*. Il eut sans doute le même sort que le précéd.

SAUL, 1er roi d'Israël, était le fils d'un homme puissant de la ville du Gabaa, et se faisait remarquer entre tous les enfants d'Israël par sa taille imposante et par sa beauté. Il vint un jour consulter Samuel au sujet des ânesses de son père, qui s'étaient égarées. Le prophète, auq. les Israélites avaient demandé un roi, instruit que c'était l'homme choisi par Dieu pour régner sur son peuple, répandit sur sa tête l'huile sacrée, et aussitôt l'oint du Seigneur prophétisa. Cela se passait l'an 1091 avant J.-C. Lorsque le peuple fut assemblé pour élire un roi, le sort tomba sur Saül, mais il y en eut plus. qui n'approuvèrent pas son élect. A quelque temps de là, Saül se vengea noblement de leurs murmures. Il venait de remporter sur les Ammonites une victoire éclatante, et le peuple, dans son ivresse, voulut massacrer les ennemis de Saül; mais il les prit sous sa protect., et conduisit le peuple à Galgala pour renouveler la cérémonie de son élection. Peu de temps après les Philistins s'avancèrent avec une armée si nombreuse que les Israélites effrayés s'enfuirent sans combattre. En l'absence de Samuel, Saül crut pouvoir offrir un sacrifice pour apaiser le Seigneur. Le pontife indigné lui prédit que son règne ne subsisterait pas. Toutefois cette prédiction ne s'accomplit pas sur-le-champ. Son fils Jonathas, défit complétem. les Philistins, et Saül revint chargé de butin dans Gabaa. Son autorité, affermie par ses succès, lui permit d'entreprendre de nouv. guerres contre ses voisins, qu'il rendit ses tributaires. Il vainquit entre autres les Amalécites; mais ayant reçu de Samuel l'ordre d'exterminer les restes de cette malheureuse nation, il osa épargner Agag, son roi. Ce fut, à ce qu'il paraît, un crime irrémissible aux yeux du Seigneur, puisque son prophète vint annoncer à Saül qu'il était réprouvé sans retour. Dès ce moment il eut de fréquents accès de fureur. Le jeune David, qui savait le calmer par le son de sa harpe, devint son favori; mais bientôt jaloux de ses exploits, il refusa de lui donner sa fille Merob, quoiqu'il l'eût promise au vainqueur de Goliath, et après avoir essayé deux fois de le percer de sa lance, il l'envoya faire la guerre aux Philistins, dans l'espoir qu'il succomberait. Son espoir fut trompé et sa fureur en devint plus terrible. Il fit tomber sa fureur sur les partisans de David, et poursuivit David lui-même avec un inconcevable acharnement à travers les rochers, les bois et les déserts. Il se trouva deux fois à la merci de son rival, qui l'épargna; touché de tant de générosité,

il versa des larmes, et voyant bien que David devait lui succéder, il se réconcilia avec lui et lui fit promettre par serment de pardonner à sa race lorsqu'il serait monté sur le trône d'Israël. Le jour suprême approchait pour Saül; il l'apprit de la bouche même de Samuel, dont il fit évoquer l'ombre par la pythonisse d'Endor. Dans une bataille que lui livrèrent les Philistins, il eut la douleur de voir égorger sous ses yeux ses trois fils, Jonathas, Abinadab et Melchisna. Blessé lui-même, et ne voulant pas tomber vivant entre les mains des vainqueurs, il se jeta sur son épée, et termina par une mort déplorable, l'an 1051 av. J.-C., une carrière dont les commencem. avaient été si glorieux. Son histoire, racontée dans le 1er *Livre des rois*, a été le sujet de plus. composit. dramatiq.; mais elles ont toutes été effacées par la tragédie de M. Soumet.

SAULI (le B. Alexandre), surn. l'*Apôtre de la Corse*, né à Milan en 1535, d'une famille génoise, manifesta fort jeune la plus vive piété, en même temps qu'il se livrait avec ardeur à l'étude des sciences. A 17 ans il entra dans la congrégat. des clercs réguliers de St Paul. Théologien et prédicat. renommé, il assista au synode de Milan en 1565, et mérita que St Charles Borromée le choisit pour confesseur. Élu supérieur-génér. de sa congrégat. en 1567, trois ans après il fut nommé évêq. d'Aleria, et prêcha l'Évangile à des peuples demi-barbares avec un zèle et une charité qui lui valurent le glorieux titre d'*Apôtre de la Corse*. Contraint d'accepter l'évêché de Pavie en 1591, il mourut dans son nouv. diocèse l'année suiv., et fut *béatifié* en 1741 par Benoît XIV. Ses *lettres pastorales, statuts synodaux, opuscules mystiques*, impr. ou MSs., sont mentionnés dans la *Biblioth. scriptor. mediolan.* d'Argellati. — Sauli (Ét.), fondat. d'une acad. dans le 16e S., et Sauli (Philippe), évêque de Brugnate, mort en 1531, étaient de la même famille.

SAULNIER (Charles), religieux prémontré, né à Nancy en 1690 et mort en 1738, fut élève, collaborateur et coadjut. du sav. Hugo, abbé d'Estival. On a de lui : *Statuta candidi et canonici ordinis præmonstratensis*, etc., impr. à Estival. — *Bibliotheca scriptorum ordinis præmonstratensis*, etc., au séminaire de Nancy.

SAULNIER (Louis-Sébastien), conseiller-d'état, né en 1790 à Nancy, était fils d'un habile administrateur qui remplit pend. plus. années les fonctions de secrét.-général de la police. Admis à l'âge de 20 ans au conseil-d'état, il fut deux ans après chargé par Napoléon d'une mission administrat. en Pologne. De retour en 1813, il fut nommé commissaire-général de police à Lyon; et, pend. les *cent-jours*, il occupa successivem. la place de préfet de Tarn-et-Garonne et de l'Aude. Rendu à la vie privée par suite des événem., il se voua dès-lors à la littérat., et, dès les prem. années de la restaurat., il concourut à plus. recueils, notamm. à la *Biblioth. historique* (1816-20), et à la *Minerve* (1818-19). En 1825 il fonda la *Revue britannique*, journal justem. estimé. Le prem. de tous les économistes français il émit le vœu de voir, en temps de paix, l'armée appliquée à l'exécution des grands travaux publics. A la révolution de 1830, nommé préfet de la Mayenne, puis du Loiret, il mourut dans l'exercice de ses fonct. à Orléans, le 23 oct. 1835. Il était correspond. de l'Institut, classe des sciences morales et politiq. Outre une foule d'articles trad. de l'anglais, ou de mémoires sur les sujets les plus import. de l'administrat., dont un petit nombre impr. séparém., on lui doit : *Notice sur le voyage de Lelorrain en Égypte, et observat. sur le zodiaque circulaire de Denderah*, 1822, in-8. C'est aux frais de Saulnier que Lelorrain avait entrepris ce voyage, et c'est au concours de ces deux savants que la France doit le fameux zodiaque de Denderah, le sarcophage en porphyre découvert dans les plaines de Memphis, et une foule de morceaux antiques très précieux.

SAUMAISE (Benigne de), né vers 1560 à Semur en Auxois, fut pourvu en 1587 de la charge de lieuten. particulier de la chancellerie de Semur, dont son père s'était démis en sa faveur. Citoyen loyal non moins que savant distingué, il soutint l'autorité de Henri IV contre les ligueurs, et se montra digne de la confiance que lui témoignait ce prince. Nommé conseiller au parlement de Bourgogne, il mourut doyen de cette compagnie en 1640. Outre quelq. pièces de vers dont Papillon a recueilli les titres dans la *Bibliothèque de Bourgogne*, on a de lui : *Denys Alexandrin*, etc., trad. du grec en vers français, avec des *commentaires* (plus estimés que le poème), Paris, 1597, in-12. — Claude de Saumaise, son fils, né à Semur en 1588, a obtenu une illustration à laq. n'eût point ajouté une plus grande naissance. Instruit par son père, à qui du moins cette gloire est restée, dès l'âge de dix ans il traduisait Pindare, et composait des vers grecs et lat. Envoyé à Paris à 16 ans, il s'y lia promptement avec l'helléniste Casaubon, dont les conversat. le firent incliner vers le protestantisme; il fit son abjuration à Heidelberg. S'élevant au-dessus des savants de l'époque, il chercha des secours dans les monum. orientaux, et, sans maître, il apprit les langues persane, chaldéenne, arabe, cophte, etc., et débrouilla même l'étrusque. Sa mémoire était telle, qu'il retenait ce qu'il lisait ou avait entendu lire une seule fois. En 1610, son père avait exigé qu'il se fit recevoir avocat au parlem. de Dijon, et plus tard il voulut lui résigner sa charge de conseiller; mais on ne permit pas qu'un protestant vînt siéger sur les fleurs de lis. Saumaise voyagea, s'arrêtant dans les villes savantes, et plus particulièrem. à Leyde, dont l'université l'avait fait héritier des priviléges conférés à Scaliger. L'éclat de sa réputation le fit alors rechercher des rois. Tout fut employé pour le rappeler en France : titres, pensions, etc., Richelieu ne ménagea rien; il voulait que Saumaise écrivît son histoire : « Je ne sais pas flatter, » répondit le savant. Le roi de Danemarck l'admit à sa table. Christine, qui lui écrivait en latin qu'*elle ne*

*pouvait vivre sans lui*, le reçut deux fois à sa cour, et ne le rendit qu'aux instances réitérées des académic. de Leyde, qui, disaient-ils, ne pouvaient pas plus *se passer de Saumaise que le monde du soleil*. L'exagération de cette vogue explique sans doute les ridicules qu'on a prêtés aux savants en *us*. Quoi qu'il en soit, la supériorité de Saumaise reste incontestée, et il était déjà victime plutôt qu'acteur dans ces comédies. Charles II le pria d'écrire l'*Apologie de son père*, récemm. mort sur l'échafaud, et c'est dans cette circonstance que Milton engagea avec lui une polémique peu honorable pour le poète anglais. Sa mort, arrivée en 1658, alors qu'il était aux eaux de Spa pour tâcher de rétablir une santé toujours débile, affligea toute l'Europe; on eût dit que la science allait retomber dans les ténèbres. Comme Socrate il avait eu pour compagne une femme dont l'humeur aigre et tracassière rendit, en l'exerçant, sa patience égale à son savoir. De tous ses ouvr., qui forment une véritable encyclopédie, médecine, jurisprudence, théol., philosophie, histoire, antiquités, langues anciennes, orientales, indou, chinois, etc., nous citerons seulem.: *Interpretatio Hippocratei aphorismi de calculo*. La *Bibliothèque de Bourgogne* donne la liste de ses ouvr., dont 80 sont imprimés et 60 MSs.

SAUMAREZ (sir JAMES), amiral anglais, né dans l'île de Guernesey en 1757, descendait d'une famille française dont le chef accompagna Guillaume-le-Conquérant lors de son invasion en Angleterre. Deux de ses oncles s'étaient fait remarquer dans la marine; il suivit la même carrière, et dès l'âge de 14 ans il servit comme midshipman. Mais après avoir croisé dans diverses mers pendant l'espace de trois ans, il revint dans sa patrie pour perfectionner ses études. Au commencem. de la guerre d'Amérique il accompagna sir Peter Parker, et fut nommé lieutenant en récompense de sa courageuse conduite à l'attaque de Sullivan, en 1776. La part active qu'il prit à la brillante affaire qui eut lieu dans la mer du Nord, auprès de Dogger-Bank, lui mérita le grade de capit. en pied de *la Tisiphone*. De retour en Angleterre, il reçut peu de temps après l'ordre de rejoindre l'amiral Hood, et se signala dans le combat qui eut lieu, le 12 avril 1782, entre l'amiral Rodney et le comte de Grasse. Après avoir successivement commandé plusieurs vaisseaux, il fut chargé, en 1793, de croiser dans les parages de Cherbourg, où il eut un engagem. particulier avec la frégate *la Réunion*. La bravoure et l'habileté qu'il montra dans cette action lui valurent le titre de chevalier. Dans les années suiv. il continua à croiser dans divers parages, servit sous l'amiral Howe et ensuite sous les ordres de sir John Jervis (depuis lord Saint-Vincent), au blocus de Cadix et à la bataille du cap St-Vincent (1797). Associé à l'amiral Nelson, il prit part au combat d'Aboukir, si funeste à la marine française, et contribua puissamm. à rendre cette victoire décisive. Il reçut alors le commandem. des prises et se porta devant Malte, qu'il somma vainem. de se rendre; mais laissant quelques vaisseaux pour bloquer les ports, il se rendit à Gibraltar, puis à Lisbonne, et enfin en Angleterre, où il fut parfaitem. accueilli. En 1800, Saumarez rejoignit la flotte du Canal sur un vaisseau de 80 canons, avec lequel il croisa dans les eaux de Brest. L'année suiv. il fut nommé contre-amiral et baronnet, puis envoyé pour commander l'escadre stationnée auprès de Cadix. Il eut un engagement avec le contre-amiral français Linois; mais il fut forcé à la retraite après avoir perdu plusieurs vaisseaux. Il soutint cependant encore un nouveau combat contre les flottes française et espagnole auprès d'Algésiras, et s'empara du *San-Antonio*. Enfin en 1809 il reçut le commandem. d'une flotte de 24 vaisseaux de ligne destinée à agir de concert avec les Suédois. Cette campagne n'eut point de résultats, n'ayant pu effectuer l'attaque qu'il avait projetée contre les ports de Revel et de Cronstadt, qu'il trouva trop bien fortifiés. Depuis ce moment il se retira dans l'île de Guernesey, où il mourut en 1836.

SAUNDERS (JAMES CUNNINGHAM), chirurgien anglais, était déjà renommé lorsqu'il mourut subitement à Londres en 1810, âgé de 37 ans. Son *Traité pratique sur quelques points relatifs aux maladies de l'œil* a été réimpr. en 1816, in-8 avec une *Notice* sur la vie de l'aut. par le docteur Farre.

SAUNDERSON (NICOLAS), aveugle célèbre, né en 1682 à Thurlston (Yorkshire), n'avait qu'un an lorsqu'il perdit les yeux, à la suite de la petite-vérole; mais naturellem. studieux, et toujours accompagné d'un lecteur, il obtint de ses autres sens un développem. qui le dédommagea en quelque sorte de celui dont il était privé. Bientôt instruit dans les langues et dans plusieurs sciences, mais doué particulièrem. du génie des calculs, que fécondait encore son état de cécité par l'absence de toute distraction, il devint un des plus célèbres profess. de l'univ. de Cambridge, et Newton, dont il expliquait la théorie, put admirer un aveugle donnant des leçons sur la lumière et les couleurs, sur les effets de l'arc-en-ciel, sur la combinaison des verres, etc. On cite des prodiges du secours que lui prêtaient le toucher et l'ouïe dans les observations physiques. Une vie trop sédentaire ne lui permit pas de pousser sa carrière au-delà de 1739. Il n'avait rien fait imprimer; mais outre ses leçons encore inéd., on a de lui : des *Éléments d'algèbre*, Cambridge, 1740, 2 vol. in-8. — Un *Traité sur les fluxions*, ibid., 1756, in-8, précédé d'une *Notice* sur sa vie, et trad. en franç. par de Jancourt, Amsterdam, 1756, 2 vol. in-4, suivi de *commentaires* très estimés sur les *Principia* de Newton. Sa méthode de calcul par le sens du toucher, décrite dans ses *Éléments d'algèbre*, a été insérée par Montucla, sous le titre d'*Arithmétique palpable*, dans le tome 1er des *Récréations mathématiques*

SAURIN (ÉLIE), théol. protestant, né en 1639 à Usseaux (Dauphiné), était min. d'Embrun lorsqu'il fut obligé de s'expatrier pour un manque de respect à l'égard d'un prêtre portant le viatique; il se ren-

dit en Hollande, devint pasteur d'Utrecht, et acquit de la célébrité par ses démêlés avec le ministre Jurieu. Il mourut en 1703. On a de lui : *Examen de la théologie de Jurieu*, La Haye, 1694, 2 vol. in-8. — *Défense de la véritable doctrine de l'Église réformée*, etc., Utrecht, 1697, 3 vol. in-8. — *Réflexions sur les droits de la conscience*, 1697, in-8. — *Traité de l'amour de Dieu*, 1701, in-8. — *Traité de l'amour du prochain*, 1704, in-8. — SAURIN (Joseph), frère du précéd., né en 1659 à Courtaison (princip. d'Orange), se fit d'abord connaître comme prédicateur. Nommé ministre à Eure (Dauphiné), à l'âge de 24 ans, il réclama les priviléges de ses co-religionnaires avec une violence qui l'obligea de se réfugier en Suisse, où il devint pasteur de Berchier, bailliage d'Yverdun. Il quitta sa patrie adoptive par suite de disputes religieuses selon lui, mais plutôt, comme on l'a malheureusem. prouvé depuis, pour éviter une condamnat. déshonorante : il était dominé par la passion du vol. Rentré en France, il abjura en 1690, et Bossuet, fier d'avoir converti un pasteur, le présenta à Louis XIV, qui lui accorda une pension de 1,500 liv. Dès-lors, s'occupant exclusivem. de la géométrie, ses travaux lui ouvrirent, en 1707, les portes de l'académie des sciences, qui lui dut plusieurs *Mémoires* précieux insérés dans son Recueil. Il concourut à la rédaction du *Journal des Savants* depuis 1702 jusqu'en 1708. Vers cette époque parurent les couplets qui firent le malheur de J.-B. Rousseau. Ces couplets furent attribués à Saurin; mais après six mois de prison, il fut reconnu qu'il n'en était pas l'aut.; il n'est pas également prouvé qu'il n'ait pas trempé dans la déplorable et ténébreuse intrigue dont Rousseau fut la victime. Saurin mourut en 1737. — SAURIN (Bernard-Joseph), fils du précéd., né en 1706 à Paris, se fit d'abord recevoir avocat; mais, lié dep. son enfance avec les plus célèbres littérat. de l'époque, son goût naturel pour la poésie dramat. se fortifia dans leur société, et il s'y livra bientôt exclusivement. Néanmoins il approchait de sa quarantième année lorsqu'il donna sa prem. comédie, *les Trois Rivaux*, jouée avec succès. Parmi ses ouvr., qui ne furent pas tous heureux, la tragédie de *Spartacus*, d'un style vigoureux, et l'ingénieuse et piquante comédie des *Mœurs du temps*, lui assurent une place honorable parmi les aut. dramatiques du second ordre. On peut encore citer son *Beverlei*, tragédie bourgeoise imitée de l'anglais, product. anti-classique, mais restée au répertoire comme une effrayante et salutaire leçon pour les joueurs. Membre de l'Acad. franç. dep. 1761, Saurin mourut en 1781. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 2 vol. in-8, Paris, 1783, avec une *Notice* et une *Lettre* de Mme Saurin sur son mari; ses *OEuvres choisies*, 1812, in-18, sont précédées d'une *Notice* par M. Fayolle.

SAURIN (Jacq.), célèbre prédicateur protestant, né en 1677 à Nîmes, a été confondu par Ménard, historien de cette ville, avec un abbé du même nom, mais d'une autre famille, qui publiait en 1691 une trad. franç. des *Hymnes de Santeul*, et cette erreur est devenue une calomnie, puisqu'elle le représente comme ayant plus. fois changé de religion. Il était à peine âgé de 9 ans lorsque son père, secrét. perpétuel de l'acad. de Nîmes, s'expatria par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Il acheva ses études à Genève, servit comme enseigne dans un corps de réfugiés à la solde de l'Angleterre, et devint ensuite pasteur de l'Église wallone à Londres. Dès l'année 1700 il visita la Hollande, où il finit par se fixer. Appelé à La Haye, il y remplit, pendant 25 ans, la place qui venait d'être créée pour lui, de ministre extraordinaire des nobles, et c'est en cette qualité qu'il s'illustra comme orateur. Son éloquence a été comparée à celle de Bossuet, et ses vertus l'auraient fait proclamer le Fénélon des protestants, si l'envie ne lui eût prêté des erreurs, et suscité des chagrins qui le conduisirent au tombeau en 1730. De la *collect.* de ses *sermons*, en 12 vol., 5 ont été publiés par lui, et 7 par son fils; elle a été réimpr. plus. fois; l'édit. la plus estimée est celle de La Haye, 1749, in-8. Outre quelq. ouvr. d'éducat. et de polémique religieuse, on lui doit encore : *Discours historiq., théologiques et moraux*, etc., 1720, 2 vol. in-fol., connus sous le nom de *Bible de Saurin*. Roques et Beausobre fils y ont ajouté 4 vol. On a publ. plus. compilations sous les titres d'*Esprit de Saurin*, etc.; *Principes*, etc.; *Extraits*, etc.; la plus récente est : *Chefs-d'OEuvre, ou Sermons choisis de Saurin*, recueillis par J.-J. Chenevière, Genève, 1824, 4 vol. in-8.

SAURINE (Jean-Pierre), né en 1733 à St-Pierre-d'Eysus (Basses-Pyrénées), fut d'abord vicaire à Ste-Marie d'Oleron, puis en 1789 député du clergé de Béarn aux états-généraux, où il se montra partisan du nouvel ordre de choses. Elu évêque du département des Landes, il adressa plus. lettres pastorales à ses diocésains, écrites avec talent et modération. Renvoyé par le même départem. à la convent., dans le procès du roi, qu'il eut, comme beaucoup de ses collègues, la faiblesse de déclarer coupable, il vota sa détent. jusqu'à la paix, l'appel au peuple et le sursis. Il s'attacha au parti girondin, et, après le 31 mai, fut compris parmi les 72 qui ne rentrèrent à la convention qu'après le 9 thermidor. Le conseil des anciens le compta parmi ses membres; mais ses travaux législatifs se bornèrent à soutenir l'Église constitutionnelle. Il fit partie du concile de 1801, et fut appelé l'année suivante à l'évêché de Strasbourg, qu'il administra jusqu'à sa mort en 1813. Les *Annales de la religion*, t. VI, VII et X, contiennent plus. de ses *opuscules*.

SAUROMATES, nom commun à huit rois du Bosphore cimmér., et à un peuple scythe qui habitait les frontières de leurs états. Ce qu'on sait de plus positif sur ces princes, c'est qu'ils occupèrent le trône depuis le 1er S. de l'ère chrétienne jusqu'au commencem. du 5e. Sauromates VI, dont les prédécess. étaient alliés des Romains, entreprit contre eux une guerre dans l'Asie-Mineure, l'emper. Dioclétien chargea Constance-Chlore, père de Constantin, d'arrêter l'envahissement des Barbares, et

un traité termina ces différends, mentionnés par Constantin-Porphyrogénète. Sauromates VIII, le dern. du nom, périt dans un combat singul. contre Pharnace, chef des Chersonites, peuple voisin constitué en république. Cette dynastie des Sauromates, dont chaque membre prenait le titre de *grand roi des rois du Bosphore*, n'est connue que par les médailles, où un seul personnage en représente souvent plus., selon la variété des inscript. On peut voir ce qui a été dit plus haut touchant les rois de la même contrée qui se nommaient *Rhescuporis*.

SAUSSAY (André du), évêque de Toul, né à Paris vers 1589, de parents pauvres qui le firent élever dans un établissem. de charité, se distingua par son applicat., et, après avoir achevé ses études avec succès, embrassa l'état ecclésiastique. Nommé curé de St-Leu, aumônier et prédicat. du roi, il écrivit pour l'érect. de Paris en métropole, et fut revêtu par le 1er archevêque, J.-F. de Gondi, des dignités de gr.-vicaire et d'official. Le roi lui donna l'évêché de Toul en 1647. Il mourut en 1675, avec la réputation d'un écrivain érudit, mais peu judicieux. Ses princip. ouvr. sont : *le Métropole parisien*, etc., 1625, in-8. — *Martyrologium gallicanum*, 1638, 2 vol. in-fol. — *De mysticis Galliæ scriptoribus*, 1639, in-4. — *Panoplia episcopalis-clericalis-sacerdotalis*, 1646 et suiv., 5 vol. in-fol.

SAUSSAY (Carpeau du), voyageur, né à Paris vers 1647, fut d'abord page du duc de Biron; mais tourmenté du désir de visiter les pays lointains, il obtint du maréchal de la Meilleraye une commission pour Madagascar. Il s'embarqua en 1663. Son expédit., traversée par des accidents qui lui fournirent l'occasion de montrer sa bravoure, fut sans résultat pour la science. De retour en France, il entra dans l'artillerie, où il servait encore en 1722, date de la publicat. de son *Voyage de Madagascar*, etc., vol. in-12, qui parut sous le nom de *M. de V*...... C'est l'initiale du nom d'un fief qu'il possédait sans doute, mais que l'on n'a pu découvrir.

SAUSSURE (Horace-Bénédict de), célèbre natural., né à Genève en 1740, fut dès l'âge de 20 ans en état de concourir pour une chaire de mathématiq., et à 22 ans obtint celle de philosophie. Ami et compagn. de Haller, il tourna ses prem. recherches vers la botanique, science qui lui doit d'import. découvertes. Ses voyages en Angleterre et en France, en Allemagne et en Italie, et surtout ses diverses et courageuses ascensions sur les sommets glacés des plus hautes montagnes de l'Europe, dont il a le prem. décrit l'ordre et la nature, ont fait faire d'immenses progrès à la minéralog. Comme physic., ses observat. sur l'état et les variat. de l'atmosphère le conduisirent à inventer ou perfectionner la plupart des instruments dont on se sert pour mesurer la température, et les services qu'il a rendus par-là sont inappréciables. Cet illustre savant, mort en 1799, n'occupa jamais d'autre emploi que celui de professeur. Genève lui doit en partie l'établissem. de la société pour l'encouragement des arts. Ses *Voyages* ont été publ., le prem. vol. en 1779, le second en 1786, et les deux autres en 1796, in-4. Ses *Mémoires* ou *Dissertat.*, insérés dans les rec. sav., sont nombreux; on en trouve la liste détaillée dans le *Mém. histor. sur la vie et les écrits de Saussure*, par Senebier, Genève, an IX (1801), in-8.

SAUTEL (Pierre-Just), bon poète latin, né en 1613 à Valence (Dauphiné), embrassa la règle des jésuites, partagea sa vie entre l'enseignement et la culture des lettres, et mourut à Tournon en 1662. On a de lui : *Div. Magdalenæ ignes sacri*, Lyon, 1656, in-12. — *Lusus poetici allegorici*, ib., 1656 et 1667, in-12, réimpr. avec les *Poésies* de Madelenet, Paris, 1725 et 1752, in-12, et trad. en franç. par Coupé, dans les *Soirées littéraires*, t. XII. — *Annus sacer poeticus*, etc., Lyon, 1665, in-16, et Paris, 1675, in-8.

SAUTREAU DE MARSY. — V. Marsy.

SAUVAGE (Denis), sieur du Parc, né à Fontenailles dans la Brie, et mort vers 1587, fut historiographe de Henri II, et laissa le projet d'un traité sur la manière d'écrire l'histoire. Il passait pour un habile grammairien, et l'on sait qu'il tenta quelq. innovations, mais de peu d'importance. On prétend que la langue lui doit le mot *jurisconsulte*. Traducteur, il a publ. entre autres ouvr. : l'opusc. de Plutarque des *Vertus et notables faits des femmes*, Lyon, 1546, in-8.—La *Circé* de J.-B. Gelli, ib., 1550, in-8. — La *Philosophie d'amour* de Léon Hébreu, ib., 1551, in-8. — L'*Hist.* de son temps, de Paul Jove (Giovio), ib., 1552, in-fol. Il fut l'éditeur des *Annales et chroniq.* de Nicole Gille, des *Mémoires* de Philippe de Comines, des *Chroniques* de Froissart, de Monstrelet, etc., toutes ces édit. ont été effacées par celle de M. Buchon.

SAUVAGÈRE (Félix-François LE ROGER D'ARTEZET de La), né en 1707 en Touraine, fut à la fois un bon offic. du génie et un sav. archéologue. Partout où le conduisaient les devoirs de sa place, il employait ses loisirs à visiter les ruines romaines qui pouvaient se trouver dans le voisinage, et, peu jaloux de se faire une réputation, il s'empressait de communiquer ses découvertes aux savants. Caylus et D. Calmet lui témoignèrent leur estime et l'encouragèrent dans ses recherches. Il mourut en 1781. Ses dissertations ont été réunies sous ce titre: *Recueil d'antiquités dans les Gaules*, Paris, 1770, in-4, fig. — *Recueil de dissertat. ou Recherches historiques*, etc., 1776, in-12.

SAUVAGES DE LA CROIX (François BOISSIER de), médecin, né en 1706 à Alais (Gard), fit ses études à la faculté de Montpellier, où il reçut le grade de docteur à 20 ans. Le sujet de la thèse qu'il avait présentée comme bachelier : *L'amour peut-il être guéri par les plantes?* l'avait fait remarquer. Pendant son séjour à Paris en 1730, il ne fut connu que par les compositions légères qu'il insérа dans le *Mercure;* mais bientôt il imagina l'ingénieuse et savante classification des maladies dans le genre de celle des plantes, et cet ouvr. assura sa réputation. En 1731 il obtint, dispensé du concours, la chaire de médecine de Montpellier, et quelques années après il remplaça Fitz-Gérald dans la chaire

de botanique. Ses nombreux travaux, qui se succédèrent avec rapidité, lui ouvrirent les portes de toutes les acad. de l'Europe, et Linné lui-même adopta sa *Nosologie* pour le texte de ses leçons à Upsal. Son zèle et son humanité ne le firent pas moins admirer que son vaste savoir. Il mourut en 1767. Ses *Mémoires* et *Dissertations*, insérés en partie dans le Recueil de la société des sciences de Montpellier, années 1743 et 1745, se trouvent aussi dans les rec. sav. de divers pays, parmi ses autres ouvr., dont plus. ont été réimpr. ou trad. en div. langues, nous citerons : *Nosologia method. sistens morborum classes*, etc., 5 vol. in-8, Leipsig, 1797, augmentée par G.-F. Daniel; trad. en franç. par Gouvion, Lyon, 1772, 10 vol. in-12. — Ses *Chefs-d'œuvre* réunis par Gilibert, 1771, Lyon, 2 vol. in-12. Son *Éloge*, par de Ratte, a eu plus. édit.

SAUVAGES (Pierre-Augustin BOISSIER de La CROIX de), frère du précéd., né à Alais en 1710, étudia la théol. dans sa jeunesse, mais n'embrassa l'état ecclésiast. qu'à l'âge de 60 ans. Jusqu'alors il consacra sa vie à la culture des sciences. Il mourut en 1795. On lui doit : *Observations de lithologie pour servir à l'hist. du Languedoc*, etc., et *Mém. sur la mine de vitriol de St-Julien*, etc., dans les recueils de l'acad. des sc. de Montpellier. — *L'Art d'élever les vers à soie*, nouv. édit., 1788, in-8, ouvr. estimé. — *Dictionn. languedocien*, 3e édit., Alais, 1820, 2 vol. in-8, avec des *augmentat.*, et précédé d'une *notice* sur l'aut., par M. d'Hombres-Firmas, son petit-neveu.

SAUVAL (Henri), historien, né à Paris vers 1620, se fit recevoir avocat; mais il abandonna le barreau pour se livrer à des recherches d'érudit., et ayant obtenu l'entrée des archives et du trésor des chartes, il en tira un gr. nombre de pièces curieuses dont il composa 9 vol. in-fol. qu'il se proposait de publier; mais il n'avait encore pu exécuter ce dessein lorsqu'il mourut en 1670. Rousseau, audit. des comptes et son ami, entreprit de corriger son travail; mais ce ne fut qu'en 1724 que l'ouvr. parut en 3 vol. in-fol., sous ce titre : *Histoire et recherches sur les antiquités de Paris;* on trouve à la fin du 3e vol. un morceau intitulé : *les Amours des rois de France*. Cet opusc. de Sauval a souvent été réimpr. à la suite des *Galanteries des rois de France* (par Vanel).

SAUVES (Charlotte de BEAUNE SAMBLANÇAY, dame de), née en 1551, était dame d'atours de Catherine de Médicis, lorsque Henri IV, alors roi de Navarre, s'éprit de sa beauté, qui égalait son esprit. On lui donne aussi, et à la même époque, le duc d'Alençon pour amant. Veuve du baron de Sauves, elle épousa François de la Trémouille, marquis de Noirmoutier; mais elle n'en conserva pas moins de l'affection pour Henri, qu'elle instruisait des trames dirigées contre lui ou les siens. Le duc de Guise obtint cependant ses bonnes grâces; et l'on ne sait si c'était avec elle ou avec la princesse Porcienne que le duc avait passé la nuit qui précéda son assassinat à Blois. L'indulgence du grand Henri en amour lui fit conserver de la bienveillance pour la marquise de Noirmoutier, qui mourut en 1617.

SAUVEUR (Joseph), célèbre géomètre, né à La Flèche en 1653, quoique disgracié de la nature sous les rapports de l'ouïe et de la voix, est un des hommes qui ont fait faire le plus de progrès à la science musicale. Il s'était montré mécanicien dans les jeux de son enfance; mais ennemi de toute contrainte, il devina plutôt qu'il n'apprit les éléments des sciences exactes. La lecture d'Euclide, dont il expliqua les six prem. livres en un mois sans aucun secours, et les leçons du physicien Rohault décidèrent de sa vocation; mais abandonné de ses parents qui le destinaient à l'état ecclésiastiq., il se vit forcé pour subsister de donner des répétit. Heureusem. pour lui il fut connu de Mme de la Sablière. Bientôt il eut l'honneur de compter le prince Eugène au nombre de ses élèves. En 1680 il obtint la place de maître de mathématiq. des pages de la dauphine, et en 1686 la chaire du collége royal de France. Le gr. Condé prit de l'affection pour lui, et voulut l'avoir souvent à Chantilly, Désirant joindre la pratique à la théorie, Sauveur se rendit au siége de Mons en 1691, et visita toutes les places de la Flandre. L'acad. des sciences l'appela dans son sein en 1696, et c'est alors qu'il s'occupa d'une branche toute nouvelle dans la plus agréable des sciences. On lui dut l'*acoustique musicale*, avec tous les développem. qui en sont la conséquence. Ses *mém.* et *dissertat.* à ce sujet font partie du recueil de l'académie, années 1700 à 1713. Il mourut en 1716. — L'abbé Sauveur, son fils, est auteur d'un *Calendrier perpétuel contenant les années grégor. et jul.*, qui fut accueilli favorablem. de l'acad.

SAUVIGNY (Edme-Louis BILLARDON de), littérateur, né vers 1730 à La Rochelle, d'une famille noble, obtint d'abord une lieutenance de cavalerie, puis entra dans la garde du roi Stanislas. A l'exemple de plus. autres officiers, il employa les loisirs de la paix à la culture des lettres, et se fit connaître par quelq. *poésies* légères. Plus tard il s'exerça dans presq. tous les genres, mais sans s'élever dans aucun au-dessus du médiocre. Ayant pris sa retraite, il fut fait censeur royal. La révolution, qui le priva de sa fortune et de ses emplois, l'obligea d'accepter le grade de capitaine de vétérans, puis une place dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Membre du lycée républicain, il y lut plus. *fables* qui furent très applaudies. Il disparut de la scène littér. long-temps avant sa mort, arrivée en 1809 Parmi ses poésies on distingue : *la Religion révélée*, poème en réponse à *la Religion naturelle* par Voltaire, 1758, in-8. — *Odes anacréontiq.*, 1762, in-12. De tous ses ouvr. dramatiques la *Mort de Socrate*, tragédie en 3 actes, 1763, obtint seule du succès. Plus heureux prosateur, il a donné : *Hist. amour. de Pierre-le-Long et de sa très honorée dame Blanche Bazu*, 1765, in-8; réimpr. en 1768, avec un *Disc. sur la langue franç.*, etc.; nouvelle édit., sous ce titre : *l'Innocence du prem. âge en France, ou Histoire*, etc., Paris, 1778, in-8; 1795, in-12. Nous citerons encore de lui : *Essais histo-*

*riques sur les mœurs des Français*, Paris, 1785-1792, 10 vol. in-8.

SAVAGE (Richard), poète anglais, né à Londres en 1698, était le fruit de l'inconduite d'une comtesse de Macclesfield, qui se montra pour lui la plus horrible marâtre, et il sembla vouloir justifier une telle origine par les dérèglem. de sa vie privée. Ses talents lui firent cependant d'illustres protecteurs. Pope l'honora de son amitié et de ses bienfaits. Mais il abusa de tout l'intérêt qu'on lui portait, et mourut prisonn. pour dettes à Bristol, âgé seulem. de 46 ans (1743). Il avait travaillé avec succès pour le théâtre. Son poème, intit. : *le Bâtard*, dans lequel il a retracé son origine et ses malheurs d'une manière ingénieuse et pathétique, eut 5 édit. consécutives. Ses *OEuvres* ont été recueillies, avec ses *Mémoires*, par Samuel Johnson, 1777, 2 vol. in-8. Ces *Mémoires*, publiés d'abord en 1744, font partie des *Vies des poëtes anglais*.— John Savage, théologien anglais, mort en 1747, avait été élevé à Cambridge. On cite de lui : *The turkish history*, 2 vol. in-8. — *Letters of the ancients*, etc.

SAVARESI (André), médecin et minéralogiste, né à Naples en 1762, mort en 1810, a publ.: *l'Arte di far parlare i muti*, 1785, in-8. — *Piano d'un corso di studj diretto a perfezionare la medicina*, 1788, in-8.—*Dell' influenza della traspirazione de' Vecchi su i Giovani*, etc., 1789, in-8.—*Lettre à M. Fourcroy sur la métallification des terres*, 1790, in-8.—*Lettera su i volcani*, etc., Naples, 1798, in-8. — *Rapporto sopra un viaggio mineralogico nelle Calabrie*, etc., 2e édit., 1808, in-8. — *Sulla miniera d'oro di Nagyag*, 1808, in-8. Il a laissé des *MSs.* précieux pour la minéralogie.

SAVARON (Jean), histor., né à Clermont-Ferrand vers 1550, après avoir rempli div. emplois, acheta la charge de lieutenant-génér. de la sénéchaussée d'Auvergne. Député du tiers-état de cette province aux états-gén. de 1614, il y signala son éloquence et son courage pour le maintien des droits qui lui avaient été confiés. Il mourut en 1622. On lui doit de bonnes éditions d'auteurs anciens, et un grand nombre d'ouvr. dont on trouve l'indicat. détaillée t. XVII des *Mémoires* de Niceron ; les princip. sont : *les Origines de Clermont*, 2e édit., augm. par Pierre Durand, 1662, in-fol., rare. — *Traité contre les masques*, 3e édit., Paris, 1611, in-8. — *Traité contre les duels*, etc., ibid., 1610, in-8. — *Traité de l'épée franç.*, Paris, 1620, in-8. — *Traités* (deux) *de la souveraineté du roi et de son royaume*, ibid., 1615, in-8. — *Chronologie des états-généraux*, etc., depuis 422 jusqu'en 1605, Paris, 1615, in-8, réimpr. en 1788, in-8. — *Traité de l'annuel et vénalité des charges*, ibid., 1615, in-8.—*De la sainteté du roi Clovis*, Paris, 1622, in-4 ; réimpr. par Lenglet-Dufresnoy, dans le *Plan de l'histoire de la monarchie française*.

SAVARY (Jacques), célèbre négociant, né à Doué (Anjou) en 1622, avait acquis une fortune considérable dans le commerce, lorsqu'il obtint du surintendant Fouquet la ferme des domaines de la couronne. La chute de son protecteur lui fit perdre sa charge et une gr. partie de ses avances. *Père de douze enfants vivants*, il avait droit aux secours accordés à cette posit. par l'ordonnance de 1666 : elle ne lui fut cepend. pas appliquée ; mais le chancel. Séguier le dédommagea, en le faisant adjoindre au conseil chargé de la révis. des réglem. sur le commerce, et la part qu'il prit à l'ordonnance de 1673 le fit désigner par le nom de *Code Savary*. Il mourut en 1690. On lui doit *le Parfait négociant*, etc., et *Parères, ou Avis et conseils*, etc. Ces deux ouvrages font encore autorité dans les discussions commerciales, et se trouvent ordinairement réunis. L'édit. la plus récente est celle de 1800, 2 vol. in-4. — Savary des Brulons (Jacques), fils du précéd., né en 1657, s'attacha égalem. à la science du commerce, et obtint du ministre Louvois, en 1686, l'emploi d'inspecteur-général de la douane de Paris. On lui doit l'idée et la première classificat. du *Dictionn. univ. de commerce*, à la rédaction duquel il s'associa son frère ; il mourut avant de l'avoir achevé en 1716. — Savary (Louis-Philémon), son frère, né en 1654, embrassa l'état ecclésiast., et consacra ses loisirs à la culture des lettres. Il obtint en 1679 le prix d'éloquence à l'Acad. franç. pour un *Discours sur la vraie et la fausse humilité*. Le *Dictionn. univ. de commerce* parut par ses soins en 1723, 2 vol. in-fol. A sa mort, en 1727, il laissa un *Supplément* qui fut publié en 1730, et depuis refondu dans le *Dictionnaire*, dont la meilleure édit. est celle de Copenhague (Genève), 1759-66, 5 vol. in-fol., augm. par Cl. Philibert.

SAVARY (Nicolas), voyag., né en 1750 à Vitré (Bretagne), partit en 1774 pour l'Égypte, où il demeura 5 ans, occupé d'étudier la langue arabe, d'observer les mœurs des habitants, et d'examiner les monuments d'antiquité. Il parcourut ensuite l'Archipel grec, fit un séjour de 15 mois dans l'île de Crète, et, rentré en France dans l'année 1781, il y publia plus. ouvr. qui devaient lui assurer une réputation durable. Le chagrin qu'il éprouva des critiq. dures et quelquefois injustes de Michælis et de Volney empoisonna les dern. années de sa vie, et il mourut en 1788. On lui doit : *le Coran, trad. de l'arabe, accompagné de notes et précédé d'un abrégé de la vie de Mahomet*, Paris, 1783, 2 vol. in-8, réimpr. en 1798 et en 1826, 2 vol. in-18, avec une *Notice* sur Mahomet, par Collin de Plancy.—*Morale de Mahomet*, etc., ibid., 1784, in-12 et in-18. — *Lettres sur l'Égypte*, etc., Paris, 1788-89, 3 vol. in-8, réimpr. en 1798, et trad. en plusieurs langues. — *Lettres sur la Grèce*, Paris, 1788, in-8 ; réimpr. en 1798, trad. en allem. et en anglais. — *Les Amours d'Anas Eloujoud et de Ouardi*, conte trad. de l'arabe, Maëstricht (Paris), 1789, in-18, trad. en allem. — *Grammaire de la langue arabe vulg. et littérale*, Paris, 1813, in-4, impr. par ordre du gouvernement et revue par Langlès.

SAVARY (Auguste-Charles), médec, né à Paris en 1776, élève de Bichat, se montra digne d'un tel

maître. En 1807 il devint un des collaborat. de la *Bibliothèque médicale*. La rédaction du *Journal de médecine*, etc., lui fut confiée en 1808. Il succédait à Corvisart, Leroux et Boyer. Il donna en 1813 une édit. augm. de la *Médecine légale* de Béloc. Il avait entrepris avec mystère un *Dictionn. de médecine*, qui depuis a paru sous le nom de son coopérareur. Il a fourni plus. articles importants au *Dictionn. des sciences médicales*, tels qu'*anatomie*, *convulsion*, *asphyxie*, etc. Savary mourut du typhus en 1814. Une *Notice* lui a été consacrée par M. Lullier-Winslow dans le *Journal de médecine*, pour 1815.

SAVARY (François). — V. Breves et Rovigo.

SAVASTANO, jésuite et poète latin, né à Naples en 1657, mort dans la même ville en 1717, a mis en vers les *Éléments de botanique*, Naples, 1712, réimpr. et trad. en ital. sous ce titre: *Quattro libri delle cose botaniche colla traduzione in verso sciolto italiano di G. Bergamini*, Venise, 1749, in-8, avec pl.

SAVERIEN (Alexandre), mathématicien et littérateur, né à Arles vers 1720, d'abord garde de l'étendard à Marseille, fut nommé à 20 ans ingén. de la marine, consacra toute sa vie à des trav. utiles, et n'en obtint aucune récompense. Il mourut à Paris en 1805. On lui doit le projet de l'académie de marine établie à Brest en 1752, et un grand nombre d'ouvr., entre autres : *Nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1745. — *Nouv. théorie de la mâture*, 1747. — *L'Art de mesurer sur mer le sillage du vaisseau*, 1750. — *Dictionn. universel de mathématiq. et de physique*, 1753, 2 vol. in-4. — *Dictionnaire historiq., théorique et pratique de marine*, 2ᵉ édit., 1781, 2 vol. in-8. — *Histoire des philosophes anciens*, Paris, 1771, 5 vol. in-12, fig. — *Histoire des philosophes modernes*, 1762-69, 8 vol. in-4 et in-12, avec portraits, par François. — *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences*, etc., 1766-78, 4 vol. in-8. Il a donné une bonne édit. du *Dictionn. d'architecture* de Daviler, 1755, etc.

SAVERY (Roland), paysagiste, né à Courtrai en 1576, fils de Jacques Savery, peintre médiocre, étudia sous son père et sous son frère aîné; mais eut la sagacité de choisir le genre qui convenait à son talent, et se fit une assez gr. réputat. dans le *paysage*, pour que l'emper. Rodolphe, le prenant sous sa protection, l'envoyât copier les plus belles vues du Tyrol. Les tableaux dont il orna la galerie impériale de Prague ont été gravés par G. Sadeler. Il mourut à Utrecht en 1639. — Savery (Jean), son neveu et son élève, né à Courtrai vers 1580, apprit aussi la gravure sous Hans Boll, et se distingua dans cette partie. On cite de lui quelq. *paysages* à l'eau forte, et surtout une *Chasse au cerf*. Il mourut à Amsterdam.

SAVIARD (Barthél.), né en 1656 à Marole-sur-Seine, mort en 1702, maître chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, où il avait pratiqué pend. 17 ans, eut une grande réputation comme lithotomiste, et fut un habile observateur. Sa longue pratique lui permit de recueillir beaucoup de faits, qu'il consigna dans une sorte de journ., publ. par les soins de Devaux, sous le titre de *Nouv. recueil d'observations chirurgic.*, Paris, 1702, in-8.

SAVIGNY (Christophe de), que quelques personnes ont regardé comme le premier encyclopédiste, prétendant même que Bâcon lui avait emprunté l'idée de son *Arbre encyclopédique*, était né vers 1530 dans un chât. du Rhetelois (Ardennes), dont il portait le nom. L'ouvrage auq. il doit sa réputation est intitulé : *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux*, etc., Paris, 1619, 2ᵉ édit., in-fol. de 37 pl., dont 18 impr. et 19 gravées en bois d'après les dessins de J. Cousin. La bibliothèq. du roi possède un exemplaire de ce curieux ouvrage. Une note de M. Brunet, dans son *Manuel du libraire*, expose la polémique à laq. il a donné lieu. Un autre trav. de Savigny, cité par Lacroix du Maine, a pour titre : *l'Onomasticon des mots et dictions de chacune chose*, etc.

SAVILE (Henri), savant anglais, né à Bradley (Yorksire) en 1549, fut procureur de l'université d'Oxford et prevôt du collége d'Éton. La reine Élisabeth reçut de lui des leçons de grec et de mathématiques, et le roi Jacques Iᵉʳ, qui le créa chev., voulait en outre l'élever aux prem. emplois ; mais Savile refusa par attachem. pour les sciences, dont il encouragea la culture par tous les moyens en son pouvoir. Il fonda deux chaires à l'acad. d'Oxford, l'une de géométrie, et l'autre d'astronomie, et fit imprimer à ses frais une bonne édition grecq. des *OEuvres de St Chrysostôme*. Il mourut au collége d'Éton en 1622. Sa trad. anglaise de l'*Histoire* de Tacite, avec la *Vie d'Agricola* et des notes, est accompagnée d'un *Traité sur la milice des Romains*, trad. en latin par Marq. Freher, et imprimé séparément, Heidelberg, 1601, in-8, et Amsterd., à la suite des notes, trad. par Is. Gruter, 1649, in-12, Elzevir. On lui doit encore : *Rerum anglicar. scriptores post Bedam præcipui*, Londres, 1596, et Francfort, 1601, in-fol. — *Oratio coràm reginâ Elizabethâ Oxoniæ habita*, *anno* 1592, Oxford, 1658, in-4. — *Prælectiones XIII in principium elementor. Euclidis*, 1621, in-4. Il a laissé quelq. ouvr. MSs. mentionnés par Ant. Wood, *Hist. univ. oxoniensis*. — Saville (Henri), surn. *le Long*, né à Shawill (Yorkshire) vers 1568, mort à Londres en 1617, avait confié à Camden une bonne copie de la *Chroniq.* d'Asser, qui fut impr. en 1602 et 1691.

SAVILE. — V. Halifax.

SAVINE (Charles Lafont de), évêque de Viviers, né à Embrun en 1742, remit en 1791 ses pouvoirs aux électeurs de son départem., qui le réintégrèrent dans ses fonctions. En 1793, il abjura l'épiscopat, et se livra publiquem. à des actes qui prouvaient de sa part une grande faiblesse ou peu de jugement. Il n'en fut pas moins arrêté pend. la terreur et envoyé prisonnier à Paris, à la Conciergerie, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Il voulut alors reprendre ses fonctions épiscop.; mais l'aliénation de son esprit s'étant bientôt manifestée par une foule d'actes bizarres, il fut enfermé à Cha-

renton. Il guérit et revint à Embrun, où il mourut repentant en 1814. Sa conduite est détaillée dans les *Lettres sur l'état du diocèse de Viviers*, par M. l'abbé Vernet, supér. du sémin. de cette ville.

SAVIOLI (Louis-Victor), poète, né à Bologne en 1729, d'une famille patricienne, fut du nombre des opposants aux réformes que la cour de Rome se proposait d'introduire dans cette ville, et qui tendaient à l'abaissem. des familles privilégiées; mais plus tard il se montra plus docile, fut un des députés de la république cispadane envoyés à Paris pour traiter avec le directoire, et devint membre du corps législatif à Milan. Il accepta ensuite une chaire de diplomatie à l'université de Bologne, où il mourut en 1804. Il avait donné : *Amori* (recueil de pièces anacréontiq.), réimpr. plus. fois, notamment par Bodoni, 1795, in-4 et in-16, et 1802, in-4. —*Annali bolognesi*, de l'an de Rome 363 à 1220 de J.-C., 4 part. en 2 gr. vol. in-4, Bassano, 1784. — *Tacito*, Parme, Bodoni, 1804, in-4, le 1er vol.

SAVOIE (la), petite contrée montagneuse enclavée entre la France, l'Italie et la Suisse, bornée au nord par le lac de Genève, à l'est par les Alpes, à l'ouest par le Rhône, fut depuis le 11e jusqu'à la fin du 18e S. une souveraineté distincte, avec le titre de comté, puis de duché. Comprise dans la province que les Romains nommaient Gaule-Narbonnaise, la Savoie (*Sabaudia*) avait long-temps maintenu son indépendance; et lors des prem. guerres puniques son alliance fut recherchée par les Carthaginois contre les Romains. Lorsqu'en 1713 Victor-Amédée fut couronné roi de Sardaigne, la Savoie devint partie intégrante du nouveau roy. (V. Sardaigne). En 1792 elle fut envahie par les Français, qui y furent accueillis avec enthousiasme, tandis que le Piémont et Gênes se préparaient à une résistance opiniâtre. Réunie à la France par le traité de Paris (16 floréal an IV, 15 mai 1796), elle forma le département du Mont-Blanc et une partie de celui du Léman. Après les événements de 1815 elle a été rendue au roi de Sardaigne. C'est en gr. part. sur la foi des généalogistes que repose l'histoire des comtes et ducs de Savoie. Il se sont succédé dans l'ordre suivant :

| COMTES. | | DUCS. | |
|---|---|---|---|
| Humbert Ier règne (avec Amédée Ier, son fils) jusqu'en. . . . . | 1048 | Amédée VIII. . . . (v. Félix V, pape). | 1440 |
| Oddon. . . . . . . | 1076 | Louis. . . . . . . | 1465 |
| Amédée II. . . . . | 1080 | Amédée IX. . . . | 1472 |
| Humbert II. . . . | 1103 | Philibert . . . . . | 1482 |
| Amédée III. . . . | 1149 | Charles Ier. . . . . | 1489 |
| Humbert III. . . . | 1188 | Charles II. . . . . | 1496 |
| Thomas Ier . . . . | 1233 | Philippe II . . . . | 1497 |
| Amédée IV. . . . | 1253 | Philibert II. . . . | 1504 |
| Boniface. . . . . . | 1263 | Charles III . . . . | 1553 |
| Pierre. . . . . . . | 1268 | Emmanuel-Philib. | 1580 |
| Philippe Ier. . . . | 1285 | Charles - Emman. | 1630 |
| Amédée V. . . . . | 1323 | Victor-Amédée Ier. | 1637 |
| Édouard. . . . . . | 1329 | Franç.-Hyacinthe. | 1638 |
| Aimon. . . . . . . | 1343 | Charles - Emmanuel II. . . . | 1675 |
| Amédée VI. . . . | 1383 | Victor-Amédée est proclamé roi de Sardaigne en. . . | 1713 |
| Amédée VII. . . . | 1391 | | |

Suivent les notices de ces princes, auxquels il n'en a pas été consacré sous leur nom particulier.

SAVOIE (Humbert Ier de), dit *aux blanches mains*, paraît être issu d'une famille saxonne. On place sa naissance vers 990, et sa mort vers 1048. Le roi de Bourgogne Rodolphe III et l'emper. Conrad-le-Salique, qu'il servit tour à tour dans l'administrat. de leurs états et dans leurs armées, lui donnèrent le titre de comte et une partie des territoires restés à la maison de Savoie, dont il est regardé comme le fondat. Son père, nommé Bérold, possédait déjà quelques établissem. dans ce pays, où il a fait bâtir le fort de Charbonière en Morienne. On peut consulter l'*Hist. généalogique de la roy. maison de Savoie*, par Guichenon, Lyon, 1660, in-fol.—Humbert II, *le Renforcé*, ayant aidé les Tarentinois à secouer le joug d'Aimert, seign. de Briançon, joignit, du consentement des habit., la Tarentaise à ses états. Plus tard il hérita d'Adélaïde, son aïeule, l'anc. marquisat de Suze, et devint ainsi l'un des plus riches feudataires de l'empire. Sa souveraineté s'étendait à la même époque sur le pays de Vaud, le Chablais et une partie du Valais. Gisle ou Gisèle, dont il avait eu, entre autres enfants Amédée III, qui lui succéda, se remaria dans la suite à Guillaume III, marquis de Montferrat. — Humbert III, compté au nombre des saints, était fils d'Amé ou Amédée III, et naquit en 1136 au chât. de Veillane en Piémont. Confié aux soins du saint évêq. de Lausanne, Amédée d'Hauterive, il passa la plus grande partie de sa vie dans les monastères, qu'il enrichit, et surtout dans celui de Hautecombe. Il eut toutefois des guerres à soutenir. En 1153 il battit devant Montmélian Guigues VII, dauphin du Viennois. Plus tard, s'étant attaché au parti d'Alexandre VI contre l'empereur, il guerroya avec des chances div., mais toujours avec une gr. animosité. Frédéric Barberousse, en livrant Suze aux flammes, en 1174, avait détruit les archives de la maison de Savoie. L'année suivante Humbert s'empara de Turin. Le Piémont, théâtre de ces sanglantes contestations, fut totalement ravagé en 1187 par l'empereur Henri IV, et le chagrin qu'en ressentit Humbert le conduisit au tomb. Il mourut à Chambéry le 4 mars 1188. Ce prince, qui avait voulu se faire moine à l'abbaye d'Aulps, fut marié 4 fois. Il eut de Béatrix de Vienne, sa 3e femme, un fils, Thomas Ier, qui lui succéda à 11 ans, et mourut à Aoste en 1233; il avait pris une part active à la querelle de l'empire et du St-siége, comme allié de Frédéric II, qui le créa vicaire impérial en Piémont. C'est sous le comte Thomas que Chambéry devint la capitale de la Savoie. — Boniface, fils et successeur d'Amédée IV, né en 1244 à Chambéry, n'avait que 9 ans à la mort de son père. Pendant sa minorité, qui fut signalée par une révolte des bourgeois de Turin et par les entreprises faites par Charles d'Anjou contre plus. villes du Piémont, la

régence resta entre les mains de son oncle Thomas de Savoie, comte de Flandre. Boniface, que ses inclinations chevaleresques et sa vigueur de corps avaient fait surnommer *Roland*, vint en 1263 mettre le siége devant Turin, fut pris dans une sortie, et mourut peu de mois après en prison. — PIERRE, surnommé *le petit Charlemagne*, 7e enfant de Thomas Ier et oncle du précédent, auquel il succéda au préjudice des fils de son frère aîné, Thomas, comte de Flandre, était né en 1203 au château de Suze. Il sut accroître son faible apanage, qui d'abord ne consista qu'en quelques châteaux dans le Bugey et le Chablais, avec le titre de comte de Romont. Après le mariage de Henri III d'Angleterre avec Léonore de Provence, il se rendit près de ce monarque, et au bout de 9 ans, pendant lesq. il avait fait payer chèrement ses bons offices, il revint en Savoie, pourvu des comtés de Richemont et d'Essex. Légataire des droits d'Ébal, fils du comte de Genevois, il étendit ses possess. dans le pays de Vaud. A peine eut-il été reconnu comte de Savoie, qu'il alla châtier Turin de son insurrect. La même année il passa pour la 3e fois en Angleterre, et se fit délivrer par son neveu Richard, duc de Cornouailles et l'un des prétend. à l'empire, des diplômes confirmant ses conquêtes, et même de nouveaux priviléges. Enfin il obtint de l'emper. la cession de l'héritage du comte de Kybourg, son beau-frère, qui bientôt lui devait être contesté. A sa mort, qui eut lieu en 1268 au chât. de Chillon (pays de Vaud), Pierre, qui n'avait eu d'Agnès de Faucigny qu'une fille nommée Béatrix, mariée à Gui, dauphin du Viennois, laissa ses états à son frère. — PHILIPPE Ier, né à Aiguebelle en 1207, était le 8e des 14 enfants de Thomas. D'abord prevôt de Bruges, évêque de Valence, archevêque de Lyon, il avait renoncé à ces bénéfices pour épouser, en 1267, Alix, héritière du comté de Bourgogne. Après avoir langui 10 ans malade d'hydropisie, il mourut en 1285 à Rossilion en Bugey, ayant institué son héritier Amé ou Amédée V (*v.* ce nom), un de ses neveux. — ÉDOUARD, dit *le Libéral*, fils d'Amé V, né en 1284 à Baugé en Bresse, fit ses prem. armes en Flandre sous Philippe-le-Bel, eut la régence du comté de Savoie pendant l'expédition de son père en Italie, et lui succéda en 1323. Il soutint avec des chances variées la contestation engagée avec le comte de Genevois, dauphin du Viennois. Cette guerre ayant été suspendue, il revint en France, combattit vaillamm. à Montcassel, et mourut à Gentilly en 1329, après avoir fait sa paix avec le dauphin Guigue VIII. Édouard avait autorisé les juifs à s'établir en Savoie : c'est lui qui le premier purgea la justice des compensat. en argent pour la plupart des crimes. — AIMON, dit *le Pacifique*, son successeur, était le 2e fils d'Amé V. Il eut à soutenir les attaques du dauphin du Viennois, Guigue VIII, qui s'était fait le défenseur des prétentions de Jeanne de Savoie sur l'héritage d'Édouard. La mort de Guigue rétablit la paix. Aimon fournit en 1340 des troupes à Philippe de Valois, et combattit à leur tête dans la guerre que ce monarque soutenait contre l'Angleterre. De retour dans ses états, il y fit plus. fondat. pieuses, et s'appliqua surtout à régler l'administr. de la justice. Chambéry lui dut l'établissem. d'une cour supérieure de justice permanente (1329). Ce prince mourut à Montmélian en 1343, laiss. quatre enfants. Amé VI lui succéda. — V. AMÉDÉE VI, VII et VIII.

SAVOIE (Louis, duc de), né à Genève en 1403, fut dès 1434 chargé par son père Amé VIII de l'administration de ses états, avec le titre de prince de Piémont, et ne lui succéda qu'en 1440, lorsqu'Amé eut accepté la tiare. L'un de ses premiers actes fut de livrer à des juges l'ancien ministre Guillaume de Bolomier, qui s'était rendu odieux à toute la nation. Lors de la guerre au sujet de la succession de Philippe-Marie Visconti (1447), Louis, avec plus de vigueur et d'activité, se serait rendu maître du Milanais, dont les habitants redoutaient François Sforza : son irrésolution lui devint fatale, et par suite de son manque d'énergie il se trouva engagé dans beaucoup de mauvaises affaires. Ses enfants eux-mêmes, et notamment Philippe, comte de Bresse, lui inspirant des craintes, il vint se jeter dans les bras de Louis XI, son gendre, qu'il comptait servir dans la guerre dite du *bien public ;* mais il fut arrêté au mépris de l'hospital., et mourut à Lyon en 1465. Ce prince établit, en 1459, le sénat de Turin, sorte de tribunal formé sur le modèle de celui qu'Aymon-le-Pacifique avait institué 30 ans auparav. à Chambéry. Il avait eu d'Anne de Cypre 16 enfants. L'aîné, qui lui succéda sous le nom d'Amé ou Amédée IX, était incapable de gouverner ; Yolande, sa femme, eut d'abord la régence, qu'ensuite elle fut réduite à partager avec Philippe et les autres frères d'Amé. Ce prince mourut à Verceil en 1472, laissant neuf enfants, dont l'aîné lui succéda. Ses vertus et son inépuisable charité lui avaient mérité l'amour de ses sujets, qui lui décernèrent après sa mort le titre de *Bienheureux*. — PHILIBERT Ier, dit *le Chasseur*, né à Chambéry en 1464, avait moins de 8 ans lorsqu'il succéda, en 1472, à son père. Yolande, sa mère, se déclara régente ; mais Louis XI et Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, disputèrent à Yolande le droit d'administrer les états de son fils pend. sa minorité. Une querelle s'engagea entre ces deux souver. et les oncles du jeune duc : son résultat définitif fut qu'Yolande conserverait la direct. des affaires. Le duc de Bourgogne, qui avait entraîné la régente dans sa querelle avec les Suisses, essaya de s'emparer de Philibert après la défaite de Morat ; mais il ne réussit qu'à enlever Yolande ; et cette violence, loin de remplir le but qu'il se proposait, détacha la Savoie de son alliance. Les états déférèrent au roi de France la tutelle de Philibert, qu'ils remirent dans ses mains, et reconnurent comme ses lieutenants ses deux oncles, l'évêq. de Genève, et Philippe, comte de Bresse. Yolande, délivrée de sa prison, venait enfin de recouvrer la régence, lorsqu'elle mourut à Montcaprel en Piémont (1478). Louis XI, à qui les états de Savoie eurent recours une seconde fois, feignit de leur accorder sa pro-

tection, mais dans le fait épuisa toutes les ruses de sa politique à exciter des querelles entre les membres de la famille ducale, se flattant d'opérer ainsi la réunion de la Savoie à sa couronne. C'est dans ces conjonct. que Philibert, à peine âgé de 18 ans, mourut à Lyon en 1482, par suite des fatigues excessives qu'il avait éprouvées à la chasse. — Son frère, Charles Ier, dit *le Guerrier*, né en 1468 à Carignan, ne prit les rênes du gouvern. qu'après la mort de Louis XI, qui s'était déclaré son tuteur. Quoique engagé dans d'interminables différends avec le marquis de Saluces, il sut rétablir l'ordre dans ses états, les délivra de toute influence étrangère par sa fermeté, et se fit chérir des peuples. Ce prince, qui mourut en 1489 à 21 ans, avait reçu une éducation soignée; il aima et protégea les savants. Héritier de Charlotte de Lusignan, il prit en 1487, le titre de roi de Cypre. — CHARLES II, ou plutôt CHARLES-JEAN-AMÉ, fils du précéd., né en 1488 à Turin, n'avait que 9 mois à la mort de son père. La régence, qui ne fut pas sans quelques troubles, demeura à sa mère, Blanche de Montferrat. Il mourut à Turin des suites d'une chute, en 1496, et son grand-oncle Philippe de Bresse lui succéda. — PHILIPPE II, né à Chambéry en 1438, avait 58 ans lorsque la mort de son petit-neveu l'appela au trône. Épuisé par les agitat. qui avaient traversé sa vie, il eut une vieillesse anticipée, et mourut à Turin en 1497, après un an et demi de règne. — PHILIBERT II, surn. le *Beau*, fils aîné de Philippe II, né en 1480 à Pont-d'Ain, fut élevé auprès de Charles VIII, qu'il suivit avec son père à la conquête de Naples. L'alliance qu'il contracta ensuite avec l'emper. Maximilien rompit ses liens avec la France. Il consuma les sept années de son règne en tournois et en fêtes, et mourut d'un échauffement qu'il prit à ces divertissem. en 1504, dans la chambre même où il était né. Ce prince n'avait pas eu d'enfants. Marguerite d'Autriche, sa 2e femme, et qui acquit plus tard de la célébrité comme gouvernante des Pays-Bas, lui érigea un superbe mausolée dans l'église de Brou. — CHARLES III, frère du précéd., né en 1486 à Chazei, en Bugey, prit les rênes de l'état dans des conjonctures peu favorables; il eût fallu à la Savoie un prince d'une plus forte trempe, pour la préserver des maux qui allaient fondre sur elle. Une prem. guerre qu'il eut à soutenir contre les Suisses, par suite de sa participation à la ligue de Cambrai, lui coûta de durs sacrifices; ce n'était là que le prélude des humiliations et des désastres qu'entraîna pour le Piémont les querelles de François Ier et de Charles-Quint. Charles III était oncle du premier et beau-frère du second de ces monarques. Incapable de comprendre qu'il aurait meilleur parti de se déclarer pour l'un ou pour l'autre, il les mécontenta tous les deux, en s'interposant comme médiateur dans leurs démêlés, et vit presque toutes ses possessions occupées par les Français, tandis que Genève, embrassant la réforme, s'affranchissait de sa dépendance (1535), que les Bernois et les Fribourgeois reculaient à son détriment les limites de leur territoire, et qu'au mépris de ses droits le Montferrat était adjugé par Charles-Quint aux Gonzague de Mantoue. Réfugié à Nice, il vit les Turks (1543) s'emparer de cette place, dont la citadelle seule leur résista. L'infortuné duc, réfugié à Verceil, y mourut en 1553. De neuf enfants que lui avait donnés Béatrix de Portugal, un seul survivait. — EMMANUEL-PHILIBERT, né en 1528 à Chambéry, n'hérita de son père que la Val-d'Aoste, les comtés de Nice et d'Asti, et les villes de Verceil, Cherasco, Fossan et Coni. Lorsqu'il fut appelé à prendre possession du débris de ses états, il commandait l'armée de Charles-Quint dans les Pays-Bas. Il jugea plus convenable de demeurer à la tête de l'armée impériale, que de venir tenter des chances moins certaines en Piémont contre les Français qui y poursuivaient leurs avantages. Plus. années s'écoulèrent sans lui fournir les occasions sur lesquelles il avait compté. Enfin la trêve conclue à Vauxelles, en 1556, entre les Français et les Espagnols, fut violée par Henri II, et la reprise des hostilitées fut marquée par la victoire remportée à St-Quentin par Emmanuel-Philibert (10 août 1557). La paix de Cateau-Cambresis (3 avril 1559), le fit rentrer dans ses états, sans l'y rétablir dans tous ses droits; mais la gloire qu'il avait acquise allait enfin lui profiter : par son mariage avec Marguerite de France, sœur de Henri II, il recouvra la Savoie et le Piémont, à l'except. de quelq. places que des garnisons franç. devaient continuer d'occuper. Son prem. soin à son arrivée dans ses états, fut d'essayer de réduire les religionnaires; mais la résistance désespérée des Vaudois le détermina à leur laisser l'exercice de leur culte, sous la condition toutefois qu'ils ne franchiraient point les limites de leurs vallées (Angrogne, Luzerne, La Tour et St-Martin). Il songea ensuite à régler l'administrat. et les affaires extérieures du comté, et montra beaucoup d'habileté dans les div. négociat. qu'il entama. Lorsqu'à son retour de Pologne Henri de Valois traversa la Savoie (1574), Emmanuel sut obtenir du nouv. roi de France la restitution de Pignerol et de Savillan; il recouvra l'année suiv. Santia et Asti, places que les Espagnols avaient gardées jusque-là comme sûreté; et en 1576 il acquit la principauté d'Oneille. Ce prince, mort en 1580, avait rétabli 8 ans auparavant l'ordre de St-Maurice, qu'il réunit à celui de St-Lazare. Parmi les autres établissements qui lui font le plus d'honneur, il faut compter celui de l'univ. de Mondovi. On a une *Vie* d'Emmanuel-Philibert, en latin, par J. Tonsi. — CHARLES-EMMANUEL Ier, son fils et son success., était né à Rivoli en 1562. Les guerres de religion déchiraient le midi de la France, et, craignant que le protestantisme n'envahît ses états, il voulut s'emparer de Genève. Henri III, en déclarant que cette ville était sous sa protection, l'obligea d'ajourner ses projets. Inquiet des vues de Lesdiguières sur le marquisat de Saluces, il résolut de s'en rendre maître, et, bien servi par les discordes intestines de la France, il accomplit ce projet (1588). Après que Henri eut rappelé les 3,000 hommes qu'il avait envoyés sous

les ordres de Sancy pour appuyer les Suisses, Genève seule tint tête au duc de Savoie. Sur ces entrefaites, la mort de Henri III laissa vacant le trône de France, où les ligueurs prétendaient placer un prince de leur choix au préjudice de Henri IV. Fils unique de Marguerite de France, tante des trois derniers rois, Charles-Emmanuel se mit sur les rangs. En 1590 il reçut l'hommage des catholiques de Provence, qui le reconnurent pour leur comte, sous la condit. d'hommage à la couronne de France; et le 18 novemb. il fit son entrée à Aix. Pend. que ce prince s'épuisait en efforts pour soutenir le parti de la Ligue, Lesdiguières envahissait le Piémont. Lorsqu'enfin Henri IV eut conquis son peuple, le duc fut réduit à accepter la paix de Vervins (2 mai 1598). La décision sur l'hommage du marquisat de Saluces ayant été laissée à l'arbitrage du pape, Charles-Emmanuel préféra traiter directement avec Henri IV. Pend. son séjour à Paris, il eut, dit-on, plus. entrevues avec le maréchal de Biron, qui lui révéla ses coupables projets. Sommé de remplir les conditions du traité qu'il venait de conclure, il éluda; mais Henri fit envahir ses états; et la paix fut enfin signée à Lyon le 17 janv. 1601. C'est ce traité qui fixa les limites de la France et de la Savoie. Lesdiguières l'a qualifié avec peu de ménagement, en disant que le roi *avait traité en marchand et le duc en roi*. Charles-Emmanuel, avant de désarmer, voulut tenter encore une fois de s'emparer de Genève; mais ses troupes furent repoussées avec une gr. perte. La paix de St-Julien (21 juillet 1603) rendit enfin à la Savoie le calme dont elle était privée depuis long-temps. Le duc entre dans les projets de Henri IV pour l'abaissem. de la maison d'Autriche; mais l'assassinat de ce gr. roi (1610) les fait évanouir. En 1613 il réclame la tutelle de sa petite-fille Marie de Gonzague, et sous ce prétexte s'empare du Montferrat; le nouv. duc de Mantoue est soutenu par la France, l'Espagne et l'empereur. Le traité de Pavie (9 octobre 1617), par leq. les parties s'engagèrent à se rendre réciproquem. leurs conquêtes, termine cette guerre inutile. Deux ans après Charles-Emmanuel obtient pour le prince de Piémont, son fils, la main de Christine, sœur de Louis XIII, et cette alliance resserre son union avec la France. Lorsqu'éclata la guerre de la Valteline, il saisit cette occasion de s'agrandir aux dépens de la république de Gênes, alliée de l'Espagne. Trois mois lui suffisent pour soumettre, avec le secours de Lesdiguières, 174 places ou châteaux; mais toutes ces places se révoltèrent dès qu'il eut ramené son armée en Piémont. Le traité de Monçon (1626) mit fin à cette guerre. Moins de deux ans après, nouvelles hostilités au sujet de la success. de Vincent de Gonzague, que le conseil de France prétend adjuger au duc de Nevers. Cette fois le duc de Savoie fait cause commune avec les Espagnols, et défait (2 août 1728) le marquis d'Uxelles. Cependant Louis XIII s'avança en Piémont à la tête d'une armée nombr.; le duc, moyennant la cession de la ville de Turin et du pays environnant, renonce à l'alliance des Espagnols. Mais à peine Louis a-t-il repassé les monts, qu'il renoue ses intrigues avec l'Espagne. Deux armées s'avançaient, l'une espagnole, l'autre allemande. Tandis qu'il attend l'occasion de se déclarer, le card. de Richelieu donne l'ordre de l'enlever lui et son fils dans Rivoli. Averti, Charles-Emmanuel s'enfuit en toute hâte et va se jeter dans les bras des Espagnols. Alors la Savoie tout entière, le marquisat de Saluces et la moitié du Piémont sont occupés par les Français. Accablé de douleur, le duc de Savoie mourut de chagrin au bourg de Savillan, le 26 juillet 1630. Ce prince, que Henri IV et Richelieu ont jugé le plus habile de son temps, fut plus occupé de la gloire de ses peuples que de leur bonheur. Il encouragea d'utiles travaux, fit construire des routes et de beaux édifices publics, et rassembla une grande quantité de MSs. grecs, latins et arabes, dans la bibliothèque de Turin. Il aimait les lettres, et composa lui-même des *parallèles* entre les grands hommes qu'il estimait le plus parmi les anciens et les modernes. Philippe-Emmanuel, prince de Piémont, étant mort à Madrid en 1605, ce fut son 2ᵉ fils qui lui succéda. Catherine d'Autriche, sa femme, lui avait donné plus. autres enfants (*v.* CARIGNAN). — VICTOR-AMÉ Iᵉʳ, né à Turin en 1587, était âgé de 43 ans lors de son avénem. au trône. Il avait été initié par son père aux secrets de l'administration, et dans plus. occasions avait pris une part importante aux affaires de l'état. Il avait épousé en 1619 Christine de France, sœur de Louis XIII; mais cette alliance ne changea rien à la politique des parties belligérantes. Une trêve fut conclue par Mazarin; peu après survint la paix de Ratisbonne (3 oct. 1630), et les intérêts des ducs de Mantoue et de Savoie furent définitivement réglés par les longues négociat. de Cherasco. Victor-Amé négociait en même temps, par l'entremise de l'Espagne, un traité de paix avec les Génois, qui fut signé à Madrid le 27 nov. 1631. Mais bientôt Richelieu l'engagea dans la nouv. ligue qu'il venait de former contre la maison d'Autriche, lui promettant le Montferrat et le duché de Milan, qui seraient érigés en roy., et lui donna le commandem. général des troupes françaises en Italie. La guerre commença sous d'assez mauvais auspices; mais dans la 2ᵉ campagne, les Espagnols étant venus attaquer les alliés à Tornavento (22 juin 1636), Victor-Amé traversa le Tésin pour secourir le maréchal de Créqui, dont les troupes commençaient à plier sous les attaques du marquis de Leanez, et décida par cette manœuvre la victoire en faveur des Français. Le combat de Montbaldone (8 sept. 1637), où la cavalerie espagnole fut mise en déroute, termina cette guerre. Victor-Amé mourut 18 jours après à Verceil. La veille il avait dîné chez le maréchal de Créqui avec son prem. ministre, le comte de Verrue et le marquis de Villela, le plus habile de ses généraux. Tous deux furent frappés du même mal que leur souverain; le prem. succomba aussi, mais le marquis se rétablit assez promptement. — FRANÇOIS-HYACINTHE, l'aîné de ces fils, né à Turin en 1632, n'avait que cinq ans lorsqu'il fut reconnu

duc de Savoie, sous la régence de Christine de France, sa mère. Il mourut l'ann. suiv., 4 oct. 1638, à la suite d'une chute, et la couronne passa à son frère. — CHARLES-EMMANUEL II, était né à Turin en 1634. Les deux oncles du jeune duc réclamèrent sa tutelle, et leurs prétentions allumèrent une guerre civile dans laquelle intervinrent la France, l'empire et l'Espagne (v. HARCOURT, dit *Cadet-la-Perle*, MOTHE-HOUDANCOURT, etc.). La fermeté de Christine fit échouer les projets auxq. on l'obligeait à donner ostensiblem. les mains. Ayant conduit le jeune duc à Ivrée, elle l'y déclara majeur (20 juin 1648), et lui remit en apparence le gouvernem. de ses états, assurée que ce prince ne se conduirait que d'après ses vues. Charles-Emmanuel eut à soutenir une guerre contre les Vaudois. L'intervention des puissances protestantes fit cesser les hostilités; et après une conférence tenue à Pignerol (31 juill. 1655), les quatre vallées recouvrèrent la liberté de conscience. La paix des Pyrénées (7 novemb. 1659) rétablit la maison de Savoie en possession de ses états, et le Piémont fut délivré de l'occupation étrangère. Tant d'agitat. rendaient le repos nécess. aux peuples. En 1672, le duc de Savoie, séduit par les offres de Raphaël de La Tour, Génois exilé qui avait reçu à sa cour un accueil honorable, tenta de s'emparer de Savone; mais l'entreprise manqua, et l'armée piémontaise, commandée par le marq. Catalan, fut mise en déroute. Louis XIV dicta les conditions de la paix qui termina cette échauffourée désastr. Charles-Emmanuel ne s'occupa plus qu'à faire exécuter d'utiles travaux qui lui méritèrent l'affection de ses sujets. Il mourut en 1675. Il ne laissait qu'un fils âgé de moins de 9 mois, et qui lui succéda sous la tutelle de Jeanne-Marie de Nemours, sa mère. Ce prince fut dans la suite roi de Sardaigne. — V. VICTOR-AMÉ II.

SAVOIE (maison de). Outre ses princes souverains, cette famille compte d'autres personnages dont les noms se lient à l'histoire. Nous nous bornerons à mentionner les plus connus. — THOMAS II, comte de Flandre, 3e fils de Thomas Ier, naquit en 1199 à Montmélian. Il gouverna de 1236 à 1242 les comtés de Flandre et du Hainaut qu'il tenait du chef de Jeanne, sa femme, et qui retournèrent au comte de Dampierre, héritier naturel de Jeanne. S'étant marié en 2es noces à Béatrix de Fiesque, il tenta vainem. de se créer une souver. en Piémont, et mourut à Chambéry en 1259. — THOMAS III, fils aîné du précéd., comte de Morienne, né à la cité d'Aoste en 1248, mort en 1282, avait long-temps guerroyé contre Guillaume VII, marquis de Montferrat, et lui avait extorqué plus. villes, qu'il ne garda que peu de temps. Il eut de Guite de Bourgogne cinq enfants, dont l'aîné lui succéda. — PHILIPPE, prince d'Achaïe et de Morée, né à Suze en 1278, se trouvait, à la mort du comte Philippe, appelé par l'ordre de représentat. à la success. de la maison régnante, mais il en fut écarté par Amé V, son oncle, qui ne lui laissa que le Piémont, sous condit. d'hommage. Il mourut à Pignerol en 1334, transmettant à son fils aîné, Jacques, le titre de prince d'Achaïe et de Morée, qu'il tenait du chef de sa première femme Isabelle de Villehardouin. — JACQUES fut un prince turbulent qui perdit ses fiefs en cherchant à se rendre indépend. de la branche régnante de Savoie. A sa mort, en 1366, AMÉDÉE, son second fils, eut la principauté du Piémont, et la transmit en 1402 à LOUIS, son frère, leq. mourut sans postérité en 1418. Les droits et titres de la branche de Savoie-Achaïe passèrent à Amé VIII. — PHILIBERT-EMMANUEL, grand-prieur de Castille et de Léon, et gr.-amiral d'Espagne sous Philippe III, mort à Parme en 1624, était fils du duc Charles-Emmanuel Ier. — MAURICE, frère du précéd., cardinal, puis prince d'Oneille, alluma une guerre civile en Savoie pend. la minorité de Charles-Emmanuel II, dont il disputait la tutelle à Christine de France, et mourut en 1657. — V. EUGÈNE, NEMOURS et SOISSONS.

SAVOLDO (JÉRÔME), peintre, né à Brescia au 16e S., d'une famille noble et riche, ne cherchait dans l'exercice de son art qu'un agréable délassem.; il ornait les églises de tableaux qu'il ne faisait point payer, et n'en exécutait que rarem. pour les amateurs. Il imitait la manière du Titien. Son chef-d'œuvre, qu'on voit au maître-autel des dominicains de Pesaro, représente *J.-C. sur un nuage éclairé par le soleil céleste*. Un long séjour à Venise, où il mourut très âgé, l'a fait connaître dans cette ville sous le nom de *Girolamo Bresciano*.

SAVONAROLA (JEAN-MICHEL), médec., né à Padoue en 1384, quitta l'ordre de Rhodes pour se livrer à l'étude de la médecine et des sciences naturelles; il fit plusieurs voyages d'observation en Europe, et revint professer à Ferrare, où il mourut en 1462. Sans être exempt de préjugés, il se montre supérieur aux médec. de son époque. Parmi ses nombreux ouvr., on cite : *De Balneis et Thermis naturalibus, omnibus Italiæ*, etc., Ferrare, 1485, in-fol. — *Practica de ægritudinibus à capite usque ad pedes*, Pavie, 1486, in-fol., et sous le titre de *Practica major*. Venise, 1498 et 1560. — *Practica canonica de febribus*, etc., Venise, 1498, 1503 et 1552, in-fol., et Lyon, 1560, in-8. — *Libro della natura e virtu delle cose che nutriscono*, etc., Venise, 1576, in-4. — Frère Jérôme SAVONAROLA, son petit-fils, né à Ferrare en 1452, embrassa la règle de St Dominique, et s'était acquis une grande réputat. comme prédicat., lorsqu'en 1488 il vint se fixer à Florence, où la politique et la superstition en firent tour à tour un homme d'état et un martyr. La force de son éloquence, dirigée contre le despotisme de Laurent de Médicis, l'entoura de nombr. auditeurs, auxq. il annonçait une nouvelle ère de liberté. En effet, à la mort de Médicis, il reconstitua la république d'après les principes qu'il avait professés. Tout Florence lui fut dévoué, et le défendit même contre Alexandre VI, dont il avait censuré la conduite. Mais sa puissance lui suscita pour ennemis les partisans des Médicis et tous les religieux qui n'étaient pas de son ordre. On l'attaqua sur ses prédications, et pour prouver ses impostures, ainsi que la justice de l'excommunicat. lancée contre lui par le pape, un moine franciscain

promit de sortir sain et sauf d'un bûcher, à la condition que Frère Jérôme y entrerait aussi. Le défi n'effraya d'abord personne : plus. champions des deux ordres s'offrirent à subir l'épreuve à la place de leurs maîtres ; on négocia ; frère Dominique, dominicain, et frère Rondinelli, franciscain, obtinrent l'honneur du dévouem., considéré comme l'effet de la charité chrétienne. Tout était préparé sur la grande place du palais ; déjà les flammes jetaient une lueur effrayante, lorsqu'une pluie abondante renvoya les victimes et les nombr. assistants. Le lendemain, les ennemis de Savonarola attaquèrent le couvent de St-Marc, dont il était le prieur, et le gouvernem. fut obligé d'ordonner son arrestation. Deux juges envoyés de Rome le condamnèrent, ainsi que deux de ses disciples, qui furent brûlés avec lui le 23 mai 1498. On montre encore à Florence quelq. reliques et la cellule de Frère Jérôme. C'est à ce zèle outré qu'on attribue l'extrême rareté du *Décameron*, de Dante, de Plutarque, etc., qu'il faisait brûler comme des ouvr. impies. Son *Triumphus crucis*, Florence, 1492, in-fol., a été souv. réimpr., et fait partie du recueil de ses écrits ascétiq., 6 vol. in-12 ; Leyde, 1633. Sa *Vie* a été publ. par plus. auteurs, et notamm. par Barotte dans les *Memorie istoriche di litterati Ferraresi*, 1792, tome I. — SAVONAROLA (Raphaël), théatin, de la même famille, né à Padoue en 1646, et mort en 1730, a publié une compilat. géogr. sous ce titre : *Universus terrarum orbis scriptorum calamo delineatus*, etc., Padoue, 1713, 2 vol. in-fol., dont on trouve l'analyse dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, tome VIII. Un immense travail bibliographiq., *Orbis litterarius universus*, auquel il consacra vingt années, et dont il ne publia que le prospectus, se trouvait en 40 vol. in-fol. dans la biblioth. des théatins de Padoue. Vezzosi le mentionne dans les *Scritt. teatini*, t. II. — SAVONAROLA (Innocent-Raphaël), son neveu et son biographe, né vers 1680, et mort à Vérone en 1748, est aut. d'un gr. nombre d'ouvr. également indiqués dans le tome II du P. Vezzosi.

SAVOT (LOUIS), médec. et numismate, né vers 1579 à Saulieu, près d'Autun, et mort à Paris vers 1640, a publié plus. ouvr., entre autres : *De l'Art de guérir par la saignée*, trad. du grec de Gallien, avec un *Discours pour la saignée*, Paris, 1603, in-12, inséré par P. Guybert dans le *Méd. charitable*. — *L'Archit. franç. des bâtim. particuliers*, ibid., 1624 et 1642, in-8 ; 1673 et 1685, même form., avec notes, correct. et avertissement sur la vie de l'aut., par G. Blondel. — *Discours sur les médailles antiq.*, Paris, 1627, in-4, trad. en latin par Lud. Néocore (Kuster), et inséré dans le *Thesaur. antiquit. romanar.*, t. X.

SAVOYE-ROLLIN (JACQ.-FORTUNAT, baron de), né vers 1765 à Grenoble, d'une famille de magistrature, était avocat-général au parlement de sa ville natale, et s'était acquis une gr. popularité par sa résistance aux édits de Brienne. A l'époq. du prem. renvoi de Necker, on l'obligea de présider l'assemblée populaire qui s'était soudainem. formée pour demander le rappel de ce ministre. Il échappa aux orages de la révolut., et fut, après le 18 brumaire, appelé au tribunat. Il appuya le projet de déclarer close la liste des émigrés, vota pour l'établissem. des tribunaux spéciaux, et plus tard parla contre l'institution de la Légion-d'Honneur. Ayant appuyé l'élévat. de Napoléon à l'empire, il fut nommé l'un des substituts du procureur-général près la haute cour impér., et successivem. préfet de l'Eure, de la Seine-Inférieure et des Deux-Nèthes. Cette dern. nomination (1812) fut la réparat. d'une injustice qu'il avait éprouvée de la part du gouvernem. Resté sans fonctions après la prem. restaurat., il s'en tint volontairem. éloigné pend. les *cent-jours* ; à la fin de 1815 il fut élu député par le départ. de l'Isère, et mourut à Paris en 1823. Outre ses opinions législat., notamm. *sur le projet de loi concernant la Légion-d'Honneur, séance du 28 floréal an X*, on a de lui quelq. chose dans le vol. intit. : *Recueil intéress. de plaidoyers dans la cause d'une femme protestante* (par Jolly, Farconet et Savoye fils), Genève, 1778, in-8.

SAX ou SAXIUS (CHRISTOPHE), savant bibliogr., né en 1714 à Eppendorf, et mort en 1806 à Utrecht, où il avait été recteur de l'univers., enrichit d'un gr. nombre d'articles les *Nova acta eruditorum* et la *Gazette littéraire allem.* de Leipsig. Auteur de beauc. d'opuscules, il en a donné la liste dans le tome VIII de son *Onomasticon*, vaste répertoire d'indicat. littéraires qui s'étendent jusqu'en 1796. Il l'avait d'abord donné en un seul vol., 1759, in-8. Déterminé par le succès à le revoir et à l'étendre, il en publia successiv. 7 vol. dep. 1775 à 1790 ; le VIII$^{e}$ et dern., ou *Supplément*, est de 1803. Il avait abrégé lui-même les 2 prem. vol., Utrecht, 1792, in-8.

SAXE (la) ancienne principauté de l'empire germanique, se divisait en duché ou cercle électoral, et en Haute et Basse-Saxe. On sait que vers le 5$^{e}$ S. les Saxons, refoulés vraisemblablem. eux-mêmes par l'irruption des Huns et des Alains, se précipitèrent sur les Iles britanniques, en subjuguèrent les habitants et y établirent sept petits états connus sous le nom d'*heptarchie* (*v.* ANGLETERRE). Mais ce fait ne présente rien de concluant touchant l'origine de cette tribu belliqueuse. Peut-être n'est-ce que vers le même temps qu'une portion de cette horde cimbrique se fixa sur la partie de la Basse-Germanie qui a conservé le nom de SAXE. Quoi qu'il en soit les Saxons s'étaient rendus redoutables aux Francs, lorsque Charlemagne, après une guerre sanglante de 30 ans, les contraignit à recevoir l'Évangile (*v.* WITIKIND). Dès le principe de l'organisation de l'empire germanique, les Saxons, dont le territoire s'étendait depuis l'Elbe jusqu'au Bas-Rhin, furent gouvernés par des ducs, qui peu à peu réussirent à rendre leurs charges héréditaires. Le premier qui, suivant les généalogistes, transmit à ses descend. l'autorité ducale, fut Ludolfe, issu du sang de Witikind. Brunon et Othon, ses fils, régnèrent conjointem ; et, dans la personne de Henri dit l'*Oiseleur*, fils d'Othon, la maison de

Saxe s'éleva au trône de la Germanie. L'empereur Othon I^er ayant revêtu Herman Billingeu, l'un de ses ministres, du titre de duc de Saxe, il demeura pend. un siècle et demi dans la famille de celui-ci, laquelle fournit aussi des empereurs; et ensuite il passa à la maison de Bavière par le mariage de la fille de Lothaire II avec Henri-le-Guelfe. Vers 1176 Frédéric Barberousse dépouilla de sa souveraineté Henri-le-Lion, sous le prétexte qu'il l'avait mal secondé dans sa lutte contre le pape Alexandre III et les Lombards; et le duché de Saxe, moins la Poméranie et la Westphalie, érigés en duchés particuliers, fut donné à Albert-l'Ours. Bernhard, comte d'Ascanie, fils de cet Albert (et que les généalogistes font descendre encore de Witikind), fut le prem. électeur de Saxe. Ses descendants se succédèrent comme il suit :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Albert I^er. | 1212 | Wenceslas. | 1370 |
| Albert II. | 1260 | Rodolphe III. | 1388 |
| Rodolphe I^er. | 1308 | Albert III. | 1418 |
| Rodolphe II. | 1356 | | |

Ce dernier étant mort sans postérité, l'héritage de la maison de Ballenstadt ou d'Ascanie se partagea entre les deux maisons de Saxe-Anhalt et de Saxe-Lœumbourg. Celles de Saxe-Wittemberg, Saxe-Weimar, Saxe-Gotha, etc, se formèrent depuis et successivement. L'empereur Sigismond, après la mort d'Albert III, avait transféré l'électorat à Frédéric-le-Belliqueux, landgrave de Thuringe et margrave de Misnie, tige de la branche de Saxe-Wittemberg. Les généalogistes n'ont pas manqué de rattacher encore cette dynastie nouv. au grand nom de Witikind. Les success. de Frédéric I^er dans le titre d'électeur sont :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Frédéric II. | 1428 | Jean-George I^er. | 1611 |
| Ernest. | 1464 | Jean-George II. | 1656 |
| Frédér. II, le Sage. | 1486 | Jean-George III. | 1680 |
| Jean-le-Constant. | 1525 | Jean-George IV. | 1691 |
| Jean-Frédéric-le-Magnanime. | 1532 | Auguste II (roi de Pologne). | 1695 |
| Maurice. | 1548 | Auguste III (*id.*). | 1733 |
| Auguste-le-Pieux. | 1553 | Frédér.-Christian. | 1763 |
| Christian I^er. | 1586 | Frédér.-Auguste. | 1763 |
| Christian II. | 1591 | | |

Ce dernier prince, après avoir accédé le 11 déc. 1806 à l'acte d'organisat. de la fédération rhénane (12 juillet précéd.), reçut de Napoléon le titre de roi, que lui a conservé en 1814 le congrès de Vienne. Le royaume de Saxe est circonscrit à une petite étendue de territoire entre la Prusse, la Bohême, la Bavière, et à l'ouest les gr. duchés de Saxe-Weimar et de Saxe-Gotha; c'est-à-dire qu'il comprend, outre le grand-duché de Varsovie, les cercles de Meissen, Leipsig, Erzeberg, Voigtland, partie de celui de Mersbourg et de la Basse-Lusace. Le roi régnant est Antoine, frère de Frédéric-Auguste, mort le 5 mai 1827.

SAXE (Maurice, comte de), maréchal de France, et l'un des guerriers les plus illustres du 18^e S., né à Dresde, en 1696, des amours de la belle comtesse Aurore de Kœnigsmarck avec Auguste II, élect. de Saxe et roi de Pologne, n'avait encore que 12 ans lorsqu'il fit ses prem. armes contre la France, au siége de Lille dans l'armée des alliés. Il alla ensuite servir contre les Suédois, à la tête d'un régim. de cavalerie, puis il revint en Saxe pour y faire de nouvelles recrues, et se laissa marier par sa mère avec la jeune héritière des comtes de Loben : il n'avait alors que 15 ans. Il ne tarda pas à passer en Pologne pour y soutenir les droits de son père, et il sut accroître encore sa réputat. de valeur. Toutefois le grand art de la guerre lui était peu familier : il alla en recevoir des leçons du prince Eugène au siége de Belgrade. Revenu à Dresde, après la campagne de Turquie, il y fut tourmenté par la jalousie de sa femme, et partit brusquement pour Paris, où il accepta le grade de maréchal-de-camp (1720). Il se rendit en Saxe, pour demander l'agrément de son père et faire prononcer son divorce; et revint promptem. en France, où il étudia avec une grande ardeur la théorie et la pratique de son art; ce fut chez nous qu'il jeta les fondem. de sa haute renommée. Cepend. on le vit tout d'un coup prendre la route du nord, avec l'espoir d'être élu duc de Courlande; il parvint à son but, grâce à la protect. du roi Auguste et aux intrigues de la duchesse douairière Anne Ivanowna, à laq. il avait inspiré une passion. Mais la tzarine Catherine I^re se déclara contre lui; la diète de Pologne, en vertu de ses droits de suzeraineté, le somma de comparaître : son père lui-même lui signifia de renoncer à un duché qu'il ne pouvait garder avec tant d'ennemis. Maurice essaya de lutter quelque temps contre tous ces obstacles, et s'honora par une défense vigoureuse, mais inutile. A peine de retour en France, avec son diplôme d'élection, l'unique fruit de son aventureuse entreprise, il crut devoir céder encore aux instances de la duchesse douairière de Courlande, qui le rappelait auprès d'elle (1728). Il ne put s'interdire quelq. infidélités qui lui firent perdre pour toujours le cœur d'Anne Ivanowna, et il eut lieu de s'en repentir, car elle monta bientôt sur le trône de Russie, où elle l'eût, sans doute, fait asseoir à côté d'elle. La gloire l'attendait en France pour le consoler. Il fit partie de l'armée du Rhin, commandée par le maréch. de Berwick (1733), se distingua au siége de Philipsbourg et dans les campagnes des deux années suiv., et fut nommé lieutenant-général à la paix de 1736. Après avoir tenté encore une fois de faire valoir ses droits au duché de Courlande, il revint dans sa patrie adoptive se consacrer tout entier à l'étude de l'art de la guerre. Bientôt une vaste carrière fut ouverte à ses talents par le mouvem. général qu'imprima à l'Europe la mort de l'emper. Charles VI. Chargé du commandem. de l'aile gauche de l'armée envoyée en Bohême sous les ordres du maréchal de Belle-Isle, Maurice enleva rapidem. Prague et la forteresse d'Egra (1741). D'avides collatéraux, prêts à lui ravir des biens considérables en Livonie, le forcèrent de s'absenter un moment; mais il revint avec plus de zèle se placer sous les drapeaux fran-





MAURICE DE SAXE.

çais, et, après avoir défendu l'Alsace avec beaucoup d'habileté, il fut choisi pour commander l'expédition destinée à rétablir le prince Édouard sur le trône d'Angleterre. Cette expédition n'eut point lieu, et Maurice n'en reçut pas moins le bâton de maréchal (1743). L'année suiv., il fit plus que justifier cette faveur, en Flandre, où il tint constamm. les alliés en échec; mais ce fut surtout dans la campagne de 1745 qu'il s'immortalisa. L'on sait qu'il eut le commandem. suprême de l'armée, et qu'il était souffrant d'une hydropisie le jour où fut livrée cette bataille de Fontenoi qui sauva la France. Cependant il faut dire que bien des fautes avaient été commises du côté des Français, et qu'il faut en attribuer quelq.-unes au maréchal lui-même, tout en avouant que son état de maladie l'excuse assez; mais, certes, il y avait quelque aveuglement à ordonner ces charges de cavalerie, si nombreuses, si décousues, si meurtrières pour elle-même, contre la colonne anglaise. Ce qui répara tout, ce fut le prodigieux effet de quatre pièces de gros calibre que l'on dirigea sur cette formidable colonne, idée si simple que celui qui l'eut ne songea pas à s'en faire honneur. Deux autres causes contribuèrent encore puissamment au gain de la bataille, la présence de Louis XV et du dauphin, et l'intelligence pleine de courage des offic. et des soldats, qui firent d'eux-mêmes tout ce qu'exigeaient les circonstances. Cette victoire valut au comte de Saxe la jouissance du château de Chambord avec une pension de 40,000 fr. Pend. qu'il recevait cette royale récompense, il achevait son ouvr. par la prise d'Ath et de Bruxelles. Son retour à Versailles fut marqué par une suite de fêtes et de triomphes. L'année suiv. (1746), il reprit le chemin de Bruxelles, et poussa les alliés de position en position jusqu'à Rocoux, où il gagna sur eux une bataille décisive, qui lui valut le titre de maréchal-général des armées du roi qu'avait porté Turenne. La campagne de 1747, où il gagna la glorieuse bataille de Laufeld, la troisième que perdait contre lui le duc de Cumberland, et celle de 1748, illustrée par la prise de Maëstricht, amenèrent le traité de paix d'Aix-la-Chapelle. Dès-lors le comte de Saxe put jouir paisiblement de sa gloire, jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. Louis XV, qui ne put lui donner une place à St-Denis, à côté de Turenne, lui fit ériger, dans le temple de St-Thomas, à Strasbourg, un magnifique mausolée, chef-d'œuvre de Pigalle. On a de cet habile capitaine un ouvr. où il s'est peint souvent au naturel : ce sont ses *Rêveries*, 1757, 2 vol. in-4, fig. Le général Grimoard a publ. : *Lettres et mémoires choisis parmi les papiers originaux du maréchal* de *Saxe*, etc., 1794, 5 vol. in-8. Toutes les anecdotes qu'on raconte de sa force prodigieuse sont exactes.

SAXE-COBOURG. — V. Cobourg.

SAXE-GOTHA et ALTENBOURG (Émile-Léopold-Auguste, duc de), né en 1772 à Gotha, où il mourut en 1822, avait succédé en 1804 au duc Ernest II, son père, dont il suivit la sage politique. Il s'abstint de prendre parti dans les ligues où l'Autriche et la Prusse entraînèrent contre la France les diverses principautés de l'empire, et se trouva ainsi à l'abri des malheurs qu'eurent à déplorer les autres princes allem. lors de l'invasion de Bonaparte. Ami des arts et des lettres, que lui-même cultivait avec succès, s'il occupa peu le monde du bruit de son nom, il fit du moins beaucoup pour le bonheur de ses sujets, en assurant leur tranquillité par sa sage prévoyance. Marié deux fois, ce prince n'eut qu'une fille, du premier lit, Louise, femme de Charles-Auguste, grand-duc de Saxe-Weimar; sa succession a passé à Frédéric IV, son frère. On cite de Léopold-Auguste div. composit. littéraires et musicales qui font beaucoup d'honneur à son goût et à ses talents. Nous nous bornerons à mentionner son livre intit. *Kyllenion*, rec. de 12 idylles suivi de plus. petites pièces de poésies, dont quelques-unes ont été mises en musique par lui, et d'autres par Himmel et Weber. Ce prince a légué aux établissem. publics ses tableaux, sa biblioth. et ses collect. d'objets d'art. — Plusieurs autres princes de la branche de Saxe-Gotha, se sont rendus recommandables par un beau caractère et un gr. savoir. — Ernest, surn. *le Pieux*, 9e enfant de Jean IV, duc de Saxe-Weimar, mort en 1675, est la souche commune des branches de Gotha, Meinungen, Hildburghausen et Cobourg. Eyring a publ. en latin une *Vie d'Ernest de Saxe-Gotha*, Leipsig, 1704, in-8 (*voy.* pour quelq. autres renseignem. généalogiq. sur la maison de Saxe l'*Art de vérifier les dates*).

SAXE-WEIMAR (Bernard, duc de), l'un des gr. capitaines du 17e S., né à Weimar en 1600, fils du duc Jean IV, vint de bonne heure se former aux exercices du corps dans les tournois et les joutes que donnait le duc de Saxe-Cobourg Jean-Casimir; il fit ses prem. armes avec Guillaume, son frère, au service du roi de Bohême Frédéric V, et se distingua en 1621 à l'affaire de Wimpfen. Le traité de neutralité signé à Mayence, en dispersant les troupes de l'union protestante, ramena Bernard à Weimar. Il eut en 1623 le commandem. d'un régiment d'infanterie dans l'armée sous les ordres du duc Christian de Brunswick, fit des merveilles au combat livré par Tilly près de Stadloe en Westphalie, puis se rendit dans les Pays-Bas près de son autre frère Jean-Ernest, et fut nommé au gouvernem. de Deventer par le prince Maurice de Nassau. L'année suiv., il parut à la tête d'un régiment de cavalerie dans l'armée envoyée sous le commandement de Jean-Ernest par Christian IV, roi de Danemarck, contre les impériaux. Il quitta inopiném. l'armée danoise en 1625, ne la rejoignit, deux ans après, que pour être témoin des succès de Walleinstein et de Tilly, fut refoulé jusque dans le Jutland, puis dans l'île de Fionie, se démit encore de son commandem., et passa par les Pays-Bas en France, d'où il lui fut permis de revenir à Weimar. L'un des prem. entre les princes protestants, il se rangea sous les drapeaux du roi de Suède, Gustave-Adolphe, lorsque ce prince entreprit en 1631, de concert avec la France, de faire la guerre

à la maison d'Autriche. Le premier exploit de Bernard fut des plus glorieux : le comte de Tilly ayant fondu à l'improviste sur les retranchem. suédois, non-seulement il soutint le choc avec avantage, mais encore il chassa les impériaux du landgraviat de Hesse-Cassel. Allant aussitôt rejoindre Gustave au siége de Wurtzbourg, il contribue fortement à la réduction de cette place, suit le roi dans sa marche victorieuse jusqu'au Rhin, aide à en forcer le passage près d'Oppenheim, et glace d'épouvante les Espagnols qui abandonnent Mayence à son approche. Envoyé dans le Palatinat à la tête d'un petit corps, il surprend Manheim, et force l'ennemi d'abandonner toutes ses positions. En 1632 le roi le rappelant d'un commandem. qu'il lui avait donné sur les bords du Rhin, avec le grade de général d'infanterie, sous la direction du chancelier Oxenstiern, l'envoya poursuivre la conquête du duché de Bavière. Arrêté au milieu de ses succès par un ordre de venir rejoindre le gros de l'armée devant le camp retranché des impériaux près de Nuremberg, Bernard fut bientôt chargé du commandement d'une portion des forces suédoises pour faire tête à Vallenstein, tandis que Gustave rentrerait en Bavière avec l'autre moitié de son armée. Les manœuvres furent savantes de part et d'autre : elles eurent pour résultat d'amener le théâtre de la guerre à l'entrée du duché de Saxe, en séparant le duc de Bavière de Wallenstein. Le duc de Weimar qui avait suivi le mouvement de ce dernier, fut rejoint par Gustave à Naumberg; l'armée réunie fut dirigée par la Thuringe dans le burggraviat de Misnie, et le 18 novembre 1633 eut lieu entre Weissenfels et Lutzen, la célèbre bataille où périt le grand Gustave. Aussitôt après Bernard prend le commandem., achève la défaite des impériaux, qu'il oblige à la retraite, et le lendemain reconduit l'armée, encore victorieuse des Croates, à Weissenfels, où il est proclamé général en chef. Au bout d'un mois les impériaux étaient expulsés de la Saxe, et la dignité temporaire de Weimar expirait. Oxenstiern, partageant alors l'armée en deux, donna au duc le commandement de la plus faible partie, le subordonnant aux opérat. du maréchal Horn. Ainsi ce fut en quelque sorte sous les ordres de ce gendre du chancelier que Bernard prit part à la campagne suiv. Cepend. le mécontentem. de l'armée était devenu général par suite du peu de compte que tenait Oxenstiern de ses justes plaintes. Le duc de Weimar se chargea de les faire valoir à l'assemblée des états protestants des quatre cercles à Heidelberg. Outre l'acquittement de la solde des troupes, qui fut enfin effectué, il demandait pour lui le commandem. en chef des troupes de l'union évangélique; mais tout ce qu'il obtint fut l'érection des deux évêchés de Bamberg et de Wurtzbourg, dont il était pourvu, en duché relevant de la couronne de Suède. Remettant à son frère Ernest le gouvernem. de cette souveraineté, Bernard alla rejoindre l'armée près de Donawert; il y rétablit promptement l'ordre en payant aux troupes ce qui leur était dû, et fut bientôt en mesure d'aller mettre le siége devant Ratisbonne, qu'il força de capituler. Arrêté par les intrigues de Horn et d'Oxenstiern dans ses desseins d'envahir l'Autriche, il se vit obligé de ramener ses troupes en Franconie, et dès-lors, par la reprise de Ratisbonne et quelques autres avantages, les impériaux préludèrent à l'éclatante victoire de Nordlingen (7 sept. 1634), où Horn fut pris et l'armée suédoise totalem. défaite. Cepend. un traité d'alliance conclu avec Louis XIII par les princes de l'union avait revêtu du commandem. supérieur le landgrave de Hesse au préjudice de Bernard, son frère; celui-ci, visant à se rendre nécessaire, affecta plus d'empressement à ménager ses soldats qu'à arrêter les conquêtes des impériaux déjà maîtres de plus. états de la confédérat.; on fut réduit à le solliciter, et, satisfait des promesses que lui fit le ministre de France, il alla délivrer successivem. plusieurs villes assiégées ou reprendre celles qui étaient occupées par l'ennemi. Sur ces entrefaites, l'accession des princes protestants au traité conclu à Prague entre l'électeur de Saxe Jean-George et l'empereur ne lui laissant d'appui que du côté de la France, il se lie plus intimem. aux vues de Richelieu, en reçoit un renfort considérable qui lui est amené par le cardinal La Valette, et en peu de jours il fait lever le siége de Mayence, après avoir refoulé le général impérial Galas au-delà du Rhin. Mais le principal objet de la campagne fut manqué par le refus que fit le landgrave de se joindre à son frère; et celui-ci, réduit à se replier devant un ennemi trop supérieur en nombre, effectua son admirable retraite sur la Lorraine, l'une de ses plus belles opérat. militaires. Par le traité de St-Germain (26 oct. 1635), le roi de France s'obligea à payer au duc, pour l'entretien de ses troupes, quatre millions de livres, promettant en outre d'ériger pour lui en principauté reversible à sa famille le landgraviat d'Alsace et la préfecture d'Haguenau. Tandis que sa troupe tenait ses quartiers d'hiver aux environs du duché de Luxembourg, Bernard vint à Paris (mars 1636); il y régularisa quelq. stipulations avec Richelieu, et concerta en même temps le plan de la prochaine campagne. Il l'ouvrit par la prise du fort de Holsenbaar et l'attaque de Saverne, qui lui ouvrit ses portes. (15 juillet), presque à la vue de Galas. Au moment où il se disposait à passer le Rhin, Bernard fut appelé à la défense des frontières de la France que menaçaient simultanément les impériaux, les Espagnols et le duc de Lorraine. Après avoir puissamm. secondé le prince de Condé dans ses opérations en Bourgogne et contribué à la retraite de Galas par-delà du Rhin, il alla soumettre quelques places dans les Vosges et en Franche-Comté, où il prit ses quartiers d'hiver. La campagne suivante fut marquée principalement par la défense savante du duc de Weimar contre les continuelles attaques de Jean de Werth et de Savelli, général du duc Charles de Lorraine, dans le Brisgau; par l'import. bataille de Rhinfeld (3 mars 1638); par la prise de Rhinfeld, de Fribourg et des autres places du Brisgau, enfin par la défaite du duc Charles près de Thann (14 oc-

tobre) et la conquête de Brisach. Dans la capitulation qu'il accorda à cette place, il traita exclusivement en son nom ; et ce furent ses propres troupes qui y prirent garnison, et son général-major, J.-L. d'Erlach, qui en eut le gouvernem. Cette prise de possession ne pouvait être du goût de Richelieu, et en effet, outre de gros subsides en argent, il avait fourni au duc pendant cette campagne si glorieuse un corps de troupes aux ordres du maréchal de Guébriant et du jeune Turenne. Toutefois l'habile ministre se garda de heurter le vainqueur de Rhinfeld, et se contenta de faire négocier près de lui pour le retenir dans les intérêts de la France. Brisant sur tous les pourpalers, Bernard se disposa à rentrer en campagne ; mais, à peine arrivé à Huningue où ses troupes devaient passer le Rhin, il fut saisi par une fièvre violente, qui l'enleva au bout de trois jours, le 18 juillet 1639. L'*Histoire* compl. de ce prince a été publ. sous les auspices du duc régnant de Weimar. On peut consulter aussi l'*Histoire de la guerre de trente ans*, de Schiller, trad. en franç. par Champfeu, 1803, 2 vol. in-8. — Charles-Auguste, gr.-duc de Saxe-Weimar et Eisenach, mort en juin 1828 à Gralitz, près de Torgau, était né en 1757, et avait succédé en 1758 à son père Ernest-Auguste sous la régence de sa mère. Ce n'est qu'en 1815 que ce prince prit le titre de gr.-duc. Il fit fleurir ses états par son administration paternelle, et rendit Weimar, lieu de sa résidence, célèbre par le concours des hommes de lettres et des savants les plus distingués de l'Allemagne, qu'il y fixa par sa munificence et par les honorables distinctions qu'il leur accordait (*v.* Schiller, etc.). Ce prince a eu pour successeur son fils Charles-Frédéric, né en 1783, et marié en 1804 à Marie Paulowna, sœur de Nicolas, emper. de toutes les Russies.

SAXIUS. — V. Sax.

SAXO GRAMMATICUS, ou *le Grammairien*, surnommé *Longus*, peut-être à cause de sa longue taille, n'a laissé aucun renseignement sur sa vie. On sait seulem. qu'il mourut vers 1204, et qu'il avait été secrétaire d'Axel ou Absalon, archevêque de Lund, lequel protégea particulièrem. les études historiq. Mais on lui doit un des plus curieux monuments du moyen-âge, et qui seul suffit à sa célébrité : c'est une histoire de Danemarck, composée en partie d'après les traditions populaires, les chants scaldes, les sagas islandaises, etc., et dans un style rapide, élégant, pompeux. Si la marche chronolog. et l'enchaînem. des faits laissent souvent à désirer, on y trouve du moins tout le charme d'un roman historique. Cet ouvr. a fourni des sujets pour le théâtre. L'*Hamlet* de Shakespeare en a été tiré. Il a été imprimé à Paris pour la prem. fois, en 1514, sous ce titre : *Danorum regum heroumque Histor., stylo eleganti à Saxone Grammatico*, etc., in-fol., réimpr. à Bâle, 1534, à Francfort, 1576, et enfin à Soroe, 1644, aux frais du roi de Danemarck et de plus. seigneurs, avec des *notes* par J.-J. Stephanius. Cette édit. a été reproduite par Klotz, Leipsig, 1771, in-4, avec une nouv. préface et des variantes. Il existe trois traduct. danoises de cette hist. La plus récente est celle de Grundvig, Copenhague, 1819, in-4. Nierap a donné dans le t. II de son *Tableau historiq. et statistiq. de l'état du Danemarck*, etc., une curieuse notice bibliographique sur l'ouvr. de Saxo.

SAXTORPH (Mathias), médecin danois, né à Meirup en 1740, et mort en 1800, profess. à l'univ. de Copenhague, a publ., outre quelques thèses et opuscules : *Abrégé de l'art des accouchements, à l'usage des sages-femmes* (en danois), 1792, in-8. — Un doct. danois du même nom, Jean-Sylvestre Saxtorph, publiait aussi vers cette époque des ouvr. sur l'art de l'accoucheur, entre autres : *Examens de divers instrum. employés aux accouchem.*

SAY (Jean-Bapt.), économiste, né à Lyon en 1767, fut élevé pour le commerce. Son goût le portait vers les lettres, et l'on trouve de lui divers essais dans l'*Almanach des Muses*. Employé pend. quelque temps, par Mirabeau, dans la rédaction du *Courrier de Provence*, il devint secrétaire du ministre des finances Clavière. Bientôt il fonda, de concert avec Champfort et Guinguené, la *Décade philosophique et littéraire*. A peine cette entreprise était-elle commencée que Champfort, arrêté par le comité de salut public, se donna la mort. Guinguené fut mis en arrestation avec Boucher et André Chénier. Say remplaça ses deux collaborateurs par Andrieux et Amaury-Duval, et continua son journal, l'unique monument littéraire et scientifique qui reste de cette époque. Quand Bonaparte partit pour l'Égypte, ce fut Say qu'il chargea du soin de réunir les livres qui lui devenaient nécessaires. Plus tard, étant premier consul, il voulut que Say fût compris dans la première formation du tribunat, il y marqua peu. « Trop faible, dit-il quelque part, pour m'opposer à l'usurpation, et ne pouvant pas la servir, je dus m'interdire la tribune ; et, revêtant mes idées de formules générales, j'écrivis des vérités qui pussent être utiles en tout temps et dans tous les pays. Telle fut l'origine du *Traité d'économie politique*. » Ce *Traité*, trad. dans toutes les langues, et perfectionné d'édition en édition, est le prem. titre de Say. Beaucoup de personnes le mettent au-dessus du traité de la *Richesse des nations*, d'Adam Smith, que Say avoue pour son maître. Éliminé du tribunat pour n'avoir pas voulu voter l'empire, il fut nommé receveur des droits-réunis du département de l'Allier. Il envoya sa démission, ne voulant pas, disait-il, aider à dépouiller la France. Il fonda une manufacture, et ne reparut plus dans les fonct. publiq. Lorsque le prince héréditaire de Danemarck vint à Paris en 1822, il voulut prendre des leçons d'économie politique de Say. Cet économiste mourut à Paris en 1832. On a de lui entre autres ouvr. : *Catéchisme d'économie politique*, où les principes élément. de cette science sont exposés par demandes et par réponses, in-12. — *Lettres à Malthus*, où il combat à plus. égards la doctrine de cet auteur. — *Petit volume contenant plusieurs aperçus des hommes et de la société*, ouvr. original et piquant. Il a fait aussi : *De l'Angle-*

*terre et des Anglais;* et un écrit sur l'utilité des *Canaux de navigation*. Tous ces ouvrages ont eu plus. édit. Depuis 1826, Say était chargé de faire, au conservat. des arts et métiers, un cours d'économie sociale appliquée. Après huit années, il fit paraître le résultat de ses leçons sous le titre de *Cours complet d'économie politique*, vaste composition également destinée aux hommes d'état et aux entrepreneurs d'industrie commerciale et manufacturière.

SBARAGLIA (Jean-Jérôme), profess. d'anatomie et de médec. à Bologne, sa patrie, où il mourut en 1710 à 69 ans, a laissé plus. ouvr., dont le plus import. est intitulé : *Oculorum et mentis Vigiliæ, ad distinguendum studium anatomicum et ad praxim med. dirigendum*, etc., Bologne, 1704, in-4.

SCACCHI (Fortunat), savant antiquaire, né à Ancône vers 1573, fut élevé à l'hospice des enfants trouvés ; malgré la tache de sa naiss., il fut admis dans l'ordre de St Augustin, et, sentant le désir d'acquérir de l'instruct., il se soumit aux emplois les plus vils pour suppléer au manque de fortune, et parvenir à son but. En effet, jeune encore, il professa la théologie et l'hébreu dans plus. villes d'Italie. A Rome, il mérita la bienveillance d'Urbain VIII, qui le nomma son maître de chapelle. Après avoir exercé cette charge pendant 15 ans, il en fut privé par l'intrigue de ses ennemis. Réduit à un état misérable, il succomba en 1643 aux chagrins et aux infirmités. On a de lui : *Sacrorum Elæochrysmaton Myrothecia tria*, Rome, 1625-37, in-4, 3 part. ; réimpr. en 1725 sous le titre de *Thesaurus antiquitatum sacro-profanar.*, La Haye, in-fol. — *De cultu et veneratione servorum Dei liber primus*, etc, Rome, 1639, in-4. — *Prediche e Discorsi sopra gli evangeli*, Rome, 1636, in-4. On peut consulter sur Scacchi les *Mémoires* de Niceron, tome XXI.

SCACCIA (Girolamo), né en 1778 dans la ville de Piève, manifesta dans sa jeunesse une aptitude remarquable pour les sciences exactes, et ses progrès dans les mathématiq., la mécanique et l'hydraulique l'avaient déjà fait connaître avantageusement dans toute l'Italie, lorsqu'en 1802 il fut attaché comme géomètre aux travaux que le gouvernement pontifical avait résolu de faire exécuter dans les marais Pontins. En 1809 il fut chargé de la conduite de ces travaux, sous la direction de Prony, qui rendit plus. fois un témoignage public à ses talents. Admis en 1818 dans le corps français des ponts-et-chaussées, il fut peu de temps après nommé ingénieur en chef chargé du service des marais Pontins. Plus tard il devint directeur général des travaux hydrauliques des États romains, et exécuta div. entreprises qui toutes attestent ses profondes connaissances. Homme d'esprit et de goût, il cultiva dans ses loisirs avec succès la littérature et les arts. Il mourut à Rome en 1833.

SCÆVOLA (Caïus-Mucius) est célèbre dans l'hist. par un trait d'héroïsme dont l'authenticité est contestée, mais qui peint admirablement le caractère des anciens maîtres du monde. Porsenna tenait Rome assiégée (507 av. J.-C.). Mucius se dévoue pour délivrer sa patrie d'un ennemi aussi redoutable, et, pénétrant dans la tente de ce prince, y frappe un secrétaire que la richesse de son costume lui fait prendre pour le roi. Arrêté, il brave la colère de Porsenna, lui déclare que trois cents jeunes patriciens ont fait serment de le tuer, et, plaçant sa main sur un brasier ardent, la laisse consumer sans témoigner d'émotion. Tite-Live et Denys d'Halicarnasse rapportent que Porsenna, étonné de tant de courage, accorda au jeune Romain la vie et la liberté, et conclut la paix avec le sénat. Mucius reçut le nom de *Scævola*, c'est-à-dire *gaucher*, en mémoire de sa glorieuse infirmité. On a remarqué que la famille de Mucius, citée comme patricienne dans les prem. temps de la république, n'était que plébéienne trois siècles après. Une semblable décadence ne s'accorde pas avec les honneurs accordés à son chef. Elle a fourni plus. personnages distingués, dont les plus connus suivent : — Scævola (Quintus-Muc.), célèbre comme jurisconsulte, vivait dans le 6e S. de Rome. On le voit l'an 219 av. J.-C., à la tête d'une ambassade envoyée à Carthage. — Scævola (Publius-Mucius), petit-fils du précéd., égalem. juriscons., fut consul en 621 de Rome, et montra une grande fermeté au milieu de la sédition où périt Tibérius-Gracchus. — Scævola (Quintus-Mucius), cousin du précéd., fut augure et consul en 637, triompha des Daces avec Cæcilius-Métellus, et se signala dans la guerre contre les Marses. Seul de tous les sénat., il osa résister à Sylla lorsque ce dictateur voulut déclarer ennemis publics les deux Marius et leurs partisans. Scævola avait été maître de Cicéron, et c'est lui que l'orateur rom. a choisi pour interlocut. dans le dialogue *de Amicitiâ*, dans le prem. livre *de Oratore*, et dans le traité *de Republicâ*. — Scævola (Quintus-Mucius), fils de Publius, parvint au consulat l'an 659 de Rome, et reçut en même temps la dignité de grand-pontife. Préteur en Asie, il administra avec tant de prudence et d'équité, que les peuples reconnaissants instituèrent en son honneur une fête religieuse. Cicéron, qui parle de Scævola dans plus. endroits de ses ouvr., le nomme le plus gr. orateur des jurisconsultes et le plus grand jurisconsulte des orateurs. Tant de mérite et de vertu ne désarma point la fureur des factions populaires : Scævola fut massacré l'an 667 de Rome par les ordres du jeune Marius. Il avait composé plus. ouvr. ; l'un, intit. *Définitions*, est le plus ancien livre dont on trouve des extraits dans le *Digeste*.

SCALA (de La), nom d'une famille noble dont les chefs gouvernèrent long-temps Vérone, et furent les ardents soutiens des gibelins. Les plus célèbres sont : — Scala (Mastino Ier de La). Il succéda en 1259 à Ezzelin III comme podestat de Vérone, et fit rendre cette charge perpétuelle dans sa personne. Implacable ennemi des guelfes, il les poursuivit avec un acharnem. qui lui attira de nombreux ennemis. Ceux-ci furent vaincus à plusieurs reprises ; mais ils eurent recours à la trahison, et parvinrent à le faire assassiner en 1277. — Scala

(Albert Ier de La), frère et success. du précédent, ne songea qu'à consolider son autorité, et mourut en 1301, après avoir gouverné 23 ans. — Scala (Barthélemi de La), fils d'Albert Ier, lui succéda et ne régna que 2 ans. Il mourut en 1304. — Scala (Alboin Ier de La), frère du précéd., occupa jusqu'en 1311, époq. de sa mort, la charge de podestat de Vérone. — Scala (Cane Ier de La), 3e fils d'Albert Ier et successeur de son frère Alboin, a mérité le nom de *Grand* par ses brillantes qualités et par sa valeur. Né en 1291, il prit les rênes de l'état en 1312. Une guerre avec la république de Padoue occupa 16 années de sa vie, et se termina par la soumission de cette ville. Devenu possesseur d'une partie de la Haute-Italie, il venait d'assujétir Trévise à sa dominat., quand une maladie l'emporta subitem. en 1329. Depuis 12 ans Cane Ier avait reçu le titre de capitaine-général des gibelins de la Lombardie : d'une part, lieutenant et conseiller des emper. Henri VII et Louis IV, il soutint leur autorité, si peu affermie dans ces contrées, et se fit chérir de ses soldats; de l'autre, protecteur éclairé des lettres et des sciences, il recueillit à sa cour Dante fugitif, et y rassembla les poètes et les artistes les plus illustres de l'époque. Vérone lui doit plusieurs monuments. — Scala (Mastino II de La), neveu du précéd., né en 1308, lui succéda en 1329, avec son frère Albert II. Resté maître des affaires par l'insouciance de ce dern., il se montra bientôt le plus puissant et le plus habile des chefs gibelins; mais peu délicat sur les moyens d'agrandir son pouvoir, il employa souvent la perfidie et la mauvaise foi. Inquiet des entreprises de Jean de Bohême, il proposa le prem. de former une ligue contre ce roi aventurier, et lui enleva plus. villes qu'il retint au mépris des traités faits avec ses alliés. Mais sa puissance céda devant les efforts réunis des Florentins et des Vénitiens. Battu dans plus. rencontres (1338), il parvint cepend. à obtenir une paix avantageuse, qui le laissait maître de Vérone, de Vicence, de Parme et de Lucques. — Mastino travaillait à rétablir son crédit et à relever dans ses états les arts et l'agriculture, quand il mourut en 1351. — Scala (Can-Grande II de La), son fils et son successeur, montra un caractère aussi vicieux que perfide, et s'attira la haine de ses sujets par ses exactions et par sa cruauté. Après un règne de 8 ans, il périt assassiné par un de ses frères. — Scala (Can-Signore), qui l'avait tué de sa main, s'empara de l'autorité; mais, peu instruit par l'exemple de son prédécess., il s'abandonna comme lui à la débauche, et mourut en 1375, à peine âgé de 35 ans. En lui s'éteignit la descendance légitime des Scala, qui avaient gouverné Vérone pend. 113 années. — Scala (Antoine de La), fils naturel du précédent, lui succéda conjointem. avec son frère Barthélemi II, qu'il fit assassiner en 1381, pour conserver seul l'autorité. Ce crime souleva contre lui les princes de la Haute-Italie. Dépouillé de sa souveraineté, il mourut en 1388 dans les montagnes de Forli, empoisonné par les ordres de J. Galeaz Visconti. La famille de Scala ne parvint point à ressaisir le gouvernement de Vérone, et s'éteignit en 1544 par la mort de Brunoro, le dern. mâle de ce nom.

SCALA (Barthélemi), homme d'état et littérat., né en 1430 à Colle de Valdesa (Toscane), fils d'un pauvre meunier, vint étudier le droit à Florence. Frappés de son mérite supérieur, Cosme et Pierre de Médicis lui ouvrirent la carrière des honneurs, qu'il parcourut d'une manière brillante. D'abord revêtu de la dignité de chancelier, Scala se rendit en 1484 à la cour d'Innocent VIII, pour le féliciter sur son exaltation au pontificat. Cette mission lui valut le diplôme de secrétaire apostoliq., et, à son retour de Rome, il fut fait gonfalonnier de la république. Sa gloire littér. était grande dans l'esprit de ses contemporains, et sous quelques rapports il la méritait; mais aujourd'hui ses disputes philologiq. avec Politien paraîtraient puériles. Scala mourut en 1495. On a de lui : *Ad Innocentium, summum pontificem, oratio*, Florence. — *Pro imperatoriis militaribus insignis dandis C. Sfortiæ, imperatori*, ibid., 1481. — *Apologia contra vituperatores civitatis Florentiæ*, ib., 1496, in-fol. — *De historiâ florentinâ*, Rome, 1677, in-4; cet ouvr., resté incomplet, a été inséré par Burmann dans le t. VIII des *Histoires d'Italie*. — *Vita Vitaliani Borrhomæi*, 1677, in-4. On trouve des renseignements sur Scala dans Zeno, *Dissert. Voss.*, tome II, p. 253; dans sa *Vie*, par Manni, Florence, 1768, et dans les *Elogj degli uomini illustri toscani*, tome II, p. 70. — Scala (Alessandra), fille du précédent et femme du poète byzantin Marulli, est célèbre par sa beauté et par sa connaiss. profonde des langues grecque et latine, qu'elle avait étudiées sous Jean Lascaris et Démétrius Chalcondyle. Plusieurs de ses compositions ont été imprimées avec les opuscules de Politien dans le *Recueil* d'Acciajuoli. Alessandra mourut à Florence en 1506.

SCALA (Dominique de La), médecin, né en 1632 à Messine, où il occupa une chaire jusqu'à sa mort, en 1677, avait entrepris de combiner avec les doctrines de van Helmont les principes de Démocrite, et vint à bout de former une secte nombreuse. Ses partisans étaient désignés sous le nom de *scalistes*. La Scala, devenu veuf, était entré dans les ordres sacrés. On ne connaît de lui que l'ouvrage suivant : *Phlebotomia damnata, sive Avidii Chrysippi-Cnidii, Asclepiadis, Erasistrati et Aristogenis contra sanguinis missionem doctrina*, etc., Padoue, 1696, in-4.

SCALIGER (Jules-César), philolog. célèbre par sa profonde érudition autant que par son excessive vanité, était né vers 1484. Padoue, Vérone et Venise se sont disputé l'honneur de lui avoir donné le jour. Sans nous arrêter à discuter la généalogie fabuleuse qu'il s'était créée, ni les événem. qui, selon lui, avaient illustré les prem. années de sa vie, nous dirons que, selon toutes les apparences, Scaliger était le fils de Benoît Bordoni, peintre en miniature. Doué d'une grande ardeur pour l'étude et d'une facilité extraordinaire, il acquit une instruction profonde dans les lettres, les sciences et

la médecine, et l'augmenta par plusieurs voyages. Amené en France par Antoine de la Rovère, évêq. d'Agen, qui se l'était attaché en qualité de médec., il résolut de s'y fixer, et obtint des lettres de naturalisation sous les noms de *Jules-César Lescalle de Bordonis*. Dès-lors, voué à la culture des lettres, Scaliger débuta par critiquer vivement les savants les plus illustres de l'époque, et ce fut ainsi qu'il obtint la célébrité qu'il ambitionnait. Poète médiocre, mais habile grammairien et prosateur excellent, il contribua beaucoup à rappeler les écrivains aux règles véritables du style. Il éclaircit par ses laborieuses investigations le texte de plusieurs auteurs anciens, et rendit d'importants services à la botaniq., en montrant la nécessité d'abandonner la classificat. des plantes d'après leurs propriétés, et d'en adopter une fondée sur leurs caractères distinctifs. Scaliger mourut en 1558, admiré de ses contempor., qui le nommaient le miracle et la gloire de son siècle : la postérité n'a pas confirmé ces éloges emphatiq., mais elle lui a laissé une place honorable parmi les restaurateurs des lettres. On a de lui : *Oratio pro Cicerone contra D. Erasmum*, Paris, 1531, in-8, réimpr. avec un second discours sous ce titre : *Adversùs D. Erasmum orationes duæ, eloquentiæ romanæ vindices cum auctoris opusculis*, Toulouse, 1621, in-4.— *De comicis dimensionibus*, Lyon, 1539, in-8. — *De causis linguæ latinæ libri XIII*, ibid., 1540, in-4; Genève, 1580, in-8. — *Exotericarum exercitationum liber XV de subtilitate ad H. Cardanum*, Paris, 1557, in-4; Bâle, 1560, in-fol. — *Poetices libri VIII*, Lyon, 1561, in-fol.; Leyde, 1581, in-8; Heidelberg, 1607. — *Poemata in duas partes divisa*, Genève, 1574, in-8; Heidelberg, 1600, in-8. — *Epistolæ et orationes*, Leyde, 1600, in-8. Scaliger a publié en outre une traduct. latine de l'*Hist. des animaux*, d'Aristote, Toulouse, 1619; du *Livre des insomnies*, d'Hippocrate, et des *Notes* sur le *Traité des plantes*, de Théophraste, et sur l'ouvr. du même genre qui porte le nom d'Aristote. Sa *Vie*, écrite par son fils, Leyde, 1594, in-4, n'offre qu'un tissu de fables. On peut consulter avec plus de certitude Scioppius, Maffei (*Verona illustrata*), et Tiraboschi (*Storia della letterat. ital.*). L'académie d'Agen mit au concours en 1806 l'*Éloge de Scaliger;* le prix fut remporté par Briquet.

SCALIGER (Joseph-Juste), fils du précédent, né à Agen l'an 1540, fit ses premières études sous la direction de son père, et vint les terminer à Paris. Son ardeur et sa facilité étaient telles, qu'en peu de temps il apprit, sans le secours d'aucun dictionnaire, la plupart des langues de l'Europe et plus. langues orientales. Il se rendit bientôt très profond dans les lettres, l'hist. et la chronologie. Protégé par Louis de La Roche-Pozay, ambassad. de France à Rome, qui l'avait choisi pour instituteur de ses fils, Scaliger visita le midi de la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et l'Écosse, se liant dans ses voyages avec les hommes les plus distingués, et recueillant des notions précieuses sur les antiquités et sur la chronologie. De retour dans ses foyers, il se livrait paisiblement à ses travaux philologiques, quand les états de Hollande l'invitèrent à venir remplacer Juste Lipse à l'acad. de Leyde (1591). Scaliger, presque aussi vain que son père, et d'ailleurs célébré par ses amis comme *un océan de science* et comme *le chef-d'œuvre de la nature*, s'excusa d'abord d'accepter cet honneur, espérant que Henri IV s'opposerait à son départ, et balancerait à priver la France d'un génie tel que le sien; mais, engagé par ce prince à se rendre aux vœux des Hollandais, il vint se fixer à Leyde, où il mourut en 1609. Scaliger était peut-être inférieur à son père sous le rapport des gr. conceptions; mais il avait plus d'érudition et un goût plus éclairé. Zélé protestant, il ne prit néanmoins aucune part aux querelles religieuses de l'époque. On lui a reproché avec raison d'avoir souvent altéré le texte des anc. auteurs en leur prêtant ses propres idées. Il n'en est pas moins regardé comme un de nos premiers philologues et comme le véritable créateur de la science chronologique. Ses travaux sont très nombreux. Nous citerons, entre autres, ses *Comment.* sur Varron, Verrius-Flaccus, Festus, Catulle, Tibulle, Properce, Perse, Ausone, Nonnus et César; ses *Notes* sur le Nouveau-Testament grec, sur le traité *du Manteau* de Tertullien, sur le liv. d'Hippocrate *des Blessures à la tête*, etc.; ses trad. gr. et lat. des *Sentences* de Publius-Syrus, des *Épigr.* de Martial, de l'*Ajax furieux* de Sophocle, des *Épigrammes* d'Agathias, etc.; et, parmi ses ouvrages : *P. Virgilii Maronis appendix, cum supplemento multorum antehàc nunquàm excussorum poematum veterum poetarum*, etc., Lyon, 1572, in-8. — *Epist. de vetustate et splendore gentis scaligeræ, et vita J.-C. Scaligeri*, etc., Leyde, 1594. — *Opus de emendatione temporum*, etc., Paris, 1583; Leyde, 1598; Genève, 1609, in-fol. — *Thes. temporum complectens Eusebii, Pamphili chronicon*, etc., Leyde, 1609, in-fol.; Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol. — *Opera varia antehàc edita, nunc verò multis partibus aucta*, Paris, 1610, in-4. — *Poemata omnia*, Leyde, 1615, in-8. — *Epistolæ omnes quæ reperi potuerunt nunc primùm collectæ*, Leyde, 1527, in-8. Il a été publ. deux rec. des remarq. de Scaliger: *Scaligerana prima* et *Scaligerana secunda*, Amsterd., 1740. On peut consulter les *Mém.* de Niceron, les *Éloges* de Perrault, etc.

SCAMOZZI (Vincent), célèbre architecte, né à Vicence en 1552, mort à Venise en 1616, fit des études approfondies de son art, et, jeune encore, conçut l'espérance de surpasser Palladio et le Sansovino. Cette entreprise téméraire fut cepend. couronnée d'un brillant succès. Après plusieurs voy. à Rome et à Naples, il se fixa à Venise en 1583, et y fut aussitôt chargé de plusieurs monuments qui commencèrent sa réputat., et la portèrent bientôt dans toute l'Italie. Ses ouvr, les plus remarquables sont les palais Cornaro et Trissino à Venise, le palais Strozzi à Florence, le palais Ravaschieri à Gênes, etc. On supputerait difficilem. le nombre des dessins qu'il envoya dans les differ. contrées de l'Europe, à la prière des princes et des grands sei-

gneurs. Malgré ses immenses travaux, Scamozzi s'occupait du grand traité d'architect., que la mort l'empêcha de terminer, et qui a mis le sceau à sa réputat. Il a été publ. en 1615 sous ce titre : *l'Idea dell' architettura universale, divisa in X libri*, Venise, 2 vol. in-fol.; réimpr. à Piazzola en 1687, et à Venise en 1694. Une traduct. française a paru en Hollande sous le titre d'*OEuvres d'architect. de Scamozzi, contenues dans son* Idée de l'architect. générale, *dont le 6e livre a été traduit par d'Aviler, et le reste par Samuel du Ry*, Leyde, 1713, in-fol. On doit encore à Scamozzi : *Discorsi sopra le antichà di Roma, con 40 tavole in rame*, Venise, 1583, in-fol.— *Sommario del viaggio fatto da Parigi sino in Italia per la via di Nancy, l'anno* 1600, MS. dont l'original est dans la famille Tornieri à Vicence.

SCAMOZZI (Octave-Bertotti), né à Vicence en 1726, portait par droit d'adoption le nom de l'illustre architecte dont l'article précède. Il a publié une magnifique édit. française des œuvres de Palladio sous le titre suivant : *Les bâtim. et les dessins de Palladio, recueillis et illustrés*, Vicence, 1776-83, 4 vol. in-fol. On peut y ajouter un 5e vol. intitulé : *Les thermes des Romains*, publiés de nouv. avec quelq. observ., d'après l'exempl. de lord Burlingthon, Vicence, 1785, in-fol. Ces deux ouvr. ont été traduits en ital. et réimprimés ensemble sous le titre de *Fabbriche di Palladio, date in luce ed illustrate, da Ottavio Bertotti Scamozzi, coll' agiunta delle terme de' Romani*, Vicence, 5 v. in-4.

SCANDER-BEG (George CASTRIOT, plus connu sous le nom de), né en 1404, eut pour père Jean Castriot, prince d'Épire ou d'Albanie, qui avait été forcé de payer un tribut à l'empereur Amurath II, et même de lui donner ses quatre fils en otage. Les trois aînés restèrent confondus dans la foule des esclaves du sulthan, tandis que George, le 4e, fut élevé auprès de lui avec le plus grand soin, mais toutefois dans la religion musulmane. La force de corps et les actions courageuses du jeune Épirote ne tardèrent pas à lui valoir le surnom de *Scander* (*Alexandre*), auquel l'empereur ajouta le titre de *Bey* ou *Beg*. Élevé au grade de sangiac, et command. de 5,000 chevaux, il fit contre les ennemis des Turks l'essai d'une valeur qui devait plus tard leur donner à eux-mêmes de sérieuses inquiétudes. Jean Castriot étant mort en 1432, Amurath se défit, dit-on, par le poison des 3 fils aînés de ce prince, et s'empara de Croïa, la capitale de ses états. Scander-Beg dissimula sa colère et continua de servir le sulthan. Il commanda même l'armée destinée à l'envahissem. des domaines du despote de Servie, et fut vainqueur comme il l'avait toujours été; mais dès cette époque il prêta l'oreille aux proposit. de quelq. seign. albanais fatigués du joug des musulmans. En 1443 il eut, avec le pacha de Romélie, le commandement d'une armée de 80,000 hommes contre les forces réunies du despote de Servie et de Ladislas, roi de Hongrie. Dans une grande bataille qui lui fut livrée sur les bords de la rivière Morava, il abandonna pour jamais la cause dont il avait été jusque-là l'un des plus fermes soutiens; et, muni d'un ordre supposé d'Amurath qui enjoignait au gouverneur de Croïa de lui remettre cette place, il se débarrassa de la garnison turque par un horrible massacre, et reprit la foi de ses pères. Plusieurs villes entrèrent, volontairement ou par force, dans le parti de Scander-Beg, qui fut déclaré chef de la confédération des grands-seigneurs épirotes, et général des troupes de l'Épire, mais non souverain ou roi, dans l'acception ordin. de ces titres, ainsi que l'ont avancé la plupart des historiens. Une bataille importante qu'il gagna sur les Turks dans une plaine de la Basse-Dibre, une incursion qu'il fit ensuite en Macédoine, et l'alliance qu'il contracta avec Ladislas, roi de Hongrie, et Huniade, vaivode de Transylvanie, portèrent le fier Amurath à lui proposer un accommodement. Le héros épirote répondit par de nouvelles victoires. Le sulthan, qui attribuait ses revers aux fautes de ses lieutenants, entra lui-même dans l'Albanie, à la tête d'une puissante armée. La trahison l'ayant rendu maître de Sfétigrade, il vint assiéger Croïa (1450); mais Scander-Beg, resté en dehors de cette place, sut le harceler avec tant de succès et lui faire éprouver tant de pertes, qu'il le força à la retraite. On croit qu'Amurath mourut de regret et de honte à la fin de 1450 ou au commencem. de l'année suiv. Les armées qu'envoya Mahomet II contre l'audacieux rebelle ne furent guère plus heureuses que celles de son prédécesseur. Même après la prise de Constantinople (1453), et lorsque toute l'Europe voyait avec effroi les Othomans assis sur les débris de l'empire d'Orient, Scander-Beg osa seul lutter contre la fortune de Mahomet, qui ne voulut pas le combattre lui-même, soit par dédain d'un si faible adversaire, soit par la crainte de compromettre sa gloire avec un si habile capitaine. Quoi qu'il en soit, les meilleurs lieutenants de l'emper. n'éprouvèrent que des échecs pendant trois ans, et leur vainqueur trouva du temps, au milieu de tant de succès, pour aller secourir Ferdinand Ier, roi de Naples, contre Jean d'Anjou, son compétit. (1462). Cependant il fut rappelé bientôt dans ses états, dont Mahomet II préparait la conquête avec un appareil formidable. L'orgueil du sulthan fut encore cette fois humilié par des défaites. Enfin il résolut de faire assassiner Scander-Beg qu'il ne pouvait vaincre; mais il était dans la destinée de ce héros d'échapper à ses piéges comme de braver sa puissance, Scander-Beg survécut peu à cette tentative. Il mourut en 1467 à Lissa, aujourd'hui Alésie, ville qui appartenait aux Vénitiens, et où il s'était rendu pour former avec eux une ligue. On doit dire que personne mieux que lui n'aurait arrêté les progrès alarmants des Turks, s'il eût été dignement secondé de l'Europe chrétienne. Parmi les historiens de Scander-Beg, nous citerons Barlesio, son compatriote et son contemporain : *De vitâ et moribus ac rebus præcipuè adversùs Turcas gestis Georgii Castrioti, clarissimi Epirotorum principis, qui propter celeberrimè facinora Scanderbegus, hoc est Alexander Magnus, cognominatus fuit*, Stras-

28.

bourg, 1537, in-fol.; cet ouvr. a été trad. en franç. par J. de Lavardin, seigneur du Plessis-Bourrot, Paris, 1597, in-8; ibid., 1621, in-4.

SCANDIANÈSE (Titus-Jean GANZARINI, dit Le), poète italien, né en 1518 à Scandiano, professa les belles-lettres à Modène, à Reggio, à Carpi, et enfin à Solo, où il mourut en 1582. Il avait composé des *discours*, des *pastorales*, des *comédies* et plus. *poèmes*, dont la plus gr. partie, restée inédite, a été dispersée; ce qui nous reste fait peu regretter cette perte; nous citerons: *La Fenice*, Venise, 1555 et 1557, in-4. — *La Caccia, libri IV*, etc., ib., 1556, in-4. — *Dialettica volgare*, 1563, in-4. On trouve quelq. renseignem. sur Le Scandianèse dans la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi, t. V, et dans le *Memorie degli uomini illustri d'Asolo*.

SCANNABECCHI (Philippe), peintre italien, également connu sous le nom de *Lippo di Dalmasio*, né à Bologne en 1360, mort dans la même ville vers 1400, fut élève de Vital, et donna pend. quelq. années un assez grand éclat à l'école bolonaise: la beauté rare de ses *madones*, admirées du Guide lui-même, ont fait donner à Scannabecchi le surn. de *Lippo dalle Madone*. — Scannabecchi (Thérèse Muratori), née à Bologne en 1662, morte en 1708, jouit comme peintre d'une réputation méritée: un de ses tableaux les plus estimés est *St Benoît ressuscitant un enfant*, qui orne l'église St-Étienne de Bologne.

SCANTILLA (Manlia), est citée par Spartien comme épouse de l'empereur Didius Julianus. On ignore sa patrie et la date de sa naissance; mais son existence est prouvée par plus. médailles, qui attestent que le titre d'*Auguste* lui avait été conféré par le sénat.

SCAPINELLI (Louis), poète et philologue, naquit à Modène en 1585, privé de l'organe de la vue. Doué d'une mémoire heureuse et d'une extrême facilité, il parvint à un tel degré d'instruct. que le duc de Modène n'hésita pas à lui confier l'éducation de son fils. En 1609, il fut nommé profess. d'éloquence à l'univ. de Bologne: revenu en 1617 à Modène, il y enseigna les belles-lettres, fut ensuite appelé à l'univ. de Pise, et enfin nommé à Bologne premier profess. d'éloquence. Il ne jouit pas longtemps de ce dern. triomphe: il succomba en 1634 à Modène, aux atteintes d'une fièvre violente, à peine âgé de 50 ans. Ses écrits, où l'on remarque des dissertat. très savantes sur l'hist. de Tite-Live, ont été recueillis pour la première fois en 1801, sous le titre d'*Opere del dottore Lodovico Scapinelli*, Parme, Bodoni, 2 vol. in-8.

SCAPULA (Jean), né en Allemagne au milieu du 16e S., est auteur de travaux utiles à la philologie grecque, mais s'est fait la réputat. d'un plagiaire. En effet, son *Lexicon græco-latinum* (Bâle, 1579, in-fol.) n'est qu'une imitation du *Thesaurus* de Henri Estienne, son maître; il en a été fait un gr. nombre de réimpress.; nous citerons celle des Elzevirs, 1652, in-fol.; de Glasgow, 1816, 2 vol. in-4, et de Londres, 1820, in-4, donnée par les soins de Major. On doit encore à Scapula un opuscule intit.: *Primogeniæ voces, seu radices linguæ græcæ*, Paris, 1612, in-8. C'est peut-être la date de la mort de ce lexicographe.

SCARABICUS (Sébast.), profess. de médecine à l'univ. de Padoue, sa patrie, où il mourut en 1686, eut une gr. vogue, tant pour la facilité de son éloquence que pour la gaîté de son humeur qui attirait à ses cours un auditoire nombreux. On a de lui: *De ortu ignis febriferi Hist. physico-med.*, Padoue, 1655, in-4. — *Historia bovini cerebri in lapidem mutati, et de lapidis concretione in homine*, ibid., 1678, in-12.

SCARAMUCCIA (Jean-Antoine), peintre, né à Pérouse, étudia son art sous Roncalli, et obtint dans sa patrie un assez grande réputat. Ses tableaux, dont le coloris est en général un peu sombre, sont d'ailleurs remarquables par la franchise du pinceau et par l'esprit de la composition. — Scaramuccia (Louis-Pellegrini), son fils, né à Pérouse en 1616, mort à Milan en 1680, fut élève du Guide, et se montra digne de ce maître par la grâce de ses productions. Il obtint un égal succès dans un genre de gravures imitant les tailles de bois. On a de lui un ouvr. sur son art, intitulé: *Le Finezze de' pennelli italiani, ammirate e studiate da Girupeno* (anagramme de *Perugino*), Pavie, 1674.

SCARBOROUGH (Charles), médec. angl., professa pendant 17 ans l'anat. à Londres, et le prem. y appliqua la géométrie et la mécaniq. Il était lié intimem. avec le célèbre Harvey, qu'il aida de ses conseils dans la rédact. de son *Traité sur la génération*. Scarborough reçut de Charles II le titre de prem. médecin, et le conserva sous Jacques II et Guillaume III. Il mourut vers 1690, dans un âge avancé. On ne connaît de lui qu'un *Syllabus musculorum*, à la suite de la *Myotomie* de Guill. Molens, 2e édit., Londres, 1676, in-12.

SCARDONA (Jean-François), médecin, né en 1718 à Costiola, près de Rovigo, s'acquit une grande réputation d'habileté dans la théorie aussi-bien que dans la pratique. Son amour pour sa ville natale le porta à refuser les offres les plus brillantes, entre autres celles qui lui furent adressées en 1781 au nom de l'université de Padoue. Scardona mourut en 1800. On a de lui: *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, etc., Padoue, 1746, in-4; réimpr. en 1754. — *De Morbis mulierum*, ibid., 1758, in-4: ces deux ouvr. reparurent ensemble en 1762 et 1775, 3 vol. in-4. — *De Impedimentis quæ praxim med. retardàrunt*, etc. — *Vade-Mecum*, inédit. La *Vie* de Scardona a été écrite en lat. par Ferrari, Rovigo, 1812, in-8.

SCARLATTI (le chev. Alexandre), compositeur, né à Naples en 1650, mort dans la même ville en 1725, est l'auteur d'une heureuse révolution dans la musique. Il diminua considérablem. les fugues, les contre-fugues, les canons et tant d'autres recherches de style, qui, tout en montrant la science des maîtres, nuisaient à l'énergie de l'expression. Son prem. opéra, l'*Onesta in Amore*, joué, en 1680, dans le palais de la reine Christine de Suède, à Rome, offre déjà des traces de la réforme qu'il

devait introduire dans son art. Il n'a pas moins fait pour la musique d'église que pour celle du théâtre. Ses messes, qui dépassent le nombre de 200, sont parsemées de grandes et nobles idées, et empreintes d'un caractère grave et sublime. — SCARLATTI (Dominique), son fils, né en 1683, mort en 1757 à Madrid, où il était maître de musique de la reine, se fit un nom comme harpiste. Il est le prem. qui ait hasardé des notes de goût et d'effet, en violant tous les principes consacrés par une vieille routine. On connaît de lui 30 *Caprices*, impr. à Amsterd., et six *Sonates*, à Nuremberg. — SCARLATTI (Joseph), fils du précéd. et dern. rejeton de cette famille de musiciens, né à Naples en 1718, mort en 1776 à Vienne, où il avait vécu long-temps, fut estimé pour ses compositions autant que pour son talent extraordinaire dans l'enseignem. du clavecin. On a de lui 12 opéras ; celui du *Mercato di Malmantile*, joué à Vienne en 1657, eut un succès prodigieux. Le conservatoire de Naples possède en MS. la plupart des composit. inédites des trois Scarlatti.

SCARPA (ANT.), anatomiste et chirurg. célèbre, né dans la Lombardie vers 1746, commença de bonne heure sa réputat. par des cours brillants de clinique et d'opérat. chirurgicales. Praticien habile et observat. exact autant que laborieux, il a puissamment contribué par ses travaux aux progrès de la chirurgie. Plusieurs de ses écrits sont devenus classiques en Europe. C'est lui qui a remis en honneur l'opérat. de la cataracte par la méthode de l'abaissem., et qui a accrédité, pour le traitem. des anévrismes, la méthode dite de *Hunter* (plus exactement d'Anel); enfin la pratique chirurgicale lui doit l'ingénieux procédé de la ligature par l'aplatissement. Lors de l'établissem. passager de la république cisalpine, ayant refusé le serment exigé des fonctionn., il fut privé de la chaire qu'il remplissait avec tant d'éclat à l'univ. de Pavie; mais Napoléon, devenu roi d'Italie, s'empressa de réintégrer dans sa place l'illustre professeur, disant : « Qu'importent les serm. et les opinions politiq.? Scarpa honore l'université et mes états. » Il continua donc de se livrer à l'enseignem. de la science dont il avait reculé les bornes, et mourut plein de jours en 1832, laissant une réputat. que rien ne pourra jamais ébranler. Parmi les ouvr. de ce gr. chirurgien, les plus connus sont : *Anatomicæ descript. de Auditu et Olfaltu*, Pavie, 1789, in-fol. — *Tabulæ nevrologicæ ad illustrandam hist. cardiacor. nervorum*, ibid., 1794, in-fol. — *Comment. de penitiori ossium structurâ*, Leipsig, 1779, in-4; trad. en franç. par Léveillé sous le titre de *Mém. de Physiol. et de chirurgie pratique*, Paris, 1804, in-8. — *Sull' ernie*, *Mem. anat.-chirurg.*, Milan, 1809-10, in-fol.; trad. en franç. par Cayol, Paris, 1812, in-8, avec atlas. Il faut y joindre le Supplém., trad. par Olivier, Paris, 1823, in-8. — *Riflessioni ed Osservazioni anat.-chirurg. sull' anevrisma*, Pavie, 1804, gr. in-fol.; trad. en franç. par Delpech, 1809, in-8, avec atlas. — *Trattato delle principali malattie degli occhi*, 5e édit., Pavie, 1816, 2 vol. in-fol.; trad. en franç. par Léveillé, et dep. par Bousquet et Bellanger, ainsi que par Fournier Pescay et L.-J. Bégin, 1821, 2 vol. in-8. — *Saggio di Osservazioni sul taglio retto-vesicale*, etc., Pavie, 1823, in-8 : les objections qu'y présente l'auteur ont été combattues avec avantage en Italie et en France par plus. pratic. : c'est un des derniers écrits de l'auteur, qui, bien que fort âgé et presque entièrement privé de la vue, ne put se décider à rester neutre dans la polémique qui venait de s'engager en Italie au sujet de l'opérat. de la taille : adversaire violent de la méthode recto-vésicale, il se fit l'imperturbable défens. de la taille latéralisée.

SCARRON (PAUL), poète franç., né à Paris en 1610, ou au commencem. de 1611, était fils d'un conseiller au parlem. Il perdit sa mère de bonne heure, et, son père s'étant remarié, ne pouvant s'accorder avec sa belle-mère, il prit le parti de s'éloigner. On finit par le réconcilier avec son père; il promit d'embrasser l'état ecclésiastiq. et prit le petit collet; mais son goût pour le monde l'empêcha de s'engager dans les ordres. Le peu de réserve avec leq. il se livrait au plaisir ruina promptement sa santé; enfin, à 27 ans, se trouvant au Mans pendant les folies du carnaval, poursuivi par la populace, il alla se réfugier dans les roseaux de la Sarthe, et, glacé par le froid, perdit pour toujours l'usage de ses membres, et devint, comme il le dit lui-même, « un raccourci de la misère humaine. » Il perdit bientôt sa fortune, par l'exil de son père, dont on ne connaît point la cause, et par un procès avec sa belle-mère. Privé de son patrimoine, il composa des comédies burlesq. qui eurent une gr. vogue et le firent vivre, en même temps qu'elles le désennuyaient. Sa maison devint le rendez-vous des beaux esprits et des grands seigneurs; ses bons mots lui valaient chaque jour quelque nouv. gratification. Présenté à la reine Anne d'Autriche, il lui demanda la permission d'être *son malade en titre d'office*, et Mazarin fit attacher une pension de 500 écus à cette charge. Plus tard, cette pension, si facilement accordée, fut supprimée pour le punir d'avoir fait la *Mazarinade*, et comme il avait toujours augmenté sa dépense, en proportion de ce qu'il recevait, il se trouva dans la gêne, pour avoir cru les faveurs des grands inépuisables. Il faut ajouter que le burlesque commençait à ne plus trouver tant d'admirateurs, et que la fortune du pauvre poète se réduisait à une pens. de seize cents livres, qu'il tenait du surintendant Fouquet. Il n'était pas, comme on voit, un parti bien sortable, lorsqu'en 1652 il épousa, Mlle d'Aubigné, si célèbre depuis sous le nom de Mme de Maintenon, mais qui se trouva fort heureuse de l'épouser. Scarron fut heureux aussi de voir l'offre de sa main acceptée; car il faisait une bonne action. Ce mariage fixa chez lui les réunions les plus brillantes, et améliora sensiblem. le ton de sa maison, où jusqu'alors avaient trop souvent régné des habitudes de bouffonnerie et de licence. La gaîté du poète malade survécut à son changem. d'état, comme elle avait résisté aux plus intolérables douleurs, et, quoique

parfois il s'affligeât à l'idée de laisser sans ressource une femme qu'il aimait, il mourut en riant en 1660. Il y a long-temps que l'opinion est fixée sur le mérite littéraire de Scarron. Son *Énéide travestie*, en VIII liv., continuée depuis par Moreau de Brazey, offre plus. personnages rendus avec un talent, ou, si l'on veut, avec un bonheur remarquable. Aussi sont-ils restés dans la mémoire des amateurs, et ses comédies de *Jodelet, ou le Maître valet*, et *Don Japhet d'Autriche*, sont les seules de ses pièces qui se soient soutenues long-temps à la scène, et toutes deux font partie du *Répertoire* des auteurs du 3e ordre. Le comique, il faut bien en convenir, n'est pas délicat; mais elles ont le mérite d'exciter le rire, et l'on doit reconnaître aussi qu'elles contribuèrent beaucoup, par l'excès même de leur burlesque gaîté, à faire tomber ce faste des grandes phrases sentimentales et toute cette afféterie du style précieux dont Molière fit depuis complète justice. Quant au *Roman comique*, on le lira toujours avec plaisir, ainsi que ses *Nouvelles*, imitées ou trad. la plupart de l'espagnol, et dont quelq.-unes ont été mises avec succès en scène, entre autres dans la *Gageure imprévue*. Barré, Radet et Desfontaines ont fait jouer au Vaudeville une jolie pièce intit. le *Mariage de Scarron*. Ses *OEuvres*, recueillies par Bruzen de la Martinière, 1737, 10 vol. in-12, ont été réimpr. en 7 vol. in-8, Paris, 1786.

SCARSELLA (Sigismond), peintre, né à Ferrare en 1530, mort dans la même ville en 1614, fut surnommé *Modino* par ses concitoyens. Il exécuta plus. tableaux estimés; mais le seul qui soit authentique est *la Visitation*, dans l'église de Ste-Croix. — Scarsella (Hippolyte), fils du précéd., né à Ferrare en 1551, mort dans la même ville en 1621, fut surnommé *Scarsellino*. Il se forma surtout d'après Paul Véronèse, dont il sut imiter heureusement la manière. Sa facilité était si grande, que la plupart des églises de sa ville natale renferment un grand nombre de ses tabl.; la Lombardie et la Romagne en conservent aussi une quantité considérable. A Ferrare, on cite la *Nativité de la Vierge;* son *Assomption;* les *Noces de Cana;* la *Mère de pitié;* la *Décollation de St Jean;* la *Pentecôte;* l'*Annonciation*, et l'*Épiphanie*, qui, peinte en concurrence avec la *Présentation au temple* d'Annibal Carrache, soutint dignem. la comparaison.

SCAURUS (Marcus-Æmilius), né l'an 163 avant J.-C., descendait de la noble famille *Æmilia*, retombée depuis long-temps dans l'obscurité. Après avoir plaidé quelq. causes sans gr. succès, il servit en Espagne et en Sardaigne, obtint la charge d'édile, l'an 123, celle de préteur, l'an 117, et, bientôt après, le gouvernem. de l'Achaïe. S'étant mis sur les rangs pour le consulat l'an 115, il se permit, ainsi que Rutilius, son compétiteur, les manœuvres les plus honteuses, et, l'ayant emporté, il eut l'adresse de faire condamner son rival comme coupable de brigue. Il rendit des lois contre le luxe de la table et sur les droits des affranchis, et fit disparaître, au moyen d'un canal navigable de Parme à Plaisance, les marais formés dans la Gaule-Cisalpine par les inondations de la Trébia. Le prem. il pénétra dans le pays des *Gaulois-Carniques*, qu'il soumit, et revint à Rome recevoir les honneurs du triomphe, et se faire élire (vers l'an 114) prince du sénat; l'on sait que cette distinct. était à vie et donnait le droit d'opiner toujours le prem. Envoyé en Afrique pour arrêter Jugurtha dans ses criminels projets, il ne fit rien pour remplir sa mission. Cepend. on croit qu'il ne s'était pas encore vendu, à cette époque, au prince numide. Après l'assass. d'Adherbal, il se rendit de nouv. en Afrique, cette fois comme lieutenant du consul Calpurnius (112): tous deux se laissèrent gagner. L'arrivée de Jugurtha dans Rome aurait intimidé tout autre que Scaurus; mais il sut, avec une audace inconcevable, détourner de lui, sinon les soupçons, du moins la peine, en se faisant nommer l'un des commissaires chargés d'instruire ce scandaleux procès. Il fut même nommé censeur l'an 90, et, après la mort de son collègue, il tenta, au mépris des lois, de conserver sa magistrature, et ne se démit qu'au moment où l'on allait le mener en prison. Il était parvenu, à cette époque, au plus haut degré d'influence dans le sénat, où il parlait toujours avec un ton grave et plein d'autorité, sans gestes, sans efforts oratoires, sûr qu'il était de se faire écouter par l'ascendant de son caractère. Le reste de sa vie s'écoula dans des luttes continuelles en faveur des nobles, et l'on doit dire qu'il se tira quelquefois avec une étonnante dignité des accusations que lui intentèrent les tribuns du peuple, qui voyaient en lui l'adversaire le plus redoutable de leur cause. Cependant on ne peut concevoir les éloges prodigués à sa mémoire par Tacite dans la vie d'Agricola, et par Cicéron dans plus. endroits de ses ouvr., ou bien il faut expliquer cette erreur de deux grands écrivains par la dépravation de Rome, où la cupidité la plus basse, les exactions et la vénalité se faisaient excuser, lorsqu'elles se joignaient dans le même homme à de grands talents et à un énergique caractère. Scaurus, selon l'opinion la plus probable, mourut l'an de Rome 666 (88 av. J.-C.). Il avait écrit div. ouvr.; mais il ne nous reste que quelques fragm. de ses *Mémoires*, cités par Valère-Maxime et par le grammair. Diomède.—Scaurus (M.-Æmilius), fils du précédent, n'eut ni son mérite ni son influence dans les affaires; mais aussi il ne fut ni avide, ni intéressé comme lui jusqu'à la bassesse. Il se rendit fameux par ses prodigalités et surtout par sa passion pour le luxe des bâtiments. On peut s'en faire une idée dans l'ouvr. de Mazois intitulé: *Palais de Scaurus, ou Description d'une maison romaine, fragm. d'un voyage fait à Rome, vers la fin de la république, par Mérovir, prince des Suèves.* — Scaurus (Mamercus), petit-fils du précédent, vécut sous Tibère, qui le fit dénoncer au sénat comme coupable d'adultère et comme initié aux superstitions des mages; mais le véritable motif de la colère du tyran était qu'il avait cru se reconnaître dans le principal personnage de la tragédie d'*Atrée*, donnée au théâtre par Scaurus. Ce-

lui-ci se tua pour éviter une mort infamante (*v.* sur cette famille la *Notice* de de Brosses, dans le rec. de l'acad. des inscript., t. XXIV, p. 235-61).

SCAVINI (JEAN-MARIE), médecin, né vers 1770 à Saluces dans le Piémont, fut pourvu de la chaire de clinique à l'univ. de Turin, qu'il remplit avec succès, et mourut en 1825. Entre autres ouvr. il a publié : *Précis historique de l'inflammat., depuis Hippocrate jusqu'à nos jours*, 2e édit., 1811, in-8. — *Observat. sur l'amputation faite à un enfant de cinq mois, du doigt annulaire de la main droite; suivies de remarques sur l'influence de l'imaginat. des femmes enceintes*, etc., Turin, 1812, in-8. — *Dissertat. sur la goutte et les goutteux.*

SCÉPEAUX (MARIE-PAUL-ALEXANDRE-CÉSAR DE BOISGUIGNON de), né en 1769, d'une ancienne et noble famille du Poitou, fut un des chefs de l'insurrection vendéenne, eut une gr. part aux succès de Vihiers et de Saumur, et continua de servir la cause royale jusqu'au désastre de Quiberon. Alors il déposa les armes, et par une proclamat. invita sa troupe à en faire autant. Rayé de la liste des émigrés et rétabli dans ses biens par le gouvernement consulaire, il prit du service dans l'armée; à l'époque du retour des Bourbons, il était général de brigade. Il se tint à l'écart pendant les *cent-jours*, reparut au second retour du roi, et mourut à Angers en 1821, avec le grade de maréchal-de-camp.

SCÉVOLA (LOUIS), littérateur, né à Brescia en 1770, y professa la rhétorique jusqu'en 1797, époque des changem. politiques arrivés en Italie. Il devint alors secrétaire d'un comité d'instruction publique, et rendit un grand service à sa ville natale, en empêchant la dispersion des livres des couvents supprimés. Nommé sous-bibliothécaire à Bologne en 1807, il perdit cette place pour avoir favorisé l'envahissem. des légat. par Murat en 1815, et fut même obligé de chercher un asile à Milan, où il mourut en 1819. Il voulut que son médec. fît sur lui l'essai d'un remède nouvellem. découvert, afin, dit-il, d'être encore de quelque utilité à ses semblables. On a de lui des *tragéd.* recueillies à Milan en 1815, in-12. Ce sont : la *Morte di Socrate; Annibale in Bitinia; Saffo; Erode; Aristodemo; Giulietta e Romeo.*

SCÉVOLA. — V. SCÆVOLA.

SCHAAF (CHARLES), orientaliste, né à Nuys, près de Dusseldorf en 1646, mort à Leyde en 1719, professeur de langues orientales à l'acad. de cette ville, avait auparavant occupé la même chaire à celle d'Augsbourg. Nous citerons de lui : *Nouveau-Testament*, en syriaque, avec une version latine, 1708, in-4. — *Lexicon syriacum*, 1717, in-4. — *Epitome grammatices hebreæ*, 1716, in-8. — SCHAAF (Jean-Henri), son fils aîné, très savant aussi dans les langues orientales, ne put succéder à son père comme profess., parce qu'il fut accusé d'hérésie.

SCHAARSCHMIDT (AUGUSTE), chirurgien, né en 1720 à Halle, où il termina ses études, qu'il avait commencées à Berlin, obtint d'abord à Ratenau, dans la Marche de Brandebourg, une place de physicien à laquelle il renonça bientôt. Il devint ensuite prosecteur au collége médico-chirurg., puis médecin de l'hôpital de la Charité de Berlin, et fut enfin nommé profess. d'anatomie et de chirurgie à l'univ. de Butzow, où il mourut en 1791. On a de lui plusieurs ouvr. Les plus répandus sont : *Myologische Tabellen*, Halle, 1747, 1785, in-8. — *Sphanchnologische Tabellen*, ibid., 1748, 1764, in-8. — *Nevrologische Tabellen*, Berlin, 1750, 1762, 1777, in-8. — *Adenologische Tabellen*, ib., 1751, 1765, in-8. — *Syndesmologische Tabellen*, ib., 1752, 1765, in-8. Il a paru à Moscou, en 1767, une traduct. latine de ces tableaux par J.-Fréd. Érasme. Une autre trad. lat., avec des *additions*, par F.-X. de Wasserberg, a été imprimée à Vienne, 1777, in-8; et enfin Hartenkeil et Sœmmerring en ont donné une édit. augmentée, Francfort, 1803, 2 vol. in-8. — Samuel SCHAARSCHMIDT, frère du précédent, né en 1709 à Terki, près d'Astracan, quitta les études théologiq. pour se livrer à l'art de guérir, fut nommé en 1736 à la chaire de physiologie et de pathologie du collége médico-chirurg. de Berlin, et mourut dans cette ville en 1747, médecin milit. et membre de l'acad. Ses principaux ouvr. sont : *Medicinische and chirurgische Nachrichten*, Berlin, 1738-48, 6 vol. in-4. — *Physiologia*, ibid., 1751, 2 vol. in-8. — *Anweisung zu dem studio med.-chirurg. welche die pathol., chirurg., und praxis in sich hælt*, ibid., 1754, 3 vol. in-8, 2e édit.

SCHABAN Ier (MÉLIK-EL-KAMEL-ZEIN-EDDYN), 18e sulthan d'Égypte, de la dynastie des Mameluks-Baharites, monta sur le trône l'an 745 de l'hégyre (1345 de J.-C.), et ne tarda pas à s'en montrer indigne par sa mollesse, ses dissolut, et sa capricieuse tyrannie, dont les émirs eurent surtout à se plaindre. Il périt dans une sédition qui éclata au Kaire l'an 747 (1346), après un règne de 2 ans et 2 mois. — SCHABAN II (Mélik-al-Aschraf-Abou'l-Moufakher-Zein-Eddyn), 23e sulthan de la même dynastie, et neveu du précéd., n'avait que 10 ans lorsqu'il fut placé sur le trône, l'an 764 (1363), après la déposition de son cousin Mohammed. Il n'avait régné qu'un peu plus de deux ans, quand il eut à résister aux attaques de Pierre de Lusignan, roi de Cypre, dont il se débarrassa, du moins pour le moment, en proposant un traité qu'il refusa de signer. Bientôt des séditions éclatèrent, et le jeune prince, après les avoir apaisées, pardonna généreusem. aux rebelles. Il eut encore à lutter contre le roi de Cypre, puis contre le roi d'Arménie, qu'il fit prisonnier, et dont il conquit tous les états. En 1377, le sulthan partit pour le pèlerinage de la Mekke; mais à peine était-il éloigné du Kaire, qu'il apprit que les émirs avaient proclamé son fils, âgé de sept ans. Il revint secrètem. dans cette ville. On l'y découvrit, on l'étrangla et on le jeta dans un puits. Il n'était alors âgé que de 24 ans, et en avait régné 14. Sa générosité, sa bienfaisance, la protection qu'il accorda aux savants, et même aux chrétiens cophtes, par une rare tolérance, auraient dû lui assurer un meilleur sort.

SCHABOL (JEAN-ROGER), ecclésiastique et agro-

nome, né à Paris en 1690, se contenta de prendre le diaconat, et fut, grâce à la protect. du card. de Noailles, supér. des clercs, préfet des catéchismes et direct. des écoles dans la paroisse St-Laurent. Le prem. il fit apprécier l'industrie, alors presque inconnue, des habitants de Montreuil dans la culture du pêcher. Il avait acheté à Sarcelles, village près de Paris, une maison de campagne, où il se livra à son goût pour le jardinage, et fit quelques heureux essais. Il fut un moment placé par Louis XV à la tête des jardins de Choisy; mais il ne répondit point à l'attente qu'avait fait naître sa réputat., et fut bientôt congédié. L'abbé Schabol mourut en 1768. Les amat. d'agriculture liront peut-être avec plaisir son *Dictionnaire pour la théorie et la pratique du jardinage et de l'agriculture par principes*, etc., Paris, 1767, et sa *Pratique du jardinage*, ouvrage rédigé sur ses *mémoires* par D*** (d'Argenville), 1770, in-8, fig.

SCHACHT (Chrétien-Paul), médecin, né en 1767 à Harderwyck, où il mourut en 1800, professeur de botanique, de chimie et d'histoire naturelle, est auteur de div. opusc. académiq., tels que : *Oratio de utili ac pernecess. hist. nat., cum reliquiis disciplinæ med. conjunctione et vinculo arctissimo*, 1793, in-4. Il a en outre inséré plus. *mémoires* dans divers recueils scientifiques de la Hollande.

SCHADI-MOLOUK, femme de Khalil-Mirza, l'un des fils de Miran-Chah, qui l'avait épousée secrètement, s'aliéna par son orgueil et ses dédains l'attachement des grands qui s'étaient rangés au parti de Khalil, après la mort de son père, et causa ainsi ses propres malheurs et ceux de son époux. Celui-ci, surpris par trahison dans son palais de Samarcande, fut emmené chargé de chaînes dans le Turkestan, et, pend. ce temps, Schadi-Molouk eut à subir mille outrages. Khalil, ayant recouvré sa liberté et ne pouvant vivre loin de celle qu'il aimait, s'humilia devant Chah-Roch, son oncle, qui la lui rendit. Chargé par ce prince du gouvernem. de l'Irak et de l'Adzerbaïdjan, Khalil mourut, après une campagne malheur. contre son cousin Iscander, qui avait levé l'étendard de la révolte. Schadi-Molouk, ne voulant pas survivre à son époux, s'enfonça un poignard dans le cœur.

SCHADOW (Zono-Ridolfo), sculpt., né à Rome en 1786, fut emmené à Berlin en 1788 par son père, Godefroi Schadow, nommé sculpt. du roi et plus tard direct. de l'acad. des beaux-arts. Le jeune Ridolfo se forma par les leçons paternelles, et à l'âge de 18 ans il exécuta une copie de l'Apollon du Belvéder, qui lui valut une pension pour aller continuer ses études à Rome. Il s'y rendit en 1810. Accueilli de la manière la plus généreuse par Canova et Thorwaldsen, il ne tarda pas à se montrer digne de pareils maîtres. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Pâris méditant sur le jugement qu'il va prononcer*; une *jeune Fille attachant ses sandales à ses pieds*; une *Fileuse*; un *Amour tenant une couronne*, qu'il veut donner à une de ces deux filles, placées devant lui, mais ne sachant à laquelle; une *jeune Fille tenant d'une main un pigeon et de l'autre la mère*. Il avait entrepris dans ses dernières années un *Achille* d'une grandeur colossale, soutenant le corps de Penthésilée, et le protégeant contre des Grecs qui veulent l'outrager. Le prince de Hardenberg étant venu à Rome, vit ce modèle, et pour mettre l'artiste en état de ménager sa santé, qu'épuisait son ardeur au travail, il décida le roi de Prusse à acheter ce groupe pour 48,000 francs, et à donner aussitôt à l'auteur sur cette somme celle de 16,000 fr. Schadow, si noblement encouragé, redoubla de zèle : mais une mort prématurée termina sa carrière en 1822. Le roi de Prusse ordonna que le groupe d'Achille et Penthésilée fût achevé par Wolf, cousin de Schadow.

SCHAEFFER (Jacob-Christian), savant distingué, né à Querfurt en 1718, mort à Ratisbonne en 1790, passa sa longue vie à faire beaucoup de bien, à composer beaucoup d'ouvr. utiles, à multiplier les inventions profitables à la société. Dépourvu de toute ambition personnelle, il ne créa point de système, ne fut le collaborateur ou le protégé d'aucun journal, et fut lui-même l'édit. de ses propres ouvrages, afin de les pouvoir débiter à plus bas prix. On ne doit pas être surpris, d'après cela, que son nom soit peu connu. Schaeffer avait eu à lutter, pour faire ses études, contre tous les embarras d'une excessive indigence. Il parvint cependant à en triompher, et fut nommé successivement maître à la faculté de Tubingue, docteur à celle de Wittemberg, et surintendant ou présid. du consistoire de Ratisbonne. Dès qu'il se vit dans une position indépendante, rien ne put ralentir son ardeur à faire de bons écrits et de bonnes actions. Ses travaux les plus importants, les seuls dont nous parlerons, sont ceux qu'il entreprit sur l'histoire naturelle, et particulièrem. sur les insectes, les zoophytes et les plantes. Les nombr. ouvrages qu'il publia sur ces div. branches peuvent se diviser en trois classes. La première comprend ceux où il s'est contenté de faire dessiner et colorier un grand nombre d'individus; tels sont les deux suivants : *Fungorum qui in Bavariâ...... nascuntur Icones*, Ratisbonne, 1762-70, 4 t. in-4. — *Icones insectorum circâ Ratisbonam indigenorum*, ibid, 1766, 5 t. in-4. La seconde se compose de dissertations spéciales, la plupart écrites en allemand, et avec des planches coloriées. On en trouve les titres dans la *Bibliographie* de Cobrès pour l'histoire naturelle, dans Boehmer, dans Meusel, etc. La troisième comprend les deux ouvr. dont voici les titres : *Elementa entomologica*, Ratisbonne, 1766, in-4, lat. et allemand, 3e édit., ibid, 1780, in-4. — *Botanica expeditior*, ib., 1762, 3 part. in-8, fig. La postérité placera Schaeffer parmi le petit nombre de ces hommes qui, nés avec le génie de l'observation, ont pu déchiffrer avec succès quelques-unes des pages du grand livre de la nature. — Jean Gottlieb Schaeffer, frère du précédent, né en 1720 à Querfurt, fut mis de bonne heure en apprentissage chez un pharmacien d'Altenbourg, passa 7 ans après dans une autre officine à Ratisbonne, et commença

seulement alors à se livrer à l'étude du latin et du grec. Son frère lui ayant fourni les moyens d'aller suivre des cours d'humanités à Neustadt, il se mit à même d'embrasser en 1744 l'étude de la médecine, et au bout d'un an il reçut le bonnet de docteur à Altdorf. Il vint alors s'établir à Ratisbonne, et, après une pratique de 30 ans, il y mourut en 1795. J.-G. Schaeffer avait été reçu membre de l'acad. des Curieux de la nature. Outre les observations qu'il a fournies aux rec. de cette académie, il a publié divers ouvrages, parmi lesquels il faut distinguer son traité sur l'usage des lavements de fumée de tabac, intit. : *Der Gebrauch und Nutzen des tabackrauchklystiers, nebst einer dazubequemen maschine*, Ratisbonne, 1757, 1766, 1772, in-4.

SCHAERTLIN DE BURTENBACH (Sébastien), né en 1496 à Schorndorf dans le Wurtemberg, entra au service de l'Autriche vers 1518, servit avec zèle Charles-Quint, se signala à la bataille de Pavie, assista à la prise de Rome, et, devenu grand-maréchal et capit.-général, se distingua en Hongrie contre le parti protestant; mais il se rangea sous les bannières de ce même parti dans la guerre de Smalcalde. Il ne tarda pas à se brouiller avec le landgrave Philippe de Hesse, qui contrariait ses projets. Proscrit alors et même exclu de l'amnistie accordée par le traité de Passau, il se mit au service de la cour de France, qui favorisait les protestants d'Allemagne. Il se rendit redoutable à Charles-Quint et au roi Ferdinand de Bohême, qui l'apaisèrent en levant l'arrêt de proscription et de confiscation lancé contre lui. Schaertlin passa le reste de sa vie dans sa terre de Burtenbach, entre Ulm et Augsbourg, et mourut en 1577. Il a laissé des *Mém.*, d'après lesquels a été publiée la *Vie du chev., Sébastien Schaertlin*, Francfort et Leipsig, 1777 et 1782, 2 vol. in-8.

SCHAFEI (Abu-Abdalla Mahomet ben). — V. Chafei.

SCHAH-ABBAS. — V. Abbas.

SCHAH-AALEM. — V. Chah-Aalem.

SCHAHAN-SCHAH, prince arménien né en 1206, n'avait que 5 ans à la mort de son père, l'un des plus puissants vassaux des rois de Géorgie. Il n'eut pas à beaucoup près le même pouvoir, et d'ailleurs il fut obligé de se soumettre à l'autorité des lieuten. envoyés dans l'Occident par le grand-khan des Mongols, après la destruction de l'empire des Kharizmiens. Ce ne fut pas sans essayer de se soustraire par la guerre à cette domination. Il conserva ses domaines, à la condition de payer tribut et de soutenir les Tartares dans toutes leurs expéditions. Il mourut, en 1261, de chagrin de ce que son fils Zacharie avait été assassiné par ces farouches dominateurs.

SCHAHARBARZ, général persan, dont le véritable nom était *Roumizan*, paraît pour la première fois dans l'histoire en 614. Il était alors à la tête d'une puissante armée que Chosroès II ou Khosrou-Parwiz, depuis long-temps en guerre avec les Romains, envoyait en Syrie. Il prit Damas, et l'année suiv. Jérusalem, entra en Égypte en 616, pénétra jusqu'aux frontières de l'Éthiopie et de la Libye, et s'empara d'Alexandrie. Il continua de prendre une part active à cette guerre, qui se poursuivit avec acharnem. pendant plus. années; mais enfin Héraclius sortit de sa longue inaction, pénétra au centre de la Perse, et força Chosroès à rappeler Schaharbarz et ses autres généraux à son secours. Depuis cette époque, Schaharbarz n'obtint aucun succès. Cependant en 625, chargé par Chosroès de diriger une expédit. contre Constantinople, il s'avança rapidement dans l'Asie, et mit le siége devant Chalcédoine, tandis que ses alliés assiégeaient la capitale de l'empire. Pendant ce temps Héraclien pénétra dans la Perse, et par des victoires multipliées contraignit encore Chosroès à rappeler Schaharbarz. Le messager qui lui portait l'ordre de revenir fut surpris par les Romains qui changèrent ses dépêches. Chosroès, indigné de la désobéissance involontaire de Schaharbarz, donna l'ordre de le faire mourir. Alors ce général fit la paix avec les Romains, et ramena son armée sur les bords de l'Euphrate. Chosroès avait été remplacé sur le trône par son parricide fils, Siroès, qui mourut en 628. Schaharbarz se fit proclamer roi l'an 639, et fut tué un peu plus d'un mois après s'être emparé du trône de Perse.

SCHAH-KOULI, c'est-à-dire *l'esclave du shah*, célèbre musicien, se trouvait dans Bagdad lorsque cette ville fut prise, en 1638, par Amurath IV. Le vainqueur avait donné l'ordre de massacrer tous les habitants, et déjà le carnage avait commencé; mais les chants du musicien adoucirent le courroux du monarque, et le décidèrent à faire cesser cette boucherie. Shah-Kouli suivit Amurath à Constantinople, et y fonda la première école de musique qu'aient eue les Turks. La tradition a conservé le morceau qui eut tant de puissance sur le cœur du sulthan, et l'auteur de la *Littérature des Turks*, qui l'avait entendu sur l'instrument à 8 cordes qu'on appelle tambour, assure qu'il est vraiment pathétique et attendrissant.

SCHAHOFSKOI (Simon), prince russe, ayant encouru vers 1630 la disgrâce du tzar Michel Feodorovitsch, fut relégué au couvent des Miracles, où vraisemblablem. il finit ses jours. On conserve MSs. à la biblioth. du synode russe div. opuscules qu'il avait écrits durant sa détention. Le plus curieux est une *Épître au très haut prince Schah-Abbas, roi de Perse et de Médie, au nom du grand-prêtre et serviteur de Dieu le patriarche Philarète Nikitische de Moscou, sur la foi orthodoxe.* Schahofskoï, dans cette épître, remercie le schah du présent qu'il avait fait au tzar d'une partie de la robe de J.-C., et l'engage à se faire baptiser.

SCHAHPOUR ou CHAHPOUR, nom qui, en ancien persan, signifie *Fils de roi*, et que les écrivains européens ont changé en celui de Sapor, est commun à plus. souverains de l'Orient. — Schahpour Ier, roi de Perse, était fils d'Ardeschyr et d'une esclave de la dynastie des Arsacides, que la découverte de son origine avait fait condamner à mort. Il fut sauvé avec sa mère, qui le portait en-

core dans son sein, et les prédictions favorables des astrologues lui ayant fait trouver grâce auprès d'Ardeschyr, ce fut à lui que ce prince voulut transmettre la couronne (environ l'an 240 de notre ère). Le commencement du règne de Schahpour fut signalé par une invasion en Mésopotamie (242). Arrêté dans ses conquêtes par l'approche d'une armée romaine conduite par l'empereur Gordien, il ne balança pas à acheter, au prix de grands sacrifices, une paix qu'il viola aussitôt qu'il le put faire avec quelques chances de succès. Vainqueur de Valérien, qui s'était avancé contre lui, il l'abreuva des plus sanglantes ignominies avant de lui donner la mort, et, comme pour frapper les Romains de stupeur, il fit un hideux trophée de la peau de ce prince, qui, par ses ordres, fut peinte en rouge et suspendue dans un temple. On rapporte que, dans une retraite précipitée, il avait fait égorger un assez grand nombre de prisonniers romains, pour combler avec leurs cadavres une rivière que son armée ne franchit qu'à l'aide d'un tel pont. Après 30 ans de règne, Schahpour périt assassiné par les grands de son royaume en 269 ou 271. — SCHAHPOUR II, fils putatif, ou, suivant d'autres, frère d'Hormouz ou Hormidas II, fut proclamé roi quelques mois avant sa naissance, qui eut lieu l'an 309 ou 310 de J.-C. Pendant sa minorité la Perse fut saccagée par les Arabes; mais à peine eut-il atteint sa 16e année, qu'il leva une puissante armée à la tête de laquelle il poursuivit les Arabes jusqu'au-delà de l'Euphrate, faisant rompre les épaules à tous ceux que le sort des armes mettait en son pouvoir. De là lui vint le surnom de *Dhoul-aktaf* (maître des épaules). Ses guerres contre les Romains ne furent pas moins sanglantes. Après la victoire remportée sur eux à Singare, l'an 350, il était venu mettre le siége dev. Nisibe. Depuis 4 mois les habit. de cette ville opposaient à ses efforts une résistance héroïque, lorsqu'une invasion des Messagètes le contraignit à retourner précipitamment dans ses états. Plus de 20,000 Persans avaient péri dans cette infructueuse campagne, qui en outre avait coûté d'immenses apprêts. Le siége d'Amide, entrepris 9 ans après par Schahpour II, fut plus glorieux pour lui, mais lui coûta plus cher encore. En 73 jours, 30,000 des siens y périrent. En 362, il vainquit Julien dans un combat où ce prince périt, et plus tard il n'accorda la paix à Jovien que moyennant la cession de Nisibe et de cinq provinces romaines. Ayant échoué dans les entreprises qu'il tenta contre l'empire après la mort de Jovien, il fut réduit à abandonner l'Arménie et plusieurs autres conquêtes. Revenu à Ctésiphon, capitale de ses états, il y mourut en 380.

SCHAHPOUR, roi d'Arménie, était de la race des Sassanides et fils d'Iezdedjerd Ier, roi de Perse, qui, quelques mois auparavant, à la demande des Arméniens eux-mêmes, avait donné le royaume d'Arménie à Khosrou (ou Chosroès III). Ce dernier étant mort, la couronne devait passer au fils de Bahram-Schahpour, avant-dernier roi d'Arménie; mais Iezdedjerd, au mépris des droits de ce prince, alors âgé de dix ans, envoya son fils régner sur les Arméniens, qu'il voulait amener du christianisme à la loi de Zoroastre, et par suite détacher entièrement des intérêts des Romains. Schahpour fut loin de réussir dans les projets dont l'exécution lui était confiée par son père, et même bientôt il devint l'objet du mépris. Il venait de partir pour Ctésiphon, où son père était gravement malade, lorsqu'une révolte générale éclata en Arménie et arracha, du moins pour quelque temps, cette contrée à la domination des étrangers. Non moins malheureux du côté de la Perse, Schahpour ne put se mettre en possession du trône laissé vacant par la mort de son père, et périt peu après victime de la trahison. Le célèbre Behram V, connu sous le nom de *Behram-Gour*, frère de Schapour, recueillit l'héritage d'Iezdedjerd. — SCHAHPOUR, fils de Sempad, de la famille des Pagratides, devint en 782 prince de la province de Sber (l'Hyspiratide), et prit part aux guerres qu'Aschod, son frère, ne cessa de soutenir contre les Arabes. Il mourut en 818, laissant un fils nommé aussi Aschod. Schahpour II, fils d'Aschod et petit-fils du précédent, composa une *Histoire générale d'Arménie*, citée avec de gr. éloges par le patriarche Jean VI, mais dont malheureusement on n'a qu'un fragment dans le vol. n° 86 des MSs. arméniens de la bibliothèque royale.

SCHAIBEK-KHAN, fondateur de l'empire des Ouzbeks, descendait des Djoudji, fils aîné de Djenguyz-Khan, et était petit-fils d'Aboul-Khaïr, khan du Touran. Ce prince ayant été mis à mort ainsi que plusieurs de ses enfants, Bourga, sulthan, un de ses parents, s'empara du trône; mais dans la suite Schaïbek rentra dans les provinces où avait régné son aïeul, surprit Bourga dans une partie de chasse et le fit périr (1482), conquit le Mawahar-al-Nahr (Transoxane), déchiré par les gueres intestines des fils et petits-fils d'Abousaïd (1504), s'empara du Kharizm, vainquit Badi-Ezzaman, prince du Khoraçan (1507), et le força à se réfugier à la cour de Chah-Ismaël Sophi, roi de Perse, tandis qu'il s'appropriait ses états. A son tour il éprouva l'inconstance de la fortune, et fut tué en 1510 près de Merou, dans une bataille contre Chah-Ismaël. Koudj-Kandji, son success., répara cet échec par une victoire non moins éclatante; mais le Khoraçan resta depuis à la Perse.

SCHAITBERGER (JOSEPH), simple paysan, né en 1658 à Durrenberg, étudia dans l'école catholique de Saltzbourg, mais fut élevé secrètem. dans les doctrines de l'Église luthérienne, dont il acquit une connaissance approfondie. Son zèle pour ce culte lui attira des persécutions, et il fut avec plusieurs de ses amis jeté en prison comme transfuge de la foi catholique (1686). Il rédigea alors une profess. de foi qu'il fit présenter à l'archevêque, et qui lui valut la liberté, mais à condition qu'il quitterait le pays. Ses biens, de plus, furent confisqués, et sa femme et ses enfants le suivirent dans l'exil. Schaitberger se fixa à Nuremberg et y vécut du travail de ses mains, jusqu'à ce que, les forces lui manquant,

il fut reçu par le magistrat de cette ville dans une fondation évangélique, où il mourut en 1753 (2 octobre). Il a laissé un grand nombre d'ouvr. relatifs au luthéranisme, et impr. plusieurs fois à Nuremberg sous le titre de *Lettres* (*v.* Schelhorn, *Origine de la relig. évangéliq. dans les états de Saltzbourg*).

SCHALKEN (GODEFROI), peintre hollandais, né à Dort en 1743, mort à La Haye le 16 nov. 1706, étudia d'abord sous van Hoogstraten, qu'il surpassa bientôt, et se fit une réputation par ses portraits, qu'il faisait payer fort cher. Cependant il ne réussit pas lorsque, à l'exemple des Klostermann, des Kneller et des Lély, il entreprit de peindre le portrait en grand. Il a aussi composé un nombre assez considérable de tableaux, dans lesquels on admire principalem. les beaux effets de lumière. Schalken avait étudié cette partie avec le plus grand soin, et il excellait à la reproduire. Sa couleur est chaude et dorée, sans manquer de vérité. Il aimait surtout les scènes de nuit éclairées par une lampe ou une bougie, parce qu'elles lui donnaient occasion de faire contraster brusquem. la lumière et les ombres. Les ouvr. de ce peintre se recommandent encore par un fini qui n'exclut point un faire libre et large. Quant au dessin, il faut avouer qu'il est loin d'égaler les gr. maîtres. Le musée du Louvre possède quatre de ses tableaux : *une Ste Famille; Cérès, un flambeau à la main, cherchant sa fille Proserpine; deux Femmes, dont l'une tient une bougie à la main*; et enfin *un Vieillard tenant une lettre à laquelle il vient de répondre.*

SCHALL (JEAN-ADAM), missionnaire, naquit à Cologne en 1591, et prit l'habit de jésuite en 1611 à Rome, où il se livra principalement à l'étude des mathématiques et de la théolog. S'étant embarqué pour la Chine avec le Père Trigault, il y fut accueilli honorablem., et se vit appelé à la cour, où il fut chargé de la confection du calendrier impér. Il se maintint en fav. sous plusieurs princes. Mais c'est surtout sous l'empereur Chun-tchi qu'il parvint au plus haut degré de considération. Nommé conseiller-direct. du bureau des affaires célestes et *maître des doctrines subtiles*, il acquit un tel ascendant sur le monarque, qu'il en obtint un décret pour la libre prédication du christianisme, ce qui accrut tellem. le nombre des néophytes, qu'en 14 ans on baptisa plus de 100,000 Chinois. La mort de Chun-tchi mit un terme à ses succès, et une persécution violente s'éleva contre les chrét. Schall, après avoir été traîné pendant 9 mois de tribunaux en tribunaux, fut condamné à être coupé en dix mille morceaux. Cette sentence eût reçu son exécution si une comète, un tremblement de terre et un violent incendie, qui eurent lieu presque en même temps, n'eussent semblé autant de menaces du ciel. On fit grâce au missionn.; mais peu après, accusé de nouveau, il mourut pendant son procès, le 15 août 1669. On lui fit des obsèques magnifiq. La rédaction du calendrier fut, après lui, confiée au P. Verbiest. Schall avait été chargé, lors de l'incursion des Tatars en 1636, de présider à la fonte des pièces d'artillerie. Il a publié ses ouvrages en chinois, au nombre de 24, sous le nom de Thang-jo-Wang. Quelques-uns sont à la bibliothèque du roi. Son portrait se trouve dans Kircher, *Chine illustrée*, page 154.

SCHALLER (JÉRÔME), philosophe et médecin de Nuremberg, occupa en 1670 la chaire de physiq., puis celle de médec. à Wittemberg, reçut le titre de recteur de cette académie, et y renonça au bout d'un an. On a de lui une *Lettre sur la composition de la thériaque*, dans le recueil des *Epist. med.* de Scholze, 1598.— Jacques SCHALLER, doct. en théologie, né à Heilsgenstein en 1664, étudia à Strasbourg, Tubingue, Marbourg, Iéna, et professa la philosophie morale dans la première de ces acad. Il mourut en 1676, laissant une foule d'opuscules, parmi lesquels on distingue les suivants : *De Aristophanis Pluto; Observationes ad John. Miltoni loca quædam; de IV libris memorabilium Socratis, de Propricidio classiariorum, seu, num classiarii, ne in hostium potestatem veniant, pulveri pyrio ignem conjicere possint; Ethica hesiodea*, etc. — Jaroslaw SCHALLER de SAINT-JOSEPH, prêtre piariste de Prague, mort le 6 janvier 1809, membre des académies de Berlin, Halle et Iéna, est auteur d'une *Topographie du roy. de Bohême*, Prague, 1785-90, 17 vol. in-8, travail exact et complet, qui n'a d'autre tort que d'avoir vieilli, et dont les 4 premiers vol. eurent une 2e édition en 1790. Schaller y joignit dans la suite une *Description de la ville de Prague*, Prague, 1794, 4 vol. (abrégé en un vol., 1798), et un *Nouveau cadastre du roy. de Bohême*, Prague, 1802, in-4.

SCHALMAGANY (MOHAMMED-IBN-ALY, surn. *Al*), parce qu'il était né à Schalmagan (Irak-Arabi), fameux hérésiarque musulm., soutenait qu'Aly était le prem. des mortels, et peut-être Dieu lui-même; que dans chaque homme réside une portion de la divinité, qui par conséquent habite les contraires; qu'ainsi Dieu s'est partagé entre le corps d'Adam et celui du diable, entre Abraham et Nemrod, entre Jésus-Christ et Satan, etc.; que la loi de Mahomet devait durer seulement 350 ans, au bout desquels Aly devait avoir la prééminence. Du reste il enseignait la métempsycose, encourageait les mariages incest., bannissait l'aumône, le culte, la prière. Ces doctrines, prêchées secrètem., ne nuisirent point aux chefs de sectes; mais dans la suite, ayant voulu répandre ses doctrines, il fut arrêté par l'ordre du visir Moclah, trad. devant le khalyfe Rady, et condamné à être pendu et brûlé. La secte de Schalmagany a donné naissance à celle des illuminés de l'Orient.

SCHAMBERG (JEAN-CHRÉTIEN), médec., naquit à Leipsig en 1667, passa des colléges de sa ville natale à ceux de Freyberg, d'Altorf et de Leyde, se fit en 1689 recevoir docteur en médec., et ne tarda pas à s'acquérir une réput. éclatante par son habileté dans les accouchements. Assesseur de la faculté de médecine en 1693, il devint par la suite professeur extraordinaire de chimie, puis de physiologie, et enfin d'anat. Il était pour la seconde fois recteur de l'acad. de Leipsig, lorsqu'il mourut

en 1706, n'ayant pas encore 40 ans. On a de lui : *Lineamenta prima pharmaciæ chymicæ; Dissertationes de gustu, ex recenti philosophorum hypothesi; de Respiratione læsâ; de Peripneumoniâ,* etc. Il eut aussi beauc. de part à la composition du *Theatrum anatomicum.*

SCHAMS-EDDYN (Iletmich ou Altumach), roi de Delhi, né en Tatarie, fut vendu par ses frères à des marchands d'esclaves, des mains desquels il passa dans celles du roi de Bokhara, puis de Cothoub-Eddyn-Aïbek, alors le premier général du sulthan Chehab-Eddyn Mohammed, et depuis successeur de ce prince. Iletmich s'acquit les bonnes grâces de son maître à tel point que, lorsq. celui-ci fut monté sur le trône, son ancien esclave finit par devenir son gendre et son fils adoptif. A ces titres il joignait ceux de gouverneur de Gualyor, de vice-roi de Boundaoun et de lieutenant-général du royaume. Il profita de ces avantages, après la mort de son protecteur (1210), pour détrôner l'héritier légitime, Aram-Chah. Mais son usurpat. occasionna plusieurs révoltes qu'il ne put étouffer que par les armes. Vers l'an 1215 il marcha contre Ildouz, ancien souverain de Gazna, et alors prince du Pendjab, le vainquit, incorpora ses états à son empire, conquit le Béhar et le Bengale sur le gouverneur Gaiath-Eddyn Kilidj, qui s'y était déclaré indépendant, s'empara du Mahlwa, et prit la ville d'Oudjéin, si célèbre par son temple, qui depuis 300 ans était le but des pélerinages, et qui fut dépouillé de toutes ses idoles. Schams-Eddyn mourut le 30 avril 1236, après un règne de 26 ans, et eut pour successeur Rokn-Eddyn-Fyrouz-Chah, son fils. Sa dynastie resta près d'un siècle sur le trône de Delhi.

SCHANFARI. — V. Chanfary.

SCHANNAT (Jean-Frédéric), historien, né en 1683 à Luxembourg, étudia d'abord le droit, et fut même reçu avocat au conseil supérieur de Malines. Mais bientôt il renonça au barreau pour embrasser l'état ecclésiastique. Chargé d'écrire l'histoire de l'abbaye de Fulde, la publicat. de div. pièces qu'il avait découv. dans les archives blessant les prétentions des princes allemands, Eckhart et Estor en nièrent l'authenticité. Tout en se défendant contre ces deux hommes sav., Schannat entreprit d'autres ouvr., et il avait ramassé d'immenses matériaux qu'il devait mettre en ordre, lorsqu'il mourut le 6 mars 1739. Parmi ses écrits, outre l'*Histoire de Fulde* (*Historia fuldensis*, Wurtzbourg, 1729, 3 vol. in-fol.), on cite : l'*Histoire du comte de Mansfeld*, 1707, in-12, à laquelle l'auteur dut le commencement de sa réputation. — *Vindemiæ litter., h. e. veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipuè spectantium*, etc., 1723-24, 2 vol. in-fol., fig. — *Hist. episcopatûs wormatiensis documentis aucta et illustrata*, 1734, 2 vol. in-fol.— *Hist. abrégée de la maison palatine*, 1720, in-8.— *Concilia Germaniæ*, Cologne, 1769-90, 2 vol. in-fol. Cette collection fut continuée après la mort de l'auteur par le P. Hartzheim, et terminée par Herm. Scholl. Schannat se proposait de publier, en plus. vol. in-fol., sous le titre d'*Accessiones novæ ad historiam antiquam et litterariam Germaniæ*, les nombreux documents qu'il avait recueillis en Italie. Les *Acta erudit.* de Leipsig contiennent une analyse étendue des principaux ouvr. de Schannat.

SCHARD (Simon), compilateur, né vers 1535 en Saxe, se fit connaître dans div. cours d'Allemagne, moins peut-être par son habileté dans les langues anciennes que par la connaissance approfondie de l'histoire et du droit. Ses talents le firent nommer conseiller du duc de Deux-Ponts, puis (1566) assesseur à la chambre impér. de Spire. C'est dans cette ville qu'il mourut, le 20 mai 1573. Parmi les diverses compilations de ce laborieux écrivain on remarque : *Germanicarum rerum quatuor vetustiores chronographi*, Francf., 1556, in-fol.; c'est le premier recueil qu'on ait publié des historiens de l'Allemagne : il contient la *Chronique* de l'archevêq. Turpin et celles de Réginon de Prum, de Sigebert de Gemblours et de Lambert d'Aschaffenbourg. — *Opus historicum de rebus germanicis*, Bâle, 1574, 4 tomes en 3 vol. in-fol.; et *Lexicon juridicum juris pontificii et romani*, Bâle, 1582, in-fol., surpassé depuis long-temps. C'est à Schard que l'on doit la première édit. des *Lettres* du chancelier Pierre Desvignes.

SCHARFENBERG (George-Louis), entomologiste, né à Humpfershausen (duché de Saxe-Meiningen) en 1746, fit ses études à l'université de Halle, et occupa, de 1781 jusqu'à sa mort en 1810, la cure de Ritschenhausen. Il fit de grandes recherches entomologiques, et fournit plus. *mém.* au journal de Scriba; en outre il publia *Hist. naturelle complète des insectes nuisibles aux forêts*, Leipsig, 1804, 3 vol. in-4, 13 pl.

SCHARFENBERGER (Nicolas), imprimeur polonais, traduisit dans sa langue le Nouveau-Testament vers l'époque où les dogmes de la réformat. gagnaient du terrain en Pologne, et le publia en 1556 à Cracovie, où était son établissement.

SCHARFF (Benjamin), ancien recteur de l'école de Mulhausen, et médecin de la ville de Sundershausen, mort en 1702, membre de l'académie des curieux de la nature sous le nom de *Bias*, était né en 1651 à Nordhausen, en Thuringe. Entre autres ouvr., on cite de lui : *Arkeuthologia, seu juniperi descriptio curiosa*, Leipsig, 1672-79, in-8.—*Texicologia, seu Tract. med.-chym. de naturâ venenorum in genere*, Iéna, 1768, in-8; traduit en allemand, Erfurt, 1698. — *Mémorial des symptomes, préservatifs et remèdes de la peste* (allem.), Iéna, 1681, in-12, 2e édit.

SCHATTEN (Nicolas), jésuite, né en 1608 dans la Westphalie, mort en 1706, avait été chargé par Ferdinand de Furstemberg, évêque de Munster, d'écrire l'histoire de cette contrée. De là l'*Hist. Westphaliæ*, Neuhaus, 1690, in-fol., et les *Annales paderbornenses*, ibid., 1693, in-fol., dont Ferdinand ordonna la publicat. Schatten avait publié lui-même, deux ans avant sa mort, une dissertat. pour prouver que Charlemagne était catholique romain, intit. : *Carolus Magnus, romanor. imperator*, etc.

**SCHAUFELEIN** (Hans ou Jean) ou **SCHEUFFELEIN**, peintre et grav. en bois, né à Nuremberg vers 1487, et mort à Nordlingue en 1550, fut élève d'Albert Durer, dont il imita scrupuleusement la manière. La ville de Nordlingen, où cet artiste s'était fixé, possède de lui div. tableaux qui décèlent un haut mérite pittoresque, mais dans lesquels on remarque des anachronismes risibles. Comme graveur, il a exécuté, de 1515 à 1550, des tailles de bois vraiment étonnantes. Son œuvre contient 43 pièces. Papillon lui attribue toutes les gravures du *Tewerdancks;* mais il en est plus. dans ce livre qui ne portent point la marque, composée de ses initiales H. S., et de deux petites pelles croisées, en allem. *Schaufelein.*

**SCHEAB-EDDYN** ben Ismail.—V. Chehab-Eddyn.

**SCHEDE** (Élie), *Schedius*, né en Bohême le 12 juin 1615, a mérité d'être mis au nombre des enfants célèbres. Dès l'âge de 12 ans, il versifiait en latin avec la plus grande facilité, et à 15 ans il trad. en vers Dictys de Crète, Darès de Phrygie, l'*Exil* de Diodème, la *Guerre des Juifs* et les *Phénomènes* d'Aratus. Il reçut la couronne poétique à Rostoch en 1633, fut nommé la même année professeur à Hambourg, se démit de sa chaire pour pouvoir satisfaire son goût pour les voyages, et mourut en 1641 à Varsovie, âgé de 26 ans. On a de lui plus. traités, entre autres celui *De diis germanicis, sive veteri Germanorum, Gallorum, Britannorum religione Syntagmata IV*, Amsterd., 1648, in-8; Halle, 1728, in-8, avec des notes de Jark. Cet ouvrage est estimé. Son *Éloge* se trouve dans le Recueil de quelques enfants précoces par Goez, Lubeck, 1708, in-8.—George Schede, père du précédent, recteur de Cadan, mort en 1650, à 71 ans, fut l'édit de l'ouvr. de son fils *De diis germanicis*, et composa des *tragéd.* lat., *Viridarium philologico-historic.*, des *oraisons funèbres*, etc. —Paul Schede ou Melissus, poète, né à Melrickstadt (Franconie) en 1539, reçut la couronne poétique à Vienne, et des lettres de noblesse de l'emper., en considération de son mérite. Il fit la guerre en Hongrie, voyagea en France, en Italie et en Angleterre, fut à son retour nommé bibliothécaire à Heidelberg, et mourut le 3 févr. 1602. Ses vers allem. se sentent de l'état de la langue à cette époque. Mais on estime davantage ses vers latins, impr. sous le titre de *Meletemata, ou Schediasmata poetica*, Paris, 1586; Halle, 1625, in-8.

**SCHEDEL** (Hartmann), médec. de Nuremberg, né en 1440, mort en 1514, a laissé un *Traité sur la peste* (*Consilium de peste*), et divers écrits médicaux oubliés aujourd'hui. Il s'est essayé dans le genre de l'histoire, et les amateurs recherchent son *Chronica mundi, ou Chronicon chronicorum*, à cause des gravures en bois dont il est rempli. Quoique généralement rédigé avec sécheresse, cet ouvr. contient quelques morceaux intéressants qui ont été insérés comme pièces originales dans de grandes collect., telles que les *Rerum boicarum scriptores*, t. Ier, et les *Scriptores rerum polonicarum*, t. Ier, p. 163-64.

**SCHEDEL** (Jean-Chrétien), écriv. allemand, a publié sur le commerce plus. ouvr., qui, quoique rédigés avec trop de précipitation, ne laissent pas d'être utiles. Les principaux sont: *Éphémérides du commerce*, Lubeck, 1784, 12 cahiers. — *Journal général, ou Articles, essais et avis d'utilité publique pour les marchands*, Butzow, 1786, plus. vol. — *Nouveau dictionn. complet des marchandises*, Offenbach, 1790-91, 2 vol. in-8; ib., 1797. — *Nouveau manuel complet pour les marchands de vin, commissionn., expéditeurs et amateurs de vins*, Leipsig, 1793-95, 2 vol. in-8.—*Manuel de la jurisprudence mercantile*, Leipsig, 1793 et 95, 2 vol. in-8.—*Nouvelle académie des marchands, ou Dictionn. encyclopédique du commerce* (originairement par Ludovici), ibid., 1797-1801, 6 vol. in-8. — *Nouveau dictionn. géographique complet pour les gens d'affaires*, ib., 1802-04, 2 vol. in-8. Schedel mourut à Dresde en 1803.

**SCHEDONE** (Barthélemi), peintre, né à Modène vers 1570, semble s'être particulièrem. attaché à imiter la manière de Raphaël et surtout du Corrége, dont il a reproduit les qualités et les grâces avec un bonheur extraordinaire. Une variété charmante dans les expressions et les attitudes, un coloris délicat, riant et vif, une touche légère, un fini précieux, tels sont les principaux mérites de ce peintre, qui réunissait au talent d'exécution un génie élevé. On ne lui reproche que quelq. fautes de dessin et de perspective. Schedone fut protégé par le duc de Parme, Ranuccio, qui le nomma son prem. peintre, et pour lequel il fit les portraits de toute la famille ducale. Il mourut vers 1615, du regret que lui occasionnèrent des pertes de jeu. Le musée possède trois tableaux de ce maître: *une Ste-Famille; le Christ porté par ses disciples à la sépulture*, et *le Christ posé par Madeleine sur le bord du tombeau.* Ce dern. tableau passe pour son chef-d'œuvre.

**SCHEEL** (Henri-Othon de), officier d'artillerie prussienne, né en 1745 à Rendsbourg (duché de Holstein), fit, très jeune encore, la campagne de Mecklenbourg, voyagea en France en 1770, entra au service de Prusse pendant la guerre de la succession de Bavière (1778), et s'acquit l'estime de Frédéric II, qui lui offrit de l'avancem. Il refusa, et revint en Danemarck, où il fut nommé chambellan du roi. Mais dans la suite, il reprit du service en Prusse, où de grade en grade il arriva à celui de major-général, direct.-suprême de toutes les académies milit. du royaume, puis eut le commandement de deux brigades de fortifications. Il mourut à Berlin en 1807. On a de lui, entre autres ouvr., des *Mém. d'artillerie*, etc., en franç., avec 28 pl. grav. par l'aut., Copenhague, 1777, in-4.

**SCHEELE** (Charl.-Guill.), l'un des créateurs de la chimie moderne, né le 19 déc. 1742 à Stralsund, fut envoyé par son père chez l'apothicaire Bauch à Gothenbourg, où il travailla pendant six ans, répétant seul toutes les expériences décrites dans l'ouvr. de Kunckel, intit.: *le Laboratoire.* Il dirigea ensuite div. pharmacies à Malmoé, à Stockholm et

à Upsal. Pendant son séjour dans cette ville, le prince Henri de Prusse et le prince de Sudermanie, qui en visitaient les instituts littéraires et scientifiq., eurent l'occasion d'apprécier les talents de Scheele, et l'honorèrent dep. de leur protection En 1775 il devint direct., puis deux ans après propriét. de la pharmacie de Pohler à Kœping. C'est sur ce théâtre si borné qu'il fit la plupart des découv. auxquelles il dut bientôt une célébrité européenne. L'acad. roy. de Stockholm, dont il était membre, lui confiait la plupart de ses expériences chimiq. et lui allouait à cet effet une somme considérable. Le ministère anglais cherchait à l'attirer à Londres, lorsqu'il mourut le 24 mai 1786. On doit à cet habile manipulat. la découv. de l'oxigène, du chlore, du manganèse, du molybdène, de l'hydrogène arseniqué, de l'hydrure de soufre, du principe doux des huiles, des acides urique, lactique, gallique, oxalique, hydrocyaniq., malique, etc., de la préparation de l'acide benzoïq. et du phosphore, et de beaucoup d'autres substances ou principes chimiques. Ses *mémoires* insérés dans les *Recueils de l'acad. de Stockholm* et son admirable *Traité de l'air et du feu*, Upsal, 1777 (trad. en français par Dietrich), ont été publiés par Hermstaedt sous le titre de *Collection des recherches de C.-G. Scheele sur la physique et la chimie*, Berlin, 1793, 2 vol.

SCHEELS (RABODE-HERMAN), *Schelius*, né en 1622 dans l'Over-Yssel, acheva ses études à Groningue et à Leyde, et visita la France et l'Italie, où le grand-duc de Toscane, Ferdinand III, essaya vainem. de le retenir. De retour dans sa patrie, il s'y livra entièrement aux recherches d'érudition, y consacrant les jours et les nuits, parut aux états de 1651 à La Haye, comme député de la noblesse de sa province, fut en 1662 nommé gouverneur d'Ysselmonde, et mourut deux ans après, à l'âge de 40 ans. On a de lui : *Hygini et Polybii de Castrametatione Romanorum quæ exstant cum notis et animadversionibus*, Amsterdam, 1660, in-4, suivi de deux dissertat. *De re militari populi romani*, que Grævius a recueillies dans les *Antiq. rom.*, tom. IX.—*De libertate publicâ*, 1662, in-12. — *Protrepticon de pace et causis belli anglici primi*, Deventer, 1668, in-12. — *De jure imperii*, Amsterd., 1671, in-16, précédé de l'*Éloge* de l'aut. par Hogers.

SCHEFFEL (CHRÉTIEN-ÉTIENNE), médecin, né en 1693 à Mehldorf, après avoir étudié à Wismar, Lubeck, Kiel et Leipsig, alla prendre le grade de docteur à Leyde, et, de retour en Allemagne, s'établit à Wismar, où il pratiqua quelque temps avec succès. Nommé vers 1730 profess. de matière médicale à l'acad. de Gripswald, il s'acquit bientôt une réputation, et mourut septuagénaire en 1763. Il a publié de 1721 à 1756 environ 45 dissertat. acad.; les plus remarquables sont : *Dissertat. de mictopharmacomaniâ*, etc., Gripswald, 1755-56-58, in-4. — *Programma de fatis medicament. roborantium*, ibid., 1745, in-4.

SCHEFFER (JEAN), antiquaire, né à Strasbourg en 1621, quitta de bonne heure l'Alsace, alors souvent exposée à devenir le théâtre de la guerre, et se fixa en Suède, où la reine Christine lui fit obtenir (1648) la chaire d'éloquence et de politique à Upsal, puis celle de droit. Il y mourut le 26 mars 1679, bibliothéc. de l'acad. Outre une infinité de *thèses*, de *harangues*, d'*éloges*, de *dissertat.*, dont Niceron (t. XXXIX) a recueilli les titres, et des éditions avec comment. de *Phèdre*, de la *Tactique* d'Arrien, des *Histoires diverses* d'Élien, du *Panégyrique* de Pacatus, etc., on a de ce sav. : *Dissertat. de varietate navium apud veteres*, Strasbourg, 1643, in-4 (insérée dans le *Thes. antiquit. græc.* de Gronovius, t. XI, p. 769).—*Agrippa liberator, sive diatriba de novis tabulis*, ibid., 1645, in-8; insér. dans le *Thes. antiquitat. romanar.*, t. VIII, p. 975, et dans la *Biblioth. antiq. et exegetic.* de Zorn (t. II, p. 97). — *De stylo ad consuetudinem vet.*, Upsal, 1653, in-8; 2e édit., 1657, in-8, et à la tête du *Gymnas. styli*, ibid., 1657, 1665, in-8. — *De militiâ navali lib. IV*, 1654, in-4. — *De naturâ et constitut. philosophiæ italicæ pythagoricæ*, Upsal, 1664, et à la suite des *Vers dorés* de Pythagore, édit. de Schurzfleisch, Wittemberg, 1701, in-8. — *Regnum romanum*, Upsal, 1665, in-4; c'est un recueil de sept dissertat. sur le prem. liv. de Tite-Live. — *Upsalia antiqua*, etc., ibid., 1666, in-8, rare et curieux. — *Graphice, seu de arte pingendi*, Nuremberg, 1669, in-8. — *De re vehiculari vet.*, Francfort, 1671, in-4, fig., l'ouvr. le plus complet sur cette matière.—*Incerti scriptoris Sueci qui vixit circà ann. 1344 breve chronicon archiepiscoporum, præpositorum, decanor., etc., Eccles. upsaliensis, cum notis*, Upsal, 1673; c'est le plus ancien monum. que nous ayons pour l'hist. ecclés. de Suède. — *Lapponia, seu gentis... lapponicæ accurata descript.*, Francfort, 1673, in-4, fig. (rare); trad. en franç. par le P. Lubin, Paris, 1678, in-4. — *De situ et vocabulo Upsaliæ epistola*, etc., Stockholm, 1677, in-8 (rare). — *Suecia litterata*, 1680, in-8; Hambourg, 1698, in-4 (avec addit. de Moller), et dans la *Biblioth. septentrionis eruditi*, Leipsig, 1699, in-8. La société d'éducat. d'Upsal, proposa en 1781, pour l'*éloge* de Scheffer, un prix qui fut décerné au mém. de Fant, Stockholm, 1783, in-8. — Henri-Théophile SCHEFFER, petit-fils du précéd., né en 1710 à Stockholm, étudia les mathématiques et la physique sous André Celsius. Il établit à Upsal un laboratoire, où il fit un gr. nombre d'expériences utiles, spécialem. sur la fonte des métaux et sur l'analyse des plantes employées dans la teinture, et fournit beaucoup de *mémoires* à l'acad. des sciences de Stockholm, dont il était membre. Il mourut en 1759, laissant MS. le *Cours de chimie*, qu'il avait fait à Stockholm, et qui fut publié en 1776, par Bergman. Son *Éloge*, lu à l'acad. des sciences de Stockholm, a été impr. en 1760.

SCHEFFER (SÉBASTIEN), médecin de Francfort-sur-le-Mein, né en 1651, mort en 1686, avait étudié à Strasbourg, à Leipsig et à Helmstaedt ; il parcourut les Pays-Bas et la France, et reçut le bonnet de doct. à Heidelberg. On a de lui : *Intro-*

*ductio in universam artem medicam; observationes de calculo sub linguâ; de exsectâ prope uvulam carneâ excrescentiâ*, dans les *Miscellanea* de l'académie des Curieux de la nature, dont il était associé sous le nom de *Persée*, etc. — Guillaume-Ernest SCHEFFER, son père, s'était fait connaître par une bonne édit. de l'ouvr. de Severinus *De medicinâ efficaci*, 1646, in-fol.

SCHEFFLER (JEAN), nommé quelquefois *Joh. Angelus Silesius*, théologien, né à Breslau, de parents luthériens, étudia d'abord la médec., et après avoir reçu le doctorat, devint médecin du duc de Wurtemberg et de l'empereur. Dans la suite il s'appliqua à la théologie mystique, lut avec admiration les écrits de Jacques Boehm, abjura le protestantisme (1663), et embrassa l'état ecclésiast. Il mourut à Breslau en 1677, dans le couvent de St-Matthieu. On a de lui une infinité d'ouvr., la plupart singuliers. Tels sont: *la Précieuse perle évangélique; Venez et voyez comment l'Église catholique honore St Joseph et les saints, et de quelle manière elle entend leur culte; le Voyageur chérubinique*, dédié à la très Ste-Trinité, etc., etc.

SCHEIBE (JEAN-ADOLPHE), né à Leipsig en 1708, étudia d'abord le droit qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la musique. Le prem. objet de ses vœux en suivant cette nouvelle carrière était d'obtenir une place d'organiste. Ne pouvant y réussir, il se mit à composer, parcourut l'Allemagne, s'établit à Hambourg, où il publia un ouvr. périodiq., auquel il dut la protect. du margrave de Brandebourg-Culmbach et celle du roi de Danemarck, qui le nomma son maître de chapelle. Victime des intrigues de quelq. envieux, Scheide perdit les bonnes grâces de son maître, et se retira de la cour avec la modique pension de 400 écus. Il mourut en avril 1776. Outre beauc. de composit. musicales, la plupart inéd., on lui doit *le Musicien critique*, Hambourg, 1737 et suiv., 78 nos; réimpr. (Leipsig, 1745, 4 vol. in-8). — *Thusnelda*, opéra en 4 actes, 1740. — *Sur la composit. en musique*, 1773, in-4. La mort l'empêcha de terminer cet ouvrage, qui devait avoir 4 vol.

SCHEID (ÉVERARD), *Scheidius*, sav. philologue, né à Arnheim en 1742, fut successivem. profess. à Harderwyck (1768) et à Leyde, où il mourut en 1795. Égalem. versé dans les langues latin., grecque, hébraïq. et arabe, il mérita par ses travaux et son excell. manière d'enseigner une réputat. durable. Ses principaux ouvr. sont: *Glossar. arabico-latinum monitale, maximam partem à lexico Goliano excerptum*, Leyde, 1769, 2e édit., 1787, in-4. — *Primæ lineæ institutionum.... sive specimen grammaticæ arabicæ*, 1779, in-4. — *Opuscula de ratione studii*, 1786-92, 3 part. in-8. — *L.-B. Walckenarii Observ. academicæ et J.-D. à Lennep Prælectiones acad. de analogiâ linguæ græcæ*, Utrecht, 1790, in-8. — *J.-D. à Lennep Etimolog. linguæ græcæ*, Utrecht, 1790, 2 vol. in-8. — Des édit. d'Ibn-Doréid et de la *Minerve* de Sanchez, et plus. *disc.*, *dissertat.* et *remarq.*, dont Sax a donné la liste, *Onomasticon*, t. VIII.

SCHEIDT (BALTHASAR), né en 1624 à Strasbourg, fut dès son extrême jeunesse un prodige d'érudit. A 14 ans il composa des discours grecs et à 15 ans il lut publiquem. une dissertat. en hébreu. Revenu dans sa patrie après divers voyages, il y obtint la chaire de langue grecq. (1645), qu'il quitta 5 ans après pour celle des langues orient., et mourut recteur de l'acad. le 26 nov. 1670, dans sa 56e année. Outre une édit. d'Hérodien., avec index philologique, on lui doit plus. dissertat., entre autres: *Jonas propheta philologico-historico commentario expositus; de Astronomiâ Hebræorum biblicâ; de Salomonis mulieribus ex 1 Regum XI, 3; Psalmus CXIX hebraicè, chaldaicè, syriacè et arabicè, cùm comment. hebraicis*: ce savant a laissé MS. *Nucleus talmudicus*, immense recueil où il a consigné tous les endroits de la *Misna* et de la *Gémare* favorables au christianisme. Cette vaste compilat. se composait de 10 vol. in-4, dont 9 relatifs à l'Ancien-Testam., et 1 au Nouveau. Ce dern. a été publ. par Meuschen dans son *Novum Testamentum ex Talmude et Hebræor. antiquitatibus illustratum*. — Jean-Valentin SCHEIDT, son fils, né à Strasbourg en 1651, étudia la médecine à Padoue, visita la France, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, occupa plus. emplois honorables, et mourut en 1731, laissant plus. dissertat., entre autres: *De Polypo cordis*, et *De duobus Ossiculis in cerebro mulieris apoplexiâ exstinctæ repertis*, 1687, in-4. — C'est à un autre médecin de Strasbourg, Jean-Godefroy SCHEIDT, qu'appartient l'opusc. intit.: *Hist. mulieris cujusd. quæ inopinato casu loquelam amisit et... repentè recepit*, 1725, in-4.

SCHEIDT (CHRÉT.-LOUIS), historien, né en 1709 à Waldenbourg (pays de Holenhohe), étudia le droit à Altorf et à Strasbourg. Le comte-palatin Chrétien III lui ayant offert la place de son archiviste, il préféra d'accompagner le jeune prince d'Ettingen à l'univ. de Haller. Plus tard il se fit recevoir docteur en droit à Goettingue, où il fut nommé profess. extraordin. Appelé en Danemarck pour y remplir la chaire de droit public, il gagna par des *mémoires* rédigés dans le sens du gouvernement la faveur de la cour et le titre d'institut. du prince héréditaire. Mais bientôt il quitta cette place pour celle de bibliothéc. royal et d'historiographe à Brunswick (1748). Ayant à sa disposition des trésors littéraires de tout genre, il s'en servit pour rédiger une infinité d'opuscules et d'articles qu'il insérait dans la *Gazette littér.* de Goettingue. Scheidt mourut le 25 oct. 1761. On lui doit des édit. de la *Protegea* de Leibnitz, 1749, in-4, et de l'ouvr. d'Ecgkhard, *De origine Germanorum eorumque vetustissimis coloniis, migrationibus ac rebus gestis*, et des *Origines guelficæ*, ouvr. commencé par Leibnitz, continué par Eckhard et Gruber, Hanovre, 1750-51-52-53, 4 vol., et que Jung a complété dep., en y ajoutant un 5e vol., d'après les notes de Scheidt. On lui doit en outre: *Notions historiques et diplomatiques de la noblesse haute et inférieure en Allemagne*, Hanovre, 1754, in-4. — *Bibliotheca gœttingensis*, Goettingue, 1758, in-8, 1 vol., le

seul qui ait paru, etc. (*Voy.* pour plus de détails Hirsching, *Dictionnaire historique et littéraire*, tome X, part. 2.)

SCHEINER (Christophe), astron., né en 1575 près de Mundelheim (Souabe), entra dans l'institut des jésuites à l'âge de 20 ans, et enseigna les mathémat. à Ingolstadt. Il perfectionna l'hélioscope en subsituant aux verres ordinaires de l'oculaire des verres coloriés, et c'est pend. son séjour en cette ville qu'il aperçut dans le soleil des taches vues 18 mois auparavant par Galilée. D'Ingolstadt il se rendit à Fribourg, puis à Rome, où il écrivit contre les découvertes de Galilée, et soutint l'immobilité de la terre, et la rotation du soleil. Dans la suite, il exerça les fonct. de recteur à Neiss, en Silésie, où il donna des leçons de mathématiq. à l'archiduc Maximilien, et fut le directeur du prince Charles, son frère. Le P. Scheiner mourut le 18 juillet 1650. On a de lui : *Ad M. Velserum de maculis solaribus tres epistolæ*, Augsbourg, 1612, in-4 ; réimpr. à Rome, 1613, in-4, avec le morceau suivant : *De iisdem et stellis circà Jovem errantibus Disquisitio Apellis post tabulam latentis.*—*Disquisitiones mathematicæ de controversiis et novitatibus mathematicis*, Ingolstadt, 1614, in-4. — *Novum solis elleptici phænomenum*, Augsbourg, 1615, in-4. — *Exegesis fundamentorum gnomonices*, Ingolstadt, 1616, in-4. — *Oculus, sive fundamentum opticum*, Deux-Ponts, 1619, in-4 ; Londres, 1652, in-4. — *Rosa ursina, sive sol ex admirando facularum et macular. suarum phænomeno varius*, Bracciano, 1630, in-fol. (rare). — *Pantographice, seu Ars delineandi*, Rome, 1631, in-4, fig.

SCHEITAN-KOULI, c.-à-d. *Esclave de Satan*, célèbre derviche, après avoir passé dix ans dans une caverne, pratiquant d'excess. austérités, s'annonça comme le réformat. de l'Alcoran. Il enseignait à reconnaître Ali pour le success. immédiat de Mahomet, au préjudice des khalyfes Aboubekr, Omar et Othman. Ayant amassé bon nombre de disciples, il leur fit prendre les armes et leva l'étendard de la révolte (1510). D'abord vainqueur dans différ. combats, et maître de plusieurs villes, il perdit tous ses avantages dans un combat contre Ali-Pacha, et fut obligé de se réfugier en Perse, près de Schah-Ismaël. Il y restaura le schisme persan et la doctrine des schéites, inspirant à ses disciples une haine profonde pour le sunnisme.

SCHELHAMMER (Gonthier-Christophe), méd., né à Iéna en 1649, étudia à Leipsig en 1666, voyagea en 1672 dans l'Allemagne et les Pays-Bas, resta près de deux ans à Leyde, visita l'Angleterre, la France, l'Italie, et, de retour dans sa patrie, y reçut le doctorat en 1677. Il remplit successivem. les chaires de botanique à Helmstadt, d'anatomie, chirurgie et botanique à Iéna, de médec.-pratique à Kiel, et mourut en 1716. On lui doit plus de 50 opuscules, parmi lesquels on cite : *Dissertatio de Peste*, 1682, in-4, et *Natura sibi et medicis vindicata*, 1697, in-4. Scheffel a publ. *Viror. clariss. ad G.-C. Schelhammerum Epistolæ selectiores*, Wismar, 1727, in-8, et Leipsig, 1740, in-8, avec la *Vie* de ce savant et la liste de ses ouvr. imprim. ou MSs. — Henriette-Marie Schelhammer, sa fille, née à Helmstadt en 1685, a trad. du franç. un roman intit. *Almanzaïde*. — Christophe Schelhammer, père et aïeul des précéd., né en 1620 à Hambourg, mort à Wismar en 1652, avait professé quelq. temps la botaniq. à Iéna. On cite parmi ses dissertations les suiv. : *De spiritibus*, Iéna, 1544, in-4. — *De humoribus corporis humani*, ib., 1649-1650, in-4.

SCHELHORN (Jean-George), né à Memmingen en 1694, fut d'abord attaché comme prédicat. à l'une des princip. églises de sa ville natale. Nommé peu de temps après biblioth. de l'acad. et co-recteur, il se livra exclusiv. aux travaux d'érudit., recueillit dans ses voyages en Allemagne et en Suisse un gr. nombre de livres curieux, et publ. plus. ouvrages bibliographiques très estimés. A l'âge de soixante ans (1754), il reçut le doctorat en théologie, fut nommé surintendant ecclésiastiq., et exerça cette charge jusqu'à sa mort (31 mai 1773). Ses publications les plus import. sont : *Amœnitates litterariæ*, Ulm, 1724-31, 14 tom. en 7 vol. petit in-8. *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ et litterar.*, ib., 1737, 4 tom. en 2 vol. petit in-8. — *Dissertat. epistolaris de Mino Celso senensi, rarissimæ disquisitiones in hereticis coercendis quatenùs progredi liceat, auctore*, Ulm, 1748, in-4. — *Commercii epistolaris Uffenbachiani Selecta, variis observat. illustrata*, Ulm, 1753-56, 5 vol. in-8, précédé de la *Vie* d'Uffenbach. — *De antiquissimâ latinorum bibliorum editione, seu primo artis typographicæ fœtu et rariorum librorum phœnice*, ibid, 1760, petit in-4. Schelhorn s'est trompé en regardant comme le prem. produit typographique l'édit. qu'il décrit et qui fut publiée par Pfister à Bamberg, de 1460 à 1462. — *De optimorum scriptorum editionibus quæ Romæ primùm prodierunt*, Lindeau, 1761, in-4. On trouve la *Vie* de Schelhorn dans la *Pinacotheca* de Brucker, dec. VI.

SCHELLER (Emmanuel-Jean-Gérard), sav. philologue, né en 1735 à Ihlow, en Saxe, fut élevé à l'école d'Apolda, au lycée d'Eissenberg et à Leipsig, où il étudia sous Ernesti et Fischer. Nommé en 1761 recteur du lycée de Lubben dans la Basse-Lusace, puis en 1771 recteur du gymnase de Brieg (Silésie), il mena dans ces deux places la vie la plus laborieuse, composa plus. ouvr. utiles à l'instruct., et mourut en 1803 (5 juill.). On a de lui : *le Petit Dictionn. latin-allemand et allem.-latin*, Leipsig, 1779, 1780, 1790. — *Le Grand Dictionn. allem.-latin et latin-allem.*, Leipsig, 1783, 3 vol. pet. in-4 ; 1788-89, 4 vol. ; réimpr. après sa mort en 7 vol. Ces Dictionn. sont regardés comme classiq. en Allemagne. Scheller a donné de plus une *Gramm. latine*, 1779, 4ᵉ édit., 1803 (abrégée, 1780, 1785). — *Præcepta styli benè latini, in primis ciceroniani, seu eloquentiæ romanæ*, 1778, 2 vol. in-8, 1784, 1797 (publ. d'abord en allem., Haller, 1770, 1781, abrégé sous le titre de *Compendium præceptor. styli benè latini*). On trouve une *Notice* sur sa vie dans le *Nouv. Nécrologe* de Schlichtegroll, t. III.

SCHELLINGS (Guillaume), peintre de paysage, naquit à Amsterdam en 1631. Déjà renommé dans son pays, il parcourut l'Angleterre, l'Italie et la France, pour y étudier les chefs-d'œuvre et particulièrem. la nature. De retour dans sa patrie, il fut accablé de demandes, et mourut le 11 oct. 1678. On regarde comme son chef-d'œuvre le tableau dans lequel il représente *Charles II s'embarquant pour l'Angleterre*. Ce peintre composait en grand maître; son dessin, sa couleur sont égalem. admirés; tous ses tableaux sont terminés avec le soin le plus délicat. — Daniel Schellings, son frère et son élève, né à Amsterdam en 1633, et mort le 18 sept. 1701, peignit aussi le paysage avec succès.

SCHELSTRATE (Emmanuel), né en 1649 à Anvers, embrassa l'état ecclésiastiq. Le zèle avec leq. il soutint la prééminence du pape contre l'opinion de quelq. docteurs franç. lui valut, avec un canonicat, la place de chantre de la cathédrale, et dans la suite un canonicat de St-Jean-de-Latran, avec le titre de conservat. de la bibliothèque du Vatican. Il mourut à Rome en 1692. On a de cet écrivain : *Antiquitas illustrata circa concilia generalia et provincialia, decreta et gesta pontificum et præcipua totius historiæ ecclesiasticæ capita*, Anvers, 1678, in-4; il refondit cet ouvr. sous le tit. d'*Antiquitas Ecclesiæ dissertationibus, monumentis ac notis illustrata*, Rome, 1692, 1697, 2 vol. in-fol. — *Ecclesia africana sub primate carthaginiensi*, Anvers, 1679, in-4. — *Sacrum antiochenum concilium pro arianorum conciliabulo passim habitum, nunc verò primùm ex omni antiquitate auctoritati suæ restitutum*, Anvers, 1681, in-4. — *Acta constantiensis concilii ad expositionem decretorum ejus sessionum quartæ et quintæ facientia, nunc primùm è codd. MSs. in lucem edita et dissertatione illustrata*, 1683, in-4. — *De lugendis actis cleri gallicani congregat. ann. 1682, dissertat.*, 1685, in-4; 2e édit., 1740; réimpr., Malines, 1824, à la suite du traité de Veith, *De primatu et infaillibil. romani pontificis*. — *Tractatus de sensu et auctorit. decretor. concilii constantiensis circa potestatem Eccles., cum actis et gestis ad illa spectantibus*, Rome, 1686, in-4. — *Dissert. de auctoritate patriarchali et metropoliticâ* (contre Ed. Stillingfleet), ibid., 1687, in-4.

SCHEMS-EDDYN-MOHAMMED, écrivain mahométan d'illustre naiss., composa plus. ouvr. historiques, dont le seul qui nous soit connu porte le titre de *Kitab alkewakib alsairat fi akhbar misr walkahirat*, c.-à-d. le Livre des étoiles errantes, concernant l'hist. d'Égypte et du Kaire, jusqu'aux prem. jours de l'an 1063 de l'hég. (1652-53) : il en existe une copie à la biblioth. royale.

SCHENCK (Frédéric), *Schenckius*, né en 1503 dans les Pays-Bas, suivit d'abord la carrière des emplois, et parvint, par son mérite, que relevait une naissance illustre, aux plus hautes dignités; mais il renonça dans la suite à la cour pour se consacrer à l'état ecclésiast., et devint évêq. d'Utrecht, dont il fut le prem. archevêque, et mourut en 1580, après 20 ans d'épiscopat. On a de lui : *Trias forensis*, Anvers, 1528, in-8. — *Progymnasmata fori et Viridarium conclusionum juridicarum*, Halle, 1537, in-fol.; Cologne, 1589, in-8. — *Tractatus de testibus*, Cologne, 1577, in-fol. — *Interpretationes in libros III feudorum*, Cologne, 1555. — *Traité des devoirs d'un évêque*, 1525, in-8. — *De l'usage et de l'ancienneté des images*, Anvers, 1567, in-8. — Jean-Théodose Schenck, profess. en médecine à Iéna, sa patrie, où il mourut en 1671, âgé de 50 ans, a composé, entre autres ouvr. des *Observationes medicæ* (Leyde, 1644, in-fol.; Francfort, 1667, in-fol., 1670, in-8), où il montre une crédulité déplor. On peut voir la liste des écrits de Schenck, au nombre de 67, dans les *Mém.* de Niceron, XXII. — Jean-Henri-Christophe Schenck, profess. particul. d'anat. à Iéna, sa patrie, mort en 1798, à 66 ans, a publ. : *Betrachtung eniger Knochen des Skelets, in Ansehung ihrer Verhaeltniss gegen einander und gegen ihre baender*, etc., Leipsig, 1795, in-8.

SCHENCK DE GRAFFENBERG (Jean), médecin, né à Fribourg en 1531, fit ses études à l'université de Tubingue, où il fut admis au doctorat en 1554, et revint exercer dans sa patrie la charge de médecin de la ville. Il mourut en 1598. L'unique ouvr. qu'on ait de lui est intitulé : *Observationum medic. rararum, novarum, admirabilium et monstrosarum volumen tomis VII de toto homine institutum*, Bâle, 1584, 1597; Francfort, 1600, 2 vol. in-8, 1609, in-fol.; Fribourg, 1604, in-8; Lyon, 1644, in-fol.; Francfort, 1665, in-fol. : cet ouvr. prouve dans l'auteur de la méthode, de la sagacité, un esprit observat. et indépendant. On y remarque cependant quelq. traces des idées superstitieuses de son temps.

SCHENCKEL (Lambert-Thomas), mnémoniste, né à Bois-le-Duc en 1547, fit ses études à Louvain, et à Cologne, professa la grammaire et les humanités dans plusieurs villes, devint en 1576 rect. de l'école publiq. de Malines, que bientôt il abandonna pour aller porter dans les pays étrangers son système de mnémoniq. ou mém. artificielle, dont la lecture des anciens lui avait donné la première idée. Quelque réelles qu'aient pu être les découvertes de Schenckel, on ne peut nier qu'il ne les ait annoncées avec une emphase et une exagérat. qui ressemblaient à du charlatanisme. Ses auditeurs devaient payer 20 écus d'avance, et jurer de garder un secret inviolable sur ses procédés. Il promettait de leur apprendre le latin en moins de six mois, et de les mettre en état de faire de tête les calculs les plus compliqués, et de dicter en même temps à 20 secrétaires sur des matières différentes. Schenckel parcourut l'Europe pend. 40 ans, honoré d'illustres suffrages, et recevant les attestat. les plus flatteuses des universités de Louvain, de Douai, de Wurtzbourg, de Paris, etc. Ce charlatan finit cependant par cesser de trouver des dupes, et mourut ignoré dans une petite ville d'Allemagne vers 1630. On a de lui : *De memoriâ libri II*, in-8; réimpr. sous le titre de *Gazophylacium artis memoriæ, vel fundamenta artificialis memoriæ*, Strasbourg, 1610, in-12; trad. en franç., Douai, 1593, in-8, et par A. Le Cuirot sous le titre de *Magasin des sciences*,

Paris, 1623, in-12 (rare), et en allem. par Kluber sous celui d'*Abrégé de mnémoniq.*, Erlang, 1604; commenté par Jean Paëpp Galbaïcus dans son *Schenkelius detectus*, Lyon, 1727, in-12. Schenkel avait composé d'autres ouvrages dont on trouvera le détail dans Foppens, *Biblioth. belgica*, p. 802.

SCHERB (Philippe), *Scherbius*, philosophe et médecin de Bischoffzell, après avoir fait ses études à Bâle, parcourut l'Italie, et, de retour dans sa patrie, y pratiqua quelq. temps son art avec succès. Sur sa réputat. il fut nommé profess. (1566) à Altorf, où il mourut en 1605. On lui doit un *Comment.* (latin) sur la politiq. d'Aristote, *Dissertat. pro philosophiâ peripateticâ et euclideâ adv. Petr. Ramum aliosque, præsertim Casp. Pfradium* (dans la *Philosophia altorfina* de Felvinger), et des *Disputat. medicæ*, publ. par son élève Gasp. Hoffmann, Leipsig, 1614, in-8.

SCHEREFF-EDDYN — V. Cheryf-ed-dyn-Aly.

SCHEREMETOF (Boris-Petrovitsch, comte de), général russe, descendait d'une famille alliée de la maison de Romanof. Chargé de couvrir le siége de Narva, il s'y fit remarquer : il battit le général suédois Schlippenbach à Elestfer (du 30 déc. 1701 au 2 janv. 1702). L'année suiv. il donna au tzar le sage cons. d'éviter toute affaire générale avec Charles XII, qui voulait pénétrer en Ukraine, et contribua puissamm. à la victoire de Pultava. Il accompagna Pierre dans la campagne du Pruth, passa plusieurs mois à Constantinople comme otage, s'empara de Riga et de la Livonie, et défit sur les bords de la mer Caspienne le rebelle Stenka. Scheremetof mourut en 1719. Sa *Vie*, par G.-F. Muller, a été trad. en allemand par Bakmeister. Son petit-fils, le comte de Scheremetof, a publié les *Lettres* de Pierre-le-Grand à son aïeul, 1774, in-fol.

SCHERER (Barthél.-Louis-Jos.), général franç., né à Delle, près de Béfort, en 1735, était fils d'un boucher qui le fit élever avec soin. Entraîné par le goût du plaisir, il quitta jeune la maison paternelle pour aller prendre du service en Allemagne. Étant en garnison à Mantoue, il déserta, et vint à Paris auprès de son frère, maître d'hôtel du duc de Richelieu. A l'époq. de la révolut. il était major dans la légion de Maillebois. Successivem. aide-de-camp des généraux Desprez-Crassier, Eikmeier et Beauharnais (1792-1793), il fut un instant éloigné de l'armée comme aristocrate, puis il reparut en qualité d'adjudant-général, et fut nommé dans l'espace de quelques semaines général de brigade, puis de division. Employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, il reprit Landrecies, Valenciennes, Condé, le Quesnoi, débusqua les Autrichiens du poste de la Chartreuse (17 septemb. 1794), contribua au succès du combat d'Aldenhoven (2 oct.), força le passage de la Roër, et, en accablant l'aile gauche des Autrichiens, les obligea de se retirer sur Kerpen. En 1795, il remplaça Pérignon dans le commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales. La paix avec l'Espagne ayant été signée à Bâle la même année, Scherer fut envoyé par le comité de salut public à l'armée d'Italie, où il débuta par la victoire de Loano, qui le rendit maître de tout le pays occupé par les Austro-Sardes. Mais au lieu de profiter de cet avantage pour séparer les Piémontais des Autrichiens, il prit ses cantonnements. Au commencement de l'année suiv. (1796), remplacé par Bonaparte, Sherer revint à Paris, où il resta quelque temps sans emplois ; mais enfin par l'influence de son ami, le directeur Rewbell, il fut nommé ministre de la guerre (juill. 1797). Il ne montra pas dans cette place les talents et la capacité d'un administrateur. Des plaintes et même des accusations violentes s'étant élevées contre le ministre, dont on attaquait même la probité, pour le soustraire aux poursuites, le directoire le renvoya commander en chef l'armée d'Italie. Sa première opérat. à Turin fut de frapper une contribution extraordinaire de 600,000 francs. Après quelq. avantages dont il ne sut pas profiter, il concentra, malgré l'avis de Moreau, ses forces entre l'Adige et le Tartaro, et, ayant perdu la bataille de Magnano, fut rejeté en désordre derrière l'Oglio. Sur ces entrefaites arriva Souwarof avec l'armée russe, et Scherer, attaqué subitem. dans Lodi, se replia sur Milan, d'où il envoya sa démiss. au directoire. Il obtint alors le titre d'inspecteur des troupes françaises en Belgique. Mais ses ennemis renouvelèrent alors les attaques contre son administrat., et les faits allégués contre lui étaient tellement graves qu'il prit la fuite lorsqu'il vit les directeurs ses amis obligés de faire apposer les scellés sur ces papiers. Le 2 brumaire arrêta ces poursuites, et Scherer se retira dans sa terre de Chauni, où il mourut en août 1804. On a de lui un mém. justificatif intitulé *Précis des opérations militaires du général Scherer en Italie*, 1798, in-8.

SCHERMER (Luc), poète holland., né en 1688 à Harlem, mort de la pierre à 22 ans, avait composé, dans le genre bucolique, un certain nombre de morceaux qui ont été publiés par Vlamming, avec une notice sur l'auteur.

SCHERZ (Jean-George), sav. antiq., né en 1678 à Strasbourg, y fut nommé successivem. professeur de philosophie et de droit, et mourut en 1754, laissant la réputat. d'un des philologues qui ont contribué le plus à éclaircir les antiq. de la langue allemande. Il a publié entre autres ouvr. : *Philosophiæ moralis Germanorum medii ævi specimen* (ce 1er essai a été suivi de dix autres qui portent le même titre), 1704-1711, in-4. — *De nobilitate liber*, Strasbourg, 1709, in-4. — *Glossarium germanicum medii ævi, potissimùm dialecti sueviæ*, ibid., 1781-84, 2 vol. in-fol., avec *notes* et supplément d'Oberlin. Scherze est l'édit. du *Thesaurus antiquitatum teutonicarum* de Schilter, etc.

SCHEUCHZER (Jean-Jacques), médecin et naturaliste, né en 1672 à Zurich, alla prendre le grade de docteur à Utrecht, parcourut l'Allemagne, et revint à Altorf étudier les mathématiques qu'il se proposait d'enseigner dans sa patrie. Son goût pour l'hist. natur. lui fit entreprendre div. courses dans la Suisse, notamment dans les Alpes, et il forma ainsi de riches collect. qui, dans la suite, devinrent la base de ses écrits. Nommé en 1696 médecin de

la ville de Zurich, il eut en même temps la survivance de la chaire de mathématiques. Vers 1712, Pierre-le-Grand, à qui Leibnitz l'avait recommandé, lui offrit la place de son médecin; mais le sénat de Zurich le retint en lui donnant une chaire de professeur de physique et une prébende de la collégiale. Scheuchzer mourut en 1733. On n'a de lui qu'un ouvr. médical: *Traité des maladies qu'occasionne l'ergot du seigle.* C'est à ses trav. sur l'hist. naturelle qu'il doit sa célébrité. Il s'occupa longtemps des ichthyolithes, et prouva que les poissons fossiles sont, non pas des jeux de la nature, mais des restes de poissons antédiluviens. De là ses *Piscium quærelæ et vindiciæ*, 1708, in-4, ouvrage à tort ridiculisé par Buffon. — *Museum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8. — *Homo diluvii testis et* θεοσκόπος, ibid., 1726, in-4; ce squelette, tiré des carrières d'OEningen, après avoir passé pour un homme, puis pour un silure, n'est réellement, comme l'a démontré Cuvier, qu'une salamandre gigantesque, dont l'espèce n'existe plus. — *Physica sacra Jobi*, 1721, 1740, in-4. — *Biblia ex physicis illustrata, quibus res naturales*, etc., Vienne, 1731-35, 5 vol. in-fol.; en allemand, Ulm, 8 vol. in-folio; en français, La Haye, 1734; en hollandais, Amsterdam, 1735, in-folio, 720 planch. Parmi les ouvrages de Scheuchzer, on distingue encore: Οὐρεσιφοίτης *helveticus, sive itinera per Helvetiæ alpinas regiones facta, ann.* 1702-11, Leyde, 4 tom. in-4, avec 132 pl. — *Bibliotheca scriptor. historiæ naturali omnium terræ regionum inservientium*, Zurich, 1716, 1751, in-8. — *Histoire natur. génér. de la Suisse* (en allem.), 1716-17-18, 3 vol. Quant aux autres *opuscules, dissertations, traités, mémoires,* composés par Scheuchzer, on en trouve la liste dans le *Mercure suisse*, août 1733, avec un abrégé de sa *Vie.* — Jean-Gaspar SCHEUCHZER, son fils et médec. comme lui, mourut à Londres en 1729, à 27 ans. Outre une trad. angl. de l'*Histoire du Japon* de Kæmpfer (Londres, 1727, in-fol.), on lui doit un opuscule intit.: *Account of the success of inoculating the small-pox for the year* 1727, Londres, 1728, in-8.

SCHEUCHZER (JEAN), botaniste, frère de Jean-Jacques, né à Zurich en 1684, servit en Hongrie, suivit comme secrétaire le comte Marsigli en Italie; et, de retour dans sa patrie, s'appliqua à la mécanique et aux fortificat. Ses talents le firent nommer, en 1712, ingénieur du canton de Zurich. Appelé en 1718 comme profess. de botanique à l'univers. de Padoue, il ne put exercer cette place parce qu'il était protestant. Il devint en 1732 secrét. des états du comté de Bade, et l'année suiv. il remplaça son frère dans la chaire d'histoire natur. à Zurich. Il mourut en 1738. On a de lui: *De usu hist. naturalis in medicinâ*, Bâle, 1706, in-4. — *Agrostographiæ helveticæ Prodromus*, etc., Zurich, 1708, in-fol. — *Operis agrostographici idea*, 1719, petit in-8. — *Agrostographia, sive graminum, juncor., cyperoidum eisque affinium Historia,* 1719, in-4: c'est le principal ouvr. de l'auteur; l'édit. donnée par Haller, Zurich, 1774, in-4, est augment. Linné a nommé *scheuchzeria* une espèce d'alismacées.

SCHEYB (FRANÇ.-CHRISTOPHE de), né à Theugen (Haute-Souabe), en 1704, après avoir achevé ses études à Vienne, obtint la place de secrétaire du comte de Harrach, vice-roi de Naples. Il accompagna le jeune comte de Thun, petit-fils du vice-roi, à l'université de Leyde, dont il suivit lui-même les cours, et s'arrêta quelq. temps à Bruxelles. Il rejoignit ensuite à Rome un autre fils du vice-roi qui venait d'être fait auditeur de rote pour la nation allemande, et fut, en 1739, nommé secrétaire des états de la Basse-Autriche, puis conseiller auliq. Il mourut en 1777 à Vienne. Outre quelques pièces de vers dans le patois autrichien et divers opusc. qui n'offrent plus d'intérêt, on lui doit une trad. allemande de la *Vie* de St Jean Népomucène, 1775, in-8. — *La Thérésiade*, poème en XII chants en l'honneur de Marie-Thérèse, 1747, in-4. — Un abrégé du traité de Grotius, *De jure belli et pacis in nuce*, Leyde, 1728, in-8. — Une magnifiq. édition de la Table de Peutinger, *Tabula peutingeriana itineraria, quæ in augustâ biblioth. vendobonensi nunc servatur accuratè descripta*, Vienne, 1753, in-fol., reproduite en Italie, 1809, et par les soins de l'acad. bavaroise, Leipsig, 1824, in-fol., avec des *notes* de Mannert.

SCHIAMINOSSI (RAPHAEL), peintre et grav., né vers 1580 à Borgo-San-Sepolcro, fut élève de Raphaël del Colle, et se fit connaître par ses pièces à l'eau forte, parmi lesq. on distingue deux suites de son invention sur les mystères du rosaire, l'une de 14 feuilles in-8, Rome, 1609, l'autre de 15 feuilles in-fol. On a de lui 73 grav. très recherch. Comme peintre, on cite de lui le tableau du maître-autel de l'église du Dôme, à Borgo-San-Sepolcro.

SCHIAVONE (ANDRÉ MÉDULA, dit LE), peintre, né en 1522 à Sebenico, mort à Vicence en 1582, fut forcé de chercher dans son talent naturel des ressources pour subsister, et commença donc à peindre sans avoir étudié le dessin. Le titien et le Tintoret l'arrachèrent à cette position en le proposant pour les peintures de la bibliothèque de St-Marc. A l'except. du dessin, le Schiavone possède toutes les parties de la peinture: belle composit., mouvement spirituel des figures, coloris agréable et suave, tels sont les caractères de ses ouvr., qui tous sont touchés en grand-maître. Les principaux sont la *Naissance de J.-C.* et *l'Assomption de la Vierge* (à Rimini, dans le couvent des théatins), et une *Tête de St Jean-Baptiste*, dont les yeux sont baissés, au musée du Louvre: tel est le mérite de ce morceau qu'il a été souvent attribué à Raphaël. — Grégoire SCHIAVONE, peintre, né en Dalmatie, élève du Squarcione et condisciple de Mantegna, adopta dans ses ouvrages un style qui tient le milieu entre celui de ce dernier peintre et celui de Bellini. Toutes ses compositions sont pleines de grâce: une des plus jolies est celle qu'on voit à Fossombrone avec cette inscription: *Op. Sclavonii dalmatici Sequarzoni scholaris.*

SCHIAVONETTI (LOUIS), graveur, né à Bassano en 1765, fit, malgré la médiocrité de son premier

maître, de grands progrès dans le dessin. Employé dans l'établissem. chalcographique du comte Remondini à Bassano, il étudia sous Bartolozzi et Volpato, suivit le prem. à Londres, et y acquit bientôt une grande réput. Il mourut à Brompton en 1810. On distingue, parmi une foule d'ouvrages remarq., la *Mater dolorosa*, d'après van Dyck; *Juliette et Romeo; le Fils du doge Foscari; le Corps de Tippoo-Saïb reconnu par sa famille*. Dans tous ces morceaux se retrouvent une force de dessin, un éclat, un mouvement, qui décèlent plutôt le génie d'un peintre que l'effort d'un graveur (*v.* l'*Éloge* de Schiavonetti dans le poëme du *Tombeau*, par Blair, Londres, 1813, in-4).

SCHICKARD (Guillaume), célèbre oriental., né en 1592 à Herrenberg, étudia successivement au collége de sa ville natale et à Tubingue, fut pourvu en 1615 des vicariats de Herrenberg et de Kircheim-sous-Teck, et commença vers la fin de cette même année ses leçons publiques de langue hébraïque. Promu au diaconat de Nurtingen, il y fit connaiss. avec Keppler, et fut nommé professeur de langue hébraïque en 1619 à l'université de Tubingue, puis rect. du pensionnat. Dans ses loisirs il apprit sans aucun secours la langue arabe, qu'il essaya de populariser dans l'univ. En 1626 il obtint de partager les avantages de la place que Westmuller laissait vacante dans le collége des Arts. L'année suivante il devint inspecteur des écoles de Stuttgard, fut, en 1631, investi d'une chaire d'astron., et mourut en 1635 de la peste, après avoir eu la douleur de voir périr toute sa famille, à l'exception d'un fils âgé de 9 ans. Ce savant possédait également l'astronomie, la géogr. et les langues; il s'était même occupé de sculpture et de peinture. Ses principaux ouvrages sont: *Methodus linguæ sanctæ, breviter complectens universa quæ ad solidam ejus cognitionem ducunt*, Tubingue, 1614, in-8.—*Bechinat Happeruschim, hoc est interpretationum hebraicarum in Genesin... liber*, 1621, in-4, très rare.—*Bechinat Happeruschim, hoc est examinis commentationum rabbinicar. in Mosen prodromus.... complectens gener. protheoriam*, etc., 1624, in-4 (très rare et estimé): on en trouve une analyse dans la *Biblioth. critique* de Richard Simon, t. IV, p. 204. — *Biur Haophan, hoc est declaratio rotæ pro conjugationib. hebr. noviter excogitatæ*, etc., 1621, in-8.—*Dissert. de numis Hebræorum*, 1622, in-4. — *Disp. de nomine tetragrammato solius Dei proprio*, 1622, in-4. — *Deus orbus Saracenorum è pseudo-prophetæ Mohammedis Alkurano projectus*, etc., 1622, in-4. — *Horologium hebræum, sive Consilium quomodò sancta lingua spatio 24 horarum..... addisci possit*, 1623, in-12. — *Astroscopium*, etc., 1623, in-12.— *Nizzakon, sive Triumphator vapulans*, etc., 1623, in-4. — *Jus regium Hebræorum è tenebris rabbicinis erutum*, 1625, in-4. — *Paradisus saraceno-judaica è genuinis auctoribus suis, Alkorano et Talmud breviter descripta*, Tubingue, 1625, in-4. — *Tarich, hoc est Series regum Persiæ*, 1628, in-4. — *Anemographia*, etc., 1631. — *Purim, sive Bacchanalia Judæorum*, 1634, in-18. — Une longue *Préface* du *Gulistan* de Sadi, 1636, in-12; et enfin des *Lettres* intéressantes. Ses meilleurs ouvrages ont paru sous le titre d'*Exercitat. hebraicæ*, 1655, in-4. On peut consulter Schnurrer, *Notice biographique sur les hébraïsants de Tubingue*, Ulm, 1792, in-8.

SCHIDONE. V. — Schedone.

SCHIEFERDECKER (Jean-David), né en 1672 à Weissenfels (Saxe), apprit dès son enfance les langues orientales, et soutint à l'univ. de Leipsig des thèses célèbres. Professeur de théologie dans sa ville natale en 1698, puis docteur en théolog. à Iéna, il présida à un gr. nombre de thèses théologiques. Il mourut en 1721, laissant, outre un gr. nombre de programmes et un *Recueil de cantiques spirituels*, une *Descript. de l'église de Notre-Dame de Weissenfels*, 1703, in-4. — Une gramm. arabe et une gramm. turque, réunies sous ce titre: *Nucleus institutionum arabicarum enucleatus, variis ling. ornamentis atque præceptis dialecti turcicæ illustratus*, Zeitz, 1695, in-8. — Jean Schieferdecker, son père, mort en 1705, surintendant ecclésiastique à Weissenfels, a publié div. écrits et dissertat., entre autres: *Idæa consiliorum quibus reipubl. benè consulitur*. — Schieferdecker (Gaspar), jurisconsulte, mort à Breslau, sa patrie, en 1631, à 50 ans, était avoc. roy. des principautés de Schweidnitz et de Jauer. Il fut un des membres de l'académie florimontane d'Anneci. On a de lui: *Disputationes forenses ad Anton. Fabrum; Controversiarum forensium libri II*, etc.

SCHILL (Ferdinand de), colonel prussien, né à Solthof (Silésie) en 1773, d'une famille originaire de Hongrie, entra en 1789 cadet dans un régiment de hussards, passa l'ann. suiv. dans les dragons de la Reine, fit les prem. campagnes de la révol. contre les Français, et (1806) fut blessé grièvem. à Iéna. A peine rétabli, il se chargea d'organiser un corps franc à la tête duquel il fit quelques excursions, que la paix de Tilsitt interrompit bientôt. Nommé major et ensuite colonel, il établit des relat. avec les chefs de la *Tugend-Bund*, ou associat. patriotique qui venait de se former dans les diverses part. de l'Allemagne. Le roi de Westphalie, Jérôme, en fit ses plaintes au roi de Prusse. Schill, craignant de se voir arrêter, profita des circonst. qui semblaient favorables à ses vues pour se porter sur Wittemberg, Dessau, Hall, Halberstadt. Il eut d'abord de légers avantages. Mais bientôt le désaveu publ. du roi de Prusse et les rapides succès de Napoléon rendirent sa position difficile, et il n'eut d'autre ressource que de se jeter dans Stralsund, où il espérait se maintenir avec un corps de 6,000 hommes, jusqu'à ce qu'une flotte anglaise le reçût à bord. Assiégé sur ces entrefaites, il périt, après une belle défense, 31 mars 1809.

SCHILLER (Jules), ermite de St-Augustin et astronome du 16e S., natif d'Augsbourg, est surtout connu par son *Cœlum stellatum*, inséré dans l'édition de 1627 de l'*Uranometria nova* de Bayer. Il y proposait de substituer aux noms empruntés de la mythologie des noms tirés de l'Écriture sainte, et,



SCHILLER.



par exemple, d'appliquer aux douze signes du zodiaque les noms des douze apôtres.

SCHILLER (Jean-Fréd.-Christophe), poète et historien illustre, naquit à Marbach, dans le Wurtemberg, en 1759. Sa première éducat. et une inclination naturelle très prononcée le portaient vers la carrière ecclésiastiq.; mais le duc de Wurtemberg qui l'avait distingué le plaça dans l'école militaire fondée récemment à Ludwigsbourg. A l'âge de 9 ans il avait assisté pour la première fois à une représentat. théâtrale, et dès cette époq. sa jeune tête n'avait pas cessé de faire des plans de compositions dramatiq. Mais, par le fait même de la contrainte qu'on imposait à ses penchants, il demeura long-temps sans but déterminé, quant à l'objet plus spécial de ses études. Un moment décidé à suivre la carrière du barreau, il en fut promptement détourné par d'autres vues non moins vagues, et c'est dans ce cercle indéfini que se jouait l'extrême activité de son esprit, lorsqu'en 1775, après la translat. de l'acad. de Ludwigsbourg à Stuttgard, il résolut d'étudier la médecine. Durant deux années il s'y voua, sinon sans partage, du moins avec toute son ardeur. A la sortie de l'académie il fut nommé chirurgien dans le régiment d'Augé. Quelques pièces de vers insérées dans le *Magasin de Souabe*, mais dont aucune ne révélait son génie, avait été son seul délassement pend. ses études médicales. Plus maître de ses loisirs, il acheva sa tragédie des *Brigands* (1781) : cette pièce, jouée l'année suivante à Manheim avec des changements que l'auteur avait lui-même jugés nécessaires, obtint un succès éclatant. Ayant vainem. sollicité du prince la permiss. d'assister aux deux représentat. qui en furent données (janvier et mai), il ne laissa pas d'aller à la 2e; mais il fut puni de sa désobéiss. par 15 jours d'arrêts. Bientôt, sur les plaintes d'un habit. des Grisons au duc de Wurtemberg, il fut fait défense à l'auteur des *Brigands* de publier autre chose que des ouvrages de médec. Mais la carrière de Schiller était désormais tracée. Il offrit sa démission qui ne fut point acceptée. Alors il s'esquiva furtivement des états de Wurtemberg. et se rendit sous un nom supposé près d'un de ses condisciples, aux environs de Bauerbach. C'est dans cette retraite qu'il acheva la *Conjuration de Fiesque*, et qu'il écrivit la tragédie bourgeoise de *Cabale et Amour*. Ainsi que *les Brigands*, ces deux pièces accusent chez l'auteur le manque de connaiss. que donne l'expérience du monde; son génie n'avait pu les deviner, et nul talent ne les supplée. En septembre 1783 il s'établit à Manheim, et lié bientôt avec Dalberg, Iffland, etc., il fut admis à lire quelques-uns de ses ouvrages à la cour du landgrave de Hesse-Darmstadt, en présence du duc de Weimar, qui lui donna le titre de son conseiller. Nous ne suivrons pas Schiller dans ses différents voyages à Leipsig, à Dresde, à Weimar, à Rudolstadt. C'est à Leipsig qu'il fit imprimer, en 1787, *don Carlos*, qu'il avait terminé à Dresde; et la même année, pressé par Wiéland, il enrichit le *Mercure allemand* de plus. pièces, telles que les *Dieux de la Grèce*, *les Artistes*, etc. Deux ans auparavant il avait commencé à Manheim la publication du recueil intit. *la Thalie du Rhin*. Goethe, avec qui il s'était lié en 1788 à Rudolstadt, obtint pour lui du duc de Weimar la place de professeur extraordinaire d'hist. à Iéna, qu'il vint occuper l'année suivante, après avoir publié à Leipsig l'*Histoire de la défection des Pays-Bas*, in-8. Ce fut pour l'ouvert. de son cours qu'il rédigea l'admirable morceau intit. : *Qu'est-ce que l'histoire univ., et quel est le but de cette étude?* (novembre 1789). Schiller, compté parmi les plus grands écriv. de l'Allemagne, jouissait enfin d'une existence honorable : il trouva le bonheur domestique dans son union avec une demoiselle de Legenfeld, qu'il avait vue souvent à Rudolstadt. Cepend. les études continuelles auxquelles il se livrait avaient déjà gravement altéré sa santé, lorsqu'en 1791 il fut atteint d'une maladie de poitrine dont il ne devait jamais guérir complétement. Dans son *Histoire de la guerre de trente ans* (1791), on trouve à la fois des marques de l'élévat. toujours croissante de son talent et de l'affaiblissem. de ses forces physiq. : il semble en effet qu'elles lui aient manqué pour terminer cet ouvrage, qu'il a poussé jusqu'au 4e livre avec tant de verve, de chaleur et de vie. C'est après cette publication que Schiller reçut presque simultanément du prince héréditaire de Holstein-Augustembourg et du ministre de Danemarck, comte de Schimmelmann, une double pension de mille thalers (4,000 fr.). En épuisant les recherches historiques sur l'époque si éminemment dramat. de la guerre de trente ans, Schiller avait conçu la pensée de faire de Gustave-Adolphe le héros d'un poème épiq. : il y renonça pour s'occuper de *Wallenstein*, trilogie ou tragédie en trois actions, sur le mérite de laq. les avis seront partagés en France tant que durera la querelle des *classiques* et des *romantiques* : elle fut représentée pour la prem. fois à Weimar en oct. 1798. Cette magnifique composit. excita en Allemagne un enthousiasme général, et malgré plus. défauts rachetés amplem. par des beautés sans nomb., elle demeurera l'un des plus préc. ornem. de la scène allem., que Schiller enrichit encore successivement des tragédies de *Marie Stuart*, de *Jeanne d'Arc*, de *la Fiancée de Messine*, de *Guillaume Tell*. Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, Schiller écrivit en faveur de ce prince. Cependant la convention conféra quelque temps après le titre de citoyen franç. à l'auteur de la tragédie de *Guillaume Tell*. Mais lorsque le rétablissem. de la paix avec l'Allemagne permit de lui transmettre une expédition de ce décret, tous ceux qui l'avaient signé avaient déjà péri de mort violente. On place en prem. ligne des écrits de Schiller dans le genre philosophico-littéraire son *Traité sur la poésie naïve et sentimentale*. Ce morceau, qui parut dans les *Horen*, était bien fait pour commencer la réputation de ce recueil (1795-97), où d'ailleurs Schiller s'était associé plus. écrivains distingués. C'est avec Goethe qu'il rédigea l'*Almanach des muses* (1795-1801), où parurent ces *Xénies* ou distiques épigramm., si fameux dans l'his-

toire littér. de cette époq. Bien qu'il eût renoncé au professorat, Schiller fut appelé en 1795 à l'université de Tubingue, puis en 1804 à Berlin. Mais dès 1799 il avait fixé son séjour à Weimar; il y était retenu par sa reconnaissance envers le prince dont il avait reçu les prem. encouragem., et par son intime liaison avec Goethe. C'est dans cette ville qu'il mourut le 9 mai 1805, dans sa 46e ann. On trouve la liste complète de ses ouvrages dans le *Lexicon* de Jordaens, etc.; la plupart ont été plusieurs fois réimpr., et il existe des traductions de ses chefs-d'œuvre dramatiques dans presque toutes les langues. Des éditions complètes de ses *OEuvres* ont été publ., Tubingen, 1812-15, 12 vol. in-8; Vienne, 1816, 26 vol. in-12; Carlsruhe, 1816-17, et Leipsig, 1824, 18 vol. in-8. L'*Histoire de la guerre de trente ans* a été trad. en français par Campfeu, 1803, 2 vol. in-8; et par Mailher de Chassat, 1820, 2 vol. in-8; celle du *Soulèvem. des Pays-Bas* l'a été par M. Châteaugiron, 1827, 2 vol. in-8. Les *OEuvres dramatiq. de F. Schiller,* trad. en français par M. de Barante, Paris, 1821, 6 vol. in-8, sont précédées d'une *Vie* de l'auteur pleine d'intérêt. — Jean-Gaspar SCHILLER, père du précédent, né en 1723 à Bitterfeld (Wurtemberg), mort en 1796, intend. du château ducal de *la Solitude*, à Marbach, avec le grade de capit., a composé sur l'agricult. div. ouvr. en allem., dont le plus remarquable est : *De la culture des arbres, traitée en grand d'après vingt ann. d'expér.*, 1797.

SCHILLING (DIEBOLD), histor., né à Soleure, était greffier du conseil de Berne. Il a écrit une hist. de la Suisse de 1468 jusqu'à 1484, et que par conséquent on peut regarder comme la continuat. de Tsthachtlan et de Justinger. Elle leur est très supérieure. L'auteur déclare que, dans sa chronique de la ville de Berne, il a copié ces deux hist. pour les temps antérieurs à 1468. La dern. partie a été impr. sous le titre de *Description des guerres de Bourgogne*, 1743, in-fol. — Diebold SCHILLING ou SIHILLING, autre historien suisse, a laissé une *Chronique* (MS.) *de la ville de Lucerne*, avec plus de 400 dessins, et qui se trouve aux archives de Lucerne. On attribue à son père, Jean Schilling, une *Hist. des guerres de Souabe et de Milan*, dont le MS. se trouve dans plusieurs biblioth. de Suisse. — André SCHILLING, profess. de philosophie, puis de médecine à Strasbourg, où il mourut en 1658, était natif d'Itenheim, en Alsace. On a de lui : *Univ. medic. dogm. siagraphia*, Strasbourg, 1621, in-4. — André, son fils, médec. de l'élect. de Saxe, a laissé : *Loimographia tripartita*, etc., Dresde, 1680, in-12, etc. — Sigismond SCHILLING, médecin, né à Frankestein en Silésie, mort à Leipsig en 1622, a publ. de 1597 à 1621 neuf *dissertat.* academ., dont deux en grec et les autres en latin. On en peut voir l'indication au t. VII de la *Biogr. du dictionn. des sciences médicales.*

SCHILTER (JEAN), jurisc., né à Pégau (Saxe) en 1632, fut successivement bailli de Suhla (1668), membre du conseil aulique, du consistoire et de la chambre des finances du duc de Saxe-Iéna. Il ouvrit à Iéna un cours public (1678), puis s'établit à Francfort-sur-le-Mein, d'où il se rendit à Strasb. avec le double titre de *consulent* et de professeur à l'univ. C'est là qu'il mourut en 1705. On lui doit, entre autres ouvr. : *Exercitat. de L. libros pandectorum*, in-4, réimpr. sous le titre de *Praxis juris romani in foro germanico*, Iéna, 1698; Leipsig, 1713; Francfort, 1733, 3 vol. in-fol. — *Institut. juris ex principiis juris naturæ, gentium et civilis, tùm romani cùm germanici*, etc., Leipsig, 1685; in-8, réimpr. sous le titre de *Jurisprudentiæ totius... legitima elementa*, Strasbourg, 1698; ces éléments sont un chef-d'œuvre. — *Ad jus feudale utrumque germanicum et langobardicum introductio*, etc., Strasb., 1693, in-8; 1721, avec *notes* de Gébauer, Leipsig, 1728, 1737, 1758, avec *notes* d'Uhl; Berlin, 1742. — *Codex juris feudalis Alemaniæ*, Strasbourg, 1697, in-4; 1728, in-fol. — *Aurelii Augustini lib. II de adulterinis conjugiis*, Iéna, 1692, in-4. — *Thesaurus antiquitatum teutonicarum ecclesiasticar., civil., litter.*, Ulm, 1727, 3 vol. in-fol., publ. par Frick et Scherz.

SCHIM (HENRI), poète hollandais, né en 1695 à Maas-Sluis, où il mourut vers 1742, est cité par de Vries, t. II, p. 124-28 de son *Histoire de la poésie hollandaise*, comme auteur de *poésies* morales et sacrées, parmi lesquelles on distingue un poème en III chants intit. : *Bonheur de la vie champêtre.*

SCHIMMEL-PENNINCK (RUTGER-JEAN), né en 1761 à Deventer, fit d'excellentes études à l'université de Leyde, où il prit le grade de docteur en droit, et publia dans cette occasion une thèse latine sur le *pouvoir populaire sagement dirigé*. Il s'établit ensuite à Amsterdam, et mérita, comme avocat, la confiance générale. Lors de l'invas. des Franç. en 1794, il devint présid. de la municipalité, passa à la convention batave, et fut nommé ambassadeur en France. Dans ces divers postes il se distingua par l'étendue de ses connaissances et par la noblesse de son caractère. En 1801, il fut chargé de représenter sa nation au congrès d'Amiens, et à la paix de 1802 il obtint l'ambassade d'Angleterre. La guerre ayant éclaté de nouveau, il revint à Paris reprendre ses premières fonctions; mais Bonaparte devenu empereur, voulant donner à la république hollandaise un gouvernem. plus fort, l'en nomma le chef, sous le titre de grand-pensionnaire. Cette dignité, qui devait être inamovible, cessa quinze mois après, par l'élévation de Louis Bonaparte sur le trône de Hollande. Lorsque ce trône fut renversé par Napoléon lui-même, Schimmel-Penninck devint sénateur de l'empire français, auquel la Hollande fut réunie, reçut le titre de comte et de grand trésorier d'un nouvel ordre des *trois Toisons-d'Or*. Jusqu'au moment où sa patrie eut recouvré son indépend., il jouit de ces hautes dignités dont alors il s'empressa de donner sa démission. A la création du royaume des Pays-Bas, il fit partie de la première chambre des états-généraux. Mais privé de la vue, il rentra peu de temps après dans une retraite absolue, où il est resté jusqu'à sa mort arrivée en 1825. Toutes les littératures anciennes et

modernes lui étaient familières ; doué d'une mémoire prodigieuse, il pouvait citer les morceaux choisis des poètes italiens, allemands, anglais, avec autant de facilités que ceux de sa nation ou des anciens.

SCHIMMELMANN (Henri-Charles, comte de), ministre danois, né dans la Poméranie en 1724, suivit d'abord la carrière du commerce ; mais ayant éprouvé quelq. revers de fortune, il prit à ferme les accises de Saxe, et obtint le titre de conseiller-privé en Saxe. Chargé plus tard des approvisionnements par les employés prussiens, il acquit les porcelaines de Meissen, qu'il revendit avec un gain considérable. Il s'établit ensuite à Hambourg, où il accrut encore sa fortune par des spéculations commerciales, et devenu propriét. d'un grand domaine dans le Holstein, il entra en relation avec la cour de Danemarck. Frédéric V le nomma son ministre près le cercle de Basse-Saxe, lui donna le titre de baron et le cordon de l'ordre de Danebrog ; et lorsque l'emper. de Russie, Pierre III, menaça le Danemarck de la guerre, il fut chargé des finances du roy., qu'il continua de diriger sous Christian VII, qui le nomma membre de son conseil privé. Malgré les titres dont il était revêtu, Schimmelmann continuait ses opérat. commerciales à Hambourg. On lui attribuait à Copenhague la baisse du papier-monnaie ; mais les murmures du public ne l'empêchèrent pas de conserver la confiance du gouvernement. Il mourut en 1782. — Un de ses frères était pasteur d'un village en Poméranie quand Schimmelmann, devenu ministre, lui fit quitter sa cure et lui assura une pension de 4,000 fr. Il a composé des *commentaires* sur les recueils théologiques de l'Orient et du Nord, dans lesq. il montre beaucoup d'érudition, mais peu de critique.

SCHIMMELMANN (Ern.-Henri, comte de), ministre des affaires étrangères de Danemarck, fut long-temps le Mécène des savants de son pays, et plus. étrangers, notamment Klopstock et Schiller, éprouvèrent les effets de son zèle pour les sciences et les arts. Sa longue carrière fut tout active. Ministre des finances de 1784 jusqu'en 1814, son administration a été l'objet de vives critiques ; mais son désintéressement n'a jamais été mis en doute même par ses adversaires. Il mourut en 1833 à Copenhague, président de la société danoise des sciences.

SCHINDERHANNES (Jean BUCKLER, dit), célèbre voleur, né à Nastetten (comté de Catzen-Ellenbogen) en 1779, s'étant fait chef d'une bande de jeunes garçons, enlevait de temps en temps des vivres des fourgons de l'armée française. Plus tard il entra au service du bourreau de Bærenbach, et puni par la bastonnade d'un vol qu'il avait commis, il alla s'enrôler dans la troupe des garrotteurs ou chauffeurs qui désolaient les deux rives du Rhin. Son audace, l'adresse qu'il mit à s'échapper des prisons de Sarrbruck et de Simmeren lui donnèrent bientôt de la célébrité. Élu capitaine d'une troupe qui avait déclaré la guerre aux juifs, il en devint la terreur. On raconte de ce brigand des traits de hardiesse qui semblent vraiment incroyables. Il lui suffisait d'une sommation pour faire comparaître en sa présence de riches fermiers qu'il voulait mettre à contribution. Satisfait de leur générosité, il leur donnait un passeport pour circuler librement dans le pays. L'organisat. de la police et de la gendarmerie sur la rive française du Rhin força Schinderhannes à se rejeter en Allemagne. Saisi par le gr. bailly de Limbourg, conduit à Francfort, et de là à Mayence, il y fut condamné à mort par le tribunal spécial, et exécuté le 21 nov. 1803. On fit circuler à cette époque une lettre d'un style énergique dans laquelle Schinderhannes implorait la clémence de Bonaparte, et lui demandait d'être mis à la tête d'un corps d'enfants perdus, qui eût fait partie de l'expédit. d'Angleterre. Sevelinges a publié la *Vie de Schinderhannes*, etc., 2 vol. in-12.

SCHINNER (Matthieu), plus connu sous le nom de *Cardinal de Sion*, né aux environs de cette ville vers 1470, appartenait à une famille pauvre et obscure. Destiné à l'état ecclésiast., après avoir achevé ses études à Cômo, il fut pourvu d'une cure dans le Valais, puis appelé au chapitre de Sion, et enfin élevé au siége épiscopal en 1500. Mécontent de Louis XII, le nouv. prélat usa de son influence pour détacher les Suisses de l'alliance du monarq. français. Cette défection, qui ne s'effectua pas sans une vive résistance de la part de ceux à qui le prélat n'avait pu en imposer sur ses motifs, eut pour résultat de forcer les Franç. d'abandonner l'Italie ; Schinner reçut aussitôt le chapeau de cardin., avec le titre de légat-apostolique du pape Jules II dans la Lombardie. Dès-lors il mit tout en œuvre pour communiquer son ardeur belliqueuse aux soldats mercenaires qu'il avait attachés au service de l'Église. Mais ce fut en vain qu'il les conduisit, revêtu de ses habits pontific. et précédé de la croix, dans les plaines de Marignan (*v.* François Ier), leur promettant une victoire facile ; l'événement démentit ses promesses. Son zèle furibond n'en fut point ralenti ; il se rendit en toute hâte à la cour de l'emp. Maximilien, d'où il passa en Angleterre pour solliciter Henri VIII de s'unir aux ennemis de la France ; mais pendant ce temps-là le parti qu'il avait comprimé dans le Valais s'était relevé, et le proscrivait à son tour. Toutefois, au moyen de l'or qu'il apportait, il réussit à lever un corps de 6,000 hommes, et contribua ainsi aux revers des Français. Ce fut par ses conseils que Charles-Quint mit au ban de l'empire George Supersax et ses adhérents, et Léon X le Valais en interdit. Schinner mourut à Rome en 1521. Paul Jove a parlé de ce prélat dissolu et implacable dans son *Elogia virorum bellicâ virtute illustrium ;* Simler a fait son *éloge* dans sa *Vallesiæ descr*. La fameuse *Harangue* que Schinner avait prononcée en 1514 devant Henri VIII a été publ. par Toland, Londres, 1707, in-8, et réimpr. avec le *Gallus aretalogus* de Toland, Amsterd., 1709, in-12.

SCHINZ (Salomon), médecin et botaniste, né en 1734 à Zurich, où il mourut en 1784, y avait enseigné la physique et les mathématiques. Ses *Dissertat. III de itineribus per Helvetiam cum*

*fructu faciendis*, Zurich, 1781, in-4, sont de ses divers écrits celui qui peut offrir le plus d'intérêt.

SCHIRACH (ADAM-THÉOPHILE), pasteur à Klein-Bautzen, en Lusace, où il mourut en 1773, établit dans ce village une société d'agriculture qui, dans la suite, devint le type des sociétés analogues. Son ouvr. le plus considérable, et où se trouve en substance tout ce qu'il avait publié, est un *Traité des abeilles pour toutes les contrées*, etc., Zittau et Leipsig, 1768, in-4. Un ouvr. posthume de Schirach, intitulé : *Culture des abeilles des bois*, a été publ. en 1774 par le pasteur Vogel, précédé d'une *Notice* sur l'auteur. Il était membre des sociétés d'économie rurale et domestiq. de Pétersbourg, Goettingue, Leipsig, etc. Outre ses ouvr. d'agriculture dont l'un, l'*Histoire naturelle de la reine des abeilles*, a été trad. en français par J.-J. Blessière, Amst., 1787, in-8, il a donné div. ouvr. ou traduct. d'ouvr. relig., et il a coopéré à l'édition de la Bible de Luther, Budillen, 1751. — Théophile SCHIRACH, philologue, né en 1743 au village de Tieffenperth, en Lusace, remplit une chaire de philosophie à l'univers. d'Helmstadt (de 1769 à 1779). Quelq. mém. qu'il publia sur des questions d'économie politique lui concilièrent la faveur du roi de Danemarck, qui l'honora du titre de cons.-d'état privé, et le chargea de rédiger une statistique détaillée des provinces danoises. En 1780, il s'établit à Altona, où il fonda bientôt après un *Journal politique*, et mit dans la rédact. tant de sagesse et de mesure, qu'il subsiste encore aujourd'hui, sans jamais avoir été interrompu, même dans les temps les plus difficiles. Schirach mourut en 1804. Son fils (Guillaume-Benoît), qu'il s'était associé dans la rédaction du *Journal politique*, y a inséré une *Notice* sur son père, dont les principaux ouvrages sont : *Clavis poetarum classicorum*, Halle, 1768-96, 2 parties in-8. — *Biographie des Allemands*, 1770-74, 6 vol.—*Histoire de l'empereur Charles VI*, 1776, in-8.—Les *Vies de Plutarque, traduites en allemand*, avec des *notes*, et deux recueils, l'un en allemand sous le titre de *Magasin de la critique allemande;* l'autre intit. *Ephemerides litter. helmstadienses*, 1770-75.

SCHLEGEL (JEAN-ÉLIE), poète, né en 1718 à Meissen (Saxe), s'annonça de bonne heure par des trad. en vers allem. des *Géorgiques* de Virgile, des *Épîtres* d'Horace, de la *Cyropédie* de Xénophon, et par des imitations de Sophocle et d'Euripide. Ce fut à la célèbre école de Pforte, où il acheva ses études, que furent représ. pour la prem. fois, par ses condisciples, ses tragéd. d'*Oreste* et d'*Hécube :* cette dern., à laquelle il fit plus tard de gr. changements, parut sous le tit. des *Troyennes*. Le jeune poète, obligé de se créer un état, étudia le droit; mais il n'en continua pas moins à cultiver les lettres. Sa réputat. s'étant accrue, il se vit recherché par les coryphées de la littér., et concourut à la rédaction de divers recueils, notamment la *Bibliothèque* de Gottsched et les *Amusements de l'esprit* de Schwabe. En 1743, il suivit Spener, ministre de Saxe en Danemarck, comme secrét. d'ambassade, et s'étant lié avec les savants de ce pays, dont il étudia la langue et l'histoire, il devint dès la même année l'un des collaborat. du célèbre recueil intit.: *Fragm. de Brème* (*Bremische Beytræge*). La création d'un théâtre allem. et franç. à Copenhague le ramena bientôt à s'occuper de nouv. de composit. dramatiques; et il fit imprimer en 1746 le recueil de ses *OEuvres* en ce genre. Deux ans après, avec l'agrément du duc de Saxe, il accepta une place de profess. extraordinaire à l'univers. de Soroé; mais la multiplicité de ses travaux acheva d'altérer sa santé naturellement délicate. Il mourut d'une fièvre inflammatoire, en 1749, dans sa 31e année. Bien que les travaux histor. de Schlegel ne soient pas sans mérite, c'est surtout à ses tragéd. qu'il a dû sa célébrité. Elles ont toutefois beaucoup perdu de leur prix aux yeux de la critique. La moins faible est celle d'*Hermann*. La seule de ses coméd. qu'on cite avec éloge est *la Beauté muette*. Ses *OEuvres* dramatiq. ont été recueillies par son frère (Jean-Henri), Copenhague, 1766-70, 5 vol. in-8. Le baron de Bielfeld a donné dans son ouvr. intit. : *Progrès des Allem. dans les sciences*, la traduct. de deux autres pièces de Schlegel : *le Mystérieux* et *le Triomphe des bonnes femmes*. — SCHLEGEL (Jean-Adolphe), frère du précéd., né en 1721 à Meissen, mort en 1793, occupa successivement div. emplois ecclésiast. et universit., notamm. ceux de pasteur et profess. à Zerbst. Outre plus. ouvr. de théologie il a publ. 3 vol. de *Cantiques*, Leipsig, 1766, 1769 et 1772; deux vol. de *Poésies diverses*, Hanovre, 1787, et des *Sermons*.—Jean-Henri SCHLEGEL, frère des précéd., né à Meissen en 1724, mort en 1780, bibliothéc., historiog. et profess. d'hist. à Copenhague, a publ. quelq. trad. de l'allemand en danois, une *Histoire des rois de Danemarck, de la maison d'Oldenbourg* (jusqu'en 1729), in-fol.; trad. en franç. par le chev. de Champigny, 1776-78, 3 vol. in-4. — Un *Recueil des traités sur l'histoire, la numismatique, l'économie et la langue du Danemarck*, Copenhague, 1771-76, 2 vol. in-8. On en a tiré l'*Essai historique sur les arts et leurs progrès en Danemarck*, Copenhague, 1778, in-8.

SCHLEGEL (THÉOPHILE), d'une autre famille que les précédents, né en 1739 à Kœnigsberg, fut successivem. profess. de langue latine et de philos. au collége de cette ville (1761), professeur-adjoint de l'univers., recteur, puis inspect. du collége de Riga (1765-71), prem. diacre de la cathédrale d'Erlang, enfin surintendant de la Poméranie-Suédoise et de l'Ile de Rugen, en même temps que vice-chancelier et prem. profess. de théol. à l'univ. de Greifswald. Il fit en faveur de l'instruction d'utiles établissem., et fonda une caisse générale de pensions pour les veuves des pasteurs. Ses dernières années furent troublées par les malheurs de la guerre et les infortunes du roi Gustave IV. Cet homme vénérable mourut en 1810, laissant, outre une *Grammaire latine* (en allem.), 1787 et 1790, *Remarques sur les moyens de vivifier parmi les hommes la religion intérieure et extérieure*, Greifswald, 1810, in-8, et *Manuel pratique de la doctrine pastorale*

*à l'usage des ministres protestants*, 1811, in-8, publ. par J.-C. Parow, avec des *notes* et la *Biographie* de l'auteur.

SCHLEGEL (Frédéric), célèbre écrivain allem., né à Hanovre en 1772, était fils de Jean-Adolphe, surintend. ecclésiast. du roy. de Hanovre. Destiné par ses parents au commerce, il se sentit peu propre à cette carrière, qu'il abandonna pour aller étudier à Goettingue. Après s'être essayé dans quelques recueils périodiques, et surtout dans le *Lycée des beaux-arts*, publié à Berlin en 1797, il débuta par un écrit remarquable intit., *les Grecs et les Romains*, qui fut suivi d'un autre sur *la Poésie de ces deux peuples de l'antiquité*. On voit par ce dernier ouvrage, malheureusem. incomplet, que l'auteur avait fait une étude profonde du génie poétique des temps anciens; et, chose bien digne d'être notée, c'est dans cet ouvrage aussi que l'on trouve une discussion, peut-être la première de ce genre, sur la différence entre le génie classique des anciens et le génie *romantique* du moyen-âge. Depuis un grand procès littéraire s'est ouvert, dans lequel on a fait intervenir le nom de Schlegel, sans vouloir observer que cet écrivain n'a jamais été exclusif, et qu'il admirait le génie sous quelque forme qu'il se présentât dans la poésie des peuples. Frédéric, au sortir de ses travaux d'érudition, publia la première partie du roman de *Lucinde*, qu'il n'a point achevé, et dans lequel l'amour platonique est peint avec une exaltation qui rappelle *Werther* sans l'égaler. Dans *l'Athénée*, journal publ. par son frère, et dans l'*Almanach des Muses*, publié par son ami Tieck, il inséra quelques morceaux de poésie qui firent sensation. Il n'en fut pas de même de sa tragédie d'*Alarcos*, composée à l'imitation des drames anciens et jouée à Berlin et à Weimar. Ayant épousé la fille du célèbre Mendelsohn, il se convertit avec elle, à Cologne, à la foi catholique, et vint ensuite à Paris. Il s'y adonna à l'étude des langues orientales, surtout du sanscrit, fit des extraits et des imitations des anciens poèmes français sur la chevalerie, et publia les quatre prem. cahiers d'un ouvrage périodique sous le titre d'*Europe*. De retour en Allemagne, il fit paraître un *Almanach poétiq.*, où l'on remarque un morceau sur l'*Architecture gothique*, et un poème de *Roland*, dans la manière des poésies chevaleresques du moyen-âge. Son ouvrage sur la *Langue et la sagesse des Indiens* (1808), tout en laissant beaucoup à désirer sous le rapport philologique, servit à attirer davantage l'attention des savants sur le sanscrit. Dans un voyage qu'il fit à Vienne pour consulter des matériaux inédits sur Charles-Quint, dont il voulait faire le héros d'un drame, il reçut le titre de secrét. aulique impérial. Envoyé au quartier-général, on l'employa à composer des proclamations. La guerre cessa, et il put aller faire à Vienne des cours d'histoire et de littérature. Mais la guerre recommença bientôt, et on l'enleva de nouveau à ses études pour lui faire écrire des pamphlets politiques en faveur de l'Autriche. En récompense, il fut anobli. A la paix définitive, Schlegel retourna à ses travaux, et peu de temps avant sa mort, il ouvrit à Dresde un cours de philosophie pratique. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1829. Frédéric Schlegel paraît avoir été l'un des adhérents de la doctrine dont M. de Maistre était un des apôtres.

SCHLEGER (Théodore-Auguste), professeur de médecine et de chirurgie à Cassel, où il mourut en 1772, était né à Ulm en 1727, et, après avoir étudié à Strasbourg et pris le grade de doct. à Helmstadt, avait professé l'anat. à Brunswick (1750). Médecin pensionné de sa ville natale, il avait ensuite été successivem. attaché comme médecin au comte de Goerz et au landgrave de Hesse-Cassel. Parmi ses écrits, mentionnés dans la *Biographie* du *Dictionn. des sciences médicales*, t. VII, nous ne citerons que: *Programma quo claves secalinos perperàm à nonnullis venenum morbique rigidi cerealisve caussam nominari novis argumentis et experimentis docet*, Cassel, 1772, in-4.

SCHLICHTEGROLL (Adolphe-Henri-Frédéric de), savant biographe, né en 1764 à Gotha, où il fit ses prem. études avec succès, conçut d'abord le projet de se vouer à la théologie; mais, étant allé à Iéna et ensuite à Goettingue, il abandonna son prem. plan pour se livrer à la philologie et à l'histoire. Profess. à Gotha en 1789, il fut ensuite l'un des conservat. de la biblioth. publique, puis de la biblioth. particulière du duc Ernest, adjoint et conservat. du cabinet des médailles, président de l'acad. de Munich, et enfin (1807) son secrét.-général. Sa retraite, qu'il demanda en 1821, ne précéda que de bien peu de temps sa mort, qui eut lieu le 4 déc. 1822. Parmi ses ouvr., on distingue surtout le *Nécrologe des Allemands*, 1790-1806, 34 vol. in-4. Cette biographie, presque contemporaine, pèche assez souvent par l'exagération des éloges, prodigués à des hommes dont le nom fera peu de bruit dans la postérité. L'*Alman. des muses* de Schiller, pour 1798, contient quelq. *épigrammes* contre le complaisant nécrologe. En somme pourtant, l'ouvrage est indispensable pour qui veut connaître l'histoire politique et littéraire de cette époque. On lui doit encore : *Historia numothecæ gothanæ*, et *Annales numismatiq.*, 1804, 1er vol. et un cahier du 2e.

SCHLOETZER ou SCHLOEZER (Auguste-Louis de), histor., naq. en 1737 à Jagstadt. Orphelin dès l'âge de 4 ans, il fut élevé par son aïeul au gymnase de Wahlheim, et se rendit en 1751 à Wittenberg pour y faire son cours de théologie. Il étudia ensuite pendant deux ans à Goettingue les langues orient. et la philologie sacrée, et, ne pouvant ainsi qu'il en avait le projet faire un voyage en Asie, il accepta la place d'instituteur en Suède. Il demeura trois ans à Stockholm et à Upsal, d'où, en 1757, il revint à Goettingue étudier l'arabe sous Michaelis, et la médecine sous Rœderer. Il était sur le point de se faire recevoir docteur, quand l'historiographe Müller l'engagea à venir à Pétersbourg pour l'aider à mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis sur l'histoire de Russie,

Schloetzer accepta cette proposit., et il apprit en peu de temps le russe, le slavon, le polonais et le bohémien. La connaissance de ces langues, ainsi que du suédois, que Müller ignorait, le rendait un collaborateur utile pour lui; mais ils ne purent vivre long-temps en bonne intellig., et Schloetzer, dégoûté de plus en plus de la Russie, accepta en 1764 le titre de profess. à Goetingue sans appointements. On obtint de l'impératrice un ordre qui lui défendit de sortir de l'empire. Au bout de quelq. mois Catherine, jugeant plus prudent de gagner par des bienfaits un homme dont on redoutait les connaissances histor., le nomma profess. à l'acad., en le chargeant de la rédaction de l'hist. ancienne de Russie, et lui accorda un congé de trois mois. Schloetzer obtint en 1767 un nouveau congé: mais il ne revint plus en Russie. Nommé en 1769 profess. de philosophie et de politique à Goettingue, il y consacra le reste de sa vie à la rédaction de ses ouvr., et mourut en 1809. Schloetzer est compté parmi les plus illustres historiens modernes. Son style cepend. est loin d'être classique, mais il subjugue le lecteur par la force de ses raisons, la lucidité de son exposition et la sûreté de sa critique. C'est lui qui a créé l'histoire du Nord, jadis incomplète, et mêlée de fables que son inexorable scepticisme a fait pour jamais disparaître. Voici les titres de ses ouvrages : *Introduct. à l'histoire du Nord*, 1771, in-4; elle forme le XXXIe vol. de l'*Histoire universelle anglaise*, trad. en allemand. — *Histoire de la Lithuanie jusqu'à sa réunion définitive à la Pologne, en* 1569, 1776 (dans l'*Histoire univers.*, tome L., 1785). — *Échantillon d'annales russes*, Brême, 1768, in-8. — *Tableau de l'hist. de Russie* (en russe, français, allemand), 1768, in-12. — *La Russie nouvellement changée*, 1767 et suiv.; 4 vol. in-8, réimpr., 1768 et 1777 (pseudonyme). — *Oskold et Dir*, Goettingue, 1775, in-8. — *Recherches historiq. sur les lois fondamentales de la Russie*, ibid., 1777, in-12. — *Hist. des monnaies et mines de Russie, de* 1700 *à* 1789, Goettingue, 1791, in-8. — *Louis-Ernest, duc de Brunswick et Lunebourg, feld-maréchal de S. M. I. R. et du St-empire*, Goettingue, 1786, in-8; trad. en franç., Gotha, 1788. — La *Correspondance*, recueil dont il changea le titre en celui d'*Indicateur politique*, 1776-1794, 28 vol. in-8. Schloetzer est en outre l'édit. des trois ouvr. suiv.: *Lois rendues dans le* 11e *S. par le gr.-duc Jaroslof et ses fils*. — *Annales russes de Nicon*, Ier vol. (impr. par l'académ. de Pétersbourg). — *Chronique du moine Nestor*, texte russe, d'après 17 MSs. traduits de l'allemand, avec *commentaires* histor. et critiq. Cette édition de Nestor valut à Schloetzer la décoration de l'ordre de St-Vladimir.

SCHLUTER (André), sculpteur et architecte, né à Hambourg en 1662, fit probablem. un voyage en Italie; car on ne saurait expliquer autrem. la perfection à laq. il parvint dès ses prem. ouvrages. En 1691, il travailla pour le roi de Pologne à Varsovie, et, en 1694, il fut appelé à Berlin par l'électeur de Brandebourg. L'année suiv. il fut nommé l'un des directeurs de l'acad. des arts que l'élect. venait de fonder, et, en 1699, il eut la charge d'architecte de la cour; mais une faute assez grave qu'il commit dans une construct., et dont l'importance fut exagérée par ses ennemis, lui fit perdre cette dern. charge en 1706. Il se rendit à Pétersbourg en 1713, et y mourut l'année suiv. Pierre-le-Grand venait de lui confier la construct. de plus. palais. Son chef-d'œuvre en sculpture est la statue équestre du *grand-électeur*, en bronze et de grandeur un peu au-dessus de nature, qui fait l'ornement du pont de la Sprée. En architecture, les ouvrages de lui qu'on estime le plus sont ceux qu'il a ajoutés au *Château royal* de Berlin, et qui ont donné à cet édifice sa forme actuelle.

SCHMALZ, économiste, né à Hanovre en 1759, fut successivement professeur de droit à Rinteln, Kœnigsberg, Halle et Berlin, où il mourut en 1831. Son enseignem. avait le défaut d'être plus agréable que solide. Il est connu par ses travaux d'économie politiq., qui reposent sur les principes de Quesnay, dont il fut le disciple jusqu'au dernier moment. Il est encore plus connu par ses querelles à l'occasion des associations secrètes qui exercent sur l'Allemagne une influence si diversem. caractérisée. Ses princip. ouvr. sont : *Exposition du droit naturel pur*. — *Manuel d'économie politique*, traduit en franç. par M. H. Jouffroy, conseiller au service de Prusse. — *Collect. de cas judiciaires remarquables de la faculté de Halle*.

SCHMAUSS (Jean-Jacques), histor., né à Landeau en 1690, fit des cours d'hist. à Halle dès l'âge de 22 ans, et se mit en même temps aux gages des libraires. En 1721, il fut tiré de cet état de dépendance par le margrave de Bade-Dourlach, qui le nomma d'abord conseiller de cour, et, plus tard, conseiller intime de sa chambre domaniale. En 1734, il fut attiré par Georges II à l'université de Goettingue, où il remplit la chaire d'histoire, puis celle de droit public et d'histoire d'Allemagne. Il mourut à Goettingue en 1747. On le regarde comme le créateur de la science politiq., et en effet, pendant les 26 ans qu'il professa à Goettingue, cette université fut ce qu'ensuite Strasbourg devint sous Schœpflin et Koch, une école diplomatique pour la jeunesse des grandes familles de toute l'Europe. Parmi ses ouvrages, presque tous écrits en allem., nous citerons : *Précis de l'hist. de l'empire*, pour servir aux cours académiques, Leipsig, 1720, in-8; réimpr. en 1729, 1740, 1744 et 1751. — *Corpus juris publici academicum* (recueil contenant les principales lois de l'empire germanique), Leipsig, 1722, in-8, souv. réimpr. — *Corpus juris gentium academicum* (recueil de traités entre les puissances européennes), Leipsig, 1730, 2 vol. in-8. — *Introduction à la politique*, ibid., 1741 et 1747, 2 vol. in-8. — *Éléments de droit public de l'empire pour servir aux cours publics*, ibid., 1746, in-8; 1766, 1782; trad. en français par du Buat, sous le titre de *Tableau du gouvernement actuel de l'empire*, 1755, in-8. — Léonard Schmauss, médecin et professeur à Saltzbourg au commencem. du 16e S.,

n'est connu que comme auteur d'un livre qui n'a d'importance que par rapport à l'hist. de la science. Il a pour titre : *Lucubratiuncula de morbo gallico et curâ ejus noviter repertâ cum ligno indico*, Vienne, 1518, in-8.

SCHMEITZEL (Martin), histor., né à Cronstadt, dans la Transylvanie, en 1679, remplit pendant 17 ans les chaires de droit public et d'histoire à l'académie de Halle, et mourut en 1747. Il est un des prem. écriv. qui se soient occupés en Allemagne de la statistique, science alors nouvelle, qui dep. a fait d'immenses progrès. Nous citerons de lui : *Commentatio de coronis, tàm antiquis quàm modernis iisque regiis; speciatim de origine ac factis sacræ angelicæ et apostolicæ regni hungarici coronæ*, Iéna, 1712, in-4. — *Schediasma de electivis regni Hungariæ et ritu inaugurandi regis*, ibid., 1713, in-4.

SCHMETTAU (Samuel, comte de), né en 1684, attaché d'abord au service de l'Autriche, avait acquis une gr. réputation comme officier du génie dans la guerre contre les Turks, et obtenu le gouvernem. de Temeswar et le grade de feld-maréch. Poussé à bout par les intrigues de ses ennemis, il passa au service du roi de Prusse, Frédéric II, qui le nomma feld-maréchal-général, le chargea de plus. missions diplomatiques, et l'honora de son amitié. Il mourut en 1751. Son *éloge* fut prononcé à l'acad. de Berlin par Maupertuis.

SCHMID ou CUNTZEL DE ROTENACKER (Nicolas), né en 1606 à Rotenacker, village des environs de Gera, en Saxe, ne savait pas encore lire à l'âge de 16 ans; il l'apprit d'un valet de son père, dont l'habileté n'allait pas jusqu'à lire tous les mots couramment, et se perfectionna par les leçons d'un de ses parents, lequel était notaire et lui fut utile, dit-on, pour l'étude du grec, de l'hébreu, du syriaque, de l'arabe, du persan, de l'arménien, de l'éthiopien, etc., etc. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'*il apprenait ces différentes langues tout en battant le blé*, et que ses études philologiques n'eurent point à souffrir des durs travaux auxquels l'obligeait sa condition. Ainsi faisant, il en vint à traduire l'Oraison dominicale en 51 langues, s'appliqua à la médecine et à l'astrologie, apprit la marche des planètes, et commença en 1653 à publier un *almanach*. Il mourut en 1671. — Schmid (Jean), théologien, né en 1639 à Nordlingen, en Souabe, perdit la vue à l'âge de 10 ans, ce qui ne l'empêcha pas de reprendre ses études, qu'il avait interrompues. De 1667 à 1670, il fit des cours de philosophie et de théologie à Iéna. Il quitta cette ville, où il revint, puis alla à Wittenberg, à Ulm, et enfin en Danemarck, et ne put se fixer nulle part. Il finit par s'établir aubergiste à Baldingen, près de Nordlingen, et y mourut en 1689. Cette auberge porte encore le nom de *Coin de l'aveugle*. On a de Schmid un gr. nombre de *livres* de théologie, des *sermons*, des *poésies* médiocres, etc., dont on trouve la liste à la suite de sa *Vie* dans les *Amœnitates litter.*, de Schelhorn, t. XII, p. 515-36. Schmid ou Schmidt (George-Louis), conseiller de Saxe-Weimar, né à Auenstein, au canton d'Argovie, en 1720, mort en 1805 à Nyon, au pays de Vaud, avait eu des relations avec les chefs du parti philosophique en France. On s'en aperçoit à ses écrits, parmi lesq. on distingue : *Essais sur divers sujets intéressants*, 1760, 2 vol. in-8.

SCHMIDEL (Ulric), voyageur, né à Straubing, en Bavière, fit partie de l'expédit. que P. de Mendoza, conduisit en Amérique en 1534, et qui atterrit au Rio de la Plata. Il concourut à la fondation de *Buénos-Ayres* et du fort de l'*Assomption*, et prit part aux diverses excursions qui furent faites dans le but de reconnaître le pays, et de soumettre ou plutôt d'exterminer les Indiens. En 1553, il remit à la voile pour l'Europe. La *Relation* de son voyage, en allem., fut impr. d'abord dans le *Rec.* de de Bry, et trad. en lat. par Gotthard Arthus, dans la 7e partie de cette *Collection*. Lévin Hulsius, en ayant recouvré un MS. qui lui parut être l'original, le publia en lat., sous ce titre : *Vera historia admirandæ cujusdam navigationis quam Hulderieus Schmidel, Straubingensis, ab anno* 1534 *usque ad annum* 1554, *in Americam vel Novum Mundum, juxta Brasiliam et Rio de la Plata confecit*, Nuremberg, 1599, in-4, carte et fig. Cette traduct. d'Hulsius, très supérieure à l'ancienne, est la seule qui puisse être lue avec intérêt, quoique plus. noms propres y soient défigurés. — Schmidel ou Schmiedel (Casimir-Christophe), médecin, né à Baireuth en 1718, profess. de médecine en second à Erlangen pendant 20 ans, donna sa démission en 1763, et s'établit à Anspach, où le margrave le nomma médecin de la cour et conseiller privé. Il mourut en 1792. La médecine lui doit quelq. observat. importantes; mais il est principalement connu comme botaniste, et la découverte des parties de la fructification dans les plantes cryptogames, est une époque dans l'histoire de la science. Ses principaux ouvr. sont : *Icones plantarum et analyses partium æri incisæ atque vivis coloribus insignitæ*, Nuremberg, 1747-59, 1782-96, in-fol. — *Instituti mineralog.*, *botanic.*, etc., Erlangen, 1794, in-4.

SCHMIDLIN (Jacques), controversiste luthérien, de la secte des *ubiquitaires*, né en 1528 à Waiblingue, dans le Wurtemberg, acquit, très jeune encore, une brillante renommée par ses prédications, et fut nommé ministre à Stuttgard, puis recteur de l'université de Tubingue. Il fut envoyé aux diètes de Ratisbonne et d'Augsbourg et à la conférence de Worms. Les princes luthériens d'Allemagne, qui connaissaient son zèle conciliateur et son adresse à manier les esprits, le chargèrent de travailler à réunir en un seul corps toutes les branches du luthéranisme. Cet objet ne cessa de l'occuper; il eut des conférences très vives avec les Zwingliens, avec Zanchius, avec Flacius Illyricus, avec Bèse principalement, et mourut à Tubingue en 1590, laissant plus de 150 écrits, qui se rapportent la plupart à son chimérique projet de conciliation.

SCHMIDT (Jean-André), professeur de méde-

cine, puis de chimie à Helmstadt, né en 1697 dans cette ville, où il mourut en 1736, est auteur de quelq. *opuscules* académiq., indiqués au t. VII de la *Biographie des sciences médicales*. — Douze autres médecins ou chirurgiens du même nom sont cités dans ce recueil. Nous nous bornerons à mentionner les suiv. : Jean SCHMIDT, médecin de l'école de Montpellier, né vers 1614, mort à Dantzig en 1680, fut le collaborat. de J.-E. Scheffler dans la rédaction du *Dispensatorium officinarum gedanensium*. Il a inséré div. observat. dans les *Éphémérides des Curieux de la nature*, etc. — François-Willibald SCHMIDT, médec. et profess. de botanique à Prague, où il mourut en 1796, avait été chargé, par le comte Joseph Malabaila de Canal, d'établir dans cette ville un jardin botanique. On a de lui : *Flora bohemica inchoata*, etc., Prague, 1793-94, in-fol. — Jean-Adam SCHMIDT, chirurg. des armées impériales, mort en 1809, profess. de médecine à Vienne, était né en 1759 à Aub, dans le Wurtzbourg. On distingue parmi ses ouvr. une *Biblioth. opthalmologique*, en allem., Brême et Iéna, 1801-1803, in-8, publ. avec Himly.

SCHMIDT (GEORGE-FRÉDÉRIC), graveur, né à Berlin en 1712, vint à Paris pour se perfectionner dans son art, et, par une exception honorable, fut reçu de l'académie en 1742, quoique protestant. Appelé à Berlin 2 ans après par le grand Frédéric, qui le nomma graveur de la cour, il y exécuta un grand nombre d'ouvr. En 1756, il se rendit à Pétersbourg sur l'invitation de l'impératrice Élisabeth, qui le chargea de graver son portrait. Six ans après il était de retour à Berlin, où il mourut en 1775. Il y avait établi une école de gravure, d'où sont sortis un grand nombre d'élèves distingués. Son *OEuvre* s'élève à plus de 200 pièces, dont le conseiller Grayen, de Leipsig, a publié le *catalogue* raisonné. Parmi ses portraits au burin, on distingue ceux de *Mignard*, de l'abbé *Prévost* et de *l'impératrice Élisabeth dans son costume impérial*. — SCHMIDT (Benoît), né en 1726 à Vorchkeim, dans l'évêché de Bamberg, fut un des princip. publicistes allemands du *parti catholique*. Nommé successivem. profess. extraordin. de droit à l'univ. de Bamberg, conseiller de cour du prince-évêque de cette ville, professeur ordin. des Institutes, du droit des gens et de l'histoire de l'empire, membre de l'acad. des sciences de Munich, il fut appelé à Ingolstadt en 1761, pour y professer le droit public et féodal, et y mourut en 1778. Nous citerons de lui : *Preuve que, par les lois fondamentales de l'empire, et nommément par la paix de Westphalie, les apostats sont privés de tous les droits de succession, tant allodiaux que féodaux*, Francfort, 1754, in-4. — *La juridiction ecclésiastique revendiquée en faveur des états d'empire catholiques sur leurs sujets protestants*, 1754, in-4. — *Principia juris germanici antiquissimi, antiqui, medii pariter atque hodierni, ex moribus, legibus, statutis, diplomatibus, actis, scriptoribus*, etc., *deducta*, Nuremberg, 1756, in-8.—SCHMIDT (Michel-Ignace), histor. allem., né en 1736 à Arnstem, petite ville de l'évêché de Wurtzbourg, entra dans les ordres sacrés, et administra quelque temps la cure de Rassfurth. Il se chargea ensuite d'élever le fils du baron de Rotenhan, gr.-maître de la cour de Bamberg, et, pendant la guerre de sept ans, il suivit ce seigneur dans ses terres près de Stuttgard. La cour de Wurtemberg, une des plus brillantes de l'Europe, se trouvait le point de réunion des premiers artistes dans tous les genres, des étrangers les plus distingués par leurs talents ou leur naissance, et de tout ce qui en Europe recherchait le faste et les plaisirs. Schmidt y agrandit le cercle de ses connaissances par la fréquentat. des hommes les plus distingués. Après la paix de Hubertsbourg, il retourna dans sa patrie, où il remplit plusieurs fonctions importantes. Membre d'une commission établie pour réformer l'instruction publique, on lui doit la fondation d'un séminaire pour l'éducation des maîtres d'école. Après la publicat. des prem. volumes de son *Histoire des Allemands*, ouvrage dont le succès surpassa son espérance, il fut attiré à Vienne par l'emper. Joseph et par sa mère, qui réussirent à l'y fixer, en le mettant à la tête des archives de l'état, avec le titre de conseiller aulique, et en le chargeant de donner des leçons d'hist. à l'archiduc François, depuis empereur. Il employa le reste de sa vie à continuer son gr. ouvrage, qu'il poussa jusqu'au 11e vol., leq. s'arrête à l'année 1686. Ce vol. parut en 1793, et l'auteur mourut en 1794. On trouva dans ses papiers les matériaux des autres volumes, et Jos. Milbiller, écriv. distingué, se chargea de les mettre en ordre. Le t. XXII, allant jusqu'en 1806 et renfermant la table de tout l'ouvrage, fut publié en 1808. Une partie de cet ouvrage a été traduite en français par J.-Ch.-Th. Laveaux, 9 vol. in-8, 1784 et années suiv. — SCHMIDT (Christophe de), dit *Phiseldeck*, histor. allem., né en 1740 à Nordheim, petite ville de la principauté de Goettingue, fut appelé en 1765 comme profess. d'histoire et de droit public, au *Carolinum* de Brunswick, et mis en 1779 à la tête des archives du duché de Wolfenbuttel, avec le titre de conseiller intime. Il mourut en 1801, laissant plus. ouvrages utiles et sagem. écrits sur la Russie, où il avait passé quelques années et dont il possédait bien la langue. Nous citerons de lui : *Hist. de Russie*, Riga, 1773, 2 vol. in-8.—*Matériaux pour la connaissance de la constitution de Russie*, 1782, in-8. — *Matériaux pour l'hist. de Russie dep. la mort de Pierre Ier*, 1777 et suiv., 3 vol. in-8. — SCHMIDT-PHISELLECK (Conrad-Frédéric), fils du précéd., né à Brunswick en 1770, fréquenta dans sa jeunesse le gymnase de Wolfenbuttel, en même temps que son père l'initiait aux éléments des sciences historiques et statistiques. Ce fut à l'université de Helmstadt, en 1787, qu'il étudia la théologie, la philosophie et les langues étrangères. Vers la fin de 1791, il fut reçu doct. en philosophie, et sa thèse, intitulée *De notione perfecti ad hominem translata*, fut remarquée; sa thèse pour le doctorat en théologie, *De morali christianorum societate*, lui valut, en 1794, une place d'agrégé

à l'université de Copenhague, et plus tard une chaire de professeur. Occupé tantôt à développer les vérités de la religion et de la philosophie, tantôt des théories et des applications de l'économie publique et de la statistique, Schmidt publia de nombreux ouvrages, et sa mort seule, survenue à Copenhague en 1832, put interrompre les travaux auxquels il se livrait depuis plus de 40 années. Le seul de ses écrits qui ait été traduit en français est intitulé : *L'Europe et l'Amérique, ou les rapports du monde civilisé*, Copenhague, 1820, in-8.

SCHMITZ (H.-N.), grav., dont l'histoire se rattache entièrement à celle de Krahe (*v.* ce nom), né en 1758 à Kayserswoert, près de Dusseldorf, n'était encore qu'un garçon boulanger, lorsqu'il fit connaître ses heureuses dispositions pour le dessin à cet artiste estimable, qui se chargea généreusem. des frais de son éducation, et le traita comme un fils. Schmitz s'éprit d'amour pour la fille de son bienfaiteur, et cacha long-temps sa passion; mais un jour il découvrit qu'il avait un rival, et vit les préparatifs du mariage qui devait lui enlever pour toujours celle qu'il adorait. Il tomba dangereusem. malade, avoua la cause de son mal, et ne revint à la vie qu'après la rupture de ce mariage, et lorsque Krahe lui eut dit qu'il l'acceptait pour gendre. Cepend. Schmitz, pour ne pas rester trop au-dessous de tant de bonté, se rendit secrètement à Munich, toucha l'élect. par le récit de son histoire, et revint bientôt avec le décret d'une pension de 600 florins. Il mourut à Dusseldorf peu de temps après son beau-père, Krahe, mort lui-même en 1790. Nous citerons de lui : un *Groupe d'enfants*, d'après Rubens, et un *Jésus et St Jean*, d'après Sarcellino.

SCHMUCK (Edmond-Joseph), médecin, né en 1771 à Heidelberg, où il mourut en 1792, avait visité l'Italie et séjourné quelques années à Pavie. Son ouvrage le plus remarquable a pour titre : *Observationes medicæ de vasorum sanguiferorum inflammatione*, Heidelberg, 1793, in-4. Il a le premier publié en Allemagne des recherches sur le galvanisme dans un ouvr. intit. : *Beytræge zur næhern Kenntniss der thierischen Electricitæt*, Manheim, 1792, in-8.

SCHMUTZER (Jean-Adam, Joseph et André), tous trois frères et graveurs au burin, nés à Vienne vers 1700, chacun à une année de distance, moururent tous trois aussi à un intervalle semblable, le premier en 1739, le second en 1740, et le troisième en 1741. Jean-Adam, l'aîné, fut loin d'égaler ses frères, et les pièces les plus faibles du recueil de la galerie de Vienne sont celles qu'Altomonte le chargea de graver. Joseph et André ont presque toujours travaillé de concert, et, selon que l'un ou l'autre avait eu la plus grande part au travail commun, leurs planches étaient marquées, ou Joseph-André ou André-Joseph. Les trois *Rubens* de la galerie de Lichteinstein, représentant trois circonstances du dévouement de Décius, sont ce que les deux frères ont fait de plus considérable et de plus estimé. — Schmutzer (Jacques), fils d'André, né à Vienne en 1733, était en bas âge lorsqu'il perdit son père et ses deux oncles. Il fut réduit à la nécessité de garder des moutons, avec la perspective d'être boucher plus tard ; mais son génie, qui le portait vers les arts, le fit triompher des prem. obstacles, toujours les plus difficiles à vaincre. Enfin le prince de Kaunitz l'envoya à Paris étudier sous le célèbre Wille, qui développa ses heureuses dispositions, et contribua à faire de lui l'un des plus habiles graveurs du 18e S. Parmi les chefs-d'œuvre de Schmutzer, on cite les deux pièces suivantes, qu'il a gravées d'après Rubens : *Mucius-Scévola devant Porsenna*, et la *Naissance de Vénus*.

SCHNEIDER (Conrad-Victor), médecin de l'électeur de Saxe et professeur à Wittemberg, où il mourut en 1680, était né vers 1610 à Bitterfeld, dans la Misnie. Il a le premier fait connaître la véritable texture de la membrane pituitaire, à laq. on a donné son nom ; et, par ses nombreux écrits, qui, bien que prolixes et diffus, décèlent dans leur auteur un observat. judicieux et un homme profondément instruit, il a puissamm. contribué aux progrès de la science. Ils sont du petit nombre de ceux qu'un médecin instruit doit lire et méditer. Les plus import. sont : *Dissertat. de osse occipitis, ejusque vitiis et vulneribus*, Wittemberg, 1653, in-12. — *Dissertatio de osse cerebriformi, et sensu ac organo odoratûs, et morbis ad utrumque spectantibus*, ib., 1655, in-12. — *De catarrhis lib. VI*, ib., 1660-62, in-4. — *Dissertat. de lacrymis*, ibid, 1656, in-4. — *De catarrhis lib. specialissimus*, etc., ib., 1664, in-4. — *Liber de spasmorum nat.*, etc., ib., 1678, in-4. — Lebrecht-Ehregott Schneider, chirurgien à Mytweyda, dans la Saxe, né en 1731 à Zschopaud, a publié en allemand un *Recueil de faits chirurgicaux, avec des remarques théoriques et pratiques*, Chemnitz, 1762-88, 12 vol. in-8. — Schneider (Gottlob-Sigismond), médecin, né à Burkortsdorf en 1736, mort à Dresde en 1779, est auteur de quelq. *opuscules* sur son art.

SCHNEIDER (Euloge ou plus exactement Jean-George), écrivain allem., moins connu en France par ses ouvrages que par ses excès démagogiques, naquit en 1756 à Wipfeld, village de l'évêché de Wurtzbourg. Il passa ses premières années dans une extrême misère, occasionnée en partie par son inconduite. Fatigué d'une aussi déplorable existence, il embrassa la vie religieuse chez les récollets à Bamberg, et, s'étant fait dans son couvent une certaine réputat. d'éloquence, ses supérieurs l'envoyèrent comme prédicateur à Augsbourg. Il y prêcha dans le sens des innovations que Joseph II venait d'exécuter, et que la cour de Rome avait désapprouvées, et mécontenta ainsi ses supérieurs, dont il se sépara. L'intérêt que lui témoignèrent les protest. dut le consoler, et le duc Charles de Wurtemberg, quoique catholiq., s'empressa de l'attirer à sa brillante cour de Stuttgard comme son prédicateur. Là, Schneider s'affermit dans ses principes d'indépendance religieuse et politique. A l'époque de la révolution, il vint à Strasbourg, et fut nommé, presque aussitôt, vicaire-général de l'évêque constitutionnel. Il montra d'abord quelque modération;

mais bientôt, son influence augmentant avec les progrès de la révolution, il se fit nommer maire de Haguenau, puis accusateur public près le tribunal criminel, et devint la terreur du pays. Ce fut surtout contre ses anciens confrères, les prêtres catholiques, qu'il dirigea ses fureurs. Il se transportait d'un lieu à un autre, traînant après lui une bande de misérables, qui lui servaient de juges, et même le bourreau et l'instrument du supplice. Mais les conventionnels Lebas et St-Just, qui avaient résolu sa perte, feignirent d'être effrayés de cet horrible appareil, auquel il avait su donner une sorte de pompe triomphale, et l'accusèrent d'une conspirat. Transféré à Paris, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionn., le 1<sup>er</sup> avril 1794. Son arrêt le qualifie *prêtre autrichien de Wurtzbourg, émissaire de l'ennemi*, etc. Ce que Schneider a fait de mieux comme littérat., c'est sa traduct. allemande des *Homélies de St Chrysostôme sur l'Évangile de St Matthieu*, Augsbourg, 1786, 4 vol. in-8, et *sur l'Évangile de St Jean*, ib., 1787, 3 vol. in-8. — SCHNEIDER (Jean-Gottlob), un des plus gr. philol. et des naturalistes les plus distingués du dernier siècle, né en 1750 au village de Kolm, près de Hubertsbourg, fut envoyé à l'âge de 18 ans à Leipsig, pour y étudier le droit; mais la connaissance qu'il y fit de Reiske, Fischer et Réiz, le décida à se consacrer à la littérature classique. De Leipsig il se rendit à Goettingue, où il vécut pendant quelques années dans la plus grande détresse. En 1774, il suivit à Strasbourg Brunck, qui se l'associa dans ses travaux, et il sut encore trouver du temps pour étudier la botanique et la zoologie, dans la vue de comparer les connaissances des anciens avec les découvertes des modernes. Après trois ans de séjour dans cette ville, il fut nommé professeur de philologie à Francfort-sur-l'Oder; mais, pend. les 34 ans qu'il y remplit ces fonctions, ce fut moins par ses leçons qu'il se rendit utile que par ses écrits. Lorsqu'en 1811 l'université de Francfort fut transférée à Breslau, il continua d'y occuper la même chaire, et en 1816 il fut nommé premier bibliothécaire, emploi qui convenait mieux à ses goûts que celui de professeur. Il mourut en 1822. Ce qui constitue le véritable mérite de Schneider, c'est d'avoir remarqué que les ouvrages des anciens sur les sciences physiques sont précisém. ceux dont les philologues ont le plus négligé la critique et l'interprétat., et d'avoir réparé cette négligence en en donnant de bonnes édit. Personne n'avait été propre à ce genre de travail depuis plus d'un siècle, parce que personne n'avait réuni au même degré l'érudit. classique et les connaissances physiques. Outre les nombreux *Mémoires* qu'il a publiés dans différents recueils, Schneider a donné beaucoup d'ouvrages dont on trouve la liste dans l'*Allemagne littéraire*, de Meusel; nous nous contenterons de citer ses éditions de *Démétrius de Phalère*, accompagnées d'un excell. comment., Altenbourg, 1779, petit in-8. — Des *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, Leipsig, 1794 et suiv., 4 vol. in-8. — De l'*Hist. des animaux* d'Aristote, ibid., 1811, 4 vol. in-8. — Des *Œuvres complètes* de Théophraste, ib., 1818-21, 6 vol., véritable chef-d'œuvre. Parmi ses écrits d'hist. natur., on distingue : *Eclogæ physicæ* (allemand), 1801, 2 vol. in-8. — *Specimina aliquot zoologiæ veterum ex historiâ nat. piscium sumpta*, Francfort, 1782, in-4. — *Ichthyologiæ veterum specimina*, ib., 1782, in-4. — *Synonymia piscium græca et latina, sive Historia piscium naturalis et litteraria*, Leipsig, 1789, in-4. — *Recueil de divers traités pour l'éclaircissem. de la zoologie et de l'histoire du commerce* (allem.), Berlin, 1784, in-8. Une *Notice nécrologique*, par son collègue, M. Manso, a été insérée dans la *Gazette d'état* de Berlin, du 19 février 1822.

SCHNURRER (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC), théologien protestant et orientaliste, né à Canstadt, dans le Wurtemberg, en 1742, embrassa la carrière du ministère évangélique à une époque où commençait une révolution dans l'étude de la théologie et des div. sciences qui en dépendent. Cette circonstance et un ardent besoin de s'instruire le portèrent à voyager. Il quitta Tubingue en 1766, et n'y revint qu'au bout de 5 ans, après avoir visité Goettingue, Iéna, Leipsig, Halle, Dresde, Berlin, Brunswick, Amsterdam, Leyde, Londres, Oxford et Paris. De retour à Tubingue, il fut nommé professeur à l'université, et, quelques années après, admis à la faculté de philosophie, avec le titre de professeur ordinaire. Placé en 1777 à la tête du séminaire de théologie, il remplit ces fonctions pend. 29 ans. Devenu chancelier de l'université en 1806, il obtint en même temps la prem. chaire de théologie et la prélature de Lorch. En 1815 il fit partie des états du royaume, encourut la disgrâce du nouveau souverain, pour quelq. opinions qui s'accordaient mal avec les plans de la cour, et fut en 1817 privé de toutes ses places. Retiré alors à Stuttgard, il y mourut en 1822. Pendant le temps de son professorat, il ne se passait guère d'années qu'il ne publiât quelq. *dissertation* sur un point de philologie sacrée. Il a réuni lui-même ces divers écrits en 1 vol. in-8, Gotha, 1790, sous ce titre : *Dissertationes philologico-criticæ; singulas primùm nunc cunctas edidit Chr.-Fr. Schnurrer*. On trouve quelq. morceaux de lui dans le *Répertoire de la littérature biblique et orientale* de Eichhorn, et dans le *nouveau Répertoire pour la littérature biblique et orientale* de Paulus.

SCHOBER (GOTTLOB), inspect. des pharmacies de Moscou et premier médecin de cette ville, où il mourut en 1739, membre de l'acad. des curieux de la nature sous le nom d'*Aristophane*, né vers 1670 à Leipsig, fut attaché successivem. en qualité de médecin au roi de Suède, au tzar Pierre I<sup>er</sup>, puis à la princesse Nathalie, sa sœur. Chargé en 1717 d'examiner les eaux minérales qui coulent sur les bords du fleuve Terek, il rédigea sur le résultat de cette mission une description MS., mais dont un extrait a été inséré dans le rec. de l'*Histoire russe*. Il a publ. en allem. une *Pharmacopée portative*, Leipsig, 1707, in-8, etc.

SCHOEFFER ou SCHOIFFER (PIERRE), l'un des

inventeurs de l'art typographique, né à Gernsheim, ville du pays de Darmstadt, exerçait le métier de copiste à Paris, où il se trouvait encore en 1449. Il se rendit à Mayence vers 1450, et fut d'abord le subordonné, puis l'associé et le gendre de Fust. On lit son nom dans la souscription du Psautier de 1457. La société de Guttenberg et Fust se servait de lettres fondues, qu'elle obtenait par le moyen de matrices fondues elles-mêmes. Schoeffer imagina les poinçons et compléta ainsi la découverte de l'art typographique. Le prem. ouvrage, imprimé avec les caractères obtenus par le procédé dont on lui fait honneur, est le *Durandi rationale divinorum officiorum*, 1459, in-fol. Schoeffer, devenu seul possesseur de l'imprimerie par la mort de son beau-père (1466), continua de l'exploiter, jusqu'à l'année 1502, que l'on présume celle de sa mort.

SCHOELGER (Marc), fabricant de porcelaines, fut détourné par les orages de la révolution, de la carrière ecclésiastique à laquelle il était destiné. Garçon de magasin dans la manufact. de M. Locré, il fut placé à la tête de cet établissement. Après sa destruction, il en fonda un autre dans le faubourg St-Denis, et y porta à un haut degré de perfection la fabrication de la porcelaine, qui n'avait alors quelque éclat que dans les manufactures royales. Il est sorti de la sienne des objets de luxe précieux et rares, aussi-bien que des objets usuels. Schœlger mourut à Paris en 1832.

SCHOELL (Maximilien-Samson-Frédérisch), conseiller intime du roi de Prusse, né en 1766 dans un village de Nassau-Saarbruck, entra dès l'âge de 15 ans à l'univ. de Strasbourg, où, sous le professeur Koch il étudia l'histoire et les sciences politiques et diplomatiques. De retour à Strasbourg en 1790, et après quelques voyages, il fréquenta le barreau; mais, voyant sa vie menacée dans ces temps de troubles et d'anarchie, il ne tarda pas à se retirer en Suisse. Après avoir exercé la profession d'imprimeur, il revint en France à la paix de Lunéville, et fonda à Paris une maison de librairie à laquelle on doit en gr. partie la publication des beaux ouvrages de Humboldt, et qui répandit en France les travaux des sav. allemands sur la littérature ancienne. En 1812, il abandonna le commerce, qui lui avait été peu profitable, et entra au service du roi de Prusse, qui lui confia des fonctions importantes. Après la mort de Hardenberg, il revint à Paris pour se livrer aux sciences et à la littérature, et il y mourut en 1833. On lui doit : *Collection des actes, pièces officielles, réglements et ordonnances, relatifs à la confédération du Rhin*, 1808, in-8. — *Répertoire de littérature ancienne, ou Choix d'auteurs classiques grecs et lat.*, 1808, 2 parties in-8. — *Tabl. des peuples de l'Europe, classés d'après leur langue*, 1810, in-18; 1812, in-8. — *Précis de la révolution française*, 1810, in-18. — *Description abrégée de Rome ancienne*, d'après Ligorius, 1811, in-18, fig. — *Éléments de chronologie*, 1812, 2 vol. in-8. — *Histoire abrégée de la littérature grecque, depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcks*, 1813, 2 vol. in-8. — *Histoire abrégée de la littérature romaine*, 1815, 4 vol. in-8. — *Recueil de pièces officielles destinées à détromper les Français sur les événements qui se sont passés depuis quelq. années*, 1814-1816, 9 vol. in-8. — *Congrès de Vienne*, rec. de pièces officielles, 1816, 2 vol. in-8. — *Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie jusqu'au traité de Paris, du 20 nov.* 1815, ouvrage de Koch, entièrement refondu, augmenté et continué par Schœll, 1817, 1818, 15 vol. in-8. — *Cours d'histoire des états européens depuis la chute de l'empire romain d'Occident jusqu'en* 1789, 48 vol. in-8. Ce dernier ouvrage était celui pour lequel il avait le plus de prédilection : il y a déposé le fruit de ses immenses connaiss. historiq. Schœll était très versé dans le droit public de l'Europe.

SCHOEN (Martin), orfévre, peintre et graveur au burin, né à Culembach, en Franconie, vers 1420, mort en 1486, dispute à son contemporain Maso Finiguerra la gloire d'avoir inventé la gravure en taille douce. On pourrait satisfaire toutes les prétentions, en supposant, ce qui n'est pas sans vraisemblance, que ces deux artistes en ont trouvé le secret, chacun de son côté et sans se le communiquer. On a des raisons de croire aussi que la découverte de la gravure est antérieure à l'un et à l'autre; mais on est obligé de convenir que Schoen, connu en France sous le nom de *Beau Martin*, montra un talent d'exécution bien supérieur à celui de tous les artistes italiens et allemands de son époque. Son œuvre, qui consiste en 150 pièces originales environ, est de la plus grande rareté. Heinecken en a donné l'énumération dans son *neue Nachrichten von Kunstlern und Kunstsachen*. Le musée du Louvre possède de ce grand artiste un tableau représentant les *Israélites recueillant la manne*, et un dessin du *Portement de la croix*, exécuté à la plume et rehaussé de blanc sur papier bleu.

SCHOENBERG (Matthieu de), théologien, de la société de Jésus, né à Munich en 1734, mort en 1792, fut mis par l'électeur de Bavière à la tête de l'institution de l'*Aumône-d'Or*, dont l'objet était de répandre dans le peuple des ouvr. instructifs à sa portée. Parmi ceux que l'on doit à Schoenberg, on cite les *Pensées chrétiennes, entremêlées de petites histoires;* et l'*Hist. populaire du dogme*. — Schoenberg (André), historiogr. suédois, mort près de Gêfle, dans la province de Gestricie, en 1811, conseiller de chancellerie et chevalier de l'Étoile-Polaire, est connu par les petits traités et les brochures qu'il a publ. tant sur l'histoire que sur la politique. On distingue dans le nombre ses *Lettres historiques sur la constitution du royaume de Suède, dans les temps anciens et modernes*, Stockholm, 1777-78, in-8.

SCHOENEMANN (Charles-Traugott-Gotlob), compilateur allem., né à Eisleben en 1766, fut, en 1799 nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'univers. de Goettingue, où il mourut en 1802. Parmi ses ouvrages on distingue : *De l'é-*

*tendue de la diplomatie et de ses rapports avec les autres sciences*, 1798, in-8. — *Essai d'un système complet de diplomatique générale*, 1801 et 1802, 2 vol. in-8.

SCHOENFELD (Jean-Henri), peintre, né en 1609 à Biberach, dans la Souabe, alla perfectionner son talent en Italie, et revint se fixer à Augsbourg, où il mourut en 1675. On voit dans l'église Ste-Croix de cette ville deux de ses ouvr. capitaux : *le Christ allant au Calvaire* et une *Descente de croix*. Il a gravé quelques morceaux à l'eau forte.

SCHOENING ou SCHIOENING (Gerhard), historien, né en 1722 dans le district de Lofoden, province de Northland, fut appelé en 1751 à diriger l'école de Drontheim, où il avait été élevé, et ce fut là qu'il se prépara, avec son ami Suhm, à la carrière historique. Nommé en 1765 professeur à l'académie de Soroé, il y acheva ses grands travaux sur les annales des Norwégiens, et mourut en 1780. Outre un grand nombre de dissertat. et de mém., dans les recueils de l'académie de Copenhague et de la société de Norwége, dont il était membre, on lui doit : *Essai de la géographie ancienne de la Norwége*, Copenhague, 1751, in-4. — *Histoire de Norwége*, dont le 1er et le 2e vol. parurent à Soroé, 1771-73, et le 3e à Copenhague en 1781. A la tête de ce dernier vol. est une *Notice biographiq.* sur Schoening, par son ami Suhm.

SCHOENEVELD (Étienne de), médecin, né à Hambourg, où il mourut en 1616, avec la réputat. d'un habile praticien, avait été attaché au service du prince de Holstein-Gottorp. On fait encore quelque cas de son *Ichthyologia et nomenclatura animalium marinorum, fluviat., lacustrium, quæ in ducatibus Slesvici et Holsatiæ, et in emporio Hamburgo occurrunt trivialia*, etc., Hambourg, 1624, in-4. — Victorien Schoenfeld, méd. de Bautzen, mort en 1591 à Marbourg, où il avait rempli successivement les chaires de mathématiq. et de médecine, est l'auteur de consultat. insérées dans le recueil de Scholtz.

SCHOENMETZEL (Franç.-Gabriel), médec., né en 1736 à Aichstaedt, après avoir étudié à Manheim, Montpellier, Paris et Strasbourg, reçut le doctorat à l'univ. de Reims, et fut nommé professeur à Heidelberg, où il mourut en 1785. Entre un certain nombre d'opusc. qu'il a publiés, nous mentionnerons : *Collectaneorum ad hist. facultatis medicinæ heidelbergensis fasciculi II*, 1772, in-4, et *Constitutio epidemica heidelbergensis à sept.* 1781 *ad finem junii* 1782, 1782, in-4.

SCHOEPF (Jean-David), savant médecin et naturaliste, né en 1752 à Wunsiedel, fit ses études à Erlangue, où il fut reçu docteur, et, après avoir voyagé en Autriche, en Prusse, en Russie, en Italie, en Suisse, s'embarqua pour l'Amérique en 1777, comme méd. des troupes recrutées en Allemagne par les Anglais. A la paix il demeura dans les états de l'Union jusqu'en 1784, qu'il revint occuper la place de second méd. pensionné à Bayreuth. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1800, comblé de distinctions honorifiques. Les plus estimés de ses ouvrages sont : *Materia medica americana, potissimùm regni vegetabilis*, Erlangue, 1787, in-8, et *Hist. testitudinum*, ibid., 1773-1801, 6 fasc. in-4 : ce dernier, resté incomplet, contient 31 pl. color. Le recueil de la société d'hist. naturelle de Berlin, les actes de l'acad. des curieux de la nature, etc., contiennent div. mém. de ce savant.

SCHOEPFLIN (Jean-Daniel), savant critiq., né à Sulzbourg, petite ville du margraviat de Bade-Dourlach, en 1694, obtint, avant l'âge de 26 ans, une chaire d'éloquence et d'histoire à Strasbourg, et, quelques années après, l'autorisation de faire aux frais de cette ville un voyage en France et en Italie. La cinquantième année de son professorat fut célébrée comme une fête publiq. à Strasbourg en 1770 ; mais il ne jouit pas long-temps de cette sorte de triomphe ; il mourut d'une fièvre lente en 1771. Conseiller et historiographe de France, associé des acad. de Pétersbourg et de Florence et de la société royale de Londres, il était correspondant de l'académ. des inscriptions, dont les *Mém.* contiennent de lui plus. savantes dissertations. Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ typographicæ*, Strasbourg, 1750, in-4. — *Alsatia illustrata, celtica, romana, francica*, Colmar, 1751-62, 2 vol. in-fol. — *Alsatia ævi merovingici, carolingici, saxonici, salici et suevii diplomatica*, Manheim, 1772-75, 2 vol. in-fol. — *Vindiciæ celticæ*, Strasb., 1756 et 1760, in-4. On a la *Vie* de Schoepflin en latin, par Ving, 1769, in-4, et en français par Kock, dans les *Archives littér.*

SCHOETTGEN (Christian), philologue, né en 1687 à Wurzen, en Saxe, montra dans sa jeunesse beaucoup de goût pour la prédication, à laquelle il renonça en 1716 pour se vouer à l'instruction publique. Recteur du gymnase de Francfort-sur-l'Oder, puis profess. de belles-lettres à Stargard, et enfin recteur d'un des gymnases de Dresde, il occupa cette place jusqu'à sa mort, en 1751. Outre de nombreuses édit. des classiques latins et grecs, on lui doit quelques ouvr., parmi lesquels on distingue : *Jésus le vrai Messie*, 1748, in-8, le livre le plus fort qu'on ait écrit contre l'incrédulité des Juifs.

SCHOLARIUS (George), secrétaire de Jean Paléologue, accompagna en 1439 cet emper. au concile général de Florence, et y appuya avec autant de force que d'éloquence l'union projetée des Grecs avec les Latins. Mais de retour à Constantinople, subjugué par les arguments de Marc d'Éphèse, qui le fit changer de sentiments, il se montra dep. l'un des adversaires les plus zélés de la réunion. C'est vers le même temps qu'il embrassa la vie monastique sous le nom de Gennade. Promu au patriarcat de Constantinople après la prise de cette ville par les Turks en 1453 (*v.* Constantin-Dracosès), il reçut l'investiture de Mahomet II, et, suivant la coutume suivie par les empereurs, reçut du sulthan le bâton pastoral. Le nouveau pontife chercha vainement à ramener la paix dans l'Église grecq., et les troubles s'accroissant incessamment, il abdiqua en 1458 pour se retirer dans un monast. de Macédoine, où il mourut vers 1460. On trouve sous

le nom de Scholarius, dans le recueil des conciles du P. Labbe et dans la Biblioth. des Pères, divers morceaux en faveur de l'union; un *Traité de la procession du St-Esprit* contre Marc d'Éphèse, un autre *de la prédestinat.*, etc.

SCHOLLINER (HERMAND), historien, né en 1722 à Freisingen, entra dans l'ordre des bénédict., où il enseigna la théologie et le droit canon avec un succès qui le fit nommer direct.-général des études en Bavière et membre de la classe teutonique de l'académ. des sciences de Munich. Chargé de plus. autres fonctions importantes dans l'enseignement et dans l'ordre ecclésiastique, ce fut seulement en 1784 qu'il se vit libre de suivre exclusivement son goût pour l'histoire. Il mourut en 1795. Ses ouvr. sont de deux classes. Ceux qui ont pour objet la théologie et l'hist. ecclésiastique ont presque tous la forme de dissertat.; quant à ceux qu'il a donnés sur l'histoire de la Bavière, sur la généalog. de ses princes et sur la vie de ses hommes célèbres, ils ont été pour la plupart publiés dans les tomes XI à XVIII des *Monumenta boica*, dans les tomes IV et V des *Mém.* de l'acad. de Munich, et dans le *Rec.* de Westenrieder (*Beytræge zur vaterlandischen geschichte*), Munich, 1788 et suiv.

SCHOMBERG (HENRI, comte de), maréchal de France, né à Paris en 1583, d'une famille originaire de Misnie, porta d'abord le titre de comte de Nanteuil, et fit sous ce nom ses premières armes en Hongrie, comme volontaire dans les troupes de l'empereur Rodolphe II. Dans les 17 ann. de paix dont jouit la France à la fin du règne de Henri IV et au commencem. de celui de Louis XIII, il vit son ardeur guerrière enchaînée; mais il n'en rendit pas moins quelques services au pays, d'abord comme lieuten. du roi dans le Limousin, puis comme ambassadeur en Angleterre et auprès des div. cours d'Allemagne. En 1617 et 1618 il alla combattre en Piémont les Espagnols, qui voulaient accabler le duc de Savoie, alors notre fidèle allié. En 1619 il eut la place de surintend. des finances, sans abandonner pour cela la carrière des armes; car on le voit bientôt, en qualité de grand-maître de l'artillerie, contribuer puissamment à la prise des places que les calvinistes possédaient dans le Languedoc, et à la prompte soumission de la Guienne. Richelieu, devenu tout-puissant, le punit, en l'éloignant de la cour, de s'être laissé porter à la tête des affaires; mais bientôt il le fit rappeler, lui obtint le bâton de maréchal en 1625, et lui montra dès-lors une entière confiance. Schomberg prouva qu'il en était digne en chassant les Anglais de l'île de Ré (1627). Il servit ensuite avec gloire au siége de La Rochelle et dans la guerre que les Français soutinrent en Piémont, pour le duc de Mantoue, contre l'empire et les princes d'Italie. Schomberg écrivit lui-même la *Relation* de cette campagne, 1630, in-4. Son dévouem. bien connu le fit choisir, en 1632, pour commander l'armée destinée à combattre les rebelles en Languedoc. Il les défit dev. Castelnaudari, où leur chef, le duc de Montmorenci, fut fait prisonnier. Pour prix de sa victoire il eut le gouvernem. du Languedoc; mais il n'en jouit pas beaucoup, étant mort la même année à Bordeaux. — SCHOMBERG (Charles, duc de), fils du précéd., né à Nanteuil en 1601, fit ses premières armes sous les ordres de son père, dans le Languedoc et le Poitou, se distingua ensuite en Italie et en Savoie, et eut, après la mort de son père le gouvernement du Languedoc. Il défit les Espagnols en 1636 dev. Leucate, fut créé peu de temps après maréchal de France, et, poursuivant le cours de ses succès dans le Roussillon, s'empara de Perpignan en 1642. Mais la mort de Louis XIII, avec leq. il avait été élevé et qui l'avait toujours beaucoup aimé, fut le terme de sa faveur. Obligé de se démettre de son gouvernement, il obtint comme indemnité celui de Metz, avec la charge de colonel des Suisses et Grisons. On lui imposa ensuite le commandement de l'armée de Catalogne; « et il partit, dit M^lle de Montpensier, avec peu d'argent, peu de faveur et peu d'hommes. » La campagne fut glorieuse pour lui, mais ne lui rendit pas la bienveillance de la reine-mère et de son ministre. Schomberg mourut à Paris en 1656, regretté des gens de bien. Il avait été marié 2 fois : la prem. avec Anne, duchesse d'Halluyn, dont il prit le titre et le rang parmi les pairs du roy.; la seconde avec Marie de Hautefort, dont l'art. suit.— SCHOMBERG (Marie de HAUTEFORT, duchesse de), excita par sa beauté l'admiration générale, lorsqu'elle parut à la cour de Louis XIII, à l'âge de 14 ans. Nommée fille d'honneur de Marie de Médicis, elle passa bientôt au service de la jeune reine, qui l'honora de son amitié et de sa confiance. Le roi, de son côté, lui accorda, dès qu'il la vit, une prédilection marquée, dont Anne d'Autriche ne pouvait s'alarmer, car elle devait savoir qu'il n'était pas capable d'aimer une maîtresse autrement qu'un favori. « Il en était jaloux, dit le président Hénault, et c'était où se bornaient ses sentiments. » La favorite voulut user de son ascend. sur le prince pour l'affranchir de la tutelle de son ministre; mais celui-ci parvint à l'écarter elle-même, et ce fut Cinq-Mars qui la remplaça dans la faveur du faible Louis XIII. Après la mort du roi, M^me de Hautefort, rappelée à la cour par la reine, fut de nouveau disgraciée pour s'être exprimée avec trop de liberté sur le card. Mazarin. Elle épousa le duc de Schomberg (1646), et dès-lors elle parut rarem. à la cour. Devenue veuve en 1656, elle conserva dans le monde une grande considération, qu'elle méritait par sa conduite irréproch., son esprit et ses belles manières. Elle consacra ses derniers jours à des exercices de piété, et mourut en 1691 au couvent de la Madeleine de Trainel, à Paris. Elle avait 75 ans.

SCHOMBERG (ARMAND-FRÉDÉRIC de), maréchal de France, d'une autre famille, né vers 1619, n'avait que quelques mois lorsqu'il perdit son père. Il resta sous la tutelle de l'élect. palatin Frédéric V, qui désigna, pour administrer ses biens, quatre commiss. dont il ne put jamais obtenir de comptes. Il annonça de bonne heure des inclinat. guerrières. Après avoir servi sous les ordres de Rantzau et vu confisquer ses biens par l'empereur, il se rendit en

Hollande, où le prince d'Orange, Henri-Frédéric, s'empressa de lui donner de l'emploi; en 1650 il passa en France, acheta la compagnie des gardes écossaises, et mérita par ses services le grade de lieutenant-général. Ne pouvant citer tous ses faits d'armes, nous dirons seulem. qu'il contribua beaucoup au succès de la bataille des Dunes, qu'il prit ensuite Bergues, et qu'au lieu de rester inactif, lors de la paix avec l'Espagne, il alla servir en Portugal la maison de Bragance, dont il affermit le trône par la victoire de Villa-Viciosa. Cepend. l'Europe s'était coalisée contre Louis XIV. Schomberg, qui commandait l'armée de Catalogne, sut contenir les Espagnols, leur enleva Figuières et d'autres forteresses, et quoique protestant, il reçut le bâton de maréchal en 1675. Il passa presque aussitôt à l'armée des Pays-Bas, où ses actions n'eurent pas moins d'éclat. La révocation de l'édit de Nantes l'ayant obligé de quitter la France, il se rendit en Portugal, dont la grandesse lui avait été précédemment accordée, puis à la cour de l'élect. de Brandebourg, qui le créa ministre d'état et généralissime. Attaché dep. long-temps au prince d'Orange, il le suivit en Angleterre, prit une part active à son expédition contre Jacques II, et périt à la bataille de la Boyne (1690). On a l'*Abrégé de la vie de Schomberg*, par Lusancy (Matthieu Beauchâteau), Amsterd., 1690, in-12.

SCHONA (Ben), Moheb-Eddyn-Aboul-Valid MOHAMMED, chef de la religion et grand-juge d'Irak (ou de la Chaldée), né à Alep, mort l'an 883 de l'hég. (1478 de J.-C.), est regardé comme le prem. des docteurs chez les Mahométans. Le principal de ses nombr. ouvr. est une *Hist. générale*, en 4 part., depuis Adam jusqu'en 1403, qui a pour titre : *Jardin des choses mémorables*. On en conserve une copie à la Bibliothèque du roi.

SCHONÆUS ou DE SCHOONE (Corneille), poète latin, né à Gouda (Hollande), vers 1540, mort en 1611, remplit pend. 25 ans les fonct. de recteur de l'école latine de Harlem, où il avait été appelé vers 1575. Son principal ouvr. est le *Terentius christianus*, Cologne, 1614, in-8; Amsterdam, 1629, in-8. C'est un rec. de comédies sacrées, dans lesquelles il a imité le style de Térence, avec quelq. succès.

SCHOOCKIUS (Martin), né à Utrecht en 1614, professa successivem. dans cette ville, à Deventer, à Groningue et à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1669. Il écrivit en latin des traités *sur le beurre, sur les harengs, sur les cigognes*, dans lesquels on ne trouve pas un seul mot d'hygiène ou d'économie domestique; cepend., comme ils sont rares, les curieux les recherchent avec empressement, et leur prix dans les ventes surpasse quelquefois celui des meilleurs ouvrages.

SCHOONHOVEN (Florent), *Schoonhovius*, né à Gouda, en Hollande, vers 1594, de parents réformés, mort catholiq. en 1648, a publ. des *Carmina*, en III liv., Leyde, 1613, in-12, etc. — Schoonhoven (Gisbert-Antoine), est connu par une bonne édition d'*Eutrope*, Bâle, 1554, in-8.

SCHOONJANS (Antoine), peintre, né à Anvers, en 1655, entreprit jeune le voyage d'Italie, et s'arrêta quelque temps à Paris et à Lyon, où il laissa des ouvr. qui prouvent de grandes dispositions. Il passa dix ans à Rome, uniquement occupé de perfectionner ses talents par l'étude de l'antique, et vint ensuite à Vienne où il fut accueilli par l'empereur Léopold, qui lui donna le titre de peintre de son cabinet, et lui commanda plus. ouvrages. Il fit une excursion à Londres, puis à la cour de l'électeur palatin, et revint dans la capitale de l'Autriche, où il ne cessa d'être accablé de travaux et de faveurs, jusqu'à sa mort, en 1726.

SCHOSULAN (Jean-Michel), médecin à Vienne, où il mourut en 1795, était né en 1743 à Waydhofen sur le Theya. Outre une version latine du traité de médecine pratique de Stoerk, Vienne, 1777, in-8, il a laissé div. écrits, dont le meilleur est son manuel en allem., intit. : *Solide instruction pour les gens de la campagne*, etc., Vienne, 1786, in-8.

SCHOTANUS (Christian), ministre protestant, né à Scheng, village de la Frise, en 1603, fut professeur de grec, d'hist. ecclésiastiq., et prédicateur à Franeker, où il mourut en 1671. Son principal ouvrage est la *Bibliotheca histor. sacræ veteris Testamenti, sive exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi*, 1664, 2 vol. in-fol.

SCHOTT (André), jésuite, né à Anvers en 1552, mort en 1629, professa successivem. la rhétoriq., la langue grecque ou la théologie à Louvain, à Tolède, à Saragosse et à Rome. Il avait fait vœu d'embrasser la règle de St Ignace, si sa ville natale, assiégée par le duc de Parme, rentrait sous la domination du roi d'Espagne; et il s'empressa d'acquitter ses engagements (1586). On a de lui un grand nombre d'ouvr., cités dans les *Mémoires* de Niceron, t. XXVI. Les principaux sont : *Vitæ comparatæ Aristotelis ac Demosthenis, olympiadibus ac præturis Atheniensium digestæ*, Augsbourg, 1603, in-4. — *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ, Æthiopiæ et Indiæ Scriptores varii*, Francfort, 1603, 1608, 4 vol. in-fol., collection rare; Schott n'est l'éditeur que des deux prem. vol. : le 4e a été publ. par son frère, et le 3e par Pistorius. — *Selecta variorum commentaria in orationes Ciceronis*, Cologne, 1621, 3 vol. in-8. — Schott (François), frère aîné du précéd., et comme lui natif d'Anvers, fut honoré de différentes charges municipales, et mourut en 1622, à l'âge de 74 ans. Il a publ. div. *itinéraires*, de France, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie, oubliés depuis long-temps. — Schott (Gaspard), physicien, né en 1608 à Kœnigshofen, dans le diocèse de Wurtzbourg, embrassa de bonne heure la règle de St Ignace, professa plus. années à Palerme la théologie morale et les mathématiq., se rendit ensuite à Rome, où il fit un long séjour, et revint enfin dans sa patrie après 30 ans d'absence. Il partagea dès-lors ses loisirs entre la rédaction de ses ouvr. et l'enseignement des sciences physiques, dont il ranima l'étude en Allemagne. Il mourut à Wurtzbourg en 1666. Mercier de St-Léger a donné la *Notice* raisonnée des ouvr. du P. Schott, Paris,

1785, in-8, de 108 p. Nous citerons les suiv. : *Magia universalis naturæ et artis, sive recondita naturalium et artificialium rerum scientia*, Wurtzbourg, 1657-1659, 4 vol. in-4; réimprimés en 1677. — *Physica curiosa, sive mirabilia naturæ et artis, lib. XII comprehensa*, ib., 1662, in-4; 1667 ou 1697, in-4, avec 100 pl. — *Anatomia physico-hydrostatica fontium et fluminum explicata : accedit Appendix de verâ origine Nili*, ib., 1663, in-8. — *Technica curiosa, sive mirabilia artis, lib. XII comprehensa*, Nuremberg, 1664; ibid, 1687, 2 vol. in-4. Tous ces ouvrages seraient bons à consulter, même aujourd'hui.

SCHOTTE (Jean-Pierre), médecin et voyageur, né en 1744 à Wolfhagen, dans la Hesse, étudia la pharmacie, la chirurg. et l'anatomie à Amsterdam, puis à Paris, visita successivement le Portugal, l'Espagne, l'Angleterre et le Sénégal, prit à son retour le grade de doct. en médecine à Marbourg, et mourut dans sa ville natale en 1785, après avoir fait une nouv. excursion au Sénégal. Les curieuses observat. qu'il fut à même de recueillir dans ses courses, se trouvent disséminées dans les *Annales de géographie* de Sprengel, ainsi que dans les *Transactions philosophiques*. On lui doit en outre : *Traité sur le* synocus atrabiliosa, *fièvre contag. qui a régné au Sénégal dans l'année* 1778, etc., Londres, 1782, in-8; trad. en allemand.

SCHOUTEN (Guillaume-Cornelissen), navigat. hollandais, né à Horn, avait fait le voyage des Indes-Orientales comme pilote, subrécargue et capitaine. Il eut le commandem. d'un navire dans l'expédit. de Le Maire, dont le but était de trouver, pour pénétrer dans le Grand-Océan, un autre passage que le détroit de Magellan (*v.* Le Maire). De retour dans sa patrie en 1617, il exécuta d'autres grands voyages. Il revenait en Europe, lorsque le mauvais temps le força d'entrer dans la baie d'Antongil, à la côte orientale de Madagascar, et il y mourut en 1625. La relation de l'entreprise de Le Maire et de Schouten, écrite par Aris Classen, parut en hollandais, sous le titre de *Journal, ou Description du merveilleux voyage fait par G.-C. Schouten, natif de Horn*, etc., Amsterd., 1617, in-4, trad. en franç., ibid, 1618-20. Une île, située près de la côte septentrion. de la Nouvelle-Guinée, porte le nom de Schouten. — Schouten (Gautier), voyag. holland., né à Harlem, s'embarqua en 1658, comme chirurg., sur un vaisseau de la compagnie des Indes, et revint à Amsterdam en 1665, après avoir visité Java, Célèbes, le roy. d'Aracan, etc., avec un soin et un esprit d'observation dont fait assez foi la relation qu'il a publiée, sous ce titre : *Voyage aux Indes-Orientales, où l'on voit plus. descriptions de pays, royaumes, îles et villes, siéges et combats sur terre et sur mer, coutumes, manières*, etc., Amsterd., 1676, in-4, fig.; ib., 1704, trad. en franç., ib., 1708, 2 vol., fig. — Schouten (Josse), résid. à Siam, donna en 1636 une descript. de ce royaume, que l'on trouve en franç. dans le *Recueil* de Thevenot. De Siam, Schouten, appelé à Batavia, devint conseiller extraordin. des Indes, et enfin présid. du conseil de justice. Il fut brûlé vif en 1653, convaincu d'un crime infâme.

SCHOUVALOF (Pierre-Jean, comte de), feld-maréchal russe, fut un des prem. favoris d'Élisabeth, dont il conserva toujours l'estime et la confiance, et mourut en 1762, deux jours après cette princesse. Il contribua beauc. au perfectionnem. de l'artillerie russe, et donna son nom à des obus de son invent. — Schouvalof (André, comte de), fils du précéd., né en 1727 à Moscou, où il mourut en 1789, eut aussi une grande part à la faveur d'Élisabeth, dont il fut le chambellan, et qui le chargea de diriger les progrès des arts et de la civilisation dans ses états. Il était digne sous tous les rapports, de remplir une telle mission. Il avait voyagé dans toutes les contrées de l'Europe, et séjourné long-temps à Paris. Il faisait fort bien les vers franç.; et l'on trouve dans différents recueils ou almanachs, des pièces de sa composition fort remarquables, notamm. une *Épître à Ninon*. Il fut long-temps en correspondance avec Voltaire, qui reçut de lui des renseignem. pour la composition de son *Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand*. Schouvalof avait visité le philosophe dans sa retraite de Ferney, où il lui remit, de la part de l'impératrice Catherine II, des présents honorables. Il a eu part à la *Critique* du *Voyage en Sibérie* de de Chappe d'Auteroche, composé par ordre de Catherine; et l'on trouve de lui, dans le *Théâtre de l'Ermitage*, un proverbe intitulé : *Insipidias*. — Schouvalof (Paul, comte de), fils du précéd., lieutenant-général et aide-de-camp de l'empereur Alexandre, accompagna jusqu'à Fréjus Napoléon, lors de son départ pour l'île d'Elbe. Il a laissé, sur cette mission et sur d'autres événem. politiques, des *Mémoires* qui n'ont pas été imprimés. Il mourut à Pétersbourg en 1823.

SCHRAEMBL (François-Antoine), libraire de Vienne, né dans cette capitale en 1751, mort en 1803, s'est fait une réputat. par son *Atlas général* en 136 feuilles, format gr.-aigle, qu'il publia de 1786 à 1800.

SCHRADER (Jean), poète latin et philologue, né en 1721 à Tonawierde, en Frise, fut professeur de littérature et d'histoire à Franeker, où il mourut en 1782. Ses princip. ouvr. sont : *Observationum liber*, Franeker, 1761, in-4. — *Emendationum liber*, Leeuvarde, 1776, in-4; ces correct. portent sur Catulle, Horace, Properce et Ovide. — *Carmina*, ib., 1786, in-8. Aux poésies de Schrader, l'un des meilleurs latinistes modernes, l'éditeur a réuni quelq.-unes de ses harangues académiques. — Frédéric Schrader, médecin et mathématicien, né en 1657 à Helmstadt, où il mourut en 1704, avait occupé 20 ans une chaire de médecine à l'univ. de cette ville. Outre une trentaine de dissertations, on a de lui : *Additamenta ad Veslingii syntagma anat.*, Helmstadt, 1691, in-4. — *Programma hippocratica de prognosticis signis*, ib., 1693, in-4, etc., — Germain-Henri-Chrétien Schrader, né en 1733 à Osterode, dans le Harz, après avoir pris ses grades à Goettingue, vint praticien à Salzgitter.

Pourvu ensuite d'une chaire d'accouchements à Brunswick, il y renonça en 1761 pour entrer comme médecin dans un régiment hessois. Il fut nommé deux ans après professeur de pathologie à l'univ. de Rinteln, et mourut dans cette ville en 1776. Entre autres opusc. on cite de lui : *Observationum rariarum ad rem med. et obstetriciam spectantium fasciculus*, Wolfenbuttel, 1760, in-8. — *Programma de insitione variolarum*, Rinteln, 1771, in-4.

SCHREBER (Jean-Chrétien-Daniel de), naturaliste, né en 1739 à Weissensee en Thuringe, fut un des élèves les plus distingués du grand Linné, dont il contribua beaucoup à consolider les doctrines. De retour en Allemagne, il fit des cours de médecine à l'école de Butzow, et quitta cette ville pour aller à Leipsig, où il devint secrétaire de la société économique. En 1769 il fut appelé à l'univ. d'Erlangen, comme professeur ordin. de médecine, d'hist. naturelle, de botanique et d'administration financière, avec le titre de conseiller aulique. Plus tard il reçut de nouvelles et légitimes faveurs, tant de l'empereur que des sociétés savantes de l'Allemagne, et mourut en 1810. Nous citerons de lui : *De phasco observationes*, Leipsig, 1770, in-4. — *Plantarum verticillatarum unilabiatarum genera et species*, etc., 1774, in-4. — *Ueber die sæugthiere* (*sur les mammifères*), Erlang, 1775, 1792, 15 cah. in-4.

SCHREIBER (Jean-Frédéric), chirurgien, né en 1705 à Kœnigsberg, prit le doctorat à Leyde, sous Boërhaave. Il pratiqua quelque temps en Hollande, vint ensuite à Marbourg, s'y lia avec le célèbre Wolf, puis alla faire des cours de mathématiques et de philosophie à Leipsig, d'où il passa, en 1731, dans les troupes du tzar Pierre II. Nommé profess. d'anatomie et de chirurgie à Pétersbourg, il devint bientôt membre de l'acad. des sciences, et mourut dans cette ville en 1760. Outre div. observat. dans le rec. de l'acad., et sa dissertat. inaug. *de Fletu*, Leyde, 1728, in-4, on a de lui différents ouvr., entre autres : *Observat. et cogitata de peste quæ annis* 1738 *et* 1739 *in Ucraniâ grassata est*, 1740, in-4; Berlin, 1741, in-8; ib., 1750, in-4. — *Almagestum medicum*, Vienne, 1757, in-4.

SCHREVELIUS (Corneille), philologue, né à Harlem vers 1615, mort en 1664, a donné plus. édit. de la collect. dite *Variorum;* mais il est surtout connu par son *Lexicon manuale græco-latinum*, 1645, in-8, souv. réimprimé, mais dont la meilleure édit. est celle que l'on doit à M. Fleury-Lécluse, Paris, 1820, in-8.

SCHROECKH (Jean-Mathias), hist. protestant, né à Vienne en 1733, fut nommé en 1767, profess. d'éloquence, puis d'histoire à Wittemberg, où il mourut en 1808. Il a laissé des ouvr. d'une si vaste étendue et d'un travail si consciencieux, qu'ils sembleraient n'avoir pu être exécutés que par une société de savants. Nous citerons : *Histoire de l'Église chrétienne* (jusqu'à la réformat.), Leipsig, 1768-1803, 35 vol. — *Hist. de l'Église chrétienne depuis la réformation*, Leipsig, 1804-1819, 8 vol. — *Histoire universelle à l'usage de la jeunesse*, 1779-1784; 4 part., en 6 vol., 1716-1804. Cet ouvrage, le plus répandu de tous ceux de Schroeckh, a été trad. en franç.

SCHROEDER (Éric), né à Nikœping, vers la fin du 16ᵉ S., fut interprète royal sous le règne de Gustave-Adolphe. Ayant établi une imprimerie à Stockholm, il fit paraître successiv. un assez gr. nombre de traduct. d'ouvr. classiques en suédois; mais il est surtout connu par sa *Relation poétique de la cruelle tyrannie de Christian II*, l'une des premières product. en vers, de quelque étendue, qui ait paru en langue suéd. — Schroeder (Jean-Joachim), savant orientaliste, né à Neukirchen, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1680, s'appliqua surtout à l'arménien, et fit de grands progrès dans cette langue, comme on en a la preuve dans sa grammaire intit. : *Thesaurus linguæ armenicæ antiquæ et hodiernæ*, Amst., 1711, in-4, la meilleure et la plus complète qui ait paru jusqu'à ce jour. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur à l'univ. de Marbourg. de langues orient. et d'histoire ecclésiastique, et mourut dans cette ville en 1756, laissant quatre fils, dont trois se sont fait un nom dans les lettres orientales. — Schroeder (Nicol.-Guillaume), né à Marbourg en 1721, mort en 1798, mérite d'être cité pour ses *Institutiones ad fundamenta linguæ hebreæ*, Groningue, 1766, in-8. — Schroeder (Jean-Guillaume), né en 1726, mort en 1793, a publ. : *Observationum philosophicarum criticarumque in difficiliora quædam Psalmorum loca fasciculus*, Leyde, 1781, in-8. — Schroeder (Philippe-George), médecin, né à Marbourg en 1729, professa les diverses parties de son art à Rinteln, dans sa ville natale, et à Goettingue, où il mourut en 1772. Ses opuscules académiques ont été recueillis, Nuremberg, 11 vol. in-8. — Schroeder (Théodore-Guillaume), fils du précéd., né à Rynteln en 1759, professa la médec. à Cassel et dans sa ville natale, où il mourut en 1793, ne laissant que des dissertations académiq. — Schroeder (George-Guillaume), médecin, d'une autre famille que les précédents, né à Bielefeld en 1733, mort professeur de médecine à Marbourg en 1778, donna dans l'alchimie, et publia plusieurs écrits sur cette matière.

SCHROEDER (Charles), général autrichien, est connu surtout par ses fautes et ses revers. En 1787, à la suite d'une attaque imprud., battu complétem. à Turnhout, par les insurgés brabançons, il ne tarda pas à être disgracié. Cependant on le retrouve à la tête de l'armée qui occupait le pays de Luxembourg en 1793. Il fut attaqué par les Français à Arlon, et se laissa enlever son artillerie et ses magasins. Lieuten.-général en 1795, il obtint le commandem. de la forteresse de Cracovie, où il mourut en 1807.

SCHROEER (Samuel), médec., né à Bautzen en 1669, mort en 1716 à Leipsig, où il avait ouvert des cours particuliers, a publié entre autres opuscules : *Observat. et experimenta de naturâ et usu thermarum caroliniarum*, Leipsig, 1704, in-4.

SCHROETER (Jean), médecin, né à Weimar en

1513, remplit pend. trois ans les fonct. de régent d'un collége de Vienne, et, après divers voyages, fut investi d'une chaire dans les écoles de la faculté de cette ville, puis obtint la place de médecin du roi Maximilien de Bohême, qu'il remplit jusqu'en 1554. Nommé alors médecin du duc de Saxe-Weimar, il fut peu de temps après pourvu d'une chaire à l'université d'Iéna, et mourut en 1593. Ses écrits offrent aujourd'hui peu d'intérêt. — Jean-Frédéric, fils du précédent, né en 1559 à Iéna, mourut en 1625, physicien à Bautzen. — Louis-Philippe, né en 1746 à Rinteln, où il mourut en 1800, à 54 ans, a publ. des opusc. academ. en grec, en latin ou en allemand.

SCHROETER (JEAN-SAMUEL), ministre luthérien, né en 1735 à Rastenbourg, en Thuringe, mort à Bukstaedt en 1808, se distingua comme minéralogiste et conchyliologue. Parmi ses écrits, tous en allemand, nous citerons : *Introduction complète à la connaissance et à l'histoire des pierres et des pétrifications*, Altenburg, 1774-84, 4 vol. in-8.— *La Vieillesse, ou Moyen infaillible d'atteindre un âge avancé*, nouv. édit., Berlin, 1805, in-8.

SCHTSCHERBATOF (le prince MICHEL MICHAELOVITSCH), homme d'état et littérateur russe, né en 1733, mort à Moscou en 1792, quitta la carrière des armes pour celle de l'administrat., dans laquelle il s'éleva aux premiers emplois. Il eut, sous Catherine II, beaucoup de part à l'organisation de l'instruction publiq. et de l'ordre judiciaire. Outre div. opuscules, tels qu'un *Traité des anciens degrés de noblesse en Russie*, Moscou, 1784; et *Dissertation histor.* sur la généalogie des princes russes descendant de Rurik, ibid., 1785, on lui doit les 5 prem. vol. d'une *Histoire de Russie*, 1770 et ann. suiv., qu'il n'a poussée que jusqu'au règne du tzar Michel Théodorovitsch. Cet ouvrage a été vivement critiqué par le général-major Boltin, et avec raison. Comme éditeur, il a publ. : *Hist. abrégée des usurpateurs russes*, Pétersb., 1774. — *Le Livre royal*, ib., 1769. — *Les Annales roy.*, ib., 1772. — *Annales des troubles de la Russie*, ib., 1771. — *Vie de Pierre-le-Grand, avec le texte original impr. à Venise, et des notes*, ibid., 1771. — *Journal de Pierre-le-Grand*, 2 vol., 1770 et 1771. — *Cahiers et Notes de Pierre-le-Grand pour les années* 1704-1705-1706, ib., 1774. — *Tableau du règne de Monomaque*, ib., 1774, etc.

SCHUBARD DE KLEEFELD (J.-CHRÉTIEN), agronome, né à Zeitz en 1734, commença par être domestique chez le ministre de Saxe près la cour de Vienne, et finit, après avoir passé par plusieurs autres emplois honorables, par devenir conseiller aulique de Hesse-Darmstadt, puis conseiller intime de Saalfeld-Cobourg. Il mourut en 1787. Il est l'auteur d'un nouveau système qui tend à faire de la culture des herbes fourragères le but principal de l'agronomie; et c'est à son zèle pour propager la culture du trèfle, en particulier, qu'il doit son nom de baron de Kleefeld (champ de trèfle). Ses vues sont consignées dans son recueil d'*Écrits d'économie rurale et publique*, Leipsig, 1786, 6 vol. in-8, et dans sa *Correspondance économique*, ib., 1786, 4 cah. in-8, fig.

SCHUCHHARD (LOUIS-HENRI), profess. de langue allemande à l'école de La Flèche, né en 1795, près d'Amorbach en Bavière, mort à La Flèche en 1824, est aut. d'une *Grammaire allem.*, que MM. Hase et Letronne, chargés de l'examiner, placent au-dessus de toutes celles qu'on avait publ. jusqu'alors à l'usage des Français. Adoptée par le gouvernem. pour les écoles milit., elle a été impr. après la mort de l'auteur, 1825, in-8.

SCHULEMBOURG (JEAN-MATHIAS, comte de), né à Cendan, près de Magdebourg, en 1661, entra d'abord au service du Danemarck, puis de la Pologne, et fit avec distinct. les campagnes de Sobieski. Plus tard, lorsque Charles XII se jeta dans la Livonie (1700), il sauva les débris de l'armée saxone, battue au combat de Riga, obtint pour cet exploit le grade de lieut.-gén., et fut chargé par Frédéric-Auguste, roi de Pologne et élect. de Saxe, de conduire un secours de dix mille hommes à l'empereur contre les Français. Il se distingua dans ce nouveau poste; mais ce fut surtout dans la campagne de 1704, en Pologne, qu'il montra toute son habileté. Forcé de céder à Charles XII, qui venait de déclarer Frédéric-Auguste déchu du trône, il parvint à se retirer derrière l'Oder sans le moindre désordre, et par cette retraite qui lui fit beaucoup d'honneur, força même son adversaire à s'écrier : « Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus. » En 1708, envoyé au service de Hollande avec neuf mille Saxons, il prit Tournay, opéra sa jonct. avec Eugène et Marlborough, et fut un des héros de la journée de Malplaquet. En 1715, il accepta le commandement des armées de terre de la républiq. de Venise, et dès l'année suiv., il s'occupa de fortifier Corfou. Bientôt il y fut assiégé avec vigueur; mais il repoussa tous les assauts des Turks, et les contraignit à s'éloigner; il les poursuivit même jusqu'en Épire (1718). L'année suiv. il dirigea ses efforts contre l'Albanie, et mit le siége devant Scutari; mais la paix de Passarowitz arrêta le cours de ses succès. Il reçut les plus grands honneurs à Venise, et le plus favorable accueil dans toutes les cours de l'Europe que la paix lui permit de visiter. Il mourut à Vérone en 1747. Sa *Vie*, par M. Varnhagen, fait part. des *Monuments biograph.*, Berlin, 1824, in-8.

SCHULTENS (ALBERT), le restaurateur de la littérature orientale dans le 18e S., né à Groningue en 1686, embrassa le ministère évangéliq., et joignit à l'étude de la théologie celle du grec, de l'hébreu, du chaldaïque, du syriaque et de l'arabe. Nommé pasteur de l'église de Wassenaar en 1711, il quitta sa cure au bout de deux ans pour venir occuper la chaire de langues orientales à l'acad. de Franeker. Plus tard les curateurs de l'académie de Leyde fondèrent en sa faveur une nouv. chaire. Il y avait déjà quelques années qu'il y remplissait les fonctions de profess. sans en avoir ni le titre ni les appointements. Il mourut dans cette ville en 1750. Nous citerons de lui : *Origines hebreæ, sive hebreæ linguæ antiquissima natura et indoles, ex Arabiæ*

*penetralibus revocatæ*, Franeker, 1724-38, 2 vol. in-4. — *Institutiones ad fundamenta linguæ hebraicæ, quibus via panditur ad ejusd. analogiam vindicandam et restituendam*, Leyde, 1737 ou 1756, in-4. — *Commentarius in librum Job, cum novâ versione*, ibid., 1737, 2 vol. in-4. — *Vetus et regia via hebraizandi contra novam et metaphysicam hodiernam*, ibid., 1738, in-4. — *Monumenta vetustiora Arabiæ, sive specimina quædam illustria antiquæ historiæ et linguæ ex variis MSs. excerpta*, ibid., 1740, in-4 de 71 pag. — SCHULTENS (Jean-Jacq.), fils du précédent, né à Francker en 1716, prit possession en 1742 de la chaire de théologie et de langues orientales à l'acad. de Herborn, fut appelé sept ans après à l'acad. de Leyde, où il ne tarda pas à succéder à son père, et mourut en 1778. Il promettait de compléter quelq.-uns de ses ouvrages; mais il ne put qu'en donner de nouvelles édit. — SCHULTENS (Henri-Albert), fils du précéd., né à Herborn en 1749, fut nommé, à l'âge de 24 ans, professeur des langues orientales à l'académie d'Amsterd. En 1778 l'univ. de Leyde lui fit offrir la chaire que son aïeul et son père avaient si dignement occupée; et en 1787 elle lui conféra la dignité de recteur. Son ardeur pour le travail l'enleva dans la maturité de l'âge et du talent en 1793. Nous citerons de lui : *Anthologia sententiarum arabicar., cum scholiis Zamachsjarti, arab. et latinè*, Leyde, 1772, in-4. — *Meidanii proverbiorum arabicorum pars, lat. cum notis*, ibid., 1795, in-4 de 314 pag.

SCHULTING (ANTOINE), jurisconsulte, né à Nimègue en 1659, fut en 1694 appelé comme professeur à l'academ. de Harderwyck, et passa en 1713 à l'univers. de Leyde, où il mourut en 1734. Nous citerons de lui : *Enarratio partis primæ digestorum*, Leyde, 1720, in-8. — *Jurisprudentia antejustinianæa*, ibid., 1717, in-4. — SCHULTING (Corneille), né à Steenwyck en 1540, fut régent de la bourse laurentienne et chanoine de St-André, à Cologne, où il mourut en 1604. Son princip. ouvr. est la *Bibliotheca catholica, contra theologiam calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4.

SCHULTZ D'ASSCHERADE (CHARLES-GUSTAVE), ancien ambassad. de Suède près la cour de Berlin, mort à Stockholm en 1799, est auteur d'un écrit intit. : *Res suo ævo gestas memoriæ tradidit C.-G. Schultz à Asscherade, reg. soc. litt.*, in-8 de 295 p.

SCHULZE (JEAN-HENRI), né à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, en 1687, fils d'un pauvre tailleur, sut intéresser de généreux protecteurs, qui favorisèrent son ardeur pour les sciences, et l'aidèrent à développer ses heureuses dispositions. Son goût l'entraînait vers l'étude de la médecine; mais il s'instruisit en même temps dans les antiquités, la philologie, et apprit les langues arabe, syriaq., chaldéenne, éthiopienne et samaritaine. En 1708, on lui offrit au *pædagogium* de Halle, une place d'instituteur qu'il conserva sept ans. D'après les conseils et sous la direction du célèbre Fréd. Houman, il revint ensuite à l'étude de la méd. avec beaucoup de zèle. En 1720, il fut nommé profess. d'anatomie à l'univers. d'Altdorf, et il remplit cette chaire avec éclat jusqu'en 1732, époque à laquelle le gouvernem. prussien lui offrit la place de professeur d'éloquence et d'antiq. à l'univ. de Halle. Il mourut en 1744. Indépendamment de nombreuses dissertat., programmes, etc., on a de lui : *Historia medicinæ à rerum initio ad annum urbis Romæ DXXXV deducta*, Leipsig, 1728, in-4. — *Dissert. academicarum ad medicinam ejusque histor. pertinent. fasciculus*, Halle, 1743, in-4. — SCHULZE (Benjamin), missionn. luthérien, né à Sonnenburg, dans la Nouvelle-Marche, arriva en 1719 à Tranquebar, y reçut l'ordination en 1720, et revint à Copenhague en 1743, après s'être signalé dans l'Inde par ses travaux évangéliq. et s'y être instruit dans les langues malabare, télinga et hindoustane. Il mourut en 1760. Nous citerons de lui : *Conspectus litteraturæ telugicæ, vulgò warugicæ secundum figurationem et vocalium et consonantium, necnon earumdem multifariam variationem*, Halle, 1747, in-4. — *Orientalisch*, etc. (le maître de langues orientales et occident., contenant cent alphabets, des tables polyglottes, les noms de nombre et l'oraison dominicale en deux cents langues ou dialectes), Leipsig, 1738, in-8. — SCHULZE (Ernest-Conrad-Frédéric), poëte allemand, né à Celle, dans l'électorat de Hanovre, en 1789, mort dans cette ville en 1817, est surtout connu par son poëme de *Cécile*, nom d'une jeune personne qu'il aima et qui lui fut enlevée par une mort prématurée. Le prof. Bouterweck, de Goettingue, a publié en 4 vol. les *OEuvres poétiques de Schulze*, dont il avait été le maître et l'ami.

SCHUPPACH (MICHEL), empirique, né en 1707 à Biglen, dans le canton de Berne, mort en 1781, avait appris la méd. et la chirurgie chez un paysan qui avait une certaine réputat. dans le pays. A son exemple, il consacra ses soins aux habit. de la campagne; mais quelq. cures éclatantes le mirent en vogue et attirèrent au village de Langnau (dans l'Emmenthal), qu'il avait choisi pour sa demeure, une foule de malades tant de la Suisse que de l'étranger. Voltaire l'appelait le *médecin des urines*, à cause de sa manière de reconnaître les maladies.

SCHUPPEN (PIERRE van), graveur, né à Anvers en 1623, mort en 1707 à Paris, où l'avait fixé Colbert, fut également habile dans l'hist. et le portr. Élève de Nanteuil, il se distingua par la pureté, le moelleux et le fini de son burin. Parmi ses pièces historiq., nous citerons la *Vierge à la chaise*, d'après Raphaël; et parmi ses portraits, ceux de *Mazarin*, d'après Mignard, et de *Louis XIV* et du chancelier *Séguier*, d'après Lebrun. — SCHUPPEN (Jacques van), fils du précéd., né à Paris en 1669, fut appelé à Vienne en 1716 par l'empereur, et devint peintre de son cabinet et direct. de l'académie impériale des beaux-arts, établie dans cette capit., où il mourut en 1751.

SCHUREN (GERT van der), chroniq. du 15[e] S., est auteur d'une histoire des comtes d'Altona, de Clèves et de la Marck, rédigée en bas-allem., qui s'étend jusqu'à l'an 1473. Elle a été publiée pour la prem. fois par le doct. L. Tross, à Hamm (West-

phalie), sous ce titre : *Chronik von Cleve und Mark*, 1824, in-8.

SCHURER (Jacq.-Louis), professeur de physiq. à Strasbourg, né en 1734 dans cette ville, où il mourut vers 1790, a publ., outre un certain nombre de dissertat. : *Éléments de physique*, en forme de tables, Strasbourg, 1786, in-8; et *Hist. præcipuor. repertor. circâ ignem*, ib., 1789, in-4.

SCHURIG (Martin), médecin, mort en 1733 à Dresde, avec le titre de physic. de cette ville, avait reçu le bonnet de docteur à Erfurt en 1688. Parmi ses divers écrits qui sont encore recherchés des curieux, nous citerons : *Chyologia*, etc., Dresde, 1725, in-4. — *Sialographia*, etc., ibid., 1727, in-4. — *Lithologia*, ib., 1744, in-4. — *Hæmatologia*, etc., 1744. Plusieurs de ses compilations ont rapport aux maladies des femmes, etc.

SCHURMANN (Anne-Marie de), femme célèbre par son érudition et par ses dévotes rêveries, naquit à Cologne en 1607, dans la religion réformée. Elle apprit le latin, le grec, l'hébreu, etc., dont la connaissance lui était nécessaire pour lire l'Écriture sainte dans les textes originaux, et se rendit même l'éthiopien assez familier, ce qui ne l'empêcha pas d'être bonne musicienne et de cultiver avec succès la peinture, la sculpture et la grav. Cette réunion de talents lui fit donner le surn. de *Sapho*, et lui attira des lettres et des visites des savants les plus illustres de Hollande, de France et d'Allemagne, et même de quelq. personnages du plus haut rang. A la fin, tant d'éclat lui devint importun, et elle se retira dans une solitude presque absolue à Lexmund, près de Vianen (1653). Elle ne tarda pas à tomber dans les erreurs du piétisme, suivit Labadie dans ses courses, et, après la mort de ce fanatique, poursuivit l'accomplissement de son absurde mission. Elle conduisit le petit nomb. de ses partisans à Vivert, dans la Frise, leur distribua tout ce qu'elle possédait, et mourut dans le dénûment le plus absolu en 1678. Il parait qu'elle avait gardé constamment le célibat, quoiqu'on l'ait dit mariée secrètement à Labadie. Ses œuvres ont été recueillies sous ce titre : *Opera hebraica, græca, latina, gallica, prosaica et metrica*, Leyde, 1648-50, in-8; Utrecht, 1652, in-8. On lui doit en outre : *De ingenii muliebris ad doctrinam et meliores litteras aptitudine*, 1641, in-8; cette dissertat. a été trad. en franç. par Guill. Colletot, 1646, et les *lettres* qui sont à la suite, par Mme de Zurteland, 1730, in-12.

SCHURTZFLEISCH (Conrad-Samuel), laborieux philologue, né à Corbach, dans le comté de Waldeck, en 1641, fut attaché en 1671 à l'acad. de Wittemberg comme profess extraord. d'hist., et obtint ensuite la chaire de poésie, puis celle d'histoire, à laquelle il joignit bientôt celle de grec. En 1700 il passa de cette dernière à celle d'éloquence, et peu de temps après il remit celle d'histoire à son frère. Sur la fin de sa vie il fut nommé conseill. du duc de Weimar et garde de sa bibliothèque. Il mourut en 1708. Ses voyages dans diverses parties de l'Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Italie n'avaient pas peu contribué à augmenter le cercle de ses connaissances, et à lui assurer la gr célébrité dont il jouissait dans sa patrie. Nous citerons de lui : *Dissertationes historicæ civiles ad rem præsertim germanicam spectantes*, Leipsig, 1699, in-4. — *Disputationes philologico-philosophicæ*, ib., 1700, in-4. — *Epistolæ arcanæ varii, politici imprimis historici, antiquarii et litterarii argumenti*, Halle, 1711-12, 2 vol. — Schurtzfleisch (Henri-Léonard), son frère cadet, s'appliqua aux mêmes études, le remplaça en 1700 dans la chaire d'hist. de l'académie de Wittemberg, et plus tard lui succéda comme bibliothécaire du duc de Weimar. Il mourut en 1723. Nous citerons de lui : *Historia ensiferorum ordinis teutonici Livonorum*, Wittemberg, 1701, in-8. — *Annus julianus*, ib., 1704, in-4.

SCHUSTER (Gottwald), médecin, né à Iéna en 1701, étudia à Altenbourg et à Leipsig, où il pratiqua son art pendant 5 ans. Nommé physicien de Penig en 1726, il prit le grade de docteur l'année suivante, et s'établit plus tard à Chemnitz, où il mourut en 1785. Il a publié un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Hydrologia mineralis medica*, Chemnitz, 1746, in-8. — *Observationes therapeut.*, 1755, in-4. — *Lexique médico-chimique*, en allem., 1756, in-8. — *Journal méd.*, 1767-70, in-8. — Des *Mélanges* (*Vermischte schriften*), 1772-78, in-8.

SCHUTZ (J.-J.), jurisconsulte allem. du 18e S., est auteur d'un abrégé du trav. de Lauterbach sur les Pandectes, sous ce titre : *Compendium schuzio-lauterbachianum*. Cet abrégé a perdu beauc. de sa reputation depuis que dans l'étude du droit les Allemands consultent surtout les sources et les monuments historiques.

SCHUTZ (Christian-Gottfried), sav. philologue, né en 1747 à Dederstadt, dans le comté de Mansfeld, en Saxe, fit ses études à Halle, où il ne tarda pas à devenir lui-même professeur. En 1779, il occupait une chaire de poésie et d'éloquence à Iéna, et en 1787, appelé à Weimar par le duc, qui le nomma conseiller-d'état, il y professa avec un succès prodigieux l'histoire de la littérature, et fonda, avec Wieland, puis continua avec Ersch, le *Journal général de littérature*. A la mort de Wolf, en 1807, il fut nommé directeur du séminaire philosophique d'Iéna, et en 1818, membre de l'acad. des sciences bavaroises. Schutz n'a pas peu contribué à faire naître en Allemagne le goût de la bonne philologie qui a produit des savants tels que Jacobs, Creutzer, etc. On remarque ses travaux *sur les ouvrages de Cicéron*, qui parurent d'abord seuls, puis dans les œuvres complètes de cet auteur, en 1814; ses édit. d'*Eschyle* (1809-21, 5 vol.), et d'*Aristophane*, 1821; son ouvrage *de Particulis latinis* (1784), et la publication de l'ouvrage de Hageveen *de Particulis græcis* (1806). En 1830, parut à Halle, un prospectus de ses *Opuscula philologica et philosophica*. Il mourut dans cette ville en 1832, à 85 ans.

SCHUYL (Florent), professeur de médec., puis

de botanique à l'univ. de Leipsig, fut un des plus chauds adhérents de Sylvius, et prétendit retrouver jusque dans Hippocrate les fondements de sa doctrine *chimiatrique* (v. Fr. Sylvius). Nous ne citerons de lui que son *Catalogus plantarum horti acad. lugduno-batav.*, Leyde, 1652-68, et Heidelberg, 1672, in-12. On lui doit aussi une trad. lat. du *Traité de l'homme* de Descartes.

SCHWAB (Jean-Christophe), littérat., né à Isfeld, dans le Wurtemberg, en 1743, professa successivem. au gymnase de Stuttgard la philosophie, les mathématiques et le criticisme, devint secrét. intime du duc de Wurtemberg, puis conseiller aulique, et enfin président du conseil secret. Après la mort du duc, son protecteur, il descendit sans peine de ses hauts emplois pour reprendre ses travaux scientifiques. On lui donna toutefois en 1816 une place de conseiller royal de l'instruction publ. Il mourut à Stuttgard en 1821. Nous citerons de lui : *Mélanges poétiques*, 2e édit., 1782. — *Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue franç., et la durée vraisemblable de son empire*, Stuttgard, 1784; trad. en français par D. Robelot, Paris, 1803, in-8. Elle a partagé avec celle de Rivarol le prix proposé par l'acad. de Berlin.

SCHWANDTNER (Jean-George), conseiller aulique autrichien, né en 1716 au château de Stadelkirchen, dans la Haute-Autriche, mort en 1791, a publié : *Scriptores rerum hungaricarum veteres ac genuini*, Vienne, 1746, 3 t. in-fol.

SCHWARTS ou SWARTS (Jean), peintre, né à Groningue vers 1480, parcourut une partie de l'Italie pour perfectionner son talent, et fut un de ceux qui contribuèrent à introduire dans les Pays-Bas et la Hollande le goût italien. Le musée du Louvre possède de lui deux tableaux : un *Paysage avec un grand nombre de figures et animaux*, et un autre *Paysage* d'une composit. moins vaste.— Schwarts (Christophe), peintre, né à Ingolstadt en 1550, fit le voy. d'Italie, et revint étonner ses compatriotes par des ouvrages qui lui firent décerner unanimement le surnom de *Raphaël de l'Allemagne*, et lui valurent le titre de peintre de l'élect. de Bavière. Il mourut en 1594 à Munich, dont il avait décoré le palais et les églises de fresques et de peintures à l'huile, parmi lesquelles on cite un *Jésus portant sa croix*.

SCHWARTS (Berthold), religieux bénédictin ou cordelier, qu'on regarde assez communément comme l'inventeur de la poudre, était, dit-on, né à Fribourg dans le Brisgau peu avant la moitié du 14e S. On n'a pas de renseignements positifs sur sa personne. On lui a d'ailleurs contesté l'honneur de cette découverte, que l'on a reculée de plus. ann. et même de plusieurs siècles. Pour pouvoir démêler la vérité au travers des récits contradictoires de vingt historiens, il est bon de se rappeler que les anciens connaissaient un mélange composé de naphte, d'asphalte et de soufre, dont ils se servaient dans leurs fêtes et à la guerre. Une partie de ces matières entrait dans la composition du feu grégeois, employé par les Grecs à la destruction des vaisseaux. Mais Roger Bacon, qui mourut à Oxford en 1292, fut le prem. qui, en parlant des effets que le salpêtre enfermé pouvait produire, indique d'une manière distincte les ingrédients de la poudre à canon, dont il pressentait la puissance. De nombreux ouvrages sur cette matière nous dispensent d'entrer dans de plus longs détails.

SCHWARZ ou SCHWARTZ (Christophe-Théophile), laborieux philologue, né en 1675 à Leisnig dans la Misnie, remplit avec distinction pend. plus de 40 ans la chaire de morale et celle d'histoire à l'acad. d'Altorf. Il fut créé comte palatin par l'empereur Charles VI, et la plupart des souver. d'Allemagne lui donnèrent des marques de leur estime. Il mourut en 1751. Nous citerons de lui : *Primaria quædam documenta de origine typographiæ*, Altorf, 1640, in-4. — *Dissertationes de ornamentis librorum apud veteres usitatis*, Leipsig, 1705-06; Altorf, 1711-17, in-4, fig. — *De libris plicatilibus veterum*, Altorf, 1717. — *De variâ supellectile rei librariæ veterum*, ibid., 1725, in-4. Ces dissertat., pleines de recherches curieuses, composent le traité le plus complet qui existe sur la forme des liv. des anciens, la matière qu'ils y employaient, les couleurs et les peintures dont ils les ornaient : elles ont été réimpr. avec une préface de J.-Chr. Leuschner, Leipsig, 1756, in-4, fig. — C.-G. Schwartz, mort à Paris en 1824, a publié sous le voile de l'anonyme les trois opuscules suivants : *Qu'est-ce que le zodiaq.? En a-t-il jamais existé un vraim. astron.?* in-8, S. D. — *Mém. explicatif sur la sphère caucasienne et spécialement sur le zodiaq.*, 1713, in-4. — *Lettre critique sur la zodiacomanie d'un journaliste anglais*, etc., 1817, in-8. — Le baron François-Xavier Schwartz, maréchal-de-camp, etc., mort à Raffini, près de Metz, en 1826, né en 1762 et entré de bonne heure au service, s'était particulièrement distingué à la bataille d'Austerlitz, où il commandait le 5e régiment de hussards.

SCHWARTZENBERG (Charles-Philippe, prince de), feld-maréchal autrich., né à Vienne en 1771, d'une ancienne et illustre famille, entra de bonne heure au service et parcourut rapidement tous les grades de l'armée. Après avoir fait deux campagnes contre les Turks, il fut employé dès la prem. campagne de cette longue guerre qu'alluma la révolut. française et qui ne finit qu'avec elle. En 1796 il était général-major, et trois ans plus tard lieutenant-général. A la mort de Paul, en 1801, la cour de Vienne l'envoya féliciter Alexandre 1er sur son avénement au trône de Russie, et rétablir les relat. amicales suspendues depuis deux années entre les deux gouvernements. En 1805, employé sous les ordres de Mack, il réussit à se soustraire à la capitul. d'Ulm, avec une partie de la cavalerie autrichienne dont l'archiduc Ferdinand lui confia le commandement, et fit ce qu'il put pour empêcher de livrer la bataille d'Austerlitz av. l'arrivée des renforts qu'on attendait. Nommé de nouv., sur la demande d'Alexandre, ambassadeur à Pétersbourg en 1809, il quitta ce poste pour venir reprendre un commandem. à l'armée, où il arriva peu de temps avant la bataille de

Wagram. A la fin de cette campagne il obtint le grade de général de cavalerie, puis fut, après la paix de Vienne, envoyé ambassadeur à Paris, où Napoléon l'accueillit avec une distinct. particulière. Le mariage de Napoléon avec l'archiduch. Marie-Louise eut lieu à cette époque. Lors des fêtes que Schwartzenberg donna pour célébrer cette alliance, le feu prit dans la salle de bal, et la princesse Pauline d'Aremberg, sa belle-sœur, y périt dans les flammes, victime de son amour maternel. En 1812 il eut le commandem. du corps auxiliaire de 30,000 hommes que l'Autriche s'était engagée à fournir à la France dans la guerre de Russie. Dans cette même campagne il reçut de son souverain le bâton de feld-maréchal, et lorsque l'année suivante il fut envoyé à Paris, Napoléon lui dit en souriant : « Vous avez fait une belle campagne, vous, » en appuyant sur ce dernier mot et en le répétant 2 fois. De retour à Vienne cette même année (1813), Schwartzenberg fut investi du commandement en chef des armées alliées contre la France. On lui a contesté une partie du vaste plan des opérat. de la campagne de 1814, notamment l'idée de la marche sur Paris. Cependant son succès lui valut les distinctions les plus flatteuses. En 1815, lors de l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe, il fut encore appelé au command. d'une partie des forces alliées. De retour à Vienne, il fut nommé présid. du conseil aulique de guerre, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 15 octobre 1820. Trois ans auparavant il avait été frappé d'une apoplexie qui lui paralysa le côté droit. D'après l'opinion des meill. juges de la capacité militaire, Schwartzenberg est au-dessous de la haute réputation qu'ont voulu lui faire quelques écrivains. M. Prokesch, officier autrichien, a publié une biographie de ce prince (en allem.), Vienne, 1823.

SCHWARTZENBERG (Le prince de), frère aîné du précédent, né en 1769, mort à Frauenberg, bourg seigneurial du cercle de Pilsen (Bohême), en 1834, succéda à son père le 5 nov. 1789, et épousa la fille du duc Louis-Engelbert d'Aremberg, qui périt malheureusem. lors de la fête donnée par l'ambassadeur d'Autriche, son beau-frère, au mois de juillet 1810, à l'occasion du mariage de Marie-Louise avec Napoléon. Conseiller intime et chambellan de l'empereur d'Autriche, il refusa en 1816 les fonctions de gouverneur de la banque nationale de Vienne, et en fut nommé l'un des douze directeurs permanents.

SCHWARZKOPF (Joachim de), ministre de l'élect. de Brunswick-Lunebourg près du cercle du Haut-Rhin, né en 1776 dans le duché de Lawenbourg, mort à Paris en 1806, a laissé en allemand quelq. collect. politiq. précieuses pour l'histoire, un *Manuel du congrès de Rastadt*, avec trois continuations, Rastadt, 1798; beaucoup de traités et d'articles insérés dans différents ouvr. périodiq.; un écrit *sur les Almanachs*, Berlin, 1795, in-8, deux dissertat. latines qui remportèrent le prix à la faculté de droit de Goettingue en 1785 et 1786; enfin un opusc. *sur les Gazettes*, Francf., 1795, in-8.

SCHWEBEL (Nicolas), philologue, né à Nuremberg en 1713, fut reçu docteur à l'univ. d'Altorf en 1737, devint ensuite rect. du gymnase de Nuremberg et profess. de langue grecque dans la même institution, puis recteur et professeur du gymnase d'Anspach, où il mourut en 1773. Outre un grand nombre de dissertations dont on trouve les titres dans le t. II des *Vitæ philologorum*, de Harles, on a de lui de bonnes édit. de la *Stratégie* d'Onosander, des *Ellipses grecques* de Bos; des *Institutions militaires* de Végèce; enfin des *Stratagèmes* de Frontin, publ. à Nuremberg et à Leipsig.

SCHWEDER (Christophe-Hermann), jurisconsulte, né en 1678, à Colberg, d'une famille originaire d'Écosse, étudia le droit à Tubingue, devint ensuite référendaire, puis conseiller aux tribunaux poméraniens, et mourut conseiller intime du roi de Prusse en 1741. On a de lui : *Theatrum historicum prætentionum et controversiarum illustrium*, Leipsig, 1727, 2 vol. in-fol. Cette édition, plus complète que la précéd., est estimée. — Gabriel Schweder, jurisconsulte de la même famille, né à Coslin en 1648, fit ses études à Tubingue, fut nommé conseiller au tribunal, puis professeur de droit public et féodal à l'université de la même ville, et y mourut en 1735. On a de lui quelques ouvrages dont le plus connu est son *Introductio in jus publicum imperii R. G. novissimum*, Tubingue, 1681, in-8, souv. réimpr. Ses autres écrits, qui consistent la plupart en dissertat., ont été recueillis dans les vol. I et IV de la *Collectio nova consiliorum tubingensium*.

SCHWEDIAUR ou SWEDIAUR (Franç.-Xavier), médecin, né en 1748 à Steit, dans la Basse-Autriche, d'une famille originaire de Suède, vint étudier les div. branches de la science médicale à Vienne, où il suivit 3 ans la clinique du docteur Haen. Ayant, dans le désir d'étendre ses connaissances, entrepris de visiter l'Europe savante, il séjourna long-temps en Angleterre, et il y pratiqua son art avec un gr. succès. Pend. son séjour à Londres, il entreprit, de concert avec les docteurs Nooth et Milman, qu'il avait eus pour condisciples à Vienne, la rédact. d'un journal médical (*Foreing med. Review*), dont il partagea, deux ans après, la rédaction avec le docteur Simmons, et qui prit alors le titre de *London med. Journal*. En 1784 il fit un voyage en Écosse, et cinq ans après il vint s'établir à Paris. Il se fit naturaliser Français, continua d'exercer son art avec une gr. réputation, et mourut à Paris en 1824. Ce médec., qui s'est spécialement occupé des affections vénériennes, eut, dans les divers pays où il a pratiqué successivem., une client. très lucrat. Outre sa thèse inaugurale pour le doctorat, laq. est une descript. du musée anatomique de Vienne, 1772, in-8, ses principaux ouvr. sont : *Methodus medendi hodierna in nosocomiis londimensibus usitata*, Vienne, 1777, in-8. — *Practical observat. on the more obstinated and inveterated venereal complaints*, Londres, 1784, in-8; 3e édit., Édimbourg, 1788, trad. en français par Gibelin, 1785, in-8; et en allem. par l'auteur,

Vienne, 1786. — *Philosophical dictionary, or the opinions of modern philosophers on metaphisical, moral and political subjects*, Londres, 1786, in-8; cet écrit, publ. sous les initiales F. S., fut vivement attaqué dans le *Monthly Review*. — *Arguments on the abolition of the laws prohibiting the free importat. of rook salt into Scotland*, ib., 1789, in-8 (broch. en faveur de la libre importation du sel gemme). — *Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques*, Paris, 1798, 2 vol. in-8; 7e édition, 1817. — *Materia medica*, 1800, in-18; réimprimé peu après avec des correct. sous ce titre : *Pharmacologia*, etc., 2 vol. in-12. — *Pharmacopeia medica pract. univ.*, Leipsig, 1803, in-12. — *Novum medicinæ rationalis systema*, 1812, 2 vol. in-8.

SCHWEIDEL (Georges-Jacq.), catalogographe, né vers 1690 à Nuremberg, suivit la carrière ecclésiastiq., et partagea son temps entre les fonctions de son état et la recherche des livres rares et singuliers, dont il parvint à former une collection précieuse. Il mourut en 1752. On a de lui : *Bibliotheca exegetico-biblica*, Nuremberg, 1721, in-4. — *Nachrichten*, etc., c'est-à-dire description de livres rares et curieux (en allemand), Francfort, 1731-32, six part. in-8; un autre recueil du même genre, ib., 1733-34, six part. in-8. — *Biblioth. historico-critica-libror., opusculorumque variorum et rariorum*, etc., ib., 1736, in-8, latin et allem. — *Thesaurus bibliothecalis*, etc. (latin-allem.), ib., 1738-39, 4 vol. in-4. — Une *Notice historico-critique* (lat.-allem.) des livres les plus rares depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à l'année 1682, Nuremberg, 1747 ou 1748, in-4, publié sous le pseudonyme de *Theophilus Sincerus*, et reproduit avec un nouv. frontispice, Francfort, 1753, in-4. On a impr. le catalogue du cabinet de ce bibliophile, 1753, in-8.

SCHWEIGHAEUSER (Jean), savant philologue, né à Strasbourg en 1742, mort dans cette ville le 19 janvier 1830, était fils du pasteur de St-Thomas. Destiné au ministère, il s'appliqua à la théologie et surtout aux langues hébraïque, syriaq. et arabe. En 1767, il soutint une thèse sur l'ordre moral, qui renferme des principes dont plus tard on a fait hommage à la philosophie écossaise. Il vint ensuite à Paris, où il fit, sous de Guignes, de gr. progrès dans la connaissance du syriaque et de l'arabe, puis visita l'Allemagne et l'Angleterre dans le but de perfectionner ses études. De retour dans sa patrie, il fut nommé en 1770 professeur adjoint de philosophie, et publia, lorsqu'il en prit possession une thèse inaugurale sur cette question : *Quelle est la connaissance de l'homme qui a le plus de certitude pour lui, de celle des choses corporelles, ou bien de celle qu'il a de sa propre essence?* A la mort de Schérer en 1777 il devint titulaire; mais plus tard il remplaça Muller dans la chaire des langues grecq. et orientales. Il avait aidé Brunck dans son *édit.* d'un *Choix de tragédies grecques*. Sur la demande de Musgrave, il collationna le MS. d'Appien conservé à la bibliothèque d'Augsbourg, et trouva tant d'erreurs dans le texte des diverses édit. de cet historien, qu'il songea dès-lors à en donner une nouvelle. Cette édition, qui parut de 1782 à 1785, 3 vol. in-8, est un chef-d'œuvre d'érudition. Il s'occupa ensuite du *Lexique de Suidas*, sur leq. il publia en 1789 une suite d'observations grammaticales et critiques; de *Polybe*, dont il entreprit la même année une *édition* qui ne fut terminée qu'en 1793, 9 vol. in-8. La révolution le troubla dans ses travaux : les fonctions publiques qu'il accepta le détournèrent de ses études, que la captivité, puis l'exil interrompirent de nouveau. Après un an de séjour à Baccarat, il revint en 1795 à Strasbourg. A la création de l'école centrale du Bas-Rhin, il y ouvrit un cours de littérat. ancienne. Plus tard, quand l'académie fut rétablie, il y fut nommé professeur de littérature grecque, et doyen de la faculté. L'Institut le compta parmi ses prem. correspond., et, lorsque les classes furent remplacées par les 4 acad., il devint académicien libre de celle des inscript. Indépendamm. des éditions déjà citées, et toutes excellentes, on lui en doit : de la *Philosophie d'Épictète*, 6 t. ou 5 vol. in-8, sous le titre de *Epictetæ philosophiæ monumenta*; du *Banquet d'Athénée*, 1801-1807, 14 vol. in-8; de *Cebès*, 1806; des *Épîtres de Sénèque*, 1809; d'*Hérodote*, avec un savant *Glossaire*, 1816, 8 vol. in-8. Plus de 50 vol. d'érudition sont sortis de sa plume, sans compter ses *opuscules*, ses *thèses*, ses *dissertations*. Comme savant, Schweighaeuser était un phénomène; comme profess., il enseignait avec clarté. Comme homme, c'était la bienveillance et la probité personnifiées. On a deux *Éloges* de Schweighaeuser, l'un par M. Cuvier, professeur d'histoire à la faculté de Strasbourg, et l'autre par M. Stiévenart, suppléant à la même faculté.

SCHWENCKFELD (Gaspar de), fondateur d'une secte religieuse, né en 1490 dans un château de la Silésie, d'une famille noble et ancienne, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Leignitz, et, d'abord l'un des adhérents de Luther, se brouilla avec lui en voulant pousser plus loin la réforme religieuse. Banni de la Silésie, en 1527, il parcourut alors l'Allemagne en fugitif, continuant à répandre ses opinions et à gagner des partisans. Il forma ainsi une nouv. secte, s'en constitua le chef, et mourut à Ulm, en 1561, sans avoir, depuis son exil, cessé de mener une vie errante et malheureuse. Ce sectaire, dont quelques disciples subsistent encore en Silésie, n'admettait point que les livres sacrés eussent été inspirés, et prétendait que Dieu se communique à chaque homme en particulier. Il posait en principe que la dispute ne convient pas aux hommes, qui doivent attendre, dans la paix et le silence, des lumières de Dieu seul. Il voulait ménager à la fois les catholiques et les protestants; mais il ne put les empêcher de se réunir contre lui. Les derniers surtout, et à leur tête Flaccus-Illyricus, ont parlé de Schwenckfeld dans les termes les plus injurieux. Celui-ci a publié un gr. nombre d'opuscules en allem. et en latin, tous très rares,

attendu qu'ils ont été défendus et supprimés à l'époque de leur publication. Bauer, dans sa *Biblioth. univers. libror. rarior.* donne la liste de 67 de ces écrits; mais Simler en porte le nombre à plus de 80. Nous citerons ceux qui sont les plus recherchés en France : *De statu, officio et cognitione Christi*, 1546, in-8, de 22 pages (on ne connaît qu'un seul exempl. de cet ouvr., qui a fait partie de la bibliothèque Mac-Carthy). — *Epistola plena pietatis de dissentione et dijudicatione opinionum lutheranæ et zwinglianæ in articulo de cœnâ Domini*, etc., 1554, in-8. — *Questiones aliquot de Ecclesiâ christianâ*, 1561, in-8, de 18 feuil, très rare. J.-J. Ian a publié : *Novissima schwenckfeldianorum confessio*, Wittemberg, 1726, in-4, avec le portrait de ce chef de secte. — Gaspar SCHWENCKFELD, médecin, né à Greffenberg, dans la Silésie, mort en 1609 à Goerlitz, où il pratiquait son art depuis plus. années, est auteur de div. ouvr. mentionnés dans les biograph. médicales. Nous ne citerons que les suiv. : *Theriotropheion Silesiæ*, etc., Leignitz, 1603, 1604, in-4. — *Thermæ Teplicenses*, etc., 1607, in-8; Leipsig, 1619 et 1708, etc., in-8.

SCHWERIN (CHRISTOPHE, comte de), feld-maréchal prussien, né en 1684 dans la Poméranie suédoise, fut élevé par les soins d'un de ses oncles, colonel au service de Hollande, et, ses études terminées, entra comme enseigne dans le régiment de son oncle. Il débuta dans la campagne de 1704, où Malborough et le prince Eugène commandaient les armées alliées contre la France, et obtint le grade de capitaine. Deux ans après, il passa au service du duc de Mecklenbourg, qui le nomma colonel, puis brigad.-général de ses troupes. Schwerin battit le corps autrichien envoyé dans le Mecklenbourg en 1719, et termina comme négociateur les différends qui s'étaient élevés entre le duc, la noblesse de ce duché et l'empereur. Il entra au service de Prusse comme major-général en 1720, devint lieuten.-général en 1731, et enfin commandant-général de l'infanterie en 1739. Frédéric II, monté sur le trône en 1740, appela Schwerin dans son conseil, et lui donna la prem. place dans son armée. Ce fut à la fermeté et à l'expérience de son général, que le jeune monarque, alors inexpérimenté, dut la victoire de Molwitz (10 avril 1741). Cette victoire assura aux Prussiens la Silésie, et Schwerin fut nommé gouverneur de Neiss et Brieg. Il commanda encore un corps d'armée dans la campagne de Bohême en 1744. Retiré dans ses terres après la paix de Dresde (26 déc. 1745), il ne reprit les armes qu'en 1756, lorsque commença la fameuse guerre de sept ans, dont il ne devait pas voir la fin. Il fut tué l'année suivante à l'attaque de Prague, où le roi lui avait confié le poste le plus périlleux. Frédéric II en parle plus. fois avec éloge dans l'*Hist. de mon temps*. — SCHWERIN (Guill.-Frédéric-Charles, comte de), neveu du précédent, né en 1738, entra de bonne heure au service, fut d'abord aide-de-camp de son oncle, et plus tard obtint le même emploi auprès du roi. Parvenu successivement au grade de lieuten.-général, il commanda en cette qualité l'armée qui marcha, en 1794, contre les Polonais, mais il ne conserva ce commandem. que sept semaines. Ayant été remplacé pour avoir commis des fautes graves, il demanda avec instance d'être jugé, et fut, en mai 1795, condamné par un conseil de guerre, à la perte de son régiment et à une détention d'un an. A l'avénement de Frédéric-Guillaume III, il sollicita la révision de cette sentence; mais tout ce qu'il put obtenir du roi, ce fut la permission de passer au service d'une puissance étrangère. Il mourut à Hambourg en 1802. Il avait publié pour sa justification : *Véritable exposé de la cause pour laquelle j'ai reçu ma démission, après un service de 43 ans*, Leipsig, 1799, in-8, réimprimé depuis sous le titre fastueux de *Modèles de rapports pour servir aux officiers d'état-major, par un élève de Frédéric II*. Cet écrit a été réfuté par les généraux Klinckowstiom et Favral, que l'auteur avait attaqués pour se disculper.

SCHWILGUÉ (C.-J.-A.), médecin, né à Schelestadt en 1774, suivit les cours de l'école de Strasbourg, puis vint à Paris, en 1797, pour s'y perfectionner. Attaché sur la recommandation de Pinel à la Salpêtrière, il fut chargé par ce profess. de l'analyse des eaux qui servent aux indigents admis dans cet hôpital. En 1802 il fut reçu médecin, et donna depuis des cours particuliers de matière médicale et de nosographie, qui furent très fréquentés. Le succès de ses recherches pathologiques faisait espérer de ce jeune médecin des travaux encore plus import., lorsqu'il mourut, en 1808, d'une fièvre cérébrale. On a de lui : *Essai sur le croup aigu des enfants*, Paris, 1802 ou 1803, in-8 (c'est la reproduction de sa thèse). — *Traité de matière médicale*, 1805, 2 vol. in-8. — *Manuel médical*, 1807, in-8.

SCHWINDEL (GEORGE-JACQUES), ministre luthérien, né à Nuremberg en 1684, fut nommé diacre de l'église du Saint-Esprit, et mourut en 1752. Il a laissé plus. écrits sur différents sujets (en allem.), dont on trouve la liste dans le t. III du *Dictionnaire des savants nurembergeois*, par Will, et dans le *supplément* de Nopitsch.

SCIAMERONI (PHILIPPE FURINI, dit LE), peintre italien, né dans le 16e S. à Florence, élève du Passignano, se fit une réputation dans le genre du portrait. — SCIAMERONI (F. FURINI), son fils, né à Florence en 1604, fut d'abord élève de son père, puis du Passignano et de Rosselli; il alla ensuite à Rome, où San-Giovani, charmé de la pureté de son dessin, s'empressa de l'associer à ses travaux. De retour à Florence, ses compatriotes lui donnèrent les surnoms de l'*Albane* et du *Guide* de leur école, et, sur sa réputation, il fut appelé à Venise pour y peindre une *Thétis*, destinée à servir de pendant à l'*Europe*, du *Guide*. A 40 ans, il embrassa l'état ecclésiastique, devint curé d'un village, sans cesser de cultiver son art, et mourut à Florence en 1646. La plupart de ses tableaux sont restés dans la Toscane. On cite surtout : *Hylas enlevé par les nymphes; les trois Grâces; Loth et ses*

*Filles*; l'*Ivresse de Noé*; la *Mort d'Adonis*; le *Jugement de Pâris*; plus. *Madeleines*, etc. En général, cet artiste, très habile dans le dessin, peignait de préférence les sujets où le nu devait dominer.

SCIARRA (Marc), chef de brigands au 16e S., avait organisé dans les états du pape une bande nombreuse et redoutable, qui dévasta long-temps, avec impunité, le patrimoine de l'Église et les frontières de Toscane et de Naples. La jalousie des vice-rois espagnols et des grands-ducs de Toscane entretenait ces bandits. Sixte-Quint était parvenu à les écarter de Rome, mais non à les dompter. Enfin, en 1592, Clément VIII réussit, par la vigueur de ses poursuites, à disperser la troupe de Sciarra. Renonçant au théâtre de ses brigandages, il s'engagea au service de Venise, avec 500 de ses plus braves compagnons, et fut envoyé en Dalmatie pour faire la guerre aux Uscoques. Clément VIII ne tarda pas à demander que ces brigands lui fussent livrés; et, comme il insistait, menaçant la république d'excommunication, le sénat fit assassiner Sciarra, en même temps qu'il envoyait ses compagnons à Candie, où régnait alors la peste, pour les faire périr sans être obligés de les livrer.

SCILLA (Augustin), peintre, né à Messine en 1639, fut envoyé par le sénat de cette ville à Rome, avec une pension, pour y suivre les leçons d'André Sacchi. Après 4 ans d'études, il revint dans sa patrie, et y ouvrit une école où sa réputation attira un grand nombre d'élèves. Une révolution qui eut lieu en Sicile, l'obligea de se réfugier à Rome, où il se fit recevoir, en 1679, à l'acad. de peinture, dont bientôt après il fut élu présid. La numismatique et la recherche des antiquités occupèrent ses loisirs, et il préparait un savant ouvr. d'antiquités, lorsqu'il mourut en 1700. On voit quelques-uns de ses tableaux à Rome, mais le plus grand nombre est à Messine. Son chef-d'œuvre est le *St Hilarion mourant* qui décore l'église Ste-Ursule de cette ville. Scilla s'occupa d'hist. naturelle, et Boccone le cite avec éloge dans plus. endroits de ses ouvr. On connaît de cet artiste : *La vana speculazione disingannata dal senso : lettera responsiva circa i corpi marini*, etc., Naples, 1670, in-4, rare; cet opuscule intéressant a été traduit en latin sous ce titre : *De corporibus marinis quæ defossa reperiuntur : additâ dissertatione Fabii Columnæ de glossopetris*, Rome, 1747, 1752 ou 1759, in-4, avec pl. — Xavier Scilla, son fils, peintre et numismate, a publ. : *Breve notizia di monete pontificie antiche e moderne, sino alle ultime dell' anno XV del pontifice Clemente XI*, Rome, 1715, in-4.

SCINA (Dominique), célèbre physicien, né à Palerme en 1765, fit ses études dans un collége des écoles pies, et ayant embrassé la carrière ecclésiastique, fut placé dans le séminaire de son diocèse pour y suivre les cours de droit canon et de théologie. Mais un penchant prononcé pour les mathématiques et les sciences physiques et naturelles, le firent renoncer à ses premières études, et bientôt il acquit une si grande réputation de savoir, que fort jeune encore il fut nommé profess. suppléant de mathémat. dans l'université de Palerme. Le talent qu'il déploya dans ses fonct. lui mérita quelq. années après la place de professeur en titre de physique expérimentale, puis celle de chancelier. Parvenu à cette dignité élevée, Scina réorganisa la biblioth publiq. dont il augmenta les revenus et les livres, puis tournant toute son attention vers les moyens de répandre l'instruct. en Sicile, il poursuivait avec une noble ardeur la tache que lui avait imposée son amour pour sa patrie, lorsqu'il mourut en 1837. La science lui doit plus. ouvr. de physique et d'histoire; on cite : *Introduction à la physique expérimentale*, Palerme, 1803, in-8. — *Éléments de physique générale et particulière*, ib., 1828, et Milan, 1833, in-4, qui, réunis au traité précéd., forme un véritable corps de doctrine sur cette matière. — *Mémoires sur la vie et les ouvrages d'Empédocle*, Palerme, 1813, in-12. — *La topografia di Palermo e suoi contorni*, etc., ibid., 1818, in-8, avec une carte. Cet ouvrage est rempli de faits variés et instructifs; la physique, la minéralogie, la géologie, donnent de l'étendue aux observat. de l'aut. et de l'utilité à son travail. — *Rapporto del viaggio alle Madonie*, etc., *à l'occas. des tremblem. de terre arrivés en* 1818 *et* 1819, ib., 1819, in-8. — *I frammenti della gastronomia*, etc. (*les fragments de la gastronomie d'Archestrate, trad. en vers*), ib., 1823, in-8. Cette traduction est accompagnée de piquantes observations critiques sur les substances alimentaires dont les anciens faisaient usage, et sur leur manière de les préparer pour les rendre agréables au goût. — *Prospetto della storia litteraria di Sicilia, nel secolo XVIII*, etc., ib., 1823-1827, 3 vol. in-8. Cette histoire littéraire de Sicile, qui commence en 1714 et s'arrête en 1800, offre un grand intérêt.

SCIOPPIUS (Gaspard SCHOPP, plus connu sous le nom latin de), sav. grammairien et philologue, naquit en 1576 dans le Palatinat. Après avoir terminé ses études, il voyagea pour se perfectionner dans la connaissance des langues anciennes par la fréquentation des hommes instruits. Étant à Ferrare en 1598, il y publia le *Panégyrique* du pape Clément VIII, qui se déclara son protecteur, et qu'il suivit à Rome. Peu de temps après il abjura la réforme, et des honneurs et des dignités furent le prix de sa réconciliation avec l'Église. Scioppius reconnaissant composa div. traités sur l'autorité du St-siége, sur les indulgences et les jubilés. D'abord grand admirateur de Scaliger, celui-ci s'étant permis quelques plaisanteries au sujet de son abjuration, il devint son ennemi le plus acharné, et confondit dans sa haine tous les protestants, contre lesquels il publia plus. écrits véhéments. Il fit en 1609 un voyage en Allemagne. En passant à Venise, il essaya de ramener le fameux Fra-Paolo au parti de la cour de Rome; mais cette démarche le fit mettre en prison, où il resta quelques jours. L'accueil qu'il reçut à la cour d'Autriche le dédommagea de ce contre-temps. L'empereur le nomma conseiller-aulique, et le créa comte palatin. Scioppius,

de retour en Italie, s'ennuya bientôt du séjour de Rome, et partit pour l'Espagne vers 1613. Il était depuis quelq. mois à Madrid, lorsque l'ambassad. d'Angleterre, dont il avait insulté le souverain dans un de ses écrits, le fit bâtonner par ses gens. Effrayé de cette insulte, dont il n'espérait pas de satisfaction, il quitta précipitamment l'Espagne, et vint à Ingolstadt, où il publia son *Legatus latro*, pour se venger de l'ambassadeur qui l'avait fait maltraiter. Il s'établit en 1618 à Milan, et continua d'écrire contre les protestants avec la plus grande violence. Plus tard, il attaqua les jésuites, dont il avait été long-temps l'apologiste et le défenseur. Obligé de quitter Milan, et craignant pour sa vie, il vint chercher un asile à Padoue, où il mourut en 1649, laissant un nom également odieux aux protestants et aux catholiques. Parmi ses ouvrages, au nombre de 104, dont on trouve les titres dans le t. XXXV des *Mém.* de Niceron, nous citerons : *Verisimilium lib. IV, in quibus multa veterum scriptorum loca emendantur,* etc., Nuremberg, 1595, Amsterdam, 1662, in-8. — *Suspectarum Lectionum lib. V,* etc., ib., 1597; Amsterd., 1664, in-8. — *De arte criticâ*, ib., 1597; Amsterd., 1662, in-8. — *Elementa philos. stoicæ moralis*, Mayence, 1606, in-8. — *Scaliger hypobolymæus*, etc., ibid, 1607, in-4. — *Ecclesiasticus autoritati Ser. Dom. Jacobi, Magnæ Britanniæ regis, oppositus*, Hartberg, 1611, in-4. — *Collyr. regium*, etc. (autre libelle contre Jacques I^er, roi d'Angleterre), 1611, in-8. — *Grammatica philosoph.*, etc., Milan, 1628, Amst., 1664; Franeker, 1704, in-8. — *Paradoxa litteraria, in quibus multa de litteris nova contra Ciceronis, Varronis, etc......., sententiam disputantur* (sous le nom de *Pascasius Grosippius*), Milan, 1628; Amsterdam, 1659, in-8. — *Arcana societatis Jesu, publico bono vulgata*, etc., 1635, in-8 (sous le nom de *Moriangelus à Fano*). — *Consultationes de scholarum et studiorum ratione*, etc., Padoue, 1636, in-12; Amsterdam, 1660, 1665, in-8. — *Mercurius quadrilinguis, id est linguarum ac nominatim latinæ, germanicæ, græcæ et hebreæ nova et compendiaria discendi ratio*, Bâle, 1637, in-8. On doit à Scioppius des *Notes* sur Phèdre, sur Apulée, sur la *Minerva* de Sanchez; des éditions de *Varron* et des *Lettres* de Symmaque. On peut consulter sur cet écrivain le *Dictionnaire* de Bayle et l'*Onomasticon* de Sax.

SCIPION (Publius-Cornélius), de l'antiq. maison des Cornéliens, fut le premier qui rendit ce nom historique. Il remplit la dignité de maître-général de la cavalerie, sous la dictature de Camille, l'an de Rome 360 (av. J.-C. 394), qui fut marqué par la prise de Véies. Les deux années suiv., il fut revêtu du tribunat militaire, avec le pouvoir consulaire. A partir de ce moment, on retrouve toujours dans les prem. dignités de la république quelques membres de la famille des Scipions. — Scipion (Lucius-Cornélius), surn. *Barbatus*, fut consul l'an 456 (298 avant J.-C.). Son tombeau, que l'on conserve au musée *Pio-Clémentin*, est le plus ancien monum. sépulcral auquel on puisse assigner une date approximative. L'inscription la plus ancienne qui existe en langue latine, porte qu'il s'empara de plusieurs places dans le Samnium, et conquit toute la Lucanie. — Scipion (Lucius-Cornélius), fils du précédent, parvint au consulat en 495 (259 avant J.-C.), la 2e année de la première guerre punique. Il conquit sur les Carthaginois les îles de Corse et de Sardaigne, et s'honora plus encore par sa modération et son humanité que par ses victoires. Après avoir obtenu le triomphe, il fut élevé à la censure l'an 496. Ses vertus sont attestées par une inscription antique, trouvée avec le tombeau de Scipion-Barbatus. — Scipion (Cnéus-Cornélius), surn. *Asina*, parvint au consulat l'an 494 de Rome, et présida, avec son collègue Duillius, à la construction presque merveilleuse, par sa célérité, de la prem. flotte de guerre qu'ait eue les Romains. Il mit à la voile avant Duillius, à la tête d'une escadre de 17 vaisseaux, et se laissa prendre par les Carthaginois. Rendu à la liberté l'an 498, par suite des victoires de Régulus, il fut revêtu d'un second consulat deux ans après, et se rendit maître de plusieurs places de la Sicile, entre autres de Panorme.

SCIPION (Cnéus-Cornélius), surn. *Calvus*, fils de L.-Corn.-Scipion, le conquér. de la Sardaigne, obtint le consulat l'an de Rome 532, et seconda dignement son collègue Marcellus, dans la guerre contre les Gaulois cisalpins. Mais c'était en Espagne qu'il devait trouver sa gloire et son tombeau. Il fit voile pour cette contrée l'an 536, avec la flotte que lui avait confiée le consul Publius, son frère, et, par ses victoires sur les Carthaginois, il opéra cette puissante diversion qui sauva les Romains, vaincus par Annibal, dans le sein de l'Italie. Ses succès empêchèrent Asdrubal d'aller rejoindre son frère Annibal, sous les murs de Rome, et contribuèrent ainsi puissamment à changer le résultat de la seconde guerre punique. Maître d'une grande partie de l'Espagne, où il avait su faire chérir son nom, il y vit arriver son frère Publius l'an 537, et dès-lors, par une sorte de fraternité de gloire et de malheur, ils eurent tous deux part aux mêmes triomphes et aux mêmes désastres. Après que Cnéus se fut séparé de son frère, il se dirigea contre Asdrubal; mais bientôt abandonné des Celtibériens, qui faisaient sa principale force, il dut soupçonner la défaite de Publius, en voyant s'avancer contre lui les troupes réunies de Magon et d'Asdrubal, fils de Giscon. Il prit le parti de la retraite devant cette effroyable multitude d'ennemis; mais, atteint dans sa marche et forcé de combattre avec une poignée d'hommes, il périt après une courte résistance. Sa mort doit être placée l'an de Rome 542.

SCIPION (Publius-Cornélius), frère du précéd., fut nommé consul l'an 536 de Rome, la première année de la seconde guerre punique, et eut en partage le départem. de l'Espagne, où l'on croyait que serait le principal théâtre de la guerre; mais le nouv. consul, à peine arrivé à Marseille, apprit qu'Annibal avait passé les Pyrénées, et bientôt,

après avoir fait d'inutiles efforts pour l'arrêter dans sa marche triomphale à travers les Gaules, il crut devoir envoyer son frère Cnéus en Espagne, et regagner lui-même l'Italie. Il eut lieu d'être surpris d'y trouver déjà son ennemi prêt à combattre. Il perdit contre lui la fameuse bataille du Tésin, et, malgré une blessure grave, opéra sa retraite en bon ordre au-delà du Pô. Il s'établit dans le voisinage de la Trébie, où Sempronius, son collègue, ne tarda pas à livrer, nonobst. ses sages représentat., et à perdre une seconde bataille. Scipion, dont la blessure n'était pas encore guérie, ne put réparer ce désastre, et ce ne fut qu'à la fin de la campagne suiv. (537) qu'il fut en état de répondre à l'attente de ses concitoyens. Les victoires de Cnéus-Scipion en Espagne avaient fait sentir au sénat l'importance d'une diversion dans cette péninsule, et Publius y fut envoyé avec le titre de proconsul. Dès-lors les deux frères se partagèrent les soins de cette guerre, Publius à la tête de l'armée navale, et Cnéus à la tête des troupes de terre. L'an 538, une victoire décisive, remportée par eux sur Asdrubal, l'empêcha d'aller joindre Annibal, qui venait de jeter la terreur dans Rome par le désastre de Cannes. La campagne de 539 fut signalée par deux autres victoires, qui achevèrent de ranger toute l'Espagne dans le parti des Romains. L'année suiv. (540), les deux Scipions, attaqués sur tous les points par Asdrubal et Magon, qui avaient obtenu des secours des Gaulois, sortirent vainqueurs de quatre combats acharnés, et chassèrent les Carthaginois de Sagonte. Ils employèrent l'année 541 à ramener les anciens alliés de Rome et à s'en ménager de nouveaux; mais ils commirent ensuite la faute de diviser leurs forces, dans l'espoir de terminer promptement la guerre, en battant séparément les deux gr. armées ennemies. Celle contre laquelle marcha Publius, avait pour chef Asdrubal, fils de Giscon, et Magon. Il apprit en chemin qu'Indibilis, chef d'une peuplade espagnole, était sur le point d'amener un renfort aux Carthaginois. Aussitôt il laisse son camp sous la garde d'un faible détachem., et vole au-devant de ce nouvel adversaire; mais à peine l'a-t-il joint qu'il se voit attaqué en flanc par Masinissa et la cavalerie numide, et pris par une troisième armée en queue. Il périt avec courage en faisant face à tant d'ennemis, auxquels sa mort donna la victoire, et, en outre, l'espérance légitime d'anéantir les forces de Cnéus-Scipion.

SCIPION (Publius-Cornélius), fils du précédent et si célèbre sous le nom d'*Africain*, naquit l'an de Rome 518, selon Polybe, ou 520, selon Tite-Live. Il avait 17 ans, lorsqu'à la bataille du Tésin, la première à laquelle il assistait, il sauva la vie à son père, grièvement blessé. D'autres actes de courage ne tardèrent pas à le recommander à l'admiration de ses concitoyens, qui lui accordèrent l'édilité, l'an 539, contre l'usage établi de n'accorder aucune magistrature à un Romain qu'après dix campagnes. Le bruit courut à Rome qu'un songe, qu'une inspiration d'en haut avait suggéré à Scipion l'idée de revêtir la robe de candidat. Le peuple s'accoutuma dès ce moment à le regarder comme un homme favorisé et même inspiré des dieux, et lui-même ne négligea rien pour accréditer cette idée superstitieuse. Il recueillit bientôt les fruits de cette haute opinion qu'il avait donnée de ses destinées futures. On voulait envoyer un proconsul en Espagne pour remplacer Claudius-Néron; mais personne ne se présentait. Le jeune Scipion s'offrit seul à réparer les malheurs de sa patrie et de sa famille. Il fut élu avec des acclamations unanimes à l'âge de 24 ans. A peine le décret fut-il prononcé, que l'enthousiasme fit place aux plus vives anxiétés dans les imaginations mobiles de la multitude. Scipion sut triompher encore de cet obstacle, et partit pour l'Espagne, où il avait peu de ressources, et trois armées carthaginoises à combattre. Il résolut de ne point livrer de bataille; mais, comme il était nécessaire de ranimer le courage des Romains par quelque grand fait d'armes, il alla mettre le siége devant Carthagène, la plus forte place de la Péninsule, dont 1,000 hommes, commandés par Magon, frère d'Annibal, formaient toute la garnison. Il s'empara de cette ville (l'an 544), et se fit un honneur immortel par la générosité avec laquelle il traita les prisonniers et surtout les enfants donnés en otage aux Carthaginois par les plus illustres familles espagnoles. Ce fut dans la même circonstance, qu'il respecta une captive de la plus grande beauté, et voulut lui-même la remettre à un prince celtibérien, nommé Allucius, auquel elle était fiancée. Ce prince reconnaissant ne tarda pas à amener aux Romains un corps de 1,400 cavaliers. Plusieurs autres chefs imitèrent son exemple. Le proconsul, se trouvant alors assez fort, marcha contre Asdrubal, frère d'Annibal, et le battit près de Bæcula. Sa modération envers les prisonniers celtibériens le fit saluer roi par ces peuples; mais il refusa ce titre, et, par son refus, accrut encore leur admiration. De nouv. victoires remportées sur Asdrubal-Giscon, sur Hannon et sur Magon, achevèrent la soumiss. de l'Espagne: c'était beaucoup pour Rome, ce n'était pas assez pour Scipion. Ce jeune héros, qui déjà songeait à porter la guerre jusqu'à Carthage, sentait la nécessité de se ménager quelque alliance en Afrique. Dans ce but il fit voile secrètement pour ce pays, et 4 jours lui suffirent pour se faire un ami de Syphax, roi des Massyliens. De retour dans la péninsule, il s'occupa de réduire quelq. places importantes, qui tenaient encore; mais il tomba malade, le bruit de sa mort se répandit, les troupes romaines cantonnées à Sucrone se soulevèrent; Mandonius et Indibilis, deux chefs celtibér., que la crainte seule avait rendus les alliés de Rome, se révoltèrent. Scipion recouvra la santé, et tout changea de face, moyennant quelq. punitions et quelq. victoires. Il compta même bientôt un allié de plus, Masinissa, et la ville de Gadès ne tarda pas à se soumettre volontairement. Laissant alors le commandement à ses lieutenants, il revint à Rome (l'an 548), et sut respecter la loi qui interdisait le triomphe aux généraux non revêtus du consulat. Ayant obtenu

cette dignité par le suffrage unanime des centuries (l'an 549), il demanda au sénat l'autorisation de porter la guerre en Afrique, essuya un refus, et ne put appeler de cette décision au peuple, parce que les sénateurs surent mettre les tribuns dans leur parti. Cependant on lui accorda la Sicile pour province, avec la permission de passer en Afrique, si l'intérêt de l'état l'exigeait. Il trouva dans la confiance qu'il inspirait aux peuples d'Italie et de Sicile des ressources imprévues, qui réparèrent la parcimonie jalouse dont avait usé le sénat à son égard. Il se disposait à exécuter son projet favori d'une descente en Afrique, lorsqu'il crut devoir saisir une occasion favorable de prendre Locres, ville d'Italie qui avait embrassé le parti de Carthage. Il confia le gouvernement de cette ville à Pléminius, qui s'y fit détester. Le sénat, sur les plaintes des Locriens, nomma dix commissaires pour examiner la conduite de ce subdélégué et même celle de Scipion. Cet examen, provoqué par ses ennemis, lui fut tellement avantageux qu'il obtint tous les moyens propres à accélérer son expédition d'Afrique. Enfin, il débarqua sur ce sol, où l'attendait tant de gloire; mais il se trouvait réduit à ses seules forces par la défection de Syphax et la déplorable situat. de Masinissa, nouveau, mais fidèle allié de Rome. Il se contenta donc, pendant sa prem. campagne, de ravager le pays et d'enlever quelq. places. L'année de son consulat étant près d'expirer, le commandem. lui fut prorogé, avec le titre de proconsul, pour tout le temps que durerait la guerre. Au retour du printemps (550), tout en continuant le siége d'Utique, il parut vouloir accepter la médiation de Syphax entre Carthage et Rome; mais son but était d'endormir la prudence de ses ennemis, et de connaître l'état des camps numides et carthaginois. Dès qu'il le sut, il rompit les négociations, et remporta facilement sur Asdrubal et sur Syphax, pendant la nuit, une victoire dont il tira plus d'avantage que de véritable honneur. Plusieurs villes tombèrent en son pouvoir; Syphax, prisonnier, fut envoyé à Rome, et Sophonisbe, pour éviter le même sort, fut obligée de s'empoisonner. On ne reconnut pas en cette occasion la générosité du général romain. Enfin, la défaite d'un rival digne de lui, du malheureux Annibal, dans les plaines de Zama (l'an de Rome 552), vint couronner tous ses succès. Scipion, après cette bataille décisive, craignant de se voir enlever la gloire de terminer une guerre qui lui avait coûté tant de travaux, se hâta d'accorder la paix aux Carthaginois, en leur imposant des conditions onéreuses, qui furent ratifiées par le sénat romain. De retour dans sa patrie, il y reçut, avec les honneurs du triomphe, le glorieux surnom d'*Africain*, et vit prodiguer à son armée des récompenses extraordin. Il fut élu censeur en 555, et consul pour la seconde fois en 560; mais son crédit n'était plus le même. Il ne put se faire écouter lorsqu'au nom de la dignité romaine, il conseilla de ne point s'immiscer dans les factions qui divisaient Carthage, et surtout de ne point se liguer avec les ennemis d'Annibal, pour tourmenter un grand homme. Cependant la carrière politique de Scipion n'était point terminée. Dans la guerre contre Antiochus, il accompagna comme lieutenant son frère, le consul Lucius. Sa haute renommée contribua beaucoup à maintenir Philippe, roi de Macédoine, et Prusias, roi de Bythinie, dans l'alliance des Romains. Antiochus lui-même, pendant toute la guerre, donna plus d'une preuve de son admiration et de sa déférence pour le vainqueur d'Annibal, et lorsqu'il eut perdu la bataille de Magnésie, ce fut à Publius qu'il envoya une ambassade pour obtenir la paix. Le grand Scipion dicta effectivement les clauses de ce traité, qui fut ratifié par le sénat; mais Rome ne lui réservait plus de triomphes. Caton suscita contre lui les deux tribuns Pétilius, qui l'accusèrent d'avoir vendu la paix au roi de Syrie (l'an de Rome 567). Le premier jour où l'illustre accusé comparut devant le peuple, il se contenta de rappeler ses services avec tant d'éloquence et de simplicité que nul n'osa le contredire. La cause fut remise; la seconde fois, il monta à la tribune et dit : « Romains, c'est à pareil jour que j'ai remporté une victoire éclatante sur les Carthaginois; allons au Capitole en rendre grâces aux dieux immortels; » et le peuple le suit, abandonnant l'accusation. Peut-être eût-il mieux fait de prouver son innocence, comme il lui était facile de le faire. On n'a rien de précis sur les dernières années de sa vie; l'opinion générale est que, pour se soustraire aux attaques de l'envie, il quitta Rome, et se retira dans sa modeste métairie de Linternum, sur le bord de la mer, dans la Campanie. Là, il trouva des consolat. dans les travaux champêtres et dans la culture des lettres. Parmi les hommes remarquables qui venaient le visiter dans sa solitude, on cite le poète Ennius. La même année, selon Polybe, vit mourir Annibal et Scipion (l'an de Rome 572). Cicéron place la mort de l'illustre Romain 2 ans plus tôt. C'est à Rome qu'il finit ses jours selon les uns, à Linternum selon les autres : il est certain qu'on montrait son tombeau dans ces deux endroits. On peut répéter, avec Voltaire, que *Scipion fut peut-être l'homme qui fit le plus d'honneur à la république romaine*. Les écrivains qui nous ont le mieux fait connaître ce grand homme : sont Polybe, Tite-Live, Valère-Maxime, Aulu-Gelle, et, d'après eux, Saint-Réal, Levesque, Rollin, etc.— SCIPION (Cnéus-Cornélius), son fils aîné, se montra peu digne d'un tel père. L'an 680 il brigua la préture, et ne l'obtint que par la générosité du plébéien Cicéréius, qui avait été secrét. de Scipion l'Africain, et qui se désista de sa candidature, pour que le fils d'un si grand homme n'essuyât pas l'affront d'un refus. Cnéus l'emporta donc; mais il ne remplit pas long-temps ces hautes fonctions. Il fut exclu du sénat par les censeurs, et s'attira même l'animadversion de sa propre famille. — SCIPION (Lucius ou Publius-Cornélius), frère du précédent, aurait ajouté beaucoup à l'éclat de son nom, si sa santé ne l'avait empêché de suivre

la carrière des armes et de la politique. Le dialogue de Cicéron *sur la Vieillesse* contient un bel *Éloge* de ses talents et de ses lumières. On avait de lui quelq. *discours* et une *Histoire* écrite en grec. Il fut le père adoptif de Scipion-Émilien.

SCIPION (Lucius-Cornélius), *l'Asiatique*, fils aîné de Publius-Scipion, tué en Espagne, dut une gr. partie de sa gloire à son frère *l'Africain* (*v.* l'article précéd.). Ainsi, ce fut par le crédit de cet illustre citoyen qu'il obtint la charge d'édile curule, par laq. il débuta dans la carrière des honneurs. Plus tard, il le suivit en Espagne, fut chargé par lui de faire le siége d'Oringis, dont il s'empara, et reçut de la complaisance fraternelle des louanges exagérées. Ses services en Sicile et en Afrique, où il combattit encore sous les ordres du gr. Scipion, lui valurent la préture l'an 561 de Rome (194 avant J.-C.), puis le consulat l'an 564. Lors de la guerre contre Antiochus, roi de Syrie, le sénat le chargea de cette expédit., dans l'espoir que son frère l'accompagnerait comme lieutenant. C'est en effet ce qui eut lieu ; mais la fortune de Lucius voulut qu'il remportât, en l'absence de Publius, l'importante victoire de Magnésie. De retour à Rome, il se fit donner le surnom d'*Asiatique*, et triompha avec plus d'éclat que ne l'avait fait son frère. Après la mort de ce gr. homme il se vit plus que jamais en butte à la haine jalouse de Caton et des Pétilius. Condamné à une amende de 4 millions de sesterces, sur la fausse accusat. d'avoir reçu ou extorqué de l'argent d'Antiochus et de ses sujets, on vendit ses biens, qui ne produisirent pas l'amende exigée. On l'aurait mis en prison, si le tribun Tibérius-Sempronius-Gracchus ne se fût opposé à l'exécution de cette dern. partie du jugement. A partir de cette époque, Scipion, oublié de ses ingrats concitoyens, fut livré sans défense à l'animosité de ses ennemis. On ne sait en quelle année il mourut. Cicéron a vanté son éloquence et rendu hommage à son désintéressement.—Scipion-Asiaticus (Lucius-Cornélius), descendant du précéd. à la 4e générat., fut consul l'an 671 de Rome (84-83 avant J.-C.), au milieu des troubles civils. Deux fois il se vit débaucher son armée, d'abord par Sylla, puis par le jeune Pompée. A peine sorti de charge, il fut mis en tête de la première liste de proscription dressée par Sylla.

SCIPION-ÉMILIEN (Publius-Scipio-Æmilianus), destructeur de Carthage, né l'an 568 de Rome, était le plus jeune des quatre fils de Paul-Émile, qui le fit entrer par adoption dans la famille des Scipion, et se chargea néanmoins de lui donner les prem. leçons de l'art militaire dans sa glorieuse campagne de Macédoine. Cette guerre terminée, le jeune Émilien fut confié aux soins de Métrodore, peintre et philosophe, qui fut bientôt secondé et même remplacé par Polybe, devenu l'otage des Romains. Un homme aussi illustre ne pouvait être un précepteur ordinaire. Ses instructions et ses conseils développèrent facilement toutes les vertus dans le cœur d'un jeune homme si heureusement disposé. Bientôt il donna des preuves d'un désintéressem. à peine concevable dans cette Rome, où la cupidité fut toujours un vice contagieux. Sa mère Lutatia, les deux sœurs de son père adoptif, filles de Scipion-l'Africain, enfin ses propres sœurs et son frère Fabius, éprouvèrent les effets de sa rare générosité. Ces heureux commencem., joints aux mœurs les plus pures, l'avaient élevé très haut dans l'estime des Romains; mais ce n'était pas assez pour lui. Il voulait la gloire, il la chercha dans la carrière des armes, où il avait débuté sous un grand maître. La guerre contre les Cantabres et les Ibères lui offrit une occasion qu'il saisit avidement de déployer la valeur la plus intrépide. Il était alors tribun. Le hasard le rapprocha de Carthage, qu'il devait détruire un jour. Chargé par le consul Lucullus d'aller demander un secours d'éléphants à Masinissa, il arriva en Afrique pour être spectateur d'une sanglante bataille par laquelle ce roi numide préludait à la ruine totale des Carthaginois. Les vaincus réclamèrent pour médiateur le jeune héritier de Scipion; mais la paix fut mise à trop haut prix par les exigences de Masinissa et probablem. aussi par la politique de Rome, qui voulait épuiser les forces de sa rivale, afin d'en amener plus facilement la destruction. Enfin le temps parut arrivé de la consommer. Dans la prem. année de cette guerre et au commencem. de la seconde, Scipion n'eut que le titre de tribun de légion, d'abord sous le consul Manilius, puis sous Lucius-Calpurnius; mais dès-lors il s'était mis au prem. rang parmi tous les chefs, et dans le voyage qu'il fit à Rome vers la fin du consulat de Calpurnius, pour solliciter la charge d'édile, l'opinion publique se hâta de le désigner comme celui qui devait terminer la guerre d'Afrique. Il fut nommé consul, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge exigé par la loi, et l'Afrique lui fut désignée pour province, sans que l'on tirât au sort entre son collègue et lui, comme c'était l'usage. Il part aussitôt de Rome, et, à peine arrivé en Afrique, il court délivrer Mancinus, lieuten. du dernier consul, dont les troupes étaient bloquées par une armée carthaginoise. Il marche alors avec toutes ses troupes contre Carthage. Cette ville, privée de tous moyens de défense par les perfides stipulations du traité antérieur, parvint à en créer tout d'un coup, et ses habitants la défendirent avec tout le courage que donne le désespoir; enfin elle dut céder à sa destinée. En accordant la vie aux assiégés, Scipion excepta les transfuges, au nombre de 900, qui se retranchèrent dans le temple d'Esculape avec Asdrubal, le génér. des Carthaginois, sa femme et ses deux enfants. Asdrubal seul demanda grâce au vainqueur; mais ses compagnons mirent le feu au temple qui leur servait de refuge et s'abîmèrent sous ses ruines; sa femme, après l'avoir maudit, égorgea ses enfants, jeta leurs cadavres dans les flammes, et s'y précipita. Scipion, au retour de cette expédit. sanglante, obtint le triomphe le plus éclatant qu'on eût vu jusque-là dans Rome. Il paraît qu'il consacra plus. années d'un honorable loisir à la culture des lettres, naturalisées depuis peu sur le sol de l'Italie. Dans cet intervalle de repos,

envoyé comme ambassadeur à la cour de Ptolémée, roi d'Égypte, il étudia cette contrée célèbre et visita plus. roy. de l'Asie. A son retour, élevé à la dignité de censeur, il en remplit les devoirs avec une sévérité qui malheurensem. trouva quelques obstacles dans la faiblesse de son collègue. La résistance héroïque des Ibères aux Romains ne tarda pas à rappeler Scipion dans un pays où la fortune lui réservait de nouveaux triomphes. Nommé consul pour la seconde fois, il eut l'Ibérie pour province. Son premier soin fut de rétablir l'ancienne discipline, relâchée par le luxe et la négligence des chefs, et ce fut après avoir endurci ses soldats par des fatigues continuelles qu'il les conduisit devant Numance, la plus forte ville de la confédération ibérienne. Il sut éviter toute action décisive avec ses redoutables ennemis, et les renfermer dans leur ville, où il les épuisa lentement par la famine. Les Numantins se défendirent avec un héroïsme dont l'Espagne garde encore le souvenir comme une belle portion de sa gloire nationale. Scipion enfin planta ses aigles sur les débris de cette ville, qui naguère était la puissante Numance, et joignit à son titre d'*Africain* le surnom de *Numantin*. D'autres combats lui étaient préparés dans Rome, et il devait y trouver de dignes rivaux. Il était en Espagne lorsqu'il connut et approuva le meurtre de Tibérius-Gracchus, son beau-frère. A son retour, zélé défenseur de l'aristocratie, il attira sur sa tête de violentes animosités. Caïus-Gracchus, faisant allusion à cet ascendant qu'il avait pris dans les affaires, s'emporta jusqu'à dire qu'il fallait se défaire du tyran. Cette menace, jetée à la tribune dans le moment où le parti des nobles parlait de nommer Scipion dictateur, pouvait faire éclore de funestes desseins. Le futur dictateur ne manqua pas d'être attaqué bientôt avec plus de fureur encore par Fulvius, collègue et confident de Caïus. Ce jour même, il fut reconduit en triomphe chez lui par le sénat; mais le lendemain on le trouva mort dans son lit. Il ne fut point fait d'enquête publique sur cette mort si soudaine, et Plutarque en donne pour motif la crainte qu'avait le peuple de trouver Caïus coupable; mais peut-être ne faut-il pas accuser trop facilem. de meurtre ceux qui sont morts victimes. Scipion fut éloquent, moins sans doute que les deux illustres fils de Cornélie, mais assez pour que ses discours aient été mis par Cicéron au nombre des plus beaux monum. du second âge de l'éloquence romaine. On lui a fait l'honneur de le soupçonner d'avoir aidé Térence; mais cette opinion semble peu fondée. Lorsque le Ménandre latin donna ses prem. ouvr. le futur vainqueur de Carthage était trop jeune pour qu'on puisse admettre qu'il y ait eu la moindre part.

SCIPION (Publius-Cornélius), surn. *Nasica*, né vers l'an de Rome 524, était fils de Cnéus-Scipion, tué en Espagne. Il obtint à l'âge de 27 ans, et avant d'avoir rempli aucune fonction publique, une distinct. bien précieuse : il fut, en vertu d'un sénatus-consulte, proclamé le plus homme de bien de la république. Ce fut à l'occasion de l'arrivée à Rome de la statue de la mère des dieux, *Mater Idæa*, qui, d'après l'oracle de Delphes, devait être reçue par le plus honnête homme au jugement de ses concitoyens. Encouragé par un tel début, il brigua l'édilité; mais il échoua pour s'être permis une plaisanterie inconvenante envers un habitant de la campagne. Cependant il fut nommé, l'an 554, triumvir d'une colonie envoyée à Venouse, édile curule en 558, et préteur en 560. L'année suiv. il partit en qualité de propréteur pour l'Espagne, où il fit rentrer cinquante cités sous l'obéissance des Romains. Il parvint au consulat l'an 553, et signala sa magistrature par une victoire décisive sur les Boïens. Lors du procès inique intenté à Scipion-l'Asiatique, il prit vainement la défense de son cousin, contre lequel s'acharnait l'opiniâtre Caton. L'an 570 il fut nommé triumvir pour conduire une colonie latine à Aquilée, et dans sa vieillesse il devint prince du sénat et patron de l'Espagne-Citérieure. Aux plus rares vertus il joignait des connaissances, et l'amitié qui l'unit au poète Ennius atteste son amour pour les lettres.

SCIPION-NASICA (Publius-Cornélius), fils du précéd., surnommé *Corculum*, à cause de la bonté de son cœur, hérita des vertus et des talents de son père. Très jeune encore, il accompagna Paul-Émile dans la guerre contre Persée, l'an de Rome 586, et contribua beauc. au rapide succès de cette campagne. Nommé consul pour l'année 591, il avait déjà pris possess. de son départem. lorsque le sénat, instruit de quelq. irrégular. commises dans cette élect. relativem. aux auspices, lui ordonna d'abdiquer; le vertueux citoyen s'empressa d'obéir. Il parvint à la censure l'an 563, et ce fut alors qu'il plaça dans Rome une horloge nommée *clepsydre*, marquant toutes les heures par le moyen de l'eau. Pend. son sec. consulat, l'an 599, il fit la guerre aux Dalmates, et s'empara de Delminium, leur capitale. Lors des discussions dans le sénat sur le sort de Carthage, il s'opposa constamment à la ruine de cette ville, dont il regardait l'existence comme nécessaire pour préserver les Romains de la corruption. Mis à la tête d'une ambassade, chargée d'intervenir entre Carthage et Masinissa, il réussit pour le moment à arrêter le vieux Numide dans ses terribles projets de vengeance. Par sa droiture inflexible, par ses mœurs austères, et même par sa parole éloquente, Nasica était devenu l'arbitre des délibérations du sénat. Il termina sa carrière publique par ses succès en Macédoine, où il arrêta les progrès de la révolution qui avait porté Andriscus, homme de néant, sur le trône d'Alexandre : ses victoires donnèrent le temps au sénat de prendre les mesures nécessaires pour suivre cette guerre, qui fut achevée par Métellus. Scipion-Nasica, gendre de l'Africain, n'eut pas autant de gloire, mais il est difficile de décider s'il n'eut pas autant de solides vertus que ce gr. homme.

SCIPION-NASICA (Publius-Cornélius), fils du précédent, fut nommé questeur l'an 605 de Rome, et reçut en cette qualité les armes et les munitions que les Carthaginois, avant la 3e guerre punique,

consentirent à livrer aux Romains, dans l'espoir d'obtenir la paix. Son consulat (l'an 615), fut très orageux ; mais il fit preuve d'une rare fermeté. Il s'était rendu si recommandable par ses vertus, qu'il fut nommé souverain-pontife sans se présenter à l'élection. Lors des séditions excitées par Tibérius-Gracchus (l'an 621), il se montra son plus ardent adversaire, quoique son cousin ; et après avoir sommé vainem le consul Scævola de recourir à la force, il se mit lui-même à la tête des sénat., et se rendit au Capitole, où était Tibérius. Dans la lutte sanglante qui suivit, périt l'illustre fils de Cornélie, et l'on croit que ce fut de la main de Nasica. Comme souverain pontife, il pouvait être considéré comme ayant commis un sacrilége. Le sénat, pour le soustraire aux fureurs de la multitude, crut devoir l'envoyer en Asie, avec la mission d'apaiser les troubles excités dans le roy. de Pergame par Aristonicus : c'était encore une atteinte portée aux lois, qui imposaient au chef du sacerdoce l'obligation de ne pas sortir d'Italie. A peine arrivé à Pergame, Nasica mourut de chagrin l'an 622. — SCIPION-NASICA (P.-Cornélius), fils du précéd, consul l'an de Rome 641, mort dans le cours de sa magistrature, soutint l'autorité de son nom par une intégrité parfaite. Diodore de Sicile, Valère-Maxime, Aurélius-Victor, ont confondu les trois premiers Nasica.

SCIPION-NASICA (PUBLIUS-CORNÉLIUS), fils du précéd., adopté par Q.-Cæcilius-Métellus-Pius, et connu sous le nom de *Métellus-Scipion*, fut indigne de ses ancêtres. Toutefois il eut une gr. influence par ses alliances, son nom et ses richesses. Il se mit sur les rangs pour le consulat l'an 702 de Rome, et prit part aux sanglants désordres qui signalèrent les brigues de cette année si fameuse, auxquels le sénat mit un terme en nommant un seul consul, qui fut Pompée Scipion donna sa fille Cornélie au nouveau consul, qui, au mépris de la loi qu'il venait de porter lui-même, défendit son beau-père prêt à succomber sous une accusat. de brigue, et le prit même pour collègue dans le consulat, dont il remplissait seul les fonctions depuis six mois. Au lieu de songer à se réformer lui-même, Scipion voulut corriger l'état, et fit rendre à la censure ses anciennes prérogatives. Lorsque la guerre civile parut imminente, l'espoir de partager avec Pompée le commandement des armées, et la crainte d'être recherché pour ses malversat., le portèrent à repousser dans le sénat les ouvertures pacifiques de César. Il partit presq. aussitôt pour la Syrie, avec le titre de proconsul et la miss. de rassembler toutes les troupes de l'Orient ; il y signala sa marche désastr. par toutes sortes de cruautés, d'exact. et de brigandages ; enfin il passa en Macédoine, sur les injonct. de Pompée, puis en Thessalie, où il obtint des avantages sur les partisans de César, qui fit vainem. quelques démarches pour l'entraîner dans son parti. Scipion ne tarda pas à jouir du prix de sa fidélité, lorsque son gendre vint se réunir à lui après la victoire de Dyrrachium, et le fit participer à tous les honneurs du commandem. Échappé à la défaite de Pharsale, il fit voile vers l'Afrique, où il trouva les légions de Varus et les troupes auxiliaires de Juba, roi de Mauritanie, auxq. il n'apportait que le courage d'un soldat et quelque connaissance de la tactiq. Cependant, grâce à d'habiles lieuten., il eut bientôt rassemblé des forces imposantes, formé des magasins pour plusieurs campagnes, et rendu son parti redoutable. César, trop prudent pour engager une action décisive avec des ennemis trop nombreux, s'occupa de se concilier l'affection des Africains que Scipion s'était aliénés, et profitant habilem. des fautes multipliées de son adversaire, il le força par ses manœuvres et par ses succès à se réfugier dans des lieux où il ne pourrait être attaqué. Défait complètem. à la journée de Thapsus, Scipion prit la fuite, et à quelque temps de là on le retrouve sur une escadre de douze vaisseaux avec lesquels il se proposait de passer en Espagne. Obligé par les vents contraires de relâcher à Hippone, il fut enveloppé dans ce port par la flotte de Sitius, partisan de César, et, se voyant sur le point d'être fait prisonnier, il se perça de son épée. Entendant demander par les ennemis, maîtres de son vaisseau, *où était le général*, il fit un dernier effort et dit d'une voix mourante : *Le général est en sûreté !* puis il expira. Ce fut là le seul beau moment de sa vie. — SCIPION-NASICA (Publ.-Cornélius), fils du précéd. et de Scribonia, consul l'an 738 de Rome, sous le règne d'Auguste, entretint un commerce incestueux avec la fameuse Julie, sa sœur utérine, et fut exilé par l'empereur, son beau-père. — SCIPION (P.-Cornélius), petit-fils du précédent, vécut sous les règnes de Tibère, de Claude et de Néron. Il fut l'un des plus vils adulateurs de l'affranchi Pallas. Cependant il avait sous Tibère servi avec distinction en qualité de lieutenant de Blœsus, dans la guerre contre Tacfarinas, roi des Garamantes (l'an de Rome 775). En lui s'éteignit, à ce qu'il paraît, la race dégénérée des Scipions.

SCOLARI (PHILIPPE, connu aussi sous le nom de PIPPO-SPANO), habile capitaine, né en 1369 à Tizzano, à 5 lieues de Florence, de parents nobles mais pauvres, fut confié, très jeune encore, à un ami de sa famille, qui dirigeait une maison de commerce à Bude. Bientôt le trésorier du roi de Hongrie le prit pour son intend., et finit par lui abandonner une partie de l'administrat. publique. Plus tard, le roi Sigismond le plaça à la tête du départ. des mines, qui formaient alors la branche principale des revenus de sa couronne. Les anciens partisans de Charles III d'Anjou ayant réussi à s'emparer de Sigismond, Scolari forma des rassemblem. nombr. pour le délivrer ; et ce prince étant parvenu à s'évader, récompensa son libérat. en le décorant du titre de comte de Temeswar. Le nouv. général tourna ses armes contre les Turks, que les troubles avaient attirés en Hongrie, les battit dans plus. rencontres, et leur imposa tellem. par ses succès, que son nom suffisait pour les mettre en fuite. L'avénement de Sigismond au trône impér. n'altéra point ses rapports avec le favori. Chargé d'une mission près de la cour de Rome, il eut ensuite le comman-

dem. d'une armée contre les Vénitiens, et fut nommé gouverneur-général de la Hongrie, et envoyé au concile de Constance. Étant tombé malade, le bruit de sa mort suffit pour relever le courage des Turks, qui menacèrent d'envahir encore la Hongrie. Porté sur un brancard, il conduisit pour la dern. fois ses troupes à la victoire, et s'étant fait ramener à Lippa, il y expira en 1426.

SCOOREL (JEAN), peintre, né à Schoorel, près d'Alkmaer, en 1493, mort à Harlem en 1560, s'était perfectionné par de longs voyages en Allemagne, en Italie et même dans la Terre-Sainte, dont il rapporta des *Vues* qui lui servirent dans la plupart des sujets de l'Évangile qu'il exécuta par la suite. Quand le roi Philippe II se rendit en Flandre, en 1549, il fit acheter et transporter en Espagne ses princip. productions; plusieurs autres ont été détruites ou brûlées, au grand regret des amateurs, dans les troubles des Pays-Bas en 1566; cepend. on conservait dans l'abbaye de Marchienne un beau tableau de lui, représentant le *Martyre de St Laurent*, et dans celle de St-Waast un *Crucifix*.

SCOPAS, l'un des artistes les plus célèbres de l'antiquité, naquit à Paros vers la 89e olympiade, 460 ou 462 ans avant notre ère, et peu d'années après la mort de Phidias. Il porta dans l'architect. un génie inventif, noble, élevé, et se fit admirer dans la sculpt. par un ciseau fécond, une imaginat. brillante, une sensibilité profonde, sans toutefois atteindre aux bornes de l'art; mais il fraya la route à Lysippe et à Praxitèle qui le surpassèrent. Comme architecte, il n'est connu que par son temple de Minerve *Alea:* mais comme sculpteur il peupla de ses ouvr. la Béotie, l'Attique et le Péloponèse. Les sculptures qu'il exécuta pour le tombeau de Mausole furent un de ses dern. travaux. Ce monum. magnifiq. avait quatre faces; ce fut celle du levant qui lui fut confiée. Parmi les chefs-d'œuvre de ce gr. artiste que l'antiquité a louées avec le plus d'enthousiasme étaient un *Mercure*, dont son ciseau avait fait véritablem. un dieu; et une *Bacchante* à laq. il avait su donner une expression de fureur qui n'altérait en rien sa beauté. Des productions de Scopas qui nous restent, la plus importante est le groupe de Niobé et de ses enfants, qui fait aujourd'hui partie de la galerie de Florence. Scopas fut nommé l'*Artiste de la vérité*, ce qui ne veut pas dire qu'il négligeait le choix des formes, et s'attachait uniquement à rendre avec l'exactitude d'un anatomiste les contours d'un modèle pris au hasard. Chez les Grecs, l'élégance, la dignité, la noblesse, étaient en quelque sorte indigènes, et constituaient le mérite de tous ceux qui pratiquaient les arts d'imitation; il ne restait plus qu'à exiger de ces artistes si heureusement inspirés un mérite spécial, celui de ne pas se laisser entraîner hors de la vérité par la recherche du beau idéal: il paraît que ce fut là un des caractères distinctifs du talent de Scopas.

SCOPOLI (JEAN-ANTOINE), natural., né en 1723 au château de Cavalèse, dans le Val de Fiemme (Tyrol), vint suivre à Inspruck des cours de matière méd., et s'y fit recevoir docteur. Il pratiqua sa profession à l'hospice de Trente, puis à Venise, sous Lotario Lutti, et s'adonna dès le même temps à l'étude de la botanique qu'il aimait de prédilection. Venu en Allemagne à la suite du prince-évêq. Léopold de' Conti de Firman, il soutint à Vienne des thèses remarquables et fut bientôt nommé protophysic. d'Idra en Carniole. C'est en publiant une flore, puis une entomologie de cette province, qu'il commença sa réputation. Quoique occupé selon ses goûts dans un pays que la science n'avait pas encore exploré, il n'aspirait qu'à s'éloigner d'Idra, dont l'aspect misérable et l'insalubrité lui rendaient le séjour insupportable; mais le gouvernem. autrichien se montrait d'autant moins empressé de l'appeler à d'autres emplois qu'il s'acquittait avec plus de distinction de celui qui lui était confié. Scopoli songea alors à acquérir des connaiss. qui le rendissent utiles dans un autre ordre de fonctions; il embrassa l'étude de la minéralogie et de la métallurgie, et se frayant une route nouvelle dans ces deux branches de la science, il parvint à un haut degré de savoir. Il fut appelé en 1766 à remplacer le célèbre Jacquin comme conseiller au départem. des mines et professeur de minéral. à Schemnitz. Dix ans plus tard, il vint occuper celles de chimie et de botanique à l'univers. de Pavie, et c'est dans cette ville qu'il mourut en 1787. L'*Éloge* de Scopoli, en italien, par le professeur Mairone-Daponte, a été impr., Bergame, 1811, gr. in-8. Ses princip. ouvr. sont: *Flora carniolica*, etc., Vienne, 1760; Leipsig, 1722, in-8. — *Tentamina phys.-chym.-medica*, Venise, 1761; Iéna, 1771, in-8; trad. en allem., Munich, 1786, in-8. — *Entomologia carniolica*, Vienne, 1763, in-8. — *Annus hist. medicus*, I-V, Leipsig, 1769-72, in-8. — *Principia mineralogiæ system. et pract. succinctæ*, Prague, 1772, in-8; trad. en ital. par J. Arduini, Venise, 1778, et en allem. par C. Meidinger, Munich, 1786, in-8. — *Fundamenta chymia*, Prague, 1777; Pavie, 1780, in-8; trad. en allem., Vienne, 1786, in-8. — *Fundamenta botanica*, Pavie, 1783; Vienne, 1786, in-8. — *Deliciæ floræ et faunæ insubricæ, seu nov. et minùs cognitæ plantar. et animalium species*, etc., Pavie, 1786-88, 3 vol. in-fol., fig., etc.

SCOPPA (l'abbé ANTOINE), né à Messine en 1762, fut déterminé par les troubles politiq. de Naples à passer en France dans l'année 1801. Il s'établit à Versailles, où il donna des leçons d'ital., puis fut *employé extraordinairement* à l'univ. impériale, et ce fut en cette singulière qualité qu'il fit, en 1810, un voyage en Italie avec Cuvier et Delambre, chargés par Fontanes d'examiner l'état des écoles et colléges de ce pays. Après la restaurat. il revint à Naples où il fut bien accueilli par son souverain, qui le chargea d'établir des écoles lancastriennes. Il mourut en 1817. Parmi ses écrits, le plus remarquable a pour tit.: *Les vrais principes de la versification, développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la langue française*, Paris, 1811-14, 3 vol. in-8. Son but dans cet ouvr. est surtout de prouver que notre langue est aussi harmonieuse et aussi music. que celle des Italiens;

cet ouvr. paradoxal pourrait cepend. être lu avec fruit par nos poètes lyriq. Scoppa leur recommande entre autres choses de donner à leurs vers la coupe des vers italiens, et de composer leurs couplets de vers égaux. Le mécanisme de notre langue rend l'application de cette règle assez difficile, et d'ailleurs les faiseurs de récitatifs consentiront avec peine à sacrifier aux accords d'un music. les beautés prétendues poétiq. de leurs ouvrages,; c'est ce sacrifice que leur demandent aujourd'hui, comme Scoppa, les vrais amateurs du chant. MM. Scribe et Delavigne ont donné l'exemple de cette abnégat. méritoire dans plusieurs parties de leur *Muette de Portici*.

SCORZA (Sinibaldo), peintre, né en 1589 à Voltagio, dans le pays de Gênes, mort en 1631, fut le premier dans l'école ligurienne qui se distingua comme paysagiste, et l'on chercherait vainement en Italie un artiste qui ait su aussi bien que lui y naturaliser la manière flamande; il animait ses paysages de petites figures d'hommes et d'animaux dans le goût de Berghem. On cite de lui un *Apollon gardant les troupeaux d'Admète*, les *Amours d'Angélique et Médor*, et surtout une *Annonciat.* dans l'église des PP. conventuels de Voltaggio.

SCOTT (Michel), *Scotus*, *Scot* ou *Schot*, écriv. du 13e S., naquit dans le comté de Fife en Écosse, sous le règne d'Alexandre II; il séjourna en France, en Allemagne, en Angleterre, et, de retour dans son pays natal, il fut envoyé en Norwége pour accompagner une princesse destinée à partager le trône d'Écosse, et qui mourut en route (1290). Scott était alors dans un âge fort avancé, et l'on croit qu'il mourut l'année suiv. à Holme-Coltrame, ou à l'abbaye de Melcrose. Il passa, dans son temps, pour un homme d'un grand savoir, et, en effet, il avait étudié les langues, les mathématiq., la médecine, la chimie, et s'était occupé beaucoup des sciences occultes. Nous citerons de lui: *Physiognomia et de hominis procreatione*, Paris, 1508, in-8; réimpr. avec les œuvres d'Albert-le-Grand, Amst., 1655, 1660, etc., in-12. Mackenzie et quelq. autres lui attribuent une traduct. lat. d'*Aristote*. — Scott (Jean), appelé aussi *Érigène*, du nom d'*Érin* que portait autrefois l'Irlande, sa patrie, était aussi instruit que l'on pouvait l'être dans le 9e S.; il fut accueilli avec empressem. à la cour de Charles-le-Chauve, et mourut en France. Son traité sur la *Prédestination divine* se trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, 2 vol. in-4. — Scott (Réginald), né à Smerth, dans le comté de Kent, vers le commencement du 16e S., mort en 1599, fit preuve d'un courage et d'une force d'esprit au-dessus de son temps, en publiant la *Sorcellerie et la Magie dévoilées* (en anglais), 1584, in-4; réimpr. en 1651 et en 1665, in-fol., avec des additions. — Scott (David), né en Écosse en 1675, composa une *Hist.* de son pays, qui parut en 1727, et mourut à Hadigton en 1742. — Scott (Daniel), théologien et helléniste, né à Londres vers la fin du 17e S., mort dans la même ville en 1759, est connu par son *Appendix ad thesaurum linguæ græcæ ab H. Stephano constructum, et ad lexica Constantini et Scapulæ*, Londres, 1745-46, 2 vol. in-fol. — Scott (Samuel), l'un des peintres les plus renommés de l'Angleterre, mort en 1772, s'est fait beauc. d'honneur par ses *marines*, par ses *vues du pont de Londres* et *du quai de Custom-House*, etc. — Scott (Jean), poète, né à Londres en 1730, mort à Radcliff, près de cette capitale, en 1783, a publ. entre autres ouvrages *Amwell*, 1776, in-8, poème descriptif, dans leq. il a immortalisé le village où il avait passé sa jeunesse et reçu ses premières inspirations; et de touchantes *élégies*, qui eurent un gr. succès. On lui doit aussi quelques travaux utiles, un *code des lois sur les gr. routes et sentiers*, et des *observations sur l'état présent des pauvres de paroisse et de ceux qui n'ont pas de domicile fixe*. Scott eut le plaisir de voir la plus gr. partie de ses projets adoptée par le parlement.

SCOTT (Sir Walter), naquit à Edimbourg le 15 août 1771. Ses études terminées, il se destina, à l'exemple de son père, à la carrière du barreau, et fut reçu avocat en 1792. En 1799, il épousa miss Carpenter, fille natur. du duc de Devonshire. Il était depuis 6 ans shérif du comté de Shelkirck, lorsqu'en 1009 il remit à Pitt un exemplaire de son *Lai du dernier ménestrel*, avec la demande de la place de clerc à la cour des sessions en Écosse. L'acte de sa nomination était prêt: il n'y manquait que la signature lorsque Pitt sortit du ministère. Fox son successeur n'en signa pas moins la nomination de Walter-Scott à la place qu'il sollicitait, et comme on lui faisait observer que ce précédent pourrait être dangereux: *Il n'y a point de précédent dangereux*, répondit-il, *en faveur du talent*. Sans avoir le coloris, le feu, la richesse d'images et d'expressions qui ont placé Biron dans une sphère si élevée, les compositions poétiques de Walter-Scott se recommandent par la facilité, l'élégance, le naturel, par une grande richesse descriptive, et par une rare fraîcheur. De 1805 à 1814 il publia le *Lai du dernier ménestrel; Marmion; la Dame du lac; la Vision de don Roderik; Mathilde de Rokeby; le Lord des iles; les Fiançailles de Triermain; Harold-l'Intrépide*. Depuis longtemps il pensait à donner pour fond et pour cadre à une fiction romanesque, l'Écosse héroïque et sauvage; *Waverley* parut en 1814. Peu d'ouvrages ont excité une curiosité plus universelle. On y voit, comme en germe, toute cette connaissance étendue des usages, des mœurs et des chroniques de la vieille Écosse, qu'il a semée dans *Guy Mannering*, l'*Antiquaire*, *Rob-Roy*, *la prison d'Édimbourg*, *Quentin-Durward* et *Kenilworth*, qui forment comme les plus beaux fleurons de sa couronne littéraire. Sa prédilection pour l'*Antiquaire*, tenait à des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Dans *Jonathas Oldbuck de Monk-Barns*, il voulut peindre un ami de ses premières années. Ce fut cette circonstance qui servit à mettre sur la voie du véritable auteur, dont le nom était encore un mystère, tandis que ses ouvrages étaient dans les mains de tout le monde. A la lecture de l'*Anti-*



WALTER SCOTT.

[illegible]

*quaire*, James Chalmers, avocat, qui avait connu ses relations avec la personne type de l'*Antiquaire*, s'écria : Il faut que ce soit Walter-Scott qui ait écrit cet ouvrage. La richesse des descriptions, la vérité des caractères, le naturel et la vivacité du dialogue, la manière délicate avec laquelle il traite la passion de l'amour, dont les romanciers ont si scandaleusem. abusé, sont les qualités princip. de ses composit. dont nous reprenons la liste : *Waverley, ou l'Écosse il y a 60 ans*, roman, 1814; *Guy Mannering*; l'*Antiquaire*; les *Puritains d'Écosse*; le *Nain mystérieux*, *Rob-Roy*; la *Prison d'Édimbourg*, parurent de 1815 à 1818; *l'Officier de fortune*, 1819; *Épisode des guerres de Montrose*, 1819; *la Fiancée de Lammermoor*, 1820; *Ivanhoë, ou le Retour du croisé*, 1820; *le Monastère*, 1820; l'*Abbé*, 1820; *Kenilworth*, 1821; *Quentin-Durward*, les *Aventures de Nigel*, *Lettres de Paul à sa famille*, 1822; les *Eaux de St-Ronan*, 1823; *Peveril du Pic*, roman histor.; *Sermons*, vers 1827; *Histoire de Napoléon*, 1827; *Histoire générale de l'art dramatique; Essais littéraires sur le roman; Vie de John Dryden; Mémoires sur la vie de Jonathas Swift; Biographie des romanciers célèbres; Mémoires historiques sur plusieurs écrivains et personnages célèbres, tels que George IV, lord Byron, lord Bucclengh; Histoire de la démonologie et des sorciers; Le Château périlleux; Robert de Paris.* Ainsi 15 vol. de poésie, 90 de prose, sans compter ses *Lettres* qui en formeraient plus de 15, sont sortis de la même plume, dans un intervalle d'à peu près 30 ans. Walter-Scott a en outre écrit dans plusieurs Revues (la *Revue d'Edimbourg*; le *Quarterly*, le *Foreign Quarterly*, etc.); et a publié comme éditeur les *OEuvres* de Swift et de Dryden, les *Poésies* de miss Seward, etc., etc. La politique l'occupa peu. Il resta toute sa vie attaché au parti aristocratique. Bien que protestant, il savait rendre justice à la religion catholique, dont il fait l'éloge notamm. dans l'*Abbé*. Il a dû sacrifier quelquefois comme ses compatriotes aux préjugés de sa nation. Sa partialité perce dans son *Histoire de Napoléon*. Associé à la maison de librairie d'Archibald Constable, son ancien ami, il fut compris dans la ruine de cette maison : par cette faillite il se trouvait débit. de 70,000 liv. sterl. Un des plus riches banquiers de l'Angleterre lui envoya sa signature en blanc, mais il le remercia de son intention généreuse, et s'engagea à payer en dix ans la somme qu'il devait à ses créanciers, avec l'intérêt. Son *Histoire de Napoléon* lui fut payée 300,000 francs. Plusieurs romans lui rapportèrent 25,000 fr. le vol. Il put donc satisfaire à ses engagements. Tant de travaux et de ventes à un prix si élevé n'ont cependant pas suffi à l'acquit des autres dettes de l'illustre auteur, lesquelles à sa mort se montaient à plus de 500,000 fr. Le portrait le plus fidèle que nous ayons de Walter-Scott est celui de Gordon. Son buste, par Chantrey, se trouve dans toutes les parties du monde. Dès la fin de 1832 un contrebandier en avait fait passer 2,000 en Amérique, et 1,500 dans les Indes. Walter-Scott était boiteux; c'était un trait de ressemblance avec lord Byron. Ses mœurs furent toujours pures et patriarcales. On l'avait vu acheter sur les bords de la Tweed, près Melrose, à 36 milles d'Edimbourg, une petite ferme et quelq. centaines d'acres de terre. Bientôt un château flanqué de tourelles, mélange curieux de tous les genres d'architecture, plein d'irrégularités piquantes, conten. ici le cabinet des curiosités, là une vaste biblioth. s'était élevé sous la direction de l'auteur du *Monastère*, et le nom d'Abbotsford (le *gué de l'abbé*) était devenu célèbre dans l'Europe entière. C'était le rendez-vous de tous les voyageurs qui visitaient l'Angleterre. Naturellem. réservé et peu expansif, Walter-Scott paraissait froid au premier abord. Sa conversation s'animait peu à peu, surtout dans la descript. des différents détails de son habitation. Arrivé à la bibliothèque, il était intarissable. Il se plaisait alors à énumérer toutes les richesses de ses collections, livres, armures et antiquités de toutes espèces. Tous les appartem. étaient meublés, chacun avec la physionomie d'une époque particulière. A table il était rare que les convives n'eussent pas chacun une coupe de forme différente, et à laquelle se rattachait quelque souvenir : l'une avait appartenu à quelqu'un de ses ancêtres, à ce Scott, par exemple, qui avait laissé croître sa barbe, depuis la mort de Charles Ier jusqu'à la restauration de Charles II; une autre provenait d'un arbre appelé l'if de Marie Stuart; une troisième avait été taillée dans la poutre du toit d'Allovay-Kirk. Bien qu'il entendît le français, Walter-Scott ne parlait pas cette langue, ou du moins ne la parlait que peu. Au mois d'octobre 1831 il entreprit le voyage d'Italie; mais sa santé délabrée n'y trouva point l'amélioration qu'on lui avait fait espérer; et, de retour à son château d'Abbotsford, il y mourut le 21 sept. 1832, laissant 4 enfants : 2 fils, dont l'un est devenu major de cavalerie, et 2 filles. Il a paru plus. *Trad.* franç. des romans de Walter-Scott; la meilleure, et l'on peut dire la seule, est celle de M. Defauconpret. Outre les éditions in-18, in-12 et in-8 du libraire Ch. Gosselin, on a l'édit. complète faite en société par le même éditeur et le libraire Furne, avec vignettes, 1830-32, 33 vol. in-8.

SCOT (JEAN). — V. DUNS.

SCOTTI (JULES-CLÉM.), jésuite, né à Plaisance en 1602, professa la philosophie à Parme et à Ferrare, et fut ensuite recteur de la maison de son ordre à Carpi; mais il essuya de la part de ses confrères quelques désagréments qu'il dut attribuer à son insubordinat. et à son excessif amour-propre. Il se retira à Venise, y prit l'habit séculier, et publia la *Monarchie des Solipses*, ouvrage dans leq. il censure fortement les vices qu'il avait remarqués dans l'institut de St-Ignace. Ce livre curieux, mais dont il n'est pas certain que Scotti soit le véritable auteur, est intit. : *Lucii Cornelii Europæi monarchia Solipsorum, ad Leonem Allatium*, Venise, 1645, in-12; trad. en franç. par Restaut, Amst., 1721, 1754, in-12; une édit. in-8 a été publiée en 1824, par M. le baron d'Henin de Cuvilliers. Scotti

mourut à Padoue en 1669. — SCOTTI (Marcel-Eusèbe), savant et pieux ecclésiast., né à Naples en 1742, obtint un grand succès dans la prédication ; mais accusé de répandre des principes contraires à la foi, il fut interdit par ses supérieurs. La modérat. qu'il montra dans cette circonstance, et les vertus qui honorèrent le reste de sa vie, font présumer que l'accusation n'avait aucun fondem. La révolution de Naples, en 1799, vint le jeter malgré lui dans le tourbillon des événements politiq. ; après le rétablissement de la monarchie, il fut mis en prison, condamné à mort en janvier 1800, avec un gr. nombre de ses amis. Il montra dans ses derniers moments la résignation d'un chrétien et le calme d'un philosophe. Parmi ses ouvr., on distingue : *Catechismo nautico*, Naples, 1788, in-8 (le 1er vol. seulement). — *Della monarchia universale de' Papi*, ibid., 1789, in-8. — SCOTTI (Côme-Galéaz), littérat., né à Mérate, village du Milanez, en 1759, se fit connaître de bonne heure par quelq. poésies légères, et s'exerça ensuite avec succès dans l'art dramatiq. A l'âge de 32 ans, atteint d'une mélancolie profonde qu'il ne put vaincre, il alla s'enfermer chez les Barnabites. Nommé presque aussitôt professeur de rhétorique à Milan, il y resta jusqu'en 1801, qu'il fut appelé à Crémone pour y occuper la chaire d'éloquence. Il remplissait celle d'hist., nouvellem. fondée, lorsqu'il mourut en 1821. Nous citerons de lui : *Giornate del Brembo, colle veglie di Belgiojoso*, Crémone, 1806, 6 vol. in-8. — *L'Academia borromea* (la 1re partie seulem.), ib. Les contes que renferment ces deux ouvr. ne sont pas inférieurs à ceux de Soave.

SCOTTO (ALBERT), un des chefs du parti gibelin à Plaisance, parvint en 1290 à se faire nommer capitaine perpétuel de cette républiq. Voulant s'assurer l'appui d'Azzo VIII, marquis d'Este, qui gouvernait Ferrare, il demanda sa sœur Béatrix en mariage ; mais Matthieu Visconti obtint cette princesse pour son fils Galeazzo. Pour se venger de cet affront, il se mit à la tête des guelfes de Lombardie, et réussit, par ses manœuvres, à rétablir les de La Torre dans la principauté de Milan, sur les ruines des Visconti (1302). Son pouvoir s'étendait alors sur tout le pays situé entre les Alpes et les Appennins ; mais il était trop récemm. dans le parti guelfe pour y jouir d'une gr. confiance ; il vit les difficultés de sa position, et, pour en sortir, il tenta de rendre Milan aux Visconti (1303). Ses efforts n'aboutirent qu'à lui faire perdre la souveraineté de Plaisance ; il la recouvra par surprise en 1309, et se fortifia cette fois de l'alliance des gibelins ; mais bientôt il fut obligé de laisser rentrer les guelfes dans la ville et de partager l'autorité avec eux. Dès le lendemain il fut chassé de nouv. En 1312, rentré dans sa patrie par la protect. de l'emper. Henri VII, il s'unit aux guelfes, et s'empara de la souveraineté pour la troisième fois ; mais l'année suiv. il en fut dépouillé pour toujours, par Matthieu et Galéaz Visconti, et alla mourir dans l'exil à Crème, en 1318. — SCOTTO (François), fils du précéd., recouvra la souveraineté de Plaisance en 1335, après en avoir chassé la garnison qui l'occupait au nom du pape ; mais Azzo Visconti qui lui avait prêté secours, et qui croyait avoir travaillé pour lui-même, vint l'assiéger, le força de capituler (1336), et lui donna en fief la bourgade de Firenzuola. A ce prix Scotto abandonna ses droits à une souveraineté établie par son père.

SCOTUS. — V. MARIANUS et SCOTT.

SCRETA (HENRI), reçu méd. à Heidelberg en 1670, exerça l'art de guérir à Schaffhouse, où il florissait encore en 1686. Ce méd., qui appartenait à l'école *iatro-chimique*, est aut. d'un traité *De febre castrensi malignâ*, Schaffhouse, 1686, in-8 ; réimpr. à Dresde en 1710, puis à Bâle en 1716. Enseveli depuis long-temps dans un juste oubli, ce livre en a été tiré momentanément en 1816 par le docteur Marquais, qui prétendit que Broussais y avait puisé ses idées sur l'inflammation gastro-intestinale dans les fièvres.

SCRIBANI (CHARLES), jésuite, né à Bruxelles en 1561, prit l'habit de St-Ignace à Trèves, en 1582, et fut l'un des douze religieux envoyés en Flandre pour travailler à l'établissem. de l'institut, et que les histor. de la société nomment les *douze apôtres*. Il en devint provincial, après avoir passé par div. emplois, et mourut en 1629. Nous citerons de lui : *Amphitheatrum honoris, in quo calvinistarum in soc. Jesu criminationes jugulantur, libri III*, Palæopoli Aduaticorum (Namur), 1605, in-4 ; augmenté d'un 4e livre, ibid., 1605 ; et d'un 5e, Anvers, Plantin, 1607, in-4 (cet ouvr. parut sous le nom de *Clarius Bonarscius*). — *Veridicus Belgicus, seu civilium apud Belgas bellor. initia, progressus, finis optatus*, etc., Anvers, 1624, 1627, in-8.

SCRIBONIANUS (FURIUS-CAMILLUS), consul l'an 32 de notre ère, commandait un corps d'armée dans la Dalmatie, lors de l'avénement de Claude à l'empire. Il entraîna ses troupes à une révolte ouverte, et se fit proclamer empereur, s'il faut en croire Suétone ; mais Dion assure qu'il promit aux soldats de rétablir l'ancien gouvernem. On est certain du moins qu'il écrivit à Claude une lettre pleine de reproches outrageants, par laquelle il lui enjoignait d'abdiquer l'empire. Son audace ne fut point secondée de la fortune, et il eut le chagrin de voir ses soldats, sur la foi de quelque présage défavorable, refuser tout à coup de marcher sur Rome, et massacrer leurs officiers ; il s'enfuit dans l'île de Lissa (Lésina), où il fut égorgé par un de ses légionnaires. Cet événement est de l'an 42.

SCRIBONIUS-LARGUS, médec., montra pour le système d'Asclépiade un penchant qui le rapproche de la secte des méthodistes ; cependant Freind et Portal n'ont vu en lui qu'un empirique. On sait qu'il pratiquait déjà son art sous Tibère, et qu'il suivit Claude dans la Grande-Bretagne l'an 43. Des divers ouvr. qu'il avait laissés, il ne nous reste qu'un opuscule : *De compositione medicamentorum*, publ. pour la prem. fois par Jean Ruelle, Paris, 1529 : l'édit. de Bernhold, Strasb., 1786, in-8, se joint à la collect. des *Variorum*.

SCRINCI (J.-ANT.-JOSEPH), professeur ordin. de

chimie et de physique expériment. à l'univers. de Prague, mort en 1774, a laissé un certain nombre d'opuscules acad. parmi lesq. on distingue : *Dissertat. de ossium naturâ horumque inflammat. in genere*, etc., Prague, 1743, in-4. — *De oleo vitrioli dulci*, ib., 1753, in-4. — *Tractatus de fontibus soteriis toeplitzensibus*, Vienne, 1760, in-8; en allemand, ibid., in-8.

SCRIVANO, pacha de Caramanie, prit ce titre lorsqu'il se réunit en 1600 aux pachas de Sivas et d'Erzerum, contre Mahomet III. Bientôt les rebelles furent maîtres de toute l'Asie-Mineure, depuis Alep jusqu'à Pruse. Une armée fut envoyée contre eux. Scrivano se vit alors réduit à la dern. extrémité; mais loin de se laisser abattre, il montra une persévérance et des talents dignes d'une meilleure cause. Pressé par la disette, il força, par son exemple, ses soldats à vivre de fruits sauvages et d'herbes, et fit, à défaut de boulet, charger ses canons avec des cailloux. Il parvint à se retirer en Perse, et, l'année suiv., il reparut avec des forces bien inférieures sans doute à celles des Othomans, mais qui lui suffirent pour faire trembler tout l'empire, depuis les frontières de la Perse jusqu'aux rivages de la Natolie. Il mourut au moment de voir la fortune couronner son courage.

SCRIVERIUS (Pierre SCHRYVER, connu sous le nom latinisé de), poète, historien et philologue, né à Harlem en 1576, s'établit à Leyde, parce qu'il y trouvait plus de ressources pour ses travaux. Exempt d'ambition et satisfait de sa fortune, il ne voulut jamais accepter aucun emploi. Cependant on le regardait comme un membre de l'académie, parce qu'il assistait à tous les exercices et qu'il se faisait un plaisir d'y suppléer les professeurs. Il mourut en 1660. Nous citerons de lui : *Antiquitatum batavicarum tabularium, Hollandiæ, Zelandiæ, ac Noviomagi Gelrici inscriptiones, monumentaque antiqua representans omnia*, 1609, in-4. — *Chronicon Hollandiæ, Zelandiæ, Frisiæ et Ultrajecti* (en holland.), Amsterd., 1663, in-4. — *Opera anecdota, philologica et poetica, edente Arn. Henr. Westerhusio*, Utrecht, 1738, in 4.

SCROFA (Sébastien), médecin, qui florissait à Cambrai vers le milieu du 16e S., n'est connu que comme traducteur de divers traités de Gallien, dont il était zélé partisan. On lui doit : *De bono et malo succo, et de remediis parabilibus, cum scholiis*, Lyon, 1547, in-16. — Les biogr. italiennes mentionnent deux autres Scrofa, notamment le comte Camille, poète, dont parle l'auteur du *Songe de Polifile* (Fr. Colonna), et qu'on assure avoir été l'inventeur du genre de poésie dit *pedantesco*. Né à Vicence, il mourut dans cette ville en 1576.

SCUDÉRI (George de), écrivain à jamais fameux par le ridicule qui semble inséparable de son nom, naquit au Hâvre vers 1601. Il embrassa d'abord le parti des armes, et servit dans les gardes-franç.; mais, vers 1630, il travailla pour le théâtre, et de 1631 à 1644 fit représenter 16 pièces. Le plus mauvais goût y règne, et les lois de la scène y sont presque continuellement violées. Il est vrai qu'à l'époq. où écrivait Scudéri, toutes ces règles, dont on n'a pu s'écarter depuis sans passer pour barbare, n'étaient pas encore inventées ou exhumées des écrits d'Aristote. Ce fut même lui qui introduisit en France la règle des 24 heures dans sa pièce de l'*Amour libéral*, tragi-comédie jouée en 1636 sans succès. Lorsque parut le premier chef-d'œuvre de Corneille, Scudéri fit sa cour au card. de Richelieu, en publiant des *Observations sur le Cid*, qui donnèrent lieu aux *Sentiments de l'académie* sur ce chef-d'œuvre. Ce fut de même, à ce qu'il paraît, pour plaire à la reine Christine de Suède, qu'il entreprit le poème d'*Alaric, ou Rome vaincue*, ouvr. dans leq. il posa les dernières limites du grotesq. Reçu membre de l'Académie en 1650, à la place de Vaugelas, il obtint, vers la même époque, le gouvernem. du fort de Notre-Dame-de-la-Garde, dont Chapelle et Bachaumont ont agréablem. parlé dans la relat. de leur *Voyage*. Ce malheureux poète, qui aurait mieux fait de demeurer gentilh. et soldat, mourut à Paris en 1667. Peu de mots ont suffi pour le juger comme écriv.; mais pour le connaître tout entier, il faudrait citer plus d'un trait honorable, susceptible de rendre à son nom toute la considération que lui ont fait perdre de bien mauvais vers et de la prose non moins plate. Sans entrer à son égard dans de longs détails bibliographiques, nous dirons seulem. que ses *Observat. sur le Cid*, Paris, 1637, in-8, sont ordinairem. jointes aux Œuvres de P. Corneille; et que son *Alaric, ou Rome vaincue, poème héroïque*, parut à Paris en 1654, in-fol., ou 1656, in-12. — Marie-Franç. de Martin-Vast, sa femme, restée veuve à l'âge de 36 ans, ne contracta pas de nouveaux liens, et mourut en 1712. Elle est connue par ses *Lettres* à Bussy-Rabutin, publiées avec celles de ce bel esprit, et qui depuis ont eu d'autres éditions; mais on y remarque des retranchements considérables, et il serait à désirer qu'on en fît, sur les MSs. une publicat. plus complète, qui ne pourrait qu'enrichir l'histoire anecdotique d'un siècle aussi fécond en petites intrigues qu'en gr. événements.

SCUDÉRI (Madeleine de), sœur du poète, née au Hâvre en 1607, vint de bonne heure à Paris, où les agréments de son esprit et l'étendue de ses connaissances la firent admettre dans cette espèce de cour galante et littér. qui rendait ses arrêts à l'hôtel de Rambouillet. Elle était pauvre, et, pour réparer les torts de la fortune, elle se mit à publier, sous le nom de son frère, des romans qui eurent un succès prodig. On ne conçoit pas, au premier abord, l'engouement de nos pères pour ces informes productions, et l'on est presque tenté de croire que, si l'on eût vécu à cette époq., on eût trouvé facilem. tous les traits d'admirable satire par lesq. Molière et Boileau les ont stigmatisées. Mais en y réfléchissant plus mûrement, on ne peut douter que des causes puissantes et nombreuses n'aient déterminé cet engouement qui semble aujourd'hui si ridicule. Les gens frivoles n'en étaient pas seuls atteints; on voit les hommes les plus graves par leur caractère, la nature de leurs études, leur profession, tels que

Huet, Mascaron, Fléchier, joindre leurs suffrages à ceux des contempor., et traiter aussi Mlle Scudéri comme une moderne *Sapho*. Ne conviendrait-il pas d'attribuer ce concert de louanges à l'habitude de tout admirer, si commune dans l'enfance des littératures; au genre même du roman, création presque nouvelle alors, et dans laquelle ne s'offrait aucun chef-d'œuvre véritable pour terme de comparaison; à la vie sédentaire des femmes, qui passaient une gr. partie de la journée à broder et à faire de la tapisserie, et qui trouvaient ainsi, tout en s'occupant, le loisir et la patience d'entendre lire, par une demoiselle de compagnie, des récits interminables d'aventures placées hors de la vérité? Ne faut-il pas surtout expliquer le succès de la bizarre romancière par le défaut même qu'on lui a reproché? On sait qu'elle avait fait de Cyrus un Artamène, plus fou que tous les bergers de l'*Astrée*, qu'elle avait donné *l'air et l'esprit français* aux héros des premiers temps de Rome. Ce système absurde de travestissem. une fois admis, lui permit de semer partout des allusions aux intrigues de la cour, et de tracer, sous des noms empruntés à l'hist. ancienne, les portraits des personnages connus de son siècle. Après cela, c'était chose assez simple qu'elle fît fureur dans les coteries pour lesq. elle écrivait. Au reste, Mlle de Scudéri, qui paraît aujourd'hui presque aussi ridicule que son frère, quoiqu'elle fût douée d'un talent plus réel, avait avec lui une conformité honorable; elle était pleine de noblesse et d'élévation, et avait ce qu'il n'eut jamais, beauc. de modestie. Parmi ses amis, qui étaient nombreux et sincères, il faut citer Pellisson, avec leq. elle entretint long-temps un commerce de compliments et de galanteries, dont la fadeur prouverait assez que les sens n'y eurent point de part, quand on ne saurait pas d'ailleurs que tous deux étaient renommés pour leur laideur, et que la médisance même des contemporains ne jeta sur eux aucun soupçon. Mlle de Scudéri mourut dans une extrême vieillesse en 1701. Nous citerons d'elle: *Artamène, ou le Grand Cyrus*, Paris, 1650, 1651, 1654, 1655, 1656 et 1658, 10 vol. in-8. — *Clélie, histoire romaine*, ibid., 1656, 1658, 1660, 1666, 10 vol. in-8, 1731, in-12. — *Conversations sur div. sujets*, ibid., 1680, 2 vol. in-12. — *Conversations nouv. sur divers sujets*, ibid., 1684, 2 vol. in-12. — *Conversations morales*, ib., 1686, 2 vol. in-12. — *Nouvelles Conversations de morale*, ib., 1688, 2 vol. in-12. — *Entretiens de morale*, ibid., 1692, 2 vol. in-12. Ces 10 derniers vol. sont ce qu'elle a laissé de mieux. Quelq.-unes de ses pièces de vers et de ses lettres offrent une simplicité et un naturel qui étonnent lorsqu'on songe à sa réputation bien méritée d'afféterie et de *préciosité*.

SCULTET (JEAN), célèbre chirurgien, né à Ulm en 1595, suivit les leçons de Fabrice d'Aquapendante et d'Adrien Spiegel, à Padoue, où il reçut le laurier doctoral en médecine, en chirurgie et en philosophie, et ne tarda pas à venir exercer ses talents dans sa ville natale, où il s'acquit la réputation d'un praticien adroit et surtout très heureux. Il mourut à Stuttgard en 1645. On a de lui: *Armamentarium chirurgicum bipartitum*, Ulm, 1653, in-fol., 43 pl.; Francfort, 1666, in-4, 56 planches; Amst., 1741, in-8, 86 pl.; trad. en franç. par Fr. Deboze, sous ce titre: *L'Arsenal de chirurgie*, Lyon, 1675, ibid., 1712, in-4. — Un autre Jean SCULTET, médec. de Nuremberg, est connu par un opuscule *sur la Plique polonaise*, Nuremberg, 1658, in-12.

SCULTETUS (BARTHÉLEMY), mathématic., dont le nom allem. était *Schultz*, né à Goerlitz en 1540, fit d'abord ses cours particul. à Leipsig, et compta Tycho-Brahé parmi ses élèves. Rappelé dans sa ville natale, il y réunit au modeste emploi de maître d'arithmétiq. et de sphère, plus. fonctions municipales. Sa vigilance et sa sagesse contribuèrent beauc. à diminuer les effets de la peste en 1585. Consulté par l'empereur Rodolphe et par le pape Grégoire XIII pour la réforme du calendrier, il en publia un à Goerlitz par ordre de l'emper., qu'en 1598 d'autres villes furent obligées d'adopter. Les exemplaires en sont très rares. Nous citerons en outre de Schultz: *Gnomonicæ de solariis, sive Doctrina practica tertiæ partis astronom.*, 1572, in-fol., avec 84 fig. en bois. L'aut. mourut en 1614.

SCUPOLI (le P. LAURENT), célèbre écriv. ascétiq., de l'ordre des théatins, né à Otrante vers 1430, mort à Naples en 1610, est connu surtout par le *Combat spirit.*, Venise, 1589, in-12, que les bénédictins ont vainem. revendiqué pour le P. Castagna, et les jésuites pour le P. Achille Gagliardo. St Franç. de Sales portait toujours sur lui ce livre, qu'il avait fait relier avec l'*Imitation de J.-C.* On en compte jusqu'à huit traduct. franç.; celle de M. de Saint-Victor, 1820, in-32, fait partie de la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, in-24.

SCYLAX, géographe, vivait 500 ans avant J.-C. Suidas l'a confondu, dans son *Lexique*, avec deux autres écrivains du même nom, dont l'un florissait sous le règne d'Alexandre-le-Grand, et l'autre était l'ami du philosophe Panætius. Celui dont il est ici question, et qu'on appelle Scylax-l'Ancien, pour le distinguer des autres, était de Caryande, ville de Carie. Il fit, dans sa jeunesse, différentes excursions sur les côtes de l'Europe et de l'Asie, et offrit à Darius, fils d'Hystaspe, la relation de ses voyages. Chargé par ce prince de visiter les régions situées à l'orient de l'empire des Perses, il partit de Caspatyre, descendit l'Indus jusqu'à la mer, et dirigeant ensuite sa route vers le couchant, aborda au port de la mer Érythrée, où s'étaient embarqués long-temps auparavant les Phéniciens envoyés par le roi Néchoz à la découverte des côtes de Lybie. Il écrivit, à son retour, le récit de cette expédit. et il paraît que son ouvrage se conserva jusqu'au milieu du 12e S., puisque Tzetzès en a tiré quelq. détails sur les peuples de l'Inde. Mais il ne nous reste de lui que le *Périple* (ou relation) de ses prem. voyag. C'est un des plus précieux monum. de l'ancienne géographie, par le tableau exact qu'il offre des peuples et des villes de la Grèce, de leurs différ. colonies, et des autres nations qui habitaient, au temps

de Darius, les côtes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. La 1re édit., Augsbourg, 1610, in-8, ne contient que le texte grec. Isaac Vossius en donna une 2e, avec une version lat. et des notes, Amst., 1639, in-4. Jacq. Gronovius l'a inséré dans la *Geographia antiqua*, Leyde, 1697 ou 1700, in-4, et il fait partie du t. Ier des *Geographi græci minores*, publiés par J. Hudson, 1698, in-8. On lira avec intérêt les *Observations géogr. et chronologiques, sur le Périple de Scylax*, données par Sainte-Croix dans le tome XLII du rec. de l'acad. des inscript., 350-380.

SCYLITZÈS (JEAN), l'un des auteurs de l'*Hist. bysantine*, né dans le 11e S. chez les Tracésiens, peuple qui habitait les bords de la mer Égée, fut amené de bonne heure à Constantinople, où après avoir passé par plus. emplois honorables, il parvint à la dignité de curopalate, ou gouverneur du palais, l'une des premières de l'empire. Il entreprit de continuer l'*Histoire* de Théophanes, et mit au jour, en deux fois, le récit des événements les plus importants arrivés dans l'Orient depuis la mort de l'emper. Nicéphore-Logothète, en 811, jusqu'à la déposit. d'Alexis Botoniate, en 1081. On conserve des copies de cet ouvrage dans les principales bibliothèques d'Italie, de France et d'Allemag. Il a été trad. en latin par le P. J.-B. Gabio, Venise, 1570, in-fol. Les bollandistes et d'autres critiques modernes font peser sur Scylitzès une accusat. de plagiat, par la raison que son ouvrage se trouve presque mot pour mot dans la *Chronique* de George Cédrenus. Le savant Allatius (*Diatriba de Georgiis*), Vossius, Fabricius, etc., ont démontré que Cédrenus était le copiste, comme il l'avoue d'ailleurs lui-même dans sa préface.

SCYMNUS, *de Chio*, géographe grec, vivait vers l'an 80 avant J.-C. Il est auteur d'une *Description du monde (Periegesis)* en vers ïambiques grecs, dont il ne reste que les 741 prem., et des fragments des 236 autres, ce qui, suiv. l'opinion des savants, ne forme qu'à peine le quart du livre que l'auteur avait composé. Cet ouvrage, qui n'a pas un grand mérite comme poème, en a un peu plus comme traité de géographie. Publié par Hœschel en 1600, et par Vinding en 1700, on le retrouve dans le t. II des *Geogr. græci minores* de J. Hudson, 1698, in-8.

SEBA (ALBERT), pharmacien, né en 1665 à Eetzel, village du bailliage de Friedeburg en Ost-Frise, après avoir fait son apprentissage chez un pharm. de Neustadt-Goedens, grand bourg des environs d'Eetzel, exerça son état dans les principales pharmacies d'Amsterd., et, plus tard, sur des vaisseaux de commerce. Il fit ainsi plus. voyages dans les deux Indes, et il y forma une précieuse collection d'hist. naturelle. De retour en Hollande, il s'établit à Amsterdam, où il acquit une fortune considérable. Sa collection ayant été achetée par Pierre-le-Grand, il en forma une nouvelle plus riche encore, qui malheureusem. fut vendue à l'enchère et dispersée après sa mort arrivée en 1736. Cependant les naturalistes purent profiter de la description que Seba en fit paraître sous ce titre : *locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata Descr. et iconibus artificiosissimis Expressio*, etc., Amst., 1734, 111 pl.; tom. II, 1735, 114 pl.; tom. III, 1761, 116 pl.; tom. IV, 1765, 108 pl., gr. in-fol. Tout le mérite de ce livre consiste dans les grav., quoique Gaubius, Muschenbroeck, Massuet, Jaucourt et Artedi, passent pour avoir travaillé au texte. On en a publié une nouvelle édit. sous ce titre : *Planches de Seba, accompagnées d'un texte explicatif mis au courant de la science, et rédigé par une réunion de savants :* Cuvier, Geoffroy-St-Hilaire, Audouin, etc., *par les soins de* M. E. Guérin, Paris, 1827 et ann. suiv., 45 livrais. in-fol. Malheureusement le nouv. texte annoncé n'a point paru.

SÉBASTIEN, empereur romain, ou plutôt tyran des Gaules, de 412 à 413, dut ce vain titre à son frère Jovin, qui, s'étant fait proclamer empereur à Mayence en 411, crut devoir l'élever pour s'appuyer sur lui; mais ce fut ce qui perdit les deux frères. Ataulphe, leur allié, et beau-frère d'Alaric, s'unit alors contre eux avec Constance, génér. d'Honorius. Sébastien et Jovin furent mis à mort en 413.

SÉBASTIEN Ier, roi de Portugal, né à Lisbonne en 1554, quelq. jours après la mort de son père, l'infant don Juan, succéda à son aïeul, don Juan III, en 1557. Pendant sa minorité, la régence fut confiée à son aïeule Catherine, puis à son grand-oncle le cardinal Henri, qui ne réussirent point à modérer la fougue de son caractère. Devenu majeur, en 1569, il prit en main les rênes de l'état; et bientôt, brûlant d'imiter Alexandre, il forma un plan de conquête d'après leq. il devait soumettre l'Afrique, passer ensuite dans les Indes, pénétrer dans la Perse, revenir en Europe par la Turquie, et arracher enfin Constantinople à l'islamisme. Pour préluder à ce projet extravagant, il descendit à Tanger (1571), tailla en pièces les Maures qui voulurent s'opposer à sa marche, et revint à Lisbonne sans avoir obtenu ni cherché même à obtenir aucun résultat de sa singulière expédition. Il se préparait à passer une seconde fois en Afrique, lorsqu'il reçut une ambassade de Muley-Mohammed al Monthaser, souv. de Fez et de Maroc, qui, dépouillé d'une partie de ses états par son oncle le vieux Muley-Abdelmelek, implorait l'assistance du Portugal, dont il offrait de devenir tributaire. Dès ce moment, rien ne put arrêter l'imprudent Sébastien. Il partit (1578) avec 12 mille Portugais et 8 mille auxiliaires, tant Allemands qu'Italiens, auxquels se réunirent 8 mille Maures du parti de Mohammed. Avec ces forces, il eût pu espérer quelq. avantages; mais il s'avança rapidement dans l'intérieur des terres, contre l'avis de ses capit. les plus expérimentés, fut vaincu dans les plaines d'Alcaçar-Quivir (4 août 1578), et périt de la main d'un chef africain. *Voy.*, pour plus de détails, l'*Hist. des Espagnes* de Vasconcellos, l'*Hist. de Portugal* de Herrera, et les *Mém.* de Machado *sur Sébastien*.

SÉBASTIEN (le Père). V. TRUCHET.

SÉBASTIEN ou SEBASTIANO DEL PIOMBO (Frà), peintre, né à Venise en 1485, prit le nom sous leq. il est connu, lorsque, ayant embrassé la vie reli-

gieuse, il fut pourvu de la charge de scelleur des brefs à la chancellerie pontificale; mais son véritable nom était *Luciano*. Il excellait dans le portrait, et dessinait surtout avec une grande perfection les têtes et les mains. Sa réputation était déjà répandue dans toute l'Italie lorsqu'il se rendit à Rome, où il se lia avec Michel-Ange qui le favorisa en toute occasion, et se plut à lui fournir les dessins de la plupart de ses tableaux. On assure que, jaloux de Raphaël, Michel-Ange, en associant la vigueur de son dessin à la beauté de coloris qui distinguait Sebastiano, se flattait de le voir lutter avec avantage contre le prince de la peinture. C'est à cette circonstance que l'artiste de Venise dut l'honneur d'être chargé de la *Résurrect. de Lazare*, qu'il peignit en concurrence avec la *Transfigurat.* de Raphaël, qui n'eut pas de peine à reconnaître dans l'ouvrage de son compétiteur le dessin d'un maître plus célèbre. Sebastiano mourut à Rome en 1547. Le musée du Louvre possède de lui trois tabl. d'un grand prix : le *Portrait du sculpt. florentin Baccio Bandinelli;* la *Visitation de la Vierge;* et des *Anges apportant les objets nécessaires pour coucher l'enfant Jésus.*

SEBEK-TEGHYN NASSIR-EDDYN, fondat. de la dynastie des Sebek-Teghynides, fut d'abord l'esclave, puis le gendre d'Alp-Téghyn, premier émir de Ghazna, dont il remplaça le fils et le successeur, Ishak, mort l'an 365 de l'hég. (976 de J.-C.). Les états dont il devenait le maître n'étaient alors qu'un fief peu important de la couronne des Samanides. Il les agrandit par la conquête, en enlevant à Djeipal, roi de l'Inde-Septentrionale, les pays de Peïschawer et de Leingan. Plus puissant désormais que l'émir de Bokhara, Noub II, son suzerain, il fut assez généreux pour le secourir contre des rebelles, et fut récompensé de ses services par le gouvernem. du Khoraçan. Il mourut à Balkh l'an 387 (997), laissant la réputation d'un prince juste et bon.

SEBONDE (RAIMOND). V. SABUNDE.

SECHELLES (JEAN-MOREAU de), contrôleur-gén. des finances, né à Paris en 1690, fut successiv. conseiller au parlem. de Metz, puis maître des requêtes, place dans laq. il signala son passage par la réorganisation des maréchaussées. Nommé en 1729 intendant de Hainaut, il fit bénir son nom dans cette province, en y ranimant le commerce et l'industrie. Intendant de l'armée de Bohême en 1741, il déploya dans cette place la plus gr. intelligence, et fut récompensé par l'intendance de Flandre, avec le titre de conseiller-d'état, remplaça Machault au contrôle-général en 1754, y renonça en 1756, et mourut en 1760.

SECKENDORF (GUI-LOUIS de), historien, né en 1626 à Herzogen-Aurach en Franconie, fut protégé par Ernest-le-Pieux, prem. duc de Gotha, qui lui fournit les moyens de perfectionner ses études, et plus tard, après avoir éprouvé ses talents dans plus. missions politiq., lui confia les fonctions les plus importantes. Chancelier de ce prince, en 1668, Seckendorf réunit à cette charge éminente d'autres emplois qui lui furent confiés par le duc de Saxe-Altenbourg et par le duc Maurice de Saxe-Zeitz. Vers 1681, après la mort du duc Maurice, il se retira dans une de ses terres, avec la résolution de finir ses jours dans des exercices de piété; mais en 1692, à la fondat. de l'univ. de Halle, il en fut nommé chancelier. Cette ville était devenue le siége du *piétisme*, et des troubles menaçaient d'éclater. Seckendorf, par son esprit conciliant, parvint à rétablir l'union entre les partis, et leur fit même signer un compromis par lequel ils renonçaient à tous leurs différends. Cet acte fut le dernier de son administration; il mourut le 18 déc. de la même année. Ses princip. ouvr. sont: *Commentarius historicus et apologeticus de lutheranismo*, divisé en III livres dont le 1er parut en 1686, et fut suivi d'un supplém., 1689; le 2e en 1690; le 3e en 1692 (l'ouv. complet fut réimprimé en 1694). — *Compendium histor. eccles.*, etc., Leipsig, 1666, in-8. Sa *Vie*, par D.-G. Schreber, a été impr., Leipsig, 1696, in-4.

SECKENDORF (FRÉDÉRIC-HENOX, comte de), neveu du précéd., né en 1673 à Kœnigsberg, en Franconie, fut élevé avec le plus gr. soin par son oncle qui le destinait à la diplomatie; mais il préféra l'état militaire, et servit comme volontaire dans l'armée prussienne, d'où il passa dans celle de l'empire, et bientôt après obtint une compagnie dans le régiment du margrave de Brandebourg-Anspach. Ce ne fut guère avant 1701, lors de la guerre de la succession d'Espagne, qu'il trouva l'occasion de signaler sa valeur. Nommé lieutenant-colonel des dragons que le margrave fournit aux États-Généraux, il assista aux siéges de Vanloo, de Stevensvert, de Ruremonde et de Liége, se distingua à la bataille de Hochstett, et mérita les éloges de Marlborough et du prince Eugène. Auguste Ier, roi de Pologne, qui, sous le nom de *comte de Misnie*, avait assisté au siége de Lille, l'engagea d'entrer à son service, le nomma major-gén., et plus tard lieuten.-général. Le prince Eugène, qui désirait l'attacher au service d'Autriche, le fit nommer, en 1717, feld-maréch.-lieut. et colonel du régiment d'infanterie fourni par le margrave de Brandebourg-Anspach à Charles VI. Il se trouva au siége de Belgrade, fit partie en 1718 d'une expédit. en Sicile, et reçut en 1726 le grade de général-feldzeugmeistre impérial. Les traités de Vienne et d'Herrenhausen (1725) avaient divisé toute l'Europe en deux partis, d'un côté l'empereur, l'Espagne et la Russie; de l'autre la France, l'Angleterre, les États-Généraux, la Prusse, les puissances du Nord et le landgr. de Hesse-Cassel. C'était une chose importante pour l'Autriche de détacher le roi de Prusse de la ligue d'Herrenhausen; et Seckendorf fut envoyé auprès de Frédéric-Guillaume Ier, sur lequel il prit et conserva long-temps une grande influence. Enfin son crédit tomba tout d'un coup, et vers la fin de 1728, il fut chargé d'aller à Dresde négocier une alliance avec Frédéric-Auguste. Il ne réussit point à persuader ce prince, dont l'intérêt était de s'unir à la France; mais, en 1732, il fit conclure à Christian V, roi de Danemarck, un traité avec l'Autriche et la Russie. Ambassad. en Prusse, malgré les nombreux ennemis du système autrichien, il fit signer à Berlin,

vers la fin de 1732, le traité de Lœwenwolde, dont une des clauses, qui resta sans exécution, était que la Prusse, la Russie et l'Autriche placeraient sur le trône de Pologne l'infant Emmanuel de Portugal. La guerre éclata contre la France, et Seckendorf, tout en conservant l'ambassad. de Berlin, se rendit à l'armée qu'il vit avec peine jouer un rôle passif dans les campagnes de 1734 et 1735. Enfin, il en eut le commandement, pendant l'absence du prince Eugène, et se signala par quelq. avantages qui forcèrent le maréchal de Coigny et le comte de Belles-Jle d'abandonner les pays situés entre la Moselle, la Meuse et le Rhin. La paix fut signée la même année; mais presque aussitôt la cour de Vienne crut devoir recommencer la guerre contre la Porte, et Seckendorf, que le grand Eugène avait désigné pour son successeur, eut le commandem. de l'armée. La campagne ne fut point heureuse, et les ennemis du général arrachèrent au faible Charles VI sa destitution. Seckendorf subit trois ans d'emprisonnement et n'obtint justice qu'à l'avénement de Marie-Thérèse. Mais n'ayant pu obtenir le paiement de son traitem. arriéré, piqué de cette injustice, il donna sa démission pour entrer au service du nouvel empereur Charles VII, électeur de Bavière. Feld-maréchal et conseiller intime de ce prince, il parvint, en 1742, à reprendre la Bavière, dont son nouveau souverain avait été dépossédé. La campagne suiv. ne fut pas aussi avantageuse, et Seckendorf, forcé de négocier, établit avec le grand Frédéric les bases de l'union de Francfort, qui donna pour nouveaux appuis à Charles VII la France et la Prusse. Il remporta plus. avantages en 1744, et après avoir pris une seconde fois Munich, il exécuta son projet de retraite. Charles VII étant mort, et le jeune électeur qui lui succéda se trouvant dans une position fort critique, Seckendorf lui conseilla de se réconcilier avec la cour de Vienne, et contribua beaucoup à amener la conclusion du traité de Fuessen (1745), qui déplut au roi de Prusse dont cet arrangem. contrariait les vues. Il mourut à Meuselwitz en 1763, non sans avoir éprouvé les effets du ressentiment de Frédéric II. Une *Vie* du feld-maréchal, tirée de ses papiers, a été publiée par son petit-neveu, en 1790, 4 vol. in-8.

SECKENDORF (Charles-Sigismond, baron de), de la même famille, né à Erlangen en 1744, fut nommé en 1784 second ambassadeur de Prusse près du cercle de Franconie, et mourut à Anspach l'année suiv. On a de lui des *poésies*, quelques ouvr. dramatiques, etc. — Seckendorf (Léon, baron de), poète allemand, de la même famille, né à Wonfurt, en 1775, fut d'abord assesseur à la cour de Weimar, ce qui le mit en relation avec Wieland, Gœthe, Schiller et Herder, puis chambellan à la cour de Wurtemberg, et conseiller du gouvernement de Stuttgard. Lors de la guerre de 1807, il entra capitaine dans le 4e bataillon de la landwehr de Vienne, et fut tué au combat d'Ebersberg, dans la Haute-Autriche, en 1809. Il est connu par quelq. *rec. de poésies*, et surtout par un journal littéraire qu'il entreprit à Vienne, avec son ami Stoll, sous le titre de *Prométhée*.

SECOND (Jean), poète latin, né à La Haye en 1511, se fit recevoir docteur en droit à Bourges, accepta ensuite la place de secrétaire intime de l'archevêque de Tolède, et bientôt après suivit Charles-Quint dans son expédit. contre Tunis (1534). A son retour, George d'Egmond, évêque d'Utrecht, se l'attacha comme secrétaire; mais il avait rapporté d'Afrique le germe d'une maladie à laquelle il succomba à Tournai, en 1536. Ses *Poésies latines*, publiées pour la prem. fois à Utrecht, 1541, in-12, ont été souvent réimpr.; mais la meilleure édition est celle que l'on doit à M. Bosscha fils, Leyde, 1821, 2 vol. in-8. Parmi ces poésies on a toujours distingué les 19 pièces que le poète a nommées ses *Baisers* (*Basia*): ce sont des chants érotiq. pleins de feu, de naturel, et de vivacité, qui n'ont rien du cynisme de Catulle, mais qui n'approchent pas de la sensibilité délicate de Parny. La meilleure traduct. franç. des *Baisers* est celle de M. Tissot, Paris, 1806, in-12, à qui l'on doit aussi la traduct. des *Élégies*.

SECONDAT (Jean-Baptiste, baron de), agronome, né en 1716 à Marthilhac, près de Bordeaux, était fils de l'illustre auteur de l'*Esprit des Lois;* mais sa vénération pour la mémoire de son père l'empêcha de prendre le nom de Montesquieu. Il s'appliqua dès l'enfance à l'étude des lettres et des sciences, et fut pourvu de bonne heure d'une charge de conseiller au parlem. de Bordeaux, dont il remplit les devoirs avec zèle et intégrité. Employant ses loisirs à des essais agronomiques, il contribua beaucoup à réveiller l'attention sur les services rendus à l'agriculture par Olivier de Serres. Pend. la révolution il prit la détermination de jeter au feu les MSs. de son père, dans la crainte qu'on n'y découvrît des prétextes pour inquiéter sa famille. Cet homme vertueux mourut à Bordeaux en 1796. C'est à lui que l'on est redevable de la publication du petit roman d'*Arsace et Isménie,* et de divers fragments insérés dans les dernières édit. des *OEuvres* de son père. On a de lui: *Mémoires sur l'électricité*, Paris, 1746, in-8. — *Observations de physique et d'histoire naturelle sur les eaux minérales des Pyrénées*, ib., 1750, in-12. — *Considérations sur le commerce et la navigation de la Grande-Bretagne*, trad. de l'angl., 1750, in-12. — *Considérations sur la constitution de la marine militaire de France*, Londres, 1756, in-8. — *Mémoire sur l'hist. naturelle du chêne*, etc., Paris, 1785, in-fol. de 92 p., avec 15 pl.

SECONDO (Joseph-Marie), littérateur, né en 1715 à Lucera (près de Naples), fit ses études dans cette capitale, et après avoir fréquenté quelque temps le barreau, remplit plus. places dans la magistrature. Passionné pour la langue et la littérature anglaise, il en traduisit plus. ouvr., et mourut en 1798, conseiller de la cour suprême de justice de Naples. On a de lui la *Conversione d'Inghilterra al cristianismo, paragonata colla sua pretesa riformazione*, trad. du franç., Naples,

1742, in-8. — *Vita di M. Tullio Cicerone*, trad. de l'angl. de Middleton, 1744, 5 vol. in-8; 1748, 5 vol. in-4.; 1762, 5 vol. in-8. — *Ciclopedia, o Dizionario universale delle arti e delle scienze*, trad. de l'angl. de Chambers, 1747, 9 vol. in-4, augmenté de plus. articles relatifs à l'histoire, aux antiquités, etc., du roy. de Naples. — *Relazione storico dell'antichità, rovine e residui dell'isola di Capri*, ib., 1750, in-8. — *Storia della vita di C. Giulio Cesare, tratta dagli autori originali*, ib., 1776-77, 3 vol. in-8, fig.; Venise, 1782, 5 vol. in-12, fig.

SECOUSSE (Denis-Franç.), historien, né à Paris en 1691, étudia le droit par déférence pour son père, jurisconsulte estimé, et se fit recevoir avocat au parlement en 1710; mais, après la mort de son père, il se hâta de quitter une carrière dans laq. il était entré malgré lui, et se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Admis, en 1722, à l'académie des inscript., il lui communiqua plus. *mémoires* qui répandirent un nouveau jour sur différents points de l'histoire de France, jusqu'alors négligés. En 1728, désigné par le chancelier d'Aguesseau pour continuer l'import. collection, commencée par Laurière, des *ordonnances* des rois de la 3e race. Il en acheva le 2e vol., et publia successivement les suiv. jusqu'au 9e. (Ce recueil, continué depuis par Villevaults, Bréquigny et M. de Pastoret, n'est pas encore terminé.) L'assiduité que Secousse mettait à ses travaux affaiblit sa vue, qu'il finit par perdre entièrement. Depuis il ne fit plus que languir, et mourut à Paris en 1754. Il avait rassemblé plus de 12,000 vol. sur l'histoire de France; et il ordonna par son testament que cette belle collection serait vendue en détail pour faciliter aux gens de lettres l'acquisition des ouvrages relatifs à leurs études. Outre un grand nombre de *mémoires* dans le Recueil de l'acad. des inscript., on a de Secousse: *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II, roi de Navarre, dit le Mauvais*, Paris, 1755, 1758, 2 vol. in-4. — *Mémoire historique et critique sur les principales circonstances de la vie de Roger de St-Lary de Bellegarde, maréchal de France*, ibid, 1764, in-12, précédé de l'*Éloge* de l'auteur, par Bougainville, etc. — Jean-Franç.-Robert Secousse, frère du précédent, curé de St-Eustache, mort à Paris en 1771, est aut. d'une *Lettre d'un curé du diocèse de.... à M. Marmontel sur son extrait critique de la lettre de J.-J. Rousseau à d'Alembert*, Paris, 1760, in-8.

SÉDAINE (Michel-Jean), homme de lett., né à Paris en 1719, était fils d'un architecte peu favorisé de la fortune. Resté vers l'âge de 18 ans l'unique soutien de sa famille, il résolut d'apprendre le métier de tailleur de pierres, tout en continuant d'étudier. L'archit. qui l'employait l'ayant surpris un livre à la main, le questionna, l'admit au nomb. de ses élèves, et finit par l'associer à ses travaux. Devenu plus libre, Sédaine se livra au goût qu'il avait eu de bonne heure pour la littér. Il se lia avec plus. poètes, et commença à se faire remarquer par quelq. pièces de vers, entre autres par l'*Épître à mon habit*, qui eut beaucoup de succès. Il débuta dans la carrière dramatique, en 1756, par le *Diable à quatre* (tiré du théâtre anglais), qui fut joué à l'Opéra-Comique : plus. autres pièces, également bien accueillies du public, succédèrent à celle-là, et donnèrent la vogue à ce théât. Prenant ensuite un vol plus élevé, il fit pour les Français *le Philosophe sans le savoir*, comédie en 5 actes, en prose, la meilleure et la plus importante de ses compositions théâtrales. Il ne cessa point, malgré le succès de cette comédie, de travailler pour l'Opéra-Comiq., où beaucoup de ses ouv. sont long-temps restés au répert. Il fit ensuite pour le grand Opéra, *Aline, reine de Golconde*, *Amphitrion* et *Guillaume Tell*. Le succès brillant de *Richard-Cœur-de-Lion*, joué en 1785 au théâtre italien lui ouvrit enfin les portes de l'Acad. française. Depuis plus. années il était secrét. de l'acad. d'architect. Il ne cessa de travailler pour la scène lyrique qu'à sa mort, arrivée à Paris en 1797. Les pièces de Sédaine, au nomb. de 32, ont été imp. séparément. Ses deux comédies, *le Philosophe sans le savoir* et *la Gageure imprévue*, font partie du *Répertoire* des auteurs du 2e ordre. On lui doit encore *des poésies*, 2e édit., 1760, 2 vol. in-12. Il a paru une édit. stéréotype des *OEuvres choisies de Sédaine*, avec une *notice biograph.* par Auger, Paris, 1813, 3 v. in-18. On trouve une *Notice sur Sédaine* dans les *OEuvres de Ducis*, édit. in-8, t. III, p. 409, et son *Éloge* par Mme la princ. Constance de Salm, a été imprimé, en 1797, in-8.

SEDANO (D. Juan-Joseph LOPEZ de), antiq., né à Alcala-de-Henarès en 1729, étudia la philosophie, les mathématiques et les langues anciennes à Salamanque, et vint ensuite à Madrid, où il fut employé d'abord à l'univ. de St-Isidore, puis au cabinet royal des médailles. Il fit, par ordre du roi, plus. voyages dans l'intérieur de l'Espagne, pour y examiner les anciens monuments, et mourut à Madrid en 1801. On a de lui, *Parnasse espagnol*, ou *Collection des meilleurs morceaux des plus célèb. poètes de cette nation*, Madrid, 1768-78, 9 vol. in-8. Ce recueil important est enrichi de notices biographiques sur les auteurs et de jugem. sur leurs princip. ouvrages. — *Dissertat. sur les médailles et les monuments anciens, trouvés en Espagne*, ibid., 1789, in-4. — *Explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de la Catalogne et du royaume de Valence*, ibid., 1794, in-8. Sedano a lu différents *mémoires* scientifiq. et litt. à l'acad. de Madrid.

SÉDÉCIAS (Bible), dernier roi de Juda, fils de Josias, était l'oncle de Joachim ou Jéchonias, que Nabuchodonosor fit descendre du trône peu de temps après l'y avoir placé. Ce fut sur ce prince que le roi de Babylone jeta les yeux pour le remplacer. Suivant les traces de son père et de son frère, *il fit le mal devant le Seigneur*, et se rendit odieux au peuple par ses débauches. Le prophète Jérémie vint le trouver de la part de Dieu pour lui reprocher sa conduite; mais Sédécias persista dans le mal, et fit emprisonner Jérémie, qu'il livra plus tard aux grands de sa cour. Cependant Nabuchodonosor mit le siége devant Jérusalem qui fut prise

au bout de deux ans. Sédécias arrêté dans la plaine de Jéricho, fut conduit devant le roi de Babylone, qui lui fit crever les yeux, et l'envoya en Chaldée, où il mourut bientôt de chagrin. C'est en Sédécias que finit, vers l'an 587 avant J.-C., le royaume de Juda, dont la durée, depuis Roboam, avait été de 375 ans.

SEDELMEYER (JÉRÉMIE-JACQUES), peintre et grav., né à Augsbourg en 1704, apprit le dessin chez Pfeffel, marchand d'estampes. Il se rendit ensuite à Vienne chez Keukel, peintre en miniature, son beau-frère, et se lia bientôt d'une étroite amitié avec Gaspar Fuessli, dont les conseils lui furent très utiles. Il gravait à la pointe et au burin, et acquit beaucoup de réputat. dans ces deux genres. N'ayant point obtenu de l'empereur les encouragem. que méritait son talent, il devint fou, et mourut en 1761. On a de lui plus. portraits, tant peints que gravés, et une belle suite d'après les tableaux de Dan. Gran à la bibliothèque de Vienne.

SÉDILLOT (JEAN-JACQ.-EMMANUEL), orientaliste et astronome, né en 1777 à Montmorency, mort à Paris en 1832, était un des prem. élèves de l'école instituée en l'an III (1795) pour l'enseignement des langues orientales vivantes. Il y fut bientôt attaché pour aider les professeurs dans leurs travaux scientifiques, et plus tard devint profess. adjoint pour l'enseignem. de la langue turque, place que des motifs d'économie firent supprimer en 1816. Deux ans auparavant il avait été adjoint au bureau des longitudes pour l'histoire de l'astronomie chez les Orientaux. Élève de l'école polytechnique, et s'étant livré d'une manière spéciale à l'étude des mathématiq. et de leur applicat., il aida les Delambre, les Laplace, dans leurs recherches. Un travail inédit de Sédillot, entrepris pour concourir aux prix decennaux et qui avait été jugé digne d'être couronné, c'est sa *Trad.* de la première partie du *Traité* d'Aboul-Hassan-Ali, qui a pour objet la construct. des instruments astronomiq. On a de lui : *Notice de la partie littéraire des recherches asiatiques*, t. I et II, *Moniteur*, 1807, n[os] 219, 220 et 315. — *Notice de la Grammaire arabe de Sylvestre de Sacy*, ibid, 1810, n° 245. — *Notice de la relation d'Égypte*, par Abou-Abdallatif, ib., *Magasin encyclopédique*, 1812, t. I, p. 175. Sédillot était à l'époque de sa mort, secrétaire de l'école spéciale des langues orientales vivantes à la bibliothèque du roi.

SEDLEY (sir CHARLES), poète anglais, né vers 1639 dans le comté de Kent, vécut dans l'obscurité jusqu'à la restauration des Stuart, où il parut à la cour de Charles II, et fut admis dans la société des gens d'esprit qui entouraient ce monarq. Les premiers essais de Sedley furent des poésies galantes. S'étant jeté dans la politique, il réussit à se faire nommer membre de la chambre des communes, où ses relat. précéd. le maintinrent long-temps dans le parti de la cour ; mais irrité contre Jacques II qui l'avait offensé dans son honneur, il se jeta dans l'opposition, et concourut de tout son pouvoir à la révolution de 1688. On présume qu'il mourut vers 1720. Ses *OEuvres*, qui consistent en poésies, pièces de théâtre et discours, ont été publiées par M. Ayloff, Londres, 1722, in-8.

SÉDULIUS (CAIUS-CÆLIUS ou CÆCILIUS), prêtre du 5[e] S., sur lequel on a peu de renseignements, est auteur d'un poème intitulé : *Paschale carmen, id est de Christi miraculis libri V*, publié pour la 1[re] fois in-4, et reproduit à Leipsig, 1499, in-4 ; à Milan, avec les poésies de Prudence, 1501, et dans les *Poetæ christiani veteres*, Venise, 1501-1502, 2 vol. in-4. A la demande d'un de ses amis, Sédulius mit son poème en prose, et intitula ce nouv. travail : *Opus paschale*. L'ouvrage, dans cette forme, a été imprimé à Paris en 1585. On trouve quelquefois à la suite du *Paschale carmen* deux hymnes du même auteur. La dernière et la meilleure édition de Sédulius est celle de Rome, 1794, in-4, avec la *Vie* de ce poète, la liste de ses ouvrages, de ses MSs. et édit. — Un autre SÉDULIUS, qui vivait dans le 8[e] S., passe pour l'auteur des écrits suiv. : *Collectanea, sive Explanatio in omnes epistolas S. Pauli*, Bâle, 1528, in-8, et dans la *Bibl. Patrum*. — *Commentarii in artem Eutychii*, dont on trouve un MS. à la biblioth. du roi. — *De rectoribus christianis et convenientibus regulis quibus est res publica ritè gubernanda*, Leipsig, 1619, in-8.

SEELEN (JEAN-HENRI de), philolog., né en 1687 dans le duché de Brême, mérita d'être mis au nombre des enfants précoces. Au sortir de ses études, il fut admis au saint ministère ; mais son goût pour les recherches littéraires le porta bientôt vers l'enseignement, et il professa quelque temps le grec et le latin au gymnase de Stade, où il avait été élevé. Nommé rect. à Lubeck en 1718, il mourut dans cette ville en 1762. On a de lui : *Stada litteraria*, 1711, in-4. C'est un tableau de l'état des lettres et des sciences à Stade au commencem. du 18[e] S. — *Oratio de precocibus eruditis*, etc., Flensbourg, 1713, in-4. — *De scriptoribus gentilibus falsò in christianorum ordinem relatis*, etc., ib., 1714, in-4. — *Athenæ lubecences*, Lubeck, 1719-22, 4 parties in-8. — *Selectorum litterariorum specimina exhibentia*, etc., ib., 1724-25, in-4. — *Memoria stadeniana, sive de vitâ, scriptis ac meritis Diederici à Stade commentarius*, Hambourg, 1725, in-4. — *Biblioth. lubecensis*, Lubeck, 1725-31, 12 vol. in-8. — *Selecta numaria*, Rostock, 1726 ; Lubeck, 1735, in-8. — *Philocalia epistolica*, etc., Lubeck, 1728, in-8. — *Deliciæ epistol., sive Centuria epistolar. memorab., compl.*, etc., ibid., 1729, in-8. — *Meditationes exegeticæ*, etc., ibid., 1730-32, 2 parties in-8. — *Miscellanea quibus commentationes varii argumenti continentur*, ibid., 1734, in-8. — Une *Notice*, en allemand, *sur la typographie de Lubeck*, ib., 1740, in-8. — *Eclogarium*, ibid., 1745, in-8. — *Memorabilium flensburgensium sylloge*, ibid., 1752, in-4. — *Analecta ad Middendorpii librum de academiis*, ib., 1756, in-4. — Enfin un grand nombre de *programmes*, de *dissertat.*, d'*éloges* et de *notices biograph.*

SEE-MA-KOUANG. — V. SSE.

SEEMILLER (SÉBASTIEN), oriental., né en 1752 à

Veldin en Bavière, étudia chez les jésuites de Landshut et de Munich. Entré dans l'ordre des chanoines réguliers de St Augustin, il s'appliqua à l'étude de l'histoire et des langues orientales, prit le grade de docteur en philosophie et en théologie à l'université d'Ingolstadt, et donna quelq. cours de théologie et d'hébr. dans son couvent. En 1781 il fut appelé aux places de professeur de langues orientales et de bibliothécaire de l'université d'Ingolstadt, avec le titre de conseiller de l'électeur. Nommé plus tard curé de l'une des paroisses de Munich, il mourut dans cette ville en 1798. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvrages, tous écrits en latin, les uns tenant à la bibliographie, les autres à la critique sacrée. Nous citerons : *Bibliothecæ acad. ingolstadiensis incunabula typographica*, 1787-92, 4 cahiers in-4. — *Institutiones ad interpretationem S. Scripturæ*, etc., Augsbourg, 1779, in-8. — *SS. Jacobi et Judæ apostol. epist. cathol. quas ad gr. textûs fidem latinè reddidit*, etc., Nuremberg, 1783, in-8. — *Septem psalmi pœnitentiales*, etc., Ingolstadt, 1790, in-4. — *Quindecim psalmi graduales*, etc., ibid., 1791, in-4.

SEETZEN (Ulrich-Jasper), voyageur, né dans l'Ost-Frise, se livra particulièrement à l'étude des sciences naturelles; ses cours terminés, il publia quelques opuscules et devint conseiller aulique de l'emper. de Russie, dans la principauté de Jever. Ayant résolu de voyager dans l'Orient, il se munit de recommandations, et partit en 1802 pour Constantinople, d'où, après avoir pris des renseignements sur les pays qu'il se proposait de visiter, il se rendit en Syrie. Il fit un assez long séjour à Alep, parcourut les contrées voisines, et fit des observations astronomiq. à Damas. En 1806, il entra dans la Palestine, s'avança jusqu'à Karrak, et revint par le sud de la mer Morte, où il vit des ruines d'édifices magnifiques, inconnus jusqu'alors aux peuples d'Occident. Il visita Jérusalem et Bethléem, puis se rendit par Jaffa à St-Jean-d'Acre. Peu de temps après il fit de nouveau le tour de la mer Morte, alla d'Hébron au mont Sinaï par une route inconnue aux Européens, et se dirigea sur Suez, d'où il gagna le Kaire. Décidé à visiter le berceau de l'islamisme, il fit profession publique de cette relig. avant d'entreprendre le pélerinage de la Mekke, où il arriva le 10 octobre 1809. Après avoir accompli les devoirs imposés aux pélerins et examiné les lieux vénérés des musulmans, il se joignit à une caravane qui allait à Médine, et, malgré la surveillance des Wabahites, put visiter la mosquée qui renferme les cendres de Mahomet. Assez heureux pour dessiner, sans être aperçu, le plan de la ville et de la mosquée, il revint ensuite à la Mekke, puis gagna Djedda, où il s'embarqua pour visiter l'Yémen. Après avoir parcouru ce canton montagneux et vu la plupart de ses villes, il écrivit du port de Moka en Europe. Ce fut sa dern. lettre : il mourut en décembre 1811. On conjecture qu'il fut empoisonné par l'iman, ou prince du pays, entre les mains duquel sont restés tous ses papiers, avec ses bagages, dans lesquels ce barbare croyait trouver des trésors. Il n'existe pas de relat. complète des voyages de Seetzen : quelques fragments en sont épars dans différents recueils ou journaux, d'après ses lettres au baron de Zach, qui les a insérées dans sa *Correspondance géographique et astronomique*. Elles renferment des *Mém. sur les tribus d'Arabes nomades de Syrie, du désert et des contrées voisines*, publiés dans les *Annales des voyages* (ann. 1809-14). D'autres lettres, adressées par Seetzen à d'autres savants, sont par extrait dans le *Magasin encyclopédique*.

SEFY (Chah), 6e ou 7e roi de Perse, de la dynastie des Sofys, monta sur le trône en 1628, après la mort d'Abbas-le-Grand, son aïeul, qui l'avait désigné son successeur, à l'exclus. de ses propres fils. Son vrai nom était Sam, qu'il quitta pour prendre celui de son malheur. père. Sous un extérieur agréable, ce prince cachait un cœur de tigre, et fut le Néron de la Perse. Tous les princes de son sang, tous les grands alliés à sa famille, presque tous ses ministres et ses généraux les plus distingués périrent ou furent privés de la vue par les ordres de ce monstre. Cependant aucune révolte n'éclata sous son règne, par suite du respect qu'on y conservait pour la race du gr. Chah-Abbas. Il régna 14 ans, et mourut à Kachan en 1642. On trouve des détails horribles sur la vie de ce prince dans les relat. de Th. Herbert, d'Oléarius, de Tavernier et de Chardin.

SEGARELLE (Gérard), hérésiarque du 13e S., chef d'une secte d'*apostoliques*, était né à Parme, et ne reçut aucune éducat. Il paraît qu'il fut admis dans l'ordre des Frères mineurs, mais sans faire profession. Il s'imagina qu'il deviendrait un apôtre en prenant le costume dont un tableau de l'église de son couv. lui offrait le modèle, et peu content de cette imitat., il voulut avoir aussi quelque conformité avec J.-C., et vivre comme St François. Il se fit circoncire, emmaillotter comme un enfant et mettre dans un berceau. Ces folies attirèrent l'attention, et le menu peuple s'attroupa autour de lui. Segarelle vendit une maison qu'il possédait et en distribua le prix à une troupe de bandits et de fainéants, dont quelques-uns s'attachèrent à lui; mais comme il négligeait de leur procurer de la subsistance, ils ne tardèrent pas à l'abandonner. Cependant, la secte continuant à s'étendre sous la direction d'un autre chef, l'évêque de Parme fit mettre en prison Segarelle, prem. auteur de cette association, dont les membres se livraient à toutes sortes de débauches. Le misérable ayant eu l'adresse de contrefaire l'insensé fut mis en liberté; mais le prélat mieux informé de ses excès et de ceux de ses compagnons, les chassa tous de son dioc. Segarelle ayant osé reparaître vers l'an 1300, l'évêq. le fit arrêter de nouveau; on instruisit son procès, et il fut condamné à être brûlé, sentence qui fut exécutée le 18 juillet de la même ann. Les *apostoliq.*, presq. tous mendiants vagabonds, prétendaient que tout devait être commun, même les femmes. Ils distinguaient trois règnes : celui du père, dont le caractère était la justice et la séré-

rité; celui du fils, règne de grâce et de sagesse; et celui du St-Esprit, dont la charité était l'uniq. loi, mais si obligatoire, qu'on ne pouvait rien refuser de ce qui était demandé en son nom, ce qui devenait la source de toute espèce de désordres. On avait vu, dès le 2e et le 3e S., div. sectes d'*apostoliq.*, dont l'existence fut plus ou moins longue.

SEGAUD (Guillaume de), jésuite, né à Paris en 1674, entra dans l'institut à l'âge de 26 ans, enseigna les humanités au collége de Louis-le-Grand, et professa la rhétorique à Rennes et à Rouen avec beaucoup de succès. Il eût désiré de se consacrer aux miss. chez les Sauvages; mais, d'après l'avis de ses supér., il consacra ses talents à la chaire. C'est à Rouen qu'il débuta dans cette nouvelle carrière, et bientôt il fut mis au rang des meilleurs prédicateurs. Sa simplicité, sa douceur, l'onction de ses paroles lui attirèrent un grand nombre de pénitents de toutes les classes. Il remplaça le P. Perusseau dans le poste de confesseur du dauphin et de la famille royale, et mourut à Paris en 1748. On a de lui des *Sermons*, quelques *Panégyriques* et deux *Oraisons funèbres*, Paris, 1750-51, 6 vol. in-12, publ. par le P. Berruyer, et réimpr. plus. fois.

SEGER (George), médec., né en 1629 à Nuremberg, suivit à Copenhague les cours de Thomas Bartholin, prit le bonnet de docteur à Bâle (1660), revint pratiquer dans sa ville natale, et, après avoir occupé quelq. temps la place de médec. pensionné à Thorn, fut nommé (1675) physicien de Dantzig, où il mourut en 1678. Outre un gr. nombre d'*Observat.* dans les Éphémérides des Curieux de la nature, on a de lui quelq. opuscules tels que *Dissertat. de Lymphæ bartholinianæ quidditate et materiâ*, Copenhague, 1653, 1668. — *De Hippocratis lib. de corde ortu legitimo*, Bâle, 1661, 1678.

SEGHERS (Gérard), peintre, né à Anvers en 1589, fut élève de H. van Balen, et se rendit fort jeune à Rome, où il étudia la manière des différents maîtres sans en adopter aucune. Cependant séduit par celle de Manfredi, il parvint à l'imiter avec tant de perfection que d'habiles connaisseurs y furent trompés, et ses tableaux furent très recherchés. De retour à Anvers, il espérait y obtenir le même succès; mais ses compatriotes, accoutumés au coloris brillant de Rubens, trouvèrent les teintes de Seghers trop rembrunies, il se décida donc à prendre le milieu entre le style des deux maîtres, et ses ouvrages eurent toute la vogue qu'ils méritaient. Seghers mourut dans sa patrie en 1651. On distingue parmi ses composit.: le *Mariage de la Vierge*, son chef-d'œuvre; *Jésus élevé sur la croix*; le *Martyre de St Lievens*. Le musée du Louvre possède un tableau de cet artiste: *St François en extase, soutenu par des anges*. — Daniel Seghers, frère du précédent, prit des leçons de Breughel de Velours, quand celui-ci ne peignait que des fleurs. Il embrassa fort jeune la vie religieuse dans l'institut des jésuites, qui encouragèrent son talent pour la peinture. Il obtint la permission d'aller à Rome, et, à son retour, ses tableaux obtinrent une grande vogue; il mourut en 1660. Bien qu'il peignît le paysage historique, son genre spécial était les fleurs, dans lequel peu d'artistes l'ont égalé. Sa couleur est belle; sa touche large, ses bouquets sont bien composés, et les insectes qu'il y a placés sont pleins de vérité. On conserve au musée d'Anvers son chef-d'œuvre: c'est une *guirlande* composée de tout ce que le printemps, l'été et l'automne produisent de fleurs et de fruits les plus rares et les plus précieux.

SEGNER (Jean-André), mathématic. distingué, né à Presbourg en 1704, fit ses études au gymnase de cette ville, puis à l'univ. d'Iéna, où il prit en 1730 le doct. en médecine. De retour dans sa patrie, il s'y livra d'abord à la pratique de son art; mais quelq. désagréments qu'il essuya de la part de ses confrères le dégoûtèrent de cette carrière. Un de ses anciens maîtres le fit agréger à l'univers. d'Iéna, pour y faire des cours de mathémat., avec la promesse de la prem. chaire vacante. En 1733, nommé professeur extraord. de philos., il passa deux ans après à Goettingue comme profess. de sciences naturelles et de mathématiq. En 1755, sa réputat. le fit appeler à l'uivers. de Halle, avec le titre de conseiller privé, et le gouvernement prussien lui conféra en même temps des lettres de nobl. Segner remplit long-temps encore avec la même distinction les chaires de physique et de mathématiq., et mourut en 1777. Outre un gr. nombre de *dissert.* et de *programmes*, on a de lui: *Elementa arithmeticæ et geometriæ*, Goettingue, 1739, in-8, avec pl. — *Specimen logicæ universaliter demonstratæ*, Iéna, 1740, in-8. — *Introduct. à la physique* (en allem.), Goettingue, 1746, in-8, avec pl., plusieurs fois réimpr. — *Fasciculus exercitationum hydraulicarum*, 1747, in-4. — *Usus scalarum logisticarum*, 1749. — *Elementa analyseos finitor.*, Halle, 1758, in-8. — *Elementa analys. infinitorum*, 1761-63, 2 vol. in-8. — *Leçons astronomiques* (en allemand), 1775-76, 2 vol. in-8.

SEGNERI (Paul), prédicat., né à Nettuno, dans l'état ecclésiastique, en 1624, fut placé de bonne heure au sémin. romain, embrassa en 1637 la règle de St Ignace, et se voua à la prédicat. Il parcourut les campagnes de préférence aux villes, et partout obtint des succès remarquables. Rappelé à Rome, il fut attaché malgré lui au pape Innocent XII en qualité de théol., et mourut en 1694. Aucun prédicateur, depuis Savonarola, n'avait exercé une influence si gr. sur la multitude, pour laq. il était devenu l'objet d'une sorte de culte. On a de lui: *Quaresimale* (carême), Florence, 1679, in-fol. — *Prediche dette nel palazzo apostolico*, Rome, 1694, in-4. — *Panegirici sacri*, Florence, 1684, 2 vol. in-12. — Plus. *Dissertat.* et *Traités spirituels*, Venise, 1712, 4 vol. in-4, et Parme, 1714, 3 vol. in-fol., avec la *Vie* de l'auteur. Un de ces traités, *la Concordia tra la fatica e in quiete*, fut condamné par l'inquisition, qui révoqua son arrêt. — *Istoria della guerra di Fiandra*, *deca.*, *II*, etc., Rome, 1684, in-4. — *Lettere sulla materia del probabile* (sous le pseudonyme de *Massimo degli Afflitti*), réimpr. en 1732, in-12. — Paul Segneri,

son neveu, né à Rome en 1673, fut élevé chez les jésuites, dont il embrassa la règle, et se livra, comme son oncle, à la prédication. Il mourut à Sinigaglia, en 1713, après avoir publ. : *Istruzione sopra le conversazioni moderne*, Florence, 1711, in-8.— *Dell' amore di Gesu*, trad. du franç. du P. Nevpeu, ib., 1711, in-8. L'abbé Carrara est l'éditeur de ses *Opere postume*, Bassano, 1795, 3 vol. in-8, avec la *Vie* de l'auteur, par Muratori.

SEGNI (Bernard), histor., né à Florence vers la fin du 15ᵉ S., fit ses études à Padoue, et dirigea ensuite une maison de commerce à Aquila. De retour dans sa patrie, il offrit ses services au duc Cosme de Médicis, qui le chargea en 1541 d'une mission diplomatique auprès de Ferdinand, roi des Romains. L'année suiv. il fut nommé consul, ou chef de l'acad. de la Crusca, et mourut à Florence en 1558. On a de lui : *Rettorica e Poetica d'Aristotele, tradotte di greco*, etc., Florence, 1549, in-4; Venise, 1551, in-8. — *Trattato de' governi*, Florence, 1549, in-4; Venise, 1551 in-12. — *L'Etica, tradotta e comentata*, ib., 1550, in-4, et 1551, in-8. — *Trattato sopra i libri dell' anima*, publ. par son fils, Florence, 1583, réimpr. en 1607. — *Storie fiorentine dall' anno 1527 all' anno 1555, colla vita di Nicolò Capponi*, Augsbourg, in-fol., avec les portr. de Capponi et de Signi, Palerme, 1778, 2 vol. in-4. — *L'Edipo principe, tragedia, tradotta da Sofocle*, Palerme, 1778; réimprimé à Florence, 1811, in-4.

SÉGRAIS (Jean REGNAUD ou RENAUD, sieur de), poète franç., né en 1624 à Caen, fut destiné par sa famille à l'état ecclésiast.; mais le goût qu'il manifesta de bonne heure pour la poésie le détourna de cette carrière, où sa naissance lui permettait d'espérer un rapide avancem. Après avoir débuté par des chansons, quelques nouvelles et un poème pastoral, il publia un roman et une tragédie qui fixèrent sur lui l'attention. Il fut présenté à Mademoiselle (fille de Gaston, duc d'Orléans), qui le prit pour secrét., et le nomma plus tard son gentilh. ordinaire. C'est alors que Ségrais entreprit la trad. en vers de Virgile, tâche longue et pénible dont il se délassait par des compositions plus légères. Ayant eu la franchise d'émettre une opinion peu favorable au dessein que la princesse avait formé d'épouser Lauzun, Ségrais se vit forcé de quitter cette illustre protectrice en 1672, et accepta l'asile que lui offrit Mᵐᵉ de La Fayette. Il ne fut point étranger, dit-on, à la composition de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*, publiés par cette dame. Quatre ans après, fatigué de la vie de Paris, il se retira à Caen, et rassembla dans sa maison l'acad. de cette ville, dispersée après la mort de Matignon, son protecteur. Long-temps il fit, par son aménité et le charme de sa conversation, les délices de la meilleure société, et mourut en 1701. Il avait été reçu à l'Acad. française en 1662. Presque toutes les compositions de ce poète, qui de son temps eut la plus haute réputation, et dont Boileau a fait un si brillant éloge, sont à peu près oubliées. Ses *OEuvres diverses*, contenant ses *Églogues*, etc., ont été recueillies, Paris, 1755, 2 vol. in-12, rare. Les curieux recherchent *Ségraisiana, ou Mélanges d'hist. et de littérature*, par A. Galland, d'après les conversat. de Ségrais chez Foucault, intend. à Caen, La Haye (Paris), 1722, et Amsterd. (Paris), 1723, in-8, ainsi qu'un *Recueil* de *Nouvelles françoises*, composées pour le divertissement de la princesse Aurélie (Mademoiselle), Paris, 1656. On en trouve des extraits dans la *Bibliothèque des romans*, septembre 1775.

SÉGUIER (Pierre), l'un des magistrats les plus célèbres du 16ᵉ S., né à Paris en 1504, descendait d'une ancienne famille de Languedoc, distinguée dans la magistrature. Il s'était déjà fait une assez grande réputation au barreau, lorsqu'il fut nommé, par François Iᵉʳ, avocat-général à la cour des aides, et, presque en même temps chancelier de la reine Éléonore d'Autriche. Henri II le fit passer avocat-général au parlement. Ce fut en cette qualité qu'il s'opposa aux prétentions de la cour de Rome, lors des différends du pape Jules II avec le roi, au sujet du duché de Parme; Henri II récompensa son zèle en l'élevant, en 1552, à la place de président à mortier. L'année suiv. il fut chargé de porter aux pieds du trône les remontrances de sa compagnie, contre un édit qui établissait l'inquisit. en France, et que le parlement refusait d'enregistrer. Il parla avec autant d'énergie que de respect. Il émut le roi, déconcerta les ministres : et la France n'eut point à subir le tribunal odieux que des conseillers fanatiques voulaient lui imposer. Le digne magistrat défendit avec la même énergie le parlement contre les attaques de la chambre des comptes, au sujet des gages, et obtint le même succès au conseil du roi. Sous François II, il fut chargé de traiter de la fixation des limites entre le Dauphiné et le Piémont. Il mourut en 1680. On a de lui : *Rudimenta cognitionis Dei et sui*, publ. par Balesdens, Paris, 1636, in-12; trad. depuis en franç. par Colletet. — Les six fils du président Séguier furent tous magistrats : François, l'aîné de tous, mourut président aux enquêtes. — Pierre II Séguier, le second, fut présid. à mortier en 1578, par la résignation de son père. On conserve le recueil des harangues qu'il prononça au parlem. séant à Tours et à Paris. — Jérôme Séguier, le 3ᵉ, fut chev. de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, et grand-maître des eaux et forêts. — Louis Séguier, le 4ᵉ, entra dans l'état ecclésiastiq., et devint conseiller-clerc au parlement et doyen de l'église cathédrale de Paris; mis à la Bastille en 1589, par le conseil de l'union, comme suspect de favoriser le parti royal, il n'obtint sa liberté qu'en payant une rançon. Plus tard il fut expulsé de Paris par la faction des Seize. Nommé à l'évêché-pairie de Laon par Henri IV, dont il avait préparé la conversion, il préféra demeurer au sein de son chapitre. — Antoine Séguier, le 5ᵉ, né à Paris en 1552, fut successivem. conseiller au parlem., maître des requêtes, surintend. de justice en Provence, après les exécutions rigoureuses du président d'Oppède contre les calvinistes, conseiller-d'état, avocat-général, président à mortier, ambassad. à Venise,

et mourut en 1626. Ce magistrat s'était montré constamment le défenseur des droits de la couronne et des libertés gallicanes. Ce fut sur ses conclusions que la bulle de Grégoire XIV, *se disant pape*, fut condamnée par arrêt du 5 août 1591, à être lacérée et brûlée par la main du bourreau.—Jean SÉGUIER, le 6e et dernier fils de Pierre Ier, fut lieuten. civil; il accompagna Henri III dans sa retraite de Paris, et plus tard il contribua beaucoup à la réduction spontanée de la capitale. Rétabli sur son siége, il fit rechercher et supprimer tous les écrits injurieux contre le roi. Il mourut en 1596. — Nicolas SÉGUIER, frère de Pierre Ier, seigneur de Saint-Cyr, est celui de qui descend directement le prem. président actuel de Paris. — Martin SÉGUIER, son frère, embrassa l'état ecclésiastique, devint conservat. des priviléges de l'univ., et refusa deux fois la charge de conseiller au parlem., qu'il croyait incompatible avec ses devoirs de prêtre. On a de lui : *Soupirs du bon pasteur, qui sont lieux recueillis de la Bible, et rapportés aux misères du temps*, Paris, 1570, in-8. — *Prières du roi*, ibid., 1577, in-8. — *Paraphrases sur trente psaumes du roi-prophète David*, 1579, in-16.— *Épître envoyée à un gentilh. français étant en Allemagne*, 1580, in-8. — Jérôme SÉGUIER, seigneur d'Estioles, fils de Nicolas, fut président au gr. conseil. On a de lui : *Histoire miraculeuse de la Ste hostie, gardée en l'église de St-Jean-en-Grève*, ensemble quelq. *Hymnes au St sacrement de l'autel*, Paris, 1604, in-8. — *Daphnidium, seu Henrici IV heroïca*, etc., 3e édit., Paris, 1606, in-4. — Anne SÉGUIER, dame de la VERGNE, cousine du précéd., fut, suivant Lacroix-du-Maine « une des accomplies dames et d'esprit et de corps, ayant fait part de plusieurs beaux vers chrétiens, accompagnés d'un dialogue en prose de vertu, honneurs, plaisirs, fortune et la mort. »

SÉGUIER (PIERRE III), chancelier, petit-fils du président Pierre Ier et fils du lieuten. civil Jean, né à Paris en 1588, fut successiv. conseiller au parlement, maître des requêtes, intend. de Guyenne, président à mortier, garde-des-sceaux (1633) et chancelier en 1635. Bien qu'il dût son élévation au cardinal de Richelieu, il ne se crut pas obligé de ployer constamm. sous les volontés de ce ministre. Il contribua à faire casser par le parlem. le testam. de Louis XIII, à faire reconnaître la reine Anne pour régente, et conserva une gr. influence dans le conseil. Pendant les troubles de la Fronde, il demeura fidèle à son devoir; et, lorsque la cour se crut obligée de faire des concessions, elle dut *emprunter*, pour ainsi dire, les sceaux de l'état à l'inflexible chancelier, pour les remettre à Châteauneuf. Séguier les reprit pour les céder à Molé, qui les conserva jusqu'à sa mort en 1656. Ils furent rendus pour la troisième fois au chancelier et ne lui furent plus ôtés. Séguier fut forcé de remplacer le prem. président de Lamoignon dans la présid. de la commission qui jugea le surintendant Fouquet; mais il s'estima sans doute plus heureux de présider ensuite le conseil où se confectionnèrent les belles ordonnances de 1669 et 1670, auxquelles il eut l'honneur d'attacher son nom. Il était l'un des premiers fondateurs de l'Académ. française, dont il avait donné l'idée et le plan au card. de Richelieu, et il en devint le protecteur. Pendant 30 ans il rassembla cette illustre compagnie dans son hôtel, et il maintint les réglements dans toute leur exactitude. Ce magistrat mourut à Paris en 1672. Son oraison funèbre fut prononcée par Mascaron. Un *Éloge* du chancelier Séguier, par le fameux Barère, a été couronné à l'acad. de Montauban en 1784.

SÉGUIER (JEAN-FRANÇ.), antiq. et naturaliste, né à Nîmes en 1703, d'une famille d'origine commune avec celle des précédents, se fit remarquer dès son enfance par un goût particulier pour la numismatique. A cette étude, qu'il suivit avec une ardeur peu commune, il joignit celle de l'hist. naturelle, et en particulier de la botanique. Envoyé à Montpellier pour faire son cours de droit, il y fréquenta moins cette école que les leçons de botanique données par Chicoyneau. De retour à Nîmes, il était sur le point de sacrifier ses goûts à l'autorité de son père qui voulait lui transmettre sa charge de conseiller au présidial, lorsque l'arrivée de Scipion Maffei dans cette ville, en 1732, décida de sa vocation. Le savant Italien obtint la permission de l'emmener; et ils visitèrent ensemble une partie de l'Europe. Après la mort de Maffei, qu'il avait suivi à Vérone, Séguier ne pouvant plus supporter le séjour de l'Italie, revint se fixer dans sa ville natale, où il apporta les livres, les médailles, les plantes, les minéraux et les collections de tout genre recueillis dans 23 ans de voyages, de fatigues et de périls. Les antiquités que renferme la ville de Nîmes devinrent alors l'objet de ses études; en 1772, il fut nommé associé de l'acad. des inscript. Une attaque d'apoplexie l'enleva subitement en 1784. On a de lui : *Bibliotheca botanica*, La Haye, 1740, in-4., ouvr. d'une gr. érudition, mais que celui de Haller a fait oublier. — *Plantæ veronenses*, 1745-1754, 3 vol. in-8. Une traduct. franç. des *Mémoires du marquis Maffei*, frère aîné de son ami et général au service d'Autriche, La Haye, 1740, 2 vol. in-12. — *Dissertation sur la Maison-Carrée de Nîmes*, 1759 et 1776, in-8; plus. *mémoires* archéologiq., épars dans div. recueils. Un gr. ouvrage, auquel il n'a pas cessé de travailler toute sa vie, a été transporté par Chardon de La Rochette à la Bibliothèque royale; il est intitulé : *Inscriptionum antiquarum index absolutissimus*, etc., 2 vol. in-fol., l'introduction forme 2 autres vol. in-fol., enfin, 4 vol. in-4, comprennent des *supplém.*, des *notes* et des *tables*. La collect. des *lettres* adress. à J.-F. Séguier par divers savants et littérateurs est conservée à Nîmes. Son *Éloge*, par Dacier, se trouve au t. XLVII des *Mémoires* de l'acad. des inscriptions.

SÉGUIER (ANTOINE-LOUIS), avocat-général, né à Paris en 1726, descendait de Nicolas, seigneur de Saint-Cyr. Son père, Louis-Anne, conseiller au parlem., avait refusé la place de prem. président à Metz. Doué des plus heureuses disposit., que développèrent des études brill., il fut nommé en 1748 avocat du roi au Châtelet, en 1751 avocat-général

au gr.-conseil, et en 1755 avocat-gén. au parlem. charge qu'il conserva jusqu'à la suppress. des cours souveraines en 1790. Admis à l'Académie franç. en 1757, ce choix reçut l'approbation des gens de lettres. Plus tard, forcé, par sa place, de combattre les doctrines politiques favorisées trop hautement par ses collègues littéraires, il se fit des ennemis de tous ceux qui appartenaient à la secte *philosophique*. En 1770 le parlem. balançait à ordonner l'impression de son réquisitoire contre div. écrits irréligieux ; mais Louis XV donna lui-même l'ordre de le publier. Lors de la lutte entre la cour et le parlem., et qui finit par l'exil des magistrats en 1771, Séguier n'eut pas d'abord la consolat. de partager la disgrâce de ses confrères ; mais dès qu'il eut installé la nouvelle magistrature, appelée par dérision *le parlement Maupeou*, il donna sa démission et s'éloigna. Il rentra avec le parlem. en 1774, et, fidèle à ses principes, il continua de combattre avec énergie les opinions anti-monarchiques ; mais voyant ses efforts impuissants aux approches de la révolut., il cessa une lutte trop inégale. Renfermé au sein de sa famille, après la suppression des parlements, il ne cherchait que le repos d'une honorable obscurité, lorsqu'un libelle dans leq. il était signalé à la vindicte révolutionnaire, lui fit prendre la déterminat. de quitter la France. Retiré à Tournai, il y mourut en 1792 d'une attaque d'apoplexie. Il a laissé des *Réquisitoires*, des *Mercuriales* et des *Discours* académ. ; mais ces product. sont éparses et difficiles à trouver. Son *Éloge* a été prononcé à l'Institut en 1806, par le comte Portalis.

SEGUIN (Charles-Antoine), jurisconsulte, né en 1708 à Vaivres, près de Vesoul, fut professeur de droit à l'univ. de Besançon et membre de l'acad. de cette ville à sa création. Il acquit une réputation méritée, et mourut en 1790. On a de lui : *In D. Justiniani institutiones commentarii*, 1805, in-8 ; *discours, dissertations et mémoires*, dans les registres de l'acad. de Besançon, où son *Éloge* a été prononcé par Genisset, 1809, in-8.

SEGUIN (Armand), économiste, membre correspondant de l'académie des sciences, né à Paris en 1768, est connu surtout par ses travaux sur la chimie appliquée aux arts, qu'il fit de concert avec Fourcroy, Berthollet, etc. On lui doit plus. mém. insérés dans le *Journal de physique*, entre autres un *sur la combustion du gaz hydrogène* dans des vaisseaux clos. Possesseur d'une fortune considérable qu'il avait acquise pendant la révolution, par des fournitures de cuir pour les armées, il subit à diverses reprises des vexations de la part du gouvernem., qui tira de lui de fortes sommes. Voyant que ces espèces d'avanies se renouvelaient sans cesse, il prit à la fin le parti fort sage de rester en prison, sans vouloir rien donner. En 1808, lorsque le blocus continental força de chercher des subrogat. aux denrées coloniales, il proposa, pour remplacer le kina, une composit. de gélatine qui eut quelque succès, comme méthode perturbatrice, auprès des malades, qui purent surmonter le goût désagréable de cette solut. de colle-forte, qu'il fallait prendre à gr. doses. Seguin eut de longs démêlés avec le munitionnaire Ouvrard. Il mourut à Paris en 1835. On a de lui : *Observation sur les emprunts, sur l'amortissement et sur les compagnies financières*, 1817, in-8.—*Nouvelles observat. sur les emprunts*, 1817, in-8. — *Des finances de la France, à partir de 1818*, in-8. — *Observations sur un plan de finances proposé par Laffitte*, 1818, in-8. — *Observations sur un mode de libération de la France*, ibid., in-8. — *Projet de l'emprunt qui doit achever la libération de la France*, 1818, in-8. — *Observations sur un moyen donné par la loi de réduire les impositions*, 1819, in-8. — *Du projet de remboursement ou de réduction des rentes*, 1825, in-8. — *Barème des contribuables, ou de l'égale répartition de la contribut. entre les 86 départements*, 1824, in-8. — *Considérations sur les systèmes suivis en France dans l'administration des finances, et vues génér. sur les éléments de la fortune publiq.*, etc., ibid., 1825, 2 vol. in-8. — *Rêve d'amélioration administrative et financière*, ibid., 1828, in-8. — *Grande suppression de l'impôt sur les sels*. — *Des dommages que causerait la nouvelle loi sur l'amortissement*. — *Des emprunts*. — *Essais sur les causes des malaises qu'éprouvent aujourd'hui en France les fortunes particulières*, etc.

SÉGUR (Henri-François, comte de), officier-général, né en 1689, était fils du marquis de Ségur, colonel d'un régiment de son nom. Il entra dans ce même corps, dont il devint colonel sur la démission de son père. Nommé successivem. mestre de camp et brigadier, il servit en Espagne, dans les Pays-Bas et en Italie. Après la bataille de Guastalla, où il avait été blessé, il fut fait maréchal-de-camp, servit en Lorraine sous le comte de Belle-Isle, et fut nommé lieuten.-général en 1738. Il commanda avec distinction en Allemagne et en Flandre, et mourut à Metz en 1751. — Jean-Charles de Ségur, son frère, né à Paris en 1695, prit d'abord le parti des armes, entra ensuite à l'Oratoire, quitta cette congrégation, et obtint, en 1723, l'évêché de St-Papoul. Lié avec les appelants (v. Soanen), il se démit de son siége en 1735, mena une vie très retirée pour éviter les persécutions, et mourut à Paris en 1748. On a la *Vie* de ce prélat, Utrecht, 1749, in-12.

SÉGUR (Philippe-Henri, marquis de), maréchal de France, fils du comte Henri, né en 1724, entra très jeune au service, se distingua dans les guerres de Bohême, d'Italie et de Flandre, devint maréchal-de-camp, puis, bientôt après, lieutenant-général, se fit également remarquer dans les campagnes de Hanovre, et fut fait prisonnier à Clostercamp. A la paix, il fut nommé inspect. d'infanterie, puis commandant de la Franche-Comté. En 1781, il fut appelé au ministère de la guerre, et reçut, presque en même temps, le bâton de maréchal. Il donna sa démission lors de l'entrée du cardinal de Brienne aux affaires. Depuis, il vécut obscur et paisible dans le sein de sa famille, et, après avoir échappé aux proscriptions, il mourut à Paris en 1801.

SÉGUR (Joseph-Alexandre, vicomte de), littérateur, 2e fils du précéd., entra de bonne heure au service, et fut successivem. colonel des régiments de Noailles, de Royal-Lorraine et des dragons de son nom. Nommé maréchal-de-camp en 1790, il prit alors sa retraite pour se livrer exclusivement à son goût pour les lettres; il fit paraître plusieurs romans, et travailla pour le Gr.-Opéra, le Théâtre-Français, l'Opéra-Comique, etc. Il mourut aux eaux de Bagnères en 1805, d'une affection de poitrine. Peu d'hommes ont été plus aimables que le vicomte de Ségur. Comme écrivain il ne s'est pas élevé au-dessus du médiocre, et de ses ouvrages presque aucun ne lui a survécu. Dans le nombre on cite : *Correspondance secrète entre Ninon de l'Enclos, le marquis de Villarceaux et Mme de M........* (Maintenon), publ. en 1790; la *Femme jalouse*, roman, 1791; *la Création du monde*, opéra parodié de l'allem., sur la musique du célèbre Haydn; le *Retour du mari*, comédie jouée au Théâtre-Franç. et restée au *Répert*. Sa dernière production, *les Femmes*, Paris, 1802, 3 vol. in-12, a été réimpr. in-8, avec une préface de M. Nodier. Ségur a été l'éditeur des *Mémoires du baron de Besenval*.

SÉGUR (Louis-Philippe, comte de), fils du ministre de la guerre, né à Paris le 11 déc. 1753, fut successivem. sous-lieutenant, capitaine et colonel. Il utilisa son séjour dans ses garnisons, en étudiant le droit public à Strasbourg, et la déclamation à Paris. Bientôt il abandonna les armes pour la diplomatie. En 1783, à son retour d'Amérique, où il avait combattu pour les États-Unis, il fut envoyé comme ministre plénipotent. à la cour de Russie. Il jouit d'une grande faveur auprès de l'impératrice Catherine, qu'il accompagna dans son voyage en Tauride, obtint un traité avantageux pour le commerce français (11 janvier 1787), et, lorsqu'en 1789 éclata la guerre entre la Turquie et la Russie, il parvint à faire accepter la médiation de la France, et eut la promesse d'une quadruple alliance entre la France, l'Espagne, la Prusse et la Russie. Rappelé, par suite de la révolution, il fut nommé en 1790, maréchal-de-camp. Le roi l'envoya peu après à Berlin, pour retarder la guerre; et il y réussit. Ségur n'émigra pas, non plus que son père; tous deux furent arrêtés, et peu s'en fallut qu'ils ne montassent à l'échafaud : leur fortune seulement disparut au milieu de la tourmente. Appelé par Bonaparte dans ses conseils, Ségur prit une part active dans la rédaction des Codes. Il fut admis en 1803 à l'Acad. franç. A la restauration, il se trouva réduit à vivre du produit de ses ouvrages. Nommé pair en 1818, il siégea à la chambre sur les bancs de l'opposit., et mourut à Paris en 1832. On lui doit : *Pensées politiques*, in-8. — *Théâtre de l'Ermitage* 1798, 2 vol. in-8. — *Histoire des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II, et Tableau politique de l'Europe*, 1801, 3 vol. in-12; 1803, 3 vol. in-8. — *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 2e édit., 1801, 3 vol. in-8. — *Contes, fables, chansons et vers*, 1801, 1808, in-8. — *Hist. de l'Europe moderne*, 1816, in-8. — *Galerie morale et politique*, 1817, 1823, 3 vol. in-8.—*Abrégé de l'histoire anc. et moderne*, à l'usage de la jeunesse, 1817-29, in-8.—*Les quatre Ages de la vie, étrennes à tous les âges*, 1819, in-8. — *Romances et chansons*, 1819, in-18. — *Le premier jour de l'an*, chanson, 1820, in-8. — *Pensées, maximes, réflexions*, 1822, in-8. — *Mémoires, souvenirs et anecdotes*, formant les 3 prem. vol. des *OEuvres complètes*, 1824-29, en 36 vol. — *Recueil de famille*, 1826, in-8.—*Histoire des Juifs*, 1827, in-8. Ségur a fourni beaucoup d'*articles* au *Mercure*, au *Journal de Paris*, à la *Revue encyclopédique*, et il a donné plus. pièces de théâtre au Vaudeville, à l'Opéra, etc. Ségur est le père de l'auteur de l'*Histoire de la campagne de* 1812.—Ségur (Antoinette-Élisabeth-Marie, comtesse de), femme du préc., née à Paris en 1756, morte dans la même ville vers le 5 mars 1828, était petite-fille du chancel. d'Aguesseau. Elle partagea les travaux de son époux, et lui servit de secrétaire pour ses nombr. ouvrages.

SEGUY (Joseph), littérateur, né à Rodez en 1689, embrassa l'état ecclésiastique, et cultiva la poésie et l'éloquence, surtout celle de la chaire. Comme prédicateur, il parut à la cour, ainsi que dans la capitale, avec distinction, et fut pourvu de l'abbaye de Genlis. En 1732, il remporta le prix de poésie à l'Académie française, qui l'admit 4 ans après au nombre de ses membres. Sur la fin de sa vie, il se retira à Meaux, dont l'évêque lui avait conféré un canonicat, et il y mourut en 1761. On a de lui : *Recueil de poésies*, 2 vol. in-12. — *Panégyriques des Saints*, 1734, 2 vol. in-12. — *Oraison funèbre du maréchal de Villars*, 1736, in-4; *du cardinal de Bissy*, 1737, in-4; *d'Élisabeth de Lorraine, reine de Sardaigne*, 1745, in-4. — *Discours académiques*, 1736, in-12. — *Nouvel essai de poésies sacrées*, 1756, in-12. — Seguy, frère du précéd., ami de J.-B. Rousseau, a donné une édit. de ses *OEuvres*, Paris, 1743, 3 vol. in-4 et 4 vol. in-12.

SEIBOLD (Chrétien), peintre, né à Mayence en 1697, n'eut d'autre maître que son génie et l'étude de la nature. Peintre du cabinet de l'impératrice Marie-Thérèse en 1759, il mourut à Vienne en 1768. Parmi ses compositions les plus remarquables, on cite un *Vieillard à mi-corps, ouvrant des yeux presque éteints, et paraissant faire des efforts pour parler*. Le musée possède le portrait de cet artiste peint par lui-même.

SEID-BÉCHAR, derviche turk, jouissait d'une haute réputation de sainteté. Amurath II l'ayant consulté l'an 825 de l'hégyre (1422 de J.-C.), pour connaître l'issue de la guerre qu'il allait entreprendre contre un imposteur qui se faisait passer pour Mustapha, fils de Bajazet Ier, échappé à la déroute d'Ancyre (v. Bajazet), Seid-Béchar lui prédit la victoire, qui en effet couronna ses armes. Quelque temps après, Amurath ayant mis le siége devant Constantinople, consulta de nouveau le prophète, dont cette fois l'infaillibilité se trouva com-

promise. Il avait annoncé la prise de la capitale de l'empire grec; mais l'armée othomane fut forcée d'en lever le siége au bout de deux mois. Seid-Béchar reprit alors le chemin de son monastère, et y mourut sans avoir rien perdu de son crédit sur la multitude.

SEID-MOUSTAPHA, ingénieur turk, né à Constantinople vers le milieu du 18e S., montra de bonne heure un goût prononcé pour les sciences et les arts. Élevé par des parents dépourvus d'instruction, il s'amusait, comme Pascal, à décrire sur le plancher des cercles, des angles, des parallèles et d'autres figures régulières, qu'il s'efforçait ensuite d'expliquer à ses camarades. Quelques instruments de géométrie étant tombés entre ses mains, il s'appliqua dès-lors à l'étude des mathématiques. Les *Éléments* d'Euclide, et des fragments d'anciens écrivains trad. en arabe, accrurent rapidement ses connaissances. Il fréquenta ensuite les *mudressées* ou écoles des maîtres turks, apprit de l'un d'eux le calcul des logarithmes, puis résolut d'étudier le français. Bientôt il put lire les ouvrages de Wolf, d'Ozanam, de Bélidor, etc. A force de travail, il se rendit familier les calculs de l'algèbre. Le sulthan Sélim III ayant fondé une nouv. école de mathématiques, Seid-Moustapha, dont l'aptitude était déjà connue, y fut placé en qualité d'élève permanent et salarié. En 1803, il fit imprimer en français, dans l'établissem. typographique de Scutari, un ouvr. intitulé : *Diatribe de l'ingénieur Seid-Moustapha sur l'état actuel de l'art militaire, du génie et des sciences à Constantinople*, reimpr. à Paris en 1810, in-8, par Langlès, qui y joignit une préface et des notes. On n'a aucun renseignement sur les dern. années de Seid; mais il y a lieu de croire qu'il périt lors de la révolution qui renversa du trône Sélim III.

SEIDAH-KHATOUN, princesse de la famille des Bowaïdes, épousa le prince Fakhred-Daulah, dont les états s'étendaient depuis Ispahan et Hamadan jusqu'à la mer Caspienne. Devenue régente à la mort de son mari l'an 387 de l'hég. (997 de J.-C.), elle rétablit l'ordre dans les finances, fit régner la justice, et maintint la tranquillité dans l'intérieur en même temps que la paix au-dehors. Sommée par Mahmoud-le-Ghaznevide de le reconnaître pour suzerain et de lui payer tribut, elle s'y refusa fièrement. Elle remit les rênes du gouvernement à son fils quand il eut atteint sa majorité, mais se vit obligée de les reprendre à cause de son incapacité. Ce prince, incité par quelques courtisans, ayant pris les armes, Seidah le vainquit, lui rendit la liberté et le trône, et continua à le diriger par ses avis et son expérience. Elle mourut l'an 415 de l'hég. (1024 de J.-C.); et 5 ans après, les états de son fils, Madjd-el-Daulah, passèrent sous la domination de Mahmoud-le-Ghasnevide.

SEIDEL (Chrétien-Henri), pasteur protestant, né en 1747 dans la principauté de Sulzbach, fut sous-inspecteur de la bibliothèque de Nuremberg, diacre de l'église de St-Sébald de la même ville, et mourut en 1787. On a de lui quelques écrits, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire* de Menzel. — Charlotte-Sophie-Sidonie Seidel, sa femme, née dans le pays de Magdebourg en 1743, morte en 1778, a laissé quelq. écrits et des poésies qui ont été publiées sous le titre d'*OEuvres posthumes* (en allem.), Nuremberg, 1793, in-8. — Jacq. Seidel, médecin, né vers 1547, à Olo (Silésie), mort à Gripswald en 1615, a publié, entre autres écrits : *Methodicæ arthritidis et phthisis curatione*, etc., Anclam, 1590, in-4, et *Observat. med. rariores*, Copenhague, 1665, in-4. — Un autre Seidel (Bruno), médecin et poète, mort vers 1577 à Querfurt, sa patrie, y avait pratiqué son art et professé la philosophie. Outre 7 livres de poésies variées, parmi lesquelles on estime surtout les élégies, il a laissé quelq. ouvr. de médecine, tels que : *Liber morborum incurabilium causas mirâ brevitate summâque lectoris jucunditate exhibens*, Francfort, 1593, in-8; Leyde, 1662. — Charles Seidel, mort en 1822 à Dessau, a publié en allem. des romans et nouvelles qui ont eu du succès, et parmi lesq. on cite : *la comtesse Séraphine de Hoenacker; la comtesse Sidonie de Montabauer; Goldchen, ou la jeune Bohémienne.*

SEIF-ED-DAULAH (Abou'l-Haçan-Aly), prem. émir ou roi d'Alep, né dans le 10e S. de l'ère chrétienne, était de la dynastie des Hamdanides qui régnaient à Moussoul. Il conquit Alep et Émesse sur le turk Akhschid, qui venait d'ajouter la Syrie à l'Égypte, dont le kalyfe Rady lui avait accordé l'investiture, et, se trouvant par cette conquête comme la sentinelle avancée des musulmans sur la frontière de l'empire grec, il se montra digne de ce poste périlleux; il soutint les efforts des Grecs commandés par Léon et Nicéphore Phocas, par Jean Zimiscès, arrêta souvent leurs progrès, les attaqua quelquefois avec avantage, et continua cette guerre longue et cruelle jusqu'à sa mort, l'an 356 de l'hég. (967 de J.-C.). Ce prince a été loué par les sav. et les poètes musulmans, dont il fut le zélé protecteur; il a composé lui-même quelq. pièces de vers, recueillies par Abou'l-Feda et Elmakin.

SEIF-ED-DAULAH (Abou-Djafar-Ahmed III), 6e et dernier prince de la dynastie des Houdides, émirs ou rois de Saragosse, succéda à son père Abd-el-Melek Emad-ed-Daulah, en l'an de l'hég. 525 (1130 de J.-C.). Prince faible et sans énergie, il livra, dans l'espace de 3 ans, au roi d'Aragon, la plupart des places qui lui restaient dans le N.-O. de l'Espagne, après les concessions faites par son père, aussi pusillanime que lui. Après la mort du roi d'Aragon, Alphonse Ier, Seif rechercha la protection d'Alphonse-Raimond, roi de Castille. Les menaces et les mauvais procédés de ce prince le forcèrent de lui abandonner les places qui lui restaient, moyennant la cession de la moitié de Tolède et de quelq. domaines aux environs de cette ville. Il vivait depuis 5 ans dans le voisinage de Tolède, quand les musulmans de Cordoue l'appelèrent, en l'an 539 (1145 de J.-C.), pour remplacer un roi dont ils s'étaient dégoûtés au bout de quatorze jours. Seif ne garda le trône que huit jours, son prédé-

cesseur ayant été rappelé par les Cordouans. Un mois après il fut proclamé roi à Murcie, enleva Grenade aux Almoravides, et fut reconnu comme souverain à Valence et à Denia; mais ayant réuni ses forces pour secourir Xativa, assiégée par Alphonse-Raimond, il fut tué dans les plaines d'Albaceta, en 540 (1146 de J.-C.). La famille des Houdides, ou Ben-Houd, se releva plus tard dans la personne de Motawakkel-Ala-Allah.

SEIF-EDDYN Ier, 10e roi d'Hormuz, sur la côte de Kerman, vers le commencem. du 13e S., monta sur le trône après avoir vaincu et tué le ministre Chahribar qui l'avait usurpé. Il régna paisiblem., et eut pour success. son neveu Chehab-Eddyn Mahmoud II.—Seif-Eddyn II, 13e roi d'Hormuz, succéda à son père Rokn-Eddyn Mahmoud III en 1277. Chassé du trône par deux de ses frères, il rentra dans ses états, et fit périr son frère Foulad; mais défait par son autre frère Cothb-Eddyn, il fut encore une fois forcé de prendre la fuite. Rappelé au trône après l'expulsion d'un usurpat. qui avait assassiné Cothb-Eddyn; il périt bientôt lui-même victime de son frère, Mas'oud IV, qui lui succéda vers l'an 1290. — Seif-Eddyn III (Padischah), 25e roi d'Hormuz, chassa du trône son père, Cothb-Eddyn II, vers l'an de l'hég. 832 (1429). Il tenta de s'affranchir du tribut qu'il devait à Chahrokh, fils et success. de Tamerlan; mais il ne put y réussir. Détrôné par son frère Touran-Chah, il se rendit à Hérat, où Chahrokh tenait sa cour; il réclama vainem. des secours de ce prince, et fut obligé de céder ses droits à son frère, et de se contenter de la forteresse de Tirzek. Ce traité fut signé l'an 841 (1438). — Seif-Eddyn IV, 31e roi d'Hormuz, succéda à son oncle, Salgar-Chah, vers l'an 1501, fut forcé par les victoires d'Albuquerque, en 1507, de devenir tributaire des Portugais, et mourut empoisonné par le gouverneur d'Hormuz en 1513 ou 1514.

SEIF-EDDYN-GHAZY Ier, roi de Moussoul, de la dynastie des Atabeks, né au commencem. du 6e S. de l'hég. (12e de J.-C.), succéda à son père Zenghi, recouvra plusieurs places qui avaient appartenu à sa famille, et mourut en 544 (1149), à l'âge de 40 ans, dont il en avait régné trois.—Seif-Eddyn-Ghazy II, neveu du précéd., monta sur le trône de Moussoul après la mort de son père, Cothb-Eddyn-Maudoud, en l'an 565 (1170), au préjudice de son frère aîné, Émad-Eddyn-Zenghy. Il fit la guerre à son cousin Melik-el-Saleh-Ismaël, roi d'Halep, et s'empara de tout le territoire que ce prince possédait en Mésopotamie; mais il fut moins heureux contre le sulthan Saladin qu'il voulait arrêter dans ses conquêtes. Vaincu par ce prince l'an 571 de l'hég., il obtint la paix, et mourut de phthisie à Moussoul en 576 (1180 de J.-C.). Il eut pour successeur son frère cadet Mas'oud-Azz-Eddyn.

SEIFFERT ou SAIFFERT (D. André), médecin allemand, s'établit à Paris vers 1775, et se vit bientôt fort employé, surtout dans les hautes classes; il mourut là Paris en 1809. On a de lui : *Observat. pratiques sur les maladies chroniques*, 1er vol., Paris, à l'imprimerie des amis de la langue allem. (Brunswick et Leipsig), 1804, in-8 (en allem.). Ce vol. fut suivi d'un autre, contenant un petit *Dictionnaire pour servir à l'explicat. des observations pratiques*, etc., in-8, même date. Ces deux vol., n'ayant pas été mis en vente, sont extrêmem. rares.

SEIGNELAY. — V. Colbert.

SEIGNETTE (Pierre), pharmac. à La Rochelle, où il mourut en 1719, est auteur de la découverte du tartre de potasse et de soude, qui a long-temps porté son nom. Cette préparat., qu'il a vantée dans div. brochures comme un remède univ., fut pour lui un moyen de fortune, parce qu'en la préconisant, il en garda le secret.

SEIGNEUX (Gabriel), seigneur de Correvon, né à Lausanne, mort dans cette ville en 1776, eut une existence plus utile que brillante, et employa l'influence que lui donnaient ses fonctions de magistrat à fonder dans sa patrie une école de charité. Nous citerons de lui : *Système abrégé de jurisprudence criminelle*, 1756, in-8. — *Lettres sur la découverte de l'ancienne ville d'Herculanum et de ses princip. antiquités*, 1770, 2 vol. in-8. Il a traduit plus. ouvrages de Haller, etc.

SEILER (George-Frédéric), professeur de théologie à Erlangen, né près de Baireuth en 1733, mort en 1807, a beaucoup contribué, comme pasteur et comme auteur, à la propagation des idées religieuses; parmi ses écrits, dont le nombre s'élève à 170, quelques-uns ont été tirés à 500,000 exemplaires, entre autres sa *Religion des enfants*, son *Petit Catéchisme*, et ses *Lectures* pour l'habitant des villes et celui des campagnes.

SEISLAS ou CIASLAS, roi de Dalmatie, était un de ces petits souverains que la faiblesse de l'empire d'Orient, au 9e S., enhardissait à se rendre indépendants; il s'assit sur le trône après en avoir chassé son père Rodoslas; bientôt il eut à soutenir une guerre contre les Hongrois, qui furent vaincus, et perdirent leur chef Kuse ou Ladislas; mais la veuve de ce prince continua la guerre, fut à son tour victorieuse, et fit jeter, dit-on, Ciaslas dans la Save : cet événem. peut se rapporter à l'an 860.

SEISSEL (Claude de), historien, né vers 1450 dans la ville d'Aix en Savoie, remplit d'abord une chaire d'éloquence à Turin, et vint en France, appelé par Louis XII et le card. d'Amboise, dont il reçut des preuves signalées de confiance. Élu en 1509 évêq. de Marseille, il ne put, à raison des affaires, prendre possession de ce siége. Il était, en 1512, ambassad. de France à la diète de Trèves, et, en 1514, au concile de Latran. Sur la fin de sa vie il accepta (1517) l'archev. de Turin, et mourut dans cette ville en 1520. Son mérite le plus réel est d'avoir le prem. écrit notre langue avec quelque netteté. Parmi ses ouvr. on distingue : *Hist. singulière du roi Louis XII, père du peuple*, Paris, 1508, 1558, 1587, in-8. — *La grande Monarchie de France*, ibid., 1519, petit in-4; 1540 ou 1541, 1557, in-8.

SEJAN (Ælius), né à Vulsines en Toscane, sut se rendre agréable à Tibère, qui l'envoya avec Drusus calmer la révolte des légions de Pannonie,

A son retour il s'occupa sans relâche, et par toutes sortes de moyens, à consolider son crédit, et bientôt il s'empara tellement de Tibère que ce prince, impénétrable pour le reste des hommes, parut lui accorder une entière confiance; il le nomma commandant des gardes prétoriennes, et lui vit rendre sans jalousie les plus grands honneurs. Séjan, dont l'ambition était insatiable, se fit le distributeur des grâces, et parvint à se créer de nombr. partisans dans l'armée et dans le sénat. On peut croire qu'il conçut dès-lors le projet de succéder à Tibère, quand on voit avec quelle perfide adresse il réussit à faire périr toute la famille de ce prince soupçonneux. Afin d'arriver plus heureusem. à son but, il l'avait déjà déterminé lui-même à quitter Rome pour aller vivre dans l'île de Caprée. Enhardi par le succès de tant de manœuvres, il osa demander la main de Livie, qu'il avait engagée à empoisonner son mari, Drusus, fils de Tibère, en lui promettant de l'épouser. Le refus qu'il essuya le décida à frapper les derniers coups; mais Tibère instruit des projets de son favori, le *roi de Caprée*, le prévint, nomma Macron commandant des gardes prétoriennes et l'envoya à Rome; le sénat convoqué, un des consuls lit une lettre de l'empereur, longue, vague, enveloppée, et qui se termine par l'ordre d'arrêter Séjan. Le même jour, ce ministre fut étranglé dans sa prison (l'an 31 de J.-C.); son corps, livré aux insultes de la populace, fut jeté dans le Tibre : le tableau de cette subite disgrâce a été tracé par Juvénal dans sa 10e satire (*v.* Tacite, Suétone, et Crevier, qui les a copiés).

SEJAN (Nicolas), né à Paris en 1745, obtint l'orgue de St-Méry au concours à l'âge de 15 ans, fut ensuite organiste de Notre-Dame et du roi, puis professeur au conservatoire de musique, etc.; il mourut en 1819, laissant quelques *sonates, rondeaux*, etc. Delille lui a consacré quelques vers du poème des *Trois Règnes*.

SELCHOW (Jean-Henri-Chrét. de), né à Werningerode en 1732, professa le droit à Goettingue, et ensuite à Marburg, où il mourut en 1795. Ses *Éléments du droit privé allemand* (*Elementa juris germanici privati hodierni*), dont il a paru 8 édit., de 1757 à 1795, ont été adoptés par la plupart des univ. d'Allemagne.

SELDEN (Jean), publiciste, né en 1584, à Salvington, comté de Sussex, partagea presque toute sa vie entre les débats parlementaires et ses trav. littéraires et politiq. En 1624, député à la chambre des communes par le bourg de Lancastre, il ne se fit pas remarquer; mais dans le nouveau parlement convoqué par Charles Ier au commencem. de son règne, il se rangea parmi les adversaires de la cour et du duc de Buckingham; dans le parlement suiv. (1626), il fit partie du comité chargé de dresser l'acte d'accusation de ce ministre, et eut même la mission spéciale de signaler ses prévarications. Le parlem. fut dissous la même année; mais Selden appelé à celui de 1628, s'y conduisit avec la même indépendance; après la dissolution qui ne tarda pas à être prononcée, il fut jeté dans une prison, d'où il eut quelque peine à sortir, et ce ne fut qu'en 1634 qu'il obtint une décharge entière des griefs qu'on lui imputait. Il siégea encore au parlement convoqué en 1640, et marcha toujours dans la même voie, s'attachant uniquement aux principes, et ne craignant pas de mécontenter son parti par trop de modération, ou le monarque par trop de hardiesse; il fut assez généreux pour refuser, sous Cromwell, de réfuter les ouvr. dans lesquels la conduite de Charles Ier était justifiée. Selden mourut en 1654, laissant un gr. nombre d'écrits, composés au milieu des troubles politiques, avec une incontestable facilité. La collection entière de ses œuvres parut à Londres en 1726, par les soins de David Wilkins, 3 vol. in-fol.

SÉLÉNÉ. — V. Cléopatre-Séléné, et Ptolémée VIII.

SÉLEUCUS Ier, surnommé *Nicator* ou *le Vainqueur*, né vers l'an 354 av. notre ère, prit part aux guerres d'Asie, sous Alexandre, dont il mérita l'estime, et qui lui fit épouser la fille d'un des prem. satrapes de Perse. Après la mort du héros macédonien, et lorsque Perdiccas eut été investi de l'autorité souveraine, Séleucus fut nommé commandant du corps des hétaires ou *camarades* du roi : c'était une espèce de garde d'honneur. Sous Antipater, le commandant des hétaires échangea son titre contre celui de gouverneur de Babylone. Antipater étant mort aussi, et Eumènes ayant été nommé gouverneur-général de l'Asie, Séleucus eut à se défendre contre les prétentions de cet habile capitaine, et, quoique vaincu, il resta en possession de son gouvernement de Babylone; il put se croire un moment délivré de toute crainte par la mort d'Eumènes; mais il trouva dans Antigone un ennemi plus redoutable, qui bientôt le força de quitter la Babylonie et d'aller en Égypte former avec Ptolémée une ligue dans laquelle entrèrent aussi Lysimaque et Cassandre. La victoire fraya un chemin à Séleucus vers Babylone, et l'amour des peuples qu'il avait gouvernés fit le reste; c'est de cette époque, c.-à-d. de l'année 311, qu'il faut dater le commencem. de la dynastie et de l'ère des Séleucides. Toutefois Séleucus ne fut pas longtemps paisible possesseur de sa conquête. Pend. qu'il était dans la Haute-Asie, il faillit à perdre pour toujours Babylone, qui fut un moment aux mains de Démétrius, fils d'Antigone; mais l'amour des peuples fut encore cette fois son salut; il recouvra son vaste empire, et y consolida sa puissance. Ce fut seulement l'an 307 avant J.-C. qu'il prit le titre de roi : il était alors maître de tous les cantons de l'Asie situés entre l'Euphrate et l'Indus. Son ambition lui montra la conquête de l'Inde comme facile : un rival digne de lui s'opposa à ses projets, l'obligea d'en venir à un accommodement, et lui donna sa fille en mariage. D'autres ennemis épiaient ses démarches : c'étaient Antigone et son fils Démétrius; il s'unit contre eux à ses anciens alliés, et les battit complétement (301 av. J.-C.) dans les plaines d'Ipsus, où périt Antigone. De nouvelles provinces furent le prix de sa

victoire ; il profita de la paix que sa valeur lui avait acquise pour visiter ses nouveaux états, et il y fonda Séleucie, Antioche qui devait un jour s'élever à un si haut degré de splendeur, et plus. autres villes. Sa puissance éveilla les inquiétudes de Lysimaque et de Ptolémée, qui se liguèrent contre lui. De son côté, il s'unit contre eux à Démétrius, qui lui donna sa fille Stratonice en mariage ; mais la bonne intelligence ne tarda pas d'être troublée entre le beau-père et le gendre, et Séleucus revint à ses anciens alliés. Il s'empara de la Cilicie, et tout en continuant la guerre contre Démétrius, il travailla plus que jamais à rendre ses états florissants par la fondation de nouvelles villes et par les routes qu'il ouvrit au commerce de l'Inde et de l'Europe. Ce fut à cette époque de prospérité que ce prince généreux abandonna sa femme Stratonice à son fils Antiochus, qui se sentait consumer pour elle d'une passion irrésistible. Il ne pouvait espérer une paix durable tant que Démétrius conserverait une ombre de pouvoir ; en effet, le fils d'Antigone, qui avait réparé la perte de ses états, en s'emparant de la Macédoine, recommença la guerre avec plus d'ardeur, l'an 290 ; mais après plus d'une alternat. de succès et de revers, il tomba dans les mains de Séleucus, qui le retint prisonnier dans la ville de Chersonèse, où il fut traité en roi jusqu'à sa mort, arrivée en 284. Tout semblait promettre à Séleucus quelque repos pour ses derniers jours. De tous les généraux d'Alexandre il ne restait plus que lui et Lysimaque ; la désunion se mit entre eux, et il s'ensuivit une guerre dans laquelle Séleucus finit par avoir l'avantage ; mais ayant refusé de satisfaire les prétentions de Ptolémée-Céraunus, fils du roi d'Égypte Ptolémée-Soter, à la sollicitation duq. il avait pris les armes, ce jeune prince l'assassina en 279, la 32ᵉ année de son règne. Séleucus fut sans contredit un des plus grands et des meilleurs rois de l'Asie.

SÉLEUCUS II, surnommé *Callinicus* ou le *Beau Vainqueur*, 4ᵉ roi de la dynastie des Séleucides, était fils d'Antiochus II, surnommé *le Dieu*, et de Laodice. Son père, à la suite d'une guerre longue et sanglante contre le roi d'Égypte, Ptolémée-Philadelphe, avait épousé Bérénice, sa fille, et stipulé que la couronne de Syrie reviendrait aux enfants issus de ce mariage, au préjudice de ceux de Laodice. Philadelphe étant mort l'an 247 av. J.-C., Antiochus-le-Dieu, répudia Bérénice, dont il avait eu un fils, et mourut bientôt après. Laodice fit assassiner sa rivale ainsi que son fils. Mais les femmes de Bérénice repandirent le bruit qu'elle n'avait été que blessée pendant qu'elles soutenaient un siége dans le palais, et excitèrent à la vengeance le roi d'Égypte, Ptolémée-Évergètes, qui, après avoir dévasté les états de Séleucus, lui accorda une trêve de dix ans. Cependant les Parthes, toujours prêts à se révolter, profitèrent de ces circonstances favorables pour s'emparer de la Parthyène et des cantons limitrophes, et leur chef Tiridate prit le titre de roi. D'un autre côté, Séleucus luttait avec des chances diverses contre son jeune frère Antiochus-Hiérax, ou l'*Épervier*, qui, chargé du gouvernem. de l'Asie-Mineure, s'y était déclaré indépendant. Pour mettre le comble aux inquiétudes du roi de Syrie, Ptolémée rompit la trêve. Tout le règne de Séleucus fut employé à combattre ces redoutables adversaires, et les victoires nombreuses qu'il remporta sur eux sans parvenir à s'en débarrasser, lui donnèrent le surnom qu'on lui connaît. Il mourut l'an 225 av. J.-C., dans la 21ᵉ année de son règne. Parmi les marbres d'Arundel se trouve une longue inscription contenant un traité d'alliance entre les Smyrniens et les Margnètes en faveur de Séleucus II (*v.* les *Marmora oxon.* de Chandler, etc.).

SÉLEUCUS III, fils et successeur du précédent, ne fit pour ainsi dire que passer sur le trône de Syrie, dont il hérita bien jeune encore. Toutefois il eut le temps de mériter par son courage le surnom de *Céraunus*, qui signifie le *Foudre*. Sa première et sa seule entreprise eut pour objet de rétablir son autorité dans l'Asie-Mineure. Avant d'avoir pu la terminer il fut empoisonné par deux de ses généraux l'an 222 av. J.-C., dans la 3ᵉ année de son règne.

SÉLEUCUS IV, surnommé *Philopator*, devint roi de Syrie l'an 186 av. J.-C., après la mort de son père Antiochus-le-Grand. Les sommes énormes qu'il fut obligé de fournir aux Romains le mirent hors d'état d'entreprendre rien de remarquable : quelques vexations contre les Juifs, et une vaine tentative faite au-delà du mont Taurus, pour défendre Pharnace, roi de Pont, contre Eumènes, roi de Pergame : voilà tous les souvenirs que l'histoire nous a conservés de ce faible prince, qui périt empoisonné par son ministre Héliodore, l'an 174 av. J.-C., dans la 12ᵉ année de son règne.

SÉLEUCUS V se fit déclarer roi de Syrie aussitôt après la mort de son père Démétrius II, surnommé *Nicator*, l'an 124 av. J.-C., Avant la fin de l'année il tomba sous les coups de sa mère Cléopâtre, qui plaça sur le trône un autre de ses fils, Antiochus VIII, surnommé *Grypus*.

SÉLEUCUS VI, surn. *Épiphanes*, fils aîné d'Antiochus-Grypus, devint roi d'une portion de la Syrie l'an 96 av. J.-C. ; l'autre partie était au pouvoir d'Antiochus-le-Cyzicénien, sur lequel il parvint à la reprendre. Mais il trouva un nouveau compétit. dans Antiochus-Eusèbe, fils du Cyzicénien, fut obligé de se retirer dans la Cilicie, et périt à Mopsueste l'an 95 av. J.-C.

SÉLEUCUS, surnommé *Cybiosactes*, prince séleucide, régna quelques mois en Égypte, l'an 56 avant J.-C., à l'époque où Ptolémée-Aulètes, fut chassé par ses sujets et contraint de se réfugier à Rome. Il avait des droits à la couronne d'Égypte, par sa mère Cléopâtre-Séléné, sœur de Ptolémée-Soter II. En montant sur le trône, il épousa Bérénice, fille et héritière de Ptolémée-Aulètes ; mais il ne tarda pas à déplaire, par ses habitudes de débauches, à sa nouv. épouse, qui le fit étrangler.

SELING (GODEFROI), né à Wessenfels, abandonna la religion juive en 1738 pour se faire bapti-

tiser. Il enseigna long-temps la langue rabbinique à l'université de Leipsig, et mourut à Dresde en 1795. Ses *Compendia vocum hebraïco-rabbinicarum*, 1788, sont un ouvrage utile aux hébraïsants.

SÉLIM Ier, fils de Bajazet II, 9e empereur des Othomans, né en 1467, parvint au trône en 1512, par un parricide. Il affermit sa puissance par le meurtre de ses frères et de leurs enfants, et son règne répondit à ces affreux commencements. Ce prince si cruel avait d'ailleurs beaucoup de valeur et de talent militaire. Dès l'année 1514, il mena les Turks contre les Persans, et remporta sur Chah-Ismaël la sanglante victoire de Tchalderan. En 1516, il se rendit maître de la Syrie, et l'année suivante, après avoir détruit la milice des mamloucks, il réunit l'Égypte à ses états. Le résultat le plus glorieux pour lui de cette conquête fut la cession que lui fit du droit de l'imamat le dernier des khalyfes abassides, qui résidait au Caire. L'investiture de ce droit sacré plaça la maison othomane au-dessus de tous les princes musulmans, et entraîna la soumission du Hediaz en Arabie. Sélim mourut à Tchourlou, près de Constantinople, l'an 926 de l'hégyre (1520). Il justifia bien le surnom d'*Yavous* (le féroce), qui lui fut donné. Cependant, ce barbare protégeait et même cultivait les lettres.

SÉLIM II, 11e sulthan des Othomans, fils de Roxelane, succéda en 1566 à son père Soliman-le-Grand. L'événement le plus glorieux de son règne fut la conquête de l'île de Cypre (1570). Un autre événem. qui pouvait avoir des suites désastreuses pour l'empire othoman, fut la bataille de Lépante, gagnée par don Juan d'Autriche (1571); mais les chrétiens ne surent point profiter de leurs avantages, et dès l'année suiv., une nouv. flotte turque revint les braver dans la Méditerranée. Sélim II mourut en 1574, à l'âge de 52 ans, laissant une réputation de sagesse et de grandeur qui ne resta pas beaucoup au-dessous de l'éclatante renommée de son père.

SÉLIM III, 28e empereur des Turks, né en 1761 ou 1762, était fils unique de Mustapha III. Après la mort de ce prince (1774), Abdul-Hamid, son frère, fut proclamé sulthan, et le jeune Sélim, élevé dans le sérail, put voir de près la faiblesse de son oncle et la corruption de ses ministres. Dès-lors il conçut le projet de travailler à la régénération de son pays. Pour s'y préparer, il entretenait, du fond de sa retraite, une correspondance suivie avec d'anciens serviteurs de Mustapha III, avec plus. membres de l'administration de son oncle, et même avec les ministres de France, ce qui semblera presque incroyable. A son avénement au trône en 1789, il trouva la Turquie engagée dans une guerre désastreuse contre l'Autriche et la Russie. Il refusa d'écouter les sages avis de la France, pour se livrer entièrement aux conseils intéressés de l'Angleterre, qui le poussait à continuer la guerre. Cependant il ne parut point à l'armée, quoiqu'il en eut d'abord manifesté l'intention. Les Turks perdirent deux grandes batailles près de Focziani en Moldavie, et près de Rimnick, et bientôt la Servie fut au pouvoir des Autrichiens. Pendant ce temps les Russes s'emparaient de Bender, d'Akerman, de la province d'Oczakoff, de la Moldavie, de la Bessarabie, etc. Joseph II mourut et son success. Léopold II signa avec la Porte (1790) des préliminaires, qui furent, un an après, convertis en une paix définitive. L'impératrice de Russie continua seule la guerre, et toujours avec succès. Le peuple de Constantinople murmurait, et déjà dans sa fureur, il avait incendié plusieurs quartiers, lorsque, par suite de la médiation de l'Angleterre et de la Prusse, fut signé le traité de Yassy (9 janvier 1792), qui ne laissait à la Russie, de toutes ses conquêtes, qu'Oczakoff et les territoires situés entre le Bog et le Dniester. La joie que causa cette paix aux Othomans fut un peu altérée par les nouvelles arrivées de la Syrie, de l'Égypte et des frontières de la Perse. Sélim résolut de garder une exacte neutralité entre la France république et les puissances coalisées contre elle. Cédant aux instances des cours de Vienne et de Russie, etc., il refusa de recevoir comme ambassadeur Sémonville, qui remplaçait Choiseul-Gouffier (1792); mais il permit à Desroches de se rendre à Constantinople comme envoyé extraordinaire de la républiq. française. Il se rapprocha même du gouvernement français, le plus ancien allié de la Turquie, et témoigna le désir d'avoir, avec des ouvriers français, des officiers de terre et de mer, et des artistes de tout genre. L'invasion de l'Égypte par Bonaparte (1798), vint troubler la bonne intelligence qui avait régné si long-temps entre les deux nations. Cependant, et malgré les instigations de l'Angleterre, le divan différa de déclarer la guerre à la France jusqu'après la confirmat. de la défaite de la flotte française devant Aboukir. Bonaparte, à son retour d'Égypte, ayant pris les rênes du gouvernement, s'empressa d'entamer avec la Turquie des négociations qui finirent par un traité de paix signé à Paris en 1802. Sélim, qui songeait à poursuivre ses réformes, avait déjà des canonniers exercés à l'européenne, une artillerie légère et un petit corps d'infanterie armée de baïonnettes. Secondé par le muphti Veli-Zadeh-Effendi, son compagnon d'enfance, et par Hussein-Pacha, il travaillait à compléter l'organisat. d'un corps composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, sur le pied européen, qui reçut définitivem. le nom de *nizam-djedid* (nouv. ordonn.), et dont il voulait se faire un rempart contre les janissaires. Ces changements trop précipités produisirent une gr. fermentation; mais un autre motif força le sulthan d'ajourner l'exécution entière de ses projets. Le général Sébastiani, ambassad. de France, après avoir obtenu plus. concessions importantes, décida la Porte à déclarer la guerre à la Russie, le moment n'était guère favorable pour une pareille lutte : Passwan-Oglou, Ali, pacha de Janina, et les Serviens, étaient en état de révolte, et l'Angleterre appuyait la Russie. Le 20 février 1807, 9 vaisseaux anglais avaient passé les Dardanelles et se trouvaient devant la pointe du sérail. Des officiers de génie et

d'artillerie, détachés de l'armée de Marmont en Dalmatie, vinrent aider les Turks à presser leurs préparatifs de défense, tandis que, d'après le conseil de l'ambassad. franç., Sélim gagnait du temps par des négociations, et finit par forcer l'escadre anglaise à repasser les Dardanelles. Mais, à peine délivré de la crainte d'une invasion, le sulthan, par ses réformes mal cimentées, excita un soulèvement qui lui coûta le trône. On le relégua dans un kiosk; mais Mustapha Baraïctar ayant essayé de le rétablir, le nouv. sulthan, Mustapha, fils d'Abdul-Hamid, et cousin de Sélim, fit étrangler ce malheur. prince, qui, du fond de sa retraite, pouvait être encore dangereux. Cet assassinat fut commis le 28 juillet 1808. Le grand tort de Sélim fut d'avoir trop précipité ses réformes et de n'avoir pas employé à propos la fermeté nécessaire.

SELIS (Nicolas-Joseph), littérateur, né à Paris en 1737, obtint par le crédit de Delille la chaire d'éloquence au collége de Louis-le-Grand, et plus tard, lorsque les académies eurent été rétablies sous un autre nom par le directoire, fut appelé à la 3e classe de l'Institut national. Dans le même temps il fut nommé professeur de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon, examinat. des élèves du Prytanée, et enfin professeur de poésie latine au collége de France, à la place de Delille, qui venait de s'éloigner de Paris. Il mourut en 1802. Sa traduction en prose des *Satires de Perse*, 1776, in-8, est fort estimée; elle a été réimprim. en 1812, in-8, 1816, in-12, par les soins d'Amar-Duvivier, et en 1822, in-8, revue par Achaintre. Cette traduction devint la cause d'une *petite guerre* entre Selis et l'abbé Lemonnier, qui a produit quelques brochures devenues très rares. Selis avait du talent comme versificateur. On a de lui des *Épîtres en vers*, 1776, in-8, où l'on en distingue plusieurs d'une touche facile et spirituelle.

SELKIRK (Alexandre), né à Lasgo dans le comté de Fife, en Écosse, vers 1680, se voua dès l'enfance à la marine, et devint maître sur un bâtim. commandé par un nommé Pradling, avec lequel il eut des démêlés assez vifs pour que cet impitoyable capitaine l'abandonnât dans l'île inhabitée de Juan-Fernandez, dans la gr. mer qui sépare l'Amérique de l'Asie. Il y avait quatre ans et quatre mois qu'il était dans cette île, lorsqu'il y fut trouvé par Woods Rogers. Son aventure et celle d'un moskite indien, abandonné dans la même île en 1681, et trouvé par Dampierre en 1684, ont fourni à Daniel de Foë le sujet de *Robinson Crusoë*.

SELLE (Chrétien-Théophile), médec., né à Stettin en 1748, s'adonna de bonne heure à l'étude des langues, et fréquenta les univers. de Goettingue, puis de Halle, où il fut reçu docteur en 1770. Fixé jeune encore à Berlin, il devint successivem. professeur à l'hospice de la Charité, médecin particulier du grand Frédéric, membre de l'académie des sciences, conseiller intime et directeur du collége de médecine et de chirurg., etc. Il mourut à Berlin en 1800, laissant plus. ouvrages estimables, entre autres : *Introduction à l'étude de la nature et de la médecine* (*Einleitung in das studium der natur.*), Berlin, 1777, in-8, trad. en français par Coray. — *Médecine clinique*, trad. par le même; et *Rudimenta pyretologiæ methodicæ*, Berlin, 1773, 1786, 1789; trad. en français plus. fois, notamment par M. Nauche, 1802.

SELLIUS (Adam-Burckhardt), connu sous le nom de *Nicomède Sellii*, moine au couvent de St-Alexandre-Newski, était né en Danemarck, et avait étudié dans plus. univ. d'Allemagne. Il vint en 1722 à Pétersbourg, où il se fixa, et 22 ans plus tard il embrassa la religion russe. Il mourut dans cette capitale en 1746. On lui doit *Schediasma litter. de script. qui hist. politico-eccles. Russiæ scriptis illustrârunt*, Revel, 1736; trad. en russe, Moscou, 1815. — *Miroir des souver. russes depuis Rurick jusqu'à Élisabeth*, en vers. — *De Russorum hierarchiâ*, 5 vol. C'est le principal titre littér. de Sellius.

SELLIUS (Godefroi), né à Dantzig vers le commencement du 18e S., étudia les belles-lettres, la jurisprudence, la théologie, la médec., l'histoire natur., et se distingua par la rapidité de ses progrès. Obligé de choisir un état, il se décida pour l'enseignement, et professa quelq. temps aux universités de Goettingue et de Halle. Le mauvais état de ses affaires l'ayant forcé de quitter Halle, il vint à Paris, où il eut beauc. de peine à vivre, malgré ses nombreuses traductions de l'allemand, du hollandais, de l'anglais. Atteint par suite de ses chagrins d'une aliénation mentale, il fut transporté à l'hospice de Charenton, où il mourut en 1767. Parmi ses ouvr. originaux on distingue : *Historia naturalis teredinis seu xylophagi marini, tubulo chonchoidis specialim*, Utrecht, 1733, ou Arnheim, 1753, in-4, 2 pl. — *Histoire génér. des Provinces-Unies* (avec Dujardin), Paris, 1757-70, 8 vol. in-4, fig., trad. en gr. partie du latin de Wagenaër.

SELVATICO (Jean-Bapt.), médecin, né dans un petit village du Lodesan vers 1548 ou 1549, remplit avec beaucoup d'éclat la chaire de médec. de l'école de Pavie, et mourut en 1622. Ses ouvrages les plus connus sont : *Controversiæ medicæ*, Francf., 1601, in-fol. — *De iis qui morbos simulant deprehendendis*, Milan, 1595, in-4.

SELVE (Jean de), d'une anc. famille du Bas-Limousin, était conseiller au parlem. de Paris lorsque Louis XII le nomma, en 1507, premier présid. de celui de Rouen, d'où il passa en la même qualité à Bordeaux. Plus tard il fut mis à la tête du parlement établi par François Ier dans sa nouvelle conquête du Milanez, où il remplit en outre, avec un égal succès, les fonctions d'intendant. Après la bataille de Pavie il fut envoyé à Madrid avec Philippe de Chabri et l'archev. d'Embrun pour traiter de la délivr. du roi, et à son retour il eut la charge de premier présid. du parlem. de Paris. Il mourut en cette ville en 1529. On lui doit la première édit. des *Mém. de Comines*, Paris, 1523, in-fol. — Selve (George de), son fils, fut fait évêque de Lavaur en 1524, n'ayant encore que 18 ans. Il remplit avec distinction les ambassades de Venise, de Rome et

d'Allemagne, et mourut dans son diocèse en 1542, laissant divers écrits politiq. ou religieux, Paris, 1559, in-fol. Chargé par François Ier de traduire en français les *Vies* de Plutarque, il en avait publié 8 en 1535. — SELVE (Jean-Paul de), frère du précédent, fut ambassadeur à Rome en 1557, et mourut év. de St-Flour en 1570.

SELVES (JEAN-BAPT.), jurisconsulte et magistrat, né à Montauban en 1757, fut reçu avocat au parlement de Toulouse, et remplit bientôt après les fonct. de juge au présidial de sa ville natale. Vers 1793, nommé présid. du tribunal criminel du Lot, il rendit d'importants services à plus. proscrits de cette époq. Élu député du même département au conseil des cinq-cents, son élection fut annulée par suite de la journée du 18 fructid. (4 novembre 1797). Bonaparte, devenu premier consul, nomma Selves juge du tribunal criminel de Paris. Dans le procès de Pichegru, Moreau, George, etc., en 1804, il fut un des cinq magistrats qui opinèrent contre Moreau à la peine capitale. En 1811, n'ayant pas été compris dans l'organisation de la cour d'appel de Paris, il commença dès-lors ces longs travaux de chicane qui l'ont rendu célèbre au palais. Dans une foule d'écrits il attaqua les avoués et les juges avec emportem. et passion, mais souvent avec justice. De là de fréquents procès, de nombreuses persécutions, dont il a fait lui-même le récit prolixe, et qui ont duré jusqu'à sa mort, en 1823. Parmi les écrits publ. par Selves, et la plupart relatifs à des affaires personnelles, nous citerons : *Explication de l'origine et secret du vrai jury*, etc., Paris, 1811, in-8. — *Tableau des désordres dans l'administrat. de la justice, et des moyens d'y remédier*, ibid., 1812, 1813, in-8. — *Au roi : la vérité sur l'administration de la justice*, ibid., 1814.— *Plan d'une nouvelle organisation judiciaire pour le criminel et le civil*, ib., 1818, in-8. On lui attribue : *Opinions et réflexions d'un vieil étudiant en législation criminelle sur la procédure du maréchal Ney*, etc., déc. 1815. M. Mahul a donné la liste des ouvr. de Selves au t. IV de son *Annuaire nécrol.*

SEM (Bible), patriarche, fils aîné de Noé, né l'an 2476 avant J.-C., eut cinq fils, OElam, Assur, Arphaxad, Lud et Aram, qui s'établirent tous en Asie. D'Arphaxad descendit en ligne directe Abraham, à la 8e génération. Sem mourut en l'an 1877 avant J.-C., âgé de 600 ans, ayant pu voir quinze générations de ses descendants.

SÉMÉLÉ (JEAN-BAPTISTE-PIERRE, baron de), naquit en Lorraine le 16 juin 1773. Entré de bonne heure au service, il fit les prem. campagnes de la révolution, et s'éleva successivem. par ses talents et son courage au grade de colonel. Il commandait en 1804 le 24e de ligne, au camp de Boulogne, où il reçut de Napoléon la croix d'officier de la Légion-d'Honneur. Dans les campagnes de 1806 et 1807 il se distingua dans plus. occasions, notamment au combat de Golymin et à la bataille d'Eylau. Promu au grade de général de brigade, et employé à l'armée d'Espagne, il se fit remarquer au combat de Cuença en janvier 1810. Comme chef d'état-major du 1er corps d'armée, il adressa au ministre de la guerre, un rapport sur l'événement arrivé dans la baie de Cadix, qui contenait le récit de l'évasion des prisonniers franç. détenus à bord d'un ponton. L'année suivante il fut élevé au grade de général de division, et se trouva à la prise du camp de St-Roch. Le 5 novembre 1811, il repoussa Balleysteros qui l'avait attaqué avec cinq ou six mille hommes, et le força de se replier sur Obrigue. En 1813, appelé à la grande armée, il rendit de nouveaux services. A la première rentrée du roi, il fut fait inspecteur-général d'infanterie dans la 19e division, et peu de temps après chevalier de St-Louis. Pendant les *cent-jours*, nommé gouverneur de Strasbourg, il se trouvait dans cette place lorsque la garnison insurgée reconnut pour chef le sergent Dalousy. Au second retour du roi, il fut mis en demi-activité; mais en 1819 il fut compris dans la nouv. composition de l'état-major de l'armée. Député de la Moselle en 1822, il parut souvent à la tribune pendant cette session. Après la révolution de 1830, le gouvernem. le chargea de diverses inspections. En 1831, envoyé de nouveau à la chambre par son départem., il y montra dans plusieurs discussions des connaissances étendues et variées. Le général Sémélé mourut en 1838.

SEMENTINI (ANT.), médec., né en 1743 à Mondragone, commença dès l'âge de 12 ans ses études en médecine à Naples, fit des progrès très rapides, devint professeur à l'univers., et mourut en 1814. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, dans plusieurs desquels il se montre zélé partisan des nouvelles théories médicales. Les plus remarquables sont : *Institutiones medicæ*, Naples, 1780-84, 7 vol. in-8. — *Institutiones physiolog. in usum regii neapolitani archigymnas.*, ib., 1794, 3 vol. in-8, 2e édit. très augmentée. — *L'arte di curare le malattie*, etc., ib., 1801, in-8.— *La Patologia, ossia della malattia in generale...; preceduta da un saggio di esame del sistema di Brown*, ibid., 1803, in-8.

SEMERY (ANDRÉ), jésuite, né à Reims en 1630, fut admis dans l'institut de St Ignace à Rome, où il professa d'abord les humanités. Envoyé à Fermo pour y professer la philosophie, il revint occuper au collége romain la même chaire, et plus tard celle de théologie, qu'il remplit pendant 30 ans avec un grand succès. Il était censeur de liv. et théolog. du général, lorsqu'il mourut en 1717. On a de lui : *Triennium philosophicum*, Rome, 1682, et Venise, 1723, 3 vol. in-4. — *Difesa della vera religione contra il grosso volume dei pretesi riformatori e riformati*, Brescia, 1710, in-4 : le *Grosso volume* est une apologie des réformés, par Picenini, pasteur en Suisse, qui répondit au P. Semery par un nouvel écrit intit. : *Il trionfo della vera religione*, Genève, 1712.

SEMINI (ANT.), peintre, né à Gênes vers 1485, mort vers 1550, a peint avec un de ses compatr., nommé Teramo Piaggia, un assez grand nombre de tableaux estimés, entre autres *le Martyre de St André* (dans l'église de ce saint à Gênes). Parmi

les compositions qui lui appartiennent en propre, on distingue la *Déposition de croix*, dans l'église des dominicains de Gênes, et la *Nativité*, dans l'église de St-Dominique à Savone.—André et Octave Semini, fils et élèves du précéd., nés à Gênes, se perfectionnèrent à Rome sous Raphaël, et, de retour dans leur patrie, furent appelés à Milan, où ils exécutèrent de nombreux ouvr., tantôt ensemble, tantôt séparém. André mourut en 1594, laissant deux fils qui cultivèrent aussi la peinture, mais avec moins de succès que leur père et leur oncle. On voit dans l'église de St-François de Gênes, une *Crèche* d'André, qui rappelle tout-à-fait le goût de Raphaël. Octave Semini, plus grand peintre que son frère, s'appliqua particulièrem. à la peinture à fresque. On en voit encore plus. de cet artiste à Gênes et à Milan, où il mourut en 1604.

SÉMIRAMIS, reine d'Assyrie, régna, suivant Hérodote, cinq générations avant Nitocris, et fit construire les digues destinées à contenir les eaux de l'Euphrate. Tels sont les seuls renseignem. que cet historien nous fournit sur une princesse si célèbre; on trouve dans Diodore de Sicile de plus longs détails, mais ou fabuleux ou erronés. Il convient d'attribuer (avec Hérodote) aux souver. qui ont précédé ou suivi la veuve de Ninus les travaux qui ont fondé, fortifié, embelli Babylone. D'autres historiens, postérieurs à Diodore, en parlant de Sémiramis, ont modifié diversement son histoire. Polyen nous a transmis une inscription où cette princesse parle d'elle-même dans les termes les plus pompeux et les plus louangeux. Rollin a rassemblé, dans son *Hist. ancienne*, presque toutes les traditions sur Sémiramis, en cherchant à les accorder; après lui, l'abbé Sevin, Freret, Volney, ont aussi discuté le même sujet, et l'on peut consulter leurs écrits. Sémiramis a été produite sur la scène tragique et lyrique par plus. poètes français et italiens, notamment par Métastase, Voltaire et Crébillon. La tragédie de Voltaire, arrangée en opéra (musique de M. Catel), a été jouée à Paris en 1802.

SEMLER (Jean-Salomon), théologien protestant, né à Saalfeld en 1725, professa d'abord l'éloquence et la poésie à Altdorf. Il passa ensuite à l'univ. de Halle pour y occuper la chaire de théologie, qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1791. On a de lui plus. ouvr. historiq. et dogmatiq. sur le christianisme, qu'il semble vouloir réduire, à n'être plus qu'une doctrine humaine. Les princip. sont: *Histor. ecclesiast. selecta capita*, Halle, 1767-69, 3 vol. in-8. — *Essai d'un extrait substantiel de l'histoire de l'Église* (allem.), ibid., 1778, 3 vol. in-8. — *Introduction à l'exégèse théologique*, 1760-69, 4 cahiers in-8. — *Apparatus ad liberalem novi Testamenti interpretationem*, 1767, in-8.—*Apparatus ad lib. veter. Testam. interpretation.*, 1773, in-8. — *Institutio ad doctrinam christianam*, ib., 1774, in-8. Dix ans avant sa mort, Semler avait publié : *Histoire de ma vie, racontée par moi-même* (allem.), Halle, 1781, 2 vol. in-8. Fréd.-Aug. Wolf a publ. *les Derniers jours du docteur Semler, à l'usage de son biographe futur*, ibid., 1791, in-8, et A.-H. Niemeyer *les Dernières déclarations de Semler sur des matières religieuses, deux jours avant sa mort*, ibid., 1791, in-8.

SEMOLEI (Le). — V. Batt. Franco.

SÉMONVILLE (Charles-Louis HUGUET, marquis de), né en 1754 à Paris, d'une famille de magistrature, fut reçu conseiller au parlement à l'âge de 18 ans. Il resta dix ans étranger aux affaires publiques agitées dans sa compagnie; mais il se prononça pour l'assemblée des états-généraux, et y fut nommé député suppléant. Après la suppression des parlements, chargé par le ministre des affaires étrangères d'aller à Bruxelles examiner la nature des mouvements qui venaient de se manifester dans la Belgique, il fut à son retour nommé ministre plénipotentiaire à Gênes, puis à Turin. Sur le refus de la cour de Sardaigne de le reconnaître comme ambassadeur, il fut désigné pour remplacer Choiseul-Gouffier à l'ambassade de Constantinople. Diverses circonstances s'opposèrent à son départ; mais lorsqu'au mois de juillet 1793 il reçut du comité de salut public l'ordre de se rendre à la destination qui lui avait été précédemm. assignée, il fut arrêté en Italie par des commissaires autrichiens et conduit à Mantoue, puis à Kufstein, où il resta trente mois prisonnier au secret. Échangé plus tard contre Mme la duchesse d'Angoulême, il vint à Paris et se présenta au conseil des cinq-cents, dont le présid. l'invita aux honneurs de la séance. L'un des fondateurs du cercle constitutionnel qui s'assemblait à l'hôtel de Salm, il continua, comme il l'avait fait dès le principe, à se montrer partisan de la révolution; mais lors de la journée du 18 brumaire, il suivit la fortune de Bonaparte, dont il avait connu la famille en Corse, et fut récompensé de son zèle par le titre de conseiller d'état. Nommé ambassadeur en Hollande par le 1er consul, il fut fait en 1805 sénateur et command. de la Légion-d'Honn. Il ne se fit guère connaître au sénat que comme rapporteur de différentes commissions, notamment de celles qui furent chargées de proposer la réunion à l'empire de la Toscane, puis de la Hollande. Napoléon, lors de son mariage avec Marie-Louise, le fit titulaire de la sénatorerie de Bourges, et plus tard le nomma commissaire extraordinaire de la 21e divis. militaire. En 1814 Sémonville s'empressa d'adhérer à la déchéance de Napoléon, et fit reconnaître l'autorité royale dans les cinq départ. sur lesquels s'étendait son autorité. Nommé pair de France par Louis XVIII, et grand-référendaire de la chambre, dignité de créat. nouvelle, il dut s'éloigner de Paris au second retour de Napoléon. Il reprit ses fonctions quelques mois plus tard, et vota constamm. avec la partie de la chambre qui, sans être opposée au ministère, ne se croyait pas forcée d'être toujours de son avis. Le 29 juillet 1830 il se rendit à St-Cloud auprès de Charles X pour l'engager à retirer ses ordonnances et à nommer un nouveau ministère. Chargé de pleins pouvoirs par le prince pour négocier avec les vainqueurs, il prévit que toute tentative serait inutile, et s'excusant

sur son grand âge, laissa le soir à MM. d'Argout et de Vitrolles l'embarras de mener à fin leur mission commune. Continué par Louis-Philippe dans ses fonctions de gr.-référendaire, il fut quelque temps après remplacé par suite d'une intrigue de cour; il cessa dès-lors d'assister régulièrem. à la chambre, et mourut en 1839.

SEMPAD, seigneur arménien qui vivait dans le 1er S. de l'ère chrét., peut être regardé comme le chef de la famille des Pagratides ou Bagratides, qui a donné des rois à l'Arménie et à la Géorgie, et de laquelle se prétendent issus les princes Bagration. Il rétablit sur le trône le roi Ardaschès, qu'il avait élevé jusqu'à l'âge de pouvoir réclamer ses droits; et vainquit dans une bataille décisive l'usurpateur Érovan II, qui s'était emparé de la couronne. En récompense de ses services, Sempad fut élevé à la dignité de *sbarabied* ou connétable, qui lui fournit l'occasion de se signaler dans différentes guerres; il défit une armée romaine envoyée contre l'Arménie par l'emper. Domitien, et mourut dans les prem. années du 2e S. — L'histoire mentionne plusieurs personnages de cette famille, qui furent connétables ou gouvern. de l'Arménie, sous différ. empereurs grecs et sous les khalyfes de Damas, jusque vers 860, époque à laquelle Aschod, fils de Sempad surn. *Khosdovanogh* (le Confesseur), fut placé sur le trône de cette contrée.

SEMPAD Ier, surn. *Nahadag* (le Martyr), 2e roi d'Arménie, de la race des Pagratides, monta sur le trône, après la mort de son père Aschod, en 889. Ce prince se fit confirmer dans sa dignité par le khalyfe de Bagdad, Motadhed, et renouvela l'alliance contractée par son père avec l'emper. Léon-le-Philosophe. Les musulmans lui ayant déclaré la guerre, il les vainquit à plusieurs reprises; mais privé des secours qu'il avait demandés à l'emper. grec, il finit par succomber dans cette lutte opiniâtre. Après avoir rendu la dern. place qui lui restait, sous la condition d'avoir la vie sauve, il fut emmené prisonnier, et mis à mort en 914, au bout d'un an de captivité. — SEMPAD II, roi d'Arménie, arrière-petit-fils du précédent, succéda, l'an 977, à son père Aschod III. Parvenu à une grande puissance, il fut heureux dans toutes les guerres qu'il entreprit, et mourut sans postérité en 989, laissant le trône à son frère Kakig Ier.

SEMPAD, roi de la Petite-Arménie, de la race des Rhoupeniens, alliée à celle des Pagratides, né dans le 13e S., s'empara du trône sur ses deux frères, Théodore et Hayton, qui régnaient ensemble, et les contraignit de chercher un asile à Constantinople. Ces princes étant revenus, en 1297, avec des troupes que leur avait fournies l'empereur Andronic-Paléologue, Sempad les vainquit et les força de chercher un nouvel asile auprès du roi de Cypre, dont ils ne purent obtenir aucun secours. Sempad réussit ensuite à les faire prisonniers, comme ils allaient solliciter l'appui du sulthan de Perse, fit mettre à mort Théodore, et priva de la vue Hayton. Mais bientôt il fut lui-même détrôné par son 3e frère, Constantin. Celui-ci fut chassé à son tour par Hayton qui le fit prisonnier et l'envoya avec Sempad à Constantinople, où ils furent retenus tous les deux jusqu'à leur mort par l'empereur Michel, son beau-frère. Sempad, dont il est question, est nommé par les historiens orientaux *Sembat* et *Senibald*. — Un prince arménien du nom de SEMPAD, de la race des Orpélians, aida son père à conquérir la province de Khounan, occupée par les musulmans, et lui succéda dans la souveraineté de ce pays, qui lui avait été assurée l'an 1128 par le roi de Géorgie, Démétrius II. — SEMPAD, prince de Siounik'h et de Vaïotsdsor, succéda à son frère Élikoum vers l'an 1243. Les historiens nationaux le citent comme le soutien et le libérateur de l'Arménie. Ce prince, de la race des Orpélians, comme le précédent, mourut, en 1265 ou 1272, à la cour de Tauris, sans postérité.

SEMPRONIA, fille de Tibérius-Sempronius-Gracchus, née vers la fin du 5e S. de Rome, épousa Scipion-Émilien. Comme elle n'était point aimée de son mari, par suite de la diversité de leur opinion, elle se prêta sans peine, disent plus. historiens, aux instances de Cornélie, sa mère, et de Caïus-Gracchus, son frère, et empoisonna Scipion, ou, selon d'autres, souffrit que des assassins s'introduisissent dans la maison conjugale pour étrangler ce gr. homme. — SEMPRONIA, de la même famille, épousa Décius-Junius-Brutus, consul, l'an 677, et entra dans la conjuration de Catilina, avec plus. autres dames romaines. Ce fut dans sa maison que l'affranchi Umbrénus, un des agents de Catilina, attira les ambassadeurs allobroges pour leur confier tout le plan de la conjuration. Sempronia eut de son mari un fils nommé Décimus-Junius-Brutus, qui fut un des meurtriers de César, mais qu'il ne faut pas confondre avec le fameux Brutus, son parent, et le chef de la conjuration contre le dictateur.

SEMPRONIUS (AULUS), consul dans les années de Rome 257 et 263; sous son premier consulat fut instituée la fête des saturnales, et sous le second eut lieu l'exil de Coriolan. — SEMPRONIUS-ATRATINUS, consul l'an de Rome 332, battu par les Volsques, fut mis en jugement, et absous par l'intercession de plusieurs tribuns militaires qui avaient servi sous lui. — SEMPRONIUS-SOPHUS (Publius), tribun du peuple l'an de Rome 444, consul en 449, triompha des Èques, et fut un des premiers pontifes choisis parmi les plébéiens. Il fut aussi censeur, et dut son surnom de *Sophus* (sage) à sa profonde connaissance du droit. — SEMPRONIUS, tribun, proposa l'an 449 une loi tendant à empêcher qu'on ne pût consacrer un temple ou un autel sans la permission du sénat. — SEMPRONIUS, surnommé aussi *Sophus*, consul l'an de Rome 485, battit les Èques et les Picentins. — SEMPRONIUS-LONGUS (Tibérius), consul l'an de Rome 534; ce fut sous son consulat qu'Annibal commença le siége de Sagonte. Sempronius, contre l'avis de son collègue, Cornélius-Scipion, livra la bataille de la Trébia, qu'il perdit. Il fut moins malheureux dans un 2e combat contre Annibal et défit Hannon dans la Lucanie. — SEMPRONIUS-TUDITANUS (P.), après la bataille de Cannes,

se fit jour à travers les ennemis, avec la légion qu'il commandait, fut successivement édile, préteur, censeur et consul, l'an de Rome 547, conclut en cette qualité la paix avec Philippe, fut battu par Annibal, et le vainquit à son tour, l'an de Rome 551. —T.-Sempronius-Gracchus, l'aïeul des Gracques, fut consul en l'an de Rome 536, se signala contre les Carthaginois, et périt dans son second consulat, en 538, par la trahison d'un officier lucanien nommé Fulvius. — Sempronius-Asellio, tribun militaire vers l'an 620 de Rome, servit en Espagne, et écrivit la relation de la prise de Numance, dont Aulu-Gelle cite le XIV$^{e}$ liv. et d'autres le XL$^{e}$. Les écrits publiés sous son nom par Annius de Viterbe sont apocryphes. — Sempronius-Tuditanus, consul romain, avait écrit des *commentaires historiques* que citent Pline-le-Naturaliste, Aulu-Gelle, Macrobe et Cicéron. — Sempronius-Asellio (A.), préteur l'an de Rome 663, fut tué dans une émeute suscitée par des créanciers dont il voulait réprimer les usures. Sa mort resta impunie. — L'histoire mentionne plus. tribuns du nom de Sempronius qui se signalèrent en mettant en cause des personnages qui avaient rendu d'importants services à la république. — On cite aussi un Sempronius-Rufus, qui fut exclu du sénat par les censeurs pour avoir fait servir une grue sur sa table. — Tacite parle d'un Sempronius-Gracchus qui séduisit Julie, femme de Tibère; il fut relégué dans l'île de Cercine sur la côte d'Afrique, et périt, après 14 ans d'exil, par les mains de soldats envoyés par Tibère, la première année de son règne. — Le même historien mentionne un Sempronius-Drusus, centurion d'une cohorte, qui, chargé par Galba d'escorter Pison, courut au-devant des assassins, et facilita sa fuite.

SENAC (Jean-Baptiste), médecin, membre de l'acad. des sciences, né en 1693 dans le diocèse de Lombez, essaya dans sa jeunesse de plusieurs états avant de se décider pour l'étude de la médecine. D'abord protestant, puis candidat au minist. évangélique, il se fit catholique et jésuite. Une maladie dangereuse dont il eut le bonheur de guérir le maréchal de Saxe, en 1745, jeta les fondements de sa réputation. Nommé prem. méd. du roi en 1752, il se concilia l'estime de Louis XV à un tel point, que ce prince, l'ayant perdu en 1770, ne voulut point lui donner de successeur. On a de lui, entre autres ouvrages: *Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste*, 1744, in-4. — *Traité de la structure du cœur*, 1748, 2 vol. in-4; 2$^{e}$ édit., publ. en 1783, par Portal, avec des *addit.* et des *correct.* de l'auteur. — *De reconditâ febrium naturâ et curatione*, 1759. On lui doit encore divers *mémoires* dans le Recueil de l'acad. des sciences, et trois éditions de l'*Anatomie* de Heister, avec *notes* et fig.

SENAC DE MEILHAN (Gabriel), fils du précéd., né à Paris en 1736, fut successivement maître des requêtes, intendant d'Aunis, de Provence et de Hainaut, et se montra dans ces différents postes administrateur habile. Le comte de Saint-Germain, à son entrée au ministère en 1775, l'appela près de lui avec le titre d'intendant de la guerre; mais il le garda peu de temps. Senac avait l'espoir d'arriver à la place de contrôleur-général, lorsque la révolution vint renverser tous ses projets. Il passa en Allemagne, puis en Russie, et fut admis dans la société intime de Catherine II, qui, voulant le charger d'écrire les annales de Saxe, lui assura un traitem. de 6,000 roubles. Après la mort de l'impératrice, il fit un voyage à Venise, y séjourna quelq. temps, et se rendit à Vienne, où il mourut en 1803. On a de lui: *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Paris, 1786, in-8; 2$^{e}$ édit., 1789, revue, corrigée et augm. — *Considérations sur le luxe et les richesses*, 1786, in-8. — *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Paris, 1787, in-8. — *Des principes et des causes de la révolution française*, Paris, 1790, et Pétersb., 1792, in-8. — *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la révolution*, Hamb., 1795, et Paris, 1814, in-8. — *L'Émigré*, roman historique, 4 vol. in-8. On a tiré de ses manuscrits: *Portraits et caractères des personnages distingués de la fin du 18$^{e}$ S., etc., précédés d'une Notice sur l'auteur, par M. Levis.* Une autre *Notice* sur Senac se trouve dans les *Essais sur la littérat. franç.*, par Craufurd, 1803.

SENAR et non SENARD (Gabriel-Jérôme), avocat, né en 1760 à Châtellerault, exerçait son état à la sénéchaussée de l'Ile-Bouchard, lorsque la révolution commença. Nommé, lors des premières élections, officier municipal, il en remplit quelq. temps les fonctions, puis alla s'établir à Tours, où il acquit de la popularité, et fut nommé procureur de la commune. Il obtint ensuite au comité de sûreté générale la place de secrétaire-rédacteur, et se trouva le témoin des actes les plus sanguinaires. Il en révéla plus tard une partie dans l'opuscule intitulé: *Les Brigands de la Vendée en évidence* (1794, in-8), qu'il rédigea pendant une détention d'une année, qu'il subit comme terroriste. Après sa mise en liberté, il se retira à Tours, et y mourut en 1796. — *Les Révélations puisées dans les cartons des comités de salut public et de sûreté générale*, Paris, 1824, in-8, qui font partie de la *Collection des mém. relat. à la révol.*, ne sont qu'un extrait d'un écrit de Senac qui ne s'est point trouvé dans ses papiers. M. Eckard a publ., en 1824, *Lettre à M. Alexis Dumesnil, édit. des Mém. de Senar*, in-8.

SENAREGA (Barthélemi), patricien génois, né vers le milieu du 15$^{e}$ S., fut employé dans diverses négociations et chargé de continuer les *Annales* de sa patrie, les rédigea sous ce titre: *De rebus genuensibus Commentaria, ab anno* 1488 *ad annum* 1514. Ce livre n'a vu le jour qu'en 1733, dans les *Scriptor. rerum italicar.* de Muratori. Senarega mourut vers 1515.

SENAULT (Jean-François), né à Anvers en 1599 ou en 1604, après avoir terminé ses études à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et se voua au ministère de la prédication. Ses dispositions naturelles et les connaissances qu'il avait acquises par quinze années d'application, le placèrent à la tête des prédicateurs de son temps. En 1662, il remplaça le P. Bourgoin, comme supér.-général

de l'Oratoire, qu'il administra pendant dix ans avec beaucoup de sagesse et de douceur, et mourut en 1672. Il avait refusé plus. fois des bénéfices, des pensions et même un évêché. On a de lui : *Panégyriques des saints*, Paris, 1656, 1657 et 1658, 3 vol. in-4, réimpr. in-8. — Des *Oraisons funèbres*, parmi lesquelles on remarque celles de *Marie de Médicis* et de *Louis XIII*. — Un *Traité de l'usage des passions*, Paris, 1641, in-4, souvent réimprimé et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol. — *Paraphrase sur Job*, Rouen, 1667, 9e édit.—*L'Homme criminel, ou la Corruption de la nature par le péché*, Paris, 1644, in-4. — *L'Homme chrétien, ou la Réparation de la nature par la grâce*, ibid., 1648, in-4. —Senault (Joseph), neveu du précédent, dominicain et docteur en théologie, a laissé, sous le titre d'*OEuvres choisies*, 1691, 2 vol. in-8, 150 projets de disc. en forme de sermons sur tous les mystères.

SENAUX (Marguerite de), née à Toulouse en 1590, d'une famille illustre, épousa Raimond de Garibal, conseiller au parlement de Toulouse. Les deux époux, partageant les mêmes sentiments de piété, résolurent de se retirer du monde, et exécutèrent ce projet le même jour. Raimond entra dans la Chartreuse de Toulouse, et sa femme dans le couvent de Ste-Catherine-de-Sienne de la même ville. Elle fut appelée à Paris pour fonder le monastère des Filles-St-Thomas, établi dans le faubourg Saint-Marcel en 1627, puis au Marais, et enfin au bout de la rue Vivienne sur l'emplacement de la Bourse. En 1636, elle fonda celui de la Croix, passa le reste de ses jours dans cette communauté, et mourut en 1657. — Senaux (Pierre-Madeleine), conseiller au parlement de Toulouse, qui périt sur l'échafaud pendant le règne de la terreur, était le dernier rejeton de cette famille.

SENDIVOG (Michel), alchimiste polonais, né vers 1566, se destina d'abord à l'état ecclésiastiq.; mais la lecture des livres d'alchimie changea ses dispositions. Il ne rêva plus qu'aux moyens de découvrir le *grand œuvre*, et trouva un adepte zélé dans Nicolas Wolsky, grand-maréchal de Pologne, qui lui fournit les moyens de travailler à cette recherche dans un voyage qu'il fit en Allemagne. Il fréquenta beaucoup un Anglais, connu sous le nom de *Cosmopolite*, et le suivit dans une partie de ses excurs., sans pouvoir lui dérober le secret de faire de l'or que celui-ci prétendait posséder. Wolsky, las de fournir aux dépenses de Sendivog, lui réclama les sommes qu'il lui avait prêtées. Alors le charlatan s'enfuit en Allemagne où il exploita quelq. temps la crédulité publique. Lorsque le nombre des dupes diminua, il revint en Pologne, puis il alla à Vienne. On prétend qu'il gagna la confiance de Ferdinand II, en lui persuadant qu'il connaissait, sur la frontière de Pologne, une mine de plomb fort riche. On dit même que ce prince lui donna en récompense le village de Kravarzpolsky, en Silésie. D'autres assurent qu'il mourut à Cracovie, dans la misère, en 1646. On a de lui : *Dialogus mercurii, alchimistæ et naturæ*, Cologne ou Prague, 1607, in-8. — *Ænigma philosophicum ad filios veritatis*. Ces deux ouvr. ont été recueillis dans le *Theatrum chymicum*, ainsi que le *novum Lumen chymicum de lapide philosophorum, in XII tractatus divisum*, Prague, 1607, in-12, dont il n'est que l'éditeur. Adelung a donné une *notice* sur Sendivog dans l'*Histoire de la folie humaine*.

SENEBIER (Jean), naturaliste et bibliograge, né à Genève en 1742, embrassa la carrière évangéliq., et fut nommé pasteur en 1765. Les fonctions du pastorat ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude de la botaniq. En 1773, ayant été nommé bibliothécaire de Genève, il donna ses soins à mettre dans un meilleur ordre la précieuse collect. qui lui était confiée, en rédigea le *catalogue* par ordre de matières pour les livres imprimés, et publia une excellente *notice* raisonnée des manuscrits. Lors de la révolution de Genève, il se retira dans le pays de Vaud, revint dans sa patrie en 1799, et y mourut en 1809. Il était membre de la plupart des acad. de l'Europe. On a de lui : *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, 1775, 2 vol. in-8; ib., 1802, 3 vol. in-8; ouvr. très estimé. — *Catalogue raisonné des MSs. conservés dans la bibliothèque de Genève*, ibid., 1779, in-8; c'est un modèle en son genre. — *Mémoires physico-chimiques* sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et surtout ceux du règne végétal, ibid., 1782, 3 vol. in-8. — *Recherches sur l'influence de la lumière solaire*, pour métamorphoser l'air fixe en air pur par la végétation, ibid., 1783, in-8. — *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*, ibid., 1784, in-8. — *Histoire littéraire de Genève*, ibid., 1786, 3 vol. in-8. — *Physiologie végétale*, ib., 1800, 5 vol. in-8. — *Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés*, ibid., 1807, 3 vol. in-8 (extrait en partie des MSs. de Spallanzani). — *Météréologie pratique*, à l'usage de tous les hommes, et surtout des cultivateurs, ibid., 1810, in-16. On lui doit en outre une foule de *mémoires* ou d'*opuscules* dans le *Journal de physique*, dans les *Annales de chimie*, dans les *Recueils* de l'acad. de Turin, des soc. physiques de Lausanne et de Genève, et dans le *Magasin encyclopéd*. Il a traduit les ouvr. de Spallanzani, et rédigé la partie *Physiologie végétale* de l'*Encyclopédie méthodique*. On trouve la liste de ses ouvrages, imprimés et manuscrits, à la suite de son *Éloge*, par M. Maurice.

SENECÉ ou SENEÇAI (Antoine BAUDERON de), né à Mâcon en 1643, petit-fils de Brice Bauderon, savant médecin, auteur d'une des plus anciennes *pharmacopées*, se destinait à la carrière du barreau; mais une affaire d'honneur l'obligea de quitter sa patrie. Il se retira en Savoie, puis en Espagne. Son affaire ayant été oubliée ou arrangée, il revint en France, acheta en 1673 la charge de prem. valet-de-chambre de la reine Marie-Thérèse, et l'exerça jusqu'à la mort de cette princesse. Il passa ensuite avec le même titre auprès de Mme d'Angoulême qui ne cessa de l'honorer de sa bienveillance. Il se retira en 1713 à Mâcon, et y mourut le 1er janv. 1737.

C'était un homme d'un esprit agréable, d'un caractère enjoué et d'une gaîté douce et aimable. On a de lui: des *Nouvelles* en vers, 1695, in-12. — Des *Satires*, 1695, in-12, très rare. — Des *Épigrammes* et une *Critique des Mémoires du cardinal de Retz*. Les *OEuvres diverses* de Senecé ont été réunies, 1805 et 1806, avec une *Notice* par Auger, et reproduite à la tête de l'édition des *OEuvres choisies de Senecé*, dans la *Collection des petits classiq. français*, de Delangle.

SENEFELDER (Aloys), inventeur de la lithographie, né à Prague en 1771, fut destiné par sa famille à la profession d'avocat, et commença l'étude du droit à Gottingue. Ne se trouvant aucune vocat. pour le barreau, il quitta l'université pour entrer dans une troupe de coméd., et débuta sur le théâtre de Munich en 1791, mais sans succès. Dégoûté bientôt de son nouv. état, il se fit auteur, et composa deux comédies qu'il publia en 1792 et 1793. En allant à l'imprimerie pour surveiller l'impression de ses pièces, il apprit les procédés de cet art, et résolut de les mettre en pratique; mais sa fortune ne lui permettant pas d'exécuter ce projet, il s'occupa dès-lors de rechercher un moyen moins coûteux de reproduire un grand nombre de copies d'un MS.; et c'est ainsi qu'à force de temps et d'expériences il parvint à découvrir le procédé qui l'a immortalisé. On lui doit l'*Art de la lithographie* (en allem.), Munich, 1819, in-4. Il mourut dans cette ville en mars 1834, à l'âge de 60 ans.

SÉNÈQUE père (Marcus-Annæus-Séneca), célèbre rhéteur, né à Cordoue 58 ans environ avant J.-C., vint à Rome à l'âge de 15 ans, et y professa la rhétorique pendant un grand nombre d'années. A l'âge de 52 ans il retourna dans sa patrie, épousa Helvia, femme distinguée par sa beauté et ses talents, dont il eut trois fils, Marcus-Novatus, Lucius-Annæus et Annæus-Méla, et revint mourir à Rome l'an 32 de J.-C. Nous avons de lui deux ouvr., intit., l'un *Suasoriarum liber I*, et l'autre *Controversiarum, libri X*. Ce sont des passages de discours ou de débats qui avaient eu lieu en sa présence dans les écoles par les rhéteurs les plus célèbres, et qui s'étaient assez profondém. gravés dans son esprit pour qu'il fût en état de les reproduire. Contemporain de Cicéron, il n'eût pas manqué de nous conserver des extraits des fameux plaidoyers de l'orat. romain, si les guerres civiles ne l'eussent alors retenu dans sa patrie. Il paraît que nous ne possédons pas en entier le livre des *Suasoriæ*. Des *Controverses*, nous n'avons complets que les Ier, IIe, VIIe, IXe et Xe livres, et seulem. des extraits des cinq autres. Elles ont été trad. en franç. par Lesfargues, avocat au parlem. de Toulouse, Paris, 1639, in-4. On trouve une *Notice* estimée sur Sénèque le père, dans les *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, par Gibert. Ses *OEuvres* ont été souvent impr. à la suite des *OEuvres* complètes de son fils *le Philosophe*.

SÉNÈQUE, *le Philosophe* (Lucius-Annæus-Séneca), fils du précéd., né à Cordoue l'an 2e ou 3e de J.-C., sous le règne d'Auguste était encore enfant lorsqu'il vint à Rome avec son père. Il montra de bonne heure une ardeur extrême pour l'étude, et se dévoua à la carrière du barreau; mais, craignant les effets de la basse jalousie de Caligula, il s'adonna tout entier à la philosophie, et embrassa la secte du Portique. Les fonctions publiques ne le détournèrent point de ses études, et on le vit, bien que revêtu de la questure, ouvrir une école où se rendirent d'illustres disciples. Accusé d'adultère avec Julie, fille de Germanicus, par l'infâme Messaline, et relégué en Corse, il puisa d'abord dans la philosophie des consolations; mais deux années d'exil épuisèrent son courage. Il tenta vainement par de basses adulations d'acheter son rappel du stupide Claude et de Polybe, affranchi de l'empereur; il languit éloigné de Rome pendant 5 ans, et ne dut son retour qu'à la révolution qui mit Agrippine sur le trône, l'an 47 de J.-C. Il fut alors nommé préteur et chargé d'élever Néron, qui venait d'être adopté par Claude. Tant qu'il ne fut que précepteur de l'hérit. de l'empire, Sénèque se montra docile aux volontés d'Agrippine; mais devenu ministre de l'empereur, il changea de conduite, soit que l'intérêt de l'état lui fit un devoir de s'opposer aux vues ambitieuses de la mère de Néron, soit qu'il fît le sacrifice de l'affection de cette princesse pour conserver la confiance du souverain. On ne peut se dissimuler qu'il n'ait avili son caractère, en acceptant les terres et les palais provenant de la dépouille de Britannicus; enfin, en ne faisant aucune représentat. à Néron, lorsque celui-ci lui confia l'horrible parricide qu'il méditait. Ce fut lui qui composa la lettre que Néron adressa au sénat pour se justifier. Bientôt des favoris attaquèrent le crédit de Sénèque; ses richesses lui firent des envieux; il se retira à la campagne avec son épouse. L'empereur avait déjà tenté de le faire empoisonner, lorsque la conspiration de Pison lui fournit un prétexte de le condamner à mort. Il lui ordonna de s'ouvrir les veines l'an de J.-C. 68, le 8e du règne de Néron. Un grand nombre d'écrivains ont loué et blâmé Sénèque; Diderot, le plus ardent de ses panégyristes, a cherché à le justifier sur tous les points. Une lecture attentive de Tacite montre que le philosophe était loin d'être irréprochable. Les ouvr. de Sénèque étaient nombreux. Il ne nous reste que les suiv. : 124 *Lettres à Lucilius-Junior*, chevalier romain, intendant en Sicile. — *Traité de la colère*, en III liv., adressé à son frère Gallion. — *Consolations*, écrites pend. son exil et envoyées à Helvia, sa mère. — *Consolations à Polybe*, ouvrage qui ne nous est parvenu qu'incomplet. — *Traité de la clémence*, en III liv. (une grande partie du 2e et du 3e sont perdus). — *De la Providence, ou Pourquoi les bons sont si souv. malheureux*. — *De la sérénité de l'âme*. — *De la brièveté de la vie*. — *De la vie*. — *De la manière de vivre heureux*. — *Des loisirs et de la retraite du sage*. — *Des bienfaits*, en VII liv. — L'*Apocoloquintose*, satire mêlée de prose et de vers, dirigée contre Claude. — *Questions naturelles*, en VII liv. Il a composé aussi quelques

épigrammes et sa propre épitaphe. On lui attribue en outre dix tragédies : *Médée; Hippolyte; Agamemnon; la Troade, ou les Troyennes; Hercule furieux; Thyeste; les Phéniciennes, ou la Thébaïde; OEdipe*, imitée de l'*OEdipe roi*, de Sophocle; *Hercule sur l'OEta;* enfin *Octavie*, pièce dans laquelle figure Néron. Pétrarque, Crinitus, Daniel Cajetan, Erasme, Just Lipse, Daniel Heinsius, Jos. Scaliger, Vossius et les autres commentateurs ne s'accordent point sur celles dont on doit le reconnaître auteur. On a cherché à prouver que ces tragédies étaient de Marcus-Novatus, frère du philosophe. Nous renvoyons aux écrits des commentat. déjà cités, et à la dissertation que M. Levée a placée en tête de sa trad. du théâtre des Latins. On pourra consulter aussi sur *le Philosophe* et ses œuvres : *Histoire abrégée de la littérature romaine*, par Schœel, tome II, page 450; Montaigne, Saint-Évremond, Amelot de la Houssaye, Bayle, Diderot, *Essai sur la vie de Sénèque;* La Harpe, *Cours de litterat.; Abrégé analytique de la vie et des œuvres de Sénèque*, par Vernier; sa *Vie*, en italien, par Rosmini. La plus anc. édition de ses *OEuvres* est celle de Naples, 1775, in-fol. Les plus recherchées sont celles de 1640, 3 vol. in-12 (Elzevir), d'Amsterd., 1672, 3 vol. in-8, *cum notis variorum;* enfin dans la collection des *classiques* de Lemaire. De toutes les traduct. franç. de Sénèque la plus estimée est celle de Lagrange, dont il existe une bonne édit., texte en regard, 1819, 14 vol. in-12, avec des notes inédites de Naigeon.

SENF ou SINAPIUS (Michel-Ange), médec., né à Bude en 1602, est auteur de plusieurs *Traités*, dans lesquels il combat violemment les aphorismes d'Hippocrate, et se déclare l'adversaire de Gallien. L'observation a prouvé que ses attaques ne manquent pas toutes de justesse. On connaît de lui : *Absurda vera, seu paradoxa medica, occasione controversiarum quæ neotericis cum Galenicis intercedunt*, Varsovie, 1693; Genève, 1697, in-8. — *Tractatus de remedio doloris, seu de materiâ anodynorum, necnon opii causâ criminali in foro medico*, Amsterd., 1699, in-8. — Senf (Jean), ou Sinapius, égalem. médecin, d'abord professeur à l'univ. de Tubingue, puis médecin particulier du prince-évêq. de Wurzbourg, mort en 1561, a laissé une version latine de ce que Lucien a écrit *sur la goutte*, et une *Description historique de la ville de Scheweinfurt*, insérée dans la *Cosmographie* de Munster.

SENKENBERG (Henri-Christian, baron de), célèbre jurisconsulte, né à Francfort en 1704, étudia le droit aux univers. de Francfort, de Halle et en Saxe, et fut nommé en 1730, prem. conseiller du rhingrave de Dhaun. Il conserva cette place jusqu'en 1735, où la guerre le força de s'éloigner. Il accepta la chaire de droit à l'univ. de Goettingue, reçut l'année suiv. le titre de conseiller de l'élect. de Hanovre, et plus tard remplit la même chaire à Giessen où il avait fait ses prem. études. Le chagrin qu'il éprouva de la mort de sa femme et du fils qu'elle lui avait donné lui fit quitter Giessen pour aller habiter Francfort. Le margrave de Brandebourg-Anspach et le prince de Nassau-Orange l'avaient nommé leur juriscons.; en 1745, l'empereur le nomma conseiller aulique, puis en 1751 le créa baron. Il mourut à Vienne en 1768, laissant un gr. nombre d'écrits, dans lesq. il a éclairci des points obscurs du droit civil, politique et féodal. Les principaux sont : *Selecta juris et historiarum sex anecdota tùm jàm edita, sed rariora*, Francfort, 1734-1742, 6 vol. in-8.—*Corpus juris germanici publici ac privati ineditum, è bibliothecâ senkenbergianâ emissum*, Francfort, 1760-66, 2 vol. in-fol. — *Traité de la juridiction suprême de l'empereur en Allemagne*, 1760, in-4. Senkenberg a soigné div. édit. d'ouvr. de droit, et laissé MS. *Tractatus de jure primarum precum regum imperatorumque germanicorum, indulto papali haud indigente*, publ. par son fils, Francf., 1784, in-4; et Vienne, 1789. Sa biogr., commencée par lui-même, a été également publ. par son fils, Francfort, 1782, in-4.

SENKENBERG (Jean-Christian), frère du préc., médec., né en 1707, mort en 1772, avait amassé, dans l'exercice de sa profess., une fortune considérable qu'il employa à fonder à Francfort un hôpital qui porte son nom, et qui passe pour un des plus beaux de l'Allemagne. Il réunit à cet établissement une bibliothèque, un théâtre anatomique, un laboratoire de chimie et un jardin botanique.

SENKENBERG (René-Charles, baron de), fils de Henri Christian, se livra, sous la direction de son père, à l'étude de la jurisprudence, et se perfectionna dans diverses universités d'Allemagne et d'Italie. A l'époque où la maison d'Autriche faisait valoir ses prétentions à la succession de Bavière (1778), il eut l'imprudence de communiquer au ministère bavarois la copie d'une pièce qu'il avait trouvée dans les papiers de son père, et de laq. il résultait que le duc Albert avait vendu tous ses droits à la maison de Bavière, en 1129. En agissant ainsi, il n'avait eu d'autre intention que de prévenir une déclarat. de guerre; mais la cour de Vienne irritée, le fit traduire en jugem. Acquitté, il revint à Giessen, où il fut nommé conseiller de la régence : il fit ensuite div. voyages, quitta sa place en 1784, pour se livrer à des travaux littéraires, et à l'éducation d'une fille unique que la petite-vérole lui enleva en 1799; lui-même périt victime de cette maladie quelques jours après. Il a laissé des *poésies* allem. et latines; un supplément à la *Bibliotheca realis juridica* de Lipenius, et les XXII[e] à XXVIII[e] vol. de la continuat. de l'*Histoire de l'empire germanique* de Hæberlin. Son *Éloge* a été publié en latin par J. Kunal, Giessen, 1802, in-4.

SENNACHÉRIB, roi d'Assyrie, appelé aussi *Sargon* (dans le liv. d'Isaïe), succéda vers l'an 712 av. J.-C. à Salmanasar, son père. Il porta la guerre dans la Judée, battit les rois d'Égypte et d'Éthiopie qui venaient au secours du roi de Juda, ravagea l'Égypte pendant trois ans, et fit un gr. nombre de captifs. Ayant mis le siége devant Jérusalem, il attira sur son armée la colère divine par ses horribles blasphèmes. 185,000 hommes furent frappés

de mort par l'ange du Seigneur dans son camp, et il fut contraint de retourner dans ses états avec les débris de son armée. Pour se venger de cette déroute, il faisait chaque jour mettre à mort quelques Israélites, défendant qu'on leur donnât la sépulture. Il persécuta Tobie, qui avait eu le courage d'enfreindre cette défense, se rendit odieux à ses sujets, et périt assassiné, 707 ans environ avant J.-C., par Adramelech et Sarazar, ses deux fils, qui s'enfuirent en Arménie, laissant le trône à Assaharaddon, leur frère.

SENNERT (Daniel), méd., né à Breslau en 1772, professa la médecine à l'acad. de Wittemberg, où il introduisit, en 1602, l'enseignem. de la chimie. Il rendit des services signalés aux habitants de cette ville, dans les div. épidémies dont ils furent affligés, et il eut le bonheur de sauver un grand nombre de malades. Ayant guéri d'une maladie grave l'élect. de Saxe, en 1628, ce prince lui donna le titre de son médecin, sans l'obliger à quitter Wittemberg, où il mourut en 1637. Ses *OEuvres*, recueillies en 3 vol. in fol., ont eu plus. édit.; la meilleure est celle de Lyon, 1650 ou 1666.

SENNERT (André), savant orientaliste, fils du précéd., né à Wittemberg en 1606, se livra, très jeune encore, à l'étude qui devait faire l'occupat. de toute sa vie; et après avoir suivi les leçons de Martin Trostius, visita la plupart des universités d'Allemagne et de Hollande. De retour dans sa patrie, il fut pourvu de la chaire de langues orientales à l'acad., qu'il remplit avec beaucoup de zèle pendant plus de 50 ans, et mourut en 1689. On a de lui: *Chaldaismus et Syriasmus, hoc est præcepta utriusque linguæ, cum compendio lexici*, Wittemberg, 1651 et 1666, in-4. — *De Cabbalâ, maximè Hebræorum, dissertatio*, ib., 1655, in-4. — *Arabismus, sive præcepta arabicæ linguæ*, ib., 1658, 1666, in-4. — *Centuria proverbiorum arabicorum*, 1658, in-4. — *Schediasma de linguis orientalibus.... accedit confessio fidei christianæ Claudii, Ethiopiæ imperatoris*, ibid., 1681, in-4. On lui doit en outre un grand nombre de *Dissertat.* philologiq. et d'opuscules dont on trouve les titres dans les *Mém.* de Niceron, tome XXXIII, et dans les *Elogia philologor. quorum Hebræor.*, de Goez, Lubeck, 1708, in-4.

SENSARIC (Jean-Bernard), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né en 1710 à la Réole, prêcha le carême en 1753 à Versailles, devant le roi, qui le nomma son prédicat. Il mourut à Paris en 1756. On a de lui des *Serm.*, Paris, 1771, 4 vol. in-12, et *l'Art de peindre à l'esprit*, ibid., 1758, 3 vol. in-8, 2e édit., revue par Wailly, 1771.

SEPHER (Pierre-Jacq.), savant bibliophile, né à Paris vers 1710, embrassa l'état ecclésiast., et fut pourvu d'un canonicat de St-Étienne-des-Grés, obtint le titre de vice-chancelier de l'univers., et mourut en 1781. Il avait réuni les meilleurs ouvr. dans tous les genres, et particulièrement en théol. et en histoire. Sa biblioth. se composait de plus de 30,000 volumes. On lui doit des édit. de *la Vie de St Charles Borromée*, par Godeau, 1747, 2 vol. in-12; de l'*Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, trad. de l'allem. par Sellius 1752, in-12; des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Hollande*, par Aubéry du Maurier, avec les *notes* d'Amelot-de-la-Houssaye, 1754, 2 vol. in-12; les *Maximes et libertés de l'Église gallicane*, avec plus. *discours*, 1755, in-12; des *Histoires édifiantes* de Duché, 1756, in-12; des *Mémoires sur la vie de Pibrac*, par l'Épine de Grainville, avec des pièces justificatives, etc., 1758, in-12; et les *Madrigaux de la Sablière*, avec une *Notice* sur l'ouvr. et l'auteur, 1758, in-16.

SEPMANVILLE (Lieudé-Franç.-Cyprien-Ant., baron de), contre-amiral, correspond. de l'académie des sciences, né en 1762 à Roman en Normandie, entra à 17 ans aspirant dans la marine roy. à Brest. En 1780, il fit la campagne de Cadix, et l'année suiv. celle d'Amérique. En 1784, il fut chargé d'opérations géographiq. qu'il continua jusqu'au moment où la révolut. vint à éclater. Émigré en 1791 avec le corps d'officiers de la marine, il fit la campagne des princes, puis se rendit en Angleterre. Il rentra dans sa patrie en 1801, fut nommé peu de temps après associé de l'Institut, et retiré dans une terre qui lui appartenait en Normandie, il partagea son temps entre l'étude des sciences et de l'agriculture, et div. fonctions gratuites d'administrat. et de bienfaisance. A la restaurat., nommé capitaine de vaisseau et chev. de la Légion-d'Honneur, il fut, en 1815, admis à la retraite avec le grade de contre-amiral; mais abandonna sa pension au trésor royal, et mourut à Évreux en 1817. Son ouvr. intitulé: *Manuel des marins*, a été approuvé par le bureau des longit., dont le rapport fait partie du *Précis de la vie de Sepmanville*, par Aug. Gady, juge à Versailles, 1817, in-8.

SEPTCHÈNES (Leclerc de), littérateur, né à Paris, fils d'un prem. commissaire des finances, se livra par goût à l'étude des langues, et voyagea en Angleterre, en Hollande, en Italie et en Suisse. A son retour, il fut attaché comme secrét. au cabinet de Louis XVI, et mourut à la fleur de l'âge en 1778, à Plombières, d'une maladie de poitrine. On lui doit la trad. des 3 prem. vol. de l'*Hist. de la décadence et de la chute de l'empire romain* par Gibbon, mal à propos attribuée à Louis XVI; et *Essai sur la religion des anciens Grecs*, Genève, 1787, in-8. Septchènes n'a eu aucune part à l'édit. des *OEuvres de Frèret*, dont les prem. vol. parurent sous son nom en 1796. Il avait une bibliothèque nombreuse et bien choisie qui fut achetée par Talleyrand.

SEPTIER (Armand), né à Toulouse en 1744, chanoine régulier de l'abbaye royale de St-Victor, en fut nommé biblioth., place qu'il remplit quelques années avec zèle. Bientôt après promu à la dignité de procur.-génér. de la congrégat., il apporta dans l'exercice de cette charge une capacité qui lui valut le prieuré de Bucy-le-Roy, diocèse d'Orléans. Privé de ce bénéfice par la révolution, il n'en adopta pas moins les principes; mais sa conduite fut constamment celle d'un homme loyal et modéré. La réorganisat. de la biblioth. d'Orléans l'occupa les

dern. années de sa vie. Il mourut en 1824. On a de lui : *Manuscrits de la bibliot. d'Orléans, ou Notices sur leur ancienneté*, etc., Orléans, 1820, in-8.

SEPTIME-SÉVÈRE. — V. SÉVÈRE.

SEPTIMUS-SÉRÉNUS (AULUS), poète latin, dont il nous reste quelques fragm. qui ne sont pas sans mérite, paraît avoir vécu sous les règnes de Vespasien et de ses fils. C'est probablement à lui que Stace adressa l'épître V du 4e liv. des *Sylves*. D'après cette pièce, il était Romain d'origine, mais né à Leptis, en Afrique, et ramené encore enfant à Rome. Il parut quelquefois au barreau ; mais la campagne surtout avait des attraits pour lui, et il se plut à en décrire les travaux et les plaisirs dans de courtes composit. poétiq. (*Opuscula ruralia*), dont il ne reste que quelques vers, recueillis dans les *Poetæ latini minores* de Vernsdorff, et dans la *Collection* de Lemaire. On lui attribue deux pièces placées d'ordinaire à la suite des *poésies* de Virgile, l'une intit. *Moretum*, l'autre *Copa*.

SEPULVEDA (JUAN GINEZ de), surn. le *Tite-Live espagnol*, né vers 1490 aux environs de Cordoue, après avoir terminé ses prem. études, se rendit en 1515 à Bologne, où il fit sa philos. sous le célèbre Pomponace, et devint bientôt très habile dans la théol. et les langues anc. Le prince de Carpi (Alberto Pio), le cardinal Cajetan et le card. Quinonès se l'attachèrent successivement, et ce dernier l'emmena à Gênes, où il allait complimenter Charles-Quint. Nommé chapelain et historiogr. de l'emper. en 1536, Ginez revit l'Espagne dont il était absent depuis 22 ans; il fut attaché comme instituteur à l'infant don Philippe, passa plus. années à la cour et finit par se retirer à Mariano, où il composa ses ouvr. histor., et mourut en 1573. L'académie espagnole d'histoire a donné une belle édit. des *OEuv. de Sepulveda*, participe précéd. d'une savante *Dissertat.* sur la vie et les ouvr. de l'auteur, Madrid, 1780, 4 vol. in-4 : elle contient l'*Histoire de Charles-Quint*, l'*Histoire de la guerre des Indes* et le commencem. de celle de *Philippe II*, les *Lettres de Ginez*, etc. Mylius et André Schott avaient déjà donné à Cologne, en 1602, in-4, une édit. de Ginez, mais elle est moins belle et moins complète.

SERADJ-ED-DAULAH (MIRZ-MAHMOUD-KHAN), dern. souverain indépend. du Bengal, fils adoptif de l'usurpateur Allah-Verdy-Khan, lui succéda en 1756; c'était un prince cruel, lâche et de mœurs crapuleuses. Profitant du moment où les Anglais se préparaient à la guerre contre la France, il s'empara de Cacembasar et de Calcutta ; mais le 5 janv. 1757 les Anglais reprirent Calcutta, et le nabad fut forcé de signer un traité de paix que les Anglais violèrent aussitôt qu'ils se virent en mesure de le renverser. Seradj-ed-Daulah, vaincu le 23 juin à la bataille de Plassey, tomba dans les mains de ses ennemis, et périt à 22 ans assassiné par le fils de Mir-Djafar, gendre d'Allah-Verdy-Khan. Le Bengale fut alors gouverné sous l'influence des Anglais, qui bientôt en demeurèrent maîtres absolus.

SERAIN (PIERRE-EUTROPE), médec., correspond. des sociétés d'agriculture de Lyon et de Caen, né à Saintes en 1748, mort à Canon, près de Croissanville (Calvados) en févr. 1821, a publié : *Instruction pour les personnes qui gardent les malades*, 1777, in-8; réimpr. dans la *Biblioth. physico-économiq.;* dans l'*Encyclop. méthodique*, et en 1805, in-12. — *Nouvelles recherches sur la général. des êtres organisés*, 1788, in-12. — *Instruction sur la manière de gouverner les abeilles*, qui a obtenu le prem. accessit à la société d'agricult. de la Seine, 1802, in-8. — *Idée d'une gr. entreprise relative aux sciences, aux arts et à l'industrie*, etc., 1817, in-8 ; c'est le *prospectus* d'une encyclopédie qu'il eût intit. : *Collect. instructive, ou Recueil de toutes les vérités théoriques et pratiques*.

SERAN DE LA TOUR (l'abbé), littérateur peu connu, né vers le commencem. du 18e S., est aut. de plus. ouvrages estimés : *Histoire de Scipion-l'Africain, avec les observations de Folard sur la bataille de Zama*, Paris, 1738, in-12. — *Histoire d'Épaminondas*, ibid., 1739, in-12. — *Histoire de Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre*, ib., 1740, in-12. — *Amusements de la raison*, 1747 et 1748, 2 vol. in-12. — *Mysis et Glaucé*, poème prétendu traduit du grec, 1748, in-12. — *Histoire de Catilina*, 1749, in-12. — *Hist. de Mouley-Mahamet, fils de Mouley-Ismaël, roi de Maroc*, 1749, in-12. — *Parallèle de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la 2e guerre punique, avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France dans la guerre de* 1756, Paris, 1757, in-12. — *L'Art de sentir et de juger en matière de goût*, Paris, 1762, 2 vol. in-12; Strasbourg, 1790, in-8. — *Histoire du tribunat de Rome dep. sa création jusqu'à la réunion de sa puissance à celle de l'empereur Auguste*, 1774, 2 vol. in-8.

SERAO (FRANÇOIS), médecin, né en 1702 à San-Cypriano, fit ses études médicales à Naples, où il obtint au concours la chaire d'anatomie, et ensuite celles de pathologie et de clinique. Plus tard il eut le titre de proto-médecin du royaume, et fut attaché au service de la reine de Naples. Il mourut en 1793. On a de lui : *Storia dell' incendio del Vesuvio, del* 1737, ouvrage composé par ordre de Charles III, alors roi de Naples, 1738, in-8 et in-4 ; trad. en lat. par l'auteur, et en franç. par Duperron de Castera, Paris, 1741, in-12. — *Lezioni academiche sulla tarantola, o falangio di Puglia*, Naples, 1742, in-4, écrit auquel on ne peut contester le mérite d'avoir grandem. contribué à déraciner le préjugé qui s'était attaché aux prétendus effets de la morsure de la tarentule. — *Vita Nicolai Cirilli*, à la tête de ses *Consulti medici*, 1738, 3 vol. in-4. — *Commentariolum de rebus Alexii Symmachi Mazzocchi*, composé à la demande de Poleni, et inséré avec la dissertat. du même auteur, intitulée: *In mutilum amphitheatri campani titulum*, dans le *Supplément* au trésor de Grævius et Gronovius, t. V. — *Lettera intorno al contagio*, Naples, 1744. — *Schediasma de suffocatis ad vitam revocandis*, dans les *Opuscoli di vario argomento*, 1767, in-4. — Quelques autres écrits dont on trouve le détail dans sa *Vie* par Lupoli, *Vitæ Italorum*, t. XIV.

**SERAPIS** (mythol.), divinité des Égyptiens, était prise souvent pour Jupiter, pour le Soleil ou pour Pluton. Bien que toutes les superstitions des Grecs leur vinssent des Égyptiens, il paraît néanmoins que ce fut des Grecs que les Égyptiens reçurent le culte de Sérapis. On a même avancé que ce dieu n'était autre qu'Apis, roi d'Argos, qui mourut en Égypte. Si cette explication était admise, il faudrait croire encore qu'Apis fut déifié par les Grecs qui l'avaient accompagné dans son expédition, et non par les Égyptiens; car ces dern. n'étaient pas dans l'usage de décerner à des hommes les honneurs de l'apothéose, et ils ont pu seulement accepter un dieu tout fait, sans s'inquiéter de son origine. Sérapis, considéré comme le soleil qui répand l'abondance, avait la tête couverte d'une espèce de panier ou de boisseau. A ce signe près, ses attributs étaient les mêmes que ceux de Jupiter. Parmi les temples nombreux qui lui avaient été élevés en Égypte, le plus renommé était celui de Canope, et le plus ancien celui de Memphis. Les Grecs et les Romains lui en élevèrent aussi. A la porte de tous ces temples était une figure ayant le doigt sur la bouche, comme pour recommander le silence. Une loi égyptienne défendait, sous peine de la vie, de dire que Sérapis avait été un mortel.

**SERASSI** (PIERRE-ANTOINE), biographe, né à Bergame en 1721, fut professeur de belles-lettres dans sa ville natale, secrétaire de plusieurs cardinaux à Rome, et mourut en 1791. Occupé spécialement de recherches sur la langue et la littérat. italiennes, il avait surveillé la réimpression de plus. auteurs de sa ville natale, dont il préparait l'hist. littéraire, qu'il n'eut pas le loisir de terminer. Ses ouvrages les plus estimés sont : *Vita di Torquato Tasso*, Rome, 1785, in-4; Bergame, 1790, 2 vol. in-4, avec des correct. et des addit. — *Parere intorno alla patria di Bernardo Tasso e di Torquato suo figliulo*, Bergame, 1742, in-8; réimpr. dans les *Lettres* de Bernard Tasso, Padoue, 1751, in-8, t. III. — *Vita di Angelo Poliziano premessa alle sue stanze*, Bergame, 1747, et Padoue, 1751 et 1765, in-8. — *Vita di Bernardo Cappello, premessa alle sue rime*, Bergame, 1748 et 1753, in-8. — *Vita di Bernardo Tasso, premessa alle sue rime*, ib., 1749, 2 vol. in-12; réimpr. avec l'*Amadigi*, ib., 1755, 4 vol. in-12. — *Dissertazione sopra Prudente grammatico*, Parme, Bodoni, 1787, in-8. — *Vita di Pietro Bembo, premessa alle sue rime*, Bergame, 1753, in-8. — *Vita di Domenico Veniero, premessa alle sue rime*, ib., 1751, in-8. — *Vita di Dante, premessa alla divina Comedia*, ib., 1752, in-12. — *Vita del Petrarca, premessa alle sue rime*, ib., 1753, in-12. — *Vita del conte Baldassarre Castiglione, unita alle sue opere*, Padoue, 1766, in-4. — *Vita Basilii Zanchi*, en tête de ses poésies latines, augm. d'un nouv. liv., Bergame, 1747, in-8. — *Vita di Jacopo Mazzoni*, Rome, 1790, in-4, etc.

**SERBELLONI** (GABRIEL), un des plus habiles généraux du 16e S., né à Milan en 1508, d'une famille franç. qui s'était expatriée pend. les troubles du règne de Charles VI, entra de bonne heure dans l'ordre de Malte, et fut nommé prieur de Hongrie. Lors de l'envahissement de ce royaume par Soliman, en 1543, sa défense héroïque arrêta le vainqueur de Strigonie. Trois ans après il entra au service de Charles-Quint. Dans la guerre de 1546 il eut le commandement d'une division, sous le duc d'Albe, et se signala par son intrépidité autant que par ses talents militaires. Appelé en 1559 au secours du marquis de Marignan, son parent, qui faisait la guerre aux Siennois pour les Médicis, il la termina glorieusement par la prise de Sienne. En 1560, commandant des troupes du pape Pie IV, il enleva Ascoli aux Plaisantins, rebâtit Civitâ-Vecchia, et mit Rome à l'abri des insultes des Turks, en fortifiant la cité Léonine. En 1565, Philippe II le chargea de fortifier plus. villes du royaume de Naples, afin de les mettre en état de résister aux calvinistes. Deux ans après il soumit les Brabançons. Il fit ensuite partie de l'expédition de don Juan d'Autriche contre les Turks, eut la plus gr. part à la victoire de Lépante, et reçut, en récompense de ses services, le titre de vice-roi de Sicile. Chargé de la défense de Tunis, après avoir soutenu 14 assauts consécutifs, il tomba au pouvoir des Turks, et fut échangé contre 36 généraux turks. Il fit les campagnes de Flandre de 1577 et 1578, tailla en pièces les insurgés, et contribua à la prise de Maëstricht. Philippe II lui avait destiné le commandement d'une armée en Portugal, mais il mourut en 1680, au moment où il se préparait à passer en Espagne. On trouve une *Notice* étendue sur sa vie dans la *Scelta d'uomini illustri d'Italia*, de Gualdo Priorato (1659). — SERBELLONI (J.-B., comte de), feld-maréchal, de la même famille, entra au service sous l'empereur Charles VI, se signala dans la guerre de la succession, et obtint en 1745 un régim. de cuirassiers qu'il commanda pend. 33 ans. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Plaisance en 1746, et pend. la guerre de sept ans, il montra dans plus. rencontres de la valeur et de l'habileté. Nommé commandant de la Lombardie, il mourut à Milan en 1778. On trouve une *Notice* sur ce général dans les *Archives d'histoire*, par Rittersberg, Vienne, 1804.

**SERCEY** (PIERRE-CÉSAR-CHARLES-GUILLAUME, marquis de), vice-amiral, naquit en 1763 au château du Pec, près d'Autun. A treize ans il débuta dans la marine royale sur la frégate *la Légère*, et pendant vingt-sept mois fit de pénibles croisières dans les mers des Indes-Occidentales et Orientales. Garde de la marine en 1770, il fit une croisière de deux années dans les mêmes parages. Enseigne de vaisseau en 1772, il partit pour une expédition de découverte aux terres australes, et fut à son retour nommé lieuten. de vaisseau. De 1774 à 1783, il fit partie des escadres qui, sous d'Orvilliers et Guichen, protégeaient les efforts des Américains. Élevé au grade de capitaine en 1790, il se trouvait à St-Domingue lors des prem. troubles de cette colonie : en 1793, il reçut avec l'avis de sa nominat. au grade de contre-amiral, l'ordre de prendre le

commandem. de la division qui se trouvait dans ces mers, et de réunir tous les bâtiments pour les ramener en France. Il fut assez heureux pour en sauver 200 chargés de denrées, avec 6,000 colons échappés au massacre, qu'il conduisit aux États-Unis. Rentré en France, il fut exclu du service comme noble, et peu de temps après enfermé au Luxembourg. Remis en activité après le 9 thermid., il reçut le command. des forces navales destinées à stationner dans les mers de l'Inde. Sa plus belle campagne est celle de 1796, dont le résultat fut la dispersion de formidables croisières ennemies, qu'il empêcha de s'emparer de Batavia et des prises considérables. A son retour en 1802, il fut accueilli avec distinction par le 1er consul. Admis peu de temps après à la retraite sur sa demande, il alla habiter l'Ile-de-France, et s'y trouvait lorsque cette colonie fut attaquée par les Anglais. Il prit alors, par les ordres du gouverneur-général, le commandem. de la partie sud, et s'y maintint bravement jusqu'au moment de la capitulation. Ne pouvant se résoudre à subir le joug de l'étranger, il revint alors en France avec sa famille. En 1814 il reçut la mission bien consolante d'aller rendre la liberté à ceux de ses infortunés compagnons d'armes qui gémissaient sur les pontons anglais. Cette mission lui valut le titre de vice-amiral. Nommé pair de France en 1832, de Sercey mourut à Paris en 1836.

SERENT (Jean-Baptiste-Sébastien de), né à Vannes vers 1710, embrassa l'état ecclésiastique, et professa pendant quelque temps dans différents colléges de l'Oratoire. En renonçant à l'enseignement, il prit ses degrés en droit et se fit recevoir avocat. Conduit par ses affaires à Besançon, il essaya vainement de se faire admettre à l'académie fondée récemment dans cette ville par le duc de Tallard, gouvern. de la Franche-Comté, et, pour se venger, il établit, en 1753 une société littéraire qui tint des assemblées publiques où l'on s'égayait aux dépens de l'acad. rivale. Une lettre de cachet mit un terme à ces réunions, et la société ne put se soutenir malgré les efforts de son fondateur. On ignore l'époque de la mort de l'abbé Serent. Le *Supplément à la France littéraire* pour 1757, contient une liste de ses écrits qui tous paraissent inédits; ce sont pour la plupart des pamphlets contre l'acad. de Besançon.

SÉRÉNUS. — V. Samonicus.

SERGARDI (Louis), ou *Quintus-Sectanus*, un des meilleurs poètes latins de son temps, né à Sienne en 1660, mort à Spolète en 1726, est auteur de satires très estimées, dont l'édit. la plus complète est celle que le P. Gianelli a donnée sous ce titre : *Satyrœ, argumentis, scholiis, enarrationibus illustratœ*, Lucques, 1783, 4 vol. in-8; elles ont été trad. en italien par Capellari : *le Satire di Quinto Settano, tradotte da Sesto Settimio*, etc., Palerme, 1707, in-8; et par l'abbé Missirini, *Sermoni di Q.-Settano*, Pise, 1820, 2 vol. in-8. On a de Sergardi quelq. autres écrits, dont on trouve les titres dans les *Vitœ Italorum* de Fabroni, t. X, et dans les *Elogj di uomini illustr.*, du même, t. II.

SERGEANT (John), controversiste, né à Barow dans le comté de Lincoln, embrassa la religion catholique, et se rendit à Lisbonne en 1642 pour y faire ses études théologiques et recevoir l'ordination. Dix ans après, il revint en Angleterre, y exerça pend. 40 ans les fonctions de missionnaire, et mourut en 1707 à 86 ans. On a de lui des écrits relatifs : 1° à ses controverses avec Hammond, Bramhall, Stillingfleet, Tillotson, Talbot et autres; 2° au cartésian. : à l'*Essai concernant l'entendem. humain* de Locke, à la fameuse dispute entre le clergé séculier et le clergé régulier, à l'érection du chapitre de St-Paul à Londres. Parmi ces derniers on distingue : *Réflexions sur les serments de suprématie et d'allégeance*, 1661, in-12. L'Histoire de ses controverses, écrites par lui-même à la prière de lord Petre, a été impr. en 1816 dans le recueil intit. : *Catholicos*. — Sergeant, prédicat., né en 1720, dans le New-Jersey, mort à Stockbridge en 1749, après avoir exercé le ministère évangélique chez les Massachusetts, a traduit dans leur langue tout le Nouv.-Testament et une partie de l'Ancien. Il a publ. : *Lettre sur l'éducation des enfants indiens;* et *Sermon sur le danger des illusions en matière de religion*, 1743, in-12.

SERGEL (Jean-Tobie), sculpteur, né à Stockholm en 1740, élève de Larchevêque, artiste franç., qui avait été appelé en Suède, aida son maître à faire les modèles des statues de Gustave Ier et de Gustave II qui décorent div. places publiques de la capitale de la Suède. Il alla se perfectionner à Rome, où il resta jusqu'en 1778, et où il exécuta plus. ouvr. qui commencèrent sa réputation; à son retour il vint à Paris et fut reçu membre de l'académie des beaux-arts. Il voulut voir ensuite l'Angleterre, et revint enfin à Stockholm, où il fut presque aussitôt nommé professeur de sculpture. Il y mourut en 1814, comblé d'honneurs, et regardé comme un des plus habiles sculpteurs de son temps. Parmi ses ouvr. on cite un *Othryade*, soldat grec blessé : ce fut son morceau de réception à l'acad.; il orne aujourd'hui la galerie du Luxembourg; l'*Amour et Psyché; Cérès* cherchant Proserpine; un *Faune* couché; *Diomède* tenant le Palladium; un groupe de *Vénus et de Mars;* une *Vénus Callipyge*, plus gr. que nature; enfin un haut relief en plâtre, exécuté pour l'église d'Adolphe-Frédéric à Stockholm et représentant la *Résurrection*. On lui doit aussi plus. bustes et médaillons de souverains et de grands hommes.

SERGIUS Ier, pape, successeur de Conon, né à Palerme, vint à Rome sous le pontificat d'Adéodat, et mérita l'estime de Léon II, qui lui donna le gouvernem. de la paroisse de Ste-Suzanne. Sa réputation lui concilia la presque unanimité des suffrages au moment où Théodore et Pascal se disputaient le St-siége; il fut élu le 15 déc. 687. Les persécutions l'obligèrent de s'absenter de Rome pendant sept ans. Il ramena à la foi de l'église catholique le patriarche d'Aquilée et ses suffragants, orna et répara plus. églises, éleva un tombeau à St Léon

dans la basilique de St-Pierre, et fit faire une cassolette d'or pour brûler des parfums pendant la messe. Il mourut l'an 701, après un pontificat de 13 ans 8 mois. Jean VI lui succéda. C'est à Sergius que l'on doit l'institution des processions le jour de l'Assomption et de la Présentation. C'est aussi de son pontificat que date l'usage de chanter l'*Agnus Dei*. — SERGIUS II, né en 844 à Rome, fut placé fort jeune dans l'école de chant et des bonnes-lettres, par les soins du pape Léon III. Appelé à succéder à Grégoire IV, il vit son élection contestée d'abord par un nommé Jean, dont la mutinerie fut comprimée par la noblesse, puis par l'empereur Lothaire, qui trouva mauvais que cette élection eût été faite sans son consentement. Sergius apaisa le prince en sacrant son fils, le jeune Louis, roi d'Italie. On ne connaît rien du reste de ce pontificat, qui dura trois ans et un jour. Léon IV succéda à Sergius II. — SERGIUS III, Romain de naissance, était, suivant Baronius, le plus méchant de tous les hommes et livré à toutes sortes de vices : il fut reconnu le 9 juin 905, après la mort de Théodore, qui avait usurpé le St-siége pend. les troubles que causa la condamnation de Formose. On ne sait presque rien de Sergius, et le peu que l'on en sait suffit pour justifier le jugement de Baronius; il entretint un commerce criminel avec Théodora, femme intrigante et débauchée, qui avait une grande autorité à Rome, et en eut un fils qui devint pape à son tour (Jean XI). Sergius mourut vers 911 ou 912, et fut remplacé par Anastase III. — SERGIUS IV, successeur de Jean XVIII en 1009, fut le premier Romain, suivant Fleury, qui changea son nom en arrivant au St-siége. Il est vrai que celui de *Bouche-de-Porc*, qu'il portait, n'avait rien de noble. Son pontificat, qui ne dura que 2 ans 9 mois, n'eut rien de remarquable. Sergius mourut le 13 juillet 1012, et eut pour successeur Benoît VIII.

SÉRIEYS (ANTOINE), littérateur, né en 1755 à Pont-de-Cyran (Aveyron), vint à Paris en 1779 pour suivre la carrière du barreau, à laquelle sa famille le destinait; mais l'année suivante il accepta la place de profess. de mathématiq. que d'Alembert lui fit obtenir dans une pension à Passy. Il fit ensuite un voyage en Italie, et à son retour ayant vainement tenté de former un établissement d'instruction, Bailly, maire de Paris, le plaça dans un dépôt littéraire. Plus tard il fut nommé bibilothécaire et profess. d'histoire et de morale à l'institut des Boursiers qui devint le Prytanée français. Il remplit ensuite les fonctions de censeur des études à Douai et à Cahors. Ayant perdu cet emploi, il revint à Paris, et profitant ou plutôt abusant de son extrême facilité, il publia un grand nombre d'ouvr., tantôt sous son nom, tantôt sous les noms de personnages célèbres, et tantôt enfin sous le voile de l'anonyme, en les annonçant comme *revus* et publiés par l'abbé Sicard. Il mourut à Paris le 7 août 1819. Ses princip. ouvr. sont : *les Décades républicaines, ou Hist. de la république française*, 1795, 4 vol. in-12, et 7 vol. in-18. — *Mémoires historiques, politiq. et militaires, pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798, 2 vol. in-8. — *Anecdotes inédites de la fin du 18e S.*, 1801, in-8. — *La mort de Robespierre*, tragédie en 3 actes, in-8, 1801 et 1802. — *Tablettes chronologiq. de l'hist. ancienne et moderne*, 8e édit., 1817, in-12. — *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'Écriture-Sainte*, etc., 1804, in-8. — *Bibliothèque académique, ou Choix de différents mémoires des acad. franç. et étrangères*, 1810-1811, 12 vol. in-8. — *Delilliana, ou Recueil d'anecdotes concern. M. Delille*, etc., 1813, in-18. — *Vie de Joachim Murat*, 1816, in-8. — *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale*, 1816, in-12. — *Carnot, sa vie politique et privee*, 1816, in-12. — *Entretiens historiques et politiques de plus. gr. personnages*, 1816, 2 vol. in-18. — *Hist. de Marie-Charlotte-Louise, reine des Deux-Siciles*, 1816, in-8. — *Le règne de Louis XVIII*, 1816, in-8. — *Vie de Mme la dauphine, mère de Louis XVIII*, 1817, in-12, où l'on retrouve des pages entières du *Dauphin, père de Louis XVI*, par M. Durozoir. — *La Harpe, peint par lui-même*, 1817, in-18. — *Lettres inédites de Mme la marquise Duchâtelet*, 1819, in-8. — *Correspondance inédite de l'abbé Galiani*, Paris, 1818, 2 vol. in-8. Il a laissé plusieurs MSs.

SERIMAN ou SCERIMAN (ZACHARIE), littérateur, né à Venise en 1708, mort dans cette ville en 1784, est auteur d'un roman dans le genre du *Gulliver* de Swift, intit. : *Viaggi di Enrico Wanton ai regni delle scimmie e de' cinocefali*, Berne (Venise), 1764, 4 vol. in-8, fig. On lui doit en outre : *Almanacchi ad uso de' pedanti*, 1767 et 1783. — *I Medici e le medicine*, ibid., in-8. — *Il Sogno d'Aristippo*, petit poème en vers blancs : et la trad. ital. de l'*Histoire de la république de Venise* par Laugier, 1767-69, 12 vol. in-8.

SERIN (NICOLAS, comte de), général hongrois, célèbre par sa valeur et sa mort glorieuse, s'était signalé dans plus. occasions contre les Othomans, lorsqu'en 1566, il fut assiégé par Soliman dans Sigeth, dont l'empereur Ferdinand d'Autriche lui avait confié le commandement. Après une défense héroïque, voyant qu'il ne pouvait résister plus long-temps, il ouvrit les portes du fort, se précipita à la tête de ses soldats au milieu des janissaires, et périt couvert de blessures avec presque tous les siens.

SERIONNE (JACQUES ACCARIAS de), avocat au grand-conseil, né à Châtillon, diocèse de Dié, en 1709, mort à Vienne en Autriche en 1792, a publ. les ouvr. suiv., la plupart anonymes : *L'Etna du P. Cornélius-Sévérus, et les Sentences de Publius-Syrus*, trad. en franç. avec des remarques, etc., Paris, 1736, in-12, avec un plan de l'Etna et une carte de la Sicile. — *Mémoire concernant l'exécution du concordat germanique*, 1747, in-4. — *Le Commerce de la Hollande*, 1765, 3 vol. in-12. — *Les Intérêts des nations de l'Europe développés relativement au commerce*, 1766, 2 vol. in-4; 1767, 4 vol. in-12. — *La Richesse de l'Angleterre*, Vienne, 1771, in-4. — *La Liberté de penser et d'écrire*,

ib., 1775, 2 vol. in-8. — *L'Ordre moral, ou Développem. des principales lois de la nature*, 1780, in-8. — *Situation politique actuelle de l'Europe, pour servir de supplément à l'ordre moral*, 1781, in-8. — Il a trad. en français la *Vie de Laurent de Médicis*, dit *le Magnifique*, par Fabroni, Berlin, 1791, in-8. — *Le Commerce des peuples neutres en temps de guerre*, par Lampredi, 1795, in-8.

SERIPANDO (Jérôme), cardinal, né à Troja, roy. de Naples, en 1493, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Augustins, et remplit successivem. div. chaires dans les maisons de l'ordre, dont il fut nommé général en 1539, et qu'il gouverna pendant 12 ans. Il avait refusé l'évêché d'Aquila pour vivre dans la retraite; mais chargé par ses compatriotes d'une miss. près de Charles-Quint, ce prince ayant apprécié ses talents et sa capacité l'obligea d'accepter l'archev. de Salerne. Créé card. en 1561, il fut envoyé en qualité de légat au concile de Trente, et mourut dans cette ville en 1563. Avant son départ il avait déterminé le pape Pie IV à fonder une imprimerie afin d'attirer le célèbre Paul Manuce à Rome. On a de lui : *Novæ constitutiones ordinis*, etc., Venise, 1549, in-fol. — *Oratio in funere Caroli V, imperat.*, Naples, 1559, in-4. — *Prediche sopra il simbolo degli apostoli, dichiarato co' simboli del concilio Niceno e di S. Atanasio*, Venise, 1567, in-4; Rome, 1586, in-8, avec des addit. — *Commentar. in epistolam D. Pauli ad Galatas*, Venise, 1569, in-8. — *Commentaria in D. Pauli epistolas ad Romanos et ad Galatas*, Naples, 1601, in-4, avec une *Vie* de l'auteur par le P. Milensi. — *De arte orandi seu expositio symboli apostolorum*, Louvain, 1681, in-12; on trouve plus. *lettres* de Seripando dans le Rec. de Lagomarsini, *Pogiani epistolæ et orat.*, Rome, 1762, 4 vol. in-4. La *Bibliotheca augustin.* d'Ossinger, et la *Storia degli scrittori napoletani* de Tafuri offrent des détails sur ce prélat.

SERLIO (Sébastien), architecte, né à Bologne en 1475, quitta sa patrie agitée par des troubles intérieurs, et après avoir visité les princip. villes d'Italie, les états de Venise, la Dalmatie, vint à Rome sous le pontificat de Paul III. La publicat. des matér. qu'il avait recueillis dans ses voyages lui mérita la bienveillance de François I^er^, qui lui fit un riche présent, et cet artiste ayant témoigné le désir de retracer les monuments romains du Midi de la France, le roi, en l'engageant à se rendre près de lui, le nomma architecte de Fontainebleau et surintendant des bâtiments de la couronne. Après la mort de son protecteur, Serlio, retiré à Lyon, fut obligé de vendre ses MSs. pour payer l'impression d'un nouv. ouvrage, et revint à Fontainebleau, où il mourut en 1552. Ses œuvres complètes : *Tutte le opere di architettura*, publ. pour la prem. fois, Venise, 1584, 1618 ou 1619, in-4, ont été reproduites en 1663, in-fol., avec la trad. latine : J.-D. Scamozzi y a joint une table des matières. On trouve des détails sur Serlio et ses ouvr. dans les *Memorie degli architetti* de Milizia, et dans les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi. Un *Éloge* de Serlio, par le marq. Amorini, a été publ., Bologne, 1823, in-fol.

SERMENT (Louise-Anastasie), femme poète, surnommée par ses amis *la Philosophe*, née à Grenoble en 1642, passa la plus grande partie de sa vie à Paris, dans la société des hommes de lettres, et mourut dans cette ville en 1692. Ses *poésies* lat. et franç. ont été publiées par Guyonnet de Vertron dans sa *Nouv. Pandore*, Paris, 1798, 2 vol. in-12. M^lle^ Serment était membre de l'acad. des *Ricovrati de Padoue*.

SERMET (Antoine-Pascal-Hyacinthe), évêque constitutionn. de la Haute-Garonne, né à Toulouse en 1732, était connu comme prédicat. sous le nom de *P. Hyacinthe*. Sur le refus de M. de Brienne, il fut sacré à Paris en 1791; mais M. de Fontanges, archevêque de Toulouse, lui défendit d'exercer les fonct. épiscopales. Après la terreur, il adhéra à la 2^e^ encyclique des constitutionnels, puis assista au concile de 1797, dont il fut l'un des vice-présidents. Lorsqu'après le 18 fruct. le directoire voulut forcer les prêtres à transférer le dimanche au décadi, Sermet signa le premier le refus de se soumettre à cet ordre tyrannique. Cette pièce se trouve dans les *Annales de la religion*, tome VI, où l'on voit égalem., t. XII, le précis des opérations d'un concile que Sermet tint en 1800 à Carcassonne, et qui dura 7 jours. Il assista au concile de 1801, donna sa démiss. peu de temps après, et mourut à Paris, en 1808, après avoir, dit-on, rétracté son serment; mais ce fait est contesté par Grégoire, dans l'*Oraison funèbre de Sermet*.

SERNA. — V. Santander.

SERPILIUS (George), né en 1668 à Œdenburg, capit. du comté de ce nom, dans la Hongrie, après avoir fait de brillantes études dans les universités d'Allemagne, exerça le modeste emploi de diacre dans la Saxe; mais bientôt ses talents lui valurent les prem. dignités; à sa mort, en 1723, il était surintendant ecclésiastiq. à Ratisbonne. On a de lui : *Sciagraphia Hermetis epistolici*, Meissen, 1691, in-8. — *Catalogus biblioth. ratisponensis*, Ratisbonne, 1700-07, 2 vol. in-fol. — *Les Épitaphes des théologiens saxons* (en allem.), ibid., 1707, in-8. — *Personalia Mosis, Josuæ, Samuelis, Esdræ, Nehemiæ, Mardoches et Estheræ*, Leipsig, 1708, in-8. — *Harmonia evangelica*, ibid., 1711, in-4. — *De anagrammat. lib. II, cum Appendice selectorum anagrammatum*, 1713, in-8, sous le nom de *Celspirius*, anagramme de *Serpilius*. On lui doit en outre une *Notice de livres rares*, 1723, in-8, 3 parties, leq. est, suivant Struvius, le premier recueil de ce genre. Il a laissé un gr. nombre de *thèses*, de *dissertat. exégétiques*; des *vers* lat. et allem., des *sermons* et des *livres* de controverse, dont Czwittinger a reproduit les tit. dans son *Specimen Hungar. litterar.*, 342-346. On trouve dans le même recueil les *Éloges* donnés à Serpilius par les théologiens et les savants de sa communion.

SERRA (Ant.), un des plus anciens écrivains en économie politiq., né à Cosenza vers le milieu du 16^e^ S., n'est connu que par son livre intit. : *Breve trattato delle cose che possono fare abondare li*

*regni di oro e di argento, dove non sono miniere, con applicazione al regno di Napoli, diviso in tre parti*, 1613, in-4; réimpr. dans la collect. des *Economisti italiani*, Milan, 1803, in-8. Il y montre l'insuffisance des moyens employés pour relever les finances du royaume, alors sous la domination de l'Espagne. On ignore l'époque de sa mort; mais on sait que, compromis dans la conspirat. de Campanella, il gémissait dans les cachots de Naples.

SERRA ou SERRE (MICHEL), peintre, né vers 1658 dans la Catalogne, s'enfuit à 8 ans pour se soustraire aux mauvais traitements de sa mère, et reçut à Marseille les leçons d'un peintre médiocre qu'il avait eu le bonheur d'intéresser à son sort. A 10 ans il résolut d'aller à Rome, et, après y avoir travaillé sept années sous la direction des plus habiles maîtres, il revint à Marseille, dont il décora la plupart des églises d'ouvr. estimés; il fit aussi beaucoup de tableaux de chevalet, qui étaient très recherchés. Il avait acquis une fortune considér. qu'il employa pend. la peste de Marseille à soulager les malheureux; et, lorsque ce fléau fut apaisé, de nouveaux travaux lui rendirent de l'aisance. Il mourut à Marseille en 1728. On cite de cet artiste le *Martyre de St Pierre*, et deux *Scènes de la peste de Marseille*, qui se distinguent par l'invention et le feu de l'exécution. Serra était membre de l'acad. de peinture de Paris.

SERRA CAPRIOLA (ANTOINE MARESCA DONNORSO, duc de), diplomate, né à Naples en 1750, fut envoyé en 1782 à la cour de Russie en qualité de ministre, et sut mériter la confiance de l'impér. Catherine, puis de Paul Ier. Lors de l'invasion du royaume de Naples par les armées françaises, et pendant le règne de Murat, quoiqu'il eût perdu son titre d'ambassadeur, il ne continua pas moins de servir son légitime souverain avec beauc. de zèle. Au moment où se préparait l'expéd. de Russie, ce fut lui que l'empereur Alexandre chargea de stipuler de nouveaux traités avec la Perse, la Turquie et l'Angleterre. On le vit plus tard au congrès de Vienne soutenir les droits des Bourbons de Naples. De retour dans sa patrie après une absence de 32 ans, il y fut accueilli de la manière la plus honorable, et ne tarda pas d'être renvoyé en Russie. Il mourut à Pétersbourg en 1822.

SERRANO (THOMAS), jésuite, né en 1715 à Castella, professa dans plus. colléges, et reçut avec le titre d'historiogr. du roy. de Valence le diplôme d'associé de l'acad. de Roveredo. A la suppression de son ordre il se retira en Italie, et mourut à Bologne en 1784. On a de lui : *Super judicio H. Tiraboschi de M. Valer. Martiale, L. Ann. Senecâ et M. Ann. Lucano, et aliis argenteæ ætatis Hispanis, epistolæ II*, Ferrare, 1776, in-8. — *Carminum libri IV, opus posthumum; accedit, de auctoris vitâ et litteris Mich. Garciæ commentarius*, Foligno, 1788, in-8. On lui doit en outre des *discours* lat. prononcés dans des solennités littér., des *opuscules* et quelq. pièces de vers en espagnol, et la *Descript.* des fêtes célébrées à Valence en 1762, pour la 3e année séculaire de la canonisation de St Vincent-Ferrier. On trouve la liste de ses écrits dans le *Supplem. Biblioth. soc. Jesu* de Caballero, p. 259 et suiv.

SERRAO (JEAN-ANDRÉ), évêque de Potenza, né en 1731 à Castel-Monardo, dans les Calabres, remplit quelque temps l'emploi de secrét. de la classe des belles-lettres de l'acad. de Naples; mais il s'en démit pour se livrer exclusivem. aux fonctions de l'épiscopat. Lors de la révolution de Naples, il se montra favorable aux principes de liberté et égalité; mais les revers de Schérer ayant amené le renversement de la république napolitaine, il fut égorgé dans son lit à Potenza, vers la fin de 1799. Ses ouvrages sont : *Commentarius de vitâ et scriptis Jani Vinc. Gravinæ*, Rome, 1758, in-4. — *De sacris scripturis liber, qui est locor. moralium primus*, Naples, 1763. — *Adnotationes ad Steph. Patritii de monasticarum dotium ratione ineundâ*, dans l'ouvr. de Patrizio. — *De claris cathechistis, lib. III*, 1769, in-8. — *Apologeticus*, ib., 1771, in-8. — *Ad Commentar. Dominici Alfeni Varii, super constit. : PRÆDECESSORUM NOSTRORUM*, ib., 1774, in-fol. — *De rebus gestis Mariæ Theresiæ Austriacæ commentarius*, 1781, in-8. Sa *Vie*, par M. D. F.-D. (Mgr Dominiq. Forges-Davanzati), a été impr. à Paris, 1806, in-8. La *Revue philosophique*, même année, en contient un extrait. — V. SERAO.

SERRE (JEAN PUGET DE LA), écriv., né à Toulouse vers 1600, est beaucoup plus connu par les vers de Boileau qui le tournent en ridicule que par la foule de productions qu'il a publiées. Il passait condamnation sur sa médiocrité en avouant « qu'il préférait les pistoles qui le faisaient vivre dans l'aisance à la chimère d'une vaine gloire qui le laisserait misérable. » Sa fécondité lui valut en effet une fortune honnête, et même le titre de conseiller-d'état et d'historiographe de France; mais il ne put jamais obtenir une des pensions que Colbert faisait donner aux gens de lettres. On supposa que Chapelain s'y était opposé, et telle est l'origine du *Chapelain décoiffé* qu'on trouve à la suite de presque toutes les éditions de Boileau, quoiqu'il n'y ait eu qu'une très faible part. La Serre a publ. plus de 100 vol. sur des sujets de morale, d'hist., de littérature, de philosophie, de théâtre, etc. On trouve l'analyse de ses pièces de théâtre dans la *Biblioth. du Théâtre-Français*, dite *de la Vallière*, II, 273-283. Quant à ses autres écrits, leur peu d'importance dispense de les énumérer.

SERRE (JEAN-LOUIS-IGNACE de la), sieur de Langlade, poète dramatique, né à Cahors vers 1662, vint se fixer à Paris, et dans peu d'années perdit au jeu 25,000 louis de rentes. Pour réparer les torts de la fortune, il composa des pièces de théâtre dont la médiocrité n'était pas propre à relever ses affaires. Le crédit de Mlle de Lussan lui valut une place de censeur royal qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1756. Il a donné à l'Opéra : *Polyxène et Pyrrhus*, 1706; *Diomède*, 1710; *Polydore*, 1720; *Pirithoüs*, 1723; *Pyrame et Thisbé*, 1726; *Tarsis et Zélie*, 1728; *La Pastorale héroïque*, 1730; *Scanderberg*, avec Lamotte, et *Nitetis*, 1741; au Théâtre-Fran-

çais, *Artaxares*, tragédie, 1718, imprimée en 1734. On a en outre de cet écriv. *Hypalque, prince scythe, histoire merveilleuse*, Paris, 1727, in-12; et des *Mémoires pour servir à l'Hist. de Molière et de ses ouvr.*, dans l'édition des *OEuvres* de ce gr. poète, Paris, 1734, in-4.

SERRE (Hercule, comte de), garde-des-sceaux et ministre de la justice sous Louis XVIII, était issu d'une famille honorable de Lorraine. Il émigra, bien jeune encore, et servit dans l'armée de Condé. Rentré à la faveur de l'amnistie de 1802, il fut d'abord avocat à Metz, puis premier président de la cour impériale de Hambourg, et obtint à la restaurat. la présidence de la cour royale de Colmar. Il se prononça très fortem. contre Bonaparte dans les *cent-jours*, et resta cependant en France. Élu député à la chambre de 1815, il parut souvent à la tribune, et défendit avec une grande puissance de talent et de raison le ministère, alors attaqué par une majorité qui demandait de funestes et imprudentes réactions. Lorsque l'ordonn. du 5 sept. 1816 et les élections qui la suivirent eurent débarrassé le ministère d'une chambre hostile, il prit place dans la nouvelle majorité, fut porté à la présidence, quittée par M. Pasquier, et remplit cette importante magistrature avec une rare impartialité. A la session suivante (1817), il fut appelé aux mêmes fonctions, et ce fut alors qu'ayant développé une proposition très sévère pour la réforme du réglement de la chambre, il la vit rejetée avec de nombreux murmures. Il fut lui-même, à la session de 1818, écarté de la présidence par le ministère, et remplacé par M. Ravez; mais, à la fin de la même année, lors de la retraite du duc de Richelieu, il fit partie de la nouvelle administration comme ministre de la justice. Il débuta par défendre avec son éloquence ordinaire la loi des élections du 5 févr. 1817, que menaçait une proposition déjà adoptée par la chambre des pairs, et présenta sur la police de la presse trois lois généreuses et dignes d'une nation éclairée. On sait qu'une des amélioral. consacrées par cette législation nouvelle consistait à remettre au jury l'examen de tous les délits commis par voie de publication. Comme administrat., le garde-des-sceaux ne mérita pas moins d'éloges; personne encore n'avait montré autant de zèle que lui pour rendre la magistrature indépendante et honorable, en la fortifiant des sujets les plus distingués par leurs lumières et leurs vertus. En un mot, la première moitié de la session suffit pour porter au plus haut degré la popularité du nouveau ministère; mais, hélas! il devait trahir toutes les espérances de ses amis. On s'aperçut pour la première fois de son changement à la véhémence extrême qu'il déploya contre les bannis qui demandaient leur rappel; et bientôt sa conduite devint inexplicable. Le 20 novembre 1819, les membres du ministère qui voulaient conserver la loi des élections furent obligés de faire place aux adversaires de cette loi; de Serre resta au conseil et prit part à leurs projets. L'attentat du 13 février 1820 offrit bientôt un prétexte pour calomnier les libertés publiq. et embrasser un système qui leur fût franchement hostile. De Serre, alors absent de Paris pour des raisons de santé, ne reparut à la tribune que pour défendre tout ce qu'il avait naguère combattu et combattre tout ce qu'il avait défendu: quoiq. malade, il remplit cette tâche avec une vigueur étonnante de zèle et d'éloquence. Son administrat. se ressentit de la violence et de l'aigreur qu'il venait chaque jour apporter et accroître à la tribune dans la lutte contre ses anciens amis: le chef de parti paralysa les bonnes intentions du chef de la justice. Enfin de Serre, que n'appuyait plus aucun parti, aucun intérêt, mal soutenu, ou plutôt embarrassé par ses nouveaux amis, tomba sous les efforts réunis de la droite et de la gauche (1821). Le lendemain de sa chute, il alla s'asseoir au centre droit, dans la chambre élective. Il employa encore une fois sa parole éloquente à défendre les droits du jury sur les questions relatives aux délits de la presse. Le fantôme de sa popularité passée alarma peut-être le nouveau ministère, qui s'empressa de l'envoyer en ambassade à Naples (1822). Ce fut dans cet exil qu'il passa ses derniers jours, regrettant la France, censurant l'administration dont il voulait bien être l'agent, et ne pardonnant point au côté gauche, qu'il avait lui-même délaissé. Il expira sur cette terre étrangère en 1824.

SERRES (Olivier de), seigneur du Pradel, *le Père de l'agriculture française*, né à Villeneuve-de-Berg, dans le Vivarais, en 1539, mérita l'estime particulière de Henri IV par un ouvrage souvent réimpr.; la meill. édition est celle qui a été donnée par la société d'agriculture de Paris en 1804, sous ce titre: *Le théâtre d'agriculture..., conforme au texte, augmenté de notes et d'un vocabulaire*, 2 gros vol. in-4, avec un portrait. On ne connaît aucune particularité de sa vie, si ce n'est que les habitants de son canton le chargèrent en 1561 d'aller à Genève demander à Calvin un ministre de l'évangile. Il mourut en 1619, avec la satisfaction d'avoir vu son livre arriver à la 8e édition. La France lui doit le prem. essai de la culture de la soie. Henri IV protecteur de toutes les industries et de tous les talents qui pouvaient contribuer au bien-être de son peuple, ainsi qu'à la gloire de son règne, fit amener à Paris, en 1601, plus de 15,000 plans de mûriers qui furent plantés dans divers lieux, et notamm. dans le jardin des Tuileries, où ils crûrent heureusement. Un *Éloge d'Olivier de Serres*, par Dorthès, a été couronné en 1790 par l'acad. de Montpellier; on en a un second par François de Neufchâteau. Un monument lui a été érigé en 1804 sur la place de Villeneuve-de-Berg, par les soins de M. Caffarelli, alors préfet de l'Ardeche; et une médaille a été frappée en son honneur par la soc. d'agricult. de la Seine. Plus. agronomes ont puisé dans l'ouvr. de de Serres, sans le nommer. L'*Agriculture et le mesnage des champs et de la ville*, sans nom d'auteur, Grenoble, 1695, in-12, en est un abrégé littéral.

SERRES (Jean de), *Serranus*, frère cadet du

précédent, né vers 1540 à Villeneuve-de-Berg, après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie, embrassa la carrière évangélique. Lors des massacres de la St-Barthélemi, il alla chercher un asile à Lausanne; mais il revint peu de temps après à Nîmes, où il exerçait en 1579 les fonctions du pastorat et celles de professeur en théol. Plus tard, député des églises du Bas-Languedoc au synode de Vitré, il fut depuis employé pour les affaires des protestants, tant dans l'intér. du roy. que dans les pays étrangers. Il assista comme député de la principauté d'Orange au synode de Saumur, en 1596. L'année suiv. il reçut de Henri IV le titre d'historiographe de France, et mourut à Genève en 1598. On a de lui : *Comment. de statu religionis et reipubl. in regno Galliæ lib. XV*, 1571-75, 2 vol. in-8 : cette édition ne contient que trois parties, celle de 1577 en contient 4, et celle de Leyde, 1580, 5; c'est l'hist. des troubles de France de 1557 à 1576. — *Psalmorum Davidis aliquot metaphrasis gr., adjecta è regione paraphrasis latina G. Buchanani. — Precationes ejusdem gr.-lat., quæ ad singulorum psalmorum sunt accomodatæ*, Genève, 1576, in-16. — *Commentarius in Salomonis Eccles.*, ib., 1579, in-8, et 1588; traduit en anglais par Jean Stacword, Londres, 1585, in-8. — *Disc. sur l'immortalité de l'âme*, Lyon, 1590, in-8. — *Avis par souhait pour la paix de l'Église et du royaume*, 3e édit., 1597, in-8. — *Inventaire général de l'histoire de France, illustré par la conférence de l'Église et de l'empire*, Paris, 1597, in-16. — *Apparatus ad fidem catholicam*, ibid., 1597, in-fol. L'article que Prosp. Marchand lui a donné dans son *Dictionnaire* dispense de recourir pour des détails à d'autres sources.

SERRES (Jean-Joseph), né en 1776, au château de Lahoche (Hautes-Alpes), s'embarqua jeune encore, en qualité de botaniste, avec le bailli de Suffren. Dans cette expédit. et dans ses voyages il fit un assez gr. nombre d'observat. d'hist. naturelle et de physique. De retour en France, il fut nommé capit. dans le 2e bataillon des volont. des Hautes-Alpes, puis député à la convention, où il s'éleva avec énergie contre Marat. Incarcéré après le 18 brumaire, puis mis en liberté, il retourna dans son départem., où il fut nommé membre du conseil-général. A sa mort, en 1831, il était sous-préfet à Embrun. La vie de Serres fut toute employée à des occupations utiles. C'est ainsi qu'il établit une fonderie et une faïencerie dans son département, où ces deux arts étaient ignorés, qu'il provoqua une multitude d'améliorations dans les procédés agricoles et industriels; qu'il ne cessa de stimuler ses concitoyens pour l'établissem. de canaux, de voies de communication, pour l'améliorat. des animaux domestiq., etc. Ses *Mémoires* sont répandus dans les journaux de science et d'industrie.

SERRONI (Hyacinthe), archevêque d'Albi, né à Rome en 1517, entra dans l'ordre de St-Dominique, et fut amené en France par le P. Michel Mazarin, frère du cardinal et card. lui-même. Ce religieux, s'étant fait connaître par ses talents, fut nommé en 1646 à l'évêché d'Orange. Successivement intend. de la marine, puis de l'armée de Catalogne, et commiss. pour le réglement des limites avec l'Espagne, il se montra négociateur habile non moins que bon administrateur. Transféré à l'évêché de Mende en 1661, il devint en 1676 premier archev. d'Albi. Il parut avec éclat dans les différentes assemblées du clergé, ainsi qu'aux états du Languedoc. Ce prélat mourut à Paris en 1687, et fut enterré dans l'église des Dominicains de la rue du Bac, aujourd'hui St-Thomas-d'Aquin, dont il est le fondateur. On a de lui : *Entretiens effectifs de l'âme avec Dieu sur les Psaumes de David*, Paris, 1689, 3 vol. — *Exercices spirituels et méditat. sur les psaumes de la pénitence*, 1686. On trouve une *Notice* sur Serroni dans le *Mercure galant* de janvier 1687.

SERULLAS (George-Simon), chimiste labor. et instruit, né en 1774 à Pontcin près de Toisset (Ain), fut le condisciple du célèbre Bichat. Il répondit en 1793 à l'appel de la patrie menacée par une formidable coalition, et, après avoir suivi quelq. cours à Bourg, fut attaché, comme pharmac. milit. principal, au corps commandé par Ney avec leq. il fit toutes les campagnes d'Italie, d'Allemagne et de Russie. A la paix, nommé pharmac. à l'hôpital de Metz, quoique âgé de 42 ans, il eut le courage de commencer l'étude des mathémat. et de la langue grecque, sans cesser de se livrer avec une ardeur incroyable à des recherches chimiques. Ses travaux en ce genre, qui ont eu principalem. pour objet l'iode, le chlore, le brome, le cyanogène, l'éther sulfur., etc., attestent qu'il joignait à une gr. sagacité, le génie des méthodes nouv. d'expériment. et d'analyse. En 1825, il fut nommé pharmac. en chef au Val-de-Grâce, à Paris. Appelé à l'académie des sciences, Serullas venait d'être choisi pour remplir la chaire de chimie au Jardin-du-Roi, lorsqu'une violente attaque de choléra l'enleva le 25 mai 1832.

SERRURIER. — V. Sérurier.

SERRY (Jacq.-Hyacinthe), théolog., né à Toulon, entra jeune encore dans l'ordre de St-Dominique, fut envoyé par ses supérieurs à Rome, où il devint théologien du cardinal Altieri et consulteur de l'Index. En 1697 on le chargea de professer la théologie à l'université de Padoue, et il mourut dans cette ville en 1738, à 79 ans. On a de lui l'histoire en latin des congrégations *de Auxiliis*, réimprimée avec des augmentations en 1709. — *Exercitationes histor., crit., polem. de Christo, ejusque Virgine matre*, Venise, 1719. — *Theologia supplex*, 1736, in-12, trad. en français en 1756. — Un écrit italien sur les rites chinois; quelques écrits sur des contestations entre les missionnaires dans l'île de Scio; une dissertation sur la profession de St Thomas d'Aquin au Mont-Cassin, etc.

SERTORIUS (Quintus), général romain, sorti de la classe plébéienne, naquit à Norcia, ville du pays des Sabins, environ 121 ans avant notre ère. Après avoir paru au barreau avec distinction, il se voua tout entier à la carrière des armes, fit ses pre-

mières campagnes dans les Gaules et durant la guerre des Cimbres, et passa en Espagne, où il jeta les premiers fondements d'une réputation qui devait lui soumettre un jour les peuples de la péninsule. Lorsqu'après ces premiers faits d'armes et d'autres encore dans la Gaule-Cisalpine, dont il avait été nommé questeur, de retour à Rome, il parut au théâtre, le peuple l'accueillit par de nombreux applaudissements. Dès le commencem. de la guerre civile, il se rangea sous les drapeaux de Marius, et contribua puissamment aux succès dont la prise de Rome fut le résultat (97 av. J.-C.). Parmi les chefs de l'armée, seul il ne sacrifia personne à son ressentiment. Il condamna même hautement les proscriptions. Lorsque la mort de Marius et le retour de Sylla triomphant lui eurent ôté tout espoir de sauver la liberté de Rome, il se retira en Espagne. Sa valeur et ses talents militaires étaient connus des Espagnols. Il leur fit aimer son autorité; mais obligé de se retirer devant un lieutenant de Sylla, il ne trouva d'asile que sur mer. Long-temps ballotté par sa mauvaise fortune, il descendit sur les côtes d'Afrique, et, pour occuper ses troupes, aida les Marusiens à vaincre leur roi Ascalius. Cepend. sa situation précaire le laissait en proie aux plus vives inquiétudes, quand les Lusitaniens lui envoyèrent une ambassade pour le supplier de se mettre à leur tête. Il se rendit à leurs vœux, et quoiqu'il n'eût d'abord qu'une bien faible armée, il battit successivement quatre généraux romains avec des forces supér., fit la conquête de la plus gr. partie de l'Espagne, et parcourut la Gaule-Narbonnaise jusqu'au pied des Alpes. Il ne négligeait pas toutefois le gouvernement de la républiq. qu'il voulait établir, et, sachant combien la multitude aime le merveilleux, il lui persuada qu'une biche blanche était l'intermédiaire entre lui et la divinité. Il était parvenu au plus haut degré de puiss. (77 ans av. J.-C.), lorsqu'on envoya contre lui Cn.-Pompée, déjà surnommé *le Grand* par Sylla lui-même. La réputation de ce génér. ébranla d'abord la fidélité de la nation espagnole; mais le peu de succès de ses prem. tentatives fit évanouir bientôt la terreur que son nom avait inspirée. Sertorius, évitant de livrer une affaire générale, fatigua ses ennemis par des combats partiels. Le sénat reçut de Pompée une lettre désespérante, suivie presq. aussitôt de la nouvelle que Sertorius venait de conclure une alliance avec Mithridate-Eupator, roi de Pont. Dans ses négociations il s'était conduit avec toute la fierté d'un Romain : Mithridate promettait de l'argent et des vaisseaux, si l'on voulait lui assurer la possession de l'Asie; mais Sertorius, toujours soigneux des intérêts de son ingrate patrie, ne consentit à céder que la Cappadoce et la Bithynie, autrefois provinces intégrantes du royaume de Pont, et Mithridate accepta ses condit. L'union de deux ennemis si redoutables faisait trembler Rome; des traîtres la sauvèrent. Les sénateurs qui avaient cherché un asile en Espagne, jaloux des succès et de la gloire de Sertorius, travaillaient en secret à miner son autorité par les vexations et les injustices qu'ils commettaient dans les villes et les provinces dont l'administration leur était confiée. Le peuple se plaignit, puis se souleva. Sertorius ne fut d'abord que sévère, et c'était déjà trop contre des hommes qui avaient le droit d'être mécontents; mais bientôt, aigri par des révoltes successives, il devint ombrageux et cruel. Ses perfides ennemis, que dirigeait Perpenna, jugeant qu'il n'avait plus d'appui dans la nation, l'assassinèrent, l'an de Rome 679 (75 avant J.-C.), la 8e année de son commandement. Avec lui périrent la républiq. dont il était le fondateur et la liberté espagnole. Sertorius est le héros d'une tragédie de Corneille.

SÉRURIER (Jeaume-Matthieu-Philibert, comte), né à Laon en 1742, entra au service en 1755 comme lieutenant de milice de cette ville, et passa en 1759 comme enseigne dans le régim. de Beauce; il fit ses prem. armes dans la guerre de Hanovre, fut blessé à l'affaire de Warzbourg le 31 juillet 1760, fit la campagne de Portugal en 1762, celle de Corse en 1771, et se trouvait en 1789 major du même régim. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé colonel, génér. de brigade, puis enfin général de division en 1794. Employé en 1795 à l'armée des Alpes, il se fit remarquer sous Kellermann et Schérer. L'année suiv., il se signala sous les ordres de Bonaparte à St-Michel, à Vico, au passage du Mincio, au blocus de Mantoue. A la fin de la campagne de 1797 il fut nommé command. de Venise, puis de Lucques, et chargé d'y organiser un gouvernem. provisoire. Moins heureux dans les campagnes suiv., il se vit forcé de capituler à Verderin le 28 avril 1799, par suite de la défaite de Schérer. Il se trouvait à Paris lorsque Bonaparte revint d'Égypte, et il prit une part très active aux événem. du 18 brumaire. Nommé sénateur, puis gouverneur des Invalides, il fut fait ensuite maréchal de France et gr.-offic. de la Lég.-d'Honneur. En 1814, nommé par le roi commandeur de St-Louis et pair de France, il perdit le titre de pair en 1815 pour l'avoir accepté de Bonaparte dans les *cent-jours*, et fut remplacé dans le gouvernem. des Invalides par le duc de Coigny en 1816. Il mourut à Paris en 1819.

SÉRUZIER (le baron), colonel d'artillerie légère, né à Charmes, départ. de l'Aisne en 1769, fils d'un laboureur qui avait été soldat lui-même, entra volontairem. au service dès l'âge de 14 ans, fut nommé offic. au choix en 1793, et fit toutes les campagnes de la républiq. et de l'empire. Quelques heureux faits d'armes et une intrépidité à toute épreuve lui méritèrent la confiance entière de Bonaparte, qui n'en était pas prodigue. Prisonnier dans la campagne de Russie, il rentra en France, lors de la restaurat., pour y jouir d'un repos qu'il avait chèrement acheté; mais ayant pris une part active aux événem. des *cent-jours*, il fut arrêté en 1817 comme conspirateur, et mis au secret pend. huit mois. Il plaida sa cause lui-même devant une cour prevôtale, et fut acquitté à l'unanimité en 1818. Il mourut à Château-Thierry en 1825. Ses *Mémoires militaires*, rédigés par M. Lemière de

Corvey, 1823, in-8, sont ceux d'un soldat plein de courage et d'amour pour son métier.

SERVAN (Joseph-Michel-Antoine), avocat-général au parlement de Grenoble, né à Romans en 1737, fut, à l'âge de 27 ans, pourvu de la charge dans l'exercice de laquelle il s'est illustré. Le premier il signala les réformes qui depuis ont été opérées dans l'administrat. de la justice. Son éloquence lui avait concilié l'affection populaire; cependant il n'hésita pas, dans la cause d'un gr. seigneur ruiné par une chanteuse, à se déclarer pour celui-ci, quoique l'opinion publique et les juges eux-mêmes se fussent prononcés pour la partie adverse. Poursuivi par des calomnies et par des couplets, interrompu à plusieurs reprises par ce public, dont il ne voulait pas payer les flatteries au prix de son honneur, il abrégea son plaidoyer, en déclarant qu'il terminait son discours et sa carrière publiq. Sa retraite lui épargna les persécut. que le chancelier Maupeou fit essuyer à la haute magistrature. Dans ses loisirs Servan continua de s'occuper de la réforme de la législation pénale. Nommé aux états-généraux par deux bailliages, il s'excusa sur sa santé, et, livré à ses études sur la jurisprudence, vit passer les orages de la révolution sans en ressentir les effets. En 1800, il s'empressa de communiquer ses vues aux législateurs chargés de la restauration de l'ordre judiciaire. Sous l'empire, il refusa de siéger au corps-législatif; il n'abandonna point sa retraite, et y mourut en 1807. On a de lui: *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, 1767, in-12. — *Discours dans la cause d'une femme protestante*, 1767, in-12. — *Discours sur les mœurs, prononcé à la rentrée du parlement de Grenoble*, 1769, in-8; 1772, in-8 et in-12. — *Discours sur une déclarat. de grossesse*, 1772. — *Discours d'un anc. avocat-général dans la cause du comte de* (Suze) *et de la demoiselle* (Bon), *chanteuse de l'Opéra*, 1772, in-12. — *Réflexions sur quelq. points de nos lois à l'occasion d'un événem. important*, 1781, in-8. — *Discours sur les progrès des connaiss. humaines en général, de la morale et de la législation en particulier*, 1781, in-8. — *Réflexions sur les Confessions de J.-J. Rousseau, sur le caractère et le génie de cet écrivain, sur les causes et l'étendue de son influence, enfin sur quelques principes de ses ouvrages*, 1783, in-12. — *Apologie de la Bastille, pour servir de réponse aux Mémoires de Linguet*, 1784, in-8. — *Questions..... au sujet de Mesmer et du magnétisme animal*, 1784, in-8. — *Essai sur la formation des assemblées nationales, provinciales et municipales*, 1789. — *Recherches sur la réformation des états provinciaux*, 1789, in-8. — *Idées sur le mandat des députés aux états généraux*. — *Projet de déclaration des droits et des devoirs des citoyens*, 1789, in-8. — *Adresse aux amis de la paix* (contre Mirabeau), 1789, in-8. — *Essai sur la situation des finances et la libération des dettes de l'état*, 1789, in-8. — *Réfutation de l'ouvr. de M. l'abbé Sieyes sur les biens ecclésiast.*, 1789, in-8. — *Des assassinats et des vols politiques, ou des proscript. et des confiscations*, 1795, sous le nom de l'abbé Raynal. — *Observat. adressées aux représentants de la nation sur le rapport du comité de constitution, concernant l'organisation du pouvoir judiciaire*, 1799, in-8. M. X. de Portets a publié les *Œuvres choisies de Servan*, Paris, 1823-25, 5 vol. in-8, précédées d'une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, et accompagnées de *Pièces justificat.* On doit au même éditeur *Choix des œuvres inédites de Servan*, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

SERVAN (Joseph), frère du précéd., né à Romans en 1741, embrassa la carrière milit., et fut officier du génie et sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Avant la révolution, il en avait développé les principes dans le *Soldat citoyen*, 1780, in-8; aussi fut-il nommé en 1790 colonel d'un des régiments de la garde soldée de Paris, formée des gardes françaises, puis maréchal-de-camp. Le parti dominant le porta au ministère de la guerre à une époque où Louis XVI n'était plus maître de ses choix; mais son exagération obligea le roi à le révoquer. L'assemblée nationale (13 juin 1792) déclara que Servan avait bien mérité de la patrie, et dès que le trône eut été renversé au 10 août, elle lui rendit le portefeuille de la guerre. Il ne le conserva que jusqu'au 14 octobre, passa au commandement de l'armée des Pyrénées-Occident., donna sa démission pour se justifier des accusat. de Robespierre et Chabot, et fut mis en prison, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Employé dans les départ. méridionaux, il devint, sous le consulat, présid. du conseil des revues et command. de la Lég.-d'Honn., et mourut à Paris en 1808. Outre le livre déjà cité, on a de lui: *Projet de constitution pour l'armée française*, 1790, in-8 (avec Cessac). — *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie, depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII*, 1805, t. II-VII, in-8. L'*Introduction*, qui forme le 1er vol., est du général Jubé.

SERVANDONI (Jean-Jérôme), peintre et architecte, né à Florence en 1695, se rendit fort jeune à Rome pour y étudier la peinture à l'école de Pannini; il prit aussi des leçons d'architecture de J.-J. de Rossi, et perfectionna ses connaissances par l'étude des monum. de l'antiquité. Le Portugal, la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Pologne jouirent tour à tour de ses talents. On est étonné de l'immense quantité de décorations qu'il a exécutées pour des fêtes, sans compter un nombre prodigieux de tableaux d'architecture, de ruines et de perspectives, très recherchés des amateurs. Le roi de Portugal lui donna l'ordre du Christ; l'acad. française de peinture l'admit comme paysagiste; il reçut en outre le titre de peintre-décorat. du roi, et fut chargé de la direct. des fêtes que la ville de Paris donna en 1739 pour célébrer la paix, et de celles du mariage de Mme Louise-Élisabeth de France avec l'infant d'Espagne don Philippe. On lui doit plus. monum. remarquables. La façade de l'église de St-Sulpice est un de ceux qui le placent au rang des artistes les plus distingués par la fécondité, le feu et la hardiesse du génie. Servan-

dont mourut à Paris en 1766. Son nom a été donné à la rue qu'il habitait près de St-Sulpice. Le musée possède de cet artiste un tableau représentant des *ruines*.

SERVET (Michel), fameux antitrinitaire, né en 1509 à Villanova, en Aragon, vint fort jeune en France, où il se livra à l'étude du droit, puis de la médecine. La lecture de la Bible lui ayant inspiré des doutes sur les principaux dogmes du christianisme, il résolut de les combattre, et commença l'exécut. de son projet en publiant, sur la Trinité, des écrits qui soulevèrent les hérétiq. eux-mêmes. Long-temps persécuté, il erra de ville en ville jusqu'au moment où Calvin, son ennemi personnel, le fit arrêter et traduire en jugement devant les magistrats de Genève. Condamné à être brûlé vif il fut exécuté le 27 oct. 1553. Théodore de Bèze et Calvin se déclarèrent les apologistes de cette exécution, à une époque où les protestants ne cessaient de se plaindre de la barbarie avec laq. ils étaient traités dans les pays catholiques. On trouvera d'amples renseignem. sur la vie et les écrits de Servet dans les ouvrages suiv. : *Servetianismus*, par Vigand, Kœnigsb., 1575, in-8. — *Bibliotheca antitrinitariorum*, de Sand, Freistadt (Amsterd.), 1684, in-8. — *Historia Serveti*, par Boysen, Wittemb., 1712, in-4. — *Hist. impartiale de Michel Servet*, Londres, 1724, in-8 (en anglais). — *Historia Serveti*, par Allwoerde, Helmstadt, 1727, in-4. — *Essai d'une histoire complète et impartiale des hérétiques*, par Mosheim, ibid., 1748, in-4, en allem. — *Nouvelles recherches sur le célèbre médecin espagnol Michel Servet*, par le même, ibid., 1750, in-4, en allem., réimpr. in-8, avec des *Pièces justificatives*. — L'*Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire.

SERVI (Constantin de), peintre et architecte, né à Florence en 1554, se fit connaître dans sa jeunesse comme bon peintre, surtout dans le genre du portrait. Il parcourut ensuite les cours de l'Europe, et reçut partout l'accueil le plus flatteur. Il alla même passer une année en Perse sur la demande du sophi. De retour à Florence, on le nomma surintendant de la manufacture de mosaïques en pierres dures, fondée depuis quelques années par le grand-duc François Ier, et de cette époque cet établissem. commença à envoyer ses produits dans toutes les parties de l'Europe. Servi fut ensuite attaché au service du gr.-duc en qualité de vicaire de la commune de Lusignano, et avec le titre de conseiller aulique de l'empereur; il y mourut en 1622. On trouvera de plus amples détails sur cet artiste dans les *Notizie de' professori del disegno*, etc., de Baldinucci.

SERVIEN (Abel), marquis de Sablé, né en 1593 à Grenoble, débuta dans la magistrature en 1616, par la charge de procureur-général au parlem. de sa ville natale. L'année suiv. il fut appelé à l'assemblée des notables qui se tint à Rouen. En 1618, il obtint le titre de conseiller-d'état, en 1624, celui de maître des requêtes de l'hôtel du roi, et, en 1627, il fut envoyé en Guienne en qualité d'intendant de justice, police et finances. Employé par Louis XIII dans diverses missions dont il s'acquitta avec habileté, il obtint la place de secrétaire-d'état de la guerre après la mort de Beauclerc-d'Achères, et fut chargé, avec le maréchal de Toyras, de négocier avec l'emper. Ferdinand II le rétablissem. de la paix en Italie. Après la conclusion de cette affaire, il reprit les fonctions de sa charge; mais, se voyant contrarié par le card. de Richelieu, il donna sa démission et se retira dans sa terre de Sablé, en Anjou. A la mort du cardinal, on eut recours à Servien pour régler divers points en contestation avec les Provinces-Unies. On l'envoya ensuite à Munster avec le comte d'Avaux, pour y préparer le traité *de Westphalie*, qui fut signé en 1648. Il reçut le brevet de ministre en 1649, fut en 1661 créé trésorier et chancelier de l'ordre du St-Esprit; enfin il obtint en 1663 la charge de surintendant des finances, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1669. Il était membre de l'Acad. française depuis sa création en 1634. On trouve des détails sur la dernière mission de Servien dans les deux *Histoires des négociations de Westphalie*, l'une par le P. Bougeant, l'autre par Schiller. Nous avons quelques *lettres* de Servien, avec celles du comte d'Avaux.

SERVIEZ (Jacques ROERGAS de), historien, né en 1679 à St-Gervais (diocèse de Castres), étudia le droit à Montpellier, et pour perfectionner ses connaissances visita l'Italie. Pendant son séjour à Rome, il plaida devant le sacré collége la cause d'une religieuse qui réclamait contre ses vœux, et en fit prononcer la dissolution. De retour dans sa famille il s'y livra tout entier à la culture des lettres. Ses amis le décidèrent à venir habiter Paris, et il y mourut en 1727. Il était chevalier de St-Lazare et du Mont-Carmel. On a de lui : *Les Impératrices romaines, ou Histoire de la vie et des intrigues secrètes des femmes des douze prem. Césars*, Paris, 1720, 2 vol. in-12, réimpr. en 1744 et 1758. — *Les Hommes illustres du Languedoc*, Béziers, 1723, in-12. — *Le caprice ou les effets de la fortune*, 1724, in-12. Une *Notice* sur Serviez, par le général Serviez, dont l'art. suit, a été publiée dans les *Siècles littéraires* de Désessarts, t. VI. — Emmanuel-Gervais Serviez, petit-fils du précéd., né à St-Gervais en 1755, entra au service en 1772, sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Roussillon, dont plus tard il fut lieutenant-colonel, et fit en cette qualité les prem. campagnes de la révolution. En 1793, il fut emprisonné comme suspect, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Employé à l'armée d'Italie en 1796, il se distingua dans plus. occasions, et fut nommé général de brigade. En 1801, il fut nommé préfet des Basses-Pyrénées, et, l'année suiv., élu membre du corps législatif, où il prononça un discours remarquable en faveur de l'institut. de la Légion-d'Honneur qui rencontrait une vive opposit. parmi ses collègues. Il mourut à Paris en 1804. Outre la *Notice* citée dans l'art. précéd., on a de lui une *brochure* contre le système allem. que le comte de Saint-Germain avait voulu introduire dans l'armée en 1788. — Une

*Adresse* aux soldats pour les exhorter à la discipline, 1790. — Les *Prémices d'Annette*, 1792, in-16, et 1798, in-18. On lui doit une *Statistiq. du département des Basses-Pyrénées*, dont on trouve l'*Analyse critique*, *Monit.*, an X, p. 1147. — *Mém. sur l'agriculture* dans ce département, 1803, in-8.

SERVILIE, fille de Quintus-Servilius-Cœpion et sœur utérine de Caton d'Utique, née vers l'an de Rome 655, épousa Junius-Brutus. Infidèle à son époux, elle devint éperdum. amoureuse de Jules-César, et, comme la naissance de Marcus-Brutus, meurtrier de ce gr. homme, remonte à une époque où cet amour était dans toute sa force, on ne doutait point à Rome que Brutus ne fût le fils de César. Servilie se remaria avec Décimus-Julius-Silanus, sans cesser d'être la maîtresse de César, et, devenue vieille, conserva son ascendant sur lui, en livrant à ses désirs la 3e de ses filles, Junia-Tertia. On ignore ce qu'elle devint après la mort de son amant. Une héroïde, intitulée *Servilie à Brutus après la mort de César*, par Duruflé, fut couronnée par l'acad. de Marseille en 1767. — Servilie, fille aînée de la précéd., mariée au jeune Lépide, n'imita point les désordres de sa mère et de sa sœur. Ne voulant pas survivre à son époux, qui avait péri victime de la vengeance d'Octave l'an 722, elle se donna la mort. — Servilie, fille de Cœpion et sœur cadette de la première Servilie, ne fut pas moins débauchée. Lucullus, son époux, s'étant vu forcé de la répudier, elle se retira près de Caton, son frère, dont elle partagea la mauvaise fortune, et, à force de dévouement, parvint presque à faire oublier sa conduite. — Servilie, fille de Baréa-Soranus, gouverneur de l'Asie-Mineure, née l'an de Rome 798, sous le règne de Claude, fut accusée d'avoir interrogé des devins pour connaître le sort de son père, qui était sous le poids d'une accusat. inique, et d'Annius-Pollion, son époux, que Néron avait banni. Servilie et son père furent condamnés. La perte du 16e livre des *Annales* de Tacite nous laisse dans l'ignorance sur le genre de leur mort.

SERVILIUS-PRISCUS (Publius), consul, l'an de Rome 259, au moment où de violents démêlés agitaient la république, gagna la faveur populaire en se déclarant l'antagoniste d'Appius-Claudius, son collègue et défenseur des droits des patriciens. Au milieu des plus vives dissensions, on apprend que les Volsques s'approchent de Rome. Le peuple refuse de prendre les armes; Servilius emploie toute son influence pour l'y déterminer; le sénat lui confie le salut de l'état; il marche sur l'ennemi, le défait et revient chargé de dépouilles. Délivré du danger, les patriciens refusent de tenir la promesse qu'ils avaient faite de soulager les pauvres plébéiens, en leur accordant la remise de leurs dettes. De nouveaux désordres règnent dans l'état; les Sabins prennent les armes dans l'espoir d'en profiter. Servilius et son collègue quittent le consulat, chargés de la haine publique, le prem. pour avoir cherché à se ménager les deux partis, et le 2e pour s'être montré inflexible à toutes les demandes des plébéiens.

SERVILIUS-STRUCTUS (Spurius), de la même famille, était consul l'an de Rome 278. Il marcha contre les Étrusques, et les repoussa jusque dans leur camp. L'ardeur qui l'avait entraîné lui eût été funeste, si Virginius, son collègue, n'eût rétabli le combat. La victoire demeura aux Romains; mais elle leur coûta cher. Les tribuns le citèrent devant le peuple pour se justifier. Sa courageuse défense et le témoignage de Virginius le firent absoudre. — Servilius-Ahala, général de la cavalerie sous le dictat. Cincinnatus, perça de son épée Mélius, qui aspirait à la tyrannie et refusait de comparaître devant le dictateur. Il fut d'abord exilé pour ce meurtre; mais, rappelé par le peuple, il fut élevé au consulat l'an 478 avant J.-C.

SERVILIUS-PRISCUS ou STRUCTUS, surnommé *Fidenas* (Quintus), de la même famille, nommé dictateur l'an 320, pour chasser les Fidénates et les Véiens, qui étaient venus camper jusque sous les murs de Rome, repoussa les ennemis et s'empara de Fidènes. Élu dictateur une seconde fois, dans un danger pressant, il eut encore le bonheur de sauver sa patrie.

SERVILIUS-GÉMINUS (Publius), consul, l'an de Rome 502, s'empara d'Himère, place importante de la Sicile. Élevé une seconde fois au consulat 4 ans plus tard, il réprima les incursions des Carthaginois, et reprit plus. places que les Romains avaient perdues dans les années précéd. — Servilius-Géminus (Cnéus), fils du précédent, nommé consul avec Flaminius l'an de Rome 537, la 2e année de la 2e guerre punique, céda le commandement au prodictateur Fabius-Maximus, après la bataille de Trasimène. Il fut envoyé à Ostie pour réunir la flotte destinée à protéger les côtes d'Italie, que menaçaient les Carthaginois, et rejoignit l'armée de Fabius, lorsque les pouvoirs du prodictat. furent expirés. Il s'opposa vainement à ce que la bataille de Cannes fût livrée, et commanda le centre de l'armée dans cette journée où il trouva une mort glorieuse, l'an de Rome 538.

SERVILIUS-PULEX-GÉMINUS (Marcus), de la même famille que les précéd., premier augure l'an de Rome 543, édile l'an 550, fut choisi l'année suiv. pour commander la cavalerie. En 552 il fut nommé consul. Vers la fin de sa carrière il prit la parole pour relever la gloire de Paul-Émile, qui demandait le triomphe; et ce fut à la mâle éloquence de ce vieux guerrier que le consul dut les honneurs qu'il réclamait, et que des envieux seuls osaient lui contester.

SERVILIUS-GÉMINUS (Caïus), de la même famille, d'abord tribun du peuple, et successivement pontife, édile-plébéien, édile-curule, général de la cavalerie, l'an 546, sous les ordres du dictateur T.-Manl.-Torquatus, et enfin consul l'an de Rome 551, eut le bonheur de rendre à la liberté C.-Servilius, son père, et C.-Lutatius, son oncle paternel, tombés en esclavage depuis 16 ans. L'an de Rome 552, on le nomma dictateur pour présider les comices consulaires, puis l'an 571, il mourut souverain pontife trois ans après.

**SERVILIUS-CÆPIO** (Cnéus), de la famille des Servilius-Ahala, fut nommé décemvir des sacrifices l'an de Rome 541, édile-curule l'an 548, préteur de la ville l'année suivante, et consul l'an 550. Il défit Annibal sur le territoire de Crotone, et s'attribua la gloire de l'avoir chassé d'Italie, parce qu'après cette bataille, le général carthaginois, se soumettant aux ordres qu'il avait reçus, repassa en Afrique. Servilius voulait le poursuivre; mais on l'obligea de revenir en Italie. Il mourut de la peste qui ravagea Rome l'an 580 (175 ans av. J.-C.), — Servilius-Cæpion (Cnéus), son fils, fut envoyé préteur en Espagne l'an 580. Deux ans après on le chargea d'aller en Macédoine annoncer à Persée que les Romains renonçaient à son amitié. Élu consul pour l'année 585, il ne fit rien de remarquable. A la fin de son consulat, il présida aux comices qui élurent Paul-Émile, et seconda ce général dans ses préparatifs. — Servilius-Cæpion (Quintus), fils du précédent et consul l'an de Rome 614, fut envoyé dans l'Espagne-Ultérieure, où son frère Fabius-Servilianus venait de conclure la paix avec Viriathe. Cæpion désapprouva ce traité, le rompit, et, désespérant de terminer la guerre avec honneur, fit assassiner Viriathe pend. son sommeil. Le sénat romain lui refusa les honneurs du triomphe, le meurtre de Viriathe ayant rendu la victoire plus déshonorante que glorieuse au peuple romain.

**SERVILIUS-VATIA** (Publius), surn. *Isauricus*, fut quest. l'an de Rome 665, édile-curule l'an 668, et préteur l'an 670. Envoyé en Cilicie, avec le titre de proconsul, pour combattre les pirates qui infestaient les mers de la Grèce, il remporta sur eux plus. victoires navales, et prit d'assaut des villes importantes dans l'île de Rhodes, dans la Lycie et dans la Pamphilie. Maître de la côte, il força les passages du mont Taurus, et s'empara de la ville d'Isaure. Ces victoires n'eurent pas tout l'effet que l'on en avait attendu; mais elles préparèrent du moins les exploits de Pompée, et il ne fallut rien moins que toutes les forces navales de la république pour détruire entièrement les pirates. Servilius mourut l'an 709 à Rome, à l'âge de 90 ans. Ses funérailles furent faites aux frais publics. Nous possédons une médaille du triomphe qui lui fut décerné à son retour de la Cilicie. — Publius Servilius-Vatia-Isauricus, fils du précédent, et deux fois consul, fut l'un des partisans les plus dévoués de César.

**SERVILIUS-NONIANUS** (Marcus), sénateur sous Tibère, Caligula, Claude et Néron, était descend. des Servilius patriciens. Il fut élevé au consulat l'an de Rome 788, et mourut l'an 813 sous le règne de Néron. Les *Annales* qu'il avait composées sont perdues. Quintilien le cite comme un historien de beaucoup d'esprit et de sens, mais plus diffus que ne le comporte le genre historique.

**SERVIN** (Louis), avocat-général à Tours après la dispersion du parlem. par la faction des *Seize*, en 1589, montra dans l'exercice de ses fonctions une invincible fermeté et un zèle patriotique dont il mourut victime en 1626. Louis XIII tenait un lit de justice pour faire enregistrer les édits bursaux, dont Servin démontra l'injustice et les inconvénients. Le roi l'interrompit dans sa remontrance, et s'emporta même jusqu'à menacer le courageux avocat, qui, ne pouvant supporter la colère du prince, tomba mort à ses pieds. D'autres disent qu'il se trouva mal dans l'assemblée, qu'on le rapporta chez lui, et qu'il mourut quelques heures après d'une attaque d'apoplexie, suite de l'émotion qu'il avait éprouvée. On a de lui : *Actions notables et plaidoyers accompagnés de quelq. autres pièces curieuses*, 1631, in-4, et 1640, in-fol. — *Vindiciæ secundùm libertatem Ecclesiæ gallicanæ, et defensio regii statûs*, etc. (en faveur de Henri IV), Tours, 1590; Genève, 1593, in-8. — *Pro libertate statûs et reipublicæ Venetorum*, 1606, — *Plaidoyer* (fait en 1611) *contre les jésuites*, imprimé dans un *rec.*

**SERVIUS-TULLIUS** ou plutôt **TULLIUS-SERVIUS**, 6e roi de Rome, naquit esclave de Tarquin-l'Ancien; mais, s'étant fait remarquer par une intelligence extraordinaire, il gagna l'affection de son maître, qui l'instruisit dans les sciences grecq., lui donna sa fille en mariage, et plus tard l'associa au soin des affaires de l'état. Ses qualités lui concilièrent tellement la confiance du peuple, qu'après la mort de Tarquin, il fut reconnu son successeur, l'an 578 av. J.-C. Pendant 20 années de guerre contre les Étrusques, il fut constamm. vainqueur. Les terres des vaincus furent distribuées aux plus pauvres citoyens, dont il avait déjà payé les dettes. Il étendit l'enceinte de Rome, qu'il divisa en quatre quartiers, rendit des lois utiles, augmenta les attributions du sénat, créa un cens ou dénombrem., et divisa le peuple de manière à assurer aux riches la supériorité des suffrages dans les délibérations publiques. Il institua une assemblé générale et annuelle des villes du Latium, afin d'en attacher les habitants à Rome. On lui attribue en outre la gloire d'avoir le premier fait marquer d'un coin la monnaie romaine. En un mot, il avait assuré la tranquillité intérieure et extérieure de l'état, lorsqu'il périt assassiné par son gendre, Lucius-Tarquin, après un règne de 40 ans selon Denys d'Halicarnasse, et de 44 selon Tite-Live. On voit encore à Rome, sur le penchant de la colline du Capitole, un bâtiment qu'il avait fait construire pour prison, et qui sert aujourd'hui de chapelle souterraine à une petite église.

**SERVIUS** (Honoratus-Maurus), grammairien du 5e S., n'est guère connu que par ses *Commentaires sur Virgile*, qui nous sont parvenus tellement mutilés, qu'il est très difficile de reconnaître ce qui appartient en propre à Servius, des additions d'écrivains postérieurs. Ces comment., imprimés séparément, l'ont été quelquefois avec le texte de Virgile. Au nombre des éditions les plus estimées sont celles de Venise, 1475, in-fol., et de Paris, Robert Estienne, 1532, in-fol. On doit encore à Servius quelq. opuscules : *In secundam Donnati editionem interpretatio*, dans le *rec.* de Putschius. — *De ratione ultimarum syllabarum ad Aquili-*

*num liber*, ibid. — *Ars de centum metris ad Albinum liber*, ib. Ces deux dern. avaient été publ., Cagli, Robert de Fano, 1476, in-4. Van Santen a donné une édition du *Centimetrum*, La Haye, 1788, in-8.

SERVOIS (Jean-Pierre), vicaire-général du diocèse de Cambrai, né en 1764, à Coisne-sur-Loire (diocèse d'Auxerre), étudia d'abord à Bourges, puis au collége Mazarin, prit la tonsure en 1781, et obtint un petit bénéfice. Ordonné prêtre en 1788, il fut attaché à la paroisse de St-Barthélemi-en-Ile, et ayant prêté le serment en 1791, devint vicaire de la paroisse des Petits-Pères (St-Augustin). En 1795, le parti constitutionnel ayant établi une *imprimerie-librairie chrétienne*, Servois en fut l'un des direct., et concourut à la rédaction des *Annales de la religion*. Lors de la suppression du culte catholiq., il obtint un emploi dans l'administration de l'enregistrem. et des domaines; mais il continua de prendre part aux efforts de ses confréres pour relever la religion. Il assista au concile *national* de 1797, puis au concile métropolitain tenu à Paris le 16 juin 1801, et au 2e concile *national*, ouvert le 29 du même mois. En 1802, M. Belmas, évêque de Cambrai, le nomma chanoine, et l'année suiv. son vicaire-général. Il vint à Paris, après la révolut. de 1830, solliciter l'évêché de Cambrai, qui fut sur le point d'être vacant, par la nomination de M. Belmas à l'archev. d'Avignon, mais qui refusa de sortir de son diocèse. De retour à Cambrai, il y mourut le 6 juin 1831, après avoir déclaré qu'il voulait mourir dans le sein de l'Église catholiq., apostolique et romaine. Outre des *Notes* dans la traduct. franç. du *Voyage de Chandler en Grèce*, on connait de Servois: *Observat. sur l'ostensoir donné par Fénélon à son Église*, in-8, 15 p.; ce *Mémoire* a été réfuté (par M. l'abbé Gosselin) dans une *Dissertation sur l'ostensoir d'or*, 1827, in-8. — *Notice sur la vie et les ouvrages de Samuel Johnson*, in-8. — *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration*: il prétend que c'est sur le Liban, et non sur le Thabor. Grégoire le cite dans son compte rendu au concile de 1797 comme ayant préparé une *Traduction* de l'*Apologie de la Bible*, par Watson, évêque de Landaff, contre les object. de Payne. Servois était l'un des fondateurs de la société d'émulation de Cambrai, et membre de la société des antiq. et de la soc. de géographie.

SÉSONCHOSIS ou SÉSONCHIS est le nom de plusieurs Pharaons ou rois d'Égypte, dont le plus ancien, suivant les listes de Manéthon, fut l'aïeul du premier Sésostris. — Un autre Sésonchosis, qui paraît être le même que le second Sésostris ou Ramsès-le-Grand, passe pour avoir établi en Égypte la distinction des castes; mais d'autres versions mieux autorisées démentent cette opinion. — Un 3e Sésonchosis, le seul vraiment historique, fonda la 22e dynastie de Manéthon. Son nom s'écrit aussi *Scheschonk*. Champollion le jeune a prouvé qu'il est le même que Sésac ou Schischac, auprès duquel se réfugia Jéroboam, poursuivi par la colère de Salomon. Peu de temps après, vers l'an 971 av. notre ère, ce Sésac prit et pilla Jérusalem et rendit le peuple de Juda tributaire. Il est probable que l'Asychis d'Hérodote et le Sasychis de Diodore sont identiques avec Sésac ou Scheschonk (*v.* le *Précis du système hiéroglyphiq.*, par Champollion.)

SÉSOSTRIS est le nom de plusieurs monarques égyptiens que l'on a souvent confondus. — Un Sésostris, le premier et le plus ancien, aurait été, suivant Dicéarque, le successeur immédiat d'Orus ou Horus, fils d'Osiris et d'Isis, et aurait régné 2936 ans avant la 1re olympiade. — Un 2e Sésostris est mentionné par Manéthon comme le troisième des Pharaons de la douzième dynastie, et placé par lui au-delà de 3,000 ans avant J.-C. Au reste, le premier, et surtout le second Sésostris, et bien d'autres Pharaons de ces races antiques paraissent, au gré des récits divers qui nous ont été transmis par les Grecs et les Romains, se confondre dans le grand Sésostris, troisième du nom si l'on admet le Sésostris de Dicéarque, et second seulem. d'après les listes de Manéthon. C'est de ce personnage, le plus célèbre de tous les Pharaons égyptiens, que nous nous occupons dans l'art. suiv. — Sésostris, ou Ramsès-Sésostris, eut pour prédécesseur son père, Aménophis-Ramsès. Manéthon raconte que cet Aménophis fut chassé de ses états par des sujets qu'il en avait bannis lui-même, probablement parce que ceux-ci ne voulaient pas se soumettre au joug de la police sacerdotale. D'après ce récit, qui nous a été transmis par Josèphe, le prince égyptien se serait enfui avec son fils, âgé de 5 ans, chez le roi éthiopien de Méroé, et y serait demeuré pendant les 13 années accordées par un oracle au triomphe et aux ravages des rebelles. Ce terme expiré, le père et le fils seraient rentrés victorieux en Égypte. La version de Diodore est incompatible avec la précéd. Selon cet écrivain, le roi d'Égypte fit élever avec son fils et comme lui, dans les plus rudes travaux, tous les enfants nés le même jour que lui en Égypte. Pour compléter cet apprentissage, il l'envoya avec ses jeunes compagnons subjuguer les hordes nomades des déserts à l'orient du Nil, vers la mer Rouge, puis il dirigea son ardeur contre la Libye, dont une grande partie fut bientôt soumise. Quoi qu'il en soit, Sésostris, après la mort de son père, osa concevoir le dessein de conquérir toute la terre. Avant de partir, il assura la tranquillité de ses états au moyen de bonnes institutions, et s'occupa de mériter l'amour de ses peuples. S'il fallait en croire les récits des Égyptiens, son expédition aurait été plus merveilleuse que celle d'Alexandre. Selon eux, il commença par la conq. de l'Éthiopie, puis il rangea l'Asie entière sous ses lois, pendant que sa flotte subjugait les îles et les côtes de la mer Érythrée jusque dans l'Inde. Remontant ensuite vers le Nord, il dompta les tribus scythiques jusqu'au Tanaïs, soumit l'Asie-Mineure et les Cyclades; mais il ne pénétra pas en Europe plus loin que la Thrace. Enfin, au bout de 9 années, il revint dans ses états, satisfait d'avoir imposé un tribut annuel à tant de peuples, qu'il traita d'ailleurs avec

modération. A son arrivée, il faillit périr victime de la trahison de son frère. Après avoir récompensé magnifiquement les compagnons de sa gloire, l'illustre conquérant ajouta à l'éclat de sa renommée par ses institutions politiques, ses lois et ses gr. travaux d'utilité générale. Devenu aveugle dans sa vieillesse au bout d'un règne de 33 ans, ou de plus de 50 suivant Manéthon, il se donna la mort : ce fut une dern. preuve de grandeur d'âme aux yeux des Égyptiens. On a reproché à Sésostris l'orgueil qui lui inspira de faire traîner son char par les chefs des nations vaincues. On lui a contesté, avec non moins de raison peut-être, une partie des actes qui lui ont été attribués comme législateur, comme roi, comme guerrier, et l'on a dit qu'à son nom, comme à celui de l'Hercule grec, avaient été rattachés les grands souvenirs disséminés dans la vie de plus. autres personnages. Toutefois il faut remarquer que la plupart des faits qui le concernent ont reçu une confirmation aussi précieuse qu'inattendue des découvertes archéologiq. faites depuis 30 ans, et surtout des savantes lectures hiéroglyphiques de Champollion le jeune.

SESTINI (Barthélemi), improvisateur, de Pistoja, forcé de bonne heure de quitter sa patrie, vint se faire entendre à Marseille, puis à Paris, où il mourut à la fleur de l'âge, en 1822. On n'a de lui qu'un poème en III chants : *La Pia, leggenda romantica*, Rome, 1822.

SESTINI (Dominique), savant numismate, né à Florence en 1750, fit ses études aux écoles de St-Marc, et entra dans la carrière ecclésiastique. En 1774, il visita Rome, Naples et la Sicile. De Catania, où le prince de Biscari lui ouvrit sa maison et son musée, il alla à Malte, à Smyrne et à Constantinople, alors ravagée par la peste. Dans la *Relation* de son voyage, il rendit compte du fléau, et attaqua plusieurs pratiques oppressives pour le commerce. Il entreprit ensuite diverses excursions en Europe et en Asie. Sir Robert Ainslie, ambassad. d'Angleterre près de la Porte, occupé de la formation d'un médailler, s'attacha Sestini, qui consacra 16 années à des voyages pour rassembler des médailles, dont il fit graver les plus curieuses. Il voulut ensuite examiner les principales collections numismatiques de l'Europe, parcourut l'Allemagne, où le roi de Prusse lui accorda la place d'intendant de son musée ; vint à Paris en 1810, et deux ans plus tard reçut sa nomination d'antiquaire et de bibliothéc. de la princesse Élisa, qui gouvernait alors la Toscane. Le gr.-duc Ferdinand III, en remontant sur le trône, le confirma dans ces emplois, et y ajouta le titre de profess. honoraire de l'univ. de Pise. Il mourut à Florence en 1832. Il était correspond. de l'acad. des inscript. de Paris. Ses princip. ouvr. sont : *Dissertazione intorno al Virgilio di Aproniano*, Florence, 1774, in-4. — *Della peste di Costantinopoli del* 1778, Yverdun (Florence), 1779, in-12. — *Lettere odeporiche, osia viaggio per la penisola di Cisico*, etc., Livourne, 1785, 2 vol. in-8, trad. en français. — *Viaggio di Costantinopoli a Bassora*, Yverdun (Livourne), 1768, in-8, trad. en franç. — *Viaggio di ritorno da Bassora a Costantinopoli*, ibid., 1788, in 8, trad. en franç. — *Viaggio curioso scientifico-antiquario per la Valachia, Transilvania e Ungheria fino a Vienna*, Florence, 1815, in-8. — *Dissertazione sopra alcune monete armene de' principi rupinesi*, Livourne, 1790, in-4, fig. — *Descriptio nummorum veterum*, etc., Leipsig, 1796, in-4, fig. — *Catalogus nummorum veterum musæi Arigoniani*, Berlin, 1805, in-fol. — *Descriptio numismatum e musæo olim abbatis de Camps, postea marechalli d'Etrées*, etc., ibid., 1808, in-4, fig. — *Illustrazione d'un vaso antico di vetro*, Florence, 1812, in-4, fig. — *Dissertazione sopra le medaglie antiche relative alla confederatione degli Achei*, Milan, 1817, in-4, fig. — *Descrizione degli stateri antichi*, Florence, 1817, in-4, fig. — *Descrizione delle medaglie Ispane e Celtibere del museo Heden*, ibid., 1818, in-4. — *Descrizione di alcune medaglie greche del museo del principe di Danimarca*, ib., 1821, in-4. — *Systema geographicum numismaticum*. Cet ouvrage, fruit de 50 années de soins et de recherches, forme 16 vol. in-fol., entièrement écrits de la main de l'auteur.

SESTO (César da), *le Milanèse*, ainsi appelé de la ville de Sesto, dans le duché de Milan, où il était né, fut élève de Léonard de Vinci, et suivit aussi les leçons de Raphaël qui l'honora de son amitié. Balthazar Peruzzi se l'associa pour travailler aux peintures qu'il était chargé d'exécuter dans la citadelle d'Ostie. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses tableaux les plus remarq. sont une *Hérodiade* et une *Sainte Famille*, qui rappellent la manière de Raphaël ; une *Vierge et un enfant Jésus*, imités de la madone de *Foligno*, dans l'église de St Roch de Milan ; une *Tête de vieillard* d'un style vaporeux et étudié, dans la bibliothèque Ambrosienne ; enfin un *St Martin*, un *St George à cheval* et les deux saints que l'on invoque contre la peste, *St Sébastien* et *St Roch*, tous quatre peints sur les pilastres de l'église de Sarone, entre Pavie et Milan.

SÉTHOS ou SÉTHON, roi d'Egypte, suivant Hérodote, fut d'abord grand-prêtre du temple de Phtha ou Vulcain, à Memphis, et s'empara probablement du trône à la faveur de la guerre étrangère et des troubles civils suscités par l'invasion des conquérants éthiopiens, dans la dernière moitié du 8e S. avant notre ère. La caste des guerriers ayant refusé de le soutenir contre Sennachérib, roi des Assyriens, Séthos rassembla une armée de marchands et d'artisans, et fort de l'espoir qu'il avait placé en son dieu, s'avança jusqu'à Péluse, où l'ennemi était campé. La nuit suiv., une effroyable multitude de rats se répandit dans les tentes des Assyriens, rongea les cordes de leurs arcs, les courroies de leurs boucliers, et les mit hors d'état de se défendre.

SETTALA (Louis), ou *Septalius*, médecin, né à Milan en 1552, était, à l'âge de 21 ans, premier lecteur de médecine pratique à Pavie ; il fut ensuite rappelé à Milan par le saint archevêque Charles Borromée pour remplir la place de professeur de

**médecine** pratique et d'archiâtre du duché. Sur le bruit de sa réputation, Philippe III, roi d'Espagne, lui offrit le titre d'historiographe; l'électeur de Bavière lui proposa la direction de l'université d'Ingolstadt; la ville de Bologne, le grand-duc de Pise et le sénat vénitien se le disputèrent aussi; mais Settala préféra rester à Milan où l'attachait l'amour de la patrie. Pendant la peste de 1628, il donna tous ses soins à diminuer les ravages de ce fléau, et décida St Charles à construire hors de la ville un lazaret qui sert actuellement de caserne. Atteint lui-même de la peste, il en guérit, et mourut en 1633, après avoir souffert pendant 5 ans d'une paralysie au côté gauche. On a de lui : *In librum Hippocratis de œre, aquis et locis commentarii quinque*, Cologne, 1590, Francfort, 1645, in-fol. — *In Aristotelis problemata commentaria*, Francfort, 1607, Lyon, 1632, 2 vol. in-fol. — *De nævis liber* (envies ou taches de naissance), Milan, 1605; Padoue, 1628, 1651, in-8. — *Animadversionum et cautionum medicarum libri VII*, Milan, 1614, in-8; Strasbourg, 1625, in-12; Padoue, 1638, in-12; augm. de 2 liv., Milan, 1629; Padoue, 1630; revu par Périus, Dordrecht, 1650, in-8, et augm. des *notes* de J. Rhodius, Padoue, 1652 et 1659. — *De margaritis judicium*, Milan, 1618, in-8. — *De peste et pestiferis adfectibus libri V*, Milan, 1622, in-4. — *Analyticarum et animasticarum dissertationum libri II*, ib., 1626. — *De morbis ex mucronatâ cartilagine evenientibus liber*, ibid., 1628. — *Compendio di chirurgia*, ibid., 1646. — *De Ratione instituendæ et gubernandæ familiæ libri V*, 1626, in-8.

SETTALA (Manfred), fils du précédent, mécanicien, surnommé l'*Archimède milanais*, né en 1600, associa l'étude des sciences exactes à celle du droit, s'instruisit à fond dans toutes les branches de la philosophie et des mathématiques, cultiva les arts avec succès, et surpassa les ouvriers les plus habiles de son temps dans la construction des microscopes, des miroirs ardents et des autres instruments nécessaires à ses expériences. Il étendit le cercle de ses connaissances dans l'hist. naturelle et les antiquités par des voyages; il accompagna le ch. Vinciolo sur les côtes d'Afrique et d'Asie, visita l'île de Chypre, la Syrie, l'Égypte, l'île de Candie, Smyrne, Ephèse et Constantinople. De retour à Milan, il forma la collection la plus complète qu'on y eût encore vue de machines, de médailles, de monum., d'objets curieux, etc. Associé aux princip. soc. littéraires d'Italie, il reçut aussi le titre de correspond. de la société royale de Londres. A sa mort, en 1680, ses collect. qu'il avait destinées à la bibliothèque ambrosienne, restèrent entre les mains de ses héritiers : la *description* en a été publiée en latin par Terzago, Tortone, 1664, in-4; trad. en italien par Scarabelli, ibid., 1677, in-4. Manfred a laissé quelq. opuscules qui sont aujourd'hui dépourvus d'intérêt.

SEUME (Jean-Théophile), littérateur, né en 1763 à Posern, près de Lutzen, fit ses études à l'univ. de Leipsig, où il s'adonna principalem. à l'étude des langues anc., de l'hist. et des mathématiq. Il se proposait de venir en France pour se faire recevoir à l'école d'artillerie de Metz; mais arrêté par les recruteurs du landgr. de Hesse, qui faisaient alors avec les Anglais une espèce de *traite*, il fut transporté en Amérique avec ses camarades d'infortune pour combattre les indépendants. A la conclusion de la paix, il était menacé de ne point recouvrer sa liberté; ce ne fut qu'après bien des traverses qu'il parvint à s'échapper et à retourner à Leipsig. Il y partagea son temps entre des travaux littéraires et des éducat. particulières. En 1793, il accompagna le comte d'Igelstrohn en Russie, d'où il se rendit à Varsovie, comme secrét. du frère du comte, plénipotentiaire de la Russie et général en chef de l'armée russe en Pologne; plus tard il revint à Leipsig, désigné par l'impératrice pour accompagner le jeune major de Muronzoff, qui désirait s'y faire traiter de ses blessures. A l'avénement de Paul Ier, il fut rayé des états de l'armée, pour ne s'être pas immédiatem. conformé à l'ordre qui le rappelait en Russie. Tourmenté du désir de voyager, il partit vers la fin de 1801, passa par Vienne, Venise, Rome, Naples, Palerme, visita le cratère de l'Etna, fit le tour de la Sicile, revint à Naples, traversa l'Italie, la Suisse, la France jusqu'à Paris, et revint dans sa patrie après 9 mois d'absence; il avait fait ce voyage presque entièrem. à pied. Deux ans après, le désir de revoir des amis le détermina à retourner en Russie; cette fois il vit Pétersbourg, Moscou, Stockholm, Upsal, Copenhague, et revint par Hambourg à Leipsig. S'étant rendu aux bains de Toplitz, dont l'usage lui avait été ordonné, il y mourut en 1810. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par M. J.-H. Zimmermann en 5 vol. On y distingue : *Détails sur les événem. de Pologne en* 1794, publ. en 1796. — Un opuscule *sur la vie et le caractère de Catherine II*, Leipsig, 1797. — Des lettres sur *les changements survenus en Russie, depuis l'avénement de Paul Ier.*—*Promenade à Syracuse*, 1803, in-8. — *Mon Été dans le nord*, 1806, in-8. Ces deux derniers ouvrages renferment des détails intéressants sur la vie et la personne de l'auteur.

SEVECHOUS, Sevechos ou Senechos, roi d'Égypte, monta sur le trône l'an 726 avant J.-C., et régna douze ou quatorze ans. Il est probablem. le même que Sua-l'Éthiopien, dont Osée, roi d'Israël, implora le secours contre Salmanasar, roi d'Assyrie.

SÉVELINGES (Charles-Louis de), littérat., né à Amiens en 1768, fut élevé au collége de Juilly, d'où il sortit en 1782 pour entrer à l'école d'artillerie à Metz. Il passa dans les gendarmes du roi, suivit les princes frères de Louis XVI, et fit les campagnes de l'armée de Condé. De retour en France en 1802, il se livra dès-lors à la culture des lettres, prit part à la *traduct.* du *Code prussien*, et fut l'un des collaborat. de la *Nouv. bibliothèque des romans*. Il mourut à Paris en 1832. Ses principaux ouvrages sont : *Voyages dans la caverne du malheur et les repaires du désespoir*, trad. de l'allemand de Spiess, 2 vol. in-12. —*Soirées alle-*

*mandes*, 3 vol. in-18. — *Werther*, trad. complète, in-18 et in-8. — *Alfred*, imitation du *Wilhelm Meister* de Goethe, 3 vol. in-12. — *Hist. de la campagne de* 1800, d'après Bulow, qu'il a souvent réfuté judicieusem., in-8. — *Hist. de Schinderhannes et autres chefs de brigands dits* Chauffeurs, 2 vol. in-12. — *Hist. nouvelles*, *contes moraux*, in-12. — *Hist. de la guerre de l'indépend. américaine*, trad. de l'ital. de Botta, 4 vol. in-8. — *Mém. inédits et correspondance secrète du card. Dubois*, 2 vol. in-8, avec une savante *Introduct.* — Un *Précis de la paix d'Utrecht*, une *Notice sur le prétendant* (le chev. de Saint-George), un *Mémoire sur les wighs et les tories*, etc. — *Hist. de la captivité de Louis XVI et sa famille*, in-8. On lui a attribué *le Rideau levé, ou Petite revue des gr. théâtres*, 1818. Il a fourni des art. au *Mercure de France*, au *Mercure étranger*, au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, à la *Quotidienne*, au *Pour et le Contre*, etc. Il fut aussi l'un des collaborat. de la *Biographie universelle*.

SÉVÈRE. — V. Cornél.-Sévérus et Sulpice-Sévère.

SÉVÈRE (Lucius-Septimus-Sévérus), empereur romain, né, l'an 146 de J.-C., à Leptis, sur la côte d'Afrique, se fit connaître dès l'âge de 18 ans comme orateur, devint avocat du fisc, fut admis ensuite au sénat, et parcourut rapidem. la carrière des emplois publics, tout en se livrant à son goût effréné pour les plaisirs. Élevé au consulat par Commode, il commandait les légions de l'Illyrie lorsque la mort de ce prince vint lui faciliter l'accès du trône qu'il ambitionnait depuis long-temps. Cependant Pertinax et Didius-Julianus devaient s'y asseoir avant lui. Ce dernier avait acheté l'empire, et un marché si honteux avait excité l'indignation des Romains. Sévère s'annonce pour le vengeur de Pertinax, est proclamé empereur par ses légions, l'an 193, et court à Rome se faire reconnaître par le sénat qui avait devancé son désir. Le nouveau monarque, après avoir cassé les prétoriens, fit son entrée dans la capitale, et promit de prendre pour modèle Marc-Aurèle et Pertinax. Il lui restait un rival redoutable dans Pescennius-Nigér, qui, revêtu de la pourpre aussi par ses légions, dominait en Orient. Après avoir assuré la tranquillité de Rome par de sages mesures, il marcha contre Niger, qui succomba dans cette lutte. Sévère déshonora sa victoire par des cruautés, et au retour d'une campagne qui n'avait été ni longue ni marquée par de grands exploits, reçut les surnoms d'*Arabique*, d'*Adiabénique* et de *Parthique*. Il avait ménagé jusqu'alors Albin, commandant des légions de la Gr.-Bretagne, pour n'avoir pas en même temps deux ennemis à combattre aux deux extrémités de l'empire; mais une fois débarrassé de l'un, il sut trouver un prétexte pour écraser l'autre, et Albin succomba à son tour dans les Gaules, l'an 197. Dès-lors Sévère s'abandonna tout entier à la vengeance. Il fit dresser des tables de proscriptions dans les Gaules et dans l'Ibérie, et, de retour à Rome, poursuivit le cours de ses cruautés. Il ne paraissait vouloir plaire qu'au peuple et aux soldats. L'invasion des Parthes dans la Mésopotamie l'obligea de retourner, vers la fin de 197, dans l'Orient. Après l'avoir pacifié, il passa en Égypte dont il enleva les livres sacrés, et revint à Rome l'an 203. Son retour triomphal fut consacré par l'arc qui porte son nom et par les jeux et les fêtes les plus magnifiques. La désunion funeste de ses deux fils, Caracalla et Géta, empoisonna ses derniers jours. Il partit néanmoins avec eux, en 208, pour la Grande-Bretagne, où les Calédoniens et les Méates s'étaient révoltés; mais cette expéd. ne lui rapporta guère que le titre de *Britannicus-Maximus*. Bientôt ses infirmités l'avertirent que sa dernière heure était arrivée, et il expira l'an 211, à York, à l'âge de 66 ans. Il était sobre, patient, simple dans ses goûts et d'une activité infatigable; il aimait les lettres et les cultiva avec quelq. succès; mais on a vu quels actes déshonorèrent de si précieuses qualités. — Sévère II (Flavius-Valérius-Sévérus), empereur romain, né en Illyrie d'une famille obscure, parvint aux prem. emplois milit. sans aucun mérite, et fut créé césar par Dioclétien. Il était le protégé de Galère, qui se l'associa l'an 306, après la mort de Constance. Mais Maxence, fils de Maximien-Hercule, lui disputa bientôt l'emp., et, l'ayant forcé de se remettre au pouvoir de Maximien, ce prince, au mépris de la foi jurée, ne lui laissa que le choix du supplice. Sévère se fit ouvrir les veines (l'an 307). Il avait porté 9 mois le titre d'empereur. — Sévère III (Livius-Sévérus), emp. romain, né dans la Lucanie, fut proclamé par les légions d'Illyrie, l'an 461. Son incapacité l'avait fait désigner par Ricimer pour remplacer Majorien sur le trône. Il acheva une vie sans gloire dans le palais où l'avait relégué ce général, à Rome, l'an 465. Son règne ne tient une place dans l'histoire que par les ravages des Barbares.

SÉVERIN, pape, succéda à Honorius en 640, le 28 mai, après une vacance du siége pend. 19 mois et 17 jours, et mourut la même année, n'ayant gouverné l'Église que deux mois et quatre jours. Il laissa toutefois une réputation de vertu et de piété. — Trois saints du même nom ont vécu en France dans le 6e S.

SEVERINO (Marc-Aurèle), médec., né en 1580 à Tarsia, dans la Calabre, s'établit à Naples. Nommé chirurgien en chef de l'hôpital des Incurables, il saisit cette occasion pour mettre en pratique ses nouvelles théories, et substituer aux lenteurs de la médecine expectante l'emploi du fer et du feu. Ses innovat. soulevèrent contre lui ses confrères, qui le firent destituer et parvinrent même à le faire emprisonner. Rendu à la liberté, Severino essuya de nouvelles persécutions; mais enfin l'université de Naples lui ayant confié la chaire de médecine et d'anatomie, il s'éleva bientôt à une grande célébrité. Il mourut en 1656, de la peste qui ravageait Naples. On trouve la liste de ses ouvr. à la suite du *Therapeutâ neapolitanus, seu Veni mecum consultor*, Naples, 1653 et 1655, in-8. Les plus remarquables sont : *De abscessuum reconditâ naturâ libri VIII*, Naples, 1632, in-8; 1638, in-4; Francf., 1643, 1668, in-4; Padoue, 1651, 1668, in-4; Leyde,

1724, in-4. — *Zootomia democritea, id est Anatome generalis totius animantium opificii*, ibid., 1645, in-4, fig. : ouvr. estimé dans leq. se trouve le germe de plusieurs découvertes modernes. — *De efficaci medicinâ libri III*, Francf., 1646, 1671, in-fol.; Paris, 1669, in-4; trad. en franç., Genève, 1668, in-4 : il y traite de l'emploi du feu, dont il fait presque un remède universel. — *De lapide fungifero et de lapide fungimappâ epistolæ duæ*, dans l'ouvrage de Bapt. Fiera, *De cœnâ*, Padoue, 1649, in-4; Wolfenbuttel, 1728, in-4 : c'est un traité curieux sur les pierres à champignon du roy. de Naples; en les couvrant d'une couche de terre que l'on arrose avec de l'eau tiède pendant quelq. jours, on obtient des champignons de 5 à 6 pouces de haut.—*De pedanchone malignâ, seu de theriomate faucium pestis vi pueros præfocante*, Francfort, 1655, in-8. Ce mémoire, écrit à l'occasion du croup épidémique qui se manifesta à Naples en 1618, a été augmenté d'un commentaire par Thomas Bartholin. — *Antiperipatias, hoc est adversùs Aristoteleos, de respiratione piscium*. — *De piscibus in sicco viventibus*. — *Phoca illustratus, de radio turturis marini*, Francfort, 1659, 1661 et 1665, in-fol., avec la *Vie* de l'auteur.

SÉVIGNÉ (Marie de RABUTIN-CHANTAL, marquise de), née à Paris, et non dans le château de Bourbilly en Bourgogne, le 5 février 1626, n'avait guère que 5 mois lorsque son père fut tué en défendant l'île de Ré contre les Anglais. Privée de sa mère dans un âge fort tendre, elle fut placée sous la tutelle de son oncle maternel, l'abbé de Coulanges, qu'elle appelle *le Bien-Bon*. Elle reçut des leçons de Ménage et de Chapelain, qui cultivèrent ses heureuses dispositions avec le plus grand soin. A 18 ans elle épousa Henri de Sévigné, maréchal-de-camp, issu de l'une des plus anciennes familles de Bretagne, et qui, sept ans plus tard, fut tué en duel, laissant sa veuve avec un fils et une fille. Jeune, belle et riche, madame de Sévigné sut résister à toutes les séductions, pour se consacrer uniquement à l'éducation de ses enfants. En 1663, elle présenta sa fille à la cour et la maria en 1669 au comte de Grignan, qui y avait un emploi, dans l'espoir de passer sa vie avec elle; mais le service du roi appela et retint M. de Grignan en Provence. La consolation de M^me^ de Sévigné fut, tantôt d'attirer sa fille à Paris, et tantôt de l'aller trouver au fond de cette province. Son dernier voyage eut lieu en 1694, à l'occasion du mariage du marquis de Grignan, son petit-fils, avec M^lle^ de Saint-Amant. Vers le milieu de l'année 1695, M^me^ de Grignan eut une maladie fort longue, qui lui donna de vives inquiétudes. Au moment où elle commençait à retrouver le repos par le retour de la santé de sa fille, elle tomba malade elle-même, et mourut au bout de quelques jours, le 6 avril 1696, à l'âge de 70 ans. Ses *Lettres* sont un des monuments les plus précieux de la littérature française. Quelques-unes parurent l'année même de sa mort dans les *Mém.* de Bussy-Rabutin. L'année suivante, la marquise de Coligny, fille de Bussy, en publia un plus grand nombre, avec celles de son père. D'autres éditions ont vu le jour à diverses époques. Grouvelle en fit paraître une assez complète en 1806, 8 vol. in-8. La plus estimable est celle qu'a donnée M. de Monmerqué, Paris, 1818, 11 vol. in-8, avec portraits, vues et *fac simile*, y compris les *Mémoires de Coulanges*. Cette édition est précédée d'une *Notice bibliographique* par l'éditeur, et d'une *Notice* fort étendue sur M^me^ de Sévigné, sur sa famille et sur ses amis, par M. de Saint-Surin.

SÉVIGNÉ (Charles, marquis de), fils de la précédente, né en 1647, servit en qualité de volontaire contre les Turks en 1669, acheta ensuite la charge de sous-lieutenant des gendarmes du dauphin, et fit preuve d'intrépidité dans div. circonst., notamment au combat de Sénef en 1674, et à St-Denis, près de Mons, en 1678. Dans l'intervalle de ses campagnes, il partageait son temps entre les gens de lettres, tels que Racine et Despréaux, et les femmes les plus célèbres par leur beauté, telles que Ninon de Lenclos et la coméd. Champmêlé. Après son mariage, en 1684, il se retira aux Rochers, se fixa ensuite à Paris, et y mourut en 1713, après avoir passé les dernières années de sa vie dans la dévotion. On a de lui une *Dissertat. critique sur l'art poétique d'Horace*, Paris, 1698, dans laquelle il contredit l'interprétat. forcée que Dacier avait faite d'un passage de cet auteur.

SEVIN (Franç.), philologue, né en 1682 à Villeneuve-le-Roi, fit d'excell. études à Sens et à Paris, se lia d'une étroite amitié avec Étienne Fourmont, qui a rendu des services signalés à la littérat. chinoise, et fut choisi en 1728 pour aller avec lui à Constantinople rechercher des MSs. Il en rapporta plus de 600 d'une conservation parfaite, et, par les relat. qu'il avait conservées dans ce pays, il continua d'en recevoir un assez grand nombre, dont il enrichit la bibliothèque royale. L'abbaye de la Ferrade lui fut donnée en récompense de ses services; mais, ne voulant pas quitter Paris, il se contenta d'une pension de 1,500 liv. sur un autre bénéfice. En 1737 il fut nommé garde des MSs. de la bibliothèque du roi. Il rédigea les deux premiers volumes du *Catalogue*, qui contiennent les MSs. en langues orientales et les MSs. grecs : Fourmont et Mélot l'avaient aidé dans ce trav.; dans ses autres travaux il eut l'abbé Sallier pour collaborat. Sevin mourut à Paris en 1741, laiss. une foule de *Mém.* qui font partie du *Recueil* de l'académie des inscriptions, dont il était membre. On cite principalement ses *Remarq.* sur des passages d'Anacréon, d'Hésiode, de Pline et d'autres auteurs grecs et latins; ses *Recherches* sur l'histoire d'Assyrie, sur celle de la Lydie, de la Carie, sur les rois de Pergame et de Bythinie; ses *Dissertations* sur la vie et les ouvr. de Juba, roi de Mauritanie, sur Hécatée de Milet, Nicolas de Damas, Évhémère, Callisthène, Tyrtée, Archiloque, Panætius, Thrasile, Philiste, Jérôme de Cardie, Athénodore, Charon de Lampsaque et Théophane. On lui doit en outre des *Lettres sur Constantinople*, adressées au comte de Caylus, Paris, 1802, in-8. Son *Éloge*, par de

Boze, se trouve dans le 16ᵉ vol. des *Mém.* de l'académie des inscript.

SEWA-DJY, fondat. de l'empire mahrate, dans l'Hindoustan, naquit en 1628 à Baçain, ou dans un bourg du territoire de cette ville. Sa propre vie et l'origine du peuple mahrate sont enveloppés de ténèbres; au milieu des contradictions des écrivains qui se sont occupés de l'histoire de ce pays, on découvre que Sewa-Djy profita des troubles qui déchiraient l'emp. monghol et le royaume de Bedjapour, pour se rendre maître de la plus grande partie de la contrée montueuse de la province de Baglana et du bas pays de Kouncan. Il soumit ensuite quelq. petits royaumes de la côte de Malabar, aida son frère Ekodjy à s'établir dans le Tanjaour, et finit par se faire céder une partie des revenus du Dékhan, avec la souveraineté de toute la partie montagneuse, depuis la rivière de Baglana jusqu'à Goa. Il se disposait à recommencer la guerre, lorsqu'il mourut en 1680, à l'âge de 52 ans. Avant sa mort son fils Samba-Djy, âgé de 20 ans, avait été reconnu son success. On a une *Vie* de Sewa-Djy, en portugais : *Vida e Acçoens de famoso Sevagy da India-Oriental*, Lisbonne, 1730, in-8. On trouve des détails sur ce prince dans les *Voyages* de Carré, qui le présente comme instruit dans la géographie, la tactique militaire et l'art des fortifications.

SEWARD (GUILLAUME), littérat., né à Londres en 1746, mort en 1799, n'est connu que par une suite d'articles impr. dans l'*European Magazine*, 1789-99. Un choix de ces articles fut publ. en 1794, en 2 vol., sous le titre de *Drossiana;* il en parut une suite en 3 vol. sous celui d'*Anecdotes sur plus. personnes distinguées, principalem. du siècle présent et des deux qui l'ont précédé.* On lui doit un autre ouvr. du même genre en 2 vol., intit. : *Biographiana.* — SEWARD (Anne), dame anglaise, née en 1747 à Eyam en Derbyshire, montra, presque dès l'enfance, un goût décidé pour la poésie. Son père ne négligea rien pour cultiver son éducation; aussi ses prem. essais donnèrent une heureuse opinion de ses talents; mais ses productions en prose sont de beauc. infér. à ses compositions poétiques, et sa correspondance donnerait une idée peu favorable d'elle aux personnes qui ne connaîtraient point ses autres écrits. Elle mourut en 1809 dans le palais épiscopal de Lichfield, où elle s'était fixée depuis long-temps. Walter-Scott, son exécuteur testament., a publ. en 1810 les *OEuvres poétiques d'Anne Seward*, avec des extraits de sa *correspondance littér.*, précéd, d'une préface biographique, 3 vol. in-8. On a publ. en 1816 les *Beautés d'Anne Seward*, in-12, avec son portrait, d'après Romney.

SEWEL (WILHEM), historien et lexicographe, né à Amsterdam en 1654, se fit agréger au collége de chirurgie, et partagea sa vie entre les devoirs de son état et la culture des lettres. Il parlait les princip. langues de l'Europe avec une gr. facilité. Il mourut vers 1720. On a de lui : *Histoire de l'origine, de la formation et des progrès de la société des quakers* (en holland.), Amst., 1717, estimée pour son exactitude et sa fidélité, et trad. en anglais. — *Grammaire* et *Dictionnaire* anglais et hollandais, 1691, in-4. — Une trad. en hollandais de l'*Histoire des Juifs*, par Josèphe, Amsterdam, 1704, in-fol., et une des *Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse.* Il a donné en outre une édit. de la *Gramm. flamande* de Lagrue, 1718, in-8.

SEWELL (GEORGE), poète et médecin, natif de Windsor, mort en 1726, est auteur d'une *Vie de John Philips*, et d'une tragéd. de *sir Walter Raleigh.* On a en outre de lui : *Vindication of the english stage*, etc.

SEXTIUS-SEXTINUS-LATÉRANUS (LUCIUS), tribun du peuple l'an de Rome 378, conçut le projet de rendre le consulat accessible aux plébéiens, l'exécuta de concert avec son collègue Licinius-Stolon, et fut, le prem., consul plébéien, en 388. Son élection fut vivem. contestée par les patriciens qui n'y souscrivirent qu'après avoir obtenu la création de deux préteurs patriciens. L'admission des plébéiens au pouvoir consulaire est un fait assez important dans l'histoire du gouvernem. romain pour mériter d'être signalé. — SEXTIUS-CALVINUS (Caïus), consul l'an de Rome 630, remplaça dans la Gaule-Transalpine Fulvius, qui n'avait obtenu que de faibles succès sur les Saliens, peuples de la Provence. Sextius, après avoir remporté sur eux une victoire signalée, s'empara de la capitale, établit la dominat. romaine fort avant dans la Ligurie-Cisalpine, et, pour la maintenir, employa ses légionnaires à fonder la ville qui reçut le nom d'*Aquæ Sextiæ* (Aix en Provence). Il chassa ensuite les Barbares de toute la côte, dep. Marseille jusqu'aux confins de l'Italie, et mourut accablé par les fatigues et les infirmités. — SEXTIUS (Publius), fils du tribun du peuple Lucius-Sextius, épousa en 2ᵉ noces Cornélia, dont le père Caïus-Cornélius-Scipion fut exilé à Marseille par Sylla; il suivit son beau-père dans son exil, et, de retour à Rome, fut nommé questeur du consul C.-Antonius, collègue de Cicéron, l'an de Rome 691. Il contribua beauc. à déjouer les projets de Catilina, et secondant les efforts de Pétréius, lieuten. d'Antonius, il battit l'armée rebelle. Envoyé en Macédoine comme questeur d'Antonius, il fut impliqué dans les accusations de concussions et de rapines intentées à son chef : tous deux durent leur salut à l'éloquence de Cicéron. Plus tard Sextius lui prouva sa reconnaissance en allant dans les Gaules, l'an 696 de Rome, plaider près de César la cause de l'orateur exilé; il échoua dans cette démarche, mais ses efforts réunis à ceux de trois autres tribuns du peuple triomphèrent enfin du parti de Clodius, et Cicéron fut rappelé. Sextius, accusé de violences, fut poursuivi devant les tribunaux. Hortensius et Cicéron chargés de sa défense le firent absoudre. Nommé préteur l'an 700, il fut accusé de brigue par Titus-Junius, et condamné à l'exil malgré le dévouement de Cicéron.

SEXTUS-EMPIRICUS, médec. et philos. sceptiq., vivait vers le commencem. du 3ᵉ S., et fut un des disciples d'Hérodote de Tarse. On ignore le lieu de sa naissance ainsi que les détails de sa vie. Ses ouvr.,

qui sont perdus, consistaient en *Mémoires de médecine et mémoires empiriq.*, *et en traités philosophiq.*, dont trois seulem. nous sont parvenus : les *Hypotyposes pyrrhoniennes, ou Exposit. abrégée du pyrrhonisme*, en III liv. — *Contre les mathématiciens* (c.-à-d. contre les partisans de quelque science que ce soit), en VI liv. et V liv., joints ordinairem. à l'ouvr. précéd., mais que l'on regarde comme des appendices du IIe et du IIIe liv. des *Hypotyposes*. Henri Estienne donna la traduction des *Hypotyposes en* 1562, in-8, et Gentien Hervet celle des XI autres livres en 1569 à Anvers, et à Paris en 1601. Le texte grec ne parut qu'en 1621, Paris et Genève, in-fol., avec la traduct. latine de Henri Estienne et d'Hervet : une 2e édit. du texte, avec la même version, a été donnée par J.-A. Fabricius, Leipsig, 1718, in-fol. — Les *Hypotyposes* ont été trad. en franç. par Huart, 1725, in-12.

SEYBOLD (David-Christophe), philologue, né en 1747 à Brakenheim dans le Wurtemberg, fut nommé en 1771, profess. de belles-lettres à Iéna; l'année suiv. il accepta la place de recteur du gymnase de Spire; en 1776 il alla remplir les mêmes fonctions à Grunstadt; enfin, chargé de relever l'anc. gymnase de Bouxwiller, chef-lieu du comté de Hanau-Lichtenberg, il rendit comme direct. de cet établissem. d'éminents services à l'instruction. Cette école ayant été détruite par l'effet de la révolution française, Seybold resta pendant quelques années dans une situation assez critique; plus tard il obtint une chaire de littérature ancienne à Tubingen, où il mourut en 1804. On lui doit une foule de livres sur toutes sortes de sujets, romans moraux, ouvr. historiques, traduct. du grec, et un grand nombre d'articles dans les journaux littéraires. Parmi ses ouvr. les plus remarquables sont une *Mythologie* (en allem.), dont la prem. édit. est de 1779; sa *Chrestomathia poetica græco-latina*, 1775, in-8; une *Anthologie historiq. grecq.-latine*, et une *Anthologie poétique-latine*. Sa *Biographie*, écrite par lui-même, a été publiée en 1796 à Tubingen.

SEYDLITZ (Frédéric-Guillaume de), général prussien, né à Clèves en 1722, entra dès l'âge de 12 ans dans les pages du margrave de Brandebourg-Schwed, et, nommé cornette dans le régiment du margrave au service de Prusse, fit sa prem. campagne à 20 ans. Frédéric ayant apprécié la valeur du jeune officier, le nomma capitaine de hussards et l'adjoignit au fameux partisan Schietz. Seydlitz justifia le choix du prince, et se signala dans plus. occasions. A la paix, il mit à profit ses loisirs pour étudier la théorie de l'art militaire, et fut choisi pour discipliner successivement un régiment de dragons et un régim. de cuirassiers. Nommé colonel en 1775, il se distingua pend. la guerre de sept ans, notamm. à Kollin et Rosbach en 1757, à Zorndorff et Hochkirchen en 1758, et enfin à Kunnersdorf en 1759, où il fut assez grièvement blessé pour n'être pas en état de faire la campagne de 1760. Il se trouvait à Berlin lorsqu'un corps d'Autrichiens et de Russes força cette ville à capituler. La campagne de Saxe, en 1761 et 1762, lui fournit de nouvelles occasions de se signaler. A la paix il fut chargé de l'inspection de toute la cavalerie de la Silésie. Élevé en 1767 au grade de général de cavalerie, le prem. alors en Prusse, il mourut en 1773. Tous les officiers de cavalerie reçurent l'ordre de porter le deuil, et sa statue en marbre fut érigée sur la place Guillaume à Berlin.

SEYMOUR (Jeanne), femme de Henri VIII et mère d'Édouard VI, rois d'Angleterre, était dame d'honneur d'Anne de Boleyn, qu'elle remplaça dans la couche sangl. du monarq. théologien. Elle mourut en 1537, en donnant le jour à Édouard VI. Élevés aux prem. honneurs par son crédit, les frères de Jeanne devinrent la tige des ducs de Somerset, des comtes de Hertford, etc. — Thomas Seymour, lord Dudley, grand-amiral d'Angleterre sous Henri VIII, fut nommé par ce prince l'un de ses exécuteurs testamentaires et membre du conseil de régence pend. la minorité d'Édouard VI. Ses perfidies et ses intrigues faillirent plusieurs fois compromettre la sûreté du royaume et celle du prince, son neveu. Enfermé à la Tour de Londres, il y fut décapité en 1548. Thomas avait osé aspirer à la main d'Élisabeth, depuis reine d'Angleterre, et, déçu dans ses prétent., il épousa Catherine Parr, veuve de Henri VIII.

SFONDRATE (François), cardinal, né à Crémone en 1493, professa le droit civil pendant plus. années dans les universités de Padoue, de Pavie, de Bologne, de Rome et de Turin, et fut ensuite chargé de diverses négociations par le duc François Sforza et par Charles-Quint. Nommé gouverneur de Sienne en récompense de ses services, il eut le bonheur d'apaiser les troubles qui agitaient cette ville, et les Siennois dans leur reconnaissance lui décernèrent le titre de *Père de la patrie*. Ayant perdu sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, et s'éleva rapidem. aux plus hautes dignités. Le pape Paul III lui donna l'évêché de Crémone, et peu de temps après le décora de la pourpre romaine. Il mourut à Crémone en 1550. Outre quelq. *traités* de jurisprudence, et des *lettres* relatives aux négociations dont il a été chargé, on a de lui : *De raptu Helenæ, poema heroicum, libri III*, imprimé avec le *Curtius* de Sadolet, *in academiâ venetâ*, 1559, in-4; reproduit dans les *Deliciæ poetar. italor.*, et dans les *Carmina illustr. poetar. italorum*, t. IX.

SFONDRATE (Célestin), cardinal, de la même famille que le précédent, né à Milan en 1649, était déjà connu comme un théologien distingué, lorsque la déclaration du clergé de France en 1682 lui offrit l'occasion de prendre la défense des intérêts du St-siége. Il fut élu presque aussitôt évêque de Novare et abbé de St-Gall, mais il refusa l'évêché. En 1695, créé cardinal par Alexandre VIII, il se rendit à Rome, et y mourut en 1696. On a de lui : *Tractatus regaliæ contrà clerum gallicanum* (St-Gall), 1682, in-4. — *Regale Sacerdotium romano pontifici assertum et quatuor propositionibus cleri gallicani explicat.*, 1684, in-4 (sous le nom d'Eu-

gén.-Lombardus), inséré dans la *Biblioth. pontificia* de Rocaberti, t. III. — *Gallia vindicata*, etc., 1687, in-4; Mantoue, 1701, avec des addit. considérables, égalem. insérées dans la *Bibliotheca* de Rocaberti. — *Legatio Marchionis Lavardini Romam ejusquecum Innocentio XI dissidium*, Rome, 1688, in-12. — *Innocentia vindicata de immaculato conceptu B. M. V.*, 1695, in-fol., fig. — *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4 : les principes émis dans cet ouvr. sur la grâce, le péché originel et l'état des enfants morts avant le baptême, ont été vivement contestés par Bossuet et le cardinal de Noailles. — *Cursus philosophicus*, St-Gall, 1699, 3 vol. in-4. On doit en outre à Sfondrate quelq. *opuscules* dont Argellati a donné les titres dans les *Scriptores mediolan*.

SFORZA ATTENDOLO (Giacomuzzo), célèbre capitaine, né en 1369 à Cotignola dans la Romagne, fils d'un cordonnier suiv. les uns, d'un cultivateur suivant d'autres, fut la tige de l'illustre maison de Sforce. Simple paysan, il était occupé aux travaux des champs, lorsqu'à la vue d'une troupe de soldats il sentit le désir subit de les suivre. Sa force, qui lui valut le surnom de Sforza, et sa valeur le placèrent bientôt au prem. rang parmi les *condottieri*. En 1401 il avait une compagnie de 150 gens-d'armes au service des Florentins. En 1405 il eut sous ses ordres jusqu'à mille cavaliers, avec lesq. il servit à diverses reprises en Lombardie et en Toscane. La réputat. de Sforza lui valut la confiance de Ladislas, roi de Naples, qui le chargea de plus. expéditions, et le nomma gr.-connétable de son royaume. La faveur dont il jouit sous le règne de Jeanne II lui attira les persécut. de Jacques de Bourbon, mari de cette princesse; mais plus tard la reine récompensa sa fidélité par le don de plus. fiefs import. Sforza périt en 1424, dans le fleuve Pescara, comme il marchait contre Alphonse d'Aragon, fils adoptif de Jeanne, et qui s'était révolté contre elle. Il laissait plus. enfants dont la postérité s'est éteinte sans gloire. François-Alexandre était seul destiné à soutenir l'éclat du nom paternel.

SFORZA (François-Alexandre), duc de Milan, fils naturel du précéd., né en 1401, le suivit dans toutes ses campagnes, et sut s'attacher les soldats que son père avait formés. Ils le reconnurent pour leur chef, et l'aidèrent dans toutes ses entreprises. Alexandre combattit en 1426 le célèbre Carmagnole dans la Lombardie; il enleva la Marche d'Ancône au pape Eugène IV en 1434, et s'en fit un état indépendant. Il battit tous les ennemis que lui suscita Visconti, duc de Milan, pour être dispensé de lui donner sa fille en mariage. Après la mort de son beau-père, il se mit à la solde des Milanais pour parvenir plus facilem. à les asservir. Vainement les Vénitiens s'opposèrent à ses projets; il les força de le reconnaître comme souverain de Milan. On lui reproche d'avoir affermi son pouvoir par l'assassinat de Piccinino, l'un de ses adversaires. Sforza se montra le protecteur des lettres et des arts, et offrit un asile aux Grecs expatriés; mais il ne fut pas exempt des vices de son siècle, et s'il fut toujours vainqueur il ne le dut pas moins à ses perfidies qu'à sa valeur. Il mourut en 1466, laissant 5 fils, dont l'aîné lui succéda. — Sforza (Galeaz-Marie), duc de Milan, fils du précédent et de Blanche Visconti, né à Fermo en 1444, était au service de Louis XI avec un corps auxiliaire, lorsqu'il apprit la mort de son père. Il revint promptement à Milan; sa mère avait maintenu le peuple dans l'obéissance jusqu'à son retour. Galeaz n'avait aucune des qualités brillantes de son père; livré à des penchants criminels, il souleva contre lui la haine des courtisans qui l'assassinèrent au milieu de ses gardes en 1476, dans la basilique de St-Étienne. Son fils lui succéda. — Sforza (Jean-Galeaz) fils du précéd., succéda à son père en 1476, à l'âge de huit ans, sous la tutelle de Bonne de Savoie, sa mère. Aidée de François Simonetta, son principal ministre, elle écarta les oncles du jeune duc qui voulaient participer à la régence; mais Louis-le-Maure, l'un d'eux, ayant surpris Tortone en 1479, la força de lui donner part au gouvernem. Bientôt Simonetta fut mis à mort, et Jean Galeaz, lorsqu'il eut atteint sa 21e année, relégué dans le château de Pavie, y mourut empoisonné en 1494. Il laissait un fils et deux filles : le prem. qui aurait dû lui succéder, amené en France par Louis XII en 1499, fut fait abbé de Marmoutier, et mourut à la chasse en 1524.

SFORZA (Ludovic), surn. *le Maure*, à cause de son teint basané, 3e fils du duc François, se fit déférer la souveraineté après la mort de son neveu Jean Galeaz; il n'avait rien de la prudence et du courage de ses ancêtres, et quoiqu'il eût été un moment l'arbitre de l'Italie, soit en prêtant son appui à Charles VIII, soit en le lui refusant, ses crimes et sa bassesse le rendirent méprisable. Attaqué par Louis XII en 1499, il fut dépouillé de ses états en 15 jours; mais l'indiscipline des Français ayant révolté les Milanais, il reparut en 1500, et obtint quelq. succès passagers. Obligé de céder au nombre, il fut livré à ses ennemis et vécut 10 ans dans une prison à Loches. Ses deux fils, Maximilien et François, étaient auprès de l'empereur Maximilien. — Sforza (Maximilien), fils aîné du précédent, fut rappelé en 1512 par la ligue que Jules II avait formée contre les Franç.; mais il n'avait aucune des grandes qualités de ses ancêtres. Il ne sut inspirer ni du respect ni de l'attachement pour sa personne. En 1513 toute la Lombardie se révolta contre lui; l'évacuation de l'Italie par les Français ne lui laissa qu'un repos momentané. Au lieu d'apaiser les esprits, il les exaspéra encore par les amendes énormes qu'il imposa aux villes qui s'étaient révoltées. La victoire de Marignan en 1515 lui enleva toutes ses ressources; il se rendit au duc de Bourbon, abandonnant tous ses droits au duché de Milan, moyennant une pension de 30,000 ducats, et mourut à Paris en 1530. — Sforza (François-Marie), dernier duc de Milan, 2e fils de Louis-le-Maure, vivait dans l'obscurité, lorsque le pape Léon X et Charles-Quint formèrent une ligue dont la prem. condition fut le rétablissem. des Sforce à

Milan. Il fit son entrée dans cette capitale en 1522 au milieu des démonstrat. d'amour; l'année suiv. le château se rendit à lui; la défaite de François Ier à Pavie en 1525 semblait lui promettre quelque sécurité; mais il restait à la discrétion des Espagnols et des Allemands, qui exigèrent des tributs énormes pour remboursem. des frais de la guerre. Il n'obtint même de Charles-Quint l'investiture du duché qu'en payant 400,000 ducats, et en s'engageant à en payer 50,000 pend. 10 ans. A ce prix il conserva ses états, mais il perdit l'affection de ses sujets. Il mourut en 1535, au moment où François Ier se disposait à se venger de ses premiers désastres.

SFORZA (Alexandre), seigneur de Pesaro, fils naturel de Jacq. Sforza Attendolo, né à Cotignola en 1409, aida son frère François en 1434 dans ses expédit. Il acquit la seigneurie de Pesaro en 1445, par son mariage avec Constance de Varano, nièce de Galeazzo-Malatesta, et se soutint dans sa principauté contre les attaques de Sigismond Malatesta et l'excommunication d'Eugène IV. Il rendit des services import. à Ferdinand, roi de Sicile, ainsi qu'à Paul II et aux Vénitiens; et sans avoir les talents de son frère, il sut se placer au prem. rang parmi les généraux d'Italie. Il mourut en 1473. Les *Mém.* de sa vie ont été publ. par Annibal Olivieri en 1785, et ceux de Constance de Varano, sa femme, par Ratti, Rome, 1785, in-8. — Sforza (Constant), fils et successeur du précéd., suivit la même carrière que ses aïeux, mais avec moins de gloire et d'habileté. En 1479, il causa la défaite des Florentins attaqués au *Poggio imperiale*, par Alphonse duc de Calabre; il était au service des Vénitiens lorsqu'il mourut en 1483.—Sforza (Jean), fils naturel et successeur du précédent, épousa en 1493 Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, comptant par ce mariage s'assurer un allié. Mais sa femme le quitta en 1497, fit prononcer son divorce et se remaria peu de temps après. Abandonné à ses seules forces, il ne put résister à César Borgia, qui vint l'attaquer dans Pesaro, et se retira à Venise où il mourut vers 1501. — Sforza (Catherine), fille naturelle de Galeaz-Marie), duc de Milan, se signala par un caractère et un courage dignes de ses ancêtres. Elle épousa en 1484 Jérôme Riario qui avait acheté la seigneurie d'Imola et usurpé celle de Forli. En 1488, Jérôme ayant été assassiné à Forli, dans une conspiration, Catherine et son fils Octavien tombèrent au pouvoir des conjurés, qui lui permirent d'entrer dans la citadelle, espérant qu'elle déterminerait le commandant à leur en ouvrir les portes, mais ils retinrent le jeune Octavien en otage. Aussitôt que Catherine se vit entourée de sujets fidèles, elle monta sur les créneaux pour ordonner aux rebelles de déposer les armes, et comme ils la menaçaient de faire périr son fils, elle répondit : *Vous pouvez voir que j'ai de quoi faire d'autres enfants.* Cepend. les conjurés n'exécutèrent pas leur menace; ils se contentèrent de presser le siége; mais n'ayant pas été secourus, ils furent obligés de capituler et de reconnaître Octavien comme leur seigneur, sous la tutelle de sa mère. Dans la suite, Catherine épousa secrètement Jean de Médicis, père d'un autre Jean, le chef fameux des bandes noires, et aïeul de Cosme de Médicis. En 1499, attaquée par César Borgia, elle se renferma dans la forteresse de Forli, et fut prise sur la brèche l'année suiv. au milieu de ses soldats massacrés autour d'elle. On lui rendit la liberté à la sollicitation de Louis XII, et on lui permit de se retirer à Florence où elle mourut. Son histoire a été publ. par Buriel sous le titre de *Vita di Catarina Sforza-Riario*, Bologne, 1785, 3 vol. in-8. Quant aux autres Sforza, on trouvera des renseignem. dans les ouvr. de Ratti : *Memorie della famiglia Sforza*, Rome, 1794, 2 vol. in-4. — *L'Autenticità degli alberi genealogici stampati pel duca conti Sforza Cesarini*, 1821, in-4. — *Nuovi documenti degli alberi suddetti*, 1821, in-4; et dans l'art. *Famiglia Sforza*, du *Recueil des familles célèbres de l'Italie*, par Litta.

SFORZA (Bonne). — V. Bonne Sforce.

S'GRAVESANDRE. — V. Gravesandre.

SHADWELL (Thomas), poète dramatique, né à Stanton-Hall, en Norfolk, vers 1640, quitta l'étude du droit pour se livrer au théâtre, et se fit connaître par de nombreux succès. En 1688, il fut nommé historiographe et poète lauréat à la place de Dryden, qui fut privé de ce titre pour avoir embrassé avec trop de chaleur le parti de l'opposition. Shadwell mourut en 1692, par suite d'une forte dose d'opium administrée par erreur. Ses *OEuvres* ont eu plus. édit.; la meilleure est celle de 1724, 4 vol. in-12. — John Shadwell, fils du précédent, étudia la médecine, et fut attaché comme médecin à la reine Anne, à George Ier et à George II. Il accompagna le comte de Manchester dans son ambassade extraordinaire près de Louis XIV, en 1699. On ignore l'époque de sa mort. — Charles Shadwel, fils ou frère puîné de Thomas, servit quelque temps en Portugal, et mourut en 1726, à Dublin, où il occupait une place de finances. On a de lui 7 pièces de théâtre, impr. en 1720, in-12.

SHAFTESBURY (Antoine ASHLEY COOPER, comte de), homme d'état, né en 1621 à Winborne-St-Giles dans le comté de Dorset, fut élu en 1640 membre du parlement. Au commencement de la guerre civile, il se montra dévoué aux intérêts du roi; mais bientôt il accepta une mission du parlement, et se montra l'implacable ennemi de la famille royale. Plus tard cependant il se mit en correspondance avec les amis de Charles II; il refusa de prêter le serment qui prononçait l'exclusion de ce prince, et fut l'un des douze membres de la chambre des communes chargés d'aller l'inviter à remonter sur le trône. De hauts emplois furent la récompense des services qu'il avait rendus en dernier lieu, et le 4 nov. 1672 il fut élevé au poste de lord grand-chancelier. Mécontent du caractère de faiblesse que montrait le roi, et redoutant les dangers qu'un changem. de système pourrait lui faire courir, il se jeta dans le parti populaire, sortit du ministère, et attaqua les mesures de la cour avec autant de vigueur que de talent. Lors de la

présentation du bill du *test*, sa vive opposition occasionna des discussions si véhémentes, que le roi se vit obligé de proroger le parlem. Lorsqu'il fut réuni de nouveau en 1677, Shaftesbury soutint qu'il devait être considéré comme dissous, et défendit son opinion avec une telle chaleur que le roi le fit enfermer à la Tour. Après 13 mois de captivité, il se remit à la tête de l'opposition, et fut nommé présid. du nouv. conseil en 1679. Renvoyé peu de mois après par le crédit du duc d'Yorck, il fut encore une fois emprisonné à la Tour, accusé de haute trahison; mais traduit devant le gr.-jury, il fut acquitté. Plus tard, impliqué dans la conspirat. de Rye-House, et ne se croyant pas en sûreté en Angleterre, il se réfugia en Hollande en 1682, et mourut l'année suiv. à Amsterdam. Shaftesbury, jugé très diversem. par ses contempor., a été mieux apprécié par Macpherson, Dalrymple et Hume.

SHAFTESBURY (ANTOINE ASHLEY COOPER, comte de), écriv. distingué, pet.-fils du précéd., né à Londres en 1671, consacra ses loisirs à la cult. des lettres et des arts, et perfectionna ses connaissances par des voyages en France et en Italie. Vers 1694, élu membre de la chambre des communes, il y montra dès son début un esprit de liberté dont il ne se départit jamais. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé d'abandonner la carrière parlementaire après la dissolution de 1698, il se rendit en Hollande, et cachant son nom et ses titres, il se mit en relation avec les gens de lettres, notamm. avec Bayle, auquel il eut le bonheur d'être utile par son crédit, et avec lequel il entretint jusqu'à sa mort une correspondance suivie. A la mort de son père, en 1699, il entra à la chambre des pairs; mais sa mauvaise santé ne lui permit d'assister que très rarem. aux séances. Il appuya les mesures du roi Guillaume pour former la grande alliance, et donna dans différ. occasions, d'utiles conseils à ce prince. Après l'avénem. de la reine Anne, il vécut dans la retraite, occupé de revoir ses ouvrages et d'en préparer une édit. plus élégante. Il mourut à Naples en 1713. Cette édition, qu'il avait préparée avec tant de peine, parut immédiatement après sa mort sous ce titre : *Characteristicks of men, manners, opinions, times*, 1713, 3 vol. in-8, avec grav. Une partie de ses *Lettres* a été publ. sous le titre de : *Quelques lettres écrites par un noble lord à un jeune homme à l'université*, 1716; et une autre sous celui de : *Lettres du feu comte de Shaftesbury à Robert Molesworth, écuyer*, 1721. On lui doit aussi la *Préface* des *Sermons* de Whichcot, publ. en 1698. Quelques-uns de ses ouvr. ont été trad. en franç. à diverses époques.

SHAKESPEARE (WILLIAM), le prem. et le plus célèbre des aut. dramat. angl., naq. le 23 avril 1564 à Stratford-sur-l'Avon, dans le Warwickshire, et mourut en 1616, le jour annivers. de sa naissance. Il était fils de John Shakespeare, marchand de laine, et de la fille de Robert Arden de Wellingcote, gentilh. du même comté. Une famille nombr. à soutenir, et peu de succès dans son commerce réduisirent John à une fortune plus que médiocre. Un des baillis de sa corporat., il fut forcé de quitter cette charge. On ajoute même qu'il joignit à son commerce de laine l'état de boucher. William, l'aîné de ses fils, étudia quelque temps à l'école de Stratford, et fut ensuite placé chez un procureur : à l'école il ne resta pas étranger aux prem. éléments du latin : et chez le légiste, il apprit ces mots techniques dont il a fait usage dans ses pièces. Ben-Johnson dit même qu'il savait un peu de grec, et l'on voit qu'il avait lu les anciens, au moins dans des traductions. A 18 ans, il épousa Anne Hataway, fille d'un fermier. Les détails de sa vie à cette époque se réduisent au fait qui le conduisit à Londres : dénoncé pour avoir braconné dans le parc de sir Thomas Lucy, à cette faute il ajouta celle de composer une ballade satirique contre sir Thomas lui-même, à la fois la partie lésée et le magistrat du canton. Le poète fut obligé de quitter le pays, et garda rancune à sir Thomas, qu'il a peint sous des traits ridicules dans le juge Shallow. Arrivé à Londres, il rechercha la société des comédiens et des habitués des coulisses : on a prétendu qu'il gardait à la porte du théâtre de Southward les chevaux des spectateurs qui n'avaient pas de domestiques. On le trouve bientôt dans la liste des acteurs, remplissant les rôles secondaires dans ses propres pièces; il joua depuis le rôle facile du spectre dans Hamlet. Son premier poème fut un sujet classique; c'était le goût du temps : la mythologie et l'histoire ancienne étaient tout ce qu'il y avait de plus national à la cour de la pédante Élisabeth; mais rien de moins classique que le style de l'époque : toutes les bizarreries d'antithèses et d'affectation emphatique du fameux Lily sont égalées dans le poème de *Vénus et Adonis*, dédié à lord Southampton, et dans celui de *Lucrèce et Tarquin*. Ces vers lui valurent le patronage des grands, et ce patronage, qui procura au poète quelques faveurs d'Élisabeth et plus tard du roi Jacques, explique peut-être pourquoi Shakespeare, homme du peuple, a si souvent flatté le pouvoir dans ses pièces. L'auteur le plus populaire de la Grande-Bretagne en est peut-être le moins démocrate. Comme poète dramatique, Shakespeare débuta par arranger quelques vieilles pièces, ou par s'associer à des auteurs inexpérimentés. Quelques-unes des pièces de son répertoire ne sont même que des pièces refaites : mais celles-là sans doute sont de celles où il sut mettre un cachet particulier qui ne permit à personne de les réclamer. Quant à Shakespeare lui-même, il y tenait peu, et il ne s'occupa jamais que très négligemment de les imprimer. Il se fiait à la mémoire des acteurs, ne pensant pas que ses compositions dussent survivre à la curiosité de ses contemporains; et c'est là l'homme auquel les critiq. allemands ont de bonne foi attribué un système! Shakespeare fut par excellence l'auteur dramatiq. de son temps, sublime ou bouffon par caprice, ne raturant jamais une ligne écrite; son génie ne fut qu'à lui, mais l'on peut accuser autant son siècle que sa propre insousiance de ses défauts. Pend. sa vie, la gloire



SHAKSPEARE.

fut pour Shakespeare, dans la familiarité flatteuse des grands, dans les applaudissements du peuple et dans l'amitié de ses confrères les auteurs et les coméd. Dans le nombre était le fam. Ben-Johnson, appelé *Classique*, par opposit. à Shakespeare, sans qu'il faille en conclure que Ben-Johnson ait écrit d'après Aristote, ou que Shakespeare ait été un homme illettré, parce qu'il n'avait pas la science de son rival. C'est encore à tort qu'on a supposé que Ben Johnson était jaloux de lui; au contraire, l'orgueil de son propre mérite ne l'a pas rendu injuste envers le génie moins cultivé de Shakespeare. Si celui-ci pensait peu à la gloire, il négligea moins la fortune; il parvint à acquérir une propriété à Stratford, où il se retira dans les dernières années de sa vie, abandonnant le théâtre au moment où il avait encore assez de jeunesse pour s'y surpasser lui-même. Il fut enseveli dans l'église de Stratford, où l'inscription de son modeste caveau prononce une malédiction contre celui qui oserait y troubler le repos de ses cendres pour les transporter ailleurs. En 1741, il lui a été élevé à Westminster un monum. dont les frais ont été couverts par deux représentations aux théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden; un mûrier planté de ses mains, et long-temps l'objet d'un culte tout particulier dans le Warwickshire, fut abattu en 1759 par le propriét. On en fit des tabatières qui se sont multipliées comme par féerie. William Shakespeare laissa deux filles qui épousèrent, l'une un médecin, le docteur Hall; l'autre Thomas Quincy. On ne compte guère que 36 pièces qu'on puisse réellem. attribuer à Shakespeare, et ce serait fort peu, en considérant sa facilité, si, comme nous l'avons dit, il n'avait fait plus souvent le métier d'*arrangeur*. Il en est huit autres impr. avec son nom, mais que plus. de ses admirateurs ne veulent pas reconnaître, quoique d'autres les placent au niveau de ses chefs-d'œuvre. Le culte de Shakespeare est vraim. une idolâtrie en Angleterre, et, comme toutes les idolâtries, il a ses superstitions ridicules : mais les mystiques allemands ont encore renchéri sur ses concitoyens. L'admiration de ce qui est beau dans le dieu du théâtre anglais nous semble exclure l'admiration de ce qu'il a d'absurde; il s'agit donc de comparer Shakespeare à lui-même pour l'apprécier à sa juste valeur; les contradict. perpétuelles de son génie mettent également à l'aise ses enthousiastes et ses détracteurs. Ses pièces ne résistent pas à l'analyse, mais elles vivent dans l'imaginat.; ses caractères tour à tour sublimes et ridicules sont des créations si profondes, que l'impression qu'ils laissent de leur individualité surpasse toutes les impressions analogues. C'est qu'il y a quelque chose au-dessus de la perfection de l'art, et c'est l'inspiration première du génie, ce don secret qui a mérité à Homère l'épithète de divin. Que serait Racine, s'il n'avait que les qualités qu'on refuse à Shakespeare? Que sont en Angleterre les imitateurs des formes dramatiques de Shakespeare? Il serait donc bien maladroit d'imiter aveuglément ce grand homme, mais il faut l'étudier comme a fait sir Walter-Scott. La gloire de Shakespeare a eu, même en Angleterre, ses époques d'éclipses; ressuscitées par Garrick après un long oubli, ses pièces ne sont restées au théâtre qu'en petit nombre et mutilées. Ses tragéd. sont préfér. à ses coméd. dont les sujets sont généralem. romanesq., et dans lesq. il y a plus d'imaginat. et d'esprit que de comiq.; celle des *Joyeuses femmes de Windsor* se rapproche peut-être le plus des habitudes de notre scène. La première édition des *OEuvres* de Shakespeare est de 1623, in-fol.; la plus splendide est celle de l'alderman Boydell, et la plus estimée parmi les récentes celle de Malone. Pope, Steevens, S. Johnson, etc., sont ses commentat. les plus utilement consultés; mais l'ouvr. du docteur Drake, *Shakespeare and his Times*, 2 vol. in-4, est celui qui fait le mieux connaître ce gr. poète. La France doit à Voltaire les prem. notions sur l'Eschylle britanniq. Laplace traduisit quelq.-unes de ses pièces; puis Letourneur, aidé de Catuelan et Malherbe-Fontaine, en publia une version complète, mais souvent infidèle par trop d'emphase classique. Cette version a été retouchée en 1820 par MM. Guizot et Amédée Pichot; mais la critique leur reproche d'avoir, par un défaut contraire, décoloré quelquefois la poésie sublime ou gracieuse de Shakespeare. Dans un choix de ses tragéd. et de ses comédies, Bruguières de Sorsum a essayé de reproduire sa prose en prose et ses vers blancs en vers blancs, troisième espèce d'infidélité. Enfin, cet auteur si original et si intraduisible a subi une dern. mutilation dans les *Essais* de M. Paul Duport (1828). On célèbre en Angleterre le jubilé de Shakespeare, fête imaginée par Garrick.

SHARP (Jacques), né en 1618 dans le comté de Bauff, se montra d'abord zélé presbytérien, et fut envoyé près de Cromwell pour lui présenter des réclamat. au sujet de quelq. différends qui s'étaient élevés entre les presbytériens d'Écosse. Cédant à des vues ambitieuses, il se réunit à l'Église d'Angleterre, et accepta l'archevêché de St-André; mais son élévat. excita la haine de ses coreligionnaires. Un prédicant tenta de l'assassiner en 1688, et dix ans plus tard il fut égorgé par neuf brigands sur un gr. chemin. — Sharp (John), prédicateur angl., né à Bradford en 1644, obtint l'archidiaconat de Norwich; mais il fut interdit sous le règne de Jacques II, à cause de ses prédications contre les catholiq. (1686). Après la révolution de 1688, il fut nommé doyen de Canterbury, puis archev. d'York, et mourut à Bath en 1714. Ses *sermons* ont été réunis en 1740, 7 vol. in-8. — Graville Sharp, petit-fils du précéd., né en 1734, mort en 1813, fut le fondat. de la société pour l'abolit. de la traite, et c'est à cette grande œuvre qu'il consacra toute sa vie. Outre quelq. écrits sur ce sujet, on lui doit : *Remarks on the uses of the definitive article in the Greek of the New Testament*, Durham, 1798, in-8. — Sharp (Grégoire), chapelain ordinaire du roi, membre de la société royale et de celle des antiquaires, né en 1713, mort en 1771, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Syntagma dissertationum quas*

*olim Thomas Hyde separatim edidit*, 1767, 2 vol. in-4, avec pl. gravées à l'eau forte par l'auteur lui-même.

SHARP (ABRAHAM), mathématicien, né à Little-Horton près de Bradford, dans le Yorkshire, en 1651, entra fort jeune dans le commerce; mais, entraîné par son goût pour la science du calcul, il quitta le négoce pour se livrer à l'enseignement, et ouvrit à Liverpool une école où il montra l'écriture et l'arithmétique. Dans un voyage qu'il fit à Londres, il se lia avec Flamsteed, qui lui donna d'abord un emploi dans l'arsenal de Chatam, et le prit ensuite pour *assistant* à l'Observatoire roy., Sharp l'aida dans la construction de son fameux *Catalogue de 3,000 étoiles*. Ce travail altéra sa santé, et il fut obligé de revenir dans son pays natal; mais, pour n'y pas rester oisif, il se construisit lui-même un observatoire, et fabriqua les télescopes et les div. instruments dont il avait besoin. En 1786, il travailla de nouveau avec Flamsteed, qui s'occupait de terminer le grand mural qu'il voulait placer à Greenwich, puis il se chargea de dresser un gr. nombre des *tables* que contient le 2e vol. de l'*Hist. céleste*. Dans le même temps il composa un *précis* des meilleures méthodes connues par le calcul des sinus, des sécantes et des tangentes naturelles, et en fit l'applicat. à la déterminat. approchée du rapport de la circonférence au diamètre. Il publia lui-même ce travail dans son ouvr. intit. : *Geometry improved*, Londres, 1717, in-4, qui ne porte que les initiales de Sharp : *by A. S. Philomath*. On trouve en outre dans ce livre des *tables* très étendues et très exactes des div. segments du cercle, avec leurs différences à 12 fig., et leur usage pour la résolut. d'un gr. nombre de problèmes. L'auteur y a joint un *Traité* (curieux) *sur les polyhèdres*. Sharp mourut à Horton en 1742.

SHARP (SAMUEL), chirurgien, né au commencement du 18e S., fut élève du célèbre Chéselden, et vint ensuite étudier son art dans les hôpitaux de Paris. Il ne commença que fort tard l'exercice de sa profession. Il obtint la place de chirurg. de l'hôpital de Guy à Londres, fut nommé membre de la société royale en 1749, et membre étranger de l'académie de chirurgie de Paris. En 1765 il fit un voyage sur le continent pour rétablir sa santé, et passa les dern. années de sa vie dans la retraite, où il mourut en 1778. On a de lui: *Traité des opérations chirurgicales*, etc., 6e édition, 1761. — *Recherches critiques sur l'état de la chirurgie*, 4e édit., 1761. Ces deux ouvr. ont été trad. en français par Jault. — *Lettres sur l'Italie*, 1770, in-8.

SHARP (WILLIAM), graveur, né à Londres en 1749, fils d'un armurier, grava d'abord des ornements pour des armes de luxe; mais entraîné bientôt par le goût de son art, il produisit successivem. une foule d'ouvr. qui le placent au prem. rang parmi les grav. anglais. On cite comme ses chefs-d'œuvre : les *Docteurs de l'Église disputant sur l'immaculée Conception*, d'après le Guide; les *deux Enfants égarés et endormis dans une forêt*, d'après Benwell; *Diogène; le roi Lear au milieu de la tempête*, d'après West; la *Ste Cécile* du Dominiquin ; la *Pythonisse d'Endor*, d'après Salv. Rosa, et le *portrait* du célèbre anatomiste John Hunter, d'après Reynolds. Sharp mourut retiré à Chiswick en juillet 1824. On lui reproche d'avoir professé des opinions religieuses au moins singulières, et de s'être livré aux rêveries mystiques de Svedenborg.

SHAW (THOMAS), voyageur, né à Kendal en Westmoreland vers 1692, entra dans l'état ecclésiastique, et fut nommé chapelain du comptoir d'Alger. Après un séjour de 12 ans en Afrique, qu'il mit à profit pour visiter une partie de l'anc. Numidie, la Syrie et l'Égypte, il revint dans sa patrie, rapportant des médailles, des fragments d'antiquités, et beaucoup d'objets d'histoire naturelle. Il se fit recevoir doct. en théologie et en médecine, devint présid. du collége de St-Edmond's-Hall d'Oxford, puis profess. de grec, et fut nommé recteur de Braunley, dans le Hampshire. Il mourut en 1751, membre de la soc. royale. On a de lui en anglais : *Voyages, ou Observations relatives à plusieurs parties de la Barbarie et du Levant*, Oxford, 1738, in-fol., avec cartes et fig. Une nouvelle édit., préparée par l'auteur, parut en 1757, in-4, avec un *supplément*. Cet ouvrage, un des plus instructifs sur les roy. d'Alger et de Tunis, a été trad. en français, La Haye, 1743, 2 vol. in-4, en allemand, Leipsig, 1765, in-4, et en hollandais, Utrecht, 1773, 2 vol. in-4, fig. En mémoire des services que Shaw a rendus à la botanique, Forster a donné le nom de *shawia* à une plante de la Nouvelle-Zélande.

SHAW (CUTHBERT), écrivain anglais, né en 1738 à Ravensworth, dans le comté d'York, après avoir été sous-maître de l'école de Darlington, vint à Londres, où il concourut à la rédaction de plus. journaux, puis joua la comédie et la tragédie dans la troupe de Foote, tant dans la capitale qu'en province. La misère, suite de sa mauvaise conduite, abrégea ses jours. Il mourut à Londres en 1771, à 34 ans. On a de lui : un poème *sur la Liberté*, 1756; des odes *sur les quatre Saisons*, 1760, sous le nom de W. Seymour; une satire intit. : *les quatre Chandelles d'un sou*, 1762 (contre Lloyd, Churchill, Colman et Shirley), une autre intit. : *the Race* (la lice), 1766, in-4, dans laquelle il caractérise les princip. poètes de son temps : *Monodie à la mémoire d'une jeune femme, par un mari inconsolable*, 1768, élégie sur la mort de sa femme; une autre sur la mort de son fils, et une dern. satire qu'il publia, en 1769, sous le titre de *la Corruption*, dans laquelle il peint sa propre situation.

SHAW (GEORGE), naturaliste angl., né en 1751 à Bierton, dans le Buckinghamshire, embrassa l'état ecclésiast., pour assister son père, vicaire de sa paroisse; mais il abandonna bientôt ces fonct. pour se livrer à l'étude des sciences natur. et de la médecine. Après avoir suivi pendant trois ans les cours des plus célèbres profess. à Édimbourg, il revint à Oxford, où il fut nommé lecteur adjoint à la chaire de botanique. Les statuts de l'université ex-

cluant tout ecclésiastique du professorat, il ne put succéder au titulaire. Il prit alors ses grades en médecine, et s'établit à Londres. En 1791, nommé conservat. de la bibliothèque d'histoire naturelle au musée britannique, il renonça dès-lors à la pratique de la médec. pour se livrer à ses recherches favorites. Il remplaça le doct. Gray dans l'emploi de conservat. du musée britannique, et mourut en 1813. On a de lui : *Musæum leverianum*, Londres, 1792, 2 vol. in-4, fig. col. — *The zoology of New-Holland*, dans l'ouvr. de J. Smith, 1794. — *Cimelia physica : Figures of rare and curious quadrupeds, birds*, etc., 1796. — *Zoologie générale, ou Hist. naturelle*, avec des gravures d'après les meilleures autorités et les spécimens les mieux choisis, 1800-1816, 18 parties in-8, rel. en 9 vol. — *Zoological Lectures*, 2 vol. gr. in-8. — *The naturalit's Miscellany*, 1789 et ann. suiv., in-8, ouvr. périodique, orné de pl. color., dont il paraissait à peu près un vol. par an. La collect. se compose de 1064 pl. avec une description. — *Abrégé des transact. philosophiques*, 1809, 18 vol. in-4. — Plus. *Mém.* dans le recueil de la société linnéenne, dont il était vice-président. — SHAW (Pierre), prem. médec. du roi d'Angleterre, a publ. en anglais ; *Histoire et traitement des maladies*, Londres, 1738, 2 vol. in-8, et des *Leçons de chimie*, trad. en français par Mme d'Arconville, Paris, 1769, in-4.

SHAW (STEBBING), histor., né en 1762 à Stone, dans le Stafford, embrassa l'état ecclésiastique, et se chargea de terminer l'éducation du fils de sir Robert Burdett, Francis, devenu si célèbre dans la suite. Il succéda en 1799 à son père dans la cure de Harlsthorn, et mourut en 1802, laissant incomplète une *Histoire du comté de Stafford*, dont les 2 prem. vol. ont paru, 1798-1801. — Plusieurs théologiens du même nom, tombés dans l'oubli, ainsi que leurs écrits, ne méritent pas d'en être tirés.

SHEBBEARE (JOHN), écriv. politiq., né en 1709 à Biddeford, dans le Devonshire, se destina d'abord à la médecine; mais n'ayant pu se former une clientelle, il se rendit à Bristol, où il se fit connaître par une brochure sur les eaux minérales de cette ville. De 1754 à 1788, époque de sa mort, il publia plus. pamphlets politiq. dont quelques-uns eurent de la vogue. Son but était de se faire donner une place ou une pension par le ministère; mais au lieu de l'acheter, les ministres le firent poursuivre vigoureusem., et plus. fois il fut condamné à la prison, au pilori, et puni par des amendes. Ses princip. écrits sont : *l'Acte de mariage, histoire politique*, 1754 : c'est une satire contre le parlement. — *Lettres sur la nation anglaise, par Batista Angeloni, jésuite, ayant résidé à Londres pendant plusieurs années, trad. de l'italien*, 1755, 2 vol. in-8. — *Lettres adressées au peuple anglais*, etc.

SHÉE (le comte HENRI), pair de France, né en 1739 à Landrecies, d'une famille irlandaise, entra cadet à 16 ans dans le régim. de Clarke, et, passant successivem. par tous les grades, fut en 1785 nommé colonel du régim. de Colonel-Général. Mis à la retraite pour cause d'infirmités, il reprit du service sous le directoire, fut fait général de brigade, et concourut au projet de descente en Irlande tenté en 1796 par Hoche et Brueix. Après un service effectif de 46 ans et 9 mois, dont 11 campagnes, Shée entra dans les emplois civils (1797), et fut nommé préfet du Mont-Tonnerre, puis du Bas-Rhin (1802). Appelé au sénat en 1810, il fit en 1814 partie de la chambre des pairs, où il vota constamment avec le côté droit. Il mourut en 1820, plus qu'octogénaire. Son *éloge* a été prononcé à la chambre des pairs par le maréchal Mortier, le 23 juillet 1820. M. d'Alton-Shée, son petit-fils, lui a succédé à la pairie.

SHEFFIELD (JEAN-BAKER HOLROYD, comte de), né vers 1735 à Penn, dans le comté de Buckingham, servit dans le corps d'armée sous les ordres du marquis de Granby; mais héritier d'une fortune considérable par la mort de son frère aîné, il quitta le service pour se livrer à l'agriculture dans sa terre de Sheffield en Sussex. Nommé représentant du bourg de Coventry au parlement de 1780, il y défendit les catholiq. contre les agressions de lord Gordon, et montra dans plus. discussions des connaissances étendues en économie publique. L'énergie avec laquelle il s'éleva contre la traite des nègres, lorsque Bristol l'eut choisi pour son représentant, lui gagna l'affection populaire, qu'il sut conserver en s'occupant sans cesse de tout ce qui intéressait le cultivateur et le commerçant. Il mourut en 1821. On a de lui (en anglais) : *Observations sur le commerce des États-Unis d'Amériq.*, 1783, trad. en franç. par de Rumare, 1789, in-4. — *Observat. sur les manufactures, le commerce et l'état actuel de l'Irlande*, 1785, in-8. — *Observations sur le projet d'abolir la traite des esclaves*, 1789, in-8. — *Observat. sur le bill concernant les grains*, 1791, in-8. — *Discours au sujet de l'union avec l'Irlande*, 1799, in-8. — *Remarques sur la disette des grains*, 1800, in-8. — *Observat. sur les objections faites contre l'exportation des laines de la Grande-Bretagne pour l'Irlande*, 1800, in-8. — *Remarques critiques sur la nécessité de maintenir le système maritime et colonial de la Grande-Bretagne*, 1804, in-8. — *Les ordres du conseil et l'embargo américain profitables aux intérêts de la Grande-Bretagne*, 1809, in-8. — *Lettre au sujet des lois sur les grains, et sur les moyens de remédier à la détresse*, 1815, in-8. — V. BUCKINGAMSHIRE.

SHELBURNE (WILLIAM PETTY, marquis de LANSDOWN, comte de), homme d'état, descend. de William Petty, mécanicien et économiste célèbre, né en 1737, entra fort jeune au service, fit avec distinct. les campagnes de la guerre de sept ans sous les ordres du duc de Brunswick, et fut nommé en 1760 aide-de-camp du roi George III, avec le grade de colonel. Admis à la chambre des pairs en 1761, il y défendit la cour à l'occasion des préliminaires de la paix signée en 1762. L'année suivante, il fut appelé au conseil privé et nommé premier

lord commissaire du commerce et des colonies; mais il ne resta pas long-temps à ce poste. Il s'attacha à lord Chatam, qui, en entrant au ministère, lui donna la place de principal secrétaire-d'état pour le département du Midi. A l'exemple de son patron, Shelburne se retira en 1768, et, rangé dans le parti de l'opposit., fit briller son éloquence dans toutes les questions importantes. La mort de Chatam le laissa seul à la tête d'un parti qui déjà portait le nom de *Shelburne*. Il rentra dans l'administrat. en 1782, avec Fox. Tous deux préparèrent les traités qui devaient assurer l'indépendance de l'Amérique. Remplacé au bout de 9 mois, il se mit de nouveau à la tête de l'opposition, et porta le jeune Pitt au ministère. Quelques années après il se retira dans ses terres, et ne reparut qu'au moment où les événem. de la révolution française le déterminèrent à prendre part aux affaires. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1805, il ne cessa de blâmer les mesures adoptées par le gouvernem., et de s'opposer à la guerre contre la France.

SHELDON (GILBERT), archev. de Canterbury, né en 1598, dans le comté de Stafford, d'une famille obscure, ne dut son élévation qu'à son mérite et à son dévouement aux Stuart. Nommé en 1634 chapelain ordinaire du roi, il le suivit à Oxford et dans l'île de Wight. Après la restauration, il fut nommé successivement doyen de la chapelle de Charles II, évêque de Londres, archevêque de Canterbury et chancelier de l'université d'Oxford. Il jouit pendant long-temps de la confiance du roi, qu'il perdit pour lui avoir conseillé de renvoyer sa maîtresse, Barbara Villiers, et mourut en 1677.

SHELLEY (PERCY-BISSHE), poète anglais, célèbre par la hardiesse de ses opinions et la précocité de son talent, était encore à l'univ., lorsqu'il écrivit en faveur de l'athéisme, et contracta un mariage d'inclination qui le brouilla avec son père, riche baronnet. Après la mort de sa prem. femme, il épousa la fille du fameux Godwin, qui lui a survécu. Privé de ses enfants par un arrêt du grand-chancelier, il alla d'abord à Genève, où il se lia avec lord Byron, puis en Italie, où il habita tour à tour Venise, Florence, Pise et Livourne. Le 8 août 1822, dans une promenade sur mer, surpris par une tempête, il périt dans sa 30e année. Son corps, retrouvé au bout de 15 jours, fut brûlé sur un bûcher d'après ses dern. volontés, et ses cendres déposées dans une urne. Sa veuve a publié la collection de ses *OEuvres*, moins *la reine Mab*, poème condamné comme immoral par les lois anglaises. Sa tragédie de *Cenci*, fondée sur une histoire tragique très connue en Italie, offre des situations monstrueuses. Son *Prométhée déchaîné* a quelque chose de plus classique. On vante aussi son poème d'*Hellas*, son conte de *Julien et Maddalo*, ses imitat. de *Faust*, et son élégie d'*Adonaïs* (*v.* sur Shelley, le t. III du *Voyage en Angleterre et en Écosse*, d'Amédée Pichot).

SHENSTONE (WILLIAM), poète anglais, né en 1714 à Hales-Owen, dans le comté de Shrop, mort en 1763, est auteur de différents ouvrages estimés, parmi lesq. on distingue un poème : *The Judgement of Hercules* (Hercule entre le vice et la vertu), Londres, 1740. — *La Maîtresse d'école*, ibid, 1741, et des *élégies*. Ses écrits en prose : *Lettres à ses amis; Essais sur les hommes et les mœurs*, offrent des réflexions neuves et piquantes. Ses *OEuvres* ont été publ. par Dodsley, Londres, 1764, 3 vol. in-8. La *Vie* de ce poète a été écrite par Johnson. On peut consulter aussi les *Souvenirs* de Graves.

SHERARD ou SHERWOOD (WILLIAM), botaniste, né en 1659 à Oxford, fit plus. voyages sur le continent, dans le but de contribuer aux progrès de la science qu'il cultivait avec ardeur, et se lia avec les plus célèbres botanistes. Nommé consul d'Angleterre à Smyrne en 1702, il profita de son séjour dans ce pays pour en observer les curiosités naturelles, et envoya à la société royale un *précis* sur la nouvelle île volcanique qui sortit de la mer, le 12 mai 1707, aux environs de Santorin. Il rendit encore un gr. service à la botanique en ramenant d'Allemagne, en 1721, le célèbre Dillenius, qui était principalem. versé dans la connaissance des cryptogames. L'époque de la mort de Sherard n'est pas connue. On lui attribue *Schola botanica*, Amsterdam, 1689, in-12, contenant le catalogue systématique des plantes du Jardin-du-Roi à Paris. Il a composé une *introduction* pour le *Paradisus batavus* du profess. Hermann, sur lequel il a donné une *Notice* intéress., et concourut avec Boerhaave, à l'édit. du *Botanicon parisiense* de Vaillant. — SHERARD (James), frère du précédent, pratiqua la médecine à Londres, se retira dans sa province à Eltham, après avoir acquis une fortune considérable, et se livra par goût à l'étude de la botaniq. Il mourut en 1728, léguant à l'université d'Oxford 3,000 liv. st., destinées à augmenter le traitement du professeur de botanique. Catesby lui dut les moyens de publier son *Histoire naturelle de la Caroline*, et Dillenius, son *Hortus elthamensis*. Linné a appelé *sherardia* un genre de plantes de la famille des rubiacées.

SHERIDAN (RICHARD BRINSLEY), célèbre orateur et aut. dramatiq., né à Dublin en 1751, épousa par amour miss Linley, cantatrice aussi distinguée par ses talents que par sa beauté, mais sans fortune; comme il n'en avait pas non plus, il chercha à se créer une ressource en travaillant pour le théâtre; ses essais ne reçurent pas un accueil trop favorable. Un arrangem. avec Garrick l'ayant rendu un des propriétaires du théâtre de Drury-Lane, il se serait trouvé dans l'aisance si ses prodigalités et la funeste passion du jeu n'avaient épuisé toutes ses ressources. Élu à la chambre des communes en 1780, il se montra l'un des membres les plus redoutables de l'opposition, et déclara la guerre au gouvernement moins dans ses discours à la tribune que dans des pamphlets et des feuilles périodiques. A l'époque de la révolution française, il en défendit les principes avec exagération. Il avait été, en 1782, sous-secrét.-d'état des affaires étrangères, sous le ministère Fox; il fut, en 1783, secrétaire de la trésorerie, et en 1806 trésorier de

la marine; mais il n'occupa ces divers postes que fort peu de temps. Sheridan, livré à ses propres ressources, donna tous ses soins à l'administration de son théâtre de Drury-Lane. Vers la fin de sa vie, il se mit dans des embarras tels qu'il eût été conduit en prison si son médecin n'eût déclaré qu'il ne pouvait être transporté sans danger. Il mourut en 1816, et fut inhumé à Westminster. On a de lui : *Épître d'Aristenète*, trad. du grec; les *Rivaux*, comédie, 1744; *la Duègne*, opéra; *un Tour à Scarborough*, comédie imitée de van Brugh; *la Critique, ou la Répétit. d'une tragédie; l'École de la médisance*, comédie jouée en 1777; traduite en français par Bunel, de Lille, 1790, in-8, et par M. Villemain dans les *Chefs-d'OEuvre des théâtres étrangers; Vers à la mémoire de Garrick; État comparatif des deux bills sur l'Inde; Épître à Henri Dundas; Pizarre;* imité de Kotzebue, et un *Discours sur le budget de* 1802. Les *OEuvres dramatiques de Sheridan*, 4 vol. in-32, font partie des *British Classics*, publ. chez Baudry. Thomas Moore a publ. des *Mémoires sur la vie de Sheridan*, Londres, 1826, 2 vol. in-12, trad. en français par M. Th. Parisot, Paris, 1826, 2 vol. in-8. — Sheridan (Thomas), père du précédent, né en 1721 à Quilca, en Irlande, fut successivement acteur à Dublin et à Londres, et directeur de théâtre. Il se retira postérieurem. à Garrick, et mourut en 1788. On a de lui plus. product. insignifiantes, un *Dictionnaire de la langue anglaise* estimé, et une *Vie de Swift*. — Sheridan (Françoise), son épouse, née en Irlande vers 1724, morte à Blois en 1766, est auteur d'un roman estimé, *Sydney Bidulph.*, trad. en franç. par Robinet et par Prévost, 4 vol. in-12. On lui doit encore un autre roman, *Nourjahah*, trad. en franç., 1769, in-12, et dont M$^{me}$ de Genlis a tiré son *Règne d'un jour*. On lui doit en outre deux comédies, *la Découverte* et *la Dupe*, jouées toutes deux en 1763.

SHERLOCK (Thomas), célèbre prédicat. anglais, né à Londres en 1678, fit de brillantes études à l'univ. de Cambridge, où il obtint ensuite une chaire, puis remplaça son père comme professeur à l'école du Temple; il prit une part active aux discussions que fit naître l'évêque de Bangor, Benjamin Hoadly, réfuta les principes irréligieux du fameux Collins, et fut récompensé de son zèle et de ses talents par l'évêché de Londres en 1748. Il mourut en 1771, laissant plus. ouvrages également estimés des catholiques et des protestants, et qui ont été trad. en français : *Traité de l'usage et des fins des prophéties*, trad. par Lemoine, Amsterd., 1728, 1733, in-8. — *Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ, examinés et jugés selon les règles du barreau*, trad. par Lemoine, La Haye, 1732, in-8. Cet écrit est regardé comme un chef-d'œuvre de discuss. et de bonne logiq. — Des *Sermons*, trad. par le P. Houbigant, Lyon, 1768, in-12.

SHERWIN (John-Keyse), peintre et graveur anglais, né au commencement du 18$^{e}$ S., débuta par la gravure de ce qu'on appelle en Angleterre le *Bijou de Marlborough*, devint un artiste à la mode et gagna beaucoup d'argent. Mais ses prodigalités l'ayant ruiné complétem., il fut obligé de se mettre à la discrétion d'un marchand d'estampes, et mourut pauvre et obscur en 1790. On connaît de lui : un tableau de *Moïse sauvé*, et une belle gravure du *Village abandonné*, dans laquelle il a placé le portrait de son père, charpentier à Sussex.

SHIRBURN (Édouard), littérateur, né à Londres en 1618, perdit, pend. la guerre civile, la charge d'intendant de l'artillerie, dans laquelle il avait succédé à son père en 1641. Cette place lui fut rendue par Charles II, en récompense de ses services dans l'armée royale et comme un dédommagement à la perte de sa fortune. Privé de son emploi après la révolution de 1688, il alla vivre dans la retraite, uniquement occupé de la culture des lettres et des sciences, et mourut en 1702. On a de lui des trad. de la *Médée* de Sénèque, et de la *réponse* de ce philosophe à Lucilius sur la manière dont les hommes de bien doivent supporter les infortunes; du *Rapt d'Hélène*, de l'*Hippolyte*, de *Phèdre*, et de plus. autres pièces avec des notes; des *Idylles* de Théocrite, et du poème de *la Sphère*, de Manilius, suivi d'un catalogue et d'une notice des principaux astronomes anciens et modernes, Londres, 1675, in-fol.

SHIRLEY (Antoine), voyageur anglais, né en 1565, s'embarqua en 1596 sur une escadre qui allait dans les Antilles. A son retour, il fut envoyé en Italie par la reine Élisabeth; de là il s'embarqua de nouveau pour la Perse, d'où il revint chargé de lettres et de présents de Schah-Abbas pour diverses puissances de l'Europe. Il visita depuis la Russie et l'Espagne, où il fut retenu par les faveurs du roi, qui le nomma amiral des mers du Levant et membre du conseil de Naples. On croit qu'il mourut vers 1631. Son *Voyage aux Antilles* fait partie du recueil de Hakluyt, tome III, édit. de 1600. Son *Voyage en Perse*, Londres, 1613, in-4, a été inséré en abrégé dans le Recueil de Purchas, t. II. Guill. Parry, qui l'avait accompagné, a publié, en 1601, le *Voyage de Shirley, par la mer Caspienne et à travers la Russie*, dont on trouve également un extrait dans Purchas. Nous avons en outre : *Relation d'un voyage en Perse fait ès-années* 1598 *et* 1599, *par un gentilh. de la suite du seigneur Scierley* (pour Shirley), *ambassad. du roi d'Angleterre*, dans le Recueil de Morisot, Paris, 1651, in-4. Les *Voyages* de Figueroa et d'Herbert; l'*Histoire d'Angleterre*, de Rapin Thoyras; l'*Ambassad. et ses fonctions*, par Wicquefort, contiennent des détails sur Shirley. — Shirley (Thomas), l'aîné des trois frères, né en 1564, passa également une partie de sa vie à voyager. — Shirley (Robert), frère cadet des préced., né vers 1570, accompagna son frère Antoine en Perse, et prit de l'emploi dans l'armée de Schah-Abbas vers 1599; il revint en Europe, en 1604, avec la mission d'assurer les princes chrétiens de l'affect. du souverain, et de proposer aux Anglais la liberté du commerce en Perse. De retour dans ce pays, le schah le maria à une Circassienne, lui donna sa confiance et l'employa dans

diverses négociations. En 1623, il revint en Angleterre en qualité d'ambassadeur; mais 3 ans après, un autre envoyé persan se présenta avec le même titre et le traita d'imposteur. Jacques I[er] les renvoya tous deux en Perse, sous la conduite de Dodmer Cotton; mais l'accusateur de Shirley s'empoisonna en route. Shirley voulut en vain obtenir une justification authentique qui l'eût réhabilité dans sa patrie, et mourut en 1627 du chagrin de n'avoir pu y réussir.

SHIRLEY (Jacques), littérateur, né à Londres en 1594, se partagea entre l'enseignement de la langue lat. et la composition de pièces de théâtre qui lui gagnèrent la faveur de la reine Marie. Fidèle à la cause royale, il servit pend. la guerre civile sous les ordres du duc de Newcastle, et mourut en 1656, laissant div. pièces impr. séparém., et des *Poèmes* publiés à Londres, 1649, in-8. On a en outre de lui deux grammaires latines estimées. La prem. est intitulée : *Via ad linguam latinam complanata*, Londres, 1649, in-8; et la 2[e], *Manuductio*, 1656, in-8.

SHIRLEY (Thomas), l'un des médec. ordin. de Charles II, né à Westminster en 1638, mort en 1678, est auteur d'un *Essai philosophique sur la production des pierres dans la terre et dans la vessie*, Londres, 1672, in-8. Il a traduit du latin de Molinbrochius, *Cochlearia curiosa, ou Manière de connaître les mauvaises herbes*, ibid., 1676; et du français de Mayern-Turquet, *Conseils et Avis de médecine*, ibid., 1676; et le *Traité de la goutte*.

SHORE (Jane), née à Londres vers le milieu du 15[e] S., était mariée à un riche orfévre. Sa beauté, que relevaient encore les avantages d'une éducat. brill., séduisit Édouard IV, qui l'enleva à son mari. Placée près du trône, elle n'abusa jamais de son ascendant sur son royal amant, et n'employa son crédit que pour secourir les malheureux. Après la mort d'Édouard, en 1482, il paraît que lord Hastings parvint à lui plaire, du moins Richard III l'enveloppa dans l'accusation qu'il lança contre Hastings en plein conseil. Ce tyran n'osa cependant pas la faire périr sans formes juridiques; il la traduisit devant le conseil comme sorcière; mais aucune preuve n'ayant pu motiver une condamnation, il la renvoya devant une cour ecclésiastique, qui la condamna, *pour ses adultères et ses débauches*, à faire amende honor., en chemise, devant l'église de St-Paul, en présence de tout le peuple. Bien que les traditions populaires la fassent mourir de faim, on est fondé à croire, d'après des autorités respectables, qu'elle ne mourut que sous le règne de Henri VIII. Ses malheurs ont fourni à Rowe le sujet d'une de ses tragédies les plus touchantes (v. Rowe).

SHOVEL (sir Cloudesley), amiral anglais, né près de Clay, dans le comté de Norfolk, vers 1650, s'embarqua fort jeune comme mousse, et s'appliqua à l'étude de la navigation. Sa première action d'éclat fut l'incendie des navires tripolitains, dans le port même de Tripoli, en punition d'insultes au commerce angl. dans la Méditerranée. Sa belle conduite lui valut le commandement du *Saphir*, navire du 5[e] rang, d'où il passa sur le *James*, qu'il commanda jusqu'à la mort de Charles II. Il continua d'être employé sous Jacques II et Guillaume III, se fit remarquer à la bataille navale de Bantry-Bay en 1689, fut créé amiral en 1692, et prit part à la bataille de la Hogue. Malgré tout le zèle qu'il avait déployé au service de sa patrie, il vit peser sur lui la responsabilité des désastres qu'essuyèrent les Anglais en 1693; mais il se justifia complétem., et fut envoyé en 1694, sous les ordres de lord Berkley, dans la baie de Camaret. En 1702, on l'envoya recueillir les dépouilles des flottes française et espagnole, après la prise de Vigo. Il fut ensuite chargé de protéger le commerce anglais dans le détroit, de secourir les protestants en armes dans les Cévennes, et de tenir en respect les puissances de l'Italie. En 1704, il prit part à l'action qui eut lieu près de Malaga. L'année suiv., il fut nommé commandant en chef de la flotte chargée de transporter en Espagne les troupes des comtes de Péterborough et Monmouth. A son retour en Angleterre il échoua sur les rochers des îles Sorlingues, et périt avec presque tout son équipage. Son corps, retrouvé par des pêcheurs, fut transporté à Londres et enterré dans l'abbaye de Westminster.

SHUCKBURGH-EVELYN (sir George-Auguste-Guillaume), physicien anglais, membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires, associé de l'académie de Lyon, mort à Shuckburgh-Park en 1804, à 53 ans, avait parcouru la France et l'Italie, en se livrant à des recherches scientifiques, particulièrement sur la composition et les qualités de l'atmosphère. On a de lui (en anglais) : *Observations faites en Savoie, pour déterminer la hauteur des montagnes au moyen du baromètre*, 1777, in-4. — *Comparaison des règles de Shuckburgh et de celles du colonel Roy, pour mesurer les hauteurs par le moyen du baromètre*, 1778. — *Sur la variat. de la température de l'eau bouillante*, 1778. — *Descript. d'un équatorial*, 1793. — *Rapport sur quelques Essais pour la fixation d'un étalon de poids et mesures*, 1798.

SHULKOWSKI (Joseph), offic.-gén., né en 1775 dans la Grande-Pologne, porta les armes dès l'âge de 18 ans, dans la guerre contre les Russes. Il vint en France après le démembrement de la Pologne, obtint une commission pour Constantinople, où il se rendit avec le projet de passer au service de Tippo-Saïb. Il s'empressa de revenir dans son pays à la nouv. de l'insurrection de 1794 (v. Kosciusko), ne put arriver à temps pour y prendre part, et, de retour à Paris, fut employé à l'armée d'Italie. Shulkowski attira sur lui par une action d'éclat (la prise des redoutes de St-George, près Mantoue) l'attention de Bonaparte, qui se l'attacha en qualité d'aide-de-camp. Il suivit le jeune conquérant en Égypte, y déploya la même intelligence et la même intrépidité en maintes circonstances, et fut tué dans une insurrection au Kaire. Bonaparte, pour honorer la mémoire de cet officier, donna son nom à un fort. Aux qualités brillantes d'un milit. il réu-

nissait des connaissances très variées. Il a écrit en polonais une *Relation de la campagne de Lithuanie en 1792*, et la collection de l'institut d'Égypte contient de lui plus. *Mémoires*.

SIAGRIUS (Afranus). — V. Syagrius.

SIAUVE (Étienne-Marie), littérateur, né à St-Étienne-en-Forez, était vicaire au moment de la révolution. Ayant renoncé à l'état ecclésiastiq., il prit du service dans l'armée, et devint commiss. des guerres. Député au conseil des cinq-cents, sa nomination fut annulée par le décret du 22 floréal. En 1800 et 1802, employé à l'armée d'Italie, il fut appelé en 1803 à celle de Hollande, puis renvoyé en Italie. Il était à Vérone en 1811. L'année suiv. il partit pour la Russie, et périt dans la retraite. Sa vie active ne l'avait pas empêché de s'occuper d'études sérieuses. Il a publié dans divers pays et en différ. langues un gr. nombre d'opuscules, parmi lesq. nous citerons : *Éloge funèbre de Mirabeau*, in-8 de 24 pag. — *Projet d'établissem. d'une soc. ambulante de technographes*, Paris, an VII, in-8. — *E.-M. Siauve, au corps législatif de la république française*, in-8. — *Projet d'établissement d'une société d'agricult. et de commerce à Crémone*. — *Discours prononcé à l'acad. des sciences et beaux arts, dans la salle du collége public, le 10 fructidor an VIII*, Crémone, an VIII, in-8, ital. et français. — *Jacqueline Foroni rendue à son véritable sexe, ou Rapport, réflexions et jugements présentés à l'acad. de Mantoue, par la classe de médec., sur le sexe d'un individu vivant*, trad. de l'italien, Milan, 1802, in-fol. — *Mém. sur diverses constructions en terre ou argile, propres à faire jouir les petits ménages de l'économie des combustibles, et applicables à la cuisine du soldat*, Poitiers, 1804, in-8. — *Mémoires sur les antiquités du Poitou*, 1804, in-8. — *Précis d'un mémoire sur l'octogone de Montmorillon*, Utrecht, 1805, in-8. — *Mémoire sur les temples des druides et les antiquités du Poitou*, ibid., 1805, 2 vol. in-8. — *Lettre à M. le baron Buri*, Vérone, 1811, in-8, dans laq. il corrigea plus. erreurs qui lui étaient échappées dans l'ouvr. précéd. — *De antiquis Norici viis, urbibus et finibus ad eruditos tirolenses et germanos epistola*, ib., 1812, in-8.

SIBBALD (Robert), médecin natural., né vers 1643 au comté de Fife, en Écosse, visita la France et l'Italie pour perfectionner ses connaissances, et, de retour en Écosse, fut nommé médecin et géographe du roi Charles II, qui le créa chevalier et le chargea d'écrire l'hist. de sa patrie. La ville d'Édimbourg lui doit en partie la fondation d'un collége de médecine et l'établissement d'un jardin des plantes. Il enrichit le musée d'hist. natur. fondé par Balfour, et jusqu'à sa mort, en 1720, fit servir son crédit et sa fortune à ranimer en Écosse le goût des sciences. Il a publ. : *Scotia illustrata, seu prodromus hist. naturalis*, Édimbourg, 1684 ou 1696, in-fol., fig. — *Phalainologia nova, sive observationes de rarioribus quibusdam balænis in Scotiæ littus nuper ejectis*, Londres, 1773, in-8. — *Hist. anc. et moderne des comtés de Fife et de Kinross* (angl.), 1710, in-fol. — *Histoire ancienne et moderne du comté de Linlithgow*, 1720, in-fol. — *Description des Orcades et des îles Shetland*, 1711, 5 fig. — *De Chard, radice cujus fit mentio apud J. Cæsarem (de bello civili, liber III)*, dans les *Miscell. erud. antiq. ad boreal. Britanniar. partem spectantia*, 1710, in-fol. — Des *Lettres* dans les *Transact. philos.*, année 1696, avec quelques dissertations.

SIBERT. — V. Gautier.

SIBILET (Thomas), poète, né vers 1512 à Paris, se fit recevoir avocat au parlement, mais s'appliqua plus à la poésie qu'aux affaires du barreau. Pendant les troubles de la ligue il fut mis en prison avec l'Estoile, son ami, comme attaché à la cause roy., et mourut peu de temps après en 1589. On a de lui : *L'Art poétique français pour l'instruct. des jeunes étudiants*, Lyon, 1548, pet. in-8. — *L'Iphigénie d'Euripide, tournée de grec en franç.*, Paris, 1549, in-8. — *Traité du mépris de ce monde*, ibid., 1579, in-16. — *Paradoxe contre l'amour*, ibid., 1581, in-4. Il a fait plus. traduct. dont Lacroix du Maine a donné les titres.

SIBOUYAH ou SAIBOUYA (Abou-Baschab-Amrou), le plus célèbre des grammairiens arabes, mort l'an 180 de l'hég. (796 de J.-C.) à Chyras ou à Beidhâ, en Perse, a composé, entre autres ouvr., une *Grammaire* tellem. estimée que les Arabes la désignent par le nom de *Livre*. La bibliothèque de l'Escurial en possède un MS. n° 1. Il est encore auteur d'un livre sur l'art poétique intit. *Distiques*, dont un MS. se trouve dans la même bibliothèque, n° 508.

SIBTHORP (Jean), botan., né en 1758 à Oxford, succéda en 1784 à son père, profess. de botanique à l'université. Ayant formé le projet de visiter la Grèce, dans l'intérêt de la botanique, il l'effectua en 1786. Après avoir passé près d'un an à Constantinople pour apprendre la langue grecq. moderne, il visita les îles de Candie et de Cypre, et une partie du littoral de l'Asie-Mineure. Arrivé à Athènes, il dirigea ses excurs. dans les différentes provinces de la Grèce, et, de retour en Angleterre, consacra tous ses moments à classer et à décrire les objets de ses recherches. Mais ses collect. étant incomplètes, il repartit pour le Levant en 1794, visita quelq. points de l'Asie-Mineure, la Morée, Zante, Céphalonie, les côtes de l'Albanie, revint malade en Angleterre, et mourut à Bath en 1796. Il a légué à l'université d'Oxford une rente destinée à publier la *Flora græca*, en 10 vol. in-fol., ornés chacun de 100 pl. color., avec un vol. d'introduct. Ce magnifique ouvr., tiré seulem. à 30 exempl., est sur le point d'être terminé. Sibthorp a publ. *Flora oxoniensis*, 1794, in-8. Linné a donné le nom de *sibthorpia* à un genre de plante assez rare, qui se trouve dans la Grande et la Petite-Bretagne, et dont le père du botaniste anglais lui avait envoyé des fleurs désséchées.

SIBYLLES (Mythol.), nom donné par les Grecs et les Romains à des femmes qu'ils disaient inspirées de l'esprit prophétiq. Platon est le prem. qui

ait parlé de la seule sibylle d'Érythrée. Solin et Ausone en comptent trois : celles de Sardes, d'Érythrée et de Cumes. D'autres y ajoutent celles de Delphes, de Samos, de Claros, d'Ancyre. La plus célèbre est celle de Cumes, à laquelle les Romains ont donné les différ. noms d'Érophile, Démophile, Daphné, Manto, etc. On a prétendu qu'une sibylle vint à Rome du temps de Tarquin-l'Ancien, et y apporta les livres connus sous le nom de *Sibyllins* qui contenaient les destinées de l'état romain, et qui furent brûlés, du temps de Sylla, dans l'incendie du Capitole.

SICARD, prince de Bénévent, succéda à Sicon, son père, en 833, et comme lui fit la guerre aux Napolitains pour les forcer à lui payer tribut. Il s'empara quelq. années après d'Amalfi, ville dépendante du duché de Naples. Ses cruautés l'ayant rendu odieux aux Béneventins, une conspiration se trama contre lui, et il périt assassiné en 839. Ses états furent partagés entre Radelgise, son trésorier, et Siconolfe, son frère.

SICARD, chroniqueur du 12ᵉ S., originaire de Casal ou Casel, en Italie, embrassa l'état ecclésiast.; il fut nommé évêque de Crémone en 1185, accompagna dans l'Orient le card. Pierre, légat apostolique, et, de retour à Crémone vers 1205, y mourut en 1215. On a de lui plus. ouvr., dont le plus important est une *Chronique univers.*, dont la 2ᵉ part. a été publiée par Muratori, dans les *Script. rerum italicar.*, tome VII. On trouve des détails sur les autres écrits de Sicard dans la *Cremona litterata* de Fr. Arisi, et dans les *Script. ecclesiast.* d'Oudin.

SICARD (CLAUDE), jésuite, né à Aubagne en 1677, quitta la France en 1706 pour partager les travaux des missionnaires dans la Syrie. Après avoir prêché et catéchisé à Alep, il fut envoyé au Kaire, où il fit plus. conversions. Il parcourut les différ. provinces de l'Égypte, recueillant des observations, et mourut en 1726, de la peste. Ses recherches sur les monuments anciens ont été publiées dans les *Lettres édifiantes*. Il avait projeté de rédiger la *Description* de l'Égypte ancienne et moderne; mais il n'eut pas le temps de l'achever. Il n'a laissé qu'un *Discours* réimpr. à la fin d'un livre intit. : *Reflex. historiques et politiq. sur l'empire othoman*, par C.-L. D***, interprète de la république franç. pour les langues orientales, Paris, 1802, in-8. Tout ce que ce savant a écrit sur l'Égypte a été trad. en allemand dans le *Recueil des voyages* les plus remarquables en Orient, publié par Paulus, Iéna, 1798 et ann. suiv., in-8.

SICARD (ROCH-AMBROISE CUCURRON), institut. des sourds-muets, né le 20 sept. 1742 au Fousseret, près de Toulouse, embrassa l'état ecclésiast., et vint à Paris apprendre la méthode de l'abbé de l'Épée, qu'il mit en pratique à l'école que l'archevêque de Bordeaux venait de fonder dans cette ville. Les succès du jeune instituteur lui valurent, avec le titre de vicaire-général de Condom, un canonicat de Bordeaux, et les acad. s'empressèrent de se l'associer. A la mort de l'abbé de l'Épée en 1789, l'opinion publiq. désignait Sicard comme son success.; toutefois il n'obtint la place de directeur de l'école de Paris qu'après un concours public. Quoiqu'il eût fait à la révolution tous les sacrifices exigés, il fut jeté dans les prisons, et il aurait péri dans les massacres de septembre sans le dévouem. d'un horloger nommé Monnot. A la créat. de l'école normale en 1795, Sicard y fut nommé profess. de grammaire; il était en même temps professeur au lycée national, et coopérait à la rédact. du *Magasin encyclopéd.* Il fit partie de l'Institut lors de sa formation en 1796. Au 18 fruct. il fut compris, comme rédacteur des *Annales catholiques*, au nombre des journalistes déportés à Synamary; mais il en fut quitte pour rester caché dans un faubourg jusqu'au 18 brumaire. Il reprit alors la direct. de l'établissement des sourds-muets, et y forma une imprimerie desservie par ses élèves. Il s'appliqua dès-lors à perfectionner la méthode de son prédéc., et donna tous les mois des exercices publics, qui contribuèrent à étendre sa réputation. Sa vieillesse fut troublée par des embarras pécuniaires. Forcé de s'imposer les plus gr. privations pour acquitter des dettes qu'il n'avait point contractées, il les supporta sans se plaindre. Plus heureux après la restauration, il reçut du roi, ainsi que des souver. alliés, des marques d'estime et d'intérêt. Il jouissait de la plus belle vieillesse lorsqu'il mourut en 1822. On a de lui : *Mémoire sur l'art d'instruire les sourds de naissance*, Bordeaux, 1789, in-8. — *Second Mémoire*, Paris, 1790, in-8.—*Cathéchisme à l'usage des sourds-muets de naiss.*, 1796, in-8. —*Manuel de l'enfance, contenant des éléments de lecture et des dialog. instructifs et moraux*, 1796, in-12. —*Éléments de grammaire générale appliquée à la langue franç.*, 1799, 2 vol. in-8. — *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance pour servir à l'éducat. des sourds-muets*, Paris, 1800, 1803, in 8, fig. : cet ouvrage obtint une mention honorable dans le rapport sur les prix décennaux en 1810. — *De l'Homme et de ses facultés physiq. et intellect., de ses devoirs et de ses espérances*, trad. de l'anglais de D. Hartley, avec des notes, 1802, 2 vol. in-8. —*Journée chrétienne d'un sourd-muet*, 1805, in-12. — *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets*, 1808, 2 vol. in-8, avec un hommage à Napoléon. On trouve des morceaux de Sicard sur la grammaire générale et sur l'art d'instruire les sourds-muets, dans le *Magasin encyclopéd.*, 1ʳᵉ et 2ᵉ année, dans les *Séances des écoles normales*, et dans les *Mémoires de l'Institut*. Son *Éloge funèbre* fut prononcé par Bigot de Préameneu, au nom de l'Institut, et par Laffon-Ladebat au nom des administrat. des sourds-muets. M. Frayssinous lui succéda à l'Acad. française.

SICHEM (CHRISTOPHE van), dessinat. et graveur holland., né vers 1580, fut un des disciples les plus distingués du célèbre Goltzius. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses pièces au burin, les plus remarquables sont: le *Portrait de Calvin*, en buste; *l'empereur Charles-Quint*, en pied, avec le costume impérial; *la Reine d'Angleterre Élisabeth*, en pied, revêtue de ses habits royaux. On lui doit une suite

volumineuse de portraits in-4, d'après ses propres dessins, représentant les principaux hérésiarq. et réformat., publ. sous ce titre : *Icones hæresiarcarum*, Amst. 1609, et une autre suite de portraits in-fol. des comtes de Hollande et de Zélande. Ses tailles en bois sont estimées ; on distingue dans le nombre une *suite de douze sujets historiq.*, format in-12 ; *Judith mettant la tête d'Holopherne dans un sac que lui tient sa servante ; Ste Cécile touchant de l'orgue*, et les *quatre Évangélistes :* ces quatre pièces, in-fol., passent pour le chef-d'œuvre de cet artiste.

SICILES (le royaume des DEUX), l'état le plus important de l'Italie, se compose de l'ancien roy. de Naples et de la Sicile, proprement dite, qui n'en est séparée que par le détroit de Messine, et qui dès les temps anciens fut renommée pour la richesse de son sol, la magnificence et la splendeur de ses villes. Bien que jusqu'à nos jours ces deux états aient eu une existence distincte, leur histoire s'enlace par une affinité presque continuelle à partir du 12e S. C'est en 1131 que pour la première fois Naples et la Sicile formèrent une seule monarchie sous le sceptre de Roger II. Nous ne dirons ici que peu de chose de la Sicile et de Naples avant cette époque. Soumis par les Romains dès le commenc. de leur puissance, le territoire de Naples devint après la décadence de l'empire la proie des Goths, puis des Lombards : Charlemagne l'enleva à ceux-ci, et ses success. le partagèrent avec les empereurs grecs, qui s'en étaient totalem. emparés, lorsqu'au 10e S., il fut envahi par les Sarrasins, sur lesquels il fut repris par les Normands (*voy.* Guillaume-Bras-de-Fer et ses success.). Pour la Sicile, la plus grande et la plus riche des îles de la Méditerranée, elle était déjà florissante au temps des Phéniciens. Une colonie ibérienne, qui s'y établit, lui donna le nom de *Scanie ;* les Grecs, qui y envoyèrent des colonies à diverses reprises, la désignaient sous le nom de *Trinacrie :* sa forme triangulaire la faisait appeler *Triquetra* par les Latins ; c'est d'une tribu ital. qui s'y fixa, les *Siculi*, qu'elle reçut le nom qu'elle a conservé. Syracuse, la plus célèbre de ses villes, se gouvernait depuis longtemps en liberté lorsqu'à la faveur de dissensions qui s'y élevèrent un tyran la plaça, l'an 485 avant J.-C., sous un joug qu'il sut faire chérir (*v.* Gélon). Ses success. n'eurent pas le même avantage ; la démocratie triompha encore, et ce ne fut que 60 ans plus tard que Denys commença de régner sur les Syracusains. A l'époque de la prem. guerre punique, la Sicile (264, 241 av. J.-C.) obéissait à Hiéron II, qui l'avait soustraite à la domination de Pyrrhus. Long-temps disputée aux Carthaginois par les Romains, elle fut leur première conquête hors du continent italien (*v.* le prem. Marcellus). Envahie et pillée par Genseric, reprise sur les Vandales par Bélisaire, et enfin enlevée aux emper. d'Orient par les Sarrasins, et à ceux-ci par les Normands, la Sicile devint comme Naples, une espèce de fief relevant du St-siège, d'abord sous le titre de comté, puis sous celui de royaume. Après la mort de Roger II, Constance, sa fille, seule héritière de la maison de Tancrède de Hauteville, porta en dot à Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, ses droits sur les deux royaumes. Ce ne fut pas sans une opposition violente de la part des papes que la maison de Souabe se maintint en possession du royaume des Deux-Siciles jusqu'en 1266, époque à laquelle périt Manfred, en défendant ses droits contre Charles d'Anjou, à qui Urbain IV en avait donné l'investiture. Charles ensanglanta son triomphe en faisant trancher la tête au jeune Conradin, dernier rejeton du sang de Conrad III. C'est sous le règne de Charles d'Anjou qu'eut lieu (le jour de Pâques de l'an 1282) l'affreux massacre dit les *Vêpres siciliennes* (*v.* Procida). En faisant périr la reine Jeanne qui l'avait adopté, Charles de Duraz s'assura le roy. de Naples (1382), tandis que Louis Ier d'Anjou se faisait couronner roi de Sicile à Avignon par Clément VII. Jeanne II de Naples, prodige d'impudeur et de débauche, se choisit alternativement divers successeurs par adoption : après sa mort (1435), René d'Anjou et Alphonse d'Aragon se disputèrent la couronne, qui en définitive demeura au dern. (1450). Il la transmit à Ferdinand Ier, son fils naturel ; mais René d'Anjou avait transmis aux rois de France ses droits sur la Sicile ; de là les vaines tentatives de Charles VIII et de Louis XII pour s'en rendre maîtres. Naples et la Sicile se confondirent en une monarchie sous le sceptre de Ferdinand-le-Catholique, et les Deux-Siciles demeurèrent annexées à la couronne d'Espagne jusqu'en 1714, que l'archiduc, depuis emp. Charles VI, fut mis en possession de Naples, tandis que Philippe V, son compétiteur, établissait son autorité dans la péninsule au-delà des Pyrénées et en Sicile. La paix d'Utrecht plaça cette île sous l'autorité du duc de Savoie ; mais peu d'années après l'emper. réunit la monarchie des Deux-Siciles. Les Espagnols en firent la conquête en 1735 pour l'infant D. Carlos, 2e fils de Philippe V, et la paix de Vienne l'en laissa possesseur. Ce prince, appelé au trône d'Espagne en 1759 sous le nom de Charles III, céda les Deux-Siciles à son fils Ferdinand IV, lequel, dépouillé en 1806 du roy. de Naples, donné par Napoléon à son frère Joseph, et ensuite à Joachim Murat, en reprit possess. en 1815. Déclarant l'année suiv. que les deux roy. ne formeraient plus qu'une monarchie une et indivisible, il prit le nom de Ferdinand Ier, sous lequel nous lui avons consacré une notice à laq. nous renvoyons pour l'exposé des événem. de 1821. François Ier, son fils, lui succéda en 1825, et mourut en 1830. Ferdinand II, son petit-fils, occupe aujourd'hui le trône des Deux-Siciles.

SICINIUS-BELLUTUS (Caïus), d'une famille plébéienne, engagea le peuple à se retirer sur le Mont-Sacré, lors du soulèvement causé, l'an de Rome 261 (491 av. J.-C.), par la dureté des patriciens. L'établissem. du tribunat ayant été une des suites de cette insurrection, Sicinius fut un des 5 tribuns élus les prem., s'il faut en croire Denys d'Halycarnasse, ou n'exerça cette fonction que deux ans après, suivant Cicéron et Asconius. Il se porta

avec M. Duilius, l'un de ses collègues, pour accusateur d'Appius Claudius, dont la mort empêcha la condamnation. — Sicinus (Caïus), fils du précéd., fut nommé tribun dans une circonstance semblable à celle qui avait donné lieu à l'élévat. de son père, c.-à-d. lors de la retraite du peuple sur le Mont-Aventin, l'an 305 de Rome, pour se soustraire à la tyrannie des décemvirs. — Sicinius (Titus), de la même famille, tribun du peuple, après la prise de Veïes, fit rendre une loi qui tendait à transporter dans cette ville la moitié du sénat et du peuple romain; mais Camille et le sénat s'opposèrent à l'exécution de cette mesure. — Sicinius, autre tribun du peuple, entreprit, après la mort de Sylla, l'an de Rome 627, de rétablir les prérogatives d'une charge à laquelle sa famille devait son prem. lustre. Les consuls Curion et Octavius combattirent cette proposition qui n'eut d'autre suite que l'assassinat de Sicinius par Curion, irrité de ce que ce tribun l'avait exposé aux risées du peuple en le comparant à un farceur de théâtre, nommé Barbaléius.

SICINIUS-DENTATUS (Lucius), tribun, avait servi 40 ans, s'était trouvé à 120 combats, et avait obtenu toutes les récompenses milit. Élu tribun, l'an de Rome 300 av. J.-C. (453), il cita devant le peuple un des consuls sortants, et le fit condamner à une amende, pour n'avoir pas réservé, sur le butin enlevé aux Èques, une part pour les soldats. Appius-Claudius, craignant l'influence de ce brave guerrier, à qui déplaisait la tyrannie décemvirale, le fit assassiner par ses satellites. Sicinius se défendit jusqu'au dern. moment, mit un gr. nombre de ces sicaires hors de combat, et finit par succomber sous le nombre.

SICON Ier, prince de Bénévent, successeur de Grimoald, en 817, est soupçonné d'avoir fait mourir ce prince pour s'emparer de ses états. Il fit la guerre aux Napolitains, qui avaient conservé leur indépendance, les obligea à lui payer un tribut et à lui livrer les reliques de St Janvier. A sa mort, en 833, il laissa la principauté de Bénévent à Sicard, son fils, qu'il avait déjà associé au gouvernement.

SICON II, prince de Salerne, succéda vers l'an 851 à Siconolfe, son père, sous la tutelle du comte Pierre, son parrain, qui trouva le moyen de se faire associer à la souveraineté par le peuple. Pierre, voulant s'emparer du pouvoir, conseilla à son pupille de se rendre à la cour de Louis-le-Débonnaire pour achever son éducation et se perfectionner dans les exercices chevaleresques. A son retour, vers l'an 860, ce jeune prince fut empoisonné par ordre du comte Pierre qui voulait assurer à son propre fils la principauté de Salerne.

SICONOLFE, prince de Salerne, fils de Sicon Ier, et frère de Sicard, prince de Bénévent, fut enfermé dans une prison, à Tarente, par ordre de son frère, qui avait conçu de la jalousie contre lui. Après la mort de Sicard, en 839, les Salernitins ne voulurent pas reconnaître son successeur Radelgise, et firent sortir Siconolfe de sa prison. C'est de cette époque que date la principauté de Salerne. Les deux rivaux ne firent la paix qu'en 848, par l'entremise de Louis II, roi d'Italie, et promirent de réunir leurs armes contre les Sarrasins, dont ils avaient imprudemment invoqué l'assistance. Siconolfe mourut en 851; Sicon II, son fils, lui succéda.

SIDDONS (Mme), célèbre actrice anglaise, née en 1755, était fille de Roger Kemble, directeur d'une troupe de comédiens ambulants. Elle épousa Siddons, acteur de la troupe de son père, et joua, pendant quelq. temps sans beauc. de succès, sur les théâtres de province. En 1776, elle débuta à Londres, y fut reçue froidem., et recommença à courir la province. En 1782 elle reparut sur les princip. théâtres de Londres, et dès-lors elle ne cessa d'être applaudie avec enthousiasme, principalement dans les pièces de Shakespeare, où elle produisait l'effet le plus prodigieux. Elle quitta le théâtre en 1805, et mourut à Londres en 1830.

SIDI-MOHAMMED, empereur de Maroc, de la dynastie des Chérifs, aujourd'hui régnante, succéda, en 1757, à Muley-Abdallah, son père, qui l'avait associé au gouvernement. Le long règne de ce prince forme un contraste étrange avec les règnes de ses prédécesseurs; à leur exemple, on ne le vit pas se livrer à des actes de férocité; il sembla diriger, au contraire, toutes ses vues vers la civilisation de son empire, et sa politique se rapprocha de celle des nations européennes. Il entama des négociations commerciales qui devaient rétablir ses finances; mais il détruisit son propre ouvrage en s'attribuant le monopole du commerce. Il enleva Mazagan aux Portugais en 1769; mais il échoua devant Melilla en 1774, et se hâta de faire la paix avec les Espagnols. Pendant le siége de Gibraltar, il ferma ses ports aux Angl., et mit celui de Tanger à la disposition des flottes espagnole et française pour s'y ravitailler. Ce prince mourut à Rabat en 1783, après un règne de 33 ans, au moment où il se disposait à punir la révolte d'un de ses fils, Muley Yesid, qui fut son successeur.

SIDNEY (Henri), homme d'état, d'une famille noble de Surrey, fut ambassad. du jeune Édouard VI près de la cour de France, et remplit ensuite div. postes honorables près de son souverain. A la mort d'Édouard, il se retira dans son château de Penshurt. La reine Marie le rappela près d'elle et lui donna sa confiance; Élisabeth en fit autant, et la faveur de ces deux souveraines lui fournit l'occasion de prouver qu'il n'était pas moins brave capitaine qu'habile conseiller. Il fut gouverneur de Galle, chevalier de la Jarretière, enfin député d'Irlande, et mourut en 1586. L'Irlande lui doit des *statuts* qui ont été imprimés. On a de lui quelques *lettres* adressées à son fils sir Philippe.

SIDNEY (Philippe), fils du précéd., né en 1554 à Penshurt, dans le comté de Kent, montra dès sa jeunesse une intelligence précoce, et ayant terminé ses études à l'âge de 17 ans, il fit son tour d'Europe, suiv. la coutume des riches seigneurs. Il se trouvait à Paris pendant les massacres de la St-Barthélemy. Il se rendit ensuite à Heidelberg et à Francfort; à Vienne, où il apprit les exercices militaires; à Venise, où il étudia la géométrie et l'astronomie;

à Padoue, pour visiter le Tasse; à Rome, etc. De retour dans sa patrie, à l'âge de 21 ans, il passait pour le chevalier le plus accompli de la cour d'Élisabeth, dont il gagna la confiance. A peine âgé de 22 ans, il fut envoyé près de l'empereur, avec la mission de former une ligue des princes protestants contre le pape et l'Espagne; il réussit égalem. près de Casimir, comte palatin, du vice-roi des Pays-Bas et du prince d'Orange, qu'il fit entrer dans une coalition, dont le résultat fut de placer l'Angleterre à la tête des puissances qui avaient adopté la réforme. En 1579, il eut le courage de publier une lettre contre le mariage projeté d'Élisabeth avec le duc d'Anjou, et il eut le bonheur de ne pas mécontenter la reine. Il fut moins heureux dans sa querelle avec Édouard Vere, duc d'Oxfort; sa retraite de la cour fut une espèce d'exil; mais il employa utilement ses loisirs, les consacrant à la culture des lettres. Deux ans après il fut créé chevalier. Le comté de Kent le choisit ensuite pour son représentant à la chambre des communes. Sir Philippe se disposait à partir avec sir Francis Drake pour un voyage de découvertes en Amérique, lorsqu'Élisabeth lui fit connaître qu'elle avait besoin de ses services; elle s'opposa même à ce qu'il se rendit aux vœux des Polonais, qui venaient de le choisir pour roi, et l'envoya en Flandre gouverneur de Flessingue et général de cavalerie. Il se distingua par sa prudence et sa valeur, surprit Axel en 1586, sauva l'armée anglaise à l'affaire de Gravelines, se signala surtout à la bataille de Zutphen; mais il fut blessé, et mourut à Arnheim, où il avait été transporté. On a de lui plus. ouvr. qui ont été publiés après sa mort: *l'Arcadie*, roman, Londres, 1591, imité d'Héliodore, ou de Sannazar, et trad. en franç. par M^lle^. Geneviève Chappelais, 1625, et par Hardouin. — *Astrophel et Stella*, impr. à la suite du précéd., édition de 1591. — *Défense de la poésie*, Londres, 1595. — *Le Remède de l'amour; the Lady of the May.*—*Valour anatomized in a fancie*, 1591. — Des *sonnets*, des *chansons*, etc. On a des *Mém. sur la vie et les écrits de Phil. Sidney*, par Thomas Zouch, 1808, in-4.

SIDNEY (Algernon), 2^e^ fils de Robert, comte de Leicester, né à Londres vers 1617, suivit son père dans son ambassade de Danemarck en 1632, dans celle de France en 1636, et dans son gouvernem. d'Irlande. Pendant la révolte de ce royaume, il se signala par sa bravoure; aussi Charles I^er^ crut devoir l'appeler auprès de lui après la trêve de 1643; mais à son débarquem., Sydney, ayant été arrêté par ordre du parlement, alors en état de rébellion, abandonna la cause du roi, fut nommé colonel d'un régiment dans l'armée de Fairfax, et bientôt après lieuten.-général. Il fut ensuite successiv. gouverneur de Dublin et du château de Douvres. Nommé membre de la haute-cour qui devait juger le roi, il assista seulem. aux débats, et refusa de s'y trouver le jour où la sentence fut prononcée. On assure cependant qu'il était loin de désapprouver cette condamnation; mais imbu des idées républicaines, il ne voulut pas servir sous le protectorat des deux Cromwell, et, retiré dans ses terres, ne reparut qu'après l'abdication de Richard. Devenu membre du conseil-d'état, il fut envoyé en Danemarck en 1659 pour négocier un traité de paix entre ce roy. et la Suède. A l'avénement de Charles II, il refusa le bénéfice de l'acte d'oubli et d'immunité accordé par ce prince, et préféra rester éloigné de sa patrie pendant 17 ans. Élu membre du parlem. en 1678, il y fut l'adversaire le plus redouté des ministres par son éloquence, et s'y montra l'un des plus ardents défenseurs du bill d'exclusion proposé contre le duc d'York. En 1683, ayant été impliqué dans la conspirat. de *Rye-Housse*, dont le but était d'assassiner le duc et le roi, il fut trad. devant un jury présidé par l'infâme Jefferies, et, condamné, mourut avec courage le 7 déc. 1683. Malgré les actes publics et les Mémoires publiés par les contemporains sur cette conspiration, la vérité n'est point encore bien connue, et l'exécution de Sidney, dont la culpabilité n'est point avérée, est regardée comme une grande tâche du règne de Charles II. Les *Discours* de Sidney *sur le gouvernement*, 1698, 1704, in-fol., et 1773, in-4, ont été trad. en français par Samson, La Haye, 1702, 3 vol. in-8.

SIDOINE-APOLLINAIRE (Caïus-Sullius), poète chrétien, né le 5 nov. 430, d'une illustre famille de Lyon, fut élevé avec soin dans les belles-lettres et dans les sciences, et jouit d'une grande faveur à Rome, sous les emper. Avitus, Majorien et Anthémius. Créé préfet du prétoire, patrice et sénateur, il remplit différ. emplois import. De retour dans les Gaules, il se fixa chez les Arvernes, qui l'élurent, quoiqu'il fût encore laïc, évêque d'*Augustonemetum* (Clermont), l'an 472. Il renonça dès-lors à toutes ses dignités, abandonna ses biens à ses enfants, et se consacra tout entier aux fonct. de l'épiscopat. Il mourut à Clermont vers 488, le 21 août, jour où l'Église honore sa mémoire. On a de ce prélat 24 pièces de poésie; ce sont, pour la plupart, des panégyriques et des épithalames, et 9 livres de lettres. L'édit. *princeps* de ses *OEuvres* est d'Utrecht, S. D. (vers 1473), in-fol. Les édit. qu'en a données J. Savaron, 1598, in-8, et 1609, in-4, avec notes, ont été surpassées par celle de J. Sirmond, 1614, réimpr. en 1652, in-4, par les soins de Ph. Labbe. On doit à Remy Breyer la trad. française des *Lettres* de Sidoine; Sauvigny a donné celle des *Lettres et Poésies*, 1787, 2 vol. in-4 et in-8; mais cette trad. incomplète a été effacée par celle de MM. Grégoire et Colombet, Lyon, 1836, 3 vol. in-8, avec le texte en regard et des notes.

SIDOROFSKY (Jean-Ivanowitsch), littérateur russe, né en 1748, prêtre profess. de langues grecque et latine au séminaire de Kostroma, membre de l'acad. impér. de Pétersbourg, mort en 1795, a traduit du grec: *La Chronique de Cédrène*, Moscou, 1794, 3 vol. in-fol.; *les Homélies non encore trad. de St Jean-Chrysostôme*, 1787 et 1791, 2 vol., et les *Serm. choisis* du même, 1791, in-8; et avec Pachamoff, translat. du synode, les *Dialogues de Lucien*, en 3 part., 1775; les *OEuvres de Platon*, 1780-85, 3 vol.; les 3 premiers vol. de

la *Description de la Grèce*, par Pausanias et par Strabon, 1788-89. On lui doit en outre la trad. d'un *Essai sur la Providence*, écrit en français, et une explication des Évangiles des dimanches et fêtes. Il a pris part à la rédact. du gr. *Dictionnaire russe* publ. par l'académie de Pétersbourg : il avait trad., pour ce travail, une partie du *Dictionnaire de l'Acad. française*.

SIDRONIUS. — V. Hosschius.

SIEBENKEES (Jean-Philippe), savant helléniste, né à Nuremberg en 1759, après avoir étudié les langues anciennes et la théologie, se rendit à Venise pour y être précepteur. Il y mit à profit son séjour pour examiner les MSs. de Strabon, ceux de l'Iliade et ceux d'Héliodore, et alla passer 15 mois à Rome pour visiter la bibliot. du Vatican. De retour à Nuremberg vers la fin de 1790, il fut nommé l'année suiv. profess. à Altdorf, où il mourut en 1796. On a de lui : *Vie de Bianca-Capello di Medici, gr.-duchesse de Toscane, d'après les docum. authentiques* (en allem.), Gotha, 1789, in-8. — *Expositio tabulæ hospitalis ex ære antiquissimo, in museo Borgiano velitris asservatæ*, Rome, 1789, in-4. *Essai d'une histoire de l'inquisition d'état de Venise*, Nuremberg, 1791, in-8, en allem. — *Esquisse servant à l'étude de la statistique de l'anc. Rome*, Altdorf, 1793, in-8. — *Sur le temple et la statue de Jupiter, à Olympie, par Phidias, d'après Pausanias*, Nuremb., 1795, in-8. — *Strabonis rerum geographicarum libri XVII græca ad optimos codd. MS. recens....... adnotationibus illustrat.*, etc., Leipsig, 1776, in-8, tome Ier : les trois suiv. ont été publ. par Tschucke en 1798, 1801 et 1806. — *Anecdota græca è præstantissimis italicar. bibliothecarum codicibus....*, Nuremberg, 1798, publ. par J.-A. Gœtz ; ainsi que *Theophrasti characteres cum additamentis anecdotis*, etc., 1798, in-8.

SIEBOLD (Charles-Gaspar de), chirurgien, né en 1736 à Nidecken, dans le duché de Juliers, fut de bonne heure destiné à l'art de guérir par son père, praticien distingué, qui donna les plus grands soins à son éducat. Attaché aux hôpitaux de l'armée franç. pend. la guerre de 7 ans, puis employé comme aide à l'hospice civil de Wurtzbourg (1760), il voulut visiter la France, l'Angleterre et la Hollande avant de prendre le grade de docteur. A son retour il fut nommé chirurgien du prince-évêque, et investi d'une chaire d'anat., de chirurgie et d'accouchement, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort en 1807. Opérat. non moins habile que théoricien profond, ce professeur, qui fut le principal ornement de l'université de Wurtzbourg, n'a écrit qu'un petit nombre d'ouvrages : *Collect. observat. med.-chir.*, Bamberg, 1769, in-4. — *Journal de chirurgie* (en allem.), Wurtzbourg, 1792, in-8. — *Dissert. de schirro parotidis ejusque curâ*, ib., 1793, in-4. — George-Christophe Siebold, fils du précéd., né en 1767 à Wurtzbourg, se livra spécialement à l'art des accouchem., devint profess. de pathologie gén. et de diététiq. à l'univ. de sa ville natale, puis d'accouchement et de physiologie, fut ensuite nommé direct. du grand hospice, et mourut en 1798, laissant, entre autres ouvr. : *Exposit. systémat. des div. modes d'accouchement* (en allem.), Wurtzbourg, 1794, in-8. — *Doloris faciei, morbi rarioris atque atrocis, observat. illustrata adumbratio*, ibid., 1795, 1797, in-4.

SIESTRZENCEWICZ, appelé aussi SESTRENSIEWICZ de BOHUCZ (Stanislas), métropolitain des églises cathol. de Russie, né en 1731 à Zabludow, diocèse de Wilna, mort à Pétersbourg en 1826, fut élevé dans la religion protestante, et servit quelq. temps comme officier dans un régim. prussien. Le prince Massalski, évêque de Wilna, le détermina à se faire cathol., et lui donna un riche canonicat de sa cathédrale. Après le premier partage de la Pologne, l'impér. Catherine ayant négocié près du St-siége la nomination d'un évêq. pour ses nouveaux sujets cathol., il fut fait évêque de Mallo *in partibus*, et vic. apostol. pour la Russie-Blanche. C'est en cette qualité que le nouv. prélat permit aux jésuites de recevoir des novices (juin 1779). Mohilof ayant été érigé en archevêché (avril 1783), il passa sur ce siége. A ses fonctions furent jointes celles de ministre du culte cathol. pour tout l'empire, et enfin il eut l'administrat. du vaste diocèse de Wilna, où 4 évêques suffragants lui étaient subordonnés. Les soins que comportaient ses attributions immenses ne l'empêchèrent point de donner quelq. instants à la culture des lettres et des sciences ; il était président de la société libre économique de Pétersbourg, membre de l'acad. russe, et de plus. autres sociétés littéraires. Outre un nombre considérable d'*instruct.*, *mandem.*, etc., il a publié : *Histoire de la Tauride, depuis l'antiquité jusqu'à sa réunion définit. à la Russie*, 1806. — Des *Recherches hist. sur l'origine des Sarmates, des Esclavons et des Slaves*, etc., 1812, in-8. — Des *Recherches sur l'origine de la nation russe*, 1818, in-8.

SIEYES (Emmanuel-Joseph), l'un des hommes qui ont eu le plus d'influence sur les prem. événements de la révolution, naquit en 1748 à Fréjus, où son père était directeur de la poste aux lettres. Envoyé jeune à Paris pour y faire ses études ecclésiastiques, il obtint à sa sortie du séminaire une place dans la chapelle de Mesdames de France. Plus tard il devint gr.-vicaire de M. de Lubersac, évêque de Tréguier, puis de Chartres, et en cette qualité il assista aux assemblées du clergé de 1785 et 1786. Membre des assemblées provinciales qui furent réunies pour aviser au moyen de combler le déficit du trésor royal, il s'y montra partisan des réformes alors réclamées de toutes parts, et se fit bientôt la réputat. d'un gr. publiciste. Lorsque la convocat. des états-génér. eut été résolue, il publia successiv. plus. pamphlets égalem. remarquables par le fonds des idées et par une forme inusitée. Son *Essai sur les priviléges*, et sa brochure intit. : *Qu'est-ce que le tiers-état?* produisirent surtout une vive sensation. Quoique prêtre, député du tiers-état de la ville de Paris aux états-généraux, il eut la plus grande part à l'attitude que prit cette assemblée dès ses premières séances. Ce fut lui qui

proposa de sommer les deux autres ordres de se réunir au tiers pour la vérification des pouvoirs, et, sur leur refus, de passer outre en se déclarant assemblée nationale. Après la séance royale du 23 juin 1789, les députés ayant reçu l'ordre de se séparer, il fut de l'avis, aussi-bien que Mirabeau, de continuer les délibérations. C'est à cette occasion qu'il dit ce mot : « Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier, les représentants de la France. » Membre du comité de constitution, il présenta le 20 juillet une *déclaration des droits*. Peu de jours après il se prononça contre le projet de mettre les biens du clergé sous la main de la nation, et, lorsque les dîmes eurent été supprimées, il dit ce mot, répété depuis dans d'autres circonstances : « Ils veulent être libres, et ils ne savent pas être justes. » Il repoussa comme une absurdité le *veto* absolu que Mirabeau lui-même voulait accorder au roi, et dans un discours qu'il prononça le 7 septembre sur cette importante question, il déroula son plan de constitution qui n'obtint alors l'assentiment de personne, parce qu'il fut jugé trop démocratique. Pendant l'année 1790 il travailla beaucoup dans les comités. Le 20 janvier il présenta un projet de loi sur la répression des delits de la presse, dont il proposa de renvoyer la connaissance au jury. Au mois de mars il donna son aperçu d'une nouvelle organisation de la justice et de la police, qui, lu par le marquis de Bonnay, ne fut pas discuté. Ses collègues dans les comités, en rendant d'ailleurs justice à ses talents et à ses lumières, se rangeaient difficilem. à son avis, soit qu'ils se méfiassent de ses vues, soit, comme ils le lui reprochaient, qu'il manquât de clarté. Voyant son influence diminuer, il parut renoncer aux affaires. C'est en déplorant son inaction que Mirabeau dit ce mot connu : « Le silence de M. l'abbé Sieyes est une calamité publique. » Élu président au mois de juin, il fut remplacé au fauteuil par Lepelletier de Saint-Fargeau. En 1791, le 7 mai, il parla en faveur des catholiques qui refusaient de reconnaître l'Église constitutionnelle, et se plaignit du comité ecclésiastiq., qui semblait n'avoir vu dans la révolution qu'une superbe occasion de faire triompher *le jansénisme*. Après l'arrestation du roi à Varennes il fut nommé membre du comité chargé de réviser la constitution; mais, s'y trouvant en opposition avec presque tous ses collègues, il donna sa démission. La session terminée, il se retira dans une campagne où il vécut quelque temps à peu près oublié. En sept. 1792, élu par le départem. de la Sarthe à la convent., il y siégea parmi ces membres immobiles et silencieux qui semblaient étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux, attendant les ordres des plus forts. Dans le procès du roi il vota la mort, mais sans ajouter, ainsi qu'on l'a prétendu, les mots *sans phrase*. Son projet sur la réorganisation de l'instruction publique fut adopté par les comités; mais il le fit présenter par Lakanal, ne voulant pas qu'on l'en soupçonnât l'auteur. Cependant, Robespierre qui l'avait deviné le fit rejeter, en s'écriant : « Citoyens, on vous trompe; cet ouvrage n'est pas de celui qui vous le présente; je me méfie beaucoup de son véritable auteur. » Au mois de nov. 1793, en faisant l'abandon de sa pension ecclésiastique, il dit ces mots : « Je ne reconnais d'autre culte que celui de la liberté et de l'égalité, d'autre religion que l'amour de l'humanité et de la patrie. » Après le 9 thermidor il monta plus. fois à la tribune pour attaquer les partisans de Robespierre, et fut nommé membre du comité de salut public. Le 31 mars 1795 il fit prononcer la rentrée à la convention des députés proscrits au 31 mai comme girondins. Lors de la mise à exécution de la constitution de l'an III, il refusa d'entrer au directoire exécutif, et d'accepter la place de ministre des relations extérieures. Devenu membre du conseil des cinq-cents, une tentative d'assassinat faite sur lui en 1795, par un ancien moine nommé Poulle, lui rendit un peu de popularité. il concourut à la création de l'Institut, et fit partie de la classe des sciences morales et politiques. Au 18 fructidor il fut adjoint à quatre de ses collègues pour rédiger le décret de déportation qui frappa plusieurs des membres les plus influents des deux conseils. En 1797 il accepta l'ambassade de Prusse, mais il ne resta pas long-temps à Berlin. Élu l'année suiv. pour remplacer Rewbell au directoire, il en devint le président, et concourut de tout son pouvoir au succès de la journée du 18 brumaire. Nommé l'un des trois consuls, il s'était flatté de marcher l'égal de Bonaparte; mais il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé dans ses calculs, et consentit à échanger son titre de consul contre celui de sénateur. Sa docilité fut récompensée par une riche dotation; et, lors de l'établissement de l'empire, il reçut le titre de comte; et successivement les décorations de plus. ordres. Dans les prem. jours d'avril 1814 il n'assista point aux séances du sénat; mais il envoya plus tard son adhésion à la déchéance de Napoléon et au rappel des Bourbons. Nommé pend. les *cent-jours* à la chambre des pairs, il ne s'y fit point remarquer. Au second retour du roi, le décret d'amnistie le força de chercher un asile en Prusse. Après la révolution de 1830, il revint en France et reprit sa place à l'Institut; mais sa santé depuis long-temps était altérée, et il mourut à Paris le 20 juin 1836, à 88 ans. On n'a de lui que des *pamphlets*, des *discours* prononcés à la tribune ou dans diverses solennités. La *Notice sur sa vie*, qu'il a publiée lui-même en 1795, in-8, mérite d'être lue.

SIFFRID, *de Misnie*, est auteur d'une *Chronique* écrite en lat., qui s'étend dep. la création jusqu'à l'année 1307. Cet ouvr. n'a jamais été impr., mais on en trouve des extraits dans les *Res misnicæ* de George Fabricius, et dans les *Scriptores rerum germanicarum* de Pistorius, tome Ier.

SIGALON (Xavier), né à Uzès, dans les Cévennes, en 1790, de parents pauvres, fit ses premières études de peinture à Nîmes. Chargé de quelques ouvrages, dont le plus important décore l'église d'Aigues-Mortes, les faibles ressources qu'il dut à ses premiers travaux lui permirent

de venir à Paris, où il entra dans les ateliers de Guérin. Ses débuts annoncèrent un talent original et hardi. Sa *Courtisane*, tableau dont le coloris et le style rappellent l'école vénitienne, exposée en 1822, fut achetée par le gouvernement et placée dans la galerie du Luxembourg. Sa *Locuste*, exposée en 1824, produisit une sensation extraordinaire et fut l'objet de longues discussions. Ses autres principaux ouvr. sont : *Athalie faisant égorger les enfants du sang royal*, vaste et énergique conception, dans laq. il déploya toutes les qualités, mais aussi toutes les exagérations de sa manière; *une Vision de St Jérôme*, où l'on retrouve quelques réminiscences du Guerchin, et son *Calvaire*, qui rappelle celui de Daniel de Volterre. Exclusivement préoccupé du soin de sa réputation, Sigalon négligea peut-être trop ses intérêts, et devint la victime de son désintéressement; réduit à la misère, après vingt années de travaux assidus, il fut contraint de quitter Paris et de se retirer à Nîmes pour y donner des leçons de dessin et peindre le portrait. Il languissait depuis quelq. temps dans cette position précaire, lorsqu'il fut choisi en 1833, par le gouvernement, pour aller à Rome copier *le Jugement dernier* de Michel-Ange. Après quatre années il venait de terminer son œuvre grandiose avec une rare perfection, lorsqu'attaqué du choléra il mourut en 1837, à 47 ans. Sa copie du chef-d'œuvre de Michel-Ange a été transportée dep. à Paris, où elle décore l'une des nouvelles salles du musée du Louvre.

SIGAUD DE LAFOND (JEAN-RENÉ), physic. célèbre, qui pratiqua le prem. la section de la symphise du pubis, chez les femmes en couches, était né à Dijon en 1740. Après avoir achevé ses études au collége des jésuites dans sa ville natale, il vint à Paris suivre les cours de chirurgie à l'école de St-Côme. Reçu maître et s'étant fixé à Paris, il s'y livra principalement à la pratique des accouchements; il exerça ensuite la médecine dans différ. villes, et donna des leçons de physique qui eurent du succès. Il mourut en 1810 à Bourges, où il était profess. de physique. Il était membre de diverses acad., et associé de l'Institut depuis 1796. On a de lui : *Leçons de physique expériment.*, 1767, 2 vol. in-12; trad. en allemand, Dresde, 1775, in-8. — *Leçons sur l'économie animale*, 1767, 2 vol. in-12. —*Traité de l'électricité*, 1771, in-12. — *Lettre sur l'électricité médicale*, 1771, in-12. — *Descript. et usage d'un cabinet de physique expériment.*, 1775, 2 vol. in-8. — *Élém. de physiq. théorique et expériment.*, faisant suite à l'ouvr. précéd., 1787, 4 vol. in-8; trad. en espagnol par Taddeo Lope, 1782-89, 5 vol. in-4.—Deux opusc. *sur la Section de la symphise des os du pubis*, 1777 et 1779, in-8.—*Dictionn. de phys.*, 1780, 4 vol. in-8, avec un *Suppl.*, 1782. — *Précis histor. et expérimental des phénomènes électriques*, 1781, 1785, in-8. — *Dictionnaire des merveilles de la nature*, 1781, 2 vol. in-8; trad. en allemand par C.-G.-F. Wehel, Leipsig, 1782-1783, 2 vol. in-8. — *L'École du bonheur, ou Tableau des vertus sociales*, Paris, 1782, in-12, 1802, 2 vol. in-12. — *La Religion défendue contre l'incrédulité du siècle, contenant un Précis de l'Hist.-Sainte*, 1785, 6 vol. in-12; augm. de 2 vol. in-12, 1787, sous le titre de l'*Économie de la Providence dans l'établissement de la religion; Physique particulière*, 1792, in-12. — *Examens de quelq. principes erronés en électricité*, 1795, in-8.

SIGEBERT, 3e fils de Clotaire Ier, eut en partage le royaume d'Austrasie l'an 561, et épousa Brunehaut, célèbre dans l'histoire par ses crimes et ses malheurs. Il montra sur le trône des qualités que l'on n'avait pas encore rencontrées dans les successeurs de Clovis. Sa générosité, sa bienfaisance et surtout son courage le rendirent cher à ses sujets. Toutes ces vertus cependant ne produisirent aucun heureux résultat par suite de l'ascendant que son épouse prit sur lui. Dès les premières années de son règne, ce prince eut à repousser une invasion des Huns. A la tête de ses soldats et la hache à la main, il se jeta sur ces Barbares et les repoussa de l'autre côté du Rhin. Au retour de cette expédition, il eut à combattre Chilpéric, qui, profitant de son absence, s'était emparé de Reims et de quelques autres places; il lui fit une guerre si heureuse qu'il dicta les condit. de la paix. Une nouvelle invasion des Huns obligea Sigebert à se remettre en campagne; il les vainquit; mais, entraîné par son courage, il se trouva seul au milieu des Barbares, et resta leur prisonnier. Ayant recouvré la liberté, il fut encore forcé de se défendre contre Chilpéric, le vainquit à diverses reprises, et se voyait sur le point de se rendre maître de sa personne, lorsqu'il périt assassiné à Vitry, par des envoyés de Frédégonde, l'an 575.

SIGEBERT II, roi d'Austrasie, fils et success. de Dagobert, monta sur le trône l'an 633, gouverna d'abord sous la direction de Cunibert, évêque de Cologne, et sous celle du duc Adalgise; il abandonna ensuite l'exercice du pouvoir à Grimoald, ne s'occupa plus que de fonder des monastères, et mourut en 654. Le seul événement remarquable de ce règne est la guerre de Thuringe, dans laq. son armée fut défaite par le rebelle Radulfe. C'est l'époque de l'élévat. des maires du palais.

SIGEBERT *de Gemblours*, écrivain, né vers l'an 1030 dans le Brabant-Français, prit fort jeune l'habit de St-Benoît dans l'abbaye de Gemblours (dioc. de Liége), et s'appliqua sans relâche à l'étude des langues anciennes, surtout de l'hébreu, dont la connaissance était alors fort rare. Il professa pend. plus. années à l'abbaye de St-Vincent de Metz avec un gr. éclat, et revint à Gemblours, où il mourut en 1112. On a de lui : *Chronicon ab anno* 381, *quo Eusebius finit, usquè ad annum Christi* 1112, Paris, Henri Estienne, 1513, in-4; cette édit., que l'on doit au doct. Ant. Le Roux, est augm. d'extraits de la *Chronique* de Galfrid et d'une continuat. jusqu'à l'année 1206 par Robert (de Thorigny), abbé du Mont-St-Michel. Aub. Lemire en a donné une édit., Anvers, 1608, in-4, avec six continuat. (*v.* la *Biblioth. hist. de France*, no 16,630).—*De viris illustribus, sive scriptoribus*

*ecclesiasticis*, Cologne, 1580, in-8. — *Vita S. Theodorici, episcopi, fundatoris ecclesiæ et abbatiæ S. Vincentii apud Metenses*, publiée par Leibnitz dans les *Script. rerum brunswicent.* — *Vita S. Sigeberti, Austrasiorum regis*, dans les *Francorum script.* de Duchesne; trad. en français par George Aulbery, Nancy, 1616, in-8. — *Vita S. Guiberti, confessoris et cœnobii gemblacencis fundatoris*, dans le *Recueil* des bollandistes. — *Vita S. Maclovii sive Machutis*, dans les *Acta sanctorum ordin. S. Benedicti; Gesta abbatum gemblacentium*, dans le *Spicilége* de d'Achery, etc. Sigebert a une ample *Notice* dans l'*Histoire littér. de France*, tome XI.

SIGÉE (Louise), sav. espagnole du 16e S., doit sa plus grande célébrité à un ouvr. dont elle n'est pas l'auteur. C'est sous le nom latinisé de cette vertueuse dame (*Aloysia Sigea*), que Nic. Chorier eut l'impudence de faire paraître ses infâmes dialogues. Les véritables écrits de Louise Sigée, tous inédits, sont : 30 *Épîtres latines*, des poésies et un opuscule intit. : *Dialogus de differentiâ vitæ rusticæ et urbanæ*. — Anne Sigée, sœur de Louise, était aussi une femme distinguée par ses talents.

SIGISMOND (St), roi de Bourgogne, succéda l'an 516 à Gondebaud, son père. Il professait l'arianisme; mais converti à la foi cathol. par St Avit, archevêque de Vienne, il s'empressa d'en rétablir l'exercice dans ses états. Il promulga de nouveau la loi *gombette* en 517, et se livra tout entier aux soins du gouvernement. Trompé par les faux rapports de sa seconde femme, il fit périr en 522 son fils Sigéric, qu'il avait eu d'un 1er lit; mais ayant reconnu l'innocence de Sigéric, accablé de douleur, il se retira dans l'abbaye d'Agaune, qu'il avait fondée, pour y expier son crime dans les exercices de la pénitence. Ses sujets révoltés se donnèrent à Clodomir, roi d'Orléans. Peu de temps après ce malheureux prince fut livré, avec sa femme et ses deux fils, à Clodomir qui leur fit trancher la tête en 524. L'Église honore la mém. de Sigismond comme martyr le 1er mai. Sa *Vie*, par Grégoire de Tours, se trouve dans le *Rec.* des bollandistes.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, fils puîné de Charles IV et d'Anne de Silésie, né en 1366, hérita du margraviat de Brandebourg en 1378. Quatre ans après, il épousa Marie, fille de Louis-le-Grand, roi de Hongrie, qui lui céda ses droits au trône de Pologne; mais la diète de Wilika n'ayant pas confirmé cette cession, il fut forcé d'y renoncer. En 1386, il se fit couronner roi de Hongrie, maintint sous sa dépendance Étienne, vaivode de Valaquie, repoussa les Polonais qui lui disputaient l'héritage de sa femme, et resta maître absolu du royaume. Plus tard, les Valaques soutenus par les Turks s'étant soulevés de nouv., il marcha contre eux avec les troupes qu'il avait reçues de la France et de l'Angleterre; mais la perte de la fameuse bataille de Nicopolis, engagée par les Français contre ses avis en 1396, le força de prendre la fuite. Il erra pendant 18 mois hors de ses états, et, dès qu'il y reparut, il fut enfermé dans la citadelle de Ziklos par les seigneurs mécontents. Ayant recouvré la liberté par la générosité de ses gardiens, il passa en Bohême, leva des troupes, dispersa la ligue formée contre lui, et rentra dans l'exercice du pouvoir souverain. A la mort de Robert, palatin du Rhin, une partie des électeurs réunis à Francfort l'élevèrent à l'empire. Sigismond signala son avénement par d'importantes améliorations; il ramena dans l'empire le calme dont il était privé depuis long-temps, et devint un objet de vénération pour les peuples de l'Allemagne, qui lui donnèrent le titre de *Lumière du monde*. Voulant terminer le grand schisme d'Occident, ce prince convoqua un concile à Coutances; Jean Huss, qui s'y était rendu sous la foi d'un sauf-conduit, ayant refusé d'abjurer ses erreurs, fut brûlé vif (1415). Les rois d'Aragon, de Castille, de Portugal et de Navarre reconnurent l'autorité de ce concile. Sigismond visita ensuite la France et l'Angleterre. Il s'unit à la maison de Lancastre, dans l'espoir de profiter de la situation de Charles VI pour recouvrer les provinces de l'ancien royaume d'Arles; mais ses projets n'eurent aucun résultat. Devenu maître de la Bohême en 1419, par la mort de Wenceslas son frère, il prit des mesures violentes contre les partisans de Jean Huss devenus nombreux, et qui faisaient aux catholiques une guerre d'extermination. Il essuya plus. défaites, et fut même obligé de traiter avec eux après s'être fait couronner roi d'Italie à Milan en 1431. La division s'étant mise parmi les chefs des réformés, il en profita pour reprendre l'offensive, et les vainquit à diverses reprises. Ayant offert une amnistie aux princip. chefs, il les attira dans une grange sous le prétexte de conférer de leurs intérêts, et quand ils y furent réunis, on y mit le feu. Ainsi fut anéantie la ligue des hussites qui avait si long-temps déchiré le royaume. Sigismond soumit ensuite complètem. la Bohême, et mourut en 1437 à Znaim. Il avait épousé en 2es noces Barbe, fille d'Hermann, comte de Cillei, surn. la *Messaline de l'Allemagne*.

SIGISMOND Ier, dit *le Grand*, roi de Pologne, 5e fils de Casimir IV et d'Élisabeth, né en 1466, fut élu roi après la mort d'Alexandre Jagellon son frère, l'an 1506. Dès le commencem. de son règne, il fut obligé de repousser les agressions des Russes encore barbares, qui venaient presque tous les ans dévaster la Pologne; il les poursuivit jusqu'aux environs de Moscou et leur imposa la paix à des condit. onéreuses. Il fut ensuite obligé de tourner ses armes contre les chevaliers teutoniques, qui avaient l'appui de l'empereur Maximilien; il les vainquit, détacha Maximilien de leur alliance, et se garantit facilem. des incursions des Russes réduits à leurs propres forces. Tout en s'occupant de guerre, Sigismond ne négligea pas ce qui pouvait contribuer à la prospérité de son royaume; il retarda les progrès de la réforme de Luther dans ses états, inspira à ses sujets le goût des arts et des sciences, embellit ou fortifia la plupart des villes, et mourut en 1548, laissant une mémoire vénérée des peuples de la Pologne. — Sigismond II, dit *Auguste*, fils du précéd., né en 1520, fut déclaré

héritier du trône à l'âge de 10 ans et du vivant même de son père, par dérogation à la loi fondamentale de la Pologne. Lorsqu'il monta sur le trône, il fut obligé d'avouer un mariage secret qu'il avait contracté avec Barbe Radziwil; la diète voulut en prononcer la nullité, mais le prince déclara qu'il mourrait plutôt que de répudier son épouse. Pendant ces débats, les Tatares firent une irruption dans les provinces à leur convenance et les dévastèrent. Sigismond les repoussa, et, par ses victoires ainsi que par sa fermeté, ramena les mécontents. En 3 années il conquit la Livonie, soumit les chevaliers porte-glaives, et força les duchés de Courlande et de Semigalle de se reconnaître feudataires de la Pologne. Devenu veuf, il épousa en 1553, Catherine d'Autriche, veuve du duc de Mantoue; mais en 1565, il la renvoya sans oser toutefois former d'autres liens, parce que le sénat et le St-siége s'opposaient à son divorce. Pour se venger des refus de la cour de Rome, il favorisa les protestants et contribua aux progrès de la réforme avec autant de soins que son père en avait mis à les prévenir. Il mourut en 1572, et eut pour successeur le duc d'Anjou, depuis Henri III. — Sigismond III, neveu du précéd., fils de Jean III, roi de Suède, né en 1566, fut élevé au trône de Pologne en 1587, après la mort d'Étienne Battori, força l'archiduc d'Autriche Maximilien, son compétiteur, de renoncer à ses prétentions, et réunit la couronne de Suède à celle de Pologne après la mort de son père. Son attachement à la foi catholique l'ayant rendu suspect aux Suédois qui, pour la plupart, étaient luthériens, il fut dépouillé de la couronne de Suède en 1604, au profit du duc de Sudermanie, son oncle. Dans une guerre qu'il eut en 1611 avec les Russes, il fit périr 200,000 Moskovites dans Smolensk et réduisit en cendres la ville de Moscou; mais il ne fut pas aussi heureux dans ses guerres avec les Turks et avec Gustave-le-Grand. La cession de toutes ses conquêtes ne lui valut qu'une trêve de quelq. années, avant l'expiration de laquelle il mourut en 1632. Son fils aîné lui succéda sous le nom de Wladislas VII.

SIGMARINGEN (St Fidèle de), martyr, né en 1577 dans la principauté de Hohenzollern, après avoir achevé ses études à l'acad. de Fribourg, se fit recevoir docteur en droit et acquit une charge de conseiller à Colmar. Il s'en défit pour entrer dans l'ordre des capucins à Fribourg en 1612, et, dès qu'il eut fait son cours de théologie, se dévoua à la prédication. Ses succès décidèrent la congrégation de la propagande à le nommer chef de la mission qu'elle envoyait dans le pays des Grisons. Il y opéra un grand nombre de conversions, malgré la haine dont ce peuple était animé contre la cour de Rome. Un jour qu'il allait rejoindre ses confrères, il tomba dans un parti de soldats qui l'assassinèrent. Le pape Benoît XIV prononça sa canonisat. en 1746 (*v.* les *Vies des Pères*, par Godescard.)

SIGNORELLI (Louis), peintre toscan, né vers 1440, élève de Pierre della Francesca, est un des prem. peintres qui, en Toscane, se soient attachés à l'anatomie. Il a peint à Urbin, à Volterre, à Florence et dans plus. autres villes de la Toscane. Il fut appelé à Rome pour travailler à la chapelle Sixtine, et mourut en 1521. On cite comme ses meill. ouvr. : *la Communion des apôtres*, à Cortone, dans l'église de Jésus; *le Voyage de Moïse avec Séphora*, et *la Promulgation de l'ancienne loi*, dans la chapelle Sixtine. — Signorelli (François), son petit-fils, est un des meilleurs artistes qu'ait produits la ville de Cortone.—Signorelli (Léonard), né à Pérouse en 1490, destiné à la carrière des armes, joignit l'étude des mathématiq. à la culture des lettres, et, après avoir déjà fait plusieurs campagnes en qualité de volontaire, entra au service du pape Léon X. Il gagna les bonnes grâces du pontife par la publication d'un ouvr. intitulé : *les amours d'Émilie et d'Érophile*. Plus tard il passa au service de Florence, et fut chargé de diriger les fortificat. de cette ville lorsque le prince d'Orange vint en faire le siége en 1529. Il était depuis peu capit.-général de l'artillerie de la républ. lorsqu'il mourut en 1530.

SIGNORELLI (Pierre-Napoli), littérateur, né à Naples en 1731, quitta la profession d'avocat pour se livrer à la culture des lettres, et surtout de la poésie dramatique. Pendant un séjour de quelques années en Espagne, où il avait obtenu une place de garde du sceau de la loterie royale, il composa div. ouvr. qui le firent connaître avantageusement. De retour à Naples en 1784, il obtint la place de secrétaire de l'académie. Lors de l'invasion des armées françaises en 1798, il fut désigné l'un des chefs de la nouv. république, et fit partie d'un comité de législation. Après l'évacuat., il chercha un asile à Milan, et fut nommé profess. dramatiq. au lycée de Brera; il passa ensuite à Bologne en qualité de professeur de diplomatie et d'histoire. Il retourna à Naples en 1806, et mourut le 1er avril 1815. On a de lui : *Satire sei*, Gênes, 1774, in-8. — *Storia critica de' teatri antichi e moderni*, Naples, 1777, in-8.—*Faustina, commedia in cinque atti in versi*, Lucques (Naples), 1779, in-8. — *Tabl. de l'état actuel des sciences et de la littérature en Espagne*, Madrid, 1780, in-8. — *Discorso storico-critico su' i saggi apologetici dell' ab Lampillas*, Naples, 1782, in-8. — *Vicende della coltura delle Due-Sicilie*, 1784, 5 vol. in-8. — *Supplemento*, etc., 1791, 2 vol. in-8. — *Orazione funebre per Carlo III, re delle Spagne*, 1789, in-4. — *Regno di Ferdinando IV*, 1798, in-8. — *Prolusione alla cattedra di poesia rappresentativa*, 1801, in-8. — *Ragionamento sul gusto*, 1802, in-8. — *Lettera sullo spettacolo musicale del* 1803, etc., 1804, in-8. — *Elementi di critica diplomatica, con istoria preliminare*, 1805, 4 vol. in-8, etc. (*v.* son *Éloge histor.*, par M. Avellino, Naples, 1815, in-4.).

SIGONIO (Charles), savant illustre du 16e S., né à Modène vers 1520, fut appelé, en 1546, à la chaire que Portus laissait vacante, accepta en 1552 celle de b.-lettres à Venise, et s'y lia d'une étroite amitié avec Panvinio. En 1560, il vint occuper à Padoue une chaire d'éloquence, qu'il quitta en

1563 à la suite de débats assez vifs qu'il eut avec Robortello sur un point d'érudition, et se rendit à Bologne, où il professa pendant plus. années avec un succès prodigieux. Vers la fin de sa vie il se retira dans une campagne près de Modène, et y mourut en 1584, laissant un gr. nombre d'ouvr., dans lesq. il éclaircit les antiquités romaines, débrouilla l'histoire du moyen-âge, et créa la science de la diplomatique. Ses nombr. écrits ont été recueillis et publiés par Argellati, Milan, 1732-37, 6 vol. in-fol., avec une *Vie* de l'auteur par Muratori, des notes et des observat. du P. Jos.-Marie Stampa, de Sassi, de Laur. Maffei, et de plus. autres savants. On trouve la liste complète des écrits de Sigonio, avec une *Notice* sur l'aut., dans la *Bibliot. modenese* de Tiraboschi.

SIGORGNE (Pierre), physicien, né en 1719 dans un village de Lorraine, embrassa l'état ecclésiast., et fut chargé d'une chaire de philosophie au collége du Plessis. Divers ouvrages qu'il publia sur le cartésianisme et le système de Newton le firent connaître avantageusement. Aussi ayant été exilé pour une chanson, il se rendit à Mâcon, où la considérat. qu'il avait inspirée lui valut le titre de vic.-général du diocèse. Il n'en continua pas moins dans ses loisirs à se livrer à la culture des sciences, et il a la gloire d'avoir contribué par ses écrits aux progrès de la bonne physique; mais on lui reproche d'avoir attaqué la chimie nouvelle. Il mourut à Mâcon en 1809. On a de lui: *Examen et Réfutation des leçons de physiques données au collége royal par Privat de Molières*, Paris, 1740, in-12. — *Réplique à M. de Molières, ou démonstration physico-mathématique de l'insuffisance et de l'impossibilité des tourbillons*, 1741, in-12. — *Institutions newtoniennes, ou Introduction à la philosophie de Newton*, 1747, 2 vol. in-8.—*Astronomiæ physicæ juxta Newtonis principia breviarium*, 1748, in-12.—*Lettres écrites de la plaine*, Amst., 1765, in-12; c'est une réponse aux *Lettres de la montagne*, par J.-J. Rousseau. — *Le Philosophe chrétien, ou Lettres sur la vérité et la nécessité de la religion*, Avignon, 1765, in-12. — *Institutions leibnitziennes, ou Précis de la monadologie*, 1767, in-4; et quelques écrits moins importants.

SIGOVÈSE, anc. guerrier des Gaules, frère de Bellovèse, le fondateur de Milan, fut, comme lui, chargé par son oncle Ambigat, roi des Bituriges, d'emmener, pour l'établir dans quelques lointains pays, l'excédant de la populat. qui ne pouvait plus subsister dans ses états. Ce fut dans la forêt Hercinie que, suiv. les oracles, Sigovèse dut se fixer, environ l'an 588 av. J.-C., avec ses guerriers, qui étaient des Volces Tectosages (*v.* pour la descript. des médailles découv. en 1806, et portant le nom de Sigovèse (*Ieliko Vési* en étrusque), les *Antiquités et Monuments du départ. de Vaucluse*, par M. Fortia d'Urban, 1808, in-12, fig.)

SIGRAIS. — V. Bourdon.

SIGUENZA Y GONGORA (Charles de), poète et mathématicien, né au Mexique en 1645, embrassa l'état ecclésiastique, se voua à la carrière de l'enseignement, et professa pend. 20 ans la philosophie et les sciences exactes à Mexico. Dans les dernières années de sa vie, il remplit les fonct. de chapelain de l'hospice de *l'Amor de Dios*, et mourut en 1700. Il avait composé divers écrits sur les caractères hiéroglyphiques dont se servent les indigènes de l'Amérique; mais tous ses MSs. périrent dans l'incendie qui consuma une partie de la ville de Mexico en 1692. On a de lui: *Ver indicum, poema sacroepicum*, Mexico, 1668, in-8. — *Triumphus parthenicus* (poème à la louange de la Ste Vierge), ibid., 1684, in-4. — *Orientalis planeta evangelica, epopeia sacro-panegyrica Indiarum apostolo magno S. Francisco Xaverio*, ibid., 1700, in-4. — *Expositio philosophica adversùs cometes*, ibid., 1681, in-4. — *Libra astronomica et philosophica*, ibid., 1690, in-4. — *Infortunia Alph. Ramirez circùm per orbem euntis*, ibid., 1693, in-4. — *Mercurius volans et Novum Mexicum restauratum præ se ferens*, ibid., etc., etc.

SIGURD I^er^, l'aîné des fils de Magnus, roi de Norwége, partagea le royaume avec ses deux frères en 1109, et, quittant les Orcades où il régnait depuis 1098, il s'établit dans la Norwége méridionale. En 1107, il partit pour la Terre-Sainte avec 10,000 croisés, se réunit aux troupes de Baudouin I^er^, roi de Jérusalem, et se signala par son courage et son habileté dans div. occasions, notamment à la prise de Sidon. Après la mort de ses frères, Sigurd réunit sous son autorité la Norwége entière, et mourut en 1130, laissant le trône à son fils Magnus IV. — Sigurd II, fils et success. de Harald IV, monta sur le trône avec Ingon, son frère, en 1136, et périt assassiné l'an 1155. — Sigurd III, appelé au trône de Norwége en 1162 par un parti nombr., fut déposé six ans après et décapité.

SIGWART (George-Fréd.), profess. d'anat. et de chirurg. à Tubingue, où il mourut en 1795, était né en 1711 à Gross-Bettlingen, dans le Wurtemberg. Destiné d'abord à la carrière évangél., il remplit pendant 4 ans les fonctions de catéchiste à l'hospice des orphelins de Francfort-sur-le-Mein. Lorsqu'il se fut décidé à embrasser les études méd., il alla suivre les cours des plus célèbres univ., fut reçu docteur à Halle, vint pratiquer à Berlin, Iéna, puis à Stuttgard, où ses succès lui valurent le titre de méd. du prince. C'est de là qu'il fut appelé à Tubingue; mais av. de s'y rendre, il voulut visiter Strasbourg et Paris. Les écrits de Sigwart sont nombreux; les plus intéress. sont: *Nosologia luxationis brachii*, Tubingue, 1771, in-4. — *Ætiologia* (*ejusd.*), ibid., 1771, in-4. — *Casus singularis osteosacroseos*, ib., 1781, in-4, et *Conspectus morborum corporis hum. specialis*, ibid., 1782, in-4.

SILANION, sculpteur grec, né à Athènes, contemporain de Lysippe et d'Alexandre, suivant Pline, paraît avoir excellé principalement dans l'imitation des passions vives. On cite de lui une statue de *Satyrus*, deux fois vainqueur au pugilat, et celle de *Démarate*, vainqueur dans le même exercice; une *Corinne*, un *Thésée*, un *Achille*, les statues d'*Apollodore*, célèbre sculpteur de son temps; de

la *Sapho* de Lesbos, enfin de *Platon*, qui paraît avoir servi de modèle au seul portrait authentique que nous ayons de ce philosophe. Toutes ces statues étaient en bronze.

SILANUS (Marcus-Junius), propréteur en Espagne l'an de Rome 543, fut chargé par Scipion de garder le pays en deçà de l'Èbre. Quatre ans après il remporta une victoire complète sur les génér. carthaginois, Hannon et Magon; après avoir contribué, l'an 548, au gain de la bataille de Bœcula, où il commandait avec Marcius l'aile gauche de l'armée, il fut laissé avec des forces considérables dans le midi de l'Espagne, où il acheva la dispersion des Carthaginois. Il noua alors des communicat. avec Masinissa, qui bientôt accepta l'alliance des Romains; et, cette mission remplie, il alla en annoncer l'heureuse issue à Scipion dans Tarragone. — Marcus-Junius Silanus, son arrière-petit-fils, consul l'an de Rome 645, n'est connu que par la défaite qu'il essuya contre les Cimbres dans la Gaule narbonnaise. — Décimus-Junius Silanus, fils du précédent, et 2ᵉ mari de la fameuse Servilie, maîtresse de César, était consul désigné lors du jugement de Catilina et de ses complices (691 de Rome); il avait été précédemment questeur, édile, puis préteur d'Asie. Ce personnage, que les désordres de sa femme couvrirent d'ignominie, est présenté lui-même comme plus avide d'argent que de gloire. Il brigua toutefois le triomphe au sortir d'un command. qu'il avait eu en Illyrie après son consulat. On suppose qu'il périt durant la guerre civile. — De la même famille étaient, M. Junius, époux de Julie, petite-fille d'Auguste, consul en 727. — M. Junius, consul l'an 771; Caligula, son gendre, le força à se donner la mort en 1778. — Appius-Junius, consul l'an 779, puis procons. en Espagne; Claude lui fit épouser la mère de Messaline, et à l'instigat. de celle-ci, le fit poignarder l'an 795. — Marcus-Junius, fils du précéd., cons. l'an 797, empoisonné en 805 par ordre d'Agrippine. — Enfin plus. personnages élevés en dignité sous les prem. empereurs, entre autres Lucius-Junius Silanus, frère du dern. consul. Fiancé d'Octavie, fille de Claude, il devint l'objet de l'inquiète jalousie d'Agrippine, qui, par d'abominables calomnies, réussit à le perdre dans l'esprit de l'emp. Le jour du mariage de Claude avec la mère de Néron, il se donna la mort (l'an de Rome 799). — C'est à Lucius Silanus, frère du précédent, et également victime de Néron (816 de Rome), que Trajan fit ériger une statue.

SILBERSCHLAG (Jean-Isaïe), né à Aschersleben en 1721, fut d'abord professeur à l'école de Kloster-Bergen, près de Magdebourg, remplit ensuite les fonctions de pasteur d'une église à Magdebourg pendant quelques années, quitta cette place pour aller diriger l'école dite *Réal-Schule* à Berlin, devint membre du cons. supr. des bâtim., créé en 1770 par Frédéric II, et mourut en 1791. On a de lui en allem.: *Geogonie, ou Explic. sur la création du monde d'après Moïse, par les principes de la physique et des mathématiques*, Berlin, 1780, 3 vol. in-4. — *Chronol. rectifiée par les saintes Ecritures*, 1784, in-4. — *Traité sur l'hydrotechnie ou sur l'architecture hydraulique*, Leipsig, 1772-73, 2 vol. in-8, trad. en franç. par d'Auxiron, Paris, 1769, in-4. Il a écrit et publié lui-même sa *Biographie*, 1788, in-4.

SILHON (Jean), né vers la fin du 16ᵉ S., à Sos, petit bourg de la généralité d'Auch, vint à Paris, et, s'étant fait connaître avantageusement du card. de Richelieu, obtint la place de conseiller d'état, et, lors de la créat. de l'Acad. franç., il y fut agrégé par le cardinal. Pendant les troubles de la Fronde, il fut en butte aux excès de la populace, comme partisan de la cour. Dans une émeute, sa maison fut pillée, et, après de longs services, il fut réduit à vivre d'une modique pension. Il mourut en 1667; Bayle le regardait comme l'un des plus solides et des plus judicieux auteurs de son siècle. On a de lui: *Les deux Vérités*, l'une de Dieu et de la Providence, l'autre de l'immortalité de l'âme, Paris, 1626, in-8. — *Panégyriq. au card. de Richelieu*, sur ce qui s'est passé aux dern. troubles de France, 1629, in-4. — *Le Ministre d'état avec le véritable usage de la politique moderne*, 1631-43, 2 vol. in-4. — *De l'immortalité de l'âme*, 1634, in-4. — *Éclaircissement de quelques difficultés touchant l'administrat. du card. Mazarin*, 1650, in-fol., trad. en latin. — *De la certitude des connaissances humaines*, 1661, in-4.

SILHOUETTE (Étienne de), contrôleur-général des finances, né à Limoges en 1709, se prépara de bonne heure à la carrière administrative par l'étude des ouvr. relatifs à cette partie, par des voyages dans le midi de l'Europe, et un séjour d'une année à Londres. Conseiller au parlement de Metz, il vendit sa charge pour en acheter une de maître des requêtes, vint se fixer à Paris, où il se fit connaître par quelq. traduct. de l'anglais, et devint secrét., puis chancelier du duc d'Orléans, fils du régent. Après le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il fut un des commissaires chargés de régler avec l'Angleterre les limites des possessions françaises en Acadie, et fut ensuite commissaire du roi près de la compagnie de Indes. Le crédit de Mᵐᵉ de Pompadour le porta au ministère en 1757. Il sembla d'abord qu'il allait justifier la confiance qu'avait inspirée sa longue expérience des affaires; il débuta par opérer, dans l'administration des finances, des réformes qui firent rentrer 72 millions dans les caisses de l'état; mais les économies qu'il proposa sur les dépenses personnelles du roi et des ministres, son projet d'un *édit de subvention* qui créait plusieurs impositions nouvelles, soulevèrent contre lui l'opinion générale; ses opérations manquèrent; il fut couvert de ridicule, et forcé de se retirer après une administration de 8 mois; il vint habiter sa terre de Brie-sur-Marne, où il mourut en 1767. On a de lui: *Idée générale du gouvernem. chinois*, Paris, 1729, in-4. — *Réflexions politiq. sur les plus grands princes, et particulièrem. sur Ferdinand-le-Catholique*, trad. de l'esp. de Balth. Gracian, 1730, in-4 et in-12. — *Lettres sur les trans-*

*actions publiques du règne d'Élisabeth*, contenant plus. anecdotes et quelq. réflexions critiques sur l'histoire de ce règne, par Rapin-Thoyras, 1736, in-12. — *Essai sur l'homme*, trad. en prose, 1736, in-12. — *Essai d'une traduction des dissertations* ( de Bolingbroke ) *sur les partis qui divisent l'Angleterre*, 1739, in-12. — *Traité mathématique sur le bonheur*, par Irénée-Krantzovius, traduit de l'anglais, 1741, in-12. — *Mélanges de littérature et de philosophie*, 1742, 2 vol. in-12. — *Dissertation sur l'union de la religion et de la politique*, trad. de l'anglais de Warburton, 1742, 2 vol. in-12. — *Mémoires des commissaires du roi et de ceux de S. M. britannique sur la possession et le droit des deux couronnes en Amérique*, 1755, 4 vol. in-4. — *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie*, 1770, 4 vol. in-12. Il parut en 1773 : *Testament politique de M. de Silhouette*, vol. in-12, dont la vente fut prohibée.

SILIUS-ITALICUS (Caïus), né en Italie, sous le règne de Tibère, l'an 25 après J.-C., fut consul sous les empereurs Néron et Vitellius, puis gouverneur de l'Asie-Mineure, et, dans ces emplois, réunit au génie d'un homme d'état le désintéressement d'un vrai philosophe; mais c'est surtout comme écriv. qu'il est connu. Il professait un si vif enthousiasme pour Virgile et pour Cicéron, qu'il acquit à grands frais la maison de campagne qu'avait habitée celui-ci à Tuscule, de même que celle où avait séjourné celui-là près de Naples. Ce fut dans cette retraite, que Silius consacra les dern. années de sa vie à la composition de son épopée sur *la seconde guerre punique*, sujet du plus haut intérêt pour les Romains, même dégénérés. Silius a sur ses contempor., Lucain et Stace, l'avantage d'un style moins raide, moins tendu ; sa diction est, en général, plus pure, plus correcte ; mais il est loin d'avoir la majesté, la profondeur de pensées du premier, l'éclat et le coloris du second. Sa correction, toujours froide et inanimée, ne décèle qu'une imitat. timide. A en juger par les éloges que lui prodigue Martial, Silius et son poème auraient joui, de son vivant même, d'une brillante réputat.; mais la postérité n'a point confirmé les éloges de Martial ; elle a jugé comme Pline (*lib. VI, ep.* 7), qui, tout en lui accordant le mérite du zèle et du travail, lui refusait le don du génie et de l'invention : rien de plus stérile en effet que son abondance prétendue. Au surplus, Silius, mort la dern. année du 1er S. de l'ère chrét., resta complétement ignoré jusqu'au 5e, où Sidoine-Apollinaire le nomme dans la liste des poètes dont il recommande la lecture à son ami Félix. Il faut, pour le retrouver, descendre jusqu'en 1414, époque du concile de Constance, où le Pogge, cet habile et heureux indagateur des anciens, découvrit, dans le monast. de l'abbaye de St-Gall, le manuscrit de Silius, qui a servi de base à toutes les édit. publ. depuis. Les plus estimées sont celles de *Drakenborch*, de *Deux-Ponts*, de *Ch.-Th. Ernesti*, et surtout de *G.-A. Ruperti*, reproduite, avec quelq. annotations nouvelles de l'édit., dans la *Biblioth. classica-latina*, de Lemaire. On ne s'est guère occupé de traduire un poète aussi peu lu ; on n'en cite que la version angl. de Thom. Ross, Londres, 1661, peu estimée ; celle en italien de Buzio, moins estimable encore, et celle de Lefebvre de Villebrun ( Paris, 1781 ), qui n'a sauvé d'un oubli presque total ni le poète ni le traducteur.

SILLERY (Nicolas BRULART de), seigneur de Sillery en Champagne, fut conseiller au parlem. en 1573, ambassad. en Suisse en 1589, 1595 et 1602, président à mortier au parlem. de Paris en 1595, plénipotentiaire à Vervins en 1598, puis à Rome en 1599, pour faire casser le mariage de Henri IV avec la reine Marguerite, et en conclure un autre avec Marie de Médicis. Chancelier de France en 1607, après la mort de Pomponne de Bellièvre, son crédit, qui se maintint sous Henri, diminua sous Marie de Médicis. Les sceaux lui furent ôtés en 1616; on les lui rendit sur la fin de janvier 1623, mais bientôt après, obligé de les remettre, il mourut à Sillery en 1624, à 80 ans.

SILLERY (Alexis BRULART, comte de GENLIS, puis marquis de), né en 1737, fut élevé par le marquis de Puisieux, son oncle, ministre des affaires étrang. sous Louis XV. Il porta le titre de comte de Genlis du nom d'une terre que son frère aîné possédait en Picardie. Entré fort jeune au service, il fut employé pendant 5 ans dans l'Inde, se distingua par son courage, et, à peine âgé de 20 ans, mérita le grade de capitaine de vaisseau et la croix de St-Louis. Ayant été fait prisonnier par les Anglais, il se lia pendant sa captivité avec Ducrest de Saint-Aubin, également prisonnier, et devint amoureux de sa fille à la vue de son portrait. De retour en France, il quitta la marine, et bientôt après épousa Mlle Saint-Aubin, si connue depuis sous le nom de Mme de Genlis. Plus tard il fut nommé capitaine des gardes du duc de Chartres. Député de la noblesse de Reims aux états-généraux, il se réunit le 25 juin 1789 au tiers-état avec la minorité de son ordre, et se montra constamment fidèle au parti du duc d'Orléans. En 1791 il s'occupa surtout de l'organisation de la marine, et fut un des membres qui contribuèrent le plus à la nouvelle organisation. En 1792, député à la convention par le départem. de la Somme, il fut envoyé comme commissaire à l'armée de Champagne. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, le bannissement à la paix et pour le sursis. Mis en état d'arrestation le 1er avril 1793, comme complice de Dumouriez et agent de la faction d'Orléans, le 4, un mandat d'arrêt fut lancé contre lui. Compris dans les proscriptions du 2 juin, il fut condamné à mort le 30 oct., et exécuté le lendemain.

SILLY (Jacq.-Joseph VIPART, marquis de), né au château de Silly, près Dozulé, en Normandie, en 1671, entra dans les mousquetaires, et l'année suivante obtint une compagnie dans le régim. Dauphin-Étranger. Il fit toutes les campagnes jusqu'en 1713, et fut nommé colonel du régiment d'Orléans cavalerie. Il servit ensuite sous les ordres du maréchal de Berwick, qui, dans ses *Mémoires*, le cite comme un officier très distingué. Nommé lieuten.-

général en 1718, il fut employé en Normandie sous le duc de Luxembourg, et mérita par ses services le titre de conseiller-d'état d'épée et de chevalier des ordres. Ses liaisons avec Mme de Staël, qui le cite souv. dans ses *Mém.*, l'ont plus fait connaître que les services qu'il a pu rendre à l'état. Il paraît cependant qu'à son retour d'Allemagne une passion plus violente s'était emparée de son cœur. Les obstacles qu'il rencontra l'exaltèrent au point que, dans un accès de délire, il se jeta par une fenêtre dans les fossés du château de Silly, et s'y noya, en 1727. On trouve 37 *lettres* de lui au duc de Richelieu dans le rec. des *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, t. II.

SILVA (Jean-Bapt.), médecin, né à Bordeaux en 1682, vint se fixer à Paris, où il fut reçu docteur en 1712. Helvétius lui remit une partie de sa clientelle, et bientôt il se fit connaître par plus. cures remarquables. En 1721, il fut appelé plusieurs fois en consultation pour la maladie de Louis XV; il obtint en 1724 la place de médecin consultant du roi, et en 1738 des lettres de noblesse. Il mourut en 1742. On a de lui : *Traité de l'usage de différ. sortes de saignées, principalem. de celle du pied*, Amsterd., 1729, 2 vol. in-12. — *Dissertat. et consultat. médicin. de MM. Chirac et Silva*, 1744-55, 3 vol. in-12, précéd. d'un *Mém. pour servir à la vie de Silva*, par Bruhier. — Silva (Donato), littérateur milanais, né en 1690, mort en 1779, fut l'un des collaborateurs les plus utiles de Muratori à la publication des *Scriptor. rerum italicarum*. Il lui fournit des notes sur la bulle de Pascal Ier et sur le synode de Pavie, et rédigea avec Beretta le *Discours* sur la géographie des siècles barbares. On lui doit en outre une *Dissertation* sur Ste Sérène, insérée dans le rec. des bollandistes; il a eu part à la nouvelle édition de la *Chronique* des Visconti, publiée par Azario, Milan, 1771, et à celle des *Statuts de Biandrate;* enfin il a coopéré à l'ouvr. de Frisi sur la *Figure de la terre*. Son *Éloge*, par Frisi, a paru, Milan, 1779, in-8.

SILVA. — V. Figueroa.

SILVANI (Gherardo), architecte florentin, né en 1579, a exécuté dans sa patrie un gr. nombre d'édifices, parmi lesquels on cite *l'Église et le couvent des théatins*, et celle de *la Confrérie des Stigmates*, *la Façade du palais Strozzi*, *le Palais Capponi* dans la *Via Larga*, *le Palais Marucelli*, dans la rue San-Gallo, le plus beau monument de la Toscane, *la Façade du palais Gianfigliazzi*, *l'Église de St-François-de-Paule*, hors de Florence, et plusieurs autres édifices remarquables. Il cultiva aussi la sculpt. avec assez de succès, montra jusqu'à l'âge le plus avancé une activité extraordin., et mourut à Florence en 1675. — Pierre-François Silvani, son fils et son élève, a construit *l'Église des Pères de l'Oratoire*, et exécuté des travaux import. dans la cathédrale de Florence.

SILVÈRE (St), pape, fut appelé à remplacer Agapet Ier en 536, par la seule faveur de Théodat, roi des Goths. Ayant repoussé la demande que lui fit faire l'impératrice Théodora, de replacer Anthyme sur le siége de Constantinople, il se vit accusé devant Justinien d'avoir des intelligences coupables avec les Goths. On l'envoya en exil à Patare, en Lycie; et Vigile, le protégé de Théodora, fut élu en sa place. Vainem. Justinien ordonna qu'on rétablît Silvère, cet infortuné pontife livré à son compétit. par Bélisaire, à qui l'impératrice en avait intimé l'ordre, fut conduit dans l'île de Calmaria, où il mourut de faim en 538. L'Église célèbre sa fête le 20 juin.

SILVERSTOLPE (Alexandre-Gabriel), historiographe suédois, né en 1772, se voua à l'instruction publique, et nommé recteur de la haute école de Linkiœping, s'efforça de perfectionner l'enseignement élémentaire. Il publia divers *mémoires* sur l'éducation, et obtint des lettres de noblesse en récompense de son zèle et de ses services. Nommé membre de la diète, il continua de se signaler par son zèle pour l'amélioration de l'enseignement, eut part à la rédaction de la constitution actuelle de la Suède, et mourut en sept. 1824. On a de lui : un *Abrégé de l'histoire de Suède*, et un *Abrégé d'histoire universelle et de chronologie*, Stockholm, 1805, in-8; une *Géographie générale*, 1804, in-8; une traduct. estimée de la *Corinne* de Mme de Staël; un *Recueil de poésies*, imitées pour la plupart des poètes étrangers, 2e édit., 1814; un *Essai des principes de la Grammaire générale*, 1814. — *Théorie invariable de l'épellation de la langue suédoise*, 1811, et une traduct. de la *Vie d'Agricola*, de Tacite. Il a rédigé un *Journal de littérature suédoise*, t. I à V.

SILVESTRE (Israel), dessinateur et graveur, né à Nancy en 1621, neveu et élève d'Israël Henriet, vint se fixer à Paris, où il se fit connaître par le goût et l'intelligence de ses dessins; il fut chargé de dessiner et de graver les *Maisons royales*, ainsi que les *Fêtes données*, etc. Ces travaux lui valurent le titre de maître de dessin du dauphin, une pension et un logement au Louvre. Il mourut à Paris en 1691. Son œuvre se compose de plus de mille pièces, dont les plus remarq. sont : *les Plaisirs de l'île enchantée; les Vues des parcs et maisons royales*, *les Villes conquises par Louis XIV;* une grande *Vue de Rome*, en 4 planches; la *Vue de Campo-Vaccino* à Rome; les *Fêtes du Carrousel*, en 1662, etc. On trouvera des détails dans le *Manuel des amateurs de l'art*, par Huber et Rost. — Silvestre (Louis), fils du précéd., né à Paris en 1675, élève des Lebrun et des Boullongne, alla perfectionner ses talents à Rome, et à son retour orna de ses ouvr. le réfectoire de St-Martin-des-Champs, St-Roch, Notre-Dame, etc.; sur sa réputation il fut appelé à Dresde par le roi de Pologne Auguste II, qui le nomma son prem. peintre et lui donna des lettres de noblesse. Après un séjour de 24 ans dans cette ville, il revint à Paris, obtint de Louis XV un logement au Louvre et une pension de 1,000 écus, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1760. Il était membre de l'acad. de peinture.

SILVESTRE, pape. — V. Sylvestre.

SILVESTRE-MEDVIEDEF, supér. du couvent de

Jaïkonospark à Moscou, décapité en 1691 comme inculpé dans un complot politique, avait été précédemment détenu dans un couvent à cause de la hardiesse avec laq. il montrait son attachem. pour la foi catholique. On conserve de lui MS., dans les principales Biblioth. de Russie, une *Histoire de la révolte des Strelitz*, dans laq. il est soupçonné d'avoir joué un rôle. Il a de plus laissé quelques opuscules en prose et en vers, telle qu'une *épître* à la princesse Sophie Alexiewna, à l'occasion de la présentation des statuts de l'acad. de Moscou.

SIMARD ou SYMARS (Pierre), inquisiteur de la foi, né vers 1620 à Besançon, prit fort jeune l'habit de St-Dominique, remplit successivement divers emplois dans sa province, et fut nommé inquisiteur-général pour le comté de Bourgogne. Il poursuivit avec acharnement les personnes soupçonnées de magie, et en fit périr plusieurs sur le bûcher. Depuis 1673, il fut chargé du maintien de la règle dans toutes les maisons de son ordre en France. A sa mort, vers 1680, il était prieur du couvent de Poligny. On a de lui : le *Trésor du rosaire*, in-12. — *Avis favorables et salutaires aux prêtres et pasteurs*, 1677, in-8.

SIMÉON (Bible) 2e fils de Jacob et de Lia, né vers l'an 1748 avant J.-C., fut celui de ses frères que Joseph retint en otage (v. Joseph), lorsqu'ils vinrent acheter du blé en Égypte. Siméon se joignit à Lévi pour massacrer les Sichemites ; aussi, selon la prédiction de Jacob, ses descendants n'eurent en partage qu'un canton démembré de la tribu de Juda. Sur 59,000 combattants qui composaient sa tribu lors de la sortie d'Égypte, 22,000 seulem. entrèrent dans la Terre-Promise. — Siméon, vieillard de Jérusalem à qui il fut révélé qu'il ne mourrait pas sans avoir vu le Sauveur, s'y trouvait lors de sa présentation au temple, et chanta le fameux cantique : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* — Siméon, dit *le Frère de Jésus*, dont effectivement il était le cousin par la chair du côté de la Ste Vierge, remplaça St Jacques sur le siége de Jérusalem, et, après avoir gouverné 40 ans cette église, fut crucifié par ordre d'Atticus en la 107e année du Christ. Il avait alors 120 ans.

SIMÉON-STYLITE (St), anachorète, né vers l'an 390 à Cisan, aux confins de la Cilicie et de la Syrie, embrassa fort jeune la vie solit. Surpassant en ferveur les cénobites qui l'avaient admis, et qui poussaient l'austérité jusqu'à ne faire qu'un seul repas en deux jours, il se réduisit à ne manger qu'une fois la semaine, et ajouta dans la même proportion à toutes les rigueurs de cet institut, d'où on finit par le renvoyer, de crainte que son exemple ne prévalût sur la règle. Siméon, s'étant retiré dans un ermitage au pied du mont Télénisse, s'y livra sans contrainte à tous les excès de son zèle. Il passa le carême entier sans prendre de nourriture. Un pieux cénobite appelé Basse, à qui il avait fait part de sa résolution, étant venu le visiter, le trouva étendu par terre et ne donnant aucun signe de vie. A ses côtés étaient intactes les provisions que Basse lui avait laissées. Il s'empressa d'humecter avec une éponge la bouche de Siméon, et lui donna l'eucharistie. Aussitôt le St anachorète se sentit fortifié. Depuis il passa, dit-on, tous les carêmes sans prendre aucun aliment. Importuné par les visites nombreuses que lui attirait l'éclat de sa pénitence, il quitta la hutte qu'il s'était construite au sommet d'une montagne, et, vers 423, il imagina de se retirer sur une colonne : c'est de là que lui a été donné le surnom de *Stylite*. Du haut de cette colonne, il faisait aux fidèles de courtes, mais énergiq. exhortations deux fois par jour. Il avait trois fois changé de colonne et passé 22 ans sur la dern., lorsqu'il mourut en 459 ou 460, à 69 ans. Sa fête est célébrée le 1er sept. par l'Église d'Orient, et le 5 janv. par les Latins. Une *lettre* qu'il écrivit à l'empereur Théodose-le-Jeune, pour le détourner de rendre aux Juifs leurs synagogues, a été publ. par Assemani dans le t. Ier de la *Biblioth. orientalis*, et en franç. dans le t. XV de l'*Hist. des auteurs ecclésiastiques*, par D. Ceillier. La *Bibl. max. Patrum* contient (VII, 127-28) une homélie, *de Morte assiduè cogitandâ*, sous le nom de Siméon-Stylite, dont la *Vie* a été écrite par Théodoret. Fréd.-George Lautensach a publié *Dissert. de Simeone Stylitâ*, Wittemberg, 1700, in-4. — St Siméon-Stylite, dit *le Jeune*, d'Autriche, né en 521, mort en 592, abbé de Thaumarton, est aut. d'*opusc.* ascétiq. Sa fête est célébrée par l'Église grecque le 24 mai, et par les Latins le 3 sept. (v. le *Recueil* des bollandistes et la *Biblioth. gr.* de Fabricius, t. IX, p. 279).

SIMÉON *de Durham*, hist. anglais, mort postérieurement à 1130, enseigna publiquem. les mathématiques à Oxford, et fut gr.-chantre (*præcentor*) de l'Église de Durham. Son *Histoire des rois d'Angleterre* de 616 à 1130, continuée jusqu'en 1156 par Jean, prieur d'Hexham, a été imprimée dans les *Decem script.* de Twisden. — Siméon *de Polotsk* (Siméon-Petroskii-Sitianowitsch), né en 1628, fut le prem. prédicateur russe qui prononça dans la chaire des discours préparés ou improvisés ; avant lui il ne s'y faisait que des lectures de l'Évangile ou des Pères. Venu à Moscou après la réunion de Smolensk à la Russie (1667), Siméon, versé dans les lettres, fut désigné comme précepteur du jeune Feodor-Alexiewitsch. Lorsque ce prince eut ceint la couronne, il resta en faveur. A sa sollicitat., une imprimerie fut établie à la cour, et de ses presses sortirent des ouvrages de piété qu'il avait composés à l'invitation du patriarche de Moscou, Joasaphe. Cependant, ce même pontife taxa bientôt Siméon d'hérésie, et leurs démêlés ne cessèrent qu'à la mort de celui-ci, en 1680. Outre ses nombr. ouvr. de dévotion, il avait composé sur des sujets analogues un gr. nombre de *drames* pour être représentés devant la princesse Sophie. Plusieurs de ces pièces sont conservées dans les biblioth. russes, entre autres celles de l'*Enfant prodigue* et de *Nabuchodonosor*, etc. Parmi ses autres ouvrages, on distingue une sorte de profession de foi du clergé russe intit. : *le Sceptre du gouvernement*, Moscou, de l'imprimerie supér. (celle qu'il avait fait établir), 1668; le *Psautier translaté en vers*, etc. Ce fut la

lecture de cet ouvr. qui décida le goût de Lomonossof pour la poésie.

SIMÉONI (Gabriel), littérateur florentin, né en 1509, fut à l'âge de 6 ans présenté à Léon X comme un enfant extraordin. Il n'avait pas encore 20 ans lorsqu'il fut envoyé en France par la républiq. de Florence, avec le célèbre Giannotti. Après avoir passé une partie de sa vie à chercher des protect. en France, en Angleterre et à Rome, il se retira en Savoie sous le patronage d'Emmanuel-Philibert, auquel il avait dédié son livre des *Devises*. Il mourut à Turin vers 1570. On a de lui un assez grand nombre d'écrits sur lesquels on trouve des détails dans les *Dissertationes litterariæ*, de Menke, Leipsig, 1734, in-8; dans le *Veglie piacevoli*, de Manni, Venise, 1760, in-8; et dans la *Letteratura italiana*, de Tiraboschi, t. II. Nous citerons, entre autres : *Comment. sopra la tetrarchia di Milano, di Mantova e di Ferrara*, Venise, 1546, in-8. — *Le tre parti del campo de primi studj di G. Simeoni*, ibid., 1546, in-12. — *Discorso sopra la castrametazione e disciplina militare de' Romani, con i bagni ed esercizj antichi de' Græci e de' Romani*, trad. du franç. de Duchoul, Lyon, 1555, in-fol.— *Discorso della religione anticha de' Romani*, trad. du même, ib., 1569, in-4. — *La Vita e metamorfoseo d'Ovidio, figurato ed abbreviato in forma d'epigrammi*, 1559 et 1584, in-8, fig. — *Devises et emblèmes*, Paris, 1559, in-4.—*Descrizione della Limania*, trad. en franç. par A. Chappuis, 1561, in-4. — *Figure della Biblia, illustrate di stanze toscane*, Lyon, 1565, 1577, in-8, fig.

SIMI (Nicolas), né à Bologne vers 1530, mort dans cette ville en 1564, profess. d'astronomie, est auteur des ouvr. suiv. : *Theorica planetarum in compendium redacta*, Venise, 1551. — *Ephemerides annorum XV, ab anno Christi* 1554 *ad* 1568, *ad meridianum Bononiæ : Canones usum ephemeridum explicantes*, ib., 1554. — *Tractatus de electionibus, de mutatione aeris, de revolutionibus annorum et alia*, ibid., 1554, in-4. — *Introductorium ad summarium totius geographiæ*, Bologne, 1563, in-8.

SIMIANE (Charles-Emman.-Philibert-Hyacinthe de), marquis de Pianesse, fils d'un gouv. de Savoie, se destina dès sa jeunesse à la carrière des armes, et se signala dans les guerres du Montferrat et du pays de Gênes. Envoyé en 1631 ambassad. extraordin. à la cour de Vienne, il reprit ensuite du service, obtint un commandement, et, pour prix de nouv. exploits, fut nommé colonel-génér. de l'infanterie. Après la mort du duc Victor-Amédée I<sup>er</sup>, en 1637, il fut créé présid. du conseil de régence. Au bout de quelq. années, il renonça volontairement à ses dignités, et se retira dans la maison des prêtres de la mission à Turin, où il mourut en 1677, à l'âge de 69 ans. On a de lui deux ouvr. ascétiq. : *Piissimi in Deum affectus cordis, ex D. Augustini Confessionibus delecti*, Paris, Vitré, in-12. — *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, en italien, trad. en français par le P. Bouhours, Paris, 1672, in-12, avec une *Préface* qui contient des détails sur la vie de l'auteur.

SIMIANE (Pauline ADHÉMAR de MONTEIL de GRIGNAN, marquise de), petite-fille, par sa mère, de M<sup>me</sup> de Sévigné, née à Paris en 1674, reçut une éducat. très soignée, et dès l'âge de 17 ans ne se faisait pas moins remarquer par son esprit que par les grâces de sa personne. Elle épousa en 1695 Louis de Simiane, marq. d'Esparron, gentilh. du duc d'Orléans et lieuten. des gendarmes écossais. Veuve en 1718, elle eut à soutenir au parlem. d'Aix un long procès contre les créanciers de son père, et mourut à Paris, où elle s'était rendue pour soigner sa santé. On a d'elle quelques poésies dans le *Portefeuille de M<sup>me</sup> ***, contenant diverses odes, idylles et sonnets*, Paris, 1715, in-12, et des *Lettres* publiées par La Harpe, en 1773.

SIMLER (Josias), histor., né en 1530 à Cappel, près de Zurich, fut nommé suppléant de Conrad Gessner dans l'enseignem. des mathématiq., puis entra dans les ordres, et fut chargé en 1552 d'expliquer le Nouveau-Testament. Il remplaça Th. Bibliander, qui donna sa démission de sa chaire, et devint ainsi collègue de Pierre Martyr, auquel il succéda dans la place de prem. profess. de théologie. Il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, en 1576. On a de lui un assez bon nombre d'ouvr., dont Niceron a donné la liste dans ses *Mémoires*, tome XVIII. Nous citerons : *Epitome bibliothecæ Conradi Gessneri conscripta primùm à Conrado Lycostheno*, Zurich, 1555, in-fol. — *De principiis astronomiæ libri II*, 1559, in-8. — *De Helvetiorum republicâ, pagis, oppidis*, etc., *libri II*, 1576, in-8, et 1744, in-8, avec des *notes* de Fuessli. — *Vallesiæ descriptionis libri II, et de Alpibus commentarium*, 1574, in-8. — *Vocabularia rei nummariæ, ponderum et mensurarum, gr., lat., hebr., arabic., ex diversis auctorib. collecta, et in ordinem alphabetic. digesta*, 1584, in-8.

SIMMIAS, de Rhodes, poète grec, vivait, selon les uns, 406 ans après la prise de Troie (778 ans av. J.-C.), ou, suivant d'autres, sous le règne de Ptolémée-Lagide, 324 ans avant J.-C. Il est généralem. regardé comme l'inventeur des vers *figurés*, composit. bizarres qui présentent la forme des objets décrits. Il ne nous reste de lui que 3 pièces : *les Ailes, l'OEuf* et *la Hache*. Elles ont été trad. en vers latins par Claude Aubery, médecin, et insérées dans le recueil intit. : *Vetustissimor. auctor. Georgica, Bucolica et Gnomonica*, Genève, 1569, in-12. Saumaise en a donné un *Comment.* recueilli par Crénius, dans le *Museum philologico-histor.*, tome II. Fortunio Liceti a donné une explicat. très détaillée de *la Hache* de Simias dans un livre intit. : *Encyclopedia ad securim Epei à Simmiâ Rhodio constructam, in quâ multa vetustatis recondita monumenta, rerum historias et naturas complectentia, recluduntur*, Paris, 1635, in-4. — Vossius parle d'un Simmias, aut. d'une *Histoire de Samos*, et d'un 3<sup>e</sup> habile grammairien.

SIMNEL (Lambert), fameux imposteur, né vers 1472 à Oxford, n'avait que 15 ans lorsqu'il se prêta aux projets d'un prêtre nommé Richard Simon qui

avait résolu de l'opposer à Henri VII, sous le nom du duc d'York, 2e fils d'Édouard IV, dont la mort n'avait pas été bien constatée. Le bruit s'étant répandu que le comte de Warwick, fils du duc de Clarence et seul hérit. de la maison d'York, s'était échappé de la Tour de Londres, Rich. Simon changea de plan et fit passer Simnel sous le nom de comte de Warwick. Il lui fit prendre le nom d'Édouard VI et lui forma un parti en Irlande; mais, au lieu d'attendre Henri VII en Irlande, les deux fourbes se portèrent au-devant de l'armée roy., furent vaincus à la bataille de Stoke en 1487, et tombèrent entre les mains du roi, qui, dédaignant de punir Simnel de son imposture, se contenta de le reléguer dans ses cuisines.

SIMON (St), l'un des douze prem. apôtres, surnommé *le Cananéen*, à cause de son vif attachem. à son divin maître, était natif de la Galilée. On n'a pas de notions précises sur les lieux où il prêcha l'Évangile, ni même sur celui de sa mort, que St Jérôme et les anc. martyrologues placent à Suamir, dans la Perse. Sa fête, réunie à celle de St Jude, est célébrée le 28 octobre (*voy.* les *Mémoires* de Tillemont, t. I, 399).

SIMON *le Magicien*, né au bourg de Gitton, dans la Samarie, vers les premiers temps de l'ère chrét., avait, dit-on, appris l'art des prestiges d'un certain Dosithée, qui lui-même prétendait être le Messie. Déjà il avait réussi à se faire considérer comme étant d'une nature supér., et on l'appelait *la Grande Vertu de Dieu*. L'espoir d'apprendre des secrets supérieurs aux siens le porta à demander le baptême au diacre Philippe, venu pour prêcher l'Évangile en Samarie. Déçu dans ses spéculations sacriléges, et maudit par St Pierre à qui il avait osé offrir de l'argent pour obtenir la vertu des miracles, Simon entreprit de rivaliser avec les apôtres. Il les devança dans plus. provinces, s'y fit des prosélytes, et vint faire des dupes jusqu'à Rome. Il traînait à sa suite une courtisane qu'il amenait de Tyr, où il l'avait achetée et qu'il nommait Hélène ou Sélène, la donnant tantôt pour cette Hélène qui causa la destruct. de Troie, tantôt pour *Minerve*, et dans tous les cas pour l'intelligence première, c'est-à-dire la mère de toutes choses. Voilà tout ce qu'on sait de positif sur Simon; car St Justin, St Irénée ni Tertullien ne font aucune mention de sa chute en présence de l'emper. Néron, et d'une foule immense accourue à ce spectacle, lorsqu'il voulut se faire enlever dans un char de feu par deux démons que conjurèrent les prières de St Pierre. Les apologistes de la foi que nous avons nommés rapportent que le peuple et le sénat même adorèrent Simon comme un dieu, et qu'une statue lui avait été érigée dans l'île du Tibre, avec l'inscript. *Simoni Deo sancto.* Mais on conjecture avec beauc. de fondement que c'est à *Semo Sachus* qu'était consacrée la statue qui a pu donner lieu à cette assertion. Au reste plusieurs auteurs ont approfondi ces diverses questions; on peut surtout consulter le *Dictionn. des hérésies* de l'abbé Pluquet, et la *Storia crit. della vite degli eresiarchi del primo secolo*, du P. G.-M. Travasa, Venise, 1757, in-8. Quant aux écrits qu'il avait composés sous le tit. de *Contradictoires*, il n'en reste que peu de fragments rec. par Grabe dans le *Spicilegium SS. Patrum*, t. Ier, pag. 305-312. Il existait encore des sectat. de ce faux prophète au 10e S., suivant Moïse Barcepha, et l'on cite parmi les écrits qu'avaient composés ses disciples, un Évangile qu'ils appelaient *le Livre des quatre coins du monde.*

SIMON, prem. évêque de Sousdab et de Vladimir, mort en 1226, a composé, avec le moine Policarpe, son parent, une biographie des PP. du couvent des Grottes à Kief, dont il a été fait un gr. nombre d'éditions à Kief et à Moscou; la plus anc. est celle de Kief, 1661, in-fol. On lui attribue encore : *Descript. de la sainte et miraculeuse église des Grottes à Kief*, et une *Épître à Polycarpe*, inédites.

SIMON (Richard), sav. hébraïsant, né à Dieppe en 1638, entra dans l'Oratoire à 21 ans, et professa la philosophie pend. plus. années, tant au collége de Juilly qu'à Paris, il fut exclu de cette congrégation par suite d'une querelle que fit naître son *Histoire critique du Vieux-Testament*, où il eut la hardiesse d'enlever à Moïse la composition du Pentateuque pour l'attribuer à des scribes du temps d'Esdras. Retiré dans son prieuré-cure de Belleville, au pays de Caux, il revint à Paris au bout de deux ans pour se livrer à ses travaux littéraires. Après une vie fort agitée par des disputes continuelles avec Bossuet et les savants de Port-Royal, il retourna à Dieppe, et y mourut en 1712. On trouve dans Niceron l'énumérat. des nombreux écrits que Simon a publiés. Les princip. sont : *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant*, par le sieur de Moni, Amst., 1684. — *De la créance de l'Église orientale sur la transubstantiation*, 1687 : c'est un supplém. à l'ouvr. précéd. — *Histoire de l'origine et des progrès des revenus ecclésiastiq.*, sous le nom de Jérôme Acosta, 1684, 1706, 2 vol. in-12. — *Bibliothèque choisie*, par le sieur de Saint-Jore, 4 vol. in-12; les 2 prem., Bâle, 1709, et les deux dern., Amst., 1708-1710. — *Remarques sur la bibliothèque des auteurs ecclésiast. et sur les prolégomènes de la Bible de Dupin*, 4 vol. in-8. — *Novorum bibliorum Synopsis*, Utrecht, 1684, in-8. — *Antiquitates Ecclesiæ orientalis*, Londres, 1682, in-12. — *Lettres critiques où l'on voit les sentiments de M. Simon sur plus. ouvr. nouveaux publ. par un gentilh. allemand*, 1699, pet. in-12. — *Lettres choisies*, Amst., 1730, 4 vol. in-12, avec une *Vie* de l'auteur, par Bruzeu de La Martinière, son neveu. — Richard Simon, lexicographe, origin. du Dauphiné, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de la cure de St-Uze, diocèse de Vienne, la résigna pour des raisons de santé et se retira à Lyon, où il se livra à des travaux littér. On lui doit : *le Grand Dictionnaire de la Bible, ou Explication littérale et historique de tous les mots propres de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, 2e édit., Lyon, 1703, 2 vol. in-fol. – Ce livre a été fort estimé jusqu'au moment où dom Calmet

publia le sien. — SIMON (Denis), jurisconsulte, né vers 1660, mort en 1731 à Beauvais, président du bailliage, est auteur d'une *Nouvelle Bibliothèque historique des principaux auteurs de droit depuis Irnerius*, Paris, 1692 et 1693, 2 vol. in-12; et d'un *Supplément à l'Hist. de Beauvais*, 1706, in-12.

SIMON (ÉDOUARD-THOMAS), littérat., né à Troyes en 1740, renonça à la carrière du notariat, qu'avait suivie son père, pour se livrer à l'étude de la médecine et de la chirurg., il vint habiter Paris en 1786, et fut nommé, en 1790, secrét.-général du conseil de salubrité, et successivem. de ceux de mendicité et de secours publics. Accusé en 1792 de conspirer pour la royauté, il se déroba aux persécutions en accompagnant dans sa mission le conventionnel Bouret, son ami. Lors de la constitut. de l'an III, il fit adopter le plan d'une bibliothèque commune au conseil des anciens et au conseil des cinq-cents, et en fut nommé conservateur; il fut ensuite bibliothécaire du tribunat. Ayant perdu cette place en 1807, par la suppression du tribunat, il entra dans l'instruct. publique, fut d'abord censeur des études au lycée de Nancy, puis profess. d'éloquence latine à Besançon, où il mourut le 4 avril 1818. Ses princ. ouvrages sont : *Choix de poésies*, trad. du grec, du latin et de l'italien, contenant la *Pancharis* de Bonnefons, les *Baisers* de Jean Second, ceux de van der Does, des morceaux de l'*Anthologie* et des poètes anc. et modernes, avec des *notices* sur la plupart des aut. qui composent cette collect., 1786, 2 vol. in-18. — *Notice sur Grosley*, 1787, in-8. — *Les Muses provinciales, ou Recueil des meilleures productions du génie des poètes des provinces de France*, 1788, pet. in-12. — *Contes moraux à l'usage de la jeunesse*, trad. de Fr. Soave, 1790, in-12. — *Essai politique sur les révolutions inévitables des sociétés civiles*, par A. de Giuliani, trad. de l'ital. 1991, in-8. — *Coup-d'OEil d'un républicain sur les tableaux de l'Europe en 1795 et 1796*, in-8. — *La Clémence royale, ou Précis historique d'un soulèvem. populaire arrivé en Angleterre sous le règne de Richard II, au 14e S.*, an V (1796), in-8. — *Correspondance de l'armée franç. en Égypte, interceptée par l'escadre de Nelson*, publ. à Londres, avec une introduct., et des notes de la chancellerie anglaise, trad. en franç. avec des observations, an VII (1799), in-8. — *Napoléon-le-Grand, empereur des Français, ode pindarique*, trad. du portugais du docteur Soyé, 1808, in-8. — *Le Congrès des fleuves*, poème latin qui obtint un des prix proposés par MM. Lucet et Eckard, et qu'ils ont impr. dans les *Hommages poétiques* en l'honneur de Napoléon, 2 vol. in-8. — *St-Louis*, poème héroïque et chrét., 1816, in-8, abrégé du poème du P. Lemoine, et suivi d'une *Ode* adressée en 1814 *à S. A. R.* MONSIEUR, dep. Charles X. — *Épigrammes de M.-Val. Martial*, trad. nouvelle et complète, publ. par Simon fils, et M. P.-R. Auguis, 1819, 3 vol. in-8.

SIMON (VICTOR), auteur et musicien, né à Metz en 1753, fut de 1790 à 1799 l'un des 5 administrat. du théâtre Montansier-Variétés, où il remplissait en même temps une place de violon dans l'orchestre, devint ensuite membre du comité de lecture, et mourut en 1820. Il est auteur ou collaborat. de la musique de quelques pièces de ce théâtre, entre autres du *Jocrisse changé de condition*, de Dorvigny; de *l'Apothicaire*, paroles de Fabre d'Églantine; du *Lion parlant*; de *la Force du sang*; du *Riche amoureux*; de *la Fille rusée*. On a publ. sous son nom : *Projet d'un établissement pour les auteurs d'ouvrages dramatiques*, 1818, in-8; et des *Réflexions, remarques et observat.*, 1820, in-8. — SIMON (J.-M.), est auteur d'une tragédie intit. : *la Comtesse de Châteaubriand*, 1769, in-8.

SIMON BEN JOKHAI, disciple du fameux rabbin Akiba, vivait au commencem. du 2e S. Il est généralement regardé par les Juifs comme le chef des cabalistes, et on lui attribue le livre connu sous le titre de *Zoar* (Lumière), qui traite des mystères les plus cachés de la loi et de la cabale ou tradition. L'abbé de Rossi en a donné l'analyse dans son *Dizionario storico degli autori ebrei*.

SIMON DE CLAVI (PHILIBERT), littérat., né en 1722 à Semur (en Auxois), fut pendant 6 ans gouvern. du duc de Cadaval, prince royal de Portugal, revint en France après avoir terminé cette éducation, et mourut à Paris en 1760. On a de lui un *Poème sur l'éducation*, Paris, 1757, in-8; et une comédie intit. : *les Confidences réciproques*, jouée en 1757, au Théâtre-Français. Il a laissé MSs. plus. tragédies.

SIMON-MACHABÉE, surn. *Thasi*, 2e fils du gr.-prêtre Mathathias, montra de bonne heure une sagesse égale à sa valeur, et rendit d'import. services à l'état sous le gouvernem. de Juda et de Jonathas, ses frères. Lorsque ce dernier tomba aux mains de Tryphon, la nation juive l'investit du commandement. Son premier soin fut de remettre l'armée sur un pied respectable. Campé près d'Addus, il y reçut les ambassad. de Tryphon, et, souscrivant à ses conditions pour rendre la liberté à Jonathas, lui remit en ôtage les deux fils de ce prince, après lui avoir payé cent talents d'argent. Mais Tryphon, violant sa promesse, entra dans la Judée, et furieux de ce que ses tentatives avaient été déjouées par l'activité de Simon, il fit égorger impitoyablement Jonathas et ses deux fils. Après avoir recueilli les restes de son frère et lui avoir érigé un tombeau à Modin, Simon s'occupa de réparer les places de la Judée et de les approvisionner. Il envoya ensuite des ambassad. au roi de Syrie, Démétrius, qui, à sa demande, affranchit la nation juive du tribut. Il ne tarda pas à rentrer en possess. de Gaza et de Jérusalem; et ses triomphes semblèrent commencer une ère de gloire pour Israël. La paix fut cimentée par des alliances avec les Grecs et les Romains; le commerce reçut un gr. essort, et par-dessus tout l'observance rigoureuse de la loi ainsi que la pompe du culte furent l'objet des soins de Simon. Toutefois une fin bien cruelle était réservée à ce prince : la guerre s'étant rallumée parce qu'Antiochus-Sidetès, père de Démétrius, revendiquait le tribut imposé par les rois de Syrie, des succès obtenus

par Judas et Hyrcan, fils de Simon, en signalèrent le commencem.; mais ce prince fut assassiné (l'an 135 av. J.-C.) par les satellites de Ptolémée, son gendre, alors gouverneur de la plaine de Jéricho, pendant une visite qu'il faisait de ses états.

SIMON DE SIENNE. — V. MARTINI.

SIMON DE VERVILLE, médecin, physic. orientaliste, né à Rouen vers 1715, fut choisi par l'acad. des sciences pour aller en Perse faire des recherches sur la physique, la botanique et l'hist. natur.; il partit en 1751; mais arrivé à Halep, il rompit toutes ses relations avec la France, se fit musulman sous le nom de Mohammed Rezaï, et alla se fixer à Ispahan, où il enseigna les mathémat. aux jeunes gens de la cour, et fut chargé de la surintendance des bâtiments royaux; il établit dans cette ville un laboratoire de chimie et un salon d'électricité qui ont été long-temps un sujet d'admiration en Perse. On croit qu'il périt en 1757 dans une bataille perdue par Açad-Khan, l'un des prétendants au trône de Perse, dont il avait été forcé de suivre les drapeaux. Il avait recueilli un gr. nombre de MSs. précieux qui ont été dispersés après sa mort. On n'en a recouvré qu'un seul, c'est le grand *Almageste*, en arabe, du célèbre Nassir-Eddyn-Al-Thoussy, grand in-fol.

SIMOND (PHILIBERT), né en 1755 à Rumilli, en Savoie, était vicaire du village de Gruffi en 1789 : son enthousiasme pour la révolut. franç., qui le fit renvoyer de son pays, lui valut le titre de vicaire-général de l'évêque constitut. du Bas-Rhin. Nommé député de ce départem. à la convention, il ne manqua aucune occasion de provoquer la réunion de sa patrie à la France. Il était en mission dans le Mont-Blanc avec Grégoire, Jagot et Hérault de Séchelles, pendant le procès de Louis XVI, et il signa avec ses collègues une lettre où la condamnat. du roi était demandée. De retour à Paris, il prit une part très active aux délibérations de la convention, se signala par une exaltation toujours croissante, contribua beaucoup au renversement du parti de la Gironde, fit ordonner la fermeture des barrières et l'arrestation des suspects. Envoyé, comme représentant, à l'armée des Alpes, il dirigea lui-même un corps de troupes, après avoir destitué Santerre, leur général, et fit reculer les Piémontais; mais ayant été rappelé à Paris, il fut accusé de modérantisme, désigné comme un complice de Danton et un agent de l'étranger. Conduit au tribunal révolutionn. et condamné avec Chaumette et Gobel, il périt sur l'échafaud le 21 germinal an XI (avril 1794). On a de lui : *Sur l'éducat. des filles; Lettres aux jacobins de Chambéry; Réponse à la société des jacobins de Chambéry;* Annecy, 1793. — *Philibert Simon à ses commettants*, discours du 30 janvier 1793, in-8. — *Lettre aux jacobins de Paris*, du 12 avril 1793.

SIMOND (LOUIS), Français d'origine, né en 1767, s'était retiré depuis plus. années à Genève, où il mourut en 1831, dans sa 64e année. Ses *Voyages en Suisse, en Angleterre et en Italie* sont estimés, quoique l'auteur y laisse percer trop souvent une philosophie misanthropique qui porte le découragem. dans l'esprit du lecteur, et quoique, dans son *Voyage d'Italie*, il fasse preuve d'une absence totale du sentiment des arts.

SIMONE (Maître), peintre napolitain, élève du Giotto, aida son maître dans les travaux que lui avait confiés le roi Robert, fut chargé par le même prince et par la reine Sanche d'orner un grand nombre d'églises, et mourut en 1346. On cite parmi ses compositions le *Couronnement du roi Robert*, dans l'église de St-Laurent; la *Déposition de croix*, peinte pour le maître-autel de l'*Incoronata*, et une *Madone*, en clair-obscur, dans l'église de Ste-Claire. Il a terminé les tabl. de la *Vie de St-Louis, évêque*, que son père avait commencés. — SIMONE DE' CROCIFISSI, peintre bolonais, qui vivait en 1377, excella surtout à peindre des crucifix. On en voit encore dans div. églises de Bologne. On conserve égalem. à St-Michel *in Bosco*, une *Madone assise*, qui passe pour un des meilleurs ouvrages de ce temps.

SIMONET (EDME ou EDMOND), jésuite, né à Langres en 1662, entra dans la société en 1681, professa successivement la philosophie à Reims et la théol. scolastique à Pont-à-Mousson, puis devint chancelier de l'univers. de cette ville, où il mourut en 1733. On a de lui : *Institutiones theologiæ ad usum seminariorum*, Nancy, 1721-28, 11 vol. in-12, et réimpr. à Venise, 1731, 3 vol. in-fol.

SIMONETTA (ANGE), né à Caccuri, en Calabre, vers 1400, entra au service de François Sforza qu'il suivit dans toutes ses expéditions, et réussit par ses intrigues politiques à paralyser les forces des princes qui auraient pu s'opposer à la réussite des projets de ce guerrier. Simonetta fut récompensé de ses services par de nombreuses faveurs; il conserva tout son crédit sous le règne de Galeaz-Marie, et mourut à Milan en 1472. — SIMONETTA (François ou Cecco), neveu du précéd., né en 1410, rendit aussi d'importants services à François Sforza, qui le récompensa par le don de plus. fiefs à son avénement au duché de Milan, conserva la confiance de Galeaz-Marie, et plus tard assista de ses conseils la duchesse Bonne de Savoie, qui administra pendant la minorité de son fils Jean-Galeaz. Mais un certain Tassino, de Ferrare, ayant gagné le cœur de la princesse, Simonetta, qui avait cherché à la détourner d'une passion indigne d'elle, fut dépouillé de tous ses biens, enfermé dans le château de Pavie, mis à la torture, et enfin décapité en 1480. — SIMONETTA (Jean), histor., frère du précéd., se montra également très dévoué à François Sforza, qui le combla de bienfaits. Il fut compris dans la disgrâce de son frère, et, comme lui, mis à la torture, mais on ne lui ôta pas la vie. Il mourut vers l'an 1491. On a de lui : *De rebus gestis Francisci Sfortiæ, mediolanensis ducis, lib. XXXI*, Milan, Zarot, 1480 et 1486, in-fol. : cet ouvr. a été trad. en italien par Christophe Landino, ibid, 1490, in-fol; et par Sébastien Fausto, Venise, 1543, in-8. — SIMONETTA (Boniface), neveu du précéd., entra dans l'ordre de Cîteaux, et fut élu abbé de St-Étienne *del Corno*, au diocèse de Lodi. A l'époque des persécut. contre

sa famille, il se retira à Rome chez le cardinal Cibo (Innocent VIII). On a de lui : *De persecutionibus christ. fidei romanor. pontificum*, Milan, 1492, in-fol.; trad. en franç. par Octavien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême. — Un discours *De pace servandâ*, et plusieurs *Lettres* dans divers recueils. — SIMONETTA (Jacques), cardin., fils de Jean Simonetta, l'historien de Fr. Sforza, né à Milan vers la fin du 15ᵉ S., vint à Rome après avoir embrassé l'état ecclésiast., et se fit connaître du pape Jules II par un traité *De reservationibus beneficior.*, qui lui valut le titre d'avocat consistorial, puis celui d'auditeur de Rote. Il s'acquitta heureusement de l'import. mission que Léon X lui avait confiée d'apaiser les troubles de Florence. Ses services furent récompensés par l'évêché de Pesaro en 1529, et en 1535 par la pourpre rom. et l'évêché de Pérouse. Simonetta continua d'être employé dans les affaires de l'Église les plus importantes jusqu'à sa mort en 1539 à Rome. Son traité *De reservationibus* a été publ. pour la prem. fois, Cologne, 1583, in-8. On a en outre de lui des *lettres* et quelques *opuscules*, sur lesq. on trouve des détails dans les *Scriptores mediol.* d'Argellati, 11ᵉ part., col. 1399. — SIMONETTA (Louis), neveu du précéd., qu'il remplaça en 1535 sur le siége épiscopal de Pesaro, fut créé cardinal en 1561, et envoyé comme légat au concile de Trente, où il se fit remarquer par son éloquence et sa fermeté pour le maintien de l'ancienne discipline. Il mourut à Rome en 1568. La bibliothèque ambrosienne possède une grande partie de sa correspondance avec St Charles Borromée, auquel il était uni par les liens de l'amitié.

SIMONIDE, poète et philos., né à Joulis, dans l'île de Céos, l'une des Cyclades, la 3ᵉ année de la 55ᵉ olympiade, 558 avant J.-C., chercha de bonne heure dans ses talents des ressources contre l'indigence. Il vint à Athènes, et y obtint la faveur d'Hipparque, fils et successeur de Pisistrate. Après le meurtre de ce prince, ami des lettres, il se retira auprès d'Alenas, roi de Thessalie; c'est à cette époque de sa vie qu'on place l'aventure merveilleuse dont Phèdre et La Fontaine ont parlé, et qui montra jusqu'à quel point Castor et Pollux étaient reconnaissants de ses vers. Lors du rétablissement de la démocratie dans Athènes, et de l'expulsion d'Hippès (l'an 511 av. J.-C.), Simonide revint dans cette ville et se joignit au peuple pour célébrer les meurtriers d'Hipparque : c'était porter un peu loin son amour subit de la liberté. Bientôt il trouva de plus beaux et de plus purs sujets de poésie dans les victoires remportées sur Darius et sur Xercès. A l'âge de 87 ans, il céda aux instances d'Hiéron, roi de Syracuse, qui l'appelait à sa cour, et l'on dit qu'il contribua à affermir ce prince dans ses disposit. vertueuses. Il mourut dans cette cour, presque nonagénaire, l'an 468 av. J.-C. Il excella dans la poésie lyrique et dans l'élégie; mais le caractère distinctif de son talent, c'est le pathétique, et rien de plus célèbre chez les anciens que ses *thrènes* ou complaintes. De toutes ses product., le temps n'a épargné que quelques épigrammes et quelq. fragments, recueillis par Brunck dans le prem. vol. de ses *Analecta*. Il n'était pas moins célèbre dans l'antiquité, comme philosophe, que comme poète, et l'on trouve un intéressant résumé de sa doctrine dans le 76ᵉ chapitre du *Voyage d'Anacharsis*. Il est le prem. poète grec qui ait rendu sa muse vénale; mais sa pauvreté l'excuse. On lui attribue la gloire d'avoir ajouté une 8ᵉ corde à la lyre, et d'avoir complété l'alphabet grec par l'invention de 4 lettres.

SIMONIN (ÉTIENNE), poète latin, né vers la fin du 16ᵉ S. à Gray, dans le comté de Bourgogne, embrassa l'état ecclésiastique, visita les univers. de Flandre, fit un voyage en Italie, et fut admis à réciter au pape Urbain VIII quelques vers qu'il avait composés à sa louange, et qui lui valurent un canonicat du chapitre de Dole et quelques autres bénéfices. De retour dans sa province, il fut nommé prem. profess. de théologie à l'univ., remplit cette charge pendant 20 ans, et mourut à Dole en 1668. On a de lui : *Sylvæ urbanianæ, seu Gesta Urbani VIII, P. M.*, Anvers, 1637, in-4; et un opusc. ascét., l'*Étendard de bon secours, ou l'Assistance donnée chaque mois aux âmes du purgatoire*, 1655, in-12.

SIMONIS. — V. MENNO.

SIMONNEAU (CHARLES), dessinat. et graveur, né à Orléans vers 1639, élève de Noël Coypel pour le dessin, et de Guillaume Château pour la gravure, mort à Paris en 1728, membre de l'acad. et grav. du roi, a gravé avec une supériorité marquée le portrait, le genre historiq., et même la vignette. On cite, comme ses meilleurs morceaux, le *Portrait de Mansart*; *Jésus-Christ et la Samaritaine*, d'après le Carrache, et la *Conquête de la Franche-Comté*, d'après Lebrun. Son œuvre s'élève à plus de 150 pièces, dont on trouve le détail dans le *Manuel des amateurs de l'art*, d'Huber et Rost. — SIMONNEAU (Louis), graveur, frère du précédent, membre de l'acad., mort à Paris en 1758, a laissé moins de pièces que son frère, mais elles ne sont pas moins remarquables; on cite surtout : l'*Assomption de la Vierge*, en 2 pièces, d'après le plafond peint par Lebrun au séminaire de St-Sulpice; l'*Aurore*, d'après le même; *Loth et ses filles*; *Suzanne au bain*, et *Jésus instruisant Marthe et Marie*, d'après Coypel. — SIMONNEAU (Philippe), fils de Charles, cultivait aussi la gravure, mais sans succès. On connaît de lui deux gr. frises sur une même feuille, représentant, l'une l'*Enlèvement des Sabines*, et l'autre *la Paix entre les Romains et les Sabins*, d'après Jules Romain; *les trois Déesses se disposant à subir le jugement de Pâris*, d'après Périno de Vaga; et *Vénus et Adonis*, d'après l'Albane.

SIMPLICIUS (St), élu pape en 468, suivant le P. Pagi, ou en 467, suiv. Fleury, succéda à St Hilaire et donna tous ses soins aux affaires d'Orient et d'Occident, alors fort embrouillées. Avec l'aide de l'emp. Zénon, il fit reconnaître l'autorité du concile de Chalcédoine, et rétablir sur les siéges d'Alexandrie et d'Antioche les évêques catholiques qui en avaient été chassés par les eutychiens. Il ne fut pas aussi heureux dans les affaires d'Occident,

et il mourut avant d'avoir pu les terminer. On a de lui quelques *lettres*, dans les Conciles du P. Labbe.

SIMPLICIUS, philosophe, né dans la Cilicie, suiv. Agathias, son contemporain, n'est connu que par ses comment. sur Aristote et Épictète. Il paraît qu'il avait compilé un gr. nombre de liv., mais il ne nous reste de lui qu'une *Explication des huit livres de physique*, imprimée pour la prem. fois chez les Aldes, 1526, in-fol., et trad. en latin par Lucile Philethée, Venise, 1543. — Un *Comment. sur les Catégories*, Venise, 1499; Bâle, 1541; traduit en latin au 13e S. par Guill. de Morbeka, et plus tard par Guill. Dorothée, Venise, 1541, 1550, 1567. — Une *Explicat. des trois livres sur l'âme*, 1527, in-fol., trad. en lat. par Fascoli, 1543. — Un *Comment. sur Épictète*, Venise, 1528, in-4, trad. en latin par Ange Canini, 1546, in-fol.: le texte a été réimprimé avec une version lat. de Jérôme Wolf, et des *notes* de Cl. Saumaise, Leyde, 1640; la meill. édition est celle qui a été donnée par Schweighæuser en 1800, avec des *variantes* et des *notes*. Ce comment. a été trad. en franç. avec le *Manuel* d'Épictète, par Dacier, 1715, 2 vol. in-12; Maffei en avait déjà donné une vers. ital., Venise, 1582, in-8. On trouvera des détails sur les écrits de Simplicius dans le t. IX de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, édit. de Harlès; dans l'*Hist. critique de la philosophie*, par Brucker, et dans le *Système intellectuel* de Cudworth. — SIMPLICIUS (St Simplice), évêque d'Autun en 374, époque où le paganisme dominait encore dans les Gaules, acquit une grande réputation de vertu. Grégoire de Tours lui attribue même div. miracles. Tillemont lui a consacré une *notice* dans les *Mém. de l'hist. ecclés.* t. X. — SIMPLICIUS, disciple de St Benoît et abbé du Mont-Cassin, mort vers l'an 576, a publ. quelq. *poésies* latines sur la règle de son ordre.

SIMPSON (THOMAS), mathématicien, né à Bosworth, dans le comté de Leicester, en 1710, fut obligé de quitter la maison paternelle, parce qu'il ne se sentait aucune disposition pour l'état de son père, fabric. d'étoffes, et se retira dans une petite ville, où il se livra, pour vivre, au métier de diseur de bonne aventure. Après avoir passé plus. années dans la détresse, il se rendit à Londres, y trouva de l'occupation comme copiste, et, comme maître de mathématiq., se fit connaître en publiant différents ouvr. qui lui valurent la place de prof. de mathém. à l'acad. de Woolwich, le titre de membre de la société roy. de Lond. et de l'acad. de Stockholm, et mourut en 1761. On a de lui: *Nouveau Traité des fluxions*, 1737, in-4. — *Traité sur la nature et les lois de la probabilité, suivi de la solution de deux problèmes importants et de deux méthodes nouvelles pour la sommation des séries*, 1740, in-4. — *Essais sur div. sujets curieux et intéress. dans les mathématiques pures et appliquées*, 1740, in-4. — *Traité sur les annuités et les tontines, avec des tables fort utiles pour ce genre de calcul, un appendice et des remarq. sur l'ouvrage de Moivre sur le même sujet*, 1742, in-8. — *Dissertations mathématiques sur divers sujets de physique et d'analyse*, 1743, in-4. — *Traité d'algèbre*, 1745, in-8. — *Géométrie*, 1747 et 1760, in-8. — *Trigonométrie rectiligne et sphériq, avec un petit traité sur la construction des logarithmes*, 1748. — *Doctrine des fluxions*, 1750, 2 vol. in-8. — *Exercices choisis pour les jeunes étudiants en mathématiq.*, 1752. — Et enfin des *Mélanges*, 1757, in-4.

SIMSON (ÉDOUARD), chronologiste, né dans le comté de Middlesex en 1578, entra dans l'état ecclésiastiq., professa long-temps l'hébreu et l'Écrit. sainte à l'univ. de Cambridge, et mourut en 1651. On a de lui: *Chronicon histor. cathol. complectens ab exordio mundi ad nativitatem D. N. J. C., et exindè ad annum à Christo nato LXXI*, Oxford, 1651, in-fol., avec une *Vie* de l'auteur, tirée de ses MSs. par Th. Jones.

SIMSON (ROBERT), mathémat. écossais, né en 1687, fut nommé à 22 ans prof. de mathémat. au collége de Glascow, occupa cette chaire avec distinction pendant près de 50 ans, et mourut en 1768. On a de lui: *Deux Propositions générales de Pappus, où sont renfermés plusieurs des porismes d'Euclide*, 1723, *Transact. philos.*, t. XXXII. — *Sur l'Extraction des racines approximat. des nombres par séries infinies*, ann. 1753. — *Des Sections coniques*, 1735, in-4. — *Les* Loci plani *d'Apollonius rétablis*, 1749, in-4. — *Éléments d'Euclide*, trad. en anglais, 1756, in-4., et 1767, in-8. Quelques autres de ses ouvr. ont été publ. après sa mort par le comte de Stanhope.

SIMSON (THOMAS), prof. de médec. et d'anat. à l'univ. de St-André, en Écosse, est auteur des ouvr. suiv.: *De re medicâ Dissertationes quatuor*, Édimb., 1726, in-8. — *Essai sur le mouvement musculaire*, ibid., 1752, in-8, en angl. — *Mém. et observ.* dans les *Essais* d'Édimbourg.

SINAN-PACHA, surn. *Kodjah* (maître, vieillard), l'un des plus grands capitaines de l'empire othoman, était renégat et natif de Florence ou de Milan; élevé quatre fois au visirat sous les règnes de Soleiman Ier, de Sélim II, d'Amurat III et de Mahomet III, il commanda plusieurs fois les armées othomanes, assiégea et prit, en 1551, la ville de Tripoli, défendue par les chev. de Malte, fit rentrer le Yémen révolté sous l'obéissance du sulthan, tua le chef des rebelles de sa propre main, réduisit le royaume de Tunis, et chassa les Espagnols des places qu'ils y occupaient, combattit ensuite en Hongrie, et montra, même dans les revers, une valeur peu commune. Il n'était pas moins renommé comme administrateur que comme guerrier: ce fut toujours à lui que les sulthans eurent recours dans les circonstances difficiles, même après avoir méconnu ses services dans des temps plus heureux. Sinan-Pacha était encore premier visyr lorsqu'il mourut, vers l'an 1595. L'Égypte, la Syrie et l'Anatolie lui doivent des établissements utiles, tels que des mosquées, des bains, des marchés, des hôpitaux, etc. — SINAN-PACHA, contemp. du précéd., surnommé *Defterdar*, gouverna l'Égypte de 1584 à 1587, fut remplacé par Weis-Pacha, et périt massacré par ses propres soldats.

SINAN-YOUÇOUF, pacha, grand-visyr de Sélim Ier, commandait les troupes de l'Asie à la bataille de Tchaldiran, l'an de l'hég. 920 (1514 de J.-C.), battit l'aile gauche des Persans, et eut une bonne part à la victoire. En 1516, il était à la tête de l'avant-garde de Sélim à la bataille de Mardj-Dabek, où le sulthan d'Égypte, Kansouh-al-Gauri, son ennemi, perdit la vie; il prit ensuite Alep et Damas, et fut tué l'année suiv. (1517) à la bataille de Reïodanièh ou des Pyramides, emportant avec lui les regrets du sulthan et de l'armée. Il a fait construire à l'entrée du port de Constantinople un palais soutenu par 40 colonnes de marbre à huit faces qui subsiste encore.

SINCLAIR (Charles-Gédéon, baron de), général suédois, servit dans sa jeunesse en France, en Prusse et en Saxe, fit presque toutes les guerres du 18e S., et mourut le 1er sept. 1803, à l'âge de 73 ans. On a de lui plusieurs écrits estimés sur l'art militaire; nous citerons, entre autres : Un *Réglement pour l'infanterie*, qui est en vigueur en Suède. — *Institutions militaires, ou Traité élémentaire de tactique*, Deux-Ponts, 1773, 3 vol. in-8. — Sinclair, major suédois, envoyé comme négociateur à Constantinople, fut assassiné à son retour en 1739, près de Naumbourg, en Silésie. Ce crime paraît avoir été l'œuvre de la cour de Russie, qui avait intérêt à enlever les dépêches dont Sinclair était chargé. La *relation* de cet assassinat fut publ. par un français nommé Couturier qui accompagnait le major, et n'échappa qu'avec peine aux meurtriers. Elle a été aussi donnée par Keralio, dans l'*Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie*.

SIND, lieuten. de la marine russe, fut chargé en 1764 d'un voyage de découverte entre l'Asie et l'Amérique; il avait précédemm. exploré cette mer comme garde-marine. Les succès de son nouveau voyage se bornèrent à des rectifications de position de quelques îles et parties de côtes indiquées jusqu'alors fautivem. sur les cartes géographiques.

SINDIAH, ou SENDYAH BEHADOUR (Madhadjy), prince mahrate, né vers 1743, profita de la décadence de l'empire mogol et de l'anarchie de l'Hindoustan pour s'emparer de toutes les prov. comprises entre le Gange et le golfe de Cambaie, et entre les frontières du Lahor et celles du Kandeisch. Il eut une armée de cent mille hommes équipés et payés de ses propres deniers, et créa des fonderies de canon. On croit qu'il se proposait de se rendre maître absolu de tout l'Hindoustan, lorsqu'il fut enlevé par une mort subite en 1794. Il avait attaché à son service plus. offic. français, parmi lesq. on cite le général de Boigne, dont les talents lui furent très utiles.

SINETY (André-Marie, marquis de), ancien maître-d'hôtel du comte de Provence (depuis Louis XVIII), mort en 1811 avec le titre de maréchal-de-camp, est principalement connu comme agronome. On a de lui : *l'Agriculture du midi, ou Traité d'agriculture propre aux départem. méridionaux*, Marseille, 1803, 2 vol. in-12. On a confondu le marquis de Sinety avec M. André-Louis-Esprit de Sinety, son cousin, ancien major au régim. de Royal-Navarre-Cavalerie, et député de la noblesse de Marseille aux états-génér. de 1789; c'est de ce dernier qu'est la pièce intit. : *l'Hommage de Phocée* (Marseille), *ou l'Europe sauvée, drame héroïq. en l'honneur de Napoléon-le-Grand, emper. des Français, roi d'Italie*, 1806, in-8.

SINGLIN (Antoine), né à Paris, d'abord confesseur et direct. des religieuses de Port-Royal, puis supérieur des deux maisons des Champs et de Paris, occupe une place honorable parmi les bons prédicateurs de son temps. Ayant pris une part assez active aux affaires de Port-Royal, il craignit d'être arrêté en 1661, et se retira dans une campagne, où il mourut en 1664. On a de lui : *Instructions chrétiennes sur les mystères de N.-S. J.-C., et sur les dimanches et les principales fêtes de l'année*, 1671, 5 vol. in-8, et 1736, 12 vol. in-12. Cette dern. édit. est précédée d'une *Vie de Singlin*, par l'abbé Goujet.

SINNER (Jean-Rodolphe), philologue, né à Berne en 1730, fut, dès l'âge de 19 ans, nommé conservateur de la bibliothèque de cette ville. Plein de zèle pour ses devoirs, il s'occupa sur-le-champ d'en rédiger le catalogue, et dans le même temps mit en ordre la précieuse collection des MSs. de Bongars; il se démit de sa place en 1776 pour entrer au grand-conseil, devint bailli d'Erlach, et mourut en 1787. On a de lui : *Extraits de quelques poésies des 12e, 13e et 14e S.*, Lausanne, 1759, in-8. — *Catalogus codicum MSs. bibliothecæ bernensis, annotationibus criticis illustrat.*, Berne, 1760-70-72, 3 vol. in-8, 4 pl. — *Bibliothecæ bernensis librorum typis editor. catalogus*, ib., 1764, 2 vol. in-8. — *Les satires de Perse, avec des notes*, ibid., 1765, in-8. — *Essai sur les dogmes de la métempsycose et du purgatoire, enseignés par les brahmines de l'Hindoustan*, suivi du récit abrégé des dern. révolut. et de l'état présent de cet empire, trad. de l'anglais d'Alexandre Dow, Berne, 1771, 2 part. petit in-8. — *Voyage historiq. et littéraire dans la Suisse occidentale*, Neuchâtel, 1781, 2 vol. in-8. On lui attribue quelques brochures sur les écoles publiques, et une *notice* historique sur les mines de houille du canton de Berne, insérée dans le *Recueil* de la société économique de cette ville, en 1768.

SIONITA. — V. Gabriel-Sionite.

SIRANI (Jean-André), peintre, né à Bologne en 1610, mort en 1679, fut élève du Guide, dont il eut la gloire de terminer quelq. tableaux, et exécuta plusieurs composit. dans le même style. On cite particulièrement le *Repas chez le pharisien*, conservé à la Chartreuse, le *Mariage de la Vierge*, à St-George de Bologne, et les *douze Crucifix* du dôme de Plaisance. On a aussi de lui des gravures à l'eau forte très estimées des amateurs; elles sont ordinairem. marquées de ses initiales G.-A. S. — Sirani (Élisabeth), fille et élève du précéd., née à Bologne en 1638, l'une des femmes les plus célèbres qui aient cultivé la peinture, a exécuté, dans la

seconde manière du Guide, un nombre de tableaux qui paraîtra prodigieux si l'on observe qu'elle mourut à 26 ans, empoisonnée par des rivaux jaloux de son mérite. Elle a peint avec un succès égal les composit. historiq. et le portrait. On cite comme ses meill. ouvrages le *Baptême de J.-C.*, exécuté pour la chartreuse; *St Antoine de Padoue qui baise les pieds de l'enfant Jésus*, pour l'église de St-Léonard; son *portrait*, où elle est représentée couronnée par un petit amour, etc., etc. Elle a aussi cultivé la gravure à l'eau forte, et a laissé des pièces qui se distinguent par une exécution pleine d'esprit et de facilité.

SIRET (Louis-Pierre), grammairien, né à Évreux en 1745, paraît avoir rempli, avant la révolution, quelq. missions secrètes pour le gouvernem. Après le 9 thermidor, il établit à Paris une imprimerie, qu'il garda peu de temps, et se retira à Vitry sur les bords de la Seine, où il mourut en 1798. On a de lui: *Éléments de la langue anglaise*, 1773. souv. réimpr.; une *Grammaire italienne*, 1797, et une *Grammaire franç. et portug.*, publ. en 1799, in-8, par le professeur Cournaud, avec un *Précis de la vie du citoyen Siret*. — Siret (C.-J.-C.), anc. maître de langues à Reims, est aut. d'un *Epitome historiæ græcæ*, Paris, 1801, in-12.

SIRI (Vittorio), historien, né à Parme en 1608, entra dans l'institut de St-Benoît et se destina d'abord à la prédication; mais bientôt, entraîné par son goût naturel pour la politique, il publia divers écrits dans lesq. il se montra partisan de la France, et qui lui valurent la protection du cardinal de Richelieu, puis de Mazarin. Il fut chargé de diverses missions en Italie, et mourut à Paris en 1685. On a de lui: *Il politico soldato Monferrino, ovvero discorso politico sopra gli affari di Casale, del capitano Latino Verità*, Casal (Venise), 1640, in-4. — *Lo scudo e l'asta del soldato Monferrino*, etc., Venise, 1641, in-4. — *Il Mercurio, ovvero historia de' correnti tempi*, les t. I et II, Casal (Venise), 1644, in-4; le tome III, Lyon, 1652, in-4; les t. IV à X, Casal, 1665-68, in-4; les tomes X à XIII, Paris, 1670-74, in-4; enfin les tomes XIV et XV, Florence, 1682, in-4. Regnier a traduit en français un extrait du *Mercure*, 1756, 3 vol. in-4, en 18 vol. in-12, et les *Mémoires secrets*, 1765-67, 50 vol. in-12. — *Memorie recondite del anno 1601, sino al 1640*: les tomes I et II, Rome, 1676, in-4; les t. III et IV, Paris, 1677, in-4, et les tomes V à VIII, Lyon, 1679, in-4. On en a tiré les *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu*, 1717, 2 vol. in-12, et celles du *ministère du comte d'Olivarez*, 1722, in-12.

SIRICE (St), pape, Romain de naissance et fils de Tiburce, élu le 1er janvier 385, sous l'approbation de Valentinien Ier, gouverna dignem. l'Église pend. près de 14 ans, et mourut dans un âge fort avancé, le 3 nov. 399. Ce pontife régla le premier divers points de doctrine, et ses décisions ont servi de base à ce qui a été pratiqué depuis. Il eut à combattre plus. hérésies, qui de son temps affligèrent l'Église. Il concourut puissamm., avec l'empereur Théodose, à réprimer les manichéens, assembla plusieurs synodes, et montra dans toutes les circonstances une grande douceur unie à la fermeté nécessaire. On a plus. lettres de St Sirice. L'Église honore sa mémoire le 26 avril. Il eut St Anastase Ier pour successeur.

SIRLET (Guillaume), card., né en 1514 à Guardavalle, village de Calabre, ne dut son élévation qu'à son mérite personnel, qui lui valut la protection des papes Paul IV et Pie IV; à la mort de ce pontife il aurait été élu pape, si on n'eût craint que ses travaux littéraires ne le détournassent de l'administration des affaires de l'Église. Pie V lui confia plus. charges honorables, et en dernier lieu celle de directeur de la bibliothèque vaticane, que Sirlet garda jusqu'à sa mort, en 1585. Son *Oraison funèbre*, prononcée par Laz. Motta, fut impr. in-4. On a de lui: *Vitæ sanctorum in lat. versæ et à Metaphraste editæ*, dans les deux dern. vol. des *Vitæ SS.* publ. par Lippomani, Venise, 1651-58, 6 vol. in-4. — *Adnotationes variarum lectionum in Psalmos*, dans l'*Apparatus* de la Bible polyglotte d'Anvers, 1569, in-fol. — *Menologium Græcor., nunc primùm è MSs. in lucem editum*, dans le rec. de Canisius. — *Antiquæ lectiones*, Ingolstadt, 1601, in-4, et d'autres écrits dont on trouve le détail dans les *Scrittori napoletani* de Tafuri.

SIRMOND (Jacques), savant jésuite, né à Riom en 1559, après avoir terminé ses études au collége de Billom, entra dans l'institut de St-Ignace, et professa d'abord la rhétorique à Paris. En 1590 il fut appelé à Rome par le P. Aquaviva, général de la société, qui le choisit pour secrét. Il mit à profit un séjour de 16 années dans cette ville pour examiner les MSs. de la bibliothèq. vaticane, et revint à Paris en 1608, avec la réputation d'un savant distingué, quoiqu'il n'eût encore rien publié. Il continua ses recherches dans les bibliothèques et les archives des couvents de France, dans le but de sauver de la destruction les MSs. utiles pour l'hist. Nommé confesseur de Louis XIII en remplacement du P. Caussin, en 1637, il se rendit à Rome en 1645, à l'occasion de l'élection du général de la société, et mourut à Paris en 1651. Ses ouvrages, recueillis par Le P. Labaume, Paris, 1696, 5 vol. in-fol., sont précédés de sa *Vie*, par l'éditeur; de son *Oraison funèbre*, par Henri Valois, et de la liste de ses ouvrages impr. ou MSs., ainsi que de ceux auxq. il a coopéré. Une autre *Vie du P. Sirmond*, par Paul Colomiès, est insérée dans sa *Biblioth. choisie*, 1731; son *Éloge* se trouve dans les *Hommes illustres* de Perrault. — Sirmond (Jean), neveu du précédent, un des premiers membres de l'Académie française, né à Riom vers 1589, vint à Paris dans sa jeunesse, fut chargé par le cardinal de Richelieu de répondre aux pamphlets du sieur de Saint-Germain, un des plus ardents adversaires du ministre, et obtint, en récompense de ses services, le titre d'historiographe du roi. Entré à l'académie en 1634, il fut l'un des commiss. chargés de revoir le travail de l'acad. sur le *Cid*. Après la mort de Richelieu, il se retira en Auvergne et y

mourut en 1649. Il a publié un gr. nombre d'écrits de circonstance qui sont tombés dans l'oubli : on en trouve la liste dans l'*Hist. de l'Acad. franç.*, dans les Tables de la *Biblioth. historique* de la France, et dans le *Dictionn.* de Moréri. — SIRMOND (Ant.), jésuite, frère du précédent, né en 1591 à Riom, mort à Paris en 1643, se consacra tout entier à la prédication. On a de lui : *De immortalitate animæ demonstratio physica et aristotelica, adversùs Pomponatium et asseclas*, 1625, in-8. — *L'Auditeur de la parole de Dieu*, 1638, in-8. — *Le Prédicateur*, 1638, in-8. — *La Défense de la vertu*, 1641, in-8, etc.

SIROES ou KOBAD II, surnommé *Schirouièh*, 24e roi de Perse de la dynastie des Sassanides, monta sur le trône l'an 268 de J.-C., après la déposition de Chosroës II, son père, contre lequel il s'était révolté, et qu'il fut forcé de faire assassiner avec ses 14 ou 15 frères, pour conserver l'appui de la faction à laquelle il devait la couronne. Il essaya de faire fleurir la justice et d'effacer l'impression que sa cruauté avait produite sur l'esprit de ses sujets; mais il mourut après un règne de neuf mois, succombant, suivant les uns, sous le poids des remords, et, suivant d'autres, emporté par la peste. La couronne passa, dans l'espace de quelq. mois, sur la tête du jeune Ardéchir III, son fils, puis sur celle de Kiouraz-Carahin, surn. *Schahryar, Schahribar* ou *Schahrbarz*, et enfin à Touran-Dokht, fille aînée de Khosrou-Parwiz.

SISEBUT (FLAVIUS), roi des Visigoths d'Espagne, fut élu successeur de Gondemar l'an 612, soumit les Vascons et les Asturiens révoltés, chassa les Romains de la Bétique et de la Lusitanie, et fit fleurir dans ses états la religion, le commerce et les lettres. On lui reproche d'avoir employé des moyens violents pour forcer les juifs à embrasser le christianisme; il mourut en 621, laissant un fils qui lui succéda sous le nom de Recarède II. On conserve plus. lettres de Sisebut; quelques-unes ont été publiées dans l'*España sagrada* du P. Florez, t. VII.

SISENNA (LUCIUS-CORNÉLIUS), orateur et histor. romain, ami de Varron, d'Atticus et de Cicéron, fut questeur en Sicile l'an 676 de la républ., puis préteur et gouverneur d'Achaïe, comme lieutenant de Pompée. Il avait composé une hist. commenç. à la prise de Rome par les Gaulois et finissant aux guerres de Sylla, ainsi qu'un *comment.* sur les comédies de Plaute, et traduit du grec les *Contes milésiaques*. Il ne nous est parvenu que des fragments de son hist. — SISENNA, fils d'Archélaüs, prince de Comane, tenta, vers l'an 63 av. J.-C., de s'emparer du trône de Cappadoce, et fit périr Ariobarzane II qui l'occupait; il ne réussit cependant à s'y placer que l'an 42 avant J.-C., par la protection d'Antoine.

SISINIUS, pape, Syrien de naissance, fut élu le 19 janvier 708 pour succéder à Jean VII, et n'occupa que 20 jours la chaire de St Pierre, où il fut remplacé par Constantin. Ce pontife impotent avait, dit-on, une grande fermeté d'âme.

SISMONDI (CUINZICA), fille d'un gentilhomme de Cologne qui s'établit à Pise en 980, s'illustra par son courage lorsq. les Sarrasins de Sardaigne tentèrent de s'emparer de cette ville pend. une nuit de l'an 1005. Déjà un quartier était en flammes, et le reste des habitants, ensevelis dans le sommeil, allaient périr, lorsque seule, se frayant un chemin à travers les bandes des fuyards et des soldats ennemis, elle vint donner l'alarme au palais des consuls. Les Sarrasins furent repoussés, et le nom de l'héroïne fut donné au faubourg qui avait été incendié.— SISMONDI (Ugolin), surn. *Buzzacherino*, amiral des Pisans en 1241, remporta sur la flotte génoise commandée par Jaq. Malocello une victoire signalée, entre la Mélorta et l'île Giglio, coula trois galères, en prit 19 sur 27, et fit 4,000 prisonniers, au nombre desquels se trouvaient deux cardinaux et un grand nombre d'évêques et de prélats franç., que les Génois s'étaient engagés à transporter à Rome. Cette victoire valut à Ugolin le titre de comte. — SISMONDI (Ginicello), autre amiral pisan, chassa les Génois des bouches de l'Arno en 1282, prit et pilla Porto-Venere, menaça Gênes, mais ne put s'en emparer parce qu'une tempête violente détruisit une partie de sa flotte.

SISSOUS DE VALMIRE, avocat du roi au bailliage de Troyes, né vers 1740 et mort en 1819, n'est connu que pour un livre de métaphysique qui faillit le faire mettre à la Bastille. Ce livre est intit. : *Dieu et l'homme, par M. de Valmire*, Amsterd., 1771, in-12. L'auteur en envoya un exemplaire à Voltaire qui l'en remercia par une lettre du 27 décembre. On a confondu cet ouvr. avec l'écrit du philosophe de Ferney, intitulé : *Dieu et les hommes, œuvre théologique, mais raisonnable*, brûlé par arrêt du parlement en 1769, et condamné à Rome l'année suivante. Un *Examen raisonné* du livre de Sissous a été publ. par Louis Tallot, prêtre (mort à Troyes en 1777, à 56 ans).

SISYPHE (mythol.), fils d'Éole, célèbre par ses ruses et ses vols, fut, dit-on, le fondateur et le prem. roi d'Éphyre ou Corinthe. La fable rapporte qu'il eut des intrigues avec Anticlée, avant qu'elle eut épousé Laërte, et il est regardé comme le véritable père d'Ulysse. Ses brigandages le firent condamner par les juges des enfers à rouler au haut d'une montagne une grosse pierre qui retombe au moment d'arriver au sommet.

SITALCÈS, roi de la Thrace-Odrysienne, succéda à Térès, son père, vers l'an 430 avant J.-C. Aussi vaillant capitaine que sage administrateur, pendant un règne de huit ans il étendit les limites de ses états, et acquit une influence telle qu'Athènes rechercha son alliance. A la sollicitation de cette république, il leva une armée nombreuse pour terminer la guerre de la Chalcidique; mais cette expédition ne se termina pas heureusement, par suite de la jalousie même des Athéniens qui l'avaient provoquée, et Sitaclès fut forcé de rentrer précipitamment dans ses états. On ignore l'époque de sa mort. Sadocus, son fils, lui succéda.

SITIUS (PUBLIUS), surn. *Nucerinus*, de Nocera où il avait reçu le jour, s'étant enfui de Rome pour

se soustraire à une accusation grave, alla en Afrique se mettre à la tête d'autres bannis, et se signala dans différentes expéditions contre des princes de ce pays. S'étant fait ensuite l'auxiliaire de César, il prit la ville de Cirthe, tua Sabura, général de Juba, dispersa les troupes de ce prince, et fit prisonniers Afranius et Faustus-Sylla, fils du dictat., l'an 46 avant J.-C.; plus tard il dissipa la flotte de Scipion; en un mot, il concourut d'une manière efficace aux succès des armes romaines en Afrique. César le récompensa en lui donnant une partie de la Numidie qu'il avait enlevée à Manassès, auxiliaire de Juba; mais après la mort de César, Sitius fut pris en trahison par Arabion, fils de Manassès, et massacré vers l'an 43 avant J.-C.

SIVERS (Henri-Jacob), naturaliste, né à Lubeck en 1709, mort en 1758, membre de la société roy. de Berlin, a publié un grand nombre d'ouvr. sur divers sujets, entre autres : *Curiosa niendorpensia*, Lubeck, 1732, 1734. — *Museum lekoifianum*, 1732. — *Relation sur le marbre de Suède*, Norkoeping, 1738, allemand et suédois. — *Descript. du digerdoeden, ou de la gr. peste du nord*, Stockholm, 1751. — *Fragment remarquable de l'hist. de Gustave Ier*, ib., 1754.

SIX (Jean), poète dramatique, né à Amsterdam en 1618, mort en 1700, est cité par Vondel et les poètes de son temps comme un oracle de goût et un modèle de purisme dans sa langue maternelle; il est aussi connu comme le protecteur et l'ami de Rembrandt, qui nous a conservé ses traits dans sa belle gravure du portrait du bourgmestre. Il a laissé quelques tragéd., dont la plus remarquable est *Médée*. — Six de Chandelier (Jean), parent du précédent, né à Amsterdam vers 1610, mort antérieurement à 1674, est auteur de quelq. poésies publiées en 1657, parmi lesq. on remarque *l'Hiver des Amsterdamois*. Il a laissé une traduct. en vers hollandais des Psaumes de David, publ. en 1674.

SIXTE ou XISTE Ier (St), pape, Romain de naissance, success. de St Alexandre, l'an 116 ou 119, occupa le St-siége pend. 9 ou 10 ans, sous le règne des empereurs Adrien et Antonin-le-Pieux. On n'a aucun détail sur sa vie. L'Église l'honore comme martyr. La bibliothèque des Pères contient deux épîtres qui lui sont attribuées. St Télesphore lui succéda. — Sixte II (St), Athénien de naissance, succéda à St Étienne en 257, dans un âge très avancé, et souffrit le martyre en 259, pend. la persécution de Valérien. On lui attribue des *épîtres* et des *ordonnances*. St Denis fut son successeur. — Sixte III, Romain de naissance, fut élu en 432 pour remplacer St Célestin dans la chaire de St Pierre. Il travailla à la réunion des Églises de l'Orient, aidé des lumières et du zèle de St Cyrille, et mourut en 440, léguant 5,000 marcs d'argent (somme alors très considérable) pour orner et réparer différentes églises. Léon-le-Grand lui succéda.

SIXTE IV (François d'ALBESCOLA de La ROVÈRE), pape, successeur de Paul II en 1471, était fils d'un pêcheur de Celles, près de Savone. Né en 1414, il fut élu général de l'ordre des Frères mineurs, et élevé au cardinalat par Paul II. A son avénem. il s'occupa de la réforme ecclésiastiq. et de la guerre contre les Turks; mais ses opérations militaires n'eurent pas un gr. succès. On se plaignit de sa facilité à accorder des grâces, particulièrement à l'un de ses neveux, nommé Riario, homme dépravé et qui affichait un luxe scandaleux. Il rétablit les chanoines réguliers de St-Jean-de-Latran, institua un jubilé tous les 25 ans, et convertit le tribut que Naples payait à la cour de Rome comme redevance féodale, en l'hommage d'une haquenée blanche. L'événement le plus remarquable de son pontificat fut l'assassinat de Julien de Médicis, auq. peut-être ne fut-il pas étranger. Les troubles qui désolèrent Florence à cette occasion intéressèrent le roi de France, le duc de Milan, les Vénitiens et les autres princes de l'Italie. Après 2 ans de négociations, Sixte IV rétablit la tranquillité de ce côté; mais ses dernières années furent troublées par les attaques des Turks et par des querelles avec les Vénitiens. Ses prodigalités envers les membres de sa famille et ses dépenses en bâtiments contribuèrent à épuiser le trésor public et à motiver l'établissem. d'impôts excessifs. Il mourut en 1484, et fut remplacé par Innocent VIII. On a de lui plus. lettres, décrets, etc., dans div. recueils, et quelques écrits parmi lesq. on remarque : *De sanguine Christi*, Rome, 1473, in-fol. — *De futuris contingentibus*. — *De potentiâ Dei*. — *De conceptione beatæ Virginis*.

SIXTE V (Félix PERETTI, pape sous le nom de), naquit en 1521 dans la Marche-d'Ancône, près du château de Montalte. Admis au noviciat des cordeliers d'Ascoli, il s'y distingua par un goût prononcé pour l'étude; mais son caractère inquiet et pétulant lui aliéna l'affection de ses confrères. En revanche ses supérieurs le chérissaient, et il mettait tous ses soins à leur plaire. Ordonné prêtre en 1545, il prit les degrés de bachelier et de docteur en théologie, et changea son nom de Peretti en celui de Montalte. Il s'acquit bientôt une haute réputat. par ses prédications; et fut nommé inquisiteur à Venise; mais s'étant brouillé avec le sénat, il fut contraint de s'enfuir, et vint à Rome, où il fut bientôt élevé aux dignités de consulteur du St-office, puis de procur.-général de son ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal Buon-Compagno en qualité de théologien. Pie V, son condisciple, le nomma général des cordeliers, évêque de St-Agathe, et enfin cardinal vers 1568. Buon-Compagno, son ami, étant devenu pape sous le nom de Grégoire XIII, Montalte ne songea plus qu'à lui succéder. Dans cette vue, il affecta de renoncer aux intrigues, et feignit d'être accablé d'infirmités; il ne paraissait en public que la tête courbée, appuyée sur un bâton, ne parlait que d'une voix cassée, interrompue par une toux fréquente. Ces ruses lui réussirent : à la mort de Grégoire XIII, les cardinaux, espérant procéder bientôt à une nouvelle élection, le choisirent d'un commun accord en 1585. A peine fut-il élu, que,

sortant de sa place, il se redressa, jeta son bâton et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte que toute la chapelle en retentit. Il prit le nom de Sixte, en mémoire de Sixte IV, qui, comme lui, avait été cordelier. Doué d'un caractère ferme et d'une inflexible volonté, il remplit avec exactitude tous ses devoirs, fit rendre la justice à tous, sévit contre les juges corrompus, et embellit Rome de monuments à la fois magnifiq. et utiles. On lui reproche d'avoir approuvé la St-Barthélemi et d'avoir fomenté les guerres civiles en France; il lança en effet une bulle contre Henri III et le prince de Condé. Ce célèbre pontife mourut en 1590, à 69 ans, peu regretté des Romains à cause des impôts dont il les avait chargés. Bien qu'on ne puisse approuver les artifices par lesq. Sixte V parvint au souverain pontificat, et quoiqu'on lui reproche un excès de sévérité, on ne peut cependant disconvenir qu'il ne soit un des plus grands hommes qui aient gouverné l'Église. On a de lui des sermons et quelques autres ouvrages. Il fit faire une version de la Bible, publ. en 1590. Sa *Vie*, par le P. Tempesti, cordelier, a été publ. à Rome, 1754, 2 vol. in-4. Il eut pour successeur Urbain VII.

SIXTE, *de Sienne*, né en 1520 dans la ville dont il porte le nom, de parents juifs, embrassa la religion chrétienne dans un âge encore tendre, entra dans l'ordre de St-François, et prêcha avec beauc. de succès dans les principales villes de l'Italie. Ayant émis dans ses sermons des propositions qui sentaient le judaïsme, il fut arrêté comme relaps, enfermé à Rome dans les prisons du St-office et condamné au feu. Il dut la vie et la liberté à l'intérêt que prit à son sort Michel Ghisilieri, depuis pape sous le nom de Pie V, et alors commissaire-général de l'inquisit. Ayant pris l'habit de St-Dominique, il recommença l'exercice de la prédication et travailla même efficacement à la conversion des juifs jusqu'à sa mort en 1569. On a de lui : *Bibliotheca sancta*, 1586, in-4; Cologne, 1626, in-4; Naples, 1742, 2 vol. in-fol., avec des addit. et des améliorations par le P. Milante. Il avait composé d'autres écrits, mais il brûla tous ses MSs. avant de mourir. Sa *Vie* est à la tête de l'édit. de la *Bibliotheca* donnée par le P. Milante.

SIXTE, *de Vesoul* (JEAN PARIS, plus connu sous le nom de P.), capucin, né en 1736 à Montagney-les-Vesoul, embrassa la règle de St Franç., et fut envoyé par ses supérieurs à Paris pour y continuer ses études, il devint bientôt membre de la société des capucins hébraïsants, aux travaux de laquelle il prit une part active, fut chargé de sa correspondance avec les savants après la mort du P. Louis de Poix, et mourut vers 1792. Il est auteur d'une trad. littérale de l'*Histoire de la première croisade*, par Matthieu d'Édesse, que l'on croit MS., et du *prospectus* d'un *Dictionnaire arménien, latin, français et italien*, que la société se proposait de publier. Le P. Sixte était membre de l'acad. *degli Arcadi* de Rome.

SKELTON (JOHN), poète angl., né dans le Cumberland, se distingua de bonne heure à l'université d'Oxford par son talent pour la poésie qui lui valut le titre de lauréat. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint une cure dans le comté de Norwich. Quelq. satires contre les moines et des épigrammes contre le cardinal Wolsey lui attirèrent des réprimandes de son évêque : et bientôt pour éviter la persécution, il alla chercher un asile dans l'abbaye de Westminster, où il resta caché jusqu'à sa mort en 1529. Ses *Poésies*, Londres, 1512, in-8, ont été souvent réimpr. Elles consistent dans des comédies, des sonnets, de petits poèmes, des satires, etc. — SKELTON (Philippe), théologien irlandais, mort à Dublin en 1787, s'était fait remarquer par son zèle pour l'Église anglicane. On a de lui le *Déisme révélé*, 2 vol. in-8; des *sermons* et quelq. autres écrits peu dignes d'être cités.

SKINNER (ÉTIENNE), étymologiste, né à Londres en 1622, fit ses études à l'université d'Oxford, où il fit de rapides progrès dans les langues anciennes, orientales et la médecine, il voyagea ensuite en France, en Espagne, en Italie et en Allemagne, pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. Reçu docteur en médecine à Heidelberg, il revint se faire agréger au collége d'Oxford, puis s'établit à Lincoln où il pratiqua son art avec succès, et mourut en 1667. Ses différents ouvrages, tous relatifs aux origines de la langue anglaise, ont été corrigés, complétés et publiés par Thomas Heushaw, sous le titre d'*Etymologicon linguæ anglicanæ, seu Explicatio vocum anglicar. etymologica ex propriis fontibus, scilicet ex linguis duodecim*, Londres, 1671, in-fol. Ce volume, rare en France, est fort recherché des curieux.

SKORINA (FRANÇOIS), doct. en médecine, né à Polotzk, florissait à Vilna au commencem. du 16e S., et était attaché au bourgmestre de cette ville. Il n'est connu que pour avoir traduit la Bible du latin dans le dialecte russe de cette époque : cette traduct. ne s'est pas conservée en entier : il ne reste du Nouveau-Testament que les *Actes des apôtres*, Wilna, 1525, in-8. Les portions de l'Ancien-Testament qui sont restées sont : *Job*, le *Pentateuque*, les *Proverbes*, la *Sagesse*, les *Rois*, *Josué*, les *Juges*, *Ruth*, *Judith*, *Esther*, *Jérémie et Daniel*. Il en a été fait 15 édit. à Varsovie, de 1515 à 1519, in-4. Skorina a joint à ces livres des prédictions et des notes avec des gravures en bois.

SKYTTE (JEAN SCRODERUS, plus connu sous le nom de), sénateur suédois, né en 1577 à Nikoeping, où son père était bourgmestre. Le duc de Sudermanie, depuis roi sous le nom de Charles X, le fit élever avec soin et lui fournit les moyens de voyager. Après s'être fait remarquer dans les universités étrangères, il revint dans sa patrie en 1602, travailla quelque temps à la chancellerie, et fut nommé par les états précept. du prince Gustave-Adolphe, fils de Charles, ainsi que des autres enfants de la famille royale. Employé depuis dans les affaires publiq., il prit le nom de Skytte, lorsque le duc de Sudermanie, l'eut anobli. Gustave-Adolphe, monté sur le trône, n'oublia pas son précepteur;

il le nomma, en 1612, conseiller des finances, 8 ans après président de la chambre des comptes, lui confia plus. missions et l'éleva à la dignité de sénateur. Skytte fut nommé en 1627, sénéchal de la Finlande-Septentrionale, et plus tard gouverneur de la Livonie, de l'Ingrie et de la Carélie, enfin prem. présid. de la cour royale de Gothie, créée en 1634. Comblé des faveurs de ses souverains, il seconda de tout son pouvoir les efforts que faisait Oxenstiern en Allemagne pour soutenir l'honneur et les intérêts de la Suède, et mourut en 1645. Consacrant à l'étude tous les moments qu'il pouvait dérober aux affaires, il composa plus. ouvr., dont le plus remarquable est une *Instruction pour l'éducation d'un prince* (en suédois), Stockholm, 1604, in-8. — Laurent Skytte, neveu du précéd., fut résident de la cour de Suède en Portugal, puis donna sa démission pour se rendre à Rome, où il abjura le luthéranisme et entra dans l'ordre des Frères mineurs de l'étroite observance. Il refusa un évêché qu'on lui offrait avec l'espérance du chapeau de cardinal, et mourut dans son couvent en 1696. On a de lui : *Oratorio de accessu Gustavi-Magni Upsaliæ habita*, 1633. — *Confessio veritatis Eccles. catholicæ*, Cologne, 1652. — *Peregrinatio sancti fratris Laurentii*, Rome, 1658. — *Scala pietatis*, ib., 1668.

SLAUGTER (Édouard), jésuite angl., passa sa vie dans le collége de sa nation, à Liége, où il professa la théologie, et mourut en 1729. On a de lui : *Grammat. hebraica*, Rome, 1725. — *Arithmetica*, Liége, 1725. Ces deux ouvrages prouvent que l'auteur avait étudié les langues orientales et professé les mathématiques dans les dernières années de sa vie.

SLAVINETZKII ou SLAVIANITZKII (Épiphane), moine russe du 17e S., élève de l'acad. de Kief, résidait au couvent des Grottes de cette ville, lorsque le boyard Rtischtochef, qui venait de fonder près de Moscou une espèce de congrégation sous le nom d'*Ermitage de la Transfiguration*, l'appela à en faire partie. Ces moines devaient s'occuper uniquement de la traduct. en langue slave des ouvr. religieux qui sembleraient les plus utiles. Slavinetzkii fut un des membres les plus laborieux de cette association, qui comptait d'autres savants cénobites, tels qu'Arsénius Satanofskii et Euphème. Le résultat de leurs travaux fut la publication de div. traductions impr. à Moscou en 1664 et 1665. Nous citerons entre autres la *Vie* et les *Sermons* de St Jean Chrysostôme; des *Sermons* de St Grégoire de Nazianze, de St Athanase d'Alexandrie, des *Homélies* de St Basile; le livre intitulé *Hebesa*, de Jean Damascène, etc. Slavinetzkii a de plus composé un *Dictionnaire complet grec-slave-latin* en 2 vol., et un *Dictionnaire philologique*, conservés MSs., le prem. à la biblioth. du synode et l'autre dans div. bibliothèq. de Russie. Successivem. correcteur de la typographie de Moscou et professeur à l'école patriarcale, Slavinetzkii fut ensuite chargé (1664) par le tzar Alexis Micaelovitsch, de donner une traduct. complète de la Bible, sous la surveillance du métropolite; mais il mourut en 1676, laissant cet immense travail imparfait. On peut consulter le *Dictionnaire des auteurs ecclésiastiq. en Russie*, Pétersbourg, 1818, 2 vol.

SLEIDAN (Jean PHILIPSON), histor., né dans l'électorat de Cologne en 1606, fit ses prem. études à Liége, à Cologne, à Louvain, son cours de droit à Orléans, vint à Paris, et fut attaché au cardinal Jean du Bellay. La rigueur des édits contre les partisans de Luther força Sleidan à quitter la France en 1542. Il se fixa à Strasbourg, et fut député de cette ville en 1551, au concile de Trente. Dans ses loisirs, il travaillait à l'histoire contemporaine. Il mourut en 1556. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr. dont on trouve les titres dans les *Mémoires* de Niceron, t. XXXIX. Les deux principaux sont : *De statu religionis et reipublicæ, Carolo Quinto cæsare, commentar.*, Strasb., 1555, in-fol., réimpr. deux fois la même année, in-8, et souvent depuis (la meill. édit. est celle qu'a donnée J.-G. Bœhm, avec les *notes* et *addit.* de C.-C.-A. Ende, Francfort, 1785-86, 3 vol. in-8); trad. en allemand, en franç., en ital. (la meilleure traduct. française est celle de Le Courayer, sous le titre d'*Histoire de la réformation*, La Haye, 1767-69, 3 vol. in-4). — *De quatuor summis imperiis, babylonico, persico, græco et romano, libri III*, Strasb., 1556, in-8. On compte jusqu'à 55 édit. de cet ouvr., qui a été continué par G. Strauch, C.-S. Schurtzfleisch et Christophe Junker, trad. en franç. par Ant. Teissier, sous le titre d'*Abrégé de l'hist. des quatre monarchies du monde*, Berlin, 1710, in-12; et par Hornot, sous celui d'*Abrégé chronologique de l'hist. universelle*, 1757, in-12; 1766, in-8. L'Allemagne protest. appelle Sleidan son *Tite-Live*. Charles-Quint appelait ce même histor. et Paul Jove ses *menteurs*, parce que le prem. avait dit trop de mal de lui, et l'autre trop de bien.

SLINGELANDT (Pierre van), peintre, né à Leyde en 1640, fut élève de Gérard Dow, s'attacha à imiter, ou plutôt à s'approprier sa manière, et y réussit au point qu'on a confondu ses ouvr. avec ceux de son maître. Il mourut en 1691. Parmi ses composit., on cite : une *jeune Fille badinant avec un chat* et un *Matelot*. Le musée du Louvre en possède trois : une *Dame assise entre ses deux enfants*; un *Portrait d'homme*, et *divers objets de nature morte* réunis dans un même cadre. — Slingelandt (Simon van), né en Hollande vers la fin du 17e S., fils d'un magistrat, fut successivem. secrétaire du conseil-d'état, trésorier-général des Provinces-Unies, gr.-pensionnaire de Hollande, et mourut en 1736. On a impr. à Amsterdam, en 1787, 3 vol. de ses écrits politiques (en hollandais); ce sont : différents *discours* sur l'ancien gouvernem. de Hollande, sur les finances, sur les défauts de la constitution des Provinces-Unies, et les moyens d'y remédier, etc.

SLOANE (sir Hans), médecin botaniste, né en 1660 dans le comté de Down, en Irlande, fit ses études à Londres, s'appliqua surtout à celle de la botaniq. dans le jardin de Chelsea, et fit un voyage

en France pour y perfectionner ses connaissances. De retour en Angleterre, il fut admis à la société royale, se lia alors avec Sydenham, et devint membre du collége de médec. Peu de temps après, il accompagna le duc d'Albemarle, nommé gouverneur de la Jamaïque, et séjourna 15 mois dans cette île, d'où il rapporta, en 1689, une riche collection d'objets d'hist. naturelle. La réputation qu'il acquit par ses différentes publicat. le fit nommer, en 1708, membre associé de l'acad. des sciences de Paris. Sa réputation comme médecin fut aussi très étendue. A l'avénem. de George Ier, il devint médecin en chef de l'armée, et reçut le titre de baronnet du royaume. Vers la fin de sa vie, il se retira dans une terre qu'il possédait à Chelsea, et y mourut en 1752, dans sa 92e année. On a de lui : *Catalogus plantar. quæ in insulâ Jamaicâ spontè proveniunt vel vulgò coluntur*, Londres, 1696, 3 vol. in-8. — *Voyage aux îles de Madère, la Barbade, St-Christophe et la Jamaïque, avec l'hist. nat. des plantes et des arbres, des quadrupèdes, poissons, oiseaux, insectes*, etc.; le prem. vol. de cet ouvr., in-fol., parut en 1707, avec 156 pl.; et le second en 1725, avec 118 pl. Sloane a donné en outre quelques *articles* aux *Transact. philosophiques* (dont il recommença, en sa qualité de secrét. de la société royale, la publicat., qui avait été suspendue), et aux *Mém.* de l'acad. des sciences. On peut consulter son *Éloge* dans l'*Hist. de l'acad. des sciences*, année 1753, et l'article *Sloane* dans l'*Hist. de la botanique* par Pulteney, 2e vol. Linné a donné le nom de *sloanea* à un bel arbre des Indes-Occidentales de la famille des *liliacées*.

SLODTZ (Sébastien), sculpt., né à Anvers en 1655, se fit un nom parmi les artistes qui travaillèrent à l'embellissem. des palais de Louis XIV, et mourut à Paris en 1726. On distingue parmi ses ouvr. la statue d'*Annibal comptant les anneaux des chev. romains tués à la bataille de Cannes*, aux Tuileries; celle de *St Ambroise* dans l'église des Invalides, et le *groupe de Protée et d'Aristée* dans le parc de Versailles. — Sébastien-René Slodtz, fils du précéd., et l'aîné de 5 frères, cultiva aussi la sculpture avec succès — Paul-Ambroise Slodtz, son frère puîné, fut profess. de l'acad. de peinture, dessinateur de la chambre et du cabinet du roi, et mourut en 1758. — René-Michel, plus connu sous le nom de Michel-Ange Slodtz, frère des précéd., né à Paris en 1705, les surpassa de beaucoup. A 21 ans, ayant remporté le 2e prix de sculpture, il fut envoyé à Rome pensionnaire du roi. Après un séjour de 17 ans dans cette capitale des arts, il revint à Paris, précédé de la réputation qu'il avait acquise à l'étranger, fut admis à l'acad., succéda à son frère Paul-Ambroise dans l'emploi de dessinateur de la chambre et du cabinet du roi, et mourut en 1764. On cite parmi ses ouvrages les plus remarq., *St Bruno refusant la couronne qu'un ange lui apporte*, dans l'église de St-Pierre de Rome; *le Tombeau de Languet, curé de St-Sulpice*, à Paris. Ce dernier ouvr., par sa composition bizarre et mesquine, est une nouvelle preuve de la décadence des arts sous le règne de Louis XV.

SMALRIDGE (George), sav. prélat anglais, né en 1663 dans le comté de Strafford, de parents pauvres, se fit remarquer de bonne heure par son goût pour la poésie latine et son talent pour la controverse. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut choisi, en 1708, pour prédicateur ordinaire de l'église de St-Dunstan, à Londres, et nommé, en 1714, évêque de Bristol en même temps qu'aumônier de la reine; mais, n'ayant pas voulu signer la déclaration de l'archevêque de Cantorbéry et de plus. autres évêques contre la révolte de 1715, il perdit ce dernier emploi en 1715, et mourut en 1718. Outre des ouvr. de controverse publiés en 1687, et récemment réimprimés à Oxford dans un ouvr. intitulé : *Church's Gouvernment*, on a de lui : un poème lat., *Auctio davisiana*, 1689, in-4, réimpr. dans les *Musæ anglicanæ; 12 Sermons* estimés, 1717, in-8, et d'autres publiés après sa mort, 1726, 1727, in-4.

SMART (Pierre), théol. angl., né au 17e S. dans le comté de Warwick, fit ses études à l'école de Westminster et au collége de Christ à Oxford. Entré dans les ordres, il obtint un canonicat à Durham; mais s'étant fait remarquer par ses opinions exaltées, il fut dégradé de son ministère, condamné à une amende, et confiné pendant 11 ans dans une étroite prison. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui un poème latin et des *Sermons*, recueillis et publ. en 1771 sous le titre d'*Œuvres de P. Smart*. — Smart (Christophe), poète, né dans le comté de Kent en 1722, de la même famille que le précédent, manifesta de bonne heure un grand talent poétique, et fut encouragé par le célèbre Pope, dont il a traduit en vers latins l'*Ode de Ste Cécile* et l'*Essai sur l'homme*. Il travailla ensuite pour le théâtre, publia des poëmes anglais sur divers sujets de morale et autres, et concourut à la rédaction de différents écrits périodiques. Étant tombé, par son inconduite, dans une misère profonde, il fut enfermé pour dettes, et mourut dans sa prison en 1770. Ses *Œuvres*, dont quelq. parties avaient déjà paru séparém. ont été recueillies et publiées à Londres, 1791, 2 vol. in-12.

SMEATHMAN (Henri), naturaliste anglais, né vers 1750, occupa la place de secrétaire du collége de commerce de Londres, et fit plus. voyages en Afrique. A son retour, en 1781, il écrivit à sir Joseph Banks une lettre dans laquelle il donne de longs et intéress. détails sur les *termites*, ou fourmis blanches, que l'on trouve en Guinée et dans plus. autres contrées méridionales. Cette lettre, ou plutôt ce mémoire, inséré dans le LXIe vol. des *Transactions philosophiques*, fut impr. séparément, Londres, 1781, et traduit en français par Cyr. Rigaud, Paris, 1786, in-8. Smeathman mourut en 1787.

SMEATON (John), ingénieur angl., né en 1724 dans le comté d'Yorck, se fit remarquer de bonne heure par des talents distingués en mécanique. Son père, qui voulait lui faire suivre la carrière judiciaire, lui permit de s'abandonner à l'impulsion

qui l'entraînait vers les sciences industrielles. Après plus. travaux mécaniques très remarquables, il fut admis à la société royale de Londres, en 1753. On lui doit la construction du phare d'Eddystone à l'entrée du canal de la Manche, entreprise dans laquelle avaient échoué précédemm. deux autres ingénieurs, et qui mit le sceau à sa réputation. Employé auprès de l'administrat. de l'hôpital militaire de Greenwich, il s'appliqua au perfectionnement des moulins et à l'améliorat. des propriétés de ce même établissement; mais ses occupations comme ingénieur civil se multiplièrent tellement qu'il crut devoir se démettre de son emploi en 1775. Dès-lors il se donna tout entier aux objets d'une utilité générale. Il dirigea les travaux par lesquels la rivière Calder a été rendue navigable, ceux du pont de Londres, et construisit un grand nombre de moulins d'après sa propre théorie. Ce savant ingén. mourut en 1792. On a de lui 14 ouvrages, ou *mémoires* sur la physique, la mécanique appliquée, l'astronomie, et la *Description du phare d'Eddystone*, etc., Londres, 1791, in-fol., avec pl. Le plus import. des mémoires a pour titre : *Recherches expérimentales sur la puissance mécanique de l'eau*, etc. (*an experimental Inquiry concerning the natural power of water and wind to turn mills*, etc., Londres, 1794), trad. en français par Girard, de l'acad. des sciences, Paris, 1810. On a impr. un recueil de ses rapports, 1812, 3 vol. in-4.

SMELLIE (William), médecin accoucheur, né en Écosse, se fixa en 1741 à Londres, où il ouvrit un cours d'accouchement qui fut suivi par un grand nombre d'élèves. Il eut alors beaucoup de part au perfectionnement des instruments dont on se sert dans les cas graves, et donna, sur leur application, des règles très utiles. Retiré dans les dern. années de sa vie à Lanerk, il y mourut en 1763. On a de lui : un *Abrégé* de son *Cours d'accouchement*, Londres, 1752-54, 2 vol. in-8, trad. en franç. par Préville. — Une *Collection de 36 pl. anatomiques*, avec des *explications* relatives aux doctrines qui formaient la base de son cours public, ibid, 1754. — *Thesaurus medicus, sive disputationum in academiâ Eddinensi, ad rem medicam pertinentium* (ouvr. posthume), Édimbourg, 1778, 1782, 4 vol. in-8. — William Smellie, imprimeur, membre de la soc. royale d'Édimbourg, mort dans cette ville en 1795, a publié une traduct. de l'*Histoire naturelle de Buffon*, 1781-85, 9 vol. in-4; et *The philosophy of natural history*, 1789, in-4.

SMERDIS, mage de Perse, profita de l'absence de Cambyse pour usurper le trône, prétendant qu'il était le prince Smerdis, dont on ignorait la fin tragique. La mort de Cambyse parut devoir assurer l'usurpation du mage; mais il se perdit par un excès de précaution qui fit soupçonner la vérité. Le mage avait eu les oreilles coupées pour une faute grave. Une de ses femmes reconnut à cette marque la supercherie, et bientôt une conspiration se forma, dont le prompt résultat fut d'arracher au faux monarque le trône avec la vie. Smerdis, pendant un règne de 7 mois, ne s'était fait connaître que par des bienfaits.

SMÉTIUS (Jean SMIT van der KETTEN), antiquaire, né dans la province de Gueldre vers la fin du 16e S., embrassa le ministère évangélique, et fut pourvu d'une chaire de philosophie à Nimègue, où il mourut en 1651. Outre la description de son cabinet (*Thesaurus antiquarius seu Smetianus*, in-12), on lui doit : *Oppidum Batavorum seu Noviomagnum liber singularis*, Amsterdam, 1644, in-4. — Smétius (Jean), fils du précéd., né à Nimègue vers 1630, fut pasteur à Alcmaer, puis à Amsterdam, où il mourut en 1710. On a de lui plus. ouvrages théologiques.

SMIDS (Ludolphe), poète et médecin, né à Groningue en 1649, mort à Amsterdam en 1720, n'a laissé qu'une pièce qui soit encore représentée parfois : c'est sa tragédie de *Conradin*. On lui doit en outre une *Chronique* des guerres de son temps, en prose.

SMITH (sir Thomas), littérateur, né à Saffron-Walden, dans le comté d'Essex, en 1514, fut nommé, dès l'âge de 19 ans, professeur de grec à l'université de Cambridge, et réussit, non sans de grands obstacles, à corriger la manière vicieuse dont les anglais prononçaient cette langue. Au retour d'un voyage sur le continent, pendant lequel il avait suivi les cours des plus célèbres universités de France et d'Italie, il obtint une chaire de droit à Cambridge. A l'avénement d'Édouard VI, il fut appelé près du duc de Somerset, par le crédit duquel il reçut les titres de chevalier et de ministre d'état, et fut envoyé deux fois en ambassade près de l'emper. Après la chute du duc (1549), Smith resta fidèle à son protect. et subit une détent. qui ne put affaiblir sa reconnaissance. Il perdit sous le règne de Marie toutes ses places; mais il revint en faveur sous Élisabeth, fut deux fois envoyé en ambassade à la cour de France, puis admis au conseil privé, et nommé secrét.-d'état et chancel. de l'ordre de la Jarretière. Il mourut en 1577. Parmi ses ouvrages on distingue : *De republicâ Anglorum*, 1568 et 1584, réimpr. plus. fois. — *De rectâ et emendatâ linguæ græcæ pronuntiatione*, Paris, 1568. — Smith (Richard), théologien catholiq., né en 1566 dans le Lincolnshire, fut appelé en 1624 aux fonctions de vicaire apostolique en Angleterre, avec le titre d'évêque de Chalcédoine. Les commencements de son épiscopat furent tranquilles; mais, lorsqu'il entreprit de faire exécuter le décret du pape Pie V, qui soumettait les réguliers à la juridiction épiscopale, il éprouva, de la part surtout des bénédictins et des jésuites, une résistance opiniâtre. Ces religieux aimaient mieux dépendre du pape, qui, placé à 400 lieues de distance, ne pouvait pas les surveiller, que d'un évêque plus à portée de les contenir, lorsqu'ils abusaient de leurs privilèges. Ligués contre le prélat, ils attirèrent sur sa tête des persécut. qui le forcèrent de se retirer en France. Le cardinal de Richelieu, juste appréciateur des services qu'un homme si vertueux et si éclairé aurait pu rendre à l'Église

catholiq. d'Angleterre, lui donna l'abbaye de Charroux; mais Mazarin la lui retira, et le réduisit ainsi à accepter un asile chez les bénédictines anglaises, où il mourut en 1655. Le principal ouvrage de Smith est intitulé : *Brevis et necessaria declaratio juris episcopalis*, etc., Calais, 1631.—SMITH (John), navigateur anglais, né en 1579, commanda l'expédition envoyée en 1606 dans la Virginie, pour y fonder un établissem., et présida à la fondation de James-Town, qui devint le chef-lieu de la colonie. Après avoir eu beaucoup à souffrir, tant de la guerre contre les Indiens que des autres embarras inséparables d'une pareille entreprise, une blessure dangereuse l'obligea de retourner en Angleterre (1609). La compagnie chargée de la colonisation de la Virginie l'y renvoya en 1614. Il fut de retour avant la fin de la même année, et présenta à Jacques I^er^ une carte de ce pays. Enfin, après un 3^e^ voyage dans la même contrée, Smith revint dans sa patrie, où il mourut en 1631. On a de lui, en anglais : *Description de la Nouv.-Angleterre, ou Observations et découvertes du capitaine Jean Smith*, etc., Londres, 1616, in-8, fort rare. *On peut*, a dit Thomas Jefferson, ex-président de l'Union-Américaine, *regarder le capit. Smith, après Walter Raleigh, comme fondat. de notre colonie : c'est à lui qu'elle a dû de se soutenir contre les attaq. des naturels du pays. Il était homme honnête, raisonnable et bien instruit.*—SMITH (Thomas), orientaliste, né à Londres en 1638, accompagna comme chapelain sir Dan-Hervey dans son ambassade à Constantinople; et, de retour en Angleterre après trois ans d'absence, obtint une place à Oxford, dont il fut privé pour n'avoir pas voulu prêter le serment au roi Guillaume. Il mourut en 1710. On lui doit plus. ouvr.; les princip. sont : *Syntagma de Druidum moribus ac institutis*, Londres, 1664; *Lettres* (en angl.) sur la religion, les mœurs et le gouvernement des Turks, etc., Oxford, 1672 et 1674. — *Inscriptiones græcæ Palmyrenor.*, 1698, in-8, de 96 pag. — SMITH (Edmond-Neale), poète angl., né en 1668, remplit pendant quelque temps une place à l'université d'Oxford, que sa conduite scandaleuse lui fit bientôt retirer. Il vint à Londres, et s'y lia avec les wighs, qui le soutinrent, dans l'espoir de tirer parti de ses talents. En 1707 il fit représenter *Phèdre et Hippolyte*, tragédie assez médiocre. Cette pièce et la touchante *élégie* qu'il composa sur la mort de Jean-Philips, son ami de collége, forment la plus grande partie de son bagage poétique. Il mourut, en 1710, d'une maladie causée par des excès de table. Le recueil de ses *Œuvres* parut en 1719, précédé d'une *notice historique*. — SMITH (William), voyageur anglais, fut envoyé en 1726 par la compagnie d'Afrique à la côte de Guinée, pour lever les plans du pays dep. l'embouchure de la Gambie jusqu'à Juidah. On a de lui : *Nouveau voyage de Guinée, contenant une description exacte*, etc., Londres, 1744, fig.; traduit en franç., Paris, 1751, 2 vol. in-12, fig. — Un autre William SMITH a écrit l'*Hist. de la Nouv.-York, depuis la découv. de cette province jusqu'à notre siècle*, Londres, 1765, in-8, trad. en franç. par Eidous, Paris, 1767, in-12. — SMITH (Robert), physicien anglais, né en 1689, mort en 1768, concourut avec le célèbre Cotes, son cousin et son ami, à répandre la philosophie de Newton. On a de Smith : *Compleat System of opticks*, 1728; trad. en franç, par le P. Pézenas, Avignon, 1767, 2 vol. in-4, et par Duval-Leroy, Brest, 1767, in-4, avec des argum. considérables. — SMITH (John), dessinateur et grav. en manière noire, né à Londres en 1654, mourut dans cette ville en 1719. Ce que l'on vante dans ses estampes, c'est la douceur de l'exécution, et l'intelligence avec laquelle il a su conserver l'esprit des peintres qu'il a trad. Parmi ses pièces historiques, au nombre de 28, la plus remarquable est une *Ste-Famille*, d'après Carle Maratte, et, parmi les portraits on distingue ceux de *la Comtesse de Salisbury* et de *Mistress Cross*. — SMITH (Gabriel), graveur, né à Londres vers 1724, mourut dans la même ville en 1783. Sa princip. estampe est : *la Reine de Saba visitant le roi Salomon*, d'après Le Sueur. — SMITH (William), né à Chichester, mort en 1764, peignit avec succès le *paysage*, le *portrait*, les *fleurs* et les *fruits*. — SMITH (John), frère du précéd., né à Chichester, mort en 1764, cultiva avec succès la peinture du paysage et la gravure à l'eau-forte. On lui doit entre autres : les *Vues des abbayes de Kyrstall et de Fountain*, et des *Parcs d'Agley, d'Exton* et de *Newstead*. — SMITH (George), frère des précéd., né en 1730, mort en 1776, montra plus de talent qu'eux comme peintre et comme grav., et s'exerça dans la poésie pastorale avec un succès qui lui a mérité le surnom de *Gessner anglais*. — SMITH (John-Raphaël), né à Londres vers 1740, dessina et grava en manière noire. Parmi ses pièces historiques, on cite *le Barde*, d'après Thomas Jones. — SMITH (Samuel), historien américain, né au New-Jersey, mort en 1778, s'est fait connaître par une *Histoire* de cette colonie, depuis sa fondation jusqu'en 1721, avec un *Appendix* contenant les événements arrivés jusqu'en 1765.

SMITH (ADAM), économiste célèbre, né en 1723 à Kirkaldy, en Écosse, était d'une constitut. faible et délicate, qui, le mettant dans l'impossibilité de se livrer aux exercices du corps, seconda son goût naturel pour les travaux de l'esprit et surtout pour les études sérieuses. Sa mère désirait lui voir embrasser l'état ecclésiastique; mais il ne se reconnut aucune disposition pour cette carrière. En 1751, il fut nommé professeur de logique à l'université de Glascow, et l'année suiv. il obtint, dans la même univ., la chaire de philosophie morale Ses cours le mirent en grande réputat.; il y jetait la plupart des idées qu'il devait développer plus tard dans son grand ouvrage d'économie politiq. Vers la fin de 1763 on lui proposa d'accompagner le duc de Buccleugh dans ses voyages. Il y consentit, et se démit de sa chaire. Il fit un assez long séjour en France, s'y lia avec les philosophes et particulièrement avec les économistes, et revint passer 10 ans dans la retraite à Kirkaldy, uniquem. occupé d'é-

tudes sévères et profondes. Déjà il avait publié plus. écrits, et notamment, depuis 1759, sa *Théorie des sentiments moraux*. Smith, dans ce traité, a rendu de grands services à la science comme histor. psychologiq., et lorsqu'il se borne à analyser les phénomènes sensibles, à observer le jeu de la sympathie, toutes ses vues sont neuves, ingénieuses et fines, toutes ses découvertes, c'est le mot qui leur convient, sont d'une vérité frappante et d'une délicatesse exquise. Un autre ouvrage lui a valu une réputation plus solide, quoique souvent contestée; ce sont les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, qu'il publia en 1776, qui ont été honorées de nombreuses éditions en Angleterre et de plusieurs traductions françaises, dont la meilleure est celle qu'a donnée Germain Garnier, an IX (1800), et réimpr. en 1822, 6 vol. in-8. L'auteur fait consister la richesse publiq. uniquement dans le travail, et selon lui, ou plutôt selon tout le monde, l'un des moyens qui augmentent le plus la puissance productive du travail, c'est sa division, qui donne au producteur le moyen de faire *plus*, *mieux* et *à meilleur marché*, et procure par conséquent au consommateur la facilité d'appliquer à son usage, avec le même revenu, les produits d'un plus grand nombre d'industries. Une autre vue, particulière à Smith, adoptée depuis par beauc. de bons esprits, mais repoussée par des préjugés qu'il n'est pas temps de dédaigner, est celle-ci : l'intervention des gouvernements produit un effet tout contraire à celui qu'ils se proposent, et ils doivent éviter de se mêler des affaires de leurs sujets, se borner à les protéger, en laissant à la concurrence une libre carrière, au commerce intérieur et extérieur une liberté complète, sans l'entraver par un système de douanes, de prohibitions et même de primes, etc. Smith est auteur de quelques autres écrits moins importants, et qu'il est permis de ne point citer. Une édition de ses *OEuvres complètes* a été donnée en 1817, 5 gros vol. in-8, par Dugald Steward, son ami. Le célèbre économiste était mort depuis 1790.

SMITH (Charlotte), née en 1749 à Stoke, près de Guilford, dans le Sussex, fut entraînée à publier des poésies pleines d'élégance, de sentiment et d'harmonie, et une foule de romans et d'ouvr. d'éducat., non par cette soif de célébrité toujours blâmable dans une femme, mais par le désir de réparer honorablement les malheurs où l'avaient jetée l'imprévoyance, la paresse et l'incapacité d'un mari livré à la carrière hasardeuse du commerce. Elle mourut en 1806. Ses poésies ont été publiées sous ce titre : *Elegiac sonnets and other essays*, auxquels elle ajouta par la suite un poème (*the Emigrand*), en vers blancs. Dans sa *Biographie des romanciers célèbres*, Walter Scott a consacré un long article à cette dame, dont les romans sont oubliés, mais dont les poésies seront toujours lues avec plaisir.

SMITH (John-Thomas), conservat. des estampes au muséum britannique, né à Londres, commença dans un âge encore tendre la publicat. d'une série d'*Illustrations des antiquités de Londres et de ses environs*, dont la 1[re] livraison parut en 1791, et la dern. en 1800. Cet ouvrage fut suivi des *Antiquités de Westminster*, 1807 et 1809, et de l'*Ancienne topographie de Londres*, 1810, consistant principalement en spécimens très variés d'architecture domestique. Après cet ouvr. parut son *Vagabondage, ou Esquisses de mendiants* les plus fameux et les plus remarquables de Londres et de ses environs. Enfin son dernier ouvrage est la *Vie de Nollekens*, dans laquelle on a blâmé avec raison les saillies trop vives d'une hypochondrie désappointée. Cet artiste habile mourut à Londres en 1833.

SMITS (Dideric), poète hollandais, né à Rotterdam vers la fin du 17[e] S., a laissé des pièces où tout est naturel, riant, aisé, et dont Abraham Versteeg a publié le *Rec.*, 3 vol. in-4, avec une notice biographique. — Smits (Gaspard), peintre, né en Allemagne vers le commencement du 17[e] S., vint exercer son art en Angleterre et en Irlande, et mourut à Dublin en 1689, dans un état de misère, fruit de son inconduite. Il avait un gr. talent pour le portrait à l'huile en miniature. Son plaisir était de peindre des *Madeleines*, et il y excella au point qu'on lui donna le surnom de *Madeleine*. — Smits (Louis), peintre, connu aussi sous le nom de *Hartcamp*, né à Dordrecht en 1635, mort en 1675, se distingua par la singularité de sa touche, et par sa manière originale de rompre ou de faire saillir ses couleurs pour produire de fortes opposit.; mais ses ouvrages, peints avec peu de solidité, perdaient bientôt leur beauté primitive. — Smits, peintre, né à Breda vers 1672, a exécuté plus. beaux plafonds et tableaux d'hist. dans le château de Hons-Laarsdyck.

SMOLETT (Tobie), écrivain, né en 1720 à Dalquhurn, dans le comté de Dumbarton, en Écosse, fut destiné à la médec., et partit à l'âge d'environ 19 ans, comme chirurgien en second, sur un vaisseau de l'expédition dirigée contre Carthagène. Il rapporta de cette campagne la connaiss. des mœurs et du langage des marins, dont il a souvent fait un heureux usage dans ses romans. De retour à Londres, il se livra à la pratique de l'art de guérir, mais avec peu de succès, et ne tarda pas à y renoncer pour s'occuper uniquement de littérature. Son excessive vanité, son humeur satirique, l'imprudence qu'il commit en contractant un mariage dont il attendait avec trop de confiance une grande fortune, le luxe qu'il ne cessa d'étaler, même après avoir vu son espoir déçu, semèrent d'épines la nouv. carrière où il était entré. Il retourna encore une fois à la médecine, mais pour la quitter encore et reprendre ses travaux littéraires. Le succès du *Monthly-Review*, organe des whigs et de la basse Église, fit naître en 1755 le *critical Review*, écrit dans les principes des torys et du haut clergé. La rédaction en fut confiée à Smollett, qui, se trouvant ainsi dans une position conforme à ses goûts, s'abandonna plus que jamais aux censures amères et partiales, aux déclamations violentes, et attira sur sa tête la double peine de l'amende et de la

prison. Il resta pourtant au *critical Review* jusqu'en 1763, époque à laquelle il entreprit un voyage en France et en Italie, pour rétablir sa santé et faire quelque divers. à la douleur que lui avait causée la mort d'une fille unique. La relation qu'il donna de ce voyage, à son retour (1766), se ressentit de la fâcheuse disposit. de son esprit. Bientôt, éprouvant encore le besoin d'aller chercher un climat moins rigoureux, il retourna en Italie, et mourut à Livourne en 1771. Nous citerons de lui : *les Larmes de l'Écosse*, poème, 1746.— *Les Aventures de Roderick Randon*, 1748, 2 vol. in-12; trad. en français, 1761, 3 vol. in-12. — *Les Aventures de Péregrine Pickle*, 1751, 2 vol. in-12; trad. en français, Paris, 1753, 4 vol. in-12. — *Hist. complète d'Angleterre*, 1758 et ann. suivantes, 4 vol. in-4 et in-8; trad. en partie par Targe, 1759, 19 vol. in-12.

SMOTRITSKII (Mélétius), évêque de Polotsk, du rit grec uni, mort en 1663, est auteur d'une *Grammaire slavonne*, divisée en IV parties, fort étendue en détails, et imprimée à Évia, près de Wilna, en 1619, sous un de ces titres longs et pompeux en usage alors en Russie.

SNAKENBURG (Henri), littérateur, né en 1674 à Fauquemont, duché de Limbourg, obtint la place de recteur de l'école lat. de Leyde, et mourut dans cette ville en 1750. On lui doit une édit. de *Quinte-Curce*, 1724, in-4, avec des notes de divers commentat.; des *Poésies holland.*, publiées par Fr. de Haas, Leyde, 1753, in-4. — Théodore van Snakenburg, autre poète, est auteur de quelq. pièces insérées dans un recueil intitulé *Proeve*, etc.

SNAYERS (Pierre), peintre d'Anvers, né en 1593, mort à Bruxelles en 1670, excella dans le paysage, l'hist., le portrait et les batailles. — Snayers (Henri), graveur, né à Anvers en 1612, a laissé des estampes d'un travail large et moelleux, la plupart d'après Rubens, entre autres *la Communion de St François d'Assise mourant, soutenu par ses frères*.

SNELGRAVE (William), navigateur anglais du 18e S., fit la traite à la côte de Guinée pend. plus. années, et publia en anglais un ouvr. curieux sous ce titre : *Nouvelle relation de quelques endroits de Guinée et du commerce d'esclaves qu'on y fait*, Londres, 1734, in-12; trad. en français, Amsterdam, 1735, in-12, avec une carte de d'Anville.

SNELL (Willebrou de Royen), en lat. *Snellus*, géomètre, né à Leyde en 1591, mort en 1626, professa dans cette ville les mathématiques avec un talent qui faisait concevoir les plus belles espérances. Au rapport de Vossius et de Huyghens, ce fut lui qui découvrit la véritable loi de la réfraction. Une gloire que l'on peut encore moins lui contester est celle d'avoir le premier déterminé la grandeur de la terre par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien. Il n'obtint qu'un résultat inexact, sans doute, à cause de l'imperfection des instruments; mais il entra le prem. dans la bonne route. Nous citerons de lui : *Eratosthenes Batavus de terræ ambitûs verâ quantitate suscitatus*, Leyde, 1617, in-4. — *Cyclometricus, seu de circuli dimensione*, ibid., 1621, in-4.

SNEYDERS (François), peintre, né à Anvers en 1579, mort dans la même ville en 1657, excella à représenter les fruits et les animaux. Son genre de talent le porta surtout à peindre des *chasses* et des *intérieurs* de grande dimension, dont les figures étaient ordinairem. de Rubens ou de Jordaens. Sa couleur est chaude et dorée; il a une grande liberté de main et une adresse merveilleuse à représenter le poil, la plume des différ. espèces d'animaux. Le musée possède de ce maître huit tableaux : *la Chasse au cerf; l'Entrée des animaux dans l'arche; un Cheval et autres quadrupèdes; un Lion, un Cerf, une Autruche et autres animaux; deux Intérieurs de cuisine; des Fruits et des animaux*.

SNORRO-STURLESON, historien, né en 1178 au Dale-Syssel, dans l'ouest de l'Islande, remplit plusieurs fonctions de magistrature héréditaires dans sa famille, qui prétendait avoir une origine commune avec les rois de Norwége et les ducs de Normandie. Il visita la Norwége et la Suède, où l'on présume qu'il employa son temps à recueillir les anc. traditions et *sagas*, que personne n'avait encore réunies. De retour dans sa patrie, il fut loin d'y trouver le repos, et après bien des traverses et des combats dont la nécessité lui fut imposée par des dissensions civiles, il périt assassiné en 1241. Il avait rédigé le système de la mythologie scandinave, qui fut nommé, d'après lui, *Snorro-Edda*. M. Rask a donné de ce livre, en 1818, une nouv. édit. sous le titre de : *Snorro-Edda æsamt skaldu og tharmed fylgjandi ritgjordum*. Quant au Recueil des *Sagas*, qui porte le nom d'*Heimskringla*, le texte islandais en fut publié par les soins de Perinskiold, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol., avec une traduct. latine de l'édit., et une trad. suédoise de l'Islandais Gudmund Olafson. D'autres édit. et traductions du même ouvrage ont été données depuis cette époque.

SNYDERS (Jean), en latin *Sartorius*, humaniste, né à Amsterdam, embrassa la réforme, ce qui lui attira des tracasseries, et le soumit à une vie errante vers le déclin de sa carrière. Il partagea sa vie entre l'enseignement de la grammaire et la prédicat., concourut à la restaurat. de la langue néerlandaise, et mourut à Nordwick de 1567 à 1570. Son principal ouvr. est la *Paraphrase des grands et des petits prophètes*, qui parut sous le nom anagrammatiq. de *Tosarrius*, Bâle, Oporin, 1558, in-8.

SOANEN (Jean), évêque de Senez, né à Riom en 1647, entra fort jeune dans l'Oratoire, professa quelque temps, suivant l'usage, et put se livrer ensuite à son goût pour la prédication. En 1695, nommé évêque de Senez, il édifia les fidèles de ce diocèse par sa régularité, sa simplicité, son zèle pour extirper les abus, et sa charité pour les malheureux. Il était tout occupé de sa pieuse mission, lorsque la bulle *Unigenitus* vint le troubler dans sa foi et sa conscience. Il refusa positivement, en 1714, d'accéder à cette bulle, fut exilé dans son

diocèse, et n'en persista pas moins dans son opposition. Après la mort de Louis XIV, il vint à Paris, et donna le signal de l'appel, en 1717. Renvoyé dans son diocèse, il réappela en 1720, et publia plus. écrits pour appuyer sa démarche. Enfin, un concile, assemblé dans la province d'Embrun, dont le siége de Senez faisait partie, suspendit le prélat de sa juridiction (1727), et le roi l'exila à La Chaise-Dieu, où il resta jusqu'à sa mort en 1740. On aurait de la peine à se figurer aujourd'hui jusqu'à quel point furent portés, à l'égard de ce prélat, le ressentim. et l'amour des deux partis relig. qui divisaient alors la France. On publia en 1750 la *Vie et les lettres de M. Soanen*, 2 vol. in-4, réimprimés en 8 vol. in-12.

SOAVE (François), célèbre instituteur, né à Lugano en 1743, se trouvant chargé de professer la philosophie à Milan, réforma cette partie importante de l'enseignement encore assujétie aux anciennes méthodes. Il multiplia les écoles normales en Lombardie, traduisit plus. ouvrages, et en rédigea d'autres, parmi lesq. on trouve des éléments d'orthographe, de prosodie, et jusqu'à des cahiers de calligraphie et de lecture. Dans ses dernières années, il occupa la chaire d'idéologie à l'université de Pavie, où il mourut en 1816. De tous ses ouvr. le plus connu est son recueil de *Novelle morali*, plus. fois réimpr., et trad. en français par E.-T. Simon, en 1790 et 1803.

SOBIESKI (Marc), palatin de Lublin, né vers 1525, se distingua dans la guerre que firent les Polonais à Michel, hospodar de Moldavie, vers 1550, remporta une importante victoire, en 1577, sur les Dantzicois révoltés contre Étienne Battori, et fut tué en 1501 devant Sokol, forteresse de Moscovie. — Sobieski (Jacques), fils du précéd., né vers la fin du 16e S., fut appelé le bouclier de la liberté polonaise, et justifia ce beau surnom par sa valeur dans les combats, et par son zèle à défendre les droits de la nation dans les assemblées publiques. Il fut l'un des plénipotentiaires de la Pologne, dans les conférences avec la Russie, qui amenèrent une trève de 10 ans signée à Diwilina en 1618. La paix de Choczim, conclue avec la Porte en 1621, le fut encore par lui, ainsi que les trèves d'Altmark (1629), et de Stumsdorf (1635), entre la Pologne et la Suède. Il aimait les arts et cultivait les lettres. Son hist. de la guerre qui précéda le traité de Choczim a été publiée sous le titre de ***Commentarius belli cholinensis***, Dantzig, in-4. Il mourut en 1648.

SOBIESKI (Jean III), fils du précédent, roi de Pologne, et l'un des plus gr. capit. du 17e S., né au château d'Olesko, dans le palatinat de Russie, en 1629, voyagea de bonne heure dans les différ. états de l'Europe; mais ayant appris la défaite des Polonais à Pilawiec par les Cosaques, il se hâta de retourner dans sa patrie, et prit les armes pour la défendre (1648). Sa valeur, son coup-d'œil rapide et ses talents l'eurent bientôt rendu l'idole de l'armée. Nommé par le roi Casimir V porte-enseigne de la couronne, il commanda une partie de la cavalerie dans la campagne de 1651, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Bérétesck. La guerre si désastreuse que la Pologne eut à soutenir en 1653 et dans les années suivantes, contre Charles-Gustave, roi de Suède, et ses alliés, les Cosaques, les Tatares, les Moscovites, les Transylvains, etc., ne fournit au jeune héros que trop d'occasions de faire connaître les ressources de son génie, sa constance dans les revers et son infatigable activité. Enfin le traité d'Oliva (1660) désarma la Suède, et les autres ennemis de la Pologne demandèrent la paix ou furent abattus en peu d'années par les victoires de Sobieski. A peine, pour prix de ses services, était-il investi des charges de gr.-maréchal et de petit-général de la couronne, qu'il reçut l'ordre de marcher contre le rebelle Lubomirski, retranché dans une position très avantageuse. Il obéit à regret, sûr d'être battu, le fut effectivement, et sut exécuter une retraite savante et difficile, tandis que tout le monde rejetait le blâme de son échec sur l'obstination du monarque. La reine, qui appréciait les talents de Sobieski, lui fit donner la place de gr.-général de la couronne (1667) : et cette faveur fut bientôt justifiée par d'importants services. Cent mille Tatares avaient envahi la Wolhynie, le palatinat de Russie et la Podolie de concert avec les Cosaques, et la Porte prenait ce temps pour faire entendre des menaces. Le grand-général fit des emprunts considérables, leva huit mille hommes à ses frais, consacra les récoltes de ses terres à l'approvisionnem. de l'armée, et parut vouloir se charger seul du poids de la guerre. Tant de dévouement lui réussit; il remporta sur les ennemis de la Pologne une victoire éclatante, suivie aussitôt de la paix (1668). On jeta les yeux sur lui, pour remplacer Casimir V, qui avait abdiqué; mais il ne fit rien pour appuyer cette disposit. favorable, et Michel Koributh Wieçnowieçki, prince faible, fut élu (1669). Les Cosaques rentrèrent alors en Pologne, et n'y trouvèrent encore que Sobieski pour leur résister. Enfin ce héros résolut, avec les princip. seigneurs polonais, de se débarrasser du roi qui leur avait été imposé; mais Michel avait pris goût au trône, et une guerre civile était imminente, lorsqu'on apprit que les Turks, les Tatares et les Cosaques se précipitaient de tous côtés sur la Pologne (1672). Sobieski, dont la tête venait d'être mise à prix, ordonne aux braves qui l'entouraient, et qui lui juraient un attachem. inviolable, de marcher d'abord contre l'ennemi commun. Il bat les Tatares en plus. rencontres, et les refoule jusqu'au pied des monts Carpathes. Pendant ce temps Kaminieck, le boulevard de la Pologne, était tombée au pouvoir de Mahomet IV, et Michel avait conclu avec lui un traité déshonorant. Sobieski en versa des larmes d'indignation devant la diète assemblée, et fit annuler ce traité (1673). Le premier résultat de ses efforts fut une victoire importante remportée auprès de Choczim la même année. Le jour où se donnait cette bataille le trône devenait vacant par la mort de Michel, et son successeur fut Sobieski, leq. alla de nouveau combattre les Turks (1675), et les repoussa jusque

sous le canon de Kaminieck. Il revint alors à Cracovie se faire couronner (1676); mais le diadème était à peine sur son front qu'il dut songer à le défendre encore contre les Turks et les Tatares. L'issue de cette nouvelle campagne ne pouvait qu'être funeste aux Polonais, si leur roi, aussi prudent que brave, n'eût réussi à gagner le khan des Tatares, par la médiation duq. la paix fut signée à Zurawno (1676). Sobieski put jouir alors de six années d'un repos bien acheté. En 1683, les pressantes sollicitations du pape Innocent XI l'engagèrent à signer un traité d'alliance avec l'emper. Léopold Ier, qui allait bientôt avoir besoin de secours. En effet, 300,000 Turks et Tatares, sous les ordres du visir Kara-Mustapha, inondèrent l'Autriche, et assiégèrent Vienne. Le héros polonais vole au secours de cette ville, abandonnée de son lâche souverain. Il n'avait qu'une armée de 20,000 hommes, que les renforts amenés par plusieurs princes de l'empire portèrent environ à 75,000. Ce fut avec de telles forces qu'il mit dans une déroute complète la puissante armée des infidèles. Le peuple de Vienne fit à son libérateur un accueil auquel rien n'aurait manqué, si Léopold, non moins ingrat qu'il avait été suppliant et humble, eût pu se résoudre à prendre part à l'enthousiasme public. Mécontent de l'empereur, Sobieski acheva pourtant la déroute des ennemis, et retourna ensuite à Cracovie. Il trouva les Polonais peu touchés d'une gloire qui ne leur donnait aucun avantage réel : on l'accusa même d'être entré dans la ligue chrétienne pour se faire un appui hors de la Pologne, et assurer à sa famille le trône où il était assis en vertu d'une élection. Cepend. ce dévouement à la cause de la chrétienté pouvait être vraiment utile aux Polonais, si Léopold eût tenu la promesse qu'il avait faite de les aider à reprendre Kaminieck; mais, le danger passé, ce prince oublia tout. Sobieski essaya de reprendre seul cette ville, et n'y réussit point (1684). Il voulait alors quitter la ligue chrétienne, et tout l'y engageait, principalem. les offres avantageuses et certaines de Mahomet; mais il se laissa encore retenir par Léopold, qui lui proposa de l'aider à conquérir la Moldavie et la Valaquie, où il pourrait, au défaut de la Pologne, faire régner ses enfants. Les secours de l'Autriche lui manquèrent encore dans cette entreprise, qui échoua; et alors fut conclu avec la Russie ce traité de Moscou si funeste à la Pologne. Le malheureux prince essaya de se dédommager par la conquête de Kaminieck, puis par celle de la Moldavie et de la Valaquie; mais ce fut encore vainem. Le mauvais état de sa santé le força bientôt d'abandonner le commandem. de l'armée, et l'empêcha de s'occuper, comme il l'aurait désiré, de l'administrat. intérieure, et de remédier aux maux de la république, qui ne firent qu'empirer. Enfin il mourut en 1696, après un règne de 23 ans, qui, malgré des fautes en politique, lui assure à jamais le nom de *Grand*. L'abbé Coyer a donné une *Vie* intéressante de Jean Sobieski, et le comte de Raczynski a publié à Varsovie, en 1823, un recueil de *Lettres* adressées par ce prince à sa femme, pendant la campagne mémorable où il fit lever aux Turks le siége de Vienne. — SOBIESKI (Jacques-Louis), fils aîné du précéd., né en 1667 à Paris, où sa mère se trouvait depuis quelq. mois, fut conduit bientôt par elle en Pologne, et y reçut pourtant une éducation française. Il accompagna son père dans plusieurs campagnes, et se signala par son courage. Il épousa, en 1691, une sœur d'un prince de Neuburg, et se trouva ainsi allié aux prem. maisons régnantes catholiques. Malgré l'ascendant que pouvait lui donner cette position, il se mit vainement sur les rangs, après la mort de son père, pour obtenir le trône de Pologne : le gr. Sobieski et surtout sa femme s'étaient aliénés bien des cœurs dans les dern. années de leur règne, et leur fils porta la peine de leurs fautes. L'électeur de Saxe fut déclaré roi sous le nom d'Auguste II (1697). Sobieski se retira dans Ohlau, en Silésie, où il se trouvait encore en 1704, lorsqu'un manifeste de Charles XII le présenta à la nation polonaise comme compétiteur d'Auguste II. Il fut arrêté alors par les ordres du roi de Pologne, et retenu prisonnier jusqu'en 1706. De retour à Ohlau, il y encourut la disgrâce de l'Autriche, en 1719, pour avoir donné la main de sa fille au prétendant l'Angleterre, et se rendit au couvent de Czenstochow en Pologne, où il resta jusqu'à son accommodement avec l'empereur. Il mourut en 1734 : avec lui s'éteignit le nom de Sobieski.

SOBRY (Jean-François), né à Lyon en 1743, étudia d'abord l'architecture, puis le droit, se fit recevoir avocat, et obtint une place dans les finances, qu'il perdit à la révolution, mais pour en occuper ensuite plus. autres, tant à Paris que dans sa ville natale. Le culte théophilanthropique eut en lui un zélé partisan; mais lorsque le comité de direction voulut établir une juridict. sur les adeptes, il fut un de ceux qui déclarèrent n'avoir pas secoué le joug d'une secte pour en adopter une autre. Quelque temps après le 18 brumaire, il fut nommé commissaire de police du 10e arrondissement de Paris, et c'est dans cet emploi qu'il mourut en 1820. Ses princip. ouvr. sont : *le Mode français, ou Discours sur les principaux usages de la nation française*, 1786, in-8. — *Le nouveau Machiavel, ou Lettres sur la politique*, 1788, in-8. — *Poétique des arts, ou Cours de peinture et de littérat. comparés*, 1810, in-8.

SOCAKI, SEKAKI ou SERAKI (Abou-Yacoub-Youçouf-Seradj-Eddyn al), né dans le Kharisme l'an 555 de l'hég. (1160 de J.-C.), mort en 623 ou 626 (1226 ou 1229), s'est acquis une haute réputation par son *Meftah al oloum* (*Clef des sciences*). C'est un ouvrage classique concernant les institutions oratoires, et divisé en 3 parties : grammaire, poésie et rhétorique. La biblioth. royale possède deux exempl. de la 3e partie seulement.

SOCIN (Lélius), hérésiarque, né à Sienne en 1525, étudia les livres saints avec beaucoup d'ardeur, En 1546, il fut admis dans une société qui s'était formée aux environs de Vicence, dans le but

de discuter des questions religieuses. L'Écriture y fut soumise aux règles de la critiq. humaine, et le résultat de cet examen fut que le dogme de la Trinité, celui de la consubstantialité du Verbe, etc., devaient être retranchés comme n'étant pas appuyés de la révélation. C'était renouveler toutes les erreurs d'Arius et de ses disciples. Quelq -uns des novateurs furent punis de mort, et les autres prirent la fuite. Socin erra pend. 4 ans, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne, et finit par trouver un asile à Zurich, où il passa plus. années, se conduisant avec assez de prudence pour n'y être pas inquiété. Il y mourut en 1562. Quatre ou cinq ans auparav., il avait fait un voyage en Pologne, où beaucoup de seigneurs, ennemis et jaloux du clergé, avaient adopté les principes des antitrinitaires. On lui attribue plus. ouvr., dont il n'est pas démontré qu'il soit l'auteur. —Socin (Fauste), neveu du précéd., né à Sienne, en 1539, adopta les opinions de son oncle, et s'exila comme lui pour échapper à la persécution. Plus tard il rentra en Italie, et fut investi d'emplois honorables à la cour du grand-duc de Toscane. A cette époque il avait perdu son oncle, et il resta 12 ans sans songer aux questions théologiques. Mais enfin il se reprocha sa négligence coupable, alla étudier la théologie à Bâle, passa ensuite en Transsylvanie, puis en Pologne, où les antitrinitaires possédaient beauc. d'églises. Il acquit bientôt sur eux une gr. influence, et se mit à prêcher sa doctrine, qui consistait à débarrasser la croyance de tous les dogmes que la raison ne peut concevoir. Les protestants essayèrent de le réfuter; mais il les réduisit au silence par les raisonnements qu'ils employaient eux-mêmes contre l'Église romaine. Ils attirèrent alors sur sa tête la calomnie et la persécution, et ils l'auraient réduit à la plus affreuse misère, si ses disciples n'étaient venus à son secours. Les progrès toujours croissants de son système religieux, et la réunion des différentes sectes d'unitaires en une seule Église qui prit le nom de *socinienne*, n'étaient pas propres à diminuer la haine de ses ennemis. Il fut obligé, pour s'y soustraire, de se retirer dans le village de Luclavie, où il mourut en 1604. Ses ouvrages, publiés dep. long-temps, composent les deux prem. vol. de la *Biblioth. fratrum polonorum*, Irenopoli (Amst.), 1656, 8 vol. in-fol.

SOCRATE, né à Athènes la 4e année de la 77e olympiade (470 av. J.-C.), fils d'un sculpteur nommé Sophronisque et d'une sage-femme, exerça d'abord la profession de son père, et même avec assez de succès; mais il la quitta de bonne heure, à l'instigation de Criton, l'un de ses amis, pour se livrer tout entier à la philosophie. Il étudia sous Anaxagore et sous Archélaüs, et bientôt se vit lui-même entouré de disciples auxquels il donnait gratuitem. ses leçons. Il enseignait particulièrem. la morale, méprisant la physique et la métaphysique de son temps. Il donna lui-même l'exemple de toutes les vertus civiles et domestiques. Il se distingua par son courage aux batailles de Tanagre, de Délium, et sauva la vie à Xénophon et à Alcibiade, ses disciples et ses amis. Dans l'intérieur de sa famille, il était bon époux et bon père, et supportait avec une patience admirable la mauvaise humeur d'une femme acariâtre. Méprisant la mort, il blâmait sans crainte tous les abus. Après la prise d'Athènes par les Lacédémoniens, il attaqua ouvertement les 30 tyrans. La liberté de ses discours ne put manquer de lui attirer un grand nombre d'ennemis. Dès l'année 424 avant J.-C., le poète comique Aristophane l'avait livré à la risée du public dans sa comédie des *Nuées*. Sous le gouvernement des 30, trois de ses ennemis, Mélitus, Anytus et Lycon l'accusèrent de corrompre la jeunesse, de mépriser les dieux et d'introduire des divinités nouvelles. Malgré son innocence qui était publiquem. reconnue, ses ennemis parvinrent, à force d'intrigues et de calomnies, à le faire condamner. Il but la ciguë l'an 400 avant J.-C. A peine eut-il cessé de vivre, que les Athéniens, honteux de leur injustice, exilèrent ses accusateurs. Socrate commença en Grèce une nouvelle ère philosophique. Renonçant aux systèmes hasardeux de ses prédécess., combattant les subtilités oiseuses des sophistes, il tourna l'attention de l'homme sur lui-même, et s'occupa tout entier de la morale et de l'existence de Dieu. Aussi forma-t-il une nouvelle école de laquelle sortirent presque tous les gr. philosophes qui ont illustré la Grèce : Platon, Xénophon, Aristippe, Anthistène, Aristote, Zénon. Il enseignait partout, au milieu des rues, des places publiques : il ne donnait point ses leçons d'une manière didactique, mais amenait ses disciples, par des interrogat. faites avec art, à découvrir la vérité. Socrate prétendait être inspiré par un génie familier qui l'avertissait dans les occasions délicates de ce qu'il devait faire ou éviter. Il est peu à croire qu'un homme de la gravité de Socrate ait voulu en imposer par un mensonge grossier, et ce génie n'était sans doute que les inspirations subites de sa conscience ou de sa raison, que lui-même ne savait à quelle puissance rapporter. Socrate n'a laissé aucun ouvr.; mais nous trouvons dans Platon, et surtout dans Xénophon, des détails très étendus sur ses opinions. Xénophon rapporte de lui une infinité de traits et de paroles remarquables par leur sagesse et leur originalité. Un physionomiste ayant dit qu'il était brutal, impudique et ivrogne, les disciples du sage indignés voulaient le maltraiter, quand il les en empêcha en leur avouant qu'il avait réellement un penchant pour ces vices, et que ce n'était que par ses efforts continus qu'il s'en était corrigé. Ennemi du dogmatisme de ses prédécess., il répétait sans cesse que *la seule chose qu'il savait était qu'il ne savait rien.* Lorsqu'on lui annonça qu'il était condamné par les juges : « *Eux-mêmes*, dit-il, *ne le sont-ils pas par la nature?* » Xantipe, sa femme, se désolait de ce qu'il était condamné injustement : « *Aimerais-tu mieux*, lui dit-il, *que je le fusse justement?* »

SOCRATE, dit *le Scolastique*, né à Constantinople vers la fin du 4e S., entreprit la continuat. de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, et le

fit avec une exactit. judicieuse et pleine de bonne foi Son ouvrage, divisé en VII livres, qui s'étendent de 306 à 439, a été abrégé par Épiphane-le-Scolastique, dans l'*Historia tripartita*, et imprimé pour la première fois à la suite de l'*Histoire d'Eusèbe*, Paris, Robert Estienne, 1544, in-fol. Il a été trad. en franç. par le présid. Cousin.

SODEN (Fréd.-Jules-Henri), né à Anspach en 1754, mort à Nuremberg en 1832, fut d'abord nommé conseiller privé de régence par la maison de Brandebourg, puis conseiller intime, et en 1790 créé comte de l'empire. Envoyé à Nuremberg en qualité d'ambassad. de Prusse, il y publia plus. écrits qui le firent connaître avantageusem. Son *Esprit des lois pénales*, en 3 vol. répandit beaucoup de lumières sur cette partie de la législation. Il cultivait en même temps les lettres dramatiq.; en 1784 il fit construire à Wurtzbourg le prem. théâtre permanent, qu'il dirigea et entretint pend. plus. années, et plus tard celui de Bamberg sentit les effets de sa protection. On a de lui plus. vol. d'ouvr. dramatiques, et plus. de ses pièces, telles que *Inès de Castro, Cléopâtre, la Mère de famille*, figurent encore dans les répertoires allemands. Rentré en 1796 dans la vie privée, il se voua dès-lors à l'économie politique; son *Traité sur les finances de Nuremberg*, sa *Loi agraire*, et son *Esquisse de la politique administrative des états*, tracée sur un plan très ingénieux, furent les avant-coureurs de l'ouvrage le plus complet en ce genre que possède l'Allemagne, *l'Économie politique nationale*, en 8 vol. A 71 ans, Soden fut député à la deuxième chambre du royaume de Bavière; il s'y montra partisan des idées constitutionnelles.

SODERINI (Pierre), né vers 1450, fut après l'expulsion des Médicis nommé gonfalonier perpétuel de la république, par le choix libre et volontaire des Florentins. Il protégea les arts et fut l'ami des peintres, des sculpt., des architectes, des poètes et des philosophes qui faisaient alors la gloire de l'Italie; mais comme homme d'état il laissa peu de renommée. Plein de douceur et de modestie, il fut loin d'abuser du pouvoir qui lui avait été confié, et ne maintint pas même ses prérogat. autant qu'il l'aurait dû pour le bien de sa patrie. Cependant sous son administration Pise fut enfin réduite (1509). Soderini, qui devait beauc. à la France, lui montra un dévouement dont Jules II ne pouvait manquer d'être irrité. Aussi, lorsque les Français eurent évacué l'Italie, en 1512, ce pontife se hâta de travailler au rétablissement des Médicis, et la même année, le gonfalonier perpétuel fut déposé. Relégué alors à Raguse, il y resta jusqu'à l'élection de Léon X, qui l'appela à Rome, le traita avec distinction, mais ne lui permit jamais de retourner à Florence. — Soderini (Jean-Victor), agronome, de la même famille, né à Florence en 1526, trempa dans une conspiration contre les Médicis, fut condamné par le conseil des huit à perdre la tête sur l'échafaud, et dut la vie à la générosité de Ferdinand Ier, qui commua sa peine en un exil perpét. dans la ville de Cedri, près de Volterra, Le noble exilé chercha des consolat. dans l'étude de l'agriculture et dans la composition de plus. ouvrages estimés sur cette science. On cite particulièrem. son *Trattato della cultivazione delle viti e del frutto che se ne può cavare*, Florence, Giunti, 1600, in-4; ibid., 1734, in-4. L'acad. de la Crusca l'a compris dans la liste des *testi di lingua*. Soderini mourut en 1596. — Soderini (Jean-Antoine), antiquaire, né à Venise en 1640, fit un long séjour en Chypre, visita ensuite la Palestine, l'Égypte, la Barbarie, la Syrie, la Natolie, la Turquie d'Europe, et rapporta dans son pays une immense collection de médailles rares, qui fut dispersée après sa mort arrivée en 1691. Charles Patin et d'autres numismates ont fait son *Éloge*, ainsi que les célèbres voyageurs Spon et Wheler.

SOÉMIAS (Julia), femme de Varius-Marcellus, que sa mort prématurée empêcha d'arriver au consulat, entretint publiquem. un commerce adultère avec Caracalla, dont elle eut l'infâme Héliogabale. Elle suivit en exil sa mère Mœsa, qui, comme on sait, persuada aux légions stationnées en Syrie de proclamer empereur le fils de Caracalla. Dans le combat qui décida entre Macrin et son compétiteur, Soémias montra beaucoup de courage; mais après la victoire, elle ne s'occupa plus guère que de ses plaisirs; et sa vie, dit Limpride, fut celle d'une courtisane. Elle retrouva pourtant de l'énergie pour périr avec son fils l'an 222.

SOEMMERING (Thomas), anatomiste et médecin célèbre, né à Thorn en 1775; mort en 1830 à Francfort-sur-le-Mein, reçut de son père, élève de Boerhaave et d'Albinus, le goût des recherches, ainsi que cette exactitude et cette délicatesse qui leur donnent du poids et de l'intérêt.

SOGDIANUS, l'un des fils naturels d'Artaxerce-Longue-Main, s'empara du trône après avoir assassiné Xercès; mais il en fut à son tour précipité par Darius-Ochus, son frère, qui le fit étouffer dans de la cendre l'an 424 av. J.-C.

SOISSONS (Charles de BOURBON, comte de), grand-maître de France, né en 1556, était fils du prince de Condé, Louis Ier du nom, et de Françoise d'Orléans-Longueville, qui l'éleva dans la religion catholique. Il avait un orgueil excessif et une ambition démesurée; mais la médiocrité de son génie l'empêcha toujours de figurer à la tête d'un parti. Après la formation de la Ligue, en 1587, le duc de Guise songea un instant à l'opposer au roi de Navarre; mais Henri déjoua ce projet en offrant au comte de Soissons la main de Catherine sa sœur et sa présomptive héritière. Le comte se hâta de rejoindre Henri sur les bords de la Loire, et déploya la plus grande valeur à Coutras; mais il fut un de ceux qui lui conseillèrent de licencier son armée, au lieu de profiter de la victoire. Son but était de presser son union avec Catherine, et par ce mariage de se faire subroger aux droits du roi de Navarre, qui lui paraissait devoir succomber dans la lutte. Henri connut ces arrière-pensées et rompit avec lui. Le comte de Soissons se rendit alors près de Henri III, que la journée des Barricades avait

forcé de sortir de Paris (1588). Mal reçu par ce monarque, il ne tarda pas à gagner sa confiance par des services réels, tant aux états de Blois que dans plusieurs combats et siéges. En récompense il obtint le gouvernement de la Bretagne; mais comme il se rendait à Rennes, il fut fait prisonnier. Il parvint à s'évader, rejoignit Henri IV près de Dieppe, revint avec lui assiéger Paris (1589), et mérita par sa belle conduite la charge de gr.-maître de France. Cette année et les deux suiv. virent le comte se signaler par de beaux faits d'armes; mais il n'avait pas perdu de vue son mariage avec Catherine; il passa secrètem. en Béarn pour l'accomplir. Il en revint sans avoir réussi, et se jeta dans le tiers-parti qui prétendait mettre la couronne sur la tête de son frère, le jeune card. de Bourbon. Cepend. il se laissa bientôt ramener par les bontés du roi de Navarre, et le servit encore utilem. pour le quitter ensuite, parce que le prince de Conti, son frère aîné, avait obtenu une faveur qu'il croyait mériter lui-même. Des réconciliations, puis des brouilleries survinrent encore; mais au milieu de tout cela, le comte sut obtenir le gouvernem. du Dauphiné. A la nouvelle de l'assassinat d'Henri IV, il accourut à Paris dans l'espoir d'être régent, et fut obligé de se contenter du gouvernem. de Normandie. Tantôt bien, tantôt mal avec le duc d'Épernon, avec son propre neveu, le prince de Condé, avec Sully, il finit par s'unir avec Concini contre ce ministre qu'il fit renvoyer (1611). A partir de ce moment, ce fut contre la régente Marie de Médicis qu'il eut à lutter, et surtout contre d'Épernon et les Guise qui se trouvaient toujours sur son chemin. Pour abattre ces puissants ennemis, il eut l'idée de ressusciter le parti protestant, et déjà il était entré en correspondance avec les princes de Galles et d'Orange et le duc de Savoie, lorsqu'il mourut au château de Blandi dans la Brie, en 1612.

SOISSONS (Louis de BOURBON, comte de), fils du précéd., né à Paris en 1604, avait à peine 16 ans lorsqu'il fut entraîné par sa mère dans les cabales de la cour. La querelle qu'il eut avec son gr.-oncle, le prince de Condé, sur l'honneur de donner au roi la serviette, partagea tous les courtisans et finit par une guerre civile. Le jeune comte, dont le but était de se rendre redoutable pour obtenir la main de Mme Henriette, troisième fille de Henri IV, entra en négociat. avec les protestants; mal accueilli par les chefs de rebelles, il se jeta dans les bras du roi: ses torts furent oubliés; il obtint le commandem. de Paris, prit part en 1622 à l'expédit. contre les protestants, et déploya devant La Rochelle autant d'habileté que de courage. La paix conclue, il se déclara l'ennemi de Richelieu, entra même dans la conjuration de Chalais, parce que le ministre s'opposait à son mariage avec Mlle de Montpensier, la plus riche héritière de l'Europe; mais Richelieu, qui ne le redoutait pas, continua de l'employer, et n'en persista pas moins à marier la princesse avec le frère du roi. Le siége de La Rochelle (1628), et une expédition en Italie (1630), offrirent au comte une occasion de se distinguer, et les hautes récompenses qui furent le prix de ses services contribuèrent à le consoler. Cependant l'honneur d'une guerre à conduire lui avait toujours été refusé par le cardinal. En 1636, le ministre l'avait relégué, avec un petit corps de troupes, dans le pays au-delà de l'Aisne et de l'Oise, où il était probable qu'il n'aurait rien à faire. On s'était trompé : une armée déboucha de ce côté et ravagea la Picardie et la Champagne. Le comte fit tout ce qu'il était possible pour arrêter les Espagnols, et se vit imputer les désastres qui accablaient le nord de la France. Ce fut alors qu'il s'entendit avec Gaston pour faire assassiner le ministre, qui l'avait desservi auprès du roi : ce projet échoua, parce que Gaston manqua de courage, et que son complice n'avait pas celui du crime. Le comte craignant pour sa propre sûreté ne tarda pas à se retirer à Sedan (1637), et pend. 4 ans il eut la force de rester tranquille. Mais en 1641, il fut entraîné par les ducs de Bouillon et de Guise à prendre les armes contre la France. Il gagna une prem. bataille dans la plaine de Bazeille, près du bois de Marfée, en Champagne, et déjà il jouissait de son triomphe, lorsqu'il tomba raide mort. Les uns ont prétendu qu'il se tua lui-même, en relevant avec son pistolet la visière de son casque : les autres ont rapporté qu'on vit passer devant lui un cavalier qui, plus prompt que l'éclair, le tira droit au visage et disparut. Cette dernière opinion a prévalu, mais on a eu tort de charger la mémoire du cardinal de cet assassinat. Il faut accorder au comte de Soissons le courage militaire, mais non la hardiesse de l'esprit et cette résolut. indispensable à un chef de parti.

SOISSONS (Emmanuel-Philibert-Amédée de SAVOIE-CARIGNAN, comte de), fils aîné de Thomas-François de Savoie et de Marie de Bourbon-Soissons, né à Chambéri en 1630, était complétement sourd, et cepend. il parvint à parler un peu, mais avec une extrême difficulté. Ses yeux et sa spirituelle physionomie faisaient deviner tout ce qu'il voulait dire. Son intelligence étonnante, son adresse dans tous les exercices du corps, le courage dont il donna des preuves dans les guerres d'Italie, lui acquirent la réputation d'un cavalier accompli. Il mourut en 1705. — Soissons (Eugène-Maurice de Savoie, comte de), frère du précéd., né à Chambéri en 1633, épousa Olympe Mancini en 1657, et dut à cette alliance la charge de colonel-général des Suisses et Grisons, avec le gouvernement de Champagne. Il se distingua l'année suivante contre les Espagnols, et fut envoyé à Londres en 1660 pour complimenter Charles II sur son rappel au trône. Créé lieutenant-général en 1672, sans avoir passé par les grades de brigadier et de maréch.-de-camp, il mourut en Westphalie en 1673, laissant la réputat. d'un honnête homme, mais faible, et qui fut entraîné par sa femme dans des affaires désagréables. — Soissons (Olympe Mancini, comtesse de), la seconde des nièces du cardinal Mazarin, fut amenée à Paris, avec ses sœurs, en 1647. Plus ambitieuse que tendre, elle ne se laissa point abuser par les soins assidus que lui rendait Louis XIV, et ne vit

dans ce goût passager du roi que le moyen de s'assurer à elle-même un grand établissement. Par son mariage avec le comte de Soissons, devenue surintendante de la maison de la reine, elle ne tarda pas à avoir avec la duch. de Navailles, dame d'honneur, des disputes très vives sur les attributions de leurs charges; les maris s'en mêlèrent, et le comte de Soissons, pour avoir provoqué le duc de Navailles, fut éloigné de la cour avec sa femme. Bientôt l'intrigante comtesse revint en faveur, et ce fut pour travailler avec son amant en titre, le marquis de Vardes, à remplacer la timide La Vallière par une favorite de son choix, dans le but de gouverner ainsi le monarque. Elle échoua, fut exilée, perdit sa charge de surintend., et ne se corrigea point. Compromise par les déclarat. de La Voisin, elle partit pour la Flandre, laissant courir sur son compte les bruits les plus injurieux. Décrétée d'accusation en France, humiliée de sa situation à Bruxelles, elle se rendit à Madrid, et parvint à gagner la confiance de la jeune reine, que Saint-Simon l'accuse d'avoir empoisonnée dans une tasse de lait. Elle erra ensuite dans quelques villes d'Allemagne, et revint enfin à Bruxelles, où elle mourut en 1708, délaissée même de son fils, le célèbre prince Eugène.

SOJARO (Benjamin-Gatti, surn. Le), peintre, né à Crémone, mort en 1575, fut élève du Corrége et l'un des artistes les plus distingués de la troisième école lombarde. Il réussit également dans la peinture à l'huile et à fresque. On cite surtout de lui une *Ascension de Jésus-Christ*, qu'il peignit dans l'église de St-Sigismond, aux environs de Crémone. Le musée possède de cet artiste un *Christ au tombeau*.

SOKMAN Ier AL-COTHBY, fondateur de la dynastie dite de *Chah-Armen* (roi d'Arménie), fut d'abord esclave, et dut le trône à sa réputation de justice, de bravoure et de prudence, qui le lui fit offrir l'an 493 de l'hég. (1100 de J.-C.), par les habitants de Khelath, ville d'Arménie, lassée de la tyrannie des Merwanides. Le nouv. souverain se joignit à la grande armée que le sulthan de Perse envoya contre les Francs de Syrie, et mourut au retour de cette expédition l'an 506 (1112). — Sokman II, petit-fils du précédent, n'avait que six ans lorsqu'il monta sur le trône vacant par la mort de son oncle Ahmed. Il régna long-temps en paix avec ses voisins et fit le bonheur de ses sujets; mais les progrès des Géorgiens le forcèrent de recourir aux armes, et le jettèrent dans une lutte où l'attendaient des chances diverses. L'an 1182 il osa seul secourir Azzeddyn Mas'oud, roi de Moussoul, contre Saladin, et rappela ainsi à leur devoir les alliés et les vassaux de cet atabek. Mais l'arrivée du sulthan dissipa les confédérés. Sokman mourut en 1184 ou 1185, à l'âge de 64 ans. — Un autre Sokman, contempor. du premier, posséda d'abord en fief la ville de Jérusalem, avec son frère Ylghazy; mais les Égyptiens s'en étant emparés en 491 (1098), Sokman, après diverses aventures, alla fonder en Mésopotamie une souveraineté, qui fut agrandie par ses successeurs, appelés Ortokides, du nom de son père Ortok. Il mourut en 1105, au retour d'une heureuse expédition contre les chrétiens.

SOLAGE (le vicomte de), ancien membre du conseil-général de Tarn, né en 1752, mort à son château de la Verrerie (Tarn) en juin 1834, est l'ingénieux inventeur de l'écluse à sas mobile qui tend à généraliser le système de la canalisation en facilitant le trajet des pentes les plus rapides avec un faible volume d'eau.

SOLANDER (Daniel), naturaliste, né en 1736 dans la province de Nortland, fit ses études à Upsal, puis se rendit par la Laponie à Arkhangel et Pétersbourg. De retour dans sa patrie, il obtint de son père la permission d'aller en Angleterre, d'où un vaisseau l'emmena aux Canaries et au cap de Bonne-Espérance. Revenu à Londres, il fut nommé suppléant au musée britanniq. et membre de la soc. royale. Banks lui proposa d'accompagner Cook dans son voyage autour du monde; et Solander, dans cette expédit. qui dura 3 ans (1768-71) se distingua principalem. comme botaniste. Il fut peu de temps après nommé sous-bibliothéc. au musée, et s'occupa de ranger la collect. de plantes de Banks. Solander mourut en 1781. On lui doit : *Description des pétrifications trouvées dans la province de Hampshire et données au musée britannique par Gust. Brander*, in-4, fig. Le nom de *solandera*, donné successivem. à deux genres, reconnus dep. comme faisant partie des *hydrocotyles* et des *hibiscus*, a été transporté à une belle plante de la Jamaïque, jadis confondue parmi les *datura*.

SOLANO (François), médecin espagnol, né en 1685 à Montilla, près de Cordoue, mort en 1736 à Antequera, où il pratiquait depuis plus. années, est auteur d'un traité intit. : *Lapis lydius Apollinis*, Madrid, 1731, in-fol. Cet ouvr., un de ceux qui font époque dans l'histoire de la médecine, en ce qu'il a ouvert une nouv. route à l'observation, roule sur les diagnostics que peut offrir le pouls.

SOLANO (F.-M.), marquis *del Socorro*, fils de l'amiral, fit avec honneur les campagnes de 1793, 1794 et 1795 aux armées des Pyrénées. Il servit ensuite comme volontaire à l'armée du Rhin en 1796, et sous Moreau, et fut rappelé par son souverain lors de la déclarat. de guerre de l'Espagne à l'Angleterre en 1797. Quelq. années plus tard, il fut nommé capitaine-général de l'Andalousie et gouverneur de Cadix, poste qu'il occupa jusqu'à l'invasion de l'Espagne en 1808. La lenteur avec laquelle il faisait ses préparatifs de défense inspira des soupçons à la populace qui força les portes de sa maison, et l'entraina dans la rue où il fut égorgé le 28 mai 1808. Tel fut le premier acte de soulèvement de l'Espagne contre Napoléon, et peu après commença la guerre qui fut une des principales causes de la chute de ce conquérant.

SOLARI (André), peintre, surnommé *del Gobbo* parce qu'il était contrefait, et que l'on a confondu quelquefois avec André Salai ou Salaini, son compatriote, était né vers 1480 à Milan. Élève de Gaudenzio Ferrari, il ne s'attacha pas à la ma-

nière de son maître, puisque ses productions ont été souvent attribuées à Léonard de Vinci, ce gr. restaurat. de la peinture. On ignore les détails de sa vie, mais on sait qu'il vivait en 1530. Le musée possède deux tableaux de Solari : l'un représente la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*, et l'autre *Salomé, fille d'Hérodiade, recevant dans un bassin la tête de St Jean-Baptiste.* Ce tableau, souvent attribué à Léonard, a été acheté par Louis XIV comme une production de Solar. (*Notice des tableaux du musée royal*, 1830).

SOLARI (Joseph-Grégoire), poète génois, né à Chiavari en 1737, entra de bonne heure dans la congrégation des piaristes, et après avoir professé les mathématiq. à Sienne, fut promu par Pie VI au poste d'examinateur et de théologien de son ordre. Lors de la création de la république romaine, ayant accepté la place de commissaire dans un département à la chute de ce gouvernement éphémère, il fut arrêté et conduit à Livourne, mais sa détention fut de courte durée. En 1804 il obtint la chaire de grec à Gênes, et fut nommé membre de la Légion-d'Honneur. Il mourut en 1814. On a de lui des trad. italiennes en vers de l'*Énéide*, Gênes, 1810, 2 vol. in-8; des *Églogues* et des *Géorgiques* de Virgile, ib., 1810, in-8; des *Poésies* d'Horace, ib., 1811, 2 vol. in-8; des *Métamorphoses* d'Ovide, ib., 1814, 3 vol. in-8; de quelq. *Psaumes et cantiques*, Turin, 1816, in-12. Il avait aussi traduit *Perse*, *Juvénal*, les quatre prem. livres de *la Thébaïde* de Stace et plus. morceaux d'Homère, de Catulle, etc. Mais ces dern. essais n'ont point été publiés. Ce qui distingue les traduct. de Solari, c'est une extrême concision due tant aux ellipses fréquentes qu'à la multiplicité des élisions. Il y avait été en quelque sorte forcé par la loi qu'il s'était imposée de ne point dépasser le nombre de vers du texte. Mais ce tour de force a nui à l'élan, à la chaleur et à la richesse qu'il aurait pu déployer dans ces ouvr. s'il ne se fût chargé volontairement d'entraves bizarres et puériles. On loue aussi l'adresse avec laquelle il mania des rhythmes rares et difficiles.

SOLARIO (Antoine), surnommé *Zinguro*, c'est-à-dire *le Bohémien*, peintre, né à Cività (Abruzze) en 1382; exerçait à Naples l'état de chaudronnier, lorsqu'épris de la fille du peintre Colantonio del Fiore, il osa la demander en mariage. Le père répondit que sa fille n'épouserait jamais qu'un peintre. Aussitôt Solario se voua à la peinture, et après dix ans d'études opiniâtres, dont trois furent employés en voyages, il obtint enfin la main de celle qu'il aimait. Cet artiste possédait un vrai talent. La belle expression de ses têtes, la fraîcheur de son coloris et le mouvement de ses figures feraient honneur aux bons peintres de nos jours. On ne lui reproche guère que l'incorrection avec laquelle il rend les pieds et les mains. Son ouvrage capital est une *Vie de St Bernard*, peinte à fresque autour du cloître de St-Séverin de Naples. Solario mourut à Naples en 1455, laissant plus. élèves distingués. L'aventure qui le fit peintre est le sujet d'une comédie de M. Genoino, *le Nozze del Zingaro pittore*, Naples, 1824, in-12.

SOLDANI (Jacq.), poète, mort à Florence, sa patrie, en 1641, à l'âge de 62 ans, avait été disciple de Galilée et dut à son instruction en même temps qu'à son amabilité les titres de consul de l'acad. florentine (1606), de sénateur (1637) et de gouverneur du cardinal Léopold, frère du gr.-duc Ferdinand II. Outre deux *Oraisons funèbres*, imprimées l'une à Florence, 1609, in-4, l'autre dans les *Prose fiorentine*, t. IV, prem. partie, p. 46, et un *Traité des vertus morales*, inéd., on a de lui sept *Satires*, Florence, 1751, in-8, avec un *Discours préliminaire* de Gori et des *Notes*. Comme tous les ouvr. italiens de ce genre elles sont écrites en *terza rima*. Long-temps avant leur publication, l'acad. *della Crusca* les avait mises au nombre des *Testi di lingua*.

SOLDANI (Maximil.), sculpteur célèbre, né à Florence en 1658, parvint sans secours à modeler de petites figures en argile, et à peindre sur toile une *Annonciation de la Vierge*. Confié aux soins de Joseph Arrighi à Florence, il y fit de rapides progrès dans les arts, et fut envoyé pour se perfectionner à Rome, où il fréquenta l'atelier de Ciro Ferri et d'Hercule Ferrata. Charmé de ses talents, le grand-duc Côme III, qui l'avait aidé de ses secours, l'attira près de lui, lui donna un logement, et l'envoya quelque temps après à Paris où il grava un gr. médaillon de Louis XIV. De retour à Florence en 1688, il y jouit long-temps de sa réputation. Sur la fin de sa vie il se retira dans sa maison de Montevarchi, et il y mourut le 23 février 1740. Cet artiste a exécuté pour les plus nobles familles de Florence plus. médailles et une foule de petites statues et de bas-reliefs en or et en argent; des candélabres, des châsses, des ostensoirs magnifiq. pour de riches églises, et de superbes mausolées, notamm. ceux de M. Antoine Zondadari et de don Manuel de Vilhena.

SOLDANI (Amb.), naturaliste, né en Toscane en 1736, entra de bonne heure dans l'ordre des camaldules, et s'appliqua avec ardeur à l'examen des testacés microscopiques alors dédaignés des naturalistes. Les myriades de coquilles imperceptibles qu'on trouve à l'état de fossilisation dans les montagnes de Sienne et de Volterre devinrent pour lui l'objet des observat. les plus importantes et fournirent bientôt d'amples matériaux aux géologues. Soldani se fit aussi le plus grand honneur par ses opinions sur divers phénomènes météorologiques, entre autres sur la formation des aérolithes. Nommé par le gr.-duc professeur de mathématiques à l'université de Sienne, l'académie des *Fisiocritici* de cette ville l'élut son secrétaire perpétuel. Il mourut à Florence en 1808, général de son ordre. Outre div. *mémoires* et écrits polémiq., Soldani a publié un *Essai oryctographique*, suivi d'*Observations sur les terrains nautiliques et ammonitiques de la Toscane* (ital.), Sienne, 1780, in-4; et *Testaceographia et Zoophytographia parva et microscopica*, ibid, 1789-98, 4 vol. in-fol., avec

appendix et fig. Bianchi prononça l'*Éloge de ce* savant cénobite, et Ricca a publié un *Discours sur ses œuvres*, Sienne, 1810, in-8.

SOLE (ANTOINE-MARIE dal), paysagiste, né en 1597 à Bologne, et mort en 1684, fut élève de l'Albane et excella dans le genre qu'il avait adopté. Il peignait avec une égale adresse des deux mains, et cette circonstance lui fit donner le surnom de *Manchino de' Paesi* (Gaucher du Paysage). — Jean-Joseph dal SOLE, son fils, né à Bologne en 1654, suivit aussi la carr. de la peinture; mais il s'adonna à un genre plus élevé et acquit par ses grandes composit. une réputat. européenne. On distingue deux périodes dans sa manière. La prem. rappelle Pasinelli, son maître, auquel il est inférieur pour la grâce parfaite de l'ensemble, mais qu'il surpasse soit dans la beauté de certains accessoires, soit pour l'énergie, la régularité, l'exactitude des costumes, la fidèle représentation de l'architecture et des paysages; la seconde montre un imitateur du Guide, et comme tel il obtint de ses contemporains le surnom de *Guide moderne*. Un des caractères les plus remarq. de cet artiste, c'est le soin qu'il mit à tous ses tableaux. Cependant il prouva qu'il pouvait peindre avec beaucoup de rapidité; mais ce qu'il avait exécuté de cette manière à la grande satisfaction de ses amis lui semblait indigne de l'art, et il l'effaçait pour recommencer. Sole grava aussi à l'eau-forte. Il mourut en 1719.

SOLEIL (mythol.). Cet astre, majestueuse image de la puissance et de la bonté du Créateur, a été le premier objet de l'idolâtrie des hommes. Les plus anciens peuples de l'Orient avaient son culte en grande vénération; les Égyptiens l'adoraient sous le nom d'*Osiris*, les Chaldéens et les Phéniciens sous celui de *Bel* ou *Baal*, les Chananéens et les Ammonites sous celui de *Moloch*, les Moabites sous celui de *Belphégor*, les Perses sous celui de *Mithras;* enfin les Grecs et les Romains le déifièrent sous le nom de *Phébus*. On sait qu'il fut aussi le dieu des Incas.

SOLEIMAN (ABOU-AYOUB), 7ᵉ khalyfe ommeyade de Damas, et fils d'Abd-el-Melek, succéda en 715 à Walid Iᵉʳ, son frère aîné. Son règne, du reste peu remarquable, fut troublé par la révolte de Kotaïbah, dans le Khoraçan, et signalé par l'expédition de son frère Moslemah contre Constantinople. C'est à Soleiman que l'on attribue la construction du mekkias ou milomètre de l'Ile de Rhaoudah. Il éleva plus. autres édifices. Mais d'ailleurs, livré tout entier à son goût pour les plaisirs de la table, il ne se distingua que par son penchant extrême pour les femmes, et son excessive voracité. Cette gloutonnerie lui fut fatale, il périt d'une indigestion en sept. 717, à 39 ou 45 ans. Les historiens louent sa générosité et sa clémence.

SOLEIMAN (ABOU-AYOUD-AL-MOSTAÏN-BILLAH), 12ᵉ émyr ou roi de Cordoue, de la race des Ommeyades, et arrière-petit-fils du célèbre Abd-Al-Rahman III, refusa de reconnaître l'usurpat. Mohammed-Al-Mahdi, qui avait détrôné Hescham II Al-Mowaïod, et, l'ayant vaincu près de Cordoue, y fut proclamé khalife (le 6 déc. 1009). Resté maître des provinces du nord, Al-Mahdi à son tour revint l'attaquer, le défit et le mit en fuite; mais une nouvelle révolut. ayant replacé Heschan sur le trône, il fit périr cet usurpateur. Soleiman n'en persista pas moins dans ses prétentions, et, s'étant attaché plusieurs gouvern. de provinces, il parvint à rentrer dans Cordoue, et fit disparaître Hescham. Il crut affermir sa puissance en distribuant des gouvernements; mais bientôt Ali-Ben-Hamoud, gouverneur de Ceuta et de Tanger, Cacem, wali d'Algéziras, et Khaïran, jadis visir et hadjeb d'Hescham, se réunirent et gagnèrent sur lui deux batailles. Soleiman prisonnier fut conduit avec son frère et son père à Cordoue, où Ali les tua tous trois de sa propre main au mois de juillet 1016. Ce prince était brave, éloquent et doué d'un talent remarquable pour la poésie.

SOLEIMAN Iᵉʳ, chef de la dynastie des sulthans de Konieh, était fils de Koutoulmisch, mort victime de son ambition dans ses révoltes contre Alp-Arslan. Chargé par Melik-Chah d'aller conquérir les pays dep. l'Euphrate et la Syrie jusqu'au Bosphore, il poussa ses conquêtes jusqu'à Nicée, et devint le fondateur d'un état célèbre, d'abord feudataire de l'empire de Perse. C'est alors que commença entre la race turque et les Grecs cette longue lutte, qui ne se termina que par la prise de Constantinople. Soleiman surprit en 1084 Antioche, puis remporta (1085) une gr. victoire sur l'émir d'Alep, Mouslem, venu au secours de cette ville. Mais il eut bientôt à combattre Toutousch, prince sedjoukide de Damas; et, vaincu sous les murs d'Alep, il se perça de son épée pour ne point tomber vivant entre les mains de son adversaire. La mort du sulthan de Nicée plongea son royaume dans une anarchie qui ne finit qu'à l'avénement de Kilidj-Arslan Iᵉʳ, son fils aîné.

SOLEIMAN II. — V. ROKEN-EDDYN-SOLEIMAN.

SOLEIMAN III (CHAH), fils aîné d'Abbas II, succéda en 1666 à son père sur le trône de Perse, et porta d'abord le nom de Sefi II, qu'il quitta bientôt pour reprendre le sien. Livré aux plaisirs de la table et de la débauche, pend. la durée d'un règne de 28 ans il ne montra aucune des vertus d'un roi. Aussi les Persans virent-ils les bords de la mer Caspienne ravagés par les Cosaques, le Khoraçan presq. tous les ans envahi par les Ouzbeks, les îles Bahrein en proie aux attaques des pirates arabes, et celle de Kismich conquise par les Hollandais. La sagesse de son ministre Cheikh-Ali-Khan empêcha que la tranquillité fût troublée à l'intérieur du roy. La cour d'Ispahan était toujours des plus magnifiques de l'Orient, et des ambassad., des missionn., des voyageurs, y affluaient de toutes les parties de l'Europe. Soleiman III mourut en 1694, à 48 ans, laissant le trône à Chah-Houcein, son fils, l'avant-dernier de sa dynastie. On peut consulter Chardin, *Voyag.;* Kæmpfer, *Amœnit exot.*, et la *Relation* du P. Samson.

SOLEIMAN Iᵉʳ, pacha de Bagdad, Géorgien de naissance, fut d'abord esclave du célèbre Ahmed-

Pacha, dont il eut le bonheur de sauver la vie, et qui bientôt le fit khasmadar (trésorier), kiaya, et enfin son gendre. Ahmed étant mort en 1748, Soleiman fut investi par la Porte du pachalick de Bassorah; mais, peu content de ce gouvernement inférieur, il marcha sur Bagdad à la tête de 800 hommes, vit passer sous ses drapeaux l'armée entière du pacha Mohammed Teriaki, success. d'Ahmed, et fit son entrée dans cette ville en 1750. Un mémoire adressé en sa faveur au divan produisit tout l'effet désirable, et Soleiman fut confirmé pacha de Bagdad et de toutes les provinces que son beau-père s'était appropriées. Il ne fit usage de son immense pouvoir que pour rétablir l'ordre dans ces contrées; les Arabes qui pillaient les caravanes et les bâtiments marchands furent presque anéantis. Il attira dans ses états le commerce de l'Inde, et rendit Bagdad et Bassora très florissantes. Soleiman I[er] mourut le 15 mai 1762, après avoir gouverné 13 ans la province de Bagdad et déjoué plusieurs tentatives de la Porte contre sa vie. Adila Khatoun, sa femme, qui avait joui sous lui d'une autorité illimitée, fut son unique héritière, et consacra sa fortune à élever des karavansérails et des mosquées, tant à Bagdad que dans les autres villes de ce pachalik.

SOLEIMAN II, dit *le Vieux*, pacha de Bagdad, était aussi Géorgien. Affranchi de bonne heure, il s'éleva par son mérite au rang de moutselim de Bassorah, et défendit un an cette ville contre les Persans (1775-76). Envoyé prisonn. à Chiraz, il y demeura jusqu'en 1779. Sadek-Khan ayant alors usurpé le trône de Perse, lui rendit la liberté et le renvoya chargé de présents. En même temps la Porte le nomma pacha du district de Bassorah, dont on fit un pachalik distinct de Bagdad, et peu après (1780) on les lui confia tous deux. Soleiman s'y maintint avec une autorité presque absolue, et y acquit une puissance égale à celle d'un souver. Les tribus arabes et kourdes, qui si souvent ravageaient les environs de l'Euphrate et du Tigre, furent obligées de restreindre leurs déprédations. Le cheikh de la tribu de Kiab, grâce à la position de ses états vers l'embouchure du Chat-el-Arab, fut le seul que Soleiman ne put parvenir à réduire. Le cheikh Touheni, chef des Mountefiks, s'étant, en 1787, emparé de Bassorah, Soleiman tailla ses troupes en pièces, et reprit la ville enlevée par ce rebelle. Bassorah fut encore dans la suite (1788 et 1791) le théâtre de deux révoltes, qu'il étouffa bientôt avec son habileté ordinaire. Tymour-Pacha s'étant mis vers ce temps à ravager la Mésopotamie, il marcha contre lui à la tête de 25,000 hommes, le battit complétem., subjugua sa tribu, et s'empara de tous ses biens. Les dern. années de Soleiman furent troublées par les incurs. des wahabis. Ces danger. sectaires prirent Mesched-Houcein, et ne se retirèrent qu'après des massacres horribles et chargés des trésors conservés dans la magnifique mosquée de cette ville. Le pacha préparait contre eux une expédition quand il mourut en 1802, âgé de plus de 80 ans. Açad-Beg, son fils aîné, le remplaça quelq. années après dans sa dignité. Soleiman s'était toujours montré attaché aux Anglais, à l'intercession desquels il devait en partie son pachalik, et aux Français, dont les agents diplomatiques et les voyageurs eurent toujours à se louer de lui, même pend. l'expédition d'Égypte.

SOLEIMAN-AL-KHADEM, général othoman, fils d'un corroyeur de Mételin, d'abord esclave de Sélim I[er], parvint, quoique eunuque (1521) au poste de pacha de Damas. En 1525 il accompagna le gr.-visir Ibrahim en Égypte, et l'aida puissamment à étouffer la révolte d'Ahmed-Pacha. Ce service fut récompensé par le gouvernem. de l'Égypte, qu'il administra 10 ans avec assez de modérat. et de sagesse. En 1538, nommé gouverneur de l'Yémen et command. d'une flotte destinée à secourir les princes musulmans de l'Inde contre les Portugais, ses exactions et ses perfidies le rendirent odieux à ceux qu'il devait soutenir, et une lettre supposée par Mahmoud, sulthan de Goudjerâte, l'engagea à lever précipitamment le siége de Diu. Arrivé dans l'Arabie, il fit mettre à mort Ahmed, gouvern. de Zabid, envoya de nouveaux kachefs dans tous les départem. de l'Yémen, mit une garnison turque à Djazan, et se rendit à la Mekke, où, pendant toute la durée du pélerinage, il commit toutes sortes d'excès et de cruautés. Il revint ensuite en Égypte, qu'il gouverna de nouveau. Dans un voyage qu'il fit en 1541 à Constantinople, il obtint la place de grand-visir, qu'il garda pendant 3 ans. Disgracié au bout de ce temps, il alla vivre au sein de la retraite, et mourut en 1553. L'Égypte doit à Soleiman plusieurs édifices publics et un cadastre général, le seul qui fût consulté au dern. siècle.

SOLENANDER (Reinier), médec., né à Butrick (duché de Clèves) en 1521, fit ses études à Louvain, voyagea en Italie et en France aux frais du duc de Clèves, et revint se fixer à Juliers, où il mourut en 1596. Supérieur aux préjugés de son temps, ce praticien excellait à bien voir dans les maladies d'un caractère extraordin. Ses *Œuvres*, réunies sous le titre de *Consilia medica*, Francfort, 1596, Hanau, 1609, in-4, contiennent beauc. de faits curieux.

SOLERI (George), un des peintres les plus distingués de l'école milanaise, né à Alexandrie au commencem. du 16[e] S., excella dans le portrait et dans le genre historique. On ne connaît plus que 2 ouvr. authentiq. de ce maître, l'un à Alexandrie, représentant *la Vierge prenant cette ville sous sa protection*, et *St Laurent à genoux devant la Ste Vierge*, le plus beau tableau que possède la ville de Casal. — Raphaël-Ange Soleri, son fils, cultiva la peinture, mais avec moins de succès.

SOLGER (Adam-Rodolphe), prem. past. luthérien de Nuremberg et sav. littérat., est connu surtout par sa belle bibliothèque, qui fut achetée après sa mort, en 1766, par le sénat, et réunie à celle de la ville. Il en avait publié lui-même le catalogue sous le titre de *Bibliotheca, sive Supellex librorum impressor. in omni genere.... et codicum MSs., quos collegit A.-R. Solger*, etc., Nuremberg, 1760-62, 3 vol. in-8.

**SOLI** (Joseph-Marie), architecte, né en 1745 à Vignola, était fils d'un laboureur. Le comte Malvasia, instruit de son goût pour le dessin, le fit venir à Bologne pour qu'il y suivît les écoles des beaux-arts, et dans la suite les magistrats de Modène l'envoyèrent comme pensionnaire à Rome. De retour après plus. années, il fut chargé d'organiser à Modène une acad. des beaux arts, dont il fut nommé maître et directeur, et reçut en même temps le titre d'architecte de la cour. Lors de l'institution de la république cisalpine, il fut nommé profess. de dessin à l'école militaire de Modène, et consulté pour les constructions exécutées à Milan, Mantoue et Venise, et quand le duc de Modène fut rétabli dans ses états, il reprit ses anciennes fonct. qu'il exerça jusqu'en 1821, époque à laq. il obtint sa retraite. Il mourut l'année suiv., le 20 octobre. Cet artiste, d'un gr. désintéressement, refusa les offres brillantes qui lui furent faites pour l'attirer à Pétersbourg et à Paris. Ses principaux travaux sont le palais Bellucci à Vignola, l'église de Carboniano près de Rome, le pont sur le Panaro entre Modène et Bologne, trois façades et deux escaliers du palais ducal de Modène et le pont de Rimini. Soli a laissé plusieurs tableaux qui font présumer qu'il aurait pu devenir un des plus habiles peintres de son temps. On lui doit aussi quelques pages excellentes sur les voûtes en bois, à la suite du *Manuale di archit.* de Branca, Modène, 1789, in-8.

**SOLIÉ** (Jean-Pierre SOULIER, dit), acteur et composit., né à Nîmes en 1755, apprit la musique dès son enfance. Jeune, il jouait de la basse à l'orchestre dans div. théâtres de province, et donnait le jour des leçons de guitare et de chant. Dans la suite, il s'engagea comme acteur, et tint l'emploi de prem. haute-contre jusqu'à ce qu'il reçût un ordre de début pour le théâtre Favart en 1782. Mal accueilli, il retourna en province et ne reparut qu'en 1789. Bientôt il se fit connaître comme composit., et de 1792 à 1812, il donna 25 opéras, dont cinq surtout : *le Jockei*, 1795, *le Secret*, 1796, *le Chapitre second*, 1799, *Mlle de Guise*, 1808, et *le Diable à quatre*, 1809, le placèrent au nombre de nos plus gracieux auteurs. Comme acteur, Solié n'excellait que dans quelques rôles, qu'il avait créés. Mais il était regardé comme le meilleur lecteur de musique de France, et comme un des plus agréables chanteurs de Paris. Solié mourut le 6 août 1812.

**SOLIER** (François), jésuite, prem. recteur de la société à Limoges, mort au collège de St-Macaire en 1638, à l'âge de 70 ans, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvr. : *Vie de St François de Borgia*, 1597. — *Traité de la mortification*, 1598, in-12. — *Traité de l'oraison mentale*, 1598, 1606, in-12. — *Martyrologe romain*, trad. de l'ital., 1599, 1615. — *Manuel des exercices spirituels*, 1601, in-16. — *La perfection religieuse*, trad. de l'ital. de Pinelli, 1603, in-24. — *La science des saints*, 1609, in-12. — *Trois sermons à l'occasion de la béatification de St Ignace*, trad. de l'espagn., 1611, in-12 (censuré par la faculté). — *Histoire ecclésiastique du Japon*, 1627, 2 vol. in-4.

**SOLIGNAC** (Pierre-Joseph de La PIMPIE, chevalier de), littérateur, né en 1687 à Montpellier, d'une famille noble, mais pauvre, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais les encouragem. de Lamotte et de Fontenelle le détournèrent de ce projet, et il se voua à la littérat. Quelques *opusc.* l'avaient déjà fait connaître, lorsqu'il obtint pour la Pologne une commission honorable, et dont il s'acquitta si bien que le roi Stanislas le choisit pour son secrétaire, et sa sœur, la princesse Radziwill, lui fit conférer la place de grand-maréchal. Solignac courut de grands dangers lors de l'entrée des Russes à Varsovie. Il rejoignit son maître à Kœnigsberg, où, d'après les ordres de ce prince, il publia un *Mémoire justificatif*, et le suivit en Lorraine. Solignac mourut à Nancy le 28 févr. 1773. Il était secrét. perpétuel de l'acad. de cette ville et membre de beauc. de sociétés littér. Ses principaux ouvr. sont : *Récréations littéraires*, Paris, 1723, in-8. — *Les amours d'Horace*, Cologne, 1728, in-12. — *Amusem. des eaux de Schwabach*, etc., Liége, 1738, in-8, fig. — *Hist. générale de la Pologne*, Amsterdam, 1751, 6 vol. in-12, dont il parut un *abrégé* en 1762; cette histoire s'arrête à l'année 1580. Il avait composé div. *éloges*, *mémoires*, *dissertations*, etc., et une *Histoire du roi Stanislas*, pleine de détails totalem. neufs, dont on conserve le MS. à la biblioth. de Nancy. L'abbé Ferlet prononça son *Éloge* à l'acad. de Nancy; c'est un modèle en ce genre.

**SOLIMAN**, fils aîné d'Orkhan Ghazi, sulthan othoman de Konieh, effectua le premier, à l'aide de radeaux portés sur des outres pleines de vent, le passage des Turks en Europe, s'empara de Sestos, de Gallipoli (1338), de Malzara, de Démotica, et enfin arriva dans Épibatos, à 2 lieues de Constantinople. Il mourut en 1360, d'une chute de cheval dans un divertissement guerrier et aux yeux de toute l'armée. Orkhan ne put lui survivre; le chagrin qu'il ressentit de cet accident le conduisit peu de temps après au tombeau.

**SOLIMAN-TCHÉLÉBI**, fils de Bajazet Ier, passa en Europe après la bataille d'Ancyre (1402), et s'y fit proclamer sulthan à Adrianople par ce qui restait de troupes othomanes dans cette contrée. Tamerlan ayant quitté l'Asie-Mineure, Tchélébi repassa dans la péninsule, délivrée des Tatars, et vint attaquer son frère Mousa, que le conquérant avait placé sur le trône. Mousa, sans oser l'attendre, prit deux fois la fuite devant lui, et Soliman serait resté paisible possesseur du trône, s'il n'eût commis l'imprudence de se brouiller avec son frère Mohammed, gouverneur d'Amasie, et si, par des excès de tout genre, il n'eût irrité ses sujets, qui le chassèrent. Mousa poursuivit son rival jusqu'en Europe, et le força de quitter Adrianople. Soliman se dirigea vers Constantinople dans le dessein de demander un asile à l'empereur grec; mais il fut reconnu et tué par des Turks du parti de son frère, l'an 1410. Il avait régné 8 ans. Cependant la plu-

part des historiens ne le font point figurer parmi les sulthans, non plus qu'Isa, Mousa et Cacem, ses frères, et placent, de la mort de Bajazet à l'avénem. de Mahomet Ier, un interrègne de 12 ans.

SOLIMAN Ier, surnommé *le Grand*, *le Magnifique*, *le Conquérant*, *le Législateur*, naquit en 1594, et succéda en septemb. 1520 à son père, Sélim Ier. Le gouverneur de Syrie, Djabezdi-al-Gazali-Beig, usurpa sur ces entrefaites la souveraineté à Damas, et tenta de s'emparer d'Alep; mais, vaincu presq. aussitôt, sa mort mit un terme à la révolte. L'année suivante (1521), Soliman, provoqué par la cour de Hongrie, prit Belgrade, Salankemen, Peterwaradein et plus. autres villes. L'année 1522 fut signalée par la prise de Rhodes, qui, depuis 212 ans, appartenait aux chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem. Soliman assistait à l'expédit., et dirigeait lui-même le siége de la ville. En 1525, il envoya son célèbre vizir Ibrahim en Égypte, pour y étouffer la rébellion d'Ahmed-Pacha; mais avant l'arrivée d'Ibrahim le rebelle avait été massacré par la soldatesque. En 1526, il reporta la guerre en Hongrie, reprit Petervaradein, gagna le 29 août la bataille de Mohacz, où le jeune roi Louis II perdit la vie, et entra dans Bude, qu'il fit saccager. L'archiduc Ferdinand d'Autriche, beau-frère et success. de Louis, reprit Bude en 1527; mais comme il avait un compétiteur dans Jean Zapolski, Soliman attendit que leurs forces commençassent à s'épuiser, et prenant alors parti pour le plus faible, il rentra dans la Hongrie comme allié de Zapolski (1529). Maître de Bude pour la seconde fois, il en laissa égorger la garnison, et remit ensuite cette ville à Zapolski, lequel se reconnut son vassal, et vint à la tête de 250,000 hommes mettre le siége devant Vienne. Après 18 jours, forcé de renoncer à son entreprise, il décampa, prononçant un anathème solennel contre ses successeurs qui oseraient la tenter de nouveau. Ferdinand, au lieu de profiter de la retraite de son ennemi, ne reprit que quelques places, et ne put même venir à bout de rentrer dans Bude. Bientôt (1531) Soliman reparut en Hongrie, et gagna la bataille de Gradisca, qui lui soumit l'Esclavonie. Il faisait le siége de Strigonie lorsque Charles-Quint, seul capable en Europe de balancer la puissance du prince turk, se décida enfin à venir au secours de son frère, et rassembla sous les murs de Vienne plus de 120,000 hommes (1532). Mais les deux potentats se conduisirent avec tant de circonspection que la campagne finit sans résultat important. On eût dit que tous deux craignaient égalem. de compromettre leur gloire. Cependant le khan de Crimée, Saheb-Ghéraï, s'était révolté, et le gouverneur de l'Aderbaïdjan appelait Soliman en Asie pour combattre la Perse. Ces circonstances ou les suggestions du gr.-visir Ibrahim, corrompu peut-être par l'or des chrétiens, déterminèrent le sulthan à suspendre la guerre avec la Hongrie. Parti de Constantinople en 1533, il alla passer l'hiver à Alep, s'empara de Van et de plus. places du Diarbekr et de la Haute-Arménie, livra une gr. bataille près d'Ejad-Abad, entra dans Bagdad, et dicta la paix au chah dans Tauris. Le golfe Persique et les monts du Kourdistan devinrent ainsi les limites orient. de l'empire. En même temps Barberousse soumettait à la dominat. othomane le royaume de Tunis, qui retourna pourtant après à son maître; et l'attaque des impériaux en Bosnie ne servit qu'à donner au croissant la ville et le territoire de Kilia, dont on fit un nouv. sandjiakat. Soliman soumit ensuite (1537), sans effusion de sang, le pays des Arnautes, puis vint attaquer Corfou; mais, n'ayant pu sur-le-champ s'emparer de la capit., il se rembarqua pour Constantinople. Le butin fait par Barberousse dans l'Archipel et les avantages du pacha de Sémendrie sur les Allemands et les Hongrois le dédommagèrent de cet échec. C'est alors que les troubles de l'Yémen et les réclamations des princes de l'Inde, en guerre avec les Portugais, appelèrent vers l'Orient les pensées du sulthan (1538). Chargé d'entreprendre ces conquêtes lointaines, le pacha d'Égypte s'empara de l'Yémen; mais il échoua devant Diu. De nouvelles victoires de Barberousse valurent au prince turk Castel-Novo, Malvoisie, Napoli et 14 îles de l'Archipel. La mort de Jean Zapolski, en 1540, ralluma la guerre entre l'Autriche et le sulthan, qui refusait de laisser Ferdinand succéder au titre de roi de Hongrie, sous prétexte que Zapolski avait laissé un fils à qui revenait la couronne. Bientôt pourtant on put voir quelle valeur l'ambitieux sulthan attachait aux droits du jeune orphelin. Par une perfidie inexcusable, s'étant emparé de ce jeune prince, il refusa de le rendre à sa mère avant qu'elle eût donné l'ordre de remettre aux Turks les provinces et les villes hongroises: et maître du royaume par cet artifice, il relégua la reine et son fils en Transylvanie, où un simple fief fut la compensation de ce qu'ils avaient perdu. Soliman, qui avait déjà conclu (1535) un traité d'alliance avec la France, ennemie comme lui de la maison d'Autriche, en resserra les nœuds en 1542, et envoya Barberousse sur les côtes de l'Italie. Deux ans après il retourne en Perse, et prend Tauris; mais bientôt les manœuvres de Chah-Tamasp le forcent à revenir sur ses pas, et cette campagne se termine sans événements importants. Les années suiv. se passent de même; mais la troisième campagne de Perse (1553 et 54) conduit à des résultats définitifs, et un traité solennel assigne pour limites à l'empire othoman, du côté de la Perse, les villes de Van, de Marach et de Mossoul. Les lieutenants de Soliman remportaient pendant ce temps des victoires en Hongrie, en Russie et en Afrique. De retour à Constantinople (1557), le sulthan eut le chagrin de voir la division éclater entre ses fils, Sélim et Bajazet. Celui-ci, résistant aux ordres de son père, livra bataille à Sélim le 30 mai 1559 dans les plaines de Konieh; 40,000 Turks y périrent. Bajazet vaincu n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à la cour de Perse, où, reçu d'abord avec bienveillance, il fut empoisonné avec ses quatre fils par Chah-Tamasp. L'ann. 1560 fut signalée par la grande victoire de Tripoli et la prise de l'île de Djerbes. L'auteur de ce double ex-

ploit, Pialeh-Pacha, eut en 1562 la mission de reprendre Malte sur les chevaliers de St-Jean; mais l'héroïque résistance du grand-maître, Parisot de la Valette, fit échouer l'entreprise. Les hostilités du gouverneur de la Hongrie, en 1565, engagèrent Soliman à une dernière campagne. Parti de Constantinople le 10 mai 1566, il franchit le Drave et la Save, fait trancher la tête au beigler-beg Arslan-Pacha, qui s'était laissé battre par les Autrichiens, envoie son visir prendre Ghiula, et met lui-même le siége devant Szigeth. Les deux villes tombèrent bientôt aux mains des Turks. Mais Soliman venait de mourir d'une fièvre maligne le 18 sept. 1566, à 72 ans, dont il avait régné 46; son corps, rapporté à Constantinople, fut placé dans la grande mosquée Souleimanieh. Sélim II, son fils, lui succéda. Soleiman avait toutes les qualités qui font les grands rois. Non moins juste et moins politique que brave, il fit des lois utiles, régla les devoirs, les rangs, les costumes, les pouvoirs et les priviléges des fonctionnaires, organisa les levées, le service, l'équipement, la solde des troupes de terre et de mer, le mode de recettes et de dépenses du trésor, divisa l'empire en pachaliks et en sandjiakats, fit construire un grand nombre de mosquées, de karavansérails, d'hôpitaux, fonda quatre colléges et une bibliothèque, creusa des canaux, etc. C'est sous ce prince que la langue turque acquit, par le mélange du persan et de l'arabe, l'élégance et la mollesse qui lui manquaient On ne peut guère lui reprocher que sa perfidie envers la reine de Hongrie et son fils, et sa condescendance pour Roxelane. Les intrigues de cette esclave, devenue sulthane, remplirent sa vieillesse de chagrins et de troubles, et rendirent le prince le plus puissant de l'Europe un sujet de pitié dans sa famille. (V. Roxelane et Roustam). On n'a point de vie de Soliman, et tout ce qui se trouve sur son règne dans les histoires de l'empire othoman pèche par l'inexactitude. La bibliothèq. du roi possède dans les MSs. des matériaux qui pourraient servir à faire mieux connaître le plus célèbre des empereurs othomans. Les lois de Soliman, relatives aux finances et à la guerre, se trouvent dans l'*État militaire de l'empire othoman*, de Marsigli, et ses *édits* sur la police et l'administrat. de l'Egypte, à la suite des *nouv. Contes arabes et turks, précédés d'un abrégé de l'hist. othomane*, par Digeon, 1781, 2 vol. in-12.

SOLIMAN II, frère et successeur de Mahomet IV, était enfermé depuis 40 ans au sérail, lorsque la déposition de son frère le força de monter sur le trône. Une violente sédition, dont l'unique cause était l'impossibilité d'accorder aux janissaires la gratification d'usage, signala son avénement; cette scène funeste se fit ressentir dans toutes les provinces. Les impériaux profitèrent des troubles pour reprendre Agria, Péterwaradein et Albe-Royale; les Vénitiens qui avaient échoué sur Négrepont, faisaient pendant ce temps de gr. progrès en Dalmatie, et le prince Louis de Bade battait les Turks à Nissa. Heureusement pour l'empire othoman, le sulthan, sans capacité pour les affaires, choisit Kopróli Mustapha pour gr.-visyr. Ce choix changea en un instant la face de la guerre; Nissa et Belgrade reprises, Témesswar ravitaillé, Orsowa et Lippa conquis, Veterani battu à Essek, telles furent les premières opérations du célèbre visyr, qui bientôt revint à Constantinople, rappelé par la maladie de Soliman. Ce prince mourut en juin 1691, âgé de 52 ans, dont il en avait régné 3 et 9 mois.

SOLIMAN. V. Soleiman.

SOLIMENE (François), peintre, né à Nocera de Pagani en 1657, suivit sa vocation en dépit de ses parents, qui le destinaient au barreau, et tour à tour imita Lanfranc, Piétro de Cortone et le Calabresse. De là sortit un style où tout est indécis, mais qui pourtant n'exclut point de gr. beautés. Dans la suite, Solimene se corrigea de ce défaut; mais il tomba dans le vice contraire, et mit une extrême exagération dans le ton de ses tableaux. Ces taches ne l'empêchèrent point d'acquérir une grande réputation, et d'amasser une fortune considérable; il mourut à La Barra en 1747. Parmi ses meilleures productions, on vante surtout les *fresques* de la sacristie de St-Paul à Naples, la *Vision de St Benoît* (dans l'église de Donna Alvina); l'*Arrivée de Christophe Colomb dans le Nouveau-Monde* (pour le sénat de Gênes); *Phaëton* et l'*Enlèvement de Céphale* (pour le prince Eugène); l'*Aurore* (pour l'élect. de Mayence). Dans ces trois derniers tableaux Solimene déploie une extrême richesse d'imaginat., et c'est encore plus comme poète que comme peintre que l'y admirent les connaisseurs. Le musée possède deux tableaux de ce maître: *Héliodore chassé du temple;* et *Satan épiant le moment favorable pour tenter Adam et sa compagne*.

SOLIN (C.-Julius-Solinus), géographe du 3e S., est auteur d'un ouvrage intitulé *Polyhistor* (publié d'abord sous les titres de *De situ et mirabilibus orbis*, S. D., in-4, chez Bonini Mombriti, et Venise, 1473, in-fol.; de *De rerum mirabilium collectanea*, Parme, 1480, in-4; et de *De mirabilibus, ou memorabilibus, mundi*), Paris, 1503, in-4, très souv. réimpr., soit seul, soit avec Pomp.-Méla, ou d'autres géogr. latins. C'est une compilat. qui peut être utilement consultée, puisque les auteurs, au nombre de 96, dont on y trouve des extraits, ne nous sont pas tous parvenus. Solin nous apprend lui-même que des curieux trop empressés avaient fait paraître son ouvrage, tandis qu'il s'occupait encore de le revoir et de le corriger pour le rendre plus digne du public. Ceci peut expliquer la différence que l'on remarque dans les MSs., dont les uns sont divisés en 56 chapitres, et d'autres en 70. La meilleure édit. du *Polyhistor* est celle des Deux-Ponts, 1794, in-8. Cet ouvrage a été traduit en allem. par Jean Heydan, Francfort, 1600, in-fol.; et en italien par Louis Domenichi, Venise, 1603, in-4. Le travail de Saumaise *Exercitationes plinianæ in Solinum*, Paris, 1629, 2 vol. in-fol., et Utrecht, 1689, in-fol., est un monument d'une érudit. prodigieuse.

SOLIS (Jean DIAZ de), navigat., né vers 1470

à Lebrixa, dans l'Andalousie, accompagna Pinzon en 1507 dans le voyage qui eut pour résultat la découverte de l'Yucatan. Ayant, dans la campagne de 1509, donné de justes sujets de plaintes, il fut mis en prison; mais il n'y resta pas long-temps. Il obtint en 1512 la permission de poursuivre la découverte de Pinzon, fut nommé pilote royal, entra le prem. dans la baie de Rio-Janeiro, prit possession de la côte septentrionale au nom du roi d'Espagne, et, de retour à Madrid, fut chargé d'achever la conquête du pays. Mais, à peine eut-il quitté le rivage qu'il tomba dans une embuscade dressée par les Indiens, qui le massacrèrent avec tous ses compagnons en 1515.

SOLIS (VIRGILE), graveur, né à Nuremberg en 1514, mort dans la même ville en 1570, était très laborieux; outre les morceaux qu'il a gravés d'après Raphaël, Aldegrave et Lucas de Leyde, son œuvre se compose de plus de 800 pièces, tant en cuivre qu'en bois, parmi lesq. on remarque une *Collection des portraits des rois de France*, dep. Pharamond jusqu'à Henri III (avec explicat. latine, 1566, in-4), et les *Métamorphoses* d'Ovide (en 170 tailles en bois, 1563, in-8).

SOLIS (don FRANCISCO de), peintre, né à Madrid en 1629, et mort en 1684, se fit connaître dès l'âge de 18 ans par une gr. composit. Possesseur d'une fortune considérable qu'il devait à ses travaux, il ouvrit une école de peinture où il recevait avec empressement tous les jeunes gens qui annonçaient des disposit. On regarde comme son chef-d'œuvre une *Conception*, dans laq. il représenta la Vierge foulant aux pieds la tête du dragon. Solis avait composé une *Vie des peintres, sculpteurs et archit. de l'Espagne*, qu'il n'eut pas le temps de faire imprimer, mais dont Pierre Guarrienti s'est servi dans ses additions à l'*Abecedario pittorico* de l'Orlandi.

SOLIS (don ANTONIO de), excellent historien, né en 1610 à Placentia, fit dès l'âge de 17 ans représenter une comédie intitulée: *Amor y Obligacion*, et se livra dès-lors avec ardeur au théâtre, mais toutefois sans négliger ses devoirs. Il menait de front l'étude du droit, l'histoire et la politique. Sa réputation le fit enfin appeler à la cour; il fut nommé secrétaire de Philippe IV, puis historiogr. des Indes. En 1666 il embrassa l'état ecclésiastiq., et renonçant à la poésie, il partagea le reste de sa vie entre les devoirs d'historiographe et les exercices de piété. Il mourut à Madrid en 1686. On a de lui 9 pièces de théâtre, parmi lesquelles *la Bohémienne* (*la Gitanilla*), et *le Château du mystère* (*el Alcazar del sunto*) tiennent le premier rang.— *Histoire de la conquête du Mexique*, Madrid, 1684, in-fol., souvent réimpr. (entre autres, Madrid, 1783, 2 vol. grand in-4, et ib., 1798, 5 vol. in-12, fig.); trad. en français par Citri de la Guette, en italien par un académicien della Crusca, Florence, 1699, in-4, et en anglais par Townsend, Londres, 1724, in-fol.; 1753, 2 vol. in-8. — Des *Poésies diverses* (*varias Poesias sagradas y profanas*), Madrid, 1692, 1716, 1732, in-4; et des *Lettres* publ. par Mayans y Siscar, ib., 1737. On trouve à la tête de son *Histoire* une *Vie de Solis*, par Goyaneche. Niceron, *Mém.*, tome IX, en donne un extr., complété par Gouget, t. X, p. 185.

SOLLEYSEL (JACQUES de), célèbre écuyer, né en 1617 au Clapier, près de St-Étienne, fit ses études à Lyon, et, lors des négociations pour la paix de Munster, suivit le duc d'Avaux en Allemagne. De retour en France, il fonda dans sa prov. une école qui fut bientôt fréquentée par tous les jeunes gens du voisinage, et contribua beaucoup à la formation de l'acad. que Bernardi fonda peu après à Paris. Il mourut en 1680. On lui doit: *le parfait Maréchal*, 1664, in-4, très souvent réimpr. et trad. dans presque toutes les langues de l'Europe.— *Le Maréchal méthodique* (sous le nom de La Bessée). — *Dictionnaire de tous les termes de la cavalerie*, et une traduction de la *Méthode de dresser les chevaux*, du duc de Newcastle. Il laissa des *Mémoires sur l'embouchure des chevaux* (v. l'*Éloge de Solleysel* dans les *Hommes illustres* de Ch. Perrault).

SOLLIER (JEAN-BAPTISTE de), jésuite, né en 1669 au village de Herseau, dans le Courtraisis, l'un des continuateurs de Bollandus, dirigea pendant 20 ans la publication des *Acta sanctorum*, l'une des plus import. du 18ᵉ S. Il mourut en 1740.

SOLON, l'un des sept sages de la Grèce, naquit l'an 592 av. notre ère, dans le bourg de Salamine. Sa famille était illustre; mais son père ayant dissipé presq. tout son patrimoine dans des actes de bienfaisance, Solon embrassa la carrière du commerce, et fit plusieurs voyages qui lui donnèrent, avec la fortune, les lumières dont il n'était pas moins avide. Il s'attacha de préférence aux personnages disting. qui faisaient une étude spéciale de l'homme et de la science du gouvernement. Mais sa prédilection ne l'empêcha pas de cultiver ces talents agréables dont ne peut se passer une imagination vive et brillante. La poésie eut surtout pour lui un grand charme; mais fidèle au but qu'il s'était proposé de rechercher l'utile en toute chose, il fit servir les vers à populariser les maximes de la morale. Tout devenait un moyen pour lui dès qu'il s'agissait de l'intérêt de son pays. Les Athéniens, fatigués de ne pouvoir reprendre Salamine aux Mégariens, avaient défendu par un décret de parler jamais de cette île. Solon feignit une démence qui pût servir d'excuse à ses écarts, et se présentant sur la place publique, il y reprocha, dans des vers dignes de Tyrtée, à ses concitoyens leur faiblesse. Il leur arracha ainsi une déclaration de guerre contre Mégare, fut chargé de conduire cette expédit., et, par une ruse nouvelle, fit tomber Salamine au pouvoir d'Athènes. Il eut dès-lors une gr. influence dans les affaires, et fut nommé archonte. On alla plus loin; on l'engagea d'accepter la royauté pour mettre un terme aux dissensions publiques; il refusa, et sut trouver un moyen d'être utile à ses concitoyens sans les asservir: ce fut de remplacer le code de Dracon par d'autres lois, *non pas les meilleures possibles*, comme il le dit lui-même, *mais aussi bonnes qu'ils pouvaient les supporter*. Le

gouvernem. qu'il établit fut une démocratie tempérée et balancée par l'aristocratie de 400 sénat., pris dans les quatre tribus de l'Attique. Bientôt la concorde régna dans tous les ordres de l'état, qui le louèrent et le bénirent. Voulant donner à ses lois la sanction du temps, et se soustraire à toute réclamation, il résolut de voyager pendant 10 ans; mais av. son départ il fit jurer aux Athéniens qu'ils maintiendraient pendant son absence les institut. nouvelles. Il partit, trop rassuré peut-être, visita l'Égypte, la Lydie, l'île de Cypre, et fit admirer partout sa sagesse en même temps qu'il travaillait à l'accroître. De retour avant l'expiration du terme qu'il avait fixé, il trouva Athènes en proie aux factions et Pisistrate tout-puissant. En vain Solon tenta de déjouer ses projets; il ne put l'empêcher d'établir sa tyrannie, et prit le parti de s'exiler volontairem. On dit qu'il mourut en Cypre l'an 559 avant notre ère. Sa volonté dernière fut que l'on transportât ses restes dans sa patrie, qu'on les brûlât, et que ses cendres fussent répandues dans les campagnes de l'Attique. Comme législat., l'histoire l'a placé au rang des plus célèbres bienfaiteurs de l'humanité. Il fut en outre grand homme de guerre, magistrat intègre, administrat. habile, philosophe-pratique, orateur et poète distingué. Plusieurs fragments de ses élégies ont été réunis dans le recueil intitulé : *Solonis Atheniensis carminum quæ supersunt, præmissâ commentatione de Solone poetâ*, etc., Bonn, 1825, in-8. — Solon, glytographe, vivait à Rome sous le règne d'Auguste. Son nom, qu'on lit sur une belle pierre gravée, a trompé les antiquaires, persuadés qu'elle représentait le législat. d'Athènes. Mais Baudelot-Dairval a, dans sa *Lettre sur le prétendu Solon des pierres gravées*, Paris, 1717, in-4, démontré que cette pierre représentait Mécène, et que le nom de Solon était celui du graveur. Parmi les autres ouvrages de cet artiste qui nous sont parvenus, on distingue surtout un *Diomède assis*, gravé en relief avec une rare perfection.

SOLORCANO PEREIRA (Juan de), juriscons., né à Madrid vers la fin du 16e S., professa le droit à Salamanque, s'occupa beauc. des lois des Indes-Occidentales, et fut nommé membre du sénat de Lima. De retour en Espagne au bout de 18 ans, il fut admis au conseil suprême des Indes, puis nommé procureur fiscal, et mourut dans une extrême vieillesse. On cite de lui : *Disputatio de Indiarum jure, sive de justâ Indiarum Occidentalium inquisitione, acquisitione ac retentione*, 1629, in-fol., auq. il ajouta par la suite (1669) un second volume sur le gouvernement des Indiens.

SOLORCANO. — V. Castillo-Solorzano.

SOLTICOFF (Yvan-Michel), officier russe, fils du général de ce nom, qui se fit connaître au commencement du 17e S. dans les troubles de sa patrie, était lui-même à peine âgé de vingt ans, qu'il avait déjà remporté divers avantages sur les Suédois; mais les habitants de Novogorod, à qui son père était odieux à cause de son attachement aux Polonais, l'accusèrent de trahison, lui firent subir les plus horribles tortures sans pouvoir tirer de lui aucun aveu, et l'empalèrent en 1610. — Solticoff (le comte Pierre-Simon), feld-maréchal, de la même famille, né dans les prem. années du 18e S., obtint un gr. crédit sous l'impératrice Élisabeth, et fut en 1759 chargé du commandement de l'armée envoyée contre Frédéric II. Il remporta d'assez grands avantages sur les Prussiens, notamment à Kunnersdorf, où il leur enleva 160 pièces de canon et leur fit 7,000 prisonniers. Cependant il ne tarda pas à se brouiller avec les Autrichiens, comme l'avaient fait les génér. russes qui l'avaient précédé. Frédéric II profita de ces dissensions. La mort d'Élisabeth vint d'ailleurs (1761), changer entièrement l'aspect du nord de l'Europe et donner les russes pour alliés au roi de Prusse. Solticoff, nommé gouverneur de Moscou, mourut dans cette capitale en 1772. — Solticoff (le comte Ivan Pétrovitsch), son fils, administrat. et militaire, se signala dans ses deux campagnes contre les Suédois, qui menaçaient Pétersbourg au moment où la Russie était engagée dans une lutte sanglante avec les Turks. Ses services lui valurent de nobles récompenses. Paul Ier, à peine monté sur le trône, l'éleva à la dignité de maréchal, et lui donna le command. en chef de la même armée qui s'était couverte de gloire sous Romanzoff. L'année suiv. il le nomma au gouvernem. de Moscou, que Solticoff conserva jusqu'à sa mort, en 1805. — Solticoff (Anne), fille du précéd., née à Pétersbourg en 1781, mariée au comte Grégoire Orloff, un des plus riches seigneurs de la Russie, fut obligée, par une maladie cruelle, de quitter son pays en 1812, et voyagea successivement en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en France, laissant partout des traces d'une bienfaisance à laquelle son immense fortune pouvait à peine suffire. Elle mourut à Paris en 1824. Lémontey lui a consacré une *Notice* à la fin de son introduct. aux *Fables russes* de Kriloff, Paris, 1825, 2 vol. in-8. — Solticoff (le comte Nicolas), de la même famille, né en 1736, apprit le métier des armes sous les yeux du feld-maréchal Pierre Solticoff, fit avec distinction presque toutes les campagnes qui eurent lieu depuis, mérita tous les grades, et fut en 1783 chargé de l'éducation des grands-ducs Alexandre et Constantin. Pendant la guerre de Turquie, de Suède et de Pologne, il dirigea le départem. de la guerre. Créé comte, feld-maréchal, président du conseil-d'état et de celui des ministres, il fut en 1814 élevé à la dignité de prince, et mourut peu de temps après. — Solticoff (le comte Sergius), le premier amant connu de Catherine II, était de la même famille, et l'un des seigneurs les plus aimables de la cour de Russie. L'impératrice Élisabeth, instruite de son intrigue, le tint dès-lors dans une sorte d'exil en Suède, où il mourut.

SOLVYNS (François-Balthazar), né à Anvers en 1760, apprit de bonne heure à peindre et à graver, ce qui lui fut très utile par la suite. Son goût pour les voyages l'ayant porté à s'embarquer sur l'escadre de sir Home Popham, destinée pour la

mer Rouge et la mer des Indes, il séjourna pendant assez long-temps chez les Hindous, étudia à fond leurs mœurs et leurs habitudes; et entreprit un recueil de gravures représentant leurs diverses castes, leurs états et leurs conditions; c'est un petit vol. in-fol. De retour en Europe, il vint s'établir à Paris, et résolut de mettre au jour un ouvr. immense sur les *Hindous*, au sujet desquels il n'existait presque rien dans la littérature française que quelq. relations de voyages. Il annonça 4 vol. in-fol. avec 288 pl. coloriées. La publication commença en 1809 et fut achevée trois ans après. C'est lui-même qui a gravé toutes les pl. : elles sont mauvaises sous le rapport de l'art; mais les sujets ont un caractère de fidélité et de vérité qu'on trouve rarem. dans la représentat. de sujets étrangers. Elles sont accompagnées d'un texte français et anglais généralement court et un peu aride. Solvyns mourut à Anvers en 1824. Lesbroussart a publié sa *Notice biographique*.

SOMAIZE (Antoine BAUDEAU, sieur de), écrivain obscur, né vers 1630, osa prendre la défense des *Précieuses* contre Molière dans une comédie des *Véritables précieuses*, en 1 acte et en prose (Paris, 1660, in-12), non-représentée, et dans plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels les curieux ne recherchent guère aujourd'hui que le *Grand dictionnaire des Précieuses, historique, poétique, géographique*, Paris, 1661, 2 vol. in-8, avec la *Clef*. Somaize était secrétaire de Marie Mancini, qu'il suivit en Italie. On ignore l'année de sa mort.

SOMASQUES (ordre des Frères). — V. Jérôme Émiliani.

SOMBREUIL (Charles VÉROT de), fils du gouverneur des Invalides, manifesta, dès les premiers jours de la révolut. une résistance aussi fougueuse qu'irréfléchie aux nouveaux principes. Il alla servir dans l'armée du roi de Prusse, fit les campagnes de 1793 et 1794 sur les bords du Rhin et en Hollande, et passa ensuite en Angleterre. Mis à la tête de la 2e divis. de la faible armée destinée à opérer en 1795 une descente sur les côtes de France, il arriva dans la rade de Quiberon 9 jours après le débarquement de la prem. division commandée par d'Hervilly. C'était une grande faute que de mettre si peu de précision dans cette grande entreprise. Les prétentions des divers chefs royalistes, tous aussi incapables qu'avides de commander, leur impéritie, le peu d'ardeur de la plupart de leurs soldats, le courage enfin et l'habileté de Hoche, rendirent facile le triomphe des troupes républicaines. Sombreuil fait prisonn. et conduit à Vannes, fut condamné à mort par une commission militaire, et subit son arrêt avec intrépidité à l'âge de 26 ans. — Sombreuil (Mlle de), sa sœur, eut le bonheur d'arracher son père aux massacres de septembre. Toutefois il devait être frappé quelques mois après par les juges du tribunal révolutionnaire plus cruels que les brigands. Mlle de Sombreuil, dérobée elle-même à une mort certaine par le 9 thermidor, quitta la France, où elle ne revint qu'en 1815 épouse du comte de Villelume. Elle mourut à Avignon en 1823.

SOMEREN (Jean van), jurisconsulte, né à Utrecht en 1634, y remplit différentes charges de magistrature et mourut en 1706 laissant deux traités de droit, Bruxelles, 1719, in-12. — Someren (Corneille van), né à Dordrecht en 1593, y pratiqua la médecine avec succès, fut honoré par ses compatriotes de diverses places de magistrature, et mourut en 1649. On lui doit entre autres opuscules : *Tractatus de variolis et morbilis, cum epistolâ de renum et vesicæ calculo*, 1641, in-12. — Someren (Jean van), son fils, né à Dordrecht en 1622, mort en 1676, remplit diverses magistratures et cultiva la poésie avec succès comme l'atteste son recueil de vers, Nimègue, 1660, mentionné par de Vries, dans son *Hist. de la poésie hollandaise*, t. I, p. 223-225.

SOMERS (lord John), homme d'état et célèbre légiste angl., né à Worcester en 1650, se fit d'abord connaître par des traductions et des essais poétiques qui lui valurent de puissants protecteurs, et par la suite une clientelle nombreuse. Il publia plus. pamphlets contre Jacques II, et plus tard, il prit une part active aux événements qui précipitèrent du trône le dern. des Stuart. Guillaume III le récompensa de ses services en le nommant *sollicitor-general* en 1689, *recorder* de Gloucester en 1690, procur.-général en 1692, et lord garde du sceau en 1693. Ce prince qui connaissait la popularité, les talents politiq. et l'influence de Somers, le créa baron d'Évesham et lord-chancelier d'Angleterre, et lui fit en outre don de plus. châteaux. Une négociation à laquelle il avait pris part ayant déplu au parlement, Guillaume invita le chancelier à lui remettre les sceaux, et fut obligé de lui en donner l'ordre. Cependant le roi qui l'aimait ne se décida qu'à regret à ce sacrifice. Les ennemis de Somers voulurent obtenir davantage, et parlèrent d'en venir à une accusation formelle; mais il se présenta de lui-même à la barre de la chambre des communes pour être entendu sur les griefs qu'il savait qu'on lui imputait, et plaida sa cause avec beaucoup de force et d'éloquence. La majorité se déclara contre lui : mais par un malentendu il fut acquitté par la chambre haute (1701). Depuis il n'eut plus guère d'autre influence que celle que lui donnaient ses talents dans les discussions du parlement. Cependant, en 1708, le système de l'administration ayant changé, il fut nommé président du conseil; mais une nouvelle défaite du parti wigh le força, en 1710, de rentrer dans la vie privée. Il mourut en 1716. On lui doit des éloges pour avoir protégé les savants et les hommes de talent, notamment Addison, l'un des prem. qui tira de l'obscurité le *Paradis perdu* de Milton. Ses MSs., qui formaient au-delà de 60 vol. in-fol., furent détruits par un incendie dans Lincoln's-Inn en 1752; les fragm. épargnés par le feu ont été publ. par lord Hardwicke en 1778, in-4, sous le titre de *Papiers d'état*, *de* 1501 *à* 1726. Les *Somers Tracts*, etc., si souvent cités, sont une collection de pièces rares, en 4 vol.

in-4, publiés par Cogan, d'après des pamphlets presque tous de Somers. Walter-Scott a donné des soins à l'une des plus récentes édit. des *OEuvres* de Somers.

SOMERSET (ÉDOUARD SEYMOUR, duc de), oncle du roi Édouard VI, par le mariage de sa sœur avec Henri VIII, fut l'un des seize exécuteurs testamentaires de ce prince, et nommé en même temps gouverneur du jeune roi. En 1548, il fut nommé lord-trésorier et créé successivement duc de Somerset, comte-maréchal d'Angleterre, et enfin protecteur et gouvern. du roi et de ses royaumes, avec le droit de *veto* dans le conseil, tandis qu'aucun membre ne pouvait s'opposer à sa volonté. Par-là ses collègues ne furent plus que des conseillers privés, sans aucune autorité. Une campagne brillante en Écosse éleva au plus haut point sa réputation, et fit concevoir aux Anglais les plus grandes espérances : mais le consentement que donna le duc à l'exécution de son frère, gr.-amiral d'Angleterre, sa partialité pour les communes, et d'autres causes encore animèrent contre lui la noblesse. Un parti puissant se forma contre lui sous l'influence du comte de Southampton, lord chancelier, et du comte de Warwick. Le clergé, qu'il avait dépouillé de ses meilleures propriétés, s'unit à ses ennemis. Somerset dut succomber ; privé de ses emplois et de ses biens, il fut en outre condamné à une amende annuelle. Cependant il ne tarda pas à rentrer en grâce auprès du roi son neveu, et même à sceller sa réconciliation avec Warwick par une alliance des deux familles ; mais ce rival implacable l'accusa bientôt d'avoir cherché à l'empoisonner, et le fit condamner comme félon. Le malheur. Somerset, innocent des crimes qu'on lui reprochait, fut décapité à Thower-Hill en 1552. — SOMERSET (Robert CARR, vicomte de ROCHESTER, puis comte de), né en Écosse, dut à sa jeunesse et à sa beauté l'affection sans bornes de Jacques Ier, et la grande influence qu'il exerça dans le cabinet. Les commencem. de sa faveur furent heureux, parce qu'il suivit les sages conseils de Thomas Overbury; mais non content d'avoir inspiré un amour adultère à la jeune comtesse d'Essex, il voulut s'unir avec elle d'un lien indissoluble, et malgré les représentations de son fidèle conseiller, il persista dans ce dessein. La comtesse épousa son amant, se vengea d'Overbury en le faisant empoisonner (1613). La beauté de Somerset, bientôt flétrie par les remords, permit à George Villiers de le supplanter près de Jacques. Le crime du favori déchu fut révélé, et coûta la vie à ceux qui en avaient été les instrum. Quant au comte et à sa coupable épouse, après avoir langui quelq. années en prison, ils allèrent loin de l'Angleterre cacher leur infamie. Une haine mortelle avait succédé en eux à leur aveugle passion, et quoique habitant la même maison ils passaient des années entières sans se voir. On suppose que le comte mourut vers 1638.

SOMERVILLE (WILLIAM), poète anglais, né en 1692, dans le château d'Edston, vécut dans ses terres, remplissant les fonctions de juge de paix, et mourut en 1742. Il s'exerça dans plus. genres avec plus ou moins de succès. Son poème de la *Chasse*, son prem. titre littéraire, a été réimprimé en 1796 et 1802.

SOMMARIVA (JEAN-BAPTISTE de), directeur de la république cisalpine, était né à Milan. Avocat à l'époque de la conquête de l'Italie, il se prononça pour les Français, et devint successivem. secrét. de la commission de gouvernement, membre de l'administrat. municipale et générale de la Lombardie, puis secrét.-général du directoire de la républiq. cisalpine. Forcé un moment de se réfugier en France lors des succès de Souvarof (1799), il rentra dans sa patrie après la bataille de Marengo. Il fut alors nommé l'un des directeurs de la république, et plus tard fit partie du collége des *possidenti*. Sa position élevée l'ayant mis à même de faire d'heureuses spéculat. sur les fonds publics, il acquit ainsi l'immense fortune dont on l'a vu, plus tard, faire à Paris un honorable usage. Passionné pour les beaux-arts, il satisfaisait ce goût en prince : sa collection de tableaux, etc., eut une célébrité européenne. Il mourut à Milan en 1826 (*v.* la *Notice* sur Sommariva, *Monit.*, 1826, p. 83).

SOMMER (WILLIAM), antiquaire, né à Canterbury, en 1598, publia div. écrits en faveur des Stuart, fut mis en prison après la mort de Cromwell pour avoir demandé un parlement libre, et ne recouvra sa liberté qu'après la restauration : des emplois lucratifs le dédommagèrent de ce qu'il avait souffert pour la cause royale. Il mourut en 1669 dans sa ville natale. Entre autres ouvrages on a de lui : *Antiquities of Canterbury*, Londres, 1703, in-fol., édit. augm. par Nicolas Battely. — *Dictionarium saxonico-latino-anglicum*, Oxford, 1659, in-fol L'auteur y a joint, en forme d'appendix, la *Grammaire* et le *Glossaire* saxon d'Aelfric. — *Ad Chifletii librum de portu Iccio nunc primùm ex MSs., edita*, 1694, in-8.

SOMMERY (Mlle de), née dans les prem. années du 18e S., fut élevée dans un couvent, où sa pension était payée par une main inconnue. Elle s'était liée avec une jeune personne, qui, devenue la maréchale de Brissac, lui assura une rente de 4,000 fr. Dès-lors elle reçut les littérateurs distingués et les personnages du plus haut rang. Son esprit demandait grâce pour sa laideur, et sa franchise, pleine d'originalité, faisait excuser en elle un ton tranchant et des opinions exagérées qui eussent choqué dans toute autre personne. Mlle de Sommery mourut en 1790. Ses princip. ouvrages sont : *Doutes sur différ. opinions reçues dans la société*, in-12, 1782; 3e édit., 1784., 2 vol. in-12. — *Lettres de Mme la comtesse de L*** à M. le comte de R****, 1785, in-8. — *L'Oreille*, conte asiatique, 1789, 3 pet. vol. in-12.

SOMMIER (JEAN-CLAUDE), archev. de Césarée, né en 1661 à Vauvillers, dans le comté de Bourgogne, obtint en 1696 la cure de Champs en Lorraine, et, avec un revenu très borné, parvint à se former en peu de temps une biblioth. considérable. Il s'appliqua dès-lors, avec une ardeur extrême, à

la théolog., à l'hist., à la critiq. sacrée, sans négliger la philosophie, les sciences et les études purement littéraires. Ayant eu l'occasion de prêcher devant le duc Léopold Ier, ce prince le nomma son prédicateur ordinaire, puis conseiller-clerc à la cour de justice du Barrois, le chargea de différentes négociations à Vienne, Venise, Mantoue, Parme, Paris, et l'envoya son résident à Rome. Le pape Clément XI le nomma protonotaire apostolique. Dans un second voyage qu'il fit à Rome il fut créé camérier honoraire du St-siége, et plus tard institué par Benoît XIII, archevêque de Césarée. Le duc de Lorraine récompensa ses services par la place de conseiller-d'état; et l'ayant pourvu de la grande prevôté de St-Diez, l'autorisa d'exercer les fonctions épiscopales dans le territoire de cette ville, dépendante de l'évêché de Toul, dont elle n'a été définitivement détachée qu'en 1777. Sommier mourut en 1737. Son principal ouvr. est l'*Histoire dogmatique de la religion, ou la Religion prouvée par l'autorité divine et humaine, et par les lumières de la raison*, Champs, 1708; Paris, 1711, 6 vol. in-4.

SOMPEL (Pierre van), grav. au burin, né vers 1600 à Anvers, fut élève de Soutman, travailla dans la manière de son maître, et grava, d'après Rubens et van Dyck, des *portr.* et des *pièces historiq.* Son estampe des *Disciples d'Emmaüs*, d'après Rubens, est datée de 1653; mais on n'a pu découvrir l'année de sa mort. Au nombre de ses meilleures pièces on cite : *Érichton découvert dans sa corbeille par Aglaure et ses sœurs, et Ixion trompé par Junon*, toutes deux d'après Rubens.

SOMROU est le nom sous lequel s'est fait connaître dans l'Inde un aventurier nommé Walter Reinhard. Né à Trèves ou à Strasbourg vers 1725, il servit successivem. dans les armées française et anglaise, passa au service de deux ou trois princes indiens, et enfin à celui du nabab du Bengale, Cacem-Aly-Khan. Ce nabab chassé du Bengale par les Anglais (1763), fut contraint de se retirer, avec Somrou, sur les domaines de Choudjâ-Eddaulah, nabab d'Aoude, et visyr titulaire de l'empire moghol. Les deux princes, réunis contre la régence de Calcutta, furent vaincus, et se laissèrent imposer l'obligation de ne plus prendre Somrou à leur service. Celui-ci se retira chez les Djattes, et, après la réduction de cette tribu par Nadjyb-Kouli-Khan, obtint une espèce de petite principauté et le commandement de quelques troupes. Il mourut en 1778. — Sa femme, Beigoum-Somrou (la princesse Somrou), lui survécut, et fut confirmée avec son fils, par Nedjef-Khan, émir-al-omrah de l'empire moghol, dans les mêmes priviléges. Elle sut attirer et fixer à son service les Européens, maintenir l'ordre, la paix et l'abondance dans son petit état, et le rendre l'un des plus riches et des plus fertiles de l'Indoustan. Lorsqu'en 1803 les Anglais eurent pris Delhy, cette capitale dont relevait sa petite principauté, on la vit souvent au quartier-général des vainqueurs. Elle paraissait avoir 55 ans. En 1805, sa fidélité parut suspecte aux Anglais; mais elle réussit à se justifier complétement. On ignore la date de sa mort.

SON (Joris ou George van), peintre d'Anvers, né en 1622, se fit une réputation par ses tableaux de fleurs et de fruits. — Son (Jean van), son fils, montra dans le même genre une grande supériorité. Les principales cours de l'Europe se disputaient ses ouvr. Il se rendit à Londres, où il fut reçu de la manière la plus distinguée, et où il peignit une quantité innombrable de tableaux de toutes les dimensions, sans pouvoir satisfaire aux demandes qu'on lui adressait de toutes parts. Personne ne l'a égalé pour peindre les raisins et les pêches. Il mourut en 1703.

SONNENBERG (François-Antoine-Joseph-Ignace-Marie, baron de), poète, né à Munster en 1778, ne voulut rester étranger à presque aucune branche des connaissances humaines; mais la poésie eut ses hommages les plus assidus. Entièrement occupé de l'idée de finir son poème de *Donatoa* (Halle, 1806, 2 vol. in-12), il renonça, pour y travailler, au commerce des hommes, au sommeil : son imagination finit par s'égarer entièrement, et il se donna la mort à Iéna en 1805. Le *Recueil* de ses poésies a été publié par J.-G. Gruber, Rudolstadt, 1808, in-8.

SONNERAT (Pierre), voyageur, né à Lyon vers 1745, entra dans l'administrat. de la marine, ayant déjà des connaissances en histoire naturelle, et dessinant avec facilité. Il partit de Paris en 1768 pour l'Ile-de-France, où Poivre, son parent, exerçait les fonctions d'intendant. De ce moment, toute sa vie fut employée en voy., d'où il a rapporté une foule d'observations curieuses. On peut lui reprocher de manquer d'ordre dans ses écrits et de se montrer quelquefois crédule. Du reste son zele était infatigable : lorsqu'il rencontrait un arbre ou une plante utile, il les envoyait dans nos colonies pour les y multiplier. Les Iles de France et de Bourbon lui doivent l'arbre à pain, le cacao, le mangoustan et d'autres arbres à fruit ou à résine, qui y sont devenus communs. Il mourut à Paris en 1814. On a de lui : *Voyage à la Nouvelle-Guinée, dans lequel on trouve la description des lieux, des observations physiques et morales, et des détails relatifs à l'hist. naturelle dans le règne animal et le règne végétal*, Paris, 1776, in-4, avec 120 fig. — *Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait par ordre du roi depuis 1774 jusqu'en 1781*, Paris, 1782, 2 vol. in-4, avec beaucoup de fig. Sonnini en publia une nouv. édit., Paris, 1806, 4 vol. in-8, avec un atlas et plus. additions au texte fournies par le fils de l'auteur.

SONNET (François-Charles), jurisconsulte, né à Vesoul dans le 16e S., partagea son temps entre les exercices du barreau et la culture des lettres. On lui doit : *Conseil sur les donations réciproques des pupilles et mineurs*, etc., Besançon, 1602, in-4. — Sonnet (Claude-Franç.) neveu du précéd., et l'un des sav. hommes de son temps, obtint au concours la chaire de théologal du chapitre de Besançon, et mourut en cette ville vers 1630. —

Sonnet de Courval ( T.-H. ), a publié des *Œuvres satiriques*, 2e édit., Paris, 1622, in-8.

SONNIN ( Ernest-George ), architecte, naquit à Perleberg, dans la Marche de Priegnitz, en 1709. Dénué de toutes ressources, il eut besoin, pour faire ses études, d'une persévérance et d'un zèle à toute épreuve. Il s'appliqua spécialement aux mathématiques, et établit d'abord à Altona un atelier où il confectionna, avec une adresse singulière, des clepsydres, des globes terrestres et célestes, des machines de nivellement, et surtout des instruments d'optique. Il se mit ensuite à étudier l'architecture, y fit de rapides progrès, et fut nommé, par le sénat de Hambourg, architecte en second de l'église de Saint-Michel, qui devait être construite à la place de celle que le feu du ciel avait consumée en 1750. Quoiqu'il ne fût pas le chef de l'entreprise, il eut l'honneur d'élever ce bel édifice, et mourut en 1794.

SONNINI de MANONCOURT ( Charles-Nicol.-Sigisbert ), naturaliste, né à Lunéville en 1751, fut distingué de bonne heure par Buffon et par Nollet, qui favorisèrent ses brillantes dispositions pour les recherches d'histoire naturelle. Quoique reçu docteur en philosophie et avocat à la cour souveraine de Nancy, il embrassa le parti des armes, qui devait bientôt lui fournir l'occasion de satisfaire son goût pour les voyages. A peine entré dans le génie de la marine, il demanda à être envoyé à Caïenne, ce qui eut lieu en 1772. Dans ce pays, si peu connu alors et si malsain, il rendit les plus grands services par son intrépide ardeur des découvertes, que soutenait d'ailleurs le tempérament le plus robuste. Il vint ensuite en France donner lui-même au gouvernement des détails sur ses aventureuses entreprises. En 1775, il retourna à Caïenne après avoir visité la côte occidentale de l'Afrique depuis le cap Blanc jusqu'à Portudal; mais bientôt la maladie le força de quitter une colonie où il avait déjà une si belle réputation. Il passa l'hiver de 1776 à 1777 à Montbard, où il partagea les travaux de Buffon. De là il ne tarda pas à se rendre en Égypte, puis en Grèce, et après avoir exploré ces deux anciennes et poétiques régions et plusieurs parties de l'Asie-Mineure, de la Macédoine, etc., il revint en France ( 1780 ). Il dut soutenir, à son arrivée, un procès pour revendiquer son patrimoine dont quelq. parents, pendant son absence, s'étaient emparés; il le gagna et se livra, dans sa petite ferme de Manoncourt, à des essais qui eurent pour résultat d'introduire dans notre système agricole plusieurs végétaux exotiques d'une utilité reconnue. La révolution vint l'arracher à ses jardins pour l'investir de fonctions administratives qui faillirent lui être funestes et dont il fut ensuite heureusem. destitué. Le discrédit des assignats l'avait ruiné. Il chercha une ressource dans des travaux littéraires; mais une circonstance imprévue le força de les interrompre en 1810, et lui fit visiter la Moldavie et la Valaquie. Il en revint avec une fièvre pernicieuse, qui l'enleva en 1812. Ses principaux ouvrages sont: *Vœu d'un agriculteur*, Paris, 1788, in-8. — *Essai sur un genre de commerce particulier aux îles de l'archipel du Levant*, Nancy, 1797, in-8. – *Voyage dans la Haute et Basse-Égypte*, Paris, 1799, 3 vol. in-8, avec atlas. — *Voyage en Grèce et en Turquie*, ibid, 1801, 2 vol. in-8, avec atlas. On lui doit en outre l'édit. de l'*Hist. naturelle de Buffon avec les continuations*, 1799-1808, 127 vol. in-8; du *Nouv. Dict. d'hist. naturelle*, 1803-04, 24 vol. in-8, et du *Cours complet d'agriculture* de Rozier, 1810, 7 vol. in-8.

SONTHONAX ( Léger-Félicité ), l'un des personnages qui ont le plus marqué dans l'insurrection de St-Domingue, était né en 1763 à Oyona dans le Bugey, et venait de se faire recevoir avocat au parlement de Paris lorsque éclata la révolution. Il en embrassa les principes avec ardeur, consacra sa plume à les défendre, et demanda dès-lors dans ses écrits que la liberté des hommes de couleur fût proclamée aux Antilles. Les prem. décrets rendus sur cet objet ayant amené des troubles sérieux à St-Domingue, l'assemblée législative envoya dans cette colonie un armement dont la direction fut confiée à trois commissaires, investis d'un pouvoir sans bornes, Sonthonax, Polverel et Ailhaud. Lorsqu'ils débarquèrent au Cap ( 1792 ), ils trouvèrent le pays en proie à toutes les horreurs de l'insurrection. Les commissaires se hâtèrent de reconnaître deux classes distinctes à St-Domingue, celles des hommes libres sans distinction de couleur, et celle des esclaves; mais ils ne surent pas achever le rapprochement commencé par cette déclaration et surtout par le danger commun; ils perdirent le temps en d'inutiles détails d'administration, se séparèrent pour gouverner chacun un départem. de la colonie, et ne cherchèrent plus guère à s'appuyer que sur les hommes de couleur. La guerre fut reprise alors contre les noirs révoltés. Sonthonax, après avoir assuré la soumission du Port-au-Prince, revint au Cap où il reçut un accueil triomphal; mais le gén. Galbaud, privé de son commandement, ne tarda pas à s'insurger. Le parti des commissaires, près d'être écrasé, arma les esclaves. Cette ressource désespérée lui donna la victoire, mais décida l'émancipation irrévocable de cette belle colonie. Sonthonax entraîné à une nouvelle concession qui lui parut le seul moyen de conserver St-Domingue à la métropole, proclama par un acte formel l'affranchissement des noirs dans la partie française. Il eut dès-lors pour ennemis les hommes de couleur aussi-bien que les blancs, tandis que les noirs songeaient avant tout à leurs propres affaires. Les hommes libres de tous les partis, également effrayés et mécont., appelèrent à leur secours les Anglais de la Jamaïque, et la trahison leur ayant livré la ville de Port-au-Prince ( 1793 ), Sonthonax, qui dans ces circonstances difficiles avait fait preuve d'un gr. courage, fit voile pour la France. Proscrit avec les Girondins, il avait été décrété d'arrestation. Il parvint, après le 9 thermidor, à se justifier. Il fut envoyé de nouveau à St-Domingue en 1796 par le directoire, avec des pouvoirs illimités. Il y trouva le nègre Toussaint

Louverture, maître absolu de la volonté des noirs, et lui fit entendre, pour le mettre dans ses intérêts, qu'il le destinait au commandement en chef. Obligé de tenir cette promesse, il vit décroître son autorité, au point que Toussaint se crut assez fort pour lui intimer l'injonction de retourner en France. Il semblait avoir pris soin lui-même de justifier d'avance cet ordre; car, ayant écarté tous ceux qui lui portaient ombrage, et craignant l'effet de leurs plaintes, il s'était fait nommer député de St-Domingue au corps législatif, dans l'espoir que ce titre prouverait la popularité de son administration. Ce fut le prétexte dont se servit Toussaint pour l'écarter à son tour. Sonthonax débarqua en France peu de temps après le 18 fructidor (4 sept. 1797), qui avait fait triompher le directoire, fut admis au corps législatif, et donna tous les détails propres à justifier son administration. Il parla quelquefois encore sur les matières relatives aux colonies, et vota constamment avec les républicains les plus exaltés. Ayant cessé ses fonctions législatives en 1799, il fut, sous le consulat et sous l'empire, en opposition déclarée avec le nouveau maître de la France; mais il trouva quelques garanties pour sa liberté personnelle dans le crédit et l'amitié de Fauché. Lorsqu'il crut le pouvoir de Bonaparte affermi, il se retira dans son pays natal, où il mourut en 1813. Il avait une âme haute et ferme, des principes franchement républicains, un esprit cultivé et beauc. de désintéressem., sans doute, puisqu'il ne jouissait guère que de dix mille liv. de rentes, après avoir exercé un grand pouvoir, dans la plus riche colonie du monde.

SOPHI. — V. Ismael.

SOPHIE, fille du tzar Alexis Michaïlovitsch, née en 1656, n'était que la sœur consanguine de Pierre-le-Grand, tandis qu'elle était à la fois la sœur consanguine et utérine d'Ivan. Après la mort de leur frère Fédor, en 1682, la couronne fut sur le point de passer au jeune Pierre, que soutenaient quelq. grands de l'empire dirigés par sa mère la princesse Narischkina; mais Sophie, appuyée par un parti nombreux, et secondée par les strélitz, s'empara du pouvoir et régna sans obstacle pendant plus. années au nom d'Ivan et de Pierre, et conseillée par son favori Galitzin. Les projets de réforme de Pierre étant devenus manifestes, les strélitz se révoltèrent. Son seul aspect les intimida, et dès-lors Pierre fut le seul maître de la Moscovie. Son premier soin fut de faire enfermer sa sœur dans un couvent, où elle mourut en 1704, non sans soupçon de poison. La mémoire de cette princesse a été calomniée. La seule chose bien certaine, c'est qu'elle eut beaucoup d'ambition, justifiée par de grandes qualités. Elle avait fait établir dans l'intérieur de son palais un théâtre où elle faisait représenter des tragédies, dans lesquelles elle remplissait un rôle. On a les MSs. de quelq. pièces dramatiques qu'elle avait composées.

SOPHIE-CHARLOTTE, reine de Prusse, née en 1668, fut la 2e femme de Frédéric Ier, qu'elle épousa en 1684, et mourut en 1705. Elle se fit remarquer par son amour pour les lettres, et par les relations qu'elle entretint avec les savants. Ce fut à son instigation que le roi son époux fonda l'académie des sciences de Berlin. — Sophie-Dorothée, reine de Prusse, née en 1687, fut la femme de Frédéric-Guillaume Ier et la mère du grand Frédéric. Elle passa pour la princesse la plus accomplie de son temps, mais non pour la plus heureuse. Veuve en 1740, elle mourut en 1757 au château de Montbijou.

SOPHOCLE, le plus grand poète tragique de la Grèce, naquit vers la 2e année de la 71e olympiade (495 av. J.-C.). Il paraît qu'il vit le jour dans le bourg de Colonos ou Colone, situé aux portes d'Athènes et qu'il a immortalisé dans l'une de ses plus célèb. tragédies. Eschyle lui donna des leçons, s'il faut en croire le scoliaste; mais cette opinion est bien hasardée. Quoi qu'il en soit, ce fut dans la dern. année de la 77e olymp. que Sophocle, âgé de 20 ans, donna sa prem. pièce, dont il nous reste quelq. vers, et qui avait rapport aux voyages de Triptolème, et peut-être aux mystères de Cérès: c'était un drame *satirique*, c.-à-d. un drame dans lequel les *satires*, les nymphes et les autres divinités champêtres jouaient un rôle, par conséquent une sorte de pastorale. Depuis ce premier succès jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans sa 89e ou 91e année, Sophocle ne cessa de travailler pour le théâtre. Il ne serait donc pas étonnant qu'il eût composé 130, ou selon d'autres 123 pièces; mais on en attribue aujourd'hui une partie à ses élèves. Les titres et quelq. fragments d'environ 102 de ses pièces, ont été recueillis par Brunck dans sa belle édit. des sept tragéd. de ce gr. poète qui nous sont parvenues entièrem. Il s'en faut bien qu'ils appartiennent tous au genre tragique, même dans l'acception très étendue que ce mot avait chez les anciens. Il y en a environ 20 ou 22 que l'on reconnaît pour avoir été du genre désigné par les Grecs sous le nom de *satirique*, dont Casaubon et Eichhorn, ont développé la théorie et l'histoire, et qu'il faut se garder de confondre avec ce que nous appelons *satire*. Toutefois quelq.-uns des autres drames du poète paraissent avoir été *satiriques* dans l'accept. moderne de ce mot. En parcourant les fragm. qui nous en restent, on croirait lire Aristophane. Outre ces pièces il s'en trouve encore une vingtaine qu'on ne sait dans quelle classe ranger, mais dont les titres ne paraissent pas indiquer des sujets tragiques. Les tragéd. proprem. dites, sur lesq. principalem. est fondée la gloire du poète athénien, sont: le *Philoctète*, l'*Antigone*, l'*OEdipe-Roi*, l'*OEdipe à Colonne*, l'*Ajax*, l'*Électre* et les *Trachiniennes*. Ce serait une chose impossible que de fixer des dates certaines à ces pièces, si ce n'est au *Philoctète*, la dernière ou l'une des dernières, à coup sûr, puisqu'elle fut jouée sous l'archontat de Glaucippus, dans la 3e année de la 92e olymp. (l'an 410 av. J.-C.), et fort peu de temps avant la mort de l'auteur. Parmi les tragédies perdues, les unes ont des titres qui peuvent facilem. en indiquer les sujets; des autres il reste des fragm. qui conduisent au même résultat; mais sur quelques autres il est

impossible de hasarder aucune conjecture raisonnable. Tous ces détails d'ailleurs n'entrent point dans notre plan. Il vaut mieux nous occuper de l'influence du poète sur le théâtre d'Athènes, et rappeler quelq.-unes des réformes qu'il y introduisit. Les pièces de Thespis étaient très probablement récitées par un seul acteur, quoiqu'il paraît qu'elles fussent déjà dialoguées. Quand on dit qu'Eschyle inventa le dialogue, cela signifie qu'il mit en scène deux acteurs parlants. Sophocle hasarda le premier de faire parler ensemble trois acteurs, et cette innovation fit faire un grand pas au drame. L'usage prescrivait aux poètes de jouer eux-mêmes le principal rôle dans leurs pièces; Sophocle, qui avait la voix faible, changea le premier cette loi tyrannique. Mais ses réformes les plus importantes portèrent sur la disposition, la conduite et le style de la tragédie, dont il éleva tout le système au plus haut degré de perfection que les Grecs aient pu atteindre. Telle était l'admiration des Athéniens pour lui, qu'ils ne crurent pas trop le récompenser d'avoir fait l'*Antigone*, en le nommant l'un des dix *stratéges* ou généraux d'armée, destinés à faire la guerre aux Samiens. Il fut plus. fois aussi chargé d'importantes ambassades et revêtu même d'un sacerdoce; mais l'histoire ne nous a rien appris de ses exploits milit. ni de ses travaux civils. On lit partout que, dans sa vieillesse, ses enfants voulurent lui faire ôter l'administration de ses affaires, sous prétexte que sa raison était affaiblie, et que, pour les confondre, il lui suffit de lire l'*OEdipe à Colonne*, chef-d'œuvre qu'il venait d'achever. Malte-Brun a prouvé que ce récit est faux, quoique ayant pour base une aventure réelle. Voici en peu de mots comment il a rétabli la vérité. Chaque enfant athénien, légitime ou adoptif, devait être inscrit sur le registre de la *phratria*, ou confrérie de laquelle sa famille faisait partie. Sophocle se présenta pour remplir cette formalité à l'égard d'un fils que Suidas dit expressém. avoir été un bâtard. Mais les *phratores* ou confrères, pouvaient refuser leur consentem. à l'inscription, et il paraît certain que ce fut pour les déterminer à ce refus, que l'un des fils légitimes du gr. poète forma entre leurs mains une opposition qu'ils rejetèrent. Quant au moyen de défense que l'on prétend avoir été employé par Sophocle, n'est-il pas probable qu'il cita à ses juges, au milieu de sa plaidoirie, plus. passages de son *OEdipe*, tout simplement parce qu'ils étaient applicables à sa propre situation et à la conduite de son fils? Où a-t-on vu d'ailleurs que cette admirable tragédie était une production de l'extrême vieillesse de Sophocle? L'*OEdipe à Colonne* devait naturellement précéder l'*Antigone* dans l'ordre d'une trilogie dramatique; il faut donc croire que le poète avait composé cette première pièce, sinon avant la seconde, du moins à peu d'années de distance; or, l'on sait qu'il était entre sa 50 et sa 57ᵉ année lorsqu'il donna la seconde, et qu'il était au bord de la tombe, lorsqu'il eut avec son fils le différend dont il est question. Il mourut dans la 3ᵉ année de la 93ᵉ olympiade, l'an 405 avant J.-C. Sa *Vie*, par Lessing (*Leben des Sophocles*, 1790), est un morceau de critique admirable, malheureusem. resté incomplet. L'*Histoire de la littérat. grecque* par Schœll, fait bien connaître les diverses éditions du texte de Sophocle; mais à cause de la falsification dont ce texte a souffert, la seule édit. de Brunck (Strasb., 1789, 4 vol. in-8, ou 2 in-4), mérite l'attention des amateurs. On fait assez de cas de la traduction franç. de Rochefort, 1788, 2 vol.

SOPHONIE, le 9ᵉ des petits prophètes, exerça son ministère pendant les prem. années du règne de Josias. Son style est simple et coulant, et ses figures sont suivies : les reproches qu'il fait aux Juifs respirent une tendresse touchante. Sa prophétie est renfermée dans trois chapitres.

SOPHONISBE, reine de Numidie, fille d'Asdrubal, fils de Giscon, naquit à Carthage vers l'an 235 avant J.-C., et fut élevée dans la haine des Romains. Elle eut assez d'ascendant sur Syphax, son mari, pour le détacher de leur alliance; tombée au pouvoir de Lælius et de Masinissa, l'an 203 av. J.-C., elle consentit à épouser ce dernier, auquel elle avait inspiré une violente passion et dont elle espérait se faire un appui contre la vengeance de Rome. Mais Scipion, craignant qu'elle n'exerçât un funeste empire sur son nouvel époux, plaça celui-ci dans l'alternative de l'abandonner ou de renoncer à l'amitié de la république. Masinissa se décida à envoyer du poison à Sophonisbe, et cette femme, à laquelle il ne restait pas d'autre moyen d'éviter la servitude, mourut avec un courage digne du reste de sa vie. L'on sait que la prem. trag. régulière donnée sur le théâtre italien est la *Sophonisbe* du Trissin, représentée à Vicence en 1514. Le même sujet a inspiré depuis plus. poètes : Mairet, dont la pièce est la prem. tragédie où soit observée la règle des trois unités; Corneille, Lagrange-Chancel et Voltaire : aucune de ces pièces ne mérite d'être tirée de l'oubli.

SOPHRONIUS, prêtre russe, né dans le 15ᵉ S. à Riatzan, a écrit un poëme sur l'*Invasion du roi idolâtre Mamaï à la tête d'une armée innombrable*. Cet ouvr., dont il a été impr. un extrait au tome V de l'*Histoire de l'empire de Russie*, est actuellement en la possess. du comte Th.-A. Tolstoy. On attribue en outre à Sophronius un *Discours au gr.-duc Dmitri Joannowitsch*, dont un extrait a été égalem. impr. au tome V de la même histoire.

SOPIKOF (Basile-Stevanowitsch), libraire à Pétersbourg, puis attaché à la bibliothéq. impér. de cette ville, où il mourut en 1818, est auteur d'un *Essai sur la bibliographie russe*, dont il n'a pu faire paraître que les 4 prem. vol., 1813 et suiv.; le 5ᵉ, terminé par M. B.-G. Anastasewitsch, a été publ. en 1821.

SOPRANI (Raphael), biographe, né à Gênes en 1612, mort dans cette ville en 1672, est auteur des deux ouvr. suiv. : *Scrittori della Liguria e particolarmente della maritima*, Gênes, 1667, in-4. — *Vite de' pittori, scultori ed architetti genovesi, e de' forestieri che in Genova operarono*, Gênes, 1674,

in-4; 1768, 2 vol. in-4, avec des addit. nombreuses et la *Vie* de l'auteur.

SORANZO (JEAN), doge de Venise, succéda en 1312 à Marin Giorgi, administra la république à l'époque où son gouvernem. aristocratique acquérait la plus grande solidité, et mourut en 1328. Son successeur fut François Dandolo.

SORBIER (JEAN-BARTHOLOMÉ, comte), lieuten.-général, né dans le Nivernais en 1762, embrassa fort jeune la carrière des armes et passa par tous les grades. Colonel d'artillerie en 1805, il commanda l'une des trois divisions de cette arme à la bataille d'Austerlitz, et apres cette glorieuse campagne fut envoyé à l'armée de Dalmatie. Ce fut lui qu'on chargea en 1807 de porter au grand-visir les conditions de l'armistice entre les Turks et les Russes. Nommé général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1809 en Italie, après laq. il fut élevé au grade de général de divis. En 1811, il reprit le commandement de cette artillerie de la garde, qui devait si chèrem. expier, sous le climat glacé de la Russie, la gloire des journées meurtrières de Smolensk et de la Moskwa (1812). Son nom figure avec honneur parmi ceux des héros de ces mémorables journées. Il se signala en 1813 aux batailles de Wachau et de Leipsig. L'année suiv., aux dignités de gr.-officier de la Lég.-d'Honneur et de gr.-dignitaire de la couronne de Fer, dont il était revêtu, le roi joignit celle de gr.-cordon de la Lég.-d'Honneur et de commandeur de l'ordre de St-Louis. A la même époque il fut nommé inspecteur-général de l'artillerie. Le départ. de la Nièvre le nomma, en mai 1815, son représentant à la chambre. Mis à la retraite après les *cent-jours*, il accepta les fonct. de maire, et mourut le 23 juillet 1827, dans son château de La Motte, pres de Nevers, au sein de cette commune de St-Sulpice, dont à bon droit les habitants l'avaient nommé leur père.

SORBIÈRE (SAMUEL), médec., né à St-Ambroix, diocèse d'Uzès, en 1615, était neveu de Samuel Petit, qui l'éleva, et dont il exploita depuis la réputation. Apres avoir exercé quelq. années son art en Hollande, il revint en France, où *il retourna sa jaquette*, selon l'expression de Gui Patin, c'est-à-dire qu'il quitta la religion protestante. Assez mécontent des modiques rétributions que lui avait valu sa conversion, il prit l'habit ecclésiast. après la mort de sa femme, et fit deux fois le voyage de Rome sans grand succès. Il parvint à se faire nommer historiographe du roi en 1660; mais ce ne fut là qu'un titre sans fonctions. Il mourut à Paris en 1670. Il avait joui quelque temps de la réputat. de savant, grâce au talent de saisir les idées des autres dans la conversation et à l'effronterie de les colporter comme siennes. Patin, Hobbes, Baluze, etc., lui dédièrent des ouvr. Quant à ce qui le regarde lui-même, on ne connait guère que ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses*. F. Graverol a publié un *Sorberiana*, Toulouse, 1691.

SORBIN (ARNAUD), dit de *Sainte-Foi*, évêq. de Nevers, était né près de Montauban, en 1532; prédicat. des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, théologal de Toulouse, il prononça dans la métropole de Paris les oraisons funèbres des plus illustres personnages de son temps, et fut lui-même un des hommes distingués et surtout l'un des écrivains les plus féconds de la dern. moitié du 16e S. Il publia près de 30 ouvr. en prose et en vers; mais tout cela n'empêche pas qu'il ne soit aujourd'hui presq. inconnu. Il mourut à Nevers en 1606, à l'âge de 74 ans. Il était entré dans la Ligue, et l'on voit, par les titres seuls de plus. de ses ouvr., qu'il y avait porté un esprit fort passionné. Nous citerons de lui : *Histoire de la Ligue sainte, sous la conduite de Simon de Montfort, contre les Albigeois, tenant le Béarn, le Languedoc, la Gascogne et le Dauphiné, laquelle donna la paix à la France*, etc., *trad. du latin de Pierre, moine de Vaux-de-Cernay*, Paris, 1569, in-8. — *Conciles de Tholose, Béziers et Narbonne, ensemble les ordonnances du comte Raymond contre les Albigeois*, etc., Ibid., 1569, in-8. — *Histoire contenant un abrégé de la vie, mœurs et vertus de Charles IX, où sont contenues plus. choses merveilleuses advenues pend. son règne*, ibid., 1574, in-8. — *Vrais discours des derniers propos mémorables et trépas du feu roi Charles IX*, 1574, in-8.

SORBON (ROBERT), fondat. de la *Sorbonne*, né en 1201 au village de Sorbon ou Sorbonne, dans le diocèse de Reims, d'une famille pauvre et obscure, fit ses études à Paris, avec une gr. distinction, fut reçu docteur en théologie, et s'acquit bientôt une gr. réputation par ses sermons et ses conférences. Appelé à la cour par St Louis, et admis à sa table, il devint son chapelain et son confesseur. Vers 1251, il obtint un canonicat à Cambrai; ce fut à cette époque qu'il conçut le projet d'une société d'ecclésiastiq. séculiers qui « vivant en commun et ayant les choses nécessaires à la vie, ne fussent plus occupés que de l'étude et enseignassent gratuitement. » Telle fut l'origine de la maison de Sorbonne, dont on place la fondation à 1252. Robert en fut le direct. et en rédigea les statuts, qui n'ont jamais été réformés ni changés jusqu'à la suppression de l'établissem. pendant la révolut. Il mourut en 1274. Ses écrits sont : *de Conscientiâ; super Confessione; Iter Paradisi* (ces trois ouvrages sont imprimés dans la *Biblioth. Patrum*); *Glossæ divinorum librorum*, dans les *Commentarii totius S. Scripturæ*, de Ménochius (édit. du P. Tournemine); son *Testament* (dans le *Spicilegium* de d'Achery); les *Statuts de la maison et société de Sorbonne;* un livre *du Mariage;* un autre des *trois Moyens d'aller en Paradis;* un gr. nombre de *Sermons*, long-temps conservés MSs. dans la biblioth. de Sorbonne.

SORDELLO, troubadour italien du 13e S., n'est nommé que par un seul des historiens ou chroniq. de son temps, savoir par Rolandin. Le Dante en parle dans son poëme du *Purgatoire* et dans un traité latin qu'il a composé sur le langage vulgaire. On lit dans ce dern. ouvr. que Sordello excellait en poésie dans tous les genres de discours, et qu'il

a contribué à fonder la langue de l'Italie, par d'heureux emprunts aux dialectes de Crémone, de Brescia, de Vérone, cités voisines de Mantoue, sa patrie. Rolandin raconte que Sordello, épris de la sœur d'Ezzelino da Romano (*v.* ROMANO), appelée Cuniza, épouse du comte Richard de St-Boniface, l'enleva. Nostradamus, dans ses *Vies des poètes provençaux*, dit que les poésies du Mantouan Sordello, au service du comte Bérenger, étaient préférées à celles des troubadours provençaux, génois ou toscans, et qu'il composa un traité intit. : *lou Progrès et Avansament del reys d'Aragon en la contat de Provenza*, et qu'il mourut vers 1281. C'est dans la *Storia della letterat. italiana* de Tiraboschi qu'on trouve le plus de documents sur la vie de Sordello. De tous les ouvr. composés par ce troubad., on ne connaît que ses pièces, au nombre de 34, en langue provençale; elles suffisent pour lui assurer un rang éminent parmi les poètes du 13ᵉ S. Raynouard, dans son *Choix de poésies des troubadours*, en a inséré deux qui avaient été trad. par Millot.

SOREAU (JEAN-BAPT.-ÉTIENNE-BENOÎT), avocat au parlement de Paris, né à Tours en 1738, mort à Paris en 1808, associa la littérature à la jurisprud., coopéra à la nouvelle édition de la *Collection d'arrêts* de Denisart, et fournit beaucoup d'art. au *Magasin encyclopédiq.* de Millin, et publia quelques opuscules dont M. A. Beuchot a donné l'indication dans la *Bibliographie de la France*.—SOREAU (Antoine), avocat à Paris dans le 17ᵉ S., a traduit les *Lettres de Brutus et de Cicéron touchant les affaires de la république*, etc., 1663. in-12.

SOREL ou SEURELLE (AGNÈS), née en 1409 au village de Fromenteau, en Touraine, était fille d'un gentilhomme du comte de Clermont. A l'âge de 15 ans, placée en qualité de fille d'honn. près d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou, elle l'accompagna à la cour de France en 1431, lorsque cette princesse y vint solliciter la liberté de son mari, fait prisonnier à la journée de Bulleguéville. Charles VII devint éperdument amoureux de la *demoiselle de Fromenteau* (ainsi qu'on appelait alors Agnès), et pour la fixer à la cour il lui donna près de la reine la place qu'elle occupait près de la duchesse d'Anjou. Agnès parut bientôt avec un éclat qui scandalisa le peuple et fit murmurer. Cepend. les Anglais possédaient la moitié de la France, et le roi, quoiq. naturellem. brave, oubliait à Loches et à Chinon, dans le sein des plaisirs, qu'il lui fallait reconquérir son roy. Un astrologue s'étant un jour présenté à la cour, fut consulté par le roi en présence d'Agnès, qui voulut connaître aussi sa destinée. Le devin lui ayant prédit qu'elle devait fixer long-temps le cœur d'un grand roi, Agnès saisit cette occasion pour tirer Charles de sa léthargie, et lui demanda la permission de se retirer à la cour du roi d'Angleterre : « Sire, ajouta-t-elle, c'est ce monarque sans doute que regarde la prédiction, puisq. vous allez perdre votre couronne et que Henri va la réunir à la sienne. » Quoi qu'il en soit de cette anecdote, rapportée par Brantôme, toujours est-il qu'Agnès se servit de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit du roi pour lui rappeler ce qu'il se devait à lui-même et à son peuple. Les succès de Charles augmentèrent encore la faveur d'Agnès, qui n'abusa jamais de son crédit. Se trouvant en butte à la haine et aux mauvais procédés du dauphin, elle prit le parti de se retirer, en 1445, à Loches, où Charles VII lui avait fait bâtir un château. Il lui avait donné en outre des terres considérables en Bretagne, dans le Berri, et le château de Beauté, sur la Marne, d'où elle prit le nom de dame de Beauté. Elle fut cinq ans sans paraître à la cour; mais le roi fit plusieurs voy. en Touraine pour la voir. Vers la fin de 1449, la reine, qui n'avait point oublié les nobles conseils qu'Agnès avait donnés au roi, l'engagea à revenir à la cour. Elle y parut, et quelq. temps après, étant venue trouver Charles à l'abbaye du Jumiège, où ce monarque, vainqueur des Anglais, avait établi son quartier d'hiver, elle y mourut le 9 février 1450. Les historiens ne sont point d'accord sur l'opinion qu'on doit avoir de cette femme célèbre. Les uns en parlent avec mépris et l'accusent d'avoir dilapidé les finances par ses dépenses scandaleuses; les autres lui attribuent la gloire d'avoir sauvé la France. Ce qui est certain, c'est qu'Agnès n'abusa jamais de son pouvoir, qu'elle fut sincèrement attachée au roi, et qu'elle eut l'art de conserver jusqu'à sa mort l'amitié de la reine.

SOREL (CHARLES), sieur de Souvigny, littérat., né dans les dernières années du 16ᵉ S., était fils d'un procur. de Paris, et se prétendait de la même famille que la belle Agnès. Il cultiva les lettres pendant toute sa vie avec ardeur, et sans jamais rechercher la protect. des grands. En 1635, il remplaça son oncle Ch. Bernard dans la charge d'historiographe de France. Il perdit plus tard cet emploi, mais ne cessa pas d'écrire jusqu'à ses dern. moments, et mourut en 1674. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *La vraie histoire comique de Francion*, Paris, 1622, 1633, in-8 : c'est un roman que les amateurs de l'ancienne naïveté franç. peuvent lire avec quelque plaisir; il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; l'édition de Leyde, 1721, 2 vol. in-12, fig., est recherchée.— *Le Berger extravagant*, Paris, 1627, 3 vol. in-8, réimpr. sous le titre de *l'Anti-Roman*, ou *Histoire du berger Lysis*, ib., 1633, 2 vol.; Rouen, 1646, 4 vol. in-8 : c'est une imitation de don Quichotte. — *Histoire de la monarchie française dep. Pharamond jusqu'en* 840, Paris, 1636, 2 vol. in-8. — *La Maison des jeux*, etc., 1642, 4 vol. in-8.— *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps, ensuite des Jeux de l'Inconnu et de la Maison des jeux*, 1644, in-8 ; réimprimé en 1658 avec quelques changements.— *La Science universelle*, 1660, 4 vol. in-12. — *Hist. de la monarchie franç. sous le règne de Louis XIV*, 1662, 2 vol. in-12. — *Bibliothèque franç.*, 1664 ; nouv. édit. augmentée, 1667, in-12. A la suite de cet ouvr. dans le genre de la Bible de l'abbé Goujet, et qui mérite encore d'être consulté, Sorel a donné la liste de ses div.

product., qu'il apprécie avec une impartialité bien rare dans un auteur.—*De la connaissance des bons livres, ou Examen de plusieurs auteurs*, 1671, in-12. — *De la prudence*, 1673, in-12.

SORIA (FRANÇ.-ANT.), biographe, né vers 1730 dans le royaume de Naples, embrassa l'état ecclésiastique, consacra sa vie à la culture des lettres, et mourut en 1799. On a de lui : *Memorie storico-critiche degli storici napolitani*, Naples, 1781-82, 2 vol. in-4. — *Lettere ad un amico*, ibid., 1797, in-8; l'auteur y passe en revue plusieurs ouvrages agiographiq. — *Storia del regno di Maometto II*, traduit du français de Guillet de Saint-George. — SORIA (Jean de), professeur et bibliothéc. à Pavie, mort en 1767, a publié un *Recueil d'opuscules philosophiques et philolog.* (en ital.), Pise, 1766, 3 vol. in-8.

SORINIÈRE (CLAUDE-FRANÇ. DU VERDIER DE LA), littérateur, né en Anjou vers 1702, mort vers 1778, a fourni beauc. de morceaux, soit en vers, soit en prose, au *Journal de Verdun* et au *Mercure de France*. Son *Essai sur les progrès des sciences et des beaux-arts sous le règne de Louis-le-Bien-Aimé*, poème inséré dans le *Mercure*, a été réimprimé à part (3e édit.), avec des additions et changements considérables, Angers, 1750, in-4. Cet auteur serait peut-être entièrement oublié, sans ces vers de Voltaire, qui, dans son *Épître* à Boileau, dit qu'il a vu le parti janséniste

........ Tombant dans la poussière
Avec Guyon, Fréron, Nonotte et Sorinière.

—Jean MORIN, sieur de LA SORINIÈRE, premier président de la chambre des comptes de Bretagne à la fin du 16e S., avait composé des *oraisons*, des *poésies françaises*, un *Discours sur le mépris des biens de la fortune*, et des *Mémoires et recherches touchant les antiquités et singularités de la Bretagne armorique*. Tous ces écrits n'ont point été imprimés et paraissent perdus.

SORNET (CLAUDE-BENOIT), bénédictin de la congrégat. de St-Vannes, né à Salins en 1739, fit profession à l'abbaye de Luxeuil, prêcha d'abord avec succès, et se livra ensuite à des travaux littér. Arraché au calme du cloître par la révolut. de 1789, il vécut ignoré dans la retraite jusqu'en 1801, qu'il accepta une cure dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier. Il se consacra dès-lors tout entier à ses nouveaux devoirs, et mourut en 1815. On a de lui une dissertation sur l'origine, la forme et le pouv. des états de Franche-Comté; des *Recherches historiques* sur les princes et seign. du comté de Bourgogne qui se sont distingués aux croisades; les *Éloges* de l'amiral Jean de Vienne, de Nicolas Perrenot de Granvelle et d'Ant. Brun. Tous ces écrits, couronnés à diverses époques par l'académie de Besançon, sont conservés dans ses recueils.

SORRI (PIERRE), peintre, né dans le territoire de Sienne en 1556, fut élève de Salimbeni et du Passignano, qui lui donna sa fille en mariage, et l'associa à ses travaux. Il resta long-temps à Florence, parcourut les principales villes de la Toscane, visita Gênes, où il ouvrit une école et exécuta plusieurs tableaux, et Rome, d'où il envoya son tableau du *Mariage de la Vierge*, qui se voit dans une église de Sienne. Il se retira vers la fin de sa vie dans le lieu de sa naissance, et y mourut en 1622. On cite parmi ses principales composit. la *Consécration de l'église du Dôme*, à Pise, dont les détails d'architecture et les ornements rappellent la manière de Paul Véronèse, et la *Dispute de Jésus avec les docteurs*, dans la même église.

SOSIGÈNE, astron. d'Alexandrie, fut du nombre des mathématic. appelés à Rome par César pour la réforme du calendrier. Il démontra la nécessité d'adopter l'année solaire, et le nouveau calendrier reçut le nom de *Julien*. Sosigène avait bien prévu que les 4 minutes 48 secondes dont l'année était trop longue finiraient par nécessiter une nouv. réforme; mais il laissa (dit Bailly, *Histoire de l'astron.*) aux siècles futurs le soin de corriger l'erreur, quand elle serait arrivée. Ce fut, comme on sait, l'ouvrage de Grégoire XIII, dont le calendrier remplaça celui de Sosigène. Cet astronome avait composé des commentaires sur le traité d'Aristote *de Cœlo*, et un livre des *Révolutions de Sparte*. Ces deux ouvrages sont perdus.

SOSTRATE *de Gnide*, archit., fut le construct. du *Phare* célèbre d'Alexandrie, qui depuis servit de modèle à tous les monuments du même genre. Il construisit aussi à Gnide, sa patrie, ces *Jardins suspendus* sur lesquels les érudits ont fait tant de conjectures. — Un autre SOSTRATE, statuaire, vivait vers la 114e olympiade, et fut contemporain de Lysippe et de Silanion. — Un 3e SOSTRATE, élève et neveu de Pythagore de Rhège, et père de Panthias de Chios, est auteur d'une statue d'*Aristée, vainqueur à la course des chars*.

SOTER, pape, né à Fondi dans la terre de Labour, fut élu successeur de St Anicet le 1er janvier de l'an 162, suivant Lenglet-Dufresnoi, ou, selon l'*Art de vérifier les dates*, en 168. Ce qu'on sait de plus certain, c'est qu'il vécut et gouverna l'Église sous le règne de Marc-Aurèle. Sa mémoire est honorée le 2 avril, jour auquel il est inscrit dans les martyrologes, quoique rien n'indique qu'il ait été victime d'une persécution. Il eut pour successeur St Éleuthère.

SOTHEBY (WILLIAM), littérat., mort à Londres le 30 déc. 1833, âgé de 77 ans, était estimé à cause de son talent et de l'amabilité de son caractère. Son *Oberon*, imitation de Wieland, est un ouvr. parfait, et ses *traduct.* détachées d'*Homère* sont peut-être ce qu'il y a de plus distingué dans cette branche de la littérature anglaise.

SOTIN DE LA COINDIÈRE (PIERRE-JEAN-MARIE), né à Nantes en 1764, achevait ses cours de droit à Rennes lorsque la révolution éclata. Il s'en montra zélé partisan, fut nommé membre du district de Nantes en 1790, et administrateur du département de la Loire-Inférieure en 1792. L'année suivante il fut enveloppé dans la proscription des 132 Nantais envoyés à Paris, et qui furent acquittés par le tribunal révolutionn. après la mort de Robespierre,

Sotin s'établit alors à Paris, obtint la place de commissaire central auprès du départem. de la Seine, et fut nommé en 1797 ministre de la police. Forcé de donner sa démiss. l'année suivante, pour cause de légèreté et d'étourderie dans l'exercice de ses fonctions, il remplaça Faypoult, ambassadeur à Gênes. Ayant donné dans ce poste une nouv. preuve de son incapacité, il fut rappelé au bout de 2 mois pour aller consul-général à New-York, d'où il fut transféré au simple consulat de Savanah. Bonaparte le rappela pour avoir prêté la main au mariage de son frère Jérôme avec une demoiselle du pays. De retour à Nantes en 1804, Sotin, dégoûté des honn., se contenta du modeste emploi de percepteur des contributions d'une commune rurale, et mourut en 1810.

SOTO (Dominique), théologien, né à Ségovie en 1494, enseigna la philosophie à Alcala, entra dans l'ordre de St Dominique en 1524, et reprit l'enseignement dans l'université de Salamanque. Sa réputation décida Charles-Quint à l'envoyer, en 1545, au concile de Trente, avec le titre de son premier théologien. A son retour, l'empereur le nomma son confesseur, et voulut le faire évêque de Ségovie. Soto quitta la cour en 1550, pour se retirer à Salamanque, où il mourut en 1560. Ses ouvr. sont : un *Comment.* estimé *sur le Maître des sentences*, Venise, 2 vol. in-fol. — Un *Comment. sur l'Épître aux Romains*, Salamanque, 1550; Anvers, 1550. — *Traité de la nature et de la grâce*, imprimé à la suite de l'ouvr. précédent, édit. d'Anvers. — *De justitiâ et jure*, Anvers, 1568; Lyon, 1582; Venise, 1608. — Pierre Soto, dominicain, né à Cordoue vers l'an 1500, fut aussi confess. de Charles-Quint, puis accompagna Philippe II en Angleterre, où, par ordre de la reine Marie, il rétablit l'enseignement de la foi catholique dans les universités d'Oxford et de Cambridge. Plus tard, il fut envoyé au concile de Trente : il y mourut en 1563, laiss. plus. écrits théologiq. entièrement oubliés.

SOTO (Ferrand de), guerrier espagn., né à Villanueva de Barca Rota, en Estramadure, s'embarqua pour l'Amérique en 1520. Ayant abordé sur la côte du Darien, il reçut de Pedrarias, gouverneur de cette province, le command. d'une compagnie de cavalerie, avec laquelle il accompagna Pizarre à la conquête du Pérou. Il se distingua dans cette expédit., et revint bientôt après en Espagne pour solliciter de Charles-Quint la permission d'entreprendre la conquête de la Floride. En lui accordant cette demande, l'empereur lui confia le gouvernement de San-Iago de Cuba, afin qu'il pût prendre dans cette île tout ce qui lui serait nécessaire, et lui assura la place de gouvern.-général de la Floride. Soto, riche par la conquête du Pérou, recruta promptement une foule d'aventuriers, avec lesquels il s'embarqua à San-Lucar, sur six vaiss., au mois d'avril 1538. Arrivé 6 semaines après à Cuba, son prem. soin fut de rebâtir la Havane, que des Corsaires français avaient ruinée, puis il envoya un pilote expérimenté reconnaître les côtes de la Floride. Tout étant disposé, il mit en mer au mois de mai 1539, et son escadre mouilla, 19 jours après, dans la baie du St-Esprit, sur la côte occidentale de la Floride. Dès le lendemain, il commença ses recherches; mais après avoir parcouru toutes les parties occidentales du pays, et l'intérieur de celui qu'on appelle la Géorgie, jusqu'à une distance de 300 lieues du point de débarquement, il mourut le 25 juin 1552. Aucun de ses officiers n'eut le courage de poursuivre ses explorations. La troupe marcha vers l'ouest pour gagner le Mexique, revint ensuite vers le Mississipi, où elle s'embarqua sur des navires construits à la hâte, et finit par attérir à l'embouchure du Panour. Cette expédition avait coûté la vie à plus de 700 hommes. On en trouve la relation dans l'*Histoire de la Floride*, par Garcilaso de la Véga, et dans l'*Histoire de la conquête de la Floride par les Espagnols*, trad. en français par Citri de la Guette, Paris 1685, in-12. Cette relation diffère en quelq. points de celle de Garcilaso.

SOTO (Jean de), peintre, né à Madrid en 1592, fut un des élèves les plus distingués de B. Carducho, qui l'associa à la plupart de ses travaux. Il était encore très jeune, lorsqu'on lui confia une partie des fresques du *Palais du Pardo*. D'autres ouvrages à l'huile assurèrent sa réputation. Il promettait de devenir un des peintres les plus renommés de l'école espagnole, lorsqu'il mourut prématurém. en 1620. — Don Lorenzo Soto, né à Madrid en 1634, entra de bonne heure dans l'école de B.-M. de Aguerro, paysagiste, sut s'approprier la manière de son maître, et orna ses compositions d'épisodes historiques exécutés avec esprit. Il tenta aussi de gr. compositions, parmi lesquelles on distingue le tableau de *Ste Rosalie* dans l'église du Rosaire à Madrid; mais il abandonna la peinture pour exercer un emploi en province, et, lorsqu'il voulut la reprendre à l'âge de 50 ans, il ne put recouvrer son talent, et mourut dans la misère à Madrid en 1688.

SOUABE (Frédéric, duc de), 2e fils de l'emper. Frédéric Barberousse, né vers 1160, reçut de son père l'investiture des duchés de Souabe et d'Alsace. Il fit partie de la nouvelle expédition formée pour la délivrance des lieux saints. Après la mort de son père, qui se noya dans le Cydnus (*v.* Frédéric Ier), il prit le commandem. de l'armée des croisés, conquit plusieurs places sur les Sarrasins, et se signala surtout au siége d'Acre; mais une épidémie l'enleva devant cette ville au mois de janvier 1191, à peine âgé de 30 ans. Après sa mort, les croisés découragés se rembarquèrent pour revenir en Europe. — Hedvige ou Hadewige, duchesse de Souabe, se distingua au 10e S. par son goût pour les études classiques. Elle était fille de Henri de Bavière, et veuve de Burcard de Lintzgau, qui, déjà possesseur d'une partie de la Suisse, avait été élevé en 916 à la dignité de duc de Souabe. Hedvige, promise par son père à l'empereur de Constantinople, avait appris le grec; mais ensuite, aimant mieux rester dans sa patrie, elle s'était fait peindre horriblement laide, quoiqu'elle fut très belle. Ce portrait, envoyé à Constantinople, avait

dégoûté le souverain grec, et Hedvige épousa Burcard, octogénaire, qui la laissa bientôt maîtresse de biens considérables. Elle choisit alors à l'abbaye de St-Gal, un moine très savant, nommé Eckard, pour résider dans son palais, et lire avec elle les auteurs classiques de la Grèce et de Rome. L'abbé du couvent de Reichnau, ayant osé plaisanter sur les tête-à-tête d'Hedvige et du moine, fut cité devant le tribunal de la princesse, qui le condamna à une assez forte amende, et le fit censurer par l'évêque de Constance. Toutefois Eckard, qui, dit-on, regrettait quelquefois son monastère, lui présenta comme suppléant un sien cousin, qui faisait ses études à St-Gall. Hedvige accueillit fort bien ce jeune homme, se chargea d'achever son instruction, et recommanda le moine à l'emper. Othon, qui le nomma son chapelain et son secrétaire, et lui confia l'éducation de son fils. Hedvige mourut vers le commencem. du 11e S., et ses fiefs furent donnés au chapitre de Bamberg par l'empereur Henri II.

**SOUBEIRAN** (JEAN DE SCOPON), littérateur, né à Toulouse en 1699, se dégoûta de la profess. d'avocat que ses parents lui avaient fait embrasser, vint à Paris, cultiva les lettres, fit un voyage en Hollande, et finit par se fixer à Paris, où il mourut en 1751. On a de lui : *Réflexions sur la tragédie de Brutus*, par Voltaire, dans le *Nouvelliste du Parnasse*, tome Ier, 1731, et réimpr. en 1738.—*Lettre au sujet de l'Histoire de Mme de Luz*, Paris, 1742. — *Examen des Confessions du comte de****, ibid., 1742 : ces critiques de deux romans de Duclos eurent quelque succès. — *Réflexions sur le bon ton et la conversation*, 1746, in-12. — *Caractère de la véritable grandeur.*, in-12. — *Considérat. sur le génie et les mœurs de ce siècle*, 1749, in-12.

**SOUBEYRAN** (PIERRE), graveur à l'eau forte, né à Genève en 1713, vint fort jeune à Paris, et, pendant un séjour de 20 ans, y grava la plus grande partie des planches qui accompagnent le texte des 2 vol. du *Traité des pierres antiques gravées du cabinet du roi*. De retour à Genève en 1750, il s'y livra à l'étude des mathématiques, puis à la pratique de l'architecture, art dans lequel il se montra fort habile. C'est lui qui fournit les plans et dirigea la construction de la plupart des bâtiments importants élevés dans Genève à cette époque. Il mourut vers 1770. On a de lui, outre les planches mentionnées plus haut, quelques gravures, dont la plus remarquable est *la belle Villageoise*, d'après Boucher.

**SOUBISE** (BENJAMIN DE ROHAN, seigneur de), frère du duc de Rohan, chef du parti protestant en France sous Louis XIII (*v.* Henri, duc de ROHAN), était né vers 1589. Il apprit le métier des armes en Hollande sous Maurice de Nassau, et fut un des gentilshommes franç. qui, en 1606, se jetèrent dans Bergues, lorsque les Espagnols assiégèrent cette place. Au moment où commencèrent les guerres de relig., en 1621, Soubise fut nommé, par l'assemblée de La Rochelle, commandant-génér. dans les provinces de Poitou, de Bretagne et d'Anjou, et comme son frère il se montra fidèle à ses coreligionnaires, et inaccessible aux offres les plus brillantes de la cour. Lorsque Louis XIII marcha contre les protestants, Soubise se renferma dans St-Jean-d'Angély ; mais, après s'être défendu pendant un mois contre toutes les forces royales, il se vit forcé de se rendre. Oubliant la promesse qu'il fit alors au roi de le servir fidèlement. Il s'empara bientôt après de Royan, se rendit maître du Bas-Poitou, s'empara d'Olonne, et menaça Nantes ; mais le roi ayant marché contre lui, il s'enfuit à La Rochelle, abandonnant son canon et ses équipages, sans avoir combattu. Il passa en Angleterre pour y demander du secours ; mais l'édit de pacification, donné à Montpellier le 19 oct. 1622, mit fin aux hostilités. Soubise continua d'intriguer, soit auprès de la cour d'Espagne, soit auprès de celle de Londres, jusqu'au commencem. de 1625, où il troubla la paix par l'entreprise la plus audacieuse. Après avoir publié un manifeste, il s'embarque à l'île de Ré avec 300 soldats, se dirige sur Blavet, où se trouvait la flotte royale, attaque le vaisseau principal, s'en empare, ainsi que de tous les autres, et débarque ensuite pour attaquer le fort. Mais il y trouva plus de résistance qu'il ne l'avait soupçonné. La place ayant résisté jusqu'à l'arrivée des troupes commandées par le duc de Vendôme, gouvern. de Bretagne, Soubise, qui se vit fermer la retraite, força les barrières qui lui interdisaient la sortie du port, et fit voile pour l'île de Ré, emmenant avec lui quinze vaisseaux de la flotte royale. Il s'empara ensuite de l'île d'Oleron, et demeura maître de la mer depuis Nantes jusqu'à Bordeaux. Quelque temps après, bloqué dans l'île de Ré par la flotte combinée du roi et de la Hollande, forte de 20 vaisseaux, il obtint une suspension d'armes, et les deux amiraux se donnèrent réciproquement des otages. Bientôt Soubise redemanda les siens, qui lui furent rendus sous la condition que la suspension d'armes ne finirait qu'après avoir reçu des nouvelles de la cour ; mais, au mépris de cette clause, il attaque au dépourvu la flotte royale, et met le feu au vaisseau amiral. Plus tard, la flotte des protestants fut battue par celle du roi, commandée par Montmorenci. Soubise s'enfuit à l'île d'Oleron, puis fit voile pour l'Angleterre, d'où il amena au secours de La Rochelle une flotte sous les ordres du duc de Buckingham. Lors de la capitulation de cette ville, Soubise refusa d'accepter les condition favorables qui lui furent offertes, et préféra retourner en Angleterre ; il n'en fut pas moins compris dans l'édit de pacificat. du 29 juin 1629, par lequel le roi lui accordait entière abolition pour le passé. Il continua d'intriguer en faveur de son parti, et mourut en 1641, sans laisser de postérité. Capable d'exécuter les coups de main les plus hardis, Soubise n'eut cependant ni le courage ni les vertus de son frère, et on cite de lui des traits peu honorables. C'est par erreur qu'il est qualifié de duc par la plupart des historiens. A la vérité, le roi avait en 1626 érigé en duché-pairie la baronie de Frontenai, appartenant à Soubise ;

mais les lettres-patentes ne furent jamais enregistrées, ce qui les rendait nulles.

SOUBISE (Charles de ROHAN, prince de), duc de Rohan et Ventadour, pair et maréch. de France, de la famille du précédent, né en 1715, obtint en 1734, par la démission du prince de Rohan, son aïeul, la charge de capitaine des gendarmes de la garde, il servit comme aide-de-camp du roi dans les campagnes de 1744 à 1748, fut blessé au siége de Fribourg en 1745, reçut le grade de maréchal-de-camp en 1748, et fut en 1751 nommé gouvern. de Flandre et du Hainaut. Mme de Pompadour, lors de la guerre de sept ans, lui fit obtenir le commandem. du corps de 24,000 hommes stipulé par le traité de 1757. Ses opérat. furent d'abord heureuses, et la guerre eût pu se terminer à l'avantage de la France, s'il y eût eu plus d'accord entre Soubise et Richelieu. Le prem. n'avait pas la confiance de ses troupes, et comptait, dit-on, parmi ses offic. un gr. nombre d'ennemis secrets, qui désiraient lui voir éprouver des revers. Après un prem. échec essuyé dans Gotha, où, surpris par un détachement prussien, il n'eut que le temps de s'enfuir, il donna dans le piége que lui tendait Frédéric II à Rosbach. Croyant cerner l'armée prussienne, à peine forte de vingt mille hommes, il abandonna une position fortifiée; mais tourné par les Prussiens et mal secondé par ses alliés, son armée est écrasée par l'artillerie ennemie, tandis que les batteries françaises, placées dans un fond, n'atteignaient point les Prussiens. Cette journée (5 nov. 1757), ne fut pas moins honteuse pour la France que celle de Fontenoy lui avait été glorieuse. Soubise revint tout humilié à la cour, et se vit en butte, pendant plusieurs mois, aux épigrammes les plus sanglantes, mais il en fut dédommagé par les faveurs du roi. Il reçut le titre de ministre d'état, une pension de 50,000 livres, et les gouvernem. du bois de Boulogne, des châteaux de Madrid et de la Muette. Une nouvelle armée lui fut confiée en 1758. Moins malheureux cette fois, il triompha des Hessois, des Hanovriens et des Anglais à Sundershausen le 13 juillet, à Lutzelberg le 10 octobre, et l'occupation du landgraviat de Hesse fut le fruit de ces deux combats. Neuf jours après le roi lui envoya le bâton de maréchal. Soubise commandait en 1761, une armée nombreuse sur le Rhin; mais il ne s'entendit point avec le maréchal de Broglie, qui commandait une armée moins forte sur le Mein. Broglie, battu à Filingshauzen, l'accusa de ne l'avoir point secouru. Les deux généraux envoyèrent à la cour des mém. contradictoires pour se disculper. Mme de Pompadour fit donner gain de cause à Soubise; Broglie fut rappelé et exilé dans ses terres. Le public et l'armée s'indignèrent de ce jugement. Durant la campagne suivante, Soubise eut le bon esprit de se laisser guider par les conseils du maréchal d'Estrées, et la bataille de Johannisberg fut gagnée. Ce fut là le terme de sa carrière militaire; sa vie ne fut plus que celle d'un courtisan voluptueux, d'un favori complaisant. Il encensa le prem. Mme Dubarry; mais il est juste de dire qu'à la mort du monarque, Soubise, seul, suivit le cortége de son maître, composé de quelq. valets et de quelques pages, et ne se sépara de sa dépouille mortelle que lorsqu'elle eût été déposée dans les caveaux de St-Denis. Instruit de cette conduite, Louis XVI fit dire au fidèle courtisan, par la comtesse de Marsan, sa sœur, qu'il pouvait reprendre sa place dans le cons. des ministres. Le prince de Soubise mourut en 1787. L'abbé Georgel dans ses *Mém.* le représente comme initié dans les secrets du ministère occulte de Louis XV, et mêlé dans toutes les intrigues qui se rattachent à l'ambassade du card. de Rohan à Vienne, ainsi qu'à la nomination de ce prélat à la dignité de gr.-aumônier. — V. Parthenay.

SOUBOUTAI ou SOUBADAI, surnommé *Bahadour* (le Héros), gén. monghol, naquit vers la fin du 12e S. Son nom, altéré dans les transcript. qu'on en a faites en arabe, s'est changé en *Souida*, *Soundaï* et *Sounathy*. Il était fils de l'un des chefs de la tribu tatare des Ouriyangkit, nommé Haban, contemporain de Djenguyz. Souboutaï entra au service de ce prince en qualité de chef de tribu, se distingua dans une guerre contre les Merkites, puis dans une autre contre les Ouïgours de Kharisme, et devint bientôt l'un des génér. les plus entreprenants de Djenguyz-Khan. Poussant ses conquêtes vers l'Occident, après avoir traversé la Transoxane, le Mazenderan, l'Irak-Adjemi, après avoir fait le tour de la mer Caspienne, traversé le Caucase par le défilé de Derbend, défait les Comans et les Russes, dévasté les contrées qui avoisinent la mer d'Azof, pénétré en Crimée et dans le pays des Bulgares, Souboutaï fut arrêté dans sa marche victorieuse par un ordre de Djenguyz, qui le rappelait pour faire la conquête des Tangut. Il résista long-temps à cet ordre, mais enfin il obéit, traversa le grand désert, battit, chemin faisant, plus. tribus tatares, soumit toutes les villes situées sur le fleuve Jaune, du côté de la Tatarie, et n'arriva à la résidence impériale qu'après la mort de Djenguyz. Ogodaï, son successeur, lui fit épouser une princesse de sa famille, et le nomma pour accompagner son frère Tholouï dans son expédit. au midi du fleuve Jaune. Les Tatars entrèrent dans le pays des *Kin* (la Chine) par le passage dit *la Tête-de-Bœuf*, firent la conquête de plus. provinces, s'emparèrent des deux villes princip., Pian et Tsaï, et renversèrent la dynastie des Kin. Après cette brillante expédit., qu'il conduisit presque seul, Souboutaï fit partie d'une autre expédition dans le Kiptchak (pays des Comans), commandée par le prince monghol Batou. Les Tatars forcèrent le roi de cette contrée de se retirer dans une île de la mer Caspienne, vainquirent une seconde fois les Russes, dévastèrent la Russie, la Pologne, la Hongrie, et pénétrèrent jusqu'en Silésie. Souboutaï contribua puissamment à ces succès, et mourut dans son campement sur le Danube, à l'âge de 73 ans. Les exploits de ce héros monghol sont consignés dans un écrit chinois intit.: *Sin houng kian lou*, dont Abel Remusat a donné un extrait intéressant.

SOUBRANY (Pierre-Auguste de), conventionnel,

né à Riom en 1750, d'une famille noble, était officier de dragons à l'époque de la révolution, dont il adopta les principes avec chaleur. Député par le départem. du Puy-de-Dôme à l'assemblée législative, il fut réélu à la convention, et ne parut à la tribune que dans le procès du roi pour voter contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Au mois de mai 1793, il eut une mission près de l'armée de la Moselle, et ne s'y occupa que de détails milit. Envoyé plus tard à l'armée des Pyrénées-Orientales, il se fit aimer des soldats; frugal et brave, il partageait leurs fatigues, leurs privations et leurs dangers; et il contribua beaucoup aux succès qu'obtint l'armée sur cette frontière. Peu de temps après son retour à Paris eut lieu le mouvement insurrectionnel, dont une partie de la convent. voulait profiter pour recommencer le régime de la terreur. Dès que la convention eut repris ses séances, Soubrany, que la faction avait désigné pour commander la force armée, fut décrété d'accusation : livré à une commission militaire, il fut condamné à mort, ainsi que Romme, Duroi, Bourbotte, Duquesnoi et Goujon, le 18 juin 1795.

SOUCHAY (Jean-Baptiste), littérateur, né en 1688 dans le Vendomois, vint à Paris après avoir terminé ses études et se chargea de plus. éducations particulières. Ses talents l'ayant fait promptement connaître, il fut admis en 1726 à l'acad. des inscript., obtint en 1732 une chaire d'éloquence du collége royal, deux ans après un canonicat à Rodez, et mourut en 1746. Outre un assez gr. nombre de *dissertations* dans le rec. de l'acad., on lui doit une édit. du *Comment.* de Jul. Fleury, *sur Ausone*, Paris, 1730; des *OEuvres de Boileau*, avec des *notes* qu'il attribuait à Valincour et à l'abbé Renaudot, ibid, 1735, 2 vol. in-12, réimpr. en 1740, de l'*Astrée* de d'Urfé et des *lettres* de Pellisson. Il légua ses MSs. au comte de Maillebois.

SOU-CHÉ, lettré chinois, né dans le 11e S. dans une ville du Sse-tchhouan, d'une famille honorable, subit ses examens, reçut ses grades dans la capitale de l'empire, et remplit successivement plus. postes import. dans lesquels il déploya une gr. activité. Comme dans les rapports qu'il adressait à l'empereur il n'épargnait pas le premier ministre, dont la conduite excitait dep. long-temps de justes réclamations, celui-ci résolut de se débarrasser d'un censeur importun, et, l'ayant destitué de tous ses emplois, le fit mettre en prison. Les nombr. amis de Sou-ché réussirent à lui faire rendre la liberté; mais il fut exilé dans une prov. éloignée, et ayant acquis une petite maison et revêtu l'habit de la dern. classe, il cultiva la philosophie, l'éloquence et la poésie. Il se croyait oublié dans cette retraite, lorsque l'emper. le désigna pour remplir les fonct. de son historiographe. Le prem. ministre, constant ennemi de Sou-ché, eut encore le crédit de faire donner cette charge à un autre; mais l'empereur, mécontent du travail du nouvel historien, déclara qu'il voulait que Sou-ché fût chargé de mettre en ordre les mémoires de la dynastie. Le ministre, ne pouvant pas s'opposer à la volonté du souverain, lui fit assigner pour résidence une petite ville voisine de la capitale. Sou-ché demanda de retourner au lieu de son exil, parce qu'il y possédait une maison et quelques arpents de terre. Cette demande lui fut accordée, et il y demeura 10 ans, uniquem. occupé de son travail historique. Après la mort de l'emper. Chen-tsoung, Sou-ché fut rappelé par l'impératrice régente, nommé gouverneur de Ting-tcheou, appelé, peu de mois après, au tribunal des rites, mis au nombre des institut. des princes, décoré du titre de *grand-maître de la doctrine*, et chargé d'expliquer au jeune empereur l'histoire et les *king*, ou livres sacrés. Après la mort de l'impératrice, les services de Sou-ché furent oubliés, et ce vertueux lettré eut à subir de nouv. persécutions. Dénoncé comme ayant pris part à un complot séditieux, privé de tous ses emplois, il fut encore exilé dans une bourgade éloignée, et l'on défendit au magistrat d'avoir pour lui les égards qu'on ne refuse pas aux plus grands criminels. Mais sa réputat. était si répandue et si bien établie qu'il reçut une somme suffisante pour se construire une maison et s'assurer les besoins de la vie. Une amnistie génér. accordée à tous les condamnés pour délits politiques lui permit de choisir une résidence plus agréable, et il mourut en 1101, à près de 60 ans. Outre l'ouvrage historique dont nous avons fait mention et la continuation du *Comment.* que son père avait commencé sur le *Yi-king*, Sou-ché a écrit une *Explication des Chou-king* et une foule de pièces en prose et en vers insérés dans les recueils. On peut consulter sur cet illustre lettré les *Mémoires concernant les Chinois*, t. X, p. 70-107.

SOUCHET (Jean-Bapt.), doct. de Sorbonne, né à Chartres vers la fin du 16e S., fut successivem. curé d'un village près de Dreux, notaire, secrét. et chan. du chapitre de sa ville natale. L'hist. du pays chartrain était presq. encore inconnue, Souchet l'étudia dans les MSs., les chartes, les chroniq., etc., qu'il put se procurer. C'est en se livrant à ce travail qu'il conçut le projet de donner une édition compl. des *OEuvres* de St Yves, évêq. de Chartres. Les soins qu'exigea cette publicat., et le débat littéraire qu'il eut à soutenir pour le même objet l'empêchèrent de mettre au jour l'*Hist. de la ville et de l'église de Chartres*. Cet ouvr., dont le MS. original se trouve dans la Biblioth. de Chartres, était achevé à la mort de l'auteur arrivée en 1654. Les *OEuvres* de St Yves furent publiées en deux parties, sous le titre de *D. Ivonis Opera*, etc., Paris, 1647. Le nom du P. Fronteau, genovéfain, ayant été substitué sur le frontispice à celui du véritable éditeur, Souchet réclama contre cette fraude par un écrit intitulé : *Veritatis defensio in P.-J. Frontonem, canon. regularem*, Chartres (1650), in-8 de 111 p., très rare. On lui doit encore une édit. de la *Vie de Bernard*, prem. abbé de Tyron, par Geoffroi le Gros (en lat.), Paris, 1649, in-4, très rare.

SOUCIET (Étienne), jésuite, né à Bourges en 1671, embrassa la règle de St Ignace à l'âge de 19 ans, quitta de bonne heure la carrière de l'en-

seignement pour raison de santé, et vint à Paris, où ses talents le firent bientôt connaître. Choisi pour travailler à l'ouvrage que la société se proposait d'opposer aux *critici sacri* de Pearson, il se vit dans la nécessité d'apprendre l'hébreu et les langues orientales, où il fit des progrès rapides. Après avoir occupé pend. quelques années la chaire de théologie morale, il devint conservateur de la biblioth. du collége de Louis-le-Grand, et mourut à Paris en 1744. Outre un grand nombre d'articles intéressants dans les *Mém. de Trévoux*, dont il fut long-temps un des princip. rédacteurs, on doit au P. Souciet : *Recueil de dissertations critiques sur des endroits difficiles de l'Écriture-Sainte*, etc., Paris, 1715, in-4. — *Recueil de dissertat. chronologiques*, ib., 1726-36, 2 vol. in-4. — *Observat. mathématiq., astronomiq., géographiq. et physiq., tirées des anc. livres chinois*, etc., ib., 1729, in-4. — Étienne-Augustin Souciet, frère puîné du précéd., entra comme lui chez les jésuites, se distingua dans la poésie latine, et ne survécut que peu de jours à son frère. On connaît de lui 2 poèmes écrits avec élégance : *Cometæ*, Caen, 1710, in-8, et dans le t. II des *Poemata didascalica*. — *Agricultura*, Moulins, 1712, in-8, et dans le supplém. des *Poemata didascalica*. — Jean Souciet, frère cadet des précéd., fut un des princip. collaborateurs du *Journal de Trévoux*, de 1737 à 1745, devint, après la mort de ses frères, bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand, et mourut en 1763.

SOUFFLOT (Jacq.-Germain), architecte, né à Irancy près d'Auxerre en 1714, de parents riches, reçut une éducat. brillante, et manifesta de bonne heure un goût irrésistible pour les beaux-arts. Son père, lieutenant au bailliage d'Auxerre, ne croyant pas devoir contrarier cette vocation, lui donna les meilleurs maîtres, puis l'envoya en Italie, et jusque dans l'Asie-Mineure pour étudier les monuments anciens. Admis au nombre des pensionnaires du roi à Rome, il avait à peine passé trois ans dans cette ville, lorsque, ayant appris que les chartreux de Lyon voulaient rebâtir leur église, il leur envoya le plan d'un dôme, qui fut en effet construit sur ses dessins. A son retour d'Italie, Soufflot s'arrêta plusieurs années à Lyon, où il construisit plus. édifices remarquables, entre autres l'*Hôtel-Dieu;* ce monument le fit appeler à Paris, et bientôt il fut admis aux acad. d'architecture et de peinture. Le roi lui donna le cordon de St-Michel, et le nomma successivem. contrôleur et intend.-général de ses bâtiments. En 1757, la construction de la basilique de Ste-Geneviève ayant été mise en quelque sorte au concours, les plans de Soufflot furent adoptés ; mais il ne put diriger l'exécut. de ce gr. monument que jusqu'à la naissance du dôme. Il essuya, au sujet de ce dôme, des contradictions nombreuses, des critiques amères, et n'eut pas la force de résister à ces injustes tracasseries. Sa santé en dépérit ; attaqué d'une maladie de langueur, il mourut à Paris en 1781, et fut inhumé dans la vieille église de Ste-Geneviève. On doit encore à Soufflot l'*École de droit* et plusieurs autres édifices publics et particuliers; une *Suite de plans, coupes, profils, élévations géométrales et perspectives des trois temples antiq., tels qu'ils existaient en 1750, dans la bourg. de Pæstum*, etc., *mis au jour par les soins de G.-M. Dumont en* 1764. — *OEuvres*, ou *Recueil de plusieurs parties d'architecture*, Paris, 1767, 2 vol gr. in-fol., avec 230 pl. — *Élévations et coupes de quelq. édifices de France et d'Italie*, publ. par M. Dumont, Paris, 1781, in-fol.

SOUHAIT (du), gentilh. et poète champenois de la fin du 16ᵉ S., est auteur des ouvr. suiv. : *Les amours de Glorian et d'Ismène*, 1600, in-12. — *Les amours de Poliphile et de Mélonymphe*, 1600, in-12. — *Les amours de Palémon*, 1605, in-12. — L'*Acad. des vertueux*, 1600, in-12. — *Portraits des chastes dames*, 1660, in-12. — *Le pacifique ou l'anti-soldat*, 1604, in-12. — *Marqueteries, ou poésies diverses*, 1601, in-12. — *Les div. Souhaits d'amour*, 1599, in-12.

SOUHAM (le comte Joseph), lieutenant-génér., né à Tulle en 1760, entra au service en 1782, dans le régiment de Royal-Cavalerie, et se trouvait encore simple cavalier à l'époque des guerres de la révolution ; mais à cette époque il obtint un très rapide avancement. Employé en 1794 comme général de division sous les ordres de Pichegru, il prit une part presque toujours décisive aux opérations sur la Sambre, et se distingua particulièrem. aux combats de Moucron et de Courtray, aux batailles de Turcoing et de Pont-à-Chin. Il se distingua pendant la même campagne à l'affaire de Mont-Cassel, à la prise de Courtray, et se rendit maître de Nimègue le 8 novembre suivant. En septembre 1796 il eut le commandement en chef des départements réunis, et, passé ensuite à l'armée du Danube sous Jourdan, il commanda la 2ᵉ divis. à la bataille de Stockack. Employé à l'armée du Rhin sous Moreau en 1800, après la bataille de Hohenlinden, il s'empara de Ratisbonne. En 1804 il se trouva compromis dans l'affaire de Moreau, et fut enfermé plusieurs mois au Temple. Remis en activité en 1808, il rejoignit en Catalogne le corps d'armée commandé par Saint-Cyr. Sa division fut suprise par le général espagnol O'Donnel dans ses cantonnements ; mais, quoique blessé au visage, il conserva sa présence d'esprit, et força les ennemis à se retirer. Après la défaite de Salamanque il prit le commandement de l'armée de Portugal, et contribua beauc. à faire lever le siége de Burgos. Il commandait en 1813 à Lutzen la 1ʳᵉ division du 3ᵉ corps, dont la résistance héroïque assura le succès de cette journée. Blessé légèrem. à Leipsig, dès qu'il fut rétabli de sa blessure, il prit le commandement d'une division de gardes nationales qui devaient opérer sur la Seine. L'entrée des étrangers à Paris l'obligea de se replier sur Fontainebleau; mais déjà l'abdication de Napoléon était demandée par les alliés, et Souham abandonna son anc. génér. Nommé en 1814 par le roi commandant de la 20ᵉ division, il ne fut point employé pendant les *cent-jours*. En 1816 il fut fait inspecteur d'infanterie,

et en 1818 gouverneur de la 5e division. Mis en disponibilité après la révolution de 1830, il obtint quelque temps après sa pension de retraite, et mourut en 1837.

SOULAVIE (Jean-Louis GIRAUD), littérat., né à l'Argentière, dans le Vivarais, en 1751 ou 1752, était, à l'époque de la révolution, curé de Sevent, et vicaire-général du diocèse de Châlons. Il avait déjà publ. quelq. ouvr. d'histoire naturelle qui lui avaient valu le titre de correspond. de l'acad. des inscriptions et de quelq. autres acad. étrangères et de province. Ayant embrassé les idées nouvelles, il devint membre de la société des amis de la constitution, et publia des articles politiques dans les différents journaux, tout en s'occupant de travaux littéraires, rédigea en 1791 l'adresse présentée à l'assemblée nationale par les prêtres de St-Sulpice qui avaient prêté serment, et fut un des premiers prêtres qui se marièrent. En 1793, nommé résident de la république française à Genève, il fut destitué à la fin de la même année par arrêté du comité de salut public, mais l'exécution en fut suspendue sur les représentations de Barrère. Dénoncé après le 9 thermidor comme un des partisans de Robespierre, il fut révoqué par le nouveau comité de salut public; ramené en France, incarcéré, et sa détention se prolongea jusqu'à l'amnistie de 1796. Après le 18 brumaire (9 déc. 1799), les consuls Sieyes et Roger-Ducos placèrent son nom sur une liste de déportation; mais Bonaparte s'opposa à cette mesure, et dès-lors Soulavie se livra tranquillement à ses travaux littéraires jusqu'en mars 1813, époque de sa mort. Vers la fin de ses jours, il envoya la rétractation de ses erreurs à l'abbé de Barruel, qui l'avait autrefois combattu dans ses ouvrages. On a de ce fécond littérateur : *Histoire de la France méridionale*, 1re part., *minéraux*, Paris, 1780, 7 vol. in-8; 2e part., conten. l'*Histoire physique des plantes distribuées par climats*, etc., ib., 1780, un seul vol. — *Élém. de l'hist. naturelle*, Pétersbourg, in-4. — *OEuvres du chev. Hamilton* (ministre de George III près le roi de Naples), etc., Paris, 1781, in-8. — *Des mœurs et de leur influence sur la prospérité ou la décadence des empires*, etc., Toulouse, 1784, in-8. — *L'Histoire, le cérémonial et les droits des états-généraux*, 1789, 2 vol. in-8. — *Mém. du maréchal de Richelieu*, etc., composés dans la bibliothèque et sous les yeux de ce maréchal, etc., 1790-93, 7 vol. — *Mémoires de Barthélemy*, 1799, in-8. (C'est une fraude littéraire; Soulavie vendit son MS. à un libraire comme l'ayant reçu de Sinamary : ce qui était un mensonge.) — *Mémoire historique et politiq. du règne de Louis XVI*, etc., 1801, 6 vol. in-8. — *Histoire de la décadence de la monarchie française*, etc., 1803, 3 vol. in-8, avec atlas. — *Mémoire de la minorité de Louis XV, par Massillon*, etc., Paris, 1792, in-8; c'est une rapsodie fabriquée par Soulavie lui-même : Chénier a, dans son *Tableau de la littérature franç.*, fait justice de cette production. Comme édit., Soulavie a publié : *OEuvres complètes du duc de Saint-Simon*, etc., 1790, 13 vol. in-8. — *Mémoires du duc d'Aiguillon* (composés par Mirabeau, sur les pièces fournies par le maréchal de Richelieu), 1789, in-8. — *Mémoires sur les règnes de Louis XIV, la régence et Louis XV*, par Duclos. — *Mémoires de M. le duc de Choiseul, écrits par lui-même et impr. sous ses yeux à Chanteloup en* 1778, 1796, 2 vol. in-8. — *Mém. de Maurepas*, rédigés par Salé, son secrétaire, 1792, 4 vol. in-8. — *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, 1809, 2 vol. in-8. Soulavie a laissé MSs. plus. ouvr. historiq. Il avait recueilli tout ce qui avait été gravé en France ou à l'étranger sur l'histoire de France, depuis Pharamond jusqu'à Napoléon en 1809. Cette collection, unique en son genre, formant 162 vol. in-fol., fut saisie à la mort de l'auteur, et déposée dans les archives du ministère des affaires étrangères.

SOULÈS (François), littérat., né à Boulogne-sur-Mer vers 1750, mort en 1809, fut compris dans l'état des gens de lettres auxquels la convention accorda des secours en 1795. On a de lui : *Hist. des troubles de l'Amérique anglaise*, 1787, 4 vol. in-8, avec cartes. — *Relation de l'état actuel de la Nouv.-Écosse*, trad. de l'angl., 1787, in-8. — *Clara et Emmeline*, etc., roman trad. de l'angl., 1787, 2 vol. in-12. — *L'Indépendant*, nouv. trad. de l'angl., 1788, in-8. — *Procès de Warren-Hastings, ci-dev. gouvern.-général du Bengale*, traduit de l'angl., 1788, in-8. — *Affaires de l'Inde, depuis le commencement de la guerre avec la France, en* 1756... *jusqu'en* 1783, traduit de l'anglais, 1788, 2 vol., avec cartes. — *Exposition des intérêts des Anglais dans l'Inde*, etc., *par M. Fullarton*, 1787, in-8. — *Réflexions sur l'état actuel de la Grande-Bretagne*, etc., 1788, in-8. — *Règle du parlement d'Angleterre*, 1789, in-8. — *Les Droits de l'homme, en réponse à l'ouvr. de M. Burke sur la révolution française*, etc., trad. de Th. Payne, 1791, in-8. — *De l'homme, des sociétés et du gouvernement*, 1792, in-8. — *Voyage à la mer du Sud*, trad. de G. Bligh, 1792, in-8. — *Voyage en France pendant les années* 1787-1790, par Arthur Young, 1793, 3 vol. in-8. — *Voyage en Italie pendant l'année* 1789, par A. Young, 1796, in-8. — *Le véritable Patriotisme*, 1788, in-8. — *Vade-Mecum parlementaire*, 1789. — *Moyens de rétablir le crédit et les finances*, 1800. — *Montalbert et Rosalie*, roman traduit de l'anglais, 1800, 3 vol. in-12. — *Adonia*, id., 1801, 4 vol. in-12. — *Hist. civile et commerc. des colonies angl. dans les mers occidentales*, trad. de l'angl. 1801, in-8. — *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, par Horneman, 1802. — *La Forêt, ou l'Abbaye de Ste-Clair*, trad. d'Anne Radcliffe, 1798, 3 vol. in-12. — *Edmond de la Forêt*, roman, 1799, 4 vol. in-12. — *Le château d'Athling et de Dunbayne* (attribué à Anne Radcliffe), 2 vol. in-18. — *Voyage au Brésil*, trad. de l'angl., 1806, in 8. — *Arnold et la belle Musulmane*, traduit de l'angl., 1808, 2 vol. in-12. Soulès fut un des traducteurs de la *Géographie* de Guthrie.

SOULÈS (le comte), lieuten.-général, pair de France, mort en oct. 1835, entra au service en

1776, fit les guerres de la révolution et une partie de celles de l'empire. Il commandait la garde consulaire à Marengo, où il mérita un sabre d'honneur, et en 1809 alors qu'élevé au rang de sénateur il goûtait un repos acheté au prix de longs travaux, l'empereur songea à lui pour l'opposer aux Anglais, qui tentaient leur attaque sur Anvers. Ce fut sa dern. campagne.

SOULFOUR (Nicolas de), oratorien, né en Savoie vers la fin du 16e S., d'abord intendant de la maison du card. de la Rochefoucauld, à Rome, reçut le titre de protonot. apostoliq., de retour à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il avait négocié la bulle de fondation, et fut renvoyé à Rome par le cardinal de Berulle pour prendre possession de l'établissem. formé dans l'hospice de St-Louis. Revenu au bout de deux ans, il se retira au séminaire de St-Magloire à Paris, et y mourut en 1624, âgé de 75 ans. On a de lui : *La Vie de St Charles Borromée*, Paris, 1615, in-4, et 2 vol. in-8. — *Du Devoir des Pasteurs*, traduit de l'italien de Tullio Carreto, ibid., 1615, in-8.

SOULIER (Pierre), controversiste, né vers 1640 dans le diocèse de Viviers, prit une part active aux conférences que l'abbé de Cordemoy et d'autres docteurs de Sorbonne avaient établies à Paris; il exerça depuis son zèle dans les missions du Limousin, obtint une cure dans le diocèse de Sarlat, et fut nommé syndic des affaires concernant les temples des réformés dans le Rouergue et les provinces voisines, dont les évêques lui donnèrent leur confiance pour le même objet. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : *Abrégé des édits, des arrêts et des déclarations de Louis XIV, touchant ceux de la religion prétendue réformée*, avec des réflexions, Paris, 1681, in-12. — *Hist. des édits de pacification*, etc., ibid., 1682, in-12. — *Explication de l'édit de Nantes*, par Bernard, etc., avec de nouv. *observations*, ibid., 1683, in-8. — *Hist. du calvinisme*, ibid., 1686, in-4. — Le ministre Jurieu prétend qu'avant d'entrer dans les ordres, Soulier avait exercé le métier de cordonnier ou de tailleur sous le nom de Vivarès.

SOUMAROKOFF (Alexandre-Petrovitsch), aut. dramatiq , né à Moscou en 1727, fils d'un officier-général, acheva ses études au corps des Cadets, et se forma par la lecture des classiq. grecs et latins qu'il prit pour modèles. Après s'être fait connaître comme poète lyrique et didactique, il s'exerça dans le genre dramatique. Il débuta par la tragédie de *Koreff*, qui fut représentée avec succès devant l'impératrice Élisabeth. Cette pièce, dans laquelle on reconnait une admirat. de Racine, fut bientôt suivie de plus. autres, parmi lesq. on distingua *Zémire*, *Sinaf et Trouvor*. Soumarokoff a donné aussi un grand nombre de comédies où l'on trouve souvent de l'originalité, ainsi que quelq. opéras. Il mourut à Moscou en 1778, conseiller-d'état, directeur des théâtres de la cour et membre de plusieurs sociétés savantes. Ses *tragédies* ont été trad. en franç. par Pappadopoulo, 1801, 2 vol. in-8, précédées d'une *notice* sur l'auteur. Outre son *Théâtre*, on lui doit des *Poésies diverses* (odes, épîtres, satires, élégies, madrigaux, églog., fables, etc.); une *Chronique abrég. de Moscou*, un traité de l'*Éloquence de la chaire en Russie*, des *Dialogues des morts*, des *discours* en vers. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par Novikof, Moscou, 1787, 10 gros vol. in-8.

SOUMILLE (Bernard-Laurent), né à Carpentras vers la fin du 17e S., embrassa l'état ecclésiastique, et, pourvu de bonne heure d'un bénéfice qui lui permit de suivre ses goûts, se consacra tout entier à l'étude des sciences physiques et mathématiques, et mourut à Villeneuve-lez-Avignon en 1774. On a de lui le *Grand Trictrac, ou Méthode pour apprendre les finesses de ce jeu*, 1738, in-8, souvent réimpr. — *La Loterie insidieuse, ou Tableau général de tous les points, tant en perte qu'au profit, qu'on peut faire avec sept dés*, Avignon, in-12. Soumille chercha surtout à faire d'utiles applications de la mécanique. Il fut l'inventeur de plusieurs instruments aratoires, entre autres d'un semoir à bras, dont il publia la *description*, 1765, in-16. Il fit, en 1770, hommage à l'acad. des sciences, dont il était correspond. d'un thermomètre de sa façon, qui fut approuvé comme un *moyen ingénieux et très sûr de faire apercevoir jusqu'aux moindres changements dans la température de l'air*. On en trouve la description dans les *Mémoires* de l'acad., année 1770.

SOUQUE (Joseph-François), né en 1767 à Orléans, embrassa la cause de la révolution, et fut lié particulièrement au parti des girondins. Incarcéré avec Brissot qu'il accompagnait dans sa fuite, il recouvra la liberté après le 9 thermidor. Il fut nommé sous le directoire secrétaire d'ambassade en Hollande, et sous l'empire secrét.-génér. de la préfecture du Loiret, puis du gouvernement de Catalogne. Député du Loiret au corps-législatif en 1809, il faisait encore partie de cette assemblée en 1814. Après la restaurat. il fut du petit nombre des députés qui se prononcèrent avec force pour le gouvernement représentatif, et parla pour la liberté de la presse et contre la censure (9 août 1814). Élu pendant les *cent-jours* à la chambre des représent., il fut écarté des affaires au second retour du roi, et mourut à Paris en 1820. On lui doit deux comédies en cinq actes et en prose : *le Chevalier de Canolle, ou un Épisode de la Fronde*, joué avec succès, 1816, in-8. — *Orgueil et Vanité*, 1819, in-8, pièce fort estimable.

SOURCE (Marie-David-Albin de la), ministre protestant, né à Angles, dans le Languedoc, en 1762, embrassa les principes de la révolution, fut député du départ. du Tarn à l'assemblée législative, où il se fit remarquer par plus. discours véhéments. Réélu à la convention, il vota la mort du roi; mais bientôt il revint à des idées plus modérées, et témoigna même quelque intérêt pour les enfants des émigrés. Plus tard les députés qui, dans le procès de l'infortuné Louis XVI, avaient voté l'appel au peuple, ayant été dénoncés par le départ. des Bouches-du-Rhône, il se déclara leur défenseur; il attaqua vivem. Robespierre lors de la pé-

tition des sections de Paris contre les girondins. Compris dans la proscription du 31 mai, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 30 octobre 1793, avec Vergniaud, Gensonné, Guadet, etc.

SOURDIS (François d'ESCOUBLEAU, cardinal de), né vers 1570, était fils de Franç. d'Escoubleau, marquis de Sourdis, et d'une tante de Gabrielle d'Estrées; c'est au crédit de cette favorite que la famille de Sourdis dut son élévation. Connu d'abord sous le titre de comte de la *Chapelle-Bertrand*, il le quitta brusquem. pour entrer dans les ordres, et fut fait archevêque de Bordeaux en 1591. Sur les sollicitat. d'Henri IV, il obtint le chapeau de cardinal en 1599. Ce prélat montra peu de sagesse dans l'administration de son diocèse; il eut des démêlés violents avec son chapitre, ainsi qu'avec le parlement de Bordeaux. En 1615, pendant que Louis XIII était à Bordeaux avec la reine-mère, un gentilh. du Querci, convaincu de crimes énormes, avait été condamné à mort par le parlement. Le cardinal enlève le criminel de sa prison, et le conduit lui-même sous escorte dans un de ses châteaux. Cet attentat, dont il n'avait pas prévu les suites, le fit interdire par le pape et exiler par le roi. Quelques mois après, cet interdit et cet exil furent révoqués; mais dès-lors il comprit mieux les fonctions de son ministère. Il célébra le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche à Bordeaux le 18 oct. 1615, présida plus. assemblées du clergé, convoqua un concile provincial en 1624, rendit des ordonnances synodales qui attestent son zèle pour la discipline, et termina sa carrière en 1628. — Henri d'Escoubleau de Sourdis, frère du précéd., fut fait évêque de Maillezais en 1623, et remplaça le cardinal sur le siége de Bordeaux en 1628. Il suivit les deux carrières des armes et de l'Église en les mêlant avec confusion selon l'esprit du temps. Il accompagna Louis XIII au siége de La Rochelle, où il eut l'intendance de l'artillerie et la direction générale des vivres. Il se trouva, en 1633, à l'expédition d'Italie, et contribua à la reprise des îles Ste-Marguerite sur les Espagnols. Non moins turbulent que son frère, il eut de violents démêlés avec le duc d'Épernon, gouverneur de Bordeaux. L'historien Daniel a rapporté les circonstances de cette querelle, qui fit le plus grand éclat. L'archev., soutenu par le card. de Richelieu, ne craignit point d'excommunier le duc d'Épernon, les officiers et les soldats de sa garde, et de mettre en interdit toutes les églises de Bordeaux, ainsi que celles de la ville et du château de Cadillac qui appartenaient au duc. Le mariage du duc de la Valette, fils de d'Épernon, avec une parente du cardinal-ministre, rendit ce dernier plus favorable à l'adversaire de l'archevêque. L'affaire s'arrangea moyennant quelq. soumissions de la part de d'Épernon. Sourdis ayant laissé échapper des plaintes indiscrètes sur cet arrangem., reçut l'ordre de s'éloigner de la cour; mais sa disgrâce fut de courte durée. Il présida l'assemblée du clergé au commencement de l'année suiv. (1634), et reparut à la cour. Il mourut à Auteuil en 1645. On a publié sur le différend de Sourdis et d'Épernon un assez gr. nomb. d'écrits dont on trouve les titres dans la *Bibliothèq. historiq. de la France*.

SOURIGUIÈRES-SAINT-MARC, auteur dramatique, né vers 1770 dans les environs de Bordeaux, vint à Paris en 1792 pour y faire jouer *Artémidor*, tragédie républicaine, dont le succès, dû presque uniquement aux circonstances, ne put tirer son nom de l'obscurité. Mais après le 9 thermidor, lors de la réaction contre les jacobins, son *Réveil du peuple* devint pour le parti triomphant ce que l'*Hymne des Marseillais* avait été pour le parti contraire; et dès-lors le nom de Souriguières, répété par les journaux, finit par trouver place dans quelques-unes des satires les plus piquantes de Chénier. Souriguières concourut alors à la rédact. du *Miroir*, journal royaliste, et fut par ce motif condamné à la déportation au 18 fructidor. Caché dans Paris, il parvint à échapper aux recherches de la police et ne reparut qu'après le 18 brumaire. En 1814 il publia un *Nouveau réveil du peuple*, qui n'eut pas le même succès que le premier. Retombé dès-lors dans son obscurité, il mourut oublié en 1837. Outre les différ. morc. indiqués, on cite de Souriguières : *Myrrha*, trag. en 5 actes, qui n'eut et ne pouvait avoir aucun succès, 1796. — *Cécile, ou la Reconnaissance*, comédie en un acte et en vers, imitée de l'allemand, 1797. Le sujet en est intéressant et le style agréable; elle fut bien accueillie et le méritait. — *Octavie*, tragédie en 5 actes, 1805, tombée. — *Vitellie*, tragédie en 5 actes, 1809. Cette pièce, tombée comme la précédente, offre quelq. belles scènes, mais pèche par le choix du sujet.

SOUTH (Robert), né à Hakney, dans le Middlesex, en 1633, servit alternativem. tous les partis pend. les troubles qui affligèrent son pays, et obtint des faveurs de tous. Reçu doct. en théologie à Oxford, il fut successiv. chapelain de lord Clarendon, de l'université d'Oxford, du duc d'York, de Laurence Hyde, chanoine de *Christ-Church* et curé d'Yslip. Il mourut en 1716. On a de lui des ouvr. de controverse oubliés aujourd'hui; des sermons peu estimés, 6 vol. in-8; un recueil d'oraisons et de poèmes lat., trois sermons, un voyage en Pologne, et des mémoires sur sa vie, sous le titre d'*OEuv. posth.*, 2 vol. in-8.

SOUTHCOTE (Jane), visionnaire, née dans le comté de Devon en 1750, passa les 40 prem. années de sa vie dans la domesticité, sans donner d'autre signe de dérangem. d'esprit que par son assiduité aux réunions des méthodistes. Un homme de cette secte, nommé Sanderson, contribua beauc. par ses discours à lui tourner la tête. Devenue prophétesse, elle se borna d'abord à des prédictions relatives au beau temps et à la pluie; ensuite elle s'exalta jusqu'à proférer des menaces concernant l'état de l'Europe et les succès de Bonaparte, qui remplissaient alors les papiers publics. L'événement confirma quelques-uns de ses pronostics, et elle obtint un grand crédit. Un prédicant méthodiste d'Exeter

l'engagea à faire imprimer ses visions, qu'elle avait déjà rédigées par écrit, partie en prose, partie en lignes rimées. Après en avoir publ. quelq. cahiers, elle déclara qu'elle avait reçu du ciel l'ordre de ne plus écrire et de proférer ses oracles de vive voix. Elle prétendait être la femme de l'Apocalypse, qui a la lune sous les pieds et sur la tête une couronne de 12 étoiles. Enfin elle vint à Londres, où elle trouva de nombreux sectateurs, et offrit de subir un examen public pour prouver la vérité de sa vocation : il n'y parut que des adeptes, mais tout s'y passa suiv. les formes. Jane Southcote mourut le 27 déc. 1814. Dans tout ce qu'elle a publ., on trouve à peine trois phrases de suite qui soient liées. Toutefois, elle a compté parmi ses disciples, même des ecclésiastiques. On peut consulter sur cette visionnaire les *Letters from England, by don M. A. Espriella, translated from the spanish*, Londres, 1800, 3 vol. in-8. On suppose que cet ouvr., prétendu traduit, est d'un écrivain anglais.

SOUTHERN (Thomas), poëte dramatique, né en 1662 à Stratfort-sur-l'Avon, dans le comté de Warwich, ou, suivant d'autres biogr., à Dublin, en 1659, fit ses études à Oxford, et vint à 18 ans s'établir dans Middle-Temple, à Londres. Plus occupé de poésie que de l'étude des lois, il s'était déjà fait connaître par une pièce de circonstance, *the loyal Brother* (1682), lorsqu'appelé au service il fut enseigne dans le régiment de *Terrer*. De retour à Londres après la paix, il n'acquit pas moins de fortune que de réputation par ses pièces de théâtre; il passa ses dix dernières années à Westminster, et c'est là qu'il mourut, en 1746, à l'âge de 85 ans. Southern était ami de Dryden, qui s'est fort honoré en louant avec effusion un rival plus heureux que lui, et dont il était en droit de blâmer les moyens de fortune. Dans le *recueil de ses OEuvres*, 1735, 2 vol. in-12, réimpr. plus. fois depuis en 3 vol. in-12, on distingue l'*Excuse des femmes, le fatal Mariage, ou l'Adultère innocent, et l'Oroonoko, ou l'Esclave royal*, sa meill. pièce.

SOUTHWELL (Robert), jésuite, né en 1560 à Norfolk, vint de bonne heure à Rome, où il fit profess., et apres y avoir été quelque temps préfet du collége anglais, il fut envoyé comme missionn. à Londres. Il y fut arrêté chez la comtesse d'Arundel, sur le soupçon qu'il était initié au complot tramé contre la reine Élisabeth. Les tortures ne purent d'abord lui arracher aucun aveu; mais après une détention de 3 années, appliqué pour la 10ᵉ fois à la question, il déclara qu'il était jésuite, qu'il était venu en Angleterre pour y prêcher la religion catholique, et qu'il était disposé à donner sa vie pour la défense de cette cause. En conséquence, il fut condamné à mort, et exécuté à Tyburn en 1595. Ses ouvr., en prose et en vers, sont assez rares, et l'on a peine à croire qu'il en ait été fait 24 éditions, comme l'avance M. Ellis, dans le prospectus d'une souscription pour la réimpression de ses *OEuvres*. Les plus connus sont : les *Complaintes de St-Pierre avec d'autres poésies*, Londres, 1593, 1596; et le *Poème sur les mystères de la vie de Jésus-Christ*. — Nathaniel Southwell, *Solwellus*, jésuite anglais, l'un des biographes de son ordre, né à Holfolk, fit profess. en 1624, et mourut en 1676 à Rome, après avoir rempli 17 ans les fonct. de secrét. du général. Son édit. de la *Biblioth. scriptor. societatis Jesus, opus inchoatum à R. P. Ribadeneira.... continuatum à Phil. Alegambe ad ann.* 1643, *recognitum et productum ad ann.* 1675, Rome, 1676, in-fol., présente des omissions volontaires, et des inexactitudes.

SOUTMAN (Pierre), peintre et grav., né vers 1580 à Harlem, élève de Rubens, fut attaché à l'élect. de Brandebourg, passa depuis à la cour de Pologne, et mourut postérieurement à 1646. Cet artiste eut du succès comme peintre d'hist. et de portr.; mais il n'est plus guère cité que comme graveur. Il s'exerça principalement d'après les dessins de son maître, et forma des élèves qui ont perfectionné son genre, notamm. van Sompel, J. Snyderhoff, J. Louys, etc. Ses meill. estampes sont plus. *portraits* d'après Rubens, *Jésus-Christ donnant les clefs à St Pierre*, d'après Raphaël, et la *Cène*, d'après Léonard de Vinci, sur les dessins de Rubens.

SOUVAROF ou SOUVOROF (Pierre-Alexis-Vassiliewitsch), feld-maréchal russe, né en 1730 à Suskoï, dans l'Ukraine, était fils d'un officier qui l'envoya fort jeune étudier à Pétersbourg dans l'école des Cadets. Il fit à 17 ans sa prem. campagne, reçut bientôt le grade de lieutenant; s'étant signalé par sa bravoure et son activité pend. la guerre de sept ans, fut, à son retour en Russie, nommé colonel, puis brigadier des armées. C'est en cette qualité qu'en 1768 il commanda l'assaut de Cracovie. Pendant les quatre campagnes suiv., dont le terme fut le prem. démembrem. de la Pologne, il remporta de sanglantes victoires sur les confédérés, notamment à Stralowitz, où il battit l'armée aux ordres d'Oginski, qui eut 1,000 hommes tués et 700 prisonniers. Rappelé à Pétersbourg, Souvarof eut l'inspection des frontières de la Fionie. Il fut envoyé bientôt contre les Turks à la tête d'un corps séparé (1773), obtint de rapides avantages, et, nommé lieuten.-général à l'ouverture de la campagne suiv., rejoignit le général Kamenski, avec lequel il eut part à la victoire de Kosludje. En 1782 il fut envoyé en Crimée contre les Tatars-Nogays, qu'il soumit. Cette expédition et d'autres services encore lui valurent de Catherine, avec le grade de général en chef et d'éminentes distinctions, le don de son portrait enrichi de diamants. C'est de ce portrait que le guerrier fit toujours, dans la suite, sa décoration la plus chère, lorsque, dépouillant la peau de mouton qui formait son vêtement de guerre, il revêtait son costume de grande tenue. La guerre s'étant rallumée entre la Porte et la Russie, Souvarof, alors gouverneur de la Crimée, vint prendre le commandem. d'un corps à Cherson. Attaqué peu après, non loin de Kinburn, par sept mille Turks, qui d'abord eurent l'avantage, il les repoussa après deux actions vigoureuses dans chacune desquelles il fut grièvement blessé. Il eut le

même sort au siége d'Okzakow, mais sans être cette fois consolé par la victoire. La campagne suivante fut marquée par la défaite des Turks qu'il battit conjointem. avec le prince de Cobourg, près de Fokschany, puis du fleuve Rimnick. Ce double succès lui valut de Joseph II le titre de comte, auquel Catherine II joignit celui de comte de l'empire russe avec le surnom de *Rimniskii*. Ces faits d'armes, auxquels il faut joindre la prise d'Ismaïlof (22 déc. 1789), si chèrement achetée, ainsi que la facile répression du dern. soulèvem. de la Pologne (v. Kosciuszko) formaient les titres de Souvarof, lorsqu'en 1799 il fut nommé généralissime d'une armée de 30,000 hommes envoyée contre les Français en Italie. Un prem. avantage obtenu par Souvarof à Cassano (27 avril) les força de se retirer en Piémont. Mais les plans d'invasion que méditait déjà le généralissime furent renversés bientôt par l'habileté de Macdonald, qui, en opérant sa jonction avec Moreau, commença cette série d'échecs qu'essuya Souvarof jusqu'à la sanglante victoire de Novi, qu'il n'obtint qu'en sacrifiant ses meilleures troupes; et ce fut pourtant là le dernier avantage dont il se dut glorifier. Obligé de se retirer devant Masséna, déjà vainqueur de la 2e armée austro-russe, commandée par Korzakof, mécontent de ses alliés, dont lui-même il avait encouru le blâme, Souvarof revint à Pétersbourg, où on lui promettait une sorte de triomphe : il n'y trouva que la disgrâce, et le chagrin qu'il en ressentit le conduisit peu de jours après au tombeau. On a la *Vie de Souvarof ou Collection* de ses lettres et de ses écrits, publ. avec des remarques par Serge Glinka, 1819, 2 vol. in-8; et l'*Hist.* de ses campagnes, 2e édit., Paris, 1802, 3 vol. in-8 et in-12. — Souvarof avait eu de la princesse Prozorofskaïa, sa femme, nièce de Romanzof, un fils qui, devenu lieutenant-général, se noya en 1811 dans ce même fleuve de Rimnick, près duquel, 30 ans auparavant, son père avait remporté une grande victoire.

SOUVENEL (Alexis-Franç.-Jacq. ANNEIX de), avocat, né à Rennes en 1689, mort en 1758, interpella, dit-on, dans une de ses plaidoiries, les juges qui sommeillaient, et renonça pour toujours au barreau. Le même trait est attribué à plus. avocats. Outre une *Épître à l'ombre de Despréau*, 1753, on connaît de lui : *Lettre critique et historiq. touchant l'idée que les anciens avaient de la poésie et celle qu'en ont les modernes*, 1712, in-12.

SOUVIGNY (Gui de), oratorien, né vers 1598 à Blois, mort à Orléans en 1672, avec la réputation d'un des plus savants hellénistes de son temps, enseigna la rhétorique et les humanités dans divers colléges, et se rendit à Rome avec le P. Morin, auquel il fut d'un gr. secours pour la collation des textes grecs qui devaient entrer dans ses ouvr. On lui doit : *Cyri Theodori Prodromi epigrammata, primùm lat. donata in univ. script.*, Paris, 1632, in-4 : cette version est en vers, ainsi que l'original, dont le texte est placé en regard. Il a aussi publié, entre autres écrits : *Trattato del computo eccles.*, Rome, 1641, in-8.

SOUVRÉ (Gille de), marquis de Courtanvaux, maréchal de France, né en 1540, suivit en Pologne le duc d'Anjou, depuis Henri III, qui le fit, à son retour, gr.-maître de sa garde-robe, puis capitaine du château de Vincennes. Il refusa de prêter les mains à l'assassinat du duc de Montmorenci projeté par la reine-mère. Serviteur loyal, il montra son attachem. à Henri III aux jours de son infortune. Il fut des prem. à reconnaître les droits de Henri IV, qu'il servit depuis avec une inébranlable fidélité, et qui montra combien il l'appréciait en le nommant gouverneur du dauphin. En 1615, il obtint, comme récompense de ses anciens et de ses nouv. services, le bâton de maréchal. Il mourut en 1626, à 84 ans. On a : *Disc. sur la mort de Gille de Souvré, marq. de Courtanvaux*, Paris, 1626, in-8. — Jacques de Souvré, petit-fils du précédent, admis à 5 ans dans l'ordre de Malte, y commença ses caravanes en 1628, vint rejoindre l'armée au siége de Casal, et après avoir commandé pendant 15 ans un régiment qu'il avait levé à ses frais, fut fait lieutenant-général, et eut en cette qualité une part honorable au siége de Portolongone (1646). Fidèle au parti de la cour pend. les guerres de la Fronde, il s'acquit une juste considération qu'il fit tourner au profit de son ordre lorsqu'il en devint le mandataire près de Louis XIV en 1648, avec le titre de commandeur. Nommé grand-prieur de France en 1667, il mourut en 1670, et fut enterré dans l'église de St-Jean-de-Latran, dépend. de sa commanderie, où un tombeau en marbre blanc lui fut érigé sur les dessins d'Anguier le cadet. Les biens de cette maison passèrent dans celle de Louvois, en 1662, par le mariage d'Anne de Souvré, dernier rejeton des marquis de Courtanvaux, avec le ministre de Louis XIV.

SOUZA (Jean de), historien, né vers 1730 à Damas (Syrie), de parents cathol., s'étant embarqué pour l'Europe sur un vaisseau marchand, après une traversée longue et périlleuse, fut poussé par la tempête dans le port de Lisbonne, 1750. Il s'établit dans cette ville, où il eut le bonheur de trouver des amis zélés et puiss. dans la maison de Saldanha. Gaspard de Saldanha, nommé recteur de l'univ. de Coimbre, l'emmena avec lui, et le fit connaître du marquis de Pombal, qui devait jouer plus tard un si gr. rôle en Portugal. Il jouissait déjà de quelq. crédit, lorsqu'en 1770 il prit l'habit de St-François. Trois ans après il fut nommé secrét.-interprete à la suite de l'ambassade envoyée par Joseph Ier à l'emper. de Maroc, et depuis on l'employa fréquemment dans de semblables fonctions. La reine Marie créa pour lui une chaire d'arabe au couvent de Jésus à Lisbonne. Il y mourut en 1812, commis de la secrétairie d'état de la marine et membre associé de l'acad. roy. des sciences de Lisbonne. Outre une *Gramm. arabe* qu'il rédigea pour ses élèves, souv. réimpr., et divers *Mémoires* dans la collection de l'académie, on a du P. de Souza : *Vestiges de la langue arabe en Portugal*, etc., Lisbonne, 1789. — *Récit de l'arrivée des princesses africaines dans Lisbonne*, 1793, etc.

SOUZA-BOTELHO (don José-Maria), diplomate et littérat., né en 1758 à Oporto, fils d'un gouvern.-gén. de la province de Saint-Paul au Brésil, embrassa la carrière des armes à 20 ans, et la quitta en 1791, pour entrer dans la diplomatie. Nommé plénipotentiaire en Suède, il rétablit les anciennes relat. commerciales de ce pays avec le Portugal. De Stockholm, il passa en 1795 à Copenhague avec la même qualité. Rappelé peu de temps après à Lisbonne par la mort de son père, il reçut l'ordre de se rendre à Madrid; mais il y resta peu de temps, ayant refusé d'accéder au traité de paix conclu entre l'Espagne et la France. Il fut alors chargé d'une mission en Angleterre; mais il ne put réussir à se faire admettre à stipuler les intérêts de son pays au congrès d'Amiens. Depuis trois ans, il résidait à Paris comme ministre de Portugal, lorsqu'en 1805, il fut désigné par le cabinet de Lisbonne pour aller occuper le même poste à Pétersbourg. Il ne put se rendre à cette destination, et renonça dès-lors à la politique. Fixé en France, il fit sa principale occupation de la culture des lettres, et, jaloux d'élever un monum. à la gloire du Camoëns, dont il était l'admirateur enthousiaste, il entreprit une édition de son poème, où rivaliseraient les arts de l'imprimerie, du dessin et de la gravure. Souza mourut à Paris le 1er juin 1825. Outre la superbe édition des *Lusiades*, Paris, 1817, gr. in-4, fig. de Gérard, on lui doit une traduction, des *Lettres portugaises*, publ. avec le texte franç. en regard, Paris, 1824, in-12. Dans une *Notice bibliographique* mise en tête, il s'attache à prouver que cinq de ces *lettres* sont authentiques, et que les six autres, ajoutées à l'édit. originale de 1669, sont l'ouvr. d'un franciscain. Souza avait épousé, en secondes noces, Mme de Flahaut, connue par de jolis romans. Une *Ode* à la mém. de Souza a été lue par M. Lemercier dans la séance publ. de l'acad. franç., le 25 août 1825.

SOYE (Philippe de), graveur hollandais, né vers 1538, disciple de Corneille Cort, comme son maître s'établit à Rome, et mourut vers 1675. Outre une suite de portraits des papes en demi-figures, depuis 204 jusqu'à son temps, on lui doit un gr. nombre d'estampes, entre autres : *St François recevant les stygmates*, d'après Frédéric Zuccaro; *l'Ange ordonnant à St-Joseph de fuir en Égypte*, d'après C. Cort. Il signa plus. de ses ouvrages *Sericus* et *Sytius*, trad. latine de son nom. On lui attribue la gravure de *Prométhée enchaîné sur le Caucase*, d'après le Titien, bien que cette planche porte le nom de C. Cort.

SOYOUTHI ou SIOUTI (Aboul-Fadhl-Abd-el-Rhaman-Djelal-Eddyn, surn. Al-), écriv. arabe, mort l'an 911 de l'hégyre (1505) à l'âge de 60 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvr. dont on conserve des copies à la biblioth. de l'Escurial. Le plus connu est intit. *le Pré fleuri;* c'est un recueil dans le genre de la *Bibliothèque poétique*. M. Humbert, de Genève, en a trad. divers morceaux dans son *Anthologie arabe*, Paris, 1819, in-8 (v. Abraham Echellensis).

SOZOMÈNE (Hermias), historien, né dans la Palestine au 5e S., remplit avec peu de succès à Constantinople les fonctions d'avocat, auxquelles on a prétendu qu'il joignait une charge à la cour de Théodose-le-Jeune. Son *Histoire ecclésiastique*, en 9 livres, s'étend de 324 à 439. Le style ne manque pas d'élégance, mais l'auteur, qui montre peu de jugem. et de critique mêle sans cesse à de vaines descript. et à des hors-d'œuvre des contes dignes des légendaires; on lui reproche aussi de s'être trop souvent approprié le travail de Socrate, son devancier. Sozomène avait fait un *Abrégé* d'histoire depuis l'ascension de J.-C. jusqu'à la mort de Licinius en 323, qui ne nous est point parvenue. C'est à tort qu'on lui attribue l'*Irrisio gentilium* qui porte le nom d'Hermias (*v.* Fabricius, *Bibliothèque*, t. VI, p 123).

SOZOMENO, chroniqueur, né à Pistoie en 1387, fit ses études à Florence et à Boulogne, et parut au concile de Constance, où il eut de vives contestat. avec son évêq. Il accompagna Léon Bruni et le Pogge dans cette excursion au monastère de St-Gall, dont le fruit fut la découverte de Quintilien, de Valérius-Flaccus et d'Asconius-Pédianus. Nommé chanoine de Pistoie en 1418, il ne vint siéger dans le chapitre qu'en 1436, fut établi par l'évêque son vicaire-général, et mourut en 1458. On a de lui une *Chronique* des événements les plus importants, depuis le commencement du monde jusqu'en 1455. Muratori (*Script. rerum italic.*, t. XVI, p. 1059) en a publié un extrait tiré d'un MS. qui n'allait que jusqu'à l'an 1410. La biblioth. du Vatican (no 7272 des MSs. lat.) en possède une copie complète, dont la partie inédite est la plus intéressante, puisque c'est celle dans laquelle l'auteur rapporte les événements contemporains.

SPADA (Jean-Baptiste), cardinal, né à Lucques en 1597, fit ses études à Rome, où il avait un oncle, doyen des avocats consistoriaux; il exerça lui-même cette place et celle d'avocat du fisc, devint ensuite secrét. de la congrégation *del Buon' governo*, et fut nommé par Urbain VIII, gouverneur de Rome. Il remplit cette place de 1635 à 1645, reçut le chapeau des mains d'Innocent X en 1654, fut légat à Ravenne et à Ferrare, et mourut à Rome en 1675. Ses *Mémoires* ont été découverts par M. l'abbé Félix Allard, qui en a donné l'analyse dans le *Bulletin universel* de Ferussac (*sect. d'histoire*, mars 1828).

SPADA (Leonello), peintre, né en 1576 à Bologne, étudia sous les Carraches, qui l'avaient employé pour broyer leurs couleurs, et se rendit à Rome, où s'étant lié avec Caravage, il l'accompagna quelque temps dans ses voyages. De retour à Bologne, il peignit pour div. églises. Appelé à la cour de Parme par le duc Ranuccio, il fut chargé par ce prince de décorer le théâtre qu'il venait de construire, et mourut en 1622 à 46 ans. Ses ouvrages, tant à fresque qu'à l'huile, sont très nombreux et consistent principalem. en saintes-familles ou en traits de l'Évangile en demi-figures, suivant la méthode du Guerchin et du Caravage. La *Décollation de St Jean-Baptiste* était un de ses sujets favoris.

On admire surtout son *Martyre d'une sainte*, dans l'église du St-Sépulcre à Parme; son *St Jérôme*, aux Carmélites de la même ville; *Suzanne au bain*, et l'*Enfant prodigue*, dans la galerie de Modène; enfin *St Dominique brûlant les livres prohibés*, le meill. tableau qu'il ait fait à Bologne. Sans avoir la noblesse des Carraches, Spada n'a point, comme Caravage, copié sans choix toutes les formes que présente la nature. Un coloris vrai, de l'originalité, de la hardiesse, du relief dans le clair-obscur sont ses qualités principales. On reproche seulement à ses ombres une teinte rougeâtre qui les rend maniérées. Le musée du Louvre possède trois tableaux de ce maître, l'*Enfant prodigue*, le *Martyre de St Christophe*, et un *Concert*.

SPADA (Jean-Jacq.), naturaliste, né vers 1680 à Vérone, mort en 1744, était curé de Grezzana. Dans ses loisirs il étudia les fossiles répandus dans les environs de cette ville, et publia sur ce sujet plus. ouvr. estimés. Tels sont *De' petrificati corpi marini antediluviani*, Vérone, 1737, in-4. — *De plantis veronensibus*, 1737, in-4. — *Dissertazione, ove si prova che li petrificati corpi marini, che ne' monti adjacentia Verona si trovano non sono scherzi di natura nè diluviani, ma antediluviane*, 1737, in-4, avec un supplément. — *Catalogus lapidum veronensium* ἰδιομορφῶν, *id est propria forma præditor. qui apud J.-J. Spadam asservantur*, 1739, in-4, avec un supplém., 1740; réimpr. en 1744 (*v.* Brocchi, *Conchiliologia fossile subapennina*, t. I, p. 33).

SPADAFORA (Placide), jésuite, né à Palerme en 1638, dirigea dans les écoles de sa société les classes inférieures, et mourut en 1691. On a de lui d'excellents livres élémentaires : *Patronymica græca et latina*, Palerme, 1668, in-4. — *Phraseologia seu Lugdodædalus utriusque linguæ latinæ et romanæ*, 1688, 2 vol. in-8 (abrégé par le P. Alberto), 1708, in-8. — *Prosodia italiana ovvero l'arte con l'uso degli accenti nella volgar favella d'Italia*, 1682, 2 vol. in-8; 1709, édit., augmentée et très souvent réimpr. — *Precetti grammaticali sopra le parti le più difficili e principali dell' orazione latina*, 1691, in-8. Il avait terminé un *Dictionnaire sicilien et toscan*, resté inédit.

SPAENDONCK (Gérard van), célèbre peintre de fleurs, né en 1746 à Tilbourg, fut élève de Herreyns, puis vint en France, où il se fit d'abord connaître par son talent pour la miniature. Watelet lui fit obtenir en 1774 la survivance de la place de peintre en miniature du roi. Bientôt ses tableaux de fleurs lui acquirent une réputation encore plus haute, et tout le monde à la cour voulut avoir sur un dessus de boîte un vase de fleurs de van Spaendonck. Lors de la révolut., il devint administrat. et professeur d'iconographie au Jardin-des-Plantes, et quand l'Institut fut créé il en fit partie. Cet artiste mourut en 1822. Ses ouvrages, extrêmement nombreux, se distinguent surtout par l'art de la composition que peut-être nul peintre de fleurs n'a si bien entendue que lui. Il reproduit avec la plus grande fidélité le velouté des fruits, la forme et le port des fleurs; et son coloris est fin, léger, transparent, plein de fraîcheur et d'harmonie.

SPAEN-LALECQ (le baron Guillaume-Anne de), historien, né en 1750 dans le pays de Gueldre, fut député aux états-généraux de Hollande en 1774, puis membre du collége de l'amirauté, et mourut en 1817. On lui doit une *Introduction critique à l'hist. de la Gueldre*, Utrecht, 1801-05, 4 vol. in-8. — *Essais historiq. et antiquaires*, 1805. — *Hist. de la province de Gueldre*, 1814.

SPAGNUOLI. — V. Battista, poète latin.

SPALDING (Jean-Joachim), célèbre prédicateur, né en 1714 à Triebsess (Poméranie suéd.), passa ses prem. années au gymnase de Stralsund (1729) et à l'univ. de Rostock (1731), où les études étaient peu fortes. Il répara le défaut de cette première éducation chez un professeur de Griefswald, qui le prit pour instituteur de ses enfants, puis accompagna pendant plus. années comme gouvern. un jeune gentilhomme. En 1740 il assista son frère aîné dans ses fonctions pastorales à Triebsess, se chargea d'une nouvelle éducation en 1742, devint en 1745 secrét. de légation de l'envoyé de Suède à Berlin (Rudenskiold), et se vit appelé comme pasteur à Lassahn (Poméranie-Suéd.). Spalding remplit de la manière la plus distinguée le ministère ecclésiastique qui avait été l'ambition de toute sa vie, et se fit bientôt un nom parmi ses confrères. Aussi lui offrit-on les places de surintend.-général des églises de la Poméranie-Suéd., de vice-chancelier de l'université de Greifswald et de professeur de théologie. Mais il les refusa toutes, et se borna dans la suite à celle de membre du consist.-général et de premier pasteur de l'église de St-Nicolas à Berlin (1764). Cinq ans plus tard il fit partie de la commiss. assemblée pour délibérer sur le divorce du prince royal de Prusse, qui fut prononcé. La publication de l'édit de religion de 1788 l'engagea à renoncer à la prédicat. Il n'en continua pas moins ses fonctions consistoriales, et mourut le 26 mai 1804 à Berlin. Marié trois fois, il eut de sa première femme deux fils qui se signalèrent après lui dans le monde littéraire. C'est principalem. à ses *Sermons*, Berlin, 1765, in-8, réimpr. en 1768 et 1775, et *Nouv. Sermons*, Berlin, 1er vol., 1768, 1770, 1777, 2e vol. 1784, que Spalding doit sa réputation : le style en est d'une pureté et d'une élégance ravissantes. Ses autres ouvrages sont : *Destination de l'homme*, Greifswald, 1748, in-8; réimpr. 14 à 15 fois; il en existe 4 trad. franç, la 1re par Formey : les deux suiv. sont anonymes; et la 4e de la reine Élisabeth de Prusse, Berlin, 1776, in-8; il a été trad. en latin par Heinze sous ce titre : *Soliloquium quâ lege natus sit homo deliberatio*, Lunebourg, 1765, in-8. — *Pensées sur l'importance des sentiments religieux*, Leipsig, 1761, in-8; 5e édit., 1784. — *Sur l'utilité de la prédication*, Berlin, 1772, in-8; 1773, 1791. — *Lettres confidentielles sur la religion*, Breslau, 1784, 1785, 1788, in-8. — *La religion, l'affaire la plus importante de la vie*, Leipsig, 1797, 1798, 1799, 1806, in-8. Une espèce de biographie de Spalding a été publiée

avec des additions par son fils, Halle, 1804, in-8.

SPALDING (George-Louis), second fils du préc., né à Barth en 1762, commença ses études au gymnase de Berlin, alors dirigé par Büsching, passa ensuite à Goettingue et à Halle, voyagea en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre et en Hollande, puis, de retour à Berlin, fut nommé institut. des enfants du prince Ferdinand, et en 1787 professeur au gymnase. A la mort de Gedike en 1803, il ne tint qu'à lui d'en devenir le directeur. Plus tard cependant il ne put éviter d'être attaché comme conseiller au ministère de l'instruction publique. Spalding mourut en 1811. Il était depuis 8 ans membre de l'acad. pour la classe historique. Ce sav. est connu surtout par son excellente édit. de Quintilien, 1778, 1803, 1808, 4 vol. in-8, le 4ᵉ n'est pas de lui. Ses autres écrits sont une édit. du *Discours* de Démosthène *contre Midias* (à l'usage des classes); une *Dissertation* latine *sur l'école philosophique de Mégare*, Halle, 1792; et un vol. intit.: *Essai de poésies didactiques.* Buttmann prononça son *Éloge*, qui a été inséré dans les *Mémoires* de l'acad. de Berlin, années 1814 et 1815.

SPALLANZANI (Lazare), célèbre naturaliste, né en 1729 à Scandiano, fit ses études à Reggio, où les dominicains et les jésuites, frappés de ses dispositions, essayèrent vainement de l'engager dans leur ordre, puis à Boulogne, où il entendit les leçons de Bianconi et de l'illustre Laure Bassi. Destiné par ses parents à la carrière du barreau, il fit son cours de droit et il allait être reçu docteur quand Vallisnieri décida sa famille à le laisser libre de suivre sa vocation. Il se livra alors aux lettres, aux langues savantes, aux mathématiq. et aux sciences physiques, qui, de plus en plus importantes à ses yeux, absorbèrent bientôt toutes ses facultés. Professeur de logique et de littérature grecque à l'univ. de Reggio en 1754, il accepta la même chaire en 1760 à Modène, et continua d'étendre sa réputation dans toute l'Europe par des recherches toujours aussi originales qu'import. et fécondes. Il y était dep. 10 ans quand il fut appelé à Pavie avec le titre de professeur d'histoire naturelle, auquel il joignit bientôt celui de directeur du musée. Neuf ans après il commença une série de voyages qui fait époque dans l'histoire de la science; on le vit successivement explorer la plus gr. partie des cantons suisses (1779 et 1780), côtoyer la Méditerranée, de Livourne à Marseille (1781), parcourir l'Italie, les monts Auganéens et les rives de l'Adriatique et de l'Archipel (1782, 1783), visiter Corfou, Cérigo (1785), traverser encore, et toujours en observateur, la mer Égée, séjourner 11 mois à Constantinople et dans le Roum-Ili, et revenir par Vienne en 1786. C'est là qu'il apprit les détails d'un procès odieux que l'envie voulait lui faire intenter. On l'accusait d'avoir soustrait quelques morceaux rares du cabinet de Pavie. Mais son innocence solennellem. reconnue fut proclamée par un décret impérial, et son arrivée dans Pavie, au milieu des acclamat. universelles, ressembla à une pompe triomphale. Spallanzani fit encore un nouv. voyage en 1788. Mais cette fois ses courses se bornèrent à visiter le Vésuve, l'Etna et les îles Éoliennes. Le but de tous ces pélerinages scientifiques était de rassembler des objets d'histoire naturelle pour le musée de Pavie, dont il doit être regardé comme le second créateur. Spallanzani jouissait alors d'une réputation européenne, et ses ouvrages, objet de l'admirat. universelle, étaient trad. en France, en Angleterre, en Allemagne; les prem. académies s'empressaient de l'admettre au nombre de leurs membres, et personne ne fut étonné quand Saliceti passant par Pavie lui offrit au nom de la république franç. la chaire d'histoire naturelle au Jardin-des-Plantes de Paris. Spallanzani s'excusa sur son grand âge et sur sa mauvaise santé. En effet, tourmenté dep. long-temps par une ischurie vésicale, il ne tarda guère à être en butte à diverses attaques d'apoplexie, et il succomba à l'une d'elles le 12 février 1799. Peu d'hommes dans le 18ᵉ S. ont rendu d'aussi grands services à l'histoire naturelle; nul n'avait à un degré plus éminent la sagacité, la patience, l'esprit judicieux et méthodique qui seuls peuvent rendre fructueuse l'observation: aussi est-ce principalement à ses découvertes et à ses expériences que la physiologie et l'anatomie comparée sont redevables de leurs progrès. On se contentera de rappeler son examen général du système circulat., dont 15 conséquences au moins étaient alors absolument neuves, ses observations sur les animalcules infusoires, ses découvertes sur la reproduction, parmi lesquelles sa fécondation artificielle tient le premier rang, et ses expériences sur la digestion. Ces résultats, souvent énoncés de vive voix dans ses cours, sont de plus consignés dans une nombr. suite d'ouvr. Les princip. sont: *Lettere due sopra un viaggio ne' monti del Reggiano ed al lago di Ventasso* (t. IX de la *nuova Raccolta calogeriana*). — *Saggio di osservazioni microscopiche concernenti il sistema della generazione di Needham e di Buffon* (ibid), Modène, 1767, in-8; et trad. en franç. avec notes de Needham, par Régley, 1769, in 8. — *De lapidibus ab aquâ resilientibus, diss.*, 1766 (*Raccolt.*, t. XCV). — *Sopragli animali delle infusioni e su i novi pensamenti*, etc. (*Giornale d'Italia*, Venise, 1767, 3ᵉ vol.). — *Mem. sopra i muli*, Modène, 1768, in-8. — *Del azione del cuore*, etc., 1768, in-4. — La traduct. ital. des *Contemplations* de Bonnet, avec notes et observat., 1769, 2 vol. in-8. — *Dei fenomeni della circolazione*, etc., etc., Modène, 1777, in-8 (très estimé); trad. en franç. par Tourdes, 1800, in-8. — *Opuscoli di fisica animale e vegetabile*, 1776, 2 vol. in-4; trad. en franç. par Senebier, Genève, 1777, 2 vol. in-8. — *Dissertazioni di fisica animale e vegetabile*, Modène, 1780, 2 vol. in-4; trad. par Senebier sous le titre d'*Expériences sur la digestion*, 1783, in-8, et d'*Expériences pour servir à l'histoire de la génération*, 1785, in-8. — *Risultati di esperienze sopra la riproduzione della testa nelle lumache terrestri* (*Memoria della società italiana*, t. I et II). — *Lettere al Scopoli*, 1788, in-8. — *Mem. sulla respirazione*,

Milan, 1803, 2 vol. in-8. Senebier en avait donné la trad. franç. sur le MS., 1801, in-8. On a ses *Opere (scelte)*, Milan, 1825-26, 6 vol. in-8, collect. très estimée. (*V.* pour plus de détails les *Éloges* de Spallanzani par Senebier (*Magazin encyclopédique*), par Pozzetti (Parme, 1800), par Fabroni (*Vitæ Ital.*, t. XIX, p. 59), par Alibert, (*Éloges historiq.*, Paris, 1806, in-8), et la *Notice sur sa vie littéraire*, par Tourdes.)

SPANGENBERG (Cyriaque), histor,, né à Nordhausen en 1528, remplit les fonct. de pasteur et d'inspecteur des écoles à Eisleben, puis celles de doyen et chapelain à Mansfeld. L'un des promoteurs des troubles qui eurent lieu dans le comté de Mansfeld par les disputes de Flacius, il fut destitué de ses fonctions en 1575, et vint habiter Strasbourg où il mourut en 1604. On lui doit, entre autres ouvr., des *Sermons* sur les cantiques de Luther, sous le titre de *Cithara Lutheri*, une *Histoire ecclésiastique, chronique des évêques de Werden*, Hamb., 1720, in-fol.; des *Chroniques* estimées surtout pour ce qui concerne la Saxe, les comtés de Henneberg, de Querfurth; etc.; un *Traité de la noblesse* (dans la *Biblioth. equestris* de Burgermeister, tome II), et quantité de *Traités* théolog., de *Commentaires* sur div. parties de la Bible et d'écrits polémiques. Lemkfeld a publié une *Notice* en allem. sur sa vie et ses ouvr., Quedlimbourg, 1712 et 1720, in-4.

SPANGENBERG (Auguste-Théophile), évêque, de la secte des frères moraves, né en 1704 à Klettenburg (comté de Hohenheim), jeune encore quitta l'étude de droit pour la théologie. Bientôt ayant fait connaissance du comte de Zinzendorf, il eut l'occas. de visiter l'établissement d'Herrnhut dont le comte était le fondat. La vue de ce noble et paisible institut lui fit désirer d'y être affilié, et quelq. années après il se fit recevoir à Herrnhut même. Au bout de cinq à six mois il passa à Copenhague, avec le titre d'assistant de la société des frères moraves, puis en Amérique (1735), où il passa 4 ans, tant en Géorgie qu'en Pensylvanie et à l'île danoise de St-Thomas, formant partout des établissements sur le modèle de celui de Herrnhut. Deux autres voyages en Amérique, l'un de 1746 à 1749, l'autre de 1751 à 1760, le firent connaître encore sous des rapports plus avantageux, et l'habituèrent à regarder le Nouveau-Monde comme sa patrie. Cependant ses talents et son zèle lui avaient déjà valu des titres assez élevés, entre autres celui d'évêque de l'Unité des frères. A la mort de Zinzendorf en 1760, il devint membre du conseil suprême de Herrnhut, et en 1764 il fut nommé inspecteur général des établissements de la Haute-Lusace. Enfin en 1789 il accepta la présidence de la direct.-générale, et deux ans après il s'établit avec la direction à Bertholdsdorf, près de Herrnhut, où il mourut le 18 sept. 1792, âgé de 89 ans. Il avait servi, pend. 60 ans, les intérêts de sa secte avec beaucoup de zèle; et c'est en gr. partie à son habileté que les moraves durent l'avantage de voir leurs établissements se multiplier dans tous les états protest. de l'Europe et même en Russie. Ses ouvr. les plus remarquables sont : la *Vie du comte de Zinzendorf*, Barby, 1772-75, 8 vol. in-8; et le *Résumé de la doctrine chrétienne dans la communauté évangélique des frères*, 1779, in-8. Les notes qu'il avait laissées sur ses travaux ont servi de base à sa *Vie* par J. Risler, Barby, 1794, in-8.

SPANGENBERG (George-Auguste), savant jurisconsulte, né en 1738 à Goettingue, mort dans sa patrie le 4 mars 1806, professa le droit à l'univ. de cette ville, et donna une édit. assez médiocre du *Corpus juris civilis* de Gebauer, Goettingue, 1er vol., 1776, 2e vol., 1797, in-4.

SPANGENBERG (Ernest), conseiller à la cour d'appel de Celle (roy. de Hanovre), un des jurisconsultes les plus distingués de l'Allemagne, s'est fait connaître par un très gr. nombre de publicat., parmi lesq. on distingue : *De veteris Tatii religionibus domest. comment.*, Gott., 1817.—*Institutiones juris civilis Napoleoni*, Gott., 1818. — *Comment. sur le Code Napoléon*, 1810, 1811. — *Cujas et ses contemporains*, Leipsig, 1822, etc.; des édit. du *Corpus juris;* de l'ouvr. de Haubold, sur les *Monuments anciens du droit romain*, Berlin, 1830; de *Valère-Maxime;* des *Lettres* de Fronton, etc., etc.—Une foule d'*articles* dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et de Gruber, les *Archives du droit criminel*, le *Journal de littérat.*, etc. Spangenberg est mort à Celle le 18 février 1833, à peine âgé de 49 ans.

SPANHEIM (Frédéric), théologien protestant, né le 1er janv. 1600 à Amberg, fit ses études à Heidelberg et à Genève, visita Paris, puis obtint à Genève la chaire de théol., qu'il remplit avec succès de 1631 à 1642. Cédant aux sollicitat. de ses amis, il alla remplir la même charge à Leyde, où il mourut en 1649. On a de lui : *Le Soldat suédois, ou Histoire de ce qui s'est passé en Allemagne depuis l'entrée du roi de Suède* (Gustave-le-Grand) *jusqu'à sa mort*, Genève, 1633, in-8. — *Mercure suisse*, 1633, in-8. — *Comment. histor. de la vie et de la mort de Christophe Dhona*, Genève, 1639, in-4. — *Tableau d'une princesse*, in-4; réimprimé sous le titre de *Mém. sur la vie et la mort de l'électrice palatine*, Leyde, 1645, in-4. — *Diatriba historica de origine, progressu et sectis anabaptistarum*, Franeker, 1645, à la suite de la *Gangrena theologiæ anabaptisticæ* de Cloppenburg (*v.* Freher, *Theat. vir. ill.*, t. I, p. 545, et Bayle, *Dict. crit.*).

SPANHEIM (Ézéchiel), numism. et philologue du prem. ordre, fils du précéd., né à Genève le 7 déc. 1629, fut conduit en 1642 à Leyde par son père, et perfectionna ses connaissances dans la société des savants. Il n'avait que 13 ans lorsque Saumaise le jugeait en état de donner une édit. de l'*Antologie grecque*, avec une version lat. De retour à Genève vers 1650, on lui offrit la chaire d'éloquence qu'il quitta bientôt pour accepter la place de gouvern. du fils de l'élect. palatin. Ses talents lui acquirent toute la confiance du prince, qui l'envoya en Italie étudier la politique et les différ. intérêts des div.

cours de la Péninsule. Les fonct. dont il était revêtu ne l'empêchèrent point de se livrer avec ardeur à l'étude des antiquités qu'il faisait marcher de pair avec celle du droit public. Envoyé par l'élect. palatin aux conférences d'Oppenheim et de Spire, puis au congrès de Breda, il fut ensuite nommé son résident en Hollande et en Angleterre. L'élect. de Brandebourg, depuis roi de Prusse, voulut ensuite se l'attacher, et, après lui avoir confié plus. missions importantes, le créa baron et le nomma son ambassadeur à Londres (1702). Spanheim y mourut le 7 nov. 1710, et fut inhumé à Westminster. Le roi de Prusse acquit sa bibliothèque. Spanheim était membre de la société roy. de Londres. Ses princip. ouvrages sont des *Dissertat.* lat. *De præstantiâ et usu numismat. antiquorum*. Rome, 1664, in-4; Paris, 1671, in-4; Londres, et Amsterd., 1706-17, 2 vol. in-fol. C'est un trésor d'érudition et le chef-d'œuvre de l'archéologie avant Eckhel, Zoega et Visconti. — *De Nummo Smyrnœor. inscripto* Σμυρναίων πρυτάνεις, etc., Paris, 1672 (à la suite du *Traité des médailles* de Seguin, et dans les *Thes. antiq. romanarum* de Grævius, tome V, p. 660); sept *Lettres*, dont 2 à Beger et 5 à André Morel sur la numismatiq. On lui doit des *notes* sur Callimaq. (dans l'édit. d'Utrecht, 1697); Strabon (Amsterd., 1707); les trois prem. comédies d'Aristophane (édit. Kuster, 1707-09); Aristide (édit. Jebb, 1722); Josèphe (Leyde, 1726); et Thucydide (édit. Duker, Amst., 1731); une trad. franç. des *Césars* de l'empereur Julien, Heidelb., 1660, in-8; Paris, 1683, in-4; Amst., 1728, in-4, et quelques thèses (*v.* les *Mémoires* de Niceron, tome II, le *Dictionnaire* de Chauffepié, *Acta erudit. Lips.*, 1711, etc.).

SPANHEIM (Frédéric), frère du précéd., né à Genève en 1632, professa la théol. à Heidelberg, la théologie et l'histoire sacrée à Leyde, où de plus il occupa la place de bibliothécaire, et où quatre fois il fut nommé recteur de l'université, et mourut en 1701. Ses nombreux ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*Opera quatenùs complectuntur geographiam, chron. et histor. sacram eccles.*, Leyde, 1701-03, 3 vol. in-fol. Ses dissertat. théologiques les plus remarquables ont été publ. à part sous ce titre : *Elenchus controversiar. de religione*, Amst., 1701, in-8. La plus curieuse est celle qui roule sur la papesse Jeanne; elle a été trad. en franç. par Lenfant (*v.* Klefeker, *Biblioth. erudit. prœcoc.*, p. 357).

SPARFVENFELDT (Jean-Gabriel), sav. suédois, fit ses études à Upsal, et visita la Hollande, la France, l'Espagne, l'Afrique et l'Italie. Pend. son séjour à Rome, le pape Innocent XII, pour lui témoigner son estime, lui remit de sa main les clefs de la bibliothèque du Vatican. De retour en Suède (1694), il fut nommé grand-maître des cérémonies, et mourut en 1727, à l'âge de 72 ans, avec la réputat. d'un des hommes les plus érudits de son siècle. Il était en correspondance avec les plus illustres savants de son temps; il parlait 14 langues, et s'était appliqué sérieusement à la géographie, aux antiquités et à l'histoire. On a de lui des trad. du latin et de l'espagnol, et un *Dictionn.* esclavon. G. Wallin publia son *Éloge* funèbre, Stockholm, 1730, in-4 (lat.).

SPARRE (Éric), sénateur suédois, né en 1550, siégeait depuis 5 ans au sénat, lorsqu'il fut envoyé par Jean III en 1587 à Varsovie, pour faire élire son fils Sigismond roi de Pologne. Sparre réussit, mais peu après, compromis dans des intrigues tendant à rendre Sigismond indépendant de son père, il fut traduit devant les états de Suède, qui le privèrent de ses dignités. La mort de Jean ayant amené des différends entre Sigismond et Charles, duc de Sudermanie, Sparre remplit le rôle de médiat. entre les deux princes, et rentra en possession de ses titres. Mais la discorde éclata de nouv., et Sparre fut obligé de chercher un refuge en Pologne avec beaucoup de seigneurs suédois. Malheureusement les deux rivaux recoururent aux armes, et Sigismond vaincu se vit forcé de livrer Sparre, qui fut décapité à Linkœping en 1600. On a de cet homme d'état une *Lettre à Danzé*, ministre de France en Danemarck (dans le *Mercure suédois* de 1758); et un ouvr. polémique : *Pro lege, rege et grege*, publ. lors des premiers différ. entre Sigismond et Charles, et très rare aujourd'hui par suite de la prohibition qu'en fit ce dernier.

SPARRMAN (André), natural. et voyageur suédois, né vers 1747 dans l'Upland, étudia la médec. à Upsal, et, par ses progrès dans l'histoire natur., fixa les regards du célèbre Linné. En 1765 il s'embarqua pour la Chine sur un navire de la comp. suédoise des Indes-Orientales, commandé par Ekeberg, son cousin. Ce prem. voyage acheva de développer son penchant pour la recherche des product. de la nature. A son retour il exposa ses découvertes dans une thèse qu'il soutint le 30 nov. 1768. Quatre ans après il partit pour le cap de Bonne-Espérance, où son cousin lui avait procuré l'emploi de précepteur, qui lui convenait si peu; mais l'arrivée au cap des Forster, père et fils, qui accompagnaient Cook dans son voyage autour du monde, vint lui procurer l'occasion qu'il désirait de visiter des parties du globe encore inconnues. De retour en Afrique (juillet 1775), il exerça la chirurgie et la médec., et ayant amassé une somme suffisante, il entreprit avec Dan. Immelman d'explorer l'intérieur des terres. Se dirigeant vers l'est de la côte, il visita la baie de Mossel, regagna l'intérieur du pays, alla jusqu'aux rives du *Groote visch revier*, puis remontant au nord, passa jusqu'au 28° 30' de latitude australe, à 350 lieues du Cap. Il en reprit le chemin le 6 février 1776, et le 15 avril suiv., il y était arrivé sans mésaventure, avec les fruits de ses explorations. La même année Sparrman, de retour en Suède, fut élu membre de l'acad. de Stockholm, puis nommé conservateur de la belle collect. laissée à cette compagnie par le baron de Geer. Il mourut à Stockholm le 20 juillet 1820, laissant, outre une trad. angl. du traité de Rosen *sur les maladies des enfants*, *Voyage* (en suéd.) *au cap de Bonne-Espérance, au cercle po-*

*laire austral et autour du monde, ainsi que dans les pays des Hottentots et des Cafres*, de 1772 à 1776, Stockh., 1787, in-8, cart. et fig.; trad. en angl., avec préface et notes de Forster, 1786, 2 vol. in-4; et en franç. sur cette version, par le Tourneur, 1787, 2 vol. in-4 ou 3 vol. in-8, carte et fig. — *Museum carlsonianum*, Stockholm, 1786, 2 vol. in-fol. — Des *Discours*, etc. On a nommé *sparrmania* un bel arbrisseau du cap de Bonne-Espérance de la famille des liliacées.

SPARTACUS, l'un des hommes les plus extraordinaires dont les annales de Rome aient conservé la mémoire, sortit tout d'un coup de l'obscurité et de l'abjection la plus profonde, pour acquérir en trois années une gloire immortelle. Après la conquête de la Macédoine, les Romains avaient réduit sous leur obéissance quelques-unes des peuplades belliqueuses de la Thrace, et en tiraient des corps d'auxiliaires. Spartacus fut un des Barbares qui furent incorporés de cette manière dans les armées romaines; mais trop fier pour supporter cette servitude déguisée sous le nom de milice, il déserte, et fait aux oppresseurs de son pays une guerre de partisans. Par malheur il tomba dans leurs mains, et sa force et sa stature avantageuse le firent réserver pour l'emploi de gladiateur. L'an 680, il était enfermé à Capoue dans une école d'esclaves de cette profess., qui résolurent de briser leurs fers. La guerre retenait alors les plus grands génér. loin de l'Italie, et l'occasion ne pouvait être plus favorable; mais le complot fut découvert par un des conjurés. Spartacus néanmoins sort de Capoue à la tête de soixante-quatorze compagnons, décidés à périr ou à être libres. Ils saisissent dans une cuisine, en fuyant, des couperets, des broches, des couteaux, rencontrent un peu plus loin des chariots chargés d'armes de gladiateurs, et les pillent. Un premier avantage qu'ils obtiennent sur les habitants de Capoue, envoyés à leur poursuite, met à leur disposit. des armes plus dignes de leur courage, et leur amène d'autres partisans. Ils battent alors le préteur Claudius, et bientôt leur nombre, porté à dix mille, s'augmente encore de jour en jour. Les Gaulois et les Germains avaient pour chefs Œnomaüs et Crixus : les Thraces avec les autres alliés obéissaient à Spartacus, qui conduisait toute l'expédition, mais avec une autorité précaire. Son dessein était de ramener ses compagnons dans leur patrie et d'assurer leur liberté; mais il ne pouvait les empêcher de piller partout sur leur passage, et de diminuer ainsi leurs moyens de vaincre par une conduite non moins imprudente que coupable. Cependant il battit encore dans deux rencontres le préteur Varinius et ses lieutenants Frurius et Cossinius. Ces victoires et les proclamations dont il les accompagnait, lui attirèrent de nouveaux soldats, et il en compta bientôt soixante-dix mille. Il essaya d'établir quelque discipline dans cette troupe tumultueuse, et tandis qu'il cherchait à en faire une armée régulière, il avisait aux moyens de sortir de l'Italie; car il ne comptait pas pouvoir lutter longtemps contre la fortune de Rome. Ses gens, aveuglés par leurs succès et occupés de piller l'Italie, ne lui permirent pas d'exécuter un projet si sage. Rome s'alarma et prit des mesures plus vigoureuses contre cette révolte de gladiat. qu'elle avait d'abord méprisée. Ce fut dans un pareil moment que les Gaulois et les Germains se séparèrent tout-à-fait de Spartacus, dont ils accusaient la lenteur : les Thraces et les Lucaniens continuèrent seuls de suivre ses drapeaux. Après avoir sauvé les débris des troupes gauloises et germaines que l'imprud. de leurs chefs avait fait battre, le héros longea l'Apennin pour s'approcher du nord de l'Italie. Il battit successivement les deux consuls Gellius-Poplicola et Cornélius-Lentulus et deux préteurs, et toujours combattant et toujours victorieux, arriva jusqu'aux rives du Pô. La crue des eaux et le manque de bateaux l'obligèrent de s'arrêter, et dès ce moment il n'éprouva plus, pour ainsi dire, que des revers. Entraîné par ses compagnons qui parlaient toujours de prendre Rome, il retourna sur ses pas, et l'effroi se répandit dans la ville souveraine à un tel point, que lors de l'ouverture des comices pour l'élect. des préteurs, l'an 682, Crassus fut le seul qui osa se charger du commandement. Les forces imposantes avec lesquelles se présenta ce nouveau général décidèrent les esclaves révoltés à abandonner leur hardi projet et tinrent en échec Spartacus, qui tâchait de regagner l'Abruzze, affaibli qu'il était par les nouvelles divis. de son armée. Ce malheureux chef d'esclaves incapables de le comprendre, arrivé dans la presqu'île de Rhegium, tenta vainem. de passer en Sicile. Obligé de rester en Italie, il remporta quelques avantages, dont Crassus fut assez effrayé pour écrire au sénat d'envoyer à son secours Pompée, nouvellement arrivé d'Espagne. Spartacus ne s'aveugla pas néanmoins et proposa à Crassus un accommodem., que la fierté romaine ne voulut point accepter. Poussé alors à une bataille générale et décisive, autant par ses propres soldats que par les Romains, il se prépara à combattre comme un homme qui n'avait plus que cette ressource. Rome triompha; mais il sut échapper à sa vengeance par une mort aussi glorieuse que l'avait été sa vie. On peut consulter Tite-Live, Velléius-Paterculus, Tacite, Appien, Florus et les *Stratagèmes* de Frontin. M. Viollant a trad. de l'allemand de Meissner *Spartacus, ou la Guerre des gladiateurs*, 1803, in-12.

SPARTIEN (ÆLIUS-SPARTIANUS), le premier des six écrivains de l'*Histoire auguste*, vécut depuis le règne de Dioclétien, dont on croit qu'il était l'affranchi, jusqu'à celui de Constantin-le-Grand. Saumaise le regarde comme l'auteur de toutes les vies des empereurs qui font partie de l'*Hist. auguste*, jusqu'à celle d'Alexandre Sévère; mais sept seulement portent son nom : ce sont les *Vies* d'Adrien, d'Ælius-Vérus, de Didius-Julianus, de Septime-Sévère, de Pescennius-Niger, de Caracalla et de Géta. L'incorrection du style, le manque de goût et l'absence totale de critiq. sont des défauts communs aux écrivains de l'*Hist. auguste*, excepté cependant Vopiscus; mais on leur doit la connaiss,

d'une foule de détails précieux sur les lois, les usages et les mœurs des Romains, pendant un espace de cent soixante ans. L'*Histoire auguste* a été imprimée pour la première fois par Phil. de Lavagna, Milan, 1475, in-fol., à la suite des douze Césars de Suétone. L'édition publiée par Saumaise, avec les notes de Casaubon, Paris, 1620, in-fol., est la plus estimée des savants.

SPÉ ou SPÉE (FRÉDÉRIC de), jésuite, né en 1595 au château de Langelfeld, près de Keyserwerth, montra le premier la nécessité d'une réforme dans le mode de procéder contre les prévenus de sorcellerie, dans un ouvrage intitulé : *Cautio criminalis, seu de processibus contra sagas, authore theologo romano*, Rhintel, 1631, in-8; réimpr. plus. fois à Francfort et à Cologne; trad. en franç. sous ce titre : *Avis aux criminalistes* sur les abus qui se glissent dans les procès de sorcellerie, par F.-B. de Villedor (Ferdin. Bouvot de Besançon, ville qui s'est appelée dans le 10e et le 11e S. *Chrysopolis* ou Ville-d'Or), Lyon, 1660, in-8. Spé mourut en 1635, victime de son zèle dans une contagion qui ravageait la ville de Trèves.

SPECIALE (NICOLAS), né à Noto, en Sicile, vers la fin du 13e S., est l'auteur d'un travail historique publié par Baluze dans le supplément du *Marca hispanica*, et par Muratori dans les *Scriptor. rer. italicar.*, X, 915. Cet ouvr., divisé en VIII livres, embrasse une période de 55 ans, depuis les Vêpres-Siciliennes en 1282, jusqu'à la mort de Frédéric Ier d'Aragon en 1337. On ignore la date de la mort de cet histor. — SPECIALE (Nicolas), qu'on a confondu avec le précédent, fut vice-roi de Sicile dep. 1423 jusqu'en 1432, et chargé de plusieurs miss. importantes par Alphonse V, qui le combla de bienfaits, mourut à Noto en 1444.

SPEDALIERI (NICOLAS), publiciste, né en 1741 à Bronte, en Sicile, tenta de mettre d'accord la philosophie avec la relig., et voulut prouver que les droits de l'homme, tels qu'on venait de les proclamer en France, étaient établis par l'Évangile, dont les dogmes lui paraissaient plus que suffisants pour fonder la société sur les bases de l'égalité et de la justice. Dans son ardeur de tout concilier, il alla jusqu'à essayer de justifier la théorie du régicide par la doctrine de St Thomas. L'ouvrage où il développa ces singulières idées dans un but relig. est intit. : *De' diritti dell' uomo lib. VI, ne' quali si dimostra che la più sicura custode de' medesimi nella società civile è la religione cristiana*, Assise, 1791, in-4; Gênes, 1805, 2 vol. in-8. Spedalieri ne pouvait manquer d'essuyer de violentes critiques; mais ses protecteurs firent valoir les services qu'il avait rendus à la religion, et, pourvu d'un bénéfice à la basilique vaticane, il mourut à Rome en 1795.— SPEDALIERI (Archange), médec., neveu du précéd., né à Bronte en 1779, vint achever ses études à Naples, et, lors de la révolut. de 1799, quitta cette ville pour aller chercher un asile à Bologne, où il fut nommé adjoint à la chaire de clinique médicale. Plus tard il remplaça Jacopi, professeur de physiologie et d'anatomie comparée à Pavie, et remplit plusieurs années les fonctions dont il s'était chargé; mais étant tombé malade, il se rendit dans son pays natal, et mourut à Alcamo en Sicile en 1823. Ses principaux ouvrages sont : *Memorie di fisiologia e di patologia vegetabile*, Milan, 1806, in-8. — *Medicinæ praxeos compendium*, Pavie, 1815, 2 vol. in-8.

SPEED (JOHN), écriv. estimé pour ses recherches sur la géographie et l'histoire de l'Angleterre, né en 1552 à Farrington, dans le Chestershire, mort à Londres en 1629, avait d'abord exercé le métier de tailleur. Son principal ouvrage, intitulé *Histoire de la Grande-Bretagne*, etc., in-fol., parut en 1614.

SPEGEL (HAQUIN), archevêque d'Upsal, né en 1645, mort à Upsal en 1714, fut un des poètes suédois les plus féconds de son temps; mais ses poésies sont oubliées, ainsi que ses autres ouvr., excepté son *Glossaire de la langue gothique*.

SPELMAN (sir HENRI), antiq., né à Cougham, près de Lynn-Regis, en 1562, étudia surtout le droit ancien de la Grande-Bretagne, dont il rechercha les vieux usages. Reçu membre de la société des antiquaires, il se lia avec les sav. distingués de son époq., et leur fut plus d'une fois utile. Il était shérif de Norfolk, lorsque la réputation de ses profondes connaissances dans les anciennes chartes le fit nommer par Jacques Ier un des commiss. chargés de terminer les contestat. relatives aux titres des terres et manoirs de l'Irlande. Ce ne fut pas la seule mission honorable que lui valut son érudit. Il mourut à Londres en 1641. Parmi ses ouvrages, on distingue la *Collection des conciles, décrets, lois et constitutions de l'Église d'Angleterre, dep. 1066 jusqu'en* 1531, dont 2 vol. parurent de son vivant; le 3e, publié en 1664, fut augmenté par William Dugdale.— SPELMAN (JOHN), son fils aîné, promettait de marcher glorieusem. sur ses traces; mais il ne lui survécut que de deux ans. On lui doit une *Vie d'Alfred-le-Grand*, publ. par Hearne, Oxford, 1709. — SPELMAN (Clément), frère puîné du précéd., avocat et ensuite juge de l'échiquier, mort en 1679, a laissé quelques écrits sur le gouvernement.

SPENCE (JOSEPH), littérateur, né à Winchester en 1698, occupa pendant 10 ans la chaire de poésie à l'univ. d'Oxford, fit ensuite un voyage en Italie, et plus tard obtint un bénéfice dans le comté de Buckingham, puis quelq. temps après une chaire d'histoire moderne à Oxford. Il mourut en 1765 à Byfleet, dans le Surrey. Son principal ouvrage est intitulé : *Recherches sur les rapports qui existent entre les écrits des poètes romains et ce qui reste des anciens artistes, pour les expliquer les uns par les autres*, 1747, in-fol. Les morceaux qu'il avait insérés dans les recueils périodiques ont été réunis sous le titre de *Moralités*, 1753.

SPENCER (JOHN), théol., né en 1630 à Bocton, comté de Kent, fit ses études à l'univers. de Cambridge, devint successivement recteur de Landbeach, archidiacre de Sudbury, diacre d'Ély, et mourut en 1695. On a de lui des *Sermons* (1660); des *Disc.* sur les miracles et les prophéties (1665

et 1667); une *Dissertation sur l'Urim et le Thummin ;* mais son principal ouvrage est son traité *De legibus Hebræorum ritualibus et earum rationibus libri III*, La Haye, 1686; Leipsig, 1705, 2 vol. in-4. L'auteur a pour but d'expliquer les cérémonies judaïques d'après les lumières de la raison; mais comme il avait cru retrouver l'origine de beauc. de ces cérémonies dans celles des païens dont les Juifs étaient environnés, son livre, lors de sa publication, causa un grand scandale. Il répondit à ses nombr. adversaires par un écrit qui ne parut que long-temps après sa mort, dans une nouvelle édition de son livre plus complète que les précédentes, Cambridge, 1727, 2 vol. in-fol. Cet écrivain est généralement regardé comme l'un des plus doctes théologiens de l'Église anglicane et l'un des plus habiles hébraïsans de son temps.

SPENCER (Charles), fils du comte de Sunderland, né en 1707, hérita du titre de duc de Marlborough, après la mort du célèbre Churchill (v. Marlborough), son grand-père du côté maternel, entra de bonne heure au service, parvint au grade de lieut.-général, commanda en 1758 les troupes anglaises destinées à combattre les Français en Allemagne, et mourut en 1759.

SPENDIUS, esclave à Rome, se sauva en Sicile et se mit au service des Carthaginois. Après la première guerre punique, ayant excité les troupes mercenaires à la révolte, il devint leur chef conjointement avec Mathos, dont il partagea la fureur et les cruautés. Défait par Amilcar l'an 239 avant J.-C., il se vit forcé par ses propres troupes d'aller traiter avec le vainqueur, qui le fit mettre en croix.

SPENER (Philippe-Jacq.), célèbre docteur de l'Église protestante, regardé comme le fondat. de la secte des *piétistes*, naquit en 1635 à Ribeauvillers en Alsace. Il étudia la théologie, les langues anciennes et l'hébreu à Strasbourg, devint instituteur des deux princes de Birkenfeld, et voyagea en Allemagne, en Suisse et en France avec ses élèves. Reçu docteur en théologie en 1664, il acquit bientôt une si grande réputat., que le sénat de Francfort lui offrit la première place parmi les pasteurs de cette ville, où il demeura 20 ans. C'est là qu'il institua en 1670 des assemblées particulières, dans lesq., après des actes de dévotion, il répétait d'une manière sommaire le contenu de ses sermons, et expliquait les versets du Nouv.-Testament. Les femmes étaient admises à ces exercices, mais sans pouvoir être vues du reste de l'auditoire. On donnait à ces réunions la dénomination *de Collége de piété*. Il se forma dans plusieurs villes de l'Allemagne des assemblées pareilles, dont les pasteurs et les magistrats conçurent des inquiétudes. Des plaintes s'élevèrent, et Spener crut devoir justifier son instit. par un écrit intit. : *Pia desideria*, dans lequel il s'efforçait de démontrer la nécessité d'une réforme génér. dans tous les états de la société, en s'arrêtant particulièrement aux ecclésiastiques, dont les études n'étaient, selon lui, dirigées que pour faire briller les prédicateurs dans les disputes religieuses, au lieu de les pénétrer de cet esprit de charité, d'humilité, de ces sentim. pieux qui édifient les fidèles. Malgré le grand nombre d'autres écrits théologiques et d'instructions relig. qu'il publia pend. son séjour à Francfort, il trouva le temps de s'occuper de travaux d'une autre espèce pour lesquels il avait pris du goût dans sa jeunesse, et qui le constituèrent fondateur de la science héraldique en Allemagne. En 1690, Spener accepta la place d'inspecteur et de prem. pasteur de l'église St-Nicolas à Berlin, et plus tard il eut le crédit d'introduire son système de réforme dans l'université de Halle, nouvellement fondée. Cette même ville de Halle devint dès-lors le centre du *piétisme*, et les luthériens d'Allemagne se divisèrent en deux partis, les orthodoxes et les piétistes ou *spénériens*. Ce fut en vain que l'élect. de Saxe, Frédéric-Auguste Ier, pressa Spener de venir reprendre la place de prédicat. de la cour de Dresde qu'il avait exercée de 1686 à 1690; ce sav. docteur ne voulut plus quitter Berlin, et y mourut en 1705. On ne peut nier que quelq.-unes de ses opinions sont peu conformes aux livres symboliques des luthériens; celle qui, élevant la théologie au-dessus d'une science, en fait une lumière intérieure, paraît conduire au mysticisme, et Spener semble se rapprocher de l'Église catholiq. par le mérite qu'il accorde aux bonnes œuvres. Ses idées sur une seconde venue du Christ forment tout-à-fait une nouvelle croyance. Spener a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie en langue allemande, oubliés aujourd'hui, quoique plus. ne méritent pas ce sort. Ses ouvrages historiques et héraldiques, écrits en latin, ont pour titre : *Sylloge genealogico-historica è numero præcipuorum familiarum quibus suos principes Germania nostra debet XII exhibens*, etc., Francfort, 1665, in-8. — *Theatrum nobilitatis europeæ*, etc., ibid., 1668-78, 4 vol. in-fol. — *Commentarius historicus in insignia serenissimæ domûs saxonicæ*, ibid., 1668, in-4. — *Insignium theoria, seu operis heraldici pars specialis*, ib., 1680. — *Pars generalis*, 1690, 2 vol. in-fol., réimpr. en 1717. — *Illustriores Galliæ stirpes tabulis genealogicis comprehensæ*, ibid., 1689, in-fol. — Jacques-Charles Spener, fils du précéd., mort en 1730, a publié : *Historia germanica universalis et pragmatica*, 2 vol. in-8. — *Notitia germaniæ antiquæ*, 1717, in-4.

SPENSER (Edm.), poète, né à Londres vers 1553, d'une famille noble, fit ses études à l'université de Cambridge, alla ensuite habiter le nord de l'Angleterre, où une passion malheureuse lui inspira des poésies mélancoliques dont il revint faire imprimer le recueil à Londres en 1579, sous le titre de *Calendrier du Berger*, dédié à Philippe Sydney. Ce seigneur devint le protecteur du jeune poète, le recommanda au comte de Leicester son oncle, qui lui fit obtenir la place de secrétaire de lord Grey de Wilton, lieut.-général en Irlande. Au bout de deux ans, Spenser obtint, en récompense de ses services, une concession de trois mille et quelq. acres de terres confisquées au comte de Desmond, sous l'obligation de cultiver ces terres par lui-même.

Pendant le séjour qui lui était ainsi imposé en Irlande, il occupa ses loisirs à composer l'ouvrage qui est devenu son plus beau titre de gloire, *la Reine des fées* (*The faeri Queen*), dont les 3 prem. livres furent publ. en 1590, avec une dédicace à la reine Élisabeth. Ce poème eut un succès prodigieux; Élisabeth récompensa l'auteur par une pension de 50 livres sterl. Les bienfaits de la cour ne furent pas les seuls avantages que Spenser retira de cette publication : les libraires lui demandant de nouvelles product., il publia successivem. d'autres poésies, et continua de travailler à son grand poème, dont il fit paraître en 1596 une édit., augmentée de trois autres livres. C'est tout ce que nous avons de cette composition, qui n'est arrivée ainsi qu'à moitié. Il ne reste des 6 autres livres que 2 fragments de la *Légende de la Constance*. On suppose, d'après une épigramme de John Stradling, contemporain de Spenser, que les 6 derniers livres de la *Reine des fées* disparurent dans le pillage de la maison de l'auteur, lors de la révolte de Tyrone, en Irlande. Spenser ne survécut pas long-temps à ce désastre. Forcé de chercher avec sa famille un refuge en Angleterre, il y mourut de chagrin en 1598, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, à côté de Chaucer, aux frais du comte d'Essex. Outre les deux ouvr. déjà cités, on a de Spenser beaucoup d'autres poésies, publiées séparém. et peu remarquables; un *Aperçu de la situation de l'Irlande*, Londres, 1633. La meilleure édit. de *la Reine des fées* est celle de Londres, 1751, 3 vol. in-4, avec un glossaire. Forbes a publié en 1774 des remarques très estimées sur ce poème, composé en stances de huit vers, à l'imitation de l'*Ottava rima* des Italiens. Tout est allégorique dans *la Reine des fées*; l'auteur y fait allusion aux princip. personnages qui existaient de son temps en Angleterre. Ainsi la reine des fées, Gloriana, est Élisabeth; le prince Arthur, Sidney, etc., etc. Hume dit que la lecture en est plutôt une tâche qu'un plaisir, et cette opinion sera celle de tous les lecteurs peu accoutumés au langage des anciens poètes anglais. On a perdu beaucoup d'autres productions de Spenser, entre autres neuf comédies dans le goût de celles d'Aristote, des traductions du *Cantique des cantiques*, des *Sept Psaumes*, etc.

SPERLING (OTTON), médecin-naturaliste, né à Hambourg en 1602, étudia successiv. à Amsterdam et à Copenhague, alla ensuite en Italie, où il suivit les leçons des plus célèbres professeurs de Padoue, explora plus tard la Dalmatie et l'Istrie, et recueillit dans ces provinces un gr. nombre de plantes rares ou inconnues à ses devanciers. Après avoir reçu le laurier doctoral à Padoue, il revint dans sa patrie, en traversant la France, les Pays-Bas et l'Allemagne, puis s'établit à Bergen, en Norwége, fut nommé médecin de cette ville, et appelé bientôt à Copenhague, avec le titre de premier médecin du roi et du sénat. Enveloppé dans la disgrâce du comte d'Ulfeld, son protect., Sperling quitta Copenhague en 1651, et revint à Hambourg. Il y vivait estimé de ses concitoyens, lorsque le roi Frédéric III, poursuivant le comte d'Ulfeld jusque dans les amis de cet ex-ministre, trouva le moyen d'attirer Sperling hors de Hambourg, le fit arrêter et conduire à Copenhague en 1664. Quoiqu'on n'eût d'autre tort à lui reprocher que de n'avoir pas abandonné son illustre ami dans sa disgrâce, il fut enfermé dans une prison, où il mourut en 1681, après 17 ans de captivité. On a de cet infortuné : *Hortus christianus, seu Catalogus plantar. quibus Christiani IV viridiarium hafniense, 1642, adornatum erat*, Copenhague, in-12. — *Catalogus stirpium Daniæ indigenarum quas in horto Sperling aluit*, 1645, dans la *Cista medica* de Th. Bartholin. — *Commentaires* (non achevés) sur l'*Histoire natur.* de Pline et quelques ouvr. d'anciens médecins. — Otton SPERLING, fils du précéd., antiquaire et numismate, né à Bergen en 1634, fit ses études à Kiel, puis à Helmstadt, et s'appliqua, sous la direction de Conrind, à l'hist. et aux antiquités. La disgrâce de son père ne lui permettant pas de retourner en Danemarck, il voyagea en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas, revint à Hambourg, après l'arrestation de son père pour consoler ses sœurs, se dévoua tout entier au soulagem. de sa famille, et exerça bientôt avec succès la profession d'avocat. Ses premières économies furent consacrées aux démarches qu'il entreprit pour briser les fers de son père; mais le roi de Danemarck et ses ministres demeurèrent inflexibles. Sperling vint à Paris en 1681, et fut bien accueilli par Colbert, qui lui fit accorder une pension. Son père étant mort vers le même temps, il conçut le projet de retourner en Danemarck, où l'on convenait généralement que le vieux Sperling avait été traité avec trop de rigueur. Il obtint en 1687, avec le titre d'assesseur du tribunal de Holstein, celui de conseiller royal. Trois ans après il fut nommé professeur d'éloquence et d'histoire à l'acad. équestre de Copenhague, récemm. fondée, et devint en 1697 membre de la société royale de Londres. Il mourut en 1715, laissant une belle collect. d'antiquités. Outre un assez grand nombre de *dissertations* sur des objets d'archéologie et de numismatique, dans les journaux de Lubeck et de Copenhague, on a de lui : *Monumentum hamburgense benedictinum*, Kiel, 1675, in-4. — *De Numo Furiæ Sabinæ Tranquillinæ*, etc., Amst., 1688, in-8. — *De danicæ linguæ et nominis antiquâ gloriâ*, etc., Copenh., 1694, in-4. — *Testamentum Absalonis, archiepisc. lundensis, notis illustratum*, 1696, in-8. — *Diatribe de crepidis veterum*, 1696, in-8. — *Dissertatio de baptismo ethnicorum*, 1700, in-8. — *De Numis non cusis tàm veterum quàm recentiorum*, Amst., 1700, in-4. — *De nummorum bracteatorum et cavorum origine et progressu*, Lubeck, 1700, in-4. — *De suecico Nummo æreo, per errorem Francicorum sevennensibus adscripto*, Copenh., 1703, in-4. — *Commentarius de summo regio nomine et titulo, septentrionalibus et germanis omnibus et aliis usitato*, Konning, etc., 1707, in-4. — Plusieurs autres *opuscules* moins import. et des MSs., en 17 vol. in-4, à la biblioth. royale de Copenhague.

SPERONI DEGLI ALVAROTTI (SPERONE), littérateur, né en 1500 à Padoue, regardé comme l'un des meilleurs prosateurs de son temps, est aussi l'auteur d'une tragédie intitulée *la Canace*, qui a passé pour le chef-d'œuvre du théâtre moderne. Les noms d'*Homère*, d'*Aristote*, de *Démosthènes* et de *Platon de Padoue*, lui ont été décernés par ses contemporains; mais la postérité n'a pas confirmé ces éloges emphatiques. Pie IV, Grégoire XIII et les savants les plus distingués du temps montrèrent une haute estime pour les talents de Speroni; mais les tracasseries qu'il essuya de la part de l'inquisition, à cause de quelques-uns de ses écrits, l'éloignèrent du monde. Il mourut dans la retraite en 1588. On a de lui: des *Observations* sur Virgile; un *Commentaire* sur la rhétorique d'Aristote; des *Dialogues*; des *Lettres*; etc. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Venise, 1740, 5 vol. in-4, par l'abbé delle Laste. Une *Vie* de l'auteur par Forcellini est placée en tête du 5e vol. — SPERONI DEGLI ALVAROTTI (Arnaldo), évêque de Rovigo, né à Padoue en 1727, de la même famille que le précédent, mort dans son diocèse en 1801, a traduit en italien l'*Histoire ecclésiastique* de Godeau, Venise, 1761, 12 vol. in-4, auxq. on doit joindre la *Vie de l'évêque de Vence*, 1761, in-4. On lui doit en outre: *Ragionamenti sopra gli ordini minori e sacri*, Padoue, 1783, in-8. — *Adriensium episcoporum series historico-chronologica, monumentis illustrata*, 1788, in-4.

SPEUSIPPE, philosophe grec, né à Myrrhina, dans l'Attique, disciple de Platon, et son success. comme chef de l'académie, avait composé des *dialogues* dont on trouve les titres dans les *Vies des philosophes*, par Diogène Laërce (liv. IV). Un *Recueil d'opusc. philosophiq.*, publié par Alde-l'Ancien. 1497, in-fol., contient, sous le nom de Speusippe, *Liber de Platonis definitionibus*.

SPIEGEL (HENRI), poète holland., né à Amsterdam en 1549, acquit dans le commerce une fortune considérable, dont il fit un noble usage pour l'encouragem. des lettres et des arts. Il cultiva la littér. comme un délassement, et rendit à sa langue maternelle d'import. services rapportés dans l'*Histoire de la langue hollandaise*, par A. Ypey. Il mourut en 1612, laissant un poème moral et religieux, intitulé: *Miroir du cœur*, publié pour la prem. fois, Amst., 1615, réimprimé en 1723, in-8, avec un *Commentaire* estimé et une *Biographie* intéress. de l'auteur, par Vlaming. Spiegel fit les frais de la prem. édition de la *Chronique rimée* de Mélis ou Émile Stoke, Amst., 1591.

SPIELMANN (JACQUES-REINHOLD), chimiste, né à Strasbourg en 1722, étudia sous les plus habiles profess. de cette ville, et se perfectionna dans plus. universités d'Allemagne et à Paris. Après avoir continué quelq. temps l'état de pharmac. qu'exerçait son père, il prit le grade de docteur en médecine, et, par une bizarrerie de sa destinée, fut en 1756 nommé professeur de poésie à l'univers. de Strasbourg. Trois ans après il obtint une chaire de médecine qui lui convenait mieux, et fit dans le même temps des leçons de chimie et de botanique avec le plus brillant succès. Sa réputat., étendue dans toute l'Europe, lui ouvrit les portes des principales académies de la France et de l'étranger. Il mourut dans sa ville natale en 1783. On lui doit une analyse exacte des différentes espèces de lait, la connaissance de tous les végétaux malfaisants ou vénéneux de l'Alsace, et d'autres recherches intéressantes consignées dans ses ouvrages, dont les princip. sont: *Institutiones chemiæ, prælectionibus academicis accommodatæ*, 1763, 1766, in-8; trad. par Cadet le jeune, Paris, 1777, 2 vol. in-8. — *Institutiones materiæ medicæ*, etc., 1774, in-8; trad. en allem. par J.-J. Spielmann, fils de l'auteur et médec., 1775. — *Pharmacopœa generalis*, 1783, in-4. — Des *Dissertations*, 1777-1781, 4 vol. in-4.

SPIERINGS (HENRI), peintre d'Anvers, né vers 1633, jouissait déjà de la réputat. d'un habile paysagiste, lorsque Louis XIV le chargea d'exécuter plusieurs tableaux. Il possédait le talent d'imiter la touche et le style des meilleurs maîtres, entre autres de Salvator Rosa. Après un assez long séjour en France, il se rendit en Italie, resta quelques années à Bologne, puis passa en Angleterre, et mourut en 1715.

SPIERRE (FRANÇOIS), dessinateur, né à Nancy en 1643, mort à Marseille en 1681, à son retour d'un voyage en Italie, a gravé un assez gr. nombre d'estampes, d'après plusieurs maîtres italiens et d'après ses propres dessins. On cite comme les meilleurs: le *Portrait du comte Laurent de Marciano*; *Mars et Minerve présidant à la culture des roses, dont trois nymphes sont occupées*; et une *Vierge*, d'après le Corrége, in-fol. de forme ovale.

SPIESS (PHILIPPE-ERNEST), écrivain allem., né en 1734 à Ettenstadt, dans la princip. d'Anspach, entra cadet dans la compagnie des gardes du margrave Charles-Guillaume-Frédéric, et parvint au grade de prem. lieutenant. Son service ne l'ayant pas empêché de se livrer à l'étude du droit public et féodal, et surtout à celle de l'histoire de l'empire, il fut nommé archiviste secret et membre de la régence d'Anspach. Chargé dès-lors de diverses missions diplomat., il s'en acquitta de manière à mériter la confiance des princes qui l'employèrent, et mourut à Bareuth en 1799. On a de lui: *Bulla aurea Rodolphi I, Roman. regis, quæ Plassenburgi asservatur*, etc., Bareuth, 1744, in-4. — *Des archives*, en allemand (précis sur la manière d'organiser les dépôts d'actes publics), Halle, 1777, in-8. — *Occupation d'un archiviste dans des moments dérobés*, 2 vol. in-4. — *Histoire diplomatique de la ligue impériale, de 1538 à 1544*, Erlang, 1788, in-4.

SPIFAME (JACQUES-PAUL), né à Paris, dans les dern. années du 15e S., d'une famille noble, se voua d'abord à l'étude des lois, et, pourvu d'une charge de conseiller, puis de présid. au parlem., il rendit à ce corps d'utiles services, notamment en lui faisant restituer le droit d'indult. Il était maître des requêtes et conseiller-d'état, lorsqu'il résigna toutes ses charges pour embrasser l'état

ecclésiastique. Nommé chanoine de Paris, il fut élevé plus tard à l'évêché de Nevers, et se distingua aux états de 1557. Bientôt après il abandonna son évêché pour une femme avec laq. il vivait, et s'enfuit à Genève, où Calvin, qui l'accueillit, le fit recevoir ministre et l'employa comme négociat. à la diète de Francfort. Enfin, en 1566, à l'âge de plus de 70 ans, il eut la tête tranchée à Genève, sous prétexte d'avoir fabriqué un faux contrat de mariage avec la femme qu'il avait amenée; mais il paraît que son véritable crime était d'entretenir des intelligences avec la France, soit pour rentrer dans le sein de l'Église, soit pour livrer Genève aux ducs de Savoie. — SPIFAME (Raoul), frère du précédent, interdit de la profession d'avocat à cause de sa bizarrerie, prit le titre de *dictateur et garde du sceau dictatorial et impérial*, et publia, sous cette qualificat., un livre singulier, intit.: *Dicœarchiœ Henrici, regis christianissimi, progymnasmata*, 1556, in-8, contenant 309 arrêts sur presque toutes les branches de la législation, supposés rendus par Henri II. Auffray en a extrait ses *Vues d'un politique du* 16e S., Paris, 1775, in-8. Spifame mourut à Melun en 1563. — SPIFAME (Martin), de la même famille, est auteur d'un recueil de *Poésies*, 1583, in-16.

SPIGEL (ADRIEN), médecin, né à Bruxelles en 1578, mort en 1625 à Padoue, où il avait professé l'anatomie et la chirurgie, laissa ses *Leçons*, rédigées en un corps d'ouvrage qui fut publié par Liberalis Crema, son gendre, Venise, 1627, et réimprimé à Amsterdam, 1645, in-fol. Spigel passe pour auteur de diverses découvertes, entre autres de celle du petit lobe du foie, auquel on a donné son nom. Linné a nommé *Spigelia* un genre de plantes d'Amérique, dont une espèce est regardée comme un des meill. vermifuges.

SPILBERG (JEAN), peintre, né à Dusseldorf en 1619, fut attaché successivem. à plusieurs électeurs palatins, pour lesq. il exécuta div. ouvrages qui se font remarquer par un dessin correct, une touche ferme et moelleuse. Il mourut en 1690. Son chef-d'œuvre, *la Muse de la musique entourée d'un groupe de belles femmes*, de grandeur naturelle, fait partie de la galerie de Dusseldorf.

SPILBERGEN (GEORGE van), navigateur hollandais, fut envoyé aux Indes, en 1601, par la compagnie de Zélande, à laq. il rendit les plus importants services, fit d'utiles découvertes, et revint en Zélande, après une absence de plus de 16 ans, en 1617. On ignore l'époque de sa mort. Le journal de son voyage, rédigé en hollandais par J. Cornelissen de Mayz, a été publié en latin sous ce titre : *Speculum orientalis occidentalisque Indiœ navigationum quarum una Georgii à Spilbergen, altera Jacobi Lemaire auspiciis directa est annis* 1614-1618, Leyde, 1619, in-4 oblong, cartes et fig.; trad. en français, Amsterd., 1621; en allem., Francfort, 1625, in-fol.; cette relation intéressante se trouve dans les recueils de De Bry, de Purchass, et dans le t. VIII des *Voyages de la compagnie des Indes*.

SPILSBURY (INIGO), dessinat. et graveur anglais, né vers 1730, établit à Londres en 1760 un commerce d'estampes qui prit beaucoup d'extension, et remporta en 1761 et en 1762 le prem. prix de gravure décerné par la société d'encouragem. Il a gravé un gr. nombre de portraits d'après différents maîtres et d'après ses propres dessins. On cite comme ses ouvrages les plus remarquables : *une jeune Dame coiffée en cheveux, assise et tenant un gros bouquet de fleurs*, d'après Reynolds; un *Portrait d'Howard*, d'après le même; ceux de *George III*, de *la reine Charlotte*, du peintre *Benjamin West* et de l'architecte *Inigo Jones*, etc.

SPINA (ALEXANDRE della), religieux du 13e S., né à Pise, et mort en 1313 dans le couvent des Frères prêcheurs de la même ville, a passé pour l'inventeur des lunettes, dont la découverte est due à Salvino degli Armati. Les *Memorie istoriche degl' illustri Pisani*, par le P. Canovaï, contiennent une *Notice* sur Spina.

SPINA ou DE L'ESPINE (ALPHONSE), religieux de l'observ., né au 15e S. en Espagne, fut recteur de l'univ. de Salamanque, et mourut après 1460. Il est aut. d'une apologie de la religion chrétienne, sous le titre de *Fortalitium fidei in universos christianœ religionis hostes*, etc., Nuremb., 1494, 1498; Lyon, 1511 et 1525, in-4; cet ouvr. rare est apprécié dans la *Biblioth. critique* de Richard Simon, t. III, p. 316.

SPINA (JOSEPH), cardin., né à Sarzane en 1756, de parents nobles, vint à Rome étudier la jurisprudence. En 1798, il suivit Pie VI en Toscane, et fut nommé par ce pontife archev. de Corinthe. Il l'accompagna en France dans son exil, lui administra les dern. sacrements, et fut son exécuteur testamentaire. Envoyé par Pie VII en France pour y traiter du concordat, il signa cet acte avec ses collègues le 15 juillet 1801. Nommé cardinal en récompense de ses nombr. services, il fut encore investi des plus importantes fonctions. Tour à tour légat du pape à Forli et à Bologne, évêque de Palestrine, etc., c'est au milieu de tous ces honn. qu'il mourut en 1828, laissant une mémoire respectée.

SPINCKES (NATHANIEL), né à Castor, dans le Northamptonshire, en 1654, occupa successivem. plusieurs cures, fut destitué pour avoir refusé de prêter le serment à Guillaume et à Marie, et mourut en 1727. Ses ouvrages de controverse ont été réunis en une collection. La 6e édit. (1775) contient une *Notice* sur l'auteur.

SPINELLI (MATTHIEU), chroniqueur, né vers 1230 à Giovenazzo, près de Bari, dans le roy. de Naples, remplit les fonct. d'auditeur ou de juge, et fut député vers Manfred, puis vers Charles d'Anjou. Il prit les armes dans la guerre qui suivit l'occupation du trône de Naples par la maison d'Anjou, et fut tué à la bataille de Tagliacozzo le 28 août 1268. On a de lui une espèce de journal dans lequel sont consignés les événements remarquables dont il a été le témoin, et ceux dont il a eu connaissance par des personnes dignes de foi. Ce journal, intéressant pour l'histoire de la maison d'Anjou à Naples, est le plus ancien monum. de

la langue italienne en prose. Muratori a donné cette chronique dans le tome VII des *Rerum italicar. scriptor.*, avec la version latine et les notes du P. Papebrock et des remarques critiques de J. Bernardin Tafuri.

SPINELLI (Nicolas), jurisconsulte, connu sous le nom de *Spinelli de Naples* pour le distinguer du précéd., fut d'abord chanoine de l'église de Naples et abbé dans plus. couvents; puis ayant renoncé à l'état ecclésiast. et obtenu sa sécularisation, il professa la jurisprud. dans les universités de Naples, de Padoue et de Bologne, fut employé dans diverses négociations par Urbain V, Grégoire XI, Jeanne Ire, dont il eut toute la confiance, et enfin par Jean Galeaz Visconti, qui l'envoya en France en 1394 avec une mission secrète auprès de Louis d'Orléans, qui avait pris en main le gouvernement de l'état pendant la démence de Charles VI. On ignore l'époque de sa mort. Spinelli est auteur de commentaires sur plus. parties du droit romain : *Lectura super tribus posterioribus libris codicis*, Pavie, 1491, in-fol. — *Lectura in aliquot titulos, primæ partis Infortiati*, dans les *OEuvres de Bartole*, Venise, 1603, in-fol. — *Additiones, seu glossæ ad constitutiones et capitula regni neapolitani*, Naples, 1551, in-fol., etc.

SPINELLI (Spinello), dit l'*Ancien*, peintre d'Arezzo, né vers le milieu du 13e S., a exécuté un grand nombre de tabl. pour les différ. villes de la Toscane, et notamment pour Florence. La plupart ont été détruits par le temps; ceux qui restent suffisent pour lui assurer un rang honorable parmi les artistes de son temps. On cite surtout la *Vocation de Zébédée* (St Jacques et St Jean) qui orne l'église des Carmes à Florence, ainsi qu'une gr. fresque représentant la *Mort et l'Assomption de la Vierge; une Vierge donnant une rose à l'enfant Jésus*, peinte dans l'anc. église de St-Étienne, et que l'on conserve religieusement dans le palais des Treize. Spinelli mourut à l'âge de 92 ans, dans la ville d'Arezzo, et laissa deux fils, dont l'aîné, nommé *Forzore*, se distingua dans l'orfévrerie et la ciselure, et le plus jeune, *Parri* (ou Gaspar), se livra à la peinture, et fut meilleur dessinateur que son père. — Spinello Spinelli, dit *le Jeune*, fils de Forzore, exécuta les peintures de la sacristie de San-Miniato, près Florence, mal à propos attribuées à Spinelli-l'Ancien par Vasari.

SPINELLI (Franç.-Marie), prince de Scala, né en 1686 à Murano, en Calabre, s'appliqua à l'étude de la philosophie sous la direction de Caroprese, devint un des plus ardents sectateurs de Descartes, et prit la défense de ce philosophe contre ceux qui l'accusaient d'avoir donné des armes au spinosisme. Il s'occupait d'un essai sur les principes de la philosophie, lorsqu'il mourut à Naples en 1752. On a de lui : *Riflessioni sulle principali materie della prima filosofia*, Naples, 1733, in-4. — *De origine mali*, 1750, in-8. — *De origine boni*, 1753, in-8, en réponse à l'article de Bayle sur les manichéens. La *Vie de Spinelli*, écrite par lui-même, se trouve dans la *Raccoltà calogerana*.

SPINO (Pierre), poète et biographe, né en 1513 au bourg d'Albino, près de Bergame, mourut en 1588. Outre des *poésies* impr. dans le *Recueil* de Licinio, Bergame, 1587, in-8, et dans celui de Ruscelli, on lui doit : *Vita e fatti dell' eccellentissimo capitano di guerra Bartolommeo Coleone*, Venise, 1569, in-4. Sa *Vie*, par Serassi, se trouve dans la *Raccoltà calogerana*.

SPINOLA (Ambroise, marquis de), un des plus gr. capitaines de son S., né à Gênes en 1571, était dans sa 30e année lorsqu'il entra au service de Philippe III, roi d'Espagne. Il employa son immense fortune à lever des troupes, et pourvut à leur solde pend. plus. années; en un mot, il donna au roi d'Espagne les moyens de continuer la guerre dans les Pays-Bas révoltés. Il lutta heureusement contre le fameux Maurice de Nassau, s'empara d'Ostende en 1604, après un siége de 3 ans et malgré les efforts du prince pour secourir la place. Il se trouvait enfin sur le point d'opérer la réduction générale des rebelles, lorsque la cour de Madrid, sans le consulter, consentit à négocier avec eux, et signa en 1609 la trève qui assura l'établissement de la nouvelle républiq. Au moment où la guerre recommença, en 1621, Spinola fut nommé commandant-général des troupes; il se rendit maître, en 1625, de la ville de Breda, qui passait pour la plus forte place des Pays-Bas, et par cet exploit mit le sceau à sa réputat. Rappelé de l'armée en 1627, par suite d'intrigues de cour, il fut envoyé au secours du duc de Savoie, et obtint quelq. succés; mais n'étant pas secondé par les ministres de Philippe IV, auxq. il ne cessait de demander des renforts, il se persuada qu'on l'abandonnait à lui-même pour le faire échouer et le déshonorer. Il mourut de chagrin en 1630 à Castel-Nuovo di Scrivia. Strada, Bentivoglio, Grotius et de Thou ont consigné dans leurs ouvr. les principaux traits de la vie de cet illustre capit. — Spinola (Frédéric), frère du précédent, était entré au service de Philippe III, en 1598, avec six galères armées à ses frais; il fut nommé commandant de l'escadre des Pays-Bas, remporta des avantages brillants sur les Hollandais, et fut tué d'un coup de canon dans une bataille navale en 1603; il était alors grand-amiral d'Espagne.

SPINOSA (Benoit de), chef des panthéistes modernes, naquit à Amsterdam en 1632. Ses parents, juifs portugais, l'élevèrent dans leur religion. Il quitta sa ville natale à la suite de persécutions que lui firent essuyer ses coreligionn., sous prétexte qu'il avait manqué de respect pour Moïse et pour la loi, et vint habiter La Haye; il y vécut dans la retraite, occupé de méditat. philosophiques et travaillant à une nouvelle analyse de la *Bible*, dans le dessein de saper les bases de la révélat. Le prem., il a réduit l'athéisme en un corps de doctrine; mais le fond de son système lui est commun avec plusieurs philosophes tant anciens que modernes : Leucippe, Démocrite, Diagoras, Épicure, Straton, presque tous les stoïciens et les éléatiques, Xénophane de Colophon surtout, paraissent avoir

eu des principes du même genre sur la divinité. La doctrine de Spinosa a été développée dans un gr. nombre d'ouvrages, notamm. dans les *Lettres* (en allem.) de Jacobi, Leipsig, 1786, in-8, et Breslau, 1789, in-8. Bayle est au nombre des réfutateurs du spinosisme. Tous ceux qui ont parlé de Spinosa s'accordent à le représenter comme un homme sobre, modéré, pacifique et désintéressé. Il refusa la place de profess. de philosophie à Heidelberg, que lui avait offerte l'électeur palatin, soit qu'il craignît de n'avoir pas assez de latitude pour exposer librem. ses principes, soit que sa santé ne lui permît pas de se livrer à l'enseignement. Il mourut en 1677, d'une phthisie pulmonaire qui le faisait languir depuis plus. années. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par le profess. Paulus, Iéna, 1803, 2 vol. in-8. Sa *Vie*, par Lucas, médecin hollandais, qui s'est caché sous le nom de *Colerus*, a été publ. en hollandais, La Haye, 1706, in-8, trad. en franç., ibid., 1706, in-8, et en allemand, 1733, in-8. On la retrouve en tête du *Rec. des réfutations de Spinosa* (de Boulainvilliers, Lami, Fénélon et Orobio), Bruxelles (Amsterd.), 1731, in-12.

SPIRITI (Salvator), biographe, né à Cosenza en 1712, mort en 1776, conseiller de la chambre royale de Ste-Claire, est aut. de plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Memorie degli scrittori Cosentini*, Naples, 1750, in-4. — *Alcone, ossia del governo de' cani da caccia*, trad. (*in ottava rima*) du lat. de Fracastor, ibid., 1756, in-8. — *Dialogo de' morti, ossia trimerone ecclesiastico-politico, in dimostrazione de' diritti del principato e del sacerdozio*, ibid., 1770, in-8. — *Elogium Jos. Aurelii Januarii*, à la tête des *OEuvres de Gennaro*, ibid, 1767, 4 vol. in-8. — Spirito (Laurent) ou Gualtieri, poète italien, né à Pérouse vers 1436, n'est guère connu que par ses ouvr. On croit néanmoins qu'il fut maire de Tolentino. Le plus curieux de ses écrits est le poème *Altro Marte, ossia della vita e gesti del potente capitano Nicolo Picinino*, Vicence, 1489, in-fol., très rare.

SPITTLER (Louis-Timothée, baron de), né à Stuttgard en 1752, fut en 1779 nommé profess. de philosophie à l'univ. de Goettingue; en 1788 il obtint le titre de conseiller aulique du roi de la Grande-Bretagne, électeur de Hanovre. Il revint dans son pays en 1797 comme conseiller privé, fut en 1806 nommé ministre d'état par le roi de Wurtemberg, et président de la direction suprême des études du roy.; il mourut en 1810. On a de lui en allem. : *Abrégé de l'histoire de l'Église chrétienne*, Goettingue, 1806, in 8, 4ᵉ édit. — *Hist. du Wurtemberg*, ib., 1783, in-8. — *Hist. de la principauté d'Hanovre*, ibid., 1786, 2 vol. in-8. — *Esquisse de l'histoire des états de l'Europe*, Berlin, 1793, 2 vol. in-8. — *Histoire de la révolut. danoise, en* 1660, ibid., 1796, in-8. On a du profess. Plank une *Notice* sur Spittler, 1811, in-8, et de Heeren des *Observations* dans le *Musée patriotique*, Hambourg, 1812, tom. II.

SPITZNER (Jean-Ernest), pasteur luthérien, né en 1731 à Oberalbertsdorf, près de Zwickau, mort en 1806, pasteur à Trebitz, est l'un des hommes qui ont le plus contribué à perfectionner l'éducation des abeilles en Allemagne. Il a publ. en allemand : *Instruction pour l'éducation des abeilles en ruche*, Leipsig, 1775 et 1803, in-8. — *Histoire critique des opinions sur les abeilles*, ibid., 1795, 2 vol. in-8. — *Almanach perpétuel des abeilles*, ibid., 1803, in-8. — Quelq. autres ouvr. d'économie rurale, et des dissertat. sur l'histoire naturelle, insérées dans les divers recueils périodiques.

SPIZEL ou SPIZELIUS (Théophile), bibliographe, né à Augsbourg en 1639, y remplit les fonctions de diacre et de pasteur, et mourut en 1791. On lui doit un assez gr. nombre d'ouvr., parmi lesq. on distingue surtout : *Commentar. de re litterariâ Sluensium*, Leyde, 1660, in-12. — *Sacra bibliothecar. arcana retecta*, 1688, in-8 ; c'est le catalogue des traités de théologie conservés en MSs. dans les princip. biblioth. de l'Europe. Il est précédé d'une dissertation qui a été réimpr. dans le supplém. à l'ouvr. de Maderus : *de Bibliothecis*. Spizel avait laissé des *Mémoires* sur sa vie que Pipping a insérés dans sa 3ᵉ *Décade des illustres théologiens*.

SPOHN (Frédéric-Auguste-Guillaume), philologue, né en 1792 à Dortmund, fut en 1817 nommé profess. extraordinaire de philosophie à l'univers. de Leipsig, puis, en 1819, professeur ordinaire de littérat. anc., chaire qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1824. On lui doit une foule d'ouvr. de critique, d'histoire, de géographie, de philologie, parmi lesq. on distingue son excellent travail sur Homère. Il a donné des édit. estimées des classiques latins, et commencé la publicat. d'un ouvr. fort intéress. sur l'Égypte, dont on fait espérer la continuation. L'univ. de Leipsig lui doit la fondat. d'une *société de critique* destinée à favoriser les progrès de l'érudition philologique et des antiquités classiques. On trouve une notice biogr. sur Spohn dans *les Contemporains* (*Zeitgenossen*), nouv. série, nᵒ 15.

SPOLVERINI (Hilarion), peintre, né à Parme en 1657, élève de Monti, célèbre peintre de batailles, se distingua dans le même genre. Il peignit aussi des scènes de brigands et d'assassinats avec une gr. supériorité. La plupart de ses tableaux ont été faits pour le duc de Parme. Entre plus. élèves habiles, il a formé François Simonini et Antoine Fratacci. Il mourut à Plaisance en 1734.

SPOLVERINI (le marquis Jean-Baptiste), poète, né à Vérone en 1695, est du nombre de ceux qui par leur exemple contribuèrent à la régénérat. des bonnes études en Italie. Il remplit successivement diverses charges publiques, telles que celles d'officier municipal, de présid. de la chambre de commerce et de gouverneur du lac Garda, et mourut en 1763. On a de lui un poème dans le genre des *Géorgiques*, intitulé : *la Coltivazione del riso*, dans lequel il célèbre la culture du riz qui fait la plus gr. richesse du territoire de Vérone ; son poème, composé d'environ 5,000 vers blancs, lui a coûté 20 années de travail. La meilleure édit. est celle de

Padoue, 1810, in-8, avec des notes de l'abbé Ilario Casarotti, et l'*Éloge* de l'aut., par Hipp. Pindemonte.

SPON (Charles), médecin, né à Lyon en 1609, mort dans cette ville en 1684, est auteur d'une traduct. en vers lat. des Prognostics d'Hippocrate, publiée sous le titre de *Sibylla medica*, en 1661, et d'un *Appendice chimique à la pratique de Pereyre*. Il a rédigé en outre la *Pharmacopée* de Lyon. — Spon (Jacob), fils du précéd., médecin et antiquaire, né à Lyon en 1647, visita l'Italie, Venise, la Dalmatie, les îles de l'Archipel, Constantinople, l'Asie-Mineure, Patras, Delphes, Thèbes, Athènes et l'île de Négrepont, recueillant les matériaux des ouvr. qu'il se proposait de publier après son retour dans sa ville natale. Comme protest., il quitta la France peu de temps avant la révocation de l'édit de Nantes, se retira à Genève, puis à Vevey, et y mourut en 1685 dans un dénûment extrême. On a de lui *la Relation* de son voyage, Lyon, 1678, 3 vol. in-12. — *Recherches curieuses d'antiquités*, ibid., 1683, in-4. — *Miscellanea eruditæ antiquitatis in quibus marmora, statuæ, etc., Grutero et Ursino ignota.... illustrantur*, 1685, in-fol. — *Hist. de Genève*, réimpr. en 1730, 4 vol. in-12 ou 2 vol. in-4, avec des notes de Gauthier, profess. de philosophie à Genève. — Les *Aphorismes d'Hippocrate*, avec des notes en latin, ibid., 1683. — Des *Observ. sur les fièvres et sur les fébrifuges*, ibid., 1681, in-12. — Enfin un petit discours sur l'*Origine des Étrennes*, Lyon, 1614, in-12, et Paris, Didot aîné, 1781, in-18.

SPONDE (Jean de), fils d'un conseiller-secrétaire de la reine Jeanne d'Albret, né en 1557 à Mauléon, fut successiv. lieut.-général en la sénéchaussée de La Rochelle et maître des requêtes, et mourut en 1595, après avoir renoncé au calvinisme. On a de lui : *Homeri poematum versio latina ac notæ perpetuæ*, Bâle, 1583, in-fol. — *Hesiodi Opera et Dies*, gr.-lat, avec des *Commentaires*, La Rochelle, 1592. —*Déclaration des principaux motifs qui induisent le Sr Sponde..... à s'unir à l'Église catholique*, Melun, 1594, in-8, etc., etc. — Sponde (Henri de), historien, frère du précéd., né à Mauléon en 1568, fut nommé maître des req. du roi de Navarre par Henri IV, son parrain ; plus tard il abjura le calvinisme, à l'exemple de son frère ; il embrassa même l'état ecclésiastique, fut nommé évêque de Pamiers en 1626, et mourut en 1643. On a de lui : *les Cimetières sacrés*, Bordeaux, 1596, in-12. — *Annales ecclesiastici card. Baronii, in epitomen redacti*, Paris, 1612, in-fol. —*Annales sacri à mundi creatione ad ejusdem redemptionem*, ib., 1637, in-fol. — *Annalium Baronii Continuatio, ab anno 1127 ad annum 1622*, ibid, 1639, 2 vol. in-fol. L'*Éloge* de Sponde se trouve dans les *Hommes illust.* de Perrault.

SPONTONI (Cyrus), historien, né à Bologne vers 1552, fut successivem. secrétaire de l'archevêque de Ravenne, de l'évêque de Policastro, du duc de Nemours, Jacques de Savoie, de Rodolphe de Gonzague, marq. de Castiglione, du duc de Mantoue qu'il suivit en Hongrie et en Transylvanie, et mourut vers 1610 à Bologne, où il exerçait la charge de secrétaire du sénat. On a de lui plus. ouvrages parmi lesq. on distingue: *Dodici libri del governo di stato*, Vérone, 1600, in-4. — *Ragguaglio del fatto d'arme seguito nell' Africa tra D. Sebastiano, re di Portogallo, e Malei Auda Malucco* (Muley-Abdel-Melek), ibid., Bologne, 1601, in-4. — *Azioni de re dell' Ungaria*, ibid., 1602, in-fol. — *Avvertimenti della storia* (de Guichardin), Bergame, 1608, in-8. — *Istoria della Transilvania*, Venise, 1638, in-4.

SPORENO (Joseph), hist., né à Udine vers 1490, surnommé *Scutarino* par quelq. écrivains, parce que sa famille était origin. de Scutari, mort vers 1560 dans sa ville natale, où il exerçait la profession de notaire, est aut. d'une hist. du Frioul, insérée dans le 3e vol. des *Miscellanee del Lazzaroni*, Venise, 1740.

SPORK ou SPOERKEN (François-Antoine, comte de), un des hommes les plus distingués de la Bohême par sa philanthropie et sa bienfaisance, né en 1662, établit à Prague, à Lissa et à Kukus, de vastes bibliothèques, dont il permit l'usage à tout le monde; il fit traduire en allemand plus de cent ouvrages, principalem. les livres français qu'il crut propres à répandre les principes de la morale et de la religion parmi le peuple, et à inspirer le goût de la bonne littérature. Il introduisit en Bohême les opéras italiens, et établit un théâtre pour lequel il fit venir des artistes de toutes les contrées. Il fonda des hôpitaux magnifiq. et les dota libéralement. Il mourut en 1738, universellement regretté. Dans le nombre des livres qu'il fit traduire, on distingue : l'*École de vertu des chrétiens, par le P. Yves, de Paris, capucin;* les *Psaumes de David, avec les explications de Saci;* la *Morale chrétienne*, etc.

SPOTSWOOD (Jean), un des réformateurs de l'Écosse, né en 1509, devint un des princip. collaborat. du *Livre de discipline* et de *la Profess. de Foi*, publ. dans le but de faire triompher les nouvelles doctrines; nommé surintendant (évêque) après l'établissement de la religion presbytérienne, il mourut en 1585. — Spotswood (Jean), son fils, né en 1565, fut nommé pasteur de Calder à l'âge de 18 ans, suivit en qualité de chapelain le duc de Lennox dans son ambassade de France, et fut nommé, en 1603, archevêq. de Glascow et membre du conseil privé d'Écosse. Il passa ensuite sur le siége de St-André avec le titre de primat. et de métropolitain de l'Écosse, présida l'assembl. d'Aberdeen qui avait pour but le rétablissement de l'ancienne discipline ecclésiastiq., jouit de la faveur de Jacques Ier, sacra Charles Ier dans l'abbaye de Holyrood-House, et fut enfin nommé chancelier d'Écosse en 1635. Quatre ans plus tard, les troubles civils l'obligèrent de se retirer en Angleterre. Il mourut à Londres en 1639. On a de lui une *Histoire d'Écosse, depuis l'an 203 de N.-S. jusqu'au règne de Jacques VI*. Elle a été imprimée en 1655.

SPRAGGE (sir Édouard), amiral anglais, célèbre par le courage qu'il déploya dans les deux guerres de la Hollande, sous le règne de Charles II, se fit remarquer dans tous les combats que livra le duc

d'Albemarle, fut employé contre les Algériens pend. l'intervalle qui s'écoula entre la 1re et la 2e guerre de Hollande, assiégea Alger en 1672, entra dans le port, y brûla plus. vaisseaux et imposa la paix à ces Barbares. A la reprise des hostilités contre les Hollandais, il s'attacha surtout à combattre l'amiral Tromp, le mit deux fois en fuite en 1672; mais l'année suiv. il périt avec son vaisseau, qui fut coulé bas après un combat sanglant.

SPRANGER (Barthélemi), peintre, né à Anvers en 1546, élève de Jean Madyn, se rendit en Italie, et, s'étant fait connaître à Rome par plus. paysages, mérita la protection du card. Farnèse et celle du pape Pie V. Il exécuta d'après leurs ordres un gr. nombre de tableaux, quitta l'Italie après la mort du pontife, et se rendit à Vienne auprès de l'emper. Maximilien qui le chargea de trav. importants, et lui donna des lettres de noblesse. Spranger mourut à Prague en 1623. On cite comme ses plus belles productions la *suite de paysages* à fresque, dont il embellit le château du cardinal Farnèse à Caprarola; un *Jugement dernier*, sur cuivre, de 6 pieds de haut, dans lequel on compte plus de 500 fig.; une suite des sujets de la *Passion*, exécutés sur cuivre; une *Vierge dans une gloire* pour l'église de St-Louis-des-Français à Rome; le *Martyr de St Sébastien*, donné par l'empereur à l'électeur de Bavière; une *Résurrection de J.-C.* qui passe pour son chef-d'œuvre.

SPRAT (Thomas), prélat anglais, né en 1636 à Tallaton, dans le Devonshire, fut d'abord chapelain du duc de Buckingham, puis du roi, et finit par être promu à l'évêché de Rochester. Il se montra le défens. de la cause des Stuart jusqu'au moment où un nouveau gouvernem. s'établit. Sa conduite énergique dans des circonstances difficiles lui valut d'être compris dans une conspiration contre la nouvelle autorité; mais son innocence fut reconnue. Il conserva ses places et mourut en 1713. On a de lui: l'*Hist. de la société royale de Londres* dont il était membre, 1667, trad. en français, Genève, 1669, in-8. — Une *Vie de Cowley*, en latin, à la tête de l'edition des poésies latines de Cowley, de 1668. — *Observat. sur le voyage de Sorbière en Angleterre*, 1668. — *Hist. de la conspiration de Rye-House*, 1684, etc.

SPRECHER ou SPRECCHER *de Berneck* (Fortunat), historien suisse, né en 1585 à Davos, dans le pays des Grisons, fut gouverneur du comte de Chiavenne, et mourut en 1647. On a de lui: *Pallas rhætica armata et togata....* (*Chronicon Rhætia, seu Historia*), Bale, 1617, in-4. — *Historia motuum et bellorum, postremis hisce annis in Rhætiâ excitatorum et gestorum, auspiciis... Ludovici XIII...*, Genève, 1629, in-4. — Une *Carte du pays des Grisons*, Amst., 1630, in-fol., grav. par C. Vischer, etc. — Sprecher (Florian) est auteur d'une *Description* inédite du canton de Davos, en allemand. — Sprecher (André) est auteur d'un mémoire sur le syndicat du gouvernement de la Valteline, publ. sous le titre de *Vera e distinta notizia*, etc., 1699, in-fol. — Sprecher (George), major du régiment de Brendle, a écrit des *Mémoires historiques* sur le régiment de Seedorf (de 1689 à 1731). — Sprecher (Salomon de Bernegg), né à Davos en 1697, fut landamman de la ligue des Dix-Droitures, de 1731 à 1736, fit d'une manière brillante les guerres d'Italie au service de l'Autriche, et les campagnes de Silésie, parvint au grade de lieut.-général feld-maréchal, et allait être mis à la tête de l'armée impériale en 1758, lorsqu'il périt malheureusem. écrasé par sa voiture. — Sprecher de Bernegg (Henri), est cité dans la *Bibliothèque d'Histoire suisse* de Haller, comme auteur de deux pamphlets politiques en allem., adressés aux ligues des Grisons en 1783, in-fol.

SPRENG (Jean-Jacques), professeur de langue grecque, de poésie, d'éloquence et d'histoire à Bâle, né dans cette ville en 1699, et mort en 1768, est auteur d'une traduct. allem. des *Psaumes de David*, Bâle, 1741, in-8; de *Poésies sacrées et profanes*, Zurich, 1749, in-8, et de quelq. ouvr. historiq. sur le canton de Bâle.

SPRENGEL (Matthieu-Chrétien), historien, né à Rostock en 1746, nommé professeur extraord. de philosophie à l'université de Goettingue en 1778, puis chargé de la chaire d'histoire à l'université de Halle, mort en 1803, est aut. d'ouvr. historiq. estimés, parmi lesq. nous citerons: *Histoire des principales découvertes géographiques jusqu'à celle du Japon en 1542*, Halle, 1783, in-8. — *Hist. des révolut. des Indes-Oriental., de 1756 à 1783, notamment des conquêtes des Anglais dans le Dékhan et l'Hindoustan*, 1788, in-8. — *Hist. des Mahrattes jusqu'à la dernière paix conclue avec l'Angleterre*, Halle, 1785, in-8. — *Résumé de l'histoire du 18e S.*, ibid., 1797, in.-8. — *Géographie des Indes-Orientales*, Hamb., 1802, in-8. — *Manuel de la statistique des principaux états de l'Europe*, Halle, 1793, in-8, t. 1er.

SPRENGEL (Kurt), profess. à l'univ. de Halle, direct. du jardin de botanique de cette ville, né en 1766 à Boldekow, près d'Anklam, où son père, homme d'un savoir immense, était recteur, fit sous sa direction les plus heureux progrès dans les sciences, la littérature ancienne et moderne, ainsi que les langues orientales. C'est au milieu de ces fortes études que se manifesta chez lui un goût si vif pour la botanique, qu'à l'âge de 14 ans il avait déjà publié un *Traité* sur cette science *à l'usage des dames*. La théologie et la médecine devinrent ensuite l'objet de sa prédilection; il abandonna la théologie, et, à peine âgé de 19 ans, s'adonna avec ardeur aux études médicales. Sa thèse pour le doctorat (1787) porte le titre de *Rudimenta nosologiæ dinamicæ*. Il se livra quelque temps à la pratique dans la ville de Halle, puis successivement à des études de cabinet, au professorat, à la publication de *Mémoires sur la médecine et la botanique*, à Marburg, à Dorpat et à Berlin. Ses ouvrages sont nombreux; les princip. sont une *Pathologie*, trad. en plus. langues; *Histoire de la médecine*, dont la 5e édit. a paru en 1828, et ses *Institutiones medicæ;* parmi ses ouvr. de botanique: *Historia rei*

*herbariæ;* une traduct. de Théophraste, etc. Accoutumé dès son enfance à faire un emploi utile de tous ses moments, Sprengel a pu, pend. 44 ans, exercer avec éclat ses fonctions de profess., et publier une multitude d'excell. ouvr. qui ont imprimé une direct. nouv. aux études scientifiques de l'Allemagne; et c'est au sein de cette activité que la mort l'a surpris à Halle, le 15 mars 1833. A de grandes lumières, il joignait le caractère le plus honorable.

SPRENGER (Balthasar), agronome, conseiller du duc de Wurtemberg, né en 1724, fut adjoint à la faculté de théol. de Tubingen, pasteur à Gœppingen, professeur du collége de Maulbronn, surintendant-général, prélat à Alderberg, et mourut en 1791, après avoir fait partie pendant plus. années du comité permanent des états. On a de lui un gr. nomb. d'écrits, parmi lesq. on remarque : *Traité général sur l'agriculture*, extrait en partie de l'ouvrage de Duhamel, Stuttgard, 1764, in-8. — *Traité complet de la culture de la vigne*, ib., 1765, 1766 et 1778, 3 vol. in-8. — *Éléments complets d'agriculture*, ibid., 1772-1778, 3 vol. in-8.

SPRENGER (Placide), historien, né en 1735, entra dans l'ordre des bénédictins à Banz en Franconie, y remplit quelque temps les fonctions de bibliothéc., puis en devint prieur. Lorsqu'en 1803 les couvents furent sécularisés, il se retira dans le bourg de Lichtenfels, près de Bamberg, et y mourut en 1806. On a de lui : le *Spectateur de la Franconie*, Francfort, 1772, in-8. — La *Littérature de l'Allemagne catholique*, Cobourg, 1775-88, 8 vol. in-8. — *Magasin littéraire pour les catholiques*, ibid., 1792-93, 6 cahiers. — *Thesaurus rei patristicæ*, Wurtzbourg, 1784-1792, 3 vol. in-4. — *Hist. de l'imprimerie de Bamberg*, Nuremb., 1800, in 4. — *Hist. de l'abbaye de Banz*, de 1050 à 1251, ibid., 1803, in-8.

SPRETI (Didier), historien, né à Ravenne en 1414, mort vers 1474, est auteur d'un ouvrage intitulé : *De amplitudine, vastatione et instauratione urbis Ravennæ libri III*, Venise, 1488 ou 1489, in-4, réimpr. à Ravenne, 1793, 2 vol. in-4, fig, avec la *Vie de Spreti*, par Carrari. — Spreti (Camille) a publ. : *Compendio storico dell' arte di comporre i mosaïci*, etc., Ravenne, 1804, in-4.

SPRINGER (Jean-Christophe-Éric de), jurisconsulte, né en 1727 à Schwabach, fut successivem. membre de la chambre des finances d'Anspach, prof. d'économie politiq. dans cette ville, puis à Erfurt, direct. de la chambre des finances de Hesse-Darmstadt, et ensuite du comté de Buckebourg. Sur la fin de sa vie nommé chancel. de l'univ. de Rinteln et profess. d'économie politique, il mourut en 1798. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. en lat. et en allem. sur des sujets de droit civil, d'économie politique, de finances, d'administration, d'agriculture, de commerce, d'histoire naturelle, de droit public, d'histoire, de généalogie, etc.

SPRINGSFELD (Gottlob-Charles), médecin, né en 1714 à Veissenfels, mort à Vienne en 1772, fut directeur du théâtre anatomique institué dans sa ville natale par le duc Jean-Adolphe, et après la mort de ce prince, son protect., alla s'établir à Carlsbad, où il ne put demeurer long-temps à cause des persécutions dont sa qualité de protestant fut le prétexte. Entre autres écrits, on a de Springsfeld : *Iter med. ad thermas aquis granenses et fontes spadanos*, Leipsig, 1748, in-8. — *De Prærogativâ thermarum carolinarum in dissolvendo calculo vesicæ præ aquâ calcis vivæ*, ibid., 1756, in-4.

SPROT (Rabbi Scem Tov ben Isaac ben), médecin, né à Tudela vers l'an 1374, est auteur d'un ouvr. très violent contre les chrétiens, intitulé *Even Bochen* (pierre de touche), dans lequel il traite de tous les articles de la foi judaïque. Ce livre, dont il existe des copies dans la plupart des bibliothèques de l'Europe, n'a jamais été imprimé.

SPURINNA (Vestricius), né vers l'an de Rome 777 (de J.-C. 23), commanda plusieurs fois les armées sous Othon, Vitellius et Vespasien, se distingua par son courage, remplit diverses charges, gouverna des provinces, et mérita une statue triomphale. Une lettre de Pline (la 1re du 3e liv.) nous fait connaître que Spurinna passa les dern. années de sa vie à la campagne; mais il ne nous apprend pas l'époque de sa mort. On le croit aut. de quelq. poésies lyriques, que Bayer a publ. avec des corrections et des remarques dans les *Mém. de l'acad. de Pétersbourg*, tom. 11.

SPURZHEIM (Gaspard), disciple de Gall, né à Longvich, près de Trèves, le 31 déc. 1776, étudia la médecine à Vienne, et parcourut en 1805, avec son maître, l'Allemagne. A Paris, où ils se rendirent ensuite, ils publièrent de concert : *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*. Spurzheim se sépara de Gall en 1813, visita l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse, où partout ses leçons sur la phrénologie trouvèrent de nombr. auditeurs. En Angleterre, il publia en anglais, en 1815 : *Système physiognomonique des docteurs Gall et Spurzheim ;* puis un *Abrégé* du même ouvr.; en 1817, son *Traité sur la folie;* en 1821, ses *Vues sur les principes élément. de l'éducat.*, etc. De retour à Paris en 1817, il y publia la traduct. de son *Traité sur la folie*, un autre *sur la phrénologie*, et un *Essai philosophique sur la nature morale et intellectuelle de l'homme.* En 1821, sur la présentat. d'une thèse intit. : *Du cerveau sous les rapports anatomiques*, il reçut le grade de docteur de la faculté de Paris. Il y avait peu de mois qu'il était passé en Amérique, et qu'il professait à Boston les doctrines de Gall, lorsqu'il mourut du typhus le 10 nov. 1833.

SQUARCIONE (Franç.), peintre, né à Padoue en 1394, passe pour l'un des plus célèbres maîtres de l'école vénitienne de son temps. Il parcourut l'Italie et la Grèce, recueillant tout ce qu'il trouvait de remarq. en peinture et en sculpture, et forma de cette manière la plus riche collection que l'on eût encore vue. On porte jusqu'à 137 le nombre des élèves qu'il forma; mais on ne cite de lui que quelq. peintures dont une seule est authentique; c'est un

*St Jérôme*, exécuté de 1449 à 1452. Squarcione mourut à Venise en 1474.

SQUIRE (SAMUEL), évêque de St-David, membre de la société royale de Londres et de celle des archéologues, né en 1714 dans le Wiltshire, mort en 1766, outre un gr. nomb. de *sermons*, a publ. plus écrits, parmi lesq. on remarque : *Examen de la constitution anglaise, ou Essai historiq. sur le gouvernement anglo-saxon en Allemagne et en Angleterre*, 1753, 2e édition. — *Deux Essais...., le premier conten. une défense de l'ancienne chronologie grecque, le deuxième des recherches sur l'origine de la langue grecque*, Cambridge, 1741. — *Plutarchi de Iside et Osiride liber, gr. et angl...*, ibid., 1744. — *Essai sur la balance du pouvoir civil en Angleterre*, in-8.

SSEMA-KOUANG, célèb. lettré chinois, né vers l'an 1018 de J.-C., fils d'un ministre de l'empereur Yng-tsoung, et ministre lui-même de ce souver. et de trois de ses success., mort l'an de J.-C. 1086, est auteur d'une hist., ou chronique de la Chine, dans laq. tous les faits sont ramenés à un ordre uniq.; cet ouvr. contenait 294 liv. de texte, 30 de tables et 30 de dissertations et de discussions. On trouve des détails étendus sur cet historien dans la *Notice sur le Thoung-kian*, ins. dans le gr. ouvr. du lettré Ma-touan-lin, intit. : *When-hian-thoun-khan* (recherche approfondie des anciens monuments), dont la bibliothèque royale possède deux exemplaires.

SSEMA-TCHING, historien chinois, qui vivait au commencem. du 7e S., entreprit de suppléer à ce qui manquait dans le grand ouvr. de Ssema-thsian (v. plus bas) par un opuscule intit. *San Hoang-pen-ki*, et par des mémoires en XXX liv. intit. *Sou-ying*. Dans le prem. de ces ouvr., il a réuni les principales traditions qui se rapportent aux personnages moitié hist. et moitié mytholog. de sa patrie. On trouve quelq. détails sur ces écrits dans les *Mém. chinois* du P. Cibot, missionnaire, t. I, pag. 85.

SSEMA-THAN, hist. chinois du 2e S. av. J.-C., historiographe de l'emper. Wou-ti, de la dynastie des Han, fut mis à la tête d'une sorte d'académie de lettrés qui étaient chargés de recueillir les mém. historiq., d'en faire une critique sévère, et de les coordonner de manière à préparer les matériaux d'un gr. ouvr. sur la Chine. Mais il mourut avant d'avoir rempli sa mission. Ses travaux furent continués par Ssema-thsian, son fils et son disciple, dont l'article suit.

SSEMA-THSIAN, le plus célèbre des historiens chinois, surn. *le Père de l'histoire*, né vers l'an 145 av. J.-C. à Loung-men, était fils du précéd., qui, voyant en lui un continuateur de ses propres travaux, lui donna une éducat. spéciale, et dirigea l'attention de l'enfant vers les objets qui devaient faire un jour l'occupation de sa vie. Dès l'âge de 10 ans, Thsian était en état de lire les monuments littéraires qui restaient de l'antiquité, et, à 20 ans, ayant terminé ses études, il résolut d'aller s'assurer par ses yeux de la réalité de plus. des traditions dont il avait pris connaissance, et notamment des travaux de nivellement et de canalisation, attribués, dans le *Chou-king*, au grand Yu. Il visita dans ce dessein les provinces du sud et du nord de la Chine. Informé que son père était dangereusem. malade, il se hâta de venir recevoir ses dernières instructions et son dernier soupir, puis il consacra les trois années de deuil à mettre en ordre les notes qu'il avait prises dans ses voyages, continua, pend. deux années encore, ces recherches préparatoires, et se mit ensuite à écrire l'hist. qu'il avait projetée. Il avait remplacé son père dans les fonctions de gr. historiographe. Cette charge n'est point à la Chine ce qu'on la supposerait en Europe : celui qui l'exerce n'est pas uniquement l'hist. des siècles antérieurs, c'est encore un magistrat du temps présent, obligé de jouer un rôle actif, de se mêler aux événements et de prendre part aux affaires. Dire la vérité est son devoir sans restriction : obligation qui n'est pas sans danger. Ayant pris la défense d'un gén. des armées de l'empire, accusé par l'opinion publiq. d'avoir trahi l'état, en passant du côté de l'ennemi à la suite d'une bataille qu'il avait perdue, Ssema-thsian, enveloppé dans la disgrâce de son client, fut mis en jugement lui-même, et condamné à mort. L'emp. crut lui faire grâce en substituant à la peine capitale une autre peine qui mettait, suivant l'expression du P. Amiot (*Mém. chinois*, t. III) « *hors du rang des hommes* un des plus grands hommes que la Chine possédât à cette époque. » Après avoir subi cette peine, Ssema-thsian put se livrer tout entier à ses travaux historiques. Il lui fallut rechercher tous les débris des anciennes annales, recueillir les fragments, rapprocher les lambeaux épars des chroniques impériales, provinciales, urbaines, interroger les monuments, déchiffrer les inscriptions, mettre à profit tout ce qui existait de livres sacrés, classiques, etc. C'est ainsi qu'il composa le gr. ouvr. qui l'a immortalisé, et auquel il donna le simple titre de *Sse-ki* (mém. histor.), divisé en CXXX liv., distribués en 5 parties. Son récit commence au règne de Hoang-ti (2697 av. J.-C.), et se termine au règne de Hiao-wou, de la dynastie des Hans (122 ans av. l'ère chrét.). Quelq.-uns des livres de cette histoire sont perdus. La distribution des matières, telle qu'il l'a établie pour cet ouvr., a servi depuis de modèle à tous ceux qui ont travaillé aux différentes branches de l'histoire authentique, ou, comme on les appelle, des grandes annales de l'empire, et dont les ouvr. réunis forment le vaste corps historique connu sous la dénomination des *vingt-deux histoires*. Dans le *Sse-ki*, la prem. partie, intit. *Chronique impériale*, renferme le récit des événem. par ordre de dates; la deuxième les *tableaux chronologiq.*, dont la forme ressemble beaucoup à celle de nos atlas historiques; la troisième traite de ce qui a rapport aux rites, à la musique, aux tons considérés comme types des mesures de longueur, à la mesure du temps, à l'astronomie, aux cérémonies religieuses, aux rivières et canaux et aux poids et mesures; la qua-

trième partie contient l'hist. généalogique de toutes les familles qui ont possédé quelq. territoire ; enfin la cinquième et dernière partie est consacrée à la biographie des hommes qui se sont fait un nom dans diverses parties des sciences ou de l'administrat. Malgré l'arrêt qui le condamnait à une prison perpétuelle, Sse-thsian était rentré en grâce auprès de l'emp., qui l'avait nommé à une sorte de chancellerie littér., charge qu'il exerça jusqu'à sa mort, dont l'époque précise est ignorée. Le *Sse-ki* ne fut publ. qu'après la mort de l'aut., auquel on conféra le tit. posthume de *Sse-thoung-tseu*, qui est une des dignités du coll. impérial. La biblioth. du roi, à Paris, possède plus. édit. du *Sse-ki*, dont une de très petit format.

STAAL (Marguer.-Jeanne CORDIER de LAUNAY, baronne de), née à Paris en 1684, était fille d'un peintre qui, forcé de s'expatrier, se retira en Angleterre et y mourut. Élevée dans l'abbaye de St-Sauveur, en Normandie, où sa mère avait trouvé un asile honorable, elle passa ensuite dans un couvent de Rouen, où, par l'effet de la tendresse de la supérieure, elle reçut une éducation brillante. Après la mort de sa protectrice en 1710, elle vint à Paris, où elle entra dans un autre couvent ; elle y fut connue de la duchesse de La Ferté, qui, charmée de son savoir et de son esprit, la conduisit à Versailles et à Sceaux pour la présenter au duc de Bourgogne, à la duchesse du Maine et aux premières dames de la cour, comme un objet de curiosité. M^lle de Launay a rapporté dans ses *Mém.* les scènes humiliantes et ridicules auxq. donnèrent lieu les démarches bizarres de sa nouv. protectrice, qui lui nuisait par son trop grand empressem. à la faire valoir. Enfin, après une année de démarches, pend. laq. elle eut l'avantage de faire la connaissance de beaucoup de gr. seigneurs et de littérat. distingués, elle fut forcée d'accepter une place de femme-de-chambre chez la duchesse du Maine. Mal appréciée de sa maîtresse, rebutée et calomniée par ses camarades, elle allait s'abandonner au désespoir, lorsqu'une heureuse circonstance la tira de cette fâcheuse situation. Une lettre qu'elle écrivit, par l'ordre de la duchesse, à Fontenelle, et dans laq. elle déploya la grâce de son esprit et tout le piquant d'une fine plaisanterie, eut un succès prodigieux. Dès ce moment la pauvre femme-de-chambre ne fut plus négligée. Elle gagna la confiance de la duchesse, devint l'âme des fêtes de la cour de Sceaux, et fut recherchée par tout ce qu'il y avait de plus aimable dans cette même société. Lors de la conspiration de Cellamare, elle favorisa les communicat. de sa maîtresse avec cet ambassadeur. Conduite à la Bastille, elle soutint avec une rare présence d'esprit les divers interrogat. que lui firent subir les ministres Leblanc et d'Argenson. A sa sortie de prison, elle fut mal récompensée de son dévouement. La duchesse ne songea pas même à la secourir dans le dénûment où elle se trouvait, ayant quitté la Bastille, comme elle le dit elle-même, presque déguenillée. Elle trouva plus de générosité dans une amie, qui, sans se faire connaître, lui envoya tout ce dont elle avait besoin. Après être restée encore quelques années dans un pénible esclavage auprès de l'ingrate duchesse, qui, loin de vouloir rompre ses liens, s'occupait de les redoubler, son existence changea par son mariage avec le baron de Staal, vieil officier suisse retiré du service, mais auquel le duc du Maine donna une compagnie, avec le tit. de maréchal-de-camp. Elle reçut en même temps du prince une pension, qui, jointe à une autre qu'elle tenait déjà de la cour, et à quelq. legs de ses amis, lui assurait une fortune suffisante : le mariage fut conclu. Dès ce moment sa situation changea auprès de la duchesse : elle jouit de toutes les prérogatives des dames attachées à cette princesse. Sa vie fut désormais exempte d'agitations. Elle mourut en 1750. On a d'elle des *Mémoires* publiés pour la première fois à Londres (Paris), 1755, 4 vol. in-12, av. 23 *lettres* mêlées de prose et de vers et quelq comédies ; les *Mém.* seuls ont été réimp. à Paris, 1783, 2 vol. in-12. — *Rec. de lettr. de M^lle de Launay (M^me de Staal) au chev. de Mesnil, au marquis de Silly et à M. d'Héricourt*, ib., 1801, 2 vol. in-12 (dans ce recueil sont comprises les 23 lettres déjà citées et celles de Chaulieu et de Remond à M^lle de Launay). On a de cette dame 22 autres *lettres*, dans la *Correspondance inédite de M^me du Deffant*, Paris, 1809, 2 vol. in-8. Toutes les *Œuvres de M^me de Staal* ont été recueillies, Paris, 1821, 2 vol. in-8.

STABEN (Henri), peintre flamand, né en 1578, voyagea de bonne heure en Italie pour se perfectionner, et, pendant son séjour à Venise, suivit l'école du Tintoret. Ayant perdu bientôt cet habile maître, il ne dut qu'à lui-même les progrès qu'il fit ensuite. Il mourut en 1658. Ses compositions, mélange heureux du style flamand et du style italien, décèlent le génie de l'invention. On cite parmi ses ouvr. un tableau de petite dimension représentant la *Galerie d'un amateur*, où il a introduit toutes sortes d'objets de curiosité, terminés avec le soin le plus exquis.

STABILI. — V. Cecco d'Ascoli.

STACE (Publius-Papinius-Statius), poète latin, né à Naples l'an de Rome 814 (61 de J.-C.), fut l'élève de son père, qui joignait à beaucoup d'instruction un talent remarquable pour la poésie et pour l'éloquence. Stace n'avait pas encore 20 ans lorsqu'il entreprit son poème de *la Thébaïde*. Il était déjà marié avec une veuve nommée Claudia, dont on a cru faussement que Lucain avait été le premier époux. Il ne tarda pas à se faire connaître par ses pièces fugitives, par ses triomphes dans les concours poétiques, et surtout par les lectures publiques qu'il faisait à Rome des premiers chants de son gr. ouvrage, qui parut enfin, élaboré par 12 années de veilles assidues. Peut-être les défauts qui en déparent le style doivent-ils être attribués en gr. partie au soin trop minutieux qu'il prit de le polir. Malgré ces défauts et d'autres imperfections, sans doute, il ne faut pas être injuste envers *la Thébaïde*, comme plus. critiques que leur admiration légitime, mais exclusive, pour Virgile et

Horace a armés d'une sévérité peu réfléchie contre tous les autres poètes latins d'un rang inférieur. Ce poème offre des beautés qui révèlent un génie épique, et que le Tasse et Dante lui-même, cet adorateur passionné du chantre de Mantoue, n'ont pas dédaigné de s'approprier. Ce fut après la publication de *la Thébaïde* que Stace fit paraître, en quatre édit. successives, les quatre prem. livres des *Sylves*. Le 5e est probablement un recueil posthume. Ces *Sylves* sont des poésies de circonstance, versifiées avec une facilité qui approchait de l'improvisation, et inspirées autant à son cœur qu'à son esprit par tous les événements susceptibles d'intéresser la gloire, le bonheur ou la fortune de ses amis. Rien de plus agréable, sous le rapport de l'art, qui s'y montre avec moins d'affectation que dans son gr. poème; et rien de plus honorable pour son caractère, grâce aux sentiments qui y sont exprimés. Il rejaillirait de ces écrits sur son nom un lustre, si l'on n'y trouvait des pièces où il prodigue à Domitien les plus extravagantes hyperboles de l'adulation la plus servile. Les bienfaits et les faveurs d'un tel monstre ne sont pas pour le poète une excuse suffisante. Stace n'atteignit point sa 36e année. Vers la fin de sa vie, le mauvais état de sa santé et le besoin de respirer l'air natal l'avaient ramené à Naples, où, malgré son affaiblissement, il commença le poème de *l'Achilléide*, qui avait pour sujet l'enfance d'Achille. Il n'en écrivit que deux chants qu'il n'eut pas le temps de corriger, et qui se recommandent néanmoins par de très beaux passages. Les éditions de Stace n'ont pas été très multipliées. Nous nous contenterons de citer celle qui parut en 1600 par les soins de Lindebrog. Le meilleur et le plus ample *Comment.* qu'on ait de Stace est celui de Gaspar Barth, 1771, in-4. Ses *OEuvres*, avec la traduction de l'abbé Cormiliole, la seule qu'on ait en franç., car il est impossible de compter celle de l'abbé de Marolles, ont été réimpr. en 1820, 5 vol. in-12. Luce de Lancival a donné une imitation en vers de *l'Achilléide*.

STACK (Edward), général anglais, fit la guerre de l'Amérique avec Lafayette. Il était à bord du *Bonhomme Richard*, commandé par Paul Jones, lors de la prise du *Sérapis*. Il passa aux Indes avec Bouillé, et s'y distingua dans plus. circonstances. Plus tard il fut le compagnon de Clarke, dep. duc de Feltre, qui commandait alors une brigade irlandaise, supprimée à la révolution. Il rejoignit à Coblentz le comte d'Artois, et fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes. Entré depuis au service de l'Angleterre, il fut du nombre des Anglais retenus en France prisonniers de guerre, et ne recouvra sa liberté qu'à la restaurat. Il obtint alors sa retraite, et passa ses dern. jours à Calais, où il mourut en déc. 1833.

STACKHOUSE (Thomas), savant ecclésiastique angl., né en 1680, fut pasteur à Amsterdam, puis, de retour en Angleterre, devint successivement vicaire à Richmond, à Ealding et à Benham-Valence, dans le comté de Berk, où il mourut en 1752. On a de lui en angl. de nombr. écrits, parmi lesq. nous citerons : les *Misères et grandes peines du bas clergé à Londres et aux environs*, Londres, 1722, in-8. — *Défense de la religion chrét.*, etc., ibid, 1731, in-8; trad. (par Chais) sous ce titre : *Le sens de l'Écriture sainte défendu contre les principales objections des antiscripturaires et des incrédules modernes*, etc., La Haye, 1738, 3 vol. in-8. — *Réflexions sur la nature et la propriété des langues*, 1731, in-8. — *Nouvelle histoire de la Bible*, etc., 1732, 2 vol. in-fol., plus. fois réimpr. *Aperçu général de l'histoire, de la chronologie et de la géographie ancienne*, etc., réimpr. en 1817, 3 vol. in-4.

STADE (Thierri de), philologue allemand, l'un de ceux qui ont le plus travaillé à éclaircir les origines de la langue nationale, était né à Stade en 1637. Après avoir fait ses prem. études à l'université d'Helmstadt, il voyagea en Suède, suivit les cours des plus célèbres professeurs d'Upsal. Il fut ensuite chargé de l'éducation d'un jeune seigneur. Nommé par le roi de Suède secrétaire du consistoire royal à Bremen et à Verden, puis archiviste de ces deux principautés, il mourut à Bremen en 1718. On a de lui : *Interpret. latina fragmenti vet. linguæ francicæ*, dans l'*Harmonia Tatiani* (v. Tatien). — *Specimen lectionum antiquar. francicar.*, etc., Stade, 1708, in-4. — *Explication des principaux mots allemands dont s'est servi le docteur Martin Luther dans sa traduct. de la Bible* (en allem.), Bremen, 1737, in-8, 3e édit. — Une trad. allem. du livre de M. G. Block contre les *Prédictions astrologiques*. Sade a laissé MSs. un *glossaire* de la traduction des Évangiles par Otfrid, et un grand nombre de *dissertations* et de *notes* relatives à l'hist. de la langue allemande. On a une *Notice* fort détaillée sur la vie et les écrits de ce philologue, sous le titre de *Memoria stadiana*, Hambourg, 1725, in-8.

STADION (Philippe, comte de), homme d'état, né à Mayence, en 1763, d'une ancienne famille, entra fort jeune dans la carrière diplomatique, sous le ministère du prince de Kaunitz, et fut successivem. ministre plénipotentiaire impérial en Suède et à Londres. Il quitta momentanément le service de l'Autriche pour cause de mécontentement, et accepta la place de grand-trésorier de l'évêché de Wurtzbourg. Réconcilié avec le gouvernement autrichien, il fut envoyé à Berlin comme ambassad., et passa ensuite à Pétersbourg avec le même titre. Après la paix de Presbourg, en 1806, il fut appelé au ministère des affaires étrangères. Napoléon, vainqueur à Wagram, exigea le renvoi du comte de Stadion, qu'il accusait avec raison d'être un des principaux auteurs de la guerre. Ce ministre remit le portefeuille au comte de Metternich, et se retira dans ses terres, en Bohême, où il resta jusqu'en 1813. A cette époque, il reparut sur la scène politique, et fut un des plénipotentiaires qui signèrent à Tœplitz le traité d'alliance entre les trois grandes puissances du nord; il assista, en la même qualité, aux conférences de Francfort et de Châtillon, signa le traité de Paris du 11 avril 1814, assista ensuite

au congrès de Vienne, puis fut nommé ministre des finances, et mourut à Bade en 1824. — Son frère, Frédéric de STADION, remplit aussi différentes fonctions diplomatiques, fut quartier-maître-général de l'armée impériale en 1809, et mourut à Vienne en 1819.

STADLER (l'abbé MAXIMILIEN), l'un des meill. musiciens de l'école allemande, mort le 8 nov. 1833, était né en 1748 dans la petite ville de Moelk sur le Danube. L'emper. Joseph II le fit sortir de son couvent et venir à Vienne, où il se fit remarquer par son talent d'organiste et de compositeur. Ses *OEuvres* musicales sont très nombreuses, et il a publié deux écrits pour la *Défense du* Requiem *de Mozart*, par Weber.

STÆHELIN. — V. STAHELIN.

STAEL-HOLSTEIN (ÉRIC MAGNUS, baron de), né vers 1755, d'une ancienne famille de Suède, entra fort jeune dans la carrière diplomatique, et devint ministre plénipotentiaire près de la cour de France en 1783. S'étant lié avec Necker, il épousa sa fille en 1786. Le rôle que joua son beau-père dans les premiers événem. de la révolution, l'obligea de prendre à ces mêmes événements autant de part que son caractère diplomatique pouvait le lui permettre. Le roi Gustave III, qui, dès le principe, avait manifesté son opposit. aux idées révolutionnaires, rappela son ministre en 1792, peu de temps avant qu'il périt lui-même par le fer d'un assassin; mais le duc de Sudermanie, ayant pris les rênes du gouvernem., renvoya le baron de Staël à Paris où il arriva deux mois après la mort de Louis XVI. Il fut alors le seul ambassadeur d'une monarchie auprès de la nouvelle république; mais, effrayé de tout ce qui l'entourait, il se hâta de retourner en Suède, emportant un projet d'alliance que le régent de Suède ne crut pas devoir ratifier. Après la chute de Robespierre, le ministre suédois revint à Paris, et reçut le plus brillant accueil de la convention; il continua ses fonctions auprès du directoire, et resta à Paris jusqu'en 1799; il fut alors rappelé par le jeune roi Gustave-Adolphe, qui venait d'atteindre sa majorité. Il mourut à Poligny (Franche-Comté) en mai 1802, se rendant avec son épouse à Coppet, où le mauvais état de sa santé l'obligeait de chercher une retraite.

STAEL-HOLSTEIN (ANNE-LOUISE-GERMAINE, baronne de), épouse du précéd., naquit à Paris le 22 avril 1766. On a dit d'elle qu'elle avait toujours été jeune et jamais enfant. En effet, elle n'était pas traitée comme telle par ses graves parents et leur société, qui se composait des beaux-esprits, alors à la mode, Thomas, Raynal, Marmontel, Grimm, etc. Ses délassements étaient, comme ses devoirs, des exercices d'esprit. Ses facultés intellectuelles prirent un essor prodigieux. A 15 ans, elle fit des *extraits* de l'*Esprit des lois*, en y joignant ses réflexions. L'extrême sensibilité de son cœur se développa comme la vivacité de son esprit, et ce développem. précoce ne put s'opérer qu'aux dépens de sa constitut. physiq. Sa santé donnant de l'inquiétude à ses parents, ils appelèrent le docteur Tronchin, qui ordonna à la jeune malade le séjour de la campagne et l'abandon de toute étude sérieuse. « Dès-lors une vie toute poétique succéda pour elle à une vie toute studieuse, et elle gagna en amabilité ce qu'elle ne pouvait plus acquérir en science. » C'est dans la solitude de St-Ouen, où elle était retirée et où Necker allait souvent se distraire des soucis du ministère, qu'elle conçut pour son père un redoublem. de tendresse et une admiration qui se transforma en une sorte de culte. Elle avait 20 ans lorsqu'elle épousa le baron de Staël. Lorsque la révolution éclata, par l'effet de la position de son père, et en conséquence de ses propres principes, elle ne put demeurer étrangère à ce gr. mouvement; « mais elle trouva toujours dans son cœur un remède aux erreurs de son esprit. » C'est ainsi qu'elle mit tout en œuvre pour arracher à la révolution ses plus nobles victimes, quand elle eut reconnu que les démagogues étaient les plus cruels des tyrans. Pressentant la terrible catastrophe du 10 août 1792, elle rédigea un plan d'évasion du roi et de sa famille; mais M. de Montmorin, à qui ce plan fut adressé, ne jugea pas à propos de le communiquer à l'infortuné Louis XVI. Plus tard, elle osa adresser au gouvernement révolutionn. une *Défense de la reine*, dans laquelle, cherchant à faire oublier le personnage politique, elle ne montrait dans Marie-Antoinette que la femme aimable, bonne et compatissante, la tendre mère, l'épouse dévouée et courageuse. Après la chute de Robespierre, elle tenta d'acquérir de l'influence auprès des personnages qui se trouvaient à la tête des affaires, mais elle n'obtint qu'un faible crédit. En 1797, lors de la formation du *club de Clichi*, qui ne disimulait pas son intention de renverser le directoire, Mme de Staël prit parti pour ce même gouvernem., qu'elle estimait peu, et ce fut elle qui fit rentrer sur la scène politique un personnage que les événem. de 1792 en avaient éloigné, après y avoir joué un grand rôle. Présenté par elle au directeur Barras, Talleyrand reçut bientôt le portefeuille des affaires étrangères. Dans un écrit intitulé *Dix années d'exil*, elle a pris soin de faire connaître ses premières relations avec l'homme célèbre dont l'élévation subite devait répandre bientôt l'amertume sur le reste de son existence. Elle applaudit franchem. au 18 brumaire qui mit le pouvoir aux mains de Napoléon; mais elle ne tarda pas à manifester les craintes que lui inspirait son ambition. Après avoir éprouvé plus. contrariétés, qu'il serait injuste de qualifier de persécution, elle reçut en 1801 l'ordre de s'éloigner de Paris de 40 lieues, et de partir dans les 24 heures. Elle se rendit alors à Weimar, où elle apprit la langue allemande, et en étudia la littérature avec Goethe, Wieland et Schiller. Peu de temps après (1804), elle fit un voyage à Berlin, où elle fut bien accueillie du roi, de la reine et du jeune prince Louis de Prusse. La mort de Necker rappela en Suisse sa fille, qui essaya de charmer sa douleur en mettant en ordre les MSs. qu'il avait laissés; mais bientôt la santé de Mme de Staël exigeant

qu'elle allât respirer l'air du Midi, elle entreprit le voyage d'Italie, où elle sut retrouver la force de penser et d'écrire. De retour de ce voyage dans l'été de 1805, elle passa une année, soit à Coppet, soit à Genève, et commença d'écrire son roman de *Corinne;* mais, se rappelant qu'il lui était permis de résider à 40 lieues de Paris, elle alla s'établir d'abord à Auxerre, puis à Rouen, dont la distance plus rapprochée était une espèce de violation de son ban. Fouché autorisa tacitement la délinquante à s'établir à douze lieues de Paris, et c'est dans cette résidence que fut terminé son ouvrage. Le succès qu'il obtint appelant l'attention de l'Europe entière sur son auteur, l'empereur des Français, cédant à des ressentiments que les indiscrétions de Mme de Staël avaient déjà réveillés, lui fit donner l'ordre de quitter la France (1807). Elle revint à Coppet le cœur navré. Occupée depuis deux ans d'un ouvrage sur l'Allemagne, elle alla passer l'hiver à Vienne pour recueillir de nouv. matériaux, et n'y fut pas moins bien accueillie qu'à Berlin. A son retour à Coppet, tout en poursuivant son grand ouvrage, elle écrivait et jouait sur le théâtre de son château de petites pièces fort ingénieuses, qui ont été recueillies dans ses *OEuvres* sous le titre d'*Essais dramatiques*. Les 3 volumes de l'*Allemagne* étant terminés, Mme de Staël, désirant pouvoir en surveiller l'impression, hasarda de se rapprocher de Paris: mais cette fois à l'ancienne distance prescrite. Elle vint donc s'établir près de Blois dans le château de Chaumont-sur-Loire. Peu de temps après elle alla habiter celui de Fossé, apparten. à M. Salaberry. Tout à coup elle apprend que les 10,000 exemplaires de l'*Allemagne* ont été saisis et mis au pilon par ordre du nouv. ministre de la police (Savary, duc de Rovigo), et elle reçoit de plus l'ordre de sortir de France sous trois jours. Un sursis qu'elle demanda lui fut refusé; elle se vengea plus tard de ce procédé, en consignant dans la *préface* de la 2e édit. de l'*Allemagne*, la lettre froidement ironique qu'elle reçut du duc de Rovigo. Peu de temps après défense lui fut faite de s'éloigner de Coppet de plus de 2 lieues. Cette tyranniq. injonction fut pour Mme de Staël un motif de plus pour abandonner cet asile, que lui rendait désagréable la surveillance du préfet de Genève. Après avoir mis huit mois à préparer son évasion, prétextant une promenade, elle partit au printemps de 1812; et, traversant rapidem. la Suisse et le Tyrol, elle gagna Vienne, où bientôt la police impériale franç. vint l'inquiéter. Dans cette situation critique, ses regards se portèrent tour à tour sur Constantinople, sur Moscou, et elle se décida pour la dernière de ces villes. Son séjour y fut de courte durée, et elle vint à Pétersbourg, où l'empereur Alexandre lui fit le plus bienveillant accueil. Ayant quitté cette capitale au moment où les Français entraient à Moscou, elle passa en Suède, séjourna plusieurs mois à Stockholm, de là se rendit à Londres, et ne revint en France qu'après la restauration. Au 20 mars 1815, elle se rendit à Coppet, et refusa l'invitation qui lui fut faite, au nom de Napoléon, de revenir à Paris, « où l'on avait besoin d'elle pour propager les idées constitutionnelles. » Plus tard, Mme de Staël obtint quelques audiences particulières de Louis XVIII, qui lui fit restituer par le trésor royal la somme de 2,000,000, que Necker y avait déposée. En 1816, elle entreprit un second voyage en Italie, et séjourna quelq. temps à Pise. A son retour, les maux dont elle se plaignait depuis long-temps prirent un caractère plus alarmant, et elle y succomba le 14 juillet 1817. La lecture de son testament révéla le 2e mariage qu'elle avait contracté avec M. de Rocca depuis plusieurs années. Outre les ouvr. cités dans cet article, on a de Mme de Staël : *Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux Français*, 1795, in-8. — *Réflexions sur la paix intérieure*, 1795, in-8. — *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, 1796, in-8. — *De la littérature dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800. — *Delphine*, 1802. — *Considérations sur la révolution française*, 1818, 3 vol. in-8. Les *OEuvres complètes* de Mme de Staël ont été publiées par son fils, 1821, 17 vol. in-8; cette édition est précédée d'une *Notice* sur le caractère et les écrits de l'auteur, par Mme Necker de Saussure, sa parente. Mme de Staël a fourni quelq. *articles* à la *Biographie universelle*. — Le baron Auguste de Staël-Holstein, fils des précéd., né vers 1790, mort le 17 nov. 1827 au château de Coppet, s'est fait une réputat. honorable par ses travaux, moins brillants qu'utiles. Membre de div. sociétés d'agriculture, il s'est livré à d'heureuses expériences agronomiques dans son domaine de Coppet, où il a naturalisé différentes races de bétail, notamment celles des moutons anglais dits *cottswolds* et *dishley*. Il était de plus membre de plusieurs sociétés philanthropiques et de celle de la morale chrétienne. Outre des éditions des *OEuvres* de sa mère, ainsi que de celles de Necker, précédées d'une *Notice*, il a publié divers écrits, tels que *Du nombre et de l'âge des députés*, 1819, in-8. — *Du renouvellement intégral de la chambre des députés*, 1819, in-8, et des *Lettres sur l'Angleterre*, 1825, in-8. Ses restes ont été déposés à Coppet auprès du tombeau de Necker et de Mme de Staël. Il laissait une jeune épouse enceinte, qui peu après mit au monde un fils, unique descendant d'une femme qui a rempli l'Europe de son nom. L'établissement pastoral du baron de Staël à Coppet a été l'objet d'un rapport fait, en 1827, à la société d'agriculture de Lyon, par M. Grognier, son secrétaire.

STÆVARTS ou STEVERTS (Palamède), peintre, né à Londres en 1607, était fils d'un artiste flamand appelé à la cour d'Angleterre par le roi Charles Ier. Amené dès son bas âge à Delft par son père, Palamède, sans autre maître que son génie, s'essaya dans la peinture, en copiant quelq. ouvr. d'Isaïe van den Velde, et acquit assez promptement un talent remarquable. Son genre était des sujets militaires, tels que *Combats d'infanterie et de cavalerie*, des *Scènes de vivandières*. Il mourut en 1638 à l'âge de 31 ans. Ses tableaux sont rares et

d'un prix très élevé. — Ant.-Palamède Stævarts, frère aîné du précéd., mort en 1680, fut aussi un artiste distingué, quoique inférieur à son cadet dans toutes les parties de la peinture. On a de lui un gr. nombre de tableaux représentant des *Conversations*, des *Concerts*, etc. Il peignait aussi le portrait.

STAFFORD, nom d'une anc. famille originaire de Normandie, et venue en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant, auquel elle était alliée. — Humfrei de Stafford fut créé duc de Buckingham, dans le 15e S., par le roi Henri VI. — Henri, petit-fils du précédent, né vers 1450, succéda aux biens et aux titres de son aïeul, il parvint à une grande faveur sous le règne de Richard III, qu'il aida de la manière la plus odieuse dans le meurtre des princes, ses neveux, et dans l'usurpation de la couronne (V. Richard III). Il se révolta contre ce monarque, fut abandonné par ceux qu'il avait entraînés dans sa rébellion, livré par un de ses serviteurs, et décapité à Salisbury en 1483. — Son fils aîné, Édouard, accusé de trahison, eut aussi la tête tranchée en 1521. — Stafford de Hooke, de la même famille, commandait en 1470 un des corps de l'armée chargée, sous les ordres du comte de Pembroke, de réduire les rebelles du nord de l'Angleterre. Il abandonna ce général dans le moment décisif, et fut par-là cause de sa défaite. Le roi Édouard IV, irrité de cette défection, lui fit trancher la tête. — Antoine de Stafford, de la même famille, mort en 1641, est auteur de quelq. écrits, dont le plus remarquable a pour titre : *le Triomphe de l'honneur et de la vertu sur la mort, manifesté dans la vie et la mort de Henri lord Stafford* (en angl.), in-4.

STAFFORD (Guillaume HOWARD, comte de), 2e fils de Thomas, duc de Norfolk, né en 1611, fut créé par Charles Ier lord, vicomte et baron de Stafford, dont il avait épousé l'héritière. Il suivit Charles II dans l'exil, et revint en Angleterre après la restauration. Dévoué à la cause des Stuart et zélé catholique, il fut l'un de ceux que le parti des whigs poursuivit avec le plus d'acharnement. Impliqué dans les conspirations des *poudres* et des *farines*, Stafford fut mis à la Tour de Londres, avec quatre autres pairs. Quelque temps après la chambre des communes, ayant essuyé l'affront de voir rejeter par celle des pairs le fameux *bill d'exclusion* contre le duc d'York, dirigea son ressentiment contre les seigneurs enfermés à la Tour, et il fut décidé par les chefs du parti des whigs que Stafford, vieillard infirme et peu redoutable par son éloquence, serait la prem. victime. On instruisit son procès sur le fait de la conspirat. des poudres. Oates, inventeur de cette conspiration, et deux hommes aussi méprisables que lui parurent comme témoins, et firent contre le comte les dépositions les plus invraisemblables. Stafford, contre l'attente de ses ennemis, se défendit courageusem. et même avec éloquence. Après 6 jours de délibération, les pairs, contrairem. au texte des lois criminelles, prononcèrent la sentence de mort à une majorité de 24 voix seulement. Toutefois la grâce du condamné fut sollicitée par la chambre haute auprès du roi, qui n'osa pas l'accorder : « Faiblesse infâme, dit Voltaire, dont son père avait été coupable, et qui perdit son père. » Stafford, sur l'échafaud, répéta avec le plus grand calme les protestations d'innocence qu'il avait faites devant ses juges, et la populace, qui s'était livrée à la joie la plus féroce en apprenant sa condamnation, à l'aspect des cheveux blancs, de l'inaltérable douceur de la victime, ne put retenir ses larmes. Stafford eut la tête tranchée le 29 déc. 1680.

STAHELIN ou STÆHELIN (Jean-Henri), médecin suisse, né à Bâle en 1668, mort en 1721, cultiva la botanique avec quelque succès. On a de lui : *Theses anat.-botan.*, Bâle, 1711, in-4. — Benoît Stahelin, fils du précéd., fut envoyé de bonne heure à Paris pour étudier la botanique sous Vaillant ; et, de retour dans sa patrie, employa les connaissances qu'il avait acquises à la recherche des plantes de la Suisse, s'attachant principalem. aux mousses et aux champignons. Il se lia avec Haller, plus jeune que lui de quelq. années, et devint son guide dans les excursions qu'il entreprit pour sa *Flore* de la Suisse. B. Stahelin fut nommé profess. de physique à Bâle en 1727, et mourut dans la même ville en 1750. On a de lui : *Observat. anatom.-botan.*, 1721, in-4. — *Tentamen medicum*, 1724, in-4. — *Observ. anat. et botan.*, 1731. Il était correspondant de l'acad. des sciences de Paris. — Jean Stahelin, parent des précéd., médecin et botaniste comme eux, publia en 1751, *Theses miscellaneæ med.-anatom.-botan.* — Jean-Rodolphe Stahelin, de la même famille, né à Bâle en 1724, obtint en 1753 la chaire d'anatomie et de botanique, puis celle de médecine en 1776 dans la même ville, et mourut vers 1796. On a de lui : *Specimen observationum anatomicarum et botanicarum*, 1751. — *Specimen observationum medicarum*, 1753; et plus. *observations* botaniq. dans les *Mémoires* de la société helvétique. Linné, en l'honneur de cette famille de botanistes, a donné le nom de *stæhelina* à un genre de plantes *composées*.

STAHL (Georges-Ernest), célèbre médecin, né à Anspach en 1660, fit ses études à Iéna, et jeta de bonne heure les fondements de la haute réputation à laquelle il est parvenu. En 1687, il fut nommé médecin de la cour du duc de Saxe-Weimar, et en 1694, second professeur de médecine dans l'univ. de Halle, nouvellem. créée. En 1716, après 22 ans de professorat, il devint médecin du roi de Prusse, s'établit à Berlin, et y termina sa carrière en 1734. Stahl avait adopté, d'après les principes de Wedel, son maître, partisan lui-même de la doctrine de van Helmont, l'influence d'un principe immatériel, pour expliquer d'une manière plus satisfaisante les phénomènes de l'économie animale. Son système repose entièrement sur l'état passif de la matière ; et, selon lui, toutes les propriétés du mouvement sont immatérielles. La cause de l'activité du corps organisé, celle qui veille à sa conservation, à l'intégrité de son en-

semble, est un être immatériel que Stahl appelle *âme*, et qui n'est autre chose que la nature des anciens, dont Hippocrate disait qu'elle fait sans instruction tout ce qu'elle doit faire. Leibnitz prit parti contre cette théorie psychologique, en rappelant que l'âme ne peut régir le corps indépendamment des lois du mécanisme : or, les lois du corps sont celles du mouvement et les lois de l'âme sont morales. Stahl répondit en donnant à l'âme l'étendue et la matérialité. Ainsi l'âme est le seul principe auquel il fasse jouer un rôle dans les phénomènes de l'économie animale. Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de ce système, développé dans quelq.-uns des nombr. écrits de Stahl, dont nous citerons les plus remarquables : *Fragmentorum ætiologiæ physiologico-chymicæ ex indagatione sensu rationali, seu conaminum ad recipiendam notitiam mechanicam de rarefactione chymicâ, prodromus*, etc., Iéna, 1683, in-12. — *Disputatio de intestinis eorumque morbis*, etc., ib., 1684; Halle, 1713, in-4. — *Dissertatio epistolica ad J.-A. Slevogt de motu tonico vitali*, etc., Iéna, 1692; Halle, 1702, 1722, in-4; dans cet écrit Sthal expose formellem. sa théorie psychologique. — *De Autocratiâ naturæ, seu spontaneâ morborum excussione et convalescentiâ*, Halle, 1696, in-4. — *De venæ portæ portâ malorum hypocondriaco-splenetico-suffocativo-hysterico-hæmorroidarum*, ibid, 1698, 1705, 1722, 1751, in-4. — *De morborum ætatum fundamentis pathologico-therapeuticis*, ib., 1689, 1702, in-4. — *Disputationes med. epistolares et academ., phisiolog., theoret., pract., generales et speciales*, 1707, in-4. — *De scriptis suis vindiciæ*, 1707, in-4. — *Theoria medica vera*, etc., 1707, 1708, 1737, in-4. — *Disputationes med. ab anno* 1707 *ad* 1712, 1712, in-4. — *Negotium otiosum, seu Sciamachia adversùs positiones aliquas fundamentales theor. veræ medicæ, à viro celeberrimo intentata*, etc., Halle, 1720, in-4, c'est la réponse de Stahl à Leibnitz. — *Fundamenta chim. dogmat. et experiment.*, Nuremberg, 1723, 1728, in-4; ib., 1746, 3 vol. in-4; trad. en franç. par Demachy, 1757, 6 vol. in-12. — *Experimenta, observationes, animadversiones, chym. et phys.*, 1697, 1732, in-8. — *Synopsis medic. stahlianæ*, 1724, 1726, in-12. — *De hemorroïdalis motus et fluxus hæmorroidum diversitate*, 1751, in-8. — *Ars sanandi cum expectatione, opposita arti curandi nudâ expectatione Ged. Harveii*, 1730, in-8. — *Collegium casuale magnum*, 1728, 1732, 1733 et 1745, in-5. — *Collegium casuale, sic dictum minùs, complectens centum et duo casus*, Hirschberg, 1734; Dresde, 1741, in-4. Ces deux ouvrages renferment de nombreuses histoires de maladies, avec des comment., d'après des cahiers écrits sous la dictée de Stahl, en allemand, par D.-J. Storchen, mélangé de latin et de mots composés de ces deux langues. En général, les ouvrages de Stahl sont écrits d'un style obscur, incorrect et prolixe.

STAHREMBERG (Guido-Balde, comte de), feld-maréchal, né dans le cercle d'Autriche en 1657, d'une ancienne famille, fut destiné à l'état ecclésiastique, et fit ses études chez les jésuites; mais, ayant témoigné quelque goût pour le métier des armes, il entra au service en 1680 dans le régim. du comte Stahremberg, son cousin, et parcourut successivement les différents grades jusqu'au plus élevé. Il assista au siége de Vienne par les Turks, à l'assaut de Bude en 1686, au siége de Belgrade (1688), où il fut grièvem. blessé, et se trouva sous les ordres du prince Eugène en Hongrie et en Italie. Eugène, partant pour Vienne, lui laissa le commandement en chef en 1701, et, malgré l'infériorité de ses forces, il parvint à tenir l'armée franç. éloignée de Turin. Nommé feld-maréchal en 1704, il fut rappelé d'Italie pour prendre le commandem. des troupes destinées à réprimer la révolte qui venait d'éclater en Hongrie, et s'acquitta de cette tâche difficile avec beaucoup de succès. Lors de la guerre de la succession, envoyé en Espagne, il eut à combattre le duc d'Orléans, et se maintint honorablement dans une situation assez difficile jusqu'à l'arrivée des nombreux renforts qu'amena l'archiduc Charles. Il battit les troupes de Philippe V à Almenara et près de Saragosse; mais, le 10 déc. 1710, il perdit, contre le duc de Vendôme, la bataille de Villa-Viciosa. Il suivit en Allemagne l'archiduc, qui venait d'être appelé à l'empire sous le nom de Charles VI, fut nommé, en 1716, présid. du conseil aulique de guerre, et conserva ce poste jusqu'à sa mort, en 1737. — George Adam, prince de Stahremberg, neveu du précéd., né en 1724 à Londres, où son père était ministre plénipotentiaire de l'empereur, suivit la même carrière, fut nommé, en 1755, ambassadeur en France, devint ensuite ministre d'état et des conférences, gr.-maître de la cour impériale, gouvern.-général des Pays-Bas, donna sa démission de cette place en 1783, et mourut dans ses terres en 1807.

STAIN (Charles-Léopold, comte de), gr.-maître de l'artillerie autrichienne, né à Bruxelles en 1729, d'une anc. famille de Souabe qui avait déjà fourni plus. officiers-génér., entra au service à l'âge de 18 ans, et fit une campagne dans les Pays-Bas sous les ordres du comte de Mercy. Lieuten.-colonel au commencement de la guerre de sept ans, il se distingua dans plus. occasions, notamment au siége de Schweidnitz et à la bataille de Torgau. Nommé gén.-major après la paix de Hubertsbourg, il devint grand-maître de l'artillerie en 1773, et en 1781 commandant de la Lombardie. Ce fut lui qui fit construire la citadelle de Milan. Son gr. âge l'ayant obligé de remettre le commandem. en 1796, lors des progrès de l'armée française en Italie, il prit sa retraite aussitôt son arrivée à Vienne, et mourut en 1809 dans une de ses terres en Souabe. — V. Stein.

STAINER (Richard), vice-amiral anglais, se fit remarquer, sous le protectorat de Cromwel, par son extrême courage et sa grande expérience. Capitaine de vaisseau, il avait sous ses ordres en 1656 une division de 3 frégates, lorsqu'il tomba au milieu d'une escadre espagn. de 8 vaisseaux. Loin

de se laisser décourager, il attaqua l'ennemi avec une grande résolution, brûla l'un des bâtiments, en coula un second, en prit deux, et força les quatre autres à s'échouer sur la côte. L'année suivante, il concourut, sous les ordres de l'amiral Blake, à la destruction d'une flotte espagnole dans la baie de Ste-Croix. Cromwel récompensa ses exploits par le grade de vice-amiral. A la restauration, Stainer fut chargé, avec l'amiral Montague, de ramener en Angleterre le roi Charles II, qui le nomma chevalier et contre-amiral. Il mourut en 1662, laissant à son frère une fortune considérable.

STAIR (Jean DALRYMPLE, comte de), homme d'état, né à Édimbourg en 1673, embrassa de bonne heure la carrière des armes. Envoyé en Hollande auprès du prince Guillaume, il y reçut, dit-on, des leçons de mathématiques et de fortifications du célèbre ingénieur Cohorn. Malgré sa grande jeunesse, il fut initié dans les secrets du complot qui se tramait contre les Stuart, et renvoyé secrètement à Édimbourg par les chefs de la conspiration, qui cherchaient à détacher les Écossais de la cause du roi Jacques II, il y parvint par son éloquence. Le roi Guillaume, à peine monté sur le trône d'Angleterre, créa le père de Dalrymple baron et vicomte de Stair, et secrét.-d'état, il nomma le fils officier dans ses gardes, et l'emmena en Irlande. L'année suiv. (1692), il le nomma secrét.-d'état-adjoint au royaume d'Écosse, et lui conféra peu de temps après le grade de colonel. Stair, sous le duc de Marlborough, fit la campagne de 1702 en Hollande, et y donna des preuves de bravoure. Ambassadeur en 1709 auprès d'Auguste II, roi de Pologne, il fut rappelé en 1715, lors de la disgrâce de Marlborough, et resta sans emploi jusqu'à l'avénement de George I^er^. A cette époque, il obtint le commandem. général des troupes écossaises, et fut en même temps nommé l'un des 16 pairs d'Écosse au parlement, puis envoyé comme ambassadeur en France. Il vit les dern. moments de Louis XIV, et les commencem. de la régence, gagna la confiance du duc d'Orléans en partageant ses plaisirs, et lui fit adopter plusieurs mesures contraires aux intérêts de la France. Stair avait formé le projet de faire arrêter le prétendant (v. Stuart), et de délivrer par un assassinat la maison de Hanovre d'un concurrent redoutable; mais le chevalier de St-George sut échapper au danger qui le menaçait. Ce fut avec Stair que le régent et son ministre Dubois concertèrent le projet de la quadr. alliance entre la France, la Hollande, l'Angleterre et l'Autriche. En 1730, Stair fut nommé par George II grand-amiral du royaume d'Écosse, et, en 1741, feld-maréchal command. les forces anglaises assemblées en Flandre, et en même temps ambassad. extraordinaire auprès des États-Généraux. L'année suiv., après avoir décidé les Hollandais à prendre part à la guerre en faveur de la reine de Hongrie, il conduisit l'armée anglaise en Allemagne, et gagna sur les Français la bataille de Dettingen; mais il ne sut pas profiter de cette victoire inespérée. La jalousie que George II avait conçue contre lui détermina bientôt Stair à résigner le commandement, et à se retirer dans ses terres d'Écosse. Lorsque le prince Charles-Édouard parvint à soulever ce pays, il offrit ses services qui furent acceptés; il traça le plan des opérations qui terminèrent promptem. cette guerre et anéantirent à jamais les espérances des Stuart. Stair, rentré dans sa retraite, y mourut en 1747. — Jean Dalrymple, comte de Stair, parent du précédent, fut élu, en 1770, l'un des représent. de la pairie écossaise au parlem., et perdit ce siége pend. la révolution d'Amérique; élu de nouveau lors de l'entrée de Fox et Grenville au ministère, il perdit encore une fois sa place sous l'administrat. suiv., et mourut en 1789. On a de lui : *État de la dette nationale*, 1776, in-8. — *Considérations préliminaires sur la fixation des revenus de l'année*, 1781, in-8. — *Faits et leurs conséquences soumis à la considération du public* (relat. aux finances), 1782, in-8.

STALBENT (Adrien), paysagiste, né à Anvers en 1580, prit pour modèle Breughel de Velours, et se fit une grande réputat. Appelé à la cour d'Angleterre par le roi Charles II, il passa plus. années à Londres, et ayant amassé une fortune considér., revint dans sa patrie, où il continua de travailler jusqu'à sa mort, en 1660. On cite comme son chef-d'œuvre, et comme l'un des plus beaux paysages connus, une *Vue de Greenwich*. Il gravait à l'eau-forte, et l'on connaît de lui une belle planche qui représente les *Ruines d'une abbaye, autour desq. paissent de nombreux troupeaux*.

STALENS (Jean), oratorien, né dans le duché de Clèves en 1595, d'abord chanoine et curé de Rees, quitta ce poste pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, fixa son séjour dans une petite ville de la Gueldre, et y mourut en 1681. On a de lui plus. ouvr. en lat. et en flamand. Les premiers sont : *Papissa monstruosa et mera fabula*, Cologne, 1639, in-12 (écrit sav. contre la prétendue papesse Jeanne). — *Peregrinus ad loca sancta*, ibid. — *Concio de consecratione et dedicatione eccles.* (*Kevelaer*), ibid., 1649. — *Oratio in recentem terræ motum Germaniæ utriusque*, 1650, in-4 ; et quelq. autres écrits théologiques peu remarq. Ses ouvr. en flamand sont : *Instruction courte et facile pour connaître l'Église, une, sainte et romaine*, Amst., 1657. — Traduction des *Litanies des saints*, avec des *notes* pour prouver la légitimité de leur invocation. — *Catéchisme* composé des propres paroles de l'Écriture sainte. — *Traité de l'eucharistie*, et plusieurs MSs.

STALPART VAN DER WIEL (Corneille), méd. pensionné de La Haye, où il naquit en 1620, n'est connu que par le recueil suivant, plein de faits intéressants, surtout par rapport à l'anat. pathol. : *Observ. rariores med., anat. et chirurg.; accedit de unicornu Dissertatio*, 2 vol. in-8, Leyde, 1687; réimpr. en 1727 et trad. en français par Planque. L'auteur l'avait d'abord publié en hollandais, La Haye, 1682, 1686, in-8. A la suite de l'édit. de 1727 se trouve un opusc. de son fils Pierre, intit. : *De nutritione fœtus exercitatio*.

**STAMFORD** (Henri-Guillaume de), poète et général hollandais, né en 1742 à Bourges, en France, de parents inconnus, lors de la guerre de sept ans entra lieutenant dans les troupes du duc de Brunswick. A la paix, ayant été mis à la réforme, il accepta la place de profess. de langue française et de géométrie pratique à l'école de Ilefeld, et se fit connaître comme poète par quelques pièces insérées dans les *Almanachs* de Goettingue. En 1775, il fut chargé, par le prince hérédit. de Brunswick, de faire un cours de sciences milit. aux officiers de son régiment; et, sur la recommandat. de ce prince, il fut fait major par le roi de Prusse, qui l'employa dans le corps du génie. Quelque temps après, Stamford fut appelé à La Haye, et nommé par le stathouder instituteur du prince héréditaire et du prince Frédéric. Il prit ensuite rang dans l'armée hollandaise, et s'avança jusqu'au grade de lieutenant-génér. Ayant pris sa retraite, il choisit pour sa résid. la ville de Brunswick, où sa femme devint gouvernante de la princesse héréditaire; il mourut à Hambourg en 1807. Outre ses *poésies* dans *le Mercure allem.* de Wieland, et dans *l'Almanach des muses* de Goettingue, on a de lui: *Essai d'instructions pour apprendre au cavalier, en temps de paix, le service de campagne*, Berlin, 1794, in-8. On a publié à Hanovre, en 1808: *Poésies posthumes de Stamfort, avec une Notice sur l'auteur*, in-8.

**STAMPA** (Gaspara), femme poète, né à Padoue vers 1523, élevée à Venise où elle apprit le grec et le latin, s'exerça dans la poésie italienne, prenant Pétrarque pour modèle. Ayant conçu la passion la plus vive pour le comte Collalto de Trévise, l'un des plus vaillants chevaliers de son siècle, elle se livra tout entière à cet amour, et chanta son bonheur et sa honte dans de beaux vers, qui eurent une grande vogue; mais ce délire fit place au repentir. Accablée de chagrins, elle mourut prématurément vers l'an 1554. Ses *poésies* furent publiées par sa sœur Cassandre, Venise, 1554, in-8, très rare. Un des descend. des comtes de Trévise, dont la famille s'était établie en Moravie, fit les frais d'une nouvelle édit., publiée à Venise sous le titre de: *Rime di madona Gaspara Stampa*, 1738, in-8. On y a joint plus. sonnets de Collalto, ainsi que de Balthasar Stampa, frère de Gaspara. Quelques exemplaires ont été tirés in-4.

**STANCARI** (François), prêtre apostat, né à Mantoue en 1501, fut, à cause de ses opinions, chassé de l'Italie et de l'Allemagne, et se retira en Pologne, où il obtint la chaire d'hébreu au collége de Cracovie. L'évêque de cette ville, informé des principes du nouveau professeur, donna l'ordre de l'arrêter; mais il le relâcha sur la sollicitation de quelq. seigneurs qui le protégeaient. Ne se croyant pas en sûreté à Cracovie, il parcourut la Pologne, et se rendit à Kœnigsberg, où pendant un an il donna des leçons d'hébreu. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses disputes avec Osiander, dont il ne combattit les erreurs que pour en créer de nouvelles. Il soutenait que J.-C. nous avait rachetés *en tant qu'homme;* « car, disait-il, s'il avait été médiateur comme Dieu, loin d'être co-essentiel à Dieu le père, il ne serait que d'une nature divine secondaire. » Ses opinions furent condamnées par quelq. synodes, entre autres par celui de Xian, où les chefs du parti réformé se rassemblèrent en 1560. Stancari protesta contre leur arrêt, dont il demanda vainem. la révision; et les églises de Pologne invoquèrent contre lui l'appui de Genève. Le consistoire de cette ville chargea Calvin de relever les erreurs de Stancari, qui mourut à Stobnitz en 1574. Parmi ses ouvrages, dont on trouve l'indicat. dans l'*Epitome* de Gesner, page 207, le plus important pour faire connaître son système est intitulé: *De Trinitate et mediatore Domino nostro J.-C., adversùs Bullingerum, P. Martyrum, J. Calvinum et reliquos tigurinæ ac genevensis ecclesiæ ministr.*, etc., Bâle, 1547, in-8.

**STANCARI** (Victor-Franç.), mathématicien, né à Bologne en 1678, partagea d'abord les travaux de l'astronome Guglielmini, success. d'Eustache Manfredi, dont il était l'élève et l'ami, dans la place de direct. du nouvel observat. fondé par le comte Marsigli, il fut reçu doct. en philosophie en 1704, professa ensuite la géographie et l'architecture militaire au collége des Nobles, et mourut en 1709 d'une affection de poitrine. On peut voir la liste de ses nombreux ouvrages dans les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. Son *Éloge*, par E. Manfredi (Bologne, 1713, in-4), a été inséré dans les *Vitæ Italor.* de Fabroni, tome V.

**STANDISH** (Henri), prélat anglais, né vers la fin du 15ᵉ S. dans le comté de Lancastre, entra dans l'ordre des franciscains, et prit le bonnet de doct. à Oxford. Élu provincial de son ordre, il fut nommé évêque de St.-Asaph en 1519, se déclara fortement contre le divorce de Henri VIII, devint conseiller de la reine Catherine, et mourut en 1535. On a de lui un recueil de *Sermons* et un *Traité* contre la version du Nouv.-Testament, par Érasme. — John Standish, neveu du précéd., fut chapelain de la reine Marie, chanoine de Worcester, et mourut en 1556. On a de lui div. ouvr. contre Robert Barnes, contre la traduct. de la Bible en langue vulgaire, et un traité de l'*Unité de l'Église*. Il montre, dans ces différents écrits, un gr. zèle contre les réformateurs, dont lui-même avait fait d'abord partie.

**STANHOPE** (Jacques, 1ᵉʳ comte de), né en 1673 d'une anc. famille du Nottingham, accompagna son père, envoyé extraordinaire de Guillaume III près de la cour d'Espagne, et pend. un séjour de quelq. années s'attacha à connaître la langue, les lois et les mœurs de ce pays. Il se livra au même genre d'étude pendant ses voyages en France, en Italie et dans plusieurs parties de l'Allemagne; il servit ensuite comme volontaire en Flandre, s'y distingua et obtint le brevet de colonel. De retour en Angleterre, il fut élu à la chambre des communes dans le prem. parlement qui s'assembla sous la reine Anne. Il obtint ensuite le grade de brigad.-génér., fut employé en Espagne sous les ordres du comte de Peterborough, se signala à la prise de Barcelone.

et fut chargé de porter en Angleterre la nouvelle de la reddition de cette place, ainsi que le traité de commerce signé avec l'archid. Charles. Il reprit séance au parlement, fut élevé en 1708 au grade de major-gén., et presque en même temps nommé ministre plénipotentiaire près de l'archiduc, compétiteur de Philipppe V, avec le commandem. des forces anglaises dans la Péninsule. Il s'empara cette même année du port Mahon et de l'île Minorque. L'année suiv. (1709), il fut l'un des commiss. de la chambre des communes dans le procès de Sacheverel. En 1710, revenu en Espagne, il obtint d'abord quelques avantages, notamment à Almenara, le 27 juillet; mais au mois de déc. il fut fait prisonnier à Brihuega. Sa captivité dura 2 ans, au bout desquels il fut échangé. En 1716, Stanhope accompagna George I$^{er}$, son souverain, dans le Hanovre, et y arrêta avec l'abbé Dubois les préliminaires du fameux traité de la triple alliance, conclu à La Haye le 4 janvier 1717, entre l'Angleterre, la France et les États-Généraux. L'année suivante il fut nommé premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier et pair, sous le titre de baron Stanhope d'Évaston et vicomte de Mahon. Il devint ensuite prem. secrétaire-d'état, fut créé comte et contribua à faire conclure le traité de la quadruple alliance entre l'Angleterre, la France, l'empereur d'Allemagne et les États-Génér. En 1719, il accompagna une sec. fois George I$^{er}$ en Hanovre, parvint l'année suiv. à arranger quelques différends qui s'étaient élevés dans la famille royale, et mourut le 5 févr. 1721. Stanhope a eu la réputat. d'un des plus habiles diplomates et d'un des militaires les plus expérimentés de son temps. Il était très versé dans l'histoire ancienne. Il adressa en 1718 à l'abbé Vertot un *Mémoire* contenant quelq. questions sur la constitution du sénat de Rome. Ce mémoire et la réponse de Vertot, imprimés en 1721, ont été commentés par Hooke dans ses *Observ. sur le sénat romain*, 1758, in-8. On les trouve à la fin du III$^e$ vol. des *Révolutions romaines* de Vertot. — Philippe, comte STANHOPE, fils du précéd., mort en 1786, fut élevé par le comte de Chesterfield, son oncle. Possesseur d'une grande fortune, exempt d'ambition, il consacra sa vie à la culture des lettres et des sciences. Il ne se rendait à la chambre des pairs que dans les occasions importantes. Il n'a laissé aucun écrit; mais il fit imprimer à ses frais ceux du célèbre mathématicien Robert Simon; et c'est à lui qu'on doit la belle édition des *OEuvres d'Archimède*, impr. à Oxford en 1792, sous la direct. de J. Torelli de Vérone. — Charles STANHOPE, fils puîné de Philippe, né en 1753, accompagna son père qui s'établit à Genève, dans l'espoir de voir la santé de son fils aîné se rétablir sous un climat plus salubre que celui d'Angleterre, et termina ses études dans cette ville, où il fut laissé, après la mort de son frère, sous la surveillance de G.-L. Le Sage. S'étant spécialem. attaché à l'étude des sciences physiques et de la philosophie naturelle et expérimentale, dans lesquelles il fit de grands progrès, à son retour en Angleterre, il publia divers ouvrages, et fit un gr. nombre d'expériences sur le mode le plus sûr et le plus économique de garantir les édifices de l'action du feu. En 1780, il fut élu membre de la chambre des communes; et, à la mort de son père en 1786, il entra dans la chambre des pairs avec le titre de comte. Lord Stanhope se montra partisan très prononcé de la révolution française à l'époque où elle éclata. Edmond Burke ayant attaqué en termes virulents ce gr. mouvement politique, Stanhope publia une réponse dans laquelle il cherchait à détruire l'effet produit par le discours de son antagoniste. En 1792 il défendit dans la chambre haute le fameux *libel-bill* (en faveur de la liberté de la presse) que Fox avait présenté à la chambre des communes, et il publia le résumé de son discours sous ce titre : *Les droits des jurés défendus, avec les autorités à l'appui, et Réfutat. des objections faites au libel-bill de M. Fox*, in-8. Il continua dans différ. occasions de manifester son attachement aux principes de la révolution; mais dégoûté plus tard des affaires politiques, il se livra tout entier à des travaux mécaniq., et à des projets de canaux pour améliorer ses possessions dans le comté de Devon. Il mourut en 1816. Parmi ses inventions on remarque la presse typographique, qui porte son nom, un nouveau procédé pour brûler la chaux, un nouveau moyen de couvrir les maisons avec une préparation qui tient lieu de tuiles ou de briques et permet de faire les toits moins inclinés.

STANISLAS (St), évêque de Cracovie et martyr, né en 1030 d'une des plus illustres familles de Pologne, commença ses études à Gnesne, et vint les terminer à Paris, où il étudia pendant 7 ans le droit canon et la théolog. De retour dans sa patrie, il distribua son patrimoine aux pauvres afin de s'occuper uniquem. du service de Dieu, et fut ordonné prêtre par l'évêque de Cracovie, qui lui donna un canonicat de sa cathédrale, et le chargea de prêcher. Ce siége étant devenu vacant, il y fut appelé par les vœux unanimes du roi, du clergé et du peuple, et fut sacré en 1072. Boleslas II, qui faisait sa résidence à Cracovie, ne mettait point de bornes à sa tyrannie et à ses débauches. Le pieux évêque eut le courage de lui rappeler ses devoirs de souverain. Boleslas parut touché des représent. du saint prélat: mais il retomba bientôt dans ses excès. L'évêque ayant renouvelé ses démarches, fut repoussé, accablé d'injures et menacé de la mort. Le roi affectait de se montrer aux prières publiq.; mais Stanislas ordonna que l'office cessât quand le prince entrerait dans l'égl. Il fut bientôt victime de son zèle. Au mom. où le prélat finissait de célébrer les saints mystères dans une église hors de la ville, Boleslas, s'avançant vers l'autel, lui fendit la tête d'un coup de sabre, et le fit traîner dehors et couper en morceaux par ses satellites. Ainsi périt Stanislas le 8 mai 1079. Ses membres recueillis furent enterrés dev. la porte de l'église d'où il avait été arraché, et plus tard transférés dans la cathédrale de Cracovie. Le saint martyr fut canonisé en 1253; et dans le 18$^e$ S., le

roi Stanislas-Auguste établit un ordre de chevalerie qui porte son nom.

STANISLAS-KOSTKA (St), jésuite, né en 1550 au château de Rostkou, était fils d'un sénateur polonais, qui l'envoya continuer ses études au collége des jésuites de Vienne. Malgré les représent. de son frère Paul et du gouverneur qui les avait accompagnés l'un et l'autre dans la capitale de l'Autriche, Stanislas prit la résolution d'embrasser la règle de St Ignace; mais le P. Magius, provincial, craignant de mécontenter son père, n'osa pas le recevoir. Alors il quitta Vienne, se rendit à Augsbourg, puis à Dillingen, où le P. Canisius, autre provincial, le soumit à des épreuves austères pour s'assurer de sa vocation. On l'envoya ensuite à Rome, où François Borgia, général des jésuites, l'admit au noviciat, d'après ses nouv. instances, en 1567. Quelq. jours après, Stanislas reçut une lettre de son père, qui lui faisait les plus vifs reproches. Il y répondit en exprimant la sincère et ferme résolution où il était de suivre sa vocation. Après avoir passé neuf mois dans les exercices de la plus austère piété, il tomba malade et mourut le jour de l'Assomption, 15 août 1568, n'ayant pas encore atteint sa 18e année. En 1604, il fut béatifié par le pape Clément VIII, et Paul V approuva plus tard un office en son honn. pour les églises de Pologne. Clément X permit aux jésuites de réciter cet office en plaçant la fête de St Stanislas au 13 nov., jour auquel son corps, trouvé sans corruption, fut transféré à l'égl. du noviciat. La *Vie de St Stanislas*, trad. de l'ital. de Cépari par Calpin, fait partie des livres que les jésuites mettent entre les mains de leurs élèves.

STANISLAS Ier, LECKZINSKI ou LESZCZINSKI, roi de Pologne, né en 1682 à Lemberg, capitale de la Russie-Rouge, était issu d'une famille originaire de Moravie et de Bohême, mais connue depuis long-temps dans les fastes polonais. Il reçut une éducation à la fois guerrière et savante, qu'il perfectionna par les voyages. De retour dans sa patrie, il fut initié par son père aux affaires de la républiq., et lors de la mort du grand Sobieski, quoique fort jeune, il était déjà staroste ou juge de la noblesse du palatinat d'Odolanou. Député par sa province à la diète pour l'élection d'un nouveau roi, il dut seconder les efforts de son père, qui aurait voulu placer sur le trône Jacques Sobieski, fils aîné du dernier roi; mais il se rapprocha de Frédéric-Auguste, lorsque ce prince l'eut emporté, et reçut de lui le palatinat de Posnanie et la charge d'échanson de la couronne. Mais la ligue que le nouveau monarque eut l'imprudence de former avec le tzar Pierre Ier, attira sur la Pologne les armes de Charles XII. Une confédération qui se tenait à Varsovie crut devoir envoyer au roi de Suède un député pour conclure une négociation déjà entamée. Stanislas alla trouver, à Heilsberg, le conquérant dont il obtint ce qu'il était chargé de lui demander, et son amitié. La diète vota des remercîments à son ambassadeur, et déclara le trône vacant (1704). Stanislas y fut placé, la même année, par le vœu de la nation, et par l'influence de Charles XII, qui vint, pour ainsi dire, assister en armes à l'élection. Les victoires des Suédois sur les Saxons parurent devoir affermir sur le trône le jeune Stanislas, qui fut couronné en 1705. Cependant l'électeur de Saxe, qui n'avait pas perdu tout espoir de rétablir ses affaires, conclut un nouveau traité d'alliance avec le tzar; puis, les Russes ayant été battus, il signa le traité d'Alt-Ranstadt, par lequel il reconnaissait son rival seul légitime roi de Pologne. Le tzar, moins facile à se décourager, rentre en Pologne, et fait déclarer, par les assemblées de la nation, Auguste et Stanislas déchus du trône. Stanislas défendit ses droits avec succès contre les armes des Moscovites, et s'appliqua ensuite à réparer par une sage et bienfaisante administration les maux de son royaume. Pendant ce temps Charles XII, qui avait forcé les Russes d'évacuer la Pologne, pour aller défendre leurs propres frontières, succombait à Pultawa. Le malheureux Stanislas ne put se soutenir long-temps sur le trône après cette fatale journée, mais il s'honora par ses efforts et quelque fois par ses succès contre les Danois, les Saxons et les Russes. Enfin il fut assez peu ambitieux pour préférer à son intérêt celui de la Pologne et pour songer à un accommodement avec Auguste : il demanda l'agrém. de Charles, alors en Turquie, et n'ayant pu l'obtenir, il résolut d'aller trouver lui-même ce prince (1712). Il arriva après l'échauffourée de Bender, fut long-temps retenu prisonnier par les Turks, dont il fut sur le point de tirer des secours considérables, et revint, en 1714, prendre possession de la principauté de Deux-Ponts que lui avait accordée le roi de Suède, toujours grand et généreux au milieu du plus profond abaissement. Il ne jouit guère que quatre ans de ce don d'un héros; car après la mort de Charles XII (1718), il fut obligé d'abandonner sa principauté au comte palatin Gustave. Ne sachant où porter ses pas, il eut recours à la France. Le duc d'Orléans, régent, lui accorda une pension et la ville de Weissembourg pour asile. Telle était sa position lorsqu'on vint lui demander sa fille pour Louis XV. Il accepta cette faveur inespérée de la fortune qui devait être suivie bientôt de faveurs plus trompeuses. A la mort d'Auguste II (1733), il se mit sur les rangs pour lui succéder, quoiqu'il connût l'inconstance des Polonais et qu'il se fiât mal à leurs promesses; mais il crut devoir céder aux instances de sa patrie adoptive, qui s'engageait à lui fournir les secours les plus puissants. L'Autriche et la Russie, qui favorisaient les prétentions du fils d'Auguste, étaient déterminées à fermer tout passage au beau-père du roi de France. Stanislas trompa leur active surveillance, et parut à Varsovie, quelques jours avant l'élection qui lui fut favorable. Bientôt une armée russe marcha contre sa capitale, et malgré les magnifiques promesses des Polonais et de la France, il fut obligé de s'enfermer à Dantzig, où il soutint un siége mémorable avec un courage dignement secondé par les habitants. Quoiqu'il eût reçu les secours tardifs de la France, il fut réduit à sortir

de cette malheureuse ville, déguisé en paysan, et eut à surmonter des périls et des fatigues sans nombre, avant d'arriver à Kœnigsberg, où il put prendre quelq. moments de repos. La conduite de l'empereur d'Allemagne au sujet des affaires de Pologne lui avait attiré, dès 1733, une guerre avec la France, qui, ayant eu tout l'avantage, dicta les conditions de la paix en 1738. Il fut stipulé que Stanislas abdiquerait, mais qu'il conserverait les titres et les honneurs de roi de Pologne, et qu'il serait mis en possess. des duchés de Lorraine et de Bar, lesquels, après lui, seraient réunis à la couronne. Ici commence une époque de véritable gloire pour Stanislas, qui jusqu'alors n'avait guère été connu que par ses infortunes. Il sut par la douceur et par la sagesse de son gouvernem., adoucir les regrets de ses nouveaux sujets attachés à leurs anciens souverains, et mérita le surnom de *Bienfaisant*. Il favorisa les lettres et les sciences, embellit ses états d'un gr. nombre de monuments, et n'épargna rien pour rendre sa petite cour brillante et polie : il subvenait à toutes ces dépenses avec une pension annuelle de deux millions, pour laq. il avait renoncé aux revenus des deux duchés. Ce fut au milieu de ces douces occupations qu'il passa les dern. jours d'une vie si agitée; mais un malheur l'attendait encore au bout de sa carrière. A l'âge de 88 ans il se laissa tomber dans le feu de sa cheminée, y resta quelque temps sans qu'il vînt personne pour le relever, et périt des suites de cet affreux accident (1766). Divers écrits de ce prince ont été réunis par Marin, sous le titre d'*OEuvres du philosophe Bienfaisant*, Paris, 1763, 4 vol. in-8 et in-12. On a impr. les *OEuv. choisies de Stanislas*, précéd. d'une *Notice* historiq. par M^me^ de St-Ouen, 1825, in-8. Proyart a publ. l'*Histoire* de ce prince, Lyon, 1784, 2 vol. in-12.

STANISLAS II, ou STANISLAS-AUGUSTE, roi de Pologne, né en 1732 d'une famille anc. mais peu riche, celle de Poniatowski, se présenta dans le monde avec un esprit cultivé, les manières les plus aimables et tous les avantages extérieurs. Dans ses voyages, il s'arrêta quelque temps à Pétersbourg, y eut beaucoup de succès, et fixa surtout l'attention de la grande-duchesse Catherine, depuis impératrice, aux yeux de laquelle il ne tarda pas à se présenter avec le titre d'ambassadeur de Pologne. Ses assiduités auprès de la grande-duchesse finirent par donner de l'ombrage au gr.-duc, mais ne furent point la cause de son rappel, qu'il faut plutôt attribuer à l'influence de la cour de Versailles. Il était depuis peu de retour à Varsovie, lorsqu'Auguste III mourut. Il osa se mettre sur les rangs pour lui succéder, malgré tous les obstacles qu'il paraissait devoir rencontrer, et, grâce à la protection de Catherine, il fut élu en 1764. Il usa de son pouvoir avec beaucoup de prudence et de modération, et fit tout pour se rendre agréable à la noblesse et au peuple ; mais il y avait dans la nation polonaise trop de causes de divisions et de désordres qui paralysèrent tous ses efforts. Quoique la religion catholique fût celle de l'état, les dissidents de l'Église grecque, les luthériens et les calvinistes, avaient eu les mêmes droits que les catholiques, et ils n'en étaient privés que depuis les constitutions de 1717, 1733 et 1736. Stanislas, forcé par les réclamations énergiques de ces div. sectes, qu'appuyaient d'ailleurs de leur puissante intercession l'Angleterrre, le Danemarck, la Prusse et surtout la Russie, reconnut en 1668 le libre exercice de toutes les religions, avec la faculté pour tous de parvenir à tous les emplois. Mais bientôt la noblesse catholique ayant formé une confédération à Bar, en Podolie, pour détruire de nouveau les libertés, il résulta de cette opposition une guerre intestine des plus cruelles. La confédération de Bar déclara hautem., par un manifeste, le trône vacant, et décida que Stanislas serait enlevé, livré à Pulawski, général des confédérés, ou mis à mort, si l'enlèvement ne pouvait s'exécuter. Le 3 septembre 1771, quelques hommes armés s'emparèrent du roi, dans la ville même de Varsovie, le blessèrent à la tête, le traînèrent hors des murs, et après avoir erré quelque temps dans l'obscurité de la nuit, frappés de terreurs paniques, l'abandonnèrent les uns après les autres pour chercher leur salut dans la fuite. Kosinski, l'un des chefs de l'entreprise, resta seul auprès du roi : mais voyant l'affaire manquée, il se jeta aux pieds de son prisonnier, obtint de lui son pardon et lui rendit la liberté. Stanislas, fidèle à sa promesse, écrivit en faveur de ce misérable aux juges, qui l'acquittèrent, et le fit ensuite partir pour l'Italie, où il eut la générosité de lui payer pend. long-temps une pension. Ce fut à cette époque que la peste étant venue se joindre à la guerre civile, plongea la Pologne dans un abîme de calamités. Sous prétexte de se garantir de la contagion, les puissances voisines avaient, dès 1770, réuni sur leurs frontières des cordons sanitaires qui pouvaient bien être considérés comme des armées d'invasion. En effet, les mêmes puissances publièrent, en 1772, des manifestes par lesq. elles établirent différ. prétentions sur le territoire polonais, et un traité de partage fut conclu entre elles en 1773, après de longues négociat. Par ce traité trois mille neuf cent quarante-cinq milles carrés furent détachés de la Pologne, deux mille furent dévolus à la Russie, treize cent quatre-vingt-neuf à l'Autriche, et cinq cent cinquante-six à la Prusse. Les Polonais se virent forcés de donner leur consentement à cette spoliation dans une diète convoquée pour cet objet, et leur constitution éprouva, dans le même temps, de gr. modifications dictées par le cabinet de Pétersbourg. Stanislas, réduit à un ombre de pouvoir, tenta néanmoins plusieurs amélioral.; mais il rencontra de grands obstacles de la part de la noblesse, qui se croyait blessée dans ses prérogatives. Enfin il parvint à dissiper les préjugés d'une grande partie de ce corps redoutable et à s'en faire un appui. La Prusse promit de le protéger contre la Russie, qui avait protesté hautement contre toute innovation. Stanislas proposa donc et fit agréer à la diète de 1791 le projet d'une nouvelle constitut., dont les princip. articles por-

taient que la religion catholique, quoique déclarée religion de l'état, n'empêcherait pas le libre exercice des autres cultes; que la couronne serait héréditaire dans la maison électorale de Saxe; que la noblesse serait maintenue dans ses priviléges, mais les paysans mis sous la protect. de lois spéciales; que le pouvoir législatif appartiendrait aux états, partagés en deux chambres, et le pouvoir exécutif au roi, avec un conseil privé, composé du primat, de cinq ministres et de deux secrétaires. Enfin cette nouvelle constitution promettait réellem. au pays un avenir plus heureux. Mais le parti de l'opposition jura de la renverser, et, pour y parvenir, forma ce qu'on nomme la confédération de Targowicz. Pendant ce temps Catherine II faisait sa paix avec les Turks (1792). Elle déclara alors qu'elle désapprouvait la nouv. constitution, envoya des troupes au secours des confédérés, et força le roi lui-même, dont les droits avaient été vainem. défendus par le brave Kosciuszko, d'accéder au pacte de Targowicz. La même année s'ouvrit la fameuse diète de Grodno, sous l'influence de l'armée russe : l'on sait que cette assemblée eut pour résultat de rétablir l'ancienne constitution. La Prusse avait changé d'opinion au milieu de ces événements, et elle s'accorda avec l'Autriche et la Russie pour arrêter le second partage de la Pologne, par lequel il ne resta plus à ce malheureux pays que le tiers de son étendue, tellement que Varsovie, la résidence du roi, devint une ville frontière. Malgré une nouvelle insurrection organisée par le généreux Kosciusko, qui dut succomber sous des forces supérieures, ce scandaleux partage fut consommé, et Stanislas mandé par Catherine à Grodno, fut contraint de donner son assentim. à la destruction de son royaume. Il vécut depuis à Grodno, d'une pension que lui firent les puissances co-partageantes. A l'avénement de Paul I^er^, et sur l'invitation de ce prince, il se rendit à Pétersbourg, où il mourut en 1798. Il n'avait pas été marié.

STANLEY (Thomas), né dans le comté d'Hereford dans le 17^e^ S., acheva ses études à l'univers. de Cambridge, et s'établit à Londres, où il partagea son temps entre l'étude des lois et la lecture des meilleurs livres de l'antiquité. En 1649 il publia la traduct. anglaise de quelq. poésies grecques et lat. anciennes et modernes; puis il en fit paraître plus. autres, soit en vers soit en prose, d'ouvr. français, espagnols et ital. C'est par ces travaux qu'il préludait à une vaste et importante composition, l'*Histoire de la philosophie*, son principal titre littéraire. Il mourut à Londres en 1678. Ses contemporains ont loué la douceur et l'égalité de son caractère, ses mœurs, sa probité et ses habitudes bienfaisantes. Les deux prem. tomes de l'*Histoire de la philosophie* (en angl.) furent publiés à Londres en 1655, et le 3^e^ en 1662, in-fol. : deux autres édit. parurent dans le même format et le même nombre de vol., ibid., 1687 et 1701; une 4^e^, ibid., 1743, in-4. Il en existe deux trad. latines, une incomplète, par J. Leclerc, Amst., 1690; la 2^e^, complète et même avec des additions, par Godefroy Oléarius, Leipsig, 1711, in-4. On en connaît aussi une *Version* flamande, Leyde, 1702.

STANSEL (Valentin), astronome, né dans la Moravie en 1621, embrassa la règle de St Ignace dès l'âge de 16 ans, professa la rhétorique et les mathématiques dans les colléges d'Olmutz et de Prague, et fut ensuite attaché à la mission des Indes. S'étant rendu en Portugal où il devait trouver l'occasion de passer dans l'Orient, il donna, en l'attendant, des leçons d'astronomie à Évora. Comme de nouveaux obstacles retardaient son départ pour les Indes, il passa au Brésil, où il professa la théologie au collége de San-Salvator, et continua de faire des observations astronomiques. Il mourut dans cette ville en 1690. On a de lui : *Orbus alfonsinus* (description d'un cadran solaire indiquant à la fois l'heure dans tous les pays), Évora, 1658, in-12. — *Legatus uranicus ex orbe novo in veterem, hoc est, observationes americanæ cometar. factæ, conscriptæ ac in Europam missæ*, Prague, 1683, in-4. — *Uranophilus cœlestis peregrinus, sive mentis uranicæ per mundum sidereum peregrinantis Eclases*, Gand, 1685, in-4. — Plus. ouvrages MSs. à Rome, dont on trouve les titres dans la *Biblioth. soc. Jesu* de Southwell.

STANYHURST (Richard), né à Dublin vers 1545, s'acquit une gr. réputation dans l'univ. d'Oxford, par des *Commentaires* sur Porphyre, qu'il y publia à l'âge de 18 ans. Plus tard il embrassa la religion catholique en Flandre, fut ordonné prêtre, et devint chapelain de l'archiduc Albert, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Bruxelles en 1618. Ses ouvrages sont : *Harmonia in porphyrianas constitutiones*, Londres, 1570, in-fol. — *De rebus in Hyberinâ gestis*, Anvers, 1584, in-4. — *Descriptio hyberniæ*, trad. en anglais dans le prem. vol. des *Chroniq.* de Hallingshet. — *De Vitâ S. Patricii*, Anvers, 1587. — *Hembdomada mariana*, etc., 1609, in-8. — *Hebdomada eucharistica*, Douai, 1614. — *Brevis premunitio pro futurâ concertatione cum Usserio*, 1615, et quelques autres écrits peu remarq. en latin et en anglais. — Guillaume Stanyhurst, de la même famille, né à Bruxelles, entra chez les jésuites en 1617, et mourut dans cette ville en 1663. On a de lui quelq. opuscules latins tombés dans l'oubli, entre autres *Album marilimum*, en vers et en prose, Louvain, 1641, in-fol. C'est un éloge de la maison d'Autriche.

STANZIONI (Maxime), peintre napolitain, né en 1585, mort de la peste en 1656, fut élève de Caracciolo, avec lequel il a beaucoup d'analogie. Dans le portrait, aucun artiste de son pays ne s'est autant que lui approché du Guide, et plus. ouvrages importants l'ont mis au rang des peintres à fresque les plus distingués. Pendant un séjour à Rome, il orna la Chartreuse de plus. tableaux magnifiques, parmi lesquels on cite un *St Bruno donnant à ses religieux la règle de son ordre*.

STAPEL. — V. Bodoeus.

STAPFER (Jacq.), né à Zurich en 1466, entra au service du roi de France en 1507, et se signala dans l'expédition de Gênes. Élu sénateur en 1509, il ac-

crut sa réputation d'habile capitaine dans les campagnes de Lombardie; mais, accusé de concussion par des envieux, il fut d'abord condamné, puis reconnu innocent. Il fut alors placé à la tête des Suisses qui marchèrent contre Milan sous les ordres de Maximilien I[er]. Bientôt après, pour s'être permis un acte important sans l'aveu et même contre les intent. de son canton, il fut puni d'une amende. Renonçant à la bourgeoisie de Zurich, il céda aux instances du prince-abbé de St-Gall, qui l'engagea à son service en 1525, et l'employa dans la haute administrat. de ses états. A partir de cette époque, les annales de la Suisse ne font mention de Stapfer qu'à l'occasion du colloque de Baden, auq. il assista en qualité de président laïque. — STAPFER (Jean-Frédéric), l'un des théologiens les plus distingués de l'Église réformée, né à Brougg, canton d'Argovie, en 1708, entreprit de donner à la théorie et aux préceptes du christianisme la clarté et l'enchaînement méthodique que Wolf avait apportés dans l'exposit. des doctrines morales et métaphysiques. Ce dessein, accompli avec autant de succès que d'habileté, a enrichi la théologie protestante de trois ouvrages considérables, tous imprimés à Zurich, et dont voici les titres : *Institutiones theologiæ polemicæ*, 5 vol. in-8 (1743-47), 2[e] édit., 1752; les *Fondements de la vraie religion* (en allemand), 12 vol., 1746-53; la *Morale chrétienne*, 6 vol. in-8, 1756-66. Sa vie fut l'image fidèle de sa doctrine. Pasteur d'une des paroisses les plus étendues et les plus importantes du canton de Berne (Diesbach, près de Thoun), il sut appliquer à tous les besoins des habitants des chaumières les vérités dont il avait offert le développem. philosophique aux savants, et à sa mort, arrivée en 1775, cette vaste commune présentait le spectacle d'une seule famille unie et heureuse. — STAPFER (Jean), frère du précéd., né en 1719, mort en 1801, prem. professeur de théologie à l'acad. de Berne, contribua au perfectionnement de l'instruction religieuse par ses éloquentes prédications et par le zèle et la patience qu'il mit à refaire, d'un bout à l'autre, la version rimée des Psaumes en usage dans les églises bernoises. Nous citerons en outre de lui : des *Sermons*, Berne, 1761-81, 11 vol. in-8. — STAPFER (Albert), frère des précéd., né en 1722, mort en 1798, est auteur de plus. *Mémoires* sur l'irrigation des prés, insérés dans les prem. vol. des *Mémoires de la société économique de Berne*, 1760-70.

STAPLETON (THOMAS), né en 1535 à Henfield, dans le comté de Sussex, quitta l'Angleterre lors de l'avénem. d'Élisabeth pour se rendre à Louvain; il finit par s'y fixer après plus. voyages, fut chargé d'une chaire de théologie, et mourut en 1598. Ses ouvr. sont comme un arsenal d'armes destinées à combattre les protestants. Clément VIII se les faisait lire pend. ses repas. Ils ont eu de nombreuses éditions, et ont été recueillis en 4 gros vol. in-fol., Paris, 1620, précédés de la *Vie* de l'auteur, par Holland. — STAPLETON (Robert), ou STAPYLTON, né à Carleston, dans l'Yorkshire, fut un des courtisans de Charles I[er], eut la place d'huissier du conseil privé sous Charles II, et mourut en 1669, laissant des tragédies et quelques traduct. d'auteurs latins.

STARCK (SAMUEL), né en 1640, à Pyriz en Poméranie, d'abord ministre à Dargoun, puis prevôt de Neucahlen, et enfin professeur en théologie et pasteur à Rostock, où il mourut en 1697, fut un des premiers en Allemagne qui songèrent à expliquer l'un par l'autre l'hébreu et l'arabe. On a de lui quelques *Dissertations*. — STARCK (Jean-Aug. de), petit-fils du précéd., né à Schwerin en 1741, dans la religion luthérienne, fut appelé en 1762 à une chaire de langues orientales et d'antiquités à Pétersbourg, dont il se démit au bout de deux ans et demi, pour voyager. Il vint à Paris, déjà dégoûté de la réforme par la lecture des ouvr. de Luther, si violents et si passionnés, et sentit accroître ses doutes en lisant l'*Hist. des variations* de Bossuet. Il ne tarda pas à embrasser la religion cathol. (1766). Son abjuration resta secrète, et pourrait par conséquent être contestée. Starck, mal affermi dans la foi, sollicité par ses parents et ses amis, pressé peut-être par le besoin, car il avait demandé vainement de l'emploi, retourna en Allemagne, et reprit l'exercice de la religion protestante sans que l'on se doutât de son abjuration. Seulement ses adversaires lui reprochèrent souvent de pencher pour le catholicisme, et il ne parut point chercher à s'en défendre ni par ses écrits, ni par sa conduite. Après avoir rempli successivem. plus. fonct. honorables, entre autres celles de profess. de théol. et de prédicateur de la cour à Kœnigsberg, de professeur de philos. à Mittau, de prem. prédicat. à la cour de Darmstadt, où il fut comblé de faveurs, il mourut en 1816. Parmi ses nombreux ouvrages, la plupart en allem., on distingue : *Histoire du prem. siècle de l'Église chrétienne*, Berlin, 1779 et 1780, 3 vol. — *Essai d'une hist. de l'arianisme*, ibid., 1783, 2 vol. — *Triomphe de la philosophie dans le* 18[e] S., Francf., 1803, 2 vol., contre les doctrines de cette époque. — *Le Banquet de Théodule*, trad. en franç. par M. l'abbé de Kentsinger, sous le titre d'*Entretiens philosophiques sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, Paris, 1818, in-8; 2[e] édition, 1822.

STARNINA (GHERARDO), peintre florentin, né en 1354, fut un des plus habiles dessinateurs de son temps : il eut de l'originalité dans l'invention et du naturel dans l'expression. Parmi les ouvrages qui lui furent demandés, ses contempor. admirèrent les peintures de la chapelle de St-Jérôme dans l'église des Carmes, à Florence. La seule qui existe aujourd'hui est le tableau d'autel représentant la *Mort de St Jérôme*. Vasari s'est trompé en plaçant en 1403 la mort de Starnina, qui fut chargé de consacrer la prise de la ville de Pise, arrivée en 1406.

STAROWOLSKI (SIMON), l'un des meilleurs historiens de la Pologne, né vers la fin du 16[e] S., professa d'abord la philosophie et la théologie à l'abbaye de Wackoé; il fut ensuite secrét. du gr.-général de Lithuanie, Ch. Chodkiewicz. Après la mort de ce héros, il visita l'Allemagne, l'Italie, la France et la Hollande; puis, ayant embrassé l'état

ecclésiast., fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Cracovie. Il mourut en 1656. Parmi ses nombr. ouvrages, il en est plus. qui peuvent être utilement consultés, entre autres : *Polonia, sive Status regni Poloniæ*, Cracovie, 1632, in-fol.; nouvelle édit., corrigée et augmentée par Herm. Conring, Wolfenbuttel, 1656, in-4. — *Institutorum rei militaris libri VIII*, Cracovie, 1640, in-fol. — *Monumenta seu epitaphia illustr. Sarmatorum*, ibid., 1655, in-fol., fig.

STASSART (Henri-Ignace-Phil. de), jésuite, né en 1640 à Gand, d'une famille dont plus. membres se sont honorés dans de hautes fonct. de magistrature, professa d'abord la rhétorique dans un collége de son ordre, puis obtint, pour cause de santé, la permission de revenir dans sa ville natale, où il mourut en 1691. Entre autres ouvrages, on a de lui des *Réflexions sur le saint sacrifice de la messe*, dont la dernière édit. est de Bruxelles, 1777, in-12, avec une *Notice* sur l'aut., par l'abbé Grizar. — Le baron Jacq.-Joseph de Stassart, son petit-neveu, mort à 90 ans, en 1801, avait été successivement conseiller fiscal du souver. bailliage, cons. et procureur-général au conseil de Namur (1745), pair au conseil privé de Bruxelles (1757), et enfin président du conseil de Namur avec le titre de conseiller-d'état (1764-89). Léopold II le créa baron du St-empire en 1791. Entre autres ouvr. inédits, il a laissé un *Précis des affaires traitées au conseil privé* (1747-64), 4 vol. in-fol.; et 4 vol. de *Mémoires et titres relatifs aux discussions avec la France et autres pays limîtrophes*. Ces deux ouvr. ont été déposés en 1819 aux archives de l'état des Pays-Bas, ainsi que 15 vol. in-fol. également MSs., laissés par l'aîné de ses fils, Jacques-Joseph-Augustin, qui l'avait remplacé en 1789 dans la présidence du conseil de Namur.

STATIUS (Achille). — V. Estaço.

STAUDIGL (Ulric), sav. bénédictin, né en 1644 à Landsberg sur le Lech, mort en 1720, est peut-être le seul individu qui ait été revêtu du grade de docteur en toutes les facultés, savoir : de philosophie, de théologie, de médecine et de droit. Nous citerons de lui : *Omnium scientiarum et artium Organon universale, seu Logica practica*, etc., Rome, 1686, in-8.

STAUNTON (sir George-Léonard), médecin et voyageur, né à Galway en Irlande, exerça d'abord la médecine à Londres, puis à la Grenade, dans les Antilles, fut ensuite secrétaire du gouverneur de cette colonie, lord Macartney, et devint procureur-général. Après la prise de cette colonie par les Français, en 1779, il accompagna son protect. en Europe, et le suivit à Madras, où il lui rendit de grands services. Plus tard il fut secrétaire de l'ambassade que Macartney conduisit en Chine : il devait le remplacer en cas de mort, et il avait été à l'avance investi du titre d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Il mourut en 1801, laissant en anglais : *Récit authentique de l'ambassade envoyée par le roi de la Grande-Bretagne à l'empereur de la Chine, avec une Relat. de son voyage dans la mer Jaune et au golfe de Péking, et de son retour en Europe, tirés principalem. des papiers du comte de Macartney*, Londres, 1797, 2 vol. in-4, cartes et fig.; trad. en français par Castera, sous le titre de *Voyage fait dans l'intérieur de la Chine et de la Tartarie*, 5 vol. in-8. Le 5e vol. est un *Précis de l'histoire de la Chine*, par Huttner, précepteur du fils de Staunton.

STAVELEY (Thomas), savant anglais, né à Cussington dans le comté de Leicester, suivit la carrière du barreau ; voyant l'hérit. du trône embrasser ouvertement la cause du catholicisme en 1674, il publia contre la cour de Rome un ouvr. intitulé : *Romish Horseleech*, 1679. Il mourut en 1683. Nous citerons encore de lui une *Hist. des Églises d'Angleterre*, publiée en 1712, et réimpr. en 1773.

STAY (Benoit), poète lat., né à Raguse en 1714, eut l'idée d'appliquer, comme Lucrèce, la poésie aux objets qui semblent la repousser; il eut même la prétention de surpasser son modèle, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il s'est trouvé des biographes pour soutenir qu'il l'avait effectivement surpassé. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il a eu l'avantage de développer en vers des systèmes de philosophie et de physique plus raisonnables que celui d'Épicure ; mais c'est à Descartes et à Newton surtout qu'il faut en rapporter la gloire, et non au poète latin moderne. Son travail sur le système de Descartes est intitulé : *Philosophiæ versibus traditæ libri VI*, Venise, 1744, in-8; réimprimé à Rome et à Venise. Le travail analogue qu'il fit sur Newton parut sous ce titre : *Philosophiæ recentioris versibus traditæ libri X, cum adnotat. et supplem. Rog. Boscowich*, Rome, 1755, 1er vol.; 1760, 2e vol. ; 1792, 3e vol., in-8 ; réimprimé en entier, Rome, 1792. Ces poèmes ouvrirent une carrière brillante à leur auteur en lui conciliant la faveur des pontifes qui se succédèrent dep. Benoît XIV. et qui le revêtirent d'emplois honorables. Il mourut en 1801.

STEDMAN (Jean-Gabriel), né en Écosse en 1748, mort à Tiverton en 1797, fut long-temps au service de Hollande, et fit la guerre contre les nègres marrons de Surinam, ce qui lui permit de pénétrer fort avant dans l'intérieur de la Guiane. Une relation de son voyage, publiée à Londres en 1796, 2 vol. in-4, a été trad. en franç. par Henry, sous ce titre : *Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guiane*, Paris, 1799, 3 vol. in-8.

STEELE (Richard), littérateur distingué, né à Dublin vers 1675, ou en 1671 suivant Chalmers, eut le bonheur de connaître au collége Addison, avec lequel il se lia d'une amitié qui lui fut souv. utile. Il montra dès-lors du goût pour les lettres; mais son talent n'était pas formé. Vers la même époque, saisi d'une violente passion pour la carrière militaire, il entra simple soldat dans les gardes à cheval contre le gré de ses amis, et même d'un riche parent qui le déshérita. Son esprit, sa gaîté, sa franchise le rendirent l'idole des officiers qui réunirent leur influence pour lui procurer la place d'enseigne. Steele ne vit guère dans cet avancem. d'autre avan-

lage que celui de se livrer plus facilem. à la dissipation et à la débauche. Cepend. il donna en 1701 les *Funérailles, ou le Chagrin à la mode*, la prem. de ses comédies qui ait eu du succès. Deux ans après, une seconde pièce de lui fut très bien accueillie; mais une troisième ayant été sifflée, l'auteur, dégoûté du théâtre pour long-temps, se mit à publier *le Babillard* (*the Tathler*), ouvrage périodiq. dont il n'avait paru que quelq. numéros, lorsqu'Addison devint son collaborat. Au *Babillard* succéda *le Spectateur*, dont le plan avait été concerté entre les deux amis, et au succès duquel ils concoururent, Addison comme écrivain, Steele comme éditeur et comme directeur. *Le Mentor* (*Guardian*) fut encore une des publicat. périodiq. de Steele qui, cette fois, se procura l'utile coopération de Berkeley, de Pope, de Tickell et surtout d'Addison. Il l'interrompit tout d'un coup, en 1713, au n° 175, soit par suite de ses démêlés avec son imprimeur, soit parce qu'à cette époq. il se lança dans les discussions politiques. En effet il entreprit presque aussitôt, sous le titre de *l'Anglais* (*the Englishman*), un nouveau journal où il défendit, comme il l'avait d'ailleurs toujours fait, les principes des whigs, auxquels il était fortem. attaché. Déjà depuis quelque temps il siégeait à la chambre des communes, où il comptait beaucoup d'adversaires de ses opinions politiques. Lorsque le nouv. parlement s'assembla en 1714, Steele ne se laissa point intimider par la puissance du parti tory, qui avait acquis une majorité nombreuse dans les deux chambres, et dès le prem. jour manifesta ses sentiments avec une énergie assez rude. Ses ennemis répondirent à ses arguments parlementaires, en l'attaquant sur deux nos de *l'Anglais* et sur son pamphlet intit. *la Crise*, et réussirent à le faire expulser de la chambre comme auteur de libelles séditieux. Steele ne fut guère affecté de cette disgrâce, et continua de publier des pamphlets et de nouvelles feuilles périodiques. A l'avénement de George Ier (1714), il reprit faveur, fut nommé successivem. inspect. des écuries royales d'Hamptoncourt, l'un des magistrats du comté de Middlesex, et chargé d'administrer le théâtre de Drury-Lane, avec le brevet de gouverneur de la compagnie royale des comédiens. Cepend. il paraît que, malgré ces emplois et d'autres faveurs, il eut besoin de recourir quelquefois encore aux expédients : pour suffire à ses prodigalités, il entreprit à cette époque plus. nouvelles publications qui eurent peu ou point de succès, telles que le *Town-Talk* (*Caquetage de ville*). On le vit même former, avec un mécanicien, une association qui ne réussit pas davantage, pour transporter à Londres du Saumon frais. En 1719, le comte de Sunderland ayant proposé de fixer le nombre des membres de la chambre haute, et de déclarer que le roi ne pourrait en créer de nouveaux qu'après l'extinction des familles anc., Steele se prononça contre cette mesure, et publia le 1er n° du *Plébéien*, auq. Addison répliqua vertement, ce qui brouilla les deux vieux amis. Le bill fut rejeté par la chambre des communes, et les idées du *Plébéien* eurent gain de cause; mais l'auteur lui-même tomba dans la disgrâce du ministère et bientôt dans le besoin, par la perte de sa patente de gouvern. de la compagnie royale des comédiens (1720). Il chercha dans les pamphlets une ressource et une consolation jusqu'à ce qu'en 1721, Walpole, devenu chancelier de l'échiquier, le rétablit dans son emploi à Drury-Lane. Steele donna l'année suiv. ses *Amants généreux* (*conscious Lovers*), l'une des meilleures comédies du théâtre anglais. Il ne tarda pas à s'engager, contre les administrateurs de Drury-Lane, dans un procès qui dura trois ans et qu'il perdit. Pour comble de malheur, une attaque de paralysie vint lui interdire tout travail littéraire. Ce fut alors qu'abandonnant ce qu'il possédait à ses créanciers, il se retira à Hereford, puis dans sa terre de Llangunnor, près de Caermarthen, dans le pays de Galles, où il mourut en 1729. Ses créanciers avaient eu la générosité de lui assurer une pension alimentaire.

STEEN (Jean), peintre, né à Leyde en 1636, tenait un cabaret dont il était lui-même le plus fort consommateur. Lorsque sa cave était vide, il ôtait son enseigne, et se mettait à peindre un ou deux tableaux. Le prix qu'il en tirait lui servait à remonter sa cave, qu'il était le premier à épuiser de nouveau. On pense bien que les scènes qu'il dut représenter de préfér. sont des *Tabagies*, des *Intérieurs de cabarets*, des *Buveurs ivres*, des *Repas de noces*, etc. Cependant il a exécuté plus. morceaux d'histoire, tels que *Moïse frappant le rocher*, et la *Mort d'Ananie et de Saphire*, et il y a montré une science et une correction de dessin, une noblesse et un sentiment dont on a lieu d'être étonné. L'on sait toutefois qu'il possédait à un degré éminent la théorie de son art, et qu'il en parlait avec beauc. d'entraînement et de facilité. Il mourut en 1689, abruti par le vin, et laissant dans la misère une nombreuse famille. Le musée du Louvre ne possède de lui qu'un seul tableau, acquis par le roi en 1819, et représentant un *Intérieur de fête*. C'est une de ses plus faibles productions. — Steen (François van den), peintre et graveur d'Anvers, né en 1604, est surtout connu pour avoir reproduit dans des gravures estimées trois tableaux du Corrége, qui font partie de la galerie de Vienne, et qui représentent *l'Amour faisant un arc de la massue d'Hercule; Jupiter et Io*, et *l'Enlèvement de Ganimède*.

STEENWYCK (Henri, van), peintre hollandais, né à Steenwyck en 1550, commençait à voir sa fortune répondre à sa réputation, lorsque les événem. de la guerre l'obligèrent de quitter les Pays-Bas pour se réfugier à Francfort-sur-le-Mein. Il mourut en 1601. C'est surtout par des tableaux d'intérieur qu'il s'est fait connaître. — Steenwyck (Henri van), fils du précédent, né à Amsterdam, en 1589, fut élève de son père, avec lequel on l'a quelquefois confondu; mais, tout en égalant son exactitude et sa vérité dans la perspective, il parvint à le surpasser en adoptant un ton plus clair et plus transparent. Il fut produit à la cour d'Angleterre par van Dyck, qui avait pour lui une haute estime, y

amassa une fortune considérable, et y mourut dans un âge peu avancé. Le musée du Louvre possède de lui cinq tableaux : *Jésus chez Marthe et Marie* (les figures sont de Corneille Poelenburg); et quatre *Intérieurs d'églises*, avec des fig. — Steenwyck, qu'on a confondu parfois avec le précédent, naquit, à ce qu'on croit, à Bréda vers 1640. Il a du moins toujours vécu dans cette ville. Il excellait à peindre des sujets de nature morte, et surtout des emblèmes du peu de durée de la vie. Il mourut dans une misère profonde, où l'avait jeté la plus ignoble débauche.

STEEVENS (George), critique angl., né à Stepney en 1736, éprouva de bonne heure le besoin de manifester son admiration pour Shakespeare, en publiant le résultat de ses études sur le génie et les ouvrages de ce grand homme. Il se borna d'abord à comparer entre elles les différentes éditions, pour donner un texte exact et épuré de 20 pièces de son théâtre, et ce recueil parut en 1766, 4 vol. in-4. Plus tard, ses travaux et ses talents, réunis à ceux de Johnson, produisirent une édition très supérieure, qui vit le jour en 1773, 10 vol. in-8. Il en donna en 1778 une nouvelle, pour laquelle les observations de Malone ne lui avaient pas été inutiles. Le *Shakespeare* de Johnson et Steevens fut réimpr. en 1785, en 10 vol. Malone en ayant donné une édition en 1790, sous son propre nom, Steevens, lorsqu'il réimprima la sienne en 1793, ne dédaigna pas d'y puiser; mais on doit reconnaître le mérite supérieur de cette dern. édit. Les autres écrits de Steevens ne consistent guère qu'en jeux d'esprit, insérés surtout dans les ouvr. périodiques. Malheureusement il se permit des attaques anonymes, et se rendit odieux par un esprit caustique et dénigrant, aussi bien que par un naturel impérieux et jaloux. Abandonné de tous ses amis, sa vie dès-lors, dit Johnson, fut celle d'un banni. Il mourut dans sa maison d'Hampstead en 1800.

STEFANI (Pierre, de'), le plus ancien sculpteur de l'école napolitaine, né à Naples vers 1228, mort vers 1310, fut souv. employé par Charles d'Anjou et par son fils Charles II. C'est lui qui a exécuté les *tombeaux* du pape Innocent IV et de l'archevêque Philippe Minutolo, qu'on voit encore dans l'archevêché de Naples. — Stefani (Thomas, de), frère du précédent, né à Naples en 1230, fut également employé par Charles d'Anjou et par son fils. Il orna la chapelle de Minutoli, dans l'église du Dôme, de plus. tableaux tirés de la *Passion de Jésus-Christ*.

STEFANO ou ÉTIENNE *de Florence*, peintre, né en 1301, mort en 1350, montra beaucoup d'originalité dans la peinture des raccourcis, et fut le premier à s'écarter de la manière sèche et raide des maîtres qui l'avaient précédé. Il travailla dans sa ville natale et dans plus. autres gr. villes d'Italie.

STEIBELT (Daniel), compositeur, né vers 1760 à Berlin, mort à Pétersbourg en 1823, est principalem. connu par sa musique de l'opéra de *Roméo et Juliette*, joué à Paris au mois de sept. 1793, avec un succès brillant et mérité. On lui doit en outre de nombr. *morceaux de piano*.

STEIDELE (Raphael-Joachim), professeur d'anatomie, de chirurgie et d'accouchement à l'univ. de Vienne, né en 1737 à Inspruck, s'occupa de perfectionner le forceps, et publia plus. ouvrages en allemand, dont les plus import. sont : *Sammlung verschiederer in der chirurg.-pracktischen Lehrschule gemachten Beobachtungen*, Vienne, 1777, 1788, 4 vol. in-8. — *Unterricht für die Hebammen*, ib., 1784, in-8, 3e édition.

STEIGUER (Nicolas-Frédéric de), le dernier avoyer de la république de Berne, né en 1729, fut élevé presque unanimement, en 1787, à la prem. dignité de son pays. A peine venait-il de prendre en main le gouvernem. des affaires publiques, que la révolution franç. éclata. Dès-lors il lui fut facile de prévoir que ce gr. événem. aurait une influence nécessaire sur les destinées de la Suisse. Deux partis se formèrent dans l'état de Berne, comme dans tous les autres cantons : l'un, et c'était celui de l'inflexible Steiguer, parlait de maintenir la dignité nationale, même par les armes, s'il le fallait, contre les prétentions du direct. exécutif de France; l'autre, qu'on appelait le parti franç. avec assez d'injustice, car alors il était aussi celui du pays, jugeait convenable de temporiser et de descendre à des négociations et à des déférences, et regardait de bonne foi les Français comme les alliés les plus naturels. Ce dernier parti conquit dans le conseil souverain, en 1795, un ascendant qui, se trouvant contrarié par l'opinion fixe de l'avoyer, commença l'anarchie. On fit, pour plaire au directoire, des innovations démocratiques dans la constitut., et l'occupat. du pays de Vaud par l'armée française y ayant achevé la révolution, le conseil souverain de Berne admit dans son sein, en 1798, 54 députés des villes et villages de la partie allemande du canton. Les magistrats étaient sans force, le peuple sans confiance, et dans plusieurs endroits les paysans réclamaient par des révoltes le maintien de leurs anciennes lois. Pendant ce temps les agents du directoire continuaient leurs menées, et ses troupes devenaient de plus en plus redoutables pour l'indépendance helvétique. Enfin le conseil souverain de Berne parut se réveiller un moment à la voix de Steiguer, et conféra au général d'Herlach d'Hindelbank de pleins pouvoirs pour attaquer l'ennemi, lorsque la suspension d'armes, sous laquelle on se trouvait alors, serait ou expirée ou rompue. Mais à peine les officiers furent-ils partis pour rejoindre leurs corps, que les adversaires de l'avoyer reprirent une nouvelle influence dans le conseil, et arrêtèrent à une faible majorité que la décision récemment prise serait rapportée, et que l'ancien gouvernement serait remplacé par un gouvernement provisoire. C'était ainsi qu'on répondait à l'*ultimatum* du directoire, qui avait en effet exigé la dissolution du gouvernement et le licenciement des troupes. Steiguer, plein de douleur et de honte pour son pays, alla rejoindre d'Erlach, assista à sa déroute, et, après avoir cherché vainement la mort sur le champ de bataille, se retira dans l'Oberland. On ne l'y laissa pas tran-

quille, et l'on avait quelque raison de le craindre, car il n'avait pas encore désespéré de la liberté de sa patrie. Il ne tarda pas à se rendre à Vienne, où il devint comme un point de ralliement pour tous ceux que les mesures oppressives du nouv. gouvernement forçaient de quitter la Suisse. En 1799, il tenta d'y rentrer malheureusement à la suite des troupes étrangères; mais la défaite des Russes à Zurich lui ôta toute espérance, et il alla rendre le dernier soupir à Augsbourg (1799). Ses amis le pleurèrent, et ceux mêmes qui l'avaient combattu rendirent à sa mémoire l'hommage d'admiration et de respect qui lui était dû.

STEIN (George-Guill.), médecin accoucheur, né en 1737 à Cassel, en Hesse, occupa la chaire de médecine, de chirurgie et d'accouchem. au collége de sa ville natale dit *Carolinum*, puis une chaire analogue à l'univ. de Marburg, fut membre correspondant de plus. sociétés savantes, et mourut en 1803. Ses princip. ouvr. sont : *Théorie de l'art des accouchements*, Cassel, 1770, in-8, 7e édit., 1805, in-8. — *Pratique des accouchements dans les cas graves et contre nature*, ib., 1772; 7e édit., 1805, in-8; 1804, 2 vol. in-8.

STEIN (Christ.-God.-Daniel), profess. de philosophie à Berlin, né à Leipsig en 1771, mort en 1830, est auteur de plusieurs bons ouvrages de géographie, entre autres d'un *Dictionnaire* en 8 vol. in-8, et d'un *Manuel de géographie et de statistique*, 1819-20, 3 vol. in-8. On lui doit en outre une compilat. intit.: *Voyage aux principales capitales de l'Europe*, 1827-29, 7 vol. in-8. Stein a donné la liste de ses ouvr. dans *das Gelehert Berlin (la ville savante de Berlin)*, 1825, in-8. Il a fourni de nombr. articles à div. feuilles scientifiq. et littér., ainsi qu'à l'*Encyclopédie des sciences d'Ersch et Gruber*.

STEINER (Werner), né à Zug en Suisse, vers le milieu du 15e S., suivit avec distinction la carrière des armes, et mourut en 1517 dans sa ville natale, dont il était grand-bailli. On a de lui une *Chronique de la Suisse*, de 1503 à 1513. — Steiner (Werner), fils du précéd., né à Zug en 1492, embrassa la réformation de Zwingle, son ami, enrichit la *Chronique* d'Etterlin, de *notes* estimées, et laissa lui-même une *Chronique* de 1503 à 1516, MS. — Steiner (Jean-Gaspar), de la même famille, né vers le commencem. du 17e S., se fit catholique à la fin de sa carrière, et donna les motifs de sa conversion dans la *Description allégoriq. de la Suisse*, Turin, 1682, in-12. — Steiner (Jean-Jacq.), de la même famille, né en 1724 au château de Hégi, près de Winterthur, entra au service de France en 1746, et de grade en grade parvint, en 1784, à celui de maréchal-de-camp, que sa valeur lui avait bien mérité. Ayant pris sa retraite en 1792, il remplit les fonctions de bailli à Regensberg (canton de Zurich), jusqu'à la révolution de 1798, et continua de servir son pays dans les troubles qui l'agitèrent. Il mourut en 1808. — Son fils, Gaspar Steiner, né en 1770, après avoir servi sous les drapeaux de la France et de l'Autriche, et occupé quelq. emplois à Zurich, entra au service d'Angleterre, et mourut à l'île de St-Christophe en 1797.

STELLA (François), peintre, né à Malines en 1563, s'établit à Lyon, où il mourut en 1605, après avoir orné de ses product. la plupart des églises de cette ville. Le tableau du grand autel des Célestins, représentant une *Descente de croix*, est de lui. — Stella (Jacques), fils et élève du précédent, né à Lyon en 1596, fit un long séjour en Italie, et fut employé avec honneur à Florence et à Rome. Il allait partir pour l'Espagne, appelé par le roi, lorsqu'il fut jeté en prison sur les calomnieuses imputations de ses ennemis. Il dessina au charbon, sur le mur de sa chambre, une *Vierge avec l'enfant Jésus*, que bientôt tout Rome alla visiter. Ce trait a fourni à M. Granet le sujet d'un charmant tableau. L'innocence de Stella ayant été reconnue, il se hâta de retourner en France, avec l'intention de passer en Espagne; mais le cardinal de Richelieu le retint à Paris, en lui donnant une pension et un logement au Louvre, le cordon de St-Michel le brevet de prem. peintre du roi, et surtout en lui assurant des travaux. Ce sont les ouvr. exécutés à Paris, par Stella, qui ont particulièrem. assuré sa gloire. Parmi ses tableaux on cite : *Jésus disputant avec les docteurs*, qu'on voyait au noviciat des jésuites; le *Baptême de Jésus-Christ* dans l'église St-Germain; le *Miracle des cinq pains* et *la Samaritaine*, aux Carmélites du faubourg St-Jacques. Le musée en possède deux de cet artiste : *Jésus apparaissant à la Madeleine*, et *Minerve au milieu des Muses*, et un dessin allégor. à la plume et lavé. Stella mourut à Paris en 1657. — Stella (Franç.), frère du précéd., né en 1603, mort en 1647, exécuta quelques tableaux dans le même style que lui, mais avec moins de force. — Stella (Antoine Boussonnet), neveu des deux précéd., né à Lyon en 1630, mort dans la même ville en 1682, fut élève de son oncle Jacques, dont il saisit parfaitement la manière. Il exécuta plus. tableaux estimés à Lyon et à Paris, et grava plus. morceaux à l'eau-forte. — Stella (Claudine Boussonnet), sœur du précéd., née à Lyon en 1634, morte à Paris en 1697, apprit la peinture de son oncle Jacques, mais préféra se consacrer à la gravure, genre inférieur, dans lequel elle montra un rare talent. Personne n'a saisi comme elle le caractère du Poussin : en voyant les gravures de Claudine, on croit voir les tableaux du grand peintre. Les deux pièces capitales de cette femme habile sont : *Moïse frappant le rocher*, et *Jésus-Christ mis en croix entre les deux larrons*, estampe connue sous le nom du *Grand-Calvaire*. — Stella (Françoise Boussonnet), sœur de la précédente, l'aida beaucoup dans ses travaux. On cite d'elle une *Suite de 66 planches d'ornem. antiq.*, et une autre *Suite de 56 vases*. — Stella (Antoinette Boussonnet), sœur des précéd., née à Lyon, vers 1635, morte à Paris en 1676, montra dans la gravure un talent presque aussi remarquable que celui de Claudine, témoin les deux pièces suiv. : *Romulus et Rémus allaités par la louve*, et l'*Entrée de l'empereur Sigismond à Mantoue*.

**STELLA** (Jules-César), poète latin, né à Rome en 1564, fut camérier secret de Clément VIII et de Paul V, et survécut peu de temps à ce dern. pontife. Le seul ouvr. de lui qui mérite d'être cité est le commencem. d'un poëme sur la découverte du Nouveau-Monde. On peut en louer la latinité et la versification, mais non le plan, qui est vicieux. En voici le titre: *Columbeidos libri priores II*, Rome, 1590, in-4.

**STELLA** (Fortunat-Antoine), typographe-éditeur, né à Venise en 1757, à la chute de cette république, s'établit à Milan, et bientôt après entreprit la publicat. des *Classiques italiens*, collection précieuse. Il est l'édit. d'autres ouvr. intéress., et on lui doit : *Considérations d'un vieux libraire-imprimeur sur le droit sacré de la propriété littéraire et sur l'injustice des réimpressions*, Milan, 1823, in-8. Sa dernière édit. de luxe est la *Bible de Vence*, avec des notes. Il mourut en 1833.

**STELLER** ou **STOELLER** (George-Guillaume), médecin-voyageur, né en 1709 à Windsheim, en Franconie, alla exercer son art en Russie, et fut jugé digne d'entrer dans une commission d'explorateurs que l'on envoyait en Sibérie et dans la Grande-Tatarie. Il se mit en route en 1738, traversa la Sibérie, arriva l'année suiv. au Kamtchatka, et accompagna le commandeur Bering dans sa navigation au nord-ouest de l'Amérique. Il fit naufrage en revenant au Kamtchatka, et passa trois années dans l'île déserte où mourut Bering, et qui a reçu le nom de ce malheureux et célèbre navigateur. Steller soutint le courage de ses compagnons, et leur persuada de reconstruire avec les débris du vaisseau naufragé un petit bâtiment, qui les transporta au Kamtchatka. Il se mit bientôt en route pour Pétersbourg, et il se trouvait en mars 1745 à Jakoutsk, en Sibérie; on le perd alors de vue, mais on sait qu'il fut enterré en nov. 1745 à Tumen. Par un heureux hasard, il avait envoyé d'avance à Moscou ses papiers; on en a plus. morceaux fort intéressants dans les *Nouv. mémoires du Nord*, et dans les *Novi commentarii acad. scient. Petropolit.*, et séparém. la *Descript. du Kamtchatka*, etc., 1774, in-8, fig.

**STELLINI** (Jacques), moraliste, né à Cividal del Friuli en 1699, entra, dès l'âge de 18 ans, dans l'ordre des somasques, enseigna la rhétorique au collége des Nobles à Venise, et fut appelé en 1739 à la chaire de morale de l'univ. de Padoue, où il mourut en 1770. Quelques lignes suffisent pour retracer sa vie, mais non pour faire connaître tout son mérite. Poète, orateur, géomètre, philosophe, théologien, médecin et chimiste, il aurait, selon Algarotti, pu se charger d'enseigner le même jour toutes les sciences, comme ce mime de Lucien qui représentait tous les dieux dans le même ballet; mais ce fut surtout vers la morale qu'il tourna toutes les forces de son esprit. En 1740, il publia un *Essai sur l'origine et les progrès des mœurs*, qui fit beaucoup de sensation en Italie. Ce n'était pourtant que le prélude du cours de morale qu'il expliqua pendant 6 ans, et dont l'édition posthume ne parut qu'en 1778, dans le rec. de ses œuvres, par les soins de ses confrères les PP. Barbarigo et Evangeli. Dans cet ouvr., *Opera omnia*, 1778-79, 4 vol. in-4, Stellini a considéré l'homme dans l'état de nature, dans celui de société et dans les différentes situations de la vie : et fonde les progrès de notre perfectionnem. individuel et social sur le libre développem. de nos facultés, sur leur usage modéré et légitime. Son système, comme l'on voit, est assez simple, et on ne saurait lui reprocher de bizarres innovations; cependant il est presque oublié, quoiqu'il ne mérite pas de l'être.

**STELLIOLA** (Nicolas-Antoine), physicien, né en 1547 à Nola, mort à Naples en 1623, était de l'académie des *Lincei*, fondée à Rome par le prince Cesi, et élevée à la plus haute splendeur par Galilée. Il a laissé plus. ouvr., parmi lesq. a été cité particulièrement *il Telescopio, ower' ispecillo celeste*, Naples, 1627, in-4. Dans cet écrit trop vanté, ce n'est pas, comme dans tous les livres de sciences, le texte qui explique les figures, mais bien les figures qui peuvent aider à déchiffrer le texte. Galilée, qui en a fait l'*éloge*, a peut-être jugé de tout le travail d'après les planches.

**STELLUTI** (François), l'un des savants qui secondèrent le plus le prince Cesi dans son projet d'établir l'académie des *Lincei*, était né à Fabriano, dans l'état de l'Église, en 1577. Après la mort du prince, il fit tous les efforts imaginables pour soutenir le courage et la persévérance des *Lincei;* car il regardait cette société comme le plus beau titre de gloire de celui qui l'avait fondée. Il parvint, à force de zèle et de constance, à trouver dans Alf. Turiano, ambassadeur du roi d'Espagne à Rome, un puissant ami des lettres, avec le secours duquel il fit terminer l'impression de l'*Abrégé de l'histoire des plantes du Mexique*, de Hernandes, fait par Recchi. Ces services valent mieux que les ouvrages qu'il a laissés.

**STENBOCK** (Magnus, comte de), général suédois, né à Northalen en 1664, servit contre la France sous les princes de Waldeck et de Baden, accompagna Charles XII en Russie, en Pologne et en Saxe, et se rendit en Scanie en 1707, comme gouverneur-général de cette province. Il eut d'abord des avantages assez marqués sur les Danois et les Saxons, en Scanie et en Allemagne; mais trop enhardi par ses succès, il commit l'imprudence de passer dans le Holstein, où les Danois, les Saxons et les Russes vinrent l'envelopper. Devenu prisonnier du roi de Danemarck, il mourut en 1717, après avoir écrit la relation de ses malheurs et de ses souffrances, que l'on trouve dans un Recueil d'anecdotes, en suédois, publié en 1773.

**STENDARDI** (Charles-Antoine), voyageur, né à Sienne en 1721, partit très jeune encore pour l'Asie, gagna le port de Smyrne, non sans avoir éprouvé déjà de grandes contrariétés, et revint dans sa patrie après trois années de dangers et de malheurs. Il fut ensuite envoyé consul à Constantinople, puis résidant à Alger, et fit un long séjour dans ces deux villes. Plus tard il fut consul à Naples, puis ma-

gistrat du tribunal sanitaire et de la chambre du commerce à Florence, et mourut en 1764. Nous citerons de lui : *Saggio astronomico*, Alger (Florence), 1752, in-8. — *Governo e commercio d'Algieri.*

STENGEL (Lucas), méd. ord. d'Augsbourg, où il naquit en 1523, et où il mourut en 1587, avait pris le doctorat à Padoue. Ce fut à lui que le collége de médec. d'Augsbourg dut son institut. Ses ouvr. sont : *Apologia adversùs stibii spongiam*, etc., in-4, Vienne, 1565, 1569. — *Quæstiones tres medicæ*, etc., ibid., 1566, in-4.

STENO (Michel), élu doge de Venise en 1400, pour succéder à Ant. Venieri, gouverna la républiq. dans le temps de la guerre contre François de Carrare, et ce fut en son nom que, par ordre du cons. des dix, eut lieu le supplice odieux de ce prince de Padoue et de ses fils. Steno mourut en 1413, et eut pour successeur Thomas Mocenigo.

STÉNON (Nicolas), anatomiste, né à Copenhague en 1638, s'est fait connaître par un zèle infatigable pour la science et par des découvertes importantes, entre autres celle du *canal excréteur de la parotide*, appelée aussi *conduit parotidien, ou conduit salivaire supérieur*, auquel il eut l'honneur de donner son nom (*ductus stenonianus*). Il visita, pour étendre et perfectionner ses connaissances, la Hollande, la France et l'Italie, et s'établit à Florence, où il trouva des savants du premier ordre, et fut accueilli par le grand-duc Ferdinand II et son frère Léopold qui le comblèrent de faveurs, surtout après qu'il se fut décidé à embrasser la relig. catholique (1667). Cependant, en 1672, Sténon se rendit à l'invitation de Christiern V, qui lui offrait une chaire d'anatomie à Copenhague. Ses opinions religieuses servant de prétexte à ses ennemis pour l'attaquer, il retourna vivre en Toscane, où le grand-duc Cosme III lui confia l'éducation de son fils Ferdinand. Il se crut dès-lors appelé à une nouvelle vocation, renonça aux sciences naturelles, se fit prêtre, travailla à la conversion de ses anciens coréligionnaires, et composa quelques ouvrages ascétiques. En récompenses de son zèle, il eut un évêché *in partibus*, et fut envoyé vicaire apostoliq. dans le nord de l'Europe. Il fixa sa résidence à Hanovre, fut forcé de s'en éloigner en 1679, et se rendit à Munster, à Hambourg, puis à Schwerin, où il mourut en 1687. Parmi ses nombreux ouvr., on distingue : *Observationes anatomicæ, quibus varia oris, oculorum et narium vasa describuntur*, etc., Leyde, 1662, in-12. — *Observationum anatomicar. de musculis et glandulis specimen*, Copenhague, 1664, in-4. — *Elementor. miologiæ Specimen, seu musculorum descript. geometrica*, Florence, 1667, in-4, fig. — *Discours sur l'anatomie du cerveau*, Paris, 1669, in-12; traduit en latin, Leyde, 1671, in-12 : tous ces ouvr. ont été réimpr. dans la *Bibliotheca anatomica* de Leclerc et Manget, Genève, 1685, in-fol.

STEPHANIE. V. Crescentius.

STEPHENS (Alexandre), biographe anglais, né en 1757 à Elgin, d'une famille de magistrats, fit ses études au collége d'Aberdeen, voyagea ensuite pour son instruction, puis s'adonna à l'étude des lois qu'il abandonna enfin pour ne s'occuper que de littérature. Ses talents le mirent en rapport avec plus. hommes disting., tels que James Makintosh, John Horne-Tooke, Francis Burdett, Philip Francis, etc., il mourut en 1821. Outre plusieurs morceaux dans le *Monthly Magazine*, des traductions, quelques pamphlets anonymes, 2 poèmes et les 9 prem. vol. de l'ouvr. intitulé *public Characters*, il a publié, en anglais, une *Histoire des guerres faites à la France à l'occasion de la révolut.*, 1803, 2 vol. in-8. — Les *Mémoires de John Horne-Tooke*, 1813, in-8. — Les tom. I et IV de l'*Annual Biography obituary*, Lond. 1817-21, in-8, avec portraits, ouvrage qui se continue, et auquel les biographes étrangers empruntent de confiance les détails qui concernent les hommes illustres de la Grande-Bretagne.

STERBEECK (Franç. van), né à Anvers en 1631, était chanoine à Hoogh-Part, et s'occupait beaucoup de jardinage. Il consigna les résult. de ses observat. dans plus. ouvr., dont un lui a mérité une place honorable parmi les botanistes ; c'est le *Theatrum fungorum of het Tonneel der campernoelien* (théât. des champignons), 1675, 1712, reproduit avec un nouv. frontisp. L'ouvrage, accompagné de 36 pl., est divisé en deux traités; le premier in-4, sous-divisé en 3 liv., contient les champignons comestibles, les champignons dangereux et les tubérosités ou champignons souterrains, à la suite desquels viennent les plantes tuberculeuses parfaites; le second est consacré aux plantes vénéneuses. Malgré des défauts frappants, ce livre est encore le plus curieux et le plus étendu que l'on ait sur la matière.

STERN (Dietrich ou Théodore van), graveur et dessinateur hollandais, né vers 1500, a gravé, en général d'après ses propres dessins, des paysages et des sujets tirés de l'histoire sainte. Ses estampes sont ordinairement marquées des lettres D et V que sépare une étoile dont il a reçu le nom de *maître à l'étoile*. Nous citerons de lui : la *Pêche miraculeuse* et le *Déluge universel*. Cette dernière estampe est la seule de lui qui soit in-fol. — Stern (Ignace), peintre, né en Bavière vers 1698, alla fort jeune en Italie, et, après avoir travaillé dans plus. villes de la Lombardie, s'établit à Rome, où il mourut en 1746. Nous ne citerons de lui qu'une *Annonciation*, que l'on voit à Plaisance dans l'église de l'Annonciade.

STERNBERG (Joachim, comte de), chambellan de l'emper. d'Autriche, né en 1755, mort en Bohême en 1808, protégea et cultiva lui-même les sciences. On lui doit en allem., *Voyage de Moscou à Kœnigsberg*, Berlin, 1793, in-8; et *Remarques sur la Russie pendant un voyage en* 1792-93, Dresde, 1794, in-8. — Sternberg (Jean-Henri), conseiller aulique et profess. de médecine à Marbourg, né à Goslar en 1772, fut condamné en 1809 par une commission militaire à être fusillé comme ayant eu des relat. avec les chefs d'une insurrection dirigée contre le roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte.

Son princip. ouvrage est : *Défense de la doctrine de Brown contre Marcard*, Berlin, 1803, in-8.

STERNE (Laurent), célèbre écriv., né à Clonmel, dans le sud de l'Irlande, en 1713, d'un père chargé de famille et dépourvu de fortune, trouva un appui dans un de ses cousins, qui le fit étudier à l'univ. de Cambridge. Après y avoir pris le grade de maître-ès-arts en 1740, il trouva un nouveau protecteur dans son oncle, prébendier de Durham et d'York, qui le décida à se consacrer à l'état ecclésiastique, et lui procura le bénéfice de Sutton. Ce fut alors que Sterne se fixa dans le comté d'York, où il se maria en 1741, et où les livres, la peinture, la musique et la chasse, comme il nous l'apprend lui-même, étaient ses amusements. Mais il n'avait pas tardé à se brouiller avec son oncle, whig ardent et zélé partisan de la maison de Hanovre, pour n'avoir pas voulu défendre dans les journaux ses opinions trop violentes. En 1760, il se rendit à Londres, et surprit le monde littéraire auquel il était encore inconnu, par la publicat. de deux vol. de *Tristram Shandy*. Les qualités et même les défauts de ce singulier ouvrage contribuèrent à lui donner une vogue extraordinaire. Les membres du clergé et d'autres graves personnages ne lui épargnèrent pas, il est vrai, les critiques, que justifiait assez plus d'une page licencieuse; mais l'auteur se félicita d'une sévérité qui servait à donner plus d'éclat encore à son succès. Il ne crut pas blesser les convenances en publiant deux vol. de sermons l'année suiv., puis il retourna à *Tristram Shandy*, et en publia, en 1761 et 1762, quatre autres volumes qui furent aussi bien accueillis que les prem.; mais le septième et le huitième, qui virent le jour en 1765 et qui valaient mieux que tous les précédents, furent reçus assez froidem.; le charme de la nouveauté était dissipé. Enfin, et après quelq. nouv. sermons, parut le neuvième et dernier vol. de *Tristram Shandy* en 1767. La prem. apparition de ce livre original avait valu à son auteur le presbytère de Coxwold, qui valait mieux que son bénéfice de Sutton; mais aussi, dès cette époque, c'est-à-dire en 1762, il avait été forcé de faire un voyage sur le continent pour rétablir sa santé, à laquelle les excès du plaisir, on a lieu de le soupçonner, avaient fait plus de tort que les travaux littéraires. C'est en visitant la France et l'Italie qu'il recueillit les matériaux de son *Voyage sentimental*. Sa santé déclinant rapidement, il revint à Londres vers la fin de 1767, et publia la prem. partie de ce voyage, qui est incontestablement le meilleur de ses ouvrages et le seul qu'on aime à relire en entier. Sterne mourut à Londres en 1768, sans avoir pu jouir du succès de sa nouvelle publication. Il n'existe pas de bonne édition de ses ouvrages. Celle de Londres, 1823, 4 vol. in-12, est défigurée par de nombreuses fautes d'impression. Les *OEuvres complètes de L. Sterne*, trad. en franç., ont paru en 1818, 4 vol. in-8 ou 6 vol. in-18. On en connaissait depuis longtemps d'autres traductions.

STERZINGER (Ferdinand), théatin, né en 1721 à Lichtenworth, dans le Tyrol, professa la théologie morale à l'université de Prague et le droit canon à Munich, fut élu, en 1762, supérieur de son couvent et membre de l'acad. des sciences nouvellement établie par l'élect. de Bavière, Maximilien Joseph. Cette académie le nomma, en 1779, directeur ou président de la classe d'histoire. Il mourut en 1786. On aura peine à croire qu'à une époque si rapprochée de la nôtre, il fut dénoncé comme un philosophe et un athée pour avoir cru qu'il y avait du charlatanisme dans les cures merveilleuses du fameux exorciseur Gassner, et pour avoir combattu sérieusement le préjugé de la sorcellerie. Nous citerons de lui en allem. : *la Magie tromperie et la Sorcellerie rêverie*, 1767, in-4.—Les *merveilleuses Cures de Gassner dévoilées*, 1775, in-8 de 55 pag. — *Introduction chronologiq. à l'hist. ecclésiast.*, Munich, 1764-78, 5 vol. in-8. — Sterzinger de Salzrein (Antoine-Regalat), né à Inspruck en 1751, professa la théologie en cette ville, et traduisit de l'allem. en italien une *Histoire du Tyrol*, 1780, in-8.—Sterzinger de Siegsmundsried (don Joseph), né à Inspruck en 1746, est l'auteur de la *Vie de Pierre Anich*, Munich, 1764, in-4.

STÉSICHORE, l'un des plus anciens poètes de la Grèce, né à Himère en Sicile dans la 37e olympiade, porta d'abord le nom de *Tisias;* mais ayant ajouté aux deux mouvements des chœurs, dans les danses religieuses, un temps de station ou de repos, pendant leq. était chantée l'*épode,* il en reçut le nom de *Stésichore,* qui indique cette station. Il mourut dans une extrême vieillesse. Il avait écrit un très gr. nombre de poésies en dialecte dorique. Suivant Suidas, elles remplissaient 26 liv. C'étaient des hymnes, des poèmes épiques, etc. Les éloges magnifiques accordés par les anciens à ces poésies doivent nous en faire plus vivement regretter la perte. Il n'en reste qu'un petit nombre de fragments qui ont été recueillis par J.-A. Suchfort, Goettingue, 1771, in-4. — Un autre poète du même nom vivait également à Himère dans le 7e S. avant J.-C.

STETTEN (Paul de), président du conseil suprême des églises d'Augsbourg, né dans cette ville en 1703, mort en 1786, a publié une *Histoire de la ville libre et impériale d'Augsbourg*, t. I, Francfort, 1743; t. II, 1758, in-4. — Stetten (Paul de), frère du précéd., né à Augsbourg, en 1731, mort dans la même ville en 1808, a donné plus. ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Lettres d'une femme du 14e S., d'après d'anciens documents,* Augsbourg, 1777, in-8; 2e édition avec des gravures, 1783, in-12; trad. en franç., Amsterdam (Paris), 1788, in-12, fig. — *Histoire des arts et des métiers dans la ville d'Augsbourg*, Augsbourg, 1779-88, 2 vol. in-8.

STEUCO (Augustin), théologien, nommé aussi *Eugubinus*, du nom de Gubbio (*Eugubium*), dans l'Ombrie, où il naquit en 1496, s'appela d'abord *Gui*, et prit le nom d'*Augustin* lorsqu'il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de St-Sauveur, en 1513. Élevé en 1538 sur le siége de Kisamo en Candie, il remplaça plus tard Aleandre dans les fonctions de préfet de la bibliothèque vaticane. Il

mourut à Venise en 1549. Ses ouvrages ont été recueillis en 3 vol. in-fol., Paris, 1577, et Venise, 1591 et 1601. Les princip. sont : *Cosmopœia, vel de mundano opificio, expositio trium capitum Geneseos*, Lyon, 1535, in-fol., et Paris, 1535, in-8. — *De perenni philosophiâ libri X*, Lyon, 1540, in-fol., et Bâle, 1542, in-4.

STEVENS (George-Alex.), auteur et comédien, né à Londres, mort à Baldock, comté de Hertford, en 1784, dans un état d'affaiblissem. moral, suite de ses débauches, n'eut guère de succès sur la scène; mais en revanche, il conçut l'idée de lire publiquem. des discours d'un genre bizarre, dont le sujet ordinaire était un buste ou portrait qu'il avait sous les yeux. L'agrément qu'il sut mettre à ces lectures leur donna de la vogue et lui assura quelque aisance. Le recueil de ces singuliers disc. a été publié sous ce titre : *Lectures upon heads*, in-12. Stevens laissa quelques autres écrits.

STEVENSON (sir John), compositeur anglais, né en 1749, s'est exercé avec succès dans tous les genres, mais il est surtout connu par la musique qu'il a composée pour les *Mélodies irlandaises* du poète Moore, dans lesq. il a en effet déployé un talent fort remarquable. Ses *Opéras*, ses *Concertos* et sa *Musique d'église*, peu connus hors de l'Angleterre, mériteraient de fixer l'attention de nos amateurs. Cet artiste mourut au château de Meath, en 1833.

STEVIN (Simon), mathématicien, né à Bruges vers le milieu du 16e S., obtint le titre de mathématicien du prince Maurice de Nassau, et fut ingénieur des digues. C'est tout ce qu'on sait de positif sur ce savant homme. Ainsi que l'algébriste Viète, Stevin avait précédé Descartes dans l'idée de représenter les diverses puissances d'une base quelconque par des exposants numériques appliqués à cette même base écrite une seule fois, au lieu de la répéter autant de fois que les degrés de puissances renferment d'unités. Seulem., au lieu d'une lettre pour représenter la base, Stevin se servait de ce qu'il appelait un circle (petit cercle), dans lequel il exprimait, comme l'a fait Descartes, l'exposant de la puissance par un chiffre arabe (v. son *Arithmétique*, revue par Albert Girard, Leyde, Elzevir, 1625). Dans un article inséré au *Moniteur* du 14 janv. 1826 (intitulé : *de la Lenteur des progrès en certaine partie de la science*), M. F.-D. Budan de Boislaurent, inspect.-génér. des études, a montré de plus que Stevin connut la conversion des quantités radicales en puissances fractionn., que Newton a cru pouv. s'attribuer depuis : Stevin tenait lui-même cette notion d'auteurs déjà anc. Il a résolu une foule de questions de mécaniq., traité d'une manière neuve la fortification par écluses et la navigation, et enfin contribué à l'avancement de la science par ses ouvrages. Ils ont été recueillis et publiés à Leyde en 1605, 2 vol. in-fol., et trad. pour la plupart en latin par Will. Snellius, sous le titre de *Hypomnemata, id est de cosmographiâ, de praxi geom., de staticâ, de opticâ*, etc., ibid., in-fol. L'édition française des *OEuvres de Stevin*, donnée par Albert Girard, en 6 part. in-fol., contient : 1° le *Traité d'arithmétique*, les 6 livres d'*Algèbre de Diophante d'Alexandrie*, traduits du grec (les deux derniers par Girard); la *Pratiq. de l'arithmétique* et l'*Explication du Xe livre d'Euclide;* 2° la *Cosmogr., ou Doctrine des triangles*, la *Géographie et l'astronomie;* 3° la *Pratique de géométrie;* 4° *Statique, ou l'Art pondéraire;* 5° l'*Optique;* 6° la *Castramétation*, la *Fortificat. par écluses*, et le *Nouveau système de fortificat.* On doit de plus à Stevin l'importante découverte de la pesanteur de l'air, s'il faut en croire les assertions émises à cet égard dans la *Correspondance mathématique* publiée à Bruxelles par Garnier et Quetelet, juillet 1825.

STEWART (Matthieu), mathématicien, né en 1717 à Rothsay, dans l'île de Bute (côte d'Écosse), dut la rapidité de ses progrès dans les sciences aux excellentes leçons du docteur Simson et du célèbre Maclaurin. Il conserva pour le premier de ces professeurs un inaltérable attachement, et succéda au second dans la chaire de mathématiques d'Édimbourg, en 1747. Il était dès-lors dans les ordres, et avait été nommé ministre de Roseneath. Il avait, en 1746, publié les *Théorèmes génér.*, et il donna en 1761 les *Traités physiques et mathématiques*. On trouve de lui quelques proposit. intéress. dans le 1er et le 2e vol. des *Essais de la société philosophique d'Édimbourg*. Le dépérissement de sa santé l'ayant obligé de cesser les fonctions de professeur en 1772, il trouva un digne appui dans son fils Dugald, qui lui fut adjoint trois ans après. Matthieu Stewart ne s'occupa plus dès-lors des mathématiques que comme d'un simple amusement, jusqu'à sa mort, en 1785.

STEWART (Dugald), le plus jeune fils du précéd., né à Édimbourg en 1753, fit de gr. progrès dans les sciences exactes, dans la logique et surtout dans la philosophie morale, qu'il étudia sous Adam Ferguson, à Édimbourg, et sous Reid, à Glascow. A l'âge de 21 ans, il succéda à la chaire de son père. En 1778, il remplaça le doct. Ferguson pendant son voyage en Amérique, et donna dans le même temps deux cours, l'un d'astronomie, et l'autre de métaphysique. En 1785 il fut définitiv. appelé à remplir la chaire de philosophie morale que la santé de Ferguson ne lui permettait plus d'occuper. En 1792, il publia le 1er vol. de la *Philosophie de l'esprit humain*, que suivit, en 1793, un *Éloge historique* d'Adam Smith, dont plus tard il publia les *OEuvres complètes*. Bien que dès l'année 1800 il eût réuni à son cours de philosophie morale des leçons d'économie politiq., et qu'il lui arrivât fréquemm. de suppléer ses collègues dans leurs enseignem. (tant ses connaissances étaient variées), il sut toutefois trouver le loisir de composer un assez gr. nombre d'écrits, qui la plupart ont été trad. en français. Ce professeur, vraiment passionné pour son état, avait consenti à prendre comme élèves particuliers, quelques jeunes gens de distinction, et pour compléter en tout point leur éducation autant que pour leur rendre agréable le

séjour de sa maison, il en avait fait le lieu de réunion de tout ce qu'Édimbourg présentait de remarquable sous le rapport de l'esprit, des connaissances et de l'amabilité. Il mourut en 1828. Outre les publicat. déjà mentionnées, il nous reste à citer de Dugald Stewart : *Esquisses de philosophie morale*, 1793; trad. en franç. par M. Jouffroy. — *Essai sur la vie et les écrits du doct. Robertson*; sur la *Vie et les écrits du doct. Reid*, 1796. — *Essais philosoph.*, 1810. Le 2e vol. de sa *Philosophie de l'esprit humain* parut en 1813, et le dernier en 1828. Dugald est encore auteur d'une *Dissertation sur les progrès de la philosophie métaphysique et morale*, en tête du supplément à l'*Encyclopédie britannique*.

STEWART-DENHAM (sir Jacques), écrivain politique, né à Édimbourg en 1713, venait à peine d'être reçu avocat, lorsqu'il consacra cinq années à visiter la Hollande, l'Allemagne, la France, l'Espagne et l'Italie. S'étant montré l'un des plus zélés partisans du prince Édouard, il fut exclu nominativement de l'amnistie, après la ruine du parti jacobite; mais déjà il avait cherché un refuge en France. A la paix de 1763, il obtint la permiss. de se rendre à Londres incognito; mais ce ne fut qu'en 1767 qu'il fut complétement rétabli dans ses droits de citoyen. Alors il fixa sa résidence à Coltness, en Écosse, et ne s'occupa plus que d'amener des améliorations dans la science économique. Parmi ses ouvrages, on distingue les *Recherches sur les principes d'économie polit.*, 1767, 2 vol. in-4; trad. en français par Senovart, Paris, 1789, 5 vol. in-8; réimpr. en 1805. avec quelq. autres de ses écrits, 6 vol. in-8.

STEYAERT (Martin), théologien, né en 1647 à Somerghem, diocèse de Gand, prit le bonnet de docteur à Louvain en 1675, et fut envoyé deux ans après à Rome pour y déférer des propositions de morale relâchée qui circulaient dans les Pays-Bas, et qui furent condamnées par Innocent XI. Il refusa de souscrire les quatre articles de la déclarat. de 1682, et se trouva plus tard engagé dans une affaire où ses opinions furent combattues par Arnauld et d'autres jansénistes. Entre autres fonct. importantes qu'il remplit, il faut mentionner celles de vicaire apostolique de Bois-le-Duc, dont l'investit Innocent XII en 1691. Il était destiné à l'évêché de Ruremonde lorsqu'il mourut en 1701 à Louvain. Nous citerons sa *Theolog. moralis emendata*, Ypres, 1686, in-4. On trouve le titre de ses autres écrits dans le *Synopsis monumentorum.... archiepiscopatùs mechliniensis*, par van de Velde, Gand, 1822, 3 vol. in-8.

STIERNHIELM (George), savant suédois, né en 1598, mort en 1672, avait voyagé dans la plupart des pays de l'Europe. Il était très versé dans les mathématiques, dans la physique, dans l'histoire, dans les langues, et il cultivait la poésie. Nous citerons de lui : *Lexicon vocabulorum antiquorum gothicorum*, dont il n'a paru que la prem. lettre, Stockholm, 1642, in-4. — *Archimedes reformatus*, ibid., 1644, in-4.—*Vestgothæ leges, sive leges vestrogothicæ ex codice membranaceo veteri*, etc., ibid., 1663.

STIERNHOEK (Jean), conseiller de cour du roi de Suède, né en 1596 dans la province de Dalécarlie, mort à Stockholm en 1675, avait professé le droit et rempli des fonct. judiciaires. Il est principalement connu par son traité *De jure Sueonum et Gothorum vetusto*, Stockholm, 1672, in-4.

STIERNSKOLD (Nils Goransson), général suédois, fit ses premières armes en 1601 dans une expédition en Livonie, et, du consentement de son souverain, allá se former ensuite sous le prince Maurice de Nassau, qui combattait pour l'indépendance des Pays-Bas. De retour en Suède, après avoir passé par la Hongrie et servi contre les Turks dans l'armée impériale, il se distingua contre les Russes et contre les Danois. Obligé en 1627 de faire les fonctions d'amiral et d'attaquer devant Dantzig la flotte russe fort supérieure en nombre, il se présenta au combat avec intrépidité; se voyant cerné, il ordonna de mettre le feu aux poudres, et fut frappé d'un boulet au mom. où il donnait cet ordre.

STIEVENARD (Simon-Pierre), chan. de Cambrai, dut son éducation théologique et cette place à Fénélon. Il ne fut pas ingrat, car il donna en 1715 la 2e édition d'un petit écrit de Fénélon sur le *système du jansénisme vertueux*, et son zèle pour la mémoire de son protecteur le porta à réfuter dans plusieurs ouvrages le dominic. Billuart, qui reprochait au prélat de confondre les thomistes et les jansénistes, et de les envelopper dans la même condamnation. Il suffira de citer l'*Apologie pour feu M. de Fénélon contre le thomisme triomphant*, 1726, in-4.

STIGAND, archevêque de Canterbury, parvint à se faire placer sur ce siége du vivant même du titulaire, et cela sans quitter l'évêché de Winchester qui lui appartenait, et sans se démettre des abbayes qu'il possédait contre les canons. Son administration temporelle répondit à ce début; aussi ne put-il obtenir le pallium que de l'anti-pape Benoit, qu'il consentit à reconnaître, malgré l'exemple contraire que lui donnèrent les prélats anglais. De là des dissensions qui duraient encore quand Guillaume-le-Conquérant, devenu maître de l'Angleterre, le fit déposer de son siége par un concile tenu à Winchester (1070). Stigand ne fut regretté par aucun parti.

STIGLIANI (Thomas), poète, né à Matera, dans le roy. de Naples, peu avant la moitié du 16e S., eut avec Marini de vives contest., dont il s'ensuivit une guerre poétique non moins animée que celle qui venait de finir au sujet de la supériorité du Tasse et de l'Arioste. Un coup d'épée qu'il reçut de Davila le détermina à quitter le service du duc de Parme, où ce malheur lui était arrivé, pour aller vivre à Rome : c'est dans cette ville qu'il composa la plupart de ses ouvrages, et qu'il mourut octogénaire. Nous citerons de lui : *Canzoniero, dato in luce da Balducci*, Rome, 1623. — *Il mondo nuovo*, Plaisance, 1617, in-12; Rome, 1628, in-12. — *Lettere*, 1661, in-12.

**STILICON** (Flavius-Stilico, ou Stilicho), personnage célèbre par ses exploits, son ambition et sa fin tragique, réussit, très jeune encore, à s'insinuer dans la faveur de Théodose, car dès 384 on le voit député à la cour du roi de Perse, Sapor III, dont il obtint tout ce qu'il avait à lui demander, grâce à l'extrême souplesse de son caractère. Il ne tarda pas à épouser Sérène, nièce, et regardée comme la fille adoptive de l'emper. Cette alliance fut à la fois pour l'heureux favori un acheminem. aux plus hautes dignités et un appui dans les intrigues de cour. Les deux époux devinrent en 394 les tuteurs du jeune Honorius, nouvellement proclamé auguste par Théodose, qui déjà penchait vers son déclin. Après la mort de ce prince, l'empire du monde devait se trouver partagé entre Honorius et Arcadius, ou plutôt entre Stilicon et Rufin, leurs ministres et leurs maîtres. Ces deux hommes se disputaient la faveur de Théodose, et outre cette rivalité de puissance qui devait naturellement les rendre ennemis, ils avaient encore d'autres motifs de haine. L'empereur étant mort après avoir recommandé ses deux fils à Stilicon, celui-ci se crut autorisé à prétendre que les deux princes étaient également soumis à sa surveillance, et qu'il avait le droit d'exercer la même autorité dans les deux empires. Il commença par assurer la tranquillité de l'Occident, et résolut ensuite d'aller à Constantinople faire reconnaître son prétendu droit à la tutelle d'Arcadius. Seulem., afin de ne laisser derrière lui aucun sujet de crainte, il soumit rapidem. les peuples de la Germanie, et ses succès étonn. dep. le Rhin jusqu'à l'Elbe, tout en portant la terreur de son nom jusque dans la Grande-Bretagne, firent trembler Rufin sur les marches du trône d'Orient. Ce lâche ministre d'Arcadius, craignant de voir bientôt aux portes de Constantinople un rival aussi redoutable, voulut le retenir à tout prix en Occident, et ne trouva rien de plus sûr que d'introduire lui-même les Barbares dans l'empire. Alaric, déterminé par ses prières et surtout par son or, se précipita sur la Mésie, la Thrace et la Pannonie, porta la désolat. dep. la mer Adriatique jusqu'au Bosphore, et éleva ainsi une barrière sanglante entre les deux rivaux. Stilicon, réunissant les troupes de l'Occident à celles d'Orient, qui avaient servi sous les ordres de Théodose, marcha au-dev. du roi des Goths, qu'il rencontra dans les plaines de Thessalie; mais au moment où il allait lui livrer bataille, il reçut un message d'Arcadius, qui redemandait les troupes d'Orient. Il reconnut facilement à ce trait la perfidie de Rufin, et avant de reprendre la route de l'Italie, il concerta avec Gainas le complot dont ce lâche ennemi périt bientôt victime. Cependant la Grèce continuant à être ravagée par Alaric, et Eutrope, qui avait remplacé Rufin, songeant moins à défendre cette portion de l'empire d'Orient qu'à s'emparer de l'esprit de l'empereur, Stilicon se mit une seconde fois en campagne contre les Goths (an 396); mais au moment où il pouvait se croire assuré de vaincre, il donna lui-même à son armée l'exemple de la mollesse et de la débauche, laissa les liens de la discipline se relâcher, et ne put ou ne voulut point empêcher Alaric de s'échapper. Eutrope ayant eu l'art de faire considérer comme un attentat aux droits de l'empereur d'Orient cette expédition en Grèce du ministre d'Occident, et s'étant permis lui-même d'exciter Gildon, qui commandait en Afrique, à une révolte ouverte contre Honorius, une lutte devint imminente entre les deux empires. N'osant prendre sur lui seul le fardeau d'une telle responsabilité, Stilicon engagea son maître à respecter, en cette occasion, un usage depuis longtemps oublié, celui de n'entreprendre aucune guerre sans un décret du sénat. Le décret fut rendu, Gildon fut déclaré ennemi de l'état et vaincu complétement bientôt après par son propre frère Mascezil, que le ministre d'Honorius eut la lâcheté de faire périr ensuite pour récompense d'un tel service. A partir de ce mom., Stilicon montra bien encore de l'habileté, mais nulle véritable grandeur. Il ne parvint que par la perfidie à triompher d'Alaric, qui de la Grèce s'était jeté sur l'Italie en 401. Quelques années après il rechercha l'appui de ce prince barbare, et le pressa de se joindre à lui pour attaquer l'Ilyrie-Orientale, sous prétexte que cette province devait appartenir tout entière à Honorius. Son but secret était d'affaiblir l'empire d'Orient, et de jeter ensuite assez de trouble et de confusion dans celui d'Occident pour s'en emparer au nom de son fils Euchérius, sans attendre la mort d'Honorius, qui n'avait alors que 20 ans. Avant de commencer l'exécution de son plan, il eut à repousser l'invasion de Radagaise, l'un des chefs des Germains, et il le fit avec succès; mais il retourna aussitôt à ses préparatifs d'attaq. contre l'Illyrie, et parut ne faire aucune attention aux nouvelles entreprises des Barbares. Il ne fallut rien moins qu'un ordre absolu de l'empereur pour le rappeler à Rome, où il prit quelques faibles mesures contre les ennemis qui se présentaient de toutes parts. Il se divisa alors avec sa femme Sérène, qui aimait sincérem. Honorius, et qui, après avoir fait épouser à ce prince sa fille Marie, le voyant veuf depuis 404, travaillait à lui faire épouser son autre fille Æmilia-Materna-Thermantia. Stilicon ne voulut pas courir une seconde fois le risque de laisser naître un héritier de l'empereur; mais cette crainte était vaine, grâce aux précautions de Sérène, qui, en voulant retarder le développement des facultés de son auguste pupille, les avait enchaînées pour toujours. Le mariage eut lieu et resta aussi infructueux que le premier. Cependant Alaric, qui depuis trois ans et sur l'invitation du ministre s'était avancé jusqu'en Épire, demanda qu'on l'indemnisât du temps qu'il avait perdu, et Stilicon, qui sentait le besoin de le ménager, lui fit donner une somme d'argent considérable. Il tramait toujours ses complots, encore ignorés d'Honorius; mais Olympe, homme clairvoyant et ambitieux, les découvrit, en fit part au prince, et le voyant incapable de prendre aucune mesure énergique, se chargea de faire périr tous les partisans qu'avait dans l'armée le ministre con-

spirateur. Celui-ci, qui se trouvait alors à Bologne, n'osa prendre aucun parti, et révolta, par sa timide inaction, un de ses capitaines goths nommé Sarus, qui se présenta dans sa tente pour le tuer, et le força de chercher son salut dans la fuite. Olympe le fit arrêter à Ravenne sur un ordre de l'empereur, et obtint qu'on lui tranchât la tête, l'an 408. C'était la digne récompense des crimes par lesq. Stilicon avait déshonoré la fin d'une vie long-temps utile et glorieuse. L'ouvrage de Claudien *De laudibus Stiliconis* est bien infér. aux invectives du même poète contre Rufin. La mort de Stilicon a fourni à Th. Corneille le sujet d'une tragédie représentée en 1660.

STILLING (Jean-Henri), dont le véritable nom était *Jung*, né à Grund, dans le duché de Nassau, en 1740, eut besoin d'une constance à toute épreuve pour lutter contre les embarras de la position où le sort l'avait placé. On ne lira pas sans intérêt les mémoires qu'il a rédigés lui-même sous le titre de *Jeunesse, Adolescence, Voyages et Vie privée de Henri Stilling*, Berlin, 1777-1779, 3 vol., et sous le titre de *Biographie*, Berlin, 1805. Enfin il réussit à achever lui-même son éducation, s'établit à Elberfeld comme médecin, et commença à jouir d'un sort plus prospère. Par suite, sans doute, de ce que son enfance avait été négligée, il donna dans les illusions d'une piété bizarre, qui dégénéra même en superstition; mais, malgré ses rêveries inconcevables, il se rendit utile par la pratique de son art et par la publication de quelq. écrits, tels qu'un *Manuel de la science financière*, Leipsig, 1789. — Un *Manuel de la science d'administrat.*; et une *Méthode d'opérer la cataracte et de la guérir*, Marbourg, 1781, in-8. fig. Il mourut à Heidelberg en 1817. Il avait professé à l'univ. de cette ville et à celle de Marbourg, et avait reçu du grand-duc de Bade le titre de conseiller aulique.

STILLINGFLEET (Édouard), l'un des plus sav. controversistes de l'Église anglicane, né en 1635 à Cranbourn, comté de Dorset, s'était fait une brillante réputat. par ses écrits, et jouissait d'un gr. nombre de bénéfices, lorsqu'il fut nommé évêque de Worcester par Guillaume III en 1689. Il s'occupa de rétablir la régularité dans son diocèse, fut un des commissaires chargés de revoir la liturgie anglicane, et ne cessa d'attaquer, dans ses sermons, les catholiques, les presbytériens, les déistes, les sociniens. Il mourut à Westminster en 1699. Ses *OEuvres*, réimpr. en 1710, forment 6 vol. in-fol. Un recueil de ses *OEuvres diverses*, 1735, in-8, a été publié par son fils, chanoine de Worcester. — Stillingfleet (Benjamin), petit-neveu du précéd., né en 1702, mort à Londres en 1771, cultiva la poésie, la musique et surtout l'hist. naturelle. Il avait en botanique des connaissances étendues qu'il fit servir aux progrès de l'agriculture, et il détruisit beaucoup de préjugés qui dominaient encore de son temps. Outre un *Calendrier de Flore*, 1755, on a de lui : *Mélanges et dissertat. diverses sur l'histoire natur.*, 1759, 2e édit., 1762, in-8 (*v.* pour plus de détails : *Vie littéraire et OEuvres choisies de B. Stillingfleet*, par G. Coxe, Londres, 1811, 3 vol. in-8.

STILPON, philosophe de Mégare, florissait vers l'an 306 av. J.-C. Il acquit une telle réputat. d'éloquence et de savoir, qu'on désertait les autres écoles pour venir écouter ses leçons. Trop éclairé pour adopter le système du polythéisme, il était trop sage pour attaquer publiquem. les croyances populaires; mais sa prudence ne l'empêcha point d'être condamné à l'exil. Ce ne fut pas la seule épreuve qu'il eut à soutenir et qu'il soutint avec courage. Sa fille étant tombée dans des désordres qui n'étaient que trop communs aux Mégariennes, et quelqu'un le plaignant d'être déshonoré par elle, il répondit : « Pas plus que je ne peux l'honorer. » Mégare ayant été pris successivem. par Démétrius-Poliorcètes, et par Ptolémée-Soter, vainqueur de Démétrius, ces deux princes eurent les plus gr. égards pour Stilpon. Ce philosophe mourut dans un âge très avancé (*v.* les *Vies des philosophes* par Diogène-Laërce et le *Dictionnaire* de Bayle).

STIRLING (William-Alexandre, comte de), poète et homme d'état, né en Écosse en 1580, vécut sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier, auprès desquels il fut toujours en grande faveur. Ce fut lui qui conçut l'idée d'établir une colonie à la Nouvelle-Écosse, et qui obtint de Jacques une cession formelle de ce territoire en 1621. Charles, après la mort de son père, favorisa le même projet, et nomma William son lieutenant dans la colonie nouvelle, qui ne réussit point. William n'en fut pas moins nommé secrétaire-d'état pour l'Écosse en 1626, et pair du royaume en 1630, sous le titre de vicomte de Stirling, qu'il remplaça bientôt par celui de comte. Il mourut en 1640. Peu de jours auparavant il avait donné une nouvelle édit. de ses poésies, qui sont aujourd'hui peu recherchées. — Stirling (James), mathématicien anglais, né vers la fin du 17e S., a publié plus. ouvr. estimés, parmi lesq. on distingue : *Methodus differentialis sive tractatus de summatione et interpolatione serierum infinitarum*, Londres, 1730, petit in-4. On ne connaît pas l'année de sa mort, mais il est à présumer qu'il ne survécut pas long-temps à la réimpr. de son *Methodus differentialis*, qui eut lieu en 1764.

STOA. — V. Quinzano.

STOBÉE, STOBAIOS, STOBÆUS ou STOBENSIS (Jean), écrivain ou plutôt compilateur, tire sans doute son nom de la ville de Stobi, dans laq. on suppose qu'il était né, et qui fut la deuxième métropolitaine de la Macédoine, après la division de cette province. On ne sait absolum. rien sur sa personne ni sur sa vie, mais on conjecture, avec assez de vraisemblance, qu'il écrivait entre les années 450 et 500. Il a transcrit et classé dans un ordre méthodique des fragments des plus célèbres auteurs grecs, et comme la plupart des ouvr. dont il a tiré ses citations sont perdus, ou ne nous sont parvenus que fort mutilés, son recueil est fort intéressant, quoique mutilé lui-même. On le désigne le plus souvent sous le titre de *Recueil d'extraits choisis, sentences et préceptes*. Il est divisé en deux

parties, dont la prem. est intit. : *Eclogæ physicæ et ethicæ*, la seconde *Anthologicon* (*Florilegium*), *ou Sermones*. L'édit. de 1608 est la seule où ces deux parties soient imprimées ensemble. Heeren a donné une excellente édit. des *Eclogæ*, Goettingue, 1792, 1794 et 1801, 4 vol. in-8. Th. Gaisford en a publié une non moins bonne du *Florilegium*, avec notes et supplém., Oxford, 1822, 4 vol. in-8.

STOBÉE (KILIAN), érudit suédois, né en 1690, profess. d'histoire à l'univ. de Lund, mort en 1742, a laissé sur diverses matières plus. *mémoires* particuliers, qui ont été réunis, après sa mort, en un vol., sous ce titre : *Opera in quibus petrefactorum, numismatum et antiquitatum historia illustratur*, etc., Dantzig, 1753, in-8, de 327 p., avec 17 planches.

STOCCHI (FERDINAND), fameux imposteur, né à Cosenza en 1599, apprit seul et assez bien les mathématiques et la philosophie, et eut la fantaisie de se faire passer pour astrologue. Parmi les dupes qu'il fit, on cite Charles Calà, qui, de simple avocat, parvenu aux prem. dignités de la magistrature, avait pris les titres de duc de Diano et de marquis de Villanova, et auquel il sut persuader qu'au nombre de ses ancêtres il devait compter le B. Jean Calà, qui descendait des rois d'Angleterre et des ducs de Bourgogne. Les reliques du prétendu saint furent recueillies par les soins de sa famille; mais plus tard on découvrit que ces reliques n'étaient que des ossements d'âne. Stocchi mourut méprisé en 1661. Entre autres ouvr. on lui doit un rec. d'extravagances, sous ce titre : *Del portentoso decennio, opera astrologica*, Cosenza, 1655, in-8.

STOCK (le B. SIMON), général de l'ordre du Carmel, né au 12ᵉ S., dans le comté de Kent, mort à Bordeaux en 1265, gouverna 20 ans son ordre avec sagesse et le fit placer sous la protection spéciale du St-siége. Il a laissé des *lettres* et *homélies*, des *Canones officii divini*, un opusc. *de christianâ pœnitentiâ*, et deux *hymnes* à la Ste-Vierge, dont l'*Ave, stella matutina*.

STOCKDALE (PERCIVAL), littérat., né en 1736 au village de Branxton en Écosse, servit quelque temps dans l'armée anglaise, puis entra dans les ordres sacrés; mais cette situation nouvelle ne put fixer l'inconstance de son caractère. Il alla faire un voyage en Italie, et peu de temps après son retour il publia en 1770 une trad. de l'*Aminte* du Tasse, qui commença sa réputation. Les libraires vinrent alors lui faire leur cour, et il répondit à leur empressem. par de nombreux écrits dont le succès lui valut plusieurs riches bénéfices. Malgré tant d'avantages qui devaient le retenir dans sa patrie, il se rendit en Espagne et sur la côte de Barbarie, et y fit des recherches savantes. Il mourut à Londres en 1811. Nous citerons de lui des *Recherches sur la nature et les vraies lois de la poésie*, 1778, in-8; des *Leçons* (Lectures) *sur le mérite respectif des plus grands poètes anglais*, 1807; des *Mémoires* sur sa vie, 1809; un choix de *Poésies*, 1808, in-8.

STOCKLER (FRANÇ. DE BORGIA GARÇAO), baron de Lavilla de Praïa, lieut.-gén., né à Lisbonne en 1759, fut l'un des prem. élèves de l'acad. de la marine, où il remplit depuis une chaire de mathématiques avec beaucoup de distinction. Nommé membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne, dont il devint plus tard secrét., il occupa successivem. plus. places import. sans interrompre ses travaux scientifiques et littér., et prit une part active aux opérations de la junte chargée de la rédaction d'un nouv. code militaire. Il était membre de plus. sociétés savantes, notamm. de la société royale de Londres et de la société philosophique de Philadelphie. Nous citerons de lui : *Traité élémentaire de la méthode des limites*. — *Mémoire sur le calcul des fluxions et sur le produit d'un nombre infini de facteurs*. — *Éloges historiques*. — *Poésies lyriques*, Londres. — *Essai historique sur l'origine et les progrès des mathématiques en Portugal*, Paris, 1819. — *Traité sur la méthode inverse des limites, ou Théorie générale du développement des fonctions logarithmiques*, Lisbonne, 1824. — *Éléments du droit des sociétés politiques*, ibid., 1827.

STOCKMANS (PIERRE), jurisconsulte, né à Anvers en 1608, fut successivement profess. en droit à Louvain, conseiller à la cour souveraine de Brabant, etc., et mourut à Bruxelles en 1671. Outre plus. écrits en faveur du jansénisme, on a de lui différents ouvr. de droit, parmi lesquels on distingue : *Jus Belgarum, circa bullarum pontificiarum receptionem*; et *Defensio Belgar. contra evocationes ad peregrina negotia*. Ses écrits ont été réunis, Bruxelles, 1686-1700, 2 part. in-4.

STOENK (ANTOINE, baron de), médec. de la cour de Vienne, conseiller aulique, né en 1731 dans la petite ville de Soulgau, en Souabe, mort en 1803, laissant une fortune d'un demi-million de florins, avait été élevé dans la maison des indigents à Vienne. Il a puissamm. contribué aux progrès de l'art de guérir dans les états autrichiens. On lui doit plus. écrits, parmi lesquels on estime surtout : *Dissertatio de conceptu, partu naturali, difficili et præternaturali*, Vienne, 1758, in-4. — *De cicutâ libellus I et II cum supplem.*, ibid., 1761, in-8. — *Libellus de stramonio, hyosciamo, aconito*, ibid., 1762, in-8. Ces divers traités ont été trad. en français par Lebègue-de-Presle.

STOEVER (DIDIER-HENRI), publiciste allem., né à Verden en 1767, fut le principal collaborateur de Schirach au *Journal politique* de 1786 à 1793, époque à laquelle on lui confia la rédaction du *Correspondant impartial de Hambourg*, feuille qui exerça une influence puissante sur l'opinion publique, non-seulement de l'Allemagne, mais de l'Europe entière. Ce publiciste mourut en 1822. On lui doit une *Vie* de Linné, 2 vol. in-8; une collection des *Lettres* de ce naturaliste, en latin, in-8, et l'ouvr. suivant, en allemand : *Notre siècle, ou Tableau des choses remarquables*, etc., Altona, 1791, 3 vol. in-8. — STOEVER (Jean-Hermann), frère aîné du précéd., né à Verden en 1764, mort recteur du gymnase de Buxtehude, avait concouru à la rédact. du journal de Schirach et du *Courrier*

d'Altona. Il a publié en outre, en gardant l'anonyme, divers ouvr. historiques.

STOFFLER ou STOEFFLER (Jean), en latin *Stofflerinus,* célèbre astronome, né en 1452 à Justingen, dans la Souabe, professa les mathématiq. avec beaucoup de succès à l'acad. de Tubingen, et s'occupa de la réformation du calendrier; mais son travail, qu'il adressa au concile de Latran, ne fut point agréé, quoique renfermant des idées justes. Il mourut en 1531, suivant Melch. Adam (*Vitæ viror. eruditor.*) à Blaubeuren, d'une maladie contagieuse. Parmi ses ouvr., dont on trouve la liste dans l'*Abrégé de la bibliothèque* de Gesner, on remarque : *Calendarium romanum magnum*, Oppenheim, 1518, 1524, in-fol., trad. en allem.; et ses *Éphémérides*, depuis 1482, souvent réimpr. en Allemagne et en Italie. Philippe Imsser en a publié la suite, de 1532 à 1552, Tubingue, 1562, in-4.

STOFFLET (Nicolas), général vendéen, né en 1751, fils d'un meunier de Lunéville, servit 15 ans dans le régim. de Lyonnais, sans obtenir d'avancement, entra ensuite chez le comte de Colbert Maulevrier, son anc. colonel, comme garde-chasse, et se crut obligé à ce titre de se joindre aux prem. Vendéens. Il eut part à la prise de Chollet, puis de Fontenai, dont il fut nommé commandant, et mérita par de nouv. services d'être élevé, le 15 juillet 1793, au grade de major-général de l'armée catholique et royale. Seul il conserva de l'ascendant sur ses compagnons dans leurs revers; mais à l'attaque du Mans, le 12 déc., il donna lui-même l'exemple de la fuite. Après la mort de La Rochejaquelein (27 janv. 1794), il s'empara du commandem., obtint plus. avantages sur les républicains, et prit un arrêté qui déclarait soldats du roi tous les habitants de l'Anjou et du Haut-Poitou, depuis 15 jusqu'à 50 ans, sous peine de mort. Craignant la rivalité des nobles, il choisit de préférence ses officiers parmi les paysans, dont il savait mieux se faire obéir. Il consentit à joindre ses forces à celles de Charette, et contribua avec lui à faire fusiller Marigny; mais il ne tarda pas à être jaloux et mécontent de son nouvel allié, dont il se sépara. Il suivit alors les avis du curé Bernier, et parvint à donner à l'insurrection un caractère plus imposant; mais ses actes d'autorité achevèrent de le brouiller avec Charette, et cette division hâta le triomphe des républicains. Stofflet, après d'inutiles efforts, fut obligé de conclure la paix avec les envoyés de la convention, dont il obtint des conditions assez avantageuses, sinon pour son parti, du moins pour lui-même. Il paraissait disposé à demeurer tranquille, lorsque les agents du comte d'Artois vinrent le pousser à reprendre les armes. Deux fois, cédant à leurs instances, il se réconcilia avec Charette; mais quoique revêtu du titre de lieut.-gén. par le frère du roi, il trouva dans les habitants de l'Anjou des disposit. moins favorables que quand il portait la bandoulière de garde-chasse. Enfin il tomba entre les mains des républicains, fut traduit devant une commission militaire à Angers, et sut mourir avec courage (25 févr. 1796). Dépourvu des qualités nécessaires à un commandem. en chef, il avait celles d'un excellent partisan. Il s'était trouvé dans l'espace de deux ans à 150 affaires.

STOKE (Mélis ou Émile), poète holland., qui florissait à Utrecht au commencement du 14e S., a laissé une chronique rimée, qui s'étend depuis le comte Thierri Ier (885) jusqu'à la mort de Jean II (1305), ou à l'avénement de Guillaume III. La meilleure édition de cet ouvr. est celle qu'a publiée Balthasar Huydecoper en 1772, 3 vol. in-8 (*v.* pour plus de détails l'*Histoire de la langue hollandaise,* par A. Ypey, p. 333-342).

STOLBERG-STOLBERG (Fréd.-Léopold, comte de), littérat. allemand, né en 1750 à Bramstedt, dans le Holstein, fut emmené par son père en Danemarck, où il reçut sa prem. éducat., et termina ses cours dans les universités de Halle et de Goettingue. Au sortir de cette dern. école il entreprit sa traduction de l'*Iliade*, ouvrage assez estimable. Un voyage en Suisse et dans une partie de l'Italie, avec Goethe et Lavater, lui fournit de nouvelles inspirations qui influèrent, sans doute, sur le développement de son talent naturel. De retour à Copenhague, il y fut fixé par un titre honorable, celui de ministre plénipotentiaire en Danemarck du duc d'Oldenbourg, prince-évêque de Lubeck, et plus tard, en 1782, par un premier mariage. Ses traduct. d'Eschyle, plus. ouvr. dramatiques et un gr. nombre de poésies datent de cette époque. Il accepta en 1785 un bailliage dans le pays d'Oldenbourg, dont il prit possession, après avoir rempli une mission assez importante au nom du duc à la cour de Russie. Devenu veuf en 1788 d'une femme qu'il adorait, il se remaria en 1790 à Berlin, où il avait été envoyé par le prince régent de Danemarck, chargé d'une mission d'un grand intérêt. Il fit alors un nouveau voyage, dont la relation, qui embrasse une grande partie de l'Allemagne, la Suisse, toute l'Italie, y compris la Sicile, form. 4 vol. Placé à son retour à la tête du gouvernem., du consistoire et des finances du prince-évêque de Lubeck, il sut trouver du loisir pour se livrer à ses études favorites, et publia la traduction des dern. discours de Socrate et des plus sublimes dialogues de Platon. Ce fut après avoir lu et comparé les plus habiles controversistes catholiques et protest., qu'il rentra dans le sein de l'Église catholique en 1800. On doit dire, et cela seul pourrait suffire à son éloge, que son changement de religion ne lui enleva point ses amis. Il quitta pourtant sa résidence, et vint habiter Munster, où il travailla à son *Histoire de la religion chrétienne,* Hambourg, 1806, 15 vol. in-8; 4e édit., Vienne, 1816. Il mourut en 1819, dans sa terre de Sundermuhlen, au pays d'Osnabruck, dans de grands sentiments de piété. — Stolberg (Christian, comte de), frère du précédent, né en 1748, mort en 1821, étudia beauc. la poésie des Grecs, et, quoique bien inférieur à son frère, mérite d'être compté parmi les poètes distingués que l'Allemagne a produits dans le dernier siècle.

STOLL (Maximilien), l'un des médecins les plus célèbres de l'école de Vienne, né en 1742 à Erzin-

gen, en Souabe, fit une partie de ses études au collége des jésuites de Rotweil, et fut admis en 1761 dans cette compagnie, dont il se retira dégoûté, en 1767, pour se livrer exclusivement à la médecine. C'est surtout à Vienne qu'il se forma d'après les leçons de Haën, qu'il remplaça comme prof. en 1776. Il était grand partisan de l'inoculation, et tous les étés il louait, hors de Vienne, un jardin pour l'y pratiquer plus commodément. Il mourut en 1788. Ses principaux ouvrages sont : *Ratio medendi*, 1777-78-79-80, 4 vol. in-8; trad. en franç. par Mahon, Paris, 1809, 2 vol. in-8. — *Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus*, 1787, in-8; trad. par Mahon et Corvisart, 1801, in-8.

STOLLE (Théophile), en latin *Stollius*, bibliographe, né en 1673 à Lignitz, en Silésie, remplit avec beaucoup de succès une chaire de philosophie à l'univ. d'Iéna, devint président d'une académie formée par quelques jeunes littérat. zélés pour les progrès de la langue et de la littérature allemande, et mourut en 1744. Sans parler de ses *poésies*, de ses nombreuses *Disssertat.*, de ses *articles* dans le grand *Dictionnaire historique* de Buddæus, et de la part qu'il eut au journal intit. : *Die academischen Nebenstundem* (les Loisirs académiques), Iéna, 1717-19, in-8, six parties, nous citerons de lui : *Courte Introduction à l'histoire littéraire* (en allemand), Halle, 1718, in-8; trad. en latin par Ch.-Henri Lange, 1728, in-4. — *Aufrichtige Nachricht*, etc. — *Notice exacte sur la vie, les écrits et la doctrine des Pères des quatre prem. siècles de l'Église*, Iéna, 1733, in-4.

STOLTERFOHT (Jean-Jacq.), médec. pensionné de Lubeck, où il mourut en 1718, né à Sleswig en 1665, s'était d'abord destiné aux études théolog. Outre div. *articles* dans les *Nova litteraria maris Baltici et Septentrionis*, il a laissé plus. *dissertat.* et *programmes*, et un *opusc.* singulier intit. : *Physiologia in nuce*, Gripswald, 1697, in-4.

STONE (Edmond), mathém. écossais, né vers la fin du 17e S., apprit sans le secours d'aucun maître le latin, le français et les élém. de mathémat., et fut admis parmi les membres de la société royale de Londres en 1725; mais il vit son nom rayé des registres de cette compagnie en 1742 ou 1743, et mourut dans la misère en 1768. Sans parler des ouvr. dont il fut le traduct. ou l'édit., nous citerons de lui : *Méthode des fluxions*, tant directe qu'inverse, Londres, 1730, in-4; trad. en franç. par Rondet, sous le titre d'*Analyse des infiniment petits, comprenant le calcul intégral dans toute son étendue*, etc., Paris, 1735, in-4.

STONE (John-Urford), impr., né vers 1765 dans le comté de Devon, en Angleterre, ayant été banni de son pays, en 1791, comme impliqué dans une conspiration ourdie par son frère et tendante à substituer le républicanisme au régime monarchique, vint à Paris, où il se lia avec les membres les plus influents du parti de la Gironde. Après avoir fait d'assez vastes entreprises typographiques, il mourut pauvre en 1821. Mme de Genlis, dans le t. Ier de ses *Mémoires*, l'accuse de lui avoir volé un MS. Stone de son côté prétendait se faire restituer par cette dame une somme de 12,000 fr. qu'il avait déboursée à l'époque de la terreur, dans le but d'arracher M. de Sillery à l'échafaud. Le principal titre de Stone à la mention qu'on fait de lui dans ce *Dictionn.* est son édit. de la *Bible*, version de Genève, Paris, 1805, in-12, de 1330 pages.

STONHOUSE (sir James), médecin angl., né en 1716, près d'Abington, dans le comté de Berk, exerça son art à Coventry, puis à Northampton, avec un grand succès et un rare désintéressement. Plus tard, s'étant repenti de l'acharnem. qu'il avait déployé, dès sa tendre jeunesse, contre le christianisme, il entra dans les ordres sacrés, fut investi de deux cures, et obtint dans cette nouvelle carrière la popularité dont il avait joui comme médecin. Il écrivit sur des sujets religieux un grand nombre de *Traités* clairs et familiers, qui, pour la plupart, ont été adoptés par la *société instituée pour avancer la science chrétienne*. Il mourut en 1795.

STORCH (Nicolas), l'un des chefs des anabaptistes et le fondateur de la secte des pacificateurs, né à Stolberg, en Saxe, vers la fin du 15e S., avait moins d'éloquence et d'instruction, mais des manières plus douces et plus insinuantes que Luther, dont il adopta les principes pour en tirer des conséquences exagérées. Ainsi, il établit que tous les chrétiens devaient être rebaptisés, et de là le nom d'*anabaptistes* donné aux sectateurs de sa doctrine; il proscrivit, comme dangereux, les Pères, les conciles et même les belles-lettres, et donna d'ailleurs la plus grande latitude aux défenseurs de la liberté de conscience. Luther, furieux de voir qu'on allât plus loin que lui, obtint de l'électeur de Saxe un ordre de bannissement contre Storch et ses adhérents, qui n'en continuèrent pas moins de propager leurs nouv. principes à Zwickau, dans la Souabe, la Thuringe, la Franconie, la Silésie et la Pologne. Storch mourut à Munich en 1530, après avoir donné des bases plus sages à l'anabaptisme, qui, ainsi modifié, s'est perpétué jusqu'à ce jour sous div. dénominations (v. le *Dictionnaire des hérésies* de Pluquet, les *Annales anabaptistici* de J.-H. Ottius, Bâle, 1672, in-4).

STORCH (Jean), chimiste, né en 1681 à Ruhl, fils d'un tailleur, dont il embrassa la profession, obtint plus tard de son père la permission de faire ses études médicales. Son extrême jeunesse l'empêcha de réussir dans la pratique de la médecine, qu'il était venu exercer à Ordraff et à Weimar, après avoir pris, en 1701, le grade de licencié. Mais l'autorité lui ayant permis de débiter des remèdes de sa composition, il se releva d'une première disgrâce, et eut bientôt une gr. vogue dans le pays. Nommé inspecteur des pharmacies d'Eisenach, puis médecin de cette ville, de la cour et du prince, il mourut à Gotha en 1751. Il était associé, sous le nom d'*Érotien II*, à l'acad. des Curieux de la Nature, dont les *Actes* renferment de lui beaucoup de *Mém.* et *Observations*. On lui doit en outre divers ouvr., tels que : *Medicinischer Jahrgang*, Leipsig,

1724-32, VII tom. in-4; et *Theorische und praktische Abhandlung von Kinderkrankheiten*, Eisenach, 1750-51, 4 vol. in-8.

STORCK (Antoine). — V. Storne.

STORR (Gottlob-Chrétien), théologien, né à Stuttgard en 1746, mort dans cette ville en 1805, remplit, pendant quelq. années, les fonctions de prédicat. de la cour et de conseiller du consistoire; il était très versé dans la littérature ancienne, et surtout dans celle d'Orient. Son principal ouvrage est intitulé : *Doctr. christ. pars theoretica*, Stuttgard, 1793 et 1807, in-8; trad. en allemand, avec *notes* et *additions*, par K.-C. Flatt, ibid., 1803 et 1813, in-8.

STOSCH (Philippe, baron de), archéologue, né en 1691 à Küstrin, se sentit de bonne heure entraîné par un goût invincible vers la numismatique, et profita de ses longs voyages en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en France et en Italie, pour se composer, spécialement en camées et en pierres gravées, des collections précieuses. Il fut honoré par le roi de Pologne du titre de conseiller et d'une mission auprès des États-Généraux à La Haye. Il connut dans cette ville lord Carteret, qui le fit entrer au service de l'Angleterre, et l'envoya à Rome en 1722 pour surveiller les Anglais attachés au prétendant. Il ne put s'acquitter de fonctions aussi délicates sans se voir exposé à des haines violentes qui le forcèrent à se retirer à Florence. Il mourut en 1757. On lui doit un grand ouvr. qui fut publié en 1724 sous ce titre : *Gemmæ antiq. cœlatæ sculptorum imaginibus insignitæ*, etc., in-fol. Limiers en donna, la même année, une mauvaise traduct. sous celui de *Pierres antiques gravées sur lesquelles les graveurs ont mis leurs noms*, in-fol. orné de 70 pl.

STOTHARD (Charles-Alfred), peintre anglais, né en 1778, travailla d'abord avec son père pour le marquis d'Exeter à Burleigh, et s'adonna ensuite plus spécialem. à l'illustrat. des antiquités nationales de la Grande-Bretagne. Nommé en 1815 peintre d'hist. de la société des antiquaires de Londres, elle le chargea l'année suivante de se rendre à Beauvais, pour y copier les dessins de la fameuse tapisserie de la reine Mathilde, et il mit à profit ce voyage en faisant à l'anc. abbaye de Fontevrault et en d'autres lieux des recherches analogues à l'objet de sa mission. Deux ans après il fit un nouveau voyage en France, et y continua ses recherches. Il était depuis peu revenu d'une excursion en Hollande, lorsqu'il périt, en 1821, à Bere-Ferrers, d'une chute qu'il fit en levant les dessins des vitraux d'une église. Il avait été reçu en 1819 membre de la société des antiq. de Paris. Sa femme, qui l'avait accompagné dans son dernier voyage en France, a publié à son retour à Londres : *Lettres écrites durant un voyage en Normandie, en Bretagne et autres parties de la France*. Le 19e vol. de l'*Archeologia* renferme un bon *mém*. de Stothard sur la tapisserie de Beauvais. Outre ses *dessins* pour la *Magna Britania* du Dr Lysons, il faut citer ses *figures* de Richard II, d'Élisabeth, et plus. séries de très beaux dessins. On lui doit en outre : *Monumental effigies of Great Britain*, 1812-23, 10 livraisons in-4.

STOW (Jean), laborieux antiquaire et histor., né à Londres en 1525, exerça d'abord la profession de tailleur, qui était celle de son père; mais une passion décidée le porta de bonne heure vers la recherche des antiquités. Il eut le bonheur de rencontrer un protecteur dans le doct. Parker, archevêque de Canterbury, et se trouva à portée de recueillir de nombr. matériaux pour une description de la capitale de l'Angleterre. Ce fut en 1598 que parut cet ouvr., *The Survey of London*, que la mort de son protecteur l'avait forcé d'achever au milieu des soucis rongeurs de la pauvreté. Dans la prem. édition de ce livre si intéressant, il avait négligé à dessein de donner un aperçu du gouvernem. politique de la ville : il remplit cette lacune dans la 2e édit., qui vit le jour en 1603. La misère n'en assaillit pas moins ses dernières années, au point qu'il fut obligé de solliciter, et qu'on lui accorda la permiss. *d'aller dans les églises et autres lieux recevoir les dons charitables des personnes bienveillantes*. Après sa mort, en 1605, sa veuve put recueillir des dons assez considérables pour lui ériger un beau monument dans l'église de St-André-Undershaft. Son ouvr. fut plus. fois réimpr., avec de nouv. continuat. La 6e édit. est de 1754.

STRABON, le prem. géographe de l'antiquité, sous le rapport des connaissances historiques et littéraires, naquit à Amasée, dans la Cappadoce, environ 50 ans av. J.-C. Il a pris la peine de nous donner lui-même des renseignements positifs sur ses aïeux maternels, qui figurèrent parmi les personnages les plus distingués de la cour des Mithridate; mais le silence qu'il garde relativement à sa famille paternelle autorise à croire qu'elle était obscure. Quels que fussent ses parents, il était né avec de la fortune, et reçut une éducat. distinguée. Il étudia sous Aristodème, à Nysa (près Tralles), à Amisus, dans le Pont, sous Tyramion, à Séleucie (de Cilicie), sous Xénarque, philosophe péripatéticien, alla visiter Alexandrie, et puiser à Tarse dans les leçons du stoïcien Athénodore cette élévation et cette gravité qui forment le caractère distinctif de ses écrits. Il n'accepta pas témérairement la mission de géographe sans avoir voyagé. Il parcourut, entre autres régions l'Asie-Mineure et le Pont jusqu'aux frontières de l'Arménie, la Syrie, la Palestine, la Phénicie et l'Égypte jusqu'aux cataractes, la Grèce et la Péninsule-Italique. Enfin, le long séjour qu'il fit dans la capitale de l'empire lui ouvrit les sources auxquelles il lui était indispensable de puiser pour décrire l'occident et le nord de l'Europe. Il composa dans ses moments de loisir des *Mém. historiques* cités par Josèphe, par Plutarque et par lui-même, et une *Géographie* dont la majeure partie nous est restée. On peut assurer qu'il ne termina ce dern. ouvr. que dans les premières années du règne de Tibère. « Strabon, dit Malte-Brun, seul parmi les anciens, avec Hérodote et Tacite, a conçu la géographie comme une doc-

trine historique, comme le tableau raisonné de la surface du globe avec tous les objets de curiosité générale à une époque donnée, tandis que Pline et Ptolémée, dominés par un faux esprit scientifique, n'y voient qu'une aride nomenclature ou une table des positions astronomiques. » Nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter successivement à chacun des 17 livres qui composent la *Géographie* de Strabon, pour mieux faire connaître le mérite de l'ensemble par un examen détaillé des matières contenues dans chacune de ses parties. L'édit. *princeps* est celle des Aldes, Venise, 1516, in-fol. Parmi les éditions qui suivirent, on doit signaler comme les meilleures celles de Siebenkeess, continuée par Tzchucke, Leipsig, 1796-1811, 6 vol. in-8; et de Coraï, 1818-19, 4 vol. in-8. On en connaît deux traduct. lat., l'une, de *Phavorinus* et de *Tifernas*, est antérieure à la publicat. du texte, puisqu'elle parut à Rome, chez Swenheim et Pannarz, S. D., mais dès 1469 ou 1471; l'autre est de Xylander, Bâle, 1571. La traduction franç. a été publiée par Laporte du Theil, Gosselin, Coraï et Letronne, Paris, 1805-1819, 5 vol. gr. in-4.

STRABUS ou STRABON (Walafride), bénédictin du 9e S., ne nous est guère connu d'une manière certaine par les circonst. de sa vie. Cepend., et quoi qu'en aient dit les biographes anglais, Bâle et Pits, on peut croire qu'il était né en Allemagne: il indique lui-même la Souabe comme son pays natal. Nommé doyen de l'abbaye de St-Gall en 842, et ensuite abbé de Reichenau, dans le diocèse de Constance, il mérita, par sa piété exemplaire et son profond savoir, la confiance de Louis Ier, dit *le Germanique*. Envoyé par ce prince près de Charles-le-Chauve, il mourut à Paris, vers 849, dans le cours de cette mission. Il a laissé un grand nombre d'écrits, dont 19 ont été publ. dans différ. recueils, notamm. dans celui de Canisius intitulé: *Antiquæ lectiones*. Le plus remarquable est un petit poème didactiq. de 450 vers, intit. *Hortulus*, dont les préceptes sur plus. points d'horticulture sont très justes et toujours exprimés avec élégance et précision.

STRADA (Famien), histor., né à Rome en 1572, prit jeune l'habit de St-Ignace, enseigna 15 ans la rhétorique au collège romain, et s'annonça par quelques discours académiq. et par un recueil de vers dans leq. il essayait d'imiter le style de plus. poètes lat. Ces ouvr. n'auraient pu préserver son nom de l'oubli; mais son titre à l'estime de la postérité est dans l'histoire où il a décrit la longue et opiniâtre lutte qui détacha de la dominat. espagnole les provinces bataves. Cette histoire, composée de deux parties, divisées chacune en 10 livres, commence à l'abdication de Charles-Quint en 1555, et s'étend jusqu'à la reddit. de Rhinsberg (30 janvier 1590). En voici le titre: *De bello belgico decades II*, Rome, 1632-47, 2 vol. in-fol.; Mayence, 1651, in-4; trad. en franç. par P. Duryer, Paris, 1650, 2 vol. in-fol. On cite une 3e décade inédite, dont on assure que la cour d'Espagne empêcha la publication. Malgré des défauts assez frappants, parmi lesquels il faut compter les digressions inutiles, les détails insignifiants et l'abus des comparaisons, des sentences et de toutes les vaines précautions empruntées au style oratoire, l'ouvrage de Strada gardera une place distinguée parmi les travaux historiques du 17e S. (*v.* Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VIII).

STRADA DE ROSBERG (Jacques), antiquaire, né à Mantoue au commencement du 16e S., mort à Prague en 1588, fut un des premiers savants qui firent servir l'étude des médailles à l'avancement des travaux historiques; mais en même temps il fit sur les objets d'art un trafic dont il retira plus d'argent que d'honneur. On citera de lui: *Epitome thesauri antiquitatum, hoc est imperatorum rom., orient. ac occident. iconum, ex antiquis numismat. delineatorum.*, Lyon, 1553, in-4; Rome, 1577, in-8; trad. en franç. sous le titre de *Trésor des antiquités*, par Louveau. Lyon, 1553, in-4. — *Dessins artificiaux de toutes sortes de moulins, de pompes et autres inventions pour faire monter l'eau*, Francfort, 1617-18, 2 vol. in-fol. Ce dernier recueil a été publié par Octavien Strada, son petit-fils, dont on a aussi quelq. ouvrages qui peuvent être considérés comme la continuation des travaux de son aïeul.

STRADAN (Jean), ou STRADANUS, peintre, né à Bruges en 1536, alla perfectionner son talent en Italie et s'établit à Florence, où il exécuta, pour les palais des ducs de Toscane, un gr. nombre de tableaux à fresque et à l'huile. Plus tard il revint se fixer à Bruges. On sait qu'il vivait encore en 1604. Parmi ses ouvr. les plus remarquables il faut citer le *Christ entre deux larrons*. A la science du dessin et à la manière grandiose qu'il avait rapportée d'Italie, il joignait la couleur, qui est le caractère distinctif de l'école de son pays.

STRADIVARIUS (Ant.), célèbre facteur d'instruments à cordes et à archet, né à Crémone vers 1670, mort vers 1728, fut le dern. et le plus habile élève des Amati, les prem. luthiers de leur temps. Il surpassa ses maîtres; et ses instrum., devenus très rares, sont recherchés des artistes, qui les ont poussé quelquefois à des prix exorbitants dans les ventes. Les plus parfaits de ses violons sont ceux qu'il a fabriqués de 1700 à 1722. Ce fut sous lui que se forma le célèbre Joseph Guarnerius, dont on recherche aussi les violons, quoique inférieurs à ceux de son maître.

STRAFFORD (Thom. WENTWORTH, comte de), la première des victimes illustres de la révolution anglaise, était né à Londres le 13 avril 1593 d'une famille alliée au sang royal. Au sortir de ses études, qu'il avait faites avec un grand éclat à Cambridge, il visita l'Europe, et pendant ces voyages, s'occupa des objets les plus graves. A son retour, créé chevalier, et successivem. juge de paix et garde des archives du comté d'York, puis représentant du même comté au parlement, il défendit à la fois les droits légaux du trône, les franchises nationales et la tolérance religieuse. Déjà l'indépendance de ses principes lui avait valu l'inimitié de Buckingham, lorsque commença la dern. période du règne de

cet insolent favori par l'avénement de Charles Ier. Wentworth, élu député d'York pour le parlement de 1625, dissous aussitôt après son ouverture, fut écarté des bancs parlementaires dans la session suivante, par sa nomination à la place de gr-shériff du comté d'York, office qui comportait l'obligation de résider dans la province. Un mois plus tard le parlem. était encore dissous, et Wentworth, président de la cour du comté, reçut en pleine séance l'ordre de se démettre de sa charge de garde des archives. Il obéit après avoir lu publiquem. la dépêche royale, protestant avec une noble énergie de l'irrépréhensibilité de son administration. Cependant Buckingham, dans l'impossibilité où il se voyait de dominer le parlement comme aux temps d'Élisabeth, voulut pourvoir aux besoins de l'état sans son concours, et imposa une taxe extraordin. sous le nom d'emprunt. Wentworth, en refusant de payer cet impôt illégal, donna le premier un mémorable exemple; il fut emprisonné, puis envoyé en exil, et rappelé enfin pour prendre siége au parlement de 1628. C'est dans cette session fameuse qu'il proposa, défendit et fit sanctionner la célèbre *pétition* de droits; mais il allait être bientôt débordé par les puritains. Il s'arrêta indigné de l'audace de la faction qui jetait le masque en attaquant la prérogative royale et la constitution religieuse de l'Angleterre. Sa résistance à la marche désordonnée où s'engageait le parlement fut traitée d'apostasie, et l'animosité qui se souleva contre lui le refoula décidément dans le parti de la cour. Buckingham venait de mourir, quand, appelé d'abord à la pairie, puis au conseil privé, Wenworth fut investi de la présid. de la cour du nord, sorte de dictature créée par Henri VIII, que du moins il sut rendre honorable, autant que pouvait l'être l'exercice mesuré d'un pouvoir illégal, quant au droit, et seulem. sanctionné par le fait de l'utilité qu'on avait trouvée jusque-là dans son établissem. Gouverneur de l'Irlande (1632), il obtint des catholiq., avant sa venue, un don volontaire de 20,000 liv. sterl., en échange duquel il était autorisé à promettre au nom du roi l'établissem. d'un parlement irlandais. A peine eut-il pris possession de son gouvernement qu'il s'appliqua et réussit à y calmer la turbulence des peuples, à réprimer les abus du fisc, la tyrannie des grands ou des préposés subalternes, à contenir les animosités religieuses. Les coutumes barbares révisées, les distinctions d'origine abolies, la distribution de la justice désormais assurée, une police plus régulière, des lois protectrices de la propriété et de l'agriculture, tels furent les bienfaits que lui dut l'Irlande. Un seul abus de pouvoir lui put être reproché pendant les 7 années que dura son administration, et cet abus ne fut que l'erreur d'une âme élevée et trop irritable. Choqué de la menace insolente d'un lord Mountnorris, garde du sceau privé d'Irlande et son ennemi le plus ardent, il provoqua sa mise en accusation, et le tribunal militaire auquel par ordre du roi fut déféré cet homme décrié et réellement vil, comme occupant une charge dans l'armée, prononça contre lui une condamnation à la peine capitale; mais content d'avoir mis à ses pieds un homme peu dangereux, Wentworth, après lui avoir fait lire sa sentence, fit surseoir à l'exécution, et obtint la grâce du coupable. Empressé de venger les insultes qu'avait essuyées le pavillon britannique, il assuma sur sa tête une responsabilité plus grave en faisant lever dans le comté d'York, avant qu'elle fût consentie par le parlem., la *taxe des vaisseaux*, que rendait urgente la nécessité d'une flotte promptement équipée. Sur ces entrefaites éclata l'insurrection écossaise, tandis que Wentworth adressait au roi de vives instances, pour qu'il convoquât le parlement afin de lui faire confirmer la levée de cette taxe. Cette crise fait suspendre tout autre soin. Les sages avis de Wentworth sont négligés; une sorte de fatalité maîtrise le faible Charles : les rebelles viennent le braver jusque sur le territoire du royaume (1638). *La guerre à l'Écosse*; *un parlement à l'Irlande!* s'écriait le fidèle ministre en accourant auprès du roi. Celui-ci promet tout, et en effet des représentants de l'Irlande sont assemblés à Dublin. Cependant tout conspire bientôt à déconcerter les démarches habiles du comte de Strafford, récemm. investi de la dignité de vice-roi (*lord-lieutenant*) d'Irlande et près de succomber à une maladie violente. A peine a-t-il réussi à ramener au parti de la cour la majorité du parlement de Dublin, travaillée en son absence par des traîtres, qu'un ministre perfide, le chev. Vane, fait prononcer par le roi la dissolution de ce même parlement. Au milieu des fautes de toute espèce où Charles est entraîné, Strafford indigné de la mollesse des conseillers du roi envers les rebelles, et surtout de la lâcheté du général qui vient de fuir devant eux à la tête de l'armée royale, se fait décerner le commandement, et par sa seule contenance, à la tête d'un parti d'Irlandais, il arrête les insurgés écossais, et donne la mesure de leur faiblesse en mettant une division de leur armée en déroute. Le roi lui enjoignit de ne pas profiter de sa victoire. Strafford voulut résigner l'office de vice-roi après qu'on eut acquiescé à toutes les exigences des rebelles. Charles le conjura de conserver son poste. A peu d'intervalles de là, un bill d'accusation, parti de la chambre basse d'Irlande, le traduisit devant ses pairs. Muni de preuves des liaisons de ses ennemis avec les ennemis de l'état, Strafford se rend en hâte à Londres; ses ennemis l'y avaient devancés; le *long parlement* venait de s'ouvrir, et les puritains régnaient sur l'Angleterre. Pym, le plus influent du parti, s'empressa de provoquer à la chambre des communes une enquête contre le vice-roi, et la soutint à la chambre des lords, où l'infortuné Strafford ne trouva que de lâches ennemis au lieu de défenseurs. L'informat. dura trois mois, au bout desquels l'acte en fut communiqué à l'accusé, sommé d'y répondre avant huit jours. Cependant à peine lui accordait-on un conseil, et il n'avait que trois jours pour assigner à son tour et réunir des témoins. Ce fut le comte d'Arundel, son ennemi déclaré, que la chambre

des pairs chargea de diriger les débats de cette monstrueuse procédure. Avant qu'elle fût close, les communes, poussées par une indicible frénésie, avaient accueilli contre l'accusé un bill d'*attainder*, espèce de proscription qui dispense des formes judiciaires. Enfin le bill de mort, sorti des communes à la majorité de 204 voix contre 59, fut porté à la chambre des pairs. Après de lâches incertitudes, Charles, qui avait engagé sa parole de roi pour assurer Strafford qu'il ne souffrirait ni dans son honneur ni dans sa vie, sanctionna la condamnation, lorsque le généreux comte lui eut rendu son serment. Le surlendemain (15 mai 1641) Strafford expira sur le billot, priant pour le roi, pour l'Angleterre et pour ses juges. L'histoire a recueilli de cet homme, que Hume place au premier rang des plus grands qui aient honoré l'Angleterre, une foule de traits qui sont demeurés fameux. La surprise, au reste peu fondée, que lui causa la nouvelle de la sanction donnée par le roi à sa condamnation, lui arracha ces paroles du Psalmiste : *Ne mettez point votre confiance dans la parole des princes ni dans les enfants des hommes.* Sous Charles II la mémoire de Strafford fut réhabilitée, et son fils reprit son rang à la chambre haute. Sa *Vie* a été écrite en angl. par le chev. Ratcliffe, son ami, et de nos jours par M. Mac-Diarmid; celle qu'a publ. Lally-Tolendal, Londres, 1795, 2 vol. in-8, est suivie d'une tragédie en 5 actes, dont Strafford est le héros. Cette pièce n'a point été reproduite dans l'édit. de 1814, in-8.

STRALENBERH (Philippe-Jean), né en 1676 dans la Poméranie-Suédoise, après avoir fait les campagnes de Pologne, accompagna Charles XII en Russie, assista à la bataille de Pultawa, fut fait prisonnier et alla passer 13 ans en Sibérie. Il profita de sa captivité pour dresser une carte détaillée de ce pays, que Pierre I^er^, à qui elle fut communiquée, garda, la trouvant très intéressante. Plus tard il fit imprimer à Lubeck, *Description historique et géographique des parties septentrionales et orientales de l'Europe et de l'Asie*, *en allemand.*, 1730, in-4. Il mourut en 1747, command. de la citadelle de Carlshamn.

STRAMBI (Vincent-Marie), agiog., né en 1745 à Cività-Vecchia, prit de bonne heure l'habit de St-Dominique, puis s'attacha au V. Paul de la Croix, fondateur des *passionistes*, dont plus tard il écrivit la *Vie*, et qu'il contribua, comme postulateur, à faire béatifier. Nommé en 1801, par Pie VII, évêque de Macerata et de Tolentino, il ne quitta qu'à regret la vie cénobitique. Le nouveau prélat signala son zèle par diverses fondations, notamment d'une maison de filles repenties et d'une école de jeunes filles, où il se plaisait à voir pratiquer les exercices de l'institut des *passionistes*. Vers l'époque des persécutions que Pie VII eut à essuyer de l'empereur Napoléon, Strambi fut exilé à Novare, puis à Milan ; il ne rentra que beaucoup plus tard au milieu de ses ouailles, et fit enfin agréer sa démission par Léon XII, qui lui accorda l'insigne honneur de le loger au palais Quirinal. C'est là qu'expira Strambi, le 2 janv. 1825. Les plus considérables d'entre ses ouvrages, tous écrits en ital., sont: la *Vie de Paul de la Croix*, en 3 vol., Macerata, 1805; un traité des *Trésors que nous avons en Jésus-Christ notre Sauveur, et des mystères de sa passion et de sa mort, source de tout bien ;* et des *Exercices et mouvements pieux vers le sang de Jésus-Christ, avec une manière d'entendre la messe,* 1813. On a deux *Notices sur Strambi*, l'une, en italien, publiée à Milan par le chanoine Rudoni; l'autre, en latin, à Macerata, par M. Ferrucci.

STRANGE (Robert), grav., né dans l'une des îles Orcades en 1725, mort à Londres en 1795, étudia les prem. principes de son art à Paris, et se perfectionna en Italie. On doit le louer d'avoir échappé à la contagion du mauvais goût de son époque et de n'avoir consacré son talent qu'à traduire les ouvrages du Corrége, de Raphaël, du Guide, du Titien, dans un temps où la gravure multipliait toutes les productions de Boucher, qu'on appelait le *Peintre des grâces*. Le seul reproche qu'on puisse faire à ses estampes, c'est de manquer parfois de vigueur; du reste, elles sont remarquables par la douceur du burin, le choix des sujets et la correct. du dessin. Les principales sont le *St Jérôme* du Corrége, la *Vénus couchée* et la *Danaé* du Titien, et 4 beaux *portr.* de Charles I^er^ et de sa famille, d'après van Dyck. On a de lui : *a descript. Catal. of a collect. of selected pictures from the roman, florentine, lombard, venitian, neapolitan, flemish, french and spanish schools*, etc. (*Catal. descr. d'un choix de peint. des écoles romaine, florent.*, etc. ), Londres, 1769, in-8.

STRAPAROLA DE CARAVAGE (Jean-François), conteur italien, vivait en 1508, époque où parut un de ses ouvrages à Venise, et n'était pas mort en 1554, année de la publication de la seconde partie de ses contes. Son recueil est intitulé: *le Piacevoli notti*, Venise, Comin de Trin, 1550-54, 2 vol. in-8. L'édition de 1557 est la plus recherchée. Le *Décaméron* lui a servi de modèle comme à tous les anciens conteurs italiens; mais Straparola est loin d'avoir égalé Boccace, et ses récits sont trop souv. déparés par une obscénité qui n'a d'égale que leur extravagance.

STRATA (Zanobi da), poète lauréat, né en 1312 à Strata, petit village près de Florence, professa d'abord les belles-lettres dans cette capitale, puis remplit les fonctions de secrét. du roi de Naples. Couronné du laurier poétique à Pise par l'emper. Charles IV en 1355, il fut ensuite protonotaire apostolique et secrét. des brefs d'Innocent VI, et mourut à Avignon en 1361. Ses contemporains le regardèrent comme un des plus grands hommes de son temps. Nous ne pouvons que nous en rapporter à leur jugement, car il ne nous reste de Strata que 5 vers latins publiés par Méhus dans la *Vie de Traversari*, pag. 90, et quelques ouvrages en prose. Sa trad. des *Morales* de St Grégoire, qu'il n'eut pas le temps d'achever, a été rangée par l'acad. de la Crusca au nombre des *Testi di lingua*. Il en existe une ancienne édition : *i Morali del pontifice san*

*Gregorio Magno, sopra il libro di Giobbe*, Florence, 1486, 2 vol. in-fol.; et deux réimpressions, Rome, 1714-30, 4 vol. in-4; Naples, Simone, 1745, 4 vol. in-4.

STRATICO (le comte SIMON), mathématicien, né à Zara en 1735, avait à peine 25 ans lorsqu'il fut nommé professeur de médecine à Padoue. Plus tard, il fut destiné à remplacer le marquis Poleni dans la chaire de mathématiques et de navigation. En 1801, appelé à l'univ. de Pavie, il y suppléa souvent l'illustre Volta dans les cours de physique. Il remplit successivem. plusieurs autres fonctions import., et fut comblé d'honneurs et de dignités par le chef du gouvernement français, qui disposait alors des destinées de l'Italie. Stratico mourut à Milan en 1824. Ses princip. ouvr. sont: *Series propositionum, continens elementa mechanicæ et staticæ earumque varias applicationes, ac præsertim ad theoriam architecturæ civilis et nauticæ*, Padoue, 1772, in-12. — *Bibliografia di marina nelle varie lingue dell' Europa o sia raccolta de' titoli de' libri, i quali trattano di quest' arte*, Milan, 1823, in-4. — Des *observations, discours* et *dissertations* dans les *Actes de l'institut italien*, dans les *Mém. de l'acad. de Padoue*, etc.

STRATON *de Lampsaque*, philosophe grec, disciple de Théophraste, lui succéda dans son école l'an 248 av. J.-C., et, pendant 18 ans qu'il la dirigea, s'acquit une grande réputation par son savoir et son éloquence. Au bout de ce temps il s'éteignit doucement, entouré de ses amis et de ses disciples, auxquels il laissait pour maître Lycon. Diogène donne les titres des nombreux ouvrages de Straton; mais par malheur il ne nous en reste que des fragments, insuffisants pour faire apprécier ses idées philosophiques: de là les jugements contradictoires que les modernes en ont portés. On est allé jusqu'à l'accuser d'athéisme; mais Brucker a montré que ce reproche était fondé sur des motifs bien légers. Le même écrivain a rassemblé, dans son *Histoire de la philosophie*, tout ce qu'on sait de Straton et diverses *maximes* de ce philosophe, extraites de Sextus-Empiricus, Simplicius et Stobée. — STRATON, poète grec, qui florissait vraisemblablement sous l'emper. Septime-Sévère, a attaché son nom à un recueil d'*épigrammes*, la plupart obscènes, de différents auteurs. Ce recueil forme un des livres du manuscrit de l'*Anthologie*, devenu célèbre sous le nom de *Manuscrit palatin*, et conservé à la bibliothèque du Vatican. Il contient 238 *épigrammes*, dont 93 sont de Straton.

STRAUCH (JEAN), jurisconsulte, né en 1612 à Colditz, en Misnie, mort en 1679 à Giessen, où il occupait les places de profess. en droit et de vice-chancelier, avait rempli dans d'autres villes plus. fonctions du haut enseignement; il jouit encore aujourd'hui d'une gr. autorité dans les tribunaux d'Allemagne, où ses nombreuses dissertations sont toujours citées. Ses principaux ouvrages sont: *Opuscula juridica, historica, philologica, rariora XXV in unum volumen collecta, curâ C.-G. Knorrii*, Francfort, 1727, et Halle, 1729, in-4. — *Dissertationes ad universum jus jutinianeum privatum, theorico-practicæ, XXIX*, Iéna, 1659, in-4; réimp. en 1668, 1674 et 1682.

STRAUCH (FRANÇ.-RAIMOND), religieux espagnol, né à Tarragone en 1760, fils d'un officier suisse au service de l'Espagne, fit profession chez les cordeliers-observantins de l'île Maïorque, et ne tarda pas à être pourvu à l'université de Palma d'une chaire de théologie, qu'il occupa 25 ans. Il avait des connaissances variées et étendues, et du talent pour la prédication. Il écrivit plusieurs ouvrages, et fut le principal rédact. de différents journaux, qui furent loin de plaire aux amis de la liberté. Dénoncé pour quelq. expressions qui lui avaient échappé dans son sermon, il subit quelq. mois de détention à Maïorque. Au retour de Ferdinand VII dans ses états, il fut nommé évêque de Vich ou Vique, en Catalogne. Il continua de mener dans son palais la vie d'un religieux et de porter l'habit de son ordre; mais ses opinions politiq. lui attirèrent de nouvelles persécutions, lorsque les cortès se furent emparés du gouvernem. Il ne voulut prêter serment à la nouvelle constitution que lorsque Ferdinand lui en eut donné l'exemple, et, même après l'avoir fait, il se rendit coupable de quelques actes de résistance. C'est ainsi qu'il empêcha dans son diocèse la publication d'un catéchisme constitutionnel, où il trouvait plus. choses contraires à la doctrine de l'Église. On le mit aux arrêts dans son palais en 1822, comme prévenu d'être en relation avec la régence d'Urgel. Condamné à mort par des juges dont il refusa de reconnaître la compétence, il fut absous par d'autres, et n'en fut pas moins inhumainement massacré, en 1823, à Vallirana, entre Barcelone et Villafranca. Nous citerons de lui une *Carte de l'île Maïorque*, assez estimée, et le *Semanario cristiano-politico di Mallorca*, Palma, Guasp, 1812-14, 106 n^os^.

STREATER (ROBERT), peintre, né à Londres en 1624, mort en 1680, a été vanté outre mesure par ses contemporains; ce qui prouverait, si on ne le savait de reste, qu'il soignait particulièrement ses succès. Il eut le titre de peintre du roi Charles II. Il a aussi gravé à l'eau-forte; mais sa pointe n'offre rien de piquant.

STRITTER (JEAN-GOTTHELF de), historien russe, né en 1740 à Idsteim, dans le duché de Nassau, fut archiviste de l'empire et conseiller-d'état, et mourut en 1801. Ses principaux ouvrages sont: *Memoriæ populorum olim ad Danubium, Pontum Euxinum, Paludem Mæotidem, Caucasum, Mare Caspium, et indè magis ad septentriones incolentium, è scriptoribus historiæ bysantinæ erutæ et digestæ*, Pétersbourg, 1771-80, 4 vol. in-4, et une *Histoire de l'empire russe*, écrite en russe, mais non terminée, et dont les deux premiers tomes parurent à Pétersbourg en 1800.

STROBELBERGER (JEAN-ÉTIENNE), médecin allemand, né à Gratz vers le commencement du 17^e^ S., mort en 1630 à Carlsbad, fit ses études à Montpellier et recueillit des observations assez curieuses sur cette ville et sur d'autres parties de la

France, ainsi que l'attestent les ouvrages suivants : *Galliæ politico-medicæ Descriptio*, Iéna, 1620, in-16, et 1621, in-12. — *Historia monspeliensis*, Nuremberg, 1625.

STROEMER (Martin), astronome et physicien, né à Upsal en 1707, mort dans cette ville en 1770, avait remplacé dans la chaire d'astronomie le savant André Celsius. Outre les *mémoires* présentés à l'académie des sciences de Stockholm, dont il était membre, on cite sa traduct. suédoise des *Éléments* d'Euclide, et ses *remarques* sur les anciens calendriers runiques usités en Suède.

STROGANOF (Spiridion), négociant russe, de retour vers le milieu du 14e S. d'un voyage à la Grande-Horde, introduisit dans sa patrie la manière si prompte et si facile de calculer au moyen de petites boules enfilées dans des aiguilles de métal, en usage alors chez les Tatars, et que les Russes ont conservée jusqu'à ce jour.

STROGONOFF (le comte Alexandre de), seign. russe, distingué par son goût pour les sciences, les lettres et les arts, né vers le milieu du 18e S., vint pour perfectionner son éducation chercher à Paris la conversation des hommes les plus remarquables par leur esprit et leur savoir. Revenu à Pétersbourg, il fut nommé président de l'acad. des beaux-arts, et fit un noble usage de son immense fortune, qui lui permit d'être le Mécène des gens de lettres et des artistes. Il mourut à Pétersbourg en 1811. — Strogonoff (le comte Paul de), neveu du précéd., fut aide-de-camp du prince Potemkin de 1788 à 1791, et devint successivem. conseiller privé, sénateur, collègue du ministre de l'intérieur, etc. Il fit la campagne de 1805 en Autriche, celle de 1807 en Prusse, celle de 1808 contre les Suédois en Finlande, celle de 1809 contre les Turks en Moldavie, et partout se fit remarquer par sa bravoure. Enfin il prit part aux campagnes de 1812 et 1813 contre les Français, et fut tué sous les murs de Laon en 1814. — Strogonoff (le baron Alexandre de), né en 1772, mort en 1815, est aut. de 2 vol. de *Lettres* à ses amis, Genève, 1809, auxquelles il a joint l'*Histoire des chevaliers de la vallée*, et l'*Histoire de Pauline Dupuis*, deux petits ouvrages fort remarquables.

STROZZI (Pallas), érudit, né à Florence en 1372, employa une gr. partie de sa fortune à entretenir des savants, à ouvrir des écoles, à ramasser et à faire copier des MSs., qu'il tirait à grands frais de la Grèce. C'est à lui que l'on doit l'*Almageste* de Ptolémée, les *Vies* de Plutarque, les *Œuvres* de Platon, la *Politique* d'Aristote. Lorsqu'en 1428 il fut placé à la tête de l'univ. de Florence, il y attira plus. hommes célèbres, et la soumit à de nouveaux réglements, qui l'élevèrent bientôt à un haut degré de splendeur; son attachem. aux libertés publiq. l'ayant jeté dans le parti contraire aux Médicis, il fut obligé de se réfugier à Padoue, où il mourut en 1462. Il a laissé plus. traduct. du grec, mais aucune n'a été impr. (*v.* Negri, *Scrittori fiorentini*, p. 443).

STROZZI (Titius-Vespasien), poète latin, né à Ferrare vers 1422, mort dans une maison de campagne nommée *Racano*, non loin de Ferrare, en 1505, se fit remarquer surtout par une élégance bien rare chez les écrivains de son temps. Protégé par les ducs Borso et Hercule Ier, et chargé par ce dernier de plus. missions importantes, il fut élevé à la charge de président du gr. conseil des douze, la plus haute dignité de l'état après celle du duc, qui en était le chef; mais son administrat. fut marquée par des calamités publiques qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher, et il eut plus d'une fois à souffrir des injustes murmures du peuple. Il dut regretter souvent d'avoir voulu allier à la culture des lettres la poursuite pénible des honneurs. Ses poésies, dont il existe un assez grand nombre, de différ. genres, ont été publiées pour la première fois par Alde Manuce, en 1513, sous ce titre : *Strozzii, poetæ, pater et filius*, Venise, in-8. — Strozzi (Hercule), fils du précédent et meilleur poète que lui, né à Ferrare en 1471, lui fut adjoint dans la présid. du conseil des douze, et se trouva exposé, comme lui, à la haine publique. Débarrassé de ces fonct. pénibles, il allait épouser une dame qu'il aimait depuis long-temps, lorsqu'il fut assassiné (1508). L'impunité de ce crime en a fait accuser Alphonse Ier, duc de Ferrare, qui, dit-on, était le rival de Strozzi. Ses poésies ont été réunies à celles de son père (*v.* l'art. précéd.). Pour plus de détails sur l'un et sur l'autre, on peut consulter Barotti, *Memorie storiche de' letterati Ferraresi*, 1777, t. I, p. 109 et 127.

STROZZI (Philippe), sénateur florentin, né en 1488, se trouva jeune et sans expérience au milieu des temps les plus orageux de la république. Possesseur d'une fortune considérable, il épousa, malgré les représentations du gouvernem., la fille du dern. des Médicis, qui venaient d'être bannis de Florence. Cette union, qui pouvait être considérée comme un pacte entre deux puissantes familles, fit planer sur Strozzi des soupçons qu'il était loin de mériter, comme il le prouva bientôt, en refusant de seconder le pape Jules II dans son projet de rétablir l'autorité des Médicis. Il se montra non moins inflexible lorsque Léon X, son oncle, essaya de le gagner à la même cause par l'offre d'une principauté. Il ne voulut accepter que les fonctions de trésorier de la chambre apostoliq., à Florence, qu'il continua d'exercer sous les successeurs de Léon X. Loin de servir des ambitions étrangères, il fut le principal moteur de la révolution qui rétablit dans sa patrie l'ancienne forme de gouvernement; mais il eut le tort de l'abandonner pour aller visiter une maison de commerce qu'il avait à Lyon. Plus tard il eut la faiblesse d'accepter le diplôme de sénateur d'Alexandre de Médicis, devenu maître de Florence; mais il vit qu'il ne serait pas long-temps en sûreté avec un pareil tyran, et après avoir vainem. tenté de mettre des bornes à son despotisme, il alla chercher un asile à Venise (1536). Après le meurtre d'Alexandre et la nomination de Cosme, Strozzi se mit à la tête d'une troupe d'exilés pour rentrer dans Florence, et essuya une défaite complète (1537),

qui consolida la puissance des Médicis, et enleva aux Florentins tout espoir de liberté. Fait prisonnier et soumis à la torture, il se donna la mort pour éviter le supplice qui l'attendait (1538). Très versé dans la littérature anc., il a trad. de Polybe : *Del Modo di accampare*, Florence, Torentino, 1552, in-8; et de Plutarque : *Scelta d'apotegmi*, avec l'ouvrage précédent. — STROZZI (Léon), fils de Philippe et l'un des gr. hommes de mer de son temps, né à Florence en 1515, entra dans l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, et se distingua d'abord contre les Turks. Parvenu aux prem. grades de la marine de son ordre, il apprit et jura de venger la mort de son père. Il s'engagea au service de la France, qui, par ses prétent. sur l'Italie, semblait être la seule puissance capable d'abaisser un jour l'orgueil des nouv. ducs de Florence. Il fut nommé chef d'escadre; mais, chargé d'une mission toute pacifique auprès de Soliman II, il n'y trouva pas le moyen de satisfaire ses projets de vengeance contre les oppresseurs de sa patrie. En 1547, il conduisit vingt galères sur les côtes de l'Écosse pour protéger la reine Marie contre Élisabeth, et repassa la mer à travers une flotte angl., emmenant avec lui un riche butin et un grand nombre de prisonniers. Au retour d'une nouvelle expédition, dont il fut chargé contre l'Espagne et qui n'eut aucun résultat important, il fut disgracié. Il se rendit à Malte, y fut mal accueilli par le grand-maître, et se mit alors en course pour son compte, attaquant les infidèles et quelquefois les chrétiens. Bientôt il eut à choisir entre le service de l'empire, de la France ou de Malte. Il se décida pour la France, qui venait (1554) de recommencer la guerre en Flandre et en Italie. Il reprit le commandement des galères stationnées à Port-Ercole, et alla investir le fort de Scarlino, dans la principauté de Piombino. Il y fut blessé mortellement, et rendit le dernier soupir à Castiglione della Pescaia (1554) (*v.* les *Capit. franç.* de Brantôme, tome II, p. 322). — STROZZI (Pierre), frère aîné du précédent, voulut aussi venger la mort de son père, et donner à la liberté de sa patrie l'appui de la France. Il entra dans l'armée française, assista au siége de Luxembourg (1543), fut battu l'année suiv. à La Mirandole, servit sous l'amiral Annebault en 1545, et fut créé général des galères; mais son avancem. rapide et ses succès ne pouvaient lui faire oublier le gr. but de tous ses travaux, la vengeance. Enfin, il fut envoyé en 1554 au secours de Sienne, que Cosme I^er^ assiégeait; mais il fut défait près de Lucignano, et se vit obligé de revenir en France en 1555. Il alla, deux ans plus tard, prendre le commandement de l'armée du pape Paul IV, obtint quelq. avantages qui ne l'approchèrent pas du but de tous ses efforts, et fut tué au siége de Thionville en 1558. — STROZZI (Philippe), fils du précéd. et l'un des grands capitaines de son temps, né à Venise en 1541, fut amené en France dès l'année suiv., et placé comme enfant d'honn. près du dauphin, depuis François II. A l'âge de 15 ans, il alla signaler sa valeur à l'armée de Piémont, et à son retour fut nommé capitaine. De nouveaux exploits lui valurent le grade de colonel des gardes-françaises en 1563, et plus tard celui de colonel-général de l'infanterie, dont il dut par la suite se démettre, lorsqu'il prit fantaisie au roi d'en gratifier le duc d'Épernon. Il fit des merveilles au combat de la Roche-Abeille, à la bataille de Moncontour et au siége de La Rochelle. Chargé en 1581 du commandem. de la flotte destinée à soutenir les prétentions de don Antoine, reconnu roi de Portugal, il attaqua les Espagnols non loin des Açores, fut pris et livré à l'amiral Ste-Croix (Santa-Cruz), qui le fit jeter à la mer avec une insigne lâcheté (1582) (*v.* sa *Vie* dans les *Hommes illustres* de Brantôme).

STROZZI (CYRIAQUE), né en 1504 dans un château voisin de Florence, fut l'un des plus intrépides ergoteurs de son temps, et se fit admirer souvent dans ces assauts d'érudition, où la victoire reste d'ordinaire, non pas au plus savant, mais au plus adroit. Après avoir professé la philosophie à Florence, il fut, en 1549, nommé à la prem. chaire de l'univ. de Pise, et mourut dans cette ville en 1565. Il était très versé dans la philos. et les langues anciennes. Son principal ouvrage est intitulé : *De Republicâ libri II, scilicet IX et X reliquis octo additi, quos scriptos non reliquit Aristoteles*, grec-latin, Florence, Junte, 1562, in-4. — STROZZI (Laurence), sœur du précéd., née comme lui aux environs de Florence en 1514, prit l'habit de St-Dominique dans le couvent de St-Nicolas *di Prato*, et termina en 1591 une vie toute consacrée à la piété. On lui doit un recueil d'*hymnes*, qui ont été publiés sous ce titre : *In singula totius anni solemnia hymni*, Florence, Junte, 1588, in-8.

STROZZI (PIERRE), secrét. des brefs sous Paul V, né à Florence vers 1575, rendit un service éminent à l'Église, en amenant les nestoriens modernes à reconnaître l'autorité du St-siége, ce qui ne l'empêcha pas de perdre la bienveillance du pontife par les intrigues de ses ennemis; il résigna lui-même son emploi et alla professer la philosophie à l'université de Pise, où il mourut vers 1640. Nous citerons de lui : *Disputatio de origine et dogmatibus chaldæorum, sive hodiernor. nestorianor.*, Rome, 1617, in-4.

STROZZI (BERNARD), peintre, dit *il Prete Genovese*, ou *il Capucino*, né à Gênes en 1581, avait déjà quelque réputat. dans son art à l'âge de seize ans, ce qui ne l'empêcha pas de s'en dégoûter bientôt et de se faire capucin. Puis le goût de la peinture se réveilla dans les ennuyeux loisirs du cloître. On lui permit d'en sortir, parce que sa mère et sa sœur avaient besoin de son talent pour vivre; mais plus tard sa mère étant morte et sa sœur mariée, on voulut lui faire reprendre l'habit relig., et, comme il hésitait, il fut arrêté et mis en prison dans le couvent de son ordre, où il resta plus de trois ans. Enfin il parvint à s'évader et se rendit à Venise, où il mourut en 1644, après avoir décoré de ses ouvrages la biblioth. de St-Marc, la Procuratorerie, l'église de St-Benoît et l'hôpital des Incurables. C'est surtout à ses fresques qu'il doit sa réputat.

Le musée du Louvre possède de lui 2 tableaux : *St Antoine de Padoue* tenant l'Enfant Jésus qui le caresse ; la *Vierge* avec l'Enfant Jésus sur des nuages, entourés de différents attributs.

STROZZI (JULES), poète italien fort médiocre, né à Venise en 1583, mort dans cette ville en 1660, s'essaya dans plusieurs genres, mais surtout dans le drame. « Il trouvait moyen, dit un de ses biographes, de faire entrer dans ses pièces de théâtre des devises, des jeux de mots, des anagrammes qui sillonnaient la scène en lettres de feu. » Un de ses ridicules ouvr. fut joué avec un grand luxe de décorations devant Louis XIV en 1645. C'était la *Finta pazza, o Achille in Sciro*, Plaisance, 1641, in-4 ; réimpr. sous ce titre : *Feste teatrali per la finta pazza*, Paris, 1645, in-fol., fig. Nous citerons en outre sa *Venezia edificata, poema eroico, con gli argomenti di Franç. Cortesi*, Venise, 1624, in-fol., fig.

STRUDEL (PIERRE), peintre tyrolien, né vers 1660 à Clez, dans la vallée de Nansperg, qui fait partie de l'évêché de Trente, mort à Vienne en 1717, excellait à peindre les enfants nus, comme le prouvent les bachanales qu'il a exécutées ; et peut-être n'a-t-il en cette partie d'autre rival que le Dominiquin. Ses ouvr. fixèrent l'attention de l'empereur Léopold, qui lui accorda le titre de baron, se plut à le voir travailler, et l'honora des mêmes marques d'estime dont Charles-Quint avait comblé le Titien. Parmi ses compositions les plus estimées, on cite un *Eccè homo*, un *St Jean l'Évangéliste*, et une *Ste Famille*, qui faisaient l'ornement de la galerie de Dusseldorf.

STRUENSÉE (ADAM), théologien, né en 1708 à Neu-Ruppin, dans la Marche de Brandebourg, mort en 1791, s'était liée avec la secte des frères moraves et avec son fondateur, le comte de Zinzendorf ; ce qui ne l'empêcha pas de rester fidèle à sa communion. En 1760 il fut nommé surintend.-général des duchés de Holstein et de Schleswig. Il est surtout connu par sa piété et par ses ouvrages ascétiques. Ses deux fils, dont les art. suivent, acquirent une célébrité d'un autre genre.

STRUENSÉE DE CARLSBACH (CHARLES-AUG.), fils du précédent, né à Halle, fut appelé en 1757 comme professeur de philos. et de mathématiques à l'acad. des jeunes nobles de Liegnitz. Frédéric II envoya souvent des gentilshommes se former à son école ; et Struensée se montra digne d'un pareil suffrage, non-seulement par ses leçons verbales, mais encore par la composition de plus. ouvr. remarquables sur l'art militaire. En 1770, il fut appelé à Copenhague par son frère, alors tout-puissant en Danemarck (*v.* l'art. suiv.), et fut nommé intendant des finances, avec le titre de conseiller de justice. L'économie politique devint alors son occupation favorite. Enveloppé bientôt dans la chute de son frère, il ne recouvra sa liberté qu'en prouvant son innocence, et alla reprendre ses utiles fonctions à Liegnitz, où il resta cinq ans. Frédéric lui confia en 1777 la direction d'un bureau succursal de la banque royale à Elbing, et l'appela à Berlin en 1782 comme conseiller intime au départem. des finances et comme direct. de l'établissement royal, connu sous le nom de *Société pour le commerce maritime*. Le prince roy. de Danemarck lui conféra en 1789 la noblesse, sous le nom de Carlsbach. Enfin le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, le nomma en 1791 ministre des finances et chef du département des accises, des douanes et du commerce. Il se maintint au ministère jusqu'à sa mort, en 1804. Administrateur sage et intègre, Struensée ne fut pas un grand ministre : il lui manquait la sensibilité et l'imaginat., sans lesquelles il n'y a point de génie. Parmi ses ouvr., tous en langue allemande, nous citerons : *Éléments d'artillerie*, Liegnitz, 1760, 1769, 1788, in-8 ; Leipsig, 1817. — *Élém. d'architecture militaire*, Liegnitz, 1770, 1786, 3 vol. in-8. — *Recueil d'écrits sur l'économie politique*, ibid., 1776, 2 vol. in-8. — *Mémoires sur des objets essentiels de l'économie polit.*, Berlin, 1800, 3 vol. in-8.

STRUENSÉE (JEAN-FRÉDÉRIC), frère du précéd., né à Halle en 1737, avait acquis le titre de docteur en médecine, lorsqu'en 1757 son père l'emmena à Altona, où il allait remplir les fonctions de principal pasteur. Le jeune Struensée, qui avait appris à penser librement par la lecture de Voltaire et d'Helvétius, avait adopté les principes relâchés de la morale épicurienne. Sa seule religion était le plus complet matérialisme. Il tint table ouverte à Altona, se livra à tous les plaisirs, fit beaucoup de dettes, et eut un moment l'idée d'aller dans l'Inde chercher la fortune dont il ne pouvait se passer. Il avait bien essayé aussi de la profession d'écrivain ; mais ce n'était pas là qu'il pouvait trouver la richesse, et il cessa d'écrire pour se jeter dans la société des grands seigneurs, auxquels il plaisait par son esprit, sa figure, son ambition même et ses idées hardies. Bientôt il fut introduit à la cour de Danemarck, et en 1768, il fut nommé médecin particulier du roi Christian VII, qu'il accompagna dans son voyage en France et en Angleterre, et dont il était déjà le favori, lorsqu'ils revinrent en Danemarck. Au mois de mai 1770, il fut chargé de l'inoculation du prince royal. Il fut très assidu auprès de lui, sans doute parce que la reine Mathilde ne voulut pas quitter un instant son fils, et il put, dans de fréquentes conversations, prendre sur elle l'ascendant qu'il avait sur le roi. Mathilde crut voir dans Struensée l'homme qui pouvait lui donner quelque influence à la cour ; et Struensée, en lui laissant cet espoir, travailla pour lui-même. Il se fit confier l'éducation de l'héritier du trône, obtint le titre de conseiller de conférence et de lecteur du roi, et fut dès-lors considéré comme le chef du parti de la jeune reine et comme l'adversaire de Bernstorf, Thott, Rosencrantz, Moltke et Reventlow, membres du conseil privé, odieux au peuple par leur aversion pour toute réforme. Bernstorf fut renvoyé (13 sept. 1770). Struensée, qui avait contribué à son renvoi, et qui, dès le 4 sept., avait fait rendre, sans le concours d'aucun ministre, un *ordre du cabinet*, contenant abolition de la censure des livres et des journaux, fut véritablement

ministre, quoiqu'il n'eût encore aucun autre titre légal. Le 27 déc. un *acte royal*, rédigé par lui, abolit le conseil privé, qui se croyait autorisé par la constitution de l'état à mettre des bornes au pouvoir des rois de Danemarck. C'était déclarer la guerre à l'aristocratie, et rétablir dans toute sa pureté le pouvoir monarchique, dont l'exercice fut remis entre les mains de l'heureux favori, décoré depuis quelq. jours seulement du titre modeste de maître des requêtes, équivalant à celui de ministre et secrétaire-d'état. En juillet 1771 le roi le nomma comte, ministre du cabinet, et ordonna que tous les départements de l'administration lui obéiraient, sans qu'il fût nécessaire de produire la signature du souverain. Le ministre, devenu tout-puissant, suivit un système fondé sur des vues grandes, justes et salutaires. Il s'efforça d'affranchir le Danemarck de l'influence de la Russie, chercha à renouer avec la Suède et avec la France des relations amicales, et ne mérita pas moins d'éloges pour les réformes qu'il introduisit dans l'administration intérieure du royaume. Elles tendaient à prévenir les disettes, à diminuer les impôts, à briser les entraves qui arrêtaient l'industrie, à adoucir les lois pénales, à abréger les formalités de l'ancienne jurisprudence; mais il précipita un peu trop ces mesures utiles, qui blessaient des intérêts privés. On murmura, on répandit dans des libelles les insinuations les plus perfides sur ses liaisons avec la reine; et il se vit forcé de déclarer, par une nouvelle ordonnance, que la liberté de tout imprimer n'excluait pas la responsabilité devant les tribunaux. Bientôt le mécontentement se fit jour par de petits mouvem. de révolte, auxquels le ministre opposa très peu de résistance; et ce défaut de fermeté parut être le signal de sa chute. La reine douairière Julie se mit à la tête des ennemis de Mathilde et de Struensée, parmi lesq. se trouvait le comte de Rantzau-Aschberg, l'un des premiers amis du ministre. A la suite d'un bal les conjurés pénétrèrent jusqu'à l'appartement du roi, lui parlèrent d'un complot contre sa vie et lui firent signer l'ordre d'arrêter la reine et ceux qu'ils appelaient ses complices. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ. On réduisit à six les principaux chefs de l'accusat. dirigée contre Struensée. Quelques-uns étaient absurdes, d'autres étaient glorieux pour lui et pouvaient être facilem. combattus; un seul est digne de fixer un moment l'attention, c'est celui qui rappelait, pour les incriminer, ses relations avec la reine. Struensée avait fait des aveux à ce sujet, disait-on, et il est incertain que son avocat le recommanda à la clémence royale, *sur ce seul point;* mais les historiens les plus récents ont accrédité l'opinion qu'il s'était laissé aller à faire de tels aveux, dans l'espoir assez fondé de sauver sa tête, en associant sa cause à celle de la reine. Quoi qu'il en soit, le roi, livré alors sans volonté à l'ascendant du parti vainqueur, confirma la sentence le 27 avril 1772, et le lendemain Struensée fut décapité. Son ami Brandt, qui avait partagé son étonnante fortune, fut immolé avec lui à la vengeance de ses ennemis. On a indiqué à l'article Mathilde, quelq. ouvr. que l'on peut consulter sur cette grande catastrophe. Nous citerons encore : *Histoire du comte de Struensée et de son ministère* (en danois), par J.-K. Host, Copenhague, 1824, 2 vol. in-8, avec un 3e vol. de pièces justificatives.

STRUTT (Joseph), antiquaire angl., dessinateur et graveur au pointillé et au lavis, né en 1749, fut chargé de quelques dessins, en 1770, par le directoire du muséum britannique. Les richesses réunies dans cette collect. d'objets d'art et de sciences tournèrent son attention vers l'archéologie, dans laquelle il fit de très grands progrès. Il mourut en 1802. Ses princip. ouvrages sont : *Essai sur les mœurs, les usages, les armes, les vêtements*, etc., *des habitants de l'Angleterre, depuis l'invasion des Saxons jusqu'au règne de Henri VIII*, 1774-75, 2 tomes, 1797. — *Dictionnaire des graveurs*, 1785-86, 2 t. — *Tableau complet des habillements du peuple anglais, depuis l'établissement des Saxons jusqu'à nos temps*, conten. 143 pl., 1796-99, 2 vol. in-4. Une trad. franç. du 1er vol. par Boulard, sous le titre d'*Angleterre ancienne*, avec 67 pl., parut en 1789, 2 vol. in-4.

STRUTTER (Jean-Théophile), né à Udstein en 1740, d'abord conseiller-d'état au service de Russie, fut ensuite attaché au dépôt des archives des affaires étrangères à Moscou, où il mourut en 1801. Il est auteur des ouvr. suiv. : *Extraits des historiens byzantins en ce qui concerne l'histoire ancienne de la Russie*, en lat., Pétersbourg, 1771-80, 4 vol.; trad. en russe par Svietof, ib., 1778-1775. — *Histoire de Russie* (les 3 prem. vol. seulem., s'arrêtant à 1462), ibid, 1800-03.

STRUVE (George-Adam), jurisconsulte, né à Magdebourg en 1619, prit ses degrés en 1646 avec un tel éclat, qu'on lui offrit une chaire vacante à l'acad. d'Iéna. Ayant quitté la carrière de l'enseignement en 1660, il remplit pend. 4 ans les fonctions de prem. conseiller de la ville de Brunswick, et fut ensuite employé dans des affaires importantes par l'électeur et les princes de Saxe, et par le prince de Hesse-Darmstadt. En 1673, il revint à Iéna occuper la chaire de droit canoniq., fut élu présid. du sénat et du consistoire, et mourut en 1692. Nous citerons de lui : *Juris feudalis syntagma et jurisprudentiæ civilis syntagma*, souvent réimpr. l'un et l'autre dans le 17e S., et adoptés par la plupart des univ. d'Allemagne. — Struve (Burkhard-Gotthelf), savant et laborieux bibliographe, fils du précédent, né à Weimar en 1671, fut employé par son frère aîné, conseiller du prince de Hesse, dans différentes affaires pour les cours de Darmstadt, Stuttgard et Cassel. Il partagea la folie de ce frère qui se ruina en cherchant la pierre philosophale, et dont il paya les dettes. La crainte de se voir privé de toute ressource le jeta dans une mélancolie profonde, dont il sortit enfin pour se livrer à l'étude avec plus d'ardeur. Nommé bibliothécaire à l'acad. d'Iéna en 1697, il y ouvrit des cours particuliers de physique, de littérat.-grecque et d'antiquités, et y obtint la chaire publique d'histoire en 1704, puis

le titre de profess. extraordin. en droit. Il mourut en 1758 conseiller de l'électeur de Saxe. Ses principaux ouvr. sont : *Bibliotheca juris selecta*, Iéna, 1703, in-8; 1756, 2 t., in-8. — *Introductio in notitiam rei litterariæ et usum bibliothecarum, cum supplementis Lilienthalii, Coleri, Koehleri*, etc., ibid, 1704, in-8; Francfort, 1754, 2 vol., in-8. — *Bibliothec. philosoph. in suas classes distributa*, 2e édit., augm. par Kahde, 1740, 2 vol. in-8. — *Selecta bibliotheca historia*, avec des additions de Buder, Leipsig, 1640, 2 vol. in-8.

STRUYS (Jean), voyageur hollandais, dont le vrai nom était *Jans Janszoon Strauss*, parcourut un grand nombre de pays au service de diverses nations, de 1647 à 1672. De retour de ses courses, il se retira dans le Ditmarsch (pays danois au nord de Hambourg), où il mourut en 1694. La relation de ses voyages, publ. en hollandais (Amsterdam, 1677), et trad. en allem. l'année suiv., l'a été en franç. par Flanius, sous ce titre : *Voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes et en plus. autres pays étrangers*, Amsterd., 1681, in-4; carte et fig.; Lyon, 1682, 3 vol. in-12, fig.; Amsterd., 1718, 3 vol. in-12, avec cartes et fig.

STRYK (Samuel de), jurisconsulte, né en 1640 à Priegnitz, fut à l'âge de 26 ans nommé professeur extraordinaire de *Novelles* à Francfort. Il obtint en 1668 la chaire des *Institutes*, en 1672 celle des *Pandectes*, en 1680 celle du *Code*, et deux ans après il fut nommé chef de la faculté de droit. Déjà l'emper. Léopold lui avait adressé des lettres de noblesse, lorsqu'en 1690 l'électeur de Saxe pria l'élect. de Brandebourg de lui céder un professeur si distingué, qu'il voulait placer d'une manière avantageuse à son université de Wittenberg. Cette prière fut écoutée, et Stryk se rendit à son nouv. poste; mais l'électeur de Brandebourg le rappela en 1692, lorsqu'il fonda l'université de Halle, et le nomma son conseiller intime, directeur de l'univ., et prem. professeur de jurisprudence. Il mourut à Halle en 1710. Stryk dut sa célébrité moins à son enseignement qu'à ses écrits, qui font autorité devant les tribunaux toutes les fois que, pour la décision d'une question, il n'est pas nécessaire de consulter l'histoire et les antiquités; car, sous ce rapport, il laissait beaucoup à désirer. Ces écrits consistent en *consultat.* et *décisions*, et en *Traités* sur des matières spéciales. Tous ses ouvrages et ceux de son fils, Jean-Samuel, qui fut son collègue pend. 15 ans à l'univ. de Halle, ont été réunis en 16 vol. in-fol., Ulm, 1744-55.

STRYKOWSKI (Mathias), prem. historien de la Lithuanie, sa patrie, chanoine de Miednile, fut nommé par le roi Sigismond-Auguste conservat. des archives de la couronne. Ce savant, qui avait acquis une foule de connaissances positives dans ses voyages en Asie, en Italie, en Allemagne et en France, passa le reste de ses jours à mettre en ordre et étudier les documents confiés à sa garde. Parmi les ouvr., tant en prose qu'en vers, qu'il a écrits en polonais, nous citerons un *Traité sur la liberté de la nation polonaise*, et une histoire des peuples slaves, sous ce titre : *Chronique de la Pologne, de la Lithuanie, de la Russie, de la Prusse, de la Moscovie et de la Tartarie*, Kœnigsb., 1582, in-fol.

STRYPE (Jean), biographe, né en 1643 à Shepney, village près de Londres, exerça pendant plus de 50 ans, l'office de pasteur à Low-Leyton en Essex, et mourut en 1737, à Hacney. Outre des notices biographiques, parmi lesquelles nous indiquerons celle de l'archev. Cranmer, 1694, in-fol., réimpr. à Oxford, 1810, in-8, revue par Henri Ellis, avec des addit. et une *Vie* de l'auteur, on doit rappeler son édit. de la *Descript. de Londres*, par Stow. C'est son travail le plus important.

STUART (Robert II), roi d'Écosse, né en 1316, était le neveu de David II (Bruce), pend. la captivité duquel il tint les rênes de l'état, et apprit à le gouverner un jour pour lui-même. A la mort de son oncle, en 1370, il fut reconnu roi, conformém. au testament de Robert Ier, son aïeul. Ce ne fut pas toutefois sans opposition. Guillaume comte de Douglas réclama ses droits à la couronne; mais ses prétentions furent rejetées par un acte du parlement réuni à Scone, qui déclara même que le trône, après Robert II, appartiendrait à Jean son fils. Dès la première année de son règne, Robert II renouvela l'antique alliance de l'Écosse avec la France. Il s'occupa de payer ce qui pouvait être dû sur la rançon de David Bruce, et de régler toutes les affaires relatives à l'Angleterre. Bientôt il fut obligé de soutenir contre ce pays une guerre souv. interrompue par de courtes trêves, et terminée enfin par une convention conclue en 1386. L'année précéd., il avait gagné la bataille sanglante d'Otterburn (1388), célébrée par une ballade bien connue, sous le nom de *Chasse de Cheviot*. Robert mourut au château de Dundonald en 1390.

STUART (Robert III), fils du précéd., auquel il succéda en 1390, avait reçu au baptême le nom de *Jean*, qui fut changé par le parlement en celui de *Robert*, cher à la nation. L'humeur belliqueuse des nobles ne tarda pas à exciter des troubles, auxquels le nouveau roi, aussi faible d'esprit que de corps, ne put mettre un terme. Heureusement l'Écosse était alors en paix avec l'Angleterre par les prolongations successives de la trêve conclue sous le règne précéd. Mais en 1400, Henri IV, roi d'Angleterre, vint réclamer à main armée l'hommage de Robert et de ses seigneurs : les mauvais temps, la disette, les maladies, le forcèrent de renoncer à ses prétentions et de se retirer. Une trêve fut conclue en 1402, puis une autre en 1404, à la suite de laquelle on parla d'une paix définitive. Pend. ce temps Robert faisait emprisonner David, son fils aîné, coupable des excès les plus scandaleux; ce jeune prince mourut par suite des rigoureux traitements qu'il éprouva. Le malheureux père renonça au gouvernem. et se retira dans l'île de Bute. Pour dérober Jacques, son second fils, aux piéges du duc d'Albany, qu'il supposait avec quelq. raison, avoir hâté la fin de David, il le fit embarquer pour la France; mais Jacques, pris

par les Anglais, fut enfermé à la Tour de Londres. Robert mourut de chagrin en 1405.

STUART (MARIE). — V. MARIE.

STUART (ARABELLA), plus connue dans l'hist. sous le nom de *lady Arabelle*, eut une destinée analogue à celle de MADEMOISELLE, fille de Gaston, duc d'Orléans. On place sa naissance vers 1577. Elle était fille de Charles Stuart, comte de Lenox, frère cadet de ce Henri Darnley que Marie fit asseoir sur le trône. Sa main fut recherchée par un grand nombre d'ambitieux, qu'éblouissaient ses droits éventuels à la couronne d'Angleterre, et qui voyaient d'ailleurs en elle l'unique héritière de la maison de Lenox. La politique faisait donc briguer de toutes parts son alliance; mais la politique aussi rompait toutes les mesures des prétendants. Lorsqu'elle fut en âge de prendre conseil de son cœur pour le choix d'un époux, elle jeta les yeux sur le fils du comte de Northumberland, et, suivant de Thou, ce mariage aurait eu en effet lieu secrètement; mais ce fait ne paraît pas avéré. Après la mort d'Élisabeth, Arabella, qui avait été emprisonnée par cette reine impérieuse, jouit de la liberté et même de quelque fav. à la cour de son cousin, Jacques VI d'Écosse. Mais ce prince ayant appris en 1610 qu'elle avait épousé William Seymour, fils de lord Beauchamp et petit-fils du comte de Hertford, les fit enfermer tous deux séparém. Seymour parvint à s'échapper et se réfugia dans les Pays-Bas. La princesse, demeurée captive, ne cessa de souffrir qu'en cessant de vivre, en 1615. Elle adorait son époux, qui paraît avoir conservé d'elle le souvenir le plus tendre.

STUART (JACQ.-ÉDOUARD-FRANÇOIS), fils du roi Jacques II et de Marie de Modène, n'eut jamais que le titre de roi. Sa naiss., arrivée le 10 juin 1688, hâta la révolut. qui enleva le trône à son père; reconnu par Louis XIV à la mort de Jacques II, en 1701, ce ne fut qu'en 1715 qu'une tentative sérieuse eut lieu pour lui rendre la couronne. Le comte de Mar, qui commandait ses partisans en Écosse, fut vaincu par le duc d'Argyle dans la bataille de Sheriffmoor. La présence du prince lui-même ne put rétablir ses affaires l'année d'après (1716). Il se flatta quelque temps, mais en vain, que la reine Anne le désignerait pour son successeur. Après la mort de Louis XIV et celle de cette princesse, il fut abandonné par le régent de France, et n'eut d'autre appui qu'Alberoni, dont les projets en sa faveur échouèrent en 1719. Errant d'états en états, tantôt honoré, tantôt proscrit, le prétendant sembla renoncer lui-même à sa couronne après l'expédition de 1745, où son fils Charles-Édouard le fit proclamer une dernière fois en Écosse. Il mourut à Rome le 2 janv. 1766, âgé de 78 ans. Plus connu dans l'hist. sous le titre de *chev. de St-Georges*, Jacques, à ce qu'il paraît, n'eut que ces vertus pacifiques qui, malheureusem. pour les peuples, assurent plutôt aux princes la couronne des cieux qu'une couronne terrestre. Il avait épousé la petite-fille du grand Sobieski, dont il eut deux fils.

STUART (CHARLES-ÉDOUARD-LOUIS-PHILIPPE-CASIMIR), fils aîné de Jacques III, et connu sous les noms divers de *Charles-Édouard*, du *Prétendant*, du *chevalier* et du *comte d'Albany*, né à Rome le 31 décembre 1720, vint à Paris lorsq. la guerre de 1740 éclata entre la France et l'Angleterre. Longtemps abusé par les promesses de secours armés que Louis XV fit aux Stuart, mais jamais découragé malgré le découragem. de son propre père, il résolut de tenter seul la fortune en Écosse, et s'embarqua à Nantes avec sept personnes proscrites comme lui, au moment où la bataille de Fontenoy, si fatale à l'Angleterre, semblait lui offrir une chance contre la maison de Brunswick. De simples armateurs le conduisirent jusqu'aux Hébrides, et, échappé à plus d'un danger, il jeta l'ancre le 19 juill. 1745 dans le Lochnanuagh, entre Moddart et Arisaig. Les chefs des highlands hésitèrent d'abord de s'engager dans une entreprise qui leur semblait téméraire sans l'aide de la France. Charles-Édouard les décida par son ardeur toute chevaleresque : le pibroch réunit les clans fidèles, l'étendard des Stuart fut arboré, Jacques III proclamé roi, et 2,000 montagnards escortèrent le jeune prince comme régent jusqu'à Édimbourg. Le gouvernem. de l'usurpat. méprise d'abord cette faible armée. Le général Cope, qui l'a vainement cherchée dans les montagnes, revient sur ses pas, impatient d'une victoire qu'il croit sûre. Charles-Édouard court au-dev. de lui à Prestonpans, le défait, rentre triomphant dans Holyrood, organise son parti en donnant des fêtes, marche sur Carlisle, et pénètre jusqu'à Derby, à une ou deux journées de Londres. Le gouvernement anglais tremble et se prépare à la fuite; mais là les princip. chefs de l'armée écossaise doutent de leur fortune, étonnés de ne pas voir accourir les jacobites angl. qui se contentent d'envoyer leurs vœux au prétendant. La retraite est résolue, lorsqu'il ne s'agissait peut-être que de 24 heures pour regagner sur George II la partie que Jacques II avait perdue en 1688 contre Guillaume. Charles-Édouard revient sur ses pas, pleurant de colère. Le duc de Cumberland prend alors l'offensive, et suit de près les montagnards jusq. sur les frontières d'Écosse, où il laisse le commandement au général Hawley. La guerre continue en Écosse : Charles-Édouard gagne la bataille de Falkirk; mais le duc de Cumberland, qui revient avec des renforts, remporte la victoire de Culloden, disperse le parti jacobite, et achève de le dompter par les exécutions militaires. Charles-Édouard fugitif erre dans les montagnes et les îles. Après une foule d'aventures romanesques, de privat. et de périls, trouvant partout des amis, nulle part un traître, quoique sa tête fût mise à prix, obligé de se déguiser en femme à la suite de la célèbre Flora Macdonald, il parvient enfin à s'embarquer pour la France, où il arrive ayant tout perdu, *fors l'honneur*. Le traité d'Aix-la-Chapelle força Charles-Édouard de se réfugier à Avignon, puis en Italie. Il reparut mystérieusement à Londres en 1753, et une dern. fois en 1761, à l'époq. du couronnem. de George III. Tour à tour proscrit, victorieux, vaincu et proscrit





encore, ce prince se montra, dans la bonne fortune comme dans la mauvaise, digne de remonter sur le trône de ses aïeux. Sa gloire s'accroît encore de la comparaison qu'appelle naturellement le nom de son vainqueur, le duc de Cumberland, surnommé *le Boucher*, à cause de ses cruautés. J. Home a publié l'*Histoire de la rébellion de 1745*, ouvrage infidèle par ses réticences, et qui a été refait par R. Chambers, mais toujours avec les opinions anti-jacobites. Voltaire a consacré plusieurs pages éloquentes de son *Siècle de Louis XV* à l'expédition d'Écosse de Charles-Édouard. Le supplément du 3e vol. de l'*Histoire d'Écosse* de Walter-Scott contient ce qui a paru de plus complet sur ce prince. Il avait épousé la princesse de Stolberg, plus jeune que lui de 30 ans. Cette union ne fut pas heureuse : sa femme, connue sous le nom de comtesse d'Albany, épousa depuis Alfieri le poète, et le peintre Fabre en troisièmes noces.

STUART (Henri-Benoit), frère du précédent, naquit le 6 mars 1725. Il changea en 1747 son titre de duc en celui de cardinal d'York, au grand déplaisir de son frère, qui regardait la pourpre rom. comme incompatible avec les prétent. des Stuart au trône d'Angleterre. Cependant, à la mort de Charles-Édouard, le cardinal d'York se fit appeler Henri IX. Il cessa de vivre à Rome en 1807. « Ainsi mourut, sous le chapeau d'un cardinal, le dernier des petits-fils de ce Jacques II qui avait sacrifié au papisme la triple couronne de la Grande-Bretagne. » Nous empruntons cette réflexion à l'ouvrage de Walter-Scott que nous venons de citer en terminant le précédent article.

STUART. — V. Charles, Marie, etc.

STUART (Jacq.), architecte et antiquaire, né à Londres en 1713 de parents pauvres, les perdit de bonne heure, et se trouva, comme l'aîné, chargé de soutenir sa famille; mais cette position difficile ne l'empêcha pas de se perfectionner dans les arts du dessin, dont il avait appris seul les prem. éléments. L'heureuse persévérance qui faisait le fond de son caractère lui permit d'apprendre de même le latin et le grec. Il voulut aller visiter Rome et Athènes. Dans la première de ces deux villes, il se lia d'amitié avec Revett, qui fut son compagnon dans le voyage de Grèce (1750). Le résultat de leurs courses et de leurs trav. scientifiques parut sous ce titre : *Antiquités d'Athènes, mesurées et dessinées par J. Stuart et Nicolas Revett, peintre et architecte*, t. Ier, grand in-fol., 1762; tome II, 1790, avec des explicat. et des notes de Newton; t. III, 1794, avec le texte de Revett; tome IV, 1815, avec un texte explicatif et historique de Taylor. Cet ouvrage a été trad. en français par M. Feuillet, 1808-15, 3 vol. in-fol. Stuart était mort en 1788, estimé de tous les amis des arts qui l'avaient surnommé *l'Athénien*.

STUART (Gilbert), écriv. écossais, né en 1742 dans l'univ. d'Édimbourg, où son père était professeur d'humanités, fut destiné d'abord au barreau; mais après avoir passé quelques années chez un procureur, il suivit sa vocation, qui l'entraînait vers les études historiques et philosophiques. Il était déjà connu par quelques écrits qui donnaient une idée avantageuse de ses talents lorsqu'il vint en 1768 à Londres, où il concourut à la rédaction du *Monthly Review* jusqu'en 1775. Ne pouvant, dans ce journal, se livrer commodément à ses passions haineuses, il revint dans sa ville natale, et y fonda l'*Edinburgh magazine and Review*, où il distilla le fiel à son aise contre les écrivains les plus estimables, surtout contre les histor. Henry, Robertson et Gibbon. Ce journal eut un très gr. succès pend. quelq. mois; mais bientôt les personnes honnêtes furent révoltées de la virulence et de l'injustice de ses critiques, et il cessa de paraître en 1776; en 1782 Stuart revint à Londres, où il travailla au *Political Herald* et à l'*English Review*. L'affaiblissement de sa santé l'obligea de retourner à Édimbourg, où il mourut en 1786. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Histoire de l'établissement de la réformation religieuse en Écosse*, Londres, 1782, in-4. — *Tableau de la société en Europe dans son passage de la barbarie à la civilisation*, 1778, in-4, trad. par A.-M.-H. Boulard, 1789, 2 vol. in-8.

STUART (sir Charles), général anglais, né en 1753, entra au service à l'âge de 17 ans, et fit ses prem. armes en qualité d'aide-de-camp du vice-roi d'Irlande. Il se distingua dans la guerre d'Amérique (1775), obtint le grade de maréchal-de-camp, s'empara de la Corse, puis fut envoyé (1797) dans le Portugal, qu'il préserva de l'invasion projetée par le gouvernem. français. En 1798, il fut envoyé encore une fois dans la Méditerranée, enleva Minorque aux Espagnols, mit la Sicile à l'abri d'une invasion des Français, et leur reprit l'île de Malte. Il retourna alors en Angleterre, où il siégea à la chambre des communes dans les rangs de l'opposition. Il mourut en 1801.

STUBBE (Henri), savant anglais, né en 1631 à Partney, en Lincolnshire, fit ses prem. études au milieu des entraves d'une extrême misère, et fut assez heureux cependant pour trouver quelques ressources dans la générosité de sir Henri Vane *le jeune*. Il resta constamment fidèle à ce chef parlementaire, et même il est permis de croire que, s'il se jeta dans le parti républicain, ce fut surtout par un sentiment de reconnaissance. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne demeura pas aussi attaché à son parti qu'à son bienfaiteur. Après avoir servi dans l'armée parlementaire, et s'être fait payer de ses services par la place de conservateur adjoint de la bibliothèque bodléienne à Oxford, il eut soin de contredire lui-même par d'autres écrits ceux qu'il avait publiés en faveur de la révolution; il accepta le dogme de l'obéissance passive, et lorsque l'épiscopat fut rétabli, il reçut la confirmation des mains de son diocésain. Il obtint ainsi grâce devant le nouveau gouvernem.; mais il n'eut point de part aux fonctions publiques. Il se contenta d'exercer la médecine en Warwickshire, et occupa ses dernières années par des disputes avec la société roy. de Londres, dont il blâmait l'esprit sagem. et heu-

reusement novateur. Il se noya en 1676, comme il se rendait de Bath à Bristol pour visiter un malade. Nous citerons de lui l'*Apologie de sir Henri Vane;* l'*Essai sur la bonne vieille cause;* et la *Lumière sortant des ténèbres, avec une apologie des quakers.*

STUBBS ou STUBBE (John), savant légiste anglais, né vers 1541, fut condamné à avoir la main droite coupée pour avoir publié un écrit satirique, à propos du bruit qui courut vers 1579, que la reine Élisabeth allait épouser le duc d'Anjou. Tout le monde voyait, comme lui, dans ce mariage, un danger imminent pour la relig. protestante. Stubbs, auquel sa condamnat. n'avait rien fait perdre dans l'estime publique, fut employé, quelques années après, par le lord-trésorier Burleigh, à répondre à la *Défense des catholiques anglais*, du cardinal Allen. On ignore l'année de sa mort.—Stubbs (Philippe), que Wood croit être le père ou le frère du précédent, est auteur de l'*Anatomie des abus*, et d'autres ouvr. contre les vices de son temps.

STUBBS (George), anat. et peintre d'animaux, né à Liverpool en 1756, mort en 1806, a excellé surtout à rendre toutes les qualités des chevaux de course; mais par suite de son insouciance à rechercher le beau idéal, même pour la figure humaine, l'on trouve dans ses ouvr. la précision d'un faiseur de *fac-simile*, suiv. l'express. d'un de ses biographes, plutôt que le génie d'un peintre. On vante beaucoup un *tigre* qu'il a peint d'après nature, son *Philis, beau chien d'arrêt de lord Clarmont*, et son *Chien d'arrêt épagneul*. On lui doit en outre l'*Anatomie du cheval, contenant la description des os*, etc., avec 18 pl. dessinées d'après nature, et *Tableau de l'anatomie comparée de la structure du corps humain, d'un tigre et d'un oiseau ordinaire*, avec 30 pl. Cet ouvr., dont il a paru 3 livraisons, devait en avoir six.

STUCK ou STUCKIUS (Jean-Guillaume), antiquaire, né à Zurich vers le milieu du 16e S., mort en 1607, dut quelque réputation à son *Traité des festins des anciens et de leurs sacrifices*, 1591, in-fol.; réimpr. avec d'autres écrits sur le même sujet, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol. — Stuck (Théophile-Henri), bibliographe, né à Halle en 1716, mort en 1787, s'occupa de minéralogie, d'histoire et surtout de géographie. On a de lui en allemand: *Catalogue de relations de voyages et descriptions de pays, anciennes et modernes, esquisse d'une partie principale de l'histoire littéraire de la géographie*, Halle, 1784, in-8. — *Supplément*, ibid., 1785; 2e part. publ. après la mort de l'auteur, par H.-Ch. Weber, 1787, in-8. Le nombre des écrits indiqués dans ce précieux répertoire est de 5452. Il a paru un si gr. nombre de voyages dep. 1787, que les amis de la géographie doivent souhaiter qu'il soit publié une suite à l'ouvr. de Stuck.

STUCKLAND (André de), maître provincial de l'ordre Teutonique en Livonie en 1250, s'illustra par ses exploits contre les Lithuaniens, les Samogitiens, et les Sémigalliens, rendit la Sémigalle tributaire de son ordre, et imposa à Mendog, grand-duc de Lithuanie, l'obligation de se faire chrétien pour conserver ses états, que le vainqueur fit ériger en royaume par le pape Innocent IV (1251). Après quelq. autres actes honorables, André de Stuckland se démit de sa dignité, et se retira en Allemagne, où il mourut.

STUKELEY (William), antiquaire et médecin, né en 1687 à Holbech en Lincolnshire, vint fixer son domicile à Londres en 1717, et ne tarda pas à être admis dans le sein de la société roy. Nommé membre, puis censeur du collége des médecins, il devint conseiller de la société roy. et secrét. de la soc. des antiquaires, qu'il avait contribué à relever en 1718. Il quitta Londres en 1726 pour venir exercer la prof. de méd. à Grantham. Là il se livra plus que jamais à son goût favori pour les antiquités; mais emporté par son imagination il s'est permis quelq. conjectures plus ou moins singulières qui ne sont nullement fondées. Tourmenté de la goutte, et ne pouvant plus visiter ses malades, il abandonna la médecine pour entrer dans les ordres sacrés, et fut d'abord curé d'All-Saints à Stamford (1730), puis de Somerby, près Grantham, et enfin recteur de St-George à Londres (1747). Il mourut en 1765. Nous citerons de lui: *Traité sur la cause et la guérison de la goutte par un nouveau traitement*, 1734. —*Palæographia sacra*, 1756, in-12.—*Itinerarium curiosum*, Londres, 1776, in-fol., avec 103 pl.

STURE (Sténon), surnommé *l'Ancien*, administrateur du royaume de Suède, fut mis à la tête du gouvernement en 1471, après la mort du roi Charles VIII, lorsque les Danois demandaient que l'union de Calmar fût renouvelée. Il eut à défendre ses nouveaux droits contre Christian Ier de Danemarck, qui réclamait la couronne, et il sortit vainqueur de cette lutte. Il remporta également plus. victoires sur les Russes, qui avaient opéré une invasion en Finlande; mais dans le même temps un parti s'étant formé contre lui dans le sein de la Suède; il fut déclaré ennemi de la patrie et excommunié. Jean, qui avait succédé en Danemarck à Christian Ier, fut proclamé roi de Suède en 1497. Bientôt des plaintes s'élevèrent contre ce nouveau prince, Sture reparut et fut nommé administrateur une seconde fois en 1501. Il conserva le gouvernem. jusqu'à sa mort, arrivée en 1503.—Sture (Svante), administrat. de Suède, d'une autre famille que le précéd., le remplaça en 1504, et mourut en 1512, après avoir tenu les rênes du gouvernement avec beaucoup de fermeté dans des temps difficiles. — Sture (Sténon), *le Jeune*, administrateur de Suède, eut des démêlés violents avec Trolle, archevêque d'Upsal, que les états déposèrent en 1517 comme perturbateur du repos public. Trolle s'étant retiré auprès de Christian II, roi de Danemarck, qu'il entraîna dans une guerre contre la Suède, Sture remporta une première victoire sur les troupes danoises; mais dans une autre bataille qu'il leur livra à Bogesund (1520), il reçut une blessure, à laq. il survécut peu de temps. Sa veuve Christine Gyllenstierna, défendit Stockholm avec un courage héroïque, mais ne put empêcher Christian d'être proclamé roi et couronné par Trolle à Upsal.

STURLESON. — V. Snorro.

STURM (Jacques) *de Sturmeck*, l'un des plus illustres magistrats de son temps, né à Strasbourg en 1489, mourut en 1553, emportant les regrets de ses compatriotes, dont il avait été 28 ans l'oracle. Il se prononça l'un des premiers en faveur de la réforme de Luther, et décida ses compatriotes à l'adopter. Il fut député 91 fois, tant aux diètes de l'empire qu'à la cour de Charles-Quint et en Angleterre. Sa correspondance est conservée, en partie, dans les archives de Strasbourg, et Louis-Chr. Mieg a publié de Sturm une lettre: *De emendandâ acad. heidelbergensi* (1522) dans les *Monumenta pietat. et litterar. virorum illustr.*, Francf., 1702, tom. I, pag. 276-79. — Sturm (Jean), célèbre humaniste, né en 1507 à Sleida ou Schleiden, dans l'Eiffel, vint à Paris en 1529, et y reçut des savants un accueil qui le décida facilement à se fixer dans cette ville. Il y ouvrit une école, où il compta bientôt un grand nombre d'élèves: mais comme il avait adopté secrètem. les principes de la réforme, il eut lieu d'être effrayé de la rigueur des ordonnances rendues contre les hérétiques, et accepta avec empressement la place de recteur du gymnase de Strasbourg (1538). Cette école devint, en peu d'années, l'une des plus florissantes de l'Allemagne, et en 1566 l'empereur Maximilien II l'éleva au rang d'académie. Sturm, par sa modérat. non moins que par son penchant pour les dogmes de la confession helvétique, se fit des ennemis violents parmi les sectateurs de la confession d'Augsbourg, qui parvinrent à lui faire ôter, en 1583, la place de recteur. Il se retira alors dans une campagne près de Strasbourg, où il mourut en 1589. Il avait publié un gr. nombre d'ouvrages, dont Oberlin a donné la *notice* détaillée dans trois *Programmes* impr. en 1804 et 1805. Tous ces opuscules classiques ont été réunis par Fréd.-And. Hallbauer sous ce titre: *de Institutione scholasticâ opuscula omnia*, Iéna, 1730, in-8. — Sturm (Jean-Christophe), le restaurat. des sciences physiq. en Allemagne, né en 1635 à Hilpolstein dans la principauté de Neubourg, se consacra au ministère évangéliq. et obtint une vocation pour une paroisse du comté d'Ettingen. Il fallut que ses amis sollicitassent pour lui la chaire de physique et de mathématiq. à l'académie d'Altdorf. Il en prit possession en 1669, et la remplit avec autant de zèle que de succès, jusqu'à sa mort, en 1703. L'Allemagne lui dut l'introduction de l'enseignement des mathématiq. dans les gymnases et dans les écoles de campagne, et s'il ne fit point de découvertes nouvelles en physique, il rendit du moins de grands services à cette science, en répandant le goût des expériences. Ses ouvr. étant tombés dans l'oubli, à raison même des progrès des sciences, auxq. ils ont contribué, nous ne citerons que les suivants: *Collegium experimentale, sive curiosum*, etc., Nuremberg, 1676-85, 2 vol. in-4, fig. — *Philosophia eclectica*, ibid., 1686, 2 part. — *Physica eclectica sive hypothetica*, ibid., 1697-1722, 2 vol. in-4. — *Mathesis juvenilis*, ib., 1701, 2 vol. in-8. — Sturm (Léonard-Christophe), célèb. architecte, né à Altdorf, fils du précéd., professa les mathématiq. à Wolfenbuttel, puis à l'académie de Francfort-sur-l'Oder, d'où le duc de Mecklenbourg le tira pour lui confier, avec le titre de conseiller, l'intendance générale de ses bâtiments. Sturm mourut à Gustrow en 1719, à l'âge de 50 ans. Parmi ses ouvrages, tous en allem., et qui lui ont acquis une grande réputation dans son pays. On distingue: *Parallèle des systèmes de fortification de Vauban, Cohorn et Rimpler*, Augsbourg, 1718, in-fol. — *Idée et Abrégé de l'architecture civile et militaire*, ibid., 1718-20, in-fol., 16 part. — Sturm (Christophe-Chrétien), prédicateur, de la même famille que les précéd., né à Augsbourg en 1740, mort premier pasteur de la paroisse de Saint-Pierre à Naumbourg en 1786, a laissé plus. ouvr., dont le plus connu est intitulé: *Méditations sur les œuvres de Dieu dans l'ordre de la nature et de la providence, pour chaque jour de l'année*, Halle, 1775. 2 vol. in-8, souv. réimpr.; traduit en franç. par la reine Christine de Prusse, et dans plusieurs autres langues de l'Europe.

STURME ou STURMIUS, prem. abbé de Fulde, né en Bavière vers le commencement du 8e S., fut confié, dès son enfance, à St Boniface, qui conçut pour lui l'affection la plus tendre, le seconda dans son projet de fonder un monastère sur les bords de la Fulde (744), et l'en institua le 1er abbé après lui avoir donné des instructions écrites. On sait que cette célèbre abbaye, qui fut depuis érigée en évêché, était soumise à la règle de St Benoît. Sturme fut un des prêtres choisis par Charlemagne pour prêcher l'évangile aux Saxons. Il remplit cette mission avec un zèle infatigable, et il en fut récompensé par un privilége qui plaça son abbaye hors de la juridiction épiscopale et sous la protection immédiate du roi. Il mourut en 779, et fut canonisé par Innocent II en 1139. Sa *Vie*, écrite par St Eigild, 4e abbé du même monastère, a été publ. par Mabillon, s. 3, b. part. 2.

STURZ (Helfrich-Pierre), littérat. allem., né à Darmstadt en 1736, fut d'abord secrét. particulier du baron de Widmann, ministre de l'impératrice-reine à Munich; mais bientôt, dans la crainte que sa qualité de protestant ne l'empêchât de faire son chemin en Autriche, il accepta une place semblable chez M. d'Eyben, chancelier du duché de Holstein. En 1762 il se rendit à Copenhague, où le comte de Bernstorf, qu'on distingue des autres ministres de son nom par l'épithète de *grand*, le prit pour son secrétaire particulier et lui donna une place au départem. des affaires étrangères. En 1768, nommé conseiller de légation, il fut choisi pour accompagner le jeune roi Christian VII dans son voyage en France et en Angleterre. En 1770, après la chute de son protect., il s'attacha à la fortune de Struensée, et vit s'ouvrir devant lui une prespective non moins brillante; mais il tomba avec le nouveau favori, et passa 4 mois dans une prison d'état. En le rendant à la liberté, on le nomma membre de la régence d'Oldenbourg, avec des appointements qui durent lui paraître faibles. Il est vrai que le duc de Holstein

augmenta bientôt son revenu, et lui conféra en 1775 le titre de conseiller d'état. Mais Sturz ne put oublier ce qu'il avait perdu; sa santé s'altéra; son caractère devint sombre et taciturne, et il mourut en 1776, d'une maladie subite, déterminée, dit-on, par l'espoir qui lui fut donné dans une lettre d'un prochain changement de fortune. Cet homme, qui avait si peu de philosophie, a laissé quelques ouvr. intéressants, dont on connaît plusieurs collections. Nous nous contenterons de citer celle qui parut à Leipsig en 1786, sous le titre d'*OEuvres de Sturz*, 2 vol. in-8. — Les *Souvenirs de la vie de J.-R.-E. comte de Bernstorf,* qui avaient paru en 1777, en sont le morceau le plus remarquable.

SUARD (Jean-Bapt.-Antoine), de l'acad. franç., né en 1734 à Besançon, vint à Paris en 1750 pour s'y livrer à la culture des lettres. Il n'avait que des talents médiocres; mais il eut le bon esprit de voir le parti qu'il en pouvait tirer. Homme d'esprit aux yeux des gens du monde, homme du monde aux yeux des gens de lettres, il songea surtout à s'assurer une fortune. Il commença par coopérer à la rédaction d'un journal anglais qui s'imprimait à Paris, puis il remporta un prix dans une acad. de province, par un *éloge* de Montesquieu. En même temps il recherchait la société des philosophes et l'appui des seigneurs qui croyaient aimer la philosophie. Un voyage en Angleterre lui fournit un moyen facile d'accroître sa réputation, jusqu'alors établie sur des titres bien frivoles. Grâce à la complaisance de Robertson, qui lui communiqua les épreuves de son histoire de Charles-Quint à mesure qu'on l'imprimait, il put traduire le premier cet excellent ouvrage, et publier sa traduction aussitôt que l'original. Le succès du livre fut aussi grand en France qu'en Angleterre, et le traducteur fut associé, sans trop savoir pourquoi, à la gloire de l'historien écossais. Deux places étant venues à vaquer à l'Acad. franç. en 1772, l'une fut donnée au traducteur de Virgile, l'autre au traducteur de Robertson; mais le roi annula cette double élection. Suard fut écarté pour avoir participé à l'*Encyclopédie*. Cependant l'admission de Suard, ainsi que celle de Delille, ne fut que différée : le premier remplaça l'abbé de La Ville, le second La Condamine. Suard, pour se soutenir au niveau de sa nouvelle dignité littér., ne se crut pas obligé de composer rien d'original. Il avait de l'esprit, de la finesse, un style agréable et plein d'urbanité; mais l'imagination, la verve, cette sensibilité enfin sans laquelle il n'y a point de vrai talent, lui avaient été refusées. Il se remit à compiler, à traduire, à faire des journaux. Une mention particulière est due aux *lettres* qu'il publia, sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard*, dans la fameuse querelle musicale qui partagea nos pères en *gluckistes et piccinistes*. Le premier mérite de ces *lettres*, est d'avoir été écrites pour la défense de Gluck; mais ce n'est pas le seul : elles offrent un parfait modèle d'exquise plaisanterie, de politesse et de raison toujours spirituelle. Malheureusement ce peu d'écrits que nous avons cités, si l'on y joint quelq. *notices* pour des éditions nouvelles de La Rochefoucauld, de la Bruyère, de Vauvenargues, sont à peu près tout ce qu'a produit Suard pendant 60 années qu'il a consacrées à la culture des lettres. Nommé censeur, il sut se concilier l'amitié des écrivains, notamment de Colin d'Harleville, qui dans sa préface de l'*Inconstant*, déclare lui avoir plus d'une obligation. La révolution compta d'abord Suard au nombre de ses partisans; mais il s'aperçut de bonne heure que le but était dépassé, et prédit les horreurs qui vinrent plus tard effrayer les amis du pays. Il compromit plus d'une fois sa sûreté par ses écrits, et s'expatria au 18 fructidor. Rentré en France après le 18 brumaire, il prit place dans la 2e classe de l'Intitut, dont il fut nommé secrét. perpétuel. Après la chute de Bonaparte, il eut part à la réorganisation de l'Acad. franç. Suard mourut en 1817. On lui doit les deux recueils suivants : *Variétés littér.*, 1769, 4 vol. in-12; 1804, 4 vol. in-8. — *Mélanges de littér.*, 1803-1805, 5 vol. in-8, où, entre autres morceaux, on distingue des *Lettres sur la censure des théât.*, des *Conseils à un jeune homme*, etc. Suard a fourni des *notes* à la *Biogr. univ.*, où un art. lui a été consacré par M. Roger, son succ. à l'acad. Garat a publié des *Mémoires historiq. sur Suard*, 1820, 2 vol. in-8. La veuve de Suard a légué à l'académie de Besançon une somme de 30,000 fr. dont le revenu doit être employé à soutenir dans ses études un jeune homme pauvre, annonçant des dispositions pour les lettres.

SUARÈS (François), théologien, né à Grenade en 1548, prit de bonne heure l'habit de St-Ignace, fut chargé d'enseigner la philosophie à Ségovie, occupa ensuite successivement les chaires de théologie à Valladolid, Rome, Alcala, Salamanque, et partout eut un grand nombre d'auditeurs. Enfin il fut nommé, par Philippe II, à la première chaire de l'université de Coïmbre. Il prit une part active aux disputes que fit naître le système sur la grâce de son confrère Molina, et imagina celui qu'on a nommé *congruisme*, dont personne ne s'inquiète aujourd'hui. Le pape Paul V l'ayant invité à écrire contre le serment d'allégeance que le roi Jacques Ier exigeait de ses sujets, il publia dans ce but : *Defensio catholicæ fidei contra anglicanæ sectæ errores*, Coïmbre, 1613, in-fol. Ce livre fut brûlé par la main du bourreau à Londres et à Paris, comme renfermant des maximes contraires aux droits des souverains. Suarès mourut à Lisbonne en 1617. On trouvera les titres de ses très nombreux écrits dans la *Bibl. soc. Jesu*. Ils ont été recueillis à Mayence et à Lyon, 1630 et années suivantes, 23 vol. in-fol. L'édition la plus récente est celle de Venise, 1740.

SUARÈS (Jos.-Marie), savant antiquaire, né à Avignon vers la fin du 16e S., embrassa l'état ecclésiast., fut nommé prevôt de la cathédrale d'Avignon, puis camérier du pape Urbain VIII à Rome, et évêque de Vaison en 1633. Il se démit de cet évêché en faveur de son frère en 1666, et revint à Rome, où il fut nommé garde de la bibliothèque du Vatican et vicaire de la basilique de St-Pierre.

Il mourut en 1677. Allatius a publié, dans les *Apes urbanæ*, le catalogue des ouvrages que ce prélat avait fait impr., et la liste, beaucoup plus étendue, de ses MSs. Nous citerons de lui : *Prænestes antiqua, libri II, cum numismatibus, inscriptionibus et figuris*, Rome, 1655, in-4 ; réimpr. dans le *Thesaurus antiquitat. Italiæ*, tome VIII, *Vindiciæ Sylvestri II, pontificis maximi*, Lyon, 1658, in-4. — *Arcus Septimi Severi Aug. æri incisus, cum explicatione*, Rome, 1676, in-fol., fig. — *Lettre sur la patrie et les parents de la belle Laure*, dans l'*Histoire de la noblesse du comtat.*, par Pithon-Curt, t. III, p. 200.

SUBLET DES NOYERS (François), intendant des finances et secrétaire-d'état sous Louis XIII, né en 1578, mort en 1645, fut le fondateur de l'imprim. royale, établie d'abord dans les galeries du Louvre. On a dit qu'il aimait les arts ; cependant il eut la sottise de faire brûler un tableau de Michel-Ange, dont François Ier avait décoré le château de Fontainebleau, et qui, dit-on, était le chef-d'œuvre de ce grand artiste.

SUBLEYRAS (Pierre), peintre, né à Uzès en 1699, obtint le grand prix à Paris en 1726, partit deux ans après pour Rome, et y mourut en 1749. Il fut un des plus habiles artistes de son temps ; mais on doit dire aussi qu'il parut à une époque de décadence. Le musée du Louvre possède de lui huit tableaux : *Le Serpent d'airain*, qui lui valut le gr. prix ; *Jésus-Christ à table chez Simon-le-Pharisien*, et une esquisse terminée du même tableau ; *le Martyre de St Pierre ;* celui de *St Hippolyte ; St Basile-le-Grand ; l'empereur Théodose recevant la bénédiction de St Ambroise ;* et *St Bruno guérissant un enfant.*

SUBLIGNY, avocat au parlement de Paris, s'occupa plus de la littérature que des plaidoiries du barreau. Il écrivit pour et contre Racine, et si son nom est parvenu jusqu'à nous, c'est à la faveur du nom de ce gr. homme. Nous citerons de lui : *la folle Querelle*, coméd. en 3 actes et en prose, 1668, in-12. Cette *critique* d'*Andromaque*, attribuée par Racine à Molière fut la cause de leur brouillerie. *Dissertation sur les tragédies de Phèdre et Hippolyte*, 1677, in-12. — La fille de Subligny fut une des premières femmes qui parurent dans l'opéra comme danseuses de profession. Elle parut peu de temps après la demoiselle Fontaine, et fut fort applaudie. Elle quitta le théâtre en 1705, et mourut après 1736.

SUCHET (Louis-Gabriel), duc d'Albuféra, maréchal de France, né en 1772 à Lyon, entra en 1792 volontaire dans la cavalerie nationale de cette ville, il passa peu après capitaine dans une compagnie franche de l'Ardèche, puis, au bout de 4 mois, fut fait chef du 4e bataillon de ce même département. C'est vers ce temps qu'il eut à remplir la déplorable mission d'exécuter, avec son bataillon, l'ordre sanguinaire donné par le proconsul Maignet, de réduire en cendre la commune de Bedouin et d'en décimer les malheureux habitants. Il servit ensuite à l'armée d'Italie, et se distingua particulièrement au combat de Loano, où il enleva 3 drapeaux aux Autrichiens. Il continua de se signaler sous les ordres d'Augereau, puis de Masséna, et mérita, par ses faits d'armes et d'honorables blessures, l'honneur d'être chargé de présenter au général en chef Bonaparte les drapeaux pris dans les dern. mois de 1797 par la division dont son bataillon faisait partie. En 1798, nommé chef de brigade sur le champ de bataille de Neumark, il fut envoyé à l'armée d'Helvétie, et concourut au traité conclu avec les Bernois et les Fribourgeois, qui n'empêcha pas la guerre de recommencer en Suisse. Suchet y fit preuve d'habileté, et, après cette brillante campagne, il fut député à Paris, pour offrir au directoire 23 drapeaux enlevés à l'ennemi. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, mais retenu par Brune à l'armée d'Italie, et nommé major-gén., il eut occasion de développer toute l'étendue de ses moyens militaires, en améliorant l'organisation de l'armée et en y ramenant la discipline. Il n'en fallait pas davantage pour devenir suspect. Suchet, rappelé à Paris malgré les instances de Joubert, réussit à se justifier, et fut envoyé à l'armée du Danube, où il seconda Masséna dans ses habiles manœuvres sur le pays des Grisons. Dès que Joubert eut repris le commandem. de l'armée, après les désastres de Schérer, il rappela près de lui Suchet dans le grade de chef d'état-major, qu'il avait rempli sous Masséna, et qu'il continua d'occuper auprès de Championnet, jusqu'à ce que le 1er consul Bonaparte l'adjoignit comme lieut. à Masséna, devenu général en chef de l'armée d'Italie. C'est en cette qualité qu'à la tête d'un corps de 8,000 hommes, il tint en échec le général Mélas, qui commandait à 40,000 Autrichiens ; ensuite, par d'habiles manœuvres, il contribua à réduire cette armée, qu'il avait privée de tout moyen de retraite. Suchet rejoignit Masséna dans les plaines d'Alexandrie, et assista à la bataille de Marengo, après laquelle il alla prendre le commandem. de Gênes. A l'expiration des 6 mois de l'armistice (déc. 1800), il eut le commandem. du centre de l'armée d'Italie, parvint à dégager le général Dupont, et fit avec lui à Pozzolo 4,000 prisonniers autrichiens. Pend. la paix qui suivit le traité de Lunéville, employé d'abord à l'inspection des troupes cantonnées dans le Midi et dans l'Ouest, il vint prendre un commandement au rassemblement de Boulogne ; il fut ensuite chargé de conduire les travaux du port de Vimereux, et de là envoyé gouverneur du château de Laeken, près de Bruxelles. Rentré en campagne en 1805, il se distingua par une manœuvre aussi hardie que savante à Austerlitz. Il eut l'année suiv. la principale part au gain de la bataille d'Iéna, et ses succès en Pologne couronnèrent glorieusement cette campagne. La guerre d'Espagne, en 1808, le fit rappeler. Mis à la tête du 3e corps, il traverse les Pyrénées, prend part au siége de Saragosse, et est détaché en Aragon comme général en chef. Son armée était dans un état complet de délabrement. Il la relève en peu de temps par des succès habilement ménagés, et les soins qu'il donne à ré-

tablir la discipline profitent d'abord à sa troupe, dont il réussit plus sûrement à réparer les besoins. L'ordre lui fut envoyé d'attaquer l'inexpugnable forteresse de Lérida, et cette place tomba dans ses mains, après la brillante victoire de Margalef. Sa prise est suivie de celle de quelques autres forts, puis de Tarragone, et enfin de l'occupat. du Mont-Serrat, où il avait à enlever, sous le feu d'une escadre anglaise, la plus redoutable position. Le bâton de maréchal fut la récompense de ces beaux faits d'armes. S'avançant vers Murviedro (l'antique Sagonte), il s'en rend maître, après avoir pris Oropeza et battu le général Blacke. A peu d'intervalle de là, Suchet, à qui un renfort vient d'être envoyé de Navarre, court investir Valence, qu'il force à capituler, et dont il prend possession le 10 janv. 1812. Toute la province ne tarda pas à lui être soumise. C'est alors que lui fut donné le titre de duc d'Albuféra avec le domaine qui en formait l'apanage, et qui avait été le théâtre de ses derniers triomphes. Ce qui fait le plus d'honneur à ce guerrier, c'est de s'être concilié, par sa justice et ses vues élevées, l'estime et l'affect. des Espagnols. Ainsi qu'il l'avait fait dans l'Aragon, Suchet institua pour le territoire de Valence une commiss. de gouvernem. composée des hommes les plus éclairés et les plus recommand. Des députés des chapitres, des propriétaires, des négociants, des hommes de loi, furent rassemblés pour voter et répartir avec équité les taxes de guerre, et il leur était rendu un compte fidèle de l'emploi de ces impôts, avant que de nouvelles charges fussent imposées. Lorsque les Français furent contraints d'évacuer la Péninsule, Suchet dut aussi se retirer des provinces de l'Est; mais, dans sa retraite vers les Pyrénées, il ne perdit point l'attitude de vainqueur. Louis XVIII lui donna, avec le titre de command. de St-Louis, le commandem. de la 10<sup>e</sup> division milit. Sa conduite ferme, loyale et mesurée durant les *cent-jours* lui mérita les témoignages solennels de reconnaissance des Lyonnais, qui lui devaient d'avoir vu leur ville respectée par les Autrichiens. Réintégré dans sa dignité de pair par ordonnance du 5 mars 1819, il fut plus tard nommé par le roi pour assister aux couches de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'en 1823, l'on ne vit point le vainqueur de Tarragone et de Sagonte accompagner le duc d'Angoulême dans sa rapide expédit. d'Espagne; mais un mal cruel minait la constitut. robuste du maréch. Suchet. Après une maladie longue et douloureuse, il mourut à Marseille le 7 janvier 1826. Il a été laissé des *Mém. sur ses campagnes en Espagne dep.* 1808 *jusqu'à* 1814, Paris, 1829, 2 vol. in-8, atl, in-fol.

SUCKLING (sir JOHN), écrivain angl., né en 1609 à Witton, dans le Middlesex, se destina d'abord à la carrière des armes, et servit quelque temps sous les drapeaux de Gustave-Adolphe, roi de Suède. De retour en Angleterre, il se fit remarquer parmi les hommes à la mode et les beaux esprits, et composa, pour amuser la cour, plus. pièces de théâtre, dont la représentation lui coûta des frais énormes pour l'époque. Lorsque la guerre civile éclata, il leva pour le service du roi une compagnie de cent cavaliers, qu'il équipa avec une gr. magnificence, et qui furent les prem. à prendre la fuite à la bataille de Newburn, en 1639. Il fut accablé de ridicule par les républicains, et l'on présume que le chagrin qu'il en ressentit contribua beauc. à avancer sa mort, arrivée en 1641. Ses *OEuvres*, publ. pour la prem. fois en 1646, in-8, ont été réimpr. depuis très souvent. Elles consistent en *poésies* et en *lettres* où règne une gr. licence. Dans la *Collect. des poètes anglais* (21 vol. in-8, 1810 et suiv.), on trouve ceux des poèmes de Suckling que la décence permettait de reproduire.

SUDAN (JEAN-NICOLAS), archiviste de la ville de Lyon, où il était né en 1761, et où il mourut en 1827, chanoine honor. et secrét.-général de l'archevêché, avait été attaché dès l'âge de 16 ans aux archives du chapitre de sa ville natale. Forcé d'émigrer aux jours de la terreur, il passa en Suisse, qui était la patrie de son père, et il revint bientôt exercer le saint ministère en France, ce qu'il fit avec un gr. zèle et non sans danger jusqu'au rétablissement du culte. Les recherches historiq. et archéologiques occupèrent presque exclusivem. le reste de ses jours. Outre des matériaux considérables qu'il n'eut pas le temps de mettre en ordre, il a laissé : *Recherches sur le retour de la ville de Lyon à la monarchie sous Henri IV, contenant* 3 *lettres inéd. de ce prince*, Lyon, 1814, in-8; et *Notice sur quelques MSs. de la biblioth. du roi, concernant l'histoire de Lyon et de la province*, tome V, p. 145-154, des *Archives du départem. du Rhône.* Le même recueil contient une *Nécrol.* sur l'abbé Sudan.

SUDET (JEAN-MATHIAS), professeur à l'univ. de Prague, soutint, dans plusieurs thèses, l'opinion que les Russes, les Roxolans et les Bohémiens ont une seule et même origine. Il trouva un rude adversaire dans Troïle, recteur de l'univers., et dut avoir tort. Cette question a été vivement discutée en 1812 et 1815 dans le sein de l'Institut de France. Le principal ouvrage de Sudet est intit. : *De Origine Bohemorum et Slavorum subsecivâ*, Leipsig, 1615, in-4.

SUE (PIERRE), chirurgien, né à Paris en 1739, succéda à son père en 1762, dans la charge de chirurgien de cette ville. En 1767, il fut nommé professeur et démonstrateur de l'école pratique, conjointement avec Lassus, et, en 1770, il débuta dans la littérature médicale par la traduction de la *Pathologie* de Gaubius. Il profita des améliorations apportées à cet ouvrage par plusieurs réimpress. successives, et améliora lui-même sa traduct., qui demeura long-temps classique dans les écoles. L'académie de chirurgie, en le nommant prevôt du collége, conseiller, commissaire pour les extraits et pour la correspondance, enfin receveur de ses fonds, excita à la fois en lui et récompensa le zèle le plus infatigable pour la science. Après avoir occupé pendant quelq. temps la chaire thérapeutiq., qu'il perdit par la suppression de l'acad. de chi-

rurgie, il fut en 1794, lors de la format. de l'école de santé, actuellem. faculté de médecine, appelé successivement dans cette école aux fonctions de bibliothécaire, de profess. pour la bibliographie et pour la médecine légale, et de trésorier. Il mourut à Paris en 1816, justement regretté. Nous citerons de lui : *Éléments de chirurgie*, latin et franç., 1774, in-8. — *Anecdotes de médecine, chirurgie*, etc., 1785, 2 vol. in-12. — *Hist. du galvanisme*, 1801 et ann. suiv., 4 vol. in-8. — Jean-Joseph SUE, aïeul du précédent, dit *Sue de la Charité*, né en 1710, vint à Paris à 19 ans, et s'attacha au célèbre Verdier, dirigea bientôt son amphithéâtre, et le suppléa dans ses leçons. Vers 1754 il succéda à son maître dans l'enseignement de l'anatomie au collége de chirurgie, puis fut nommé substitut du chirurg. en chef de l'hôpital de la Charité, et remplit 25 ans cette place. Il mourut à Paris le 10 déc. 1792, membre de l'acad. de chirurgie, de la société royale de Londres, de celle de Philadelphie, etc. Ses principaux ouvrages sont : *L'Anthropotomie, ou l'Art d'embaumer et de conserver toutes les parties du corps humain*, Paris, 1749, 1765, in-12, et des *Éléments de chirurgie*, ib., 1755, in-12. — Jean-Joseph, fils du précédent et oncle de Pierre Sue, continua les travaux de son père. Il était en 1792 chirurg.-major au camp de Meaulde, substitut du chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, professeur d'anatomie et de physiologie à l'école pratique, au lycée des arts et à l'acad. de peinture. Outre une traduction de l'*Anatomie comparée* de Monro, Paris, 1786, in-12, on a de lui quelques écrits, dont le plus remarquable a pour titre : *Recherches physiologiques et expérimentales sur la vitalité*, etc., 1797, in-8.

SUÈDE (royaume de), l'un des grands états de l'Europe et le plus reculé au nord, embrasse une étendue de 44,875 lieues carrées; mais sa populat. ne s'élève guère qu'à 3,307,000 âmes. Outre la Suède proprement dite, et la Norwége qui lui fut annexée en 1814, ce royaume comprend la province de Finmark, à son extrémité nord, celles de Sudermanie, Néricie, Westmanie, Dalécarlie, Gothie, Nordland, Westro-Botnie, enfin les îles Oeland et de Gottland, dans la mer Baltique. Après une guerre malheureuse avec la Russie, la Suède se vit enlever en 1809 toute la Finlande, et vers le même temps elle perdit la Poméranie, qu'obtint la Prusse. Nulle origine plus ignorée n'a donné lieu à autant de fables que l'histoire des premiers temps de la Suède. Elle aurait eu, s'il faut en croire quelq. fabricateurs de chroniq., une longue série de rois antérieurem. aux temps de la fondation de Rome, et même avant celle du royaume d'Argos par Inachus. Le fameux *Odin* aurait, 120 ans av. notre ère, renversé de ce trône imaginaire la lignée royale issue du vieux *Forniothr* (le chaos), par ses fils *Agir* (eau), *Kare* (air), et *Loga* (feu). On doit placer au même rang que ces traditions mythiques, et la dynastie des rois d'Upsal fondée par *Yngue*, fils d'Odin, et le gr. emp. de la Baltique établi par les conquêtes d'*Ivar Widfarne*, et démembré par un autre guerrier fameux *Ragnar Lodbrock*. C'est à Biern-le-Vieux, descendant de Lodbrock, et à ses fils Olof et Éric, rois d'Upsal, que se rattachent les premières lueurs de certitude historique. Le fils du dernier, Oloff III, surnommé *Skœtkonung*, parce qu'il fut élu étant encore enfant, se fit baptiser en 1001, et prit le titre de roi de Suède. La vie de cet Olof est pourtant encore assez problématique pour que l'on ait dû s'abstenir d'inscrire son nom parmi les personnages historiques. Passons rapidement sur les autres rois de cet état pour arriver jusqu'au temps où Marguerite, dite la *Sémiramis du Nord*, réunit sous un même sceptre la Norwége, le Danemarck et la Suède (1388). La diète dite de Calmar, en 1397, ratifia cette réunion des trois royaumes scandinaviens, qui subsista jusqu'en 1521. Ce fut une période malheur. pour la Suède, qui, dans cet intervalle, obéit successivement à Éric XIII, au roi de Danemarck Christophe, à Charles VIII *Canutson*, à Christian Ier, Sténon Ier, Jean II, Christian II, surn. *le Cruel*. L'excès de la tyrannie de ce dernier souleva enfin l'indignation d'un homme, et Gustave Wasa affranchit la Suède du joug des Danois (1523). Ce grand prince fonda en réalité un nouveau royaume, et sa dynastie, bien qu'éteinte dans les mâles dès 1632, a continué de posséder le trône jusqu'à nos jours. A sa mort, en 1560, il laissa la couronne à l'aîné de ses fils Éric XIV, qui, méditant bientôt, dit-on, d'assassiner ses frères qu'il voulait dépouiller de leur apanage, fut devancé par eux, et forcé d'avaler du poison (1577). Jean III, qui le remplaça sur le trône, déploya le plus grand zèle contre le luthéranisme, qu'il ne réussit point à étouffer sous les persécutions. A sa mort (1591), son fils, Sigismond III, qu'il avait fait élire roi de Pologne, ne réunit qu'un instant à cette couronne celle de Suède, qui lui fut arrachée pour être donnée à son oncle Charles IX, précédemm. duc de Sudermanie. Ce fut en se déclarant le protect. des luthériens que ce fils de Gustave Wasa obtint les suffrages des états du roy. assemblés à Norkoëping (1604). Gustave-le-Grand, fils de Charles IX, eut après lui la couronne (1611), qu'il laissa, après un règne glorieux, à sa fille, la fameuse Christine (1632). On sait que cette princesse soutint dignem. l'éclat et la puissance du trône suédois. Elle désigna en 1649, pour son successeur, le prince Charles-Gustave; mais depuis ce temps jusqu'à 1654, époque où elle abdiqua, sa gloire subit plus d'une atteinte. Charles-Gustave, dont le règne offrit une succession d'exploits prodigieux, se disposait à entreprendre la conquête de tout l'empire du Nord, lorsque, frappé en 1660 par une mort inopinée, il laissa, pour héritier de ses conquêtes et de ses projets, son fils Charles XI encore enfant. La minorité de ce prince fut marquée par des agitations intestines où le sénat. Gabriel de la Gardie, d'origine franç., joua un grand rôle, ainsi que par des revers au-dehors, qui furent heureusement arrêtées par la paix de Nimègue. C'est sous de tels auspices que devait commencer l'un des plus

brill. règnes qui remplissent les annales suédoises. Rien ne manquerait à la gloire de Charles XI, si l'on n'avait à lui reprocher d'avoir établi l'absolutisme politiq. dans ses états. L'aventur. Charles XII, son fils (1697), allait commencer une autre ère de merveilles. Maître de trésors considérables laissés par son père, et poussé à la guerre par la fatalité des circonstances non moins que par son propre penchant, ce prince étonna le monde par l'audace de ses entreprises. Un gigantesque projet, dont le baron de Goertz, son ministre, pressait l'exécution dans des conférences avec le tzar Pierre-le-Grand, était sur le point d'ébranler l'Europe, lorsque Charles XII périt au siége de Frédérischall (1718). Sous lui la Suède, naguère riche et florissante, s'était vue bientôt réduite au dernier degré de la détresse. Les guerres où s'engagea l'éternel rival du roi de Pologne Auguste II la dépouillèrent de la plus grande partie de ses possessions. Ulrique-Éléonore, fille de Charles XI, fut appelée à remplacer sur le trône le héros de Bender, non à titre d'hérédité (le duc de Holstein aurait pu lui contester ses droits), mais par élection, et elle avait mis d'avance dans ses intérêts le sénat et les états du royaume, en promettant d'introduire dans la forme du gouvernem. les modifications qu'accomplit en effet une constitution qui ne tarda pas à être promulguée. En 1720 Ulrique, avec l'assentiment des états, transmit la royauté à Frédéric de Hesse, son époux, lequel eut, en 1751, Adolphe-Frédéric de Holstein pour successeur. Gustave III, fils de celui-ci, fut élu roi à sa mort (1751). A son avénement, il renversa la constitution d'Ulrique qui partageait le pouvoir entre le sénat et les états. Il fut assassiné en 1792, au moment où le plus gr. calme semblait régner dans le royaume. Gustave-Adolphe, son fils, qui n'avait alors que 14 ans, lui succéda sous la régence du duc de Sudermanie son oncle, depuis Charles XIII. C'est à ce même prince que les états décernèrent la couronne en 1809, après la révolution qui l'enleva à Gustave-Adolphe. Mort en 1818, le sage Charles XIII eut pour successeur le général Bernadotte, déclaré prince royal par les états depuis 1810, et actuellement régnant sous le nom de Charles XIV.

SUÉNON I^er, roi de Danemarck, surn. *Tyfve-Skeg* (barbe fourchue), était âgé de 9 ans lorsque l'emper. Othon II vint en Danemarck, en 972, et lui donna son nom, en le faisant baptiser, avec son père Harald Blotand. De là vient que Suénon I^er est appelé par quelques historiens Suen Otte ou Othon. Impatient de régner, il se révolta plus. fois contre son père, dont il obtint un généreux pardon sans en être touché, et dont il se débarrassa enfin par un parricide, en 985. Il rétablit alors le culte des idoles, cher aux Danois. Pour occuper l'armée qui l'avait aidé à devenir roi, il en employa une partie à ravager la Saxe, et l'autre à effectuer des descentes périodiques sur le sol de l'Angleterre, qu'il força plus d'une fois à payer une rançon considérable. Dans l'intervalle de ces expéditions, il s'empara d'une partie de la Norwége, et eut ainsi de nouveaux moyens de nuire aux Anglais. Des motifs puissants étaient venus d'ailleurs l'animer contre eux. Éthelred, leur roi, avait fait égorger tous les Danois qui se trouvaient dans ses états. Suénon en tira une vengeance effroyable sur l'Angleterre même, qu'il remplit de sang et de feu. Tous les ans il recommença ses désastr. expéditions, jusqu'à ce qu'enfin, en 1013, il vint assiéger Londres, qui lui ouvrit ses portes. Il fut proclamé roi d'Angleterre; mais on doute qu'il ait été couronné. Il mourut en 1014, de mort violente, à ce qu'on croit. Son fils Canut lui succéda. — SUÉNON II, petit-fils du précéd., est représenté par tous les historiens comme un jeune prince doué de tous les avantages extérieurs et de quelques brillantes qualités. Magnus I^er, roi de Norwége et de Danemarck, le combla d'honneurs et le nomma vice-roi de ce dernier pays, que le jeune ambitieux ne tarda pas à faire soulever contre son bienfaiteur. Magnus l'appela néanmoins au trône de Danemarck en 1047. Harald, roi de Norwége, voyait avec peine qu'un fleuron si beau fût détaché de sa couronne. De là une guerre longue et cruelle entre les deux princes, qui la terminèrent enfin par un traité, sans qu'elle eût produit pour l'un ni pour l'autre aucun résultat politique. Quelques années après, Suénon fit faire en Angleterre une descente qui n'eut pas plus de résultat, parce que son frère, qui la dirigeait, se laissa gagner par Guillaume-le-Conquérant. Il essaya ensuite de faire une irruption chez les Saxons pour remplir ses engagements envers l'empereur Henri IV, son nouvel allié: mais ses troupes refusèrent d'attaquer d'aussi anciens amis que les Saxons, et il se vit obligé de retourner en Danemarck; où il mourut en 1074. — SUÉNON III, fils d'Éric Émund, contesta la couronne à Canut V, après l'abdication d'Éric III (*l'Agneau*), en 1147. Cette querelle fit éprouver au Danemarck toutes les horreurs d'une guerre civile presque continuelle. Suénon, après s'être débarrassé de Canut par un assassinat (1150), voulut en faire autant de Valdemar, qui possédait le Jutland, indépendamment du Slesvig, son patrimoine. Mais cette fois il lui fallut combattre, et le sort s'étant déclaré contre lui dans la plaine de Grathe, près de Viborg (1157), il fut tué dans sa fuite. Suénon est surn. quelquefois *Grathe*, du nom de la bataille qu'il perdit.

SUÈRE-DUPLAN (JEAN-MAURICE), savant ecclésiastique, né à Rieux vers le milieu du 18^e S., mort en 1806, consacra ses veilles et sa fortune à propager le goût des bonnes études en France, et fit imprimer à ses frais de nouv. éditions d'ouvrages grecs, dont il distribua gratuitem. les exemplaires. Indépendamment de ses travaux en ce genre, on lui doit un *Essai d'office en français*, avec une *préface* enrichie de citations des Pères favorables à cette innovation.

SUÉTONE (CAÏUS-SUÉTONIUS-TRANQUILLUS), historien latin, né au 1^er S. de l'ère vulgaire, mort au 2^e, est un des écrivains de l'antiquité sur la vie duquel on a le moins de renseignem. positifs. On sait qu'il fut avocat, et l'on croit qu'il avait donné

des leçons de grammaire et de rhétorique. Étant devenu secrétaire (*magister epistolarum*) de l'empereur Adrien, il perdit cette place pour s'être conduit, à l'égard de l'impératrice Sabine, avec plus de familiarité qu'il ne convenait. Les savants ne sont pas d'accord sur le genre de familiarité dont il est ici question. Quoi qu'il en soit, Suétone fut renvoyé de la cour en l'an 121, mais on ignore le temps qu'il survécut à cette disgrâce. Plusieurs livres qu'il avait écrits sur les jeux (ou les écoles) des Grecs, sur les spectacles des Romains, sur les lois et les coutumes de Rome, etc., ne subsistent plus. Il ne reste de lui, outre les *Vies des douze Césars*, que de très courtes *notices* sur les grammairiens, sur les rhéteurs, sur Térence, Horace, Lucain, Perse, Juvénal : celle de Pline-l'Ancien, qui ne consiste qu'en 12 ou 15 lignes, est évidemment supposée. C'est à son hist. des douze premiers emper. que Suétone doit sa réputation. Il s'est proposé, dans cet ouvr., de retracer les mœurs privées de chacun des douze Césars, plutôt que de présenter le tableau des affaires politiques et militaires de leurs règnes. En général, on rend hommage à son exactitude, à sa véracité scrupuleuse : seulem. on lui a fait le reproche de tout rapporter, de ne rien peindre, et de n'être proprem. qu'un *anecdotier;* c'est dire assez qu'il est du moins curieux à lire et à consulter. On lui a reproché encore, et avec raison, d'avoir fait un recueil d'*anecdotes* souvent scandaleuses, dont ses récits rendent la licence plus choquante. Il fallait une grande chasteté de pinceau, une hardiesse pleine de retenue et un art vraiment délicat pour faire tourner au profit de la morale, dans l'âme de tous les lecteurs, le tableau même des débauches et de la dépravation. Les éditions de cet auteur se sont extrêmement multipliées. Nous nous contenterons de citer les suiv. : Rome, 1470, in-fol., édit. princeps; Venise, Alde, 1516, in-8; Paris, 1644, in-12; Amsterd., Elzevir, 1650, in-12; Paris, 1684, in-4, *ad usum delphini;* Amsterd., 1736, 2 vol. in-4; Leipsig, 1804, 2 vol. in-8. Parmi ses principaux éditeurs, annotateurs, commentateurs, il faut remarquer Érasme, Isaac Casaubon, Juste-Lipse, Ernesti. Sans parler des versions qui existent de Suétone dans presque toutes les langues de l'Europe, nous en trouvons en français un assez grand nombre. La Harpe, qui en donna une en 1770, 2 vol. in-8, réimpr. en 1806, et depuis dans la collect. de ses *OEuvres*, est le plus élégant, et quelquefois même le plus fidèle trad. que Suétone ait eu dans notre langue avant la fin du dernier siècle. Deux autres versions ont été publ. à Paris en 1807, l'une par M. A.-L. de La Roche, in-8, l'autre par M. Maurice Lévesque, 2 vol., même format. — Vopiscus parle d'un SUÉTONE, surnommé *Optatianus*, qui avait écrit une *Vie de l'empereur Tacite.*

SUÉTONIUS-PAULINUS est un des plus grands généraux qu'ait produits l'empire romain dans le 1er S. de l'ère chrét. L'on croit qu'il avait écrit des mémoires, qui malheureusement ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On ignore la date ainsi que le lieu de sa naissance. Il paraît pour la première fois dans l'histoire au commencement du règne de Claude, avec le titre de préteur. C'est en cette qualité qu'on le voit, l'an 37 de J.-C., envoyé contre les peuples révoltés de la Mauritanie. Pline est le seul auteur ancien qui donne quelques détails sur cette expédit., dont la géographie a retiré quelques avantages. Des savants modernes, en gr. nombre, ont cru pouvoir avancer que Suétonius-Paulinus avait franchi le désert de Sahara; mais M. Walkenaer, dans ses *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique-Septentrionale* (page 370), a démontré que le général romain n'avait pas pénétré au-delà du pays de Tafilet. Il n'acheva même pas la conquête de ce pays, où il se vit bientôt remplacé par un autre préteur, Cn.-Hosidius-Géta. Cependant un homme tel que Suétonius ne pouvait rester long-temps sans emploi, même sous Néron. Il fut nommé consul-subrogé vers l'an 59 et envoyé comme gouverneur dans la Grande-Bretagne. Toute cette île, qu'on lui donnait à gouverner, était à découvrir et à conquérir, à l'exception de quelq. cantons de la partie méridionale, où les Romains avaient formé des établissements mal assurés. Il soumit, vers le nord et à l'ouest, plusieurs peuples qui jusqu'alors étaient restés indépendants, établit chez eux de fortes garnisons, tourna ensuite ses armes contre l'île *Mona* (Anglesey), qui recélait dans ses sombres et mystérieuses forêts les autels les plus vénérés des Bretons, et parvint à leur enlever cet asile de leur religion et de leur liberté, malgré le fanatisme effrayant qu'ils mirent à le défendre. Mais tandis qu'il remplissait noblement sa miss. de conquérant, les cruautés et les exactions des intendants romains excitaient, dans la partie de la Grande-Bretagne déjà conquise, la plus furieuse des insurrections. Il comprit aussitôt que tout était perdu s'il ne réunissait au plus vite les troupes qu'il avait disséminées dans divers cantonnements. Bientôt en effet toute son armée fut rassemblée, et il livra aux Bretons une bataille meurtrière et décisive, qu'il gagna malgré la frénésie de vengeance dont les avait animés la vue et les paroles éloquentes de la reine Bodicée, leur montrant son corps déchiré par les verges et ses deux filles outragées. En peu de temps les rebelles furent soumis; mais par malheur il ne pouvait disposer seul et à son gré des destinées de Rome dans les contrées qu'il avait conquises. Un certain Julius-Classicianus, procurateur ou intendant des finances, jaloux de ses succès, contrariait toutes ses mesures, et excitait même sourdem. les Bretons à la résistance. Pour décider entre le procurat. et le général, dont les querelles retentirent jusqu'à Rome, Néron envoya auprès d'eux un affranchi qui prit le parti de Julius-Classicianus et fit rappeler le vainqueur de la Bretagne, au mom. où il allait recueillir le fruit de deux ans de trav. et de périls. Huit ans après, l'an 69, on retrouve Suétonius commandant la cavalerie et l'infanterie de l'empereur Othon. Il conseilla à ce prince, lorsq. Vitellius vint lui disputer

le trône, de traîner la guerre en longueur. Ses avis ne furent point écoutés, et la bataille de Bedriac livra l'empire à Vitellius. Ici nous devons dire, et c'est avec regret, que Suétonius, cet homme si honorable, trouva grâce devant le vainqueur, en lui présentant comme le résultat de sa trahison tout ce qui avait concouru à la défaite d'Othon. Il faut attribuer cette démarche honteuse aux dissensions civiles, qui, lorsqu'elles se prolongent trop, fatiguent les caractères les plus énergiq. et souillent les âmes les plus nobles. L'histoire, à partir de ce moment, ne fait plus mention de Suétonius.

SUEUR (Eustache Le). — V. Lesueur.

SUFFREN (Jean), jésuite, né en 1565 à Salon, en Provence, se distingua dans la carrière de l'enseignement, puis dans celle de la prédication, et devint en 1615 le confesseur de la reine-mère Marie de Médicis, à laquelle il s'attacha sincèrement, et qu'il eût empêchée de se brouiller avec son fils si elle eût pu écouter de sages conseils. Louis XIII le prit à son tour pour confesseur après le renvoi de Séguiran; mais le P. Suffren, auquel Richelieu crut devoir tracer la conduite qu'il avait à tenir, n'avait pas ce qu'il fallait, quoique jésuite, pour se maintenir dans ce poste difficile. Il ne tarda pas à être remplacé, et alla rejoindre la reine-mère dans les Pays-Bas. Il la suivit en Angleterre, et il se disposait à se rendre avec elle à Cologne, lorsqu'il mourut à Flessingue en 1641. Nous citerons de lui des *Sermons*, Paris, 1722-23, 2 vol. in-8, et l'*Année chrétienne*, ib., 1641, 6 vol. in-4.

SUFFREN DE SAINT-TROPEZ (Louis-Jérôme), évêque de Sisteron, puis de Nevers, né en 1722 dans le dioc. d'Arles, a attaché son nom à un canal qui a beaucoup augmenté les richesses des habit. de Sisteron. Il mourut dans l'émigration.

SUFFREN-SAINT-TROPEZ (Pierre-André de), né au château de St-Cannat, en Provence, en 1726, fut destiné par sa famille à entrer à la fois dans la marine et dans l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem. Admis dans les gardes de la marine en 1743, il parvint au grade d'enseigne en 1747, et fit en cette qualité plusieurs campagnes. Lorsq. la paix d'Aix-la-Chapelle, signée en 1748, parut devoir le condamner au repos, il se rendit à Malte, et consacra les années qui suivirent, jusqu'en 1754, à faire les caravanes exigées par les réglem. La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre en 1756, Suffren fit partie, comme lieutenant de vaisseau, de l'escadre commandée par M. de La Galissonnière, et contribua à la prise de Mahon. Fait prisonn. par les Anglais en 1750, à bord de *l'Océan*, sa captivité ne fut pas de longue durée. En 1764 il obtint le commandement d'un cheber, avec la miss. de protéger le commerce dans la Méditerranée. Capitaine de frégate en 1767, puis de vaisseau en 1770, il se signala dans la guerre d'Amérique; mais l'année 1781 le vit se placer au premier rang des marins. Investi par le roi du commandement d'une division de cinq vaisseaux et de deux frégates destinée à protéger contre les Anglais le cap de Bonne-Espérance et les possess. hollandaises dans les Indes, il trouva et saisit, avant d'arriver dans les parages où il devait agir, l'occasion de remplir une partie de sa mission. Il entra dans la baie de la Praya, sans avoir égard à la neutralité du pavillon portugais, ruina l'escadre du commodore Johnston, destinée à lutter contre la France dans l'Inde, et remit en mer après avoir préservé d'un danger imminent le cap de Bonne-Espérance, où l'on ignorait même encore son départ. Du cap, où il relâcha, il se rendit à l'Ile-de-France, d'où il appareilla pour la côte de Coromandel, après avoir opéré sa jonction avec l'escadre du comte d'Orves. Cet amiral étant mort en route, Suffren se trouva chargé du commandement en chef. Arrivé à l'attérage de Madras, il fut harcelé par l'escadre de l'amiral Hughes, et lui livra un combat dont elle sortit fort maltraitée. Il s'arrêta un mom. à Pondichéry, et se porta ensuite sur Porto-Nove. Les circonst. étaient favorables pour la France, et Suffren ne manqua pas d'en profiter. Il conclut tout d'abord avec Hyder-Ali, qui avait juré une haine implacable aux Anglais, un traité d'alliance offensive et défensive, puis il mit à la voile, impatient de rencontrer l'escadre ennemie. Un premier engagem. eut lieu à la hauteur de Provédien, dans lequel il n'eut point un avantage décisif. Au sortir de ce combat, dont les deux escadres avaient beauc. souffert, Suffren se rendit à Batacolo pour réparer ses bâtim. endommagés et rétablir ses équipages attaqués du scorbut. Il partit ensuite pour Goudelour, où il trouva des dépêches d'Hyder-Ali, qui lui témoignait le désir de le voir entreprendre le siége de Négapatam. Il n'hésita pas un moment à satisfaire ce désir, quoiqu'il eût appris que Négapatam venait d'être renforcé par l'arrivée de l'amiral Hughes. Il trouva l'ennemi au mouillage, lui présenta la bataille, fut vainqueur après l'action la plus meurtrière, et se décida à rentrer dans Goudelour pour réparer ses pertes, qui ne laissaient point que d'être considérables. Ce fut alors que le puissant nabab, dont il était l'allié, vint le voir à deux lieues de la côte où ses bâtim. étaient mouillés, et lui donna les marques les moins équivoques d'une haute admirat. Suffren ne tarda pas à appareiller pour aller chercher de nouveau l'escadre angl. Il se porta sur Trinquebar, puis sur Batocolo. Là il reçut de France un renfort d'hommes et de munitions de guerre qui l'enhardit à entreprendre le siége de Trinquemalé. Des dépêches arrivées d'Europe lui avaient apporté d'ailleurs l'approbation formelle de sa conduite à la baie de la Praya, la confirmat. de toutes grâces demandées par lui pour les officiers de son escadre, et sa nominat. de bailli dans l'ordre de Malte. Il eut bientôt justifié ces faveurs du grand-maître et du roi de France par la prise de Trinquemalé, qu'il força en cinq jours de capituler. Suffren, maître de cette position avantageuse, mit presq. aussitôt à la voile pour aller chercher encore l'escadre anglaise qu'on avait signalée aux environs. Il la joignit, l'attaqua, et essuya un échec pour la première fois; mais son habileté et sa valeur, loin d'être compromises, parurent dans le plus grand jour : tout le mal vint de

l'inégalité de la marche de ses vaiss., du désordre causé par l'incendie de l'un d'eux, et de quelques signaux mal compris. La nuit vint mettre fin à cet engagement, où le bailli presque seul, du côté des Français, avait conservé son sang-froid et son intrépidité. A peine rentré dans le port de Trinquemalé, il reçut des avis qui lui inspirèrent quelque frayeur pour Goudelour, où l'on avait réuni une grande quantité de vivres et de munitions, et qu'il fallait conserver à tout prix. Il mit à la voile, alla se convaincre par lui-même que les Anglais n'avaient fait aucune tentative sur cette place, et se dirigea vers Achem (île de Sumatra), avec l'intention d'y passer l'hivernage : on était alors à la fin de 1782. Ayant appris dans cette île l'arrivée prochaine du général Bussy, avec un renfort de vaiss., d'hommes et de munit., il alla l'attendre à Goudelour. Après avoir réparé à la hâte les bâtiments qui lui étaient envoyés d'Europe, il retourna à Trinquemalé, laiss. Bussy à Goudelour; mais bientôt il apprit que cette dernière place était bloquée par terre et par mer. Il savait qu'elle ne pouvait tenir long-temps si elle était réduite à ses seules ressources : il vola à son secours et parut oublier qu'il n'avait que 15 vaiss. à opposer à l'amiral Hughes, dont la flotte était de 18 vaisseaux. Les Anglais, à la vue de l'escadre française qui s'avançait, appareillèrent pour aller au-devant d'elle, et levèrent ainsi d'eux-mêmes le blocus de Goudelour, qu'ils ne devaient plus reprendre. Le bailli, tout en manœuvrant pour saisir l'avantage du vent, réussit à se glisser entre l'amiral Hughes et la côte, et se trouva mouillé dans la rade de Goudelour, où il renforça ses équipages. Plein de confiance alors dans sa fortune, il sortit, présenta le combat aux ennemis après s'être assuré du vent; et si aucun des deux partis ne put se dire vainqueur, du moins la gloire dut être pour celui qui avait changé l'état des choses par des manœuv. si habiles. Ce combat fut le dernier : la paix, signée à Versailles le 9 février 1783, fut connue du bailli de Suffren le 29 juin. Il fit voile pour l'Europe, et après avoir touché au cap de Bonne-Espérance, la prem. colonie sauvée par lui au commencement de sa glorieuse expédition, il rentra à Toulon en mars 1784. Moins de trois ans lui avaient suffi pour acquérir une renommée dont l'Asie se souvient encore et dont la France sera toujours fière. Il fut reçu partout sur son passage avec un enthousiasme difficile à décrire. Les états de Provence firent frapper une médaille en son honneur. Louis XVI lui fit à Versailles l'accueil le plus bienveillant, et lorsqu'en 1787 il fut question d'une guerre nouvelle entre l'Angleterre et la France, ce fut sur lui que le monarq. jeta les yeux pour commander son armée navale. Suffren aurait été incapable de répondre à la confiance de son prince. Il languissait depuis quelque temps, et il mourut l'année suivante à Paris. Il fut pleuré de ceux qui avaient servi sous ses ordres, autant qu'il avait été admiré de toute la France.

SUGER, abbé de St-Denis, né dans la dernière moitié du 11e S., fut placé à l'âge de dix ans dans l'abbaye de St-Denis, où était élevé Louis VI. Ce prince, dès qu'il fut monté sur le trône, l'appela auprès de lui, et en fit son conseil et son guide. Quoiq. soutenu par la juste faveur de son maître, Suger se présentait à la cour avec de grands désavantages, une naissance obscure et un extérieur qui ne démentait point sa naissance; mais de gr. et solides qualités lui eurent bientôt donné un ascendant qu'il eut soin de faire excuser par sa modestie. Nommé abbé de St-Denis en 1122, il prit d'abord les manières, les équipages, le luxe d'un grand seigneur; c'était alors l'usage de tous les hauts dignitaires de l'Église; mais bientôt, touché par les exhortat. de St Bernard, il donna le prem. l'exemple d'une réforme dont le clergé du siècle avait besoin. Chargé par le monarque d'administrer la justice et de perfectionner les lois, il montra tant de génie pour les affaires, que les négociat. avec les états étrangers, et même l'administration de la guerre, ne tardèrent pas à lui être aussi confiées. La sagesse de sa politique est suffisamment prouvée par le zèle qu'il mit à préparer l'affranchissement des villes, et par le tendre attachement que conserva toujours pour lui Louis-le-Gros. Après la mort de ce prince, pour lequel il avait été un conseiller fidèle, il devint pour Louis VII un ministre nécessaire. Il voulut empêcher le jeune roi d'aller à la seconde croisade prêchée par St Bernard sur l'invitation du pape Eugène III; il pria même ce pontife de s'opposer à cette ardeur imprudente; mais voyant que l'enthousiasme relig. l'emportait, il accepta la régence, et s'occupa de préparer des ressources à son prince lorsqu'il serait revenu de sa désastreuse expédition. Le monarque, à son retour, lui donna le titre de *Père de la patrie*, et le laissa à la tête des affaires. Suger était alors le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade, et il pouvait jouir paisiblement du concert de louanges qui s'élevait autour de lui, lorsqu'à son tour il s'avisa de prêcher une nouv. expédit. en Terre-Sainte. Comme on ne répondait à ses discours que par le silence de la douleur et de l'étonnement, il résolut de lever une armée, de l'entretenir à ses frais et d'en être lui-même le général : il avait alors 70 ans. C'est sans doute à l'affaiblissement de ses facultés qu'il faut attribuer ce projet inconcevable. Heureusem. pour sa gloire, il ne put le mettre à exécution; mais déjà plus de dix mille pèlerins se disposaient à le suivre en Asie, lorsqu'il mourut en 1152. On a de Suger : *Vitæ Ludovici VI et regum Franciæ, de translatione corporum S. Dionisii et sociorum, ac consecratione ecclesiæ à se ædificatæ*, dans le tome IV de la collection de Duchesne. — *De rebus in suâ administratione gestis*, Paris, 1648, in-8. On trouve aussi beaucoup de lettres de Suger dans la collect. de Martène et Durand. On peut consulter *Vita Sugerii, abbatis S.-Dionisii, summi Franciæ ministri*, etc., publié par Duchesne d'après un ancien MS. que l'on croit être du secrét. de Suger, 1648, in-8. — *Histoire de l'administrat. de Suger*, Paris, 1645, in-4. — *Hist. de Suger, abbé de St-Denis*, etc.,

par D. Gervaise, sous le voile de l'anonyme, Paris, 1732, 3 vol. in-12. L'*Éloge de Suger*, par Garat, fut couronné à l'Acad. franç. en 1778.

SUHM (Ulric-Frédéric de), diplomate, né à Dresde en 1691, fut ministre plénipotentiaire de son souverain à Vienne en 1718, et à Berlin en 1720. Pendant son séjour dans cette ville, il gagna l'estime et même l'amitié du grand Frédéric, alors prince royal, qui, à son avénement au trône, le pressa d'entrer au service de Prusse. Suhm, alors ministre de Saxe à Pétersbourg, accepta l'offre que lui faisait un roi, son ancien ami; mais comme il se rendait à Berlin, il tomba malade à Varsovie, où il mourut en 1740. On a imprimé en 1787, *Correspondance familière et amicale de Frédéric avec Suhm*, 2 vol.

SUHM (Pierre-Frédéric), célèbre historien, né à Copenhague en 1728, annonça de bonne heure d'heureuses disposit. Dans le désir d'être agréable à son père, il accepta la place d'assesseur au tribunal de la cour; mais il se démit bientôt de cet emploi pour se livrer à la littérature; dès ce moment il se tint éloigné des fonctions publiques, quoiqu'il eût été successiv. nommé gentilhomme de la chambre, conseiller de conférence, chambellan, et enfin historiographe royal. Cependant il prit part à cette conspiration de courtisans qui renversa le ministère de Struensée et de Brandt; mais il paraît que ce fut dans l'espérance dont on le flatta que le pouvoir abitraire serait aboli. Au reste, il retourna bientôt à ses paisibles et laborieuses études. Il entreprit en 1751 de visiter la Norwége, s'y maria avec la fille d'un riche négociant de Drontheim, et resta 14 ans dans ce pays, recherchant avec un zèle infatigable les monum. propres à répandre un nouveau jour sur l'origine des peuples du Nord. Il revint, en 1765, à Copenhague, dont il ne s'éloigna plus. A ses travaux sur l'hist. de Danemarck, il joignit de temps en temps des productions d'un genre moins sévère, parmi lesq. il faut remarquer des romans historiques, dont quelques-uns traduits en français par M. Coiffier, font partie de sa collection des *Romans du Nord*. Mais tous ces écrits ont été effacés par ses 3 grands ouvrages historiq. : *Introduction à l'histoire critique du Danemarck*, 5 vol. in-4. — *Histoire critique du Danemarck pendant les siècles païens*, 1774, 1775, 1776 et 1781, 4 vol. in-4, avec un vol. de *Tableaux*, 1779, in-fol. — *Hist. du Danemarck*, 1782, 1828, 14 vol. in-4, dont les sept derniers ont été publiés par Kull et Nyerup. Comme protecteur des lettres, Suhm mérite encore une grande place dans l'estime publique. Non content d'entretenir à l'université les jeunes gens dans lesquels il trouvait des dispositions pour les sciences, il consacrait chaque année des sommes considérables à l'impression des livres importants. Malgré l'éclat de sa fortune et de sa gloire, il fut, toute sa vie, simple, modeste et le plus obligeant des hommes. Il mourut en 1798, membre de presque toutes les acad. du Nord. Ses opuscules, épars dans les journaux et les recueils scientifiques, ont été réunis en 15 vol., Copenhague, 1788-98. Le dernier contient un *essai* sur sa vie et ses ouvrages, par M. Ramus Nyerup, bibliothécaire de l'université de Copenhague.

SUICER (Jean-Gaspar SCHWEITZER, plus connu sous le nom latinisé de), théol. et philolog., né à Zurich en 1620, embrassa la carrière évangélique, puis celle de l'enseignement, et fut pourvu en 1660 de la chaire d'hébreu et de grec au collége de sa ville natale. Il mourut en 1684. Son ouvrage le plus important est le *Thesaurus ecclesiasticus de Patribus græcis, ordine alphabetico exhibens quæcumque phrases, ritus, dogmata, hæreses et hujusmodi alia spectant*, Amst., 1682, 2 vol. in-fol.; ibid., 1728, édit. augm. d'un supplém., que l'on doit en partie à son fils aîné, dont l'article suit. — Suicer (Jean-Henri), né à Zurich en 1644, se consacra au saint ministère et à l'enseignement, succéda à son père dans la chaire de grec en 1683, et fut pourvu l'année suivante d'un canonicat. En 1700, il accepta la chaire de théologie à l'acad. de Heidelberg, et mourut en 1705. Nous citerons de lui: *Compendium physicæ aristotelico-cartesianæ*, Amst., 1685; Bâle, 1691, in-12. — On l'a quelquefois confondu avec J.-H. Suicer, l'un de ses ancêtres, dont on a : *Chronologia Helvetica, res gestas Helvetiorum ad nostra usque tempora.... complectens*, Hanaux, 1607, in-4, réimpr. en 1735 dans le *Thesaurus helveticus* de Fueslin.

SUIDAS, lexicographe grec, n'est connu que par l'ouvrage qu'on a sous son nom. On ignore le lieu de sa naissance, et on n'est pas d'accord sur l'époque où il a vécu. L'opinion la plus probable est qu'il florissait dans les premières années du 10e S. Son *Lexique* est une compilation faite presque sans choix et sans jugement; mais on y trouve un grand nombre de fragments d'écrivains qui ne nous sont point parvenus, et des détails curieux sur les poètes, les orateurs et les historiens de l'antiquité. Il a rempli bien des lacunes dans l'histoire littéraire des Grecs et des Romains. La prem. édit. de *Suidas* est celle qu'on doit à Démétrius Chalcondyle, Milan, 1499, in-fol. Parmi les édit. postérieures, la plus estimée est celle de Ludolphe Kuster, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol., avec la trad. latine de Portus. Un grand nombre de savants se sont occupés de rétablir ou d'expliquer des passages de Suidas.

SUINTILA, 23e roi des Visigoths d'Espagne, avait donné des preuves de sa valeur, lorsqu'il fut élevé sur le trône en 622 par le choix des grands. Il réforma les lois, protégea le peuple contre l'oppression des ducs et des comtes, mit un terme aux irruptions des Gascons dans la Biscaye et la Navarre, et chassa de la prov. d'Algarve les Romains d'Orient qui s'y étaient maintenus. Mais la suite de son règne ne répondant point à ces beaux commencements, les grands se soulevèrent, et appelèrent à leurs secours Sisenand, gouverneur de la Gaule gothique, qui fut proclamé roi. Suintila dut son salut à la fuite, et mourut peu de temps après.

SUISSE (la), connue jusqu'au 15e siècle sous le nom d'*Helvétie*, doit sa désignation nouvelle au pays

de Schwitz (*Schwizer* ou *Schweizer*), dont les habitants s'illustrèrent, dès les premiers temps de la confédération, dans une bataille mémorable gagnée au pied de Morgarten, sur une armée formidable aux ordres de Frédéric d'Autriche, frère de l'empereur Léopold dit *le Glorieux*. Les prem. souvenirs historiques des Helvétiens se rattachent à Diviko ou Divicon, un de leurs chefs, qui, après avoir aidé les Teutons et les Cimbres à battre le consul Silanus, défit lui-même Lucius-Cassius l'an de Rome 646. Survint ensuite César, qui écrasa ces Barbares au moment où ils allaient quitter leurs montagnes pour se répandre dans les Gaules. De la domination romaine l'Helvétie passa, ainsi que le reste de l'Europe, sous celle des hordes guerrières venues du Nord, et subit aussi la conquête des Goths, puis des Francs. Sous les successeurs de Clovis elle ne se releva un moment indépendante que pour se confondre ensuite dans la monarchie de Charlemagne. Fiefs de la maison d'Autriche jusqu'au commencement du 14e siècle, les trois premiers cantons qui, secouant le joug, fondèrent la ligue helvétique (1303), furent ceux d'Uri, Schwitz et Underwald. Les chroniques et la tradition joignent au récit de l'établissement de cette république fédérative l'histoire plus merveilleuse que vraisemblable de Wilhelm Tell. Authentique ou fabriquée, cette histoire ne peut préjudicier à la réalité des faits qui se rapportent aux trois autres héros : Arnol de Melchtal, Werner de Stauffacher et Walter Fürst d'Attinghausen. Quelq. Allemands pensent que l'histoire de Tell n'a pas été empruntée, comme on le pourrait croire, par les croniqueurs suisses à l'*Histoire des rois et héros saxons*, de Saxo Grammaticus (liv. X, p. 286 de l'éd. de Leipsig), mais qu'on l'a extraite après coup de ces chroniques pour l'incorporer à l'ouvrage de l'historien danois. A cet égard le scepticisme n'est point toléré chez les bons habitants des Waldstœtten. Des guerres sanglantes entourèrent le berceau de la liberté helvétique. Isolée en quelque sorte de l'Europe par la double chaîne des Alpes et du Jura, qui la traversent et forment autour d'elle un imposant rempart, la Suisse ne dut pas seulement au courage héroïque de ses soldats-pasteurs l'accroissement de ses forces et la prospérité de ses villes : la nécessité de rester unis contre l'ennemi commun fit à tous une loi impérieuse de la vertu qu'on admire le plus chez ces républ., l'inviolable fidélité à la foi promise. Ce ne fut que progessivement que les divers cantons furent admis dans la confédération helvétique; après ceux d'Uri, Schwitz et Underwald, ils s'y rangèrent dans l'ordre suivant : Lucerne, 1332; Zurich, 1351; Glaris et Zug vers le même temps; Berne, 1353; Fribourg et Soleure, 1481; Bâle et Schaffhouse, 1501, et Appenzel, 1513. Vainqueurs des Bourguignons à la bataille de Morat en 1476 (*v.* Charles-le-Téméraire), les Suisses, devenus riches et puissants, avaient presque aussitôt perdu les vertus fortes où les avaient entretenus la pauvreté et le travail. La cupidité poussait les habitants des vallées à quitter la garde des troupeaux pour se faire *gens de guerre*. La désunion allait éclater parmi les confédérés au sujet du partage des subsides obtenus de l'étranger, quand heureusement, à la voix d'un vénérable ermite, Nicolas Lœvenbrougger, dit *de Flue* (l'homme du rocher), la concorde est partout rétablie. L'empereur Maximilien fait aux Suisses une guerre aussi sanglante qu'inutile, terminée sous la médiation du roi de France Louis XII, et c'est à partir de cette époque surtout que naissent d'affreux désordres, conséquence des guerres mercenaires (*v.* Matthieu Schinner). Le clergé, à qui l'Helvétie devait ses premiers pas vers une civilisation plus douce, était alors, comme ailleurs, plongé dans la corruption. Un réformat. s'élève : Ulric Zwingle, curé de Glaris, prêche le retour à l'Évangile, tonnant contre la vente scandaleuse des indulgences, le culte des images, le célibat des prêtres, etc. C'est peu après que Luther souleva aussi l'Allemagne à sa voix. Berne abolit l'ancien culte, et son exemple est imité par les cantons de Bâle, de Zurich et de Schaffhouse. Une guerre de religion éclata bientôt entre les cités protestantes et celles qui étaient restées fidèles au culte catholique : Cappel fut le théâtre d'un prem. combat; Zwingle y périt, et ses partisans y furent défaits (*v.* Genève et Savoie). Depuis qu'avec la différence de religion les jalousies et les haines ont relâché, sinon dissous l'union politique, il éclate de fréquentes dissentions parmi les cantons suisses, et même parmi les citoyens d'une même ville où les deux croyances ont des sectateurs. Pendant que les catholiques et les religionnaires sont aux prises, les Autrichiens se rendent maîtres du pays des Grisons; les Français et les Espagnols disputent cette proie aux Impériaux, et pendant 15 ans le sang coule dans ce malheureux pays, désintéressé, mais non étranger à la lutte de ses dominateurs. Enfin la paix et l'indépendance sont accordées aux Grisons, à la condition que la foi catholique dominera dans leurs montagnes : dès-lors le protestantisme s'y accroît en silence. Nouvelles humiliations pour la Suisse tant que dure la guerre de trente ans; ses droits sont assurés enfin par la paix de Westphalie; au-dedans la puissance seigneuriale des bourgeois est affermie par la compress. d'une révolte des paysans ou serfs de l'Entlibouch et de Berne. Moins à plaindre pour avoir été défaits que pour avoir manqué l'œuvre de leur affranchissement, ces malheureux sont resserrés à la glèbe. De semblables soulèvem. sur d'autres points sont égalem. comprimés. C'est tout ce qu'offre l'histoire de la Suisse pendant le siècle suivant : querelles de vasselage, séditions, complots, massacres pour cause de religion. Les projets ambitieux de Louis XIV et les événements de la guerre de la succession d'Espagne n'avaient que pour un moment fait diversion à cet état de choses. Une portion nombreuse de la population suisse se trouvait ainsi intéressée aux réformes que proclamait notre révolution. Cepend. le seul pays de Vaud semble d'abord appeler contre ses maîtres l'assistance des Français. Ceux-ci envahissent le

territoire suisse, qui se soulève et leur dispute pied à pied le sol de la patrie (*v.* Brune, Masséna, Souvarof, Suchet, etc.). Enfin l'ancienne constitution est renversée. Violemment unie à ses vainqueurs, la Suisse fut bientôt le théâtre de la guerre que ceux-ci eurent à soutenir contre les puissances coalisées. Après diverses constitutions éphémères, Bonaparte en donne une que les Suisses acceptent avec reconnaissance : elle conservait chez eux le patriciat sous ses formes démocratiques ; mais cette fois le servage était aboli. Un moment de désordre suivit la rupture de l'acte de médiation par les événements de 1814 ; mais le congrès de Vienne mit fin aux dissensions, en assignant à la fédération helvétique ses droits, ses limites et ses devoirs (*v.* Steiguer).

SULEAU (François-Louis), né en 1757, d'une famille de Picardie, était avocat aux conseils du roi lorsque éclata la révolution. S'en étant déclaré l'adversaire, il fut traduit devant le tribunal du Châtelet, comme atteint du crime de *lèse-nation*, et fut acquitté. Il continua de servir la cause roy. dans le *Journal politique* et dans les *Actes des apôtres*, fit de fréquents voyages à Coblentz, et se chargea de négocier avec Mirabeau dans le but de le ramener à la cause de la monarchie. Averti par Camille Desmoulins du sort qui lui était réservé, il refusa d'accepter l'asile que celui-ci lui offrait dans sa propre maison, et fut égorgé sur la terrasse des Feuillants, dans la journée du 10 août 1792.

SULGHER-FANTASTICI MARCHESINI (Fortunée), improvisatrice, née à Livourne en 1755, débita des vers avant d'avoir appris l'art de les composer. Pour fournir un aliment à cette facilité de tout exprimer en vers, elle étudia les b.-lettres, se rendit familières les langues savantes, voulut même être initiée dans les mystères de la nature, et devint ainsi la rivale des plus célèbres improvisat. de l'Italie. En l'admettant dans son sein, l'Arcadie lui donna le nom de *Thémire Parraside*, sous lequel on a publié quelques-uns de ses vers. Mme Sulgher mourut à Florence en 1824. Nous citerons d'elle : *Componimenti poetici*, Parme, 1791, in-8. — *La Morte di Abele, tragedia*, Florence, 1804, in-8.

SULIKOW DE SOLKI (Jean-Démétrius), archevêque de Lemberg, né dans le palatinat de Sieradz, fut secrét.-d'état du roi Sigismond-Auguste, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Après la mort de ce prince (1572), il soutint les prétentions de Henri de Valois à la couronne de Pologne, et obtint toute sa confiance ; mais il eut bien des reproches à essuyer de la part du sénat et de la noblesse, lorsque Henri, fatigué d'un règne de trois mois, abandonna secrètem. le roy. qu'il était venu gouverner. Cependant Sulikow fut envoyé à la poursuite du monarque fugitif. L'habile négociateur revint seul en Pologne, pour y voir, malgré tous ses efforts, procéder à l'élection d'un nouveau roi. L'archev. primat proclama l'emper. Maximilien, et la noblesse indignée proclama reine la princesse Anne, fille du feu roi Sigismond, lui donnant pour mari Étienne Battori, palatin de Transylvanie. Sulikow reçut des états la mission d'aller le faire reconnaître par l'empereur Maximilien, son concurrent. En revenant il fut arrêté par ordre de l'emper., et conduit dans une forteresse, où il resta quatre mois. De retour en Pologne après la mort de Maximilien, il fut nommé chapelain du roi, archevêque de Lemberg, et s'acquitta de plusieurs missions avec succès. Dans l'interrègne orageux qui suivit la mort de Battori, il présida le sénat en l'absence du primat, et montra beaucoup de courage ; mais enfin l'agitation toujours croissante des esprits le força de se retirer à Lemberg, où il mourut en 1603, après avoir gouverné son église pendant 20 ans. Parmi les écrits de ce prélat, il faut distinguer ses mémoires : *Comment. brevis rerum polonicar. à morte Sigismundi Augusti*, Dantzig, 1647, in-4.

SULLIVAN (Jean), général américain, né en 1741 à Berwick, au district du Maine, fut nommé major-général par le congrès dès le commencem. de l'insurrect., fit les campagnes de 1776, 1777 et 1778, et fut détaché, l'année suiv., avec Brandt, pour disperser les peuplades indiennes et brûler leurs habitations. Éloigné quelq. temps de l'armée par les intrigues de ses ennemis, il reprit faveur et fut nommé président, puis juge du New-Hampshire. Il mourut en 1795. — Sullivan (Jacques), son frère, né en 1744, fut successivem. juge, accusat. public et gouvern. du Massachusett. Nous citerons de lui : *Observations sur le gouvernement des États-Unis d'Amérique*, 1791, in-8. — *Dissertation sur la liberté constitutionnelle de la presse dans les États-Unis*, 1801, in-8.

SULLY (Maurice de), évêque de Paris au 12e S., né de parents très pauvres, dans le village de Sully, sur les bords de la Loire, fut réduit dans sa jeunesse à la mendicité ; mais il trouva les moyens de venir étudier à Paris, où bientôt il donna lui-même des leçons avec un éclatant succès. Son talent pour la chaire lui valut un canonicat du chapitre de Bourges, et peu d'années après il en obtint un à Paris avec la dignité d'archidiacre. Il fut élevé sur le siége épiscopal en 1160, après le décès de Pierre Lombard ; mais on n'est pas d'accord sur la manière dont fut faite son élection. Le principal fait de l'histoire de son épiscopat est la construction de sa cathédrale : ceux qui lui ont contesté cet honneur ont été victorieusem. réfutés par l'abbé Lebeuf. Il en fit poser la prem. pierre par le pape Alexandre III en 1163, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1196, il y consacra tous ses soins. Pour subvenir à une dépense à laquelle eût à peine suffi le trésor d'un prince, il s'adressait à ceux qui devaient accomplir quelq. pénitences, et les leur remettait, en tout ou en partie, moyennant des contributions pécuniaires. Les détails relatifs à sa vie et à ses écrits, d'ailleurs peu importants, ont été recueillis par M. Daunou, tome XV de l'*Histoire littér. de la France*. — Sully (Eudes ou Odon de), né à la Chapelle-Damgilon, en Berri, d'une famille illustre, qui tenait aux maisons d'Angleterre, de



SULLY.

Champagne et de France, succéda à Maurice sur le siége épiscopal de Paris en 1197, et acheva la construction de la cathédrale commencée par son prédécesseur. Parmi les actes de son épiscopat, il faut signaler ses efforts pour soutenir l'autorité d'Innocent III, lorsque ce pontife eut jeté un interdit sur les églises de France, à l'occasion du divorce de Philippe-Auguste. Il venait de provoquer la croisade contre les Albigeois, quand il mourut en 1208, à l'âge d'environ 40 ans (*v.* le *Gallia christiana*, et le tome XVI de l'*Histoire littéraire de la France*).

SULLY (Maximilien de Béthune, duc de), l'un des grands ministres qui aient gouverné la France, né à Rosny en 1560, dans la religion réformée, fut placé de bonne heure auprès du roi de Navarre, dep. Henri IV, qu'il accompagna lorsque ce prince s'échappa de la cour. On vit dès-lors s'établir entre le maître et son serviteur, plus jeune que lui de sept ans, une rivalité de bravoure et de prouesses, qui contribua peut-être à cimenter leur amitié. Maximilien, n'étant encore que baron de Rosny, épousa une riche héritière, Anne de Courtenay, et ne tarda pas à se faire remarquer par ses grandes dépenses que soutenaient d'ailleurs ses heureuses spéculat. commerciales et surtout un ordre parfait. Cette habileté à conduire ses propres affaires fut peut-être ce qui disposa Henri à lui croire plus tard le talent de bien administrer les finances de l'état. Mais à cette époque Rosny n'était qu'un officier plein de valeur, assez avide de richesses pour être peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir, et surtout très présomptueux. Les gouvernem. de Gisors et de Mantes lui ayant été refusés, parce que le roi craignait de faire ombrage aux catholiq., il accusa d'ingratitude un maître dont il aurait dû mieux comprendre la position embarrassante, et se condamna à une retraite volontaire. Il était alors marié en secondes noces à Rachel de Cochefilet, veuve du seigneur de Châteaupers. Lorsque son dépit fut calmé, il rentra au service de Henri avec un nouv. zèle, dont il donna bientôt une preuve incontestable en lui conseillant, pour pacifier le royaume, d'embrasser la foi catholique. Après la reddition de Paris, le Béarnais ne pouvant plus se passer de son cher Rosny, le fit entrer en 1596 au conseil des finances. La prem. opérat. de l'habile serviteur fut de parcourir les provinces pour examiner les comptes des receveurs et en rejeter les dépenses irrégulières, et il revint de cette tournée avec 70 charrettes remplies d'argent. L'année suivante il fut seul chargé des finances, ayant sous ses ordres les deux autres conseillers, et deux ans après, il fut déclaré surintendant. Jamais un ministre habile n'avait été plus nécess. à la France. L'on crut même, vu la situation alarmante du trésor, qu'il fallait convoquer une assemblée des notables. Ceux-ci proposèrent de se charger des dettes, à condition que le roi leur abandonnerait la moitié des revenus de l'état. Une telle proposition blessait les droits de la couronne; et cepend. Rosny fut seul d'avis qu'on l'acceptât, parce qu'il croyait un refus trop dangereux dans la disposit. actuelle des esprits, et en outre parce qu'il voyait plus loin que tout le monde. Les notables firent un essai infructueux, et furent réduits bientôt à supplier le roi de reprendre, sans partage, la direct. des finances : cet exemple força le peuple à se fier désormais à la sollicitude royale. En aucune circonstance peut-être Rosny ne fut plus utile à l'état et à son prince. Dès-lors il put marcher paisiblem. dans la voie des améliorat., et tel fut le succès de ses efforts qu'après la mort du roi, quoiqu'on eût fait d'immenses travaux en tout genre et de grands approvisionnements de guerre, on trouva près de 42 millions à la Bastille. C'est une faute, en thèse générale, de soustraire tant d'argent à la circulation; mais si l'on considère à quel point le crédit public manquait de bases solides, on expliquera, l'on approuvera peut-être la prudence du ministre. On pourrait lui faire d'autres reproches plus fondés : c'est d'avoir, en s'attachant aux détails, trop négligé le perfectionnem. du système génér. des finances, de n'avoir point vu que l'épargne de l'argent est parfois une malheureuse économie, et de s'être opposé avec une inconcevable obstinat. aux plans de son maître pour l'accroissem. des manufactures. « *Le labourage et pastourage*, répétait-il souvent, *voilà les deux mamelles dont la France est alimentée, les vraies mines et trésors du Pérou*. Sans doute c'est là une abondante source de richesses; mais il ne fallait pas pour cela se croire dispensé de favoriser l'industrie. Au reste la gloire la plus solide de Sully, comme financier, est dans la vigueur qu'il déploya contre les abus et les prodigalités. Une autre gloire lui était réservée, celle d'être l'ami et souvent le sévère conseiller du meilleur des princes. On cite vingt traits qui attestent son austère franchise et nous laissent dans l'impuissance de décider auquel, du maître ou du servit., appartient la palme d'une si généreuse amitié. En un mot, il était devenu pour Henri un homme indispensable dans les soucis de la vie privée comme pour les affaires d'état. On oublie assez généralem. les services militaires de Sully, pour ne voir en lui que le ministre économe et le compagnon fidèle du bon roi. Cependant il avait conservé un vif attrait pour la guerre, passion de ses prem. années. La charge de gr.-maître de l'artillerie et des fortifications ne fut point dans ses mains un simple titre d'honneur. Il avait acquis des connaiss. très remarquables pour son temps sur l'emploi du canon et sur l'attaque des places, et il en donna plus d'une preuve. Il ne fut pas moins utile dans les fonctions de grand-voyer de France, de surintendant des bâtiments, de capitaine héréditaire des canaux et rivières. La vie régulière et laborieuse qu'il s'était tracée lui donnait le temps de suffire à toutes les affaires. Après l'assassinat de Henri IV, il vit que son pouvoir était passé, et ne songea qu'à retirer le plus d'argent possible de ses charges en les résignant au gré de la reine, et à se faire assurer une pension considérable. Il possédait en outre de gr. domaines, parmi lesquels on compte la terre de Sully, érigée pour

lui en duché. On voit qu'il ne s'était pas piqué de servir l'état avec désintéressement; mais ce serait aller trop loin que de prétendre, avec le card. de Richelieu, qu'il ne se conforma pas toujours aux lois rigoureuses de la probité. Sully conserva la direction de l'artillerie et des fortifications, la gr. voierie et le gouvernem. du Poitou, et plus d'une fois il trouva le moyen d'être utile à la régente par les avis importants qu'il lui transmettait. Il chercha, sans doute pour se faire craindre de la cour, à plaire aux réformés, dont les croyances étaient restées les siennes; mais il ne prit jamais les armes dans les guerres dont la religion fut le prétexte. Il reçut de Louis XIII, en 1634, le bâton de maréchal, récompense due à ses longs services, et mourut dans sa terre de Villebon en 1641. Nous possédons peu de documents historiques aussi précieux que ses *mémoires*, auxquels il a donné le titre d'*Économies royales*. La forme en est bizarre : ce sont ses secrétaires qui lui racontent à lui-même toutes ses actions. Il en publia les deux prem. vol. en 1634, au château de Sully. Le troisième et le quatrième parurent à Paris en 1662, par les soins de Jean Le Laboureur. On en a d'assez nombreuses réimpressions. En 1745 l'abbé de l'Écluse eut l'idée d'arranger, d'après un nouvel ordre et en style moderne, ces mémoires, peu supportables par leur mauvaise rédaction. Ce travail n'est pas sans mérite à cause des notes qui l'accompagnent; mais la vérité de l'histoire y est trop fréquemment altérée.

SULLY (Henri), artiste angl., reçut des leçons de Gutten, habile horloger de Londres, et fit de rapides progrès dans la mécanique. Ses recherches sur les longitudes lui méritèrent le suffrage de Newton. Le désir d'augmenter ses connaissances le conduisit successivem. en Hollande, en Autriche et en France, où il gagna l'amitié du célèbre Julien Leroy et la faveur du duc d'Orléans, qui lui donna la direction de la manufacture d'horlogerie qu'il se proposait d'établir à Versailles. Sully perdit cette place par son inconduite, et bientôt toute industrie étant paralysée en France par les suites désastreuses du fameux système de Law, il retourna dans son pays avec un assez gr. nombre d'ouvriers français; mais il ne tarda pas à revenir à Versailles, et ce fut alors qu'il exécuta sa pendule à levier pour mesurer le temps en mer. On récompensa ce beau travail, comme si on avait oublié les efforts que son auteur avait faits naguère pour enrichir l'Angleterre des débris des manufact. françaises. Il mourut en 1728 à Paris. On ne saurait nier qu'il n'ait contribué beaucoup aux progrès de l'horlogerie dans le 18e S. Lépante a décrit ses ouvrages et recueilli des détails sur sa vie. Nous citerons de lui : *Règle artificielle du temps*, Paris, 1717, in-8; réimpr. avec des additions par Jul. Leroy, 1737.

SULPICE-SÉVÈRE, abréviateur élégant de l'histoire sacrée, né vers 363, probablem. à Toulouse ou dans les environs de cette ville, suivit d'abord avec succès la carrière du barreau. Il faisait son séjour habituel à Toulouse et à *Éluso* ou *Élusio*, près de Carcassonne; mais la mort de sa femme, qu'il aimait tendrement, l'ayant décidé à quitter le monde, il distribua une partie de ses biens aux pauvres, donna le surplus à l'Église en s'en réservant l'usufruit, et se retira vers 392 à Primuliac, près de Béziers, où il vécut en cénobite, consacrant tout son temps à la prière et aux exercices de piété. On croit assez généralement qu'il embrassa l'état ecclésiastique. L'invasion de l'Aquitaine par les Vandales l'obligea de chercher un asile dans un monastère de Marseille, où il mourut vers 410, selon le P. Prato; mais la plupart des autres auteurs reculent sa mort jusqu'en 429. Son principal ouvr., celui dont le style élégant et pur l'a fait surnommer *le Salluste chrétien*, est l'*Histoire sacrée*, divisée en 2 liv., dont le prem. s'étend depuis la création du monde jusqu'à la ruine du temple, sous Sédécias, et le second jusqu'à l'an 410, au consulat de Stilicon. Ses autres écrits, peu importants et peu nombreux, se trouvent dans la collection de ses *OEuvres*, dont il existe plus éditions. Les plus recherchées sont les suiv. : Leyde, Elzevirs, 1635; ibid., 1643, in-12; Vérone, 1741-54, 2 vol. in-4 (*v.* pour plus de détails l'*Hist. littéraire de la France*, tome II).

SULPITA, dame romaine, qui vivait vers l'an 90 de J.-C., cultiva la poésie avec succès; mais il ne nous reste d'elle qu'une satire médiocre contre Domitien, composée à l'occasion de l'exil des philosophes, et que l'on a imprimée sous ce titre : *De edicto Domitiani*, quelquefois avec Pétrone, avec Juvénal, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, ainsi que dans les *Poetæ latini minores*. Elle a été trad. en vers français, par l'abbé de Marolles, à la suite de ses *Epithalames de Catulle*, 1661, in-8, et par M. Ch. Monnard, avec le texte et des notes, 1816, in-8. — Une autre Sulpitia, la plus vertueuse des dames romaines, fut chargée, l'an 639 de Rome, de présenter à Vénus la statue que l'oracle avait ordonné d'offrir à la déesse, afin qu'elle inspirât plus de pudeur aux femmes.

SULTHAN-ED-DAULAH (Abou-Schoudja), roi de Perse, de la dynastie des Bowaïdes, succéda, l'an 403 (1013), à son père Boha-ed-Daulah. Pour s'assurer l'amitié de ses trois frères, il donna le gouvernement du Kerman à Abou'l-Fewarès, celui de Bassora à Abou-Taher-Khosrou, et la partie méridionale du Diarbekr à Abou-Aly-al-Haçan; mais il eut bientôt lieu de se repentir de sa généreuse confiance. Il eut d'abord à réprimer la révolte du gouvern. du Kerman, auquel il pardonna et rendit son apanage l'an 409 (1018). Il lui fallut lutter ensuite contre Abou-Aly-al-Haçan, non moins ambitieux et plus actif, plus habile et plus brave. Vaincu dans cette nouvelle guerre, il fut dépouillé par un traité l'an 413 (1021), de la moitié de ses états, et mourut à Chiraz en 1415 (1024), dans la 32e année de son âge, après en avoir régné plus de 12.

SULZER (J.-G.), écriv. suisse, né à Winterthur en 1720, remplit pend. quelque temps les fonct. de

vicaire de campagne et celles d'institut. Il obtint ensuite une chaire de mathématiques au collége Joachim à Berlin en 1747, et fut reçu 3 ans après à l'acad. des sciences comme agrégé à la classe de philosophie spéculative. Dès-lors il dirigea principalem. ses travaux vers la psychologie, et ne tarda pas à être compté parmi les métaphysic. de l'Allemagne. Il résigna sa chaire en 1764, et voulut se retirer en Suisse; mais Frédéric II, désirant le retenir, lui accorda une pension, et le nomma professeur de philosophie à l'acad. des Nobles. Sulzer mourut à Berlin en 1779. Il a écrit lui-même des *Fragments* sur sa vie, publ. par Nicolaï en 1809, à Berlin. Son premier titre de gloire est la *Théorie univers. des beaux-arts* (en allem.), 1772, 2 vol. in-4; 1792, 4 vol. in-8. — SULZER (Jean-Gaspar), médec., né à Winterthur en 1716, mort à Gotha en 1779, mérite quelque reconnaissance pour avoir contribué puissamment à introduire l'inoculation de la petite vérole dans une grande partie de l'Allemagne.

SUMMARIPA (GEORGE DE SOMMARIVA, plus connu sous le nom latin de), poète, né à Vérone en 1435, étudia la jurisprudence, fut gouverneur de Gradisca, en 1488, et mourut vers la fin du 15e S. Nous citerons de lui : *Batracomiomachia d'Omero, trad. in terza rima*, Vérone, 1470, in-4. — *Satire di Giovenale, trad. in terza rima*, Trévise, 1480, in-fol.; et Venise (1530), in-8. — *Cronica delle cose geste nel regno napolitano, per anni* 959, *dall' anno* 537 *insino al* 1495, *per ritmos compilata*, Venise, 1496, in-4.

SUMMONTE (JEAN-ANTOINE), chroniqueur, né vers le milieu du 16e S. à Naples, fit connaître, dans son histoire de ce royaume, l'établissem. des gabelles et d'autres droits de la couronne, et dévoila en même temps l'origine de quelques familles puissantes. Il n'en fallait pas plus pour lui attirer de graves persécutions. Il vit son ouvrage saisi et brûlé, fut lui-même mis aux fers et contraint de changer quelques-uns de ses chapitres. Il en mourut de chagrin en 1602. Son travail contient quelques faits qui n'ont pu être adoptés que par un esprit crédule; mais il offre un gr. nombre de renseignements utiles qui embrassent tout l'espace de temps compris entre la fondation de Naples et l'année 1582. Il porte ce titre *Istoria della città e regno di Napoli*, etc., 4 vol. in-4, publiés de 1601 à 1643; réimpr. en 1675, 4 vol. in-4, avec des addit. de divers auteurs; et en 1748, 6 vol. in-4, avec la *Vie* de Summonte, par de Cristofaro.

SUNDERLAND (HENRI SPENCER, 1er comte de), né à Althorp en 1620, devint, à l'âge de 19 ans, époux de la belle Dorothée Sydney, fille du comte de Leicester, et célébrée par Waller sous le nom poétique de *Saccharissa*. Il succéda en 1641 à son père dans la chambre des lords. Quoiqu'il n'approuvât pas les mesures adoptées par Charles Ier, il soutint ce prince de son crédit, de ses conseils et de son épée, fut créé par lui comte de Sunderland en 1643, et périt la même année à la bataille de Newburg, où il commandait une partie de la cavalerie de l'armée royale. — SUNDERLAND (Robert SPENCER, 2e comte de), fils unique du précédent, né vers 1641, fut nommé en 1671, par Charles II, ambassadeur extraordinaire près de la cour d'Espagne. Sa mission était de déterminer le roi catholique à se réunir à la France et à l'Angleterre contre les Provinces-Unies, ou à conserver du moins la neutralité. Il ne réussit point, et se rendit la même année à Paris avec le même titre. De retour en Angleterre en 1674, après avoir assisté au congrès de Cologne, dont le but était de rétablir la paix générale sous la médiation de la Suède, il fut admis au conseil privé. Envoyé de nouveau en France en 1678, il ne put empêcher Louis XIV et les États-Généraux de signer un traité de paix particulier, et n'en fut pas moins à son retour nommé secrét.-d'état. En 1679, il vota contre la proposition d'exclure le duc d'York de la couronne; et l'année suiv. il émit un vote opposé sur les droits de ce prince, dont il jugeait alors l'*avénement au trône comme une calamité nationale*. Exclus du conseil pour cette raison, il y rentra en 1682, devint même principal secrétaire-d'état, et signa, en 1685, l'ordre de proclamer Jacques II roi d'Angleterre. Il obtint alors la présidence du conseil, fut décoré de l'ordre de la Jarretière, et fit en 1688 profession ouverte du catholicisme. Dans le même temps, il tenait la conduite la plus équivoque, et Jacques ne tarda pas à lui retirer sa confiance. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il fut excepté de l'acte d'amnistie signé par Guillaume en 1690. On serait tenté de croire que c'était une ruse convenue, pour dissimuler les intelligences qui avaient existé entre eux; car le nouv. roi plus tard le nomma lord-chambellan, membre du conseil privé et lord-justicier. Sunderland au bout de quelq. mois donna sa démission de toutes ses charges; et, lassé de cette vie politique où il avait joué tant de rôles opposés, il se retira dans sa résidence d'Althorp, où il mourut en 1702. — SUNDERLAND (Charles SPENCER, 3e comte de), fils du précédent, fut en 1705 envoyé comme ambassadeur extraordin. auprès de l'empereur Joseph Ier pour le féliciter sur son avénement, et pour arranger les différends qui s'étaient élevés entre ce prince et les Hongrois. De Vienne il se rendit à Berlin, où il renouvela avec le roi de Prusse le traité des subsides, qui venait d'expirer; passa par le Hanovre et par La Haye, où il termina d'importantes négociat. avec les États-Généraux, et reparut à Londres, dont il ne s'était absenté qu'environ 7 mois. Les deux chambres lui votèrent des remercîments, pour l'habileté qu'il avait montrée dans ces négociations. De nouveaux services lui valurent une place de conseiller privé et de secrétaire-d'état; mais l'ordre qu'il donna de poursuivre les partisans du théol. Sacheverel, anima contre lui le parti de la *haute église*, qui parvint à le faire dépouiller de tous ses emplois. Lorsque George Ier monta sur le trône, son prem. acte fut de renvoyer les ministres de la reine Anne et de rappeler auprès de lui les chefs du parti whig. La faveur de Sunderland fut plus éclatante encore que

n'avait été sa disgrâce. Entre autres dignités dont il fut investi par le nouveau souverain, qui lui accordait une entière confiance, il faut nommer celle de lord-lieutenant d'Irlande, de président du conseil privé, de prem. commissaire de la trésorerie, de lord-justicier. Il resta à la tête des affaires jusqu'à sa mort, arrivée en 1722, et l'on doit louer sans restriction l'intégrité qu'il y montra.

SUNIATOR ou SUNIATES, l'un des principaux citoyens de Carthage, se laissa égarer par la haine qu'il portait à Hannon, au point d'écrire à Denys, tyran de Syracuse, une lettre où il lui donnait avis d'une expédit. que devait commander contre lui le général carthaginois. Cette lettre fut interceptée, et Suniator puni de mort vers l'an 387 av. J.-C. Pour empêcher à l'avenir toute correspond. criminelle avec l'ennemi, le sénat alla jusqu'à faire une loi qui défendit à tout habitant de Carthage d'écrire ni de parler la langue grecque.

SUN-TSEU, général et tacticien chinois, né plusieurs siècles avant l'ère chrét. dans le royaume de Tsi, offrit ses services au roi de Ou, et se vanta d'être assez habile pour inspirer des sentim. belliqueux et apprendre les évolutions militaires aux femmes de ce prince, qui voulut éprouver si c'était possible; mais lorsqu'il fallut faire exécuter les prem. manœuvres à cette singulière légion, ce fut dans tous les rangs un rire général, qui redoubla par la mauvaise humeur du tacticien désappointé. Pour se faire écouter, il trancha la tête aux deux favorites du prince qui étaient ses lieutenants. Le roi renvoya le barbare Sun-Tseu; mais une guerre le força bientôt de le rappeler, et il lui dut la victoire. Tout cela nous semble une fable imaginée pour montrer que la sévérité est la base de la discipline. On a de Sun-Tseu les *Règles de l'art militaire*, ouvrage regardé par les Chinois comme un chef-d'œuvre, traduit en mandchou par ordre de l'emper. Khan-Hi, et en français par le P. Amiot, dans les *Mém. sur les Chinois*, t. VII, p. 57-159.

SUPERSAX (GEORGE-AUF DER FLUDE, plus connu sous le nom latinisé de), personnage influent du Pays-de-Vaud au 16e S., lutta contre les intrigues du card. Schinner, lorsque ce prélat travaillait à entraîner les Suisses du parti de Louis XII à celui de Jules II. Jeté dans un cachot et appliqué à la torture comme prévenu d'un crime supposé, il aurait infailliblem. péri sur l'échafaud, si sa femme, dont il avait eu 23 enfants, n'eût intéressé l'avoyer de Fribourg, qui favorisa son évasion. Devenu libre, il souleva contre Schinner un parti qui obligea cet audacieux intrigant à aller chercher un refuge à Rome. Supersax continua d'exercer une très grande influence, jusqu'à ce que, à l'instigat. du cardinal de Sion, Charles-Quint le mit au ban de l'empire.

SURBECK (EUGÈNE-PIERRE de), capitaine-command. de la compagnie génér. des gardes-suisses, né à Paris en 1678, mort à Bagneux, près de cette ville, en 1741, montra dès sa tendre jeunesse, un goût décidé pour les médailles, qu'il cultiva pend. toute sa vie. Il avait entrepris un grand ouvr. sur les médailles du haut-empire. Le MS. en fut remis à l'acad. des inscript., dont il était correspondant.

SURCOUF (ROBERT), l'un des plus intrépides marins qu'aient produits les dernières guerres, né à St-Malo en 1773, descendait par sa mère de Duguay-Trouin. Il s'embarqua dès l'âge de 13 ans, et après quelq. voyages dans les mers d'Europe partit pour l'Inde, où il devait se signaler par des faits d'armes presque incroyables, et acheter la fortune au prix de mille dangers. Nommé capitaine à l'âge de 20 ans, il commanda successivem. les corsaires *la Clarisse*, *la Confiance* et *le Revenant*, et chacune de ses croisières fut marquée par quelque action d'éclat. Deux faits de la carrière militaire de Surcouf suffiront pour faire connaître tout ce qu'il y avait en lui d'habileté, d'audace et de sang-froid. En 1796, après avoir capturé un schooner anglais dont les forces étaient de beaucoup supérieures aux siennes, il s'y embarqua avec 19 hommes et alla croiser sur les brasses du Bengale. Il y fut rencontré par *le Triton*, vaisseau de la compagnie des Indes, armé de 26 canons et portant 156 hommes d'équipage. L'idée lui vint que, s'il pouvait un instant se faire passer pour un des pilotes du Gange, une brusque attaque le rendrait maître du vaisseau. Il manœuvra en conséquence, accosta *le Triton*, et s'en rendit maître après un combat de quelq. minutes, auquel l'équipage anglais n'était nullement préparé. En 1799, avec le corsaire *la Confiance*, de 20 canons et de 120 hommes, il enleva à l'abordage le vaisseau de la compagnie anglaise *le Kent*, de 40 canons et de 437 hommes, auxquels était réuni l'équipage d'un autre vaisseau de la compagnie recueilli à la suite d'un incendie. Le nom de l'intrépide corsaire devint la terreur du commerce angl. dans les parages de l'Inde, et le gouvernem. britannique crut devoir y renforcer sa station par plusieurs frégates. En 1809, Surcouf se chargea de conduire en France la frégate *le Charles*, et il entra dans le port de St-Malo, après avoir échappé, par son sang-froid et l'habileté de ses manœuvres, aux croisières, si nombreuses alors dans la Manche. Il consacra la dernière partie de sa vie à des spéculations commerciales qu'il dirigea sans sortir du port, et qui furent pour lui une nouvelle source de richesses. Il mourut en 1827 dans une campagne qu'il possédait près de St-Servan, et il fut inhumé à St-Malo.

SURÉNA, général des Parthes, célèbre par la victoire qu'il remporta sur Crassus l'an de Rome 699 (av. J.-C. 55), était d'une naissance illustre, et réunissait à tous les avantages extérieurs et à une fortune immense, beaucoup de bravoure et d'habileté. Il avait contribué par sa bravoure à rétablir Orodes sur le trône, lorsqu'il fut envoyé contre Crassus dans la Mésopotamie. Il reprit à ce général plus. villes, et le battit complétement sur les bords de l'Euphrate; mais il voulut aussi se rendre maître de sa personne, et, pour y réussir, il l'attira dans une embuscade où Crassus fut tué. Suréna ne jouit pas long-temps d'une victoire qu'il avait souillée par une lâcheté. Il fut lui-même mis à mort par le tyran jaloux auquel il avait rendu un si gr. service. Il n'avait guère alors que 30 ans.

Sa mort est le sujet de la dern. trag. de Corneille.

SURENHUSIUS (GUILLAUME), profess. de langues orientales au lycée d'Amsterdam, florissait au commencement du 18e S. On lui doit : *Mischna, sive totius Hebræorum juris rituum, antiquitatum, ac legum oralium systema, cum clarissimorum rabbinorum Maïmonidis et Bartenoræ commentariis integris*, Amsterd., 1698, 1703, in-fol., 6 part. ou 3 vol., fig.

SURET (ANTOINE), supérieur-général de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, né en 1692 au village de Cabrières, près de Nîmes, mort à Avignon en 1764, s'efforça constamment de préserver son ordre de l'effervescence des passions qu'excitaient alors, dans l'Église et même dans l'état, les dissentiments relatifs aux opinions religieuses. Outre quelques écrits de circonstance, on cite de lui : *Conférences de Mende*, etc., en 10 vol. — *Conférences sur la morale et le Décalogue*, pour servir de suite aux *Conférences de Paris* du P. Semelier, sur le mariage, l'usure et la restitution.

SURIAN (JEAN-BAPTISTE), prédicateur, né à St-Chamas, en Provence, en 1670, entra dans la congrégation de l'Oratoire, prêcha deux avents et deux carêmes à la cour, avec un succès qui, joint à sa conduite prudente et modérée dans les querelles du jansénisme, lui valut l'évêché de Vence. Il mourut dans son diocèse en 1754, laissant la réputation d'un des meilleurs et des plus charitables évêques de cette époque. Le recueil des *Sermons choisis pour tous les jours de carême*, Liége, 1738, 2 vol. in-12, en contient quelques-uns de ce prélat. On a imprimé en 1778, in-12, son *Petit-Carême*, prêché en 1719. Il était membre de l'Acad. franç.; son successeur, d'Alembert, a dit de son éloquence qu'elle est *touchante et sans art comme la religion et la vérité*.

SURIAN (JOSEPH-DONAT), médecin et pharmacien de Marseille à la fin du 17e S., dut à ses connaiss. assez étendues en chimie et en botanique l'avantage d'être envoyé aux Antilles pour en explorer les richesses naturelles. Il s'adjoignit le P. Plumier, botaniste et surtout dessinat. habile. Partis en 1689, ils revinrent au bout de 18 mois brouillés, on ne sait à quel propos, et travaillèrent dès-lors séparément. Plumier, chargé d'une nouvelle mission aux Antilles, publia un ouvrage très remarquable. Surian, congédié, donna un *Catalogue* fort sec d'un petit nombre de plantes désignées par les noms des pays, qui parut dans le *Traité des drogues*, par Lemerz, 1698, et un *Catalogue des drogues et médicaments des Indes*, p. 67-73 du *Droguier curieux* de Pomet, Paris, 1709, in-8. Surian avait une qualité précieuse pour herboriser, il était d'une frugalité qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Ce n'était pas là son seul mérite. Plumier lui-même en fait un assez grand éloge, et a donné le nom de *Suriana* à un genre de la famille des rosacées, qui se trouve sur les bords de la mer dans tous les pays équatoriaux.

SURIN (JEAN-JOSEPH), jésuite, né à Bordeaux en 1600, fut chargé en 1634 d'aller diriger les ursulines de Loudun, que l'on disait possédées du démon. Il ne tarda pas à tomber dans un état de malaise analogue à celui de ses pénitentes, et fut rappelé par ses supérieurs, au bout de 2 ans environ. Il y retourna cependant en 1637, et y séjourna quelque temps encore; mais quand il en sortit cette fois, il se trouva dans un état indéfinissable d'égarement, de faiblesse et d'exaltation : on le crut ensorcelé. Il ne recouvra qu'en 1658 l'usage complet de ses facultés, et mourut en 1665. Parmi ses ouvrages tous ascétiques on distingue ses *Dialogues spirituels*, revus par le P. Champion, 1704, 3 vol. in-12. — Ses *Lettres spirituelles*, dont l'édit. la plus récente est de 1825, 2 vol. in-12, et les *Fondements de la vie spirituelle*, plus. fois réimpr., notamm. en 1824, dans le recueil de la *Bibliothèque catholique*.

SURIUS (LAURENT), écrivain ascétique, né à Lubeck en 1522, embrassa la règle de St Bruno, et mourut en 1578. De Thou, dont le témoignage n'est pas suspect, loue sa simplicité, sa piété, sa candeur; mais on peut lui reprocher d'avoir adopté les fables les plus grossières sur les chefs des réformés, et applaudi aux massacres de la St-Barthélemi. Rien n'est plus propre à faire connaître l'esprit de ces temps déplorables. Nous citerons de lui : *Vitæ sanctorum ab Aloysio Lipomanno olim conscriptæ*, Cologne, 1570 et années suiv., 6 vol. in-fol., plus. fois réimpr. La meilleure édition est celle de 1618, divisée en 12 t. (un pour chaque mois), qui se relient en 6 ou 7 vol. — SURIUS (le P. Bernardin), récollet, président du St-Sépulcre et commissaire de la Terre-Sainte dans les années 1644, 1645, 1646, 1647, a écrit son voyage en flamand, et l'a trad. en franç. sous ce titre : *Le pieux Pèlerin, ou Voyage de Jérusalem*, divisé en trois liv., etc., Bruxelles, 1666, in-4.

SURREY (HENRI HOWARD, comte de), poète et guerrier, né vers 1520, eut part aux faits d'armes les plus brillants du règne de Henri VIII, et surtout à la bataille de Flodden-Field, où il obtint le titre de comte de Surrey. En 1546 il fut nommé capitaine-général de l'armée anglaise en France; mais, ayant été battu, victime de la plus noire calomnie, il eut la tête tranchée à Tower-Hill, en 1547. Le seul crime dont on put le convaincre fut d'avoir dit que le roi était *mal conseillé*. Le comte de Surrey fut le premier qui apprit à la noblesse anglaise qu'on peut avoir commerce avec les muses sans déroger. Il inventa les vers blancs, et concourut, avec sir Th. Wyat, à donner à la poésie nationale une douceur jusqu'alors inconnue. Ses œuvres, souvent réimpr., l'ont été notamm. dans la *Collection générale des poètes anglais* du doct. Anderson, d'Édimbourg, et en 1812, accompagnées de notes critiq. et historiq., etc., par G.-F. Nott.

SURVILLE (MARGUERITE-ÉLÉONORE-CLOTILDE DE VALLON-CHALIS, dame de), née vers 1405, à Vallon, château sur la rive gauche de l'Ardèche, donna des preuves d'un talent très précoce pour la poésie; elle épousa le jeune Béranger de Surville en 1421, et eut le malheur de le perdre après

7 années de la plus tendre union. Dès-lors elle se consacra tout entière à l'éducation d'un fils unique. Elle était âgée de plus de 90 ans quand elle mourut. On croit que ce fut à Vessaux, et qu'on l'y inhuma dans la tombe qui renfermait les cendres de son fils, de sa bru Héloïse de Goyon de Vergy, et de sa petite-fille Camille. Elle avait survécu à tous les objets de son affection. Ses poésies n'ont été publiées qu'en 1803. Voilà ce que l'on sait ou du moins ce que l'on a dit sur Clotilde de Surville. Il est possible qu'une dame de ce nom ait existé, qu'elle ait fait des vers et même de jolis vers; mais le recueil qu'on lui attribue contient des choses qui trahissent la main d'un auteur plus récent. C'est une opinion assez répandue que la plupart de ces poésies ont été composées par J.-E. de Surville, auquel nous consacrons un article. Au reste, les *poésies* prétendues de Clotilde, réimpr. à Paris en 1825, in-8, in-12 et in-32, ne sont pas sans mérite. On peut consulter, sur la question de leur authenticité, la dissertation de Raynouard (*Journal des savants*, juillet 1824).

SURVILLE (Louis-Charles de HAUTEFORT, marquis de), général, mort à Paris en 1721, à l'âge de 63 ans, s'était signalé aux batailles de Fleurus et de Steinkerque, avait contribué à la victoire remportée sur les Hollandais devant Nimègue, avait décidé le gain de la bataille de Spire, et s'était enfin trouvé assiégé dans Tournai en 1709. Pendant ce siége, il fit frapper, pour l'usage de la garnison, des pièces de monnaie, sur lesq. il plaça son nom et son effigie. Cette innovation aurait pu entraîner pour lui de fâcheuses conséquences, si l'acad., consultée par le ministère, n'eût décidé que ces pièces n'étaient pas, à proprem. parler, des monnaies, et que par conséquent Surville n'avait préjudicié d'aucune manière aux droits du souverain.

SURVILLE (Jean-Franç.-Marie de), officier de marine, né en 1717 au Port-Louis en Bretagne, servit avec distinction la compagnie des Indes, et montra dans plus. occasions beaucoup d'intrépidité et une rare présence d'esprit. La compagnie le chargea d'aller rétablir la ville de Pondichéri, et lui donna le brevet de gouverneur en survivance de cette colonie. Law de Lauriston, qui en était le gouverneur en titre, et Chevalier, gouverneur de Chandernagor, l'associèrent à une entreprise difficile en 1769. Il s'agissait d'aller prendre possession d'une île de la mer du Sud, découverte, disait-on, par les Anglais et distante de 700 lieues des côtes du Pérou. Il fallait d'abord trouver cette île, dont la renommée exaltait l'opulence. Surville ne la put découvrir et fut forcé, par le scorbut et la disette d'eau, de gagner au plus vite les côtes du Pérou. Arrivé sur la barre de Chiles, il se pressa trop d'aller à terre sur une frêle embarcation par un mauvais temps, et périt dans le port (1770).

SURVILLE (le marquis Joseph-Étienne de), né dans le Vivarais vers 1760, fit les campagnes de Corse et d'Amérique, émigra en 1791, et servit dans les armées des princes. Rentré en France en 1798, avec une mission du roi Louis XVIII, il fut traduit devant une commission militaire au Puy, et marcha à la mort avec beaucoup de courage (1798). Il avait confié à sa femme le MS. des *poésies* de Clotilde de Surville, l'une de ses aïeules. On a pu voir, à l'article de Clotilde, que leur authenticité est loin d'être incontestable.

SUSANNE, fille d'Helcias, était parfaitem. belle et craignant Dieu. Elle épousa Joakim, de la tribu de Juda, et le suivit dans la captivité en Babylone, sous le règne de Nabuchodonosor. Elle inspira une passion violente à deux juges ou *anciens* d'Israël, ce qui ne veut pas dire absolument que c'étaient des vieillards, comme on l'a toujours cru sans preuve. Ces hommes se firent l'un à l'autre l'aveu de leur criminel amour, et résolus de rester unis pour le mieux satisfaire, ils surprirent Susanne au bain, et la menacèrent, si elle ne cédait à leurs désirs impudiques, de l'accuser d'adultère. Susanne préféra sa vertu à sa réputation, et même à sa vie ; car les deux juges tinrent parole, et il leur fut facile de la faire condamner à mort. Daniel, alors enfant et inconnu dans Israël, réussit à la sauver en obtenant pour elle la faveur d'un nouveau jugement, d'où elle sortit victorieuse. Ses calomniateurs subirent la peine qu'ils avaient invoquée contre elle.

SUSARION, le plus ancien poète tragique grec, né à Icarie, bourg de l'Attique, dans la première moitié du 6e S. avant notre ère, composa pour le théâtre d'Athènes des pièces dont l'histoire lui fournissait le sujet. Il florissait vers l'an 589. Les marbres de Paros nous apprennent que Suzarion, et un autre poète appelé Dolon, reçurent un jour, à titre de récompense, un panier de figues et un tonneau de vin.

SUSON (le B. Henri), fameux ascétique, né probablement à Constance dans les prem. années du 14e S., prit l'habit de St-Dominique, et après avoir prêché pendant plus de 30 ans dans les provinces d'Allemagne, et principalem. dans la Souabe et l'Alsace, mourut à Ulm en 1366. Ses *OEuvres*, publiées avec sa *Vie*, Cologne, 1555, 1588, 1615, in-8, ont été trad. en franç. par D. Nicole Lecerf, Paris, 1586, 1614, in-8.

SUSSMILCH (Jean-Pierre), économiste, né à Berlin en 1708, fut aumônier de régiment, puis prevôt de l'église de Cœln, dans sa ville natale, et membre du consistoire, et mourut en 1767. Il était de l'acad. des sciences de Prusse. Son principal ouvrage est un *Traité de l'ordre divin dans les variations du genre humain sous le rapport des naissances*, etc., Berlin, 1742, plus. fois réimprimé. On avait donné jusqu'alors, en Allemagne surtout, peu d'attention à l'arithmétique politique.

SUTTON (Thomas), né à Knaith dans le comté de Corke en 1532, acheta la chartreuse de Smithfield, au comté de Suffolk, et la convertit en un hôpital pour les pauvres, qui subsiste encore sous le nom de *Charter-House*. La cour lui offrit la pairie, à condition qu'il instituerait son héritier le duc d'York, depuis Charles Ier; mais il préféra l'hon-

neur plus réel de consacrer au soulagem. des malheur. son revenu qui était environ de 1,500,000 fr., somme énorme pour le temps. Il mourut en 1611. — SUTTON (Samuel) inventa en 1740 une méthode de désinfecter les vaisseaux par des tuyaux de communication avec le feu des cuisines. — SUTTON (Robert), et son fils Daniel, se sont rendus célèbres en Angleterre dans le siècle dernier, en perfectionnant la pratique de l'inoculation de la petite-vérole.

**SUVÉE** (JOSEPH-BENOIT), peintre, né à Bruges en 1743, vint achever son éducation à Paris, sous Bachelier, et, quoique étranger, obtint le gr. prix en 1771. Reçu à l'acad. en 1780, il devint profess., et fut nommé en 1792 direct. de l'école de France à Rome. Plus tard incarcéré pend. les orages de la révolution, il ne put se rendre à son poste qu'en 1801. L'école était parfaitement établie à la villa Médicis, et il allait jouir du fruit de ses travaux, lorsqu'il mourut en 1807. Parmi ses nombr. ouvr., on cite une *Descente du St-Esprit* et une *Adoration des rois*, qui se font admirer dans une église d'Ypres.

**SUWAROW.** — V. SOUVAROF.

**SUZANNET** (PIERRE-JEAN-BAPTISTE-CONSTANT, comte de), chef vendéen, né en 1772 dans le Poitou, était cousin germain de Henri de la Rochejaquelein. Il émigra, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, se rendit ensuite en Angleterre, et après avoir pris part à l'expédition de Quiberon, alla rejoindre Charette, qui lui confia le commandement d'une division. Les victoires des républicains le forcèrent de se retirer en Suisse; mais il revint bientôt à Paris, pour se mêler aux intrigues des agents des Bourbons. Lors de la révolution du 18 fructidor an V, il retourna en Angleterre, d'où il ne tarda pas à se rendre dans les provinces de l'ouest de la France. Il commanda l'armée qui avait combattu sous Charette, et prépara les mouvements qui, vers la fin de 1799, éclatèrent contre la république; mais en 1800, il posa les armes dans l'espoir de voir Bonaparte jouer le rôle de Monk. Il se trompait, et comme on craignait toujours de sa part quelq. tentatives d'insurrection, il fut tour à tour enfermé au Temple, au château de Dijon, au fort St-André, au fort de Joux, et enfin confiné à Valence. Il prit la fuite lors du procès de Cadoudal et de Pichegru, revint en France en 1807, et se décida à rester tranquille jusqu'aux désastres de l'expédition de Russie. A cette époque il profita de la détresse et du mécontentement de la nation pour préparer dans la Vendée un soulèvement, qui n'éclata point, parce que la reddition de Paris le rendit inutile. Mais il ne fit que différer ce que lui avait dicté sa haine pour Bonaparte, et dans les *cent-jours*, il fut un des chefs qui commandèrent les quatre corps d'armée organisés pour inquiéter dans l'Ouest le nouveau maître de la France, obligé de lutter contre les ennemis extérieurs. Suzannet reçut le 20 juin, au combat de la Roche-Servière, une blessure à laquelle il succomba.

**SUZE** (HENRI), célèbre canoniste du 13e S., fut successiv. évêque de Sisteron, archevêque d'Embrun et card.-évêque d'Ostie, et mourut en 1271. Son principal ouvr. est la *Somme du droit canonique et civil*, connue sous le nom de *Somme dorée*, Bâle, 1537 et 1573; Lyon, 1588 et 1597. On lui doit en outre un *Commentaire* sur les Décrétales, Rome 1470, 1473; Venise, 1581.

**SUZE** (HENRIETTE DE COLIGNI, comtesse de LA), née en 1618, et morte à Paris en 1673, fut célèbre par sa beauté, ses aventures et ses vers. Fille de Gaspar de Coligni, seigneur de Châtillon, maréchal de France, et petite-fille de l'amiral de Coligni, elle fut mariée en 1643 à un Écossais, Thomas Hamilton, comte de Hadington; et, devenue veuve peu de temps après, elle ne tarda pas à épouser en secondes noces le comte de La Suze, de l'illustre maison des comtes de Champagne. Elle eut beaucoup à souffrir de sa jalousie, qui paraît d'ailleurs avoir été assez fondée. Élevée, ainsi que lui, dans la religion calviniste, elle se fit catholique, « afin, disait la reine Christine, de ne voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre. » Toute la cour s'intéressa vivement à cette conversion qui ramenait à la religion de Charles IX la petite-fille de la plus illustre victime de la St-Barthélemy. La comtesse voulut ensuite faire casser son mariage, et pour vaincre la résistance peut-être simulée de son mari, elle lui donna 25,000 écus. Ce sacrifice et le procès qu'elle perdit plus tard contre Mme de Châtillon la ruinèrent; mais elle était libre, et dès-lors elle ne s'occupa plus qu'à faire des vers, des billets galants, qu'à filer le parfait amour; elle vit le dérangement de sa fortune avec une indifférence pleine de philosophie. Les beaux-esprits du temps affluèrent chez elle, et sa maison devint comme une succursale de l'hôtel de Rambouillet. Les louanges exagérées dont elle fut accablée, n'ont point été confirmées par la postérité. Cepend. Boileau lui-même a dit que quelques-unes de ses *Élégies* sont d'un agrém. infini; mais le satirique aurait rendu sans doute un arrêt plus sévère, s'il eût vu les chefs-d'œuvre de Parny et de quelques-uns des élèves de son école. Il est difficile aujourd'hui de connaître, avec précision, ce qui appartient à Mme de La Suze dans les édit. des *Recueils d'œuvres galantes* en prose et en vers, publ. sous son nom et sous celui de Pellisson (Paris, 1684, 4 parties in-12; Lyon, 1695, 4 tom. in-12; Paris, 1598, 4 t. in-12; Trévoux, 1725, 4 vol. in-12; ibid., 1741, 5 vol. in-12). On y trouve aussi des pièces de Mlle de Scudéri, de Bachaumond, de Quinault, etc. Celles même qui peuvent passer pour appartenir à Mme de La Suze doivent probablem. quelq. chose à ses teinturiers.

**SVEDENBORG** (EMMANUEL), fameux théosophe, né à Stockholm en 1688, reçut de son père, imbu des idées mystiques, une éducation qui exerça sans doute une grande influence sur son esprit. Cepend. il passa la plus grande partie de sa vie sans paraître s'occuper de système religieux. Au sortir de ses études, qu'il avait faites avec distinction à l'univ. d'Upsal, il publia quelques écrits d'érudition clas-

sique, puis il alla visiter les différentes univers. de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre pour se fortifier dans les mathémat., auxquelles il s'était déjà livré avec ardeur. De retour en Suède, il plut beaucoup au roi Charles XII, qui le nomma assesseur au conseil des mines. Après la mort de ce héros, il se maintint en grande faveur auprès de la reine Ulrique-Éléonore, qui lui conféra des titres de noblesse et changea le nom de Svedberg, qu'il avait porté jusque-là en celui de Svedenborg. Il redoubla de zèle pour remplir les fonctions de sa charge, et explora successivemem. les mines de la Suède, de la Saxe et du Harz, dans l'électorat de Hanovre. Au milieu de ses nombr. occupat. et de ses voyages, il trouvait du temps pour publier div. écrits sur les sciences natur., l'algèbre, l'astron., la mécanique. Ces travaux, qui engagèrent l'univ. d'Upsal à lui offrir une chaire, n'étaient que le prélude d'un grand ouvrage qu'il donna en 1734, sous le titre d'*Opera philosophica et mineralog.*, 3 vol. in-fol., ornés de 155 gravures. Cette publication fit une grande sensation; et l'académie impér. de Pétersbourg se hâta de le nommer son associé. Il avait été quelques années auparavant membre de la soc. royale des sciences de Stockholm. Malgré tant de succès, qui l'avaient mis dans la position la plus brillante, il renonça au monde à l'âge de 59 ans, se démit de sa charge d'assesseur, et s'annonça comme chargé d'une mission divine. On le vit tout à coup prodiguer des millions pour relever et soutenir une foule de maisons de commerce d'Allemagne. On sait par ses sectateurs eux-mêmes que les richesses qu'il distribua lui étaient fournies par un certain Élie Artiste, homme extrêmem. riche, dont on a un traité sur le *grand-œuvre*, que les adeptes regardent comme le chef-d'œuvre de l'art. C'est encore une question de savoir s'il fut de bonne foi, ou s'il voulut simplem. jouer un rôle. Au reste, comme la plupart des chefs de sectes, il crut ou il prétendit avoir des visions. Sa doctrine, sur laquelle on trouvera quelques détails dans l'*Histoire des sectes religieuses* de Grégoire, est fortement empreinte de mysticisme et de théosophie. Svedenborg mourut à Londres en 1772. Ses sectateurs, qui ont pris le nom de Svedenborgistes, sont au nombre de deux mille en Suède. Ils jouissent en Angleterre depuis 1783 d'une tolérance publique et avouée par le gouvernement, et ils ont des chapelles à Bristol, à Birmingham, à Manchester et à Londres. En France, en Allemagne et en Pologne il n'existe que des adhérents et quelques sectateurs isolés. Aux Indes-Orient., aux États-Unis et dans la partie méridionale de l'Afrique, leur nombre est plus considérable. L'opinion qui règne parmi eux, que la nouvelle Jérusalem existe parfaitement organisée au centre de l'Afrique, les a déterminés à explorer cette partie du monde. Ils ont contribué avec ardeur à y former des colonies libres, et ont fait de louables efforts pour abolir la traite. Une traduct. des ouvr. du théosophe suédois, par J.-P. Moet, a paru chez Treuttel et Vurtz, in-8. On a publié en 1820 à Copenhague une *Vie de Svedenborg*.

**SVIENTOSLAS** ou **SVIENTOSLAFF**, grand-duc de Russie, succéda en 945 à son père Igor. Endurci aux fatigues dès son enfance et brûlant de se distinguer par quelques exploits militaires, il eut à peine atteint sa majorité, qu'il partit de Kief et alla soumettre plus. peuples plus ou moins éloignés, entre autres ceux qui habitaient les contrées situées entre l'embouchure du Volga et celle du Don. En 967, sur l'invitation de l'emper. Nicéphore Phocas, il marcha contre Pierre, roi des Bulgares, et remporta sur lui de grands avantages. Bientôt il fut rappelé dans ses états par la nécessité de repousser les Pieczyngoviens, qui avaient profité de son absence pour y faire une invasion. Cette tâche une fois remplie, il lui restait de rendre ses sujets heureux; mais ses vœux se portaient toujours vers les rives du Danube, où il résolut enfin de transférer le siége de son empire. Il entreprit donc une nouvelle expédition contre les Bulgares en 970, les battit, s'empara de la ville de Péréyaflavetz, y fixa son séjour, et fit repentir les Grecs de l'avoir attiré vers le midi de l'Europe. Jean Zimiscès, emper. d'Orient, le somma d'évacuer la Bulgarie; mais le grand-duc répondit que bientôt il serait à Constantinople, et qu'il refoulerait les Grecs en Asie. Il entra dans la Thrace qu'il ravagea jusqu'à Andrinople, et retourna en Bulgarie (970). L'année suiv., Zimiscès entra dans la Thrace et s'avança contre Svientoslas, avec lequel il se rencontra dans les environs de Dorostol, aujourd'hui Silistria. Sventoslas fut vaincu et demanda la paix, qui fut conclue. Il reprit le chemin de Kief; mais il fut attaqué par les Pieczyngoviens, et périt sans gloire (973). — Svientoslas, duc de Tchernigof et de Novogorod, vivait au 12[e] S. Il possédait déjà la première de ces principautés, lorsqu'il fut investi de la seconde, dont des sujets rebelles avaient dépouillé son frère Vzévolod. Il se conduisit avec beauc. de générosité envers ce frère malheureux, qui devint en 1139 grand-duc et souverain de la Russie. Après sa mort, Svientoslas contribua beaucoup à placer sur le trône son frère Igor; mais il le vit renverser par le prince Isiaslaff, et massacrer peu de temps après par les habitants de Kief. Il jura de venger cet attentat, et se laissa entraîner par ce motif dans une suite interminable d'hostilités; mais il fit admirer du moins en toute occasion ses vertus et ses talents, et la Russie-Méridionale regarda sa mort, qui arriva long-temps après, comme une calamité publique.

**SVIERCKOFSKI**, général de cosaques, servit puissamm. Ivon ou Juonia en 1574, dans la guerre que ce palatin entreprit pour soustraire sa principauté de Moldavie à l'autorité du sulthan Sélim. Il obtint sur les troupes turques de grands et nombreux avantages; mais enfin il fut fait prisonnier et emmené à Constantinople. Il parvint à s'échapper, revint trouver ses cosaques, et répandit encore, pendant plusieurs années, le carnage et la terreur sur les côtes de la mer Noire.

**SWAAN** (Joseph), profess. de chimie à l'école de médecine de Koorn, où il mourut en 1826, était né en 1774 dans la Nord-Hollande, et avait été di-

rect. du collége de Vianen, puis recteur des écoles latines. Outre de nombreuses dissert. scientifiques ainsi que des articles de littérat. dans div. recueils, il a publ., de concert avec le doct. Jorritzma, des trad. de deux savants mém. du chef de Kirkhoff, l'un sur l'*Ophtalmie de l'armée des Pays-Bas*, l'autre sur l'*Air atmosphérique et son influence sur l'économie animale.*

SWALWE (Bernard), d'Embden, dans l'Ost-Frise, né vers 1625, prit le bonnet de docteur à Leyde, alla s'établir à Herlangue, y devint médecin pensionné, et fut reçu au conseil de l'amirauté. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses ouvrages qui sont écrits dans l'esprit philosoph. de Descartes, et selon les systèmes de Tachenius et de Sylvius, dont il était le chaud partisan, nous nous bornerons à citer : *Vintriculi querelæ et opprobria*, in-12, Amst., 1664, 1669 et 1675. — *Naturæ et artis instrumenta publica, alcali et acidum*, etc., ibid., 1667, 1670, in-12; Francfort, 1677, in-8.

SWAMMERDAM (Jean), célèbre anatomiste, né en 1637 à Amsterdam, prit le bonnet de docteur à Leyde en 1667; mais ne se sentant aucun goût pour la pratique de la médecine, il fit sa principale occupation de l'anatomie de l'homme et surtout de celle des insectes. Il montra une habileté et une patience admirables à disséquer les parties les plus minutieuses des animaux les plus remarquables par leur petitesse; et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il fut moins heureux dans la dissection des animaux plus volumineux, comme si la nature ne l'avait appelé qu'à l'observation des infiniment petits. L'extrême contention d'esprit et les recherches subtiles qu'exigeait la nature de ses travaux, finirent par troubler ses facultés intellectuelles. Tout d'un coup il jeta le scalpel, et courut joindre dans le Holstein la fameuse Bourignon, dont il partageait les rêveries mystiques. Il revint néanmoins quelq. temps après à Amsterdam, et y vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, en 1680. Ses princip., ouvr. sont : *Histoire génér. des insectes*, Utrecht, 1669, in-4; trad. en franç., ibid, 1682, 1685, in-4. — *Hist. de l'éphémère*, Amst., 1675, in-8; trad. en latin, Londres, 1681, in-4. — *Biblia naturæ, seu historia insector. in certas classes reducta, necnon exemplis et anatomico variorum animalculorum examine æneisque tabulis illustrata*, Leyde, 1737-1738, 2 vol. in-fol.; trad. en franç. dans les t. IV et V de la *Collect. academ.* de Dijon, partie étrang.

SWARTZ (Olaus), botaniste, né à Norkœping en 1760, parcourut d'abord, en herborisant, les provinces et les îles de la Suède, et s'embarqua pour le Nouveau-Monde à l'âge de 23 ans. Après avoir étudié la flore de la Jamaïque, de St-Domingue et des autres îles, ainsi que celle des côtes de l'Amérique-Méridionale, il alla séjourner quelque temps à Londres, et revint dans sa patrie en 1789, riche des résultats nombreux de ses recherches. Il visita plus tard les Alpes de la Norwége et une partie de la Laponie, et mourut en 1817, après avoir soutenu par d'utiles travaux l'honneur de l'école fondée par Linné. Nous citerons de lui : *Flora Indiæ occidentalis*, Erlang, 1797-1806, 3 vol. in-8. *Fasciculus lichenum americanorum*, ibid., 1811.

SWEBACH (Jacq.-Franç.-Jos.), peintre, connu sous le nom de *Fontaine*, naquit en 1769 à Metz. Ayant obtenu le 2e grand prix en 1791, il vint à Paris, où il se fit remarquer surtout par une grande entente de composit., une touche fine et gracieuse et surtout par une connaiss. parfaite de la perspective. Nommé en 1814 par l'empereur de Russie directeur de sa fabrique de porcelaine, il ne put long-temps supporter la rigueur du climat, et revint en France décoré du titre de chev. de l'ordre de Ste-Anne de Russie, 3e classe. Il mourut à Paris le 10 décembre 1823. On cite comme les plus remarquables d'entre ses tableaux : la *Bataille de Rivoli*, le *Passage du Danube*, la *Calèche*, la *Malle-Poste*. On a recueilli en 4 vol. ses dessins, études et autres compositions.

SWEDIAUR. — V. Schwediaur.

SWEERT (Franç.), compilateur, né à Anvers en 1567, mort en 1629, cultiva les lettres en même temps qu'il faisait le commerce de tapisseries. Nous citerons de lui : *Rerum belgicar. annales*, Francfort, 1620, in-fol. — *Athenæ belgicæ, sive Nomenclator inferioris Germaniæ scriptorum*, Anvers, 1628, in-fol. — Sweert (Emmanuel), fleuriste, né à Sevenbergen, près de Breda, fut nommé chef (*præfectus*) des jardins de l'emper. Rodolphe II. Ayant fait graver les plus belles plantes de ses collections, il les publia sous le titre de *Florilegium amplissimum et selectissimum*, in-fol, Francfort. La première partie parut en 1612, et la 2e en 1614. Les deux parties réunies reparurent à Amsterdam en 1647. On cite d'autres éditions jusqu'en 1672; mais comme on y voit toujours figurer la préface de 1612, on peut les soupçonner identiques.

SWEIGKER ou SCHWEIGKER (Salomon), ministre protestant, né en 1554 à Sultz, dans le pays de Wurtemberg, est connu par son voy. en Turquie, en Égypte et dans la Terre-Sainte, dont Crusius a publié les détails sous ce titre : *Hodoeporicon, sive Itinerarium D. Salomonis Sweigkeri Sultzensis, qui Constantinopoli in aulâ legali imperatoris romani aliquot annos ecclesiasta fuit, et è Thraciâ in Ægypto, Palestinâ, Arabiâ, atque Syriâ peregrinatus est, conscriptum à Mart. Crusio*, Leipsig, 1586, in-12.

SWERRE ou SVERRIR, roi de Norwége, né en 1151, fut élevé dans une île éloignée par les soins d'un évêq., qui l'ordonna prêtre. Le trône de Norwége était alors occupé par Magnus, qui en avait fait descendre l'illustre famille des Harald, dont Swerre était le dernier rejeton. En 1171, ce jeune prince, rentré dans le royaume de ses pères, en parcourut secrètement plus. provinces. Ses partisans, dont le nombre augmentait chaq. jour, le proclamèrent roi, et dès l'ann. 1179 il se trouva à la tête d'une petite flotte. Après une lutte pénible, il reconquit ses droits sur l'usurpat., qui périt dans un combat naval en 1184, et Swerre rendit un hommage éclatant à la mém. de Magnus, qui avait porté dignem. la couronne. Tant de modérat. ne put fléchir

le parti vaincu, contre lequel il eut à lutter pend. toute la durée de son règne. Malheureusem. il lui fallut combattre encore le haut clergé et la cour de Rome. Excommunié par le pape Célestin III, qui jeta un interdit sur ses états, il demanda vainem. au légat l'onction royale, et fut réduit à la recevoir des mains des évêques nationaux, qui n'avaient point oublié leur devoir de fidélité. Le haut clergé, enhardi par quelq. succès, alla jusqu'à proclamer un autre roi. Swerre, accablé de fatigues et d'inquiétudes, tomba malade à Bergen, et mourut en 1202 dans la force de l'âge. Il s'était montré aussi grand dans la mauvaise que dans la bonne fortune (*v. Torfæi historiæ rerum norwegicarum, pars tertia et quarta*, Copenhague, 1711, in-fol.). Ce prince, l'un des hommes les plus instruits de son temps, passe pour l'auteur du *Miroir royal*, ouvrage curieux qui parut pour la première fois dans l'ancienne langue norwégienne ou islandaise, sous ce titre : *Kongsskugg-sio, utlogd a daunsku og latinu* (*Speculum regale, cum interpretatione danicà et latinâ*), Soroe, 1768, in-4. On lui doit aussi un traité de droit public, publié par Christ. Werlauff, sous ce titre : *Anecdoton historiam Swerreri, regis Norwegiæ, illustrans, è codice membranaceo bibliothecæ Arna-Magnæanæ, cum versione latinâ et comment.*, Copenh., 1815, in-8.

SWEYNHEIM (Conrad), Allemand, partage avec son compatr. Pannartz la gloire d'avoir porté l'imprimerie en Italie. Il mourut probablem. en 1476 ou 1477. On n'a aucun ouvr. sous le nom seul de Sweynheim; mais il en est beaucoup qui portent les noms de *Sweinheim et Pannartz*.

SWIENTOCHNA, fille de Casimir, roi de Pologne, épousa Wratislas II, duc de Bohême, en 1062, et reçut avec lui, en 1086, la couronne et l'onction royale. Elle eut quatre fils : Brzecislas, Borzivoy, Wladislas et Sobieslas. Ayant survécu plus de 30 ans à son époux, mort en 1092, elle vit ses enfants régner l'un après l'autre, et parut avoir été conservée si long-temps par le ciel pour calmer, par son autorité, les dissensions qui éclatèrent dans sa famille.

SWIENTOPELK, roi de Moravie, reçut le baptême avec Radislaw, son oncle, en 862; mais oubliant bientôt ce qu'il devait à ce prince, qui lui avait donné une prov. en fief, il le livra à Louis-le-Germanique, qui lui fit crever les yeux; il devint par cette trahison maître et roi de la Moravie (870). Ce royaume comprenait alors l'Autriche, la Basse-Hongrie et la Bohême. Une fois monté sur le trône, il ne renonça pas aux perfidies qui le lui avaient donné, et il joignit à ses possess., en 864, toute la Pannonie, pour laquelle il fut seulement tenu de rendre hommage, comme vassal, à l'emper. Charles-le-Gros. Il mourut en 894, redouté de ses voisins. — Swientopelk ou Zuentibold, roi de Lorraine, filleul du précédent, qui lui donna son nom, et fils naturel de l'empereur Arnoul, avait toute l'affect. de son père, qui l'aurait déclaré son hérit. au trône de Germanie, s'il ne lui était venu un fils légitime. Arnoul se contenta donc de le proposer aux états de Lorraine pour leur roi, ce qui fut d'abord rejeté; mais ayant réussi à se faire reconnaître lui-même à ce titre en 895, il convoqua une diète générale à Worms, où, du consentement des grands et des évêques, il déclara et fit couronner enfin ce fils chéri roi de Lorraine. Cet état s'étendait alors bien loin au-delà des limites du duché qui a porté ce nom. Pour s'agrandir, Swientopelk chercha à intervenir dans les affaires de France, pour Charles-le-Simple contre Eudes, comte de Paris. Forcé de se retirer, il ne tarda pas à épouser la fille du comte Eudes. Cette alliance et l'appui de l'emper. Arnoul pouvaient à jamais assurer sa puissance; mais il la compromit par ses actes arbitraires, qui portèrent au comble le mécontentement général. Les grands alors proclamèrent le fils légitime d'Arnoul, le prince Louis, roi de Lorraine. Swientopelk perdit le trône avec la vie, en 900, dans une bataille sur les bords de la Meuse. — Swientopelk, gr.-duc de Kief, épousa une fille de Boleslas Ier, roi de Pologne, vers l'an 1000. Il professait la religion rom., quoique fils de Wladimir-le-Grand, qui tenait fortement pour le rite grec, et qui le fit emprisonner. Rendu à la liberté après la mort de son père, en 1015, il vit le peuple mépriser son droit d'aînesse, et appeler au trône son frère Bori. Celui-ci eut la générosité de reconnaître pour roi Swientopelk, qui fut assez lâche pour le faire massacrer, dans le but de se débarrasser de toute crainte ultér. Les Russes se soulevèrent alors, pleins d'une légitime indignation, et Swientopelk se réfugia en Pologne. Rétabli sur le trône par son beau-père, il fut à peine abandonné à lui-même qu'il se trouva aussi faible contre le mécontentement général, augmenté encore par les désastres de l'intervent. polon. Vaincu et réduit à la fuite, il alla succomber sous le poids de ses malheurs mérités dans une petite ville des frontières de Bohême. — Swientopelk, duc de Bohême, fils d'Otton, marquis d'Olmutz, mort en 1091, fut dépouillé de la success. de son père par son oncle Wratislas II, roi de Bohême, qui donna le duché d'Olmutz à son fils Brzécislas. Swientopelk, cédant à la nécessité, réussit à se faire accueillir par l'usurpat., et l'accompagna dans plusieurs expéditions. Plus tard il parvint à se faire proclamer duc de Bohême. Obligé par l'empereur Henri de venir lui rendre compte de sa conduite, il fut mis en prison, et ne recouvra sa liberté et le droit de posséder le duché de Bohême qu'au moyen d'une forte rançon. En outre il accompagna l'empereur dans une expédit. contre les Hongrois; mais des troubles le rappelèrent bientôt dans la Bohême, qu'il épouvanta par le massacre de toute la famille des Werzsowicz. Sa cruauté lui devint funeste; car un des membres de cette malheureuse famille, échappé à ce massacre, paya un assassin qui, au siége de Glogau, lorsq. le duc sortait de la tente impériale, lui porta le coup mortel (1109). — Swientopelk Ier, duc de Poméranie, obtint ce titre des rois de Pologne au commencem. du 12e S., et ne tarda pas à se déclarer indépend. Forcé par Boleslas Krzywousty de rentrer dans le devoir (1119), il se révolta l'année suiv., fut livré

par les siens et emmené en Pologne, où il mourut dans la captivité.— Swientopelk II, duc de Poméranie, fut nommé gouverneur de cette province en 1217 par le prince polonais Leszko. Peu de temps après, les habitants de cette province, en guerre avec les peuples encore païens et barbares de la Prusse-Orientale, lui offrirent eux-mêmes le titre de duc, espérant de lui une protect. plus efficace que des princes polon. toujours désunis entre eux. Swientopelk leur dit qu'il se contentait du titre de gouverneur; mais cette modération apparente cachait des projets ambitieux. En effet, il demanda le titre de duc à Leszko, et n'ayant obtenu de lui qu'une réponse dilatoire, il le tua de sa propre main (1227), prit le titre qu'il désirait, et porta le ravage en Pologne. Il avait d'abord uni ses armes à celles des chevaliers teutoniques; mais bientôt, effrayé des succès de cet ordre naissant, il se lia secrètement contre eux avec les habitants de la Prusse, et fut ainsi le prem. moteur d'une guerre d'exterminat. Vers 1243, un légat du pape exhorta vainement à la paix le farouche Swientopelk, qui poursuivit le cours de ses sanglants succès, mit les chevaliers à deux doigts de leur perte, et réduisit enfin le pape Grégoire IX à faire prêcher contre lui une croisade en Allemagne et en Pologne. Deux princes polon. s'étant réunis aux chevaliers, ceux-ci furent vainqueurs à leur tour, et le duc de Poméranie demanda la paix; mais il n'en profita que pour fortifier son parti, en y faisant entrer les habitants de la Lithuanie-Occidentale et ceux de la Prusse, et il recommença la guerre avec avantage. Une nouvelle croisade fut prêchée contre lui, et il fut trop heureux d'accepter la paix (1246). Cette fois ce furent les chev. qui violèrent la foi jurée. Quelques hostilités eurent lieu, à la suite desq. un légat du pape réussit à concilier les deux partis (1248). Swientopelk, à partir de cette époq., n'eut plus de démêlés avec l'ordre teutonique; mais on le vit se jeter successivement sur la Pologne et sur les terres de Warcislas, duc de la Poméranie-Occidentale, et des évêques de Camin et de Cujavie. Il mourut à Dantzig en 1266, après avoir été pend. près de 50 ans la terreur de ses voisins.

SWIETEN. — V. Van Swieten.

SWIFT (Jonathan), célèbre écriv., né en 1667 à Cashel, dans le comté de Tipperary, en Irlande, d'une famille anc., mais pauvre, passa en Angleterre au sortir de l'université de Dublin, et réclama la protection de sir William Temple, dont il était parent par sa mère, et dont on a prétendu faussem. qu'il était le fils adultérin. Ce grand homme d'état l'accueillit et le présenta au roi Guillaume III, qui goûta beaucoup la conversat. du jeune Irlandais, et lui offrit une compagnie de cavalerie. Swift, qui se sentait plus de goût pour l'état ecclésiastique, refusa cette offre d'un prince qui pouvait le mener loin. Il entra dans les ordres, obtint la prébende de Kilroot, en Irlande, et la résigna pour se rendre aux invitations pressantes de Temple, qui désirait le fixer auprès de lui, et dont il espérait de son côté exploiter le crédit avec succès; mais il perdit bientôt ce protecteur, fut mis en oubli par le roi, et retourna en Irlande, où il parvint à se faire nommer doyen de St-Patrick. Quoique élevé dans les principes des whigs, il employa ses loisirs à défendre les ministres de la reine Anne, qui désirèrent le voir, et l'honorèrent de l'accueil le plus gracieux dans plusieurs voy. qu'il fit à Londres. Plus d'une fois il fut dénoncé au parlem. comme l'âme du conseil privé, et il paraît que cette accusation n'était pas sans fondement. Quoi qu'il en soit, il retomba bientôt dans une nullité politique dont il alla se consoler en Irlande par les plaisirs de la société et de la table, son doyenné lui rapportant plus de 1,000 livres sterl. Une jeune et belle personne, qu'il avait connue chez sir William Temple, et qu'il a célébrée sous le nom de *Stella*, faisait les honneurs de sa maison; il vivait avec elle comme avec une amie, et même lorsqu'il l'eût épousée, après une liaison de 16 ans, il s'en tint aux mêmes rapports de pure amitié. Ce mariage conduisit au tombeau une jeune personne, nommée Esther van Homrigh, qui s'était éprise d'amour pour le doyen, l'avait suivi en Irlande, et lui avait proposé vainement sa main, lorsqu'il était encore libre. Stella périt aussi du chagrin que lui causa la négligence de son bizarre époux. Celui-ci avait, dit-on, un défaut de constitution physique qui peut expliquer sa froideur; mais rien ne saurait l'excuser d'avoir reçu les serments d'une femme pour la faire périr de honte et de regrets. Il devint dès-lors un objet d'horreur pour ses amis les plus familiers, qui le laissèrent seul et sans consolat. au milieu des plus cruelles douleurs et d'un anéantissem. moral presque complet; enfin la mort le délivra de tant de maux en 1745. Swift fut un écrivain très fécond, et les éditions complètes de ses *OEuvres* ne forment pas moins de 18 à 20 vol.; mais on ne connaît en France que deux de ses ouvrages, les *Voyages de Gulliver à Lilliput*, dont la continuation n'est pas de lui (on ne peut d'ailleurs s'y tromper), et le *Conte du Tonneau*, satire allégoriq., où, sous les noms de *Pierre*, de *Martin* et de *Jean*, sont attaqués tour à tour le pape, Luther et Calvin. La notice que Walter-Scott a consacrée au doyen de St-Patrick dans la *Biographie des romanciers célèbres* (trad. en français, 1825), n'est qu'un extr. de ses *Mémoires politiques et littéraires sur la vie et les ouvr. de Swift*. Voltaire a été trop indulgent peut-être lorsqu'il a surnommé Swift *le Rabelais de l'Angleterre*. — Swift (Deane), petit-fils de Godwin Swift, oncle du précédent, mort à Worcester en 1783, a laissé quelques écrits qui se rattachent aux œuvres du fameux doyen de St-Patrick. Il suffira de citer : *Essai sur la vie, le caractère et les écrits du docteur Jonathan Swift*, 1755, in-8. — Swift (Théophile), fils du précédent, né dans le comté de Hertford, mort en Irlande en 1815, fit paraître à diverses époq. quelq. poèmes de peu d'étendue, où l'on trouve de l'esprit, des idées originales et de la facilité. Les principaux sont : *les Escrocs* (*the Gambler's*), in-4. — *Le Temple de la folie*, en IV chants, in-4.

**SWINBURNE** ( Henri ), voyageur anglais, né à Capheaton, ayant épousé une femme qui partageait son goût pour les antiquités et pour les beaux arts, partit avec elle vers 1774, et passa 6 ans à visiter les lieux les plus remarquables de la France, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Allemagne. Plus tard, ayant marié sa fille avec l'aventurier Paul Benfield, il alla s'établir dans la colonie de la Trinité, où il mourut en 1803. Son *Voyage en Espagne* a été traduit en français (Paris, 1787, in 8) par J.-B. de Laborde, qui avait déjà traduit son *Voyage dans les Deux-Siciles*, 1785, 4 v. in-8).

**SWINDEN** ( Jean-Henri van ), né à La Haye en 1746, obtint, dès l'âge de 20 ans, une chaire à l'académie de Franeker, et passa, en 1785, à celle de physique et d'astronomie à l'athénée d'Amsterdam. Lors de l'organisation de la république batave, il fut appelé au pouvoir exécutif. Plus tard il remplit successivement diverses fonctions importantes, dans lesquelles il rendit des services réels à son pays. Il mourut en 1823, correspondant de l'Institut de France et des principales sociétés savantes de l'Europe, qui n'avaient qu'à se louer de son active coopération. Le latin, le hollandais et le français lui étaient familiers, et il a écrit dans ces trois langues. Ses principaux ouvrages sont : *Tentamina theoriæ mathematicæ de phænomenis magneticis*, 1769, in-4. — *Dissertat. sur l'analogie de l'électricité et du magnétisme*, 1784, in-8. — *Recueil de différents mémoires sur l'électricité et le magnétisme*, 3 vol. in-8. — *Traité sur les poids et mesures*, 1802, 2 vol. in-8.

**SWINTON** (John), antiquaire et philologue, né dans le Cheshire en 1703, fut chapelain de la factorerie anglaise à Livourne, puis profess. au collége de Christ à Oxford, membre de la société royale de Londres, et mourut en 1777, archiviste de l'acad. d'Oxford. On citera de lui : *De priscis Romanorum litteris Dissertatio*, Oxford, 1746, in-4. — *Inscriptiones citicæ, sive in binas inscriptiones phœnicias, inter rudera Citii nuper repertas Conjecturæ; accedit de numis quibusdam samaritanis et phœniciis Dissert.*, ib., 1750, in-4.

**SWITZER** (Étienne), jardinier angl., se distingua dans sa profession, et mourut vers 1745. Ce fut lui qui, le premier, donna aux Anglais, en 1717, les directions convenables pour obtenir des primeurs par le moyen des serres chaudes. Il a publié sur son art plus. ouvrages parmi lesq. on distingue : *the practical fruit and kitchen's Garden*, Lond., 1727, in-8; 4e édit., 1729, in-8. — *Inconographia rustica, or the nobleman, gentlemen and gardeners Recreation*, ibid., 3 vol. in-8.

**SY** ( Alex.-César-Annibal-Firmin, baron de STONNE, marquis de ), né vers 1760, embrassa la profession des armes et obtint une compagnie dans le régiment de Dauphin. Émigré à l'époque de la révolution, il se lia très intimement à Londres avec Delille, dont il partageait les sentiments et les goûts. Il rentra en France en 1815, fut fait maréchal-de-camp, et mourut à Corbeil en 1821. Outre des *Mélanges de poésies* impr. par lui-même à Londres en 1792, in-12, on a de lui : *la Chute de Rufin*, poème en 11 chants, *trad.* du latin de Claudien (texte en regard), ibid., 1811, in-8. — *L'Art poétique d'Horace*, trad. en vers, 1816, in-8. — *Épithalame d'Honorius et de Marie*, poème traduit de Claudien en vers, 1816, in-8.

**SYAGRIUS** ( Afranius ), secrét., (*notarius*) de l'empereur Valentinien en 369, fut chargé par ce prince de surveiller les travaux qu'il faisait exécuter sur les confins de la Gaule pour la mettre à l'abri des excursions des Allemands. Surpris par les Germains, il parvint à s'échapper; mais Valentinien le punit de n'avoir pas exposé sa vie en l'exilant à Lyon. Pour charmer l'ennui de l'exil, il cultiva la poésie, et mérita l'amitié d'Ausone, qui lui ménagea quelque crédit auprès de Gratien, héritier de la couronne. Il fut depuis trois fois préfet et une fois consul, l'an 382. Sidoine-Apollinaire le cite avec éloge. — Son arrière-petit-fils est ce Syagrius qui fut défait par Clovis dans le territoire de Soissons, où il commandait pour les Romains. S'étant réfugié à Toulouse près d'Alaric, il fut livré par ce prince au vainqueur qui le fit mourir dès qu'il se vit maître de ses états. — St Syagrius ou Syagre, évêque d'Autun en 560, assista aux divers conciles tenus en France de son temps, et notamment à celui de Poitiers assemblé pour rétablir la paix dans le monastère fondé par Ste Radegonde, et d'où Chrodielde, fille du roi Charibert, venait de s'échapper avec plus de 40 religieuses. Plus tard le pape Grégoire-le-Grand lui envoya le *pallium*, et lui enjoignit d'assembler un concile pour extirper les abus qui déshonoraient l'église de France. Le même pontife adressa quelques autres lettres à Syagrius, qu'on a présenté sans raison comme parent de la reine Brunehaut.

**SYDENHAM** (Thomas), célèbre médecin, né en 1624 à Windford-Eagle, comté de Dorset, se fit recevoir docteur à Cambridge, et s'établit ensuite à Westminster où il obtint de tels succès, qu'à l'âge de 36 ans il jouissait de la réputation d'un des premiers praticiens de l'Angleterre. Il mourut en 1689. Pour se faire une idée des services qu'il a rendus à la science, on doit se rappeler qu'il vivait à une époque où la médecine était envahie d'un côté par l'application outrée et hypothétique des principes de la chimie, et de l'autre par celle, non moins hasardée, des mathématiques. Il sut éviter ce double écueil, et en s'appuyant sur l'observation des faits, ramena les esprits dans la route presque entièrement abandonnée de la nature et de l'expérience. Il observa surtout, avec une scrupuleuse attention, les constitutions atmosphériques, parce qu'elles donnent naissance aux épidémies, lesquelles, à leur tour, exercent une grande influence sur le caractère des maladies intercurrentes et sur le traitement qui doit leur être appliqué. Il ne tarda pas à se convaincre que les épidémies dont il fut témoin étaient de nature inflammatoire, et il les combattit avec succès par la saignée. Cette méthode, dite *antiphlogistique* ou rafraîchissante, fut appliquée par lui avec un égal bonheur au traitement

des petites véroles; et certes on lui doit la plus grande reconnaissance pour avoir introduit dans la pratique cette importante modification curative. C'est aussi lui qui paraît avoir découvert la meilleure manière d'administrer le quinquina dans les fièvres intermittentes, en prescrivant cette écorce après la fin de l'accès. Auteur de la composition du laudanum qui porte son nom, il a préconisé les avantages de l'opium avec un enthousiasme trop exclusif, et on peut lui reprocher de n'avoir point assez complétement renoncé à cette polypharmacie qui régnait de son temps. C'est un peu légèrement que ses compatriotes lui ont donné le titre d'Hippocrate anglais. Tout ce qu'il était permis de dire, c'est qu'il fut un médecin hippocratique, c'est-à-dire qu'il sentit, comme le père de la médecine, le prix de l'observation et de l'expérience. Ses œuvr. *Opera universa*, ont eu beaucoup d'édit., dont les meilleures sont celles de Londres, 1734, in-8; Genève, 1737, 2 vol. in-4; Leyde, 1754, in-8. Elles ont été trad. en français par A.-F. Jault, Paris, 1774, 2 vol. in-8; Avignon, 1799, 2 vol. in-8; Montpellier, augm. par J.-B.-T. Baumes, 1816, 2 vol. in-8; ib., 1816, 2 vol. in-8, avec une *Notice* sur la vie et les écrits de Sydenham par Prunelle.

SYDENHAM (Floyer), helléniste, né en 1710, publia en 1759 un projet de souscription pour les *OEuvres de Platon, trad. du grec en anglais*, avec des notes explicatives et critiq., et un nouvel argum. en tête de chaque dialogue. Les souscript. étant peu nombreux, et quelques-uns même ayant manqué à leur engagement, il fut obligé d'interrompre sa publication à peine commencée. Privé de tous moyens d'existence, il fut arrêté pour dettes, et mourut, dit-on, des suites de cette détention, en 1787 ou 1788. Ce triste événem. engagea quelq. amis de l'humanité et des lettres à former un fonds de secours en faveur des écriv. recommandables par leur caractère, leurs talents et leurs malheurs. Telle fut l'origine de cette société, appelée le *Fonds littéraire*, qui est aujourd'hui dans un état de prospérité toujours croissante.

SYEN (Arnold), médecin, né à Amsterdam en 1640, prit un goût très vif pour la botaniq., et parcourut la France, l'Angleterre et l'Allemagne pour se perfectionner dans cette science, qu'il fut chargé de professer à Leyde en 1670, après la mort de Flor. Schuyl. A cette époque, tous les riches Hollandais rivalisaient d'ardeur et de sacrifices pour tirer des deux Indes ce qu'elles avaient de plus rare et de plus beau dans le règne végétal; mais ceux qu'ils chargeaient de cette commission rapportaient au hasard tout ce qu'ils trouvaient, et ces plantes languissaient dans les serres sans produire ni fleurs ni fruits, de manière qu'il n'était guère possible de déterminer leurs affinités. Syen fit donner en 1671 à un jeune et habile botaniste allemand, Paul Hermann, la mission d'étudier les plantes exotiques sur les lieux mêmes et dans tous les développem. de leur végétat. Van Rheede ayant envoyé le MS. du 1er vol. de son *Hortus malabaricus*, Syen fut chargé d'examiner la nomenclature de cet ouvr., et de la faire concorder avec les noms précédemm. établis; mais il mourut en 1667. Jean Commelin et d'autres continuèrent ce travail.

SYKES (Arthur-Aghleg), théol., né à Londres en 1684, mort dans cette ville en 1756, cumula dans les dernières années de sa vie diverses places ecclésiastiques, et se fit toujours remarquer par une tolérance assez rare dans l'Église anglicane. Nous citerons de lui: *Réflexions sur les principes et la connexion de la religion naturelle et de la religion révélée*, 1740, in-8. — *Sur la nécessité d'améliorer les lois concernant les papistes et de les soumettre à une révision*, 1746.

SYLBURG (Frédéric), savant helléniste, né en 1536, fils d'un paysan de Wetter, près de Marbourg, fut long-temps attaché à l'imprimerie de Vechel, à Francfort, et puis à celle de Jér. Commelin, à Heidelberg, comme direct. des éditions d'auteurs grecs et latins que ces typographes publièrent. Il corrigea les textes altérés avec infiniment de goût, les accompagna de bonnes notes et de tables utiles. Il mourut en 1596, emportant les regrets des sav. les plus recommandables. Parmi les édit. auxq. il donna ses soins, et qui sont encore recherchées, malgré les progrès qu'a faits la critique littéraire, il suffira de citer les *OEuvres d'Aristote*, Francfort, 1584-87, 5 vol. in-4 : de *Denys d'Halicarnasse*, ib., 1586, 2 vol. in-4. — *Scriptores historiæ romanæ*, ibid., 1588 et suiv., 3 vol. in-fol. — Les *OEuvres de St Justin*, Heidelberg, 1595, in-fol. — *Saracenica, sive collectio scriptorum de rebus ac religione Turcarum*, gr. et lat., ibid., 1585, in-8.

SYLLA ou SULLA (Lucius-Cornélius), né vers l'an de Rome de 617 (137 av. J.-C.), descendait de la branche la moins illustre de l'antiq. maison des Cornéliens, retombée dep. long-temps dans l'obscurité et presq. l'indigence. Dès sa plus tendre jeunesse, il fut connu par ses honteuses débauches, qui lui valurent les faveurs et l'héritage d'une riche courtisane, et ne purent empêcher sa belle-mère de lui léguer une assez belle fortune. Heureux ainsi dès ses premiers pas dans la vie, Sylla tourna ses regards vers la carrière des honneurs. Nommé questeur l'an 657 (107 av. J.-C.), il alla servir en Afrique sous Marius, qui, le jugeant sur sa réputation scandaleuse, l'accueillit avec mépris. Les étonnantes qualités du jeune patricien lui eurent bientôt concilié l'amour et l'admiration de tous les soldats, et même, pour un instant, une sorte d'affection de la part de son chef, dont il exécutait ou prévenait les ordres avec autant de précision que de bonheur. Aussi, lorsque Bocchus demanda la paix, Sylla fut un des deux députés que lui envoya Marius, et quoique plus jeune que son collègue, l'habile questeur joua le principal rôle dans cette négociation qui ne réussit pas pour le moment. Mais un service génér. de Sylla, et ses conseils en outre, achevèrent de déterminer le prince numide à demander la paix. Les bases en furent posées par le sénat, et Bocchus pria qu'on lui envoyât encore une fois le jeune patricien dont il avait reconnu la générosité et les talents supérieurs. Celui-ci triom-

pha des dernières irrésolutions du Barbare, non sans de grands efforts, et même de grands périls, auxq. il ne voulut opposer d'autre défense qu'une circonspection calme et magnanime. Il reçut enfin des mains de Bocchus le redoutable Jugurtha, et parut dès-lors s'élever dans l'esprit des Romains reconnaissants à côté et presque au-dessus de Marius. Cepend. il resta le lieuten. de ce général, qui ne songeait pas encore à le redouter, et qui même lui offrit, en l'envoyant contre les Tectosages, puis contre les Marses, de nouvelles occasions de s'illustrer. Sylla en profita, et à son retour il quitta Marius pour s'attacher à l'autre consul, Lutatius-Catulus. Dans cette position, soit qu'il contribuât à mettre plus en évidence son nouveau général, soit qu'il trouvât encore moyen de porter secours à son ancien chef, il alarmait ou humiliait Marius; mais il augmentait du moins chaque jour sa propre renommée. Croyant le moment arrivé pour lui d'aspirer aux dignités civiles, il brigua la préture urbaine, et ne fut point élu, non qu'on ne l'en crût pas digne, mais parce que le peuple voulait le réduire à postuler l'édilité pour avoir de lui de magnifiques combats de bêtes d'Afrique. L'ambitieux Sylla, l'année suiv., acheta la préture qu'il désirait; dès ce jour nous ne le verrons plus reculer dans la carrière de l'ambition. Sa préture étant expirée (l'an de Rome 661), il alla en Cappadoce établir sur le trône Ariobarzane, élu roi par la nation, du consentem. des Romains, et à la place duquel Mithridate, roi de Pont, avait élevé un prince de sa famille. Une seule victoire lui suffit pour accomplir cet ouvrage. Ce fut alors qu'il reçut une ambassade des Parthes avec une fierté qui fit dire à un Cappadocien : *Quel homme ! il sera quelque jour le premier de l'univers !* Le retour de Sylla dans Rome n'aurait pas tardé à allumer la guerre civile entre sa faction, c'est-à-dire celle des patriciens, et le parti populaire qui se ralliait au vainqueur des Cimbres, si la guerre sociale ne fût venue ajourner une explosion désormais inévitable. Sylla brilla plus que son rival dans cette nouv. guerre qui touchait à son terme, lorsqu'il demanda et obtint pour la première fois, le consulat à l'âge de 49 ans (l'an de Rome 666). Il brûlait d'aller se mesurer contre Mithridate, et déjà il s'était fait assigner par le sénat le départem. de l'Asie; mais les intrigues de Sulpicius engagèrent le peuple à confier le commandem. de cette guerre importante à Marius. Sylla, obligé de céder après quelq. tentatives de résistance, en appela aux légions qui se trouvaient à Noles disposées à partir pour l'Asie. Il connaissait toute son influence sur des troupes auxquelles il avait coutume de tout permettre. A leur tête, il marcha sur Rome, l'enleva, et cette fois il se contenta de proscrire quelques-uns de ses ennemis. Il se signala même par quelques actes de modération, dont le tribun Virginius, à l'instigation du nouveau consul, Lucius-Cornélius Cinna, faillit le faire repentir en intentant contre lui une accusation capitale; mais poursuivant son projet, le fier patricien laissa là son accusateur et ses juges, et s'empressa d'aller chercher Mithridate en Asie. Il savait que pour dominer dans Rome le plus sûr moyen était d'effacer la gloire militaire de son rival. A peine arrivé en Grèce, il reçut des déput. de toutes les villes, à l'exception d'Athènes, qui, soumise à la tyrannie du philosophe Aristion, créature de Mithridate, persista dans l'alliance du roi de Pont. Quoiqu'il sentît la nécessité de terminer promptem. son expédition pour retourner à Rome où dominait le parti de Marius, il ne voulut point aller plus loin sans avoir pris Athènes; et, pour y parvenir, il n'épargna ni les bois sacrés, qui servirent à la construction de ses machines, ni les trésors des temples d'Épidaure, de Delphes et d'Olympie. Lorsqu'il eut la capitale de l'Attique en son pouvoir, il y fit couler des flots de sang, et la priva de tout moyen de défense, puis il lui rendit, comme par dérision, le droit de se gouverner par ses propres lois. Il s'empressa d'évacuer l'Attique, où Taxile et Archélaüs, auraient pu l'enfermer et le réduire par la famine, et passa dans la riche et fertile Béotie. Là ses soldats, épouvantés du nombre des ennemis, s'enfermèrent dans leurs retranchements et l'empêchèrent d'accepter la bataille qui lui était présentée. Ce fut alors qu'il leur imposa, sans aucune utilité réelle, des travaux si rudes, qu'ils demandèrent le combat de leur propre mouvement. Bientôt la victoire de Chéronée assura la fortune de l'heureux proconsul. Pour restituer aux dieux les trésors qu'il leur avait enlevés au commencement de la guerre, il enleva aux Thébains la moitié de leur territoire, dont il consacra les revenus à Apollon-Pythien et à Jupiter-Olympien. Marius n'était plus; mais son parti lui survivait et triomphait dans Rome. Luc.-Valér.-Flaccus, qui lui avait été substitué dans le consulat, se hâta de traverser la mer Ionienne avec une armée qu'il destinait moins à combattre Mithridate que Sylla. Ce dernier, toujours confiant dans sa fortune, marchait contre ce nouvel ennemi, quand il fut obligé de rentrer en Béotie pour faire tête à une armée de 80,000 Asiatiques, sous les ordres de Dorilaüs. Il remporta sur eux, à Orchomène, une victoire éclatante et long-temps disputée, où il se surpassa lui-même par la valeur, l'activité et le talent qu'il déploya. Mithridate demanda la paix, et ne l'obtint point, parce qu'il ne voulut point se soumettre aux conditions qui lui étaient imposées par le général romain, dont la hauteur ne se démentait en aucune circonstance. Enfin, les succès de Fimbria, qui, après avoir assassiné le consul Flaccus, avait pris sa place, concoururent, avec ceux de Sylla, à réduire Mithridate, qui demanda une entrevue au proconsul, et en passa par tout ce qu'il voulut. Sylla, débarrassé désormais des inquiétudes que pouvait lui donner ce redoutable ennemi, acheva de disperser les restes du parti de Marius en Asie, ou les attira dans son armée, dont il paya les services et s'assura l'affection pour l'avenir avec les trésors de l'Asie-Mineure. Alors il partit pour l'Italie, où il aborda l'an 671, avec 40,000 hommes, dont il vit bientôt s'accroître le nombre à mesure qu'il

s'avançait. Il avait toutefois à lutter contre 200,000 hommes, commandés par 15 généraux. Une première victoire qu'il remporta sur le consul Norbanus inspira une confiance sans bornes à ses troupes, et lui assura, à lui ainsi qu'à ses lieuten., une suite de triomphes qui le menèrent jusqu'aux portes de Rome. Il y trouva le Samnite Pontius-Télésinus, qui, sous prétexte de défendre la cause du jeune Marius, n'avait d'autre but que de détruire une ville odieuse. Sylla est encore vainqueur cette fois, grâce à son lieuten. Crassus. Rome se crut sauvée; mais elle ne savait pas quel terrible libérateur entrait dans ses murs! Cet homme, qui désormais va répandre le sang avec une inconcevable facilité, commença par une action atroce qui dut ouvrir les yeux aux Romains sur leur funeste destinée. Pendant qu'il haranguait le sénat dans le temple de Bellone, il fit égorger dans le cirque 6,000 prisonniers samnites, dont les cris, entendus de toute l'assemblée avec une surprise mêlée d'horreur, ne purent altérer un moment la sérénité de son front et le calme de ses paroles. Bientôt commença la plus horrible proscription qui ait décimé jamais la race humaine. Il suffisait, non pas d'avoir suivi le parti de Marius, mais d'être riche, mais d'avoir encouru l'inimitié de quelque partisan obscur de Sylla, pour être porté sur les listes fatales. On punissait de mort le fils qui n'avait pas dénoncé son père proscrit, le frère qui n'avait pas trahi son frère, l'esclave qui n'avait pas livré son maître, et les récompenses attendaient celui qui se présentait couvert du sang d'une victime. Le honteux amour de la vie fit violer les lois les plus saintes de la nature, et opéra dans les cœurs une épouvantable révolution, dont la morale publique se ressentit toujours depuis cette funeste époque. Les morts eux-mêmes, chose ridicule à la fois et cruelle! furent proscrits ainsi que les enfants à naître, pour que leurs biens pussent être confisqués. Et pend. ce temps Sylla avait toujours le sourire sur les lèvres, il se livrait en paix aux plaisirs bruyants, aux débauches infâmes, il prenait hautement le surnom d'*Heureux*, et parfois, en écrivant aux Grecs, celui d'*Épaphrodite*, c'est-à-dire *favori de Vénus*. Enfin il se fit déférer la dictature dont il exerçait déjà toute la redoutable autorité. Il en usa pour ruiner à jamais, il put le croire du moins, l'influence du parti populaire. Lorsqu'il eut travaillé quelque temps à cette œuvre, qui avait été la grande pensée de sa vie, il se décida à faire aux Romains la plus forte injure en abdiquant un pouvoir dont il avait tant abusé. Nommé consul pour l'année 673, il dédaigna cette magistrature dont il avait détruit tout le prestige, et bientôt il déclara en plein *forum* qu'il rentrait dans la vie privée, et qu'il était prêt à rendre compte à ses concitoyens du sang versé par lui. Il alla se livrer à ses débauches ordinaires avec une sécurité complète que rien ne vint troubler. On n'en sera pas surpris, si l'on songe qu'il avait fait disparaître par les proscriptions presque tous les partisans de Marius, et qu'il avait tout recomposé, le sénat, l'armée, la population même, pour ainsi dire, de l'Italie; car il avait répandu sur la face de ce malheureux pays 120,000 soldats et 10,000 esclaves de proscrits, qui lui devaient, les premiers leur fortune, les seconds leur affranchissement. Mais il trouva sa punition dans ses propres débauches qui couvrirent son corps d'une infirmité dégoûtante, et dans les terreurs superstitieuses qui épouvantèrent son âme, d'ailleurs inaccessible aux remords. Il mourut à sa maison de campagne, sur le territoire de Cumes, l'an de Rome 676. Il avait laissé des *Mémoires* écrits en grec, dont il ne nous est parvenu que quelques fragm. cités par Plutarque. Trois hommes surtout ont sondé avec quelque succès les replis de cette âme si extraordinaire : ce sont Plutarque et Montesquieu dans sa *Grandeur des Romains* et dans son *Dialogue d'Eucrate;* Verri dans les *Nuits romaines*. M. de Jouy est auteur d'une tragédie de *Sylla*, représentée en 1823 avec un grand éclat. — Sylla (Faustus-Cornélius), fils du précéd., né l'an de Rome 670, embrassa le parti de Pompée, se joignit à Caton d'Utique après la bataille de Pharsale, fut pris à celle de Thapsus, et mis à mort par ordre de César l'an de Rome 706. — Sylla (Publius-Cornélius), neveu du dictateur, fut questeur sous ses auspices, et participa à sa tyrannie, ce qui le rendit odieux au peuple. Il obtint le consulat l'an de Rome 688; mais convaincu d'avoir usé de brigue, il fut dépouillé de cette magistrature. L'esprit de vengeance le jeta dans les deux conjurations de Catilina, mais l'éloquence de Cicéron et d'Hortensius le fit renvoyer absous. Il embrassa plus tard le parti de César, après le triomphe duquel il se montra fort empressé de dépouiller les vaincus. Il mourut en 708. — Sylla (Cornélius-Faustus), le dern. descendant du dictateur, était gendre de l'emper. Claude, ce qui donna quelque ombrage à Néron, qui l'exila l'an 809 à Marseille, et l'y fit assassiner l'an 815. Cependant telle était sa nullité qu'on ne pouvait lui supposer aucune vue ambitieuse.

SYLVESTRE (St), pape, élu en 314, était Romain de naissance, et succéda à St Miltiade. Constantin ayant fait cesser les persécutions contre les chrétiens, le pontificat de Sylvestre eût été heureux et tranquille, si les donatistes (*v.* Donat) n'avaient de nouveau troublé l'Église. Mécontents de la décision du concile tenu à Rome par St Miltiade, ils en firent convoquer un autre à Arles, où ils réitérèrent leurs accusations contre Cécilien. Ce fut sous le pontificat de Sylvestre qu'éclata l'hérésie d'Arius, et que Constantin convoqua en 325, à Nicée, le premier concile œcuménique. Ce pape fut également témoin de la translation du siége de l'empire à Byzance en 328. On a peu de détails sur la vie de St Sylvestre, qui mourut l'an 335, le 31 déc., jour auquel on honore sa mémoire.

SYLVESTRE II, pape, succéda à Grégoire V en 999. Son nom de famille était Gerbert. Il avait vu le jour en Auvergne, et reçu dans un monastère d'Aurillac une savante éducation. Après la mort de l'empereur Othon II, qui lui avait donné l'abbaye

de Bobio en Italie, il revint en France, se plaça près de l'archevêque de Reims, Arnould, et devint instituteur du prince Robert, fils de Hugues-Capet. Quelques années après, Arnould, ayant trahi les intérêts du roi, fut déposé et remplacé par Gerbert; mais le pape Jean XV n'approuvant point cette déposition, Arnould fut rétabli sur son siége, et Gerbert se réfugia près de l'empereur qui lui donna le siége de Ravenne, puis le fit élever au trône pontifical après la mort de Grégoire V. Pendant 4 ans et quelq. mois que dura son pontificat, il déploya des talents, des lumières et des vertus bien rares à cette époque. Il mourut le 12 mai 1003, dans un âge très avancé. On lui attribue l'introduction du chiffre arabe ou indien, qu'il avait bien pu tenir des Maures lors d'un voyage qu'il fit en Espagne. D'autres en font honneur à Léonard de Pise. Ce fut aussi Gerbert qui entreprit la première horloge, dans laquelle, en 1650, on substitua le pendule au balancier. On a de lui 149 épîtres, un discours contre la *simonie*, quelq. opusc. sur les mathématiques, etc. (*v.* MABILLON, *Analecta*, t. II, p. 213).

SYLVESTRE, antipape, occupa le St-siége après l'abdication de Benoît IX en 1044, concurremment avec un autre intrus appelé Jean. Le schisme se prolongea encore après l'exaltation de Grégoire VI.

SYLVESTRE-GOZZOLINI (St), fondateur des *Sylvestrins*, né en 1177 à Osimo, dans la marche d'Ancône, fut d'abord chanoine de l'Église de cette ville; mais vivement frappé à 40 ans de la pensée de la mort, il prit la résolution de renoncer au monde, et se retira dans un lieu désert. Quelques personnes s'étant réunies à lui, il bâtit, en 1231, le monastère de Montefano (marche d'Ancône). En 1248 le pape Innocent IV approuva le nouvel institut, auquel son fondateur n'avait donné d'autre règle que celle de St-Benoît dans toute sa pureté. L'ordre des sylvestrins comptait déjà vingt-cinq maisons lorsqu'il perdit son instituteur, en 1267. Fabrini, 4e général de l'ordre, a écrit la *Vie de St Sylvestre* dans la *Breve Chron. della congreg. de' monachi sylvestrini*.

SYLVESTRINS, ordre relig. — V. l'art. précéd.

SYLVIUS (ÆNEAS). — V. PIE II.

SYLVIUS (JACQUES). — V. DUBOIS.

SYLVIUS (FRANÇOIS). — V. DUBOIS.

SYMEONI (GABRIEL). — V. SIMEONI.

SYMES (MICHEL), voyageur anglais, embrassa de bonne heure la profession des armes, et servit dans l'Inde. Il était parvenu au grade de major lorsqu'en 1795 John Shore, gouverneur-général des établissements britanniques dans cette contrée, jeta les yeux sur lui pour l'envoyer en ambassade auprès du roi des Birmans, avec lequel il s'était élevé des difficultés pour une violation de limites. Symes, partit de Calcutta le 21 févr., arriva à Rangoun dans les dern. jours de mars, et, en attendant la permission de continuer son voyage, alla visiter Pegou, capitale d'un royaume autrefois indépend., mais depuis subjugué par les Birmans. De retour à Rangoun, il y reçut l'autorisation demandée; et le 18 juillet il fit son entrée dans Amerapoura, capitale de l'empire birman. Il ne fut admis en présence du souverain que le 30 août; mais ce délai ne nuisit point aux négociations dont il était chargé, et, malgré les tracasseries que les ministres birmans lui suscitèrent, il conclut un traité avantageux pour le commerce anglais. Après son retour à Calcutta, en 1797, Symes fut chargé d'une nouv. mission chez les Birmans, et s'en acquitta avec un égal succès. Il revint en Europe, et publia la *relation* de sa prem. ambassade. En 1808 il fut envoyé en Espagne avec le 76e régiment de ligne, dont il était devenu lieutenant-colonel, et il mourut en 1809, en revenant en Angleterre. On a de lui : *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava*, Londres, 1800, in-4, ou 3 vol. in-8, avec 27 pl.; trad. en franç. par Castera, Paris, 1800, 3 vol. in-8, avec atlas; en allem. par Hager, Hambourg, 1801, in-8, fig.

SYMMAQUE (CÉLIUS), pape, originaire de Sardaigne, était diacre de l'Église romaine lorsqu'il fut élu en 498 successeur d'Anastase II. Cette élection avait eu l'assentiment du plus grand nombre; mais le patrice Festus, ayant gagné d'autres suffrages à prix d'argent, fit élire l'archiprêtre Laurent, qui fut consacré dans l'église de Ste-Marie en même temps que Symmaque l'était dans la basilique de Constantin. Théodoric, roi des Goths, pris pour arbitre dans ce schisme, décida en faveur de Symmaque. Laurent céda sans résistance et devint évêque de Nocera. Quelque temps après Festus et Probus, autre patrice, ayant rappelé en secret Laurent à Rome, accusèrent Symmaque de crimes horribles, et subornèrent de faux témoins pour en déposer devant Théodoric, qui résidait à Ravenne. Un concile fut convoqué à Palma pour juger le pontife; et les évêques qui le composaient, au nombre de 76, prononcèrent l'absolution de Symmaque. Cette sentence n'ayant pas obtenu l'approbation générale, un nouveau concile fut tenu à Rome en 503. Ennodius, chargé de la défense de Symmaque, fit confirmer le prem. jugement d'absolution, et les évêques demandèrent que les accusateurs de Symmaque et des actes du concile de Palma fussent condamnés. Le pontife, délivré de ces tracasseries, ne cessa jusqu'à la fin de poursuivre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, protégées par la cour de Constantinople. Les évêq. d'Orient, forcés de communiquer avec ces hérésiarques, écrivirent à Symmaque qu'ils n'en persistaient pas moins dans leur attachement à l'Église de Rome et aux principes du concile de Calcédoine. On a conservé la réponse du pape qui exhorte ces évêques à être fermes dans leur foi, et à condamner hautement tous les partisans de l'*hénotique*, c'est-à-dire de l'édit rendu par l'empereur Zénon pour l'union des catholiq. et des eutychéens. Symmaque mourut à Rome en 514, et eut pour successeur Hormisdas.

SYMMAQUE (QUINTUS-AURÉLIUS-AVIANUS-SYMMACHUS), était fils de Lucius-Avianus-Symmachus, préfet de Rome en 364. Après avoir reçu une

éducat. distinguée, il entra dans la carrière des fonctions publiques, fut successiv. questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul en Afrique, enfin préfet de Rome en 384. S'étant mis à la tête du parti qui s'efforçait de relever le paganisme, il réclama d'abord auprès de l'empereur Gratien, puis de Valentinien II, le maintien d'une religion qui avait garanti la prospérité de l'état, et le rétablissement, dans le lieu des séances du sénat, de l'autel de la Victoire, dont le nom était le gage des triomphes du peuple romain. Cet autel, renversé par Constantin, avait été rétabli par Julien, maintenu par Valentinien Ier, et détruit de nouveau par Gratien. St Ambroise, informé de la requête de Symmaque, en demanda communication, et y répondit avec chaleur. L'emper. n'eut aucun égard à la demande du préfet de Rome, qui bientôt fut accusé d'avoir inquiété, emprisonné et torturé des chrétiens, et même des évêques. Symmaque repoussa ces imputations calomnieuses par le témoignage des officiers publics et principalement par celui du pape Damase, qui, peu de temps avant de mourir, attesta qu'aucun chrétien n'avait été maltraité ni persécuté par le préfet. Symmaque conserva cette charge jusqu'en 388 ou 389; mais, en complimentant Théodose, s'étant avisé de requérir au nom du sénat la restauration de l'autel de la Victoire, il fut exilé loin de l'Italie. Toutefois Cassiodore n'attribue cette disgrâce qu'au ressentim. que Théodose conservait des éloges prodigués par Symmaque à l'usurpat. Maxime. Quoi qu'il en soit, cet illustre magistrat rentra en grâce vers l'an 391, année où il fut nommé consul. On ignore l'époque de sa mort; mais on sait qu'il survécut plus. années à Théodose, et fut employé par les fils de cet empereur, Arcadius et Honorius. Il avait acquis, surtout comme orateur, une réputation brillante. Ausone et Prudence le comparent à Cicéron. Macrobe et Ammien-Marcellin font aussi l'éloge de son éloquence. Ses *Panégyriques* et ses *Harangues* ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais il reste de lui des *Lettres* recueillies et distribuées en 10 liv. par son fils Q.-Avianus-Memnius-Symmachus, préteur en 397 et en 419. Ces *Lettres*, au nombre de 965, sont adressées à 130 personnages différents, parmi lesquels on distingue son père, son fils, deux ou trois de ses frères, les empereurs Constance, Gratien, Valentinien II, Théodose, Arcadius et Honorius, le poète grec Andronicus, Ausone, et un Ambroise que Tillemont croit être le saint évêq. de Milan. Elles furent impr. avant la fin du 15e S., sans indication de lieu ni d'année. Les autres édit. sont celles de Strasbourg, 1510, in-4; de Bâle, 1549, in-8; de Paris, 1580, in-4, avec les *notes* de Juret, jointes à celles de l'éditeur J. Lect; de Mayence, 1608, in-8, avec les *notes* de Scioppius, etc. La dernière et la meilleure est celle de Leyde, 1653, in-12. Le savant abbé Maï a découvert dans la bibliothèque ambroisienne quelques fragments des *Harangues* de Symmaque, et les a publ. à Milan 1815, in-8, avec d'autres fragm. de divers auteurs et des *notes*. — Huit autres SYMMAQUE sont cités par des écrivains anciens. Martial a fait trois *Épigrammes* sur un médec. de ce nom. — Un 2e traduisit en grec, sous Sévère, une grande partie de l'Ancien-Testament (*v.* plus bas). — Un 3e est cité par Tzetzès, par Suidas, et dans le grand Recueil étymologique. — Lucius-Aurélius SYMMACHUS, consul en 330, était probablement l'aïeul et l'oncle du préfet de Rome. — On peut regarder comme appartenant à la même famille Quintus-Aurélius SYMMACHUS, consul en 446, avec Ætius. — Un SYMMAQUE, évêque d'Attalie, en Lydie, assista au concile d'Éphèse en 449. — Un des fils de Boëce avait reçu le nom de Quintus-Aurélius-Anicius SYMMACHUS. — Enfin un SYMMAQUE, sénateur et orateur, est cité par Olympiodore dans Photius pour les grandes dépenses qu'il avait faites durant la préture de son fils.

SYMMAQUE ou SYMMACHUS (QUINTUS-AURÉLIUS-MEMMIUS), sénateur romain, né vers la fin du 5e S. de l'ère chrét., descendait du préfet de Rome, dont l'article précède, et avec leq. on l'a confondu quelquefois, bien qu'il y ait plus d'un siècle d'intervalle entre eux. Il fut le tuteur de Boëce et lui donna plus tard la main de sa fille Rusticienne. Après avoir été consul l'an 485, sous le règne d'Odoacre, il renonça en quelque sorte aux affaires publiques. Occupé de l'éducation de ses petits-fils, il menait une vie paisible, lorsque la disgrâce de son illustre gendre vint mettre son courage à une rude épreuve. Des paroles indiscrètes échappées à sa douleur furent rapportées à Théodoric, qui le fit venir de Rome à Ravenne, et mettre à mort l'an 525 ou 526.

SYMMAQUE, le 4e des interprètes de l'Ancien-Testament en langue grecque, né à Samarie dans le 2e S., vivait sous l'empire de Sévère. Après avoir embrassé l'erreur des ébionites (*v.* ÉBION), il entreprit une nouvelle version de l'Ancien-Testam. pour l'opposer au texte ou à la version dont les Samaritains faisaient usage dans leurs assemblées. La version de Symmaque occupait la 4e colonne dans les *Hexaples* d'Origène. Il ne nous en reste plus que des fragm., recueillis par le P. de Montfaucon (*Hexaples Origenis quæ supersunt*, etc.). Ébed-Jésu nous apprend qu'on trouvait de son temps chez les Chaldéens des ouvr. de Symmaque pour la défense des ébionites.

SYMPHORIEN (St), né à Autun dans le 2e S., souffrit le martyre sous le règne de Marc-Aurèle vers l'an 178. Des personnes pieuses enterrèrent son corps près d'une fontaine; et dans le 5e S., Euphone, évêque d'Autun, fit bâtir une église sur cette sépulture, qui était devenue célèbre, dit-on, par plus. miracles (*v.* les *Acta sanctorum* de Ruinart et Ceillier).

SYMPHOROSE (Ste), souffrit le martyre, avec ses 7 fils, sous le règne de l'emper. Adrien, vers l'an 120, et leurs corps furent jetés dans une fosse profonde près du temple d'Hercule. La persécution ayant cessé, les chrétiens donnèrent aux restes de ces victimes une sépulture honorable sur la voie Tiburtine, entre Rome et Tivoli. Ces reliq. furent dep. transportées à Rome, dans l'église de St-Ange,

où on les trouva sous le pontificat de Sixte IV, avec une inscription qui relate les circonstances de cette translat. (*v.* les *Acta sanct.* de Ruinart et Ceillier).

SYNCELLE (George le), chronographe grec, né au 8ᵉ S., tirait son surnom de la fonction qu'il exerçait auprès de Taraise, patriarche de Constantinople. On a très peu de détails sur sa vie, et il a été quelquefois confondu avec d'autres individus du prénom de George (*v.* la *Diatriba de Georgiis* d'Allatius). Il vivait sur la fin du 8ᵉ S., et l'on croit qu'il mourut vers 800. Sa *Chronographie*, qui va jusqu'à l'an 284 de J.-C., a été imprimée au Louvre en 1652, in-fol., sur une belle copie de la biblioth. royale. Ce vol. fait partie de l'*Histoire byzantine*. L'ouvr. du Syncelle a été continué, de 285 à 813, par Théophane l'Isaurien. On connaît du même chronographe une *Oraison* sur l'ascension des âmes après la mort; une autre en l'honneur de Zacharie, père de St Jean-Baptiste; des *Fragments* sur l'empereur Héraclius, sur Justin et Justinien, et sur Léon-l'Isaurien. Des versions latines de ces divers écrits se trouvent dans trois MSs. de la Bibliothèque royale.

SYNÉSIUS, év. de Ptolémaïde en Afrique, était né à Cyrène, capitale de la Pentapole, et vivait sous les règnes d'Arcadius et de Théodose-le-Jeune. Il se rendit de bonne heure à Alexandrie, et se rangea parmi les disciples de la célèbre et malheureuse Hypathie, dont il conserva toujours un honorable souvenir. Il fit ensuite le voyage d'Athènes dans le dessein d'en fréquenter les écoles; mais il trouva, ainsi qu'il le dit lui-même, que cette ville n'offrait plus que le souvenir de ses orateurs et de ses philosophes. De retour dans sa patrie, il refusa toutes les dignités qui lui furent offertes, pour mener une vie paisible. Toutefois, ne pouvant rester insensible aux maux qui pesaient sur ses compatriotes, il se chargea de porter leurs plaintes à l'empereur Arcadius, qui l'accueillit favorablement. Après un séjour de trois ans à Constantinople, il quitta cette ville au moment où elle était affligée d'un tremblement de terre, pour visiter de nouveau Alexandrie, où il se maria vers l'an 403 ou 404. Étant revenu à Cyrène, il se vit forcé de quitter cette ville, menacée par des peuplades barbares établies dans le voisinage de la Pentapole. La réputation qu'il avait acquise par ses talents et ses vertus, décida les habitants de Ptolémaïde à le choisir pour leur évêque vers l'an 410. Après avoir d'abord refusé ce poste honorable, il finit par céder aux instances de Théophile, patriarche d'Alexandrie, reçut l'ordination et obtint la permission de passer quelq. mois dans la retraite, pour se disposer par la prière à ses nouveaux devoirs. Il s'en acquitta en digne pasteur, et concourut de tous ses moyens à la défense de Ptolémaïde lorsque cette ville fut assiégée en 412. Synésius avait eu de son mariage trois fils auxquels il survécut. On place sa mort vers l'an 430. Il nous reste de lui : *Discours à Arcadius sur les devoirs de la royauté*, trad. par Dan. d'Auge, 1555, in-8. — *Dion, ou de l'Institution de soi-même*. — *Éloge du chauve*, trad. par Duverdier, inéd. — *L'Égyptien, ou la Providence*, et plusieurs autres écrits réunis et publiés en grec par Adrien Turnèbe, Paris, 1553, in-fol., édit. *princeps*, belle et rare, mais peu recherchée. Le P. Pétau en a donné une édit. grecque et lat., Paris, 1612, 1633, in-fol. On peut consulter, pour plus de détails, la *Biblioth. gr.* de Fabricius, l'*Histoire ecclésiast.* de Tillemont, l'*Histoire des auteurs sacrés*, par D. Ceillier; les dissert. *Theologumena Synesii* de Matth. Chaldini (Wittemb., 1713, in-4), et *Philosophumena Synesii* de P.-A. Boysen (Halle, 1714, in-4). — On trouve dans le Rec. des chimistes grecs une *lettre* d'un Synésius, philosophe, à un prêtre du temple de Sérapis, touchant un *opuscule* chimiq. de Démocrite. — Un autre Synésius est auteur d'un *Traité des fièvres*, publ. en grec et en latin, avec *notes*, par J.-E. Bernard, Amst., 1749, in-8.

SYPHAX, roi de la Numidie occidentale, contracta, au commencem. de la 2ᵉ guerre punique, une alliance avec les Romains. Vaincu deux fois par Masinissa, que les Carthaginois avaient suscité contre lui, ce prince parvint, par sa fermeté et son courage, à se maintenir dans ses états; toutefois il allait traiter avec les Carthaginois lorsque Scipion-l'Africain (*v.* Publius-Cornél. Scipion), après avoir réduit l'Espagne, vint à sa cour pour l'engager à rompre cette négociation. Plus tard Syphax, ayant épousé Sophonisbe, fille d'Asdrubal, se laissa entièrem. subjuguer par les attraits de cette célèbre Carthaginoise. Il fit la guerre à Masinissa, devenu à son tour l'allié des Romains, et quand Scipion débarqua en Afrique, ce même prince s'empara de Tholus, où étaient les magasins de l'armée romaine, fit passer la garnison au fil de l'épée, et opéra sa jonction avec l'armée carthaginoise. Mais la campagne suivante lui fut fatale : vaincu par Scipion et Masinissa, poursuivi jusqu'au cœur de ses états, il fut fait prisonnier, et conduit au pays des Marses pour servir ensuite d'ornem. au triomphe de Scipion, l'an de Rome 553. Les histor. ne sont point d'accord sur l'époque de la mort de Syphax. Les Romains assurent que ce roi numide ne put survivre à son infortune, et que son trépas précéda la pompe triomphale de Scipion; mais Polybe dit qu'il succomba après cet événement.

SYRIANUS, philosophe et grammairien, né à Alexandrie vers l'an 380, fit ses études à Athènes sous le platonicien Plutarque, fils de Nestorius, et le remplaça dans la direction de son école jusque vers l'année 450, qui fut celle de sa mort. Suidas donne le catalogue de plusieurs ouvrages de Syrianus qui n'existent plus, tels que : un *Commentaire* sur Homère, en VII livres; un traité de la *République de Platon;* plus. autres de la *Théologie d'Orphée*, des *Dieux d'Homère;* de l'*Accord entre Orphée*, *Pythagore et Platon;* des *Oracles*, en X liv. Il nous reste de ce philosophe un *Commentaire* sur quelques parties de la *Métaphysique d'Aristote*, dont le texte grec n'a pas été publié. Jérôme Bagolini a fait une *Version* latine de la partie qui traite des livres III, XII et XIII, qu'il avait trouvée seule dans un MS. Cette *Version* a été

impr. à Venise, 1558, in-4. La Bibliothèque roy. possède deux MS. du texte grec, cotés 1893 et 1894. On a encore de Syrianus un *Commentaire* sur la *Rhétorique d'Hermogènes*, inséré dans l'édit. aldine du rhéteur grec, 1508 et 1589.

SYRIE (le SOURISTAN, encore désigné sous le nom de), grande contrée d'Asie, ayant à l'est l'Euphrate, au nord le mont Taurus, à l'ouest la Méditerranée, et bornée au sud par l'Arabie, comprend les provinces anciennement appelées la Phénicie, la Séleucie, la Judée ou Palestine, la Mésopotamie, la Babylonie et l'Assyrie. Partie intégrante de l'empire des Perses jusqu'à l'invas. d'Alexandre, après la mort du conquérant, la Syrie forma le lot de Séleucus-Nicator, qui l'érigea en royaume 312 ans avant J.-C. Ses successeurs, dits *les Séleucides*, occupèrent le trône dans l'ordre suivant :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Antiochus Ier en. . | 283 | Antiochus VI. . . . | 144 |
| Antiochus II. . . . | 261 | Tryphon. . . . . . | 143 |
| Séleucus II. . . . . | 246 | Antiochus VII. . . | 139 |
| Séleucus III. . . . | 226 | Alexandre II. . . . | 127 |
| Antiochus III. . . . | 223 | Antiochus VIII. . . | 123 |
| Séleucus IV. . . . | 187 | Antiochus IX. . . . | 112 |
| Antiochus IV. . . . | 175 | Antiochus X. . . . | 95 |
| Antiochus V. . . . | 164 | Antiochus XI. . . . | 94 |
| Démétrius Ier. . . . | 162 | Antiochus XII. . . | 87 |
| Alexandre Ier. . . . | 150 | Tigranes. . . . . . | 83 |
| Démétrius II. . . . | 146 | Antiochus XIII. . . | 69 |

Sous le dernier Antiochus, la Syrie, conquise par Pompée (65 ans av. J.-C.), fut réduite en province romaine, à l'exception de Damas et son territoire, où régnèrent deux princes du nom d'Aretas. Plus tard les Sarrasins se rendirent maîtres de la Syrie, qui, après la mort de Mahomet, forma un empire distinct, dont le siége fut Bagdad. Ses souverains, désignés sous le titre de khalyfes, se succédèrent comme il suit :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Abou-Bekr, de l'hég., réby Ier, an | 11, | de J.-C. | 632 |
| Omar . . . . . . . . . . . . . . | 13 | — | 634 |
| Othman . . . . . . . . . . . . . | 23 | — | 644 |
| Ali. . . . . . . . . . . . . . . . | 35 | — | 656 |
| Al Hasan. . . . . . . . . . . . . | 40 | — | 661 |
| Moawyah Ier. . . . . . . . . . . | 41 | — | 661 |
| Yiezid. . . . . . . . . . . . . . | 60 | — | 680 |
| Moawyah II. . . . . . . . . . . | 64 | — | 683 |
| Abdallah (proclamé à la Mekke). | 62 | — | 680 |
| Mervan Ier. . . . . . . . . . . . | 64 | — | 684 |
| Abd-el-Melek. . . . . . . . . . | 65 | — | 685 |
| Al Walid Ier. . . . . . . . . . . | 86 | — | 705 |
| Soliman. . . . . . . . . . . . . | 96 | — | 715 |
| Omar II. . . . . . . . . . . . . | 99 | — | 717 |
| Yiezid II. . . . . . . . . . . . . | 101 | — | 720 |
| Hescham. . . . . . . . . . . . . | 105 | — | 724 |
| Al Walid II. . . . . . . . . . . | 125 | — | 743 |
| Yiezid III. . . . . . . . . . . . | 126 | — | 744 |
| Ibrahim. . . . . . . . . . . . . | 126 | — | 744 |
| Mervan II. . . . . . . . . . . . | 127 | — | 745 |
| Aboul'-Abbas. . . . . . . . . . | 132 | — | 749 |
| Abou-Djafar al Mansour. . . . . | 136 | — | 754 |
| Al Mohdi. . . . . . . . . . . . | 158 | — | 775 |
| Mousa-al-Hadi. . . . . . . . . . | 169 | — | 786 |
| Haroun al Raschid. . . . . . . . | 170 | — | 786 |
| Al Mamoun. . . . . . . . . . . | 198 | — | 813 |
| Al Motasem-Bi'llah. . . . . . . | 218 | — | 833 |
| Wathek-Bi'llah. . . . . . . . . | 227 | — | 842 |
| Motawakkel. . . . . . . . . . . | 232 | — | 847 |
| Monthasser-Bi'llah. . . . . . . | 247 | — | 861 |
| Mostalin-Bi'llah. . . . . . . . . | 248 | — | 862 |
| Motaz-Bi'llah . . . . . . . . . . | 252 | — | 866 |
| Mohtady-Bi'llah. . . . . . . . . | 255 | — | 869 |
| Mo'tamed-Ala'llah. . . . . . . . | 256 | — | 870 |
| Mo'tadhed-Bi'llah. . . . . . . . | 279 | — | 882 |
| Moktafi-Bi'llah. . . . . . . . . | 289 | — | 902 |
| Moktader-Bi'llah. . . . . . . . | 295 | — | 908 |
| Caher-Bi'llah. . . . . . . . . . | 320 | — | 932 |
| Radhy-Bi'llah. . . . . . . . . . | 322 | — | 933 |
| Mottaky-Bi'llah. . . . . . . . . | 329 | — | 940 |
| Mostacfy-Bi'llah. . . . . . . . . | 333 | — | 944 |
| Mothy-Li'llah. . . . . . . . . . | 334 | — | 946 |
| Taïr-Li'llah. . . . . . . . . . . | 363 | — | 974 |
| Cader-Bi'llah. . . . . . . . . . | 381 | — | 991 |
| Caïm-Biamr'-Allah. . . . . . . . | 422 | — | 1030 |
| Moktady-Biamr'-Allah. . . . . . | 467 | — | 1074 |
| Mostadher-Bi'llah. . . . . . . . | 487 | — | 1094 |
| Mostarched-Bi'llah. . . . . . . | 512 | — | 1118 |
| Rasched-Bi'llah. . . . . . . . . | 529 | — | 1135 |
| Moktafy-Biamr'-Allah. . . . . . | 530 | — | 1136 |
| Mostandjed-Bi'llah. . . . . . . | 555 | — | 1160 |
| Mostady-Biamr'-Allah. . . . . . | 566 | — | 1170 |
| Nasser-Ledin'-Allah. . . . . . . | 575 | — | 1180 |
| Dhaher-Biamr'-Allah. . . . . . . | 622 | — | 1225 |
| Mostanser-Bi'llah. . . . . . . . | 623 | — | 1226 |
| Mosta'sem-Bi'llah . . . . . . . . | 640 | — | 1242 |

Après un règne de 17 ans, Mosta'sem-Bi'llah, détesté pour son avarice, ses débauches et sa tyrannie, vit Bagdad, sa capitale, attaquée subitement par Houlagou, prince monghol, qui mit fin au kalyfat, et fonda sur ses ruines une dynastie nouv., celle des kans de Perse. Depuis, la Syrie, incorporée à l'empire othoman, fut régie par des vice-rois qui, plus d'une fois, tentèrent de s'affranchir de leur dépendance envers la Porte. Au nombre de ceux-ci fut l'émir Falkhr-Edyn, prince des Druses, qui, après avoir gouverné quelq. temps cette contrée en souverain, fut attaqué, défait et mis à mort par Amurath IV. Vers le milieu du dern. siècle, un scheik ou prince de la Palestine, Dhaher, soutint une guerre ouverte contre le sulthan de Constantinople, se rendit indépendant, mais finit égalem. par succomber. C'est à ce scheik que succéda, comme pacha de Syrie, le fameux Djezzar, qui, lors de l'expédition des Français en Égypte, ne se montra le soutien de la puissance othomane que pour mieux affermir sa propre autorité.

SYRIEYS DE MARINHAC (JEAN-JACQUES), ancien député, conseiller-d'état, direct.-général de l'administration des haras, de l'agriculture et du commerce, et plus tard directeur du personnel et de la police au ministère de l'intérieur, mort en nov. 1832, au château de Marinhac, près de St-Céré, arrondissem. de Figeac, a publ. plus. opuscules, entre autres sur l'*Histoire de l'agriculture*

*des temps anciens et modernes dans le Quercy.*

SYROPULUS (Sylvestre), grand ecclésiarque de l'Église de Constantinople dans le 15e S., se rendit en cette qualité au concile de Florence avec le patriarche. L'un des cinq prem. grands-vicaires de son Église, il souscrivit comme les autres le décret d'union entre les Grecs et les Latins ; mais, de retour à Constantinople en 1440, voyant l'aversion que le clergé et le peuple de cette capitale marquaient pour l'union, il désavoua l'acte qu'il avait signé, et publia, en grec du moyen-âge, l'*Histoire du concile de Florence*, avec le récit des événem. qui avaient précédé et suivi cette assemblée. La bibliothèque royale possède un MS. de cette *Histoire* (sous le no 427), dont Cl. Sarrau tira une copie qu'il donna à Is. Vossius pour la publier. Ce dern., sur la demande de Charles II, roi d'Angleterre, alors à Bruxelles, remit cette copie à Robert Creyghton, prédicat. du prince, qui la publia, avec une *version* latine, sous ce titre : *Historia unionis inter Græcos et Latinos, sive concilii florentini narratio, græcè scripta per Sylvestrum Scoropulum* (faute de copiste : il fallait *Syropulum*), *magnum ecclesiarcham, atque unum è quinque crucigeris et intimis conciliariis patriarchæ Constantinopol.*, etc., La Haye, 1660, in-fol. Le travail de l'édit., bien qu'il ne soit pas exempt de défauts, est précieux pour les dern. moments du bas-empire.

SYRUS (Publius). — V. Publius.

SZALKAI (Antoine), poète hongrois, mort à Bude en 1804, peut être regardé comme le fondat. de la littérat. dramatiq. de sa nation. Il était déjà connu par une *Énéide travestie*, en hongrois, composée sur le modèle de celle de Blumauer, avec plus de licence encore que celle de Scarron, lorsqu'il résolut de travailler pour le théâtre. Son *Pikko Hertzeg* est la prem. pièce dramatiq. régulière qui ait été composée en langue hongr., et l'on y trouve le germe d'un talent remarquable.

SZEGEDI (Jean-Baptiste), jésuite hongrois, né en 1699, dans le comté d'Eisenstadt, d'une famille noble, embrassa de bonne heure la règle de St Ignace, professa les hautes sciences dans différ. maisons de son ordre, et devint successivem. recteur, missionnaire, aumônier général ; il mourut à Tirnau en 1760. On a de lui : *Tripartitum juris hungarici tirocinium*, Tirnau, 1734, in-12. — *Synopsis titulorum juris hungarici*, ib., 1734, in-8. — *Decreta et vitæ regum Hungariæ qui Transylvaniam possiderunt*, Coloswar, 1743, in-8. — *Werbotsius illustratus*, Tirnau, 1753, in-8.

SZENT-MARTONIY (Ignace), savant jésuite, né en Croatie vers le commencem. du 18e S., se voua spécialem. à l'étude des mathémat. et de l'astronomie, et y fit de gr. progrès. Étant devenu astronome de la cour de Portugal, il fut envoyé au Brésil pour lever, près du fleuve des Amazones, le plan des frontières qui étaient en discussion entre l'Espagne et le Portugal. Il était occupé de ce travail depuis plus. années, lorsqu'éclatèrent en Portugal les troubles qui occasionnèrent la destruct. de l'ordre de St-Ignace. Tous les jésuites qui se trouvaient au Brésil furent embarqués pour Lisbonne, où on les mit en prison. Szent-Martoniy resta détenu pendant 8 ans sans être interrogé, et fut ensuite enfermé avec ses confrères dans un souterrain, où, pendant 6 autres années, il fut privé de la lumière. Mis en liberté après la mort du roi Joseph Ier, il retourna à Vienne, d'où, après avoir fait le récit de ses aventures à l'impératrice Marie-Thérèse, il se rendit dans sa patrie, où il mourut en 1793, à l'âge de 75 ans. Il y a lieu de croire que ce relig. astronome, tout en s'occupant de la mission spéciale qu'on lui avait donnée au Brésil, ne fut point étranger aux intrigues de son ordre dans le Paraguay, et que c'est à cette cause qu'il faut attribuer la longue persécution dont il fut l'objet.

SZTARAY (Antoine, comte de), offic.-général autrichien, entré de bonne heure au service, s'était acquis une gr. réputation de bravoure ; mais, pendant les guerres de la révolut., la fortune lui fut presque toujours contraire. Command. de l'arrière-garde en 1792, et vivem. poursuivi après la bataille de Jemmapes, il fut grièvem. blessé. Il le fut égalem. dans presque toutes les actions auxq. il prit part jusqu'en 1800, qu'il cessa d'être employé dans l'armée active. Il mourut en 1808.

SZYMANOWSKI (Joseph), poète polonais, mort en 1801, est auteur d'une traduct. du *Temple de Gnide*, en vers, et de *poésies fugitives* pleines de goût et d'harmonie, publ. dans le *Choix d'auteurs polonais*, Varsovie, 1803-05, 26 vol.

SZYMONOWICZ (Simon), surnommé *Simonides*, poète polonais, né en 1553, mort en 1624, chanoine du chapitre de Léopold à Lemberg, est auteur d'*églogues* qui sont encore les meilleures de la langue. Elles ont été impr. à Cracovie, 1629, 1686, in-4. Le *Choix d'aut. polonais*, Varsovie, 1803-05, en contient vingt.

## FIN DU TOME CINQUIEME.

— BESANÇON, IMPRIMERIE DE CH. DEIS. —



